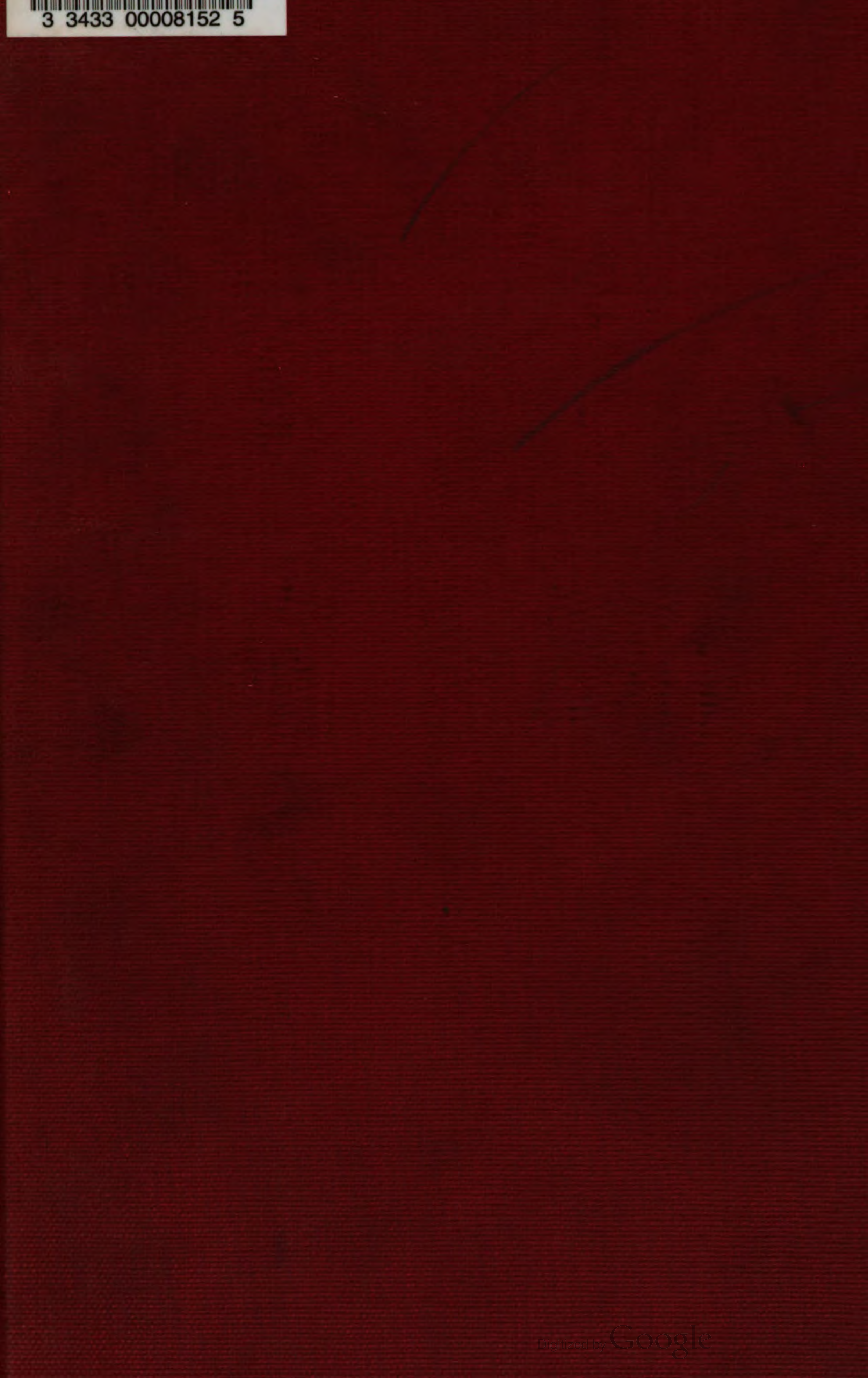

3 3433 00008152 5
Digitized by Google





Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

CINQUIÈME ANNÉE

Le

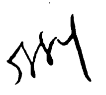
Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— *Archives des Écrits de ce temps* —

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

CINQUIÈME ANNÉE





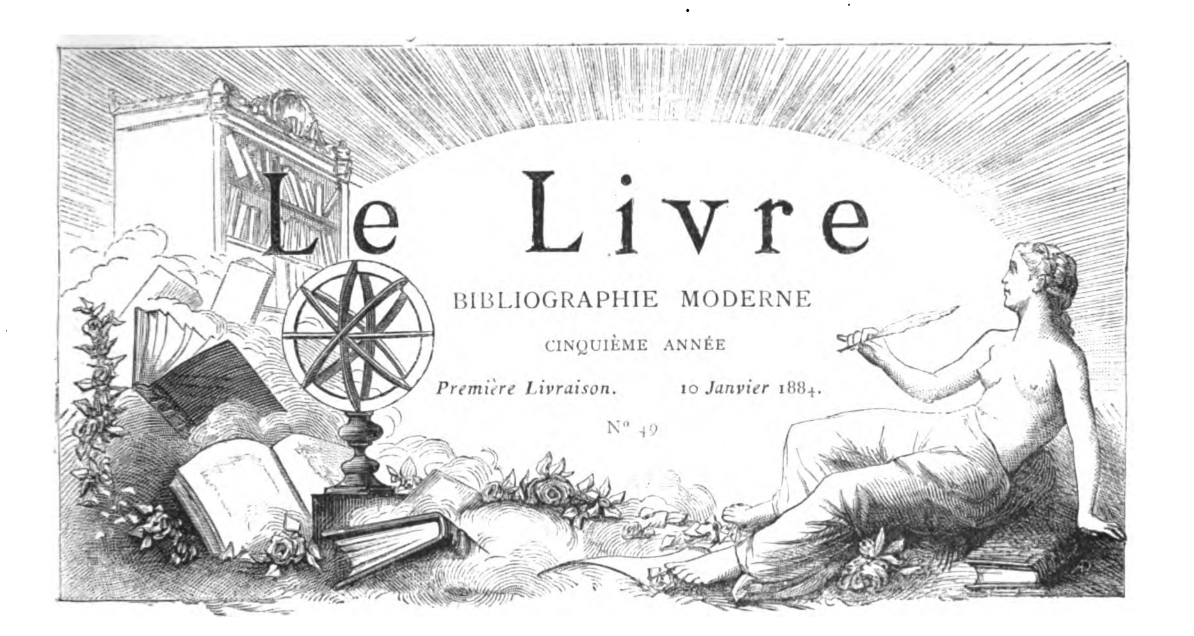
PARIS

A. QUANTIN | OCTAVE UZANNE
Imprimeur-Éditeur | Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1884


ASTOR LIBRARY
APR
NEW YORK



SOMMAIRE GÉNÉRAL

Le Mouvement littéraire, par ÉDOUARD DRUMONT. — **Correspondances étrangères : Angleterre,** par JOSEPH KNIGHT. — **Belgique,** par CAMILLE LEMONNIER. — **Amérique du Sud,** par A. ARUSS. — **Critiques littéraires du mois : Un dernier coup d'œil sur les livres d'Étrennes,** par OCTAVE UZANNE. — **Analyse des Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Livres d'art et d'amateurs. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques du mois.**

LE MOUVEMENT LITTERAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

La fin d'un siècle et la Postérité. — La statue de Balzac. — Victor Hugo chez Balzac. — La préface de Cromwell. — *Une profession de foi littéraire de Balzac. — La* Chartreuse de Parme. — *Le naturalisme prédit par Frédéric Soulié. — Un buste mérité. — La mort d'un romancier. — Les hommes d'autrefois.*



L'HEURE actuelle est curieuse pour qui sait regarder. Il semble que chaque génération littéraire ait ses compensations. Nous n'avons rien qui rappelle les enthousiasmes du siècle naissant, les rêves sentimentaux, les amours bleues de la vingtième année, les martiales ardeurs de la trentaine, la virile et forte maturité de la quarantaine, les corruptions élégantes encore et les perversités déjà bien savantes de la cinquantaine. Nous avons autre chose. Nous voyons luire sur des ruines l'aube de la Postérité.

C'est une vision intéressante. Elle ressemble un peu au soleil de minuit des Lapons; les Lapons ont froid, ils vivent dans des cahutes enfumées avec des rennes, mais ils voient le soleil de minuit. Nous aussi nous sommes sous la neige, nous nous réchauffons comme nous pouvons avec de la littérature à moxas qui ramène à grand'peine quelque étincelle vitale dans notre être engourdi, mais nous assistons à ce spectacle qui n'est pas sans attraits : la Postérité se levant à l'horizon, mettant en lumière des figures qu'on croyait à demi oubliées, laissant dans l'ombre des gloires qu'on proclamait éclatantes.

Voici Dumas père à sa place, sur un piédestal, et Balzac qui va entrer dans l'apothéose. Il y a quinze ans, on eût passé pour un abonné de cabinet de lecture de province en parlant avec admiration du prodigieux conteur qui a diverti, consolé, arraché aux préoccupations de la réalité des milliers de créatures humaines. Balzac lui-même était démodé. Tout est changé. La Postérité, qui venge et qui range, fait justice des iniquités passagères et installe chacun où il convient qu'il soit.

Ce qui rend attrayante cette sorte de revision sommaire, qui précède la revision générale, c'est

que quelques-uns des grands hommes en cause sont encore debout. Hugo survit à tout un monde écroulé autour de lui, et, après avoir prononcé un discours funèbre sur la tombe de Balzac, il assistera peut-être à l'inauguration de son monument.

Quoi de plus parlant à l'imagination que la visite de Victor Hugo à Honoré de Balzac en cette légendaire maison des Jardies, qui devait voir mourir un personnage qui semble lui-même un personnage sorti tout vivant d'un roman de Balzac? L'esprit se monte en songeant à la rencontre de ces deux rois littéraires.

« Napoléon, moi, je l'ai vu, s'écrie un vieux grognard qui avait accompagné partout l'homme du Destin.

— Vous l'avez vu?

— Non seulement je l'ai vu, mais il m'a parlé...

— Et qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Il m'a dit : « Ote-toi de là, vieille bête! »

Telle qu'elle est racontée par Gozlan, l'entrevue des deux maîtres du monde intellectuel en cette demeure qui, à certains jours où les éditeurs ne consentaient plus à rien avancer, ressemblait plus au radeau de la Méduse qu'au radeau de Tilsitt, a quelques rapports avec la conversation du grognard et de Napoléon.

En apercevant l'unique noyer qui ornait la propriété, Victor Hugo poussa un cri de satisfaction.

« Enfin, voici un arbre! s'écria-t-il.

— Oui, et un fameux arbre encore! répondit Balzac, je l'ai acquis depuis peu de temps de la commune. Savez-vous ce qu'il rapporte?

— Comme c'est un noyer, répondit Hugo, il doit, je présume, rapporter des noix.

— Vous n'y êtes pas! il rapporte quinze cents livres par an.

— De noix?

— Non, pas de noix, il rapporte quinze cents francs.

— Quinze cents francs d'argent, répéta Balzac.

— Mais alors ce sont des noix enchantées, dit Victor Hugo.

— A peu près. Mais je vous dois une petite explication; une explication sans laquelle il vous serait fort difficile de comprendre, je l'avoue, comment un noyer, un seul arbre, peut rapporter quinze cents francs de rente.

— Nous attendîmes l'explication, continue Gozlan.

— Voici, reprit Balzac. Ce noyer miraculeux appartenait à la commune. Je l'ai acheté à la commune à un prix fort élevé. Pourquoi? Pour cette raison-ci. Un vieil usage oblige tous les habitants à déposer leurs immondices au pied de cet arbre séculaire, et non dans tout autre endroit.

Hugo recula.

— Rassurez-vous, lui dit Balzac; le noyer, depuis que je le possède, n'a pas encore repris ses fonctions. Aucun habitant, continua-t-il, en effet, n'a le droit de se soustraire à cette servitude personnelle, reste d'une ancienne coutume féodale. Or jugez! jugez de la quantité et de la richesse d'engrais amassés quotidiennement au pied de cet arbre vespasien, engrais municipal que je ferai couvrir de paille et d'autres détritus végétaux, afin d'en avoir toujours une montagne à vendre à tous les fermiers, vignerons, maraîchers, grands et petits propriétaires voisins! C'est de l'or en barre que j'ai là; enfin, tranchons le mot, c'est du guano! guano comme en déposent sur les îles solitaires de l'océan Pacifique des myriades d'oiseaux.

— Ah! oui, repartit Hugo avec son flegme olympien, vous dites bien, mon cher Balzac, c'est du guano, mais du guano moins les oiseaux.

— Moins les oiseaux! » s'écria Balzac, en riant lui-même de toute l'épaisseur de son menton monacal de la définition donnée par Victor Hugo à son magnifique engrais féodal, et à la source sans exemple de son revenu de quinze cents francs. »

J'imagine quelque femme idéale éprise à la fois d'Olympio et du romancier-poète de *Louis Lambert,* instruite du rendez-vous et se glissant derrière eux. « Enfin, pense-t-elle, je vais donc savoir ce que peuvent se dire en tête à tête ces deux hommes, au front desquels Dieu a imprimé le sceau du génie! » Elle retient sa respiration; elle attend... Voici un Silène joufflu dont le pantalon sans bretelles fuit un ample gilet à la financière, tandis que des souliers avachis fuient le pantalon; le nœud de la cravate darde ses pointes près de l'oreille; la barbe a quatre jours de végétation; c'est l'auteur de *Séraphita* et de *Modeste Mignon,* le peintre incomparable des duchesses. Son interlocuteur, nous apprend Gozlan, porte « un chapeau gris d'une nuance assez douteuse, un habit bleu fané à boutons d'or, couleur et forme de casserole, une cravate noire éraillée, le tout illustré par des lunettes vertes à réjouir un premier clerc d'huissier rural, ennemi de la réverbération solaire ». C'est le chantre d'*Oceano nox,* de la *Prière pour tous,* de *ce qu'on entend sur la montagne...*

La fille d'Ève écoute, anxieuse, et dans cette campagne solitaire une voix soudain s'élève : « Oui, mon cher, quinze cents francs de guano par an! »

Balzac admirait Victor Hugo sans le com-

prendre, il bâillait et s'endormait tout naïvement aux *Burgraves*. Victor Hugo n'admire ni ne comprend Victor Hugo. Je n'ai jamais vu que ce nom prononcé devant lui éveillât le moindre écho, amenât ni la contestation ni le souvenir attendri. Il est l'ouvrier d'une œuvre trop différente, trop extrahumaine, pour s'intéresser à ce peintre de la réalité. C'est de son cerveau, non de son cœur, qu'il a tiré les nobles paroles qu'il a prononcées sur la tombe de l'auteur de la *Comédie humaine*.

« Les grands hommes font leur piédestal, l'Avenir se charge de la statue... Hélas! ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poète, ce génie a vécu parmi nous de cette vie d'orages, de luttes, de querelles, de combats, commune dans tous les temps à tous les grands hommes. Aujourd'hui le voici en paix. Il sort des contestations et des haines; il entre le même jour dans la gloire et dans le tombeau. »

Tous deux ont cette singulière fortune de voir leur nom universellement acclamé au moment où le monde, auquel ils ont parlé, est déjà à moitié évanoui. Quel sens auront pour la société matérialiste, prosaïque, positive qui est en train de se former, les tableaux grandioses de Victor Hugo, ses conceptions épiques, ses imaginations gigantesques, cette évocation de temps héroïques dont personne ne veut plus entendre parler, cet appel à des sentiments sublimes qui bientôt seront incompréhensibles? Quelle figure feraient la duchesse de Langeais, la marquise de Maufrigneuse, la baronne de Listomère, les de Marsay, les Rastignac au milieu de nos mœurs grossières d'où ont disparu tout raffinement, toute galanterie toute culture ?

En dépit de leur différence essentielle de tempérament, les deux grands hommes ont si bien compris qu'ils étaient de la vieille France qu'ils ont voulu s'y rattacher plus étroitement. Victor Hugo avait choisi la race conquérante et laissait dire volontiers qu'il descendait d'un chevalier Hugo de Rouvrois, appartenant à la plus antique noblesse de Lorraine. Balzac se réclamait de la race conquise. « Mon nom, écrivait-il, est celui d'une vieille famille gauloise; il a l'avantage d'être patronymique, avantage que n'ont pas beaucoup de familles aristocratiques qui s'appellent Odet avant de s'appeler Châtillon, Riquet avant Caraman, Duplessis avant Richelieu, et qui n'en sont pas moins de grandes familles. »

M. Edmond Biré, dans son livre fort instructif, mais un peu dur : *Victor Hugo avant 1830*, a fait justice de la généalogie de Victor Hugo ; l'acte de naissance de Balzac constate qu'il n'avait aucun droit à la particule. Libre à d'autres de railler ces prétentions ou ces velléités de prétention! J'y vois, quant à moi, un trait caractéristique des tendances, une marque de respect pour le Passé qui est piquante à noter. C'était d'ailleurs la mode alors. Un de mes oncles, Alexandre Buchon, savant homme et voyageur infatigable, qui a rendu d'immenses services aux études historiques en France, qui a écrit *l'Histoire des établissements français en Morée,* créé le *Panthéon littéraire* et la collection des *Mémoires sur l'Histoire de France,* qui porte son nom, était convaincu qu'il descendait de Philippe de Commines; il signa longtemps Buchon-Commines, à la grande indignation de Philarète Charles, qui gémit sur cette faiblesse dans ses *Mémoires*. Pourquoi? c'était peut-être vrai. Quant à moi, je ne passe jamais au Louvre sans aller saluer mon lointain ancêtre agenouillé sur son prie-Dieu de pierre, et j'estime fort bonne sa devise qui pourrait être celle de tous les hommes de lettres : *Qui non laborat non manducet...*

Le tort de Balzac, par exemple, fut de plaisanter les autres sur leur nom. Qui ne se rappelle ses démêlés à ce sujet avec Roger de Beauvoir? Roger de Beauvoir, dans une complainte sur l'affaire Peytel, avait attaqué très légèrement Balzac à propos du rôle qu'il avait joué dans ce procès, et du sans-gêne de sa tenue :

Gavarni toujours peignait,
Balzac jamais ne se peignait.

Balzac contesta à Roger de Beauvoir son droit à s'appeler ainsi, et pendant longtemps l'auteur de *l'Écolier de Cluny* qui, prétendait-on, n'était ni Roger, ni de, ni Beauvoir, prit le parti de s'appeler *Pstt*. Les lettres qu'on lui adressait portaient cette suscription : « A M. Roger (si j'ose m'exprimer ainsi) de Beauvoir (si M. de Balzac le permet). »

Dans une circonstance plus récente Victor Hugo s'était vengé spirituellement de M. Cuvillier-Fleury, qui lui avait reproché amèrement un mot à scandale des *Misérables*.. « Il y a des mots qui ne s'écrivent pas! », avait dit l'académicien. La première lettre que lui envoya Victor Hugo était ainsi libellée : « *Monsieur ..villier-Fleury*.»

Le hasard de cette causerie semble vraiment s'obstiner à réunir le nom de Balzac à celui de Victor Hugo.

Au moment où la Société des gens de lettres, sur l'initiative d'Emmanuel Gonzalès, s'occupe du monument à élever à Balzac, *Cromwell* est de nouveau dans l'actualité. Le drame sera-t-il joué à l'Odéon? Ne le sera-t-il pas? Que de souvenirs en tout cas il suffit à évoquer! La préface

de *Cromwell!* Il y a dans quelque village éloigné plus d'un survivant des batailles romantiques qui sentira sa jeunesse ressusciter à cet écho du clairon belliqueux d'autrefois. C'est à peine si la revendication des *Droits de l'homme* fit plus de bruit que cette revendication des droits du dramaturge. Bien des manifestes politiques n'ont jamais produit le quart de l'effet que produisit ce manifeste d'écrivain qui s'écriait fièrement : « La queue du XVIIIe siècle traîne encore dans le XIXe, mais ce n'est pas nous, jeunes hommes, qui avons vu Bonaparte, qui la lui porterons! »

Octobre 1827! que cela est loin, moins par la date que par les événements accumulés, les changements accomplis dans la manière d'éprouver! Sa préface de *Cromwell,* Balzac l'écrivit aussi, mais bien plus tard, dans *la Revue de Paris.* Pour ma part, tout au moins, j'ai toujours considéré comme une sorte de profession de foi littéraire l'admirable article que l'auteur de *la Comédie humaine* consacra à Stendhal, et qui lui fut comme une naturelle occasion d'indiquer sa façon de voir dans les questions du jour.

Le puissant créateur, devenu critique, range la littérature de son temps en deux groupes : *la littérature à images* et *la littérature à idées.*

A la *littérature à images* appartiennent le lyrisme, l'épopée et tout ce qui dépend de cette manière d'envisager les choses. « Victor Hugo est le chef éminent de cette littérature. M. de Lamartine appartient à cette école que M. de Chateaubriand a tenue sur les fonts baptismaux et dont la philosophie a été créée par Ballanche. Obermann en est; A. Barbier, Théophile Gautier et Sainte-Beuve en sont. »

« Il est au contraire d'autres âmes actives qui aiment la rapidité, le mouvement, la concision, les chocs, l'action, le drame qui fuient les discussions, qui goûtent peu les rêveries et auxquelles plaisent les discussions. » Celles-là font partie de la *littérature à idées,* qui a pour représentants Alfred de Musset, Gozlan, Béranger, Delavigne, Planche, Mme de Girardin, Alphonse Karr, Charles Nodier, Henri Monnier. »

Où est Balzac dans tout cela? Mon Dieu, ne connaissez-vous pas les hommes? Si vous rédigiez un manifeste, où vous mettriez-vous? Dans l'exception, dans la classe des hommes complets. « Certaines intelligences *bifrons* embrassent tout, veulent le lyrisme, l'action, le drame et l'idée, en croyant que la perfection exige une vue totale des choses. » C'est parmi ces intelligences que s'est rangé Balzac. N'en eussiez-vous pas fait autant?

Ce qui est beau, ce qui est vraiment touchant, c'est l'exaltation par Balzac, alors en pleine possession de la gloire, du mérite d'un homme comme Stendhal, sinon inconnu, du moins resté jusqu'alors dans cette demi-teinte, dans ces limbes de l'anonymat ou du pseudonymat mystérieux dans lequel il se complut toute sa vie. En affirmant à une époque qui ne s'en doutait pas que la *Chartreuse de Parme* était un chef-d'œuvre, Balzac fit incontestablement un acte très magnanime et qui peint un temps où les âmes étaient moins petites qu'aujourd'hui.

En dépit de l'impassibilité et du faux dandysme qu'il affectait, Stendhal fut ému au point de ne pouvoir écrire lui-même pour remercier, d'être obligé tout au moins de faire transcrire sa lettre. Il y eut chez lui quelque chose de l'impression qu'au dire de Musset éprouva Byron :

Quand celle qu'il nommait alors sa Guiccioli
Lui lut un jour des vers où l'on parlait de lui.

Chez le railleur l'émotion se traduisit par le rire, il lut l'article en riant aux éclats de la figure que feraient ses amis, c'est-à-dire ses ennemis, devant cet hommage si spontanément, si éloquemment, si sincèrement rendu à l'auteur de *la Chartreuse de Parme* par l'auteur du *Père Goriot.*

Cette réponse de Stendhal, d'ailleurs, vaut la peine qu'on s'y arrête. Rien n'est intéressant comme de voir quelle foi cet homme si sceptique d'apparence a dans l'art, dans la littérature, dans le jugement de la Postérité.

« Le même esprit, écrit-il, ne dure que deux cents ans. En 1978, Voltaire sera Voiture, mais le père Goriot sera toujours le père Goriot. Je songe que j'aurai peut-être quelque succès en 1860 ou en 1880; alors on parlera bien peu de M. de Metternich, et encore moins du petit prince. Qui était premier ministre d'Angleterre au temps de Malherbe? Si je n'ai pas le malheur de tomber sur Cromwell, je suis sûr de l'inconnu. La mort nous fait changer de rôle avec ces gens-là; ils peuvent tout sur nos corps pendant leur vie, mais à l'instant de la mort l'oubli les enveloppe à jamais. Qui parlera de M. de Villèle, de M. de Martignac dans cent ans? M. de Talleyrand lui-même ne sera sauvé que par ses *mémoires,* s'il en laisse de bons, tandis que *le Roman comique* est aujourd'hui ce que sera le père Goriot en 1980. C'est Scarron qui a fait connaître le nom du Rothschild de son temps, M. de Montauron qui fut aussi, moyennant cinquante louis, le protecteur de Corneille. »

Les grands hommes littéraires, comme les vrais grands hommes politiques, ont ainsi des prévisions de l'avenir. Quoi de plus saisissant que la

prédiction faite par Frédéric Soulié du règne du ***naturalisme?*** La page qu'il a écrite à ce sujet dans *les Mémoires du diable* mérite d'être citée.

Le Diable dit à son maître Luzzi, au sortir d'une hideuse vision de domestiques ivres :

« Tu viens d'avoir l'avant-goût d'une littérature qui fera fureur dans quelques années.

— En France? demanda Luzzi, chez le peuple le plus élégant et le plus spirituel du monde?

— Oui, mon maître, chez le peuple le plus élégant et le plus spirituel, il se créera bientôt une littérature consacrée à l'histoire de la loge, de la mansarde, du cabaret; les héros en seront des portiers, des marchands d'habits, des revendeuses à la toilette; la langue sera un argot honteux; les mœurs des vices de bas étage, les portraits des caricatures stupides...

— Et tu crois qu'on lira de pareils ouvrages?

— On les dévorera, grandes dames et grisettes, magistrats et commis d'agent de change.

— Et l'on estimera de pareilles productions?

— Je n'ai pas dit cette bêtise. Il en sera de cette littérature comme d'une femme galante, on la méprise et on court après elle.

— C'est bien différent.

— C'est absolument la même chose, c'est le privilège des plaisirs faciles! Ils vous entraînent et vous égarent. Le lendemain matin on en rougit, le soir on recommence. On ne racontera pas à tout venant qu'on a été dans un mauvais livre, mais on y va. »

Quelle puissance et quelle justesse d'évocation, à plus de quarante années de distance! Quand la statue de Balzac aura été érigée, ne songera-t-on pas à un buste tout au moins pour Frédéric Soulié?

Celui-là aussi fut un des vaillants dans la mêlée littéraire d'alors. Dumas parle quelque part de la peine qu'avait la lumière à pénétrer dans ce cerveau, et Soulié se présente encore pour nous ainsi, sombre, obscur, en dehors du rayon lumineux qui enveloppe certains hommes de son temps.

C'était un grand cœur plus qu'un vaste génie; il avait comme talent une sorte de puissance dans le noir difficile à définir. Rien que sa mort lui mériterait le buste : je ne sais rien de plus superbe. Ce moderne mourut comme un stoïque, disons mieux, comme un chrétien des anciens âges.

Il avait voulu recevoir l'extrême-onction en présence de tous ses amis rassemblés, et d'une voix forte il avait demandé pardon des fautes qu'il avait pu commettre. « Si dans mes ouvrages, avait-il déclaré, j'ai pu blesser, je ne dis pas le dogme que j'ai toujours respecté, mais la morale, je ne l'ai fait que par légèreté. »

Tandis que ceux qui l'environnaient espéraient encore, Soulié sentit le premier que tout espoir était perdu. « Plus de remèdes, s'écria-t-il, je ne prendrai plus rien! Laissez-moi calme, ne cherchez pas à me distraire lorsque je me recueille pour mourir. » Alors il voulut dire adieu à l'Art, il songea à la tâche commencée et improvisa quelques vers :

> Je n'achèverai point mon pénible labeur.
> Plus de récolte, hélas! imprudent moissonneur!
> Hâtant tous les travaux faits à ma forte taille,
> Je jetais au grenier le froment et la paille,
> De mon rude labeur nourrissant ma maison
> Sans m'informer comment s'écoulait la moisson...

Bientôt il demanda qu'on récitât tout haut les dernières prières. La sœur de Bon-Secours, qui veillait près de son lit, obéit; elle commença les suprêmes oraisons, Frédéric Soulié les répétait à voix basse, « et nous tous, écrit l'ami fidèle qui raconte cette belle mort, nous les redisions en fondant en larmes, avec lui, pour lui, sur lui... »

Frédéric Soulié avait alors son ami Béraud tenant sa main gauche : « Mon ami, lui dit le mourant, cette main est déjà inerte, elle ne sent plus celle d'un ami; prenez celle-ci », et il lui tendit la droite. L'autre appartenait déjà à la mort...

« Il y avait une telle foi, dit M. Achille Collin, un tel rayonnement de confiance sur ce visage, que Béraud prit son fils par la main et demanda pour lui la bénédiction du mourant. « Enfant, lui dit Frédéric Soulié, tu es appelé bien « jeune à voir un sévère spectacle; aime ton père, « aime ta mère et sois bon pour tous : quand on « n'a fait de mal à personne, on meurt tranquille « comme je meurs. Regarde! »

Connaissez-vous beaucoup de fin de héros qui vaille celle de ce romancier? Cela n'explique-t-il pas le dégoût anticipé que devait éprouver une âme si intrépide et si pure pour ce naturalisme qui n'est que la réhabilitation des instincts bas, l'apologie des appétits de la brute? Fils de Vendéens, de soldats de Napoléon, de Conventionnels, les hommes de ce temps avaient puisé à des sources différentes, il est vrai, je ne sais quelle vigueur physique et morale qui les faisait différents des névropathes et des débiles d'aujourd'hui. Les mères n'engendrent plus des mâles de cette trempe, et pour savoir comment était bâtie cette race maintenant à peu près disparue, c'est encore, malgré bien des défaillances, vers le grand vieillard de l'avenue d'Eylau qu'il faut se hâter de regarder....

ÉDOUARD DRUMONT.





ANGLETERRE

Les Mémoires d'un romancier. — Anthony Trollope et le Dictionnaire de Vapereau. — Les gains d'un homme de lettres. — Don Juan d'Autriche, son histoire et ses portraits. — Un historien conservative. *— Le chancelier Bacon et le docteur Gardiner. — Un type de* cock-sure *littéraire. — Les grandes villes d'Angleterre et celles de France, d'Italie et d'Allemagne. — Distinctions universitaires: les docteurs et les chevaliers. — Abdul-Medjid et lord Stratford. — Les gants et l'archéologie. — Éditions de luxe. — Vieilles ballades. — Romans nouveaux.*

Londres, 28 décembre 1883.

HEZ un peuple plein de sagesse et de prudence comme le peuple anglais, on remet généralement la publication des *mémoires* au moment où nulle susceptibilité ne peut plus être blessée, et où tous les personnages dont il y est parlé sont morts jusqu'au dernier.

Il n'est pas rare que des mémoires originaux et du plus haut intérêt, tels que ceux de lord Byron, par exemple, soient sacrifiés à la pruderie ou à la *respectabilité*, et que quelque compilation émasculée et indigne de confiance y soit substituée. Quelquefois encore la publication en est retardée jusqu'à ce que la réputation de l'écrivain se soit évanouie et que l'intérêt qui s'attachait à son histoire ait disparu. Il se peut faire, veut-on bien nous dire, que nos petits-fils soient autorisés à prendre connaissance du journal et de la correspondance de certains hommes à l'endroit desquels nous n'éprouvons déjà plus nous-mêmes qu'une curiosité très limitée. Si l'autobiographie d'Anthony Trollope (Blackwood et Fils) échappe à la règle et paraît peu après la mort de l'écrivain, c'est un fait qui s'explique parce que c'est une œuvre presque exclusivement personnelle, racontant surtout les luttes que l'auteur a eu à soutenir et montrant les conditions de la vie littéraire en Angleterre.

Anthony Trollope est connu en France. On y a traduit une douzaine de ses meilleurs romans, et le *Dictionnaire des contemporains* contient un bref article à son nom. Je suppose d'ailleurs que son public français doit être restreint. Il n'est pas facile de comprendre comment la vie reposée d'une *Cathedral close*[1] et les amours d'un curé ou d'un vicaire peuvent passionner une nation chez laquelle les prêtres sont célibataires et qui a, en outre, le front de rire des chagrins, et de se moquer des prétentions à indemnité, d'un missionnaire qu'on a séparé de sa femme.

Pendant un grand nombre d'années, Trollope, sans parler de son caractère privé qui était des plus sympathiques, a joui d'une haute estime et d'une grande popularité. Ses romans sont faciles et agréables à lire. Gray, l'auteur de l'*Élégie dans un cimetière de campagne*, disait, paraît-il, qu'il ne pouvait concevoir de plus charmante existence que celle qui s'écoulerait à lire constamment, étendu sur un sofa, de nouveaux romans de Crébillon. *Barchester Towers* et *The small House at Allington* ne ressemblent guère à *la Nuit et le Moment*, non plus qu'au *Hasard du coin du feu*. Et cependant, j'ai entendu faire une remarque semblable à celle de Gray, à propos des écrits de Trollope, sans aucune intention de plagiat de la part de celui qui la faisait, et sans surprise de la mienne. Trollope avait emprunté à Balzac l'habitude d'introduire le même personnage dans plusieurs romans consécutifs, constituant ainsi une espèce de société dont les principaux membres devenaient familiers au lecteur. Quant à des créations comme Vautrin, ou le père Goriot, ou Mme Marneffe et autres semblables, Trollope en était incapable, aussi bien que de renouveler les chaudes descriptions de Crébillon fils. Pour un Anglais, néanmoins, le monde dans lequel il nous introduit semble aimable et sain, et l'idée qu'il y a encore un ou deux ouvrages de Trollope à mettre au jour excite en nous un certain sentiment de satisfaction.

La peinture que Trollope nous donne de ses débuts dans la vie n'a rien de bien brillant. Fils d'une femme de lettres et d'un avocat sans grand succès, il fut envoyé, mal habillé et peu garni d'argent de poche, dans une école publique où il eut à supporter les tortures que les enfants savent s'infliger les uns aux

1. Ainsi s'appelle tout le terrain autour d'une cathédrale avec les demeures du doyen, de l'archidiacre, etc., etc. Je ne sais pas d'équivalent exact. Parvis n'est pas précisément la même chose. J. K.

autres. « J'étais grand, gauche et laid », dit-il avec une louable candeur, et je devais, sans aucun doute, avoir une allure des moins attrayantes. Il va de soi que j'étais mal vêtu et sale. » Quand cette existence d'esclave — il avait à faire chaque jour vingt kilomètres à pied pour aller à l'école — eut pris fin, il devint maître d'études dans une institution anglaise, à Bruxelles. Par l'entremise d'un ami de sa mère, il obtint ensuite une place dans l'administration des postes, avec un traitement de 90 livres (2,250 fr.), qui devait lui suffire pour vivre et s'habiller en *gentleman*, problème difficile à résoudre à Londres, même en ce temps-là. Pendant sept ans il garda des fonctions qu'il haïssait, mal vu de ses supérieurs et, comme autrefois à l'école, en butte à de constants ennuis. Une nomination en Irlande, toujours dans l'administration des postes, éleva son revenu à dix mille francs. Il se maria du coup. Il était dans sa trente-troisième année lorsqu'il publia son premier roman, qui ne lui rapporta rien. Son second effort ne lui réussit pas davantage. Un troisième ouvrage, intitulé *la Vendée*, lui valut 500 fr. Cependant son traitement d'employé des postes avait doublé, et, avec ses 800 livres par an, il se trouvait dans une opulence relative. A la fin de 1857, après avoir travaillé pendant dix ans et écrit quatre romans sans compter nombre d'articles variés, il avait gagné avec sa plume une somme totale de 55 livres. De meilleurs jours lui étaient réservés. *Barchester Towers* lui rapporta 500 livres payées d'avance, et sa réputation fut dès lors établie. Ses écrits postérieurs auraient pu l'autoriser à prendre pour devise le mot de Scribe, car les sommes qu'il reçut de 1857 à 1879 montent à près de 69,000 livres, 1,725,000 francs. Il était passionné pour la chasse. Il mena une vie de travail, heureuse en somme, quoique dure; quand il mourut, il était un des hommes les plus populaires de son temps. La leçon que comporte cette histoire sur les hasards et les chances de la vie littéraire, je laisserai à d'autres le soin de la tirer. De l'auto biographie je dirai seulement qu'elle est intéressante en elle-même et qu'elle présente le délicieux tableau d'une vie pleine de dignité, de noble douceur et de mâle énergie. C'est à peine s'il y a, dans ces deux volumes, un mot de dénigrement à l'adresse d'un contemporain.

Un important ouvrage, qui vient de voir le jour, a pour titre *Don John of Austria or Passages from the history of the sixteenth century*, par sir William Stirling-Maxwell, baronet[1]. Homme d'un goût cultivé, jouissant d'amples loisirs, Sir William Stirling-Maxwell a consacré à cet ouvrage la plus grande partie d'une vie active. Un premier livre : *The Cloister life of Charles V* (*Vie conventuelle de Charles-Quint*), avait été, jusqu'à un certain point une préparation à celui-ci, qui est son *magnum opus*. Au point de vue typographique, cette biographie se distingue de tous les livres récemment publiés en Angleterre. Pendant ses voyages, l'auteur n'a cessé d'accumuler dessins et croquis destinés à illustrer ses travaux. Tous les portraits de son héros qu'il est possible de se procurer, depuis son enfance jusqu'au moment de sa mort, ont été achetés et reproduits en fac-similé. Il y a en outre des portraits de Charles-Quint, de Philippe II d'Espagne, d'Isabelle de Valois, de don Carlos et, en un mot, de tous les principaux personnages avec qui don Juan se trouva en contact ou en relations. Un chapitre très instructif et très intéressant sur les navires et la guerre maritime au XVIIe siècle, écrit à propos de la bataille navale de Lépante, est particulièrement remarquable par l'abondance des illustrations. Les représentations d'armes, de médailles et autres objets de ce genre y abondent. Mais ce qui est d'un plus haut intérêt encore, au point de vue bibliographique, c'est que les lettres initiales sont prises dans les alphabets ornés de Saladus, Ugoletus, Giolito de Ferrari, Heinrich Stainer, Martinez de Banares, L. A. de Giunta, Jodocus Badius et autres imprimeurs de l'époque. Enfant gâté d'un homme opulent qui n'a rien épargné de ce qui pouvait lui servir de décoration ou d'ornement, l'histoire de don Juan semble bien digne d'une place sur les rayons de tous les bibliophiles. Le livre est écrit d'un style sobre et correct. L'auteur, qui n'a pas assez vécu pour y mettre la dernière main et pour en surveiller l'impression, est un *conservative* déterminé. Les vues nouvelles n'ont rien qui les recommande à son esprit, et il veut ignorer les jugements qu'ont portés de récents écrivains sur le caractère d'*Isabella la cattolica* et sur d'autres questions semblables. Il ne faudrait pourtant pas confondre sir William Stirling-Maxwell avec ce que Pope, à l'imitation d'Horace, appelle : *The mob of gentlemen who write with ease*. Il a étudié avec ardeur et application, et son talent est bien tranché. Son récit de la rébellion des Maures d'Espagne et de l'écrasement de la révolte par don Juan, et celui de la formation de la Ligue dont le résultat fut la destruction de la flotte turque à Lépante, paraissent devoir être le dernier mot sur le sujet. Le caractère repoussant de Philippe est mis en pleine lumière, et certains côtés de la révolte des Pays-Bas sont peints avec beaucoup de vivacité. Ces deux volumes, qui comptent plus de mille pages, apportent réellement un précieux appoint à la science historique.

Pendant que je traite des ouvrages d'histoire, je citerai l'apparition d'une *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques Ier jusqu'au début de la guerre civile, 1603-1642*[1], par Samuel R. Gardiner, LL. D. L'ouvrage doit être complet en dix volumes. Cinq ont déjà paru. Publiée d'abord par fragments, cette histoire est maintenant refondue en un corps solide et prendra rang, sans doute, parmi nos ouvrages classiques. Le docteur Gardiner, avec un style clair, concis et lumineux, possède cette perspicacité qui est le plus précieux don de l'historien. La partie de son

1. *Don Juan d'Autriche, ou épisodes de l'histoire du XVIe siècle*. London, Longmans and Co, 2 vol.

1. *A History of England from the accession of James I to the outbreak of the civil war*. Lond., Longmans and Co.

œuvre, dans ce qui en a été jusqu'ici publié, qui fait le plus d'honneur à son auteur, est celle où il expose la chute du grand chancelier Bacon. Le docteur Gardiner se constitue, jusqu'à un certain point, l'apologiste du lord chancelier. Tout en confessant que l'arrêt prononcé contre lui pour avoir reçu de l'argent de celui dont il devait juger le procès était juste, il déclare que son intention n'était point vénale. Son jugement était déjà virtuellement porté lorsque l'argent lui fut offert. Le Dr Gardiner admet en fait que la sentence prononcée contre lord Bacon par la Chambre des lords, qui le condamnait à une amende de 40,000 livres, à être emprisonné dans la Tour pendant le temps qu'il plairait au roi, et à diverses autres peines dégradantes, fut, comme Bacon le reconnaît lui-même, « juste et, dans l'intérêt d'une réforme, opportune »; mais il tient que le criminel avait été, comme Bacon encore le prétendait, « le plus juste chancelier qu'il y eût eu en fonctions depuis la mort de son père ». Il est difficile d'apprécier la portée générale d'une histoire dont la moitié à peine a paru. On peut cependant dire, sans risquer de se tromper, que cette œuvre se range déjà parmi celles qui font autorité.

English Towns and Districts[1], par Eward A. Freeman, M. A., Honor. D. C., L., LL. D., se compose principalement des discours prononcés par l'auteur comme président de l'Institut archéologique. Le Dr Freeman, parmi les historiens et les archéologues anglais, occupe un des premiers rangs. Il possède un style singulièrement pittoresque, et il en sait, sur l'histoire des origines de l'Angleterre, plus qu'aucun écrivain vivant. Ces avantages ne sont pas sans inconvénients. Le plus grand de tous, c'est qu'il est dogmatique et, comme nous disons en Angleterre, *cock-sure*. C'est là un terme d'argot, mais si commode qu'il est en train de conquérir sa place dans la langue littéraire. Il signifie *absolument sûr*. La différence entre le tempérament du philosophe et celui du *cock-sure* est indiquée par un admirable mot de sir George Cornewall Lewis, homme d'État et historien bien connu, qui disait, en parlant du brillant historien *wigh*, lord Macaulay : « Plût à Dieu que je fusse aussi imperturbablement sûr d'une seule chose que Tom Macaulay l'est de toutes. » Le Dr Freeman a aussi cette particularité qu'il ne supporte ni rivalité ni opposition. Les défauts de cette nature, bien qu'ils enlèvent de la popularité à l'écrivain, rencontrent facilement de l'indulgence quand il s'agit d'un homme d'une science si vaste et d'une intelligence si pénétrante et si claire. Lire une étude du Dr Freeman sur une cité anglaise comme York, Exeter ou Lincoln c'est s'enrichir la mémoire de quelques-unes des descriptions les plus frappantes qu'il y ait dans notre langue, et recueillir des vues sur les origines de notre histoire telles que nulle autre source n'en pourrait fournir. Les passages où le Dr Freeman explique comment il se fait que nos villes ne contiennent pas de grands monuments historiques comme on en trouve en France, en Italie et en Allemagne, sont uniques dans leur genre. Je ne donne pas souvent de citations des livres dont je rends compte. Néanmoins, même après avoir passé par l'alambic de la traduction, des phrases comme les suivantes gardent quelque chose de leur chaleur d'expression. Mettant de côté Rome, Venise, Florence, Trèves et Ravenne, le Dr Freeman dit : « Je parle des villes d'un degré plus modestes. Je parle de la dernière demeure de la royauté carolingienne sur le rocher de Laon; je parle des murailles des âges successifs, se dressant les unes derrière les autres, comme les ceintures d'Ecbatane; des ouvrages des Gaulois, des Romains et des Franks, des comtes, des évêques et des citoyens rassemblés autour du moûtier et des châteaux du Mans. Je parle du Bern de Théodoric près de l'Adige, et du Bern de Bercthold près de l'Aar. Je parle des hôtels de ville de Lübeck et de Gand, de Padoue et de Plaisance, du palais épiscopal de Liège et du palais du cal de Dijon, du château perché sur un pic qui domine l'église Sainte-Élisabeth à Marbourg, de la colline avec son église aux nombreuses tours, avec ses murailles, ses porches, ses rues raboteuses, qui s'élève au-dessus de l'île où résidait Frédéric à Gelnhausen. Nous n'avons que bien peu de lieux semblables à ceux-ci, lieux si riches à la fois pour l'histoire et pour l'art. Et cependant, nous n'avons pas à nous affliger d'être plus pauvres que les autres nations à cet égard. Tout ce qui manque à la grandeur des villes et des lieux particuliers s'ajoute à la grandeur du royaume dans son ensemble. Pourquoi l'histoire de Nuremberg est-elle plus grande que l'histoire d'Exeter? Simplement parce que l'histoire de l'Angleterre est plus grande que celle de l'Allemagne. Pourquoi nos cités n'ont-elles pas d'importants sénats, de splendides palais, tels que ceux qui furent les sièges de la liberté républicaine ou des gouvernements princiers dans les cités italiennes et teutones? C'est parce que l'Angleterre était une, lorsque l'Italie, l'Allemagne et la Gaule étaient encore divisées. Les majestueux édifices, les souvenirs historiques manquent dans nos villes. Mais ils y manquent parce que l'Angleterre est devenue une nation unifiée trop tôt pour permettre à ses nobles et à ses prélats de s'agrandir jusqu'à être des princes souverains, trop tôt pour permettre à la liberté locale de ses cités et de ses bourgs de s'agrandir jusqu'à l'indépendance absolue des républiques souveraines. »

Une certaine raideur de forme, une certaine recherche de style fleuri dans ces périodes éloquentes, et, à mon avis, convaincantes, disent au lecteur qu'elles ont été d'abord écrites pour être prononcées. Toutefois le sujet est important et le mode de traitement excellent. Le Dr Freeman porte les distinctions honorifiques de D. C. L.[1] et de LL. D.[2], les plus hauts titres que les universités d'Oxford et de Cambridge puissent respectivement accorder. Pour un homme de lettres anglais, un grade conféré par l'une

1. Lond., Macmillan and Co.

1. *Doctor of civil*, ou *Canon Law*.
2. *Legum Doctor*.



ou l'autre de ces universités a une bien plus grande valeur que le titre de chevalier, lequel, chez nous comme ailleurs, se vulgarise et se déprécie au gré de la protection de l'État et des hauts fonctionnaires. Le Dr Freeman n'a pas encore pénétré dans Vapereau. Il mérite cependant d'y figurer, et quelques-uns de ses ouvrages, notamment son *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands* (*History of the Norman Conquest of England*), valent la peine d'être, s'ils ne le sont déjà, traduits en français.

L'histoire des Chevaliers de Malte ou de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem[1], par le major général Porter, est une édition refondue et augmentée d'un livre qui a vu le jour pour la première fois il y a un quart de siècle. C'est un ouvrage bien fait, mais dont la valeur est diminuée faute d'une table analytique des matières, ou index.

Le besoin d'une nouvelle histoire de la guerre de Crimée ne paraissait pas se faire sentir. C'en est une cependant qu'on nous donne en réalité dans un volume intitulé *With lord Stratford in the Crimean war*[1], par James Henry Skene[2]. Comme relation d'aventures personnelles, ce livre offre une lecture amusante. Bien que ses fonctions fussent nominalement civiles, M. Skene se trouva à la tête de soldats, et, dans une charge de cavalerie qu'il conduisait, il reçut un coup de sabre sur la tête, un coup de lance dans le côté et une balle de pistolet dans la jambe. La partie la plus frappante de son récit est cependant ce qui a trait à lord Stratford (de Redcliffe), qui, en sa qualité d'ambassadeur à Constantinople, était le chef de M. Skene. L'influence exercée par lord Stratford sur le sultan Abdul-Medjid était si grande qu'on regardait son pouvoir comme presque égal à celui du « commandeur des croyants ». Une anecdote dont, quoiqu'elle ne soit pas invraisemblable, je suis loin de garantir la vérité montre le sultan tremblant posivement en présence du despotique ambassadeur. Apprenant qu' « Abdul-Medjid avait commencé la construction d'une nouvelle résidence d'été, lord Stratford demanda une audience immédiate. Le sultan, d'après l'insistance de l'ambassadeur, supposa qu'il lui apportait la nouvelle d'un désastre et qu'il venait lui donner des consolations et des avis; il l'accueillit amicalement. Mais ce ne fut pas une réponse amicale qu'il reçut en échange de son impérial salut. Au contraire, lord Stratdford lui exprima sa pénible surprise de le voir donner des preuves d'une légèreté si hors de saison, en bâtissant de nouveaux palais lorsque son empire était peut-être à la veille de se dissoudre. L'air très embarrassé et tout confus, le sultan pria, en balbutiant, l'*Elchi Bey* de lui dire ce qu'il désirait qu'il fît. « Dites à Sa Majesté, dit l'ambassadeur à l'interprète, qu'elle a déjà huit palais, et demandez-lui si, tandis qu'elle ne peut acheter du pain pour ses troupes qui se battent, elle veut dépenser son argent à bâtir un neuvième palais destiné à être occupé par le czar. Il n'y a pas à espérer de secours des alliés de la Turquie, s'ils voient un tel comble d'extravagance. » Muet de stupeur devant la véhémence de lord Stratford, le sultan appela un chambellan en frappant dans ses mains, et lui ordonna d'aller arrêter les travaux. Lord Stratford lui adressa alors, sur un ton paternel, quelques mots d'approbation et prit congé. Dans une autre occasion, lord Stratford mit, par son énergie, un terme à toutes les exécutions qui se faisaient en Turquie pour changement de religion. Un chrétien arménien qui était devenu musulman retomba dans sa foi première. C'était la mort, suivant la loi mahométane, et la sentence du Cheikh-ul-Islam, de laquelle il n'y a point d'appel, ordonnait que le double apostat fût décapité. Lord Stratford déclara qu'il ne resterait pas ambassadeur si la sentence était exécutée. Sa résolution était telle qu'il vint prendre congé, annonçant la rupture des relations diplomatiques entre l'Angleterre et la Turquie. Bien que miséricordieux personnellement, Abdul Medjid était effrayé des fanatiques qui l'entouraient. Il poussa des gémissements de désespoir et déclara qu'il était impuissant. « Vous êtes calife et, à ce titre, vous pouvez modifier la loi musulmane. » Telle fut la réponse de l'ambassadeur. Le sultan promena autour de lui des yeux hagards, puis, tout tremblant, consentit. Il commença donc à dicter à son chambellan un décret en des termes tels qu'il eût été sans effet. M. Alison, le secrétaire oriental de l'ambassade, s'en aperçut et en fit la remarque à voix basse à l'ambassadeur. « Écrivez-le vous-même en turc, et donnez-le au sultan à signer », dit lord Stratford. M. Alison écrivit en turc : *Muctad Katil Olmaz* : « Un converti ne peut être mis à mort. » Le sultan lut ces mots et y apposa son sceau comme calife de la foi musulmane. Le décret fut envoyé au Cheikh-ul-Islam, qui relâcha le prisonnier. Depuis, aucune exécution pour changement de religion n'a eu lieu. Après cette preuve de ce qu'un ambassadeur peut faire, le mot sarcastique, si souvent cité, de sir Henry Wotton, qui date de deux cent cinquante ans et qui dit qu'un ambassadeur est un honnête homme qu'on envoie mentir à l'étranger dans l'intérêt de la chose publique, semble perdre sa signification. Le calembour sur le mot *to lie*, qui veut dire à la fois *rester à l'étranger* et *mentir aux étrangers*, ne saurait être conservé en français[1].

J'ai parlé jusqu'ici de livres à visées sérieuses et présentant un intérêt médiocre pour les étrangers. Il est temps de signaler des ouvrages plus propres à se recommander à nos lecteurs. Avant d'arriver à deux ou trois livres de luxe, je citerai *Gloves, their Annals and Associations* (*les Gants, leur chronique et les idées qu'ils éveillent*)[2], par sir William Beck, F. R. H. S.

1. *A History of the Knights of Malta or the Order of Saint-John of Jerusalem.* Lond., Longmans and C°.
2. Lond , Bentley and Son.

1. *An ambassador is an honest man sent to lie abroad for the commonwealth.*
2. Lond., Hamilton Adams and C°.



Naturellement cet ouvrage suggère des comparaisons avec certains livres célèbres sur le costume féminin, dont j'ai parlé dans ma dernière correspondance. Mais ce n'est en aucune façon une tentative de rivaliser avec la manière brillante et colorée dont on a traité *l'Éventail, l'Ombrelle, le Manchon et le Gant*. Lorsque M. Beck n'est pas commercial, il est purement archéologue. Il n'en a pas moins écrit un ouvrage agréable à lire et intéressant, et il nous donne, en illustrations, certains gants portés par la reine Élisabeth, par Marie Stuart, et par d'autres célébrités, y compris — *mirabile dictu!* — le gant de William Shakespeare!

En tête de ma liste des livres de luxe, je mets une nouvelle édition de Robinson Crusoe, avec des illustrations, par George Cruikshank[1]. Cent exemplaires seulement de cet ouvrage ont été tirés sur grand papier, avec les illustrations sur chine. C'est un véritable livre d'amateur. Ce n'est pas une nouveauté; car c'est la réimpression d'une édition qui est depuis longtemps fameuse et introuvable. L'exécution typographique ne saurait être meilleure, et les illustrations, pour les collectionneurs anglais, sont sans prix. Quant à Cruikshank, le plus recherché aujourd'hui de nos dessinateurs, j'en ai déjà parlé. Un attrait particulier de curiosité s'attache à ses dessins de Robinson Crusoe, car il y représente le héros sous ses propres traits. De Robinson Crusoe, il n'est plus temps d'en rien dire. Je ne peux que déclarer que cette édition en grand papier est la plus belle que nous ayons.

J'ai, à plusieurs reprises, appelé l'attention sur les éditions des ouvrages de Shakespeare publiées par MM. Bell et Daldy dans leur *parchment series*. Cette publication est aujourd'hui complète et j'ai les douze adorables volumes in-12 reliés en vélin, dans leur étui protecteur, devant moi. Si quelque bibliophile français désire une édition commode de Shakespeare qui fasse honneur à sa bibliothèque, qu'il se décide pour celle-ci. C'est, à tous les points de vue typographiques, un trésor, et ces volumes peuvent aller de pair sur ses tablettes avec les meilleurs elzéviers, avec son Cicéron de 1642, son Horace de 1629, son Thomas A. Kempis sans date, son *Recueil de diverses pièces* de 1660, son Quinault, son Scarron, son Balzac, son Charron, en un mot, avec tous les livres dont il est le plus fier. Ces joyaux de l'art anglais supporteront sans honte la comparaison.

Un autre volume de la même série a pour titre : *Old world idylls and other verses* (*Idylles du vieux monde et autres vers*[2], par Austin Dobson. Cette œuvre, dont il faudrait, si possible, se procurer un des cinquante exemplaires sur grand papier, servira à faire connaître un poète lyrique « de la plus belle eau ». C'est un choix, libéralement fait, de divers écrits de l'auteur, lesquels, bien qu'il soit encore jeune, sont tous épuisés. Je vous ai déjà signalé un ou deux des poèmes bibliographiques de M. Dobson. M. Dobson, je puis le dire en passant, est un bibliophile distingué. De là la beauté sans rivale de cette édition, à l'exécution de laquelle l'auteur a lui-même veillé. Cet écrivain est peut-être le faiseur de vers le plus élégant de nos jours, et il s'est servi en anglais de formes telles que le rondeau, la ballade et le triolet, avec un succès sans égal. Amoureux de la littérature du XVIIIe siècle et faisant autorité pour tout ce qui appartient à cette période, M. Dobson donne à ses vers la délicate élégance qui est caractéristique de l'époque qu'il affectionne. Une sorte de *préciosité* particulière assure à ses poésies un singulier charme. Il serait fou de compter vous donner une idée quelconque de leur facture; aussi ne le tenterai-je pas. Quoi qu'il en soit, ce nouveau volume de vers sera bientôt aussi rare que ses prédécesseurs.

1. Lond., Chatto and Windus.
2. Lond., Kegan Paul and C°.

Humour, wit and satire of the seventeenth century[1] (*Humeur, esprit et satire du* XVIIe *siècle*), par John Ashton, est un livre qui consiste en un choix des vieilles ballades avec les étranges et comiques illustrations dont elles étaient accompagnées. La ballade anglaise ne doit pas se confondre pour la forme avec le poème français dont elle s'est approprié le nom. C'est simplement un récit rimé d'incidents se rattachant à l'amour, à la guerre ou à la chasse. Nos vieilles ballades ont cependant une beauté et un intérêt qui leur sont propres. Elles ont une valeur, en outre de la lumière qu'elles jettent sur l'histoire. Ce volume est bien fait pour populariser un genre de littérature dont la connaissance avait été jusqu'ici le privilège de l'érudit. Les reproductions des vieilles illustrations sont excellentes.

Parmi les œuvres de fiction pure, je citerai *Forbidden to marry*[2], par M. G. Linnœus Banks, roman où un récit agréable et sympathique se mêle à des détails pleins d'intérêt pour l'archéologue. La vie à Manchester et à Chester il y a un siècle est peinte par M. Banks avec une vivacité et une fidélité qui donne à son livre des titres à une plus haute estime que celle qui s'accorde d'ordinaire aux romans en trois volumes. *Belinda*[3], par Rhoda Broughton, *Thicker than Water*[4], par James Payn, *Phantom Fortune*[5], par miss Braddon, *Hard Lines*[6], par Hawley Swart, *Pearla*[7], par M. Betham-Edwards, méritent aussi d'être recommandés.

JOSEPH KNIGHT.

1. Lond., Chatto and Windus.
2. Lond., F. W. White and C°.
3. Lond., Bentley and C°.
4. Lond., Longmans and C°.
5. Lond., Maxwell and C°.
6. Lond., Chapman and Hall.
7. Lond., Hurst and Blackett.

BELGIQUE

La personnalité d'un Écrivain. — *L'Amiral,* par Edmond Picard. — *L'état littéraire en Belgique.* — *La Jeune Revue.* — *La Jeune Belgique et la Jeunesse littéraire.* — M. Max Waller : *Les Amours fantasques et le Baiser.* — MM. Octave Maus, Célestin Demblon, Paul Hageman, etc. — *Le Maudit métier,* de E. de Puydt. — *Ouvrages divers.* — *La Bibliothèque Gilon.*

Bruxelles, 5 janvier 1884.



Ce sera toujours une des plus attrayantes curiosités des lettres de remonter de l'étude d'un livre à la connaissance de l'esprit et du caractère de l'auteur. A mesure qu'on avance dans la lecture, la personnalité de l'écrivain, et non pas la personnalité de surface, mais l'intime condition de son être devient perceptible pour l'œil spirituel, qui la suit et la débrouille.

Pour le vrai liseur, pour l'érudit et subtil évocateur des particularités secrètes d'un livre, pour celui-là qui ne se contente pas des délectations superficielles, mais qui raisonne ses sensations et s'habitue à considérer la lecture d'un ouvrage comme la prise de possession et le maniement d'une âme, l'opération cérébrale nécessitée par une telle étude se résume presque dans un calcul algébrique, à savoir : des notions générales étant fournies par le livre même et servant de facteur principal, connaître au moyen de ce facteur la somme totale de l'individualité dont le livre est l'expression. Une œuvre littéraire qui ne supporterait pas cette recherche méthodique des « dessous » de l'écrivain et ne donnerait pas l'idée et le désir d'un commerce avec l'homme révélé par des apparences sensibles de l'art est indigne de retenir l'attention : tenez pour certain qu'à peine éclose, le germe de dissolution rapide qu'elle porte en soi activera le châtiment des choses inutiles et vaines, qui est pour les hommes comme pour les livres, l'oubli.

Voici, par exemple, *l'Amiral*[1] de M. Edmond Picard. Je suppose que rien de l'auteur ne me soit connu et que son passé littéraire et philosophique demeure pour moi à l'etat de page blanche : dès les premières lignes, je reconnaîtrai que j'ai affaire à un écrivain de haute culture, préparé par une constante assimilation de l'esprit littéraire de son temps à donner à sa pensée un tour expressif et buriné, et cette première échappée sur la noble symétrie de ce cerveau artiste ira petit à petit s'élargissant et m'ouvrant des jours nouveaux, dans le sens d'une pénétration plus aiguë des lois auxquelles obéit l'expression de sa pensée. Je n'aurai pas de peine, en effet, à remarquer la tendance à rechercher pour l'idée une forme imagée et nourrie où elle prend un relief plastique; cette tendance me fera sentir une prédilection avérée pour les belles matérialités tangibles de la sculpture et de la peinture, et je ne croirai pas me tromper en concluant que l'homme nourri à cette école spéciale des arts, sinon vit dans un milieu artistique habituel, du moins doit se complaire à envisager un tel milieu comme le mieux fait pour le plein épanouissement de ses facultés et de ses goûts.

1. Chez Larcier, éditeur, Bruxelles.

Ces premiers points acquis, il me reste à déterminer la race, la profession, la coutume, l'état physiologique et psychologique du modèle que j'ai sous les yeux. Là encore, le livre sera pour moi plein de révélations. J'observerai que la phrase brusque, nerveuse, à saillie par moment violente, s'adapte à un esprit vif, passionné, ami de l'action et recherchant le mouvement des idées et probablement les agitations de la lutte. Une certaine âpreté dogmatique et çà et là des allures déclamatoires, une emphase d'orateur habitué à parler en public et à rechercher les effets qui font impression sur l'esprit des masses me mettront en outre sur la voie des indices professionnels; il me paraîtra naturel de conjecturer que l'homme dont la dialectique étroitement maillée me fait sentir une mécanique spirituelle bien réglée, positive, correcte, d'une logique, que la chaleur de la passion,— la passion n'est pas destructive de la logique, la sensibilité de l'imagination et l'affinement d'une incessante pratique de l'art tempèrent et empêchent de tomber dans la sécheresse, s'est accoutumé de longue main à des études de science, sans qu'il me soit à première vue possible de déterminer avec quelque fondement le caractère et l'essence de ces études. Sans doute, elles ont dû pouvoir s'accorder avec l'éloquence, avec cette éloquence d'un genre à part dont je relevais tout à l'heure les particularités en quelque manière passées à l'état d'habitude sur les lèvres et sous la plume chez ceux qui la pratiquent. Or cette éloquence, par endroits redondante et bruyante, cette éloquence à coups de gueule et à modulations de voix grasse, me semble devoir être, après examen, celle du barreau; et dès ce moment je m'explique le genre d'études qui m'échappait il y a un instant et je me dis presque avec sûreté : Ce grave esprit si net, si pénétrant, et un peu formaliste, est celui d'un homme qui s'est assoupli à la casuistique juridique. Ainsi ce système de patientes déductions m'a graduellement permis de reconstituer et, comme on dit dans les ateliers, de mettre sur ses pieds mon auteur : il s'est dégagé de ses obscurités premières, de celles où le maintenait mon ignorance de tout ce qui était sa vie matérielle et pensante, et je commence à le voir s'agiter, méditer, prendre à mes yeux la forme d'un corps réel, mû par l'âme particulière que lui ont composée la nature et l'accoutumance de la profession.

Cependant un côté de cette intéressante et forte

physionomie ne s'est point éclairci encore. D'où est-il ? Quelle est sa race ? En quel lieu de la terre a-t-il poussé ses racines ? Telle est l'abondance des renseignements qui se dégage des livres de littérateurs de bonne marque que, sans qu'aucune indication précise y soit contenue, l'émanation de la personnalité, partout sensible dans et sous le texte imprimé, résoudra encore cette série d'interrogations. A certains provincialismes d'une saveur rêveuse qui ne se rencontrent presque jamais dans la serre chaude des littératures de grande ville et qui, au contraire, font souvent le charme des styles poussés en pleine indépendance dans un terreau moins surchauffé, on a l'aperception que le livre n'a pas été écrit à Paris : il y a chez les écrivains français, formés au contact des lettres parisiennes, une clarté et aussi une liberté d'expression plus saisissante, et d'autre part une recherche d'élégances moins maniérées. La fréquentation d'un milieu foncièrement littéraire, au lieu de donner carrière à une originalité pittoresque et en dehors, estompe, au contraire, sous une demi-monotonie conventionnelle de langage, les qualités primesautières et d'instinct de l'écrivain.

Or ici, en approfondissant l'examen, c'est plutôt à l'absence et à ce milieu littéraire, qu'à des négligences de forme, des solécismes, l'emploi abusif de mots démodés ou vulgaires, une sorte d'inexpérience littéraire chez un homme pourtant si généreusement doué pour écrire, et d'une si forte application de lettré, qu'on serait tenté de conjecturer.

Évidemment, l'auteur a dans toute son ampleur le tempérament de l'homme de lettres ; de plus, il a des allures d'artiste épris du contour étoffé, de la couleur abondante, des reliefs en pleine pâte, du faste dans l'ordonnance des mots. Sa phrase évoque une sensation d'art flamand, gras, sain, un peu lourd. Et ceci encore nous fera faire un pas du côté des vraisemblances, ces vérités supérieures à la vérité même : nous pouvons être assuré, en effet, que l'écrivain s'est développé sur le sol dont ce bel art plantureux de Jordaens, de Rubens, de Van Dyck, a été tout à la fois l'expression et l'émanation naturelle. Nous voilà bien près de toucher à cette constatation que M. Edmond Picard est Belge : la franchise de certaines affirmations, l'indépendance des idées, la tendance si profondément démocratique de toutes les pages du livre, l'absence surtout des ménagements dont s'entoure la pensée écrite chez les peuples insuffisamment éveillés à la notion du droit, nous feront sentir derrière lui une terre libre où la parole n'a jamais eu besoin de se déguiser, où, tandis que partout ailleurs la muselière et le bâillon étouffaient les expansions de la conscience, on disait à haute voix les vérités qu'on croyait bonnes à dire, où enfin un avocat, un jurisconsulte de haut renom, à la tête d'un des plus importants cabinets de la capitale, et de plus possesseur d'une grande fortune, ne juge pas incompatible avec son exceptionnelle situation dans le monde la défense des principes du socialisme le moins timoré.

M. Edmond Picard est, en effet, tout cela et quelque chose de plus encore : l'indépendance de son caractère, la hauteur un peu altière de ses polémiques, l'opiniâtre fermeté de ses convictions que rien n'a altérées, non moins que son incontesté talent d'avocat et d'écrivain et l'originalité de ses habitudes de vie insoumises au cant et au préjugé ont fait de lui une des figures les plus en lumière de la Belgique contemporaine, je ne veux pas dire les plus populaires, car la fierté légèrement méprisante qui est au fond de son esprit paraît devoir le préserver de la vulgarité de la popularité. C'est la seule conjecture que nos successives déductions ne nous avaient point permis de faire ; mais la réalité des choses a confirmé toutes les autres, et ainsi de nos hypothèses. Comme une fleur sort à la fin de toutes les étapes de la formation, est sortie la ressemblance décisive, au bout de laquelle il n'est plus besoin que du contrôle de l'évidence.

L'Amiral, d'ailleurs éveille, je ne dirai pas d'autres présomptions, mais de bien autres certitudes encore qui éclairent d'un jour imprévu l'esprit et la vie de l'auteur. Au fond de la sympathie presque fraternelle et la sincérité indignée avec laquelle il y détaille les amertumes et les lassitudes rebutantes de l'existence des marins se ressent la solidarité des angoisses subies en commun ; les tragiques aventures de la mer ne sont point ici un thème exploité par un virtuose, mais une peinture violente et douloureuse, faite par quelqu'un qui, pour employer la simple et, à force d'être répétée dans le récit avec un art très grand, la si émouvante parole du personnage principal, *a vu ce que les autres n'ont point vu*. L'accent d'un homme intéressé à dire la vérité et qui a expérimenté par lui-même l'âpreté et l'abjection de la condition du matelot perce partout entre les lignes, tantôt avec la rudesse encolérée d'un souvenir demeuré cuisant, tantôt comme un pathétique appel aux âmes capables d'apitoiement. Et cet accent, qui, dans une formule éloquente, résume la double vie écoulée et présente, celle qui roulait sur l'Océan au hasard des vagues et celle qui, enfin affermie sur ses ancres, s'est tracé pour devoir de secourir le peuple partout où il peine et souffre, sur les eaux et sur la terre, participe à la fois du plaidoyer enflammé de l'avocat et de la sobre et poignante narration du marin disant ses mécomptes et ses rancunes. M. Edmond Picard, avant de se consacrer à l'étude du droit et ses applications juridiques et politiques, a, en effet, cherché dans l'errante vie des ports, dont le mirage était bien fait pour tenter une nature chevaleresque comme la sienne, l'apaisement au besoin d'action qui déjà le poussait aux résolutions viriles ; son livre est sorti tout saignant de la plaie ouverte en ce passé d'illusions déçues. Il est fait de pitié et de rancœur, comme toute chose qu'on s'arrache soi-même de ses entrailles vulnérées et de son cœur ressouvenant ; et tel est le frisson d'humanité qui d'un bout à l'autre le traverse, que la thèse et les tendances théoriques qui y tiennent une assez large part et ont presque toujours compromis les meilleurs ouvrages, finissent par n'être plus qu'une sorte de fond de tableau sur lequel se détache l'intense vitalité des êtres et des choses. Je ne crois pas que la lit-

térature des écrivains de la mer contienne beaucoup de pages comparables au récit des corvées de marin, tel que le fait l'auteur vers le milieu de son livre; l'émotion vous étreint à la gorge comme devant l'évocation de quelque rouge gehenne, et l'on a la sensation des plus sombres tortures endurées volontairement par des héros qui sont aussi des martyrs.

On connaît l'esthétique de M. Edmond Picard : naguère. à propos d'une rencontre à coups de plume dans les champs clos de *l'Art moderne* et de la *Jeune Belgique*, il fit sonner très haut son dédain de l'art qui ne s'appuie pas sur une philosophie et se défend des visées utilitaires. En écrivant *l'Amiral*, il est demeuré fidèle à l'idéal littéraire qui lui inspira autrefois *la Forge Roussel ;* mais, qu'il me permette de le lui dire, ce n'est pas pour avoir souligné d'un commentaire philosophique les dramatiques épisodes de la vie de son personnage que son livre se sculpte en un si vif relief dans la pensée. La thèse est dans l'art un côté contingent qui n'a rien à démêler avec l'art proprement dit, pas plus qu'une thèse juste et logique ne servit jamais à établir la valeur esthétique d'une œuvre; une thèse, même la plus monstrueusement fausse et perverse, n'enleva rien au mérite d'une conception vraiment littéraire. Ce qui reste de *l'Amiral*, après l'avoir lu, c'est moins encore de commisération pour les misères de l'existence maritime que d'admiration pour le mâle et loyal caractère qui s'y est trempé, comme on trempe l'acier dans l'eau pour le rendre vibrant et souple; la figure de cet ancien marin devenu avocat écrase tout autour d'elle-même, la pitié qu'on pourrait ressentir pour les compagnons d'infortune, même la thèse qui insiste sur l'iniquité des charges pesant sur certaines classes sociales et qui pourtant, ô vanité de toutes les thèses, ne parvient pas à détruire en nous la pensée que les souffrances sont, après tout, bonnes à quelque chose puisqu'elles servent à former des consciences comme celle de *l'Amiral*.

Ce qui nous reste surtout, c'est, au lieu de la commotion d'un plaidoyer, la délicieuse et pénétrante sensation d'un milieu de finesse et de bien-être mondain, ce milieu si aristocratique de jolis esprits et de jolies chairs où, dans l'abondance et le luxe de toutes choses, l'ancien marin libéré raconte sa vie; c'est enfin l'art exquis avec lequel les effets sont préparés, les contrastes lâchés à brusque détente, les tableaux alternes, les personnages détachés d'une touche lumineuse et spirituelle sur le décor de cette salle à manger qu'allument si à point, vers la fin du repas, les flammes jaillissantes des éclairs. La tradition des meilleurs conteurs amenant par de lentes progressions l'intérêt à son point le plus aigu, et évitant scrupuleusement tout ce qui ne sert pas à tenir l'esprit en suspens dans l'inquiétude des faits pressentis, est ici mise en pratique avec un rare talent. Et ce talent, encore une fois, est celui d'un écrivain de grande école, abondant, nourri, imagé, plein de fougue et de sang-froid, d'un écrivain qui, par un pareil livre, si inégal qu'il soit par moments, et peut-être parce qu'il est inégal, c'est-à-dire original, personnel, vraiment humain, force décidément l'universelle attention.

J'ai longuement parlé de *l'Amiral :* je le considère, en effet, comme éminemment suggestif, non point uniquement de la personnalité de l'auteur, mais de l'état des esprits en Belgique. Il est l'émanation d'une intelligence qui, par d'intimes liens, se rattache à tout un groupe affermi dans les aspirations généreuses et qui, dans les lettres, dans la presse, aux Chambres, prodigue la vaillance et les efforts pour le triomphe des idées démocratiques. Un besoin de lutter contre le doctrinarisme politique, philosophique et littéraire qui a tout envahi et immobilise les forces de la nation a succédé à la période d'engourdissement et de somnolence jouisseuse qui a mis fin aux énergies du cycle historique de 1830.

Depuis quelques années, on a vu, entre autres extraordinaires évolutions, se produire du côté des lettres, qui jusqu'alors, à part quelques cas isolés, étaient demeurées dans une sorte de gestation souffrante, une fermentation aussi passionnée qu'imprévue. En même temps que des livres attestaient l'épanouissement d'une sève sanguine, des revues paraissaient presque coup sur coup et devenaient des arènes où de jeunes athlètes s'essayaient aux nobles attitudes de la lutte pour l'idéal. Il faudrait, toutes proportions gardées, remonter aux effervescences romantiques pour trouver l'équivalent de l'étonnante ardeur qui tout à coup précipita une jeunesse turbulente et batailleuse à l'immolation de tout ce qui ne parlait pas la même langue qu'elle. Ce furent de terribles rencontres où des vétérans, trop confiants dans leur Pégase fourbu, furent cruellement molestés et qui s'achevèrent maintes fois en d'abominables carnages. On fit table rase des réputations officielles, des gloires en béquilles, des littérateurs d'antichambre, et de tous ces rats de lettres qui, depuis des temps immémoriaux, sans être dérangés, s'engraissaient du fromage gouvernemental qu'ils grignotaient à petites dents voraces.

La *Jeune Revue* commença; cette même *Jeune Revue* qui, depuis, se transforma, par un souvenir de Jeune-France, en *Jeune Belgique* et finit par imposer ce nom, comme le sceau même de ses activités et de ses énergies, à tout le large éveil d'intelligence auquel nous assistons maintenant. A son tour *l'Art moderne* tira sa rapière, qui, aux mains d'Edmond Picard, Victor Arnould, Eugène Robert et Eugène Maus, décrivit d'étincelants moulinets. Puis successivement parurent le *Correspondant*, la *Revue artistique*, la *Jeune Revue littéraire*, la *Revue moderne*, la *Revue contemporaine*, les *Tablettes littéraires*, etc., toute une kyrielle de périodiques coupe-jarrets et tranche-montagnes où l'on mutila de belle façon, au nom de l'idée nouvelle, les classiques porte-casques à mèches qui jusqu'à ce jour avaient fait descendre la littérature à une condition de ronds de cuir et de paperassiers de bureau. Et ce mouvement si spontané trouvait sa répercussion même en province où un poète, M. Émile Valentin, lançait le *Journal des gens de*

lettres, une petite corvette de guerre du pont de laquelle on tirait à boulets rouges sur l'ennemi et, tant l'ardeur était grande, quelquefois aussi sur les amis.

Plusieurs de ces courageux petits journaux ont sombré dans la superbe indifférence du pays, après avoir déchiré leur dernière cartouche et lancé leur dernier paquet de mitraille; mais le principal était fait. On savait à présent qu'il y avait une jeunesse littéraire, on s'était touché les coudes, on avait fait le dénombrement de ses forces. Les morts demeurés sur le carreau n'avaient point trépassé des blessures reçues, mais bien plutôt des coups donnés; et quant aux autres, les vivants, ils voyaient à présent grossir leurs rangs d'un flot de nouvelles recrues, qui leur apportaient leurs illusions de futurs hommes de lettres, et s'offraient à faire le coup de feu sur le rempart.

J'espère que quelqu'un reprendra un jour l'historique de ces grandes journées, de ces Joyeuses, comme on appela longtemps ici les journées qui firent la Belgique indépendante: il dira, celui-là, l'entrain enragé des polémiques, le désintéressement de ces conscrits qui, plantant là toques, portefeuilles, comptoir et bureau, s'enrégimentaient dans le bataillon des lettres, l'accolade fraternelle donnée aux obscurs, aux timides, aux débutants, par les aînés, le fier dédain des compromis, des ménagements, des acceptations incompatibles avec le credo nouveau, érigé en dogme, la bonne parole semée au loin par des conférenciers, Pierre l'Hermite de cette croisade pour la délivrance du génie des lettres, enclos au sépulcre, comme un autre Christ, et jalousement gardé par des mécréants séniles et caducs, enfin la brusque pétarade de quelques livres éclatant comme des obus en pleine bataille, les *Flamandes*, d'Émile Verhæven, le *Scribe*, d'Albert Giraud, le *Kees Doorick*, de Georges Eckhoud, etc. Et si l'historiographe est par surcroît ouvert aux subtiles intuitions de la critique, s'il sait l'art de descendre, à travers les multiples ramifications de ce tronc littéraire inopinément surgi, jusqu'aux racines et à la première pousse, s'il veut s'appliquer à rechercher les particularités de la formation initiale et les singularités du développement progressif, que de révélations curieuses lui suggèrera ce mouvement qui, à cinquante ans d'intervalle, reflète les bouillonnements du romantisme naissant, quelquefois avec les mêmes folies et la même licence, mais aussi avec la même fougue emportée, le même élan juvénile!

A cette heure, une odeur de poudre flotte toujours encore dans l'air, et les escarmouches d'avant-garde continuent à envoyer çà et là leurs balles, en attendant qu'une partie décisive s'engage de nouveau autour de quelque livre et rassemble sur la brèche le gros de l'armée; mais une accalmie, un apaisement d'étude et de travail a succédé à l'enfièvrement et aux turbulences du début. Après la grosse dépense de sève des livres où l'on a jeté ses gourmes, on éprouve le besoin de se recueillir pour des œuvres sinon plus graves, du moins plus harmonieuses et plus pleines.

Verhæven prépare, dit-on, un volume de nouvelles. Eckhoud élabore sous ce titre: *Kernuner tristes*, une série de nouvelles d'un réalisme poignant, Georges Rodenbach rassemble les pièces d'un recueil qui formera une suite à sa *Mer élégante*, Alb. Giraud va bientôt corriger les épreuves d'un étonnant livre de sonnets que Lemerre couvrira de son estampille, Nizet enfin relit les dernières feuilles d'un roman très âpre et qui mettra en haute lumière son parti pris d'observation cruelle. Et je prends ces noms au hasard, sans choisir, parmi ceux qui me viennent à la pensée, pour montrer que dans cette martiale petite phalange chacun a son rêve, son ambition, son but, auquel il marche avec héroïsme et tenacité. Héroïsme, oui, sans doute, car y en a-t-il plus à risquer sa vie dans les entrailles brûlantes du sol ou sur les flots irrités de la mer, qu'à jouer son avenir sur un dé pipé, en un pays si immiséricordieux aux artistes de plume, et qui, après avoir laissé mourir Ch. de Coster, dans le dénuement de tout, et du pain de la vie et de ce pain de l'esprit, qui est pour l'écrivain la sympathie et le respect, oblige chaque jour les plus résistants à des compromissions où l'indépendance du métier risque de se perdre.

Mais à quoi bon évoquer ces réalités funestes devant ces jeunes Argonautes qui, peut-être mieux armés que leurs devanciers et venus à un meilleur moment sur des navires plus solides, s'aventurent à la conquête de cette Colchide, où leurs aînés ne purent aborder, et qu'après de décevants efforts toujours recommencés ils virent se perdre dans les lointains du songe. A force de remuer l'ingrate terre inutilement labourée par les autres, les Stevens, les Van Hasselt, les Mathieu, les Pirmez, les De Coster, émouvant martyrologe à peine commémoré par une épitaphe dans ce désolé cimetière des lettres belges, où l'asphodèle du souvenir se dessèche si vite sur les tombes, il n'est pas impossible qu'on fasse sortir à la longue, comme une herbe maigre en des sables arides, une pâle fleur d'attention publique. Complaisons-nous donc à cette pensée consolante, et efforçons-nous de croire que la faible clarté blanchissante là-bas, aux horizons noirs, annonce l'aube du jour qui verra enfin la Belgique échapper à sa mortelle apathie pour tout ce qui touche à son émancipation littéraire.

La *Jeune Belgique*, qui n'est pas seulement le titre d'une revue militante et courageuse, mais la bannière sous laquelle s'est rangé tout un groupe d'esprits actifs et indépendants, a pris d'ailleurs, depuis quelque temps, l'importance d'un organe très écouté de la génération qui monte. Avec ses audaces, ses brusques révélations de talents, ses méprisants défis à la routine et aux poncifs, elle incarne bien le profond travail des esprits et les sourdes fermentations des consciences, en ce pays nouveau qui, petit à petit, submergera l'autre, et par-dessus les satisfactions blasées et les torpeurs ruminantes des couches à leur déclin, comme sur une grève d'où la vie s'est retirée se fait déjà sentir la sourde oscillation des marées prochaines. Elle a ses poètes, ses romanciers, ses critiques, quelques-uns faits pour parler de haut à la foule, ceux-ci avec autorité et puissance, ceux-là

avec un charme enveloppant et subtil; et tandis que les uns, tendant leur optique vers l'étude du détail local, reflètent dans des énergies de conception et d'exécution la vieille santé des Flandres, comme en des tableaux inspirés par le génie éternellement admiré des maitres flamands, les autres, conquis aux fines et décevantes alliances d'une spiritualité hypersensitive, se trempent dans les eaux morbides de cette vie nerveuse, affolante, détraquée, agonie à grand orchestre des décadences, et le cœur endolori du mal des espoirs irréalisés, expriment la souffrante et passionnée mélancolie des fins de siècle.

C'est à cette dernière catégorie qu'on pourrait rattacher l'auteur d'un joli petit volume de nouvelles, paru récemment chez l'éditeur Boitte. M. Max Waller, en écrivant ses *Amours fantasques*, à une époque déjà assez reculée, préludait à cette charmante et un peu superficielle musique des romances qu'il chanta au temps des débuts sur le mode mineur des tendresses déçues, des fois brisées et des serments abolis, avec des pâleurs élégiaques de Chérubin, malade pour avoir mangé trop de prunes. Dieu merci! s'il n'a pas tout à fait renoncé à jouer les Ariel sur la corde raide du sentiment, il s'est aperçu depuis que la vie n'est pas uniquement composée de roucoulements d'âmes amoureuses. Dans ses *Amours fantasques*, d'ailleurs, il y a déjà une certaine virtuosité de souffrance, bien qu'on y sente, plus encore que les trouvailles de nature et l'accent ressenti de la vie, l'influence des lectures et le parti pris d'une sorte de miévre byronisme, mitigé d'ironie à la Baudelaire. C'est le premier effort d'un jeune écrivain qui n'a pas encore débrouillé les sensations que verse en nous l'étude des hommes, mais qui, d'un instrument encore mal accordé, commence à tirer de jolies modulations de phrases et des placages de notes déjà caressants pour l'oreille. A côté d'effets de tremolos, auxquels l'auteur doit sourire plus que tout autre, à présent qu'il a le sens plus élevé de l'art d'ébranler les cordes du sentiment, des nouvelles, d'une émotion fine et voilée, cherchée dans la vérité du cœur humain, telles que l'*Hiver*, le *Petit vieux* et le *Conseiller Blazius*, laissent l'impression de ces jolis pastels à demi effacés par le temps et sous la poudre défleurie desquels on voit se dessiner, tout pâle, le sourire d'une bouche de femme.

Dans le *Baiser*, que M. Waller a publié depuis, la même indécision de contour aboutit à un même charme, berceur et doux. C'est à peine si les figures, nimbées de mystère dans un demi-jour mourant, se détachent sur le fond de la peinture; aucune ligne précise n'en détermine ni l'âge ni la condition, et, comme des vierges idéales, elles flottent dans l'outremer des visions mystiques. Mais il y a un art de l'indéterminé et du fuyant comme il y a un art du dessin arrêté et précis, et, sommeillant, encore confus et mou dans ses *Amours fantasques*, cet art, qui n'était là que pressenti, arrive ici à noter par moments avec une infinie subtilité l'espèce d'ennuagement de songe dont se voile quelquefois la vie réelle. On aurait mauvaise grâce à essayer de détourner un si intuitif esprit du penchant qui l'emporte à analyser dans son effragance exhalée le parfum de la fleur finie et dans sa vibration d'agonie le cristallin d'un accord perdu aux molécules de l'air; les âmes fines tireront toujours de pareilles prédispositions des effets impressionnants qui, à leur tour, agiront sur les esprits comme la sensation nerveuse d'une musique suraiguë, à la fois délicieuse et cruelle. Mais je tiens à mettre l'auteur en garde contre la sénilité démodée d'un troubadourisme sentimental : les gazouillades grasses des barytons poétiques et les rossignolements de l'antique ténorisant qui charmaient si follement nos grand-pères sont aussi éloignés de la vraie sensibilité moderne que celle-ci l'est de la fausse et pleurarde sensiblerie basée sur un spiritualisme romanesque, une sorte de froide hystérie de la tête à laquelle le cœur n'eut jamais de part.

Le *Baiser* fait partie d'une mignonne collection dont M. Max Waller a eu l'initiative et qui paraît sous les auspices de la *Jeune Belgique*. Chacun des volumes de la collection formera une plaquette fort gentiment imprimée, si l'on en juge par les spécimens parus, l'un et l'autre de marque soignée, décorée par surcroît d'une eau-forte. C'est M. Octave Maus qui a ouvert la série avec deux nouvelles d'une ferme facture littéraire et d'une observation plaisante, réunies sous ce titre : *Aux Ambassadeurs*. M. Maus est l'un des quatre rédacteurs de *la Vie moderne* et l'un de ceux qui prennent une part active aux polémiques du journal : il a débuté en librairie par une relation de voyage très colorée et qui révéla en lui un remarquable talent descriptif, formé à l'école de Gautier, le grand peintre littéraire. Ses deux nouvelles sont, je crois, sa première incursion dans la littérature d'observation. Elles font pressentir un esprit net qui, le jour où il s'appliquera au roman, y apportera des qualités vraiment modernes de style et de composition. J'ajoute pour les amateurs de tirages restreints, que les petits livres de sa collection ne seront imprimés qu'à trois cents exemplaires, pour se garder la faveur des bibliophiles et mériter ce haut goût de rareté qui est une des prédilections des collectionneurs.

M. Célestin Demblon, l'auteur d'une série de nouvelles qu'il m'a fait l'honneur de me dédier, n'appartient pas à proprement dire au groupe de la *Jeune Belgique*, bien qu'il ait signé dans cette revue quelques pages attachantes, encore empreintes de la timidité des débuts. Retenu à Liège par les nécessités du professorat, il vit forcément un peu loin du sérieux combat dont le champ d'action est Bruxelles; mais cet éloignement l'a peut-être préservé du danger de pénétration mutuelle qui, à la longue, s'engendre chez les membres d'une famille littéraire d'une fréquentation trop suivie et finit par donner à la collectivité des habitudes de procédé se ressentant de l'acagnardement et une sorte de penchant commun à couler sa pensée dans le même moule. C'est, en effet, malgré la diversité des organisations, le reproche le plus vif qui puisse être fait aux *Jeune Belgique* ; avec des sensations très divergentes, ils ont une tendance à se circonscrire dans l'emploi d'une langue un peu spéciale et qui,

plus artiste que vraiment littéraire, flotte à fleur de peau de l'expression et ne lui donne pas suffisamment le haut relief et le contour vigoureux de la réalité, langue de caprice et de trouvailles au petit bonheur dont le mécanisme réside surtout, il faut bien le dire, dans l'étrangeté des tournures, la singularité des vocables, l'abus de certaines formules, la dislocation systématique de la syntaxe. Nous touchons là à un byzantinisme littéraire qui, sous la main des maîtres, peut aboutir à dégager de la nature certaines intimités imprévues, mais qui, dans le travail des disciples simples metteurs en œuvre d'un procédé tout individuel et qui tient aux fibres mêmes de l'organisme des créateurs, risque de verser dans le maniérisme et la préciosité.

M. Demblon, dans un milieu de moindre attraction mutuelle, a du moins évité l'écueil qu'il y aura toujours à s'impressionner l'un l'autre par l'absolu des doctrines : vivant plus retiré et peut-être un peu trop retiré, ce qui l'incline à attacher une importance considérable à des choses en elles-mêmes assez exiguës et chez lui fait regarder à travers ce verre grossissant que les isolés ont dans l'œil, il s'applique avec un scrupule de bon aloi à imprimer à sa pensée le mot qui convient, sans se laisser détourner par une recherche excessive du mot d'exception. Ses *Contes mélancoliques* sont le produit d'un esprit sensible et fatigué, qui, dans les contemplations intérieures et le reploiement de la pensée, s'efforce d'oublier les blessures de la vie, le tourment de ses activités de souffrance, le mal d'être né avec des aptitudes à ressentir trop vive ment les incroyables lois des civilisations hâtives.

Et pourtant M. Demblon est un lutteur qui, dans la revendication des droits du peuple, a mis une ardeur généreuse et désintéressée, au point de sacrifier une position assurée à l'affirmation de ses idées et qui à la tribune, dans la presse, lui, ce doux et cet élégiaque, porté par tempérament à faire vibrer les résonnances mourantes d'une musique spirituelle, amoureuse des fines nuances du sentiment, a élevé la voix avec une rare énergie pour la défense des humbles. Mais peut-être n'a-t-il apporté une chaleur si vive à les soutenir de sa parole et de sa plume que parce qu'il a ressenti la misère de leur condition à travers les facultés souffrantes de son être. « Auprès de toutes les splendeurs et de toutes les joies, dit-il quelque part de lui-même, je vois ou des tristesses ou des débris de félicités mortes. » Et on n'a pas de peine à sentir que c'est vraiment là la pente naturelle de son esprit, la vision qui toujours l'obsède et s'interpose en lui entre les tristes réalités ambiantes et l'illusion d'une destinée humaine meilleure que celle qui nous est départie. De fin fond, je suis peu sensible aux dolences lacrymatoires des ténébreux et des désespérés, en qui le byronisme n'est qu'une pose agaçante ; mais ici je suis touché par l'absence de la déclamation et la sincérité de cette mélancolie si humaine, qui n'est pas le désenchantement à tirades des pseudo Manfred, ces commis-voyageurs du doute universel, et se renferme plutôt dans une résignation doucement navrée et des élans de tendresse passionnée, s'exaltant au pressentiment de leur instabilité même.

A une expression si spontanée des défaillances intérieures, il est difficile de trouver des équivalents chez les prédécesseurs ; ce petit coin de littérature, d'où l'auteur tire une floraison de scabieuses et de chrysanthèmes, me semble bien à lui et d'autant plus intéressant qu'il révèle, au lieu de l'homme factice que l'art greffe presque toujours sur l'homme naturel, une individualité franche et cordiale, un esprit tourné du côté du mystère, une âme touchée par la fin des choses. Cependant dans certains procédés de forme et même dans certaines accoutumances de pensée on croirait reconnaître une prédilection pour les poètes du Nord, si éloignés de l'affinement aristocratique des écrivains de race latine, et bien moins entendus à cet art de se couper en morceaux qu'on pourrait appeler la vivisection littéraire, mais en revanche plus intimistes dans le sens d'une pénétration bonhomme des petites douleurs et des petites tristesses de la vie. Les poètes lackistes alliaient à ce grand et vif amour de la nature, qui est un des côtés du talent de M. Demblon, ce goût et ce sens de la spiritualité qui lui fait prêter une âme aux choses inanimées, dans le mouvement de la sensibilité pour découvrir partout autour de lui la douleur ou l'amour qu'il ressent si fortement en lui-même.

Il semble d'ailleurs que la jeune littérature belge veuille s'essayer dans tous les genres, comme pour se tâter et tâcher d'aboutir à une expression personnelle et définitive, après avoir passé par la série des avatars, inséparable des gestations littéraires. C'est ainsi que, dans un mode de conception à la fois scientifique et romanesque qui rappelle les romans de Jules Verne, M. Paul Hagemans nous initie aux aventures merveilleuses de quelques jeunes Yankees. Le grand mérite, en cette sorte de récits auxquels la visée littéraire n'est pas indispensable, mais qui peut néanmoins s'en accommoder, à la condition que la forme ait la rapidité et le mouvement des événements, ce n'est point d'imaginer une action possible ; le possible depuis l'avènement de ces Edison de lettres, de peu de lettres, il est vrai, qui ont résolu de faire des miracles plus étonnants que ceux de la science, a reculé ses bornes jusqu'aux limites de la fantasmagorie pure. En ce métier de thaumaturge, ce qu'il faut, c'est le pouvoir de frapper assez l'esprit pour qu'il ne puisse se reconnaître parmi ce tourbillon où l'entraîne la fantaisie du conteur. Le chef-d'œuvre ici consiste à faire marcher ses personnages la tête en bas et à persuader qu'il n'en peut être autrement. Or l'imagination de M. Hageman l'a bien servi pour échafauder l'imbroglio d'excentricités de *son train d'enfer* et, dans sa vertigineuse chevauchée de *flying-train*, n'a de comparable que l'élan de la monstrueuse machine qu'il a inventée pour les besoins de son histoire, et qui, comme une chimère volante, dévore le ciel, la terre et la mer. Il y a là, au cours du récit, de surprenantes découvertes de natures volcaniques, de

1. Liège. Imprimerie Émile Pierre et frères.

cosmos désorbités, de régions fabuleuses, qui font du livre comme une amusante gageure et l'accompagnent de cataclysmes effroyables, de peintures d'éléments déchaînés, d'un chambardement de tempêtes à grand orchestre, après lesquels il semble difficile d'inventer un plat de plus haut goût. Avec cela, du talent, parbleu! de la verve, de la gaieté, une phrase bonne enfant, qui nous dépeint des types falots bordés d'un contour d'ombres chinoises, des dessins où toute cette gigue de marionnettes prend un corps, et, j'oubliais, une carte! Il n'en faut pas plus pour assurer à l'auteur un joli succès de livre d'étrennes.

A côté de cette vie et de cette activité des jeunes, un autre mouvement continue à se faire sentir parallèlement, celui des écrivains d'une école plus froide et qui n'obéit pas aux mêmes stimulants et n'a pas les mêmes ambitions littéraires. J'ai là, devant moi, un amoncellement de livres lus ou simplement feuilletés avec cette curiosité un peu lasse qui se détache des œuvres où ne circule pas une sève bien vivace et des esprits que les saintes douleurs du labeur de l'art n'ont point touchés. Sous peine de m'entendre reprocher mes sympathies trop exclusives, je ne puis tout à fait méconnaître qu'ils participent à l'effort commun pour remuer l'apathie publique, ces metteurs de blanc sur noir, acharnés au rêve de quelque obscure gloriole provinciale.

Quelques-uns, d'ailleurs, y apportent des qualités estimables qui, sans les sortir d'un état de médiocrité, sont suffisantes toutefois à leur attirer le respect dû à tout travail honnête et scrupuleux. Certes, il ne viendra à la pensée de personne, en lisant le *Maudit métier*[1], de M. E. de Puydt, de se complaire à l'illusion d'une virtuosité ingénieuse qui n'y est pas et qui semble, du reste, fort éloignée du tempérament de l'auteur. Et pourtant on ne peut dire de son livre qu'il soit mal fait dans le sens de la composition littéraire, ni dénué de tout intérêt pour le lecteur qui aime un courant d'émotion tranquille. Sur le fond gris mais sans platitude du style se détache un petit monde de personnages aimables, d'une demi-réalité bourgeoise qui ne cherche pas le relief, et s'estompe au contraire d'indécision, comme pour laisser dans l'esprit l'impression d'un consolant tableau de la vie: c'est une histoire quelconque, d'ailleurs, et telle qu'en peut concevoir un écrivain sans grandes facultés d'analyse et d'observation. Pas une ligne n'y court plus vite que l'autre, et toutes vont d'un même pas tranquille, discret, sournois, comme le pas d'un homme qui a une maladie de cœur et fuit toute occasion de s'émouvoir.

Pourtant le récit côtoie par moments la terrible fermentation des centres ouvriers; toute une partie y est consacrée à la description d'un de ces grands désastres qui ont pour théâtre les entrailles du sol et affolent au loin les villages; pendant cinquante pages l'auteur remue à la pelle des souffrances, des morts, des deuils, mais sans se départir de son indifférence inapitoyée et du même air bonhomme, le plus cruel de tous les airs, qu'il modulerait une pastorale.

Je ne sais rien de M. de Puydt, ni sa qualité ni sa condition; mais on me dirait qu'il est octogénaire et notable dans son bourg que je n'en serais point étonné.

La librairie de l'*Office de publicité* qui édite cette œuvre pâle poursuit la publication des petits ouvrages de sa *Bibliothèque nationale :* ce sont généralement des traités de science familière écrits avec simplicité, quelquefois par des hommes de grand savoir et qui connaissent l'art de se mettre à la portée d'un jeune public, d'autres fois par des écrivains de gentil esprit et d'humeur entraînante, auprès de qui la science révélée se double du piquant d'un joli récit. Exemple, les *Bêtes du docteur Métaphus*, de M. Edmond Cattier, toute une charmante mise en scène qui a l'attrait et l'animation d'un roman et me remet en mémoire certain petit livre du même écrivain, où, très plaisamment, avec infinimeut de talent et d'esprit, il *jouait* les astrologues à grande barbe, tels qu'en nos songes d'enfant nous nous les figurions avec un chapeau en pointe, parmi des cornues et des crocodiles empaillés.

Quelques titres montreront bien l'esprit de cette utile et intéressante création d'une librairie renommée pour l'abondance et la variété de ses livres d'éducation: *En Norvège*, par M. Jules Leclere; *Petite causerie sur la société*, par M. de Parmentier ; l'*École de Pointilière*, par M. E.-S. Dardenne; la *Beauté dans la nature et dans l'art*, par M. E. Leclercq; les *Jeudis du docteur Kaferman*, par M. Ch. Kerremans, *Juges, avocats et plaideurs*, par M. H. Frick; *Histoire d'une goutte d'eau*, par M. Van der Mensbrugg; les *Coudments*, par M. L. Piré, etc.

La *Bibliothèque Gilon* ne reste pas non plus en arrière dans ce mouvement de vulgarisation de l'idée : de mois en mois elle jette dans la circulation un de ces petits livres d'un prix si accessible, et qui sont tour à tour des récits de voyages, des traités de science élémentaire, des sujets d'histoire, des tableaux de nature ou bien d'anodins romans que les moyens et même les petits peuvent lire sans danger, sorte de menue monnaie de la littérature qui s'escompte plus largement que les lingots d'or dans une nation surtout avide de savoir, et qui, d'ailleurs faits pour voyager de main en main, et entre le plus de mains possible, réalise le desideratum de ce billon intellectuel nécessaire à l'éducation d'un peuple. Là aussi, d'ailleurs, pour la *Bibliothèque nationale*, des hommes de science éprouvés, des professeurs, des historiens, des écrivains connus ont prodigué l'érudition et la bonne humeur. Je relève parmi les noms: C. Flammarion, E. de Laveleye, Ch. Potvin, F. Laurent, Alp. Michiels, E. Leclercq, E. Greyson, Th. Juste, Pergamensi, Th. Rahlenbeck, docteur Bœns, Goblet d'Alviella, Gravrand, etc., etc.

CAMILLE LEMONNIER.

1. Librairie de l'Office de publicité de Bruxelles.

AMÉRIQUE DU SUD

Buenos-Ayres. — Il vient de paraître ici un *Annuario bibliografico de la Rèpublica Argentina.* Ana IV. 1882. Director: Alberto Navarro Viola — (Buenos-Ayres).

Il serait temps — si la France veut continuer le rôle qu'elle a tenu et doit tenir dans l'histoire de la civilisation, — de s'occuper davantage de tout ce qui, en général, concerne l'étranger. Sous prétexte que le monde entier s'inquiète de nous, nous ne nous inquiétons point des autres. Nous nous renfermons dans un isolement dédaigneux, de fort grand ton peut-être, mais de bien mauvais goût; de là à choir dans l'ignorance il n'y a qu'un pas, d'autant plus glissant que les autres peuples ne négligent quoi que ce soit; ils approfondissent, cherchent, observent, ils comparent, surtout, et par conséquent ils corrigent, ils améliorent, ils profitent. Il est à peu près sûr que le nom de Buenos-Ayres n'évoque qu'une vague crainte de l'anthropophagie, car on s'imagine en France qu'en Amérique du Sud on demeure dans des huttes ombragées de palmiers, ou que le tatouage remplace à lui seul l'habillement. Il faut cependant apprendre au public français que, pendant l'année 1882, on a imprimé à Buenos-Ayres près de 800 volumes. Sans doute cette annonce provoquera la surprise dans un pays où l'esprit court les rues, dit-on. Des sauvages écrivant!... peut-être avec des plumes arrachées à leurs parures, n'est-ce pas ?... Sauvages ou non, tels sont les faits, et mieux encore les chiffres que le quatrième volume de l'*Annuario bibliografico de la Republica Argentina* (annuaire bibliographique de la République Argentine), par M. Alberto Navarro Viola, avance preuves en main, offrant avec eux un intéressant coup d'œil de statistique bibliographique.

Il a été publié pendant l'année 1882, tant en volumes qu'en brochures :

Questions internationales	8
Droit, sciences sociales	102
Politique	2
Travaux administratifs	100
Travaux publics	23
Pédagogie	56
Bibliographie	16
Philologie	1
Statistique	16
Stratégie	15
Sciences morales, géographie et explications scientifiques	36
Médecine	54
Littérature	58
Théologie	41
Divers	58
Histoire	18
Biographies	11
Ouvrages touchant exclusivement l'Amérique	58

La presse aussi tient une place relativement importante pour un pays nouveau qui n'atteint pas deux millions d'habitants ni cent années d'indépendance. On compte en ce moment 215 journaux, dont 103 paraissent dans la capitale et 112 dans les provinces, et qui se divisent ainsi :

Politiques	127
Littéraires	10
Commerciaux, agricoles et industriels	19
Universitaires	7
Scientifiques	7
Religieux	6
Administratifs	7
Artistiques	4
Satiriques	8
Belles-lettres	3
Historiques	1
Géographiques	2
Juridiques	6
Bibliographiques	2
Statistiques	4
Stratégiques	2

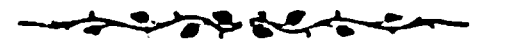
Il faut également mentionner 23 journaux étrangers, qui se consacrent aux différentes colonies étrangères établies dans la République Argentine, et se déduisant comme il suit:

Espagnols, 5; italiens, 8; allemands, 4; français, 3; anglais, 3.

L'*Annuario bibliografico* donne, sur les livres et journaux qu'il enregistre, un compte rendu impartial et suffisant pour se former à la rigueur une idée sur le mouvement scientifique et littéraire de Buenos-Ayres; on pourrait cependant reprocher à M. Alberto Navarro Viola d'accorder, plus qu'aux autres ouvrages, une trop vaste place à l'histoire politique pour ne pas dire révolutionnaire de Buenos-Ayres.

On peut noter en passant que, là-bas comme ici, les esprits se portent vers les mêmes problèmes et vers les mêmes tendances. Les romans penchent, sinon encore au naturalisme, déjà au réalisme et à l'analyse. L'instruction civique glisse aussi ses prétentions et l'argot argentin ou *partena* obtient l'honneur d'une étude spéciale. Enfin la manie des névroses accapare l'attention à tel point que, non content d'étudier les névroses contemporaines, on déterre les névroses des grands hommes de jadis. L'*Annuario bibliografico* cite divers passages d'une étude « Las Nevrosis celebres (les Névroses célèbres) par José Maria Ramos Mejia, œuvre vraiment remarquable sous le rapport physiologique et pathologique du système nerveux, de ses conséquences et de ses influences dans l'histoire.

A. Arüss.





DERNIER COUP D'ŒIL

SUR LES LIVRES D'ÉTRENNES POUR 1884

La Syrie d'aujourd'hui. — *La Dame de Gai-Fredon.* — *Hachette et Cie.* — *La Rue à Londres,* par J. Vallès. — Une nouvelle édition de *Renée Mauperin.* — Édition de bibliophile des *œuvres d'Alfred de Musset,* Georges Charpentier, éditeur. — *La Chanson de l'Enfant,* par Jean Aicard, chez G. Chamerot. — *L'art dans la maison,* par Henry Havard : Rouveyre et Blond, éditeurs. — *Les Terres du ciel,* par Camille Flammarion, et *Histoire d'un petit bonhomme,* par Robert Halt, chez Marpon et Flammarion. — *L'Esprit des Fleurs,* par Mme Emmeline Raymond. — *La Botanique pour tous,* par Mme Le Breton. — *Les phénomènes de l'Atmosphère,* par Mohn. — *La Vie antique,* par Gülh et Koner, chez J. Rothschild, éditeur. — *La civilisation des Arabes,* par le docteur Gustave Lebon, chez Firmin Didot. — *Étrennes aux Dames.* — *La chanson des nouveaux époux.* — *L'Enfance d'une Parisienne,* par Mme Alphonse Daudet, chez Charavay frères. — *Le Voyage de monsieur Dumollet,* par Robida, Decaux, éditeur. — *Les Idées de Mlle Marianne,* par Émile Desbeaux, chez Ducrocq. — *Clair de Lune,* par Guy de Maupassant. — *Les Premières illustrées,* chez Monnier, éditeur, etc.


FORCE nous est de revenir sur les publications de nouvelle année, que nous n'avons pu entièrement passer en revue dans notre dernière livraison de 1883. Plusieurs éditeurs se sont mis en retard, et certains ouvrages d'étrennes n'ont fait leur apparition aux vitrines des libraires qu'aux approches directes de Noël. C'est là une fâcheuse coutume, que nous voyons avec regret s'introduire chaque année davantage dans nos mœurs bibliopolesques.

Les livres de nouvel an devraient être en majorité, mis en vente *urbi* et *orbi* dès la fin de novembre, et nous engageons messieurs les éditeurs à méditer ce conseil et à le suivre benoîtement; c'est le vœu que nous formons pour eux au début de l'an nouveau.

Nous avons parlé longuement de la maison **Hachette et Cie**, mais il ne nous a pas été loisible de signaler avec toute l'éloquence voulue un ouvrage retardataire qui comptera parmi les plus remarquables publications de cette grande maison. Nous voulons désigner ici *la Syrie d'aujourd'hui;* voyages dans la Phénicie, le Liban et la Judée, 1875-1880, par le Dr Lortet. C'est un magistral in-4° de plus de 600 pages contenant 364 gravures, une carte de la Palestine de grande dimension, et huit autres cartes (prix : broché, 50 fr.). Le voyage du Dr Lortet est le plus complet qui se puisse voir sur le sujet et il ne le cède en rien aux deux gros volumes de la *Terre Sainte,* publiés chez Plon par Victor Guérin. En voici l'itinéraire : Départ de Marseille pour Alexandrette en faisant escale à Messine, à Syra, Smyrne, Rhodes, Pompeiopolis et Mercina. C'est déjà un premier chapitre assez vaste, on le voit. Au second, nous voici à Beilan et nous arrivons à Tripoli par Lattakié. Enfin défilent, en autant de chapitres pleins de soleil et de couleur, Beyrouth, Sidon, Tyr, Saint-Jean d'Acre, Haïfa, Le Carmel, Nazareth, Jenin, Samarie, Jérusalem, la Mosquée d'Omar et le tombeau de Rachel; Hébron, Bethléem, Jaffa, Massada, la Mer Morte, le Jourdain, Jéricho, le Mont-Thabor, la Tibériade, Magolala, Damas, Ba'albek, Akoura, Hakel, la vallée du Nahr-Ibrahim et enfin le retour à Beyrouth. Le Dr Lortet est le plus exquis conteur du monde, c'est en outre un remarquable voyant et un analyste distingué. Jamais on ne se fatigue à le suivre, tant il demeure de belle humeur et exempt d'ennui durant les longues excursions que nous venons d'indiquer. Et comment se lasserait-on, lorsqu'à côté du charmant narrateur des artistes d'aussi grand talent que MM. Bida, de Bar, Bourmancé, Chapuis, Clergé, Courboin, Deroy, Flandrin, Ferdinandus, Français, Sellier, Taylor, Thérond, Tofani, Weber, Zier, etc., se relayent sans cesse pour faire défiler à nos yeux les merveilleux panoramas des lieux saints parcourus? Tous les bois qui ornent ce livre et qui foisonnent sont des chefs-

d'œuvre de composition et surtout de gravure et de tirage. Jamais l'imprimeur Crété (de Corbeil) n'a fait un plus beau spécimen d'impression, et jamais mieux aussi la maison Hachette n'a produit au jour, dans ce genre, un volume plus parfait de goût et plus harmonieux d'ensemble.

Nous n'avons fait que mentionner à cette librairie (et même avec une aimable faute d'impression), dans notre dernière livraison, la *Dame de Gai-Fredon*, par Quatrelles, sorte de volume album in-4°, contenant 8 planches en couleur et 70 gravures d'après les aquarelles et les dessins de Courboin [(1 vol., 10 fr.). Pour nous, c'est le plus remarquable modèle d'illustration en couleur qui ait jamais paru, non seulement en France, mais en aucun pays du monde. C'est le livre type de l'année 1884. Sur la spirituelle légende contée par Quatrelles, Courboin (qui semble avoir pris la succession du grand artiste Daniel Vierge) a brodé d'adorables compositions d'une variété heureuse et d'une originalité indéniable. Ses huit grandes planches à l'aquarelle sont étourdissantes de facture, c'est d'une large envergure de dessin et d'une imagination à la fois coquette et fantaisieuse. Ce livre nous a surpris et charmé, même enthousiasmé. C'est un grand pas de fait dans la chromotypographie. Jamais on n'avait approché si près de la perfection et nous doutons que l'on puisse dépasser cette limite, sinon l'atteindre. Félicitations sincères à la maison Hachette, à Lahure, à Quatrelles et surtout à Courboin, qui a montré ici plus que du talent.

La librairie **Georges Charpentier** offre cette année aux vrais bibliophiles et aux grands amateurs deux ouvrages remarquables à différents titres : *La Rue à Londres*, par Jules Vallès, avec illustrations de Lançon et la *Renée Mauperin* des frères de Goncourt, édition ornée de dix compositions à l'eau-forte par James Tissot, le grand maître de la pointe sèche qui se fit une immense célébrité à Londres depuis près de quinze ans par la maestria de ses eaux-fortes merveilleuses et si particulières de facture.

La Rue à Londres de Jules Vallès est un ouvrage immense, de format grand in-4°, qui contient plus de deux cents dessins hors texte et dans le texte et vingt-cinq eaux-fortes du format du volume. Le tirage en a été limité à 600 exemplaires numérotés : 50 sur Whatman et 50 sur Japon avec doubles épreuves des eaux-fortes, au prix de 200 francs, et 500 exemplaires sur papier vélin qu'on peut acquérir pour 100 francs. Et ces prix ne sont pas exagérés, étant donné le travail excessif et le prix de revient formidable totalisés par la mise en œuvre d'un tel livre.

Il est malaisé de mieux parler de cet ouvrage que ne le fait Vallès lui-même : « Le titre *la Rue à Londres*, dit-il, ne nous condamne pas à rester toujours en plein vent entre la fumée et la boue. Il ne s'agit pas seulement de peindre le champ de bataille sur lequel la grande fièvre publique, fièvre d'orgueil, d'industrie ou de misère, travaille les riches, les pauvres, les mangeurs de millions et les buveurs de gin, arrachant à tous des gestes qui tranchent sur le noir de l'horizon comme des coups de fusain sur le papier, et y découpant en lignes hachées, violentes, la figure et le caractère de la nation.

« Il faut suivre dans l'ombre de la vie intime ceux ou celles qu'éclairent en tas le soleil louche, il faut constater ce qu'est la vie de famille, après avoir vu ce qu'est la vie de combat ; il faut savoir dans quel milieu grandissent les lutteurs, le rôle de la femme, enfant, fiancée, épouse ou mère, dans ce pays sombre et violent. Le coin de feu anglais n'est pas le coin de feu français; cette existence a ses côtés touchants et ses côtés comiques qu'il faut étudier tour à tour. Aussi, près de l'écolier revenu du collège et de l'enfant aux bas jaunes en vacances, près de la Miss qui brode ou de la mère qui couve le nid, nous montrons l'institutrice affamée d'amour devant le roman où caracole le héros de ses rêves, et la servante qui, la pierre ponce à la main, efface les durillons de terre et les gales de boue qui salissent les pieds de la maison. — Nous n'oublions pas la vieille tante, bésicles blanches et nez rouge, qui de temps en temps boit en cachette, les yeux au ciel, la goutte de gin et de whisky.

« Nous ne nous contentons pas de faire au petit abandonné qui grelotte de faim et de froid sur les marches la charité d'un regard, l'aumône de notre pitié. *Poor Joë!* nous allons avec lui de l'hospice des enfants trouvés à l'hôpital où il mourra, comme nous allons dans les grandes maisons de refuge où les misères et les vices vont frapper pour y trouver le pain qu'il faut, non pour vivre, mais pour ne pas mourir.

« Nous voyons ainsi des paysages et des mœurs d'une couleur singulière, d'un caractère que le Français ne connaît pas, particulier au climat et au genre anglais. Mais ce n'est pas tout. A côté de ce qui s'offre aux yeux de l'observateur, il y a ce qui se dérobe et qui fuit, ce que la fumée et le brouillard, l'hypocrisie et la honte voilent et étouffent, excentricités féroces, misères sans consolations, crimes sans juges. »

Il n'y a rien à ajouter à cette belle définition de son ouvrage par l'auteur. Jules Vallès a vécu de longues années à Londres, et, en compagnie du peintre Lançon, il a fouillé, creusé la grande ville en tous sens et surtout hanté ses bouges. On connaît le talent chaud, imagé, imprévu de l'auteur des *Réfractaires* et de *Jacques Vingtras ;* nulle part ce talent à la note amère, à la pointe mordante, aux révoltes puissantes, ne pouvait se révéler mieux qu'ici. Vallès est l'apôtre de l'Évangile social et l'avocat impitoyable des déshérités.

Les eaux-fortes de Lançon aussi sont violentes, mordues à la manière noire, burinées avec force, brutales parfois dans la crudité du vrai. C'est tout le Londres pitoyable, tous les va-nu-pieds de la Cité et de « White-Chapell » qui surgissent, à chaque page de ce livre, du crayon nerveux de l'artiste. Le peintre des lions et des tigres n'a peint cette fois que des hommes animalisés par la misère et l'ivresse. Son œuvre est poignante et fait de *la Rue à Londres* un

livre de haut luxe et de grand goût. Un régal pour les gourmets littéraires et pour les amateurs *of engravings and nice pictures.*

La nouvelle édition de *Renée Mauperin,* que vient de publier Georges Charpentier, est assurément avec *la Rue à Londres* le livre le plus artistique dans toute l'acception du mot qu'ait encore mis au jour le jeune et intelligent éditeur de la rue de Grenelle. C'est un livre d'étrennes en ce sens qu'il apparaît à l'aurore de l'année nouvelle, mais ce sera un ouvrage de tous les temps; et, en dehors de sa haute valeur littéraire, il a, pour braver les siècles, la grande beauté des dix eaux-fortes qui l'enrichissent et le mérite d'une typographie simple, d'un beau caractère, sans ornementation superflue. L'édition présente est du format in-4° (le tirage est restreint à 550 exemplaires, dont 50 sur papier impérial du Japon à 125 francs et à 100 francs, selon les états d'eaux-fortes, 50 sur Whatman à 75 francs, et 450 sur beau papier de Hollande, avec toutes les épreuves d'eaux-fortes revêtues du cachet du maître graveur : 50 francs).

M. James Tissot, qui est un Français dont les Anglais raffolent à juste titre, a fait tant à Londres, à l'*Égyptian Hall,* qu'à Paris, à la Galerie G. Petit, des expositions de son œuvre gravé et de ses peintures qui ont émerveillé les raffinés. Nous savons des eaux-fortes de lui qui, à coup sûr seront — avec quelques pièces de Félicien Rops — les plus remarquables de ce siècle, si prodigue cependant de chefs-d'œuvre et d'eaux-fortes dans toutes les manières. L'interprétation de *Renée Mauperin,* qu'il vient de faire, est très originale, très personnelle, trop personnelle peut-être, en ce sens que M. Tissot, qui s'est accoutumé aux gentlemen des clubs et aux jeunes miss des *Afternoon teas,* ne peut plus plier son crayon à la physionomie française. Son illustration est donc anglaise, et cette note d'importation ne nous déplaît pas; dans ses dix compositions, ce sont des Anglais qui sont en scène dans un décor anglais. MM. de Goncourt voulaient primitivement intituler *la Jeune Bourgeoisie* ce livre qui contient l'analyse psychologique de la jeunesse contemporaine. M. Tissot n'a pas fait ici un crime de lèse-nation, car les peintures de *Renée* sont humaines et peuvent être transportées en tous pays. M. Tissot a vu Renée comme une jeune lady de keepsake. Dans la chambre noire de chaque cerveau, la pensée interprète et peint les héros de romans. Chacun voit à sa manière, et il serait de mauvais goût de chercher querelle à un grand et sincère artiste à ce sujet. — Avant de quitter la librairie Charpentier, il nous reste à signaler une nouvelle édition complète des *Œuvres d'Alfred de Musset,* en onze volumes in-8° écu, avec illustration à l'eau-forte entièrement nouvelle, tirage sur Hollande à 1,000 exemplaires (les 11 volumes, 100 fr.). Chaque volume comprend une gravure, d'après une composition ou un tableau remarquable, Giacomelli, H. Gervex, Ad. Moreau, Paul Laurens, Blanchon, etc., sont les principaux illustrateurs. Il est à regretter que toutes ces compositions de jeunes maîtres ne soient pas d'une gravure parfaite; quelques-unes sont même très défectueuses, et l'interprète y trahit avec noirceur le dessin de l'original.

L'imprimeur-éditeur **Georges Chamerot** publie cette année une édition illustrée hors ligne de *la Chanson de l'enfant,* de Jean Aicard, ouvrage que l'Académie française a couronné il y a deux ou trois ans. La nouvelle édition est ornée de 128 compositions de Lobrichon, avec la collaboration de E. Rudaux, et précédée d'un merveilleux portrait de l'auteur gravé sur bois. Le format est in-8° colombier, le papier un vélin superbe, qui semble amoureux de la typographie tant il prête de moelleux, de brillant, de finesse, d'harmonie, de coloration aussi bien aux caractères Didot, dont est composé le texte, qu'aux étonnantes gravures sur bois qui s'y trouvent en abondance sous forme de vignettes, d'en-têtes, de culs-de-lampe et de gravures hors texte. Cette illustration est magistrale et parfaite, c'est le poème de l'enfance mis en scène par des décorateurs qui sentent et comprennent toutes les roueries enfantines dans leurs variétés infinies. La grâce émue et le charme du baby se trouvent ici dans leur intensité. M. Lobrichon, qui a triomphé différentes fois au Salon annuel grâce à ses poupons espiègles, pleurards ou rieurs, pouvait seul interpréter les exquises chansons de Jean Aicard. Il a trouvé cependant en M. Rudaux un collaborateur zélé et plein de talent.

Sous cette forme, *la Chanson de l'enfant* sera le livre troublant de la veillée; un livre que les douces mamans aimeront à feuilleter, le soir près de la lampe, à deux pas des berceaux où les roses bébés s'assoupissent; ce sera aussi le livre des maris, qui y verront formulée la noble poésie de leur âme ouverte à la paternité. Le poème d'Aicard est consacré, nous n'avons plus à faire fleurir l'éloge en nos discours, car le poète doit être blasé sur l'article. Nous réservons aujourd'hui toutes nos palmes, nos louanges, nos sincères félicitations à l'imprimeur-éditeur Chamerot, qui a fait un de ces beaux ouvrages de typographie illustrée que nous jalousent furieusement les Anglais et les Américains, passés maîtres cependant en cet art (le prix de cet ouvrage est de 40 fr.).

Parler de l'*Art dans la maison* par Henry Havard, c'est constater un succès qui est de notoriété publique. Les éditeurs **Rouveyre et Blond** annoncent la mise en vente de la cinquième édition, nous n'avons donc pas à faire sonner les trompettes de la louange ici pour attirer l'attention sur un ouvrage dorénavant classé, comme le sont du reste tous ceux d'Henry Havard, précédemment parus chez Plon, chez Quantin et chez Decaux. Chacun sait que cet ouvrage in-8° de près de 500 pages (prix : 25 fr.) est enrichi d'innombrables illustrations par tous les procédés et dus à la collaboration de MM. Corroyer, C. David, E. Prignot, Goutzwiller, Kauffman, E. Bayard, Scott, Lancelot, etc. C'est le livre indispensable de tous les gens du monde, et le sous-titre : *Grammaire de l'Ameublement* accentue nettement son but et son utilité. Comme cette belle publication mérite mieux que les

quelques lignes que nous pourrions lui mesurer ici, nous mettons le livre de côté avec l'espoir d'y consasacrer un jour l'étude analytique à laquelle il a droit à différents titres.

A la librairie **Marpon et Flammarion** c'est du ciel que nous viennent les étrennes; l'astronomie a élu, par parenté, droit de cité dans cette importante maison d'édition chaque année plus florissante, plus vaste, plus régnante en un mot sur la place de la librairie parisienne. Après l'*Astronomie populaire,* dont le tirage s'élève aujourd'hui à près de cent mille exemplaires, voici pour la présente année *les Terres du ciel,* par Camille Flammarion (1 vol. in-8°, prix: 10 fr.). Dans ce nouvel ouvrage de vulgarisation scientifique, l'auteur des *Étoiles* entreprend un voyage astronomique sur les autres mondes et donne la description des conditions actuelles de la vie sur les diverses planètes du système solaire. Après lecture de ce fort volume, qui ne comprend pas moins de 775 pages, notre voisine la planète Mars, notre jeune sœur la planète Vénus, Mercure, la lune et le monde géant de Jupiter, Uranus ainsi que Saturne n'ont plus le moindre secret pour nous; c'est la vie dans l'infini. Cet ouvrage intéressant foisonne d'illustrations de toute nature. Ce livre représente plus que de la science mise à la portée de tous; il représente encore la librairie à bon marché. Il est impossible de rêver un livre plus chargé d'intérêt et plus décoré de vignettes pour un prix si modéré. Les mêmes éditeurs dédient encore à la jeunesse l'*Histoire d'un petit homme,* par Robert Halt, 1 vol. in-8° avec cent gravures sur bois fort jolies (9 fr.). Cet ouvrage fut couronné par l'Académie française et peut être confié aux adultes. C'est la morale même mise en action dans un roman attrayant : l'*utile dulci* de l'enfance.

Venons à la librairie **J. Rothschild,** l'éditeur des grands ouvrages italiens de M. Charles Yriarte, qui, cette année, vient de revoir la *Vie d'un patricien à Venise,* publiée en une édition de luxe dont nous donnerons un compte rendu spécial. Les principaux ouvrages de cette librairie d'art et de sciences sont, cette année: *l'Esprit des fleurs,* par Mme Emmeline Raymond, 1 vol. in-8° carré (prix: 15 fr.); *les Phénomènes de l'Atmosphère,* par H. Mohn (in-8°, prix : 7 fr.); *la Vie antique,* manuel d'archéologie grecque et romaine, traduit par Trawinski d'après la quatrième édition de E. Gühl et W. Koner (1 vol. in-8°, 7 fr.) et enfin *A travers champs, la Botanique pour tous,* par J. Lebreton, seconde edition d'un ouvrage bien connu (1 vol. in-8°; broché, 7 fr.).

Commençons à parler de l'ouvrage de Mme Emmeline Raymond. *L'Esprit des fleurs* est orné d'encadrements d'après Geoffroy Tory tirés en diverses couleurs sur fonds teintés, et illustré de chromolithographies floréales qui aident au mieux à l'interprétation du texte. Le symbolisme et la science de ce livre s'imposent d'eux-mêmes, l'auteur y a refondu les vieilles formules: le Langage des fleurs, en 1884, ne pouvait être identique à ses prédécesseurs, qui furent nombreux au début de ce siècle. Il s'agissait ici d'en écarter tout ce qui pouvait troubler l'imagination d'une jeune fille, et il fallait faire en sorte de vulgariser quelques notions de botanique, en présentant sous un aspect élégant et aimable cette science que l'on semble s'être appliqué à rendre inabordable, non seulement en transformant les désignations usuelles et familières en termes qui déroutent la mémoire, mais encore en employant le dessin à déguiser les fleurs et les plantes. Mme E. Raymond y a réussi et l'éditeur a fait un livre d'un goût charmant, imprimé avec art par Chamerot et digne de figurer sur le guéridon de toutes les jeunes filles.

C'est encore une dame qui nous initie à la *Botanique pour tous* et qui nous emmène à travers champs pour nous faire l'histoire des principales familles végétales, Mme J. Lebreton n'aspire ici qu'à écrire une introduction à l'étude de la botanique. Son but modeste est de faire aimer les plantes, d'introduire la jeunesse dans ce monde végétal si intimement mêlé au nôtre, si plein d'intérêt et pourtant si peu connu. Cet ouvrage en est à sa seconde édition, et celle-ci a été revue par M. Decaisne, membre de l'Institut. Le volume est joliment imprimé, enrichi d'innombrables gravures sur bois et d'un prix d'excessif bon marché qui le met à la portée de tous.

Les Phénomènes de l'Atmosphère, traité illustré de météorologie pratique par H. Mohn, traduit par Decaudin-Labesse, est aussi un ouvrage de vulgarisation scientifique mis à la portée de toutes les bourses. Il ne comprend pas moins de 24 cartes et de 220 gravures. La météorologie est, sans conteste, une des sciences qui possèdent au plus haut degré le don d'attirer l'attention et d'exciter la curiosité; elle a un attrait particulier pour les masses; on pourrait presque dire qu'avec l'astronomie elle est la plus populaire des sciences, ainsi que le dit fort judicieusement M. Henri de Parville. L'ouvrage que voici mérite en son genre toutes nos louanges; il est complet au possible et tenu à jour de toutes les observations recueillies au cours de l'année 1883. Il mériterait de nous arrêter longtemps dans une étude critique approfondie, et c'est avec regret que nous devons seulement le signaler aussi brièvement.

Le livre de Gühl et Koner : la *Vie des Grecs et des Romains,* est très connu à l'étranger, où il a obtenu un très grand succès; et il faut féliciter M. Rothschild d'avoir songé à en donner une traduction française sous ce titre : *la Vie antique.* Nous sommes en présence d'un manuel d'archéologie des plus importants, et comme la *première partie* seule vient de paraître, nous nous proposons d'en parler assez longuement au cours d'une étude spéciale dans l'une de nos prochaines livraisons. Pour aujourd'hui, applaudissons de toute sincérité à une entreprise aussi honorable pour l'éditeur, le traducteur M. Trawinski et l'annotateur M. O. Riemann.

Les frères **Charavay** qui, en relativement peu de temps, ont établi une si intéressante maison d'édition, chère aux lettres et aux lettrés, nous donnent réguliè-

rement chaque année un lot de petits volumes mignons, véritables bijoux galants qui doivent réjouir toute une aimable clientèle féminine et la plupart des bibliophiles délicats. Dans ce nombre, il faut compter un coquet petit revenant de format in-16 carré (prix : 20 fr.), qui, sous le titre d'*Étrennes aux Dames*, apparaît frileusement à Noël avec toutes les gentillesses typographiques du monde. Cette année, ce livre mignard débute par un remarquable portrait à l'eau-forte de Mme Julia Daudet, gravé par Boulard fils ; tous les encadrements rocaille de ce joli volume sont tirés en or, et le texte est délicieusement imprimé sur vergé de Hollande. Les collaborateurs sont Dumas fils, Henri Céard, Mme Alphonse Daudet, Banville, Theuriet, Armand Silvestre, Philippe Gille, Gustave Droz, D'Hervilly, Ratisbonne, Anatole France, etc. On voit que ce décameron mérite qu'on y prête l'oreille. Poésies, chansons, nouvelles et pensées, tout abonde dans ce livre-album, qui est comme le vide-poche d'une foule d'écrivains charmants, et qui n'est tiré qu'à 326 exemplaires.

Un ouvrage gracieux, d'une note exquise et féminine, c'est l'*Enfance d'une Parisienne*, par Mme Alphonse Daudet. Ce recueil est formé d'une série de souvenirs contés d'une manière délicate et émue. *Les Fêtes, les Poupées, la Rougeole, le Bal, les Livres, la Campagne, les Greniers, l'Arbre de Judée, les Rondes*, sont de touchants chapitres, qui font autant d'honneur à la femme qui les a conçus et rêvés qu'à l'écrivain qui a les écrits. Le volume est par lui-même un petit chef-d'œuvre d'impression, avec des encadrements fleuris, tirés en azur sur papier vélin. Le tirage est limité à 500 exemplaires, et la couverture en papier du Japon complète un ensemble heureux qui flattera le goût des bibliophiles et qui est à l'honneur du tact parfait de l'éditeur (prix du volume : 10 fr.).

Quant à la *Chanson des nouveaux époux*, par Mme Edmond Adam, publiée dans le même format et avec la même richesse d'ornementation que l'ouvrage de Mme Daudet, il est orné en outre des dix eaux-fortes de la grande édition originale de format in-4°, dont nous avons parlé lors de son apparition. Nous ne reviendrons pas ici sur notre impression première, et nous n'avons à modifier notre jugement qu'en un sens favorable à l'illustration. Toutes les eaux-fortes héliogravurées en réduction énorme, ont gagné à être diminuées. Cette édition est moins prétentieuse et n'affecte plus les allures de l'in-folio royal. A la bonne heure, il est temps que Cathos ouvre les yeux.

En rendant compte des ouvrages de la librairie **Firmin Didot** dans notre dernière livraison, il ne nous a point été possible de parler de la *Civilisation des Arabes*, du docteur Gustave Lebon. C'est une magnifique publication grand in-8°, luxueusement illustrée de 10 chromotypographies, 4 cartes et 366 gravures, dont 70 planches d'après les photographies de l'auteur (le volume : 30 fr.), et dont la mise en vente a été faite tardivement. Le docteur Lebon, après avoir étudié *l'Homme et les Sociétés*, leurs origines et leur histoire (2 vol. in-8°), a voulu compléter son plan et appliquer à l'étude des grandes civilisations les méthodes qu'il a exposées : l'entreprise est vaste et les difficultés innombrables. — Si l'auteur débute par les Arabes, c'est que leur civilisation est une de celles que ses voyages lui ont le mieux fait connaître, une de celles dont le cycle est le plus complet et où se manifeste le plus clairement l'influence des facteurs dont il a essayé précédemment de détailler l'action, une de celles enfin dont l'histoire est la plus intéressante et cependant la moins connue.

Le docteur Lebon passe donc tour à tour en revue le milieu et la race arabe, l'origine de leur civilisation, leur empire, leurs mœurs et institutions, leur civilisation et enfin la décadence de cette civilisation. Ce sont là les grandes divisions de son formidable ouvrage. Les subdivisions sont celles-ci : après avoir envisagé l'état des Arabes avant Mahomet, conté la naissance de l'empire arabe, résumé le Coran et fait l'historique des conquêtes arabes, l'infatigable travailleur suit ses héros en Syrie, à Bagdad, dans l'Inde, en Égypte, dans l'Afrique septentrionale, puis en Espagne, en Sicile, en Italie, en France. Il montre les luttes du christianisme contre l'islamisme et enfin aborde les mœurs, les institutions politiques et sociales, la religion et la morale du grand peuple à l'étude duquel il s'est voué. Dans la partie civilisatrice, l'auteur, avec une grande clarté, nous initie à la langue, à la philosophie, à la littérature et à l'histoire arabe, à la science géographique, mathématique, astronomique, naturelle et médicale de ces grands civilisés. Il considère leur art, leur peinture et leur architecture ; chiffre leur commerce et nombre leurs relations avec divers peuples, et enfin montre l'influence réelle de la civilisation arabe en Europe. — Ce travail colossal est complété par une bibliographie méthodique excellemment bien dressée et qui servira à la fois de référence et d'index pour le travailleur.

L'illustration d'un tel livre est à la hauteur du texte de l'auteur, et l'éditeur n'a rien négligé pour la varier par les procédés et les artistes les plus divers. Chromolithographies, gravures sur bois ou sur zinc, tout est à souhait. C'est là une publication de premier ordre qui prendra rang parmi les beaux et meilleurs ouvrages de fonds de la maison Didot.

C'est par une brusque transition qu'il nous sera permis de passer d'un tel ouvrage aux deux aimables livres suivants : *les Idées de Mademoiselle Marianne*, par Émile Desbeaux, — **P. Ducrocq**, éditeur, — et *le Voyage de M. Dumollet*, texte et dessins de Robida, publié par **Georges Decaux**. — On sait que M. Émile Desbeaux, dont presque tous les ouvrages sont couronnés par l'Académie française, s'est fait la spécialité des livres basés sur la logique enfantine. Après les *Pourquoi* et les *Parce que de Mademoiselle Suzanne* et les *Découvertes de M. Jean*, voici les *Idées de Mademoiselle Marianne* (1 vol., 7 fr.), c'est le premier sens de toutes les professions possibles, de toutes les pensées imaginables que le jeune et

spirituel auteur fait germer dans le cerveau des enfants. Ce livre est, à notre avis, le meilleur de tous ceux qu'il ait faits jusqu'ici ; c'est aussi le mieux illustré. Il a droit à un succès considérable dans la république des enfants raisonneurs, et il l'aura assurément. *Le Voyage de M. Dumollet*, de Robida, s'adresse aux grands enfants. Le prophète fantaisiste du xxe siècle a le grand talent d'intéresser tout le monde et de désopiler les rates les plus rebelles par ses conceptions toujours inattendues. Son récit étourdissant des *Aventures de Saturnin Farandoul* restera dans toutes les mémoires ; *le Voyage de M. Dumollet* n'est en rien inférieur. Les péripéties épileptiques de ce voyage d'une sorte de Gribouille de la Restauration sont inénarrables par un autre que par l'auteur. L'analyse perd ici ses droits. Le volume est illustré le plus cocassement du monde par le prestigieux artiste-littérateur. Il est de ceux qui sont faits pour le rire plaisant des yeux.

Signalons enfin — pour terminer cette revue à la diable des publications d'étrennes — *Clair de lune*, par Guy de Maupassant, avec illustrations d'Arcos, Boutet de Monvel, Gambard, Granet, Jeanniot, Marre, Renouard, Rochegrosse, etc. Un beau volume in-8° publié par Ed. Monnier, place des Vosges, 16. (Prix : 20 francs.)

C'est une réunion d'une douzaine de nouvelles et le livre comprend à peine 150 pages. Mais quelles nouvelles ce sont là ! quelques-unes rappellent Mérimée avec moins de sécheresse. D'autres sont à la hauteur des meilleurs contes de Tourgueneff. De tous les ouvrages de l'année nouvelle c'est celui dont la lecture nous a le plus délicieusement touché, le plus littérairement surtout, jusque dans ces recoins délicats du cerveau où l'enthousiasme est tout étonné de se sentir réveillé alors qu'il se croyait paralysé sur un lit d'indifférence ou de scepticisme. Quelques-unes de ces nouvelles nous plaisent particulièrement comme des petits chefs-d'œuvre profondément marqués de la personnalité du jeune écrivain. Ce sont celles qui ont pour titre *le Loup*, *l'Enfant*, *Mademoiselle Cocotte* et les *Bijoux*. Ce sont autant de croquis de maître.

M. Guy de Maupassant est, de tous les jeunes de notre génération, le plus vibrant, le plus original écrivain, de même qu'il est le plus crâne journaliste, d'une fierté et d'une indépendance superbement portées. Nous le remercions donc ici pour tout le plaisir dont nous lui sommes redevable souventes fois, qu'il signe de son nom ou de celui de Maufrigneuse.

M. Monnier a tenu à bien enchâsser ces joyaux. Il y a réussi avec les ressources de la chromotypographie et le talent d'un groupe de jeunes dessinateurs dont nous avons cité plus haut la nomenclature.

Puisque nous tenons cet éditeur, rappelons à l'attention de nos lecteurs la publication intéressante qui est chez lui en cours d'exécution sous ce titre : les *Premières illustrées*, notes et croquis de Raoul Foche, le spirituel Frimousse du *Gaulois*, sur toutes les pièces en vogue du jour. Les trois premières années sont en vente, la troisième année comprend jusqu'ici quatre livraisons : *Ma Camarade*, *Madame Boniface*, le *Roi de carreau* et *François les Bas-Bleus* avec des illustrations nombreuses dans le texte et hors texte. Nous avons parlé élogieusement des années qui ont précédemment paru. Nous remarquerons cependant que l'éditeur semble chercher avec persévérance le mieux dans la voix du progrès. Il s'est adonné à l'illustration en couleur et il y réussit parfois fort bien. Nous reviendrons sur cette publication par livraisons en temps et lieu.

Notre mandat est rempli et le dernier coup d'œil aux vitrines rutilantes des librairies parisiennes est définitivement jeté. Ne regardons plus en arrière maintenant, et, à l'aurore de cette nouvelle année, avec le désir de toutes les réformes que nous comptons apporter à cette revue, soyons attentifs aux moindres événements littéraires qui vont se produire et lançons, à l'américaine, l'audacieuse apostrophe du progrès, ce *Go ahead !* qui est presque la traduction du fameux *Boutez en avant* de Mme du Barry.

OCTAVE UZANNE.



BELLES-LETTRES

ROMANS. — CONTES ET NOUVELLES

Victoire la Rouge, par GEORGES PEYREBRUNE. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1883. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une histoire bestiale, racontée d'une manière bestiale, telle est la sensation que laisse après elle la dernière œuvre de Georges de Peyrebrune, une œuvre où se rencontrent cependant de réelles qualités. — Le romancier nous fait assister à toutes les souffrances, à tous les déboires, à toutes les hontes involontaires qui finissent par rouler son héroïne au fond de l'étang où elle trouvera le repos éternel et l'oubli absolu ; certes, il pouvait le faire sans étaler si fréquemment le ventre et les hanches

de cette héroïne, sans détailler avec une complaisance aussi évidente les ordures et les sanies qui viennent successivement souiller la malheureuse. Mais non ; la grossièreté voulue ne disparaît jamais complètement : on devine que l'auteur a cherché en elle un auxiliaire à effet et a compté sur le goût dépravé du public spécial qui court aux œuvres crues et brutales. Le résultat de cette préoccupation nous donne ce livre qui écœure et répugne, car, le véritable souffle littéraire ne le vivifiant pas, il se noie dans la vase remuée.

G. T.

Le Martyre d'Annil, par Robert Caze. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1883. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Robert Caze est assurément un écrivain de talent, même, par moments, son talent est des plus gracieux et des plus poétiques. Pourquoi faut-il qu'il soit affligé de la triste manie de tremper sa plume dans les bourbiers et d'étaler à plaisir la boue sur les pages de son livre, le maculant de taches honteuses ou répugnantes ? Au lieu de s'apitoyer, de s'intéresser, on finit par se sentir le cœur soulevé d'un si insurmontable dégoût que toutes les qualités déployées par l'auteur ne peuvent vaincre cette répulsion naturelle.

Nous relevons aussi çà et là beaucoup d'imitations empruntées à la langue spéciale écrite par les adeptes de l'école dite naturaliste, des phrases toutes faites, qui prennent déjà rang parmi les banalités des lieux communs. Pourquoi, diable! ne pas parler tout bonnement comme l'on pense, ne pas écrire naturellement, ne pas rester bien élevé dans le livre comme on l'est dans la conversation et dans la société?

Pourtant M. Robert Caze n'abuse pas, comme certains de ses confrères, des périodes entortillées ni des mots incompréhensibles ; avec lui, il y a donc de la ressource. C'est pourquoi nous nous permettons de critiquer aussi sévèrement cette étude de fille intulée *le Martyre d'Annil.*

Quant à la seconde nouvelle contenue dans ce volume, *la Sortie d'Angèle*, elle roule en pleine vase, en pleine fétidité, sans que rien autre que le style vienne relever cette débauche d'ordures. Le style c'est bien, mais ce n'est pas assez ; il vaut mieux ne pas traiter de pareils sujets que de les étaler ainsi. Nous rappellerons à M. Robert Caze la magistrale façon dont Guy de Maupassant a parlé d'une maison pareille, et nous l'inviterons à relire *la Maison Tellier*, où ne se trouve pas un mot ignoble.

Le crime de Stillwater, par T.-B. Aldrich. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Le côté social et économique de ce roman, imité de l'anglais par M. Adam de Lisle et traitant de la douloureuse question des grèves d'ouvriers, le rapproche un peu du célèbre roman de Dickens, *les Temps difficiles ;* cependant hâtons-nous de dire qu'il n'existe aucune autre ressemblance entre les deux œuvres.

La donnée du *Crime de Stillwater* est très émouvante ; on suit attentivement tous les détails de l'affaire, depuis la matinée où la petite Marie Hennessey découvre le cadavre du vieux monsieur Shackford, assassiné la nuit chez lui, jusqu'à l'accusation terrible insidieusement portée contre son neveu Richard, et l'heureux dénouement qui fait reconnaître son innocence. — C'est un livre moral, instructif et amusant, que tous liront avec fruit et avec plaisir. —

Un Parisien dans les Antilles, par Quatrelles. Paris, Plon et Cie, 1883. 1 vol. in-18 jésus, illustré par Riou. — Prix : 4 francs.

En voyant ce volume de voyage porter la signature connue de Quatrelles, on devait s'attendre d'avance à des récits humoristiques, tout secoués d'une verve charmante et criblés de cet esprit essentiellement parisien dont l'écrivain illumine tout ce qui sort de sa plume alerte. — Ce n'est pas là le voyage banal ou ennuyeux, c'est un conte enchanté avec ses hauts et ses bas, ses gaietés étincelantes, ses pénétrantes tristesses. Toutes ces observations sont bien d'un vrai Parisien sceptique et enthousiaste, gouailleur et attendri ; nous ne connaissons pas de camarade de voyage plus intéressant et plus entraînant que Quatrelles. — Ce lointain voyage fait aux Antilles, à son bras, devient une vraie partie de plaisir, et l'on en revient le cerveau garni des tableaux les plus variés, des histoires les plus amusantes. — Ne craignez donc pas de vous embarquer pour la Havane avec lui. Surtout, ne vous laissez pas effaroucher par les navrantes peintures qui emplissent les premières pages et rendent si réellement les angoisses du mal de mer : ce ne sont que des noirceurs voulues, une sorte de préparation foncée, semblable à celle dont se servent les peintres quand ils veulent mieux faire ressortir les lumières et les blancs de leurs tableaux.

Le coup d'œil de M. Piédouche, par Fortuné du Boisgobey. Un vol. in-16. Paris, Jules Rouff, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Plusieurs jeunes gens sortent, à une heure avancée de la nuit, d'un bal de bienfaisance de l'hôtel Continental. Parmi eux se trouve M. Piédouche, agent de la police secrète. Ils traversent les Champs-Élysées. A ce moment, M. Piédouche aperçoit un homme vêtu comme un charbonnier, qui porte un sac sur ses épaules. Le coup d'œil de M. Piédouche est infaillible. Ce sac, tout sac de charbonnier qu'il semble, ne doit pas renfermer une parcelle de charbon. Ils poursuivent l'homme suspect. Celui-ci abandonne son fardeau et s'enfuit. Ils reviennent alors auprès du sac, en vident le contenu et se trouvent en présence d'un cadavre de femme ! La tête a été coupée. Comment établir l'identité de la victime ? La science de M. Piédouche, grâce à l'horrible précaution de l'assassin, serait mise en défaut, sans une révélation inattendue... celle d'une innocente jeune

fille ! La coupable est une princesse russe des moins recommandables et la victime une servante de la princesse.

Nous n'aimons pas beaucoup, en général, les romans judiciaires. On en a abusé, on en abuse encore. Cependant, nous ferons une exception pour ceux de M. F. du Boisgobey. Sa manière originale de présenter les faits *empoigne* le lecteur le plus sceptique. Il est le digne continuateur et l'émule des maîtres du genre. M. du Boisgobey n'en est pas, d'ailleurs, à son coup d'essai : que d'émotions dans des œuvres comme *les Deux Merles de M. de Saint-Mars, la Vieillesse de M. Lecoq, l'Épingle rose* et tant d'autres aimables ouvrages que nous ne citons pas ! P. C.

L'Ingénue, par Henry Gréville. Un vol. in-16. Paris, librairie Plon, 1883.

Les romans de Mme Henry Gréville ont un défaut général : ils poussent trop loin l'analyse des sentiments et se complaisent trop dans les détails. On y cherche en vain le mot qui peint un caractère, le trait qui établit une situation. Voilà pourquoi, selon nous, la plupart de ses romans sont sans couleur, sans relief. Mais à l'*Ingénue* en particulier nous ferons un reproche grave : c'est de ne pas conclure. *Norine*, dit l'auteur, doit avoir trouvé un équilibre dans l'existence, car elle paraît fort satisfaite... » « Elle va dans un certain monde, pas très rigoriste, où elle s'est introduite on ne sait comment... » Quelques phrases vagues, et voilà tout ! C'est bien la peine d'avoir écrit trois cents pages pour en arriver à une conclusion aussi banale ! Le lecteur ferme le volume avec impatience et regrette de l'avoir ouvert. Il a bien raison. P. C.

Perdi, le couturier de ces dames, par Ange Bénigne. Paris, Paul Ollendorff, 1884. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ne lisons pas régulièrement la *Vie parisienne*, tort grave, dont humblement nous nous confessons. Aussi nous étions-nous imaginé que *Perdi, le couturier de ces dames* était une simple nouvelle dont le titre, ainsi que cela se pratique souvent, avait été placé sur la première page du livre. Erreur ! *Perdi* est, paraît-il, un industriel plein d'intérêt pour un observateur ! Sa haute personnalité pourrait défrayer un nombre considérable de volumes ! Des dix-huit chapitres où Perdi est examiné dans tous les sens, retourné sous toutes ses faces, il n'y a pas une ligne, pas un mot à retrancher ! Quelle pâture pour les amateurs de chiffons et d'opoponax ! Et avec quelle justesse ils pourront, après avoir lu les exploits du *couturier de ces dames*, s'appliquer le vers célèbre :

« C'est avoir profité que de savoir s'y plaire ! »

P. C.

Le Boul' Mich', par Joseph Caraguel. Paris, P. Ollendorff. 1 vol. in.18. — Prix : 3 fr. 50.

Les profanes qui ne sont pas « à la coule » de l'argot du quartier Latin mis à la portée des révolutions du jour, comme dit Lorédan Larcher, n'ont qu'à ne pas ouvrir ce livre. Ils n'y verraient goutte. *Le Boul' Mich'* c'est le boulevard Saint-Michel et ses dépendances, c'est le pays des brasseries à femmes comme le « bourg Germain » est la contrée des grands et nobles hôtels.

Beaucoup d'esprit dans ce roman, beaucoup de verve et d'originalité. L'auteur n'est certainement pas le premier venu. Il a ce tempérament spécial qui fait reconnaître de suite une personnalité ; c'est un jeune d'avenir à coup sûr. Mais à ce titre il mérite moins d'indulgence qu'un faiblard, et nous ne saurions trop passer sous ses yeux le miroir assommant de la vérité.

Ce roman naturaliste et argotique est essentiellement forcé comme note. M. Joseph Caraguel s'y montre disciple de Zola et de Goncourt, et c'est là son tort. Il n'est pas assez *lui*, il s'époumone à « gueuler » alors qu'on sent qu'il saurait se passer des ficelles réalistes pour faire mouvoir son monde de filles et de caboulotiers. Il y a en lui un précieux, un raffiné qui se complairaient, se développeraient à merveille dans une atmosphère moins canaille et dans un style de meilleure compagnie.

S'il y avait affinité littéraire, M. Caraguel pourrait comparer la filiation de sa manière avec celle de J.-K. Huysmans. L'auteur des *Sœurs Vatard* non plus que l'auteur du *Boul' Mich'* ne sont naturalistes. Ce sont des paons diaprés qui jouent à la pie. Ils sont, dans le fond, très quintessencés, très psychologues, très fins, et n'ont pas besoin de marcher dans les souliers d'autrui. Nous retrouverons M. Caraguel dans un livre plus pondéré. Pour aujourd'hui, félicitons-le sincèrement de son début. Ses types de Tralala, de Tatave Salvy, de Sartignac et de Floflo sont réussis au possible, bien que très photographiés ainsi que *le quartier*. Il y a trop de *vadrouille* dans toutes ces pages ; la plume de l'auteur se complaît à cracher ce vilain mot. Il y revient à chaque ligne. Allons, jeune hirsute, débarbouillez votre encrier ; soyez moins moderne si vous voulez, plus humain si vous pouvez, et maintenant franchissez les ponts si vous tenez à être lu ailleurs qu'au Boul' Mich'.

O. U.

Les Folies amoureuses, par Catulle Mendès. Troisième édition. Paris, Ed. Rouveyre et G Blond, 1883. 1 vol. in-18.. — Prix : 3 fr. 50.

Il n'y a pas longtemps que je disais à cette place combien je goûte et admire le talent de conteur de M. Catulle Mendès et la puissance subtile avec laquelle il dissèque les sentiments les plus complexes et les plus troublants du cœur humain. Il a, avec cela, comme la plupart des écrivains de race, une facilité

de production merveilleuse. Les volumes se succèdent avec rapidité ou paraissent simultanément, à la joie des éditeurs et du public. Le critique s'en réjouit autant que pas un, mais il ne laisse pas que d'être quelque peu embarrassé, craignant les redites et ne sachant comment varier l'expression d'une opinion qui ne varie pas.

Cette nouvelle série d'histoires n'est pas faite pour diminuer cet embarras. Elles valent leurs aînées et méritent tous les éloges que celles-ci ont reçus. Celle du début, *la Petite servante,* est un pur chef-d'œuvre. Il est difficile de pousser plus loin la peinture des angoisses de l'amour humble et deviné, qui fait de certaines femmes des martyrs se délectant dans leurs tortures, comme ces vierges chrétiennes qui, au milieu des flammes et sous la dent des bêtes, jouissaient des ravissements du Paradis. *La Vengeance de Milady, les Noces de Frédérick, Il ne faut pas jouer avec la cendre, le Spectre d'un portrait,* sont des pages étranges et exquises où l'imagination la plus fantasque donne à ses visions le relief des realités, en même temps que la passion s'exalte, rit, s'emporte, pleure et se désespère dans l'intensité des désirs, des joies, des espoirs, des déceptions et des douleurs véritablement vécues. Il serait mieux de comparer *l'Enterrement prématuré* avec *la Mort d'Olivier Bécaille,* une des nouvelles du recueil que M. Zola vient de publier sous le titre de *Naïs Micoulin.* On y verrait comment la même donnée peut servir de point de départ à deux conceptions différentes, et, dans l'ensemble comme dans les détails du traitement, comment l'artiste d'imagination et de nerfs est autre que l'artiste d'observation et de raisonnement.

Le morceau qui m'a le plus frappé, parmi ces quinze récits, est celui qui a pour titre *Siméon Charlerie.* Depuis Baudelaire, je crois que personne en France n'a décrit avec cette minutie exacte et aiguë les ravages qu'une idée absurde peut faire dans une cervelle ordinaire. Edgar Poe a fait plus étrange, mais il n'a rien fait de plus poignant. B. H. G.

Maison de Famille, par Léon Allard. Paris, G. Charpentier et C[ie], 1884. 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

Une femme, de nature vulgaire, a eu une fille d'un officier, et un fils de son mari. La fille est distinguée et affinée; le fils est grossier et dénué de sens moral, comme ses deux procréateurs. Veuve, la mère tient un hôtel garni. Un aventurier, photographe de rencontre et sacripant de profession, viole la jeune Sophie et fait le plongeon dans les dessous parisiens. M[me] Lescande prend un autre hôtel garni. Deux jeunes gens y demeurent, deux frères, employés l'un et l'autre chez une riche marchande de meubles du quartier du Marais. L'aîné est amoureux de sa patronne, M[me] Fizanne; l'autre le devient de Sophie. Lorsque Louis croit l'occasion favorable pour s'ouvrir à M[me] Fizanne, celle-ci lui déclare qu'elle n'est pas veuve, mais séparée de son mari, misérable de la pire espèce. Désespéré de l'impossibilité de ce mariage, Louis part pour l'Amérique, où au bout de quelque temps il épouse la fille d'un riche propriétaire brésilien et devient millionnaire. Son frère Paul finit par obtenir la main de Sophie, qui ne la lui accorde que lorsqu'elle est persuadée que sa mère a raconté au jeune homme l'attentat dont elle a été victime, et qu'il ne l'en aime pas moins. Au bout de quelque temps, l'ancien photographe, Castan, reparaît. Il est devenu dentiste américain et est resté la parfaite canaille qu'il était jadis. Il poursuit Sophie de ses sollicitations et de ses menaces, plus encore pour en tirer de l'argent que pour satisfaire un nouveau capice. Le frère de Sophie, Charles, sert d'entremetteur dans cette entreprise honnête. Ne pouvant se confier à sa mère, craignant de dévoiler à son mari les infamies qui l'entourent, Sophie dit tout à M[me] Fizanne, qui lui promet d'aller elle-même chez Castan et de faire cesser une si odieuse persécution. M[me] Fizanne y va et reconnaît dans le dentiste américain son mari, qui menace de faire du scandale si elle ne lui donne de l'argent. Sur ces entrefaites arrive d'Amérique Louis, avec sa jeune femme, délicate et souffrante, à laquelle les médecins du Brésil ont recommandé le midi de la France et les soins de leurs collègues de Paris. Il est le *Deus ex machinâ* de cette intrigue assez emmêlée; et au moment où Sophie, croyant son bonheur à jamais perdu par les révélations qu'elle sait que Castan a faites à son mari, ne songe qu'à mourir, Louis rencontre le misérable dans une baraque foraine où, de dégringolade en dégringolade, il est devenu hercule et donne le caleçon à l'amateur. Doué d'une force peu commune, encore développée dans les pampas brésiliennes, Louis descend dans l'arène, et, en étouffant proprement l'hercule entre ses bras, rend tout le monde à la tranquillité et au bonheur.

C'est un roman plein de sentiments honnêtes, et d'une lecture attachante en somme. La narration, complexe et touffue, trahit de l'inexpérience, et le style ne dépasse guère une sage médiocrité. Tel qu'il est, cependant, il vaut mieux que certains livres prétentieux et bruyants, où, de la première page à la dernière, s'étale le vice, débarrassé de tous voiles, même de celui du talent. B. H. G.

L'accident de Monsieur Hébert, par Léon Hennique. Paris, Charpentier et C[ie], 1884. 1 vol. in-18.

M. Hébert est procureur à Versailles, et son accident c'est d'avoir une femme qui se jette à la tête d'un officier qu'elle rencontre, et qui fait, pour réaliser ses rêves de jeune fille, comme on remplit une fonction ou une destinée, son mari ce que vous savez bien. Circonstance atténuante, ou aggravante, au choix du moraliste, elle était déjà grosse. Elle tombe dans un escalier, fait une fausse couche, en garde une maladie interne, et, un jour, recevant une lettre où l'officier lui apprend son prochain mariage, s'évanouit en laissant tomber la lettre sur le parquet, où M. Hébert la trouve et apprend ainsi son « accident ». Sur les conseils de la mère du procureur

chez laquelle ils vont, il garde sa femme, pour épargner un scandale à la magistrature, et il reconduit à Versailles la misérable Gabrielle, en attendant qu'il l'emmène à Reims, où il va se faire envoyer, pour se dépayser. Pendant tous ces voyages, et depuis sa fausse couche, Mme Hébert souffre de sa métrite, et l'auteur, qui ne nous épargne aucun détail répugnant, néglige de nous informer si elle doit la garder longtemps encore.

On devine tout ce qu'un *Zolâtre* peut avoir entassé de *naturalisme* sur cette donnée. Ce n'est pas que M. Hennique ait en main un mauvais instrument. S'il se dégageait de l'imitation du maître dans ce qu'il a de faux et de poncif, ce serait un écrivain qui ne manquerait ni de couleur ni de relief. Mais il nous dispensera de le suivre dans les descriptions de nuits adultères sur les lits d'hôtels garnis, d'avortement, de manœuvres chirurgicales, de lavages et de besoins intimes, mais malpropres, dans lesquels il se complaît, et qu'il détaille lugubrement.

B. H. G.

Naïs Micoulin, par Émile Zola. *Nantas. La Mort d'Olivier Bécaille. Madame Neigeon. Les coquillages de M. Chabre. Jacques Damour.* Paris, G. Charpentier et Cie, 1883. 1 vol. in-18.

Nul ne conteste le talent de M. Zola. C'est un maître, et il faut le reconnaître, bon gré mal gré. Cela ne veut pas dire que ses disciples, ou ceux qui se prétendent tels, vaillent toujours la peine que la critique prend à leur endroit. Il y en a de bons, de génie original, et qui ont le tort impardonnable de chercher l'ornière et d'y emboîter la roue de leur char — pardonnez-moi ce style! — Il y en a d'autres qui sont mauvais et qui ne se tireront pas du plat ou du médiocre en invoquant le naturalisme dont Zola est le prophète, sinon le dieu. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est M. Zola tel qu'il est et tel qu'il se manifeste par ses productions littéraires, sans tenir compte des grandes ambitions et des médiocres talents qui, comme ce petit poisson qui, disait-on jadis, sert de guide au requin, accompagnent obstinément le génie.

J'ai eu malheureusement à lire beaucoup de longs romans qui ne valaient pas la plus humble de ces nouvelles. Elles sont au nombre de six, comme on le peut voir par le titre. La première, *Naïs Micoulin*, est l'histoire tragique d'une jeune fille de métayer, qui devient amoureuse du fils de son maître, bellâtre débauché, et qui se livre à lui avec toute la sécurité sereine de l'instinct satisfait. Le père, vieux paysan têtu et borné, s'est aperçu de l'intrigue, et après avoir vainement tenté à plusieurs reprises de faire *mourir d'accident* le séducteur de sa fille, il est lui-même emporté dans un éboulement qu'a ménagé un bossu, misérable journalier qui adore Naïs, et qui, plutôt que de lui faire déplaisir, se sacrifie à son rival. Naïs est vite abandonnée de son amant et épouse le bossu, qui devient ainsi le maître dans la maison de celui qu'il a traîtreusement assassiné.

Nantas est un ambitieux qui, à bout de ressources et d'espérances, va se tuer, lorsqu'on vient lui offrir un marché qu'il accepte. Il s'agit d'épouser une jeune fille de grande maison qu'un homme marié, de son monde, à mise à mal. Devenu riche, Nantas fait un chemin rapide. Il est le premier financier de l'époque, et l'empereur le nomme ministre. Mais sa femme ne lui a jamais pardonné le service qu'il lui a rendu et le méprise inexorablement. Lui s'est mis à aimer cette femme avec frénésie, et, désespéré de ne pouvoir la fléchir, après une nuit passée à mettre en ordre les affaires de l'État, il revient à son point de départ, le suicide, et n'est arrêté que par l'entrée inopinée de Mme Nantas dont son intelligence et sa force ont enfin conquis l'amour.

Dans *la Mort d'Olivier Bécaille* nous assistons à l'enterrement d'un malheureux léthargique, à ses angoisses, et, quand il a repris l'usage de ses membres, à ses efforts effrénés pour sortir de la fosse où il est enfoui. Cette idée d'un faux mort qui revient a hanté l'esprit de l'auteur. Il l'a mise en œuvre à nouveau dans la dernière nouvelle du volume, *Jacques Damour*, où le héros, transporté à Nouméa après la Commune, passe pour être mort dans une tentative d'évasion, revient en France à l'amnistie, et trouve sa femme remariée avec un riche boucher. Sa fille est devenue, sans cesser d'être demoiselle, Mme de Souvigny et habite un hôtel, rue de Berlin. C'est auprès d'elle qu'il trouve un refuge, et il finit ses jours en paix, gardien d'une maison de campagne que sa fille s'est fait donner par quelque amant.

Mme Neigeon représente la coquette mondaine, d'une honnêteté problématique, initiant aux roueries parisiennes un grand jeune homme naïf, frais émoulu de sa province, dont elle tire parti et auquel elle n'accorde rien.

La note gaie, grasse et un peu gauloise est donnée dans la nouvelle intitulée *les Coquillages de M. Chabre*. M. Chabre est un vieux marchand de grains qui a une belle jeune femme, mais s'épuise en vains efforts pour avoir aussi des enfants. Le médecin, touché de compassion pour la jeune femme qui s'étiole, plus encore que pour l'inhabile mari, conseille la distraction des bains de mer à madame, et à monsieur un régime à base de coquillages. Le couple part pour une petite plage ignorée de l'Océan, et, à la fin de la saison, ils reviennent, M. Chabre tout phosphorescent de poissons et de mollusques, et Estelle portant en son sein un petit Chabre que le mari croit avoir procréé par la vertu de ses coquilles, sans songer à un beau jeune homme nommé Hector de Plougastel, en compagnie duquel sa femme se baignait là-bas.

Il serait oiseux de chercher ici à caractériser et à juger le style et le talent descriptifs de M. Zola. Il a mis dans ces nouvelles toute l'intensité, toute la force, tout le relief dont il dispose à un si haut degré. Il n'y porte aucun défi à rien, ni à personne. Il se contente du fonds commun de la langue, sans excentricités cherchées et sans les procédés si visiblement voulus qui déparent quelques-unes de ses

œuvres les plus osées et les plus puissantes. Mais ce fonds, il le travaille et l'exploite à la manière de nos grands écrivains. Avec cela, ces récits sont moins empoignants qu'on ne serait tenté de le croire, parce que, si je sens juste, ils manquent d'émotion.

B. H. G.

Tristesses et sourires, par GUSTAVE DROZ. Paris, Victor Havard, 1884. Un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau livre de Gustave Droz est une véritable déception pour les lecteurs charmés et amusés de *Monsieur, Madame et bébé*. Eh quoi! est-ce là la nouvelle voie dans laquelle va maintenant s'engager celui qui nous a autrefois séduits par sa plume alerte, gaie et si fine ; dans quelle étrange et pâteuse philosophie la pauvre plume est-elle allée s'embourber, bon Dieu! et combien elle a dû avoir de peine à s'en tirer, une fois perdue au milieu de ces fondrières du passé! Le lecteur, lui aussi, a de la peine, de la fatigue à sortir de ce livre, plein de choses délicates et charmantes, mais malheureusement plus rempli encore d'idées paradoxales, plus bondé d'insultes au progrès, plus débordant de négations de tout ce qui est marche en avant. M. Droz a mis toute cette philosophie, parfumée de poudre à la maréchale, sous le couvert des mémoires d'une grand'mère, ce qui lui fournit maintes pages délicieuses, exquises, comme lui seul sait les écrire; celles-là sont bien de lui, nous n'en pouvons douter; mais les autres, oh! les autres, laissons-les à cette brave aïeule qui a oublié de mourir avec ses contemporaines et qui retarde, retarde comme une montre du XVIII[e] siècte, qu'un collectionneur fanatique tenterait vainement de faire marcher encore, la pauvre! sans s'apercevoir que ses vieilles aiguilles, usées par les années, ne peuvent plus suivre celles des montres de notre siècle. L'auteur de *Tristesses et sourires* aura bien du mal à nous persuader que c'est sa montre qui marque l'heure véritable et que c'est la nôtre qui indique la mauvaise; tout son talent, tout son esprit ne sauraient y parvenir, et si on a commencé son livre avec une certaine tristesse, on le termine en souriant, avec l'espoir de lui voir nous donner bientôt un pendant à *Monsieur madame et bébé*, sans une ligne de politique.

M. Z.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

M. Edmond Deschaumes vient de faire paraître, à la librairie Tresse, **l'Amour en boutique.** Il y a dans ce volume vingt-cinq à trente petites nouvelles très audacieuses, qui montrent beaucoup d'esprit d'observation. Ce sont des coins de Paris moderne que l'auteur a choisis, des coins galants, des boutiques d'amour où la ganterie ou la parfumerie recouvrent des passe-temps de Cythère. Les lecteurs qui aiment les arrière-boutiques peuvent soulever les gazes roses de ce livre. — 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

Ménages parisiens, la comtesse Luciane, mémoires intimes d'une femme du monde, recueillis par Ernest Détré, avec préface d'Aurélien Scholl Paris, Dentu, éditeur. 1 vol., 3 fr. 50. Tel est le signalement bibliographique d'un ouvrage décolleté et visant les chercheurs d'émotions délicates et tous ceux qui aiment à fleurer les confessions féminines.

Ouvrages divers signalés, in-18 à 3 fr. 50 :

La Sang brûlé, par Alexis Bouvier. Paris, Marpon et Flammarion.

Miss Merton, par l'auteur de *Mes Pensées.* Calmann Lévy, éditeur.

Guide du bon jeune homme à Paris, par Clément Monterel. Rouveyre et Blond, éditeurs.

L'**Endormeuse,** par Jules Mary. Jules Rouff et C[ie], éditeurs.

Une édition illustrée de **Pot-Bouille,** d'Émile Zola, vient de paraître à la librairie Marpon et Flammarion. 1 vol. grand in-8°, prix : 6 francs. Les illustrations sont de Georges Bellenger et Kauffmann ; elles interprètent à merveille les vices popottiers décrits par le chef naturaliste.

A cette même librairie :

L'infatigable conteur Armand Silvestre vient de donner un pendant à ses *Contes grassouillets,* de joyeuse mémoire. **Les histoires belles et honnestes** viennent de paraître, avec de très amusantes illustrations de Kauffmann. Rien de plus gaulois dans le fond que cette nouvelle série de petits romans, mais aussi rien de plus délicat dans la forme. A côté du succès de public qui est acquis à l'avance, un succès de lettres est assuré à ce livre.

Le bois de la Boulaye, par A. DE COURCY. Paris, Firmin-Didot, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Nadine, par MARIE DE BESNERAY, Paris, Plon, Nourrit et C[ie], 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Croquis de province, par GEORGES PRICE, Paris, Rouveyre et Blond, 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un volume de nouvelles écrites avec un certain brio et une extrême facilité, un peu trop de facilité même ; en somme, une lecture amusante.

Les amours d'un Bandit, par CARLE DES PERRIÈRES, Paris, Rouveyre et Blond, 1884, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Dans ce recueil de nouvelles, il y a à citer la première, *Jean Politis,* d'une couleur très vive et passionnée, l'histoire des amours d'un bandit grec et d'une courtisane. Les autres n'ont pas une valeur égale.



Sous ce titre humoristique : **l'Art de vivre cent ans,** notre confrère Pierre Véron, dont on connaît la verve, vient de publier, chez Dentu, un guide fantaisiste à travers les zigzags de la vie. Espérons que les sages conseils que renferme ce livre amusant, orné d'illustrations de Draner, le conduiront à cent éditions et plus. — 1 vol. in-18 : 3 fr. 50.

MM. Henry Testard et F.-L. Benedict viennent de publier, chez Paul Ollendorff, une très intéressante étude de mœurs franco-américaines : **Entre Femmes.**

C'est le récit mouvementé de la vie d'une femme que la folie de la passion égare, que le démon de la jalousie tourmente, chez qui la haine profonde qu'elle a vouée à sa rivale fait souvent taire la voix de la conscience et qui poursuit jusqu'au bout sa terrible vengeance.

Ce n'est pas du réalisme, dans le sens qu'on donne habituellement à ce mot, mais c'est de la vraie et saine réalité. — 1 vol. in-18 : 3 fr. 50.

Les douze Nouvelles nouvelles de notre collaborateur Arsène Houssaye sont la peinture la plus vraie des passions parisiennes de 1883. Chaque nouvelle est un petit roman qui renferme des tableaux vivants des mœurs mondaines et demi-mondaines. Autant d'histoires, autant de caractères de femmes. Avec son esprit, son style, son art de mise en scène, le romancier des *Grandes Dames* a fait autant de petits chefs-d'œuvre à la manière de Mérimée. Quatre dessinateurs très Parisiens ont illustré ce joli volume elzévirien, papier teinté, qui enrichit encore la collection de Dentu. (1 vol., 3 fr. 50).

L'homme à Toinon, le nouveau roman que Job vient de publier chez Dentu, est une des histoires les plus simples et les plus émouvantes qui se puissent lire. — L'action est prise dans les bas-fonds de la vie parisienne et est empreinte du cachet d'une réalité saisissante et dramatique. On dirait une page détachée de l'acte d'accusation contre la trop fameuse bande de Neuilly. « Là, « Polyte » est vraiment Dieu, et « Trou d'Balle, Jambe de Coq et Ventre d'Osier » sont ses prophètes ! (1 vol., 3 fr. 50).

Confession galante, par L. Saint-François, vient de paraître chez Dentu. — C'est le récit d'une vie très accidentée, que le sous-titre : *Souvenirs d'un irrégulier,* fait pressentir. Tribulations d'un cancre, scènes du quartier latin, mystères d'atelier, aventures exotiques, pages d'histoire pleines de portraits pris sur le vif. Cette dernière œuvre de l'auteur de tant de fantaisies : *Vieux Péchés, On n'entre pas,* sera-t-elle aussi goûtée du public que ses devancières ? (1 vol., 3 fr. 50).

Le Fils de Porthos, par Paul Mahalin, que l'éditeur Tresse vient de mettre en vente, est le complément de cette immortelle trilogie des *Mousquetaires* qui peut être considérée comme le chef-d'œuvre du roman de cape et d'épée. L'auteur s'y est inspiré de notre cher et grand Dumas pour promener son héros à travers des aventures prodigieuses et des prouesses héroïques qu'il encadre dans les réalités de l'histoire ; et, en nous rendant des personnages connus et aimés de tout le monde, il nous initie, en même temps, aux intrigues de guerre et d'amour de l'une des parties les plus curieuses du règne de Louis XIV : celle où le Roi-Soleil s'épanouit dans tout le rayonnement de sa gloire et dans toute l'ardeur de ses passions (2 vol., 6 francs).

Le Portefeuille d'un Nonagénaire, par le baron Blanquart de Bailleul, intendant militaire en retraite, commandeur de la Légion d'honneur, medaillé de Saint-Hélène, etc., chez Auguste Ghio, éditeur, tome Ier (1 vol. in-18, 3 fr. 50).

Un vieux et illustre débris des temps héroïques de la grande armée publie ses premières œuvres à quatre-vingt-quatorze ans et meurt au lendemain de l'apparition du premier volume.

Comment cette correspondance avec Thiers et avec Mignet, comment ces poèmes sur l'empire, sur la grande épopée nationale ont-ils pu rester enfouis jusqu'à ce jour ? On se le demande. La mort de l'auteur, son talent, son âge avancé, tout assure à cette œuvre historique le succès qu'elle mérite.

La Chambre des Amours, par Saint-Eman, chez Auguste Ghio, éditeur (1 vol., 3 fr. 50).

Dans un cadre moderne, vivant, assez bien observé, l'auteur fait mouvoir ses personnages avec émotion, sûreté de main, de la première à la dernière ligne du volume ; n'est-ce pas le meilleur éloge que l'on puisse faire d'un roman aujourd'hui ?

Nous venons de lire **La Vie qui brûle,** d'Albert Samanos, qui vient de paraître chez Ed. Rouveyre et G. Blond, et nous avouons que c'est une œuvre saine, émotionnante et littéraire ; le cœur féminin y est fouillé, analysé dans ses moindres coins. On sent, en parcourant ces pages sombres, que l'écrivain a connu certaines souffrances humaines et qu'il a un singulier mélange de mépris, de pitié et d'amour pour la femme, 1 vol.

Deux Épaves. (Librairie Plon.) La vie a les siennes comme la mer. Celles que M. G. de Parseval-Deschênes a recueillies appartiennent au beau sexe. Leur histoire abonde en épisodes où les aperçus sont enveloppés d'un style net, dont les qualités littéraires ont un certain relief.





Nos contemporains, par Louis Ulbach. — Paris, Calmann Lévy, 1883. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre de portraits, signé « Louis Ulbach », est presque toujours une curiosité littéraire. Nous espérons donc que l'auteur ne s'en tiendra pas à ce premier volume. Ces portraits sont trop bien crayonnés pour ne pas nous inspirer le désir d'en voir paraître, tôt ou tard, les pendants.

On sait quelle place M. Ulbach occupe dans la littérature : comme romancier, il n'est pas inférieur aux maîtres du genre. Il est de la race des écrivains, malheureusement trop rares, qui, au lieu de trafiquer de leurs œuvres comme de marchandises, prennent souci de la langue française et de leur propre dignité. Pour s'en convaincre, il suffit de lire, outre le chef-d'œuvre intitulé *Monsieur et Madame Fernel : la Fleuriotte, Françoise, le Mariage de Poukchine, Suzanne Duchemin, Voyage autour de mon clocher*, etc., etc.

Mais M. Ulbach ne s'est pas contenté d'écrire de très jolis romans. Il a collaboré à des journaux, à des revues littéraires et politiques. En matière politique, il a une qualité peu commune, à laquelle ses adversaires eux-mêmes rendent hommage : il a le courage de son opinion. Tout Paris a lu, pendant la Commune, dans le journal *la Cloche*, un article fameux où il conseillait ironiquement aux communards de faire un plébiscite afin de devenir réellement les représentants du peuple. Cet article fit sensation et faillit lui coûter cher. Mais, deux ans auparavant, sous l'empire, n'avait-il pas déjà osé exprimer à Napoléon III toute son antipathie ? Le portrait de l'empereur, écrit en 1869 et placé en tête de *Nos contemporains*, rappelle cet incident.

Écrivain de valeur, caractère aussi franc que sympathique, M. Ulbach ne pouvait manquer de compter de nombreux amis parmi les personnages les plus illustres de son temps. Voilà pourquoi nous trouvons dans *Nos contemporains* une lettre inédite de l'auteur d'*Indiana*, une touchante anecdote sur Lamartine, de curieux souvenirs de la jeunesse de Louis Blanc, et bien des renseignements précieux au double point de vue littéraire et historique. Voici, d'ailleurs, la liste des modèles que le peintre a fait poser devant lui : *Napoléon III, Lamartine, le duc d'Aumale, Victor Hugo, Louis Blanc, Sainte-Beuve, Mazzini, George Sand, Thiers, Jules Grévy*. En somme, c'est un livre à lire soigneusement et à conserver même, car il n'est pas impossible qu'on le relise encore avec plaisir.

P. C.

Bossuet. — Oraisons funèbres, publiées avec une introduction et des notes historiques et bibliographiques, par Armand Gasté, professeur à la Faculte des lettres de Caen. Paris, Librairie des bibliophiles, 1883. 1 vol. in-16. — Prix : 3 francs.

La *Nouvelle bibliothèque classique* des éditions Jouaust comprend, à cette heure, dix-sept ouvrages des meilleurs auteurs français. Le XVIIe siècle est représenté par les *Oraisons funèbres* de Bossuet, ou plutôt par celles de ses oraisons qui font généralement l'objet des éditions classiques, c'est-à-dire l'oraison de *la reine d'Angleterre*, de *Madame*, de *Marie-Thérèse d'Autriche*, d'*Anne de Gonzague*, de *Michel Le Tellier* et du *Grand Condé*. Quant aux premières oraisons de Bossuet, M. Gasté s'est borné à en citer des passages dans son introduction. Sachons-lui gré d'avoir suivi scrupuleusement l'édition de 1689 et respecté l'orthographe du temps, d'avoir complété son travail au moyen de notes savantes, de n'avoir pas négligé les variantes, d'avoir, en un mot, rendu cette édition digne du nom glorieux d'édition de bibliophile.

Quant à la partie matérielle de l'ouvrage, le nom de *Jouaust* nous dispense de tout commentaire. Remarquons toutefois que cette collection à 3 francs le volume, imprimée avec d'élégants caractères elzéviriens sur beau papier, est d'un prix très modique. Elle mérite à tous les égards le succès qui l'attend.

P. C.

Maximes de la vie, par la comtesse Diane, avec une préface par Sully Prudhomme, 1 vol. in-16, Paris, Ollendorff.

C'est un livre exquis, chef-d'œuvre de typographie, chef-d'œuvre d'esprit et de sagesse à la fois profonde et légère. A chacune de ses pages mignonnes, une pensée, deux quelquefois, étincellent, enchâssées comme des pierres fines dans une orfèvrerie de beau langage. La forme est d'une irréprochable pureté, d'une concision et d'une netteté merveilleuses.

L'ordre ou plutôt le désordre savant des maximes diverses dont le livre est composé y donne tout le charme et tout le piquant de ces bouquets cueillis fleur à fleur dans quelque promenade rêveuse à travers champs et prairies, et qui se trouvent pleins d'art et de grâce sans qu'on sache toujours pourquoi. Ici nous le savons; ce bouquet est fait par la main d'une femme, d'une femme qui, loin de renier son sexe, s'en fait gloire et n'en veut pas sortir. Car, par une concession bien rare à la sottise du sexe laid, elle n'hésite pas à nous dire avec une certaine crânerie, dès les premières pages de son livre :

« L'intelligence des femmes est inférieure à celle des hommes : toute femme qui tente de le nier travaille à le prouver. »

O la malicieuse! qui commence par désarmer d'un seul mot tant d'hommes tellement moins intelligents que tant de femmes! Comme c'est bien dit et bien présenté, et que cela met bien en évidence et en ligne

le nombre immense de sots qui semblent protester contre l'hypocrite aveu de la comtesse Diane!

Et, tout en parlant ainsi, à quoi travaille-t-elle, je vous prie, si ce n'est à prouver que son intelligence est supérieure à celle de bien des hommes? Lisez : voyez de quelle désinvolture elle dévisage son monde, lui rit au nez, le cingle de son ironie ou de son mépris; admirez comme elle dévisse, d'une main adroite et impitoyable, cette boîte du cœur où se cache « la petite bête »! Voyez comme elle passe en revue les malices humaines, envie, ingratitude, faux dévouement, méfiance, calomnie, regardant chacune entre les deux yeux et lui disant son fait d'une voix claire et vibrante, en quelques mots!

Tout à coup la voilà qui sourit et qui, sur l'art, sur le martyre, sur l'amour, sur le devoir, nous dit les choses les plus douces, les plus nobles, les plus profondes, sans apprêt, sans efforts, si simplement, si juste, qu'on croit avoir pensé tout cela et qu'on s'étonne de ne pas l'avoir dit avant elle. Et puis, au moment où on s'y attend le moins, elle part d'un éclat de rire, et dans une grave et profonde méditation de quatre lignes, elle cherche comment il se peut faire que le corps des maris — où il y a tant de trompés, — se recrute si constamment dans le corps des jeunes gens — où il y a tant de trompeurs. — Et de rire.

Ce qui rend ce livre charmant à lire, c'est l'aisance, le bon ton et la gaieté, qui y règnent comme dans un de ces salons élégants où l'on sait dire sans éclat, sans effort et sans aigreur les choses les plus brillantes et les plus difficiles. Des vérités sévères, dures même parfois, y sont admises par la modération des termes; elles feront baisser la tête à plusieurs, mais elles n'humilieront personne, parce qu'elles y sont dites sans amertume et sans misanthropie. Ce sont les notes de voyage d'une femme d'esprit et de cœur qui sans doute, hélas! a eu comme nous sa part de chagrin, mais qui, n'ayant pas à se plaindre du monde, parce que le monde l'a toujours aimée et fêtée de son mieux, se contente de peindre l'homme, laissant à des juges plus sévères le triste courage de le condamner et de le flétrir.

Et c'est ainsi que nous aimons à voir une femme toucher à nos plaies; il faut qu'elle le fasse de cette main douce et légère que Dieu lui a donnée pour caresser toujours et pour ne frapper jamais, et Mme la comtesse Diane n'a jamais mieux montré son esprit et son cœur qu'en se prévalant des avantages et des grâces de son sexe, au lieu de s'évertuer, comme tant d'autres, à un travestissement ridicule et impossible. Quand une femme auteur n'a pas su rester femme en devenant auteur, ou quand elle n'a pas craint de publier des livres que des hommes même n'auraient pas osé signer, elle a tout à craindre de la sévérité du public; mais les *Maximes de la vie* n'ont rien qui ressemble à ces sortes d'ouvrages, et le plus brillant succès est assuré à cette œuvre auprès des honnêtes gens, car elle a été écrite pour eux.

E. M.

Histoire des animaux d'Aristote, traduite en français et accompagnée de notes perpétuelles, par J. Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut, sénateur. Paris, Hachette et Cie, 1883; 3 vol. in-8°.

M. J. Barthélemy Saint-Hilaire, poursuivant ses études aristotéliques, vient de publier, en trois gros volumes, la traduction de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, accompagnée de « notes perpétuelles ». L'ouvrage est consacré « à la mémoire de monsieur Thiers », lequel, nous est-il affirmé, avait la même admiration que son fidèle Achate pour ce grand monument d'histoire naturelle. M. J. Barthélemy Saint-Hilaire a été l'intime ami du grand petit bourgeois qui n'a pas pu faire autrement que de fonder la République; il était un homme politique; il est encore aujourd'hui sénateur. Ce sont là des titres rares, que l'histoire a déjà recueillis. Mais l'histoire est une nécropole où les morts s'entassent et tombent en poussière de plus en plus indistincte; et, pour être bien vivant, M. J. Barthélemy Saint-Hilaire n'en serait guère plus visible au milieu de la foule des contemporains, dont la place est marquée dans cet immense et confus charnier, s'il n'était, avant tout et par-dessus tout, le traducteur d'Aristote.

Il y a des hommes qui sont comme des soleils illuminant les âges les plus lointains; et ceux qui les étudient et les hantent, fût-ce au travers de l'espace et du temps, gardent comme un reflet de leur lumière, grâce auquel ils s'assurent, par ricochet et contrecoup, l'immortalité. Aristote est de ces hommes : le cerveau scientifique le mieux organisé du monde ancien, il a ouvert toutes les voies de l'observation et de la spéculation; après avoir fait l'analyse de tout, il en a entrepris la synthèse, et dans la plupart des directions où il s'est frayé un chemin, il est allé si loin que c'est à peine si, après plus de vingt siècles et à une époque de prodigieuse activité scientifique, les esprits les plus ardents et les plus perspicaces ont pu le dépasser.

C'est ce que le traducteur fait parfaitement ressortir dans la préface de l'*Histoire des animaux*. Ce morceau, trop académique selon moi, n'en est pas moins une étude consciencieuse d'Aristote naturaliste. M. J. Barthélemy Saint-Hilaire le remet à sa vraie place. Sans faire de lui l'espèce de dieu infaillible qu'en avait fait le moyen âge, il venge Aristote des injustices d'une réaction trop violente, le défend contre Bacon, pour lequel il n'a peut-être pas à son tour la mesure impartiale qui conviendrait, montre combien, malgré les dédains du XVIIe siècle, Buffon l'apprécie et le loue, et cite, avec une joie et une fierté naturelle chez un commentateur, tous les grands hommes qui, depuis Herder jusqu'à Littré, ont reconnu et proclamé la valeur des travaux du savant philosophe grec. Chemin faisant, il dit son fait à la théorie de Lamarck, qui s'appelle darwinienne, soit dit en passant, comme la terre de Colomb s'appelle Amérique. Nous ne suivrons pas le sénateur, membre de l'Institut, sur ce terrain. Comme il le dit lui-même, les questions re-

latives au protoplasma et à la cellule sont des questions de cosmogonie bien plutôt que de zoologie pure. On ne peut donc que regretter qu'il ait, de gaieté de cœur, perdu l'occasion de n'en rien dire, son sujet ne comportant pas absolument la nécessité qu'il en parlât. Il nous aurait évité ainsi une discussion forcément superficielle et où il n'apporte à l'observation scientifique, parfaite ou non, que des objections sentimentales ou mystiques dont on ne saurait guère être touché de nos jours. Le vieil arsenal, où moisissent les arguments tirés de la morale sociale, des causes finales, du plan de la création et de la sagesse indéfectible et incontestable du Créateur, aurait aussi bien pu rester fermé. Mais M. J. Barthélemy Saint-Hilaire n'a pas su résister au plaisir de rompre une lance, au nom d'Aristote, contre la science et la philosophie modernes. C'est une innocente affaire, où la lance est à coup sûr rompue, mais où je ne crois pas que personne soit blessé.

De la traduction en elle-même je ne dirai rien, sinon qu'elle est digne des autres travaux du même genre qui ont acquis à l'auteur une si juste célébrité. Elle est, comme le titre l'annonce, entourée d'un vaste appareil de commentaires érudits. Outre la préface, il y a une « Dissertation sur l'authenticité et sur la composition de *l'Histoire des animaux* ». Le but de chaque page est consacré aux « notes perpétuelles », moins pédantes que leur étiquette l'indique, et qui témoignent chez l'annotateur d'études consciencieuses pour se mettre en état de comprendre, d'expliquer et, au besoin, de redresser le texte qu'il traduit. Enfin, la moitié du troisième volume est remplie par une table alphabétique des matières, qui est en même temps analytique, et telle que j'en voudrais voir à la fin de tous les ouvrages d'histoire, de science ou d'érudition. R. H.-G.

Histoire de la littérature française, par M. Ch. Gidel, proviseur du lycée Louis-le-Grand, t. III. In-32. Alph. Lemerre, éditeur. Paris, 1883.

Les aventures du provisorat de Louis-le-Grand n'ôtent rien heureusement au mérite de M. Gidel, professeur émérite de rhétorique. Le troisième volume de *l'Histoire de la littérature française,* qu'il publie dans la jolie collection Lemerre, nous montre un érudit et un homme de goût. Ce tome III prend les lettres françaises en 1715, lorsque le siècle, appelé par de justes raisons et non moins par habitude, le grand siècle, est clos : tous les génies sont éteints. Le siècle du talent commence; car, à vrai dire, le XVIIIe siècle, au point de vue littéraire, n'a produit que des talents, de très grands talents, il est vrai. Le génie y est philosophique et politique. L'ouvrage dont nous parlons suit les manifestations de ce talent spirituel jusqu'en 1825. C'est dire que l'aurore du XIXe siècle est saluée par M. Gidel de trois chapitres, comme on tire trois coups de canon quand passe au large un navire de guerre. Ces trois chapitres suffisent à caractériser ce que M. Gidel appelle sa *littérature de tradition.* Son signe propre est en effet l'absence d'originalité. Le reproche d'ailleurs remonte à la dernière période du siècle précédent où la tragédie surtout n'est qu'une imitation traînante, l'application docile d'une formule vieillie.

M. Gidel a groupé avec beaucoup de sens et de clarté les écrivains de ce cycle brillant dont le soleil littéraire est Voltaire, et l'étoile philosophique Jean-Jacques Rousseau. Son chapitre sur les *salons* est un tableau intéressant de l'activité élégante, spirituelle et sceptique qu'entretenaient autour d'elles des femmes distinguées, comme la marquise Lambert, Mme de Tencin, Mme du Deffand, Mme Geoffrin. La société qui se réunissait chez Helvétius est peinte en quelques paragraphes d'une précision louable.

Le procédé de M. Gidel consiste à porter peu de jugements qui ne soient soutenus par des citations choisies avec art. L'exemple presque partout vivifie la leçon. Sans doute la critique n'y est pas développée par discussion, mais le but de l'auteur n'est pas de batailler pour faire accepter son sentiment ou pour l'imposer. Il veut donner, condensée en un nombre restreint de pages, la connaissance exacte de l'ensemble de ces groupes et de la valeur de chacun de ceux qui les composaient. A cet égard il a réussi, et son livre est un guide précieux, d'autant plus précieux que le savant professeur n'a pas cherché à éblouir par l'éclat de son style, ni à distraire son lecteur par ses qualités propres d'écrivain. Sa façon d'écrire est didactique, pédagogique, si l'on veut. C'est la raison d'être de son livre; et c'est pourquoi nous le signalons à ceux qui désirent savoir positivement mettre en ordre leurs idées sur l'histoire littéraire du temps ou les compléter. PZ.

Correspondance de Louis Veuillot. — Tome Ier. Lettres à son frère, à sa famille, à divers. Tome II. Lettres à sa sœur. Paris, Palmé, 1883, 2 vol. gr. in-8°.

C'est une bonne fortune littéraire que d'avoir à enregistrer la publication d'une correspondance comme celle de Veuillot. Quelques réserves qu'on ait à faire sur l'homme et son caractère, le mérite de l'écrivain reste intact et lumineux. On peut regretter les excès du polémiste, le manque de dignité du défenseur papal, l'impertinence de ses procédés à l'égard de certains membres de l'épiscopat français, sa haine de tout libéralisme; il reste, après toutes ces restrictions, à admirer l'homme d'esprit, le styliste alerte et vif, le talent extraordinaire qui a dicté *les Odeurs de Paris, Corbin et d'Aubecourt,* et cette remarquable *Correspondance.*

Ces lettres, en effet, sont troussées avec une verve et un entrain qui les rendent pleines d'attrait, et en même temps, elles sont écrites par un maître, avec un souci de la langue qui en fait autant de petits chefs-d'œuvre. Il y a là-dedans des trouvailles de style à faire pâmer d'aise les délicats. Ce n'est pas toujours très distingué; Veuillot prend parfois le sans-gêne pour l'aisance. Il affecte un peu trop la familiarité bon enfant d'Alexandre Dumas, sans en avoir, comme lui, la réalité. Sous cette rondeur cavalière on sent percer non

pas tout à fait l'égoïsme (Veuillot aimait beaucoup les siens et leur était très dévoué), mais une étroitesse de cœur et de sentiments qui gêne et supprime toute sympathie chez le lecteur. Son frère prétend, pour l'excuser, qu'il n'était pas de l'espèce des mélancoliques *charitains*. « Mélancolique », passe encore. J'aime certainement mieux voir en Veuillot un arrière-petit-cousin de Rabelais, passé dans le camp des « papegauts ». Mais *charitain!* Je ne sais si j'entends bien ce terme savoureux; il me semble pourtant que Veuillot aurait sans inconvénient pu sacrifier aux Grâces.

Il reste d'ailleurs de cette correspondance une double impression qui ne laisse pas d'être pénible. Veuillot était ce qu'en argot moderne on appelle un « gêneur ». Rendre sa religion insupportable pour autrui ne m'a jamais paru le comble de la perfection chrétienne. Il lui manquait en outre une qualité nécessaire à quiconque se sert d'une plume comme d'une épée : le respect de l'adversaire. Écrivain de profession, Veuillot n'avait aucune considération pour ses confrères, et il ne s'apercevait pas qu'en cherchant à les discréditer, il se diminuait lui-même aux yeux du public. C'est là un tort grave, qui lui a valu nombre d'ennemis sa vie durant, et dont les conséquences seront toujours fâcheuses pour sa réputation.

Mais quel esprit et quelle finesse! On se demande parfois en se heurtant à toutes ces idées saugrenues exprimées avec tant de brio, si on n'a pas affaire à un merveilleux acteur jouant à ravir un rôle difficile, et si, après tout, au fond de cet ultramontain en délire, on ne trouverait pas un sceptique de première force. On se rappelle involontairement ce passage d'une lettre à sa sœur, où il définit ce qu'il appelle « le quatrième degré de la blague, degré sublime : le blagueur est lui-même son propre blagué et ne s'en aperçoit pas tout à fait ». Faut-il voir là un résumé de son œuvre?

Je terminerai par un grave reproche à l'adresse des éditeurs de cette correspondance. Lorsqu'on publie les lettres d'un homme tel que Veuillot, c'est avant tout pour faciliter l'étude de son développement intellectuel. Il est donc indispensable de les présenter *toutes* dans l'ordre chronologique. Il est fastidieux pour le lecteur d'être obligé de se reporter d'un volume à l'autre, afin de retrouver des lettres de la même époque. Toute autre division ne peut être qu'arbitraire et, partant, inutile quand elle n'est pas dangereuse.

E. F.

Œuvres pastorales et oratoires de Mgr Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. — Tome II. Paris et Poitiers, Oudin, édit., gros in-8°.

Combien formeront-elles de volumes? Beaucoup sans doute. Et, comme dans tous repas copieux et bien ordonné, Mgr Perraud nous sert d'abord les hors-d'œuvre légers, qui suivront les morceaux de résistance. Il faut pourtant se souvenir que les hors-d'œuvre n'ont pas pour unique but de faire attendre la suite, mais aussi et surtout d'aiguiser l'appétit. Nous avons quelque honte à confesser que ce n'est pas l'effet produit ni par le tome Ier ni par le tome IIe des Œuvres pastorales et oratoires de M. l'évêque d'Autun. Jusqu'ici ce ne sont dans ces volumes qu'œuvres pastorales; et l'humilité chrétienne eût bien dû arrêter quelque peu l'auteur et l'empêcher d'attacher une telle importance à de banales recommandations de propreté adressées à son clergé. En fin de compte, cela n'intéresse en rien la gloire de la chaire, ni même de l'Académie française, et cela nous laisse à penser que MM. les curés du diocèse d'Autun soignent bien mal leurs églises et leurs sacristies. A quoi bon consacrer *urbi et orbi* la mauvaise tenue de ces pauvres ecclésiastiques? Ce n'est pas même inspiration de charité. Quelques allocutions, éparses à travers les papiers d'administration épiscopale, ne nous rappellent rien de Bossuet, ni de Bourdaloue, ni de Lacordaire, ni de Gratry, ni même du P. Didon. C'est correct quant à la langue, et modéré quant aux idées. C'est tout l'éloge qu'on en puisse faire. Attendons patiemment les grandes œuvres.

PZ.



Anacréon, sa vie et ses œuvres, par le marquis Eugène de Lonlay, officier d'instruction publique. Paris, Dentu, 1883.

Œuvres choisies du marquis Eugène de Lonlay. Paris, Dentu, 1883, 2 vol. in-18 carré. Prix : 1 franc.

M. le marquis de Lonlay est un poète facile et, partant, très fécond. Son œuvre, qui n'est pas sans mérite, est chose trop légère pour qu'il faille s'y appesantir. Nous souhaitons à l'auteur, outre les roses d'Anacréon, les lauriers de l'Académie, puisqu'il semble y attacher quelque prix.

Juvenilia, par Eugène Flauraud. 1 vol. in-12. Paris, Vanier et Jouve, 1884.

Passons vite. L'auteur avoue lui-même qu'il n'a pas cru offrir merveilles au public. Il se déclare idéaliste; mais, en vérité, cela ne suffit guère. L'élévation de la pensée ne réussit pas à compenser la faiblesse de l'expression.

L'Aurore, par Maurice Boucher. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884, 1 vol. in-18.

Ce qu'on ne peut pas dire, on le chante. Si nous altérons légèrement ce dicton ainsi : Quand on a rien à dire, on chante, — nous aurons la raison de

bien des milliers de vers contemporains. Aussi est-ce une véritable joie que de trouver, en ouvrant un volume de poésies nouvelles, l'expression énergique et vraie des sentiments d'un cœur passionné.

Après le volume de M. F.-E. Adam, intitulé *Par les Bois, l'Aurore*, de M. Maurice Boucher, vient de me donner ce délicieux et rare plaisir, et l'auteur me permettra de lui dire, sans vaines félicitations, combien je lui en suis reconnaissant. J'avouerai que la seconde partie du volume, l'*Idéal*, me touche infiniment moins que les deux premières : *la Chair* et *la Lutte*. C'est que tous nous sommes pétris de chair et avons à soutenir les mêmes luttes, tandis que chacun de nous se fait un idéal différent. Mais à la fin comme au commencement, le poète est également sincère, et sous le vêtement très riche et artistement taillé de ses vers on ne risque jamais, comme il arrive trop souvent, de trouver le vide en guise de pensée.

Le recueil est presque entièrement composé de sonnets. Ils se suivent et s'enchaînent, formant des poèmes de longue haleine, où ils jouent, pour ainsi dire, le rôle de stances, et dont la plupart sont d'une singulière intensité. J'en détacherai un qui me paraît de grande allure et de superbe venue, parmi beaucoup d'autres d'une véritable beauté :

Bois qui retentissez d'éternelles chansons,
O terre qui, muette et paisible, travailles,
Et qui sens remuer dans tes vastes entrailles
Tous ces germes obscurs de fruits et de moissons;

O soleil fier et beau, vainqueur des trahisons
De la nuit, ô guerrier qui dans maintes batailles
As ensanglanté l'or de ta cotte de mailles,
Et qui parais, debout, sur les grands horizons;

O poulains emportés dans les prés, jeunes bêtes
Folles d'air libre et frais, qui sentez à vos têtes
Monter l'enivrement du lait trop fort : venez,

Soleil, terre, animaux, nature universelle;
Fructifiez, vivez, bondissez, rayonnez,
Et que votre torrent inonde ma cervelle !

B.-H. G.

Maurice ou le poème d'un étudiant, par MARC BONNEFOY. Léon Vannier. Paris, 3e édition, in-18.— 2 francs.

C'est une troisième édition ! L'auteur a dû donner les deux autres ! Oh ! ma foi, non pas que son poème soit plus froid, plus fade, plus déclamatoire que beaucoup d'autres qu'on lit par hasard. Mais vraiment on achète si peu les vers des maîtres, que ce *troisième édition*, sur la couverture de *Maurice*, semble presque une insolence, ou une fumisterie.

Vous saurez en quatre mots que Maurice arrive de Carpentras à Paris, candide, naïf, croyant à la vertu des femmes et à l'ingénuité des directeurs de théâtre. Il retourne désabusé à Carpentras, où il rumine cette question :

Quand d'un amour ardent nous aimons une femme,
Est-ce pour faire son bonheur?

Et après beaucoup de strophes, il trouve cette solution :

Tel est le dernier mot de la sagesse humaine :
Égoïsme!

Et il fait en vers médiocres son petit La Rochefoucauld de Carpentras.

PZ.

Lamartine et la Muse, par LÉON BARRACAND. Poésie couronnée par l'Académie française. Paris, Alphonse Lemerre, 1883. Brochure in-18.

Le mérite de cette poésie, c'est d'avoir été couronnée par l'Académie. Son défaut, c'est de faire parler Lamartine par la voix de M. Léon Barracand. Les vers sont, du reste, honnêtement faits, pleins de bonnes intentions, et suffisamment bourrés de réminiscences pour prouver que l'auteur est nourri de son sujet. Quant à l'appréciation qu'il porte sur l'œuvre de Lamartine, poétique et politique, c'est une autre affaire; et je ne crois pas, pour ma part, que, pour avoir ajouté ou replacé certaines cordes à la lyre, ce poète ait découvert et fait vibrer aucune fibre nouvelle dans le cœur humain. Mais ce sont là questions qu'il serait indiscret de traiter à l'occasion d'une pièce couronnée. Il n'y a qu'à féliciter le lauréat.

B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Chez Paul Ollendorff vient de paraître : **Lamartine**, par Jean Aicard, poème lu par l'auteur dans la séance publique annuelle de l'Académie française, le jeudi 15 novembre 1883 (premier prix du concours de poésie à l'Académie française);

Et *A Lamartine*, poésie par Marcel-Ballot, couronnée par l'Académie française.

Les éditeurs Ed. Rouveyre et G. Blond viennent de publier l'*à-propos* en un acte, en vers, de M. Charles Raymond, qui a été représenté le 1er novembre, dans la matinée solennelle donnée au théâtre de la Gaîté en l'honneur d'Alexandre Dumas. Cette élégante plaquette est accompagnée de dessins représentant la statue du maître, par Gustave Doré, un portrait de Dumas jeune, et deux pages de son écriture en facsimilé.

La Chanson du vin, par Omer Chevalier, paraît chez P. Ollendorff. Ce volume de vers dénote chez son auteur du savoir et du tempérament poétique.



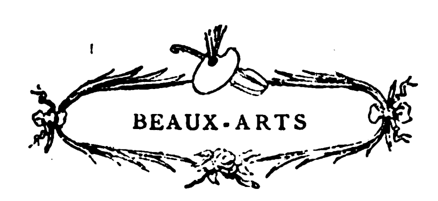
THÉATRE

Jérusalem, drame en cinq actes et en vers, par Henri Gradis. Paris, Calmann Lévy, 1883. 1 vol. in-16.

Comme le disait jadis une méchante langue, il est si facile de ne pas faire une tragédie! Était-il vraiment nécessaire de reprendre les origines du christianisme et de les habiller en vers passablement poncifs? Pour ma part, je ne le crois pas. Il y a pourtant dans l'œuvre de M. Gradis un mérite, celui de l'effort. *Etiam tentasse decorum.....*

La librairie P. Ollendorff met en vente un monologue « **les Chapeaux,** conférence faite par Berthelier au théâtre des Variétés ». Le peintre J.-G. Vibert, qui manie la plume aussi habilement que le crayon, est doublement auteur de cette conférence, car il ne s'est pas contenté d'écrire *les Chapeaux*, il les a aussi illustrés de vingt dessins assez drôles, qui sont la mise en action du texte. Le format de cette brochure est grand in-4° avec belles marges; le prix, 1 fr. 50.

Une foule de monologues nous arrivent également, que le temps ne nous permet pas de cataloguer à la dernière heure.



BEAUX-ARTS

Les Ornements de la Perse. — Recueil de dessins pour l'art et l'industrie, par E. Collinot et A. de Beaumont. Paris, Canson. — Prix : 260 francs.

L'art décoratif, tout en étant d'apparence un art secondaire, en quelque sorte vassal des peintres et des sculpteurs, est peut-être le plus difficile et le plus compliqué de tous. Au moins demande-t-il une imagination d'autant plus fertile qu'elle doit varier ses effets dans des cadres restreints. Rien n'arrête en effet le génie de l'artiste qui donne un corps à ses pensées, à ses rêves, à ses chimères, en les fixant sur la toile ou sur le marbre; plus sa fantaisie est grande, plus grand, souvent, est le résultat obtenu. Mais la décoration a ses limites et il faut adapter l'expression de l'art à l'usage de l'objet créé.

A cette première difficulté s'en ajoute une autre, c'est que l'œil s'habitue facilement à un type une fois créé. Ainsi s'établissent *les styles*, et, le style une fois formé, les variations ne sont permises que si elles ne l'altèrent pas. C'est donc un style entier que les artistes décorateurs doivent quelquefois créer. Œuvre périlleuse entre toutes, car le goût public est un jaloux conservateur des beautés admises, qui résiste, avec raison d'ailleurs, à en admettre de nouvelles.

Pendant longtemps donc, les artistes européens se sont maintenus dans les mêmes ordres d'idée. Ils ont imité la Grèce et Rome, acceptant aussi certaines figures égyptiennes. Des formes ornementales du moyen âge ont été reproduites plutôt pour leur originalité et leur force que pour leur grâce. Le style, improprement appelé gothique pour les cathédrales, mais qui ne saurait être mieux nommé pour les arts décoratifs, a joui d'une faveur méritée. La Renaissance qui s'est épanouie sur toute l'Europe avec les variétés des renaissances française, allemande, anglaise même, a été prise et reprise sous toutes ses formes, si bien que cette expression admirable de l'art ne pouvait plus rien produire qui n'ait déjà été produit dans son style. Les époques de Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, même l'Empire et le Directoire ont créé des types d'autant plus beaux qu'ils sont entiers et complets. Puis après, il semblait que l'imagination humaine fût épuisée.

C'est de l'Orient que devait nous venir le renouveau. C'est chez les artistes anciens et même actuels de l'Asie que nos décorateurs allaient puiser des inspirations fraîches et émanant des principes nouveaux.

Et quelle variété! La Chine allait apprendre des combinaisons de formes, de matériaux et de couleurs d'une fraîcheur inattendue. En surprenant la nature dans ses expressions les plus simples, le Japon faisait rencontrer la vie elle-même. L'Inde apportait le fouillis savant de ses prodigieuses conceptions. Les arts de la Turquie, de l'Arabie et de la Perse allaient donner les principes d'un dessin nouveau avec les lacets de leurs ornements sans fin, l'originalité de leurs écritures et de leurs représentations symboliques, la puissante tonalité de leurs mosaïques.

C'est cette immense encyclopédie qu'un savant et un artiste, un homme de goût et de labeur, M. le comte Adalbert de Beaumont, est allé recueillir sur place et fixer sur une série de planches que M. E. Collinot, son collaborateur pendant sa vie et après sa mort, publie aujourd'hui à la librairie Canson.

L'impression en couleur a fait depuis quelques années de si rapides et si grands progrès que des entreprises sont devenues possibles qui ne l'étaient pas il y a dix ans. Ces magnifiques planches sont

reproduites en couleur, et la chromolithographie a dû ici faire des merveilles d'exactitude. Mieux vaut en effet s'en tenir au trait, simple indicateur des contours, que de fausser l'œil par des tonalités mensongères. Le cas était surtout grave pour ces colorations de l'Orient, si délicates dans leur vivacité, si harmonieuses dans leurs oppositions. Il convient de dire avant tout que le triomphe a été complet et que l'exécution de ces tirages polychromes est parfaite.

Les Ornements de la Perse forment le premier album de cette encyclopédie, qui doit comprendre cinq autres séries : les ornements décoratifs japonais, arabes, chinois, turcs et indous. Ils forment un album grand in-plano de 60 planches. On ne pouvait mieux débuter. L'art persan est des moins connus, et cependant tout le monde se souvient encore de l'étonnement admiratif qui accueillit le pavillon de la Perse à l'Exposition de 1878.

Nous ne pouvons énumérer toutes ces planches et il est difficile de n'en citer que quelques-unes, car elles sont toutes d'importance capitale; ce sera toutefois la meilleure façon de donner une idée de l'ensemble.

Les deux premières planches ne comprennent pas moins d'une quarantaine de motifs de mosaïques et de fleurons précieux pour la décoration des étoffes, des frises, des panneaux, des plafonds. La planche 4 contient plus de 60 animaux fantastiques, mine inépuisable pour les porcelaines et les articles de fantaisie. Sur les planches 5 à 8, les fleurs d'ornementation et les bordures des faïences déroulent leurs silhouettes et leurs tonalités.

La planche 9 représente une des formes les plus connues de la décoration persane. C'est un panneau de faïence de la mosquée de Tébriz, la mosquée bleue. Immense panneau en forme de porte, avec ce cintre qui se rencontre, plus ou moins modifié, dans l'Arabie, dans l'Inde et à Byzance. Le ton bleu, avec des frises en camaïeu, est chaud et riche; l'effet, calme et vigoureux. Combien gracieux et varié, au contraire, est le panneau de la mosquée royale d'Ispahan (pl. 11)! Les branches de fleurs, légères et souples, s'y croisent à l'infini et y mêlent la note éclatante du rouge à toutes les nuances du bleu. L'arabesque triomphe encore dans le plafond si délicat de la salle des perles du palais d'Ispahan (pl. 54). Encore a-t-il été impossible de rendre l'effet réel, car les cercles et les lobes géométriques de cette originale décoration sont en miroirs.

La Perse de Zoroastre, comme l'Arabie et la Turquie de Mahomet, a toujours eu le plus haut culte des livres saints. Aussi les manuscrits (pl. 29, 31) sont-ils de magnifiques spécimens de ces incomparables décorations à fonds d'or que l'on retrouve dans toutes les religions de l'Orient. Encore éprouve-t-on une surprise charmée en face d'une page (pl. 30) qui est un véritable tableau plein de fraîcheur et de grâce, et où des animaux, des montagnes et des fleurs encadrent le texte, qui est lui-même entremêlé de fleurs d'un bleu pâle. De nombreuses planches sont consacrées aux reliures, et jamais l'art patient d'un Indou ni d'un Chinois n'a produit de décorations plus délicates et plus riches.

En dehors des panneaux, la céramique persane a peu produit; mais, en revanche, les laques décoratives ou usuelles sont incomparables. Une grande planche double (59-60) représente un plat d'une richesse extraordinaire, où le dessin le dispute à la couleur et où les motifs sont innombrables. Une autre laque (pl. 56) semble être un tapis persan, et d'ailleurs les tapis et les portières occupent plusieurs planches où pourraient puiser pendant longtemps nos fabricants d'étoffes.

La verrerie, les armures, les émaux, les fers ciselés et damasquinés sont représentés dans cette inépuisable encyclopédie; il n'est pas jusqu'à une planche (38) qui ne donne les modèles les plus curieux et les plus gracieux de la coutellerie et de l'orfèvrerie de table.

Combien de musées faudrait-il parcourir pour rencontrer seulement quelques pièces d'un pareil ensemble, et à quels frais les artistes ou les industriels pourraient-ils en fixer le souvenir! Il faut donc savoir gré aux courageux entrepreneurs de ces grandes publications qui constituent des « musées à domicile ». Elles paraissent peut-être d'un prix élevé, mais cette première impression s'effacera vite à la pensée de toutes les utilisations qui découlent de l'étude pratique de pareils modèles. Nous ne saurions donc trop féliciter la librairie Canson qui a ainsi bien mérité de l'industrie d'art en France. Il n'y a pas de question plus pressante et plus à l'ordre du jour, et nous serons heureux de prévenir nos lecteurs au fur et à mesure que se complétera ce grand ouvrage sur les arts de l'Orient, si bien commencé.

Costumes des régiments et des milices d'Alsace et de la Sarre, au XVIIe et au XVIIIe siècle, par HENRY GANIER. Épinal, Frœreisey, éditeur.

Il faut ajouter à ce titre déjà long qu'il s'agit des régiments recrutés dans ces anciennes provinces, dans les républiques de Strasbourg et de Mulhouse, dans la principauté de Montbéliard et dans le duché de Lorraine. Quelquefois aussi les scènes figurées donnent la représentation d'autres costumes de la bourgeoisie et du peuple. L'analyse d'un pareil ouvrage est à peu près impossible, car son caractère documentaire et scientifique se prête peu à des résumés. L'auteur, qui est à la fois l'artiste créateur des planches, a écrit une longue et savant étude sur les régiments et les milices de l'Alsace-Lorraine avec les détails les plus précis sur les étendards et les uniformes.

Cette partie typographique de l'ouvrage est très bien traitée. Les pages ont une belle justification et les filets rouges à *coins d'Oxford* sont d'une belle venue; le tout fait honneur à l'imprimerie Bader, de Mulhouse.

Les 20 planches sont exécutées en chromolithographie par la maison Lemercier. Elles ont un but particulier, la précision, et l'atteignent parfaitement;

si parfois la coloration générale n'en est pas agréable, il ne faut s'en prendre qu'au souci légitime de l'exactitude absolue.

Mais que de soins, que d'études et de patientes recherches pour arriver à réunir une telle quantité de documents! Toutes les parties de l'uniforme sont minutieusement exposées et les 20 planches représentent plus de 200 types divers.

A de rares exceptions près, tous ces uniformes sont les uniformes de la France. Ils recouvraient des poitrines où battaient des cœurs français. « Ces provinces d'Alsace, de la Sarre, de la Lorraine, dit l'auteur dans sa préface, ces *tard-venues* dans la grande patrie, donnèrent la preuve de leurs vertus guerrières. » Hélas! les tard-venues s'en sont allées trop tôt. C'est là une œuvre de patriotisme. Ce qui était réuni dans le passé se réunira dans l'avenir et de même qu'ils se réunissaient sous des uniformes variés, ce sera sous un même costume que se presseront nombreux, comme dit encore l'auteur, les enfants du peuple comme les représentants des familles nobles.

Ces publications provinciales ont toujours été l'objet de nos encouragements admiratifs. Nous sommes heureux de compter M. Frœreisey, un des jeunes éditeurs de la province, parmi ceux qui témoignent le mieux de sa vitalité. Cet ouvrage lui fait deux fois honneur : c'est un beau livre et une œuvre de patriote.

La musique en Lorraine, étude rétrospective d'après les archives locales, par ALBERT JACQUOT, membre de la Société d'archéologie lorraine, officier d'académie; précédée d'une introduction par J. Gallay. Dessins par l'auteur. Paris, Ghio, un vol. grand in-8°.

On rencontre trop rarement, de nos jours, d'intéressantes monographies, de ces travaux consciencieux dans lesquels l'écrivain, circonscrivant son sujet, le creuse à fond et s'attache à donner le dernier mot sur la matière qu'il s'est proposé d'étudier. Il y a pourtant là une forme littéraire précieuse, qui suppose chez l'auteur qui s'y adonne le goût de la recherche et la faculté de s'y livrer. Une monographie soigneusement faite vaut mieux qu'un long poème ou qu'un mauvais roman.

Le livre de M. Jacquot appartient à cette catégorie d'ouvrages méritoires. Après avoir collationné avec amour tous les documents relatifs à l'histoire de la musique en Lorraine, l'auteur les a disposés méthodiquement en un dossier plein d'intérêt, que le lecteur pourra feuilleter sans fatigue pour y trouver les renseignements dont il aurait besoin. Le style de M. Jacquot est sans prétention, et il n'en est que meilleur. Peut-être en certains endroits le patriotisme de clocher perce-t-il un peu trop dans des pages naïves. Il n'en est pas moins vrai que M. Jacquot a fait un beau volume, et même un bon volume, dont le tort unique est de ne s'adresser qu'à une catégorie restreinte de lecteurs. Le meilleur de l'ouvrage est la partie graphique, à laquelle l'auteur a consacré un soin minutieux et une habileté de crayon fort agréable. E. F.

Comment on devient dessinateur. — Comment on construit une maison, par VIOLLET-LE-DUC. 2 vol. in-18 de la *Bibliothèque des professions.* Paris, J. Hetzel, éditeur. — Prix : 4 francs.

En introduisant ces deux ouvrages de Viollet-le-Duc dans la *Bibliothèque des professions industrielles, commerciales et agricoles,* l'éditeur a fait une œuvre utile; il a ouvert l'accès d'un bien plus grand nombre de petites bibliothèques privées, communes ou publiques à ces excellents livres d'enseignement qu'on ne saurait trop répandre. On se tromperait, en effet, et sur le but et sur la portée de ces deux volumes si, se fiant à une lecture superficielle du titre de chacun d'eux, on supposait qu'ils s'adressent uniquement au lecteur qu'intéressent les questions d'art. Viollet-le-Duc était un esprit très net, très précis, qui connaissait la valeur des mots, disait clairement ce qu'il voulait dire, sans la moindre ambiguïté, et seulement ce qu'il voulait dire. On voudra bien remarquer que l'auteur ne s'engage pas à nous apprendre comment on devient *artiste,* mais tout simplement comment on devient *dessinateur;* comment on élève un édifice d'apparat, palais, opéra, temple, un *monument,* mais comment on construit une *maison;* c'est-à-dire dans un cas, comment, au moyen de certaines combinaisons de lignes droites et de lignes courbes, tracées géométriquement ou tout au moins avec l'expérience des procédés géométriques, on peut représenter toutes les formes de la matière; et, dans le second cas, quelles sont les conditions, quels sont les procédés essentiels d'une construction rationnelle et solide. Il n'est donc ici traité que de questions absolument pratiques, techniques. Certes il s'en faut du tout au tout que de telles questions soient étrangères à l'art proprement dit, elles en sont la capitale assise; mais pour être fondamentales en cette étude, elles n'appartiennent pas à l'art exclusivement et, d'autre part, je ne crois pas que Viollet-le-Duc lui-même pensât qu'elles répondissent à toutes les exigences, suffissent à toutes les nécessités de l'art. Le dessin, tel que le fait l'enseignement de l'auteur, est une sorte d'écriture, rien de plus, rien de moins, une exacte notation graphique des formes extérieures, « un langage, dit-il, qui est la meilleure des descriptions ». C'est le dessin qui devrait être familier à chacun, artisan, fermier, industriel, officier, homme du monde, mais qui n'a de commun que le nom et certains éléments avec le dessin de l'artiste. Il en est de même des connaissances exposées dans *Comment on construit une maison.* Si ces notions, qui toutes reposent sur la plus remarquable logique, étaient moins ignorées qu'elles ne le sont, on verrait moins d'architectes soumis aux caprices ridicules de clients ignorants; il s'en trouverait moins aussi pour sacrifier les convenances et le bien-être de l'habitation à de prétentieuses apparences. Ce n'est pas le moindre mérite de Viollet-le-Duc que, traitant de matières spéciales

de quelque aridité, il expose les questions avec une clarté parfaite. Au moyen d'une légère et ingénieuse affabulation, il saisit d'abord l'attention du lecteur et la garde, présente les choses en action, mettant ainsi les détails les plus techniques à la facile portée de toute intelligence et, prêchant d'exemple, ajoute à la limpidité du discours déjà si lumineuse sous sa plume l'information décisive de son crayon si vif et si net, qui nous montre ce que sa plume vient d'expliquer et communique au livre le mouvement et la vie même de la réalité. Je ne sais pas de guide plus précieux, plus intéressant ni moins pédant en ce domaine du chiffre, de la règle et du compas. E. C.

Les arts du bois, des tissus et du papier. Texte par MM. de Champeaux, A. Darcel, Gaston Le Breton, Gasnault, Germain Bapst, Duplessis, Rioux de Maillou, Victor Champier, accompagné de 338 gravures. Un vol. in-4° de 400 pages. Paris, 1883. A. Quantin, éditeur. — Prix : 40 francs.

L'objet de l'ouvrage est de fixer le souvenir de l'importante exposition organisée au palais des Champs-Élysées par l'Union centrale des arts décoratifs, en 1882, et de présenter au public les conclusions, les leçons, en un mot tout l'enseignement qui se dégageait d'une si précieuse réunion d'objets d'art dispersés aujourd'hui sans retour. Chacun des huit collaborateurs de ce beau et bon livre a des titres connus de tous, incontestés, — fondés qu'ils sont sur une longue étude et, pour quelques-uns, sur une longue pratique des choses, — à se faire écouter lorsqu'il traite des matières de son choix. Qui parlera mieux des tapisseries, par exemple, et avec plus d'autorité que l'administrateur des Gobelins ? Qui de la gravure que le conservateur du Cabinet des estampes ? Une profusion de dessins gravés, reproduisant tous des objets ayant figuré à l'exposition rétrospective des arts du bois, des tissus et du papier, éclaire le texte et conduit de page en page, depuis la ferme « Introduction » de M. Henri Bouilhet, le vice-président de l'Union centrale, jusqu'au mot « Fin », le lecteur instruit à la fois et charmé. Nous ne saurions trop vivement féliciter l'homme éminent qui a pris l'initiative de cette excellente publication. L'extraordinaire, inexplicable et peu intelligente apathie du public français pour tout ce qui touche à l'impulsion nouvelle que la concurrence étrangère nous contraint de donner à nos arts décoratifs a besoin d'être constamment stimulée. L'Union centrale, depuis vingt ans, a dépensé à cette tâche ingrate une somme d'efforts considérable; elle y a consacré beaucoup d'argent, épuisé bien des dévouements, aussitôt remplacés par des dévouements nouveaux; cependant c'est avec une lenteur désespérante que font leur chemin les idées, les saines doctrines dont elle s'est instituée vaillamment le porte-paroles. Oserai-je dire qu'elle est, sinon plus, assurément mieux connue à l'étranger qu'en France; et que l'Amérique, l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne ont su faire mieux que nous-mêmes leur profit de son enseignement. Le mal chez nous vient de l'habitude d'esprit invétérée par laquelle nous nous en remettons à l'État du soin de pourvoir à toutes nos nécessités spéciales : fondations d'écoles, créations de musées, etc. N'est-il pas lamentable de voir à quelles ressources singulières l'Union centrale est forcée d'avoir recours pour donner à notre pays un musée des arts décoratifs digne de la France ? Les expositions, les conférences, la publication d'un *Bulletin* ont été jusqu'à ce jour les seuls moyens d'action de cette intéressante société. Elle y ajoute le livre. Elle a raison. Le goût des beaux livres de plus en plus pénètre dans nos mœurs. Or ce volume, *les Arts du bois, des tissus et du papier,* est un beau livre, sans être cependant d'un luxe tel qu'on hésite à y toucher. Il peut être lu et regardé familièrement. On y prendra plaisir et l'on y apprendra beaucoup. F. C.

La peinture française au XIX° siècle. — Les chefs d'école, par Ernest Chesneau. 3e édition, revue, annotée et complétée. Un volume in-12. Paris, Didier et Cie, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

L'ouvrage a été écrit il y a vingt-cinq ans, et l'auteur, le revoyant, n'a eu à modifier aucun des jugements qu'il avait portés sur Louis David et Ingres, sur Gros et Géricault, sur Decamps, sur Eugène Delacroix. Ses jugements qui pouvaient paraître, à l'heure qu'il les émit, les uns trop sévères, les autres d'une complaisance exagérée, et tous très hardis, ont été depuis ratifiés par les hommes de goût.

M. Chesneau parle de Gros, et il dit : « Son imagination, qui était celle d'un poète, se plaisait à combiner et à reproduire les uniformes aux vives couleurs... Elle trouvait dans les combats un mélange pittoresque de draperies éclatantes et de chairs nues; mais soit que son cœur battît, qu'il s'animât à l'image des douleurs, des souffrances, des larmes que coûte la guerre, soit qu'il traduisît l'état de son âme ou qu'il interprétât un spectacle entrevu ou seulement rêvé, son œuvre émeut profondément. C'est par cette faculté d'émotion que Gros nous attache, et c'est par là qu'il a si complètement réussi dans un genre qui, malgré toute apparence, ne devait pas nécessairement être le sien, qui ne fut le sien que parce qu'il était la seule réalité émouvante de son temps. »

Plus loin, il ajoute, — et sa fière affirmation, il devait la reproduire plus tard dans son livre si remarquable : *l'Éducation de l'artiste :* — « Le peintre doit savoir peindre avant tout; c'est là un axiome moins pratiqué que sa forme banale ne le donnerait à penser. Mais aussi que les artistes se le disent bien : de toute nécessité, il faut qu'ils apprennent à ramener en eux-mêmes, à concentrer, à couver, pour ainsi dire, les impressions qu'ils reçoivent du dehors, à chaque instant, au musée ou dans la rue, dans les bois ou dans le monde, seuls ou en public. La force, l'utilité, l'efficacité de leur art sont là tout entiers et non ailleurs. Il leur est indispensable de faire subir à leurs impressions une sorte d'opération intime, souvent fort lente, parfois instantanée, et qui consiste à conduire la première sensation superficielle à

l'émotion intense, de manière que celle-ci éclate par le seul fait qu'elle existe. Leurs sensations deviendront alors faciles et légères à l'expression ; ils obtiendront le même résultat que Gros dans le tableau de *Jaffa*, dans celui d'*Eylau*. »

Si Guérin a su nous émouvoir avec son *Marcus-Sextus retrouvant sa femme morte,* si David a su nous toucher avec son *Marat expirant,* c'est qu'eux-mêmes ont été touchés, émus. Combien souvent ne le furent-ils pas!

Et M. Chesneau oppose à David non pas Gros seulement en regard de l'œuvre du maître qui avait prétendu faire revivre une ancienne esthétique, il place les ouvrages de Géricault, un précurseur : « Géricault n'était pas un poète dans toute la valeur du terme, il était un artiste. La mort l'a emporté sur un prélude, car le radeau de la *Méduse* n'est pas autre chose. La réalité le prenait au cœur, et, comme il avait l'âme sombre, c'est la réalité de la douleur qu'il exprimait ; c'est par là qu'il arrivait à donner, lui aussi, sa note de poésie, note sourde, étouffée, mais pénétrante. Les faiblesses de son prélude tiennent aux leçons de prosodie que lui avait données Guérin, dont la poésie apprise sonnait faux à l'oreille de ce jeune homme et contrariait la libre expansion de ses sentiments *romantiques*. »

Il existe des Decamps qui ont de la valeur, le critique le reconnaît volontiers; le « maître » qu'il juge avec un peu d'ironie, c'est M. Ingres. « M. Ingres n'est pas coloriste, il est vrai, mais quel grand dessinateur! » Cette phrase a été répétée à satiété; M. Chesneau feint de ne discuter qu'avec réserve les mérites de Ingres dessinateur. Petit mérite serait que celui de n'être habile à rien qu'à dessiner. Mais, ce mérite, Ingres ne l'a même pas eu. « En poursuivant sans relâche l'élégance du contour dans le dessin, à quel sentiment a-t-il donc obéi, quel idéal a-t-il voulu réaliser? Ce mot *idéal,* dont on a tant usé pour expliquer les œuvres de M. Ingres, il nous coûte de l'employer pour exprimer ce qu'a rêvé ce peintre : c'est en effet le détourner de son sens le plus clair : l'idéal suppose l'idée, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus immatériel, et l'idéal de M. Ingres est exclusivement physique, son objet est et n'est que la matière. » Ses notions esthétiques les plus élémentaires sont ignorées; encore aujourd'hui il se trouve des gens pour célébrer l'idéal élevé de Ingres; pour eux, Delacroix est le peintre réaliste. « Il suffit, dit fort justement notre ingénieux critique, de jeter un coup d'œil sur les compositions du peintre pour reconnaître au contraire qu'il ne s'est attaché qu'à peindre la beauté physiologique (telle qu'il la comprenait), et que la beauté morale lui est toujours restée, comme artiste, indifférente. La forme, tel est l'idéal avoué de M. Ingres; il répudie ouvertement l'expression.

« Où est à cela l'élévation? C'est en vain que je la cherche.

« Dans tous ces tableaux, nous voyons des corps dessinés selon un système préconçu de beauté générale, on n'y rencontre rien de particulier, nul vestige de l'âme. » Et M. Chesneau de railler les théories de Winckelmann, propagées par Quatremère de Quincy, de montrer le mal que produisirent les leçons de David qui prétendait à imposer un type pour chaque objet et qui y réussit. « M. Ingres a épousé les principes de son maître, et toute sa vie il a imaginé le cheval-type, la femme-type, l'homme-type, et il a peint ses imaginations. » Beaucoup d'esprit et un peu de méchanceté de la part du critique; l'esprit n'est pas de trop et la méchanceté, non plus; M. Chesneau ne fait nulle difficulté d'avouer que M. Ingres était, au demeurant, le meilleur homme du monde.

Les quatre-vingts dernières pages du volume sont consacrées à Delacroix, à son œuvre. Traitant des sujets antiques, Delacroix a rendu la vie à un monde immobilisé, traitant des sujets modernes, il est le meilleur, le plus sincère interprète de l'esprit moderne, il est un traducteur de génie, qu'il s'inspire de Gœthe, de Shakespeare, du Dante. « Il a forcé son talent, et cependant il a été assez heureux pour ne pas le fausser. Lorsqu'il lui échappe une note indécise, on peut à coup sûr l'attribuer à ce que, trop volontiers, il ne regarde que lui. Dans son éducation première, il a dû être absolument livré à lui-même; peut-être lui a-t-il manqué une haute et ferme direction (mais qui eût osé en prendre la responsabilité?). La simplicité, s'il l'eût jointe à sa distinction native, lui aurait certainement valu une gloire immortelle. Ce qu'on aime à retrouver chez ce peintre, essentiellement peintre, c'est l'ampleur de l'imagination, la sûreté, la fécondité de l'invention et la volonté, volonté excessive. Il plaît aux raffinés et aux blasés... il séduit l'attention de l'observateur... nature nerveuse et foncièrement tourmentée, il a donné ce qui était en lui: l'étonnement, la douleur, jamais la persuasion, la quiétude, le bien-être moral. Talent de passion, non de sentiment. » Quelle jolie page suit ces lignes! Nous ne la pouvons transcrire; aussi bien, si nous cédions à notre envie de la rapporter, nous désirerions en rapporter d'autres encore.

Résumons : l'étude sur les *Chefs d'école* est ouvrage qui restera; elle est d'un maître critique. F. G.

Monuments de l'art antique, publiés par M. Olivier Rayet, professeur au Collège de France, directeur adjoint de l'École des hautes études. — Cet ouvrage est complet en six livraisons. Chacune contient 15 grandes planches en taille-douce et en couleur, accompagnées de notices historiques et explicatives. Les reproductions, faites d'après nature, sont d'une vérité parfaite et conservent tout le caractère des objets. — Les notices de l'auteur forment un véritable cours d'archéologie artistique. — Chaque livraison, sur papier vélin, planches avec lettre : 25 fr. — 50 exemplaires numérotés, texte sur Hollande, planches sur Chine : 50 fr. — Les 6 livraisons réunies en deux volumes brochés : 150 fr. — ou dans un cartonnage artistique : 175 fr.

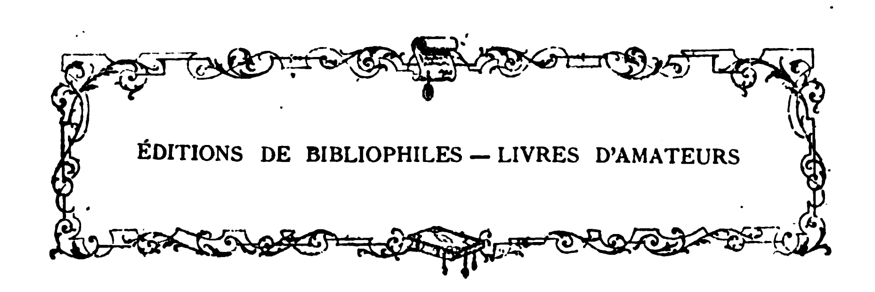
La VI[e] livraison des *Monuments de l'art antique,* publiés sous la direction de M. Olivier Rayet, vient



de paraître à la librairie Quantin. Elle contient, comme ses aînées, quinze planches héliographiques, gravées par M. Dujardin et accompagnées de notices, au bas desquelles se lisent les signatures de MM. Ernest Desjardins, Gaston Maspero, Maxime Collignon, Jules Martha, Salomon Reinach, ainsi que, comme de juste, celle de M. Rayet.

Nous avons souvent fait l'éloge des planches des *Monuments*. Elles sont toutes d'une vérité, d'un accent qu'aucun autre procédé ne saurait atteindre. Quelques-unes de celles de cette VIe livraison sont plus belles qu'aucune de celles publiées dans les fascicules précédentes. Citons, notamment, la base sculptée d'une des colonnes du temple de Diane à Éphèse, et la cariatide enlevée de l'Érechtheion par lord Elgin et maintenant conservée au British Museum. Rien de plus gras, de plus coloré que la première de ces gravures, de plus doux, de plus harmonieux que la seconde. Une tête en bronze, trouvée à Cyrène et, maintenant, elle aussi, au British Museum, est d'une si étonnante vigueur que l'on croirait vraiment avoir sous les yeux l'original même. L'Auguste trouvé à Prima Porta (Vatican), une stèle funéraire de l'ancienne collection Borgia (musée de Naples), trois petits bronzes provenant des fouilles de M. Carapanos à Dodone, enfin un scribe accroupi, du musée de Boulaq, sont également des reproductions complètement réussies.

Cette VIe livraison termine les *Monuments de l'art antique*. Elle en renferme les titres et la table. L'ouvrage, maintenant complet, forme deux beaux volumes in-folio, contenant ensemble quatre-vingt-dix planches et plus de quatre cents pages de texte. C'est une véritable histoire, et une histoire singulièrement vivante, des arts de l'Égypte, de la Grèce et de Rome; la place en est marquée d'avance dans la bibliothèque de tout homme épris du beau.



ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Nicolas Brazier. — Chroniques des petits théâtres de Paris, réimprimées avec notice, variantes et notes, par Georges d'Heylli. Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, 1883. 2 vol. petit in-12 de xxxiv-390 et 494 pages, imprimés chez Durantière, à Dijon, sur beau papier vergé. Titre rouge et noir; tirage à petit nombre. — Prix : 15 francs. Exemplaires de luxe : 25 à 60 francs.

MM. Rouveyre et Blond, les aimables éditeurs dont l'intelligente activité est bien connue, ont entrepris de réimprimer, sous le titre de *Curiosités parisiennes*, une série d'ouvrages devenus rares et que les bibliophiles et les travailleurs recherchent chaque jour davantage. Le premier ouvrage de la collection est *le Théâtre des boulevards*, dont la publication a été si bien accueillie par les amateurs. Encouragés par ce premier succès, les éditeurs se sont hâtés de faire paraître un nouveau livre et c'est sur les *Chroniques de Nicolas Brazier* qu'ils ont fixé leur choix. Cette fois aussi, c'est à M. Georges d'Heylli qu'ils se sont adressés pour présenter leur nouvelle réimpression au public, et l'érudit préfacier a bien voulu prêter de nouveau le concours de sa plume élégante et féconde à son ami M. Édouard Rouveyre, petit-neveu de Nicolas Brazier.

Les biographes ne se sont guère occupés de Brazier jusqu'à présent; à peine la Biographie Rabbe et le Dictionnaire de Vapereau lui ont-ils accordé quelques lignes très sèches et peu bienveillantes; M. G. d'Heylli est le premier qui lui ait consacré une étude spéciale. La vie de Brazier d'ailleurs fut si simple, si dépourvue de notables incidents, que le biographe n'a que bien peu de choses à en dire. Né à Paris le 17 février 1783, Nicolas Brazier avait pour père un brave homme, professeur d'écriture, qui lui inculqua sans doute convenablement les principes de la calligraphie, mais qui négligea singulièrement son instruction. Dès l'âge de treize ans, en 1796, le jeune Brazier fut placé comme apprenti ou commis chez un bijoutier; mais il ne mordit pas mieux au commerce qu'aux études, et on le casa tant bien que mal dans les Droits réunis, où on lui fit obtenir une petite place. Lié, dès cette époque, avec Armand Gouffé, Désaugiers et les principaux membres du Caveau, que ses heureux débuts dans la chanson avaient fort bien disposés pour lui, il eut la bonne fortune d'être taquiné par la police au sujet de quelques couplets contre les gens alors au pouvoir. Cette petite mésaventure lui valut l'entière protection d'Armand Gouffé et autres qui lui facilitèrent de leur mieux l'accès de la carrière dramatique. Il débuta, en 1803, par une petite pièce, *Lisette toute seule*, qui n'eut qu'un succès modéré; mais, dans la même année, sa seconde pièce, *l'Ivrogne tout seul*, vaudeville en deux actes, réussit si bien que, se sentant assuré de l'avenir, Brazier n'hésita point à donner sa démission de son modique emploi. Dès lors il ne vécut plus que

pour et par le théâtre. Sans doute il n'y fit pas fortune, en dépit de sa fécondité; il put toutefois y acquérir l'indépendance, la tranquillité et mourir gaiement comme il avait vécu. Brazier est mort à Passy, le 22 août 1838, âgé seulement de cinquante-cinq ans; il était conseiller municipal de cette commune, alors séparée de Paris, et où il avait acheté une petite maison en 1828.

L'œuvre dramatique de Nicolas Brazier est considérable; seul ou en collaboration avec les vaudevillistes les plus connus de son temps, il n'a pas composé moins de deux cent quinze pièces, dont les trois quarts seulement ont été imprimés. Tout en louant ces productions, pour leur esprit, leur entrain, leur gaieté, M. d'Heylli avoue que la plupart se ressentent du travail trop hâtif de l'auteur et de ses collaborateurs et que leur style est souvent bien étrange; aussi sont-elles, même les moins médiocres, destinées à un profond oubli. Meilleur chansonnier qu'habile et correct vaudevilliste, Brazier a composé un assez grand nombre de chansons, publiées en quatre volumes parus, sous divers titres, à différentes époques. La plupart de ces productions, jadis si populaires, sont oubliées, presque inconnues de la génération actuelle; quelques-unes cependant méritent d'être conservées et resteront longtemps encore dans les recueils spéciaux.

En somme, le plus sûr titre littéraire de notre auteur est encore l'ouvrage que l'on vient de réimprimer pour la troisième fois, publié d'abord en 1837, et dont une seconde édition a paru, un an après, sous le titre modifié d'*Histoire des petits théâtres de Paris*.

« Ce livre, dit M. d'Heylli, d'une véritable importance pour l'histoire de l'art dramatique en France, fera longtemps survivre le nom de Brazier. Il prend à leur origine tous les théâtres secondaires, depuis les plus minuscules, et il les étudie dans le détail complet de leur personnel et de leur répertoire, mêlant heureusement l'anecdote à la biographie et faisant, pour chaque théâtre, défiler devant nous tout un monde disparu, bien oublié, et encore plus inconnu, hélas! de comédiens et de comédiennes, d'auteurs et de directeurs, de danseuses et de danseurs et même d'animaux plus ou moins savants, qui ont eu, eux aussi, leur heure de célébrité sur certaines scènes spéciales. »

Brazier ne cite pas moins de vingt-trois théâtres, sans compter diverses scènes bourgeoises, sociétés chantantes ou autres; presque tous ont disparu ou sont déplacés aujourd'hui; sept seulement existent encore: la Gaîté, l'Ambigu, les Folies-Dramatiques, le Vaudeville, les Variétés, le Gymnase et le Palais-Royal. Les seize autres salles étudiées par Brazier ne sont même plus connues de nom aujourd'hui. Si nous nous souvenons encore, en effet, des Délassements-Comiques, de Lazari, du Cirque olympique, des Jeunes-Élèves, du théâtre Molière, combien de gens de notre temps sont à même de se rappeler *de visu* les théâtres des Troubadours, des Nouveautés, du Marais, de la Cité, du Panorama dramatique, du Boudoir-des-Muses et autres salles déjà disparues à l'époque où Brazier écrivait leur histoire!

En résumé, le recueil de Brazier « est à proprement parler de l'histoire et de la meilleure, quoiqu'elle soit « au petit pied », en déshabillé, appropriée au sujet souvent badin et frivole qu'elle traite; c'est encore une mine inépuisable d'anecdotes et de récits intimes dont quelques-uns sont tout à fait extraordinaires et réjouissants, et ont été souvent cités sans que leur source précise ait jamais été indiquée ». Enfin nous n'hésitons point à dire que ces deux curieux petits volumes ont toute la valeur d'un document et qu'ils sont l'indispensable complément de toute collection sur l'histoire du théâtre de notre temps, histoire encore à faire, si jamais elle peut être faite.

Nous ne pouvons que remercier M. d'Heylli des soins qu'il a donnés à cette excellente réimpression; nous regretterons seulement qu'il n'ait pas rédigé (comme il l'annonce dans sa préface) la bibliographie complète de Nicolas Brazier. Il eût été intéressant de trouver ce travail annexé au seul ouvrage de cet auteur qui mérite d'être toujours conservé; l'ouvrage eût été complètement satisfaisant si l'on y avait joint, ce qui n'était pas bien difficile, un fac-similé d'autographe et un portrait du fécond et joyeux chansonnier-vaudevilliste. Malgré ces légères lacunes, cette jolie réimpression est, disons-le encore, véritablement intéressante et utile et fait grand honneur à ses habiles et intelligents éditeurs.

PHIL. MIN.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Dans les **Œuvres diverses** de **Jules Janin** publiées par la *Librairie des bibliophiles*, le tome V des *Œuvres de jeunesse* vient de paraître sous ce titre: *Petits Souvenirs*. Avis à tous les collectionneurs des œuvres de J.-J.

La **Petite Bibliothèque Charpentier** qui augmente chaque jour en ouvrages célèbres et, par conséquent, en autorité, vient de s'enrichir du *Werther* de Gœthe, traduction par Pierre Leroux, avec deux dessins de Delbos, très intéressants à la manière noire. M. Charpentier devrait bien songer à nous doter d'un *Obermann*, de Sénancourt, dans cette même bibliothèque.

La deuxième série des **Peintres et soulpteurs contemporains**, publiée chez Jouaust, avec notices de Claretie et portraits à l'eau-forte de Massart, vient de s'augmenter des livraisons consacrées à *Carolus Duran*, à *Bonnat* et à *Jules Dupré*.





INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie française. — Académie des inscriptions et belles-lettres. — Académie des sciences morales et politiques. — Concours Brunet. — Concours Rossi.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

M. de Mazade, ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. le comte de Champagny, y est venu prendre séance le 6 décembre 1883.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 30 novembre.

Ouvrages présentés. — Choisy : *L'art de bâtir chez les Byzantins.* — Guiraud : *De la condition des alliés pendant la première confédération athénienne.* — Albert : *Le culte de Castor et de Pollux.* — Albert : *De villis tiburtinis, principe Augusto.* — Person : *Les papiers de Pierre Rotrou de Sandreville.* — Martelli : *Le premier registre de Philippe-Auguste.* — Schmidt : *Documents inédits pour servir à la biographie de Schœpflin.* — Pawlowski : *Poésies françaises de la reine Marie Stuart.*

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection de deux membres titulaires en remplacement de MM. Laboulaye et Defrémery, décédés. M. Paul Meyer succède à M. Laboulaye; M. Maspero à M. Defrémery.

Séance du 7 décembre.

Ouvrages présentés. — Rajna : *Le Origini dell'epopea francese.* — Heuzey : *Les terres cuites du Louvre* (4e liv.)

Séance du 14 décembre.

Ouvrages présentés. — Guyard : *The Eastern Caliphate.* — Kuenen : *Religion nationale et religion universelle.* — Willems : *Traité de droit public romain.* — Sorel : *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la révolution française* (t. Ier, Autriche).

Dans cette séance, l'Académie a procédé à la nomination de deux commissions : l'une, chargée de proposer des correspondants étrangers, se compose de MM. Maury, Barbier de Meynard, G. Paris, Alexandre Bertrand; l'autre, qui aura à proposer des correspondants français, se compose de MM. Egger, Delisle, Jourdain, Dumont.

Séance du 21 décembre.

Ouvrages présentés. — Ménaut : *Les pierres gravées de la haute Asie.* — Schliemann : *Troie, résultats des dernières recherches.*

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 24 novembre.

Ouvrages présentés. — Lefèvre : *La comptabilité.* — De Cardonne : *L'empereur Alexandre II.* — La Barre-Duparcq : *Henri III, roi de France.* — Mlle Luquin : *Études commerciales: droit commercial.* — Baudrillart : *Lectures choisies d'économie politique.*

Lectures. — Caro : La philosophie de Rivarol. — Desjardins : Le Congrès de Paris (1856) et la jurisprudence internationale.

Séance du 1er décembre.

Ouvrages présentés. — Léon Say : *Dix jours dans la haute Italie.*

Lectures. — Levêque : Psychologie des timbres ; les timbres complexes et la musique pittoresque. — Ravaisson : La croyance des anciens à une vie future.

Séance du 8 décembre.

Ouvrages présentés. — Perels : *Manuel du droit maritime international.* — Albrespy : *Morale et démocratie.* — Beaussire : *La liberté d'enseignement et l'Université sous la troisième république.* — Barbier : *La loi morale fondée sur l'étude comparée des deux natures de l'homme : esprit et matière.* — Duruy : *Histoire des Romains* (t. VII).

Lectures. — Ravaisson : La croyance des anciens à une vie future. — Doniol : Le marquis de La Fayette et l'intervention de la France dans l'établissement des États-Unis d'Amérique.

On sait que M. Brunet a fondé un prix triennal de 3,000 francs pour *un ouvrage de bibliographie savante*, que l'Académie des inscriptions qui en choisit elle-même le sujet, juge le plus digne de cette récompense. L'Académie rappelle qu'elle a proposé pour le concours de 1885 la question suivante : « Relever sur le grand catalogue de Bibliographie arabe intitulé *Fihrist* toutes les traductions d'ouvrages grecs en arabe; critiquer ces données bibliographiques d'après les documents imprimés et manuscrits. »

Les ouvrages devront être d'une date postérieure à la clôture du dernier concours et déposés au secrétariat de l'Institut avant le 30 décembre 1884.

FACULTÉ DE DROIT DE PARIS.

Prix du comte Rossi. — Concours de 1885. — En exécution du legs de Mme la comtesse Rossi, la Faculté de droit de Paris met au concours les questions suivantes :

1° *Concours ordinaire de l'année.*

Législation civile. — Exposer les règles du droit international privé en matière de succession *ab intestat* et de dispositions testamentaires.

Droit constitutionnel. — Des hautes Cours politiques dans les temps modernes.

2° *Concours reporté.*

Législation civile. — La Faculté avait proposé, pour le concours de 1883, le sujet suivant :

« Exposer, comparer et apprécier les règles établies par le droit romain, le droit français ancien et moderne, et les principales législations étrangères pour la protection des intérêts moraux et pécuniaires des mineurs. »

La Faculté n'a pas décerné le prix en 1883.

Elle a remis le sujet au concours dans les termes suivants pour 1885 :

« De la condition civile des mineurs.

« Exposer, en remontant aux origines, et apprécier, en s'inspirant soit des données de l'expérience, soit de l'étude des principales législations étrangères, le système du droit français actuel sur la matière ; rechercher les réformes qu'il pourrait être utile d'y introduire. »

La valeur de ce prix est portée à 3,000 francs. »

Les mémoires, écrits en français ou en latin, devront être déposés au secrétariat de la Faculté, au plus tard, le 31 mars 1885.

Toute personne est admise à concourir.

La valeur de chacun des prix est de 2,000 francs.

Il pourra être accordé des mentions honorables aux mémoires qui auront le plus approché du prix.

Les noms des auteurs qui auront obtenu des mentions ne seront connus et publiés que sur leur demande.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Une Bibliothèque d'art industriel. — L'Agrandissement de la Bibliothèque nationale. — La Collection d'Ossuna.

FRANCE.

Une bibliothèque d'art industriel. — En 1874, la ville de Paris recevait, par testament, de l'un de ses généreux concitoyens, une somme de 304,000 francs, indépendamment de legs faits aux bureaux de bienfaisance, aux salles d'asile, aux caisses des écoles, etc.; il entrait formellement dans les intentions du donateur qu'une somme de 200,000 francs fût affectée à la création d'une école primaire communale.

Construire une école avec de si faibles ressources n'était point chose facile, alors que l'acquisition seule de l'emplacement aurait absorbé la totalité de la somme de 200,000 francs susindiquée.

Fort heureusement, une des clauses du testament laissait à la ville de Paris, représentée par son Conseil municipal, la liberté de donner à la somme susindiquée une autre destination, telle, par exemple, que la fondation d'écoles professionnelles ou la création de bibliothèques populaires. Après entente préalable avec l'exécuteur testamentaire, c'est à cette dernière création que le Conseil municipal a décidé d'affecter le montant du legs de 200,000 francs, lequel s'élève aujourd'hui à 214,165 francs, y compris les intérêts depuis 1874.

La bibliothèque d'*Art industriel* dont nous parlons sera installée dans une vaste salle dépendant de l'école communale de la rue Titon, dans le onzième arrondissement. Cette salle, dont l'agencement mobilier existe déjà, tout au moins en partie, mesure 12 mètres de longueur sur 10 mètres de largeur; elle est très élevée de plafond et partagée dans le milieu de sa hauteur par une galerie circulaire, qui facilitera le service de distribution des livres. Des casiers en chêne, dressés sur toutes ses faces, sont prêts à recevoir 20,000 volumes.

Le local, une fois trouvé et agencé, il s'agit de le garnir de livres, de cartes, de dessins et de modèles ayant tous rapport à l'art industriel. Une somme de 34,000 francs va être employée à ces premiers achats.

Et ensuite, pour assurer le fonctionnement et l'existence de cette bibliothèque, 180,000 francs seront placés en rentes sur l'État ; ce sont les intérêts annuels produits par cette somme, soit 6,750 fr.,

qui seront affectés à ces services et répartis dans les conditions suivantes :

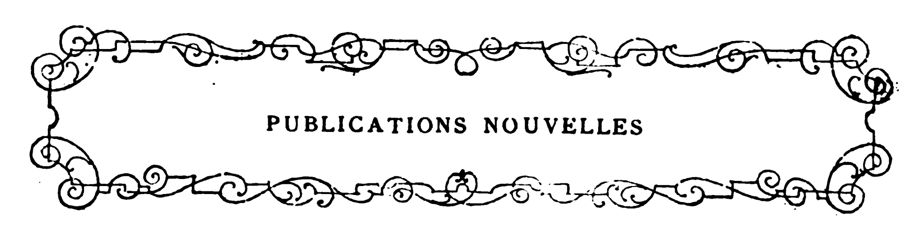
Traitement du bibliothécaire.....	2.000 fr.
Salaire de l'appariteur...........	600 »
Achat et reliure de livres..........	3.650 »
Entretien du mobilier et matériel..	500 »

La bibliothèque de l'*Art industriel* sera consacrée uniquement à la lecture et au travail sur place.

L'Agrandissement de la Bibliothèque nationale. — Après avoir poursuivi sans relâche l'œuvre de la démolition des maisons qui étaient adossées aux bâtiments de la Bibliothèque nationale, du côté de la rue Vivienne et en bordure sur la rue Colbert, il semble que l'on ait complètement oublié le projet de construction d'un nouveau bâtiment pour l'agrandissement de la Bibliothèque.

Le retard apporté à la réalisation de ce dernier projet est dû aux pourparlers qui ont existé entre le Ministère des beaux-arts et la ville de Paris, en vue de réserver dans les nouvelles constructions à élever un local qui aurait été affecté à la création d'un établissement d'instruction publique pour les jeunes filles. Ce dernier projet n'a pas abouti et nous sommes en mesure d'affirmer qu'il n'y sera pas donné suite.

Il a été reconnu, en effet, que, après avoir évité le danger que présentait le voisinage des immeubles démolis pour la sécurité des trésors littéraires que renferme notre grande Bibliothèque, ouvrir un établissement public attenant aux bâtiments existants, ce serait créer un danger non moins grand. Les nouvelles constructions à élever en bordure sur la rue Vivienne seront donc exclusivement affectées à la Bibliothèque. On les commencera vers le mois de février prochain.



PUBLICATIONS NOUVELLES

FRANCE.

M. Léon Vallée, de la Bibliothèque nationale, vient de publier, à la librairie Klincksieck, un *Essai d une bibliographie de la Nouvelle-Calédonie et dépendances* (in-8°, 68 p.). Cette bibliographie est rédigée par ordre alphabétique; elle est accompagnée d'un supplément et d'une table par ordre de matières.

M. Legrelle vient de publier une troisième édition corrigée et augmentée de son ouvrage sur *Louis XIV et Strasbourg; Essai sur la politique de France en Alsace,* d'après des documents officiels et inédits (Paris, Hachette, in-8°, xv-786 p.).

La librairie militaire Baudoin publie les *Œuvres militaires du maréchal Bugeaud, duc d'Isly,* réunies et mises en ordre par M. Weill, ancien capitaine de cavalerie (in-8°, 392 p. et 7 pl.).

Il vient de paraître sous ce titre, *Sarah Barnum,* un livre de Mlle Marie Colombier, qui est trop scandaleux et qui a causé trop de bruit pour que nous puissions le signaler autrement que nous le faisons ici.

Du reste, la littérature n'a rien à voir là, ni de près ni de loin.

Les amateurs de livres scatologiques seuls aimeront à s'en occuper.

La librairie Léopold Cerf entreprend une collection de volumes illustrés à 1 franc. Ont déjà paru : *le Siège de Belfort,* par Louis Dussieux; — *les Races humaines,* par Hovelacque; — *la Monnaie,* histoire de l'or, de l'argent, et du papier, par Dalsème; — *l'Espagne des Goths et des Arabes,* par Geley; — les *Basques et le pays basque,* par Vinson; — *l'Arménie et les Arméniens,* par Gatteyrias; — *l'Armée romaine,* par Léon Fontaine; — *Tableau de la littérature anglaise,* par Léon Boucher; — *la Révolution française,* par Dhombres; — *les Grandes époques du commerce de la France,* par Pigeonneau.

Signalons également les ouvrages suivants :

Richard, Marcellin. — *Le Mystère de saint André* (1512); découvert en 1878 et publié avec une introduction, une nomenclature des documents en langue vulgaire connus dans les Hautes-Alpes, et un petit glossaire, par l'abbé J. Fazy. Aix, imprimerie provençale, in-8°, 148 pages.

La Délivrance d'Orléans et l'institution de la fête du 8 mai. Chronique anonyme du xve siècle, récemment retrouvée au Vatican et à Saint-Pétersbourg. Jean de Mascon, chanoine de l'église d'Orléans, et MM. de Laverdy et J. Aniche, par Boucher de Molandon. Orléans, Herluison, éditeur, in-8°, 108 pages.

Registres de la jurade. Délibérations de 1414 à 1416 et de 1420 à 1422, publiées par la commission des archives municipales de Bordeaux. Gounouilhou, éditeur. In-4°, xxxii-773 pages.

Édition de vieux manuscrits des archives de Bordeaux, écrits en dialecte gascon. Ils contiennent de

nombreux détails sur l'administration de la ville et des allusions aux événements historiques de l'époque.

Gourcuff (O. de). *Un Poète breton ignoré : du Bois-Hus.* Nantes, Forest et Grimaud. In-8°, 23 pages.

Bérenger-Féraud, L.-J.-B. *La Race provençale.* Caractères anthropologiques, mœurs, coutumes, aptitudes, etc., de ses peuplades d'origine. Paris, Doin, In-8°, xx-378 pages.

Peyrol, André. *Poésies en patois faites dans ma jeunesse.* Valréas, Jabert frères. In-12, 96 pages avec figures.

Vers en patois de Vaucluse.

Brachet F. *Dictionnaire du patois savoyard tel qu'il est parlé dans le canton d'Albertville,* avec des remarques sur la prononciation et des observations grammaticales sur les difficultés de cet idiome, suivi d'une collection de proverbes et maximes usités dans le pays. Albertville, imprimerie Hodoyer. In-8°, 211 pages.

ÉTRANGER.

Angleterre. — Le professeur Morley vient de publier une édition expurgée de la *Vie de Gargantua* et des *Faits héroïques de Pantagruel.* Malheureusement, il n'y a là que deux livres sur cinq. L'absence de tout commentaire et quelques inexactitudes dans la préface, d'ailleurs trop courte, sont aussi fâcheuses

On annonce des *Lectures tirées de Rabelais,* par M. W. Besant.

La maison Trubner a commencé la publication de trois collections destinées au grand public et relatives aux littératures des principales nations de l'Orient, sous le titre général d'*Eastern classics for western readers.*

La première de ces collections est consacrée à la littérature hindoue et est dirigée par M. Peterson, du collège Ephinstone, de Bombay. Elle renfermera des volumes sur le *Véda,* le drame, la littérature des fables, les proverbes, etc. La deuxième de ces collections est consacrée à la littérature de l'Asie et de la Perse ; la troisième à celle de la Chine et du Japon.

Les éditeurs Chapman et Hall publient un livre sur l'Égypte, par M. Broadley, conseiller d'Arabi pacha. Ce livre a pour titre : *How we defended Arabi, a story of Egypt and Egyptians.*

On annonce une édition anglaise du livre intitulé : *Sport with gun and rod in American woods and waters* (la Chasse et la Pêche dans les forêts et les eaux américaines), édité par le prof. Alfred Mayer. Les illustrations seront très remarquables.

A l'occasion du deux centième anniversaire de la mort d'Izaak Walton, M. Satchell publie une nouvelle édition, considérablement augmentée, de *Chronicle of the compleat Angler* (Bibliographie du *Parfait Pêcheur à la ligne*), livre que son auteur a su rendre singulièrement attrayant, malgré l'aridité du sujet. Ce volume contient la description des quatre-vingt-dix-sept éditions de *The compleat Angler*, de Walton.

Nous avons sous les yeux un volume intitulé *Folk Tales of Bengal* (Légendes du Bengale), par le révérend Lal Behari Day (Lond., Macmillan). Cet ouvrage contient vingt-deux contes populaires recueillis au Bengale et racontés dans les termes mêmes dans lesquels les vieilles femmes les racontent aux petits enfants. — Ils présentent des analogies remarquables avec ceux des autres nations (légendes russes, arabes, norses, etc.).

Morley's Universal Library. *Plays from Molière by English dramatists,* with an introduction by H. Morley. London, Routledge and sons, éd. 320 p. (Recueil d'imitations anglaises de Molière), par Fielding, Dryden, Cibber, Wycherley.

Chronicles of the Cid, from the Spanish, by Robert Southey, with an introduction by Henry Morley. London, Routledge, in-8°, 312 pages.

Fait partie de la collection littéraire intitulée : *Morley's Universal Library.*

Lewis, G. Ballads of the Cid. London, Low. in-8°. IV-106 pages.

Cervantes Saavedra. *Journey to Parnassus,* traduction par J.-Y. Gibson. Londres, Kejan Paul, French and C°.

Traduction anglaise en tercets avec préface et notes explicatives.

Allemagne. — A partir de cette année paraît chez J.-G. Cotta, à Stuttgart, un nouveau périodique mensuel, grand in-8°, sur ce titre :

Zeitschrift für Allgemaine Geschichte, Kultur-Literatur und Kunsgeschichte (Revue d'histoire générale, d'histoire des mœurs, de la littérature et des arts).

On dit que le gouvernement allemand est en négociations pour acheter la bibliothèque d'Ossuna, qui contient, entre autres richesses, des manuscrits de Pétrarque. La famille en demande, dit-on, 240,000 livres sterling.

La *Philologische Wochenschrift* (Revue hebdomadaire de philologie, Calvary, éd. à Berlin) commence sa quatrième année sous la direction nouvelle de MM. Ch. Belger, O. Seyffert et K. Thiemann, et paraîtra dorénavant sous le titre de : *Berliner philologische Wochenschrift.* Ce recueil fera dorénavant des extraits importants des revues similaires de l'étran-

ger, sans négliger l'insertion de travaux originaux ; on y trouvera aussi une chronique résumant l'activité de toutes les sociétés qui s'occupent de philologie, ainsi que l'indication et la critique scientifique de tous les ouvrages nouveaux concernant cette science. Le sommaire du premier numéro pour 1884 donnera une idée de la forme et du contenu de la Revue de philologie réorganisée.

La musique grecque, par *R. Westphal.* — Examen de divers ouvrages, par MM. *Belger, Ferrini, Larfeld,* prof. *Gustave Meyer,* prof. *H. Schiller, Jurborg.* — Extraits du *Journal of philology,* des *Jahresberichte für Altherthumswissenzchaft* (archéologie). — Les fouilles dans le pays rhénan, par le prof. *F. Hang.* — Comptes rendus des séances de la Société philologique de Cambridge et du Club philologique d'Insprück. — Nécrologie. — Places vacantes. — Bibliographie des publications nouvelles ou de livres rares et curieux à vendre. — MM. Salomon Reinach (Paris) et A.-H. Sayce (Oxford) annoncent la publication prochaine dans la *Berliner philologische Wochenschrift* de leurs voyages scientifiques à Tunis et en Égypte.

Signalons l'apparition chez l'éditeur J.-J. Weber, à Leipzig, de l'ouvrage suivant :

Handbuch der Geschichte der Buchdruckerkunst von Carl B. Lorck (Manuel historique de l'imprimerie de 1450 à 1882. 2 volumes).

« L'auteur de ce manuel, dit un critique spécial, est bien connu de ses collègues en Allemagne et à l'étranger. Il a été éditeur et imprimeur à Leipzig, et pendant plusieurs années secrétaire de l'association des typographes allemands et directeur des annales de la typographie. C'est un spécialiste consommé, qui a joué pendant près d'un demi-siècle un rôle actif dans le centre de la typographie allemande. Il était parfaitement préparé à écrire une histoire ou, comme son livre s'intitule modestement, un *Manuel* historique de l'imprimerie. »

« Nous rendrons cette justice à M. Lorck, dit un autre, qu'il a fait usage, de la façon la plus consciencieuse et habile, de tous les ouvrages concernant l'histoire de la typographie, dont le Cercle des libraires allemands de Leipzig possède une collection admirable et presque unique. »

M. Ed. Sachau vient de faire paraître à Leipzig, chez l'éditeur Brockhaus, en un beau volume illustré de 22 planches photographiques et enrichi de 2 cartes et de gravures, la relation de son voyage en Syrie et en Mésopotamie. Un index des noms de lieux termine cette importante publication qui intéresse à la fois les voyageurs, les géographes et les épigraphistes

L'Istoire de la destruction de Troye la grant translatee de latin en françoys mise par parsonnages et composee par maistre Jaques Milet l'an mil quatre cens cinquante le deuxiesme jour du moys septembre et imprimee à Paris par Jean Bonhomme libraire de l'Université de Paris le XII *de may mil quatre cens quatre vingts et quatre.*

Édition fac-similé de l'exemplaire appartenant à la bibliothèque royale de Dresde, par E. Stengel, Marburg, Elwert, éditeurs. In-4°, 434 pages. Tiré à 150 exemplaires. Klette, J. *William Wychesley's Leben u. dramatische Werke. Mit besonderer Berücksichtigung Wycherley's als Plagiator Molière's.* Münster, Koppenrath, éd. In-8°, 75 pages.

Chanson de Roland. *Das altfranzosische Rolandslied.* Texte de Châteauroux et de Venise, publié par M. W. Fœrster. Heilbronn, Henninger, éditeur ; in-8°, XXII-404 pages.

L'introduction est une description des manuscrits dont s'est servi l'éditeur. Notice sur J.-J. Bourdillon, ancien possesseur des manuscrits de Châteauroux. Un deuxième volume, qui suivra bientôt, contiendra les manuscrits de Paris, Cambridge et Lyon, ainsi que le fragment lorrain ; à la fin, table de concordance entre les différentes parties des manuscrits français et les passages correspondants des arrangements allemands et autres à comparer pour la critique du texte.

Welten, O. *Zola-Abende bei Frau v. s.* Berlin, Auerbach. In-8°, VI-303 pages avec un portrait d'Émile Zola gravé sur bois.

Critique littéraire sous forme de dialogues entre les habitués d'un salon où l'on fait en commun des lectures de littérature moderne.

Mahrenholtz, R. *Voltaire im Urtheile seiner Zeitgenossen* (jugé par ses contemporains). Oppeln, Franck, éditeur. In-8°, V-95 pages.

K.-M. Sauer, *Geschichte der italienischen Literatur.* In-8°, VI-629 pages. Leipzig, Friedrich, éditeur.

Troisième volume de l'histoire générale des littératures du même auteur. Ouvrage composé pour le grand public ; embrasse la période classique de la littérature italienne et poursuit l'historique jusqu'à nos jours. Nombreux extraits d'auteurs traduits en allemand.

Voyage de Charlemagne à Jérusalem. *Karls des Grossen Reisenach Jerusalem und Constantinopel.* Ein altfranzosisches heldengedicht. Publié par E. Koschwitz. Deuxième édition, complètement refondue et augmentée. Helbronn, Henninger. In-8°, LI-116 pages. Introduction détaillée ; questions critiques ; conjectures sur l'époque de la composition du poème. Texte critique et texte diplomatique. Glossaire embrassant tous les mots employés dans l'ouvrage.

Brandes, G. *Die Literatur des* XIXen *Jahrhunderts in ihren Hauptstromungen dargestellt.* Vol. V. Die romantische schule in Frankreich. Leipzig, Veit et Cie, éditeurs.

Bornemann, W. Boileaux-Despréaux im Urtheile seines Zeitgenossen Desmarets de Saint-Sorlin, Heibronn, Henninger, éd. in-8°, 148 pages.

Mme la baronne M. E. von Schwartz publie, sous le pseudonyme de Elpis Melena, un ouvrage en deux volumes, intitulé *Garibaldi, Mittheilungen aus seinem Leben*, et qui doit contenir des lettres du général. Les éditeurs, Schmorl et von Seefeld, à Hanovre, affirment que ce livre ne contient que des vérités sans fioriture et prendra place à côté des mémoires les plus sérieux sur les personnages de notre temps.

Le dixième volume de la *Correspondance de Frédéric II* vient de paraître à Berlin, par les soins du conseiller intime de Sybel. Le même savant éditera bientôt une sorte de complément à ces révélations de Frédéric II sur lui-même. Le roi de Prusse avait pour lecteur un Suisse français nommé Catte qui tenait journal des réflexions du souverain sur les lectures qu'il lui faisait. Le manuscrit se trouve dans les archives d'État, à Berlin, où M. de Sybel l'a découvert.

Hart, J. *Eine Blütenlese aus Spanischen Dichtern aller Zeiten,* in deutschen Uebertragungen. Stuttgart, Speman, éd. in-8°, 212 pages.

Anthologie de la poésie espagnole depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours; les pièces sont traduites par Herder, Schlegel, Eichendorf, F.-W. Hoffmann, Wolff, Geibel, Dohm. Précédée d'une introduction sur l'esprit et le développement de la poésie espagnole.

Haller, J *Altspanische Sprichworter und sprichwortliche Redensarten aus den Zeiten von Cervantez.* 1re partie. Regensburg, Manz. XXXII-625 pages, in-8° à 2 colonnes.

Collection de dictons et proverbes espagnols de l'époque qui précède Cervantes, traduits en allemand, avec notes espagnoles et allemandes, et comparés aux proverbes correspondants des anciens, des peuples de langues romane et germanique, ainsi qu'aux proverbes basques. Nombreuses notes linguistiques, historiques, littéraires, biographiques, géographiques. Avant-propos, introduction, index et appendice.

Don Pedro Calderons de la Barca Geistliche Festspiele, publiés par F. Lorinser; t. VIII et IX, 2e éd. refondue. Regensburg, Manz. in-8°; 388 et 440 pages.

Traduction métrique, avec introduction et commentaire, de tous les *Autos sacramentales* du poète espagnol. Édition refondue, à l'occasion du second centenaire de Calderon, de l'édition en 18 vol. parue de 1856 à 1876. Le tome VIII contient *l'Arche d'alliance prisonnière. — La Babylone mystique et véritable. — L'humilité des plantes glorifiée. — Semence et ivraie.* Le tome IX contient *la Toison de Gédéon. — Une femme forte. — Andromède et Persée. — La vigne du Seigneur.*

Diercks, O. *Das moderne Geistesleben Spaniens.* Ein Beitrag zur Kenntniss der gegenwartigen Kulturzustande disses Landes. Leipzig, Wiegand, éd. in-8°, VII-295 pages.

Heurlin. *Lo Pia Ermonèk Loùrain,* 1883, patoué et françois, par Chan Heurlin. Quoétrieume éssaye. Strassburg, in-8°; 80 pages.

Almanach contenant des anecdotes notulaires, des contes et des chants de Lorraine.

Schneider, W. *Die franzosische Volksdichtung und Sage.* Ein Beitrag zur Geistes und Sittengeschichte Frankreichs. Leipzig, Schlicke, éditeur. Ouvrage sur les légendes et la poésie populaire en France. En cours de publication

Autriche. — L'éditeur Gérold's Sohn, de Vienne, fait paraître le troisième volume de *Geschichte der franzosischen Literatur im* XVIIe *Jahrhundert,* par M. Lotheisen.

Boileau, La Fontaine, Mme de Sévigné et les grands orateurs de la chaire sont passés en revue dans ce volume.

Ruzicka-Ostoic, C. Transcription des türkisch bearbeiteten Lustspieles Ajjar-i Hamza. Nach dem Molière's Lustspiele: les Fourberies de Scapin. Wien, Lechner, éd. in-8°, 90 pages.

Arrangement en turc de la comédie de Molière indiquée dans le titre. — Les caractères orientaux sont transcrits en lettres latines. Appendice contenant une liste de mots turcs-allemands.

Espagne. — *Coleccion de documentos ineditos para la Historia de Espana,* por el marqués de la Fuensanta del Valle, D. José Sancho Rayon y D. Francisco Zabalburo. T. LXXX. Historia de Felipe IV, rey de Espana, publicada ahora por vez primera conforme al ms. que existe en la Biblioteca nacional, por Matias de Novoa. T. III. Madrid, Murillo, ed. In-4°, 513 pages.

Marin, F. R. *Cantos populares, recogidos, ordenados é ilustrados.* T. V et dernier. Sevilla, Alvarez; Madrid, Murillo. In-4°, 238 pages.

Demofilo. *Poesia popular,* Sevilla, Alvarez. In-8°, 125 pages.

Supplément à l'ouvrage précédent. Traite des différentes formes de poèmes populaires espagnols.

Italie. — La papauté a commencé la publication de documents extraits des archives du Vatican par des lettres se rapportant à Jean Sobieski et un volume de *Documenta Lutherana* (éditeur Pustel, à Ratisbonne). La *Germania,* de Berlin, organe quotidien des catholiques allemands, annonce qu'une commission composée des quatre cardinaux Pitra, Hergenrœther, Bartolini et Parochi, prépare un recueil des *Regesta pontificum* depuis Léon X. Cette publication sera par-

achevée par le sous-archiviste du Vatican, le P. Densfle, dominicain.

La vita e le opere del trovatore Arnaldo Daniello. Edizione critica, corredata delle varianti di tutti i manoscritti, d'un' introduzione storico-litteraria e di versione, note, rimario e glossario a cura di U. A. Canello. Halle, Niemeyer. In-8°, VI-283 pages.

L'auteur emploie toutes les ressources de la critique pour faire le jour sur les poèmes du trouvère Arnaut, également importantes pour la poésie lyrique provençale et italienne. Longue introduction contenant une biographie d'Arnaut. Suit l'édition critique de ses dix-huit poèmes, et leur traduction littérale en prose italienne.

Manzoni, A. *Opere inedite orare,* pubb. p. cura di P. Brambilla, da R. Bonghi, t. I. Milano, Rechiedei. In-8°, 312 pages.

L'ouvrage aura quatre volumes. Cette édition est faite sur des manuscrits rassemblés par Brambilla, parent de l'auteur.

Avolio, C. *Introduzione allo studio del dialetto siciliano.* Noto, 1882. In-12, 224 pages.

L'auteur cherche à déterminer quels éléments doit le dialecte sicilien aux langues et dialectes grecs, provençaux, catalans, etc.

Pasqualigo, C. *Raccolta di proverbi veneti,* 3e éd. Treviso, Zoppelli. In-8°, VIII-374 pages.

Contient non seulement des proverbes vénitiens, mais aussi des dictons de l'Italie du nord-est dans un patois mélangé d'allemand.

Suisse. — *Chants du pays;* album lyrique de la Suisse romande, publié par A. Imer-Cuno. Lausanne, Imer, éditeur.

En pays romand; anthologie des poètes de la Suisse romande, publiée par les Sociétés de belles-lettres de Genève, Lausanne et Neuchâtel. Sandoz et Thuillier, éditeurs. 1882.

États-Unis. — En société avec Nimmo et Bain, éditeurs de Londres, les Lippincott publient une édition à petit nombre des élégants livres mondains écrits par Octave Uzanne.

L'Éventail et *l'Ombrelle* ont déjà paru. Les photogravures ont été tirées sur les planches de l'édition française originale.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION

FRANCE.

Nous savons de source certaine que M. Guy de Maupassant prépare en ce moment avec grand soin une correspondance des plus curieuses de Gustave Flaubert avec une dame du monde, qui fut sa conseillère et son amie.

M. Charles Monselet écrit en ce moment, pour le journal *le Temps*, un roman qui se passe au XVIIIe siècle dans le gouvernement de la Guyenne. Richelieu et son fils Fronsac y seront mis en scène par l'érudit auteur des *Oubliés et Dédaignés*.

Aussitôt la *Joie de vivre*, le roman de Zola terminé, le rez-de-chaussée du *Gil Blas* sera occupé par le nouveau roman d'Edmond de Goncourt, *Chérie*, qui devait primitivement porter le titre de *la Petite Fille du Maréchal*. E. de Goncourt prétend que ce sera le dernier de ses romans et qu'il se contentera de regarder travailler les autres. Espérons que ce n'est là qu'une boutade.

M. Eug. Müntz, conservateur de l'École nationale des beaux-arts, travaille en ce moment à un ouvrage qui sera intitulé : *les Historiens et les critiques de Raphaël* (1483-1883), *essai bibliographique pour servir d'appendice à l'ouvrage de Passavant, avec un choix de documents inédits ou peu connus.*

L'ouvrage formera un volume in-8°; il sera illustré de 4 portraits de Raphaël, et sera tiré à 215 exemplaires. Il paraîtra vers le mois de novembre prochain. M. E. Müntz avait proposé une partie de ce travail au *Livre*, mais l'étendue de son étude nous a forcé de renoncer au plaisir de l'insérer.

La *Bibliothèque internationale de l'art* met sous presse les ouvrages suivants :

Le Livre des peintres, de Carel van Mander. Traduction, commentaires et notes, par M. Henry Hymans, conservateur des estampes à la Bibliothèque royale de Belgique.

Les Musées d'Allemagne, par M. Émile Michel.

Histoire de la peinture à l'encaustique dans l'antiquité, par MM. Henri Cros et Charles Henry.

On annonce une publication qui serait fort intéressante et fournirait à l'histoire du second Empire des documents précieux.

M. de Maupas, qui fut préfet de police au 2 décembre, serait disposé, dit-on, à publier ses Mémoires.

M. le général Trochu, dont le nom et la personne ont disparu depuis bien longtemps des préoccupations publiques, met la dernière main à un important ouvrage sur le siège de Paris.

M. de Blowitz, correspondant parisien du *Times*,



est sur le point de publier un volume en français, intitulé : *Une course à Constantinople.*

Ce sera le récit du voyage d'inauguration de l'*Orient express*, que M. Edmond About a si admirablement conté dans le *XIXe siècle*, sous le titre de *Pontoise à Stamboul.* Espérons que le volume d'About, qui réunira toute sa série d'articles, paraîtra chez Hachette en même temps que le livre du fameux *Interwiewer* de Blowitz.

ÉTRANGER.

Allemagne. — M. Erich Schmidt, professeur à l'Université de Vienne, publiera prochainement à la librairie Weidmann, de Berlin, le premier volume d'un grand ouvrage sur Lessing : *Lessing, Geschichte seines Lebens und seiner Schriften.*

M. Eug. Zabel va faire paraître à la librairie Wigand, à Leipzig, une étude sur Tourguéneff, intitulée : *Iwan Turgenjew, eine litterarische studie.*

La *Société générale de littérature allemande* publiera prochainement des lettres inédites de Schiller à quelques-uns de ses plus remarquables contemporains.

Angleterre. — La maison Estes and Lauriat annonce une nouvelle édition contenant les dernières notes et corrections de l'auteur de l'*Histoire d'Angleterre*, par Lingard (*Lingard's History of England*), avec 10 portraits à l'eau-forte, par B. Damman, de Paris.

Il y aura un tirage de luxe à 100 exemplaires.

L'édition ordinaire sera limitée à 1,050 exemplaires, dont 750 pour l'Angleterre et 300 pour l'Amérique.

On annonce la publication prochaine à Londres d'une réimpression du premier volume de vers d'Edgar Poe : *Tamerlane and other poems,* dont on ne connaît guère qu'une demi-douzaine d'exemplaires existant.

Cette réimpression, tirée à 100 exemplaires, contiendra une notice bibliographique de M. R.-H. Shepherd.

Il va paraître chez l'éditeur Quaritch un ouvrage de M. A. Giles, vice-consul à Shanghaï : *Gems of Chinese literature.* Il renfermera, en 1 volume, plus de 100 extraits de soixante auteurs les plus remarquables de la Chine.

M. Loserth, de Czernowitz, qui vient de publier un livre important sur *Hus et Wyclif,* entreprend une édition du traité du réformateur anglais *De Ecclesia,* pour la *Wyclif Society.*

M. Craddock, déjà connu par une *Vie de Charles Lamb,* va faire paraître une *Vie de Coleridge.*

Les éditeurs W. Swan Sonnenschein annoncent la publication prochaine des ouvrages suivants relatifs au folk-love : *Folklove of modern Græce,* par M. E. M. Geldard ; — *Folk-Tales of Austria and Bohemia,* par M. E. Johnson ; — *Kisuaheli Folk-Tales,* par M. Ogle ; un recueil de *Gipsy Folk-Tales,* par M. Axon ; une nouvelle édition des *Fairy legends and traditions of Ireland,* de M. Crofton Crotzer, avec une introduction et un commentaire de M. Fitz-Gerald ; enfin un *Book of English fairy tales,* de M. Fryer.

Russie. — A Saint-Pétersbourg, paraîtront cette année trois nouvelles revues : *Jeschenedelnoja Obosrenje* (*Revue hebdomadaire,* littéraire et politique).

Bibliograf- Westnik literaturi, nauki i iskoustwa. (Messager bibliographique pour la littérature, les sciences et l'art.)

Rousski Jeshegodnik (Annuaire russe), qui paraîtra tous les trois mois.

États-Unis. — Les frères Robert, éditeurs à New-York, vont faire paraître les *Fables de La Fontaine,* traduites par Robert Thompson.

Cette édition, tirée à 250 exemplaires, contiendra les figures de Delierre, exécutées pour l'édition de la librairie Quantin, et qui viennent d'être publiées à Londres récemment.

NOUVELLES DIVERSES

FRANCE

C'est par erreur que M. L. Grand-Carteret, dans la *Caricature allemande,* attribue à Commerson l'*Histoire tintamaresqne de Napoléon III,* c'est M. Touchatout (Léon Bienvenu) qui en est l'auteur.

On parle de la révocation de M. Marius Topin, inspecteur des bibliothèques scolaires et populaires.

On sait que M. Topin s'est réfugié en Suisse.

La Revue de Littré, la *Philosophie positive,* cesse sa publication.

Elle avait été fondée en 1867 avec l'aide de M. G. Wyrouboff auquel s'était joint bientôt M. Charles Robin.

Les trois derniers volumes que publia Littré étaient des recueils de ses articles et de ses études parus dans la *Philosophie positive.*

De la déclaration mise par les directeurs actuels de la Revue en tête du dernier numéro, nous extrayons le passage suivant :

« Nous disparaissons donc devant l'indifférence générale pour les questions générales ; ceux qui écrivent et ceux qui lisent s'occupent de tout autre chose que des hautes synthèses scientifiques.



« En publiant ce dernier numéro, il nous est peut-être permis de prétendre, sans nous départir de la modestie qui convient à des penseurs soucieux de la vérité, que les disciples de A. Comte, dont M. Littré a été pendant si longtemps le chef incontesté, ont rempli leur devoir et contribué au développement de la pensée moderne.

« Nos collaborateurs, au nom desquels nous parlons ici, et auxquels la Revue est redevable de son succès, espèrent que cette prétention sera trouvée légitime par les lecteurs pour lesquels ils ont travaillé.

Ch. Robin,
G. Wyrouboff. »

La septième session du congrès littéraire international se tiendra au mois de septembre prochain à Madrid. L'Association a fixé pour sujet de concours de cette session la question suivante :

« Du sentiment de l'honneur et de son expression dans la littérature espagnole et dans les diverses littératures. »

Les prix, décernés en séance publique à Madrid, consistent en médailles de vermeil et de bronze. Les manuscrits, non signés, mais munis d'une devise répétée dans une enveloppe cachetée, devront comporter une longueur de 1,000 à 1,200 lignes et être adressés, avant le 15 juillet prochain, au secrétaire général de l'Association littéraire internationale, 16, rue Grange-Batelière, Paris.

Les écrivains de tous les pays sont invités à concourir et les manuscrits peuvent être rédigés en toutes langues.

M. Maurice du Seigneur vient de proposer au comité de la Société des gens de lettres d'élever, au chevet de la tombe de Gérard de Nerval, une simple stèle où sera encadré le médaillon de l'humoristique auteur de la *Bohème dorée,* exécuté par Jehan du Seigneur, son père, et dont les lecteurs du *Livre* se souviennent d'avoir remarqué la reproduction en bronze dans l'étude que nous avons donnée au début de l'année sous la signature d'Arsène Houssaye.

Espérons que le comité de la Société réalisera le vœu de M. du Seigneur que nous tenons à appuyer, comme il le mérite, de tout notre pouvoir.

Annonçons aussi que plus de deux cents notabilités ont adhéré au projet de notre sympathique et excellent confrère M. Emmanuel Gonzalès en faveur d'un monument à élever à Balzac.

Cette œuvre d'art coûtera, paraît-il, près de trente mille francs, l'emplacement étant donné par la ville de Paris, le marbre et le bronze par le ministre de l'instruction publique.

On est sûr d'obtenir cette somme à l'aide de la publication d'un volume collectif et de quatre représentations théâtrales.

Sur les cent quatre-vingts écrivains convoqués, trois seulement ont déclaré ne pas adhérer au projet. Ce sont : MM. Alfred Assolant, E. de Goncourt et Émile Zola.

Voir la causerie de Monselet à ce sujet.

On sait que le marquis de Tseng a écrit ses impressions sur la partie de l'Europe qu'il a visitée.

Son journal a été traduit en tout ou en partie par la presse anglaise. Un passage curieux est celui où le marquis fait dériver de la Chine les institutions et les usages de l'Europe.

L'idée de la statue de Balzac n'est pas nouvelle. Témoin cette lettre que notre rédacteur en chef Octave Uzanne a publiée dans son supplément du *Figaro* consacré à Balzac en août 1882. Elle est d'un artiste de talent et de cœur, le sculpteur Etex :

« Monsieur,

« La mort vient de frapper un des hommes de génie de la France.

« Balzac n'est plus !

« Les coteries académiques l'ont repoussé.

« Son nom est européen.

« Une souscription va être ouverte pour lui élever un monument.

« Je souscrirai l'un des premiers et je donne rendez-vous le 20 août 1851, jour anniversaire de sa mort, aux artistes, peintres, sculpteurs, architectes, admirateurs de son talent, pour un concours à ce sujet, et je m'engage à y envoyer un modèle que je m'efforcerai de rendre digne de cette grande renommée.

« Agréez, etc.

« Etex,
« *Membre de l'Institut.* »

22 août 1850.

Celle qui eut l'honneur d'être la fiancée d'Alfred de Musset vient de mourir.

Paul de Musset raconte que son frère Alfred avait, il y a quelque trente-cinq ans, demandé la main de la fille de Mélesville, le collaborateur de Scribe, l'auteur de *Michel Perrin,* du *Monomane,* de la *Marquise de Senneterre,* de *Faute de s'entendre,* et qu'il faillit en mourir du chagrin que lui causa son refus.

Mélesville s'appelait de son nom de famille Charles Duveyrier. C'était le frère du baron.

« A cet amour flatteur, mais périlleux, dit le *Gaulois,* la jeune fille de Mélesville, qui avait vu de près le théâtre, les poètes, cette gent charmante, mais peu maniable, préféra une union moins brillante et plus sûre. Elle épousa un Hollandais, M. Vanderflied, qui est aujourd'hui l'un des associés d'un financier parisien bien connu, M. Donon. Si elle n'a pas porté un nom célèbre, en compensation elle a mené une vie heureuse.

« Mme Vanderflied est morte hier, presque subitement, dans son appartement de la rue d'Aumale. L'une des précédentes nuits, on était venu lui dire que le bébé de sa fille, qu'elle adorait, se trouvait au plus mal.

« La tendre mère fut prise d'un tel saisissement qu'elle resta dix-huit heures sans connaissance et qu'elle en est morte. Alfred de Musset n'était point, comme on voit, le mari qui convenait à un cœur aussi sensible.



« Elle avait été extrêmement belle. Malgré ses cinquante-sept ans, il lui restait encore de sa beauté des lignes d'une admirable pureté et de magnifiques yeux noirs. A Marly-le-Roi, où elle avait été élevée et où elle passait tous les étés, elle semblait comme une survivante de la cour de Louis XIV. »

Une pierre commémorative vient d'être placée à Carla-Bayle (Ariège), sur la maison où naquit Pierre Bayle, le 18 novembre 1647.

M. Arsène Houssaye a suivi l'exemple de MM. Jules Simon et Paul de Musset.

Il consacre sa pension de 500 francs à fonder un prix annuel qui sera décerné par le comité à un sociétaire méritant.

Il est en effet interdit aux membres de la Société des gens de lettres de renoncer à leur pension, ce qui créerait un privilège d'inégalité entre eux.

Le square Monge possédait déjà la statue de Voltaire, d'après le marbre de Houdon; on vient de lui adjoindre celle de François Villon, par M. Etcheto, dont *le Livre* a été le premier à donner la reproduction en une belle gravure sur cuivre.

Une souscription est ouverte, aux bureaux de la Ligue des patriotes, à l'effet d'élever un monument à Henri Martin.

D'autre part, les sénateurs, les députés et le préfet de l'Aisne se sont réunis pour prendre l'initiative d'une souscription destinée à élever, à Saint-Quentin, un monument à la mémoire de l'illustre historien.

On avait prétendu que Molière était mort dans la maison dont l'emplacement est actuellement, 34, rue de Richelieu. Une plaque fut apposée en 1837 pour rappeler ce fait.

Mais, d'après le comité des inscriptions parisiennes, il y a eu erreur. Pour rectifier cette fausse tradition, on va mettre une inscription sur le n° 40 de la même rue. C'est là que l'auteur de *Tartufe* a rendu le dernier soupir.

En est-on bien sûr, et cette fois la plaque est-elle inamovible? Qui sait!

Petite contribution du *Charivari* à la bibliographie des livres imaginaires :

« Il y avait longtemps que le très excellent auteur de *Pot-Bouille* désirait écrire un livre pour la jeunesse, et nous n'étonnerons personne en assurant que cette œuvre était attendue avec une grande impatience. Ajoutons vite que l'attente du public et des admirateurs de M. Zola n'a pas été trompée. Les *Diarrhées du jeune Toto,* qui paraissent cette semaine, prouvent bien jusqu'à quel point l'écrivain de *Nana* a su assouplir son merveilleux talent et le mettre à la portée des petits. Dans ce livre nouveau, points d'amants ni de maîtresses, point d'amour, point d'ivresses. Non, des scènes enfantines, simples, naturelles, vraies. Le sujet tient en deux lignes. Toto, héros de dix ans, a attrapé des coliques en mangeant des confitures dérobées. Plutôt que d'avouer sa faute, il cache ses souffrances qu'il offre en sacrifice dans un endroit secret. Mais sa jeune sœur découvre la... supercherie, et Toto, repentant, avale un paquet de bismuth réparateur. Il faut lire ce charmant opuscule qui sera bientôt dans toutes les mains de nos enfants et qui constitue à la fois un chef-d'œuvre d'invention, de style et de morale.

« Les jeunes gens liront également avec plaisir le nouveau recueil des *Lettres à mon père,* signées Victor, et qui viennent de paraître chez le nouvel éditeur Plonplon. C'est un vrai guide du prétendant modeste et bon fils qui ne saurait être trop répandu à une époque où le trône de France est en butte à tant de convoitises.

« C'est Mlle Hubertine Auclert qui s'est chargée d'écrire le livre des jeunes filles. *Maîtresse femme* est l'odyssée d'une jeune personne bien décidée à faire respecter son sexe par le mari qu'elle a choisi. On y voit comment une femme doit s'y prendre pour traiter les hommes comme ils le méritent. C'est très virilement écrit et cela nous promet une originale génération de futures épouses.

« Dans un autre ordre d'idées, voici un petit opuscule fort élégant, intitulé : *Fable nouvelle.* C'est écrit sur la donnée bien connue. Il s'agit de la façon dont un homme habile doit s'y prendre pour ménager à la fois la chèvre de Savoie et le chou pontifical. Point de nom d'auteur d'ailleurs, mais des initiales transparentes qui font deviner à quels jeux littéraires et diplomatiques se livrent les princes de nos jours. On nous assure que ce petit ouvrage est extrait d'une œuvre plus considérable qui paraîtra prochainement sous ce titre : *Voyage en Espagne et en Italie.*

« Voici un bien délicat bijou littéraire et politique : *Rêveries de M. de Lorgeril,* recueil versifié des songes faits par ce sympathique sénateur durant les longues somnolences que lui procurent les discussions du Luxembourg. Rien de plus frais, de plus exquis. Les vers sont longs, certes, puisque aucun ne contient moins de treize pieds, et ce n'est pas de leur auteur qu'on pourra dire : Son verre est petit, mais il boit dans son verre. Cependant ils donnent bien l'impression paisible et douce de la béatitude sénatoriale. Assurément Victor Hugo, que M. de Lorgerie assure avoir été son élève, a été à bonne école. Tout fait supposer, en effet, que le cor dans lequel souffle le vieux duc dans *Hernani* a été extirpé par le maître dans les pieds mêmes des vers de M. de Lorgeril. C'est, en tout cas, un point d'histoire curieux à établir. »

ÉTRANGER.

M. Tennyson a accepté la dignité de pair. Un généalogiste ingénieux a découvert qu'il descend, par John Savage, conte (Earl) Rivers, de seize rois anglais.

Dans leur numéro du 8 décembre 1883, les *Notes and Queries* donnent la description d'un manuscrit qui se trouve dans la collection du comte de Vernlam à Gorhambury; ce manuscrit sur vélin, d'une écriture française du xve siècle, renferme 48 miniatures dont quelques-unes fort belles. Le texte commence ainsi :

« Cy commence le livre dorose en françois. »

A la dernière page se trouve une sorte de dédicace ou d'envoi à William de la Pôle, marquis et comte de Suffolk (vers 1446); se terminant par:

« Vostre treshumble et tresobeissant
« Subjet seruant Jehan Leprince. »

Plusieurs journaux de Constantinople rapportent qu'une troupe de comédiens arméniens a représenté dans cette ville des comédies de Molière. On sait que les chefs-d'œuvre de notre grand comique ont été traduits en langue turque par l'ancien grand-visir Ahmed Vefik pacha, qui est très versé dans les langues occidentales.

Le 20 décembre dernier a été inaugurée, à Venise, la statue du célèbre auteur Goldoni. Il y a eu à ce sujet fête littéraire et publication d'un journal album spécial sous ce titre : *Carlo Goldoni.*

On vient à ce sujet de publier à Venise les *Mémoires de Goldoni*, le tome Ier a paru en français, les autres suivront prochainement et nous aurons le plaisir d'en rendre compte. M. P.-G. Molmenti, l'auteur de *la Vie privée des Vénitiens*, fut l'un des plus actifs organisateurs du comité pour l'érection de cette statue à l'auteur du *Bourru bienfaisant.*

Le *Times* vient d'être acheté par MM. B.-M. Rankin et H.-S. Vince, qui inaugurent leur direction à dater du 1er janvier de cette année. Le prix d'achat doit être formidable!

On n'avait point encore songé à faire juger par le suffrage universel les écrivains et les littérateurs; en Angleterre, où tous les habitants ne sont pas électeurs, une revue littéraire a invité ses lecteurs à désigner, par voie de vote, les dix premiers écrivains de l'Angleterre actuelle.

« Le nombre des votants s'est élevé à plus de 500. C'est M. Tennyson, le poète-lauréat, qui a réuni le plus grand nombre de suffrages. Il a eu 501 voix. Immédiatement après lui, vient M. Ruskin, l'éminent critique d'art, avec 462 voix. M. Swinburne n'est que sixième; M. Herbert Spencer, huitième; M. Gladstone, treizième. Les romanciers ont été maltraités dans ce plébiscite littéraire. Les deux plus favorisés, MM. W. Black et Shorthouse, ont eu chacun 50 voix.

Les Anglais sont si heureux de relever les coquilles des publications françaises quand il s'agit de leur langage ou des noms de leur pays, qu'il est intéressant de constater leur incorrection lorsqu'ils parlent de choses françaises. En voilà quelques exemples pris dans la même colonne de *The Bookseller :*

Ce journal cite parmi les principaux libraires de Paris MM. *Couquet* et *Darel.* Les grandes ventes de livres se font à l'hôtel *Duriot.* D'autres ont lieu à la maison Silvestre, rue des Bons-Enfants. On trouve des étalages de bouquinistes depuis le *Port* Royal jusqu'au *Port* Saint-Michel.

Le *Literary world* parle de la *Fée*, comédie en un acte d'Octave Feuillet.

Un autre journal cite parmi les membres de l'association littéraire internationale: Jules Grévy, Victor Hugo et Émile Augier.



FRANCE : *Henri Martin. — Victor de Laprade. — François Lenormant. — Lesueur. — Allenet. — Édouard Carrière. — Monseigneur Collet. — Auguste Lahure. — Jules de Lasteyrie. — Théodore Lebreton. — Victor Micault.* — ÉTRANGER : *Arnald Schæfer. — Mourkazevitch. — Sven Nilson. — Castren.*

FRANCE.

L'éminent historien que nous venons de perdre, Henri Martin, était âgé de soixante-treize ans.

Né à Saint-Quentin, le 20 février 1810, d'une famille où le culte des lettres était héréditaire, M. Henri Martin se livra de bonne heure à la littérature historique et fit paraître une série de romans dont l'époque de la Fronde était le sujet. En 1833, il aborda plus directement l'histoire, en écrivant, en



collaboration avec M. Paul Lacroix, une *Histoire de France* par les *principaux historiens*. Mais cette œuvre, presque impersonnelle, ne le retint pas longtemps ; en compulsant les anciennes chroniques, il eut l'idée d'écrire lui-même une histoire générale de la France. Il se mit résolument au travail, et, en 1837, les quinze volumes formant la première édition de son *Histoire de France* avaient paru.

Cette première édition était à peine publiée que M. Henri Martin s'attacha à refondre et à compléter son œuvre. Ce labeur absorba plus de dix-sept ans de son existence et le plaça au rang des historiens les plus consciencieux et les plus estimés de notre époque. A plusieurs reprises, les divers volumes de cette *Histoire* avaient été l'objet de hautes distinctions de la part de l'Académie française. En 1869, l'Institut décerna à l'ouvrage le prix biennal de 20,000 francs.

Sous l'empire, M. Henri Martin prit une grande part au mouvement d'opposition libérale ; il se présenta aux élections de 1869 comme candidat indépendant. Il échoua. Maire du 16e arrondissement de Paris pendant le siège, il fut élu aux élections de 1871 par les départements de la Seine et de l'Aisne à une très grande majorité. Il opta pour ce dernier département.

A l'Assemblée nationale, M. Henri Martin siégea sur les bancs de la gauche républicaine.

Élu sénateur dans le département de l'Aisne, le 30 janvier 1876, M. Henri Martin n'a cessé, depuis cette époque, de jouer un rôle important dans la haute Assemblée.

M. Henri Martin avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1871. Le 13 juin 1878, il fut appelé par l'Académie française à succéder à M. Thiers.

Outre sa grande *Histoire de France*, M. Henri Martin laisse un grand nombre d'études sur les personnages historiques des diverses époques et une *Histoire populaire de la France*.

M. Victor de Laprade, membre de l'Académie française, est mort le mois dernier, à Lyon.

Ramené depuis dix mois de Cannes dans son domaine de la Loire, à Saint-Cyr-les-Vignes, il a succombé aux suites d'une bronchite chronique, dont il était atteint depuis longtemps. Il a reçu avant de mourir les derniers sacrements, qui lui ont été administrés par un père dominicain d'Oullins.

Né à Montbrison (Loire), le 13 janvier 1812, Pierre-Victor-Richard de Laprade était fils d'un médecin distingué de Lyon, mort dans cette ville le 21 octobre 1860. Il fit de bonnes études à Lyon, s'y inscrivit ensuite au barreau; mais, entraîné par la vocation poétique, il publia en 1839 un poème intitulé les *Parfums de Madeleine*. Puisant dans la lecture des livres sacrés des sujets originaux, il donna la *Colère de Jésus* en 1840. En 1841, il publia *Psyché* et en 1844 le recueil des *Odes et Poèmes*.

L'année suivante, il reçut de M. de Salvandy une mission en Italie et s'occupa d'y faire, dans les bibliothèques, des recherches historiques. Décoré de la Légion d'honneur à son retours (1846), M. de Laprade fut appelé en 1847 à la chaire de littérature française de la Faculté des lettres de Lyon. Il l'occupa jusqu'en 1861. Ayant alors publié, dans le *Correspondant* (25 novembre), une satire politique en vers, intitulée les *Muses d'État*, il fut révoqué de ses fonctions par un décret motivé de l'empereur, en date du 14 décembre.

Cependant les second et troisième recueils de M. V. de Laprade : *Poèmes évangéliques* et les *Symphonies*, avaient marqué un progrès de son talent et l'avaient désigné au suffrage de l'Académie française, où, après plusieurs candidatures, il fut élu le 11 février 1858, en remplacement d'Alfred de Musset.

Élu, le 8 février 1871, représentant du Rhône à l'Assemblée nationale, il prit place au centre droit ; mais sa santé l'obligea de donner sa démission en mars 1873.

M. V. de Laprade a encore publié les *Arbres du Luxembourg* (1865), *Pernette*, poème (1868), le *Livre d'un Père* (1876), un recueil d'*Œuvres poétiques* (1878).

L'Institut vient de faire une perte cruelle en la personne de M. François Lenormant, mort après une longue et douloureuse maladie, dans toute la force de l'âge. Il avait à peine quarante-sept ans.

Comme son père, Charles Lenormant, il meurt victime de son dévouement à la science; c'est durant les derniers voyages entrepris pour ses beaux travaux qu'il contracta le germe du mal qui vient de mettre si prématurément un terme à cette existence laborieuse. Directeur de la *Gazette archéologique*, professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale depuis 1874, enfin membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 1881, M. François Lenormant n'a cessé de montrer dans ses remarquables études archéologiques cette noble passion, cet enthousiasme, ce généreux zèle qui distinguent les grands savants restés artistes au milieu des plus pénibles et des plus minutieuses recherches. Qu'il retrace les phénomènes des civilisations antiques, ou bien qu'il consacre sa prodigieuse érudition à écrire cet admirable *Traité des Monnaies*, qui est un livre de premier ordre, on sent toujours en lui le penseur et souvent le poète en même temps que l'historien.

Le nombre de ses ouvrages est considérable. Ce n'était pas assez pour son activité de donner à la *Revue archéologique* des articles profondément étudiés ; il collaborait encore à divers recueils, et c'est ainsi qu'il a donné à la *Gazette des Beaux-Arts* et à la *Revue de France* des travaux remarquables.

Nous citerons parmi ses principaux ouvrages : *Deux dynasties françaises chez les Slaves méridionaux, aux* XIVe *et* XVe *siècles* (1861) ; *le Gouvernement des iles Ioniennes : lettre à John Russell* (1861); *Histoire des massacres de Syrie en 1860*

(1861); *Recherches archéologiques à Éleusis* (1862); *la Révolution de Grèce* (1862); *Essai sur l'organisation politique et économique de la monnaie dans l'antiquité* (1863); *la Grèce et les îles Ioniennes* (1865); *Turcs et Monténégrins* (1866); *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient* (1868); *les Premières civilisations* (1874); *Lettres assyriologiques et épigraphiques* (1870-1872); *les Sciences occultes en Asie* (1874-1875); *Essai sur l'instruction publique* (1873); *Mémoires sur les peintures de Polygnote, dans le Lesché de Delphes* (1864), etc.

M. François Lenormant est mort, après avoir courageusement supporté les plus vives souffrances, des suites d'une blessure à la jambe provenant d'une chute de cheval qu'il avait faite, il y a six mois, pendant son dernier voyage en Italie.

Il meurt, nous le répétons, comme son père, victime de cette science de l'archéologie qu'ils aimaient tant et qu'ils ont enrichie de leurs travaux.

M. Lesueur, doyen de la section d'architecture de l'Académie des beaux-arts, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

Né à Clairefontaine, près de Rambouillet (Seine-et-Oise), le 5 octobre 1794, M. Jean-Baptiste-Cicéron Lesueur entra à l'École des beaux-arts à l'âge de dix-sept ans. D'abord élève de Mercier, puis de Famin, il obtint en 1811 le second prix d'architecture et le grand prix au concours de 1819.

Après être resté quelques années à Rome, d'où il envoya une étude remarquée sur la *Basilique ulpienne*, il revint en France et exécuta l'église paroissiale de Vincennes. Vers 1840, il acheva et agrandit, avec M. Godde, l'Hôtel de Ville de Paris. Outre des maisons particulières, M. Lesueur a encore construit le Conservatoire de musique de Genève.

Admis à l'Institut le 11 juillet 1846, où il succédait à Vaudoyer, il fut, peu de temps après, nommé professeur de théorie à l'École des beaux-arts et attaché à la ville de Paris en qualité d'architecte commissaire voyer. M. Lesueur, décoré le 25 avril 1847, était officier de la Légion d'honneur depuis le 9 août 1870.

On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels une *Histoire et théorie de l'architecture* et une *Chronologie des rois d'Égypte*, mémoire couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Nous apprenons la mort d'un jeune écrivain, M. Albert Allenet, attaché au Sénat; il avait fondé et dirigeait, depuis six années, la revue littéraire *la Jeune France*.

Le docteur Édouard Carrière, qui a été attaché pendant de longues années, en qualité de médecin, à la personne de M. le comte de Chambord, vient de mourir à Paris dans sa soixante-quinzième année.

Le docteur Carrière avait longtemps collaboré à des revues de médecine et aussi à la *Revue des Deux Mondes* et à la *Revue de Paris*.

Mgr Colet, archevêque de Tours, est mort subitement dans cette ville le mois dernier.

Mgr Colet (Charles-Théodore) était né à Gérardmer (Vosges) le 30 avril 1806. Il était vicaire général de Dijon lorsqu'il fut nommé évêque de Luçon en 1861. Il fut transféré à l'archevêché de Tours en 1874.

On a de ce prélat les *Annales du monastère de la Visitation de Dijon* et la *Vie de la mère Élisabeth de la Trinité de Quatrebarbes*. Mgr Colet était officier de la Légion d'honneur.

On annonce la mort du troisième fils de M. Ch. Lahure, l'imprimeur bien connu.

M. Auguste Lahure est décédé à Paris, à l'âge de vingt-neuf ans. C'est à lui qu'est dû en grande partie le développement que la maison de son frère, M. Louis Lahure, donna, depuis 1878, à l'impression en couleur. Il s'était consacré entièrement à cette étude, et les résultats furent des plus heureux. On se souvient du catalogue de l'exposition du Cercle de la librairie.

M. Jules de Lasteyrie, mort à Paris le mois dernier, a été plutôt un homme politique qu'un littérateur.

On a de lui une *Histoire de la liberté politique en France*. De 1841 à 1872 il a collaboré à la *Revue des Deux Mondes* où il a surtout traité la question de l'Irlande.

Théodore Lebreton, l'un des sous-bibliothécaires de la bibliothèque municipale de Rouen, est décédé le 12 décembre 1883.

Né à Rouen le 1er décembre 1803, il avait occupé pendant *quarante-deux* ans ce poste très modeste, mais dans lequel il avait su se concilier l'estime de tous les travailleurs et lecteurs d'une des plus riches collections provinciales, et aussi l'amitié de bon nombre d'entre eux. Préposé pendant de longues années à la conservation de la collection Le Ber, nul mieux que lui ne savait indiquer au chercheur le document intéressant ou la pièce rare dont la communication était utile.

Théodore Lebreton était le fils d'un journalier et d'une blanchisseuse. A sept ans il était *tireur* dans une fabrique d'indiennes. Seul, il apprit à lire et écrire, et dès 1824 le jeune ouvrier indienneur achevait sa première pièce de théâtre : *Ma Tante*, que suivirent: *Hardiesse et Timidité* (1826), *le Jardin des Artistes* (1832) et *l'Amour et l'Échafaud*, un drame romantique en cinq actes et neuf tableaux.

Ce fut Mme Desbordes-Valmore qui favorisa le plus activement les débuts poétiques de l'ouvrier rouennais, et grâce, à son influence, les pièces de vers de Th. Lebreton : *l'Impiété* et *le Délire poétique*, pu-

bliés dans les journaux de Rouen, appelèrent l'attention sur le jeune poète.

En 1837, Lebreton publia *les Heures de repos d'un ouvrier* qui eurent trois éditions, puis les *Nouvelles Heures* et *l'Espoir* (1845). De 1857 à 1861 parut la *Biographie normande* (3 vol. de notices sur les personnages nés en Normandie ou qui s'y sont distingués par leurs actes ou leurs écrits). Th. Le Breton fut aussi un des collaborateurs assidus de la *Revue de Rouen* et fit paraître de 1843 à 1848 une revue maçonnique, *la Fraternité*. Enfin Th. Lebreton, l'ouvrier poète, avait été en 1848 porté à l'Assemblée constituante, où il arriva le quatrième sur la liste avec 150,000 suffrages.

Un archéologue breton des plus érudits, M. Victor Micault, est mort il y a quelques mois à Saint-Brieuc. Il laisse de nombreuses monographies très estimées.

ÉTRANGER.

On signale la mort du professeur Arnold Schœfer, de l'Université de Bonn. On lui doit une *Histoire de la guerre de Sept ans* et *Démosthène et son temps*. Schœfer était né en 1819.

Nous apprenons la mort de M. Mourkazevitch, auteur d'une *Histoire de la colonie génoise en Crimée*, et d'ouvrages divers sur l'ethnologie, les antiquités et la numismatique de la Russie méridionale. Il avait publié également des *Documents historiques relatifs à la vie et à l'époque de Potemkin* et des *Matériaux pour l'histoire des guerres entre les Russes et les Turcs durant le dernier siècle*.

On annonce la mort, en Suède, de M. Sven Nilson, doyen des naturalistes de l'Europe.

Sven Nilson était né le 8 mars 1787; il fut reçu agrégé en 1812. Sept ans plus tard, il fut chargé par le gouvernement suédois d'une mission dans les principaux pays de l'Europe, pour étudier l'organisation des musées d'histoire naturelle; à son retour dans son pays, il devint directeur du musée de Stockholm, qu'il n'a cessé d'enrichir de rares collections. En 1871, M. Sven Nilson reprit son cours de zoologie à l'Université de Lund.

Son principal ouvrage, la *Faune scandinave*, accompagné de 200 planches, lui a valu une pension du roi Charles XIV; cette œuvre a été suivie d'une autre sur la *Faune préhistorique* de la Suède.

On nous annonce de Finlande la mort de M. Castren, l'éditeur du *Helsingfors Dagblad*. Il était né en 1851; il suivait encore les cours de l'Université lorsqu'il publia la *Finsk Tidskritk;* il avait succédé à Lagerbord dans la direction du *Dagblad*. Ses ouvrages sur *Mathias Kolonius*, sur la *députation finnoise de 1808* et une série d'études sur l'ancienne histoire de la Finlande sont très estimés.

On annonce la mort de M. Victorov, conservateur des manuscrits du Musée public de Moscou. M. Victorov a publié de nombreux écrits sur les manuscrits russes et slavons.

M. Marsillach, jeune écrivain espagnol de beaucoup de talent, vient de mourir à Barcelone. Il avait, dès l'âge de dix-neuf ans, publié un livre sur *Richard Wagner* dont il était un ardent défenseur. Il collaborait aux principaux journaux littéraires et artistiques de Madrid.

Le président de la Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord, M. Gaultier du Mottay, est mort aux environs de Saint-Brieuc au mois de novembre dernier. M. Gaultier du Mottay laisse de nombreux travaux historiques et archéologiques relatifs à la Bretagne. Nous citerons notamment : *Recherches sur les voies romaines; — Géographie historique des Côtes-du-Nord; — Essai d'hagiographie et d'iconographie bretonnes ; — Répertoire archéologique des Côtes-du-Nord*. Ce dernier ouvrage est inachevé.



§ II. — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. Nouveaux journaux. — Tribunaux.

ART (18 novembre). Ch. Yriarte : Matteo Civitali. — Genevay : Ch. Le Brun et son influence sur l'art décoratif. — (25 novembre). Faucon : L'œuvre de Fra Angelico à Rome. — Pattison : Les eaux-fortes de Claude Lorrain. — (2 décembre). A Jullien : Une mystification à l'Opéra au siècle dernier. — Muntz : Le palais de Venise à Rome. — Un mémoire de Gouthière. — (9 décembre). John Grand-Carteret : L'Exposition internationale de Munich. — ARTISTE. Peladan : L'esthétique à l'Exposition nationale des Beaux-Arts. — Ponsonailhe : Sébastien Bourdon à Montpellier.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (décembre). L. Chardon : La Roumanie et les Roumains. — Veuglaire : Le colonel Ramollot. — Rios : Poètes et romanciers espagnols; José Selgas. — BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (juillet-août-septembre). Le Blant : Récentes découvertes d'antiquités égyptiennes à Rome. — De Witte : Note sur un groupe de bronze représentant Hermès et Dionysos. — V. Guérin : Les populations diverses du Liban. — Fragments inédits de droit romain. — Carapanos : Inscription de l'oracle de Dodone. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (août). Develay : Épîtres de Pétrarque. — H. Moulin ; Le palais à l'Académie. — Vente Beckford. — État actuel de la Société des bibliophiles bretons. — BULLETIN MONUMENTAL (n° 6). L. Palustre : La vierge de la Sauvetat. — L'ancienne cathédrale de Rennes. — Anth. Saint-Paul : Le carnet d'un archéologue (cathédrale de Toulouse, église de Saint-Gaudens, abbaye de Bonnefont, etc.). — Abgrall : Peintures de la chapelle Saint-Michel à Douarnenez. — Chronique. — Bibliographie. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (17 novembre). Le service de nuit. — Histoire de la bataille de Port-Saïd. — (24 novembre). Les manœuvres de cavalerie au camp de Brück. — (1er décembre). Examen du système de fortification des principales puissances de l'Europe. — (8 décembre). Le cuirassé chinois « Ting-Huen ». — (15 décembre). La télégraphie militaire. — Les armes à répétition. — BULLETIN DE LA SOCIETE DE L'HISTOIRE DE PARIS (septembre-octobre). Le calendrier des Loisirs. — Lettre inédite de saint Vincent de Paul. — Le grand hiver de 1481 à Paris. — Les cloches de l'abbaye de Saint-Germain des Prés en 1771.

CONTEMPORAIN (décembre). De Broglie : Le christianisme comparé dans son ensemble aux autres religions. — A. Geoffroy : Les misères de Londres. — V. Fournel : Ingres. — Le Roux : MM. F. Coppée, Sully Prudhomme et Leconte de l'Isle. — Lecoy de la Marche : La Pragmatique-Sanction. — De Gourmont : Un Victor Hugo inconnu. — CORRESPONDANT (25 novembre). Le Trésor de la Rocque: Les finances de la République. — Joubert : Les mémoires de M. de Vitrolles. — De la Villerabel : Lettres inédites de La Mennais (1821-1848). — (10 décembre). De Larrepont : Les Anglais au Soudan. — D'Ideville : Romme le Montagnard. — De la Villerabel : Lettres de La Mennais. — Bellaigue : *Faust* dans la poésie, la peinture et la musique. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (17 novembre). Pellurin : La sociologie de M. Herbert Spencer. — (24 novembre). Renouvier : Les raisons physiques de poser l'existence d'un monde invisible. — F. Pilon : Vie de Martin Luther. — (1er décembre). Grindelle : *Les grands traits de l'Histoire religieuse de l'humanité*, par César Malan. — (8 décembre). Renouvier : Les raisons physiques de poser l'existence d'un monde invisible. — Pillon : Vie de Martin Luther. — CURIEUX (1er décembre.) Le secret de Mgr Dupanloup. — La question Louis XVII. — Le premier mariage du duc de Berry. — Une fille d'Alf. de Musset. — Delille. — Alex. Dumas. — Bibliographie de Pontoise. — Lettres inédites de l'impératrice Joséphine. — (15 décembre). Le second mariage de Mme de Staël. — La question Louis XVII. — La confession d'un conspirateur royaliste. — Un livre rarissime. — Une sœur de Charette. — Collin d'Harleville. — Raynal. — Saint-Lambert.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (24 novembre). Le commerce extérieur de la France pendant les dix premiers mois de 1883. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les dix premiers mois de 1883. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : les symptômes de l'excès de population. — Le VIIe congrès ouvrier socialiste et la conférence internationale des travailleurs. — (1er décembre). La liberté nécessaire et l'arbitrage administratif. — Les dettes des Etats et des municipalités aux États-Unis. — La Perse, ses institutions, ses populations et son ouverture au commerce. — (8 décembre). Les intérêts financiers de l'État et des actionnaires et les conventions avec les Compagnies. — L'enquête officielle sur les associations ouvrières : l'illusion coopérative. — La loi municipale soumise au Sénat. — Le mouvement économique aux Etats-Unis et au Canada. — Le commerce du bois. — Le tunnel de l'Arlberg. — L'article 11 du traité de Francfort. — (15 décembre). Le nouveau régime du canal de Suez d'après la convention récente. — La colonisation agricole en Algérie par les enfants assistés. — Le mouvement de l'émigration allemande. — Les discussions de la société d'économie politique; le projet de statuts de la Société. — Une nouvelle route terrestre vers l'Inde ; le chemin de fer de Tripoli à Bushire. — Le crédit agricole en Belgique. — Le recouvrement des impôts pendant les onze premiers mois de l'année.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 novembre). Les arts incohérents. — Les lettres à Victor Hugo. — Droits d'auteur. — Quatrain inédit. — (15 décembre). MM. de Mazade et Mézières. — M. Caro. — Lettres inédites de Scribe. — Les femmes auteurs. — Une vente d'autographes. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (décembre). Ch. Bigot : Les fresques de Raphaël à la Farnésine. — P. Mantz : L'art japonais, par M. L. Gonse. — Le Bon : Les arts arabes. — Jouin : Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité pendant le second semestre de l'année 1883.

INSTRUCTION PUBLIQUE (17 novembre). J. Levallois : Rabelais. — D'Haussonville : la Révolution française, par Michelet. — Geoffroy : Jugement sur Cinna. — (24 novembre). Gomont : Notes sur le *Jugurtha* de Salluste. —

(1er décembre). La désorganisation de l'école de Cluny. — INTERMÉDIAIRE (25 novembre). Dictionnaire de géographie à l'usage du libraire. — Études sur Lassailly. — Desiderata de la langue française. — Vignettes en-têtes de l'histoire des différents peuples du monde. — (10 décembre). Reliures singulières. — Éloge de Racine. — Clémence et Rousseau. — Livres sur les cimetières de Paris. — Anonymes et pseudonymes contemporains. — Un vieux cantique de couvent et une bourde de Victor Hugo. — Le neveu de Rameau.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (novembre). De Fontenay : Aperçus sur la question des associations. — Worms: Le cumul des fonctions. — Taché : Le 54e congrès scientifique du Royaume-Uni. — JOURNAL DES SAVANTS (novembre). Franck : Les sciences et les arts occultes au XVIe siècle. — Caro : Rivarol et la société française. — Hauréau : Catalogue des manuscrits de Bordeaux. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (novembre). Le Soldat. — Lamiraux : Le ravitaillement des munitions d'infanterie. — Réflexions sur les armes à répétition. — Hennet : Les milices et les troupes provinciales.

MAGASIN PITTORESQUE (15 décembre). Cherbonneau : Les oasis. — Lafaye : Les portraits de Cicéron. — Fouilles du Louvre dans la salle des Cariatides. — Vase romain émaillé. — (31 décembre). Laffite : La carte industrielle de la France. — Lefebvre : Sur la transformation et l'équivalence des forces. — La queue des Chinois. — Lettres inédites de La Mennais. — MOLIÉRISTE (décembre). Beffara : Les Béjart et l'abbé Arnauld. — Baluffe : Alceste. — Montausier. — Lefman : La chanson d'Alceste. — Bibliographie.

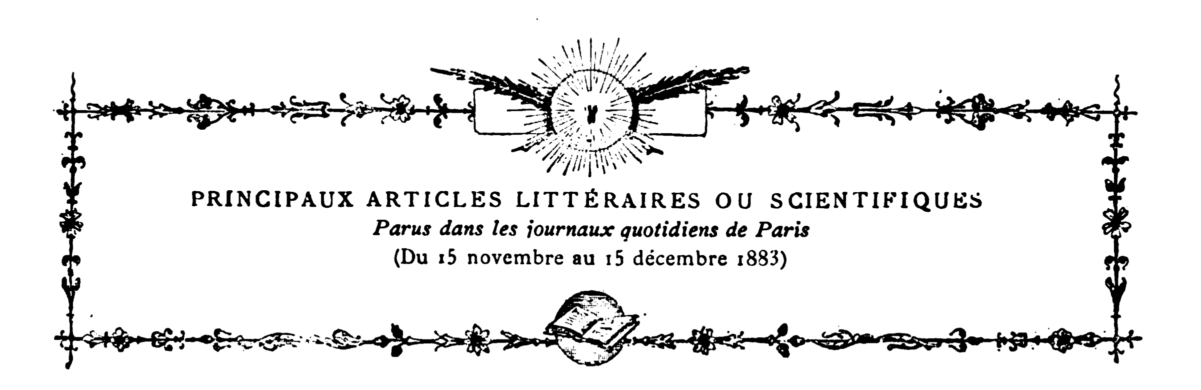
NATURE (24 novembre). Tissandier : Le tremblement de terre de Smyrne. — Les chemins de fer à rails en bois en Amérique. — De Sarrepont : Les fortifications cuirassées. — (1er décembre). Guillemin : La visibilité des bolides. — De Rialle : Les Peaux-Rouges au Jardin d'acclimatation. — Carl Vogt : Les Mammifères. — (8 décembre). Hospitalier : Siemens. — L'exposition de la Société photographique de Londres. — L'exploration de l'atmosphère. — (15 décembre). Les tramways funiculaires de Chicago. — Tournier : Les pétroles de Bakou. — Une application des théories de M. Pasteur. — NOUVELLE REVUE (15 novembre). F. Maurice : Le Havre et l'endiguement de la rade. — Zaborowski : Les maladies de l'esprit. — (1er décembre). Vasili : La Société de Berlin. — Depasse : L'idée de l'éducation. — Simon : L'État et le gouvernement en Chine. — J. Troubat : César dans la forêt de Compiègne.

POLYBIBLION (octobre). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Note sur l'essai de bibliographie malgache du R. P. Rivière. — Pièces sur la Ligue en Bourgogne. — Biographie et bibliographie de Catherinot. — Supercherie littéraire. — Les bibliothèques d'Algérie. — (Novembre). Postel : Religion et polémique religieuse. — Couture : Philosophie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Les publications catalanes en 1882. — Livres imaginaires. — Répertoire des travaux historiques. — Les couvents et leurs bibliothèques.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (novembre). Colfavru : La question des subsistances en 1789. — La Réveillère-Lépeaux et le marquis de Dreux-Brézé. — Charavay : Le général La Fayette. — De Montluc : Le conventionnel Méaulle. — Réformes libérales proposées par Louis XVI à l'assemblée des notables. — (Décembre). Chabot : La Révolution française et la question ouvrière. — Charavay : Portrait de Philippe-Égalité en roi de pique. — Penaud : Le conventionnel Noël Pointe. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (novembre). Rouard de Card : Les certificats d'études spéciales en Algérie. — L. M. : Des hommages publics décernés par les corps administratifs ou autres. — Jalouzet : De la forme des pièces soumises à la transcription en matière hypothécaire. — REVUE ALSACIENNE (novembre). Ch. Mismer : Jean Macé. — Delabrousse : Les députés de l'Alsace sous la Restauration. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (octobre). Le vase de bronze du Catillon. — Fernique : Notes sur des fouilles faites à Préneste en 1882. — Desjardins : L'inscription d'Hasparren et les Novem populi. — L. Lefort : Les scènes de banquets peintes dans les catacombes romaines. — Bapst : L'orfèvrerie d'étain dans l'antiquité. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (novembre). Burty : La nouvelle porcelaine de Sèvres. — Ménard : La décoration des plafonds. — Baspt : L'orfèvrerie d'étain. — Les travaux de la manufacture de Beauvais. — REVUE BRITANNIQUE (novembre). L'Angleterre en 1881. — Le culte des morts chez les races latines. — Les vins célèbres de l'antiquité. — La chasse à la sauvagine en Irlande. — Les pionniers de l'Europe et le Yunnan. — REVUE CRITIQUE (19 novembre). Sellar : La poésie romaine au siècle d'Auguste. — L'imprimerie et la librairie dans la Haute-Marne, par deux bibliophiles langrois. — Bourriet : Rome, études de littérature et d'art. — (26 novembre). Niese : Le développement de la poésie homérique. — Jurien de la Gravière : Les campagnes d'Alexandre. — Fischer : Étude sur l'histoire bizantine du XIe siècle. — Person : Les papiers de Pierre Rotrou de Saudreville. — (3 décembre). Beck : De la synonymique chez les anciens. — Zimmermann : Les luttes de l'Église au XVe siècle. — Cordier : Bibliographie des œuvres de Beaumarchais. — Tamizey de Larroque : L'Étoile et Jodelle. — (10 décembre). Albert : Les villas de Tibur sous Auguste. — Le culte de Castor et de Pollux. — Ruelens : Les amis de Rubens. — REVUE DES DEUX MONDES (19 novembre.) Bardoux : La comtesse de Beaumont et Chateaubriand. — Jurien de la Gravière : Le commerce de l'Orient sous les règnes d'Auguste et de Claude. — Guyau : L'antagonisme de l'art et de la science. — (1er décembre). Clavé : La pêche et la pisciculture en France. — H. Houssaye : Les Commentaires des soldats (1792-1815). — Geoffroy : Une enquête française sur les croisades et l'Orient latin. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (novembre). Girard : Le Méridien universel. — Marcel : Le mémoire inédit de Grossin sur Madagascar. — Garnier : Les Peulhs, étude d'ethnographie africaine. — Grand : Un essai d'application de la géographie à l'histoire sous Louis-Philippe. — REVUE INTERNATIONALE DES SCIENCES (octobre). Duncan : Sur la région probable de l'évolution de l'homme. — Huxley : Les organismes vivants et la manière de les étudier. — Hubrecht : La forme ancestrale des chordates. — Parker : Population et langue de Madagascar. — REVUE LIBÉRALE (1er décembre). H. Castonnet-Desfosses : L'Annam au moyen âge. — Charles Henry : Mademoiselle de Lespinasse, d'après des documents nouveaux. — Eugène Billard : Du droit de perpétuité de la propriété littéraire. — Émile Hennequin : Yvan Tourguénef. — REVUE LITTÉRAIRE (novembre). A. Roussel : *Tristesses et sourires*, par G. Droz. — *Correspondance de Louis Veuillot*. — Dubois : *L'éducation et les plaisirs*, par Demange. — Rastoul : *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, par V. Fournel. — REVUE LYONNAISE (15 novembre). Niepce : Les trésors des églises de Lyon. — Epigraphie lyonnaise. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (décembre.) Mottez : Réflexions sur des points de météorologie. — Chabaud-Arnault : Étude sur la guerre navale de 1812 entre l'Angleterre et les États-Unis de l'Amérique du Nord. — Guyon : Des variations de stabilité des

navires. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (1er novembre). Eugène Loudun : L'Exposition nationale. — J. Forbes : L'Église catholique en Ecosse à la fin du XVIe siècle. — Charles Buet : Les Français au cœur de l'Afrique. — J. Brucker : Correspondance scientifique d'un missionnaire en Chine. — Ant. Lahache : Les anciennes écoles dans les Vosges, d'après des documents inédits (1654-1803). — (15 novembre). J. de Bonniot : Le Mal et Dieu, dialogues. — Victor Fournel : Hippolyte Flandrin. — A. Rastoul : Le Cinquantenaire de l'*Univers*. — REVUE PHILOSOPHIQUE (novembre). Nolen : Les logiciens allemands contemporains. — G. Lyon : Le monisme en Angleterre : Clifford. — Tarde : L'archéologie et la statistique. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (17 novembre). Guy de Maupassant : L'Algérie. — Jean Aicard : Lamartine. — Léo Quesnel : M. Wilkie Collins. — (24 novembre). Bentzon : Londres en automne. — (8 décembre). De Pressensé : La démocratie, ses périls, d'après M. E. Scherer — Louis Ulbach : Grenade. — Journault : La colonisation officielle, d'après le comte d'Haussonville. — Barine : Werther, journaliste. — (15 décembre). Lemaître : Le néo-hellénisme, à propos des romans de Mme Juliette Lamber. — Caro : Rivarol. — Gréard : L'esprit de discipline dans l'éducation. — REVUE SCIENTIFIQUE (17 novembre). Azam : Les altérations de la personnalité. — De Flaix : Levaillant et la colonie du Cap. — La science en Allemagne, en Angleterre et en France. — (24 novembre). Strauss : Le choléra en Égypte. — Laboulbène : Les Médecins arabes et l'école de Salerne. — Boussenard : Le Médecin chez les Peaux-Rouges de la Guyane française. — (1er décembre). Mason : L'anthropologie. — G. Le Bon : La civilisation des Arabes. — (8 décembre). Thomson : William Siemens. — Mougeolle : Le sens des couleurs. — G. Sencier : La Ramie. — (15 décembre). Paulus : La Cochinchine contemporaine. — Darwin : L'instinct et l'hérédité. — La mission scientifique du cap Horn. — Biord : Une pharmacie à Chambéry au XVIIe siècle.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 novembre). L'instabilité des ministres de la guerre. — Étude sur la bataille de Saint Quentin (1871). — Les grandes manœuvres. — (1er décembre). Le service des armées en campagne. — Quelques indications pour le combat.



DÉBATS. Novembre : 20. Les grands jours du jubilé de Luther. 21. Ch. Clément : *L'Art japonais*, par Gonse. 23. La politique de Rabelais, par Ligier. 27. Ganen : Études d'histoire orientale. — Décembre : 4. Bérard-Véragnard : *A travers l'Italie*, par le vicomte d'Haussonville. 5. G. Charmes : Correspondance politique de Frédéric le Grand. 11. G. Charmes : Mme de Chateaubriand. 12. Deux éditions nouvelles et une apologie du géographe Ptolémée. 14. *L'Aristocratie en Amérique*, par Gaillardet.

XIXe SIÈCLE. Novembre : 27. De Pompéry : Pourquoi il y a des religions. — Décembre : 4. La villa d'Horace. 9. About : *Le Livre abominable*. 10. Des livres d'étrennes. 14. Sarcey : *La Vie de collège*, par Laurie.

FIGARO. Novembre : 28. Rostand : A propos des mémoires de Henri Heine. 30. L'Élysée Méraut des *Rois en exil* : Constant Thirion. — Décembre : 3. *Tristesses et sourires*, par G. Droz. 5. B. de Bury : Alexandre Dumas. 9. P. Eudel : Beaumarchais inédit.

FRANÇAIS. Novembre : 23. Jean de La Fontaine. 30. Les papiers de Pierre Rotrou. — Décembre : 4. *Le Livre abominable de 1665*.

GAULOIS. Novembre : 23. Balzac.

GAZETTE DE FRANCE. Décembre : 1. *Correspondance de M. de Rémusat*. 11. *La Jeune Fille chrétienne*, par Redon.

JUSTICE. Novembre : 22. *Ludine*, par Poictevin. — Décembre : 9. Voyage à travers la Mongolie et la Chine.

LIBERTÉ. Novembre : 19. Le monde de la Restauration et les lettres de Mme de Rémusat. 26. La statue de Balzac. — Décembre : 6. *La Gaule avant les Gaulois*, par Al. Bertrand. 10. Les livres d'étrennes.

MONITEUR. Novembre : 17. La mort de Louis XVII. 21. La langue mère. — Décembre : 13. *Lettres de Philippe II à ses filles*.

PARLEMENT. Novembre : 19. Picot : Correspondance de M. de Rémusat. 22. Profils de poètes. 29. Notes sur Balzac. — Décembre : 3. G. Saint-René Taillandier : Les derniers vers de Henri Heine. 10. A. Theuriet : La statue de Balzac. 13. Les espèces littéraires.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Novembre : 19, 26. Correspondance de Mme de Rémusat. 20. Les correspondants de Mme de Balleroy. 22. Les papiers de Rouget de l'Isle. 27. Un nouveau livre sur l'ancien régime pontifical. 28. La statue de Balzac. 29. Instructions du Comité de salut public aux représentants en mission. — Décembre : 4. Mémoires de Mme de Tourzel. 5. Doléances de M. de Paris et de ses collègues en 1793. 14. Le Code pénal et le roman. 14. Ph. Burty : *L'Art japonais*, par Gonse.

RÉVEIL. Novembre : 25 et décembre : 2. Paul Bourget. 12. Chez la Gourdan.

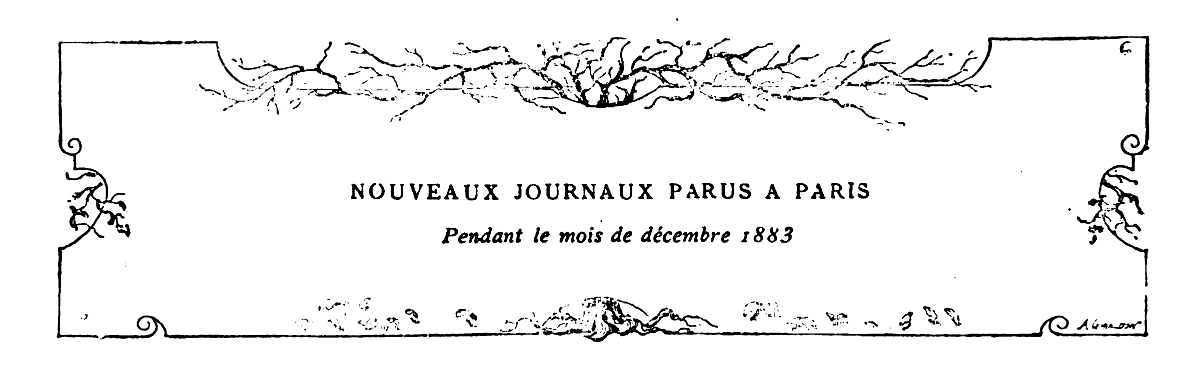
SIÈCLE. Décembre : 3. *L'Art japonais*, par L. Gonse.

SOLEIL. Novembre : 24. La statue de Balzac. — Décembre : 14. Louis XVII.

TÉLÉGRAPHE. Décembre : 3. *Les besogneux*, par H. Malot.

TEMPS. Novembre : 27. Les inédits de Molière. — Décembre : 11. Scherer : Correspondance de Mme de Rémusat.

UNIVERS. Décembre : 3. Un mot sur la manière de prononcer le latin. 4. La Genèse d'après M. Lenormant.



NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

Pendant le mois de décembre 1883

1. *L'Impresario*, organe spécial et international des artistes de théâtres, cafés-concerts et cirques. Gr. in-fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 10, faub. Montmartre. Abonnements : France, un an, 15 fr., étranger, 20 fr. Le numéro, 30 centimes. Paraît les 1, 10 et 20 de chaque mois.

Le Zoophile, journal paraissant une fois par mois. Petit in-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Didot. Abonnements : un an, 3 fr. 50. Le numéro, 25 centimes.

2. *Le Tricolore*, organe quotidien des revendications nationales. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Zannicoli. Bureaux, 29 *bis*, passage de l'Opéra. Abonnements : un an, 40 fr., six mois, 21 fr. Le numéro, 10 centimes.

3. *Le Mouvement scientifique*. In-4°, 16 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 50 centimes.

Le Club, journal humoristique, littéraire, sportique et financier, organe des stations thermales et balnéaires, paraissant le samedi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Theuberg. Bureaux, 20, faub. Poissonnière. Abonnements: un an, 10 fr. Le numéro, 15 centimes.

4. *Le Treizième*, organe de la démocratie radicale de l'arrondissement. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Devillaire. Bureaux, 113, boulevard de l'Hôpital. Abonnements : un an, 7 fr., six mois, 4 fr. Le numéro, 10 centimes.

La Vie militaire illustrée et *l'Armée illustrée*. In-4°, 16 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Blot. Bureaux, 18, rue Grange-Batelière. Le numéro, 60 centimes.

5. *La Gazette des clercs et des étudiants en droit*, revue bimensuelle de jurisprudence et des Facultés de droit. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Derenne. Bureaux, 3, rue Thouin. Abonnements: un an, 6 fr. Le numéro, 30 centimes.

7. *Le Courrier des Comptoirs*, moniteur des intérêts matériels des banques, de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. In-fol., 4 p. à 5 col. Paris, imp. Devillaire. Bureaux, 14, rue des Jeûneurs. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 25 centimes. Hebd.

9. *L'Avant-Garde du Progrès*. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Havet. Bureaux, 9, rue d'Aboukir. Abonnements : un an, 24 fr. Le numéro, 20 centimes. Hebd.

11. *L'Entraînement*, organe des courses. In-4°, 4 p. Paris, Imp. modèle. Bureaux, 33, faub. Montmartre. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 10 centimes.

14. *La Solidarité*. In-fol. 4 p. à 6 col. Paris, imp. Duval. Bureaux, 24, rue Vivienne. Abonnements : un an, 40 fr. Le numéro, 10 centimes. Numéro-programme.

Le Moniteur des valeurs de courses. Paraît tous les dimanches. In-8°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Schiller. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 10 centimes.

15. *La Revue générale, littéraire, politique et artistique*, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Tremblay. Bureaux, 12, rue du Quatre-Septembre. Abonnements : un an, 12 fr., six mois, 7 fr. Le numéro, 50 centimes.

16. *La Némésis parisienne*, revue hebdomadaire satirique, paraissant le vendredi. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, Imp. coopérative. Bureaux, 148, rue Montmartre. Abonnements : un an, 10 fr., six mois, 7 fr. Le numéro, 20 centimes.

17. *The Egyptian patriot*. In-4°, 4 p., journal rédigé en langues anglaise et arabe. Paris, imp. Lefebvre. Bureaux, 48, avenue de Clichy.

18. *Journal de l'épargne* et *l'Écho de Paris*. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 25 centimes. Paraissent le dimanche.

22. *Programme-Pockett*, journal quotidien, organe spécial des théâtres et concerts. In-12, 16 p. Paris, imp. Vincent. Bureaux, 26, rue Feydeau. Abonnements : un an, 40 fr. Le numéro, 15 centimes.

Paris-Figaro, politique et littéraire. Organe des intérêts vinicoles de la France et des colonies. Hebd., paraissant le jeudi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Denolly. Bureaux, 45, rue du Sentier. Abonnements : un an, 4 fr. Le numéro, 5 centimes.

23. *Moniteur des loteries*, paraissant tous les vendredis. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Lapirot. Bureaux, 119, boul. Sébastopol. Abonnements : un an, 4 fr., six mois, 3 fr. Le numéro, 5 centimes.

24. *Gazette maritime et coloniale*. In-fol., 4 p. à 6 col.

Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 44, rue Notre-Dame-des-Victoires. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 50 centimes. Hebd.

Le Gros lot, organe spécial des loteries. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 12, rue du Croissant. Abonnements : un an, 5 fr., six mois, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

30. *Le Match*, journal international des championnats de billard. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. de la Coopération typographique. Bureaux, 28, rue Saint-Lazare. Le numéro, 10 centimes.

Sans date, *Bulletin officiel de la Société des employés en photographie*, paraissant le troisième samedi de chaque mois. In-8°, 24 p. Paris, imp. Champon. Bureaux, 12, galerie Véro-Dodat. Abonnements : un an, 9 fr.

Programme parisien. In-18, 20 p. Paris, imp. Olilaire. Bureaux, 25, rue Étienne-Marcel. Le numéro, 20 centimes.

Le Progrès de l'École, journal mensuel. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Guillot. Bureaux, 23, rue de la Monnaie. Abonnements : un an, 1 fr. 50 c.

Bulletin technique des arts et manufactures. In-8°, 20 p. Paris, imp. Devenne. Bureaux, 87, avenue du Roule à Neuilly. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 50 centimes.

Le Capitan, journal hebd. ill. In-4°., 8 p. à 3 col. Paris, imp. Billard. Bureaux, 15, boul. Malesherbes. Abonnements : un an, 10 fr., six mois, 6 fr. Le numéro, 15 centimes.

L'Écho parisien, politique, littéraire, financier. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Dubreuil. Bureaux, 25, rue Bergère. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 15 centimes.

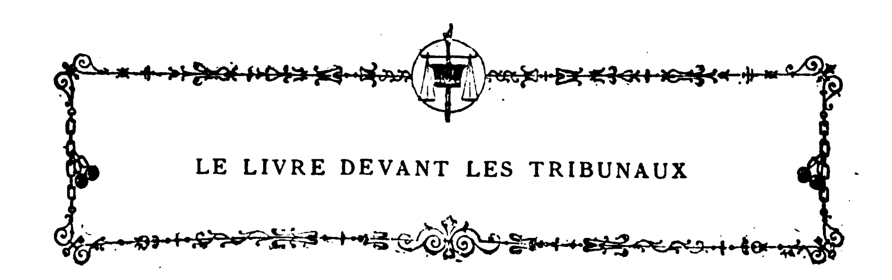
L'Urgent, journal général d'annonces et de renseignements, indiquant les emplois vacants et les fonds de commerce à vendre. In-4°, 4 p. Paris, imp. Lemoine. Bureaux, 12, rue des Petits-Carreaux. Abonnements : un mois, 10 fr. Bi-hebd.

Carnet-Cote, journal quotidien de Bourse et de sport. Paris, imp. Vincent. Bureaux, 26, rue Feydeau. Le numéro, 20 centimes.

Varia, revue mensuelle de bibliographie. In-18, 16 p. Paris, imp. Perreau. Bureaux, 9, rue du Château-d'Eau. Abonnement annuel : 5 fr.

Journal des demoiselles et des garçons. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, impr. Gabillaud. Le numéro, 10 centimes.

Le Travail, revue encyclopédique des sciences industrielles et agricoles, de la finance et des arts. In-4°, 8 p. à 3 col. fig. Paris, imp. de la Coopération typographique. Bureaux, 20, rue La Bruyère. Abonnements : un an, 20 fr., six mois, 12 fr. Le numéro, 50 centimes.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

Les bibeloteurs ont été alléchés, au mois de juillet dernier, par l'annonce d'un ouvrage intitulé : *Annuaire de l'antiquaire et de l'amateur*, qui devait paraître à la librairie Ollendorf, rue de Richelieu.

Voici ce qu'est devenue cette affaire, très sérieusement entreprise par l'honorable éditeur.

C'est lui-même qui va raconter les faits au tribunal correctionnel.

Évidemment, il ignorait que l'écrivain avec qui il traitait avait déjà subi six condamnations pour abus de confiance, escroquerie et faux en écriture privée, et il ignorait également que son confrère Dumas avait été la victime d'abus de confiance de la part du prétendu auteur de l'*Annuaire de l'antiquaire et de l'amateur*.

Cet individu, homme de quarante ans, est le nommé Amédée-Théodore Collière.

Condamné par défaut à deux ans de prison et 50 francs d'amende, à raison de faits d'abus de confiance qu'on va connaître, il se présentait aujourd'hui comme opposant à ce jugement.

Voici ce que déclare M. Ollendorf :

Au mois de juillet 1882, le prévenu se présente à moi et me propose d'éditer l'*Annuaire de l'antiquaire et de l'amateur*. L'affaire, qu'il m'expliqua, me parut bonne, et, le 20 juillet, je passai avec lui un traité aux termes duquel le sieur Collière devait voyager pour compléter les documents de son ouvrage, recueillir des souscriptions, et, de plus, emporter des catalogues de ma maison et m'envoyer des commandes sur lesquelles une commission lui était concédée.

Il m'avait remis plusieurs souscriptions qu'il avait recueillies ; je fis faire des prospectus annonçant les conditions de la souscription, et, comme il était sans ressources, je lui fis une avance de 500 francs, et il partit.



Il était convenu qu'il ne devait rien toucher des souscriptions.

Quelques jours après son départ, il m'envoya plusieurs bulletins de souscription remplis; mais, à partir du 1er août, j'ai cessé d'avoir de ses nouvelles, et toutes les démarches que je fis auprès de sa femme pour le découvrir n'ont abouti à aucun résultat.

Quelques mois après, je recevais plusieurs réclamations, par lettres et verbalement, de personnes par lesquelles le sieur Collière s'était fait faire des avances.

Comme mes bulletins de souscription mentionnent qu'aucun versement ne devait être fait en souscrivant, Collière avait substitué à mes bulletins des bulletins personnels.

M. Dumas, éditeur, boulevard Saint-Michel, fait connaître qu'il a eu affaire en 1882 au prévenu, qui s'était présenté comme courtier d'annonces. Il me remit, dit le témoin, de la part d'une vingtaine de personnes des bulletins de souscription relatifs à des insertions à faire dans le catalogue illustré du Salon dont j'étais l'éditeur. J'ai fait les annonces et j'ai appris, quelque temps après, que le sieur Collière s'était présenté en mon nom chez plusieurs des négociants dont j'avais publié les annonces et avait obtenu d'elles la remise des sommes qui m'étaient dues.

Le tout s'est élevé à 700 ou 800 francs que j'ai perdus, naturellement. C'est grâce à mon intervention qu'il ne s'est pas fait remettre d'autre argent.

Le prévenu, interrogé, soutient qu'il n'a pas surpris la bonne foi de M. Ollendorf; que l'ouvrage en question est fait, et quant aux souscriptions, il y en a, dit-il, pour 1,000 francs.

Il ajoute qu'étant en province, et ne recevant plus d'argent de M. Ollendorf, il a pris l'affaire pour son propre compte.

Quant aux faits concernant M. Dumas, il en reconnaît l'exactitude et avoue que M. Dumas est en droit de se plaindre.

Le tribunal a confirmé la peine de deux ans de prison prononcée par défaut, mais a dit qu'elle se confondrait avec celle que le prévenu subit en ce moment.

(Gazette des Tribunaux.)

Diffamation par la presse. — Articles de journaux. — Signataire. — Gérant. — Auteur principal. — Complice.

« L'auteur d'articles dans un journal ne peut être poursuivi pénalement comme « auteur principal » du délit de publication qu'à défaut des gérants ou éditeurs, et si ceux-ci sont inconnus et ne résident pas en France. » (Art. 42 et 43 de la loi du 29 juillet 1881.)

« Si les gérants sont connus et résident en France, il ne peut être davantage poursuivi « comme complice » qu'autant qu'ils sont mis en cause avec lui comme auteurs principaux. »

Ainsi jugé, par le rejet du pourvoi de M. Brochier, contre un arrêt de la cour d'assises des Bouches-du-Rhône, qui l'a déclaré irrecevable dans son action contre le sieur Lerouge, signataire d'articles dans le journal *le Radical*.

La chambre criminelle, après avoir entendu le rapport de M. le conseiller Puget, la plaidoirie de Me Lesueur, avocat, et les conclusions conformes de M. l'avocat général Ronjat, a rendu l'arrêt suivant :

« La Cour,

« Sur le moyen tiré de la violation par fausse application des articles 42 et 43 de la loi du 29 juillet 1881, nos 5 et 6 de la même loi, en ce que l'arrêt attaqué a déclaré irrecevable l'action directe de la partie civile contre l'auteur d'un écrit incriminé poursuivi comme complice, par le motif que le gérant du journal, connu et résidant en France, n'avait pas été appelé en cause, comme auteur principal;

« Attendu que l'article 42 de la loi du 29 juillet 1881 détermine, pour la répression des crimes et délits commis par la voie de la presse, un ordre particulier suivant lequel les personnes qui ont participé à la publication d'un article incriminé peuvent être poursuivies les unes à défaut des autres, comme auteurs principaux;

« Qu'il résulte manifestement du texte de cette disposition et de son esprit, attesté par les travaux préparatoires de la loi, que la responsabilité pénale n'incombe à l'écrivain, comme auteur principal du délit de publication, qu'à défaut des gérants et éditeurs, et qu'elle cesse de lui incomber en cette qualité, si ces derniers sont ou peuvent être appelés devant la justice;

« Attendu, en fait, que l'arrêt constate que le gérant du journal *le Radical*, dans lequel ont été insérés les articles incriminés, est connu et réside à Marseille; que Lerouge, signataire des articles, n'a donc pu être poursuivi comme auteur principal du délit;

« Attendu que de même il n'a pu être légalement poursuivi comme complice;

« Attendu, en effet, que si le paragraphe premier de l'article 43 dispose que « lorsque les gérants ou éditeurs seront en cause, les auteurs seront poursuivis comme complices », la forme restrictive de cette rédaction, en accord du reste avec les explications qu'elle a reçues dans la discussion législative, établit clairement que la loi subordonne la poursuite à titre de complicité qu'elle édicte contre l'auteur de l'écrit, à la mise en cause simultanée du gérant comme auteur principal du délit;

« Attendu qu'il suit de là que la cour d'assises, en déclarant irrecevable, dans les conditions constatées par l'arrêt, l'action exercée contre Lerouge, soit comme auteur principal, soit comme complice, a fait une exacte application des dispositions de la loi.



« Par ces motifs,

« Rejette.

(Cour de cassation, chambre criminelle. — Audience du 28 juillet 1883.)

(Compte rendu du journal *le Droit.*)

On a joué au théâtre du Gymnase, une pièce intitulée ***Autour du Mariage,*** de MM. Gyp et Hector Crémieux.

« Gyp » n'est, bien entendu, qu'un pseudonyme, et la critique théâtrale n'a eu rien de plus pressé que de révéler, dès le lendemain de la première, la grande dame qui se dissimule sous ce masque léger.

Tout le monde sait maintenant, comme beaucoup le savaient auparavant, que « Gyp » n'est autre que Mme la comtesse de Martel, l'auteur des articles parus dans *la Vie parisienne,* sous le titre *Autour du Mariage,* qui ont d'abord été réunis en volume et dont on a finalement tiré la pièce du Gymnase.

La Vie moderne, comme toute la presse, a rendu compte de cette comédie; mais, de plus, comme c'est un journal illustré, il a cru pouvoir faire suivre son article du portrait de « Gyp ».

M. le comte de Martel de Joinville a considéré cette publication comme abusive, et, tant en son nom personnel que comme maître des droits et actions de sa femme, Mme Gabrielle-Sybille-Aimée-Marie-Antoinette de Riquetti de Mirabeau, il a assigné en référé M. Charles d'Ans, gérant de *la Vie moderne,* pour faire cesser cette publication.

Me Picard, avoué de M. de Martel, a soutenu que non seulement c'était sans l'autorisation de son client que ce portrait avait été publié, mais contre sa volonté formelle; qu'il y avait dans un pareil fait un abus évident des droits de la presse, s'agissant d'une femme du monde, personne absolument privée, dont on ne pouvait à son gré reproduire les traits dans les journaux; il demandait, en conséquence, que défense fût faite à *la Vie moderne* de continuer cette publication et que M. de Martel fût autorisé à faire saisir le numéro du 27 octobre dernier où avait paru le portrait en question, sous réserve des dommages-intérêts qu'il est dans l'intention de réclamer au journal.

Me Duclos, avoué, s'est présenté pour le gérant de *la Vie moderne.* En vertu de quelle loi, a-t-il dit, une semblable mesure pouvait-elle être ordonnée? Il ne s'agit ici ni de propriété littéraire ni de propriété industrielle ou artistique. M. de Martel se plaint que l'on ait, sans son assentiment, publié le portrait de « Gyp ». Mais il y a longtemps que « Gyp », c'est-à-dire Mme de Martel, est connue dans le monde littéraire et artistique par ses romans et ses articles de journaux; elle appartient ainsi à la publicité qu'elle a recherchée et elle s'est livrée à la critique et au crayon des journalistes. Où commence, d'ailleurs, et où finit leur droit en pareille matière?

C'est une question délicate et qu'il n'appartient pas au juge des référés de trancher.

C'est à ce dernier parti que s'est rallié M. le président et, considérant qu'il existait une contestation sur le fond même du droit invoqué, il s'est déclaré incompétent.

Molière en référé, Molière en personne, c'est-à-dire en effigie, voilà de quoi exciter la curiosité, n'est-il pas vrai?

Or voici ce qui a amené la comparution du grand comique devant la justice.

M. Lemonnyer, éditeur de publications artistiques, prépare actuellement une nouvelle édition des œuvres de Molière dans des conditions particulières de luxe et de goût.

Chaque comédie doit former un volume, illustré de gravures superbes, et l'ouvrage entier sera précédé d'un portrait de Molière.

C'est un accident arrivé à ce portrait qui a motivé le référé.

M. Léman, chargé des dessins qui doivent orner cette édition, avait terminé le portrait, d'après les meilleurs et les plus authentiques que l'on ait du grand écrivain, et l'œuvre avait été remise à M. Le Rat pour être gravée.

Que s'est-il passé? Quel malheur est-il arrivé au graveur dans son atelier? Toujours est-il que, lorsqu'il a rendu le dessin original du portrait de Molière, il était outrageusement taché d'acide nitrique. L'artiste proteste, prétend que cet accident ne provient pas de son fait et repousse toute responsabilité à ce sujet.

C'est dans ces conditions que l'éditeur a introduit un référé contre M. Le Rat afin de faire nommer un expert pour examiner le Molière détérioré, donner son avis sur l'accident et apprécier le préjudice causé.

Après avoir entendu Me Collet avoué de M. Lemonnyer, et Me Vandewalle, avoué de M. Le Rat, M. le président a nommé M. Cabasson pour procéder à l'expertise sollicitée.

(*Gazette des Tribunaux.*)

Le parquet vient d'ordonner la saisie de deux brochures qui contiennent des outrages à la morale publique et aux bonnes mœurs.

La première de ces brochures est intitulée : *la Ceinture de chasteté;* la seconde : *les Mille et un contes,* par de Sainte-Gemme.

La Nièvre à travers le passé.

(M. Michot contre M. Mazeron.)

M. Jean Michot, libraire-éditeur à Nevers, a assigné M. Mazeron, marchand libraire, demeurant en ladite ville, pour :

Attendu que Michot est éditeur d'un ouvrage inti-



tulé *la Nièvre à travers le passé* et qu'il a annoncé soit par voie de prospectus, soit par voie de journaux, la vente dudit ouvrage au prix, broché ou en carton, de 120 francs;

Attendu que Mazeron, qui n'est ni l'éditeur dudit ouvrage ni un intermédiaire autorisé par Michot pour sa vente, s'est permis cependant de la mettre en montre dans son magasin avec indication du prix de vente de 110 francs au lieu de 120 francs;

Que ce fait résulte d'un procès-verbal de Coustat, dûment enregistré, dressé par Lacroix, huissier à Nevers, en date du 6 juillet 1883;

Attendu qu'un agissement de cette nature constitue à l'encontre de Michot une manœuvre de concurrence déloyale, manœuvre qui est préjudiciable tout à la fois à l'ouvrage, en ce qu'elle le déprécie en valeur, et à l'éditeur en ce qu'elle donne lieu de suspecter sa bonne foi commerciale;

S'entendra Mazeron, condamner à payer à Michot la somme de 2,000 francs à titre de dommages-intérêts pour la réparation du préjudice à lui causé par le fait ci-dessus spécifié;

Dire que le jugement à intervenir sera imprimé dans les journaux se publiant à Nevers et aux frais de Mazeron;

Dire également que le jugement à intervenir sera affiché sur la devanture du magasin dudit Mazeron et à ses frais;

Ordonne que Mazeron sera tenu de faire disparaître immédiatement de sa montre l'ouvrage intitulé : *la Nièvre à travers le passé;*

Ordonne l'exécution provisoire du jugement à intervenir,

Et condamne Mazeron de tous les dépens, sous toutes réserves.

Le tribunal, après avoir entendu les parties :

Attendu que Michot, libraire-éditeur à Nevers, est propriétaire exclusif de l'ouvrage intitulé : *la Nièvre à travers le passé;*

Et que, de plus, il s'est réservé la vente d'une édition de cet ouvrage ayant sa marque particulière numérotée;

Qu'elle est à 400 exemplaires;

Attendu qu'avant de publier cet ouvrage, Michot a fait connaître qu'il avait été imprimé sur très beau papier vélin, avec caractères antiques, par A. Quantin, qu'il serait tiré à 400 exemplaires numérotés à la presse, dont 50 exemplaires en carton et 350 exemplaires brochés; qu'il paraîtra dans les premiers jours de décembre 1882, et que le prix broché ou en carton serait de 120 francs net;

Attendu que cet ouvrage a paru dans ces conditions et que chacun de ces 400 exemplaires porte un cartouche fixant le tirage de cette édition exclusive dont l'énonciation est gravée sur un fragment du palais ducal;

Attendu qu'au commencement de juillet 1883, Mazeron, libraire à Nevers, a placé, ainsi que cela résulte d'un procès-verbal de Lacroix, huissier, dans une vitrine de son magasin un des exemplaires de l'édition numérotée à la presse et dont la vente était exclusive à Michot avec cette annonce tracée à la main, sur carton en gros caractères : 110 francs au lieu de 120 francs;

Attendu que Mazeron prétend qu'il pouvait se procurer cet ouvrage chez A. Quantin, l'imprimeur des 400 exemplaires qui sont la propriété de Michot;

Mais attendu que si 200 exemplaires ont été tirés en plus par l'imprimeur Quantin, ce n'est que sur l'autorisation de Michot, qui a pris les précautions nécessaires pour qu'ils ne puissent être confondus avec son édition;

Qu'en effet ils ont été tirés sur du papier moins beau, sans être numérotés à la presse et avec une couverture différente;

Que de plus, le prix fort de ces 200 exemplaires est de 125 francs, tandis que le prix de l'édition numérotée qui est la propriété de Michot n'est que de 120 francs;

Attendu que si la liberté complète du commerce et de l'industrie est le principe sur lequel repose notre droit moderne, elle ne doit pas dégénérer en licence et autoriser la concurrence déloyale;

Attendu que Mazeron, en affichant dans l'une des vitrines de son magasin un exemplaire de l'édition exclusive de Michot et en annonçant un rabais sans faire précéder cette annonce du mot « occasion », savait bien qu'il ne pouvait pas se procurer cet ouvrage;

Qu'en le faisant, il a causé à Michot un préjudice matériel et moral;

Qu'il lui en doit réparation;

Que le tribunal possède les éléments nécessaires pour en apprécier l'importance;

Par ces motifs et jugeant en premier ressort, fait défense à Mazeron d'afficher à l'avenir dans ses vitrines ou ailleurs, et dans les conditions par lui employées, l'ouvrage dont il est question, et pour l'avoir fait et pour réparation du préjudice causé par lui à Michot, le condamne à payer à ce dernier la somme de 50 francs, avec intérêts tels que de droits, à les compter à partir de ce jour;

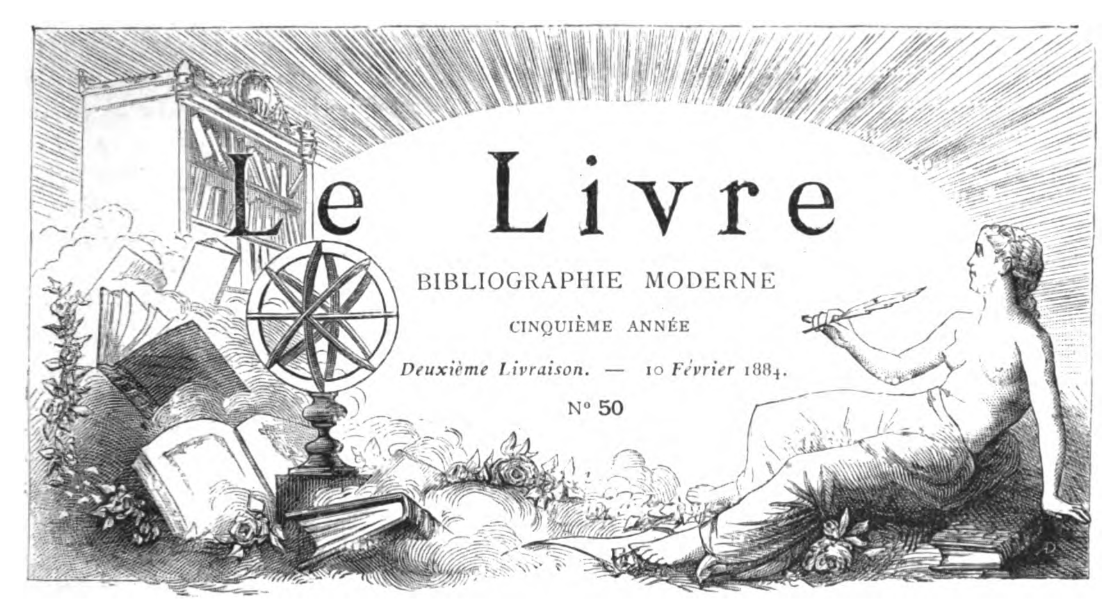
Et condamne en outre Mazeron aux dépens.

(Tribunal de commerce de Nevers.)

(Audience des 17 août et 26 novembre 1883).



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Vieux airs — Jeunes paroles, par OCTAVE UZANNE. — **Le Mouvement littéraire,** par ÉDOUARD DRUMONT. — **Correspondance littéraire : Allemagne : les Livres d'Étrennes,** par LINDENLAUB. — **Critiques littéraires du mois : Romans, Contes et Nouvelles. — Mélanges littéraires. — Bibliographie. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts, Archéologie, etc. — Gazette bibliographique. — Nouvelles diverses. — Documents bibliographiques du mois.**

VIEUX AIRS — JEUNES PAROLES

VARIATIONS SUR LES CHOSES QUI PASSENT

(Notes familières d'un curieux.)

Au LECTEUR : *Pour un fait personnel. — Il n'y a de nouveau que ce qui a vieilli. — La causerie anecdotique. — Les frontières de mes bavardages.* — L'Intermédiaire : *Ses étapes aventureuses. — Une nouvelle tentative de direction. — Les nobles entreprises de librairie et leur peu de succès. — L'éditeur Liseux et* Monsieur Nicolas. — *Restif de la Bretonne pressent le sort de ses* Mémoires. — *Stendhal,* La Chartreuse de Parme*; l'édition Conquet. — Henri Beyle et Zola.* — Mon Oncle Barbassou *et M. Paul Avril. — Un mot sur* l'Ombrelle *et* l'Éventail; *Bibliographie ridicule de ces deux ouvrages. — La bibliomanie. — Eaux-fortes d'après Eugène Lami pour Alfred de Musset. — Les anomalies des éditions du poète de* Rolla. — *Un article de Racot-Dancourt. — Musset inédit. — Une statue à Musset et l'inutilité des statues. — Le vert-de-gris de la popularité.*



CETTE place était primitivement réservée à mon confrère et ami Charles Monselet ; il devait y traiter *de omni re scibili,* sous ce titre : *Causerie anecdotique,* mais, par suite d'une fortune contraire à nos projets, et sans doute au grand détriment de nombre de lecteurs, je me vois forcé de remplacer cet aimable écrivain dans ses précieuses attributions de causeur anecdotier sur toutes les manifestations du vieux neuf littéraire.

Avant d'aborder toute autre question, je me permettrai, — bien qu'avec le plus de sobriété désirable, — de parler *pro domo mea.*

Depuis plus de quatre ans que cette revue est lancée dans le monde des lettres, j'ai fait en quelque sorte d'y effacer aussi complètement que

possible ma personnalité en tant que collaborateur, me réservant tout entier à la direction dans ses ramifications complexes et ne me montrant nulle part afin de me trouver plus sûrement partout. — Je ne concevais d'autre rôle dans cette petite section de la comédie humaine que celui de régisseur-metteur en scène, voire de souffleur à l'occasion, et c'est très volontairement que je disparaissais chaque fois au lever du rideau.

Si, parfois, il m'est arrivé de faire figure dans les chefs d'emploi ou dans les comparses, c'est, je l'avoue, que ma conscience m'y poussait ou que le feu du métier l'emportait sur la réserve; mais, dans ces occurrences, je fus toujours masqué avec soin et lorsque l'initiale souleva un coin du masque, ce fut pour une raison de dignité ou de loyauté, lorsque l'anonyme n'aurait su, sans prêter au blâme, demeurer impénétrable.

Je rêvais donc de ne jamais paraître rien autre qu'un directeur très attentif et très dévoué aux intérêts du grand public si éminemment délicat qui compose cette aristocratie intellectuelle dont vit et s'inspire *le Livre ;* je songeais que ma présidence à la rédaction totale de ce vaste recueil était à la fois assez active et assez encombrée de tracas pour me dispenser d'y apporter ma collaboration avec la vedette des auteurs favoris. Il paraît que je me trompais étrangement.

Si j'en crois les nombreuses lettres très flatteuses que je reçois depuis environ deux ans, on me juge trop platonique et d'un « constitutionnel » achevé ; c'est à qui me criera de sortir de ce qu'on veut bien appeler mon silence pour parapher quelques articles. Ce sont chaque jour à ce sujet mille taquineries, soit verbales, soit enveloppées dans toutes les périphrases railleuses de la correspondance. Pour modeste que l'on soit, pour opiniâtre que l'on veuille rester, il est une heure où cette petite guerre incessante atteint son but. On le veut, je cède.

Je prends dès maintenant, très volontiers, mon poste de combat en tête de colonne et je poitrine hardiment à tous mes adversaires c'est dire; à tous mes lecteurs : « Daignez donc me saluer, Messieurs, d'un feu de mousqueterie eu signe de joyeuse bienvenue : Je suis dispos et bien à vous ».

***

Suivant certain axiome d'un très ancien poète anglais, axiome dont J. Taschereau se servit sous forme d'épigraphe pour son admirable et tant curieuse *Revue rétrospective,* si recherchée à l'heure actuelle : *Il n'y a de nouveau que ce qui a vieilli.*

Mlle Bertin, la fameuse marchande de modes de Marie-Antoinette, modifiant à son usage les termes de cet aphorisme, proclamait en drapant ses chiffons : *Il n'y a de nouveau que ce qui est oublié.* C'est dans la double interprétation de cette maxime aussi paradoxale que judicieuse que je prétends placer l'esprit de ces *Causeries* sur tous les tons de la gamme littéraire.

Il existe en effet un genre de chronique qui met l'histoire en déshabillé et la littérature en pantoufles; une chronique légère, primesautière, jaseuse et sautillante, qui fait des zigzags de folle et qui commet des coq-à-l'âne de mondaine en visite. Cette chronique pourrait prendre pour épigraphe cette charmante opinion de Démocrite ; *Il n'y a de sérieux que ce qui ne le paraît pas ;* elle relie l'actualité au passé en dissimulant ses fils de trame, car elle participe tout à la fois de la nouvelle à la main, telle que la conçut Bachaumont, et de la critique familière telle que Grimm sait nous la présenter. Elle fourmille d'anecdotes à l'exemple de ces vieillards du temps de la Restauration qui narraient de si exquises aventures à cheval sur deux siècles ; elle fixe au passage le pittoresque de l'actualité qui traverse l'heure brève et déjà disparaît; elle a toute la verve d'une douairière chargée de souvenirs et tous les sourires d'une jeune fille bercée dans la tiédeur de ses illusions.

Lorédan Larcher réalisa presque le bel idéal de ce genre spécial dans son excellente *Revue anecdotique,* si foisonnante de détails sur les hommes et les choses du temps, si bondée de curiosités que la plupart de mes confrères de la presse quotidienne y puisent encore chaque jour sans avoir l'air de s'en apercevoir. — De 1855 à 1865, il y eut du reste toute une classe très intéressante de curieux qui entreprit la chasse aux documents anecdotiques, avec une patience de botanistes composant des herbiers, et ces herbiers historico-littéraires qu'ils nous ont légués ont conservé leur verdeur intacte, leur netteté de dessin et leurs arêtes vives. — Aujourd'hui qu'on documente dans les sentines et qu'on fait flairer au public tout le linge sale des vices humains, il semble que cet aimable et simple bavardage sur la curiosité se soit un peu effacé de nos mœurs, tout au moins pour un instant. Mon collaborateur Claretie le cultive encore dans le *Temps,* sous ce titre : *La Vie à Paris ;* mais il le fait trop fiévreusement en n'y apportant pas toute la flânerie curieuse et toute l'observation fureteuse nécessaires à mon entendement.

Je sais certes bien que rien n'est plus malaisé à parfaire dans une note claire, vive et originale que cette causerie en question.

Bah! je vais cependant m'y essayer avec la té-

mérité du jeune Seigneur Rosemberg, enchâssant sur solides griffes comme trois perles en sa mémoire la triple hardiesse de cette sentence : *Voir, c'est Savoir; Vouloir, c'est Pouvoir; Oser, c'est Avoir.*

***

Il reste sous-entendu que nous sommes ici exclusivement cantonnés dans le domaine du livre, borné au Nord par la science, au Sud par la fantaisie et la mondanéité, à l'Est par la politique oiseuse qui semble accaparer tout l'horizon français; à l'Ouest enfin, par cette marée montante d'œuvres d'art, d'expositions diverses et d'échos de théâtres qui submerge entièrement la fin de ce siècle décadent. — Je me tiendrai à distance respectueuse de ces frontières étrangères, et, tandis que mon camarade Édouard Drumont, avec sa haute compétence d'érudit et de causeur critique toujours verveux, tiendra, deux pas plus loin, le sceptre de la chronique souveraine qui voit, discute, juge et approfondit, je glanerai ici en curieux tous les menus faits et propos du monde des lettres et de la librairie. J'userai également de cette tribune pour répondre aux questions, même aux interpellations que pourraient me faire certains lecteurs soucieux sur quantité de points de bibliophilie ou de bibliographie pure, pourvu cependant que ces demandes ne soient point empreintes de la naïveté renversante dont certains vertueux *collabos* du défunt *Intermédiaire* ont usé et abusé dans la rédaction de leurs questions oiseuses.

***

A ce sujet, est-il bien réellement passé de vie à trépas, ce curieux petit recueil qui annonçait si tristement il y a un mois sa résolution d'en finir avec cette marâtre existence, si ses chers abonnés ne lui venaient en aide par des démonstrations *ad crumenam?* — Une circulaire qui m'est parvenue ces derniers jours me laisse des doutes à cet égard. La vigoureuse petite feuille aurait trouvé un nouveau tuteur qui apporte comme actif dans sa direction beaucoup de jeunesse, d'espérance, de volonté et d'illusions. Avec ce capital moral, on soulève souvent des montagnes, mais fait-on naître des abonnés? Peut-être bien. Je souhaite volontiers bonne et heureuse fortune à ce minuscule périodique, assurément plus utile que beaucoup de grands journaux quotidiens; mais, il faut bien le dire, le public des chercheurs et curieux, des fureteurs et des laborieux n'est pas innombrable en notre beau pays de France, où il est honteux qu'un journal de ce genre ne puisse subsister. Il faudrait que *l'Intermédiaire* devînt *international*, en dépit des feuilles similaires anglaises et italiennes qui ont été créées successivement.

L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux compte déjà vingt années d'existence. Il fut fondé en 1864 par M. Charles Read, sous le pseudonyme de Carle de Rash, qui l'a dirigé jusqu'à la fin de l'an dernier. Le premier numéro date du 15 janvier 1864. Mme veuve Duprat en était alors l'éditeur dépositaire, et, comme cette petite feuille in-8° ne paraissait que tous les mois, le prix de l'abonnement se montait à *quatre francs*... Heureux temps! — Vers 1866 environ, *l'Intermédiaire* passa à la librairie Sandoz et Fischbacher, rue de Seine. — Le journal, qui avait vivoté plutôt que vécu jusqu'alors, connut de dures années, mais on fit force de rames contre vent contraire, on restreignit la publication et l'on parvint, en 1867 et 1868, à doubler tant bien que mal le cap redouté des tempêtes. Cependant, alors même que les courageux directeurs et éditeurs se voyaient assez mal ravitaillés par l'abonnement qui n'arrivait pas chaque jour, ils se maintenaient, et assurément ils n'eussent point abandonné l'entreprise si la guerre de 1870 ne les avait contraints d'attendre des jours plus prospères et surtout plus pacifiques.

En 1872, le *Journal des curieux* fit sa réapparition à la grande joie des anciens collaborateurs depuis longtemps inconsolables, et qui renaissaient enfin à l'espoir de cultiver plus activement que jamais le point d'interrogation. Jusqu'en 1880, « cela boulotta; on joignait presque les deux bouts », comme dirait Zola; mais un différend éclata entre M. Fischbacher et M. Charles Read. Je fus consulté à cette époque par l'infortuné directeur qui rêvait de s'adjoindre au *Livre*. Sur nos instances, l'éditeur Rouveyre accueillit le transfuge.

Qu'elle meure maintenant d'anémie ou qu'elle prenne une force nouvelle, cette aimable et mignonne publication est digne d'intéresser tous les travailleurs. Elle a compté parmi ses plus fervents collaborateurs : Gustave Brunet, Quérard, Burty, Paul Lacroix, Delvau, Despois, Asselineau, A. Jal, Éd. Fournier, Barbier, Delpierre, Blanchemain et un grand nombre d'érudits célèbres de province et de l'étranger. L'éditeur Rouveyre lui donna une assez grande impulsion; il sut faire racheter dans les ventes tous les volumes ou livraisons qui passaient au feu des enchères. De là, une hausse assez sensible se produisit sur les premières années de la publication; volumes d'autant plus rares que beaucoup de libraires et de bouquinistes mettaient

alors chaque livraison nouvelle au papier comme étant sans valeur aucune. Une collection complète de *l'Intermédiaire* vaut aujourd'hui de 100 à 130 francs.

Si un éditeur osait se montrer assez téméraire pour publier une table générale et un index de la collection complète, il mériterait certes les bénédictions et la reconnaissance de deux cents braves lettrés, qui trouveraient enfin la clef de ce labyrinthe rempli de trésors. Il est raisonnable d'ajouter que dans ces temps ultra-pratiques, la reconnaissance de deux cents chercheurs et curieux est une maigre pitance et un pauvre viatique pour la gloire d'un éditeur. Il y a tout juste de quoi s'inscrire à la caisse des faillites; — un éditeur d'index ferait beaucoup pour les lettres, mais il ne serait peut-être pas assuré de se retirer des affaires avec ce fameux sac qui fait loucher tant de faibles mortels.

* * *

C'est lamentable à proclamer, mais ce sont les meilleures et les plus curieuses tentatives de librairie qui échouent le plus souvent. Voici, par exemple, sur ma table un ouvrage sans égal en son genre, et digne de passionner une génération moins ahurie par la fièvre des jouissances hâtives que la nôtre. Je veux parler de *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé,* mémoires intimes de ce Restif de la Bretonne dont tant de gens parlent au hasard et que si peu connaissent.

Un éditeur qui est, à mon sentiment, l'honnête homme le plus désintéressé de l'heure actuelle, et qui eût reçu des témoignages publics d'estime à Sparte pour son érudition profonde et la philosophie de son existence; un extravagant de sagesse qui aurait dû vivre au temps des Saumaise, des Beyle et des Ménage, M. Isidore Liseux a songé à réimprimer *Monsieur Nicolas*[1] sur l'édition unique et rarissime publiée par Restif même en 1796. Cet ouvrage original en 16 volumes se vendit dernièrement jusqu'à cinquante louis, mais sa cherté provenait d'autre source que de sa rareté. — Restif dans ces volumes a écrit la confession la plus admirablement cynique que l'on puisse rêver; c'est un Diogène bourguignon qui a roulé son tonneau dans tous les milieux du XVIIIe siècle et qui s'y montre le plus terrible vivant que l'on puisse concevoir. L'international aventurier Casanova disperse bien davantage l'intérêt dans ses mémoires que monsieur Nicolas, imprimeur-auteur, lequel fixe l'attention principale sur la vie parisienne d'il y a cent ans.

On pouvait croire que la réimpression d'un tel ouvrage ferait un bruit immense dans le Landerneau, des bibliophiles, et même il était sensé de penser que le *vulgum pecus* enlèverait avec une passion furtive de collégien l'édition sur papier ordinaire à 3 fr. 50 le volume. Il n'est aucun de nous qui n'eût escompté ce succès; l'édition est remarquablement imprimée, d'une correction rare aujourd'hui, où les correcteurs se recrutent on ne sait comment, et où les publications de luxe sont plus émaillées de coquilles qu'une plage bretonne. (— Cette *revue,* hélas! n'en est pas plus exempte que les autres. —) Des notes concises éclaircissent le texte, l'orthographe fantaisiste de Restif est remise sur le chemin académique; rien n'y boite et la lecture y est attrayante au possible; il était donc permis de croire à un succès considérable; cependant l'éditeur ne constate qu'un froid succès d'estime. Ce fait est absolument typique, aucun journal n'a parlé de *Monsieur Nicolas* et cette inépuisable matière à chroniquer n'a tenté aucun chroniqueur. Les *Illuminés* n'offrent plus d'intérêt, paraît-il, pour les écrivains philologues du jour : Gérard de Nerval n'a point laissé de successeurs.

Quelle superbe étude il y aurait à écrire cependant au point de vue psychologique sur Restif raconté par lui-même! — Un admirateur du docteur Charcot y retrouverait une expression de la névropathie au XVIIIe siècle dans une intensité bien supérieure à celle de tous les cas décrits jusqu'alors, car Monsieur Nicolas est un sujet hors ligne, un visionnaire comme on en voit peu, un exalté de satyriasis, un fou génial et délicieusement excentrique.

Sait-on que Restif lui-même a pressenti le sort réservé à ses *Mémoires?* Au tome VI, p. 3600 de l'édition originale, il dit :

« Où trouvera-t-on le cœur humain aussi bien, aussi véritablement peint que dans cette histoire! Ah! l'abbé Delille avait raison! c'est un chef-d'œuvre! mais c'est la nature et non l'auteur qui l'a fait!... Je puis dire comme Ovide : *Exegi monumentum, et ce monument étonnera quelque jour.* »

Certes, il étonne,... il renverse même, ce prodigieux monument! — A le regarder dans son ensemble et dans ses détails il semble impossible qu'un homme l'ait échafaudé de sa propre existence. En dépit des figures extraordinaires que le siècle dernier a pu fournir à notre admiration ou à notre surprise, il n'en est pas de plus curieuse, de plus complexe, de plus vivante; il ne s'en trouve pas d'aussi largement humaine que celle de Restif de la Bretonne.

Je serais heureux de voir M. Liseux publier, en

1. *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé,* Mémoires intimes de Restif de la Bretonne. Paris, Isidore Liseux, 23, avenue d'Orléans. 14 volumes; sur vélin à 3 fr. 50. — Sur papier Hollande, la collection : 112 fr. Les dix premiers volumes sont en vente.

appendice dans le *quatorzième et dernier volume* (qui ne paraîtra guère avant quelques mois), une suite de notes sur les singuliers et spirituels néologismes de Restif, sur le nombre de ses bâtards, et même nous fournir un index alphabétique de toutes les femmes et filles mentionnées dans ces confessions uniques.

Pour ma part, j'ai relevé plus de cent néologismes et surtout cent trente-cinq bâtards, dont seize garçons, quatre-vingt-quinze filles et vingt-quatre enfants de sexe non indiqué.

Si l'on faisait un calcul d'économiste ou de statisticien, on arriverait assurément presque à prouver que les descendances de Restif furent assez nombreuses pour former tout un bataillon du premier Empire.

***

J'aurais à revenir sur l'auteur des *Nuits de Paris,* car il est de ceux qui ne se laissent point oublier et qui ont trop semé leur vie dans leurs œuvres pour qu'un de leurs lecteurs aussi fervents que je le suis ne les retrouve pas très fréquemment au cours de la sienne.

Mais je sors de parler du premier Empire et je vois par une bizarre corrélation, à portée de ma main, ce chef-d'œuvre de Stendhal, *la Chartreuse de Parme,* dont l'éditeur Conquet vient de publier à petit nombre une édition absolument exquise et parfaite[1]. Lorsque je reçus ces deux beaux volumes in-8°, il y a tantôt six semaines, je me mis à promener avec flânerie le couteau d'ivoire à travers les feuillets, distraitement, avec une mollesse de blasé, et, tout en admirant les vignettes de Foulquier, je parcourais le texte Didot, si net et si savamment mis en pages, lorsque j'accrochai du regard les premières lignes de la bataille de Waterloo. J'avais lu vingt fois ces pages; dans cette édition superbe cependant, le charme opéra une nouvelle fois avec tant de force et d'attrait que j'oubliai travail, rendez-vous et le reste pour m'enclore dans cette *Chartreuse de Parme* jusqu'au soir avec des délices infinies.

Ils sont rares, les livres qui amorcent l'esprit avec cette puissance toute littéraire; celui-ci restera au premier rang parmi les meilleurs de ce siècle. Stendhal avait comme une obscure intuition de la vérité, quand il disait de lui, ainsi que le remarque Sarcey dans sa préface : « Je ne serai lu et compris qu'en 1880 ». Il n'écrivait pas pour la génération qui se pâmait aux magnifiques amplifications de Chateaubriand, dit le critique du *Temps,* ni pour celle qui écoutait avec transport les tirades emphatiques de Cousin ou les ingénieux développements de Villemain... Il s'adressait à un autre genre d'esprits, dont il prévoyait l'éclosion prochaine, qui aimeraient le fait pour le fait, parce qu'il est, comme nous disons aujourd'hui, un document humain, qui ne demanderaient au peintre des passions humaines que des détails vrais, exactement pris sur nature, sans aucun arrangement de style. »

Le préfacier n'est pas tendre pour Stendhal en maint endroit, et je crois que tous les délicats se sépareront de M. Sarcey, lorsque celui-ci prétendra relier, si indirectement que ce soit, Stendhal à Zola. Autant rapprocher Rivarol de Touchatout et mettre en parallèle l'admirable quintessence des *Liaisons dangereuses* avec les *Lettres d'un dragon* d'un monsieur Droz quelconque. — Stendhal et Zola; mais ils sont, vertudieu! plus éloignés l'un de l'autre et de race aussi opposée que Brummel et Carnaval, ces excentriques placés aux deux pôles du goût, du bon et du pire.

L'édition Conquet est digne, par exemple, du raffinement suprême de Henri Beyle; tirée sur un vélin blanc lisse et transparent comme une hostie, fabriqué spécialement avec le titre de l'ouvrage filigrané dans la pâte; elle est imprimée par Chamerot avec une pureté extrême. C'est bien là le vrai beau livre français dans sa perfection et sa sobriété. Rien ne choque; c'est l'harmonie même; quant aux eaux-fortes en tête de V. Foulquier, au nombre de trente-deux, elles sont aussi variées de composition que fines de gravure; tour à tour blondes et vaporeuses, noires et vigoureuses, nettes et lumineuses. Dessin habile, nerveux et plein de mouvement, gravure spirituelle, serrée, doucement noyée dans les lointains. — Comme nous voici loin des bonshommes boiteux, mal plantés, gravés avec brutalité par M. Lalauze, et qui ne font plus d'effet que sur les indigènes des provinces les plus reculées où Desenne est encore goûté.

Je disais dernièrement, dans un compte rendu de cette revue, mon sentiment sur cet art de faire un beau livre que possède si bien M. Conquet. Il a déjà à son actif le *Sous bois* de Theuriet, *Mademoiselle de Maupin,* et ce chef-d'œuvre ignoré, si éminemment français de verve, cet *Oncle Benjamin* de Claude Tillier, que la postérité, dans cent ans ou moins, placera à part, dans ce coin particulier aux livres originaux où sont déjà le *Baron de Fœneste, Gil Blas* et *Manon Lescaut.* — Qu'on n'aille pas me taxer d'exagération, je soutiendrais ma thèse fort aisément et non sans plaisir.

***

Cet *Oncle Benjamin* a donné l'idée à un éditeur, M. Lemonnyer, de publier *Mon Oncle Barbassou*

1. *La Chartreuse de Parme,* 2 vol. in-8°. Paris, L. Conquet. 350 exempl. sur vélin, prix; 100 fr.; 75 ex. sur Japon : 175 fr.

de Mario Uchard, ouvrage tout moderne et dont la première édition remonte à sept ans environ. Je ne m'occuperai pas de ce livre au point de vue littéraire, il est de ceux qu'on ne saurait assurer à bail pour la gloire future. Aimable production, mais rien d'excessif : passons donc.

L'édition de M. Lemonnyer est enrichie de nombreuses eaux-fortes de mon ex-collaborateur Paul Avril, qui a si largement contribué par la grâce de ses dessins aussi ingénieux que brillants et incomparables au succès exceptionnel de *l'Éventail* et de *l'Ombrelle.* — Avril, un travailleur opiniâtre, a senti qu'un dessinateur qui peut interpréter lui-même ses compositions sur le cuivre devient un illustrateur complet; il s'est donc mis avec acharnement à l'eau-forte, et, en moins de deux ans, il a su acquérir une habileté fort intéressante, presque un talent réel de graveur.

Toutes les figures de *Mon Oncle Barbassou*, en-têtes et culs-de-lampe, sont portées sur cuivre, mordues et *cuisinées* par lui. Il y en a de charmantes, d'un faire qui séduit et ne laisse pas d'étonner par sa vibration hardie; tous ses nus en général ont de la fraîcheur, de la grâce, de la personnalité, et surtout de la coquetterie, ce grand attrait du crayon printanier d'Avril. Mais lorsqu'il aborde le costume moderne, la robe, la jaquette ou la redingote, mon ami Avril n'y est plus; sa vie ancienne s'y trahit. L'ex-capitaine de ligne montre un trop grand mépris du *pékin;* il vous habille tout son monde *à la Godchau,* sans rien montrer de ce chic très parisien qu'ont su conserver tous les peintres montmartreux, les *modernes* qui sentent, eux, la coupe, le pli, le plissé, le retroussé, le froncé, le chiffonné, le soyeux ou le drapé des vêtements à la mode. Paul Avril ne s'illusionne pas, je pense, à ce sujet; son domaine est d'ailleurs assez large pour qu'il y vive à jamais et je ne lui conseille pas d'en sortir : c'est le domaine de la fantaisie. Ce sera le poète des marges de livre, le peintre du pays des fées et des mythologies souriantes et roses; qu'il reste à l'écharpe flottante et qu'il n'aille jamais au delà du Louis XV vaporeux.

Dans les thèmes très larges que je lui confiai il y a deux ans, j'avais deviné ce tempérament d'aquarelliste des Olympe ou des Parnasse, et, dans *l'Éventail* ou *l'Ombrelle,* il a pu donner sans aucuns obstacles carrière à ses rêveries. Je lui traçai un canevas sans limite, quitte, lorsque j'écrivis mon texte, à devenir esclave de mes propres complaisances pour l'artiste. Le champ lui était libre entièrement, et c'est de cette libre conception que sont sortis les innombrables caprices de crayon, de sépias, de gouache ou de fusain qui composent les deux aimables et gracieux volumes sur les *Ornements de la femme.*



Si je pouvais douter un seul instant que la bêtise humaine fût exilée de ce monde, une brochurette viendrait tout à propos de ces deux ouvrages me tirer d'erreur. — Cela est intitulé : *L'Éventail* et *l'Ombrelle,* « Essai de classification bibliographique des diverses sortes d'exemplaires de ces deux ouvrages et des suites qui se peuvent rencontrer. Accompagné de vingt et une reproductions ».

Je ne nomme pas le libraire bibliographe auteur de ce travail qui frise la haute bouffonnerie. Je ne veux ni le forcer à rougir ni l'attaquer dans sa naïveté. C'est peut-être au demeurant un fort brave garçon, un peu court de marges, comme nous disons entre nous, qui a pensé jouer aux Quérard et aux Gustave Brunet en employant les loisirs que lui laissaient ses fonctions commerciales. Il prend la peine d'insister sur ses patientes recherches, comme s'il s'agissait d'une édition *variorum* de Montaigne ou de La Rochefoucauld. — Pauvre moi ! — J'ai les honneurs de l'épluchage, de l'annotation et des textes comparés, tout au même point qu'un grand classique de la collection Hachette. — Ce serait à mourir d'infatuation si ce n'était à sourire de pitié, surtout pour deux ouvrages dont je fais visiblement très bon marché, littérairement parlant.

L'honnête libraire en question a ramassé, paraît-il, un peu partout ce qu'il a pu trouver d'exemplaires des deux livres susnommés; sans connaître rien ni voir goutte à l'imprimerie, aux lettres tombées sous presse, aux accidents d'imposition ou de réimposition, et sans même comprendre les difficultés de tirage et de repérage de tels ouvrages spéciaux, qui peuvent réclamer parfois des remaniements imprévus et le relevé des formes, le farouche bibliographe part en guerre comme s'il avait inventé Gutenberg et redigé à lui seul *le Manuel du libraire.* — Il compare les points, les virgules, les accents, les variantes les plus infimes, et il sert tout cela, très glorieusement ma foi, au public qui n'y prend garde, dans l'espoir d'écouler à des prix surélevés sa marchandise épuisée.

Je ne m'amuserais pas à folâtrer ici sur le ridicule de cette gibbosité intellectuelle, si quelques libraires bouquinistes de province n'avaient essayé de battre monnaie avec simplicité d'après la formule de ce bibliographe nouveau modèle.

Dévorant chaque jour tous les catalogues à prix marqués de la librairie d'occasion universelle, je vois que certains pauvres libraires se sont laissé surprendre, et je veux les railler de leur

innocente complicité dans cette niaise supercherie.

L'Éventail et *l'Ombrelle* n'ont eu QU'UNE SEULE ÉDITION. — Or, d'après la classification susdite, diviser les exemplaires existants en *Première classe, Seconde classe; Deuxième genre* ou *Genre artiste* avec le mot TRÉSES, ou sans ce mot — avec le point, après l'épigraphe ou *sans;* cela n'est que grotesque et imbécile. Je ne pousserai jamais le mépris de mes contemporains jusqu'à les croire assez sots pour payer tel exemplaire dix ou quinze louis alors que tel autre, *qui est le même,* à une virgule près, ne vaut que soixante ou quatre-vingts francs. Pure folie d'esprit faible.

Ce serait le cas, si cela était supposable un seul instant, de désespérer de cet excellent bon sens qui est le fond de l'esprit français et de faire revivre l'épigramme que Pons de Verdun fit sur les bibliomanes crétinisés par l'idée seule de la rareté.

Ah! je la tiens! — Que je suis aise!
C'est bien la bonne édition,
Car voilà, pages quinze et seize,
Les deux fautes d'impression
Qui ne sont point dans la mauvaise.

Maintenant que j'ai démasqué en passant ces piéges à nigauds, je passe outre, en faisant serment de n'entamer à l'avenir aucune polémique avec le libraire aux abois, auteur de ce chef-d'œuvre bibliographique, qu'il voudra peut-être défendre, mais dont je ne m'occuperai oncques davantage. C'est trop parler de soi pour soi; je lui passe quittance de la bêtise qu'il a commise sans profit pour personne.

***

On a mené grand bruit tout récemment autour d'une publication d'eaux-fortes, d'après Eugène Lami, pour illustrer les œuvres d'Alfred de Musset. Il n'y a réellement rien ici qui puisse, à mon sens, révolutionner le monde des *Mussétistes.* A bien regarder, je préfère de beaucoup l'interprétation que A. Bida fit autrefois des œuvres de Musset à celle d'Eugène Lami, dont on vient de nous faire graver une suite d'aquarelles.

Bida s'y montre froid, correct, ennuyeux, compositeur de keepsake, aussi gris que possible; cela est juste et nous ne chicanerons personne sur ce point, mais encore il est *humain* et ne déflore pas la rêverie du poète. Par contre, tout aquarelliste de haut talent que soit Lami, il a illustré Musset en peintre d'éventails et de chromolithographies; il n'a pas été l'apôtre de notre idéal. Je viens de parcourir cette suite de gravures et je me tue à y découvrir un sentiment d'originalité, une intelligence supérieure de la composition, un peu de génie, voire du talent. Cela est poncif et banal : ce sont des dessins de frontispices de romances, avec le faux goût du genre et parfois même le ridicule. On ne saurait être plus *Dessus de pendule,* plus *Pompier,* plus *Beau Dunois,* ni moins artiste.

L'Andalouse, la Camargo, Franck et Belcolor, Namouna, Rolla, Mardoche et Suson sont compris au rebours et mis en scène comme autant de héros d'opéra-comique de province. M. Dumas fils paraît de bonne foi admirer cette œuvre; je ne sais si le public des amateurs vraiment artistes lui emboîtera le pas dans son admiration!

L'éditeur, en outre, a fait erreur en s'adressant à M. Lalauze pour la gravure de ces aquarelles légères et sans vigueur; il eût fallu la pointe fine et caressante d'Hédouin ou la verve malicieuse de Boilvin, pour graver ces motifs divers du poète des nuits. M. Lalauze a sabré ses eaux-fortes d'une main large, mais trop lourde. Ce n'est pas avec ses éternels contrastes de noirs profonds et de gris secs que ce graveur devait comprendre M. Lami. Il fallait du blond, du fondant, de l'harmonieux; une morsure douce et une mélodie de pointe sèche.

M. Lalauze a traité tous ces cuivres « va comme je te pousse », en industriel, et il a achevé de compromettre l'aquarelliste Lami.

Vers 1832, l'éditeur Renduel avait commandé à Célestin Nanteuil quatre vignettes à l'eau-forte, pour la première édition du *Spectacle dans un fauteuil.* Cette illustration comprenait : 1° un *Frontispice; 2° la Coupe et les Lèvres; 3o A quoi rêvent les jeunes filles; 4° Namouna.* Mais cette illustration ne fut pas agréée par Musset et les planches furent détruites, s'il faut en croire Asselineau et Paul de Musset.

Cette tentative de Nanteuil pouvait ne pas être du goût du poète, mais assurément ces eaux-fortes étaient mouvementées, pleines de couleur et de brillant; et sans les avoir vues, je gagerais, la tête de M. Lalauze qu'elles étaient à cent coudées au-dessus de l'œuvre très ordinaire, sinon médiocre, du peintre mondain Eugène Lami.

***

Qui le croirait, cependant : l'éditeur Alphonse Lemerre, dans le but d'offrir une luxueuse hospitalité à ces eaux-fortes de Lami-Lalauze, préparerait, dit-on, une édition spéciale de format in-4°, tirée à 1,000 exemplaires, sur vergé, chine et japon. C'est là une entreprise intéressante et

digne d'être signalée, bien que le format in-4° me paraisse un peu excessif pour Musset, cet aimable compagnon des promenades et des rêveries rustiques, ce poète de chevet par excellence; mais ceci est question d'appréciation personnelle; ce qui importe plus, c'est qu'il n'existe pas encore d'édition correcte, complète et *ne varietur* d'Alfred de Musset, et que la plupart des éditions existantes se contredisent absolument.

Racot-Dancourt, un des rares journalistes de ce temps que le courant politique et boulevardier n'ait pas entraîné loin des livres et de la littérature pure, écrit à ce sujet un très judicieux article dans la vieille *Gazette de France*. Je ne puis mieux faire qu'en citer les parties principales.

« A mon avis, dit-il, le dernier mot d'une édition définitive de Musset consisterait à restituer à chacune des diverses parties de l'œuvre de l'auteur leur cadre original.

Prenons, par exemple, la dernière édition parue: l'édition Charpentier, dite *édition des amis du poète*, très soignée, très élégante et illustrée d'eaux-fortes signées toutes de noms célèbres. Pourquoi ne trouvé-je pas en tête des *Premières poésies* le titre sous lequel Alfred de Musset se révéla? Pourquoi avoir supprimé ce titre charmant de *Contes d'Espagne et d'Italie* qui annonçait et résumait si bien *Don Paez* l'*Andalouse*, *Portia* et les *Marrons du feu*? Pourquoi avoir effacé cet autre titre non moins piquant: le *Spectacle dans un fauteuil*, qui définissait si exactement l'admirable drame *la Coupe et les lèvres* et l'adorable comédie *A quoi rêvent les jeunes filles?*

Il y avait aux *Contes d'Espagne et d'Italie*, à ce premier volume de Musset, paru en janvier 1830, une préface que l'on chercherait vainement dans toutes les éditions nouvelles qui se sont succédé depuis, et qui ne figure pas davantage dans l'édition dernière donnée par M. Charpentier. Je sais bien qu'en 1840, lorsqu'Alfred de Musset, déjà connu, presque célèbre, réunit pour la première fois en volumes compacts l'ensemble de ce qu'il avait produit, il composa tout exprès, comme frontispice, le sonnet si connu :

Ce livre est toute ma jeunesse;
Je l'ai fait sans presque y songer.
. . . .
Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers, à peine d'un homme.

En quoi, je le demande, ce sonnet, cette préface nouvelle, cette préface d'ensemble feraient-ils double emploi avec la préface de l'édition originale du premier recueil de 1830? Qui empêchait de reproduire cette préface originale avant *Don Paez?* Dira-t-on qu'elle était indigne de Musset et que la forme ni le fond ne mériteraient un tel honneur? D'abord je répondrai que, même à supposer qu'il en fût ainsi, personne n'a le droit de supprimer, excepté l'auteur lui-même, une page déjà livrée au public. Mais il n'en est pas ainsi puisque, en cherchant bien, on trouve la préface de la première édition des *Contes d'Espagne et d'Italie* reléguée, où? Dans le volume des miscellanées, intitulé : *Mélanges de littérature et de critique*. Qui diable se serait jamais avisé de la soupçonner là, si loin, au tome IX des œuvres complètes?

Elle est cependant d'un ton hardi, cavalier, infiniment curieux et très français, cette préface oubliée. Écoutez plutôt :

« Une préface, dit Musset (notez qu'il n'avait alors que vingt ans), est presque toujours une histoire ou une théorie, une espèce de salutation théâtrale, où l'auteur, comme nouveau venu, rend hommage à ses devanciers, cite des noms, la plupart anciens, pareil à un provincial qui, en entrant au bal, s'incline à droite et à gauche, cherchant un visage ami. C'est cette habitude qui nous ferait trouver étrange qu'on entrât à l'Académie sans compliment et en silence. Me pardonnera-t-on d'imiter le comte d'Essex, qui arriva dans le conseil de la reine crotté et éperonné? »

Et plus loin :

« Le moule de Racine a été brisé. C'est là le principal grief, car pour cet adultère tant discuté du fou et du sérieux, il nous est familier. Les règles de la trinité de l'unité, établies par Aristote, ont été outrepassées. En un mot, les chastes muses ont été, je crois, violées. La pédanterie a exercé de grands ravages. Plus d'une perruque s'est dédaigneusement ébranlée, pareille à celle de Hændel qui battait la mesure des oratorios ».

Cela n'est-il pas amusant, audacieux et jeune! Cela, aujourd'hui comme il y a un demi-siècle, n'est-il pas la vraie introduction des *Contes d'Espagne et d'Italie?* Et l'allusion à Racine n'est-elle pas tout à fait indispensable pour annoncer les *Marrons du feu*, cet arrangement romantique d'*Andromaque?*

Hélas! mon cher Racot, tout ce que vous dites ici est excellemment juste, et malgré le nombre de détails biographiques intéressants et véridiques que vous révelez au public, je puis ajouter que vous n'insistez que sur une très faible partie des erreurs et irrégularités contenues dans les éditions actuelles de Musset. — Des éditeurs trop insouciants impriment et débitent notre poète comme on cuit et débite des petits pâtés : les clichés sont là, on n'y saurait rien changer. — Quelle œuvre philologique, bibliologique, critique et historique il y aurait à jeter dans ce moule qu'on ne veut plus refondre! C'est un travail de lente restitution qu'un admirateur zélé de Musset, doublé d'un bibliographe, pourrait entreprendre; car le travail de tact a été fait par Paul de Musset, avec trop de réserve même et de scrupule, et aujourd'hui que les considérations de famille ont disparu, la tâche mérite d'être comprise le plus vivement possible par un homme comme M. Charles de Lovenjoul, qui semble réunir toutes les qualités requises pour ce grand labeur.

Je viens d'ouvrir précisément un lourd dossier sur Musset qui dormait depuis longtemps dans mes cartons, et j'ai été étonné des trésors que j'y avais amassés. Je crois pouvoir dire sans amplification qu'il reste tout un bon volume de *Musset*

inédit à publier, mélanges, prose et vers. Si mes loisirs me le permettent, je me promets de donner très prochainement, dans *le Livre,* une série de poésies, stances, sonnets et ballades dont les éditeurs font fi fort mal à propos. Je ne sache pas au demeurant un seul malheureux poète moderne qui puisse éclipser fût-ce la semelle de Musset; ce demi-dieu, en dehors du temps, qui ne s'abaissa pas comme tant de nos piètres rimailleurs à chercher dans le vestibule des académies une rime à « triomphe », et qui ignorait certes qu'un jour viendrait où on ne dédaignerait même pas d'en trouver une à « Perde ».

***

Dans différents cercles, on parle d'élever une statue à l'auteur des *Caprices de Marianne.* Des comités se forment, dit-on, de toutes parts dans les salons mondains et dans tous les milieux littéraires; les femmes principalement seraient acharnées, et si l'on en croyait le caquetage féminin, le bronze du poète de Mimi Pinson se dresserait avant une année sur une place publique de Paris, ou se détacherait dans quelque coin verdoyant sur le ciel de l'Observatoire, en plein jardin du Luxembourg. — S'il existait un endroit au monde pour encadrer à souhait la silhouette de Musset, ce seraient assurément ces perspectives du palais Médicis, où semble errer au crépuscule Lorenzaccio et le fils du Titien. Mais à quoi bon cette statue? La *statuomanie* est une épidémie toute moderne; il est tant d'illustres Gaudissarts se gaudissant dans leurs bronzes sur toutes les places départementales de notre pays démocratique, que je serais très tenté de me rallier à l'opinion de Goncourt et de trouver très distingué pour des génies comme Balzac et Musset de n'avoir point de statues.

Ces marbres et ces bronzes qui sortent de terre sont un signe de décadence manifeste. Telle fut la Rome antique avant d'être mise à sac par les Barbares. D'autre part, je vois comme une impudeur, une indécence, presque une prostitution dans cette coulée de grands hommes en pleine foule. — Ces délicats, ces méprisants, ces dandys de l'âme et de l'esprit qui ont pris tant de peine à faire la toilette de leurs pensées pour ne les communiquer qu'à des élus appropriés à leur idéal, vous jetez ces grands raffinés au vulgaire en méprisant cet axiome : « Si le génie crée, il n'y a que le goût qui juge ». — Allons donc, c'est folie; et je persiste à croire que l'on ferait moins de piédestaux, si ceux qui les construisent ou aident à les construire ne pensaient, dans leur amour-propre, se hausser aux yeux d'autrui en montant de quelques marches vers cette gloire qu'ils élèvent moins haut encore que leur propre voix.

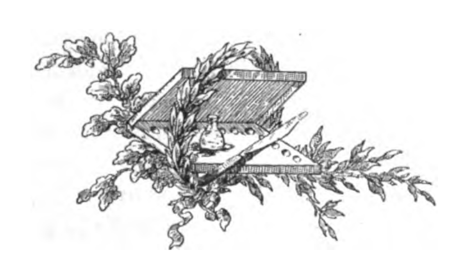
La statue d'un littérateur, ce sont ses livres, où ses pensées sont embaumées à jamais; qu'un esprit élevé ou subtil soit en contact avec elles, et aussitôt elles se révèlent vivantes et plus hautes que toutes les effigies de la statuaire. Placer un poète en place publique au milieu des goujats, élever un piédestal pour que les chiens y lèvent la patte et que les voyous y écrivent ou dessinent les éternelles obsessions populaires priapiques ou républicaines, c'est, je le répète, absolument contraire au culte dévot dont les lettrés font profession dans leur cœur envers tel ou tel de leurs écrivains préférés.

Le style, disait Swift, doit être défini : les mots propres à leur place propre; — la gloire, dirai-je, peut être considérée de la même manière : les mots étant l'image de nos pensées : Les hommes supérieurs à une place supérieure, très au-dessus de la foule, au niveau de leurs admirateurs.

. . . .

Vous, étoiles, qui êtes la poésie des cieux, s'écrie doucement Byron... vous, Musset, qui êtes au ciel de la poésie comme la plus brillante des étoiles, puissiez-vous ne jamais vous vert-de-griser sur un socle dans ce fleuve humain de la rue, qui charrie ces gros sous de bronze de la Popularité, qu'Hugo nomma — un jour où il n'était que poète — la menue monnaie de la gloire.

OCTAVE UZANNE.





LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

Une préface d'Alphonse Daudet. — La mobilité de l'opinion. — La haine du talent et une légende injuste. — Un chapitre de la Vie de Bohème. *— Comment furent écrites les* Lettres de mon moulin. *— Une lettre de Paul Arène. —* La Veuve, *dernier roman d'Octave Fenillet. — Barbey d'Aurevilly et* Ce qui ne meurt pas. *— Les Élections académiques. — François Coppée et Edmond About.*



VEZ-VOUS lu la préface exquise qu'a mise Alphonse Daudet aux *Lettres de mon moulin,* qui viennent de paraître dans l'édition définitive des œuvres du romancier, publiée à la fois à la librairie Charpentier et à la librairie Dentu ? Autrefois, tout le monde aurait été ravi, se serait pâmé; aujourd'hui, on n'entend qu'insinuations désagréables, réserves grincheuses. Que nous voilà loin du Prince Charmant que nous dépeignait Babou, qui s'écriait cependant avec une sorte de prévision de l'avenir : « Heureuse et périlleuse destinée ! Le succès est si doux à la jeunesse qu'elle n'entrevoit même pas en songe l'ombre d'un accident glorieux ! »

Je me rappelle la naissance de cette jeune gloire qui succédait à une célébrité déjà rayonnante. Le *Bien public,* où Goncourt écrivit sa magistrale étude sur Gavarni, où Feydeau, si vite oublié et déjà en train de se survivre, collabora un peu, inséra le dernier article de Gautier et le premier roman de Daudet. Rien n'était joli comme cette aube de renommée qui faisait penser à ces premiers feux de l'aurore dont parle Vauvenargues. En songeant à cette heure radieuse, Daudet peut répéter ce que le comte d'Essex écrivait à Élisabeth : « Il fut un temps où je me suis cru trop heureux ! » Chacun poussait à la roue, tandis que chacun maintenant y met des bâtons ; chacun s'efforçait de faire avancer plus vite la voiture jonchée de roses du triomphateur. Aujourd'hui, au contraire, il y a comme une hostilité sourde autour de l'écrivain jadis acclamé.

Sans doute, la phase actuelle doit être pénible pour une âme tendre, impressionnable, ouverte à tous les sentiments affectueux. Je ne crois pas qu'elle soit funeste pour le talent de Daudet ; l'homme peut-être en sortira avec un pli d'amertume aux lèvres, l'artiste en deviendra plus fort, plus viril, plus conscient de certaines lois impérieuses de la vie, comprenant mieux désormais combien tout se tient dans la société.

Le sort de Daudet ne rappelle-t-il pas la mésaventure de ces beaux seigneurs qui se jetèrent en plein dans la Révolution ? Quand ils eurent aidé à renverser le trône et l'autel, on s'aperçut qu'ils avaient la peau fine. « Qu'est ceci, mon gentilhomme, du linge blanc, une fleur à l'habit ! tu vas mourir. » Et on les tua. On a traqué tout ce qui représente l'élite sociale, l'aristocratie, le clergé, la magistrature, on s'attaque maintenant à l'élite intellectuelle. Ce privilégié du talent qui bat monnaie avec sa plume en temps de famine offusque la médiocrité niveleuse de l'époque; il faut, bon gré malgré, que petits et grands endossent la livrée d'hôpital, cette livrée gris de cendre de l'Égalité qu'a prédite Henri Heine. Le char classique qui symbolisait l'État est dételé ; les chevaux commencent à se dévorer entre eux à l'écu-

rie; c'est Pégase qui sera abattu le premier; on se jettera ensuite sur le fils de Gladiateur qui aura gagné le dernier derby. Le survivant et le vainqueur sera le cheval de fiacre efflanqué et horrible dont personne ne voulait. N'entendez-vous pas parler de Manet comme on n'a jamais parlé de Raphaël ou de Vinci ?

A nous qui notons ici ce qui apparaît sur l'horizon littéraire, avec l'espérance que l'avenir viendra peut-être chercher là la vérité, comme nous l'allons chercher dans certains recueils du passé, il appartient cependant de protester contre l'injustice de certaines attaques.

Rien n'est plus mensonger que l'effigie de Daudet faux ami et mauvais camarade que l'on s'efforce de mettre en circulation ; en réalité, nul n'est ami plus serviable, plus empressé, plus ardent de cœur. Je l'ai dit déjà et je le répète, on lui peut appliquer justement la très ingénieuse pensée de Depret dans le *Voyage de la vie:* « La qualité du cœur se révèle par le sentiment que nous a laissé la difficulté de nos débuts. Au souvenir de ce début pénible, les bons cœurs se sont promis d'être doux et serviables, et les autres de faire souffrir aux commençants qui leur tomberont sous la main ce qu'ils ont souffert eux-mêmes. C'est au sentiment des premiers qu'on les reconnaît vraiment dignes du succès qu'ils ont eu. »

Je n'ai jamais possédé, pour ma part, un brin d'influence dans un journal sans que Daudet n'ait cherché à l'utiliser en faveur de quelque débutant. Il a défendu, vanté, soutenu Zola quand il n'était pas encore célèbre. C'est lui, je crois, qui a apporté au *Bien public,* qui décidément fut une pépinière de célébrités, cet *Assommoir* qui soulevait alors des répulsions qui semblent inexplicables maintenant qu'on a été jusqu'où il était possible d'aller. Il a élevé dans son entourage l'admiration pour Flaubert à la hauteur d'un culte. Goncourt, auquel le public fut long à s'habituer, a eu en lui un héraut infatigable, enthousiaste, jamais lassé.

Sans doute ce n'est pas lui qui a donné du talent à ses amis, mais il a contribué énormément à leur donner de la réputation. Il eut de l'influence, en effet, bien longtemps avant d'avoir atteint la situation qu'il occupe depuis quelques années. Si la perfidie punique n'est point du tout son fait, il serait puéril de lui contester une habileté qui tient en quelque manière à la race. C'est un méridional bien réussi, et, s'il se fût tourné vers la politique, il y eût certainement prospéré.

Dans les lettres comme dans la politique, le vrai méridional est superbe à observer : il dégage de la chaleur, il entraîne, il embellit tout des couleurs de son imagination. Regardez la façon dont les écrivains ordinaires se comportent avec les éditeurs et les directeurs de journaux : ils ont l'air très heureux qu'on les accueille, ils remercient profondément en touchant le salaire de leurs veilles. Le méridional n'est point ainsi : les fleurs de son jardin ont un parfum qui n'est qu'à elles, les fruits sont plus savoureux que ceux du jardin des Hespérides ; les enfants de sa Muse sont tous admirablement beaux ; il ne demande pas qu'on l'imprime et cependant il est bon garçon, et, pour obliger, il consentirait à s'entendre avec son interlocuteur, pourvu, bien entendu, que les conditions fussent raisonnables. Le même homme qui fera des difficultés, qui élèvera des objections devant un écrivain modeste, fermera sa porte et prendra son visiteur au collet pour ne pas manquer une si belle affaire. L'entrain de l'auteur, après avoir gagné l'éditeur, gagne le public et, quand le mérite est réel, il se forme vite autour d'un homme cette atmosphère de popularité au milieu de laquelle Daudet vécut très jeune.

Cet art de se mettre à sa place, je l'ai retrouvé au même degré chez mon cher et illustre ami Henri Lasserre. Avant d'être l'auteur de cette *Notre-Dame de Lourdes* qui a été traduite dans toutes les langues du monde, Lasserre, qui est du Périgord, avait déjà une situation très prépondérante. Quand il dut publier je ne sais quel volume, d'Aurevilly vint le prier de traiter pour lui. Quel homme eût été moins expert en ces négociations que ce grand dédaigneux des choses prosaïques qui a écrit cette phrase typique : « Je donne des articles aux journaux et ils m'offrent en échange des gratifications que j'accepte ».

Vous retrouverez ce même don, cette même habileté pratique chez les Israélites qui, à mérite égal, occuperont toujours une situation supérieure à celle d'un Aryen, parce qu'ils sont nés diplomates, qu'ils n'ont pas honte de discuter les questions d'argent, qu'ils savent ne pas paraître pressés, dissimuler leurs impressions, ne plus se précipiter comme jadis sur le plat de lentilles d'Ésaü.

Cette science fort précieuse de la direction de sa vie, ce souci de bien marquer son rang, d'apprendre aux autres le cas qu'il faut faire d'une œuvre littéraire dans laquelle on a mis le meilleur de soi-même n'ont rien que de parfaitement légitime ; ils se concilient, encore une fois, chez Daudet avec un grand et sincère désir d'être utile, une ardeur généreuse à s'intéresser à autrui, une absence totale de toute pensée d'envie.

Dans cette fameuse question des *Lettres de*

mon moulin, dont on a essayé de lui contester la paternité, Daudet a été victime, dans une certaine mesure, de ces sentiments.

Je voudrais raconter exactement cet épisode de l'existence littéraire, en donner l'aspect vrai sans tomber dans le commérage.

Ce débat a toute l'apparence d'un dernier chapitre de la *Vie de bohème*. Vers 1864 et 1865, on était encore sous l'influence du Murgerisme; les mœurs littéraires étaient bien celles qu'a décrites Murger. On vivait par petits cénacles, par clans, on mangeait à la même gamelle comme une escouade en campagne ; on goûtait une jouissance infinie à cette existence vagabonde où c'était l'imprévu qui mettait le couvert à l'auberge de la belle étoile ; on voulait que la vie eût comme une saveur d'aventure, comme un souffle de fantaisie. C'est Murger qu'il faut relire pour connaître cet état d'esprit, la génération actuelle a peine même à le comprendre. Outre qu'il serait impossible de vivre en marge de la société, puisqu'il n'y a plus de société du tout, les âmes elles-mêmes sont changées. L'écrivain fait son œuvre dans son coin, garde soigneusement pour lui ces vives saillies, ces paradoxes bizarres, ces aperçus ingénieux qu'on semait alors sans compter dans la conversation ; il évite les familiarités trop étroites qui ne rapportent jamais rien de bon et charme son isolement en s'exerçant à prendre des contre de quarte très serrés ou à esquisser des *une, deux* très rapides pour le jour où des camarades obligeants l'accuseront d'avoir assassiné son père. C'est généralement le seul bon procédé, en effet, qu'il puisse attendre de ses confrères.

Il existait au contraire, il y a vingt ans, une camaraderie, une poésie, une exubérance de jeunesse que nous ne soupçonnons plus et qui ont disparu grâce à mille causes, mais surtout à la politique, qui a assombri tous les fronts et divisé tous les esprits.

En 1865, un phalanstère artistique s'était constitué à l'entrée du bois de Meudon, sur la route de Clamart à Fleury. Il y avait là Bataille, Daudet, Du Boys, que venait retrouver souvent Rolland. Bataille était la gaieté et le mouvement de cette bande juvénile, il excellait, en ce temps où les journaux étaient rares, à trouver des débouchés. Étranger à toute mesquinerie, éprouvant toujours le besoin de se dévouer et d'obliger, il s'ingéniaït à découvrir et à lancer des talents nouveaux. On travaillait, mais rarement; on préférait les courses folles à travers la forêt, les promenades à la recherche des champignons, les siestes à l'ombre, les déclamations et les chansons au clair de la lune.

Un jeune homme vint bientôt s'adjoindre au groupe. Longtemps maître d'études, il avait encore la mélancolie de cette existence véritablement atroce pour une nature délicate et fine. L'âge sans pitié, qui l'ignore? est d'une habileté sans égale comme tortionnaire; il en veut de préférence à tout ce qui a des ailes : les papillons, les oiseaux et les poètes. Arène, qui venait de faire jouer *Pierrot héritier*, avait été installé par Bataille dans une petite chambre et cherchait, sans la trouver, une occupation littéraire.

Ce fut alors que Daudet lui dit : « Je vais commencer au *Figaro* une série intitulée : *Lettres de mon moulin*, voulez-vous y travailler ? »

Arène accepta. La première lettre, qui n'a pas été recueillie dans le volume, était l'histoire d'un bateau appelé le *Brise-caillou*, qui avait fait la traversée de France en Amérique, à la grande stupeur des Américains, qui ne pouvaient imaginer qu'on s'aventurât à travers l'Atlantique sur une coquille de noix. C'était le commandant du *Brise-caillou* qui était venu trouver Napoléon à Rochefort et lui avait proposé de le faire passer à travers l'escadre anglaise. La deuxième lettre était l'*Arlésienne*, un dramatique épisode qui avait été raconté à Daudet par Mistral. Le récit du naufrage de la *Sémillante* avait été également recueilli par Daudet lors de son séjour en Corse.

On voit que l'apport de Daudet, même au début, resta le plus considérable. Arène le comprit si bien qu'il renonça de lui-même à cette collaboration et qu'il pria Daudet de continuer cette œuvre tout seul et de lui chercher autre chose. La lettre que l'auteur, maintenant connu et apprécié de tous, de la *Gueuse parfumée* et du *Paris ingénu* a publiée à ce sujet dans le *Gil Blas* montre-t-elle les faits de cette façon ? Oui et non. Sans prétendre que cette lettre soit aussi obscure que celle de Bellérophon, on y démêle, il me semble, de secrètes réticences ; on y voudrait moins d'esprit et plus de cœur.

Et savez-vous pourquoi s'est à demi rompue cette amitié qui datait déjà de tant d'années? C'est parce que Daudet, fort préoccupé ce jour-là, a oublié d'inviter Arène à la soirée où l'on a lu chez lui les *Rois en exil*. Ces pauvres *Rois en exil!* ils semblent avoir porté avec eux la malchance qui s'attache à tout ce qui touche les souverains de notre époque. J'ai noté ailleurs l'impression que m'avait produite ce Gambetta cramoisi, déjà perdu, se tenant debout au seuil du cabinet de Daudet, et écoutant son acteur de prédilection lire cette pièce où l'on tournait en dérision tous ces porte-sceptres de jadis, tous ces

descendants d'augustes familles qui ayaient régné sur l'Europe.

« C'est à mon tour maintenant! » pensait-il; et derrière lui on eût pu voir la Mort qui déjà avait sa main glacée sur l'épaule de ce favori de la Fortune, de ce tout-puissant relatif, dont le moindre geste était épié par des regards complaisants. Charcot, sans doute, qui promenait dans ce salon plein de lumières et de fleurs ce visage d'Esculape de marbre, ce visage pensif et bienveillant, malgré la sarcastique contraction des lèvres, savait probablement dès cette époque à quoi s'en tenir. Quelles amères et profondes jouissances philosophiques doivent avoir les confesseurs laïques de la pénétration de celui-là, qui circulent à travers le monde, sachant la blessure invisible de tant d'intelligences, le délai bref assigné parfois par la Destinée à certains ambitieux qui ne mettent point de bornes à leurs espérances, quand déjà la vie en a mis à leurs jours!

Banville a bien entrevu, lui aussi, et bien fixé, dans une page de son *Paris vécu*, l'aspect particulier de cette réunion où ce monde républicain, déjà si mortuaire et si peu sûr du lendemain, assistait à l'enterrement du monde monarchique, que Coquelin aspergeait avec un goupillon trempé dans du vinaigre.

J'ai cru, pour ma part, ces notes bonnes à fournir à nos lecteurs futurs. Ne vous y trompez pas, le Daudet de Meudon est resté, en bien des points, le Daudet célèbre d'aujourd'hui. Le mariage, l'atmosphère d'un foyer sans troubles, l'influence enveloppante et aimable d'une vraie Parisienne spirituelle et sensée, ont sauvé l'écrivain de la bohème matérielle au fond de laquelle le talent le plus robuste finit par sombrer. Le bohème intellectuel, railleur, épris d'indépendance, ennemi d'instinct de tout ce qui est une forme de l'ordre social, incomparable pour apercevoir le côté ridicule et faux de toutes les conventions, a survécu, s'est développé, et naturellement a été le romancier acclamé d'une époque où ceux qui ne démolissent pas sont enchantés de voir tout démolir.

Ma conception de la civilisation française est différente; mais j'estime l'écrivain de ne point s'être embourgeoisé dans le succès comme tant d'autres, d'être demeuré sincère et fidèle aux idées de sa jeunesse. Pour la plupart des hommes de lettres, la bohème n'est qu'un état transitoire : dès qu'ils sont entrés dans la société, ils en deviennent les plus enragés Prud'hommes, comme les jacobins nantis deviennent les plus féroces défenseurs de la propriété; ils courent après les croix, les académies, se fourrent dans tous les comités pour se donner de l'importance. Daudet est toujours l'inconscient audacieux que rien n'intimide, que rien ne retient que la préoccupation de ne point sortir de l'Art en dépassant les frontières du bon goût; il n'attaque pas, il ne sape pas, il dissout tout ce qu'il regarde, et il regarde tout de près, dans un sourire lumineux et triste, narquois et attendri à la fois; il décompose en un clin d'œil, avec une soudaineté incroyable d'ironique analyse, tout ce que la masse s'était entendue pour respecter; d'un trait il indique l'élément faible de toutes les grandeurs, le point comique de toutes les choses solennelles. On a dit que la mort était l'impossibilité de vivre; on serait tenté de dire que le principe du talent de Daudet est l'impossibilité de vénérer.

Je m'étonne seulement que ce nihiliste de tant d'esprit ne soit pas plus philosophe, et qu'il n'ait pas prévu que le premier venu jouerait avec sa fraîche couronne de laurier, comme il a joué avec la couronne royale, pour voir comment c'était fait...

Daudet peut se consoler des attaques dont il est l'objet, en voyant combien celui qui le précéda dans le succès, M. Octave Feuillet, est maintenant en dehors de toute attaque. En voilà un qui ne mérite plus l'envie! quelle décadence! On ne peut imaginer rien de plus banal et de plus fade que *La Veuve*, son dernier roman.

M. Octave Feuillet a jugé à propos de nous conter à nouveau la *Matrone d'Éphèse,* mais la fable milésienne devenue une fable parisienne a perdu sous sa plume tout le montant que lui avait donné La Fontaine. Un jeune officier, Robert de la Pave, a épousé une jeune femme d'une beauté admirable dont il est éperdument épris; il la quitte pour aller défendre la France en 1870, il est blessé mortellement à la bataille du Mans, et, avant d'expirer, il charge son intime ami et son compagnon d'armes, M. de Fremeuse, de porter à sa femme ses derniers adieux et sa recommandation suprême.

— Je lui ai donné, reprit le mourant, dont la voix devenait rauque, je lui ai donné toute ma fortune... Qu'a-t-elle besoin de se remarier ?... Vois-tu, Maurice je ne peux pas supporter la pensée qu'elle soit jamais à un autre... C'est impossible ! cela me rend fou! aie pitié de moi, mon ami... tu vois que je vais mourir, aie pitié de moi...

— Mon ami, je t'en prie, dit Maurice en s'agenouillant doucement près de lui.

— Mais du moins, dit le malheureux jeune homme, promets-moi de lui dire que je lui défends, que c'est ma volonté suprême, que je la prie, que je la supplie ! que si elle se remariait jamais, si elle se donnait jamais à un autre, je me soulèverais dans ma tombe, qu'elle verrait mon spectre,

qu'elle m'entendrait la maudire... Dis-le-lui, tu me le promets?

— Oui, cela, je te le promets...

Vous devinez la suite. La belle veuve s'ennuie dans son castel comme la matrone dans son tombeau : au lieu d'un soldat, c'est un officier qui la console et cet officier, c'est M. de Fremeuse. La jeune femme est compromise, un mariage est nécessaire.

Alors un combat se livre dans l'âme de M. de Fremeuse, qui se souvient de sa promesse et qui se désespère à la pensée qu'il a manqué à l'honneur. Il épouse quand même, et le jour des noces il se brûle la cervelle.

Sans doute si l'écrivain avait créé de toutes pièces un personnage un peu farouche, un peu original, comprenant l'honneur à la façon des vieux Castillans, ce drame dans un cœur eût pu être saisissant. M. de Fremeuse, au contraire, appartient à ce monde bleuâtre dans lequel se sont réfugiés les anciens colonels du théâtre de Madame; il semble peu fait pour des sentiments si hauts.

Le reste est à l'avenant. L'abbé Desmortreux, que l'officier consulte, est un ecclésiatique en sucre; la figure n'est pas frappée à la vigoureuse effigie dont Balzac ou d'Aurevilly marquent leurs prêtres bons et mauvais. Il ne paraît pas savoir que l'Église a des tribunaux spéciaux pour juger les cas de conscience. Si un doute subsiste, on s'adresse au Pape. Le juge infaillible auquel le Christ a remis les clefs peut délier d'un vœu religieux, à plus forte raison d'une promesse faite au soir d'une bataille, dans un moment de trouble et d'émotion. Un catholique n'a plus un scrupule à avoir quand la décision est rendue; un non catholique n'a nulle raison de s'adresser à un abbé pour connaître ce que lui dicte sa conscience.

Avec des prétentions à une concision tragique, *la Veuve* est une fadaise pure. Tout cela, encore un coup, est faux, archifaux, et n'a qu'un mérite, c'est d'être court...

Tandis qu'une réaction justifiée se produit contre celui qui a été l'enfant chéri du public pendant ces dernières années, la personnalité de d'Aurevilly semble grandir. Cette opinion dont l'écrivain a fait si peu de cas, qu'il a constamment dédaignée et bravée, revient visiblement vers lui.

C'est une étude étrangement puissante que ce dernier volume : *Ce qui ne meurt pas*. C'est sauvagement fort, peut-on répéter à propos de cette œuvre mâle où l'auteur trouve moyen d'intéresser et d'émouvoir pendant quatre cents pages, rien qu'avec deux personnages principaux. On entend là, d'un bout à l'autre, ce que Bossuet appelait superbement le hennissement de la luxure. L'être humain n'est plus examiné seulement sous ses apparences superficielles, dans ses grimaces passagères; il est fouillé, disséqué tout vif avec un implacable scalpel.

Quelle que soit l'orthodoxie dont l'auteur se pique, je ne jurerai pas que l'œuvre soit d'une moralité irréprochable; artistiquement, elle est grande et belle; elle se rattache à une école qui n'est plus à la mode; et les jeunes gens regardent, étonnés, la façon dont travaille ce vieux maître qui a taillé à coups de marteau des statues vivantes.

Les créations de Barbey d'Aurevilly vivent, en effet, non point de la vie nerveuse et saccadée du présent, mais de la vie sanguine des héros de la génération romantique. C'était l'époque des passions qui dévorent; l'amour, qui n'est plus qu'une distraction ou une courte débauche qui s'éteint faute de souffle, occupait alors avec une opiniâtre et irrésistible violence les cœurs dont il s'emparait; il se glissait dans les moelles, il envahissait le cerveau, il avait le caractère de l'*Ananké* antique. La foudre amoureuse qui ne descend plus dans les marécages où nous sommes trouvait alors sur les sommets des hommes qui étaient assez près d'elle pour qu'elle les pût toucher. La comtesse Iseult de Scudemor, cette passive douloureusement résignée, est de la race des femmes qu'a peintes Balzac. Les duchesses de Langeais, les M[me] de Mortsauf, les M[me] de Beauséant, auraient admis dans leur cercle cette touchante victime de Vénus fatale, cette pauvre femme qui est tombée par pitié, « cette inaltérable pitié qui, quand tout, sentiments et passions, est fauché dans le cœur des femmes, est la seule chose qui ne puisse jamais y mourir. »

L'Académie, elle, ne se soucie pas de tous ces drames où le cœur palpite et se déchire. Les *immortels* se souviennent trop de quarante *médaillons* fameux pour admirer comme il convient *Ce qui ne meurt pas*.

L'élection dernière a trompé toutes les prévisions. Le choix de Coppée aurait été approuvé de tous. L'auteur des *Intimités* a incontestablement donné une note originale et personnelle; il a exprimé la poésie particulière de ces spectacles parisiens qui s'associent à toutes les émotions de notre âme, qui nous touchent profondément, sans que nous puissions le plus souvent traduire l'impression indéfinissable et subtile qu'il nous apporte.

Et voyez l'ironie du sort! Ce sont les vers qui ont fait des amis à Coppée; ce sont ses vers

aussi qui ont aliéné ses sympathies à M. Edmond About. Beaucoup se sont souvenus du *Petit divertissement offert à Sa Majesté l'Impératrice par les invités de la troisième série de Compiègne,* et l'on a jugé que l'invité si bien reçu et si reconnaissant d'une bonne réception avait un peu trop pratiqué plus tard l'indépendance du cœur.

Il est pourtant fort réussi, ce divertissement que préside la Muse du palais. Les mots qui composent l'acrostiche d'Eugénie : *étoile, uniforme, grâce, Égerie, nuit, idole, Espagne,* défilent tous avec un compliment galamment tourné. L'idole est particulièrement dithyrambique.

VI

IDOLE.

(La Muse désigne du doigt un cadre vide.)

C'est une idole au front d'ivoire,
Plus blanc que les perles d'Ophir ;
Sous une auréole de gloire
Brillent ses grands yeux de saphir.
Les rois s'inclinent devant elle ;
Toi, pauvre, tombe à ses genoux.
Les cœurs volent à tire-d'aile...

(Ici la Muse s'aperçoit que le cadre est vide, elle se tourne vers l'auditoire et dit) :

Ah! pardon! j'oubliais ; cherchez-la parmi vous,
La divinité souveraine
Qui fait battre nos cœurs en soupirant nos vers.
Elle est trop grande pour la scène ;
Son vrai cadre est la France, ou plutôt l'univers.

L'Espagne, d'ailleurs, ne montre guère moins d'enthousiasme.

VII

ESPAGNE.

C'est donc toi, le pays où les citrons mûrissent?
Deux fois, dans tes jardins, les orangers fleurissent ;
La grenade y rougit aux buissons du chemin ;
De raisins parfumés ta vigne se couronne ;
Sous ton ciel toujours bleu l'hiver n'est qu'un automne
Qui tient le printemps par la main.
Eh bien ! tu peux garder les trésors qu'on t'envie,
Pays aimé de Dieu, forte terre au ciel doux !
Ta plus noble beauté, nous te l'avons ravie,
Ta plus auguste fleur n'a fleuri que pour nous !

Quand on vint proposer à Ginguené d'écrire contre Napoléon vaincu, il répondit : « C'est un soin que je laisse à ceux qui l'ont loué ». M. About n'a pas pensé de même ; il a été fort dur pour l'Empire dont il n'avait pas eu à se plaindre. A notre époque, un tel changement n'a rien qui puisse beaucoup surprendre ; mais M. About n'a point su garder la réserve qu'il eût fallu. Son attitude, lors de la mort de ce pauvre petit prince impérial tombé héroïquement au bout du monde, n'a pas augmenté le nombre de ses admirateurs. Sans contester le devoir de juger les fautes du règne, on eût souhaité que l'ancien familier de Compiègne eût quelques paroles de consolation pour la souveraine infortunée qui avait accueilli de son mieux l'écrivain quand elle était dans tout l'éblouissement de sa beauté, dans tout l'éclat du rang suprême ; on eût aimé que l'hôte des jours heureux fût respectueux pour cette pauvre femme écrasée par tant de catastrophes, courbée sous le poids de tant de deuils.

ÉDOUARD DRUMONT.





ALLEMAGNE

Les Livres d'étrennes. — Les éphémères. — *La littérature enfantine.* — *Le roman historique*: *G. Ebers*; Ponsias *de M. E. Eckstein*; Bissuta *de M. F. Dahn*; *les personnages à étiquette.* — *La géographie pittoresque*: Palestina *de MM. Ebers et Guthe*; Russtand *de M. E. Roskochny*; Amerika *de M. F. de Hellwald*; Rom *et* Neapel *de M. R. Kleinpaul*; Kunstschretzse italiens *de M. K. v. Lützow*; Nordlandfahrten (*la Hollande et le Danemark*), *par M. F. v. Hellwald.* — *Le libre échange des livres d'étrennes : le* Don Quichotte *de Doré et l'*Histoire de l'art dans l'antiquité *de MM. Perrot et Chipiez*; la Vie maritime *du contre-amiral Werner et* les Mammifères *de Karl Vogt et F. Specht.* — *Les étrennes poétiques :* Wanderlieder aus den Alpen *v. R. Baumbach et J. Stauffœher*; *une nouvelle édition illustrée du* Buch der Lieder *et toujours la série des poèmes de Chamisso dessinés par M. Paul Thumann.*

Berlin, février 1884.


ALGRÉ l'inondation des livres d'étrennes, je n'ai que bien peu de choses à vous signaler au début de cette année. La plupart de ces publications, dont les titres nous poursuivent partout, et dont les vignettes d'or sur fond rouge ou d'argent sur fond bleu resteront à jamais gravées dans notre mémoire, sont, hélas! de vieilles connaissances.

Parmi les fournisseurs ordinaires du marché littéraire de Noël ou de Pâques, je ne vois guère que l'infatigable Mlle Élise Polko qui nous ait apporté du nouveau, ce qui, notez bien, ne veut pas dire du neuf. *Printemps du cœur et temps des roses* [1], ainsi s'intitule ce bouquet de récits esquissé avec les plus tendres couleurs. Le titre suffit pour vous donner une idée du livre et même de la longue lignée de ceux qui le précèdent. Lors d'un récent voyage en Hollande, j'entendais louer hautement la fécondité d'une marinière qui avait donné le jour à vingt-quatre enfants, tous vivants. Qu'est-ce que cela auprès de la fécondité de Mlle É. Polko et de quelques autres dignes femmes de lettres et de ménage, en Allemagne! Se riant de la faible nature, leur imagination double ou triple le nombre des enfants de la marinière. Naissent-ils tous viables? C'est une autre question. Un joli mot allemand range cette catégorie de livres sous l'étiquette générale d'*éphémères.*

Vous comprendrez donc que je laisse de côté tous les petits bonshommes et les petites bonnes femmes en sucre, qui sont présentés aux enfants d'Allemagne comme leurs semblables ou leurs modèles. Contes de Noël, récits du foyer, etc. les mettent en scène par douzaines, ces bambins et bambines d'après Hendschel, d'après Oscar Pletsch, d'après Kate Greenaway, qui devient aussi de mode, d'après tous les dessinateurs d'enfants, mais non d'après la nature. Sauf les critiques patentés de ces publications, lesquels ne font, à cette époque, que de la réclame sous couleur de bibliographie, on se plaint assez du ton douceâtre et du manque de naturel de la plupart de ces livres qui parlent aux enfants et font parler les enfants. Cela constaté une fois pour toutes, passons.

Les ouvrages plus relevés sont, avant tout, les romans historiques et les œuvres de géographie pittoresque illustrées d'une profusion de gravures.

Depuis que M. G. Ebers, détourné de ses travaux par une longue maladie, s'est avisé de transporter dans le roman la masse de connaissances archéologiques qu'il rassemblait pour ses œuvres d'érudition, et que cette résurrection des costumes et du décor de l'ancienne Égypte et de la Thébaïde a fait la conquête du public à la manière d'une féerie, ceux qui travaillent pour la mode se sont mis à la besogne, et la série des romans historiques monte toujours. Les éditions se succèdent; les collégiens aiment à lire ces récits qui leur font avaler l'archéologie en pilules et leur réjouissent l'imagination par de forts empâtements de couleur locale. Les femmes y trouvent un plaisir infini, comme à un voyage de découvertes; elles sont captivées aussi par la prose cadencée, les pensées nobles et idéales que, d'ordinaire, les auteurs se croient obligés en conscience de mettre dans la bouche de tous ces personnages que le lointain de l'histoire grandit.

M. Ernest Eckstein a publié tout récemment, dans

1. *Herzensfrühling und Rosenzeit.* Novellen von E. Polko. Breslau, Schottlœnder, édit. 1884.

ce genre, un roman en deux volumes intitulé *Prusias*[1], dans lequel il retrace la révolte des esclaves sous Spartacus. Mais admirez les libertés que prend le roman historique par égard pour ses lecteurs! Le héros, le protagoniste, dans l'œuvre de M. Eckstein, n'est point Spartacus, mais bien ce Prusias, personnage créé par l'auteur, et qui serait, s'il avait existé, le propre frère de Mithridate, roi de Pont. C'est l'âme de la révolte; ses plans vont plus loin que ceux de Spartacus; il veut briser la tyrannie de Rome et délivrer tous les peuples que la politique impitoyable du Sénat a asservis. Mais vous devinez qu'il tombe bientôt dans les filets d'une jeune Romaine, Nævia, qui est pour lui ce qu'ont été pour Annibal les célèbres délices de Capoue. Fait prisonnier, il est condamné à périr de la mort ignominieuse des esclaves, sur la croix; il réussit à s'empoisonner. Et voilà la matière de deux forts volumes.

La *Bissula*[2] de M. Félix Dahn nous transporte dans une époque toute différente, que l'auteur a étudiée en historien, avec prédilection : le déclin de l'empire et les invasions.

Nous revivons en l'année 378 après Jésus-Christ, au milieu des tribus alemanniques, ou alamanniques, comme écrit l'auteur, qui nous initie par le menu à leur vie publique et privée. Nous y faisons connaissance avec les types traditionnels du roman historique, ou, du moins, des romans de M. F. Dahn : un vieux chef, le Nestor de sa tribu; un jeune chef, fier, valeureux, impatient, un Achille germain; une vieille prophétesse, sorte de Velléda qui, avec sa double vue, prépare les péripéties, tout en laissant travailler la divination des lecteurs; enfin le fidèle esclave. Du côté des Romains nous trouvons, pour le contraste, le loyal tribun et le patricien confit en perfidie. Tous ces personnages nous sont présentés sans demi-teintes, sans mélange de qualités contraires. Caractérisés une fois pour toutes, ils ont liberté de parler ensuite, dans tout le cours du roman, la même langue, d'un pathétique soutenu, indistinctement colorée. Un seul exemple : le fidèle esclave, un prisonnier de guerre, silencieux d'ordinaire, fidèle à son maître, et d'une stupidité qui ne fait aucun doute, répond au chef, qui lui offre la liberté :

« La patrie, nous n'en avons pas, nous autres Sarmates, comme vous, hommes patients, qui poussez la charrue et habitez un foyer dont les bases sont scellées dans la terre. Notre patrie, c'est la steppe, la vaste, la libre steppe dont l'œil ni le cheval n'atteignent les limites. Ah! oui, elle est belle, plus belle et plus magnifique que toute terre que j'ai vue au pays des Romains ou des Germains. Quand, au printemps, le soleil dissout les dernières neiges, quand la bruyère sourit, quand la steppe fleurit, quand, en plein jour, on voit cent vautours faire des cercles dans l'air bleu, et les étalons sauvages..., etc., etc. »

Amalgamez ce style, cinq cents pages durant, avec des épisodes de guerre et des négociations politiques, et une histoire d'amour entre le jeune chef, le tribun romain et Bissula, une esclave alemanne affranchie, nature moitié germanique, moitié romaine, et vous avez l'essence du roman qui vient d'atteindre à sa cinquième édition, qui l'a peut-être même déjà dépassée.

Les écrivains voyageurs nous conduisent cette année aux États-Unis, en Terre-Sainte, en Italie, aux Pays-Bas, en Russie, aux Alpes.

Les deux volumes de la *Palæstina*[1], de MM. G. Ebers et Guthe, sont un digne pendant à l'ouvrage à la fois savant et pittoresque que Ebers a publié sur l'Égypte (*Ægypten in Bild und Wort*). Nous faisons, avec les auteurs, un pèlerinage où l'esprit, le cœur et les yeux trouvent également leur compte. La géographie éclaire l'histoire, et le présent explique le passé dans cet ouvrage. De nombreuses gravures sur bois, très bien venues, contribuent à faire de la *Palæstina* un ouvrage de luxe.

La publication collective sur la Russie[2] dirigée par M. Roskochny, et qui paraissait par livraisons, vient d'être terminée au bon moment. Le public des étrennes appréciera les scènes de la vie russe retracées à la plume et au crayon dans ces deux volumes; tous ceux qu'intéressent la mystérieuse contrée et ses énigmatiques habitants, toujours à l'ordre du jour de la curiosité, y chercheront des renseignements précis sur les différents éléments qui composent cette mosaïque de peuples vivant sous le même sceptre, sur la religion grecque et les sectes qui lui font une vigoureuse concurrence, sur l'esprit qu'on appelle communément *vieux-russe* et sur les idées nouvelles. Ils y trouveront ample matière à réflexions. Les auteurs ne se sont pas contentés de nous guider le long des routes battues jusqu'aux deux capitales, si souvent décrites. Ils nous introduisent dans la cabane du paysan, le font parler, chanter pour nous, et nous pouvons déjà, sur leur livre, nous faire une idée de cette masse d'hommes qu'un romancier russe appelait les « âmes mortes », au temps où des millions d'êtres n'étaient considérés que comme outils de travail et instruments de richesse.

Une autre plume autorisée, celle de F. von Hellwald[3], nous fait une description nouvelle des États-Unis, et de nombreuses gravures, dues à des artistes anglais et américains, la complètent de la façon la plus fidèle. Chez les mêmes éditeurs, M. Rudolf Klein-

1. *Prusias.* Ein Roman aus dem letzten Iahrhundert der Republik. 2 vol. Leipzig, Karl Reissner, édit.

2. *Bissula.* Historischer Roman aus der Vœlkerwanderung. Leipzig, Breitkopf et Hœrtel, 1884.

1. *Palæstina in Bild und Wort*, v. G. Ebers und Guthe, Deutsche Verlagsanstalt (Ed. Hallberger) Stuttgart.

2. *Russland, Land und Leute* herausg. von Hermann Roskochny. Leipzig, Gressner und Schramm, édit.

3. *Amerika in Wort und Bild*, eine Schilderung der Vereinigten Staaten von F. v. Hellwald. Leipzig, Schmidt und Günther, édit.

paul, déjà connu par ses voyages et ses travaux géographiques, édite un grand ouvrage sur Rome et donne les premières livraisons d'un travail sur Naples conçu d'après le même plan [1].

L'ouvrage sur Rome et la campagne romaine ne se perd pas dans les minutieux détails d'archéologie. M. Kleinpaul profite des travaux de la colonie de savants qui ont, depuis de longues années, élu domicile dans la Ville éternelle, mais il les regarde, pour ainsi parler, d'un œil poétique, et communique à ses lecteurs l'enthousiasme que Rome et les promenades romaines inspirent aux Allemands depuis Gœthe.

Une publication qui est, à certains égards, un complément des ouvrages que je viens de citer, c'est le grand travail de M. Karl v. Lützow [2], actuellement en cours de publication. C'est dans les musées et les collections d'art des grandes villes italiennes que nous conduit notre nouveau guide. Les chefs d'œuvre dont il nous parle sont reproduits en gravures sur bois très soignées et de grand modèle.

M. F. v. Hellwald a entrepris, depuis plusieurs années, de faire connaître à son nombreux public, à l'aide de collaborateurs qualifiés, les pays du nord de l'Europe [3]. La troisième et dernière série traite de la Hollande et du Danemark. M. v. Hellwald s'est réservé les Pays-Bas, et il sait en résumer à merveille les caractères immuables, les conditions d'existence historique, les grandeurs commerciales et artistiques. MM. H. Weitemeyer et Oberlænder ont traité du Danemark, pays et habitants, avec non moins de soin, mais, au dire de témoins oculaires, d'une façon un peu moins pittoresque.

Une sorte de libre échange intellectuel existe entre la France et l'Allemagne sur le terrain des livres de luxe et d'étrennes. Deux des publications les plus recommandées de l'autre côté du Rhin sont des traductions de la grande édition de *Don Quichotte* avec les dessins de Doré [4], et de *l'Histoire de l'art dans*

1. *Rom in Wort und Bild,* eine Schilderung der ewigen-Stadt und der Campagna, von Rud. Kleinpaul. — *Neapel und seine Umgebung* v. R. K.
2. *Kunstschætze Italiens*, in geographisch-historischer Uebersicht geschildert v. Karl v. Lützow, Stuttgart, Engelhorn édit.
3. *Nordlandfahrten,* malerische Wanderungen durch Holland und Dænemark... v. F. v. Hellwald u. H. Weitemeyer. Leipzig, Hirt und Sohn, édit.
4. Berlin, Schmidt et Sternaux, édit.

l'antiquité de MM. G. Perrot et Chipiez [1]. En France, on a adopté *la Vie en mer* du contre-amiral Werner, et nous rappelons qu'il vient de paraître une édition de l'ouvrage de Karl Vogt sur les *mammifères* [2]. La collaboration du savant disciple d'Agassiz et du peintre animalier de Stuttgart, si renommé en Allemagne, ne pouvait manquer de produire un livre à la fois solide et attrayant, la meilleure, à coup sûr, des publications de science destinées au grand public, que nous ayons vue depuis longtemps.

Les Alpes, sujet inépuisable d'études et de poésie, ont heureusement inspiré M. Rudolf Baumbach, qui s'est fait dans ces dernières années une célébrité rapide par ses chansons humoristiques et sentimentales. M. Johann Stauffacher a encadré chacun de ces petits poèmes dans une guirlande de fleurs ou de graminées de la flore alpestre, dessinées avec une libre grâce qui n'exclut nullement la précision naturaliste. Ce sont des chefs-d'œuvre du genre. De grandes planches représentant les plus belles perspectives des Alpes complètent cette œuvre de grand luxe et d'agrément, qui est le plus artistique des livres d'étrennes de l'année [3].

L'éditeur Titze, à Leipzig, nous offre encore cette année, avec une persévérance que le succès justifie, ceux des poèmes de Chamisso qui vivent dans tous les cœurs et dans toutes les mémoires. Il y joint une *Psyché,* également en vers, de M. Robert Hamerling, et une édition illustrée des immortels Lieder de Heine. Le tout illustré par M. Paul Thumann [4]. Les vignettes de M Thumann consacrées à Chamisso sont bien dans le caractère de tendresse un peu molle et d'émoi ingénu du Français qui est devenu le poète du foyer en Allemagne. Va encore pour l'illustration du conte de M. Hamerling, qui ne se distingue pas par une saisissante originalité de forme. Mais le divin Heine et ses fantaisies inoubliables, traduites par ce crayon sans personnalité et sans accent! Voilà ce qui a chagriné plus d'un. ***Traduttore, traditore.*** Quel besoin Heine avait-il d'être illustré?   LINDENLAUB.

1. Liv. I : l'Égypte. Leipzig, Brockhaus, édit.
2. *Sæugethiere in Wort und Bild*, von Karl Vogt und F. Specht, Bruckmann, München.
3. *Wanderlieder aus den Alpen* v. R. Baumbach mit Randzeichnungen von J. Stauffacher. Leipzig, A. Liebeskind, édit.
4. *Buch der Lieder. — Amor und Psyche* v. Robert Hamerling. — *Frauenliebe und Leben* et *Lebenslieder und Bilder,* v. Adelbert von Chamisso.





SOMMAIRE

ROMANS ET NOUVELLES : *Un drame au logis dc la Lycorne. — La Faute de la comtesse. — Kerkadec, garde-barrière. — Aventure de trois canotiers. — Le Premier amant. — Entre amoureux. — L'Idéal. — Le Journal de Tristan. — Pour de l'argent. — Celles qui osent. — Le petit Brantôme de poche. — Reine de Beauté. — L'homme au gardénia. — Les Besogneux. — Les Bêtises de mon oncle. — Le Prince et le Pauvre. — Les va-nu-pieds de Londres. — Dernières publications. — Ouvrages signalés.*

MÉLANGES LITTÉRAIRES : *Portraits, par un diplomate. — Robert de Crèvecœur, sa vie, ses ouvrages. — Molière et les Limousins. — La bêtise parisienne. — Le Coran, texte arabe. — Almanach national. — Théophraste Renaudot. — Hugo, édition définitive. — Ouvrages divers signalés.* — POÉSIES : *Devant l'Énigme. Feux-follets. — Chants gaulois. — Vers l'Idéal. — Poèmes ironiques. — Propatria.* — HISTOIRE : *Journal de J. Burchard, tome II. — Théophraste Renaudot et ses innocentes inventions.* — LIVRES D'AMATEURS ET RÉIMPRESSIONS : Molière, *édition Leman-Lemonnyer.* — Sganarelle. — *Panégyrique de l'École des femmes. — Poésies de Gentil-Bernard. — Les Satires de Louis Petit. — Le Livre abominable de 1665. — Nouvelles publications de la bibliothèque littéraire de Lemerre, publications Jouaust, etc.* — BEAUX-ARTS : *Le Musée d'antiquités et le Musée céramique de Rouen. — Beethoven, sa vie et son œuvre. — La cruche cassée, etc.*



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Un drame au logis de la Lyoorne, récit du XVIe siècle, par J.-H. DE LA MARSONNIÈRE. 1 vol. in-12. Paris et Poitiers, 1883 (H. Oudin).

Un bon roman historique n'est pas commun. Un romancier n'y suffit pas, s'il n'est doublé d'un historien et d'un moraliste. Or, ceux qui ont un talent d'historien ou de moraliste, considèrent volontiers la tâche d'écrire un roman historique comme au-dessous de leur mérite. De sorte que la plupart des romans historiques sont faux. Ceux qui les écrivent ne prennent pas la peine de les préparer. Ils essayent de suppléer par la fantaisie au travail préliminaire qu'ils n'ont pas fait. Ce n'est pas un reproche qu'on puisse adresser à M. de la Marsonnière. Il a étudié le sujet qu'il traite, et préparé son œuvre par des recherches variées d'archéologie et d'érudition. La scène de son *Drame au logis de la Lycorne* est à Poitiers. Ce sont les mœurs et les institutions de la ville de Poitiers dans la première moitié du XVIe siècle qu'il entend peindre. Les habitants de Poitiers trouveront là des satisfactions de plus d'une sorte, un savoir très varié, l'histoire des rues, des monuments, des vieux hôtels. Ils y verront agir un grand nombre de personnes dont le nom leur est familier. L'auteur décrit les ruines romaines, inventorie les vieilles églises. Il a compulsé les archives, celles de l'université de Poitiers en particulier; il la montre agissant et parlant, avec ses professeurs, ses costumes, son langage, ses rites, son esprit, les passions frustes d'un monde aujourd'hui bien loin dans le passé. Il fait la même chose pour la justice féodale. Tout cet attirail judiciaire, lois, coutumes, préjuges, esprit de corps, tortures, pénalités, est fort intéressant. Ce n'est pas une fiction. M. de la Marsonnière cite des autorités à l'appui de chacun de ses dires. L'université et

la justice ne sont que deux échantillons pris au hasard dans l'écrin de l'auteur. Ceux qui vivent sur les lieux lui sauront un gré infini d'avoir remis sous leurs yeux tant d'hommes et tant de choses dont le souvenir doit être cher à leur patriotisme local ; à distance, cela fera moins d'effet. Le développement de l'aventure qui sert de cadre à cette exhibition de mœurs remplacera pourtant, dans une certaine mesure, le défaut d'intérêt qu'offre toujours l'inventaire d'objets qu'on voit chaque matin. Il y a des caractères esquissés avec quelque puissance, le don de la forme, une imagerie fort agréable. Le style est un peu lâche et bariolé, ce qui tient, il est vrai, à la diversité des tableaux. Le romancier vise au pittoresque descriptif et il y arrive souvent. D'autre part, et comme moyen d'action sur les imaginations du dehors, il y a des personnages qui ne sont pas exclusivement des gloires de Poitiers, Jean Bouchet, Rabelais, Charles-Quint, d'autres encore. Ce n'est donc pas une bluette comme il en paraît douze par semaine durant la saison. L. D.

La Faute de la comtesse, par V. Ronslane. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Le comte Malsi, vieux, blasé, sceptique, riche à millions, choisit dans le monde parisien une jeune fille à peine sortie de l'enfance, d'une éducation parfaite, d'une exquise distinction naturelle, très pauvre, et la transporte brusquement à Florence, où elle a à faire les honneurs du magnifique palais familial, à jouer un rôle de grande dame au milieu d'étrangers, et à jeter l'éclat de sa beauté, de ses parures et de son esprit sur l'illustrissime seigneur qui a bien voulu lui faire la grâce de l'épouser. Incurablement desséché par la vie qu'il a menée jusqu'à son mariage, le comte Malsi, le jour, traite sa femme en enfant inintelligent, et, la nuit, en maîtresse. Toutes ses aspirations, il les raille ; toutes ses tentatives de confiance et d'épanchement, il les refoule. Pour faire admirer à son cou des diamants qu'il vient de lui donner, il la mène au bal pendant que sa mère expire. L'amour qu'il a pour elle, et il en a, est du même ordre, sinon du même degré, que la passion d'un sportsman pour le plus fin cheval de ses écuries, un composé de vanité, d'égoïsme et de joie de dompteur, où entrent, par intervalles, de brutales bouffées de sensualité satisfaite. Il leur naît un fils. « Je l'aimerai ! » s'écrie Gabrielle. Mais elle a compté sans les devoirs de son rang, le soin de sa santé, les exigences d'une éducation princière : elle a compté surtout sans l'égoïste et aveugle paternité du mari, qui occupe l'enfant, le retient loin de sa mère, et reproche ensuite à celle-ci de ne pas lui témoigner assez d'affection.

Ce qui devait arriver arrive. Un jeune homme, qui l'appelle ma tante parce qu'il est le neveu de son mari, le prince Enrico Bibiano, poussé près d'elle par toutes les fatalités, devient son amant. Elle se donne toute, éperdument. Lui, est un être déjà fatigué par un vieil amour illégitime, incapable de faire à Gabrielle le sacrifice de son avenir, non, pas même de ses habitudes, et trop veule pour prendre, lorsqu'il en est temps et d'une façon définitive, la résolution de l'éloignement qui les aurait sauvés. Il est méprisable ; Gabrielle le voit, le sait, mais ne veut pas le croire ; parce qu'elle l'aime, et qu'elle est de celles qui, en donnant leur amour, donnent leur vie. Écœurée du mensonge et de l'ignominie où elle se débat, elle profite d'une absence de son mari, et, seule, sans ressources, se réfugie à Paris, où elle espère, contre toute possibilité d'espérance, que son amant viendra la rejoindre. Celui qui la rejoint, c'est le comte Malsi, qui a obtenu du misérable Babiano l'aveu de leur liaison et l'engagement par écrit de rompre à tout jamais. Il offre à sa femme, — et à ce moment il est aussi grand qu'une telle nature peut l'être, — le retour au foyer, le silence, l'oubli. Mais tout équilibre est désormais détruit chez l'infortunée ; plutôt que d'accepter ce qu'elle regarde comme l'humiliation suprême, elle s'enfuit encore, fait une nouvelle tentative auprès d'Enrico, et, lorsque celui-ci lui a écrit ces phrases polies que les hommes du monde savent écrire aux femmes qui les ennuient, elle va dans la ville de Suisse où il s'amuse et se dissipe, et elle se noie dans le lac, avec l'espoir que, puisqu'il ne veut pas la revoir vivante, il reverra du moins son cadavre.

Tout cela est raconté avec une émotion sobre et contenue, mais très réelle, qui donne à ce roman un intérêt de bon aloi. Je regrette que la correction de la forme prête parfois à la critique. On trouve des phrases comme celle-ci : « L'expérience lui avait enseigné *d*'être prudente ». L'auteur a-t-il besoin qu'on lui enseigne *à* se servir des prépositions ? Ou bien a-t-il voulu innover ? Ce serait un malheureux essai, croyons-nous.

Bien que roulant sur l'adultère, ce livre ne saurait être taxé d'immoralité. Sans vouloir — la place me manque — en tirer toutes les leçons qu'il contient, je me contenterai d'y choisir une phrase qui me paraît résumer l'enseignement le plus élevé et le plus sain que puisse y trouver une femme et qu'à la minute décisive de son existence, à l'heure où il est trop tard, Gabrielle reçoit devant le berceau de son fils : « Elle comprit alors toute l'étendue de l'amour maternel, le seul peut-être qui ne trompe jamais, parce qu'il tient tout et ne demande rien ». B. G.

Kerkadec, garde-barrière, par Léon Cladel, avec une préface de Clovis Hugues, un portrait de l'auteur F. Bouisset, et des dessins de Poisson et Willette. Paris, P. Delille et P. Vigneron, 1884. 1 vol. in-18.

L'écrivain étant « un démoc, un soc », et tout ce qui veut dire un citoyen et un honnête homme, il gagne la confiance de Kerkadec, garde-barrière, dont le poste d'observation se trouve justement à côté de la maison qu'habite, à Sèvres, M. Léon Cladel. Ce Breton bretonnant est un socialiste pratiquant, toujours prêt, ainsi que son chien Lutin, à se dévouer

pour sauver ses semblables, bêtes et gens. Il a, dans le temps, recueilli, soigné et guéri un jeune soldat qui venait de faire son temps de service, et qui est amoureux de sa fille, comme sa fille en est amoureuse elle-même. Tout le monde était, comme on dit, consentant; mais voilà qu'une querelle s'élève entre le jeune et le vieux, à propos de politique, le jeune préférant « un empereur aux polissons qui sont aux affaires », et le vieux trouvant que mieux vaut l'ombre de Marianne que pas de Marianne du tout. A la maison, la mère se plaint, la fille pleure, et Kerkadec est désolé. Mais une vieille barbe ne peut pas s'humilier devant un blanc-bec, et ce n'est pas lui qui, le premier, reviendra. Le brave garde s'ingénie à donner à Lambert — c'est le nom du jeune homme — des prétextes pour faire amende honorable; mais il ne parvient à vaincre sa résistance, entêtée d'un faux point d'honneur, qu'en lui sauvant la vie au milieu d'un incendie, dont la description est bien une des pages les plus magistrales et les plus magnifiques de la littérature contemporaine, c'est-à-dire de la littérature de tous les temps. Enfin, la réconciliation est faite et la noce s'ensuit. Mais Kerkadec, qui dans trois mois doit avoir sa retraite et rêve de se retirer en Bretagne où un oncle lui a légué quelques arpents de landes, perd Lutin, son vieux compagnon, qu'un train a tué au moment où il chassait une chèvre aventurée sur les rails. Travaillé de noirs pressentiments, le vieux traîne désormais une vie désemparée, et, une nuit, il est écrasé par un *express* en enlevant de dessus la voie un nouveau-né, abandonné là par une mère dénaturée, et qu'il a le temps de rejeter, jusque dans le fossé du chemin en se faisant broyer lui-même.

C'est un beau livre, tout vibrant d'émotion et de droiture indignée. Il a été écrit en janvier 1881, et Gambetta y est fouetté jusqu'au sang d'une main furieuse d'avoir été, jadis, amie. La forme est celle de Cladel. Il faudrait des pages pour en expliquer les caractères distinctifs, et, à la fin de cette dissection, il y aurait encore à dire ce que je dis ici tout d'abord : on ne connaît un maître qu'en en pratiquant les œuvres. Lisez et vous saurez.

Les hommes du peuple de M. Léon Cladel parlent comme des héros d'Homère. Ils parlent peut-être un peu trop, quelque loquace que soient les sentiments primitifs dès qu'ils trouvent issue. J'irai jusqu'au bout de ma pensée : ils parlent surtout un peu trop tous la même langue, cette langue superbe que l'auteur leur a prise et qu'il leur rend après l'avoir fondue dans son moule d'artiste souverain, mais qui sent toujours le terroir, et, dans la bouche d'un Breton, ressemble presque à un pichet de bon poiré qui aurait le goût d'un vin méridional.— La dédicace, morceau capital, est curieuse par l'art voulu — est-ce coquetterie ? — avec lequel M. Léon Cladel déroule les amples, abondantes et incommensurables périodes dont il a le secret. Au bout d'une douzaine de lignes, on est si bien fait à l'idée qu'on flotte au perpétuel courant d'un fleuve infini, qu'on est presque désagréablement surpris lorsque, une page oudeux plus loin, on est arrêté net par un point malencontreux.

La préface de M. Clovis Hugues est intéressante et, tout en nous faisant pénétrer assez avant dans l'intimité de l'auteur de Kerkadec, bien personnelle.

Ne pas parler des illustrations me semble être ce qu'on en peut dire de plus flatteur. B. G.

Aventures de trois canonniers, par P. Noel, recueillies par un quatrième. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. 1 vol. in-16.

Non contents de se servir vaillamment et galamment de leurs armes, nos officiers manient la plume comme des gens de lettres, et plus d'un de ceux-ci aurait des leçons à recevoir de plus d'un de ceux-là. Depuis le temps où les mousquetaires d'une main frisaient leur moustache et de l'autre tournaient un madrigal, jamais il n'y eut tant de littérature dans l'armée. Le canonnier qui donne aujourd'hui au public le petit volume dont j'ai à parler est bien le canonnier le plus spirituel et le plus désopilant qui soit. Les huit nouvelles où se déroulent les aventures de ses trois camarades sont rayonnantes de bonne humeur et pétillantes de gaieté. Je recommande tout particulièrement l'histoire du réveille-matin, dont la voix, sortant à l'improviste de la poche du lieutenant Roger, interrompt celui-ci à l'endroit le plus émouvant d'une pièce de vers de sa composition, qu'il récitait avec âme devant la jeune fille sur laquelle il nourrissait de matrimoniaux projets. *l'Obus* est aussi bien amusant. Mais la nouvelle qui me plaît par-dessus les autres, c'est celle qui est intitulée *Une Campagne*, et où le lieutenant Legrand avale les sandwiches d'un amoureux et devient amoureux lui-même, sans la voir, bien entendu, d'une jeune personne qui, après enquête, se trouve être âgée de cinq ans et demi. Il y a là une brave figure d'abbé, honnête et divertissante, que refuserait de mordre le plus enragé des mangeurs de prêtres.

B. G.

Le premier amant, par Georges Duval. Orné d'un dessin de Maxime Lalanne. Paris, E. Dentu, 1883. 1 vol. in-12.

Un jeune homme s'éprend d'une cantatrice de renom, revenue d'Amérique et connue sous le nom de Haldini. Après une résistance plus prolongée et plus sincère qu'on ne pouvait l'attendre d'une personne de son âge et de sa condition, elle devient la maîtresse de Lucien Thibault, qui, au bout de quatre années de fidélité et d'amour, plus épris que jamais, prend la résolution de l'épouser. Son ami intime, Gaston Marchal, témoin de leur vie quotidienne et respectueux admirateur de la conduite et du caractère de la jeune femme, lui fait en vain les observations que suggère la sagesse à ceux que n'aveugle pas la passion. Et, en effet, à peine ont-ils goûté les premières joies de cette résolution, que les désillusions commencent. Haldini s'appelle Louise Jovart. Elle a des parents vulgaires qui, non contents de donner leur consentement, accourent pour prendre la plus

grosse part possible de la haute situation sociale que s'est faite leur fille, et qui remplissent de leurs prétentions et de leurs ridicules la maison de campagne où le jeune couple s'est installé. Pour avoir des témoins à son mariage, elle est obligée de recourir à son premier impresario, le tonitruant, insupportable et excellent Dubrochard, qui arrive avec sa fille et fait retentir les environs des éclats intempestifs de sa gaieté marseillaise. Un voisin, ancien camarade de collège de Thibault, rencontré par hasard, doit servir de témoin à celui-ci; mais, la première fois qu'il vient chez Lucien, Louise Jovart s'évanouit, car elle a reconnu en lui son premier amant. Le comte de Beaulieu la reconnaît aussi, et sent pousser en lui comme un regain de désir pour cette femme qu'il a possédée jadis. Il lui semble piquant de la faire tomber de nouveau, à la veille même de la réhabilitation dont elle est si digne. Il abuse du secret de leurs anciennes relations pour la forcer à lui accorder un rendez-vous. Surpris par Gaston, il est traité comme il le mérite. On essaye de faire croire à Lucien que c'est de la fille de M. Dubrochard qu'il s'agit. Cette jeune fille est une charmante créature qui joint au bon cœur de son père une délicatesse et une distinction exquises, et Gaston a résolu d'en faire sa femme. Cependant l'imbroglio se noue mal; Lucien exige des explications, et Louise avoue tout avec une douloureuse et noble franchise. A ces révélations, dont il n'avait pourtant pas à s'étonner outre mesure, Lucien devient fou de rage et couvre la pauvre fille des outrages les plus sanglants. Après la détente de ses nerfs, il voudrait revenir sur ce qu'il a dit; mais le coup est porté et le mal est fait. Louise s'enfuit pour ne plus reparaître. Quelques mois plus tard, Gaston, heureux mari d'une adorable femme, reçoit une lettre de la pauvre artiste, et n'a pas même le temps d'accourir à son chevet pour recueillir son dernier soupir. — Un mot, d'une sombre amertume, nous laisse entrevoir que Lucien Thibault n'a pas été long à se consoler et à oublier.

Ce roman, présenté sous la forme d'un récit fait par Gaston Marchal, témoin et acteur du drame, a un intérêt indéniable. Je n'y vois ni style bien remarquable ni grand art de composition; mais les situations sont fortes; il y a de quoi y rire et de quoi y pleurer; l'observation, sans être profonde, est d'ordinaire juste et bien humaine; enfin l'héroïne grandit à travers le livre et atteint le sublime dans son sacrifice final. En voilà assez pour assurer à ce volume, dans le gros public des lecteurs, un succès de bon aloi. B. G.

Entre Amoureux, par Théo-Critt. — Étude mondaine agrémentée de nombreuses illustrations par Henriot et d'une préface de Paul Ginisty. — Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

M. Paul Ginisty, qui, naguère, à l'occasion du couronnement du czar, découvrait tout simplement la Russie et la livrait, pour le plus grand avantage des deux nations, au commerce français, a agrémenté, comme s'exprime le titre, ce nouveau volume de Théo-Critt d'une préface où il dénonce entre cette étude mondaine et le chef-d'œuvre de Droz une lointaine mais réelle parenté. J'ose dire que la littérature a moins de secrets pour ce critique que le commerce international, et, après lecture, je suis tout disposé à partager son opinion sur ce point.

Le militaire qui signe Théo-Critt est un joyeux compagnon. Il nous a donné des histoires d'école, de caserne, de garnison et de manœuvres, qui sont fort amusantes et rendent sympathiques les farces les plus esbrouffantes de l'officier français. Partout, même dans ses pages les plus humoristiques et dans le récit de ses aventures les plus gaies, Théo-Critt laissait voir la facilité de son cœur à être ému. Je ne suis donc pas étonné, pour ma part, qu'il publie aujourd'hui, sous le titre un peu décevant d'étude mondaine, les mémoires d'un jeune marié qui adore sa femme et qui a les meilleures raisons du monde pour cela.

J'ai eu naguère un vrai plaisir à rendre compte d'un volume du même auteur, intitulé *la Vie en culottes*. Aujourd'hui ce plaisir me revient, plus doux, plus charmant, délicieux. Toutes ces petites histoires, si lestement et gentiment contées, fleurent bon, si je puis dire. Elles exhalent un parfum de tendresse permise, de joie légitime, de confiance et d'abandon en un bonheur que l'on sait durable; et cela pénètre le cœur et l'amollit, si bien qu'on est reconnaissant à l'écrivain d'être heureux, parce qu'en nous dépeignant son bonheur, il a le charitable et exquis talent de nous le faire partager. G.

L'Idéal, par Jules de Glouvet. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Si le roman de M. Jules de Glouvet est, par la finesse de l'étude, le goût délicat du style et la préoccupation littéraire, une œuvre au-dessus de la moyenne, la thèse développée par lui n'est pas très encourageante, pas très encouragée surtout. En quelques pages, sa conclusion, plus humaine et plus réelle à elle seule que tout le reste du volume, détruit et contredit tout ce qu'il s'est appliqué à exposer si longuement. Son pauvre *Idéal* se termine par une chute cruelle en pleine réalité; cette chute, nous l'avions attendue depuis le commencement, comme une nécessité pour rendre l'œuvre plus vraie et plus vivante : sans elle, son héros eût été tout à fait surnaturel et bien peu homme. Cela chiffonnera l'âme sensible des amoureux du don quichottisme sentimental, mais raccommodera avec Henri d'Artannes tous ceux qui ont du sang dans les veines.

C'est l'histoire d'un officier de marine, ardent adorateur de *l'Idéal,* et lancé au milieu de notre société moderne si positive; il s'efforcera d'élever dans ses idées une jeune cousine qui, constamment, tournera au modernisme, dès qu'elle ne sera plus sous son influence, et, constamment aussi, reviendra aux idées saines, à l'idéal, quand il la guidera. — Grâce à lui, elle aura un bon mari, choisi de sa main, des enfants;

grâce à lui, elle évitera une faute banale et grossière. Mais au dénouement, redevenant homme pour une seconde, cet idéaliste forcené aimera son élève favorite, succombera un moment à sa passion, fera choir avec lui la pauvre enfant, et s'éloignera ensuite pour toujours, voulant seul porter le poids de la faute commise, se punissant de son crime par l'éternel exil.

T.

Le Journal de Tristan, par André Theuriet. Paris, Charpentier et Cie, 1883, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, André Theuriet nous donne un recueil d'impressions et de souvenirs, qui est le poétique pendant du charmant livre intitulé *Sous bois*. — Jamais poète, jamais prosateur n'a senti ni vécu la nature avec une pareille intuition, une pénétration plus profonde; c'est une suite de tableaux exquis, d'une valeur littéraire très grande et d'une valeur morale bien puissante. — En outre, ce volume est plein de souvenirs précieux sur Henri Regnault, sur Gambetta, sur les souffrances du siège; les chapitres de voyages y sont adorables et l'on a peine à quitter un si attachant compagnon de route. Du reste, on ne se sépare d'André Theuriet qu'avec le désir et l'assurance de le trouver de nouveau sur la brèche, livre nouveau en main.

Pour de l'argent, par Georges Lachaud. Paris, Dentu, 1883. 1 vol. in-18 jésus. — Prix 3 francs.

Voici l'exemple d'un roman correctement écrit, mais cependant glacial et ne sachant pas aller réveiller dans le cœur l'émotion poignante qu'il devait provoquer. Cette histoire d'un mari et d'une femme qu'une illusion a unis, qu'une désillusion sépare, présente des péripéties variées, des situations dramatiques; l'auteur les expose froidement, sèchement, sans en tirer parti; ce n'est pas une œuvre littéraire, c'est un compte rendu banal, sans aucune chaleur, sans aucune vraisemblance, bien qu'au fond l'aventure soit peut-être vraie.

Celles qui osent, par René Maizeroi. Paris, Marpon et Flammarion, 1884, 1 vol. in-18 jésus illustré. — Prix : 5 francs.

Précédé d'un paradoxe très risqué sur l'Amour par Guy de Maupassant, le dernier livre de René Maizeroi n'est pas, à proprement parler, une œuvre, c'est une suite de petites nouvelles parues çà et là dans les journaux. — Aussi ne justifie-t-il pas exactement ce titre placardé après coup : *Celles qui osent*. A première vue, on pourrait croire que l'écrivain a voulu embrasser sous ce titre les différentes formes de l'adultère; il n'en est rien; c'est une salade fortement pimentée et composée des éléments les plus disparates, depuis la Rose Poivron de *P. P. C.*, une fille vulgaire que l'on ne saurait classer parmi les oseuses, jusqu'à *la dernière incarnation*, où il n'est pas question de femmes du tout, et à *Sœur Jeanne*, qui raconte le sacrifice fait par une sœur à son frère, ce qui n'a aucun rapport avec le titre à effet. — Reconnaissons que l'auteur a soigné son style, l'encombrant moins d'argot et d'afféteries que dans ses précédents volumes : il y a un premier pas fait du côté de la simplicité, la pierre de touche de l'écrivain.

Le Petit Brantôme de poche, par Émile Villemot, illustré par Luigi Loir. Paris, Paul Ollendorff, 1883, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 5 francs.

Le recueil des étourdissantes nouvelles parues dans le *Gil-Blas* sous la signature plaisante de messire Bourdeau de Bourdeille est trop connu et trop apprécié pour que nous ayons besoin de nous étendre longuement à son sujet et de le vanter au lecteur. Le pauvre Villemot laissait déjà bien des regrets; ses amis et ceux qui le liront regretteront une fois de plus qu'une plume aussi alerte, aussi incisive et aussi gaie ait été prématurément brisée. Tous les amateurs du véritable esprit gaulois liront avec bonheur ce livre issu de Rabelais et des *Contes drôlatiques* de Balzac, avec une pointe de modernité qui en double le charme.

Reine de Beauté, suivi de *la Princesse Sophia*, par Adolphe Belot. Paris, Dentu, 1883, 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 6 francs.

Un Russe, le prince Orsiloff, partisan fanatique du nihilisme, vient offrir à un noble Français ruiné, le baron de Mérieux, le moyen de gagner cinquante millions, à la condition d'en donner la moitié à celui qui lui en fait la proposition. Le baron accepte. Il fait la cour à la millionnaire princesse Sophia Lavisine, dont le mari périt tragiquement assassiné par un inconnu; désormais veuve, elle peut donner sa fortune à un nouveau mari. L'assassinat du prince Lavisine, mystérieusement accompli à l'aide d'une bombe jetée dans son cabinet de travail, amène l'arrestation d'un innocent, un ingénieur pauvre, M. Bérard, qui vit seul avec sa fille, surnommée *Reine de Beauté;* en relations avec le prince Lavisine, Bérard a laissé échapper des menaces contre lui, en a même écrit; cela suffit à le faire considérer comme coupable. — Malgré l'aide apportée à Reine de Beauté par un riche Américain, Sir Hanley Gardiner, Bérard, condamné, doit aller expier en Nouvelle-Calédonie le crime qu'il n'a pas commis. Entre temps, le baron de Mérieux épouse la princesse Sophia et commence à donner une part des cinquante millions au prince Orsiloff. Le décor change; l'Américain emmène Mlle Bérard à Nouméa pour arracher son père au bagne. Après de terribles aventures il y parvient. Pour compléter son œuvre, il parvient à prouver à la princesse Sophia que son nouvel époux la trompe; puis une scène entre le baron de Mérieux et le nihiliste, auquel il refuse de l'argent, amène la révélation du secret sanglant de la mort du prince Lavisine. Le véritable assassin se constitue prisonnier, tandis qu'un de ses affidés nihilistes poignarde le baron de Mérieux et

s'empoisonne dans son cachot. Jean Bérard est réhabilité et Reine de Beauté épouse le riche Américain.

Adolphe Belot n'a pas cherché à écrire une étude de mœurs; c'est tout bonnement un roman d'aventures, avec des détails exacts et des données réelles; çà et là, on retrouve quelques bonnes pages qui rappellent le romancier littéraire d'autrefois; mais, malgré tout, on sent le roman écrit pour le petit journal et le feuilleton au jour le jour, le métier plutôt que la littérature : M. Adolphe Belot vaut mieux que cela.

L'Homme au gardénia, par Louis Ulbach. Paris, Calmann Lévy, 1883, 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 7 francs.

Après une première partie qui rappelle en mieux certains indigestes volumes d'Ulbach consacrés à des études provinciales, *l'Homme au gardénia*, dans sa seconde partie, devient éminemment mondain et veut peindre la vie du grand monde parisien; mais le pinceau a une lourdeur de touche qui écrase tout effet et ne donne rien de bien saillant; tout cela manque de vie, de souffle, de conviction. C'est correctement, mais froidement écrit; l'émotion ne saurait jaillir de ce livre démesurément long, pâteux et filandreux... *L'Homme au gardénia* est le fils du petit caissier d'une banque de province; son inconduite tue sa mère, ruine son père, et nous le suivons ensuite dans une existence terriblement interlope de journalistes véreux, occupé à d'immondes chantages, manœuvrant entre une femme du monde, une princesse russe et une maîtresse. Au dénouement, pour l'empêcher d'être arrêté comme faussaire, cette maîtresse lui brûle la cervelle, et les agents de police venant pour l'arrêter croient se trouver en présence d'un suicidé. Telle est la fable sur laquelle l'auteur a brodé ses pages, plus lourdes encore que les lourdes fleurs d'or et d'argent que brodait la chasublière, mère de son héros, mais infiniment moins brillantes.

Les Besoigneux, par Hector Malot. Paris, Dentu, 1883. 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 6 francs.

Ces *besoigneux*, ce sont les gens qui, travailleurs, courageux, ne peuvent cependant point parvenir à franchir la dure limite de la médiocrité pour arriver à l'aisance; encore n'est-ce pas l'*aurea mediocritas* du poète; c'est au contraire une médiocrité qui touche par moments à la misère, une médiocrité qui fait tourner mal une des héroïnes, qui met aux prises avec la faillite un brave directeur de journal, qui expose une touchante et intéressante jeune fille à épouser, au lieu de celui qu'elle aime, le fils, ivrogne par hérédité, d'une riche manufacturière, pour sauver les siens des griffes des huissiers. — Tous les personnages mis en mouvement par l'auteur sont intéressants, et son étude a, de plus, cette haute valeur de nous montrer les luttes contre lui-même d'un fils d'ivrogne, ivrogne également, non par lâcheté, mais par maladie, par folie, ce que la science appelle dipsomanie. L'action a été placée par Hector Malot en province, à Hannebault, où se trouve la fabrique d'indiennes des sœurs Dubuquois, et le dipsomane est le fils de l'aînée; espérant l'arracher à l'horrible mal, elles veulent lui faire épouser Marianne La Guillaumie. — Après de nombreuses péripéties, Thierry Dubuquois se tue et Marianne peut épouser le jeune chimiste de la maison Dubuquois, François Néel, qui l'aime et dont elle partage l'amour. C'est l'une des œuvres les plus intéressantes d'Hector Malot.

Les Bêtises de mon oncle, par Armand Silvestre. Paris, Paul Ollendorff, 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Infatigable, Armand Silvestre poursuit sans se lasser cette exhilarante série des fantaisies les plus joyeuses qu'il a intitulées *la Vie pour rire*. Aujourd'hui il nous donne la 6e série, avec ce titre plein de promesses : *les Bêtises de mon oncle*, et une majestueuse dédicace à son neveu. Un pareil livre ne se raconte pas, il se dévore d'un bout à l'autre et fait passer de bons moments. G. T.

Le Prince et le Pauvre, par Mark Twain; traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Paul Largilière. Poitiers et Paris, H. Oudin, 1883. 1 vol. in-12.

C'est donner une idée peu exacte de la nature du talent de Mark Twain au public français que de lui offrir celui de ses livres où il s'est le plus écarté de sa manière accoutumée. Mark Twain, ou, si l'on tient à l'appeler de son vrai nom, Samuel Langhorne Clemens, est essentiellement un *humourist*, et, essentiellement aussi un *yankee*. Ces deux caractères sont moins marqués dans *le Prince et le Pauvre* que dans toute autre de ses œuvres, sans en être absents toutefois. Mais je crois bien que la majorité des lecteurs, surtout chez nous, sera peu sensible à l'ironie et aux coups de fouet qui ont fait bondir Albion, et ne verra guère dans ce volume qu'un roman d'aventures assez touffu et emmêlé, où se trouvent des descriptions et des peintures plus ou moins fidèles des mœurs et des choses du vieux temps dans un pays étranger.

Voici, aussi brièvement que je peux la condenser, la légende que Mark Twain développe dans son livre. Le jour où naissait le jeune prince fils de Henry VIII, qui fut plus tard Edward VI, naissait aussi, dans un bouge, d'une mère misérable et d'un père ivrogne et brutal, un enfant ressemblant tellement au prince qu'il n'était pas possible de les distinguer l'un de l'autre. Un jour, dans un de ses vagabondages de mendiant, le petit pauvre arrive à la grille de Westminster. Le prince, qui se trouve là, enchanté de pouvoir jouer avec un enfant de son âge, le fait entrer; et, après le jeu, ils causent. Rien ne semble plus beau au petit Tom que d'être prince; de son côté, Edward envie fort le plaisir d'errer en liberté, de s'affranchir pour un instant de l'étiquette de la cour et de connaître par expérience la vie de tout le

monde. Les enfants échangent leurs habits, et Edward sort, à la place du pauvre, comptant bien revenir promptement. Il s'égare, est rencontré dans la rue par le père de Tom, qui le prend pour son fils et le bat cruellement, se trouve mêlé à toute la lie de la population de Londres et des environs, et, partout, garde confiance en son rang et en son titre; ce qui, tout en lui attirant force bourrades et grossières moqueries, ne laisse pas d'en imposer à la plupart des ruffians au milieu desquels il est tombé. Cela ne suffirait pas cependant à le garantir d'odieux guet-apens, s'il n'était protégé par un brave qui, comme tout le monde, le croit un peu fou, mais qui, en raison même de cette folie et de cette faiblesse, se prend pour lui d'une sympathie qu'il pousse jusqu'au plus touchant dévouement.

Au palais, Tom est pris pour le prince; lorsqu'il veut raconter ce qui s'est passé, on croit à un accès de folie; le vieil Henri VIII, malade et inquiet, s'y trompe lui-même, et prend toutes ses mesures pour qu'après sa mort rien ne vienne s'opposer au couronnement de celui qu'il croit son héritier. Il meurt. Tom, qui est assez bien entré dans l'esprit de sa situation nouvelle, est proclamé roi et va être solennellement couronné à Westminster-Abbey. Le jour de la cérémonie, il rencontre sa mère sur son passage, et, malgré son émotion, dans l'ivresse de la royauté, refuse de la reconnaître. Mais au moment ou l'archevêque de Cantorbéry va le couronner, un enfant, vêtu de haillons, sort de derrière un pilier et s'écrie : « Je vous défends de poser la couronne d'Angleterre sur le front de cet imposteur. Je suis le roi ! » Tumulte et indignation. Mais Tom, cédant à l'impulsive bonté de sa nature, déclare qu'il dit vrai, et ce long quiproquo s'éclaircit.

Je ne dirai rien de la traduction, sinon qu'elle est généralement réussie. Elle paraîtrait meilleure encore si le traducteur n'avait eu la malencontreuse idée d'écrire dans sa préface que *le Prince et le Pauvre* est « d'une pureté de style que la traduction française s'est attachée à faire encore mieux ressortir ». La prétention est peut-être naïve, mais elle n'est pas faite pour rendre indulgent. H. G.

Les va-nu-pieds de Londres, par HECTOR FRANCE. Paris, G. Charpentier et Cie, 1883; 1 vol. in-18.

Gavarni étant allé en Angleterre en rapporta le sentiment du lugubre et du monstrueux qui ne le quitta plus. Auguste Barbier, dans des vers inégaux, tantôt splendides et tantôt plats, avait éclairé pour nous les temples du gin et ces sinistres ménages de pauvres où tout le monde est ivre, depuis l'aïeule jusqu'au petit-enfant, et se vautre dans une abjecte promiscuité. Un homme naguère illustre, aujourd'hui presque oublié, Ledru-Rollin, publiait en 1850, chez Escudier, deux gros volumes plus oubliés que leur auteur sur la *Décadence de l'Angleterre,* et exposait les ignominies de la prostitution, du trafic des enfants, des logements à deux *pence,* du vol, des *workhouses,* de la misère et de la corruption qui rongent comme un cancer les entrailles mêmes du Royaume-Uni. M. Hector France cite lui-même, à plusieurs reprises, Léon Faucher et ses *Études sur l'Angleterre.* On pourrait allonger cette liste, car tous ceux qui ont vécu dans le pays, non comme des hôtes fêtés ni comme des passants étourdis, mais qui y ont vécu de la vie du pays même, y ont pris, suivant leur caractère et leur tempérament, un incurable sentiment de dégoût, de pitié, de tristesse ou d'indignation.

M. Hector France n'a pas échappé à cette influence. Il était, d'ailleurs, difficile qu'il y échappât. L'expérience personnelle qu'il a pu faire de la vie anglaise, et dont il nous révèle un épisode dans son chapitre intitulé *French Masters,* devait émouvoir en lui ce fond de sympathie que tout homme de cœur a pour les misérables, mais qui est surtout facile à exciter lorsqu'on a soi-même, ne fût-ce que pour un instant, grossi les rangs de cette déplorable armée.

Les tableaux que M. Hector France nous présente sont navrants. Il ne gaze ni n'atténue rien, au contraire. Ce n'est pas que je l'accuse d'exagération. On n'exagère pas quand on a pour modèle l'absolu; et c'est l'absolu du crime, de la misère et de l'horrible que M. France avait à peindre. Mais — et peut-on lui en faire un reproche ? — c'est un artiste, et c'est en artiste qu'il choisit ses sujets, arrange ses scènes et en ménage l'effet. L'effet, voilà, il faut le dire, la préoccupation constante de l'écrivain. Il l'atteint à souhait, le plus souvent; mais je ne puis m'empêcher de croire qu'il l'atteindrait toujours, et plus puissamment, s'il n'y songeait pas sans cesse. Il y a tel de ses récits où il déploie tant d'habileté de mise en scène, un art si consommé dans la gradation de l'intérêt jusqu'à la dernière ligne où il abandonne parfois brusquement le lecteur sans conclure, qu'il semble que la principale inspiratrice soit l'imagination plus encore que l'observation. C'est du moins l'impression que j'ai ressentie en différents endroits, et surtout tout le long du chapitre si passionné et si sauvagement énergique qui a pour titre : « La révolte des *tramps* ».

Cette même tendance imaginative est visible dans une foule d'endroits où l'auteur insiste sur la dépravation inénarrable des êtres de tout âge qui grouillent dans les bas-fonds londoniens. Dans son style et dans sa pensée, il y a, comme me le disait un des littérateurs les plus fins et les plus délicats de ce temps, une sorte d'hystérie. J'avais déjà constaté ce trait l'autre jour en analysant son dernier roman, *Marie Queue-de-Vache,* qui fait triste figure, d'ailleurs, à côté des pages superbes dont je parle aujourd'hui. L'idée phallique le hante, si je puis ainsi dire, et il parvient à outrer la vérité même aux yeux de ceux qui savent comme lui ce qu'est l'enfance dans les rues de Londres, ce qui se passe au sein des squares, sous le regard et, non pas rarement, avec la collaboration active du bienveillant *policeman,* ce que valent la pudeur et la moralité d'Albion, et avec quelle farouche lasciveté de laie assoiffée du mâle la populace anglaise se rue et se vautre à toutes les orgies

Quelles que soient les âcres émanations des arrière-salles de tavernes où il danse la gigue d'Ève et le ballet des caleçons, quels que soient les frénétiques étreintes et le bestial accouplement des vagabonds dans les fossés et des *hops-pickers* dans les champs de houblon, son livre exhale une odeur de rut plus pénétrante que dans la nature.

Ces remarques faites, et je les ai d'autant moins ménagées que M. Hector France n'a que faire des indulgences de la critique, je suis heureux d'applaudir à l'apparition d'un vrai livre, ardent et généreux, vibrant et empoignant, chaud, coloré, pittoresque, énergique, et qui suffirait pour mettre un écrivain hors de pair. H. G.

Le Secret de Rose, par G. DE BEUGNY D'HAGERNE. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Chevalière, par PAUL D'ORCIÈRES. Paris, J. Rouff et Cie, 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Mon Dernier né, gaietés parisiennes, qui vient de paraître chez Dentu, est l'œuvre récente de notre collaborateur Charles Monselet. Ce sont les meilleurs articles que le charmant conteur a pris dans son bagage de journaliste, et parmi les cinquante petites nouvelles ou facéties qui composent cet aimable volume, il en est qui sont dignes des meilleures pages des *Tréteaux* et de la *Lorgnette littéraire*.

Espérons que Monselet ne s'arrêtera pas à ce dernier né. (1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.)

Chez Lemerre paraît une curieuse tentative sous ce titre : **Le Conte des quatre Facardins**, première partie, par A. Hamilton, continué par M. ***. — Depuis le siècle dernier, la mode semblait être passée des continuations et continuateurs. — Un anonyme semble vouloir y ajouter un dernier chapitre, et, ma foi ! il réussit à merveille son étrange pastiche. Bibliographes, étudiez cet ouvrage ; lecteurs, ne craignez pas d'entreprendre la seconde partie ; elle est fort ingénieusement écrite par un lettré d'esprit.

Les nouveaux exploits du Colonel Ramollot, par Charles Leroy, le créateur du genre, viennent de paraître à la librairie Marpon et Flammarion ; c'est la suite et la fin de cette série désormais célèbre : *le Colonel Ramollot*, le plus beau succès de l'année dernière.

L'auteur ne pouvait dépasser *Pinteau*, *Marat*, ou les *Recrues* ; mais il atteint la même hauteur fantaisiste et désopilante avec la *Table d'hôte*, le *Conseil général*, le *divorce* et la *Question sociale* ; où il a atteint l'inouïsme, c'est avec le *Squelette qui prise* et son *Affaire de la rue de l'Oseille*, pour ne citer que celles-là. On en rirait à se tordre derrière un corbillard.

Draner, Luigi Loir, Ferdinandus, Kauffmann et divers autres artistes tels que Fraipont et Henriot, ont illustré ce recueil désopilant, qui atteindra son 40e mille, à l'exemple de son aîné le *Colonel Ramollot*. 1 vol., prix : 5 fr.

Impossible de traiter le point délicat avec plus de finesse et d'esprit que ne le fait Ange-Bénigne dans son nouveau volume : **Femmes et Maîtresses.** C'est là du marivaudage sur la corde raide ; mais l'adroit écrivain se tire si heureusement du péril, que le public salue avec bonheur ces courts récits : *Le Revenu de la chanoinesse*, *En cinq danses*, *La 194e division militaire*, *Tout pourvu qu'on la tienne*, où la hardiesse des situations est toujours sauvée par la langue la plus châtiée et un style de haute allure. L'ouvrage vient de paraître dans la charmante bibliothèque illustrée que publient avec tant de succès les éditeurs Marpon et Flammarion. 1 vol. in-18, prix : 5 fr.

Le nouveau roman que, sous ce titre : **la Vie en l'air,** Édouard Cadol vient de faire paraître chez Dentu, est aussi actuel qu'il est possible de l'être, car le scandale auquel un heureux hasard le rattache n'est pas encore complètement étouffé. — C'est aussi un roman essentiellement parisien, où l'observation s'applique à un milieu bizarre et peu connu, mais que l'auteur, lui, connaît à merveille, car il le peint avec la plus scrupuleuse exactitude. L'étude de mœurs s'y développe au milieu d'une action très mouvementée et surtout très amusante, sans que l'émotion, pour cela, y fasse aucunement défaut. Il y a là des pages d'une tendresse exquise et extrêmement pénétrante, au cours desquelles le lecteur ne peut s'empêcher de mouiller de quelques larmes les folies de cette *Vie en l'air*.

La Vierge veuve, par A. Matthey (Arthur Arnould), vient de paraître chez Dentu.

C'est la fin et la conclusion de la *Belle Julie*, ce roman dramatique, pris sur le vif des mœurs contemporaines, dont le succès faisait attendre le second volume que nous annonçons aujourd'hui. Prix : 3 fr. 50.

Le Fils de l'assassin, par Auguste Villers, chez Ghio, 1 vol. in-18, prix : 2 fr.

Le nouveau roman de M. Auguste Villers est écrit dans un style clair, simple et passionné.

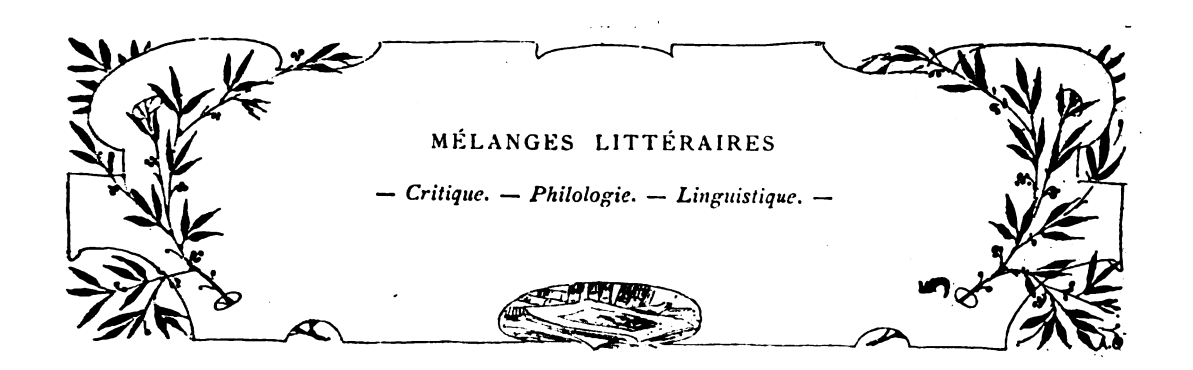
Le récit est dramatique et empoignant et la thèse est hardie. Œuvre pleine de sève et de passion.

Ma Tante Laure, par Marie d'Ajac (Marie de Saverny), qui vient de paraître chez Marpon et Flammarion, est le premier roman que l'auteur bien connu de *la Femme chez elle et dans le monde* livre au public.

Mme Marie d'Ajac s'adresse cette fois aux jeunes filles ; car elle essaye, dans les pages de ce livre, de fixer ses impressions personnelles sur l'éducation des femmes, ou plutôt sur l'enseignement moral dont le but est de former la femme, la vraie femme, c'est-à-dire la jeune fille honnête et pure, l'épouse fidèle et tendre, la mère éclairée et dévouée, ce qu'il y a de meilleur au monde enfin. Ce livre, composé de confidences intimes et de douces causeries, est recommandable, à tous les titres.

VIENT DE PARAITRE : **Étienne Marcel** ou **la Grande Commune**, par Alexis Bouvier. Roman historique et très vivant. — Jules Rouff, éditeur.





Portraits, par un DIPLOMATE. Paris, E. Plon, Nourrit et Cᵉ, 1883. 1 vol. in-12.

Ce volume est du même auteur qu'un livre intitulé : *Le Gentleman*, qui eut le haut honneur d'être distingué par l'Académie française il y a deux ans. On peut compter qu'on trouvera dans cette galerie de portraits des qualités analogues à celles qui furent remarquées dans le premier ouvrage de l'auteur : de la distinction, une discrétion qui donne à entendre qu'on en sait plus long, une finesse si prodigieusement habile que nul ne peut dire au juste où elle est et en quoi elle consiste, et cette perspicacité des diplomates particulièrement apte à sonder les profondeurs où il n'y a rien.

Il n'y a pas moins de cinquante-six portraits dans ce volume de 248 pages et de grosse impression. Sept portent pour étiquette M. ou Mᵐᵉ ***. Tout le monde n'est pas diplomate, et j'avoue que ce sont là des masques sur lesquels je ne saurais mettre des noms. Les plus connus des sujets qui ont posé devant l'auteur sont le comte Esterhazy, les princesses et le prince de Metternich, lady Malet, la baronne de Bulow-Linden, le comte de Wimpfen et M. de Glinka. Quant au reste, gens très illustres et personnages d'importance, je n'en doute pas, ils sont peut-être connus dans les bureaux du ministère des affaires étrangères et dans les salons cosmopolites, mais leurs noms ne rappellent rien ou peu de chose à la majorité des lecteurs.

Pour donner une idée de la manière du « Diplomate », je prends le début du portrait de M. ***, page 44 : « L'amour-propre est un des plus grands mobiles des actions humaines, dit le nouveau La Rochefoucauld ; il est tantôt bien, tantôt mal placé ; plus ou moins, et quelquefois même pas du tout justifié ; enfin, il est des personnes dont il est la seule boussole. » Après ces remarques générales, pleines d'intérêt et d'inattendu, il nous apprend que M. *** « a dans ses jambes maigres quelque chose de chancelant qui répond à l'état de son âme..., » mais qu'au demeurant, « il n'est point à plaindre , il se croit au-dessus des jugements d'autrui et est heureux en se plaisant toujours à lui-même ».

Les cinquante-six portraits sont dans ce ton-là, et la ressemblanee est garantie. Est-il nécessaire de dire que tous les personnages nommés sont des parangons de grâce, d'intelligence et de vertus, tandis que les défauts et les vices ne se trouvent que chez quelques-uns des MM. Trois-Étoiles ? B.-H. G.

Robert de Crèvecœur. — Saint John de Crèvecœur. *Sa vie et ses ouvrages* (1735-1813). Avec les portraits de Crèvecœur et de la comtesse d'Houdetot gravés d'après les miniatures du temps. Paris, Librairie des bibliophiles (Jouaust), 1883. 1 vol. in-8°.

Peut-être l'auteur s'exagère-t-il quelque peu l'importance et l'intérêt qui peuvent s'attacher à une biographie de saint John de Crèvecœur. L'illusion, en tout cas, lui est permise plus qu'à tout autre, et n'a rien que de fort honorable. Saint John de Crèvecœur, parti pour le nouveau monde, comme nous l'apprend son biographe, avant d'avoir l'âge d'homme, y passa plus de vingt-cinq ans : au Canada d'abord, où il servit durant sa première jeunesse ; puis, dans les colonies anglaises, qu'il habita jusqu'à la guerre de l'indépendance. Rentré dans son pays natal, il sut bientôt se faire une place dans le monde des lettres et devint l'ami et le protégé de la comtesse d'Houdetot. Sa nomination au consulat de New-York le ramenait peu après aux États-Unis. Destitué à la Révolution, il retournait à Paris, et, après avoir assisté au drame sanglant de la Terreur, il faisait, au début de l'Empire, un séjour assez long en Bavière, d'où il revint en France, pour y mourir quelques années plus tard, à la veille de la première invasion. Sans être un savant, Crèvecœur eut toujours un goût très prononcé pour la propagation des inventions utiles. Il fut le disciple de Franklin, le collaborateur de Parmentier ; à New-York, il a cherché à encourager les premiers essais de navigation à vapeur. Il a été membre de la Société royale d'agriculture, correspondant de l'Académie des sciences, puis de la deuxième classe de l'Institut ; aux États-Unis, il a fait partie de la Société philosophique américaine.

A ces quelques lignes, empruntées à l'introduction de l'étude écrite par M. Robert de Crèvecœur, si l'on ajoute les titres des quelques opuscules dus à Saint John de Crèvecœur, à savoir, *Traité de la culture des pommes de terre* (1782); *Lettres d'un cultivateur américain*, publiées d'abord en anglais (1782), et *Voyage dans la haute Pensylvanie et dans l'État de New-York* (1801), tous ouvrages qui, pour être

devenus rares et renfermer des détails curieux, ne sont pas d'une nature bien émouvante, on saura à peu près tout ce qu'il importe de savoir sur la personnalité à laquelle est consacré ce gros volume.

Il y a cependant toute une partie, à laquelle M. Robert de Crèvecœur s'excuse d'avoir donné tant de développement, et qui, à mon sens, est véritablement intéressante et utile. Je veux parler de l'appendice qui, outre la bibliographie détaillée des trois ouvrages de saint John, contient des documents importants, parmi lesquels la correspondance et les vers de Mme d'Houdetot méritent d'être cités à part. Je reprocherai même à l'auteur d'avoir trop cédé à ses scrupules en donnant souvent une analyse succincte là où le texte même de la lettre aurait éte bien autrement piquant. Toutes ces pièces sont commentées et éclairées par des notes judicieuses et érudites. Dans une d'elles, il est fait mention d'un « *certain* Andrea de Nerciat »; l'épithète semble superflue quand on s'adresse à des bibliophiles dont l'état est d'être au courant de tous les secrets littéraires, même des secrets libertins.

Les deux portraits, surtout celui de Mme d'Houdetot, inédits et finement gravés, ajoutent à la valeur de ce livre, imprimé dans les conditions de belle typographie ordinaires à la maison Jouaust.

B. H. G.

Molière et les Limousins, par René Fage. Limoges, imprimerie-librairie Ve H. Ducourtieux, 1883. Brochure in-12.

Cette plaquette se propose de prouver que Molière, en composant *M. de Pourceaugnac*, ne voulait se venger ni de Limoges ni d'aucun Limousin, malgré la légende accréditée à ce sujet. Le point n'est peut-être pas de grosse importance; mais, pour les moliéristes, rien n'est petit de ce qui touche au grand homme, et, pour tout le monde, les moindres détails sur Molière sont intéressants. M. René Fage soutient avantageusement sa thèse, et je ne fais, quant à moi, aucune difficulté de croire comme lui, avec MM. Louis Lacour et Philarète Chasles, que Molière, tout en poursuivant dans cette pièce sa guerre personnnelle contre les médecins, a voulu être agréable à Louis XIV, « en daubant sur un nobliau de province », au moment même où le roi recherchait activement les faux nobles et prenait sur la petite noblesse sa revanche des ennuis qu'elle lui avait suscités pendant sa jeunesse.

Cette brochure n'a été tirée qu'à cent exemplaires. Elle est imprimée sur un fort beau papier et avec un soin typographique qui fait grand honneur aux presses limousines de Mme Ve H. Ducourtieux.

B.-G. H

La Bêtise parisienne, par Paul Hervieu. Paris, Charavay frères, 1884. 1 vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Encore un livre nouveau fait avec de vieux articles de journaux. L'art de tirer plusieurs moutures d'un même sac n'est décidément pas près de prendre fin. Je dois dire d'ailleurs que M. Paul Hervieu étant un homme d'esprit, son volume peut passer pour un des meilleurs du genre. Il écrit avec vivacité, mais il pense avec une certaine lenteur, à ce qu'il m'a paru. Il se donne une peine extraordinaire pour être original et réussit parfois à éviter l'affectation. Il cultive le paradoxe avec des succès mêlés. Tourguénef a mis plaisamment en scène, dans *Pères et enfants*, un personnage qui croit avoir dit quelque chose de singulier quand il a dit « l'envers d'un lieu commun». Par malheur, l'envers d'un lieu commun est souvent une plate banalité, et c'est à quoi M. Hervieu ne prend pas toujours garde. En quelques pages, par exemple, il s'efforce de démontrer que la situation de l'enfant naturel est meilleure que celle de l'enfant légitime. Il y a là une fantaisie bien maladroite. La chose pouvait être faite, mais autrement, Ce n'est pas là, d'ailleurs, le meilleur du livre, et M. Hervieu a trop de talent pour rester sur un ouvrage aussi peu significatif.

E. F.

Le Coran (texte arabe), vol. in-16 imprimé sur papier teinté, titre or et couleur, reliure spéciale avec étui. Ch. Bouret, éditeur à Paris, 23, rue Visconti.

Avec le développement de la culture littéraire, le goût des beaux livres s'introduisit bientôt chez les Arabes. A la mort du prophète, des calligraphes habiles exécutèrent avec un soin religieux des copies fidèles du Coran et le khalife Othman en transcrivit quatre de sa main, qu'il envoya aux principales villes de l'empire musulman pour y être précieusement conservées. L'un de ces manuscrits fut déposé à Damas, l'autre dans la ville du Maroc, un troisième envoyé en Égypte, et la ville de Cordoue posséda longtemps le quatrième.

Bien des causes ont contribué à la disparition, non seulement de ces manuscrits, mais encore des bibliothèques entières dont ils faisaient partie : d'abord les guerres et les incendies, et ensuite les insectes, qui dévorent rapidement les livres dans ces climats brûlants.

Les Arabes recherchent et vénèrent toutes les copies anciennes de ce livre sacré, le seul qu'ils possèdent, et les amateurs de tous pays n'hésitent pas à les payer fort cher, quand ils les trouvent, en dépit quelquefois d'une authencité douteuse.

Ce n'est que vers la moitié du XVIe siècle qu'une mauvaise traduction latine du Coran commença à le faire connaître en Europe. La plus ancienne édition européenne connue remonte à 1694. Depuis cette époque, et principalement à dater du commencement de ce siècle, il a paru de ce livre, texte arabe, plusieurs éditions dont nous n'avons pas à nous occuper ici, ne voulant mettre en lumière que la réproduction la plus récente et la plus exacte due à un éditeur de Paris, M. Bouret.

Nous disons la plus récente parce qu'elle vient de paraître, et la plus exacte parce qu'elle a été photo-

graphiée sur un des rares manuscrits originaux existant encore de nos jours.

L'audace de cette tentative est incontestable, dans un temps où le nombre de ceux qui s'adonnent à l'étude des langues orientales est plus que restreint et où l'indifférence règne sur tout ce qui n'a pas trait à l'actualité. L'essai n'en est pas moins louable et son auteur n'a rien négligé pour en assurer la réussite.

Les caractères déjà très nets ressortent mieux encore sur un papier teinté pâle heureusement choisi; le titre en couleur est local et la reliure, genre arabe, complète l'ensemble de ce livre curieux, original, d'un format commode et d'un prix peu élevé.

Une bibliothèque ne se compose pas exclusivement d'ouvrages qu'on lit et tout amateur a dans la sienne une place réservée aux ouvrages qu'il sait ne pas devoir lire, mais que, cependant, il tient à posséder. Cette édition du Coran est donc à la fois utile aux gens d'étude et agréable aux bibliophiles. Double but atteint, double succès acquis; et Crébillon n'aura pas eu tort de dire : « Le succès est souvent un enfant de l'audace ». G. B.

Almanach national, annuaire officiel de la République française pour 1884. 185e année. Paris, Berger-Levrault et Ce, éditeurs, 5, rue des Beaux-Arts.

Pour se rendre compte de la nécéssité d'une publication comme l'*Almanach national*, il suffit de jeter les yeux sur le mécanisme administratif dont le moindre rouage fait sentir son mouvement jusque dans le plus petit hameau de notre pays.

Personne ne l'ignore, la France est un pays de centralisation, où les citoyens ne peuvent, en quelque sorte, faire un pas sans trouver l'administration devant eux.

Dans ces rapports multiples, incessants des particuliers avec l'État, il fallait un guide éclairé auprès duquel le public fût à même de se renseigner sans perte de temps. La maison Berger-Levrault et Cie, éditeurs-propriétaires de l'*Almanach national*, s'est acquittée avec honneur d'une besogne fort minutieuse. Le succès de cette publication va toujours en augmentant; le chiffre de son tirage en est la meilleure des preuves.

Afin de faciliter la rapidité des recherches, les auteurs de cet almanach se sont préoccupés d'ordonnancer avec soin les divisions de ce travail consciencieux et d'une exactitude irréprochable.

On a voulu en faire plus qu'un simple recueil d'adresses. En tête de chaque département ministériel, de chaque autorité administrative ou judiciaire (*Conseil d'État, Cour des comptes, Justice de paix*, etc.), une courte notice dont la clarté ne cède en rien à la beauté, met le lecteur au courant de leurs diverses attributions et de leur mode de procéder.

Nous n'avons pas la place de nous étendre plus longuement et de montrer les autres mérites de cette publication. Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, d'y signaler la moindre lacune et surtout d'y relever la plus légère inexactitude. L. B.

Théophraste Renaudot, d'après des documents inédits, par G. Gilles de la Tourrette. 1 vol. in-8°, Paris, 1884, Plon.

L'auteur est né à Loudun; il aime sa ville natale, ce qui est fort naturel; il aime aussi Théophraste Renaudot, originaire de Loudun comme lui et une gloire du pays. Alors M. de la Tourrette imagine que Théophraste Renaudot est, sinon un inconnu, du moins un homme bien au-dessous de la réputation qu'il mérite. Eh bien, ceci est une injustice. M. de la Tourrette a résolu de restituer à son compatriote la gloire qu'on ne lui a pas accordée jusqu'ici d'abord, cela fera plaisir aux habitants de Loudun, et de la lumière accumulée sur le nom de Renaudot un rayon tombera sans doute sur le vengeur de sa mémoire. Renaudot a droit à une réparation : il est mort « gueux comme un peintre ». Cette métaphore du XVIIe siècle n'est guère plus applicable aux peintres modernes, dont la misère a depuis longtemps cessé de servir de type à la gueuserie.

Donc, Renaudot est un grand homme. Il ne tient à rien que M. de la Tourrette ne le compare à saint Vincent de Paul. Ce n'est pas parce qu'il a fondé la *Gazette*, c'est-à-dire introduit en France la publicité politique; ce n'est pas parce qu'il a créé les *bureaux d'adresses*, c'est-à-dire aussi introduit en France la publicité commerciale. Mais il y a introduit en même temps les monts-de-piété, établi des *consultations charitables*, toujours en usage dans les hôpitaux. Le centenaire de Théophraste Renaudot approche; M. de la Tourrette demande qu'on lui élève une statue. « Alors, dit-il, qu'on élève tant de statues aux conquérants, aux grands hommes qui ont eu pour unique but sur terre de fomenter des désordres et de faire s'entrechoquer les nations », il n'est pas surprenant qu'on oublie un philanthrope. Mon Dieu! il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'on élève une statue à Théophraste Renaudot : on a élevé des statues depuis quelques années à une foule de renommées suspectes, dont plusieurs ne valaient certainement pas la sienne. Mais qu'on élève une statue à Théophraste Renaudot industriel et homme d'affaires, le philanthrope n'en mérite pas. Sa philanthropie était une enseigne. Émile de Girardin aussi était philanthrope. Sa philanthropie était identique à celle de Renaudot. Au fait, ce n'est pas le seul point qu'ils aient de commun. Si on veut avoir une idée à peu près exacte de Théophraste Renaudot, à part qu'il avait plus de savoir et des scrupules là où l'autre n'en aurait pas eu, on n'a qu'à se représenter Émile de Girardin. Le parallèle qu'on en pourrait faire serait curieux à plusieurs égards. Renaudot a servi de modèle à Girardin. Renaudot a créé la presse quotidienne; Girardin a créé la presse à bon marché. Renaudot a fondé les bureaux d'adresse; Girardin

à créé les annonces. On leur découvrirait beaucoup d'autres analogies, si c'était le lieu de les rechercher. Par exemple, tous les deux étaient des hommes de combat; tous les deux n'avaient pas d'opinion et pratiquaient le principe formulé par Girardin : un gouvernement étant donné, en tirer le meilleur parti possible, principe très sage à des praticiens qui ont besoin de la voie publique. M. de la Tourrette a placé en vedette sur les couvertures de son livre ces paroles de Théophraste Renaudot : « Il faut que dans un État les riches aident aux pauvres, son harmonie cessant lorsqu'il y a partie d'enflées outre mesure, les autres demeurant atrophiées. Le journal tient cela de la nature des torrents qu'il se grossit par la résistance. » On croirait ces rubriques empruntées à Émile de Girardin.

Ce pauvre Renaudot était trop avancé... « N'être pas de son siècle constitue certainement une faute grave devant la postérité », déclare sentencieusement M. de la Tourrette. C'est évident; mais Renaudot était tout à fait de son siècle comme Girardin. Leur préoccupation d'aller devant n'était que de la mise en scène. On peut médire tant qu'on voudra de leur caractère, tous les deux ont laissé une trace de leur passage et pris une part active à des œuvres utiles dont il importe néanmoins de ne pas surfaire l'importance ou l'originalité. Ils ont eu une sorte d'énergie supérieure à mettre au service de besoins ou d'idées qui étaient les besoins et les idées de tout le monde. La puissance et l'opiniâtreté de leurs efforts sont tout ce qu'il y a de neuf en eux.

L'œuvre de M. de la Tourrette contient des faits intéressants qu'il y aura désormais intérêt à consulter sur plus d'un point. Il serait difficile d'en apprécier autant la doctrine. Les banalités et les contradictions abondent sous la plume de l'auteur. Il suffira d'en citer un exemple : « Cette population courageuse, dit M. de la Tourrette, des Loudunois du XVI[e] siècle était en même temps éclairée, et lorsque la réforme, qui constituait un progrès, fit son apparition en France, les Loudunois n'hésitèrent pas et devinrent de zélés protestants. Aussi, au temps des guerres religieuses qui ne tardèrent pas à éclater, Loudun eut-il à subir toutes les horreurs de cette lutte fratricide qui, au nom d'un Dieu de miséricorde, armait les mains des mêmes Français. » Un progrès qui se manifeste par le massacre et l'incendie est un progrès douteux, et, si les Loudunois du XVI[e] siècle avaient été aussi éclairés que M. de la Tourrette le suppose, ils n'auraient pas manqué de le voir.

L. D.

Victor Hugo. — Œuvres complètes, édition définitive (*ne varietur*) devant comprendre toutes les œuvres parues et à paraître. — Paris, A. Quantin et J. Hetzel, éditeurs, 45 vol. in-8° cavalier à 7 fr. 50.

La belle publication de l'édition définitive des *Œuvres complètes de Victor Hugo* touche à sa fin. Quarante volumes ont paru, sur quarante-cinq.

Les dernières livraisons publiées offrent un intérêt particulier; elles renferment une édition véritablement nouvelle et complète, en quatre volumes, de *la Légende des siècles*. Les trois séries de *la Légende des siècles*, qui se sont succédé à vingt-quatre ans d'intervalle, ont été ici, pour la première fois, réunies et fondues en un seul livre, dont l'ensemble embrasse et suit, de la création au XX[e] siècle, l'ordre des temps avec l'ordre des idées, et déroule ainsi, dans toute son ampleur, la vaste épopée humaine.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

L'Allemagne amoureuse, tel est le titre du nouvel ouvrage que M. Victor Tissot vient de publier chez Dentu. — Dans ce volume, plus encore que dans ceux qu'il a précédemment consacrés à l'Allemagne, l'auteur fait ressortir combien nos voisins de l'Est sont peu fondés à jeter aux autres nations le reproche de corruption et d'immoralité. C'est, en effet, une étude de mœurs spécialement caractéristique à ce point de vue, enchâssée dans une série d'histoires piquantes, dont la réalité, quoique adoucie, se révèle encore suffisamment par sa saveur tudesque, pour qu'il soit possible de la méconnaître. Les portraits y sont tracés avec cette franchise et cette vigueur qu'on a tant appréciées dans le *Voyage au pays des milliards*, et rendent encore plus saisissante la peinture d'un pays où le vice se drape si volontiers dans le manteau de la pudeur.

L'Amour et le Divorce, par M. le chevalier de Maynard, deuxième édition; chez Auguste Ghio. 1 vol., prix : 2 fr.

On se souvient du succès de cette étude, lors de sa première édition ; la question brûlante du divorce et celle éternellement jeune de l'amour y sont traitées avec une grande hauteur de vue philosophique et une grande sincérité par le chevalier de Maynard.

Après Dumas et Naquet on peut dire que ce volume arrive à point pour apporter des arguments nouveaux et éclairer la question.

Le Livre de ma Fille, par M[me] la baronne de Goya-Borras, née O'Brien; chez Auguste Ghio. 1 vol., 5 fr.

Tout ce que les sentiments maternels inspirent de dévouement est exprimé en vers et parfois en périodes éloquentes dans ce coquet volume.

Tout ce que les sentiments intimes de la famille ont de profond et de touchant est traduit là par une plume expérimentée, que l'on sent conduite à chaque page par le cœur passionné de l'épouse, par le vaste cœur de la mère, par la tendresse chaste et pure de la jeune fille.

Le Missel de l'Amour sentimental, par Georges Barral, édition elzévirienne, format in-16, vient de paraître à la librairie Marpon et Flammarion. C'est le complément littéraire du *Bréviaire de l'Amour expérimental*, par le D[r] J. Guyot, dont nous avons parlé. Ces deux volumes constituent une véritable bible conjugale édictant les lois physioligiques et morales chargées de maintenir l'harmonie entre les époux ; — le second est destiné aux maris, celui que nous signalons s'adresse à toutes les femmes.



Devant l'énigme, par J. Boissière, poésies (1879-1883). Paris, Alphonse Lemerre, 1883, 1 vol, in-18.

C'est la première moisson d'un jeune poète. Je le suppose, du moins, car je ne connais aucun autre livre de M. J. Boissière; et les heureuses marques du jeune âge se voient partout dans celui-ci. Moisson abondante d'ailleurs, et qui nous en promet pour plus tard de quoi remplir grange et grenier. Je ne m'en plaindrais pas, et je suis loin d'en faire un démérite à l'auteur. Qui dit fécond, dit puissant, et si quelqu'un se moque de la nombreuse lignée de son voisin, c'est, d'ordinaire, qu'il n'est pas capable d'en faire autant. On a donc droit, après une si forte ponte, et entouré d'une si grouillante couvée, à toute sorte d'admiratives félicitations.

Mais je m'égare dans mes métaphores, et je reviens à la moisson. Un poète ne m'en voudra pas de cette incohérence de tropes. J'ai peur que la meule parfumée, où s'amoncellent le foin et les gerbes, ne contienne par places des épis rongés par la rouille, des brassées de joncs, des touffes de folle avoine et des bottes d'ivraie. Dans son ardeur et son inexpérience, le moissonneur a tout cueilli et tout emporté, pareil à un thésauriseur qui jetterait, pêle-mêle, avec son or et ses diamants, cailloux et scories pour augmenter son trésor. Il n'a pas vu que, parmi les plantes salutaires qui nourrissent et fortifient, mille mauvaises herbes avaient poussé, qu'il aurait fallu coucher dans le sillon et réduire en cendres, le rendant ainsi plus riche et plus propre à porter la moisson prochaine.

Était-ce, en vérité, la peine de se courber pour ramasser ces graminées vides qui croissent sans culture au rebord des fossés de tous les chemins ?

Alors je vais tout seul en plein air, ô ma mère,
O nature, et je t'aime, et je cause tout bas
Avec la neige pure où se gravent mes pas,
Et l'éternelle roche et la fleur éphémère.

Il me semble que tout sait répondre à ma voix,
A ma voix de jaloux amant et de poète.
J'interroge le vol méchant du gypaète,
Ou le grand lis versant un baume au fond du bois.

Et je n'ai pas pris exprès ce qu'il y a de plus mauvais, ni ce qu'il y a de plus commun. Quiconque lira le livre m'en sera témoin. Mais il me sera témoin aussi que j'ai raison de saluer en M. J. Boissière un jeune poète, qui a du feu, du souffle et de la facture, et qui, s'il apprend à s'affranchir de la mode et des modèles, comme aussi à se débarrasser des plantes parasites et à émonder ses branches mal venues, nous donnera de belles œuvres auxquelles nous serons heureux d'applaudir. B. G.

Feux follets, par Paul Bru. Poèmes et poésies (1877-1883), préface de Charles Grandmougin. Paris, L. Michaud, 1884, 1 vol. in-18.

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre, nous dit, comme Musset, M. Paul Bru, au seuil même de son livre. Il a bien raison, et je souhaite qu'il y puisse se désaltérer. Puisqu'il l'offre au public, c'est apparemment pour que le public y boive aussi.

M. Paul Bru a son verre, c'est entendu. Mais il me semble que le breuvage dont il le remplit nous a déjà été présenté bien des fois, et dans des vases richement ornés, mélangé d'une main plus experte.

Le volume contient deux saynètes : *la Veillée de Noël* et *l'Intrigue au bal*, dont le préfacier, M. Charles Grandmougin, nous dit qu'elles « ne peuvent faire préjuger entièrement de l'avenir théâtral » du poète. On n'est pas plus amicalement cruel. Ne préjugeons rien, et contentons-nous de juger. M. Paul Bru se montre ici aimable versificateur; il a, de plus, les sentiments généreux qui inspirent et animent les grandes œuvres. Rien ne dit qu'ils ne lui en inspirer ont pas une ou plusieurs. Attendons. B. G.

Chants gaulois, par F.-M.-Adolphe Aulagnier. Paris, A. Ghio, 1883. 1 vol. in-12.

M. F.-M. Adolphe Aulagnier sait que, lorsqu'on ne connaît personne dans une société, il ne faut pas craindre de se présenter soi-même; aussi il offre au public, en regard de la page de titre de son ouvrage, la liste de ses « titres littéraires ». J'y relève qu'il a été membre du *Caveau* et qu'il a composé des « Poésies et chansons inédites ou imprimées ». Fort alléché par ces premières confidences, je passe à l'avant-propos et j'apprends que M. F.-M.-Adolphe Aulagnier « poursuit une carrière qui n'a rien de lyrique ni de plaisant (la médecine) », et qu'il a, touchant les devoirs de l'auteur envers le public, une doctrine qu'il lui plaît de formuler ainsi : « Il sera donc nécessaire et toujours utile de ne donner que ce que l'on croit, à son point de vue, le plus intéressant, le mieux rendu, sur une tonalité harmonieuse, se reliant à une verve gaie, parfois piquante, sans trop sortir de la retenue qu'exige la décence. » Cette esthétique m'enchante, et je me hâte d'en chercher les applications. Elles remplissent plus de quatre cents pages, et l'on peut prendre au hasard :

J'aimais les plaisirs innocents,
Tels que pigeon-vole et main chaude;
J'aimais croquer à belles dents
Les pommes et la reine-claude;
J'aimais l'aveline et la noix
Que j'allais *chiper* à ma mère...
Mais ce que j'aimais autrefois
Aujourd'hui ne me tente guère!

Et le « Chant gaulois » continue sur cette « tonalité harmonieuse, se reliant à une verve gaie ». C'est de quoi se faire plus d'une pinte de bon sang. B.-H. G.

Vers l'idéal, par ADOLPHE RIBAUT. In-18 jésus. Lemerre. Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre plein de bonnes intentions et de vers médiocres, et vide d'idées. L'auteur le dédie à Sully Prudhomme, qu'il appelle son maître ; le penseur, le poète-philosophe aura quelque embarras à reconnaître M. Ribaut pour son disciple. Au reste, vous saurez que ce livre, M. Ribaut n'a demeuré qu'un quart d'heure à le faire. Il paraît en décembre ; nombre de pièces sont datées d'août et septembre, même année : juste le temps d'imprimer. Comme M. Ribaut doit mépriser ce chassieux d'Horace, qui conseille de garder les vers neuf ans en portefeuille ! — Après cela, ne désespérons pas le jeune auteur : ses vers sont sur leurs pieds. PZ.

Poèmes ironiques, par ÉMILE GOUDEAU. In-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a environ six ans que M. Goudeau publia son premier volume : *Fleurs du bitume*, où, dans le désordre, l'incohérence et les tours acrobatiques, on pouvait apercevoir de l'énergie, disons de l'originalité. C'était un essai, quelque chose comme ce mélange de fumée et d'étincelles d'un feu qui s'allume. M. Goudeau est encore au même point : entre Richepin et M. Rollinat. Il est étrange qu'il n'ait pas senti qu'un poète se mettant constamment en scène, non pas dans son rôle d'homme, mais avec son masque de poète, n'a jamais l'air que d'un comparse ennuyeux. Il eût voulu être le poète de la bohème contemporaine. « Hydropathes et Chat noir » serait sa devise. Il aboutit à paraphraser en vers vulgaires les pages charmantes de Murger. Il reste trivial, remuant, comme Richepin, des sujets de la rue, qu'il n'a pas, comme Richepin, la puissance de poétiser de son souffle. M. Goudeau eût pu nous donner un livre bien meilleur que celui-ci ; il faut le lui dire : il s'est gâté à respirer l'admiration des camarades ; il s'est attardé dans les sous-sols des hydropathes.

Une des parties de son volume s'appelle la *Vie factice*. Sa poésie est bien un peu factice aussi. Du noir, du noir, du noir ! Ce n'est pas même le grand désespoir d'une lutte virile où l'on s'épuise pour un vain rêve. L'objet de ses désirs, la cause de ses douleurs, ce n'est qu'une fille qui sent la bière et le tabac. Trop souvent apparaît ce fantôme osé de prostituée.

Il faut avoir entendu M. Goudeau declamer ses poésies dans les réunions hydropathiques : *les Deux Voitures*, par exemple, une des meilleures pièces, la voiture noire et la voiture verte, que M. Goudeau articule *Varte* du fond du gosier. La voiture noire, c'est le corbillard correct, et même somptueux, qui conduit, tranquille dans sa bière, le mort intact au cimetière. La voiture verte, c'est le fourgon qui transporte de *Clamart* les restes mutilés des autopsiés. Ces *Deux voitures*, si lugubres soient-elles, sont au moins une pièce composée, soutenue ; l'amas de mots impurs et nauséabonds fera reculer les délicats, mais celui qui osera lire verra une idée, un sentiment. C'est rare aubaine chez M. Goudeau.

La perle de ce livre, c'est la *Revanche des Bêtes* et la *Revanche des Fleurs*. La Société protectrice des animaux l'a récompensée d'une médaille. J'en sais qui en rient, ils ont tort. C'est le sentiment et non la forme littéraire qu'a jugé cette société. Et d'ailleurs, même littérairement ce morceau vaut d'être lu. Si jamais quelque anthologiste croit devoir noter l'étoile de M. Goudeau dans le ciel poétique de la fin du siècle, c'est celui-là qu'il recueillera ; et il resterait alors de M. Goudeau une impression tout à l'honneur de sa mémoire. PZ.

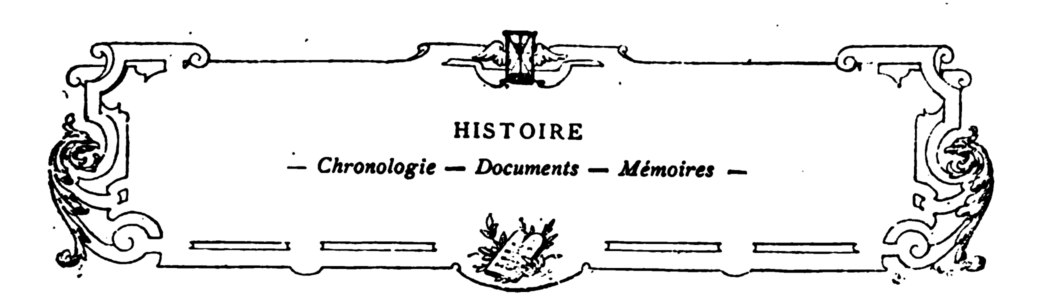
Pro patriâ. — *Iambes et élégies*, par M. CHARLES DES GUERROIS. Paris, Alphonse Lemerre, 1883. In-12 de 214 pages. — Prix : 3 francs.

Bien que depuis longtemps fixé en province, M. Ch. des Guerrois, auteur du présent volume, n'est point oublié à Paris. Ses ouvrages en vers et en prose, ses excellentes études sur Jean Passerat, Amyot, Saint-Simon, Mme de Staël et particulièrement son estimable travail sur le président Bouhier lui assurent un rang distingué parmi les lettrés et les érudits de notre temps. Le nouveau livre qu'il vient de publier ne peut qu'ajouter à sa réputation, en prouvant qu'il lui est permis d'aborder plus d'un genre. — *Pro patriâ* est un recueil de vers dont, sur le titre seul, on comprend assez la nature et l'objet. Ce sont des poésies patriotiques inspirées par le souvenir de nos maux et de nos revers d'il y a douze ans. Ce triste et vaste sujet, presque inépuisable, hélas ! a déjà souvent été traité. A ce point de vue, on trouvera peut-être tardive la publication de ces poésies ; M. des Guerrois a pris soin de nous dire pourquoi il ne les a pas fait paraître plus tôt : accablé par les désastres dont il fut témoin pendant l'invasion allemande, incapable alors de faire des vers, il dut se borner à prendre des notes, remettant à des temps plus calmes le soin de traduire en ïambes et en élégies ses poignantes impressions. C'est à l'accomplissement de ce vœu de patriotisme que nous devons aujourd'hui les vers indignés de M. des Guerrois.

Des cent vingt pièces qui composent *Pro patriâ* deux sentiments principaux se dégagent ; le premier, c'est une haine farouche de l'envahisseur : le second, c'est une méprisante indignation pour le César dégénéré, cause première de tous nos maux. Suivant que l'un ou l'autre de ces sentiments domine, les vers de M. des Guerrois sont tour à tour, ou remplis d'ironie et de sarcasme, ou empreints d'une véritable rudesse. Lui-même le dit dans sa préface : « La poésie que je présente aux lecteurs français est sauvage, je le sais ; elle l'est à dessein ; elle l'est comme ceux dont elle glorifie les hauts faits. »

Il est fâcheux que le défaut d'espace ne permette

pas de citer, au moins par extraits, quelques-unes des pièces de *Pro patriâ;* il en est, comme l'*Invasion, Morte, A pas de loup, En Alsace,* etc., etc., qui méritent d'être signalées plus spécialement à l'attention des lecteurs. Au surplus, mieux vaut encore lire tout le livre pour l'apprécier et le comprendre; c'est ce qu'on ne peut que conseiller à tous les Français qui partagent les sentiments vraiment généreux et patriotiques de M. des Guerrois, et ces Français-là, on ne peut douter qu'ils soient très nombreux. PM.



HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Johannis Burchardi Argentinensis, capelle pontificie sacrorum rituum magistri diarium, *sive rerum urbanarum commentarii* (1483-1506). Tome II (1492-1499), édité par M. L. Thuasne. Paris, Leroux, éditeur. 1 volume in-8° de 720 pages.

Nous venons de recevoir le tome second du *Journal de Burchard,* dont nous avons eu déjà l'occasion de parler lors de l'apparition du premier volume (n° de mars 1883). Ce tome second contient le commencement du pontificat d'Alexandre VI, depuis son exaltation jusqu'à l'ouverture du grand jubilé de l'an 1500.

Alors que le volume précédent, consacré au pontificat d'Innocent VIII, traite plus particulièrement du cérémonial religieux et diplomatique, laissant quelque peu dans l'ombre la partie historique et politique, le volume d'Alexandre VI, exclusivement consacré aux actes de la vie publique et privée de ce pape et de sa famille, présente le dossier le plus riche des événements de toutes sortes dont Rome fut le théâtre durant les dix dernières années du xve siècle.

Le journal ne commence, à proprement parler, que le 2 décembre 1492, trois mois et demi après l'élection du vice-chancelier R. Borgia à la papauté (11 août). Cette lacune a été comblée par le texte d'Infessura et par les pièces diplomatiques données en notes et à l'appendice, qui mettent en pleine lumière le caractère mercantile et simoniaque dont fut marquée l'élection. Les années 1492 et 1493 traitent de la réception des ambassadeurs d'obédience envoyés auprès du saint-père par tous les gouvernements de la chrétienté, et mentionnent les événements de chaque jour avec un luxe de détails qui initie le lecteur à la vie intime de la Rome médiévale, lui permet de suivre la transformation qui s'opérait dans les mœurs, dans les croyances et dans l'esprit du peuple italien, et l'amène à considérer la Réforme, qui devait éclater le siècle suivant, comme la résultante inévitable et nécessaire de cet état de choses.

L'année suivante (1494), marquée par le couronnement du roi Alphonse, est racontée avec les plus grands détails par Burchard qui, en sa qualité de premier maître des cérémonies, avait été attaché à la personne du cardinal-légat, qui devait donner au jeune souverain l'investiture du royaume de Naples. Cette relation minutieuse transporte le lecteur en plein moyen âge et le fait assister à cette suite de cérémonies où l'originalité et l'abondance des détails fournissent à l'archéologue et à l'historien de précieux matériaux qu'il chercherait vainement ailleurs.

Des publications récentes ont montré tout le profit qu'on pouvait tirer du journal de Burchard pour l'histoire des guerres d'Italie. On y trouve, en effet, les plus grands détails sur l'entrée de Charles VIII à Rome, sur le traité passé entre le jeune souverain et le pape, et sur la correspondance criminelle d'Alexandre VI avec le sultan Bajazet II. Rien n'est plus curieux que la teneur de ces lettres, dont l'authenticité est confirmée par l'éditeur à l'aide de documents diplomatiques indiscutables.

Dans une de ces lettres d'Alexandre VI au sultan, on lit que le pape, « se fondant sur la bonne et réciproque amitié qui existe entre eux », prie le chef des croyants de payer à l'envoyé papal la pension du prince Djemm, retenu prisonnier au Vatican. Dans une autre lettre de la même année 1494, Bajazet prie le pape de vouloir bien, à sa considération, nommer cardinal l'archevêque d'Arles, Nicolas Cibo. Autre part, le sultan, très au fait de l'avarice et de l'amour immodéré que le pape portait à ses bâtards, lui offre 300,000 ducats pour acheter des domaines à ses fils, s'il consent à faire sortir le sultan Djemm « des angoisses de cette vie et à transporter son âme dans l'autre monde où elle aura un repos meilleur ».

Témoin inappréciable lorsqu'il rapporte les faits qu'il a vus, Burchard n'est pas moins utile à consulter lorsqu'il rapporte les événements qu'il ne sait que par ouï-dire, et qu'il n'a garde de cacher. C'est ainsi que dans le procès de Savonarole, qu'il relate tout au long, son témoignage, non exempt de passion, est précieux à relever, car il donne la note exacte des sentiments des prélats romains et du pape à l'endroit du moine dominicain. Souvent l'intérêt du récit donne à son style une originalité qui n'est pas sans

grâce, et il atteint même l'éloquence par sa précision et son absence d'artifices, comme dans la pathétique relation de l'assassinat du duc de Gandie. Le volume se termine par l'exposé minutieux des dispositions prises par le pape pour la célébration du jubilé et pour l'ouverture des portes saintes des quatre basiliques majeures.

Quant au commentaire qui accompagne le texte, M. Thuasne mérite tous nos éloges pour le soin qu'il a mis à ne publier que des documents indiscutables tirés soit des archives diplomatiques de Paris et de l'Italie, soit des écrivains contemporains des faits qu'il veut illustrer. L'appendice, composé presque exclusivement des dépêches des ambassadeurs florentins accrédités auprès du saint-siège, donne les renseignements les plus précieux sur la rupture du cardinal Julien de la Rouère, le futur Jules II, avec le pape, sur le divorce de la reine de Hongrie, que la communauté de malheurs semblables devait rapprocher plus tard de Jeanne de France et de la veuve de César Borgia, sur l'affaire des châteaux de Virginio Orsini, sur la publication des pièces volantes du temps de Charles VIII, etc. Ces pièces, entièrement inédites (sauf les bulletins militaires), jettent un jour nouveau sur bien des questions pendantes et aideront singulièrement les historiens à les résoudre. La dernière pièce de l'appendice présente un exposé remarquable de la situation politique des États de l'Italie au moment où Louis XII, montant sur le trône, affirmait son intention de poursuivre les desseins de Charles VIII. Aussi peut-on dire que ce deuxième volume répond aux espérances qu'avait fait concevoir le premier, et nous fait vivement désirer l'apparition du troisième et dernier tome qui doit terminer cettre précieuse publication. P. G.

Théophraste Renaudot et ses « innocentes inventions », par Eugène Hatin. Paris et Poitiers, H. Oudin et Cie, 1883. 1 volume in-12.

Théophraste Renaudot ?... Ah! oui, l'inventeur des gazettes, l'homme au nez pourri! Et, satisfait de cette preuve d'extraordinaire érudition, on a un petit éclat de rire qui veut dire, sans doute, que les journaux valent mieux que les gazettes, et qu'on a le nez sain et bien fait. On ne se doute pas que l'on vient de prononcer le nom d'un des hommes les plus remarquables d'une époque féconde en génies, d'un savant universel, médecin comme Rabelais avec lequel on lui trouverait d'autres affinités, et dont les « innocentes inventions », comme il les appelait, étaient des progrès de deux siècles en avant de son temps.

M. Eugène Hatin, si honorablement connu par ses précieux travaux sur l'histoire de la presse en France, avait rencontré au début de toutes ses recherches la figure de Théophraste Renaudot, et avait appris à le connaître et à l'apprécier. Autant que le plan de ses grands ouvrages de bibliographie le comportait, il avait essayé de la faire connaître aux autres. Mais, tout en adoptant ses livres comme d'indispensables conseillers, le public qui s'intéresse à ces questions ne vit guère, dans les éloges que M. Hatin prodiguait à Renaudot et dans l'insistance avec laquelle il en parlait, que la satisfaction d'un goût particulier, d'un caprice d'érudit. Renaudot resta pour tout le monde le directeur besogneux et intrigant des *Bureaux d'adresse*, l'homme d'honnêteté douteuse et de trogne peu recommandable, que l'on imaginait, en adoucissant avec une indifférente indulgence les diatribes de Guy Patin et les lampons à injures d'un tas de contemporains anonymes.

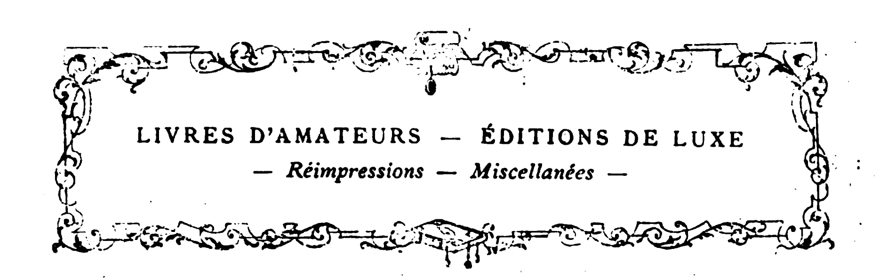
M. Hatin ne s'est pas découragé. Il a fait de Théophraste son client, et il finira par obtenir pour lui revision et justice. Il a pris pour cela le meilleur moyen. Il nous raconte, en un récit attachant, échauffé par la passion du vrai et de la justice historique, la biographie du pauvre grand et excellent homme, dont la mémoire a si longtemps souffert des calomnies et des haines jalouses qui s'acharnèrent sur sa vie.

Tout n'est pas élucidé dans la biographie que M. Hatin nous donne. Malgré la persistance et l'activité de ses recherches il n'a pu pourtant atteindre aux sources, pour ce qui concerne certains détails biographiques. C'est surtout la première partie de sa vie, passée à Loudun, qui reste obscure. Les registres de l'état civil, où il dit être mentionné, ont disparu ; on ne trouve trace de son nom ni dans les minutes des notaires ni dans aucun document accessible. Un médecin, paraît-il, possédait à Loudun des pièces uniques relatives à Renaudot. Il vient de mourir et a légué sa collection à un confrère du même lieu. M. Hatin s'est adressé à l'un et à l'autre, et ni de l'un ni de l'autre n'a pu obtenir un mot de réponse. Il se contente, dans sa préface, à raconter l'inutilité de ses démarches, d'appeler ces collectionneurs des Harpagons de lettres. Je sais un mot qui leur conviendrait mieux. N'est-ce pas en effet, moralement, un vol que de détenir, au détriment du public, des documents intéressant un des hommes qui ont voué leur vie au bien de tous?

Quoi qu'il en soit, il ressort de l'étude de M. Hatin que Théophraste Renaudot, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, dès l'âge de dix-neuf ans, se fit remarquer à Loudun par ses idées humanitaires, et fut appelé à Paris pour les mettre en pratique. Nommé médecin du roi, il eut aussi les titres de conseiller et d'historiographe de Sa Majesté. Il obtient un brevet pour le Bureau d'adresses qu'il projetait, retourne à Loudun où il demeure une douzaine d'années, marquant son séjour par des travaux et des publications d'une grande importance. Il y est nommé commissaire général des pauvres du royaume, puis revient à Paris, y fonde un bureau d'adresses qui devient en même temps notre premier hôtel des ventes, notre premier mont-de-piété, et, en dépit des précautions sauvages de la Faculté de médecine, notre premier dispensaire. De là sortent la *Gazette*, premier journal politique de France, et les *Petites affiches*, son premier journal industriel. Enfin il établit, toujours chez lui, dans sa maison du Grand-Coq, rue de la Calandre, en pleine cité, « une académie ouverte à tous les bons esprits, qui y venaient conférer en pu-

blic de toutes les belles matières de physique, de morale, mathématiques et autres disciplines »; on publiait le compte rendu de ces conférences; et ainsi se trouva fondé notre premier recueil scientifique.

On sera, dès lors, tout disposé à s'associer aux paroles de M. Eugène Hatin, lorsqu'il dit : « Je ne sais pas si l'on trouverait dans notre histoire beaucoup d'hommes à qui l'on doive autant d'inventions et de si diverses, et de si éminemment utiles, et, ajouterai-je, de si désintéressées, car, après tout cela, Rénaudot est mort, de l'aveu même de son plus cruel ennemi (Guy Patin), gueux comme un peintre. » B.-H. G.



LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Œuvres de Molière. — *Illustrations* par JACQUES LEMAN; *Notice* par ANATOLE DE MONTAIGLON. — IV. *Sganarelle ou le cocu imaginaire;* in-4°. Paris, Lemonnyer.

Voici la quatrième livraison, ou, si l'on veut, le quatrième volume d'un Molière illustré dont nous avons eu déjà trois fois l'occasion de faire l'éloge. Aujourd'hui, c'est *Sganarelle ou le cocu imaginaire* qui nous est offert.

Dans sa *Notice,* M. de Montaiglon constate l'étonnant succès qu'eut cette pièce, jouée en plein mois de mai, pendant l'absence de la Cour, et au moment où Paris semblait être désert. « Il s'y est néanmoins trouvé assez de personnes de condition pour remplir plus de quarante fois les loges et le théâtre du Petit-Bourbon, et autant de bourgeois pour remplir autant de fois le parterre. »

Deux points surtout ont frappé l'attention de M. de Montaiglon : l'un, c'est que, dans *Sganarelle,* Molière fait intervenir pour la première fois, mais seulement du côté plaisant, la jalousie; il y est si souvent revenu, il l'a trop creusée et retournée pour qu'elle n'ait pas été dans sa nature. — L'autre point à signaler, c'est que *Sganarelle* est aussi la première de ses pièces dans laquelle, à côté des valets spirituellement coquins, et après la Marinette du *Dépit,* qui n'est qu'un valet en jupons, Molière ait commencé à donner une véritable importance au type tout différent de la servante. Cela est fort juste, à cela près qu'il faut lire suivante, la *suivante* comme Dorine, ne devant pas se confondre avec la *servante* comme Phlipote par exemple.

M. de Montaiglon termine son intéressante *Notice* en étudiant un point de bibliographie fort curieux. Deux mois et demi après la première représentation de *Sganarelle,* la pièce était imprimée, à l'insu de Molière, en vertu d'un privilège accordé à un sieur de Neufvillenaine qui l'aurait retenue de mémoire à la représentation et l'aurait livrée aux imprimeurs en faisant précéder chaque scène d'un argument élogieux écrit en prose. Molière réclame, fait saisir le plus grand nombre possible d'exemplaires, s'arrange ensuite avec le libraire contrefacteur et le charge de publier son texte. Nous reviendrons sur cette affaire, après avoir dit ce que nous avons encore à dire de la nouvelle édition.

Comme dans les autres volumes, les illustrations de M. Jacques Leman comprennent une grande composition, des vignettes, des culs-de-lampe et des lettres ornées.

La grande composition placée en tête de la pièce nous montre la femme de Sganarelle, qui, se croyant seule, regarde, en marchant, le portrait de Lélie, qu'elle vient de ramasser; Sganarelle s'avance avec inquiétude et précaution, et voit le portrait par-dessus son épaule (scène VI). C'est la scène qu'a choisie Boucher et il est intéressant de comparer les deux interprétations de Boucher et de M. Leman; dans l'une, Sganarelle me plaît mieux; il est plus inquiet et s'avance avec plus de précaution; dans l'autre, j'aime mieux la femme de Sganarelle, dont on voit la surprise dans le geste de la main droite, et qui paraît plus profondément absorbée dans la contemplation du portrait de Lélie.

Dans les éditions antérieures, le dessinateur avait choisi pour sujet de son estampe la scène XIV : c'est le moment où Lélie, sur la porte de Sganarelle, prend congé de la femme de celui-ci : dans l'édition de 1682, Sganarelle se tient en arrière, grinçant des dents; celle de 1718 donne à l'infortuné mari un air niais, sans expression; celle d'Amsterdam, 1713, nous montre un Sganarelle très intéressant : il a le chapeau bas, à grands bords, une large collerette tuyautée; le haut-de-chausses traditionnel est devenu un pantalon qui suit exactement les contours de la cuisse et du mollet; il porte de vastes besicles; sa main gauche tient un bâton; de la droite il menace Lélie, par derrière, de son poing fermé. Cette composition est certainement la plus plaisante de celles qu'a inspirées Sganarelle. Il nous resterait à comparer ces estampes entre elles au point de vue du costume et de la mise en scène : le peu d'espace qui nous est réservé ne nous le permet pas.

Nous ne voulons pas cependant quitter *Sganarelle* sans offrir aux lecteurs du *Livre* le résultat de quelques recherches bibliographiques que nous avons eu l'occasion de faire, et qui compléteront ou rectifieront les notices données dans la *Bibliographie moliéresque* ou dans la *Collection des grands écrivains* : deux publications dont personne, d'ailleurs, ne songe à contester la valeur.

Nous connaissons trois exemplaires différents de l'édition publiée en 1660 avec les arguments; nous avons relevé entre eux plusieurs différences : nous n'en signalerons que deux, en désignant les trois exemplaires par les lettres A, B, C. — 1° Dans A, p. 23, on lit : il en sçait bien la *cause;* — dans B, il en sçait bien la chause; — C reproduit A : *cause.* — 2° Dans A, p. 29; *se* semble; — dans B : *ce* semble; — C reproduit B : *ce.*

Autre remarque, qui nous semble avoir son importance : le privilège de l'édition de 1660, avec les arguments, a été accordé le 26 juillet au sieur de Neufvillenaine, sous la signature Labory ; et l'on sait que c'est contre l'édition faite en vertu de ce privilège que Molière a protesté. Or l'édition de 1665 est faite en vertu d'un privilège portant la même date et la même signature, mais où le nom de Neufvillenaine est remplacé par celui de Molière, du « sieur De Molier », comme dit le texte.

Ne serait-on pas tenté de croire, en voyant que Molière a confié à Ribou, contre qui il venait de plaider, l'édition qu'il a faite lui-même de son *Sganarelle;* en voyant que le privilège Labory, du 26 juillet, passe à lui avec un simple changement de nom, — Neufvillenaine devenant Molière, — que le mystérieux Neufvillenaine n'est autre que Molière, et qu'il y a là-dessous une comédie encore inexplicable, mais dont il est possible que nous ayons le mot quelque jour?

CH.-L. L.

Panégyrique de l'École des femmes (*Nouvelle collection moliéresque,* publiée par le bibliophile Jacob). Paris, Jouaust. 1 vol. in-16.

M. Paul Lacroix continue la publication de sa nouvelle collection moliéresque; le onzième volume qui vient de paraître contient le *Panégyrique de l'École des femmes, ou conversation comique sur les œuvres de M. de Molière,* réimpression d'un rarissime opuscule qui parut en 1664 chez Ch. de Sercy, avec un privilège du 30 octobre 1663, délivré au nom du libraire. M. Paul Lacroix, à qui l'on doit une intéressante préface, n'a pas cru devoir reproduire un *Avis au Lecteur* que M. Louis Moland a eu raison de donner en tête de sa réimpression de la même pièce, qui figure au tome V de sa seconde édition des *Œuvres complètes de Molière.*

Quel est l'auteur du *Panégyrique?* M. Paul Lacroix, d'après M. Taschereau, qui appuyait son opinion sur une note de Beffara, ne doute pas que ce soit Ch. Robinet, nommé dans le texte du privilège enregistré sur le livre du syndic de la librairie. Si cette attribution est vraie, il n'est pas juste de dire que « l'auteur était et fut toujours l'ami de Molière », ou c'était un ami bien perfide.

Le *Panégyrique,* en effet, tout en visant à l'impartialité et en déclarant que le lecteur, « de quelque opinion et de quelque goût qu'il soit, y trouvera quelqu'un de son parti », met tant d'insistance et donne tant de développement aux critiques, que les éloges en sont étouffés. L'impression finale qui résulte des divers entretiens dont se compose le livre est certainement beaucoup plus défavorable qu'avantageuse à Molière.

A la « première entrée » au premier dialogue, deux laquais apprêtent des sièges dans un jardin; l'un d'eux trace le portrait de son maître, un avare qui, cinq ans avant Harpagon, dérobait déjà l'avoine et le foin de ses chevaux pour que les provisions durassent le double.

Les sièges sont préparés; Lidamon et Palamède se préparent à recevoir compagnie. Nous allons assister à une réunion de précieuses; quel sera le sujet de la conférence? On ne l'a point fixé d'avance : « On le choisira sur-le-champ, afin que chacun fasse mieux voir la présence de son esprit. » Suit, en attendant les visiteurs, une critique de la coquetterie de certaines femmes, d'une surtout qui se cachait « tous les mois et se faisait soulphrer (soufrer) comme une toile de soye pour estre plus blanche ».

Arrivent Belise et Célante : on parle un peu des *Précieuses ridicules,* on reproche à Molière d'avoir tué « la belle comédie, à cause qu'il n'a pas une troupe propre à la jouer sur son théâtre et qu'il est lui-même le plus détestable comédien qu'on ait jamais vu »; on attaque, en passant, sous le nom de Phylarque, l'abbé d'Aubignac et on venge de ses critiques le grand Corneille, dont on fait l'éloge. Nous arrivons ainsi à la moitié du volume, sans avoir entendu parler de l'*École des femmes,* dont le titre annonçait le *Panégyrique.* Enfin commence la grande discussion, trop longtemps attendue, entre Lidamon, qui blâme tout dans l'*École des femmes* et Chrysolite qui en fait habilement valoir les beautés. Mais Belise, mais Célante viennent à la rescousse et soutiennent la cause de Lidamon : ce n'est plus seulement l'*École des femmes* qu'elles prennent à parti, mais aussi la *Critique de l'École des femmes,* et jusqu'au *Remerciement au Roi,* dont le succès à la cour semble les exaspérer, elles et Lidamon. C'est alors que paraît un jeune gentilhomme anglais, dont l'opinion, peu favorable à Molière, vient clore le débat.

Tel est, en résumé, cet opuscule; il nous paraît beaucoup plus intéressant par ce qu'il dit à côté du sujet que par le sujet même, et, surtout au point de vue de la question des Précieuses, on ne le consultera pas sans profit.

CH.-L. L.

Poésies de Gentil-Bernard (Collection des petits Poètes du XVIIIe siècle, avec notice bio-bibliographique par F. Drujon). 1 vol. in-8°. — Paris, Quantin, éditeur. — Prix : 10 francs.

La mignonne Collection des *Petits poètes du XVIIIe siècle,* publiée sous la direction de M. Octave

Uzanne, et qui comprend déjà huit volumes, parmi lesquels Vadé, Piron, Bertin, Lattaignant, Gilbert, Bernis, Gresset, etc., vient de s'augmenter des œuvres poétiques de Gentil-Bernard, l'auteur gracieux de *l'Art d'aimer*.

Il n'existait pas, à proprement parler, d'éditions modernes de ce poète aimable qui fussent dignes du choix des bibliophiles éclairés. — Cette réimpression sera donc la bienvenue dans le public des amateurs. — Elle est exécutée avec un goût parfait, ornée d'un portrait et d'en-têtes à l'eau-forte d'une perfection absolue.

M. Fernand Drujon a écrit, en tête de cet ouvrage, une notice très fouillée et d'une érudition aimable. Il nous conte la vie de P.-J. Bernard en historien littéraire soucieux des moindres détails biographiques et critiques, et il termine son étude par un travail de bibliographie pure où se trouve le tableau exact de toutes les éditions successives du poète de *Phrosine* et *Mélidore*.

Les Œuvres de Gentil-Bernard, que nous restitue M. Quantin, méritent, en résumé, d'être conservées parmi celles des plus aimables poètes du siècle de la grâce et de la galanterie; tout homme de goût, tout lecteur impartial saura bien les mettre au juste rang qui leur convient, sans accepter à la légère les rigoureux jugements de M. Philoxène Boyer, non plus que l'enthousiasme excessif de M. Quicherat.

Les Satires de Louis Petit, publiées avec une notice et des notes, par Olivier de Gourcuff. Paris, librairie des bibliophiles, 1883. — 1 vol. de XII-145 pages.

Qui connaît aujourd'hui Louis Petit, poète et bel esprit? Quelques bibliophiles vivant loin de nous dans la contemplation austère du passé. Et pourtant Louis Petit ne fut pas le premier venu. D'abord, il eut l'honneur d'être l'ami du grand Corneille, comme il en était le compatriote. Ensuite, il fut un des habitués de l'hôtel de Rambouillet. De ces deux titres, un seul pourrait suffire à indiquer que Louis Petit était un esprit distingué. Il a écrit un certain nombre de satires qu'il publia à Rouen chez Richard Lallemant, en 1686. Cette même année 1686, le poète Louis Petit avait publié chez le même libraire les œuvres dramatiques de Pierre Corneille, son grand ami, en 1686, c'est-à-dire six ans avant l'édition de Thomas.

Le style des satires de Louis Petit manque de ce qu'on nommait au grand siècle *la pompe :* aussi fut-il assez peu goûté. Sans doute, il a mis trop de modestie dans l'appréciation qu'il a faite lui-même de ses talents poetiques.

La modestie n'a jamais été le faible des poètes : c'est, à la vérité, une vertu nuisible. « Peut-estre, dit Louis Petit, ne vous plairont-elles point (mes satires), parce que tout le monde y est en masque; mais chacun a sa sorte de génie, et le mien n'eut jamais rien d'amer. J'avouë qu'il n'est pas d'une grande élévation : ainsi ma muse chante assez uniment, elle n'est point soutenue de ces expressions fortes et recherchées qui font la grande beauté d'un ouvrage, et qui obligent souvent à se récrier. Enfin, vous ne la trouverez pas trop riche, n'estant point de ces hardies volleuses qui se parent à tous propos du bien d'autruy. Elle a un peu de facilité, je pense que c'est tout ce qu'elle a de bon. Qu'il n'y ait bien des choses à reprendre dans mes vers, je ne m'en deffens point; bien loin de cela. Qui me les corrigeroit bien exactement me feroit un insigne plaisir. » Impossible d'être plus humble et plus conciliant. Cependant ses satires sont loin d'être sans valeur, et nous devons savoir bon gré à M. Jouaust de les avoir si joliment habillées pour le *Cabinet du bibliophile*, et à M. Olivier de Gourcuff d'avoir écrit sur elles et sur leur auteur une intéressante préface et des notes pleines d'érudition. H. M.

Le livre abominable de 1665, *qui courait en manuscrit parmi le monde sous le nom de* Molière (*comédie politique en vers sur le procès de Foucquet*), découvert et publié sur une copie du temps, par Louis Ménard. — Paris, Firmin Didot, 1883, 2 vol. petit in-8°.

L'amateur qui a pris la responsabilité de cette publication paraît s'être donné pour emploi dans le monde de couper la queue des chiens d'Alcibiade, de les faire aboyer et de faire ainsi quelque bruit autour de son nom : nous croyons prudent de parler de ses deux volumes seulement quand il nous aura dit où est le manuscrit qu'il a reproduit, quelle en est l'histoire et où l'on peut l'examiner.

Jusqu'à ce qu'il ait donné ces renseignements, que nous réclamons de sa probité littéraire, nous croirons à une mystification. CH.-L. L.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Un grand nombre de volumes viennent de paraître dans la *Petite Bibliothèque littéraire* d'Alphonse Lemerre. *Les Œuvres complètes d'Alfred de Vigny* y comptent tout d'abord **Cinq-Mars** en deux volumes, plus les **Poésies** précédées d'un portrait de De Vigny à l'eau-forte; — 2° **André Lemoyne** publie dans cette précieuse collection, qui est une académie d'élite, le second volume de ses *Poésies complètes* de 1871 à 1883; les premières poésies (1855-1870) comprenaient les *Charmeuses* et les *Roses d'antan*, celles-ci contiennent les *Légendes des bois et Chansons marines, les Paysages de mer* et *Fleurs des prés, les Soirs d'Hiver et de Printemps* ; — 3° *Fromont jeune et Risler aîné*, le fameux roman de mœurs parisiennes, d'Alphonse Daudet, paraît pour la première fois en édition elzévirienne dans cette mignonne bibliothèque et vient s'adjoindre aux *Lettres de mon moulin*, au *Petit Chose* et aux *Contes du lundi* précédemment publiés dans le même format; — 4° enfin, Léon Cladel, qui voyait déjà avec orgueil figurer son *Bouscassié* et sa *Fête votive* dans cette bibliothèque d'auteurs contemporains, y ajoute *les Va-nu-pieds*, un chef-d'œuvre, revu et corrigé par l'auteur qui déclare inscrire fièrement en tête de cette édition : Ne varietur.

La **Petite Bibliothèque littéraire**, qui compte déjà près de soixante volumes, Musset non compris, restera comme l'une des collections les plus curieuses et les mieux choisies de ce temps.

La librairie des Bibliophiles vient d'ajouter à son intéressante collection des **Petits Chefs-d'Œuvre** les curieux **Mémoires d'un jeune Espagnol**, publiés avec une notice de M. Honoré Bonhomme. Cet ouvrage anonyme et posthume de Florian, indépendamment de sa valeur littéraire, fournit des détails très piquants sur les premières années de son auteur. C'est donc une heureuse idée de leur avoir donné place dans la collection imprimée avec tant de soin par MM. Jouaust et Sigaux, et où sont groupées les petites œuvres des grands écrivains et les ouvrages remarquables qui ont fait la réputation des auteurs de second ordre. Les gracieux volumes dont elle se compose joignent à l'attrait d'une exécution typographique des plus élégantes l'avantage d'un prix abordable à tous les amateurs. — Prix : 3 francs.

La même librairie des Bibliophiles, sans cesse en éveil sur tout ce qui peut plaire aux amateurs, a entrepris, sous le titre de **Bibliothèque des Dames**, une collection qui vient combler une véritable lacune et dont le succès est assuré.

La Bibliothèque des Dames, dans laquelle paraissaient entièrement les *Œuvres morales de la marquise de Lambert*, nous donne aujourd'hui les *Souvenirs de Mme de Caylus*, l'un des documents les plus piquants pour l'histoire des mœurs au XVIIe siècle. Ce curieux ouvrage, qui mérite certainement d'être placé au premier rang dans la littérature féminine, est précédé d'une notice de M. Jules Soury, qui exprime, avec autant de finesse que d'exactitude, l'impression délicate et raffinée que tout esprit lettré doit ressentir à une semblable lecture.

Les **Souvenirs de Mme de Caylus** forment un volume orné d'un tout gracieux frontispice gravé à l'eau-forte par Lalauze. Le prix est de 7 francs.

Signalons encore à la même librairie les **Œuvres choisies de Fontenelle**, publiées en deux volumes, avec une très sérieuse étude de M. J.-F. Thénard, professeur au lycée de Versailles. Cette édition comprend les *Dialogues*, les *Entretiens sur la pluralité des mondes* et quelques *Éloges*. L'éditeur a agi très sagement en bornant là son choix dans les œuvres d'un écrivain un peu négligé aujourd'hui, malgré son incontestable valeur, et qui, avec ce léger bagage, trouvera plus facilement accès dans les bibliothèques.

Les Œuvres choisies de Fontenelle, ornées d'un portrait gravé à l'eau-forte, sont imprimées avec soin. — Prix des 2 volumes : 14 francs.



Le Musée d'antiquités et le Musée céramique de la ville de Rouen, 30 eaux-fortes avec texte et frontispices, par J. Adeline, Rouen, Augé. — Prix : 45 francs.

La France est fort riche en monuments artistiques du temps passé, mais ils sont épars sur tout son territoire. Rouen en est la première ville archéologique et là s'entassent le plus de merveilles. L'homme le plus ignorant des choses de l'art, transporté subitement en face de la cathédrale, ne pourra se défendre d'un mouvement d'étonnement admiratif; ses pensées rencontreront malgré lui le cours des âges: une évocation inconsciente et subite se fera dans son esprit. Rouen a un autre privilège, logique d'ailleurs : nombre de ses enfants l'aiment à la passion. Plus que tous, M. Jules Adeline lui a donné son cœur et sa vie. Il a consacré sa plume, son pinceau, son burin à reproduire sa ville sous tous ses aspects. Le collectionneur heureux qui aurait réuni toutes les productions de M. Adeline — et beaucoup sont devenues introuvables — peut se vanter d'avoir « Rouen chez soi ». C'est beaucoup ; et quels agréables *voyages dans son cas binet* ferait-on, si toutes nos belles villes avaient ainsi leur vulgarisateur ?

D'ailleurs, nous avons maintes fois signalé le mouvement général qui se produisait dans ce sens dans nos provinces. Le nouveau et bel ouvrage publié chez M. Augé nous donne une fois de plus l'occasion de nous en féliciter... et d'en féliciter l'auteur.

M. Adeline a une manière à lui, qui fait facilement reconnaître ses planches. Est-ce une critique ? Non, car on force souvent son talent en changeant sa manière. Mais comme il n'est pas d'amateur qui ne connaisse une ou plusieurs de ses eaux-fortes, nous pouvons ainsi être clair en disant que celles-ci ressemblent aux autres.

Ses planches sont heureusement partagées. 15 représentent des vues d'ensemble : la galerie Cochet, la salle de la Mosaïque, la galerie Langlois, la galerie Pottier, ou Musée céramique, les Cours. Les 15 autres sont consacrées aux détails, pièces d'orfèvrerie, de mobilier, de céramique, morceaux d'architecture, etc. Les amateurs de pittoresque y trouveront leur compte, et les collectionneurs précis reconnaîtront avec plaisir telle ou telle pièce capitale.

La porte d'entrée, qui sert de frontispice, est traitée d'une façon charmante. Nombre de planches comportent, en plus de la notice imprimée qui les précède, un petit texte typographique qui s'y marie agréablement. Les vues de la cour intérieure sont en vérité d'un bel effet. Contre les murailles du jardin, on a adossé avec un grand goût des façades de maisons détruites; ces restaurations, comme on en a fait à Paris à l'École des beaux-arts et au musée Carnavalet, devraient être imitées par toutes les municipalités.

En somme, un grand et bel album de plus à l'actif de M. Adeline. Un nouveau monument de papier élevé à côté des monuments de pierre : c'est une des bonnes manières de les conserver.

Beethoven, sa vie et son œuvre, d'après les documents authentiques et les travaux les plus récents, par VICTOR WILDER. Édition ornée d'un portrait de Beethoven, d'après une miniature du peintre Horneman, en 1802. 1 vol. in-18 de 504 pages. Paris, 1883. G. Charpentier, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que beaucoup moins nombreuse que celle des écrits allemands sur le même sujet, la bibliographie des travaux français sur Beethoven était déjà intéressante. Elle vient de s'enrichir d'un volume nouveau. Je dis « enrichir», malgré la banalité de la formule, parce que, dans ce cas, le mot est absolument juste. Le livre de M. Victor Wilder est, en effet, le plus complet de ceux que nos écrivains spéciaux ont jusqu'à présent consacrés à cet admirable génie. L'auteur ne s'y perd point en des considérations esthétiques de trop haute portée. Des faits précis, des dates, des rapprochements, des anecdotes bien contées, des documents; un style clair, simple, facile; de l'émotion sans emphase; une connaissance parfaite de l'œuvre du compositeur; tels sont les éléments de cet excellent livre. Le portrait naïf fait par Horneman est précieux, surtout par la date, 1802, l'année du célèbre et douloureux testament d'Heiligenstadt, en même temps que de la noble, énergique, fière et allègre *Symphonie en ré*, la seconde. A entendre cette riante symphonie, à voir ce portrait, qui soupçonnerait les tragiques angoisses du maître dissimulant à tous, alors, la progressive invasion de cette surdité qui le plongea vivant dans un enfer de souffrances morales ? Il n'y a pas de bibliothèque musicale où désormais ne doive se rencontrer le *Beethoven* de M. Wilder.

La cruche cassée. (*traduction Lostalot.*) Paris, Firmin-Didot. 1 vol. in-4°.

Le nom de Henri de Kleist est à peu près inconnu en France. Mort en 1811 d'un suicide accompli dans les circonstances les plus dramatiques, il n'eut pas le temps de compléter une œuvre qui aurait pu être retentissante. Son génie, sombre et bizarre, n'a laissé qu'une note gaie : *la Cruche cassée*. La scène se passant à la campagne, la lourdeur allemande y semble à sa place et le rire est franc.

Mais le nom d'Adolphe Menzel, lui aussi, est peu connu de nous. Peu connu, et ce prodigieux artiste a rempli l'Allemagne émerveillée de sa gloire féconde! Aujourd'hui encore, malgré ses cheveux déjà blancs, il poursuit sans trêve sa tâche incomparable. Nous nous souvenons qu'il y a quelques mois un éditeur de Munich, M. Bruckmann, nous montrait un carton contenant la reproduction de l'œuvre presque entier du maître; près de 500 planches. Ce fut un éblouissement. Tous, tous les sujets sont traités, depuis les grandes toiles historiques jusqu'à la scène légère du plus charmant comique, depuis les représentations de la nature prise sur le fait jusqu'aux conceptions idéales de l'imagination la plus poétique. Quand donc nous ferons-nous, en art comme en littérature, une éducation plus internationale, et cesserons-nous de passer pour *les ignorants du monde*?

Il faut savoir grand gré à M. de Lostalot de nous avoir si habilement présenté Menzel. Sa traduction de de Kleist est élégante et fidèle; le livre se lira. Surtout, et je ne crains point de le blesser par cette affirmation, car cela a été son but, surtout on s'étonnera aux illustrations de Menzel. Que cet étonnement admiratif se double de remords, en songeant que ces gravures ne représentent qu'une parcelle du monument créé par ce grand artiste !

La maison Didot a imprimé ce volume, texte, gravures, filets de cadre en rouge et noir, avec une absolue perfection. Les caractères, de types anglais, surtout les grosses italiques de la préface, sont des mieux choisis. — Cet ouvrage est à la fois un bel album et un bon livre.

E. C.





Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

Nomination d'un professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale. — Examen pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire.

— M. O. Rayet, ancien professeur suppléant d'archéologie à la Bibliothèque nationale, professeur suppléant au Collège de France, directeur adjoint à l'École des hautes études, est nommé professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale.

Examen professionnel pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires ou bibliothèques des facultés des départements.

Par arrêté du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, en date du 10 décembre 1883, il sera ouvert, à Paris, dans une des salles de la bibliothèque de l'Arsenal, une session d'examen pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires ou bibliothèques des facultés des départements.

Cette session s'ouvrira le 26 mai prochain.

Des registres destinés à l'inscription des candidats seront ouverts au secrétariat des diverses académies, le 1er janvier. Ils seront clos irrévocablement le 1er mars, à quatre heures.

Les candidats, en s'inscrivant, devront déposer :

1° Leur acte de naissance et les diplômes dont ils sont pourvus;

2° Une note présentant le résumé de leurs travaux antérieurs, le relevé des services rendus à l'indication des langues qu'ils connaissent.

L'examen comprend deux épreuves, l'une écrite, l'autre orale.

Épreuve écrite.

L'épreuve écrite comprend :

1° Une composition sur une question de bibliographie appliquée au service d'une bibliothèque;

2° Le classement de quinze ouvrages traitant de matières diverses et appartenant aux différentes époques de l'imprimerie. Ce travail implique les opérations déterminées par l'instruction générale du 4 mai 1878, savoir :

Le numérotage;

L'inscription au registre d'entrée-inventaire;

L'inscription au catalogue méthodique ;

L'inscription au catalogue alphabétique.

Le candidat devra justifier dans ce travail d'une écriture serrée et parfaitement lisible.

Épreuve orale.

L'épreuve orale se compose :

1° De questions sur la bibliographie et le service d'une bibliothèque universitaire ;

2° D'interrogations sur les langues vivantes inscrites à la note indicative mentionnée ci-dessus. Le candidat devra justifier, en tout cas, d'une connaissance suffisante de la langue allemande par l'explication, à livre ouvert, d'un texte de difficulté moyenne.

Les candidats seront informés de leur admissibilité aux épreuves quinze jours au moins avant l'ouverture de la session.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Institut. — Académie des inscriptions et belles-lettres. — Académie des sciences morales et politiques. Société des études historiques. — La Real academia historia, de Madrid.

Voici comment est composé le bureau de l'Institut, en 1884.

Président : M. Rolland, délégué de l'Académie des sciences.

Vice-présidents : MM. C. Doucet, délégué de l'Académie française; Georges Perrot, délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; Guillaume, délégué de l'Académie des beaux-arts, et Martha, délégué des sciences morales et politiques.

Secrétaires : MM. Dumas et J. Bertrand, secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 28 décembre 1883.

Ouvrages présentés. — Dabry de Thiersant : *De l'origine des Indiens du nouveau monde et de leur civilisation.* — De Noes : *L'Empereur Akbar; un chapitre de l'Histoire de l'Inde au* XVI*e siècle.* — Fagniez : *L'Industrie en France sous Henri IV.* — Ravaisson-Mollien : *Les Manuscrits de Léonard de Vinci.* — De Rochas : *Les Origines de la science et ses premières applications.* — Murray : *Histoire de la sculpture grecque sous Phidias et ses successeurs.* — U. Robert : *Étude historique et archéologique sur la race des Juifs depuis le* XIII*e siècle.*

Dans cette séance, M. le secrétaire perpétuel a donné lecture des décrets qui confirment l'élection de MM. Paul Meyer et Maspéro, en remplacement de MM. Laboulaye et Defremery, décédés. M. Maspéro étant en Égypte, M. Paul Meyer a été seul introduit avec le cérémonial d'usage.

Après un comité secret, consacré à la discussion des titres des candidats proposés pour remplacer les correspondants décédés dans l'année, le vote a eu lieu en séance publique. Ont été élus : un correspondant étranger, M. le comte Gozzadini, à Bologne (Italie); deux correspondants nationaux, M. Dozon, consul de France à Salonique, et M. de Laborderie, à Rennes.

L'Académie a procédé ensuite à l'élection de la commission du prix Gobert. Elle se compose de MM. Delisle, Hauréau, Deloche et Paul Meyer.

Séance du 4 janvier 1884.

Le premier vendredi de l'année est un jour d'élection à l'Académie. Elle commence par nommer le président pour 1884, qui est M. G. Perrot, ainsi que le vice-président, M. Ernest Desjardins; puis le président sortant, M. Heuzey, prononce une courte allocution et passe le fauteuil à son successeur, qui, de son côté, adresse également à la savante compagnie quelques paroles adaptées à la circonstance, et termine en faisant voter des remerciements à M. Heuzey.

L'Académie procède ensuite à l'élection des commissions suivantes :

Commission des travaux littéraires : MM. Ravaisson, Egger, Ad. Régnier, Renan, A. Maury, L. Delisle, Miller, Hauréau.

Commission des antiquités nationales : MM. Léon Rénier, A. Maury, L. Delisle, Hauréau, Desnoyers, de Rozière, G. Paris, Alex. Bertrand.

Commission des Écoles d'Athènes et de Rome : MM. Ravaisson, Egger, L. Rénier, Delisle, Miller, Girard, Heuzey, Dumont.

Commission administrative : MM. Jourdain et Deloche.

M. Paul Meyer a donné lecture de la liste des ouvrages envoyés à l'effet de concourir pour le prix Gobert.

M. le secrétaire perpétuel a fait ensuite connaître les divers ouvrages présentés aux concours suivants : 1° antiquités nationales; 2° prix Duchalais; 3° prix Bordin; 4° prix du budget.

Ouvrages présentés. — Oberzines : *I Reti in relazione cogli antichi abitatori.* — Max Collignon : *Mythologie figurée de la Grèce.*

Séance du 11 janvier.

Dans cette séance l'Académie a procédé à la nomination de plusieurs commissions chargées de juger les concours, savoir :

Prix du budget (noms géographiques de l'occident de l'Europe qui se trouvent dans les livres rabbiniques). Ont été nommés : MM. Renan, Derembourg, Barbier de Meynard, Oppert.

Prix Bordin (la Ramayana au point de vue religieux). Commissaires : MM. Régnier, Maury, Bréal, Senart.

Prix Lalande-Guérineau (travaux relatifs à l'histoire civile ou religieuse du moyen âge). MM. Delisle, Hauréau, Jourdain, Siméon Luce.

Prix Lagrange (publications sur les poésies françaises du moyen âge). MM. Delisle, Gaston Paris, Siméon Luce, Paul Meyer. Les auteurs peuvent envoyer leurs ouvrages au concours, mais la commission n'est pas limitée dans son choix par les envois.

Prix Stanislas Julien (travaux de sinologie). MM. Maury, Pavet de Courteille, d'Hervey de Saint-Denys, Schefer.

Prix Lafons-Melicocq (le meilleur ouvrage relatif à l'histoire de la Picardie et de l'Ile-de-France, Paris excepté, qui ait paru dans les trois dernières années). Le prix est triennal : MM. Delisle, Deloche, Siméon Luce, Paul Meyer.

Prix Fould (histoire du dessin chez les Grecs).

MM. Ravaisson, le comte de Vogüé, Heuzey, Dumont.

Prix Duchalais (numismatique du moyen âge). MM. Robert, Deloche, comte de Vogüé, comte Riant.

Ouvrages présentés. — Lenormant : *Manuel de numismatique.* — De Boislile : *Correspondance des contrôleurs généraux avec les intendants des provinces* (t. II).

Séance du 18 janvier.

Ouvrages présentés. — Fagnan : *Œuvres choisies de Letronne* (t. V). — De Rosny : *Catalogue de la bibliothèque japonaise de M. Nordenskiöld.* — Poinsot et Demaeght : *Bulletin trimestriel des antiquités africaines.* — Bezold et Hommel (de Munich) : *Zeitschrift fur Keilschriftforschung.* — Grandjean : *Le registre de Benoît XI.* — Ch. Bayet : *L'Art byzantin.*

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 22 décembre.

Ouvrages présentés. — La Rochelle : *Le Ministère de l'intérieur et l'éducation des sourds-muets.* — De Boislile : *Correspondance des contrôleurs généraux* (t. II).

Lecture. — Ravaisson : La croyance à une autre vie chez les anciens.

Séance du 29 décembre.

Ouvrages présentés. — Dehaye : *Les Municipalités anglaises.* — Sauzet : *La Responsabilité des patrons vis-à-vis des ouvriers dans les accidents industriels.* — Caillemer : *Le Droit civil dans les provinces anglo-normandes au* XIIe *siècle.* — Guibou : *Les Sociétés coopératives.* — Willems : *Le Droit public romain.* — De Mesnil : *Études sur l'habitation des pauvres à Paris ; une Rue du faubourg Saint-Antoine en 1883.*

Lecture. — Desjardins : le Congrès de Paris (1856) et la Jurisprudence internationale.

Séance du 5 janvier.

Ouvrages présentés. — Fagniez : *L'Industrie en France sous Henri IV.* — Persons : *Les papiers de Pierre Rotrou de Sandreville.* — Weiss : *Le Droit fétial et les fétiaux à Rome.* — Renaud : *La colonisation algérienne au congrès d'Alger.* — De Laveleye : *Le Socialisme contemporain* (2e édit.).

Lecture. — Doniol : Mémoire sur la politique de M. de Vergennes en vue de l'intervention de la France dans l'établissement des États-Unis d'Amérique.

Séance du 12 janvier.

Ouvrages présentés. — Poudra et Pierre : *Supplément au Traité pratique du Droit parlementaire.* — De Puynode : *Caractères et Portraits politiques.* — Michaud (de l'Université de Berne) : *Louis XIV et Innocent XI.* — Sully Prudhomme : *L'Expression dans les beaux-arts; application de la psychologie à l'étude de l'artiste et des beaux-arts.*

— L'Académie vient de recevoir la lettre de candidature de M. Chéruel, pour la place laissée vacante par le décès de M. Henri Martin.

M. Chéruel a été plusieurs fois lauréat du premier grand prix Gobert à l'Académie française, pour l'ensemble de ses beaux travaux sur l'*Histoire de France sous le ministère de Mazarin* et sur l'*Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV.*

Société des études historiques. — La Société des études historiques vient de renouveler son bureau, qui reste ainsi composé pour l'année 1884 :

Présidents honoraires : MM. Barbier, procureur général près la Cour de cassation, et le colonel Fabre de Navacelle.

Président : M. Camoin de Vence ; vice-présidents : MM. Gustave Duvert et Eugène d'Auriac ; secrétaire général : M. Gabriel Desclosières ; secrétaire général adjoint : M. Georges Dufour.

La Société des études historiques, qui va fêter prochainement le cinquantenaire de sa fondation, distribue tous les ans des prix et des médailles. Le prix du concours de 1885 sera décerné à l'auteur du meilleur mémoire sur l'*Histoire de la musique dramatique en France depuis le* XVIIe *siècle jusqu'en 1870.*

Real Academia de la Historia, de Madrid. — La « Real Academia de la Historia » de Madrid a nommé membres honoraires le prince L.-L. Bonaparte, M. Antoine d'Abbadie et le professeur A.-H. Sayce.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *Les bibliothèques publiques à Paris.* — *Bibliothèque nationale.* — *Bibliothèque de la Chambre de commerce.* — **Etranger** : *Bibliothèque de la Chambre des députés belges.* — *British Museum*

FRANCE

Les bibliothèques publiques à Paris. — Du rapport présenté par M. Michelin au conseil municipal, nous extrayons les renseignements suivants :

Le crédit ouvert au budget de 1883 pour les bibliothèques municipales n'était que de 110,150 francs. Pour l'année 1884, l'administration propose au conseil, d'accord avec la commission, d'élever le crédit au chiffre de 171,700 francs. Cette augmentation de 61,550 francs provient des causes ci-après :

1° L'allocation de la bibliothèque du premier ar-

rondissement a été augmentée de 300 francs pour le payement d'un deuxième garçon de bureau utile au service, ci. . . . . 300 »

2° L'allocation de la bibliothèque du 15e arrondissement a été augmentée de 500 francs pour le payement d'un sous-bibliothécaire nécessaire au service, ci. . . 500 »

3° Quinze bibliothèques nouvelles seront installées en 1884 dans les écoles communales (délibération du 31 octobre 1883). On a prévu le crédit normal nécessaire à leur entretien, soit en raison de 3,050 francs par bibliothèque. . . . . . . 45.750 »

4° Par suite de l'augmentation du nombre des bibliothèques, le crédit d'entretien du mobilier des bibliothèques a été porté de 11,000 fr. à 19,000 fr., soit une augmentation de . . . . 8.000 »

5° Par la même raison, le crédit mis en réserve pour création et amélioration de bibliothèques a été porté de 23,000 fr. à 30,000 fr., soit une augmentation de . . 7.000 »

Total des augmentations. . . . . . . 61.550 »

Le fonctionnement des bibliothèques municipales a été très satisfaisant pendant la période écoulée du 1er octobre 1882 au 1er octobre 1883. Les bibliothèques actuellement existantes sont suffisantes. De là la nécessité des créations nouvelles, afin de donner satisfaction à l'accroissement plus sensible, d'année en année, du nombre des lecteurs.

Pendant la période écoulée du 1er octobre 1882 au 30 septembre 1883, le nombre des livres lus a été au total de 514,287, tandis que pendant la période précédente il n'avait été que de 363,322. L'augmentation d'une année à l'autre a donc été de 150,965.

La bibliothèque de la mairie du onzième arrondissement est celle qui prête le plus de livres; 40,895 volumes y ont été lus; viennent ensuite celles du dix-septième arrondissement, avec 37,316 volumes, et du deuxième arrondissement, avec 36,713 volumes.

Les bibliothèques des écoles communales, qui sont très récentes, donnent les meilleurs résultats. Elles sont surtout fréquentées par d'anciens élèves.

En moins de six ans, de 1878 à 1883, le chiffre annuel des livres lus s'est élevé de 28,902 à 514,287.

Le nombre des livres possédés par toutes les bibliothèques municipales réunies s'élève aujourd'hui à 98,843, en augmentation de 11,712 sur le chiffre de l'année dernière.

La Bibliothèque nationale. — La cour carrée de la Bibliothèque nationale, complètement dégagée des constructions en bois qui l'obstruaient, vient d'être livrée aux paveurs. Ce pavage va encore coûter la vie à un arbre légendaire, le grand févier de la Bibliothèque.

Cet arbre, apporté à Paris il y a un siècle environ, fut tout d'abord planté dans le jardin qui occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui la grande salle de travail des imprimés.

Ce qui fit le succès de cet arbre, c'est qu'au moment où il était en toute croissance, le livre de Daniel Foë était dans toute sa vogue.

Or ce févier d'Amérique était le premier et le seul de son espèce qui existât à Paris ; ses feuilles bizarres, ses longues épines rouges, sa provenance exotique, firent croire aux fervents de Robinson Crusoé que c'était l'arbre sur lequel s'était perché le maître de Vendredi, lors de sa première nuit dans son île.

Chacun voulut visiter le févier, scientifiquement baptisé du nom de *Gladitsia triacanthos*, et les amateurs s'arrachèrent ses longues gousses pour les ensemencer.

Vers 1859, M. Labrouste, alors architecte de la bibliothèque, commençant ses travaux pour édifier « la salle du travil », dut songer à transporter cet acacia, qui se trouvait au milieu de son plan, car on ne pouvait songer à abattre l'arbre sacré.

Le transport fut long et difficile, le petit févier d'Amérique ayant prospéré et mesurant plus de soixante pieds de haut : on creusa des tranchées, on éleva des échafaudages ; bref, l'arbre exotique, qui avait à peine cinquante mètres à franchir, coûta, pour ce léger voyage, 8,000 fr. à la bibliothèque.

Il est vrai que, d'après une légende circulant parmi les anciens bibliothécaires, cet arbre aurait été planté par nos grands-pères comme arbre de la Liberté en 1789 et serait un don du botaniste anglais Catesby.

Quoi qu'il en soit, ce malheureux « févier », peut-être le dernier survivant des arbres de la Liberté et de la Révolution, est condamné à disparaître sous la pioche et la hache du bûcheron.

La Bibliothèque nationale vient de terminer son inventaire annuel.

Le nombre des volumes qu'elle contient s'élève aujourd'hui à 2,500,000.

Le cabinet des manuscrits renferme 92,000 volumes reliés, brochés ou contenus dans des cartons, et de plus 144,000 médailles de toutes les époques, françaises et étrangères.

Les collections des estampes comprennent plus de deux millions de pièces, conservées dans 14,500 volumes et dans 4,000 portefeuilles.

La galerie de la réserve contient les volumes les plus précieux, au nombre de 80,000.

Ajoutons, pour édifier nos lecteurs sur la progression du mouvement littéraire de ces dernières années, qu'en 1868 la salle du travail n'avait vu que 24,000 lecteurs, et qu'en 1883 elle en a reçu 70,000.

Bibliothèque de la Chambre de commerce. — Si à Paris l'on s'amuse, on y fait du moins marcher de front le travail avec le plaisir.

Le nombre de lecteurs qui se sont présentés, tant aux séances du jour qu'à celles du soir de la bibliothèque de la chambre de commerce, s'élève au chiffre de 26,083 ; le nombre des volumes demandés a été de 13,023 ; soit une différence de 2,184 lecteurs et de 2,810 volumes en plus, comparativement à l'année précédente.

Les séances du soir, inaugurées en janvier 1882, ont particulièrement attiré un nouveau contingent de visiteurs appartenant, non seulement au commerce, mais aux carrières scientifiques ou libérales.

Les documents les plus demandés concernent les prix courants des marchandises, le taux des valeurs mobilières et du change, les tarifs des chemins de fer et des douanes, les quantités importées et exportées, les procédés de fabrication, l'analyse des substances, les falsifications, les décisions des tribunaux, etc.

ÉTRANGER

Bibliothèque de la Chambre des députés belges. — Lors du récent incendie qui a détruit la Chambre des députés de Belgique, l'importante bibliothèque des représentants a été par malheur entièrement anéantie. Elle contenait 125,000 volumes; entre autres, une collection parlementaire très complète, comptes rendus, rapports, débats de toutes les Chambres d'Europe, les journaux belges depuis l'année de la déclaration d'indépendance et les journaux français de la période de la première République.

British Museum. — Le *British Museum* vient d'acquérir une collection de manuscrits karaïtes de la Bible, contenant le texte hébreu écrit en caractères arabes. On va publier le plus remarquable de ces manuscrits, renfermant les huit premiers chapitres de l'exode.



PUBLICATIONS NOUVELLES

des ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

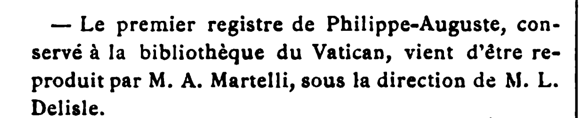
— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— M. Gustave Fagniez vient de faire tirer à part un travail paru dans la *Revue historique* sous ce titre : *l'Industrie en France sous Henri IV.* Cette étude n'est que le fragment d'un ouvrage que l'auteur prépare sous ce titre : *l'Économie sociale de la France sous Henri IV.*

— Le premier registre de Philippe-Auguste, conservé à la bibliothèque du Vatican, vient d'être reproduit par M. A. Martelli, sous la direction de M. L. Delisle.

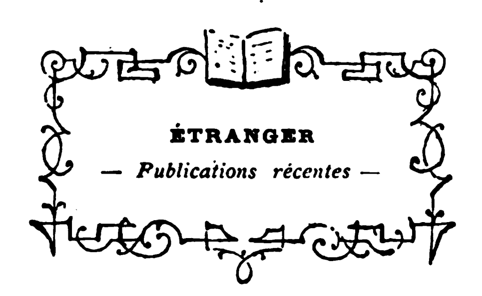
— M. Ferrand a publié à Lyon, chez l'association typographique de la rue de la Barre, 12, une brochure très curieuse intitulée *Recherches sous une tache d'encre.* En photographiant une tache d'encre faite à dessein par un faussaire, l'auteur est parvenu à mettre en évidence les caractères que le coupable avait voulu cacher, et qui avaient été tracés avec une encre plus photogénique.



Livres nouveaux.

La Divine Comédie de Dante Alighieri, recueil de 112 compositions par de Sturler; préface par M. de Laborde, 3 vol. in-folio (librairie Firmin-Didot). — *Berlioz intime, d'après des documents nouveaux,* par Edm. Hippeau, 1 vol. gr. in-8° de 500 pages (librairie Fischbacher). — *La Vie antique,* manuel d'archéologie grecque et romaine; traduction d'après la 4e édition de Guhle et Koner, par Trawinski; première partie : La Grèce, 1 vol. avec 559 gravures (librairie Rothschild). — *Les Phénomènes de l'atmosphère.* Ouvrage traduit et annoté par Decaudin-Labesse d'après le professeur Mohn. 1 vol. gr. in-8°, grav. (librairie Rothschild). — *Nouveaux exploits du colonel Ramollot,* par Ch. Leroy; deuxième et dernière série, 1 vol. in-18 (librairie Marpon et Flammarion). — *Au soleil,* par Guy de Maupassant, 1 vol. in-18 (librairie Havard). — *La Veuve,* par Octave Feuillet, 1 vol. gr. in-18 (librairie Calmann Lévy). — *Manet,* par Ed. Bazire, 1 vol. in-8° (librairie Quantin). — *Chansons populaires de l'Alsace,* par Weckerlin, t. II (librairie Maisonneuve); *Almanach des traditions populaires,* 3me année, 1 vol. in-18 (librairie Maisonneuve). — *Dumouriez,* par Monchanin, 1 vol. gr. in-18 (librairie Ollendorff). — *Une course à Constantinople,* par de Blowitz, 1 vol. in-16 (librairie Plon). — *La Conquête de l'Inde et le voyage de Néarque,* par le vice-amiral Jurien de la Gravière, 1 vol. in-18 (librairie Plon). — *L'Hôtel Drouot et la curiosité en 1883,* par P. Eudel, préface de Monselet, 1 vol. in-18 (librairie Charpentier); *La Joie de vivre,* par E. Zola, 1 vol. in-18 (librairie Charpentier); *Lettres de Gustave Flaubert à George Sand,* 1 vol. in-18 (librairie Charpentier); *L'Année politique, 1883,* par A. Daniel, 1 vol. in-18 (librairie Charpentier). — *L'Allemagne amoureuse,* par V. Tissot, 1 vol. gr. in-8° (librairie Dentu); *Mémoires sur le second Empire,* par M. de Maupas, 1 vol. in-8° (librairie Dentu). — *Les Pays libres, leur organisation et leur éducation d'après la législation comparée,* par Ferraud, 1 vol. in-18 (librairie Cotillon). — *Les Fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du moyen âge,* par L. Hervieux (librairie Didot). — *La Société de Berlin,* par le comte Paul Vasili (bureaux de la *Nouvelle Revue*). — *Richelieu et la monarchie absolue,* par d'Avenel, 2 vol. in-8° (librairie Plon). — *La Save, le Danube et le Balkan,* par L. Leger, 1 vol. in-18 (librairie Plon). — *Histoire de la littérature grecque jusqu'à Alexandre*

le Grand, par Otfried Muller, traduction Hildebrand, 3e édition, 3 vol. in-18 (librairie Durand et Pedone-Lauriel). — *Mémoires d'un collégien*, par Laurie, 1 vol. in-18 (librairie Hetzel). — *Principes généraux de grammaire hébraïque*, par Bickell, traduction Philippe, 1 vol. in-12 (librairie Lecoffre). — *Les Portraits au crayon des XVIe et XVIIe siècles conservés à la Bibliothèque nationale* (1525-1646), par Bouchot, 1 vol. gr. in-8° (librairie Oudin). — *Histoire de la pédagogie*, par Compayré, 1 vol. in-12 (librairie Delaplane). — *L'amiral de Coligny*, 1 vol. in-12 (librairie Palmé). — *Mes souvenirs*, par Gustave Claudin, 1 vol. in-18 (librairie Calmann).



ÉTRANGER

— *Publications récentes* —

Angleterre. — M. Herbert A. Giles, ancien vice-consul à Shanghaï, a publié chez Quaritch, sous le titre de *Joyaux de la littérature chinoise* (*Gems of Chinese literature*), un volume contenant un choix intéressant et bien fait de morceaux tirés des principaux auteurs chinois depuis le VIe siècle avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 1650 de notre ère.

— Une nouvelle traduction anglaise des Maximes de La Rochefoucauld, faite sur l'édition de Plon (1849), vient d'être publiée par MM. Griffith et Farran.

— L'archevêque Trench publie, chez MM. Suttaby et Ce, un volume luxueusement édité, intitulé *les Sonnets de William Wordsworth, avec une Étude sur l'histoire du sonnet en Angleterre.*

— M. J.-S. Williams a cru utile de composer une petite histoire tout exprès pour empêcher les filles d'Angleterre de se marier à des Français, qui pourraient ensuite les emmener dans leur pays où le mariage anglais ne serait pas reconnu par la loi. Cet intéressant spécimen de littérature internationale est intitulé *Jessie Macdonald; ou, jeunes filles, prenez garde!* (*Jessie Macdonald; or, maidens, beware.*)

— Un grand négociant de Newcastle-on-Tyne, M. Herbert Coxon, a écrit un petit volume sur les tapis orientaux, leur fabrication et la manière dont on les importe en Europe (*Oriental carpets : how they are made and conveyed to Europe.* T. Fisher Uwin). De nombreux dessins, d'après des photographies, illustrent l'ouvrage.

— Scribner and sons ont publié une reproduction exacte de *Select series of portraits of ladies of Rank and Fashion*, qui a paru en cinq livraisons, de 1797 à 1803, d'après les peintures de John Hoppner, gravées par Charles Wilkins. Hoppner succéda à sir Joshua Reynolds comme peintre à la mode. On ne connaît qu'un exemplaire complet de cette suite de portraits de femmes. Les planches que l'on rencontre de temps en temps dans les ventes atteignent 5 ou 6 guinées chacune. Le recueil sera intitulé *Bygone Beauties*, beautés d'antan.

— MM. Seeley, Jackson et Cie ont publié une belle étude sur Horace Walpole et la société de son temps.

— M. G.-C. Haité vient de faire paraître chez Bernard Quaritch la première partie d'un ouvrage consacré à l'étude des plantes comme motifs de décoration par les dessinateurs, sculpteurs, ciseleurs, etc.

— M. W.-J. Johnson, libraire à Manchester, publie une série de catalogues dont chacun contient la biographie et le portrait d'un ancien libraire de Manchester.

— Réimpression de M. Elliot Stock : *Religio Medici*, par sir Thomas Browne, d'après l'édition originale de la bibliothèque bodléienne et du British Museum, et avec une préface du docteur Greenhill.

Allemagne. — Le libraire-éditeur Grote, de Berlin, publie une série d'imitations d'anciens imprimés allemands. Il compte faire paraître ainsi quarante ouvrages à raison de trois ou quatre par an. Généralement on ne tirera de chaque ouvrage que 300 exemplaires qui seront numérotés. Le prix variera selon la grosseur et le format du volume. Le premier ouvrage qui va paraître servira en même temps de publication pour la fête du centenaire de Luther. Ce sera ce qu'on appelle la Bible de septembre, la première édition de la traduction du Nouveau Testament, par Luther, qui a paru à Wittenberg au mois de septembre 1522. Le volume contiendra des gravures sur bois d'après l'école de Luc Cranach et sera précédé d'une préface du professeur Kœstlin, de Halle.

— On annonce la création à Leipzig d'une revue bibliographique mensuelle intitulée *Centralblatt für Bibliotekswesen.*

— La *Zeitschrift für bildende Kunst* du 13 décembre 1883 contient des articles de bibliographie détaillés sur les ouvrages suivants :

Luthmer, F. *Der Schatz des Freiherrn Karl von Rothschild.* Frankfurt-am-Main, Heinrich Keller, éditeur, 1883.

C'est la première série de la description du trésor d'orfèvrerie du baron de Rothschild (de Francfort), qui a rassemblé une collection sans pareille de chefs-

d'œuvre des XIVe, XVe et XVIe siècles, coupes, plats, aiguières, montres, etc., merveilleusement travaillés, en or ou argent. L'ouvrage, qui aura trois parties, est orné de 50 planches représentant les plus belles pièces de la collection, reproduites en héliogravure par Römmler et Jonas.

Max Rooses, *Geschichte der malerschule Antwerpens* (histoire de l'école d'Anvers depuis Quentin Metzys jusqu'à l'école de Rubens), traduite du flamand par le docteur Franz Reber, directeur de la Galerie royale de peinture à Munich. Illustrée de 10 eaux-fortes et 40 gravures sur bois. Munich, Th. Riedel, éditeur.

Wilhelm Bode, *Studien zur Geschichte der hollandischen Malerei*. Braunschweig, Fr. Wieweg (Études sur l'histoire de la peinture hollandaise avec fac-similés de signatures d'artistes).

— La revue *Kunst und Gewerbe*, éditée par le muséum d'industrie artistique de Nuremberg, signale, dans son numéro de janvier, par la plume de son rédacteur en chef, le docteur Otto von Schorn, deux ouvrages intéressant le grand public :

Lexicon der Bildenden Künste, von Dr Hermann Alexander Müller. Leipzig, 1883, Institut bibliographique.

Ce dictionnaire embrasse tous les arts plastiques, au point de vue esthétique, historique et technique. Il contient de nombreuses biographies d'artistes, la nomenclature des principales œuvres d'art contenues dans les collections publiques. Ce dictionnaire est portatif; il est illustré d'une manière très exacte par un choix de 480 figures.

Œsthetik des Kunstgewerbes, von Jacob von Falk. Stuttgart, Speman, éditeur. Manuel esthétique de l'industrie d'art, écrit en vue de la maison, de l'école et de l'atelier.

Italie. — Le mouvement littéraire et bibliographique, dont le développement est si considérable dans la plupart des pays d'Europe, s'accentue notamment en Italie. Nous nous proposons de le suivre avec attention et de noter toutes les publications importantes dont le nombre augmente chaque année. Nous signalerons également les principaux articles de revues ou de recueils périodiques qui, par le choix des sujets et le soin avec lequel ceux-ci sont traités, appellent de plus en plus l'attention de tous ceux qu'intéresse la production littéraire du monde entier. En outre, le goût des belles éditions se propage. En dehors des publications courantes, plusieurs éditeurs ont entrepris des réimpressions d'ouvrages anciens ou des éditions d'œuvres nouvelles remarquables au point de vue typographique, et dignes d'être appréciées des véritables amateurs. Elles témoignent d'un réel souci des progrès accomplis et d'un grand effort pour atteindre à un résultat supérieur.

Nous aurons à citer, dans cet ordre de publications, un certain nombre d'ouvrages intéressants, entre autres, aujourd'hui, la réimpression en caractères elzéviriens d'un livre paru en 1543, presque introuvable maintenant, ayant pour titre : *Del governo della Corte di un signore a Roma*. C'est le premier ouvrage d'une collection de bibliophiles (rara biblioteca dei bibliofili) dont l'éditeur, Lapi de Castello (Ombrie), a décidé la publication. Ce premier volume fait bien augurer de la série annoncée. Nous noterons ensuite la publication faite avec un grand soin typographique par la *Societa romana di storia patria*, et un ouvrage de notre compatriote M. Eugène Müntz et de M. Trothingham. L'érudition si appréciée de M. Müntz nous met à même de nous rendre compte de l'importance de *Il tesoro della basilica di San Pietro in Vaticano del* XIII *al* XV *secolo, con una scelta d'inventari inediti*. Cette étude intéressante n'est pas dans le commerce; cependant, pour répondre à un certain nombre de demandes qui se sont produites, quelques exemplaires en ont été confiés pour la vente à l'éditeur Champion[1]. A Florence a paru une importante étude de M. Michele Caffi sur *Vincenzo Civerchio da Crema, pittore, architetto, intagliatore del secolo* XV-XVI[2], et à Ancône, M. Corrado Ferretti vient de faire paraître les *Memorie storico-critiche dei pittori anconitani dal* XV *al* XIX *secolo*[3].

Parmi les dernières publications de l'excellent éditeur Hœpli, nous relevons une étude du docteur Carlo Casati sur *Leone Leoni d'Arezzo, scultore, e Giov. Paolo Lomazzo, pittore milanese*[4], et *Il libro dell' arte*[5], qui comprend 200 planches et 2,000 dessins. Cet ouvrage important est divisé en cinq périodes : les temps anciens, le moyen âge, la Renaissance en Italie, la Renaissance au delà des Alpes et les temps modernes. Ce n'est pas le dernier ouvrage d'art que nous ayons à citer. *L'Arte moderna in Italia*[6], de la princesse Maria della Rocca, mérite toute l'attention par ses études biographiques et critiques écrites avec une réelle compétence. Cet important volume, qui renferme des dessins des principaux artistes vivants, a été édité avec le plus grand soin par la maison Treves, de Milan. Ce même éditeur, en outre de ses grandes publications, fait paraître sous la rubrique de *biblioteca amena* une série de volumes à un franc, série qui s'augmente chaque quinzaine d'un nouvel ouvrage, et dans laquelle nous retrouvons traduits la plupart de nos romans modernes et un grand nombre d'autres ouvrages français. Un des derniers parus est une traduction en deux volumes des comédies choisies de *Molière*, précédée d'une excellente monographie de la vie et des œuvres de notre grand poète. Monographie et traduction sont de M. Alcibiade Moretti. Tout récemment aussi la maison Treves a publié une étude de M. Gaetano Negri sur le prince de Bismarck[7]. Cet « essai histo-

1. Champion. Paris.
2. Firenze. Typ. Cellini, 1883.
3. Ancona. G. Morelli, editore, 1883.
4. Hœpli, édit. Milano, 1884. In-16.
5. Hœpli. In-4.
6. Fratelli Treves, édit. Milano, in-4°; illustrato da 95 disegni.
7. *Bismarck, saggio storico.* Fratelli Treves, édit. Milano; in-16.

rique », comme l'intitule M. Negri, est écrit simplement, avec impartialité, et le chapitre qui traite de la guerre de 1870 est conçu en termes, sinon sympathiques, du moins bienveillants envers la France.

Nous nous sommes promis de parler aussi des recueils périodiques qui se publient en Italie. Nous devons donc, avant tout, signaler la nouvelle publication dirigée par M. de Gubernatis. La *Revue internationale* qu'il vient de fonder à Florence présente pour nous un intérêt tout particulier, puisqu'elle sera entièrement écrite en français, quoique destinée à recevoir des travaux littéraires de tous les pays. La première livraison a paru le 15 décembre dernier, et dans sa préface intitulée : « Un mot avant de se mettre en route », M. de Gubernatis a exposé le but auquel il tendait et a expliqué pour quelle raison il publiait sa revue en français. « Nous aimons bien la France et les Français, a-t-il écrit, et nous leur rendons hommage en nous servant de la langue française pour réunir par la littérature les peuples civilisés. Mais notre point de vue, nous le déclarons d'avance et bien haut, ne sera ni français ni italien. Il sera seulement et toujours *humain*. » Cette première livraison contient les articles suivants : La division des partis et le régime parlementaire en Belgique, par M. de Laveleye, professeur à l'Université de Liége; une étude sur un savant indien, Rammohun Roy, par M. Max Müller, professeur à l'université d'Oxford, et une étude très bien faite sur M. Paolo Ferrari, le plus célèbre, le premier incontestablement des auteurs dramatiques de l'Italie moderne. Son œuvre se compose actuellement de trente-trois pièces en prose et en vers, comportant cent huit actes. Nous souhaitons volontiers grand succès à cette revue internationale, mais française par la langue.

Sans nous étendre plus longuement aujourd'hui sur les recueils périodiques, nous signalerons cependant encore dans *Il bibliofilo* deux études curieuses dont la seconde principalement, *Breve notizia di un antico spoletino*, fait connaître la date, ignorée jusqu'alors, d'une des plus anciennes publications périodiques italiennes. La collection de ce journal, publié à Spolète de 1720 à 1728, a été découverte dans les combles du palais des ducs de Ferentillo. Elle fournit un renseignement précieux sur les conditions de la presse périodique en Italie à cette époque.

Livres nouveaux

Le *Memorie del Reale Instituto lombardo di scienze e lettere* contient, dans son numéro de novembre, une sérieuse étude de M. Tullo Massarini sur *Carlo Blanc e la critica d'arte in Francia negli ultimi 50 anni*, et un important travail de M. Cesare Cantu sur les *Diplomatici della republica cisalpina e del regno d'Italia*.

Gius. Giacchi. *Il giornalismo in Italia; storia, legislazione e critica, studii*. Roma. tip. Pallota, in-8° de 119 pages. Travail utile pour ceux qui suivent ces questions spéciales.

Carlo del Balzo. *Parigi e Parigini*. Milano. Treves, édit., in-16.

Prof. Pasquale Negri. *Le arti industriali : frutti di studii artistici*. Torino, Magliano, édit., in-8°.

Le arti decorative guida popolare illustrata per le industrie artistiche. Anno 1. Venezia, tip. Guggia. Edizione settimanale.

Cette publication, dont le premier numéro a paru le 15 novembre 1883, se continuera chaque semaine.

Espagne. — La librairie Montaner y Simon, de Barcelone, édite une traduction de l'*Histoire de Philippe II*, de M. Forneron. L'ouvrage a paru à Paris chez M. Plon et comprend quatre volumes. Le traducteur est M. Navarro. L'édition sera illustrée d'un grand nombre de gravures.

Amérique. — J.-W. Bonton, de New-York, vient de publier *Humor, Wit and Satire of the* XVIIth *Century*, recueillis et illustrés par John Ashton. Typographiquement, ce volume reproduit l'aspect des livres du XVIIe siècle, et il donne d'intéressants fac-similés des bois qui illustrent les éditions originales où l'auteur a puisé les éléments de sa compilation. M. Ashton est déjà connu comme un fin lettré et un délicat bibliophile pour ses deux ouvrages : *Social Life in the reign of queeen Anne* et *Chap-Books of the* XVIIIth *Century*.

— Le premier des quatre volumes dont doit se composer l'*Encyclopædia americana*, destinée à compléter, pour le public américain, l'*Encyclopædia britannica*, a récemment paru (J.-M. Stoddart, New-York).

— Le premier volume de *The Life, Letters and Literary Remains of Edward Bulwer, lord Lytton*, par son fils, a paru chez Harper frères, New-York.

— Il faut citer parmi les livres récemment annoncés en Amérique :

Stray Chords (*Cordes détachées*), poésies, par Mrs Julia R. Anagnos, fille de Mrs Julia Ward Howe, la femme auteur bien connue (Copples, Upham et Cie, New-York).

The Jacdaw of Rheims; an ancient ballad (*la Corneille de Rheims; vieille ballade*), par Thomas Ingolby, avec de belles illustrations d'Ernest-Maurice Jessop. (E. et J.-B. Young et Cie, New-York.)

MM. Harper frères ont mis en vente *Folk-Lore of Shakespeare*, par le Rév. T.-F. Thiselton Dyer, où sont expliqués bien des passages obscurs et controversés de Shakespeare, grâce à la connaissance des habitudes et des croyances populaires au temps d'Élisabeth; *Sound bodies for our boys and girls* (*Vigueur et santé pour nos garçons et nos filles*), par William Blaikie.

Luther and other Reformations, par Ch.-H. Mead (G.-H. Ellis, New-York).

History of the United States, par Bancroft; édition à laquelle l'éditeur, R. Worthington (New-York), donne le nom d'*unique*.



FRANCE

Il paraît que, dans un certain milieu, on se prépare à mener grand tapage autour de la publication imminente d'une correspondance essentiellement privée, mais à laquelle le nom et la situation des signataires défunts prêteraient un intérêt exceptionnel.

Cette correspondance aurait été soustraite à la succession d'un des plus éminents hommes d'État du second empire. C'est la collection de lettres échangées entre le duc de Morny et Napoléon III.

— *Le Gaulois* signale la prochaine apparition d'un livre appelé à faire quelque bruit dans le monde politique et religieux.

Titre : *la Paix*.

Auteur : M. Maret, archevêque de Lépante et primicier du chapitre de Saint-Denis.

— On annonce la publication prochaine d'un livre fort curieux de M. Vallery-Radot sur M. Pasteur et dans lequel le gendre raconte avec détails et anecdotes toutes les découvertes et la vie scientifique de son illustre beau-père.

L'ouvrage doit avoir pour titre : *Histoire d'un savant par un ignorant*.

— Le général Lebrun prépare une *Histoire militaire des cinq dernières années du règne de Napoléon III*.

— Quelques jours avant de mourir, Théodore Lebreton, sous-bibliothécaire de Rouen, dont nous annoncions la mort dans notre dernier numéro, achevait le supplément du catalogue de la collection Leber. L'exemple de son activité est suivi par ses collègues; nous pouvons annoncer, en effet, que le catalogue de l'importante collection Montbret est terminé et va être mis à la disposition du public rouennais.

— La librairie de l'Art se propose de publier, sous le nom de *Bibliothèque d'art moderne*, une série d'études critiques et anecdotiques sur nos grands peintres contemporains. La première de ces études vient de paraître; elle est consacrée à Corot et due, pour la partie critique, à M. J. Rousseau et pour la partie anecdotique à M. A. Robaut.

ÉTRANGER

Angleterre. — Il y a une quinzaine d'années, la reine Victoria avait publié un ouvrage sous ce titre : *Feuillets du journal de notre séjour en Écosse*. Ce livre fut accueilli alors à Londres, avec un vif intérêt.

Aujourd'hui, l'*Athenæum* annonce qne la suite de cet ouvrage va paraître prochainement et que quelques exemplaires ont déjà été distribués par la reine à ses intimes. Le nouveau livre aura pour titre : *Encore quelques feuillets du journal de notre séjour en Écosse*, 1862-1882.

— Un nouveau volume par Tennyson, le célèbre poète anglais qui vient d'être élevé à la pairie, est en préparation chez Macmillan et Cie. Il est intitulé : *Early spring*.

— M. Cross vient de terminer la biographie de sa femme, George Eliot.

— Ce mois-ci paraîtra l'ouvrage de M. Symonds sur les prédécesseurs de Shakespeare.

— Le troisième et dernier volume de l'Histoire de la Chine (*History of China*), par M. Demetrius Boulger, est sous presse et doit paraître à la fin de janvier. Il nous mène jusqu'au traité de Saint-Pétersbourg.

— L'éditeur Alexandre Strahan, de Glascow, annonce la publication prochaine d'un nouvel ouvrage du duc d'Argyle, *The Unity of nature*.

— On annonce *le Livre de l'épée*, par le capitaine R.-F. Burton, chez MM. Chatto et Windus. Le titre complet sera : *A history of the sword, and its use in all countries from the earliest times*. Ce sera un gros in-4°, contenant 300 illustrations.

— On annonce un roman en 3 volumes, *la Fortunina*, par Mrs. Connyns Carr, chez Sampson Low et Co, et un autre, aussi en 3 volumes, chez Chatto et Windus, intitulé *The canon's ward*, par M. James Payn. Celui-ci a déjà paru dans l'*Illustrated London News*. Les mêmes éditeurs promettent pour plus tard *Beatrix Randolph*, par M. Julien Hawsthorne et *Fancy-Free*, par M. Charles Gibbon.

— M. Oscar Browning prépare la publication de la correspondance diplomatique du comte Gower, qui fut ambassadeur à Versailles de juin 1790 à août 1792.

Allemagne. — Le Dr H.-M. Schletterer, chef d'orchestre à Augsbourg et musicographe distingué vient de terminer un ouvrage important intitulé : *Études sur l'histoire de la musique française*; il publiera prochainement la première partie : *Histoire de la musique de la cour des rois de France*. L'ouvrage se compose d'une série de biographies des musiciens les plus célèbres qui ont illustré l'époque de 1670 à 1790 : Cambert, Lulli, Campra, Rameau, Pergolèse, J.-J. Rousseau, Gluck, Piccini et Sacchini.

Italie. — L'éditeur Bocca, de Turin, va publier à partir de ce mois un recueil périodique intitulé : *Rivista di storia italiana* qui contiendra, assure-t-on, des documents nombreux et intéressants.

Dalmatie. — Le Dr Wladimir Pappafava, de Zara (Dalmatie), s'occupe de composer une bibliographie critique des ouvrages de droit international public et privé qui ont été publiés depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours.

Il est inutile d'insister sur l'importance d'un pareil travail et sur les services qu'il pourra rendre.

Dans ce travail pour lequel le Dr Pappafava a pu, avec l'aide de plusieurs professeurs et savants de l'Europe et de l'Amérique, réunir un grand nombre de notices, il se propose de faire aux publications de chaque pays la part qui leur revient. C'est pour cela qu'il prie tous les auteurs qui se sont occupés de droit international de bien vouloir lui faire parvenir le titre exact de leurs livres et aussi de leurs articles de revues et de journaux, avec tous les renseignements bibliographiques, ainsi que le relevé complet des comptes rendus dont ces ouvrages ont fait l'objet, y compris l'indication des pages et des numéros des revues ou des journaux où ils ont paru.

Il serait très reconnaissant aux journaux et aux revues qui voudraient bien reproduire le présent appel.

— On annonce, chez Scribner and sons de New-York, un ouvrage de M. James Fleming : *Old violins and their makers* (anciens violons et anciens luthiers).



— Le célèbre historien américain G. Bancroft se trouve en ce moment à Mexico où il rassemble des observations pour son grand ouvrage sur les populations aborigènes de l'Amérique, qu'il prépare depuis dix ans.



NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

France : *Les* Mémoires de Henri Heine. — *Centenaire de Diderot.* — *Un codicille au testament d'Henri Martin.* — *Louis-Philippe, collaborateur de Scribe.* — *M. de Goncourt et la statue de Balzac.* — *Béranger.* — *Alexandre Dumas et Gaillardet.* — *Le* Journal des Débats. — *Les publications de mémoires.* — *Comité des inscriptions parisiennes.* — *L'impôt sur le papier.* — **Étranger :** *Quelques éditeurs anglais.* — *Titres étranges des traductions anglaises et américaines d'ouvrages français.* — *Catalogues en Angleterre et en Amérique.* — *Influence de Luther sur le commerce des livres.* — *Tennyson.* — *L'association littéraire internationale.* — *Le premier éditeur de la* Case de l'oncle Tom. — *Statistique de la presse allemande.* — *L'impératrice d'Autriche, imprimeur.* — *Singulier procès de presse.* — *Holloway et Dickens.*

FRANCE

Nous recevons la communication suivante :

« Le 27 janvier dernier, a été signé, dans les bureaux de F. Vieweg, libraire-éditeur, 67, rue de Richelieu, le contrat définitif concernant les *Mémoires* de feu Henri Heine. Le contrat a été libellé entre MM. Henri Julia, au nom des héritiers Heine, F. Vieweg, mandataire de la maison Hoffmann et Campe, de Hambourg (seuls éditeurs des œuvres de Heine) et Paul Krœner, de la maison Krœner frères, de Stuttgart, éditeur de la *Gartenlaube*, journal dans lequel seront publiés incessamment lesdits Mémoires. Le manuscrit original a été cédé au prix de 16,000 francs; il se compose de 128 feuillets écrits au crayon et numérotés de 1 à 147. Les pages 6 à 31 manquant au manuscrit ont été détruites par le frère de Heine, parce qu'elles traitaient de l'origine de la famille. »

Nous devons ajouter que nous n'insérons cette communication que sous les réserves d'usage, la famille de Henri Heine contestant absolument l'existence de ces Mémoires.

On nous affirme que le manuscrit auquel on donne le nom de Mémoires existe bien, écrit tout entier de la main de Heine ; seulement, il n'aurait pas la portée satirique qu'on serait tenté de lui attribuer. Il appartiendrait plutôt au genre idyllique et gracieux des *Reisebilder*, ou bien encore rappellerait *Poésie et Vérité* de Gœthe.

Ce sont des souvenirs et des impressions de jeunesse. On nous affirme, en effet, qu'un gouvernement allemand (nous ne pouvons préciser lequel) a pu se procurer la connaissance du manuscrit à la publication duquel il eût essayé de s'opposer le cas échéant : après lecture, il a été reconnu que la publication n'offrait aucun inconvénient.

Toutefois, il est permis de s'étonner un peu que la veuve d'Henri Heine, qui, sans être besogneuse, vivait assez à l'étroit, n'ait jamais songé à exploiter une œuvre qui, surtout au lendemain de la mort du grand poète et humoriste allemand, eût été une sorte d'événement.

Réservons notre jugement jusqu'à l'apparition, évidemment prochaine, de ces Mémoires.



Centenaire de Diderot. — Un comité vient de se former, sous la présidence de M. Pierre Laffitte, directeur du positivisme, pour la célébration du centenaire de Diderot. Il nous informe de sa constitution par le document suivant :

« Les soussignés,

« Considérant que la commémoration des grands hommes et essentiellement la célébration de leur centenaire est une source de perfectionnement moral, en développant les justes sentiments de gratitude dus à leurs services et de perfectionnement mental, en permettant une appréciation de leur liaison précise à la chaîne des destinées humaines ;

« Considérant que Diderot, dont le centenaire arrive le 31 juillet prochain, doit être compté parmi les plus nobles génies dont s'honore l'humanité, et particulièrement la France ;

« Considérant que l'esprit scientifique, par son caractère hautement relatif sans être arbitraire, permet de comprendre dans la même manifestation tous les admirateurs de Diderot, depuis ceux qui voient en lui le précurseur d'une philosophie nouvelle, jusqu'à ceux qui s'arrêtent à ses conceptions philosophiques ou même qui n'apprécient que son mérite littéraire :

« Par ces motifs,

« Instituent, sous la présidence de M. Pierre Laffitte, un comité central chargé d'organiser, sur toute la surface de la France, la célébration du centenaire de Diderot.

« *Membres du comité :* MM. Pierre Laffitte, président ; Émile Corra, publiciste ; Delamarche, président du syndicat des bibliothèques populaires ; P. Ferrouillat, syndic de la presse républicaine départementale ; Isambert, publiciste ; Léonce Levraud, conseiller municipal ; Arthur Mercier, avocat à la cour d'appel ; Ranc, député ; Albert Régnard ; Dr Robinet, Jules Roche, député ; Spuller, député ; Strauss, conseiller municipal ; Stupuy, publiciste ; M. Tourneux, Dr Thulié. »

Ce document est accompagné du manifeste suivant :

MANIFESTE DU COMITÉ DU CENTENAIRE DE DIDEROT

« La célébration du centenaire de Diderot a une importance tout à fait spéciale. Diderot représente en effet l'école constructive du XVIIIe siècle, base nécessaire du parti constructeur.

« Pour Diderot comme pour les grands génies qui se rattachent à son école, l'élimination de l'ancien régime n'était en réalité qu'une opération préliminaire ; elle était un moyen, mais non pas un but. Sa fille raconte que, le soir qui précéda sa mort, la conversation s'engagea avec ses amis sur la philosophie et les différentes routes qui conduisent à cette science. « Le premier pas, dit-il, vers la philosophie, c'est l'incrédulité. »

« Au fond, les aspirations de cette école se résument dans la formule d'Auguste Comte : *Réorganiser sans Dieu ni roi.* Là se trouve indiquée la condition préliminaire de la réorganisation finale.

« Cette formule, du reste, se concilie très bien avec le large esprit de tolérance qui caractérise les esprits hardis, mais sages, qui marchent fermement vers l'avenir, laissent aux faibles les appuis qui leur sont nécessaires, à condition toutefois que ceux-ci ne prétendent pas tirer de cette faiblesse même un prétexte à prendre la direction des affaires humaines, qui ne saurait leur appartenir.

« Cette tolérance élevée de Diderot et de son école se traduit bien dans l'expression familière dont il se servait envers ceux qui voulaient conserver, pour diriger leur conduite, les antiques conceptions. « Il faut laisser cette canne, disait-il, à ceux qui n'ont point de jambes. » L'élimination des deux bases de l'ancien régime n'était donc, pour Diderot, qu'une condition purement préliminaire. Aussi son œuvre principale consiste dans ses efforts puissants, quoique souvent confus et manquant d'une coordination nécessaire, vers le régime final de notre espèce où l'humanité gouvernera ses propres destinées par la science, l'art et l'industrie.

« Dans l'encyclopédie, les arts mécaniques occupent une place importante, et pour la première fois, sans aucun doute, l'on vit non seulement des manufacturiers et des négociants, mais aussi des ouvriers, concourir directement à une œuvre philosophique de premier ordre.

« Quesnay et Turgot y posèrent les bases de leurs conceptions économiques, et Bourgelat y exposa les principes de l'art vétérinaire, cet art capital qui institue le gouvernement de la nature vivante pour le service de notre espèce.

« Ainsi, sous la direction de Diderot, tous les as-

pects du régime industriel sont véritablement indiqués, et, si la systématisation manque, on trouve en revanche une multitude de vues nouvelles et d'aperçus originaux.

« Quant à l'art proprement dit, Diderot est, au fond, le fondateur de sa théorie réelle, quoiqu'il ait évité toute forme pédantesque ou même trop dogmatique. Sans parler du *Traité du Beau*, où il expose ses idées les plus générales, peut-on oublier qu'il a embrassé depuis la sculpture et la peinture jusqu'à l'art du comédien, sans omettre l'art favori du XVIIIe siècle, la musique ? Dans ses *Salons*, dans le *Neveu de Rameau*, dans les *Lettres sur les aveugles* et *sur les sourds-muets*, dans le *Paradoxe sur le comédien*, il sème une foule d'aperçus aussi ingénieux que profonds.

« Mais c'est en philosophie qu'il importe de bien placer ce grand génie, dans la série des efforts qui constituent l'évolution même de l'humanité. Il occupe dans le mouvement philosophique une place intermédiaire. Descartes avait formulé le plus vaste système de matérialisme qui puisse jamais exister, en concevant tous les phénomènes comme du *mouvement* et de la *forme*. En face de cette doctrine, qui ramène ainsi tous les phénomènes à un phénomène unique, se place la philosophie nouvelle, qui, admettant des phénomènes distincts irréductibles, pense que la science humaine ne comporte d'autre coordination qu'une coordination sociale et morale, en concevant toutes nos constructions scientifiques comme étant des travaux de l'humanité destinés à son service.

« Entre Descartes et cette dernière manière de concevoir la sience humaine se place Diderot.

« Newton avait porté un coup décisif à la théorie cartésienne par l'introduction des notions de *masse* et de *force ;* les travaux chimiques avaient découvert de nouvelles propriétés spécifiques. Diderot accepte tout cela ; mais il conserve encore l'audacieuse pensée de faire rentrer les phénomènes vitaux dans les phénomènes inorganiques, et il va même jusqu'à concevoir la création *à priori* de nouveaux êtres vivants. Ce sont ces idées qui ont acquis de nos jours sous le nom de transformisme une si grande popularité.

« A côté de ces vues systématiques, il faut placer ses aperçus profonds sur le caractère relatif de nos conceptions scientifiques, par l'ingénieuse hypothèse de la suppression d'un de nos sens.

« Nous appelons à la célébration du centenaire de Diderot tous ceux, sans distinction d'écoles, qui apprécient un de ses aspects, une de ses conceptions encyclopédiques.

« Mais tous ceux qui sentent la nécessité des opinions scientifiques et démontrables dans tous les sujets quelconques pour opérer le ralliement des hommes entre eux, tous ceux-là voudront célébrer avec nous le plus grand impulseur de cette tendance définitivement prépondérante dans l'élite de l'humanité. Tous ceux qui, comprenant que l'esprit constructeur en politique a pour base la capacité constructive en philosophie, ceux-là aussi nous apporteront leur concours. Ils se souviendront que ce sont surtout les hommes de l'école de Diderot qui organisèrent, sous la direction de Danton, le gouvernement de la République et de la défense de la patrie !

« En célébrant la grande mémoire de Diderot, nous n'oublierons pas d'y joindre, au moins d'une manière sommaire, celle des hommes, trop méconnus de nos jours, qui contribuèrent au grand mouvement encyclopédique, et notamment du baron d'Holbach, qui a été l'objet des plus misérables attaques et qui mérite tout notre respect ; de d'Alembert, de Condorcet, de Hume et de Georges Leroy, l'ingénieux auteur de la meilleure théorie sur la nature morale et mentale des animaux.

« Nous grouperons autour de Diderot, comme ils s'y sont groupés dans la réalité historique, tous les travailleurs de l'atelier encyclopédique, tous ceux qui, pour la première fois, osèrent concevoir la possibilité d'organiser la direction de l'humanité en dehors de l'arbitraire et de la chimère. »

Le Comité.



— *Un codicille au testament d'Henri Martin.* — Dans un codicille qu'il a laissé, M. Henri Martin a indiqué les dispositions qui devaient être prises pour ses funérailles. Voici le texte de ce document :

« Pour ma femme et mon fils,

« Cette lettre doit être considérée comme un codicille à mon testament.

« Je n'avais pas, dans mon testament, pris de dispositions pour mes funérailles : je désire qu'elles soient simples et qu'on donne aux pauvres, c'est-à-dire au bureau de bienfaisance et à la caisse des écoles, le surplus de ce qu'auraient coûté des obsèques d'une classe supérieure. Je ne fixe pas la somme, m'en remettant à ma femme et à mon fils.

« Je ne veux pas de ce qu'on appelle un enterrement civil, de peur d'équivoque sur mes sentiments religieux et quoique ces sortes de funérailles n'impliquent nullement une profession d'athéisme et de matérialisme.

« L'enterrement catholique n'implique pas davantage, dans l'esprit de la plupart de ceux qui pratiquent encore ces rites de nos pères, l'adhésion aux doctrines de l'ultramontanisme et du concile de 1870 ; néanmoins, là aussi, l'équivoque serait à craindre et l'on pourrait supposer de ma part une acceptation tardive de principes que j'ai combattus toute ma vie et que je ne cesse pas de considérer comme funestes à tous les points de vue.

« Voulant donc conserver à mes funérailles une forme religieuse et croyant à la transformation et non à la négation des grandes traditions de l'humanité, considérant que nous sommes issus du christianisme comme il est issu lui-même des traditions du monde antique et que nous ne devons pas renier cette origine, je veux qu'on appelle à mes funérailles

un pasteur protestant, et de préférence un pasteur protestant libéral, de ce groupe dont les idées et les sentiments sont les plus rapprochés des miens, puisque mes croyances personnelles n'ont pas d'organe constitué et que ceux qui les partagent, quoique nombreux, ne font pas corps.

« Ceci est ma dernière volonté que je confie à ma femme et à mon fils.

« Paris, ce 30 mars 1883.

Signé : H. MARTIN. »

— *Louis-Philippe, collaborateur de Scribe.* — On ne sait pas généralement que le roi Louis-Philippe Ier a été un peu le collaborateur de Scribe. C'est du moins ce que racontait M. Scribe dans une lettre adressée de Londres, le 27 janvier 1850, à son ami Mahérault; nous la trouvons dans la *Revue anecdotique* qui l'a publiée d'après le *Figaro*. En voici un grand morceau :

« En arrivant ici, j'avais trouvé la carte de Christian Dumas. Deux jours après, j'ai reçu une invitation du roi d'aller avec Halévy dîner à Claremont. Ah ! quel beau et triste séjour ! Comme c'est vert et monotone... monotone comme l'exil, et que notre pauvre roi m'a paru changé ! C'est à peine si je l'aurais reconnu sans la reine qui se tenait près de lui, l'entourant de ses soins, comme sa famille de ses respects. Ils étaient tous là, excepté le duc et la duchesse de Montpensier, tous princes et princesses avec leurs enfants à côté d'eux, à cette immense table de famille où il n'y avait guère d'étrangers qu'Halévy et moi ; et encore quand je dis étrangers, on nous a reçus et fêtés comme des amis, des enfants de la maison, tant ils semblaient tous heureux de voir des Français et de pouvoir parler de Paris, de musique, de spectacle... d'autres choses enfin que de la politique, qui les attriste. La reine surtout tâche de l'éloigner de la pensée du roi qui y revient toujours. Aussi cette pauvre reine était-elle ravie parce que, depuis quelques jours, le roi, qui, comme tu le sais, aurait été un homme très remarquable dans tous les genres, avait eu une idée de grand opéra qu'il voulait me soumettre, dont il voulait causer avec moi. Et après dîner, dans ce grand salon de Claremont, le roi nous a tenus, Halévy et moi, assis dans un coin, près d'une heure, et il nous a expliqué, développé son sujet, où il y avait de fort belles choses, de beaux caractères, du spectacle et des situations très musicales.

« Mais il y manquait une pièce et surtout un dénouement. J'ai proposé quelques idées, que le roi a adoptées en renonçant aux siennes avec une abnégation que j'aurais voulu, pour lui et pour nous, qu'il eût toujours eues. Depuis ce moment, il ne rêve qu'à *notre* pièce, à ce que m'a dit la duchesse d'Orléans, chez laquelle j'ai dîné quelques jours après. Et s'il n'était pas parti pour Saint-Léonard, la reine m'aurait prié d'aller de temps en temps passer une matinée à Claremont pour parler au roi de ce sujet qui lui plaît tant, et qui l'aurait, pour quelques instants, distrait de tous les autres. Mais j'ai bien promis que je ne partirais pas sans aller faire une visite d'adieu à mon illustre collaborateur. Et moi qui ai eu tant de collaborateurs, sans compter mon ami Mahérault, je ne m'attendais pas que le dernier serait de tous le plus célèbre et, probablement, le plus malheureux. »

— *M. Auguste Maquet et le Chevalier d'Harmental.* — Mardoche, courriériste parisien à l'*Indépendance belge*, nous raconte comment M. Auguste Maquet, qui devrait bien, lui aussi, devenir académicien, devint écrivain, de professeur qu'il était. L'histoire ne date pas d'hier et remet en scène des morts illustres que notre jeunesse envolée a connus :

« Le futur auteur populaire de la *Belle Gabrielle* et du *Comte de Lavernie* faisait, je crois, la *quatrième* au lycée Louis-le-Grand. Il se présenta au doctorat, en Sorbonne, et pour thèse, il avait choisi ce sujet : *la Fable*.

« Auguste Maquet sentait que les professeurs le regardaient comme un dangereux *romantique*.

« Vous avez écrit, lui disait M. Villemain avec ses fines grimaces, que *la fable faisait un manteau rose sur les épaules de la Vérité*. Charmant ! C'est M. Hugo qui vous a appris ces choses-là ?

« — Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Victor Hugo, mais j'ai grand bonheur à le lire, répondit Auguste Maquet. »

« Villemain, en raillant, l'avait déjà agacé. Quand arriva le tour de Victor Cousin, qui le prit de plus haut, le jeune professeur se sentit plus irrité encore.

« A un moment donné, à une question de M. Cousin, Maquet répondit : *Cela rentre dans mon système.*

« — Votre système ! Ah ! très bien... Votre système ! Un système philosophique ! A votre âge, monsieur ! Un système !... Vous avez donc un système ?

« — Pourquoi pas ? répondit Auguste Maquet. Vous en avez bien plusieurs, vous ! »

« Non, rien ne saurait rendre la stupéfaction des examinateurs devant cette riposte flamboyante. Maquet s'était levé. Villemain, Cousin faisaient des gestes effarés. Le jeune professeur n'attendit pas même son arrêt; il reprit sa thèse, ses papiers, planta là le doctorat, rentra chez lui, écrivit à son proviseur sa démission de professeur et commença une nouvelle qui devait s'appeler *le Chevalier d'Harmental.* »

— *M. Edmond de Goncourt et la statue de Balzac.* — M. de Goncourt a adressé la lettre suivante à M. Gonzalès, président du comité fondé pour ériger une statue à Balzac :

« Monsieur et cher confrère,

« En ce temps de *statuomanie* à l'aveuglette, je trouve véritablement très distingué pour des génies comme Balzac de n'avoir point de statue, et je dé-

cline l'honneur de faire partie de la commission d'étude convoquée sous vos auspices.

« Agréez, etc.

« EDMOND DE GONCOURT. »

— *Béranger.* — Le *Gaulois* a reçu la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur,

« J'ai lu qu'on allait inaugurer la statue de Béranger au square du Temple. Le sculpteur qui a exécuté cette statue a représenté Béranger tenant dans sa main gauche un volume d'Horace.

« Je suppose que c'est une traduction, car Béranger ne savait pas le latin.

« Je me souviens, en effet, que, lorsque j'étais encore au collège Henri IV, un de mes condisciples adressa une ode en vers latins à Béranger, dont la popularité parmi la jeunesse était immense.

« Le célèbre chansonnier, par une lettre rendue publique et qui fit le tour de la presse, remercia l'auteur de l'ode et le pria de vouloir bien lui en faire une traduction, « attendu qu'il ne savait pas la langue d'Horace ».

« Agréez, etc.

« UN TRÈS VIEIL ABONNÉ. »

— *Alexandre Dumas et Gaillardet.* — Un curieux procès à l'horizon :

Sur le piédestal de la statue d'Alexandre Dumas, inaugurée récemment place Malesherbes, figure parmi ses œuvres le nom de la *Tour de Nesles,* le célèbre drame.

La veuve et les enfants de Gaillardet réclament l'enlèvement de cette inscription. Ils soutiennent que la pièce est de Gaillardet seul, que Dumas y a bien collaboré, mais ne l'a pas signée.

La vieille querelle de Dumas et de Gaillardet va-t-elle ressusciter après leur mort ?

Le Journal des Débats. — La Société du *Journal des Débats* expirait le 8 janvier dernier. Des pourparlers ont eu lieu entre ce journal et le *Parlement* pour arriver à une fusion ; l'entente s'est établie et les *Débats,* mis en vente pour la forme à la date indiquée plus haut, ont été rachetés par un syndicat de ses anciens propriétaires.

Les publications de mémoires. — Nous lisons dans le *Curieux :*

« La *Revue lyonnaise* va commencer la publication des *Mémoires* du comte Armand de Saint-Priest. Il serait bien à désirer que d'autres mémoires également inédits vissent le jour. Pourquoi ne publie-t-on pas les mémoires de la duchesse de Gontaut, du comte de Choulot, du comte Molé, du chancelier Pasquier, de Mme de Boigne, du baron de Barante, du duc de Broglie (l'ancien), du comte de Villèle ? »

— *Le Comité des inscriptions parisiennes.* — On vient de placer sur le mur de clôture d'un charmant petit hôtel, isolé au milieu d'un grand jardin, rue Pigalle, 12, une plaque en marbre blanc portant cette inscription :

EUGÈNE SCRIBE
auteur dramatique
né à Paris
en 1791
est mort dans cet hôtel
le 20 février 1861

Le comité des inscriptions parisiennes vient de demander que l'inscription suivante soit apposée, rue des Blancs-Manteaux, dans la maison où est né Rollin :

Ici
est né
le 30 janvier 1661
CHARLES ROLLIN
historien
recteur de l'Université
mort à Paris
le 14 septembre 1741

Le comité demande, en outre, que l'on grave l'inscription suivante sur la façade de la maison de la rue du Bac où est mort M. de Chateaubriand :

CHATEAUBRIAND
né à Saint-Malo
le 14 septembre 1768
est mort
dans cet hôtel
le 4 juillet 1848

Le conseil municipal aura prochainement à se prononcer sur ces propositions.

— *L'Impôt sur le papier.* — Le comité d'action pour la suppression de l'impôt sur le papier communique à la presse une note dans laquelle il rend compte de ses travaux de la manière suivante :

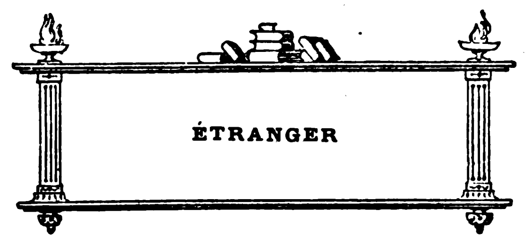
« Le comité a eu plusieurs entrevues, d'abord avec le ministre de l'intérieur, M. Waldeck-Rousseau, ensuite avec le président du conseil, M. Jules Ferry, et enfin avec la commission du budget; il a fait valoir les arguments qui militaient en faveur de la suppression de l'impôt, et il a recueilli des témoignages précieux de sympathie de la part des pouvoirs publics ; les ministres, comme les membres de la commission du budget, ont reconnu que l'impôt était mal établi, qu'il était improductif, qu'il portait un coup fâcheux à notre industrie, à cause de la concurrence étrangère, qu'il était une entrave au développement de l'instruction. Ils n'ont pas dissimulé que leur désir, comme leur volonté, était de faire cesser une situation qui, de l'aveu même des auteurs de l'impôt, devait être essentiellement transitoire.

« Le seul argument qui a été invoqué pour combattre un degrèvement si légitime a été tiré de notre



situation financière : c'est l'argument que le ministre des finances, M. Tirard, avait mis en avant dans la correspondance qu'il échangea avec notre président... »

Le comité annonce qu'il n'en persévérera pas moins dans ses efforts jusqu'à ce qu'il obtienne le résultat cherché.



ÉTRANGER

Quelques éditeurs anglais. — *The Critic,* revue hebdomadaire qui paraît à Boston, publie, dans son numéro du 8 décembre, le sixième article d'une série intitulée : *Some London Publishers* (*Quelques éditeurs de Londres*). Il est consacré aux Longman, aux Macmillan et à Cassell et Cie.

Ce qui a fait la fortune des Longman, c'est surtout leurs éditions classiques. Il fut un temps où ils n'avaient, dans cette branche, aucun rival. La maison Macmillan et MM. Bell et fils sont aujourd'hui de redoutables compétiteurs. Le fournisseur attitré des Longman est le Rev. Dr J.-T. White, autrefois professeur à l'école de Christ's Hospital où furent élevés Coleridge, Leigh Hunt et Charles Lamb. Il était alors tellement occupé à préparer son travail le plus important, le grand dictionnaire latin-anglais de Riddell et White, qu'il en oubliait de punir ses élèves pour leurs mauvais vers latins et leurs exécrables vers grecs. Sa main, fatiguée de tenir la plume, n'avait plus l'énergie de manier la verge et la canne. La maison Longman n'est pas hospitalière ; c'est une redoute où il est difficile de pénétrer, et l'auteur qui a accompli cet exploit n'a pas à s'en féliciter toujours. Interminables comptes d'apothicaires, balances semestrielles, règlements constamment différés, etc., etc., tout ce que disent les auteurs qui ont à se plaindre de leurs éditeurs, et nous n'avons jamais entendu se plaindre d'un éditeur en termes plus amers que des Longman. Mais il ne leur en chaut ; et si les douces paroles, le miel que savent distiller les libraires, est impuissant à calmer l'écrivain irrité, on le menace tout net de le poursuivre en diffamation. La loi anglaise a cet axiome, entre autres : *The greater the truth the greater the libel* (plus c'est vrai, plus c'est diffamatoire) ; et la menace a pour effet, en général, de fermer la bouche à l'auteur le plus maltraité et le plus exaspéré.

M. Frederick Macmillan et M. Craik, le mari de la célèbre femme auteur de ce nom, sont les deux pivots de la maison Macmillan de Bedfort street. C'est une des meilleures maisons d'édition de Londres. Ses livres ont tous une valeur réelle, bien écrits, bien faits, de prix modéré. Il ne semble pas que *The English illustrated Magazine,* qu'elle a récemment fondé pour faire concurrence aux revues américaines illustrées, doive avoir le même succès que leurs autres publications. Mais il serait étonnant que ce fût la maison Macmillan elle-même qui eût fourni les fonds dans cette affaire.

L'établissement de MM. Cassell et Cie, dans la Belle Sauvage Yard, Ludgate, est un véritable labyrinthe où l'initié seul peut se reconnaître et trouver son chemin. C'est au centre même du labyrinthe que se trouve le cabinet du directeur, mais celui qui y arrive peut se vanter d'avoir accompli un grand exploit. Arriver aux directeurs du *Times* n'est rien auprès. Impossible d'obtenir une réponse ou un renseignement précis. Les abords de la place sont défendus par des enfants postés dans des guérites et qui, si on leur demande le nom de l'employé auquel on a besoin de parler, répondent : « Il nous est défendu de donner le nom d'aucun de ces messieurs. » Il est bien plus facile de voir un ministre ou un député sur le point de prononcer un grand discours, que de voir le directeur de la maison Cassell et Cie.

— *Titres étranges des traductions anglaises et américaines des ouvrages français.* — Il est intéressant de savoir sous quels déguisements les œuvres de nos écrivains sont présentées au public d'Angleterre et d'Amérique. Qui reconnaîtrait *Germaine* d'E. About sous le titre *The Round of Wrong? Le Petit Chose,* de Daudet, devient *My brother Jack; or the story of What-d'ye-call'-em. La Main coupée,* par du Boisgobey, s'appelle *la Cassette perdue* (*The lost Casket*). Alexandre Dumas nous a donné *le Chevalier d'Harmental* et *Ange Pitou,* les éditeurs américains offrent à leurs lecteurs *les Demi-frères, ou la tête et la main,* et *la Prise de la Bastille, ou six ans après.* A propos de ce dernier roman, le bibliographe américain Whitney, à qui nous empruntons ces renseignements, dit, en manière de correction : « Le titre original est : *l'Ange Pitou.* » *le Mari de la danseuse,* d'Ernest Feydeau, s'appelle *Barberine, ou le dévouement d'une femme.* Hugo, Victor-Marie, *comte,* comme dit la liste dressée par M. Whitney, est, en France, l'auteur de *l'Homme qui rit,* et pour les pays de langue anglo-saxonne, celui de *Par ordre du Roi. la Guerre du Nizam,* de Méry, a été baptisée une première fois *Through thick and thin,* et, une seconde fois, par le même libraire, *Only caprice.* C'est un titre qui pourrait assez bien caractériser la besogne à laquelle se livre ce trafiquant en littérature étrangère. E. Zola voit *la Fortune des Rougon* se changer en *The girl in scarlet; or the love of Silvère and Miette; Une page d'amour,* devenir *A Woman's heart, or a stray leaf from the book of love,* et *le Ventre de Paris* se métamorphoser en *la Belle Lisa, or the Paris market girl.*

Ce sont là des exemples qu'on pourrait multiplier presque à l'infini.

— *Catalogues en Angleterre et en Amérique.* — L'année 1882-1883 a été utilement employée dans les bibliothèques publiques d'Amérique et d'Angleterre au travail si nécessaire des catalogues.

Outre les catalogues des ouvrages hébreux, chinois et sanscrits, et des manuscrits, le British Museum a imprimé beaucoup de parties du catalogue général, notamment celles qui concernent Byron et Virgile. Celle qui est consacrée à Swedenborg est déjà épuisée.

On met en pages le catalogue des 723 volumes de la bibliothèque Bodléienne.

Le bibliothécaire de la *Royal Institution*, M. Benjamin Vincent, a publié le catalogue des livres dont il a la garde. L'ouvrage, qui, d'ailleurs, manque de méthode, comprend les nouvelles acquisitions jusqu'en 1882.

La seconde portion (M-Z) du catalogue de la bibliothèque de la Société des avoués d'Écosse (*Society of Writers to H. M. Signet*) forme un volume de plus de 600 pages.

Le troisième volume (Chol-Dz) du catalogue monumental rédigé par le Dr Billing pour la bibliothèque du bureau du chirurgien général des États-Unis (*Library of the U. S. Surgeon-General's Office*) a paru cette année.

Premier volume du catalogue du *Peabody Institute*, Baltimore, magnifique spécimen de typographie, outre son importance bibliographique.

Catalogue de la bibliothèque publique de Fall River (*Fall River Public Library*), très complet, analytique et très détaillé.

Catalogue de la bibliothèque de Princeton, par M. Vinton.

Catalogue du *Harris Institute*, de Woonsocket, par M. Dewey.

Le catalogue de la *Barton Library* est à peu près terminé.

Les bibliothèques de Boston *(Boston Public Library)*, de *Haward University*, de *Cornell University*, les listes bibliographiques de la bibliothèque de l'*Athenæum* de Boston et de celles de Buffalo, de Worcester, de Milwaukee, continuent à donner des indications spéciales et d'autant plus précieuses.

Catalogue de la *Public Library Association* d'East Hampton.

Catalogue de *Ames Free Library*, de North Easton, Massachusetts, dressé par miss Harriet H Ames, etc.

Le professeur Willard Fiske, naguère le bibliothécaire de *Cornell University*, a publié *A catalogue of Petrarch Books* (Ithaca, N. Y., 1882, 67 pages in-4°), à 160 exemplaires, qui est un chef-d'œuvre bibliographique. Il va de pair avec le *Catalogus Bibliothecæ Danteæ Dresdensis*, publié par Julius Petzholdt (Lipsiæ, 1882, in-8°).

Cataloguing. A Yearly Report, by S.-B. Noyes, librarian of the Brooklyn Library, Brookling. N. Y. Dans *The Library Journal*, septembre-octobre 1883, qui contient les travaux de la Conférence des bibliothécaires (*Conference of Librarians*, tenue à Buffalo, en août 1883).

— *Influence de Luther sur le commerce des livres.* — *Die Nation*, de Berlin, a publié un article curieux sur l'influence exercée par Luther sur le commerce des livres. L'article est du docteur Friedrich Kapp, qui travaille en ce moment à une histoire de la librairie allemande.

La découverte de l'imprimerie avait produit peu de résultats pour le gros du public, en Allemagne, lorsque Luther entra en scène. Les éditeurs publiaient presque exclusivement des ouvrages en latin destinés aux savants et aux couvents. Suivant les *Annales* de Panzer, le nombre des ouvrages imprimés en langue allemande fut de 35 en 1513 et de 37 en 1517. A dater de cette dernière année, les chiffres s'élèvent rapidement sous l'influence de Luther qui, s'adressant au peuple, se servait de la langue populaire. En 1518, il parut en Allemagne 71 ouvrages en allemand, dont 20 du réformateur. Cinq ans plus tard, il en parut 498, dont 133 de Luther), sans compter les réimpressions et les contrefaçons).

La nature des ouvrages avait changé avec la langue. Les classiques latins et les Pères de l'Église avaient cédé la place aux pamphlets et aux livres sur les questions du jour. Les anciens articles courants ne s'écoulaient plus. A une foire de Francfort, le célèbre libraire Froben ne vendit pas un exemplaire de *De Civitate Dei* de saint Augustin.

En revanche, il s'enlevait 4,000 exemplaires d'un écrit de Luther en une seule semaine. Le format, la grosseur, le prix des livres subirent aussi une révolution démocratique. Jusque-là, on n'imprimait guère que d'épais in-folio se vendant cher : Luther introduisit l'usage des petits formats et des publications à bon marché. Il a été, plus encore que l'inventeur de l'imprimerie, le père de la librairie allemande.

— Par son élévation au *peerage*, Tennyson, le poète-lauréat, devient baron Tennyson Deyncourt of Aldworth.

— L'Association littéraire internationale avait, on s'en souvient, élaboré, lors de sa réunion en congrès à Berne, un projet d'union littéraire et artistique; elle a sollicité l'entremise du Conseil fédéral suisse, pour que ce corps donne connaissance du projet aux différents gouvernements et prenne l'initiative de les inviter à une conférence diplomatique qui réglerait la question. Le Conseil fédéral s'est déclaré disposé à faire les communications et les invitations.

— M. J.-J. Jewitt, le premier éditeur de *Uncle Tom's Cabin*, dit, dans une feuille américaine, qu'il aurait pu en avoir le manuscrit pour 250 francs (50 dollars) ; mais qu'il l'a réellement payé, à la suite d'arrangements subséquents, vingt mille dollars (100,000 fr.). Il vendit 320,000 exemplaires (en 2 volumes) dans le courant de l'année.

— La statistique nous apprend que dans l'empire allemand paraissent 5,041 journaux et revues, dont 4,934 en langue allemande et 96 en différentes autres

langues, dont 35 en français — l'Alsace-Lorraine en compte 22, dont quelques-uns sont bilingues — 29 publications polonaises, 19 danoises, 7 lithuaniennes, 6 wendes, 3 anglaises, 2 italiennes, 2 espagnoles, 2 hébraïques, 1 russe, 1 hollandaise.

La presse allemande est représentée aux États-Unis par 641 organes, sur près de 12,000 journaux et revues qui paraissent dans ce pays.

La France, dit toujours la même statistique, n'a que 3,716 publications périodiques; l'Angleterre et l'Irlande, 3,083 ; l'Autriche-Hongrie, 2,024 ; l'Italie, 1,378; la Suisse, 561.

Le nombre des publications allemandes en Autriche est de 1,048.

— Nous apprenons que l'impératrice d'Autriche vient d'acheter une petite imprimerie, afin de composer et d'imprimer elle-même ses productions littéraires, pour les réunir ensuite en un élégant volume.

— M. Gerald Massey, auteur d'un ouvrage intitulé : *Philosophie*, réclame 2,500,000 francs de dommages et intérêts au *New York Times* pour avoir dit, dans la critique de ce livre, que M. Massey prêche l'ivrognerie ou que tout au moins il pousse les gens à boire des liqueurs fermentées. Grave accusation dans le pays du whiskey et de la tempérance !

— Une anecdote relative à Holloway, le fameux inventeur des pilules, qui est mort dernièrement en laissant une fortune colossale.

C'était à l'époque où Charles Dickens publiait son célèbre roman, *Dombey et fils* : le riche inventeur fit prier l'auteur de parler, ne serait-ce qu'une fois, dans son ouvrage des *Holloways Pills*, et lui envoyait en même temps un chèque de 25,000 liv. sterling. Dickens refusa et renvoya le chèque.

— La souscription pour le monument à élever à la mémoire de l'ancien éditeur de l'*Athenæum*, John Francis, qui a plus que personne contribué à faire supprimer en Angleterre la taxe sur le papier, a atteint le chiffre de 600 livres sterling.

— Les notes mensuelles (*Monthly Notes*), publiées jusqu'ici par la *Library Association*, se changent en une véritable revue bibliographique qui portera ce titre : *Library Chronicle : a Journal of Librarianship and Bibliography*.

— Parmi des manuscrits transportés de Thessalie à la bibliothèque publique d'Athènes, un érudit, M. Petros Papageorgios, a trouvé dans un *Codex grammaticus* du XVe siècle des poésies de Pindare, accompagnées de nombreuses et importantes scolies.

— Dernièrement, en faisant le catalogue de la bibliothèque du *Christ-Church*, à Londres, on a découvert un bel autographe de Montaigne sur le titre des *Histoires* de Paul Jove.

— L'*Athenæum belge*, fondé à Bruxelles en 1877, a cessé sa publication.



France : *Villarceau. — De Chabrol. — Renoux. — Timon. — Boyer de Sainte-Suzanne.* — **Étranger** : *Taylor. — Doyle. — Howard. — Horton. — Musgrave. — Ercolani. — Bruzza. — Giuliani. — De Sanctis. — Balaguez. — Svend Grundtvig. — Lambrior.*

FRANCE

— L'Institut de France vient encore d'éprouver une nouvelle perte : M. Yvon Villarceau est décédé, le 23 décembre, des suites d'une pneumonie. Né à Vendôme le 15 janvier 1813, M. Villarceau était allé en 1833 en Orient, avec Félicien David. Attaché à l'école fondée au Caire par Lambert bey, il revint à Paris en 1837, entra à l'École des arts et manufactures en 1840 et obtint le titre d'ingénieur civil. Membre du Bureau des longitudes depuis 1845, il fut élu le 17 juin 1867 membre de l'Académie des sciences, pour remplir l'une des trois places créées dans la section de géographie et navigation. Il a rempli plusieurs missions scientifiques en Allemagne et en Espagne.

— On annonce la mort du comte de Chabrol-Crousol, doyen des bibliophiles de France, décédé

au mois de décembre en son château du Molay (Calvados).

— On annonce la mort de l'abbé Renoux, doyen de la faculté de théologie d'Aix. L'abbé Renoux a publié il y a deux ans un intéressant ouvrage sur les *Prédicateurs célèbres de l'Allemagne.*

— Le mois dernier, ont eu lieu, à Vienne (Isère), les obsèques de M. Joseph Timon, imprimeur, décédé dans cette ville à l'âge de soixante-dix-huit ans.

M. Timon avait quitté la maison Firmin Didot pour succéder à son père comme imprimeur et comme journaliste. Il continuait dignement la tradition des grands imprimeurs de province, artistes et lettrés. Le journal qu'il dirigeait, le *Moniteur viennois,* atteint sa 91e année.

M. Timon a fondé la *Revue de Vienne,* aujourd'hui introuvable en librairie, et dont les principaux collaborateurs furent Charles Reynaud et François Ponsard, ses amis intimes.

— Signalons aussi le décès de M. le baron Boyer de Sainte-Suzanne, gouverneur général de la principauté de Monaco.

Le baron Boyer de Sainte-Suzanne avait été dans l'administration préfectorale sous l'Empire, et à la mort du baron Imberti il lui succéda dans le gouvernement de la principauté.

M. le baron Boyer de Sainte-Suzanne était un collectionneur érudit, et il a fait un ouvrage remarquable sur les tapisseries anciennes.



ÉTRANGER

— Le 28 décembre, M. Richard Taylor, membre de la Société géographique, est mort à Londres, à l'âge de soixante-treize ans. Il s'occupait surtout de minéralogie et était un collaborateur des *Transactions* de la Société géologique des Cornouailles.

— On annonce la mort de M. Richard Doyle, caricaturiste bien connu en Angleterre. Il travailla longtemps au *Punch,* et c'est là qu'il acquit sa notoriété. La vignette qui orne encore aujourd'hui le titre de cette feuille satirique est son ouvrage. Il se sépara de ce journal lors de la campagne menée contre le cardinal Wiseman et d'autres catholiques en vue (1850). Depuis, il s'était adonné surtout à l'illustration des livres. On peut citer, dans ce genre, le *Continental tour of Brown, Jones and Robinson* (1854), et ses dessins pour les *Newcomes* de Thackeray. Il avait moins de soixante ans. Son père, John Doyle, fut un dessinateur fameux, qui a laissé une collection précieuse de caricatures d'hommes d'État et de célébrités de 1830 à 1850, collection qui a été récemment achetée par l'État. Sa signature H.-B. est bien connue des amateurs.

— A signaler également, la mort de M. George Eliot Howard (22 novembre), né en 1807; l'homme qui a popularisé plus que pas un le quinquina et la quinine. On a de lui un magnifique ouvrage sur les arbres qui donnent ce produit. Outre beaucoup de rapports, de brochures et d'articles de journaux sur le même sujet, on lui doit encore : *Quinology of the East India plantations* (1869).

— Le Dr J.-A.-B. Horton, chirurgien-major de l'armée anglaise, est mort à Sierra-Leone, le 15 octobre dernier, dans sa quarante-neuvième année. Il n'y a plus maintenant qu'un seul nègre dans le corps médical de l'armée anglaise. Le Dr Horton, qui avait été récemment élevé à la dignité de prince d'Ashanti, a publié *Political economy of South Africa* et un ouvrage sur les maladies particulières au sud de l'Afrique.

— Le Rev. George Musgrave est mort à Bath, le 26 décembre 1883. Il publia en 1882 une traduction anglaise du Tasse et de Pétrarque, et, en 1883, une traduction du livre des Psaumes en vers blancs, tentative qui a eu depuis des imitateurs. Il traduisit de la même manière l'*Odyssée* (1865). On lui doit aussi *A manual of Family Prayers* (1865) et un *Psalter for Private Commune* (1872). Il connaissait parfaitement la France, et il a laissé, sous les titres de *Excursions to Paris, Tours and Rouen* et *Ramble Into Brittany,* sept intéressants volumes d'impressions de voyage. Il était né en 1798.

— D'Italie on annonce le décès du comte Ercolani, né en 1819, membre de l'Assemblée constituante romaine en 1848, puis exilé à Florence, à Turin, où il devint directeur de l'école vétérinaire, enfin, après 1860, rendu à Bologne, sa ville natale, où il enseigna la zooiatrie avec une grande autorité. Il était apprécié partout, membre de nombreuses sociétés savantes et correspondant de l'Institut de France. Son *Histoire de l'art vétérinaire* est un livre classique.

— Le P. Louis Bruzza, de l'ordre des Barnabites, est mort récemment, âgé de soixante et onze ans. Le Père Bruzza est l'auteur d'un recueil des *Inscriptions de Verceil,* qui est la meilleure collection d'épigraphie municipale qui ait été composée; sa dissertation sur les inscriptions des dépôts de *Marbres* bruts est célèbre. Il a assidûment collaboré au *Bullettino della commissone di archeologia municipale* de Rome et au *Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique.* Le Père Bruzza était le maître des épigraphistes italiens.

— Le professeur J.-B. Giuliani, dont les remarquables travaux sur Dante sont bien connus, vient de mourir à Florence, où il a été enterré aux frais de la municipalité. Il était né à Canelli, Piémont, en 1818,



et avait été ordonné prêtre en 1840. Depuis 1849, il habitait Florence et professait à l'Institut florentin des études supérieures. Son dernier travail, *Dante et le dôme de Florence*, a paru dans le premier numéro de la *Revue internationale* de M. de Gubernatis. La veille de sa mort, Léon XIII lui a envoyé la bénédiction apostolique.

— L'Italie vient de perdre, ces jours derniers, un homme un peu oublié depuis quelque temps, mais qui a joué un rôle considérable dans l'histoire politique et dans le développement intellectuel de son pays : le professeur Francesco de Sanctis.

Né en 1817, M. de Sanctis prit de bonne heure une part active aux premières agitations de l'Italie qui cherchait à se constituer. Chassé de Naples, il se réfugia à Turin, qu'il ne tarda pas à être forcé de quitter également. Alors il se retira à Zurich, où il obtint une chaire à l'École polytechnique. Mais l'amour de la patrie le rappelait : il rentra imprudemment en Italie, et, en 1850, nous trouvons le jeune professeur dans les prisons de l'Ovo, où il composa ses premiers *Essais de critique* avec une pleine liberté d'esprit.

Délivré avant son pays et appelé à la vie politique, M. de Sanctis fut d'abord député, puis ministre : en 1860, au moment où l'expédition de Garibaldi à Naples venait de soulever tant d'enthousiasme; en 1861, dans le ministère Cavour-Ricasoli, en 1878, dans le ministère Cairoli. Comme ministre il ne répondit pas à l'attente générale. Son esprit, habitué aux recherches scientifiques, d'une tournure d'ailleurs abstraite et métaphysique, ne pouvait se prêter aux minuties nécessaires de l'administration. Et, s'il rendit des services à l'instruction publique, ces services ne furent pas tels qu'on croyait pouvoir les espérer de lui. Après avoir été pendant quelque temps, en 1878, l'homme du jour, il quitta le gouvernement et reprit sa chaire à l'Université de Naples, qu'il avait réorganisée et où il vient de mourir.

S'il n'est pas possible de saluer en M. de Sanctis un véritable homme politique, si cette partie de son œuvre laisse à désirer, il faut reconnaître en lui un noble penseur et un écrivain distingué. Outre ses deux volumes d'*Essais* il publia un long *Essai sur Pétrarque* et une *Histoire de la littérature italienne* des plus remarquables, qui est le résumé de ses cours de l'École polytechnique de Zurich.

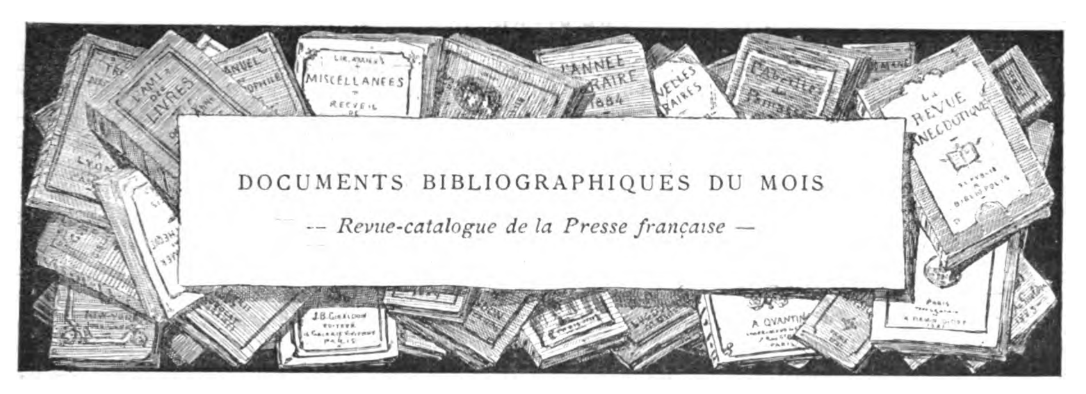
— Nous recevons de Barcelone la nouvelle de la mort de M. Balaguez y Morino. Ce jeune savant, né à Barcelone en 1848 et mort à la fin de l'année dernière, s'était fait connaître depuis quelques années par divers travaux d'histoire, d'histoire littéraire et d'archéologie, tous concernant la Catalogne et surtout Barcelone. Élève distingué de M. Mila y Fontanels, il était devenu dans les derniers temps collaborateur de son maître : ils travaillaient ensemble à une histoire de l'ancien théâtre catalan. La plupart des travaux de Balaguez se trouvent dans les revues et journaux de Barcelone, tels que la *Renaixensa*, le *Gay Saber*, la *Revista de Ciencias historicas*, etc. Balaguez a aussi collaboré à la *Revue des langues romanes*, à la *Revue des Études juives*, à l'*Archivio storico siciliano*.

— Nous apprenons le décès de M. Svend Grundtvig, bien connu par ses travaux sur la littérature populaire danoise.

Il s'était occupé également des langues romanes.

— Nous lisons dans la *Romania* : « Nous avons appris avec un vif regret la mort d'Alexandre Lambrior, décédé à Jassi le 21 septembre. Lambrior était né en 1846 dans un village de la Moldavie. Après avoir fait ses études au lycée de Jassi, puis à la faculté des lettres de cette ville, il entra dans l'enseignement secondaire. En 1876, le ministre de l'instruction publique de Roumanie l'envoya à Paris pour y perfectionner ses études de philologie romane; il y resta deux ans et retourna à Jassi où il fut nommé professeur de langue et littérature roumaines au lycée. En dehors des articles qu'il nous a donnés, Lambrior a inséré divers articles dans la *Converbiri litterare* de Jassi. Il a publié, en outre, un livre de lectures roumaines, contenant des extraits de livres anciens imprimés en caractères cyrilliques et précédé d'une introduction sur l'histoire de la langue roumaine. »





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (16 décembre). John Grand-Carteret : L'exposition internationale de Munich. — Zorzi : Sant' Elena et Santa Marta à Venise. — (23 décembre). Ph. Burty : Le roman japonais, Okoma. — Hustin : Ulysse Butin. — (30 décembre). Burty : Le roman japonais, Okoma. — (1[er] janvier). Lud. Halévy : Les Anglais au Louvre. — ARTISTE (novembre). Peladon : L'esthétique à l'Exposition nationale des beaux-arts. — P. Bonnefon : Un chapitre de l'histoire des marionnettes. — Dorchain : F. Coppée.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (janvier). Numa Droz : Du rôle international de la Suisse. — Léo Quesnel : Raphaël d'Urbin. — Rambert : Poètes romands; Alice de Chambrier. — BULLETIN MONUMENTAL (n° 7). Mgr de Montault : Le trésor de la basilique de Monza. — Palustre : L'ancienne cathédrale de Rennes. — Hucher : Restauration des vitraux de l'église de Solre-le-Château. — Congrès archéologique de Caen. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (22 décembre). Étude comparative sur l'organisation et la composition de l'artillerie de campagne dans les armées française et allemande. — Conférence sur les expéditions dans le nord de l'Afrique. — (12 janvier). La cartouche du fusil Rubin. — L'arme de guerre. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (4[e] trimestre 1883). D[r] Neis : Explorations chez les sauvages de l'Indo-Chine. — Bock : Voyage de Bangkok à Xieng-Sen. — Faidherbe : Notice historique sur le Cayor. — Gallieni : Mission dans le haut Niger et à Ségou.

CORRESPONDANT (25 décembre). De Brémond d'Ars : Le père de M[me] de Rambouillet; M. de Vivonne. — De Nolhac : Les abbayes de l'Estramadure portugaise. — De la Villerabel : Confidences de La Mennais. — Gavard : La main-d'œuvre en France et en Allemagne. — Juillerat : Histoire de trois salons. — L. de Gailhard : V. de Laprade. — (10 janvier). Bridou : Les parasites de l'homme. — Dronsart : Lord Chesterfield, d'après des lettres inédites et des publications récentes. — Hubert-Valleroux : Les sociétés coopératives. — De Nolhac : Les abbayes de l'Estramadure portugaise. — De la Villerabel : Confidences de La Mennais. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (15 décembre). Pellarin : La sociologie de M. Herbert Spencer. — (22 décembre). Grindelle : Les grands traits de l'histoire religieuse de l'humanité. — (29 décembre). Pillon : Henri Martin. — Renouvier : Raisons physiques de poser l'existence d'un monde invisible. — (5 janvier). Vigne : *L'amiral Coligny*, par J. Delaborde — (12 janvier). Pillon : La psychologie de la France selon Henri Martin. — La religion laïque, religion du père. — CURIEUX (1[er] janvier). Pétition des enfants naturels à la Chambre des députés. — La question Louis XVII. — Mathurin Bruneau. — Les révélations indiscrètes du XVIII[e] siècle. — Le *Journal des Débats*. — Badinguet. — P.-L. Courier. — F. de Neufchateau. — Ducis. — Suard. — Parny. — M[me] de Staël. — Lettres inédites de La Fayette. — (15 janvier). Talleyrand. — Les mémoires inédits. — Le comte de Chabrol. — Hoche. — Les pairs de France.

ÉCONOMISTE (22 décembre). La convention relative au canal de Suez. — Le commerce extérieur de la France en 1883. — La situation financière de la Prusse. — (29 décembre). La dépréciation des valeurs mobilières en 1883. — Le commerce extérieur de l'Angleterre en 1883. — (5 janvier). Les banques d'émission en Europe. — Le travail des femmes dans les imprimeries. — Le Mexique, son état actuel et ses perspectives économiques. — (12 janvier). La situation et l'avenir de l'Égypte. — Les mines et les usines en Prusse. — Les finances russes.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 décembre). Laprade. — Henri Martin. — Marie. — Sarah Bernhardt. — Une profession originale. — Une curieuse prière. — (15 janvier). Gastebois. — Villarceau. — Lesueur. — M. Richepin à la scène. — Exposition Manet. — Un poète oublié. — Curieux certificat de royalisme. — Lettres inédites de Rachel. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (janvier). Corroyer : Les arts décoratifs à l'Opéra. — P. Lefort : Velazquez. — Mantz : Rubens. — Duhousset : Le cheval dans l'art. — De Chennevières : Les donations et acquisitions du Louvre. — G. Le Bon : Les arts arabes. — Bonnaffé : *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance*, par V. Gay.

INSTRUCTION PUBLIQUE (15 décembre). Le Bidois : La Rochefoucauld et La Bruyère. — (22 décembre). Caro : Théories de la philosophie contemporaine sur la nature. — (29 décembre). Darwault : De l'idée de nécessité dans le monde physique. — (5 janvier). De Charmeray : La politique de Gustave-Adolphe en Allemagne. — (12 janvier). Martha : Des historiens à Rome. — Caro : Théories modernes sur la nature. — INTERMÉDIAIRE (25 décembre). Reliures singulières. — Le dictionnaire de géographie à l'usage du libraire. — Livres sur les cimetières de Paris. — La tragédie de *Rosemonde*. — Un volume de la Bibliotheca heberiana. — Œuvres de Claude Tillier. — Tables du Mercure de France.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES. De Molinari : L'année 1883. — Rouxel : L'économie politique en France

au commencement du xvi[e] siècle. — Mercier : Le mont-de-piété et l'assistance publique. — Raffalovich : L'histoire des États du Pacifique. — JOURNAL DES SAVANTS (décembre). Maury : Histoire de Philippe II. — Franck : Les arts et les sciences occultes au xvi[e] siècle. — G. Perrot : Les céramiques de la Grèce propre. — Hauréau : Catalogue des manuscrits de Bordeaux. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (décembre). Tollin : Les critiques du règlement de manœuvres du 12 juin 1875. — De l'organisation des troupes coloniales. — Thil : Le bassin du Mein. — Le prytanée militaire mis en rapport avec les nouvelles institutions militaires. — Le manuel complet d'artillerie.

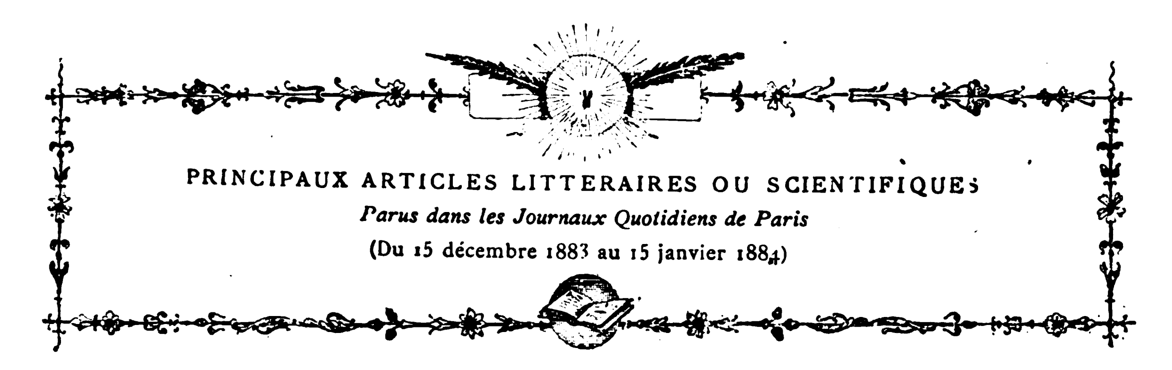
MAGASIN PITTORESQUE (15 janvier). Une scène du paradis des mahométans. — Départ de la flotte athénienne pour l'expédition de Sicile (414 avant J.-C.). — L'homme préhistorique. — MOLIÉRISTE (janvier). H. Beyle : Tartuffe jugé par Stendhal. — Campardon : Molière rajeuni par le sieur Brunot. — Friedmann : Les Meiningen à Vienne. — Nuitter : Petit supplément au dossier de Lagrange.

NATURE (22 décembre). Salomon : La culture de la vigne par le chauffage du sol. — Les lueurs crépusculaires. — De Rochas : Les savants de la Renaissance ; le père Kircher. — (29 décembre). Teisserenc de Bort : Production artificielle des aurores boréales. — Tissandier : Les éclairs reproduits par la photographie instantanée. — (5 janvier). Girard : Les leptocirques. — Les machines d'assaut. — Acart : Les taches d'encre et les faussaires. — (12 janvier). Les lueurs crépusculaires et la coloration du ciel. — NOUVELLE REVUE (15 décembre). G. Flaubert : Lettres à G. Sand. — D'Orcet : L'influence française en Orient. — Ahlberg : L'art scandinave et finlandais. — (1[er] janvier). M[me] Michelet : La maison de Sedaine et de Michelet. — Flaubert : Lettres à G. Sand. — Guy de Maupassant : En Bretagne. — Bikélas : La Grèce avant la révolution de 1821.

REVUE D'ADMINISTRATION (décembre). Les réformes de l'administration prussienne. — Des hommages publics décernés par les corps administratifs ou autres. — Mesures prises en Angleterre pour protéger la vie des marins naviguant au commerce. — REVUE ALSACIENNE (décembre). Nicot : Un journal messin à la fin du xviii[e] siècle. — Une gravure strasbourgeoise relative à Luther. — Delabrousse : Les députés de l'Alsace sous la Restauration. — REVUE ARCHEOLOGIQUE (novembre). Reinach : Fouilles dans les nécropoles de la Carniole. — Kerviler : Des projectiles cylindro-coniques ou en olive depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. — Bapst : L'orfèvrerie d'étain dans l'antiquité. — Aubé : Essai d'interprétation d'un fragment du Carmen Apologeticum de Commodien. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (décembre). Champier : La décoration des horloges. — G. Bapst : L'orfèvrerie d'étain. — P. Eudel : La guerre à la contrefaçon ; le truquage des tissus. — Falize : L'art japonais à propos du livre de M. Gonse. — REVUE BRITANNIQUE (décembre). Le droit anglais. — Les pionniers de l'Europe et le Yunnan. — La Prusse et sa politique de démembrement. — Le marteau à vapeur et son histoire. — Le ministère des affaires étrangères en France. — Le Congrès de Châtillon, le droit divin et la Restauration. — REVUE CRITIQUE (17 décembre). Rœhricht : Petits textes historiques sur la cinquième croisade. — Guide à l'exposition bibliographique de Budapest. — (24 décembre). Fontaine : L'armée romaine. — Fage : Lettres inédites de Baluze à M. Melon du Verdier. — Henry : Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot. — (1[er] janvier). Mommsen : Corpus des inscriptions latines. — Babeau : La vie rurale dans l'ancienne France. — Tamizey de Larroque : La correspondance de Peiresc et le vol Libri. — (7 janvier). Sorel : Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France ; Autriche. — Allain : Les écoles centrales de l'an III à l'an X. — Geiger : De la littérature allemande. — REVUE DES DEUX MONDES (15 décembre). Vuitry : Les abus du crédit et le désordre financier à la fin du règne de Louis XIV. — Schuré : Les légendes de l'Alsace. — Caro : Souvenirs d'un enseignement à la Sorbonne. — Brunetière : Marivaux. — (1[er] janvier). Duc de Broglie : La première lutte de Frédéric II et Marie-Thérèse. — P. Janet : V. Cousin et son œuvre philosophique. — Leroy-Beaulieu : Le Vatican et le Quirinal depuis 1878. — Clavé : La pêche et la pisciculture en France. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (décembre). Bayol : Une excursion au pays de Mourdia. — Lanier : De Bangkok à Merghi, par terre. — Labarthé : Son-Tay et Bac-Ninh. — Drapeyron : La future école nationale de géographie. — REVUE HISTORIQUE (janvier-février). Aubé : Les Faillis et les Libellatiques pendant la persécution de Dèce, 250-252. — Bayet : Les élections pontificales sous les Carolingiens au vii[e] et au ix[e] siècle, 757-885. — Adams : Napoléon I[er] à Saint-Domingue. — REVUE INTERNATIONALE DES SCIENCES (novembre). De Lanessan : Buffon ; ses idées, son rôle dans l'histoire des sciences. — REVUE LIBÉRALE (janvier). Maurice Guillemot : Léon Cladel. — Charles Henri : Chansons et légendes populaires slaves. — Spire Blondel : Les arts décoratifs pendant la Révolution. — Abel de Montferrier : Un café chantant à Cadix. — Georges Bernard : La mer intérieure du commandant Roudaire. — Albert Savine : Fortuny. — REVUE LITTÉRAIRE (décembre). Mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles. — La Révolution et l'ordre chrétien. — La France en Chine au xviii[e] siècle. — REVUE MARITIME (janvier). Fournier : Recherche sur la variation atmosphérique dans les cyclones. — Girard : Les côtes de la Syrie et de l'Asie Mineure. — Ménard : La Guyane française, sa population indigène et ses productions. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (1[er] décembre). Arthur Loth : La correspondance de Louis Veuillot. — J. Forbes, S. J. : L'Église catholique en Écosse à la fin du xvi[e] siècle. — Élie Méric : La Sorbonne hier et aujourd'hui. — J. Brucker : Correspondance scientifique d'un missionnaire en Chine. — REVUE PHILOSOPHIQUE (décembre). Marion : James Mill, d'après les recherches de M. Bain. — Bewan Lewis : Les localisations cérébrales et la théorie de l'évolution. — Sully : Le développement mental. — Ribot : Les conditions organiques de la personnalité. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (22 décembre). Reinach : Henri Martin. — E. des Essarts : V. de Laprade. — (29 décembre). L. Ulbach : Grenade. — La Russie d'après M. Leroy-Beaulieu. — (5 janvier). G. Charmes : Réformes et traditions consulaires. — Guy de Maupassant : L'Algérie. — (12 janvier). Ledrain : La collection Sarzec. — Léo Quesnel : Le professeur Hæckel. — Une lettre de Henri Heine. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (janvier). Dom Chamard : L'Aquitaine sous les derniers Mérovingiens, aux vii[e] et viii[e] siècles. — Vacandard : Arnauld de Brescia. — Narbey : Le moine Roger Bacon et le mouvement scientifique au xiii[e] siècle. — Pierling : La Pologne, le saint-siège et la Russie. — Charvériat : La question de Wallenstein, d'après un travail allemand. — De Brémont d'Ars : Pièces fausses des Mémoires de Nevers. — D'Aussy : Un plan de religion civile en 1797. — REVUE SCIENTIFIQUE (22 décembre). Pinet : La fondation de l'École polytechnique. — Milne-Edwards : L'expédition du *Talisman*. — Candiani : Nicolas Tartaglia. — Gariel : La puissance et le grossissement des instruments d'optique. — (29 décembre). Terquem : Les origines de la physique. — Lacassagne : Le médecin devant les cours d'assises. — (5 janvier). Le fusil de l'avenir. — De la Tourrette : Théophraste Renaudot. — (12 janvier). Kropotkine :

La plasticité de la glace. — Ball : Le dualisme cérébral. — ROMANIA (octobre). Langlois : Deux fragments épiques; *Otinel; Aspremont.* — Paris : Études sur les romans de la Table ronde. — Prato : *L'Orma del Leone*, un racconto orientale nella tradizione popolare. — Dejeanne : Contes de la Bigorre.

SCIENCE ET NATURE (22 décembre). La vie au sein des mers. — Cornu : Les machines électro-dynamiques de M. Desprez. — Les Touareg et les missions françaises. — (29 décembre). Mocquart : Traits de mœurs de quelques crustacés. — Dumont : Les grands ponts métalliques. — (5 janvier). Mangin : Un nid de fourmis. — Gréhant : Le sucre dans l'organisme animal. — (12 janvier). Hamy : Les Howas. — Ferrand : Recherches sous une tache d'encre. — SPECTATEUR MILITAIRE (1er janvier). Armée expéditionnaire, armée d'Afrique, armée coloniale. — Etude sur la bataille de Saint-Quentin. — Souvenirs militaires du général Hulot. — Guerre turco-russe (1877-78). — Les troubles en Algérie; le Gouara. — Chanzy et l'armée de la Loire.



PRINCIPAUX ARTICLES LITTERAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux Quotidiens de Paris

(Du 15 décembre 1883 au 15 janvier 1884)

CONSTITUTIONNEL. Décembre : 30. Mireille.

DÉBATS. Décembre : 16. Chantavoine : *Les Parques*, poème par Dupuy. 26-29. G. Charmes : Ivan Tourguénef. — Janvier : 1. Baudrillart : *Études sur le régime financier de la France*, par M. Vuitry. 2-3. De Parville : Les chemins de fer en Amérique. 6. Charmes : *La Palestine*, par le baron de Vaux. 8. Charmes : *Correspondance de Mme de Rémusat.* 11. P. Deschanel : *La Citoyenne Bonaparte*, par Imbert de Saint-Amand.

DÉFENSE. Décembre : 20. M. de Laprade.

ÉVÉNEMENT. Décembre : 22. F. Champsaur : Mistral. — Janvier : 12. A propos d'une comédie de Diderot, par A. Houssaye. Janvier : 12. Victor Duruy.

FIGARO. Décembre : 19. Blaze de Bury : Alex. Dumas. — Janvier : 6. A. de Musset et E. Lami. 7. H. Rigault. Poussière de chronique, par Quidam (Anatole Claveau).

FRANÇAIS. Décembre : 21. V. de Laprade. — 28 et janvier 4 : *Correspondance de Mme de Rémusat.* 7. *La Cruche cassée*, comédie de Henri de Kleist, traduite de l'allemand.

GAZETTE DE FRANCE. Décembre : 15. *Les Deux Masques* (2e série), par P. de Saint-Victor. 22. *Cham, sa vie et son œuvre*, par Ribeyre. — Janvier : 11. A. de Musset. 12. *Tristesses et sourires*, par G. Droz.

GIL-BLAS. Décembre : 19. H. Fouquier : H. Martin. V. de Laprade.

JUSTICE. Janvier : 7-8. B. Gendre : Tourguénef et le réalisme russe.

LIBERTE. Décembre : 31. Drumont : Richepin.

MONITEUR UNIVERSEL. Décembre : 19. V. de Laprade. 30. *L'Art japonais*, par M. L. Gonse. 31. *Poèmes dramatiques* de M. de Ronchaud. — Janvier : 11. Nécessité d'une langue universelle.

PARLEMENT[1]. Décembre : 17. A. Lebon : Les mœurs diplomatiques sous l'ancien régime. 20. V. de Laprade. 22. Rod : M. G. Brandes. 26. Mémoires du baron de Vitrolles. 27. *L'Aurore*, par Maurice Bouchor. 31. Les lettres intimes de Philippe II.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Décembre : 24. La jeunesse du conventionnel Romme. 27. Propagation de la langue française. 29. Un poète jardinier; Dufresny. — Janvier : 1. Les revues de fin d'année au théâtre sous le Directoire et sous le Consulat. 3-4. Le capitaine Vallé et l'armée sous la Restauration. 11-15. Pierre Villiers d'après ses mémoires. 13. A propos des livres classiques. 14. Le *Père de famille*, de Diderot.

RÉVEIL. Décembre : 27 Jean Richepin. — Janvier : 7. Émile Goudeau.

SIÈCLE. Décembre : 27. *Raphaël et la Farnésine*, par Ch. Bigot. — Janvier : 11. Correspondance de M. de Rémusat.

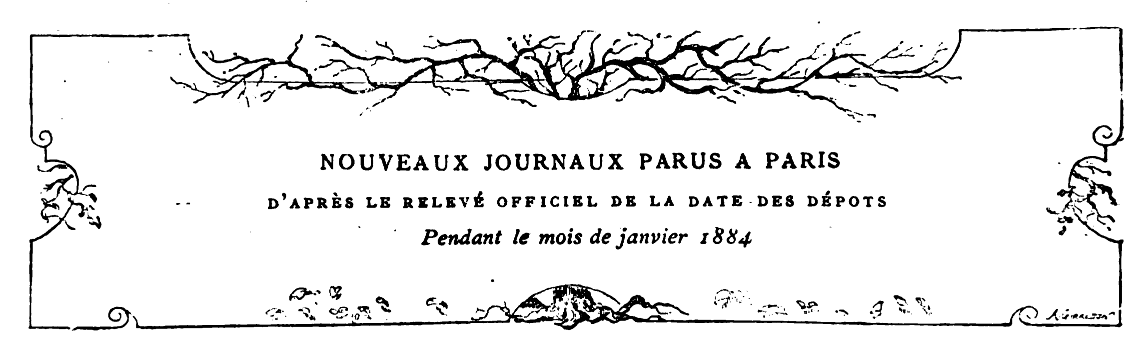
SOLEIL. Janvier : 7. Les noces d'or du Caveau. 9. *L'Instruction publique en France et les écoles américaines*, par Ladreyt. 14. *Ce qui ne meurt pas*, par Barbey d'Aurevilly.

TELÉGRAPHE. Décembre : 31. — Janvier : 7. Levallois : V. de Laprade.

TEMPS. Décembre : 24. Aderer : *Essais de psychologie contemporaine*, par Bourget. 26. Correspondance diplomatique de M. de Bismarck. Déc. 27. Janvier : 7-8-9. Davyl : La vie publique en Angleterre. 2-3. Heim : La société de Berlin. 5. Rambaudi : *Histoire de la littérature anglaise*, par Filon. 10. Schlumberger : *Catalogue des figurines de terre cuite au musée du Louvre*, par Heuzey.

UNIVERS. Décembre : 23. *La Chevalerie*, par L. Gautier. 29 et janvier : 7. *Vie de Mgr Dupanloup*, par l'abbé Lagrange. 6. La Genèse, d'après M. Lenormant. 11. Correspondance de L. Veuillot.

1. Ce journal a cessé de paraître depuis le 1er janvier 1884. Il a fusionné avec les *Débats*.



NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de janvier 1884

1. *Science et nature*, revue internationale illustrée des progrès de la science et de l'industrie, paraissant tous les samedis. In-4°, 16 p. à 2 col. fig. Paris, Imprimeries réunies. Bureaux, 19, rue Hautefeuille. Le numéro, 50 centimes.

L'Europe sténographique, journal mensuel. In-8°, 28 p. Paris, imp. Reiff. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 25 centimes. Bureaux, 18, quai d'Orléans.

Journal du mouvement financier et de la situation économique. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, rue de Billancourt. Abonnements : un an, 4 fr.

Journal des spécialités pharmaceutiques, médicales, hygiéniques et alimentaires, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Chaix. Bureaux, 59, rue de Provence Abonnements : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. Le numéro, 50 centimes.

2. *La Justice gratuite*, journal périodique, organe du comité de la réforme judiciaire. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Wattier. Bureaux, 19, rue Monge. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

4. *L'Impartial sténographique*, paraissant tous les mardis. In-16, 4 p. Paris, imp. Schlaber. Bureaux, 7, rue Royale. Abonnements : un an, 5 fr.; six mois, 3 fr.

Le Nouvel illustré quotidien. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Cusset. Bureaux, 123, rue Montmartre. Abonnements : un an, 18 fr. Le numéro, 5 centimes.

10. *L'Union, journal des mariages*. Hebd. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Perreau. Bureaux, 60, rue de Malte. Abonnements : un an, 24 fr. Ne se vend pas au numéro.

12. *Le Patriote*, journal politique, économique et financier, paraissant le mardi et le vendredi. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Cardon. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 5 centimes.

13. *Le Franco-Russe* quotidien. In-4°, 8 p. à 4 col. Paris, imp. Goupy. Bureaux, 71 *bis*, rue de Rennes. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 20 centimes. Rédigé en langues française et russe.

15. *Le Pilote*, organe officiel de l'association fédérale des mariniers de France. Mensuel. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Wattier. Bureaux, 22, rue Le Peletier. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 30 centimes.

La Tribune des instituteurs et des institutrices. In-8°, 16 p. à 2 col., Paris, imp. Chaix. Bureaux, 4 *bis*, rue du Cherche-Midi. Abonnements : un an, 3 fr. Bi-mensuel.

Les Concerts, journal illustré des concerts, cirques, casinos. In-4°, 4 p. à 4 col., fig. Paris, imp. Maurel. Bureaux, 33, faub. Montmartre. Le numéro, 15 centimes.

16. *L'Horizon*. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Boyer. Bureaux, 1, place Boïeldieu. Abonnements : un an, 3 fr.; six mois, 2 fr. Le numéro, 20 centimes. Mensuel.

20. *La Flèche*, journal satirique illustré paraissant le dimanche. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Wilhem. Bureaux, 23, rue Bellefond. Abonnements : un an, 13 fr. Le numéro, 10 centimes.

La République démocratique et sociale. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, typ. Collombon. Bureaux, 23, rue du Moulin-des-Prés. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 10 centimes. Paraît le jeudi et le dimanche.

28. *L'Implacable*, journal politique quotidien du matin. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 56, rue Basse-du-Rempart. Abonnements : un an, 36 fr.: six mois, 20 fr. Le numéro, 10 centimes.

29. *La Gazette des voyageurs*, paraissant tous les jours. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dyonnet. Bureaux, 23, rue Rochechouart. Le numéro, 10 centimes.

Le Ring, organe quotidien de l'Office général des courses. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 27, rue du Quatre-Septembre. Abonnements : un an, Paris, 40 fr.; départements, 50 fr. Le numéro, 15 centimes.

La Voix des communes, organe des cantons de Vincennes, Charenton. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Reiff. Bureaux, 12, rue de l'Ancienne-Comédie. Abonnements : un an, 6 fr.

La Comédie financière, paraissant le jeudi. In-4°, 1 feuille à 3 col. fig. Paris, imp. Cusset. Bureaux, 14, rue du Croissant. Le numéro, 10 centimes.

30. *Courrier financier*, paraissant le dimanche. In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 15. rue Chauchat. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 25 centimes.

31. *La Truie qui file*, journal hebdom. illustré, satirique et littéraire. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Devillaire. Bureaux, 58, rue Notre-Dame-de-Lorette. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 20 centimes.

31. *Le Journal agricole*. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dejey. Bureaux, 9, rue d'Aboukir. Quotidien.

Sans date. *Le Gamin de Paris; Le Jemenfoutiste; Le Carabin*, rédigé par les étudiants; *Le Pierrot*, journal car-

navalesque. Petit in-4° à 3 col. Paris, imp. Épinette. Le numéro, 5 centimes,

Paris-Campagne. Journal bi-mensuel. In-4°, 4 p. à 3 col. Vincennes, imp. Alavoine. Bureaux, 13, faub. Montmartre. Abonnements : un an, 5 fr.

Le Cri d'alarme. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Épinette. Le numéro, 5 centimes.

L'Étudiant libre. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Épinette. Le numéro, 5 centimes.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Les Mille et un Contes de Sainte-Gemme; *Outrage aux bonnes mœurs.* — Les vingt-huit jours d'un réserviste. — La Revue critique. — *Brochure politique; saisie.* — *Un livre du P. Curci.*

Les Mille et un Contes de Sainte-Gemme. — Outrages aux bonnes mœurs. — Loi du 2 août 1882 (art. 1 et 2). — Art. 59 et 60, Code pénal.

(L'ouvrage publié par brochures successives et périodiques ne saurait, à raison même de ce mode de publication, être considéré comme un livre dans le sens de la loi du 2 août 1882.)

Encore une petite brochure pornographique poursuivie par le parquet et condamnée par le tribunal correctionnel.

Il s'agit des *Mille et un Contes de Sainte-Gemme,* et c'est à l'occasion de cette publication que, sous la prévention d'outrages aux bonnes mœurs, comparaissaient en justice MM. Georges-Henri de Monmerqué, journaliste; M. Jean Cusset, imprimeur; M. Henri Léopold, gérant de librairie. — Le premier, pour avoir fourni les dessins et écrits poursuivis; le second, pour les avoir imprimés; le troisième, pour les avoir exposés et mis en vente.

M. de Monmerqué explique qu'il n'est pas l'auteur de l'écrit incriminé; que celui-ci avait, en effet, été conçu, composé et rédigé par tous les membres de la Société littéraire dont il fait partie, laquelle, actuellement réduite au nombre de treize membres, a, dit-il, trouvé son titre de Sainte-Gemme dans le *gemma sancta* d'Horace, pierre précieuse consacrée à Vénus. Il ajoute que rien, ni texte ni dessins, ne lui paraît, dans cet écrit, de nature à blesser la pudeur; qu'il a cru écrire des contes gaulois, grivois, mais obscènes, jamais.

Le tribunal, après les plaidoiries de Me Camaret, pour Léopold, et de Me Lebrasseur, pour Cusset, a, conformément aux conclusions de M. le substitut de Mardigny, rendu le jugement suivant :

« Le tribunal,

« Attendu que Liébold, dit Léopold, gérant de librairie, a, en décembre 1883, à Paris, publiquement mis en vente et vendu un écrit avec dessins sur la couverture et dans le texte, intitulé : *les Mille et un Contes de Sainte-Gemme,* ledit écrit paraissant par livraisons périodiques au prix de 0 fr. 10.

« Que cet écrit, à raison de ce mode de publication, ne saurait être considéré comme un livre, dans le sens de la loi du 2 août 1882 ;

« Attendu que le dessin de la couverture représentant deux femmes demi-nues dans une attitude provocante, et la vignette intercalée dans le texte, page 15, représentant un bras sous les vêtements d'une femme couchée, sont de nature à offenser la pudeur;

« Attendu que le récit qu'accompagnent lesdits dessins présente, dans son ensemble, un caractère évident d'immoralité ;

« Que l'intention obscène apparaît notamment dans le passage commençant par ces mots : « Ah! monsieur Pierre...., et finissant par ceux-ci : « Vous n'y mettez que l'index, moi j'en mets deux », ledit passage accompagnant la vignette de la page 15 et en faisant ressortir l'obscénité;

« Que la même intention résulte également du passage page 16, commençant par ces mots : « Eh bien, laisse faire, cette fois il entrera ! » et finissant par ceux-ci : « Oh, ça rentre... bien... de force... mais ce n'est pas dans ma tête, comme vous me l'aviez promis. »

« Qu'ainsi Liébold a commis le délit d'outrage aux bonnes mœurs;

« Attendu que de Monmerqué a fourni à Liébold ledit écrit et lesdits dessins;

« Que Cusset les a imprimés, sachant, l'un et l'autre, qu'ils devaient publiquement être exposés, mis en vente et vendus :

« Qu'ils se sont ainsi rendus complices du délit d'outrages aux bonnes mœurs ;

« Attendu qu'il y a lieu, en ce qui touche l'application de la peine, de distinguer entre Liébold et Cusset, d'une part, et de Monmerqué, de l'autre ;

« Que Liébold et Cusset n'ont pas été les instigateurs de cette publication, et qu'il convient de leur tenir compte de ce fait, dans une large mesure;

« Que de Monmerqué a, au contraire, été l'agent le plus actif du délit et qu'il est établi qu'il a recherché dans le caractère, intentionnellement obscène, du premier numéro de cet écrit, un moyen de réclame et de vente pour les numéros suivants;

« Faisant en conséquence aux prévenus application des articles 1 et 2 de la loi du 2 août 1882, 59 et 60 du Code pénal ;

« Vu, toutefois en ce qui concerne Liébold et Cusset, l'article 463 du Code pénal, à cause des circonstances atténuantes admises en leur faveur ;

« Condamne Liébold à 50 francs d'amende, de Monmerqué à deux mois d'emprisonnement, 500 francs d'amende ; Cusset à 50 francs d'amende;

« Les condamne solidairement aux dépens;

« Fixe au maximum la durée de la contrainte par corps, s'il y a lieu de l'exercer ;

« Ordonne la suppression des exemplaires saisis. »

A la même audience, M. de Monmerqué, poursuivi à l'oc-

casion d'un autre fascicule de ses Contes, imprimé en Belgique, mais mis en vente à Paris, a été condamné à trois mois de prison et de 500 francs d'amende.

Le tribunal a prononcé la confusion des deux peines.

Tribunal correctionnel de la Seine, 9e chambre; audience du 15 janvier 1884 (compte rendu du journal *le Droit*).

Les vingt-huit jours d'un réserviste.

(MM. Calmann et Léon Vanier)

Tout est dans tout, cela est vrai; mais lorsque Molière (si tant est qui l'ait dit!) a prétendu qu'il avait le droit de prendre son bien (lisez : celui des autres), partout où il le trouvait, il faut avouer qu'il émettait là une théorie commode.

Heureusement, on y a mis bon ordre et depuis longtemps, dans le domaine littéraire au moins, la recherche de la paternité est non seulement permise, mais protégée par les lois.

C'est cette protection que M. Vanier, éditeur-auteur, venait invoquer aujourd'hui devant le tribunal.

En 1875, M. Léon Vanier faisait ses vingt-huit jours comme réserviste.

C'était (beaucoup s'en souviennent, hélas! comme on vieillit!) la première application de la loi de 1872 sur la réserve de l'armée active. Quelle occasion de raconter, au retour des grandes manœuvres et de la caserne, au public un peu sceptique à l'endroit de notre réorganisation militaire, comment les choses s'étaient passées!

M. Léon Vanier saisit l'actualité aux cheveux et publia, chez lui d'ailleurs, puisqu'il est éditeur, un petit volume humoristique, sous le titre qui, à cette époque, était une véritable nouveauté : *Les vingt-huit jours d'un réserviste, racontés par lui-même et dessinés par un autre.*

La brochure, illustrée de vignettes, eut une fortune flatteuse, et trois éditions s'épuisèrent rapidement.

Cependant, chaque année, depuis, a ramené sous les drapeaux son contingent de réservistes, et la tentation de décrire les impressions que l'on éprouve dans la vie « des camps », si nouvelle pour beaucoup d'entre eux, en a saisi quelques-uns.

Parmi eux, M. Henri Amic a publié récemment à son tour, chez M. Calmann Lévy, un volume également intitulé : *Les vingt-huit jours d'un réserviste.*

M. Vanier, qui avait été informé de cette publication, a cru devoir prévenir l'éditeur qu'il était lui-même l'auteur d'un ouvrage portant le même titre.

Voici la lettre que lui écrivit, à ce sujet, M. Amic :

« Monsieur,

M. Calmann Lévy me communique la lettre que vous lui avez adressée à la date du 4 juin concernant *Les vingt-huit jours d'un réserviste;*

« J'ai l'honneur d'y répondre.

« Traitant le même sujet, il était impossible que nous ne prissions pas le même titre. Je regrette que cette coïncidence vous désoblige. Dans tous les cas, il est bien certain qu'un pareil titre ne saurait constituer une propriété.

« Recevez, etc. Henri AMIC. »

8 juin 1881.

En présence de cette prétention ainsi nettement définie, M. Vanier a assigné M. Calmann Lévy, éditeur du livre de M. Amic, devant le tribunal civil et lui demande d'abord la suppression du titre qu'il soutient être sa propriété exclusive, et en outre des dommages-intérêts et des insertions du jugement à intervenir.

« Il prétend que le titre dont il s'est le premier servi ne peut être employé par un autre auteur pour un ouvrage semblable, parce que ces titres identiques créent dans l'esprit du public une confusion tout à fait préjudiciable à ses intérêts.

« On ne demande pas toujours, dit M. Vanier, l'ouvrage de monsieur un tel, mais tel ouvrage, et ainsi s'opère, par la similitude des titres mêmes, la substitution d'un livre à un autre, ou du moins le partage de bénéfices et de profits qui devraient exclusivement appartenir à l'auteur qui, le premier, a trouvé le titre usurpé.

« Pourquoi, ajoute le demandeur, M. Henri Amic a-t-il pris ce titre? Il y en avait pourtant beaucoup d'autres à sa disposition, tels que : *Mes 28 jours; Histoire d'un réserviste; Souvenirs de mon temps de réserve*, etc. Un autre auteur n'a-t-il pas, lui, su trouver le titre suivant : *Manuel du parfait réserviste?* Par conséquent, il y a là une atteinte à la propriété littéraire que le tribunal doit réprimer. »

M. Amic répond qu'il a intitulé son livre ainsi parce qu'il ne pouvait pas appeler autrement ses vingt-huit jours de réserviste.

« C'est un titre, dit-il, banal, vulgaire, du domaine public et qui appartient à tous.

« D'ailleurs, un titre, en soi, pris isolément, ne saurait constituer une propriété privative, lorsque surtout il n'est pas le produit de l'imagination et qu'il correspond à une chose déterminée qu'on ne pourrait définir autrement.

« Enfin, M. Amic se défend contre toute confusion possible entre les deux ouvrages. De nombreuses dissemblances les caractérisent : la couverture, le format, les vignettes. Personne ne peut s'y méprendre et les deux livres peuvent, côte à côte, courir la petite carrière littéraire qui leur appartient, sans se nuire respectivement. »

M. le substitut Roulier a conclu à l'admission de la demande de M. Vanier, en se fondant particulièrement sur la confusion préjudiciable que la similitude des titres peut créer au point de vue des acheteurs, entre les deux ouvrages en question.

Le tribunal a remis à huitaine pour rendre son jugement.

Plaidants : Me Georges Fabre, pour M. Vanier, et Me Masse, pour M. Calmann Lévy.

(Tribunal civil de la Seine : 1re chambre. Présidence de M. Aubépin. Audience du 18 janvier.)

— *Revue critique.* — Un des derniers numéros de la *Revue critique* vient d'être saisi, et des poursuites vont être ordonnées contre ce journal littéraire, sous prétexte d'outrages aux bonnes mœurs.

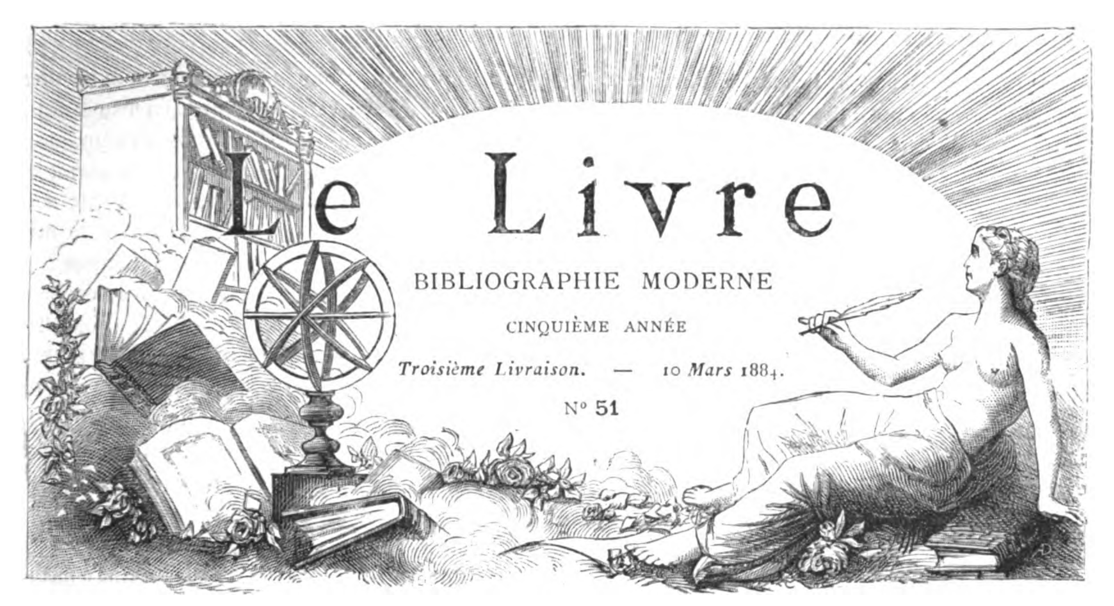
L'article incriminé est : *Un souvenir du cloître*, de M. Augustin Boyer.

— Une petite brochure à couverture rouge venant de la Belgique, et ayant pour titre : *les Intrigues de Jules Ferry*, a été saisie à la frontière.

— Léon XIII vient de condamner un livre du P. Curci intitulé : *le Vatican royal, ver rongeur de l'Église.*



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Vieux airs — Jeunes paroles, par Octave Uzanne. — **Le Mouvement littéraire,** par Édouard Drumont. — **Correspondances étrangères : Angleterre,** par Joseph Knight. — **Russie,** par M. A. — **Critiques littéraires du mois : Romans, Contes et Nouvelles.** — **Mélanges littéraires.** — **Théâtre.** — **Histoire.** — **Livres d'amateurs.** — **Beaux-Arts.** — **Gazette bibliographique.** — **Nouvelles diverses.** — **Documents bibliographiques du mois.**

VIEUX AIRS — JEUNES PAROLES

VARIATIONS SUR LES CHOSES QUI PASSENT

(Notes familières d'un curieux.)

De la Politesse en littérature. — Les deux critiques, selon Balzac : Le critique acrobate; le magistrat des idées. — L'apostolat de la foi littéraire. — Babou; ses Lettres satiriques *et le critique météorologique. — Les réclames toutes faites de la librairie; comptes rendus à la gomme. — Conseils aux jeunes; le* Sursum corda! *des critiques débutants. — La* Lorgnette littéraire; *les cas de conscience de l'écrivain. — Enclume ou marteau. — De la sensibilité d'épiderme des auteurs du jour et de la démonétisation des qualificatifs élogieux. — Le désintéressement du public. — Ce qui reste de l'esprit du boulevard. — Les* Souvenirs *de Gustave Claudin. — Les voyages à Constantinople; MM. Edmond About et de Blowitz. — Le prix d'un académicien. — François Coppée et de Lesseps. — L'Éteignoir académique et l'Épigramme de Piron. — Les Poésies de Baffo. — De l'Immoral devant le lettré.*



La quatrième année de *la Vie à Paris*, 1883, vient de paraître. On sait que sous ce titre sont réunis chaque année en volumes tous les articles parus dans *le Temps* avec la signature de Jules Claretie. En tête de cette dernière série l'auteur a jugé à propos d'écrire une préface de quelques pages sur « l'art de parler des gens sans les blesser ». Cette sorte d'essai est intitulée : *De la Politesse en littérature.*

Déjà deux ou trois chroniqueurs sont partis en guerre au sujet de ce plaidoyer en faveur d'une critique, polie, bienveillante, aimable, douce, émolliente, mais qui ne saurait convaincre tout le monde. Certes, ces chroniqueurs ne sont pas des don Quichotte; ils déplorent bien au contraire le manque total de *don quichottisme* de notre critique mielleuse ou fade, bassement à cheval sur les poli-

tesses et obséquieuse à l'excès. Assurément le moment est mal choisi par M. Claretie pour nous venir parler de cette politesse maladive et vaguement définie. Dans la république des lettres modernes, les lois de la probité et de la délicatesse littéraires ne sont que trop enfreintes journellement aux yeux d'une critique désarmée et d'un public ahuri de réclames. Les gendarmes, c'est-à-dire les censeurs, fraternisent comme larrons en foire avec les délinquants; la faiblesse est générale, l'indifférence gagne les plus forts, et, en dépit du service de sûreté spécialement établi dans les colonnes des journaux et revues, il ne se trouve plus assez d'hommes indépendants, énergiques, ou résolus, pour s'unir dans un même parti conservateur afin de purger le monde des lettres de tous les drôles qui y pullulent et y jettent effrontément par la voix de la petite presse de la poudre aux yeux des badauds.

Je sens bien que les indignations, les véhémences sont ridicules, et je pense, avec Joubert, qu'il ne faut pas écrire sur les mots comme il n'est permis d'écrire que sur les mœurs; que la sagesse consiste à traiter les choses de l'esprit avec l'esprit, et non avec le sang, la bile et les humeurs. Je sais encore que l'esprit et le jugement sont presque toujours en lutte, et je n'ignore pas cette vérité que proclament les ambitieux et tous ceux qui biaisent dans la vie, à savoir que, pour arriver, il n'est point de bonne politique qui vaille la politesse.

Cependant lorsque M. Claretie écrit ceci : *Rien n'est plus aisé que de parler des gens sans les blesser; il suffit tout simplement d'être poli;* à tort ou à raison il me semble que tous les sentiments d'indépendance personnelle doivent protester.

Lorsqu'un critique, ou pour mieux dire, un magistrat littéraire rend un jugement conforme à l'honnêteté, il est assuré d'user de politesse vis-à-vis de soi-même, mais non pas toujours à l'égard du condamné, car celui-ci ne peut être que blessé au vif dans ce qu'un écrivain a de plus cher : son amour-propre.

L'exercice de la critique n'est point compatible avec la politesse, dont un vieil et respectable auteur a dit : « L'esprit de politesse est une attention à faire que par nos paroles, nos manières et nos écrits, *les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes.* » Que M. Claretie déduise, ce sera la politesse de sa logique.

La théorie *de la politesse en littérature* ne saurait être autre que la théorie de la camaraderie banale et de la profusion des phrases creuses, molles et sans accent de sincérité, de passion ou d'enthousiasme. La conviction seule est la conscience de l'esprit, comme le bon goût en art est la conscience des sens et du jugement. — Le critique poli et bon garçon pourra se montrer très disert, très verveux, très spirituel même; mais, eût-il du génie, ce ne sera jamais un convaincu. Comment pourrait-on manier, si doucement et poliment que ce soit, le miroir de la Vérité sans blesser le plus souvent très cruellement le nerf optique de ceux qui viennent s'y contempler ?

Alceste, — tout en demeurant le gentilhomme le plus courtois du monde, — reste-t-il essentiellement poli envers Oronte? — Cela est contestable. Il est parfait de manières, j'en conviens; il se retranche d'abord dans le silence, il use ensuite de la parabole pour insinuer son sentiment; mais il se garde de la politesse du bénisseur Philinte, et, lorsque l'homme au sonnet le pousse à bout, il lui déclare net — avec l'impertinence exaspérée du critique sincère — que son œuvre est bonne à mettre au cabinet..... Ici la frontière des convenances est franchie, la politesse perd ses droits, Oronte est blessé au cœur; mais combien le public se sent mieux à l'aise et plus satisfait devant cette outre poétique percée à jour d'un coup droit et crânement porté!



« Il y a deux critiques, écrivait Balzac. — Il y en a une funeste au critique, comme le pour et le contre à l'avocat; à ce métier, l'esprit se fausse et perd de sa lucidité rectiligne : l'écrivain n'existe que par les partis pris. L'autre critique est toute une science; elle exige une compréhension complète des œuvres, une vue nette sur les tendances d'une époque, une foi dans certains principes, c'est-à-dire une jurisprudence, un rapport, un arrêt. Alors ce critique devient le censeur et le magistrat des idées, l'autre n'en est que l'acrobate! »

Les acrobates vont par légions serrées aujourd'hui; ils accaparent la presse, et couvrent si habilement ce qui leur manque de virilité, de savoir, de jugement et de goût, qu'ils se font accepter parfois comme écrivains ou lettrés de talent, grâce à leur aménité de caractère et aux louanges pompeuses des petits confrères.

Mais combien rares sont les censeurs profonds, les gens plus droits qu'adroits, les critiques probes, âpres et dignes qui mettent les œuvres à l'éprouvette de leur science, les analystes studieux qui argumentent sérieusement et vont au fond des choses : les Pasteur de la philologie! — Pour ceux-ci la critique est un apostolat; ils ne s'amusent pas à empapilloter la vérité sous des formules polies; ils ont un culte : *le beau* avec *l'auréole du vrai,* et un amour pour cette mission qui les porte à prêcher leur foi littéraire au public d'un pays dont ils respectent la langue Ils em-

ploient le creuset, et ont en eux cette pierre de touche qui fait se décomposer les productions falsifiées, ils n'épargnent rien, ni personne et condamnent impitoyablement à jamais ces

> Auteurs nauséabonds qu'un lecteur persistant,
> Malgré son bon vouloir, revomit à l'instant.

Pour faire partie de ces sages, il faut être résolu à tout et n'ambitionner rien; s'attendre à la calomnie, aux injures les plus viles, aux haines les plus basses. En étant véridique, on doit s'apprêter à gravir le calvaire et à porter sur la tête toutes les couronnes d'épines tressées lâchement dans l'ombre par ceux qu'on a énergiquement fouaillés; mais, si l'on est muni d'une saine philosophie, que l'on se plaise à cacher sa vie selon la recommandation d'Épicure, que l'on soit assuré que la meilleure façon d'être libre est de ne dépendre que de soi-même; si l'on méprise la masse surtout pour s'adresser à un seul groupe de fervents, on peut marcher dans l'honnêteté d'une vie heureuse, l'âme fière, sans sentir les dégoûts infâmes des souillures complaisantes de sa pensée et des sales prostitutions de son esprit.

Les légendes naissent et se multiplient sur ces impeccables et ces incorruptibles. Ils sont mis hors la loi du monde journaliste et boulevardier; les grimauds de lettres ne diront pas d'un de ces aristarques : le *sympathique confrère* ni *le spirituel X*, — ils feront le silence sur son nom et jamais il ne figurera sur la liste des premières représentations ou des enterrements célèbres, en compagnie des cabotins et des *Bonnes à tout faire* des rédactions grandes et petites, sous l'alinéa inquiétant des : *Nous avons remarqué* MM... (et ici généralement une *olla podrida* de célébrités souvent véreuses qui affadit et tourne sur le cœur des délicats).

Qu'importent toutes ces sottises et ces puérilités aux penseurs qui fuient la tourbe et les réclames compromettantes! — Ils songent avec Chamfort que « quand on veut éviter d'être charlatan, il faut fuir les tréteaux, car, si l'on y monte, on est bien forcé d'être charlatan, sans quoi le public vous jette des pierres ». — Cependant, tandis que ces méprisants hautains sourient devant ces Lilliput intellectuels, voyez les critiques acrobates, polis, superficiels et impersonnels, quelle trouée ils se sont faite en poussant en avant leur médiocrité souriante, leurs fadeurs démodées et leur platitude insinuante! — A la bonne heure, dit-on de ces bénisseurs, quelle politesse exquise! quelle bonhomie!... quel talent! et on fait éloge de ces excellents chroniqueurs sans mêler d'absinthe au miel qu'on leur débite à la grosse.

Le critique acrobate est un homme dans le courant; il n'a pas plus d'angles qu'une pièce de deux sous et il circule aussi librement qu'elle. Ici et là, toujours partout, expression vivante de la banalité, il jongle avec les lieux communs, se tient en équilibre sur toutes les questions du jour, esquisse parfois un grand écart pour causer un petit émoi; il tend la perche aux camarades avec une grâce agile de Japonais de cirque; il semble allègrement porter à cerveau tendu le poids accablant de sa puissante autorité; il reste le lion du jour, car il s'est laissé limer les ongles, arracher les molaires et même entièrement déshommer. Il ressemble enfin à ces eunuques gras, béats, melliflus, adipeux, à main molle, d'autant mieux accueillis que personne ne les craint. — Eux aussi sont polis comme le marbre et ils peuvent se dire, à l'exemple d'un vieux gentilhomme talon rouge obligé de dételer : « Il fut un temps où mes compliments étaient pris pour des politesses, maintenant c'est tout au plus si mes politesses sont prises pour des compliments. »

***

Hippolyte Babou, dans ses *Lettres satiriques et critiques*, livre du meilleur esprit et qui reviendra au jour avec éclat, à son heure, nous a peint à merveille un de ces esprits sans marque ni tempérament qui peuvent prendre figure parmi nos acrobates. Le type est étrangement présenté; il est reconnaissable et tiré aujourd'hui à cent exemplaires :

« Parmi les critiques, dit-il, l'un des mieux avisés, le plus matois, cantonne toute sa pénétration dans une guérite d'observateur météorologique. Il constate le vent qui souffle, la pluie qui tombe, le passage des étoiles filantes, l'apparition des comètes, la chute des aérolithes; il met perpétuellement sa gloire à savoir très exactement le temps qu'il fait et se prouve ainsi à lui-même, dans sa petite providence, qu'il n'a pas vieilli d'un printemps, car il entrevoit d'avance et prophétise à coup sûr les étonnements des jeunes badauds. N'est-il pas très sympathique à la génération nouvelle? Il rédige avec un empressement tout juvénile l'almanach des quatre saisons littéraires. Il devine et célèbre, dans les lettres, ce qui va faire du bruit, du scandale, ce qui sera à la mode cet été, ce qui tournera toutes les têtes cet hiver. Quant à tirer de l'ombre et à révéler au public une œuvre remarquable, évidemment destinée à la postérité, mais qui restera longtemps inconnue si elle n'est saluée par un critique en renom; quant à compromettre ainsi sa clairvoyance dans le brouillard

pour aller surprendre une étoile fixe, ce serait, à son avis, une fantaisie de dupe ou un trait de folie. »

Si je cite ce portrait d'observateur météorologique par Babou, c'est que ce type s'est multiplié à l'infini comme les microbes dans l'atmosphère. La majorité des critiques polis suit moins le goût que la mode. C'est à qui tiendra le plus grand nombre de primeurs dans sa boutique de comptes rendus. Le reportage est devenu partie intégrante de la chronique littéraire. — « A nous les bonnes feuilles du livre qui paraîtra demain », — dit-on, — et l'on met en vedette, presque en lettres d'affiche, l'annonce de sa bonne fortune ; l'on asperge d'un flot d'eau bénite le volume nouveau-né, dont le nom sera bientôt dans toutes les bouches (style consacré), et on imprime ce que l'on a sous la main, souvent un morceau de style contestable, n'ayant ni commencement ni fin. Le chroniqueur conclut par deux lignes anodines et semble plus fier que Colomb ayant découvert un nouveau monde.

Bonnes feuilles et réclames de librairie, voilà la plaie! — Les livres montent à l'assaut des rédactions de journaux. Chaque mois des centaines d'ouvrages nouveaux, romans, poésies, histoire et autres s'entassent sur les tables, les sièges et les meubles. — Le bon critique aimable ne mérite même plus ce nom à ce moment. Le moindre garçon de bureau, muni d'un pot à colle et d'une paire de ciseaux, suffirait à la besogne. Sous chaque couverture de volume nouveau, à côté de l'*ex dono* ou de la carte de l'éditeur, apparaît imprimée une réclame sur papier blanc ou de couleur engageante, élogieuse, généralement libellée par l'auteur, où tout l'esprit et les mérites de l'ouvrage sont habilement mis en relief.

Le roman est ordinairement *passionnant, d'un intérêt croissant* et *appelé à la plus grande vogue*. — Les poésies sont désignées comme *saines et fortes, d'un esprit élevé* et *dignes d'être remarquées par le temps de médiocrités qui court*. — Aux contes et nouvelles, on fait une entrée sympathique: *Nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue aux contes spirituels de M. *** auquel on peut prédire un véritable succès ; ces contes sont l'œuvre d'un jeune qui a voulu faire* VRAI, etc. — Les volumes d'histoire sont d'habitude le *dernier mot sur la question ; l'auteur y a puisé à toutes les sources* et *s'est entouré des documents les plus inédits*, ou bien il y est écrit : *Ce volume jette une lueur nouvelle sur le sujet, et réduit à néant toutes les études faites jusqu'à ce jour sur le même point historique*. — Pour les volumes de luxe ou les réimpressions, c'est l'éditeur parfois qui s'exalte et se regarde complaisamment le nombril : *L'admirable livre que nous signalons est orné de délicieuses vignettes et publié avec tout le luxe et le bon goût qui ont attiré l'attention des amateurs sur cette remarquable maison d'édition.*

A une époque où l'on collectionne tout, même les affiches, un collectionneur formerait les plus curieux albums possibles en s'attachant à réunir tous ces aimables boniments imprimés avec la *prière d'insérer* de rigueur. Cette collection serait un document étonnant pour l'avenir, bien que l'avenir nous en réserve évidemment beaucoup d'autres.

C'est à l'aide de ces petites tartines littéraires confectionnées par les auteurs ou libraires que se font aujourd'hui tous les courriers bibliographiques. — Le rédacteur *ad hoc* emploie davantage l'antique pain à cacheter ou la moderne gomme liquide que la plume et l'encrier. Son jugement peut dormir en repos ; il n'a qu'à griffonner certains raccords et quelques soudures et *sa copie* est définitivement faite. Cette copie est un véritable habit d'Arlequin. On dirait d'un mur placardé d'annonces multicolores, à la veille des élections.

Comment s'étonnerait-on, après cela, du peu de portée des réclames de presse, et de l'indifférence du public au milieu des concerts de louanges ? Ce charlatanisme, il faut le dire, a chaque jour moins de prise sur les lecteurs. Monsieur Gogo ne fait pas partie du monde des amateurs éclairés, et j'avoue très sincèrement que je ne crois absolument pas à la puissance de la presse quotidienne actuelle en matière de succès littéraire. — Certains vieux bonzes vénérables de la critique jouissent encore d'un crédit incontesté auprès d'une clientèle spéciale, mais les pseudo-revues bibliographiques pourraient disparaître sans inconvénient; elles n'ont plus guère que la valeur des annonces commerciales et ne méritent pas d'être productives à l'exemple de celles qui vantent le lait Mamilla, les merveilles de la parfumerie Ninon ou les vertus de la douce Revalescière.



Si je me suis laissé entraîner aussi loin dans une dissertation à bâtons rompus, perdant mon temps à semer dans le désert quelques vérités qui n'ont guère chance d'être reconnues, recueillies et surtout adoptées, c'est que j'estime qu'aucun homme en littérature, comme en toute chose d'ailleurs, ne se voit jamais trompé autant par autrui que par lui-même. L'honnête critique n'est donc pas plus l'adversaire de l'écrivain qu'il cherche à réformer que le médecin n'est l'ennemi du malade qu'il s'efforce de guérir ou de soulager par des drogues amères, mais salutaires.

Je voudrais, à dire vrai, qu'il y eût plus de Brutus dans la camaraderie littéraire et moins de bénisseurs en pâte tendre. Il faut toujours répéter la phrase célèbre de Figaro : « Sans la liberté de blâmer, il n'est pas d'éloges flatteurs et il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. » Je voudrais encore endoctriner les très jeunes qui débutent dans la vie littéraire, les encourager à proclamer la vérité et à dire hautement et bravement ce qu'ils pensent dans la virginité de leurs sensations intellectuelles. Le temps est seul juge de la vérité, dit-on, mais le temps condamne rarement les nobles enthousiasmes et les belles professions de foi de la jeunesse. L'arbre de la science n'est pas toujours l'arbre de la vie. Que les jeunes sachent bien que les critiques, ainsi que les désigne Longfellow, sont les sentinelles d'honneur de la grande armée des lettres, postés aux coins des journaux et des revues pour y défier chaque auteur nouveau! — Qu'ils fassent bravement leur devoir, et, lorsqu'ils crieront: *Qui vive!* puissent-ils se défier de la voix qui répondra: *Ami!* — S'ils ne croisent pas la baïonnette et ne font pas feu une première fois, ils sont perdus. Plus tard, ce sera fini. Le critique âgé n'est que le « bonhomme Jadis » chantonnant les *Souvenez-vous-en.*

Le spirituel auteur de la *Lorgnette littéraire,* à l'âge de trente ans, a écrit sur la critique jeune les plus belles pages de son œuvre. Je ne manque pas au titre de cette chronique en adaptant à mes *jeunes paroles* ce *vieil air* oublié :

Ce qu'un jeune écrivain, dit Ch. Monselet, doit se hâter de faire dès ses débuts, c'est d'exprimer son opinion nette et franche sur les hommes importants de son époque. Plus tard il ne le pourrait plus. Plus tard, les amitiés, les convenances et les intérêts l'entoureront d'un réseau difficile à déchirer.

La vérité ne nous est jamais venue que par les jeunes gens. Ce premier coup d'œil surpris et hardi que l'on jette sur les personnages de son siècle, au sortir du collège, ce premier coup d'œil trompe rarement. A cet âge-là, les admirations ont des larmes, les antipathies ont de belles colères, les indifférences même ont leur signification. — Que les jeunes gens nous crient donc la vérité dans leurs premières pages! que leurs paroles n'aient pas peur! que cet âge soit sans pitié, enfin! Et s'il est vrai que la vérité compromette de nos jours, eh bien, qu'ils se compromettent!

Ils auront le reste de leur vie pour revenir sur leurs accès de courage, pour accepter les transactions, pour pactiser avec les médiocrités. Ils auront tout le reste de leur vie pour s'endormir dans l'heureux ron-ron des gros chats de la critique, pour reposer dans un tiède fauteuil rembourré par les concessions et capitonné par l'insouciance. Mais ils n'auront qu'une fois vingt ans et vingt-cinq ans pour parler à cœur ouvert et à front levé, comme des imprudents, comme des dupes, comme des niais, comme des hommes honnêtes!

Honte au jeune homme hypocrite qui entre sournoisement et furtivement dans le monde des lettres, avec une prudence prématurée, et de qui les premiers pas ressemblent aux derniers d'un vieillard!

La jeunesse, c'est l'élan.

Vers trente ans on commence à faire comme Fontenelle, on referme ses mains pleines de vérités. On cherche sa place dans la société, et, comme on désire être tranquille, on finit par laisser tranquilles les autres. C'est la seconde phase de la vie, tout aussi logique que la première. Les relations forcées arrivent et se groupent autour de l'écrivain de trente ans. Un excellent homme, qui est en même temps un auteur exécrable, lui rend un bon office par hasard ou autrement; n'importe, n'en voilà pas moins le critique condamné au silence sur son bienfaiteur, sur son ami; sa conscience littéraire est morte à partir de ce jour-là. Et puis, ce n'est pas un sauvage après tout : il assistera à des banquets où ses confrères viendront lui tendre la main; on ne résiste pas à une main tendue; il trinquera avec de bons garçons qui rachètent leur peu de style par beaucoup de gaieté; il fera partie, après quelques hésitations, de la Société des gens de lettres; car enfin, quoiqu'il eût préféré vivre toujours à l'écart, il ne peut cependant se priver des avantages que cette Société lui offre. Il est poli, ses confrères seront obséquieux. Un jour l'un d'eux lui frappera sur l'épaule et le tutoiera; un vaudevilliste l'appellera : *mon petit!* Un critique qu'on tutoie n'est déjà plus un critique.

Il se sentira muselé de plus en plus. Tout le monde le saluera et il saluera tout le monde, car il est bien élevé, mais il enragera. Voyez plutôt : un livre tombe soudainement chez lui, un mauvais livre, absurde, inepte, honteux, pleins d'accrocs à la morale et à la langue; un livre à proscrire, à bafouer, à écharper; un livre funeste. Quelle belle occasion pour le critique! Sa tête bout, sa plume des anciens jours se hérisse comme la crête d'un ara; il faut un réquisitoire ardent, sa verve va couler... Hélas! non. Sur la première page du livre, sur la page blanche, il a lu ces mots : *Offert à mon meilleur ami; souvenir affectueux de...*

La plume tombe de ses doigts. Encore un mauvais livre qui passera sans protestation, qui fera son chemin peut-être!

Dans ces pages spirituelles, vivantes et brillantes, l'auteur de la *Lorgnette littéraire* met, avec son tempérament, beaucoup d'esprit de concession. Passé trente ans, un critique, s'il a su s'isoler des milieux littéraires inutiles, des petites sociétés soi-disant confraternelles, des banquets où l'on saupoudre les entremets avec tout le sucre cassé sur la tête des absents, s'il a pu sauvegarder son intégrité de pensée, conservera encore bec et ongles. Il se taira peut-être parfois, mais il ne bénira jamais.

En entrant dans la mêlée, il est bon de se décider : Etre enclume ou marteau. — Le marteau ne se polit qu'après un long usage, et celui qui le manie fait un plus rude et plus honnête labeur que le forgeron. L'enclume a des passivités heureuses. D'autre part, ne pas rechercher la société

exclusive de ses confrères, c'est éviter le dégoût des lettres, les étonnements, les tristesses accablées, la perte d'illusions très particulières aux âmes enthousiastes. — Les poètes et les écrivains de génie même sont comme les rossignols : il est sage de les entendre chanter de loin, de se griser de leur harmonie sans vouloir entr'ouvrir le taillis où ils sont enclos. Il est rare que les chanteurs vaillent la chanson.

Que les jeunes soient donc sincères, vaillants! qu'ils aient le culte d'eux-mêmes, et qu'ils vivent à part, avec cette tant charmante maîtresse : la littérature! — L'art s'acquiert lentement et le temps fuit dans les inutiles commérages de la société ; l'heure n'est que trop proche où l'on se dit tristement avec un doux rêveur : « Nos cœurs, quoique robustes et braves, comme des tambours voilés, battent des marches funéraires vers la tombe. »

***

Le résultat de la critique à la guimauve qui découle onctueusement de presque toutes les plumes depuis que les lettres se sont démocratisées à ce point de doubler et de tripler les productions de librairie, le résultat prévu et curieux à observer, c'est l'extrême sensibilité de l'épiderme des auteurs modernes et la complète démonétisation des mots qui servent à graduer les éloges.

La moindre observation faite à un metteur de noir sur du blanc, l'objurgation la plus sympathique, le blâme le mieux tourné ont des effets de picrate, des morsures de vitriol. — Tels ces bébés, auxquels on donne une légère chiquenaude ou une innocente pichenette et qui crient plus fort que si on les écorchait. On ne saurait croire à quel degré en est arrivée cette sensiblerie. Lorsqu'on ne crie pas au plus petit nouvelliste qu'il est pétri de talent, et lorsque le romancier ne voit pas son œuvre taxée d'extraordinaire et de puissante, l'un et l'autre se prétendent frustrés et méconnus. Il faut palper le pouls à la vanité des écrivains, — ces coquettes de l'art, — comme on peut le faire dans cette revue, pour saisir l'assoiffement d'éloges et le délire de persécutions qui caractérisent les auteurs de notre génération. Dire la vérité en termes expressifs, c'est passer pour bourreau; engager un grotesque écrivassier à chercher une autre profession, c'est s'exposer à être appelé assassin.

Les lettres reçues des victimes de la critique sont inouïes; elles se résument presque toutes à ceci : « Je suis étonné, Monsieur, de l'inqualifiable injustice de votre compte rendu; mais une telle critique ne saurait m'atteindre ni me désarmer... J'ai pour moi l'assentiment et les éloges de toute la presse parisienne et je vous citerai les journaux qui ont signalé mon ouvrage comme l'un des plus remarquables de ce temps, etc. »

Suivent alors les noms d'une armée de sacristains bénisseurs ou de colleurs de petites réclames, dont les belles paroles ont grisé le pauvre diable.

Pour la démonétisation des substantifs ou adjectifs qui composent la palette colorée des éloges, il est aisé de s'en rendre compte.

Le *chef-d'œuvre,* et surtout le *petit chef-d'œuvre,* poussent avec l'aisance et l'abondance des champignons dans les phrases ombreuses des Philintes bibliographes. On dit : c'est un *chef-d'œuvre!* — avec des pâmoisons de précieuse, et c'est un *petit chef-d'œuvre!* avec des grâces fines et satisfaites. On peut constater plus de dix *chefs-d'œuvre* par jour et le double de *petits chefs-d'œuvre;* si bien que, lorsqu'on découvre une œuvre vraiment capitale, on cherche un qualificatif en dehors de ce mot archiusé et qui ne donne plus l'idée qu'on désire exprimer. Quant aux mots louangeurs, aux formules caressantes, elles sont innombrables ; ce sont des ***exquis de style, adorable d'exécution, ingénieux d'invention, original*** ou ***puissant de conception, large de pensée,*** qui scintillent pour la plus grande joie de l'auteur. Sans compter les mots : *sentiment, facilité, naturel, tour gracieux, feu, unité* et autres. — Mais que tout cela est banal, creux, superficiel et surtout inconscient et attristant! Ne désespérons pas cependant; sans doute peut-on écrire encore à l'heure actuelle ce que Rivarol imprimait de son temps : — « En vain les trompettes de la Renommée ont proclamé telle prose ou tel vers : il y a toujours dans la capitale trente ou quarante têtes incorruptibles qui se taisent. Ce silence des gens de goût sert de conscience aux mauvais écrivains et les tourmente le reste de leur vie. »

***

Le désintéressement présent en fait de critique sérieuse nous vient de la presse quotidienne, essoufflée de courir après l'actualité; de cette presse qui a juste le loisir d'inscrire le nom du nouvel homme du matin, et qui, semblable à la prostituée dont parle Musset, n'a point le temps de renouer sa ceinture entre l'amant du jour et celui du lendemain. Puis, la vie du boulevard, cette vie salissante au moral, détruit peu à peu les nobles croyances et enfouit toute foi saine dans les traînées d'un esprit poussif et gras comme la saillie aphone d'un rôdeur pour dames. Il ne reste rien, quoi qu'on dise, de ce boulevard parisien dont

des chroniqueurs attardés vantent si haut les charmes que l'on pourrait croire qu'en dehors de tel périmètre le monde n'existe pas. Les hommes qui vivent du boulevard en meurent; la postérité ne retiendra pas le nom de dix d'entre eux. A peine disparus, oubliés, et c'est justice.

Un de ces éphémères a tâché de se raccrocher à l'avenir par la publication de ses *Souvenirs*. Ce reflet de gentilhommes tels que Roqueplan et Grammont Caderousse, et qui ne porte, lui, comme armoiries, que de blague sur champ d'asphalte, M. Gustave Claudin, pour ne pas le masquer, a écrit le livre le plus plat et le plus inutile qui se puisse concevoir. Le titre porte : *Mes Souvenirs : les Boulevards de 1840 à 1871*. Cet ouvrage est plus creux qu'un vieux bout de cigare carbonisé et ce *mégot* est aussi l'image de tout boulevardier après vingt ans de fréquentations péripatéticiennes. L'auteur prend soin, du reste, de nous prévenir, au début de ce désert intellectuel : « Je n'ai jamais rien été, dit-il, je ne suis rien et je ne serai jamais rien. Pourquoi alors, me demandera-t-on, raconter mes souvenirs ?

« Pourquoi ? parce que, favorisé par le hasard, j'ai eu cette bonne fortune, depuis 1840, d'être toujours placé aux bonnes loges pour voir et entendre les tragédies et les comédies qui ont été jouées à Paris et approcher de très près les grands comédiens qui ont tour à tour paru sur la scène. »

M. Claudin, pendant plus de trois cents pages, nous fait des racontars de vieux soupeur sur tous ceux qui se sont heurtés à lui dans la vie, et cela dans un style de femme de chambre de lorette sur le retour, écrivant ses appréciations sur les gens entrevus dans les vestibules de sa maîtresse. Je ne puis lire de pareilles productions sans songer au journal que le domestique de Victor Cousin, un vieux médaillé de Sainte-Hélène nommé Morin, tenait à jour sur les moindres faits de l'amoureux posthume de Mme de Longueville. Morin ne négligeait rien et suivait son maître de sa bibliothèque à la garde-robe Cet étrange manuscrit doit encore exister, car le vieux bonhomme le lisait à tout venant et déclarait laisser une fortune à son fils en lui léguant ces mémoires curiosissimes et aussi naïfs et scrupuleux que le fameux *Voyage de Montaigne en Italie*. Les *Souvenirs* du boulevardier Gustave Claudin n'apporteront rien autre à la postérité qu'un commérage vide et fatigant. Jules Lecomte, un homme de talent celui-ci, a écrit autrefois *Le Perron de Tortoni*, livre à la fois rempli de profils malicieusement cueillis au passage et pleins de cette verve mordante que Van Engelgom a répandue avec tant de profusion dans ses *Lettres sur les écrivains français*.

Cela vaut mille fois les *Mémoires de Claudine*.



Quitter le boulevard le plus souvent possible, là est la sagesse des esprits virils et des hommes d'élite. On rapporte parfois, après une absence de quinzaine, des ouvrages vivants et pleins de couleur orientale ; témoin MM. About et de Blowitz qui, partis ensemble tout récemment pour l'antique Byzance, en sont revenus chacun avec un livre de voyage original sous le bras. Celui d'Edmond About est intitulé *De Pontoise à Stamboul*[1]; tandis que la publication du correspondant du *Times* a pour titre : *Une course à Constantinople*[2]. C'est une fureur en vérité, et, du Bosphore à la mer de Marmara, rien ne nous doit échapper, car je remarque encore, parmi les nouveautés du jour, *les Iles des Princes*, par Gustave Schlumberger, étude toute nouvelle sur ces îles fortunées qui restent, dans la mémoire de ceux qui les ont visitées, comme une évocation d'éden ensoleillé.

Les deux ouvrages de MM. Edmond About et de Blowitz ont, en dehors de leur style propre, une qualité maîtresse, c'est d'exprimer avec brio les côtés mouvementés et pittoresques de leur voyage à la vapeur. En treize jours, grâce à l'*Orient express*, ils ont parcouru la Roumanie et visité Constantinople. Ces deux livres sur Stamboul restent peut-être, dans leur concision, les plus exacts qu'on ait écrits sur la ville des sultans.

Il ne faut pas se le dissimuler, la *Constantinople* de Théophile Gautier, celle de Edmondo de Amicis, les *Lettres du Bosphore*, par Charles de Mouy ne résument point l'idée qu'on doit avoir de Stamboul; l'œil du poète y voit ce qui n'y fut jamais, le lyrisme descriptif y détruit toute clairvoyance. Gautier et de Amicis — qui n'est que son imitateur — ont écrit d'admirables pages de style comme Ziem a fait sur Venise des orgies de palette aussi merveilleuses de couleur que contraires à la vérité. Constantinople est grise et blanche comme Venise ; on y chercherait vainement ces roses fondants, ces rouges vifs et tous ces tons crémeux et irisés que l'œil de nos écrivains romantiques voulu y voir. Notre école positiviste moderne a cela de bon qu'elle décrit, sans exclusion du pittoresque de style, la crudité de ce qui frappe la vue. Guy de Maupassant vient de nous donner la formule exacte de ce que doivent être les ré-

1. *De Pontoise à Stamboul*, par Edmond About. Un vol. in-18, Hachette et Cie.

2. *Une course à Constantinople*, par M. de Blowitz. Un vol. in-18, Plon.

cits de voyage dans son beau livre *Au soleil,* où nous sentons une Algérie vivante, qui n'a rien de la convention.

M. de Blowitz dans sa *Course à Constantinople* a entrevu cette reine du monde, comme je la voyais il y a quelques mois, avec des yeux dilatés par l'admiration, mais non par une amplification lyrique. Il y a vécu plusieurs jours avec extase; mais il a emmené avec lui le viveur sceptique, rieur, plein d'humour qui se moque et s'étonne à la fois. Son voyage hâtif est si plaisamment conté qu'on se prend à croire l'avoir fait à sa place.

Edmond About, lui, avec plus de pondération, plus de sens critique peut-être, fait partir des fusées d'esprit tout le long de ce voyage endiablé dont il a tenu un journal des plus vivants. C'est bien cette même verve brillante du *Roi des Montagnes* que le nouvel académicien nous a servie dans cet ouvrage que l'on consultera encore longtemps comme guide, alors que la *Constantinople* de Théophile Gautier restera *at home* dans la bibliothèque comme un objet d'art ciselé par l'imagination la plus féconde et la plus chaude.



M. About a dû s'apercevoir qu'il est plus facile de franchir les vieilles murailles de Byzance que les portes de l'Académie. L'Institut coûte plus d'heures de fiacre que n'en mangerait la grande route de Stamboul à Damas; plus de souplesse d'échine qu'un voyage à cheval à travers la Palestine; plus de promesses enfin, que n'en distribuent le Sultan et ses féaux lieutenants du royaume à tous ceux qui sont en quête de concessions.

En dehors d'un honneur très contestable, l'Académie n'enrichit pas ses membres, qui ne reçoivent que 1,200 francs par an. Une retenue de 17 francs est faite chaque mois, ce qui porte le traitement mensuel d'un immortel à 83 francs.

Tous les académiciens abandonnent en outre 200 francs par an pour constituer un fonds de retraite. Il y a ainsi huit pensions de 1,000 francs chacune; ces pensions sont attribuées par rang d'âge aux doyens d'Académie, ce qui fait que chacun ayant contribué à former ces fonds, chacun, lorsque son tour arrive d'en profiter, ne fait en réalité que rentrer dans ses débours versés à la masse.

Sans mettre en doute l'esprit de désintéressement de nos *quarante*, je suis assuré que si un milliardaire original et en veine d'extravagance s'avisait, par testament, de fonder une nouvelle Académie de quarante à cinquante membres, en reconnaissant à chacun d'eux une rente viagère de douze ou quinze mille francs, le vieil établissement de Conrart en recevrait un coup fatal. Ce serait une question de peu d'années; toutes les ambitions convergeraient vers les fauteuils capitonnés de bank-notes. D'autant mieux qu'il ne serait pas difficile de donner à l'Académie rivale une auréole littéraire qui a toujours un peu manqué à la vieille Dame du quai Conti.

Quoi qu'il en soit, l'Académie est de nouveau au complet aujourd'hui. Les immortels peuvent verrouiller leur porte et rester isolés chez eux en vertu du distique de Fontenelle :

Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux;
Mais sommes-nous quarante, on se moque de nous.

Dans sa séance du 21 février dernier, MM. François Coppée et de Lesseps ont été reçus avec une moyenne de suffrages honorable. On ne peut qu'applaudir au choix du poète Coppée, mais franchement il faut dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas : on recherche les titres réels de M. de Lesseps. C'est le cas de répéter avec Voltaire : « L'Académie française est un corps où l'on reçoit des gens titrés, des gens d'Église, des gens de robe (il eût pu ajouter des ingénieurs), *et même des gens de lettres.* »

On peut être un grand Français, avoir entrepris des œuvres qui, dit-on, ont fait reculer jadis les Pharaons; on peut être financier, diplomate, voyageur intrépide, avoir prononcé des discours économiques, publié des brochures d'intérêt public, ce ne sont pas là des raisons suffisantes pour aller s'asseoir dans le fauteuil encore chaud d'un historien très vanté en considération de sa médiocrité.

On me dira : l'Académie est une maison de bon ton, qui ne recherche que des hommes de bonne compagnie, des esprits cultivés, des gentlemen délicats, des gens du monde greffés sur des hommes de lettres et *vice versà.* On ajoutera que la noble société est assez dure à ravitailler aujourd'hui, et que le recrutement offre de grandes difficultés. Tout ceci est réfutable : il nous reste heureusement des hommes de haute valeur dans les sciences et dans les lettres : des historiens, des philologues, des écrivains d'art, des romanciers, des auteurs dramatiques. Ils ne se hâtent pas, il est vrai, de faire la risette aux quarante, mais ceux-ci devraient bien les exciter quelque peu aux grandes manœuvres de présentation en commençant les visites eux-mêmes.

Plusieurs de ces lettrés craindraient-ils par une sorte de superstition la fâcheuse réputation d'éteignoir qui affecte le dôme de l'Institut, cette réduction Colas des Invalides? — L'épigramme de Piron serait-elle encore vivante dans l'esprit

de tous les Français? En tout cas, je ne crains pas, par malice, de ranimer cette étincelle dans le foyer littéraire académique.

En France on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur quand d'écrits il assomme;
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantième on fait asseoir notre homme;
Lors il s'endort et ne fait plus qu'un somme :
Plus n'en avez prose ni madrigal.
Au bel esprit le fauteuil est, en somme,
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

Il serait curieux de prendre la chose au sérieux et de démontrer combien l'habit vert a gêné aux entournures poètes et prosateurs de haute envolée.

***

Le poète de l'*Ode à Priape* me servira de transition pour parler d'un véritable Piron vénitien du XVIII[e] siècle, l'illustrissime Giorgio Baffo, très peu connu en France, mais célèbre, à juste titre, dans la patrie de l'Arétin. M. Isidore Liseux vient d'entreprendre la publication des poésies complètes de ce grand cynique débordant de génie érotique[1]. C'est une œuvre considérable, bien que les quatre volumes ne fassent que paraphraser presque toujours le même sujet, c'est-à-dire les plaisirs de l'amour physique et interpréter des tableaux dignes de l'imagination de Jules Romain.

Baffo jouit en Italie d'une réputation à peu près semblable à celle du marquis de Sade dans notre pays. Le nom seul du poète vénitien semble si infamant, que les Italiens l'ont voué en apparence à l'exécration publique et rédigent encore, de temps à autre, contre lui, des réquisitoires indignés où la vertu se voile la face hypocritement. Ce Baffo, cependant, possède un fier talent de faune exalté; ses *canzone* et ses madrigaux ont grande allure, et, alors même que son esprit chevauche sans désarçonner les dadas les plus lubriques et les plus capricolants, il n'en demeure pas moins un rimeur au souffle aussi puissant que le Piron de la fameuse ode, ce chef-d'œuvre rythmique sans égal dans notre poésie lyrique.

« Toutes les folies de Baffo se pardonnent, écrit l'introducteur de cette nouvelle édition, introducteur anonyme en qui je crois reconnaître l'érudit Alcide Bonneau; toutes se pardonnent à la faveur de l'esprit, de la drôlerie vraiment comique, et parfois même de la grâce que l'auteur répand à pleines mains. Baffo manie le joli dialecte vénitien avec une aisance merveilleuse, et il a une variété de mètres, une richesse d'images que pourraient envier bien des poètes sérieux. Malgré tant de documents que nous possédons sur la vie à Venise au XVIII[e] siècle, les *Mémoires* de Casanova, d'Alfieri, de Lorenzo da Ponte, de Gozzi, les comédies de Goldoni, il nous manquerait quelque chose si nous n'avions pas Baffo et le récit de ses promenades nocturnes sur la Piazza, de ses rencontres avec les courtisanes et les filles de théâtre, de ses parties fines à l'Osteria et au Ridotto, ses tableaux si animés des célèbres fêtes de l'Ascension et tant d'autres pages exquises. Comme écrivain, par la brutalité voulue de ses expressions, il réagit contre la langue guindée et solennelle des Académies, contre les fadeurs des Dorat italiens dont il parodie burlesquement les hyperboles, les périphrases et les subtilités. Pendant que les poètes de son temps mettaient à la Muse du rouge et des mouches, Baffo la troussait, comme il le dit, et la faisait parler en *sgualdrina,* en gourgandine vénitienne. Disons, d'ailleurs, que les obscénités énormes dont il se vante, les goûts d'empereurs romains qu'il affiche, tout cela n'était que jeu d'esprit. Il avoue spirituellement qu'il se les donnait par pur caprice, rien que pour montrer la bonne veine en poésie et pour ne pas faire de tort à sa nation.

« Baffo, conclut M. Bonneau (?), travaille dans l'impudicité sans être personnellement impudique, de même que Corneille, par exemple, travaillait dans l'héroïsme sans être précisément un Auguste, un Polyeucte ou un Nicomède. Mais son idée à lui est beaucoup plus bizarre et il ne risque pas de rencontrer un grand nombre d'imitateurs. »

Cette critique est fort juste, et tout l'avertissement remarquable du premier volume des *Poésies de Baffo* est dans le même ton et écrit du même style brillant.

On sait peu de choses sur ce poète. Il naquit à Venise vers 1694 et ne quitta guère la ville des doges où il mourut en 1768. Casanova parle incidemment de lui dans ses *Mémoires,* et Alfieri de même; mais son existence demeure inconnue. Déjà en 1839, dans un article publié dans la *Revue des Deux Mondes* sous ce titre : *De la littérature populaire en Italie,* M. Ferrari s'était occupé de Baffo et Philarète Chasles en fit mention dans ses études sur la société vénitienne au XVIII[e] siècle. Cependant rien de complet n'avait jamais été tenté avant l'essai intéressant de M. Bonneau. Il faudrait que quelque Vénitien, M. l'abbé Rinaldo Fulin ou le chevalier Molmenti, se missent à faire une enquête littéraire sérieuse sur ce curieux compatriote.

1. *Poésies complètes de Giorgio Baffo,* en dialecte vénitien, littéralement traduites pour la première fois, avec le texte en regard. 4 vol. in-8°. Tirage à cent exemplaires numérotés, prix : 200 fr. Paris, Isidore Liseux, 23, avenue d'Orléans. Le premier volume vient de paraître.

Les éditions de Baffo sont rarissimes. Les amis du poète, trois ans après sa mort, firent paraître un choix de ses poésies : *le Poesie di Giorgio Baffo, patrizio veneto*, 1771, in-8°; puis, en 1789, lord Pembroke, admirateur passionné de Baffo, fit imprimer à ses frais les œuvres complètes qu'il avait pu réunir manuscrites, et en donna une belle édition in-4° en quatre volumes : *Raccolta Universale delle opere di Giorgio Baffo, Veneto, Cosmopoli, 1789.*

C'est cette édition que M. Liseux vient de suivre ponctuellement pour la belle réimpression à cent exemplaires qu'il offre à un public très restreint de bibliophiles, et c'est à ce titre que j'en parle ici comme d'une curiosité qui passera inaperçue en dehors d'un très petit groupe de lettrés. Cet ouvrage est d'ailleurs d'une typographie rayonnante, tiré sur Hollande à grandes marges et d'une correction absolue.

Balzac disait que le livre de Rabelais était « la Bible de l'incrédulité »; on pourrait dire des *Œuvres de Baffo* qu'elles forment le *Cantique des cantiques de la chair,* ou mieux encore : l'*Apocalypse de l'obscénité.*

* * *

Il me prend un scrupule en terminant ces *vieux airs* sur une ritournelle que l'on pourrait taxer de « pornographique », selon un mot détourné de son sens et dont on fait abus hors de saison. Je parlais dernièrement avec complaisance, et même avec une pointe d'enthousiasme, de Restif de la Bretonne et de *Monsieur Nicolas;* aujourd'hui j'aborde Giorgio Baffo, sans préambules hypocrites, et sans mettre le faux nez pudibond d'un monsieur qui se rend dans les vilains endroits et qui s'excuse, non sans chattemiterie, de ce qu'il y va faire. Des lettres — anonymes, il est vrai, — affectent de me blâmer d'oser signaler des ouvrages aussi contraires aux bonnes mœurs que ceux publiés par M. Liseux. A lire entre les lignes, je pourrais me demander avec tristesse si je ne suis pas un malheureux inconscient qui a laissé son bon sens moral s'égarer sur les rayons malsains des bibliothèques clandestines. Un examen de conscience approfondi me rassure à l'instant. En littérature l'immoral commence où finissent la santé et la droiture de l'esprit; là ou l'intelligence est très cultivée, jaillissante de sève et nourrie dans l'humus des génies vraiment humains, des sublimes poètes et prosateurs grecs et romains et surtout de l'essence gauloise de notre admirable langue du XVIe siècle; là ou le lettré apparaît, la fausse pudeur n'est plus de mise et l'immoral ne saurait exister. Les lecteurs de cette revue sont recrutés parmi des érudits éclairés et blasés sur le propos; je ne pense pas qu'il soit nécessaire de les traiter en petites demoiselles. Lorsqu'on a guerroyé dans la vie des livres en compagnie d'Aristophane, de Lucien, de Pétrone, de Suétone, de Rabelais, de Beroald de Verville, de Boccace ou de Bonaventure Desperriers, on serait mal venu de donner à ses lèvres l'accentuation du *proh pudor!* à propos de Restif ou de Baffo. — Pour les lecteurs bibiophiles, les ouvrages que je signale, tirés à un nombre restreint au possible, ne sont dans le domaine littéraire que des curiosités analogues aux singuliers cas pathologiques du musée Dupuytren. Ils ont pour eux le même intérêt dans l'excentrique. — Personne n'est absolument forcé de pénétrer dans ces collections d'anatomie érotique : mais ceux qui aiment la nature jusque dans ses verrues y font visite simplement, sans prendre pour cela une mine gaillarde de bourgeois en bonne fortune. — Je n'insisterai pas d'ailleurs sur ce sujet, car je me suis toujours demandé avec Montaigne, le sage des sages et le logicien par excellence, ce que l'action génitale, dans ses diverses manifestations, cette action si naturelle, si nécessaire et si juste avait bien pu faire aux hommes, pour qu'on l'exclue de propos délibéré, avec une horreur bien risible, de tous propos réglés et sérieux.

La pudibonderie, si amusante et si gracieuse chez la femme, n'est jamais que ridicule chez un mâle; elle prend même un autre nom quand elle atteint les érudits. J'en appelle aux casuistes.

OCTAVE UZANNE.





LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

Gustave Flaubert. — L'homme et l'écrivain. — Les lettres à George Sand. — *L'amour de la forme. — Les* Mémoires *de Henri Heine. — Une question embrouillée. — Les biographes de Henri Heine. — Les coulisses d'un livre. — L'influence de la race. — La* Joie de vivre. — *Le pessimisme.* — Ma jeunesse *de Michelet. — Hier et aujourd'hui.*



N'AVAIS-JE pas raison de vous dire l'autre jour que nous assistions au rangement général qui précède le classement définitif de la postérité ? Les amis de chaque grand homme complètent son bagage : on verse la correspondance aux dossiers, on donne à la physionomie des morts illustres le trait définitif. Politiques et écrivains s'arrangent pour avoir le bon coin dans le wagon. Flaubert, Henri Heine, Michelet étaient les auteurs à succès il y a vingt ans, ils sont encore les auteurs à succès d'aujourd'hui.

Je me souviens encore de l'impression que je ressentis quand Flaubert, avec la bonhomie charmante qui était le fond de cette nature d'élite, vint me remercier d'un article sur la *Tentation de saint Antoine* qui l'avait extrêmement touché. Il m'apparut de suite tel qu'il était, excellent, sincère, tout en dehors, avec une finesse presque joviale, et ce fut moins un maître que je reçus qu'un grand camarade plein de cordialité, d'entrain, heureux de serrer la main d'un confrère.

Chacun a connu cette personnalité si franche, bruyante, débordante de vitalité, exubérante de bonne humeur apparente en dépit de l'amertume secrète qui le rongeait, qui attirait spontanément à elle.

Haut en couleur, taillé en Hercule, Flaubert semblait bâti à chaux et à sable; sans doute il se rattachait par bien des côtés au type normand ; mais ce front singulièrement conformé inspirait je ne sais quelle idée d'une race barbare, plus forte et plus originale, et faisait penser à un Caucasien pur ou à un Tartare. On éprouvait le besoin d'expliquer ainsi ce goût particulier pour les splendeurs colossales du passé, cette faculté d'évoquer dans leur brutalité instinctive et dans leur magnificence extérieure les civilisations gigantesques ensevelies dans la poussière des cités disparues. Lui-même ne contestait pas le fait, et, quand nous causions de ces choses, il me rappelait, à l'appui de la doctrine des hérédités lointaines, qu'un sien ancêtre, après d'invraisemblables aventures, avait fini par devenir roi d'une peuplade à moitié anthropophage et par épouser une sauvagesse.

Une de ses lettres à George Sand nous le montre préoccupé de ce point : « Je n'éprouve pas comme vous, dit-il, ce sentiment d'une vie qui commence, la stupéfaction de l'existence fraîche éclose. Il me semble au contraire que j'ai toujours existé, et je possède des souvenirs qui remontent aux Pharaons. Je me vois à différents âges de l'histoire très nettement, exerçant des métiers différents, et dans des fortunes multiples. Mon individu actuel est le résultat de mes individualités disparues. J'ai été batelier sur le Nil, *leno* à Rome du temps des guerres puniques, puis rhéteur grec dans Suburre où j'étais dévoré de punaises. Je suis mort, pendant la croisade

pour avoir trop mangé de raisin sur la plage de Syrie. J'ai été pirate et moine, saltimbanque et cocher, peut-être empereur d'Orient aussi?

« Bien des choses s'expliqueraient si nous pouvions connaître notre généalogie véritable. Car les éléments qui font un homme étant bornés, les mêmes combinaisons doivent se reproduire. L'hérédité est un principe juste, mais il a été mal appliqué. »

D'un de ses lointains ancêtres, Flaubert aurait tenu ces aspirations vers l'étrange, de son père, le grand chirurgien de l'hôpital de Rouen, qui fut le protecteur de Dupuytren; il aurait hérité de la tendance à ces analyses psychologiques si aiguës et si fouillées parfois qu'elles ont la précision d'une dissection anatomique, c'est à lui qu'il devrait cette implacable sûreté d'observation appliquée aux plaies morales, qui a fait comparer la plume de l'écrivain au scalpel de l'opérateur.

L'individualité de Flaubert fut double, en effet. Par le prestigieux éclat d'un style admirable toujours, mais quelquefois guilloché ou coloré à outrance. Il appartenait à la génération qui a précédé la nôtre; par l'importance accordée aux moindres inductions physiologiques, par l'exactitude scrupuleuse à rendre les spectacles de la vie contemporaine tels qu'ils se présentent aux regards, il a contribué puissamment à pousser la génération actuelle dans la voie où elle s'est engagée. Il fut à la fois le dernier des romantiques et le premier des réalistes.

Cette existence partagée entre deux mouvements différents, commencée avec beaucoup d'hommes déjà disparus et très activement mêlée à l'évolution de la nouvelle école qui a pour chefs Daudet, Goncourt et Zola, explique l'homme et l'écrivain. J'ai gardé longtemps quelques notes écrites en quelque sorte sous sa dictée, sur le papier bleu dont il se servait. La biographie à laquelle ces notes étaient destinées n'a pu paraître faute d'un portrait. « Je vous dirai tout ce que vous voudrez, je vous confierai tous les autographes que vous désirerez, mais ne demandez pas ma photographie. Je serai le seul homme de mon temps qui n'aura pas posé devant un objectif. »

Ainsi protestait ce pauvre Flaubert. Sur nos instances, il nous avoua pourtant qu'il avait fait une seule fois infraction à cette règle formelle, mais pour une personne qui, ayant tout accordé, avait le droit d'exiger beaucoup, et naturellement avait réclamé à son obligé ce qui pouvait lui coûter davantage. Flaubert s'était arrangé pour que l'épreuve fût unique, ce qui assure d'avance un prix inestimable à cette photographie sentimentale.

Ces souvenirs me reviennent devant les *Lettres de Gustave Flaubert* à George Sand. C'est lorsqu'il s'agit de la mémoire d'un homme qui fut loyalement et vraiment passionné pour son glorieux métier que la franchise est particulièrement pénible. Il faut pourtant bien reconnaître que le zèle de certains amis a, dans cette circonstance encore, dépassé complètement le but. En réalité, toutes ces exagérations finiront par rendre agaçante la personnalité d'un maître écrivain qui fut de son vivant infiniment simple et bon garçon.

Flaubert avait le travail difficile; il s'exagérait la valeur des mots, l'inconvénient des assonances, le danger des répétitions; ce purisme avait tourné à la fin à une véritable monomanie. On entend d'un bout à l'autre de ces lettres ce *han!* que vous connaissez, ce *han!* douloureux et gémissant qui vous arrive le soir par le soupirail des boulangeries et que poussent les ouvriers haletants et suant à pétrir le pain, les *gindres* comme on dit. Tout est souffrance pour ce malheureux; ce qu'il appelle « les affres du style » prend pour lui les proportions d'une épouvantable torture; la moindre nouvelle à écrire a l'importance d'une opération à subir. Aux anciens Gobelins, du moins à ce que raconte la légende, on gardait à demeure et on nourrissait un homme soumis à un régime spécial et chargé de produire ce qu'il fallait pour obtenir l'écarlate. Tel se révèle Flaubert, muré dans son labeur, n'osant ni bouger ni s'extérioriser dans la crainte de déranger la période qu'il couve, de faire envoler l'oiseau qu'il guette.

Le lecteur péniblement impressionné par ces détails ne peut s'empêcher de se demander si le résultat est en corrélation avec l'effort. *Madame Bovary, Salammbô,* la *Tentation de saint Antoine* sont des livres d'une incontestable valeur, mais ne justifient point un tel mal dans la gestation. Quel aurait été alors, se demande-t-on, l'enfantement de ces œuvres immortelles sur lesquelles vit l'humanité : la *Divine comédie,* le *Paradis perdu,* le théâtre entier de Shakespeare, le *Faust,* la *Comédie humaine?* En réalité, les maîtres, s'ils ont connu les nobles inquiétudes de la paternité, sont restés étrangers à ces angoisses qui tiennent du martyre. Lamartine a été à la fois poète, historien, orateur incomparable; il a semé à pleines mains de belles strophes, de sublimes idées, d'émouvantes paroles sans avoir jamais gémi comme Flaubert. Veuillot a parlé une langue autrement saine, libre, variée que Flaubert, et ses lettres d'un ton si aisé et si français ne nous le montrent pas absorbé uniquement dans le puéril souci de limer une phrase. Il faudrait être Atlas et porter le monde pour avoir le droit de se plaindre comme le fait l'auteur de *Madame Bovary.*

Si ces tourments intérieurs fussent restés à l'état de confidences, ils auraient pu intéresser ceux qui ont sincèrement aimé Flaubert. Le tort a été de faire entrer le public dans ce cabinet de travail où un pauvre halluciné se congestionne pour éviter de répéter deux fois le même terme quand Bossuet répète dix fois un mot dans une page, quand dans un article sur la mort de M. Thiers qui est un des chefs-d'œuvre de Veuillot, le mot *voir* revient dix fois de suite.

Ici éclatent bien, d'ailleurs, le caractère particulier à notre époque, l'absence de toute mesure et de bon goût dans l'éloge, le besoin de tout exagérer. Comment M. de Maupassant qui est à ses heures un lettré délicat et fin, n'a-t-il pas compris qu'il couvrait de ridicule son ami et lui-même en nous montrant, à une époque où la France est prête à périr, un écrivain *foudroyé* par le scrupule littéraire, succombant au désespoir parce qu'il ne trouve pas un adjectif?

Sans doute il y a à chaque ligne dans ces lettres une haine généreuse et louable de la bêtise universelle, du prud'hommisme imbécile qui est le fond de notre époque. Nul n'a mieux sondé que Flaubert la profondeur presque insondable de cette niaiserie déclamatoire et sentencieuse dans laquelle patauge notre siècle. L'horreur du sot et du bourgeois est la dominante de cet être si complètement artiste.

La conception que l'écrivain se fait de l'Art est, par malheur, très étroite et je dirais presque très inférieure. L'artiste, selon lui, n'a pas de personnalité; il n'écrit pas pour affirmer ses convictions et pour propager ses opinions ; c'est une sorte d'instrumentiste, d'exécutant dont la seule ambition doit être d'atteindre un degré de virtuosité supérieur à celui de ses concurrents. C'est la doctrine de *l'art pour l'art* en tout ce qu'elle a de stérile et de vain. Qui ne comprend à quel point elle ravale le créateur qu'elle condamne, quelque habile qu'il puisse être, à la renommée presque viagère du comédien et du chanteur ? Si rien ne vit sans le style, on n'imagine pas un style qui vivrait tout seul et sans représenter aucune idée. Vous figurez-vous combien serait précaire une gloire qui serait fondée exclusivement sur l'adresse à manier une langue qui se transforme radicalement tous les deux cents ans ?

Philistins! Tel est le reproche qui revient constamment dans les lettres de Flaubert, telle est l'injure qu'Henri Heine avait sans cesse à la bouche. Quels seront ces *mémoires?* Je n'en sais rien ; ce qui est certain, c'est qu'ils existent; du moins, leur publication tendrait à le faire supposer, quoiqu'à l'époque actuelle il n'y ait encore là qu'une grave présomption. Le premier chapitre, précédé d'une introduction de M. Édouard Engel, a commencé à paraître dans le numéro de la *Gartenlaube* qui porte la date du 17 février, et l'éditeur Calmann Lévy n'aura qu'à faire traduire au fur et à mesure de la publication en Allemagne.

La *Gartenlaube* veut dire en français *Tonnelle du jardin*. N'est-ce point un joli titre et cela ne vous reporte-t-il pas vers ces *restaurations* d'outre-Rhin où la rêverie semble si naturelle devant une chope de vraie bière, où le rythme de la vie paraît moins précipité que chez nous ? C'est le titre d'un journal illustré qui s'imprime à Leipzig et qui tire à trois cent mille exemplaires.

Ces *mémoires*, s'ils sont complets, feront verser des flots d'encre. Tous ceux qui ont approché Henri Heine en ses derniers moments savent quelle arrière-pensée de vengeance posthume animait et soutenait l'écrivain, qui de sa main défaillante ajustait ces dernières flèches qui devaient partir du fond d'un tombeau. Sur ce point, le témoignage de Mme Camille Selden est précieux :

« Il est mal, il ne se soutient plus que par l'énergie de la volonté et par l'impétueux désir d'achever la rédaction des Mémoires qui devront à la fois fournir la justification de ses actes et le complément de son œuvre. Le lecteur sait que des motifs sérieux sont venus s'opposer à la publication de ce curieux document et que le plaidoyer comme le réquisitoire demeureront secrets. Il est difficile de dire s'il y a lieu de le regretter. Le but d'un livre n'est pas d'injurier, mais d'instruire. D'ailleurs, les cancans, les attaques personnelles perdent de leur intérêt au bout d'un certain temps. La majeure partie du public, qui ne s'intéresse point à des personnages dont la plupart ont disparu de la scène, n'aperçoit plus que la mesquinerie des querelles et se demande à juste titre s'il y a vraiment lieu de plaider lorsque personne ne songe plus à accuser. Restent les parents, les amis du poète qui déplorent surtout l'inutilité d'un travail qui a pu contribuer à abréger une vie précieuse. Que de fois j'ai trouvé Heine couvrant les grandes feuilles de papier blanc, éparses devant lui, de ces vigoureux caractères dont la forme seule trahissait l'audace et la netteté de sa pensée ! Le crayon qui courait avec une activité fébrile sur les blancheurs de la page prenait entre les doigts effilés du malade l'inflexibilité d'une arme meurtrière et semblait raturer les réputations intactes. Un jour, le bruit du crayon fut remplacé par celui d'un rire cruel, un rire de vengeance assouvie. Je regardai Henri Heine : « Je les tiens ! fit-il. Morts ou vifs, ils ne

m'échapperont plus. Gare à qui lira ces lignes s'il a osé s'attaquer à moi ! Heine ne meurt pas comme le premier venu, et les griffes du tigre survivront au tigre lui-même. »

Mme Camille Selden, on le voit, semble croire à la destruction de ces *mémoires*. Il paraît, en effet, qu'une première version mise en gages par Henri Heine lui-même entre les mains de son frère Gustave aurait été détruite par lui. D'après la note un peu embrouillée, il faut le dire, publiée en tête du *Figaro*, la première partie de cette seconde version aurait été brûlée par l'autre frère Maximilien, dans une visite rendue par lui à Mme Mathilde Heine dont M. Alexandre Weill a esquissé la singulière figure.

La littérature décidément n'était pas aimée dans la famille. D'où venait cette fureur destruction ? M. Édouard Engel nous donne l'explication suivante :

« Maximilien Heine et tous les autres parents du grand poète sont comme honteux de ce que lui, avec tous les siens, descende d'une famille juive tombée dans l'indigence... Il est certain que Henri Heine a franchement raconté son obscure naissance au commencement de ses *mémoires*, et il est probable qu'il a détruit en même temps la vieille fable relative aux quartiers de noblesse de sa mère... »

Une chatte, comme on dit, ne retrouverait pas ses petits au milieu de tous ces commérages. Si la vie exacte de Henri Heine n'est pas connue, ce n'est pas cependant faute de biographes. Sans parler d'un long chapitre dans les *Souvenirs* de Mme Jaubert, nous avons eu après les *Derniers jours d'Henri Heine*, de Camille Selden, les *Souvenirs de la vie intime* d'Henri Heine recueillis par sa nièce, la princesse della Rocca, née Emdem Heine et surtout les *Souvenirs intimes* de Henri Heine par Alexandre Weill. Le dernier volume est sans contredit le plus curieux parce qu'il est le plus sincère, le plus réaliste et le plus aimant. L'auteur n'est ni un bas bleu comme Camille Selden, ni une princesse née Heine comme Mme della Rocca, c'est un bon juif tout rond malgré son esprit, qui vient de temps en temps entretenir son ami de la race qui leur est commune et lui dire de penser un peu à Moïse.

A tous ces documents il faut ajouter la piquante brochure de M. Kohn-Abrest qui nous arrive à l'instant et qui est intitulée : *Les Coulisses d'un livre. A propos des mémoires de Henri Heine*.

C'est une pièce fort intéressante à joindre aux précédentes, elle fourmille de détails amusants, mais elle ne termine pas le procès. Ce qui frappe le plus là-dedans, c'est le portrait d'un personnage bizarre, M. Henri Julia, un ancien préfet de la République, qui semble avoir été plus malin que M. Kohn-Abrest et que tous les éditeurs de l'Allemagne. Il est arrivé à trouver 16,000 francs de 80 pages écrites d'une écriture très large et surchargée de ratures, ce qui représente 10 francs la ligne ou 50 centimes le mot. Chez M. Kohn-Abrest, l'admiration pour une telle habileté l'emporte encore sur un dépit qui se comprend, si l'on songe que l'auteur de la brochure, après avoir organisé toute la campagne et mené un bruit énorme autour de ces quelques feuillets, n'a pas eu même un grand merci de l'heureux négociateur pour lequel il avait tiré les marrons du feu.

L'impression générale, somme toute, est que ces *mémoires* se réduisent à peu de chose et ne sont, en quelque manière, qu'un embryon, un résumé ou un résidu d'une œuvre plus importante qui aura été détruite pour des raisons d'intérêt.

Sans justifier tout ce tapage, la personnalité de Henri Heine est, sous certains rapports, plus intéressante que celle de Flaubert. Quelque large que l'on fasse la part du souvenir de cette cordiale poignée de main, ce Français qui, à une époque comme la nôtre, pèse ses mots comme les peseurs d'or d'Amsterdam pesaient leurs diamants, n'éveille pas une bien grande admiration intellectuelle. On le plaint, si vous voulez, du noble souci de la forme qui le hantait continuellement, mais on ne sympathise pas avec lui dans le vrai sens de ce mot *sympathiser :* éprouver avec un autre, ressentir les mêmes impressions, les mêmes anxiétés que lui. On n'entend en lui ni le cri de l'âme se désolant dans le vide et se lamentant de ne plus croire, ni la protestation farouche du patriote devant l'écroulement de son pays.

Heine tente et séduit autrement l'analyste. La fatalité de race se raconte dans ce cœur déchiré. Le sentimental et l'ironique, le poète et le désenchanté constituent le plus saisissant des dualismes et quand on écoute le combat de ces deux êtres coexistants, il semble entendre, comme dans Mürger,

Le fifre au rire aigu railler le violoncelle,
Qui pleure sous l'archet ses notes de cristal.

Ce n'est point un drame isolé que celui qui se passe dans cet esprit qui se raille lui-même et qui s'empoisonne en quelque sorte de son scepticisme, comme certains insectes se frappent eux-mêmes de leur propre dard. Ce sémite, artiste et raffiné, miné intérieurement par la grande tristesse de tout, est l'exemplaire particulièrement réussi d'un type que vous rencontrez à chaque instant sur le pavé

parisien, que vous avez pour compagnon, pour camarade ou pour maître.

S'il n'a rien détruit de la religion chrétienne, ce peuple opiniâtre et insinuant, politique et subtil, a démoli presque complètement, il serait puéril de le contester, la civilisation fondée sur cette religion. Il a dissous la société chrétienne, il a sapé l'arbre gigantesque qui avait abrité tant de générations heureuses et paisibles, et c'est maintenant qu'il est par terre qu'il s'aperçoit combien cet arbre était magnifique, combien douce était la vie à l'ombre de ses rameaux.

On a souvent conté l'histoire de l'héroïne de Kelsterbach, qui, pour être sûre de son salut, allait le samedi à la synagogue et le dimanche à l'église. Les hommes de la trempe de Henri Heine n'ont point cette ressource; ils sont à l'état vague et flottant et souffrent cruellement d'un doute auquel ils ne peuvent s'arracher.

L'œuvre de Henri Heine reflète ces sentiments et c'est pour cela qu'elle est émouvante et vibrante. On y lit à chaque ligne le regret de ce monde d'autrefois, si plein de pittoresque et de poésie, la désillusion devant ce monde nouveau qui ne tient déjà plus debout et qui a supprimé, sans profit pour personne, tout ce qui faisait le charme de la vie des ancêtres. Qu'elles sont mélancoliques et qu'elles ont été justifiées, les prévisions de l'auteur des *Reisebilder* que nous rappelions récemment à propos de Daudet : « Les radicaux viendront et prescriront une cure radicale qui n'agira en définitive qu'à l'extérieur et guérira tout au plus l'eschare sociale et non la gangrène intérieure. Parviendraient-ils même à délivrer pour un peu de temps de ses plus cruelles douleurs l'humanité souffrante, cela n'aurait lieu qu'aux dépens des dernières traces de beauté qui sont restées au patient. »

« Cette pensée, ajoutait Heine, n'est pas celle d'un richard qui tremble pour ses capitaux, mais la terreur secrète de l'artiste et du savant qui voit menacer toute notre civilisation humaniste, ce fruit d'un labeur de trois siècles et le véritable élément de notre vie moderne. Or cette civilisation sera détruite un jour par les communistes, et quoique, en théorie, un généreux entraînement puisse me porter à sacrifier les intérêts de l'artiste et du savant au besoin des masses souffrantes déshéritées et exploitées, néanmoins, dans le domaine des faits, j'ai horreur de tout ce qui se fait par la multitude et je n'en peux pas supporter le moindre attouchement. »

Le Philistin en livrée d'hôpital de Henri Heine a trouvé, d'ailleurs, son romancier dans Émile Zola. C'est un livre étrange que cette *Joie de vivre* et qui traduit aussi un des côtés de cette universelle désespérance, de ce pessimisme morne qui hante nos générations et que les générations d'autrefois ne connaissaient pas. Violente et coléreuse chez Flaubert, amène et souriante dans Heine et dans Alphonse Daudet, la haine de l'existence présente est grossière et brutale dans Émile Zola. L'auteur prend toutes les misères humaines, la goutte, l'œdème, l'accouchement difficile, l'hypocondrie, le suicide; il recueille toutes les pestilentielles odeurs qui sortent de ces corps à demi pourris, toutes les tristesses qu'inspirent ces souffrances minutieusement décrites, il roule le lecteur là dedans et il lui dit : « Voilà la vie, mon vieux, qu'en penses-tu ? »

Le livre est fort et remuant dans sa forme déplaisante, je l'ai constaté ailleurs. L'auteur, en définitive, a fait œuvre d'artiste puisqu'il s'est proposé un but et qu'il l'a atteint, puisqu'il a rendu visible une pensée qui était en lui. Rarement, par exemple, on a écrit quelque chose de plus désenchantant et de plus pénible. A l'exception de Pauline, la pupille dépouillée par les Chanteau, qui a quelque grâce, presque tous les acteurs sont affreusement bêtes, profondément égoïstes, inconsciemment malhonnêtes. L'écœurement qu'a désiré exciter le romancier vient tout spontanément aux lèvres devant tous ces personnages d'Henri Monnier proclamant au milieu d'une sorte de musée Dupuytren que Schopenhauer a raison et que la vie est un mal.

Les païens eux-mêmes, Platon en tête, auraient refusé de reconnaître leur semblable dans ces êtres avilis et dégradés qui vivent d'une vie exclusivement instinctive et animale. Diogène lui-même eût préféré à ces bipèdes monstrueux le coq qu'il jeta un jour dans la salle de l'Académie et qui du moins salue d'une joyeuse fanfare le lever de l'aurore. L'avenir néanmoins consultera avec curiosité ce document humain qui a au moins le mérite de la franchise; il connaîtra par lui la conception que le matérialisme du XIXe siècle se fait de cet homme créé à l'image de Dieu. L'œuvre, en effet, est sortie toute vivante des doctrines modernes et Zola n'a fait que donner une manifestation artistique aux théories de M. Paul Bert.

Avec quel plaisir on lit *Ma jeunesse* en fermant *la Joie de vivre!* Ce n'est point que l'œuvre intrinsèquement ait un mérite exceptionnel. Ce merveilleux évocateur qui ressuscitait véritablement les siècles évanouis n'avait pas ce don, qu'ont eu de moins grands génies que lui, d'animer les épisodes de la vie intime, de faire passer, grâce au talent du peintre, une figure d'inconnu à l'état de personnage réel, de personnage historique, serait-on tenté de dire.

Ma jeunesse n'a rien de la poétique fraîcheur qu'ont gardée après tant d'années les *Confessions* de Rousseau, par exemple. L'espèce de pouvoir magique dont disposait Michelet, quand il s'agissait des scènes de l'histoire, ne s'exerce pas quand il nous raconte les scènes de sa douloureuse enfance.

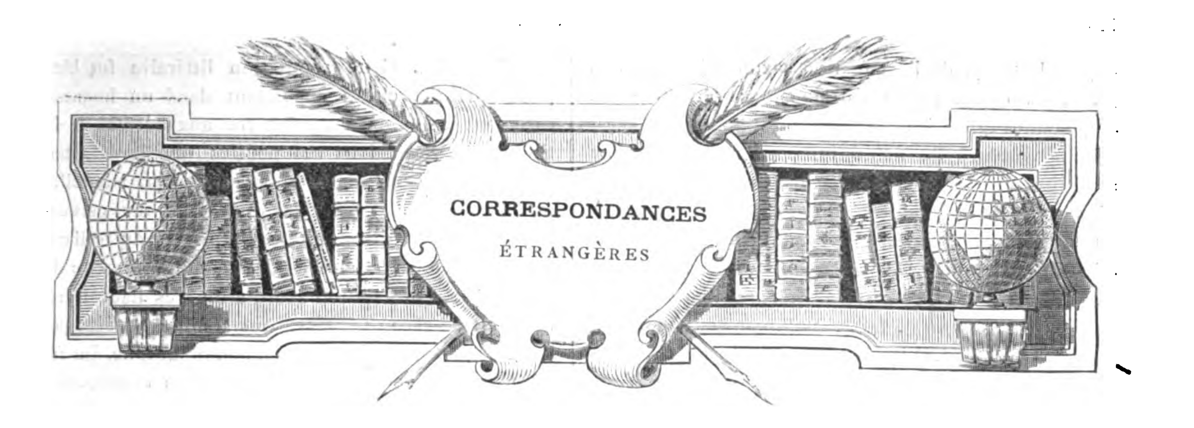
Ni la famille de l'historien, ni ses amis, ni ses condisciples, ni Thérèse, l'objet de son premier amour, ne nous apparaissent dans cette autobiographie avec un relief bien distinct. Il y a aujourd'hui vingt écrivains de second ordre qui décriraient avec une toute autre science de pittoresque, avec un tout autre accent, les maisons du vieux Paris, successivement habitées par Michelet et les siens.

La vérité est que ce que l'on nous présente se réduit, ici encore, à des notes, à des fragments, cousus ensemble par une main pieuse. Ces débris, analogues aux copeaux que le rabot disperse dans l'atelier, n'ont guère qu'une valeur de souvenir.

Et néanmoins, je le répète, on lit *Ma jeunesse* avec plaisir. Ce doux illusionnaire, ce chimérique auquel l'histoire n'avait rien appris, et qui en 1869, au moment où la Prusse était décidée à la guerre, rêvait de faire du pont de Kehl un pont d'Avignon où les nations auraient dansé en rond, parlait avec attendrissement de sa *chère Allemagne*, nous repose, malgré tout, des honteuses priapées du présent. Ce furent de funestes charmeurs que ces braves gens qui endormirent la France, l'amollirent, faussèrent son tempérament ferme, sensé, clairvoyant, avec leurs utopies de fraternité universelle; c'est à eux que nous devons d'en être où nous en sommes; malgré tout, nous les aimons quand même et une involontaire tendresse de cœur modère la sévérité du jugement que notre raison porte sur eux. C'est notre jeunesse qui se jette entre eux et nous quand nous voudrions être trop justes; c'est elle que nous craindrions de frapper en attaquant ceux qui ont fait défiler tant de belles images, tant de nobles visions, tant de pages éloquentes devant nos années printanières.

ÉDOUARD DRUMONT.





ANGLETERRE

La conquête de l'Angleterre par les Normands : Augustin Thierry, Green et M. Freeman. — L'école historique moderne en Angleterre. — Mort sous le harnais. — Lord Lytton, poète, orateur et dandy. — Ses Mémoires. — Ses aïeux et son fils. — Un poète conservateur, gouverneur de l'Inde. — La pairie comme récompense littéraire. — Tennyson, pair d'Angleterre. — L'École satanique. — Querelles de chanceliers. — Les lords Campbell, Lyndhurst et Brougham. — Un vengeur posthume. — La pudeur de Mme de Genlis ou des mœurs dans une bibliothèque. — Une rectification. — L'obscénité chez les dramaturges de la Restauration. — Un voyage imaginaire. — Restif de la Bretonne et les Hommes volants. — Édition définitive de Keats. — Un ami de Gambetta et un membre du cabinet anglais. — Traductions du français. — L'Irlande au XVIe *siècle : misère et rapacité. — Les cris de Londres. — Un ouvrier de génie. — Reliures en chêne. — Rabelais en Angleterre. — Un volume de vers. — Romans et voyages ou les livres dont on ne parle pas.*

Londres, 1er mars 1884.

E tous les historiens de la nouvelle génération, John Richard Green, dont j'annonçais la mort à Menton dans ma correspondance de mai dernier, était le plus brillant et le plus original. Sa *Conquête de l'Angleterre* (*Conquest of England*), qui vient d'être publiée, est un ouvrage posthume et incomplet. Quelque importante que soit la moindre ligne écrite par un homme devant qui nos meilleurs auteurs se sont plu à s'incliner, je me serais contenté de mentionner simplement ce volume, le jugeant de peu d'intérêt pour les lecteurs du *Livre*, n'était la préface. Elle est l'œuvre de la veuve de l'historien, et nous y trouvons la peinture d'un enthousiasme pour le travail dont la vue ne peut qu'être profitable au monde. C'est presque dans l'étreinte même de la mort qu'il a écrit ces dernières pages. *Il mourut en s'instruisant* (*He died learning*), telle est l'épitaphe que Green s'est choisie lui-même. Il est douteux qu'il y ait, dans les annales de la littérature, un autre exemple d'un effort aussi obstiné et héroïque que celui auquel nous devons ce que nous posséderons jamais de la *Conquête de l'Angleterre*. Pour la puissance d'observation qui paraît comme une divination, pour la faculté de tirer de la formation géographique d'un pays, de la composition des noms de lieux et en général de toutes les indications philologiques, de quoi éclairer l'histoire, M. Green n'a point laissé de rival. Le style de ce dernier ouvrage est moins éclatant que celui de ses premiers travaux; il y a relativement moins de digressions; l'ensemble est plus sobre et n'en a que plus d'autorité. Le sujet choisi, la conquête de l'Angleterre par les Normands, est, il n'est pas besoin de le dire, le même où Augustin Thierry établit du premier coup sa brillante réputation. Il a aussi été traité avec beaucoup de talent par M. Freeman, dont l'*Histoire de la conquête normande*, renfermant tous les résultats des plus récentes recherches, est aujourd'hui le livre qui fait autorité chez nous.

Un des meilleurs ouvrages que nous devions à un de ceux qui aiment à se déclarer disciples de Green, c'est *A History of London* (*Histoire de Londres*) [1], par W.-J. Loftie, B. A., F. S. A., dont, au bout de quelques semaines, il a fallu faire et mettre en vente une seconde édition. De livres sur Londres, nous en avons naturellement plus qu'il n'en faut. Beaucoup sont excellents, quoique nous ne puissions en citer aucun qui vaille un ou deux de vos ouvrages sur Paris, notamment *Paris et ses historiens aux* XIVe *et* XVe *siècles*, de MM. Leroux de Lincy et L.-M. Tisserand. L'*Histoire de Londres* de M. Loftie diffère des autres livres du même genre par la manière dont on s'y est servi des plus anciens documents, si bien que, des vieilles chroniques, on a tiré une histoire complète et suivie. Des notes inédites de Green ont été mises par Mrs. Green à la disposition de M. Loftie, et la seconde édition de son livre s'en est trouvée grandement améliorée. Un des caractères distinctifs de ce travail consiste en une série de cartes intéressantes et utiles, montrant la croissance de Londres

1. Londres. Stanford, 2 vol.

depuis le temps de l'occupation saxonne jusqu'à nos jours, où elle a pris les dimensions véritablement stupéfiantes qu'on lui connaît.

Deux volumes de mémoires ont produit quelque sensation dans le monde littéraire et politique, aussi bien que dans le monde proprement dit. Le premier a pour titre *The Life, letters and literary remains of Edward Bulwer, lord Lytton, by his Son* (*Vie, lettres et restes littéraires d'Edward Bulwer, lord Lytton, par son fils*)[1]. Deux volumes seulement en ont paru jusqu'ici. A en juger par la période qu'embrassent ces deux volumes, il est probable que l'ouvrage tout entier en aura six, ou davantage. Cette première partie a cependant un intérêt spécial; car elle contient, dans son intégrité, la brève autobiographie laissée par lord Lytton lui-même. Il faut regretter que le livre soit gauchement rédigé : une partie des *restes littéraires,* dont la place était marquée dans un appendice, sont semés çà et là à travers le récit, en arrêtant l'intérêt et en dérangeant l'harmonie. Malgré ce défaut, c'est, du moins dans les cercles mondains, le livre à succès de la saison. Lord Lytton joua, sur le théâtre de la vie anglaise, un rôle distingué. Par la variété et l'éclat de ses talents et par la nature de sa carrière, on dirait plutôt un Français qu'un Anglais. Journaliste, dramaturge, historien, poète, *essayist,* orateur, homme d'État et *dandy,* il se fit un nom presque partout et fut, pendant cinquante ans, un des hommes les plus en vue de l'Angleterre. Je n'ai connu lord Lytton que dans les dernières années de sa vie, où il m'accorda de son intimité ce qu'il en fallait pour déjeuner en tête à tête. La difficulté de soutenir une conversation avec lui était d'ailleurs assez grande, car il était affligé de surdité, et cependant il professait une haine, non exempte d'affectation, pour les voix trop éclatantes. Mes souvenirs personnels ne me fournissent rien qui vaille la peine d'être rappelé, et sa figure, telle qu'elle apparaît dans son autobiographie, est plus pittoresque et plus attrayante que celle que ma mémoire peut évoquer. Grand homme dans le sens où Balzac et V. Hugo sont de grands hommes, lord Lytton ne l'était pas. C'était néanmoins un homme d'un talent, d'une application, d'une énergie merveilleux. Il avait un sens artistique très vif, lequel ne l'empêcha pas cependant de se laisser aller à l'emphase; et il arriva aussi près du génie que peut le faire un homme qui manque le but. Ses romans sont lus partout, et plus d'un restera sans doute, notamment *The Caxtons.* Deux de ses drames, l'un et l'autre sur des sujets français, *The Lady of Lyons* et *Richelieu,* ont eu plus de représentations qu'aucun autre drame de ce siècle. Ses essais oratoires furent brillants, et il se distingua dans la carrière politique. L'honneur de la pairie récemment accordé à M. Tennyson, et qui a valu à celui-ci en Angleterre bien des commentaires défavorables et quelque ridicule, échut à sir Edward Lytton comme la récompense de ses services politiques plutôt que de sa réputation littéraire. Cette réputation littéraire fut bien pour quelque chose cependant dans un honneur rarement conféré en Angleterre aux adeptes de la littérature. C'est dans ses poésies que lord Lytton se montre le plus à son désavantage; et, naturellement, c'était de ses poésies qu'il était tout particulièrement fier. Elles ont de l'esprit et du brillant, mais ne s'élèvent guère au-dessus d'un exercice de rhétorique. Lord Lytton avait, à un très haut degré, l'orgueil de race, faiblesse qui semble partagée par le lord Lytton actuel, son fils et son biographe, qui fut un moment, sous une administration *conservative,* gouverneur général de l'Inde, et qui est également bien connu comme poète, sous le pseudonyme d'Owen Meredith. S'il s'était agi d'un homme ayant véritablement atteint la gloire, le fragment d'autobiographie laissé par lui et qui est publié maintenant aurait eu un intérêt signalé. Mais il est trop purement personnel pour être réellement piquant. Les quelques contemporains de lord Lytton dont il y est question, sont morts depuis longtemps, et rien de ce qu'on en rapporte n'est fait pour exciter la curiosité du public. Ce que l'auteur nous apprend de sa famille, de sa précocité, de son premier amour — *calf-love* (*amour de veau*), comme on dit d'ordinaire en Angleterre, — n'a rien de particulièrement entraînant. Lord Lytton prétend avoir fait des vers avant de savoir écrire, et, lorsqu'il était encore tout enfant, il étonna un jour sa mère en lui demandant si elle n'avait jamais été *accablée par le sentiment de sa propre identité* (*overcome by the sense of her own identity*). Dans les dix années qui s'écoulèrent entre 1827 et 1837, il écrivit trois volumes d'une histoire d'Athènes, douze romans, une brochure politique, une pièce de théâtre, deux longs poèmes et un très grand nombre d'autres ouvrages de longue haleine. Il revendique pour son premier roman à succès, *Pelham,* le mérite d'avoir arrêté ce qu'on appelait alors la manie satanique, sorte d'affectation de noirceur et de méchanceté à la mode chez les jeunes gens, par suite d'une admiration inconsidérée des premières œuvres de Byron. La carrière de lord Lytton présentera probablement plus d'intérêt quand nous approcherons de l'époque contemporaine. J'ai le pénible sentiment que, sur ces deux premiers volumes, je n'ai rien dit de bien propre à impressionner le public français.

La seconde biographie qui est sur ma table de critique, *A life of lord Lyndhurst, from letters and papers in possession of his familly* (*Vie de lord Lyndhurst, d'après des lettres et des papiers conservés par sa famille*)[1], par sir Théodore Martin, K. C. B., est une réhabilitation. Vers le milieu de ce siècle, lord Campbell, qui était, lui aussi, lord chancelier, ne causa pas une petite émotion dans le monde de la magistrature en publiant les vies des lords chanceliers, ouvrage qu'il mena jusqu'au moment de son entrée en charge. Écossais dur, rigoriste et atrabilaire, Campbell conçut des antipathies violentes

1. Londres. Kegan Paul and C°.

1. Londres. John Murray.

ou des animosités secrètes contre les plus grands de ses rivaux dans le poste qu'il occupait. En 1869, après la mort de l'un et de l'autre, il ajouta à sa collection de vies des lords chanceliers celles de lord Lyndhurst et de lord Brougham. Sir Charles Wetherell, *solicitor general*, a dit de Campbell que la certitude qu'il écrivait votre biographie ajoutait un aiguillon de plus à la mort. On sait qu'une crainte de ce genre assiégea l'esprit des deux éminents jurisconsultes avec qui Campbell fut en relations. Brougham, pour lequel Campbell professa toujours de l'amitié, fit dans ses *Mémoires* la meilleure défense anticipée qu'il put contre les calomnies à venir. Lyndhurst, qui avait prédit qu'après sa mort Campbell parlerait de lui avec « envie, haine, malice et absence complète de charité, parce que telle était sa nature », ne prit aucune précaution de ce genre. Les biographies de Campbell furent, bien entendu, universellement blâmées. Néanmoins la mémoire de Lyndhurst était restée comme souillée de la boue jetée par son ennemi. Aujourd'hui, le temps étant venu où les réticences ne sont plus nécessaires dans l'intérêt de personne, la biographie complète de Lyndhurst a été écrite par sir Théodore Martin, écrivain de talent, particulièrement agréable à la reine depuis qu'il a rédigé les mémoires du feu prince-consort. Il serait fatigant et futile d'entrer dans la querelle — querelle surtout politique — entre les deux chanceliers. Le nouveau biographe fait son travail en conscience, et montre que Campbell a été coupable, à maintes reprises, de citer à faux les paroles de Lyndhurst rapportées dans Hansard (*Collection des débats parlementaires*), espérant sans doute que personne ne songerait à vérifier les assertions d'un lord chancelier. Quant à Lyndhurst lui-même, il est inutile d'en parler. Il joua son rôle avec succès dans le jeu de la vie; mais la littérature n'a rien de commun avec lui, et les hommes de loi défunts ne sont pas d'un grand intérêt pour vos lecteurs. Il fit une fois une assez bonne plaisanterie. Pour donner une idée de la pruderie de Mme de Genlis, quelqu'un racontait, dans une conversation, qu'elle mettait en des casiers séparés les ouvrages des auteurs hommes et ceux des auteurs femmes. « Évidemment, dit Lyndhurst, elle ne voulait pas que ses livres multipliassent ».

Avant de m'occuper de quelques livres de luxe, il faut que je fasse l'aveu d'une erreur commise dans ma dernière correspondance. J'y ai parlé avec grand éloge de la charmante édition de Shakespeare, qui a paru dans la *Parchment Library*. Par une de ces curieuses associations d'idées dont les bizarreries sont une des choses les plus troublantes de notre organisation mentale, j'ai attribué cette belle collection à MM. Bell et Daldy, au lieu de MM. Kegan Paul et Cie. C'est une méprise que, naturellement, vous ne pouviez guère remarquer. En tout cas, je m'empresse de la rectifier et de rendre à MM. Kegan Paul et Cie le mérite d'avoir publié la plus élégante édition portative de Shakespeare que nous ayons jusqu'ici. A cette même collection, MM. Kegan Paul et Cie ont ajouté deux nouveaux volumes : *The Vicar of Wakefield*, de Goldsmith, édité par M. Austin Dobson, — nom qui revient souvent dans ma correspondance — qui l'a enrichi de notes importantes, et *English Comic Dramatists* (*les Auteurs comiques anglais*), édité par Oswald Crawfurd. On ne connaît pas grand'-chose en France de nos auteurs comiques du XVIIe et du XVIIIe siècle. Les obligations qu'ils ont à votre théâtre sont assez grandes pour expliquer votre négligence à leur endroit. Il y a pourtant un ou deux points qu'il faudrait considérer. On étudie de si près, en Angleterre, la littérature française, que les plagiats ou les vols faits à nos écrivains sont généralement divulgués. Vous nous empruntez peu; mais les petites dettes que vous pouvez contracter envers nous passent assez souvent inaperçues. Quoi qu'il en soit, l'étude de nos dramaturges de l'époque des Stuarts ne serait pas sans profit pour vous. Quelques-uns sont délicieusement spirituels, et tous sont atrocement libertins. Vous seriez sûrement édifiés de voir comment, dans notre prude et pudibonde patrie anglaise, débordant de la joie de notre triomphante révolte contre le puritanisme, nous avons mis sur la scène des pièces dont la crudité et l'obscénité effrayeraient un réaliste contemporain.

Une réimpression qui, par la beauté de l'exécution peut être classée au même rang que la collection dont je viens de parler, c'est *The Life and Adventures of Peter Wilkins* (*Vie et aventures de Pierre Wilkins*)[1], par Robert Paltock. La vie de Pierre Wilkins, publiée d'abord en 1751, appartient à la classe des voyages imaginaires. Je ne veux pas m'étendre sur les mérites de cette œuvre exquise. Elle a, je crois, sous le titre de *l'Homme volant* ou quelque autre semblable, été traduite en français et comprise dans une collection; à coup sûr, elle a suggéré à Restif de la Bretonne l'idée d'un de ses ouvrages les plus étranges : *la Découverte australe par un homme volant, ou le Dédale français; nouvelle très philosophique*. Comme c'est maintenant la mode pour les livres de ce genre, Pierre Wilkins est réimprimé en fac-similé. M. A.-H. Bullen, un de nos plus jeunes et de nos meilleurs éditeurs de textes, en a surveillé l'impression. On a reproduit les dessins curieusement naïfs qui accompagnaient la première édition.

Nous devons aussi à MM. Reeves et Turner *The Poetical works and other writings of John Keats*, (*Œuvres poétiques et autres écrits de John Keats*), édité par Harry Buxton Forman, en quatre volumes in-8°. C'est la première édition complète et authentique qui ait encore été publiée des écrits du poète à qui la poésie anglaise contemporaine a de si grandes obligations. Keats est le premier qui nous ait affranchis du moule poétique du dernier siècle, de ces périodes bien rythmées, lesquelles, délicieuses chez Pope et chez Prior, étaient devenues du pur radotage dans les œuvres de leurs successeurs. Depuis

1. Londres, Reeves and Turner.

lui, toute poésie a été colorée du reflet de sa riche imagination et de son style passionné et sensuel. Je n'écris pas une revue de la poésie anglaise contemporaine; autrement j'insisterais sur un poète dont les œuvres ont exercé une influence omnipotente et qui se fait encore sentir aujourd'hui. Ma tâche se borne, pour l'instant, à enregistrer l'apparition de la première édition qui fasse vraiment autorité. M. Forman, qui a fait ici le travail d'éditeur, est déjà connu par une édition de Shelley, en huit volumes, publiée il y a quelque temps aussi chez MM. Reeves et Turner. La manière dont il s'était acquitté de sa tâche la première fois lui a valu toute sorte d'encouragements dans sa nouvelle entreprise. Parmi ceux qui avaient recueilli des matériaux pour une édition de Keats, était sir Charles Wentworth Dilke, l'ami de Gambetta et le membre le plus jeune, et de beaucoup le plus clairvoyant, du présent ministère. Complètement absorbé par les affaires de l'État, sir Charles a confié ses notes à M. Forman. Lord Houghton, qui a écrit une vie de Keats, feu Dante Gabriel Rossetti, et, en fait, tous ceux qui s'intéressaient à la mémoire de Keats, sont venus en aide à son éditeur le plus récent et incomparablement le meilleur. Ces quatre volumes sont, au point de vue typographique, d'une grande beauté. Abondamment illustrés de portraits et de facsimilés, sous une couverture de bon goût, ils peuvent rivaliser avec quelques-unes des belles éditions de grands auteurs qui se sont publiées à Paris.

Sous le titre de *A Handbook of gastronomy* (*Manuel de gastronomie*)[1], vient de paraître une nouvelle et complète traduction de la *Physiologie du goût.* La traduction est anonyme. Je ne risquerai pas beaucoup de me tromper cependant, si je hasarde la conjecture qu'elle est de la même main à qui l'on doit, chez les mêmes éditeurs, la version de *l'Éventail* et du charmant volume qui forme comme le complément de celui-ci. Il est difficile de croire qu'un ouvrage qui, depuis plus d'un demi-siècle, jouit de la réputation incontestée de chef-d'œuvre, soit pour la première fois présenté dans son intégrité au public anglais. Telle est cependant la vérité. Cette traduction est d'un style vigoureux, et les notes du traducteur, peu nombreuses, sont excellentes. Mais c'est surtout pour les bibliophiles que le livre a le plus de mérite. On en a tiré trois cents exemplaires pour l'Angleterre et cent pour l'Amérique, et il n'en sera pas publié d'autre. Le papier est le meilleur qui se puisse trouver, et les caractères sont, je crois, les plus beaux qui aient été employés depuis le commencement du siècle dans aucun livre anglais. Tous les autres ont l'air grossier en comparaison. Ajoutez à cela cinquante-deux eaux-fortes de M. Lalauze, et le fait que nous avons là une vraie édition de bibliophile sera bien établi. Puisque j'ai parlé avec tant d'éloges des caractères typographiques, je dois ajouter que le volume a été imprimé à Édimbourg sur les presses de Ballantyne.

1. Londres, J.-C. Nimmo and Bain.

Un autre volume, à peine inférieur à celui-ci, sorti des mêmes presses et publié par la même maison, est aussi une traduction d'un chef-d'œuvre français. Il a pour titre *The Fables of La Fontaine translated from the French*[1]. Cette version est fondée sur la traduction de Robert Thornson, imprimée à Paris en 1806. (Voyez Quérard, *la France littéraire.*) Ce travail, qui était devenu rare, a été revu de près. Que l'esprit même de l'homme, dont on a pu dire qu'il avait eu sa part dans l'œuvre de Molière, « en rompant en visière au solennel, et en faisant parler hautement et dignement la nature[2] », ait pu passer tout entier dans une traduction, c'est à quoi l'on ne doit pas s'attendre. Les poèmes lyriques, je me fatigue à le répéter, ne peuvent que bien rarement résister à la traduction. De temps en temps un homme heureusement inspiré donne, d'un morceau lyrique, une version adéquate. C'est à peu près tout ce qu'on peut espérer, et une traduction de cette nature semble prouver la vérité de la subtile pensée de Raphaël : Apprécier, c'est égaler. — A La Fontaine s'applique, dans toute sa signification, le fameux mot de Ninon de l'Enclos : « La joie de l'esprit en marque la force. » Eh bien, toute cette *joie* ne se transfuse pas dans la traduction anglaise, dont ce que je puis dire c'est qu'elle est recommandable. Je dois supposer que vous connaissez parfaitement les eaux-fortes de M. A. Delierre, qui sont le principal ornement du volume.

Toujours à propos des éditions de luxe je donnerai une brève mention à deux ou trois autres volumes. *The Image of Ireland with a discoverie of Woodkarne*[3], par John Derrick, édité par John Small, M. A., F.-S.-A. Scot., est la réimpression d'un très rare, très curieux et très coûteux ouvrage. Le titre peut s'expliquer plutôt que se traduire : *le Miroir d'Irlande, avec une révélation sur les fantassins sauvages irlandais.* Cet étrange livre, qui offre une lugubre peinture de la barbarie irlandaise en même temps qu'il donne, sans le vouloir, certains indices de la rapacité des Anglais, est une réimpression en lettres gothiques de l'édition de 1581, et en reproduit toutes les naïves et primitives illustrations. Il en a été tiré deux cent quatre-vingts exemplaires en tout. On ne connaît qu'un seul exemplaire complet de l'édition originale. C'est sur cet exemplaire, qui se trouve dans la bibliothèque de l'université d'Édimbourg, que cette réimpression a été faite.

Le Prince Noir; poème du héraut d'armes Chandos. Texte critique suivi de notes par Francisque Michel, correspondant de l'Institut de France[4], a été publié simultanément à Paris et à Londres. Je peux donc m'en remettre, pour qu'il en soit parlé avec compétence, aux brillants rédacteurs de votre revue,

1. Londres, J.-C. Nimmo and Bain.
2. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, I, 363.
3. Edimbourg, A. and C. Black.
4. Londres et Paris, J.-G. Fotheringham.



et ne pas diminuer, à son profit, le peu d'espace que j'ai à ma disposition.

London Cries : with six charming children (*les Cris de Londres : avec six enfants charmants*) [1], par Andrew W. Tuer, est une œuvre curieuse d'un de nos libraires-éditeurs les plus érudits et les plus distingués. M. Tuer, de la maison Field et Tuer, est déjà connu par *Bartolozzi and his works* (*Bartolozzi et son œuvre*), livre qui s'est acquis une grande réputation. Dans le présent volume, M. Tuer a voulu conserver des exemples des différents cris des rues, « les cris des vendeurs d'eau, de lait et de toute chose à peu près », qui rendent la vie à Londres presque impossible. A plusieurs reprises, la législation a tenté d'en finir avec ces bruits, et quelques-uns d'entre eux ont été supprimés. Mais en un temps où le peuple est le maître, ils deviennent de plus en plus communs, et certains bruits, comme la clochette du « vendeur de muffins », espèce de galette grandement appréciée du public britannique comme accompagnement du repas connu sous le nom de *tea* (thé), sont un sérieux ennui pour le malade et le *travailleur*. M. Tuer a fait une collection de ces cris, lesquels sont presque innombrables. Son volume est illustré de dessins en couleurs, reproductions fac-similés d'après nos caricaturistes, tels que Rowlandson, Cruikshank, Crawhall, etc. Un attrait spécial consiste en six dessins d'enfants vendant des fraises, des fleurs, du lait, etc., dans la manière de Bartolozzi, et reproduits en trois couleurs. MM. Field et Tuer sont presque les plus jeunes de nos chefs de maisons d'édition. Néanmoins ils se sont déjà distingués par leur énergie et leur esprit d'entreprise. Le nombre des exemplaires de l'édition que je signale a été limité à deux cent cinquante. On a tiré en outre cinquante exemplaires en grand papier, avec épreuves sur satin.

A critical Essay on the life and works of George Tinworth (*Essai critique sur la vie et les œuvres de George Tinworth*) [2], par Edmond W. Gosse. Je mentionne ce livre, quoiqu'il ne relève guère ici de ma critique. Mais il peut servir à appeler votre attention sur l'un des hommes les plus remarquables de l'Angleterre contemporaine. Au milieu de la vie quotidienne de ce Londres affairé, railleur, sceptique, est sorti des rangs du peuple un artiste religieux dont l'œuvre unit à la simplicité de la foi du moyen âge le zèle d'une conviction puritaine. Il est peu probable que M. Tinworth entende parler du *Livre;* je peux donc risquer quelques indiscrétions à son égard. C'est un homme presque absolument dépourvu d'éducation. Je voyais, l'autre jour, une lettre autographe de lui où l'orthographe et le reste trahissaient une profonde ignorance. Le pronom personnel *I* (*je*), qui est toujours écrit en anglais par une majuscule, y était figuré *i*, ce qui implique une certaine inexpérience des usages. Cependant cet homme, fils de ses œuvres, issu des bas-fonds de la classe ouvrière, encore ouvrier lui-même, dessinateur à la fabrique de poterie de Lambeth, familier, dans son passé, avec les plus sordides horreurs et les plus cruelles angoisses de la misère, est, dans son genre, un suprême artiste. M. Gosse, un de nos poètes et *essayists* les plus estimés, a entrepris de faire connaître son œuvre au grand public. La nature du talent de M. Tinworth est illustrée de quatre-vingts planches environ. C'est de la terre cuite qu'il se sert pour traduire ses idées. On l'a appelé, en essayant de définir un genre d'art unique, un peintre en terre cuite. Ce n'en est pas moins un sculpteur, et ses œuvres en relief peuvent être comptées parmi les productions les plus remarquables de l'Angleterre à notre époque. M. Gosse le compare à Peter Visscher en Allemagne, et à Ghiberti en Italie. Mais il a autant d'affinités avec Dürer qu'avec l'un ou l'autre de ces deux artistes. Je ne puis essayer de décrire son œuvre, qui, en intensité d'ardeur et par une sorte d'*humour* étrange et indéfinissable, est absolument unique. Les dessins religieux de Tinworth, qui commencent à pénétrer dans nos cathédrales, sont essentiellement anglais et ont subi l'influence de cet esprit huguenot dont l'effet sur l'art religieux en Angleterre est si souvent visible. Beaucoup de son travail est primitif; une partie est enfantine; en son entier, il est en opposition avec l'esprit du siècle; mais personne, parmi ceux qui ont le véritable amour de l'art ou le sentiment sympathique de l'humanité, ne raillera cette étrange manifestation du génie.

J'en ai fini avec les éditions de luxe. Il reste à signaler quelques ouvrages de nature diverse. Ce que je viens de dire de M. Gosse me rappelle ses *Seventeenth Century studies; a contribution to the history of English poetry* (*Études sur le* XVIIe *siècle, pour servir à l'histoire de la poésie anglaise*) [1], volume de critique réfléchie sur les poètes et les dramaturges, dans lequel, au milieu de beaucoup de matière intéressante, le lecteur trouvera quelques vues nouvelles et quelques vraies découvertes.

Un ouvrage qui n'est pas sans analogie avec celui-ci, *English Poetesses* (*les Femmes poètes anglaises*) [2], par Eric Robertson, révèle au public anglais un jeune écrivain doué d'une grande pénétration et d'une remarquable vigueur de style. Le sujet du livre de M. Robertson est intéressant, et la manière dont l'a traité l'auteur est excellente. — *Francis Beaumont* [3], par C.-G. Macaulay, est une importante monographie d'un des plus grands des contemporains de Shakespeare. — *Krilof and his Fables*, par W.-R.-S. Ralston, M. A., nous donne la collection la plus considérable que nous ayons de ces charmantes fables russes. Elles sont admirablement traduites par M. Ralston, érudit bien connu pour sa

1. Londres, Field and Tuer.
2. Londres, Fine art Society.

1. Londres, Kegan Paul and C°.
2. Londres, Cassel and C°.
3. Londres, Kegan Paul and C°.

connaissance spéciale de la littérature russe, et comme fonctionnaire distingué du *British Museum*. Ce volume est élégamment illustré.

The Gentleman's Magazine Library[1] est le commencement d'une série de réimpressions tirées de cette fameuse mine de renseignements qui s'appelle *The Gentleman's Magazine*. Cette série qui, lorsqu'elle sera complète, comprendra quatorze volumes, ne peut manquer d'être grandement prisée des archéologues. Le premier volume est un chef-d'œuvre typographique, et il est soigneusement édité par un érudit bien connu, M. G.-L. Gomme. De chez M. Scott sort également le volume IV de *The Bibliographer*, œuvre qui est en train de prendre rang en Angleterre, et qui fait beaucoup pour répandre le goût de la bibliographie. La livraison dont je parle est tout à fait à la hauteur des autres. Enfin, M. Elliot Stock a encore publié une réimpression en fac-similé de la première édition de *Religio Medici*, de sir Thomas Browne. *Religio Medici* occupe une place éminente parmi les livres anglais du XVII[e] siècle, et cette réimpression vaut la peine d'être acquise. Le volume est admirablement recouvert de feuilles de chêne assez amincies pour qu'on en puisse faire des reliures de livres.

Early and Imperial Rome (*Rome primitive et Rome impériale*)[2], par Hodder M. Westropp, est une réimpression d'une série de conférences faites à Rome sur l'archéologie de la cité impériale. *Crowns and coronations* (*Couronnes et couronnements*)[3], par William Jones, F. S. A., donne une histoire curieuse et utile des couronnes à toutes les époques. C'est un livre bourré de renseignements, dont un très grand nombre ont rapport à la France. Et même ce qui est dit des couronnes des Bourbons, des d'Orléans et de Bonaparte en forme la plus intéressante portion.

Bordighera and the Western Riviera[4] est la traduction, faite par M. A.-C. Dowson, d'un livre que M. F.-F. Hamilton avait écrit en français. Toutes les branches du sujet, langue, climat, histoire, art, faune, flore, sont traitées en détail, et ce livre est d'un grand prix pour les Européens qui résident dans ces contrées et pour ceux qui se préparent à les visiter. La traduction est bien exécutée.

1. Londres, Elliot Stock.
2. Londres, Elliot Stock.
3. Londres Chatto and Windus.
4. Londres, E. Stanford.

Medical Guide to the mineral waters of France and its wintering stations (*Guide médical aux eaux minérales et aux stations hivernales de France*)[1], par A. Vintras, M. D., n'est pas un livre de nature à être jugé ici. Néanmoins, il me fournit l'occasion de nommer l'auteur, qui est médecin de l'ambassade française à Londres, médecin doyen de l'hôpital français et chevalier de la Légion d'honneur. Il est, d'ailleurs, connu et apprécié de notre public anglais aussi bien que de tout Français qui visite nos côtes. En indiquant aux malades anglais vos stations thermales, le docteur Vintras peut se vanter de faire œuvre patriotique.

Je n'ai plus le temps de parler de *Readings in Rabelais* (*Lectures tirées de Rabelais*)[2], par Walter Besant, la meilleure tentative qu'on ait encore faite pour mettre Rabelais à la portée de tous les lecteurs dans ce pays-ci. M. Besant, qui est un brillant romancier, est aussi un rabelaisien enthousiaste et accompli. C'est un des secrétaires de notre *Rabelais Club*.

On the stage (*Sur la scène*)[3], par Dutton Cook, est l'œuvre posthume d'un de nos meilleurs journalistes dont j'ai déjà eu à citer quelques-uns des écrits sur le théâtre. Il faut que je laisse pour une autre fois *Wind Voices* (*Voix du vent*), le récent livre de M. P. Bourke Marston, et le seul volume de poésies qui se fasse remarquer parmi ceux qu'a produits la saison présente. De nouveaux romans et de nouvelles relations de voyages ont paru en quantités innombrables, mais aucun de ces livres n'offre un intérêt particulier.

JOSEPH KNIGHT.

1. Londres, Churchill and C°.
2. Londres, W. Blackwood and C°.
3. Londres, Sampson Low and C°.

RUSSIE

Le jubilé du premier imprimeur russe. — Le baron Horf (nécrologie). — Les poésies de M. Maïkoff. — Sur la tombe de Tourguéneff, poésies. — Le romancier Léon Tolstoï, ses confessions publiées par la presse russe de Genève. — Le premier numéro d'une nouvelle revue. — M. Garchine et ses derniers travaux. — Les traductions en Russie. — La polémique de l'iman de Saint-Pétersbourg avec M. E. Renan.



Le 6 décembre 1883 il s'est écoulé juste trois siècles depuis la mort du premier imprimeur russe. Jamais jubilé ne fut plus calme que le sien. Seuls les imprimeurs des principales villes de Russie ont songé à organiser des banquets commémoratifs; ni les journalistes, ni les corporations savantes, ni les étudiants, ni le gouvernement n'ont pris la peine de célébrer ce jour dont la place était pourtant marquée dans les annales de la pensée russe. On aurait pu croire que l'introduction de l'art de Gutenberg dans les pays du tsar n'était un événement réjouissant que pour les industriels, tant il est vrai que sous le régime de la censure, l'imprimerie cesse d'être l'auxiliaire des écrivains. Les Russes sont de tous les Slaves ceux qui ont profité en dernier des bienfaits de l'imprimerie.

Quelle en est là cause? On prétend que c'est parce qu'il y avait trop de copistes en Moscovie. Cependant les clercs ne manquaient pas dans les autres contrées; la véritable raison, c'est que le goût de la lecture était fort peu développé chez les sujets d'Ivan le Terrible et qu'il l'est encore très peu chez les sujets d'Alexandre III. Le journal le plus répandu en Russie n'a jamais dépassé le nombre de 30,000 abonnés et cela sur une population de quatre-vingts millions d'habitants. On ne peut déroger impunément aux lois immuables de la pensée: pas de liberté de la presse, pas de lecteurs. Dans d'autres pays l'imprimerie avait au moins la ressource de reproduire la Bible; en Russie, à l'heure qu'il est, la Bible ne peut être imprimée en russe.

L'art de Gutenberg est arrivé en Russie en passant par l'Italie. Encore avant Ivan le Terrible, les tsars invitaient à Moscou des architectes italiens et d'autres artistes de Venise. C'est de ces étrangers que le premier imprimeur russe, Ivan Féodoroff, apprit à mouler les lettres et à fabriquer les matrices. Aussi tous les termes qui se rapportent à l'ancienne imprimerie russe sont italiens.

Ivan Féodoroff est né vers l'année 1520; les contemporains ont attaché si peu d'importance à son œuvre que nous n'avons presque pas de renseignements biographiques sur cet homme plein de talent et d'énergie. Nous savons seulement que le 19 avril 1563 il commença à imprimer les *Actes des apôtres* qu'il termina le 1er mars 1564. Le travail marchait lentement, mais il a été exécuté avec une élégance et un fini qui attestent un goût artistique bien prononcé chez Ivan Féodoroff.

En 1565 les imprimeurs russes publièrent encore un *livre d'Heures*, mais ils furent obligés de se sauver de Moscou sous l'accusation d'hérésie. L'imprimerie fut incendiée par leurs adversaires.

Dès lors, Ivan Féodoroff mène une vie errante sur les terres de différents princes slaves qui lui donnaient l'hospitalité. Voici ce qu'il raconte lui-même de sa vie chez un hetman qui l'avait employé à l'impression d'un évangile :

« Le hetman Khotkevitch nous accueillit avec bienveillance et me fit des dons. Nous nous mîmes à travailler selon la volonté de N. S. J.-C. et nous dispersâmes ses paroles dans le monde entier... Mais quand le hetman devint vieux et malade, il nous ordonna de cesser notre travail, d'oublier notre art et de nous mettre à cultiver la terre. Il me parut pourtant impossible de traîner ma vie dans le sillon d'une charrue et de semer des graines, quand mon instrument de labour était la presse à imprimer et que je pouvais, au lieu de grains de seigle, semer les paroles et distribuer cet aliment à tout le monde. »

Ivan Féodoroff quitte alors son asile et va chercher d'autres terres où « semer des paroles ». Dès ce moment sa vie est pleine de douleurs et de privations. Partout où il installe sa presse il se fait des ennemis et risque sa vie. Néanmoins en 1580 il imprime à Ostrog la première bible slave, qui est restée très renommée pour la beauté de son exécution et pour la diversité de ses ornements.

L'imprimeur russe fut bientôt obligé d'abandonner Ostrog et en 1581 on le voit à Lemberg où, deux ans plus tard, il expirait dans la misère.

Une main inconnue a gravé sur la simple pierre qui marque sa tombe l'inscription suivante : *Imprimeur moscovite de livres qu'on n'avait pas encore vus* .

Puisque je parle des morts, c'est le moment de mentionner la perte que la presse russe vient de faire en la personne du baron Nicolaï Alexandrovitch Korf, publiciste et surtout connu pour ses ouvrages de pédagogie. Le baron Korf a concouru à l'œuvre d'Ivan Féodoroff en s'occupant avec prédilection de l'école primaire et en préparant ainsi des lecteurs en Russie. Aussi peu d'auteurs chez nous peuvent se flatter d'avoir eu tant d'éditions de leurs œuvres. *Son manuel pour l'enseignement de la lecture et de l'écriture* s'est vendu à 70,000 exemplaires, *Notre ami*, livre de lecture pour l'école primaire à 200,000 exemplaires, *le Bébé*, 25,000 exemplaires.

En 1879 M. Korf publia une intéressante étude : *l'Instruction primaire en Europe*, résultat de sa visite à l'Exposition de Paris. Le baron Korf avait non seulement un talent d'écrivain, mais aussi un grand don pour l'enseignement.

Les *Leçons de choses* qu'il donnait souvent lui-même à l'école du village étaient d'une remarquable lucidité et très nourries; il est vrai qu'il possédait des connaissances encyclopédiques. Quoique très fort dans les sciences il excellait dans les classiques. Il savait à fond plusieurs langues étrangères, il parlait et il écrivait avec distinction le français.

Il est mort à Karkof, le 12 novembre, à l'âge de quarante-neuf ans.

Nous avons eu en 1883 quelques éditions d'œuvres poétiques, ce qui est rare chez nous.

La première place en date et par la somme de travail revient à M. Maïkoff. Je vous ai déjà entretenu de son drame *les Deux Mondes* au moment où il a paru dans le *Messager russe* de Karkof.

Les œuvres complètes de M. Maïkoff comprennent trois forts volumes. C'est un poète qui a débuté du temps de Biélinsky. Le critique russe a surtout loué les deux pièces suivantes : *l'Art* et *Un Octave* dont voici la traduction littérale :

L'ART.

— J'ai coupé un roseau au bord de la mer tumultueuse. — Muet et oublié, il languit dans ma cabane. — Un jour, un vieillard, un passant l'aperçut; — il est venu dans ma hutte me demander l'hospitalité. — Il était étrange, surprenant dans notre endroit écarté. — Il coupe la tige, y pratique des trous et les porte à ses lèvres, — Et le jonc animé se remplit de sons — Admirables; c'est ainsi qu'il s'animait au bord de la mer — Quand tout à coup Zéphir moutonnant les eaux — Effleurait le jonc et remplissait les rives de sons.

UN OCTAVE.

— De l'harmonie des vers les secrets divins — Ne cherche pas à deviner dans les livres des savants. — Au bord des eaux



dormantes, seul dans tes promenades, — Écoute de toute ton âme les murmures des joncs, — Les paroles de la forêt : leurs sons merveilleux. — Pressens et comprends... et l'harmonie des vers — Comme par enchantement de tes lèvres en octaves réguliers — Couleront, sonores, comme la musique des forêts.

Ces deux poésies ont fourni au célèbre critique russe des observations très fines : « La poésie est de ces choses qu'on doit comprendre par le sentiment et non par la réflexion. La sympathie pour la nature est le premier mouvement de toute âme vivante; chaque homme commence par aimer ce qui frappe son esprit par des formes, des couleurs ou des sons... Le poète est l'être qui sent le plus la nature ; il est son fils, son favori, le confident de ses secrets... Avant tout, le poète voit la poésie dans la nature et c'est elle qui la première éveille les forces poétiques d'un jeune talent... »

« De ce point de vue *l'Art* et *l'Octave* de M. Maïkoff renferment un chapitre de théorie artistique qu'aucun esthéticien ne se refuserait à citer pour donner plus de force à ses explications.

« Mais la nature est aussi le berceau de la poésie pour des peuples entiers. Par les Hellènes, la nature a été le maître de la poésie de toute l'humanité.

« La muse de M. Maïkoff par son origine est parente de la muse grecque. Elle puise ses inspirations modestes, virginales et profondes dans la nature... Regardez combien ces vers sont classiques, on croirait une traduction du grec; aussi pourrait-on les traduire du russe en grec, ou dans n'importe quelle autre langue et si la traduction est fidèle, personne ne reniera l'inspiration hellénique de cette poésie... M. Maïkoff regarde la vie avec les yeux d'un Hellène, il ne peut pas encore la voir autrement. Si nous nous rappelons qu'il est tout jeune, nous comprenons que c'est un développement normal et artistique du talent. »

Et plus loin Biélinsky ajoutait : « M. Maïkoff est maître du vers, le sien rappelle celui des meilleurs poètes russes. C'est un mérite supérieur, le vers est pour la poésie ce que le style est pour la prose, et le style est le talent même... Cependant la puissance du talent ne consiste pas exclusivement dans le style si poétique et artistique qu'il soit, il faut que la pensée ait le mouvement et la vie. Le grand poète n'est pas celui qui excelle dans les différents genres de poésie, mais celui dont les œuvres ne peuvent être disposées qu'en ordre chronologique... »

On dirait que le grand critique a prévenu les reproches qu'on adresse aujourd'hui à M. Maïkoff en Russie. Les œuvres de M. Maïkoff ne demandent pas à être publiées dans l'ordre chronologique. On peut facilement les classer en anthologies, élégies, sonnets, etc.; mais en vain y chercherait-on le mouvement de la pensée, un reflet de son siècle et l'expression de la vie russe : M. Maïkoff est resté tel qu'il s'est montré au commencement de sa carrière. Le petit nombre de poésies qu'il a consacrées à des motifs nationaux sont sans valeur et se noient dans des centaines de poésies plus heureusement inspirées par le monde classique.

Eh bien, la Russie contemporaine ne peut pas et ne veut pas s'occuper des Grecs et des Romains; trop de questions brûlantes s'agitent en elle; il y a trop de tourments et de larmes pour qu'elle ait le loisir de se complaire dans la contemplation des beautés plastiques; certes on ne peut faire un reproche au poète de ne chercher ses inspirations que chez Sénèque et Horace, mais on ne peut se dissimuler que cet exclusivisme dénote une absence de vie dans le talent de l'auteur.

Un reproche plus sérieux et auquel M. Maïkoff ne peut se soustraire, c'est d'altérer la source classique. Qui veut rester Grec ou Romain doit être païen. M. Maïkoff l'a été dans ses premières poésies, mais depuis ses Grecs et ses Romains ont une touche de religiosité dont toutes les œuvres des slavophiles portent l'empreinte. Il y a pire encore : plusieurs pièces absolument classiques à leur origine, il y a une trentaine d'années, ont reparu dans la nouvelle édition de l'auteur revêtues d'une teinte très slavophile. Qu'est devenu le libre essor de la muse ?

M. Maïkoff a le droit de se plaindre du sort qui l'a fait naître en Russie, surtout dans une époque comme celle que nous traversons. En France, avec son réel talent, il aurait depuis longtemps son fauteuil d'immortel. Chez nous il n'aura que les suffrages des Katkoff et des Aksakoff.

Notre regretté Tourguéneff aura sans doute un jour son poète qui saura dire dans une langue harmonieuse tout le bien qu'il a fait à son pays.

Déjà nos poètes ont épanché leur cœur sur sa tombe toute fraîche, et plusieurs de ses poésies ne sont pas sans valeur. Nous signalons celle de M. Palousky, qui semble s'être pénétré, pour le célébrer, de cette modestie sans égale et sans pose qui a frappé tous ceux qui ont approché Tourguéneff. En voici quelques vers :

Sur la tombe de Tourguéneff.

Il n'a besoin ni de lauriers ni de fleurs — Et le parfum d'encens de la terre malade et corrompue ne montera pas jusqu'à lui...

— Non, les statues et les couronnes et les parfums d'encens. — Ne sont pas pour son ombre bénie, — Mais pour la patrie parce qu'elle nous a donné — L'interprète de nos trois générations — Le poète des pensées russes ; — Pour la patrie, retour de toute la lumière et de tout l'amour — Que son poète prophète a versés dans nos cœurs.

Nos grands prosateurs chôment toujours. Nous aurons cette année une édition nouvelle des œuvres complètes de M. Goutcharoff, mais c'est un recueil de ses anciens romans, puisque sa dernière œuvre remonte à 1869.

M. Tolstoï reste toujours enfermé dans le silence. Les revues françaises ont beaucoup parlé l'année dernière de sa conversion religieuse. Un journal l'a présenté comme un nouveau chrétien. C'est aller trop loin; le comte Tolstoï traverse dans ce moment une crise analogue à celle par laquelle Lamennais a passé, avec cette différence que la note socialiste est encore plus prononcée chez le grand romancier russe. M. Tolstoï voudrait que les paroles humanitaires du

Christ ne restassent pas confinées dans l'Évangile, mais qu'elles se manifestassent par des actes individuels dans la vie de chacun.

Un journal russe, publié à Genève, *Obtchée Dielo*, donne en ce moment des fragments des *Confessions du comte Tolstoï* qui sont très propres à éclairer sur les vrais sentiments religieux de l'auteur de *la Guerre et la Paix*.

C'est à Genève également qu'a été publié le premier numéro du *Messager de la volonté du peuple*, nouvelle revue des révolutionnaires russes dans le genre de *En Avant* de M. Lavroff. La plupart des articles traitent de sciences sociales; il s'y trouve une nouvelle ou plutôt des mémoires authentiques d'un évadé de Sibérie : véritable roman d'aventures. Le principal intérêt de cette livraison réside en des documents sur les relations du célèbre Nichaïeff rivé par des chaînes aux murs d'une cellule de la forteresse, avec le régicide Iéliabof. Il y a là un sujet tragique pour un drame.

Notre jeune nouvelliste et remarquablement doué, M. Vsevolod Garchine, continue sa collaboration dans les *Annales de la Patrie*, où il a publié, dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, plusieurs nouvelles écrites d'une plume d'artiste. Cependant M. Garchine pourrait faire encore mieux, c'est sur lui que se portent nos meilleures espérances, c'est en lui que nous voudrions voir un nouvel « interprète des générations », comme l'a toujours été Tourguéneff. Malheureusement cette année M. Garchine s'est écarté de cette voie dans laquelle il avait si brillamment marché; sa dernière nouvelle, qui donne une étude psychologique sur un aliéné, appartient à ces compositions indifférentes que des artistes en vue se permettent comme intermède entre deux œuvres sérieuses. Nous voudrions voir notre sympathique nouvelliste revenir aux études qui lui ont inspiré *les Artistes, Une Nuit, Oublié sur le champ de bataille*.

Nulle part les traductions ne sont en faveur comme en Russie. Dans les belles-lettres, chez nous, les traductions sont plus nombreuses que les œuvres originales; toutes les revues et la plupart des journaux publient des traductions de romans. Il existe à Saint-Pétersbourg et à Moscou une quantité de revues qui ne donnent que des traductions de romans. L'abonnement à ces revues est minime, aussi la rémunération du traducteur est-elle dérisoire. Il y en a qui ne reçoivent que six roubles pour une feuille d'impression. Il n'est pas surprenant que la qualité de la marchandise livrée laisse à désirer.

Pour remédier à cet état de choses on a créé une nouvelle revue intitulée : *les Belles-Lettres* sous la direction du poète Veinberg, dont la compétence dans l'art de traduire est incontestable. Les traductions qui ont paru dans cette revue ont été confiées à des écrivains capables de faire passer dans leur langue les qualités artistiques de l'œuvre originale. C'est dans cette revue qu'a paru *Colomba* de Prosper Mérimée, traduite par M. Garchine.

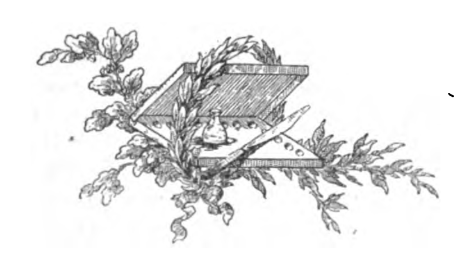
Entre autres traductions de l'année 1883 nous citerons *la Joie fait vivre*, de M. Zola, *la Vie*, de M. Guy de Maupassant, *la Zoologie*, de M. Paul Bert, et les *Récréations scientifiques* de M. Gaston Tissandier.

L'anglais nous a fourni *The History of Spanish literature* de Ticknor; l'allemand l'*Histoire du matérialisme* de Lange.

Au moment de terminer cette lettre, je reçois une brochure en russe intitulée : *Réponse au discours de M. Ernest Renan : l'Islam et la Science*, et qui a pour auteur l'iman Bayasitov. Cette brochure a eu beaucoup de vogue dans les cercles aristocratiques où l'on s'occupe surtout des questions religieuses. L'iman ne reconnaît pas à M. Renan le droit de nier l'existence d'une science musulmane puisque ces sciences ont toute une origine grecque. « De quel droit, dit l'iman, appellera-t-on la science européenne, puisque ses origines sont également grecques ? Mieux encore, suivant la logique de M. Renan, l'Europe a bien moins de droits sur la science moderne que l'islam, car toutes les sciences lui viennent après avoir traversé toutes les villes musulmanes et elle ne les tient pas de première main, mais par l'intermédiaire de travaux arabes. »

Quoiqu'il soit curieux de suivre cette polémique entre un ministre mahométan et un savant français, nous ne pouvons pas ici nous y arrêter plus longtemps. Nous avons tenu à indiquer en passant cette singulière brochure.

M. A.





SOMMAIRE

Romans et Nouvelles : *Dans le monde officiel. — Les Douze nouvelles nouvelles : Ouvrages signalés.* — Mélanges littéraires : *Au Soleil. — Cham, sa vie et son œuvre. — Écrits inédits de Saint-Simon. — La Société de Berlin.* — Théatre : *Ouvrages divers signalés.* — Histoire : *Les Guerres du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV. — Le Blason de la Révolution. — Un marin : le contre-amiral baron Grivel. — Le prince Albert de Saxe-Cobourg. — L'Empereur Alexandre II. — Histoire de la littérature française. — Histoire anecdotique du siècle.* — Livres d'amateurs : *Œuvres badines de Pierre Motin. — Théâtre de Corneille* (*Lemerre*). — *Molière* (*Leman*) *: les Deux farces. — Illustrations pour le Roman comique.* — Beaux-Arts : *Della Robia, Claude Lorrain.*



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Dans le monde officiel, par Gaston Bergeret. Paris, Paul Ollendorff, 1884, 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un homme d'esprit qui estime que l'ennui est le pire des fléaux ici-bas vient de publier chez Ollendorff un livre avec lequel l'ennui est le seul danger que l'on ne puisse courir.

Mais il reste évidemment d'autres dangers à courir dans le *Monde officiel* de M. Gaston Bergeret, et le moins sérieux n'est pas celui d'un scepticisme à outrance qui finirait par vous faire douter de tout, même de votre propre existence.

Le Marphurius de Molière mettait moins de calme et de flegme à nier la réalité de toutes choses, même la réalité des coups de bâton, que M. Gaston Bergeret n'en met à prouver qu'il n'existe rien dans le monde officiel, que les préfets, les sous-préfets, les procureurs généraux, voire même les ministres, sont des fantômes qui s'imaginent vivre, qui croient marcher et agir, mais qui, en réalité, ne sont que des ombres folles poussées au hasard par le vent.

Après avoir lu les *Événements de Pontax* qui ouvrent le *Monde officiel,* on se demande avec inquiétude si nos rouages administratifs, judiciaires et politiques sont autre chose qu'un joli mécanisme, inventé pour le bonheur des yeux et le plaisir des amateurs d'horlogerie, mais fonctionnant à vide et ne saisissant jamais dans leur engrenage des objets réels.

Cette ville de Pontax créée par la force du talent et que les géographes chercheront consciencieusement plus tard dans le *Dictionnaire des communes* de Joanne, M. Gaston Bergeret nous la montre envahie, rançonnée par une petite troupe de corsaires, tandis que toutes les autorités publiques, non seulement celles de Pontax, mais encore les autorités centrales installées à Paris, les ministres, les députés, les sénateurs, se télégraphient, s'interpellent, s'entre-croisent, s'entre-choquent, sans pouvoir arriver jamais à prendre une décision, sinon le jour même où les corsaires ont repris la route de l'Océan, après avoir eu bonne table, bon gîte et le reste, aux dépens des infortunés habitants de Pontax.

Dans ce récit qui donne la note et le ton du volume entier, l'auteur avait deux écueils à craindre : il pouvait tomber dans le burlesque, le charivarique, et faire un vaudeville gras, banal, quelque chose de forcé et de corsé dans le genre des charges du Palais-Royal.

M. Gaston Bergeret n'a pas donné dans ce premier écueil. Son aventure, qui côtoie cependant maint endroit scabreux, est racontée avec une telle sobriété de paroles qu'elle conviendrait à des jeunes filles.

Ayant évité le péril à main gauche, l'auteur en retrouvait un autre à main droite : la sécheresse de lignes, la raideur de formes qui pouvaient soulever les doutes et l'incrédulité du lecteur.

M. Bergeret s'est très heureusement tiré du piège qui le guettait de ce côté. Une légère émotion qui court à travers le récit, qui anime la langue, qui

revêt l'ensemble d'une teinte poétique très sincère, entraîne la pensée et l'empêche d'opposer les rigueurs de la raison aux hardiesses du fantastique.

Par un habile mélange de précision et de souplesse, M. Bergeret est parvenu à présenter comme indiscutables des aventures aussi étranges que celles dont nous nous émerveillons avec Hoffmann, avec Edgar Poe ou Jules Verne.

Les récits du *Monde officiel* révèlent chez l'auteur l'association fort rare de qualités qui semblent faites pour s'exclure : l'imagination et le raisonnement.

Quand on se représente M. Bergeret composant ses nouvelles, on le voit d'abord voluptueusement livré à tous les caprices de la rêverie, les jetant au hasard sur le papier comme un musicien des notes qui chantent à travers son cerveau.

Puis il reprend toutes ces éclaboussures de la fantaisie, il les coordonne, il les rattache par une trame solide, il n'en sacrifie pas une, si risquée qu'elle soit, bien convaincu que tout peut arriver, que tout peut devenir vrai, pourvu qu'on se donne la peine de le rendre vraisemblable.

Et cette peine-là, M. Bergeret se la donne avec une conscience infinie. On croirait que ses nouvelles ont été parlées avant d'être écrites, qu'il les a contées toutes brutes, toutes nues à un ami chargé de le cribler d'objections, de l'arrêter à chaque pas en lui disant :

« Mais ceci n'est pas possible, mais cette aventure est extravagante, mais vous allez faire bondir d'indignation votre lecteur qui vous prendra pour un fou. »

Alors tranquillement, froidement, M. Bergeret déduit une à une les raisons qui démontrent que le fou, l'halluciné, c'est le lecteur rebelle qui ne comprend pas, qui ne saisit pas, qui ne voit pas le lien intime et mystérieux des choses.

Ces nouvelles sont écrites en partie double. A côté du romancier fécond, vagabond, se permettant toutes les escapades dans le domaine de l'invraisemblable, il y a le logicien féroce, implacable, impitoyable, qui ne vous passe pas une contradiction, pas un doute, qui va au-devant de votre pensée et qui vous accable d'arguments irrésistibles à l'heure même où vous alliez lâcher le livre en criant : « C'est trop fort ! »

Par là, M. Bergeret s'est montré véritablement créateur. On ne l'est qu'à ce prix, à la condition de savoir mettre des brides à la folle du logis.

Celui qui ne se laisse guider que par l'imagination peut produire une œuvre agréable, mais dont le parfum s'évapore vite ; celui que domine la logique, qui a peur des objections, qui ne sait rien oser, produit des œuvres froides, décolorées, ou même le plus souvent ne produit rien.

A chaque instant, il s'arrête découragé en disant : « Le public ne croira pas ceci, il ne croira pas cela. Les choses n'ont jamais dû se passer de la sorte. »

M. Bergeret, lui, ne s'arrête jamais ; il ne se décourage jamais. Il va droit devant lui, hardiment, jetant sans inquiétude à pleines mains les cristallisations de son esprit, puis il retaille toutes ces pierres précieuses de façon à ne leur laisser que les facettes où la raison se réfléchit sans trouble.

Le livre de M. Bergeret restera, parce qu'il n'est pas exclusivement contemporain des ridicules de notre siècle. Il s'élève jusqu'aux travers généraux de l'humanité, et le ton narquois y cache assez le moraliste pour qu'on ne fuie pas l'auteur comme un esprit chagrin, pour qu'on le recherche au contraire comme un membre de cette aimable famille de penseurs qui se hâtent de nous faire rire de nos défauts pour nous empêcher d'en pleurer. E. P.

Les Douze nouvelles nouvelles, par ARSÈNE HOUSSAYE. Paris, Dentu, 1 vol. illustré in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur des *Grandes dames*, l'éternel et exquis féministe, a passé sa vie, en bon vivant, digne petit-fils de Boccace et de Brantôme, à épandre sa verve sur toutes les belles et honnêtes dames de ce temps. Nul mieux que lui ne connaît ces coquines coquettes, avec lesquelles, selon Aristophane, il est impossible de ne pas vivre et de vivre. Les livres de Houssaye auront une place bien à eux dans le tri que fera la postérité. Les catalographes les inscriront au chapitre des ouvrages sur les mœurs et coutumes, en compagnie de tous ces prétendus auteurs futiles qui se sont occupés de ce qui seul est important ici-bas : analyser la femme et par contre l'amour, le mariage et ses dérivatifs.

Les *Douze nouvelles nouvelles* d'Arsène Houssaye qui viennent de paraître, sont, à mon avis, l'un des plus fins ouvrages de l'auteur des *Courtisanes du monde*, non pas comme importance philosophique ni comme ampleur de vues générales sur la société, (ce livre n'a pas ces ambitions), mais comme croquis charmants, fins, spirituels et pleins de cette aperception spéciale de la vie parisienne. C'est de la quintessence de parisianisme et d'observation. Dans *Mademoiselle Salomé*, dans le *Violon voilé*, dans l'*Incomparable Léona*, *Diane au bain* et *la Femme couchée*, Arsène Houssaye fait revivre, de sa plume élégante et malicieuse de dandy des lettres, des types de femmes d'hier que nous retrouverons encore demain dans les sursauts de la vie de Paris. Je ne sais pas beaucoup de volumes de nouvelles qui soient plus parfaits, et ce *Dodecaton* féminin est passionnant à ce point que les douze heures de la nuit se passent légèrement en compagnie des douze héroïnes lorsqu'on prend ce livre à son chevet à l'heure du coucher.

Cet ouvrage est, en dehors de sa valeur littéraire, une innovation en librairie courante, car pour le prix d'un roman ordinaire Dentu nous offre un livre remarquablement illustré de douze planches hors texte et de nombreux et charmants dessins d'en-têtes et de culs-de-lampe. Nous félicitons à la fois l'auteur et l'éditeur comme le lecteur se félicitera lui-même de la possession de ce volume de haut goût.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

La faute de Mme Buoières, par Georges Pradel, Paris, Paul Ollendorf. 1884. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Un roman intéressant où se font opposition d'une manière curieuse un type de marin breton et une vieille fille haineuse, personnages secondaires, mêlés à une action à la fois tragique et émouvante qui met aux prises une mère et son fils. — Mais un style trop impersonnel et qui ne vibre pas au souffle des émotions décrites, des sensations correctement dépeintes : ce manque de vie rend le livre terne et incolore.

Farandole est le titre du nouveau roman que Jules de Gastyne vient de publier chez Dentu. C'est un volume de péripéties suraiguës, qui tient à l'actualité et à la réalité par un drame récent, dont se sont émus, pendant plusieurs mois, Paris, la province et l'étranger, pour ne pas dire le monde entier. Le lecteur trouvera dans *Farandole* un élément puissant. La manière dont l'action est conduite ; la mise en mouvement des personnages, choc de passions qui en résulte, sont fort intelligemment compris par l'auteur.

Adolphe Belot qui, dans son **Roi des Grecs,** a pour ainsi dire annoncé l'accident arrivé récemment dans un des plus grands cercles de Paris, vient de publier chez Dentu un nouveau livre inédit : **la Tête du Ponte.** Le jeu, dans ce roman, s'efface devant une intrigue amoureuse passionnée ; mais quelques détails typiques pris sur le vif autour des tables du quinze et du baccarat donnent à *la Tête du Ponte* un grand succès d'actualité.

La femme impossible, par Richard Lesclède, en vente chez Dentu, est à la fois un livre hardi et naïf. Le mot *impossible* cache un adjectif plus impossible encore, et que nous indiquerons suffisamment, en rappelant la bizarre accusation qui pesait sur Mme Récamier.

L'auteur suit les déviations de l'amour dans les conditions de platonisme forcé où il place ses héros : ces études intimes, où le cœur et la chair palpitent à la fois, se développent dans un cadre pittoresque et attrayant.

C'est une histoire d'amour et de guerre que nous raconte M. Gourdon de Genouillac, dans son nouveau roman qui vient de paraître chez Dentu sous ce titre : **le Capitaine Bernard.** — Ce récit dramatique, où le dévouement et l'héroïsme se développent sous une intrigue passionnante, dont l'histoire fait une partie des frais, est plein d'émotions ; il rappelle, par la forme anecdotique et pittoresque, certains romans d'Alexandre Dumas père.

Jamais titre ne fut mieux approprié à un livre que celui de : **Pour lire en wagon,** que porte le piquant et étrange volume d'Auguste Cordier, paru aujourd'hui chez l'éditeur P. Ollendorff.

On ne se mettra plus en route sans cet agréable compagnon, et on le retrouvera encore avec plaisir au coin de son feu.

Le rêve d'un Viveur, nouveau volume illustré que viennent de publier les éditeurs Ed. Rouveyre et G. Blond, est l'histoire d'un monsieur P'schutt et V'lan qui, à la sortie de son club, et après avoir sablé force coupes de champagne, se couche... un peu agité. Le viveur s'imagine qu'il est mort, et la comédie commence. Le texte de cette fantaisie a été écrit par M. Dubut de Laforest, plusieurs peintres ont illustré l'ouvrage qui comprend dix-huit dessins originaux parmi lesquels nous signalons les œuvres de Feyen-Perrin, Guillemet, de Vuillefroy, Henri Pille, Jean Béraud, Maincent, Paul Robert, Willette, etc.

Dans la bibliothèque du naturalisme vient de paraître un nouveau volume. La librairie Tresse publie les **Contes à Zola,** par M. Auguste Paër.

Ce sont de courtes histoires *vécues,* sobrement écrites, des pages humaines, qui révèlent en leur auteur des qualités littéraires. Quelques-unes de ses nouvelles : le **Suicide de maître Pinohard, Babolein le Noyé,** la **Boîte à violon** suffiraient à affirmer la vogue des *Contes à Zola.* Il y a dans ces rapides chapitres de l'esprit, un scrupuleux respect de la vérité et une grande finesse d'obervation.

Voici un nouveau livre de Mme Olympe Audouart : **Pour rire à deux.** Ce sont des récits tirés des légendes que l'auteur a rapportés de ses longs voyages en Orient ; ils sont écrits dans une langue élégante. Nous sommes transportés au pays des Mille et une Nuits : les belles esclaves entr'ouvrent leurs jalousies pour laisser tomber la fleur de pourpre aux pieds de l'étranger ; les sultanes font couper le cou à l'époux qu'elles n'aiment plus, et l'on voit passer les longues caravanes des femmes voilées suivies par les eunuques noirs.

Ces contes ont parfois une pointe de gauloiserie qui leur donnent ce piment si apprécié aujourd'hui.

Le nouveau volume de la conférencière et infatigable voyageuse sera bien accueilli. *Pour rire à deux* est délicieusement illustré par Clérice. Il fait partie de la charmante bibliothèque illustrée que publient les éditeurs Marpon et Flammarion.

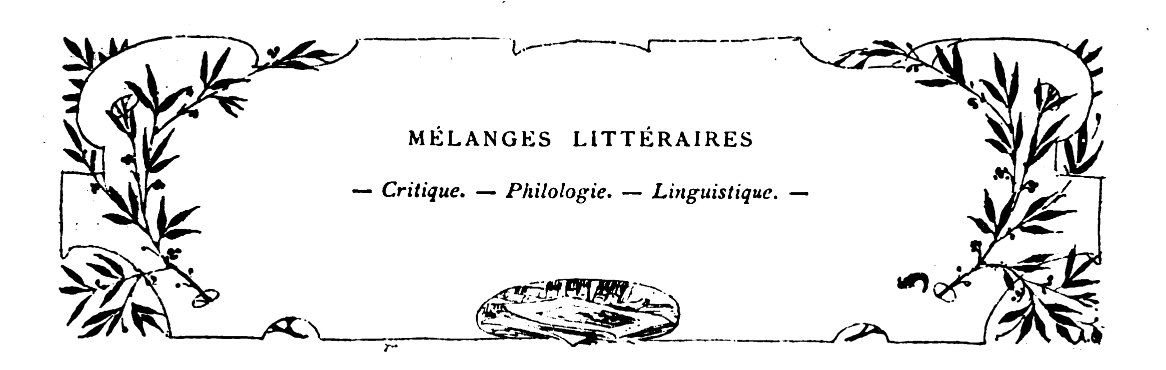
Sous ce titre, **les Amours défendues,** M. René Maizeroy commence une série d'études de femmes qui seront comme les mémoires secrets d'aujourd'hui. Histoires d'amour libertines sur lesquels on plaquera aussitôt des noms, scandales mondains qu'on cherche à cacher, portraits de ces vicieuses effrontées qui mènent la mode, on retrouvera tout cela dans ces petites brochures élégantes que Jeanniot a illustrées dans le goût japonais et d'eaux-fortes.

La même librairie Marpon et Flammarion met en vente un nouveau volume de notre confrère Georges Duval. Sous ce titre : **le Quartier Pigalle,** Georges Duval a écrit une curieuse étude au milieu de laquelle se déroule un drame palpitant. Ce sera du même coup un succès d'intérêt et un succès littéraire.

Les fascicules V et VI des **Monstres parisiens** avec eaux-fortes viennent de paraître.

Le Diamant rouge, par MM. Adolphe Racot et Georges Pradel, vient de paraître à la librairie Rouff et Cie. A travers l'Inde bouddhique, puis sur mer, puis enfin à Paris, au milieu du monde élégant et riche, se déroule une action palpitante et qui jusqu'au dernier moment laisse suspendue la curiosité du lecteur. C'est un récit varié et saisissant, qui semble tenir de la légende, et qui est cependant vrai et contemporain.





MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Au Soleil, par Guy de Maupassant. Paris, Victor Havard, 1884; 1 volume in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Brûlé par le grand soleil africain, auprès duquel le soleil des autres contrées ne semble qu'un astre d'hiver, empoigné par l'étrange et mélancolique poésie qui se dégage du désert, de ces pays où les caravanes, les mœurs, les habitants paraissent une constante évocation des époques patriarcales et bibliques, Guy de Maupassant a mis, dans cette narration de son voyage en Algérie, la poignante et enveloppante intensité du roman le plus émouvant. Nous ne croyons pas que l'auteur d'*Une Vie*, de *la Maison Tellier*, de *Boule-de-Suif* et de ces vivantes nouvelles, dans lesquelles il est passé maître, ait jamais mis plus de pénétrante puissance ni de persuasion que dans cette dernière œuvre. A ses succès, qui ne se comptent plus, il vient d'ajouter un appoint réellement magistral.

Certes, il ne suffit pas de voyager, de regarder autour de soi et de décrire les choses vues, ceci est à la portée de tout le monde; mais ce qui est le propre d'un vrai tempérament, c'est de savoir regarder, c'est de se laisser pénétrer à un point tel par les objets environnants qu'il faille les subir, les souffrir, en être l'esclave dominé et l'âme parlante. A tout ce qu'il a vu, Guy de Maupassant a donné une voix, une animation, et ce dompté de la nature d'Afrique, ce dompté du désert arrive avec un rare talent à nous communiquer ses impressions toutes vibrantes, si bien qu'on se figure les ressentir. Bien d'autres avant lui nous avaient raconté l'Algérie, ses mœurs, ses paysages; aucun ne l'a fait de cette manière qui s'impose et contre laquelle il est impossible de se révolter. Avec lui, on est écrasé par la chaleur, desséché par le tourbillon des sables tumultueux, énormes comme l'Océan; avec lui on va et vient à travers ces pays magiques, pleins de mirages surprenants, d'échos surnaturels et de visions terribles. Sa manière de peindre les habitations et les habitants du Sahara nous rappelle le faire du peintre de si grand talent, Guillaumet, dont les tableaux donnent non seulement la couleur, mais le souffle même du désert.

Il faudrait un à un relever les différents chapitres de ce beau livre pour en détailler les côtés charmeurs et les séductions diverses, depuis celui qui nous montre les fameuses Oulad-Naïl, les danseuses prostituées à la coiffure typique, jusqu'à celui qui nous initie aux mystères du désert de sel, le Zar'ez. C'est en les dégustant comme un gourmet qu'il faut lire ces pages exquises, dont le style imaginatif et coloré a les ardentes palpitations de la vie.

Guy de Maupassant a ajouté à ce voyage en Afrique trois fragments, dans lesquels, avec la même puissance, son talent se développe et évolue dans des pays tout autres. Après une saison aux eaux de Loëche et une excursion en vieille Bretagne, à la pointe du Raz, à la baie des Trépassés, l'auteur nous conduit au Creusot. Ce ne sont que quelques pages, mais elles bourdonnent et retentissent encore des mille tapages de la gigantesque cité-usine, le Creusot. Là surtout nous avons retrouvé le poète qui, chez Guy de Maupassant, vient compléter le prosateur. Lorsqu'on ferme le livre, on reste longtemps sous cette écrasante impression de force et de grandeur, comme si on avait vu avec lui tout ce qu'il raconte. G. T.

Cham, sa vie et son œuvre, par Félix Ribeyre. Lettre-préface d'Alexandre Dumas fils, de l'Académie française. Eau-forte de Le Rat, d'après Yvon. Héliogravure d'après Gustave Doré. Fac-similé d'aquarelles et de dessins. 1 volume de 284 pages, librairie Plon, 1884.

Les renseignements de toutes sortes auront été prodigués à ceux qui viendront après nous sur presque tous les artistes remarquables de notre époque. La plupart d'entre eux, depuis le commencement de ce siècle, nous ont valu d'innombrables articles de réclame ou de polémique, pendant la période de l'exposition annuelle, et même ils ont été l'objet de volumes dus à des écrivains généralement célèbres eux-mêmes. Sans parler de chefs admirables, tels que Ingres et Delacroix, qui ont inspiré une si grande quantité de travaux qu'on en formerait une bibliothèque spéciale à la fois et considérable, bien d'autres se sont vu consacrer des monographies importantes. Horace Vernet et Gavarni ont été racontés par Sainte-Beuve; Prudhon et Gleyre par M. Charles Clément; Millet, Corot, Carpeaux ont eu aussi de notables historiens.

Un psychologue, doublé d'un juge loyal et compétent des choses de l'art, trouverait matière à un beau livre dans la vie et l'œuvre de Gustave Doré. Quel brusque et terne dénouement de la plus brillante aurore d'artiste que nous ayons vue! L'élite des plus illustres et des plus belles accourant aux fêtes de ce jeune homme, mort l'autre hiver dans la colère et la douleur des vaincus, lui, ce triomphateur! Du moins il n'est pas mort tout entier, puisqu'il nous charme et nous emporte encore dans le rêve, avec ces images de vision et de poésie où il a réuni pour longtemps son nom à celui des plus grands poètes de notre monde.

On ignore si Gustave Doré comptait sur un historien futur de sa vie et de ses travaux, mais nous croyons que l'on aurait étonné Cham en lui annonçant par avance qu'il serait un jour raconté tout au long dans sa vie et dans son œuvre. Cependant personne de nous n'a été surpris de ce que cette entreprise, une fois tentée, rencontrât la sympathie et l'approbation universelles. Cham a été, dans son genre, un bienfaiteur pour un grand nombre de ses concitoyens... et cela, non pas seulement à Paris, mais dans toutes nos grandes et surtout dans nos petites villes de province. Pour les fonctionnaires de tout ordre et les gens de passage, ses exhilarantes fantaisies de chaque dimanche étaient l'unique sourire de la semaine, une brise de la France en plein exil, — l'esprit est une petite patrie aussi, où l'on se retrouve quelquefois mieux que dans la grande, — le seul charme du cercle et la fortune du principal café de l'endroit.

M. Félix Ribeyre, le publiciste bien connu, a donc entrepris de nous restituer Cham dans un intéressant travail, accueilli avec la plus vive satisfaction par un million de lecteurs, dans le journal, on peut dire européen, qui en a eu la primeur. Ces amusants chapitres ont été recueillis dans un volume de tournure élégante et artistique, publié ces jours derniers par la librairie Plon. On relira avec plaisir sous cette forme nouvelle les souvenirs authentiques recueillis par M. Félix Ribeyre sur les origines de famille de Cham, — origines très aristocratiques, la famille de Noé, figurant, comme chacun sait, au patriciat français, — sur le foyer où il a grandi, sur l'éveil de sa vocation de caricaturiste, sur ses débuts et sur les publications diverses (politiques ou simplement fantaisistes) auxquelles il a collaboré.

Les autres chapitres du volume comprennent l'attitude et les sentiments de Cham envers la Révolution de 1848, sa passion, maladive et malheureuse, du théâtre, qui se traduisit en imaginations excentriques destinées à peu de succès, ses voyages, ses deuils de famille, son rôle pendant le siège et la Commune, son mariage, sa tardive décoration due à la puissante initiative de M. Alexandre Dumas fils. Des pages fidèles et curieuses nous rendent Cham dans son intérieur et durant les derniers jours de sa vie. Nous avons aimé et connu le modèle; nous témoignons de la véracité et de la pénétration du peintre.

Le propre d'un travail qu'on devait faire, et bien fait comme il convenait de le faire, tel que l'ouvrage de M. Félix Ribeyre, est de suggérer diverses façons de l'étudier — si l'on avait l'espace et le loisir — au regard de la psychologie et de l'esthétique. Nous ne chercherons pas à connaître le fond des jugements portés sur l'art de Cham par les artistes ses contemporains ou ses successeurs. Il nous suffit, pour nous captiver et nous arrêter, que Cham relève de l'étude littéraire et de l'opinion intellectuelle. Cham a été chez nous un des *types* incontestés de l'*esprit*, cette chose bien française, au nom bien français, et que pas un Français n'aura pu définir... pas même Voltaire qui l'a tenté... et qui était pourtant si plein de son sujet.

Cham représentait l'esprit intarissable; mais cette formule banale se particularise pour lui du fait que l'esprit, chez Cham, était à la fois spontané et réfléchi, involontaire et conscient, impassible et joyeux. Qui l'a connu, sans avoir présent, ce regard plongeant qu'il arrêtait sur vous, au départ de chacune de ses délicieuses saillies?

Je l'ai devant les yeux, à Bade, en 1869. Il m'arrête dans la célèbre promenade qui a encadré tant de bonheurs et de rires à jamais disparus. Il n'avait pas sous son bras le chien légendaire, qui a valu des *lignes* à tant de chroniqueurs. Il était inquiet et désolé. Disparu! me dit-il avec un véritable chagrin. Enfui! Introuvable! Qu'est-il devenu? Qu'a-t-il pu faire? Sans doute qu'il aura joué, perdu... qu'il n'ose plus reparaître...

Cet esprit, fait pour tout le monde et qui a amusé la France pendant quarante ans, — par une exception unique et qu'explique cette fois l'atavisme, — donnait l'idée de l'*humour*, cet intraduisible *pendant* anglais, de notre indéfinissable français *esprit*. Nous avons longuement ratiociné sur ces choses dans un travail spécial; nous y sommes revenu seulement pour avoir l'occasion de dire que si l'on exemplifiait, par le moyen de *representative men*, l'historique de l'esprit français, Cham serait un de ces hommes représentatifs.

En même temps qu'il égayait les gens par cet esprit, il se les attachait par la générosité de son cœur, la grâce de ses manières, sa bonne humeur parmi les inquiétudes de santé et la souffrance organique, et sa gentilhommerie d'un tact parfait. Le volume de M. Félix Ribeyre est enrichi de plusieurs portraits de Cham, d'une eau-forte, de gravures, d'aquarelles et de dessins; mais son principal enrichissement est l'admirable lettre-préface de M. Alexandre Dumas fils, un des chefs-d'œuvre du plus original et du plus saisissant de nos maîtres. Cette préface aborde un sujet délicat entre tous et que M. Ribeyre avait dû esquiver dans ce travail de légitime apologie; l'étonnant mariage de Cham et les contrastes inouïs de ces deux natures, réunies par un tel lien, après une longue expérience de vie commune, où ces contrastes éclataient journellement aux yeux de témoins stupéfaits. Le grand moraliste, dans cette magistrale étude où des volumes d'études sur le cœur humain tien-

nent en dix pages, nous donne le secret d'un nœud dont plusieurs furent scandalisés. Dans cet effroyable désert du cœur qui s'appelle le monde, même pour les plus entourés, nous sommes, quoi qu'on veuille, les esclaves de qui nous appartient jusqu'à la mort. La mort de Cham a tué sa femme. L. D.

Écrits inédits de Saint-Simon, publiés sur les manuscrits conservés au dépôt des Affaires étrangères, par M. P. Faugère. Tome cinquième. 1 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1883.

Ce tome cinquième comprend la première partie des *Notes sur tous les Duchés-pairies, Comtés-pairies et Duchés vérifiés, depuis 1500 jusqu'en 1730.* Il faut se reporter à l'avant-propos du tome IV pour voir dans quelles dispositions d'esprit Saint-Simon avait entrepris son travail : « Un grand loisir qui tout à coup succède à des occupations continuelles de tous les temps de la vie forme un grand vuide qui n'est pas aisé, ny à suporter, ny à remplir. Dans cet estat, l'ennuy irrite et l'application degouste. Les amusements, on les dédaigne. Cet estat ne peut estre durable; à la fin on cherche malgré soy à en sortir. *Ce qui rappelle le moins tout ce qu'on a quitté* et qui mesle quelque application légère à l'amusement, c'est ce qui convient le mieux. »

Ainsi son but, en écrivant les *Notes*, a été de se distraire de l'ennui où la mort du duc d'Orléans l'avait plongé en le forçant de quitter le monde de la cour et de la politique pour vivre dans la retraite. Mais le titre modeste de *Notes* n'indique ni un travail sans suite ni une froide recherche chronologique et généalogique. C'est au contraire une œuvre à laquelle l'abondance des faits et des réflexions philosophiques donne un puissant intérêt, et où l'auteur des *Mémoires* se présente sous un jour nouveau.

Dans les *Mémoires*, il est témoin oculaire. Il vit avec les hommes dont il dessine les portraits, au milieu des passions qu'il étudie, des intrigues dont il soulève le voile. Dans les *Notes*, au contraire, il évoque des personnages morts depuis longtemps et les juge avec une autorité incontestable. On a donc affaire à un philosophe désireux de puiser des enseignements dans l'étude de l'histoire, et dont l'éloquence atteint parfois une hauteur assez grande pour ne pas craindre parfois d'être comparée à celle de Bossuet. Si l'on veut bien connaître Saint-Simon, la lecture de ses *Écrits inédits* est indispensable.

P. C.

La société de Berlin, par le comte Paul Vasili; augmenté de lettres inédites. 1 vol. in-8° de 262 pages. En vente à *la Nouvelle revue*, 23, boulevard Poissonnière. Paris, 1884.

Ce que nous appellerions la *littérature de diplomates* (ne pas confondre avec la *littérature diplomatique*, laquelle occupe une place ancienne dans l'histoire des ouvrages de l'esprit et a produit des travaux excellents) semble vouloir aussi faire à présent parler d'elle. Cette nouvelle venue touche sans doute à la littérature d'amateur par sa mondanité fade et son air de pastiche risible et triste en même temps; mais elle trouve cependant l'accès des esprits sérieux, par le document social et psychologique, que l'on ne manquera jamais de découvrir dans ces pages quelconques, si ledit amateur est doué du don d'attention et de mémoire. Dans cet ordre, nous avons eu l'occasion de lire ces jours derniers deux volumes, très inégaux d'ailleurs par le succès, l'un ayant passé presque inaperçu, tandis que l'autre a eu le retentissement répété d'une publication périodique, et viendrait même d'obtenir l'auréole de la proscription.

Le premier de ces volumes : *Portraits, par un diplomate*, comprend une centaine de figures, presque toutes ignorées en dehors de « la carrière » et sans intérêt, si l'on en excepte naturellement le prince Clément de Metternich et la princesse Mélanie sa femme, célébrités de première grandeur, qui seraient bien étonnées de se trouver classées, au hasard, parmi tous ces illustres inconnus en *ki*, en *off*, en *a* et en *eim*, dont les noms nous laissent très froid. Que dire, par exemple, de ce *X*..., dont le prudent auteur a cru devoir nous reproduire aussi la physionomie morale, qui ne nous en dit pas plus que son énigmatique appellation?

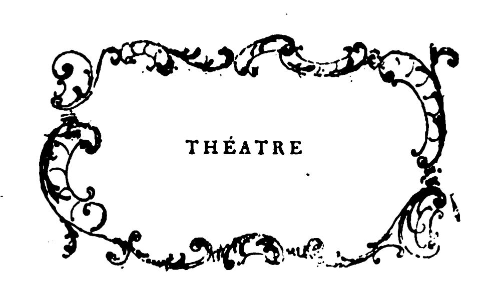
Au contraire, dans l'ouvrage que nous annonçons : *la Société de Berlin*, par le comte Vasili, il s'agit de personnages et d'événements qui occupent depuis tantôt vingt ans les pensées et fixent les regards de l'univers. Aussi ces pages ont-elles, dès leur première apparition dans une revue en vogue, éveillé la curiosité générale, et le succès du volume pouvait-il être garanti d'avance.

Sous forme de lettres et de conseils adressés à un apprenti diplomate qui vient de recevoir sa nomination d'attaché à Berlin, le comte Vasili (?) fait à son jeune ami un cours en règle sur le monde où il doit entrer. Il lui décrit — on pourrait dire il lui *démontre* — successivement : la famille royale, le parlement, les princes et les princesses, la cour, les intimes de l'impératrice, le chancelier, le bundesrath, le ministère, la politique de la Prusse, M. de Windthorst et les catholiques, M. Bebel et les socialistes, le comte de Moltke, le maréchal de Manteuffel, le général de Kamèke, les familles princières, M. de Bleichroder et les princes de la finance, etc., etc.

Après les innombrables pages déjà publiées sur ces divers sujets, le travail de M. Vasili — que nous nous abstenons de commenter — nous offre des portraits de l'empereur Guillaume, de l'impératrice Augusta, du prince impérial, de sa femme et de leur fils, d'une assez originale franchise de pinceau. On ne lira pas non plus sans intérêt les autres chapitres du volume concernant la comtesse de Schleinitz et le wagnerisme, le grand monde à Berlin, les trois sœurs, M. Stœcker et la question juive, le corps diplomatique, la bourgeoisie, artistes et savants, la presse et les journaux, et les dupes du chancelier.

L. D.





DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Chez Ollendorff, vient de paraître :

La comédie en un acte de Maurice Desvallières, **Une Matinée de contrat,** qui est représentée en ce moment sur le Théâtre-Français.

Le Costume de Pierrot (histoire vraie), monologue dramatique en vers, par Alphonse Scheler, dit par Mme Sarah Bernhardt.

Pinoé! saynète par Émile Mendel.

Dans les coulisses, charmante comédie de salon, signée Guy de Saint-Mor, illustrée par Rochegrosse, Potheau et Bac.

Partie troublée, comédie en un acte, en prose, par Henri Demesse, jouée au théâtre Déjazet.

L'Employé, monologue en prose d'Edouard Noel, dit par Coquelin cadet de la Comédie-Française.

Chez Kistemackers de Bruxelles :

Oh! le monologue, monocoquelogue, de J. Rouvie, dit par Coquelin cadet, avec gravure de Descaves et impression soignée sur Hollande.

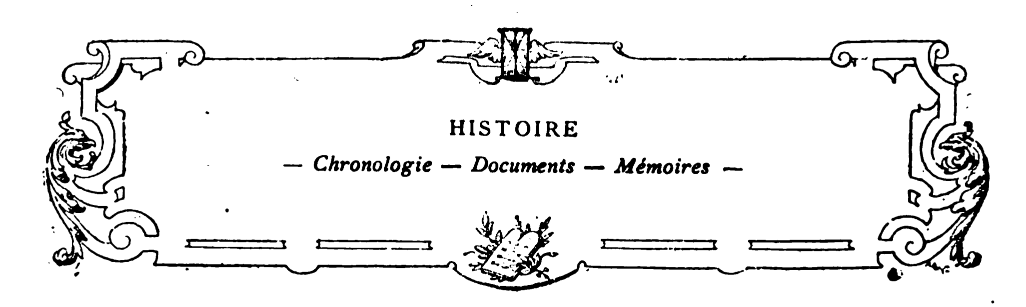
Smilis, pièce en quatre actes en prose, par Jean Aicard, représentée à la Comédie-Française, vient de paraître chez l'éditeur Ollendorff.

« Discutée par tout le monde, abîmée par les uns, exaltée par les autres, l'œuvre est universellement louée, sans réserve, pour la forme que lui a donnée le poète, et pour l'interprétation. »

Cette juste conclusion d'un critique à l'ensemble des articles qui ont passionné ces jours-ci l'opinion est bien la meilleure recommandation en faveur d'une œuvre que tout le monde voudra lire.

La pièce de Georges Ohnet, **Serge Panine,** qui, représentée pour la première fois au Gymnase le 5 janvier 1882, n'avait pas encore été publiée, par suite de conventions avec les théâtres de l'étranger, paraît aujourd'hui chez P. Ollendorff.

Paraît, chez Paul Ollendorff, le grand succès du théâtre Cluny : **Trois femmes pour un mari,** comédie en trois actes, de Grenet-Dancourt. La brochure est dédiée par l'auteur *aux critiques dramatiques de la presse parisienne.*



Les guerres du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV. *Mémoires de Jacques de Chastenet,* seigneur de Puységur, publiés et annotés par Ph. Tamizey de Larroque. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1883, 2 vol. in-18.

Des publications de ce genre justifient le nom de la Société bibliographique et font honneur à la maison qui les édite. Que ne réserve-t-elle tous ses efforts à de tels travaux! Elle servirait peut-être mieux sa cause qu'en multipliant cette foule de petits écrits dévots, sinon pieux, qui la feraient prendre pour une fabrique de *tracts* catholiques romains.

Les mémoires de Jacques de Chastenet, seigneur de Puységur, embrassent toute la première moitié du XVIIe siècle. Ils sont écrits par un soldat dont voici les états de services en raccourci. En 1617, il était cadet aux grandes et assistait aux siéges de Richemont, de Château-Porcien et de Rethel. On le voit successivement au siége de Caen, à l'affaire des Ponts-de-Cé, à Pau, à Navarreins, devant Saint-Jean-d'Angély, Montauban, Négrepelisse, Caraman, Lunel, Montpellier. En 1624, il entre aux mousquetaires et se distingue à l'affaire de l'Ile-de-Ré et au siége de la Rochelle. Il est au Pas-de-Suze, au siége de Privas, à Pignerol, à Chambéry, à Casal, partout où il y a à faire son métier de soldat. En 1632, après avoir été envoyé en mission en Hollande, où il acheta des armes pour le régiment des gardes, il obtint la charge de major au régiment de Piémont. Nous ne le suivrons pas dans tous les combats et à tous les siéges auxquels il prit part. La nomenclature en serait trop longue. Vers la fin de 1639, le roi lui donna une charge de maître d'hôtel de sa maison, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre sa carrière militaire et de devenir lieutenant-colonel de son régiment. Fait prisonnier à la bataille de Honnecourt en 1642, il ne sortit de captivité qu'un an après, et, en juin 1644, il reçut le brevet de sergent de bataille. Le sergent de bataille n'était inférieur en grade qu'au général

et avait pour fonction spéciale de ranger les troupes en bataille. Pendant la Fronde, il reste fidèle à la cour et se trouve, comme colonel du régiment de Piémont, aux petits engagements de cette guerre civile aussi bien qu'aux grands combats qui marquèrent la fin de la guerre de Trente ans. Après la paix, il se retira de l'armée, et, vers 1677, commença à écrire la relation de ce qu'il avait vu et fait. Il mourut en 1682, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Ses *Mémoires* ne furent publiés que huit ans plus tard, par du Chesne, historiographe de France. Cette édition originale, aussi bien que la contrefaçon qui en fut faite à Amsterdam, par A. Walfgang, était devenue rare. M. Tamizey de Larroque a donc été bien inspiré en prenant l'œuvre du seigneur de Puységur comme texte d'étude. Si, d'un côté, il a raccourci le livre qu'avait publié du Chesne, en supprimant le traité intitulé *Instructions militaires*, qui n'a plus aujourd'hui qu'un intérêt de curiosité très restreint, il l'a considérablement et fort utilement augmenté par des notes sobres, mais nombreuses et savantes, qui expliquent et éclaircissent tout et qui pourraient arrêter le lecteur dans la lecture de ce long récit, où se pressent, pris sur le vif par un homme à la fois acteur et témoin, tous les personnages marquants d'une des périodes les plus tourmentées et les plus fécondes de notre histoire. B.-H. G.

Le blason de la Révolution, par Jules Troubat. Paris, Alphonse Lemerre, 1883. 1 vol. in-12 de 357 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Pourquoi *Blason de la Révolution?* Pourquoi une étiquette qui sent l'ancien régime sur un livre qui est fait à la gloire du nouveau ? Peut-être simplement parce que l'auteur s'est trouvé fort empêché d'appliquer à une série d'articles un titre commun ? La chose n'était sans doute pas facile; mais, à mon sens, il eût été difficile de rencontrer moins heureusement. Si l'enseigne paraît mal choisie, la marchandise ne serait guère meilleure. Je n'entends pas dire que les articles de M. Jules Troubat ne soient pas bons et agréablement tournés, mais je ne pense pas qu'ils méritaient d'être réunis en volume. Il faut avoir en sa plume une grande confiance pour croire que ces feuilles volantes soient dignes d'être recueillies.

Que M. Troubat reproche à Victor Hugo d'être déiste ou spiritualiste, je n'y vois pas grand inconvénient. Qu'il défende le Midi contre le Nord, en essayant de prouver que tous nos grands hommes, poètes, hommes d'État, ont poussé là-bas, vers la Méditerranée, il n'y a pas grand mal. M. Troubat oublie pourtant Corneille, Molière, Racine, La Fontaine, Voltaire, Alfred de Musset et bien d'autres pour ne parler que des littérateurs. Qu'il analyse *le Sergent Fricasse*, cette trouvaille de l'infatigable chercheur qui a nom Lorédan-Larchey, il a certainement raison. Qu'il étudie le pontife Raspail, cela semble au moins inutile. Qu'il soutienne les Juifs, il doit être dans la vérité. Qu'il cite Sainte-Beuve, c'est tout naturel, puisqu'il a été son secrétaire. Qu'il se plaise à parler de Compiègne et de Margny et de Venette, c'est encore tout simple, puisqu'il est conservateur de la bibliothèque de Compiègne. Qu'il exalte Montpellier, pourquoi non ? mais qu'il fasse un volume d'articles écrits ainsi au jour le jour, pourquoi oui ?

Un marin. — Le contre-amiral baron Grivel, par Félix Julien. Paris, librairie Plon, 10, rue Garancière, 1883.

On se souvient de *Séraphine*, l'étrange comédie de M. Sardou. Il y a au troisième acte une charmante scène dans laquelle un certain Plantrose se plaint à son ami Montignac, commandant de vaisseau, de la stupide dévotion de sa belle-mère qui a réussi à jeter longtemps du froid entre lui et sa toute jeune femme. « Ah! mon cher Montignac, vois-tu, les dévots! — Pardon, réplique le commandant, les mauvais, mais les bons ! — Où ça, les bons? montre-m'en un... — Moi. — Toi ! — Et le plus sincère et le plus fervent de tous. — Un grand diable comme toi, avec de la barbe, un marin ! — Eh bien, justement, ne cherche pas d'incrédules parmi nous, mon ami; le marin croit, il pratique, il s'en fait gloire; oui, nous sommes pieux, et plus que cela, dévots! Oui, un grand diable comme moi fait sa prière à l'heure du combat et sa prière au plus fort de la tempête ! Et cela ne l'empêche pas de faire aussi bravement son devoir de soldat!... au contraire! » Là-dessus Plantrose conclut avec raison : « Conviction d'honnête homme et bonne piété, je m'incline. »

Tel est le type que le biographe nous présente dans le contre-amiral baron Grivel, mort au commencement de cette année. Ce fut, paraît-il, un officier instruit, un écrivain distingué dont les auteurs étrangers citent souvent les ouvrages. Nous félicitons M. Félix Julien d'avoir su faire vivre en quelques pages la physionomie franche et loyale de ce marin qui se tint à l'écart des luttes de parti pour ne regarder que le drapeau du pays. L. A.

Le prince Albert de Saxe-Cobourg, *époux de la reine Victoria*, d'après leurs lettres, journaux, mémoires, etc. Extraits de l'ouvrage de sir Théodore Martin et traduits de l'anglais par M. Augustus Craven. Deux gros volumes de chacun 550 pages. Librairie Plon, 1883.

Ce monument, élevé à la mémoire du prince Albert de Saxe-Cobourg par la piété conjugale d'une royale veuve, comprend, dans l'original, cinq gros volumes. C'est moins une histoire proprement dite qu'un recueil de tous les événements politiques — et il y en eut des plus orageux et des plus considérables — accomplis pendant les vingt ans d'union de ce couple illustre. Ajoutez-y tous les documents d'une nature publique ou privée (lettres, narrations de cérémonies, détails d'intérieur, récits de voyages, visites royales) rassemblés par la reine elle-même, et communiqués par elle à M. Théodore Martin, qui a puisé à foison dans ces sources, si libéralement ou-

vertes. Hé bien, il n'y a pas un événement, pas même un incident de marque, exposé dans les cinq volumes officiels, qui n'ait eu sa page, dans une publication antérieure, parue, voici quatre ou cinq ans : *le Roi Léopold et la reine Victoria,* par M. Saint-René Taillandier, d'après les papiers du baron Stockmar.

Ce Stockmar avait été, presque dans les premières années de notre siècle, le conseiller et le médecin du jeune prince Léopold, qui devait être triplement l'oncle de la reine Victoria, et d'abord en sa qualité de frère de la duchesse de Kent. On sait que Léopold avait été primitivement destiné au rôle que devait tenir plus tard son neveu, le prince Albert, le rôle ingrat de mari de la reine. Le décès de sa jeune épouse, la princesse Charlotte (morte en couches, après un an de mariage, et longtemps pleurée, comme une délicieuse espérance perdue, par tout un peuple), rompit les liens qui rattachaient à l'Angleterre le jeune prince allemand, devenu plus tard le roi des Belges et le gendre de Louis-Philippe.

La princesse Charlotte était la fille lamentable — comme dirait un poète tragique — de cet abominable prince régent, et de cette déshonorée reine Caroline, dont les démêlés et les scandales étalés en justice, devant des magistrats stupéfiés et un peuple furieux, jettent un drame de Shakespeare, dans cette année de 1821, qui vit mourir Napoléon. A ce sujet, que l'on veuille bien nous permettre une réflexion véritablement imposée par la rivalité et les conflits, éternellement acerbes, de ces deux grands voisins : l'Anglais et le Français. Après les effroyables hontes de George IV et de Caroline, l'Angleterre, altérée de pureté, de grâce et d'innocence, ne se paya point pour cela une révolution, comme n'eût pas manqué de le faire notre bon Paris, à l'ordre de divers avocats ou journalistes, désireux d'avoir des fourrures, et de s'appeler, ne fût-ce qu'un jour, monsieur le ministre. Non. L'Angleterre attendit patiemment la mort des deux coupables et confia toutes ses aspirations printanières à la jeune tête de leur fille, la pauvre princesse Charlotte, et, après la fin prématurée de l'épouse de Léopold, à une enfant, nièce de la défunte, la princesse Victoria.

La prodigieuse vitalité anglaise et l'éternelle jeunesse de cette vigueur de race se témoignent en bien des sortes, depuis bien des siècles, mais nulle part d'une façon plus aimable que dans cette constance de *loyalty* et dans cette tendresse pour l'infortune d'une âme sans tache, grandissant à un foyer flétri. Asseoir la réparation au foyer du mal lui-même, cela nous paraît grand et d'une assez belle leçon morale, politique et sociale.

Le voyageur qui s'est arrêté dans l'*émouvante* chapelle Saint-George, à Windsor, a été saisi, dès l'entrée, par un monument en marbre blanc, représentant une jeune femme à son dernier soupir, et dont le dernier regard voit s'entr'ouvrir les portes de la céleste Jérusalem.

C'est la princesse Charlotte, première femme de Léopold. Ce deuil fut très cruel au cœur du jeune veuf, et, dans cette dure épreuve, le dévouement de Stockmar (qui avait assisté la princesse à l'agonie et préparé Léopold à l'affreuse séparation) fut celui d'un frère et d'un ami. Stockmar ne quitta pas d'une heure le prince désolé, le veillant même dans ses nuits traversées d'insomnies et de cauchemars. Aussi le futur souverain, que la Belgique a connu moins tendre et affrontant toutes les crises de sa belle froideur saxonne, avait-il voué à Stockmar une profonde reconnaissance pour la solidité de son affection.

Cependant, comme il avait appris en même temps à connaître les qualités tout à fait supérieures de son jugement et de son intelligence, et comme ses conseils étaient ceux d'un maître en mainte science (particulièrement dans la science du droit constitutionnel), il plaçait très haut Stockmar dans son estime, aussi bien que dans son amitié. Lorsque fut décidé le mariage du prince Albert de Saxe-Cobourg, neveu du roi Léopold, avec la jeune reine Victoria, nièce du même monarque, celui-ci ne crut pas pouvoir installer auprès d'eux, pour les diriger à travers les écueils de leur grande et dangereuse mission, un pilote plus sûr et un conseiller plus avisé que celui dont il avait éprouvé lui-même le dévouement et la sagesse. Depuis les préliminaires du mariage jusqu'aux premiers symptômes de la maladie mortelle qui devait enlever si rapidement le prince Albert, nous trouvons le témoignage de la sollicitude éclairée de Stockmar et de son grand crédit. En réalité, cet homme a joué un rôle prépondérant d'ami intime et de conseiller indispensable dans toutes les affaires de la famille de Saxe-Gobourg. Lorsqu'il mourut, toutes les branches : impériale, royale ou simplement ducale de cette famille déposèrent sur son monument le témoignage à la fois officiel et tendre de cette intimité et de leur gratitude.

Au surplus, rien ne démontre mieux l'importance du rôle de Stockmar que la lecture de ses mémoires, supérieurement ajustés au goût français par M. Saint-René Taillandier, et leur rapprochement avec l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui. Assurément, le travail de M. Martin est plus développé. Dans l'original, il l'est vraiment jusqu'à l'excès, et l'on pourrait dire, même des deux gros volumes de la *réduction* française, que c'est encore beaucoup pour une figure après tout effacée et de second plan. Cependant cette critique tombe en partie devant l'intérêt historique des faits rappelés au cours de l'ouvrage, et aussi devant l'intérêt psychologique, tout à fait rare, de ces confidences directes d'un cœur de grande reine, née sentimentale comme une jeune bourgeoise des bords du Rhin, qui ne rougit pas d'appeler couramment son époux : « mon ange, mon unique bien » et qui pousse l'anéantissement dans le respect jusqu'à se reconnaître à peine digne de la possession d'un être aussi parfait. Il est même exaspérant de perfections — et on l'exalte trop lourdement pour nous le rendre agréable. Ah ! le grand art ! faire aimer ceux qu'on aime ! — Ce prince bon époux, bon jardinier, dès son enfance, collectionneur d'insectes et d'autographes, et toujours prêt, comme ceux de son pays, à dénoncer au mépris et à l'hostilité du monde ce qui vient

de France. Ah ! l'incurable fond d'antipathie jalouse de tous ces gens-là contre nous ! En a-t-on vu un seul dégager son sentiment de l'odieux pamphlet en dix volumes, d'après les papiers de lord Raglan, qui, sous prétexte d'une histoire de la guerre de Crimée, nous sert un ramassis de satires, d'injures et de calomnies, contre tous nos généraux et toute notre armée ? Cependant la reine, sinon le prince, « l'ange », a dû lire quelque chose de ce factum, car on lisait beaucoup à Windsor.

Je finis sur ce nom propre. Il représente pour nous le principal mérite de ces deux volumes, où l'on entrevoit à chaque page l'énorme silhouette romantique de ce prestigieux Windsor-Castle, peuplé d'idylles tragiques, où reviennent les ombres de Guillaume le Conquérant, d'Édouard III, d'Henri VIII, d'Élisabeth et de Cromwell. Fermons les yeux, et nous nous retrouvons, par l'imagination et la mémoire, dans ce *Park* édénique, dans cette forêt de poesie, où rêva le divin Shakespeare. L. D.

L'Empereur Alexandre II. — *Vingt-six ans de règne (1855-1881)*, par C. DE CARDONNE. Un volume grand in-8° de 868 pages. Paris, librairie Furne, 1883.

En Europe, et surtout en France, la Russie est trop peu connue. Cependant nous ne sommes plus au temps où Voltaire parlait de la difficulté d'écrire sur ce vaste empire. Dès la première année du règne d'Alexandre II, la Russie a été ouverte à tous les regards, à toutes les investigations. Pour ceux qui ont voulu l'étudier consciencieusement, la lumière, jusque-là jalousement cachée, a commencé de s'échapper des vieilles chroniques religieusement conservées dans les monastères, d'une grande quantité de monuments de toute sorte, des compilations historiques, des recueils de la législation depuis les premiers temps de la monarchie russe, des recherches et des travaux auxquels se sont livrés, depuis trois quarts de siècle, et principalement dans ces derniers temps, des publicistes et des historiens russes, que l'isolement de leur langue a seul empêchés de parvenir à la célébrité européenne. Ces sources sont bien connues des écrivains sérieux. En France, notamment, M. Anatole Leroy-Beaulieu, qui a su y puiser, a produit des œuvres du plus vif intérêt sur ce sujet d'études encore nouveau. Dans le même ordre d'idées, le livre que nous annonçons aujourd'hui a une importance considérable. Il renferme l'histoire des vingt-six années du règne d'Alexandre II.

Quand Alexandre II hérita du trône en 1855, la Russie soutenait contre les armées alliées de France, d'Angleterre, de Turquie et de Sardaigne une guerre gigantesque, qui lui imposait de vives souffrances et épuisait ses ressources. En même temps que du trône, il héritait donc d'une situation extrêmement grave à laquelle il lui appartenait de mettre un terme, bien qu'il ne l'eût pas créée. C'est pourquoi l'auteur, M. C. de Cardonne, consacre à Nicolas Ier, et très spécialement à la guerre de Crimée, une introduction de plus de deux cents pages. La nationalité de M. de Cardonne nous est inconnue. Son nom a une physionomie française. Cependant son livre est, je dirai non pas étroitement partial, mais très ouvertement écrit au point de vue russe. C'est en se plaçant au centre des intérêts russes, dont il se montre avant tout préoccupé ainsi que de la gloire de la Russie, que l'auteur observe les événements, les juge et en tire les conséquences. Dans cette affaire de la guerre de Crimée, il fait jouer à la Russie le rôle de l'agneau de la fable, et à la France, et surtout à Napoléon III, celui du méchant loup. Qui veut trop prouver ne prouve rien. Il est difficile d'admettre que, dans cette circonstance, l'Angleterre, la Sardaigne et la Turquie se soient coalisées avec la France uniquement pour venger les griefs du nouvel empereur des Français, fort dépité, paraît-il, que l'empereur Nicolas lui eût répondu en le qualifiant de « Monsieur mon bon ami », quand Napoléon III lui avait annoncé son avènement en l'appelant, conformément à l'étiquette des cours, « Monsieur mon frère ».

La première année du règne d'Alexandre II fut donc marquée par de douloureuses épreuves : la chute de Sébastopol, l'anéantissement de la marine russe dans la mer Noire, la nécessité, pour le cabinet de Saint-Pétersbourg, de subir des conditions qu'il avait d'abord repoussées. Assurément nul ne prévoyait alors que la Russie, en peu d'années, se relèverait. C'est, en effet, un bien court espace de temps que vingt-six ans dans la vie d'une nation; il a suffi néanmoins pour que la nation russe vît s'accomplir nombre de choses utiles et fécondes, des améliorations, des réformes de toute sorte qui marqueront, au grand honneur d'Alexandre II, dans les annales de l'empire de Russie.

La paix de 1856 conclue à Paris, ce vaste empire, se repliant sur lui-même, ne s'occupa que de développer les éléments de sa prospérité intérieure. Une ère nouvelle commença, celle des réformes bienfaisantes : émancipation des paysans, réforme communale, réforme provinciale, réforme judiciaire, réforme des municipalités urbaines, réformes militaires. Pendant vingt et un ans, cette œuvre considérable fut poursuivie sans relâche avec une persistance énergique, active autant que généreuse. C'est au milieu de ce relèvement progressif de la nation que surgit de nouveau la question d'Orient, la guerre de 1877, qui conduisit la jeune armée russe en vue de Constantinople. Mais le nihilisme veillait. Après plusieurs tentatives avortées (novembre 1879, février 1880), l'implacable association réussit dans son œuvre scélérate. Le 1er/13 mars 1881, Alexandre II était frappé à mort.

Le livre de M. C. de Cardonne est une longue apologie de ce souverain et de la Russie elle-même. L'auteur a voulu, dit-il, se mettre en garde contre un système de mensonges et de calomnies qui date de 1830, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, qui a eu, qui aura peut-être encore des conséquences funestes pour la France. Peut-être, pour ne pas céder à la pré-

vention défavorable dont, à ses yeux, les événements et les hommes de ce pays sont l'injuste objet, peut-être s'est-il à son tour jeté dans quelque excès de prévention optimiste. Au fond, cela importe peu et n'entrave en rien l'utilité du service rendu aux études spéciales par la publication d'un tel ouvrage, qui parcourt plus d'un demi-siècle de l'histoire d'un grand peuple, et procède à l'attentif examen des efforts éclairés qui ont amené l'heureuse transformation de ce vaste empire. E. C.

Histoire de la littérature française *depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par DE PARNAJON, professeur au lycée Henri IV. Paris, Librairie centrale des publications populaires, 1881. 1 volume in-18.

M. H.-E. Martin, directeur de la Librairie centrale des publications populaires, édite, sous le titre de *Bibliothèque de la jeunesse*, une collection de livres destinés à « l'éducation morale et civique ». Ce volume est un des ouvrages de cette collection. C'est même là sa principale raison d'être; car il y a déjà tant de résumés de l'histoire de la littérature française, qu'un de plus, sans être inutile, n'était à coup sûr pas nécessaire. Celui-ci, du reste, est fait par un professeur distingué, très compétent, et qui le prouve. Il est bien un peu rédigé d'après le procédé laudatif et admiratif qui fait de tant de professeurs de belles-lettres des boîtes à interjections, et, à ce qu'il m'a paru, il n'abonde pas en idées neuves ni en aperçus originaux. Quoi qu'il en soit, c'est un livre qui rendra aux élèves les services qu'il a pour but de leur rendre, et, pour un livre de classe, je ne sache pas d'éloge plus flatteur. Il leur fournira de plus une lecture agréable, grâce au style et à l'art de la composition, deux qualités qui sont, dans beaucoup d'autres manuels, d'irrémédiables défauts.

Je ferai pourtant deux reproches — il faut savoir se borner — à M. de Parnajon. Son premier chapitre : *Formation de la langue française* est à peu près comme s'il n'était pas. Il développe en quatre pages les quatre lignes du programme, et il se trouve que le programme, dans ses quatre lignes, en dit plus que le livre dans ses quatre pages. A la fin du volume, il porte sur Honoré Balzac qu'il dépouille, je ne sais pourquoi, de la particule, un jugement duquel je crois qu'on peut faire appel. Balzac ne voit dans l'homme, dit-il, que ses faiblesses et ses vices. Il est difficile de croire, après cela, que l'auteur de cette *Histoire de la littérature française* ne serait pas agréablement surpris de lire *Eugénie Grandet*, *le Lys dans la vallée*, *les Parents pauvres* et tant d'autres œuvres où le grand romancier a peint de couleurs vraies l'héroïsme et la sublimité qui se rencontrent parfois dans la vie commune.

Ce volume est illustré de portraits sur bois dont plusieurs, signés Trichon, sont vigoureusement et spirituellement enlevés. Le premier de tous est celui de Rabelais; et, si ce n'est pas fortuit, l'idée est ingénieuse et excellente d'avoir mis, au seuil de cette galerie des grands littérateurs français le plus grand littérateur de notre premier grand siècle littéraire, Rabelais. B.-H. G.

A. Floquet. — Anecdotes normandes, 2ᵉ édition avec notice, par M. CH. DE BEAUREPAIRE. Rouen, E. Cagniard, imprimeur-éditeur, 1883. In-8° de XXIV-366 pages.

Les œuvres des savants et des archéologues provinciaux restent souvent plongées dans une brume épaisse voisine de l'obscurité. Pour un savant provincial, le titre de correspondant de l'Institut, c'est le bâton de maréchal que chaque conscrit portait autrefois, dit-on, dans sa giberne, mais que bien peu d'entre eux savaient en retirer. Or Floquet, qui vécut de 1797 à 1881, fut non seulement correspondant de l'Académie des inscriptions, mais à deux reprises différentes, en 1845 et en 1856, il fut lauréat du prix Gobert au concours des antiquités nationales. C'est dire que l'auteur du volume dont M. Cagniard vient de publier une deuxième édition n'était pas le premier venu. Mais si *les Anecdotes normandes* ne sont pas l'œuvre la plus importante de l'auteur de *l'Histoire du parlement* et des *Études sur Bossuet*, elles composent à coup sûr un volume d'une lecture fort amusante et d'une exactitude historique plus que suffisante dans ce genre de récits.

Le dîner du chapitre, l'élection de Georges d'Amboise et bien d'autres sont des historiettes fort agréables à lire et dans lesquelles le conteur ne s'est permis aucun écart d'imagination. Il n'en est pas moins vrai cependant que des critiques sévères ont baptisé l'auteur, non sans dédain, du nom de « romancier »; mais il ne faut pas oublier que pour certains savants — oh! bien provinciaux, ceux-là et qui méritent de l'être — il faut être surtout ennuyeux et solennel. Il faut le reconnaître, Floquet n'avait pas ce défaut-là, et ma foi! nous ne saurions trop l'en féliciter.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Histoire anecdotique du siècle, par A. Marcade. — Des journalistes amis, des lecteurs inconnus avaient souvent demandé de vive voix ou par correspondance, à l'auteur, s'il réunirait un jour certains travaux historiques d'assez longue haleine, parus dans les deux suppléments hebdomadaires du *Figaro*. Ce volume est une réponse à de bienveillantes sympathies et à des appels réitérés.

Les débuts du régime parlementaire. L'auteur qui a beaucoup vécu au palais Bourbon, frappé du confort et du luxe qu'il présente, s'était dit souvent qu'il y aurait une étude intéressante à faire sur l'installation de la première représentation nationale de la France. Quelles furent ses résidences successives? Comment les députés de 1789, de l'âge héroïque, s'organisèrent-ils dans leurs demeures législatives? Comment se développèrent les mœurs et les coutumes parlementaires? C'est ce qu'il a établi dans des récits bourrés d'anecdotes, puisées dans les journaux et les mémoires du temps. Il a montré avec succès tout le côté intime de ce vaste tableau.

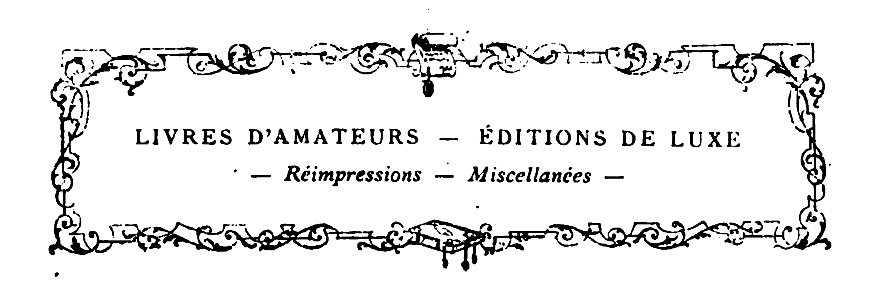
L'histoire du palais Bourbon, qui avait précédé ce premier

travail, n'a pris place qu'à sa suite, dans le livre. Cela se comprend.

On lira ensuite: *la Mère du prince Napoléon;* l'histoire des familles de Ney et de Lucien Bonaparte.

Ce sont des intermèdes charmants; puis on revient à l'histoire. C'est *l'Université de France,* conduite par l'auteur, de sa fondation en 1806, jusqu'à M. Jules Ferry inclusivement. *l'École normale* fait suite, et *l'École de Saint-Cyr* termine ce joli volume édité par MM. Rouveyre et Blond.

On comprend, après cette énumération, le sous-titre du livre: *Grands-Pères et Petits-Fils.* Dans tous ces sujets, l'histoire commence à la fin du dernier siècle, ou à l'aurore du nôtre, pour s'arrêter à notre époque. Il y est parlé de nos grands aînés et de nos petits contemporains.



LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— *Réimpressions* — *Miscellanées* —

Œuvres inédites de Pierre Motin, publiées avec une notice et des notes par PAUL D'ESTRÉE. Paris, librairie des Bibliophiles (imprimerie Jouaust), 1883. Petit in-12° de XXX-116 pages. Tirage à 350 exemplaires numérotés, dont 30 sur papier de luxe. — Prix : 8 francs. (N° XXXI de la collection du *Cabinet du Bibliophile.*)

Qui Bavium non odit, amet tua carmina Mævi.

Qui de nous, quelque lointain que soit le temps des études, ne se rappelle encore ce vers, devenu presque proverbial, où, sans y penser, Virgile assurait l'immortalité à deux mauvais poètes? Les Bavius et les Mævius, fort communs à toute époque, n'ont pas tous eu la fortune des deux victimes de Virgile, qui ont trouvé un homme d'esprit et de savoir pour écrire leur histoire, sinon leur réhabilitation. Voici cependant un pauvre dédaigné du XVIe siècle pour lequel M. Paul d'Estrée a entrepris un travail analogue : c'est Pierre Motin, dont le nom vivra autant que celui de Boileau, grâce à ce jugement sévère du terrible satirique :

... Un froid écrivain ne sçaurait qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace,
Que ces vers où *Motin* se morfond et nous glace.

Dès le début de son intéressante notice, M. Paul d'Estrée nous avertit que son intention a été de protester contre ce qu'il appelle une erreur satirique de Boileau qui, soit dit en passant, pourrait bien en avoir commis d'autres. Rien de plus louable que ce projet; reste à savoir si M. d'Estrée n'a pas un peu forcé la note, en montrant d'excessives tendresses pour le poète qu'il a pris sous sa protection. On ne peut d'ailleurs l'en blâmer, tout bon avocat devant toujours exagérer un peu les mérites de son client, et nous ne saurions nous en plaindre, puisque c'est à cette grande sympathie pour Motin que nous devons l'excellente étude et la belle édition que nous offre M. Paul d'Estrée.

La biographie de Motin n'a jamais été faite réellement; c'est à son ingénieux éditeur qu'il était réservé de nous faire connaître tout ce qu'il a pu recueillir sur les particularités de sa vie et sur sa carrière littéraire. C'est lui qui nous apprend que Pierre Motin, né à Bourges, vers 1566, dans une de ces grandes familles bourgeoises qu'anoblissaient les fonctions municipales, reçut une instruction soignée et une éducation de gentilhomme. Destiné au barreau, le jeune Motin étudia le droit sous l'illustre Cujas; dès cette époque, il commença à rimer ; mais ni la jurisprudence ni les Muses ne le préservèrent des atteintes de l'amour. Malheureusement pour lui, il ne fut guère payé de retour et les quelques grandes dames auxquelles il adressa ses vers et ses vœux ne semblent pas lui avoir jamais accordé le moindre encouragement. De là viennent sans doute cette sorte de mélancolie amère, sarcastique, cette tristesse âpre et railleuse que M. P. d'Estrée considère comme la note dominante du talent de Motin. D'un autre côté, les événements politiques exercèrent une pénible influence sur les premières années de sa jeunesse : jeté, comme tous les siens, dans le parti de la Sainte-Union, il combattit vigoureusement ses adversaires, de la parole et de la plume; par surcroît de disgrâce pour le pauvre ligueur, l'objet de sa première et plus grande passion appartenait précisément à la faction dévouée au roi, ce qui, par la suite, eut pour effet de le faire tenir en suspicion par ses propres amis. — La tourmente apaisée et la paix faite entre ligueurs et royalistes, Motin, après avoir perdu ses plus belles années dans une stérile activité (cela se voit souvent en temps de guerre civile), accourut à Paris, comme tant d'autres poètes, savants et écrivains, non pour y chercher fortune, mais pour y trouver le repos et, si possible, un peu de gloire. Peu assidu au Palais, quoiqu'il fût avocat, il préférait courir la ville et les réunions de beaux esprits; aussi se lia-t-il très vite avec la plupart des poètes d'alors, les Berthelot, les Sigognes et surtout Regnier, qui fut peut-être son meilleur ami.

Vers 1599, il composa son poème du *Phœnix,* ouvrage bien ennuyeux, qui contribua pourtant beau-

coup à sa fortune. La pièce était adressée à Henri IV qui, sensible aux éloges du poète, le prit sous sa protection et lui « commanda » (*sic*) divers ouvrages. Dès lors, notre poète put se considérer comme arrivé au port. « Il vivait de son travail, dit M. P. d'Estrée; et son titre officieux de poète de cour le rassurait sur les incertitudes de l'avenir, en même temps qu'il lui valait cette célébrité dont le souvenir protégea longtemps encore sa réputation. Du reste, à partir de cette époque, Motin, convaincu sans doute de son peu d'aptitude pour la cantate officielle, y renonce presque entièrement pour ne plus s'occuper que de sujets de son choix. C'est alors qu'il compose ces odes, ces stances, ces chansons, ces épigrammes, si appréciées par ses contemporains, qui circulent de main en main, et quelquefois sous le manteau, qu'on recueille toujours religieusement, comme nous l'apprend Pierre de l'Étoile, et que déjà recherchent avidement les libraires. »

Cette période de dix ans eût donc été la plus belle de sa vie, si, comme jadis, Motin n'eût été de nouveau victime d'un amour malheureux : après diverses péripéties, fort bien retracées par son biographe, Motin mourut, jeune encore, en 1610, très peu de temps avant l'assassinat du roi, ayant acquis du moins cette satisfaction d'être arrivé à la célébrité, sinon à la gloire, et d'être regardé « comme un des plus beaux esprits et des plus fameux poètes de son temps ».

Cette sèche analyse ne donne qu'une idée imparfaite du travail excellent de M. Paul d'Estrée; elle doit suffire cependant pour inspirer le désir de le lire en entier. On n'en pouvait guère dire ici davantage; il reste à parler toutefois de la partie bibliographique de l'ouvrage.

M. Paul d'Estrée, pour rendre son travail aussi complet que possible, a réuni toutes les pièces de Motin éparses dans plus de vingt recueils, imprimés ou manuscrits, dont il donne l'exacte nomenclature et qu'il a consciencieusement compulsés. Il divise les œuvres de son auteur en trois parties :

1° Les œuvres de jeunesse, empruntées à un manuscrit retrouvé à la Bibliothèque nationale d'une incontestable authenticité, et qui sont par conséquent inédites;

2° Les œuvres imprimées, déjà publiées dans divers recueils;

3° Les pièces *libres*, qui ont paru également, mais que la loi interdit d'éditer en France.

C'est la première partie de ces œuvres que contient le volume qui nous est offert. Ces œuvres de jeunesse, jusqu'à présent inédites, se composent de 53 sonnets, de 16 stances et odes, de cinq chansons et d'une douzaine de petites pièces diverses. — Presque toutes ces poésies, et notamment les sonnets, s'adressent à l'objet des premières amours de Motin, la belle et fière demoiselle de la Croix, fille d'un échevin de Bourges, qui récompensa si mal les soins de son adorateur. En somme, le vrai titre de ce volume serait, suivant l'usage si fréquent du XVIe siècle : *les Amours du sieur Motin*. — M. P. d'Estrée considère les pièces qui le composent « comme autant de petits bijoux finement ciselés, d'une fraîcheur exquise et d'un goût parfait. Il est tel sonnet ou telle ode qu'on pourrait, après quelques légères retouches, présenter comme poésie inédite d'Alfred de Musset. » Nous laissons aux juges délicats et compétents le soin de décider si cette appréciation n'est point excessive; le parallèle établi à diverses reprises entre le génie de Motin et celui de Musset nous paraît, nous devons le dire, plus ingénieux que motivé. Nous convenons volontiers toutefois qu'il se trouve des pièces charmantes dans les poésies inédites de Motin et nous citerons comme exemple le sonnet suivant qui, bien qu'un peu précieux, nous semble cependant tout à fait joli :

Que vous estes heureux, si vous pouvez connoistre,
O mes vers, mes mignons, ce plaisir souverain !
Ma dame vous reçoit d'un œil doux et serain;
Vous estes caressez, et je ne le puis estre.

Mon esprit vous conçoit, ma plume vous faict naistre;
Puis vous cherchez ma dame et luy touchez la main;
Vous faictes plus encor, vous lui baisez le sein.
Je n'ay pas ce crédit, moy qui suis vostre maistre.

Si madame à la fin se fasche contre vous
(Bien souvent une fille est subjecte à courroux),
Et qu'elle veuille un jour vous jetter dans la flamme,

Vous prendrez patience encontre sa rigueur.
Vous ne vallez pas mieux que mon ame et mon cœur :
Elle me brusle bien et mon cœur et mon ame.

En résumé, Pierre Motin ne fut ni le dernier des poètes, ni même un poète médiocre; il mérite, non pas d'être tiré de l'oubli, ses épigrammes et le jugement de Boileau l'en ayant préservé, mais d'être sauvé du dédain. Grâce au travail de restauration si bien accompli par M. Paul d'Estrée, ce vieux poète nous apparaît sous un aspect nouveau et vraiment intéressant. Aussi on ne peut que souhaiter que son érudit éditeur ne nous fasse pas longtemps attendre le second volume, qui sera en réalité l'édition originale des poésies imprimées de Pierre Motin.

PHIL. MIN.

Théâtre de P. Corneille, texte de 1682, avec notice et notes, par ALPHONSE PAULY. Tome IV. 1 vol. petit in-12. Paris, Alphonse Lemerre. — Prix : 5 fr.

Le quatrième volume du théâtre de Corneille, annoté par M. Alphonse Pauly, contient les pièces suivantes : *Pompée, le Menteur, la Suite du menteur, Théodore*. La *Petite Bibliothèque littéraire* de l'éditeur Lemerre est trop connue des bibliophiles, et M. Pauly, l'éminent conservateur adjoint de la Bibliothèque nationale, trop connu des hommes de lettres pour que nous songions à faire un commentaire sur la publication de ce quatrième volume, après l'avoir signalée.

Œuvres de Molière. — *Illustrations* par Jacques Leman; *Notices* par Anatole de Montaiglon. — V : *Les deux farces* (la *Jalousie du barbouillé* et le *Médecin volant*); in-4°, Paris, Lemonnyer.

Le cinquième volume du Molière illustré par Jacques Leman, avec notices d'Anatole de Montaiglon, a suivi de près le quatrième. Il comprend deux des farces attribuees à Molière : *la Jalousie du barbouillé* et *le Médecin volant*. M. de Montaiglon les a fait précéder d'une excellente et substantielle notice, que nous ne saurions analyser sans la reproduire presque tout entière, tant elle est fournie de détails intéressants. Si M. Jacques Leman n'a pas mis en tête de chacune d'elles une de ses grandes compositions si heureusement conçues, si habilement rendues, il nous en dédommage en nous donnant un admirable portrait de Molière : la tête, comme point de départ, est inspirée de l'ancienne gravure de J.-B. Nolin et du portrait peint de la collection du duc d'Aumale à Chantilly. On ne le verra pas sans se rappeler, sans relire la magistrale étude de M. Perrin sur deux portraits de Molière. Les faux-titres, cadres, vignettes, culs-de-lampe et lettres ornées sont admirablement réussis : le docteur dans son hamac est une trouvaille.

Nous avons trop longuement parlé des précédents volumes de cette publication pour insister longuement sur celui-ci : nous nous bornerons à dire qu'il est digne de ses aînés. CH.-L. L.

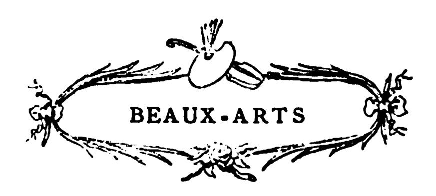
Illustrations pour le « Roman comique ». P. Rouquette. — Prix : 20 francs.

Ce volume-album se compose, en plus, d'un portrait et d'un fleuron de titre, de seize compositions de J.-B. Pater et de J. Dumont (le Romain). Comme le dit M. A. de Montaiglon dans sa savante préface, les originaux de ces illustrations n'ont jamais été signalés ni retrouvés. Mais l'authenticité n'en est pas pour cela discutable. Ils forment une des trois meilleures illustrations qui aient été faites de Scarron, et les graveurs Surugue père et fils (qui en ont été en même temps les premiers éditeurs), Benoît Audran, Edme Jeaurat, Lépicié et Scotin se sont acquittés de leur tâche avec l'habileté particulière au XVIIIe siècle. Peut-être ces compositions sont-elles un peu guindées dans leur ensemble, mais il faut s'en prendre à l'époque.

Trop grandes pour être reproduites dans le format des bibliothèques modernes, ces planches ont été réduites par M. T. de Mare avec une habileté et une conscience qu'on ne saurait trop louer. M. de Mare est familier de ces œuvres de patience, non dépourvues d'abnégation et qui lui méritent la reconnaissance des bibliophiles. Une légende, inspirée du texte de Scarron, résume en dix ou quinze lignes le sujet représenté.

Nous n'aimons pas ces fac-similés du passé. Il ne faut pas, en librairie comme en bibelot, faire du *vieux neuf*. Il ne faut pas surtout faire croire que le XIXe siècle manque d'illustrateurs capables d'*inventer*. Mais, cette réserve faite, cette publication fait honneur au goût sûr de M. Rouquette. Le public, d'ailleurs, lui donne tort contre nous. En supposant seulement à 500 exemplaires ce tirage indiqué « à petit nombre », des exemplaires à 20 francs, et en additionnant les prix des autres états, dont le tirage est indiqué et numéroté, on arrive à un total de vente de 57,500 fr. Il est probable que la première édition s'est vendue beaucoup moins cher.

Avis. — L'abondance des matières nous force à retarder jusqu'à notre prochaine livraison de mai l'insertion d'un grand nombre de comptes rendus depuis longtemps en réserve, notamment : 1° ceux de la belle édition du *Neveu de Rameau* publié par A. Quantin avec une notice très remarquable et très étendue de Gustave Isambert; 2° des *Lettres sur la mythologie de Demoustier*, nouvelle édition Jouaust, 3° de divers ouvrages publiés à la librairie Kistemaeckers, principalement l'*Histoire du père La Chaise*, jésuite et confesseur de Louis XIV, en deux vol. in-8°, etc., etc.



La Bibliothèque internationale de l'art, dirigée d'une façon si originale et si savante par M. Eug. Müntz, vient encore de s'enrichir de deux nouveaux volumes qui continuent dignement cette remarquable collection. Le premier est une suite naturelle aux **Précurseurs de la Renaissance** et consacre aux **Della Robia** une étude qui est une histoire. La critique moderne est exigeante : elle veut des faits précis; souvent même elle s'en contente trop facilement et néglige de dégager la morale artistique qui en découle. MM. J. Cavallucci et Émile Molinier ont su teni la balance égale entre l'investigation qui prouve et la philosophie qui éclaire, et jamais plus heureux mariage ne s'est produit entre l'Italie et la France.

Pendant deux siècles, la famille des Della Robia, vouée au culte de l'art, a travaillé sans relâche d'un tel labeur que ses innombrables créations ont fait prononcer le nom de fabriques pour qualifier ses ateliers. Mais quelles fabriques! Ils ont laissé des œuvres en bronze, capitales comme la porte de la Sacristie de

Santa-Maria del Flore, et aussi en marbre; mais leur nom restera surtout attaché aux faïences et aux terres cuites peintes qui ont affirmé avec tant d'éclat le renouveau des antiques décorations polychromes.

Ici n'est pas la place de reprendre une discussion, sans cesse renouvelée, sur l'application de la couleur à l'ornementation extérieure des monuments. Tout est d'ailleurs une question de place et de mesure. Sans doute les essais tentés de nos jours ne sont guère faits pour aider au triomphe de cette doctrine. Aussi est-ce à ces maîtres qu'il faut se reporter pour comprendre toute la richesse et toute la vigueur de ces hardies conceptions. On a accusé les Della Robia d'être trop naturalistes. Étrange procès, fait sans connaissance de cause. Autant leurs représentations des scènes populaires serrent de près la vérité comme elles le doivent, autant la recherche de l'idéal est constante dans les œuvres où l'idéal doit jouer son rôle.

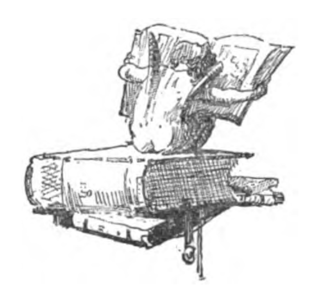
Le premier, Luca, restera aussi le plus grand de tous. Né quand mourait le XIVe siècle, il est resté *quattrocentiste* et son admiration pour Donatello et pour Ghiberti donnera à ses œuvres ce mélange de rudesse et de grâce qui en demeure le charme. Sa série de bas-reliefs de marbre représentant des jeux d'enfants est un type des plus complets de cet heureux assemblage. L'ouvrage publie une eau-forte représentant une madone à la pomme qui appartient encore aux descendants des Della Robia et qui est un pur chef-d'œuvre. Son neveu Andrea est moins puissant et plus gracieux; ses médaillons d'enfants, de l'hôpital des Innocents de Florence, sont restés populaires. Cinq de ses fils continuèrent l'œuvre de la famille. Giovanni est peut-être le plus fécond de tous, et la fameuse frise de l'hôpital du Ceppo, à Pistoie, lui est attribuée sans conteste sérieux. Peut-être est-ce l'expression d'un art en décadence et dont les effets sont d'une élégance déjà alourdie et commune; mais quelle entente de la composition et quelle vérité! Combien faut-il reconnaître que la polychromie est ici bien à sa place! On a récemment installé dans la cour du Mûrier, à l'École des beaux-arts, une reproduction parfaitement exécutée de cette frise célèbre. Enfin Girolamo compléta par l'architecture l'encyclopédie glorieuse de sa famille. Sur ses plans fut bâti le célèbre château du bois de Boulogne; dans ses ateliers furent exécutées les nombreuses plaques de faïences dont la décoration brillante, rappelant celle des azulejos, lui fit peut-être donner le nom de château de Madrid.

Mais c'est dans l'ouvrage de MM. Cavallucci et Molinier qu'il faut suivre ces vies si remplies d'œuvres et le texte est accompagné, presque à chaque page, de gravures d'une grande fidélité d'exécution.

Le second volume publié dans la *Bibliothèque internationale de l'art* est une vie de **Claude Lorrain** par Mme Mark Pattison. Le respect des anciens maîtres n'est pas précisément à l'ordre du jour, surtout quand il s'agit du XVIIe siècle français. Aussi doit-on savoir gré à l'auteur d'avoir élevé ce monument de pieuse admiration à celui qu'il appelle le précurseur du paysage moderne. Nous ne le suivrons pas dans ses comparaisons entre Claude Gelée, les grands Hollandais de son temps et les paysagistes contemporains. Nous lui préférons les uns et les autres. Mais s'il n'a pas mieux rendu certaines expressions de la nature, dit Mme Pattison, ce n'est pas faute de les sentir, c'est que les moyens d'exécution lui échappaient. La théorie de juger les peintres d'après leurs intentions mènerait loin et, à ce compte, nul ne serait plus grand que Manet. Plus sérieusement les œuvres du Lorrain sont les œuvres d'un maître, surtout par leur architecture. C'est ce qui en reste de plus évident, car trop souvent le temps ou le zèle de certains conservateurs ont étrangement altéré les couleurs primitives. Le Poussin est historique, a dit Charles Blanc; le Lorrain reste toujours Arcadien. Oui, autant qu'on pouvait l'être en Italie, où il a trop habité, car il n'a de la Lorraine que d'y être né.

L'étude de Mme Pattison est poussée, au point de vue des recherches historiques, aussi consciencieusement que possible. Les erreurs des précédents biographes y sont réfutées pied à pied. Cette insistance produit même un effet fatigant et, à chaque instant, le récit est coupé et la théorie interrompue pour relever une fausse date ou une contradiction. L'histoire ressemble ainsi à une polémique. Il vaudrait mieux ne pas supposer le lecteur aussi savant d'une science fausse, et lui raconter simplement la vérité avec charme, et d'abondance. Mais on écrit aujourd'hui certains livres d'art en vue d'une douzaine de critiques et tout ce qui est « style » est conspué: ces critiques trouveraient au besoin leur compte dans des notes spéciales et le bon public y gagnerait.

Ce savant ouvrage est encore soutenu par un catalogue complet des œuvres du maître, chose excellente, et par des appendices fort curieux. L'illustration en est faible, assez mal choisie, surtout monotone; on y sent une économie peu dans les habitudes de la Librairie de l'Art. Malgré cela, et malgré aussi l'inégalité de la couleur dans l'impression du texte, c'est un volume fort honorable.





Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT. — *Académie française.* — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — *Académie des sciences morales et politiques.* — SOCIÉTÉS SAVANTES. **France** : *École des chartes.* — **Étranger** : *La* Royal Institution. — *Société des gens de lettres en Angleterre.* — Société des anciens textes anglais. — Instituto storico italiano.

INSTITUT

— Les cinq Académies de l'Institut de France viennent de recevoir une invitation pour assister aux fêtes qui seront données à Édimbourg, à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de la célèbre Université.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie a procédé le 24 janvier à l'élection d'un de ses membres, en remplacement de M. Jules Sandeau, décédé. Les candidats en présence étaient MM. About, Coppée, Montégut, l'abbé Petit, le comte de Cosnac et Michiels. Les membres de l'Académie présents étaient au nombre de 34; les suffrages se sont ainsi répartis :

	1er tour	2e tour
MM. About..........	17	19
Coppée........	13	14
Montégut.......	2	1
L'abbé Petit....	1	»
Bulletin blanc..	1	»

M. About a été élu.

Le 21 février a eu lieu la double élection des successeurs de MM. de Laprade et H. Martin, décédés. Le nombre des votants était de 33 ; la majorité des voix de 17.

M. François Coppée a été élu en remplacement de M. de Laprade par 24 voix contre 9, données à M. Montégut.

M. de Lesseps succède à M. Henri Martin. Il a été élu par 22 voix contre 1, donnée à M. l'abbé Petit.

On a compté 10 abstentions.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 25 janvier.

Après avoir pris quelques mesures d'ordre intérieur, l'Académie s'est formée en comité secret pour entendre l'exposé des titres des trois candidats à la place devenue vacante par la mort de M. Lenormant. Ces candidats sont : MM. d'Arbois de Jubainville, Benoist et Schlumberger.

Ce comité a pris à peu près la totalité de la séance.

Séance du 1er février.

Ouvrages présentés. — J. et H. Derembourg : *Études sur l'épigraphie du Yémen.* — Tamizey de Larroque : *Documents inédits pour servir à l'histoire de la ville de Dax.* — Borély : *Histoire de la ville du Havre et de son ancien gouvernement.* — Luchaire : *Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens.* — Dieulafoy : *L'art antique de la Perse.*

Dans cette séance, M. d'Arbois de Jubainville a été élu membre titulaire en remplacement de M. Lenormant.

Séance du 8 février.

Ouvrages présentés. — Mowat : *Remarques sur les inscriptions antiques de Paris.* — Brièle : *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris* (t. III, fasc. 1). — Tamizey de Larroque : *Lettres de Jean Chapelain* (t. II). — Aubé : *Essai d'interprétation d'un fragment du Carmen apologeticum de Commodien.* — Reinach : *Manuel de philologie classique.*

Lectures. — Ph. Berger : Note sur quelques stèles phéniciennes trouvées à Hadrumète. — Hervieux : Notice historique et critique sur les fables latines de Phèdre et de ses anciens imitateurs directs ou indirects.

Séance du 15 février.

Ouvrages présentés. — Murray : *New English Dictionary.* — Muller : *Ancient inscription of Ceylan.* — Heinrich : *Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon.*

Lecture. — Heuzey : Un nouveau roi de Tello.

L'Académie informe les intéressés qu'elle décernera en 1885, pour la deuxième fois, le prix de *six mille* francs, fondé par Mme Jean Reynaud.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut, au plus tard le 31 décembre prochain.

Voici, depuis sa fondation, les noms des lauréats de ce prix :

1879. — Académie française : M. H. de Bornier;

1880. — Académie des inscriptions et belles-lettres : M. Quicherat;

1881. — Académie des sciences : M. H. Sainte-Claire Deville;

1882. — Académie des beaux-arts : M. Doumet;

1883. — Académie des sciences morales et politiques : M. Perrens.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 19 janvier.

Ouvrages présentés. — Alex. Bertrand : *La Gaule avant les Gaulois.* — Glasson : *Éléments de droit français* (nouv. édit.).

Lectures. — Bouiller : Des compensations dans la vie humaine. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Bretagne.

Séance du 26 janvier.

Ouvrages présentés. — Javelli : *Projet de code pénal.* — M. Block et de Pontiet : *Administration de la ville de Paris et du département de la Seine.* — de Jammes : *La protection des personnes incapables.* — G. Picot : *L'inventaire des affaires étrangères.* — A. Laurin : *Cours élémentaire de droit commercial.*

Lecture. — Baudrillart : Les populations rurales de la Loire-Inférieure.

Séance du 2 février.

Ouvrage présenté. — A. Sorel : *Recueil des instructions données aux ambassadeurs depuis le traité de Westphalie jusqu'à la Révolution française.*

Lecture. — F. Bouiller : Les compensations dans la vie humaine.

Séance du 8 février.

Ouvrages présentés. — Torrès Campos : *Bibliographie espagnole du droit et de la politique* (1800-1880). — *Notions de bibliographie et de littérature juridique d'Espagne.* — Céleste : *Louis Machon, apologiste de Machiavel et de la politique du cardinal de Richelieu.* — Hubbard : *Histoire de l'Espagne* (t. V et VI). — Denis : *La philosophie d'Origène.* — Garsonnet : *Traité de la procédure civile.*

Lecture. — Duruy : Résumé de l'histoire des Romains.

SOCIÉTÉS SAVANTES

France

École des chartes. — Le 21 janvier dernier ont été soutenues les thèses suivantes :

Essai sur l'organisation, les attributions, la compétence et la procédure civile du parlement de Paris, de 1380 à 1419, par Félix Aubert. — *Histoire du duché d'Athènes et de la baronnie d'Argos,* par Bisson de Sainte-Marie. — *Les États de Bourgogne depuis leur origine jusqu'à la mort de Charles le Téméraire,* par Bougenot. — *Essai sur l'élection et l'organisation des corps municipaux dans le sud-ouest de la France aux* XIIIe *et* XIVe *siècles,* par Brutails. — *Essai sur les églises romanes de l'ancien diocèse de Limoges,* par de Cessac. — *Le traité d'Andelot,* par H. Deloncle. — *Études sur les chartes communales de l'Auvergne,* par Louis Farges. — *Les Tard-Venus ou Lyonnais, Forez et Beaujolais* (1356-1369), par Guigne. — *Études sur les institutions de la ville de Mézières,* suivies du *Cartulaire municipal,* par P. Laurent. — *De l'organisation du chapitre cathédral de Laon,* par Lempereur. — *Fragments d'une étude sur l'ancien régime dans la terre de Saint-Claude,* par Libois. — *La diplomatique royale de Philippe le Bel,* par Marais. — *Les coutumes de Lorris et leur propagation aux* XIIe *et* XIIIe *siècles,* par M. Prou. — *Recherches sur la foire du Lendit, depuis son origine jusqu'en 1430,* par E. Roussel.

Étranger

La *Royal Institution.* — Les conférences de la *Royal Institution* ont recommencé le 15 janvier. M. R. Stuart Poole a parlé sur l'intérêt et l'utilité de l'étude des monnaies et des médailles ; le professeur Ernst Pauer y fait une série de conférences sur l'histoire et le développement de la musique écrite pour le piano et pour les instruments qui l'ont précédé. Citons encore un cours de six leçons de M. Henry Morley sur les mœurs et la littérature sous Charles Ier, et une conférence de M. Tyndall sur les arcs-en-ciel.

Société des gens de lettres en Angleterre. Il se fonde en Angleterre une association analogue à notre *Société*

des gens de lettres, et qui prendra le nom de *The Company of authors.* Son but immédiat sera d'obtenir une convention entre l'Angleterre et l'Amérique qui garantisse la propriété littéraire dans les deux pays.

Société des anciens textes anglais. — La Société des anciens textes anglais (*Early English text Society*) se propose, nous dit l'Académie, de publier cette année : la vie de sainte Catherine (*Life of saint Katherine, circa 1230*), éditée par le Dr Einenkel ; la seconde partie des œuvres de l'évêque Fisher, éditées par M. Ronald Bayne; la troisième partie de la version anglaise de *Huon de Bourdeaux,* par lord Berners (éditeur : M. Sidney L. Lee), et la fin de l'édition de *Piers Plowman* due à M. Skeat.

Instituto storico italiano. — Un décret royal inséré à la *Gazette officielle* du 21 janvier crée un comité d'histoire italienne (*Instituto storico italiano*) qui aura pour but de donner une plus grande impulsion et en même temps une direction unique à la publication des documents de l'histoire nationale. Cette commission, assez semblable à notre commission des archives historiques, sera composée de quinze membres, dont onze membres délégués par les sociétés d'histoire nationale et quatre nommés par le ministre de l'instruction publique. Elle aura son siège à Rome.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France. — *Le fonds grec de la Bibliothèque nationale.* — *Bibliothèques municipales de Paris.* — *La bibliothèque administrative de la Ville.* — *Bibliothèque de la Chambre de commerce.* — *Bibliothèque Viollet-le-Duc.* — **Étranger.** — *Bibliothèques de Birmingham.* — *Bibliothèque de l'Université de Michigan.*

FRANCE

Le fonds grec de la Bibliothèque nationale. — M. Henri Omont a fait paraître dans la dernière livraison de la *Bibliothèque de l'École des chartes* un très intéressant article sur le fonds grec de la Bibliothèque nationale.

M. Omont nous apprend que la bibliothèque du Vatican possède 3,559 manuscrits grecs; c'est, après la Bibliothèque nationale, le dépôt de beaucoup le plus riche. Viennent ensuite les bibliothèques impériale de Vienne, Laurentienne de Florence et Saint-Marc, de Venise, les différentes bibliothèques d'Oxford avec un peu plus ou moins d'un millier de manuscrits grecs chacune; la bibliothèque du Musée britannique avec 716 volumes grecs et celle de l'Escurial avec 583. Dans aucune autre bibliothèque d'Europe, sauf celles de Moscou et du mont Athos, le nombre des manuscrits grecs ne paraît atteindre 500.

Bibliothèques municipales de Paris. — On vient de terminer le relevé des ouvrages communiqués par les bibliothèques municipales de Paris pendant l'année dernière. Le total des ouvrages qu'elles possèdent est de 80,000 volumes que 273,310 lecteurs ont obtenus sur place ou à domicile. Les romans sont très demandés ; on relève 146,262 prêts; 39,000 pour la littérature, la poésie et le théâtre; 32,000 pour les sciences, les arts et l'enseignement; 25,148 pour la géographie et les voyages; enfin, 6,667 pour la musique.

Les II, IX, XI et XVIIe arrondissements sont ceux où on lit le plus; le IXe a 20,264 lecteurs; le XIe, 25,600, et le XVIIe, 31,050. Le XVIIIe n'en a eu que 368; c'est l'arrondissement qui donne le chiffre le plus bas.

La bibliothèque administrative de la Ville. — Très prochainement on commencera à l'Hôtel de Ville les travaux d'aménagement d'un vaste local destiné à installer dans le nouveau palais municipal les bibliothèques administratives française et étrangère de la préfecture de la Seine.

Ces deux bibliothèques, encore inconnues du public, sont de création récente. Elles sont actuellement installées, fort à l'étroit, dans les combles du pavillon de Flore et n'ont servi jusqu'à ce jour que comme éléments d'études pour les employés de la préfecture de la Seine.

Aujourd'hui, il est question, non seulement de transférer ces deux bibliothèques au nouvel Hôtel de Ville, mais de les y installer de façon à pouvoir y admettre le public.

La bibliothèque administrative de la Ville est divisée en deux sections : l'une française, contenant actuellement 10,567 volumes, et l'autre, étrangère, 14,000 volumes. C'est surtout au moyen d'échanges que cette dernière bibliothèque s'alimente. En 1883, la préfecture de la Seine a pu réunir, par ce moyen économique, plus de 2,000 volumes.

Les 14,000 volumes que renferme la bibliothèque administrative étrangère se répartissent, comme provenance, de la manière suivante :

D'Allemagne, 3,000 volumes; d'Angleterre et des colonies, 2,500; des États-Unis, 1,600; d'Autriche-Hongrie, 1,300; d'Italie, 1,800; de Belgique, 1,200; de Russie, 600 volumes, etc.

En 1884, une somme de 15,000 francs sera employée en achats de collections ou d'ouvrages intéressants étrangers, dont il n'a pas été possible d'obtenir l'échange.

— Le nombre des lecteurs qui se sont présentés tant aux séances du jour qu'à celles du soir de la

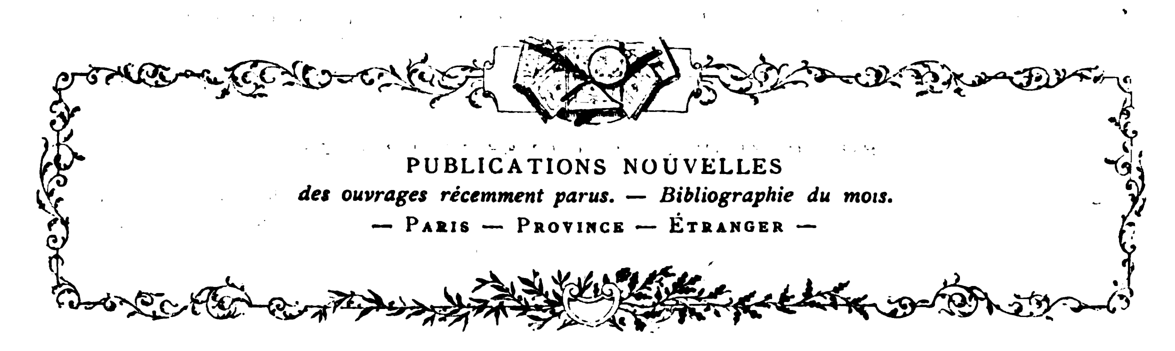
bibliothèque de la Chambre de commerce s'élève à 26,083. Le nombre de volumes demandés a été de 13,023, soit une différence de 2,184 lecteurs et 2,840 volumes en plus comparativement à l'année précédente.

— Vers le 15 de ce mois, la bibliothèque, les plans et les collections légués à la Ville par M. Viollet-le-Duc seront installés au Trocadéro.

ÉTRANGER

— La municipalité de Birmingham publie un catalogue de ses bibliothèques publiques. Les ouvrages y sont classés alphabétiquement par sujets; la lettre A a paru. L'Amérique compte 1,570 volumes; les arts et les artistes, 2,187; l'archéologie, 291; l'architecture, 593.

— La nouvelle bibliothèque de l'université de Michigan a été solennellement inaugurée le 15 décembre dernier. La collection d'ouvrages sur Shakespeare compte déjà, à elle seule, 2,500 volumes.



PUBLICATIONS NOUVELLES

des ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— La librairie Alph. Picard annonce la publication des ouvrages suivants : 1° *Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens (987-1180)*, par M. Ach. Luchaire; 2° *le Tiers État d'après la charte de Beaumont et ses filiales*, par Ed. Bonvalot; 3° *le Chancelier Maupeou et les parlements*, par Jules Flammermont; 4° *Histoire de Vierzon et de l'abbaye de Saint-Pierre*, par le comte de Toulgët-Treanna.

— La Société de l'histoire de France a mis récemment en distribution le premier volume des *Mémoires d'Olivier de la Marche*, publiés par MM. Beaume et d'Arbaumont et le tome Ier de la collection des *Lettres de Louis VI*, renfermant les *lettres du Dauphin* et dû à M. Étienne Charavay.

Livres nouveaux.

THÉOLOGIE. — Nègre : *L'Église et la Société moderne, réponse à MM. Bougaud et Bernard* (1 vol. in-12, Lecoffre). — Libercier : *Pensées morales et chrétiennes* (in-16, Gruel-Engelmann). — *Méditations sur le sermon de la montagne*, par le duc du Maine, notice historique par Mellier (1 vol. grand in-8°, Palmé).

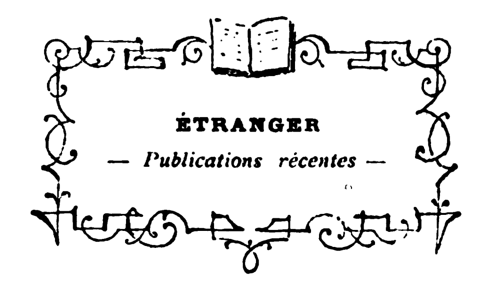
SCIENCES. — De la Chauvelays : *l'Art militaire chez les Romains* (1 vol. in-8°, Plon). — Ginoulhiac : *Cours élémentaire d'histoire générale du droit français public et privé* (1 vol. in-8°, Rousseau). — Drioux : *Étude économique et juridique sur les associations* (1 vol. in-8°, Rousseau). — Summer Maine : *Études sur l'ancien droit et la coutume primitive* (1 vol. in-8°, Thorin). — Lasègue : *Études médicales* (2 vol. in-8°, Asselin). — Bloch : *Les origines du sénat romain* (1 vol. in-8°, Thorin). — Léon Say : *Le socialisme d'État* (1 vol. in-18, Calmann-Lévy). — Mervic : *Les erreurs sociales du temps présent* (1 vol. in-12, Palmé).

BEAUX-ARTS. — Rambert : *Alex. Calame, sa vie et son œuvre* (1 vol. in-8°, Fischbacher).

HISTOIRE. — R. P. Didon : *Les Allemands* (1 vol. in-8°, Calmann). — Michelet : *Ma jeunesse* (1 vol. in-18, Calmann). — Davyl : *La vie publique en Angleterre* (1 vol. in-18, Hetzel). — De Puymaigre : *Souvenirs sur l'émigration, l'Empire et la Restauration* (1 vol. in-8°, Plon). — Fabre : *Jeanne d'Arc, libératrice de la France* (1 vol. in-12, Delagrave). — Bardoux : *La comtesse Pauline de Beaumont* (1 vol. in-8°, Calmann). — F. Masson : *Journal inédit de J.-B. Colbert, marquis de Torcy, pendant les années 1709, 1710 et 1711* (1 vol. in-8°, Plon). — Forneron : *Histoire générale des émigrés pendant la Révolution française* (2 vol. in-8°, Plon). — Lafaye : *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie* (1 vol. gr. in-8°, Thorin). — Kohn-Abrest : *A propos des Mémoires de Henri Heine; les coulisses d'un livre* (1 vol. in-8°, Hinrichsen). — D'Avenel : *Richelieu et la monarchie absolue* (2 vol. in-8°, Plon). — L. Leger : *La Save, le Danube et le Balkan* (1 vol. in-18, Plon). — Cernuschi : *Le grand procès de l'union latine* (1 vol. in-8°, Guillaumin).

BELLES-LETTRES. — Racot et Pradel : *Le Diamant rouge* (1 vol. in-18, Rouff). — Aicard : *Smilis* (1 vol. gr. in-8°, Ollendorff). — Mario Uchard : *Mademoiselle Blaisot* (1 vol. in-18, Calmann). — Lomon : *La Régina* (1 vol. in-18, Plon). — *Lettres de Flaubert à G. Sand* (1 vol. in-18, Charpentier). — Zola : *La Joie de vivre* (1 vol in-18, Charpentier). — G. Duval : *Le quartier Pigalle* (1 vol. in-18, Marpon). — Benjamin : *L'impure* (1 vol. in-18, Marpon). — O. de Poli : *Les Régicides* (1 vol. in-18, Blériot). — E. About : *De Pontoise à Stamboul* (1 vol. in-16, Hachette). — Belot : *La Tête du Ponte* (1 vol. in-18, Dentu). — Jollivet : *Nos petits grands hommes* (1 vol. in-18, Dentu). — Desprez : *L'Évolution na-*

turaliste (1 vol. in-8°, Tresse). — De Goncourt: *Chérie* (1 vol. in-18, Charpentier). — H. Gréville: *Folle avoine* (1 vol. in-18, Plon). — Mélandri: *Lady Vénus* (1 vol. in-18, Ollendorff). — *Correspondance de G. Sand* (t. V) (1 vol. in-18, Calmann). — Pierre Loti: *Les trois dames de la Kasbah* (1 vol. petit in-8°, Calmann). — J. Noriac: *Paris tel qu'il est* (1 vol. in-18, Calmann). — F. Fabre: *Le Roi Ramire* (1 vol. in-18, Charpentier). — Th. de Banville: *Riquet à la Houppe* (1 vol. in-18, Charpentier).



Angleterre. — M. Clarke et miss Ripley ont entrepris la traduction de l'*Histoire de Rome* de Duruy. L'ouvrage paraît chez Kelly, sous la direction du professeur Mahaffy, qui, sans altérer le texte ni la pensée de l'auteur, expose parfois, en note, ses vues particulières ou les opinions de l'école de Munster.

— *Études sur l'histoire du théâtre et sur l'art de l'acteur* (*Studies of theatrical history and the actor's art*), par Dutton Cook, chez Sampson Low et Cie.

— *Deutsche liebe : Fragments from the papers of an alien* (Amour allemand, fragments tirés des papiers d'un étranger), par Max Müller, a éte récemment publié chez MM. Sonnenschein et Cie.

— Une nouvelle revue trimestrielle, consacrée à l'archéologie, à la bibliographie, aux légendes populaires et aux sujets scientifiques d'un intérêt local, a paru en janvier à Hull, sous la direction de M. W. G. B Page. Elle a pour titre *The Hull Quarterly and East Riding Portfolio*.

— Sous le titre de *A Handbook of gastronomy* (*Manuel de gastronomie*), MM. Nimmo et Bain, de Londres, ont publié une traduction nouvelle et complète de la *Physiologie du goût*, de Brillat-Savarin, avec les vignettes et les culs-de-lampe de Lalauze (édition française de 1879).

— Un Hindou, M. Râs Bihârî Mukharjî, a traduit en anglais les *Dialogues philosophiques et Fragments* de M. Ernest Renan. Le livre a paru chez Trubner à Londres.

— La traduction de *John Bull et son île*, par M. Max O'Rell, a un succès prodigieux. Les éditeurs (Ve Leadenhalle Presse) en vendent presque mille exemplaires par jour (*The Academy*, 5 janvier).

— Une nouvelle revue mensuelle, « destinée à offrir une récréation dans la famille, à instruire et à amuser les jeunes et les vieux », a publié son premier numéro le 21 janvier dernier. Elle a pour titre *The Link, New light on old paths* (*la Torche. Nouvelle lumière sur les vieux sentiers*). Le directeur est M. B. M. Marshall, et l'éditeur M. Elliot Stock.

— L'éditeur Remington a récemment publié *The Adventures of three fugitive in Siberia*, ouvrage traduit du français de MM. V. Tissot et C. Ampère, par M. S. Gale.

— Chez MM. Kegan Paul, Trench et Cie : *Social Problems* (*Problèmes sociaux*), par M. Henry George. Ce volume est comme la continuation de son précédent ouvrage : *Progress and Poverty* (*le Progrès et le Paupérisme*).

— MM. George Bell et fils (Londres) ont entrepris une édition nouvelle du *Dictionnaire des peintres et des graveurs*, de Bryan (*Bryan's Dictionary of painters and engravers*). L'ouvrage a été entièrement remanié et complété sous la direction de M. Robert Edmond Graves, du *British Museum*; il paraîtra par livraisons mensuelles.

— La première partie du *New English Dictionary founded mainly of materials collected by members of the Philological society*, édité par M. Murray, vient de paraître à la Clarendon Press. Elle renferme le texte du dictionnaire de A à ANT, avec une préface, des explications générales, une clef de la prononciation et une liste d'abréviations.

— Le huitième volume de *The Camden Miscellany*, publication de la *Camden Society*, contient le mémoire de Mme de Motteville sur la vie de Henriette-Marie, reine d'Angleterre, qui a fourni à Bossuet les matériaux de son oraison funèbre. Il est accompagné d'une remarquable étude de M. Hanotaux.

Allemagne. — Moritz Busch. — *Unser Reichskanzler* (*Notre chancelier*). Leipzig, Fr. Wilh. Grunow 1884; 2 vol.

Un nouveau livre sur M. de Bismarck, écrit par un homme qui a vu de près le plus grand ennemi de la France, qui l'a souvent entendu causer, et qui a pris des notes. L'auteur déclare dans sa préface qu'il parle encore une fois du chancelier, *parce qu'il l'aime* Voilà les lecteurs prévenus : nous n'avons pas à examiner ici les opinions d'un biographe impartial, mais à écouter l'apologie d'un grand homme faite par un

ami enthousiaste du grand homme. Tout est arrangé, dans cette biographie, de façon que M. de Bismarck apparaisse aux yeux du monde entier comme le seul grand politique, le seul diplomate, le seul homme d'esprit, etc. Les autres, qu'ils s'appellent Prokesch ou Gortschakoff, Jules Favre ou Thiers sont, aux yeux de M. Moritz Busch, à peu près comme s'ils n'étaient pas. Si M. de Bismarck est gourmand d'éloges, il doit être content; si les louanges un peu maladroites lui sont indifférentes, il a dû sourire en lisant le livre de son biographe. — Tel qu'il est, l'ouvrage de M. Busch fera son chemin : c'est ce qu'on nomme un événement littéraire. L'auteur aurait pu prendre pour épigraphe les vers de La Fontaine :

La raison du plus fort est toujours la meilleure:
Je vais le montrer tout à l'heure.

Le Livre, dans sa prochaine correspondance d'Allemagne, donnera une étude plus complète des deux volumes de M. Busch.

— *Publicationen aus den Kœniglichen preussischen Staatsarchiven* (*Publications des Archives d'État prussiennes*). — *La Prusse et l'Église catholique depuis 1640*, par Max Lehmann. Tome IV.

Ce nouveau volume contient, entre autres documents importants, de très curieuses lettres de l'abbé Ciofani, agent de Frédéric II à Rome à partir de l'année 1770. L'abbé Ciofani avait été chargé par le roi de Prusse d'une mission délicate auprès du pape : il s'agissait d'abord de négociations à propos de la diminution des fêtes catholiques, et surtout d'obtenir du saint-père qu'il donnât au roi de Prusse, en lui écrivant, certains titres que les papes ses prédécesseurs avaient toujours refusés aux princes de la maison de Prusse. On voit bien dans les lettres de l'abbé les difficultés de la mission; le pape proteste, les larmes aux yeux, de son amitié et de sa sympathie pour le roi de Prusse; mais il ne cède pas. Frédéric s'impatiente, se fâche, menace. L'abbé fait de son mieux, mais les négociations n'avancent pas vite.

Quelques incorrections à signaler dans ce curieux volume. Page 575, dans une curieuse lettre de Frédéric II à Voltaire, il est question de saint *Cucusin*. C'est une faute d'impression. Il faut lire, comme dans l'édition française des Lettres de Voltaire, saint *Cucufin* et supprimer la note qui donne au nom *Cucusin* une étymologie douteuse.

— Le docteur Richard Fricke, de Hasslinghausen, vient de publier à Brunswick un essai sur les ballades consacrées à Robin Hood : *Robin Hood Ballads*.

— La librairie Otto Harrasovitz de Leipzig vient de faire paraître le premier numéro d'un journal de bibliographie et de librairie. Cette publication paraîtra tous les mois en livraisons de trois feuilles. L'abonnement est de 15 francs par an.

— Correspondance entre Schopenhauer et Becker (Jean-Auguste). — (*Briefwechsel Zwischen Schopenhauer und Johann August Becker*), publiée par J.-K. Becker. Leipzig, Brockhaus, 1883.

Les huit premières lettres de ce recueil ont déjà paru dans l'ouvrage de Wilhelm Gwinner (Vie de Schopenhauer, Leipzig, 1878, 2ᵉ édit.). Elles contiennent des traits de caractère curieux de Schopenhauer. J.-A. Becker était Ober-appellations und Cassations-Gerischsrath du grand-duché de Hesse. Il est mort en 1881.

Les premières lettres datent de 1844; les dernières de 1858.

— Schulze (Hermann). *Die Hausgesetze der regierenden deutschen Fürstenhauser (Lois concernant les familles princières allemandes)*. IIIᵉ volume. Iéna, Gustav Fischer, 1883.

Le premier volume de ce grand ouvrage a paru en 1862. L'auteur a, depuis cette époque, amassé et coordonné quantité de documents importants.

Le troisième volume contient une véritable histoire du droit privé des Hohenzollern et un excellent résumé du développement de cette maison.

— *Monumenta Germaniæ historica*. Tome XIV. A Hanovre, chez Hahn, 1883. In-folio de 663 pages.

Ce quatorzième volume est, comme le treizième, un supplément aux douze premiers volumes. Il contient des recherches sur l'histoire locale, les *Gesta episcoporum* ou *abbatum*. Il commence au xᵉ siècle, s'occupe surtout du xiiᵉ et va jusqu'au *Staufische Zeit*. Un grand nombre des documents qu'il contient est inédit; la plupart des textes ont été corrigés d'après les manuscrits.

Ce volume contient des documents sur l'histoire de Venise (Chronicon Altinate), publiés par le docteur Simonsfeld, de Munich, — des Annales de Venise (1195), une Historia ducum veneticorum, de 1102 à 1178; — un complément de la Chronicon Justiniani (1229).

Tout le reste du volume concerne l'Allemagne et les Flandres. Les documents sur l'Erzstift Trier (Trèves) et les cloîtres Œren et Pfalzel, qui semblent appartenir au commencement du xiᵉ siècle, ont été publiés par le professeur Lœrsch, de Bonn, qui a consulté le manuscrit de Trèves.

— Reumont (Alfred van). *Lorenzo de Medici il magnifico*. 2ᵉ édition, revue et augmentée. Leipzig, Duncker et Humboldt, 1883. 2 vol. in-8°.

La première édition de cette vie de Laurent de Médicis (le Magnifique) a paru en 1874. Depuis cette époque, les registres du Magnifique et les lettres de ses secrétaires ont paru. M. de Reumont s'est servi de ces nouveaux documents pour compléter la première édition de son livre. On connaît la compétence de l'historien qui a longtemps habité Florence.

— Schaaffhausen (Hermann). *Der Schadel Raphaëls* (*Le crâne de Raphaël*). Pour le 400e anniversaire de la naissance de Raphaël. Bonn, M. Cohen, 1883. In-4°.

— *Stephan Born.* Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Renan. Traduction allemande, avec une lettre de l'auteur en fac-similé. Bâle, 1883. Bernheim.

— Treitschke (Henri de). Luther et la nation allemande. Discours tenu à Darmstadt le 7 novembre 1883. Berlin, 1883, Reimer.

Discours sur le développement du protestantisme allemand et son avenir.

— Ranke (Johannes). *Beitrage zur physischen Anthropologie der Bayern* (*Études sur l'anthropologie physique des Bavarois*), avec 16 tables et 2 cartes. Munich, Riedel, 1883. Grand in-8.

Italie. — *La mente di Michelangiolo*[1] de M. David Levi est un travail qui présente un véritable intérêt. La *mente* ne veut pas dire seulement l'*esprit*; la *mente*, c'est l'homme moral et l'homme intellectuel; c'est pour ainsi dire la synthèse d'une personnalité humaine. Aussi, après avoir étudié dans la première partie *la Chapelle Sixtine*, l'œuvre grandiose de Michel-Ange, M. Levi s'est-il plu, afin de saisir le sens caché de cette épopée, à examiner l'état politique, social et intellectuel de l'époque qui a vu naître et où s'est développé le génie de cet incomparable artiste. La seconde partie est consacrée à l'homme privé, au fils et au citoyen, à celui qui faisait dire à Victoire Colonna « qu'elle ne savait pas s'il fallait admirer davantage l'homme ou l'artiste, l'œuvre ou le caractère ». Enfin dans la troisième partie, intitulée: *Victoire Colonna*, M. Levi nous fait connaître le poète et le penseur. Les trois dernières parties préparées par ces premiers chapitres analysent l'artiste et son œuvre au point de vue philosophique, historique et artistique.

— *La storia dei Burattini* (L'histoire des marionnettes), que vient de faire paraître Sorick est le premier volume d'une série qui aura pour titre *Vingt années au théâtre.* Sorick est le pseudonyme, célèbre en Italie, de M. Ferrigni, un critique de premier ordre que l'on a souvent appelé le « Théophile Gauthier du feuilleton italien ». On retrouve dans ce premier ouvrage qui suit les marionnettes depuis l'antiquité jusqu'aux *Pupazzi* de Lemercier de Neuville les qualités d'érudition et de style de l'illustre critique italien.

— Signalons une étude, une dissertation comme la qualifie l'auteur, M. Luigi Morandi, sur les *Origines de la langue italienne*[1] (Origine della lingua italiana). Le titre le plus explicite eût été, ainsi que le dit lui-même M. Morandi, « Origines des idiomes néo-latins en général et en particulier des idiomes italiens, car il est pour ainsi dire impossible de parler des uns sans s'occuper de tous ». Ces idiomes néo-latins sont, selon M. Morandi, au nombre de sept, italiano, latino o romaneio o reto-romanzo (qui se parle dans le Frioul, le Tyrol autrichien et le canton des Grisons; d'après d'autres auteurs, ce dialecte serait une langue propre ayant ses caractères particuliers), francese, provenzale, spagnolo, portoghese, rumeno o valacco.

L'étude de M. Morandi est intéressante pour tous ceux qui s'occupent de linguistique.

— Sous le titre *Codice cavallaresco italiano*[2], le général Angelini a écrit un livre assez curieux dont il a été dit : « Les raffinés d'honneur de tous les pays liront avec intérêt cette œuvre d'une autorité qui fait loi aussi bien dans les questions de chevalerie que dans la noble science de l'escrime. » C'est, on le voit, une sorte de code de l'honneur et du duel, dont le général Angelini a cherché à établir les bases.

Russie. — Le onzième volume de la correspondance politique de Frédéric le Grand vient de paraître; les 587 pièces qui y sont contenues, et qui y sont presque toutes rédigées en langue française, ont trait aux événements de l'année 1775 et donnent d'intéressants détails sur les débuts de la guerre coloniale entre la France et l'Angleterre, et sur l'influence de la marquise de Pompadour.

Belgique. — Il vient de paraître à Anvers une brochure intitulée : *l'Armée française et le général de Galliffet.*

Cette brochure contient l'apologie du général.

États-Unis. — *L'abbé Constantin*, de Ludovic Halévy, vient d'être publié en anglais, à New-York, chez W. R. Jenkins. *The Critic* félicite l'auteur sur la manière dont il a su peindre les dames américaines.

— *The Current*, nouveau journal littéraire et hebdomadaire publié à Chicago. Si l'on en croit le prospectus, la nouvelle feuille a déjà pour 60,000 dollars de souscription et elle possède, à la Banque, un fonds de réserve de près de 100,000 dollars.

— *L'Orange Judd Compagnie* (New-York) a publié un ouvrage illustré sur la Floride et le gibier d'eau sur les côtes de l'Atlantique et des lacs aux États-Unis (*Florida and the Game water birds of the At-*

1. Milan, G. Bricola.
2. Florence. Tip. del Fiesamosca.

1. Lapi, édit. Citta di Castello, 1884.
2. Florence. Tip. Barbera, 1883.



lantic Coast and the lakes of the United-States), par Robert B. Roosevelt.

— *The Publisher's Trade list Annual* (Catalogue des livres de l'année à l'usage des libraires), que publie chaque année la maison Leypoldt, de New-York, est récemment arrivé en Europe.

— L'éditeur américain Putnams a récemment mis en vente un volume de M. W. Shepard : « Portraits à la plume des auteurs du commencement du règne de Victoria ». (*Pen Pictures of the earlier Victorian authors*). Les principales figures étudiées par l'auteur sont celles de Bulwer, Disraëli, Macaulay et Charlotte Brontë.



PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— M. Rothan, ancien ministre plénipotentiaire de France, qui a déjà publié dans la *Revue des Deux Mondes* et en volumes de remarquables études sur la diplomatie du second Empire, prépare en ce moment, sur la situation de l'Europe pendant la guerre de 1870-71, un ouvrage que nous croyons appelé à un grand retentissement.

— Le temps est décidément aux *souvenirs*.

Après les *Mémoires* du comte de Viel-Castel, après ceux de M. de Maupas, voici qu'on annonce la prochaine apparition des *Souvenirs* du comte de Niewerkerke sur le second empire.

On sait que le comte, tant par sa position officielle (il était directeur général des beaux-arts) que par ses relations mondaines, a été très à même de voir les dessous de cette époque fameuse en orgies, où une publication récente, qui fit grand tapage, lui fit jouer un rôle aussi important que peu flatteur.

Cette nouvelle publication ne manquera certainement pas d'intérêt et promet, à côté de son aînée, des comparaisons intéressantes.

Le comte de Niewerkerke, depuis la guerre de 1870, vit absolument retiré en Suisse.

— M. Rouher laisse, paraît-il, un ouvrage volumineux sur les hommes et les faits du second Empire.

L'ex-ministre de Napoléon III travaillait assidûment à cet ouvrage depuis qu'il avait renoncé à la politique militante.

— Sous presse à la librairie Firmin-Didot, éditeur, et devant paraître au mois d'avril prochain, le troisième volume des guerres sous Louis XV, par le général comte Pajol ; ce volume termine la guerre de la succession d'Autriche, de 1740 à 1748, en Flandre, en Allemagne et Italie.

Suivront les quatrième et cinquième volumes sur la guerre de Sept ans ; enfin le sixième, les expéditions en dehors du continent.

— Les imprimeurs éditeurs Forest et Grimaud, de Nantes, mettent en souscription l'ouvrage suivant : *la Noblesse de France à Jersey pendant la Révolution ou état civil des familles nobles émigrées dans cette île de* 1792 à 1815. Cet ouvrage est rédigé d'après les documents inédits par le comte Régis de l'Estourbeillon. Il formera un volume in-8° et sera tiré à 350 exemplaires numérotés dont 50 sur papier vergé. Le prix est fixé pour les souscripteurs à 5 et 8 francs selon la qualité du papier.

— M. Joret, professeur à Aix, a découvert la correspondance de Law depuis sa sortie de France en 1720 jusqu'à la fin de 1721. M. Joret se propose de publier ces lettres.

— Nous apprenons que M. Mauclère, ancien imprimeur, est sur le point de publier sous ce titre : *Dictionnaire encyclopédique de l'imprimerie et de tous les arts et industries qui s'y rattachent*, un ouvrage qui sera le plus complet que nous ayons jusqu'à ce jour. Il contiendra des illustrations, des reproductions de manuscrits, d'incunables, des gravures, des portraits, les dessins de tous les instruments, outils, machines, etc.

L'ouvrage complet formera, croyons-nous, quatre volumes et paraîtront en livraisons, à raison d'un volume par an. Les abonnements annuels seront de 15 francs.

— M. Maurice Tourneux prépare la table de la collection d'autographes de feu M. B. Fillon.

— Vers la fin du mois, la librairie Tresse fera paraître un nouveau volume de M. Pontsevrez, prose et vers. Ce sont des récits, scènes et proverbes, très différents des monologues dont on nous assassine. Presque tous ont été interprétés dans les salons, les matinées et les concerts par Mmes Samary, Reichemberg, Alice Lody et par MM. Coquelin, Baillet, Galipaux, etc. Titre : *On va commencer.*



ÉTRANGER

Angleterre. — M. Van Dam prépare une traduction anglaise des Mémoires sur le second Empire de M. de Maupas. MM. J.-S. Virtne et C[ie] seront les éditeurs.

— M. Lang a sous presse un volume de vers intitulé *Ballades and Verses vain* (Ballades et poésies inutiles).

— On pense que M. Browning publiera un nouveau volume de vers cette année. Les pièces se rapporteraient toutes à un sujet commun.

— Un nouveau volume de vers de M. Robert Buchanan ne tardera pas à paraître. Il est intitulé : *The Great Problem, or six days and a sabbath* (Le grand problème, ou six jours et un dimanche).

— Chez Elliot Stock, un livre de voyage par M. William Seine, intitulé : *To and fro* (*Çà et là*).

— L'éditeur R. Worthington annonce un nouveau volume du Révérend J.-G. Wood, auteur de tant d'ouvrages chers aux enfants. Celui-ci est intitulé *Petland revisited,* titre peu aisé à traduire dans sa concision pittoresque. Il s'agit des animaux domestiques dont on aime à faire de petits favoris. L'auteur en étudie les mœurs, les habitudes, et raconte à leur sujet une foule de jolies anecdotes. Le livre sera bien illustré.

— M. Elliot Stock annonce une édition de l'Élégie de Gray illustrée de paysages et de fac-similés.

— MM. Blackwood et fils annoncent un volume d'*Essais* par George Eliot. Tous les articles qui doivent composer ce volume avaient été revus par l'auteur.

— On annonce, chez Quaritch, un ouvrage de M. Herbert Jones sur la princesse Charlotte. Ce volume contiendra la reproduction, coloriée à la main, des dix portraits en miniature de la princesse, peints par Charlotte Jones entre 1799 et 1816.

— *The State and education* (l'*État et l'Éducation*) par M. Henry Craik, l'auteur de la *Vie de Swift*. Ce volume fera partie de la collection intitulée : *English citizen series* (*Collection des citoyens anglais*).

— M. Griggs avance dans sa reproduction fac-similé des éditions originales de Shakespeare. *The Passionate Pilgrim* et *Richard III* seront publiés quand ceci paraîtra.

— Pour paraître prochainement chez Sonnenschein et C[ie], *Reconnoitring central Asia* (Exploration de l'Asie centrale : aventures et voyages dans la région qui s'étend entre la Russie et l'Inde), par M. Charles Malvin. L'ouvrage sera libéralement illustré. Chez les mêmes : *Six centuries of Work and Wages* (Le travail et les salaires pendant six cents ans), par le professeur Thorold Rogers.

— MM. Trubner annoncent un ouvrage en deux volumes, par le capitaine Robert Grant Watson, sur les colonies portugaises et espagnoles de l'Amérique du Sud pendant la période de colonisation.

— L'*Index society*, de Londres, a entrepris une bibliographie raisonnée des ouvrages ayant trait à l'éducation.

— Le rédacteur en chef du *Glascow Herald,* M. J. H. Stoddart, est l'auteur d'un long poème intitulé *The seven sagas of prehistoric man* (les sept Sagas de l'homme préhistorique). Il y chante, en sept chapitres différents, l'homme primitif, l'homme des cavernes, l'homme de l'époque néolithique, la première civilisation égyptienne, la migration des Aryens, l'époque mégalithique en Europe, et ce qu'il appelle le dernier sacrifice, la fin des temps préhistoriques. Cette épopée d'archéologue paraîtra chez Chatto et Windus.

— Dodd, Mead et C[o] annoncent *The letters and poems of John Reats.* La collection formera 3 volumes et se composera surtout des lettres écrites par Keats à son frère en Amérique.

— M. Richards, auteur de *Seven years at Eton* (Sept ans à Eton), se propose de publier les impressions qu'il a recueillies pendant un assez long séjour en France. Ce sera comme la contre-partie de *John Bull et son île,* de Max O'Rell.

— A Glascow, chez MM. Wilson et Cormick : *Walt Whitman,* par le D[r] Bucke, avec un choix fait par le professeur Dowden des critiques auxquelles le poète américain a donné lieu en Angleterre.

— Les éditeurs Bicker et fils annoncent un nouveau livre de M. Charles Roundell, intitulé *Cowdray : the History of a great english house* (Cowdray : Histoire d'une grande maison anglaise), avec des illustrations d'après des dessins du British Museum et des esquisses de feu Anthony Salvin. Le livre sera publié au profit de l'œuvre charitable connue sous le nom de *Queen Charlotte's Home.* En tête de la liste, déjà longue, des souscripteurs, figure la reine Victoria.

— *Epirote Folk Songs* (*Chants populaires de l'Épire*), traduits en anglais par miss Garnett, avec introduction de M. J. Stuart Glennie (Londres, Elliot Stock).

— On annonce *Madeline's Mystery* (le *Mystère de Madeleine*), nouveau roman de miss Braddon. (Londres, J. et R. Manwell).

— M. Woolner a remis son nouveau poème, *Silenus*, à ses éditeurs, MM. Macmillon et Cie.

— Miss Robinson prépare pour la collection des *Femmes éminentes* (*Eminent Women*), un volume sur Marguerite de Valois considérée dans ses rapports avec le mouvement religieux de son temps.

— MM. Macmillon et Cie publieront au printemps une traduction du *Journal* intime d'Henri-Frédéric Amiel, par M. T.-H. Ward.

— On annonce une histoire, sous forme de roman, des *Invincibles* irlandais. Le titre du livre, qui paraîtra chez MM. Hamilton, Adam et Cie, doit être *Her Irish Lover* (son amoureux irlandais).

— M. C.-B. Strutt prépare un ouvrage sur les sièges (pour s'asseoir) historiques. Il sera heureux de recevoir tous renseignements, gravures, dessins, photographies, se rapportant à des sièges célèbres (fauteuils, chaises, escabeaux, etc.). Son adresse est: 34, East street, Red Lion square, London. W. C.

— M. Edward Edwards va publier une nouvelle édition, considérablement augmentée, de ses *Memoirs of libraries, public and private,* qui ont paru en 1859. Cette seconde édition formera trois volumes: le premier sera consacré aux bibliothèques pendant le moyen-âge et aux bibliothèques actuelles de Londres et d'Oxford; le second, aux bibliothèques d'Angleterre (Londres et Oxford exceptées); le troisième, aux différentes bibliothèques d'Europe.

— L'*Histoire de Burma* (*History of Burma*), du général sir Arthur Phayre, doit être traduite en français par les soins de la Société indo-chinoise de Paris.

— Un original, M. Galton, s'est mis en tête de poursuivre des études physiologiques sur l'hérédité des qualités bonnes ou mauvaises. Son œuvre doit s'intituler *Chronique des facultés héréditaires.* Elle se composera de documents authentiques qui lui seront fournis par les personnes disposées à lui révéler, sous le sceau du secret, l'histoire avérée des crimes et des vertus de leurs ancêtres.

Allemagne. — M. Wagner, le créateur de la *Gazette de la Croix,* va publier les souvenirs que sa longue carrière lui a laissés sur la presse et sur la politique de son temps. Entre autres détails nouveaux et curieux, cette publication fera connaître que, il y a une trentaine d'années, peu de numéros du journal réactionnaire ont paru sans contenir des productions littéraires de M. de Bismarck. Elle fera connaître aussi les lettres inédites échangées entre le journaliste et le futur chancelier, lettres dont le *Times* a publié quelques extraits.

— La section historique du grand état-major allemand prépare en ce moment une relation officielle de la guerre contre le Danemark en 1864.

On n'avait jusqu'ici sur cette guerre qu'un seul ouvrage, celui du comte G. de Waldersee.

L'état-major a publié, comme on sait, une relation officielle de la guerre de 1866 contre l'Autriche et de la guerre de 1870-1871 contre la France. L'histoire officielle de la guerre contre le Danemark complètera cette série de publications.

EN PRÉPARATION.

Theodor Bergk. — Continuation de l'histoire de la littérature grecque (grieschische litteraturgeschichte).

Théodore Bergk est mort. Cet ouvrage a été trouvé dans ses papiers.

— Une édition de la Vita Auskarii et Rimberti, pour laquelle on a pu se servir des manuscrits de Paris, d'Amiens et de Hambourg.

Italie. — Nous avons annoncé déjà la publication des *Mémoires* de Goldoni et nous comptons en parler avec détails. Nous aurons également à prendre quelques renseignements intéressants sur le Molière italien, ainsi que le dénomment ses concitoyens, dans un ouvrage dont nous signalons aujourd'hui la prochaine apparition. M. Dino Mantovani se propose de faire paraître la correspondance inédite de Goldoni avec la direction du théâtre de San-Luca. Ce manuscrit qui comprend un espace de dix années a été découvert dans les archives du théâtre de San-Luca, à Venise. On n'avait jusqu'ici retrouvé qu'un très petit nombre de lettres écrites par Goldoni. Leur rareté rend plus précieuse la publication annoncée qui aura pour titre: *Carlo Goldoni e il teatro di San Luca.*

— On annonce comme devant paraître très prochainement un nouvel ouvrage de M. Wolmenti, la *Dogaressa.* La figure principale servira de prétexte à une étude intéressante de la femme vénitienne dans les temps anciens.

— On a trouvé dans la bibliothèque d'Arezzo un manuscrit du plus grand intérêt, renfermant plusieurs écrits inconnus de saint Hilaire de Poitiers: le traité *De Mysteriis,* que l'on croyait perdu, et une suite



d'hymnes. Aux œuvres du grand évêque, se trouve joint un itinéraire en Palestine et dans plusieurs autres contrées de l'Orient.

On va publier ce dernier document, qui offre un intérêt tout particulier pour l'archéologie, l'histoire ecclésiastique et la géographie.

Belgique. — L'éditeur Kistemaeckers va faire paraître une nouvelle collection de volumes in-12, illustrés.

Paraîtront successivement :

L'hiver mondain, par Georges Rodenbach ; croquis et couverture illustrée de Van Beers. — *Les névropathes*, par Flor O'Squarr ; eaux-fortes de Gervex. — *Les Rimes de joie*, par Th. Hannon. — *Les coudes sur la table, contes pantagruéliques*, par O'Bend, préface d'Armand Sylvestre. — Le *Satyricon* de Pétrone, etc.

Russie. — Le comte Tolstoï, le premier des romanciers russes vivants, auteur de *la Guerre et la Paix*, va, dit la *Revue politique et littéraire*, après une longue interruption due à des travaux d'une autre nature, revenir à la littérature d'imagination. Son nouveau roman peindra la vie populaire en Russie.

États-Unis. — On annonce pour ce printemps, en Amerique, un ouvrage de M. Eugène Schuyler sur Pierre le Grand (*Peter the Great*), en deux gros volumes in-4°, avec environ 200 gravures sur bois.

— MM. Osgood, de Boston, sont chargés d'éditer somptueusement un compte rendu officiel de l'État de New-York, sous le titre de *The public service of the state of New-York*. L'ouvrage sera complet en 3 volumes in-4°, illustrés de 467 planches hors texte. Il ne sera tiré qu'à 500 exemplaires, du prix de 400 dollars (2,000 francs) chacun.

MM. Hurst et Blackett annoncent un livre de miss Iza Duffus Hardy, intitulé : *Between two oceans, or sketches of American life* (Entre deux océans, ou esquisses de la vie américaine).

— *Old Boston ; a romance* (le vieux Boston ; roman), paraîtra prochainement chez MM. Sampson Low et Cie. C'est un récit dont l'action se passe dans la capitale du Massachusetts au temps de la déclaration d'indépendance.

— Le professeur Alexander Graham Bell, Washington, prépare la bibliographie des ouvrages relatifs à l'électricité. — Gustave May doit publier un travail analogue dans *Hartleben's electrische bibliothek*, de Vienne.

— Le prince Ibrahim Hilmy, frère du khédive, a sous presse une bibliographie des livres, manuscrits et articles relatifs à l'Égypte depuis les temps les plus reculés.



NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

France. — *Commission des archives diplomatiques. — M. About. — Adjudication des œuvres d'Henri Martin. — Société des bibliophiles français. — Une statue à G. Sand. — La statue de Diderot. — Un registre du temps de Philippe-Auguste. — Une lettre de Leloir. — Une lettre de Panl Arène. — Réponse de E. Drumont.* **Étranger.** — *Livres en vente à la librairie Quaritch.—Statistique des livres publiés en Angleterre. — Le nouveau directeur du* Times. — *Les* Mémoires *de Henri Heine. — Le* Parsifal. — *César Cantu. — Anniversaire de la mort d'Ivan Fédorof. — La propriété littéraire en Amérique. — A travers les revues.*

FRANCE

Commission des archives diplomatiques. — Le *Journal officiel* vient de publier le rapport sur les travaux de la commission des archives diplomatiques pendant l'année 1884. Il est signé par les vice-présidents de la commission, MM. de Rozière et Spuller.

Le chiffre des volumes communiqués au public, ainsi que celui des personnes qui fréquentent la salle du travail, a peu différé en 1883 de celui des années antérieures. Il était de 100 personnes et de 2,119 volumes au 31 décembre dernier.

A la fin de 1883, a été publié l'inventaire sommaire du fonds *France* de la série des *Mémoires et Documents*. La commission a de plus dressé une table analytique de cet inventaire.

Elle a aussi préparé des spécimens d'un inventaire analytique de la correspondance politique, et, après avoir adopté un des modes proposés, elle a décidé que les premiers volumes de la correspondance d'Angleterre seraient analysés suivant ce mode.

« Le choix de cette correspondance, dit le rapport, a été déterminé par ce fait que la collection des dépêches des ambassadeurs de France en Angleterre conservées au dépôt commence à une date assez ancienne, et qu'il y a là, entre les années 1537 et 1557, comme un fonds à part, fort intéressant, puisqu'il contient les documents pour servir à l'histoire des relations diplomatiques entre François Ier et Henri II d'un côté, Henri VIII, Édouard VI et Marie Tudor de l'autre. La série des correspondances politiques pour l'Angleterre ne redevient complète dans nos archives qu'à partir du mariage d'Henriette de France, en 1624. »

Enfin, le rapport énumère les divers documents publiés au cours de l'année 1883 ou qui seront publiés incessamment :

1° Le premier volume du *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française,* volume paru et qui, consacré à l'Autriche, est dû à M. Albert Sorel ;

2° Le second volume du *Recueil des instructions aux ambassadeurs et ministres.* Ce volume concerne l'Angleterre. M. Armand Baschet a promis d'en livrer le manuscrit au mois de mars.

— M. Edmond About, membre élu de l'Académie française, vient de donner sa démission de président de la Société des gens de lettres.

— La propriété littéraire des œuvres d'Henri Martin, comprenant l'*Histoire de France jusqu'en 1789* et l'*Histoire de France populaire jusqu'à nos jours,* a été adjugée en l'étude de Me Masson, notaire, à M. Lacroix, moyennant le prix de 250,000 francs.

La mise à prix avait été fixée à 150,000 francs.

— Les bibliophiles français se sont réunis le mois dernier, quai d'Anjou, sous la présidence du baron Jérôme Pichon.

Ordre du jour : examen des titres des candidats à la succession du comte de Chabrol, récemment décédé.

Ont été discutées les candidatures de MM. le prince V. de Broglie, le duc d'Audiffret-Pasquier, Germain Bapst, le prince de Metternich et le comte de Sauvage.

Aucune décision n'a été prise.

— On annonce de la Châtre (Indre) qu'une statue de George Sand, œuvre de M. Millet, sera érigée dans cette ville le 15 juillet prochain.

La statue de Diderot. — Le conseil municipal de Paris a décidé de contribuer pour une somme de 10,000 francs à l'érection de la statue qui doit être élevée à Diderot sur une des places de la capitale.

Un registre du temps de Philippe-Auguste. — Une découverte importante vient encore d'être faite par M. Léopold Delisle, administrateur de la Bibliothèque nationale.

C'est un registre qui date de Philippe-Auguste et se trouve être le premier qui constitue les archives de nos rois.

On ne peut savoir comment ce précieux document a été perdu, ni depuis quand ; mais, d'après des notes qui se trouvent sur les gardes, on constate qu'il est passé vers la fin de 1757 dans les archives du baron allemand de Stosch et que, d'aventure en aventure, ce registre passa dans la bibliothèque du cardinal Ottoboni, et de là dans celle du pape, au Vatican.

Grâce à la vive passion de M. Delisle pour tous les monuments de notre vieille histoire, il a pu obtenir du ministre de l'instruction publique la reproduction, à grands frais, de ce rare registre, au moyen de procédés héliotypiques. On trouve, entre autres, dans ces archives, des rapports déjà très peu courtois de l'Église et de l'État au commencement du XIIIe siècle.

Une lettre de Leloir. — A propos de la mort du peintre Leloir que nous annonçons plus loin, voici une lettre intéressante écrite l'année dernière par cet artiste et qui a été communiquée au journal *le Temps :*

« Jeudi, 9 août.

« Votre petit mot m'arrive à Plombières. Bien souffrant depuis deux mois, j'espère retrouver la santé dans ce triste coin des Vosges.

« J'ai terminé pour l'exposition triennale ce tableau que vous aviez vu commencé chez moi : une troupe de musiciens ambulants, mais vous en avez parlé dans la notice des *Aquarellistes,* et je vous assure que mon tableau est bien moins joli et moins brillant que ce que vous en avez dit. Je réexpose *les Fiançailles,* un tableau qui a figuré au Salon de 1878 ; un panneau décoratif, *la Pêche ;* puis une série des dessins de *Molière,* que Jouaust met bien complaisamment à ma disposition. Comme œuvre en train, je commence *Mademoiselle de Maupin,* dont Conquet m'a commandé les illustrations. J'étudie en ce moment ce livre charmant dont j'aurai grand plaisir à rendre tout l'éclat. Enfin, cela m'intéresse vivement. Je vais tout faire d'après nature. Les costumes sont amusants, les scènes bien pittoresques.

« J'ai en train *le Roman comique,* dont vous avez peut-être vu la première feuille aux *Aquarellistes* (c'était le coucher du soleil : Apollon dirigeant son char vers la mer, symbolisée par les sirènes qui occupaient le bas de la page). C'est un exemplaire *unique* que je fais imprimer d'après le premier texte et que je couvrirai d'illustrations à l'aquarelle, têtes de chapitres, marges, lettres ornées, etc. Peut-être,



un jour, me déciderai-je à le graver moi-même à l'eau-forte pour le propager un peu.

« L'eau-forte me tente beaucoup. Je fais des essais et j'espère vous montrer bientôt quelque chose. Malheureusement la vie est trop courte; on touche un peu à tout et l'on s'aperçoit que chaque branche de l'art mangerait à elle seule la vie d'un homme, pour la pratiquer bien imparfaitement encore.

« Comment donc faisaient les grands d'autrefois, Rembrandt, par exemple, ce poète, ce peintre, ce graveur, qui a produit le travail de plusieurs existences? Lui et tant d'autres! Ils devaient s'absorber dans leur art, voir le monde s'agiter sans y prendre garde, tandis que la vie d'aujourd'hui fait de nous des moitiés d'homme du monde et des quarts de peintre!

« On s'en veut, on rage, on lutte; mais il est trop tard. C'est en commençant qu'il fallait mettre les œillères nous cachant tout ce qui n'est pas l'art.

« Un de mes rêves serait de faire en grand ce que je fais en petit depuis quelques années : éventails, aquarelles, femmes dans les nuages, nymphes, fées, etc. J'aimerais les transformer en panneaux décoratifs. Le goût n'est guère à cela; j'essayerai toujours. Réussirai-je? Je ne sais. On voudrait toujours faire ce qu'on ne fait pas, être ce qu'on n'est pas.

« Jouaust a dû vous dire que j'allais commencer pour lui le *Théâtre de Musset*. Voilà bien des choses à faire et j'enrage d'être cloué ici...

« Je vous serre la main bien affectueusement,

« Louis Leloir.

« Maison Risel-Cornuat. — Plombières (Vosges). »

— La municipalité rouennaise vient de s'honorer en rendant un public hommage à l'un des plus anciens serviteurs de la ville, M. Théodore Lebreton, le vieil ouvrier-poète mort dans la première quinzaine de décembre. Il avait été nommé sous-bibliothécaire en 1841, peu de temps après l'acquisition de la précieuse collection Leber dont on peut dire qu'il fut l'âme pendant quarante-trois ans. Élu représentant du peuple en 1848, il ne tarda pas à reprendre ses modestes fonctions qu'il remplit jusqu'à la dernière heure avec un zèle sans relâche. Il a publié les *Heures de repos d'un ouvrier*, divers autres recueils de poésie, et, ce qui lui survivra, un grand nombre de *Biographies* locales. Il lègue un volume inédit de ces biographies à la bibliothèque de Rouen.

A ce propos, nous nous faisons un facile devoir de rendre justice au personnel de cette bibliothèque, qui a très libéralement concouru à fournir des documents aux auteurs du *Havre d'autrefois*. En rendant compte de cette publication havraise dans notre numéro de novembre 1883, nous avions constaté que le nom de la bibliothèque de Rouen ne figurait pas sur la liste imprimée des souscripteurs. Cette absence avait un faux air de bouderie, sentiment fort éloigné du généreux esprit dont M. Eugène Noël, le bibliothécaire de Rouen, a donné maint témoignage; elle est due uniquement au mode de souscription par intermédiaire adopté par cet établissement. L'intermédiaire, à l'avenir, y mettra, sans doute, moins de mystère.



Notre collaborateur Édouard Drumont a reçu la lettre suivante de M. Paul Arène, relativement à son dernier article.

Mon cher Drumont,

Je trouve dans votre *mouvement littéraire* du mois dernier un certain nombre de lignes me concernant, lesquelles, malgré une intention évidemment amicale, auraient pourtant de quoi me blesser.

A l'occasion d'un article écrit par moi sur les *Lettres de mon Moulin*, et après avoir fait le juste éloge du talent et du caractère d'Alphonse Daudet, vous ajoutez :

« Dans cette fameuse question des *Lettres de mon Moulin*, dont on a essayé de lui contester la paternité, Daudet a été la victime, dans une certaine mesure, de ses sentiments... »

Et vous dites plus loin, ayant plus ou moins exactement exposé par suite de quelles circonstances je m'étais trouvé collaborer à quelques-unes de ces lettres :

« On voit que l'apport de Daudet, même au début, resta le plus considérable... La lettre que l'auteur de *la Gueuse parfumée* et de *Paris ingénu* a publiée à ce sujet dans le *Gil-Blas*, montre-t-elle les faits de cette façon? Oui et non... On y démêle, il me semble de secrètes réticences; on y voudrait moins d'esprit et plus de cœur... »

D'où vos lecteurs, mon cher Drumont, ont dû conclure que c'était moi qui contestais à Daudet la paternité de son œuvre, ou qui tout au moins laissais faire en m'enveloppant machiavéliquement d'obscurités calculées et de réticences canailles.

Cette posture que vous me prêtez, plus ridicule encore qu'odieuse, ne saurait me plaire et vous mériteriez, mon cher Drumont, qu'abusant du droit de réponse, je publiasse ici afin de vous le faire lire (car j'ai comme une idée que vous l'avez très vaguement lu) le malheureux article en question, écrit précisément et uniquement dans le dessein de démentir non des insinuations, mais une affirmation nettement formulée et aussi désobligeante pour moi que pour Daudet. Vous trouveriez dans cet article, entre autres choses, ceci par exemple qui me paraît suffisamment loyal et clair. Je m'adresse à Daudet, bien entendu :

Tous ces ridicules ragots que tu as certes le droit de mépriser, mais dont il me déplairait fort en me taisant de paraître complice, ont pour point de départ le fait nullement mystérieux que jadis, à ce moment de vie commune rappelé au commencement de l'article, et quand nous essayions d'acclimater les cigales provençales sur les bouleaux du Val-Fleury, on nous vit, pour les *Lettres de ton Moulin*, quelque temps travailler ensemble.

De ton moulin! car le moulin t'appartient sans conteste, et si nous en avons rédigé à deux l'acte d'acquisition, c'est bien toi qui l'avais découvert dressant au grand soleil, sur une colline aux herbes grises, parmi les pins et les chênes verts, son toit croulant et ses ailes démantelées, et c'est bien

à toi seul que, par-devant le notaire de Pampérigoust, le sieur Mitifio l'a vendu.

Aussi bien, as-tu dit cela excellemment, dans cette *Histoire de mes Livres* que publie la *Nouvelle Revue*....

Eh oui, je partis comme tu le racontes, emmenant mon bourriquet que j'avais laissé à la porte, le bridon noué dans l'anneau du mur, avec sa charge de buis et de lavandes montagnardes. Qu'il en soit resté un peu de parfum dans le logis, c'est à tout prendre bien possible, de même que moi j'ai dû, j'imagine, emporter sur mes habits un peu de ta farine et garder dans mes façons de concevoir et d'écrire quelque chose de cette passagère et juvénile collaboration.

Mais de là à laisser dire ou croire que *les Lettres de mon Moulin* sont de moi, il y a une légère nuance ; et puisque, en en notre siècle enragé d'exacts documents, il faut mettre les points sur les *i* et parler par chiffres, établissons, une fois pour toutes et pour n'en plus jamais parler, qu'en effet, sur les vingt-trois nouvelles conservées dans ton édition définitive, la moitié à peu près fut écrite par nous deux, assis à la même table, autour d'une unique écritoire, joyeusement et fraternellement, en essayant chacun sa phrase avant de la coucher sur le papier. Les autres ne me regardent en rien ; et encore, dans celles qui me regardent un peu, ta part reste-t-elle la plus grande, car si j'ai pu y apporter — du diable si je m'en souviens — quelques détails de couleur ou de style, toi seul toujours en trouvas le sujet et les grandes lignes. »

Vous n'en avez pas dit davantage, mon cher Drumont; mais j'avais dit tout cela avant vous, spontanément, sans vous attendre ! il eût été juste de m'en tenir compte.

Maintenant mes confidences :

Le journaliste qui a eu la déplorable idée de vouloir faire de moi, et malgré moi, l'auteur des *Lettres de mon moulin*, imprimait ceci :

Ce qui prouve que M. Paul Arène est le véritable auteur des *Lettres de mon Moulin*, c'est la langue en laquelle ce livre est écrit, une langue claire, pittoresque, pétrie d'azur et de soleil, qu'on retrouve partout, dans les plus menues œuvres de M. Paul Arène et qu'on chercherait vainement dans celles de M. Alphonse Daudet.

A quoi je répondais, dans l'innocence de mon âme :

Le jugement est des plus flatteurs; mais, hélas! la main sur la conscience, — il me semble bien de l'avoir trouvée, cette langue, dans *En Camargue*, par exemple, dans *Milianah*, *les Sauterelles*, *les Oranges*, *les Trois Messes basses*, *l'Élixir du père Gaucher* et autres *Lettres de mon Moulin*, qui te sont certainement bien personnelles, puisque — il faut que je le confesse — je les ai lues ce matin pour la première fois.

Or il paraîtrait — le bruit m'en est revenu — que cette liste de titres faite au courant de la plume et du souvenir dans un article tout chaud, improvisé, révéla les intentions les plus perfides. Comment ? Pourquoi ? Je me le demande, n'étant pas grand clerc en matière de perfidie. Dans tous les cas, il ne me coûte rien de la compléter, cette liste ! et d'ajouter à l'*Élixir du père Gaucher* (quelle perfidie, hein? de citer un si parfait chef-d'œuvre!) cent autres pages délicieusement provençales des *Contes du Lundi*, de *Tartarin*, de *Numa Roumestan*, du *Nabab* et des *Lettres de mon Moulin* elles-mêmes. Mais j'avais si souvent, en toute occasion, et dans tous les journaux traversés par moi, affiché mon sentiment à ce sujet que l'idée ne m'en est pas venue un seul instant qu'il fût nécessaire d'insister.

Quant à l'état de mes relations passées ou présentes avec Daudet, ce sont là choses réservées, délicatement psychologiques, et que vous avez eu peut-être tort, mon cher Drumont, de mêler à une question d'ordre purement littéraire. Vous me permettrez de ne pas vous suivre sur ce terrain et — sans chercher d'où viennent les récriminations enfantines dont votre article s'est fait l'écho — de rester, avec le tranquille regret d'une vieille camaraderie que je n'aurais pas brisée le premier, l'imperturbable ami littéraire d'un écrivain de pure race que j'admire autant que vous pouvez l'admirer.

Acceptez, mon cher Drumont, l'assurance de toute ma sympathie, et croyez-moi

Votre bien dévoué confrère,

PAUL ARÈNE.

Voici la réponse de M. Drumont :

« Mon cher Arène,

« Au moment où il a été question de la paternité des *Lettres de mon moulin*, j'ai été causer avec Alphonse Daudet pour avoir de lui quelques éclaircissements sur un incident de l'histoire littéraire contemporaine. J'ai eu bien soin de lui dire l'usage que je comptais faire de ces renseignements.

« Ainsi que je le constate dans mon article, j'ai évité avec soin de tomber dans le commérage. J'ai laissé de côté des personnalités qui auraient pu être piquantes, mais qui ne sont pas dans mes habitudes, et qui, d'ailleurs, n'auraient pas eu de raison d'être dans *le Livre* où il y avait lieu, en cette occasion, de fixer simplement pour les curieux de l'avenir un point controversé. J'ai même poussé le scrupule jusqu'à chercher à ne point donner aux faits une forme qui peut être blessante pour un écrivain dont j'ai plus d'une fois loué le talent.

« J'ajoute que Daudet m'a depuis écrit et répété verbalement que si je n'avais pas dit *toute la vérité*, je n'avais dit *que la vérité*.

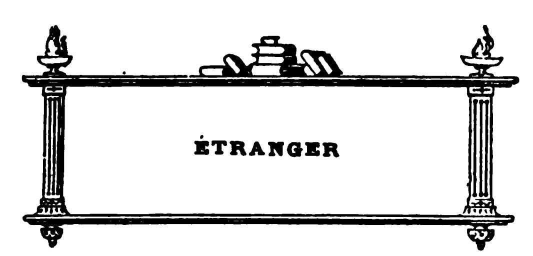
« Dans de telles conditions, je maintiens de la façon la plus absolue la rigoureuse et précise exactitude de tout ce que j'ai écrit, et j'en accepte la responsabilité de la façon la plus formelle.

« Recevez, mon cher Arène, l'assurance de toute ma sympathie, et croyez-moi votre bien dévoué confrère.

« ÉDOUARD DRUMONT. »

Paris, 3 mars 1884.





— Le grand libraire de Londres, Bernard Quaritch, vient de publier un catalogue à prix marqués où nous relevons les articles suivants : VALTURIUS, *De re militarie*, 1472 : 90 livres sterling; VINCIOLO, *le Livre des patrons de lingerie*, etc. 1594-99. Ex. où manque le premier titre, 25 livres; *Breviarium juxta ritum romanœ curiœ*. Venetiis, Jenson, 1478 : 300 livres; *les Armes triomphantes de S. A. M. le duc d'Espernon pour le sujet de son heureuse entrée dans la ville de Dijon, 8 may 1556;* figures; maroquin, 1 vol., Dijon, 1656, l'ouvrage n'est cité ni dans Brunet ni dans Grosse. 12 guinées.

— Il a été publié en Angleterre, pendant l'année 1883, 6,145 ouvrages, dont 1,413 éditions nouvelles. C'est une augmentation de 1,021 sur l'année 1882.

— M. Buckle, rédacteur au *Times*, devient rédacteur en chef de ce journal, en remplacement de M. Chenery, dont nous annonçons la mort plus loin.

— Les propriétaires de *Norwich Mercury*, journal qui date, dit-on, de 1714, vont distribuer à leurs abonnés une réimpression des numéros parus pendant l'année 1727.

— Une statistique, citée par le *Gentleman's Magazine*, nous apprend que lord Byron gagna, avec ses écrits, 23,000 livres, Autking Trollope 70,000 livres, et lord Lython, 80,000 livres.

— Le premier journal hindou fut fondé en 1818 par un jeune homme nommé Marshman, à Serampour. Il avait pour titre *Samachar Durpan* ou le Miroir des nouvelles. Aujourd'hui il y a plus de 300 publications périodiques dans les différents idiomes du pays, sans compter près de cent journaux anglais.

(*The Continent Weekler magazine*, 19 décembre 83.)

— M. F.-J. Fumivall, le célèbre fondateur de la *New-Shakespeare society*, vient de recevoir une pension sur la liste civile.

— *Les Mémoires de Henri Heine.* — Le numéro du 17 février de la *Gartenlaube* contient le premier chapitre des mémoires de Henri Heine.

On y apprend que Heine eut pour maître de langue française au lycée de Düsseldorf l'abbé Daunoi, petit homme vieillot, au visage extrêmement mobile, coiffé d'une perruque brune; que l'abbé voulut obliger le jeune Heine à faire des vers français et faillit le dégoûter de toute poésie; que Heine n'a jamais aimé l'hexamètre français qu'il considérait comme un *soupir rimé;* que le petit Henri fut mis dans une maison de banque, puis chez un grand épicier, destiné ensuite à la carrière ecclésiastique, et autorisé enfin à étudier le droit.

Tous ces faits, sauf le séjour chez le grand épicier, étaient déjà connus. Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette première publication est l'introduction de M. Édouard Engel. L'introduction nous apprend pourquoi, en dépit des protestations de Mme veuve Heine, les vingt-six premiers feuillets des Mémoires ont été brûlés : « Maximilien Heine et tous les autres parents du grand poète sont comme honteux de ce que lui et tous les siens descendent d'une famille juive tombée dans l'indigence. Il est certain que Henri Heine a franchement raconté son obscure naissance au commencement de ses Mémoires, et il est probable qu'il a détruit en même temps la vieille fable relative aux quartiers de noblesse de sa mère. » Ces scrupules de la famille Heine seront bien placés dans une histoire de l'idée de noblesse au XIXe siècle.

La Gartenlaube publiera, tous les huit jours, un fragment des Mémoires. Les Mémoires paraîtront ensuite en volume.

— On annonce que M. Thausing, le biographe bien connu d'Albert Dürer, est devenu fou.

Le Parsifal. — Journal bi-mensuel, paraît à Vienne les 1er et 15 de chaque mois. Le premier numéro a paru le 13 février 1884. Le rédacteur en chef du *Parsifal* est M. Emerich Kasnter. *Le Parsifal* a pour but de réunir en association tous les partisans de Richard Wagner, association militante qui continuera l'œuvre du maître et s'efforcera de réaliser toutes les idées sur l'art scénique du grand compositeur allemand.

Le premier numéro du *Parsifal* contient une liste exacte de toutes les représentations des œuvres de Wagner en 1883, et une liste de tous les morceaux de Wagner joués dans les concerts au cours de l'année 1883 et dans les premiers mois de l'année 1884.

— On a placé au palais du Sénat, à Milan, un médaillon de l'historien Cesare Cantu, portant cette simple inscription : « *A Cesare Cantu, vivo*, 18 marzo 1883. » C'est sans doute avec intention, par ce temps de statuomanie si indulgent pour les morts illustres ou non, qu'on a noté que ce médaillon était posé du vivant de M. Cesare Cantu. A l'occasion de la solennité qui a eu lieu, on a distribué une médaille de bronze reproduisant d'un côté le portrait de M. Cantu et de l'autre ces mots : « Au plus illustre des historiens italiens de notre temps ».

Anniversaire de la mort d'Ivan Fedorof. — Les Russes viennent de célébrer le troisième centenaire

de la mort de leur premier imprimeur, Ivan Fedorof. Il y avait déjà un siècle que les principaux centres de civilisation du reste de l'Europe possédaient des presses, lorsque Fedorof résolut de doter son pays de la nouvelle invention, afin de répandre la Bible et quelques livres de choix. L'opposition et les persécutions qu'il rencontra sont instructives pour l'histoire de la Russie au XVI[e] siècle. Accusé d'hérésie, il dut fuir d'asile en asile, de ville en ville, et ce fut au milieu de difficultés inouïes qu'il réussit à faire paraître le premier volume imprimé qu'ait possédé son pays.

Ce volume contenait une partie du *Nouveau Testament*. Fedorof mit trente ans, trente ans de luttes et de dangers, à imprimer la Bible entière et quelques livres de liturgie.

Ses successeurs ne trouvèrent guère plus de facilités que lui. Pendant deux cents ans, l'imprimerie demeura en Russie un monopole d'État et ne servit presque qu'aux publications officielles ou religieuses. La première presse libre fut établie à Saint-Pétersbourg en 1771, sous réserves de n'imprimer qu'en langues étrangères. Plus de vingt ans s'écoulèrent encore avant que le gouvernement autorisât la fondation d'imprimeries en province et renonçât à son monopole sur les publications en russe.

La propriété littéraire en Amérique. — On écrit au *Journal de Genève* : On sait que les livres imprimés à l'étranger n'entrent aux États-Unis qu'en payant un droit fort élevé. Les imprimeurs et éditeurs de la grande République ont voulu s'assurer par là une sorte de monopole pour la réimpression de tous les ouvrages assurés chez eux d'une vente au moins passable. Comme un livre venant du dehors coûtera plus cher que ce même livre réimprimé à New-York ou à Boston, par exemple, il y a de la marge pour un certain genre de spéculation qui tient une grande place dans le mouvement de librairie en Amérique.

Mais si ce système fait l'affaire des imprimeurs et des éditeurs, la prohibition douanière en matière de livres ne tient aucun compte des intérêts des auteurs américains. Ils peuvent bien se protéger contre le vol *at home*, mais la propriété littéraire cesse d'être reconnue une fois que le fruit de leur pensée a franchi les frontières du pays. Aussi, à l'étranger, on ne se fait pas faute de piller les Américains comme ils pillent eux-mêmes les nôtres.

Il y a là une étrange anomalie, et lorsque les brevets d'invention jouissent d'une garantie internationale, on se demande pourquoi les auteurs, qui sont bien eux aussi des inventeurs, ne seraient pas mis sur un pied d'égalité.

Pourquoi ? Au point de vue de la logique il n'y a rien à répondre ; au point de vue des faits, le phénomène s'explique par la façon dont le système actuel contente toute la gent imprimeuse et vendeuse de livres.

Toutefois, comme les auteurs américains ne trouvent pas là leur compte, depuis longtemps des efforts sont tentés en vue de l'établissement d'une loi tendant à donner une application plus générale, d'un caractère international, aux garanties qui entourent la propriété littéraire en Amérique même.

M. Dorsheimer de New-York vient, après tant d'autres, de saisir la Chambre de Washington d'un *international copyright bill*, dont voici les deux dispositions principales :

1° Chaque fois qu'un pays étranger reconnaîtra aux auteurs américains les mêmes droits qu'à ses propres nationaux, il y aura réciprocité en Amérique pour les auteurs ressortissant de ce pays.

2° La durée de la propriété littéraire internationale sera de vingt-cinq ans et, cette période expirée, il ne sera admis aucun renouvellement d'inscription.

Cette dernière disposition est vivement critiquée. Pour nombre d'ouvrages, dit-on, l'auteur ne peut espérer se faire quelque argent qu'au bout d'un temps assez long. M. Herbert Spencer, par exemple, a publié à perte pendant environ vingt-quatre ans. En Angleterre et aux États-Unis, la propriété littéraire met l'auteur en possession de son œuvre pour quarante-deux ans (ce n'était précédemment que quatorze) ; s'arrêter à une période de vingt-cinq ans serait donc mécontenter tous les intéressés en ne décrétant qu'une demi-mesure.

— D'après les dernières nouvelles de Washington, un bill garantissant les droits d'auteurs aux écrivains étrangers, sous la condition de la réciprocité de la part de leurs gouvernements, a été déposé à la Chambre des représentants par la commission judiciaire.

— Deux journaux américains, *The Critic* et *Good Literature*, viennent d'opérer leur fusion sous leurs titres réunis. *The Critic and Good Literature* paraît depuis janvier, à New-York.

A travers les revues. — A lire dans l'*Athenæum* du 26 janvier un article sur l'université de Dublin, intitulé *Notes from Dublin*.

— A citer dans la *National Review* de février (Londres) un article fort littéraire sur Tristram et Iseult (*The Tale of Tristram and Iseult*) signé Mathilde Blind, et une étude du lord-maire de Londres sur les Boers.

— Le numéro de février de *Merry England* contient un article du cardinal Manning avec ce titre : *Consistency*. L'auteur y passe en revue la carrière des hommes d'État et autres personnages célèbres contemporains.

— *Macmillan's Magazine*, pour janvier, contient la suite d'une intéressante étude sur l'Alsace-Lorraine. L'auteur, parfaitement désintéressé, y constate partout la haine du conquérant et l'attachement à la

France. J'y remarque aussi un article signé : M. A. W., et intitulé : *The Literature of introspection*, titre malaisé à traduire, qui s'applique aux ouvrages d'autobiographie psychologique. On y étudie *Obermann*, Maurice de Guérin, Henri-Frédéric Amiel et son *Journal intime*, et le journal de Xavier Thiriat.

— *The Nineteenth Century* publie un intéressant traité sur l'amour (*A Treatise on love*), par Algernon Sidney, homme d'État du XVIIe siècle, qui fut décapité en 1683, comme coupable de haute trahison envers Charles II. Il descendait de la même souche que le fameux Philip Sidney, l'auteur de l'*Arcadia*. Ce traité est extrait d'un manuscrit original et inédit, en la possession de M. James P. Ley.

— L'*Illustrated London News* du 26 janvier rend compte, dans ses *Échos de la semaine*, du livre de M. de Maupas sur le coup d'État. D'après ce qu'il raconte, l'auteur de l'article aurait été témoin et presque acteur dans le drame. Il rapporte, à son tour, le mot fameux du duc de Morny à propos du « coup de balai » et, pour bien prouver qu'il n'y a que les Français qui se trompent en faisant des citations en langues étrangères, il a soin de faire dire au duc qu'il faut toujours se trouver du « côté de la manche » (*sic*).

— Un des derniers numéros de l'*Oriental Record* de Trübner renferme un intéressant article sur la plus ancienne librairie d'Europe, celle de Brill, à Leyde, possédée autrefois par Louis Elzevier et aujourd'hui par MM. van Oordt et de Stopelaar.

— Le *Tinsley's Magazine* continue la publication des mémoires si amusants et si curieux d'un journaliste irlandais à Paris pendant les derniers temps de l'Empire et à l'époque de la guerre, sous le titre de *Leaves from the life of a special correspondent* (feuilles détachées de la vie d'un correspondant spécial) par John Augustus O'Shea.



France : *T.-H. Martin. — Bellaguet. — Champion. — Cortambert. — Demarest. — Du Moncel. — Monteaux. F. Thomas. — Urbain. — Morand. — Mermet.* — **Étranger** : *Billington. — Chenery. — Harris. — Hayward. — Macdonald. — Merrifield. — Parker. — Wheatley. — Woodbury Craig. — Berghaus. — Ehlert. — Goldschmidt. — Klinkerfuess. — Lasker.*

FRANCE

— L'Institut de France vient encore d'éprouver une nouvelle perte.

M. Thomas-Henri Martin, né à Bellême (Orne), le 4 février 1813, est décédé à Rennes (Ille-et-Vilaine). Admis en 1831 à l'École normale, docteur ès lettres en 1836, il devint professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Rennes, dont il fut plus tard nommé doyen.

Élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques le 19 janvier 1850, en remplacement de Prichard, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 7 juillet 1871, en remplacement de Dehèque. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1862.

M. Thomas-Henri Martin était l'un des vieux amis d'enfance de M. Wallon, et, comme lui, avait des idées libérales.

Citons quelques ouvrages : *Histoire des sciences physiques dans l'antiquité* (1849) ; *la vie future* (1855) ; *les Superstitions dangereuses pour la science* (1863) ; *la Foudre, l'Électricité, le Magnétisme chez les anciens* (1866) ; *Galilée; les droits de la science et la méthode des sciences physiques* (1868) ; *Newton*, défendu contre un faussaire anglais; *les Sciences et la philosophie* (1869) ; *le Mal social et ses prétendus remèdes* (1872), etc., etc.

— M. Bellaguet, ancien chef de la division des lettres au ministère de l'instruction publique, vient de mourir. Entré jeune dans cette administration et distingué par M. Guizot, alors ministre, il fut attaché spécialement à la *Collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France*, que venait de fonder l'illustre historien, et il y collabora lui-même, en éditant, texte et traduction, les *Mémoires du Religieux de Saint-Denis*, dont M. de Barante tira un parti avantageux pour son *Histoire des ducs de Bourgogne*. Distingué également par M. de Barante, qui venait de fonder alors la Société de l'histoire de France, si productive aussi en documents jusque-là

inédits, et qu'il présida longtemps, M. Bellaguet vit ses lumières spéciales et son discernement utilisés, pendant bien des années, pour les travaux de cette Société importante.

— Un chimiste des plus distingués, M. Paul Champion, est mort à Paris au mois de janvier. Il a publié en 1868, avec le concours de M. Stanislas Julien, un ouvrage très complet sur *les Industries anciennes et modernes de l'empire chinois.*

— Nous apprenons la mort de M. Richard Cortambert, fils de l'éminent géographe et sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.

M. Richard Cortambert a continué l'œuvre paternelle et compris qu'aujourd'hui la géographie ne devait pas être une nomenclature aride et ennuyeuse de villes, de fleuves, de montagnes, etc. Il a envisagé cette science, à laquelle il a voué sa vie entière sous le rapport ethnographique et pittoresque. Parmi ses nombreux ouvrages, écrits avec une verve abondante et facile, citons : *les Peuples et Voyageurs contemporains, Impressions d'un Japonais en France, les Aventures d'un artiste dans le Liban.*

M. Cortambert était vice-président de la Société de géographie.

— On annonce la mort de M. Boniface Demarest, le doyen des écrivains hippiques, décédé à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

M. Demarest rédigeait les articles de sport au *Constitutionnel;* c'est là qu'il fit ses premières et ses dernières armes; jusqu'au dernier moment il y a collaboré. C'est lui qui, sous l'empire, rendait compte des grandes fêtes de la cour et suivait le souverain dans ses voyages officiels.

— Le peintre Louis Leloir, qui vient de succomber, était né le 15 mars 1843.

Élève de son père, Jean-Baptiste-Auguste Leloir, Louis Leloir débuta au Salon de 1865 par *le Massacre des innocents.* On le retrouve au Salon de 1864 avec un *Daniel dans la fosse aux lions*, et à celui de 1865 avec *la Lutte de Jacob avec l'ange.*

Leloir voyagea ensuite et ne reparut au palais de l'Industrie qu'en 1868. Il exposait *le Baptême des sauvages aux îles Canaries.*

De cette époque date une transformation très marquée dans sa manière, il donne successivement : *la Tentation, le Ralliement, un Baptême, l'Esclave, la Fête du grand-père, les Fiançailles*, etc. Louis Leloir a obtenu trois médailles, en 1864, 1868 et 1870; la décoration de la Légion d'honneur en 1876 et une médaille de 2e classe à l'Exposition universelle de 1878.

Depuis quelque temps, M. Leloir se disposait à consacrer son temps à l'illustration des livres; il travaillait à une série de gravures pour *Mademoiselle de Maupin* (édition Conquet), quand la mort est venue. — On connaît l'admirable illustration de Molière qu'il a faite pour la librairie Jouaust.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort du vicomte du Montcel, décédé le 9 février.

Né à Paris, le 5 mars 1821, il débuta par une publication sur la perspective mathématique; puis il visita, au point de vue de l'art et de l'archéologie, une grande partie de l'Europe et fit paraître, en 1846, un ouvrage intitulé : *De Venise à Constantinople à travers la Grèce.*

Mais ses principaux travaux se rapportent à la physique et embrassent notamment les diverses applications de l'électricité. On lui doit plus de trente appareils ou perfectionnements, tels que l'*anémographe électrique à calculateur*, un *télégraphe imprimeur*, le *mesureur électrique à distance*, le *moniteur électrique* pour les trains de chemin de fer en mouvement.

M. Th. du Montcel fut élu membre libre de l'Académie des sciences en 1874; il a été promu officier de la Légion d'honneur le 5 décembre 1866.

Parmi ses principaux écrits scientifiques, nous citerons : *Exposé des applications de l'électricité, Étude du magnétisme et de l'électro-magnétisme au point de vue des applications électriques; Traité théorique et pratique de télégraphie électrique, le Téléphone, le Microphone* et *le Phonographe* (1878), sans compter des *Mémoires* et de nombreux articles dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences.*

M. du Montcel était le fils d'un général de brigade, mort pair de France. Lui-même avait épousé une fille du comte de Montalivet.

— M. Adelson Monteaux, avocat à la cour d'appel de Paris, vient de mourir à Menton. M. Monteaux avait publié, dans ces dernières années, des travaux remarqués sur la littérature contemporaine.

— M. Frédéric Thomas, député du Tarn, a succombé le mois dernier à une bronchite capillaire qui le faisait souffrir depuis quelques semaines.

M. F. Thomas était né à Castres (Tarn) le 5 janvier 1814. C'est dans cette ville même qu'il fit son droit. Concurremment avec l'étude du code, il faisait des vers et fut lauréat de l'Académie des jeux floraux. On retrouverait de ses productions juvéniles dans quelques revues de Provence. En 1833, il fondait le *Gascon*, journal littéraire qui bientôt devint politique sous le nom de *Patrie.*

Détail curieux : un article paru dans son journal valut à M. Thomas un procès qu'il gagna par une spirituelle plaidoirie en vers.

Cependant Paris attirait le Méridional, et, en 1835, le jeune avocat y débarquait et se faisait inscrire comme avocat à la cour. Il ne délaissa pas pour cela les travaux littéraires et collabora à la *Minerve*, au *Figaro*, à la *Presse*, Il fit jouer quelques pièces de

théâtre, une douzaine environ, et publia plusieurs romans, entre autres un *Coquin d'oncle* (1840, 2 vol.), la *Chanson des trois capitaines*, insérée dans la *Bibliothèque des Feuilletons*.

En 1848, M. F. Thomas retourna à Castres, où il fonda l'*Électeur du Tarn;* il revint à Paris en 1854 et rédigea, jusqu'en 1859, un recueil mensuel, les *Petites causes célèbres*. La Société des gens de lettres le choisit comme président, en décembre 1868, après la démission de M. Jules Simon.

C'est la même année qu'un procès resté célèbre jeta sur le nom de M. Thomas un éclat très grand. Dans le *Figaro*, M. Jules Claretie, sous le pseudonyme de Candide, avait publié un article très violent, dénonçant la double exécution de Martin Bidauré, dans le Var, par les ordres du préfet Pastoureau. Cette cause fut la première raison d'un événement de toute importance dans la vie d'un homme autrement illustre : Gambetta. Le procès Baudin découla du procès Claretie.

Comme vie politique, M. F. Thomas a été préfet dans le Tarn, nommé par la Défense nationale; conseiller général de Castres en 1871, conseiller de préfecture de la Seine en 1880, et enfin député du Tarn en août 1881.

— M. Urbain, un des derniers survivants de la phalange saint-simonienne, est mort à Alger. Après la dispersion de la compagnie de Ménilmontant, il s'était retiré au Caire, où il avait embrassé l'islanisme et épousé une musulmane.

Il vint plus tard à Alger, où il fut nommé membre du conseil supérieur du gouvernement.

En 1871, M. Urbain fut rendu à la vie privée et s'occupa surtout de correspondances avec les journaux parisiens.

On a de lui de nombreuses études et brochures, notamment *De la tolérance dans l'Islamisme* (1848), l'*Algérie pour les Algériens* (1861, sous le pseudonyme de Georges Voisin), *Indigènes et immigrants* (1863), celui de ses ouvrages qui lui valut les plus violentes attaques, notamment de la part de M. Warnier, depuis député d'Alger, et de l'économiste Jules Duval. Il a collaboré avec M. le capitaine Carette (1849) au remarquable volume consacré à l'Algérie dans la collection de l'*Univers illustré*, éditée par Firmin Didot. Enfin il a rédigé l'article *Algérie*, de l'*Encyclopédie du XIX*e *siècle*.

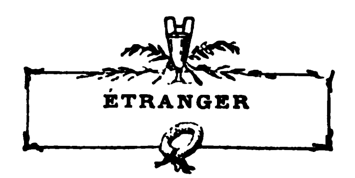
— La *France du Nord* annonce la mort de M. François Morand, juge honoraire.

M. Morand était un véritable lettré, un érudit, pour lequel les annales locales, qu'il a concouru à vulgariser par la publication de son *Année historique*, n'avaient pas de secrets.

Le défunt a écrit de nombreux ouvrages et fut longtemps collaborateur assidu de l'*Annotateur*, où ses critiques littéraires et artistiques furent surtout très justement remarquées.

Il a publié également des souvenirs de la première jeunesse de Sainte-Beuve, qui était originaire, comme on sait, de Boulogne-sur-Mer.

— M. Mermet, fondateur de l'*Annuaire de la presse*, publication utile et appréciée, vient de mourir.



— **Angleterre.** — M. William Billington, un poète populaire sorti du peuple, comme il y en a tant en Angleterre, est mort dernièrement, à l'âge de cinquante-trois ans.

— Le professeur Chenery, rédacteur en chef du *Times*, vient de mourir.

Né aux Barbades en 1826, Thomas Chenery fit ses études au collège d'Eton et à l'Université de Cambridge, où il obtint tous ses grades. En 1868, il était professeur d'arabe à Oxford et quitta le professorat en 1877 pour succéder, comme directeur du *Times*, à M. Delane.

Il y transporta des habitudes qu'en France nous appellerions normaliennes, et fut accusé bientôt, par la clientèle même de ce grand journal, d'avoir transformé l'aspect de l'organe de la Cité. « Ce n'est plus un journal, disait-on à Londres : c'est une encyclopédie. »

— Un poète populaire, le poète des Cornouailles (*the Cornish poet*), comme on l'appelait dans le pays, John Harris, né en 1820, est mort à Falmouth, le 7 janvier. Il était fils d'un mineur et travailla lui-même longtemps dans la mine de Dolcoath. Il y était encore lorsqu'il publia son premier volume de vers : *Lays from the Mine, the Mere, and the Mountain* (chants de la Mine, du Lac et de la Montaigne, 1853). En 1864, son poème pour le troisième centenaire de Shakespeare fut couronné. Il avait l'esprit religieux et a donné un grand nombre d'articles aux journaux pieux. Son autobiographie a été publiée récemment chez Hamilton, Adams et Cie.

— L'une des figures les plus connues de la haute société anglaise vient de disparaître. M. Abraham Hayward, le collaborateur assidu des deux grandes revues trimestrielles, *Quarterly* et *Edinburgh Review*, vient de mourir. M. Hayward était très recherché dans le monde pour sa conversation pleine de traits et d'anecdotes. Dans les derniers temps, M. Hayward qui était né en 1802, sortait peu; on le trouvait cependant à sa place habituelle, devant sa fenêtre favorite, à l'Athenæum.

M. Hayward a commencé sa carrière littéraire par une traduction de *Faust*, et celle-ci lui procura la connaissance de Gœthe, qu'il alla voir à Weimar, et



de plus le mit en rapport avec les principaux écrivains allemands du temps.

M. Hayward avait fait ses études comme avocat et avait été appelé au barreau en 1832 ; mais bien qu'il ait fondé et dirigé le *Law Magazine* de 1828 à 1844, les lettres avaient plus d'attrait pour lui que la jurisprudence. Il prit une part active à la rédaction du *Morning Chronicle*, lorsque les peelites achetèrent ce journal, en 1848, peu de jours avant la révolution de février. Le *Morning Chronicle* resta dans leurs mains jusqu'après la guerre de Crimée et coûta près de 3 millions à Sidney Herbert, 375,000 francs au duc de Newcastle. En 1845, M. Hayward fut nommé G. C. (conseil de la reine) par son ami lord Lyndhurst.

Il a édité les *Lettres de Madame Piozzi* en 1861 et le *Journal d'une dame de qualité* en 1864. Sa réputation littéraire repose principalement sur les *Essais* que la *Quarterly* et l'*Edinburgh Review* ont publiés.

Après avoir débuté comme tory, il était devenu libéral. Il était le conseiller assidu de la défunte lady Waldegrave et des autres grandes dames whigs, qui tiennent salon dans l'intérêt du parti.

—— Un écrivain connu dans le monde agricole et dans le monde du sport, M. D. G. F. Macdonald, vient de mourir.

—— Un mathématicien, M. Ch. Watkins Merrifield, né en 1827, est mort le 1er janvier. C'était un collaborateur assidu de *Assurance Magazine*. Il a écrit un petit traité d'arithmétique et d'arpentage pratiques, et ses articles de journaux ont été réunis sous le titre de *Miscellaneous Memoirs on pure mathematics*. (*Mémoires divers pour les mathématiques pures.*)

—— M. John Henry Parker est mort à Oxford le 30 janvier, à l'âge de soixante-seize ans. Il avait débuté par être libraire, puis était devenu éditeur de l'Université. Il a publié des ouvrages d'art d'un grand mérite.

—— Benjamin Robert Wheatley, bibliothécaire de la *Medical and Chirurgical Society* et vice-président de la *Library Association*, est mort d'une maladie de cœur, le 9 janvier. C'était un des bibliographes les plus distingués d'Angleterre. Outre un grand nombre de catalogues et d'articles bibliographiques qui lui sont dus, il a laissé un *General Index to the first fifty three volumes of the medico-chirurgical transactions*. (Table générale des cinquante-trois premiers volumes des mémoires de la Société médicale et chirurgicale; 1871), et un remarquable *Catalogue of the Library of the medical and chirurgical Society*, 1879, 3 vol.

—— Le directeur du *Bradshaw's Railway Guide*, l'indicateur des chemins de fer pour les Anglais, tant en Angleterre qu'à l'étranger, M. J. Woodbury Craig, est mort âgé de cinquante-deux ans.

Allemagne. — On annonce la mort du célèbre géographe allemand Berghaus, à Stettin, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Il fut longtemps directeur du service géographique au ministère de la guerre et, en 1824, publia une excellente carte de France. En 1836, il fonda une école spéciale à Potsdam.

M. Berghaus a publié un grand nombre d'atlas, de cartes spéciales de toutes les parties du monde, d'ouvrages de géographie, de physique, d'ethnographie, etc.

—— Louis Ehlert, compositeur et critique musical à la *Deutsche Rundschau*, est mort le 4 janvier 1884.

Louis Ehlert a publié des Essais (aus der Tonwelt à la librairie B. Behr, à Berlin, en 1877.

— Un article sur les représentations de Tristan et Yseult, à Weimar (Deutsche Rundschau, 1874).

—— Le docteur Siegfried Goldschmidt, professeur de sanscrit à l'Université de Strasbourg, vient de mourir dans cette ville, à la suite d'une longue maladie. Le professeur Goldschmith était une des autorités les plus estimées pour la connaissance du prakrit. Il a publié une édition et une traduction du *Ravanavaha*.

—— Le professeur Klinkerfuess, astronome allemand, s'est suicidé dans son observatoire à Gœttingue.

—— Édouard Lasker, député au Reischtag allemand, né le 14 octobre 1829 à Jaroczin (Posen), est mort à New-York au mois de janvier 1884.

Il avait publié en 1864 des Études sur le droit et sur l'histoire, dans les *Deutsche Jahrbucher*, d'Oppenheim. — Ces articles ont été recueillis en 1875 et ont paru à Leipzig.

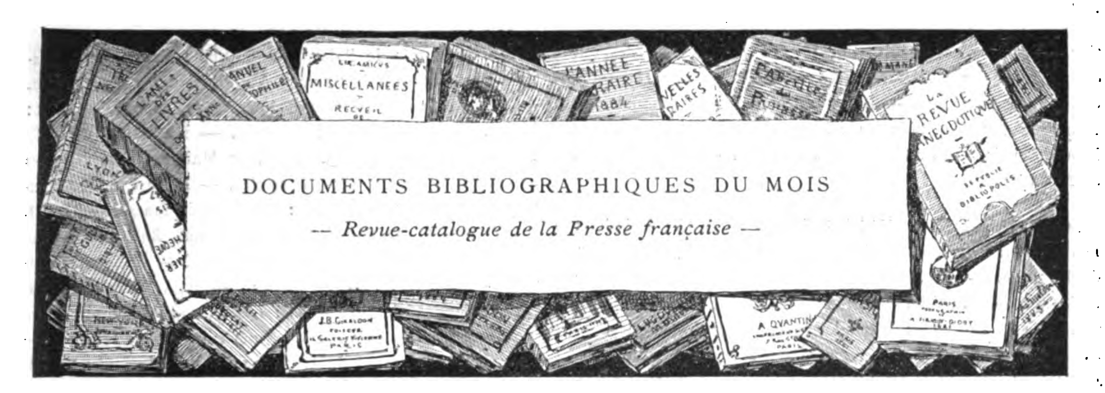
En 1875, Lasker avait publié : *die Erlebnisse einer Mannesseele* (les expériences d'une âme d'homme). Le livre a été saisi.

On a encore de lui :

Berichstigung und einige Worte an unbefangene Leser (Berlin, Moeser).

Die Zukunft des deutschen Reiche (l'Avenir de l'empire allemand). Discours tenu à la Société populaire de Leipzig, le 18 janvier 1877. (Leipzig, Schlæmp).

Wege und Ziele der Culturentwicklung, *Essais.* (Leipzig, Brockhaus, 1881).



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 janvier). Champfleury : La comédie posthume de Diderot au Théâtre-Français. — Charley : Le cabinet de M. Joseph Fau. — Un mémoire de Gouthière. — (1er février) : Ph. Burty : Le roman japonais : *Okoma*. — P. Leroi : Alessandro Castellani. — ARTISTE (janvier). Ledrain : Sur les bords de l'Euphrate (4500 avant notre ère). — De Chennevières : Souvenirs d'un directeur des beaux-arts. — Em. Blémont : Paul Arène.

BIBLIOTHEQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (5e et 6e livraisons 1883). Rocquain : Philippe le Bel et la bulle *ausculta fili* — Noel Valois : Le conseil du roi et le grand conseil pendant la première année du règne de Charles VIII. — Omont : Fragments d'une *versio antiqua* de l'Apocalypse. — Molinier : La sénéchaussée de Rouergue en 1341. — Guilhermioz : Le droit de renonciation de la femme noble, lors de la dissolution de la communauté, dans l'ancienne coutume de Paris. — BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (février). De Verdilhac : En pays slaves. — Réveillaud : La religion, l'instruction publique et les mœurs au Canada. — L. Perey et G. Maugras : Mme d'Épinay à Genève, 1757-1759. — Louis Favre : Nice et ses environs. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (septembre-octobre). Develay : Épîtres de Pétrarque. — Moulin : Le palais à l'Académie. — E. Meaume : La belle de Ludre et Mlle de Poussay. — Analecta-biblion. — BULLETIN MONUMENTAL n° 8. De Beaurepaire : Peintures du XVIe siècle, nouvellement découvertes dans l'église Saint-Michel de Vaucelles, à Caen. — De Laurière : Épitaphe chrétienne de Basilia, à Angoulême. — De Marsy et Travers : Excursion de la Société française d'archéologie à l'île de Jersey. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (26 janvier). Considérations sur l'armée coloniale. — Un rêve de comptabilité. — La cavalerie. — (9 février). Les forces militaires de la Chine.

CONTEMPORAIN (janvier). P. Allard : Les sentiments des chrétiens pour l'empire. — De Gourmont : Études sur la littérature américaine ; Hawthorne et le roman analytique. — De Broglie : La transcendance du christianisme. — De Valon : Victor de Laprade. — De Taffanel : Les fortifications de Paris. — CORRESPONDANT (25 janvier). E. Biré : V. de Laprade. — Bridon : Les parasites de l'homme. — Gavard : M. Gladstone et son gouvernement en 1884. — De la Ferrière : Les chasses de Henri IV. — De la Brière : *Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry* (1464-1505), par M. de Maulde. — (10 février). Mgr Perraud : La neutralité scolaire et ses garanties officielles. — Waliszeroski : Une Française, reine de Pologne ; Marie d'Arquien-Sobieska. — Gossot : Création des salles d'asiles en France. — A. Langlois : Patrons et ouvriers en Suisse. — Welschinger : Le Comité du Salut public à la Comédie-Française. — CURIEUX (1er février). Les enfants de Napoléon Ier. — Volney : Lettres inédites de la Fayette. — Gounod. — Clavier. — M. de Laborde et M. Maury. — Blainville. — Vitrolles. — (15 février). La première tentative de fusion. — La vente Bovet. — Vitrolles.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (19 janvier). Le produit des impôts, les annulations de crédit et la situation financière de la France. — Les ouvriers sans travail. — (26 janvier). De la productivité des dépenses publiques. — La crise et le manque de travail. — (2 février). La création d'ateliers nationaux à Paris. — La Syrie contemporaine. — (9 février). La politique coloniale de la France. — Les syndicats ouvriers. — Le programme radical en Angleterre.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 janvier). Réception de M. Pailleron à l'Académie. — La famille Gaillardet et la *Tour de Nesles*. — Election de M. About à l'Académie. — Hugo caricaturé. — Une lettre de Th. Rousseau. — (15 février). Le banquet de Molière. — Les mémoires de Berthelier. — Autour de l'élection d'About. — La clef de *Sarah-Barnum*. — Les autographes d'Alfred Bovet. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (février). L. Delisle : Les livres d'heures du duc de Berry. — De Mély : Les origines de la céramique italienne. — L. Gonse : Manet. — Duplessis : Les œuvres de Musset illustrées par Lami et Lalauze. — Les *Monuments de l'art antique*, par O. Rayet.

INSTRUCTION PUBLIQUE (19 janvier). Dubasq : Le sentiment du beau en morale. — Jules Levallois : Montaigne. — (26 janvier). De Tannenberg : Un homme d'Etat littérateur : N. Canovas dit Castillo. — Bibliographie de la *Poétique* d'Aristote. — (2 février). De Rosny : Voltaire critique, d'après sa correspondance. — Darvault : Les théories de l'inconnaissable. — (9 février). A. Silvestre : La tragédie au XVIIe siècle. — INTERMÉDIAIRE (10 janvier). Les antiquités nationales de Millin. — Clément et Rousseau. — Seigneurie de Saint-Cosme, près Nîmes. — Serrure exécutée par Louis XVI. — Table du *Mercure de France*. — Coquille dans une édition de Malherbe de 1842. — Testament de l'abbé Renaudot. — Acte de notoriété d'Houdon. — Le prix des romans au XVIIIe siècle. — (25 janvier). Chateaubriand, son portrait. — Un prospectus du père de M. Thiers. — Histoire des cordonniers. — Documents inédits sur Rabelais. — Un collaborateur de Quérard. — Livres prêtés. — Lamar-

tine. — Mémoires inédits sur le XIXe siècle. — L'espion dévalisé. — (10 février). Livres de médecine appartenant à de hauts personnages. — Biographies d'artistes lyonnais. — Henri de Lenclos, père de Ninon. — Lettres d'amour de Beaumarchais. — Le Cantharus de Plaute. — Lettre inédite de Mérimée.

JOURNAL DES SAVANTS (janvier). Gaston Boissier : Les Rhéteurs gaulois. — J. Bertrand : Modes de transport de la force. — E. Egger : Nouvelle édition des œuvres de Malherbe. — E. Miller : Mots non indiqués dans les lexiques grecs. — R. Dareste : Les anciens codes brahmaniques. — B. Hauréau : Le premier registre de Philippe-Auguste. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (janvier). Le soldat. — Tollin : Les critiques du règlement de manœuvres du 12 juin 1875. — La Bataille. — De l'organisation des places fortes et de leur défense. — Hennet : Les milices et les troupes provinciales.

MAGASIN PITTORESQUE (31 janvier). Jean Cousin : Séances publiques annuelles de l'Institut de France. — De Quatrefages : Acclimatation de l'espèce humaine. — (15 février). Ed. Garnier : Sir Edwin Landseer. — Les fêtes religieuses de l'Amérique antécolombienne. — Une inscription de cadran solaire par Napoléon Ier. — Le fusil photographique. — MOLIÉRISTE (février). Lapommeraye : Le banquet Molière. — Le *Moliériste* en police correctionnelle. — A. Houssaye : Molière artiste. — A. Baluffe : Lesclache et Molière.

NATURE (19 janvier). Introduction des torpilles en Chine. — Explorations sous-marines. — Curiosités aérostatiques. — (26 janvier). Canon multicharge pour la défense des côtes. — L'instantanéité en photographie. — (2 février). Le telphérage. — Sondeur électrique et avertisseur de niveau. — Le tigre. — (9 février). La France centrale sous les nuages. — Les animaux savants exhibés à Paris. — NOUVELLE REVUE (15 janvier). Comte Vasili : La société de Berlin. — G. Flaubert : Lettres à G. Sand. — F. Maurice : Rouen et la Seine. — De Saint-Pol Lias : Une excursion dans les Bantams (île de Java). — (1er février). Berthelot : Les origines de l'alchimie. — De Lesseps : Souvenirs d'un voyage au Soudan. — Dubufe : Manet. — G. Price : Le théâtre de Riquiqui.

POLYBIBLION (janvier). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie; sciences; arts; belles-lettres; histoire. — Bulletin. — Chronique : Dernières recherches sur l'auteur de l'*Imitation*. — Ballanche et le P. Jean Vaudon. — Publications relatives à l'histoire de l'enseignement primaire. — Molière et les Limousins. — Questions et réponses.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (janvier). Dide : H. Martin et la Révolution. — Aulard : La partie inédite des mémoires de Louvet. — De Montluc : Le conventionnel Méaulle. — Penaud : Le conventionnel Noel Pointe. — Folliet : La révolution en Savoie. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (janvier). Mehl : Les origines de l'administration des contributions indirectes. — Lacanal : De la responsabilité des fonctionnaires publics envers les simples particuliers. — REVUE ALSACIENNE (janvier). Muston : Histoire d'un village; Beaucourt. — Le vignoble d'Alsace-Lorraine. — La Robertsau, l'Arbre vert et les Strasbourgeois en 1772. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (janvier). Broca et Pozzi : Description élémentaire des circonvolutions cérébrales de l'homme, d'après le cerveau schématique. — Mathias Duval : Le transformisme. — Élie Reclus : Etude sur les populations primitives; les Cafres et les Zoulous. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (décembre). G. Perrot : Les sarcophages anthropoïdes du musée de Palerme. — Aubé : Essai d'interprétation d'un fragment du Carmen Apologeticum de Commodien. — Carapanos : Inscriptions de l'oracle de Dodone. — Bapst : L'orfèvrerie d'étain dans l'antiquité. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (janvier). Rioux de Maillou : Les ustensiles de cuisine aux XVIIe et XVIIIe siècles. — Ménard : La décoration des plafonds. — Eudel : L'orfèvrerie fausse. — REVUE BRITANNIQUE (janvier). Le maréchal Bugeaud. — La Norvège deviendra-t-elle une République? — Le Soudan égyptien. — Les colonies françaises. — REVUE CRITIQUE (21 janvier). Goblet d'Aviella : L'évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous. — Landau : Les sources du Décaméron. — Borgeaud : La religion de J.-J. Rousseau. — (28 janvier). Thuasne : Le journal de Burchard. — Cosnal et Pontal : Mémoires du marquis de Sourches. — (4 février). Beaudouin : Etude sur le Jus italicum. — Delisle : Le premier registre de Philippe-Auguste. — Mahrenholtz : Voltaire jugé par ses contemporains. — Tcherpakof : Les fous littéraires. — (11 février). Pauli : Études sur l'ancien italien. — Pawlowski : Poésies françaises de Marie Stuart. — Ingold : Essai de bibliographie oratorienne. — REVUE DES DEUX MONDES (15 janvier). De Broglie : La première lutte de Frédéric II et Marie-Thérèse. La retraite de Prague. — P Janet : Victor Cousin et son œuvre philosophique. — A. Vuitry : Les abus du crédit et le désordre financier à la fin du règne de Louis XIV. — E. Michel : Claude Lorain. — Bentzon : Les nouveaux romanciers américains; câble. — (1er février). Julien de la Gravière : La marine des empereurs et les flottilles des Goths. — Max. du Camp : L'œuvre des jeunes poitrinaires. — P. Janet : Victor Cousin. — Denys Cochin : La houille et les matières colorantes. — Brunetière : Les lettres de Flaubert et de George Sand. — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT (février). L'enseignement de la philosophie. — Bondois : De l'enseignement de l'histoire dans les classes de grammaire. — Chantavoine : Joseph de Maistre et les femmes savantes. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (janvier). Venukoff : Aperçu sommaire de la partie méridionale de la province littorale de la Sibérie. — Labarthe : Pak-hoï et Hoi-Kow (entre Chine et Tonkin). — Dr Rouire : Le littoral de la Tunisie centrale; voies et communications du Sahel; la mer intérieure d'Afrique. — E. Levasseur : Importance de la géographie physique pour l'étude des forces productives des nations. — Babouot : La plaine de Milan. — REVUE INTERNATIONALE DES SCIENCES (décembre). De Lanessan : Buffon. — Portes et Ruyssen : Origine de la vigne. — Parker : La population et la langue de Madagascar. — REVUE LIBÉRALE (février). Gomot : Marilhat et son œuvre. — Bernard : La mer intérieure du commandant Roudaire. — A. Le Roy : La critique contemporaine; M. Edm. Scherer. — Lacaussade : Mme Ernst et ses lectures. — Lorrain : De quelques points faibles de la critique naturaliste. — REVUE LITTÉRAIRE (janvier). A. Roussel : Lettres de Philippe II. — L. Aubineau : La marquise de Brinvilliers. — Rastoul : Trente-deux ans à travers l'Islam. — A. Roussel : La correspondance de Louis Veuillot et la presse. — REVUE LYONNAISE (15 janvier). De Charpin-Feugerolles : Mémoires du comte de Saint-Priest. — Niepce : Les trésors des églises de Lyon. — De Terrebasse : La retraite de M. de Chastillon et la bataille de Vire-Cul, 1597. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (février). Oswald : Développement de la marine militaire allemande de 1873 à 1883. — Crémazy : Notes sur Madagascar. — Girard : Souvenirs d'une campagne dans le Levant. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (15 décembre). Léonce de la Rallaye : Les écoles catholiques en Angleterre dans leur état actuel. — Arthur Loth : La correspondance de Louis Veuillot. — A. Jean : La situation de Henri IV à son avènement. — Ernest Hello :

Les hautes études critiques. M. l'abbé Lehir. M. l'abbé Vigouroux. — (1er janvier). P. Antonini : Le Chinois et sa famille. — J. Brucker : Correspondance scientifique d'un missionnaire de Chine. — Jean Huyghe : La persécution religieuse en Belgique. — (15 janvier). A. Delaporte : L'Eglise, la Famille et l'Etat. — Ch. Legrand : Le Tonkin et la Cochinchine. — Charles Buet : Les Guise et Coligny. — P. Antonini : Le Chinois et sa famille. — REVUE PHILOSOPHIQUE (janvier). H. Spencer : Passé et avenir de la religion. — Tannery : Critique de la loi de Weber. — Levêque : L'esthétique musicale en France; psychologie des timbres. — Gley : Les aberrations de l'instinct sexuel d'après des travaux récents. — Naville : *La physique moderne.* — Derapas : *Les théories de l'inconnaissable et les degrés de la connaissance.* — Perez : *Jacotot et sa méthode d'émancipation intellectuelle.* — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (19 janvier). Guy de Maupassant : Gustave Flaubert. — G. Charmes : Consuls et drogmans. — Livet : Précieuses ridicules et femmes savantes. — (26 janvier). E. Deschanel : Etudes nouvelles sur Racine. — G. de Maupassant : G. Flaubert. — (2 février). F. Bouillet : Les compensations. — Louis Ulbach : Grenade. — Léo Quesnel : Les grands musiciens; Hændel. — (9 février). F. Bouillet : Les compensations. — A. Barine : Philippe II et ses filles. — G. Boissier : Ch. Thurot. — Léo Quesnel : Origine des Indiens du nouveau monde. — Mlle Châteauminois : Mme de Sévigné éducatrice. — REVUE SCIENTIFIQUE (19 janvier). Ch. Vélain : L'île de Bornéo. — P. Dupuy : Louis Thuillier. — D'Eichthal : La langue grecque comme langue scientifique. — (26 janvier). Mathias Duval : L'hybridité. — Général Faidherbe : La langue française dans nos colonies. — H. David : Obock. — (2 février). Bertrand : Histoire de la philosophie chez les médecins. — La télégraphie électrique au XVIIe siècle. — (9 février). Deprez : Le transport électrique de la force. — Capus : Médecins et médecine en Asie centrale. — Galton : Le poids de l'homme au XVIIIe siècle et de nos jours.

SCIENCE ET NATURE (19 janvier). La fabrication du savon de toilette. — L'électricité emmagasinée. — Action des poissons chez les invertébrés. — (26 janvier). Recherches sous une tache d'encre. — La vallée de la Magdalena (Nouvelle-Grenade). — Les chiens des Fuégiens. — (2 février). Le phosphate de chaux. — Les maladies des céréales. — Les pêcheries de martigues en Provence. — (9 février). Le tunnel de l'Arlberg. — Les reptiles et la musique. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 janvier). Le règlement du 23 octobre 1883 sur le service des places. — Un chapitre inédit sur Ligny. — Waterloo. — Paris. — L'expédition anglaise en Egypte. — (1 février). Question d'organisation de l'armée coloniale. — *Le général Chanzy*, par M. A. Chuquet.



PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 janvier au 15 février 1884)

CONSTITUTIONNEL. Février : 12. *Histoire de la littérature anglaise*, par Aug. Filon.

DÉBATS. Janvier : 29. Les Mémoires de Henri Heine. — Février : 2. Correspondance de M. de Résumat. 10. Les lettres de Flaubert à G. Sand. 12. G. Charmes : Une course à Constantinople, par de Blowitz.

DÉFENSE. Janvier : 26. *Louis XIV et Strasbourg*, par A. Legrelle. — Février : 3. *La Veuve*, par Oct. Feuillet.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Janvier : 23. F. Sarcey : Le vieux langage français.

DROIT. Janvier : 19. Du titre d'une œuvre littéraire appliquée à certaines œuvres artistiques.

EVÉNEMENT. Janvier : 19. *Urbains et ruraux*, par Cladel. 24. *Jean Aicard*, par Champsaur.

FIGARO. Février : 3. Souvenirs de Michelet.

FRANÇAIS. Janvier : 25. *Louis XIV et Strasbourg*, par Legrelle. — Février : 1. *La Veuve*, par Oct. Feuillet. 5. Les Bouffons, par H. Gazeau. 8. Les correspondants de la marquise de Balleroy. 15. Une vue de la Régence.

FRANCE. Janvier : 24. La statue de Balzac. — Février : 5. Archives au vent.

GAZETTE DE FRANCE. Janvier : 21. *Tableau de la littérature française*, par Merlet. 26. *Mémoires sur le second Empire*, par M. de Maupas. — Février : 2. *Mes Souvenirs*, par G. Claudin. 5. Th. Renaudot, par de la Tourette. 9. *La Veuve*, par Oct. Feuillet. 12. *La Save, le Danube et le Balkan*, par L. Léger. 15. La politesse en littérature.

GILB LAS. 7. Louis Ulbach : Gustave Flaubert et M. Maxime du Camp.

JUSTICE. Janvier : 19. Le poète André Lemoyne. 22. *Les nouvelles conquêtes de la science*, par L. Figuier. 28-31. Simon : Les missions catholiques en Chine. — Février : 11. *La morale démocratique*, par Buchanam.

LIBERTE. Février : 1. Les documents nouveaux sur l'histoire de la Révolution et de l'Empire. 11. Drumont : La politesse et la critique.

MONITEUR UNIVERSEL. Janvier : 16. La Bibliothèque nationale. 28. A propos de *Madame Bovary*. — Février : 8. *Cham, sa vie et son œuvre*, par F. Ribeyre.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Janvier : 76. *Mes Souvenirs*, par G. Claudin. — Février : 6. M. Maxime du Camp, poète. 8. Ph. Burty : Musset illustré. 15. Assortiment de mémoires.

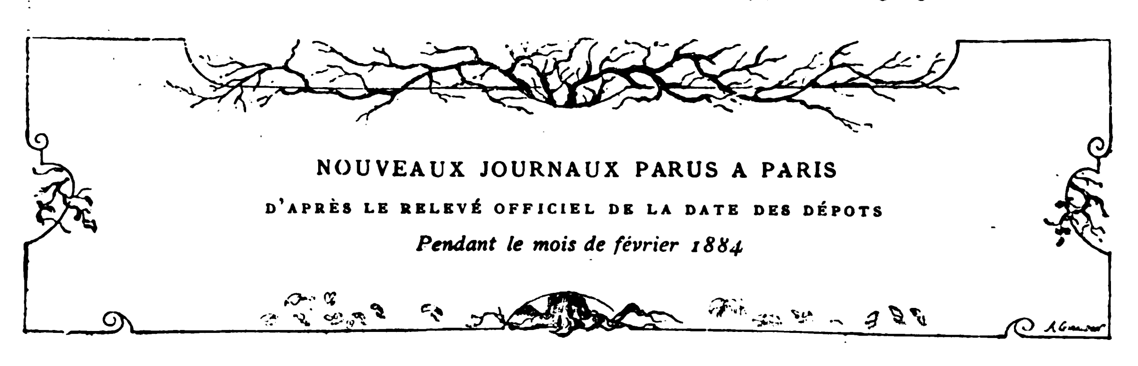
SIÈCLE. Janvier : 21. La statue de Balzac. — Février : 3. Jacotot et sa méthode d'émancipation intellectuelle.

SOLEIL. Janvier : 17. *Une course à Constantinople*, par M. de Blowitz. 23. Un livre de M. Octave Feuillet.

TELEGRAPHE. Février : 4. Le comte Joseph de Maistre, par de Margerie.

TEMPS. Janvier : 24. *M. Pasteur; histoire d'un savant par un ignorant*. 26. Claretie : A propos de la *Dame aux camélias*. — Février : 5. *Une Course à Constantinople*, par de Blowitz. 10. Legouvé : Une éducation de jeune fille.

UNIVERS. Janvier : 23, 30 et février : 4, 11 et 15. *Vie de Mgr Dupanloup*, par l'abbé Lagrange.



NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de février 1884

1. *L'Année passée*, journal politique et littéraire paraissant le 1er janvier. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 365, rue du Bout-de-l'An. Le numéro, 15 centimes.

5. *La Dépêche du soir*, politique, financier. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 42, rue Notre-Dame-des-Victoires. Le numéro, 5 centimes.

6. *Circulaire cosmopolitaine*, paraissant tous les dimanches. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Then-Bergh. Bureaux, 48, rue Laffitte. Abonnements : 5 francs par an.

5. *L'Avenir du* XVIIe *arrondissement*. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Denolly. Bureaux, 5, rue de Provence. Abonnements : un an, 8 francs. Le numéro, 10 centimes.

8. *La Journée économique et politique*. 1 feuille autog. Paris, imp. Hayotte.

L'Avenir de la famille. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Vervaët. Bureaux, 261, rue Saint-Denis. Le numéro, 10 centimes.

9. *L'Italia*, journal rédigé en langue italienne. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Hennequin. Bureaux, 48, rue des Buttes-Chaumont. Un an : 10 lire.

10. *L'Écho de la rive gauche*. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Epinette. Le numéro, 10 centimes.

Correspondance nationale. 1 feuille autog. Paris, imp. Wœstandieck. Bureaux, 11, rue Louis-le-Grand.

12. *Paris annexé*. In-4°, 16 pages à 3 col. Paris, imp. Lech. Bureaux, 47, rue de Chabrol. Abonnements : un an, 8 francs. Le numéro, 10 centimes. Paraît le samedi.

15. *Journal des cochers*. In 4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Maury. Bureaux, 52, rue de Provence. Abonnements : un an, 5 francs. Le numéro, 5 centimes.

17. *La Réparation financière*. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 3, rue Duperré. Abonnements : un an, 5 francs. Le numéro, 20 centimes. Paraît le jeudi.

L'Univers pharmaceutique et médical, journal mensuel. In-18, 24 p. Paris, imp. Blampain. Bureaux, 30, rue du Dragon. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 50 centimes.

19. *La République industrielle*. In-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Pichon. Bureaux, 35, rue de l'Arbre-Sec. Abonnements : un an, 25 francs, six mois; 13 francs. Le numéro, 50 centimes. Paraît le samedi.

20. *Le grand Financier*. In fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 8, rue de Louvois. Abonnements : un an, 20 francs. Le numéro, 50 centimes. Paraît le dimanche.

La Hotte. Gr. in-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Then-Bergh. Bureaux, 7, rue du Croissant. Le numéro, 10 centimes.

23. *Paris-Province*. In-4°, 12 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 11, faub. Montmartre. Le numéro, 10 centimes. Paraît le samedi.

L'Étoile, organe des intérêts publics, paraissant les mercredis et samedis. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, rue Richer. Abonnements : un an, 50 francs.

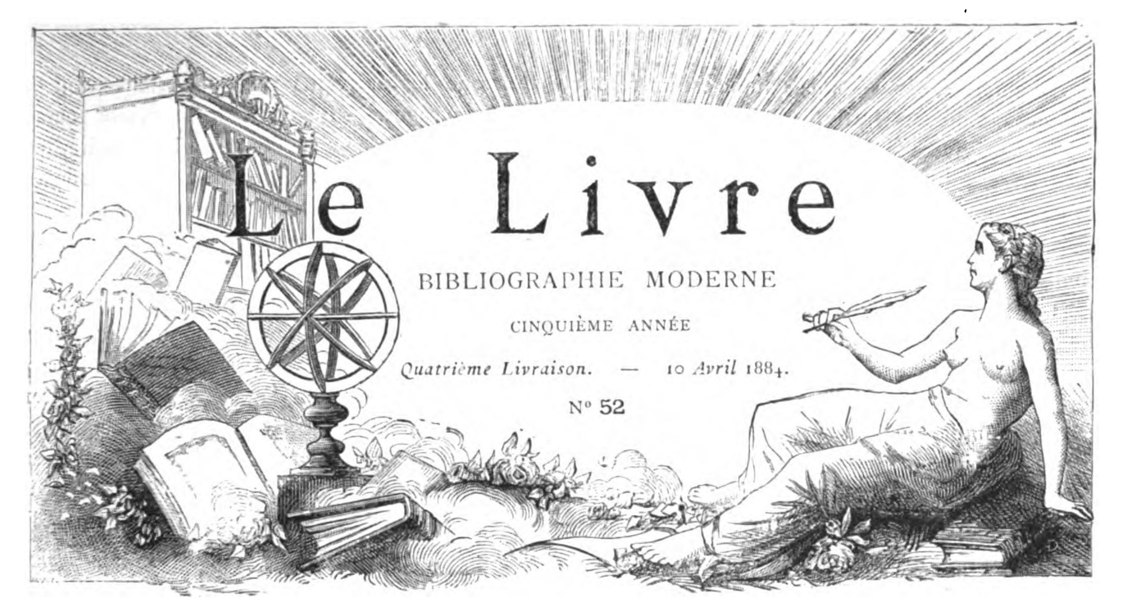
Bulletin officiel de la propriété industrielle et commerciale. In-4°, 24 p. à 4 col. Paris, imp. P. Dupont. Bureaux, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. Abonnements : un an, 30 francs. Le numéro, 50 centimes. Paraît le jeudi.

L'Écho des missions d'Afrique. In-18, 44 p. Paris, imp. Philipona. Bureaux, 30, rue Lhomond. Abonnements : un an, 2 francs. Trimestriel.

Répertoire de thérapeutique médicale et chirurgicale. In-8°, 48 p. Paris, imp. Parent. Bureaux, 52, rue Madame. Abonnements : un an, 5 francs. Mensuel.



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Vieux airs — Jeunes paroles, par OCTAVE UZANNE. — **Le Mouvement littéraire,** par ÉDOUARD DRUMONT. — **Correspondances étrangères : Allemagne,** par AMÉDÉE PIGEON. — **États-Unis,** par HENRI PÈNE DU BOIS. — **Critiques littéraires du mois : Romans, Contes et Nouvelles. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Théâtre. — Histoire. — Bibliographie — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences militaires. — Sciences médicales. — Gazette bibliographique. —Nouvelles diverses. — Documents bibliographiques du mois.**

VIEUX AIRS — JEUNES PAROLES

VARIATIONS SUR LES CHOSES QUI PASSENT

(Notes familières d'un curieux.)

Un impôt sur les hommes de lettres. — La profession d'écrivain autrefois. — Une Histoire du métier littéraire *à écrire. — Prix payés aux auteurs aux siècles passés. — Boileau et Chapelain. — Les droits d'auteur en Angleterre. — Ce que J.-J. Rousseau, Diderot, Delille, Restif de la Bretonne retiraient de leurs ouvrages. — Sterne et Anne Radcliffe. — Lord Byron et Walter Scott. — L'homme de lettres, d'après Sébastien Mercier. — Demi-auteurs, quarts d'auteurs, métis et quarterons. — Les privilèges de librairie et le* Pas aux auteurs *reconnu par Louis XVI. — Origines de la propriété littéraire. — Lois de 1793, 1810, 1854 et 1866. — Diverses étapes de cette question juridique. — Retour à l'impôt projeté. — Difficulté de sa perception. — Internes et externes de la presse. — Auteurs et éditeurs. — Les éditions, les* Mille, *les fausses éditions. — Des succès de librairie. — Du peu de vente des purs chefs-d'œuvre. — Immersions en 1812 des ouvrages invendus d'après Frédéric Soulié. — La taxe des brasseurs d'affaires littéraires. — Le sublime hébreu de naissance.*



S'IL faut en croire un bruit colporté il y a quinze jours environ par différents journaux parisiens, il serait sérieusement question dans les sphères gouvernementales de mettre à l'étude, parmi tant d'autres projets destinés à enrichir le trésor, le plan d'un impôt plus ou moins progressif sur les hommes de lettres et les artistes. Tout ce qui en France manie la plume, le pinceau ou l'ébauchoir, et fait ouvertement profession d'en vivre, se verrait du jour au lendemain impitoyablement taxé comme les animaux de luxe et les bêtes de race. — Nous avions déjà l'impôt sur le papier, qui atteignait assez directement le monde littéraire, cela ne suffit pas; l'on prélèvera un revenu sur la pensée humaine. Les esprits subtils

ne manqueront pas d'avancer que c'est un retour vers la taxe du sel — attique ou non — et les quolibets iront vivement leur train dans la république des lettres.

Il est possible que ce projet étonnant soit un *canard* ou un timide ballon d'essai ; je serais même assez porté à le penser ; mais ceci importe peu ; ce qui est encore improbable aujourd'hui me paraît devoir devenir assuré dès demain. Ce tribut d'un nouveau genre circule à l'état de germe dans l'air, car il tient par son essence à de vastes combinaisons budgétaires que je n'ai pas à envisager ici dans leur ensemble, mais qui doivent à bref délai entraîner fatalement l'imposition sur les revenus résultant du travail dans toutes ses manifestations. — Le salaire de chacun est visé ; ce n'est plus qu'une question de temps, de mois ou d'années ; nous pouvons même entrevoir déjà, ou plutôt pressentir, l'heure où cette taxe encore vaguement conçue et élaborée, par conséquent mal définie, prendra une forme précise et une force militante dans ce qu'on est convenu d'appeler l'arsenal de nos lois.



On aurait bien ri sous le règne de Louis le Grand si quelque ministre se fût avisé de proposer une axe sur les revenus des savants et des littérateurs. La profession d'homme de lettres proprement dite n'était point encore reconnue ni même avouée, et l'on s'inquiétait généralement assez peu du sort des auteurs. Boileau réserve toutes ses colères à ces poètes qui

> Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire
> Et font d'un art divin un métier mercenaire.

Les malheureux écrivains tenaient tout de la faveur des grands, et ce serait faire une œuvre bien intéressante que d'écrire l'*Histoire du métier littéraire* jusqu'à la naissance réelle de l'homme de lettres dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. On verrait, au cours de cette longue étude historique, ce que fut tour à tour à Athènes, à Rome, et surtout en France à différents siècles, cette fameuse question de la propriété littéraire qui a pris aujourd'hui une place relativement importante dans nos traités de jurisprudence. Le chapitre qui traiterait des prix payés aux auteurs serait particulièrement curieux et bien digne d'être mis sous les yeux de nos jeunes écrivains.

Il est presque patent que, chez les anciens, il n'existait aucune espèce d'intérêt entre les libraires et les auteurs ; Géraud du moins en soutient la thèse dans son *Essai sur les livres*, et, sans apporter de preuves absolues, il tend à démontrer que les écrivains ne trafiquaient point de leurs ouvrages. — Le droit de propriété pouvait être alors résumé à la manière de Voltaire, qui écrivit : — « Il en est de nos livres comme du feu de nos foyers ; on va prendre ce feu chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres et il appartient à tous ».

Boileau, tout dédaigneux qu'il fût de la « muse mercenaire », n'en vendit pas moins son *Lutrin* pour une somme de 600 livres au libraire Thierry en 1674, ce qui était un marché fort avantageux pour l'époque, bien que Chapelain eût vendu vers 1656 les douze premiers chants de la *Pucelle* au libraire Courbé, moyennant 2,000 livres pour la grande édition in-folio et 1,000 livres pour l'édition in-12 qui parut la même année. Mais Chapelain, avant qu'il publiât son poème, était considéré comme le plus grand génie du temps, le plus colossal poète du monde ; le public, s'il faut en croire le privilège, le sollicitait depuis longtemps de livrer son chef-d'œuvre à l'impression. L'ouvrage était dédié en outre à Henri d'Orléans, duc de Longueville, et par conséquent hautement garanti auprès de l'éditeur, et cette somme de 3,000 livres pour deux éditions simultanées (d'un tirage à 500 exemplaires, cela est probable) était excessive au grand siècle et surtout en France.

En Angleterre, les droits d'auteur était déjà reconnus vers 1667, car nous voyons Milton signer un contrat par lequel il cédait à Samuel Simmons, imprimeur-libraire de Londres, son poème : *Le Paradis perdu*, au prix de 5 livres st. (125 fr.) pour 1,800 exemplaires du premier tirage, avec réserve de recevoir à nouveau 5 guinées à chaque nouvelle édition. — Un peu plus tard, vers 1698, lorsque Dryden publia ses fables, il les vendit au libraire Thomson, qui convint de lui verser 268 livres pour 10,000 vers.

Au XVIIIe siècle, les choses n'allèrent guère mieux dans notre pays. — Jean-Jacques Rousseau, dans ses *Confessions*, nous a laissé quelques renseignements sur le prix de quelques-uns de ses ouvrages. A propos de ses écrits de polémique, composés vers 1750, voici ce qu'il note :

« Tout cela m'occupait beaucoup, avec peu de progrès pour la vérité et peu de profit pour ma bourse ; Pissot, alors mon libraire, me donnait toujours très peu de chose de mes brochures, souvent rien du tout. Et, par exemple, je n'eus pas un liard de mon premier Discours ; Diderot le lui donna gratis. Il fallait attendre longtemps et tirer sou à sou le peu qu'il donnait ».

Ailleurs, il écrit : « Après avoir demeuré longtemps sans entendre parler de l'*Émile*, depuis que je l'avais remis à Mme de Luxembourg, j'appris enfin que le marché en était conclu à Paris,

avec le libraire Duchesne, et par celui-ci avec le libraire Néaulme, d'Amsterdam. Mme de Luxembourg m'envoya les deux doubles de mon traité avec Duchesne pour les signer. Duchesne me donnait de ce manuscrit 6,000 francs, la moitié comptant, et, je crois, cent ou deux cents exemplaires. »

Certes, Rousseau n'avait pas trop à se plaindre pour son *Émile,* on en conviendra, surtout si l'on pense que, en 1746, Diderot vendait difficilement pour 600 livres le manuscrit de ses *Pensées philosophiques* et que la direction de la grande *Encyclopédie,* œuvre colossale (35 vol. in-folio), ne lui rapporta qu'une rente viagère de 50 louis.

Delille, — nous apprend M. Lalanne dans ses *Curiosités bibliographiques,* — vendit 400 francs sa traduction des *Géorgiques;* mais lorsqu'il fut devenu le poète à la mode, il sut se dédommager par des sommes exorbitantes qu'il exigea de ses libraires pour quelques-uns de ses autres ouvrages.

Restif de la Bretonne, le type le plus curieux de l'homme de lettres du XVIIIe siècle, battant monnaie dans la seconde moitié de sa vie, principalement de 1765 à 1780, nous conte toutes ses entreprises de librairie, qui ne sont pas, financièrement parlant, bien éclatantes. Chaque ouvrage lui rapportait en moyenne (j'entends chaque roman) de 15 à 25 louis, assez difficilement comptés par ses libraires.

* * *

Cette *Histoire du métier littéraire* qui, — je le disais plus haut, — serait si profondément intéressante à écrire, nous montrerait la lente transformation de l'auteur d'autrefois en homme de lettres moderne ; on y verrait les caprices de la fortune, les injustices du sort; et une saine philosophie se dégagerait de ce livre, à savoir que la plupart des écrivains qui ont escompté la fortune et la gloire de leur vivant demeurent oubliés au lendemain sinon à la veille de leur mort. A toutes les époques on y découvrirait cette vérité, ainsi formulée : « Alors que le génie modeste se serre le ventre, la médiocrité triomphante et hardie, choyée par la mode du moment, se gonfle à éclater et regorge de biens. » Cette histoire serait le résumé de toutes les biographies, une sorte de monument élevé à la corporation des lettres ; le génie y apparaîtrait avec son auréole de pauvreté glorieuse, et les faiseurs y seraient exhumés avec leurs oripaux dorés de charlatans. — Faire un tel ouvrage, ce serait presque ébaucher cet autre grand travail qui n'a jamais été tenté, l'*Histoire de la Mode en littérature.*

Croirait-on qu'à moins de soixante ans d'intervalle Sterne ne pouvait vendre son *Tristram Shandy* à un libraire d'York pour 50 livres sterling, tandis que la sombre Anne Radcliffe recevait 500 guinées pour les *Mystères d'Udolphe* et 800 pour son roman l'*Italien ?*

Tous les génies ne furent pas aussi moutonniers et naïfs, tous ne se laissèrent pas dépouiller; plusieurs aussi bien trempés que Beaumarchais se montrent doublés de terribles hommes d'affaires. — Lord Byron est de ceux-ci; tous ses ouvrages furent rétribués au poids de l'or : *Childe-Harold, Manfred, Lara, Don Juan, Werner* et autres lui furent payés à leur origine par son éditeur Murray près de 20,000 livres sterling, en totalité, c'est-à-dire 500,000 francs de notre monnaie. — Walter Scott, à ce point de vue fut également un grand financier ; il fit produire à son œuvre, considérable il est vrai, plus de 2 millions de francs.

Si à ces diverses citations je voulais ajouter quelques aperçus de droits d'auteurs de notre siècle, je ne pourrais en sortir. L'histoire des livres de Chateaubriand, de Balzac, de Victor Hugo, de Lamartine, d'Alexandre Dumas père, d'Eugène Sue et de Frédéric Soulié existe un peu partout en documents épars dans les correspondances et les souvenirs. Le livre n'arrive du reste en ce temps-ci qu'après le journal, et l'*École des auteurs* est faite sinon parfaite aujourd'hui.



Sébastien Mercier, dans son *Tableau de Paris,* est peut-être le premier à nous parler de l'homme de lettres dans le sens où nous l'envisageons en ce temps-ci. Ce passage est digne d'être cité ici en partie ; il est noblement pensé et on le pourrait croire presque entièrement écrit pour l'heure actuelle :

« A Paris, dit-il, sont ces écrivains qui vendangent et qui moissonnent avec leur plume, qui ont dans leur écritoire toutes leurs terres et toutes leurs rentes : tels ont été les deux Corneille, leur neveu Fontenelle, Crébillon, les deux Rousseau et presque tous les hommes illustres qu'a produits la France. Le plus grand des anciens poètes a été le plus pauvre :

Profanes, à genoux ! ce pauvre, c'est Homère.

On met encensoirs et cassolettes sur leurs tombeaux : de leur vivant on les laisse dans l'indigence; mais cette indigence est honorable, et ceux qui se conservent sans tache dans cet abandon général sont les plus vertueux des hommes.

Les pensions que le Gouvernement accorde aux gens de lettres ne se donnent ni aux plus pauvres ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé : les plus souples, les plus intrigants, les plus importuns enlèvent ce que d'autres se contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

La pauvreté de l'homme de lettres est à coup sûr un titre de vertu, et une preuve du moins qu'il n'a

jamais avili ni sa personne ni sa plume. Ceux qui ont sollicité et obtenu des pensions n'en peuvent pas dire autant devant leur conscience : leurs écrits peuvent être irréprochables ; mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

Brébeuf a dit :

Si les cieux m'étaient favorables,
Et le destin moins rigoureux,
Je voudrais faire des heureux
Où je verrais des misérables.
Ce seraient mes plus doux plaisirs
De prévenir jusqu'aux désirs
De ceux où brille un haut mérite ;
J'en ferais ma félicité ;
Et souvent mon esprit s'irrite
De les voir dans l'adversité.

Ah! si les gens de lettres riches venaient au secours des gens de lettres pauvres!... le beau rêve! Plusieurs ont dû leur élévation à la culture des lettres, aux avis des gens de lettres, à la recommandation des gens de lettres ; et, une fois dans les hautes places, ils ont oublié leurs confrères, leurs amis, leurs bienfaiteurs.

Un défaut, assez commun aux gens d'esprit de la capitale, c'est de ne s'occuper pas assez de celui des autres ; c'est de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeste et simple qui, n'ayant pas la langue agile et souple, a tardé quelquefois à donner son aperçu ; c'est encore de n'être pas assez indulgents et de placer le mérite unique dans la facture d'un livre ; c'est enfin de ne pas savoir écouter : mais l'homme qui écoute à Paris est un être rare.

C'est par les gens de lettres que l'esprit de la capitale est devenu diamétralement opposé à l'esprit de cour. Le premier, cherchant à rétablir les droits de l'homme, ne veut plus laisser qu'un faible empire à l'opinion des grands... Les gens de lettres font aujourd'hui tous leurs efforts pour rabaisser la vanité des titres à son néant réel, et pour élever à leur place les travaux utiles et recommandables de l'homme utile en tout genre. Maîtres de l'opinion, ils en font une arme offensive et défensive...

On connaît le mot de Duclos : *Les brigands n'aiment point les réverbères*. La nation elle-même ne fait pas tout ce qu'elle doit aux gens de lettres. Quoique peu unis entre eux, ils sont d'accord sur les principes essentiels. Ils flétrissent tous les suppôts du pouvoir arbitraire, ils devinent l'administrateur inepte et le ridiculisent. Ils intimident par une censure vigilante et exacte jusqu'aux oppresseurs subalternes qui, dans l'ombre, se croient à l'abri de leur justice. Ils savent la rendre à tous les hommes publics, excepté à leurs rivaux...

On ne peut ni séduire ce corps ni l'anéantir ; on briserait toutes les presses qu'il n'aurait besoin que de son silence pour décider encore l'opinion publique. »

Mercier, qui a si bien campé la silhouette de l'homme de lettres, dont le type réel venait de naître à la veille de la Révolution, n'entend parler ici que du littérateur dans ce qu'il a de noble et d'élevé ; plus loin, dans ce même *Tableau de Paris*, il signale avec le dédain qu'il convient ceux qu'il nomme les *demi-auteurs*, *quarts d'auteurs*, *les métis et quarterons*. Ces portraits sont encore étonnamment vivants :

« Tels sont ceux, dit-il, qui versent dans les *mercures* et dans les journaux, ou de petits vers innocents ou des morceaux de prose niais, ou des critiques sans lumière et sans sel, et qui s'arrogent ensuite dans les sociétés le titre d'*hommes de lettres :* l'un a fait quatre héroïdes et l'autre deux opéras comiques. Tantôt ils disent qu'ils ne sont pas auteurs, et ils ont la rage de faire imprimer leurs petites rapsodies ; tantôt ils disent qu'ils n'écrivent que pour s'amuser, mais le public ne s'amuse pas de leurs amusements... Loueurs impertinents ou censeurs téméraires, voilà leur devise.

Ensuite viennent les maîtres journalistes, feuillistes, folliculaires, compagnons, apprentis satiriques, qui attendent pour écrire qu'un autre ait écrit, sans quoi leur plume serait à jamais oisive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques dont nous sommes inondés ; dans les arsenaux de la haine, de l'ignorance et de l'envie, ils sentent par instinct que le métier de jugeur est le plus aisé de tous, et ils soulagent à la fois le double sentiment de leur impuissance et de leur jalousie.

Voués au *journalisme*, ce mélange absurde du pédantisme et de la tyrannie, ils ne seront bientôt plus que satiriques et ils perdront avec l'image de l'honnêteté le moral des idées saines.

Cette tourbe subalterne donne seule au public ce scandale renaissant dont il s'amuse, et qu'il voudrait malignement rejeter sur les gens de lettres honnêtes et silencieux ; mais le public sent bien qu'il y a autant de distance entre ces *aboyeurs* et les écrivains qu'entre des recors et des juges assis sur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à la voracité du public pour tout ce qui respire la critique, la satire et la dérision. »

Cette diatribe de l'honnête Mercier nous prouve bien que nous n'avons rien à envier à la fin du XVIIIe siècle ; que la société littéraire y était semblable à la nôtre, et que le charlatanisme et le cabotinage littéraires y florissaient aussi avec autant d'élégance et de souplesse que dans le monde des acrobates de la critique dont je parlais l'autre jour.



Au moment où Mercier écrivait ces lignes, le privilège en librairie allait disparaître pour faire place à la propriété littéraire proprement dite. La reconnaissance légale du droit des auteurs arriva presque à la même heure que la reconnaissance des Droits de l'homme. Déjà Louis XVI s'était inquiété de reconnaître cette propriété, qui ne s'acquiert point comme les autres par voie d'occupation ou de transmission, mais qui est une partie de la substance même de l'homme produite au dehors. D'après une lettre autographe, publiée par MM. de Goncourt dans leurs *Portraits intimes du* XVIIIe *siècle*, Louis XVI écrivait de Ver-

sailles, à la date du 6 septembre 1776, les nobles projets que voici :

« On feroit bien de s'occuper le plus tôt possible de l'examen des mémoires de libraires tant de Paris que des provinces, sur la propriété des ouvrages et sur la durée des privilèges. J'ai entretenu de cette question plusieurs gens de lettres, et il m'a paru que les corps savants l'ont fort à cœur; — elle intéresse un très grand nombre de mes sujets qui sont dignes à tous égards de ma protection ; — le privilege en librairie, nous l'avons reconnu, est une grâce fondée en justice; pour un auteur, elle est le prix de son travail; pour un libraire, elle est la garantie de ses avances. Mais la différence du motif doit naturellement régler la différence d'importance du privilège. *L'auteur doit avoir le pas;* et pourvu que le libraire reçoive un avantage proportionné à ses frais et à un gain légitime, il ne peut avoir à se plaindre...

LOUIS.

De cette lettre résultèrent les arrêts du conseil du 30 août 1777, résumés en cet article : « Tout auteur qui obtiendra en son nom le privilège d'un ouvrage aura le droit de le vendre chez lui et jouira de son privilège *pour lui et ses hoirs à perpétuité*, pourvu qu'il ne le rétrocède à aucun libraire ».

C'était la perpétuité de possession proclamée, c'était le premier grand pas fait vers la reconnaissance de la propriété des œuvres de l'esprit.

Ce fut en 1793 seulement que la Convention nationale régla, par le décret du 19 juillet, les droits des auteurs d'écrits en tous genres, et posa les bases de la législation qui nous régit encore aujourd'hui.

Ce décret établissait un droit temporaire de dix années au profit des héritiers de l'auteur, sans que le rapporteur du projet, Lakanal, prît la peine de formuler les raisons de cette délimitation.

Dix-sept ans plus tard, le 5 février 1810, un décret impérial contenant règlement sur l'imprimerie et la librairie, concède un droit viager à la veuve de l'auteur et étend à vingt ans le droit des enfants.

C'est la première modification à la loi de la Convention. Le second paragraphe de cette loi fut édicté par le second empire qui, en avril 1854, étendit la durée de la jouissance accordée aux enfants à trente années et généralisa le droit des veuves. Le troisième et dernier chapitre fut enfin fourni par la loi du 14 juillet 1866, loi dont la rubrique substitue définitivement l'expression de droits d'auteur à celle de *propriété littéraire*, et qui, fixant pour tous un délai uniforme de cinquante ans, place sur le même rang tous les héritiers et donne au mari, dont la femme est auteur, les mêmes droits qu'avait autrefois la femme sur les œuvres de son mari.

En Angleterre, le droit de propriété littéraire a une durée de quarante-deux ans, à dater de la mise en vente de la première édition. Si l'auteur vient à mourir avant l'expiration de cette période de quarante-deux ans, le droit de propriété est encore réservé aux héritiers pour un laps de sept ans. Pour les livres publiés à l'étranger, il n'y a pas, en Angleterre, de droit de propriété litttéraire.

Quant aux traductions, l'auteur ne peut s'en réserver le privilège pendant plus de douze mois, à dater de la première édition ; mais encore faut-il qu'une note, mise en bonne place dans le livre, stipule que la traduction est interdite.

Enfin, si, pendant ces douze mois, l'auteur lui-même traduit son livre, il a, sur la traduction, les mêmes droits de propriété que sur l'original.

Toute cette histoire de la propriété littéraire est, en général, très mal connue. J'ai cru utile de la résumer ici aussi ponctuellement que possible.

***

Me voici bien loin du point de départ de cette chronique. J'ai jugé agréable de m'évader à travers les champs du coq-à-l'âne historique, comme pour assurer des assises à ce que je pensais dire sur l'imposition projetée des hommes de lettres. J'ai, par ma foi ! avec le prime-saut de ma nature, couru de ci, de là, sans beaucoup de suite, comptant peut-être trop sur cette devise dédaigneuse : *Qui m'aime me suive,* pour avoir fourbu mes lecteurs dans ces chemins de traverse. Je reviens vite à la grande route.

Il est assez difficile d'imaginer, lorsque cet impôt sur le salaire des écrivains sera en vigueur, de quelle manière, afin d'éviter la fraude, le fisc s'y prendra pour percevoir ses droits sur les œuvres de l'esprit. Ce qui me paraît certain et indéniable, c'est que le mode d'opération sera excessivement compliqué, étant donné le manque total de base pour les honoraires attachés aux divers produits de l'intelligence. Il existe, pour les choses littéraires, une échelle graduée et thermométrique de la valeur personnelle d'un écrivain ; cette échelle part de zéro et atteint les sommets du génie, en passant par les milieux tempérés du talent. C'est un public d'élite, un jury délicat de l'opinion qui constate l'élévation, mais la rétribution n'est pas toujours en rapport avec la constatation.

Je ne veux parler ici que des œuvres imprimées. Pour les productions du théâtre, le contrôle es aisé et le *compteur* des recettes fonctionne régulièrement sous la double forme des agences dramatiques et de l'assistance publique veillant déjà au droit des pauvres. Pour les écrits de la presse quotidienne ainsi que pour les publications de la

librairie, la perception sera pleine d'entraves et l'esprit de fiscalité pourra s'y égarer. Tous ceux qu'intéresse particulièrement cette sorte d'imposition nouvelle devineront vite toutes les ruses à combattre, sinon à vaincre; ils comprendront aussi l'impossibilité de prélever cet impôt d'une façon égalitaire et proportionnelle à la fois. La Commission qui devra discuter les divers articles de cette loi future aura besoin d'une longue période d'étude, d'une certaine dose d'esprit machiavélique et de beaucoup de sens équitable pour faire tenir debout une imposition qui ne sera guère soutenue par ceux qui en pâtiront.

Dans le monde de la presse et à chaque rédaction de journal, il y a, comme au collège, des internes et des externes, des pensionnaires et des disciples libres. Les internes soumis à divers travaux fixes reçoivent un tant par mois en qualité de collaborateurs attitrés; les extra rétribués en plus. Ceux-ci, on en convient, sont taillables à merci, bien qu'ils puissent se dérober à l'expertise du percepteur. Les élèves libres, les reporteurs indépendants, les ténors de la chronique en représentation, les feuilletonnistes au cachet, les *articliers* de passage, tous ceux qui s'escriment de la plume ici et là, reçoivent des honoraires très variables, selon le talent de l'écrivain et le crédit que lui prête le public. Ces journalistes *externes* et qui guerroyent en diverses feuilles sous des pseudonymes parfois impénétrables seraient difficiles à atteindre comme des Protées habiles à dépister tout contrôle. Les grands livres des journaux seraient vite faussés ou travestis, et tel critique qui signerait *Janus* ou *Alceste* serait réputé inconnu de la rédaction et par conséquent non rétribué, alors qu'il recevrait discrètement des sommes rondelettes de la direction, sommes sur lesquelles on ne pourrait mettre l'embargo.

Cette chasse au salaire de l'homme de lettres deviendrait vite la plus comique et la plus grotesque des choses. L'esprit taxé du boulevard protesterait avec toutes les notes de l'ironie, de la gaîté, de la verve blagueuse. Nous verrons cela cependant, et plus vite sans doute qu'on ne le pense; l'idée, pour spéculative qu'elle soit, n'en fera que mieux son chemin à une époque où l'utopie se désaltère dans le verre d'eau sucrée de nos tribuns politiques... mais, chut!... J'allais franchir la frontière que je délimitais dernièrement avec tant de précision voulue.

*
* *

En librairie, cet impôt pourrait en apparence être établi et fonctionner régulièrement sur la base du tirage des éditions et du tant pour cent aux auteurs; la fraude cependant ou plutôt la ruse ne tarderait pas à s'introduire dans les traités passés entre éditeurs et écrivains. Il est un préjugé qu'on ne détruira pas aisément en France et partout ailleurs, c'est que frauder le gouvernement ce n'est pas voler, mais plutôt détourner une tyrannie ou une iniquité. Le fictif est toléré pour toutes les déclarations faites au fisc; on escamote le plus que l'on peut, soit sur le prix de son loyer, soit sur le montant d'une succession taxée par le Trésor. Les notaires sont de connivence avec leurs clients pour ces supercheries déclarées innocentes; j'estime donc que les éditeurs seront vite d'accord avec leurs auteurs pour éviter à ceux-ci les fourches caudines de l'imposition dont on nous menace.

Rien ne sera plus commode; il suffira en apparence d'acquérir une œuvre littéraire en toute propriété pour une somme relativement minime alors que, par une convention intime, l'éditeur s'engagera à verser en sous main un tant pour cent à l'auteur, pour chaque nouvelle édition mise en vente. — Il est juste d'envisager la question où — l'éditeur étant de la race des vautours d'Israël (la génération n'en est point éteinte) — le faux pourrait plaider pour le vrai et l'auteur être pris dans ses propres filets. Mais je veux croire que l'éditeur, descendant des antiques marchands de lorgnettes, disparaît peu à peu de notre civilisation; les derniers représentants du genre ne peuvent plus égorger aussi paisiblement leurs victimes. Les jeunes éditeurs modernes en ouvrant une large concurrence, en se montrant consciencieux et droits, ont été plus habiles : ils ont plongé leurs anciens rivaux dans l'isolement de leur *Ghetto* d'avarice. On n'achète plus aujourd'hui pour quelques louis la propriété d'un chef-d'œuvre; les artistes s'affranchissent chaque jour davantage des Rémonencq et des Jacques Ferrand patentés.

*
* *

Je me demande également — et non sans malice — ce qui arriverait si l'impôt projeté exerçait son contrôle sur la réalité des éditions d'un ouvrage. On sait que la moyenne d'une édition, pour un roman, un livre de science ou d'histoire, est de mille exemplaires.

Néanmoins il ne faut pas autrement s'y fier; la vanité humaine qui sait souvent, selon les circonstances, si admirablement multiplier, s'entend également à diviser à l'infini lorsqu'il s'agit de jeter de la poudre aux yeux du public.

Tels ou tels éditeurs que je ne nommerai point et qui ne brillent pas du reste au premier rang, sont passés maîtres dans l'art de faire dix éditions d'une édition réelle. Ils tirent un roman plus ou

moins médiocre *à mille exemplaires,* et, par une désignation (*première, seconde, troisième,* etc., *édition*) variée sur chaque nouvelle centaine de couvertures et de titres, ils mettent en vente le même jour, avec un apparent grand succès, constaté surtout à grand renfort de réclames, *dix éditions* de cet ouvrage. C'est d'une simplicité renversante, mais cela ne trompe guère que l'outrecuidance du débitant. Les vraies grosses ventes de librairie se sentent et s'imposent, on ne le saurait nier. — Le succès d'un livre est dans l'air ; il éclate de tous côtés, partout on en parle, on le discute ; dans les salons on se questionne : « Avez-vous lu l'ouvrage de X...? » — Il traîne sur les guéridons, dans tous les milieux lettrés, même sur les coussins des wagons.

Ce succès se manifeste non tant par la presse, à qui le public accorde chaque jour moins de créance, on ne peut se le dissimuler, mais par la tradition orale de l'éloge qui est la vraie grande réclame, la plus éclatante et la plus active. Cependant, je le demande très sincèrement : parmi tant d'acheteurs d'un ouvrage, combien se préoccupent du nombre de l'édition, combien peu même comprennent le sens positif de ce mot *édition?* Parmi les gens du monde lecteurs de romans, cela produit un très petit effet, et les éditeurs qui font la multiplication des éditions avec tant de prodigalité songent peut-être davantage à exciter la pâle jalousie de leurs confrères qu'à passionner le public par un manège qui généralement demeure sans résultat.

Et puis, soyons philosophes et voyons les choses d'esprit mûr : plus le succès est étendu sur la généralité des classes bourgeoises, plus il est banal et moins il est élevé. Lorsqu'un livre est ouvré avec toute la quintessence suprême de l'artiste, lorsque l'esprit qui l'a créé de son génie est un esprit de raffiné, très en dehors du commun, lorsque la thèse soutenue est plus humaine que sociale, plus puissante qu'aimable, le succès est très relatif. Il ne dépasse guère un millier de personnes, mais ces mille lecteurs sont mille cerveaux, ils valent cent fois les deux cent mille yeux qui s'ouvrent aux délices d'*Andréa la Charmeuse* ou aux nudités de *Nana.*

***

Si nous consultions, au point de vue *bibliopolesque,* l'histoire littéraire de ce siècle, nous verrions que les meilleurs ouvrages de Chateaubriand, de Victor Hugo, de Lamartine, de Balzac, de Gautier, de Gozlan, de Méry, de Michelet, de Gérard de Nerval, de Barbey d'Aurevilly, de Goncourt, de Daudet et de Zola, tous les livres de leurs œuvres qui peuvent être considérés comme hors pair, sont ceux-là même qui ont obtenu le moins de crédit auprès du gros public. Jamais Balzac n'a eu le débit étonnant de Paul de Kock ou d'Eugène Sue ; jamais Hugo ne s'est vu plus de lecteurs que pour *les Misérables,* jamais Théophile Gautier ou le doux Gérard de Nerval n'ont été les héros de la foule, jamais enfin ces admirables *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand n'ont été réimprimés depuis l'édition de 1860 que l'on écoula si difficilement.

Parmi les modernes, je suis à même de le constater chaque jour, les œuvres des auteurs les plus délicats ne peuvent dépasser le *mille.* C'est là un maximum. Je ne citerai aucun nom pour ne pas faire de personnalités qui pourraient être regardées comme désobligeantes, mais je puis dire que parmi les plus fins auteurs de la bibliothèque Charpentier je compte une dizaine de noms d'écrivains remarquables qui n'ont jamais eu à nombrer leurs éditions, — et je les en félicite sans ironie ; l'impopularité en art est très souvent une lettre de noblesse.

On trouve des vétérans des lettres qui répètent à satiété cette phrase : « Nous autres, dans notre temps, nous vendions de six à dix mille exemplaires. » Il n'en faut rien croire. Frédéric Soulié, dans un excellent article du *Livre des cent et un,* a démontré comment les productions de la librairie ont presque toujours dépassé de plus de deux tiers sa consommation possible et par quel moyen, depuis 1812, on écoula dans la mer, sous prétexte de libre-échange, plus de vingt millions d'ouvrages en stock que les auteurs croyaient exportés en Angleterre ou en Amérique.

Je pourrais démontrer que jamais la librairie n'a été plus florissante qu'en ces dernières années ; ce serait, par exemple, faire de la statistique et sortir de mon sujet. Je conclus donc que, si l'impôt sur les hommes de lettres arrive à être mis en pratique, il faudra taxer extraordinairement tous les brasseurs d'affaires littéraires, tous ceux qui nourrissent les gros appétits des foules, les financiers de lettres, les fabricants en faux style, et dégrever, au contraire, les fiers poètes et les vrais écrivains amoureux de leur art, ceux qui pensent que le succès coûte souvent plus cher qu'il ne vaut et qui n'ignorent pas avec Coleridge que tout ce qui approche du sublime est hébreu de naissance.

OCTAVE UZANNE.





LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

Ce qui est en progrès depuis douze ans. — Le naturalisme et l'histoire de la Révolution. — L'histoire vécue. — M. Forneron et M. Bardoux. — L'Histoire générale des émigrés *et la* Comtesse Pauline de Beaumont. — *La fin d'un monde. — La sensibilité et la Terreur. — La famille Montmorin. — Pauline de Beaumont et Joubert. — La Pauline de Chateaubriand. — L'École de la paix sociale et les Cercles catholiques ouvriers.* — Leplay d'après sa correspondance. — *Les faits et les phrases.* — Les Allemands. — Mlle Blaisot.


Si quelque rapporteur de prix décennaux analogues à ceux qui furent décernés sous le premier empire voulait tracer un tableau du mouvement littéraire en ces dernières années, il n'aurait à signaler ni un grand poète ni un auteur dramatique nouveau; il ne pourrait que constater la lamentable indigence de la critique; il mettrait uniquement à l'actif de notre époque, il indiquerait, comme une manifestation intéressante spéciale à cette fin de siècle, le ***Roman naturaliste*** et l'***Histoire de la Révolution***.

Ces deux formes si différentes de l'activité intellectuelle ont dû leur développement au régime actuel. La liberté totale accordée à tout ce qui est mal, l'amour de ce qui est bas, la réhabilitation des instincts inférieurs qui font partie du programme contemporain ont permis à quelques écrivains de tenter ce qui n'aurait pas été possible autrefois, ce qui aurait été presque instantanément arrêté à la fois par les lois et par le goût public. Le résultat, sous le rapport simplement artistique, n'a pas été bien considérable. On a vu que l'homme qui, lorsqu'il regarde en haut, n'avait pas de limite dans l'infini, touchait très vite le fond lorsqu'il plongeait en bas, et combien en réalité le droit de tout dire élargissait peu le domaine de l'art. En dehors de quelques études curieuses qu'on n'aurait peut-être pas poussées aussi loin en d'autres circonstances, le ***naturalisme***, autorisé à tout oser, n'a rien donné d'exceptionnel, même en faisant abstraction pour juger, je le répète, de toute question de moralité.

L'histoire de la Révolution, au contraire, a vraiment commencé depuis dix ans. Les livres de Thiers, de Mignet, de Lamartine, tous fourmillant d'erreurs grossières, semblent aussi démodés que les livres d'Anquetil. M. Taine, M. Charles d'Héricault pour l'histoire générale; M. Wallon pour le tribunal révolutionnaire, M. Camille Rousset pour l'armée, M. Albert Duruy et l'abbé Sicard pour les questions qui concernent spécialement l'enseignement, ont fait partout la lumière, rétabli partout la vérité.

Sans doute ce sont les documents du passé qui jouent le principal rôle dans cette restitution de la terrible époque; mais, il faut le reconnaître, ce sont les spectacles du présent qui seuls ont permis de comprendre ces documents. Il n'est pas un de nous qui n'ait eu comme cette impression soudaine sous la Commune, qui ne se soit dit devant ces scènes à la fois burlesques et tragiques : « Enfin, je me rends compte de ce qu'a été la Révolution! » Il n'est pas un de nous qui, en ouvrant un des volumes qu'on publie chaque jour sur cette époque, après avoir lu ses journaux du matin, n'ait goûté dans son cabinet cette jouissance triste, amère, je vous l'accorde, mais réelle de l'homme qui voit, de l'homme qui sait, de l'homme qui est en possession du vrai. Qui a déterminé la catastrophe ? se demandait-on jadis. Est-ce Mirabeau avec son génie destructeur?

Est-ce le duc d'Orléans avec ses intrigues? La Fayette avec sa solennelle niaiserie? Les agents anglais avec leur or? Les loges maçonniques avec leur force mystérieuse? Ce qui se passe sous nos yeux répond à cette interrogation. Tout le monde désirerait être tranquille et consentirait de bon cœur à ce que son voisin le fût. Nulle part il n'y a, dans cette société amollie par le bien-être, de haines et de passions violentes, et c'est la persécution qui sort sous toutes ses formes de ce scepticisme général; l'addition de toutes ces indifférences produit comme total le plus intolérable des fanatismes. On va à la Commune comme on est allé à la Terreur, sans que personne le veuille et sans que personne y pousse directement.

M. Forneron et M. Bardoux viennent de compléter par deux beaux livres la peinture de cette époque qui ressemble tant à la nôtre. L'un, dans un tableau synthétique, nous montre les émigrés errant à travers l'Europe, demandant à toutes les capitales un abri et un morceau de pain, montant, le cœur navré, les marches de ces escaliers étrangers qui semblaient si durs au Dante. L'autre concentre tout l'intérêt sur une seule figure, la figure attristée et pensive de cette touchante Pauline de Beaumont, la fille infortunée de Montmorin, l'amie enthousiaste et fidèle de Chateaubriand.

Tous deux ont le même point de départ et les connaisseurs littéraires ne compareront pas sans intérêt la manière dont deux écrivains ont presque simultanément traité un sujet identique, montré ce qu'était, à la veille de 89, cette société si raffinée, si gaie, et si imprévoyante aussi, qui allait disparaître dans l'abîme que ses propres mains avaient creusé.

En cette première partie, je dois le dire, l'avantage reste à M. Forneron. Le procédé de cet historien échappe un peu à l'analyse, mais il arrive au résultat désiré. L'auteur ne se pique pas d'être styliste, il n'a pas souci de la belle épithète et de la cadence des phrases; la langue qu'il parle est familière et sans façon. Il intéresse, voilà qui est certain; il évite d'accumuler comme Taine ces mille documents qui étouffent un peu le récit et font ressembler un volume à ces cabinets bondés de livres du sol au plafond qui manquent de clarté et d'air; il choisit habilement un certain nombre de petits faits typiques, de mots significatifs et qui ne courent pas les rues et il s'en tient à ce bouquet.

Tout le chapitre intitulé *Avant l'émigration* est plein ainsi d'anecdotes piquantes où se reflète la sensibilité de l'époque. Être sensible! tout est là. « La sensibilité d'Adèle, écrit Mme de Castellane qui se peint elle-même sous ce nom, n'anime pas seulement tous ses traits, mais elle embellit encore son esprit. Entendez-la parler sur la question de la sensibilité, vous admirerez la grâce, la fraîcheur de ses idées, elle agit toujours par sensibilité. » Qui n'est point sensible, d'ailleurs, n'est point digne de vivre.

Qu'il me soit toujours inconnu
Le mortel qui sans être ému
Prononce le nom de sa mère,
Embrasse un ami d'un œil sec,
Et ne sourit point à l'aspect
De la cabane de son père.

Dans un style plus académique, M. Bardoux aborde le même thème, il nous promène dans les mêmes milieux; il nous fait faire connaissance avec André Chénier, avec les Trudaine, les de Pange. Quelles âmes que celles de ce temps! Quelle magnanime candeur! Quel amour pour l'humanité! Quelle généreuse pitié pour ceux qui souffrent! Quel attrait délicat dans ces salons hospitaliers, accueillants, ouverts à tous les mérites! Quel plaisir d'entendre ces femmes élégantes, ces grands seigneurs, ces causeurs incomparables s'occuper du soir au matin du bonheur de l'espèce humaine!

On éprouve là véritablement comme la sensation physique que procurent certaines symphonies. On est dans un parc magnifique à l'automne, au milieu d'un cercle de charmeuses, de philosophes, de poètes; on s'abandonne doucement au plaisir de vivre en une si intelligente et si noble compagnie, imprégné de toutes ces douces émotions qui grandissent et purifient notre être. Tout à coup le ciel s'assombrit, la foudre gronde, les cuivres résonnent, les cris des victimes qu'on torture se mêlent aux hurlements de joie des bourreaux; des cannibales égorgent, éventrent, mangent même ceux qui tombent entre leurs mains, comme ce malheureux Guillou dont parle M. Forneron, qui fut dépecé et mangé sous les yeux de sa femme!

Que s'est-il passé? Une horde d'anthropophages venue du fond de l'Océanie s'est-elle ruée sur cette société si aimable, comme on voit dans les histoires de noirs pirates se précipiter brusquement sur quelque compagnie galante assise sur le bord d'un rivage dans des attitudes de Décameron?

Non, parmi ces tueurs il y a des faiseurs de petits vers qui étaient dans ces salons tout à l'heure. Ces hommes qui dînent maintenant devant la guillotine installée sous leurs fenêtres, qui se lèvent de table pour voir tomber des têtes de quinze ans ou des têtes de vieillards, ces hommes

qui proposent aux jeunes filles de se livrer à eux pour sauver leur père et qui font exécuter le père quand ils ont eu la fille, sont pour la plupart des faiseurs d'épîtres à Chloris. Beaucoup ont concouru pour des discours sur la sensibilité et sur la vertu, et la tendresse de leur cœur leur a valu le prix; d'autres, comme Robespierre, ont écrit jadis contre la peine de mort qui blessait leur âme impressionnable.

Il en est de ceci comme de certaines pièces bien faites dont on connaît le dénouement et que l'on va revoir quand même. On est toujours empoigné à un moment donné. Cette péripétie est si inattendue, le contraste si saisissant, le changement à vue si subit qu'on croit être le témoin de cette scène. Il y a comme un élément de comique dans l'atroce qu'on ne retrouve nulle part à travers l'histoire dans cette bergerie qui se transforme instantanément en abattoir, dans cette sensiblerie qui aboutit presque sans transition à la Terreur. Il semble qu'on entend là un éclat de rire diabolique et comme une raillerie surhumaine : la raillerie même de Satan...

Je ne vois qui se rapproche de cette surprise que le spectacle de 1870 : les Français faisant des cours sur la fraternité des peuples, sur les États-Unis d'Europe, sur la naïveté des bons Allemands et interrompus tout à coup par un bruit formidable... Qu'est-ce donc ? Ce sont les cuirassiers blancs qui arrivent et qui trouvent encore sur la table le verre d'eau sucrée des conférenciers...

Vivant de la vie de son père, associée à ses travaux, confidente de ses efforts, Pauline de Beaumont, très vite séparée d'un mari indigne d'elle, n'a guère d'existence personnelle avant la Révolution. On sait ce que devint Montmorin; les émancipateurs du genre humain, comme disent certains journaux, les ennemis de la barbarie s'emparèrent du malheureux qui, fort de sa conscience, avait courageusement refusé de quitter Paris, et le traitèrent comme des Pavillons noirs ne traiteraient pas un vieillard. Les ravailleurs de Maillard se jetèrent sur lui, le renversèrent et le frappèrent à coups de sabre ou de pique. « M. Ignace de Barante, dans ses notes inédites, raconte qu'au moment où on l'égorgeait il mordit la main d'un des bourreaux, un nommé Cumont; un autre septembriseur, Boinnet, lui abattit les doigts à coups de hache et les mit dans sa poche pour les montrer dans tous les cafés du voisinage. Percé de coups en plein corps, tailladé et labouré de plaies, Montmorin respirait encore; les assassins alors l'empalèrent et le portèrent ainsi comme un trophée jusqu'aux portes de l'Assemblée. »

Toute la famille de Montmorin, la mère, la fille, le fils furent arrêtés. On ne laissa en liberté que Pauline de Beaumont, qui était mourante. Les pauvres gens furent naturellement condamnés à mort; on les exécuta le même jour que Mme Élisabeth.

« Le soir même (21 floréal), écrit M. Bardoux, à six heures du soir, eut lieu l'exécution des condamnés. Le bruit s'étant répandu dans Paris que Mme Élisabeth allait être conduite à l'échafaud, Mme Beugnot voulut se placer sur son passage afin de prier pour elle et de recevoir son dernier regard. Elle se rendit dans ce dessein au coin de la rue Saint-Honoré. Le sinistre cortège s'avançait. Il était, ce jour-là, composé de six charrettes. Mme Beugnot jette un coup d'œil sur la première. Qui voit-elle ? Le comte de Brienne, qu'elle connaissait et dont elle se sent reconnue. Elle s'évanouit. Pour raconter ces détails, un ami de Montmorin était là aussi dans la foule. C'était M. Lemoinne, l'ancien secrétaire du ministre. Il suivit les voitures jusqu'à la place de la Révolution.

« Dans la dernière était Mme de Montmorin et son fils. Quoique âgée de quarante-neuf ans à peine, Mme de Montmorin paraissait en avoir soixante. Ses cheveux avaient blanchi. Elle était calme et satisfaite de quitter ce monde. Caliste de Montmorin, debout, tête nue, tenait dans sa main un objet qu'il portait fréquemment à ses lèvres. Sa sœur Pauline, la confidente de ses premiers troubles d'amour, lui avait vu emporter, au moment de l'arrestation à Passy, le petit ruban bleu que Mme Hocquart lui avait laissé dérober un soir, à Luciennes. Il avait vingt-deux ans! Sa dernière pensée allait où il avait laissé son cœur. Quand les charrettes s'arrêtèrent, Calixte, respectueux envers Mme Élisabeth, s'inclina devant elle. A chaque fois que le couperet de la guillotine descendait, il criait : « Vive le roi! » avec un courageux domestique de la maison de Brienne, compris, lui aussi, dans la fournée. Dix-neuf fois il poussa le cri de : « Vive le roi ! » Lorsque la vingtième victime monta les marches, il essaya bien de crier; mais, cette fois, le cri s'arrêta dans sa poitrine : c'était sa mère ! Calixte fut guillotiné après elle. Leurs corps furent enterrés à Monceau le même soir. »

C'est ici que commence la plus intéressante partie du livre de M. Bardoux. Après avoir essayé quelque temps de suivre à pied la charrette qui emportait les siens, Pauline de Beaumont avait été recueillie aux environs de Passy-sur-Yonne dans la chaumière de Dominique Paquereau. C'est là qu'elle traîna quelque temps une

existence toute passive, ne se sentant vivante que par le redoublement de souffrances que lui apportait l'écho de quelque coup de hache qui abattait une tête chère.

L'amitié de Joubert sauva la jeune femme. Joubert, avec son cœur affectueux où la délicatesse infinie, la faculté d'aimer touchaient presque au génie, fut le médecin de cette âme meurtrie; il la réconcilia avec la vie, il la soigna par des livres habilement choisis, dosés avec une sollicitude en quelque sorte paternelle. Rien n'est charmant comme ce commerce sentimental et intellectuel sur les débris d'un monde, comme ces deux sensitives qui apparaissent au milieu d'un océan de sang, s'appuyant l'une sur l'autre. Rien peut-être ne révèle plus le don divin qu'ont les chefs-d'œuvre de consoler, de calmer, de mettre un pur dictame sur des plaies affreuses que la vue de cette orpheline oubliant presque l'épouvantable cauchemar qui pour elle a été une réalité en lisant l'Arioste, Racine, Platon...

Après la Terreur, Pauline de Beaumont revint dans ce Paris bouleversé dont les Goncourt nous ont laissé une description si merveilleuse; elle entrevit de loin, sans oser la traverser, cette place où les siens avaient péri; et peu à peu, par la séduction profonde qui se dégageait de cette personnalité mélancolique, elle groupa autour d'elle quelques hommes d'élite. La société n'est-elle pas comme la nature qui reprend sans cesse son œuvre sur ses ruines? Pauline de Beaumont eut un salon rue Neuve-du-Luxembourg. C'est là qu'elle reçut le coup de foudre lorsque Chateaubriand lui fut présenté.

Ce serait gâter le plaisir de nos lecteurs que d'insister sur cette liaison à laquelle M. Bardoux a conservé un caractère presque idéal. Un écrivain s'en irait avec une Musette vivre au fond des bois pendant six mois que les gens du monde, en se plaçant, non au point de vue religieux sur lequel je suis de leur avis, mais au point de vue du *cant,* de l'hypocrisie sociale, diraient : « Les artistes ! quel débraillé ! quel manque de tenue ! » Le tête-à-tête du vicomte de Chateaubriand et de la comtesse de Beaumont dans la petite maison de Savigny-sur-Orge ne choqua personne.

Ce furent les derniers jours de bonheur de cette créature aérienne et frêle, que Joubert définissait : « une âme qui avait par hasard trouvé un corps et qui s'en tirait comme elle pouvait. » Tant de souffrances morales avaient tari chez elle les sources de la vie. Pauline de Beaumont essaya en vain d'aller recouvrer la santé au mont Dore, puis, se sentant condamnée, elle s'achemina vers l'Italie pour mourir auprès du seul homme qu'elle eût aimé. Des pages qui sont encore dans toutes les mémoires ont raconté cette fin si émouvante et immortalisé la physionomie de celle que la postérité appelle Pauline.

M. Bardoux doit être remercié d'avoir restitué en son entier cette poétique et douloureuse figure. Sans doute son livre est un peu un *grandissement,* il était déjà indiqué en ses contours principaux dans un chapitre consacré à Mme de Beaumont dans un volume dont il me semble qu'on n'a pas assez parlé : *les Correspondants de Joubert,* par M. Paul de Raynal. L'auteur de *la Comtesse Pauline de Beaumont* n'en a pas moins rajeuni et complété le sujet par mille détails curieux, par des portraits d'une touche fine et délicate, par une peinture spirituelle et vive de la renaissance de la société française sous le Directoire.

Ce n'est point changer de sujet que de parler de M. Le Play, dont M. de Ribbes vient de mettre en lumière la grande et sévère personnalité dans un volume qui a pour titre : *Le Play, d'après sa correspondance.*

L'éminent auteur de la *Réforme sociale* n'a été que le juge, en dernier ressort, des théories jetées dans la circulation par la Révolution. Il les a jugées non point au point de vue spéculatif, mais au point de vue des faits rigoureusement contrôlés les uns par les autres au point de vue des résultats produits, et son œuvre toute scientifique est, en réalité, dans son impartialité complète, la plus terrible des condamnations.

Ce fut surtout la voix de l'humanité qui protesta contre les horreurs accumulées par le régime révolutionnaire, lorsque dans les années que nous a dépeintes M. Bardoux un calme relatif eut succédé à la plus épouvantable tempête qui ait traversé l'histoire. A ceux qui s'indignaient de tant de crimes et qui pleuraient tant de victimes égorgées au nom de la fraternité, on pourrait répondre qu'aucune réforme totale ne s'obtient sans de cruels déchirements et qu'au prix de tant de sacrifices on allait posséder un ordre de choses nouveau qui serait meilleur que l'ancien. Aujourd'hui la preuve est faite. L'arbre arrosé par des flots de sang a porté le fruit de la maturité et ce fruit est empoisonné : la France en meurt.

Nous assistons à une décadence d'une rapidité sans exemple. Ce pays, qui fut si brave, tremble devant l'Allemagne; ce pays, qui fut si riche, est à la veille de la banqueroute; ce pays, qui avait le monde pour tributaire de son industrie, ne peut plus lutter contre la concurrence étrangère; ce pays, si sociable jadis, est divisé en deux camps qui s'injurient du soir au matin; ce pays, si tolérant, est en proie à la guerre religieuse; ce pays,

si fécond, ne fait plus d'enfants. « A la fin du XVIIe siècle, dit le Dr Bertillon, chef des travaux statistiques de la ville de Paris, la France était, non pas la plus vaste en étendue, mais la plus peuplée de toutes les monarchies européennes. Sa population, comparée à l'ensemble de la population des grandes puissances, en *formait* 38 *pour* 100. Ce chiffre montre assez de quel poids était la volonté du roi Louis XIV; car il représente, toutes choses égales d'ailleurs, notre force économique, et plus exactement notre force militaire comparée à celle des États voisins. Notre roi était le plus puissant des monarques de son temps... En 1880, sur 270 millions, total de la population des six grandes puissances de l'Europe (l'Angleterre, l'Autriche, l'Empire allemand, la Russie d'Europe, l'Italie, la France y comprise), *notre pays ne figure plus que pour* 13 *sur* 100. »

Comme un astre qui se refroidit et dont le rayonnement diminue peu à peu, la France semble entrer dans la période glacière.

Cette prétendue Régénération à laquelle on avait, en 1793, dressé une statue sur la place de la Bastille, s'est traduite par la dégénérescence la plus profonde, la plus absolue, la plus indéniable, puisqu'elle est enfin scientifiquement démontrée.

La guerre faite aux croyances a détruit tout idéal, tout instinct d'abnégation et de sacrifice; la loi sur les successions, qui enlève au père toute liberté, a détruit la famille; l'absence de foyer a détruit tout sentiment de respect. Au milieu de toutes ces destructions, l'homme n'est plus qu'un individu isolé voulant jouir le plus possible sur cette terre, puisqu'on lui enseigne qu'il n'y a rien au delà, dominé exclusivement par l'amour de l'argent, étranger à tout sentiment collectif. M. de Mun a pu s'écrier : « De quelque côté que je porte les yeux, je n'aperçois que des ruines !... »

Une nation peut-elle revenir en arrière? Peut-elle, éclairée par l'expérience, renoncer aux doctrines qui préparent sa ruine pour reprendre les institutions qui lui ont assuré autrefois la tranquillité, le bonheur et la grandeur?

M. Le Play s'était prononcé pour l'affirmative, et sa vie entière s'est passée à essayer de communiquer cette foi à ses contemporains. Sans avoir réussi aussi complètement qu'il l'eût souhaité, il n'en était pas moins parvenu à grouper autour de lui quelques hommes de bonne volonté, de travail, d'énergie, qui, le livre de M. de Ribbes nous le démontre, ont gardé pour cette mémoire la plus touchante vénération.

L'école de la *Paix sociale*, qui reconnaît pour chef M. Le Play, et l'œuvre des *Cercles catholiques ouvriers*, qui a le comte Albert de Mun pour brillant porte-parole, auront peut-être un jour un rôle dans le gouvernement du pays ; dès à présent elles occupent une place considérable dans le mouvement intellectuel et moral de l'époque.

Les nuances entre elles sont assez légères. Peut-être l'œuvre des Cercles catholiques fait-elle une part plus large à l'élément religieux, dont l'école de la *Paix sociale* est loin cependant de méconnaître l'importance. Les *autorités sociales* de M. Le Play sont représentées dans les syndicats mixtes de patrons et d'ouvriers. Les disciples de de M. Le Play se préoccupent avant tout de l'observation des faits; ils sont plus spécialement des hommes d'étude : ce sont des médecins qui n'exercent pas. Les amis de M. de Mun semblent se préoccuper davantage de l'action effective, de la propagande, et leur influence est plus communicative et plus générale.

La faiblesse des uns et des autres, c'est qu'ils ne trouvent qu'un précaire appui chez les classes dirigeantes, qu'ils voudraient voir reprendre partout la place qui leur appartenait autrefois.

Les lettres de M. Le Play sont pleines de déclarations significatives sur ce point : « Ce qu'il faut, dit-il à chaque instant, c'est changer la morale et l'intelligence des classes élevées. » « L'homme riche, intelligent, écrit-il plus loin, placé dans les corporations privilégiées, qui ne pense qu'à lui, qui prend sa personnalité pour mesure de son activité, pour règle de ses doctrines, est un fléau du ciel : car il occupe la place d'un ouvrier utile et il excite l'antagonisme des classes inférieures qui ne respecteront la classe dirigeante que quand celle-ci fera son devoir.

« Or, faire son devoir est précisément ce qui ne vient pas à l'idée des classes élevées. A vrai dire, les privilégiés, sauf, bien entendu, d'honorables exceptions, ne soupçonnent point que la richesse implique pour elles un devoir social particulier. Ils ont tiré le bon numéro à la loterie, ils en sont enchantés; des malintentionnés veulent le leur prendre; ils s'en affligent, mais ils comptent sur la gendarmerie pour les défendre. Voilà leur état d'esprit. Ceci ne les empêche pas de gémir sur le malheur des temps; mais ces doléances sont chez eux une attitude, elles font partie du ton de la bonne compagnie; au fond, ils n'ont ni assez lu ni assez observé pour voir le péril aussi imminent qu'il est. Quand on essaye de le leur montrer, ils se hâtent d'aller applaudir Gayarré, parier pour un cheval ou jouer au *quinze* dans des cercles où les cartes sont biseautées. Telle femme qui larmoie sur le sort des enfants élevés sans Dieu et s'écrie : Pauvres âmes! préfère infiniment sa

loge aux Italiens à toutes les écoles et dépense par an pour sa toilette ce qui suffirait à sauver les âmes de tous les enfants de son quartier. »

Sous ce rapport, la haute société actuelle est bien au-dessous de celle dont M. Bardoux et M. Forneron viennent de nous montrer la fin lamentable. Sans doute les illusions des grands seigneurs d'autrefois, leur enthousiasme à embrasser les idées nouvelles, ne témoignent ni en faveur de leur clairvoyance ni en faveur de leur raison; ils attestent du moins une âme ardente et accessible à de nobles sentiments. De nos jours, l'amour du plaisir est plus vif encore dans les classes élevées que dans les classes inférieures. L'appétit est ici plus fin, plus raffiné; là, plus brutal et plus violent; le sentiment du sacrifice n'existe plus que dans quelques âmes trop pures, trop belles, trop magnanimes pour savoir combattre dans la boue.

La facilité à se payer de mots, l'absence de toute sincérité, l'hypocrisie générale qui ont tué toute critique et qui mettent hors la loi tout homme qui reste en dehors d'une certaine convention, exercent là encore leurs déplorables ravages. Ces riches ne se voient pas, dans les journaux qu'ils lisent, tels qu'ils sont, oisifs, inutiles, inférieurs à ces prolétaires qui annotent Karl Marx, le soir en revenant de leur travail; ils se voient au contraire peints sous d'engageantes couleurs, élégants, distingués, chevaleresques, toujours prêts à s'élancer dans la mêlée pour mourrir pour leur foi. A ceci les directeurs de journaux vous répondent : « Si nous disions la vérité nous n'aurions plus un abonné et nous ne pourrions même pas répandre le peu de notions utiles que nous apportons à nos lecteurs. »

Voilà pourquoi votre fille est muette, voilà pourquoi M. Le Play et M. de Mun, ainsi que leurs collaborateurs dévoués, n'ont pu que s'honorer eux-mêmes sans créer aucun de ces irrésistibles courants qui retrempent un pays et qui arrêtent sa décadence.

Quels services les amis du P. Didon rendraient à l'éloquent dominicain, s'ils lui faisaient cadeau des œuvres de Le Play; s'ils lui inspiraient surtout le goût de les approfondir! On ne peut imaginer contraste plus complet entre deux tempéraments intellectuels. « Apportez-moi des faits », dit à chaque instant le fondateur de l'*École de la paix sociale* à ses collaborateurs; et, pour vérifier les faits qu'il avait observés insuffisamment selon lui, il a parcouru trois fois l'Europe entière, revu les mêmes pays, visite les mêmes établissements. Telle n'est point la méthode du P. Didon. Il s'est résolu, dans une pensée de très louable patriotisme, à aller étudier l'Allemagne chez elle; il est allé s'asseoir comme un simple élève sur les bancs de l'université de Berlin. Que nous a-t-il rapporté de ce voyage?

Si l'on en excepte les chapitres consacrés aux universités, qui sont vraiment de premier ordre, quelle lumière avons-nous de plus sur l'Allemagne? J'ai noté ailleurs l'étonnement qu'inspire un livre qui s'intitule *les Allemands*, et où il n'est question ni du Reichstag ni des partis politiques, ni du socialisme, ni de la finance, ni de la presse, ni de la vie publique, ni de la vie privée d'aucun Allemand. Une telle légèreté dans l'investigation aurait probablement fait bondir M. Le Play qui, pour l'étude sociale, préférait sans doute, aux plus lyriques tirades, l'examen d'une famille comme celle de Lunebourg, dans le Hanovre, qui cultive la même ferme depuis l'an 1000, et qui regarde comme plus glorieuse que toutes les devises héraldiques l'inscription gravée sur la porte d'entrée :

La bénédiction de Dieu fera ta richesse,
Si, sans autre souci, tu restes

Laborieux et fidèle dans la condition ou Dieu t'a mis,
T'appliquant à y remplir tous tes devoirs. *Amen.*

En insistant sur le vide et le creux de ce livre, qui contient cependant çà et là quelques passages d'une belle venue, je n'ai nulle intention d'être désagréable au P. Didon. Je n'oublie pas qu'il s'est honoré par son obéissance à ses supérieurs, qu'il a grandi devant tous en s'arrachant virilement à l'atmosphère troublante des adulations pour montrer à la foule qu'à notre époque, où tout le monde veut commander, il existait encore des hommes capables d'obéir.

Ces remarques sont surtout précieuses, en ce qu'elles complètent une physionomie, en ce qu'elles nous révèlent de plus en plus ce qu'est le P. Didon : un moderne subissant son temps, tenté par toutes les sornettes, courant après tous les feux follets. Déclamation, phraséologie, musique sur de vagues paroles en haut, matérialisme brutal en bas, tel est le siècle intellectuellement. Dithyrambe à la Quinet sur le progrès, la mission providentielle de la France ou pornographie à la Zola, il n'y a pas de milieu; on ne quitte les chimères et les erreurs que pour tomber dans le réalisme grossier. Elle semble morte à jamais la race de ces penseurs élevés et sages, pleins de noblesse et de bon sens à la fois, qui ont constitué la France de nos pères, qui ont dressé la statue de la patrie sur l'autel du foyer domestique.

Dire ceci, je le répète, n'est pas être hostile au P. Didon; avec ses combats, ses lacunes, le virus révolutionnaire qui le travaille à son insu, il n'en

est que plus intéressant. On devine ce qui se passe dans cette âme de patriote, qui voit l'Allemagne forte, puissante, disciplinée, maîtresse de l'Europe, qui devine que cela a une cause et qui s'obstine à ne pas reconnaître franchement que cette cause tient aux institutions que nous avons abandonnées, aux traditions dont nous nous sommes détournés et sans lesquelles aucune nation d'origine aryenne ne peut subsister.

Il est permis cette fois de passer sans danger du livre un peu romanesque d'un religieux à un simple roman : le roman de M. Mario Uchard n'a rien de troublant et, à vrai dire, il ne vaut pas le diable.

Mademoiselle Blaisot n'en a pas moins obtenu un certain succès, et la chose s'explique aisément. M. Mario Uchard, qui passe pour un homme d'esprit, a résolu le difficile problème d'être plus bourgeois que nature; il est bourgeois de 1830; il croit ou feint de croire qu'il n'y a que les légitimistes qui fassent des enfants illégitimes, et son M. de Lantrac corrompant les jeunes filles sans défense aurait fait pâmer d'aise les lecteurs de l'ancien *Constitutionnel.*

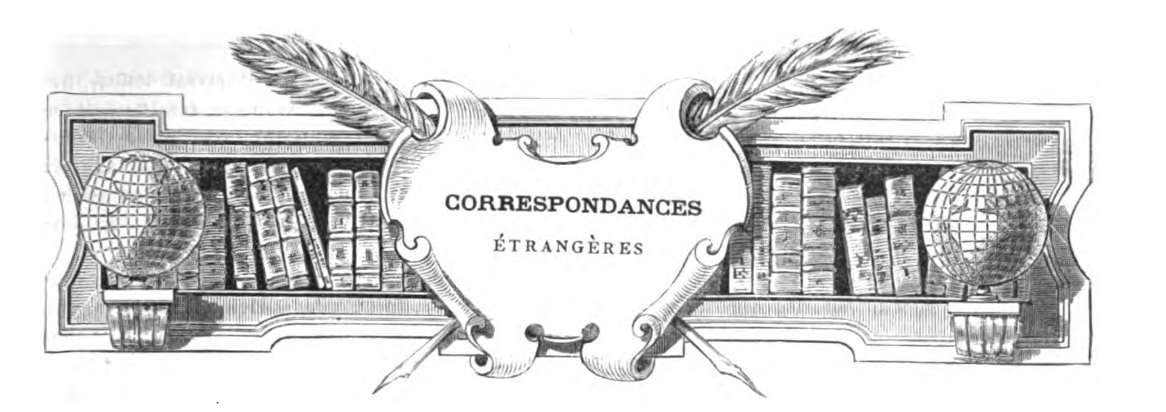
Comme valeur artistique, on ne peut rien imaginer de plus nul que cette *surinçure*, pour employer un mot de Saint-Simon, du *Fils de Coralie* et de *l'Abbé Constantin*. Un bâtard pauvre, amoureux d'une héritière dix fois millionnaire, et craignant d'être accusé d'aimer sa dot plus que sa personne; il faut réellement un certain courage pour oser écrire un roman sur ce sujet qui n'a guère été exploité qu'un millier de fois. Aucun joli portrait, aucune description réussie ne relève cette trame banale. Madeleine, cette névropathe bossue, qu'il faut traiter par des émotions, n'a aucun relief, aucun accent. Cabagnou, l'oncle Béraud, sont des personnages absolument incolores : cette fabrique d'horlogerie ne vit pas, ne marche pas.

C'est devant de semblables livres qu'on regrette d'avoir parlé parfois de Zola avec une sincérité trop sévère. Zola, devant Mario Uchard, prend les proportions d'un homme de génie. Qu'il y a loin de cette littérature sans nom au bel effort de cet artiste incomplet, grossier de forme, mais consciencieux, probe, se mettant face à face avec la réalité, essayant de décrire la maladie, de peindre la vie moderne telle qu'elle est!

Le bourgeois, je le répète, se mire dans Uchard comme dans Ohnet avec une joie béate; il achète, il achète, et volontiers il déclarerait que *Mademoiselle Blaisot,* ce digne pendant de *la Veuve,* avec le style en moins, est bien près d'être un chef-d'œuvre.

ÉDOUARD DRUMONT.





ALLEMAGNE

La Gartenlaube *et les* Mémoires *de Henri Heine. — Henri Heine et le* Corpus juris. — *Les* Mémoires *de la Mouche. — Opinion de l'Allemagne sur le livre du père Didon :* les Allemands. — *Le père Didon et la Galerie nationale de Berlin. — Les lettres de Kleist à sa fiancée : le séjour de Kleist à Paris en 1801. — La poésie religieuse en Allemagne : le premier volume des poésies complètes de la comtesse Annette von Droste-Hülshoff.*



LA *Gartenlaube* a commencé la publication des *Mémoires de Henri Heine.* La lecture de ces *Mémoires* va troubler beaucoup d'apprentis jurisconsultes et de jeunes philosophes. Les jeunes gens ne lisent pas impunément des phrases comme celles-ci : « Des sept années que j'ai passées dans les Universités allemandes, j'ai perdu trois belles années de jeunesse en fleur à l'étude de la casuistique romaine. Quel affreux livre c'est que le *Corpus juris!* c'est la Bible de l'égoïsme. Comme je haïssais les Romains, j'ai toujours haï leur Code. Ces voleurs voulaient mettre leurs vols en sûreté, et ce qu'ils avaient conquis par l'épée, ils cherchaient à le défendre par les lois; c'est pourquoi le Romain était en même temps soldat et avocat... »

Quelles tempêtes ces simples mots ont causées déjà, causeront encore dans le crâne de tous les étudiants des diverses corporations! Quel trouble dans les salles de cours de droit romain, de Dantzig à Bonn! Que de professeurs interpellés et sommés de dire si vraiment le droit romain n'est que le code du vol, si le *Corpus juris* est ou non la Bible de l'égoïsme! Les docteurs Faust, qui enseignent Justinien et les Institutes aux jeunes gens à petites toques posées sur l'oreille sont en ce moment sur les épines. Que répondre à tous ces Wagner, qui veulent quand même apprendre, quand même se bourrer de science, quand même savoir par cœur le *Corpus juris,* au lieu de profiter, comme Heine eût voulu le faire, de leurs belles années de jeunesse en fleur?

Henri Heine qui n'avait pas peur des mots, comme on voit, et qui n'avait pas peur non plus des idées, a effrayé l'Allemagne tant qu'il a vécu. Il va remuer l'Allemagne, maintenant qu'il est mort, par quelques pages de ses *Mémoires.* C'est ce qui arrive toujours : J.-J. Rousseau, Diderot, Voltaire, Michelet et Proudhon n'ont-ils pas plus que jamais, comme disent les jurisconsultes, leur plein et entier effet. La semence qu'une main de poète jette aux quatre vents du ciel tombe n'importe où, pousse où elle peut, mais elle pousse. Attendez-vous un de ces jours à quelque nouvelle levée de boucliers pour ou contre le droit romain, pour ou contre le droit en général, dans le pays où on adore la force.

J'insiste sur ce point. Car il n'est pas de pays où une parole quelle qu'elle soit, et surtout si elle est hardie, ait plus de portée qu'en Allemagne. Il faut se rappeler toujours que c'est Kant et Fichte qui ont affranchi l'âme moderne, préparé l'empire allemand de 1870. Il faut se rappeler que les ouvriers allemands prient Lassale comme on prie un Dieu, et apprennent son nom à leurs enfants. Au pays de Luther, un grand esprit, fût-il un poète, est toujours écouté.

Vous pouvez être certain que les plumes vont courir sur le papier, et qu'il va couler beaucoup d'encre à propos de cette question : « Les codes sont-ils des bibles d'égoïsme? »

Donc les jeunes gens des universités dévorent les *Mémoires de Heine*, comme les nôtres ont dévoré *Ma jeunesse,* de Michelet, et les *Souvenirs d'enfance,* de Renan, tant les jeunes gens ont besoin qu'on leur parle d'eux toujours. Mais comme l'Allemand est plus audacieux que le Français et plus disposé aux aventures, il aime les livres à la Montaigne, où l'écrivain n'a pas eu peur, où il a laissé courir sa plume librement. « Il faut écrire librement », c'est un conseil que M. Renan donne à ses confrères vieux et jeunes, aux vieux surtout. C'est un bon conseil. Heine a écrit librement, si librement que les vingt-sept pages qui manquent au manuscrit ne détruiront pas l'effet du livre. C'est un cri d'indépendance.

Même pour les lecteurs de France qui ne se soucient pas de savoir si les avocats romains avaient tort ou si c'est Heine qui a raison, les *Mémoires* ont encore bien des passages intéressants. Les jugements littéraires de Henri Heine nous étonnaient beaucoup, nous qui avons été élevés dans l'admiration, souvent

un peu niaise, de tous les écrivains du romantisme. Heine les jugeait sévèrement : il a dit sur Victor Hugo, sur Lamartine, sur Alfred de Musset bien des paroles méchantes, quelques-unes tout à fait injustes. Heine, en écrivant ses *Mémoires*, semble avoir eu des remords; il explique qu'il n'a connu d'abord les poètes français que par l'abbé Daunoi, et que l'abbé Daunoi étant un petit vieillard à perruque, il n'eut longtemps sur la poésie française que des idées de vieillard à perruque. Ainsi va le monde. Il y aura toujours des abbés Daunoi, et toujours on enverra les jeunes Heine apprendre patiemment ce qu'il y a sous ces perruques. Heine a senti peut-être que l'opinion lui demanderait compte de ses boutades, et il les a atténuées en faisant surgir de l'ombre l'image de l'abbé Daunoi.

Pour toutes ces raisons, les *Mémoires* ont déjà fait leur chemin. Vous savez qu'une traduction française paraîtra dès que la *Gartenlaube* aura fini sa publication. Quand le livre sera dans toutes les mains, on pourra revenir encore sur quelques passages des *Mémoires*.

Comme complément de ces *Mémoires* nous aurons bientôt, paraît-il, les *Mémoires de la Mouche*. C'est le *Tageblatt* de Berlin qui donne la nouvelle. La Mouche, une des dernières amies de Henri Heine, serait maintenant professeur d'allemand dans un lycée de jeunes filles de Rouen; et, entre deux classes, en songeant au temps où Heine faisait des vers pour elle, elle aurait écrit des *Mémoires*. Le livre doit paraître d'abord dans le *Schorers Familienblatt*. Il sera lu. Comme il y a un public pour lire tout ce qui parle de Dieu, il y a autour des poètes un petit nombre d'enthousiastes qui ne laissent rien passer de ce qui concerne leur idole. Si la Mouche a su se souvenir, si elle a compris autrefois l'homme qui lui avait donné son amitié, et si elle se rappelle bien exactement ce qu'il fut, elle peut nous dire des choses curieuses, et nous l'écouterons avec plaisir. Tout l'intérêt d'un livre de mémoires dépend de la plume qu'a choisie l'auteur et de l'encre où il l'a trempée. L'encre de Rouen peut être aussi bonne que celle de Paris. Les parents de Heine, ses amis ont jusqu'alors si mal parlé de lui qu'on est en droit de demander de nouvelles confidences. L'amie des derniers jours nous dira peut-être ce que nous voudrions savoir.

Les Allemands, par le père Didon, des Frères prêcheurs, — le titre est alléchant et promet beaucoup à ceux qui croient que la vérité se trouve dans les livres, et qu'il suffit d'ouvrir un volume de quatre cents pages pour connaître l'âme d'un peuple. — L'Allemagne, qui avait lu Mme de Staël et qui n'a pas oublié les études de Saint-René Taillandier, a eu la curiosité de se regarder dans le miroir que le père Didon lui mettait en face du visage. J'ajoute aussitôt qu'elle ne s'est pas reconnue : la presse allemande a été dure pour ce livre, qui n'est ni plus ni moins qu'un livre de bonne volonté, écrit vite par un homme qui a vu vite, livre qui conclut trop hâtivement et affirme trop souvent quand il devrait douter, livre très léger d'observations exactes et très lourd de polémique, où l'auteur, sous prétexte de juger l'Allemagne moderne, fait sans cesse le procès à la France moderne, sacrifiant à une nation qu'il connaît fort peu son propre pays qu'il prétend fort bien connaître.

Le père Didon, oubliant que c'est l'influence française qui a produit Gœthe et Heine, que c'est l'imitation de Napoléon Ier qui a créé l'Allemagne de 1870, — que la littérature allemande a vécu et vit encore de la nôtre, sur laquelle elle a toujours les yeux, — que le roman allemand par exemple est, de l'aveu même des Allemands compétents, le fils du roman français; que Spielhagen a traduit Michelet, que Paul Lindau a révélé tout récemment Alfred de Musset à l'Allemagne; le père Didon, laissant de côté l'histoire et les faits, nous affirme que la pédagogie allemande est supérieure à la nôtre, et qu'il sort de chaque *Realschule* des essaims de petits grands hommes allemands, destinés à faire figure dans le monde.

Ces compliments, assez agréables à entendre, l'Allemagne n'y a pas cru, elle n'y croit pas. Elle s'est trouvée trop embellie dans le miroir du père Didon, elle qui s'était trouvée trop laide dans les livres de Victor Tissot et de Paul Vasili.

Non, la *Realschule* n'est pas le modèle des écoles, puisque de tous les coins de l'Allemagne s'élèvent des plaintes contre les programmes d'examens trop chargés, contre les fardeaux d'érudition de jour en jour plus lourds sur les épaules de l'enfant. Non, le gymnase allemand n'est pas absolument supérieur à l'Université de France, puisque l'Allemagne voit son trésor littéraire s'appauvrir, tandis que son bagage de savant grossit outre mesure. Non, l'enseignement religieux n'est pas mêlé si intimement que le père Didon l'affirme à la vie des Universités allemandes, puisque les corporations se moquent les unes des autres et sont en perpétuelle défiance, les Borusses se gaussant des théologues, et les étudiants viveurs et rieurs regardant de très haut ceux qu'ils nomment si dédaigneusement les *schneepisseurs*, terme qui a dû sonner plus d'une fois aux oreilles étonnées du père Didon, s'il a vraiment vécu à la *Kneipe* et fréquenté des étudiants qui parlaient librement devant lui.

Non, tout n'est pas pour le mieux dans le royaume de Prusse, et le jugement du père Didon sur les Universités allemandes est un peu trop le jugement de Candide. Le frère prêcheur a vu ce que tout le monde peut voir, des salles de cours ouvertes et des professeurs enseignant des programmes. Il semble qu'il ait plus regardé les salles que regardé les professeurs même et lu dans leurs yeux. Un cours d'histoire de France fait par un professeur d'outre-Rhin est cependant plein d'enseignements, et j'ai dans les oreilles des intonations de docteurs traitant Napoléon Ier de « coquin » et de « polisson » que je n'oublierai de ma vie. Tout cela devrait être dit dans un livre intitulé : *les Allemands*, par le père Didon.

En un mot, ce qu'on trouvait toujours dans les

beaux livres écrits au XVIIIe siècle par ces grands voyageurs et ces hommes d'esprit qui s'appelèrent Voltaire, Mirabeau, le prince de Ligne; ce qu'on trouve aussi dans les livres de Henri Heine sur la France, l'esprit d'un peuple, le génie d'une race notés d'un coup de plume adroit par une main légère, tout ce qu'un lecteur qui n'a pas souci de s'instruire lui-même demande à l'homme qui lui dit : « Je viens de loin; voici ce que j'ai vu »; des figures qui vivent, des portraits ressemblants, des jugements sans parti pris, la volonté de dire beaucoup et de ne pas plus cacher un défaut qu'une qualité, tout ce qui devrait et pourrait être dans un livre intitulé : *les Allemands*, l'Allemagne a regretté de ne pas le trouver dans le livre du père Didon.

J'ai dit quelles critiques ont été faites sur le chapitre qui s'appelle « les Universités ». Un autre chapitre, intitulé « l'Esprit national », contient des erreurs plus étranges encore. Il y est dit (page 301) : « La peinture *nationale* (!) n'est pas négligée non plus. J'ai été frappé, à Berlin, de l'*importance patriotique* du musée créé depuis sept ans, et dont la fondation remonte au 2 mars 1876. Il s'appelle la Galerie nationale. L'entrée en est gratuite. Pas un provincial du Brandebourg ou de la Poméranie qui ne vienne voir là les tableaux de ses peintres. Naturellement, le *genre bataille* domine. Ce n'est partout que scènes des combats livrés depuis 1864. » Tout cela est vrai, et la fameuse Galerie nationale est bien en effet une espèce de grand dépotoir, où les tableaux à soldats sont rangés côte à côte, comme les soldats d'un régiment. Là pas un Gros, pas un Géricault, pas un David pour célébrer la gloire des héros allemands; la peinture patriotique allemande n'a même pas son Horace Vernet, son Raffet, son Charlet. Rien que des tableaux hideux, offerts à l'admiration de foules sans yeux. Savez-vous quelle est la conclusion du père Didon? Après avoir dit très sagement : « J'observai les visiteurs plus que je n'admirai les artistes. La plupart étaient des paysans et des gens de province. Avec quelle naïveté ils se pâmaient devant ces batailles d'un art douteux! » Il ajoute : « *C'est ainsi que le peuple s'instruit!* donnez-lui des images, des toiles vivantes où il retrouve l'auréole de ses chefs victorieux. »

La conclusion a paru médiocre, même aux Allemands. Berlin nous envie notre Louvre et notre Luxembourg, et c'est Berlin qui a raison. Le seul père Didon envie à Berlin sa Galerie nationale. Non, ce n'est pas ainsi que le peuple s'instruit! C'est ainsi que le peuple s'abêtit, que l'art disparaît, et que le peuple qui a admiré Dürer en arrive, de chute en chute, à admirer Werner, et à commander des portraits officiels à Angeli. Non, ce n'est pas « une idée de haute éducation nationale et de sagace politique qui a présidé au choix de la collection prussienne », mais l'idée antiartistique qui organise le musée d'une ville comme Berlin en vue des petits soldats aux mains rouges. Le musée pour les sous-officiers! voilà certes une nouveauté que nous n'avons pas à envier à l'Allemagne, de l'avis même des Allemands compétents.

Le livre du père Didon n'a donc pas produit tout l'effet qu'il en attendait. L'Allemagne, qui pourtant est assez gourmande d'éloges, s'est trouvée mal louée et mal vue. Elle a jeté le livre dédaigneusement parmi le tas de livres où on prétend lui dire ce qu'elle est, ce qu'elle pense. Le frère prêcheur ne lui a rien révélé de nouveau.

C'est aux Français que le livre est destiné. C'est pour eux qu'il est écrit; l'auteur, habitué aux emportements de la chaire, a oublié qu'on n'écrit pas comme on prêche, et qu'il faut se garder des fins de chapitre qui semblent demander l'applaudissement. L'Allemagne n'a pas voulu applaudir. La France applaudira-t-elle?

Depuis l'année 1848, où parut le livre d'Édouard de Bülow, intitulé : *Henri de Kleist, sa vie et ses lettres*, l'Allemagne littéraire attendait les lettres de Kleist à sa fiancée, qui devaient compléter la biographie du grand homme. M. Karl Biedermann, professeur à l'Université de Leipzig, a découvert les trente-quatre lettres écrites par Kleist à sa fiancée, Wilhelmine de Zenge; il vient de les publier[1]. Ces lettres sont très intéressantes. Elles montrent bien ce que fut en 1800, en 1801, en 1802 *M. de Kleist, ci-devant lieutenant dans les gardes prussiennes* (c'est l'adresse que Kleist envoyait de Strasbourg à sa fiancée). Le Vauvenargues allemand, plus tourmenté, plus raisonneur encore que le Vauvenargues français, le lieutenant dans les gardes prussiennes liseur de Kant, preneur de notes, toujours inquiet, ne pouvait se délivrer de ses inquiétudes d'esprit, même en aimant. Aussi le voit-on écrire à sa fiancée de longues lettres pleines de discussions philosophiques (voir la lettre datée de Berlin, 29 novembre 1800) où on sent plus encore le liseur de Kant que l'amoureux. Ces lettres ont surtout une grande valeur pour les jeunes gens qui aiment avec leur tête aussi bien qu'avec leur cœur, qui associent une fiancée complaisante à tous les troubles de leur pensée. C'est ainsi qu'on aime encore en Allemagne; aussi les lettres de Kleist, datées de 1800 et 1801, sont-elles aussi modernes que le jour où il les écrivait sur du papier gris, de son écriture nette et ferme. Les fiancés allemands n'ont pas beaucoup changé depuis l'époque où vivait Kleist; pour un jeune Allemand, la jeune fille qu'il aime est une amie sûre à laquelle il peut tout dire : il lui semble toujours qu'il ne se montre pas assez à elle, et il voudrait toujours, tant il a le désir de se faire connaître, éclairer un peu plus les profondeurs de son être. Tel fut Kleist. Il aima en Allemand. Qu'on relise les lettres de Lassalle à sa fiancée; on verra comme les mœurs ont peu changé. Pour les Français qui n'aiment pas à l'allemande et ne comprennent guère les douceurs d'une aussi longue confession, le livre est encore un livre à lire. Kleist fit un voyage à Paris au mois de juillet 1801; il y était encore le 27 octobre de la même année. Il allait au théâtre, au café,

1. Heinrich von Kleist (Briefe an Seine Braut). Henri de Kleist. Lettres à sa fiancée, — Breslau et Leipzig, Schottlaender, 1884.

et il attendait des lettres qu'il allait chercher lui-même à la poste restante et que l'employé des postes refusait quelquefois de lui donner. Ce Paris de l'Empire, qui avait encore un peu les mœurs du Paris du Directoire, Kleist en a vu surtout la frivolité; il n'en a même pas soupçonné la grandeur. Écoutez-le : « Il faut bien d'ailleurs avouer qu'il n'y a de conversation que chez les Français. Qu'on prononce devant un Allemand un mot, qu'on lui montre une chose, le voilà qui s'attache au mot, à la chose, les tourne, les retourne de mille manières dans son esprit, et veut les connaître sous toutes leurs faces jusqu'à ce qu'il ait épuisé tout ce qui s'y trouve. Au contraire, une seconde pensée sur une même chose paraît ennuyeuse à un Français. Il saute du temps qu'il fait à la mode, de la mode aux choses du cœur, des choses du cœur à l'art; il parle sérieusement des choses frivoles et des choses sérieuses en riant... Veut-on essayer de fixer son esprit deux minutes sur un sujet sacré, il rompt la conversation par un *ah-ba* (*sic*). L'Allemand parle en réfléchissant; le Français, pour plaisanter. La conversation pour le premier est un voyage d'utilité; pour l'autre, c'est un voyage d'agrément. » Kleist, en écrivant ce jugement sévère, pensait encore sans doute aux conversations de café. Il oublie trop qu'il y avait des Stendhal en France en 1800. Dans sa mauvaise humeur d'Allemand dépaysé et que tout blesse, il en arrive un jour, voyant dans une bibliothèque les œuvres de Rousseau, d'Helvétius, de Voltaire, à se demander quelle a été l'utilité de tous ces livres, si les auteurs ont atteint leur but. Et sans hésiter, il dit : Non. — On voit que Kleist a jugé sévèrement nos grands-pères et arrière-grands-pères. Au reste, les conversations des gens qui imitaient les incroyables et prenaient pour modèle M. de Talleyrand devaient épouvanter le pauvre lieutenant dans les gardes prussiennes, si affamé de vérité. Pour comprendre ces jugements de pessimiste, il faut se rappeler que Kleist aimait, qu'il ne recevait pas de lettres, et que ses lettres à lui étaient écrites pour Francfort-sur-l'Oder, c'est-à-dire pour un pays auquel Paris fait toujours l'effet d'être la grande Babylone de l'Écriture. Pour bien juger ces lettres, il faut ouvrir un almanach de 1800, et songer aux folies du Paris d'alors, aux cabriolets, aux guigues, aux caricks, aux bokays, aux phaétons doublés de drap rouge, amarante, cerise, bleu et vert très clair; et aux gens qui couraient Paris dans ces voitures. On s'étonnera moins de voir combien Kleist a souffert au milieu de ce luxe, et comme tout le bruit léger qui l'entourait redoublait son chagrin.

Ceux qui le liront bien verront là peut-être l'origine de cette opinion courante en Allemagne : la France est frivole; la France rit de tout; la France s'amuse toujours; la France ne travaille pas. Jugements de pessimistes! jugements de petits lieutenants aux gardes! mais qui, si injustes qu'ils soient, répétés par un Henri de Kleist, par un Henri Heine, sont acceptés, prennent racine. Gœthe et Frédéric II nous jugeaient mieux, plus équitablement.

Encore un livre de poète : la librairie Nasse, de Munster, nous donne le premier volume des poésies complètes de la comtesse Annette-Élisabeth von Droste Hülshoff. Il a pour titre : *Das geistliche Jahr*. Des poésies religieuses, on n'en écrit plus guère en France, au sens propre du mot. Non pas que les poètes français n'aient plus le souci religieux et ne soient plus troublés par l'idéal. Les poésies de Sully Prudhomme, le livre de Paul Verlaine intitulé : *Sagesse*, l'*Aurore*, de Maurice Bouchor, ce beau livre qui a fait tressaillir tant d'âmes jeunes, montrent bien que les Français ne sont pas seulement des chercheurs de rimes, qu'ils pensent, qu'ils sont inquiets. Mais c'est précisément l'inquiétude qu'ils excellent à rendre : Sully-Prudhomme dit à la Grande Ourse :

> C'est toi qui la première
> M'as fait examiner mes prières du soir.

Verlaine dit à Dieu :

> Noyez mon âme aux flots de votre vin,
> Fondez ma vie au pain de votre table.

Bouchor écrit :

> Triste comme un refrain rythmé par des rameurs,
> Mon chant d'amour s'élance aux voûtes étoilées,
>
> . . . .
>
> Je retombe meurtri dans nos âpres vallées,
> Et que je me consume en efforts dont je meurs.

Ce qu'ont chanté surtout ces trois poètes, c'est la beauté de la recherche philosophique, les souffrances d'un cœur « affamé de justice ». Verlaine est peut-être le plus vraiment chrétien d'eux tous, si christianisme veut dire douceur, résignation, besoin d'humilité. Bouchor se plaint quelquefois aussi éloquemment que Beethoven, et quelques-uns de ses sonnets m'ont rappelé des symphonies que j'ai entendues. Mais il souffre encore, ou s'il a cessé de souffrir, c'est seulement d'hier.

Le livre de la comtesse von Droste Hülshoff est aussi serein que ceux dont je parle sont troublés. Pensez au temps où Corneille mettait l'Imitation de Jésus-Christ en vers, parce qu'on l'y avait invité; rappelez-vous une époque de foi heureuse où une poésie tout intellectuelle reflète une pensée calme; et vous aurez un peu l'idée de ce qu'est ce beau livre de femme, qui fut terminé vers la fin de l'année 1839. Annette von Droste Hülshoff est née le 10 janvier 1797. Comme Lamartine, elle passa toute sa jeunesse à la campagne : c'est un grand avantage pour un poète, dit son biographe. Ce livre était de toute son œuvre ce qu'elle préférait, et Paul Heyse a dit : « Annette von Droste Hülshoff est peut-être le plus grand poète de l'Allemagne. Il faut donc lire : *Das geistliche Jahr*. — L'éditeur annonce que la seconde partie des poésies complètes paraîtra bientôt.

Un mot encore. Le sentiment religieux en Allemagne a tant de puissance encore, les âmes pieuses y

sont si facilement effarouchées qu'on a cru voir dans certains vers de Mme von Droste Hülshoff des attaques contre le dogme chrétien, et on a discuté à propos de ces vers comme on a discuté en France, il y a quelques années, à propos des vers de Mme Ackermann. L'éditeur a jugé nécessaire dans une note de défendre le poète et d'affirmer la pureté de ses intentions. Voilà qui en dit long sur l'état des esprits en Allemagne.

AMÉDÉE PIGEON.

ÉTATS-UNIS

La dernière édition de Bancroft. — Les républiques américaines : Virginie, Orégon. — Long-Island; documents sur l'État de New-York. — Les archives de Maryland. — Les œuvres d'un secrétaire d'État. — Livres sur la guerre de sécession. — Les sécessionnistes et le Nabab *de M. Daudet. — Le général Beauregard et son récent biographe. — Le brigadier général sir John Johnson. — Orville Dewez. — L'*Andover Review. *— Le père Didon en Amérique. — Voyages. — Un nouveau guide au Mexique. — Mark Twain et le Mississipi. — La genèse de* John Bull et son île. *— La censure à New-York. — Si les New-Yorkais sont stupides. — De l'immoralité dans le roman, à propos de M. F. Marion Crawford. — L'esprit anglo-américain et les conférences. — Les* gagne-pain. *— Du français d'Ollendorf et du français de France. — Les bibliothèques populaires. — Bibliothèques particulières : ventes prochaines. — Un compagnon d'Agassiz. — Le Français à la Louisiane. — Pourquoi l'on aime la France.*

New-York, le 12 février 1884.



Le troisième volume de l'édition définitive de l'*Histoire de Bancroft*[1] vient de paraître; c'est l'histoire des événements précurseurs de la Révolution américaine pendant onze années, de février 1763 à mai 1774; c'est le volume le plus important de cette histoire, dont faire ici l'éloge serait aujourd'hui un lieu commun bien usé.

Le premier volume de la série d'ouvrages historiques que publient Houghton, Mifflin et Cie, sous la direction de M. Horace E. Scudder, traite de la Virginie[2], la première et la plus importante des colonies. M. John Esten Cooke en est l'auteur. Comme il a fait de la Virginie l'étude la plus approfondie, son œuvre est de grande valeur; mais comme il écrit *con amore*, il tient beaucoup à la jolie légende de Pocahontas, la princesse indienne, sauvant du massacre, au péril de sa vie, le premier colon John Smith. M. Charles Dudley Warner se plaisait jadis à démentir la légende, mais c'est un vilain métier.

Le second volume de la série est en contraste avec le premier. Il traite de l'Orégon[3] et de la longue dispute du territoire qui fut terminée à l'avantage des États-Unis. L'auteur, William Barrows, n'a pas cette ressource de style coloré, imagé, entraînant, qui fait aimer l'histoire et qui donne à l'œuvre de M. Cooke tout l'attrait d'un roman. L'œuvre n'en est pas moins complète, utile et nécessaire à ceux qui veulent se rendre compte du progrès de la civilisation américaine sur la côte du Pacifique.

Weed Parsons et Cie (Albany, N. Y.) publient une série de documents relatifs à l'histoire coloniale de l'État de New-York. Le volume récemment paru est relatif aux premières colonies, principalement de Long-Island. Le traducteur et le compilateur de ces documents est M. B. Fernow, archiviste de l'État.

Les comptes rendus de l'Assemblée générale du Maryland, de 1637-8 à 1664, paraissent en un intéressant volume, bien imprimé sur beau papier et qui fait partie des *Archives du Maryland*[1], publiées, avec le concours du gouvernement, par la Société historique de cet État. Le comité de rédaction annonce qu'il est à présent en possession de toutes les lois passées dans la province du Maryland, à quelques rares exceptions, jusqu'en 1670. Le volume est enrichi de quatre excellentes tables des lois, des noms de personnes, des localités et de miscellanées.

Le cinquième et dernier volume des œuvres de W. H. Seward[2] vient de paraître. Les quatre autres

1. « History of the United States of America, from the Discovery of the Continent. » By George Bancroft. The Author's Last Revision. Volume III, p. 489. New-York : D. Appleton and C°.

2. « American Commonwealths. » Edited by Horace E. Scudder. Virginia : A History of the people. By John Esten Cooke, xxi-523 pages. Houghton, Mifflin & C°.

3. « American Commonwealths. » Edited by Horace E. Scudder. Oregon : The Struggle for possession. By William Barrows. Boston, Houghton, Mifflin & C°.

1. « Archives of Maryland. » Proceedings and acts of the general Assembly of Maryland, january 1637, 8-september 1664. Published by autority of the State, under the direction of the Maryland historical Society. William Hand Browne, editor. Square, in-4°, p. 563.

2. « Works of William H. Seward. » Edited by Geo. E. Baker. In five volumes.

I. Biographical Memoir, Speeches and Debates; p. 540.
II. Messages, Official Correspondence, and Political Writings; p. 672.
III. Orations, Discourses, Correspondence, etc.; p. 678.
IV. Memoir, Political Speeches, etc.; p. 696.
V. The Diplomatic History of the civil war; p. 626.
Boston : Houghton, Mifflin & C°.



furent publiés du temps que M. Seward vivait. Le volume est, comme l'indique le sous-titre, l'histoire diplomatique de la guerre de sécession, comprenant les années de 1861 à 1869, pendant lesquelles M. Seward était secrétaire d'État (premier ministre) des États-Unis. Il faut lire ce livre pour apprécier le zèle qui suppléait en lui aux facultés qui lui manquaient. Sans la vigilance de tous les instants, prouvée par cette correspondance diplomatique soigneusement recueillie et choisie par M. Baker, l'intervention redoutée eût peut-être eu lieu. Ses adversaires étaient plus hommes d'État, mais ils étaient moins zélés; le livre d'Alfred Roman, mentionné plus loin, en fait foi.

L'ouvrage du capitaine James D. Bulloch[1] est un hommage inconscient et bien involontaire à cette gloire du ministre des États-Unis, qu'il n'admire pas et qu'il a de bonnes raisons de ne point aimer. Il était l'émissaire secret du gouvernement des États confédérés en Europe, et il avait pour mission d'y faire construire des vaisseaux à l'usage de la marine du Sud. Il arriva à Liverpool en juin 1861, y fit construire la *Florida*, qui fut équipée à Green Cay, et l'*Alabama* qui devait coûter des millions à l'Angleterre, et qui fut équipé aux Açores. Ces deux vaisseaux laissèrent Liverpool sans armement et furent équipés par des vaisseaux de décharge partis du même point. C'était échapper à la difficulté légale, mais l'Angleterre ne devait pas échapper à la responsabilité des dommages causés par l'*Alabama;* et lorsqu'en 1863 M. Bulloch fit parade de vendre au nabab de Daudet, M. François Bravais, deux vaisseaux désignés dans les chantiers de Liverpool par les numéros 294 et 295, le gouvernement de l'Angleterre dut s'enquérir de leur destination; MM. Bravais frères s'appuyèrent d'un ordre verbal du vice-roi d'Égypte, que le vice-roi d'Égypte désavoua; et force fut à MM. Bravais de vendre à profit, au gouvernement de l'Angleterre, les deux vaisseaux dont le gouvernement des États confédérés était en droit d'attendre monts et merveilles.

Grâce au zèle de M. Seward, la savante diplomatie des États sécessionistes tombait ainsi.

M. Alfred Roman[2] raconte qu'en mai 1861 les banquiers à Londres des États confédérés priaient le général Beauregard d'appuyer de son influence un projet d'achat de la part de la Compagnie des Indes, de dix vaisseaux récemment construits en Angleterre. Le général usa de toute son influence; mais l'occasion, perdue par apathie du ministère, ne fut pas retrouvée par son émissaire secret M. Bulloch.

L'ouvrage de M. Roman a tout l'attrait d'une autobiographie, le général Beauregard s'étant rendu responsable, dans une courte préface, de tous les faits cités par l'auteur.

Ils sont bien ordonnés, avec les pièces à l'appui; aussi est-ce une œuvre de grand mérite, sans fiel, car « qui porte espée porte paix », et destinée à survivre longtemps à la savante dialectique des hommes de plume et de robe, et non d'action.

Le général Beauregard est descendant par son père de Tider le Jeune, réfugié en France vers 1290 à la suite d'une révolte contre l'autorité d'Édouard Ier, roi d'Angleterre; et, par sa mère, des ducs de Reggio et de Modène. Son ancêtre, Jacques-Toutant Beauregard, vint en Louisiane pendant le règne de Louis XIV et, en compensation des services rendus à la colonie, fut décoré de la croix de Saint-Louis.

Le général pourrait bien effacer tout cela, avec cette fière réponse d'un duc de l'empire : « Moi, monsieur, je suis un ancêtre. »

Ceux qui le connaissent, amis et adversaires, pensaient que la « maladie d'admiration » des biographes (selon Macaulay) serait infailliblement fatale à l'historien de ses campagnes; c'est pourquoi la collaboration du général peut être logiquement inférée du fait que l'écrivain est sorti de l'épreuve sain et sauf.

Les chevaliers d'antan ne portèrent jamais de meilleure sauvegarde.

Le général J. Watts de Peyster[1] plaide la cause des *Tories* de la révolution américaine en une biographie du brigadier général sir John Johnston, imprimée pour l'auteur et ses amis seulement à un petit nombre d'exemplaires. On conçoit bien que les fidèles à la vieille Angleterre aux jours de révolte aient été exécrés et honnis; mais que les vainqueurs n'aient pas encore pardonné aux vaincus!...

M. le général de Peyster n'espère point de la postérité grâce ou merci pour ces conservateurs du temps jadis; mais il a le courage d'énoncer des convictions qui ne sont pas celles de tout le monde; et cela sans forfanterie, puisque son livre, bien écrit et bien pensé, aurait sans peine la publicité qu'il mérite.

Une autobiographie intéressante est celle d'Orville Dewey[2], l'illustre représentant des doctrines unitaires en Amérique, émule de Channing. Son livre abonde en réminiscences des hommes célèbres de son temps.

En théologie, le grand événement est la publication d'une nouvelle revue[3], organe du séminaire d'An-

1. « The Secret Service of the Confederate States in Europe; or how the confederate cruisers were equipped. » By James D. Bulloch. In two volumes, p. 460 and 438. New-York : G.-P. Putnam's sons.

2. « The Military Operations of general Beauregard in the war between the States, 1861 to 1865; including a brief personal sketch and a narrative of his services in the war with Mexico, 1846-8. » By Alfred Roman, formerly colonel of the 18th Louisiana volunteers, afterwards aide de camp and inspector general on the staff of general Beauregard. In two volumes. Cloth, p. 594, 691.

1. « The Life and Misfortunes and the military career of brig. gen. sir John Johnson, Bart. » By J. Watts de Peyster. New-York : Charles H. Ludwig, printer.

2. « Autobiography and Letters of Orville Dewey, D.D. » Edited by his daughter, Mary E. Dewey, p. 366. Roberts brothers. Boston.

3. « The Andover Review. » Published monthly. Boston : Houghton, Mifflin & C°.

dover, rédigée par cinq professeurs émérites. Le premier numéro a cent vingt pages in-octavo. Le rédacteur en chef annonce que la revue préconisera « la méthode d'orthodoxie progressive». Le docteur A.-F. Beard, de la chapelle américaine à Paris, y a donné une étude intéressante sur « les Églises des huguenots et la condition religieuse de la France »; et le professeur Harris une revue louangeuse de l'admirable ouvrage du professeur George T. Ladd[1] sur les doctrines des Écritures, publié par Charles Scribner's sons.

L'ouvrage du père Didon[2], traduit en anglais par Rosa Cordes, porte ce titre : *Science without God* (*la Science sans Dieu*). L'œuvre du docteur Gerhard Uhlhorn sur la *Charité chrétienne dans l'ancienne Église* a été traduite de l'allemand et publiée par Scribner's sons; enfin M. Richard P. Hallowell[3] s'est efforcé de justifier la persécution des quakers par les puritains dans le Massachusetts, dans une étude qui n'est point du tout théologique sur l'invasion quakeresse de cet État.

La bibliographie des *Voyages* est brillante. M. John L. Stoddard[4], célèbre aux États-Unis par ses conférences descriptives des grandes villes de l'Europe, a donné ses impressions sur l'Espagne, Saint-Pétersbourg, Moscou, d'Ober-Ammergau, dans un joli volume, artistement relié et illustré. L'auteur décrit bien les combats de taureaux et les représentations des mystères de la Passion. — M. Charles Dudley Warner[5] suit un sentier moins rebattu, le chemin des écoliers de Munich à Baireuth, et raconte son grand voyage avec assez de charme pour qu'on lui pardonne ses anachronismes. — M. Carpenter[6], le géographe de l'expédition du professeur Hart, de Cornell University, au Brésil, a écrit, sous forme de nouvelles, des notes intéressantes sur Rio, publiées pendant les dernières semaines de sa vie, qui a pris fin le 19 janvier. — William Winter[7] a publié en volume ses correspondances européennes au journal *la Tribune* de New-York, lettres et poèmes d'un grand charme de forme et d'idées. — Les bois et les lacs du Maine, un voyage de cent cinquante milles en canot, de Moosehead Lake à New-Brunswick, séduisent

1. « The Doctrine of Sacred Scripture. » By George T. Ladd, D.D. New-York : Charles Scribner's sons.

2. « Science without God. » By H. Didon. Translated from the French by Rosa Cordes. New-York : Thomas Whittaker.

3. « The Quaker Invasion of Massachusetts. » By Richard P. Hallowell. Boston : Houghton, Mifflin & C°.

4. « Red Letter Davy Abroad. » By John L. Stoddard. In-8°. Boston : James R. Osgood & C°.

5. « A Round about Journey. » By Charles Dudley Warner, p. 360. Boston and New-York : Houghton, Mifflin & C°. 1884.

6. « Round about Rio. » By Frank D. Y. Carpenter, p. 415. Chicago : Jansen, Mac Clurg & Company, 1884.

7. « English Rambles. » By William Winter. Boston : James R. Osgood & C°.

dans le joli livre de M. Hubbard[1]. — Le Mexique, immortalisé dans les *Scènes mexicaines* de Gabriel Ferry, disparaîtra bientôt, car il n'est plus qu'à quatre-vingt-seize heures de New-York; MM. Bishop[2] et Conkling[3] nous le décrivent bien changé déjà. C'est dommage, néanmoins, qu'ils n'aient pas connu Gabriel Ferry.

Il faut dire que si ces deux ouvrages nouveaux se suivent, ils ne se ressemblent guère, l'œuvre de M. Bishop étant de beaucoup supérieure à celle de M. Conkling.

Le général Grant, dont le témoignage est précieux, dit beaucoup de bien du nouveau guide au Mexique de MM. D. Appleton et C[ie], rédigé par le petit-fils d'un ancien ministre des États-Unis.

Je voudrais traduire en français l'ouvrage de M. Mark Twain, *Life on the Mississipi*[4], que je mentionnais *passim* dans un courrier récent, admirable par son américanisme autochtone autant que le pourrait désirer Walt Whitman, révélant mieux que tous les livres d'histoire et de critique, mieux que toutes les études de mœurs, le fin fond du caractère américain dont M. Mark Twain est, à mon avis, le type le plus accompli.

C'est assez dire que j'adore Mark Twain; pourtant il y a un Mark Twain envers lequel je me borne au respect qu'on doit à tout le monde et à la haute estime que méritent les grands talents; c'est celui qui étudie les livres, le Mark Twain érudit; l'autre, le premier, est le vrai, tenant tout de son fonds naturel et de ses observations à lui, que j'ai retrouvé dans le livre que je voudrais traduire en français, si je pouvais traduire de l'anglais en français aussi bien que traduisent du français en anglais M. Lafcadio Hearn, de la rédaction du *New Orleans Times-Democrat*, et M. George T. Lanigan, rédacteur en chef du *Rochester Post-Express*.

Le traducteur de *John Bull et son île*[5] a fait merveille; la revue *The Critic*, toujours bien informée, entend dire que l'ouvrage a été primitivement écrit en anglais par un Anglais, puis traduit pour être publié d'abord en français. Max O'Rell fera bien de se dévoiler.

Je serais bien fâché que les lecteurs européens jugeassent des mœurs américaines par le livre absurde

1. « The Woods and Lakes of Maine. » Lucius L. Hubbard. Illustrated. Boston : James R. Osgood and Company, 1883.

2. « Old Mexico and her lost provinces. » A journey in Mexico, Southern California, and Arizona, by way of Cuba. By William Henry Bishop. With numerous illustrations. New-York : Harper & brothers.

3. « Mexico and the Mexicans. » By Howard Conkling. Taintor brothers, Merrill & C°.

4. « Life on the Mississipi. » By Mark Twain. In-8°, p. 624. Boston : Jas. R. Osgood & C°.

5. « John Bull and his island. » By Max O'Rell. Translated from the French. New-York : Charles Scribner's sons.

qu'a écrit le grand censeur[1] de la littérature et de l'art de l'État de New-York. Ce personnage ridicule, d'homme de peine dans un magasin de nouveautés, est arrivé d'emblée à la haute position qu'il occupe, et voyez comme il l'honore. Un confiseur expose dans sa vitrine une gravure de l'entrée de Charles V à Anvers, il est arrêté et son tableau est confisqué. M. Bonaventure, dont la librairie est le rendez-vous des artistes et des bibliophiles, importe les photographies de Goupil, des peintures du dernier Salon de Paris; elles sont confisquées et, pendant l'absence du patron, le commis est arrêté.

Est-ce à dire que les Newyorkais soient stupides ou hypocrites? Non, mais nos gouvernants le sont; ils ont donné raison au censeur contre Bonaventure, à Cesnola contre Feuardent... C'est pourquoi je ne suis plus tant contre les minorités et penche un peu vers l'opinion du célèbre critique anglais Arnold, venu ici pour éclairer *Philistia*, que les majorités ont toujours tort.

M. F. Marion Crawford vient de publier son quatrième roman[2], et les critiques, qui ne discutent plus son talent, pleuvent sur ce livre considéré comme immoral. C'est l'*ultima thule* de la critique dans la littérature et dans l'art.

Il ne faut pas, s'il faut absolument discuter cette question de moralité dans l'art, juger d'un livre par le nombre de meurtres et d'adultères qu'il renferme, non plus que par la morale de la fin. On peut lire tout le théâtre de Shakespeare sans être inspiré de mauvaises passions; mais un grand écrivain peut très bien rendre attrayante une mauvaise passion qu'il aura punie très sévèrement.

A cet égard, Zola est bien supérieur à Chateaubriand, et la lecture de *Nana* doit être bien plutôt permise que celle de *René*.

Dans *Gerfault*, le mari meurt de la main involontaire de l'amant; l'épouse se suicide et l'amant reprend ses occupations littéraires avec une inspiration de plus.

Bonne leçon pour les épouses adultères.

Le dénouement de *To Leeward* est absolument pareil. Le mari devient fou; l'épouse se jette dans les bras de son amant et reçoit le coup de feu à lui destiné; l'amant reprend ses occupations littéraires avec une inspiration de plus.

Bonne leçon pour les épouses adultères.

Mais la jeune miss anglaise, éprise de philosophie, s'est mariée comme se marient les jeunes femmes, sans savoir; mais le seigneur italien, son mari, est correct, froid et peu sympathique; mais Batiscombe est beau, séduisant et passionné; et leur passion grandit sans qu'ils s'en aperçoivent; et les décors sont charmants sous ce ciel d'Italie; et l'histoire est contée par Crawford avec ce style entraînant que vous savez, avec parfois de ces jolies phrases françaises, que tout auteur anglais qui se respecte met dans la bouche de ses personnages, afin de leur donnar un parfum de bonne compagnie... *To Leeward* est l'œuvre la plus artistique de Crawford, mais si vous tenez à la moralité dans l'art, lisez... Télémaque, et encore!

J'ai souvent pensé que si les écrivains contemporains devaient se frayer une route quelconque à travers le roman, les Français auraient pour but prochain le drame, et les Anglais, la conférence.

Ces conférences qui font dire à Sally Peters, dans le roman d'hier, *The Millionnaire :*

« A votre place, je ferais des conférences.

— Mais je n'en ai jamais fait de ma vie!

— Çà, ce n'est pas une raison. Personne ne s'arrête à cette considération-là.

— Mais je n'ai rien à dire qui vaille la peine qu'on l'entende.

— Pensez-vous que vos compatriotes, en tournée de conférences en Amérique, ont quelque chose à dire?... »

J'expliquais par cet engouement du livre parlé le motif qui fait des romans de M. Cable une succession de tableaux ravissants et de dialogues nouveaux et gais. C'est pourquoi le patois créole de M. Cable est un peu fantaisiste, c'est pourquoi aussi il a créé pour ses personnages un dialecte qui n'existe pas en réalité.

Louisiana rif-husing to h-anter the h-Union est parfait, mais ce n'est pas le langage des Raoul Innerarity; c'est un langage admirable pour la scène. Et, comme conférencier, M. Cable récolte à présent ses succès les plus retentissants.

Conférencier n'est pas le mot propre, mais je cherche et ne trouve pas d'équivalent à *lecturer;* et M. Cable ne lit à son auditoire que des pages choisies de ses œuvres. Détail à noter, si M. Daudet a eu peur de la juste colère de Tartarin de Tarascon, M. Cable n'a pas peur, lui, des personnages qu'il a portraicturés; ils ne se sont pas encore reconnus.

Le succès le plus éclatant est à un ouvrage anonyme, un roman, *les Gagne-pain*[1], que l'on a attribué à un grand nombre de personnes, sans autre résultat qu'une petite lettre de l'auteur inconnu affirmant que trois personnes seulement connaissent son secret, et que ce secret dévoilé nuirait beaucoup à la position qu'il occupe. Dites-nous donc à qui peut nuire la composition d'un roman aussi bien écrit.

Cette petite lettre a mis au désespoir tous ceux dont les soupçons convergeaient sur M. John Hay.

Ce que je sais bien, c'est que l'auteur connaît parfaitement son français, qu'il ne faut pas confondre

1. « Traps for the Young. » By Antony Comstock. New-York : Funk & Wagnalls.

2. « To Leeward. » A Novel. By F. Marion Crawford, author of « M. Isaacs », « D. Claudius » and « A Roman Singer ». Boston & New-York : Houghton, Mifflin & C°.

1. « The Breadwinners. » A Social Study. New-York : Harper & brothers.

avec le français d'Ollendorff que vous trouverez dans Hardy et dans maints autres auteurs contemporains, y compris M. Crawford, qu'il est polyglotte.

Le titre de l'ouvrage a dû être pensé en français, car *Bread Winners* est aussi peu anglais que Gavroche, et j'imagine que l'on chercherait longtemps dans les dictionnaires anglais la définition du mot *ostrogoths* dans le sens de l'auteur (p. 58), qui est celui *ostrogots* dans cette phrase des *Mémoires de Grammont :* « Tant mieux qu'elle ait refusé les Ostrogots dont tu viens de me parler. » Remarquez aussi que si l'auteur consultait Ollendorff, Euphrasie ne dirait pas (p. 180) : « Mais, qu'est-ce que vous avez donc ? » Euphrasie dirait : « Mais qu'avez-vous donc ? » — Je vous demande pardon de cette digression ; le livre est porté aux nues par les critiques, et il le mérite.

Les directeurs de *New-York Free circulating Library* viennent de publier leur quatrième rapport annuel. Sur 81,233 livres emportés gratuitement par 11,501 lecteurs de ce cabinet de lecture, six seulement ont été perdus ou détruits. Le nombre de volumes a augmenté en un an de 7,206 à 8,846 ; le cabinet de lecture est ouvert le dimanche.

La bibliothèque richissime en *Americana* de M. Henry C. Murphy, de Brooklyn, sera vendue par Leavitt et Cie, à New-York, dans les premiers jours du mois de mars.

M. George-Alfred Townsend possède la rarissime première édition des *Contes* d'Edgar Poë (Philadelphie, 1840).

Le bibliothécaire de *Mercantile Library*, New-York, dit que, parmi les lecteurs de cette bibliothèque, Thackeray est plus populaire que Dickens.

MM. Scribner'ssons annoncent la publication d'un nouvel ouvrage du professeur Arnold Guyot, intitulé *Création, ou la Cosmogonie biblique selon la science moderne.*

L'auteur vient de mourir, âgé de soixante-dix-sept ans. Il était Suisse et c'est Agassiz, dont il fit la connaissance à Carlsruhe, qui le persuada de venir aux États-Unis en 1848.

Il était professeur de géographie historique et physique au collège de Neufchâtel et avait publié, avec Agassiz et Desor, un volume sur le *Système glaciaire*, résultat de longues investigations dans les Alpes, en Suisse et en Italie.

Ses premières conférences en français sur « la terre et l'homme » à Boston, en 1848-1849, établirent aux États-Unis la réputation qu'il avait acquise en Europe. En 1855 il fut appelé à la chaire de géographie physique au collège de New-Jersey, à Princeton, qu'il a occupée jusqu'à sa mort. Il a publié plusieurs ouvrages géographiques et météréologiques, qui sont classiques ici.

L'Athénée louisianais, qui a pour objet de perpétuer la langue française en Louisiane, accomplit bravement sa tâche. M. le général Beauregard est président, et M. Alfred Mercier, secrétaire de l'Athénée.

M. Alice Fortier, sous-secrétaire de l'Athénée, professeur de français à l'Université de la Louisiane, a fait en décembre une conférence historique sur le château de Chambord, publiée en volume par l'imprimerie franco-américaine, Nouvelle-Orléans.

C'est une étude consciencieuse, bien faite et bien exprimée, éclairée et animée par l'esprit libéral qu'apportèrent à la Louisiane Élisée Reclus, Dumez, qui fonda le *Mésachébé*, et J. Gentil, qui fonda et dirigea longtemps à Saint-Jacques *le Louisianais*, et qui maintenant, à la Nouvelle-Orléans, rédacteur de la *Démocratie française*, personnifie tout ce qu'il y a de grand, de noble et d'admirable en son pays natal, qu'on serait bien forcé d'aimer en lui si c'était chose possible de ne pas aimer la France pour elle-même.

HENRI PÈNE DU BOIS.





SOMMAIRE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES : *Bruxelles rigole... — Margot la balafrée. — Femme à soldats. — La Belle limonadière. — Monsieur et Madame Bewer. — Chrétienne. — L'Impure. — Plaids et Bosses. — La Régina. — L'Amant de cœur. — Un Écolier américain. — Contes en prose de Coppée. — Ni Chair ni Poisson. — Tartarin de Tarascon. — Ouvrages signalés.* — MÉLANGES LITTÉRAIRES : *L'Art d'être grand'-mère. — L'Évolution naturaliste. — Croquis artistiques et littéraires. — Lettres inédites de Spinosa. — Œuvres polémiques de Mgr Freppel. — La Vie publique en Angleterre. — Tableau de la Littérature française, 1800-1815. — Nos Morts contemporains. — Paris à la loupe. — Histoire d'un savant par un ignorant. — La Vie a Paris, 1884. — Lettres de Flaubert à George Sand. — Paris vécu. — La Russie dévoilée au moyen de sa littérature populaire. — Romancero de l'Escorial. — La défense de Bazeilles.* — POÉSIES : *Riquet à la houppe. — La gerbe. — Chansons à dire. — Contes macabres et autres. — Première moisson. — Nos petits grands hommes. — Le Mariage de don Juan. — Poésies de A. Rolland. — Par les bois. — Le Paradis moderne.* — THÉATRE : *Les Cenci. — Ouvrages signalés.* — HISTOIRE : *Richelieu et la monarchie absolue. — Histoire des émigrés pendant la Révolution française. — Mémoires du marquis de Sourches, t. II. — Paris disparu : Les Tuileries, — Mémoires du baron de Vitrolles. — Le jeu de paume des Mestavers.* — BIBLIOGRAPHIE : *Le culte de Priape. — Première nuit de mes noces. — Les Mille et un Souvenirs. — Les confessions d'un docteur de Sorbonne.* — LIVRES D'AMATEURS : *Soixante planches d'orfèvrerie, collection Eudel. — Le Neveu de Rameau, préface d'Isambert. — Méditations sur le sermon de Notre Seigneur sur la montagne. — Contes fantastiques d'Hoffmann* (éd. Jouaust). — BEAUX-ARTS : *Observations sur dix-neuf toiles de David. — L'Hôtel Drouot. — Japonisme. — L'Académie royale de musique au* XVIIIe *siècle. — Allégories et emblèmes. — Album Fraipont. — Quinze journées au salon de peinture. — Raphaël et la Farnésine. — The year's art 1884. — Châteaux historiques de la France.* — GÉOGRAPHIE : *L'Égypte. — Notices sur les colonies anglaises. — Seule dans les steppes. — Études sur l'Autriche. — Souvenirs d'Italie. — Trente-deux ans à travers l'Islam. — Dans la Haute Italie.* — SCIENCES MILITAIRES : *De la lecture des cartes étrangères. — Œuvres du maréchal Bugeaud. — Les fusils à répétition. — La France est-elle prête ?* — SCIENCES MÉDICALES : *Le Choléra.*

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Bruxelles rigole... (*Mœurs exotiques*), par HENRI NIZET. Bruxelles, Kistemaeckers, 1884, 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Si ce livre est le résultat d'une gageure, l'auteur peut se vanter d'avoir gagné haut la main. — Si ce livre a été fait avec conviction, nous plaignons beaucoup celui qui l'a écrit, mais nous ne saurions lui cacher notre manière de voir, si rude qu'elle soit.

Ce n'est ni de l'argot ni du belge, mais un charabia tellement éloigné du français qu'on se demande sérieusement si l'auteur de *Bruxelles rigole...* a jamais eu entre les mains une grammaire française et la manière de s'en servir. Peut-être, après tout, la langue spéciale, mais inconnue, consacrée à ce volume appartient-elle à ces fameuses mœurs exotiques que celui-ci prétend peindre. Nous renonçons à établir, à rechercher la filiation de cette littérature qui ne procède d'aucune école et qui, malheureusement pour le lecteur, appartient au genre mortellement ennuyeux. Il nous paraît bien inutile, après de semblables préliminaires, d'entrer dans le détail de ce livre qui raconte l'histoire très crue des amours d'un étudiant grec du nom de Milostaki avec des créatures peu intéressantes, au milieu de perpétuelles scènes d'ignoble ivresse, de promenades au café-concert et de batailles à coups de poing avec des rivaux aussi exotiques que ce lamentable héros. Certes, ce qui rigole, ce qui suinte à travers toutes les pages du livre de M. Henri Nizet, c'est un immense et perpé-

tuel ennui, un ennui à décrocher à force de bâillements les mâchoires du lecteur le plus résolu et le plus vaillant. Voilà un infortuné qui ne *rigole* pas, pour parler la langue de l'auteur de ce fatigant roman! Fermons une bonne fois la dernière page de cette bizarre élucubration, et surtout ne lui souhaitons pas de pendant. G. T.

Margot la balafrée, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Cie, 1884; 2 vol. in-18. — Prix : 7 fr.

Si quelqu'un a justement mérité le nom d'amuseur parmi nos romanciers modernes, c'est bien assurément cet heureux émule de Gaboriau, qui ne se lasse pas d'entasser volumes sur volumes avec la verve la plus infatigable et la mieux récompensée. L'histoire de *Margot la balafrée*, du sculpteur Gerfaut, de Philippe de Charny, de Carnac, de Camille Gerfaut et de tous les autres personnages de ce curieux roman est une véritable trouvaille, faisant le plus grand honneur à l'extraordinaire imagination de son inventeur. Il est impossible de raconter par le menu une pareille série de formidables aventures, qui vont toujours de plus en plus fort et se passent en plein Paris contemporain. Le talent, c'est d'arriver à les faire admettre par le lecteur étourdi, empoigné par l'intérêt, entraîné par l'action, si follement invraisemblable qu'elle soit. C'est un engrenage vertigineux et captivant, dont on ne parvient à sortir qu'à la dernière ligne, avec un sentiment de vive reconnaissance pour le conteur qui a su vous faire passer d'aussi agréables instants. G. T.

Femme à soldats, par Robert Caze. Bruxelles, Henri Kistemaeckers; 1 vol. in-18.

Ce volume est précédé d'un avis signé « l'Éditeur », et dont je transcris le dernier alinéa : « Il (M. Robert Caze) ne saurait ignorer ce qui existe. C'est là son dernier but. » Je me serais fait scrupule de priver le lecteur de cette délicieuse phraséologie qui prouve, mieux que tous les raisonnements, de quel ornement peut être à un livre l'*avis de l'éditeur*. Je me hâte d'ajouter qu'on chercherait en vain dans tout le reste du volume une jouissance du même ordre : M. Robert Caze est un écrivain.

Nous le savions déjà depuis *le Martyre d'Annil*. Ce nouveau volume, qui fait, sous le titre général : *les Filles*, partie de la même série d'études, nous l'apprendrait si nous ne le savions pas. C'est une peinture crue — mais vraie et où le naturalisme n'exclut pas, comme il arrive, la nature — des mauvaises mœurs de caserne et de garnison. Tout ce monde de troupiers grossiers ou roublards, de brasseries interlopes, de femmes qui grugent les sous-officiers et de sous-officiers qui grugent les femmes, est représenté d'une main alerte et précise, en couleurs justes, sans pudibonderie et sans recherche de cynisme, avec des épisodes intéressants et congruants au sujet, et dans un style franc et vigoureux qui sait mettre en œuvre les éléments les plus vulgaires, tout en conservant la distinction et le raffinement de l'art.

C'est un journal socialiste, *le Cri du peuple*, qui a eu la primeur de ce roman. Je ne sais ce que cette histoire d'une fille à soldats qui, par fatalité plus que par vice, il est vrai, passe de main en main jusqu'à ce qu'un vieil imbécile l'épouse et qu'elle meure poitrinaire au lendemain des noces, peut bien avoir d'influence sur la solution de la question sociale ou des questions sociales. Mais *le Cri du peuple* a pour rédacteur en chef un styliste, et je comprends que M. Robert Caze et lui se soient rencontrés dans la même maison. B.-H. G.

La Belle Limonadière, par Paul Mahalin. Paris, Tresse, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quelque fantastique que soit l'histoire racontée par Paul Mahalin, elle l'est avec une verve si amusante, un entrain si endiablé que pas un lecteur ne regrettera d'avoir suivi dans toutes ses péripéties les intéressants bandits aux amours et aux crimes desquels se mêle la chasse extraordinaire du fameux policier Vidocq. — Il y a là un si habile mélange de vrai et de faux, qu'on en sort un peu étourdi sans doute, mais amusé et content. G. TY.

Monsieur et Madame Bewer, par Paul Lindau Paris, Hinrichsen et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50

M. Paul Lindau, bien que Berlinois et Prussien, est un des plus ardents propagateurs des œuvres françaises chez ses compatriotes. Romancier, dramaturge, journaliste, il a traduit Dumas et Émile Augier, Labiche et Sardou, il a écrit des livres sur Molière, Beaumarchais, Alfred de Musset, s'appliquant à nous faire connaître, admirer et aimer. Son roman est une peinture très exacte et très intéressante de la vie de Berlin et des coutumes allemandes. Ses personnages respirent la vie, et l'auteur, autant qu'on peut en juger dans une traduction, s'exprime en un style élégant, souple et spirituel, qui n'a rien de commun avec la fameuse lourdeur allemande.

C'est l'histoire d'un brave et riche garçon qui aime éperdument une actrice de café-concert, ni bonne ni mauvaise, mais fort jolie, et l'épouse. Plus tard, il voit qu'il s'est trompé et que Kathi n'est nullement la femme qu'il lui faut. Alors il se sépare d'elle et repart pour Sumatra, où il vivait avant de la connaître. Le sujet est simple, tout uni, mais remarquablement traité dans ses détails et nous fait pénétrer au cœur même des mœurs de Berlin. Le livre est précédé d'une curieuse lettre d'Émile Augier et d'une intéressante préface de Jules Claretie. G. TY.

Chrétienne, par Ch. M. Flor O'Squarr. Bruxelles, Kistemaeckers, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Savinien Rivière, un ancien défenseur de la Commune de 1871, un ex-déporté à Nouméa, un écrivain anticlérical, rencontre, sur la petite plage bretonne de Bekerville, une jeune femme de Rennes,

Thérèse de Chesneval, noble et catholique. Un irrésistible sentiment pousse l'un vers l'autre ces jeunes gens qui paraissent si peu faits pour se comprendre. L'amour les gagne, les rapproche, les enlace invinciblement; la passion les tord dans ses étreintes furieuses. Ils oublient tout et s'aiment fougueusement. Thérèse a oublié ses devoirs de dévote pour se donner toute à l'amour. Un prêtre passe, le remords saisit l'amoureuse au cœur et désormais elle lutte, tiraillée entre la religion et l'amour, succombant sans cesse à l'un ou se réfugiant dans l'autre. Savinien Rivière est mortellement blessé en aidant au sauvetage d'un bateau naufragé. On le ramène évanoui, perdu ; Thérèse profite de son état pour lui faire administrer l'extrême-onction sans qu'il s'en aperçoive. Mais le blessé a une lueur de raison, il reprend ses esprits, il va blasphémer : chrétienne avant tout, Thérèse étouffe le mourant sous ses draps pour qu'il meurt réconcilié avec l'Église.

C'est un livre plein de talent, plein d'emportements jeunes et passionnés que celui de M. Ch. M. Flor O'Squarr; certainement il prouve un tempérament; sa fin originale est d'une belle couleur dramatique et fanatique. G. TY.

L'Impure, par Ernest Benjamin. Paris, Marpon et Flammarion, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman de M. Ernest Benjamin est extrêmement curieux par sa forme et par les procédés employés par l'auteur. L'esprit y pétille continuellement, comme une agréable mousse de champagne sans consistance, mais légère et amusante. Les choses les plus graves y sont traitées avec cette forme badine, qui empêche un peu de prendre au sérieux les cruautés de l'aventure et la terrible situation faite à une jeune femme par son mari, voulant l'obliger, par raison d'intérêt, à recevoir une *impure*. Malgré cela le roman est amusant, très gai et se lit couramment d'un bout à l'autre avec plaisir. G. TY.

Plaids et bosses, par A. Pothey et G. Bois. Paris, Baillière et Messager, 1884. 1 vol. in-18 jésus, illustré par Le Natur. — Prix : 4 francs.

Dédié à l'impérissable Jean Hiroux, ce recueil d'audiences correctionnelles est bien la plus désopilante série d'aventures cocasses qu'il soit possible d'imaginer. Il suffit de voir figurer comme auteur A. Pothey, l'étonnant créateur de *la Muette*, pour savoir à quoi s'en tenir sur l'allure de toutes ces histoires qui luttent d'entrain, de verve, d'humour et d'étonnants aperçus. En même temps c'est un défilé continu des mille petites ou grosses misères de la vie humaine, un livre de philosophie amusante. G. TY.

La Regina, par Charles Lomon. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une œuvre curieusement subtile et d'une trame bien ténue que celle de M. Charles Lomon. Il faudrait bien peu de chose, à peine le déplacement d'une pointe d'aiguille pour empêcher de se produire tous les malheurs qu'il nous raconte. Mais on passe outre, car il nous les conte en un beau langage de poète, en un style pur et rythmé, et, sous le charme, nous consentons à suivre l'écrivain, bien qu'il marche trop souvent la tête dans les étoiles en refusant de regarder à ses pieds.

Son roman abonde en situations dramatiques qui trahissent le passionné de théâtre, tout comme ses subtilités trahissent le poète. Il y a des passages qui étreignent fortement le cœur, par exemple celui où l'actrice Régine, *la Regina*, revenue d'Amérique pour revoir son enfant, se trouve en face d'une tombe qui, censément, renferme le pauvre petit être.

Censément, voilà le nœud du roman, voilà la situation même de chacun des personnages, et voilà ce qui rend l'œuvre même excessivement fragile, car tout n'y est qu'apparences et suppositions.

Régine, une pauvre fille, a épousé à Londres le fils d'un grand d'Espagne, et le haut seigneur a refusé de reconnaître cette mésalliance que les lois espagnoles lui permettent de faire annuler. Devenue subitement veuve, la malheureuse est obligée de se faire actrice pour vivre et de laisser son fils André à une femme de confiance, à la suite d'un engagement pour l'Amérique. Lorsqu'elle revient, on lui fait croire que son fils est mort à cinq ans. Il n'en est rien ; c'est le grand-père, l'altier marquis Silviani, qui a enlevé l'enfant de son fils et imaginé ce stratagème pour dérouter la mère, cette belle-fille qu'il n'a pas voulu accepter. Naturellement *la Regina* retrouve son fils âgé de vingt ans, le devine sous le faux nom d'André Sartène, imposé par le marquis. Mais l'enfant est amoureux de la petite-fille du marquis Silviani, Sylvia, sa cousine, sans qu'il le sache et la fille, non avouée, de don Jorge de Norèbe et de Dolorès Silviani. — Des péripéties terribles sont amenées par l'amour de ce don Jorge pour la Regina, dont il croit André amoureux. Un duel doit avoir lieu entre don Jorge et André ; la Regina l'empêche au détriment de son honneur, puis de sa vie ; et tout se termine par le mariage des deux amoureux.

Cet imbroglio espagnol donne comme résultat une œuvre incomplète et heurtée, trop souvent mystérieuse sans raison vraie de l'être, mais où règnent un grand charme et des élans très passionnés.

G. TY.

L'Amant de cœur, par Edmond Lepelletier. Paris, Tresse, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est un mélange de choses vues, de situations banales et de longues tartines taillées avec une certaine allure d'après les procédés réalistes. — De tout cela il n'est sorti qu'un livre tout à fait inégal, ayant d'excellentes parties, que l'on pourrait presque détacher les unes après les autres du livre comme pour défaire un travail curieux de marqueterie, et des parties très faibles, presque nulles. — L'intrigue, par son dénouement trop arrangé, trop voulu, est en-

fantine; elle contraste bizarrement par sa naïveté avec les grossièretés voulues qui émaillent certaines pages de cette œuvre, en présence de laquelle on ne saurait garder le silence. — On sent l'écrivain en bien des endroits, même sous les vernis de toutes couleurs dont il a cru devoir enjoliver son livre et qui n'ont servi qu'à l'empêcher d'être personnel. — Malgré ses défauts et ses vices, on lira *l'Amant de cœur*, parce que c'est une œuvre d'essai, derrière laquelle, si l'écrivain le veut et consent à se débarrasser des préoccupations étrangères à l'art et à la littérature, peut se dresser une œuvre mieux faite et plus sérieusement étudiée. G. TY.

Un Écolier américain, par TH. BAILEY ALDRICH, traduit de l'anglais par Th. Bentzon, avec autorisation de l'auteur. 1 vol. in-18. Paris, J. Hetzel et Cie. — Prix : 3 francs.

Le nom de M. Bailey Aldrich, très populaire dans le nouveau monde, est assez peu connu en France. En Amérique, cet écrivain est surtout estimé comme poète. Il n'en manie pas moins habilement la prose : son *Écolier américain* est un moutard fort amusant, beaucoup plus amusant que la plupart des jeunes drôles dont on publie les biographies, pour l'édification des collégiens. Ses aventures feront donc le bonheur des adolescents. Mais les parents aussi jetteront un coup d'œil sur ce livre, en apprenant que le jeune Tom s'appelle, de son nom patronymique, Bailey Aldrich, que le héros du récit est l'auteur en personne. Sévère pour lui-même, M. Bailey avait intitulé son volume : *Story of a bad boy*, histoire d'un mauvais garçon. Toutefois, M. Bentzon, son traducteur, trouvant cette sévérité peu justifiée, a pris sur lui de changer le titre. Et il a bien fait! Ce petit diable de Tom a peut-être une bonne dose de défauts, mais il a une qualité : il est naturel. P. C.

Œuvres de François Coppée. Prose. Une idylle pendant le siège. Contes en prose. 1 vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, 1884. — Prix : 5 francs.

L'Académie française en élevant M. François Coppée au rang des immortels a voulu surtout honorer un vrai poète et un homme de bien. Mais a-t-elle songé au prosateur? Nous en doutons, car l'auteur du *Passant*, tout entier aux sourires de la Muse, a fort peu écrit en prose. Ses seules infidélités à la *langue des dieux*, comme auraient dit nos pères, consistent en une courte nouvelle et une trentaine de contes. Or la nouvelle, intitulée : *Une idylle pendant le siège*, et environ la moitié des contes se trouvent dans le présent volume. Ils se signalent par la sobriété des développements et la correction du style. Ajoutons qu'on y retrouve les maîtresses qualités du poète : la délicatesse et l'originalité. Pas une ligne, pas un mot n'est à retrancher de ces pages : nous voilà loin du pathos romantique contre lequel Musset s'insurgeait si fort, dans ses *Lettres de Dupuis à Cotonet*, loin aussi des *âcres* baisers de *Julie*, dans la *Nouvelle Héloïse!* Toutefois ce ne sont, à proprement parler, que des essais et, nous n'en doutons pas, M. François Coppée saura prouver un jour qu'il sait, en prose, aussi bien qu'en vers, mener à bonne fin une œuvre de longue haleine. P. C.

Ni Chair ni Poisson, par CAMILLE LEMONNIER. Bruxelles, Auguste Brancard, 1884. 1 vol. in-18.

Ce sont des *juvenilia*. M. Camille Lemonnier en eût fait si volontiers; mais l'éditeur n'a pas pensé de même, et le public pensera comme l'éditeur. La sobriété de style, dont M. Lemonnier s'accuse comme d'un des défauts de sa première jeunesse littéraire, serait enviée par plus d'un comme l'abondance idéale. Mais dédaigner les petites pierres chatoyantes et bien taillées est un luxe qui sied à qui peut à pleines mains remuer des diamants.

La première nouvelle, *ni Chair ni Poisson*, qui donne son nom au volume, vaut surtout par les détails. Le tableau discrètement ridicule et convenablement grotesque d'une petite cour d'Allemagne y est brossé d'une main plaisante et juste. Quant à l'idée que résume le titre : Ni chair ni poisson, ni garçon ni fille, j'avoue que je ne la saisis pas bien. De quel sexe peut donc être l'enfant auquel la princesse vient de donner le jour? S'il est du troisième, c'est-à-dire neutre, comme un vieux chanteur de la chapelle Sextine ou un poulet manceau, il faudrait le dire plus explicitement. On rit, mais on reste étonné, et, si l'on a le temps, rêveur. J'aimerais mieux une bonne clarté, à la manière d'Armand Sylvestre.

Feu Follet est fort amusant et ne manque pas de vérité psychologique. Une veuve se remarie et sculpte son nouvel époux sur le modèle de l'ancien, feu Follet. Puis quand le pli est bien pris et la ressemblance parfaite, elle lui déclare qu'il est odieux et ridicule.

Certaines de ces études n'occupent que quelques pages. Mais c'est de la liqueur condensée, et dont une goutte vaut mieux que les jets continus d'eau tiède lâchés par tant de robinets.

Le morceau le plus long du recueil est une histoire de chats. Cela s'appelle *les Maris de Mlle Nounouche*. Les chats sont des hommes, et l'histoire est une satire. L'auteur a trouvé le moyen de vêtir en chats les fantoches du dernier empire qui nous ont conduits par où nous avons passé pour arriver où nous sommes. Le récit est ingénieux, piquant, et, par places, suffisamment félin.

En somme, lorsque M. Camille Lemonnier écrivait ces pages, il révélait un talent qui, depuis, s'est sans doute développé, a pris une autre direction, et a poussé des racines vigoureuses et un tronc puissant, mais qu'il était dès lors impossible de ne pas remarquer. L'éditeur a bien fait de lui demander ces écrits de jeunesse. L'histoire littéraire y trouve une date, le public un livre bien écrit et amusant, et l'auteur lui-même une cause de fierté légitime; car ce sont là des débuts dont, à quelque hauteur qu'on soit arrivé, il est permis de se faire honneur. B.-H. G.

Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon, par ALPHONSE DAUDET. Paris, Dentu et Charpentier, éditeurs, 1884. 1 vol. in-18.

« Je dois avouer, quel que soit mon amour du style, de la belle prose harmonieuse et colorée, qu'à mon avis tout n'est pas là pour le romancier. Sa vraie joie restera de créer des êtres, de mettre sur pied à force de vraisemblance des types d'humanité qui circulent désormais par le monde avec le nom, le geste, la grimace qu'il leur a donnés et qui font parler d'eux — qu'on les déteste ou qu'on les aime — en dehors de leur créateur et sans que son nom soit prononcé. Pour ma part, mon émotion est toujours le même, quand, à propos d'un passant de la vie, d'un des mille fantoches de la comédie politique, artistique ou mondaine j'entends dire : « C'est un Tartarin..., « un Monpavon..., un Delobesse. » Un frisson me passe alors, le frisson d'orgueil d'un père, caché dans la foule tandis qu'on applaudit son fils, et qui tout le temps à l'envie de crier : « C'est mon garçon ! »

Tartarin, sous le rapport du type mis en circulation, aura procuré au romancier plus de satisfaction qu'aucun de ses autres enfants. Jamais le méridional, hâbleur et naïf à la fois, qui croit sincèrement à ses plus fabuleuses histoires au moment même où il les raconte, qui se grise avec sa propre parole, n'aura été incarné dans un personnage plus amusant et plus vivant.

Le mot provençal *galeja*, raillerie, plaisanterie, résume l'œuvre tout entière. La *galeja* n'est point l'humour anglais, toujours un peu mélancolique et âpre, toujours légèrement teinté de spleen ; ce n'est pas davantage la blague parisienne amère, haineuse parfois, qui ne va point sans quelque contraction des lèvres. La *galeja*... c'est la *galeja*, une chose particulière au sol, un vin joyeux à boire sur place, mais qui ne s'exporte pas.

Comme il le dit lui-même, Daudet est né un *galejairé*, un rieur du beau pays du soleil, heureux de chanter, d'aimer, d'échanger avec les camarades et les compères une plaisanterie que souligne un sous-entendu plus fin que la plaisanterie elle-même.

La vie parisienne, triste et désenchantante même pour les triomphants, a assombri ce sourire et éveillé des pensées de philosophe dans l'âme de ce poète ; mais il y a vingt ans l'écrivain était encore en pleine jeunesse. Dès qu'il touche à la Provence, d'ailleurs, il redevient lui-même. La préface de *Tartarin* est un morceau de choix écrit avec une verve et une bonhomie charmantes.

Quoique le titre *Histoire de mes livres* semble au premier abord un peu prétentieux, les pages mises en tête de cette édition de luxe sont pour la plupart de la qualité la plus précieuse et la plus rare; ce travail rétrospectif emprunte à la personnalité de l'écrivain un attrait qu'il n'aurait pas avec un autre. On sait comment procède Daudet, qui n'écrit rien que sur une impression réellement ressentie, d'après un modèle existant. Dans ce retour à travers un passé vécu que l'on exécute en compagnie de ce maître charmeur, l'auteur bien souvent greffe un nouveau récit sur le premier.

D.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Sous ce titre **Pantins et marionnettes,** M. J.-B. Laglaize, l'auteur d'études théâtrales, nous donne une nouvelle série composée de : *la Comédie du théâtre, la Comédie de la guerre, la Comédie de société*. C'est une trilogie, comme on voit. Avec une grande somme d'observation et une compétence consommée, l'auteur y satirise gauloisement diverses catégories de *cabotins* et met en scène des types pris sur le vif que l'on croirait échappés du crayon du fantaisiste Callot. C'est un nouvel ouvrage à ajouter à la collection des éditeurs Marpon et Flammarion.

L'auteur de *la Loi qui tue*, de *la Femme jaune* et de tant d'œuvres fortes, au style délicat, met en vente à la même librairie un roman *naturaliste*, dans l'acception la plus exacte du mot; c'est-à-dire racontant avec simplicité des événements vraisemblables et vrais, mais sans aucune recherche d'images déplaisantes.

Dans les **Bottes du vicaire,** tel est le titre de ce roman, comme dans presque tous ses ouvrages, Camille Delaville soutient une thèse. Au lecteur de juger si cette fois encore l'avocat a plaidé victorieusement!

Le deuxième volume des **Amours défendues,** — la série hardie que publie en ce moment René Maizeroy — fait quelque bruit. C'est en effet une histoire d'hier que le jeune romancier a racontée avec son talent subtil; celle d'un des clubmen à la mode qui depuis trois ans galvaude son nom en des aventures équivoques. Tout le monde reconnaîtra les masques et voudra lire le roman d'Ivanovna Woïline et du duc Mignon.

Le Curé, le nouveau roman de Charles Lancelin publié par Marpon et Flammarion, est une étude de la vie réelle.

C'est le drame d'un jeune homme de la campagne qui a voulu se faire prêtre à un âge où il ignorait encore les passions. Mais une femme, une jeune fille pure et belle se rencontre sur son chemin, et le séminariste, après des luttes sans nombre, finit par succomber sous le poids d'un amour qu'il conserve toujours chaste au profond de son cœur. Il quitte alors le séminaire et devient un *déclassé*, vivant par cet amour irréalisable jusqu'au jour où il en meurt.

Il y a là une analyse du cœur humain, rehaussée par un style parfois incisif jusqu'à la brutalité.

La Cabanette, le remarquable roman de Camille Debans que le *Temps* donnait en feuilleton il y a quelques semaines, vient de paraître chez l'éditeur Paul Ollendorff. C'est un drame humain et d'un intérêt violent, malgré la simplicité d'une action toute droite. L'auteur y sait faire rire, ce qui n'est pas si commun qu'on le croit, et il y sait pleurer, parcourant ainsi la gamme de tous les sentiments, depuis la gaieté la plus sincère jusqu'aux dernières limites de la douleur et de l'angoisse. D'un style net et franc, *la Cabanette* est un des succès de librairie de la saison.

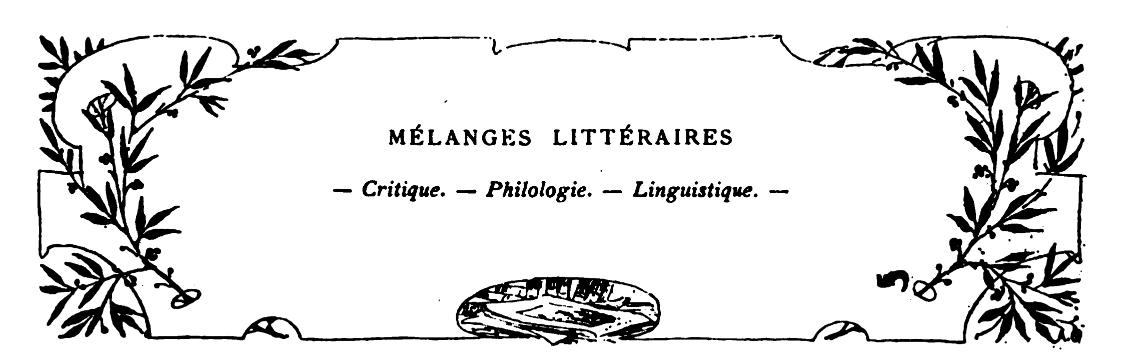
Julien Savignac, l'excellent roman de Ferdinand Fabre, vient de paraître dans la *Petite bibliothèque Charpentier,* avec avec deux dessins gravés d'après Jean-Paul Laurent. — Prix : 4 francs.

Lady Vénus, par Mélandri, vient de paraître à la librairie Ollendorff. Ces pages, pleines de verve et d'entrain, que le crayon si délicieusement moderne de Henry Somm a semées de cent vingt adorables croquis, sont un régal pour les dilettantes de parisianisme; pour ceux-là surtout qu'intéresse la fantaisie à outrance de la plume et du crayon.

Nous prédisons un succès à cette œuvre de deux artistes, écrite et dessinée pour des artistes. A ce titre, elle doit piquer la curiosité du public, et elle n'y faillira pas.

Un romancier parisien, Charles Mérouvel, publie aujourd'hui chez Dentu, sous ce titre : **Mademoiselle Jeanne,** la seconde série de sa comédie humaine, *les Secrets de Paris.* Jamais l'auteur d'*Angèle Méraud,* du *Péché de la Générale,* etc., n'avait écrit une histoire plus simple et plus vraie. Ne nous étonnons pas si nous retrouvons quelque jour au théâtre cette figure de Jeanne, si bien encadrée dans un milieu mondain où se meuvent des personnalités vivantes.

La librairie Hachette vient de publier divers ouvrages dans sa *bibliothèque des meilleurs romans étrangers* à 25 centimes le volume. Il faut signaler 1° **la Vie militaire en Prusse,** de F.-W. Hackländer, traduit par le capitaine Léon Le Maître. 4 séries formant 4 volumes; 2° **le Moment du bonheur,** roman allemand de F. Hackländer, traduit par A. Materne; 3° **Comptoir et Boutique,** des mêmes auteur et traducteur. Ces ouvrages sont aussi agréables à lire qu'utiles à connaître pour sentir la manière romancière que cultivent les auteurs célèbres chez nos voisins d'outre-Rhin.



MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

L'Art d'être grand'mère, par Mme Amélie Perronnet. Avec lettre autographe de Victor Hugo. Illustré par ses amis : A. Boulard (père et fils), Beyle, Georges Clairin, Hortense Delaye, V. Delaye, Valentin Foulquier, Amand Gautier, Edmée Maucroix, Robert Mols, Nadar. Paris, L. Michaud, 1883, 1 vol. in-12.

Vers de grand'mère et vers enfantins! Rien de plus compatible, comme on pense. Le volume aura du succès, et il le mérite. La grand'mère aime les enfants; elle leur parle et en parle avec indulgence et tendresse. Est-il avec cela besoin d'être grand poète pour s'assurer d'universelles sympathies?

Les poésies, d'ailleurs, généralement courtes, sont, généralement aussi, agréables. Il y en a d'ingénieuses. A les juger au point de vue de l'art, on en trouverait un grand nombre de médiocres, pour ne rien dire de plus; mais toutes se relèvent par ce sentiment de maternité qui se double chez l'aïeule, et dont le charme est si pénétrant. Une longue pièce, dialogue « philosophique et humoristique », et dédiée à « Messieurs Coquelin aîné et cadet (de la Comédie-Française) », ne manque ni d'haleine ni d'esprit dans le développement d'une idée juste et noble; mais je dois avouer qu'après l'avoir lue avec plaisir, je me suis récité avec ravissement la fable *le Chien et le Loup,* de La Fontaine.

Les illustrations sont gracieuses, et quelques-unes fort jolies. B.-H. G.

L'Évolution naturaliste, par Louis Desprez, Paris, Tresse, 1884, 1 vol. in-18.

L'étude de M. Louis Desprez se divise en six parties ou chapitres ayant respectivement pour sujet : Gustave Flaubert, — les Goncourt, — M. Alphonse Daudet, — M. Émile Zola, — les poètes, — le théâtre. Il y a, en outre, une préface. Ce n'est pas, naturellement, le morceau le moins militant, je veux dire le moins agressif du livre. Ce n'est pas non plus celui où les contradictions sont le moins flagrantes. Je n'en veux pour exemple que ces quelques lignes :

« Le XIXe siècle vieillissant dédaigne de plus en plus les phrases à panache des rhétoriciens. Les derniers romantiques ont beau se tortionner, appeler les étrangetés du baudelairisme au secours des impassibilités parnassiennes; l'évolution naturaliste écrase tout ce qui ne veut pas se ranger. »

Je me range. Mais que l'évolution naturaliste m'écrase si je comprends qu'on parte en guerre contre les phrases à panache avec ce style à plumet.

Un peu plus bas, M. Louis Desprez, constatant que le niveau de l'instruction monte et crée des besoins nouveaux, nous donne ainsi la formule du progrès en train de s'accomplir : « La France s'américanise :

les lettres françaises s'américaniseront. » Grand merci. Mais il serait oiseux de discuter une assertion posée en termes aussi vagues. Quand M. Desprez aura dit ce qu'il entend par s'américaniser, on pourra se faire une idée de l'avenir qu'il assigne à la France et aux lettres françaises. En attendant, si c'est, comme la suite le ferait supposer, se simplifier qu'il a voulu dire, il s'est étrangement trompé, rien n'étant moins simple que l'Amérique, les Américains et l'américanisme.

Ses études sont, du reste, parfaitement consciencieuses, et impartiales autant qu'il se peut. Il proclame et admire ceux que j'appellerais les ancêtres : Rousseau, Chateaubriand, Hugo, Balzac. Il aime Musset et tient Alfred de Vigny en haute estime. Ce dernier goût n'est point d'un esprit commun. Il reconnaît le talent des poètes du Parnasse, celui de M. Bourget, celui de Jean Richepin qui, dit-il, « frappe fort, mais frappe à faux ». J'en sais d'autres qui n'ont pas le bras si vigoureux, mais qui ne frappent pas plus juste.

Il a quelques obsessions. La phrase à panache en est une. Il la trouve partout, chez Flaubert plus que chez tout autre; mais M. Zola lui-même n'en est pas exempt. L'idéal en est une autre. Ni le romancier, ni le dramaturge, ni le poète, ne doivent, selon lui, créer des caractères de fantaisie, même en les donnant pour tels. Ces créations de l'esprit des poètes ne sont et ne peuvent être que des fantoches, des vessies gonflées de vent. Ce n'est pas lui qui dirait :

Vous êtes le réel, idéals que j'adore!

Enfin, tout en n'admettant pas que le littérateur prenne pour sujets de ses études des types d'exception, défaut qu'il reproche particulièrement aux frères de Goncourt, il ne semble guère croire qu'on puisse mettre en relief autre chose que des vices et des difformités morales. Je ne sais plus à quel propos il blâme M. Daudet d'avoir introduit dans un de ses livres un personnage trop parfait, que cette perfection même lui fait classer dans la catégorie des fantoches.

On se tromperait d'ailleurs si l'on croyait que M. Louis Desprez a écrit à la glorification des maîtres de l'école naturaliste. Son livre est indépendant, et il juge sans faiblesse celui même qu'il admire le plus, M. Zola, auquel il rappelle qu'il ne faut pas « confondre le matérialisme avec le bestialisme systématique ».

En somme, ce livre est l'œuvre sincère d'un homme jeune et ardent, qui se croit en possession de la vérité, aperçoit un but encore lointain à atteindre, et se forme une conception de l'art à la réalisation de laquelle il travaille, ce qui est, je le crains, le fait d'un idéaliste sans le savoir. B.-H. G.

Croquis artistiques et littéraires. — *Études et Souvenirs,* par James Condamin, docteur ès lettres. in-8°. Ernest Leroux, Paris. — Prix : 6 fr.

Ce sont des articles de Revue que l'auteur a voulu sauver de l'oubli, en les recueillant dans un volume élégant. M. Condamin a porté sa critique sur divers ouvrages, sur divers auteurs.

Tour à tour il émet son sentiment sur les *Pensées d'une reine*, sur Longfellow, sur Lessing, Gœthe et Schiller, sur Paul de Saint-Victor. Une étude est spécialement consacrée à la ballade du *Roi de Thulé*. J'indique les sujets, je ne puis entrer dans l'analyse : M. Condamin a lui-même fait œuvre analytique. Il y a du reste réussi : son style est clair et sobre, ses idées bien fermes, parfois ingénieuses. Il se montre érudit et homme de goût, il aime vraiment les lettres et, y trouvant du charme, il parvient à donner du charme à ce qu'il en dit.

Le livre est édité avec un soin de bibliophile, sur un papier doux à l'œil et au doigt : ce qui ajoute de l'agrément à l'écrit. PZ.

Lettres inédites en français de B. de Spinoza, traduites par J.-G. Prat. In-18. Paris, Baillière et Menager, éditeurs, 1884.

Le volume qu'a préparé M. Prat n'a d'autre but que de compléter les travaux qu'il a consacrés à l'illustre Spinoza. Il a, en effet, traduit et édité ses œuvres presque complètes; depuis nombre d'années, il vit dans la familiarité des écrits du philosophe. Il a donc pu s'illusionner sur le mérite et l'intérêt de lettres retrouvées au cours de ses recherches. Les vingt et une qu'il a recueillies, traduites et publiées, n'offrent en réalité qu'un bien mince attrait. Aucune ne traite sérieusement un problème, aucune ne révèle un incident important de la vie de l'auteur. Ce sont des missives expédiées à la hâte, où certaines questions sont indiquées comme méritant une discussion future; mais nous en restons à cette indication. La moins banale est celle où Spinoza parle des chances du jeu et calcule les proportions des enjeux et les droits des joueurs; une autre montre qu'il ne croyait pas aux spectres et il en donne pour raison que les histoires d'apparitions sont toutes inventées par des gens ou qui s'en amusent ou qui en tirent profit. Franchement, la belle découverte! et comme Spinoza en grandit dans notre esprit!

Toutefois ce qui apparaît clairement, c'est l'inépuisable bienveillance et la douce courtoisie de ce puissant penseur. Même à ceux qui ont injurieusement malmené ses ouvrages, il parle avec modération.

M. Prat n'eût pas mal fait d'indiquer en tête de chaque lettre son objet principal. S'il s'en est abstenu, c'est que trop souvent l'objet est trop ordinaire et le but trop commun. PZ.

Œuvres polémiques de M. Freppel, évêque d'Angers. V^e série. Société générale de librairie catholique, Paris, in-12, 1884.

Ce volume contient divers morceaux, d'inégale importance, mais visant tous, ou presque tous, le même but : le maintien du budget des cultes ou des allocations aux œuvres ecclésiastiques, séminaires, maîtrises, etc. Il contient aussi le discours prononcé

à l'occasion de l'exclusion des princes. On peut n'être pas du même avis que M. l'évêque d'Angers; mais on ne peut, dès qu'on se plaît aux lettres et qu'on sent du plaisir à suivre une dialectique serrée, se passer de lire ces discours prononcés à la Chambre des députés. M. Freppel a cela du tribun qu'il passionne tout de suite l'auditoire par l'ardeur dont il anime son sujet. Mais ses habitudes de pasteur évangélique le préservent du défaut par où pèche souvent le tribun, la violence des termes. Il sait, lui, maintenir l'expression. La vigueur de l'idée n'y perd rien. Il a de plus l'ironie mordante, l'à-propos, il est toujours à l'aise à la tribune comme dans la chaire, il possède l'assurance de ceux qui sont convaincus qu'un Dieu parle par leur bouche. Ce n'est pas dire que tous les plaidoyers du député du Finistère soient convaincants. PZ.

La Vie publique en Angleterre, par PHILIPPE DARYL. In-18. Hetzel, éditeur. Paris, 1884. — Prix : 3 francs.

Ce livre s'est formé d'articles envoyés au journal le *Temps* par son correspondant de Londres; la signature sent le pseudonyme. Ce n'est pas un mal; mais le livre sent terriblement la hâte du journaliste qui fournit la copie attendue par le courrier. Si intéressants que soient ces détails sur la vie anglaise, un peu plus de forme n'y eût rien gâté; un coup de peigne dans ces lignes touffues, parfois emmêlées! Il est des passages absolument inextricables, par exemple :

« M. Dilke se vit tout à coup dépossédé par la mort de cette compagne avec laquelle il avait compté faire route jusqu'au bout. En mourant, elle l'avait prié de ne pas la livrer à la terre, mais au feu. Vœu que sa pieuse tendresse s'empressa d'exécuter, et qui ne manqua pas de devenir, de la part du clergé anglican, le texte des vitupérations les plus indiscrètes et les plus acerbes.

« C'est une note à prendre, une pratique qu'on ne saurait trop recommander aux amateurs : il n'en est point que les prêtres de tout poil et de toute robe aient plus particulièrement en horreur. M. Charles Dilke a d'ailleurs au plus haut degré le sentiment de la famille. Par là encore il est Parisien. »

Un bon point à qui me montrera le sens exact du second paragraphe, sa liaison avec le premier, et la liaison des idées qui le composent! Et ce *parisianisme* s'accusant dans le sentiment de la famille! Et ce sentiment de la famille prouvé par la réalisation du vœu du mort! Comme si ce n'était pas un devoir, dès qu'elle est possible.

Et la délicatesse du style! Vous avez vu déjà les *prêtres de tout poil*. Voici un autre échantillon : « Le marquis de Hartington est ce qu'on peut appeler un produit anthropomorphe de première classe : au même titre que tel cucurbitacé gigantesque ou telle vache laitière hors pair, il aurait droit à la prime de son ordre dans un concours régional agricole. » Il sera flatté, le marquis! M. Daryl a beau être républicain érubescent et le marquis peut avoir le tort d'être le chef du parti whig, un jugement en tel style est tout à fait en dehors des traditions de bon goût social et de politesse littéraire qui fut jadis la marque distinctive des Français.

J'ai là l'explication de l'insuffisance de M. Daryl en ce qui touche la haute société anglaise. Il a pu voir tout ce qui est ouvert à tout le monde, les promenades, les théâtres, les journaux, les bibliothèques, les Chambres, les courses; sa carte de correspondant d'un journal républicain comme le *Temps* lui a permis d'approcher les personnages du parti libéral. Il n'a pas vu le grand monde; et pourtant, en Angleterre, l'aristocratie exerce encore une influence assez profonde et étendue pour que nous désirions savoir ce qu'elle fait et pense.

Pour tout le reste, les renseignements apportés par M. Daryl sont intéressants, et le peu de soin de la forme littéraire nous laisse espérer qu'ils sont exacts : si l'auteur avait inventé ou arrangé, ce serait probablement mieux écrit. Le livre n'est donc pas ennuyeux. Mais il faut le lire, non comme un livre de réflexion, mais comme une série d'articles d'observation superficielle. C'est la vie extérieure que décrit l'auteur. Après cela, M. Daryl a peut-être, par modestie, évité de refaire les *Notes sur l'Angleterre* de M. Taine. Je dois ajouter, pour être juste, que de nombreuses anecdotes typiques égayent ces trois cents pages. PZ.

Tableau de la littérature française, 1800-1815, par GUSTAVE MERLET. 3 vol. petit in-8°. Paris, Didier et Cie.

M. Gustave Merlet est le contemporain de MM. Taine, About, Sarcey et leur ancien condisciple à l'École normale. Après s'être présenté avec succès au concours d'agrégation, il fut nommé professeur à Douai, puis occupa successivement la chaire de seconde au lycée Charlemagne et celle de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. Mais ces fonctions pédagogiques ne l'empêchèrent pas de se livrer à des travaux littéraires : tout en inspirant à ses élèves une salutaire horreur du solécisme, en leur faisant sentir les beautés du *Conciones*, il trouvait le temps d'envoyer des articles à l'*Indépendant de Douai*, au *Journal de l'instruction publique*, à la *Revue française*, à à la *Revue européenne*, à la *France*, et à d'autres journaux encore; il publiait, en outre, des études sur *Saint-Évremond et son temps* et sur les *Origines de la littérature française*. Ces dernières furent couronnées par l'Académie. Nous connaissons encore, du même auteur, des *Portraits d'hier et d'aujourd'hui* et une série de travaux sur les *Classiques français*.

Le premier volume du présent *Tableau* a obtenu, il y a six ans, le prix Bordin. Récompense méritée! Le plan de l'ouvrage est bien conçu, la critique y est fine, juste et impartiale, le style plein d'élégance — élégance légèrement apprêtée, dira-t-on peut-être, et qui sent un peu trop le travail. L'observation est

fondée, mais ce petit défaut est racheté par de nombreuses et grandes qualités. — Enfin, le sujet est intéressant et développé selon de justes proportions. M. Gustave Merlet n'a garde d'entrer dans des détails incompatibles avec la dimension de son ouvrage, mais il ne tombe pas non plus dans la sécheresse et la monotonie, apanage habituel des précis.

Nous assistons, au début de ce premier volume, à la restauration des idées religieuses, dont MM. de Bonald, Joseph de Maistre et Chateaubriand furent les principaux auteurs; à la restauration spiritualiste due à MM. de Tracy, Laromiguière, Maine de Biran, Ballanche, Royer-Collard. Puis, si nous passons à la poésie, nous la voyons étouffée dans son germe par l'espèce de protectorat littéraire inauguré par Napoléon : aussi l'*Enfance d'Achille*, par Luce de Lancival, n'est-elle guère lue aujourd'hui et ne soucie-t-on pas beaucoup plus de la *Philippide* de M. Viennet. Si les poètes lyriques se font remarquer par quelque chose, c'est par leur style faux, les puérilités de l'harmonie imitative et un goût malheureux pour l'onomatopée. M. Gustave Merlet conclut, et le lecteur avec lui, à la nécessité d'une rénovation poétique. Les auteurs dramatiques se signalent, au contraire, par de sérieux efforts, et les œuvres de MM. J. Chénier, Raynouard, Népomucène Lemercier, H. Legouvé, Fabre d'Églantine, Collin d'Harleville, Picard, sont si peu oubliées aujourd'hui, que plusieurs d'entre elles se jouent encore sur la scène française.

A la fin de ce premier volume, un chapitre groupe, « comme dans une salle d'honneur, les talents qui doivent être mis en vue pour avoir, les uns illustré d'un dernier éclat le déclin des traditions classiques, les autres enrichi notre langue, assoupli notre prosodie, et même soupçonné, par accident, les voies où s'élanceront bientôt les véritables maîtres du siècle présent ». Ces poètes de transition s'appellent : Écouchard-Lebrun, surnommé le Pindare français, Delille, de Fontanes, Arnault, Millevoye, Parny, Baour-Lormian, Chênedollé, Pierre Lebrun.

Le tome second est consacré au *Roman* et à l'*Histoire*. Ici, le sujet n'est plus ingrat, même en apparence, comme dans certaines parties du tome premier. Des noms comme Benjamin Constant, Xavier de Maistre, Charles Nodier, de Ségur, Daru, de Lacretelle, Daunou, Fauriel, Sismondi, Michaud, de Barante, sans compter Mme de Staël et Chateaubriand, sont les plus sûrs garants de l'intérêt du volume.

Dans le tome troisième, affecté à la *Critique* et à l'*Éloquence*, nous retrouvons les célèbres auteurs de *l'Allemagne* et du *Génie du christianisme*. Après un ingénieux parallèle entre Mme de Staël et Chateaubliand, M. Gustave Merlet se prononce en faveur du dernier et donne pour raison de sa supériorité : « Qu'un poète voit plus vite, plus loin et plus sûrement qu'un philosophe. » Le volume se continue par une étude sur Joubert, de Fontanes, Portalis et plusieurs autres célébrités de la philosophie et du barreau; il se termine par un chapitre des plus curieux sur Napoléon Ier, considéré comme orateur militaire et d'affaires, comme diplomate, historien et écrivain. Voici un passage où l'auteur apprécie l'éloquence du plus grand capitaine des temps modernes : « Ce ne seront plus, comme sur les lèvres de Henri IV, des bouffées de verve gauloise dont l'entrain aiguillonne spirituellement la bravoure de quelques gentilshommes; mais ces harangues de tribun militaire sont faites pour des légions sorties du peuple et visent droit au cœur de ces volontaires accourus à la voix de la République :

> Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
> Tous à sa gloire allant du même pas.

« Brèves, graves, familières, retentissantes au loin, elles ont je ne sais quoi de monumental qui sied à l'audace des desseins. »

Mais le but de M. Gustave Merlet n'a pas été de peindre seulement de grandes physionomies comme Mme de Staël, Chateaubriand, Napoléon, Joubert, etc. Si ces derniers ont, plus que tous autres, contribué à préparer le mouvement littéraire de 1830, ils y ont été puissamment aidés par des écrivains dont les œuvres, oubliées aujourd'hui, ont eu leur moment d'éclat et de renommée. Exhumer ces œuvres, apprécier leur influence générale sur les destinées de la littérature du XIXe siècle était une tâche délicate, ardue, et dont bien peu de critiques ont, jusqu'à ce jour, tenté de soulever le fardeau. Mais cette tâche était éminemment utile, disons plus, il y avait là un devoir à accomplir, un juste hommage à rendre à la mémoire de ces oubliés, de ces inconnus qui ont préparé une vie nouvelle à leurs descendants. Félicitons M. Gustave Merlet d'avoir entrepris ce travail et acquitté de la sorte une vraie dette nationale. P. C.

Nos morts contemporains, par ÉMILE MONTÉGUT. Première série : Béranger, Charles Nodier, Alfred de Musset, Alfred de Vigny. 1 vol. in-18, de 380 pages, de la bibliothèque variée. Librairie Hachette, Paris, 1884.

L'auteur — très haut placé dans l'estime des connaisseurs — du volume que nous annonçons n'a jamais pénétré jusqu'à ce que l'on appelle les profondeurs du grand public, expression d'ailleurs absolument dépourvue de sens, le grand public étant le contraire de profond, et même ce qu'il y a de plus superficiel. On lui voit bien, en effet, créer des vogues, produire des ventes, mais non pas faire une réputation littéraire et durable, ce qui est l'œuvre des initiés, des délicats, du *happy few*, comme on dit chez nos voisins. Par ces délicats, par ces bons juges, les seuls auxquels il s'adresse, M. Émile Montégut est apprécié depuis longtemps à sa réelle valeur, et recommandé par eux, il s'est vu accueillir dans toutes les bibliothèques des hommes de goût et de pensée. La foule l'ignore; mais tous les liseurs intelligents de France le connaissent, le suivent et discutent ses idées.

Il a commencé sa réputation par nombre de travaux sur les Anglais et l'Angleterre, et il l'a agrandie

par sa traduction de Shakespeare et les notes et commentaires érudits et ingénieux qui accompagnent chaque pièce. Cependant M. Montégut ne s'est pas seulement occupé des Anglais et de leur littérature; il a écrit nombre de pages savantes et curieuses sur les grands hommes de la musique et de la peinture, sur l'esthétique et l'idéal de différents siècles et de divers pays, des récits de voyages littéraires et artistiques en Italie et en Hollande, des impressions et souvenirs de la Bourgogne, du Bourbonnais et du Forez; il a écrit des livres à propos de volumes, — entre autres son intéressante étude sur le maréchal Davout, — tous ouvrages de mérites distingués et d'un accent original. On est particulièrement frappé de la justesse, de l'abondance et de la personnalité des *vues* que suggère à ce rare esprit toute promenade à travers la vie, la nature ou les livres.

Dans sa dernière publication, M. Émile Montégut — nous l'en félicitons — est tout à la France. Bien qu'il n'y ait rien eu de prémédité dans l'affaire, nous sommes bien aise — et nous en savons gré à l'écrivain — de nous voir épargner une occasion de parler des Anglais. Ces généreux et loyaux amis de la France porteraient sur les nerfs aux plus patients, avec leur ton de pitié ou de dédain envers nous, sans parler de leurs sombres et jalouses haines; et il ne nous déplaît pas de les laisser quelque temps, vis-à-vis d'eux-mêmes, entre leurs bons amis du Soudan et de l'Irlande, méditer sur les prospectus esclavagistes de Gordon. Aussi bien il n'y a pas dans toute l'histoire contemporaine de l'Angleterre de figure aussi précieuse à nos yeux que celle d'un Béranger, dont M. Montégut analyse avec une grande pénétration le talent poétique et l'opinion si complexe. Somme toute, Béranger comptera pour quarante à cinquante pages parmi les classiques français du XIX[e] siècle. Toute la vie et l'œuvre de Charles Nodier sont exposées dans la seconde partie du volume, où nous retrouvons, comme on retrouve ses plus chers amis, Alfred de Musset et de Vigny, dont la Tour d'ivoire ne voit pas diminuer ses pèlerins. Nous aimons presque tout dans Vigny, sans lui avoir pardonné toutefois sa caricature du grand Richelieu. Ce noble poète avait des amertumes particulières et d'étranges mépris.

L. D.

Paris à la loupe, par PAUL GINISTY. Paris, Marpon et Flammarion. 1 vol. in-12, illustré par Henriot. — Prix : 5 francs.

Encore un livre issu du journal. Mais celui-ci du moins est fait consciencieusement par un homme qui sait son métier. Le volume de M. Ginisty est, en outre, assez amusant. L'anecdote n'y est ni trop fréquente ni trop banale. Les mots de la fin s'y trouvent, par malheur, au milieu; mais au moins ils ne fleurent pas trop le démarquage et ne rappellent pas de trop près les *nouvelles à la main* du *Figaro*. De ci de là on trouve même une note vraie et gaie, un renseignement curieux, voire même un « document humain » présenté d'une manière originale. Tout cela, bien entendu, ne donnera la migraine à personne. Mais enfin c'est déjà quelque chose, et cela vaut mieux que rien. Les illustrations de Henriot sont vives et spirituelles. L'ensemble a comme un parfum de *Gil Blas*. En somme, un de ces livres qui, comme les éphémères, naissent, vivent et meurent en un seul jour.

E. F.

M. Pasteur. — Histoire d'un savant par un ignorant. Paris, J. Hetzel et C[ie], 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire de M. Pasteur, c'est l'histoire de nos plus belles découvertes scientifiques modernes, c'est l'épopée de cette lutte colossale entreprise par un homme contre les plaies les plus hideuses de l'humanité, les incurables empoisonnements, les maladies sournoises, terribles, qui s'attaquent directement à l'économie et dépeuplent le monde. — L'ignorant qui a raconté les unes après les autres, dans tous leurs détails, ces découvertes extraordinaires n'est certes pas un ignorant dans l'art d'écrire, mieux encore, dans l'art de mettre à la portée de tous les lecteurs les préliminaires souvent ingrats, toujours arides, par lesquels il faut passer pour arriver à pénétrer dans l'explication de chaque découverte. — Le lecteur séduit et charmé ne s'étonnera plus de la limpidité de ce livre de science, de la facile compréhension de cette étude ardue, quand il saura que ce faux ignorant se nomme M. René Vallery-Radot. — S'il nous raconte avec une émotion aussi communicative les merveilleuses découvertes de M. Pasteur, c'est qu'il les a étudiées, les a suivies pas à pas avec une admiration d'initié, qui lui était facilitée par ses liens de famille avec le grand homme dont il parle. — Il a fait là un livre de vulgarisation qui met à la portée de chacun un peu du secret de ces découvertes étonnantes, à l'aide desquelles l'héroïque et modeste savant espère arriver à débarrasser la terre de ses plus atroces fléaux.

G. T.

La vie à Paris (1883), par JULES CLARETIE. Paris, Victor Havard, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Voici la quatrième année que Jules Claretie réunit en volume ses intéressantes chroniques publiées chaque semaine avec tant de succès dans le journal *le Temps*. Il est bien certain que nul livre ne saurait être plus précieux que ce recueil de notre vie au jour le jour sous toutes ses formes et sous tous ses aspects : le mot, la nouvelle, la critique, l'historiette, la philosophie, l'esprit y abondent, versés à pleines mains avec une facilité et un brio des plus séduisants. C'est de l'histoire, mais de l'histoire à la fois amusante et instructive, de l'histoire comme il la faut à nos cerveaux modernes, un peu fatigués des choses graves, et auxquels on doit présenter les choses les plus sérieuses sous une forme avenante. La mode est aux conteurs; on digère et on s'assimile plus aisément les faits eux-mêmes, adroitement mis en lumière,

présentés dans leur sens et sous leur chatoiement le plus attrayant que les lourdes et indigestes compilations à la manière allemande. Jules Claretie excelle dans ce genre qui demande une mémoire prodigieuse, un grand talent de metteur en scène et une verve inépuisable.

C'est sans fatigue aucune, et comme on lirait un roman où passeraient toutes les figures connues de l'époque, tous les tableaux parisiens de l'année, depuis les grandes toiles tragiques, jusqu'aux tableautins de genre, aux croquis légers et aux pastels poudrerizés, que l'on lit ce curieux volume, une véritable mine de documents. On peut tour à tour le prendre de temps en temps, soit pour y chercher un renseignement utile, que l'on ne trouvera que là, soit pour passer un moment agréable en revivant ainsi un mois ou une saison de l'année qui vient d'expirer.

Livre de chevet, livre de bibliothèque, *la Vie à Paris* est le livre de tous; la jolie femme y a son chapitre tout comme le diplomate, l'homme de lettres, l'artiste, le comédien ou le politique; c'est le livre qui contente tout le monde, satisfait toutes les curiosités et ne cesse pas un instant de rester amusant, parisien et vivant. G. T.

Lettres de Gustave Flaubert à George Sand. Paris, Charpentier et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Si une grande joie a été donnée aux nombreux et passionnés amis laissés par Gustave Flaubert, c'est bien lorsqu'ils ont pu le retrouver tout entier, tel qu'ils le connaissaient, tel qu'ils l'aimaient, tel qu'ils l'admiraient dans ses lettres. Sa correspondance avec cet autre esprit génial, George Sand, le peint vivant, vibrant, ne cachant ni les bouillonnements de son enthousiasme, ni les débordements de ses colères, et surtout le montre littérateur toujours et quand même, littérateur par-dessus tout, littérateur avant tout. — Ce culte ardent, ce culte unique de la littérature, il en vivait, il en souffrait, il en est mort : nul n'aura poussé plus loin que lui l'adoration de ce qui l'a tué.

Tour à tour familier, enjoué, d'une affection qui débordait toujours autour de lui, comme le trop-plein d'un cœur trop étroit pour tout ce qu'il voulait enfermer, pour tout ce qu'il contenait, tel était Gustave Flaubert; tel nous le montrent ses lettres, où il se mettait tout nu, ne cachant pas une de ses sensations. A mesure que ces pages se déroulent sous les yeux du lecteur, il semble qu'on se retrouve avec cet esprit extraordinaire, ce séducteur puissant et universel, dont le cerveau avait emmagasiné toutes les sciences, qui pouvait parler de tout, *de omni re scibili*, avec une éloquence singulièrement chaude et entraînante. On se retrouve aussi avec l'ami, avec l'homme intime, d'une bonté exquise, d'une délicatesse rare et charmante.

Nul mieux que son élève, que son ami plutôt, un ami jeune et profondément dévoué, Guy de Maupassant, ne pouvait parler du maître regretté. Il l'a fait avec un rare talent et une profonde émotion.

La courte étude qui précède les Lettres est à la fois la plus complète dans sa brièveté et la plus vraie que l'on ait faite jusqu'ici sur l'écrivain si remarquable que la France a perdu. — Guy de Maupassant a fait plus que comprendre Gustave Flaubert, il l'a senti, il l'a vécu et il nous le peint vibrant, tel que l'ont connu les privilégiés admis dans son intimité empoignante et charmeuse. — Quand on a terminé cette préface, on connaît Flaubert comme si on l'avait vu et fréquenté ; c'est dire à quel point ceux qui l'approchaient et l'aimaient applaudiront à la manière élevée et sincère dont le jeune écrivain nous le rend. — La manière de travailler du maître, ses souffrances littéraires, ses labeurs surhumains, ses gémissements de pétrisseur de phrases et de pensées, ses épuisants accouchements, Guy de Maupassant a décrit tout cela avec un accent de vérité qui ne saurait laisser insensible. — Gustave Flaubert sort de ses mains grandi encore, placé sur le haut piédestal qu'il mérite. C'est le plus beau monument qu'on ait élevé à cet amant du travail et de l'art, mort à la peine au champ d'honneur de la littérature. G. T.

Paris vécu, feuilles volantes, par THÉODORE DE BANVILLE. 1 vol. in-18 avec un dessin de Georges Rochegrosse. Paris, 1883, Charpentier.

Si quelqu'un mérite d'avoir choisi la devise : à l'impossible tout le monde est tenu, ce doit être l'auteur du *Paris vécu*. Il y a plus de quarante ans qu'il a de l'esprit tous les jours et durant plusieurs heures. Cet esprit est encore jeune ; chaque matin, c'est le *carmina non prius audita* d'Horace. On lui demande un tableau de la vie de Paris. Qu'à cela ne tienne : il tâchera de « voir Paris avec une innocence de bête et avec des yeux d'enfant ». Il le fait comme il le dit; deux ou trois fois par semaine, sa chronique parisienne aide plusieurs milliers de lecteurs à traverser la matinée.

Ce qui entretient en lui cette chaleur d'âme, c'est qu'il a conservé les illusions du premier âge : « Quelle époque, dit-il, fut jamais plus belle, plus curieuse, plus inouïe, plus étonnante que la nôtre et plus digne d'être chantée et décrite, si on en avait la force ! »

Elle n'amuse pas tout le monde tant que cela. M. de Banville reconnaît qu'elle a vu tomber ses dieux l'un après l'autre, l'idéal religieux, l'idéal guerrier, celui de l'amour. C'est vrai que les cieux lui sont interdits, qu'elle a dû se résigner à la joie inerte, « à l'avilissant baiser de la matière ». Eh bien, elle garde l'espérance ; elle attend un libérateur; elle prête l'oreille aux bégayements de la science, car la science bégaye encore; mais déjà « elle devine, soupçonne, entrevoit des lois, des formules, des mondes inconnus ». Au bout de ces lentes expériences, il y a sans doute la vérité. On devait raisonner ainsi à la table de Trimalcion. Il est toujours bon d'avoir la foi. M. de Banville l'a : « L'homme, à son avis, ne sait pas où il va; mais il y va ; il comprend bien que le moment où nous sommes n'est qu'un tableau pour attendre, que le décor va changer et que

nous arriverons enfin à une scène qui aura le sens commun. » Que ne le disait-il tout de suite ! au fait M. de Banville n'est pas content : on parle politique « dans une langue à faire danser les ours », on fait soi-même son chemin à « promettre la lune à des gens qui n'ont pas de chemise », on se gorge de mauvaise littérature, on en est réduit à « entendre des vaudevilles longs comme un jour sans pain », on épouse une vieille femme et on mange sa dot avec des filles. Il n'est pas croyable que cela dure longtemps. « Voilà pourquoi le Paris de notre époque est amusant comme une larve en train de devenir papillon. » Là-dessus l'auteur de *Paris vécu* dissèque cette larve avec le brio, le sans-gêne, l'impartialité de Gavroche. Il est à peu près indifférent au spectacle. C'est un professeur de botanique qui explique à messieurs les élèves le végétal qu'ils ont sous les yeux. M. de Banville est moins optimiste qu'il n'en a l'air. On peut résumer son livre en peu de mots : « les femmes s'ennuient parce qu'il n'y a plus personne pour les amuser »; quant aux hommes, « ils sont la proie d'un certain *nihilisme* qui consiste à ne rien faire du tout, et à rester indifférents et corrects au milieu de l'orgie ». L. D.

La Russie dévoilée au moyen de sa littérature populaire. — *L'Épopée animale,* par Eugène Hins, professeur à l'Athénée royal de Charleroy. 1 vol. in-12 de 176 pages. Paris, 1883. L. Baillière et H. Messager. — Prix : 2 fr. 50.

En son modeste format et malgré la rédaction quelque peu ambitieuse du titre, — contre lequel, de premier mouvement, on se met en garde, — ce petit volume, en effet, nous apprend beaucoup plus de choses sur la Russie que bien des livres d'un poids plus lourd. Une quarantaine de contes y suffisent. Le héros de ces contes est l'animal; mais, comme en toute littérature populaire, l'animal n'est que le masque de l'homme, renard, loup, chat, coq, chien, ours, mouton, corbeau sont autant de types, de caractères universellement connus, où l'humanité sait retrouver ses propres traits, un peu accentués peut-être, comme en un miroir grossissant, mais d'autant plus saisissants. La plupart de ces fables se rencontrent à l'origine de leurs littératures chez tous les peuples de race aryenne renouvelés ici par l'accent, l'esprit, les manières de voir et les sentiments de la nation russe. La préface que M. Eugène Hins a placée en tête de sa traduction n'est pas la partie la moins instructive du livre. Il s'y élève, avec une logique qui n'eût rien perdu à se développer dans un cadre moins étroit, contre les malencontreux efforts des pédants de siècle en siècle s'appliquant à latiniser notre langue à outrance et à faire disparaître toute trace d'atavisme local. Nous lui savons gré aussi d'avoir résolument renoncé, pour les noms russes, à l'orthographe allemande, que rien ne justifie en français. Si les Allemands écrivant Chouvaloff, par exemple, c'est qu'il leur faut cette complication de consonnes pour exprimer la suite de sons que nous rendons parfaitement en écrivant Chouvalof. A quoi bon dès lors nous empêtrer de ces formes germaniques qui ne nous rapprochent point du russe, au contraire? E. C.

Romancero de l'Escorial. — Poèmes d'Espagne, par Zacharie Astruc. 1 vol. VIII-342 pages. Paris, 1883, Charpentier, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Portique, le Moine ne dort plus, le Lézard noir, Portraits équestres, Récit du duc d'Albe, le Grand Mystique, l'Heureuse Nouvelle, l'Ensorcelé, Hadassa, Don Juan de Hollande, les Deux Césars, Confession d'Antonio Moro, les Hosties rouges, Cité du Christ, Examen de conscience de Philippe II, les Frères ennemis, Guédalla, Navarrete le Muet, la Chartreuse de Miraflorès, tout cela ne vous suggère-t-il rien? Assurément si, quelque chose : autant de titres, autant de tableaux de l'Espagne monarchique, religieuse, amoureuse et guerrière. Ces titres, en effet, sont ceux des poèmes d'Espagne ou plutôt, — car M. Astruc écrit en prose — des chapitres dont se compose le *Romancero de l'Escorial.* Ce dernier titre prête à l'équivoque au premier aspect; on s'attend à quelque traduction du véritable *Romancero;* il se justifie à la lecture, car chacune des parties du livre est comme une strophe du chant où se confesserait quelqu'une des âmes qui doivent hanter le sombre palais de Philippe II. En ce livre, j'ai hâte de le dire, il n'y a pas une page entachée de banalité, pas un lieu commun; le fond et la forme, le style et l'idée n'appartiennent à personne qu'à l'auteur. Reprenant un sujet en apparence usé jusqu'à la lisse, l'Espagne historique, il l'a rajeuni jusqu'à l'imprévu. Elle est assez rare dans la profusion des lettres contemporaines, la rencontre de l'imprévu, pour être signalée aux esprits curieux de toute saveur originale? L'originalité est ici d'autant plus précieuse qu'elle n'est point systématique ni calculée, qu'elle ne procède pas d'un calcul de rhétorique; le talent, l'art d'écrire proprement dit y est de peu; le procédé n'y entre pour rien. C'est en sa sincérité que M. Zacharie Astruc puise son originalité. Elle découle spontanément, je dirai presque naïvement, d'une imagination naturelle, vive, poétique, entretenue par la culture de l'histoire, avide de pénétrer les mystères des grandes âmes, prompte à reconstruire les secrets soliloques des consciences troublées, attendrie par l'amour de la femme, émue de pitié pour les souffrants et les humbles, fraternelle aux révoltes du patriotisme opprimé, dure à l'iniquité triomphante, respectueuse des majestés respectables, sans cesse accrue par la connaissance approfondie et la passion de l'art, renouvelée, alimentée sans relâche par la perception précise des magies de la lumière, par une exacte vision des formes extérieures et des couleurs qu'elles revêtent, en conséquence infiniment sensible aux séductions de la nature, des saisons et des climats. De là ce livre singulier, attirant, qui sort des cadres, difficile à classer, — et à quoi bon le classer? — qui fait songer au *Théâtre de Clara Gazul,* à *la Ligue,* à *la Légende des siècles,* à certains « por-

traits » de P. de Saint-Victor, à certains « paysages » de Th. Gautier, et qui n'est rien de tout cela, puisque — je ne saurais trop le redire — l'œuvre est essentiellement originale. M. Zacharie Astruc n'est pas seulement un lettré, il est aussi statuaire et peintre, il a longtemps et à diverses reprises résidé en Espagne, d'où il est originaire; il l'a traversée dans tous les sens. La poudre du chemin que soulevait son pied parmi les arides sierras, les plaines fertiles, au bord des fleuves, dans les rues des vieilles villes, était pour lui une poussière de souvenirs, souvenirs de l'Espagne historique ou plutôt poétique qu'il a fixés en y mêlant les émotions d'un cœur, d'une âme et d'une intelligence d'artiste. E. C.

Sous le titre très émouvant de **la Défense de Bazeilles**, l'éditeur P. Ollendorff met en vente un beau volume illustré de dessins inédits et de croquis d'après nature faits par A. de Neuville et L. Sergent, dans lequel notre confrère George Bastard retrace avec une vérité palpitante les différentes phases de cette lutte héroïque. Cette œuvre, si vibrante de patriotisme, consacrée à la mémoire de nos braves combattants comme un monument élevé à la valeur française, sera lue par tous avec le plus grand intérêt.



Riquet à la Houppe, par Théodore de Banville, comédie féerique avec un dessin de Georges Rochegrosse gravé par F. Méaulle. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884, 1 vol. in-18.

La Gerbe, poésies, par Jules Barbier. Paris, A. Lemerre, 1884. 1 vol. in-18.

Chansons à dire; par Gustave Nadaud. Paris, Tresse, 1884. 1 vol. in-18.

Contes macabres et autres, et *improvisations poétiques*, par Jules Nollé de Noduwez. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Première moisson, poésies, par Henry Bergner. Genève, A. Cherbuliez, 1884. 1 vol. in-18.

C'est tout avantage aux fleurs que d'être mises en bouquet. Les belles y brillent de leur plein éclat, et les indifférentes ou les laides — il y en a, même parmi les fleurs — reflètent le rayonnement de leurs voisines. De même le parfum des unes se répand sur les autres, et telle qui, seule, n'a pas d'odeur, est voluptueusement respirée par de tendres et jolies narines parce qu'elle est auprès de la rose ou du jasmin. C'est pourquoi j'ai cru que tous ces vers pouvaient être liés du même fil sans qu'aucun y perdît, tandis que plusieurs y gagnaient.

Il est un peu tard pour parler du *Riquet à la Houppe* de M. Théodore de Banville. On a admiré dans toute la presse cette fantaisie à laquelle il ne manque qu'un théâtre et des spectateurs pour rendre à la comédie, suivant le vœu de l'écrivain, « les monologues en strophes lyriques et les scènes dialoguées symétriquement, dont Corneille nous a laissé de si admirables exemples ». M. Th. de Banville est un de ceux qui croient encore à la *rune*, au *spell*, à *l'évocation*, au *verbe*, à la toute-puissante magie de la parole écrite ou chantée. Et c'est cette croyance qui fait de lui un prestigieux magicien. On lui reproche d'être un pur ciseleur et de ne pas s'inquiéter de la liqueur du vase ouvragé par ses mains. D'aucuns prétendent même que ses vases sont des vases vides ou fêlés qui n'ont jamais contenu et ne sauraient retenir de liqueur d'aucune sorte. C'est l'ignorer et le calomnier. M. de Banville aime sans doute à s'envoler dans les profondeurs bleues et vagues de la fantaisie la plus éthérée mais il y emporte avec lui un cœur d'homme, des passions humaines et une sympathie vibrante pour les douleurs et les joies des êtres. Sans doute, il est épris de la forme et la modèle d'un doigt d'artiste amoureux de l'art; mais dans cette forme, il sait insuffler la vie, sa vie à lui, le poète, qui se préoccupe avant tout d'être « vivant, sincère et moderne ». Ce sont là des vérités qui éblouiraient la vue de tout le monde, si l'on consentait à regarder ailleurs qu'au sein de son école, de sa secte et de son parti. Mais on aime mieux faire comme cet actionnaire de la Compagnie du gaz qui s'est crevé les yeux pour ne pas s'exposer à être éclairé par les appareils d'Edison.

On connaît le sujet de la comédie féerique de M. Th. de Banville. La princesse Rose, ou la beauté sans l'esprit, rencontre le prince Riquet à la Houppe, ou l'esprit sans la beauté. Par une attraction naturelle et un besoin de compléter sa nature que ne nieront pas les théoriciens les plus scientifiques de ce temps, la beauté va vers l'esprit comme l'esprit vers la beauté, et de l'union de ces deux moitiés de la perfection, la princesse Rose et le prince Riquet, résultent la matérialisation d'un rêve, la réalisation de l'idéal.

Et voilà ce que Rose explique à merveille en ces vers :

> . . . . . C'est par toi que s'éveille mon âme.
> Enfant pensive et triste, errante en ce palais,
> J'ai vu s'ouvrir le ciel tandis que tu parlais.
> Toute la vie entra dans ma jeune mémoire;
> Et maintenant je sais qu'au fond de ma nuit noire,
> Toi seul, ô mon vainqueur, apportas ce flambeau,
> Et que tu m'appartiens puisque je t'ai fait beau!

Que M. F. Méaulle ne peut-il en dire autant du dessin de M. G. Rochegrosse formant frontispice? Hélas! par un étrange retour, dessinateur et graveur n'ont réussi qu'à faire une princesse Rose difforme et laide.

La Gerbe de M. Jules Barbier est une grosse et lourde gerbe. Que rend-elle à la mouture? On en peut faire l'expérience, si l'on en est curieux, en lisant le

volume. On y trouve, entre autres, des traductions d'Horace, le début de l'*Énéide* et plusieurs pièces de circonstance pour le banquet annuel des anciens élèves du lycée Henri IV. Tout cela est fort admirable, et je regrette de n'en pouvoir donner pour spécimen que ces deux strophes que M. Barbier a su trouver dans Horace :

Prends le temps comme il vient d'un cœur tranquille et ferme,
Soit que le ciel te garde encor d'autres hivers,
Soit que cette saison t'en assigne le terme
Aux sourds mugissements des rochers et des mers!

Sage, filtre ton vin, et, dans l'heure présente
Restreins tes longs espoirs! Nous parlons, le temps fuit;
Libre d'une chimère à tes vœux complaisante,
Cueille le jour venu, sans croire au jour qui suit!

Du gros volume dans lequel M. Gustave Nadaud nous offre, sous le titre de *Chansons a dire*, ses « récits, contes et chansons les plus gais et les plus spirituels », — c'est, du moins, ce que déclare l'éditeur, — je ne peux donner une meilleure idée qu'en transcrivant les différentes rubriques sous lesquelles il a classé ses compositions: Histoires, contes et récits. — Chansons philosophiques. — Petits poèmes amoureux. — Récits touchants. — Chansons humoristiques. — Chansons à jouer. — Chansons joyeuses. — Je dirais bien que certains « récits touchants » ne touchent guère et que *l'humour* de certaines chansons n'est que dans le titre. Mais c'est là de la critique facile qui ne prouve rien, sinon qu'on n'est pas parfait. Je préfère proclamer bien haut qu'il y a dans ce recueil, un peu trop encombré de banalités, peut-être des choses amusantes et charmantes, et recommander comme un petit chef-d'œuvre, la pièce intitulée *la Rose d'Anjou*, où l'amant dit à sa capricieuse maîtresse :

Chose impossible est importune.
Si je vous apportais la lune,
Vous me demanderiez Junon.

Les *Contes macabres*, etc., livre où la prose se mélange agréablement aux vers, sont l'œuvre d'un jeune diplomate belge, auteur de deux autres volumes de poésies dont le plus récent, *Excelsior*, a recueilli, comme on dit en beau langage, les suffrages de la presse. M. Jules Nollée de Noduwez rend à la presse, — au *Livre*, notamment — ses politesses dans une longue préface où il prédit — puisse-t-il être prophète! — l'éphémère durée de l'empire édifié par M. de Bismarck, dit son fait au naturalisme, définit, espérant sans doute faire mieux que le maître de philosophie de M. Jourdain, le domaine respectif de la poésie et de la prose, nous déclare que s'il fait des accrocs à la prosodie, c'est parce qu'il préfère l'idée à la forme, et que s'il fait des fautes de français, c'est parce qu'il sait trop de langues, nous apprend qu'il est chrétien, qu'il faut être chrétien pour être poète, qu'il a fait des *Contes macabres*, que c'est « la première fois qu'on en fait », et qu'il a cherché à ne donner que du neuf.

Après tous ces renseignements, la critique n'a plus rien à faire qu'à constater la bonne foi avec laquelle l'auteur ajoute : « Ce qu'on vise, on le manque généralement. » Quel dommage qu'il ait visé!

Voici quatre vers pris au hasard dans le nouveau volume de M. Jules Nollée de Noduwez, et qui, autant que bien d'autres que je pourrais citer, méritent, j'ose le dire, de rester dans la mémoire de plus d'une génération :

Tu réjouiras de tes voix
Les bords des byzantins détroits,
Aimable et gracieux trouvère,
O hirondelle chère!

Il y a aussi quelque part des écrevisses

Qui dévorent à belles dents
Les chairs et les muscles fondants.

d'un noyé, avec un tel entrain que c'est à vous faire venir l'eau à la bouche.

Un peu de poésie nous distraira de ces vers. Je la trouve dans un volume de débutant, un Genevois, je suppose, qui nous envoie de chez l'éditeur Cherbuliez sa *Première moisson*.

Aux sillons des âmes humaines
Si l'on veut un jour récolter,
Il faut travailler les mains pleines
Et semer son blé sans compter,

Jeter parmi les champs en friche
Ce qu'on a chez soi moissonné,
Et ne se trouver assez riche
Qu'après avoir bien tout donné.

Car il faut plus d'un jour aux chênes
Pour faire autour d'eux la forêt,
Et voir les cimes souveraines
Régner où le désert était.

C'est le long travail des années,
C'est celui des siècles souvent
Qui fait sous les feuilles fanées
Croître et monter l'arbre vivant.

La facture, l'image — un peu incohérente encore, peut-être, — l'idée haute et générale, l'harmonie, toutes les qualités qui font la poésie sont là plus qu'en germe; et, pour reprendre la métaphore de M. Henry Bergner, avec le travail de quelques années, l'arbre, j'en suis sûr, croîtra.

Qu'il me soit permis de citer encore quelques strophes d'une malice bien littéraire et sans fiel. C'est le commencement d'une pièce intitulée *les Étangs :*

Immobilisés sous les cieux,
Sans un essor, sans une ride,
Les grands étangs silencieux
Dorment parmi la plaine aride.

Réfléchissant comme un vitrail
L'instable coloris des nues,
Ils s'ouvrent, lugubre portail,
Sur des profondeurs inconnues.

La louve y boit, la brebis pas.
Sous le fouet des hurlantes brises
Les vautours y font leurs repas
Des charognes qu'ils ont surprises.

Jamais un papillon n'y vient,
Jamais un rossignol n'y chante,
Jusqu'à l'horizon morne, rien
Que la stérilité méchante !

Et c'est dans leurs limons sanglants,
Saturés d'ineffables crimes,
Que Rollinat vient à pas lents,
Après minuit, pêcher ses rimes.

Nos petits grands hommes, par Gaston Jollivet. Paris, E. Dentu. 1 vol. in-18.

Ces vers sont des vers bien spirituels. Ce sont aussi, dans une certaine mesure, des vers courageux. Je ne voudrais pas trop insister sur cette qualité, de peur de faire rire l'auteur. L'héroïsme de ces temps-ci, il sait ce qu'en vaut l'aune; et il vit trop au milieu d'eux pour ne pas s'être aperçu que les martyrs se portent aussi bien que les bourreaux.

La politique n'est point mon fait, et soigneusement je m'en abstiens. Cela ne m'empêche pas d'avoir mes haines et mes tendresses. Aussi dirai-je, pour qu'il n'y ait pas de malentendu et pour en finir d'un seul coup, que mes haines sont pour ce qu'aime M. Gaston Jollivet, et mes tendresses pour ce qu'il déteste. Ici, je parle des principes et des idées, mais nullement des hommes dont, puisque je ne fais pas de politique, je n'ai pas à m'inquiéter.

Après cette petite profession de foi, je me sens à l'aise pour dire ce que je pense du talent alerte, acerbe, virulent, mordant, endiablé, charmant de M. Gaston Jollivet. Les strophes sont des serpents déliés à langue fourchue et à crochets redoutables; ses chansons sèment dans le soleil des gouttes de vitriol et les rares alexandrins qu'il commet ont à leurs longues queues le dard du scorpion.

Il manie les verges de main de maître; et si, comme les expérimentés l'assurent, une bonne fustigation est une volupté, ceux que M. G. Jollivet appelle nos petits grands hommes ont dû éprouver plus d'une jouissance.

Beaucoup des pièces de ce recueil nous parlent de choses déjà vieilles. Ce n'est pas un avantage pour ces satires légères qui, pour vives et troussées qu'elles soient, empruntent la moitié de leur piquant et de leur charme aux circonstances qui les inspirent. M. Thiers, le mariage de M. Hyacinthe, le shah de Perse, Gambetta, mon Dieu, que tout cela est loin ! C'est comme si l'on nous parlait du général Foix, du roi Louis-Philippe, des Cent jours ou des voyages du prince président. Aussi n'est-ce pas un mince éloge que de dire, comme il est vrai, que ces vers, malgré l'actualité qui fait défaut, ont, outre les qualités de facture, conservé leur saveur âpre et leur sel irritant.

Je voudrais en citer; j'hésite, parce que je crains qu'on n'y observe l'empreinte profonde dont V. Hugo a marqué tous les poètes de notre génération, et qui est distincte ici autant et plus qu'ailleurs. Or je ne désire point faire de mauvais compliments à M. Gaston Jollivet, et si je le cite, je ne pourrai pas ne pas montrer qu'il est, en art, un disciple de ce V. Hugo qu'il vilipende. De là mon embarras. Mais la sincérité et l'esprit sauvent tout. Ces deux mérites, M. Gaston Jollivet les a autant qu'on les peut avoir, et, sans fausse modestie, je réclame ma part du premier. Dans ces conditions, je me risque. Voici *le Cri de triomphe de Gavroche* qui berce sa joie du même rythme dont la *Baigneuse des Orientales* berçait son indolence :

Quand reviendra la Commune
Opportune
Et mon Vermesch adoré,
Je ferai faire un énorme
Uniforme
De général fédéré.
. . . .

A mes volontés docile,
Belleville
Me fera fête, et je crois
Que, sur mon âme, personne,
A Charonne,
N'aura plus bel air que moi.
. . . .

Chez Worth, je payerai les notes
Des cocottes,
Et, gentleman de haut ton,
J'aurai des chevaux de course;
A la Bourse,
J'irai dans mon phaéton.
. . . .

Loin des lieux où la canaille
Crie et piaille,
Je veux, à la Maison-d'Or,
La nuit, quand Tortoni ferme,
D'un pas ferme,
Mener mon état-major.
. . . .

Car elle a sonné, notre heure,
Et l'on pleure
Au camp des réacs sournois.
Partez, affreuse séquelle,
Pour Bruxelles :
C'est nous demain qui sont rois.

C'est joli et pris sur le vif, n'est-il pas vrai? D'autant plus joli, si je sens bien, que l'ironie a deux tranchants et blesse plus profondément encore ceux qu'elle défend que le chétif voyou qu'elle attaque.

Toutes les pièces du volume sont de cette nature et ont cette valeur. B.-H. G.

Le Mariage de don Juan, conte espagnol, par Jules Ferrand. Paris, Alphonse Lemerre. 1883. 1 vol. in-18.

Ah! Musset! un conte espagnol, et don Juan! Comme le titre de ce volume de vers t'évoque puissamment et délicieusement dans nos mémoires et dans

nos cœurs ! Mais comme ce volume, à la lecture, nous désenchante et nous laisse attristés ! La platitude est aussi immortelle que le génie, hélas ! et combien plus fréquente ! Je crains qu'elle n'ait été l'inspiratrice de cette histoire, que l'auteur me semble avoir racontée en vers parce qu'elle ne valait pas la peine d'être dite en prose.

Don Juan, fils de la comtesse de Ximen, Rosita d'Urgos y d'Aguilar, et d'un gros carme, est voué au diable dès sa naissance. Élève du vieux licencié don Mathias, qui, malgré ses soixante ans,

. . . . se couronnait de roses,
Quand il sacrifiait, ainsi qu'Anacréon,
A Bacchus, à l'amour, dieux de son panthéon,

don Juan supplante son précepteur auprès des belles, va à la cour du roi de Castille, est exilé, sème ses fantaisies au village, est, pour sa prodigalité, maudit de son père qui le veut déshériter avant de mourir. Il fait enfermer comme fou ce vénérable vieillard, grâce aux intrigues de Mathias, son complice, et finalement, dans une scène qui devrait être terrible et ne me paraît pas loin d'être grotesque, le tue en combat singulier. Il ne reste plus à don Juan, pour avoir accompli le cycle des expériences humaines, qu'à prendre femme en légitime mariage; ce qu'il fait délibérément. Mais il en a bientôt assez et trop, et répudie Régine qu'il fait chasser par ses laquais. Les deux frères de la jeune femme provoquent don Juan. Il les tue tous les deux et continue sa vie de sacripant. La légende du couvent n'est pas omise, et un chapitre est intitulé : « Comment don Juan se fit nonne et don Mathias abbesse. » Don Mathias est pris et brûlé vif par l'Inquisition, don Juan éprouve le besoin de voyager. A son retour, attiré à un rendez-vous, il y rencontre sa femme, Régine, qui, déguisée en chevalier, le provoque, le frappe d'un coup mortel et se tue sur son corps. Après quoi :

Son de cloches au loin : le glas, puis l'angélus...
Vierges, femmes, maris, dormez. Juan n'est plus.

Ainsi soit-il ! Et que d'autres poètes comme M. Jules Ferrand ne le ressuscitent pas ! B.-H. G.

Poésies d'Adolphe Rolland. — *Feuilles mortes. Derniers vers.* — Paris, Alphonse Lemerre, 1883. 1 vol. in-18.

L'auteur de ces vers, aujourd'hui publiés pour la première fois, est mort en 1836. Ils pourraient donc présenter un intérêt rétrospectif assez piquant. Il serait curieux de voir une œuvre de 1830 se dresser tout à coup, vierge et inconnue, au milieu de notre modernité. J'imagine que le contraste aurait de quoi surprendre et qu'on serait tout ébahi de se trouver si différent. Mais ces poésies sont de celles qui sont de toutes les époques parce qu'elles ne sont d'aucune. Je veux dire qu'elles sont de nuance terne et de dessin effacé, et que, dans tous les âges, la médiocrité se vaut.

Cette publication est une sorte d'œuvre pie à la mémoire d'Adolphe Rolland. C'est aussi, nous déclare l'auteur de la notice très sympathique et un peu trop admiratrice qui ouvre le volume, M. G. Desjardins, — c'est aussi une protestation nationale, car Adolphe Rolland était né au village de Rémilly, près de Metz. — Ah ! s'écrie le biographe, c'était une terre bien française, ce pauvre pays messin, française par l'esprit, française par le cœur, française par la langue. A ce titre, il eût été presque capable, aujourd'hui qu'on l'a séparé de la mère patrie, de laisser périr à jamais, avec le souvenir d'un de ses plus nobles enfants, un monument poétique qui porte si profondément empreinte la marque du génie de la France. — Toutes les illusions sont permises, et, de même que je m'associe énergiquement aux sentiments patriotiques qu'exprime ici M. G. Desjardins, de même je respecte le culte dont il entoure la mémoire de l'ami mort. Mais, il faut bien le dire, je n'aurais pas vu de crime à laisser dans l'ombre la plupart des pièces qui composent ce recueil. Voici le début de l'une d'elles, pour que le lecteur puisse juger. L'auteur est à Nice et regrette le pays messin :

Des rives maternelles
Mes beaux jours sont bannis.
« Rendez-nous, disent-elles,
Rendez-nous notre fils. »
Oh ! si j'avais des ailes !
Oh ! mon lointain pays !

J'aime mieux mon village
Que ces bords étrangers,
Que leur ciel sans nuage,
Leurs forêts d'olivier;
J'aime mieux mon village
Et ses grands peupliers.

Sans doute, l'amour de la patrie, du lieu natal, plutôt, se manifeste dans ces lignes plus ou moins rimées. Mais, je l'avoue, je n'y distingue l'empreinte ni du génie de la France, ni d'un génie quelconque.

B.-H. G.

Par les bois, par F.-E. Adam. Poésies, notes intimes, études et paysages. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18.

J'ai dit mon doux secret aux moissons de la plaine,
Aux ruisseaux du vallon j'ai dit mon doux secret :
Mais la brise du soir passait, et son haleine
L'a raconté, joyeuse, aux fleurs de la forêt;

L'abeille en butinant, la nocturne phalène
Ont caressé des fleurs le calice indiscret :
Maintenant, l'on sait tout !.... et la forêt est pleine
De sourires moqueurs, si l'un de nous paraît.

Si ton bras est nacré, si ta chair rose et blanche
Palpite sous ma lèvre, et si ton front se penche
Parfois sur mes genoux quand tu veux reposer,

Ce n'est plus un secret, ce n'est plus un mystère;
L'oiseau même a surpris notre nid solitaire,
Et note de ses chants le chant de ton baiser !

Ceci est, pris au hasard, un spécimen de ce que l'auteur entend par poésie. Si j'avais commencé par

dire que ce volume est d'un poète, et d'un des plus délicats et gracieux qui soient, on ne m'aurait, en général, cru qu'à demi, j'imagine, et sous bénéfice d'inventaire. Mais l'inventaire ne se fait jamais parce qu'on n'a pas le temps et qu'on ne s'en soucie pas, tandis que l'incrédulité se développe, devient entière et reste. C'est un danger qui ne m'inquiète plus. Quiconque a lu le sonnet que je viens de transcrire a eu la révélation d'un talent ému, distingué et d'ordre peu commun. Qui ne l'a pas lu ne lira pas davantage la prose qui est dessous. D'ailleurs, il faut prendre son parti de ces juges qui craindraient de laisser influencer l'impartialité de leur verdict s'ils examinaient les causes dans lesquelles ils ont à le rendre.

M. F.-E. Adam, bien connu depuis longtemps du public tout spécial qui s'intéresse aux journaux purement littéraires et poétiques, a écrit l'an dernier, pour la librairie Rouam, le texte d'une belle publication illustrée : *Paris pittoresque*. M. de Champeaux a signé le volume avec et avant lui, si bien qu'on dit aujourd'hui l'ouvrage de M. de Champeaux, comme, en parlant des pays découverts par Colomb, on dit la terre d'Amérique. Du moins, sur ce volume de vers, il n'y aura ni équivoque ni quiproquo, et le mérite ne lui en sera pas disputé.

J'insiste et dois signaler *Par les bois* à tous ceux qui aiment les vers. Ils y trouveront une lecture d'une saveur douce et pénétrante, singulièrement rafraîchissante et agréable, après tous les philtres diaboliques, tous les poisons de névrosés, qu'on nous fait avaler chaque jour. La passion y déborde, et aussi le sentiment de la nature. L'art du vers n'y est pas moindre que chez les virtuoses du rythme et de la rime, tout en étant assez simple pour ne pas estropier la langue et assez modeste pour ne pas violenter ou supprimer la pensée. La grosse caisse et la trompette du champ de foire ne sont point admises ici, et l'atmosphère en est comme imprégnée de bien-être. Point de tréteaux; point d'Hercule faisant saillir ses biceps, ni de clown se disloquant et courant sur la corde. Rien ne hurle, mais tout chante. Rien ne saisit brutalement à la gorge; mais tout nous enveloppe lentement, chaudement, irrésistiblement, comme une main douce et ferme qui à la fois entraîne et soutient.

La bonne fortune est rare d'avoir à annoncer un recueil de poésies où la tendresse, l'émotion, la délicatesse et l'élévation des sentiments le disputent à la grâce des descriptions, à l'harmonie des vers, à l'art de la composition, à la pureté et à la richesse du style.

C'est pourquoi je n'ai pas su résister au plaisir de parler un peu longuement de l'œuvre de M. F.-E. Adam, qui se révèle comme un artiste exquis, comme un fin et charmant lettré.

B.-H. G.

Le paradis moderne, par PAUL MARROT. Poésies. Paris, Alphonse Lemerre, 1883. 1 vol. in-18.

Dans le paradis de M. Paul Marrot, on trouve des « damas subtils », des « seins à la blancheur d'hostie » qui donnent aux sens « des extases de diacre », « du poil tumultueux », Mirabeau,

> La face verrugueuse et le front ressuant

des oies

> Que l'homme fait mourir d'hypertrophie aux foies
> En les clouant au sol très douloureusement ;

un « brouillard trucidant », le suicide portant, à travers « les capitales », un « sac de nuit plein de râles et tout poudreux d'arsenics pâles »; des mouches pour lesquelles la vie est une « gabégie »; un « air mortel et natal » et bien d'autres choses d'une moindre truculence. On ne doit pas s'y ennuyer, et il me semble qu'il est difficile de le traverser sans éclater de rire.

Est-ce qu'il ne serait pas possible d'avoir du talent sans s'efforcer d'être ridicule? Il paraît que ce n'est plus à la mode, et qu'à moins d'être de temps en temps péniblement grotesque ou absurde, on n'est jamais qu'un philistin. Telle est l'esthétique du *Chat noir* et autres cénacles contemporains. Il faut aux livres de poésies de nos *jeunes*, comme aux baraques de la foire, des tours de pitres et des exhibitions de monstruosités; car comment attirer le public? Ah! poètes, vous serez toujours dans les nuages. Ne voyez-vous pas que le public n'en est pas plus nombreux, mais qu'il vous prend pour des charlatans?

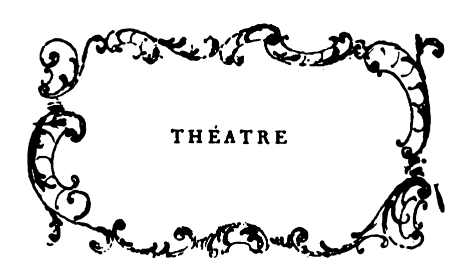
M. Marrot a déjà publié un recueil intitulé *le Chemin du rire*, et dont j'ai eu à rendre compte ici. Mon jugement n'avait rien de trop tendre, si j'ai bonne mémoire; mais je signalais dès lors, dans ces vers aux étrangetés voulues et aux défauts cherchés, un véritable talent. Ce nouveau volume n'est pas pour modifier mon opinion. Il y a, sous les tours de force factices, une réelle vigueur, et à côté des excentricités inacceptables de forme et de langage, une entente du maniement des mots et un sentiment du rythme qui promettent en M. Paul Marrot un poète remarquable le jour où il abandonnera le procédé et voudra bien se borner à traduire ses impressions.

En finissant, et pour ne pas laisser au lecteur l'idée que ces vers du *Paradis moderne* ne valent pas la peine d'être lus, je veux citer deux couplets d'une bien originale saveur. La pièce est intitulée *Libations*.

> Où va l'homme? Je ne sais.
> A travers les pots cassés,
> Il s'achemine;
> Des gosiers toujours ouverts
> Chantent à tort, à travers :
> Soif et famine!
> Jésus a dit : *Sitio*,
> Rabelais : « Humez le piot ».
>
> Est-ce bien d'éternité
> Qu'a soif notre humanité
> Endolorie?
> Non, car, du sein des banquets
> Jusqu'à ses derniers hoquets
> La bête crie.
> Jésus a dit : *Sitio*,
> Rabelais : « Humez le piot ».

B.-H. G.





Les Cenci, drame de Shelley, traduction de Tola Dorian, avec préface d'Aldemon-Charles Swinburne. In-18. Paris, Lemerre, édit. — Prix : 3 fr.

Poète subtil, habile à traduire en vers gracieux et d'une précision rare les plus délicates nuances de la pensée, Shelley ne semble pas né pour le théâtre. La préface de M. Swinburne est sortie ruisselante d'admiration de son encrier plein d'encre de la grande vertu. Après lecture, on réforme le jugement du préfacier. Mais on sait beaucoup de gré à Tola Dorian d'avoir vaincu tant de difficultés et rendu si heureusement les vers du poète : l'aile du papillon ne s'est pas décolorée sous ses doigts légers et adroits.

Voulant faire un drame, qu'a fait Shelley? Il a cru que l'horreur était le pathétique, que la violence était l'action. Avec une audace assurément remarquable, il amène sur la scène des caractères abominables et des crimes monstrueux. Un père, désireux de la mort de ses fils, ardent à l'inceste avec sa fille, voulant, non seulement flétrir sensuellement le corps, mais avilir l'âme en la courbant au consentement : voilà le type. Accumulez tous les forfaits les plus odieux, il ne recule devant aucun : il nie la conscience. Où aboutir après? Logiquement au parricide : un des fils qui survit en ce misérable, suspect à sa femme et à ses enfants, par le fait de son père qui l'a accusé faussement, cette jeune fille épouvantée de sa honte, ce jeune enfant maltraité par Cenci qui le hait, souhaitent et facilitent le parricide.

C'est une série de tableaux violents, sombres, un cauchemar d'enfer. Mais une pièce, où est-elle? Point de nœud; pendant cinq actes nous demeurons sur la même idée, d'où naît forcément l'ennui. Faut-il un autre indice de la maladresse du poète : son cinquième acte, après que Cenci est mort et qu'il ne s'agit plus que de punir les meurtriers — chose inutile d'ailleurs, — ce cinquième acte est le plus long de tous.

M. Swinburne attribue à la rancune des cléricaux l'insuccès de ce drame où le pape, et son cardinal et un abbé jouent des rôles peu dignes. Il n'est pas besoin de chercher si loin : l'ennui en est la cause première. Cependant il n'est pas impossible aussi que l'abomination de ces êtres jetés en dehors de la nature ait soulevé l'indignation et le dégoût.

La magie du style et la musique des beaux vers sont impuissantes à sauver une pièce de théâtre minée par ce double mal, deux fois mortel. Il reste une œuvre littéraire, curieuse à lire : c'est déjà quelque chose. PZ.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

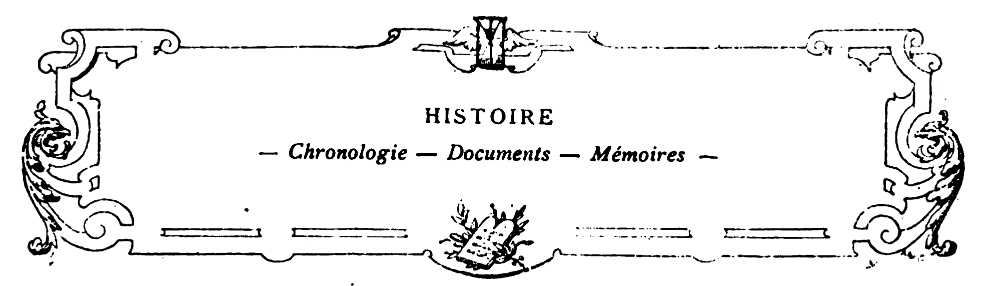
Le très grand succès obtenu par les **Pièces à dire,** d'Adolphe Carcassonne, a engagé l'éditeur P. Ollendorff à faire paraître un nouveau volume du même auteur. **Les Nouvelles pièces à dire** sont en quelque sorte la suite et le complément de leur sœur aînée; mais plus encore que les premières, celles-ci s'adressent au cœur et à l'esprit; elles sont vibrantes ou spirituelles, et les diseurs de vers y trouveront tous les éléments de succès qu'on peut espérer dans les concerts et les salons.

Vient de paraître chez Paul Ollendorff : **l'Homme qui bâille,** nouveau monologue, en prose, de Grenet-Dancourt, dit par Coquelin cadet. Encore un succès pour l'auteur de *Trois femmes pour un mari.*

V. Revel, le gai pensionnaire du Gymnase, vient de faire paraître, chez Paul Ollendorff, **le Boudiné,** thèse en vers soutenue par son camarade Noblet, dont le type de pschutteur chauve a été si applaudi.

La couverture est agrémentée d'un étonnant croquis, par Jan Van Beers, le pourtraictureur ordinaire du V'lan.

Un crâne sous une tempête, l'amusante saynète d'Abraham Dreyfus, qui n'avait jamais été publiée en brochure, vient de paraître à la librairie Paul Ollendorff.



Richelieu et la monarchie absolue, par le vicomte G. d'Avenel. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884, 2 vol. in-8°.

M. le vicomte G. d'Avenel fait œuvre d'historien moderne. Sans dédaigner l'extérieur de l'histoire, les batailles, les traités, les émotions populaires, les intrigues de cour, il estime avec raison que ce côté a été, pour la période qui l'occupe, tout au moins, suffisamment élucidé. Ce qu'il veut saisir et faire connaître au lecteur, c'est le principe vital de l'histoire, si je puis dire, les rouages intimes, les causes pro-

fondes, les plans longuement médités, dévoilés à un petit nombre et patiemment poursuivis. « L'établissement de la monarchie absolue en France, dit-il excellemment, le rôle et l'influence de cette forme nouvelle de gouvernement, le système administratif qu'elle a engendré, tel est le sujet de cette étude. »

C'est là un vaste dessein, dont il n'a encore rempli, dans ces deux volumes, que la première partie. En voici la division : le Roi et la Constitution; — la Noblesse et sa Décadence; — l'Administration générale : les Finances.

Les deux autres volumes que l'auteur nous promet contiendront la suite du tableau de l'Administration générale, c'est-à-dire ce qui a trait à l'armée, à la justice, aux cultes, au commerce, etc., et deux autres grandes divisions : l'Administration provinciale et l'Administration communale.

On pourrait s'attendre à trouver dans ces pages un plaidoyer quand même en faveur de l'ancienne constitution monarchique. Il n'en est rien. Sans cacher ses préférences et, lorsqu'il croit qu'il en a sujet, son admiration, l'auteur écrit avant tout l'histoire telle qu'elle lui apparaît, de bonne foi et en dehors de tout parti pris. Son siège n'est pas fait d'avance. Le ton de sincérité qui règne d'un bout à l'autre de l'ouvrage le rend précieux à tous les amis de la vérité, de quelque côté qu'ils placent leur idéal.

M. le vicomte G. d'Avenel a puisé à pleines mains dans les sources inédites, donnant ainsi à son livre une valeur scientifique incontestable. Je souhaite que les deux volumes complémentaires ne se fassent pas longtemps attendre. L'on aura alors un beau travail d'ensemble sur le côté le plus ignoré et le plus important de l'œuvre de Richelieu. B.-H. G.

Histoire générale des émigrés pendant la Révolution française, par H. Forneron. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884, 2 vol. in-8°.

Le sujet de ce livre, le titre l'explique suffisamment. L'esprit, je ne saurais mieux le caractériser que par ces mots empruntés à la préface : « Les Français n'ont jamais été fanatiques, et ils se sont toujours plu à haïr ceux qui n'étaient point fanatiques. On est sûr de leur déplaire quand on ose, comme dans ce livre, se montrer opposé également aux idées de l'ancien régime et à celles de la Révolution. Nos contemporains nomment principes leurs opinions et repoussent les modérés comme les pires adversaires. Hors d'un parti, pas de paix. Tout modéré doit s'attendre à devoir dire comme Montaigne : « Je fus pe-« laudé à toutes mains; au Gibelin j'estois Guelfe; « au Guelfe, Gibelin. »

« Ni chair ni poisson », dit M. Camille Lemonnier. « Arrière ceux dont la bouche souffle le froid et le chaud », dit le satyre de Phèdre et de La Fontaine. Décidément, M. Forneron a raison, et, parmi ceux qui cherchent dans un livre d'histoire un livre de combat, il ne contentera sûrement personne.

Mais si le lecteur veut bien se contenter de ce qu'on lui offre, je veux dire du résultat lucidement exposé de longues et savantes recherches, il trouvera de quoi se satisfaire dans l'*Histoire générale des émigrés*. J'y voudrais, pour mon compte, puisque M. Forneron ne prend point parti, un ton plus impartial encore. Souvent, en effet, les modérés ne sont pas moins extrêmes que les autres : il faut n'avoir pas compris un seul des événements contemporains pour nier que ce paradoxe ne renferme une vérité.

Quoi qu'il en soit, M. Forneron a fait œuvre curieuse et utile en ressuscitant pour nous cette civilisation dispersée et errante de l'ancien régime monarchique français, que les émigrés promenèrent, au milieu des aventures, des épreuves et des déconvenues, dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique. Il a dû fouiller une masse énorme de documents; mais surtout il a dû exercer toute sa sagacité de critique à distinguer, dans ces documents, le faux du vrai, car nulle époque n'a été plus travestie par ceux même qui y vécurent que celle dont il nous présente le tableau. Il s'est acquitté de sa tâche à merveille et a su nous donner un récit plein d'intérêt et digne de foi. On regrette qu'il ne l'ait pas poussé jusqu'au bout et qu'il ne nous ait pas montré les émigrés pendant l'Empire et dans les premières années de la Restauration. A ce sujet, je relève au bas d'une page une note excellente et qui marque combien M. Forneron a scientifiquement l'esprit dégagé de préjugés en même temps que le vrai sens historique. « Le portrait des émigrés rentrés, dit-il avec une simplicité franche que plus d'un historien n'aurait pas, est plein de vie dans les romans de Balzac. »

Sous le titre d'*Appendice biographique*, se trouve, à la fin du second volume, un bon index des noms propres. C'est bien, mais il faudrait mieux. Jamais livre d'érudition ou de science, ou même simple ouvrage descriptif, ne rendra les services qu'on est en droit de lui demander, tant qu'il ne sera pas accompagné d'une table analytique complète et détaillée des matières, telles que nos ancêtres savaient si bien les dresser, mais dont notre nonchalance et notre dégoût pour le travail pénible et modeste nous ont fait perdre la tradition. B.-H. G.

Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par le comte de Cosnac (Gabriel-Jules) et Édouard Pontal, archiviste et paléographe. Tome second. Janvier 1687, décembre 1688. Un vol. in-8°. Paris, Hachette, 1883.

C'est en 1836 qu'on entendit parler, pour la première fois, de ces importants *Mémoires* : un avocat, M. Adhelm Bernier, avait acheté un manuscrit intitulé : *Mémoires secrets de la Cour, sur la fin du règne de Louis XIV*. Il s'agissait des années 1685 et 1686. La relation était anonyme, mais les armes de la reliure : « d'argent à deux fasces de sable », les indiscrétions sur la Cour du grand roi et d'autres indices encore concouraient à indiquer, pour auteur de ce

travail, le marquis de Sourches, prévôt de l'hôtel du roi et grand prévôt de France.

Mais ce n'était là que le commencement d'une découverte. Le *Livre*, dans son numéro du 10 août 1882, a raconté comment tous les autres volumes du manuscrit furent retrouvés chez M. le duc des Cars, à l'exception d'un seul, le tome II. Nous n'y reviendrons pas.

Comme historien, le marquis de Sourches est moins passionné que Saint-Simon, plus véridique que Dangeau. Il a écrit pour sa propre satisfaction et pour la postérité ; son travail n'a été destiné ni à Louis XIV (pareille témérité lui eût coûté cher) ni à aucun de ses contemporains. Grâce à ses fonctions auprès du roi, il s'est trouvé à la source de renseignements précieux, il a eu la clef d'intrigues impénétrables pour tout autre que lui : la publication de ses *Mémoires* constitue donc un véritable événement historique.

Nous attendons avec impatience les volumes suivants.

P. C.

Paris disparu. Les Tuileries, par JEHAN VALTER. Un vol. in-18 de 340 pages. Paris, 1884. Victor Havard, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Il ne reste plus sur le sol qui le vit édifier nul vestige du palais que Philibert Delorme et Jean Bulland construisirent pour Catherine de Médicis. C'est à Carnavalet désormais et au Trocadéro, dans les musées, ces cimetières de l'histoire, que le philosophe ira interroger les dernières épaves subsistantes du monument qui fut le témoin des gloires et des défaillances, des joies et des tristesses de la monarchie française, pendant trois siècles ; témoin de pierre, muet, mais éloquent, comme l'est toute architecture, même et plus encore en ses ruines. De sa plume alerte de chroniqueur parisien, fertile en anecdotes, M. Jehan Valter, avant que la silhouette du vieux château fût effacée de la mémoire des contemporains, en a vivement retracé l'histoire. Il y a plus de pages douloureuses en ce livre que de pages heureuses. Le passage des bandes révolutionnaires y tient plus de place que celui des pompes triomphales. Il en est ainsi de la vie, les déceptions y sont plus obsédantes que les victoires. Cependant telles sont la verve et la bonne humeur de l'écrivain que tous ces récits en sont éclairés. Ils ont le charme des choses vécues, vues par un esprit sincère, mais qui ne prend rien trop au tragique. On s'émeut sur ce qu'il raconte, mais d'une émotion tempérée. Les larmes ne s'y font point grimace. On y est en compagnie policée. Les pauvres gens manquent de pain, que ne mangent-ils de la brioche ! Il est vrai que l'auteur en ses « notes et documents » représente des tableaux d'une éloquence cruelle, comme celui du rapport des assignats au louis d'or : 18,000 livres de louis, ce qui portait à 1,280 livres le boisseau de haricots et la livre de pain à 150 livres ; mais cela est rejeté en appendice. A ce texte si vivant et à ce joli titre « Paris disparu », le dirai-je ? il manque un complément nécessaire, l'image. Ce premier volume, à la rigueur, pouvait s'en passer sans que la lacune fût trop sensible ; mais il n'est, nous le savons par M. Jehan Valter, que le premier d'une série où se succèderont tous les tableaux du Paris tombé sous le tire-ligne rigide de M. Haussmann : le boulevard du Temple et ses théâtres, l'ancienne Morgue, etc. Le pittoresque de l'eau-forte ou tout au moins d'une jolie plume de dessinateur me paraît ici inséparable de la chronique pittoresque ; et l'artiste qui est tout désigné pour illustrer avec certitude les fascicules d'une telle publication est M. Martial Potémont, l'homme qui connaît le mieux le Paris d'hier. Alors l'information sera complète, l'image nous rendant l'aspect extérieur des monuments dont l'aimable historien nous redit la vie intime.

E. C.

Mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles, publiés, selon le vœu de l'auteur, par EUGÈNE FORGUES. Tome Ier, 1814. Paris, Charpentier et Cie, éditeurs ; 1 vol. in-8°.

Cette publication, ébauchée il y a deux ans environ dans la *Nouvelle Revue*, commence seulement aujourd'hui à prendre la forme sérieuse et définitive du livre. Elle ne manque d'ailleurs ni d'actualité ni d'intérêt. Ceux que tourmente le désir de changer de maîtres pourront y voir comment leurs prédécesseurs réussirent en 1814. Ceux que la curiosité pousse à chercher le pourquoi des choses disparues y recueilleront plus d'une révélation importante. Enfin, ceux qui attendent avec quelque impatience la publication prochaine des *Mémoires* de Talleyrand trouveront dans ceux de M. de Vitrolles tous les éléments de contrôle et de critique nécessaires à quiconque ne voudra pas suivre aveuglément les dires du plus grand fourbe qu'ait enfanté la politique.

Le premier volume, publié seul aujourd'hui par M. Eugène Forgues, est exclusivement consacré aux quatre premiers mois de l'année 1814. Il peut être divisé en deux grands récits relatifs, le premier au congrès de Châtillon, le second à la rentrée du comte d'Artois (le futur Charles X) dans la ville de Paris. Le récit du congrès de Châtillon est plus particulièrement intéressant au point de vue historique. La seconde partie, plus mouvementée, plus anecdotique aussi, aura plus d'attrait pour ceux qui s'amusent aux petits côtés du passé.

Le baron de Vitrolles était un gentilhomme provençal qui avait émigré pendant la Révolution. Après avoir suivi la fortune de l'armée de Condé, il s'était marié en Allemagne et était rentré en France au 18 brumaire. Il végétait depuis cette époque dans une situation ambiguë, moitié propriétaire rural, moitié fonctionnaire subalterne. Il venait assez souvent à Paris, où il comptait, dans le monde des politiques, des relations et même des amitiés. Il se tenait au courant des faits nouveaux, et chaque défaite de Napoléon (en qui il ne voulait voir qu'un soldat de la Révolution) faisait palpiter son cœur d'émigré. Il regrettait sincèrement les princes déchus et détestait

un régime à la fois oppressif et destructeur. Il fréquentait donc surtout la société des mécontents comme lui; et au moment où les alliés passaient le Rhin, comme on cherchait à envoyer au-devant d'eux quelqu'un qui pût leur révéler le véritable état de l'opinion en France, M. de Vitrolles se proposa; agréé par le duc de Dalberg et par M. de Talleyrand, il partit. C'était risquer sa tête pour rendre à son pays un service douteux; mais M. de Vitrolles n'hésita pas.

Les conseils de M. de Talleyrand le dirigeaient sur Châtillon. M. de Vitrolles y arriva en plein congrès, et les succès qu'il obtint tout d'abord montrent tout ce que peuvent ici-bas l'intelligence et l'énergie. Admis auprès de M. de Stadion, il plaida chaleureusement sa cause et fut immédiatement appelé auprès de M. de Metternich, puis auprès de l'empereur Alexandre. A tous il exposa la véritable situation des esprits en France, la lassitude universelle, la soif immense de paix qui s'emparait du pays. Il leur révéla la faiblesse réelle de Napoléon et les excita à marcher sur Paris, en leur garantissant le succès. Enfin, il parvint à leur démontrer que la paix avec Bonaparte était impossible, et fut le premier à prononcer le nom des Bourbons. Et pendant ce temps le duc de Vicence, un des plus honnêtes serviteurs de Napoléon, poursuivait à travers mille déboires les négociations que lui avait confiées son maître, sans se douter qu'auprès de lui un ennemi invisible détruisait au fur et à mesure l'édifice qu'il élevait si péniblement. En vérité, la diplomatie est une belle chose.

Il va sans dire que dans cette lutte inégale le duc de Vicence échoua, et le baron de Vitrolles réussit. Il fit agréer aux alliés une sorte d'ébauche de la Restauration et partit en hâte pour rejoindre à Nancy le comte d'Artois. Après s'être entendu avec le frère de Louis XVIII, il revenait au quartier général des alliés lorsqu'il fut arrêté en route par un détachement de cavalerie française. La situation était critique; porteur de papiers nombreux et compromettants, M. de Vitrolles courait grand risque d'être fusillé sur place. Il s'en tira pourtant, grâce à une présence d'esprit étonnante, parvint à détruire ses papiers, et, après une odyssée des plus émouvantes, à s'échapper aux environs de Troyes. Il rentra au plus vite à Paris, où il retrouva les alliés, qui avaient suivi ses conseils.

Son action ici change de caractère. Aux rois coalisés, dont il devait combattre les préjugés ignorants, venait se joindre un Sénat plein de prétentions cupides et exagérées. Ce sénat de Napoléon, plié à tous les caprices du despotisme, élaborait, de sa propre autorité, une constitution pseudo-libérale, où il se réservait la meilleure part, et comptait sur les alliés pour l'imposer aux prétendants du pouvoir quels qu'ils fussent. M. de Vitrolles avait donc non seulement à persuader les alliés, mais à combattre un lutteur qui passait pour redoutable : M. de Talleyrand, en qui se résumaient les aspirations du Sénat. L'antipathie entre ces deux hommes devait être complète. Homme d'action et d'énergie, M. de Vitrolles croyait à l'influence qu'un caractère déterminé peut avoir sur les événements. M. de Talleyrand, au contraire, sceptique et temporiseur avant tout, « s'abandonnait au courant, en préservant sa barque de tout ce qui pouvait l'atteindre ou l'effleurer ». M. de Vitrolles n'en parvint pas moins à amener à Paris le comte d'Artois et à l'installer aux Tuileries. Restait à le faire reconnaître en sa qualité de lieutenant général du royaume. C'est là ce que nous verrons dans le volume suivant, qui sera bientôt publié.

En somme, il y a là un document curieux et inattendu à bien des égards. On doit remercier M. Forgues de l'avoir donné au public. S'il se trouve, de temps à autre, quelques pages un peu touffues dans ce volume, il faut se rappeler que les auteurs de *Mémoires* ne sont pas des écrivains de profession, et qu'on serait mal venu à leur reprocher des défauts que les plus éminents auteurs n'évitent pas toujours. Le baron de Vitrolles dédommage d'ailleurs largement son lecteur par la finesse et l'esprit de ses récits, la malice de ses épigrammes, et ce léger relent du bon siècle que conservaient encore, de son temps, les gens distingués. L. V.

Le Jeu de paume des Mestayers, *ou l'Illustre Théâtre*, 1595-1583, (*Archéologie moliéresque*), par AUGUSTE VITU. — Paris, Lemerre, 1 vol. in-8°.

M. Auguste Vitu est un érudit de la bonne école, de ceux qui s'attachant à une question ne négligent rien, ni temps, ni soin pour la résoudre; avec une ingénieuse sagacité, il sait découvrir les documents les plus imprévus; il les classe, les pèse, en apprécie la valeur à l'aide d'une critique sévère, et n'avance un fait qu'en s'appuyant sur des données certaines.

Pour lui, — comme pour nous, je l'avoue, — il n'y a pas de petit fait, quand il s'agit du dieu Molière. Il faut à tout prix reconstituer la vie, la vie morale et la vie mondaine d'un homme qui, se montrant comme le soleil, a dit : Me voilà : cherchez. Qu'a-t-il fait pour aider ses futurs biographes ? rien, ils n'ont rien de lui que sa lumière. D'autres ont laissé des mémoires ou tout au moins des lettres, qui servent de point de repère dans leur vie; Molière, non. Pas une lettre, pas un autographe important ne nous reste : nous ne savons pas même s'il mettait l'orthographe mieux que Despréaux, ce qui n'était pas impossible, ou moins bien.

A défaut de documents émanés de Molière, c'est donc autour de lui qu'il faut chercher les éléments de son histoire; c'est dans les actes de l'état civil, c'est dans les études de notaire qu'il faut fouiller. M. Eudore Soulié a ouvert la marche : on sait combien d'heureuses découvertes on lui doit. M. Auguste Vitu, s'inspirant de son exemple, nous a déjà donné une étude approfondie sur la maison où est mort Molière et, poussant plus loin son travail, sur la rue de Richelieu tout entière, où était cette maison. Nous avons dit ici même, en son temps, tout le bien que nous pensions de cette savante et consciencieuse monographie.

Aujourd'hui, M. Auguste Vitu, voulant pénétrer plus avant encore dans l'archéologie molièresque, s'attache à préciser un point resté obscur jusqu'ici : « où était le jeu de paume des Mestayers » où Molière débuta dans la troupe de l'Illustre Théâtre? Aidé d'une sagacité rare, d'une patience à désespérer un désœuvré (on sait si M. Vitu est un désœuvré!) et de ce bonheur qui n'arrive jamais que quand on le mérite, il a su trouver le véritable emplacement de ce jeu de paume qui vit les premiers essais de Molière, il en a tracé, compas en main, les limites précises, en a donné le plan, et peut-être avec plus de peine, mais non moins de sûreté que M. Beulé pour l'Acropole, nous en a offert la complète restitution. Il est péremptoirement démontré maintenant que le jeu de paume de Mestayers était situé sur un emplacement que marquent les maisons portant les nos 11 et 13 de la rue de Seine et, d'un autre côté, sur la rue Mazarine, les nos 10 et 12; au milieu d'une ruelle passant d'une rue à l'autre était l'entrée principale, donnant sur un des grands côtés: au fond, à gauche, la scène; puis en allant vers la droite, le parterre et l'amphithéâtre; autour les loges. Pour nous, cette restitution est un tour de force: le succès est complet. Nous regardons cette étude comme un modèle que devront suivre, selon leurs forces, tous ceux qui voudront entreprendre des études analogues.

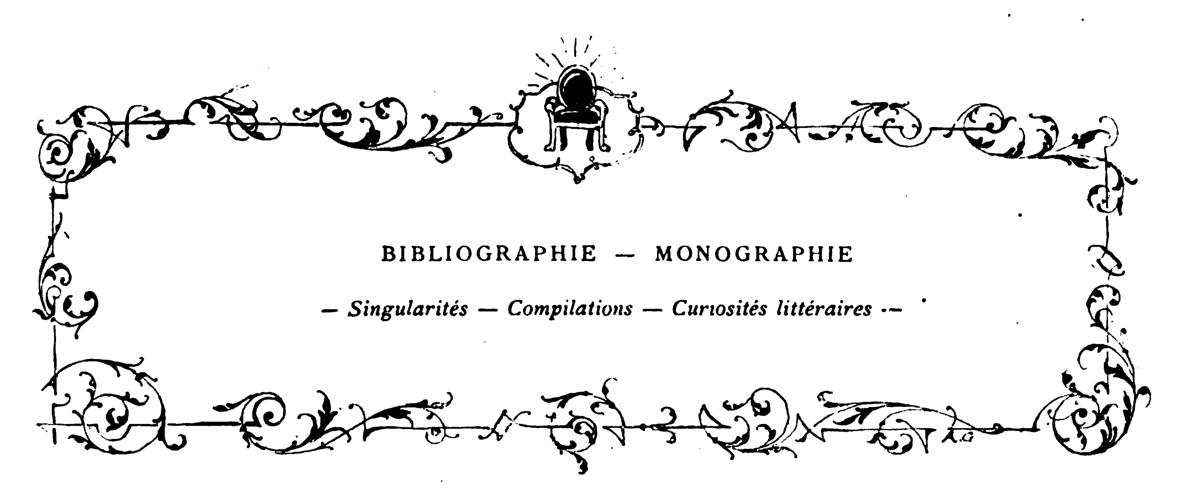
Chemin faisant, si M. Vitu rencontre un point intéressant à noter, une rectification utile à faire, il n'a garde d'y manquer. C'est ainsi, par exemple, qu'il discute et détruit la légende qui représente Jean Poquelin, père de Molière, comme opposé à l'entrée de son fils dans la carrière du théâtre : le vieux tapissier, au contraire, aurait plus d'une fois donné, bourse en main, la preuve de l'intérêt qu'il portait aux comédiens de l'Illustre Théâtre.

Un dernier détail. M. Auguste Vitu écrit toujours sans accent le nom de Moliere : il était de règle en effet au XVIIe siècle que l'*e* suivi d'un *r* ne prît pas d'accent.

Il en était de même avant deux consonnes, comme *siecle*, et certaines autres consonnes isolées. C'est ainsi qu'on a supprimé l'accent du second *e* de *Fénelon* : pour être complètement exact, il aurait fallu supprimer les deux et écrire *Fenelon*.

Je reviens, pour y insister, sur un mot qui pourrait passer inaperçu dans l'étude de M. Vitu: « Je n'entreprends pas *pour aujourd'hui*, dit-il, l'histoire de l'Illustre Théâtre. » — Ce qui n'est pas fait aujourd'hui devra donc être fait demain : nous voyons là un engagement, et nous en prenons note, au nom des moliéristes.

CH.-L. L.



BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Le Culte de Priape *et ses rapports avec la théologie mystique des anciens*, par Richard Payne Knight; suivi d'un Essai sur le culte des pouvoirs générateurs durant le moyen âge; traduits de l'anglais par *E. W.* — Bruxelles, J.-J. Gay, libraire-éditeur, 1883. — Un volume petit in-4° de XVIII-200 pages, accompagné de 40 planches lithographiées, contenant environ 150 figures. — Tiré en tout à 500 exemplaires sur beau papier vergé. — Prix : 20 francs.

Le singulier ouvrage dont M. J.-J. Gay fils nous offre aujourd'hui une nouvelle édition est, comme le titre ci-dessus l'indique, traduit de l'anglais. Nous nous étonnons et nous regrettons en même temps que l'éditeur bruxellois n'ait pas cru devoir faire précéder cette curieuse réimpression d'une notice bibliographique; le livre en vaut la peine et la plupart des lecteurs et bibliophiles, ne le connaissant guère que de réputation, ne seraient sans doute pas fâchés de savoir à quoi s'en tenir sur ses origines et sur ses diverses éditions. Il nous sera bien facile du reste de combler cette lacune; nous n'aurons qu'à nous reporter à l'excellent ouvrage de M. Ashbee (*Pisanus Fraxi*): *Index Librorum prohibitorum* (Londres, 1877, in-4°), pages 3 à 12.

L'étude de Richard Payne Knight sur le culte de Priape parut pour la première fois, en 1786, sous le titre suivant :

An Account of the Remains of the Worship of Priapus, lately existing at Isernia, in the kingdom of Naples, in two letters : one from sir *William Hamil-*

ton, K. B., His Majesty's minister at the court of Naples, to sir Joseph Banks, Bart., president of the Royal Society; and the other from a person residing at Isernia. To which is added *A Discourse on the Worship of Priapus,* and is connexion with the mystic theology of the ancients. — By *R. P. Knight,* Esq. London. Printed by T. Spilsbury, Snowhill, 1786, in-4° de 195 pages et 18 planches.

Cette première édition, tirée avec luxe et à fort petit nombre, ne fut pas mise dans le commerce. L'auteur, qui en offrait les exemplaires à ses amis, éprouva divers ennuis qui le déterminèrent bien vite à cesser sa distribution et à envoyer la plus grande partie de l'édition au pilon. Il n'en resta donc que quelques exemplaires par le monde; on en connaît un notamment au British Museum.

Ce livre étant devenu d'une telle rareté que, suivant Allibone, on en paya un exemplaire jusqu'à 250 francs, John Cambden Hotten, le fameux libraire, de Piccadilly, en donna, en 1865, une seconde édition avec augmentation et planches nouvelles, sous ce titre :

A Discourse on the Worship of Priapus, and its connection with the mystic theology of the ancients, by *Richard Payne Knight* (a new edition). To which is added an *Essay on the Worship of generative powers* during the middle ages of the Western Europe. — London : privately printed, 1865. In-4° de XVI-354 pages, avec fleuron et 40 planches exécutées par Henry James Bellars. — Tiré à 125 exemplaires, dont 6 sur grand papier. — Prix : 112 et 262 francs.

Cette deuxième et dernière édition anglaise fut rapidement enlevée par les souscripteurs; elle offrait plus d'intérêt encore que la première par suite de l'adjonction de l'*Essay on the Worship of the generative powers,* dû, paraît-il, aux recherches et à la collaboration de M. *Thomas Wright,* de sir *James Emerson Tennent* et de M. *George Witt.*

Dès l'année suivante, le livre fut traduit en français, sous le titre qui suit :

Le Culte de Priape et ses rapports avec la théologie mystique des anciens, par *Richard Payne Knight,* suivi d'un *Essai sur le culte des pouvoirs générateurs* durant le moyen âge; traduits de l'anglais par *E. W.* (Mme *Yga?*) — Luxembourg (Bruxelles), imprimerie particulière (Mertens, pour J. Gay, père). — In-4° de VIII-224 pages, fleuron et 40 pages. Tiré à 110 exemplaires numérotés, dont 13 de grand luxe. — Prix : 60, 75, 90 et 200 francs.

Telles sont exactement, avec la réimpression qui nous occupe, les éditions et traduction de l'ouvrage de Richard Payne Knight. — Le livre, comme on voit, se compose de trois parties, dont les deux dernières se sont greffées sur la première, morceau curieux, mais court et de peu d'importance. — La lettre de l'ambassadeur William Hamilton, sur le culte phallique rendu à Saint-Côme par les habitants d'Isernia, donna à R. P. Knight l'idée de ses recherches sur le culte de Priape; soixante-quinze ans plus tard, les trois érudits de Londres ajoutèrent à cette étude le fruit de leurs investigations sur le culte phallique au moyen âge.

Richard Payne Knight, qui mourut en 1824, fut de bonne heure maître d'une très grande fortune; il la consacra en partie à des voyages en France, en Italie et notamment à Naples, où il resta longtemps attiré surtout par le charme des visites souterraines aux ruines d'Herculanum et de Pompéi. C'était un littérateur et un antiquaire distingué. On lui doit d'aimables poésies et des mémoires archéologiques pleins d'une véritable érudition. Il réunit de précieuses collections qu'il légua au Musée britannique. Le plus célèbre et peut-être le moins connu, jusqu'à ce jour, de ses ouvrages est précisément son mémoire sur le culte de Priape qu'on a très diversement apprécié : les uns l'ont porté aux nues, les autres l'ont jugé très sévèrement. Parmi ces derniers, il faut citer M. Parisot, qui, dans la *Bibliographie universelle* (t. LXIX, p. 21), s'exprime en ces termes : « Knight, dans son mémoire sur Priape, snmble, comme Mirabeau dans l'*Erotica Biblion,* n'avoir cherché qu'une occasion d'être prolixement obscène et cynique sous prétexte d'érudition. Outre les détails sur les restes du culte de Priape, il s'y trouve un discours *ex professo* sur ce culte lui-même et sur sa liaison avec les doctrines théologiques mystiques des anciens. En somme, l'ouvrage est faible, bien que contenant beaucoup de faits et des rapprochements exacts; mais ces rapprochements, ces faits sont si connus aujourd'hui des mythologues qu'il serait inutile pour eux d'ouvrir le livre de Knight. Aussi n'est-il point étonnant que ce livre ait soulevé un haro universel. » — Si M. Parisot a pu se montrer si sévère pour l'ouvrage de Knight, il est bien probable qu'il n'eût pas témoigné plus d'indulgence pour le travail de ses continuateurs, MM. T. Wright, J. E. Tennent et G. Witt, qui n'ont fait que développer, à l'aide de nouveaux témoignages, les recherches de J.-A. Dulaure sur *les Divinités génératrices chez les anciens et les modernes.* — « Le culte de Priape, disent ces auteurs, qui n'est qu'une fraction de celui des pouvoirs générateurs, paraît être le plus vieux de ceux enfantés par la superstition humaine. Il a plus ou moins prédominé chez tous les peuples connus avant le christianisme, et, chose singulière, il était tellement enraciné dans les mœurs, que, malgré la promulgation de l'Évangile, il continua d'exister et fut même souvent accepté, sinon encouragé, par le clergé des rangs inférieurs du catholicisme. »

Rechercher les vestiges du culte de Priape pendant le moyen âge dans l'Europe occidentale, tel a été le but des continuateurs de Knight et de Dulaure. Quelque parti pris qu'on puisse avoir sur un travail de cette nature, on ne peut disconvenir qu'il a été traité avec beaucoup d'érudition et de sagacité. On ne saurait, et pour plus d'un motif, analyser ici cet ouvrage; mais il est permis au moins d'en indiquer les principales divisions; les voici : — « Vestiges du culte phallique à Aix en Provence; à Nîmes; dans la Grande-Bretagne. — La Vénus teutonique, Friga. — Le *Fascinum* et son influence magique. — Le culte

phallique en Écosse. — Le *Shela-na-Gig*, en Irlande. — Priape devenu un saint dans le moyen âge. — Anvers et son patron saint Ters. — Collection d'amulettes phalliques trouvées dans la Seine. — La *Figue*, ou main phallique. — Les *Liberalia*, les *Floralia*, les *Bacchanales*. — Les gâteaux phalliques. — Le *May*. — La Saint-Jean d'été. — Vertus phalliques des plantes. — Rites libidineux des premiers chrétiens. — Gnostiques, Manichéens, Nicolaïtes, etc. — Les Bulgares. — Les Vaudois. — Jurons obscènes. — Les Templiers. — Le Sabbat des sorciers. »

On comprend qu'un livre qui contient de telles choses et qui est illustré de planches très significatives et très topiques ne soit pas fait pour être mis à la portée de tout le monde. Il faut convenir toutefois, après l'avoir parcouru, que les auteurs, en traitant des sujets si scabreux, ont du moins été aussi réservés que possible dans leurs expressions et qu'ils ont constamment fait preuve d'une incontestable érudition et d'une entière bonne foi. Sans doute, tous ceux qui pensent comme pensait M. Parisot trouveront qu'il était bien facile de ne pas faire un pareil livre; on peut leur répondre que rien de ce qui intéresse l'histoire de l'humanité n'est indifférent et que, même dans un tel ouvrage il y a bien des enseignements à puiser pour le philosophe, sinon même pour le moraliste. Puis, encore un coup, ce livre n'a été composé que pour un petit nombre de gens vraiment éclairés et nullement pour les libertins, que d'ailleurs il ennuierait souvent. Quant à ce qu'il peut présenter d'immoralité ou d'inutilité, il ne semble pas qu'il soit ni plus inutile, ni plus immoral que certains traités beaucoup trop répandus, tels que la *Mœchialogie* du R. P. Debreynne, que la *Dissertatio in sextum Decalogi præceptum*, etc., de Mgr Bouvier, tels encore que cette multitude de pieuses turpitudes si naïvement composées par les casuistes du temps passé, et dont on trouve une liste passablement étendue dans le célèbre arrêt du parlement de Paris, en date du 6 août 1762.

En résumé, pour bien faire connaître notre pensée sur cette réimpression, dont l'exécution matérielle est satisfaisante, nous ne craindrons point de déclarer que si ce livre ne nous paraît ni inutile, ni dangereux, entre les mains de quelques gens sérieux et instruits, nous regrettons cependant que l'éditeur l'ait fait tirer à si grand nombre et ne l'ait pas coté à un prix plus élevé. — Une centaine d'exemplaires, beaucoup plus chers, nous eussent semblé bien suffisants. C'est assez dire qu'en faire une de ces éditions, soi-disant populaires, à grand nombre et à vil prix, équivaudrait, à notre sens, à une mauvaise action.

PHIL. MIN.

La Première Nuit de mes noces, par SEWRIN. Bruxelles, J.-J. Gay, 1883. Deux tomes en un volume in-12 de 260 pages (pagination continue). Deux jolies gravures. Tirage sur papier vergé. — Prix : 10 francs.

L'auteur de ce roman, *Charles-Augustin Bassompierre*, dit *Sewrin*, fut un écrivain d'une rare fécondité; aussi peut-on s'étonner, à bon droit, de ne pas le voir figurer dans la « Biographie universelle » de Michaud. Les quelques détails que l'on a sur sa vie ne se trouvent que dans la « Biographie Rabbe » (t. V, supplément, p. 754-755), ouvrage vieilli et dédaigné maintenant, mais que les chercheurs consultent encore avec profit.

Né à Metz le 9 octobre 1771, Sewrin fit ses humanités au collège de cette ville et vint ensuite à Paris pour y occuper un emploi que la Révolution lui fit perdre presque aussitôt. Il se livra alors à la littérature, principalement à la littérature dramatique, et les encouragements donnés à ses premiers essais, sur les théâtres Favart et Louvois, le déterminèrent à suivre cette carrière, qu'il a longtemps parcourue avec succès. Littérateur estimable à tous égards, Sewrin obtint, du gouvernement de la Restauration, d'abord la décoration de la Légion d'honneur, qu'on ne prodiguait pas alors aux gens de lettres, puis la place de secrétaire général des archives de l'Hôtel des Invalides, qu'il conserva jusqu'en 1830. Les événements de Juillet le firent destituer et il dut, quoique déjà vieux, se remettre aux travaux littéraires qui avaient occupé la plus grande partie de sa vie. Nous ignorons en quelle année il mourut; sans doute il ne survécut pas longtemps à ses disgrâces; toutefois, il devait être encore vivant en 1837, car la dernière pièce publiée sous son nom porte cette date. Son œuvre théâtrale est considérable. Seul ou en collaboration, il n'a pas donné moins de soixante-trois pièces appartenant à tous les genres dramatiques et qui ont toutes été imprimées. Quérard, qui est très favorable à notre auteur, qu'il connaissait personnellement, en donne la liste dans sa « France littéraire » (t. IX, p. 107-113). En outre, il en cite plus de vingt autres qui sont demeurées inédites. Le savant bibliographe, qui souvent n'était pas tendre pour ses contemporains, ajoute : « Les ouvrages dramatiques de M. Sewrin se font généralement remarquer par un but moral, par une grande connaissance de la scène, un style simple et naturel, et l'art de tirer du fond le plus léger des tableaux agréables ou des situations comiques. »

Indépendamment de son volumineux théâtre, Sewrin s'est encore exercé dans le genre poétique et dans le roman. On a de lui onze ouvrages de cette nature, qui parurent de 1799 à 1805. Depuis cette dernière année, il n'en écrivit plus, et, toujours d'après Quérard, « s'il renonça de bonne heure à un genre où il annonçait une aussi rare fécondité que dans le genre dramatique, c'est qu'il lui promettait moins de succès. »

Le roman de Sewrin, que vient de rééditer M. J.-J. Gay, donne lieu de penser, en effet, que l'auteur a bien fait de s'en tenir à ses premiers essais en ce genre. Il parut, en 1801, sous ce titre : « la Première Nuit de mes noces », traduit du champenois par l'auteur des « Brick-Bolding », de l' « Histoire d'un chien », etc., etc. Paris, Mme Masson, an X (2 vol. in-12, 2 fig. 3 fr.). Le titre semble indiquer qu'il s'agit d'une production plus ou moins égrillarde; il

n'en est rien, Sewrin ayant toujours évité, même dans ses plus grandes gaietés, de tomber dans le libertinage.

Pascal Hubert, le héros du livre, est un brave jeune homme, fils d'un riche brasseur de Troyes en Champagne, que son père envoie faire son tour de France. Le pauvre garçon ne va pas plus loin que Paris, où son caractère simple et loyal ne lui évite pas de nombreux désagréments.

Il lui arrive maintes aventures burlesques, des rencontres invraisemblables, et, ce qui lui vaut bien des tourments, il s'éprend d'une demoiselle Bénédicte, déjà séduite par Eugène Hubert, son frère naturel, qu'il ne connaît pas. Le capitaine Rivardin, frère de la demoiselle, qui n'entend pas plaisanterie en matière de séduction, contraint Pascal, qu'il prend pour le séducteur, d'épouser Bénédicte; celle-ci, *la première nuit de ses noces*, s'empoisonne pour ne pas appartenir au frère de son amant. Tout s'explique, mais trop tard malheureusement; Rivardin, désolé de son erreur, se fait tuer en duel; Eugène, non moins contrit, meurt de désespoir; et Pascal Hubert finit par épouser une petite cousine champenoise qui pensait depuis longtemps à lui. — On voit que pour un roman quasi burlesque, il y a bien du tragique dans tout cela. Le style du livre est d'ailleurs rapide, amusant et gai, avec une pointe légère de sentiment. — En somme, il n'est pas mauvais de lire cet ouvrage comme spécimen d'une école aujourd'hui bien passée de mode, facétieuse et amusante sans être licencieuse, et dont Paul de Kock nous paraît avoir été le dernier et le plus brillant représentant.

PHIL. MIN.

Les Mille et un souvenirs, ou *les Veillées conjugales,* recueil d'anecdotes véritables, galantes, sérieuses, bouffonnes, comiques, tragiques, nationales, étrangères, merveilleuses, mystérieuses, par Desforges. Bruxelles, J.-J. Gay, 1883; 3 vol. in-12 de 282, 298 et 286 pages, sur papier vergé, illustrés de 3 figures. — Prix : 20 francs.

Le Desforges dont il s'agit ici n'est autre que le sieur J.-B. Choudard, dit Desforges, l'auteur-acteur dont nous avons déjà longuement parlé dans cette Revue, au sujet de la belle réimpression de sa curieuse autobiographie, qui a pour titre : *le Poète.* Dans ce dernier roman, nous avons suivi presque pas à pas la carrière singulièrement tourmentée de ce fécond écrivain; c'est lui encore que nous retrouvons dans le principal personnage des *Mille et un souvenirs.* Le grand succès du *Poète* avait inspiré à notre auteur l'idée de cette nouvelle production, qu'il fit paraître, en 1799, sous la rubrique de Hambourg, en cinq volumes in-12. Mais cette espèce de continuation du *Poète* n'eut pas tout d'abord le même succès que son devancier. Une partie des exemplaires invendus reparurent avec de nouveaux titres, en 1819, et cette fois, furent assez rapidement enlevés. Ce succès un peu tardif donna lieu à une nouvelle édition publiée à Paris en 1839, également en cinq volumes et qui paraît s'être aussi bien vendue, si l'on en juge par la difficulté qu'on trouve à s'en procurer maintenant un exemplaire.

Le cavenas des *Mille et un souvenirs* est fort simple : M. de Mélincourt, autrement dit Desforges lui-même, raconte, chaque soir, à sa seconde femme plusieurs anecdotes tour à tour bouffonnes et tragiques, mais toujours amoureuses et galantes, auxquelles il s'est trouvé mêlé plus ou moins directement. Naturellement le narrateur, dans les récits dont il est le héros, joue toujours un rôle fort avantageux et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que la modestie n'est pas son principal mérite. Il règne, dans les trois quarts de ces histoires, un ton de galanterie usée qui fatigue et qui écœure, et, ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que la seconde Mme de Mélincourt, ou si l'on aime mieux, la deuxième femme de Desforges, écoute ces récits avec la plus grande complaisance. En outre, la conclusion de chaque anecdote aboutit généralement à une scène d'attendrissement conjugal, fort licite assurément, mais sur laquelle on ne peut que tirer les rideaux de l'alcôve.

Nous sommes loin des narrations si vives du *Poète* et toutes ces histoires, toutes ces fadeurs plus ou moins sentimentales fatiguent vite le lecteur.

En parcourant ces contes, où Mélincourt-Desforges raconte avec une fatuité pleine de désinvolture ses exploits de jeunesse, il nous revenait en mémoire ce couplet d'une chanson populaire, fort en vogue il y a vingt ans :

> Pendant que dormait sa goutte,
> Un vieux mari tout grivois
> Disait à sa femme : Écoute
> Le récit de mes exploits.
> Autrefois, tendre poulette,
> Quand tu vantais ma vertu,
> Je te fis souvent cornette...
> Tu n'en as jamais rien su!

Ce à quoi la bonne dame, au dernier couplet de la chanson, répond à son tour :

> Je te rendais la pareille...
> Tu n'en as jamais rien su!

Certes, on ne peut disconvenir qu'il y ait encore beaucoup d'imagination dans les *Mille et un souvenirs;* certains chapitres, notamment ceux qui ont pour titre : *les Inséparables* et *le Rival comme il y en a peu,* pourraient servir de thèmes à des romans mouvementés et étendus; une autre histoire : *la Tapisserie à grands personnages,* rappelle tout à fait le genre d'Hoffmann. Le tout est en général correctement écrit, dans ce style facile qui fut toujours familier à notre auteur.

Cependant, malgré ces qualités, nous doutons que les *Mille et un souvenirs* obtiennent autant de succès que le *Poète,* seul ouvrage de Desforges qui mérite réellement d'être recherché et conservé. La réimpression, fort jolie d'ailleurs, que nous offre l'éditeur bruxellois, nous paraît donc s'adresser bien moins aux vrais bibliophiles, qu'aux amateurs, si nombreux

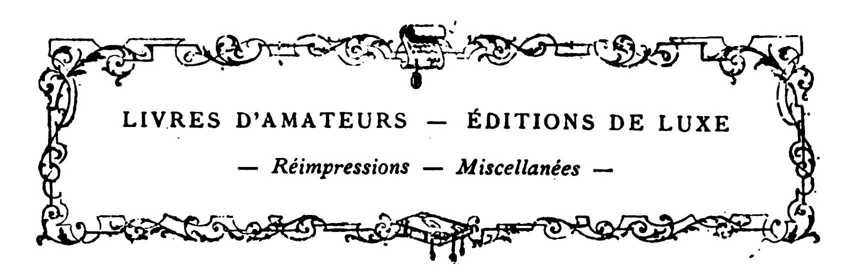
aujourd'hui, de la littérature leste, badine et grivoise de la fin du Directoire. PHIL. MIN.

Les Confessions d'un docteur de Sorbonne, ou **le Prêtre,** par J.-.N Belin de Ballu. Bruxelles, J.-J. Gay; 1883. In-12 de 128 pages, figure sur bois. Tirage restreint sur papier vergé. — Prix : 5 fr.

Ce roman parut pour la première fois en 1802, sans nom d'auteur, sous le titre : *le Prêtre,* par un docteur de Sorbonne, Paris, Locard, in-12. Quérard n'hésite point à l'attribuer à Jacques-Nicolas Belin de Ballu, helléniste distingué, membre de l'Institut, connu surtout par sa traduction de Lucien et par son *Histoire critique de l'éloquence chez les Grecs* (Paris, A. Belin, 1813, 2 vol. in-8°). Il a publié un autre roman *Histoire de la Dame invisible* (Paris, 1803) et Pigoreau lui attribue quatre autres écrits du même genre qui sont reconnus aujourd'hui pour être l'œuvre de Mlle Polier de Bottens.

Les confessions d'un docteur de Sorbonne sont un singulier ouvrage. Il ne paraît pas douteux qu'il ait été inspiré par un prêtre; les détails quasi techniques qu'il renferme ne sont guère connus des laïques. Le héros de cette histoire, qui n'est peut-être pas entièrement imaginaire, mène une existence passablement accidentée. Bâtard d'un prélat, l'abbé de Saint..... est jeté fatalement dans le sacerdoce. Élevé au couvent des Carmes, où il passe sa première jeunesse, il se révolte contre le joug d'un maître dur et inhumain. Après diverses aventures, il est repris des mains d'une prostituée charitable et placé au séminaire d'où il sort ordonné prêtre, instruit, mais hypocrite et déjà corrompu. Alors, il devient confesseur à la mode, directeur d'une dévote riche, pourvu d'importants bénéfices, et jusqu'aux jours de la révolution, usant et abusant des privilèges que lui donne son caractère sacré. Proscrit, il se réfugie à Londres, de là passe en Espagne, où il joue au thaumaturge, puis revient en France où il termine ses jours dans la retraite et le repentir.

Mais avant d'en arriver là, que de crimes, que de turpitudes ne commet-il pas! quelles tristes peintures il nous donne de ses vices et de ceux de ses confrères du haut clergé. Quand il écrit ses confessions, il veut, non pas blâmer le prêtre comme homme, mais exposer les dangers de perversion auxquels sont sujets tous ceux qui, comme lui, embrassent, sans vocation sincère, la carrière ecclésiastique. Il y a dans la fin édifiante de ce prêtre débauché et criminel, comme une réminiscence du *compère Mathieu.* Nous ne voyons pas bien l'utilité de cette réimpression d'un livre plus fait pour étaler le vice que pour faire aimer la vertu. PHIL. MIN.



Soixante planches d'orfèvrerie de la collection de Paul Eudel, pour faire suite aux éléments d'orfèvrerie composés par Pierre Germain. Format in-4°, se vendent à Paris, chez Quantin. 1 vol. — Prix : 100 francs.

L'argenterie ancienne est tout ce qu'il y a de plus rare. Les collections de belles et bonnes pièces, bien vraies, exemptes de retouches et des maquillages de la contrefaçon, sont généralement connues et appréciées des amateurs du monde entier. — La plus remarquable collection d'orfèvrerie d'art est, je crois, Paris, après celle du baron Pichon, la collection de M. Paul Eudel qui a voulu, en publiant le recueil de planches gravées que nous signalons, mettre sous les yeux des curieux de ce temps de très beaux spécimens de notre vieille argenterie française.

On connaît M. Paul Eudel qui s'est fait en ces dernières années une réputation bien acquise d'écrivain-collectionneur et connaisseur sur toutes les choses du bric-à-brac. Ses articles sur l'art et la curiosité sont très goûtés au *Figaro* et il n'est pas un homme du monde qui ne connaisse et n'apprécie cette sorte d'annuaire de l'*Hôtel Drouot* que M. Eudel fait régulièrement paraître à la fin de chaque année pour y consigner tous les faits importants des enchères artistiques.

Le beau recueil qu'il vient de publier sera utile non seulement aux collectionneurs, ses coreligionnaires, mais aussi aux argentiers contemporains. Ainsi que le remarque M. Eudel, les orfèvres seront à même d'étudier dans ce livre les formes remarquables et la pureté de style des pièces choisies, ciselées par des maîtres comme Lahendrick, François Joubert et François-Thomas Germain. Puissent ces morceaux d'art devenir pour les argentiers de véritables types dont ils s'inspireront désormais dans leurs nouvelles productions, de manière à ramener le public, pour l'honneur de notre pays, vers le sentiment des belles et bonnes choses !

De leur côté, les collectionneurs trouveront assurément, en parcourant les feuilles de ce recueil, une source où puiser de précieux renseignements sur la méthode et le goût qui doivent les guider dans leurs

recherches et le choix de leurs acquisitions. M. Eudel a mis plus de dix années de patientes recherches à former cette belle réunion d'œuvres d'art ciselées dont il nous donne de si admirables types. — Il y a là des aiguières, des bassins, des candélabres, des chocolatières, des écuelles en vermeil, des couteaux de table, des poignées d'épée, des gobelets, des moutardiers, des lampes de sanctuaire, des sucriers, des salières, des huiliers, des théières superbes et dignes d'un roi. — La marque des poinçons et les armoiries du possesseur actuel sont reproduites à côté de chacune des soixante planches gravées sur cuivre d'après les beaux dessins de M. Adolphe Giraldon. Une longue notice très savante et explicative de M. Eudel ouvre ce recueil, admirablement imprimé en typographie et en taille-douce par la maison Quantin et dont le tirage a été limité à *quatre cents* exemplaires numérotés.

Le Neveu de Rameau, par Denis Diderot. Texte revu d'après les manuscrits. Notice, notes, bibliographie par Gustave Isambert. Portrait et deux eaux-fortes par Saint-Elme Gautier. Paris, A. Quantin, 1883. 1 vol. in-8°.

Il faut que cette édition de la fameuse satire de Diderot soit bien attrayante, et attrayante à bien des titres pour qu'en en parlant on ne soit pas irrésistiblement tenté de s'occuper de la figure si originale, si sympathique, si vivante, si grande de l'auteur, à l'exclusion du livre lui-même et du travail du commentateur. Mais ici rien n'est plus facile ni plus agréable, tant les goûts raffinés du bibliophile et les subtiles curiosités de l'érudit ont de quoi se satisfaire dans ce beau livre si bien fabriqué et si bien fait.

On connaît les publications de M. Quantin. Ce n'est point s'avancer que de dire qu'elles font honneur à l'imprimerie française. La petite bibliothèque de luxe des romans célèbres, à laquelle appartient cette réimpression de Diderot, est une des plus jolies parmi les collections charmantes dont le catalogue de sa maison est plein. Les belles marges, l'encadrement de filets rouges se coupant à angles droits et formant ce que les Anglais appellent *Oxford cross*, les ornements discrets et exquis, le fac-similé, les eaux-fortes qui sont rares afin d'être excellentes, la justification régulière et irréprochable, les caractères gravés à souhait pour le confort des yeux, le tirage égal et bien venu, le format dont l'élégance n'a rien de banal, le bon papier à teinte douce, à tissu résistant et sonore, tout concourt ici à faire un de ces livres qui font la joie de l'être qui sait lire et qui est digne de le savoir.

Quant à la valeur littéraire de la publication, elle est de premier ordre. On n'ignore pas que *le Neveu de Rameau* est une œuvre qui a eu les fortunes les plus diverses. Traduit d'abord par Goethe sur un manuscrit appartenant à Schiller, puis remis en français d'après la traduction allemande par deux aimables littérateurs mondains, qui n'hésitèrent pas à donner leur décalque pour l'original, le Neveu de Rameau, que Naigem n'avait pas cru devoir comprendre dans son édition de Diderot, fut réellement publié pour la première fois en France dans l'édition donnée par Brière et Waferdin. Encore ces éditeurs ont-ils pris en certains endroits des libertés qui dénaturent le texte, au point que la personnalité du héros s'efface complètement, et que *le Neveu de Rameau* n'apparaît plus que comme une vague silhouette confusément tracée par la fantaisie du philosophe. Enfin, M. Assézat, à la fin de 1875, offrit un texte à peu près pur, grâce à un manuscrit resté entre les mains de son continuateur, M. Maurice Tourneux, et dont il n'avait pu, du reste, profiter que d'une manière imparfaite. C'est ce manuscrit qui a fait la base du travail de M. Gustave Isambert. Une collation attentive d'une autre copie de Saint-Pétersbourg (Bibliothèque de l'Ermitage) a permis d'arrêter définitivement le texte, autant qu'il est possible de le faire en l'absence de l'original de Diderot, qui, sans aucun doute, n'existe plus depuis longtemps.

M. Gustave Isambert ne s'est pas borné là. Dans une notice sur Rameau le neveu, il a reconstitué, par les recherches les plus ingénieuses et les plus patientes, non seulement la physionomie, — Diderot nous l'avait conservée crayonnée de main de maître, — mais la biographie détaillée de ce curieux type de la bohème artistique et littéraire du XVIIIe siècle. Comme je viens de l'indiquer, ce Rameau le neveu faisait à plus d'un l'effet d'un personnage de raison, créé de toutes pièces par Diderot pour les besoins de sa satire. M. G. Isambert nous montre avec quelle légèreté les opinions peuvent se former sur des points d'histoire littéraire, que ni l'absence de documents ni l'éloignement de l'époque ne devraient rendre obscurs ou douteux. Rassemblant avec exactitude et sagacité tous les témoignages des auteurs du temps, il nous raconte les origines de la famille des Rameau, la filiation de Rameau le neveu, son histoire détaillée à travers les métamorphoses qu'il traversa sans que jamais le chrysalide devînt papillon. Il nous le montre errant en province, abbé, marié, père de famille, veuf, perdant son fils, reprenant le petit collet, courant le cachet, publiant un recueil de musique dont l'étrangeté n'empêcha pas la critique de faire son éloge, rimant des insanités devenues rarissimes, où il implore et mendie, et toujours et partout plat, vil, pique-assiette, bouffon, faisant de son ventre le centre de tout et prêt à baiser... vous savez bien quoi, — au figuré tout au moins, — aussi bien à la petite Hus qu'à tous ceux qu'il sentait disposés à lui donner en retour un dîner ou un écu.

Après la récolte de M. Isambert sur ce champ négligé ou inconnu jusqu'ici, je crois bien qu'il n'y a plus même à glaner. Des « notes et variantes », à la fin du volume, témoignent de la conscience scrupuleuse de l'éditeur tout en éclaircissant le texte partout où il en est besoin et en faisant les plus curieux rapprochements soit avec la traduction de Goethe, soit avec la traduction française de cette traduction. Enfin, une notice bibliographique raisonnée et con-

venablement étendue complète ce livre qui restera à la fois comme monument de l'art typographique à notre époque et comme une contribution de la plus haute importance à l'histoire littéraire du XVIIIe siècle.

B.-H. G.

Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la montagne, par le duc du Maine, fils légitime de Louis XIV, publiées pour la première fois d'après un manuscrit authentique et précédées d'une *Notice historique*, par M. l'abbé A. Mellier, 1 vol. grand in-8° de CLXXVIII-281 pages, titre rouge et noir. Paris, 1884. Société générale de la librairie catholique Victor Palmé.

Le manuscrit que publie aujourd'hui M. l'abbé Mellier a fait partie de la riche bibliothèque de l'abbé Jolibois dispersée il y a quelques années. Bien qu'il ne soit pas signé, de nombreux témoignages, entre autres l'*Épitre dédicatoire* adressée « à mon fils, le prince de Dombes », ne permettent guère de mettre en doute la justesse de l'attribution. Ce que nous savons, par les Mémoires contemporains, de l'attitude religieuse du duc du Maine ridiculisée par les uns, comme Saint-Simon, proclamée avec éloges par les autres, comme Mmes de Caylus et de Staal, ajoute encore aux probabilités. Le texte de ces méditations est emprunté à l'évangile où saint Mathieu reproduit le sermon célèbre que Jésus adressa à ses apôtres sur la montagne de Génézareth et qui résume admirablement toute la morale du Christ. Les réflexions que ce beau thème inspire au duc du Maine sont édifiantes pour les âmes chrétiennes assurément, mais nous ne saurions dire qu'il se distingue sensiblement de toutes les homélies banales sur le même sujet et ajoute au trésor de la littérature du grand siècle. Ce qu'il y a de meilleur dans le livre, édité d'ailleurs avec beaucoup de goût et de soin, est la suite des versets qu'on ne se lasse pas de relire et qui servent d'épigraphes aux méditations; puis l'excellente *Notice historique* où l'éditeur s'efforce à corriger les traits de la terrible effigie que Saint-Simon nous a laissée du favori de Mme de Maintenon.

E. C.

Hoffmann. — Contes fantastiques, tirés des *Frères de Sérapion* et des *Contes nocturnes*. Traduction de Loève-Weimars; avec une préface par G. Brunet. — Paris, librairie des Bibliophiles (imprimerie Jouaust et Sigaux), 1883. — 2 vol. in-16 de XV-307 et 308 pages, ornés de onze eaux-fortes de Ad. Lalauze. — Tirage à petit nombre, prix : 36 fr., plus 50 exemplaires sur papier de luxe. Il a été fait en outre un tirage à 220 exemplaires sur grands papiers de luxe, avec gravures en doubles et triples épreuves.

Les amateurs de beaux livres connaissent bien la *Petite Bibliothèque artistique*, publiée depuis tantôt douze ans par M. Jouaust. L'habile éditeur a eu grand soin de n'y admettre que des ouvrages de choix, intéressants chefs-d'œuvre de style et d'imagination, vraiment dignes de former dans leur ensemble une espèce d'écrin littéraire spécialement offert aux délicats. Cette jolie collection, qui compte déjà plus de quatre-vingts tomes, dus à la plume d'auteurs célèbres et illustrés par des graveurs de grand mérite, vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes renfermant les meilleurs contes, ou du moins les récits restés les plus populaires, du célèbre auteur allemand, dont la réputation n'est pas moins bien établie chez nous que dans sa patrie même. M. Gustave Brunet, qui connaît à fond la langue et la littérature allemandes, a été prié par l'éditeur d'écrire l'avant-propos de l'ouvrage : M. Jouaust ne pouvait s'adresser à un préfacier plus compétent. Toutefois, il est à remarquer que M. G. Brunet eût pu donner un peu plus de développements à la partie bio-bibliographique de son travail; cela n'eût pas sensiblement grossi le volume et quelques indications plus détaillées et plus précises eussent épargné des recherches aux bibliophiles désireux de mieux connaître les diverses circonstances de la vie si étrange et de la carrière si agitée d'Ernest-Théodore-Wilhem Hoffmann. Il est vrai que la présente édition s'adresse plus aux gens du monde qu'aux bibliographes et que le plus important était de bien caractériser et de mettre les lecteurs à même de bien apprécier le génie particulier d'un auteur dont le nom est devenu le synonyme d'un genre littéraire. A ce point de vue, la préface de M. G. Brunet ne laisse rien à désirer. Il en est de même pour le choix des pièces insérées dans ce nouveau recueil, à qui l'on a conservé le titre de *Contes fantastiques*, nom sous lequel ces productions sont tellement connues en France que, pour ne pas dérouter les lecteurs, l'éditeur a cru devoir les appeler ainsi, bien qu'il n'y ait aucun ouvrage d'Hoffmann qui porte absolument ce tirte. De même, M. Jouaust a adopté la traduction de Loève-Weimars, regardée avec raison comme l'une des meilleures et qui a pour les bibliophiles le mérite d'être celle qui a introduit en France les récits de l'écrivain allemand.

Les contes choisis sont au nombre de dix : deux sont empruntés aux « Pièces nocturnes » (*Nachtstücke*) et huit aux « Frères de Sérapion » (*Serapions Brüder*). Cette dernière appellation donnée à la principale série de ses contes par Hoffmann, qui aimait les titres bizarres, vient de ce que ces contes étaient dits dans une société dont l'auteur faisait partie, et qui s'était réunie pour la première fois le jour de Saint-Sérapon. — Voici les titres des dix contes choisis par MM. Jouaust et Brunet ; on y a joint les autres titres donnés à un même conte dans différentes traductions :

TOME PREMIER :

« Le conseiller Crespel » (ou *le Violon de Crémone*, ou *le Chant d'Antonia*);

« La Fermata » (*la Vie d'artiste*);

« Signor Formica » (*Salvator Rosa*);

« L'Homme au sable » (*Coppélius*);

« Le Majorat » (*la Porte murée*).

TOME SECOND :

« La Cour d'Artus » (*le Jeune Traugott*);

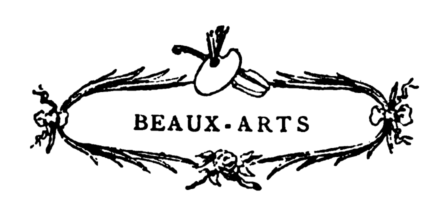
« Doge et Dogaresse » (*Marino Falieri, — Annunziata*);
« Maître Martin » (*le Tonnelier de Nuremberg*);
« Mademoiselle de Scudéry », histoire du temps de Louis XIV (*Olivier Brusson*);
« Bonheur au jeu » (*la banque de Pharaon*).

Quiconque a parcouru les traductions complète des œuvres d'Hoffmann, en 20 ou 12 volumes, conviendra qu'il était difficile de mieux choisir et que l'on a bien réuni dans cette réimpression les meilleures compositions de l'auteur.

Le portrait d'Hoffmann et les dix eaux-fortes illustrant chacun des contes sont, comme on l'a dit plus haut, l'œuvre de M. Ad. Lalauze: ces compositions sont fort jolies, ingénieusement conçues en général et très finement exécutées. Il en est deux surtout qui paraissent devoir fixer l'attention des amateurs: ce sont celles qui accompagnent « l'Homme au sable » et « Maître Martin ».

En résumé, il est facile de prédire à la nouvelle publication de M. Jouaust un succès au moins égal à celui qu'ont obtenu déjà les divers ouvrages de sa charmante « Petite Bibliothèque artistique ».

PHIL. MIN.



Quelques observations sur les dix-neuf toiles attribuées à Louis David *à l'Exposition des portraits du siècle (1783-1883). École nationale des beaux-arts,* par L.-J. David, son petit-fils, auteur de l'ouvrage *le Peintre L. David.* In-16 de 32 pages. Paris, 1883; Victor Havard, libraire-éditeur.

Avec un tact, une mesure dans la forme et cependant une fermeté remarquables, M. L.-J. David, en cette intéressante petite plaquette, fait bonne justice des fausses attributions que quelques amateurs se sont laissé aller, par ignorance, intérêt ou vanité, à porter au nom de Louis David. Personne n'avait plus que lui qualité pour le faire, et s'il réduit à *quatre* le nombre des œuvres de son aïeul, indiscutablement authentiques à l'Exposition des Portraits du siècle, il motive son jugement avec une précision qui laisse peu de prise à une réfutation de bonne foi. Il faut savoir gré aux hommes comme M. L.-J. David qui ont le courage de « signaler au monde artistique la liberté que prennent les collectionneurs de décorer du nom du maître qui leur semble le plus propre à relever la valeur de leurs toiles, les œuvres qu'ils ont entre les mains et à leur créer ainsi des généalogies erronées à la faveur des expositions de bienfaisance».

E. C.

L'Hôtel Drouot et la Curiosité en 1883, par Paul Eudel; avec le portrait de l'auteur et une préface par Charles Monselet. 3e année. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884; 1 vol. in-18.

Le volume que M. Paul Eudel nous donne cette année a toute l'utilité de ses devanciers, sinon davantage; mais il n'en a pas tout l'attrait. L'historiographe de la curiosité a limité sa tâche à signaler les principaux articles des grandes ventes, en indiquant les prix atteints, et, quand cela est possible, le nom de l'acquéreur. Des notices et descriptions, presque toujours empruntées aux catalogues mêmes des ventes, ne suffisent pas à égayer la sécheresse de cette éternelle nomenclature. Je ne parle, bien entendu, que de la seconde partie du volume, de beaucoup la plus considérable; car les quelques chapitres dont se composent la première ont force saveur et piquant.

M. Paul Eudel explique, dans un avant-propos, pourquoi il a cru devoir modifier son plan cette année, et s'engage à reprendre, l'année prochaine, la « forme anecdotique, qui a paru plaire au public ». Je m'en félicite pour mon compte tout en me demandant s'il n'y aurait pas un moyen de concilier le charme de la chronique avec l'exactitude et l'abondance des renseignements. Quelques tables, les unes alphabétiques et les autres méthodiques, toutes suffisamment détaillées, aideraient beaucoup, je crois, à la solution d'un problème auquel les nombreux lecteurs de M. P. Eudel sont tous intéressés.

M. Ch. Monselet a apporté à ce volume, dans une préface alerte et trop courte, le contingent de son esprit.

B.-H. G.

Japonisme. Dix eaux-fortes par Félix Buhot. Tiré à 150 exemplaires, planches détruites, numérotées de 1 à 50 sur papier du Japon, et de 1 à 100 sur papier de Hollande. Paris, 1884, Edmond Sagot, éditeur.

Non comme une suite à *l'Art japonais* de M. L. Gonse, mais comme une sorte d'annexe libre à cet admirable ouvrage, nous signalons la très précieuse suite de dix planches que vient de graver M. Félix Buhot, sous le titre *Japonisme.* Ces dix eaux-fortes, traitées d'une pointe facile et vive, quoique fidèle, sévère dans sa précision, bien que spirituelle et colorée, représentent des objets pour la plupart empruntés à la riche collection de M. Philippe Burty, un des

japonisants de la première heure. Un titre délicieusement arrangé; un masque de bois laqué, au rictus sinistrement comique; une boîte à pharmacie en ivoire sculpté, ornée de figures de musiciens, qui font songer aux croquis d'Albert Dürer sur les marges du *Livre d'heures* de Maximilien; un génie en bronze, modèle exquis de porte-flambeau; une boîte à thé, en porcelaine, de forme carrée, avec décors d'oiseaux et de branches de pommier fleuries; un superbe vase d'étain laqué, merveille de gravure; une armure de cavalier monté, une imitation de gravure au trait; enfin, pour clore cette trop courte liste, deux chefs-d'œuvre, un crapaud de bronze formant encrier, et un groupe voletant de papillon et libellule, mordu au soufre, qui produit bien l'effet d'art le plus extraordinaire à la fois et le plus charmant : tels sont les dix motifs auxquels s'est arrêté pour cette fois l'éminent aquafortiste. — Aquafortiste, ai-je dit; non pas-M. Félix Buhot est mieux que cela; et c'est son honneur qu'en ce temps de dextérité superficielle poussée à outrance, et qui amuse et abuse nombre de gens, il ne s'en tient pas aux faciles et frivoles parades de l'outil. Maître en tous les procédés de l'eau-forte, il ne leur laisse point prendre le pas sur l'objet même de son art qui est, avant tout, la loyale et claire et lisible reproduction du motif donné, le métier ne se montrant qu'ensuite et d'autant plus admiré. C'est pourquoi je soupçonne fortement M. Buhot d'être un dessinateur et un peintre, c'est-à-dire un artiste complet en gravure, plutôt qu'un simple virtuose. Cent cinquante seulement des quatorze cents souscripteurs de *l'Art japonais* pourront y joindre *Japonisme;* c'est bien dommage, car les deux publications se tiennent étroitement. E. C.

L'Académie royale de musique au XVIIIe **siècle,** documents inédits découverts aux Archives nationales par Émile Campardon. Paris, Berger-Levrault 1884, 2 vol. in-8°.

Régulièrement, officiellement, l'Opéra est le plus ancien de nos théâtres, puisque sa création effective remonte à l'année 1671 et qu'on ne fait dater la Comédie-Française que de sa régularisation en 1680, — comme si Molière n'avait jamais existé, non plus que l'hôtel de Bourgogne! Il n'en est pas moins vrai que notre grande scène lyrique a fourni jusqu'à ce jour une carrière de deux cent douze années, ce qui est un âge assez respectable pour une institution humaine. Aussi, comme on s'est toujours beaucoup occupé d'elle depuis sa venue en ce monde, comme toutes les plumes, depuis les plus expertes jusqu'aux plus ignorantes, n'ont jamais cessé de s'exercer à son sujet, on peut affirmer que la bibliographie de l'Opéra offrirait à qui voudrait l'entreprendre une abondance extraordinaire et il y a lieu de s'étonner que personne n'y ait encore songé en un temps où les travaux de ce genre sont poursuivis avec une sorte de fureur.

Le fait est que depuis deux siècles on a étonnamment écrit sur l'Opéra, et que pourtant, chose étrange, nous manquons encore d'une histoire complète, précise et exacte de ce théâtre Le livre de Travenol et du président Durey de Noinville, publié en 1751, commence à être un peu distancé par les événements; celui de Castil-Blaze, *l'Académie impériale de musique,* est un fatras absolument indigeste, véritablement illisible, et qui ne brille que par une exactitude très relative; celui d'Alphonse Royer est une œuvre d'amateur; le petit volume de M. Albert de Lassalle, les *Treize salles de l'Opéra,* est encore ce qui existe de meilleur, mais ce n'est qu'un résumé très bref et très rapide. Quant à la prétendue monographie de M. Georges d'Heylli, il n'y a même pas à en parler. Divers ouvrages de MM. Ludovic Celler, Adolphe Jullien, Arthur Pougin retracent d'une façon très complète et très sûre certaines périodes de l'histoire de l'Opéra, mais, volontairement, n'en embrassent pas l'ensemble. Pour ce qui est des écrits de Touchard-Lafosse, d'Albéric Second, de Nestor Roqueplan, de Léo Lespès, de MM. Nérée Desarbres et Charles de Boigne, ce sont de simples chroniques, soit galantes, soit pittoresques, quand ce ne sont pas de véritables mystifications. A côté de tout cela on ne peut que signaler en bloc les centaines, je devrais dire les milliers de brochures de tout genre que depuis deux siècles a fait éclore notre Opéra.

Et voici qu'un chercheur impénitent, un fureteur acharné, M. Émile Campardon, nous arrive aujourd'hui avec un ouvrage en deux volumes sur *l'Académie royale de musique au* XVIIIe *siècle.* Quand je dis « un ouvrage », je me trompe quelque peu; ce n'est en réalité, comme le dit l'écrivain lui-même, qu'un recueil de documents inédits relatifs non pas même au théâtre de l'Opéra proprement dit, mais aux artistes qui ont fait jadis partie de son personnel. Ce livre continue et termine la série des recherches entreprises par M. Campardon sur nos anciens théâtres, recherches auxquelles nous devons déjà les deux volumes des *Spectacles de la Foire* et les deux volumes sur *les Comédiens du roi de la troupe italienne,* publiés précédemment. Il était moins facile, il faut en convenir, de trouver ici du nouveau que sur les théâtres de la Foire et sur la Comédie-Italienne. De ces derniers on ne savait presque rien, et la plus grande partie des pièces publiées à leur sujet par M. Campardon offrait un grand intérêt. Mais on s'est, nous l'avons dit, beaucoup occupé de l'Opéra, et en dehors des innombrables publications spéciales, à ce théâtre, on trouve dans les pamphlétaires, dans les mémorialistes, dans les gazetiers, une foule de détails le concernant. On n'a pour cela qu'à consulter Loret et ses continuateurs, et Barbier, et Bachaumont, et Métra, et Grimm, et Diderot et le *Gazetier cuirassé,* et tant, tant, tant, tant d'autres! Ce n'est pas à dire pourtant que les deux volumes nouvellement publiés soient sans intérêt; mais il nous semble que les choix faits par M. Campardon n'ont pas été assez scrupuleux, et qu'un volume eût été suffisant à satisfaire la curiosité des lecteurs et les exigences des historiens futurs. Tout ce qui concerne de grands artistes tels que Cochereau, Chassé, Boutelon, Dauberval, Géliotte, Berton, Dauvergne, Gardel, Gélin, Vestris, Thévenard,

Mlles Sophie Arnoult, Duplant, Couppé, Levasseur, Chevalier, Beaumesnil, Guimard, Camargo, etc., est assurément digne d'un réel intérêt; mais en vérité que nous importent les faits plus ou moins scandaleux, plus ou moins malpropres qui ont pu agrémenter l'existence de telle ou telle fille des chœurs ou du corps de ballet, de tel ou chanteur ou danseur de dixième ordre, et quel intérêt artistique peut s'attacher aux noms parfaitement et justement inconnus de Mlles Adélaïde, Delisle, Desportes, Aubert, Chenneval, Audibert, Démar, Desportes, Aurore, Bagé-Beaucham, des sieurs Cézeron, Béaste, Deshayes, Blanche... M. Campardon ne s'en est pourtant même pas tenu là; il nous a rapporté les hauts faits de certaines figurantes, Mlle Devisé, Durocher, de certains musiciens, MM. Deshayes, Binsse, Delassalle, Chauvet, et même d'une simple ouvreuse de loges, la demoiselle Bulle. Ceci tombe dans les infiniment petits et n'appartient plus à l'art par aucun côté.

Cette réserve faite, et elle était très nécessaire, il n'en faut pas moins remercier M. Campardon de sa dernière publication; en pareil cas, mieux vaut encore pêcher par abondance que par stérilité, et il est certain que les documents qu'il vient de mettre au jour trouveront tôt ou tard leur utilisation, sans compter que dès aujourd'hui ils permettent de compléter et de rectifier la biographie de divers grands artistes.

A. P.

Allégories et Emblèmes, par MARTIN GERLACH. Dessins originaux d'artistes modernes, reproductions d'anciens emblèmes de corps de métiers. Texte explicatif par le Dr Albert Ilg, conservateur et directeur provisoire des collections historiques et artistiques de la maison impériale d'Autriche. Ire et IIe parties, Vienne, Gerlach et Schenk, éditeurs, 1882-83.

Comme le disent les éditeurs dans leur avant-propos, la publication dont il s'agit ici présente pour nous un caractère tout nouveau; mais elle rappelle par plus d'un côté les nombreuses suites d'estampes dont le XVIe et le XVIIe siècle ont vu tant de spécimens. C'est un livre destiné à la fois à la maison, à l'école, à l'atelier, donnant les interprétations différentes que certaines idées générales ont reçues suivant les époques et permettant de comparer les productions de nos jours avec celles du passé, dans le domaine de l'allégorie et des emblèmes.

Au point de vue des tendances artistiques, le but de éditeurs paraît avoir été de réagir contre la prédominance à l'ornement qui se manifeste dans l'art industriel moderne et cela au détriment de la figure. Ils se sont donc, avant tout, attachés à donner des modèles où l'élément pictural joue le principal rôle, en s'adressant, pour cela, à plusieurs éminents artistes de l'Allemagne et de l'Autriche. Il en est résulté une suite de compositions décoratives, où l'allégorie tient la plus grande place. Ce sont des suites de sujets tirés de la vie humaine, ou de la nature elle-même, représentant les temps, les jours, les saisons, les professions diverses, les passions, les vertus et les vices, en un mot tout ce que l'allégorie a pour habitude de traiter depuis des siècles.

Outre qu'en général l'allégorie est un genre ennuyeux, il faut dire que beaucoup de ces compositions, conçues dans la note rococo allemand, sont lourdes et surchargées de détails. Les femmes sont loin d'être gracieuses et le tout a un air *vieillot* qui remet en mémoire les décorations de 1830 à 1848. Les sujets dans le style de la Renaissance allemande sont de beaucoup supérieurs — qui ne doit point surprendre — cette époque étant par-dessus tout celle du génie propre à la race germanique.

Assurément beaucoup des artistes qui ont donné ces compositions et entre tous Ant. Seder, Otton Seitz, Simm, Schlitt, Ed. Unger, Karger, sont des décorateurs de talent; mais ils ne se sont pas encore suffisamment dégagés des influences de la période classique.

Pour les raisons que je viens d'indiquer, la partie de cette publication consacrée à la reproduction d'emblèmes et d'armoiries de corporations est de beaucoup la plus intéressante et la meilleure comme exécution, que les sujets soient la reproduction d'œuvres du XVIe et du XVIIe siècle, ou qu'on se trouve en présence de créations nouvelles. Ce sont rarement, au reste, des reproductions exactes trait pour trait d'anciennes armes des corporations bourgeoises; on a plutôt pris pour base les originaux du temps en leur faisant subir les modifications que demandent les idées modernes. Mais autant l'esprit inventif des artistes allemands paraît pauvre lorsqu'il se trouve en présence de conceptions allégoriques, autant il est riche, varié et puissamment décoratif dans la figure comme dans l'ornement, lorsqu'il s'agit de ce genre particulier.

Le système de reproduction employé par les éditeurs nous a paru quelquefois laisser à désirer, par le fait qu'il est dur, qu'il ne donne pas aux dessins tout le velouté dont ils auraient besoin; mais enfin il est exact, précis, et puis, il ne faut pas perdre de vue que c'est avant tout une publication destinée aux artisans des industries d'art dont le prix est relativement minime. Les éditeurs ont eu l'excellente idée d'en faire une édition française et bien certainement elle pourra être consultée avec fruit par nos sculpteurs-décorateurs. Au reste, MM. Gerlach et Schenk ne sont pas des nouveaux venus dans la typographie viennoise et il n'est pas hors de propos de rappeler que deux de leurs précédents ouvrages, le *Monogramme industriel* et l'*Atlas des couronnés*, ont reçu la grande médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878.

J.-G. C.

Album Fraipont pour photographies, édité par la maison Engel.

Le Livre n'a pas mission de parler des productions de la papeterie ou de la maroquinerie, mais il est heureux de faire exception pour un album où l'art typographique joue un grand rôle. Il y a deux catégories d'albums à photographies : ceux où le carton,

purement blanc, retient les cartes sans les encadrer; ceux où des ornements de genres variés les accompagnent. Sans vouloir faire un choix entre ces deux espèces, on peut dire que les illustrations de l'album Fraipont ont un vif caractère artistique. Le dessinateur s'en est tenu aux scènes champêtres, depuis les matins ensoleillés jusqu'aux clairs de lune. Son crayon est d'une souplesse infinie et son imagination d'une vive richesse. Peut-être certaines figures seront-elles désagréablement coupées par les lignes brisées d'un paysage. Mais quoi! Souvent les albums sont feuilletés par des étrangers. S'ils n'ont pas toujours grand plaisir à voir défiler les visages, ils en retireront un certain à compléter par la pensée les tableaux du peintre. L'impression sur carton, pleine de difficultés sur la nature du tirage et la variété des tons, a été parfaitement exécutée par la maison Quantin. Ce sera l'album des bibliophiles.

Bulletin trimestriel des antiquités africaines, publié sous la direction de MM. Julien Poinssot et Louis Demaeght et le patronage de MM. L. Renier, E. Renoux, Ch. Robert, E. Desjardins, Ch. Tissot, Chabouillet, Héron de Villefosse, Poulle, etc., grand in-8°; à Paris, chez Picard et Challamel; à Oran, chez J. Alessi.

Le recueil dirigé par M. Poinssot a près de trois ans d'existence. Il a eu des débuts modestes. Il ne se proposait à l'origine que d'étudier les monuments romains de la province d'Oran, sous les auspices de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran. Il a élargi peu à peu le champ de ses travaux qui embrassent désormais l'examen des débris de la société classique dans toute l'Afrique du Nord. L'Afrique du Nord est-elle destinée à devenir française? on peut le croire sans trop de présomption. Il y a plus de cinquante ans que nous sommes installés en Algérie. C'est une avance considérable sur les nations européennes qui tenteraient de s'y implanter à côté de nous parmi les ruines du monde musulman qui s'écroule. Il n'y a guère que l'Espagne et l'Italie qui puissent aspirer à nous faire concurrence dans le nord de l'Afrique. L'occupation récente de la Tunisie par nos troupes a coupé court aux ambitions de l'Italie dans cette direction. L'Espagne pourrait rêver de s'établir au Maroc et il est certain qu'elle y songe. Il est bien tard désormais, outre que l'effort serait peut-être au-dessus de ses forces, et en particulier de sa puissance financière. Les prévisions sont donc en notre faveur.

De sorte que l'étude des antiquités romaines de l'Afrique du Nord a pour nous un intérêt national. *Le Bulletin trimestriel des antiquités africaines* entend les choses de cette manière; il a entrepris une œuvre française, ce qui n'ôte rien au côté scientifique de sa tâche. Cette tâche est fort complexe; il s'agit de défricher le passé d'une terre au moins deux fois aussi grande que la France. De plus, l'Afrique du Nord est parmi les provinces de l'ancien *orbis romanus*, la plus inconnue. Elle contient de nombreux districts, des contrées entières au Maroc, par exemple, où pas un voyageur européen n'a pénétré depuis les temps romains. C'était encore au commencement du XIXe siècle le cas de l'Algérie et hier celui des trois quarts de la Tunisie. Sur tous les points de cette dernière, les découvertes abondent depuis l'arrivée de notre corps expéditionnaire. La moisson faite par M. Poinssot dans les environs du Kef, il y a un an, au cours d'une mission accomplie par lui durant un hiver difficile, en est un exemple. On ne peut pas faire un pas dans cette région sans heurter des monuments inexplorés sur un sol qui fut pendant un demi-millier d'années un des centres les plus florissants de la civilisation antique. *Le Bulletin trimestriel des antiquités africaines* est le moniteur naturel des découvertes quotidiennes que le moindre incident y provoque. C'est la source du succès que du premier coup il a obtenu en Allemagne, où il a plus d'abonnés qu'en France. Il est dès aujourd'hui une mine d'inscriptions inédites, de reliques de toutes sortes, souvent reproduites par la gravure. Il restera à ce titre un document à consulter dans l'avenir. Mais il n'est pas uniquement un recueil de documents. Il prétend les interpréter. D'éminents collaborateurs se sont groupés autour de lui, lui ont improvisé une autorité qui s'étend déjà au delà de la frontière. Il vient d'ailleurs d'agrandir son cadre. Parmi les travaux contenus dans le numéro de janvier 1884, nous citerons: Pallu de Hessert: *les Assemblées provinciales et le culte provincial dans l'Afrique romaine* (première partie); J. Poinssot: *Inscriptions inédites de la Tunisie; la vallée de l'oued Marouf*; Salomon Reinach: *Inscription grecque de Maatria.*

L'histoire administrative de l'empire romain n'est pas faite et ne le sera pas de sitôt. Les sources sont rares et incomplètes, les historiens sont muets à cet égard ou disent si peu de chose et des choses si contradictoires que cela revient au même. L'épigraphie pourrait peut-être, dans une certaine mesure, suppléer à leur silence. Elle a entrepris de le faire sans parvenir jusqu'ici à des résultats fort brillants. L'*Essai* de M. Pallu de Hessert sur les assemblées provinciales offre des promesses qui ont ému quelques personnes. Il y a des faits, quelque hauteur de vue et cela est écrit en français. Il convient d'en attendre la suite. *Le Bulletin des antiquités africaines* aura eu la primeur de cette œuvre considérable, bien qu'elle ne se propose que les assemblées provinciales de la province d'Afrique.

L. D.

Quinze journées au Salon de peinture et de soulpture, par Edmond About. 1 vol. in-18 de 232 pages. Paris, 1883. Librairie des Bibliophiles. Jouaust, éditeur. — Prix: 3 fr. 50.

Voulez-vous contempler une jolie grimace d'éditeur, proposez-lui de publier un volume d'articles sur le Salon. De tels livres ne parviennent à se faire lire que sous le couvert de l'image. N'avons-nous pas vu l'*Abécédaire du Salon de 1861*, par Théophile Gautier, demeurer en piles intactes à l'étalage de trottoir des

librairies au rabais! Il est un critique pourtant qui brave la résistance des gens à se laisser gagner au charme de l'esthétique sans imagerie, et en triomphe: c'est M. Edmond About. Assurément ses abonnés du *XIXe Siècle* lui restent fidèles, et ceux qui n'en sont pas ont la curiosité de son clair et vif esprit, de son libre goût, de sa sincérité qui va jusqu'à l'audace, jusqu'à partager d'une façon réfléchie les naïves tendresses de la foule bourgeoise pour les talents sans défaut.

M. Edmond About a donc dépensé quinze journées de ce dernier mois de mai à étudier le Salon; il en a passé treize parmi les tableaux, une seulement parmi les bronzes, les marbres et les plâtres, et le quinzième — une seule encore — au milieu des aquarelles, dessins, lithographies, gravures et des lavis d'architecte. Il a certes mis à sa tâche plus de zèle que la plupart des salonniers. La répartition de ces quinze visites entre les genres n'en est pas moins singulièrement inégale. Je me hâte d'ajouter que — sauf pour la sculpture, un peu plus visitée ou plutôt côtoyée, grâce au jardin — la proportion me paraît mesurée juste sur l'humeur du grand nombre, conforme à sa propension pour les sujets anecdotiques et le coloriage, à son indifférence pour les dessins, à la terreur respectueuse que lui inspire la statuaire, à son aversion, j'ai presque dit son horreur pour la gravure et l'architecture. Mais puisque M. About a l'oreille du public, ne lui revient-il pas le soin — où d'autres échouent — de le conduire plus longuement dans les salles désertées, de l'initier à l'intelligence et par suite l'amener au goût de formes d'art dont on ne s'écarte que par ignorance? Car, au fond, tel est le rôle et telle est la seule efficacité de la critique; faire comprendre et aimer l'art. Qu'elle fournisse des jugements tout formulés aux badauds, bavards, ignares, snobs et cockneys, c'est possible, quoique de moins en moins vrai dans la société parisienne, devenue familière avec les tableaux par les mille occasions mondaines que d'un bout de l'an à l'autre on lui offre d'en voir; mais l'utilité de la critique n'est point là. Peu importe qu'elle rende un jugement sévère ou flatteur sur telle œuvre, tel artiste; l'important est qu'elle motive son opinion, et qu'en ses motifs le lecteur apprenne à connaître les moyens d'expression propres à chacun des arts et, au-dessus des moyens qui ont tous leur beauté diverse, à pénétrer cette chose mytérieuse qui est l'art lui-même. C'est ainsi que pour former le goût de ses contemporains, malgré son indulgence, par son indulgence même, si invitante, et par la séduction de son style, Théophile Gautier a fait plus cent fois que Gustave Planche, ce pédant à lourde férule. L'un parlait d'art en maître, l'autre en magister. M. Edmond About est, lui aussi, un maître de la plume; il a des dons d'action très personnels; qu'il prolonge, l'an qui vient, ses visites aux arts déshérités, chacun l'y suivra, puis y retournera seul, et lui sera reconnaissant d'une initiation où l'on aura trouvé et pour jamais acquis des plaisirs imprévus.

E. CH.

Raphaël et la Farnésine, par Charles Bigot, avec 15 gravures hors texte, dont 13 eaux-fortes par M. T. de Mare. 1 vol. in-4° édité par la *Gazette des Beaux-Arts*. Paris, 1884. — Prix : 40 fr.

Grâce à l'influence de M. Ingres et de ses caudataires sur notre école, Raphaël est devenu en France l'objet d'un fétichisme tellement aveugle, son œuvre a donné lieu à tant de commentaires d'une banalité désespérante et de pédantes leçons, engendré tant de déclamations stériles et de lieux communs, servi de thème — ce qui est pire — à un enseignement si funeste et d'aliment à des intelligences si pauvrement douées du sens de l'art, qui en ont grassement vécu, le sujet paraît tellement épuisé, vidé, tordu à sec par les catalogographes et les rongeurs d'archives, il a le privilège de paralyser à ce point le sens critique et le nerf optique de ceux qui s'y attachent que tout ouvrage nouveau consacré à cette grande figure inspire une véritable appréhension aux esprits libres, qui jouissent le mieux des réelles beautés de son art. Il leur faut un puissant effort de volonté pour triompher de l'immense lassitude qui les saisit au seul aspect de ce nom imprimé au titre d'un article ou d'un livre. Les historiens de Raphaël ont si bien dénaturé son génie qu'ils nous le feraient prendre en grippe; ils ont déjà réussi à nous faire comprendre et excuser l'injustice des Athéniens. Encore un peu et, nous aussi, nous tracerions volontiers le nom de l'admirable artiste sur les mêmes coquilles qui bannirent Aristide.

Cette méchante humeur devait céder à la complète lecture du titre de l'ouvrage que nous annonçons : *Raphaël et la Farnésine*. En effet, les fresques du palais de la Farnésine en la possession du duc de Ripalde étaient devenues en ces derniers temps d'un accès très difficile. D'autre, part cette exquise interprétation de la fable antique — *Galatée*, l'*Histoire de Psyché*, en dix compositions, le *Conseil* et le *Repas des Dieux* — était, entre toutes les parties de l'œuvre de Raphaël, celle que la basse imagerie avait le moins reproduite. Bien plus, depuis les gravures de Dorigny, de Perrier et d'Audran, c'est-à-dire depuis la fin du XVIIe siècle, il ne paraît point qu'elle eût tenté la pointe des graveurs sérieux. Enfin le texte de ce livre était confié à M. Charles Bigot, qui pour avoir été de l'École d'Athènes, n'a pourtant pas asservi son jugement aux niaises traditions de l'esthétique spiritualiste officielle. Pour toutes ces raisons le livre devait donc solliciter notre curiosité dès l'abord; nous pouvons dire, en le refermant au mot *Fin*, qu'il la justifie pleinement. L'auteur sait admirer et nous rendre sensible la noblesse de ces compositions; mais il ne s'égare point cependant parmi les chinoiseries des commentateurs qui veulent voir dans cette délicieuse résurrection de l'olympe païen une symbolique mystique du christianisme triomphant. L'admiration chez M. Bigot est sincère, motivée et par cela même n'est pas accompagnée de cécité. Nous recommandons très spécialement au lecteur les pages sur la couleur de Raphaël à propos de la *Galatée*,

et le chapitre final sur l'ensemble de l'œuvre. J'y trouve cette phrase : « Raphaël a possédé tous les dons *et cependant il n'a pas été médiocre* » ; treize mots qui valent treize cents pages d'esthétique.

E. C.

The Year's Art 1884. A concise epitome of all matters relating to the arts of painting, sculpture and architecture, which have occurred during the year 1883, together with information respecting the event of the year 1884, compiled by Marcus B. Huisch and David C. Thomson. London 1884. Sampson Low and C°. — Prix : 3 fr. 75.

Ce n'est pas sans en souffrir dans notre amour-propre que nous voyons prospérer en Angleterre une publication comme celle-ci dont les congénères n'ont jamais pu réussir en France. A diverses reprises depuis vingt-cinq ans, sous des titres divers, à des prix différents, tantôt très modestes, tantôt plus élevés dirigés par des hommes également compétents et soigneux, soutenus par de grandes maisons de librairie disposant d'une publicité considérable, des recueils de ce genre, *Année artistique*, *Annuaire des beaux-arts*, etc., etc., ont été fondés au prix de lourds et honorables sacrifices, ont paru pendant quelques années, et finalement ont sombré sans avoir pu réunir jamais un nombre d'acheteurs suffisant pour en assurer l'existence. C'est vraiment humiliant, parce que ce très petit détail prouve à quel point notre cher pays, si naïvement vaniteux de la supériorité — aujourd'hui disputée — de ses artistes, s'intéresse peu en vérité aux questions d'art. Il faut bien le dire d'ailleurs, les artistes eux-mêmes donnent à cet égard le triste exemple de l'indifférence la plus achevée.

Nous avons déjà exposé aux lecteurs du *Livre* l'économie de l'annuaire anglais. Il en est à sa cinquième année et continue à justifier pleinement son sous-titre : « Résumé concis de tous les faits relatifs aux arts de la peinture, de la sculpture et de l'architecture qui se sont produits en 1883. » Il se complète par une suite de renseignements sur les faits de 1884 et notamment par un répertoire d'environ 3,500 adresses qui le rendent indispensable à tous ceux qui ont quelque rapport avec le monde de l'art en Angleterre. Chaque année MM. Huish et M. D. C. Thomson publient quelque nouveau document curieux pour l'histoire de l'art. L'an dernier, c'était la liste des membres de la *Royal Academy*, depuis sa fondation en 1768 ; cette année, ils donnent celle des membres de la *Scottish Academy* depuis 1826, date où elle fut fondée, jusqu'en 1883. L'addition la plus importante que les éditeurs aient faite à leur annuaire est celle d'un certain nombre de reproductions de peintures exposées en 1883. Ces reproductions sont réduites d'après celles des *Notes* de M. H. Blackburn et ingénieusement groupées par collections de huit ou dix, à l'imitation de ce qu'avait imaginé M. Champier, dans les dernières années de l'annuaire français. De ce fait le prix se trouve un peu augmenté, c'est la seule chose regrettable en cette très utile publication.

E. C.

Les châteaux historiques de la France, texte par M. Paul Perret, accompagné d'eaux-fortes tirées à part et dans le texte et gravées par nos principaux aquafortistes, sous la direction de M. Eugène Sadoux. Deuxième série, IIe fascicule. *Pau, Hautefort*. In-4°, Paris, 1883. H. Oudin frères, éditeurs.

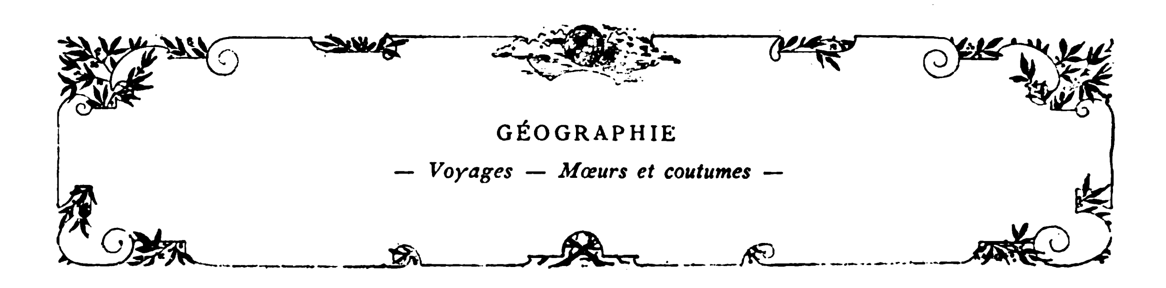
Si le temps présent n'est pas avare de tristesses, nous reconnaissons bien volontiers qu'il nous apporte aussi quelques joies et, dans le nombre, la plus pure, celle des beaux livres. Il se peut que l'étranger lutte contre nous avec une infériorité moindre que naguère sur le terrain de certaines industries décoratives, il en est une au moins où nous échappons à toute rivalité, la librairie de luxe. Et c'est véritablement un livre de luxe et d'un beau luxe que cette publication des *Châteaux historiques de la France*. Interrompue pendant quelque temps, ou pour mieux dire suspendue par les nécessités d'une préparation qui ne calcule pas avec le temps en vue d'une exécution irréprochable, elle reprend désormais son cours régulier, et les fascicules de la seconde série se succèderont, nous dit-on, à de courts intervalles. Le *Livre*, à propos de la première série, a déjà dit à ses lecteurs que le principe décoratif de cet ouvrage est la typographie pure et l'eau-forte. Têtes de pages, lettres ornées, fleurons, culs-de-lampe, sont gravés à l'eau-forte et tirés dans le texte.

La liberté de la pointe, la vibration pittoresque de ses effets, ses jolis caprices, son enjouement même en ces motifs d'architecture, contrastent d'une façon piquante avec la sévérité de la lettre, donnent de la chaleur et de la vie à son immobile géométrie où cette grâce du dessin s'encadre à ravir. M. Eugène Sadoux, l'habile graveur qui dirige toute cette illustration, le fait avec une véritable entente du décor typographique. Les eaux-fortes tirées dans le texte ne sont ni trop maigres ni trop lourdes — il y avait là un double écueil à éviter. Par la pondération soigneusement combinée des noirs et des blancs, elles s'harmonisent avec le ton général de la page, c'est-à-dire qu'elles n'y font ni trou ni tache. Dans le travail des planches imprimées hors texte, il est réservé plus d'indépendance à l'artiste qui en a profité pour accentuer plus vivement les effets d'ombre et de lumière.

C'est à la plume érudite autant qu'élégante de M. Paul Perret que le soin a été confié de nous redire et la légende et l'histoire des châteaux historiques de la France. En ce fascicule elle nous entretient d'abord du château de Pau, dont le donjon massif abrita de son ombre quadrangulaire toute cette lignée de princes qui s'épanouit dans la souveraineté populaire du Béarnais, puis du château de Hautefort, un des beaux châteaux de la Dordogne, appartenant aujourd'hui à M. le comte de Damas d'Hautefort et où naquit la belle et sage Marie d'Hautefort, qui inspira une passion si comiquement platonique au fils singulièrement dégénéré du Vert-Galant. M. Eugène Sa-

doux nous montre l'aspect d'ensemble et le détail des architectures, M. Paul Perret nous raconte d'une façon discrète, polie, volontiers poétique et romanesque les événements dont elles furent témoins. Le résultat de ce double effort présenté dans une forme typographique très pure est remarquable, fait pour séduire et pour confirmer et continuer le succès fort grand et bien légitime qu'ont obtenu les fascicules de la première série.

E. CH.



L'Égypte, par M. Jacques Hervé. — 1 vol. in-16, avec 87 gravures et 2 cartes. Paris, 1883, Furne, Jouvet et C[ie], éditeurs. — Prix : 2 fr. 25.

Avant le Tonkin et Madagascar, peu après la Tunisie, l'Égypte s'est trouvée à l'ordre du jour. Telle est certainement la principale raison d'être de ce livre de vulgarisation appelé à tenir une place honorable dans la *Bibliothèque instructive*. C'est en effet un exposé historique et géographique très exact et d'une lecture attrayante, en dépit d'une concision qui permet de rappeler au lecteur tous les faits importants accomplis dans la vallée du Nil depuis l'anéantissement ou l'absorption des premières races autochtones jusqu'à la capture d'Arabi pacha.

Parmi les passages les plus caractéristiques, il faut noter celui qui a trait à l'Université d'El-Azhar, un des plus antiques monuments du Caire. Les étudiants venus du Maroc, d'Alger, de Tunis, de Constantinople, de Bagdad, de l'Inde, du Darfour, des pays les plus éloignés parmi ceux qui comptent des sectateurs de l'Islam, étudient et prient les uns auprès des autres, unis dans une même pensée de fanatisme. Après s'être imbus des leçons de leurs professeurs, ces jeunes gens, de retour dans leurs provinces, y acquerront une grande autorité sur leurs concitoyens. Toutefois, bien que, d'après la tradition musulmane, « sont hommes, ceux qui apprennent ou ceux qui savent ce qui ne rentre pas dans ces deux classes, n'étant que vermine ou bon à rien », on peut dire que ce savoir, partie intégrante de la foi, n'a rien de commun avec la vraie science et en constitue même la négation manifeste, car, ainsi que l'a expliqué excellemment M. Renan, tout musulman, à quelque classe qu'il appartienne, se distingue par la haine de la science, par la persuasion que sa recherche est inutile, frivole, presque impie. Si l'islamisme forme un système religieux imposant, il n'a été que nuisible pour la raison humaine. L'œuvre néfaste qu'avait tentée l'Inquisition dans l'Occident, il a pu l'accomplir en Orient. Dans les domaines immenses où il s'est étendu, il a radicalement étouflé la culture rationnelle de l'esprit.

G. S. L.

Notices sur les colonies anglaises. — Géographie, histoire, population, gouvernement, justice, instruction publique, cultes, finances, commerce, navigation, agriculture, industrie, postes et télégraphes, forces militaires, par E. Avalle, chef de bureau au ministère de la marine et des colonies, avec une carte. 1 vol. in-8°, paru, 1883, chez Berger-Levrault.

Il y a quelques années qu'on rêve en France de créer un empire colonial. On s'est mis à l'œuvre avec la dose d'entraînement qui est dans le caractère national. Il s'agit moins d'aller vite que d'une manière continue. C'est là qu'est le succès et encore il importe que notre situation continentale n'y mette pas d'entraves, comme elle a déjà fait mainte fois. Aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, la France possédait les rudiments d'un vaste empire colonial; aux Indes et en Amérique, la guerre continentale le lui a fait perdre. Là est cet avantage que l'Angleterre a sur elle. L'Angleterre doit à sa position insulaire de n'être engagée que dans la mesure où elle veut et la plupart du temps, quand elle veut, dans les conflits du continent. Elle est libre de poursuivre à son aise ses entreprises coloniales. Elle n'a que cet avantage. Elle n'a pas une aptitude particulière à coloniser. Nos petites colonies des Antilles et de la mer des Indes sont aussi prospères que les siennes. Quant aux acquisitions coloniales par voie de conquête, la France y a montré plus d'énergie qu'elle et obtenu quelquefois de plus grands résultats que sa position continentale, il est nécessaire de le répéter, eut bientôt compromis. Au moyen âge, elle a conquis et colonisé l'Angleterre qui porte encore la marque de la conquête française dans ses institutions, dans ses mœurs et dans sa langue; elle a conquis l'Italie du Sud et la Sicile; elle a eu l'initiative des croisades, puis Constantinople et la Grèce. Plus récemment, elle avait acquis la moitié de l'Amérique du Nord et une partie de l'Hindoustan; l'œuvre qu'elle accomplit en ce moment en Algérie et en Tunisie est une des plus grandes entreprises de l'histoire. Si elle n'était pas une puissance continentale et, à ce titre, continuellement détournée des affaires maritimes, rien n'autorise à croire qu'elle

serait inférieure à l'Angleterre sous le rapport colonial.

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre possède à l'heure qu'il est l'empire colonial le plus étendu qui existe, le plus étendu aussi qu'on ait encore vu. Il a une superficie de plus de deux milliards d'hectares. C'est quatre fois autant que n'en avait l'empire romain dont on estime la superficie à quatre cent vingt millions d'hectares et la population, sous l'empire, à cent vingt millions. Ce dernier chiffre, fourni par M. Le Play, n'est qu'approximatif et paraît être au-dessous de la vérité. D'autre part, si l'empire colonial de l'Angleterre a quatre fois l'étendue de l'empire romain, cela ne veut pas dire que l'Angleterre ait quatre fois la puissance de l'empire romain. Celui-ci avait une homogénéité qu'elle n'a pas et ne saurait avoir, une force qui à un moment donné défiait toute résistance, ce qui n'est pas le cas de la domination britannique au moins de la domination coloniale de la Grande-Bretagne.

Telle qu'elle est, il n'y a pas d'exemple à lui opposer. Afin d'expliquer la puissance d'expansion de la race anglo-saxonne, on argue volontiers de sa fécondité. Croit-on que si la France avait dépensé à coloniser les cinq ou six millions d'hommes et de jeunes gens qu'elle a laissés sur les champs de bataille de l'Europe, depuis cent ans, elle n'aurait pas aussi des colonies populeuses ? Il y aurait donc plus d'une objection à faire aux assertions suivantes de M. Avalle : « La grande fécondité de la race anglo-saxonne, dit-il dans sa préface, l'esprit d'initiative, d'ordre et de persévérance qui la caractérise, *la législation anglaise qui pousse les cadets de famille à aller chercher fortune au delà des mers;* enfin, la sagesse et l'esprit de suite qui ont présidé à l'organisation politique et administrative des colonies britanniques, telles sont, à notre avis, les causes principales qui ont assuré à l'Angleterre sa suprématie coloniale. » On a vu tout à l'heure que la principale cause de cette suprématie coloniale consiste dans le fait que l'Angleterre n'est pas une puissance continentale. Cela lui permet d'échapper aux immenses armements des puissances militaires de l'Europe, de ne prendre part à leurs querelles qu'à son heure ou pas du tout, enfin, de mettre de l'esprit de suite dans ses entreprises coloniales, au cours desquelles elle n'est pas interrompue.

Il y a cependant un point sur lequel M. Avalle a parfaitement raison, c'est quand il parle de la législation anglaise qui pousse les cadets de famille à émigrer, à aller chercher fortune au loin. Cette législation est le droit d'aînesse doublé de l'inaliénabilité de la propriété foncière. C'est un avantage qu'en France l'opinion ne consentirait pas à procurer à notre pays. Tout est relatif du reste. Antérieurement, au XIXe siècle, le droit d'aînesse et l'inaliénabilité du sol ne provoquaient point à l'émigration. Ce sont de ces mystères dont il faut demander l'explication au régime industriel dont l'avènement dans le monde est tout à fait moderne, non à la fécondité de la race ou au régime de la propriété.

Le fait qu'il n'y a pas à discuter, c'est la prépondérance coloniale de l'Angleterre. Maintenant, la prospérité des colonies anglaises est-elle due en partie aux institutions politiques que leur a accordées ou imposées la métropole ? La chose est probable. Les colonies anglaises sont des républiques parlementaires, sauf la permanence du pouvoir exécutif, ce qui est un fait essentiel. D'autre part, si elles se gouvernent elles-mêmes, elles ne participent d'aucune façon au gouvernement de la métropole. En France, les colonies ont des députés, des sénateurs; elles sont soumises à notre centralisation qui, à la distance où elles sont, entravent les affaires. Ceci est une situation qui ne changera pas de si tôt; elle tient à l'esprit de race qui n'est pas le même en France qu'en Angleterre.

Ces considérations sont accessoires dans la tâche que s'est donnée l'auteur des *Notices sur les colonies anglaises,* il a un but purement statistique. Il convient de ne pas abuser de la statistique; elle n'a pas la valeur de précision qu'elle a l'air d'avoir; elle a une valeur, néanmoins, et ici, elle est particulièrement intéressante. Chez nous, on n'est guère au fait de ce qui concerne les colonies anglaises; on en a des notions générales; les renseignements pratiques font ordinairement défaut; ceux qui les cherchent ne les trouveraient nulle part, même en Angleterre, ils sont dispersés dans une foule de publications dont M. Avalle donne la nomenclature. Le commerce, la presse, les économistes pourront avoir désormais sous la main une moisson de faits et de documents difficiles à se procurer. Il est inutile d'embarquer le lecteur dans cette mer de chiffres; l'analyse en serait d'ailleurs impossible. Il convient cependant d'insister sur un point : on rencontre chaque jour dans les revues et dans les journaux français des erreurs matérielles ou des assertions inexplicables sur le gouvernement, les institutions, les intérêts variés d'un pays soumis au régime colonial de la Grande-Bretagne; on ne se rend pas compte des différences qui existent entre une colonie et une autre. Il y a deux sortes de colonies anglaises : 1° celles qui ont été acquises par droit de premier occupant; 2° celles qui ont été acquises par droit de conquête ou par cession. Les premières sont considérées comme faisant partie du territoire de la métropole. « Comme la loi anglaise, dit Hackstone, est un patrimoine qui appartient à tout sujet britannique par droit de naissance et qu'il peut l'emporter avec lui partout où il va, il s'ensuit que s'il met le pied sur une terre nouvelle et inhabitée, il y importe, par ce seul fait, la législation anglaise qui dès lors devient la loi du pays qu'il colonise. » Provisoirement, il est vrai, le colon n'y introduit que les lois concernant les personnes et les propriétés; le reste vient peu à peu et par l'intervention de la mère patrie qui s'arrange avec les nécessités des lieux et du climat. Le droit est que ces colonies se gouvernent elles-mêmes et à l'aide d'un parlement, dès qu'il y a une population suffisante. Il n'en est pas de même des colonies acquises par droit de conquête ou par cession. Celles-ci sont administrées directement par la couronne qui leur donne les institutions qu'il lui convient, à cela près que ces colo-

nies conservent la législation qu'elles avaient au moment de la conquête ou de la cession. Voilà comment, au Canada, la coutume de punir, telle qu'elle fonctionnait au XVIIe siècle, est toujours en usage; c'est grâce à ce régime que les Canadiens français ont pu conserver leurs croyances, leurs mœurs, leur langue et forment une petite nationalité française en Amérique.

Sur beaucoup de points du globe, les Anglais, comme on sait, sont dans nos meubles, c'est-à-dire que nos guerres d'Europe leur ont permis de s'emparer de nos possessions qu'ils occupent maintenant en vertu des traités. A Sainte-Lucie, dans les Antilles, le code de la Martinique subsiste; à Maurice, Ile de France, on a maintenu quatre parties sur cinq du code Napoléon. Les autorités britanniques respectent dans la même mesure les institutions qu'avaient avant la conquête un grand nombre de leurs colonies qu'ils ont prises successivement à divers États. A la Guyane française, au Cap de Bonne-Espérance, à Ceylan, anciennes colonies hollandaises, les lois hollandaises continuent d'être appliquées; ils usent partout de ce principe de tolérance qui permet à deux cents millions d'habitants de conserver leur civilisation historique. Au fait, dans l'Inde, il n'y aurait pas moyen de faire autrement; c'est ce qui donne souvent aux nouvelles venues des colonies anglaises cette physionomie *sui generis* qui surprend si fort le public peu au fait de cet état de choses. A cet égard comme à beaucoup d'autres, le livre de M. E. Avalle contient des indications précieuses. L. D.

Seule dans les steppes, par Mme CARLA SERENA. — Épisodes de mon voyage au pays des Kalmoucks et des Kirghiz. Édition ornée de dessins par A. Brun, d'après des photographies rapportées par l'auteur. Paris, G. Charpentier et Cie, 1883, 1 vol. in-18.

Mme Carla Serena a fait un long voyage qu'elle aime à raconter. Il lui faudra plus de temps à le dire qu'à le faire. J'ai à signaler aujourd'hui le quatrième ouvrage qu'elle publie sur ce sujet. Il a les qualités et les défauts des autres. C'est une œuvre féminine, un peu prolixe, semée d'inutilités, de naïvetés, — non pas que je croie que l'auteur soit naïve — et de locutions étrangères tout étonnées de se trouver sous un vêtement et dans un entourage de mots français. Du reste, il y a progrès de ce côté. Le style est moins transalpin et la phrase, plus correcte, est d'ordinaire, dans ce dernier volume, posée de manière à se tenir à peu près debout sur ses pieds. Il y a aussi, comme toujours, de l'esprit, de la finesse, et ce je ne sais quoi de frivolement sérieux et de sérieusement frivole qui sauve le livre et le fait lire. En somme, je trouve cette nouvelle publication supérieure, non seulement comme facture, mais comme intérêt et comme valeur de renseignements, à ses devancières. Les pays parcourus sont moins connus, les mœurs plus curieuses, les types plus originaux.

Mme Carla Serena, en visitant ces contrées où ne s'aventurent pas facilement les gens de l'Occident, a fait preuve d'une grande audace, et, dans la manière dont elle a conduit ses excursions, d'un grand sang-froid et d'une grande habileté. Il est permis de penser qu'elle a peut-être un peu trop à cœur de nous prouver que La Fontaine avait raison lorsqu'il disait:

Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.

Mais on ne peut s'empêcher de ressentir un sentiment voisin de l'admiration pour cette femme intrépide que n'effrayent ni le nombre des *verstes* ni celui des lignes de copie. B. H. G.

Études sur l'Autriche. — Le Kahlenberg, *notes de voyage et d'histoire*, par JOSEPH ROY, membre de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon. 1 vol. in-16. Lyon, Claude Dizain, 1883.

Le *Kahlengebirge*, autrefois *Cetius mons*, est une chaîne de montagnes des États autrichiens qui suit la rive gauche du Danube. Une des plus hautes cimes de cette chaîne, le *Kahlenberg*, domine la capitale de l'Autriche. Le voyageur à Vienne manque d'autant plus rarement d'y monter qu'un chemin de fer gravit pour lui les rudes pentes de la montagne et le dépose au sommet. Là se déroule devant ses yeux un magnifique panorama.

Mais est-ce bien le Kahlenberg qui préoccupe M. Joseph Roy dans les 350 pages de son volume? Non, car après avoir consacré un chapitre à la description de la montagne et du paysage qui l'entoure, il nous intéresse à *cet autre panorama plus attachant encore qui s'appelle l'histoire d'une grande nation.* — Nous empruntons ces derniers mots à la préface de M. James Coudamm, l'auteur des charmants *Croquis artistiques et littéraires.* — L'objet du présent livre est bien, en effet, une histoire générale de l'empire autrichien, mais une histoire écrite dans le but de soutenir cette thèse que l'Autriche ayant, comme la France, intérêt à s'opposer à l'envahissement de l'Allemagne; étant menacée, comme la France, par tous ses voisins; se trouvant, par conséquent, notre alliée naturelle, nous devons lui tendre la main. Malgré les nombreuses et cordiales entrevues de François-Joseph avec Guillaume, les peuples dont l'Autriche se compose exècrent l'Allemagne. Les Tchèques de Bohême, les Polonais de Galicie, les Roumains de Transylvanie, les Jougo-Slaves de Croatie, accueilleraient avec joie le système de la fédération : « Tous ces peuples, indépendants et autonomes dans les détails de leur administration intérieure, se réuniraient pour discuter les graves questions d'intérêt général; et, au moment du danger, si l'Autriche était menacée, on verrait avec quel élan et avec quelle spontanéité ces divers peuples se grouperaient pour protéger la mère patrie et les libertés communes!.... L'avenir de l'Autriche est donc tout entier dans le fédéralisme... L'Autriche, ainsi régénérée, deviendra notre alliée naturelle pour résister à l'envahissement du panslavisme et du pangermanisme. »

Certes, voilà des théories patriotiques auxquelles nous nous associons de grand cœur. Mais que de difficultés dans leur application ! Tout en souhaitant de les voir mettre un jour en pratique, nous n'osons y compter et les qualifions d'un mot dont l'auteur lui-même s'est servi, celui de « généreuse utopie ».

P. C.

Souvenirs d'Italie (1880-1882), par Évariste Bouchet. Paris, Paul Ollendorff, 1883. 1 vol. in-18.

En plus de cinq cents pages d'une impression compacte, M. Évariste Bouchet nous mène deux fois à Naples par deux chemins différents, la première fois, par Marseille, Nice, la Corniche, Gênes, Pise, Sienne et Orvieto ; la seconde, par le mont Cenis, Turin, Parme, Ravenne, Rimini, Ancône, Foggia et Bénévent. Au retour, on séjourne à Rome, à Pérouse, à Florence, à Pistoie, à Lucques, à Bologne, à Ferrare, à Venise, à Padoue, à Vicence, à Mantoue, à Brescia, à Milan et à Côme. Enfin, on rentre en France par deux nouvelles routes, celle du lac Majeur et du Simplon, et celle des lacs de Côme, et de Lugano et du Saint-Gothard.

Comme le fait remarquer l'auteur, il y aurait là de quoi faire bien des volumes aussi gros que le sien, tout gros qu'il est. Mais on n'est obligé ni de tout voir ni de tout dire, et M. Bouchet a eu pour règle de ne voir que les plus belles choses, comme il a pour règle de ne dire que ce qu'il a vu. Aussi nous donne-t-il un livre consciencieux, plein de faits et de renseignements utiles. Je doute qu'on trouve grand plaisir à le lire d'un bout à l'autre, car le style manque, — je ne veux pas dire qu'il ne soit écrit en bon français, mais le style est quelque chose de plus, — et l'on n'y trouve ni vues nouvelles ni jugements originaux. Le but poursuivi par l'auteur est autre, d'ailleurs. Il désire évoquer aux yeux de ceux qui connaissent l'Italie la vision des merveilles qu'ils ont visitées et dont le souvenir s'était effacé peut-être. Son ambition sera, je le crois, satisfaite. J'ajoute que son livre peut être consulté avec fruit comme un guide sûr par les voyageurs novices.

Des tables, à la fin du volume, permettent de trouver sans peine le renseignement artistique dont on a besoin. Je ne saurais trop féliciter l'auteur et l'éditeur de n'avoir pas, l'un ménagé sa peine, et l'autre son papier, pour enrichir l'ouvrage d'un de ces *index* qui rendent si précieuses les vieilles éditions des vieux livres, et sans lesquels tant de publications modernes ressemblent à une lanterne qu'on a négligé d'allumer.

B.-H. G.

Trente-deux ans à travers l'Islam (1832-1864), par Léon Roches. Tome Ier : Algérie, Abd-el-Kader. Paris, Firmin-Didot, 1884. 1 vol. in-12.

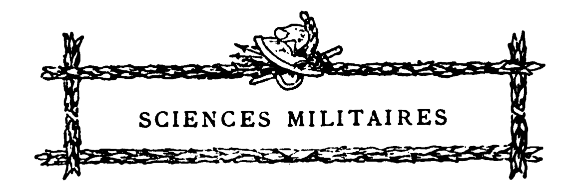
Le livre de M. Léon Roches a un mérite : celui d'avoir été vécu, et un inconvénient, celui de manquer de concision. Je rappellerais volontiers à l'auteur le vieil adage : *qui ne sut se borner...* Il ne suffit pas d'avoir des aventures intéressantes à conter ; il faut encore les raconter d'une manière intéressante. Ces réserves faites, le lecteur qui désire bien connaître l'Algérie d'il y a trente ans ne trouvera nulle part plus de renseignements que dans le livre de M. Roches. L'histoire de l'émir Abd-el-Kader y tient tout entière avec un luxe de détails inouï. On y voit entre temps que M. Roches faillit à se faire musulman pour l'amour d'une jeune Mauresque, ce qui dénote un cœur chaud et une affection modérée pour la religion catholique. Je me hâte d'ajouter que M. Roches n'en fit rien et fit bien, à mon avis du moins. Il eût mieux fait encore, en élaguant cent ou deux cents pages de son volume.

E. F.

Dix jours dans la haute Italie, par M. Léon Say. Brochure in-8°. Paris, 1883. Guillaumin et Cie.

Ce n'est pas par amour de l'art — il le dit lui-même — que M. Léon Say est allé visiter la haute Italie. C'est par amour du crédit agricole. C'est pour mieux étudier sur place les résultats de l'initiative individuelle, qui est en vérité la meilleure arme à opposer au socialisme d'État. Les efforts intelligents de M. Luzzatti, le fonctionnement des caisses d'épargne libres, des banques populaires, donnent un réel intérêt à ce récit un peu long d'un court voyage. Il nous sera permis seulement de regretter que M. Léon Say ne s'en tienne pas toujours aux faits véritablement importants et significatifs. En pareille matière, tout ce qui n'est pas indispensable est oiseux. — Malgré cette légère réserve, la brochure de M. Léon Say mérite certainement d'être lue, et même étudiée.

E. F.



SCIENCES MILITAIRES

De la lecture des cartes étrangères, par H. Mager. 1 vol. in-18 de 97 pages. Paris, Ghio, 1883.

L'usage des cartes est devenu tellement répandu de nos jours que le plus modeste touriste ne se met plus en route sans avoir avec lui la carte du pays qu'il doit parcourir; mais tout en sachant parfaitement lire une carte au point de vue topographique, car les systèmes de représentation varient peu d'un pays à l'autre, il est cependant un écueil contre le-

quel on se bute bien souvent. Ce sont les écritures, et lorsqu'elles sont en abréviation, comme cela arrive la plupart du temps, elles deviennent de véritables hiéroglyphes pour qui ne connaît pas la langue du pays. D'autres fois, les noms étrangers que nous avons eu toujours la détestable habitude de francises sont naturellement écrits sur les cartes étrangère comme ils se prononcent dans le pays, et un Français trouvant, par exemple, sur une carte allemande, Regensburg ou Aachen, ne s'avisera jamais, s'il ne sait pas l'allemand, de traduire ces noms de ville par ceux de Ratisbonne et d'Aix-la-Chapelle. M. Mager, dans un petit livre d'un prix réduit, a cherché à faciliter à ses compatriotes la lecture des cartes étrangères et spécialement celles dont les écritures sont en anglais et en allemand et dont l'usage, on le sait, commence à être très répandu en France. Il a donc indiqué : 1° les règles de prononciation des mots allemands et anglais; 2° la signification des termes, des mots et des abréviations qui figurent sur les cartes géographiques ou topographiques; 3° tout ce qui concerne la géographie mathématique, les mesures de distance, les échelles, les méridiens; 4° les principales œuvres cartographiques des pays de langue allemande et anglaise; 5° les noms différents que portent une même ville ou un même accident physique sur les cartes des différents pays de l'Europe et même du monde entier.

On se rend compte par ce simple exposé du plan de ce petit travail qui est destiné à rendre de sérieux services à tous les voyageurs aussi bien qu'à ceux qui s'occupent de cartographie étrangère. C. M.

Œuvres militaires du maréchal Bugeaud, réunies et mises en ordre par Weil, ancien capitaine de cavalerie. 1 vol. in-8° de 390 pages avec planche. Paris, L. Baudoin et Cie, 1883. — Prix : 7 fr. 50.

L'attention du public a été ramenée ces derniers temps sur une de nos plus remarquables individualités militaires, sur un homme qui a joué un rôle prépondérant dans la première moitié de notre siècle. Les lettres du maréchal Bugeaud, recueillies par M. d'Ideville, nous ont montré tour à tour le héros de l'Isly dans ses campagnes du premier empire, dans sa vie politique sous Louis-Philippe et dans cette Algérie qu'il aimait tant et où il a conquis ses plus beaux titres de gloire. Mais dans cette œuvre, un peu gâtée, à notre sens, par les appréciations trop partiales de l'auteur, le maréchal nous est révélé surtout comme homme, et ses enseignements militaires ne ressortent que très incidemment des lettres tout intimes qui ont été reproduites.

Un des officiers les plus studieux de notre armée, M. le capitaine Weil, a eu l'idée de réunir et de coordonner la partie technique des écrits du maréchal, épars dans vingt publications différentes, quelquefois même encore à l'état de manuscrits. Ce travail, tout de recherches et de patience, a été accompli par l'auteur avec le plus grand zèle. S'effaçant jusqu'au scrupule, il s'est contenté de présenter sans commentaires les œuvres de notre dernier tacticien, et se bornant à les classer avec méthode et d'après les matières qu'elles embrassent.

Le volume contient six parties principales : la première a trait à la *tactique d'infanterie*; elle ne peut plus guère avoir qu'un caractère rétrospectif, car suivant le mot de Napoléon, elle doit changer tous les dix ans. Il n'en sera pas moins intéressant pour les chercheurs de retrouver là des détails sur quelques-unes de nos savantes manœuvres d'autrefois, d'autant plus que la monotonie de la partie purement technique est toujours relevée par l'exposé de quelques-uns de ces principes marqués au coin du bon sens gaulois qui étaient une des marques de l'esprit pratique du maréchal.

La deuxième partie est intitulée : *Tactique de combat de l'infanterie. Principes physiques et moraux du combat de l'infanterie.* Là, également, si certaines dispositions ne sont plus de mise avec nos armes perfectionnées, les réflexions que fait l'auteur ont toujours de l'actualité. Citons quelques-unes de ses maximes, passées axiomes de guerre et que Bugeaud se plaisait a semer dans ses écrits. « Il ne faut jamais combattre sans un but. Il ne faut jamais combattre sans un plan. — Le plan, au moment de l'exécution, doit être connu du plus grand nombre possible de ceux qui doivent l'exécuter. — Il ne faut pas attaquer le taureau par les cornes, quand on peut faire autrement ou quand il n'y a pas nécessité absolue de combattre. — Et tant d'autres. Que de fois ces principes si simples, si conformes à la saine logique ont été négligés dans ces derniers temps et ont causé ou des insuccès ou des hécatombes humaines!

Le service en campagne fait l'objet de la troisième partie. C'est là qu'on retrouve cet ensemble de doctrines sur les avant-postes, sur les reconnaissances, sur les détachements qui ont classé le maréchal parmi les premiers tacticiens de notre temps. La guerre d'Afrique a une grosse part dans cette moisson de préceptes; ils sont toujours vrais dans ce pays. N'est-ce pas à Bugeaud, toujours à Bugeaud que l'on se reportait en Tunisie et dans le sud oranais, quand nos colonnes, formées de troupes venues à la hâte de France, avaient à oublier les règles de l'ordre dispersé, patiemment pratiquées pendant les manœuvres d'automne, pour réapprendre la vieille tactique des premiers temps de la colonisation.

Dans la quatrième partie, nous trouvons réuni tout ce qu'a dit le maréchal à propos de la réorganisation de l'armée. Chose curieuse, à l'époque déjà bien éloignée où Bugeaud écrivait ces lignes, le service de trois ans était à l'ordre du jour et c'est dans les termes suivants que cette réforme était appréciée : « Les soldats, sachant qu'ils ne doivent rester que trois ans sous les drapeaux, ne sentiront pas l'importance de prendre l'esprit de famille ou régimentaire, l'esprit guerrier, l'amour du métier; ils se verront dans une situation passagère qui sera une sorte d'exil; ils compteront les heures, les minutes qui doivent les séparer du toit paternel. »

La cinquième partie est consacrée à l'organisation

de l'Algérie. Ce sont les idées si célèbres et si légendaires à la fois, que le maréchal a préconisées sur cette grande question. Rappelons-nous, en le lisant, que c'était tout au début de la conquête et qu'il fallait, à ce moment-là, faire appel à des moyens exceptionnels, voire même utopiques.

Dans la sixième et dernière partie, le commentateur a rassemblé les récits faits, soit par le maréchal, soit d'après son inspiration, au sujet des campagnes d'Isly et du Maroc. Il y a joint un épisode de la guerre d'Espagne, qui couronne dignement un ouvrage consacré au maréchal Bugeaud, car il relate l'héroïque retraite d'une colonne française compromise dans le fond de la Péninsule par la capitulation de Baylen et qui sut se frayer un passage au milieu d'un pays insurgé. Le 116e de ligne qui comptait dans ses rangs le sous-lieutenant Bugeaud figurait dans cette brave troupe, et de l'aveu de tous, c'est à l'héroïsme de ce jeune officier, auquel avait été confié le commandement de l'arrière-garde, qu'elle dut de pouvoir rallier le gros de l'armée. Ce jour-là, ses soldats prédirent à leur lieutenant qu'il deviendrait maréchal de France. Nous savons qu'ils ne se trompaient pas.

C. M.

Les fusils à répétition, par J. Bornecque, capitaine du génie. 1 vol. in-12 de 170 pages avec figures. Paris, L. Baudoin et Cie, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis une vingtaine d'années, la question des armes à feu pour l'infanterie n'a pas cessé d'être à l'ordre du jour et, pour ainsi dire, à l'état d'étude et de transformation. Si le changement d'armement, sans parler de la crise qui accompagne toujours de pareilles modifications, ne se chiffrait pas pour une puissance militaire par des centaines de millions, nous aurions vu, sans doute, pendant toute cette époque, une arme succéder chaque année à une autre moins parfaite, tant sont nombreux les divers systèmes que d'ingénieux inventeurs proposent à l'envi. A Sadowa, le fusil à aiguille a fait brillamment ses preuves, puis est venu le tour du chassepot; la prochaine guerre verra, sans doute, le triomphe des armes à répétition. En attendant, ce dernier modèle est l'objet d'essais incessants et quelques petites nations l'ont déjà adopté.

Il n'existait pas encore de travail d'ensemble sur cette question si discutée encore des armes à répétition. Cette lacune vient d'être comblée par un ouvrage anonyme considérable, publié à Leipzig et dont M. le capitaine du génie Bornecque a extrait les parties qui forment le fonds de ce petit volume. De plus, il les a commentées et y a ajouté les détails provenant de ses recherches personnelles qu'il y a jugées devoir intéresser plus particulièrement l'armée française.

L'auteur étudie d'abord les armes à répétition avant la guerre de 1870; elles se résumaient dans les fusils Spencer, Winchester et Vetterli; depuis cette époque, elles ont pris un immense développement et chaque nation a mis à l'essai, si elle ne les a pas employés déjà, plusieurs systèmes différents. En Suisse, c'est le Vetterli perfectionné; en France, le Hotchkiss, le Krag, le Kropatschek (des noms bien peu français, comme on le voit), qui sont déjà en usage dans la marine; en Autriche, il y a bien 7 à 8 modèles différents dont nous épargnerons l'énumération barbare à nos lecteurs, et de même chez les autres puissances. Chacun de ces modèles fait l'objet d'une description détaillée que complètent des figures faites avec soin et permettant de se rendre compte de tout le jeu du mécanisme. Après les armes à répétition, M. Bornecque nous donne encore quelques détails sur les chargeurs automatiques, entre autres sur le chargeur Lœwe dont il a été tant question ces derniers temps en Allemagne; il termine enfin cet exposé si complet par une comparaison entre les principaux systèmes connus et une discussion approfondie sur les avantages et les inconvénients des armes à répétition

C. M.

La France est-elle prête? Étude sur la réorganisation de l'armée française depuis 1871 et sur les dernières grandes manœuvres, par un officier prussien. — Traduit de l'allemand. — 1 vol. in-8° de 136 pages. Paris, Hinrichsen, 1884.

Cette petite étude est destinée à faire grand bruit dans le monde militaire et, quelque prévenus que nous soyons contre des assertions dues évidemment à un esprit hostile, il nous faudra reconnaître le bien fondé de la plupart des jugements portés par l'écrivain anonyme qui l'a publiée. L'auteur est un militaire compétent; il a beaucoup vu, beaucoup observé surtout, et en présence des craintes qui se manifestent journellement, soit en France, soit en Allemagne sur le maintien de la paix, il a cherché à se rendre compte aussi exactement que possible de notre situation militaire. L'armée française ayant été réorganisée de fond en comble après la guerre de 1870, il commence son étude par l'historique de ses transformations successives depuis cette époque. Il passe en revue la loi de recrutement, la loi de cadres et les autres lois qui se sont greffées autour de ces deux bases constitutives de notre état militaire actuel. Ce travail n'est pas seulement technique, il est encore historique en ce sens qu'il rappelle les principales discussions parlementaires auxquelles a donné lieu la difficile élaboration de ces lois; il est encore critique, car il fait voir les raisons, souvent d'un ordre absolument étranger à l'intérêt militaire, qui ont motivé telle ou telle détermination de l'Assemblée nationale.

Cette première partie de son étude est des plus curieuses; elle fait voir combien, en Allemagne, on prend note de toutes nos dissensions intestines, avec quelle attention on suit les débats de tout ce qui touche à l'armée; elle prouve, en un mot, que les Allemands continuent à être mieux informés parfois de nos affaires que beaucoup d'entre nous.

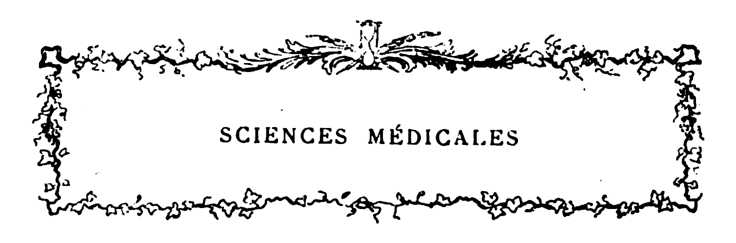
L'auteur prend ensuite chaque arme séparément et l'examine au point de vue des effectifs qu'elle pourra mettre en ligne, de son armement et surtout de son instruction. Il jette enfin un coup d'œil sur le

plan et la direction des manœuvres d'automne et sur notre système général de mobilisation et de défense du territoire.

La conclusion de ce travail est loin de nous être favorable : si nous pouvons arriver à mettre en ligne, sur le papier, deux cent mille hommes environ et près de six cents pièces de plus que l'Allemagne, il s'en faut de beaucoup que la qualité, ou, pour être plus juste, que le nombre d'hommes solidement instruits égale celui de nos voisins. Ceci dit, surtout pour l'infanterie. Les chiffres ne font pas tout. Gambetta avait mis en campagne des masses considérables qui se sont brisées contre des corps d'armée bien plus faibles et même privés de leurs vieux soldats. Notre cavalerie, au dire même du général de Gallifet, ne peut encore espérer surpasser celle de l'Allemagne. L'artillerie seule a trouvé grâce devant le critique; elle nous est, dit-il, supérieure numériquement, dispose d'un bon matériel et sera pour nous (Allemands) un adversaire sérieux. Mais ce qui prime toutes ces comparaisons d'arme à arme et qui malheureusement est inhérent à notre caractère national et à notre système de gouvernement, c'est que « le Français est belliqueux, il est vrai, mais n'a pas l'esprit militaire ; c'est que l'armée n'a point de tête, point de chef vers lequel chaque soldat élève les yeux avec enthousiasme et que les continuelles mutations dans la personne des ministres de la guerre, douze en douze ans, ont fini par détruire absolument cet esprit de suite si nécessaire dans des choses à longue portée, comme celles qui ont trait à l'organisation militaire d'une nation ».

Ces critiques ne sont que trop fondées; il dépend de nous de les atténuer dans une certaine mesure, mais elles nous démontrent que nous devons nous considérer comme étant, pour longtemps, dans une période de recueillement.

C. M.



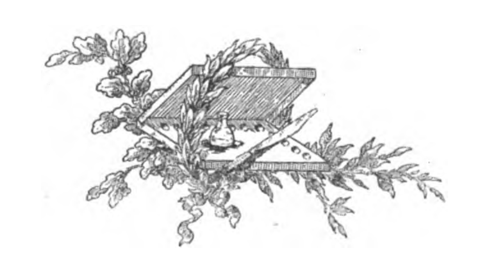
Le choléra, étiologie et prophylaxie, par A. Proust, inspecteur général adjoint des services sanitaires et secrétaire de l'Académie de médecine. 1 vol. in-8° de 228 pages, accompagné d'une carte. Paris, G. Masson, 1883.

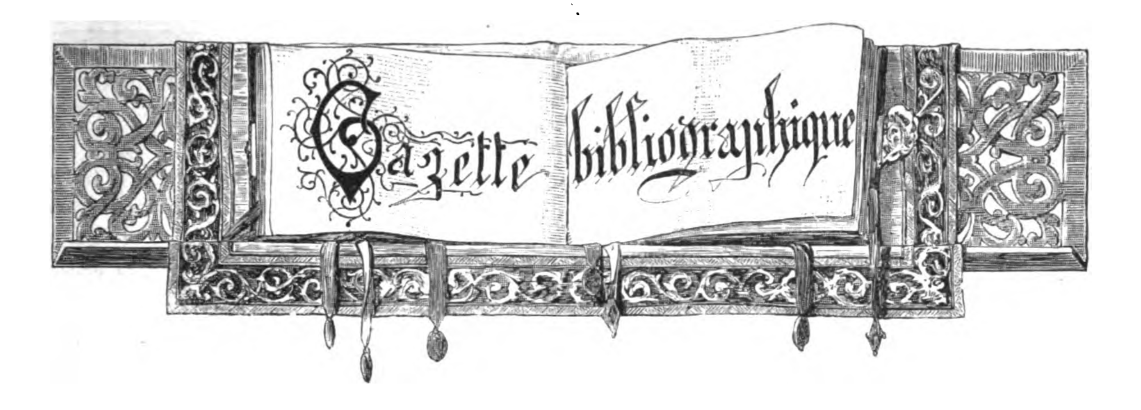
Ce livre a été écrit, il y a quelques mois, lorsque nous étions menacés d'une nouvelle grande épidémie de choléra asiatique et il a vu le jour au moment précis où le danger disparaissait. Il n'a donc plus d'actualité, mais il est toujours bon à consulter.

Discutant tout ce qui a été dit sur cette question, M. Proust établit que le choléra est une maladie transmissible de l'homme malade à l'homme sain, et que les déjections du malade sont les agents ordinaires de cette transmission. C'est toujours de l'Inde que partent les épidémies qui arrivent en Europe et, dans l'état actuel des relations commerciales, nous avons à redouter surtout la propagation en Europe du choléra importé en Égypte par des navires venant de l'Inde, ou ramenant les pèlerins de la Mecque; en d'autres termes, c'est sur la mer Rouge que doit porter la surveillance de l'Europe, car si l'Égypte est envahie, nous n'avons plus de barrière qui puisse arrêter le fléau. L'Angleterre, aujourd'hui toute-puissante en Égypte, refuse malheureusement d'adhérer à cette manière de voir et fait passer ses intérêts commerciaux avant ses intérêts hygiéniques.

Le volume est enrichi d'une carte où se trouvent figurées les marches par terre et par mer des épidémies cholériques, et il se termine par la reproduction de l'*Instruction populaire* officielle sur les précautions à prendre en cas de choléra. Cette instruction a le défaut d'être trop longue et de mettre au même rang des précautions essentielles et d'autres qui ne le sont pas, ce qui a pour conséquence pratique de faire négliger les unes comme les autres; elle est d'ailleurs bien conçue dans son ensemble.

Dr L.





Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

Nominations de bibliothécaires.

Par décret en date du 29 février 1884, M. Eugène Muller, bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal, a été nommé conservateur adjoint à la même bibliothèque, en remplacement de M. Cordiez, admis à faire valoir ses droits à la retraite et nommé conservateur adjoint honoraire.

Par arrêté du ministre de l'instruction publique en date du même jour, M. Henry Martin, sous-bibliothécaire a été nommé bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal; et M. Paul Cottin, surnuméraire, a été nommé sous-bibliothécaire à la même bibliothèque.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie française. — Académie des inscriptions et belles-lettres. — Académie des inscriptions morales et politiques. — Délégation de l'Institut et de l'Université aux fêtes d'Édimbourg. — Collège de France. — Faculté de médecine. — Société des études historiques.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

— L'Académie française a rendu son jugement sur le concours pour le prix d'éloquence : « Discours sur la vie et les œuvres d'Agrippa d'Aubigné. »

Elle a décerné le prix au mémoire inscrit sous le n° 19, dont l'auteur est M. Paul Morillot, professeur au lycée de Dijon.

Une mention honorable est accordée au mémoire inscrit sous le n° 7, et portant pour épigraphe : « Rien n'est si grand que l'âme. » (*Tragiques*, livre VI.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 22 février.

Ouvrages présentés. — Rayet : *Monuments de l'art antique* (6e liv.). — De Rosny : *Codex Cortesianus* (manuscrit yucatique). — De Boislile : *Histoire de la maison de Nicolaï* (pièces justificatives, t. Ire.) — Harrisse : Les Corte-Real.

Lectures. — G. Pavis : L'art d'aimer, au moyen âge. — Hervieux : Notice historique et critique sur les fables latines de Phèdre.

Séance du 29 février.

Ouvrages présentés. — Hanotaux : *Origine de l'institution des intendants des provinces.* — Courajod : *Le baron Ch. Davillier et la collection léguée par lui au musée du Louvre.* — Renard : *Catalogue des œuvres imprimées de Claude-François Menestrier.* — S. Berger : *La Bible française au moyen âge.* — Ch. Robert : *Les étrangers à Bordeaux.* — Bloch : *De decretis functorum magistratuum ornamentis.* — Bloch : *Les origines du Sénat, recherches sur la formation et la dissolution du Sénat patricien.*

Séance du 7 mars.

Ouvrages présentés. — Egger : *Notions élémentaires de grammaire comparée.* — Schlumberger : *Œuvres d'Adrien de Longpérier* (t. V et VI). — Foucaux : *La-*

lita Vistara, contenant l'histoire du Bouddha Sakyamouni depuis sa naissance jusqu'à sa prédication. — Bréal : *Mémoires et bulletins de la Société de linguistique.*

Lecture. — Dieulafoi : De l'origine des entablements grecs d'après les documents perses. — G. Paris : Note sur un poème retrouvé de Chrétien de Troyes.

— Quarante-deux volumes ont été déposés au secrétariat de l'Académie pour le concours des antiquités de la France.

Parmi les principaux concurrents, on cite : le R. P. de la Croix, de la Compagnie de Jésus, qui a découvert les monuments de Sanxey, près Poitiers ; M. de Victor Gay, archiviste de la ville de Paris, pour son *Glossaire archéologique du moyen âge;* M. le colonel Pothiers, commandant l'École d'artillerie à Tarbes, pour les fouilles de tumulus préhistoriques sur le plateau de Gers, dans les Pyrénées ; M. Anatole de Barthélemy pour son travail sur *la comtesse de Maure;* et M. François Bonnardeau, pour ses deux volumes sur les décisions de ville de la Commune de Paris.

— M. le ministre de l'instruction publique vient de transmettre à l'Académie l'état des travaux des membres de l'École française à Rome :

M. de Nolhac : *Le Virgile du Vatican, son histoire et ses peintures ;*

M. Poisnel : *Études sur l'histoire du droit canonique au IXe siècle ;*

M. Grousset : *Le Catalogue descriptif des sarcophages chrétiens qui se trouvent à Rome, hors du musée Latran ;*

M. Fabre : *Mémoire sur les patrimoines de l'Église, depuis Constantin jusqu'à Charlemagne ;*

M. Digard : *Étude paléographique et diplomatique sur les registres de Boniface VII ;*

M. Langlois : *Le dépouillement de la première année des bulles de Nicolas IV.*

M. Lécrivain s'occupe du règne d'Aurélien et d'une notice se rattachant aux travaux de grande voirie que fit exécuter Théodoric en Italie.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 16 février.

Ouvrages présentés. — E. Bersier : *Coligny avant les guerres de religion.* — R. Boughi : Traductions du *Protagoras,* de l'*Euthydème* et des *Réfutations sophistiques d'Aristote.*

Lecture. — Duruy : Résumé général de son *Histoire des Romains.*

Séance du 23 février.

Ouvrages présentés. — R. de Crèvecœur : *Vie de saint John de Crèvecœur.* — Luchaire : *Histoire des institutions monarchiques de la France sous les Capétiens.* — Rossœuw Saint-Hilaire : *Études sur l'Ancien Testament.*

Lecture. — Duruy : Résumé général de son *Histoire des Romains.*

Séance du 1er mars.

Ouvrages présentés. — De Lettenhove : *Les Huguenots et les Gueux.* — Gachard : *Lettres de Philippe II à ses filles.*

Lecture. — Baudrillart : Mémoire sur les populations agricoles de l'Ille-et-Vilaine.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre titulaire dans la section d'histoire, en remplacement de M. Henri Martin, décédé. M. Chéruel obtient 27 voix, M. Himly 8, M. Baschet, 1. M. Chéruel est élu.

Séance du 8 mars.

Ouvrages présentés. — De Kaufmann : *Les finances de la France.* — Le P. Didon : *Les Allemands.* — D'Arbois de Subainville : *Cycle des divinités irlandaises et la mythologie celtique.* — Bloch : *Les organes du Sénat romain.* — Machelard : *Dissertations de droit romain et de droit français.* — G. Bergeret : *Les ressources fiscales de la France.* — Baron : *Le Paupérisme, ses causes et ses remèdes.*

Lecture. — Havet : Pourquoi Cicéron a professé la philosophie académique.

Séance du 15 mars.

Ouvrages présentés. — L. Say : *Le socialisme d'État* — Duveyrier : *La confrérie musulmane de Sidi-Mohammed ben Ali ès-Senoussi et son domaine géographique.*

Lecture. — Baudrillart : Mémoire sur les populations agricoles de la Bretagne.

— L'Académie a mis au concours les sujets suivants : Prix Léon Faucher (3,000 fr.) : La vie, les travaux et les doctrines d'Adam Smith (terme : 31 décembre 1884). — Section d'histoire générale et de philosophie (2,500 fr.) : Les assemblées provinciales dans l'empire romain (terme : 31 déc. 1885). — Elle remet au concours les sujets suivants : Histoire de l'enseignement du droit avant 1789 (prix O. Barot ; 6,000 fr., terme : 31 déc. 1885). — De l'indigence depuis le XVIe siècle inclusivement jusqu'en 1789 (prix de Beaujour, 5,000 fr.; terme : 31 déc. 1885). — Examen critique des systèmes compris sous le nom général de philosophie de l'histoire (prix Bordin, 2,500 fr.; terme : 31 déc. 1884). — Elle rappelle qu'elle a proposé pour l'année 1885 la question suivante : La politique du roi Charles V (terme : 31 déc. 1884).

— L'Académie a décerné le prix Audiffret de 3,000 francs à M. Félix Rocquain, pour l'ensemble de ses travaux sur l'histoire de France.

Un prix de 1,500 francs a été accordé à M. J. Darmesteter pour son livre intitulé : *le Français.*

Un prix de même valeur a été attribué pour son livre *le Patriote* à notre confrère Paul Bourde.

M. Paul Bourde était déjà lauréat de l'Académie française pour son livre *A travers l'Algérie.*

La délégation de l'Institut et de l'Université aux fêtes d'Édimbourg. — Plusieurs journaux parlent d'invitations récentes qui auraient été adressées en France, par l'Université d'Édimbourg, à l'occasion du troisième centenaire de sa fondation. La première de ces invitations date déjà de plus de deux mois. Elle était naturellement adressée à l'Université de Paris.

M. Mézières, tout désigné par ses travaux sur la littérature anglaise, fut alors prié par ses collègues de les représenter en cette circonstance. En apprenant le désir exprimé par la Sorbonne, M. le ministre de l'instruction publique prit, dans le courant du mois de janvier, un arrêté qui chargeait M. Mézières de représenter le ministère aux fêtes universitaires d'Édimbourg.

Aussitôt que l'Université d'Édimbourg fut informée de l'acceptation de M. Mézières, elle écrivit à l'honorable professeur pour lui annoncer que le grade honorifique de docteur lui serait conféré, le 17 avril, en séance solennelle de l'Université.

Cette invitation date de plusieurs semaines.

M. Mézières a déjà représenté l'Université de France, en 1864, à Strafford, au jubilé de Shakespeare, et, en 1865, à Florence, au jubilé de Dante.

L'Académie des inscriptions sera représentée par M. Georges Perrot et l'Académie des sciences morales et politiques par M. Gréard.

Collège de France. — M. Flach a été nommé à la chaire d'histoire des législations comparées, précédemment occupée au Collège de France par M. Laboulaye.

Faculté de médecine. — La faculté de médecine de Paris vient d'accorder les récompenses qui suivent pour les meilleures thèses soumises à son jugement :

Médailles d'argent.

M. Boucher : *La Salpêtrière de 1656 à 1790.*

M. Bouley : *Étude historique expérimentale et clinique sur la taille hypogastrique.*

M. Germon : *Contribution à l'étude des néphrites expérimentales.*

M. Leblond : *Étude physiologique et thérapeutique de la caféine.*

M. Leclerc : *Contusions et néoplasmes.*

M. A.-J. Martin : *L'administration sanitaire civile à l'étranger.*

M. Miguel : *Les organismes vivants dans l'atmosphère.*

M. Ramonat : *Étude chirurgicale.*

M. Ramonède : *La hernie étranglée.*

M. Roux : *Des nouvelles acquisitions sur la rage.*

Société des études historiques. — La Société des études historiques, fondée en 1833 par Michaud, de l'Académie française, a fêté, le 23 mars dernier, sous la présidence de M. Ferdinand de Lesseps, le cinquantième anniversaire de sa fondation.

Rappelons, à ce propos, que cette Société a mis au concours, pour l'année 1885, l'histoire de la musique dramatique en France, depuis le commencement du XVIIe siècle jusqu'en 1870.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *Bibliothèques de la préfecture de la Seine. — Bibliothèque du ministère des postes. — Bibliothèque du dépôt de la Guerre.* — **Étranger :** *Bibliothèque de l'Université de Strasbourg. — Bibliothèque espagnole. — Bibliothèque royale de Wiesbaden. — Bibliothèques américaines.*

FRANCE

Les Bibliothèques administratives de la préfecture de la Seine. — Il existe, au pavillon de Flore, deux bibliothèques administratives : l'une française, l'autre étrangère, que le public ne connaît pas encore. Elles sont l'une et l'autre de formation toute récente.

La bibliothèque administrative française comprend 10,765 volumes, et l'autre 14,000 volumes. C'est surtout au moyen d'échanges que cette dernière a été formée. En 1883, la préfecture de la Seine a pu réunir, par ce moyen économique, plus de 2,000 volumes.

Les 14,000 volumes que renferme la bibliothèque administrative étrangère se répartissent, comme provenance, de la manière suivante : d'Allemagne, 3,000 volumes; d'Angleterre et des colonies, 2,500; des États-Unis, 1,690; d'Autriche-Hongrie, 1,300; d'Italie, 1,800; de Belgique, 1,200; de Russie, 600 volumes, etc.

Ces deux bibliothèques sont actuellement dans les combles du pavillon de Flore. Il est question de les transférer au nouvel Hôtel de Ville et de les y installer de façon que le public puisse être admis à les consulter.

Bibliothèque du ministère des postes. — La bibliothèque du ministère des postes et télégraphes, qui autrefois comptait à peine 900 volumes, a subi, grâce à M. Cochery, une transformation complète. Elle possède aujourd'hui cinq salles, dont la plus vaste est pourvue d'une table où douze lecteurs peuvent travailler à l'aise.

Le nombre des volumes s'élève actuellement à



8,000, méthodiquement classés : un catalogue, tenu constamment à jour, facilite les recherches. Les livres et les journaux du monde entier, traitant de la poste ou du télégraphe, y sont reçus et conservés. Les sommaires de ces publications, traduits s'il y a lieu, sont envoyés à tous les services du ministère, qui peuvent ainsi demander communication de tous les articles qui les intéressent. Les archives postales, qui contiennent des documents fort intéressants, dont quelques-uns remontent au xvi[e] siècle, sont soumises à un travail de revision.

Ajoutons que M. Cochery a donné les ordres nécessaires pour accorder aux agents placés sous ses ordres toute facilité de s'instruire. En conséquence, la bibliothèque est ouverte, tous les jours, de neuf heures du matin à dix heures du soir, sans en excepter les dimanches et les jours de fête.

Bibliothèque du dépôt de la guerre. — Par suite de l'importance toujours croissante qu'a prise en ces derniers temps la bibliothèque du dépôt de la guerre, le catalogue existant, qui remonte à l'année 1860, était, dit *le Journal officiel* du 13 janvier dernier, devenu insuffisant. L'impossibilité de le tenir à jour autrement que par des fiches mobiles, à cause des nombreuses acquisitions faites depuis 1870 (surtout en ouvrages étrangers), ne permettait plus de se rendre compte des richesses littéraires, historiques et scientifiques de cet établissement.

Une décision ministérielle du 24 décembre 1881 a reconnu la nécessité de fixer par l'impression la réfection d'un nouveau catalogue, lequel contiendra plus de 22,000 titres qui feront l'objet de 5 volumes in-8°, plus 1 volume pour la table alphabétique. Ce travail, résultat d'un collectionnement long et minutieux, sera constamment tenu au courant au moyen d'appendices.

Le premier volume a paru : il comprend en 500 pages plus de 4,000 articles relatifs à la tactique et à la stratégie, à la défense générale des États, à l'organisation des armées, à l'infanterie, à la cavalerie.

Le deuxième volume, actuellement sous presse, se rapportera à l'artillerie, au génie, à la législation et à l'administration, au service de santé, aux uniformes, aux distinctions, enfin aux livres auxiliaires, tels que : annuaires, aide-mémoires, revues et journaux techniques.

Avec le troisième volume, en préparation, consacré à l'histoire des guerres, aux historiques des corps, aux biographies de guerriers célèbres et qui contiendra également tout ce qui est relatif à la marine, se terminera la première partie du catalogue exclusivement militaire.

Dans la deuxième partie se trouveront les ouvrages traitant des sciences positives et naturelles, de l'histoire, de la géographie, des sciences morales et politiques, et enfin de la bibliographie.

Le catalogue se terminera par un supplément comprenant tous les livres reçus depuis 1882 et suivi d'une table alphabétique des noms d'auteurs et des titres d'ouvrages anonymes.

ÉTRANGER

Bibliothèque de l'Université de Strasbourg. — La bibliothèque de l'Université de Strasbourg vient d'acquérir l'année 1612 du plus ancien journal (*Strasbourg, Carolus.*) Dans cette année, le numéro 48 manque; il est remplacé par des feuilles blanches.

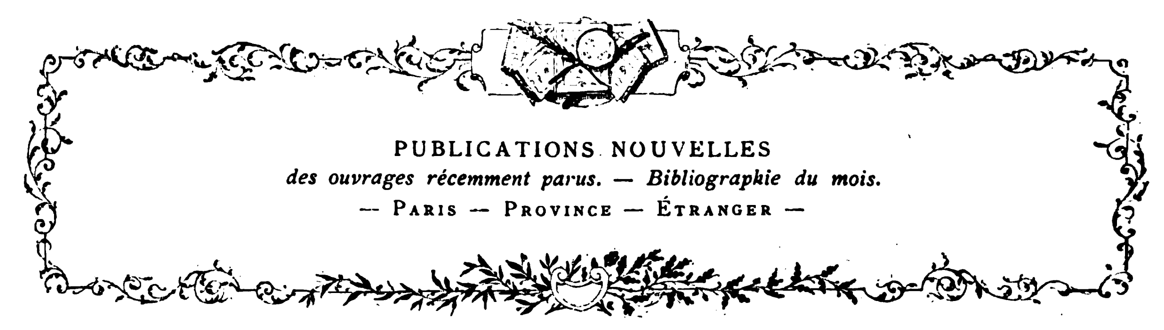
Bibliothèques espagnoles. — Le *Börsenblatt* du 5 décembre 1883 contient un article intéressant sur les bibliothèques espagnoles et notamment sur la bibliothèque du duc d'Ossuna.

La Bibliothèque royale de Wiesbaden. — Dans *le Centralblatt für Bibliothekwesen* de février 1884, le docteur A.-V.-D. Linde publie un intéressant article sur la Bibliothèque royale de Wiesbaden.

Dans le même numéro, une liste de tous les employés de bibliothèques dans les diverses provinces de l'Allemagne.

Bibliothèques américaines. — La bibliothèque de la Société historique du Kansas, qui est la propriété de l'État, contient 4,760 volumes reliés, 8,332 brochés et 2,928 collections de journaux.

Cette collection, toute locale, est accessible au public.



PUBLICATIONS NOUVELLES

des ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— M. J. Le Petit vient de faire paraître : *l'Art d'aimer les livres et de les connaître; lettres à un jeune bibliophile.*

— M. Lucien Wiener, conservateur du musée lorrain de Nancy, vient de faire paraître dans cette ville, chez René Wiener, une brochure de 35 pages avec planches, intitulée : *Recherches sur l'industrie cartière en Lorraine*

— M. A. Babeau a donné à l'*Annuaire de l'Aube* de 1884 une excellente notice sur les imprimeurs, libraires et relieurs troyens.

— La Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher vient de publier le tome X de ses *Mémoires* (Blois, Marchand, in-8° de 380 pages). Voici l'indication des travaux contenus dans ce volume : *Les anciennes communautés d'arts et métiers à Blois*, par M. Louis Belton. — *Quelques mots sur l'architecture*, par M. Heude. — *Numismatique blésoise* (1re partie), par M. A. Badaire. — *A propos d'impôts*, par M. Arnould. — *Étude sur l'ancien château de Blois*, par M. Bournon. — *Psyché*, par M. Caron. — *La cure uvale et les vignes du département de Loir-et-Cher*, par M. le Dr Lutier. — *Étude médico-légale sur les intermissions, les intervalles lucides et les rémissions dans les maladies mentales*, par M. le Dr Doutrebente. — *La science et l'industrie dans la Grèce antique*, par M. le commandant de Rochas. — *Les gisements fossiles de Giez*, par M. le Dr Doutrebente. — Médailles romaines trouvées à *Soings* (Loir-et-Cher), rapport de M. A. Badaire. — *Poésies* de MM. Alfred et Paul Nancey, Caron, Sivaine, Huard.

Livres nouveaux.

Théologie. — Largent : *La vie de sainte Thérèse* (1 vol. in-16, Sauton). — Pitra : *Analecta sacra spicilegio solesmensi parata* ((1 vol. grand in-8°, Roger et Chernovitz). — Renan : *Nouvelles études d'histoire religieuse* (1 vol. in-8°, Calmann). — Havet : *Le Christianisme et ses origines*, t. IV (1 vol. in-8°, Calmann). — *La Compagnie de Jésus et son existence canonique dans l'Église* (1 vol. in-8°, de Bray et Rétaux). — Girodon : *Exposé de la doctrine catholique* (2 vol. in-8°, Plon).

Littérature. — Ch. Mérouvel : *Mademoiselle Jeanne* (1 vol. in-18, Dentu). — Mary Summer : *Aventure d'une femme galante au* XVIIIe *siècle* (1 vol. in-18, Dentu). — Olympe Audouard : *Voyage à travers nos souvenirs* (1 vol. in-18, Dentu). — Mgr Ricard : *Montalembert* (1 vol. in-18, Dentu). — L. Bloy : *Un révélateur du globe, Christophe Colomb et sa béatification future* (1 vol. in-8°, Sauton). — A. Theuriet : *Tante Aurélie* (1 vol. in-18, Charpentier). — Beau : *La Grèce poétique* (1 vol. in-18, Charpentier). — *Correspondance de G. Sand*, t. IV (1 vol. in-18, Calmann). — El. Bourges : *Le Crépuscule des Dieux* (1 vol. in-18, Giraud). — Ginisty : *L'amour à trois* (1 vol in-18, Baillière). — L.-V. Meunier : *Les Clameurs du pavé* (1 vol. in-18, Baillière). — Ouida : *Musa* (1 vol. in-16, Hachette). — Brunetière : *Histoire de la littérature* (1 vol. in-18, Calmann).

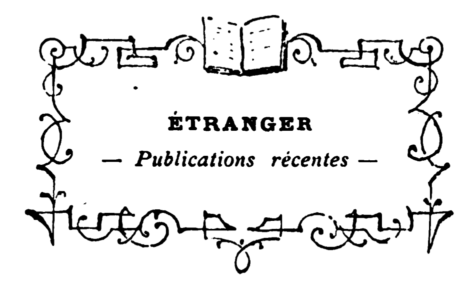
Théatre. — Les frères Coquelin : *L'Art de dire le monologue* (1 vol. in-18, Ollendorff). — Ohnet : *Le Maître de forges* (1 vol. in-18, Ollendorff).

Histoire, Géographie. — Dupin de Saint-André : *Le Mexique aujourd'hui* (1 vol. in-18, Plon). — De Mazade : *M. Thiers ; cinquante années d'histoire contemporaine* (1 vol. in-8°, Plon). — Reine Victoria : *Mon journal en Écosse, 1862-1882 ;* traduction Dronsart (1 vol. in-8°, Rouveyre). — Neuville et Bréard : *Les voyages de Savorgnan de Brazza*, 1875-1882 (1 vol. in-8°, Berger-Levrault). — *La Lorraine illustrée*, première livraison (Berger-Levrault). — Forgues : *Mémoires du baron de Vitrolles*, t. II (1 vol. in-8°, Charpentier). — Sylvanecte : *La Cour impériale à Compiègne* (1 vol. in-18, Charpentier). — X. Marmier : *Lettres sur l'Adriatique et le Montenegro* (1 vol. in-18, Havard). — *La France par rapport à l'Allemagne, étude de géographie militaire* (1 vol. in-8°, Alcan). — *Correspondance de Rémusat*, t. III (1 vol. in-8°, Calmann). — Rothan : *L'Allemagne et l'Italie* (1 vol. in-8°, Calmann). — A. Michel : *Correspondance inédite de Mallet du Pan avec l'Empereur d'Autriche, 1794-1798* (2 vol. in-8°, Plon). — Roissard de Bellet : *La Sardaigne à vol d'oiseau en 1882* (1 vol. in-8°, Plon). — Jurien de la Gravière : *Les campagnes d'Alexandre* (2 vol. in-8°, Plon).

Beaux-arts. — Bouché : *Gallet et le Caveau, 1698-1757; Chansons et théâtre* (2 vol. petit in-8°, Dentu). — Weber : *La situation musicale et l'instruction populaire en France* (1 vol. petit in-8°, Durdilly). — Beauquier : *La Musique et le Drame* (1 vol. in-18, Fischbacher). — *Soixante planches d'orfèvrerie de la collection de P. Eudel pour faire suite aux éléments d'orfèvrerie composés par P. Germain* (Quantin).

Jurisprudence. — Saint-Girons : *Manuel de droit constitutionnel* (1 vol. in-8°, Larose). — Durand : *Essai de droit international privé* (1 vol. in-8°, Larose). — Moreau : *Effets internationaux des jugements en matière civile* (1 vol. in-8°, Larose).

Sciences. — Révérend : *Annuaire de l'électricité pour 1884* (1 vol. in-8°, Bernard-Tignol). — Liébert : *Traité pratique de photographie au charbon* (1 vol. in-12, Bernard-Tignol). — De Rible : *Le Play d'après sa correspondance* (1 vol. in-18, Firmin-Didot). — Léon Say : *Le socialisme d'État* (1 vol. in-18, Calmann).



ÉTRANGER

— Publications récentes —

— On annonce que Paul Lindau travaille en ce moment à une suite de *Monsieur et madame Berver*, le roman qui a été traduit en français et qui a paru chez Hinrichsen.

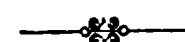
— Le docteur Frerichs corrige les épreuves de son livre sur *le Diabète*, qui paraîtra au mois d'avril.

— *Indiscretionen, aus den Erinnerungen eines patriotischen Reptils* (Indiscrétions — Souvenirs d'un reptile patriote). — Berlin, 1883, Hofmann et Cie.

L'auteur explique dans la préface ce que c'est qu'un reptile. Il a vécu à Berlin au temps de Varnhagen von Ense et de Humboldt, il a connu à Hambourg Hebbel, Gutskow, Henri Heine et Carl Topfer ; il a vu le grand incendie de Hambourg en 1842; puis il est venu à Paris et a été invité aux soirées de l'Élysée. Il raconte tout ce qu'il a vu, entendu. Il y a dans ce livre beaucoup d'anecdotes amusantes.

— *Karl August Alfred, freiherr von Wolzogen* ein biographisches Erinnerungsbild von Hans Paul frei-

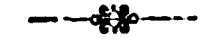
herr von Wolzogen Rostock et Ludwigslust. — Carl Hinstorff, 1883. Une intéressante biographie d'un homme qui a fait beaucoup pour l'art allemand.



Souvenirs de l'ancien et du nouveau temps (*Erinnerungen aus alter und neuer Zeit*), par A.-L. Reyscher. — Fribourg et Tübingen, J.-C.-B. Mohr (Paul Siebeck). 1884.

Souvenirs intéressants surtout pour l'histoire du Wurtemberg. Il y a dans ce livre des documents curieux sur Uhland, sur Pfizer et Romer, deux hommes qui ont joué un rôle littéraire et politique dans l'histoire de leur pays.

Reyscher, né le 10 juillet 1802, est mort le 1er avril 1880. Dans les souvenirs d'enfance, on trouve des faits peu connus sur le séjour des Français en Allemagne.



Im Banne der dritten Abtheilung. — Zeitroman en deux volumes. Berlin, 1884, Otto Janke.

Si ce roman n'est pas de Samarow lui-même, il est de *l'école de Samarow*.

La troisième division, on le sait, est l'administration de la haute police en Russie. C'est un roman sur les nihilistes. L'auteur a du talent, de l'habileté.



— *Neue Indiskretionen* (Nouvelles indiscrétions). Souvenirs de la diplomatie secrète des trente dernières années, par Wollheim da Fonseca. — Première partie, Berlin, 1884, chez G. Hempel.

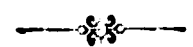
L'auteur est un écrivain et un journaliste bien connu, il a beaucoup écrit dans les journaux officieux de Vienne. Il était à Reims pendant la guerre de 1870. Il y a dans son livre de curieux détails sur le fonds des reptiles.



— Comtesse Eufemia Ballestrem. — Traduction allemande du *Nouveau Journal de la reine Victoria d'Angleterre* (chez Édouard Hallberger, à Stuttgart). Cette traduction a été autorisée par la reine Victoria.



Angleterre. — On annonce qu'un roman posthume d'Antony Trollope, le dernier écrit complet qu'il ait laissé, paraît chez MM. Blackwood en 2 volumes. Il est intitulé : *l'Amour d'un vieillard* (*An old man's love*).

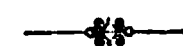


— MM. Peacock, Mansfield et Britton viennent de publier une édition complète des œuvres de Tennysen, *le nouveau Pair*, en un volume qu'ils vendent dans des reliures élégantes et variées.



— La seconde édition de *The Millionaire* porte le nom de M. Louis J. Jennings, qu'on avait déjà donné comme l'auteur de ce roman à succès.

— M. Clark Russel a publié un volume intitulé *Sailor's Language* (La langue des marins), pour servir de glossaire à ses propres ouvrages.



— Un livre humoristique, plein d'esprit caustique et original, *The Barber's Shop* (La boutique du barbier), par R. Wright Proctor, qui fut barbier, bibliothécaire et écrivain, vient d'être réédité avec luxe chez MM. Abel Heywood et fils. Les illustrations consistent en gravures d'après certains tableaux célèbres et en dessins originaux de M. W. Gordon. M. W.-E.-A. Axon a revu et augmenté cette nouvelle édition.



— Un livre important pour l'histoire de la littérature anglaise vient de paraître chez Smith, Elder et Cie. Il a pour titre *Shakespeare's predecessors in the English drama* (Les auteurs dramatiques anglais avant Shakespeare).

— *High Life in France under the Republic* (La haute vie en France sous la République), œuvre satirique de feu M. E.-C. Grenville Murray, est en vente chez MM. Vizetelly et Cie.

Signalons :

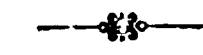
— Chez MM. Ch. Scribner's sons, New-York : Airs d'Arcadie et d'autre part (*Airs from Arcady and elsewhere*), poésies par M. H.-C. Bunner.

La Création ou la cosmogonie de la Bible à la lumière de la science moderne (*Creation; or the Biblical Cosmogony in the light of modern science*), par le professeur Arnold Guyot.

La Question des navires marchands (*The Question of ships*), par le lieutenant J.-D.-J. Kelley, de la marine des États-Unis. C'est une étude du développement du commerce international américain.

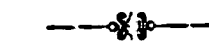


— Chez MM. Sampson Low et Cie : *Fortunes made in Business* (Fortunes gagnées dans les affaires), 2 vol. On y trouve des anecdotes peu connues et piquantes sur les célébrités commerciales, les ingénieurs, les métallurgistes, les chimistes, les brasseurs, les armateurs, etc., du Royaume-Uni. Les familles Gladstone et Bright ont chacune un chapitre spécial.



— Chez MM. Cassell et Cie, *les Aventures et découvertes du capitaine John Smith, qui fut Président de la Virginie et amiral de la Nouvelle-Angleterre, mises dans un nouvel ordre par John Ashton*. C'est un joli volume, plein d'illustrations prises aux sources originales.

— Une nouvelle revue mensuelle illustrée, *The Glascow University Review*, paraît chez MM. Wilson and M'Cormick, de Glascow, depuis le 1er mars.



— Un nouveau journal consacré à la littérature dra-



matique et au théâtre vient de paraître à Londres. Il a pour titre *Topical Times* et est dirigé par M. H. Pottinger Stephens.

— Réapparition de *Art Age* (Le Siècle de l'art), interrompu pendant le voyage de son rédacteur en chef, M. Turnure, en Europe. C'est surtout de l'art de l'imprimerie que s'occupe cette publication.

Autriche. — Une souscription est ouverte pour éditer les œuvres de Ferdinand Kürnberger, mort il y a quatre ans. Kürnberger a travaillé pendant trente ans; une partie de son œuvre est encore inédite. Ses amis ont l'intention de publier une édition complète de ses ouvrages. On publiera d'abord un grand roman, œuvre capitale.

On est prié de souscrire chez L. Rosner, libraire, Tuchlauben n° 22, à Vienne.

Les amis de Kürnberger qui ont pris l'initiative de la souscription sont MM. Ludwig Auzengruber, le docteur Josef Bayer, le docteur Karl Hoffer, le docteur Léopold Kompert, le docteur Josef Kopp, le docteur F. Leutner, Josef Lewinsky, Heinrich Reischauer, L. Rosner, V.-K. Schembera, Josef Schoffel, Karl Sitter, Rudolf Valdek et le comte Albrecht Wickenburg.

Italie. — *Raffaello Sanzio studiano come architetto*[1]. Aux nombreux ouvrages historiques et critiques publiés sur Raphaël et dont M. Müntz a donné récemment la liste, il faut joindre le *Raffaello* de M. le baron de Geymüller. M. de Geymüller s'est donné pour tâche d'étudier Raphaël en tant qu'architecte et d'établir de façon certaine quels sont les monuments, les palais qui ont été élevés sur ses plans. Beaucoup lui ont été attribués sans preuve; d'autre part, il en est un certain nombre inconnus jusqu'ici dont la conception doit être reportée à Raphaël que Léon X nomma, il est presque inutile de le rappeler, « premier architecte de Saint-Pierre » à la mort de Bramante en 1514. Il avait alors trente et un ans. M. de Geymuller a recherché tous les documents qui pouvaient l'aider dans son travail et si, parfois encore, il ne peut émettre que des probabilités, le plus souvent il est en mesure d'affirmer que l'œuvre dont il parle appartient à Raphaël. Cette étude spéciale, menée avec patience et une réelle intelligence de son sujet a été éditée, par Hœpli de Milan en grand format, sur papier fort. Elle contient huit planches gravées et soixante-dix dessins. Cette publication fait grand honneur à l'éditeur Hœpli.

— Nous citerons encore une étude de M. Ruggero Bonghi sur *Francesco d'Assisi,* travail très complet dans sa concision érudite. Des notes nombreuses sont jointes au texte, ainsi qu'une nomenclature des ouvrages précédemment consacrés à saint François d'Assise. Un second appendice est relatif à la statue de saint François d'Assise qui fut commandée en 1880 au sculpteur Dupré par Mgr Ulli, vicaire général du diocèse d'Assise. Elle devait être inaugurée le 4 octobre 1882 pour le sept centième anniversaire de la naissance du saint. Le sculpteur Dupré mourut au mois de mars de cette dernière année n'ayant achevé que le modèle en plâtre de la statue. C'est la fille du sculpteur qui en a exécuté le marbre. D'autres détails intéressants se rapportent à une image de saint François d'Assise par Luca della Robbia.

1. Ulrico Hœpli. edit. Milano. 1884. Prix : 60 francs.

— Parmi les derniers ouvrages publiés par l'éditeur Lapi[1] nous trouvons une étude ingénieusement pensée sur la *Francesca di Dante.* Elle a pour auteur M. Luigi Morandi qui a écrit d'autre part la préface d'un ouvrage de M. Luigi Bonnazzi, *Gustavo Modena e l'arte sua.* Modena, qui est mort en 1861, fut tout à la fois acteur et auteur dramatique, et son réel talent lui a valu en Italie une réputation très méritée. Le rôle politique qu'il a joué, la part qu'il a prise à la lutte contre l'Autriche ont concouru à lui faire obtenir une véritable célébrité.

— M. Domenico Carutti dont les études historiques sont connues vient de publier des documents intéressants sur la célèbre Académie des *Lincei* qui, fondée en 1603, s'est maintenue jusqu'à nos jours au milieu des vicissitudes les plus diverses. Cette institution qui a compté parmi ses membres Galilée et Jean-Baptiste Porta contribua pour beaucoup à la renaissance des sciences. Surveillée dès son début pour ses tendances, persécutée, elle fut maintes fois suspendue. L'œuvre de M. Carutti, *Breve storia dell'Academia dei Lincei*[2] suit l'académie des Lincei, devenue l'académie la plus importante de l'Italie, dans toutes ses transformations. Le récit est curieux. Il s'y joint en outre des renseignements nouveaux dont l'histoire des sciences et des lettres peut faire son profit.

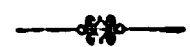
Lamenti de' secoli XIV e XV. — *La libreria Dante* de Florence a publié récemment dans sa série d'œuvres rares ou inédites des *Lamentations* des XIVe et XVe siècles, compositions poétiques qui comptent parmi les productions les plus intéressantes de poésie populaire. C'est un genre spécial de la littérature populaire dont M. Medin a étudié, dans la préface, l'importance et les transformations successives.

— Nous signalerons encore parmi les dernières publications parues un important ouvrage du professeur Mantegazza sur *l'Inde*[3]; *Le lettere e le arti alla corte di Savoia nel secolo XV, inventarii dei castelli di Chamberi, di Torino et di Ponte d'ain, 1497-1498*[4]; et sous le titre *Napoléon Bonaparte*[5] un manuscrit sur la *posi-*

1. Lappi, edit. Citta di Castello.
2. Salviucci, edit. Rome.
3. Treves, edit. Milan, 1884.
4. Fratelli Bocca, edit. Torino, 1884.
5. id. id.

tion politique et militaire du département de Corse au 1[er] *juin 1793*. Cette édition a été revue sur le manuscrit original par M. le chevalier Promis.

M. Camillo Ravioli publie des documents nouveaux sur *La guerre dei sette anni sotto Clemente VII, l'assalto presa e sacco di Roma, l'assedio e la perdita di Firenze dall' anno MDXXIII al MDXXXI*[1].



— A Bologne, chez l'éditeur Zanichelli, vient de paraître la *Capitolazione di Ancona del 1831*, notes et documents rassemblés par M. César Facchini.

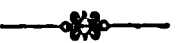


— Depuis le mois de décembre dernier paraît à Turin le 1[er] et le 16 de chaque mois un journal de philologie comparée sous le titre *La lingua francese nelle scule secondarie d'Italia*.



États-Unis. — Les éditeurs Putnam publient une belle édition en huit volumes in-8° des œuvres d'Edgar Poë. L'ouvrage tirée à 300 exemplaires, tous en grand papier, est orné d'eaux-fortes de Gifford, Church, Platt et autres.

Cette nouvelle édition sera désignée sous ce titre : *Edition Amontillado*.



— L'éditeur William R. Jenkins (New-York) continue la publication du *Théâtre contemporain*. Le dernier volume de la série est *Bertrand et Raton* de Scribe.



— Les éditeurs Lothrop et C[ie], de Boston, publient les *Explorations américaines dans les zones glaciales*. L'auteur est le professeur J.-E. Nourse, de la marine des États-Unis.



— M. John Austin Stevens, ancien rédacteur du *Magazine of American history*, a écrit, pour la série d'ouvrages sur *les Hommes d'État américains*, une étude savante, en une forme irréprochable, sur Albert Gallatin (Houghton Mifflin et C°).

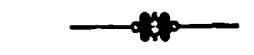


— L'auteur de *l'Oncle Rémus* (*Uncle Remus*) vient de publier, sous le titre de *Nights with uncle Remus* (Soirées passées avec l'oncle Rémus), la seconde série de ses intéressantes légendes nègres (Londres, Roatledge et fils).

— MM. Chain, Hardy et C[ie], éditeurs à Denver, (Colorado), publient un livre qui intéressera tous les pêcheurs, intitulé *With rod and line in Colorado waters* (La pêche à la ligne dans les eaux du Colorado). Recommandé aux amateurs qui ornent les parapets et les berges de la Seine à Paris.



— Il vient de paraître chez l'éditeur D. Lothrop et C[ie] une *Histoire des États-Unis* en bouts rimés.



— La troisième édition du *College Fetich* de M. Adams vient de paraître.

M. Adams se plaint, dans cet ouvrage, de l'importance qu'on donne dans les universités aux langues mortes et cela au détriment des langues vivantes.



— B.-M. Crocker, l'auteur de *Proper Pride*, l'un des feuilletons les plus populaires du journal la *Tribune*, a publié chez Macmillan un roman intitulé : *Pretty miss Neville*, dont on dit beaucoup de bien.



— La septième édition de la spirituelle parodie du roman de M. Crawford, *M. Isaacs*, vient de paraître à Boston. Le titre parodié du volume est *M. Jacob's* et l'auteur M. Arlo Bates. Bien spirituelle aussi est la parodie du D[r] Servier de Geo. W. Cable, Le roman de Cable paraît en feuilleton dans le *Century* et la parodie dans ce charmant petit journal : *Life*.



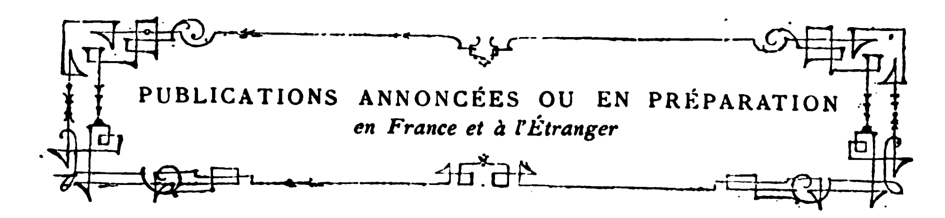
The Week (La Semaine), journal politique et littéraire de Toronto, Canada, rend compte d'un livre intitulé *Nouvelles soirées canadiennes*, publié sous la direction de Louis H. Taché (Québec ; L.-J. Demers et frères). C'est le second volume d'une série destinée à conserver les légendes françaises du Canada. Les Français du Canada gardent avec amour leurs traditions et leur culture, et ils se sont créé une littérature nationale, ce que n'ont pas su faire leurs compatriotes de race anglaise.

— M. Charles Peverelly a fait paraître le 1[er] numéro de son *American Aquatic Magazine*, revue spécialement consacrée au sport maritime et fluvial (New Yorh, Hearne et C[ie].

— Nouveau journal d'art à New-York : *The Art Union* ; rédacteur en chef, M. Charles M. Kurtz.

— *The beacon* (Le Phare), nouveau journal hebdomadaire consacré à la littérature, paraît à Boston. Rédacteur en chef, M. Howard M. Ticknor.

1. A cura della societa romana di storia patria.



FRANCE

— Mme Michelet adresse au *Temps* la lettre suivante :

« Paris, 8 mars 1884.

« Cher monsieur,

« Un vif succès accueille la publication du livre où j'ai raconté, pour ainsi dire, sous la dictée de M. Michelet, la première période de sa jeunesse. Ce succès m'encourage à me remettre au travail.

« Le second volume doit contenir, entre autres choses intéressantes, *l'École normale*, où mon mari, de 1827 à 1838, occupa la double chaire de philosophie et d'histoire.

« Dans les papiers de cette époque, j'ai retrouvé, parmi les notes qui sont des conseils à ses élèves, quelques leçons vraiment admirables qu'ils ont écrites visiblement sous ses yeux. Ces leçons témoignent de la haute portée et du profit durable que dut avoir un tel enseignement. Il serait donc infiniment précieux d'augmenter le nombre de ces rédactions.

« M. Michelet, ayant professé onze ans à l'École, le chiffre de ses auditeurs a été relativement considérable.

« Mais où sont-ils maintenant ? A la sortie de l'École, les normaliens vont d'abord, pour la plupart, enseigner dans les lycées de province; plus tard, dans les chaires de faculté. Où donc les trouver ?

« Je dois avoir recours à votre obligeance, à celle de toute la presse française, pour correspondre avec eux; faire appel à leurs souvenirs, les prier de me confier leurs *cahiers* d'élèves. Ils leur seront très fidèlement rendus.

« Ce n'est pas la seule demande que j'aie à faire dans l'intérêt de mes travaux. Tout en travaillant à la biographie de M. Michelet, je prépare la publication de sa correspondance. Pour cela encore, je dois m'adresser aux personnes qui ont dans leurs mains des lettres du maître ou de l'ami et les prier de m'en donner communication. Je les renverrai scrupuleusement à chaque détenteur dans un bref délai.

« Je suis certaine que ce double appel sera entendu; que tous, élèves et correspondants, voudront s'associer à ma tâche, se faire, en quelque sorte, mes collaborateurs, afin qu'avec leur aide la grande mémoire de celui qu'ils aiment et honorent soit plus fidèlement servie.

« Veuillez agréer, cher monsieur, avec tous mes remerciements, mes meilleures amitiés.

« Mme J. Michelet, 76, rue d'Assas. »

— Un nouveau roman d'Alphonse Daudet.

D'après *le Matin*, l'auteur du *Petit Chose*, de *l'Arlésienne*, de *Jack*, de *Tartarin de Tarascon*, M. Alphonse Daudet, travaille en ce moment à un grand roman parisien : *les Ruptures*.

M. Daudet étudie la situation délicate d'un homme qui veut quitter sa maîtresse et qui n'a pas un reproche à lui adresser.

— M. Zola étudie en ce moment le fonctionnement des mines et les mineurs en vue de son prochain roman qui doit avoir pour titre : *Germinal*.

— M. Bardoux, ancien ministre de l'instruction publique, prépare en ce moment un ouvrage qui sera sans doute intitulé : *la Vie de la femme au couvent au* XVIIIe *siècle*.

— M. Tissot, membre de l'Institut, travaille en ce moment à un grand ouvrage sur l'*Afrique préconsulaire*.

— Annonçons comme devant prochainement être mis en vente un ouvrage posthume d'Édouard Fournier. Titre : *les Enseignes de Paris*.

L'ouvrage est annoté par le bibliophile Jacob.

— M. Clairin, professeur au lycée Louis-le-Grand, va faire paraître chez l'éditeur Vieweg une traduction française de la *Grammaire grecque* de Curtius.

— M. Babeau prépare en ce moment un ouvrage sur *les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*.

— On annonce la prochaine apparition de *la Revue poitevine et saintongeoise*, fondée à Niort par M. Lacuve, imprimeur, avec le concours de M. J. Berthelé, archiviste du département des Deux-Sèvres, et de M. Arnauldet, bibliothécaire de la ville de Niort.

— Jusqu'où irons-nous avec l'école naturaliste ? Voici qu'on nous annonce comme devant prochainement paraître un roman qui aura pour titre : *Madame la Viande!*

ÉTRANGER

Angleterre. — La nouvelle édition de *Memoirs of Libraries*, par M. Edward Edwards, que nous avons annoncée dans notre dernier numéro sur la foi de *The Bookseller*, va paraître peu avant l'écoulement complet de la première édition; et MM. Trübner font savoir qu'il leur en reste en magasin un grand nombre d'exemplaires.

— On annonce un volume de M. Tulloch, « Principal Tulloch », intitulé : *Modern Theories in philosophy and religion* (*Théories modernes sur la philosophie et la religion*).

— Le volume d'*Essais*, par George Eliot, qu'annoncent MM. Blackwood, était complètement revu et préparé pour l'impression par l'auteur lorsqu'elle est morte.

— L'Association pour l'avancement des beaux-arts en Écosse (*The Royal Association for the promotion of the fine arts in Scotland*) prépare un volume de gravures représentant des paysages de la Tweed, d'après des croquis de M. G. Reid. Ces croquis sont reproduits en fac-similé par M. Durand, de Paris. Le texte sera dû au professeur Veitch de Glascow, déjà connu non seulement par ses travaux philosophiques, mais aussi par un volume de poésies descriptives (*la Tweed et autres poèmes*), et par *The History and Poetry of the Scottish border* (*Histoire et Poésie de la frontière écossaise*).

— Une traduction anglaise de *la Vie publique en Angleterre*, par M. Philippe Daryl, va prochainement paraître chez MM. Rintledge et fils sous la surveillance de l'auteur.

— MM. Vizetelly, de Londres, annoncent une traduction de *Nana* illustrée par des artistes français.

— Le Catalogue des livres anglais antérieurs à 1641, que possède le British Museum, est sous presse. Il comprendra 3 volumes.

— Le libraire Bernard Quaritch, bien connu des bibliophiles, s'est rendu acquéreur de la majeure partie de la bibliothèque du docteur Arthur Coke-Burnell, l'orientaliste dont nous avons parlé. Il vient d'en publier le catalogue à prix marqués et le fait précéder d'une notice biographique de Burnell empruntée au *Times*.

— *John Bull's neighbour in her true light, la Voisine de John Bull sous son vrai jour : Réponse à quelques récentes critiques françaises, par un Saxon brutal* (*A Brutal Saxon*), chez MM. Wymann et fils. Nous souhaitons au petit livre du *Saxon brutal* le même succès qu'a trouvé partout *John Bull et son île*.

— Les éditeurs G. Bell et fils préparent une nouvelle édition du *Dictionnaire du costume*, de Fairholdt. Cette édition ne sera guère prête avant l'année prochaine. On annonce également un nouvel ouvrage sur le costume à un point de vue archéologique, par MM. H.-R. Haweis.

— On annonce une élégie en quatre chants sur la mort de lord Beaconsfield, mieux connu sous le nom de Disraeli. Le titre sera *Primroses*, et les éditeurs MM. Griffith et Farran.

— M. Quaritch va publier par souscription un ouvrage qui permet d'être d'un grand intérêt. Il sera intitulé : *Series of fac-similes of the works of Italian engravers of the fifteenth century*. (*Collection de fac-similés d'ouvrages des graveurs italiens du* XVe *siècle*). M. G.-W. Reid, conservateur des estampes et dessins au British Museum, est chargé de cette publication.

— On annonce que le roman qui obtient un si vif succès en Amérique et à Londres, *The Bread-Winners*, a été traduit en français sous la direction du désormais fameux anonyme et va être prochainement publié.

— On annonce un nouveau livre signé Mark Twain. Ce sera une suite de *Tom Sawyer*, et il aura pour titre *The Adventures of Huckleberry Finn*.

— MM. J. et R. Maxwell annoncent un roman satirique, d'un caractère original, sous le titre de *Pericles Brun*, par Austen Pember.

— MM. G.-W. Carleton et Cie publieront incessamment *Thirty years of a detective* (*Trente ans de la vie d'un agent de police*), par le fameux *detective* Allan Pinkerton.

— M. Julian Marshall écrit un livre anecdotique sur le *tennis* et le *lawn-tennis*, qui paraîtra à Leadenhalle Presse.

Signalons :

— Chez Roberts frères, un nouveau livre de M. Robert-Louis Stevenson : *Treasure Island* (*l'Ile du Trésor*).

— Chez MM. Trübner et Cie, un ouvrage en deux volumes, par le capitaine Robert Grant Watson, sur la fondation et l'histoire des colonies espagnoles et portugaises en Amérique, jusqu'en 1807.



— Chez Sampson Low et Cie, un ouvrage sur le Tonkin par le général Mesney, qui a été instructeur des troupes chinoises.

— *The House of Hanover* (*la Maison de Hanovre*), par M. B.-C. Skottowe, chez Sampson Low et Cie.

— *L'Auvergne à pied* (*Through Auvergne on foot*), par M. Edward Barker, rédacteur du *Galignani's Messenger*.

— *Euphorion*, par Vernon Lee, chez T. Fisher Unwin. L'ouvrage se compose de deux volumes d'études sur l'influence de l'art antique et de l'art du moyen âge dans le mouvement de la Renaissance.

Allemagne. — La colonie française de Berlin fait rédiger, nous dit la *Revue historique*, pour le deuxième centenaire de la révocation de l'édit de Nantes, une histoire de la colonie, avec dessins, reproductions d'anciens journaux, etc. Cette histoire jettera un jour nouveau sur celle même de Berlin. La colonie tend à disparaître. Il y a une vingtaine d'années elle comptait encore un millier de familles; il n'en reste plus maintenant que deux cent cinquante.

Autriche. — On annonce de Vienne que le grand-duc Johann va bientôt publier un livre sur le spiritisme.

États-Unis. — La correspondance de James Nadison, publiée pour la première fois en 1865, à Philadelphie, par ordre du Congrès des États-Unis, va être réimprimée.

— Les éditeurs Scribner, de New-York, annoncent une nouvelle édition des *Lectures sur l'histoire de l'Église orientale* de Dean Stanley.

— Le Bulletin de Harvard University (États-Unis) nous apprend que M. W.-H. Tillinghast, un des bibliothécaires de l'Université, a entrepris la rédaction d'un index des cartes contenues dans les publications périodiques consacrées à la géographie, dans les collections de voyages, et dans les autres grands ouvrages géographiques que possèdent la bibliothèque de l'Université et les autres grandes bibliothèques de Boston. Le travail est déjà fait pour la plus grande partie du *Bulletin de la Société de géographie de Paris* et on a entamé *les Annales des voyages* et *les Nouvelles Annales*.

— Chez Dodd, Mead et Cie, à New-York, une biographie de Keats, par M. John Gilmer Speed, petit-fils de George Keats, le frère du poète.

— L'influence de l'esprit français au Canada est loin d'avoir disparu. M. Francis A. Quinn, de Montréal, annonce une revue exclusivement consacrée à la littérature française, sous le titre de *Contemporary France*.

— T.-B. Peterson frères publient en Amérique la traduction du dernier roman de M. Zola sous le titre *The Joys of life*.

— La maison d'édition Charles Scribner's sons, de New-York, se propose de reprendre la publication du *Books Buyer* (*l'Acheteur de livres*), fondé en 1867 et interrompu il y a deux ans. La direction en sera confiée à M. F-N. Doubleday, et M. Charles Welfond y écrira comme autrefois une lettre de Londres.

— Le roman *Sa Majesté Moi-même* (*His Majesty Myself*), du révérend N.-M. Baker, aura une suite, qu'impriment en ce moment les éditeurs Roberts.

— Sous presse, chez MM. Roberts frères, *Franklin in France*, par MM. Edward Everett Hale père et fils. La partie nouvelle du livre sera tirée des papiers relatifs à Franklin récemment acquis par le gouvernement des États-Unis.

— Chez Cupples, Upham et Cie, à New-York : *Boating Trips on New England rivers* (*Excursions en bateau sur les fleuves de la Nouvelle-Angleterre*), par H. Parker Fellows.

— Pour ce printemps, chez Charles Scribner's sons (New-York), une édition complète des poésies de Sidney Lanier, sous la direction du Dr W. Hayes Ward, rédacteur en chef du *The Independent*.





France : *La statue de J.-J. Rousseau. — Centenaire de Diderot. — Société des bibliophiles français. — Mémoires du général de Wimpffen. — Statues de Longfellow et de Victor de Laprade. — Victor Hugo. — André Chénier. — A. et P. de Musset. — Droits d'auteur. — La maison de Clément Marot. — Erreur des Écrivains.* — **Étranger**. ANGLETERRE : *Les faux littéraires. — Lettre de M. Herbert Spencer. — Ch. Dickens.* — John Bull et son île. — *L'Association littéraire internationale. — Statistique de la presse. — La* Circulating Library. — *La* Pistligo Press. — *M. Hessels. — Bévues des catalogographes. — Le* Times. — ALLEMAGNE : *Une exposition internationale de librairie. — Supercherie littéraire : le nouveau livre de M. Busch. — Un manuscrit de Kant. — Le musée Korner à Dresde. — L'Exposition de Dresde.* — AUTRICHE : *La collection de papyrus d'El-Faiyum.* — ESPAGNE : *Le Congrès littéraire international.* — ÉTATS-UNIS : *Auteurs et éditeurs. — Les bibliophiles. — Société huguenote — Un projet de loi sur les journaux. — Les impressions officielles.* — Circulating Library. — *Le roman* Democracy. — *Un concours littéraire à la Louisiane.* — A travers les Revues anglaises, italiennes et américaines.

FRANCE

La statue de J.-J. Rousseau. — Un comité provisoire s'était constitué, il y a plusieurs mois, sous la présidence de M. Henri Martin, dans le but d'ériger, sur l'une des places publiques de Paris, le monument décrété à la gloire de Jean-Jacques Rousseau par la Constituante et la Convention.

Ce comité a recueilli les souscriptions (environ 12,000 francs) des conseils généraux et des conseils municipaux.

Il a reçu du ministère la promesse formelle du concours de la direction des beaux-arts, qui fournira le bronze et le marbre et payera la fonte de la statue et des bas-reliefs.

Ce comité a convoqué, le 12 mars, en une assemblée générale, tous les adhérents à l'œuvre du monument national de Jean-Jacques Rousseau, dans le but de compléter le bureau actuel et de nommer une commission des voies et moyens.

Cette commission, maintenant définitive, est ainsi composée :

Présidents d'honneur : MM. Berthelot, Carnot, Charton, sénateurs ; About, Daudet, Lesseps ; Morton, le ministre américain.

Président : M. Alexandre Dumas ; vice-présidents : MM. Madier de Montjau, Songeon, Berteau, conseiller d'État ; Claretie, Ph. Jourde, Steeg, député ; secrétaire général : M. Castellant ; trésorier : M. de Rouville.

Centenaire de Diderot. — On sait qu'un comité s'est formé pour la célébration du centenaire de Diderot ; de plus, il y a quelque temps, le conseil municipal de Paris a voté une somme de 1,000 francs pour élever, à Langres, une statue à Diderot. Le sculpteur Truphène en a fait une qui figurera au prochain Salon.

L'artiste a représenté l'auteur du *Neveu de Rameau* en costume de ville, assis dans un fauteuil, la plume à la main, prenant des notes, au Louvre, pour écrire son premier Salon.

Société des bibliophiles français. — Par suite du décès de M. le comte de Chabrol, son doyen, la Société des bibliophiles français a procédé à l'élection d'un membre. C'est M. le prince de Metternich, présenté par M. le duc d'Aumale, président d'honneur, qui a été nommé. Il avait pour compétiteur M. le prince Victor de Broglie.

Les Mémoires du général de Wimpffen. — Le général de Wimpffen a laissé des Mémoires destinés à être publiés et qui, d'après les déclarations d'un colonel ami du défunt, jetteraient un nouveau jour sur le rôle qui lui échut pour la capitulation de Sedan et sur l'entretien qu'il a eu avec Bismarck, le général de Moltke et d'autres généraux allemands, avant de signer l'acte qui a attaché à son nom une si triste célébrité.

Les statues de Longfellow et de V. de Laprade. — On a inauguré le 1er mars, à Westminster, le buste du grand poète Longfellow.

Une Société archéologique du Forez a voté l'or-

ganisation d'une souscription pour élever une statue à Victor de Laprade.

Victor Hugo. — A l'occasion du quatre-vingt-deuxième anniversaire de Victor Hugo, le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts a fait frapper en médaille le portrait du grand poète.

Le graveur M. A. Borrel a rendu parfaitement le profil de l'auteur de la *Légende des siècles*.

Au revers, une branche de laurier et une palme nouées par un ruban et surmontées d'une étoile et de cette simple inscription :

NÉ A BESANÇON (DOUBS)
LE 26 FÉVRIER 1802

André Chénier — Une plaque commémorative vient d'être placée sur la façade d'une maison habitée par André Chénier, à l'angle des rues de Cléry et Beauregard.

Elle porte l'inscription suivante :

Le poète André Chénier
habitait cette maison en 1794.

Alfred et Paul de Musset. — Le conseil municipal vient d'accepter un legs fait par Mme Paul de Musset consistant en un médaillon représentant Alfred de Musset à l'âge de vingt-quatre ans et en un tableau dû au pinceau de Duflot, représentant Paul et Alfred de Musset enfants.

Droits d'auteur. — Une question intéressante et originale va être sous peu déférée à la Société des auteurs dramatiques.

« Les théâtres de fantoches, de marionnettes et d'automates doivent-ils être assujettis à payer un droit proportionnel sur les œuvres dramatiques représentées par eux ? »

A l'heure qu'il est, il existe, en France, quatre-vingt-sept de ces théâtres ambulants jouant un peu partout cinq ou six drames contemporains, notamment ceux de Joseph Bouchardy et d'Alexandre Dumas père.

Naturellement, les *impresarii* ne payent pas un centime, et il paraît que *le Sonneur de Saint-Paul* a été joué vingt-cinq mille fois par les acteurs de bois, et *la Tour de Nesle* soixante-quinze mille fois environ.

La maison de Clément Marot. — Le poète qui a écrit de si jolies choses et rimé de si charmantes épîtres pour demander de l'argent à François Ier, dont il était le valet de chambre honoraire, a reçu de son royal protecteur, non seulement des doublons et des pistoles, mais encore un bel et bon logis au faubourg Saint-Germain, logis que le comité des inscriptions parisiennes a l'intention de désigner aux passants, en y faisant apposer une plaque commémorative.

Le logis dont il est question se nommait, en 1523, « Maison du Cheval-d'Airain », parce qu'on y avait élevé un hangar pour servir à la fonte d'une statue équestre. On sait que ces sortes d'ouvrages ont toujours été désignés sous le nom de « Cheval de bronze »; le Henri IV du Pont-Neuf, le Louis XIV de la place des Victoires n'ont jamais eu d'autre nom.

On ne sait pas au juste ce qu'était la statue équestre fondue par ordre de François Ier, et quelle en a été la destinée. Ce qu'il y a de certain, c'est que le travail était de grande importance, à en juger par l'extrait suivant des *Comptes royaux :* « 3,820 livres tournois... pour faire construire le cheval de fonte que le roy a ordonné estre faict par Jehan Francisque, maistre sculpteur fleurentin, lequel besongne ès-faulxbourg Saint-Germain des Prés, c'est assavoir pour l'achapt d'une maison à faire ledict cheval et loger icelluy Francisque et son train, plus pour le bastiment de la granche, plus pour dix milliers de cuyvre, duquel s'en pourra faire la statue qui sera sur ledict cheval. »

Cette œuvre de sculpture une fois terminée et la statue équestre enlevée du hangar où on l'avait exécutée, la maison du Cheval-d'Airain se trouvait libre. François Ier, sollicité sans doute par son poète ordinaire comme il l'avait été tant de fois, eut alors l'idée de lui en faire présent. Par lettres-patentes délivrées à Tournan-en-Brie, en juillet 1539, Clément Marot, « pour ses bons, continuels et agréables services », fut gratifié de la maison du Cheval-d'Airain, comprenant, dit le texte, « logis, granche et jardin, le tout encloz de murailles, auquel lieu a esté fondu ung grant cheval de cuivre ».

La rue où était située la maison du Cheval-d'Airain s'appelait alors rue du Clos-Bonneau ou Bruneau; elle longeait les murs de l'ancien hôtel de Gondi, devenu hôtel de Condé, qui y avait sa principale entrée. On sait que cette résidence princière fut démolie au siècle dernier, et qu'on perça sur son emplacement la rue de l'Odéon ainsi que la place sur laquelle s'élève le second théâtre français.

Quant à la maison donnée à Clément Marot, maison qu'il n'a peut-être jamais habitée, elle est représentée aujourd'hui par l'une de celles qui font suite au restaurant Foyot et à l'hôtel de l'Empereur Joseph II, sur le côté occidental de la rue de Condé, à quelques pas de la rue de Vaugirard, à peu près au débouché de la rue Regnard.

Les erreurs des écrivains. — Sous le titre de : *Dossier de la bêtise humaine,* un de nos confrères rappelle que dans la préface que M. Guy de Maupassant a écrite aux lettres de Gustave Flaubert à George Sand, il raconte que son maître et ami avait projeté, pour un des chapitres de *Bouvard et Pécuchet,* le dossier des sottises cueillies chez les grands hommes.

« Quand Bouvard et Pécuchet, dégoûtés de tout, se remettaient à copier, ils ouvraient naturellement les livres qu'ils avaient lus et, reprenant l'ordre naturel de leurs études, transcrivaient minutieusement des passages choisis par eux dans ces ouvrages où ils avaient puisé. Alors commençait une effrayante série d'inepties, d'ignorances, de contradictions flagrantes

et monstrueuses, d'erreurs énormes, d'affirmations honteuses, d'inconcevables défaillances des plus hauts esprits, des plus vastes intelligences. Quiconque a écrit sur un sujet quelconque a dit parfois une sottise. Cette sottise, Flaubert l'avait infailliblement trouvée et recueillie... »

C'est quelques-unes de ces sottises que M. Guy de Maupassant reproduit dans sa préface. On nous permettra d'y glaner.

Fénelon. — L'eau est faite pour contenir ces prodigieux édifices flottants que l'on appelle des vaisseaux.

Bernardin de Saint-Pierre. — Les chiens sont pour l'ordinaire de deux teintes opposées : l'une claire, et l'autre rembrunie, afin que, quelque part qu'ils soient dans la maison, ils puissent être aperçus sur les meubles, avec la couleur desquels on les confondrait.

Le même, dans les mêmes harmonies de la nature. — Les puces se jettent, partout où elles sont, sur les couleurs blanches. Cet instinct leur a été donné pour que nous puissions les attraper plus aisément.

Le même, dans les études de la nature. — Le melon a été divisé en tranches par la nature, afin d'être mangé en famille; la citrouille, plus grosse, peut être mangée avec les voisins.

La Harpe. — Shakespeare lui-même, tout grossier qu'il était, n'était pas sans lecture et sans connaissance.

Napoléon III. — La richesse d'un pays dépend de la prospérité générale.

Proudhon. — Les femmes, en Égypte, se prostituaient publiquement aux crocodiles.

Chateaubriand. — Les mouvements du serpent diffèrent de ceux de tous les animaux; on ne saurait dire où gît le principe de son déplacement, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes, et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement.

De Maistre. — Si on avait un dictionnaire de langues sauvages, on y trouverait des restes évidents d'une langue antérieure parlée par un peuple éclairé, et quand même nous ne les trouverions pas, il en résulterait seulement que la dégradation est arrivée au point d'effacer ses derniers restes.

Montesquieu. — J'ai ouï plusieurs fois déplorer l'aveuglement du conseil de François Ier (monté sur le trône en 1515) qui rebuta C. Colomb (mort en 1506) qui lui proposait les Indes.

De Maistre. — Saint Jean Chrysostome (né à Antioche, Asie), ce Bossuet africain...

Jules Janin. — La ville de Cannes doublement célèbre par la victoire remportée par Annibal sur les Romains et par le débarquement de Bonaparte.

Le même J. J. — Louis XI (né en 1423) persécuteur d'Abeillard (né en 1079).

Le même J. J. — Smyrne est une île qui...

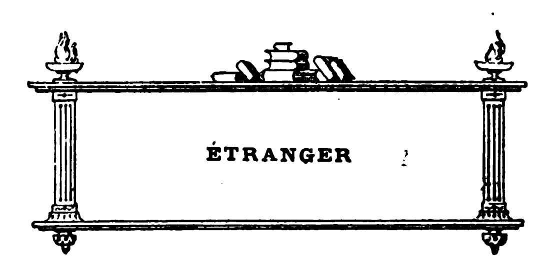
Lessing. — Qu'on me cite une pièce du grand Corneille que je ne me charge de refaire mieux que lui! Qui tient la gageure? Je n'aurais fait que ce dont tout homme est capable, pourvu qu'il croie aussi fermement en Aristote que moi.

Lamartine. — Rabelais, ce boueux de l'humanité...

Chateaubriand. — Bonaparte est en effet un grand gagneur de batailles; mais, hors de là, le moindre général est plus habile que lui.

Damiron. — Nul doute que les hommes extraordinaires, à quelque genre que ce soit, ne doivent une partie de leurs succès aux qualités supérieures dont leur organisation est douée.

Havin. — Sitôt qu'un Français a passé la frontière, il entre sur le territoire étranger.



Angleterre. — *Les faux littéraires.* — Nous lisons dans *la Bibliothèque universelle :* « La récente découverte de M. Shapira, avec son *Deutéronome* fabriqué, a fait revenir sur l'eau toutes les histoires célèbres de faux littéraires. Dans le nombre, il en est une que je relis toujours avec étonnement. Elle est véritablement terrible pour les érudits.

« D'ordinaire, la fraude ou l'erreur qui fait prendre pour authentique une œuvre qui ne l'est pas se découvre assez promptement lorsqu'il s'agit d'auteurs connus. Les poésies d'Ossian et celles de Clotilde de Surville ont pu faire fortune, parce qu'il n'existait pas de points de comparaison, puisqu'on ne connaissait, et pour cause, ni vers d'Ossian, ni vers de Clotilde de Surville avant Macpherson et avant le marquis Joseph de Surville. Au contraire, les prétendus manuscrits de Bossuet et de La Fontaine, découverts il n'y a pas longtemps par un érudit français, n'ont trompé personne, parce qu'il était trop facile de les comparer aux écrits authentiques de Bossuet et de La Fontaine. L'histoire à laquelle j'ai fait illusion tout à l'heure a ceci de remarquable, qu'il s'agit de faux Shakespeare et que l'Angleterre s'est laissé duper.

« Cette mystification surprenante a eu lieu à Londres dans les dernières années du xviiie siècle. Un gamin de dix-huit ans, William-Henry Ireland, en a été l'auteur. Ireland, qui avait beaucoup de gaieté et peu de scrupules, avait commencé par fabriquer, par amusement, quelques autographes qui furent tenus pour bons. Ce premier succès lui inspira une si piètre opinion des critiques qu'il résolut de tout se permettre, se permit tout et réussit d'une manière qui lui donnait continuellement des fous rires rentrés. Il s'était voué à la fabrication du Shakespeare. Ce furent d'abord des papiers d'affaires, heureusement rendus par le hasard à la lumière. Puis des lettres du grand homme, puis une profession de foi protestante. Chemin faisant, Ireland n'oublia pas sa famille et se gratifia d'un ancêtre qui avait sauvé la vie à Shakespeare sur la Tamise. Enfin, grisé par l'impunité,

il fabriqua un grand drame (toujours de Shakespeare), qu'il intitula : *Vortigerst et Rowena* et qu'il eut l'aplomb de laisser jouer solennellement à Drury-Lane, par les principaux acteurs du temps, John Kemble en tête. Son excuse est qu'il avait fait, volontairement ou non, sa pièce si inepte et si extravagante, qu'il fallait avoir la rage de l'inédit pour l'attribuer un seul instant à Shakespeare. Le soir de la première, le parterre de Drury-Lane se montra meilleur connaisseur que les critiques de profession. Il poussa des hou! hou! épouvantables, et ainsi finit la farce. Le jeune Ireland, fortement soupçonné, jugea prudent de faire le plongeon, et il écrivit, dans sa retraite, des *Confessions* où il raconte, avec un mélange d'humour et d'impudence, ses folles envies de rire en écoutant de savants *gentlemen* s'épuiser en commentaires ingénieux et en réflexions profondes sur les paperasses que le drôle venait de confectionner. »

— *Lettre de M. Herbert Spencer.* — Le célèbre philosophe M. Herbert Spencer, sollicité de se porter candidat au siège parlementaire du bourg de Leicester, a répondu négativement :

« Le soin de sa santé, écrit-il, lui impose de telles précautions qu'il s'est interdit depuis plus d'un an de dîner hors de chez lui à cause de l'excitation que cette sortie lui causerait. Il ne peut écrire ou plutôt dicter que pendant trois heures par jour. En outre, il estime qu'il aurait tort, à son âge, de changer de carrière. Il croit aussi que les lois aujourd'hui sont, en réalité, faites en dehors du parlement, qui les enregistre seulement. Enfin, ses opinions politiques sont trop différentes de celles des partis existants. Il craindrait d'être en perpétuel dissentiment avec ses mandants, attendu que sa conscience lui interdirait d'approuver bien des mesures qu'ils lui recommanderaient de voter et serait ainsi obligé de déposer son mandat aussitôt après avoir été élu. »

— *Charles Dickens.* — Afin de perpétuer la mémoire de Charles Dickens, on va construire, à Londres, un hospice pour les enfants malades, qui prendra le nom de *Tiny Tim Home.*

Tiny Tim est le petit héros d'un conte de Noël que Dickens écrivit pour appeler la sollicitude publique sur les pauvres enfants déshérités qui meurent, faute de soins, dans des taudis.

— D'après l'*Academy*, le traducteur anglais de *John Bull et son île* ne serait autre que l'auteur lui-même, lequel signe Max O'Rell. Sans compter l'Amérique, plus de 30,000 exemplaires s'en sont vendus rien qu'en Angleterre, et les éditeurs auraient spontanément adressé à M. Max O'Rell un chèque supplémentaire égal à la moitié de la somme primitivement convenue comme droits d'auteur.

— L'intéressante revue dirigée par M. Edward Walfard, *the Antiquarium Magazine and bibliographer* contient dans son numéro de février un essai de bibliographie des *ex-libris* ou *book-plates*, par M. Walter Hamilton, dont voici le résumé alphabétiquement disposé :

Advertiser (*The West Middlesex*), du 26 mars au 14 mai 1881. Articles de M. Walter Hamilton.

Antiquarian Magazine and bibliographer (*The*), depuis avril 1882.

Antiquary (*The*), 1880 et février 1881.

Antiquary (*the Western*), de Plymouth. Divers articles.

Armorial du bibliophile, par J. Guignard (imprimé Guigard). On y peut joindre les suppléments que l'auteur a publiés dans « le Livre ».

Art Journal (*The*), septembre 1876.

Athenæum (*The*), 9 octobre 1875.

Daily News (*The*), 29 avril 1881.

Étude sur l'Université de Pont-à-Mousson (*Nouvelle*), Nancy, 1880.

Ex-libris alsaciens (*Petite Revue d'*), par Auguste Stœber. Mulhouse, 1881.

Ex-libris (*les*), par A. Poulet-Malassis. Paris, 1875.

Gentleman's Magazine (*The*), juin 1866.

Globe (*The*), 3 novembre 1881.

Guide to the study of book-plates (*A*), par J.-L. Warren. London, J. Pearson, 1880.

Literary World (*The*), juillet et août 1881 (Boston).

Notes and Queries (*passim*).

Notice sur quelques graveurs nancéeins du XVIIIe *siècle*, Beaupré. Nancy, 1862.

Palatine note book (*The*) (*passim*).

Pall Mall Gazette (*The*), novembre et décembre 1877.

Paper and printing Trade's Journal (*The*), septembre 1881 et septembre 1882.

Printing Times and Lithographer (*The*), novembre et décembre 1882.

The Nineteenth Century de janvier contient un article intéressant du Rév. D[r] Jessopp, sur la vie journalière dans un monastère du moyen âge (*Daily life in a mediæval monastery*).

— Le *Graphic* (12 janvier) nous apprend qu'un littérateur français du nom d'*Étienne de Senamaur* eut la fantaisie de se peindre lui-même sous le nom d'*Obermann*. — Ah! ce n'est pas la presse anglaise qui se trompe jamais quand elle cite des noms étrangers!

— La belle publication de MM. J.-S. Virtue et C[ie], *The Art Journal*, est toujours intéressante. Dans le numéro de février, il y a à citer spécialement : une étude de J.-W. Singer sur les bijoux des paysannes de France (*Peasant Jewellery French*), un article intitulé *English art as seen through French spectacles* (L'art anglais vu à travers des lunettes françaises), par M. Lionel G. Robinson, où le livre récent de M. Chesneau est consciencieusement étudié et honnêtement apprécié, et des notes sur Hyères, Fréjus et Saint-Raphaël, par le Rév. D[r] Mamillan. Mais où l'écrivain



qui rédige les *Arts Notes* a-t-il vu que les gardiens des musées français s'amusent à signaler aux visiteurs et aux visiteuses les œuvres d'art qui peuvent paraître indécentes à des yeux puritains? C'est là une accusation grave et qui vaut la peine d'être prouvée, si l'auteur ne veut pas qu'on lui renvoie l'épithète du calomniateur dont il gratifie un des rédacteurs du journal français *l'Art*.

— Le *Saturday Review* du 2 février, au milieu d'un grand nombre d'articles remarquables, parmi lesquels nous citerons une étude sur Hoffmann, contient, sous le titre de *Japonese Art*, une revue de *l'Art japonais* de M. L. Gonse, où il est dit que ce livre est incomparablement le plus beau qui ait paru dans le courant de l'année et l'un des plus beaux de notre temps.

— Citons dans le *Gentleman's Magazine* pour février un article assez curieux à propos des récentes études publiées par l'acteur Salvini sur les drames de Shakespeare, et un amusant *essai* intitulé *Winter Shooting in the Highlands* (La Chasse en hiver dans les Highlands). Le premier est signé Helen Zimmern, et l'autre Edwin Lester Arnold.

— La *Quarterly Review* contient une étude très savante sur les dictionnaires biographiques depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Il semble que cet article ait été écrit à propos d'un projet de biographie nationale (*Dictionary of national biography*), dont M. Leslie Stephen a récemment publié un spécimen. Mais l'auteur qui, paraît-il, est M. Christie, se livre surtout à une comparaison fort instructive entre la Biographie Michaud et la Biographie Didot, et rappelle les détails d'un long procès, aujourd'hui à peu près oublié, dont l'issue fut la condamnation de la maison Didot pour contrefaçon.

— *The English illustrated Magazine*, de MM. Macmillan et C°, est vraiment une jolie et intéressante publication. Le numéro de février contient, entre autres articles, le commencement d'un « Voyage non sentimental dans les Cornouailles », une étude pittoresque sur l'hôtel des postes de Londres, et quelques pages spirituelles de M. Robert-L. Stevenson sur le « caractère des chiens ». Les illustrations sont nombreuses et presque toujours très bien réussies.

— L'*Atlantic Monthly* de janvier (Boston; Houghton, Mifflin et Cie) contient quelques pages de souvenirs personnels sur Ivan Tourguéneff, qui sont pleines de charme et d'esprit. L'auteur, M. Henry James, bien connu du public parisien, a vécu ici au milieu du monde des lettres et des arts; et les noms familiers de Flaubert, de Goncourt, de Zola reviennent, avec de piquantes anecdotes, constamment sous sa plume.

Il faut citer aussi l'étude de M. E.-P. Evans sur le poète de Shiraz, Hâfiz.

— Le journal américain *Science* (Cambridge, Massachusetts) publie, dans son numéro du 11 janvier, un article qui ne manquera pas d'intéresser ceux qui suivent le mouvement scientifique européen, sur le célèbre physicien et chimiste sir Charles William Siemens, mort à Londres le 20 novembre de l'année dernière. L'article, illustré d'un assez bon portrait, est signé par M. Robert H. Turston.

— La *Nation*, de New-York (10 janvier), a un article assez intéressant sur la propriété littéraire envisagée au point de vue américain.

— Dans le *Critic* du 5 janvier (New-York), un curieux article du fameux poète Walt Whitman, intitulé *A backward glance on my own road* (Regard en arrière sur mon chemin).

— *The Continent Weekly Magazine* (New-York) du 9 janvier contient un article intéressant sur la capitale du Canada, Ottawa, par J. Mardonald Oxley.

— M. J. Brander Mathews a donné il y a quelque temps (sept. 1883) à la *Princeton Review* (New-York) une étude sur le roman français contemporain *(Recent French Fiction)* qui mérite d'être lue. M. Zola y est traité sans pitié. L'auteur va jusqu'à déclarer qu'il n'est pas un « gentleman ». Mais, à part les exagérations et les violences où il tombe quand il parle de l'école naturaliste, ses vues sont presque toujours justes ou ingénieuses; et son travail prouve quelle influence notre littérature exerce au delà de l'Océan.

— A citer dans *Lippincott's Magazine* (Philadelphie), numéro de janvier : Des souvenirs sur Emerson, par Pendleton King, et un article de M. Norman Pearson sur la vie d'étudiant à Oxford (*Undergraduate life at Oxford*).

— Dans sa causerie mensuelle, la même revue, numéro de février (Philadelphie), parle de la vente du mobilier et des objets d'art d'Émile de Girardin. Il paraît que le grand journaliste possédait, en fait de tableaux, « des Court, des Courbet, des *Benjamin Constant*, des *Hubert-Robert* », etc. Il avait aussi des œuvres des sculpteurs « Falconet, *Carrier, Belleuse, Truphème*, etc.

Ce numéro contient, d'ailleurs, des articles remarquables, parmi lesquels il faut citer *French Château life, past and present* (la Vie de château en France, autrefois et aujourd'hui), par miss Brewster, principalement consacré à des réminiscences de Mme de Sévigné et à des descriptions de la Bretagne, et *A Pilgrinage to Sesenheim* (Pèlerinage à Sesenheim), dans lequel M. H. S. White raconte à nouveau les amours

de Gœthe et de Frederike. On y trouvera aussi avec plaisir la traduction, par M. E.-M. Latimers, d'un monologue d'Émile Guiard, *la Mouche* (The Fly).

— La *Revue internationale* promet la publication prochaine d'une série d'articles de M. Saintsbury sur le roman anglais moderne.

— Notons dans *l'Ateneo Veneto* une étude sur « les relations entre Tunis et Venise de 1792 à 1797 ». Les événements récents donnent un intérêt particulier à tous les renseignements, même de minime importance, sur l'histoire de Tunis.

— La livraison du 25 janvier de la *Revue internationale* contenait, sous le titre « La critique d'art depuis Diderot », le second chapitre de l'ouvrage de M. Tullo Massarani, sur *Charles Blanc et son œuvre* que nous avons annoncé comme devant paraître chez l'éditeur J. Rothschild, de Paris. Dans ce même numéro a paru un article de M. Émile Sigogne sur « Émile Zola », dont il ne semble guère admettre « les prétentions de savant et de philosophe ». Tout en rendant justice « au grand talent » de l'auteur de *la Faute de l'abbé Mouret* et de *l'Assommoir*, M. Sigogne lui reproche d' « avoir trop présumé de ses forces et trop cru dans la méthode. La méthode n'est rien sans l'idée qui la dirige... »

L'Association littéraire internationale. — Lord Granville a fait savoir à M. Blanchard Jerrold, président du comité anglais de l'Association littéraire internationale, que le ministre d'Angleterre à Berne, M. Adams, a des instructions pour assister au Congrès littéraire international en qualité de délégué du gouvernement britannique, mais sans pouvoir en aucune façon engager le gouvernement sur les questions qui y seront débattues et notamment sur la question de la propriété littéraire.

Statistique de la presse. — Il se publie actuellement dans le Royaume-Uni 2,015 journaux ou revues, dont 179 sont quotidiens. En 1846, il n'y en avait que 551 en tout, dont 14 quotidiens seulement. Sur les 1,260 *magazines* ou revues périodiques, 332 ont un caractère purement religieux.

La Circulating Library. — *Mudie Circulating Library*, le plus important cabinet de lecture de Londres, a acheté 1,500 exemplaires de l'autobiographie d'Anthony Trollope, ouvrage en 2 volumes et du prix de 26 fr. 25 (21 shillings).

La Pistligo Press. — La *Pistligo Press*, qui avait fondée par M. G.-H. Forbes et à ses frais, pour l'impression de livres rares ou d'ouvrages inédits relatifs à la théologie en grec, hébreu, arabe, syriaque, éthiopien et arménien, vient d'être transférée de Pistligo, domaine familial des Forbes, dans Burntisland, à Édimbourg par le Rév. Walter Bell, qui la rédige depuis la mort du fondateur (1875).

M. Hessels. — M. J.-H. Hessels, auteur de l'ouvrage anglais qui a pour titre la question : *Gutenberg a-t-il été véritablement l'inventeur de l'imprimerie?* a reçu de l'université de Cambridge, principalement pour cet ouvrage, *honoris causa*, le titre de maître ès arts. M. Hessels est natif de Harlem.

Bévues des catalographes. — Cueilli dans le catalogue de MM. J.-W. Jarvis et fils, 28, King Williams Street, Londres, à deux pas de la maison Hachette. — Second (Jean). *Les Baisers précédés du mois de mai*, etc., etc. La Haye, 1770. Exemplaire de choix, rare : 4 livres 15 shillings.

Allemagne. — *Une exposition internationale de librairie.* — Le *Bookseller* du 5 mars annonce qu'il va s'ouvrir à Leipzig, sous les auspices de l'Union des libraires allemands, une exposition internationale de librairie. Les éditeurs anglais sont invités à y prendre part.

Un manuscrit de Kant. — Un pasteur de Hambourg, le docteur Krause, connu par une série d'ouvrages sur la philosophie (il a publié un commentaire de la *Critique de la raison pure* de Kant), vient d'acquérir un manuscrit d'Emmanuel Kant. Le manuscrit a 100 pages in-folio; il est parfaitement authentique. Le titre est : « Vom Ubergang von den metaphysischen aufangsgründen der Naturwissenschaft zur Physik. » Kant considérait cet ouvrage comme son œuvre principale. Le manuscrit était offert en même temps au docteur Krause et au British Museum. Le docteur Krause va faire photographier le manuscrit; il le publiera bientôt.

Le musée Korner, à Dresde. — On a ouvert à Dresde un nouveau musée, le musée Korner, contenant plus de 9,240 objets : souvenirs de l'époque de la guerre pour l'indépendance allemande, manuscrits, portraits, bibliothèque composée uniquement des œuvres de Gœthe, de Schiller et de Korner; objets, portraits et manuscrits de la famille Korner; manuscrits et portraits de Theodor Korner.

C'est le directeur du musée, le docteur Peschel, qui a fait le catalogue du musée.

L'Exposition de Dresde. — L'Association des libraires de Dresde, dit le *Courrier de l'Art*, vient d'organiser, sur la terrasse du Brühl, une très curieuse exposition de manuscrits et d'imprimés relatifs à l'histoire de l'Église.

Cette exposition comprend environ 800 volumes, dont le plus intéressant est la fameuse *Biblia sacra*

vulgata de Gutenberg (Mayence, 1450-1455). C'est le seul des huit exemplaires connus imprimés sur parchemin qui soit orné de miniatures du temps.

Autriche. — *La collection de papyrus d'El-Faiyum.* — La grande collection de papyrus d'El-Faiyum achetée par l'archiduc Régnier vient d'être triée au musée de Vienne. Les plus anciens manuscrits trouvés jusqu'à présent dans ce trésor littéraire sont deux papyrus démotiques datant de l'époque de la naissance du Christ. On a découvert dans la collection un fragment sur parchemin de Thucydide. Des fragments d'évangiles du IVe siècle ont une valeur inappréciable : la collection contient en outre un assez grand nombre de papyrus portant des formules magiques. Jusqu'à présent on a classé et déterminé à peu près 1,500 manuscrits, dont la moitié sont parfaitement conservés. Ce n'est encore là qu'une minime partie de cette bibliothèque égyptienne.

Espagne. — *Le Congrès littéraire international.* — Le Congrès littéraire international se tiendra cette année à Madrid, au mois de septembre.

Voici les questions qui seront soumises au Congrès : Du mouvement littéraire dans les divers pays. — Étude sur la littérature actuelle des différentes nations. — De l'utilité des conventions littéraires entre nations parlant la même langue. — Du droit de propriété sur les correspondances privées. — De la propriété artistique. — Du droit de reproduction des œuvres d'art et de son attribution légale à l'auteur. — Des droits de l'État acquéreur des œuvres d'art.

États-Unis. — *Auteurs et éditeurs.* — *The critic and good literature,* de New-York, a ouvert une enquête sur la question de savoir lequel est le préférable, tant au point de vue des auteurs qu'à celui des éditeurs, du système qui consiste à réserver pour l'auteur 10 pour 100 sur la vente de son livre, ou de celui qui lui enlève la propriété de son œuvre contre une certaine somme payée comptant. La majorité des auteurs américains semble être en faveur des 10 pour 100 que quelques-uns trouvent insuffisants et voudraient voir s'élever progressivement, suivant la vente du livre, jusqu'à 20 et 25 pour 100. Un correspondant, M. Maurice Thompson, donne des raisons très fortes en faveur du payement comptant.

Les bibliophiles. — Notre correspondant d'Amérique, nous envoie quelques notes sur les bibliophiles des États-Unis.

Voici d'abord M. Schneider, originaire d'Allemagne, mais qui habite l'Amérique depuis cinquante ans. Sa bibliothèque renferme quantité d'incunables et de livres allemands de toute rareté. Le docteur Joseph Toner collectionne les biographies des médecins qui prirent part à la révolution américaine. L'idée est originale et M. Toner la poursuit avec une persistance telle que sa bibliothèque, unique, est aujourd'hui presque complète M. Phillips, *solicitor general* des États-Unis, recherche les livres d'histoire et de biographie, les auteurs grecs et latins, les ouvrages illustrés.

Le juge Bartley préfère les auteurs anglais, les littérateurs anciens et les ouvrages de mathématiques et de droit; le quartier-maître général Samuel Holabird, les livres d'histoire américaine. M. Burrit collectionne les ouvrages qui ont trait à la guerre des États de l'Union. Ces ouvrages commencent à devenir rares. M. Harlan, juge à la cour suprême, s'occupe des livres d'histoire et de biographie. Le secrétaire Teller possède une belle collection d'*Americana* et plus particulièrement sur les États de l'ouest.

Société huguenote. — Dans une réunion, tenue le 5 février par la Société historique de New-York, M. le docteur Baird, bien connu par ses recherches relatives aux huguenots immigrés en Amérique, a fait une conférence sur *les huguenots à Boston,* conférence d'un grand intérêt pour l'histoire américaine.

Une société de descendants de huguenots s'est, comme à Berlin, formée à New-York; elle recueille tous les documents relatifs à l'histoire des ancêtres expulsés par l'édit de Nantes.

Un projet de loi sur les journaux. — M. Henry Watterson va soumettre au Congrès un projet de loi réservant les droits des journaux quotidiens aux nouvelles inédites publiées par eux, pendant huit heures après leur publication. La raison est que certains journaux copient, au moment même de leur publication, les nouvelles que certains de leurs confrères se procurent souvent avec peine et à grands frais.

— Le bill Dorsheimer, destiné à consacrer la propriété littéraire des étrangers aux États-Unis, continue à être la grande préoccupation du moment en Amérique. On trouve généralement que les clauses restrictives qui y ont été introduites, comme celle qui limite le droit de propriété à la vie de l'auteur et celle qui exigerait que le livre soit matériellement fabriqué aux États-Unis, enlèvent au projet de loi une grande partie de son utilité. Le *Publisher's Weetsly* fait remarquer que le pire danger serait de faire passer une loi insuffisante sous prétexte que ce serait un pas vers le progrès; parce que le jour où l'on voudrait améliorer cette loi et aller plus en avant, le Congrès, en majorité composé de politiciens peu lettrés, dirait : Que demandez-vous encore ? On vous a déjà donné.

Les impressions officielles. — *The Literary World,* de Boston, se plaint de la prodigalité du gouvernement en matières d'impressions officielles. L'imprimerie du gouvernement à Washington a coûté plus de deux millions huit cent soixante mille dollars l'année dernière; et la plupart des documents qui en

sortent sont immédiatement mis au panier par ceux auxquels on les adresse sans nécessité.



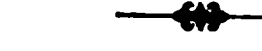
Circulating Library. — Sur 81,233 volumes prêtés à 11,501 lecteurs pendant le cours de l'année dernière, la *Free Circulating Library* de New-York n'en a que six de perdus ou de mis hors d'usage.



Le roman Democracy. — A Washington, on attribue à M. Henry Adams le roman *Democracy* qui a fait tant de bruit en Angleterre.



Un concours littéraire à la Louisiane. — M. John Dimitry, de la rédaction du journal *Mail and Express,* a remporté le prix de cinq cents dollars, au concours du journal périodique *Swinton's Story-Teller.* Le conte ainsi couronné porte le titre français : *le Tombeau blanc;* c'est l'histoire d'un lépreux d'une grande famille de la Louisiane.



A travers les revues.

Angleterre. — A propos de l'article récemment publié dans *le Livre* par M. Chantelauze, sur une lettre inédite de Rousseau, l'*Athenæum* fait remarquer qu'en 1770, l'armorial de la Grande-Bretagne (*peerage*) ne mentionne aucune femme dans la famille Hobart portant le nom de Cecily ou Cecilia. Il en conclut que la lettre n'est pas de J.-J. Rousseau, ou du moins n'a pas trait à un épisode réel de sa vie.



— Le *Journal of Education* (Londres) signale également cette découverte, mais sans manifester de doute sur l'authenticité de la lettre mise au jour par M. Chantelauze, qu'il appelle Chantelange.



— Miss Mamie Dickens a commencé, dans le numéro du 7 février du *Youth's Companion,* une série d'articles sur son père, Charles Dickens.

— D'après l'*Athenæum* (8 mars), qui consacre à la nouvelle œuvre du poète lauréat un long article, *The Cup and The Falcon* (*la Coupe et le Faucon*), par Alfred lord Tennyson, est un drame de grand mérite sans doute, mais qui n'ajoutera que peu de chose à la réputation de son auteur.

— A signaler dans l'*Academy* de février une série d'articles signés Walter W. Skeat, sur le précieux document intitulé : *The Epinal Glossary, Latin and old English of the eighth century,* qui a récemment paru chez Trübner, avec une traduction littérale, une introduction et des notes, par M. H. Sweet.

— A noter dans *Temple Bar* (février) un compte rendu du livre du professeur d'Édimbourg, John Stuart Blactire, sur la sagesse de Gœthe (*The Wisdow of Gœthe*). Le numéro de mars contient une étude historico-politique sur les ministres du second empire; un essai sur la nouvelle école de romanciers en Amérique, et un article de M. Ed. Pailleron, le nouvel académicien. L'auteur, qui est au courant de notre littérature, refuse nettement à M. Pailleron le mérite des créateurs; il ne lui reconnaît qu'un grand talent d'*arrangeur.*

— A lire depuis quelque temps, dans *Leisure Hours* (*les Heures de loisir, Londres*), une série d'articles sur les maisons et le mobilier du vieux temps en Angleterre (*English homes in the olden times*).

— La revue *London Society* de février contient un article d'un certain intérêt sur Shakespeare. L'auteur y veut prouver que le grand poète eut deux amours : Anne Hathawsy, sa femme, et la brune beauté chantée dans les sonnets.

— Un autre article sur Shakespeare, d'une valeur biographique bien plus grande, a paru dans *The English illustrated Magazine* de mars, intitulé *Shakespeare in the middle temple,* et signé Alfred Ainger. La même Revue contient une étude digne d'attention sur le peintre Joshua Reynolds, par M. J. Comyns Carr.

— *The Antiquarian Magazine and Bibliographer,* dirigé par M. Edward Walfond, donne un article court, mais intéressant sur les légendes de fée et les croyances superstitieuses de l'Irlande contemporaine. Il est signé Margaret Tyner.

— Parmi les articles intéressants qui composent le numéro de mars du *Gentleman's Magazine,* il faut citer particulièrement un article de M. E. Whitatser, sur les professions ou métiers, où l'origine d'un grand nombre de noms propres est ingénieusement rappelée, ainsi que quelques pages de M. Henry Trollope, intitulées : *Some French Quotations.* M. Trollope y montre qu'il est fort au courant de notre littérature.

— Le *Magazine of Art,* de MM. Cassell et Cie, de Londres, numéro de mars, est plein d'articles et d'illustrations d'un grand intérêt. Nous citerons, entre autres, la suite d'une étude pittoresque sur la Normandie, intitulée : *The Country of Millet* (*le Pays de Millet*), par M. Hugh de T. Glazebrook, et un compte rendu détaillé et élogieux, comme il devait l'être, du magnifique ouvrage de M. L. Gonse, *l'Art japonais,* dû au rédacteur en chef de *Magazine.*

— *The Century illustrated monthly Magazine* (mars) contient, sous le titre un peu décevant de *Notes on the exile of Dante* (*Notes sur l'exil de Dante*), des impressions de voyage en Italie qui, après tant d'autres, valent encore la peine d'être lues. — La



même revue insère une longue lettre, assez virulente et fort spirituelle, dans laquelle l'auteur du roman désormais célèbre, *The Bread-Wirmers*, repousse les accusations plus ou moins justes qu'il doit à son succès.

— On annonce que, par suite de la mauvaise santé de son propriétaire, le Dr George Harris, la revue *Modern Thought* (*Pensée moderne*), suspend sa publication.

Italie. — Dans sa livraison de février, *il Bibliofilo* termine la publication, ou nomenclature avec de courts extraits, d'une collection d'opuscules et de feuilles volantes (*opuscoli e fogli volante*), sur le siège de Vienne en 1683.

États-Unis. — A signaler dans le numéro de mars de la *North American Review* (New-York) un article de M. Charles T. Congdon, sur la manie de publier tout ce qui a été écrit, fait, dit ou pensé par un auteur célèbre aussitôt qu'il est mort. Bien que n'ayant en vue que Carlyle, Emerson, Trollope, Dickens, Hawthorne et les écrivains de sa langue, ce qu'il dit peut s'appliquer à plus d'une récente publication française.

— Le *Special Correspondent* qui envoie au *Literary World* de Boston des lettres de Paris sur la *France littéraire*, est fort intéressant pour des Français. Pour lui, les trois grands écrivains du siècle de Louis XIV sont Molière, La Fontaine et Scarron. Napoléon III encouragea les lettres en récompensant Sainte-Beuve et *Thiers*. Depuis la mort d'Henri Martin, Victor Hugo est le seul grand nom de la littérature française; et depuis que Victor Hugo a écrit son chef-d'œuvre, *les Misérables*, il n'a rien fait qui augmente ou soutienne sa réputation. Il y a à Paris vingt-cinq bibliothèques, presque autant que de théâtres, etc., etc. — Voilà les gens de Boston bien renseignés!

— *Shakespeariana*, la nouvelle revue américaine (*Leonard Scott publishing Company*, *New-York*), consacrée à Shakespeare, publie une étude détaillée et aussi intéressante pour la biographie que pour l'iconographie, des portraits du grand dramaturge anglais. Elle est due à M. J. Parker Norris.

— Nous recommandons aux gourmands la revue américaine *The Caterer*, tout entière consacrée aux méditations gastronomiques. La cuisine y est comprise à un point de vue tout à fait cosmopolite et international. Le numéro de février contient quelques critiques sur les banquets officiels et festins du corps français, dont nous pourrions faire notre profit.

— *The Manhattan*, élégante revue mensuelle qui se publie à New-York, donne, dans son numéro du 2 février, un article de M. Frank Beard, intitulé *Caricature*. Les illustrations, pour n'être pas nouvelles, n'en sont pas moins amusantes. Pour M. F. Beard, le type du caricaturiste est Gustave Doré.



France : *Mignet. — Andrieu. — Dupeuty. — Boucher. — Chenavard. — Ch. Lambert. — Laroque. — Mermet. De Mofras. — De Montgivet. — De Prangins. — Samuel. — Stœber. — Thomas. — Vignères. — Wimpffen.*
Étranger : *Behm. — Bernstein. — Doyle. — De Friesen. — Grube. — Müllenhoff. — Notter. — Steinbuchel. — Balfond. — Byles. — Calverly. — Chapman. — Corkran. — Horne. — Hullah. — Jerrold. — Leathley. — Maclaren. — North. — Osborne. — Todunther. — Scudamore. — De Vriès. — Shapira. — Guyot. — Cate. — Wels. — Davidson.*

FRANCE

— M. Mignet, le célèbre historien, membre de l'Académie française, est décédé le 24 mars.

Né à Aix le 8 mai 1796, François-Auguste-Marie Mignet commença dans cette ville ses études, qu'il alla terminer comme boursier au lycée d'Avignon et revint, en 1815, suivre les cours de droit dans sa ville natale. C'est alors qu'il rencontra M. Thiers, et de cette époque date leur longue amitié. Reçus avocats en même temps, en 1818, ils débutèrent ensemble et suivirent de concert, pendant un an et demi, la carrière du barreau. Ils se tournèrent ensemble vers la littérature.

Au moment où M. Thiers remportait les palmes de l'Académie d'Aix, M. Mignet était couronné par celle de Nîmes pour son *Éloge de Charles VII*. Mais, en 1821, il obtenait un triomphe plus sérieux : il partageait avec M. Arthur Beugnot le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour le meilleur mémoire sur cette question : « De l'état du gouvernement et de la législation en France à l'époque de l'avènement de saint Louis et des institutions de ce prince. » Encouragé par ce succès, il s'abandonna à sa vocation littéraire et partit pour Paris, où M. Thiers ne tarda pas à le rejoindre.

Les opinions libérales de M. Mignet le recommandèrent à Manuel, qui le fit entrer à la rédaction du *Courrier français*, dirigé par Châtelin. Il y resta plus de dix ans. Il commença en même temps à l'Athénée des cours qui eurent le plus grand éclat. En 1824, parut son *Histoire de la Révolution française* de 1789 à 1814 (2 vol. in-8º), si souvent réimprimée chez nous, qui passa bientôt dans toutes les langues, et qui compte, en Allemagne seulement, jusqu'à six traductions différentes. Ce n'était pas un récit complet et détaillé : c'était un tableau animé et rapide, un résumé brillant où l'art de condenser les faits ne servait qu'à mettre en relief les conclusions philosophiques. La popularité de l'historien ajouta à l'importance du journaliste, et les rancunes du gouvernement le jetèrent plus avant dans la lutte. Traduit devant les tribunaux pour avoir publié les discours prononcés sur la tombe de Manuel, il se vengea en faisant servir ses leçons de l'Athénée à la cause de l'opposition. Enfin, en 1830, il coopéra avec M. Thiers et Armand Carrel à la fondation du *National* et fut, le 27 juillet, un des signataires de la protestation des journalistes.

Après la révolution, M. Mignet n'accepta du roi, avec le titre de conseiller d'État, que la place de directeur des archives au ministère des affaires étrangères, si favorable aux travaux historiques dans lesquels il voulait désormais se renfermer. Pourtant, en 1833, il fut chargé d'une mission de confiance en Espagne, à l'occasion de l'avènement de la reine Isabelle. Ce fut la seule part qu'il prit à la politique, sous Louis-Philippe. La révolution de février lui fit perdre ses fonctions au ministère et au conseil d'État, et, après le 2 décembre 1851, il résigna son titre de président d'un des comités historiques.

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis sa réorganisation (1832), M. Mignet remplaça, à la fin de 1836, M. Raynouard, à l'Académie française. L'année suivante, il devint secrétaire perpétuel de la première de ces compagnies et eut ainsi l'occasion de prononcer ces *Éloges* qui sont restés des modèles du genre.

Commandeur de la Légion d'honneur le 5 mai 1840, grand officier le 29 juillet 1871, il devint membre du conseil de l'ordre en mai 1879.

Outre les ouvrages déjà cités, M. Mignet a publié : *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, avec une *Introduction* tirée à part (1836-1842, 4 vol.), véritable histoire du règne de Louis XIV, sous la forme d'une simple publication de documents historiques; *Notices et Mémoires historiques lus à l'Académie des sciences morales et politiques*, de 1836 à 1843; *Antonio Perez et Philippe II* (1845), épisode historique ayant tout l'intérêt d'un roman; une *Vie de Franklin; Histoire de Marie Stuart* (1851, 2 vol.); *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Saint-Just, Rivalité de François Ier et de Charles-Quint; Éloges historiques*. Il a en outre fourni de nombreux et intéressants articles au *Journal des Savants*, à la *Revue des Deux Mondes*. M. Mignet a préparé, dit-on, pendant plus de trente ans une *Histoire de la Réformation*.

M. Mignet était doyen de l'Académie française, par l'âge et par l'ancienneté de l'élection. Victor Hugo devient, par suite de la mort de son confrère, le plus ancien élu de l'Académie française, à laquelle il appartient depuis 1841.

—— M. Andrieu, vice-consul de France à Jersey, est mort dans cette île.

Andrieu collabora sous l'Empire à presque tous les journaux de l'opposition. Exilé à la suite des événements de la Commune, il fonda à Londres, vers la fin de 1871, un petit journal, *le Qui-vive*, qui fut un des organes les plus curieux des revendications sociales. Andrieu s'occupait de chiromancie et tenta de rivaliser avec Desbarolles en popularisant cette science dans un ouvrage qui fait partie de la Bibliothèque à 25 centimes.

—— M. Nicolas Boucher, ancien employé de la bibliothèque des avocats à la Cour d'appel, a succombé le mois dernier à une maladie, dont il souffrait depuis longtemps. Il était âgé de soixante-treize ans, et il était attaché à la bibliothèque depuis quarante-deux ans.

Tous les avocats l'ont connu et ont pu apprécier sa complaisance et les services qu'il a rendus pendant les longues années où il a travaillé à l'organisation et à la mise en ordre des livres de la bibliothèque. Son fils est actuellement bibliothécaire de l'Ordre.

—— Le doyen des architectes français, M. Chenavard, est mort presque centenaire.

Antoine-Marie Chenavard était né à Lyon en 1787. Parmi ses travaux on cite surtout le Grand-Théâtre de Lyon. Outre ses travaux comme architecte, il a composé, pour de grandes publications, de nombreux dessins. Un voyage en Istrie, en Grèce, à Constantinople, en Asie Mineure, durant lequel il avait amassé de nombreux et riches documents, lui fournit la matière de plusieurs volumes in-folio d'un précieux enseignement.

M. Chenavard est l'auteur des ouvrages suivants : *Sur le goût dans les arts* (1831); — *Lyon antique, restauré d'après les recherches et documents de F.-M. Artaud* (1850); — *Tombeaux* (1851); *Voyage en Grèce*

et dans le Levant, fait en 1843 *et* 1844 (1858); — *les Poètes, compositions* (1874).

— On annonce la mort, à l'âge de cinquante-six ans, de M. Adolphe Dupeuty, journaliste et auteur dramatique.

M. Dupeuty avait débuté en 1856 au *Figaro* bi-hebdomadaire, dans le courrier des théâtres; plus tard il écrivit à l'*Événement* et dans d'autres journaux.

Les *Canotiers de la Seine,* vaudeville en cinq actes, et *En classe, mesdemoiselles,* ont obtenu un succès considérable.

— Nous apprenons la mort de M. Charles Lambert, qui a succombé, à Cannes, à une maladie foudroyante. M. Charles Lambert était l'auteur de deux ouvrages de philosophie d'une haute valeur morale, intitulés le *Système du monde moral* et l'*Immortalité selon le Christ.*

— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Laroque, le libraire si connu des bibliophiles.

— Nous apprenons la mort subite de M. E. Mermet, directeur de l'*Annuaire de la presse française.* La publication fondée par lui en 1878 a acquis, grâce à son intelligente activité, une importance considérable. La mort est venue frapper M. Mermet au moment même où va paraître l'*Annuaire* de 1884, actuellement terminé. La publication de l'*Annuaire* de 1885 est aussi dès maintenant assurée.

— On nous annonce la mort, à Paris, de M. E. de Mofras, ministre plénipotentiaire, ancien sous-directeur au département des affaires étrangères. M. de Mofras avait publié, vers 1840, la relation d'un voyage d'exploration dans l'Amérique espagnole. Il avait donné en outre à divers journaux, et notamment au *Journal des Débats,* des correspondances et des articles où il étudiait, au point de vue diplomatique, la situation économique et la politique commerciale des pays étrangers.

— L'ancien lieutenant-colonel aux chasseurs d'Afrique, Arthur-Amédée de Montgivet, est mort à Lille.

Écrivain militaire de grande valeur, il avait publié un traité sur le *Service de la cavalerie* et une *Histoire des campagnes d'Afrique.*

M. de Montgivet avait repris du service en 1870 avec le grade de général de brigade.

Il a succombé à l'âge de soixante-quinze ans, des suites d'une attaque de paralysie.

— Nous apprenons la mort de M. de Prangins, ancien avocat général et ancien député du Loiret, auteur de plusieurs ouvrages de droit. Il était âgé de soixante-seize ans.

Le défunt appartenait à une très vieille famille de la Saintonge et était officier de la Légion d'honneur.

— On annonce la mort de M. Auguste Samuel, colonel d'artillerie en retraite. Ancien officier du corps d'état-major, M. Samuel avait succédé au colonel Vanson comme directeur de la *Revue militaire de l'étranger.* Au mois d'octobre dernier, M. Samuel fut désigné pour remplir les fonctions de chef d'état-major du 19ᵉ corps, à Alger; il refusa pour des raisons de santé et prit sa retraite.

— M. Auguste Stœber, bibliothécaire de la ville de Mulhouse, vient de mourir. Fils d'un poète alsacien bien connu, M. Stœber a consacré sa longue existence à l'étude de l'histoire de son pays. Ancien instituteur, puis professeur au collège de Mulhouse, il avait réuni et publié toute une série de documents précieux et, au moment même où la mort l'a frappé, il corrigeait les épreuves d'un travail sur le droit d'asile au XVIᵉ siècle. M. Stœber était âgé de soixante-seize ans.

— M. André Thomas, qui vient de mourir à l'âge de soixante et un ans, était sous-chef au ministère de l'intérieur et frère de l'acteur Lafontaine; il était venu, en 1847, à Paris, pour s'adonner à la littérature. Ses débuts furent pénibles.

En 1856, il voulut aborder le théâtre et fit jouer à la Comédie-Française une pièce en trois actes, intitulée : *le Pamphlet.* Cet ouvrage, d'une allure aristophanesque, visait les scandaleuses biographies d'Eugène de Mirecourt, alors en pleine vogue; mais l'inexpérience s'y faisait trop sentir. *Le Pamphlet* n'eut qu'une représentation.

— M. Vignères, marchand d'estampes à Paris, est mort à Hyères au mois de février. Il est l'éditeur des portraits en bistre, reproduction de portraits rares ou trop grands de formats pour illustrer les livres; des portraits pour illustrer *l'Art au* XVIIIᵉ *siècle,* de MM. de Goncourt; des *Dessinateurs d'illustrations; des Graveurs du* XVIIIᵉ *siècle,* de MM. Portalis et Béraldi.

— Le général de Wimpffen, qui est mort le mois dernier à l'âge de soixante-treize ans, a publié dans les journaux plusieurs études sur des sujets militaires, et écrit deux volumes sur *Sedan* et sur *la Situation de la France et les réformes nécessaires.*



— M. le docteur Behm, rédacteur en chef des *Petermanns Mittheilungen* (la revue géographique

bien connue) et de l'*Almanach de Gotha*, est mort samedi dernier.

— Le docteur A. Bernstein, fondateur de la *Volkszeitung*, est mort le 12 février 1884. Bernstein était né à Dantzig en 1812, de parents juifs. Il a écrit deux nouvelles intitulées : *Mendel Gibbor* et *Vogele der Maggid*, qui sont des tableaux de mœurs juives.

— On annonce de Londres que Richard Doyle, caricaturiste anglais, à qui le *Punch* devait une grande partie de son succès, vient de mourir.

— Le comte de Friesen, dont les *Mémoires*, parus il y a quelques années, ont si vivement excité l'attention, vient de mourir.

— Auguste Wilhelm Grube est mort le 28 janvier, à Bregenz. Grube, né le 17 décembre 1816 à Wernigerode, avait été précepteur des fils du comte d'Arnim. Il a collaboré à la grande encyclopédie de Schmidt et a écrit beaucoup de livres pour les jeunes gens.

— Karl Müllenhoff, professeur à l'Université de Berlin, est mort le 19 février 1884. Il était né le 8 septembre 1818 à Marne. En 1845, il publia un livre très curieux sur les légendes, contes et chants populaires du Schleswig-Holstein, et, depuis, beaucoup d'études sur les poésies populaires, des éditions d'anciens textes, etc.

— Friedrich Notter, poète souabe, ami de Uhland, est mort à Stuttgart, le 15 février, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Notter a été de 1871 à 1873 membre du Reichstag allemand. Notter s'est surtout fait connaître par une traduction de Dante, en vers.

— Au mois de janvier dernier, est mort à Inspruck M. Anton von Steinbückel-Rheinwall, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Il avait été professeur de numismatique et d'archéologie à l'Université de Vienne; il a publié entre autres une *Abriss der Altherthumskunde* (1829) et a donné un grand atlas de monuments antiques (1833).

— Mr. John Hutton Balfond, professeur émérite de botanique à l'Université d'Édimbourg, est mort le 11 février, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il laisse de nombreuses publications scientifiques, mais son principal titre de gloire est l'impulsion qu'il sut donner à l'Université dont il était un des membres les plus distingués.

— Sir John Barnard Byles est mort le 3 février, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Magistrat distingué, il laisse plusieurs ouvrages dont deux : l'un sur les *Lettres de change*, et l'autre sur les *Sophismes du libre échange*, ont eu un grand succès à leur apparition.

— M. Charles Stuart Calverley, mort le 17 février, est l'auteur de nombreuses traductions en vers fort estimées. Son dernier volume : *Fly Leaves* (*Feuilles volantes*), composé en grande partie de pièces originales, eut un grand succès; et c'est par là qu'il est surtout connu du public. Il est mort jeune, car il était encore étudiant à Cambridge en 1854.

— On nous annonce la mort de miss M.-F. Chapman, auteur de deux romans remarquables : *A Scotch Wooing* (*un Amour en Écosse*), et *The Gift of Gods* (*le Don des Dieux*).

— On annonce la mort de M. J.-J. Frazer Corkran, qui fut le correspondant parisien du *Morning Herald* et de l'*Evening Standard*. Lié avec la plupart des hommes qui jouèrent un rôle en 1848, son ouvrage sur l'Assemblée constituante fut alors très remarqué. Il était né à Dublin, où il écrivait au *Dublin University Magazine*, et où il jouit d'une grande réputation d'auteur dramatique. La *Westminster Review*, la *Foreign Quarterly Review* et d'autres publications périodiques l'ont compté parmi leurs rédacteurs. Enfin, il est l'auteur d'un poème publié en 1858 par MM. Longmann et intitulé : *An Hour ago* (*Il y a une heure*).

— Le poète anglais Richard-Henry Horne vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Il eut une existence assez accidentée; élève de l'école militaire de Sandhurst, il s'engagea dans la marine mexicaine lors de la guerre avec l'Espagne et assista au bombardement de Vera-Cruz.

En 1852, il alla chercher fortune dans les mines de l'Australie, ne réussit pas et fut obligé de servir dans la police. Plus tard, vérificateur des monnaies à Melbourne, il rentra en Angleterre en 1870 et obtint, comme poète, une pension sur la liste civile.

Les poèmes de M. Horne, qui se distinguent par le mouvement et la facilité, sont très nombreux, ainsi que ses drames historiques; mais c'est surtout par ses *Ballades et Romances* que M. Horne s'est acquis une grande réputation en Angleterre.

— M. John Pyke Hullah, né en 1812, est mort le 21 fevrier. Il était connu en Angleterre, non seulement comme compositeur de talent, mais comme l'auteur de plusieurs écrits remarquables sur son art, dont les deux plus importants sont l'*Histoire de la musique moderne* (*The History et modern music*) et *la Musique chez soi* (*Music in the house*).

— Nous avons à déplorer la perte d'un homme qui avait su gagner les plus vives sympathies parmi nous, tout en étant une des physionomies littéraires

les plus aimées de son pays. M. William Blanchard Jerrold est mort dans sa maison de Londres, Victoria Street, le 10 mars dernier, à l'âge de cinquante-huit ans. Il souffrait depuis longtemps déjà d'une maladie très douloureuse, qu'il savait supporter avec une rare et charmante égalité d'humeur. La mort l'a emporté juste au moment où il semblait que le mal était enrayé et où ses amis se sentaient pleins d'espérance. Il était fils de Douglas Jerrold, qui a laissé en Angleterre la réputation d'un des hommes les plus spirituels de son temps. Il avait succédé à son père dans la direction du journal *Lloyd's Weekly News*. Il crut un instant qu'il serait peintre; mais le journalisme et la littérature l'absorbèrent bientôt tout entier. Le *Daily News*, l'*Illustrated London News*, le *Morning Post*, l'*Athenæum*, le comptèrent parmi leurs collaborateurs. Parisien autant que *Londoner*, il avait été un des familiers des Tuileries, et c'est à cette circontance que l'on doit son *Histoire de Napoléon III*. Il laisse en outre des romans, des pièces de théâtre, une biographie de son père, une vie du dessinateur Cruikshante, et plusieurs ouvrages sur l'Égypte. Il travaillait à une vie de G. Doré, dont il avait été l'ami, lorsqu'il nous a été enlevé. Il était membre du *Reform Club*, à Londres, et président de la branche anglaise de l'Association littéraire internationale, fondée par lui en 1878, à Paris.

Beaucoup l'ont connu, et tous ceux qui l'ont connu l'aimaient. C'est dire quels regrets il laisse parmi nous et avec quelle sympathie nous nous associons personnellement à la douleur de ses nombreux amis, desquels nous nous honorions d'être.

— Miss Emma Leathley, auteur de *A Memoir of the early life of the Right Hon. Sir W.-H. Maule* (*La première période de la vie du Très Hon. Sir W.-H. Maule*), est morte à Londres, le 26 janvier.

— Signalons aussi la mort d'Archibald Maclaren, un des promoteurs de l'éducation physique en Angleterre. Son traité intitulé *Training in theory and practice*, est populaire chez nos voisins.

— *Notes and Queries* annonce la mort de M. Thomas North, un de ses collaborateurs assidus, et l'auteur de *The Chronicle of Saint-Martin's Church, Leicester* (*Chronique de l'église Saint-Martin, à Leicester*.

— Le 12 février est mort à Paris, où il résidait, M. John D. Osborne, qui publia autrefois, dans le *Bookseller*, des études remarquées sur quelques ouvrages bibliographiques français (*Some French Bibliographies*).

— On annonce la mort du Dr I. Todhunter, bien connu en Angleterre pour ses *Traités de mathématiques* à l'usage des écoles.

— Un ancien correspondant du *Standard* à Constantinople, M. Franck Ives Scudamore, est récemment mort dans cette ville. Il contribua beaucoup à organiser en Angleterre le système postal télégraphique.

— M. A.-D. de Vries, conservateur adjoint du cabinet d'estampes d'Amsterdam, vient de mourir subitement dans cette ville.

Quoique très jeune encore, — il n'avait pas trente ans, — M. de Vries s'était conquis une place considérable parmi les iconographes, position qu'il devait de la manière la plus légitime à ses travaux.

M. de Vries avait fondé, conjointement avec M. de Rœver, archiviste d'Amsterdam, la revue *Oul-Holland*, exclusivement consacrée à l'étude artistique et littéraire des Pays-Bas.

— On annonce la mort du docteur Shapira, qui offrit en vente en Angleterre le manuscrit d'une partie du Nouveau Testament dont il demandait un million de livres sterling. Le manuscrit avait été reconnu faux. — Le docteur Shapira s'est suicidé à Rotterdam.

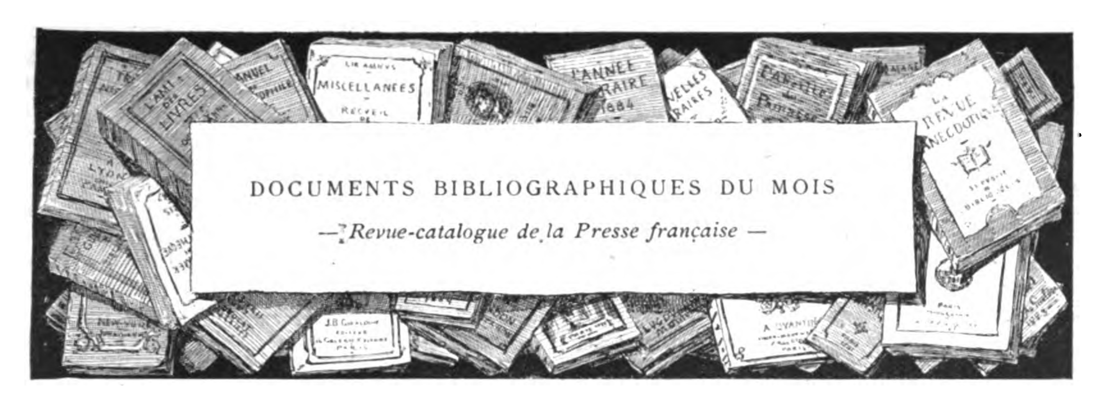
— Arnold Guyot, né à Neuchâtel en 1807, est mort à Princeton le 8 février. Il avait suivi son ami Agassiz en Amérique, où il était devenu professeur de géographie physique et de géologie au collège de New Jersey Princeton. Il laisse un grand ouvrage, encore inédit, sur *l'Harmonie entre la cosmogonie mosaïque et les faits de la science*.

— Miss Eliza Jane Cate, auteur de quelques romans assez bien accueillis en Amérique, et notamment de *Susy L—'s Diary* (*Journal de Susy L****), est morte le 8 janvier à Poughkeepsie, New-York.

— Le sinologue S. Wells William est mort à Newhaven, Connecticut, le 16 février. Il était né en 1812. On a de lui, entre autres : *Easy lessons in Chinese* (*Leçons faciles de chinois*); un vocabulaire anglais-chinois; et son ouvrage le plus connu, *l'Empire du milieu* (*The Middle Kingdom*).

— Une femme auteur australienne, Harriet Millet Davidson, est morte dans sa quarante-cinquième année, le 23 décembre. Son mari, mort avant elle, était professeur de philosophie à l'Université d'Adélaïde. Son livre le plus connu est *Isobel Jardine's History*, récit à tendances religieuses et destiné à inspirer l'horreur de l'ivrognerie — *a temperance tale*, — en un mot.





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 février). A. Hustin : Louis Leloir. — Milanesi : Maso Finiguerra et Matteo Dei. — Gehuzac : Les antiques de la collection Castellani.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (mars). Barine: Questions ouvrières : Le régime de la participation. — De Floriant : L'Amérique du Sud depuis Panama jusqu'au cap Horn. — L. Perey et G. Maugras : Mme d'Epinay à Genève. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (novembre). Épître de Pétrarque, traduction Develay. — De la Borderie : Un incunable nantais. — Ernouf : Iconographie numismatique de la Saint-Barthélemy. — Vente de la collection d'autographes de M. Grangier de la Marinière. — Vente des manuscrits du château de Towneley. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (16 février). Réflexions sur les chemins de fer français. — Matériel d'artillerie de siège, de place, de côte et de marine en 1882. — (23 février). Conférences sur les expéditions dans le nord de l'Afrique. — Fonctionnement du service d'alimentation en temps de guerre. — Les chemins de fer au point de vue militaire. — (1er mars). Notice sur l'armée hollandaise. — (8 mars). Les lois de la guerre. — (15 mars). L'étude du russe en Allemagne. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (novembre-décembre). La Comédie-Française à la rue Mazarine. — Inventaire du mobilier de Me Guillaume as Feives. — Notes pour servir à la biographie de Guillaume du Breuil.

CONTEMPORAIN (15 février). Lecestre : Les pèlerinages en Terre Sainte au moyen âge. — De Gourmont : La littérature américaine; Nathaniel Hawthorne et le roman analytique; les successeurs de Hawthorne. — Sicard : L'éducation morale et civique pendant la Révolution; les fêtes publiques. — CORRESPONDANT (25 février). Lacointa : L'autorité paternelle et le temps présent. — De Chevigny : Un nouveau livre de la reine Victoria. — Hubert-Valleroux : La crise économique et l'enquête ouvrière. — Forneron : Le Cid de l'histoire. — Tavernier : La Renaissance provençale et Roumanille. — Mgr Perraud : *L'éducation morale et civique avant et pendant la Révolution.* — De Lescure : *Un précurseur de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand : Saint-John de Crèvecœur.* — (10 mars). Thureau-Dangin : Études sur la diplomatie de la monarchie de Juillet. — Duquesnoy : Le général Gordon. — Bellaigue : Les poésies de Henri Heine. — Ingold : L'abbé Bautain, sa vie et ses œuvres. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (19 janvier). Renouvier : La doctrine de l'immortalité conditionnelle. — Pellavin : La sociologie de M. Herbert Spencer. — (26 janvier). Pillon : A propos de la notion de nombre. — (2 février). Pillon : La *Philosophie positive.* — (9 février). Schlœsing : Des bases de l'éducation religieuse. — (16 février). Dauriac : Déterminisme et prédéterminisme. — (23 février). Renouvier : L'immortalité conditionnelle au point de vue du pur criticisme. — (1er mars). *Leçons de morale,* par H. Marion. — (8 mars). Grindelle : L'électorat municipal. — CURIEUX (1er mars). Les débuts du second empire d'après les archives de la préfecture de police. — La conspiration de Cadoudal. — Michelet. — Prévost-Paradol. — (15 mars). Mme Jérôme David. — M. Legouvé. — Mme de Feuchères. — Canova. — Bertin l'aîné. — Saint-Simon. — Saint-Marc Girardin. — M. Cuvillier-Fleury. — M. Haussmann.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (16 février). Les finances de la ville de Paris : le budget de 1884 et l'octroi. — Y a-t-il une crise industrielle en France à l'heure actuelle? — Le commerce extérieur de la France pendant le premier mois de 1884. — (23 février). Le commerce général de la Suisse. — L'article 11 du traité de Francfort; le commerce franco-allemand. — (1er mars). La situation financière de la France. — L'éducation économique du peuple français. — Les arts décoratifs en Allemagne. — (8 mars). La colonisation française et les voies ferrées dans l'Afrique du Nord. — Le traité de Francfort.

GAZETTE ANECDOTIQUE (29 février). MM. Coppée et de Lesseps à l'Académie. — L'incident Meissonier-Mackay. — Me Tézenas et M. Alex. Dumas. — Les faux Louis XVII. — Le numérotage des rues de Paris. — *Le Roi des montagnes.* — La vraie Dame aux camélias. — Lettres inédites de V. de Laprade. — (15 mars). M. Rouher poète socialiste. — Une lettre de Louis Veuillot. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mars). P. Mantz : Rubens. — Corroyer : Les arts décoratifs à l'Opéra. — A. Michel : L'exposition des dessins du siècle. — Frizzoni : La galerie nationale de Londres et la Vierge aux rochers. — Courajod : Les médaillons de cire du musée de Breslau.

INSTRUCTION PUBLIQUE (16 février). Levallois : *La Chanson de Roland.* — Pourquoi Richelieu s'est-il fait le chef et l'âme de la cabale dirigée contre le *Cid* de Corneille? — (23 février). De Rosny : Voltaire critique, d'après sa correspondance. — Mahaffy : La poésie avant Homère. — (1er mars). Ch. Huit : Le stoïcisme dans Manilius. — Mahaffy : Les poèmes homériques. — Le caractère du *Menteur* dans Corneille. — (8 mars). Le livre du père Didon. — De Grandvilliers : Edmond About. — INTERMÉDIAIRE (25 février). L'Institut; les parrains du récipiendaire. — La marraine d'Alfred de Musset. — Alfred de Vigny. — Les testaments. —

Index inscriptionum de Seguier. — Le mois littéraire. — Peutinger. — Mme d'Aulnoy. — Millevoye chansonnier. — Mémoires inédits sur le XIXe siècle. — La *Revue des Deux Mondes.*

JEUNE FRANCE (janvier-février). Lafargue : Les idées de Werther. — Marchand : Petits souvenirs du coup d'État, de Hartman. — L'Homme : Mœurs exotiques; Siraudanes et Sampèques. — JOURNAL DES SAVANTS (février). Ch. Levêque : La poésie philosophique des Grecs. — Egger : Nouvelle édition des œuvres de Malherbe. — Daveste : Les anciens codes brahmaniques. — A. Dumont : Catalogue des figurines de terre cuite du musée du Louvre. — Weill : Aristoxène de Tarente. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (février). Le Soldat. — Instructions pour les marches de la cavalerie opérant seule. — Le corps du génie et le nouveau règlement sur le service en campagne. — Le dressage de la compagnie pour le combat. — JOURNAL DES ECONOMISTES (février). Blok : État actuel de l'économie politique en Allemagne. — Raffalovich : La misère à Londres. — Hoffmann : Le commerce allemand. — Rouxel : Revue critique des publications économiques en langue française.

MAGASIN PITTORESQUE (29 février). Imbault-Huart : Les peuples tributaires du Céleste Empire. — A Rhoné: Mariette bey; le musée de Boulaq. — (15 mars). Tagliapanni, tailleur du XVIe siècle. — Les anciens hôtels de Nantes. — Oustalet : Les Pétrels et les Albatros. — Molinier : Les inscriptions de la tour Beauchamp, à Londres. — MOLIÉRISTE (mars). Larroumet : *les Précieuses ridicules* à la scène. — Affaire Ménard.

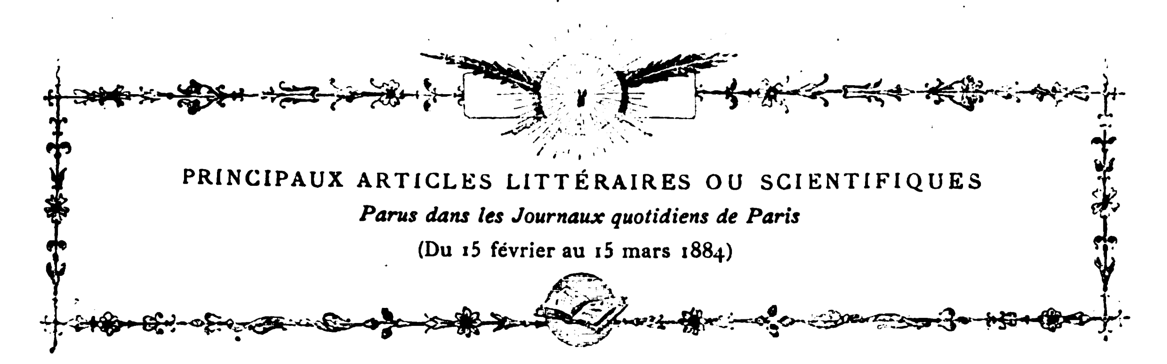
NATURE (16 février). Hément : Les défauts de l'œil et de la vue. — Filhon : Explorations sous-marines; le voyage du *Talisman.* — De Nadaillac : L'art préhistorique en Amérique. — (23 février). L'expédition météorologique austro-hongroise à l'île Jan-Mayen. — (1er mars). Le nouveau poste central des télégraphes à Paris. — Un train de chemin de fer dans les flammes. — (8 mars). Tissandier : La photographie en ballon. — E. Vimont : Le gui de chêne. — (15 mars). Oustalet : Le renard bleu. — Tissandier : Le laboratoire de M. Pasteur. — De Nadaillac : L'art préhistorique en Amérique. — NOUVELLE REVUE (15 février). Mme Hoggan : La femme médecin aux Indes. — Malon : L'Internationale. — Psichari : La science et les destinées nouvelles de la poésie. — (1er mars). De Lesseps : L'Abyssinie. — Mugnier : Finance rurale: 1° le crédit agricole; 2° le warrant agricole. — G. Duplessis : La vie parisienne en 1780.

POLYBIBLION (février). Davranches : Poésie. — De la Croix : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus dans les sections de théologie, beaux-arts, belles-lettres et histoire. — Bulletin. — Variétés : La bibliothèque de l'Université de Caen. — La nouvelle littérature chrétienne arabe. — Chronique.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (février). Colfavru : Comment la Constituante et la Convention avaient résolu la question des incompatibilités. — Heywood : La maladie de Marat. — Charavay : Autographes et documents révolutionnaires; Condorcet, Barbaroux, Jourdan et Carnot. — REVUE D'ADMINISTRATION (février). Guillaume: Les tramways, législation et jurisprudence les concernant. — L'organisation municipale de la Nouvelle-Orléans. — REVUE ALSACIENNE (février). Seinguerlet : M. F. Schuler. — Rabany : Louis XIV et Strasbourg. — REVUE DES ARTS DECORATIFS (février). Rioux de Maillou : Les ustensiles de cuisine, XVIIe et XVIIIe siècles. — Bonnaffé : L'histoire des amateurs. — Passepont : L'étude des ornements. — Charvet : L'Exposition des arts décoratifs de Lyon. — REVUE BRITANNIQUE (février). Le Madhi, l'Egypte et l'Abyssinie. — Les chemins de fer russes en Asie. — Un chevalier errant au XVIIe siècle. — Cl. Popelin : La préface de Poliphile. — Les colonies françaises. — REVUE CRITIQUE (18 février). A. Bertrand : La Gaule avant les Gaulois. — Omont : Inventaire-sommaire des manuscrits du supplément grec de la Bibliothèque nationale. — De Maulde : Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry. — (25 février). Protap Chundra Roy : Traduction du Mahâbhârata. — De Ranke : L'Empire romain. — De Puymaigre : Souvenirs sur l'émigration, l'Empire et la Restauration. — (3 mars). Duval : Les dialectes néo-araméens de Salamas. — Engel : Histoire de la littérature anglaise. — De Lettenhove : Les huguenots et les gueux. — (10 mars). Basset : Etude sur l'histoire d'Éthiopie. — Darmesteter : Essai de littérature anglaise. — Nève : Les époques littéraires de l'Inde. — Une correction dans le *Médecin volant.* — REVUE DES DEUX MONDES (15 février). De Broglie : Lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — Lavollée : Les sociétés ouvrières. — P. Janet : L'enseignement de la philosophie de 1830 à 1852. — Planchut : La Corée et les Coréens. — Langel : Don Juan d'Autriche, d'après une récente publication. — (1er mars). Maxime du Camp : La charité privée à Paris; les sœurs aveugles de Saint-Paul. — P. Janet : Victor Cousin et son œuvre philosophique. — A. Gigot : La démocratie autoritaire aux États-Unis. — Valbert : Le poète don Serafin Estebanez. — Brunetière : La tragédie de Racine à propos d'un livre récent. — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE (15 février). Évellin : La philosophie au lycée; le vocabulaire. — Bonnier : La nouvelle agrégation des sciences naturelles. — La question des dictionnaires. — REVUE DE GEOGRAPHIE (février). Jametel : Le fleuve Bleu et le fleuve Jaune. — Mougeolle : Emplacement de la Rome antique. — Girard : Topographie comparée des côtes de l'Océan et de la Manche. — REVUE HISTORIQUE (mars-avril). Molinier : Étude sur la réunion de Montpellier à la France. — Michel : La correspondance de Mallet du Pan. — Stern : Documents inédits relatifs au premier Empire. — Reinach : Dépêches inédites adressées de Tours au gouvernement de la Défense nationale par M. Gambetta. — REVUE LIBÉRALE (10 mars). Maurice Valette : Essai sur Juvénal. — Georges Bernard : La mer intérieure du commandant Roudaire. — Henri Carnoy : Le monde des Génies. — Georges Escande, député : De la Réforme administrative. — Vinça : Souvenirs de Menton. — REVUE LITTÉRAIRE (janvier et février). A. Roussel : *Lettres de Philippe II,* par M. Gachard. — L. Aubineau : La marquise de Brinvilliers. — Rastoul : *Trente-deux ans à travers l'Islam,* par Roche. — La correspondance de Louis Veuillot et la presse. — Le père Denis Petau. — REVUE LYONNAISE (15 février). Regnaud : Les facteurs des formes du langage dans les langues indo-européennes. — De Charpin-Feugerolles : Souvenirs du comte de Saint-Priest. — REVUE MARITIME (mars). Parfait : Rapport sur la campagne scientifique du *Talisman.* — Extraits des rapports de la commission du ministère de la marine sur l'Exposition d'électricité à Vienne en 1883. — Les côtes de la Syrie et de l'Asie mineure. — REVUE PHILOSOPHIQUE (février). Reynaud : L'évolution de l'idée de *briller* en sanscrit, en grec et en latin. — Bonatelli : Remarques sur les sensations et les perceptions. — Guyau : L'esthétique du vers moderne — Weber : *Histoire de la philosophie européenne.* — Fouillée : *L'idée moderne du droit.* — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (16 février). Léo Quesnel : Poètes américains; Walt Whitman. — De Pressensé : Lanfrey d'après ses *Chroniques* récemment publiées. — (23 février). P. Deschanel : M. P. Bourget. — Louis Ulbach : Grenade. — (1er mars). Montferrier : Origine des

malentendus entre l'Italie et la France. — Krantz : Caractères généraux de la poésie au XIX[e] siècle; Victor Hugo. — Dépêches inédites de Gambetta au gouvernement de la Défense nationale. — (8 mars). P. Deschanel : Pauline de Montmorin, comtesse de Beaumont, sa famille et ses amis, d'après M. A. Bardoux. — Darmesteter : Olivier Madox Brown. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 février). Laboulbène: Davaine. — Thouar : A la recherche de la mission Crevaux. — Du Sède : La faune arctique. — (23 février). Faye : L'astronomie et la géographie. — L'exposition du *Travailleur* et du *Talisman*. — Hæckel : Le pic d'Adam à Ceylan. — (8 mars). Lapparent : L'écorce terrestre et son relief. — Myerson : Jean Rey et la loi de la conservation de la matière.

SCIENCE ET NATURE (16 février). Mangin : Le laboratoire de chimie au pic du Midi. — Nivoit : La digue du mont Saint-Michel. Lejanne : Les productions de la Nouvelle-Grenade. — (1[er] mars). Vallot : Herborisation dans les rues de Paris. — Roule : L'ostréiculture sur le littoral méditerranéen français. — Moreau : La mer intérieure africaine. — (8 mars). Gautier : Comment falsifie-t-on les vins? — (15 mars). Castellamare : L'électricité au théâtre. — Maximes de la vie, fragments inédits par Claude Bernard. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 février). Lehaucourt : Le volontariat d'un an et la prochaine loi sur le recrutement. — Les compagnies d'infanterie montées. — Saint-Aubin : L'Egypte du Mahdi. — (1[er] mars). Le règlement du 28 décembre 1883 sur le service intérieur. — Projets de création de smalas de chameaux dans le sud de l'Algérie. — Les ponts divisibles et portatifs.



PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 février au 15 mars 1884)

DÉBATS. Février : 17. Mémoires d'Henri Heine sur sa jeunesse. 23. Egger : La société anglaise des Index et les Index en France. 27. E. Bertin : *Lucien Bonaparte et ses mémoires.* 29. Darmesteter : Chansons politiques de l'Irlande. — Mars : 4. Les derniers jours de Shelley. 5. A. Bardoux : *Rivarol et la société française.* 8. Franck : *Histoire des animaux d'Aristote.* 9. François Lenormant. 14. Marc-Monnier : Alice de Chambrier.

DÉFENSE. Février : 17. *Les correspondants de la marquise de Balleroy.* 21. *Manuel biblique*, par l'abbé Vigouroux. — Mars : 9. La guerre des lettrés annamites contre la civilisation chrétienne.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Février : 19. Le catalogue d'autographes Bovet. 25. *Les Allemands,* par le P. Didon. 26. Souvenirs de M[me] de Caylus. — Mars : 4. Michelet, sa jeunesse. 10. Les mémoires de H. Heine.

DROIT. Mars : 12. Des prénoms dans les actes de l'état civil.

ÉVÉNEMENT. Février : 22. Champsaur : Guy de Maupassant.

FIGARO. Février : 17 et 27. Les mémoires de H. Heine. 27. L. Bloy : Le P. Didon.

FRANÇAIS. Février : 22. *Le général Chanzy*, par Chuquet. 29 et 7. Les romans de Tourguéneff. — Mars : 14. *L'éducation morale et civique avant et pendant la Révolution*, par l'abbé Picard.

GAZETTE DE FRANCE. Février : 16. *La Gerbe*, par J. Barbier. 19. Le P. Ch. de Montalembert, missionnaire dans les Indes au XVIII[e] siècle. — Mars : 8. *Les Allemands*, par le P. Didon. 12. Une nouvelle jurisprudence touchant la collaboration : *Les Danicheff.*

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Mars : 5. *L'Iliade*, traduite en vers français, par Barbier. 6. Champetier de Ribes : La propriété artistique.

GIL BLAS. Février : 20. Fouquier : Racine au Collège de France.

INTRANSIGEANT. Février : 26. De quelle maladie Molière est-il mort ?

JUSTICE. Mars : 2 et 9. Les lettres de Flaubert. 10. Krapotkine : L'exil en Sibérie.

LIBERTÉ. Février : 18. Drumont : *La joie de vivre.* 25. Le P. Didon et *les Allemands.* — Mars : 3. Les leçons de l'histoire. 11. La brique assyrienne.

MONITEUR UNIVERSEL. Février : 27. *Les Allemands,* par le P. Didon. 28. *Ma jeunesse*, par Michelet.

MOT D'ORDRE. Mars : 14. *La joie de vivre.*

REVEIL. Février : 17. *La joie de vivre.* 19. L. Desprez : Critique rationnelle. 22. *L'Amant de cœur*, par Edm. Lepelletier. — Mars : 11. *Ma jeunesse*, par Michelet.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Février : 19. Biornstiern Biœrnson. 26. L'expression dans les beaux-arts, par M. Sully Prudhomme. — Mars : 11. Grucker : Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne.

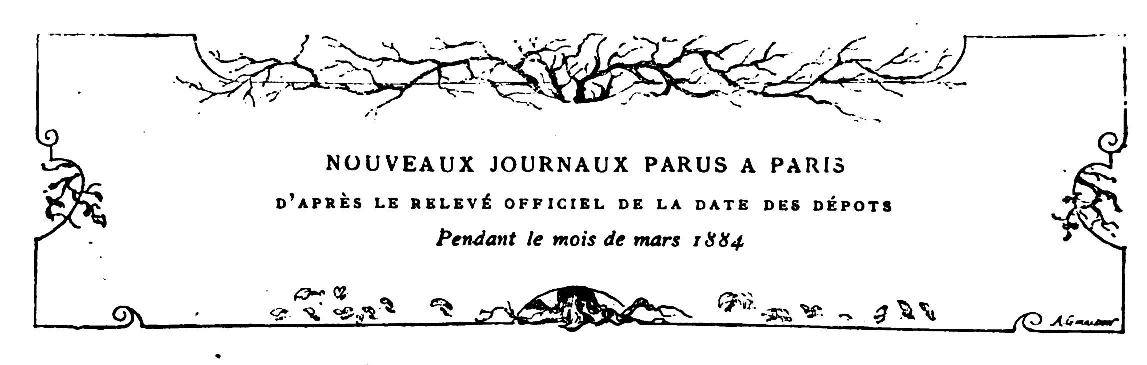
SIÈCLE. Mars : 2. Perrier : La philosophie zoologique avant Darwin.

SOLEIL. Février : 18. *La vie d'un patricien de Venise au XVI[e] siècle*, par Ch. Yriarte. — Mars : 13. *La Save, le Danube et le Balkan*, par Leger.

TÉLÉGRAPHE. Février : 18. De la convenance en littérature.

TEMPS. Février : 19. Le nouveau livre de la reine d'Angleterre. 20. Les impressions du P. Didon en Allemagne. 24 et 28. Legouvé : Une éducation de jeune fille. — Mars : 2-9. Mantz : Les dessins de l'Ecole moderne. 5. Alex. Dumas : La Comédienne ; M[lle] Delaporte ; M[lle] Chaumont.

UNION. Février : 18. Vie de M[gr] Dupanloup.



NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de mars 1884

1. *Journal des Écoles*. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Bizot. Bureaux, 22, rue du Pont-Louis-Philippe. Abon. : ments : un an, 14 francs. Paraît les 1er, 10 et 20 du

Fantasio, journal parisien littéraire. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Quelquejeu. Bureaux, 33, rue Jacob. Abonnements : un an, 5 francs. Le numéro, 15 centimes. Bi-mensuel.

Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur. In-8°, 48 p. Paris, imp. P. Dupont. Bureaux, 41, rue J.-J.-Rousseau. Bi-mensuel. Abonnements : un an, 15 francs; étranger, 18 francs.

2. *Don Quichotte*, par Sancho Pança (Émile Bergerat). In-32, 32 p. Paris, imp. Cusset. Bureaux, 16, rue du Croissant. Le numéro, 30 centimes. Paraît le samedi.

3. *L'Écho de la rive gauche*, organe des intérêts du Ve arrondissement et des quartiers limitrophes. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. boulevard Saint-Germain, 16. Bureaux, même adresse. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes.

9. *La Lanterne des annexés*, par l'Anti-Prusco. In-12, 16 p. Paris, imp. Bady. Bureaux, rue de Clignancourt, 103. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes. Hebd.

La Cote sportive; Le Derby. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Dumont. Bureaux, 11, rue du Faubourg-Saint-Denis. Le numéro, 15 centimes. Quotidien.

10. *Le XIVe arrondissement*, journal politique, industriel et commercial. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Denolly. Bureaux, 46, rue Hallé. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes. Paraît le dimanche.

Le Journal des fiancés. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Perreau. Paraît le dimanche.

Le Moniteur de la Corse, paraissant le dimanche. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Nouvelle. Bureaux, 71, boulevard de Courcelles. Abonnements : un an, 10 francs. Spécimen.

15. *Journal des applications électriques et électro-chimiques*. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Alcan-Lévy. Bureaux, 72, rue de la Butte-Chaumont. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 50 centimes. Mensuel.

Le Moniteur judiciaire et administratif. In-18, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Moegli. Bureaux, 31, rue de Seine. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 25 centimes. Bi-mensuel.

Journal de la vente à crédit, organe des courtiers pour le placement des valeurs mobilières. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 85, rue des Martyrs. Abonnements : un an, 1 fr. 50. Le numéro, 10 centimes. Mensuel.

Revue de l'enseignement libre. In-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Balitout. Bureaux, 4, carrefour de l'Odéon. Abonnements : un an, 6 fr. 50. Le numéro, 50 centimes. Paraît le 15 de chaque mois.

16. *La Démocratie française*. In-folio, 1 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 56, rue Basse-du-Rempart. Le numéro, 10 centimes. Spécimen.

17. *Le Génie*. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 39, rue de Châteaudun. Le numéro, 15 centimes. Spécimen.

18. *Journal-Guide*, sommaire général des journaux, publications, livres. In-4°, 4 p. Paris, imp. Brenot. Bureaux, 27, rue Esquirol.

20. *Le Trotteur*, journal de courses. Petit in-4°, 4 p. Paris, imp. Dumont. Bureaux, 11, rue du Faubourg-Saint-Denis. Le numéro, 15 centimes. Quotidien.

22. *Bulletin hebdomadaire des travaux de la maçonnerie en France*, paraissant le vendredi. In-4°, 8 p. Paris, imp. Nelson. Abonnements : un mois, 20 centimes. La vente au numéro est interdite.

25. *Le Réveil typographique*, organe du Cercle d'études sociales, paraissant les 10 et 25 du mois. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Bélon. Bureaux, 56, rue Polonceau. Abonnements : un an, 3 francs. Le numéro, 10 centimes.

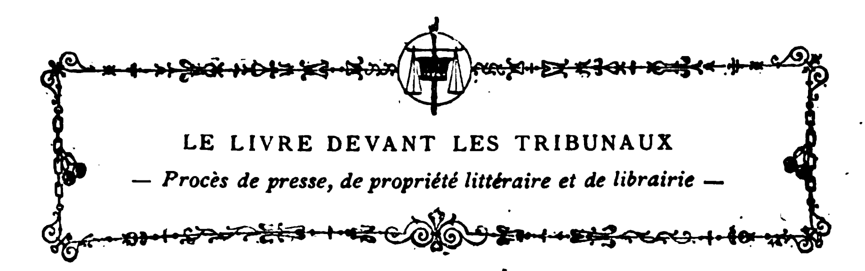
26. *Le Matin*. In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Malabouche. Bureaux, 15, rue Daunou. Le numéro, 10 centimes.

L'Anti-Berlin; *l'Anti-Prussien*. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements : un an, 12 francs. Le numéro, 5 centimes. Paraissent les mardis, jeudis et samedis.

Sans date. *Le Progrès*. In-12, 16 p. Paris, imp. Larguier. Bureaux, 21, rue Germain-Pilon. Bi-hebdomadaire. Abonnements : 10 francs par an. Le numéro, 35 centimes.

Le Journal parlé, organe officiel de tous ceux qui parlent du nez. In-4°, 4 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Le numéro, 15 centimes.

La Lanterne des curés. In-16, 16 p. fig. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes. Paraît le samedi.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

France : *L'*Histoire des Papes, *de M. l'abbé Pallard. — L'*Illustration *contre l'*Illustration pour tous. — *Un* Molière *illustré; M. Leman contre M. Lemonnyer. — Outrages aux bonnes mœurs;* Souvenirs du cloître. — *La revue* la Jeune France. — Les cent curés paillards. — Charlot s'amuse. — **Étranger :** La Société de Berlin. — *Contrefaçon : MM. Macniven et Wallace contre MM. Cameron et C°.*

FRANCE

L' « Histoire des Papes » de M. l'abbé Pallard.

On plaidait hier devant la première chambre du tribunal civil une question assez intéressante.

La voici en substance :

« Dans quelle mesure un écrivain peut-il contraindre un éditeur à publier un ouvrage dont les lignes générales répondent à un plan arrêté d'accord, mais qui n'était pas encore fait au moment où le traité est intervenu ? »

M. l'abbé Pallard avait obtenu de la cour de Rome l'autorisation de reproduire la galerie des deux cent soixante-trois portraits de papes, y compris celui de Léon XIII, qui se trouvent dans la basilique de Saint-Pierre hors des murs.

Il fit un traité avec M. Champenois, éditeur lithographe, pour la publication d'une édition de luxe de ces portraits qui devaient être accompagnés d'une notice biographique.

M. l'abbé Pallard envoya à M. Champenois les notices qui devaient accompagner les trois premiers portraits et lui demanda de publier un numéro spécimen tiré à trois mille exemplaires.

A la réception du manuscrit, M. Champenois pria M. l'abbé Pallard de remanier son manuscrit, prétendant que le style n'était pas correct.

M. l'abbé Pallard remania à trois reprises différentes

M. Champenois se refusa quand même à publier l'ouvrage.

M. l'abbé Pallard assigne donc l'éditeur en 10,000 francs de dommages et intérêts et il demande qu'il soit forcé de faire paraître l'*Histoire des papes,* à peine de 300 francs de dommages-intérêts par chaque jour de retard.

Voici le dispositif du jugement :

« Le tribunal,

« Attendu que, par lettres échangées les 30 septembre et 1er octobre 1881, lesquelles seront enregistrées avec le présent, il est intervenu entre l'abbé Pallard et Champenois et Cie un traité concernant la publication d'un livre de luxe devant comprendre la reproduction des deux cent soixante-trois portraits des papes, d'après les médaillons de Saint-Paul hors des murs, à Rome, et la vie abrégée de chacun de ces papes; que ledit traité contient des stipulations réciproques et successives par lesquelles, d'une part, l'abbé Pallard s'est engagé à fournir à son éditeur, en outre des portraits, un titre provisoire, une première préface devant servir de prospectus pour lancer l'ouvrage, une vie abrégée de chacun des papes devant exciter l'intérêt et donner une idée suffisante des principaux événements liés à chaque règne; en outre, comme complément de l'ouvrage, un titre définitif et une préface signée par un écrivain en renom, et au moins, comme minimum reconnu nécessaire, une approbation du texte et du plan par un personnage d'une haute et incontestable autorité; enfin l'acceptation de la dédicace par un cardinal;

« Qu'il était déclaré qu'il ne suffisait pas que ces approbations, encouragements et concours fussent assurés pour l'époque où la publication serait près d'être achevée;

« Qu'il était indispensable que l'abbé Pallard les fournît le plus tôt possible, en tout cas dans le délai de six mois;

« Que, d'autre part, les éditeurs se sont obligés à se charger entièrement de l'impression et de la vente de l'ouvrage, et que, pour permettre à l'abbé Pallard d'obtenir plus facilement les encouragements et concours promis par lui, ils se sont engagés à entreprendre immédiatement la mise sur pierres de huit portraits ainsi que l'impression de huit biographies correspondantes et de la préface provisoire devant servir de prospectus, afin de bien faire comprendre aux personnages dont l'auteur aurait à solliciter l'appui, le plan, l'idée et l'exécution de son œuvre dont le premier tirage, par livraisons, était fixé à trois mille exemplaires;

« Attendu que l'abbé Pallard a fourni à son éditeur le titre et la préface provisoire, ainsi que les huit biographies devant être insérées dans la première livraison qui servait de prospectus;

« Que néanmoins Champenois et Cie se refusent à exécuter le traité, prétendant que le texte qui leur a été livré est d'une rédaction insuffisante, qui ne leur permet en aucune façon de s'en servir; qu'en outre l'abbé Pallard ne leur a pas fourni les acceptations et approbation de ses projets;

« Attendu que les éditeurs ont renoncé à se faire juges de l'œuvre de l'abbé Pallard, d'après les termes mêmes du contrat qui stipule, à cet égard, que l'approbation du texte et du plan de l'ouvrage sera donnée par un tiers, que le traité indique comme devant être un personnage d'une haute et incontestable autorité;

« Que la correspondance échangée entre les parties à l'occasion du texte et les retouches consenties par l'auteur n'ont aucunement modifié cette convention à laquelle il n'a pas été dérogé;

« Attendu qu'aux termes du traité, Champenois et Cie se sont obligés, préalablement à l'approbation du manuscrit complet de l'ouvrage, à entreprendre l'impression d'une livraison devant servir de prospectus, qui contiendrait la préface provisoire ainsi que les biographies et les portraits de huit papes;

« Que cette livraison avait, entre autres objets, de faciliter à l'abbé Pallard le moyen d'obtenir l'approbation de son texte et l'acceptation de la dédicace de son livre;

« Attendu que, pour lui servir à cet effet, ce numéro spécimen devait être édité en forme et en quantités suffisantes

pour faire apprécier, comme il était dit au traité, non seulement le texte, mais encore l'exécution matérielle de l'œuvre;

« Que dès lors il ne suffisait pas que ce premier numéro fût livré à l'abbé Pallard à l'état d'épreuves; qu'il était indispensable que la composition en fût parfaite et définitive;

« Que dans cette mesure restreinte et conforme à l'interprétation du contrat, l'abbé Pallard n'est pas en droit de demander un tirage à trois mille exemplaires, ainsi qu'il y conclut; qu'il est seulement fondé à exiger la publication d'un certain nombre de numéros spécimens;

« Que le tribunal possède les éléments d'appréciation qui lui permettent de fixer ce nombre à deux cents;

« Attendu que le refus fait par Champenois et Cie de satisfaire à cette obligation a causé au demandeur un préjudice dont la réparation doit être portée à 500 francs;

« Attendu que l'abbé Pallard n'a pas encore pu fournir à ses éditeurs les approbations et encouragements convenus:

« Que les mesures ci-dessus prescrites sont de nature à lui permettre de les solliciter et de les obtenir;

« Que, bien que son retard provienne du fait de Champenois et Cie, sa demande relative à la publication complète et immédiate de son ouvrage est, en l'état, prématurée;

« Attendu que l'abbé Pallard ayant été empêché d'exécuter ses obligations par le fait même de ses éditeurs, ne saurait être tenu de dommages-intérêts à leur profit;

« Par ces motifs,

« Ordonne que dans le mois de la signification du présent jugement, Champenois et Cie seront tenus, sur le vu du bon à tirer donné par l'abbé Pallard, de publier, au nombre de deux cents exemplaires, un numéro prospectus de son ouvrage, contenant la préface provisoire, les huit portraits déjà exécutés et les huit biographies qui les accompagnent;

« Dit que, faute par eux de ce faire, ils devront payer à l'abbé Pallard dix francs par jour de retard, pendant le mois suivant, passé lequel délai il sera statué ce qu'il appartiendra;

« Les condamne, à titre de dommages-intérêts, à payer au demandeur la somme de 500 francs, et en outre les droits d'enregistrement des lettres du 30 septembre et du 1er octobre, ainsi que du présent jugement;

« Déclare prématurée la demande de l'abbé Pallard, relative à la publication immédiate de son ouvrage;

« Déclare Champenois et Cie mal fondés dans leurs conclusions à fin de dommages-intérêts, les en déboute et les condamne aux dépens. »

L' « Illustration » contre l' « Illustration » pour tous. — Demande en suppression de titre de journal.

(Le fait d'avoir donné à une publication périodique un titre, même emprunté au vocabulaire, assure un droit privatif à celui qui l'a le premier employé.)

M. Marc, directeur de l'*Illustration*, a formé contre M. de Bezancenet, représenté depuis par la Société de librairie catholique, une demande tendant à la suppression du titre de l'*Illustration pour tous* prise par M. de Bezancenet pour la dénomination d'une nouvelle publication illustrée.

Le 25 janvier 1882, le tribunal civil de la Seine rendit le jugement suivant :

« Le tribunal,

« Donne acte à la Société de librairie catholique de ce qu'elle a déclaré reprendre l'instance engagée contre de Bezancenet ès noms par Marc, comme gérant de la Société Marc et Cie;

« Et statuant au fond :

« Attendu que le titre l'*Illustration*, appliqué à un journal, n'est pas une dénomination générale, nécessaire pour désigner une catégorie de publications périodiques;

« Qu'au contraire, à l'époque déjà ancienne où ce titre a été pris par le journal qui l'a constamment porté depuis, il constituait une dénomination spéciale qui pouvait être l'objet d'un droit privatif;

« Que dès lors, par lui-même, par la consécration que le temps lui a donnée, par l'usage exclusif que Marc et Cie en ont fait jusqu'à ce jour, il est devenu une propriété qui doit être sauvegardée contre toute atteinte, directe ou indirecte;

« Attendu qu'il n'importe que la Société de librairie catholique ait pris certaines précautions pour différencier sa publication de celle qui appartient à Marc et Cie;

« Qu'en dénommant cette publication l'*Illustration pour tous*, elle a usurpé un titre qui appartient en propre aux demandeurs, et porté atteinte au droit privatif de ces derniers;

« Qu'il échet donc d'ordonner qu'elle supprimera du titre de son journal le mot l'*Illustration;*

« Attendu qu'il n'y a lieu d'autoriser l'insertion du présent jugement dans un ou plusieurs journaux aux frais de la société défenderesse, la suppression qui va être prescrite sous une sanction pénale suffisant à protéger le droit de Marc et Cie;

« Qu'il n'y a lieu non plus d'allouer à Marc et Cie des dommages-intérêts pour le préjudice qu'ils auraient antérieurement éprouvé, et qu'il n'est pas suffisamment justifié;

« Par ces motifs,

« Ordonne que, dans le mois de la signification du présent jugement, la Société de librairie catholique supprimera le mot l'*Illustration* du titre de son journal l'*Illustration pour tous*, à peine de 25 francs par chaque contravention régulièrement constatée;

« Déclare Marc et Cie mal fondés dans le surplus de leurs fins et conclusions et les en déboute;

« Et condamne la Société de librairie catholique aux dépens. »

Appel a été interjeté du jugement par M. Palmé, directeur de la Librairie catholique.

Dans sa plaidoirie, Me Nicolaï, avocat de M. Palmé, a soutenu que le titre d'un journal n'est pas une propriété exclusive.

Contrairement aux conclusions de M. l'avocat général, la Cour, adoptant les motifs des premiers juges, a confirmé le jugement.

(Cour d'appel de Paris, 2e chambre, audience du 7 janvier 1884.)

Un « Molière » illustré. — M. Leman contre M. Lemonnyer.

M. le président Aubépin était appelé, dans son audience des référés, il y a quelques jours, à s'occuper d'une question qui intéresse au plus haut point le monde des lettres.

M. Jacques Leman, peintre et graveur, prépare depuis quinze ans, avec une patience de savant amoureux de son travail, une série complète d'illustrations pour une édition des œuvres de Molière qui restera unique.

Au mois d'octobre 1882, M. Leman avait mené à fin son œuvre et passait avec M. Lemonnyer, éditeur, un traité pour la publication.

Il s'agissait d'une édition ornée de plus de sept cents compositions inédites, format in-4° raisin, imprimée en caractères elzéviriens du XVIIe siècle, réimpression textuelle sur les éditions originales, avec notices par Anatole de Montaiglon.

Aux termes des conventions, M. Leman s'était engagé à faire, au fur et à mesure de la publication, une suite de trente-deux grandes compositions au lavis et environ 700 des-



sins à la plume que M. Lemonnyer devait reproduire, la publication se faisant entièrement aux frais de l'éditeur.

Un prospectus illustré annonçant cette bonne nouvelle au public bibliophile fut lancé ; il y était dit qu'il s'agissait d'une édition artistique tirée à mille exemplaires, tous numérotés à la presse, comprenant cent vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon ; soixante-quinze exemplaires sur papier de Chine ; deux cents exemplaires sur papier de Hollande et six cents exemplaires sur papier vergé de van Golder, et en second lieu d'une édition sur papier vélin, tirée à sept cent cinquante exemplaires non numérotés.

Les souscriptions à l'édition artistique en grand papier ne devaient être reçues que contre un engagement écrit de prendre l'œuvre complète au fur et à mesure de sa publication.

Il était entendu que M. Lemonnyer considérerait, dans ses comptes avec M. Leman, comme vendu tout exemplaire souscrit ou sorti de sa maison, et lui en tiendrait compte dans les trois mois qui suivraient la publication de chaque pièce, sans que M. Leman ait aucunement à se préoccuper des dépôts ou ventes conditionnelles qui restaient à la charge de M. Lemonnyer.

Les bénéfices nets résultant de l'exploitation des deux éditions du Molière, des suites de gravures ou illustrations vendues à part, et autres produits de la publication devaient être partagés par moitié et le compte arrêté tous les trois mois.

Tel est ce traité. Six pièces ont déjà été publiées. Les bibliophiles se réjouissaient quand la guerre est survenue.

M. Leman accuse formellement M. Lemonnyer d'avoir tiré, sur papier de luxe, un plus grand nombre d'exemplaires qu'il n'était convenu ; de n'avoir pas fait numéroter à la presse les exemplaires des cinq pièces qui ont paru depuis l'*Estourdy* ; enfin, de ne lui avoir pas rendu de comptes depuis le commencement de l'opération.

Aussi M. Leman n'a-t-il pas hésité à introduire une instance en référé afin de faire nommer un séquestre et un expert.

Le séquestre garderait le dépôt des exemplaires en magasin ou en cours de publication, l'expert vérifierait la comptabilité et établirait le compte d'entre les parties.

M. le président Aubépin a continué la cause à huitaine en l'état, sous le bénéfice de la promesse faite à l'éditeur de donner à M. Leman pleine satisfaction.

La publication ne sera donc pas interrompue. Elle restera digne de Molière : on peut compter pour cela sur l'énergie, la probité et le talent de l'artiste.

Outrages aux bonnes mœurs. — Souvenirs du cloître.

L'article déféré à la justice a été publié dans le journal *la Revue critique*, dont M. Brulaton est le gérant. L'auteur est un jeune homme nommé Boyer, récemment sorti du séminaire ; l'imprimeur est M. Clavel.

Tous les trois ont été renvoyés devant la police correctionnelle.

Me Albert Petrot a plaidé pour le gérant, Me Lecesne pour l'imprimeur et Me Malot pour l'auteur de l'article.

Me Lecesne a fait connaître au tribunal qu'à sa sortie du séminaire, son client a été envoyé à Rome pour y achever sa théologie. Là, il aurait renoncé à la carrière ecclésiastique et s'est occupé de traductions grecques qu'il a apportées à Paris où il espérait les faire agréer d'un éditeur. On lui aurait dit alors qu'il se leurrait, s'il espérait vivre de semblables travaux. C'est ainsi qu'il a été amené à écrire l'article poursuivi.

Le tribunal, sur les réquisitions de M. le substitut de Mardigny, a rendu le jugement suivant :

« Le tribunal,

« En ce qui touche Clavel,

« Attendu que la prévention n'est pas suffisamment établie, le renvoie purement et simplement sans dépens ;

« Mais attendu que Brulaton, gérant du journal *la Revue critique*, a, le 30 décembre 1883, à Paris, publiquement mis en vente et vendu le n° 102 du susdit journal, lequel contient un article intitulé : « Souvenirs du cloître. » Mme d'Ouest-Ange ;

« Attendu que cet article, qui a pour unique objet le récit de la passion coupable d'une femme pour les autres femmes et, en particulier, pour une jeune religieuse, présente, dans son ensemble, un caractère évident d'obscénité ; que ce caractère résulte particulièrement des passages suivants : « Moi, « j'ai toujours eu le dégoût de l'homme... » et finissant par ceux-ci : « J'ai satisfait mes naturels épanchements. » — « Vous êtes belle, » et finissant par ceux-ci : « Plus près, plus « près encore. » — « Et la bouche sur la bouche... » et finissant par ceux-ci : « Elles s'écoutèrent respirer longuement. » — « La d'Ouest-Ange sut toute seule... » et finissant ainsi : « Elle se laissa faire jusqu'au bout. » ;

« Que dans ces divers passages, en effet, l'auteur se complaît au récit des séductions employées par une femme ayant, suivant l'expression qu'il emploie, « le dégoût de l'homme », pour exciter les sens d'une jeune novice et l'amener à satisfaire ses passions en se livrant entre elles à des pratiques contre nature ;

« Qu'ainsi Brulaton a commis le délit d'outrages aux bonnes mœurs ;

« Attendu que Boyer, en fournissant ledit article à Brulaton, sachant qu'il devait être imprimé, mis en vente et vendu, s'est rendu complice du délit susqualifié ;

« Leur faisant, en conséquence, application des articles 1 et 2 de la loi du 2 avril 1882, ainsi que des articles 59 et 60 du Code pénal ;

« Vu toutefois l'article 463 du Code pénal à cause des circonstances atténuantes admises en faveur des deux inculpés ;

« Les condamne, savoir Brulaton à six jours d'emprisonnement et 100 francs d'amende, Boyer à huit jours d'emprisonnement et 200 francs d'amende ;

« Les condamne solidairement aux dépens. »

(Tribunal correctionnel de Paris, 9e chambre, audience du 7 février 1884. — Compte rendu de la *Gazette des Tribunaux*.)

La revue « la Jeune France ». — Demande de nomination d'un administrateur provisoire. — Référé.

Au mois d'avril 1878, il a été créé à Paris, avec le concours de littérateurs et d'hommes politiques, une revue mensuelle ayant pour titre *la Jeune France*.

Le fondateur, M. Albert Allenet, homme de lettres, voulant lui donner de l'extension et la faire paraître tous les quinze jours, avait jugé utile de créer, pour l'exploitation, au mois de septembre 1879, une société en commandite par actions.

M. Chamerot, éditeur, se prétendant créancier de la Société la Jeune France, avait fait assigner pour aujourd'hui en référé MM. Decaux, Hector Martin, Delafontaine, le général Pitié et Laurent Pichat, membres du conseil de surveillance de la Société en commandite, à l'effet de faire nommer un administrateur provisoire qui ferait paraître le numéro de la revue *la Jeune France* du mois de février, continuerait le service aux abonnés, ou convoquerait l'assemblée générale des actionnaires dans les formes de droit pour qu'elle délibérât sur différentes questions de sa compétence.

M. Chamerot, à l'appui de sa demande, a fait exposer par

M. Paul Mercier, son avoué, que M. Albert Allenet, gérant de la société, était décédé; or, aux termes de l'article 3, paragraphe 1[er] des statuts, en cas de décès ou d'empêchement prolongé du gérant, le conseil de surveillance doit pourvoir provisoirement à son remplacement jusqu'à la première assemblée générale, chargée de nommer définitivement le successeur, et les membres du conseil de surveillance se seraient refusés à remplir leur mission et même à se réunir, soit pour continuer le service de la revue aux abonnés, soit pour convoquer l'assemblée générale des actionnaires, ce qui, d'après M. Chamerot, préjudicierait à ses intérêts et motiverait sa demande.

M[e] Popelin, avoué, s'est présenté pour M. Laurent Pichat; M[e] Jacob, avoué, pour M. le général Pittié, les autres défendeurs ont fait défaut.

M. le président a nommé M. Lebrun, administrateur provisoire.

(Tribunal civil de la Seine. — Audience des référés du mardi 12 février 1884. — Présidence de M. Aubépin.)

(Compte rendu du journal *le Droit.*)

« Les cent curés paillards. » — Outrages à la morale publique.

Le 20 novembre dernier, le tribunal correctionnel condamnait les sieurs Coutant, dessinateur, et Oriol, éditeur, le premier à 1,000 francs d'amende, le second à quinze jours de prison, à raison de la publication d'un opuscule illustré ayant pour titre : *Les cent curés paillards. Litanies en gras-double.* Des poursuites étaient également dirigées contre un troisième prévenu, M. Hector France, dont l'affaire fut disjointe pour cause de maladie.

M. Hector France, après la Commune, s'était réfugié en Angleterre et y devint professeur à l'Académie royale de Woolwich; c'est lui qui est l'auteur des contes illustrés par Coutant; le procès, en ce qui le concernait, revenait le mois dernier devant la 9[e] chambre, qui l'a condamné à six jours de prison et 500 francs d'amende.

Charlot s'amuse.

Nous apprenons que M. Paul Bonnetain, l'auteur de *Charlot s'amuse*, un livre dont la publication fit un certain bruit, est l'objet de poursuites de la part du parquet. L'auteur de la préface mise en tête de ce volume, M. Céard, est également poursuivi.

C'est M. Lallement, juge d'instruction, qui instruit l'affaire.

ÉTRANGER

La Société de Berlin.

Le livre *la Société de Berlin*, par le comte Vassili, a été saisi, sur l'ordre du parquet, pour outrages à l'empereur, aux membres de la famille impériale, au chancelier et aux ministres.

— Le tribunal d'arrondissement de Buda-Pest vient de confirmer le jugement prononcé contre l'éditeur Grimm, pour avoir publié, sans y être autorisé, une traduction de l'ouvrage en question.

M[me] Adam ayant assigné M. Grimm pour ce fait, tous les exemplaires de la traduction dont il s'agit avaient été saisis, l'éditeur a demandé la mainlevée; elle lui a été refusée.

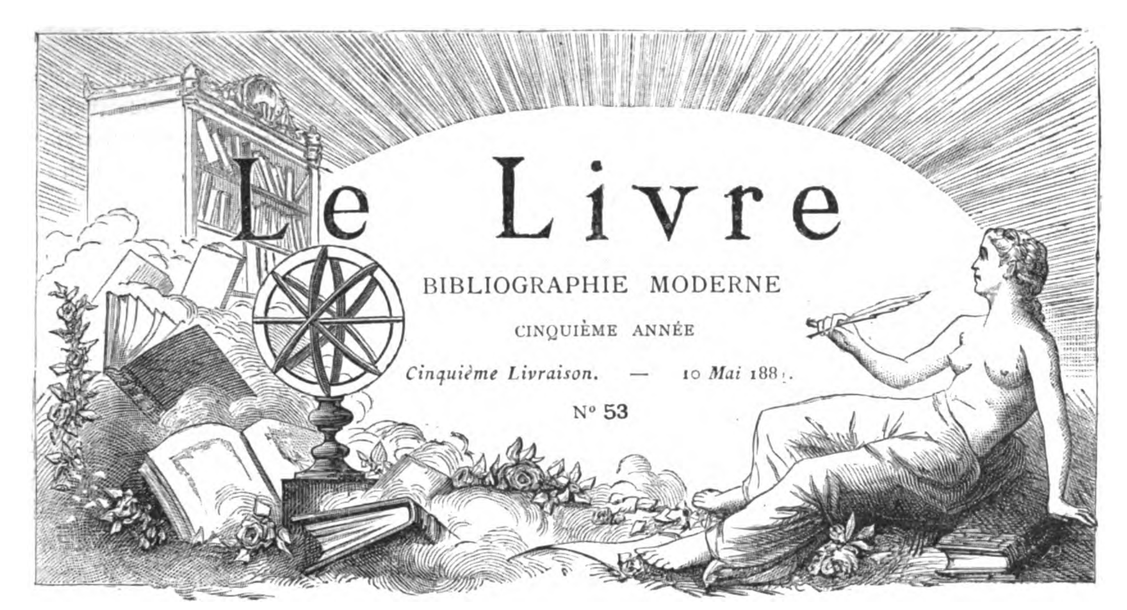
Ce jugement est motivé sur la convention littéraire passée, le 11 décembre 1866, entre la France et l'Autriche.

Contrefaçon. — MM. Macniven et Wallace contre MM. Cameron et C[ie].

Les éditeurs Macniven et Wallace, d'Édimbourg, poursuivent MM. J.-A. Cameron et C[ie] en contrefaçon d'un almanach publié par eux sous le titre de *Scottish Church and University Almanach* (« Almanach universitaire et ecclésiastique écossais »). MM. Cameron reconnaissent avoir fait de larges emprunts à cette publication pour leur *Grant's Church Almanach and Presbyterian Yearbook* (« Almanach ecclésiastique de Grant et Annuaire presbytérien »), mais ils soutiennent qu'ils en avaient le droit, l'enregistrement du premier almanach n'ayant pas été fait en temps voulu. Le journal *The Bookseller* fait remarquer que cette doctrine n'est pas soutenable, l'enregistrement n'étant qu'une formalité légale, mais de laquelle ne dépend en aucune façon le droit de propriété littéraire.



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Vieux airs — Jeunes paroles, par Octave Uzanne. — **Le Mouvement littéraire,** par Édouard Drumont. — **Correspondances étrangères : Angleterre,** par Westland Marston. — **Espagne,** par Pompeyo Gener. — **Critiques littéraires du mois : Romans, Contes et Nouvelles. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Sciences philosophiques et morales.**

VIEUX AIRS — JEUNES PAROLES

VARIATIONS SUR LES CHOSES QUI PASSENT

(Notes familières d'un curieux.)

Édouard Dentu et la dynastie des Dentu. — Jean-Gabriel Dentu. — Les libraires des Galeries de bois. — Le Journal des dames et des modes. *— Le* Drapeau blanc. *— Gabriel-André Dentu, ses publications et ses condamnations politiques. — État de la librairie en 1849. — Les brochures politico-religieuses. — Les auteurs de la maison Dentu. — Édouard Dentu, l'homme et l'éditeur. — Ses livres de luxe. — Une préface historique du* Caveau. *— Le suicide du sculpteur Alexandre Leclerc. — Post-scriptum.*



La mort d'Édouard Dentu a causé une profonde sensation dans le monde des lettres; on a fait couler beaucoup d'encre à l'occasion de la disparition de ce libraire-éditeur galant homme qui laisse, cela est certain, un *grand vide à la tête de la librairie,* pour employer une locution mise à la mode par un des puissants du jour. C'est qu'avec Dentu disparaît une très intéressante dynastie de libraires qui comptait déjà trois générations et qui mérite d'être presque aussi célèbre que la fameuse dynastie des Panckoucke. — Après les articles forcément un peu superficiels de la presse quotidienne, l'historique de cette maison d'édition revient de droit à cette Revue, et je vais m'efforcer de résumer ici, le plus nettement possible, les différentes phases de cette librairie, dont les origines remontent aux temps curieux où Maradan ainsi que l'honnête Jean-Nicolas Barba, auteur des *Souvenirs* et autres « marchands de

nouveautés », comme on disait alors, régnaient sans conteste dans le monde de la librairie.

Jean-Gabriel Dentu, le fondateur de la maison actuelle, établi imprimeur à Paris, en 1795 — vers l'âge de vingt-cinq ans, — ouvrit boutique de libraire un an plus tard environ dans l'ancien passage Feydeau, à l'extrémité de la rue des Colonnes, à l'endroit même que coupe aujourd'hui la rue du Quatre-Septembre. A peine séjourna-t-il quelques années en cet endroit. Au début du siècle, nous le voyons déjà installé au Palais-Royal comme imprimeur-éditeur, Galeries de Bois, 265-266, presque exactement à cette place où agonise en ce moment la célébrité du café d'Orléans.

De nombreux libraires étalagistes ou directeurs de cabinets de lecture avaient depuis longtemps élu domicile dans ces curieuses Galeries de Bois, qu'on nomma un instant le *Camp des Tartares*. Ce fut là que Gáltey publia les *Actes des Apôtres*, ce singulier pamphlet, sorte de *Satire Ménippée* pleine des persiflages de Rivarol, de Champcenetz et de Peltier; là également vivait Desaine, dont la boutique avait des apparences de club, lorsque les deux Mirabeau, « le tonnant et le tonneau », s'y trouvaient en compagnie de Camille Desmoulins, de Saint-Huruge et aussi de Barras. Un autre libraire, Joseph Pain, qui débitait ses volumes à l'enseigne des *Trois Bossus*, y eut son heure de succès, de même que Petit et Girardin, dont les cabinets littéraires furent très achalandés, moins cependant que la petite vitrine où brillait la beauté de la charmante Lodoïska, la femme de Louvet, qui débita plusieurs éditions de *Faublas* à une clientèle nombreuse de soupirants et de tendres admirateurs.

J.-Gabriel Dentu édita à ses débuts quelques volumes de contes et divers romans obscurs ou érotiques, dont quelques-uns mis à l'index; mais il fonda presque aussitôt, en compagnie de l'abbé de La Mésangère, le *Journal des Dames et des Modes*, dont Sallèque avait ébauché la publication. Ce fut un succès énorme, et je me souviens d'avoir tenu un prospectus de cette heureuse entreprise, prospectus dédié *aux Jolies femmes de Paris et des départements*, au milieu duquel on lisait ce couplet chansonné sur l'air de *Cadet-Roussel*, alors en vogue au Café des Aveugles :

C'est chez Sallèque et chez Dentu,
Qu'au moyen d'un petit écu,
A Paris, chacun peut souscrire
Pour trois mois — c'est le cas de dire :
Eh! mais vraiment,
Faudrait ne pas avoir d'argent (*bis*).

Ce Recueil du *Journal des Dames* paraissait tous les cinq jours, in-8°, et la publication en fut continuée jusqu'à 1829. — On connaît aujourd'hui la rareté de cette admirable collection.

Grâce au succès de cette revue des modes du jour, J.-Gabriel Dentu put ouvrir chez lui un véritable salon de lettres et publier de beaux et bons ouvrages de haute littérature, de voyage et d'histoire naturelle. Parmi les livres remarquables sortis de son officine, il faut signaler les œuvres de Bitaubé, ainsi que celles d'Ossian, traduction Letourneur; une excellente édition de Vauvenargues, des Lettres de Bolingbroke et des œuvres diverses de Salgues, de Dulaure, de Levesque, de l'Institut, de Suard, de Botta et de l'abbé Galiani, avec notice de Mercier de Saint-Léger (de *la Sainte-Geneviève*) sans oublier de mentionner une *Bibliothèque d'auteurs étrangers*, ingénieuse innovation qui consista à donner en France la traduction parfaite des romans d'auteurs célèbres en Angleterre ou en Allemagne. Ce fut également à J.-G. Dentu que l'on doit plusieurs des premiers ouvrages sur le magnétisme, notamment ceux du marquis de Puységur.

J.-Gabriel Dentu, qui mourut à Paris en 1840, dirigea sa maison jusqu'en 1825; sous l'Empire, il eut à soutenir la guerre acharnée que l'on fit à Étienne et à Malte-Brun. Les polémiques furent violentes, on reprochait à l'élégant Étienne d'avoir pris le sujet de sa comédie des *Deux Gendres* dans une pièce d'un jésuite intitulée *Conaxa*, et on faisait un crime au sage Malte-Brun des emprunts éhontés qu'il n'aurait pas craint de faire à la Géographie de Pinkerton. — De ces démêlés judiciaires qui passionnèrent le monde des lettres, il ne nous reste plus aujourd'hui que de volumineux dossiers de procédure que l'on n'oserait consulter sans craindre l'anesthésie cérébrale. — En 1815, dans la période des Cent-Jours, Dentu ayant publié une brochure de M. de Kergorlay, sous ce titre : *Des Lois existantes et du 9 mai 1815*, il fut arrêté et mis sous verrous très arbitrairement jusqu'au second retour des Bourbons.

De telles persécutions avaient exalté le royalisme du fougueux libraire; après Waterloo, il fit sortir de sa boutique une quantité incroyable de brochures légitimistes; alors il se forma dans sa petite librairie un foyer de chaudes sympathies pour le nouveau régime bourbonnien, et, en 1819, parut le *Drapeau blanc*, que Dentu venait de fonder avec Martainville, et qui, après avoir été hebdomadaire, fut quotidien, eut un tirage de 2,500 exemplaires, et obtint, selon l'expression de Janin, ce Frascuelo de la critique, « un succès pareil à l'enthousiasme que soulève un combat de taureaux ».

Le *Drapeau blanc*, plusieurs fois mis en berne et « redéployé », cessa complètement de flotter en

juillet 1830. Jean-Gabriel Dentu était alors âgé de soixante ans; sentant venir l'heure de la retraite, et depuis quatre ans, lassé de polémique, il avait remis le soin de ses affaires aux mains de son fils Gabriel-André, alors âgé de trente ans.

***

Ce Gabriel-André apporta dans la librairie paternelle, avec une grande intelligence des affaires, une foi royaliste extrême qui lui fit rechercher la lutte et lui attira, de la part du gouvernement de Juillet, une trentaine de procès de presse qu'il soutint avec une vaillance passionnée; ce qui n'empêcha point qu'il ne fut condamné à de fortes amendes et même à l'emprisonnement par deux fois à Sainte-Pélagie. — Le *Catalogue des écrits, gravures et dessins condamnés depuis 1814 jusqu'à 1850* nous renseigne exactement à ce sujet. A l'article *les Cancans ou les passe-temps du jour*, par Bérard (68 numéros, 1831-1834), — dont 18 d'entre eux firent condamner tour à tour Bérard, Capry et Dentu, — je constate que celui-ci fut condamné pour trois numéros qui portaient les sous-titres suivants : *Cancans décisifs, Cancans flétrissants, Cancans inflexibles,* tous imprimés et mis en vente par Gabriel-André Dentu à Paris. Le jugement ordonnait destruction pour offense envers la personne du roi, excitation à la haine et au mépris du gouvernement, attaque contre les droits constitutionnels du monarque, et condamnait Dentu, par arrêt de la Cour d'assises de la Seine, en date du 5 février 1833, à six mois de prison et 500 francs d'amende. (*Moniteur* du 29 juin 1833.)

La même année 1833, un arrêt en date du 6 mai fut encore prononcé contre le malheureux libraire, le condamnant à 500 francs d'amende et trois mois de prison pour impression et mise en vente d'une brochure attaquant la dignité royale, sous ce titre : *Atrocité, sottise et fourberie, sous le scalpel de Raison et vérité, ou autopsie du monstre Pankalaphagon et de toute sa famille.* Louis-Philippe Ier avait cru se reconnaître sous le nom de *Pankalaphagon;* Dentu fut donc condamné à neuf mois de prison dans la seule année de 1833. Cela semblait bien fait pour calmer sa haine contre la branche cadette.

Je passe sous silence une autre condamnation toujours en date du 6 mai 1833 condamnant également Dentu à six mois de prison pour impression et publication de la seconde édition de *Henri, duc de Bordeaux, ou choix d'anecdotes sur la vie de ce prince*, par J.-René Thomassin. Il est certain que ce jugement fut rendu dans la même séance que celui cité plus haut pour la brochure *Pankalaphagon,* il y eut évidemment remise de peine et Gabriel-André ne purgea la publication de ses satires politiques que par neuf mois à l'ombre de Sainte-Pélagie en 1834.

La bibliographie anecdotique des brochures politiques de 1815 à 1870 serait bien intéressante à entreprendre et d'un curieux enseignement pour les esprits philosophes.

Dentu, second du nom, ne fut pas démonté ni ruiné par tant de coups répétés. Au milieu du grand mouvement de librairie de 1830, parmi les Dumont, les Ladvocat, les Eugène Renduel, les Alphonse Levavasseur, les Mame-Delaunay, les Curmer, les Gosselin, les Gustave Barba et autres célébrités naissantes, il trouva sa petite voie en mettant en vente de coquets volumes bien imprimés et qui n'avaient rien à démêler avec le romantisme chevelu du jour; il publia une traduction du *Voyage sentimental* de Sterne par Moreau-Christophe, un *Werther* de Gœthe translaté par M. de Sevelinges de façon assez médiocre, une *Collection des meilleures Dissertations sur l'Histoire de France,* divers ouvrages de magnétisme de MM. Deleuze et Mielle et aussi une remarquable *Histoire comparée des littératures espagnole et française,* par M. de Puybusque, consacrée depuis par de nouvelles éditions.

Gabriel-André Dentu, surmené par sa vie militante, mourut à l'âge de cinquante-trois ans, le 6 août 1849, laissant pour lui succéder deux fils, Édouard-Henri-Justin Dentu, né en 1850, l'excellent homme que nous avons tous connu, et Gabriel Dentu, l'aîné qui ne devait apporter dans l'antique librairie que ses grandes connaissances spéciales et son érudition.

***

La maison d'édition et de vente resta seule aux mains d'Édouard Dentu, qui, à peine âgé de dix-neuf ans, au lendemain des événements de 48, n'avait déjà que trop à faire pour soutenir la librairie que lui laissait son père. L'imprimerie qui se trouvait rue des Petits-Augustins (ancien hôtel de Persan), no 5, fut donc vendue et le magasin fut définitivement établi sur l'emplacement actuel au milieu de la galerie d'Orléans où toute la littérature de cette seconde partie du XIXe siècle a passé. Édouard Dentu, pour augmenter la réputation de sa maison et pour mettre au premier rang où elle est placée aujourd'hui sa librairie moderne, eut de terribles efforts à tenter.

Depuis dix ans une révolution complète s'était produite dans l'édition des romans et des ouvrages de littérature. Charpentier avait créé en 1838 sa Bibliothèque d'un élégant format in-18 à 3 fr. 50,

et le monde des libraires se trouvait entièrement bouleversé par ce simple fait qui rompait si brutalement avec la tradition et la routine.

Jusqu'alors on avait imprimé toutes les nouveautés en format in-8°, avec un caractère d'un œil énorme, sur une étroite justification, le tout noyé dans des blancs ridicules, divisé par des alinéas contre toute logique, entrecoupé de faux-titres hors de saison. — Avec cette esthétique de bibliopole qui divise pour mieux multiplier, chaque ouvrage de moyenne étendue formait environ deux tomes qui se vendaient chacun de 7 à 9 francs. C'est ainsi que pour complaire à Barba, Pigault-Lebrun fit éditer *Monsieur Botte* en quatre volumes, c'est ainsi également que nous sommes encore journellement étonnés par le nombre inouï de tomaisons de certains livres romantiques en édition originale que nous avons coutume de considérer comme ne comprenant qu'un seul volume.

L'innovation de Charpentier bouleversa donc toutes les idées reçues, Gosselin et Delloye suivirent, puis vint Lecou; le mouvement ne s'arrêta plus jusqu'au jour où Michel Lévy lança sa bibliothèque à 1 franc le volume. Entre temps, Marescq avait eu l'heureuse conception des romans illustrés à 20 centimes la livraison et des débouchés nouveaux s'étaient ouverts dans les masses que le commerce de la librairie n'avait guère atteintes jusqu'alors. En 1850, on était en plein progrès; Dentu, loin de rester à l'arrière, se lança en avant dans la voie qui avait été si favorable à ses prédécesseurs. Il fut éditeur de brochures à bon marché.

De 1845 à 1865, la pluie des plaquettes politico-religieuses inonda Paris, rappelant les plus beaux jours de la Restauration. Il paraissait parfois jusqu'à cinq brochures célèbres par jour et ces éphémères s'enlevaient avec une rapidité étonnante, trouvant un public nombreux toujours en appétit de nouveau et friand de scandale politique. — L'acheteur demandait au libraire avec une candeur exquise : *Est-ce piquant?* puis, sur l'affirmative, jetait son obole et partait au logis, heureux à l'avance de la polémique en laquelle il allait se plonger, émoustillé à l'idée de prendre parti pour ou contre le gouvernement. En 1859, Dentu publia la brochure retentissante : *le Pape et le Congrès*, attribuée tour à tour à l'abbé Cœur et à M. Eugène Rendu, et à laquelle Mgr Dupanloup répondit avec succès par une contre-brochure éditée par Douniol. Plus de 500,000 exemplaires furent enlevés tant en France qu'à l'étranger. — N'est-ce pas incroyable?

M. Camille Debans, dans une très longue et fort intéressante étude consacrée à Dentu dans la *Revue de France* du 31 octobre 1876, signale cette vogue insensée et passe en revue d'autres opuscules qui ne firent pas moins de bruit à l'heure fugitive de leur mise en vente :

Au second rang de ces brochures, dit-il, il faut mettre *l'Empereur Napoléon III et l'Italie* qui émanait d'une inspiration officielle. Un journal de 1859 racontait, à propos de cette publication, que *la Patrie* professait une telle admiration pour cet opuscule d'ailleurs remarquable, que chaque fois qu'elle le citait, elle écrivait la Brochure avec un B majuscule, comme si elle n'avait pas eu trop de vénération pour une œuvre aussi respectable. Parmi les autres publications politiques de cette époque, nous citerons : *la Nouvelle carte de l'Europe*, par Edmond About; *Lettre de Rome*, par le duc de Persigny; *la Nation en deuil*, par le comte de Montalembert; *le Scepticisme politique*, par le comte de Falloux; *la Fédération et l'unité italienne*, par P.-J. Proudhon; *Appel à la nation*, par le marquis de La Rochejacquelein, etc.

Le Figaro, dans un article du 3 mai 1859 — poursuit M. Debans, — dans lequel il énumérait tout ce qui, à divers titres, devait contribuer au succès de la campagne d'Italie, citait un très grand nombre de brochures sorties de chez Dentu, qu'il appelait *l'éditeur Omnibus*. Il y en a dans le nombre d'assez drôles comme titres, celle entre autres que publia M. Anatole de La Forge et qui s'appelait : *la Guerre, c'est la paix*. On en comptait une bonne douzaine intitulées simplement *la Paix*, dont une de M. de Girardin. Il serait fastidieux de citer ici un plus grand nombre de ces ouvrages éphémères. Il nous suffira de dire, pour donner une idée du prodigieux mouvement d'affaires que fit la maison Dentu pendant cette période, que la question d'Italie enfanta 1,800 à 2,000 brochures, la question d'Orient 400, la question polonaise 80, l'entreprise contre le Mexique 100 à 120; la guerre de sécession d'Amérique, plus de 50, et les sujets sans couleur bien tranchée, plus de 800.

Ce fut là, à n'en point douter, l'origine de la grosse fortune de Dentu, car les romans et livres de voyages, qu'il ne cessait d'éditer concurremment avec ses « questions du jour », n'atteignaient pas encore le grand tirage qu'ils obtinrent en ces dernières années. La littérature, en ces temps agités, restait au second plan; le cabinet de lecture régnait encore sur les classes bourgeoises, et les bibliothèques particulières ne s'étaient point formées dans tous les milieux de cette société démocratisée, comme on les voit se créer peu à peu depuis 1870. Jamais, cela est indéniable, on n'a vendu plus de livres de littérature romancière, d'histoire et de science que depuis douze ans, et ce mouvement, espérons-le, ne fera que s'accroître, car si l'on achète quelque peu d'ouvrages en France, on lit bien davantage en Angleterre, en Allemagne et même en Amérique. *La lecture*, diront longtemps encore avec raison MM. Joseph Prudhomme fils et petit-fils, *c'est la sagesse des nations*.

Ed. Dentu publia comme ses grands parents

beaucoup de livres de cabalistique et de sciences occultes et magnétiques, entre autres *les Tables parlantes*, par le comte Agénor de Gasparin, et différents livres de même nature signés par Alexandre Weil, Huzar et Henri Delaage, le sorcier-boulevardier. On le nomma même, en raison de cette marotte de spiritisme qu'il tenait évidemment de famille, « le libraire juré des prophètes inconnus, des calculateurs sublimes et des politiques de circonstance ».

De 1856 à 1857, il eut à soutenir un procès contre *l'Univers*, à propos d'un ouvrage de M. l'abbé Cognat qu'il avait publié sous le titre : *l'Univers jugé par lui-même*. Ce procès causa grand bruit et se termina par une transaction.

En dehors des publications courantes de sa librairie, Édouard Dentu avait pris, en 1860, la gérance de *la Revue européenne*, journal officiel dont il s'occupa avec grande activité. Il acquit également en 1866, par adjudication et pour le prix de 503,000 francs, l'exploitation du livret de l'Exposition universelle de 1867 ; cette opération devait lui attirer des embarras nombreux et un procès qu'il eut à soutenir contre M. Lebigre-Duquesne, procès qu'il n'eut point de peine à gagner, du reste, fort heureusement.

Citer les principales publications littéraires de Dentu, c'est faire un voyage d'exploration à travers son volumineux catalogue; or j'ai constaté que cet éditeur, prodigieusement actif, a publié en une période de trente années près de cinq mille romans et ouvrages géographiques, historiques ou dramatiques, et qu'il a su grouper autour de lui environ *six cents auteurs français*. Cela paraît fort invraisemblable !...

Libraire de la Société des gens de lettres et de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, il est peu d'écrivains modernes qui ne lui aient porté un ou deux ouvrages. Quelques-uns lui sont restés constamment fidèles ; de ce nombre font partie : Édouard Fournier, Champfleury, Paul Féval avant sa conversion qui le conduisit chez Palmé, Gaboriau, Montépin, Emmanuel Gonzalès, Pierre Zaccone, Ponson du Terrail, Hector Malot, Adolphe Belot, De la Landelle, Louis Jacolliot, Arsène Houssaye, Charles Deslys, Louise Collet, Élie Berthet, Gustave Aymard et Auguste Barbier qui a poussé la fidélité au delà du tombeau, en confiant à Dentu le soin de publier ses *Souvenirs*.

Parmi les auteurs intermittents, on voit paraître Alphonse et Ernest Daudet, Jules Claretie, Xavier Aubryet, P.-J. Proudhon, Olympe Audouard, Bescherelle, Louis Blanc, F. du Boisgobey, Édouard Cadol, Eugène Chavette, Léon Cladel, la comtesse Dash, Albert Delpit, Ch. Deulin, H. Escoffier, Léon Escudier, Étienne Enault, Edmond et Jules de Goncourt, A. Grenier, Jules Janin, P. L. Jacob, bibliophile ; Henri de Kock, Lorédan Larchey, Armand Le Bailly, Léouzon-Leduc, J. Lermina, Firmin Maillard, Eugène Manuel, Mary Lafon, Charles Monselet, Eugène Nus, Victor Fournel, René de Pont-Jest, Tony Révillon, Aurélien Scholl, Albéric Second, Victor Tissot, Louis Ulbach, Pierre Véron, H. de Viel-Castel, Viennet, de Villemessant, Adolphe Racot, Auguste Vitu, Werdet, Yriarte, etc.

En dehors de ses collections in-18 à 4 fr., à 3 fr. 50, à 3 fr. et à 2 fr. le volume, Dentu avait fondé, il y a dix-huit mois, une bibliothèque des chefs-d'œuvre de notre littérature à un franc. D'autre part, sa *Bibliothèque spéciale de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques* forme le plus riche répertoire du théâtre moderne que l'on puisse rêver, en dépit des collections analogues des librairies Tresse et Lévy. L'édition définitive des *Œuvres complètes d'Eugène Scribe*, divisée en six séries, ferait à elle seule le succès d'une maison d'édition.

Je ne rappellerai pas les procès qu'il eut à soutenir en qualité d'éditeur des *Excentricités du langage* et du *Dictionnaire de la langue verte*. Lorédan Larchey et Alfred Delvau se livrèrent sur son dos à une lutte homérique qui fit naître de grandes polémiques dans la presse en l'an de grâce 1866. Ces débats irritants se terminèrent par une transaction à l'amiable entre les parties ; l'exposé des motifs, nous entraînerait à la dérive sans opportunité réelle. Passons outre.

Les plus grands succès de vente, qui ont marqué la carrière d'Édouard Dentu, sont les *Iambes et Poèmes*, d'Auguste Barbier; *la Sorcière*, de Michelet; *le Bossu*, de Paul Féval; *la Révolution, c'est l'Orléanisme*, brochure de Lourdoueix ; *Questions d'hier, d'aujourd'hui et de demain*, par Louis Blanc ; *la Réforme sociale*, par Le Play ; *la Journée de Sedan*, par le général Ducrot; *Mademoiselle Giraud ma Femme*, de Belot; *Jack* et les *Aventures de Tartarin de Tarascon*, d'Alphonse Daudet; *la Fille de Roland*, de Henri de Bornier; le *Voyage au pays des milliards*, de Victor Tissot ; *Monsieur le ministre*, de Jules Claretie, etc. — Dans ces succès de grosse vente, tous les genres, comme on le voit, sont échantillonnés. J'en passe sans doute, mais comment ne pas s'égarer dans cet entassement colossal d'ouvrages publiés par un même éditeur !



Édouard Dentu fut l'affabilité faite homme. On ne pouvait connaître et ne pas aimer ce gras édi-

teur, doux, bienveillant, presque câlin. Tout en lui semblait capitonné et comme assourdi, c'était par sa rondeur ouatée, presque attiédie, qu'il communiquait la sympathie; on s'apparessait volontiers à causer avec ce bavard érudit qui aimait à musarder sur toutes les questions littéraires du jour et qui apportait dans la conversation des anecdotes curieuses et des vues parfois originales. L'homme même était physiquement intéressant et portait allègrement l'obésité, je dirais presque l'éléphantiasis dont il était atteint. Dans sa vaste houppelande, il se prélassait, ses petits bras courts en avant, semblable à une idole japonaise; la tête adipeuse d'une pâleur bistrée, éclairée par deux yeux noirs éveillés, fureteurs, très intelligents, d'une douceur et d'une bienveillance extrêmes, était encadrée d'une chevelure d'un noir mat plantée identiquement comme celle des indigènes de Yédo. — Toujours souriant, la main tendue, ce travailleur opiniâtre avait l'apparence la plus passive et la plus débonnaire. Sans angles, sans éclat, sans passion apparente, il ne savait rebuter personne; il fondait plutôt qu'il ne se dérobait, et, s'il avait un refus à exprimer à un débutant, il le soupirait si bien, avec un ton de désolation si sincère, en sourdine, que l'évincé n'en était point heurté et remportait son *ours* si délicatement léché au préalable.

Depuis trente-cinq ans, on le voyait chaque soir à travers les vitres de sa boutique, soit donnant audience à quelque auteur dans son cabinet, ou plutôt son *box*, chargé de paperasses, soit marchant à petits pas au milieu de ses livres, le lorgnon mal assujetti sur le nez, une liste à la main, inventoriant, questionnant, donnant des ordres, se rendant compte des moindres détails, n'abandonnant jamais son poste que vers l'heure de minuit. Travailleur acharné, peu mondain, aimant son métier jusqu'à l'enthousiasme, tel fut ce libraire de vieille roche.

Arsène Houssaye, dans son discours d'adieu à l'éditeur du *Roi Voltaire*, s'exprime justement à son sujet :

La passion du travail a sa fatalité: on en vit, mais on en meurt. Édouard Dentu en a vécu et il en est mort.

Minuit seul l'arrachait à cet étroit cabinet de travail où il oubliait, dans la poussière des livres, les enchantements de sa maison, entourée d'un parc qui répandait la vie. La philosophie de la paresse conduit quelquefois à la sagesse : rêver, c'est être heureux; n'avait-il donc pas assez payé, par une vie de labeur, quelques heures d'abandon dans la rêverie !

. . . .

Rendons cette justice à Édouard Dentu qu'il n'a jamais mis sa marque à un mauvais livre. Il avait trop le respect des choses consacrées pour vouloir offenser l'opinion publique. Aussi mérite-t-il sa place parmi les éditeurs célèbres qui seront inscrits aux archives du XIXe siècle : les Lévy, les Hetzel, les Hachette, les Plon, les Didier, les Mame, les Charpentier, les Didot, pour ne parler que des hommes de son temps.

A côté des romans qu'il publiait un peu à la hâte et sans trop y regarder, il se passionnait pour les beaux livres qui sont surtout l'honneur de son nom. Il faudrait citer toute une petite bibliothèque de chefs-d'œuvre ou d'œuvres d'art due à ce libraire qui renfermait un lettré et un amateur. C'était d'ailleurs un éditeur de race, puisque son père et son aïeul ont mérité une page dans l'histoire des livres.

Dentu aimait certainement les beaux livres, mais on sentait qu'en lui-même il s'étonnait de la vogue de certains ouvrages de bibliophiles édités avec grand luxe et à prix très élevé. Comme beaucoup de libraires de sa génération, il faut bien le dire, son sens artistique était assez borné; il avait, en pleine prospérité impériale, laissé Delvau — ce bohème qui eut le raffinement des belles éditions — illustrer ses *Cythères* et quelques autres volumes, mais il considérait alors comme manie ce culte véritable que Delvau apportait dans l'ornementation de ses œuvres.

Lorsque plus tard la vogue fit une hausse considérable sur les Delvau, au point d'en décupler la valeur, il changea d'idée et mit une certaine coquetterie à se dire l'éditeur de ces livres si artistement décorés; mais il était facile de deviner qu'il n'avait pas eu à commander ou à combiner les superbes et vivantes eaux-fortes de Félicien Rops ni les compositions originales de Bénassit. Delvau avait tout fait. — Les ouvrages à illustrer le désorientaient, le taquinaient dans le train-train ordinaire de ses publications courantes; il n'entendait rien aux cuisines de la gravure sur cuivre, aux variétés des procédés, à la belle ordonnance d'une illustration, aux soins multiples du tirage; aussi laissait-il la direction de toutes les menues questions d'ornementation d'un livre, questions si compliquées, à ses auteurs bibliophiles. C'est ainsi que Houssaye, Champfleury, de Goncourt et Jules Claretie purent faire paraître à sa librairie : *Molière, sa femme et sa fille*, le *Violon de faïence* ou les *Vignettes romantiques*, l'*Amour au* XVIIIe *siècle* et un *Enlèvement au* XVIIIe *siècle*. Collection de volumes très charmants de tous points. Depuis un nombre infini d'années, Dentu préparait une belle édition de l'*Histoire des Enseignes de Paris*, d'Édouard Fournier, qui devait être, me disait-il parfois, le couronnement de sa carrière; mais, en dépit des conseils et des bons offices qu'on lui offrait de différents côtés, le livre n'avançait pas; il semblait que l'éditeur ne pût sortir des difficultés renaissantes que l'arrangement de ce livre lui suscitait.

Il n'avait point, à l'avouer franc, cette flamme

ardente, cette passion militante du *beau à créer* qui fit surgir Malassis dans le passage Mirès, à une époque où le goût des beaux livres à frontispices semblait abandonné; mais Dentu, qui était modeste au possible, ne prétendait aucunement jouer au Palais-Royal le rôle d'un Curmer ou d'un Bourdin; il était pratique avant tout et préférait diviser son capital actif en d'innombrables petites affaires, plutôt que de le hasarder dans l'entreprise unique d'un livre peuplé de croquis et imprimé à belles marges sur un papier des Vosges ou du Marais.

Un soir, l'un de ses confrères, enrichi par de belles éditions de Musset et de Hugo, se vantait devant lui d'avoir fait construire une villa de près de cent cinquante mille francs sur un terrain d'une valeur de mille louis environ. — « Diable! fit Dentu, avec un sourire plein de douce malice, la spéculation est douteuse; — pour moi, j'eusse préféré bâtir un immeuble d'une vingtaine de mille francs sur un terrain de cent cinquante mille, cela m'eût semblé plus sage. » Tout l'homme d'affaires n'est-il pas dans ce mot?

Dentu ai-je dit, était lettré, très fin connaisseur, très épris surtout de bonne littérature. Éditer un excellent livre, exprimant une belle langue, — dût ce livre ne pas se vendre — était devenu à ses yeux presque une bonne fortune, en ces dernières années. Comme auteur, il a écrit une excellente préface où il fait très spirituellement l'historique du Caveau, en tête du livre : *Chansons, Mois et Toasts*, de Charles Vincent. Dans cet essai, il montre une grande érudition et de réelles qualités d'écrivain.

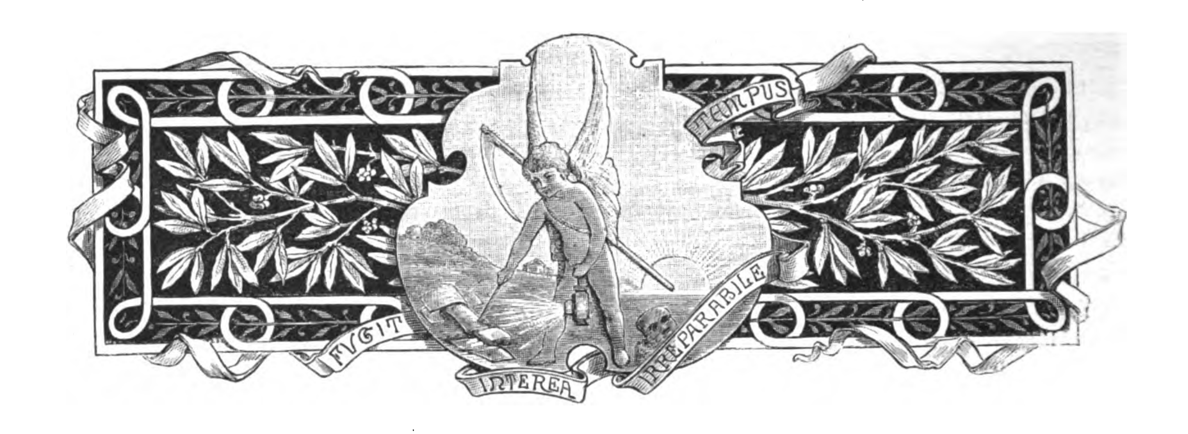
La maison d'édition de la galerie d'Orléans ne sera pas vendue; — les héritiers en donnent l'assurance, — mais la dynastie des Dentu semble hélas! définitivement éteinte. Aujourd'hui, les trois Dentu reposent au Père-Lachaise en un caveau de famille, auprès de la tombe de l'abbé Sicard, et, détail curieux, c'est au pied de ce caveau que le sculpteur Alexandre Leclerc (le type original, dit-on, du *Lacervoise*, d'Aristide Froissart) se pendit de désespoir et d'idéal meurtri, dans une sombre nuit du mois d'août 1864.

C'est à cet endroit également que Balzac, dans *le Père Goriot*, montre Rastignac tendant furieusement le poing sur Paris, ce grand dévoreur d'hommes, semblant dire dans sa rancœur immense : « Et maintenant, à nous deux, société! »

Octave Uzanne.

P. S. — Je comptais parler aujourd'hui des livres de luxe en général et plus particulièrement des ouvrages imprimés en couleur par les procédés de la *chromotypographie* dont un spécimen remarquable : les *Quatre fils Aymon*, a paru dernièrement. Je remets au prochain mois cette causerie spéciale. O. U.





LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

Frédéric Mistral et la résurrection provençale. — Nerto. — *Les volumes de vers oubliés.* — *Gustave Maroteau.* — *Vermesch.* — *Ducros de Sixt.* — *Campi et l'éloquence judiciaire.* — *Henri Vrignault.* — *Le journalisme officieux.* — *Edmond de Goncourt et* Chérie.



E grand Mistral qui revient, pour quelques jours, dans ce Paris où il n'a pas mis les pieds depuis quinze ans, produit un peu l'effet d'un phénomène : « Quoi ! dit le boulevard, on peut vivre sans moi, écrire des poèmes admirables, être heureux en dehors de cette fiévreuse atmosphère de Paris ?» On peut toutes ces choses parfaitement; mais il y faut, ajoutons-le, une âme particulièrement trempée, un esprit organisé d'une façon toute spéciale.

Jadis c'était là l'existence normale. La capitale n'était point cette ville démesurément prônée, gonflée, apothéosée, qui apparaît dans les déclamations et les dithyrambes comme une sorte de cité fantastique. Sans doute elle donnait le ton, elle consacrait les réputations; mais la province vivait d'une vie qui était à elle, elle avait ses académies, ses salons, ses hommes illustres. La France, en un mot, était un corps bien équilibré où l'activité circulait partout, et non une malade dont le sang se porte à la tête.

Mistral est un de ceux qui ont essayé de réagir contre cette absorption du pays tout entier par Paris. Grâce à lui, la langue provençale, dédaignée et livrée à toutes les ignorances, a retrouvé une nouvelle jeunesse.

Alphonse Daudet a exprimé en une image saisissante ce qu'a tenté et réussi le poète de Maillane.

« Tandis que Mistral, écrit-il dans les *Lettres de mon moulin,* me disait ses vers dans cette langue provençale, plus qu'aux trois quarts latine, que les reines ont parlée autrefois et que maintenant nos pâtres seuls comprennent, j'admirais cet homme au dedans de moi, et, songeant à l'état de ruine où il a trouvé sa langue maternelle et ce qu'il en a fait, je me figurais un de ces vieux palais des princes des Baux comme on en voit dans les Alpilles : plus de toits, plus de balustres aux perrons, plus de vitraux aux fenêtres, le trèfle des ogives cassé, le blason des portes mangé de mousse, des poules picorant dans la cour d'honneur, des porcs vautrés sous les fines colonnettes des galeries, l'âne broutant dans la chapelle où l'herbe pousse, des pigeons venant boire aux grands bénitiers remplis d'eau de pluie, et enfin, dans ces décombres, deux ou trois familles de paysans qui se sont bâti des huttes dans les flancs du vieux palais.

« Puis voilà qu'un beau jour le fils d'un de ces paysans s'éprend de ces grandes ruines et s'indigne de les voir ainsi profanées; vite, vite il chasse le bétail hors de la cour d'honneur; et, les fées lui venant en aide, à lui tout seul il reconstruit le grand escalier, remet des boiseries aux murs, des vitraux aux fenêtres, relève les tours, redore la salle du trône et met sur pied le vaste palais d'autre temps, où logèrent des papes et des impératrices.

« Ce palais restauré, c'est la langue provençale.

« Ce fils de paysan, c'est Mistral. »

Une fois l'instrument nettoyé, remis à neuf, muni de nouveau de toutes ses cordes, Mistral en a tiré les accords les plus émouvants, les accents

les plus sincères que notre génération ait entendus. Comme Lamartine, comme M. Laprade, il a été le poète de la terre natale, il a chanté les bois, les eaux, les horizons qui avaient parlé à son âme aux heures enthousiastes de la vingtième année; il n'a point puisé à cette source trouble où viennent s'abreuver ceux qui aiment les idées fausses, les sensations conventionnelles, le paillon, le clinquant et le théâtral.

Si *Nerto*, au lieu de son nom mélodieux de provençale, portait un nom tudesque, s'il s'agissait de quelque nuageux épisode des *Niebelungen*, tout le monde se pâmerait sur le spiritualisme élevé qui anime cette œuvre, tout le monde vanterait l'aspiration vers l'idéal qui se dégage du poème. La France, détournée depuis un siècle de sa tradition, estimera-t-elle à sa valeur cette composition dans laquelle revit le génie de nos pères, ce génie épris de clarté, de gaieté, de belle humeur, si bien à l'aise dans le dogme catholique, sublime dans sa doctrine et miséricordieux cependant à la pauvre humanité ?

C'est la lutte du Bien et du Mal qui remplit ce poème commencé par la victoire apparente du Diable et terminé par l'intervention triomphante de l'ange; la véritable héroïne de ces beaux vers, serait-on tenté de dire, c'est la Grâce épurant au pur creuset de l'amour de Dieu des affections toutes terrestres.

Au premier chant le baron Pons, qui agonise dans son château après avoir guerroyé toute sa vie, avoue à Nerto l'horrible secret qui lui pèse. Tenté par le démon du jeu, il a vendu l'âme de sa fille à Satan; le pacte devait recevoir son exécution dans treize ans et le terme approche. Un seul recours reste encore dans le monde. Le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, celui qui a reçu de Dieu le pouvoir de lier et de délier, peut arracher peut-être à l'enfer la victime qui lui est promise. Mais l'époque est sombre; le pape est assiégé depuis de longues années dans Avignon par les rudes soldats de Boucicaut; nul ne peut pénétrer dans la ville, nul être humain excepté Nerto. Le château du baron Pons communique en effet avec Avignon par un souterrain qui permettrait au pape de s'enfuir.

Nerto, accompagnée de sa levrette, s'engage hardiment dans le souterrain; elle débouche tout à coup dans le palais des papes comme une apparition mystérieuse. Le second chant évoque alors devant nous l'Avignon papale dans des vers merveilleux de couleur, de mouvement, d'entrain. C'est le XVe siècle provençal qui ressuscite dans ce ravissant tableau, qui vaut, comme exactitude, les restitutions de Carthage et de Jérusalem par Flaubert sans en avoir le côté un peu lourd et pédantesque.

Le pape est délivré, mais le cœur de Nerto est pris. Celui qui a introduit la libératrice près du pontife est le propre neveu de Benoît XIII, Rodrigues de Lune, un soudard beau comme un Apollon, un héroïque chef de bandes, un chevalier sans peur qui a conservé le courage des paladins sans avoir, hélas ! leurs vertus.

L'amour de Nerto pour Rodrigues ne fait que s'accroître lorsqu'elle le voit dans les fêtes d'Arles attaquer et abattre à ses pieds un lion vivant qui symbolise la ville et qui s'est élancé hors de l'arène sur les gradins où la cour était rangée autour du roi. Cet amour cependant est coupable. Le pape, en effet, n'a pu promettre à Nerto qu'elle échapperait à Satan qu'à la condition qu'elle entrerait dans un cloître et aux bruits des réjouissances succèdent les chants mélancoliques qui accompagnent la prise de voile.

Le cloître pour un tempérament fougueux comme celui de Rodrigues n'est pas un obstacle. Un soir, à la tête de Catalans déterminés, il escalade les murs, il pénètre dans le moûtier, il arrache Nerto au sanctuaire. Le couvent va être mis à sac quand le capitaine du Tampan, le chef du guet, accourt. Une lutte homérique s'engage dans les Aliscamps, ce champ de bataille jonché de tombeaux. Rodrigues, suivi de ses compagnons dont la plupart bientôt sont tués à ses côtés, bat en retraite.

Arrachée violemment du monastère et bientôt séparée de son ravisseur, Nerto erre à l'aventure; elle vient demander l'hospitalité et le réconfort à un saint ermite qui vit dans une thébaïde du pain que lui apporte chaque matin un ange du ciel. Ici encore c'est à certaine page de la *Légende de Saint-Jean l'hospitalier* qu'il faut se reporter ou plutôt à certains récits adorablement naïfs du moyen âge. Le solitaire qui a recueilli Nerto a peur d'être tenté par elle et il la congédie après l'avoir recommandée à l'ange qui le visite chaque jour.

Rodrigues, désespéré, se donne au Diable, lui aussi. Il est installé par le Malin dans le château des Sept Péchés Capitaux dont la description, d'un éclat incomparable, peut rivaliser avec les plus admirables morceaux poétiques de l'école moderne. C'est là que Nerto errante vient par hasard chercher un asile, c'est là que, prête à succomber, elle ne se défend qu'en parlant à celui qu'elle aime d'amour idéal et éthéré. Les treize ans sont écoulés; Satan se présente pour réclamer sa double proie; mais dans Rodrigues le chrétien se réveille, le chevalier s'élance terrible; il montre à l'infernal visiteur son épée en forme de croix

et il le renverse à ses pieds en brandissant ce signe qui a sauvé le monde. Le château s'écroule dans un effroyable ouragan, engloutissant sous ses débris tous ceux qui l'occupent.

L'épilogue, d'une suavité délicieuse, a le charme de certaines conclusions de vies de saints. Une larme de Nerto a effacé le pacte et l'ange vient annoncer à l'ermite que la jeune fille est sauvée avec Rodrigues, qu'elle est dans les régions bienheureuses où l'amour humain se confond avec l'amour divin.

A dins lou ceu fa soun intrado
Emé lou chivalié courous
Que, d'uno man tenent la crous,
S'es renouva dins un batisme
De pentimen et d'erouisme.
Et coume, a noste miradou,
Per lou retour d'un pecadou
L'a mai de gau que per l'entrage
De nouanto-nou juste arrage,
Despiei très jour lou paradis
Es tout, ma fé, bouljadis,
Tout alegresso e tout cantico
Per celebra l'unioun mistico
Que s'es ligado au sen divin
Poulidamen coume aigo e vin.
Nerto, pecaire! Si parpello
Avien ploura dins ma capello,
E me sieu fa, tant que poudieu,
Soun testimoni davans Dieu.
. . . .

Elle a fait son entrée dans le ciel
Avec le chevalier brillant
Qui, d'une main tenant la croix,
S'est racheté dans un baptême
De repentir et d'héroïsme.
Et comme, dans nos sublimes sphères,
Le retour d'un pécheur
Cause plus de joie que l'entrée
De quatre-vingt-dix-neuf justes ensemble,
Depuis trois jours le paradis
Est, ma foi, tout en mouvement
Et exulte de chants d'allégresse,
Pour célébrer l'union mystique
Qui s'est liée au sein de Dieu,
Tout bellement comme l'eau et le vin...
Pauvre Nerto! ses yeux
Avaient pleuré dans ma chapelle,
Et de mon mieux je me suis fait
Son témoin devant Dieu.

Cette analyse, terne et décolorée, ne peut donner qu'une idée bien faible de ce poème tour à tour émouvant et joyeux, dramatique et tendre, passionné et souriant, grandiose et familier. Ce qu'il faut louer, je le répète, c'est la hauteur de l'inspiration, c'est le beau souffle de foi qui le traverse d'un bout à l'autre. On pense en le lisant à ces siècles, où des poètes comme le Dante étaient des croyants enthousiastes en même temps que des théologiens profonds; il semble entendre dans ce fabliau si peu solennel et parfois si gai comme un écho des enseignements de *la Divine Comédie*, que Dante, on le sait, voulait d'abord écrire en provençal.

Par quelle association d'idées la personnalité de ce poète acclamé me fait-elle souvenir des poètes ignorés qui n'ont attiré l'attention que grâce à des circonstances sans rapport avec leurs œuvres?

La destinée de certains auteurs de volumes de vers, avez-vous parfois médité sur cela? Avez-vous éprouvé cette impression singulière que procure tout à coup la découverte dans une boîte de bouquiniste ou dans un monceau de livres mis au rebut, d'un volume oublié auquel le nom du signataire donne rétrospectivement un intérêt particulier ? J'apercevais l'autre jour dans un même casier, en même temps qu'une grave brochure d'Émile Augier, la *Question électorale*, les *Flocons*, de Gustave Maroteau, le *Grand Testament du sieur Vermesch* et les *Prières et souvenirs* de M. Octave Ducros de Sixt.

Qui eût dit que tous ces rimeurs étaient promis à des catastrophes tragiques ? Je vois encore Maroteau apporter ses *Flocons* au café de Suède. La famille s'était saignée pour faire imprimer chez l'imprimeur du pays natal, à Chartres, ces vers qui devaient apporter la gloire à leur fils, être peut-être, qui sait? un événement comme les MÉDITATIONS.

L'auteur avait dédié sa première œuvre à son père :

« C'est à toi, cher père, écrivait-il, que je dédie ce petit bouquin, — source de tant d'heureux rêves et l'objet de la plus vive tendresse.

«... A présent que le voilà grand garçon, imprimé comme un chef-d'œuvre, je l'abandonne à lui-même. Qu'il fasse son chemin dans le monde!

« Je ne veux pas cependant le laisser sans défense, en butte à toutes les déchirures, et je lui passe autour du cou ton nom en guise de scapulaire.

« N'es-tu pas mon meilleur ami ? »

La préface était datée du 14 novembre 1866, et cinq ans après, le poète ingénu des *Flocons* était mêlé à des scènes effroyables; il demandait la mort des otages et s'en allait expirer au bout du monde sur un grabat d'infirmerie, au fond d'un bagne...

Le *Grand Testament* de Vermesch est moins débonnaire d'allures. Malgré l'épigraphe de Rabelais choisie par l'auteur : « Je ne suis tant farouche et implacable que vous penseriez », la haine apparaît à chaque page. Les legs, en leur forme iro-

arnique, indiquent les préoccupations à l'ordre du jour en 1868.

A Nélaton je fais cadeau
D'une tire-balle à réclame;
D'une notion de la gamme
Au grand critique Azevedo.
Je lègue à Guizot la voix grêle
D'un vieux coq d'Inde déplumé;
A Galimard — le bien-aimé —
Une cassolette très frêle.

. . . .

A monsieur Haussmann un jambon
Trouvé — qui m'oserait dédire? —
Aux celliers même de l'empire;
A Barbier Auguste un mirage;
Au bourreau de Paris, Heindrich,
Le guillotiné de Talrich,
Pour qu'il s'amuse à son ouvrage.

Les vers adressés à une femme nommée Rachel et qui sont les meilleurs du volume révèlent déjà cette sorte de curiosité, de désir de la guerre civile, ce besoin de troubles et de secousses violentes qui hantait les générations si éprises de plaisir et en même temps si révolutionnaires du quartier latin d'alors.

Jadis, dans la bruyère humide, la Sorcière
Dit à Macbeth : « Un jour, Macbeth, tu seras roi! »
Moi, dans mon cœur, j'entends une voix familière
Qui dit : « Tu périras pour la cause du droit. »

Mourir... Oui, mais comment ?.. Le sein criblé de balles.
Blême, au milieu d'un pont, parmi les insurgés,
Dans le bruit des jurons, des appels et des râles,
Dans le sang des enfants et des hommes âgés ?...

Ou bien dans les prisons, en exil, à Cayenne,
Comme un forçat, dans un pays triste et brûlant,
Au fond d'un cachot noir à la mode chrétienne,
Désespéré, honni, sans but et nonchalant?...

Combien plus saisissant est le contraste entre les vers de ce pauvre Ducros de Sixt et la fin terrible de cette existence !

Tous les bons sentiments de l'âme humaine, tous les dévouements, toutes les croyances se reflètent dans ces vers qui n'ont rien de bien original comme facture, mais qui touchent par un accent profondément honnête.

On voit bien là l'homme installé dans sa petite maison paisible et se consacrant avec un admirable dévouement à des œuvres de charité. L'idée de la mort, familière au chrétien, n'épouvante pas ce sage et ce bienfaisant; mais cette mort, il se la figure naturellement très paisible sous la forme d'un doux sommeil. *Quand il faudra te dire adieu* est le titre d'une pièce adressée à son logis :

Quand il faudra te dire adieu,
De mes tranquilles jours quand se rompra la chaîne,
Quand il faudra quitter cette paix si sereine,
Qu'ici me donne encor mon Dieu,
Mes pleurs t'arroseront, retraite obscure et chère.
Vers mon bonheur perdu tendant en vain les bras,
Je me retournerai; mais pourquoi? sur la terre,
S'il se montre il ne reste pas.

Reparaissant avec leurs charmes,
Ces heures d'aujourd'hui si promptes à s'enfuir,
Ces heures de beaux jours feront couler mes larmes,
Chère ombre du passé, comment te retenir?

Et, répondant à ma tristesse,
Ces murs, qui de mon cœur protégeaient le repos,
Ces murs où j'abritai ma joie et ma tendresse,
Entendront mes soupirs éveiller leurs échos.

Quel n'eût pas été l'étonnement de cet inoffensif et de ce doux si on lui eût annoncé la façon affreuse dont il devait finir, le crime dont cette demeure de la rue du Regard devait être le théâtre ?

Les historiens ont raconté qu'Henri III, Henri de Guise et Henri de Navarre étant ensemble à la chasse s'arrêtèrent pour jouer aux dés. On étendit sur l'herbe le manteau d'un page et quand on l'enleva on remarqua sur le gazon trois taches de sang, signes assurés pour tous les trois d'une fin tragique.

Les humbles ont leur *ananké* comme les puissants. La Fatalité les prend par la main et les mène vers des aventures auxquelles rien ne semblerait devoir les préparer.

Je me rappelle une causerie au café de Fleurus vers la fin de l'empire où nous étions six réunis autour d'une table, écrivains, artistes et même rentiers, devisant amicalement de l'avenir. Avec quelle unanimité on eût traité de vieille folle la nécromancienne qui, regardant dans la main des assistants, leur eût annoncé que parmi eux un serait fusillé, un autre aurait la tête emportée par un boulet, un troisième mourrait de faim en essayant de s'échapper de Nouméa. Cela se passa ainsi cependant et le sort épuisa en moins de deux ans sur cinq de ceux qui vidaient joyeusement leur verre la série des plus invraisemblables péripéties.

Voilà pourquoi je furette volontiers parmi les volumes de vers qui traînent le long des quais, cherchant sous le signataire de quelque volume intitulé *Brises du soir* ou *Pâquerettes des champs* un nom que quelque drame soudain ait mis en lumière, une dédicace qui parfois raconte toute une époque.

Avez-vous remarqué, d'ailleurs, comme l'honnête homme infortuné a été éclipsé par le scélérat? volontiers on lui aurait reproché d'avoir été assassiné. Il faut noter, comme un signe de décadence absolue dans cette éloquence judiciaire qui fait partie du domaine dont nous nous occupons, les moyens employés par l'avocat de Campi. Jadis

les maîtres du barreau excellaient à tirer de la cause même dont ils avaient accepté la défense des arguments qui puissent incliner les jurés à l'indulgence ou éveiller le doute dans leur esprit. Aujourd'hui, c'est une devinette que M. Laguerre propose aux jurés, c'est un roman-feuilleton avec la mention suspensive : « la suite au prochain numéro », qu'il raconte à ceux qui l'écoutent. Jamais Berryer, avec toute l'autorité de sa glorieuse vieillesse, n'aurait osé ce qu'a osé cet avocat de vingt-huit ans qui vient dire aux jurés : « Je sais la vérité; je ne veux pas vous la dire, et je vous prie de me croire sur parole. »

Naturellement tous les *snobs* de Paris, tous les faiseurs d'articles tout faits, tous les amoureux de lieux communs sentimentaux se sont précipités sur cette piste et Campi a été l'objet, pendant un moment, de plus de sympathies que l'homme qu'il avait tué.

La destinée, dont nous constations plus haut les surprises, a été décevante et cruelle pour ce pauvre Henri Vrignault que nous enterrions l'autre jour. Un modeste corbillard, une petite chapelle de la Trinité, quelques rares confrères et parmi ceux qui marchaient derrière le cercueil de ce vaincu de la vie beaucoup pensaient : « Qu'il est heureux maintenant de reposer! »

Il eut son heure cependant; chacun l'a, le tout est d'en profiter. « Dieu donne à chacun son aoûst, écrivait Philippe II, c'est à lui de moissonner. » L'heure de Vrignault sonna pendant le siège. Il lui manquait pour être écrivain cette sorte d'indépendance intellectuelle, de résistance à toute subordination, cette perspicacité railleuse qui nous permet de garder notre liberté de jugement; il était né pour être officier, pour obéir à un colonel qui aurait obéi à son général. Pendant le siège il se trouva dans son élément, il fut le garde national parfait, croyant à tout, au plan de Trochu, au génie organisateur de Ferry, aux armées de secours. C'est dans *la Liberté*, dont il était alors rédacteur en chef, dans les articles écrits chaque jour en revenant du rempart que les chercheurs de l'avenir trouveront les documents les plus complets au point de vue de l'histoire psychologique du siège de Paris. La légende du siège est là tout au long avec des explications stratégiques inouïes, des indications sur la situation des troupes de province qui sont prêtes à nous tendre la main, des affirmations énergiques de la volonté de Trochu de ne jamais capituler...

Paris aima un écrivain qui, en prêchant d'exemple, traduisait à merveille, exprimait avec une communicative conviction le patriotisme très sincère de la grande cité, ses illusions naïves, sa confiance inexplicable, mais réelle dans le gouverneur de Paris. Vrignault fut un moment populaire dans la bourgeoisie. On allait l'entendre à la salle Valentino, et je revois encore dans cette ville lugubre et sans gaz un auditoire entassé dans cet ancien bal éclairé par des lampes de pétrole et écoutant parfois bouche béante des orateurs véritablement fabuleux.

Les chefs du Comité central, qui prévoyaient d'avance l'issue du siège et organisaient la Commune sans se presser, eurent la notion de l'influence que Vrignault exerçait sur la garde nationale et le firent tâter; il n'eût tenu qu'à lui d'accepter, de jouer un rôle, de se mettre en tête du mouvement et de parvenir peut-être à l'enrayer, à amener la paix entre Versailles et Paris. Il manqua d'estomac et il préféra combattre au nom de l'ordre le gouvernement insurrectionnel dans le *Bien public*.

Cette campagne lui fit encore honneur; puis, quand eurent disparu les circonstances exceptionnelles qui l'avaient mis en évidence, il rentra dans le rang. Il crut à Thiers et à la république conservatrice, et il finit par croire à de Marcère! Si courtisan fait courtisane au féminin, officier fait officieux dans le civil, et ce n'est plus la même chose. La discipline, le respect, l'obéissance sans discussion, qui sont des qualités précieuses chez le soldat, ne conviennent pas à l'écrivain, qui, je le répète, pour exister, doit conserver intact son droit de libre examen, sa faculté de raisonner et de critiquer, sa raillerie toujours disponible et son indépendance toujours entière.

On ne se doute pas, en effet, de l'idée que se font de l'homme de lettres les médiocrités qui nous gouvernent, les obscurs et les impuissants que le hasard a mis au pinacle; quand ils n'ont pas l'épouvante de l'écrivain, ils en ont le dédain. Souples devant ceux dont ils redoutent l'attaque endiablée, la plaisanterie meurtrière, l'hostilité déclarée ou secrète, ils ne se gênent pas avec les êtres candides qui les soutiennent et les admirent. Ce pauvre Vrignault en fit l'expérience. Après avoir été un des travailleurs de la première heure, après avoir contribué à édifier la réputation d'hommes absolument inconnus et qui auraient gagné à le demeurer toujours, il n'eut aucune part à la moisson. Ce fut une sorte de Z. Marcas, avec cette différence que Z. Marcas n'était pas marié et que le souvenir des siens qu'il chérissait tendrement venait ajouter à la tristesse qu'éprouvait Vrignault à la pensée d'avoir tant travaillé pour être si peu utile à son pays et à lui-même.

Voyez cependant à quel point cette littérature, si dédaignée par les hommes du présent, est supérieure à tout. Que reste-t-il de la politique du

Bien public, de tant d'affirmations, de tant de programmes, de tant de déclarations rassurantes pour l'avenir? absolument rien; quelques années à peine ont suffi à emporter l'œuvre de Thiers et à annihiler le centre gauche. Il reste l'*Histoire du romantisme* commencée là par Théophile Gautier, *Gavarni, l'homme et l'œuvre,* des frères de Goncourt, *Fromont jeune et Risler aîné,* d'Alphonse Daudet. Ce qui semblait n'être que l'accessoire du journal subsistera comme sa principale gloire et son seul titre durable.

Le biographe de Gavarni se rappelle précisément à nous par une œuvre nouvelle dont le succès est considérable. Ce mois, qui nous a donné un volume de beaux vers, nous a apporté en même temps un volume de la prose la plus finement ciselée, la plus artistement travaillée qui se puisse imaginer.

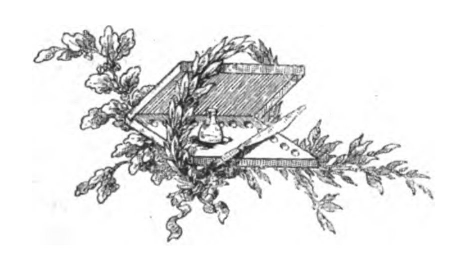
Chérie restera certainement comme l'œuvre maîtresse de M. Edmond de Goncourt seul, et, pour ma part, je mets ce roman bien au-dessus de *la Fille Élisa,* des *Frères Zemgano* et de *la Faustin.* La raison en est simple : M. de Goncourt n'a guère fait que traverser les milieux qu'il nous a décrits dans les livres que nous venons de nommer, il a dû accomplir un effort tout cérébral pour se figurer les scènes qu'il racontait; il a été un homme de cabinet et non un hanteur de bouges, un homme de musée plus qu'un homme de cirque, un homme de salon plus qu'un homme de coulisses. Le monde qu'il nous montre dans *Chérie,* au contraire, a été le sien; il a été l'habitué des salons du second empire; bien élevé et courtois, il a été plus d'une fois le confident de ces femmes à tête un peu extravagante qui s'agitaient si désespérément, à la fin de ce règne déjà promis aux catastrophes, pour trouver un aliment à leur besoin de se sentir vivre.

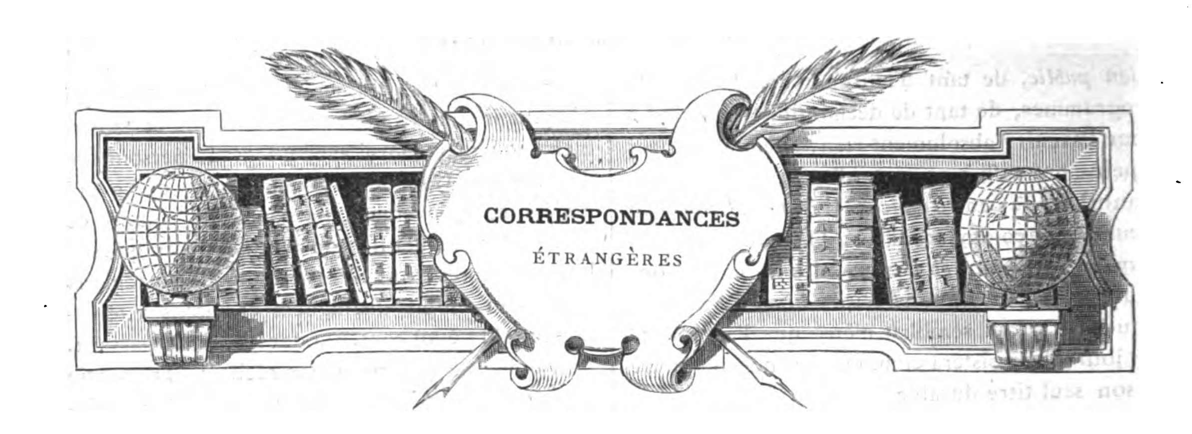
Ce n'est même pas, disons-le en forme de parenthèse, un des spectacles les moins curieux d'une époque où tout est bizarre que de constater l'illogisme dont font preuve ces partisans si acharnés du document humain, ces écrivains qui ont toujours soutenu qu'il fallait peindre uniquement ce qu'on avait vu. Celui qui se charge de peindre Compiègne, la cour, les fêtes éblouissantes, les heures du vertige et de l'ivresse, c'est Zola, qui n'a jamais mis les pieds dans un salon et probablement jamais causé avec un grand personnage de l'empire. Goncourt, au contraire, qui a été mêlé à ce mouvement, ne s'avise de peindre ce monde dans lequel il a constamment vécu que sur le tard et après avoir peint assidument des régions infiniment moins distinguées et moins intéressantes qu'il s'était contenté de regarder en passant.

Si le charme de l'impression réellement ressentie constitue un des attraits de *Chérie,* la figure principale elle-même est dessinée avec originalité et relief. Ce n'est pas une jeune fille de convention, une pensionnaire quelconque, une créature fausse et sans consistance dans le genre des héroïnes de Feuillet qu'a voulu représenter Goncourt, c'est la jeune fille moderne, troublée dans sa psychologie et sa mentalité par les outrances de la vie de Paris, qu'il s'est proposé d'étudier dans un parti pris d'analyse à la fois implacable et subtile. Le médecin, quoi qu'il fasse, enlève toujours à tout ce qu'il ausculte et à tout ce qu'il palpe un peu du velouté virginal et plus d'un détail me choque dans cette étude si fouillée pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer.

Chérie, dans son ensemble, n'en est pas moins une œuvre réussie. Si l'analyse de cet être en formation qui meurt pour ne pas avoir trouvé dans le mariage son développement naturel est poussée parfois à la préciosité, si elle effleure parfois la brutalité, elle est le plus souvent d'une délicatesse exquise; il y a maintes pages d'une légèreté, d'une finesse, d'une pénétration dans le vif de la féminité que Goncourt seul est maintenant capable d'écrire puisque Michelet n'est plus là; à côté de cela, je le répète, des taches, des manques de goût, dirai-je volontiers, si on ne sentait pas que cela est voulu, une porte de boudoir s'ouvrant tout à coup pour laisser apercevoir une clinique... Malgré ces réserves, il faut saluer le merveilleux styliste, le bel effort du raffiné de l'expression qui a tenu cette fois à se surpasser lui-même; il faut applaudir ce *concerto* de violon joué avec une inimitable maestria par un virtuose qui, je l'espère, ne se tiendra pas parole à lui-même et n'a point dit aux lettres un adieu définitif...

ÉDOUARD DRUMONT.





ANGLETERRE

Alaric Watts, ou un poète de la vieille école. — Byron à Shelley. — A. Watts, ex-rédacteur en chef de The Literary Souvenir. — *Grandeur et décadence des livres d'étrennes littéraires en Angleterre. — Leurs principaux rédacteurs. — Anecdote sur Wordsworth. — Les récents drames de lord Tennyson. — Avenir de la poésie dramatique en Angleterre. — Les Essais de George Eliot. — Ses théories en morale et leur influence sur ses derniers romans. — Le nouveau dictionnaire anglais et la Société de philologie. — Le dictionnaire de biographie nationale. — Le feu duc d'Albany. — Romans. — Livres de voyages. — Sur la scène.*

Londres, avril 1884.

IEN, parfois, n'est plus insensiblement gradué dans ses progrès ni plus surprenant, quand on regarde l'évolution accomplie, que le changement du goût public. Que l'influence de Byron sur la poésie anglaise ait été remplacée par celle de Shelley, de Wordsworth, de Coleridge et de Keats, c'est ce que tout le monde sait; et cependant la transition s'est opérée avec si peu de bruit et une absence si complète de signes extérieurs que nous éprouvons quelque étonnement à nous rappeler qu'en 1840 encore les poètes qui s'inspiraient de Byron continuaient à occuper une place considérable dans la littérature anglaise. Ainsi, des années après la publication des premiers poèmes de Tennyson, il est indubitable que les effusions poétiques de Mrs. Hemans, de L. E. L. (miss Landon), de J.-K. Hervey et d'Alaric Watts, dont la biographie, écrite par son fils, vient de paraître[1], étaient plus généralement appréciées que celles du jeune poète dont la voix s'est acquis depuis une célébrité européenne. Bien que Watts, comme on vient de le dire, ait été, dans la première partie de ce siècle, un poète sentimental bien connu et jouissant d'une popularité méritée en partie, ses productions, comme celles de plusieurs de ses contemporains, après avoir été admirées, sont rapidement tombées dans un oubli relatif. Le récit de sa vie que son fils nous donne est donc intéressant, moins à cause de Watts lui-même qu'à cause des personnages plus célèbres avec lesquels il fut en relation : Coleridge, Wordsworth, Campbell, Southey, Wood, etc. Après avoir travaillé à divers journaux, Watts accepta, en 1824, la rédaction en chef de *The Literary Souvenir. Le Souvenir* était une des plus anciennes de ces publications annuelles destinées à être données en étrennes, qui, à une époque, furent en grande vogue, et qu'on mettait en vente un peu avant le nouvel an. Elles étaient enrichies de morceaux écrits par des poètes distingués, et aussi par des personnages dont la haute situation sociale devait donner à leurs œuvres tout le charme nécessaire. Des gravures, d'après les meilleurs artistes du temps, les illustraient. *Le Souvenir littéraire* était, nous l'avons dit, une des plus vieilles de ces publications, et, à un point de vue purement littéraire, se trouvait peut-être à la tête de toutes. Aussi, par ses attaches avec ce livre annuel, Watts devient presque le représentant d'une époque et d'un genre et nous reporte à une forme de littérature qui, tout éphémère qu'elle fût, excitait en son temps un vif intérêt et s'adressait à un grand nombre de lecteurs. Parmi les coûteux et élégants livres d'étrennes du même ordre que le *Literary Souvenir,* on peut nommer *The Forget me not* (*Ne m'oubliez pas*), *Friendship's Offering* (*l'Offrande de l'amitié*), *The Book of Beauty* (*le Livre de Beauté*), *The Keepsake, The Drawing-Room Scrap-Book* (*l'Album des Salons*), *Finden's illustrated Annual* (*Annuaire illustré de Finden*) et *The Anniversary* (*l'Anniversaire*). Ces diverses publications comptaient comme rédacteurs Watts lui-même, puis J.-K. Hervey, E.-L. Bulwer, — le premier lord Lytton, romancier et écrivain dramatique fameux, — Mrs. Hemans, L. E. L., Barry Cornwall, lady Emmeline Stuart Wortley, l'honorable Mrs. Norton, et d'autres que nous indiquerons plus tard. De tous ces poètes, aucun, excepté peut-être Mrs. Hemans, n'était à ce moment dégagé de l'influence de lord Byron. Mais ils avaient pris par le côté le plus doux et le plus faible son inspiration mélancolique et morbide. Comme lui, ils se plaignaient des rigueurs du destin, de l'éphémère durée

1. *Alaric Watts : A Narrative of his life,* by his son Alaric Alfred Watts. Lond., Bentley and son.

de l'amour et de toutes les joies mortelles, de l'inconstance et de l'ingratitude fréquente de l'homme. Leurs chants, moins puissants que ceux de leur maître, il est vrai, étaient plus aimablement plaintifs. Plus que lui, ils exprimaient la volupté de la douleur, *the luxury of woe*, et insistaient moins sur son amertume. Un de leurs thèmes favoris était le dévouement de la femme à l'ingrat qui méprise son amour. Ils jouaient sur la harpe, si je puis m'exprimer ainsi, en prenant des poses appropriées, les mêmes airs que Byron, dans ses moments de chaude inspiration, lançait avec la sombre et majestueuse grandeur de l'orgue.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler rapidement quelques-unes de ces personnalités qui ont occupé l'attention du public anglais. Alaric Watts ne manquait nullement de grâce ni d'émotion. J.-K. Hervey jetait dans ses vers mélancoliques beaucoup de fantaisie, de descriptions pittoresques et d'effets épigrammatiques. Son poème intitulé *The Convict Ship* (*le Navire des déportés*), où il compare au majestueux navire les apparences joyeuses de la vie, et ses réalités aux douleurs et aux crimes de la cargaison humaine que le bâtiment emporte, a eu pendant longtemps une grande popularité et a été inséré dans presque tous les recueils. Au physique, on ne peut guère dire que Hervey fût un homme bien attrayant; il était, en effet, petit et trapu, avec de gros yeux trop saillants. Mais il avait dans la conversation cette félicité d'expression qui est un des caractères de sa poésie, de sorte que la grâce de ses pensées et de ses manières faisait vite oublier les défauts de sa personne. Sa conception de la vie, autant qu'on peut en juger par ses vers, était à la fois sentimentale et sceptique; mais il y avait parfois dans sa conversation une saveur de délicate et humoristique ironie qu'on chercherait en vain dans ses œuvres. Il fut rédacteur en chef de l'*Athenæum* qu'il dirigea habilement pendant quelques années. Mais de tous les poètes qui écrivaient pour ces *Annuals*, et qui se délectaient aux côtés tragiques de la vie, le plus remarquable fut Lætitia Elizabeth Landon (L. E. L). C'est avec intention que nous avons dit *se délectaient*, car, à part quelques très rares exceptions, miss Landon se plut à décrire uniquement les rigueurs du destin, et surtout celles qui frappent le sexe auquel elle appartenait. Son thème habituel était l'amour trompé par la destinée ou désenchanté par la perfidie ou l'insensibilité de l'homme. Elle écrivit, sur ce sujet douloureux et sur d'autres de même nature — tels que les malheurs du génie chez les femmes — avec une abondance si spontanée et inépuisable qu'on aurait pu croire que le destin n'avait décrété les peines et les infortunes féminines que pour fournir à miss Landon une sorte de *libretto* à mettre en musique sur le mode mineur. On n'ignore pas cependant que, chez elle comme dans le monde, jamais il n'y eut personne plus enjouée, plus espiègle et plus folâtre que la langoureuse Melpomène au nez retroussé à laquelle on doit *The Troubadour* et *The Improvisatrice*. Néanmoins sa mort soudaine et mystérieuse à Cape Coast Castle, en 1838, fut bien en harmonie avec le ton lugubre de ses vers.

Comme femme-poète, miss Landon partageait avec Mrs. Hemans l'attention du public. Celle-ci ne s'était pas complètement affranchie de la mélancolie qui était la mode régnante d'alors; mais, en tout cas, elle était capable de voir à quoi peut servir l'adversité, *the uses of adversity*, et, parfois, de montrer l'âme triomphant dans sa lutte avec ce qui l'entoure. Elle avait de la sympathie pour tout ce qui était d'esprit chevaleresque, pour toutes les actions généreuses ou hardies. Sa versification atteint de temps en temps une harmonie majestueuse qui lui est tout à fait propre.

Lady Emmeline Stuart Wortley avait sur l'existence des vues encore plus mélancoliques que miss Landon elle-même, sans avoir ni la grâce ni la fantaisie de son modèle. Sa lamentation monotone devenait bientôt fatigante.

L'honorable Mrs. Norton n'était pas exempte de toute influence byronienne. Quelquefois, cependant, elle écrivait d'un style vif et gai, comme dans le discours qu'adresse un Arabe à son cheval après en avoir refusé une grosse somme. Mrs. Norton était connue aussi comme l'auteur de plusieurs romans qui eurent leurs jours de popularité. Sa beauté et son esprit la faisaient rechercher en beaucoup de lieux distingués; si bien qu'elle fut, pendant des années, une sorte de reine dans les salons les plus raffinés et les plus littéraires.

Bien que, d'abord, les poètes de sentiment donnassent le ton à ces publications annuelles, on pouvait trouver à côté d'eux des écrivains d'une inspiration plus haute ou plus gaie. De temps en temps, des hommes d'État, comme lord John Russell, ou lord Morpeth, ou Disraeli, y donnaient quelque récréation littéraire sous forme d'une esquisse en prose, ou de vers proprement tournés. Un conte, une chanson comique, par quelque romancier et bel esprit populaire, comme Théodore Hook, variait la sentimentalité du volume; et un poème de Thomas Campbell (que ses poésies lyriques ont rendu classique en Angleterre), ou un article de l'homme à l'âme grecque (*Greek-souled*), Landor, l'auteur des *Imaginary Conversations* et des *Hellenics*, lui donnaient de la dignité. Tout en n'étant pas peut-être un écrivain bien populaire, Landor, comme notre contemporain Browning, était un poète à l'usage des poètes, et un moraliste à l'usage des philosophes. — En une occasion, Dickens fit insérer une poésie, à la prière de lady Blessington. Parmi les autres collaborateurs ordinaires, il y avait un écrivain aimable et pittoresque, miss Mitford, mieux connue par *Our Village* (*Notre village*) que par différentes pièces de théâtre qui obtinrent un succès d'estime; — R. M. Milnes, aujourd'hui lord Houghton, poète délicat et plein d'idées, et l'ami de tous les poètes naissants; — Mackworth Praed, membre du parlement, dont les vers de société vifs et mordants ne sont pas encore oubliés; et aussi Barry Cornwall (Bryan Waller Procter) qui rachetait, dans ceux de ses poèmes qui ont les visées les plus hautes, une certaine langueur de sentiment par le goût et l'intelligence délicate de

la beauté. Il sut, dans ses chants et ses fragments dramatiques, mettre une verve vraiment remarquable. C'était un homme aimable et qui dans le monde avait beaucoup de succès. — Mrs. S. C. Hall, qui a décrit spirituellement et pathétiquement la vie irlandaise, et William et Mary Howitt, figures bien connues dans les cercles littéraires d'il y a vingt-cinq ans, ont aussi droit à une mention. La ravissante lady Blessington, qui, sans aucun autre talent notable, avait l'art de relever les lieux communs par un heureux mélange d'enjouement et d'élégance, marquait d'un trait bien particulier cette littérature d'*annuaire*. Sa maison fut, dans leur jeunesse, le rendez-vous de beaucoup de personnages devenus depuis fameux. Bulwer et Disraeli, entre autres, furent fréquemment ses hôtes. Bienvenu chez elle était tout apprenti littérateur anglais qui donnait quelque promesse d'avenir; bienvenu aussi le Français ou l'Américain qui commençait à se faire un nom. Sa maison était à Londres quelque chose comme un hôtel de Rambouillet, mais sans le groupe des Précieuses ridicules, et avec une grande majorité de représentants du sexe laid. Lady Blessington fut à un moment « rédactrice en chef » de *The Keepsake* et de *The Book of Beauty* à la fois. De tous les *Annuals*, c'étaient les deux les plus à la mode et les plus aristocratiques. La présente biographie de Watts fournit quelques détails plaisants sur la décadence de *The Book of Beauty*. Pendant plusieurs années, ce livre d'étrennes fut riche en portraits de dames distinguées et par leur beauté et par leur position sociale. Il arriva promptement qu'une dame, en ayant son portrait dans cette publication, acquérait un diplôme de beauté. Assez naturellement le désir d'obtenir cette distinction s'empara fortement de la plupart des femmes à la mode. Comme beaucoup d'entre elles accordaient l'appui d'une influence effective à *The Book of Beauty*, leurs prétentions ne pouvaient être complètement dédaignées, lors même que les aimables solliciteuses manquaient quelque peu de la qualité spéciale d'où le livre tirait son titre. Il en résulta que des portraits de beaux costumes plutôt que de belles femmes apparurent trop souvent dans le recueil. Le public délicat qui achetait les *Annuals* et qui savait parfaitement distinguer les ornements extérieurs des charmes personnels, manifesta bientôt son désappointement, et la vente du livre naguère tant aimé décrut rapidement.

Aux noms des poètes les plus éminents qui honorèrent ces livres de leurs productions, je dois ajouter le glorieux nom d'Elizabeth Barrett Browning (alors Elizabeth Barrett Barret), incontestablement la plus riche d'imagination et la plus sympathique des femmes-poètes que l'Angleterre ait produites. Mais, au total, le sentiment et la fantaisie, bien plus que l'imagination, étaient les traits caractéristiques de ces publications. Des poésies pathétiques ou épigrammatiques, des esquisses gracieuses et pittoresques, mais rarement puissantes ou fécondes en idées, trouvaient là leur place naturelle.

J'ai en ce moment devant les yeux quelques volumes de *The Literary Souvenir*, de *The Keepsake* et de *The Drawing-Room Scrap-Book*. Ils donnent une assez juste idée du genre de littérature et d'art qui caractérisait généralement les *Annuals*. Dans celui-ci, par exemple, un frontispice, par Chalons, de l'Académie royale (R. A.), représente la muse de la comédie vêtue et coiffée à la dernière mode du jour. Elle a les pieds cachés; mais on peut être bien sûr qu'ils sont enfermés dans des souliers de satin, et qu'ils n'ont jamais, chaussés du cothurne, foulé les pentes du mont Piérus. Cet autre offre, d'après Eastlake, plus tard président de l'Académie royale, une tête grecque, d'une beauté classique, mais quelque peu sans vie, illustrant une légère histoire d'amour, par lord Porchester. Sur une autre page, Stephanoff, alors peintre de genre populaire, figure un jeune homme, féru d'amour, qui conduit sa dame d'une porte cochère sculptée à une gondole, pendant qu'un rival guette dans l'ombre, la dague à la main; tragique histoire plus complètement exposée par R. Bernal, membre du parlement, lequel, néanmoins, brilla plus comme politique satirique à la Chambre des communes que comme auteur de ballades tragiques. Ailleurs, une brillante gravure de Nantes, d'après Turner, inspire à miss Landon un récit où un voyageur, après avoir longtemps erré loin de son pays, s'y retrouve en face des tristes changements apportés par le temps. D'après Chalons, le peintre des dames de cette époque, nous avons une beauté anglaise, dont la parure de satin et de gaze n'a pas coûté moins de peine que ses traits nettement dessinés, et que la pose majestueuse de sa tête. Un barde français, de Châtelain, offre à cette beauté, quelque peu hautaine, son hommage gracieux. Là, Cattermole nous reporte aux jours écoulés. Le porche, envahi par les plantes grimpantes, d'une habitation de l'ancien temps, encadre un chevalier et une dame dont les yeux ont fait des conquêtes que célèbre un écrivain anonyme. Pour illustrer quelques vers pleins de vivacité, œuvre du romancier bel esprit Théodore Hook, James Stephanoff représente les vains transports d'un sexagénaire à genoux devant l'objet de son culte, qui détourne de lui son visage espiègle.

Toutefois, le règne des livres d'étrennes littéraires fut aussi bref que despotique. Il commença vers 1820 et se trouva presque aboli trente ans plus tard. Malgré l'appui d'artistes et d'écrivains connus, un tel sort révélait la fragilité en même temps que la délicatesse du sentiment pur et de l'épigramme. Aujourd'hui, cette jolie création de la mode et de la fantaisie, ce *Petit-Trianon* au milieu du domaine royal de la littérature, est presque oublié par ceux qui sont venus immédiatement après. Ce n'est que de loin en loin que quelque survivant pensif s'égare dans ses allées recouvertes d'herbe et rappelle la brillante compagnie qui s'y promenait naguère et qui, en tant du moins qu'il s'agit des lieux où elle se réunissait, est déjà dans l'oubli.

On rencontre de temps à autre dans la vie d'Alaric Watts une anecdote amusante sur ses plus célèbres contemporains. En voici une caractéristique sur

Wordsworth. Un jour, celui-ci pria Mrs. Watts de lui nommer la plus belle composition élégiaque en langue anglaise. Après avoir un peu hésité, elle cita le *Lycidas* de Milton. Wordsworth lui répondit : « Vous ne vous trompez pas de beaucoup. On peut affirmer, je crois, que le *Lycidas* de Milton et ma *Laodamia* sont deux jumeaux immortels. » Il ne faudrait cependant pas confondre l'*égotisme* non déguisé de Wordsworth avec la simple vanité. Il avait un tel sentiment de la responsabilité qu'assume le poète, et il écrivait sous une impression de solennité telle, qu'il en était venu à s'attribuer, à lui personnellement, la haute dignité qu'il attachait à son office. Aussi les lignes les plus ennuyeuses de *The Excursion* acquéraient-elles de la valeur pour lui à cause du sérieux plein de bonne foi avec lequel elles ont été tracées. Il ne soupçonna jamais qu'il était fatigant, et même, par intervalles, prosaïque. « Il faudra le déterrer, disait devant moi le critique et poète bien connu Leigh Hunt, mais ce qu'on en découvrira sera réellement précieux. »

La publication des derniers drames de lord Tennyson, *The Cup and the Falcon* (*la Coupe* et *le Faucon*)[1] a rappelé, chez nous, l'attention sur les titres de l'écrivain comme dramaturge, et sur l'avenir — au point de vue scénique — du drame en vers. Les deux pièces que renferme ce volume ont été représentées pendant une raisonnable série de soirées : la première, au *Lyceum Theatre*, et l'autre à *Saint-James's Theatre*. L'affluence qu'elles ont attirée ne peut guère être considérée cependant comme une preuve concluante d'un retour d'intérêt de la part des spectateurs vers les ouvrages en vers. Et d'abord, la renommée de Tennyson, comme poète lyrique et dramatique, fit venir au théâtre beaucoup de gens désireux de voir de leurs yeux ses productions. En second lieu, ces deux pièces étaient si courtes qu'elles pouvaient se donner avec d'autres d'un genre populaire, et c'est à celles-ci qu'une grande part de l'attraction doit sans doute être attribuée. Depuis l'apparition de *Harold* et de *Queen Mary* (*la Reine Marie*), Tennyson a certainement fait des progrès dans l'art dramatique. Dans *The Cup*, comme dans *The Falcon*, la manière dont le poète ordonne son plan est non seulement claire et simple, presque jusqu'à se rapprocher de l'idylle, mais elle est continue et graduée; tandis que le dialogue, évitant soigneusement de glisser dans les ornements superflus, est presque partout en rapport avec l'intérêt de l'histoire représentée et tend au dénouement. Quelquefois, dans *The Cup* surtout, on rencontre des lignes qui ont une grande beauté d'imagination ou une puissance particulière dans les descriptions ou les invocations; comme lorsque Synorix compare Rome à un lion qui avance instinctivement la patte et écrase les chiens aboyeurs tout autour de lui, tout en tenant ses yeux fixés sur le chasseur. L'héroïne Camma, lorsqu'elle rappelle à son mari le jour de leurs fiançailles, en fournit un autre exemple. Bien belle aussi est son invocation à Artémis, lorsqu'on lui propose un second mariage, et qu'elle a l'air d'y prêter les mains afin d'attirer, par un leurre fatal, le meurtrier de son mari. Majestueux dans les images, brûlant de passion, plein de sombres menaces dans sa double signification, cet appel à la déesse est un noble modèle d'expression tragique. S'il semble un peu trop nettement défini dans ses détails pour l'emportement de la passion, il est probable que la faute en est moins au poète qu'au spectateur moderne, lequel oublie facilement qu'une des fonctions du poète dramatique est de manifester, dans une clarté et un détail en rapport avec le sujet, les sentiments que des personnages réels, sous le coup de l'émotion, n'auraient peut-être ni le pouvoir ni le sang-froid d'exprimer. Il se peut qu'ils n'eussent, pour rendre un tel état de leur âme, qu'un bégayement ou une interjection. Mais le poète révèle pour eux tout ce qu'ils ont ressenti, et exprime pour eux ce que leur agitation ou leur faiblesse aurait pu tenir caché. Ayant donc accordé à ces ouvrages des mérites dramatiques d'un ordre élevé, au moins en ce qui regarde le premier, on peut découvrir un grave défaut provenant d'une cause sur laquelle le poète comptait probablement comme sur une source de force. L'action de *The Cup* est par trop directe; le plan en est par trop simple. L'esprit du spectateur doué d'imagination dépasse le poète dramatique et arrive avant lui à la catastrophe. Il perd ainsi cet intérêt subtil et en même temps ce sentiment d'effroi qui s'élève lorsque la tragédie, en imitant la vie réelle, nous surprend par un dénouement qui résulte d'un concours de causes opérant par des voies diverses et imprévues. De plus, nous n'avons pas le temps de nous familiariser avec les personnages du drame. Nous savons que Camma, la femme, aime son mari, Sinnatus; que celui-ci lui rend cet amour, et que Synorix, le meurtrier de Sinnatus, est un coquin débauché et sans scrupule. Mais un ou deux aspects d'un caractère ne constituent pas une individualité. Avant qu'il nous soit possible de nous intéresser profondément aux personnages d'une pièce de théâtre, il faut que nous puissions les considérer comme des hommes et des femmes de chair et d'os, et non comme de simples manifestations d'une ou deux qualités humaines. En un mot, il faut que nous puissions, par la pensée, vivre avec eux, voir les contrastes de leur esprit, leurs particularités, leurs faiblesses les moins évidentes, les caractéristiques de leur tempérament et de leurs mœurs. Il faut que nous connaissions le *cachet* de leur personnalité, — non seulement leurs qualités générales, mais quelques-unes des qualités spéciales qui les distinguent des autres. Montrer les différentes phases qui constituent pour nous une personnalité, de manière à faire avancer au lieu de retarder l'action de la pièce, c'est là, naturellement, une des grandes difficultés qu'un auteur dramatique doit vaincre.

Le second drame du volume, *The Falcon*, a beaucoup moins de mouvement et d'intérêt que *The Cup*. La donnée est également loin d'avoir la même force. Même dans le conte de Boccace, on ne peut s'empê-

1. Londres, Macmillan et C°.

cher de s'apercevoir que, lorsque l'amant sacrifie son oiseau favori, son ami muet, pour fournir un repas à sa dame, il ne fait pas moins de tort à celle-ci qu'à lui-même. N'aurait-il pas dû s'en remettre à son indulgence et lui offrir la plus humble nourriture, plutôt que de violer le lien de tendresse tacite qui l'attachait au faucon, dans la croyance que sa dame approuverait le sacrifice? L'action, dans *The Falcon*, comme dans *The Cup*, va rapidement et droit au but. Dans les deux drames, les ornements ne sont employés que d'une main avare. Mais, néanmoins, la nature du poète se révèle par une force et une grâce inaccoutumées. Ainsi ces drames ont une beauté semblable à celle d'un arbre en hiver, qui a des proportions régulières bien qu'il n'ait plus de feuilles.

En somme, il n'y aurait pas lieu d'être surpris si lord Tennyson écrivait encore aujourd'hui une pièce de théâtre pour attirer la foule. Les chances de succès d'une telle pièce seraient, faut-il le dire, encore plus brillantes, si le poète de *Maud*, de *Locksley Hall*, de *The Princess* et de *The two Voices* (*les Deux Voix*), s'attaquait énergiquement à ces sentiments et à ces modes de pensée modernes auxquels il n'a spécialement recours dans aucun de ses drames.

On a fait une réimpression posthume des *Essais* de George Eliot[1]. Elle comprend différents articles écrits pour la *Westminster Review*, au début de la carrière de l'auteur. Ces articles sont : *Worldliness and other Worldliness;* le poète Young; un essai sur le Dr Cummings, prêcheur évangélique populaire de son temps et croyant au millénium; un essai sur Heine, dans lequel est discutée la distinction entre l'esprit et l'*humour;* un essai sur l'histoire du rationalisme de Lecky; un essai sur les études d'histoire naturelle de la vie allemande, de Riehl (*Studies of the Natural History of German Life*) et un discours aux travailleurs (*An Address to Working Men*). Le livre est intéressant, non seulement par lui-même, mais parce qu'il contient l'expression directe des principes d'éthique qui s'incarnent dans les personnages, hommes et femmes, des romans de George Eliot et dans les épisodes de leurs vies. Les idées dominantes de George Eliot étaient que la nature de chaque homme implique sa destinée finale, en admettant, bien entendu, que son état mental, — sa tranquillité et son inquiétude, — soient une partie de sa destinée; et que la conscience et l'amour-propre sont des termes opposés qui, en dépit des efforts incessants de l'homme pour amener entre eux un compromis, ne sauraient être conciliés. Abstraitement, ces propositions sont indiscutables; mais il n'en est pas moins vrai que, bien que la conscience et l'amour-propre n'agissent pas d'après le même mobile, ils agissent souvent en vue de la même fin, de sorte que les motifs ne sont pas toujours blâmables par le fait qu'ils sont intéressés. Le respect qu'on a pour son propre honneur, par exemple, la crainte de perdre la considération dont on jouit, bien qu'étant purement des causes d'intérêt personnel, ne sont en aucune façon dignes de blâme, et ont même souvent, par des motifs tout extérieurs, ramené efficacement des esprits hésitants et près de succomber, à la règle supérieure de la conscience et du devoir. Il y a, dans l'habitude qu'a George Eliot de négliger cette vérité, quelque chose de par trop austère et de par trop abstrait. En tout cas, le conflit du devoir et de la tentation en un esprit mélangé et faillible nous touche plus que la domination absolue du devoir dans une nature assez élevée pour être au-dessus de la tentation. Nous pouvons admirer celle-ci davantage, — nous le devrions. Et cependant notre sympathie se porte plutôt vers les hommes et les femmes qui ont à livrer une dure bataille morale que vers le petit nombre de ceux qui sont, pour ainsi dire, invincibles dès l'abord. En outre, il n'est nullement certain que le reproche de prétendues inconséquences, porté parfois par George Eliot, comme dans le cas du poète Young, soit toujours juste. Young poussait peut-être à l'extrême, même pour son temps, le désir des succès mondains et la flatterie envers les grands. Il ne s'ensuit pas qu'il fût nécessairement un hypocrite lorsqu'il chantait en vers les louanges de la Divinité et les solennités du jour du Jugement. Il est réellement d'une importance capitale de se rappeler que, si l'intérêt et le devoir sont des principes distincts, et si l'on doit se tenir en garde contre le premier comme contre une tentation possible, ces deux mobiles peuvent néanmoins se concilier dans la nature et la vie du même individu. En fait, il y a un grain d'ascétisme dans la morale de George Eliot, de sorte que, si on la poussait jusqu'au bout, elle dénoncerait les plus généreuses actions comme des actions égoïstes, à cause du plaisir qui en accompagne l'accomplissement Cette théorie, rigoureuse et absolue, ne se fait pas sentir dans les premiers romans de l'auteur, parce qu'elle trouve son contrepoids dans la sympathie et l'ardeur d'une jeunesse relative. Mais dans ses derniers ouvrages, malgré tout ce qu'il y a à admirer comme délicate analyse des motifs d'action et comme logique et largeur de vues, ses caractères deviennent beaucoup plus abstraits, — résultat dû, il se peut, à son amour croissant pour les théories morales trop rigoureusement définies. L'essai sur Riehl contient des morceaux descriptifs qui, pour la couleur poétique et le fini de l'observation, donnent un avant-goût de certains des plus heureux passages de ses romans.

On trouve dans cet essai son jugement sur Dickens; elle vante son *humour*, mais elle lui reproche l'exagération d'idéalisme qu'il met dans le sentiment. Dickens, entraîné par son cœur dans un torrent d'hyperboles, dont d'ailleurs la vérité était toujours l'essence, mérite parfois, sans doute, le reproche de George Eliot. D'un autre côté, ce n'est pas enlever injustement à l'éclat de sa gloire méritée que de dire que, surtout dans ses dernières œuvres, le désir qu'elle a de maintenir ses caractères dans les limites strictes de la vie réelle les prive de cette élévation qu'une touche d'idéal sait communiquer même aux plus parfaites manifestations de la chair et du sang.

1. Edinburgh, Blackwood and sons.

L'Angleterre pourra probablement se glorifier bientôt d'un dictionnaire qui, par son étendue et son exactitude, supportera la comparaison avec les ouvrages de lexicographie les plus célèbres, le dictionnaire de M. Littré en France, par exemple[1]. L'initiative de cette grande œuvre, prise il y a près de trente ans, appartient au Dr Trench, aujourd'hui archevêque de Dublin, qui en fit la proposition à la Société de philologie. Sous la surveillance de cette société, treize cents lecteurs, nombre suffisant à lui seul pour constituer un public, se sont mis à l'œuvre pour fournir des citations tirées des auteurs les plus connus depuis que l'Angleterre a une littérature. Ces lecteurs ont mis à la disposition du Dr Murray deux mille citations chacun, en moyenne. Ils ne représentent pourtant qu'une partie de la force engagée dans l'entreprise; et leurs citations, qu'une portion des matériaux amassés pour son exécution. On a eu recours aux principaux philologues et savants de tous les pays. Le premier fascicule du dictionnaire justifie d'ailleurs l'assertion du prospectus, que l'ouvrage n'est pas seulement « un glossaire des mots en désuétude combiné avec un dictionnaire étymologique de la langue actuelle, avec la date à laquelle les termes techniques ont été introduits et avec leurs modifications ultérieures, soit au point de vue de la forme, soit au point de vue du sens » (ces avantages s'adressent spécialement à ceux qui approfondissent l'étude de la littérature et des sciences); « mais que le lecteur, en général, y trouvera, comme sous sa main, la dérivation, la prononciation reçue, l'histoire passée et l'usage actuel de chacun des mots qu'il peut rencontrer dans ses lectures, tandis que les différentes questions d'étymologie seront définitivement décidées en les soumettant à la pierre de touche de l'histoire, et qu'un jour nouveau sera jeté sur les divers problèmes littéraires et bibliographiques. Les mots en usage et les mots tombés en désuétude sont, les uns et les autres, illustrés par des citations consécutives qui, portant la date de l'ouvrage cité, donnent, par conséquent, une vue chronologique du sens originel et des modifications ultérieures de chaque mot, et qui comprennent même des exemples des significations et des applications figurées ». Les critiques anglais paraissent unanimes dans leur empressement à louer cette première partie d'un travail ardu, et à proclamer le magnifique service rendu par le Dr Murray. En quelques cas très rares, on peut mettre en question la convenance d'une omission ou la correction d'une citation; mais que ce nouveau dictionnaire soit, jusqu'à présent, le dernier mot de ce qu'a fait l'Angleterre dans cette voie, c'est ce qui n'est pas discuté. La richesse même des matériaux employés et la variété des aspects présentés forment un véritable « embarras de richesses, » qui est, à vrai dire, le seul et agréable inconvénient qu'y rencontre l'homme d'étude. Il cherche un sens particulier et trouve une histoire du mot en question, si complète, si curieuse, si féconde, qu'il peut aisément oublier l'objet immédiat de sa recherche et se perdre, en repassant l'historique, les déguisements et les aventures du mot cherché, depuis sa première apparition jusqu'à ses modifications les plus récentes, et en s'amusant à en découvrir l'identité à travers les différents masques qu'il a revêtus. Et, à la vérité, on trouve parfois, à suivre les vicissitudes d'un mot, presque le même intérêt qu'à suivre les vicissitudes de la vie d'une personne. Mais il n'y a naturellement aucune nécessité de céder à la tentation; et y céderait-on, qu'on ne pourrait manquer d'accroître la somme de ses connaissances générales et d'étendre le cercle de ses spéculations philologiques.

1. *A New English Dictionary on Philosophical Principles, founded mainly on the Materials collected by the Philological Society. Edited by A.-H. Murray, LL. D. Part I, A-ANT.*, Oxford, Clarendon Press.

Pendant que je parle de dictionnaires, je signalerai le *Dictionary of National Biography* (*Dictionnaire de Biographie nationale*), qui se prépare sous les auspices de M. Leslie Stephen. La liste des noms qui doivent y entrer a été publiée jusqu'à la fin de la lettre B, à peu près. D'après cette liste, il semble que l'ouvrage sera fait avec le plus grand désir d'être exact et complet, et qu'aucun nom ayant occupé une place, quelque petite qu'elle ait pu être, dans la littérature anglaise, ne sera omis. Beaucoup de ceux qui y figurent, il faut le dire, sont aujourd'hui oubliés et nous surprennent comme des revenants littéraires. Ce sera un grand avantage que d'avoir un répertoire si complet de notre vie intellectuelle, surtout comme ouvrage de référence et comme mine de renseignements féconds. Il répondra au besoin d'information rétrospective, dont le manque est un défaut évident, mais inévitable, dans des ouvrages comme *Men of the Time* (*les Hommes du temps*), lesquels, afin d'être maniables et d'un volume raisonnable, ne s'occupent que des vivants. C'est un principe en vertu duquel des noms qui méritent au plus haut degré d'être conservés sont cependant passés sous silence. La prochaine édition de *Men of the Time*, par exemple, n'enregistrera même pas le nom du prince dont toute la Grande-Bretagne pleure en ce moment la perte.

A bien des égards, le feu duc d'Albany ressemblait à son vénéré père, le prince-consort. Chez l'un comme chez l'autre, une grande intelligence était aiguisée par la sensibilité et relevée par un sentiment profond de la responsabilité. A la grandeur de sa naissance le duc d'Albany ajoutait la douceur qui découle d'une nature géniale et la modestie d'un homme qui a acquis assez de science pour savoir combien vaste est le domaine de ce qu'on ne sait pas. Il a prononcé des discours sur l'enseignement dans les universités (*University Teaching*), sur l'éducation des sourds et muets (*The Education of the Deaf and Dumb*), sur la *culture de la musique* et sur d'autres sujets logues. Il a présidé des *meetings* importants destinés à activer les progrès sociaux et intellectuels. Les sentiments si élevés et si touchants qu'il exprima à l'ouverture de Forth College, Sheffield, paraissent aujourd'hui comme un commentaire de sa vie. « Nous ne saurions

nous étonner, disait Son Altesse Royale, que, lorsqu'un homme a goûté les délices des actions grandes et généreuses, il aspire à les goûter à nouveau, et qu'il trouve les autres triomphes et les autres satisfactions insipides en comparaison du triomphe et de la satisfaction qu'on éprouve à donner à autrui un bien réel et durable !! »

Parmi les romans nouveaux, aucun n'a plus de droits à l'attention que *A Real Queen*[1], par R.-E. Francillon. L'écrivain est un des plus intelligents et des plus riches en idées de nos romanciers vivants. Ses études de caractère, bien que parfois un peu trop curieuses et particulières pour le goût de la masse des lecteurs, sont souvent frappantes et pleines de force. Cette appréciation sur les caractères qu'il peint s'applique également aux incidents de ses récits. *A Real Queen* est un échantillon parfait du talent de l'auteur.

In London Town (*Dans la ville de Londres*)[2], par Katharine Lee, mérite aussi de grands éloges pour la vérité et, jusqu'à un certain point, pour la nouveauté des caractères, pour la force et le pathétique des péripéties et pour le souffle sain qui y circule.

M. Whelpton donne une peinture idyllique de la vie dans nos comtés agricoles, avec *Meadow-Sweet, or the Wooing of Iphis* (*les Douceurs des champs ou la cour faite à Iphis*)[3].

L'intérêt qui s'attache à l'œuvre posthume d'un éminent écrivain appartient naturellement à *An old Love* (*Un vieil amour*)[4] de feu Anthony Trollope. Ce roman, sans être aussi vigoureux que quelques-uns des ouvrages de l'auteur, a cependant les mérites qui le caractérisent, la netteté, la modération et le soin dans le dessin des caractères.

Thirlby Hall[5], par W.-E. Norris, doit se ranger parmi les histoires dont l'attrait consiste en un récit animé et en une heureuse peinture de caractères.

Passons aux livres de voyages. M. William Henry Bishop a écrit un volume très agréable sous le titre de *Old Mexico and her lost provinces* (*le Vieux Mexique et les provinces qu'il a perdues*)[6]. La Nouvelle-Espagne américaine, ses sites naturels, son architecture, sa vie sociale, sont décrits par M. Bishop avec des traits pittoresques et personnels qui font du lecteur comme le compagnon de ses aventures. M. Bishop est, de plus, un artiste, et ses descriptions se complètent souvent de ses dessins.

1. Lond., Chatto and Windus.
2. Lond., Bentley and son.
3. Lond., Smith Elder and C°.
4. Lond., Blackwood and sons.
5. Lond., Bentley and sons.
6. Lond., Chatto and Windus.

Camping among Cannibals (*Campement chez les Cannibales*)[1], par Alfred St-Johnston, est l'œuvre d'un écrivain vif et observateur, bien que le titre ne soit pas tout à fait juste. C'est, à coup sûr, donner une idée fausse des îles Tonga, visitées par M. St-Johnston, que d'en parler comme si le cannibalisme y était encore en vigueur.

Dans *Among the Indians of Guiana* (*Parmi les Indiens de la Guyane*)[2], par Everard F. im Thurn M. A. Oxon, on a une description vivante et consciencieuse des paysages de la Guyane anglaise et de ce qui en caractérise les habitants. Un grand nombre de passages peignant les aspects et les choses de la nature y sont d'un achevé et d'un pittoresque admirables; et, d'un autre côté, certaines études de caractère présentent des traits remarquablement individuels.

On trouvera dans le volume de feu Dutton Cooke, intitulé *On the Stage* (*Sur la scène*)[3], beaucoup d'anecdotes et de renseignements curieux sur les choses du théâtre, et aussi certaines digressions qui ne se rattachent au sujet que par un léger fil d'association d'idées. Ce livre peut être regardé comme le complément des travaux antérieurs de l'auteur sur l'acteur et son art. Il est, par suite, un peu décousu, mais son contenu est souvent aussi curieusement intéressant que varié. Les représentations des amateurs remarquables, les défauts physiques contre lesquels certains acteurs bien connus ont eu à lutter, les difficultés qui attendent le débutant dans l'art dramatique; tels sont quelques-uns des sujets traités dans ce volume, avec la clarté de vues et d'exposition qui caractérisait l'auteur. Le public anglais a perdu en M. Dutton Cooke un critique dramatique qui, s'il n'était pas toujours facile à satisfaire, était prompt à découvrir le mérite chez l'auteur et chez l'acteur, et ardent à le reconnaître et à le proclamer. L'ouvrage est édité par les soins de son ami, M. Moy Thomas, critique qui ressemble à M. Cooke par la rapidité de son discernement et par son zèle pour les véritables intérêts du théâtre.

WESTLAND MARSTON.

1. Lond., Macmillan and C°.
2. Lond., Kegan Paul, Trench and C°.
3. Lond., Bentley and son.



ESPAGNE

Poetica, *de don Ramon de Campoamor.*— Los nuevos poemas, *du même auteur.* — Abelardo, *d'Émilio Ferrari.* — Historia de las ideas estheticas en España, *1 volume, par Menendez Pelayo.*— El solitario y su tiempo, *par don Antonio Canovas del Castillo.*



Une discussion littéraire a dans ces derniers temps passionné tout Madrid; cette discussion est tout entière résumée dans l'ouvrage de Campoamor, intitulé Poetica. Nous avons déjà parlé de ce poète aux lecteurs du *Livre*; nous avons besoin d'y revenir aujourd'hui, à cause de son nouveau volume, si plein d'idées, dont les chapitres, d'une forte et savante structure, revêtent à une forme légère et agréable qui les met à la portée du grand public. La question souverainement tranchée par ce livre intéresse puissamment, non seulement la littérature espagnole, mais encore la littérature en général. Voici cette question: Plagiat ? *A-t-on le droit de blâmer comme plagiaire un auteur parce qu'il a des idées plus ou moins communes avec d'autres auteurs, ou parce que certains éléments de ses œuvres se trouvent dans des ouvrages antérieurs à son époque ?*

Cette question a été vivement débattue à Madrid par des écrivains tels que J. Valera, Menendez Pelayo, Picon, etc. etc., à propos des poèmes de Campoamor.

Un jour, un certain Nakens, absolument inconnu en Espagne, se mit à publier toute une longue série d'articles tendant à prouver que Campoamor n'était qu'un vil plagiaire; il s'appuyait sur ce fait que certaines de ses idées avaient été déjà exploitées d'une façon plus ou moins analogue par Victor Hugo et par d'autres écrivains. Le fond de son argumentation ne s'adressait qu'aux détails; elle n'attaquait point l'ensemble. C'était tout simplement le petit coup d'essai d'un inconnu pour se faire connaître; telle cette planète obscure de la fable persane qui s'avisa un beau jour de se mettre devant le soleil et de lui faire une tache, pour se rendre elle-même visible. Il est fort difficile, dans bien des cas, d'établir la distinction et de marquer la frontière qui sépare le plagiat et la simple analogie d'idées; mais quand il s'agit d'un auteur aussi original que Campoamor la tâche est plus aisée. Valera, plus que tout autre, aurait prouvé l'originalité de Campoamor dans un travail plein de remarques fines et justes, si Campoamor lui-même ne l'avait devancé dans sa *Poétique.* En effet, ce petit volume, dont les chapitres ont été lus à l'*Athenæum* de Madrid, nous explique les procédés dont s'est servi l'auteur pour écrire ses œuvres. Plus encore qu'une règle pour les autres, c'est la défense de son esthétique. Il nous démontre que, dans ses *Petits Poèmes,* il n'y a pas de réminiscences dans les sujets, pas même dans les phrases, moins encore dans le plan général.

D'abord, il commence par établir qu'il n'y a pas au monde d'œuvre littéraire ou artistique, quelle qu'elle soit, dont les éléments, les parties constituantes, n'existent pas déjà avant d'avoir été rassemblées et dirigées vers un but défini par son auteur.

En effet, analysez n'importe quel chef-d'œuvre et vous y trouverez des traces d'œuvres antérieures qui ont contribué à sa naissance. L'art, de même que la science, est le résultat du travail de plusieurs générations, et chaque création n'est que le résumé d'un nombre plus ou moins grand d'efforts artistiques, qui en sont comme les facteurs. Pour nous en tenir à la littérrture, voici quelques exemples :

L'*Iliade*, au dire d'Horace, aurait été calquée sur des chants antérieurs à l'époque d'Homère. *La Divine Comédie* doit son inspiration à Virgile; le Dante lui-même le déclare, et il en vient à se vanter de copier ce poète latin. Chaucer met à contribution Guide de Colonna, Dares, Estacio, Bocaccio, Petrarca, les trouvères provençaux et même Ovide. Le *Don Quixote* n'est qu'un roman réaliste dont les pages fourmillent de passages analogues à ceux d'autres romans de l'époque; ce qui l'en distingue, c'est son plan, l'idée mère et non les épisodes. Cervantes nous présente deux types, éminemment humains, tandis que les autres romanciers nous dépeignent tout au plus des types castillans du xvii[e] siècle. Garcilaso de la Vega n'a d'original qu'un sentiment profond; Shakespeare a emprunté son *Roi Lear* à un drame du temps; son *Otello,* il l'a pris dans Giraldi Cintio. *Roméo et Juliette* n'est qu'une imitation d'un roman de Porta Bandello. Dans *le Marchand de Venise* se trouve une scène copiée tout entière du *Pecorone* de Giovanni Fiorentino. Le frère Luis de Léon a pris dans les *Géorgiques* la description de *la Tempête* de son *Ode à Felipe Ruiz*; pour la *Vida del campo* et *la Profecia del Tajo,* c'est dans Horace qu'il en a puisé les éléments. Milton s'inspira de Masenius et prit ce qui lui plut de l'*Adamus exul* de Grotius, et du *Bellum Angelicum* de Taubmann, sans compter tout ce qu'il tira de Barleus de Rausey, de Rósse, de l'*Apocalypse* et du *Livre d'Œnoch.* Lesage composa son *Gil Blas de Santillane* avec quelques passages d'Espinel, de Guevara et de Mateo Aleman, en les transformant. La pensée maîtresse de *la Vida es Sueño,* de Calderon, appartient à Boccace. Molière s'est servi d'un grand nombre d'idées empruntées au théâtre espagnol, à Plaute, à Térence; et il répondait à ceux qui le lui reprochaient : « Je prends mon bien où je le trouve ». La Fontaine connaissait fort bien Ésope et les Fables persanes. Pour composer son *Faust,* Gœthe a eu recours d'abord au *Faust de Marlow,* à la légende de

Palma Cayet et au *Livre de Job*, son Méphisto, s'adressant à l'Éternel, rappelle trop bien le dialogue entre Iaweh et Satan du texte hébraïque pour qu'on en puisse douter. Gœthe lui-même nous déclare qu'il a hérité d'un grand nombre d'idées prises aux Anciens et qu'il en doit beaucoup aux contemporains. Byron transcrit presque littéralement un sonnet de Filicaja pour nous décrire l'Italie, dans sa *Visite aux ruines de la Grèce antique;* il embellit les descriptions de l'*Itinéraire* et des *Martyrs* de Chateaubriand; il en tire même ses observations sur la Rome antique. Chateaubriand, à son tour, prit dans des ouvrages tels que *les Rêveries du promeneur solitaire, Ossian, Werther* et les *Études sur la nature*, un grand nombre d'idées. Alfred de Musset, accusé d'imiter Byron, se défend en disant que Byron copiait Pulci. Il y a des sujets d'une façon presque analogue tels que l'*Œdipe*, qui sont présentés dans Euripide, Sénèque, Corneille, Alfieri, Nicolini et La Valle; il y en a d'autres, tels que le *Don Juan*, qui subissent une longue métempsycose littéraire à travers les pages de Tirso de Molina, Molière, Mozart, Byron et Zorrilla.

Comment reprocher à de pareils génies d'avoir été des PLAGIAIRES? Oserait-on dire que leurs créations immortelles n'ont été que des larcins?

Il est, en effet, une certaine façon d'imiter, une manière de copier, qui transforme le sujet imité, qui détruit l'idée copiée pour tout améliorer. Les éléments dont on a besoin, on se les assimile, on les organise, comme l'abeille puise la cire et le miel aux fleurs pour en construre ses ruches. On peut bien prendre pour combiner et faire des productions nouvelles; précisément, c'est là tout le secret de la création de l'œuvre d'art. La création tirée du néant!... Mais cela n'existe que dans les pages de *la Genèse*. Le chimiste prend de l'iode et du fer et il en forme le protoiodure de fer, un composé qui diffère entièrement des deux composants; personne ne confond le chimiste avec le droguiste qui lui achète ce produit, l'emballe et le vend tout fabriqué.

Certains critiques, affligés de myopie intellectuelle, ne voient que les détails les plus insignifiants dans les plus grandes œuvres. Pour ces Aristarques du feuilleton, il suffit d'apercevoir, dans l'œuvre la plus géniale, la moindre idée qui ressemble à quelque autre pour flétrir aussitôt l'auteur du mot *plagiaire!* Malheur à vous, si dans vos pages se découvre un terme employé par quelque autre avant vous! On vous dénoncera à vos lecteurs comme voleur intellectuel, cent fois pire qu'un voleur d'argent; on mettra des étiquettes sur les parties constitutives de vos créations, avec des renvois minutieusement indiqués aux sources d'emprunt. Mais le plan, l'ensemble, l'idée créatrice qui vous a fait concentrer tous ces éléments pour en former un ensemble harmonieux et original, voilà ce qui leur échappe; ils ont le cerveau trop étroit pour embrasser l'ensemble d'un ouvrage, trop paralysé pour en comparer les diverses parties et en découvrir les proportions générales.

Certes, il est préférable de puiser directement aux sources de la nature et de la société, mais peut-on faire par soi-même toutes les observations nécessaires à la formation d'un ouvrage? Si vous ne mettiez autrui à contribution, quelles grandes créations seraient possibles? Puis on ne saurait nier qu'il y a des auteurs vraiment inspirateurs d'idées, par antithèse ou par analogie, et on ne peut empêcher les écrivains d'y avoir recours dans des circonstances déterminées. De plus, il y a des idées qui flottent en germe dans l'atmosphère morale de chaque époque; le milieu ambiant les produit; elles se développent à la fois dans plusieurs cerveaux aptes à les formuler. Les poèmes chevaleresques apparurent à peu près simultanément dans plusieurs pays d'Europe; dans l'Inde, le Ramayana est presque contemporain du *Poème du Cid* et de *la Chanson de Roland*. Cependant aucun orientaliste ne songe à attribuer ces productions de deux branches de la même race à des emprunts mutuels.

Comment établir la différence entre le *plagiat* et l'*originalité?* Campoamor nous l'indique parfaitement. Il n'y a qu'à étudier le plan ou l'ensemble de l'ouvrage, l'idée mère, puis le développement, et enfin le style; si tout cela est original, il n'y a pas plagiat. « Pour que le plagiat existe, il faut que l'idée fondamentale qui constitue l'ensemble de l'ouvrage, le moyen dont on se sert pour réaliser cette idée et le but atteint, soient identiques avec ceux d'un autre écrivain. »

La *Poétique*, de Campoamor est un livre dont la lecture seule suffirait pour guérir à jamais du fanatisme de l'intolérance et de l'âpreté à blâmer, stigmatiser ou maudire ce qui n'est pas correct et ciselé; c'est en même temps un contrepoids à l'admiration exagérée et inconsciente, malgré sa *fama*, qu'on éprouve pour tous ceux qui ont triomphé dans ce vaste arriéré de l'humanité qu'on appelle l'histoire, et qui, grâce à leur éloquence, à leur langage sacré, ont usurpé, de leur vivant ou après leur mort, la place des génies de l'art et de la littérature. C'est un livre admirable, qui inspire de l'aversion pour le maniérisme dans le langage et dans l'expression, et qui empêche de s'amuser et de s'attarder aux grâces mignardes, aux finesses cherchées, aux coups de pinceau léchés, au marivaudage en tout genre, aux niaiseries correctes, au style émaillé et artificiel. Le faux bel esprit, la science pédante, toute cette gloire de clinquant s'effondre sous les coups de Campoamor, pour faire place aux constructions bien bâties et aux assises solides, où la beauté découle de la proportion générale, où les détails surgissent naturellement, sans écraser l'ensemble.

La *Poétique* nous démontre qu'il faut voir loin et large, pour faire œuvre d'art durable. Vu de trop près, le champ de la vision se rétrécit. L'histoire elle-même n'est qu'un ramassis de choses inutiles, si elle n'est pas écrite par un esprit ayant le don de la généralisation et avec la plume d'un artiste familier avec la synthèse. Autrement, nous n'y verrions que des petites passions d'épopée, des mesquineries nationales, des haines de parti, des préjugés de race, des égoïsmes personnels. Mais la distance à laquelle se place l'es-

prit supérieur efface ces misères, et alors, on aperçoit l'ensemble, qui est le seul vrai, à la fois *loi* et *poème*, induction scientifique et œuvre d'art. Pour créer des œuvres d'art, il suffit donc d'apercevoir l'ensemble des choses, et de savoir formuler l'idée avec des images, afin de nous émouvoir à propos. En résumé, pour faire un chef-d'œuvre, en littérature aussi bien que dans les autres arts, on doit avoir *un but, une idée, un plan*, et développer ce plan avec le plus de naturel possible, sans effort et sans peine; voilà ce qu'est l'art. Après cela, le style découle tout seul, par surcroît.

Voici encore un autre travail de Campoamor. *Los nuevos poemas* sont des poèmes tout petits, mais pleins d'observation et de feu poétique. Leur style réaliste et leur naturalisme ont scandalisé l'*Athenæum* de Madrid. L'*Athenæum* de Madrid est une société scientifique et littéraire où se trouvent réunies toutes les sommités intellectuelles de la cour. Après l'inauguration du nouvel édifice de ladite société, le comité a ouvert une série de lectures des morceaux choisis tirés des œuvres inédites sur le point de paraître. C'est dans ces soirées que viennent d'être lus les *Nouveaux Poèmes* de Campoamor. Mais le public de Madrid, même le plus éclairé, il faut le dire, à part quelques intelligences d'élite, n'est pas au niveau de l'instruction et du libéralisme de celui de Paris; au fond il a encore les préjugés de l'ultramontanisme. C'est ce public qui a accueilli à tort avec une certaine froideur la lecture de poésies telles que *Comment les jeunes filles font leur prière*, *Mémoires d'une sainte*, *Entre l'amour et la mort*, parce qu'on y décrit avec un réalisme tout à fait psychologique le côté purement humain de certains actes religieux. Les catholiques espagnols qui se scandalisent rien qu'à entendre lire des vers comme ceux de Campoamor, mettent dans les mains de leurs femmes et de leurs enfants des exemplaires de la Bible, d'auteurs sacrés, des classiques anciens, où se dévoilent toutes les indécences des *Proverbes* et du *Cantique des cantiques* de Salomon, toutes les grossièretés sensuelles des mystiques et les descriptions les plus naturalistes des vices les plus répugnants des Ovide et des Théocrite.

C'est également aux soirées littéraires de l'*Athenæum* de Madrid que le jeune poète Émile Ferrari s'est fait connaître par la lecture d'un poème intitulé *Abelardo*. L'argument en est fort connu; personne n'ignore le drame saisissant qui eut pour héros ce philosophe français du moyen âge et sa savante amie Héloïse. Ce sont les principales scènes de ce drame que Ferrari nous présente dans un style aussi sobre qu'énergique; les descriptions sont d'un relief puissant et d'une couleur merveilleuse; les vers très corrects et grandioses, parfois sans boursouflure.

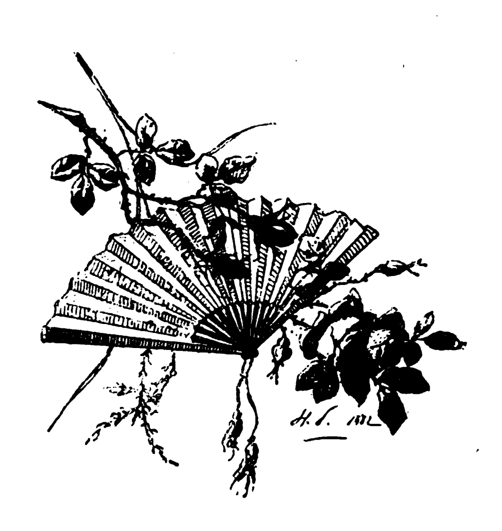
L'*Histoire des idées esthétiques en Espagne* est un ouvrage de Menendez Pelayo, écrivain catholique dont nous avons déjà parlé aux lecteurs du *Livre*, à propos de son *Histoire des hétérodoxes espagnols*. Ce nouveau travail du jeune académicien n'est pas l'histoire des phases diverses de l'art en Espagne; on ne trouve pas dans ses pages l'évolution de l'idée de la beauté; ce n'est qu'un recueil de documents pour servir à l'histoire de l'art dans la péninsule. Nous avons dit, il y a quelque temps, que le cerveau de Menendez Pelayo ressemblait à un magasin plutôt qu'à une fabrique; tous ses ouvrages révèlent ce caractère et l'*Histoire des idées esthétiques* ne le dément pas. Des documents en grande quantité, bien classés, bien résumés et bien exposés, voilà ce qu'on trouve dans ce volume; pas d'inductions, pas de recherches sur les causes qui ont déterminé chaque manifestation des idées esthétiques, pas d'essais non plus pour déterminer les lois qui fixent le caractère de l'œuvre d'art en Espagne. C'est à peine s'il tâche de nous montrer la source philosophique d'où proviennent certaines idées esthétiques. Quant aux causes qui ont pu modifier la sensibilité, et partant les arts du peuple espagnol, il les néglige. Il ne sait rien des changements introduits dans la sensibilité espagnole, par suite des invasions de races étrangères dans notre patrie et de leur croisement avec les indigènes. Il ne sait rien non plus des transformations subies par les ancêtres de ces envahisseurs, à la suite des impressions reçues dans leurs pays respectifs. Il n'est pas un anthropologiste au sens moderne du mot; il n'est qu'un humaniste. C'est pour cela qu'il nous raconte que l'art est un travail de réflexion, avec cette différence que le travail du poète est une réflexion bien distincte de celle du critique ou du philosophe, sans nous expliquer en quoi consiste cette réflexion, en quoi elle diffère des autres. Il ne peut pas nous le dire; il n'est qu'un simple érudit de bibliothèque; il n'est pas un savant du laboratoire; partout il ignore les procédés physiologiques de la cérébration inconsciente et ses résultats, la façon d'agir de la substance nerveuse sous l'empreinte des impressions reçues, les lois de l'hérédité pour ce qui a rapport au cerveau et aux nerfs sensitifs, l'influence du milieu sur le développement de l'imagination, etc. Cela n'empêpas Menendez Pelayo d'avoir rendu un vrai service à la science avec son ouvrage. C'est un grand capital d'informations que celui qu'il nous présente, et très bien classé, très bien exposé. On peut y apprendre les théories esthétiques régnantes de tout temps en Espagne, depuis l'existence de l'art. Cet ouvrage est encore bien plus à louer que les œuvres précédentes du même auteur, car il ne s'y montre plus intolérant vis-à-vis de ceux qui ne sont pas catholiques fervents; dans ce dernier travail, le polémiste orthodoxe a cédé la place au collectionneur érudit.

Notas de color, tel est le titre d'un petit volume de contes dû à un écrivain qui ne manque pas de mérite. Narcis Oller est un romancier tout à fait moderne. Il est réaliste sans aller jusqu'au naturalisme, quoique le naturalisme l'ait un peu influencé. Il est bien de son temps et de son pays. Les sujets de ses petits romans sont toujours pris dans les mœurs populaires contemporaines. Il est très descriptif, ses

descriptions étant plutôt des photographies que des tableaux. On n'y trouve pas seulement les traits saillants de la nature, il y mêle aussi les vulgarités. Il reproduit le sujet de ses observations tel qu'il est, le transcrit sans y rien ajouter, sans y toucher. Il n'accentue pas; il n'atténue pas non plus. Souvent il fait de véritables inventaires et en arrive à être très minutieux. Les scènes qu'il nous présente contiennent toute la réalité de la vie locale de notre pays. On peut dire que ces *Notes de couleur* sont des fragments de la réalité bien plus que des ébauches. Les pages de ce livre, pleines de finesse d'observation, de clarté et d'élégance, témoignent d'un talent qui sait peindre avec une netteté prodigieuse ce qu'il observe journellement dans le milieu qui l'environne.

El solitario y su tiempo est un travail de recherches sur la personnalité littéraire d'un poète du premier tiers du siècle, appelé Serafin Estebanez Calderon, 'composé par don Antonio Canovas del Castillo, écrivain distingué, qui maintenant est le chef du gouvernement espagnol.

Pompeyo Gener.





SOMMAIRE

ROMANS ET CONTES : *Aventures d'une femme galante au* XVIII[e] *siècle.* — *Le Crépuscule des Dieux.* — *Folle Avoine.* — *Le Roi Ramire.* — *La Fin du vieux temps.* — *La Princesse Casse-Cou.* — *La Conquête de Lucy.* — *Tante Aurélie.* — Dernières publications. — MÉLANGES LITTÉRAIRES : L'Atlantide. — *La Grèce poétique.* — Dernières publications. — POÉSIES : *Brindilles rabelaisiennes.* — *Poèmes d'Amour.* — *Croquis et rêveries.* — *Les Herbes de la Saint-Jean.* — *Les Tablettes.* — HISTOIRE : *Louis XVII, son enfance, sa prison, sa mort.* — *Bibliothèque oratorienne.* — *Les Campagnes d'Alexandre.* — *La Citoyenne Bonaparte.* — *De l'origine des Indiens.* — *Histoire de M*[me] *Du Barry, tome dernier.* — LIVRES D'AMATEURS : *Lettres à Émilie sur la mythologie.* — *Histoire du père de la Chaize.* — *Malfilâtre.* — *Contes de La Fontaine, édition Rouquette.* — Dernières publications. — SCIENCES : *Essais de psychologie contemporaine.*

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Aventures d'une femme galante au XVIII[e] siècle, par M[me] MARY SUMMER. 1 vol. in-18. Paris, Dentu, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Un ouvrage rarissime aujourd'hui, et dont les trois volumes qui le composent se payent dans les ventes de 30 à 40 francs, c'est *Illyrine* ou l'*Écueil de l'inexpérience,* par M[me] Suzanne Giroux de Morency, publié en l'an VII, avec portrait de l'auteur.

Cette histoire scabreuse d'une femme de vingt-huit ans, écrite par elle-même, est connue des quelques rares lettrés quiaiment à flairer les confidences féminines jusque sous les falbalas des nymphes du Directoire. Illyrine fut une hétaïre célèbre, si fameuse en son temps, que l'honnête Nodier parle d'elle dans ses notes du *Banquet des Girondins* comme d'une femme qu'il était de bon ton d'avoir à souper dans le monde politique et dans la société où l'on s'amuse.

De fait, rien ne serait plus intéressant à lire sur les mœurs de l'époque (j'entends les mœurs qui avoisinaient les Galeries de Bois), si le style de Suzanne Giroux était moins entortillé, fignolé, *empuanti* de fadeurs et chargé de hors-d'œuvre.

Il faut une carapace de vieux pionnier littéraire, une capacité intellectuelle de curieux capable de digérer les plus terribles pièces par amour des lettres, pour lire d'un bout à l'autre ces trois volumes sans éprouver de longues compressions du diaphragme.

M[me] Mary Summer mérite donc tous nos éloges et la reconnaissance d'un nombre incalculable de lecteurs, qui liront les *Aventures d'une femme galante au* XVIII[e] *siècle,* pour son courageux dévouement; elle est descendue au fond de ce pathos, au risque d'y être asphyxiée, elle y a séjourné, assainissant, élaguant, aérant cette végétation littéraire plus luxurieuse que luxuriante; puis, après s'être livrée héroïquement à cette œuvre d'épuration souterraine, au milieu des boues de la Morency, elle est revenue au grand soleil de notre XIX[e] siècle, amoureux de bonne littérature documentaire, et nous a offert avec le plus gracieux sourire, — un sourire de printemps, — un roman délicat, plein de charmes, nourri de faits qui, pour friser de près les vices d'antan, n'en est pas moins un chapitre curieux d'histoire où les mœurs et les modes de la fin du XVIII[e] siècle sont retracées comme en une aquatinte en couleur de Debucourt.

Mme Mary Summer est, au reste, une familière de l'Empire et du Directoire; elle a voyagé au pays des merveilleuses, comme Jacolliot au *Pays des Bayadères*, elle connait son monde, le bon ton du jour, l'heure de la fashion, les boutiques à la mode; en compagnie des *Belles amies de M. de Talleyrand*, nous nous sommes déjà promenés avec elle au grand et au petit Coblentz, à Tivoli, à Frascati, et partout elle s'est montrée cicerone aimable autant que femme du monde. Elle nous a chiffonné aujourd'hui les oripeaux d'Illyrine comme une artiste agacée de tant de faux goût et de verbiage inutile, semblant dire à l'ombre de cette courtisane-auteur, en lui arrachant la plume : « Donne donc, petite sotte, tu ne sais pas t'y prendre ! »

Et cette plume, elle l'a magistralement tenue en évocatrice du siècle mort et en amoureuse de son sujet. Elle nous laisse au passage de jolis portraits au pastel de Hérault de Séchelles, de Fabre d'Églantine, du général Dumouriez, de Saint-Just, qui sont d'une grande finesse de facture.

Les *Aventures d'une femme galante au* XVIIIe *siècle* sont donc mieux qu'un roman : l'affabulation y sert de véhicule à l'intérêt historique, et les heures s'écoulent brèves en ces gentils récits d'amours, gazés aux couleurs du temps de *Soupirs étouffés*, d'*Entrailles de petits-maîtres*, de *Regrets inutiles* et de *Boue de Paris*.

U.

Le Crépuscule des Dieux, par ÉLÉMIR BOURGES, Paris, Giraud et Ce, 1884; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ceci n'est en aucune façon une œuvre ordinaire; le lecteur ne saurait rester indifférent en présence de ce roman étrange, bizarre, plein de choses incohérentes, de phrases d'un français invraisemblable et de pages d'une superbe envolée romantique. Le fantastique et le réel s'y heurtent d'une manière extraordinaire; l'esprit en est ébloui, comme par un feu d'artifice multicolore et perpétuel, et suit difficilement la trame de cette action complexe, qui eût gagné à se trouver moins éparpillée.

Il est dommage que pour nous raconter cette véridique histoire l'auteur ait cru devoir enfourcher un Pégase aussi cabriolant et aussi capricieux; tout préoccupé des écarts, des sauts, ruades et pétarades de cette monture récalcitrante, on perd à chaque instant le fil du drame pour débrouiller cette phraséologie, pleine d'inattendu et de fantaisie.

On rencontre à chaque page de ces alinéas terribles, qu'il faut déchiffrer péniblement, comme quelque logogriphe endiablé, et dont on ne sort triomphant qu'aux dépens de l'histoire contée. — Était-il nécessaire d'emprunter au héros lui-même ses excentricités pour le peindre et nous le faire mieux connaître?

Et pourtant, quelle exubérance, quelle ardente dépense de verve et d'images heureuses! L'auteur s'abandonne à des emballements fougueux qui sentent bon la jeunesse et la passion littéraire, faisant de ce livre à la forme si torturée un régal pour le critique; il est malheureux que, dépassant à chaque instant la mesure et ne sachant pas s'arrêter à temps, il finisse par fatiguer, par agacer l'esprit du lecteur le plus patient et le mieux disposé.

Rarement nous avons vu peindre l'amour avec une ardeur aussi empoignante et une aussi brûlante conviction que lorsque M. Élémir Bourges met en scène Otto et la Belcredi; bien d'autres pages, bien d'autres endroits seraient à citer dans cette œuvre, qui a le mérite de ne ressembler à aucune des œuvres connues, mais qui a le grand tort d'être plus tourmentée et plus bizarre que réellement originale. G. T.

Folle Avoine, par HENRY GRÉVILLE. Paris, Plon, Nourrit et Ce, 1884; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Lucien Romanet, le fils d'un brave notaire de Melun, revient de faire son volontariat d'un an, et, en même temps qu'il se donne tout entier à sa passion pour la peinture, s'éprend assez vivement d'une amie d'enfance, la charmante Annie Orliet, pour la demander en mariage et l'épouser. Le ménage est d'abord délicieux, à faire envie aux plus forcenés célibataires, naturellement. Mais ce trop jeune mari n'a pas vécu encore, et lorsqu'un hasard, l'arrachant à son intérieur, lui met aux lèvres la dangereuse coupe des plaisirs parisiens, il abandonne femme et enfant pour absorber le poison jusqu'à la lie, jusqu'à l'épuisement complet, et, désormais, il est à jamais perdu. Le jour où sa femme accepte le retour chez elle du mari prodigue, elle ne lui rend ni son cœur ni son corps, et il s'y retrouve tellement isolé qu'il s'enfuit de nouveau. Il faut un duel où Lucien est grièvement blessé pour faire cesser enfin cette séparation cruelle. Annie reprend son mari pour tout de bon, en épouse soumise; lui sera heureux et ignorera le sacrifice de femme qu'elle lui fait. Deux autres enfants viennent tenir compagnie au premier. « Mais, dit l'auteur en terminant, elle est et restera beaucoup moins femme que mère. »

Il y aurait là forte matière à discussion; nous préférons garder le silence sur une question aussi épineuse, en louant les jolies scènes semées çà et là dans ce roman, dont le grand défaut est de ne pas être une œuvre vécue. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'elle manque d'effet sur le lecteur; ce n'est qu'une thèse hypothétique, légèrement soutenue, toute de surface, mais sans grand fond. G. T.

Le Roi Ramire, par FERDINAND FABRE. Paris, Charpentier, 1884; 1 volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On sait que l'auteur de *l'Abbé Tigrane* est passé maître depuis longtemps, à la fois dans la peinture des gens d'église et dans celle des tableaux champêtres. Il nous le prouve une fois de plus dans son nouveau roman, *le Roi Ramire*.

Le brave abbé Pigeonneau, le protonotaire apostolique et révérend père théatin Antonio Rodriguez, l'archiprêtre de Sainte-Irénée, le respectable M. Turlot, sont des figures peintes en pleine pâte avec une largeur de touche et une puissance saisissantes. Il faut lire le déjeuner où s'agitent ces graves personnages, un déjeuner qui tient cent pages dans le livre, et tout le long duquel sont détaillés avec un inénarrable talent d'observation toutes les gourmandises, tous les gestes, toutes les papelardises de ces différends ministres de Dieu. Gardons-nous d'oublier la merveilleuse dévote qui les héberge, la digne tante, M[lle] Hombeline-Conception-Inès de Castillet y Castilla, et son neveu, un grand farceur de Parisien, Jacques Ferrier de la Ferrade de Castillet y Castilla, héritier du roi Ramire I[er], le seul prétendant légitime aux trônes de Castille et d'Aragon, le roi Ramire II, qui, venu de Paris pour *carotter* 25,000 francs à sa digne tante, se laisse séduire par les beaux yeux de M[lle] Isabelle Alvar d'Alpujaras y Huesca y Salvador, fille du marquis Alvar d'Alpujaras, un vieux carliste manchot.

G. T.

La Fin du vieux temps, par PAUL BOURDE. Paris, Calmann Lévy, 1884; 1 vol. in-18. jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Cette longue étude de mœurs champêtres, malgré de fréquents points de contact avec Balzac et surtout avec George Sand, est une œuvre remarquable. Il nous a rarement été donné de lire un volume aussi attachant, intéressant à la fois par la forme et par le fond. Le caractère du paysan Muselle, le défenseur têtu et acharné du vieux temps contre Marc, le novateur au village, est tracé avec une sûreté de plume, une science d'observation très soutenues.

La fable est simple comme la vie des champs ellemême, mais il s'en dégage un parfum de rusticité vraie qui charme et persuade. M. Paul Bourde a écrit là un bon livre. Voici le sujet. La Thermette, la petite-fille du paysan Muselle, après avoir passé à Lyon un certain temps, revient au pays, rapportant les habillements et les habitudes de la ville dans ce milieu arriéré, rétrograde, où la terre est tout. Le vieillard l'accueille avec défiance, avec haine, et commence à lui rendre la vie épouvantable, malgré la résignation et l'obéissance de la pauvre petite. L'amour se met de la partie : Thermette aime le beau Marc, l'ennemi juré de Muselle, celui auquel le vieux reproche de révolutionner le village. Il faut un accident grave, la mort accidentelle de Toine, dernier fils de Muselle et père de Thermette, pour que Muselle accepte l'idée d'un mariage entre les deux jeunes gens. Vaincu, il se courbe; puis la naissance d'un arrière-petit-fils achève de le plier au nouvel ordre de choses, lui qui n'a jamais plié, et il meurt en vaincu, tournant la face au mur, n'ayant cédé qu'à la force des événements et se refusant à avouer sa défaite.

Ceci est le gros de ce livre, plein de détails exquis et vrais, plein de scènes des champs solidement rendues; si on pouvait comparer l'écrivain à un peintre, on dirait de M. Paul Bourde qu'il y a du Millet dans ses tableaux de la vie campagnarde. C'est le plus bel éloge que nous puissions faire d'un très bon roman, qui dénote un écrivain et un observateur. G. T.

La Princesse Casse-cou, par AUGUSTE ERHARD. Paris, librairie théâtrale, 1884; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume de nouvelles de M. Auguste Erhard est fort intéressant, écrit en une langue facile et légère, qui se lit très couramment. Les meilleures nouvelles sont, avec celle qui donne son nom au recueil : *la Princesse Casse-cou*, *l'Assassin*, et *Un meurtrier*. *La Princesse Casse-cou* est l'histoire d'un vieil auteur dramatique que son premier succès, à soixante ans, jette dans les bras d'une actrice, et qui roule dans la boue, malgré son âge, abandonnant sa femme et une fille prête à se marier. Le malheureux finit à Sainte-Anne, cinq mois après la mort de sa fille. On lira avec plaisir ce livre curieux et varié.

G. T.

La Conquête de Lucy, par ALBERT BATAILLE. Paris, Rouveyre et Blond, 1884; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman intitulé par M. Albert Bataille *la Conquête de Lucy* est d'une grande fraîcheur et plein de sentiments délicats; mais cet amour d'un frère pour sa sœur et d'une sœur pour son frère a été traité avec une si passionnante maîtrise dans *René* par Chateaubriand, que l'on ne peut s'empêcher de faire la comparaison, et de trouver bien invraisemblable cette histoire, où les hommes et les femmes semblent marcher dans le rêve et s'agitent si loin de notre humanité. Il faut considérer ce livre comme la gracieuse fantaisie d'un idéaliste forcené, grand wagnérien, qui sait écrire, mais qui ignore l'art de fouiller les cœurs et de sonder les reins. G. T.

Tante Aurélie, par ANDRÉ THEURIET. Paris, Charpentier et C[ie], 1884; 1 vol. in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50.

André Theuriet nous prouve dans son nouveau roman qu'il n'excelle pas seulement dans la peinture des paysages agrestes, mais que l'étude du cœur humain jusque dans ses replis les plus profonds lui est également familière. Quelle figure curieuse et bien réelle que ce médecin, Amable Desrônis, ambitieux, impuissant et fat! Comme il représente bien l'espèce humaine avec ses faiblesses, ses petitesses, ses défauts toujours renaissants! Il personnifie admirablement la bourgeoise étroitesse de certains coins de la province, et l'on ne saurait s'indigner contre cet homme sans énergie, tellement il finit par inspirer de pitié par le spectacle de ses continuelles défaillances. Par contre, l'énergique personnage de *Tante Aurélie*

prend un relief étonnant et se modèle en vigueur dans l'œuvre, la dominant de sa saine raison, de son invariable volonté, et gravant elle-même tout au long du livre l'épitaphe que l'État a cru devoir graver sur sa tombe à la dernière page. C'est l'âme ardente qui anime le roman entier de son souffle vaillant, et, chaque fois qu'elle entre en scène, on sent qu'il y a là quelqu'un et que tout ce qui va de travers marchera droit et ferme.

Les autres personnages tiennent également bien leur place, et sont autant d'études soigneusement, sérieusement faites; la jolie Mme Herbillon, coquette sans cœur, avec sa fille Fernande, le docteur Boisselier avec son fils Marcel, les deux enfants Derônis, Sosthène et Camille, sont pris sur le vif et se meuvent naturellement, simplement, à travers une action bien présentée. Il y a des choses d'une délicatesse parfaite, comme le récit des amours de Marcel et de Camille, une idylle provinciale d'un charme exquis, et formant un habile contraste avec la haine des deux médecins, Boisselier et Desrônis, autrefois amis intimes.

La lutte patiente et infatigable soutenue par tante Aurélie, dans l'interminable procès qu'elle fait à l'État pour le recouvrement de terrains indûment accaparés par celui-ci, est décrite dans toutes ses phases, sans minutie et avec une grande vérité d'observation. Il faut voir la vieille fille résistant à l'offre réelle d'un million en or, étalé sous ses yeux par les agents du gouvernement, qui tente ce moyen officieux d'entrer en accommodement. Elle meurt au moment où le tribunal lui donne gain de cause, mais son testament non signé n'est pas valable et l'héritage, si péniblement acquis, retourne à l'État, au détriment des enfants Desrônis; il les dédommage cependant en abandonnant 150,000 francs à chacun des héritiers.

C'est là un roman qui sera beaucoup lu et qui viendra prendre l'une des premières places dans l'importante collection des œuvres d'André Theuriet.

G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Jo et *Lo!* Retenez vite ces noms bizarres qui seront connus demain, grâce au livre que Catulle Mendès vient de publier sous ce titre : **les Boudoirs de verre** (P. Ollendorff, éditeur).

Jo et *Lo*, et leur amie *Zo*, sont d'endiablées petites Parisiennes, ni cocottes ni grandes dames, des « défroquées du mariage, qui ont depuis longtemps jeté la robe de noce aux orties ». Des modèles de vertu? Nous n'oserions l'affirmer; mais de jolis types, si vivants, si spirituels, si fous et qui, par leur mignardise, font songer, — quoique si *nouveaux*, — aux précieuses figurines de la décadence latine.

Il va sans dire, — puisque *les Boudoirs de verre* sont de Catulle Mendès, — que ce livre est écrit dans cette langue qui fait reconnaître, même dans ses ouvrages frivoles, l'auteur d'*Hespérus* et des *Mères ennemies*.

Lieutenant, Capitaine et Commandant est un livre essentiellement militaire, comme son titre l'indique, qui vient de paraître chez Paul Ollendorff.

L'auteur, Georges Kandel, a condensé dans ces pages, pleines de bonne humeur, les incidents, escapades et aventures amoureuses qui accompagnent l'officier dans trois principales étapes de sa carrière.

Le Secret de Berthe, tel est le titre du nouveau roman de F. du Boisgobey, qui paraît aujourd'hui à la librairie Dentu, et qui est assurément un des meilleurs que nous ait donnés cet écrivain. Le sujet, ingénieux, est l'histoire touchante d'une jeune femme injustement accusée d'une faute qu'elle n'a pas commise et dont elle se charge pour sauver une de ses amies. Des caractères bien observés, une action qui ne languit pas un seul instant, et surtout un dénouement inattendu, assurent à ce nouvel ouvrage de l'auteur de *Bouche cousue*, du *Cochon d'or*, etc., un succès mérité.

Sous ce titre général : *les Drames de la vie*, notre confrère Émile Richebourg, le romancier populaire du *Petit Journal*, publie à la même librairie Dentu un nouveau roman qu'il intitule simplement : **la Petite Mionne**. Cette histoire d'une enfant de l'amour est un drame parisien des plus poignants. La première partie, *un Drame de famille*, qui vient de paraître, justifie pleinement son titre.

Un livre nouveau, qui sollicitera vivement la curiosité, **les Malheurs de John Bull**, vient de paraître chez Marpon et Flammarion. Évidemment écrit sous l'impression d'agacement produite en France par l'intrusion incessante des Anglais dans nos affaires coloniales, ce volume est, sous une forme humoristique, une sorte de manuel professant l'art d'écraser une puissance navale. La fable en est intéressante et ingénieuse à ce point, que c'est presque un roman, mais un roman qui témoigne en tout cas chez l'auteur, M. Camille Debans, d'une vigoureuse colère contre une nation bien aisée à reconnaître.

Notre confrère Georges Duval vient de faire paraître à la librairie Tresse un nouveau volume intitulé : **Vieille Histoire.**

Vieille Histoire est un roman d'actualité. Les personnages, remarquablement étudiés, se meuvent au milieu d'une action dont l'intérêt le dispute au dramatique. Nous n'avons plus à faire l'éloge de Georges Duval au point de vue littéraire. Jamais il n'a poussé plus loin la vérité. Ajoutons que l'auteur du *Quartier Pigalle* a composé une œuvre essentiellement honnête, s'adressant à tous les publics, et qui, sans danger, pourra être mise entre toutes les mains. Nous lui prédisons un succès mérité.

Bien des femmes voudront livre le nouveau roman de Gourdon de Genouillac : **les Quatre Manières de les aimer**, que vient de publier la librairie Tresse. C'est un livre qui expose les situations les plus excentriques et en même temps les plus logiques. Rien de moins convenu que ce voyage à travers les replis les plus profonds du cœur féminin. La première et la seconde édition ont été enlevées le jour même de la mise en vente.

Neuf et Dix. — Sous ce titre, un débutant, M. Maurice Jouannin, vient de publier chez l'éditeur Tresse un volume de trois nouvelles absolument dissemblables : la première « spirituelle », la deuxième « dramatique », la troisième « tou-

chante ». Ainsi les qualifie, dans une flatteuse préface, M. François Coppée, qui loue l'auteur pour la souplesse, le naturel, l'aristocratique élégance de son style, et aussi pour son indépendance littéraire, pour sa manière exempte de procédé et d'imitation. Le nouvel académicien-poète signale dans ce livre de début « bien mieux déjà que des promesses et des espérances », et le recommande hautement à l'attention du public.

Barbe grise, par Edmond Tarbé, vient de paraître chez Paul Ollendorff. Le roman commence par où finissent tous les autres, par un mariage. Ce mariage, rendu nécessaire par des combinaisons dramatiques, unit une honnête jeune fille à l'amant de sa sœur. La lutte engagée entre les deux femmes qui ont tour à tour des droits sur le même homme et qui l'aiment toutes les deux, tel est le sujet de cette étude du cœur féminin, qui se poursuit jusqu'au bout avec une émotion saisissante. De nombreuses femmes liront *Barbe grise*. Beaucoup s'y retrouveront.

Abandonnées est le titre d'un roman de mœurs, écrit avec une grande pureté de style, que M. Pierre Sales vient de publier chez les éditeurs Rouveyre et Blond.

Autour d'une intrigue puissante et serrée, dont l'intérêt grandit peu à peu et se termine d'une façon tragique, le jeune auteur a su faire défiler, comme en un kaléidoscope, quelques personnages en vue de la société parisienne sur lesquels le public mettra aisément les vrais noms : car elle est d'hier l'histoire de ces deux femmes *abandonnées*, rejetées de leur famille, et livrant courageusement la rude bataille de l'existence dont elles sortent victorieuses.

Ce joli livre aura un grand succès auprès de toutes les femmes, qui pourront le lire sans craindre d'être choquées; car il se détache absolument de l'école naturaliste, pour dépeindre, simplement et sans exagération, la vie réelle.

Musa, par Ouida, traduction par Girardin. Paris, Hachette, 1884; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

C'est l'histoire d'une fille de brigand des Marennes, qui se réfugie dans un tombeau étrusque, y vit, y aime et y meurt.

Feu Robert-Bey, par Armand Lapointe. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Employés, par Édouard Haberlin. Paris, A. Lemerre, 1884; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Hurlements, suivi de **Le Fou,** par Gustave Salavy. Paris, Henry Oriol, 1884; 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 7 francs.

Nouvelles, par Salow, traduites en français par un Russe. Paris, Hachette, 1884; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 1 fr. 25.

Reine et maîtresse, par Mme de Witt. Paris, Hachette, 1884; 1 vol. in-12. — Prix : 2 francs.



MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

L'Atlantide, poème traduit du catalan de Mossen Jacinto Verdaguer, maître en gai savoir, un des quarante de l'académie catalane, augmentée d'une introduction et d'appendices, par Albert Savine. Paris, Léopold Cerf, 1884. 1 vol. in-12. — Prix : 4 francs.

Il est des félibres de l'autre côté des Pyrénées; le provençal est redevenu comme une langue, grâce à Jasmin, grâce à Mistral, et MM. Joaquin Rubio y Ars, Victor Balaguier, Jacinto Verdaguer ont redonné une sorte de vie au catalan.

On ne saurait offrir une traduction en langue étrangère du beau poème de *Mireille* sans la faire précéder d'une étude sur le félibrige. M. Albert Savine, donnant une traduction française de *l'Atlantide*, n'a pas laissé de tâcher de nous faire connaître les efforts tentés par de jeunes poètes pour permettre aux délicats de ne mépriser plus le vieil idiome populaire de la Catalogne. Dans une *introduction* qui est une véritable étude, le traducteur a établi que la renaissance catalane ne doit rien à la renaissance provençale. Il a montré que ces deux renaissances peuvent bien n'être pas exclusivement littéraires, que chez quelques-uns des poètes et critiques, non pas chez tous, le désir de remettre en honneur le langage parlé dans les faubourgs et les campagnes résulte de certaines préoccupations politiques; mais sur les tendances accusées ici et là, il est assez réservé, il ne parle pas du fédéralisme, qui, chez nous, semble moins à craindre qu'il y a treize ans, et fort peu du provincialisme, qui compte de nombreux partisans en Espagne. Il parle plus longuement des jalousies secrètes existant entre certaines villes qui participent

au mouvement, entre Valence et Barcelone; mais des rivalités à peu près semblables ne se sont-elles pas manifestées dans nos départements du midi? Toulouse envie Arles, et Montpellier, Avignon. Il nomme et il juge tous les poètes qui ont précédé et suivi M. Jacinto Verdaguer; il nous traduit quelques-unes des pièces réputées les plus remarquables qu'ils ont publiées, et toutes, — nous disons : toutes, — ont vraiment une grande valeur poétique; le *Souvenir*, de Félix Piscueta, a le charme du *Lac* de Lamartine; *l'Adieu* de Victor Balaguer à Mistral est empreint d'une tristesse profondément sentie; *la Nourrice de l'Infant*, de Guimera, est un drame coulé sur le mode lyrique et qui vaut mieux que la *Nourrice* de M. François Coppée; l'*Espérance*, d'Aguilo, est un petit poème absolument parfait.

Mais, de *l'Atlantide*, que dirons-nous? L'œuvre a emporté l'admiration de tous les esprits cultivés en Espagne; présentée aux Jeux floraux de 1877, elle a été aussitôt traduite en plusieurs langues. Nous devons l'avouer : la lecture du poème ne nous a ni enchanté ni ravi.

Il se peut que le poète ait fait preuve d'autant de talent que M. Leconte de Lisle dans ses *Poèmes barbares;* l'émotion manque, c'est l'esprit plutôt que le cœur qui se trouve intéressé. Le sujet était pris pour permettre des descriptions magnifiques, et M. Verdaguer n'a pas failli à la tâche; il a décrit merveilleusement et la mer et les montagnes, la nature tout entière; mais, surtout artiste, il ne touche pas.

Son *Atlantide* n'est ni celle de Platon, ni celle de Bacon, ni celle de Népomucène Lemercier ; fort heureusement, le poème n'est pas une copie ou une imitation; le souvenir toutefois des anciennes épopées grecques, des épopées plus modernes du Tasse, de Camoens, ont hanté l'esprit du poète; il a fait comme une restauration. A son œuvre combien nous préférons *Mireille!*

F. G.

La Grèce poétique, par Gabriel Beau. Anacréon, Sapho, Bion, Moschus, Théocrite. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. 1 vol. in-18.

C'est une Grèce un peu restreinte, comme on le voit par le sous-titre. Ce n'en reste pas moins un pays charmant. Mais M. Gabriel Beau nous le montre en un kaléidoscope de sa façon, et la reproduction par son procédé gâte, il faut bien le dire, très fâcheusement l'original. Il y a des voyages qu'il faut faire soi-même, à moins d'avoir pour démonstrateur un homme de génie. Le voyage à travers les érotiques grecs est de ceux-là. On ne peut le faire plaisamment et profitablement que dans le grec même, ou dans les transcriptions inspirées comme celles de Leconte de Lisle. Il reste à M. Gabriel Beau l'honneur d'avoir tenté une tâche trop difficile, et le bénéfice d'avoir vécu dans la familiarité des esprits les plus exquisement raffinés du monde grec. Il eût peut-être aussi bien fait de goûter ces rares délices à huis clos, sans mettre le public dans la confidence. Il ne l'a pas cru, et il a proposé à l'admiration du vulgaire des vers comme ceux-ci :

> Commencez donc le chant funèbre,
> Muses qu'en Sicile on célèbre.

N'est-ce pas de quoi tuer les enthousiasmes?

B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Sous le titre de **Réflexions et Pensées,** la librairie Félix Alcan (ancienne maison Germer-Baillière et Cie) livre au public une brochure de Fernand Desormeaux, ancien conseiller d'État, directeur du personnel au ministère de la justice, et membre du conseil général de l'Yonne, mort récemment à l'âge de quarante ans.

Les *Réflexions et Pensées* sont précédées d'une introduction développée de M. Charles Yriarte, qui fait comprendre quel intérêt s'attache à ces travaux secrètement accomplis en dépit de l'écrasant labeur des fonctions administratives de l'auteur, à un moment où nous traversions une crise politique d'une incontestable gravité. Les manuscrits complets ont été trouvés dans les papiers de M. Desormeaux après sa mort. — Une brochure in-8° ; 2 fr. 50.

M. Alexandre Dumas fils a réuni dernièrement dans un banquet les personnes qui ont coopéré à l'érection du monument de son père; la Librairie des bibliophiles a profité de ce moment pour rassembler, dans une belle brochure in-8°, les discours et poésies auxquels a donné lieu l'inauguration de ce monument. La brochure contient en outre : les inscriptions placées sur le monument, la liste des souscripteurs, le discours funèbre prononcé par M. Alexandre Dumas aux obsèques de Gustave Doré, et une intéressante préface où l'auteur du *Demi-Monde* donne le récit exact des circonstances dans lesquelles s'est produit et s'est exécuté le projet d'élever une statue à son père. Cette élégante publication, imprimée avec luxe, est encore ornée d'une eau-forte d'Abot représentant le monument et d'un portrait de Gustave Doré gravé par Massard : c'est là, comme le dit M. Dumas lui-même dans sa préface, un second monument élevé à la mémoire de son père, et mis à la portée de tous ses admirateurs.

Le **Monument d'Alexandre Dumas** se vend à la Librairie des bibliophiles. — Prix : 5 francs.

L'Affairé, comédie en trois actes du baron de Holberg, traduction d'Alfred Flinch et Paul Vibert, chez Auguste Ghio, 1, 3, 5, 7 et 11, galerie d'Orléans, Palais-Royal.

Le chef-d'œuvre du célèbre auteur dramatique danois est offert pour la première fois en français au public.

M. Paul Vibert s'est efforcé de rendre toutes les finesses du langage de celui que l'on a nommé à si juste titre le Molière du Nord ; l'érudition et l'élégance de cette traduction en font une œuvre littéraire fort intéressante.

Paraît chez Paul Ollendorff, dans la coquette collection à laquelle nous devons déjà *les Maximes de la vie* et *le Petit bréviaire du Parisien*, un charmant et spirituel volume de Joseph Delaroa : **les Patenôtres d'un surnuméraire.** Sous leur forme humoristique et piquante, ces conseils pleins de vérités cinglantes s'adressent aussi bien aux femmes et aux jeunes gens qu'aux hommes de l'administration et de la politique.

Un de nos plus éminents critiques disait, en parlant des *Patenôtres d'un surnuméraire*, « c'est un chef-d'œuvre dans une langue admirable ».

Les lecteurs ratifieront pleinement cette opinion.

La librairie académique Didier vient de publier une nouvelle édition in-18 des **Cours de littérature française**, par M. Villemain, *Tableau de la littérature au XVIIIe siècle*.

Nous ne pouvions trop rappeler aux laborieux la nouvelle mise en vente de cet ouvrage de critique admirable, qu'aucun travail plus récent ne pouvait dépasser. — 4 volumes in-18. — Prix : 14 francs.



POÉSIES

Brindilles rabelaisiennes, par l'auteur de *Trois Dizains de contes gaulois* et de *les Après-Soupers*. Paris, Librairie des bibliophiles, 1884. 1 vol. in-18.

Joli livre de gentils vers. *Brindilles*, sans doute, vertes, vivaces, tire-bouchonnées et accrochantes ; *rabelaisiennes*, peut-être, mais par un étrange abus du mot, et qui ne conviendrait guère au grand Rabelais, j'imagine. Grivoises, égrillardes, voire polissonnes, seraient, à mon humble avis, des épithètes mieux appropriées. En voici du reste un échantillon pris au hasard, mais qui donne une idée exacte des régions que fréquente la muse de l'auteur et de la langue qu'elle parle. C'est intitulé *l'Esprit frappeur*.

Un amoureux beau gaillard
Arrive fort en retard
Près de sa belle maîtresse.
A travers l'huis bien fermé,
Il lui redit sa tendresse,
Mais elle n'a pas bougé.
Il frappe, il crie, il tempête.
« Si tu savais, ma minette,
Avec quoi je frappe ainsi,
Tu calmerais mon souci
Et l'ardeur qui me transporte. »
Aussitôt s'ouvre la porte,
Qui se referme soudain,
Lecteur, jusqu'au lendemain.

Je veux bien qu'à un certain point de vue ce soit d'un beau raide ; mais, comme expression poétique, ça n'est pas fort.

B.-H. G.

Poèmes d'amour, par CHARLES GRANDMOUGIN. 1 vol Paris, 1884 (Alcan-Lévy, imprimeur-éditeur). – Prix : 12 francs.

Ce volume, luxueusement imprimé, est orné d'un fusain gravé de Maxime Lalanne. Il n'a été tiré qu'à un très petit nombre d'exemplaires, tous numérotés. Ce sera d'ailleurs un régal pour le groupe restreint d'amateurs à même de se le procurer. Ces *Poèmes d'amour* ont une saveur exquise, en dépit de la banalité du thème, éternel comme la passion ; c'est qu'ici elle est exprimée avec une sincérité d'accent, une élévation de pensées certainement peu communes. On n'a pas affaire à ces pièces d'orfèvrerie littéraire bien limées, trop correctement ouvragées, qui laissent froid et muet. Aux sonnets les mieux travaillés ne doit-on pas préférer ce cri d'un cœur repentant ?

Crois-tu donc que mon cœur n'est pas resté le même
Et qu'un instant d'erreur suffit pour tout briser ?
Comment peux-tu penser que l'amour dont je t'aime
Est mort soudainement d'un coupable baiser ?

Une remarque : Pourquoi M. Grandmougin, qui, dans sa préface, déclare qu'il se laissera philosophiquement condamner par les zolistes, intitule-t-il une de ses poésies « *A* celle que je ne puis avoir » ? Cela signifie trop clairement « A celle avec qui je ne puis coucher ». Il eût été plus euphonique, moins vulgaire et plus conforme à la situation dépeinte de dédier « A celle qu'il m'est interdit d'aimer » les strophes passionnées où le déchirement d'une âme désespérée s'exhale par cette envolée superbe :

Adieu !... Mais que ce mot n'ait rien qui te surprenne,
On l'entend nuit et jour sous la voûte des cieux ;
Hélas ! et du plus loin que l'esprit s'en souvienne,
La vie est un tissu de regrets et d'adieux !

Adieu ! c'est le printemps qui de nos fronts s'envole,
C'est quelque beau pays d'où l'on fuit sans retour ;
C'est un ami qui meurt, c'est quelque chaste amour
Que l'on quitte à plaisir pour une vierge folle ;

C'est un génie éteint sous un souffle inconnu,
C'est l'impassible mort qui frappe à notre porte,
C'est le cercueil lugubre et noir qui nous emporte
Dans l'effroyable nuit d'où nul n'est revenu.

G. S. L.

Croquis et rêveries, par MÉDERIC CHARCOT. Paris, 1884 (E. Dentu, libraire-éditeur). — Prix : 3 fr.

M. Méderic Charcot estime sans nul doute que la poésie doit, à l'instar de la prose contemporaine, serrer de près la réalité, devenir, dans une certaine mesure, naturaliste. Il n'est pas à craindre à cet égard qu'un esprit poétique, autrement dit fatalement enclin aux échappées idéales, puisse dépasser le but. Même dans le terre à terre, le sentiment reprend ses droits.

Sous un abri de vieilles planches,
Ayant à la main son battoir,
La laveuse aux rayons du soir
Frappait sur des chemises blanches.

Cela paraît banal, mais lisez la suite :

Chemises de nouveau venu,
Charmantes petites chemises
Que l'on ne croit plus avoir mises
Lorsque grand l'on est devenu.



On songe aux petits corps mignons et roses qu'enveloppent brassières, langes et chemisettes. De même toutes les hypotyposes pittoresques que retrace l'auteur sont traversées par des pointes d'observation émue ou joviale. Quant au *Carnet d'un garde mobile*, souvenirs de la campagne de 1870, il faudrait plaindre quiconque n'y trouverait qu'un intérêt rétrospectif.

G. S. L.

Les Herbes de la Saint-Jean, par Ernest Jaubert. 1 vol. in-18. Paris (Maurice Dreyfous, éditeur). — Prix : 2 francs.

Salut à ce débutant qui lance son « premier batelet » et arbore, dans sa dédicace, le nom aimé de Jean Richepin. Le pavillon couvrira la marchandise, encore que ce secours, bien qu'utile, ne fût pas nécessaire. Diverses d'objets, suffisamment riches par le fond et la forme, les pièces qui composent ce recueil se lisent aisément, et l'on n'y trouve guère à blâmer que l'emploi trop fréquent du mot « enamouré »; mais il ne faut pas oublier qu'à part les critiques nul ne lit tout d'une traite un volume de vers. Dans les *sonnets et ballades*, les *chansons à boire* et autres pièces familières, plus ou moins fugitives, comme dans la mélopée intitulée *Diane*, et qui rappelle l'*Oaristys* de Chénier, il y aurait matière à citations. Bornons-nous à rappeler cette strophe perlée :

Tapis d'éther, gaze lactée,
Immense écharpe pailletée
De diamants,
Je veux te chiffonner en mante
Pour étoiler les seins charmants
De mon amante !

G. S. L.

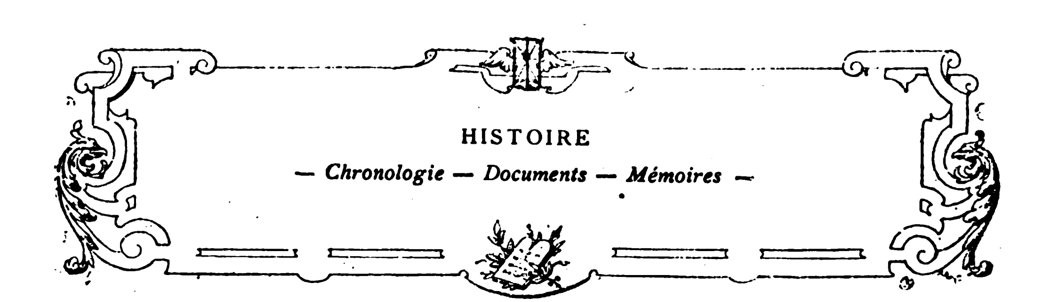
Les Tablettes.— Récit de la LXXXVIIIe olympiade, par F. Lecomte (Dionys). In-18. Jouaust, éditeur. Paris, 1884. — Prix : 1 fr. 50.

Les personnages en scène sont Périclès et Aspasie, et l'entourage du grand homme athénien. Sa mort, le désespoir de la cité, l'influence réconfortante d'Aspasie, que l'auteur prétend réhabiliter et dresser sur un piédestal, voilà le motif sur lequel M. F. Lecomte (Dionys) brode des vers quelconques, corrects et froids, pleins d'allusions transparentes, d'une exactitude douteuse, d'un goût peu raffiné. Au lieu de Périclès et d'Aspasie, lisez Gambetta et Mme Edm. Adam, et vous verrez tout de suite ce que vaut cette petite machine, dédiée à Mme Adam elle-même.

Si vous voulez un échantillon de la facture du rimeur, je cite au hasard :

Aspasie était donc par la loi rejetée
Au rang déshonoré des femmes sans pudeur ;
Eût-elle eu d'Artémis la divine candeur,
Tout hymen avec elle était illégitime,
Et ses enfants portaient la peine de ce crime.
L'usage tolérait chez d'obscurs citoyens
Ce qu'avaient d'illégal de semblables liens.
Mais, lorsque Périclès répudia sa femme
Pour l'épouser, trouvant l'égale de son âme
Dans l'âme d'Aspasie, un parti furieux
Se répandit soudain en cris injurieux :
Que leur libre hyménée était concubinage,
Que leurs hôtes vivaient dans le libertinage,
Que lui chef de l'État, en violant la loi,
Se déclarait impropre à remplir son emploi.

Et voilà : cela n'a qu'un défaut, c'est la correcte platitude, le train train vulgaire des vers qui sont sur leurs pieds. Il n'y manque que la poésie. PZ.



HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Louis XVII, son enfance, sa prison et sa mort au Temple, d'après des documents inédits des Archives nationales, par R. Chantelauze. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1884; gr. in-4°.

Nul mieux que l'auteur ne peut dire le but de ce livre, ni indiquer les matériaux mis en œuvre pour le composer. Je laisserai donc la parole à M. R. Chantelauze. « Après la mort de Louis XVI, dit-il, le Temple fut le théâtre... de drames..., ou plutôt d'un seul et même drame qui eut plusieurs dénouements successifs : la mort de Marie-Antoinette, celle de Madame Élisabeth, la longue agonie de Louis XVII... Ces tragiques dénouements nous apparaissent comme autant de faits isolés, les historiens ayant négligé de remarquer qu'ils se rattachaient aux mêmes causes. C'est ce nouveau point de vue que nous essayerons de mettre sous les yeux du lecteur dans le cours de ce livre, dont voici le tableau en raccourci. La reconnaissance de Louis XVII par plusieurs souverains de l'Europe et la proclamation de son droit par le comte de Provence, régent du royaume, réveillent au plus haut degré les craintes et les fureurs des régicides de la veille. Des conspirations s'organisent dans l'ombre pour délivrer l'enfant-roi et pour le faire monter sur le trône : Marie-Antoinette s'y associe corps et âme...

Pour empêcher l'exécution de ces complots,... la Convention ordonne, pour première mesure, que l'enfant-roi sera séparé de sa mère, et, à partir de ce moment, elle se prépare à faire tomber la tête de Marie-Antoinette... Simon, qui a fait avorter le dernier complot,... sera à la fois l'instituteur et le gardien du jeune roi, ostensiblement du moins. Mais en réalité il a une mission secrète bien plus importante à remplir. C'est lui qui est chargé principalement de préparer par tous les moyens les éléments des procès criminels de la reine et de Madame Élisabeth. Sa principale mission, c'est d'espionner le fils de Louis XVI, c'est de lui arracher par la terreur et la violence tout ce qu'il sait contre sa mère et sa tante et de lui dicter tout ce qu'il ne sait pas. » Plus tard, lorsque Simon eut donné sa démission, la responsabilité de la garde de l'enfant échut tout entière à la Commune. Pour empêcher à tout prix l'enlèvement de leur prisonnier, les hommes de la Commune enfermèrent cet enfant pendant plus de six mois dans un cachot sans air. Il y vécut « au milieu de la puanteur de ses déjections que n'enlevèrent jamais une seule fois ses féroces geôliers. Ce séjour prolongé dans un tel cloaque le livra fatalement en proie à une horrible maladie scrofuleuse qui devait le conduire lentement à une mort certaine ».

Ce qui, outre le talent de l'historien, donne à ce livre une valeur spéciale et que nul ne contestera, c'est qu'il est tout entier écrit sur des documents inédits découverts aux Archives nationales, grâce à la perspicacité persévérante de M. Chantelauze. Ce n'est pas là un petit honneur, car de pareilles chances n'arrivent qu'à ceux qui les méritent. Toutes les pièces d'une enquête privée conduite par le préfet de police, comte Anglès, sur les ordres du duc Decazes, pour retrouver ceux qui auraient pu, de près ou de loin, être utiles aux prisonniers du Temple et pour les signaler à la faveur royale, ont été pour la première fois exhumées des cartons des Archives et consultées avec soin. Le récit est donc appuyé sur les témoignages les plus authentiques, et M. Chantelauze a pu faire la part de ce que les relations antérieures contiennent de romanesque et de faux comme de ce qu'elles renferment de vrai, en y ajoutant tout ce qu'il faut pour les compléter et les éclairer. « Il ne s'agit plus, dit-il excellemment dans sa préface, de faire du roman, mais de l'histoire; de faire répandre de nouvelles larmes au lecteur, mais de lui prouver enfin que Louis XVII ne s'est jamais évadé du Temple et qu'il y est mort le 8 juin 1795. »

M. Chantelauze a assurément rempli son programme. Qu'il me soit permis de dire que quelquefois il l'a dépassé. Il n'admet aucune hypothèse dans son livre et tout y est d'une certitude documentaire. C'est le mérite qu'il revendique et qu'il serait souverainement injuste de lui refuser. Cependant est-il bien sûr que le roman ne se soit pas, çà et là, sous forme d'exagérations sentimentales, glissé dans ces pages, en dépit de la sévère consigne qui devait l'en tenir éloigné? C'est un soupçon qui se lève en mon esprit, et qu'en toute humilité je soumets au savant historien. Le cordonnier Simon ne serait-il pas aussi atroce, et plus vraiment peint *from life*, si on lui accordait quelques instants, de loin en loin, dans sa vie, où il ne fût pas abominablement ivre? Et le pauvre enfant qu'il instruisait à ses vices et qu'il terrorisait, est-il bien nécessaire de le représenter hébété par le vin, lorsqu'il répond à l'interrogatoire de la Convention, dans le procès de sa mère? L'ivresse ne fait pas raisonner des mensonges; elle brouille le cerveau, épaissit la langue et empêche de mentir aussi bien que de dire la vérité. Ce sont là, du reste, chicanes de critique que, de par mon office, je suis bien obligé de faire, mais sur lesquelles il serait ridicule d'insister.

L'étude de M. R. Chantelauze est définitive, et, dans une question de ce genre, c'est un véritable service rendu. Si elle laisse debout certaines légendes douteuses, mais chères aux cœurs sensibles, qui songerait à l'en blâmer? Il n'est pas d'histoire plus touchante en soi que celle de ce fils de roi qui, à sept ans, connaît mille fois mieux la vanité du trône que les princes et les princesses dans les infortunes de qui Bossuet savait puiser de si pathétiques leçons. Mais, du moins, justice est faite une fois pour toutes, je l'espère, des contes accumulés sur la mort de ce pauvre petit être, et des prétentions des aventuriers qui se dupaient eux-mêmes en voulant duper l'histoire. C'est là un résultat positif et absolument assuré. Quiconque lira les derniers chapitres du beau travail de M. Chantelauze ne concevra même pas qu'on puisse désormais émettre un doute sur l'authenticité de la mort de Louis XVII au Temple.

A l'intérêt très vif du récit et des preuves ignorées qu'il révèle, cet ouvrage joint le charme matériel qui plaît non seulement aux bibliophiles de profession, mais à tous les ouvriers intellectuels dont les livres sont les instruments. C'est un beau grand volume édité et imprimé avec soin par la maison Firmin-Didot. D'intéressantes reproductions de dessins du temps, de médailles et de portraits l'ornent utilement.

En un mot, c'est, à tous égards, une de ces publications dont l'acquisition enrichit une bibliothèque.

B.-H. G.

Bibliothèque oratorienne. — Recueil des vies de quelques prêtres de l'Oratoire. — I. Généralats du cardinal de Bérulle et du P. de Conbren. — II. Généralats du P. Bourgoing et du P. Senault. — III. Généralat du P. de Sainte-Marthe. — Paris, Poussielgue frères; 3 vol. in-18.

Pour quiconque a lu la *Vie des Saints*, la bibliothèque oratorienne sera bien fade. Ce sont des saints aussi, tous ces oratoriens; quelques-uns même, comme Baronius et le cardinal de Bérulle, ont été autre chose. Mais leur vie, publiée aujourd'hui par le R. P. Ingold, c'est ce qu'on peut imaginer de plus aride et de plus terne. Au lieu du merveilleux, un peu naïf parfois, mais souvent attrayant de la *Vie des Saints*, on n'a qu'un récit bien vulgaire et quelques dates. Il n'est guère intéressant de savoir que Baro-

nius avalait des punaises par esprit de mortification et qu'il portait des culottes déchirées pour ne pas faire de dépense. Il eût, en revanche, été curieux d'avoir quelques détails sur la manière dont il écrivit les *Annales*. — En somme, il semble qu'on eût pu mieux faire sur un pareil sujet. E. F.

Les Campagnes d'Alexandre, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut. Paris, E. Plon et Cᵉ, 1883; 3 vol. in-18.

M. le vice-amiral Jurien de la Gravière nous avait déjà donné des études singulièrement intéressantes, dans leur forme originale et vive, sur la marine des anciens Grecs. Arrivé au moment où la Macédoine devient prépondérante, il n'a pas su, nous dit-il avec modestie et non sans charme, se défendre d'une fascination qui l'attirait sur les pas d'Alexandre. Le conquérant l'entraîne bien loin. C'est la question d'Asie, la grande « question palpitante du jour » qu'il soulève; son voyage à travers l'antiquité l'amène jusqu'aux temps modernes, et le troisième volume de son ouvrage commence par ce mot : « L'héritage de Darius est-il de nouveau ouvert? »

Il n'y a pas moins de trois volumes, en effet, dans cette histoire des campagnes d'Alexandre. Le premier a pour sujet : *Le drame macédonien*. « Le *drame macédonien*, pour nous servir d'une expression de Plutarque, c'est, avant tout, le triomphe de la cavalerie. Pourquoi donc alors lui donner place dans un travail qui affiche à bon droit la prétention de se tenir à l'écart des affaires de terre ferme? Le siège de Tyr, la découverte de l'Inde, le voyage de Néarque ne peuvent cependant être passés tout à fait sous silence.» Dès lors, c'en est fait, il cède à l'attraction, et il raconte tout : l'armée de Darius, la bataille du Granique, la campagne du plateau central, la bataille d'Issus, l'Égypte occupée, Arbèles, le soulèvement de Sparte et l'héroïque massacre de Mégalopolis.

Le second volume s'intitule : *l'Asie sans maître*, et est encore moins maritime que le premier. Il nous conduit du champ de bataille d'Arbèles à la capitale Ectabane, et s'arrête au meurtre de Darius. Ce titre, qui peut tout d'abord paraître étrange, le vice-amiral Jurien de la Gravière le justifie par une phrase de la préface : « En réalité, Darius avait cessé de régner : depuis la bataille d'Arbèles, l'Asie se trouvait sans maître. »

Enfin le troisième volume : *l'Héritage de Darius*, qui se ferme sur un chapitre consacré à la détention et à la mort de Callisthènes, s'occupe beaucoup plus de la description des contrées qui composaient l'empire de Darius et des relations des voyages modernes que des Macédoniens et d'Alexandre, dont la conquête était dès lors terminée. Partout, dans les deux premières parties de l'ouvrage comme dans la dernière, la pensée moderne, la préoccupation des intérêts contemporains pénètre, et je dirais volontiers domine le récit de la vieille lutte entre le monde asiatique et le monde grec. C'est ce qui donne un si grand charme aux écrits de l'auteur sur l'antiquité. Nous avons là une histoire, une géographie vivante, spirituelle, patriotique, passionnée. C'est bien un homme de notre temps qui la raconte, et non un érudit que la fréquentation des époques ensevelies a changé en cadavre, ou un poète qui, par un élan de l'imagination, se transforme avec Darius en satrape, et en hoplite au milieu des Grecs. M. Jurien de la Gravière est toujours un Français de nos jours, un marin et un soldat. Cela ne l'empêche pas d'être un savant; mais cela donne à sa science une saveur à la fois piquante et forte, d'autant plus délicieuse qu'elle est plus rare. Je ne discuterai pas les doctrines et les goûts de l'auteur, son admiration sans limite pour Alexandre, son respect pour les choses de la guerre, sa théorie sur le rôle des flottilles dans la marine de l'avenir, et tant d'autres questions dans lesquelles j'apporterais de l'incompétence ou que je devrais juger d'un autre point de vue que lui. Mais je peux bien insister sur l'amour pour la France et la passion pour la grandeur de notre pays qui éclatent dans toutes ces pages. « Le peuple dont on a si souvent raillé les penchants généreux et les fantaisies désintéressées était plus nécessaire qu'on ne veut se l'avouer à l'équilibre du monde; je ne donne pas cinquante ans à l'Europe, à l'Angleterre surtout, pour s'apercevoir du vide que notre effacement a laissé sur le grand échiquier. » Si chacun y travaille avec autant d'ardeur que l'amiral de la Gravière, ce vide ne s'apercevra plus dans cinquante ans, parce qu'en reprenant notre place, nous l'aurons comblé.

Des cartes bien faites, mais où les noms géographiques sont malheureusement écrits suivant un système orthographique différent de celui qu'a adopté l'auteur dans le corps du livre, ornent et complètent chaque volume de cette belle et utile publication.

B.-H. G.

La citoyenne Bonaparte, par Imbert de Saint-Amand. Paris, E. Dentu, 1883; 1 vol. in-18.

M. Imbert de Saint-Amand s'est fait une spécialité dans l'histoire anecdotique des deux derniers siècles. Nous avons de lui *les Femmes de Versailles;* et il a entrepris une nouvelle série : *les Femmes des Tuileries*, dont il n'a pas, jusqu'à présent, paru moins de cinq volumes, et dont celui-ci, le sixième, nous en promet encore quatre pour n'arriver qu'à la fin du règne de Napoléon Iᵉʳ. C'est donc comme une histoire générale et complète des temps modernes à un point de vue féminin.

La Fontaine, qui savait qu'un secret est difficile à garder aux dames, savait aussi que bon nombre d'hommes sont femmes sur ce point. De son côté, M. Imbert de Saint-Amand nous fournit une preuve nouvelle de ce que nous avons pu, d'ailleurs, constater maintes fois, à savoir que, si les femmes sont bavardes, certains hommes n'excellent pas moins qu'elles à enfiler des discours qui n'en finissent pas. Je ne veux prendre pour exemple que le volume qui est sous nos yeux, quoiqu'il y en ait déjà un consacré à *la Jeunesse de l'impératrice Joséphine*, et que la

même personnalité doive fournir matière à trois autres ouvrages annoncés sous les titres suivants : *la Femme du Premier Consul; la Cour de l'impératrice Joséphine,* et *les Dernières années de Joséphine.* Il suffit, en effet, d'étudier la structure d'un de ces livres pour découvrir le procédé grâce auquel M. Imbert de Saint-Amand arrive à faire assez de copie pour produire 350 pages d'impression avec la vie de Joséphine, depuis son mariage jusqu'au 18 brumaire. Les titres de quelques-uns des chapitres le feront comprendre à tout le monde. Les voici : l'Entrée de Bonaparte à Milan; Arcole; la Fin de la campagne; Campo-Formio; Paris pendant l'an VII; Bonaparte en Égypte, et d'autres, moins caractéristiques, que j'omets. On voit que Joséphine sert ici d'étiquette à l'histoire tout entière du directoire à l'intérieur et à l'extérieur. Cette histoire est traitée surtout sous forme anecdotique, et la femme du général y occupe — c'est bien le moins — le premier plan.

Il n'y a rien dans tout cela de bien nouveau ni bien inattendu. Les vieilles histoires y sont recueillies, et les résultats des recherches ou des révélations contemporaines y sont assez fidèlement enregistrés. Mais de trouvailles, je n'en vois point. Le style est facile, coulant, abondant comme une eau qu'un robinet lâche, et mon opinion est que ce volume fournira une lecture tout à fait appropriée aux personnes délicates qui s'intéressent aux reines et aux impératrices infortunées, ainsi qu'à celles, plus pratiques, qui cherchent le soir, lorsqu'elles se sont couchées de bonne heure, un prétexte pour s'endormir. B.-H G.

De l'Origine des Indiens du nouveau monde et de leur civilisation, par P. DABRY DE THIERSANT, consul général et chargé d'affaires de la République française au Centre-Amérique. 1 vol. gr. in-8° avec vignettes. Paris, Leroux, éditeur, 1883.

L'ouvrage de M. Dabry de Thiersant appartient à la catégorie — plus rare qu'on ne pense — des ouvrages savants et spéciaux écrits en français lisible. C'est un travail très complet, très consciencieux et assez intéressant. L'ethnographie, il est vrai, est chose souvent un peu aride; mais M. D. de Thiersant a su s'affranchir des détails rebutants, et relever son sujet par la variété même de son érudition. C'est là qu'il faut aller chercher le résumé d'ensemble de l'histoire indienne et le secret de la décadence d'une race autrefois grandiose. L'origine asiatique des Indiens est établie par M. de Thiersant à l'aide de preuves sérieuses et de rapprochements curieux. Il analyse avec soin leur théogonie bizarre et leurs superstitions plus étranges encore. Enfin il rappelle en quelques pages noblement indignées que la conquête du nouveau monde a été loin d'être un bienfait pour les malheureux habitants de l'Amérique. Les cinq ou six millions d'Indiens qui survivent misérablement aujourd'hui auraient bien le droit de maudire la naissance de Christophe Colomb. Ceci prouverait une fois de plus qu'il n'y a pas de médaille sans revers ni de victoire sans amertume pour les vaincus. En revanche, il y a des livres sans défauts, — ou presque, — et le livre de M. de Thiersant est de ceux-là. E. F.

Histoire de madame Du Barry, par CH. VATEL, tome III et dernier, in-18. Versailles, L. Bernard, éditeur.

Ce volume reprend l'histoire de Mme Du Barry à l'année 1777 et à l'aventure de Mme Cahuet de Villers, intrigante audacieuse, qui fut le précurseur de Mme de Lamotte. Elle était l'amie de la favorite, circonstance qui pouvait compromettre singulièrement cette dernière.

M. Vatel suit son héroïne année par année; en 1778, il nous la fait voir chez Voltaire, avec qui d'ailleurs elle avait noué des rapports non seulement de galanterie littéraire, mais encore d'affaires commerciales : les fabriques de Ferney lui avaient fourni des montres. Cette même année, un événement cruel frappa Mme Du Barry : son neveu par alliance, Adolphe Du Barry, périt en Angleterre dans un duel resté célèbre.

Le grand fait de l'année suivante, c'est sa liaison avec Henri Seymour : Mme Du Barry avait déjà trente-sept ans; le noble Anglais avait accompli la cinquantaine. La liaison, pour courte qu'elle fut, n'alla pas sans orages. M. Vatel cite des lettres piquantes. Puis c'est le tour du duc de Brissac, qui avait commencé par voisiner avec la belle comtesse au temps où, capitaine des gardes suisses, il occupait au château de Versailles un appartement contigu au sien.

Les rapports de Mme Du Barry avec don Olivadès de Pilos, en 1785, nous valent de curieux renseignements sur cet aventureux seigneur. Car vous pensez bien que, pour parachever ses trois volumes, M. Vatel ne se prive pas de narrer les incidents accessoires. Il n'a pas voulu que rien d'inexploré restât après lui.

Un des chapitres importants du volume est celui de *l'affaire du collier,* où l'on eût voulu englober la comtesse. M. Vatel prouve clair comme eau de roche qu'elle n'y fut ni pour un cheveu ni pour un ongle.

Ceux qui ne voudront rien ignorer sur la royale concubine auront de quoi satisfaire leur curiosité dans les détails des années 1787 à 1792.

Pour nous, hâtons-nous d'atteindre la terrible année et de savoir comment elle périt. Réfugiée d'abord en Angleterre, elle voulut rentrer en France, malgré le conseil de Pitt qui lui aurait prédit le sort de Régulus, assimilation en vérité bien flatteuse. M. Vatel explique qu'en février 1793 le tribunal révolutionnaire ne fonctionnait pas, et que la sécurité régnait encore dans la société jusqu'à certain point. Avouons que ce *certain point* nous paraît bien incertain, en dépit de la lettre citée par le consciencieux auteur. On avait coupé la tête au roi le 21 janvier. Singulier gage de sécurité! Et la Du Barry, qui se savait parfaitement haïe d'un grand nombre de gens de toute sorte, devait moins que personne s'estimer à l'abri. M. Vatel croit qu'elle dut spécialement sa perte à un certain Greive, homme de lettres anglais, installé à Louveciennes, se disant ami de Marat, et s'intitu-

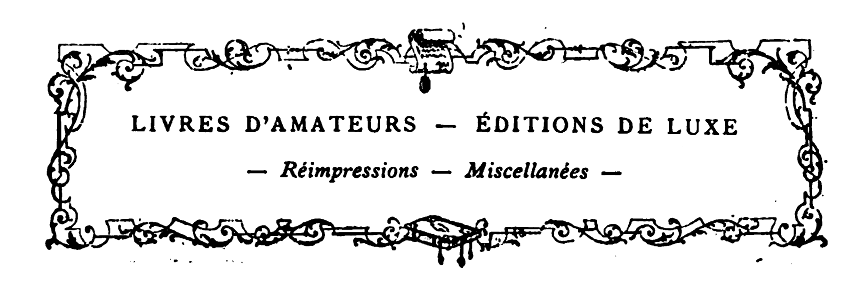
lant, chose remarquable, *factieux et* ANARCHISTE *de premier ordre et désorganisateur du despotisme dans les deux hémisphères.* Cet homme aurait voué, sans qu'on sût pourquoi, une haine à outrance à Mme Du Barry; c'est lui qui fit signer aux habitants de Louveciennes une dénonciation deguisée contre la pauvre femme.

Le procès est remis sous nos yeux ; l'accusation ordinaire, toujours capitale et inéluctable : conspiràtion et émigration. Avec ces mots-là, la sentence est libellée d'avance. Le 18 frimaire an II elle fut guillotinée.

Mais on l'accusa d'avoir, pour retarder son supplice, promis des révélations et dénoncé de pauvres diables. M. Vatel fait justice de ces imputations. Il admet qu'elle ait demandé grâce au peuple à l'instant de placer sa tête sous le couperet. En vérité, ce n'est pas bien surprenant de la part d'une femme qui ne se piqua jamais de stoïcisme.

Le volume est complété par une collection de documents d'un intérêt réel, que nous n'avons pas le moyen d'analyser faute d'espace.

Concluons sur l'ensemble de cette publication de longue haleine. Nous avons loué la modération habituelle de l'auteur qui, dans ce rôle difficile d'historien impartial, se heurtait au danger de paraître un apologiste. Rendre un peu d'honneur à une femme que ses mœurs et son élévation scandaleuse avaient rendue l'objet du mépris et de l'aversion du plus grand nombre, c'est une tâche épineuse. M. Vatel s'en est tiré, non pas en refaisant une virginité à la courtisane, mais en démolissant pièce à pièce les calomnies et en réduisant les exagérations. Son but était d'amoindrir la responsabilité de la Du Barry. L'ouvrage est peut-être un peu long pour qui veut tout d'un coup saisir de grands traits. Il est très piquant, plein de détails inédits sur tous les environs du personnage principal, et par là très savoureux à qui peut lire à loisir et s'attarder aux secrets des petits côtés de la grande histoire. P. Z.



LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— *Réimpressions* — *Miscellanées* —

Lettres à Émilie sur la mythologie, avec une préface par PAUL LACROIX, frontispices gravés par Lalauze. 3 vol. in-18. Paris, Jouaust, 1883. — Prix : 22 francs.

La *Bibliothèque des Dames*, publiée par l'éditeur Jouaust, vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage : les *Lettres à Émilie sur la mythologie.* Ces lettres, qui faisaient, à la fin du siècle dernier, les délices de nos pères, sont un peu oubliées aujourd'hui. Elles ne méritent, à vrai dire,

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité,

car si le style en est précieux et maniéré, on y trouve, en revanche, des vers facilement tournés, des idées ingénieuses, de gracieux tableaux. Quant à prendre au sérieux les leçons de Demoustier sur les divinités de la fable, il n'y faut point songer; nous partageons, à cet égard, l'avis de Sautreau de Marsy qui écrivait, en 1787, dans l'Almanach des Muses : « *On ne s'instruit pas dans ces Lettres, on s'y amuse. C'est le contraire des autres ouvrages sur la mythologie.* »

Dans une intéressante préface, M. Paul Lacroix nous apprend qu'Émilie n'était pas un être de raison : « L'Émilie des *Lettres* était une jeune fille bien née et très bien élevée, appartenant à une famille honorable ; c'était Mlle Delaville ou Laville-Leroux, qui avait au plus haut degré le goût de la littérature et des arts et qui montrait déjà un véritable talent pour la peinture, surtout comme peintre de portraits. » Le bibliophile Jacob arrive à reconstituer les principales phases de l'existence de la jeune artiste et à préciser la nature de ses relations avec son galant correspondant. Il joint à cette étude un aperçu des œuvres de Demoustier et constate la vogue croissante des *Lettres*, depuis 1786, année de leur publication, jusqu'en 1804, date de leur acquisition par l'imprimeur Renouard. Ce dernier en tira dix éditions. A quatre-vingts ans de distance, la tentative de M. Jouaust aura-t-elle le même succès ? Nous en serions peu surpris : il s'agit, en effet, d'un ouvrage assez injustement tombé dans l'oubli ; d'autre part, ces trois volumes sont imprimés avec luxe sur papier de Hollande et ornés de frontispices par Lalauze. P. C.

Histoire du père de la Chaize, *jésuite et confesseur du roi Louis XIV*, 2 vol. in-16. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1719-1884. — Prix : 25 francs.

Cet ouvrage anonyme est attribué à Philibert Joseph *Leroux*, Français réfugié à Amsterdam et connu surtout comme auteur d'un *Dictionnaire comique, satirique, critique, burlesque, libre et proverbial,* publié pour la première fois en 1718, souvent réimprimé et assez curieux. Toutefois, la *Biographie universelle* fait, à propos de ce dictionnaire, une juste

observation : « Les nombreuses réimpressions de ce livre ne prouvent pas que le goût de la bonne compagnie soit le plus répandu. »

L'*Histoire du père de la Chaize* se compose de deux parties distinctes : la première, consacrée aux intrigues politiques du célèbre jésuite, parut en 1693, chez l'éditeur P. Marteau, sous la rubrique de Cologne. Ce fut un grand succès de librairie, si l'on en croit l'auteur. « L'heureux et prompt débit de ce livre, dont il s'est vendu quatre éditions en moins d'une année, m'ayant fait connaître que mon travail n'avoit pas été désagréable au public, j'ai cru être obligé de dégager ma parole en lui donnant la seconde partie que j'avois promise. » Cette seconde partie fut publiée en 1695. Plus tard, les deux volumes se retrouvent au commencement d'un livre intitulé : *Jean danse mieux que Pierre; Pierre danse mieux que Jean; ils dansent bien tous deux*, satire d'une extrême violence contre les jésuites (Tetonville, 1719, 5 vol.).

Le père François d'Aix de la Chaize, issu d'une noble famille du Forez, était neveu du père Coton, confesseur d'Henri IV. Provincial des jésuites de Lyon, il dut à la protection de l'archevêque de cette ville, Camille de Villeroy, l'honneur d'être nommé confesseur de Louis XIV, en remplacement du père Ferrier. Il ne tarda pas à prendre un ascendant considérable sur l'esprit du roi. Admis dans ses plus secrets conseils, il contribua pour une bonne part à la révocation de l'édit de Nantes et au mariage secret du prince avec la marquise de Maintenon. Toutefois ses dehors pleins de douceur, son caractère affable et modéré paraissent avoir exercé une grande séduction sur ses contemporains. Saint-Simon, peu suspect en fait d'indulgence, le peint sous les traits les plus flatteurs : « Il para bien des coups en sa vie, supprima bien des friponneries et des avis anonymes contre beaucoup de gens, en servit quantité et ne fit jamais de mal qu'à son corps défendant. » Tel n'est pourtant pas l'avis de notre auteur; il prétend, au contraire, que : « Le père la Chaize faisoit du mal à beaucoup de gens et du bien à personne. » Nous n'approfondirons pas cette question. Nous ne chercherons pas davantage à faire la part du vrai et du faux, dans les aventures scandaleuses attribuées au père la Chaize. Nous laisserons à l'auteur la responsabilité de ses récits lubriques à rendre jaloux un Casanova de Seingalt. L'ouvrage a été édité avec beaucoup de luxe par H. Kistmaeckers. L'impression est remarquable d'élégance et de netteté. Le titre, en deux couleurs, est d'un joli aspect. Nous n'ajouterons qu'un mot : l'*Histoire du père la Chaize* a été tirée à un petit nombre d'exemplaires : les bibliophiles doivent se hâter s'ils veulent tenir complète leur collection de l'*Histoire amoureuse*.

P. C.

Petits Poètes du XVIIIe siècle. — Poésies de Malfilâtre, *poèmes, odes et traductions*, avec une notice bio-bibliographique, par L. DEROME. 1 vol. in-8°, Paris, Quantin. — Prix : 10 francs.

La collection des *Petits Poètes du* XVIIIe *siècle*, dirigée à la librairie Quantin par M. Octave Uzanne, compte déjà dix volumes et sera bientôt au complet. On n'a pas oublié les charmantes éditions poétiques de Bertin, Vadé, Gilbert, De Bernis, Gresset, Lattaignant, etc. *Malfilâtre*, qui paraît aujourd'hui dans cette gracieuse série, y apporte une note d'archaïsme avec son fameux poème de *Narcisse dans l'île de Vénus*, ses odes philosophiques, ses traductions des *Églogues* de Virgile et ses fragments des *Géorgiques* rimés en français avec la pompe de Delille et la même verve descriptive.

La faim, qui « mit au tombeau Malfilâtre ignoré », mettra longtemps encore une auréole au front de ce poète dans notre martyrologe littéraire, et les éditions de cet auteur, deux fois poétisé par son talent tendre et rythmique et par la sombre mélancolie de sa mort, se sont toujours enlevées rapidement. Aucune cependant n'approche de celle que nous signalons aujourdhui, tant pour la pureté que pour la beauté du texte et de l'ornementation.

M. L. Derôme a écrit en tête de ce nouvel ouvrage une longue et très savante notice biographique et bibliographique, dans laquelle il recueille tout ce qui a été dit et fait sur Malfilâtre, sans négliger d'apporter ses vues critiques et son jugement sur l'œuvre même.

Un remarquable portrait à l'eau-forte, des vignettes et culs-de-lampe gravés sur cuivre et sur bois enrichissent cette belle publication qui, comme ses aînées, est toute à l'honneur de l'imprimerie-librairie Quantin.

Contes et Nouvelles en vers, par J. DE LA FONTAINE, ornés d'estampes d'Honoré Fragonard, Monnet, Touzé et Milius, gravées d'après les dessins originaux par Le Rat, Milius, Mongin et R. de Los Rios. — Édition revue et augmentée d'une notice par AN. DE MONTAIGLON. Paris, P. Rouquette, 1883-1884. In-8°.

Les beaux livres sont à la mode; les éditeurs osent aujourd'hui entreprendre des publications qui les entraînent à des frais que leurs prédécesseurs n'auraient jamais osé aborder; il en résulte des prix de vente qui auraient autrefois épouvanté tous les acheteurs.

Qui donc autrefois aurait espéré trouver des souscripteurs pour une publication dont chaque fascicule, comprenant à peine cent cinquante pages, aurait coûté de 20 à 60 francs selon la nature du papier? Aujourd'hui, ce sont là des prix courants, acceptés ; et nous devons nous en féliciter au nom de l'art, parce qu'ils permettent aux éditeurs de faire des merveilles.

La nouvelle édition des *Contes et Nouvelles en vers*, de La Fontaine, est un de ces beaux livres qui font l'ornement d'une bibliothèque d'amateur : elle est illustrée de soixante et onze compositions gravées d'après les dessins originaux de Fragonard, de Monnet, de Touzé, de Mallet et de cinq figures inédites de Milius, sans parler de soixante-sept fleurons et culs-de-lampe et de deux portraits. La gravure a été confiée à Le Rat, Milius, Mongin et R. de Los Rios, dont le talent n'est plus à louer ; mais, comme nous de-

vons, avant tout, la vérité à nos lecteurs, nous leur recommanderons de choisir avec soin, parmi les exemplaires qui pourront leur être présentés, celui dont le tirage aura le mieux servi le graveur; celui que nous avons sous les yeux laisse à désirer à ce point de vue.

L'éditeur, M. Rouquette, a eu une heureuse inspiration le jour où, voulant ajouter au mérite artistique de sa publication un mérite littéraire qui la fît rechercher des érudits comme des amateurs, il a demandé à M. Anatole de Montaiglon d'écrire la notice qui précède les *Contes et Nouvelles*. Le savant professeur à l'École des chartes nous a donné une excellente étude historique et critique.

Après avoir recherché chez les Grecs, Anacréon, Hérodote, Eschine, Athénée; chez les Latins, où il ne cite que Pétrone, les sources où a puisé La Fontaine, M. de Montaiglon passe en revue les conteurs italiens et français qui ont fourni au poète les plus nombreux sujets de ses contes : ici c'est Boccace, l'Arioste, Machiavel, l'Arétin, Brusoni; là, Philippe le Bon et Antoine de la Salle avec les *Cent nouvelles*, Rabelais, la reine de Navarre, Bonav. des Périers, Bouchet, le Metel d'Ouville : la part de chacun est réservée, sans que la gloire de La Fontaine ait rien à y perdre, car cette gloire il la doit à lui-même; il l'a conquise, en donnant au fond, par une forme toute personnelle, une valeur qu'il n'avait pas, même dans les meilleurs originaux.

Dans la seconde partie de son étude, M. de Montaiglon écrit une véritable histoire des illustrations de La Fontaine; successivement, et avec une compétence irrécusable, il apprécie celle de Fr. Chauveau, de Romyer de Hooghe, de Cochin, d'Eisen, de Gravelot, de Duplessis Bertaux, de Desrais, et enfin de Fragonard; celles-ci, dit-il, « sont à la fois d'un véritable inventeur comme d'un merveilleux coloriste, et de plus elles sont pleines de souplesse et de charme. Le jet du mouvement et du geste est naturel, élégamment facile, tendrement passionné. En même temps, c'est coloré comme un tableau, et les masses contrastées de la lumière et de l'ombre mettent toujours la scène et les personnages en valeur; en ce sens, les fonds et comme les cadres des actions ne sont pas la partie la moins surprenante... »

Nous regrettons d'abréger la citation de ce passage où est si bien caractérisé le talent de Fragonard; mais ces quelques lignes suffisent pour inspirer le désir de voir et d'avoir un ouvrage auquel des illustrations si parfaites, et une étude si complète, — sans parler du texte de La Fontaine, — donnent un si haut intérêt.

CH. L. L.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

La *Petite Bibliothèque artistique*, publiée avec tant de succès à la Librairie des bibliophiles, et dont nous avons eu occasion d'entretenir si souvent nos lecteurs, cette précieuse collection, déjà si riche en œuvres de toute sorte, vient de s'augmenter encore de la **Vie du chevalier de Faublas.** Ce curieux roman, beaucoup trop décrié par des personnes qui l'ont peu lu ou qui même ne l'ont pas lu du tout, et dont la conclusion est essentiellement morale, mérite certainement d'être conservé comme une des peintures les plus vives des mœurs du XVIII[e] siècle. Les détails choquants qu'il renferme sont bien au-dessous de ce qu'on rencontre dans beaucoup de nos romans à la mode, répandus par milliers d'exemplaires, et encore sont-ils toujours traités avec une délicatesse de style dont la tradition semble perdue aujourd'hui. C'est, d'ailleurs, M. Hippolyte Fournier, l'un de nos critiques les plus consciencieux, qui, dans une préface très étudiée, s'est chargé de présenter au public le célèbre roman de Louvet de Couvray. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la Librairie des bibliophiles ait cru devoir en donner une édition tout artistique, tirée à petit nombre et d'un prix relativement élevé. Cette édition est ornée de gracieux dessins de Paul Avril, très fidèlement interprétés à l'eau-forte par Monziès. Le dessinateur et le graveur se sont si bien entendus pour donner à leur œuvre commune la couleur du temps, qu'à voir la suite de gravures due à leur collaboration, on dirait des planches retrouvées du XVIII[e] siècle.

La *Vie du chevalier de Faublas* formera cinq volumes, dont deux en vente aujourd'hui. Les trois autres vont paraître très prochainement, et nous parlerons probablement de l'ensemble de cet ouvrage.

Le prix de l'ouvrage complet est de 60 francs.

Cette charmante collection des **Chefs-d'œuvre inconnus,** publiée à la Librairie des bibliophiles par M. Paul Lacroix, voit croître chaque jour le succès qui l'avait accueillie à son début, et elle a pris définitivement sa place dans la bibliothèque de tous les amateurs raffinés.

La collection des *Chefs-d'œuvre inconnus* nous offre aujourd'hui, sous le titre de **Bagatelles morales,** de l'abbé Coyer, un ouvrage satirique qui donne de très curieux renseignements sur les mœurs du XVIII[e] siècle. Le volume, précédé d'une intéressante notice du bibliophile Jacob, est orné d'une eau-forte de M. Lalauze. — Prix : 6 francs.

Après avoir fait paraître tout récemment *le Glorieux*, de Destouches, dans sa collection des *Petits Chefs-d'œuvre*, la Librairie des bibliophiles y publie aujourd'hui **la Coupe enchantée** (prix : 3 fr. 50), cette charmante comédie de La Fontaine, faite en collaboration avec Champmeslé, et que la Comédie-Française vient de remettre à la scène. Une intéressante préface de M. G. d'Heylli, et un appendice contenant les origines de la pièce, dont le sujet se trouve dans les Fabliaux, dans Boccace et dans l'Arioste, font de cette nouvelle édition un véritable livre de curieux et de bibliophile. C'est une heureuse idée d'avoir fait entrer ce petit chef-d'œuvre dans la collection imprimée avec tant de soin par MM. Jouaust et Sigaux, et où sont groupées les petites œuvres des grands écrivains.

L'imprimeur-éditeur A. Lahure vient de faire paraître **la Matrone du pays de Soung,** formant le III[e] volume de la collection si brillamment inaugurée en 1882 par le *Conte de l'Archer*, qui obtint le prix unique du concours du Livre à l'exposition des Arts décoratifs.

Le nouveau volume est digne de ses aînés, et nous n'en parlons que pour *memento* ici, notre rédacteur en chef le signalera plus complètement dans sa chronique. Rien de plus agréable à l'œil et de plus facile à lire que son texte si nettement imprimé, en noir, sur papier de luxe; rien de plus délicat que les reproductions artistiques des fines aquarelles de Poirson. On sait que M. Lahure s'est fait une spécialité des illustrations en couleurs exécutées par de nouveaux procédés

chromotypographiques et qu'il y excelle à ce point que l'œil e plus exercé ne saurait distinguer la reproduction de l'original.

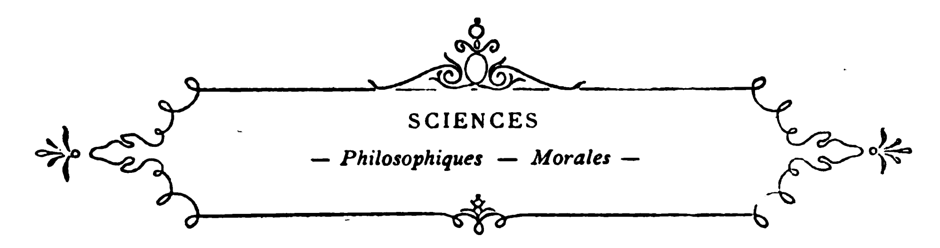
La Matrone du pays de Soung est un conte traduit du chinois. Il est précédé d'une curieuse et intéressante préface de E. Legrand, de l'École des langues orientales, et ce même savant professeur a fait suivre le volume de documents qui en complètent l'intérêt. *La Matrone du pays de Soung* sera dans toutes les mains, car elle peut être lue et feuilletée par tous. Prix du volume broché : 25 francs.

Nous avons déjà signalé, en janvier dernier, les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe, publiées en une remarquable édition par la librairie Quantin, avec un grand luxe de gravures à l'eau-forte hors texte. Les **Nouvelles histoires extraordinaires** viennent de paraître dans le même format, avec de superbes illustrations gravées à l'eau-forte par Chiffard, Wogel et Abot, Férat, Méaulle et J.-P. Laurens, etc.

Le texte est imprimé en caractères neufs, sur beau papier vergé de format in-8°. C'est une superbe édition, digne de la bibliothèque des amateurs les plus difficiles. Jamais Edgard Poe n'avait été publié jusqu'à ce jour en édition de luxe avec la traduction de Beaudelaire. Cette édition restera définitive. — Le volume, 25 francs. Il a été tiré 100 exemplaires sur papier japon impérial au prix de 50 francs.

La seconde série des **Peintres et Soulpteurs,** dont nous avons parlé à diverses reprises et que publie la Librairie des bibliophiles, vient de s'augmenter des livraisons de Vollon et du regretté Louis Leloir. Les notices de M. Jules Claretie sont d'un grand intérêt.

Dans les *Œuvres de Flaubert,* édition in-16 de la *Petite bibliothèque littéraire* de A. Lemerre, vient de paraître en un volume **la Tentation de saint Antoine**.



SCIENCES

— Philosophiques — Morales —

Essais de Psychologie contemporaine, par Paul Bourget. In-18. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1883. — **Prix** : 3 fr. 50.

Le livre de M. Paul Bourget est du petit nombre de ceux qu'on attend. Les études qui le composent ont paru dans la *Nouvelle Revue;* elles y furent tout de suite remarquées, et ne contribuèrent pas médiocrement à la considération du recueil qui les publiait. On désirait qu'elles fussent réunies ; leur rapprochement devait offrir un intérêt nouveau.

M. Paul Bourget s'était manifesté comme poète par plusieurs ouvrages distingués; il s'est révélé critique et psychologue, écrivain et érudit. L'explication même de certains côtés subtils de ses poésies, c'est ce livre qui la fournit : l'habitude parfois tyrannique de l'analyse entraîne le poète au fond de ses impressions ; il les décompose en éléments d'une ténuité presque insaisissable. Dans ce travail compliqué, l'inspiration court grand risque de s'évaporer, l'émotion de s'alanguir. Mais s'il porte ce précieux instrument dans l'œuvre d'autrui, l'analyste y découvre le *tréfond* de la pensée et en déroule les replis mystérieux.

Le but de M. Bourget est de rechercher, à travers les œuvres des maîtres les plus modernes de notre temps, de ceux qui reflètent le plus vivement et avec le plus de profondeur les mœurs, les luttes et les triomphes aussi bien que les défaites de notre société, des états particuliers et nouveaux de la sensibilité : états maladifs le plus souvent ; maladie qui a reçu le nom mérité de pessimisme. Ce n'est point de la critique littéraire au sens habituel de cette expression : c'est plutôt de la critique morale, d'une forme très littéraire. Il ne s'inquiète pas, en effet, de juger ce qui vaut le mieux ou le moins dans l'œuvre, il n'a nullement souci d'établir une doctrine littéraire. Les œuvres sont des phénomènes, ce sont des signes. A quoi correspondent ces signes ? que représentent-ils? Étant données des intelligences personnelles, c'est-à-dire extraordinaires, comment se sont formées leurs façons de sentir et sous quelle influence ?

Dès lors Baudelaire, Renan, Flaubert, Taine, Stendhal sont des problèmes. La solution doit se dégager uniquement de leurs écrits. M. Bourget se glorifie, à bon droit, de n'avoir jamais eu recours aux anecdotes. Les détails biographiques, il n'en fait pas mépris : ce sont parfois des révélations, et dans une enquête il n'est permis de rien négliger. Mais, s'il en tire profit, c'est pour asseoir son travail analytique. Il nous livre ce travail et fait disparaître les documents préparatoires qui pourraient distraire l'attention. Ajoutons que par une fière estime de son rôle, l'auteur n'a pas voulu employer ce moyen vulgaire de piquer la curiosité : l'intérêt est puisé d'une source plus élevée, plus pure.

Ce n'est pas le lieu de résumer les cinq portraits d'écrivains dont est formée cette première série ; il faut lire le livre. Il ne s'agit pas davantage de discuter des discussions. Il serait bien plus intéressant de retrouver M. Bourget lui-même à travers les physionomies variées dont il dessine les traits. Malheureusement, à peine pouvons-nous signaler ici quelques ouvertures par où l'on pénètre dans le laboratoire intellectuel du jeune écrivain.

D'abord la direction générale de ces études, où le pessimisme est retourné sous ses faces les plus diverses : sans doute le pessimisme est dans l'air.

Nombre de gens le respirent sans y prendre garde, qui le reproduisent ensuite soit dans leurs écrits, soit dans leurs actes, sans en comprendre cependant la portée exacte ni l'origine spéciale. M. Bourget, en écrivant ces *Essais,* a été porté par la préoccupation de cette maladie morale. Il semble que lui-même n'en soit pas absolument exempt. « Quand la créature humaine est très civilisée, elle demande aux choses d'être selon son cœur, rencontre d'autant plus rare que le cœur est plus curieusement raffiné, et l'irrémédiable malheur apparaît. » C'est à propos de Baudelaire que M. Bourget écrit cette phrase, qui n'est pas venue tout entière de la lecture des *Fleurs du mal.* Et la conclusion où elle mène vaut d'être notée : « Lentement, sûrement, s'élabore la croyance à la banqueroute de la nature, qui promet de devenir la foi sinistre du xxe siècle, si la science ou une invasion de barbares ne sauve pas l'humanité trop réfléchie de la lassitude de sa propre pensée. »

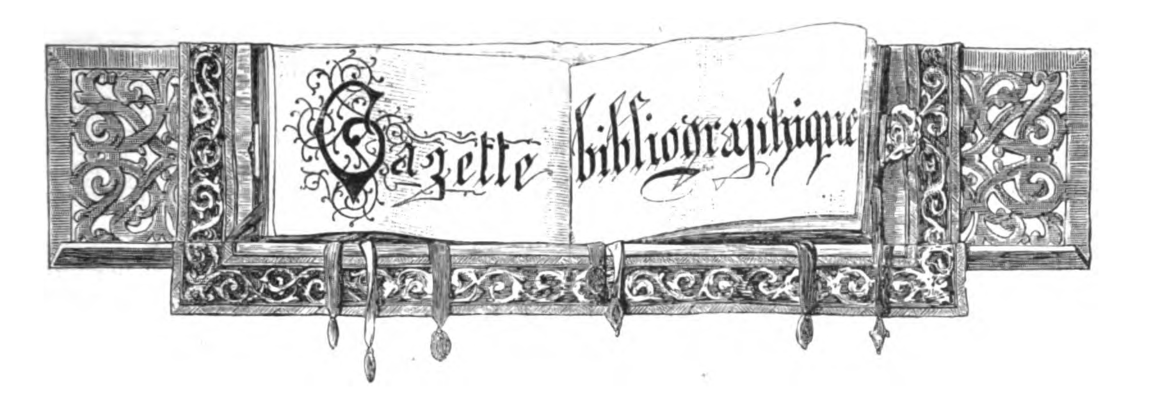
La *Théorie de la décadence,* troisième partie de l'essai sur Baudelaire, ne porte pas en elle une moindre signification. M. Bourget y explique ce qu'il convient d'entendre par *décadence,* ce que Baudelaire lui-même y entendait, lui qui se flattait d'être *décadent.* Ce serait, en dernière analyse, l'indépendance de chaque élément d'un tout vis-à-vis des autres éléments et vis-à-vis de l'ensemble. Par conséquent, une sorte de supériorité. Le *dilettantisme,* décrit à l'occasion de M. Renan, représente un état tellement délicat de la pensée, que M. Renan, aux yeux de son critique, serait non pas un *homme supérieur,* mais *l'homme supérieur.* Le dilettante comprend tout, et en toutes choses trouve une occupation de sa pensée. Le plaisir spirituel qu'éprouve M. Bourget à cette description psychologique, sa complaisance à la prolonger en fouillant tous les recoins, ne sont-ce point des indices d'un état d'esprit qui ne serait pas sans analogie avec les états qu'il étudie? Ailleurs, on lit une page d'une prose très soignée, page consacrée à célébrer la prose : « N'importe; son exemple (à Flaubert) aura reculé de beaucoup d'années le triomphe de la barbarie qui menace d'envahir aujourd'hui la langue. Il aura imposé aux écrivains un souci de style qui ne s'en ira pas tout de suite, et les lettrés lui doivent une reconnaissance impérissable d'avoir retardé, autant qu'il fut en lui, la dégénérescence de cet art de la prose française, héritage magnifique de la grande civilisation romaine. Le jour où cet art disparaîtrait, la conscience française serait bien malade... Inférieurs dans la poésie aux subtils et divins poètes anglais, initiés à la musique par les maîtres allemands et aux arts plastiques par nos voisins du Midi, nous sommes les rois absolus de cette forme de la phrase écrite. » Et l'on ne peut s'empêcher de remarquer que de ce livre de prose, d'excellente prose, M. Bourget a banni l'indication de ses précédents ouvrages de poésie ; que dans ces ouvrages même il a inséré plus d'une imitation de poésie anglaise; qu'en plus d'un endroit il dépose et brûle un grain d'encens en l'honneur de Shelley, son favori; que récemment, sur le sol anglais, il écrivait quelques pages d'analyse personnelle sous le titre de *Sensations d'Oxford,* et qu'à la même époque il s'enfonçait dans une étude sévère, l'*Irréparable,* qui serait une nouvelle s'il n'y paraissait un parti pris de présenter l'héroïne comme un *cas.*

Tout cela ne peut être que souligné à la hâte en ce moment. M. Bourget achève à peine sa première jeunesse. Son caractère n'est pas définitif. Il est dans une période de lutte. « Il y eut dans Sainte-Beuve encore tout jeune, dit-il à une page de l'*Essai* sur Flaubert, la présence simultanée d'un poète et d'un analyste, puis il ne resta que l'analyste. » A l'heure présente, il est clair qu'en M. Paul Bourget c'est l'analyste qui triomphe. Mais le poète n'est pas tout à fait assassiné. Il reparaît dans certaines pages de mise en scène, comme à la 226e du volume. Et d'ailleurs, il sait que si Sainte-Beuve étouffa le poète qui soupirait en lui, « c'est parce que, dupe en cela de l'opinion française, toujours disposée à parquer les esprits dans une spécialité, il n'eut pas la force de persévérer. » M. Bourget, ainsi averti par l'exemple d'un devancier, saura ceindre ses reins et persévérer, et nous donner plus complètement « cette poésie nouvelle où se fondaient ses deux natures. » Sera-t-il mieux compris que ne le fut Sainte-Beuve? ou devra-t-il se consoler dans les succès de l'analyse critique du tourment de voir ses vers insuffisamment sentis?

Dès aujourd'hui, cette prose qu'il a si chaleureusement louée lui assure une place à part parmi les écrivains de sa génération; cette analyse, qui l'a certainement délecté dans ses heures de méditation, lui amène tout un chœur de lecteurs. Et déjà tous ceux qui dans les lettres occupent une place guettent ambitieusement le jour où M. Bourget opérera leur dissection intellectuelle. Car ce sera un brevet de force originale et de tempérament supérieur.

PZ.





Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

Service des archives départementales, communales et hospitalières. — Un décret rendu à la date du 21 mars prescrit que le service des archives départementales, communales et hospitalières, et le service d'inspection qui s'y rattache, seront distraits du ministère de l'intérieur et transférés au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts.

Comme conséquence de cette mesure, M. Baudrillard, membre de l'Institut, inspecteur général des bibliothèques, est nommé inspecteur général des bibliothèques et archives.

MM. Servois et Lacombe, inspecteurs généraux des archives, sont nommés inspecteurs généraux des bibliothèques et archives.

Enfin M. Ulysse Robert, inspecteur général des bibliothèques populaires et scolaires, est nommé inspecteur général des bibliothèques et archives.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie française. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Académie des sciences morales et politiques. — Congrès des sociétés savantes.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie française vient de partager le prix de la fondation Bordin, dont la valeur est de 3,000 fr., entre M. Duruy, pour son ouvrage : *le cardinal Carlo Carafa*, et M. Merlet, pour son *Tableau de la littérature française.*

Sur le prix Marcelin Guérin, 3,000 francs sont attribués au *Tableau de la littérature française sous le premier Empire* (1800 à 1815), dont M. Gustave Merlet est l'auteur ;

Et 2,000 francs à MM. Lucien Perey et Gaston Maugras, pour deux volumes intitulés : *la Jeunesse de Mme d'Épinay* et *les Dernières années de Mme d'Épinay; Une femme du monde au XVIIIe siècle.*

L'Académie avait à décerner le prix Janin, destiné à récompenser la meilleure traduction d'ouvrages latins.

Le prix n'a pas été accordé, mais il a été partagé, à titre de récompense, entre les trois traductions suivantes :

M. le docteur Grille (traduction en vers des comédies de Plaute; 3 vol.) ;

M. l'abbé Théodore (traduction de Cornélius Népos) ;

M. Hervieux (traduction des fables de Phèdre).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 14 mars.

Ouvrages présentés. — Barbier de Meynard : *Bulletin de correspondance africaine.* — Choisy : *Études épigraphiques sur l'architecture grecque.*

Lecture. — Dieulafoi : Origines des entablements des ordres grecs, d'après les documents perses.



Séance du 21 mars.

Ouvrages présentés. — Ruelle : *Le Congrès européen d'Arezzo pour l'étude et l'amélioration du chant liturgique.* — Richou : *Traité théorique et pratique des archives publiques.*

Lectures. — Desjardins : Les soixante centurions de la légion au IIe siècle. — Briau : Introduction de la médecine dans le Latium et à Rome. — De Charancey : Note sur le nom de Cuculcan d'après le Codex Troano.

Séance du 28 mars.

Ouvrages présentés. — Jullian : Thèses. *De protectoribus et domesticis Augustorum.* — *Transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains.*

Séance du 9 avril.

Ouvrages présentés. — De Cosnac : *Les richesses du palais Mazarin.* — Desjardins : *Bulletin trimestriel des antiquités africaines.* — E. Berger : *Le registre d'Innocent IV.*

Lecture. — Halévy : Mémoire sur l'origine des alphabets indiens.

Séance du 18 avril.

Lecture. — Capitaine Marmier : Mémoire sur la route de Samosate à Zeugma, le long de l'Euphrate.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 22 mars.

Ouvrage présenté. — Code de commerce italien, traduction Bohl.

Lectures. — De Boutarel : La France et la concurrence étrangère. — Baudrillart : Les conditions matérielles des ouvriers agricoles.

Séance du 29 mars.

Après la lecture du procès-verbal, M. le secrétaire perpétuel a donné lecture de la lettre informant l'Académie du décès de M. Mignet, et, sur la proposition de M. le président, l'Académie a levé la séance en signe de deuil.

Séance du 5 avril.

Ouvrages présentés. — Stiéda : *Les livrets d'ouvriers en France.* — *La responsabilité du patron et l'assurance contre les accidents en France.* — Paul Dupuy : *l'École normale.* — E. Couteau : *Traité des assurances sur la vie.*

Lecture. — Liégeois : *La suggestion hypnotique dans ses rapports avec le droit civil et le droit criminel.*

Séance du 20 avril.

Ouvrages présentés. — Havet : *Le Christianisme et son origine* (t. IV.). — Crouzel : *État de la question de la peine de mort.* — Guelle : *Précis des lois de la guerre sur terre* (t. Ier). — Cieskouski : *Du crédit et de la circulation.* — Ch. Richet : *L'homme et l'intelligence.*

Lecture. — Liégeois : La suggestion hypnotique.

Congrès des sociétés savantes. — Le 19 avril a eu lieu, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la réunion générale du congrès annuel des sociétés savantes. La cérémonie était présidée par M. Fallières, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, assisté des membres des diverses sections.

Les secrétaires des diverses sections ont ensuite lu les rapports de leurs travaux.

Voici la liste des lauréats de cette année :

Officier de la Légion d'honneur :

M. Alphonse Milne-Edwards, membre de l'Institut : expéditions du *Travailleur* et du *Talisman.*

Au grade de chevalier :

M. Matton, archiviste du département de l'Aisne.

M. Vincent, médecin de 1re classe de la marine, collaborateur aux expéditions du *Travailleur* et du *Talisman.*

M. le ministre de l'instruction publique, dans un discours très applaudi, a salué, dans un langage très élevé, les *Noces d'or* de la réunion des sociétés savantes de France.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *Bibliothèque nationale.* — *Bibliothèques populaires, communales et libres.* — *Société Franklin.*
Étranger : British Museum.

FRANCE

Bibliothèque nationale. — Dans la *Liberté,* M. Drumont se plaint, non sans raison, de l'insuffisance des crédits alloués à notre Bibliothèque nationale :

« La parcimonie est la même pour la Bibliothèque nationale. Pour l'achat des livres qui paraissent dans toute l'Europe, le département des imprimés dispose de 80,000 francs. Quelque expérimenté et dévoué que soit M. Léopold Delisle, que peut-il faire avec une pareille somme? Il ne peut pas même mettre à la disposition du public, dans la salle de travail, des recueils qui, à des points de vue différents, ont un réel intérêt : le *Correspondant* et la *Revue des études juives,* par exemple.

« Pour cela, il faudrait prendre un abonnement et,

avec le nombre immense de périodiques, d'une importance considérable, qui paraissent en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, c'est une dépense à laquelle on regarde. Voilà où en est la France avec un budget énorme, presque exclusivement consacré à faire vivre mal des employés qui passent leur temps à se polir les ongles en lisant des journaux monarchistes ou intransigeants. Jamais, depuis que je suis au monde, pas plus sous l'empire qu'aujourd'hui, je n'ai vu des employés lire un journal ministériel, ne fût-ce que pour donner le bon exemple.

« Vous me direz que les Revues en question arrivent bien à la Bibliothèque par le dépôt légal; mais, là encore, la désorganisation générale, l'espèce d'usure de la machine se font sentir. Le service du dépôt est maintenant très irrégulièrement et surtout très tardivement fait. Aux estampes, notamment, il n'y a presque pas de trace des publications pornographiques et antireligieuses, qui seront si précieuses plus tard pour reconstituer l'histoire morale ou plutôt immorale de notre étrange époque.

Bibliothèques populaires, communales et libres. — Le ministre de l'instruction publique vient de réorganiser de la manière suivante la commission des bibliothèques populaires, communales et libres :

Président, M. Durand, sous-secrétaire d'État;

Vice-présidents, MM. Eugène Pelletan, sénateur; Legouvé, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et M. Alfred Maury;

Membres, MM. Chalamet, Charton, Adrien Hébrard, Le Blond, Millaud, Laurent Pichat, de Pressensé et de Rozière, sénateurs;

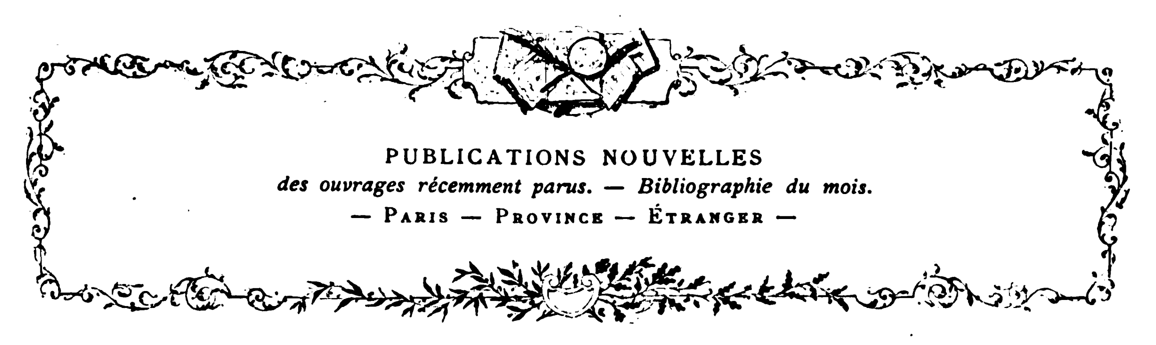
MM. Joigneaux, Maze, Mézières, Frédéric Passy, Jules Roche, Spuller et Steeg, députés;

Alphonse Daudet et Fernand Fabre, hommes de lettres; Darboux et Debray, membres de l'Institut; Paul Mantz, ancien directeur des beaux-arts; Troost, professeur à la Sorbonne, etc.

Société Franklin. — La société Franklin, pour la propagation des bibliothèques populaires, vient de nommer président le général Favé, membre de l'Institut. M. Ducrey, conseiller-maître à la cour des comptes, a été élu vice-président.

ÉTRANGER

British Museum. — Le British museum, dit *The Continent Weekly Magazine*, possède le seul manuscrit connu de Raphaël. C'est celui du sonnet qu'il a composé, et dont on publiera bientôt le fac-similé à Londres.



PUBLICATIONS NOUVELLES

des ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— La librairie Garnier vient de faire paraître une nouvelle édition de Machiavel, qui contient *le Prince*, en excellente traduction annotée.

Cette édition se recommande par une très remarquable introduction-étude de M. L. Derôme, qui apporte des vues tout à fait nouvelles et des documents inconnus sur Machiavel, et aussi par un portrait inédit et de haute curiosité.

60 exemplaires ont été tirés sur hollande. Nous rendrons compte de cette publication.

— M. Alfred Franklin a fait tirer à part un travail qu'il a publié dans le tome X des *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, sur les armoiries des corporations ouvrières parisiennes.

— La librairie Picard met en vente le premier volume des *Antiquités grecques*, de Schœmann, traduites par Qaluski. L'ouvrage complet formera 2 volumes.

— Fondée depuis sept ans, la *Revue de géographie*, dont la collection comprend déjà 13 volumes, fait paraître une table générale de ses travaux. Cette table, parfaitement comprise, est divisée en 18 parties : 1° Table alphabétique des auteurs; 2° Table des articles par pays; 3° Documents inédits; 4° Cartographie; 5° Thalassographie; 6° Voyages; 7° Histoire de la géographie; 8° Colonisation; 9° Ethnographie; 10° Annexions; 11° Bibliographie; 12° Discours et Réceptions; 13° Variétés; 14° Cartes; 15° Gravures, planches et plans, instruments; 16° Recueils périodiques; 17° Articles nécrologiques; 18° Comptes rendus critiques.

— MM. Lermina et Mickiewicz font paraître, depuis le 1er avril, une publication bi-mensuelle : la *Revue universelle, littéraire et artistique.*

— Il paraît depuis quelque temps, et par livraisons de 16 pages, un *Dictionnaire encyclopédique des arts graphiques et de toutes les industries qui s'y rattachent.*

Environ 5,000 mots seront traités dans cette encyclopédie, qui sera l'ouvrage le plus complet paru jusqu'à ce jour sur les arts graphiques. On y trouvera :

La nomenclature et la définition de tous les termes techniques employés dans les arts et les industries qui suivent : typographie, lithographie, gravures en tous genres (sur bois et sur métaux, en creux et en relief, au burin et chimique), héliogravure, photoglyptie, phototypie, zincographie, impressions polychromes, lithographiques et typographiques, stéréotypie, galvanoplastie, fonderie, machines, outillage, papeterie, brochure, reliure, librairie;

La théorie et la pratique de ces arts et de ces industries;

Leur histoire, leurs progrès;

La description des procédés, des recettes, des substances qui y sont employés;

Les tarifs moyens des matières et de la main-d'œuvre;

La biographie de tous les inventeurs et des praticiens qui se sont illustrés par leur talent, ou par un progrès, une innovation dans les arts graphiques;

La législation; l'opinion des hommes les plus autorisés sur les questions à l'ordre du jour;

Les arts graphiques, dans chaque contrée, au point de vue historique et statistique;

La bibliographie des ouvrages et des journaux anciens et modernes;

Le dessin des outils, instruments, appareils et machines en usage dans chaque spécialité.

Des illustrations très soignées, dans le texte et hors texte, des fac-similés de manuscrits, d'incunables, d'estampes, permettant de comparer les nombreux genres d'impression et de gravure employés depuis les temps les plus reculés.

Ce dictionnaire est rédigé par M. Adolphe Mauclère; l'entreprise est due, croyons-nous, au journal *l'Imprimerie.*

Livres nouveaux.

Littérature. — Restif de la Bretonne : *Monsieur Nicolas*, Mémoires de Restif de la Bretonne, t. XII (librairie Belin, 1 vol. in-8°). — Alaux : *la Langue et la Littérature Françaises du* xvie *au* xviie *siècle* (Bibliothèque de vulgarisation, 1 vol. in-16). — C. Mendès : *les Boudoirs de verre* (Ollendorff, 1 vol. in-18). — De Valori : *le Poème des amoureux* (Ollendorff, 1 vol. grand in-8°). — Maisonneuve : *Plébéienne* (Ollendorff, 1 vol. in-18). — Guy de Maupassant : *Des vers* (Havard, 1 vol. petit in-16). — C. Mendès : *Jeunes Filles* (Havard, 1 vol. in-18). — Beaumarchais : *le Mariage de Figaro* (Quantin, 1 vol. in-32). — Malfilâtre : *Poésies* (Quantin, 1 vol. in-8°). — Mistral : *Nerto*, nouvelle provençale (Hachette, 1 vol. petit in-8°). — De Goncourt : *Chérie* (Charpentier, 1 vol. in-18). — C. Debans : *les Malheurs de John Bull* (Marpon, 1 vol. in-18). — E. Daudet : *Mademoiselle Vestris* (Plon, 1 vol. in-18). — P. de Musset : *la Table de nuit* (Calmann, 1 vol. in-18). — P. Perret : *les Misères du cœur* (Calmann, 1 vol. in-18). — A. Houssaye : *la Comédienne* (Dentu, 1 vol. grand in-8°).

Histoire, Géographie. — C. Hippeau : *l'Instruction publique en France pendant la Révolution* (Perrin, 1 vol. in-12). — Comte de Berillon : *Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre* (Perrin, 1 vol. in-12). Le même : *Lettres inédites d'Henriette-Marie de France* (Perrin, 1 vol. in-12). — Vivien de Saint-Martin : *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*, t. II (Hachette, 1 vol. in-4°). — Baron Ernouf : *Histoire de quatre inventeurs français au* xixe *siècle* (Sauvage, Heilmann, Thimonnier, Giffard) (Hachette, 1 vol. in-16). — Thureau-Dangin : *la Monarchie de Juillet* (Plon, 2 vol. in-8°). — Narjoux : *En Allemagne, la Prusse et ses annexes* (Plon, 1 vol. in-18). — Lefèvre-Pontalis : *Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande* (Plon, 2 vol. in-8°). — Duc de Broglie : *Frédéric II et Marie-Thérèse* (Calmann, 2 vol. grand in-18).

Beaux-Arts. — S. Lami : *Dictionnaire des sculpteurs de l'antiquité jusqu'au* vie *siècle de notre ère* (Perrin, 1 vol. in-12). — Alb. Wolff : *Cent chefs-d'œuvre des collections parisiennes* (L. Baschet, 1 vol. in-4°).

Jurisprudence. — *Annuaire de législation étrangère* (Cotillon, 1 vol. grand in-8°). — De Ramel : *Commentaire de la loi sur l'organisation municipale* (Rousseau, 1 vol. in-8°). — Célières : *Nouveau code municipal* (Muzard, 1 vol. in-8°).

Sciences. — A Picard : *les Chemins de fer français*, t. V (Rothschild). — Guillaume : *les Entrailles de la terre* (Bibliothèque de vulgarisation, 1 vol. in-16). — Perrier : *Éléments d'anatomie et de physiologie animales* (Hachette, 1 vol. in-16). — De Lanessan : *Flore de Paris* (Doin, 1 vol. in-16). — Léon Say : *le Socialisme d'État* (Calmann, 1 vol. in-18).

ÉTRANGER

Allemagne. — La célèbre librairie Cotta, à Stuttgard, vient de publier les œuvres complètes d'Emmanuel Geibel et du comte A.-F. de Schack.

Angleterre. — La *Spenser Society* vient de distribuer à ses membres sa trente-sixième publication. C'est un traité de George Wither, intitulé *Respublica Anglicana*, London, 1650.

— Le général Loring, l'ex-pacha, a écrit sur *El Mahdi et le Soudan* un livre qui vient de paraître chez Dodd Mead and Co.

— Sous le titre de *Collectors' Marks* (*les Marques des collectionneurs*), M. Louis Fagan, du département des estampes et dessins au *British Museum*, vient de publier, chez MM. Field et Tuer, un catalogue descriptif et raisonné de 668 marques ou cachets employés par des collectionneurs du temps passé pour établir leur droit de propriété sur les pièces qu'ils collectionnaient. Chaque marque est reproduite en fac-similé.



— M. O'Donovan Rossa est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Histoire de l'Irlande contemporaine* (*A Story of Ireland of our Day*), dans lequel il s'efforce de peindre avec impartialité le peuple et les propriétaires du pays.

—M. Leigh Noel est l'auteur d'un élégant et paradoxal petit livre intitulé *Lady Macbeth, a Study*, qui vient de paraître chez Wigman et fils. C'est une véritable réhabilitation de lady Macbeth, modèle des épouses, qui n'a commis ses crimes que par amour pour son mari.

— Le catalogue raisonné du Museum de Colchester Castle, auquel M. John E. Price travaillait depuis deux ans, est maintenant terminé. Il forme une histoire des arts et de l'industrie à Rome, telle qu'on n'en trouverait pas une aussi complète en Angleterre.

— M. F.-G. Stephens vient de faire paraître le catalogue des estampes satiriques conservées au British Museum, jusqu'à l'année 1770.

— Signalons une nouvelle feuille consacrée à la bibliographie et à la bibliopolie. Elle se publie chez MM. Davy (Londres), sous le titre de *Library Chronicle*. Le premier numéro contient un article de M. E.-C. Thomas sur les bibliothèques populaires de Paris.

— Chez Elliot Stock : *Un Génie oublié : Charles Whitehead* (*A Forgotten Genius...*), par M. H.-T. Mackenzie Bell. Ce Whitehead fut un des esprits les plus originaux et les plus vraiment littéraires de l'Angleterre contemporaine. Il est l'auteur d'un roman absolument remarquable, dont Rossetti et Dickens parlaient avec admiration, intitulé *Richard Savage, roman de la vie réelle*, et d'un livre de vers : *The Solitary* (*le Solitaire*), où les beautés sont fréquentes. Whitehead, ami de Dickens, camarade de Douglas Jerrold, connu de toute la presse de Londres d'il y a trente ans, est allé en Australie, où il est mort de faim.

Italie. — L'ouvrage de M. P.-G. Molmenti, *la Dogaressa di Venezia*[1], dont nous avions annoncé la prochaine publication, est une étude, fort soignée en ses détails, de la femme vénitienne depuis les temps anciens. M. Molmenti montre par quelles transformations est passée la femme vénitienne, quels furent son caractère, ses goûts et ses tendances; et cette histoire est celle de la république elle-même, devenue si rapidement riche et glorieuse, puis entraînée à sa ruine par son orgueilleuse grandeur. La femme vénitienne a joué un rôle important dans cette longue succession d'événements, elle a été mêlée à toutes les intrigues, elle a inspiré toutes les fêtes. On la retrouve dans toutes les tragédies les plus sanglantes. Mais c'est peut-être au point de vue de l'art et des lettres que son influence a été le plus considérable; elle a contribué dans la mesure la plus large à la renaissance qui se produisit dans les XV[e] et XVI[e] siècles. M. Molmenti a même rappelé les noms de plusieurs Vénitiennes dont les poésies eurent un renom particulier à cette époque. Les pages de l'ouvrage de M. Molmenti, où il parle du luxe légendaire déployé à Venise par les patriciennes, sont aussi très intéressantes. On comprend, en lisant les chiffres donnés par M. Molmenti, chiffres puisés dans des inventaires anciens, que la république ait dû, à diverses reprises, édicter des lois somptuaires pour réfréner les dépenses faites dans les ajustements.

On pourrait reprocher à l'étude de M. Molmenti d'être un peu superficielle. Sans doute il a craint, car les documents abondent, d'être entraîné à de trop grands développements. Il a voulu, avant tout, faire un livre de lecture facile, attachante et instructive; en cela il a entièrement réussi.

1. Roux et Favale. Édit., Turin, 1884.

États-Unis. — L'ouvrage qui a fait récemment tant de bruit, *la Société de Berlin*, vient d'être traduit en anglais. L'éditeur est S.-W. Green's Son.

— MM. Houghton, Mifflin and C[o], de New-York, annoncent, entre autres publications nouvelles, une étude sur Balzac, par Edgar E. Saltus.

— T.-B. Peterson et frères (New-York) mettent en vente une nouvelle édition des œuvres complètes d'Émile Zola, en 18 volumes.

— MM. Putnam, de New-York, viennent de publier une édition à bon marché du curieux roman japonais, *the Loyal Ronins*. La traduction française de cet ouvrage, sous le titre *les Fidèles Ronins*, a paru il y a quelque temps chez l'éditeur Quantin, avec tous les dessins originaux.

—Grand succès, en Amérique, pour M. Wilkie Collins, avec son roman judiciaire *the Leavenworth Case*. Il s'en est déjà vendu 70,000 exemplaires. M. Strahan va en publier une édition anglaise.



FRANCE

— Le duc d'Aumale vient de remettre à l'imprimeur les manuscrits qui composeront le troisième et le quatrième volume de son *Histoire des princes de Condé.*

— M. le duc d'Audiffret-Pasquier prépare une *Histoire du duc de Richelieu.*

— M. le comte de Paris doit faire prochainement paraître, à la librairie Plon, une *Histoire du règne de Louis-Philippe.*

— M. le comte G. de Contades vient de terminer, à l'aide de documents conservés au British Museum et au Record Office, une étude sur l'*Emigrant Office et les réfugiés français.* Ce travail, auquel sera jointe la liste des émigrés assistés par le comité de secours, doit être publié avant la fin de l'année.

— Nous lisons dans les annonces du *Gutenberg-Journal :* Un bibliophile qui fait imprimer en ce moment un ouvrage (*Le Livre de Demain*), sur le papier considéré au point de vue du livre d'amateur, prie messieurs les industriels qui fabriquent des papiers singuliers ou curieux, de vouloir bien en envoyer des échantillons avec les prix et une très courte notice à l'imprimerie Marchand, à Blois.

ÉTRANGER

Allemagne. — Un journal illustré allemand, *Schorers Familienblatt*, annonce qu'il publiera prochainement *les Mémoires de la Mouche.* On sait que *la Mouche* n'est autre que Mme Camille Selden, ainsi nommée en Allemagne depuis son petit volume sur Henri Heine. Le récit s'ouvrira en Bohême et se terminera à Rouen, où Mme Selden est actuellement professeur au lycée de filles. Nous nous contenterons de rappeler ici qu'un des membres de la famille Heine joint à son nom celui de Selden. Si la coïncidence n'est pas l'effet du hasard, nous pouvons espérer trouver dans les *Mémoires de la Mouche* des renseignements intéressants sur l'entourage du poète. (*Revue politique et littéraire*).

Angleterre. — On annonce la publication de lettres adressées par la grande-duchesse de Hesse à sa mère, la reine Victoria.

— MM. Galignani et Cie ont l'intention, paraît-il, de publier les principales productions de la littérature anglaise, en édition à bon marché, exclusivement destinées au continent, et faisant ainsi concurrence aux éditions Tauchnitz.

— M. Oskar Sommer édite, pour la Société des anciens textes anglais, la *Legenda of Ste-Mary Magdalene*, du Dr Thomas Robinson, ou Robertson, d'après les seuls exemplaires connus, dont l'un est conservé au British Museum, et l'autre à la bibliothèque Bodléienne.

— Le troisième volume de la traduction anglaise du Zend-Avesta, dans la collection éditée par M. Müller, à la Clarendon Press, Oxford, sous le titre de *Sacred Books of the East* (*Les livres sacrés de l'Orient*), sera fait par le Rév. Laurence H. Mills, orientaliste américain, remplaçant M. James Darmesteter, que ses trop nombreuses occupations empêchent d'accomplir cette tâche.

— Après sa version des *Mille et une Nuits*, la *Villon Society* se propose de publier trois volumes d'autres contes orientaux, traduits aussi par M. John Payne.

— M. George Meredith vient de mettre la dernière main à un roman qu'il destine à la *Fortnightly Review.*

— MM. Kegan Paul, Trench et Cie annoncent une étude sur l'ivrognerie intitulée *The foundation of Death* (*Les fondements de la Mort*), par M. Axel Gustafson. Le livre contiendra une bibliographie d'environ 800 ouvrages publiés, soit en Angleterre soit ailleurs, sur la même question.

— Lady Claude Hamilton traduit, avec l'assistance de M. Tyndall, la vie de Pasteur récemment publiée en France.

— M. J.-F. Hodgetts, qui a fait récemment quelques conférences au British Museum, va les donner au public sous le titre de *Older England* (*l'Angleterre d'autrefois*).



— M. Joseph Hatton rédige, sous forme de chroniques et de conversations, les « Impressions de M. Henry Irving en Amérique ». On pense que l'ouvrage, en 2 vol., paraîtra en mai chez MM. Sampson, Low et Cie.

— M. F.-T. Palgrave prépare, pour la *Golden Treasury series* de MM. Macmillan et Cie, une nouvelle édition des œuvres de Keats.

— MM. Routledge et fils annoncent une édition de bibliophile des romans de Fielding, en 5 vol. Il n'en sera tiré que 300 exemplaires.

— MM. Bickers et fils, qui viennent de terminer leur édition de Swift, en 19 vol., préparent une édition en 20 vol. des œuvres de de Foë. Désirant la rendre aussi complète que possible, ils font appel à tous ceux qui pourraient posséder des lettres de de Foë, ou des écrits quelconques à lui attribués.

— M. John Fenton, secrétaire de la *Froebel Society*, prépare une histoire des institutions morales dans le monde.

— C'est M. Théodore Watts qui écrira l'article poésie (*Poetry*), pour l'édition de l'*Encyclopædia Britannica* en cours de publication.

— MM. Longmans annoncent *les Massacres irlandais de 1641* (*The Irish Massacres of 1641, their causes and results*). L'ouvrage comprendra deux volumes où seront reproduites textuellement les principales dépositions recueillies pendant l'enquête, et auxquels M. Fronde fournira une préface.

— M. E.-L. Blanchard a entrepris une histoire du théâtre anglais depuis la fin de 1830 jusqu'en 1880. L'ouvrage sera publié par souscription.

— MM. E. et G. Goldsmith, d'Édimbourg, annoncent plusieurs publications de grand intérêt pour les bibliophiles et les curieux : une réimpression de la collection des voyages de Hakluyt, une réimpression des Vieux romans anglais de Ritson (*Ancient English Romances*, 1802), et une série qui, sous le titre *Collectanæa Adamantæa*, comprendra bon nombre de productions piquantes à des titres divers et devenues presque introuvables.

— M. Oscar Browning prépare la publication de la correspondance diplomatique du comte (*earl*) Gower, qui fut ambassadeur à la cour de France de 1790 à 1792.

— Il paraît que M. Percy Thornton écrit une histoire de la fondation et des origines de Harrow School. L'ouvrage, composé sur des documents originaux jusqu'ici inconnus, doit être publié avant la fin de l'année.

— MM. Roberts frères annoncent une œuvre posthume du Rév. William Baker, faisant suite à son roman *His Majesty Myself* (*Sa Majesté Moi*), et intitulé *Comment se fait un homme* (*The Making of a Man*).

États-Unis. — La revue *The Manhattan* promet la publication, à partir du numéro de mai, d'un roman anonyme intitulé « Trajan », qui traitera de l'entourage de l'impératrice Eugénie, de la guerre franco-prussienne et de la Commune.

— En Amérique, on annonce, chez les fils de Charles Scribner, une collection de courtes histoires par des auteurs américains. Elle comprendra les meilleurs récits publiés depuis vingt-cinq ans, et surtout pendant ces dix dernières années, dans les périodiques ou sous toute autre forme peu accessible à la masse des lecteurs.

Chez James R. Osgood et Cie, *Les monuments historiques de la France*, par James F. Hunnewell, avec de nombreuses illustrations à pleine page (héliotypie et dans le texte ; *les Écoles et les Études* (*Schools and Studies*), par Burke A. Hinsdale, ex-inspecteur des écoles de Cleveland ; et *The Register* (*Le Registre*), par Wm-D. Howells, qu'on dit d'avance être un petit livre délicieux.

— Chez Dodd, Mead et Cie, un roman de Hesba Stretton intitulé *Carola*, et le livre du général Loring sur l'Égypte que l'on attend depuis si longtemps.

— Funk et Wagnalls (New-York) annoncent pour ce printemps un roman de Julian Hawthorne intitulé *Prince Saroni's Wife* (*La femme du prince Saroni*), et *The Fortune of Rachel*, par Edward Everett Hale.





France : *Correspondance. — La candidature de M. Barbey d'Aurevilly. — La Correspondance de Paul de Saint-Victor. — Les archives de la Ville. — Société des gens de lettres. — Collection Guimet. — Mickiewicz, Michelet et Quinet au Collège de France. — Une statue à Voltaire. — Un personnage du* Jack *de M. Daudet. — Les caractères orientaux de l'imprimerie nationale. — Pseudonymes.* — **Étranger.** Allemagne : *Œuvres inédites de Henri Heine.* — La Société à Berlin. — *Une statue à Schopenhauer.* — Russie : *Société russe des gens de lettres.* — États-Unis : *Le* Grolier-Club *de New-York.*

FRANCE

M. Albert Quantin, notre affectionné directeur et éditeur du *Livre*, vient d'être très douloureusement éprouvé. Sa fille aînée, Madeleine Quantin, est morte à l'âge de six ans trois mois.

Le personnel et les innombrables amis et auteurs de la maison ont tenu en cette circonstance à se grouper autour du jeune éditeur et à lui témoigner leurs sincères condoléances. Si quelque chose pouvait atténuer l'accablement et la profonde douleur de notre cher directeur, ce serait, à coup sûr, le sentiment des sympathies cordiales et des dévouements dont il a su s'entourer. Tous ceux qui l'approchent journellement, qui l'aiment et qui l'estiment, du plus modeste ouvrier jusqu'aux auteurs et artistes qu'il a su s'attacher, ont senti très vivement le contre-coup de la perte cruelle qu'il vient de faire.

Nous recevons la lettre suivante :

Mon cher directeur,

Je respecte la critique, mais je ne puis admettre qu'en tronquant une citation elle dénature le sens de ce qui s'écrit. C'est ce qui arrive à votre collaborateur qui a rendu compte d'un livre publié à ma librairie et intitulé : *Femme à soldats*. Je vous serais donc reconnaissant de reproduire *in extenso* mon « Avis de l'éditeur ». Cela ne pourra nuire à personne, bien au contraire. — Le voici :

L'auteur de ce livre terminera sous peu la série intitulée : *les Filles*, qui comprendra encore un ou deux volumes. Il prépare trois autres séries : *les Femmes, les Hommes, les Enfants*. Toutes ces analyses formeront à la longue, et si les événements le permettent, un Essai sur la société contemporaine.

Cette explication tranquillisera peut-être ceux qui reprochent à la littérature moderne de n'étudier que la prostituée. Pas plus que ses maîtres ou ses amis, l'auteur ne fait commerce d'ouvrages scandaleux. Il serait même désolé qu'on associât ses modestes études à tel ou tel livre systématiquement ordurier, qui, sous prétexte de propagande antireligieuse, ne constitue que la cynique exploitation de la basse pornographie en France. La fille, d'ailleurs, est un cas pathologique et social aussi intéressant, aussi poignant que les autres. La fille doit être étudiée avec autant de soin et de sincérité que tous les phénomènes sociaux et humains. L'auteur du *Martyre d'Annil* et de *Femme à soldats* s'efforce donc de connaître son temps.

Il ne saurait ignorer ce qui existe. C'est là son *unique* but.

L'Éditeur.

Recevez, mon cher directeur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Henry Kistemaeckers.

La candidature de M. Barbey d'Aurevilly à l'Académie française. — Un journal ayant annoncé que M. Barbey d'Aurevilly posait sa candidature à l'Académie, voici ce que répond l'auteur des *Diaboliques* :

« L'*Intransigeant* s'est trompé; je ne pose point ma candidature à l'Académie et je ne la poserai jamais.

« Les groupes littéraires ne me tentent pas et je n'ai jamais ambitionné d'en faire partie. Ce n'est là ni de l'orgueil ni de la modestie. Je ne suis ni *au-dessus* ni *au-dessous*. Je suis *à côté*.

« Merci de m'avoir averti de ce qu'on disait de moi et merci de vouloir bien y répondre.

Barbey d'Aurevilly.

La Correspondance de Paul de Saint-Victor. — M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob) et M. Alidor Delzant font un appel pressant à toutes les personnes qui possèdent des lettres de Paul de Saint-Victor et les prient de vouloir bien leur communiquer les originaux ou les copies.

Prière d'adresser toutes communications et tous

renseignements à M. Alidor Delzant, avenue Duquesne, 36, à Paris.

La *Correspondance* de Paul de Saint-Victor paraîtrait après la publication prochaine du livre qui a pour titre : *Victor Hugo*.

Les archives de la Ville. — En même temps qu'on réinstalle les services municipaux au nouvel Hôtel de Ville, on classe à nouveau les nombreux documents composant les archives de la Ville.

Au fur et à mesure que l'on procède à l'installation d'un nouveau service, il faut fouiller dans les magasins pour en extraire les nombreux documents se rapportant à ce service. Beaucoup de ces documents existant en double et souvent même par quantités considérables, il vient d'être décidé que l'on vendra toutes ces vieilles paperasses, ne conservant que le nombre d'exemplaires nécessaires pour les besoins de la préfecture, où seront bientôt centralisés tous les services.

Une autre mesure non moins utile et dont le public profitera vient d'être prise pour l'avenir. Il a été décidé que les documents administratifs, tels que mémoires, rapports, actes officiels, etc., seront imprimés à un nombre d'exemplaires suffisant, de façon que, tous les services obligatoires une fois faits, on puisse mettre en vente au moins deux cents exemplaires des documents imprimés.

Le tirage de ces documents, qui est habituellement de huit cents exemplaires, sera porté à mille, de manière à pouvoir en mettre deux cents en vente. Cette vente sera confiée aux libraires.

Le prix sera fixé à raison de 5 centimes la feuille, et il sera fait aux libraires intermédiaires une remise de 30 %.

Société des gens de lettres. — La Société des gens de lettres a tenu, le mois dernier, sa réunion annuelle, sous la présidence de M. Henri de Bornier, vice-président; elle a entendu la lecture du rapport général, et a procédé à l'élection du tiers sortant des membres du comité.

Dans un intéressant rapport, fréquemment applaudi, M. Jahyer a exposé la situation de la Société, qui sert aujourd'hui une pension annuelle de 500 francs à 119 de ses membres, sans compter les secours, les prêts et les prix annuels.

Les droits de reproduction touchés par la Société pour le compte de ses membres se sont élevés cette année à 236,000 fr.; ils ont doublé en dix ans.

L'impression du rapport et l'approbation des comptes ont été approuvées à l'unanimité. Aucune question n'a été portée devant l'assemblée générale, qui a procédé immédiatement à l'élection de huit membres du comité, en remplacement des membres sortants, MM. Edmond About, François Coppée, G. de Cherville, Collas, Montagne, etc.

148 membres ont pris part au scrutin.

Les huit nouveaux membres du comité élus pour trois ans sont : MM. F. du Boisgobey, 133 voix ; Eugène Morel, 133; Charles Diguet, 128; Louis Simonin, 119; Élie Frébault, 118; Félix Ribeyre, 114; Valois, 112,

Les six suppléants sont : MM. Borel d'Hauterive, Vian, Guay, Théophile Denis, Alesson, Denis de Thézan.

Le comité ainsi complété a procédé comme il suit à la formation de son bureau :

Président : M. Arsène Houssaye. — *Vice-présidents :* MM. Gourdon de Genouillac et Augustin Challamel. — *Rapporteurs :* MM. Édouard Grimblot et Eugène Moret. — *Questeurs :* MM. Jules Clère et Charles Diguet. — *Secrétaires :* MM. Félix Ribeyre, Elie Frébault, Jean Alesson. — *Trésorier :* M. Augustin Challamel. — *Bibliothécaire-archiviste :* M. Eugène d'Auriac. — *Délégué du comité :* M. Emmanuel Gonzalès.

Collection Guimet. — M. Émile Guimet, fils de M. J.-B. Guimet, l'inventeur du bleu d'outremer commercial, vient d'offrir au Conseil municipal la cession entièrement gratuite à la ville de Paris du musée des religions. Cette collection, que M. Guimet a réunie pendant ses nombreux voyages en Orient, comprend de 11,000 à 12,000 pièces relatives aux religions, dieux, déesses, demi-dieux, fétiches, etc., de tous les peuples connus; des céramiques japonaises et une bibliothèque orientale renfermant 4,000 volumes japonais et 3,000 chinois. M. Monier-Williams, le grand indianiste d'Oxford, avait offert 3 millions à M. Guimet pour sa magnifique collection.

Miçkiewicz, Michelet et Quinet au Collège de France. — D'anciens élèves du Collège de France (aujourd'hui sénateurs, députés, conseillers municipaux, professeurs, journalistes, publicistes) se sont unis dans la pensée d'honorer la mémoire de Miçkiewicz, Michelet et Quinet par un médaillon de bronze placé au-dessus de la chaire qu'ils ont occupée.

La proposition en ayant été approuvée par l'assemblée des professeurs du Collège de France et sanctionnée par le ministre de l'instruction publique, l'inauguration a eu lieu le mois dernier.

La cérémonie a consisté dans la remise d'une adresse à M. Renan, administrateur du Collège de France, et la conférence faite par cet éminent professeur sur Miçkiewicz, Michelet et Quinet.

M. le ministre de l'instruction publique assistait à l'inauguration avec tout le corps des professeurs du Collège de France.

Une statue à Voltaire. — Il est question de placer sur le quai Malaquais la statue de Voltaire couronnée au dernier centenaire.

On parle encore de faire coïncider l'inauguration de cette statue avec la fête nationale du 14 juillet.

La statue de Voltaire, œuvre du sculpteur Caillé, se trouve dans les magasins de la Ville.

Un personnage du « Jack » *de M. Daudet*. — Les journaux ayant annoncé le décès d'un homme de bien,

le docteur Rouffy, médecin de campagne, M. Alphonse Daudet a écrit à M. Dalloz, en apprenant cette mort :

« Mon cher ami,

Vous rappelez-vous le docteur Rivals de *Jack?* Il vient de mourir, le vaillant homme, et on le porte aujourd'hui dans le petit cimetière de Draveil, où il dormira sous son nom de saint et de héros : *Docteur Rouffy, médecin de campagne*. Faites quelques lignes sur lui vous-même ! Il n'y a pas de grand homme qui les ait méritées plus que celui-là.

A vous,

ALPHONSE DAUDET. »

P.-S. — Vous savez que tous les détails sur lui, son cheval, sa voiture, ses notes jamais payées, étaient absolument vrais.

Les caractères orientaux de l'imprimerie nationale. — Depuis trois années, l'imprimerie nationale n'a cessé d'accroître ses fontes de caractères orientaux pour l'exécution du *Corpus des inscriptions sémitiques*, publié par l'académie des inscriptions et belles-lettres et rédigé par M. Renan.

L'imprimerie nationale prête ses caractères orientaux aux imprimeurs français qui en font la demande; c'est à ce point de vue que nous voulons parler des types qu'elle a ajoutés à sa collection, la plus complète qui existe.

Les caractères nouveaux, gravés par M. Aubert, sont : 1° le *Phénicien classique* (corps 16 et 20); 2° le *Phénicien archaïque* (corps 16 et 20); 3° le *Néo-Punique* corps 12); 4° l'*Hébreu* (corps 6 et 8).

C'est au moyen de la photographie des inscriptions phéniciennes, relevées sur les monuments, que l'imprimerie nationale se procure les types. Ils sont ainsi d'une exactitude parfaite, soit qu'on ait à les grandir ou à les rapetisser. L'hébreu a été réduit du beau type de la bible de Robert Estienne.

Sous la direction de MM. Renan et de Vogüé, le personnel composant l'atelier des arts de l'imprimerie nationale a réussi de cette manière à doter le monde savant de la typographie orientale la plus riche.

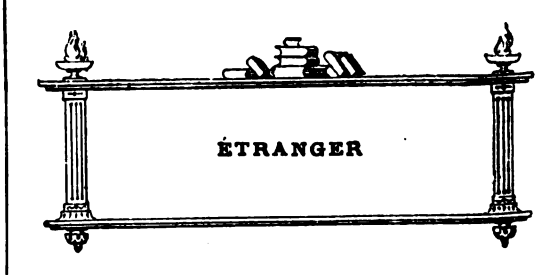
Désormais, l'école des langues orientales vivantes, qui dépend du ministère de l'instruction publique, n'aura plus besoin de recourir aux imprimeries allemandes pour publier ses travaux; elle aura, à Paris, tous les moyens d'être servie à souhait dans l'atelier de l'État.

L'imprimerie nationale grave présentement, sur un corps unique, un caractère turc. Un corps plus petit du même caractère sera gravé plus tard, quand on aura essayé et apprécié le précédent. Le caractère turc manquait à l'imprimerie nationale; elle était obligée de le remplacer par l'arabe, qui ne reproduit pas d'une manière exacte l'écriture turque. Les auteurs s'adressaient à Vienne pour l'impression du turc. Le nouveau caractère est gravé sous la direction de M. Barbier de Meynard. Sera-t-il parfait? Les orientalistes le diront. Il sera du moins de beaucoup supérieur à celui de Vienne, dans lequel un grand nombre d'imperfections ont été signalées.

(*L'Imprimerie*).

Pseudonymes. — Empruntons à *l'Illustration* quelques pseudonymes que lui communique M. Ch. Joliet :

Benédict	MM. B. Jouvin.
Bixiou	Gaston Jollivet.
Virgile Bonnard	Armand d'Artois.
Le Bouquiniste	Achaintre.
Bourdeau de Bourdeilles	Émile Villemot.
De Brassac	A. Wolff.
Choufleury	Pierre Decourcelle.
Le cousin Jacques	E. d'Hervilly.
Dionysis	Mme Alf. des Esssarts.
Jeanne Thilda (*Gil Blas*)	Mme Stevens.
Téo de Jouval	Mme Olympe Audouard.
Ouida	Mlle Laramée.
Darcours. — Dumoulin	MM. H. de Pène et Louis Teste.
Destrelle (*Pays*)	Victor de Carnières.
Djinn (*Chat noir*)	Collignon.
Jean Dobrée	P. Perret.
Dux	Tréfeu.
Éliacin	Paul Hervieu.
Escopette (*Clairon*)	Raoul Toché.
Fichtre... Monsieur Punch.	Gaston Vassy.
Fonssagrives	Dr Janicot.
Gérard de Frontenay	Aur. Scholl.
Jules Gambier	Édouard Lockroy.
Paul Hemery	Albert Millaud.
Iratus	Arthur Loth.
Jean-Jean	Albéric Second.
Louis Joubert	Léon Lavedan.
Lediane	Ch. Rivière.
André de Mercin. — Triolet.	François Oswald.
Lord One	Pierre de Valory.
Frantz Villers	De Pontmartin.
Viellerglé	Le Poitevin.
G. Valbert (*Revue des Deux Mondes*)	Victor Cherbuliez.
Émile Pagès (*Charivari*)	Bergeron.
Henri Pic. — Vir	Richepin.
Max O'Rell	Paul Blouet.
De Saint-Albin	Neyroud Lagayère.
Simplice	Émile Zola.



Allemagne. — *Œuvres inédites de Henri Heine.* — Un éditeur de Hambourg vient de découvrir, en classant des manuscrits, un certain nombre d'articles inédits de Henri Heine. Un de ces articles a trait à M. Cotta et à la *Gazette universelle*, à laquelle Heine a collaboré.

Ces manuscrits seront publiés dans le volume que

formeront les *Mémoires de Heine*, actuellement en cours de publication à Leipzig.

La Société à Berlin. — Il paraît que l'auteur de la *Société à Berlin* ne serait ni M. Gérard, ni Mme Adam, ni Mme Rafalowitch, mais bien un Allemand, M. de Schleinitz, ancien officier au premier régiment de la garde prussienne.

Une statue à Schopenhauer. — On lit dans la *Gazette de Cologne* : « On a l'intention d'élever à Francfort un monument à Arthur Schopenhauer, dont le centenaire sera célébré le 22 février 1888. Le manifeste publié à cet effet porte, entre autres signatures, celles de MM. Rudolphe de Benigsen, Miguel, Georges de Bunsen, Georges Brandes (de Copenhague), Max Müller, Rampal-Sing (le savant rajah), Ernest Renan, de Laveleye, de Schack, Bralums, d'Héring, Joseph Unger, etc. »

Société russe des gens de lettres. — La Société russe des gens de lettres célébrera cette année le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Le comité dirigeant se propose de signaler cet anniversaire par la publication d'un recueil littéraire. L'élaboration du projet de ce recueil est confiée à MM. Kralevski, Kobitschevski et Sloutchevski. Le produit de la vente servira à accroître les ressources de la Société.

États-Unis. — *Le Grolier-Club de New-York.* — Un club de bibliophiles vient de se former à New-York sous l'invocation du grand bibliophile Grolier. Le *Grolier-Club* se propose de publier, à petit nombre, des ouvrages ayant trait à l'art du livre dans toutes ses branches, reliure, impression, gravure, lithographie, fabrication du papier, etc. Il se compose de cinquante membres parmi lesquels nous citerons : MM. Appleton, Mead, Harper, Lathrop, Yale, etc. Le président, nommé le 7 mars, est M. Robert Hoe.

A travers les revues.

Italie. — La *Revue internationale*, de M. de Gubernatis, a présenté dans un de ses derniers numéros plusieurs études intéressantes. La livraison du 25 mars contient notamment un article de M. Ch. Simond sur *une Nouvelle école de critique littéraire* (de Sainte-Beuve à Georges Brandes) et une étude de M. R. Boughi sur *Quintinio Sella.*

Dans la livraison du 10 avril, nous trouvons un article de M. Amédée Roux, intitulé *le Secret du maréchal Bazaine.* A vrai dire, il ne nous apprend rien qui n'ait été deviné par tout le monde. Cependant, en résumant tous les événements comme il l'a fait, M. Roux donne plus de certitude à la conviction que chacun a pu se faire des ambitions politiques du commandant de l'armée de Metz.

La même livraison donne un extrait d'un ouvrage de M. Emilio Castelar, annoncé pour paraître prochainement sous le titre *la Revolucion religiosa.* Le chapitre inséré dans la *Revue internationale* est relatif au *Voyage de saint Ignace de Loyola à Jérusalem.*

Angleterre. — Il faut citer, ou noter, un article de M. Harold A. Perry dans la *National Review*, intitulé *l'Amitié de la France* (*The Friendship of France*). C'est un furibond appel à la haine. Nous aurions plaisir à répondre comme il convient à l'organe tory si *le Livre* n'était pas lieu neutre et interdit par nature aux discussions politiques. — La même revue donne une étude intéressante sur les poètes américains, par Percy Greg.

— Algernon Swinburne publie dans *The Nineteenth Century* une étude fort remarquable et fort propre à troubler les idées préconçues et les jugements tout faits, sur Wordsworth et Byron. Ce qui ressort surtout de ce travail, c'est la glorification de Shelley.

— *Building News* (London) n'est pas, il s'en faut, un journal exclusivement écrit pour les architectes et les entrepreneurs de maçonnerie. Il a toutes les qualités d'une rédaction artistique et littéraire. Aussi avons-nous grand plaisir à appeler l'attention sur une étude descriptive et archéologique du vieux Caire et des antiquités qu'il renferme (numéro du 21 mars).

— *L'Art Journal*, que publie la maison J.-S. Virtue et Cie, continue à être une splendide publication. Les grandes planches dont chaque livraison est ornée me paraissent d'un moindre attrait dans le numéro d'avril que dans les précédents; mais le texte offre un grand intérêt. Nous citerons un article signé N. Garstein, sur Ed. Manet et inspiré par la biographie qu'a écrite M. Bazire dans la collection Quantin; quelques pages sur l'exposition de Calcutta, par M. C. Fletcher; une description de Nice et de ses environs, par le révérend Dr Macmillan; une revue des opinions des critiques d'art français sur la nouvelle école de peinture anglaise, avec ce titre original : *English Art, as seen through French spectacles*, par Lionel G. Robinson, etc.; le tout richement et joliment illustré.

— Un *magazine* du pays de Galles, *the Red Dragon* (*le Dragon rouge*) publie quelques lettres inédites de Carlyle à un avoué de Cambridge.

— A lire dans la *Princeton Review* un article de M. Hjalmar H. Boyesen sur le roman moderne en Allemagne.

— La *Fortnightly Review* se fait remarquer par le ton haineux, aussi injuste que ridicule, avec lequel elle parle de la France. A signaler, dans son numéro de mars, quelques pages intéressantes sur M. Hayward, dont nous avons dernièrement annoncé la mort.



— L'éditeur auteur, C. Kegan Paul, a écrit une étude sur Edward Bulwer, lord Lytton, pour l'édition américaine de ses œuvres. Cette étude a été publiée dans le numéro d'avril du *Harper's Magazine* qui est, comme d'ordinaire, composé d'articles variés et intéressants et de nombreuses et charmantes illustrations.

— *Blackwood's Edinburgh Magazine* publie un article parfaitement puritain et parfaitement ridicule sur l'état de l'art en France. Depuis la révolution, toutes nos inspirations viennent du diable, et, en politique comme en art, Paris est une succursale de l'enfer. Le terrible, c'est que les artistes parisiens, ces possédés du démon, ont tant de talent qu'il faut les admirer quand même, bien que leurs productions choquent le sens moral de toute l'Europe. L'auteur de cette ingénieuse critique ne choque, lui, que le bon sens et l'orthographe. Voici des échantillons du français qu'il sert à ses infortunés lecteurs : « La martyre de Jésus », « grand médaille d'honneur », etc.

Amérique. — *The Publisher's Weekly* (New-York) nous apprend que l'auteur du roman *Geraldine*, qui a eu un si vif succès en Amérique, est M. Alonzo Hopkins, rédacteur en chef du *New England Homestead* qui se publie à Springfield (Massachusetts).

— L'*American Architect* du 1er mars contient un court, mais amusant article intitulé *A Run to Rouen* (*Une Excursion à Rouen*), agrémenté de spirituels croquis.

— *La Nation* de New-York publie, dans son numéro du 13 mars, une lettre de M. Salomon Reinach sur ses recherches d'archéologie dans l'île de Jerba, le pays des Lotophages, qui fait partie de la régence de Tunis.

— Le numéro d'avril de l'*Atlantic Monthly* consacre plusieurs articles à la France ou à des sujets français : les travaux de feu Cousin ont encore assez d'actualité à New-York pour inspirer une étude sur Mme de Longueville, signée Maria Louise Henry; M. Henry James continue le récit piquant de ses voyages en France sous le titre : *En province;* enfin un anonyme donne une description fort aimable des Champs-Élysées où il est dit, entre autres choses flatteuses, que les charretiers français appellent leurs bêtes « mon cœur » ou « mon chou », plus souvent qu'ils ne leur adressent des jurons.

— *The Critic and Good Literature* (New-York, 1er mars) a mis aux voix la question de savoir si l'Amérique ne compte pas quarante hommes de lettres dignes de constituer une académie semblable à l'Académie française, — et quels sont ces hommes de lettres. On a voté au scrutin de liste.

— Nous avons à signaler l'apparition d'une nouvelle revue américaine publiée à Chicago et intitulée *Scandinavia.* Comme son titre l'indique, elle est exclusivement consacrée, d'un côté, à l'étude et à la vulgarisation des littératures scandinaves, et, de l'autre, à l'histoire des premiers établissements scandinaves en Amérique. Dans le numéro de mars, nous citerons : *De la vérité et de la calomnie dans les œuvres de fiction* (*Truth and Slander in Fiction*), par le Dr Tillbury; *Un Paul et une Virginie du nord* (*Paul and Virginia of a northern zone*), par Holger Drachmann; *Mary Stuart,* par Björnstjerne Björnson, et *le Premier établissement suédois en Amérique* (*the first Swedish settlement in America*), par Emma Sherwood Chester.

— A signaler dans la *North American Review* un article de Julian Hawthorne sur la littérature à l'usage des enfants, dans lequel il plaide, non sans raison, en faveur des contes de fées et du merveilleux, contre les prétendus ouvrages pratiques et raisonnables dont il est de mode aujourd'hui d'abrutir les jeunes cerveaux.

— *L'Art Amateur* est une belle revue mensuelle publiée à New-York, et « consacrée à la culture de l'art dans la maison ». Le numéro d'avril est plein de beaux dessins et de bons articles, parmi lesquels on peut signaler une courte et sympathique étude sur Jules-Auguste Habert-Dys, une causerie parisienne (*Paris Art Topics*), et un compte rendu de l'exposition des aquarellistes français.

— Depuis le commencement de l'année, les *Monthly Notes* (*Notes mensuelles*) de la *Library Association* (New-York) ont pris le titre de *Library Chronicle : A Journal of Librarianship and Bibliography.*

La *Nouvelle presse libre* de Chicago publie des lettres, des discours, des poésies de Friedrich Hecker. On trouve là d'intéressants documents sur la période de 1830 à 1850, et spécialement sur l'année 1848. Ces souvenirs, publiés par Eugen Seeger, paraîtront sans doute bientôt en volume.





France : *J.-B. Dumas.* — *Mme Arnaud.* — *Dentu.* — *De Leuven.* — *Léonce Dupont.* — *Randon.* — *Mme Scribe.* — *De Sermizelles.* — *Vignères.* — **Étranger** : *Behm.* — *Geibel.* — *Friedlander.* — *Herapath.* — *Kuranda.* — *Schweitzer.* — *Schaefer.* — *Byron.* — *Horne.* — *North.* — *Reade.* — *Thomson.* — *Trübner.* — *Stanley.*

FRANCE

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. J.-B. Dumas, qui a succombé à Cannes à la suite d'une bronchite chronique.

L'homme qui vient de s'éteindre, à quatre-vingt-quatre ans, laisse un vide immense dans le monde scientifique, et sa place de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences sera bien difficile à remplir.

Jean-Baptiste Dumas était né le 14 juillet 1800 à Alais. Il se destinait à la pharmacie, et c'est d'une modeste officine qu'il sortit, à dix-huit ou dix-neuf ans, pour aller à Genève, où de Candolle et Prévost, l'ayant remarqué, l'associèrent à leurs études. Dumas arriva à Paris en 1821 avec des lettres de recommandation. L'une d'elles était adressée au baron Thénard, qui devina aussitôt la valeur du jeune savant et se fit son protecteur. Quelque temps après, M. Dumas était nommé répétiteur à l'École polytechnique. En 1825, il épousait la fille d'Alexandre Brongniart.

La carrière s'ouvrait brillante devant lui; les dix premières années de sa vie à Paris furent en quelque sorte la période d'incubation scientifique pour cet esprit méthodique et vigoureux; c'est l'époque où il déploie une activité intellectuelle incomparable, dont les résultats ne tarderont pas à éclater en magnifiques découvertes. Il prélude à ses grandes recherches par des essais tentés dans des directions diverses. En 1832, ses nombreux mémoires, sa réputation grandissante lui ouvrent les portes de l'Académie des sciences; il y succédait à Sérullas. De 1830 à 1849, pendant près de vingt ans, M. Dumas fut dans tout l'éclat de sa gloire. Professeur à la Faculté des sciences, à la Faculté de médecine, au Collège de France, il enseigne la chimie avec l'autorité sans égale que lui assurent ses travaux et ses découvertes. S'il n'a pas les qualités brillantes de l'orateur, il possède la haute supériorité que donnent l'ampleur des vues, la nouveauté des horizons ouverts, la solidité de la science, la sûreté de l'expérimentation. Il fonde alors, avec M. Perdonnet, l'École centrale, destinée à un si brillant avenir.

Les préoccupations politiques et les fonctions publiques marquent la fin de cette période et commencent pour M. Dumas une sorte de deuxième carrière. Les grandes publications, les laborieuses recherches, les découvertes heureuses, les discussions de doctrine, qui ont marqué la période précédente, disparaissent. En 1849, le département du Nord l'envoie à l'Assemblée législative; il y parut dévoué aux intérêts du prince-président. En 1850, il eut pendant trois mois le portefeuille de l'agriculture et du commerce. Après le coup d'État, il fut un des premiers sénateurs nommés : il devint vice-président du conseil supérieur de l'instruction publique et de la commission municipale qui administra Paris sous l'empire.

La chimie minérale et la chimie organique ont fait des progrès immenses dans l'espace d'un demi-siècle, grâce aux travaux de M. Dumas; après Lavoisier, il fut le second fondateur de cette science. Il faut, à notre regret, nous borner ici à une sèche énumération. Les plus importantes recherches de M. Dumas concernent l'alcool amylique. L'étude approfondie qu'il en fit devint le point de départ de considérations très fécondes sur la série entière des alcools. La découverte de l'oxamide a fourni le type d'une autre classe de corps aussi importants en chimie organique. Quand on élève graduellement la température du soufre, les vapeurs qui se dégagent présentent de curieuses anomalies, que M. Dumas fut le premier à signaler, et qui le conduisirent à déterminer la densité des vapeurs d'autres corps simples et composés.

Ce qui assure à M. Dumas un rang à part parmi les chimistes les plus éminents, c'est la découverte de la *loi des substitutions*, qui suscita entre lui et Berzélius une querelle fameuse. La conception et les expériences sur lesquelles repose cette loi ont renouvelé la chimie organique.

M. Dumas a établi que les chiffres représentant les équivalents chimiques des corps simples peuvent être considérés, à très peu de chose près, comme des multiples simples de celui de l'hydrogène; tous ces corps ne seraient donc que l'hydrogène à divers de-

grés de condensation. La matière serait donc une. C'est par la substitution du chlore à l'hydrogène dans une vaste série de composés que le savant était arrivé à cette théorie.

Les analyses précises et définitives de l'air et de l'eau, la fixation de l'équivalent du carbone, qui dévoila les liens unissant les équivalents des différents corps simples, les nombreuses analyses de matières albuminoïdes et vingt autres recherches d'importance secondaire resteront dans l'histoire de la science à l'honneur de M. Dumas et de notre temps.

Parmi ses publications, les principales sont :

Traité de chimie appliquée aux arts (1828 à 1846), 6 volumes; *Précis de chimie physiologique et médicale; Précis de l'art de la teinture* (1841); *Leçons de philosophie chimique*, professées au Collège de France; *Statique chimique des êtres organisés* (1841), en collaboration avec M. Boussingault. M. Dumas publiait aussi un recueil périodique, les *Annales de chimie*, dans lequel les savants les plus distingués de notre époque ont trouvé une tribune toujours ouverte pour faire connaître leurs travaux. Citons enfin un grand nombre de rapports à l'Académie des sciences qui ont paru dans les comptes rendus de cette compagnie.

C'est tout entier voué aux fonctions de secrétaire perpétuel, qui lui avaient été confiées en 1868 après la mort de M. Flourens, que M. Dumas a passé les quinze dernières années de sa vie. Il y a exercé une véritable magistrature avec un tact parfait, une courtoisie qui ne se démentait jamais, accessible à tous, écoutant, encourageant et dirigeant les jeunes avec une bonté paternelle, généreux pour tous ceux qui avaient besoin de ses conseils et de son secours. On le respectait, on l'admirait, on l'aimait. Le jour où, il y a deux ans, la médaille commémorative de sa cinquantaine académique lui fut remise, ce fut un jour de fête pour l'Institut et pour le monde savant.

Comme à Le Verrier, l'Angleterre avait décerné à M. Dumas la plus haute des récompenses qu'elle destine aux savants. En 1869, la Société de chimie de Londres lui donna la grande médaille d'or, instituée pour honorer la mémoire de Faraday.

En 1875, M. J.-B. Dumas fut élu membre de l'Académie française en remplacement de M. Guizot; en 1843, il était entré à l'Académie de médecine, où il était le doyen de la section de physique et de chimie médicales; il fut fait commandeur de la Légion d'honneur le 27 avril 1845, grand-officier le 29 décembre 1855, grand'croix le 14 août 1863.

— On annonce la mort de Mme Angélique Arnaud, l'auteur bien connu de romans d'analyse et d'études esthétiques très distingués, parmi lesquels nous citerons *la Tendre dévote, Delsarte*, etc. Elle était fort âgée : elle avait dépassé sa quatre-vingt-sixième année.

— M. Édouard Dentu, l'éditeur bien connu, est mort le 13 avril, après une agonie cruelle, dans sa cinquante-quatrième année.

La maison Dentu avait été fondée en 1794 par le grand-père de celui qui vient de mourir, dans les Galeries de bois du Palais-Royal. Jean-Gabriel Dentu fut, avec Martinville, le fondateur du journal le *Drapeau blanc*. Gabriel-André Dentu, son fils, qui mourut en 1849, continua les traditions légitimistes inaugurées par son père.

Édouard-Henri-Justin Dentu prit, à cette epoque, la direction de la maison. Il conserva avec un succès auquel les événements politiques et diplomatiques du second empire furent si favorables l'ancienne spécialité de cette maison pour la vente des brochures politiques et des écrits de circonstance. La question italienne et toutes les questions religieuses et politiques qui s'y rattachèrent depuis 1855 firent éclore des nuées de brochures qui sortirent toutes de la librairie Dentu. C'est là que parurent, car le dernier des Dentu était devenu fort éclectique, les publications d'actualité semi-officielle, telles que *l'Empereur Napoléon III et l'Italie, le Pape et le Congrès.*

Libraire en titre de la Société des gens de lettres depuis 1860, M. Dentu a édité en outre une grande quantité de romans. Il créa en 1877 une nouvelle *Bibliothèque choisie*, à un franc le volume, qui, par l'élégance de sa fabrication et la modicité du prix, fut une sorte d'innovation en librairie. De 1859 à 1862, Dentu eut la propriété et la gérance de la *Revue européenne.*

En 1867, il se rendit adjudicataire pour la publication du *Catalogue officiel de l'Exposition universelle;* chargé de faire valoir les prétentions de la commission impériale à la propriété exclusive de ce catalogue et de toutes ses parties, l'éditeur eut à soutenir contre ses confrères, notamment contre M. Lebigre-Duquesne, des procès qui eurent un grand retentissement.

Il y a quelques années, M. Dentu fut nommé président du *Diner Taylor*, qui, depuis son avènement, prit le nom de *Dîner Dentu :* il réunit un grand nombre de notabilités littéraires et artistiques.

— M. Adolphe de Leuven, auteur dramatique, est mort à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il était fils du comte de Ribbing, banni de Suède en 1792, avec le comte de Horn, à la suite du meurtre du roi Gustave III dans un bal masqué.

Élevé à Villers-Cotterets, où sa famille s'était retirée, il y connut Alexandre Dumas père, et les deux jeunes gens se lièrent d'une amitié qui dura inaltérable jusqu'à la mort du grand romancier.

Auteur dramatique, il a fait représenter seul ou en collaboration : *la Chasse aux Maris, l'Automate de Vaucanson, le Panier fleuri, la Rose de Péronne, Vert-Vert, la Fanchonnette, la Promise, Margot, Jaguarita, le Postillon de Lonjumeau*, etc.

M. de Leuven fut aussi pendant plusieurs années directeur du théâtre de l'Opéra Comique, où il eut

successivement pour associé M. Ritt et M. Camille Du Locle.

Il avait épousé la fille de Planard, l'auteur dramatique.

Décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1847, M. Adolphe de Leuven avait été promu officier le 7 août 1870.

— Un journaliste du parti conservateur, d'un grand talent, vient de s'éteindre à l'âge de cinquante-six ans des suites d'une ataxie locomotrice. M. Léonce Dupont, après avoir débuté dans l'instruction publique, s'était voué au journalisme. Il a été successivement rédacteur et rédacteur important du *Pays*, de la *Patrie*, du *Constitutionnel* et de la *Revue contemporaine*. Entre temps, il créait le journal *la Nation* qui, abandonné par ses commanditaires, ne put pas vivre. Il rentra alors au *Constitutionnel* où il était pendant la guerre et qu'il dirigea à Tours et à Bordeaux, puis il fit de brillantes campagnes au *Gaulois;* il fut le fondateur-rédacteur du *Gendarme*.

Il a écrit plusieurs volumes qui sont empreints des qualités les plus exquises de style. Chez lui, en effet, le style était charmant et très avenant. Nous citerons comme son chef-d'œuvre : *La Commune et ses auxiliaires devant la justice;* c'est ce qui a été écrit jusqu'à ce jour de mieux sur cette épopée du ruisseau encore mal définie et mal racontée; *Madame Desgrieux*, roman de mœurs; *De Tours à Bordeaux; De Paris aux montagnes; Napoléon IV* et une foule de brochures politiques.

— Un artiste de réelle valeur et qui s'était dès longtemps conquis un nom dans l'illustration comique, le dessinateur Gustave Randon, est mort à la maison Dubois.

L'an passé, Randon avait été frappé d'apoplexie. — Il dut, à la suite de cette atteinte, renoncer à ses travaux.

Pendant plus de trente ans, Randon avait collaboré assidûment, et avec un égal succès, au *Journal pour rire* et au *Journal amusant*.

Randon était né à Lyon le 8 octobre 1814. Dès l'âge de seize ans, il s'engageait dans un régiment de cavalerie; il y conquit assez vite le grade de maréchal des logis chef. Plus tard, il fut successivement clerc d'avoué, apprenti verrier, commis de librairie et lithographe.

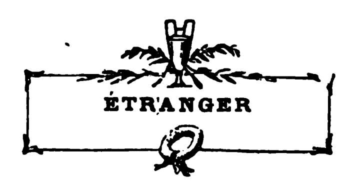
Vers 1850, il vint à Paris et fut présenté à Philippon, en ce temps-là directeur du *Journal pour rire*, par son compatriote et ami Nadar. Il en devint d'emblée l'un des dessinateurs les plus goûtés. Durant une année, tout Paris s'amusa de la série de ses charges politiques sur le prince-président. Après le coup d'État, Randon renonça à la caricature politique et ouvrit la série de ses dessins sur les enfants et de ses croquis militaires.

— Mme Scribe, veuve du célèbre vaudevilliste, est morte à Paris le 21 avril dernier.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. le comte de Sermizelles, membre de la Société des bibliophiles français.

— Nous avons, dans notre précédente livraison, signalé le décès, à Hyères, de M. Vignères, marchand d'estampes.

Ses obsèques ont eu lieu à Paris le 20 avril dernier.



Allemagne. — On annonce la mort du docteur Ernest Behm, le géographe bien connu qui avait succédé à Pétermann comme rédacteur en chef des *Mittheilungen*, revue géographique publiée à Gotha.

— Le poète allemand Emmanuel Geibel vient de mourir à Lubeck, sa ville natale, à l'âge de soixante-neuf ans. Après avoir achevé ses études, il était entré, en qualité de précepteur, chez le prince Katakasi, ambassadeur de Russie en Grèce. Il parcourut ce pays et presque tout l'archipel, puis retourna, en 1840, dans sa ville natale. A partir de ce moment, il s'adonna exclusivement à des travaux littéraires.

En 1843, le roi de Prusse fit une pension à Geibel, qui fut nommé, en 1852, professeur d'esthétique à l'université de Munich.

Ses principaux ouvrages sont : *Études classiques*, écrites en collaboration avec le philologue Curtius; *Poésies, Voix du Temps, Chants populaires et Romanceros espagnols*, le *Roi Roderic* (drame); les *Fiançailles du roi Sigurd; Maître Andréa* (comédie); *Brunehilde* (tragédie); enfin, un ouvrage sur la poésie française.

— Le docteur J. Friedlander vient de mourir à l'âge de soixante-dix ans, d'une maladie de cœur. Il occupait en Allemagne, dans la science numismatique, une position élevée, comparable à celle de l'historien épigraphiste M. Th. Mommsen.

— Le 13 mars est mort, à l'âge de soixante-deux ans, M. Spencer Herapath, publiciste connu par ses travaux sur l'économie politique.

— M. Kuranda, célèbre publiciste allemand et membre de la Chambre des députés, est mort à Vienne.

— Le docteur Henri Schweitzer, l'un des principaux « molièristes » allemands, vient de mourir à Wiesbaden, à l'âge de soixante-seize ans. M. Schweit-

zer est le premier savant allemand qui ait consacré sa vie à l'étude de l'œuvre de Molière. Il a fait dans ce but une publication spéciale, le *Molière-Muséum.*

— Le *Livre* a annoncé la mort de M. Arnold Schaefer, professeur à l'Université de Bonn.

M. Arnold Schaefer était né le 16 octobre 1819 à Seehausen. Il étudia à Leipzig de 1838 à 1842, fut d'abord nommé professeur à l'Institut Blochmann, à Dresde, puis en 1850 enseigna à la *Furstenschule* de Grimma. En 1858, il était professeur d'histoire à l'Université de Greifswald. Il fut appelé à Bonn en 1865.

M. Schaefer a publié, entre autres œuvres :

Démosthène et son temps. Leipzig, 1856-1858. — 3 vol. — *Précis d'une histoire des sources de l'histoire grecque jusqu'à Polybe* (2e édition, 1873.)

La Hanse et la Marine de l'Allemagne du Nord. Bonn, 1869.

Histoire de la guerre de Sept Ans. Berlin, 1867-1874, 2 volumes.

Mémoires historiques et dicours. Berlin, 1873.

Vie de Potemkin.

Angleterre. — Un des auteurs les plus féconds de Londres, Henry Byron, vient de mourir à l'âge de cinquante ans.

Fils du consul d'Angleterre à Port-au-Prince, M. Byron débuta par des parodies d'opéras, de pièces ou de romans célèbres : tels que *Fra Diavolo, Ivanhoë, la Somnambule, le Trouvère, Freyschütz.*

Il écrivit ensuite bon nombre de pièces fort goûtées en Angleterre, et, comme M. Jean Richepin, monta sur la scène pour interpréter plusieurs de ses œuvres, à côté du célèbre Henry Irving, le premier tragédien anglais.

M. Byron était aussi journaliste et romancier. Il a fondé et dirigé un journal satirique, le *Comic News*, publié un excellent roman, *Plaid in full*, et fourni des nouvelles et des articles de critique à de nombreux journaux et revues notamment au *Punch* et au *Fun.*

Cet actif écrivain est mort d'une maladie de foie.

— M. R.-H. Horne, né le 1er janvier 1803, est mort à Margate le 15 mars dernier. L'*Athenæum* lui consacre une longue notice. Après une vie active et errante, M. Horne s'acquit par de nombreux ouvrages et des milliers d'articles disséminés dans une foule de journaux et de revues, une réputation méritée comme poète et publiciste dans les genres les plus variés. Les principaux recueils auxquels il collabora sont le *Monthly Repository, Howitt's Journal, Household Words, Harper's Magazine*, le *New Quarterly Magazine*, etc. Il laisse plusieurs œuvres inédites entre les mains de son exécuteur testamentaire, M. H. Buxton Forman.

— M. Thomas North, archéologue distingué, qui étudiait surtout la campanologie, vient de mourir. Il laisse, entre autres œuvres, *The Chronicle of Saint-Martin's Church, Leicester;* c'était un correspondant assidu des *Notes and Queries.* Il est mort le 27 février, âgé de cinquante-cinq ans.

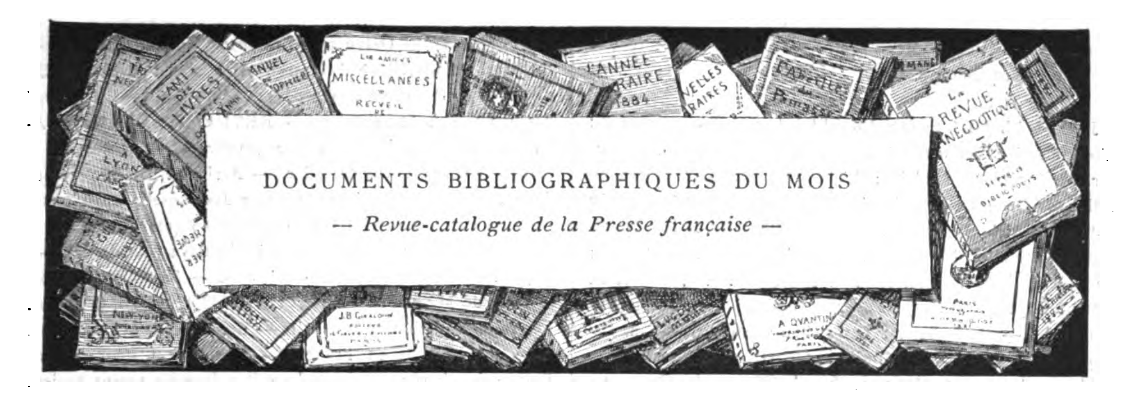
— Une dépêche de Londres nous annonce le décès de Charles Reade, le célèbre romancier anglais. Il était né en 1814 dans le comté d'Oxford. Après s'être essayé au barreau, il s'adonna au théâtre. Quelques-unes de ses pièces, écrites en collaboration avec son ami Tom Saylor, eurent un vif succès, entre autres *Masques et Visages*, joué en 1854. Il se mit ensuite à écrire des romans, dans lesquels il aborda les questions sociales. Nous citerons notamment : *le Cloître et le Foyer; Griffith, Une terrible tentation*, etc., etc.

— Le 22 mars, mort du docteur Allen Thomson, professeur d'anatomie à l'université de Glasgow, à l'âge de soixante-quinze ans. Bien que ses ouvrages soient peu nombreux, il jouissait, à juste titre, d'une grande réputation comme professeur.

— Un libraire connu du monde entier, M. Nicholas Trübner, de Ludgate Hill, Londres, est mort le 30 mars, à l'âge de soixante-sept ans. Il était aussi distingué par ses connaissances d'orientaliste et de bibliographe que par son intelligence des affaires. On lui doit une bibliographie de la littérature américaine (*A Bibliographical Guide to American Literature*), qui est regardé comme un modèle du genre. Il a édité et augmenté le traité sur les langues aborigènes d'Amérique, de Ludewig. Citons encore son catalogue de dictionnaires et de grammaires, dont la seconde édition a paru en 1882, et une publication chère à tous les bibliographes, l'*American and Oriental Literary Record.* Ses deux associés, MM. Edwards et Duffin, continueront à diriger la maison dans la voie où elle a trouvé honneur et profit. — M. Trübner, qui fut de nos amis, était très versé dans la langue française et merveilleusement au courant de notre littérature. Il était parent par alliance du regretté Octave Delepierre, en compagnie duquel il vécut de longues années. Il laisse, à notre connaissance, de très curieux manuscrits inédits du célèbre bibliographe.

— M. W. Owen Stanley, né en 1804, est mort le 24 février. Il était connu comme archéologue, ayant fait, dans ses propriétés d'Anglesey, des fouilles intéressantes qui lui fournirent des sujets de mémoires à la *Society of Antiquaries* et d'articles à l'*Archæological Journal.*





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 mars). Novicow : Le musée Poldi à Milan. — H. Monceaux : Les Cousin de Sens. — Fouque : Le théâtre contemporain; Ch. Nicot. — ARTISTE (février). Barbey d'Aurevilly : Rythmes oubliés : Niobé; les quarante heures. — de Chennevières : Mademoiselle de Fauveau.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (avril). E. Naville : Qu'est-ce que la philosophie? — De Floriant : L'Amérique du Sud depuis Panama jusqu'au cap Horn. — A. Barine : Questions ouvrières ; Participation et coopération. — L. Perey et G. Maugras : Mme d'Epinay à Genève (1757-1759). — Van Muyden : Excursion au Spreewald. — BULLETIN MONUMENTAL (nos 1 et 2). De Marsy et Travers : Excursion de la Société française d'archéologie à l'île de Jersey. — A. Maire : Les signes de tâcherons sur les remparts d'Avignon. — Mgr Barbier de Montault : Le trésor de la basilique royale de Monza. — Berthelé : Crypte de l'église saint Léger, à Saint-Maixent. — Cagnat et Saladin : Notes d'archéologie tunisienne. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (22 mars). Étude comparative sur l'organisation et la composition de l'artillerie de campagne dans les armées française et allemande. — Guerre du Soudan. — (29 mars). Français et Allemands. — La marine allemande. — (12 avril). Méthode pratique pour apprécier les distances. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (janvier-février). E. Marense : Le chemin d'Argenteuil et le pont Arcans. — Les pompes à incendie à Paris, en 1704.

CONTEMPORAIN (mars). Vigouroux : L'antigenèse de Darwin et de Hæckel. 1. Le Darwinisme. — Ch. Huit : Les désenchantements de la pensée moderne. — De Broglie : Le progrès religieux, au point de vue rationaliste et au point de vue chrétien. — De Régny : Un procès théologique à Rome; l'abbé Bautain et les articles de Strasbourg. — Barbin : Essai sur la question sociale. 1. Les origines de la crise. — CORRESPONDANT (25 mars). Thureau-Dangin : Études sur la diplomatie de la monarchie de Juillet. — Heinrich : Le P. Didon et l'Allemagne. — De Tréverret : La littérature espagnole contemporaine. — De Lescure : *la Comtesse Pauline de Beaumont.* — (10 avril.) E. Biré : V. de Laprade. — Mme Peyrat : Souvenir du centenaire de Luther à Paris. — De Bizemont : *Goritz, Frohsdorf ou les stations de l'exil,* par H. Arsac. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (15 mars). Renouvier : J.-J. Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui. — Pillon : Origines de l'épiscopat. — (22 mars.) Dauriac : La morale évolutionniste et la morale traditionnelle. — (29 mars.) Grindelle : *Essai sur les arguments du matérialisme dans Lucrèce,* par J. Roger. — *Introduction à l'étude de la théologie protestante,* par E. Martin. — (5 avril). Renouvier : Le caractère de Rousseau. — (12 avril.) Renouvier : Les crises morales de Rousseau. — CURIEUX (1er avril). La mort de Pichegru. — Lettre inédite du duc d'Angoulême. — Félicien David. — Champollion le Jeune. — Cherubini. — Antony. — Bourmont. — Henriquel-Dupont. — Halévy. — Eugène Delacroix. — Les Geoffroy-Saint-Hilaire.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 mars). Les pièces en collaboration. — Exposition Raffaelli. — Mignet. — Anthony Trollope. — Origines du comte de Paris. — Lettres inédites d'Octave Feuillet. — (15 avril). M. Ménard et le *Moliériste.* — *la Comédienne,* de M. Arsène Houssaye. — Les gestes au théâtre. — Molière jugé par un Allemand. — Mignet jugé par Jules Simon. — Comment se fait une pièce de théâtre. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (avril). L. Delisle : Les livres d'heures du duc de Berry. — E. Garnier : Les collections Spitzer : Les verreries. — Lostalot : Le portrait de M. Edmond About par P. Baudry. — Th. Duret : Sir Joshua Reynolds et Gainsborough aux expositions de la Royal Academy et de la Grosvenor Gallery. — De Lostalot : Exposition des œuvres de Raffaelli. — P. Nogent : Une collection d'orfèvrerie française. — H. Lavoix : *le Songe de Poliphile,* édition Claudius Popelin.

INSTRUCTION PUBLIQUE (15 mars). J. Levallois : *Andromaque.* — Mahaffy : Les poèmes homériques et l'École d'Alexandrie. — De Grandvilliers : Edmond About. — (12 mars.) Darvault : Les théories de l'inconnaissable. — Dubasq : Bibliographie des auteurs classiques; La Bruyère. — (29 mars.) Verdière : Louis Lacroix. — Mahaffy : Les controverses homériques chez les modernes. — De Grandvilliers : Xavier Marmier. — (5 avril.) Martha : M. Mignet. — Levallois : *Andromaque.* — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (10 mars). — Mme d'Aulnoy. — Papiers et parchemins timbrés. — Enterrements aux XVIe et XVIIe siècles. — Histoire du billard. — Papier à la forme filigrane. — Derniers moments de François Ier, par Alfred de Musset — La bibliothèque Soleinne. — Gravures pour les mémoires de Casanova. — Catalogue des autographes Fillon. — Les ouvreuses au XVIIIe siècle, etc. — (25 mars.) La marraine d'Alfred de Musset. — Alfred de Vigny. — La

nouvelle Némésis. — Revue rétrospective. — Lettre inédite de Victor Jacquemont.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mars). — Neymarck : L'organisation des marchés financiers en France et à l'étranger. — Fournier de Flaix : L'abolition du cours forcé en Italie. — Ott : La participation des ouvriers aux bénéfices du patron, d'après l'enquête de 1883. — Bernard : Les conditions du travail et les grèves récentes à Marseille. — Rouxel : Le collectivisme rationnel ou la logocratie. — JOURNAL DES SAVANTS (mars). Egger : Publications récentes sur Plutarque. — G. Boissier : Les rhéteurs gaulois. — Ch. Levêque : La poésie philosophique des Grecs. — Hauréau : Registre d'Innocent IV et de Benoît XI. — A. Dumont : Catalogue des figurines de terre cuite du musée du Louvre. — Egger : Note sur deux inscriptions grecques. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (mars). Le soldat. — Général de Villenoisy : Comment Paris peut-il être attaqué? Comment doit-il être défendu? — A propos des réseaux ferrés de la France et de l'Allemagne. — De l'organisation des places fortes et de leur défense. — Hennet : Les milices et les troupes provinciales. — Une collection de portraits de libraires militaires.

MAGASIN PITTORESQUE (31 mars). Mozart enfant. — Ed. Garnier : Comment on devient peintre décorateur. — Flammarion : Principaux faits astronomiques de l'année 1883. — J. Charton : Vitesse des trains rapides. — Voyage de Platon. — (15 avril.) A. Maury : Philippe II (1527-1598). — P. Laffitte : Pantoja de la Cruz. — Les cachots de l'officialité de Sens; les officialités. — Capus : La plante à ivoire. — MOLIÉRISTE (avril). Ed. Thierry : Le *Ballet des Muses*. — Affaire Ménard. — Desfeuilles : La chanson d'Alceste. — Schwoob : Une correction à faire dans *le Médecin volant*. — De Maleville : Un portrait de Molière, pastel attribué à Rob. Nanteuil.

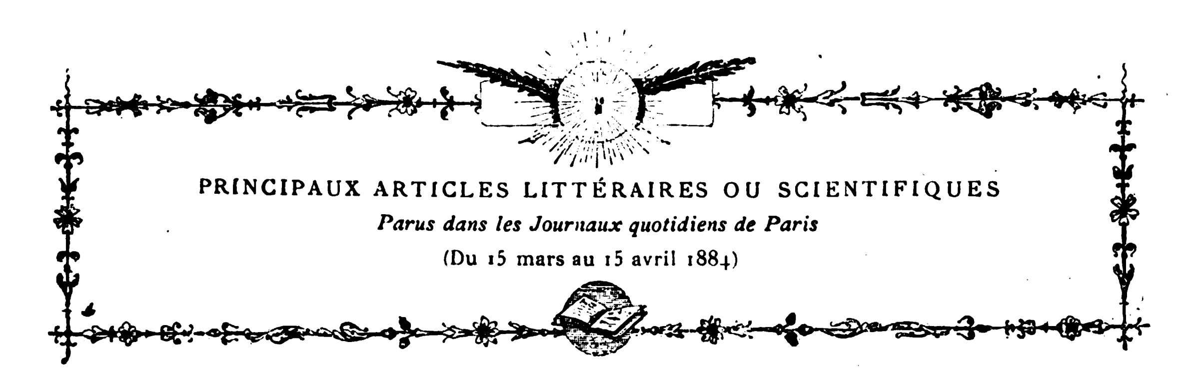
NATURE (22 mars). Hennebert : Le nouveau camp retranché de Paris et les forteresses modernes. — Tournier : Les huiles de pétrole. — La chimie dans l'extrême Orient. — (29 mars). La mission française de la Terre-de-Feu. — La chimie allemande. — Revolver photographique d'amateurs. — (5 avril). Ericsson : Moteur solaire et température du soleil. — Poisson : Les Eucalyptus. — Une flûte automatique. — (12 avril). Bateau à vapeur portatif. — Acide carbonique liquide. — Un moteur thermo-magnétique. — NOUVELLE REVUE (15 mars). Edm. Perrier : L'expédition du *Talisman*. — Stell : Les ouvriers mineurs. — Fournier de Flaix : Londres et la réforme municipale. — De Glouvet : Deux procès de femmes au XVIIe siècle. — Saxton : Les ressources militaires de l'Angleterre. — (1er avril). Gendre : La Russie révolutionnaire. — Denis : La colonisation pénale; le bagne d'aujourd'hui. — La Morinerie : Papiers du Temple (1792-1794).

POLYBIBLION (mars). Bernon : Comptes rendus d'ouvrages de jurisprudence. — De Bizemont : Comptes rendus d'ouvrages géographiques. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Variétés : La bibliothèque de l'université de Caen. — Chronique.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (avril). Penaud : Le conventionnel Noël Pointe. — Aulard : Des portraits littéraires au XVIIIe siècle pendant la Révolution. — Traité philosophique, théologique et politique de la loi sur le divorce par le duc d'Orléans. — V. Advielle : Portraits inédits des révolutionnaires d'Arras. — Ostyn : Le procès de Marie-Antoinette. — REVUE ALSACIENNE (mars). A. Michel : Benjamin Ulmann. — F. Bouvier : Les généraux Schramm. — Le tribunal des maçons à Strasbourg. — REVUE D'ADMINISTRATION (mars). Guillaume : Les tramways. — Notes sur le recrutement du corps forestier. — Arribat : De la présence des secrétaires de mairie aux séances des conseils municipaux. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (mars). Ujfalvy : L'art des cuivres anciens dans l'Himalaya occidental. — Bapst : Les coupes phénico-assyriennes. — La collection d'orfèvrerie de M. Eudel. — REVUE BRITANNIQUE (mars). Le réseau de l'État et le déficit. — Étude sur les causes de la crise commerciale en France. — La gestion financière en France depuis 1871. — Les mines d'or dans les temps anciens et dans les temps modernes. — *Les Allemands*, par le P. Didon. — L'épée, ses formes, son histoire. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (mars). Mme de Fontaines : Histoire de la comtesse de la Savoie. — Robert Dodsley : La boutique de bagatelles. — Le président de Brosses : Lettres sur l'Italie (suite). — Chamfort : Éloge de Molière. — Mme d'Épinay : Mémoires et correspondance (suite). — Hasan-Cazy : L'éloge d'Ali. — Fontenelle : Dialogue des Morts. — L'Académie de Musique sous Charles IX. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (17 mars). Dunbar : Concordance d'Aristophane. — G. Duruy : La trêve de Vaucelles et le cardinal Carlo Caraffa. — (24 mars). Dacbert : Sénèque et la mort d'Agrippine. — De Noer : L'empereur Akbar, trad. Bonet-Maury. — Techmer : Revue internationale pour les études de linguistique. — Les terres cuites dans les tombeaux grecs et les lécythes blancs attiques à représentations funéraires. — (31 mars). Müller : Anciennes inscriptions de Ceylan. — Joret : Des rapports intellectuels et littéraires de la France avec l'Allemagne avant 1789. — A quelle époque Hume a influé sur Kant et Schopenhauer; les origines de sa métaphysique. — (7 avril). Delattre : Le peuple de l'empire des Mèdes jusqu'à la fin du règne de Cyaxare. — Müller : Géographie de Ptolémée. — Scherer : Histoire de la littérature allemande. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mars). G. Picot : Les magistrats et la démocratie. — G. Boissier : L'instruction publique dans l'empire romain. — Vuitry : La banque de Law et la compagnie des Indes. — Martha : La précision dans l'art. — A. Lefèvre-Pontalis : Le rétablissement du stathoudérat en Hollande. — (1er avril). Duc de Broglie : L'ambassade de Voltaire à Berlin. — Max. du Camp : La charité privée à Paris; l'hospitalité du travail. — Bentzon : Le roman et la vie mondaine à New-York. — Marc-Monnier : Francesco de Sanctis, sa vie et ses œuvres. — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT (avril). Montferrier : La réforme universitaire en Italie. — Montigny : De l'enseignement littéraire du français. — Melouzay : Rapport sur les modifications à introduire dans l'enseignement de l'histoire. — Faguet : Les cours de lettres dans les classes de science. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mars). — De Berecz : L'enseignement géographique en Hongrie. — E. La Selve : Aux îles Sous-le-Vent. — Bunge : L'avenir de la presqu'île de l'Ouro. — Girard : Topographie comparée des côtes de l'Océan et de la Manche. — REVUE LIBÉRALE (avril). Émile Hennequin : Henri Heine. — Charles Lancelin : La femme d'un autre. — Georges Escande, député : De la réforme administrative. — Pivoine : La petite comtesse en paradis. — Emilio Castelar : Les Latins. — Émile Raunié : Le dépôt légal. — Jacques de Boisjoslin : Sur la morale. — Georges Maurin : Les nouvelles méthodes historiques. — REVUE LITTÉRAIRE (mars). L'Aubineau : Vie de saint François-Xavier. — Souvenirs du marquis de Torcy. — Rastoul : Romans contre-révolutionnaires. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (avril). Farret : Étude sur les opérations de guerre maritime de 1860

à 1883. — Perrin : Détermination du point par les hauteurs circumzénithales correspondantes. — Crémazy : Notes sur Madagascar. — REVUE MILITAIRE (15 mars). Notes sur l'instruction des troupes. — La flotte de guerre italienne, son rôle et son organisation. — La situation actuelle de la cavalerie régulière russe. — (15 avril). Le Soudan égyptien. — Le contingent allemand au point de vue des aptitudes physiques. — Les tirs nationaux en Italie. — REVUE PHILOSOPHIQUE (mars). A. Bertrand : Deux lois psycho-physiologiques. — Guyau : L'esthétique du vers moderne. — Lechalas : Sur le mode d'action de la musique. — Leslie Stephen : *The Science of Ethics*. — A. Réville ; *La religion des peuples non civilisés*. — Weber : *Les illusions musicales*. — Cesca : *Le teorie nativistiche e genetiche delle localizzazione spaziale*. — Ferrière : *L'âme est la fonction du cerveau*. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (15 mars). J. Lemaitre : De l'expression dans les beaux-arts, d'après M. Sully-Prudhomme. — Barine : Lord Byron et lady Byron. — Boissier : Les rhéteurs gaulois du IVe siècle ; les panégyristes. — (22 mars). — Guillemot : Le *moi* dans la littérature contemporaine. — E. R. : La réforme des études classiques. — Barine : Le journal d'Henry Gréville. — (29 mars). F. Bouiller : Quelques réflexions sur le temps. — De Ronchaud : Michelet, sa jeunesse. — Chine et Tonkin, d'après MM. Cotteau et H. Gautier. — Duruy : La réforme des études classiques. — (5 avril). Dreyfus : Comment se fait une pièce de théâtre. — Diderot, critique musical. — Louis Ulbach : Cordoue. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (avril). P. Allard : Prudence historien. — De Brémond d'Ars : La Saint-Barthélemy et l'Espagne, d'après la correspondance de Jean de Vivonne de Saint-Gouard. — Prevost : La vie privée d'un magistrat au commencement du XVIIIe siècle. — Abbé Allain : L'École normale de l'an III. — V. Pierre : La persécution religieuse en Belgique après Fructidor. — De Smedt : Les révélations de sainte Thérèse. — P. Fournier : Les institutions juridiques de l'Anjou et du Maine. — REVUE SCIENTIFIQUE (15 mars). Wurtz : Histoire chimique de l'aldol. — Rouget : Les cils vibratils et le mouvement ciliaire. — Pinet : La fondation de l'Ecole polytechnique. — Pouchet : Le Muséum d'histoire naturelle. — (22 mars). Thomson : Les sens de l'homme. — De Fontpertuis : La France et l'Indo-Chine en 1884. — Gley : L'irritabilité et la sensibilité d'après Le Cat. — (29 mars). L'expédition scientifique du cap Horn et son exposition. — Lacassagne : Méthodes et tendances de l'anthropologie contemporaine. — Regnard : Les conditions de la vie dans les profondeurs de l'Océan. — (5 avril). Fournier de Flaix : La colonisation de l'Australie. — Bourquelot : Le microbe du lait bleu. — Legoyt : La folie en France. — ROMANIA (janvier). P. Meyer : La chanson de *Doon de Nanteuil*. — Ulrich : Recueil d'exemples en ancien italien. — Deux légendes surselvanes : *Vie de sainte Geneviève, Vie de saint Ulrich*, publiées par Decurtius. — J. Cornu : *Bravo*. — Delboulle : L'infinitif *paroler*. — Joret et Gilliéron ; Le patois normand.

SCIENCE ET NATURE (22 mars). Héraud : La dynamite. — De Silva : Les projectiles actuels. — Nivoit : La métallurgie du fer en Lorraine. — (29 mars). Angot : Mission scientifique du cap Horn. — Corre : Les Annamites. — Charnay : Madagascar. — Bouant : Les applications de la photographie à la gravure. — (avril 5). Perrier : Les fonds des mers et leurs habitants. — Hyades : Mission scientifique du cap Horn. — De Lesseps : Le canal de Panama. — (12 avril). Hyades : Les Fuégiens à la baie Orange. — Faye : La formation de notre monde. — Seigle : La ventilation de l'Hôtel de Ville de Paris. — Tessier : Les décorations polychromes en métal émaillé. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 mars). La conférence de l'archiduc Jean Salvator. — Lehautcourt : Le volontariat d'un an et la prochaine loi sur le recrutement. — Documents historiques et militaires, tirés des papiers du lieutenant général baron Étienne Hulot. — (1er avril). *La nation armée*, par le baron von der Goltz. — La politique et l'armée coloniale. — Le service intérieur de la cavalerie.



PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mars au 15 avril 1884)

CONSTITUTIONNEL. Mars : 20. *Notice sur Jacques Bouju*, par Dupré-Lasalle. 22. St. Liégeard : Fragonard. 31. Correspondance politique de Frédéric le Grand.

DÉBATS. Mars : 16-26. J.-B. : Les Mémoires de jeunesse de Henri Heine. 20. Taine : *Correspondance inédite de Mallet du Pan*. 21. V. *La vérité catholique et la paix religieuse*, par M. Maret. 23. Bourget : Pauline de Beaumont. 25 et avril 1. Darmesteter : George Eliott d'après une correspondance inédite. 27. G. Picot : Mignet. — Avril 3. Frank : *La liberté d'enseignement et l'Université sous la troisième République*: par E. Beaussire. 12. J.-J. Weiss : *Cyril and Lionel, and others Poems*, par Raffalovich. 13. Bourget : M. Leconte de Lisle.

DÉFENSE. Mars : *L'éducation morale et civique avant et pendant la Révolution*, par l'abbé Sicard. 22. *Souvenirs sur l'Émigration, l'Empire et la Restauration*, par de Puymaigre. 28. *Les salles d'asile en France et leur fondateur*, par Cossot. — Avril 4. *Les Allemands*, par le P. Didon.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Mars : 22. Faguet : Le Darwinisme avant Darwin. 26-27 et Avril 3. Sarcey : La prononciation géographique. — Avril : 12. Jean Errard, ingénieur, par Lallemend et Boinette.

ÉVÉNEMENT. Mars : 29. Un seigneur de lettres. Arsène Houssaye par Félicien Champsaur. — Avril : 15. Gayda ; Mistral.

FIGARO. Mars : M. Mignet. — Avril : 6. Bloy : L'inquisition en littérature.

FRANÇAIS. Mars : 17. *Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens*, par de Luchaire. 21. *Souvenirs sur l'Émigration, l'Empire et la Restauration*, par de Puymaigre. 21. Denys Cochin, fondateur des salles d'asile. 22. Les monastères du moyen âge, d'après un protestant anglais. 28. M. Mignet. 29. *Exposé de la doctrine catholique*, par l'abbé Girodon. — Avril : 1. Le procès du *Livre abominable*. 4. Les découvertes de M. Pasteur. 12. Les phénomènes hystériques et les révélations de sainte Thérèse. 15. Les théâtres de Paris en 1790, d'après les mémoires d'un voyageur russe.

GAULOIS. Avril : 1. A. Houssaye : A. Houssaye.

GAZETTE DE FRANCE. Mars : 17. Les Mémoires du baron de Vitrolles. 22. *Ma ieunesse*, par Michelet. 26. Racot : *Voyage à travers mes souvenirs*, par Mme Olympe Audouard. 29. Aventures d'une femme galante au XVIIIe siècle, par Mme Mary Summer. — Avril : 5. Mignet.-Thiers.

GIL BLAS. Fouquier : Mignet.

JUSTICE. Mars : 17. Gendre : *Dictionnaire des sciences anthropologiques*. 27-31. Kropotkine : L'exil en Sibérie.

LIBERTÉ. Mars : 27. Drumont : Les revues : *Le Livre*. Avril : 14. Drumont : Mistral.

MONITEUR UNIVERSEL. Mars : 22. Le Play, d'après sa correspondance. — Avril : 8. *La comtesse Pauline de Beaumont*, par A. Bardoux. 13. O. de Vallée : le livre du P. Didon et le patriotisme.

RAPPEL. Mars : 29. Le spiritisme.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mars 22 et avril 1. Debidour : Louis-Philippe émigré. 26. Spuller : M. Mignet. 28. J.-R. La Comédie-Française et le centenaire de Diderot. — Avril : 8-12. M.-P. : La vraie Dubarry.

REVEIL. Mars : 27. J. Noriac. 31. P. Alexis : Lettre à M. Alex. Dumas. — Avril : 9. La modernité au théâtre.

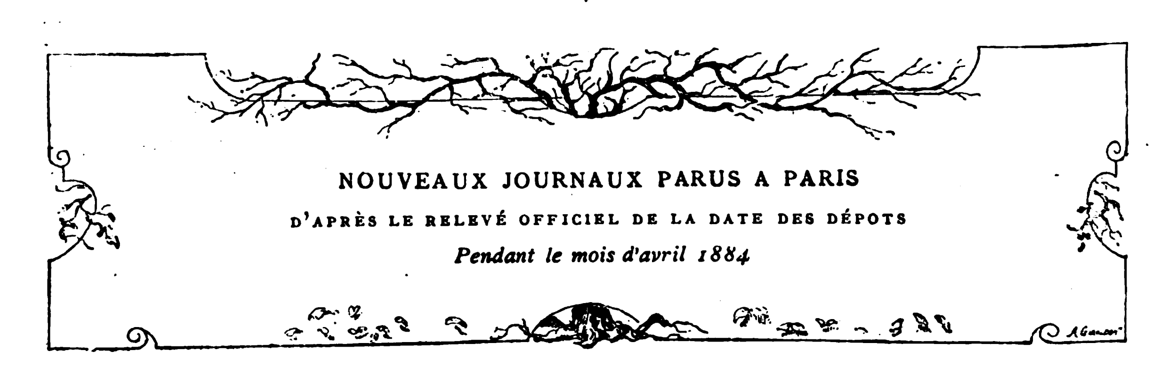
SIÈCLE. Avril : 1. De La Forge : H. Murger.

SOLEIL. Mars : M. Mignet. — Avril : 14. De Kéroant : Les salles d'asile en France.

TÉLÉGRAPHE. Avril : Levallois : Quelques mots sur les poètes.

TEMPS. Mars : 16. Les Mémoires de H. Heine. 26. Ed. Scherer : M. Mignet. 27. Lettre inédite de M. Alex. Dumas fils. — Avril : 1, 2, 3, 7, 10. J. Loiseleur : Louis XVII, à propos du dernier livre de M. de Chantelauze. 12, 13. Regnier : Études sur la déclamation dramatique; Boutet de Monvel. 14. Le portefeuille de Mme Dupin, dame de Chenonceaux.

UNIVERS. Avril : 4. L'éducation morale et civique avant et après la Révolution.



NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'avril 1884

1. *L'Exportation*. Journal pour favoriser l'industrie et la fabrique française et anglaise à l'étranger. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Wattier. Bureaux, 12, rue du Mail. Paraît le premier de chaque mois en deux éditions, française et anglaise.

2. *Le Moniteur de la Corse*. Paraissant le dimanche. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Nouvelle. Bureaux, 71, boulevard Courcelles. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 10 centimes.

5. *Les Petites Nouvelles quotidiennes*. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 5, rue Coq-Héron. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 5 centimes.

6. *Paris-Bruxelles*. Organe hebdomadaire, franco-belge, paraissant le jeudi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Bécus. Bureaux, rue Saint-Denis, 261. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

9. *La Nation*. In-4°. 4 p. à 4 col. Paris, imp. Rouge-Canal. Bureaux, 142, rue Montmartre. Abonnements : un an, 18 fr. Le numéro, 5 centimes.

Bulletin des groupes d'intérêts généraux, des sociétés coopératives et des associations diverses. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Rousset. Bureaux, 29, rue de la Chapelle. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 15 centimes. Paraît le dimanche.

Le Pronostic. Journal de courses, petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Vincent. Le numéro, 15 centimes.

Le Bookmaker. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Reuilly. Le numéro, 10 centimes.

12. *L'Écho de Paris*. In-folio, 4 p. à 5 col. Journal politique quotidien. Paris, imp. Vigier. Bureaux, 8, rue Drouot. Abonnements : un an, 38 fr. Le numéro, 10 centimes.

13. *La propriété foncière*. Paraissant le jeudi de chaque semaine. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, passage Saulnier, 7. Ce journal ne reçoit pas d'abonnements et ne se vend pas au numéro.

15. *Moniteur de la bourrellerie et de la sellerie*. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Ve Vert. Bureaux, 14, rue des Vosges. Abonnements : un an, 8 fr., six mois, 4 fr. 50. Paraît le 15 de chaque mois.

Canis-Club-Gazette. In-4°, 3 p. à 2 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 32, rue des Mathurins. Abonne-



ments : un an, Paris, 6 fr.; départements, 8 fr. Le numéro, 25 centimes. Mensuel.

16. *Paris-Tuyau.* 1 f. Petit in-4°. Paris, imp. Blot. Bureaux, 7, rue Radzivill. Le numéro, 30 centimes.

16. *Le Tapageur.* Hebdomadaire, satirique et financier. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 8, boulevard Bonne-Nouvelle. Abonnements : Paris, un an. 12 fr.; départements, 14 fr. Le numéro, 25 centimes, départements, 30 centimes.

21. *L'Actualité.* Journal quotidien. In-4°. 4 p. à 4 col. Paris, imp. Cusset. Bureaux, rue du Croissant, 16. Abonnements : un an, Paris, 18 fr. : départements, 24 fr. Le numéro, 5 centimes.

16. *Spécial-Annonces.* In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Larguier. Bureaux, 248, boulevard Voltaire. Journal gratuit.

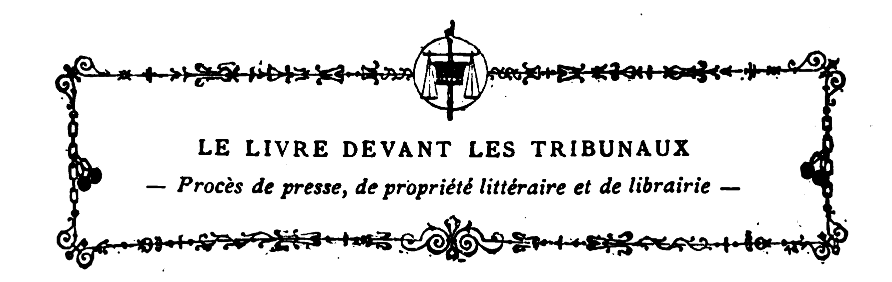
30 *Journal des assassins.* Organe officiel des chourineurs réunis. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Marion. Bureaux, 6, rue Bailleul. Abonnements : A minuit, au coin des rues. Le numéro, 10 centimes.

Sans date. *Bulletin de la Chambre syndicale du commerce et de l'industrie des tissus et matières textiles.* In-4°, 12 p. à 2 col. Paris, imp. Roussel. Bureaux, 8, rue d'Aboukir. Mensuel.

Revue mensuelle du Culte de Marie. In-8°, 32 p. Paris, imp. Noizette. Bureaux, 82, rue Bonaparte. Abonnements : un an, 4 fr.

The Galignani Library. In-4°, 4 p. Paris imp. Schlæber. Bureaux, 224, rue de Rivoli. Abonnements : un an, 60 centimes.

Le Monde voyageur. Organe de l'agence des hôtels réunis. In-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Johnson. Bureaux, 9, rue Coëtlogon. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 30 centimes. Mensuel.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Tribunaux français : La Revue critique d'histoire et de littérature. — *L'Institut des frères des écoles chrétiennes contre M. Léo Taxil; diffamation.* — L'Anti-Clérical; *les instituteurs congréganistes contre M. Léo Taxil. — Les lectures de Mlle Ernst. — Le livre abominable. — Les prétentions de M. Louis Ménard. — Le journal* Le Moliériste. — *Le cas de M. Monval. — M. Alexis Bouvier contre MM. Rouff et Rouquette.*

La « Revue critique d'histoire et de littérature ».

Dans son numéro du 3 mars dernier, la *Revue critique d'histoire et de littérature*, recueil sérieux au possible et qui est loin de pouvoir inspirer un soupçon de légèreté dans sa conduite ordinaire, se plaint d'avoir lu dans le *Livre* de février l'insertion qui condamne une autre petite feuille (portant le même titre que cette grave revue) et cela pour outrage aux bonnes mœurs.

Nous ne pouvions supposer qu'il pût y avoir confusion. La philologie, dont l'organe principal est la *Revue critique* de M. Leroux, n'aura pas à se voiler la face en raison de ce jugement. Nous engageons cependant les éditeurs-directeurs de la vieille *Revue critique* à ne pas la laisser dépouiller de son titre par une jeune feuille légère et obscure et surtout à ne pas imputer à ses confrères — ordinairement sérieux — une confusion de titre sur laquelle elle n'a pas su veiller dès l'origine.

L'Institut des Frères des Écoles chrétiennes et M. Léo Taxil. — Diffamation.

La première chambre de la cour d'appel, présidée par M. Périvier, a, sur la plaidoirie de Me Robinet de Cléry et conformément aux conclusions de M. l'avocat général Loubers, confirmé le jugement qui a, l'an dernier, condamné le citoyen Léo Taxil, pour diffamation, à 3,000 fr. de dommages-intérêts envers l'Institut des frères des Écoles chrétiennes, et à même réparation envers chacune de trois autres congrégations religieuses, soit 12,000 fr. au total.

Outrage par la voie de la presse. — L' « Anti-Clérical ». — Les instituteurs congréganistes contre M. Léo Taxil. — Dommages-intérêts.

(Les attaques outrageantes et injurieuses, dirigées dans un journal contre une catégorie de personnes, sans en excepter aucune, autorisent l'action en dommages-intérêts par une ou plusieurs de ces personnes, sans qu'on puisse leur opposer qu'elles n'ont pas été spécialement désignées dans l'article incriminé.)

Le 14 mai 1880, le journal *l'Anti-Clérical*, qui depuis a cessé de paraître, publiait un article commençant par ces mots :

« *Pourritures congréganistes.* »

« Depuis quelque temps, c'est une épidémie. Il ne se passe pas de jour sans qu'un scandale éclate dans quelque école primaire.

« Les ignorantins, auxquels la plus grande partie des municipalités ont la faiblesse de confier l'enseignement de la jeu-



nesse ouvrière, se font à tout instant prendre la main dans la culotte des petits garçons, etc., etc.

« L'enseignement est le prétexte, la sodomie est le vrai but, etc., etc. »

Six chefs ou supérieurs de congrégations se sont trouvés atteints par cette publication et ont assigné le rédacteur de l'article, le gérant et l'imprimeur du journal, en 60,000 fr. de dommages-intérêts.

A la date du 13 avril 1883, le tribunal civil de la Seine a statué en ces termes :

« Le tribunal,

« Au fond,

« Attendu que Jogand, dit Léo Taxil, a publié dans le numéro du journal *l'Anti-Clérical* du 14 mai 1880, sous le titre : « *Pourritures congréganistes* », un article où il représente toutes les congrégations religieuses, vouées à l'enseignement primaire, comme livrées par leur institution même aux plus dégradantes passions et comme souillant de leurs vices honteux les enfants confiés à leurs soins;

« Que ces imputations sont injurieuses et dommageables au premier chef pour les congrégations enseignantes, qu'elles dénoncent à l'indignation publique, et que leur gravité s'accroît encore par les termes outrageants dans lesquels elles sont formulées;

« Attendu qu'on oppose vainement que les demandeurs et les associations qu'ils représentent ne sont pas spécialement désignés dans l'article incriminé;

« Que l'auteur, en accusant les religieux qui se consacrent à l'enseignement primaire, a entendu n'en excepter aucun, et qu'il proclame, à plusieurs reprises, de la manière la plus formelle, notamment lorsqu'il signale les *Ignorantins, à quelque congrégation qu'ils appartiennent*, et lorsqu'il qualifie *les instituteurs congréganistes de monstres, du premier jusqu'au dernier;*

« Attendu que vainement encore on excipe de ce que l'auteur aurait eu pour seul but de soutenir une polémique d'ordre philosophique et social qui, par sa nature même, comportait certaines violences de langage;

« Que les franchises indiscutables de l'écrivain ne sauraient couvrir une œuvre dont le titre et la forme suffisent à révéler la pensée qui l'a véritablement inspirée;

« Attendu, enfin, qu'il n'y a lieu d'admettre les défendeurs à la preuve des faits qu'ils ont subsidiairement articulés;

« Que ces faits, fussent-ils établis, dans la mesure où ils pourraient l'être, ne sauraient légitimer la forme outrageante pour les personnes dont l'auteur de l'article incriminé a revêtu les griefs qu'il prétend n'avoir relevés que contre les institutions;

« Attendu que Jogand, dit Léo Taxil, a ainsi commis au préjudice des demandeurs une faute dont la responsabilité lui incombe en premier lieu, et incombe en même temps à Noël-Bourelly, comme gérant de l'*Anti-Clérical;*

« Attendu que cette responsabilité incombe, en outre, à Firmin et Cabiron frères, qui ont imprimé le numéro du journal dans lequel a été publié l'article incriminé;

« Que Firmin et Cabiron frères ne sont pas fondés à soutenir qu'ils ont simplement prêté leurs presses à la publication qui leur est reprochée, sans qu'il leur fût possible de contrôler les écrits qu'ils livraient à la publicité;

« Qu'ils ne sont pas seulement les imprimeurs du journal *l'Anti-Clérical*, mais que leur maison à Montpellier est le siège de l'administration centrale, pour la France et l'Algérie, des publications de Léo Taxil;

« Qu'en outre, le titre du journal et celui sous lequel est placé le numéro du 14 mai 1880 : *Pourritures congréganistes*, suffiraient à éveiller leur attention, sans parler de l'article incriminé lui-même, et de ceux qui le suivent et composent le numéro entier;

« Attendu que le tribunal a les éléments nécessaires pour apprécier le dommage causé aux congrégations demanderesses et en assurer la réparation;

« Que, s'agissant d'un quasi-délit, cette réparation doit être mise à la charge de tous les défendeurs, solidairement.

« Par ces motifs,

« Condamne solidairement Jogand, dit Léo Taxil, Noël Bourelly, ès qualités, et Firmin et Cabiron frères, à payer à chacun des demandeurs ès noms qu'ils agissent, la somme de 2,000 francs à titre de dommages-intérêts;

« Les condamne solidairement à publier le présent jugement en tête du premier numéro du journal *l'Anti-Clérical* qui paraîtra après la signification du présent jugement, et faute de ce faire, ou pour le cas où le journal aurait cessé de paraître, les condamne dès maintenant, sous la même solidarité, à payer à chacun des demandeurs la somme de 100 francs, à titre de dommages-intérêts;

« Condamne les défendeurs solidairement aux dépens. »

M. Léo Taxil et consorts ont interjeté appel de ce jugement; mais la Cour, après avoir entendu Me Delattre, leur avocat, Me Robinet de Cléry, avocat de M. Cazaneuve et consorts, et, en ses conclusions conformes, M. Loubers, avocat général, a confirmé purement et simplement leur décision.

(**Cour d'appel de Paris**, 1re chambre, audience des 13 janvier 14 et 28 février 1884.)

Société des auteurs et compositeurs de musique. — Lectures de Mme Amélie Ernst.

(Les lectures d'œuvres purement littéraires faites publiquement, sans musique, ne rentrent pas dans les termes des statuts de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

Cette Société n'a reçu que le mandat de faire réprimer l'exécution illicite d'œuvres musicales « avec ou sans parler ».)

L'arrêt suivant tranche une quesion qui intéresse le monde des lettres et des artistes :

« La cour,

« Ouï M. le conseiller de Larouverade en son rapport, Mes Aguillon et Moret, avocats, en leurs observations, et M. l'avocat général Rousselier en ses conclusions;

« Sur le premier moyen tiré de la violation des articles 1134, 1984, 1985 du Code civil, 3 de la loi du 19 janvier 1791 et 428 du Code pénal;

« Attendu qu'il ne peut y avoir violation de l'article 1134 du Code civil, qu'autant que le juge, après avoir constaté l'existence d'un contrat, modifierait, sous un prétexte quelconque, ce qu'il reconnaîtrait avoir été convenu entre les parties, ou encore si, l'existence et le sens de la convention étant fixés par lui, il donnait à cette convention une qualification et une portée autres que celles qui lui sont attribuées par la loi; qu'il n'en est pas de même lorsqu'il se borne à interpréter le contrat d'après l'intention des parties; qu'une telle interprétation, quand elle est inexacte, ne constitue qu'un mal jugé qui ne tombe pas sous la censure de la cour de cassation;

« Attendu, dans l'espèce, qu'en décidant, d'après les termes des articles 1, 4, 5, 16 des statuts de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, que la Société a reçu de ses membres le mandat exclusif de faire réprimer l'exécution illicite de leurs œuvres musicales « avec ou sans parler »,



mais qu'elle n'a reçu d'eux aucun mandat relatif à la représentation sans musique ou à la simple lecture d'œuvres purement littéraires, l'arrêt s'est livré à une interprétation souveraine de la volonté des parties, interprétation qui, fût-elle erronée, ne viole en rien les règles légales relatives au mandat;

« Sur le deuxième moyen tiré de la violation des articles 182 et 183 du Code d'instruction criminelle en ce que l'arrêt, malgré la foi due aux actes authentiques, aurait décidé que la citation devant la juridiction correctionnelle, donnée à la requête d'auteurs régulièrement dénommés et qualifiés, n'émanait pas de ces auteurs et était, en réalité, l'œuvre de la Société;

« Attendu que si, par appréciation du rôle de la Société et des déclarations écrites ou verbales de la plupart des auteurs présents dans l'instance, la cour d'appel a déclaré que la poursuite était l'œuvre du syndicat de la Société et de son gérant, elle n'a pas voulu faire abstraction des auteurs qui figuraient en nom dans les exploits d'assignation; qu'elle a entendu uniquement constater que les auteurs n'avaient donné à la Société d'autre mandat que celui qui est contenu dans les statuts, c'est-à-dire de poursuivre l'exécution illicite d'œuvres ou compositions musicales;

« Qu'en statuant ainsi, l'arrêt attaqué n'a donc pas méconnu la foi due aux actes de citation;

« Sur le troisième moyen pris de la violation de l'article 7 de la loi du 20 avril 1810, en ce qu'il existerait une contradiction entre la partie de l'arrêt qui déclare l'action non-recevable, et celle qui donne acte du désistement de trois des auteurs dénommés dans la citation;

« Attendu que l'arrêt n'a pas dénié aux auteurs la qualité de demandeurs au procès, concurremment avec la Société;

« Qu'il la leur a, au contraire, si bien reconnue, qu'il fait résulter de la présence de leurs noms dans les citations, la validité de ces exploits;

« Qu'il a pu, dès lors, sans contradiction, d'une part, donner à trois des auteurs qui figuraient dans l'instance acte de leur désistement, et déclarer, d'autre part, non recevable la demande formée dans les assignations des 17, 19 novembre et 15 décembre 1881, c'est-à-dire la poursuite telle qu'elle a été engagée par la Société et ses mandants;

« Par ces motifs,

« Rejette, etc. »

(Cour de cassation, chambre criminelle, audience du 16 février 1884.)

Le livre abominable. — Les prétentions de M. Louis Ménard. — Le journal « le Molièriste ». — Le cas de M. Monval.

Il s'est plaidé ces temps derniers devant la 10e chambre correctionnelle, présidée par M. Feuilloley, un double procès — dont nous donnons le dénouement plus loin — que le défaut d'espace et le procès Campi ne nous ont malheureusement pas permis de raconter comme nous l'aurions désiré. Ce double procès présentait un très vif intérêt, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue des droits de la critique.

On connaît ces paroles d'Alceste dans le *Misanthrope* :

Il court parmi le monde un *livre abominable*
Et de qui la lecture est même condamnable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur.

Ce livre « abominable » dont Molière sous le masque d'Alceste se défend si vivement d'être l'auteur, n'est autre que le pamphlet politique écrit après le procès de Fouquet, et dirigé contre les ennemis du fameux surintendant, c'est-à-dire contre Louis XIV, Colbert, etc., etc. Molière, qui avait été protégé particulièrement par Louis XIV, ne pouvait tolérer qu'on lui attribuât la paternité de cette œuvre aussi venimeuse que pornographique, et c'est pourquoi il protesta par la bouche d'Alceste.

Or, cette protestation, un écrivain de nos jours, qui passe sa vie à compulser les manuscrits poudreux dans nos bibliothèques, qui a publié des manuscrits de Bossuet et de La Fontaine reconnus par toute la critique comme erronés, M. Louis Ménard en a fait bon marché. Il a publié le manuscrit du « Livre abominable » qu'il a carrément attribué à Molière.

La nouvelle « trouvaille » de M. Louis Ménard n'a pas davantage trouvé grâce devant la critique que le « Cours d'histoire » rédigé par Bossuet pour son élève le Grand Dauphin, et les « Fables galantes » de La Fontaine.

La critique s'est permis de dire à M. Ménard qu'il s'était trompé; que les cinq dialogues en vers sur le procès de Fouquet connus sous le nom de « Livre abominable » n'étaient pas de Molière; que c'était outrager non seulement le caractère, mais le génie de notre grand comique, que de lui attribuer cette satire ignoble par plus d'un côté. M. Louis Ménard s'est emporté, et il a fait coup sur coup deux procès : le premier au journal *le Temps*, le second au journal *le Molièriste*.

Au gérant du *Temps*, M. Louis Ménard demande l'insertion de la lettre qu'il lui a adressée, en réponse à l'article de critique littéraire publié par ce journal sur le *Livre abominable*. Non seulement M. Ménard demande l'insertion de sa lettre, mais il a la prétention de vouloir forcer notre confrère à insérer en outre trois cents vers du pamphlet, vers qui feraient rougir la prose pornographique contemporaine.

En même temps qu'il formule de pareilles exigences vis-à-vis du *Temps*, M. Louis Médard poursuit un autre de nos confrères des plus sympathiques, M. Monval, l'archiviste du Théâtre-Français, directeur de la revue mensuelle *le Molièriste*, organe littéraire où de jeunes poètes et de jeunes écrivains défendent la gloire de Molière avec amour et enthousiasme. M. Louis Ménard s'est senti diffamé par la critique de M. Monval sur le *Livre abominable* et il demande justice au tribunal.

Les deux affaires ont été jointes.

Me Gimet a plaidé pour M. Louis Ménard.

Me Trinquet a défendu M. Pariset, gérant du journal *le Temps*. Abandonnant le terrain purement littéraire choisi par son adversaire, dont la plaidoirie eût été mieux à sa place devant l'Académie française que devant les magistrats de la 10e chambre correctionnelle, l'avocat s'en est tenu à la question de droit et a montré par des arrêts de la cour de Paris, qu'un auteur n'avait pas, lorsque la critique est honnête, loyale, impersonnelle comme a été la critique du *Temps*, le droit de réponse absolu, indépendant et exclusif de toute appréciation des tribunaux.

Me Trinquet a eu raison de dire que si l'incroyable prétention de M. Louis Ménard pouvait triompher, « c'en serait fini de la critique littéraire; il ne lui resterait qu'une liberté, je ne dirais pas la pire, puisque toutes sont bonnes, mais à coup sûr la moindre : la liberté de l'éloge. »

M. Monval s'est défendu lui-même dans le procès en diffamation que lui a intenté M. Ménard, et nous regrettons que la loi ne nous permette pas de parler de sa plaidoirie, qui a été excellente de tous points.

Le tribunal a rendu son jugement à l'audience d'hier.

M. Louis Ménard a été debouté de sa demande en insertion de sa réponse au journal *le Temps*. Le tribunal a décidé que c'était à bon droit que la réponse de M. Ménard n'avait pas été insérée, attendu qu'elle renferme des détails de nature à blesser la délicatesse des lecteurs.

Quant à M. Monval, le tribunal, tout en réservant formelle-



ment les droits de la critique littéraire et écartant ainsi le chef d'injures reproché par M. Ménard à M. Monval, a condamné ce dernier à 25 francs d'amende pour avoir accusé le réédituer du *Livre abominable* d'avoir introduit dans le texte des « interpolations » intéressées a sa thèse littéraire.

M. Alexis Bouvier contre MM. Rouff et Rouquette. — Propriété littéraire. — Roman. — Cession. — Publication en volumes et en livraisons. — Société des gens de lettres. — Sentence arbitrale. — Préjudice. — Dommages-intérêts.

(La publication d'un roman en volumes et la publication en livraisons sont deux modes essentiellement distincts, et la renonciation à l'un d'eux n'entraîne pas renonciation à l'autre).

Ainsi jugé sur les plaidoiries de Me Lambert pour les époux Rouquette, de Me Maugras pour M. Rouff et de Me Bourdillon pour M. A. Bouvier.

Les termes du jugement exposent suffisamment les faits :

« Le Tribunal,

« Attendu qu'aux termes d'un acte sous seings privés, en date à Paris du 13 novembre 1874, qui sera enregistré avec le présent jugement, Rouquette a acquis d'Alexis Bouvier le droit de publier un roman intitulé : *les Soldats du désespoir*, dans l'un de ses journaux, en volumes, en brochures et par livraisons;

« Qu'en vertu de son titre il demande que Rouff qui a entrepris la publication du même ouvrage, soit tenu de la cesser et de lui payer 15,000 francs à titre de dommages-intérêts :

« Attendu que Rouff excipe, pour justifier sa publication, d'un acte sous seings privés du 6 mai 1879, enregistré à Paris le 5 mai 1883, aux termes duquel Bouvier lui a cédé le droit d'éditer le roman dont il s'agit en format in-18 avec ou sans gravures;

« Attendu que l'acte par lequel Bouvier s'est dessaisi de son droit au profit de Rouquette est antérieur à celui dont Rouff se prévaut; qu'il a acquis date certaine en mars 1875, par l'enregistrement des valeurs qui représentaient le prix de la cession, et qu'il est par suite opposable à Rouff;

« Attendu que Bouvier, appelé en garantie par ce dernier, sans contester la cession du 13 novembre 1874, prétend que les droits qui en résultaient pour Rouquette avaient cessé d'exister au moment où il a traité avec Rouff;

« Qu'il appuie sa prétention, en premier lieu, sur ce qu'une sentence arbitrale, rendue par le comité des gens de lettres, le 31 janvier 1878, entre lui et Rouquette, contient de la part de celui-ci une renonciation formelle au droit de publier en brochures les romans qui avaient pu faire entre eux l'objet d'un traité antérieur; et en second lieu, sur ce que Rouquette se trouverait, aux termes de l'article 33 des statuts de la Société des gens de lettres, approuvés en assemblée générale le 6 avril 1879, déchu du droit de publication à lui concédé en 1874;

« Attendu, sur le premier point, qu'il y a lieu de distinguer, et que, dans l'usage, on distingue, en effet, entre la publication d'un ouvrage en volumes et sa publication en brochures;

« Que ces modes de publication sont essentiellement distincts, et que la renonciation à l'un deux n'entraîne pas renonciation à l'autre;

« Que, dès lors, le fait par Rouquette d'avoir, en 1878, renoncé à publier en brochures les romans qu'il tenait d'Alexis Bouvier, n'a pu modifier ni éteindre le droit qu'il avait acquis, en 1874, de publier en volumes le roman : *les Soldats du désespoir;*

« Attendu, sur le second point, qu'à la vérité l'article 33 des statuts de la Société des gens de lettres dispose qu'en l'absence de conventions contraires stipulées par écrit, l'auteur rentre dans la libre disposition de son œuvre, si elle est publiée en volumes, après l'écoulement du nombre d'exemplaires convenu pour la première édition ; mais que cet article n'est point applicable à la cause ; que le droit de reproduction en volumes concédé à Rouquette n'a point encore été exercé par lui, et ne saurait être épuisé avant d'avoir été mis en usage; qu'en outre le traité de 1874 ne fixe aucun délai pour la publication, ne stipule aucune déchéance pour le cas où elle n'aurait pas lieu dans un temps déterminé, et que les statuts de la Société qui lient Rouquette et Rouff n'ont introduit aucune dérogation à ces conventions ;

« Que, dans ces circonstances, il y a lieu d'interdire à Rouff, pour l'avenir, la publication du roman : *les Soldats du désespoir,* et de le condamner à payer à Rouquette, pour le dommage qu'il lui a causé jusqu'à ce jour, une somme de 500 francs ;

« Attendu, d'autre part, qu'Alexis Bouvier s'étant trompé sur l'étendue des droits qu'il pouvait céder à Jules Rouff, est responsable du dommage que celui-ci a causé à Rouquette, et doit le garantir des condamnations prononcées contre lui.

« Par ces motifs,

« Statuant tant sur la demande principale de Rouquette contre Rouff, que sur la demande en garantie de Rouff et Alexis Bouvier ;

Fait défense à Rouff de publier à l'avenir le roman d'Alexis Bouvier : *les Soldats du désespoir,* et ce sous astreinte 50 francs par chaque exemplaire qui serait publié en contravention au présent jugement ;

« Le condamne, en outre, à payer à Rouquette la somme principale de 500 francs à titre de dommages-intérêts ;

« Condamne Bouvier à garantir Rouff des condamnations prononcées contre lui ;

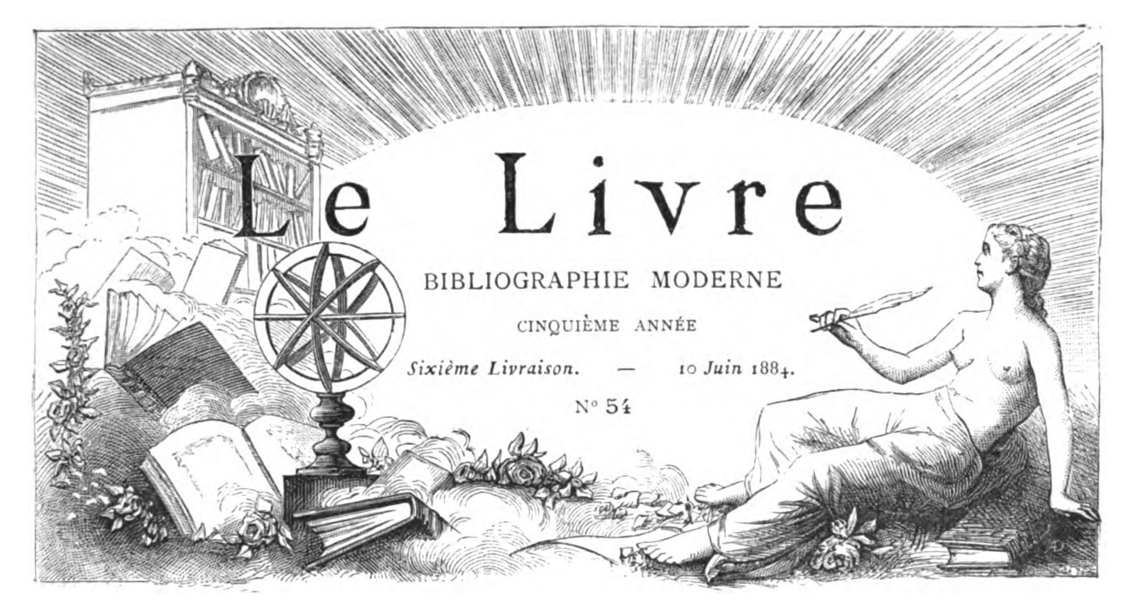
« Condamne Rouff aux dépens envers Rouquette et Bouvier en tous les dépens envers Rouff, dans lesquels entreront les droits d'enregistrement du reçu du 13 novembre 1874. »

A la même audience, un jugement a repoussé la demande dirigée par Rouff contre Rouquette, afin de faire cesser la publication du roman *la Bouginotte,* à peine de 5,000 francs de dommages-intérêts.

(Tribunal civil de la Seine — 1re chambre). Audience du 18 avril 1884. Compte rendu du *Droit.*



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Vieux airs — Jeunes paroles, par Octave Uzanne. — **Le Mouvement littéraire,** par Édouard Drumont. — **Correspondances étrangères** : **Écosse,** par Louis Barbé. — **Critiques littéraires du mois.** — **Romans, Contes et Nouvelles.** — **Mélanges littéraires.** — **Poésies.**— **Histoire.** — **Bibliographie.** — **Mélanges.** — **Beaux-Arts.** — **Géographie.**

VIEUX AIRS — JEUNES PAROLES

VARIATIONS SUR LES CHOSES QUI PASSENT

Notes familières d'un curieux.)

L'édition in-4° des Blasphèmes. — *L'in-quarto au* XVII*e siècle.* — *Jean Richepin et ses parentés littéraires.* — *Les* Sonnets hermétiques. — Histoire des quatre fils Aymon *et M. Eugène Grasset.* — *La critique et les illustrateurs.* — *La chromotypographie.* — *Avenir de l'impression en couleurs.* — *Les variations nécessaires des procédés dans l'illustration d'un livre.* — La Matrone du pays de Soung. — Le Voyage sentimental *et l'illustration de Maurice Leloir.* — *Paul Avril et les* Amours du chevalier de Faublas, *édition Jouaust.* — Le Rouge et le Noir. — *Les* Rougistes *et les* Chartreux. — *Une préface de Chapron.* — *M. Dubouchet, compositeur-graveur.* — *L'école des bibliophiles et la librairie Conquet.* — *Les* Amis des livres *chez le duc d'Aumale.*



E recueil poétique, *Les Blasphèmes,* de Jean Richepin, est devenu le grand succès à l'ordre du jour. L'édition originale de ce livre puissant, d'un souffle si viril, a été tirée à 575 exemplaires numérotés, sur magistral format in-4°, et ne sera jamais réimprimée, assure le libraire. Cet in-quarto est un des ouvrages les plus remarquables qu'on puisse voir, comme beauté et simplicité typographiques. Le caractère Didot, d'un œil large et fort, donne de l'ampleur et de l'aisance aux stances qui marchent en belle page et se cadencent à la la vue, comme des compagnies d'infanterie en ligne livrant bataille dans la plaine. Cette résurrection de l'in-quarto, en tant qu'édition originale de nos poëtes, mériterait d'être accueillie avec faveur par les éditeurs et par le public. Au XVIIe siècle, tout poète bien né avait soin de faire

accoucher sa muse dans ce noble format; l'épître dédicatoire y avait grand air et semblait porter panache; les sonnets se drapaient fièrement dans la majesté des marges, et les rondeaux y traînaient leur queue avec une superbe qui avait je ne sais quoi de plus railleur à l'œil au milieu des vergeures de ce quadrilatère neigeux.

Je ne connais rien de plus gracieux et de mieux seyant à la poésie que ce joli format abandonné, auprès duquel l'in-octavo est presque banal. Richepin, ce sonneur de sonnets, robuste et large d'épaules, est bien le poète de l'in-quarto. Ses vers y respirent et y chantent à pleine poitrine. Ses *Blasphèmes*, si tempêtueux, ont besoin d'espace; ils n'ont point cette froideur pâle que les amoureux de marbre du Parnasse moderne savent exposer dans les mignons volumes elzéviriens. Le chantre de *la Mort des Dieux* tient par tradition de Coquillart, de Gaultier Garguille, de Mathurin Regnier et de Saint-Amant; il demeure bien le sanguin petit-fils de ces admirables satiriques du XVIIe siècle, le descendant de Sygogne, de Motin, de Maynard, de Berthelot, de tous ces crânes oseurs qui savaient néologier et dépuceler le mot pour mieux engrosser le vocabulaire. Argotier à l'occasion, mais sans pose, quoi qu'on en dise, et par pure conviction, sachant que le terme vif et coloré éperonne la phrase et l'enlève plus fougueusement dans le domaine de l'art, Richepin se montre partout un lettré vibrant, dépétré des écoles patentées qui débitent les expressions fades, mais contrôlées; il aime assez la langue française pour la violer sans flirter en précieux avec elle; il la retrousse jusque dans son glorieux passé et la taquine dans ses profondeurs rabelaisiennes, dans ses saillies de Renaissance et ses verdeurs villonesques. — Cela réjouit de voir étaler les appas secrets de cette belle fille en plein soleil poétique. *Les Blasphèmes* donnent un vigoureux coup de fouet à la muse alanguie des simples ciseleurs de forme. Je n'ai pas à juger ici ce livre de premier ordre, dont mon collaborateur Drumont apprécie plus loin, en toute liberté de critique, et même au rebours de mes sentiments, la haute valeur; mais dans cette causerie de grappilleur après vendanges, je puis manifester ma joie sincère de voir dans l'assoupissement du Parnasse un rimeur plein de mâleté qui n'a coupé aucune corde de sa lyre et qui ignore volontairement l'usage de la sourdine.

Le poète de la *Chanson des Gueux* doit avoir en portefeuille une curieuse série de *Sonnets hermétiques*, qu'il se décidera sans doute à publier quelque jour. Ces poésies de sphinx ont une saveur d'étrangeté et une profondeur de mystère qui troubleront délicieusement les esprits délicats. Deux de ces sonnets géomantiques sont de longue date en ma possession, par le hasard des rencontres littéraires. Je vais me rendre coupable de haute félonie en imprimant toute vive l'une de ces pièces inédites. Puisse Richepin, de ce fait, ne pas me provoquer en singulier combat et pardonner à l'ami la perfidie du curieux indiscret! Voici le onzième *Sonnet hermétique* de la collection que ce poète transformateur d'or et de pierreries a signé :

Finissons! le temps vient que le nombre soit clos.
Elle gît, dans le trois et sept empaquetée.
Le Cycle est encyclé, l'Épacte est épactée.
Que te faut-il de plus, buveuse de sanglots ?

Corbeaux, corbillats, ducs, aigles, aiglons, aigleaux,
A la niche! Actéon couchera chez Actée.
La voie est toujours claire et vive, étant lactée.
Mais les tétons? — Pour qui ces boutons mort-éclos?

Trois j'ai dit. Sept je dis. Et trois je dis encore.
Le firmament crevé que le trépas décore
A versé treize pleurs dans la coupe en cristal.

Que te faut-il de plus, inventeuse d'alarmes?
Au bruit du clairon rauque et du canon brutal,
J'ai perdu lâchement la bataille des larmes.

Il manque évidemment le fil qui relie entre elles toutes les pièces de cabale de Jean Trismégiste. Mais quel élan! Ce n'est plus l'obscurantisme de Mallarmé, c'est la belle allure poétique forgée et contournée sur la bigorne des rudes hommes du XVIe siècle.



Un in-quarto, remarquable à un tout autre point de vue, apparu dans ces derniers temps, c'est l'*Histoire des quatre fils Aymon*, très nobles et très vaillants chevaliers, illustrés de compositions en couleur par Eugène Grasset, gravures et tirage de Charles Gillot, publication de l'éditeur H. Launette [1]. Je n'hésite pas à déclarer que cet ouvrage est, dans le genre décoratif, le plus profondément artistique qu'on ait mis au jour depuis vingt années. Les procédés de la chromotypographie semblent y avoir atteint à leur apogée de perfection, et la majeure partie des compositions de M. Eugène Grasset, principalement celles qui montrent et font revivre les architectures anciennes, ou qui demeurent dans l'ornementation pure, sont d'absolus chefs-d'œuvre qui dénotent chez leur auteur une science, et mieux encore, un sentiment et une pénétration archéologique extraordinaire. M. Grasset laisse voir dans ce livre, par le rendu magistral de ses aquarelles, quelque chose de ce génie spécial que Flaubert déploya si largement

1. 1 vol. de 250 pages; 100 fr. sur papier vélin. Tirage à 100 ex. sur chine, 300 fr. 100 ex. sur japon impérial, 300 fr.

dans *Salammbô*, et que Gautier étala en gerbes de couleur dans le *Roman de la Momie*. Pour interpréter sans vulgarité cette histoire héroïque des quatre fils Aymon, qui appartient en même temps à la littérature populaire et aux vieilles légendes nationales de notre pays, il fallait mieux que du talent, et M. Grasset, un inconnu d'hier, a su dépenser sans compter, en prodigue d'ingéniosité, un génie véritable d'ornemaniste et une science d'architecte archéologue, d'ingénieur et de paysagiste bien digne de troubler les gens du métier et les amateurs.

Il n'est pas une page de texte qui ne soit égayée par quelque lumineuse perspective sur la campagne gauloise, par une scène guerrière, ou encore par un original motif de décoration d'un art très personnel, en dehors de toute école. Certains sujets, qui présentent le siège d'une ville forte avec les catapultes et les béliers avancés, sont des révélations de balistique surprenante et qu'on doit étudier en détail. Les grandes pages à personnages sont moins heureuses d'exécution, bien que toujours agréables à l'œil et d'un dessin correct, mais d'une raideur d'emporte-pièce sans doute voulue. Quand je pense qu'on répand tant d'encre dans nos journaux de tous formats sur les médiocrités du Salon, et qu'on laisse dans l'ombre un livre si bien fait pour consacrer la haute valeur d'un artiste mille fois plus ingénieux que la majorité des Van Crouten du palais de l'Industrie, je ne puis m'empêcher de maugréer contre l'éternelle injustice de ce monde, qui confie les trompettes de la Renommée à des mains que l'enthousiasme seul ne dirige pas toujours.

La critique s'occupe trop peu des illustrateurs, qu'elle n'a pas souvent qualité d'ailleurs pour apprécier avec le discernement des hommes du métier. La vogue des Salons de peinture, la gloire aisément conquise par le pinceau ont détourné de l'illustration des livres bien des artistes nés pour l'art des Moreau, des Eisen, des Gigoux, des Johannot et des Doré. La picturomanie est sur son déclin, et le public des éditeurs et des libraires bénéficiera heureusement bientôt du formidable krach des peintres qui peu à peu se prépare.

L'Histoire des quatre fils Aymon est donc une manifestation artistique dont je suis heureux de constater la splendeur,— je voudrais dire aussi le succès. L'exécution, entièrement due à la maison Gillot, gravure et tirage en couleur, est parfaite. C'est le type le plus réussi des procédés à repérages.

L'avenir de la chromotypographie est assuré, à la condition toutefois que la production ne soit pas trop abondante, car le public se lasserait vite de cette orgie de couleurs que le plus petit défaut de goût suffit pour rendre criarde, lourde et de mauvais ton. Il ne faut point seulement ici qu'un artiste de talent livre à l'éditeur d'exquises aquarelles; il est nécessaire surtout que celui-ci surveille la gravure et le tirage dans ses moindres détails, qu'il sache tourner les difficultés, si le procédé n'est pas assez exact ou assez fini pour rendre fidèlement les valeurs de l'original. La direction d'un livre chromotypographié est très complexe et réclame des aptitudes spéciales, et surtout un tact extrême, une vision juste, une passion des tons sobres, une surveillance minutieuse du tirage. M. Gillot, en tant que graveur-imprimeur de cet ouvrage, avec l'aide de M. Grasset, a pu réaliser les conditions qui concourent à la perfection du livre.

L'avouerai-je, cependant? Pour admirable que soit un ouvrage en couleur, illustré page à page, la monotonie arrive vite; le regard, surpris, émerveillé, se blase à mi-chemin du volume; il y a une griserie du rayon visuel, et, après avoir regardé longuement d'abord, avec une complaisance enthousiaste, les premiers feuillets, on accélère sa flânerie à mesure qu'on pénètre au cœur du livre. C'est une sensation que le lecteur n'analyse guère, mais dont il est victime assez généralement. La chromotypographie, à mon avis, demande à être mariée soit à l'eau-forte, soit à l'héliogravure en creux, soit aux reliefs noirs, et en général à tous les procédés de reproduction dignes d'alterner avec ses coloris fondus ou ses gammes éclatantes, à toutes les variations d'impression propres à servir soit de repoussoirs, soit de modérateurs, — l'œil humain exigeant tyranniquement des contrastes immédiats.

Ce qui nous passionne le plus, au cours d'un voyage, alors que le train file en éclair et que l'on cueille au passage, à travers les vitres du wagon, dans le lointain des campagnes, certains villages groupés autour d'un clocher et à demi cachés dans la verdure, ce n'est pas la plaine éternellement féconde ou les gorges profondes des montagnes, c'est la variété superbe des sites, la brutalité des changements de décor que la nature se plaît à renouveler, pour remettre au cœur de l'homme l'appétit de vivre en lui insinuant le goût du déplacement.

Ainsi en est-il du livre où nos yeux et notre esprit se plaisent à voyager; la nature ici encore dicte ses lois. Il faut lui obéir, varier, varier encore, varier sans cesse, varier la forme, varier le ton, varier le procédé. L'impression en noir rentrant dans la convention est moins impérieuse, mais la couleur ne transige pas. Que quelques-uns de mes lecteurs spécialistes y songent mûrement, qu'ils épient leurs sensations directes sur

un ouvrage aussi impeccable que les *Quatre fils Aymon,* peut-être sentiront-ils la vérité de ce que j'avance ici.



Voici, par exemple, un nouveau volume aquarellisé dans une note tout autre, de format in-8°, publié et imprimé par Lahure, l'un des plus ardents promoteurs de l'impression en couleur; je veux parler de *la Matrone du pays de Soung,* conte chinois[1], mis en vente il y a quelques semaines et illustré par V. Amand-Poirson, le dessinateur du *Conte de l'Archer.* On ne saurait nier que ce ne soit un ouvrage admirablement exécuté, bien que trop clairsemé de compositions. Chaque vignette, vue en détail, est une preuve irréfutable de l'excellence de la gravure et du repérage. Le papier, satiné à outrance, semble avoir amoureusement accueilli l'encre des tirages; le texte noir est superbe, agréablement disposé dans les marges; on éprouve à parcourir ce volume un plaisir délicat; on trouve, il est vrai, les étapes un peu longues d'un dessin à un autre; mais on ne sent pas en soi, pour tout dire, cette flamme d'enthousiasme qui délie la langue et fait partir ce cri : *Dieu! le beau livre!* — C'est que l'illustration y est simplement gentille, mais sans caractère ni personnalité, et qu'elle demeure froide sur ce papier d'ivoire ou, qui mieux est, absolument plate. Le lecteur artiste cherche un relief où s'accrocher, une profondeur où se réfugier, un contraste qui le fasse vibrer... mais rien, rien; la morne torpeur des aplats et des tons affadis sur le satin aveuglant du papier; c'est le désespoir du désert qui vous saisit, la fatigue de la régularité et de la correction poncive. De tels ouvrages ont en apparence, pour les superficiels, tout ce qu'il faut pour amorcer le grand succès que l'on s'étonne de ne pas leur voir souvent obtenir; mais, en réalité, ils n'excitent point davantage le public que ces bellâtres irréprochables de mise, droits, empesés, gentlemen de bois, qui se croient irrésistibles, mais que les femmes négligent justement parce que rien en eux ne dépasse.



Mais quelle est aux vitrines des libraires cette couverture enluminée qui provoque si irrésistiblement l'attention? Un postillon Louis XV, muni de bottes en entonnoir, enlève au galop de deux chevaux une légère berline au travers des vitres de laquelle apparaît un visage de curieux voyageur. Le titre porte : *Voyage sentimental en France et en Italie,* par Laurence Sterne, traduction Émile Blémont, illustrations de Maurice Leloir, H. Launette, éditeur[1]. Ne vous hâtez pas de dire : « Encore une réimpression de ce livre imprimé à satiété par tous les publicateurs de luxe de France et d'Angleterre!... Approchez un peu; il est toujours temps de prononcer une sottise! Examinons d'abord ensemble ce bel in-8° colombier; vous avouerez après que voilà un livre comme il ne s'en fabrique pas mille en un siècle.

Sauf la couverture, nous voici revenus au noir de nos aïeux. L'héliogravure en relief et l'héliogravure en creux reproduisent avec une fidélité scrupuleuse les petites et grandes compositions dans le texte et hors texte du jeune maître Maurice Leloir, que l'illustration de ce livre place sans contestation directement à côté de Meissonier vignettiste. Dans le texte, 220 dessins sont jetés avec une heureuse profusion et une variété étonnante, délicieux croquis à la plume ou vignettes très étudiées, avec un soin qui exclut toute facture *de chic.* — Hors texte, douze grandes compositions au lavis et à la plume, douze tableaux finis, serrés d'exécution, qu'on sent faits, défaits, refaits jusqu'à complète satisfaction d'artiste sincère, douze planches hors ligne aussi étudiées que les meilleurs Moreau le jeune et plus vivants que tous les Monnet du monde.

Jamais le *Voyage sentimental* n'aura été mieux compris et plus savamment illustré. M. Maurice Leloir nous sort enfin d'un dix-huitième siècle frelaté et de convention que tant de méchants crayonneurs nous exhibent depuis vingt ans et qu'ils se donnent, on pourrait le croire, juste le temps d'inventer. On sent qu'avant d'interpréter Sterne M. Leloir a tenu à se créer une atmosphère spéciale, qu'il a documenté partout, vécu avec son idée, croquant de ci de là ses fonds de tableaux, prenant ici les grandes lignes lambrissées d'un salon provincial, esquissant plus loin un amas de maisons ayant le pittoresque bien conservé de l'époque, étudiant, d'autre part, tous les divers véhicules en usage, depuis la chaise à porteurs décorée au vernis Martin jusqu'aux carrioles d'occasion, aux *Désobligeantes* de toutes formes qui emplissaient, les brancards en l'air, la cour d'une hôtellerie; ne négligeant rien du costume à tous les rangs de la hiérarchie sociale, très expert sur les variétés innombrables de souliers à boucles et sur la forme des perruques, heureusement

1. *La Matrone du pays de Soung,* Les Deux Jumelles, contes chinois (tome II de la collection Lahure), avec une préface par E. Legrand. 1 vol. in-8°, prix : 20 fr

1. 1 vol. in-8° colombier sur vélin, 50 fr. Édition de grand luxe, 100 ex. sur japon, 300 fr.; 100 ex. sur whatman, 300 fr., ces exemplaires enrichis d'une aquarelle originale de M. Leloir.



versé dans la connaissance de tous les falbalas, maître de son art en un mot, ne laissant rien au hasard et tirant ses plus heureux effets de la vérité et de la nature. Il n'est peut-être pas de cul-de-lampe qui n'ait été *posé*, cherché, combiné comme une nature morte. Bien plus, le texte est rigoureusement serré de près par le dessin, qui ne le paraphrase pas dans l'à peu près, ainsi qu'il arrive trop souvent dans les ouvrages du jour. Leloir adhère à Sterne, il côtoie son esprit, en saisit toutes les nuances et l'humour et s'accouple avec lui d'étonnante manière.

Certes, c'est un beau livre que celui-ci, un livre rare comme conception, direction et exécution, et dont M. Launette peut être non moins fier que son ingénieux artiste. Rien n'y cloche, il reste dans la juste limite entre le ni trop ni trop peu de l'illustration. Le volume est imprimé par M. Motteroz avec un caractère neuf moderne, sur galant vélin accessible aux séductions typographiques. La justification du texte est harmonieuse. Le livre enfin se tient sans défaut du frontispice au culispice, et il restera comme un modèle de bon goût et de grand art parmi les plus belles publications de cette seconde moitié du XIXe siècle.

La traduction de Sterne par M. Émile Blémont est aussi toute récente et spécialement écrite pour cette édition. Je ne puis en apprécier la valeur, dans le sens des heureuses exactitudes; c'est une étude comparée à laquelle il faudrait avoir le temps de se livrer; mais la lecture de Sterne à travers M. Émile Blémont est à la fois agréable, aisée et brillante. Elle est d'un lettré et d'un poète.

***

Le *Voyage sentimental* a déjà été édité, il y a quelques années, par M. D. Jouaust dans sa *Petite bibliothèque artistique*, avec de fines gravures d'Hédouin qui avaient également cette valeur d'art que donne M. Hédouin à tout ce qu'il dessine et grave avec tant de conscience; il serait difficile d'établir un point de comparaison entre MM. Maurice Leloir et Hédouin; ils ont chacun une manière bien spéciale, mais celui-là est incontestablement plus peintre, plus metteur en scène, plus vivant que celui-ci; une génération les sépare; l'un et l'autre sont la fidèle expression du temps et des milieux divers où ils se sont formés.

Dans cette *Petite bibliothèque artistique*, qui compte de si jolies publications illustrées et qui n'a que le défaut de son format à petites marges, MM. Jouaust et Sigaux viennent de publier en 5 volumes les *Amours du chevalier de Faublas*, avec dessins de Paul Avril gravés par Monziès[1]. Cet ouvrage galant, mais non pas immoral ni obscène, était ridiculement exilé dans la librairie étrangère depuis de nombreuses années. Rozez, de Bruxelles, fit passer la frontière à des milliers d'exemplaires du roman de Louvet, sous l'Empire. Ce livre se vendait alors sous le manteau, Dieu sait pourquoi! Il n'y a plus que les collégiens qui rougissent et qui soient troublés au souvenir de cette lecture, dont la première partie est assez piquante, mais qui fait naufrage dans l'ennui le plus profond dès la fin du troisième tome.

La bibliographie complète de cet ouvrage serait intéressante. M. Jouaust ne nous l'a point donnée, et le préfacier, M. Hippolyte Fournier, a sans doute craint d'aborder cette question. Il s'est borné à écrire une très brillante introduction sur le caractère et la portée littéraire de ce roman célèbre; mais de l'histoire des diverses éditions avec ou sans gravures, il n'est malheureusement point fait mention.

M. Jouaust, dans une note, nous apprend que pour cette réimpression il a suivi le texte de l'édition revue par Louvet et publié l'an VI de la République en quatre volumes in-8°, avec figures de Marillier, qui se vendait chez l'auteur, rue de Grenelle-Saint-Germain, vis-à-vis de la rue de Bourgogne, ci-devant hôtel de Sens, n° 1495. C'est en effet, en dépit de ses incorrections, la plus correcte des éditions de *Faublas*.

Je neparlerai pas du tirage de ces volumes, aussi soignés que leurs aînés à la librairie des Bibliophiles. Remarquons, en passant, que le texte est un peu gris et mal suivi; c'est là un reproche qu'on peut adresser en général aux éditions de M. Jouaust. Peut-être cela provient-il d'une idée personnelle de l'imprimeur. Je n'insisterai donc pas et arriverai à la partie importante de cette édition, aux illustrations de M. Paul Avril.

Les illustrations d'Avril pour cette édition de *Faublas* étaient attendues avec impatience par tous ceux qu'ont séduits les grâces très personnelles du crayon de cet artiste. Il y avait ici une œuvre complète à rêver, des types à créer, tout un monde d'hommes et de femmes suffisamment décrits par Louvet et connus de chacun. Il était donc permis d'espérer que l'illustrateur de *l'Éventail* ferait un petit chef-d'œuvre. J'y comptais, je l'avoue absolument; *Faublas* et Avril me semblaient faits pour s'entendre. Je pensais que tout ce que ce joli roman contient de situations ingé-

1. *Les Amours du chevalier de Faublas*, par Louvet de Couvray, avec une préface par Hippolyte Fournier. Dessins de Paul Avril. Paris, Librairie des Bibliophiles. 5 vol. in-16, prix : 60 fr.

nieuses, friponnes et coquines, que ces aimables badinages galants sur lesquels le xviiie siècle a tout juste passé une chemise de gaze; je croyais, dis-je, que le piquant de ce livre typique nous montrerait le talent d'Avril dans sa puissance charmeresse et sous ses plus délicates formes.

Quelle déception! bon Dieu! — Au lieu des pompeux éloges que je m'apprêtais de si bon cœur à prononcer sur tous les tons, je me vois lamentablement forcé de mettre un crêpe à mes espérances.

Avril a été navrant de banalité, stupéfiant de mauvais goût; quelque pénible qu'il puisse être à mon amitié d'appuyer ainsi lourdement sur la vérité, je la dois à mes lecteurs. Les compositions sont gauches, sans perspective et, ce qui est pis encore, sans étude sérieuse des costumes et du mobilier de l'époque. Ses personnages ne donnent point l'expression qu'on est en droit d'attendre de tels héros; le gentil Faublas a des allures de laquais mal habillé de défroques qui ne datent pas. Quant à la marquise et aux autres héroïnes si voluptueusement charmantes, Avril les a traitées en demoiselles des plus mauvais lieux. Un mot résume cette illustration qui demandait tant de tact et de distinction, tant de vaporeux et de coquet néglige : *Elle est canaille!*

Regardez un peu les attaches de ces jambes et de ces mains patriciennes, la ligne de ces visages, l'habillé de ces mondaines poudrées... — Quelle vulgarité!

Considérez un peu cet ameublement de boudoir, ces coins de chapelle ou de vestibule, ces premiers plans de paravent; ce n'est pas plus *Louis XVI* que le plus hideux mobilier fabriqué sous cette dénomination au faubourg Saint-Antoine; trop de négligence, en vérité, trop de manque de goût. J'eusse préféré assurément, comme fond de tableau, la simple ligne froide des boiseries ou l'architecture naturelle de la pièce.

La gravure des compositions d'Avril n'est pas également très heureuse. M. Monziès, l'habile aquafortiste, est ordinairement mieux inspiré; peut-être a-t-il voulu conserver trop fidèlement la manière du dessin en le serrant de près dans sa note grise, sans y ajouter la moindre vigueur. Toujours est-il que chaque planche est monotone et manque d'éclat à l'œil; quelques-unes sont même lépreuses, tristes, très retouchées de pointe sèche et sans agrément.

Pour tout dire, M. Jouaust, à qui nous n'avons jamais ménagé les éloges pour tous les beaux ouvrages qui sont sortis de sa maison, n'a pas réussi à notre gré cette fois, comme dans *Manon Lescaut*, *Rabelais*, *le Voyage autour de ma chambre*, *les Romans de Voltaire*, *les Dames galantes*, et quelques autres ouvrages illustrés qui resteront à l'honneur de son nom.



M. Conquet, un des jeunes éditeurs les plus favorisés du public en ce moment, vient également de mettre au jour la suite naturelle de *la Chartreuse de Parme*, qu'il termina il y a six mois. *Le Rouge et le Noir*[1], le chef-d'œuvre de Stendhal, qu'il présente aux bibliophiles de premier ordre, est la réimpression textuelle de l'édition originale et forme trois volumes in-8° cavalier, d'un tirage unique à 500 exemplaires numérotés à la presse, avec une illustration considérable, comprenant 1 portrait, 76 vignettes en-tête, gravées à l'eau-forte et au burin, et trois culs-de-lampe. M. Louis Chapron, le spirituel chroniqueur et l'érudit écrivain dont la presse entière déplore la mort, qui vient de le faucher en pleine maturité de talent, a écrit la préface de cette superbe publication.

Chapron était un *rougiste* forcené. — Parmi les admirateurs de Stendhal, parmi les *Beylistes*, on sait que l'on distingue les *Rougistes* des *Chartreux;* pour ceux-ci, *la Chartreuse de Parme* est l'œuvre maîtresse de Beyle; pour ceux-là, en dehors du *Rouge et le Noir*, point de salut. Le critique de *l'Événement* avait l'exclusivisme de ces derniers, à ce point de connaître et de réciter sans hésitation de longues pages de son livre favori. Nul mieux que lui ne pouvait préfacer ici; aussi cette étude, qui paraît comme une œuvre posthume, sera-t-elle très remarquée de tous les amis des lettres. Chapron y apporte beaucoup de finesse d'appréciation et de nombreux documents inédits.

Ce titre, *le Rouge et le Noir*, écrit-il, a été l'objet de bien des discussions et de bien des controverses. Les uns, connaissant le goût de Stendhal pour les mystifications, goût si vif et si singulier que son tombeau porte une inscription mensongère, ont vu dans ce titre un appât tendu à la badauderie publique. Je n'en crois rien. Oui, certes, Stendhal passa dans la vie avec des méfiances et des précautions de conspirateur italien. Les pseudonymes dont il usait sont innombrables. Stendhal est, à coup sûr, le plus connu, puisqu'il a presque remplacé le nom de Beyle. En voici d'autres : *Marquis de Curzay*, *Toricelli*, *Bamber*, *François Durand*, *Chopin d'Arnouville*, *Duversoy*, *Méquillot*, *baron Dormant*, *Timoléon Dubois*, *Léonce D...*, *Casimir*, *Chapuis*, etc., etc. J'en ai compté jusqu'à soixante-sept. M. Deschanel a vu de lui une lettre signée du nom et du numéro de sa rue : *Godot de Mauroy, 30*. Il est bien clair qu'il y a là, à côté d'une

1. *Le Rouge et le Noir*, par Stendhal (Henri Beyle), illustré de 80 eaux-fortes composées et gravées par H. Dubouchet. 3 vol. in-8°, format raisin pour le grand papier; format cavalier pour le petit papier. Tirage à 500 ex. grand japon à 250 fr.; 350 ex. papier vélin à la cuve, 150 fr.



inexplicable crainte d'espionnage, une espèce de tic véritable.

Étant donné le personnage, continue M. Chapron, on pouvait supposer que *le Rouge et le Noir* était un titre de fantaisie, quelque chose comme une turlutaine de ce cerveau toujours en émoi, ou une simple supercherie littéraire. Je n'y démêle pas tant de malice. On l'a expliqué de plus d'une façon, ce titre. M. Arsène Houssayé a prétendu jadis que Stendhal avait voulu marquer le rôle éternel du hasard dans les choses humaines et nous montrer ses héros roulant rouges ou noirs, au gré de la fatalité, sur le tapis vert du destin. Cette interprétation ingénieuse, trop ingénieuse même et un peu torturée, acceptée par quelques-uns, notamment par M. Caro qui, en ce qui touche Stendhal, a admis bien d'autres bourdes avec un rare empressement, n'a plus guère cours aujourd'hui. Généralement, on est assez d'accord, après avoir cru un instant que *le Rouge et le Noir* signifiait « le bourreau et le prêtre », pour ne plus sortir de cette explication : « la République et le cléricalisme ». Et de fait, il ne faut pas oublier que *le Rouge et le Noir* est une peinture des dernières heures de la Restauration et que certaines feuilles furent imprimées la veille des canonnades de 1830, ainsi que l'atteste une note de Stendhal lui-même ; ou je me trompe fort, ou c'est là le vrai.

Ce titre éclairci, occupons-nous de la somptueuse édition que vient de publier M. Conquet. C'est, jusqu'à ce jour, la plus forte entreprise de librairie qu'il ait faite et la plus hardie. Éditer un ouvrage de cette importance, le tirer à petit nombre et le doter richement, sans compter, de près de cent eaux-fortes imprimées dans le texte ou hors texte, c'est, il faut l'avouer, d'une crânerie à faire sourire bien des éditeurs vieux jeu, dont le scepticisme est à l'unisson des idées commerciales réactionnaires. La fortune sourira à cet intrépide cependant, car les beaux livres se manifestent avec triomphe et s'imposent à tous les hommes de goût.

Cette édition du *Rouge et le Noir* est, dans son ensemble, d'une admirable exécution à laquelle la critique la plus minutieuse ne saurait reprendre. L'illustrateur graveur, M. Dubouchet, n'était guère connu jusqu'ici que par deux compositions du *Roman bourgeois* chez Quantin, par ses dessins pour illustrer *les Contes de Caylus*, et par ses étonnantes gravures du *Monument du costume*, précédemment publiées par M. Conquet.

Il était permis de douter du succès complet de cet artiste dans un travail si complexe et de si longue haleine. Il y avait là l'étude du temps et du lieu qui réclamait de grandes recherches, la finesse et l'originalité des sujets qui étaient fort mal aisées à inventer et à mettre sur pied, la gravure enfin, une gravure appropriée à l'œuvre, ni trop fantaisiste comme pointe ni trop sévère ou froide.

M. Dubouchet semble s'être joué de tant de difficultés. Son dessin est correct, gracieux, varié, d'une archéologie curieuse et vivante, d'une science précise et pleine de charmes. Ses soixante-seize en-têtes de pages seront, bien que dans un genre tout autre, appréciés dans l'avenir à l'égal des Duplessis-Bertaux, dont ce graveur ingénieux possède la sveltesse d'exécution et la sûreté de main. Ses eaux-fortes sont brillantes, lumineuses, d'une harmonie discrète, d'une distinction exquise. Du premier état au dernier, un amateur ne saurait se lasser d'admirer la précision du travail de pointe.

Pour le texte de ce livre imprimé par Lahure, il est à la hautenr de l'édition de *la Chartreuse de Parme* dont je parlais ici il y a quelques mois. Le vélin du Marais possède un grain de tamis et une transparence merveilleuse ; c'est le papier moderne le plus original qu'on ait fabriqué en ces derniers temps.

Les trois volumes dont se compose cette réimpression contribueront à assurer à M. Conquet cette réputation d'éditeur délicat et sincèrement artiste qu'il a su s'acquérir en moins de trois ans, en mettant tous ses soins à ne publier que des ouvrages sans tare et en bornant sa production, comme il convient à un libraire soucieux de parfaire ses moindres opuscules.

***

Le public depuis dix ans a su acquérir du goût et de l'expérience à ses dépens ; d'abord surpris par la prodigieuse production de livres de luxe qui encombraient le marché, sollicité de tous côtés, ne sachant auquel entendre, étourdi comme un novice tombé en un repaire de galanterie, il a versé le contenu de sa bourse un peu au hasard, jugeant de l'excellence d'un livre par le renom proclamé de son éditeur, semblable parfois à ces naïfs dont parle Pope, qui achètent des habits qui ne leur vont pas, parce qu'ils ont été confectionnés par un tailleur célèbre. Mais ces bibliophiles de fraîche date se sont formés peu à peu ; ils ont comparé, se sont fait par eux-mêmes, et naturellement, l'éducation de l'œil ; ils ont appris à distinguer les variétés et la finesse de la gravure, la beauté typographique, l'harmonie d'une page correctement margée, l'éclat du tirage, le goût véritable enfin qui se manifeste dans les plus minces détails d'une belle édition. De leur première bibliothèque créée sans discernement, formée comme la Rome antique de tous les maraudeurs ou imposteurs se payant de mine, ils n'ont gardé qu'un choix très épuré, négligeant la quantité pour la qualité, mettant impitoyablement au rebut, réservant pour l'échange leurs achats malheureux. Il

n'est point d'amateur éclairé moderne qui n'ait fait cette école. Les « bizu » de la bibliophilie se renouvelleront éternellement.

M. Conquet, cela est curieux à constater, est venu au moment psychologique de certaines désillusions. Il a groupé autour de sa librairie comme acheteurs les assagis, tous ces amateurs décidés à ne se plus gaspiller. Bien des étourneaux qui, la veille, donnaient tête baissée dans toutes les vitrines, ont été frappés de la grâce en entrant dans l'élégante librairie de la rue Drouot. Ils ont pu étudier là, en causant, les plus remarquables spécimens de l'art bibliographique du XVIIIe et du XIXe siècle, prendre le goût des grandes publications illustrées de Curmer, de Paulin, de J. Hetzel, de Bourdin, de Lavigne, de Gosselin ou de Lecou, faire leur apprentissage des reliures pleines et des demi-reliures ou Bradel, et enfin flairer le beau, le bon, le vrai en matière de publications artistiques et rares que le hasard des enchères, les perpétuelles ventes publiques font affluer de l'hôtel Drouot à la librairie ancienne et moderne de M. Conquet.

Cet actif éditeur connaît donc presque tous ses souscripteurs, il demeure en constante communication avec eux, les intéresse à la fabrication de chacun de ses ouvrages; c'est là une force réelle, une sorte de collaboration vague, une entente qui profite à tous. De quatre à six heures chaque jour, on est sûr de pouvoir trouver rue Drouot un refuge agréable en compagnie d'érudits. La société des *Amis des livres* (les cinquante) y est généralement représentée par deux ou trois de ses membres, qui flânent en discourant sur la valeur d'une reliure de Cuzin, de Marius Michel, ou sur le mérite d'un livre récemment publié.

⁂

Je ne saurais parler des *Amis des livres* sans mentionner vers cette fin de chronique la date du *28 mai* dernier, qui restera célèbre dans les éphémérides de cette société. Le duc d'Aumale, président d'honneur, avait prié tous ses collègues à déjeuner à Chantilly et à passer quelques heures dans sa bibliothèque. Les membres titulaires s'étaient empressés de se rendre à cette flatteuse invitation, et sur les cinquante bibliophiles, une quarantaine se trouvaient réunis dans la grande salle à manger du château. Repas essentiellement cordial, pour employer le cliché journalistique courant. Le duc, qui est un causeur inépuisable, un anecdotier toujours en heureuse veine, un charmeur de la plus fine érudition, tint essentiellement, en dépit d'un accès de goutte, à être le cicérone de ses collègues au milieu des trésors de ses galeries et de sa bibliothèque. Par surcroît de courtoisie, il avait fait partir et mettre sur tables les principaux livres de cette collection unique au monde et qui atteindrait au minimum cinq ou six millions si jamais elle pouvait être dispersée. Livres sur vélin en édition unique des plus célèbres ouvrages du XVIIIe siècle, avec dessins originaux, miniatures, premiers états, autographes, remarques, reliures étincelantes, manuscrits inoubliables, entre autres, les fameuses *Heures du duc de Berry*, incunables, antiphonaires.... les *Amis des livres* furent autorisés à tout inspecter, manier, caresser... Bien des mains tremblaient d'émotion et de crainte en touchant de telles merveilles! bien des prunelles se dilataient d'admiration et d'envie, et je ne serais guère étonné que parmi mes collègues il se trouvât, à la suite de cette visite, quelque passionné en délire atteint de la monomanie des grandeurs et incurablement fou. Il faut avoir l'âme d'un sage et d'un philosophe pour approcher de ce Paradis du bibliophile sans en emporter une morsure d'envie ou un rayon trop éblouissant dans la cervelle.

Jules Janin, dans le *Bibliophile français,* a décrit, il y a près de quinze ans, la bibliothèque du duc. Que de nouvelles richesses depuis cette époque! un gros in-4° ne suffirait point à la description des ouvrages principaux; en parler ici, si petitement que ce soit, serait déraisonnable; mieux vaudrait reproduire *in extenso* les titres des livres de premier ordre qui ont passé dans les plus célèbres ventes de France, d'Angleterre et d'Italie depuis quarante ans. On s'étonne que le propriétaire d'une si glorieuse collection puisse avoir encore un desideratum, et cependant le duc d'Aumale achète, achète encore, achète toujours.

Après un court séjour dans ce milieu troublant, les *Amis des livres* avaient besoin d'air, sous peine de succomber aux émotions; le duc a compris qu'au delà de l'enthousiasme, on entre dans le fanatisme, et qu'un pas de plus on tombe dans la folie; aussi, par mesure de prudence, a-t-il invité ses hôtes à une promenade en forêt. Des voitures attelées en poste ont emmené à travers les taillis, au-delà des anciens bosquets de Sylvie, les passionnés de Grolier, de Clovis Ève ou de Bauzonnet, encore fiévreux et pantelants, berçant leurs rêves inassouvis. Deux heures plus tard, l'express ramenait tous ces fiévreux à Paris. Il sera longtemps question, mes frères, de cette superbe journée aux dîners de Durand.

OCTAVE UZANNE.





LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

M. Jean Richepin et les Blasphèmes. — *Ce qui est sincère et ce qui ne l'est pas.* — *L'impuissance de la science.* — Au rebours. — *La névrose en littérature.* — *L'amour des livres.* — *Alphonse Daudet et* Sapho. — *L'impression directe dans l'art.*



'EST un livre étrange et curieux que *les Blasphèmes* de Jean Richepin, un livre qui restera et qui racontera l'état d'esprit de la génération présente.

La fin du XVIII[e] siècle connut le Blasphème élégant et spirituel, qui s'égayait gaillardement de tout ce que les anciens avaient vénéré. Le Blasphème de la vingtième année de ce siècle s'est personnifié dans les personnages sataniques de Byron, et plus tard dans les dandys mélancoliques de Musset. Voici le Blasphème naturaliste, ne reculant pas devant les images ordurières et les mots malpropres. Rolla n'a point vidé la fiole, il a été à l'Assommoir et le vin d'Espagne qui enivre Julie a été remplacé par l'alcool frelaté qui, le lendemain, donne ce que M. Richepin appelle « la gueule en bois ».

Un cri d'angoisse sincère retentit néanmoins à travers ces exagérations mélodramatiques, ces violences souvent feintes, ces brutalités de langage affectées, ces frénésies réglées comme des jeux de mise en scène.

L'auteur, d'ailleurs, est intéressant par lui-même. Le romantisme et le naturalisme se combinent en lui à doses égales et en font une personnalité qui ne ressemble pas à toutes les autres. En lui revit le type disparu de l'artiste, du fantaisiste, de l'amoureux de l'imprévu et du pittoresque, que la vocation entraîne vraiment et qui n'a point de faux respect humain.

Callot, fils d'un héraut d'armes de Lorraine, abandonne la maison paternelle à douze ans pour suivre la charrette des bohémiens :

> Ces pauvres gens pleins de bonadventures
> Ne portant rien que des choses futures.

Shakespeare, commerçant établi dans une bonne ville de la prude Angleterre, renonce à tout, lui aussi, pour s'engager dans une troupe de comédiens. Molière est insensible au charme de cette maison des Singes, dans la rue des Étuves, dont sa mère a fait un logis si doux à habiter; il s'évade de ce bonheur paisible qui lui est promis et s'en va à la tête de l'*Illustre théâtre* courir les hasards du *Roman comique*. Ce normalien, que l'irrésistible passion du théâtre a fait monter sur les planches, est de la race de ces indépendants et de ces originaux tentés par tout ce qui est en dehors de la banalité.

Écrivain, le poète des *Blasphèmes* n'a rien de commun avec ces habiles pour qui la littérature est une carrière comme une autre, qui, dès vingt ans, orientent leur vie dans un sens, s'assignent un but à atteindre, se préparent des étapes, tâtent du bâton le terrain avant d'y hasarder le pied; il a l'ardeur, le feu sacré, le diable au corps et le diable aussi dans l'âme, s'il fallait en juger par quelques fragments du nouveau volume.

C'est la verve sceptique de Villon, de Théophile, des Français indisciplinés et des bohèmes du temps jadis, qui revit dans ces vers avec cette mélancolie particulière, cette désespérance amère que ne connaissaient point les hommes d'autrefois.

Il y a évidemment un élément faux et théâtral

dans ces *Blasphèmes*. La *Mort des dieux*, que je me souviens d'avoir entendu l'auteur réciter vers 1874, chez Mario Proth, a l'allure déclamatoire et forcée des impiétés de jeunesse. On sent que l'auteur se bat les flancs lorsqu'il s'écrie :

Je cinglais de coups drus leurs peaux noires ou blanches,
Comme la neige en mars fouette les vieilles branches;
Et je les regardais fixement dans les yeux.
Ils se taisaient, le front baissé, l'air anxieux,
Attendant leur arrêt de mort. . . . .

Ainsi que des moutons, troupe lâche et châtrée,
S'entassent dans leurs parcs quand vient l'horreur du soir,
Tels, les dieux se pressaient dans le fond du ciel noir.
Déjà, de me prier ils prenaient la posture,
Quand, d'un grand coup de pied, j'enfonçai la clôture
Qui nous cachait l'abime âpre et tumultueux
Où fermente et rugit le Chaos monstrueux.

On est tenté de sourire quand Richepin prend acte de sa victoire :

Frères, vous le voyez, j'ai lutté faible et nu
Contre ces Tout-puissants revêtus d'épouvante,
J'ai fait acte d'orgueil impie et je m'en vante;
Je suis parti là-haut et j'en suis revenu.
Quand j'ai rayé les Dieux comme un mot qu'on efface,
Puisqu'ils ne m'ont rien dit, puisqu'ils n'ont pas tonné,
Vous pouvez relever votre front prosterné
Et regarder ces grands cadavres face à face.

Ce sont là des hyperboles démodées qui font songer à *Thaddéus le ressuscité* et à ce pauvre Flaubert s'écriant : « Dieu, si tu existes, foudroie-moi ! » Beaucoup de voyageurs de commerce se livrent à ces facéties après boire et n'en sont pas plus spirituels. Chacun sent bien que le Créateur des mondes a autre chose à faire qu'à répondre aux mises en demeure des Richepin, des Flaubert et même des voyageurs chers à Gambetta.

Il faut également noter dans *les Blasphèmes* une part assez considérable d'imitation du Hugo de la vieillesse, du Hugo de la décadence, avouons-le franchement. Le Victor Hugo de la fin aurait pu signer ces vers de Richepin :

Sous les splendeurs de la pourpre cardinalice,
La haire m'enfonçait dans le ventre ses crins
Et le cilice en feu ceinturonnait mes reins.
Mais qu'importe! A présent je ne m'en souviens guère.
Je suis le Souverain Pontife, le vicaire
De ce Dieu que je crée en prononçant son nom.
Quel que soit mon désir, nul ne me dira non.

Richepin a écrit dans cette gamme des vers qui valent bien ceux dont fourmillent *le Pape, la Pitié suprême, l'Ane*.

Le fakir est atroce et le bonze est hideux;
Le crucifix est glaive au poing de Jules deux;
Caïphe, âme où l'enfer profond se réverbère,
Interprète Moïse au profit de Tibère.
O deuil ! accablement du morne genre humain !
Pleurs et cris ! Sang des pieds aux cailloux du chemin,
Noirceur du ciel empli par l'immense anathème.

En s'entraînant un peu, on arriverait facilement à faire quelques centaines de vers comme ceux-là, par semaine.

Les pièces dans le genre de celles qui ont pour titre *Quelle dèche, mon empereur !* sont encore au-dessous du médiocre. Qu'il y a loin de cette plaisanterie lourde et de mauvais goût aux polissonneries spirituelles et fines de Béranger !

Malgré tout ce déchet, malgré tant de côtés déplaisants et choquants, cette œuvre émeut, parce qu'on entend vibrer à travers plus d'une page le cri vrai, le cri poignant d'une âme anxieuse, la plainte éloquente d'un être douloureusement étreint par le sentiment du vide. S'il s'attaque aux dogmes antiques, M. Richepin, en effet, n'est point la dupe de cette science charlatanesque et menteuse qui a voulu se substituer à Dieu; il constate l'inanité de toutes ces espérances, la banqueroute de toutes ces belles promesses. Ce n'est plus l'enfant du siècle, ce serait le vieillard du siècle, dirait-on volontiers, qui a écrit ces magnifiques strophes du *prologue*, si pleines de désenchantement et d'amertume.

Encore un siècle qui décline!
Et voici le vieux genre humain
Qui redescend une colline
Sans voir le bout de son chemin.
A chaque pas, perdant un rêve,
Comme un cheval fourbu qui crève,
Bien que l'existence soit brève,
Les jours lui paraissent trop longs,
Car ils sont vides, somme toute.
Au dernier tournant de la route,
A-t-il enfin lâché le doute,
Et savons-nous où nous allons ?

Nous avons bien à la matière
Filouté deux ou trois secrets;
La Nature, la reine altière,
Se laisse approcher de plus près;
Nos esprits, quoique noyés d'ombres.
Ont su calculer quelques nombres
Et tirer d'un tas de décombres
De quoi faire un maigre tableau.
Oui, mieux que la race première,
D'une main sûre et coutumière,
Nous nous servons de la lumière,
Du sol, de l'air, du feu, de l'eau.

Oui, puisant à l'intarissable,
Nous avons ramené du puits
Un seau plein de ces grains de sable
Que nous nommons des faits... Et puis,
Avec tous nos points de repères,
Te voyons-nous mieux que nos pères.
O fond! fond qui nous désespères,
Fond obscur, fond mystérieux!
Pour avoir fait glose sur glose,
Nous croyons savoir quelque chose.
Mais la Cause de tout, la Cause,
Qui donc la tient devant ses yeux?

Qui donc va crier à ses frères :
« Voici les voiles arrachés !
« Malgré les énigmes contraires,
« Voici le mot que vous cherchez !
« Voici, fixe sous ma prunelle,
« La loi stable, unique, éternelle,
« Qui contient tout le monde en elle !
« Voici le vrai ! soyez ravis !
« Homme, tu peux enfin connaître
« La raison sûre de ton être,
« Quels destins réglés te font naître,
« Où tu vas, et pourquoi tu vis ! »

C'est un loyal et fier esprit que celui qui traite de si haut cette Raison qu'on a essayé de déifier et qui ne nous a rien donné.

Et d'abord, toi, Raison, à nous deux ! Viens çà ! Laisse
Tes airs superbes, s'il te plaît.
Tu ne m'imposes point, impudente drôlesse,
Dont l'homme se croit le valet.
Tes prétendus présents, ta grandeur mensongère,
Les faux espoirs que ta vanité nous suggère,
Les rêves dont nous t'engrossons,
J'ai tout pesé, j'ai mis face à face en balance
Tes promesses et mon désir.

Et j'ai vu que la proie où notre faim s'élance
Tu ne pouvais pas la saisir.
Que m'importent tes mots subtils, tes phrases creuses,
Ton retentissant tympanon ?
Pauvres âmes en deuil, nous voulons être heureuses.
Sais-tu nous rendre heureuses ? Non.

Parmi tant d'œuvres conventionnelles et factices où l'homme n'apparaît pas sous le rhéteur, l'enfileur de mots, le virtuose littéraire, *les Blasphèmes* demeureront comme un témoignage de ce qu'éprouvait, au déclin de ce XIXe siècle qui a si impudemment manqué à tout ce qu'il avait promis, une âme éperdue et désolée, devant ce grand néant de tout, qui enveloppe la société contemporaine comme d'un linceul d'ennui. Cette goutte de sang qui jaillit d'un cœur déchiré sera visible encore lorsque les flots d'encre qu'on répand auront roulé vers l'oubli.

Sans doute, nous regrettons de voir une intelligence si bien organisée engagée dans cette voie, et nous faisons des vœux pour que M. Richepin connaisse quelque jour cette joie si douce que procure la possession de la Vérité. Nous souhaitons qu'il goûte ce bonheur intime et cette paix du cœur qu'assurent les croyances qui se développent en vous et grandissent à mesure que vous avancez dans le pays de la lumière. Nous craignons bien qu'il n'ait rien fait pour être éclairé: « Nul homme, a-t-on dit, ne trouvera Dieu, s'il ne s'approche de lui de la manière qui convient »; et ce n'est pas en blasphémant et en montrant le poing au ciel qu'on se rend digne que Dieu vous parle.

N'importe; nous préférons ces tumultueuses colères d'une âme qui s'indigne de ne point trouver ce qu'elle cherche mal à l'orgueilleuse et sotte prétention de beaucoup d'autres; dans cette haine pour le Christ nous soupçonnons presque un secret et inconscient amour...

Au rebours est le pendant en prose des *Blasphèmes*, et, selon moi, l'éloge n'est pas mince. J'avoue avoir ressenti une véritable surprise en lisant le nouveau volume. Je ne connaissais M. Huysmans, en effet, que comme l'auteur des *Sœurs Vatard*, qui indiquaient un zoliste habile, un disciple assez adroit à s'assimiler les procédés du maître, mais qui n'avaient rien de bien extraordinaire. *Au rebours* nous révèle un écrivain d'une toute autre envergure, un curieux de tout, un érudit d'une science étonnante, un appréciateur très subtil, sinon toujours très équitable des vieilles littératures, qui possède les *minores* de l'antiquité mieux qu'aucun élève de l'École normale.

Au milieu de tout cela s'agite l'esprit le plus singulier, le plus paradoxal, le plus troublant, le plus faux dans ses raisonnements bien déduits qui se soit affirmé depuis bien longtemps. La névrose moderne est là tout entière : l'avidité et la satiété de tout, le dessèchement qui monte aux lèvres de l'homme dans cet immense pandémonium de chefs-d'œuvre et de connaissances, l'écrasante fatigue qui se dégage de l'inextricable complication de tant d'impressions, de sensations, de notions, l'impuissance même à assouvir des vices qui deviennent simplement cérébraux,— tout cela fait de ce volume un des plus baroques et des plus effrayants qu'on ait jamais publiés. Ce n'est plus le testament de Brutus, c'est le testament de quelque Exilé qui, le masque de verre attaché au visage, s'est penché sur les alambics où se mêlaient tous les poisons, qui a examiné de près, analysé avec un malsain dilettantisme toutes les perversités humaines.

Quel est le caractère exact d'*Au rebours?* Il serait assez difficile de répondre nettement. C'est une sorte de synthèse philosophique et sociale dans le genre de *la Tentation de saint Antoine* ou de *Bouvard et Pécuchet*. Seulement le personnage devant lequel défilent toutes les séductions, toutes les tentations, tous les mensonges, toutes les défaillances, toutes les désillusions, toutes les formes en un mot de la vie actuelle, n'est ni un moine qui se réfugie au pied de la croix ni un bourgeois imbécile; c'est un représentant d'ancienne race. Rongé par la névrose, plein de réminiscences ataviques, corrompu dans les moelles, il nous offre en lui-même, par les idées qui le traversent, par les crises qu'il éprouve, un dou-

loureux sujet d'observations, il raconte un état d'âme, une mentalité.

Sans doute, il y a là comme dans Richepin, une part d'originalité factice et systématique, un élément volontairement macabre et extravagant qui rappelle le temps où les Jeune France buvaient dans des crânes pour stupéfier le bourgeois. Certains raffinements de mobilier font songer aux descriptions de Balzac prêtant ses rêves d'amateur à quelque personnage chimérique. La salle à manger tendue de noir et remplie d'objets funéraires est un souvenir de Domitien; il n'y manque que les bêtes féroces que le sombre fantaisiste faisait lâcher dans la pièce au moment du dessert, pour achever d'épouvanter les convives déjà glacés par ce décor sinistre. Certains passages sont des imitations des plaisanteries à froid de Baudelaire, disant gravement au garçon de restaurant qui lui demandait ce qu'il désirait : « Je voudrais manger de la cervelle de petit enfant. »

Nous autres lettrés voyons bien vite la ficelle et ne nous laissons pas prendre à certaines charges. L'histoire du petit Langlois, que des Esseintes conduit au lupanar avec l'intention d'en faire un assassin, ne nous arrache pas le cri d'horreur qu'elle inspirera peut-être à quelque brave dame habitant une province reculée, si jamais elle lit *Au rebours.*

Ce côté artificiel existe dans le livre de M. Huysmans, mais il n'est que l'accessoire. Il y a vraiment là, comme dans Richepin, cette poignante inquiétude sur la destinée de l'âme humaine; cette souffrance de ne plus croire, que démontrent de la plus expressive façon certaines attaques contre ceux qui croient. C'est par là que l'œuvre est intéressante, c'est par là qu'elle restera avec ses qualités et ses défauts cherchés, pour attester l'effroyable désordre de cerveau que peut produire une époque comme la nôtre. N'est-il pas curieux de voir cette question religieuse être l'unique, la constante préoccupation de toutes les intelligences de quelque valeur? Le catholicisme était fini, au dire de certains, et l'on ne parle que de lui...

J'ajoute que pour les lecteurs du *Livre,* j'entends pour ceux qu'une littérature un peu faisandée ne rebute pas, *Au rebours* offre un exceptionnel intérêt. Maintes pages sur les manuscrits, les précieuses éditions, sont réussies de tout point. Des Esseintes apporte là la bizarrerie qu'il met dans tout; il lui faut des papiers extraordinaires, des tirages spéciaux.

« Las, un beau jour, des chines argentés, des japons nacrés et dorés, des blancs whatmans, des hollandes bis, des tunkoys et des seychal-mille teints en chamois, et dégoûté aussi par les papiers fabriqués à la mécanique, il avait commandé des vergés à la forme, spéciaux, dans les vieilles manufactures de Vire où l'on se sert encore des pilons, naguère usités, pour broyer le chanvre. Afin d'introduire un peu de variété dans ses collections, il s'était, à diverses reprises, fait expédier de Londres des étoffes apprêtées, des papiers à poils, des papiers reps, et pour aider à son dédain des bibliophiles, un négociant de Lubeck lui préparait un papier à chandelle perfectionné, blouté, sonore, un peu cassant, dans la pâte duquel les fétus étaient remplacés par des paillettes d'or semblables à celles qui pointillent l'eau-de-vie de Dantzig.

« Il s'était procuré, dans ces conditions, des livres uniques, adoptant des formats inusités, qu'il faisait revêtir par Lortic, par Trautz-Bauzonnet, par Chambolle, par les successeurs de Capé, d'irréprochables reliures en soie antique, en peau de bœuf estampée, en peau de bouc du Cap, de reliures pleines, à compartiments et à mosaïque doublées de tabis ou de moire, ecclésiastiquement ornées de fermoirs et de coins, parfois même émaillées, par Gruel-Engelmann, d'argent oxydé et d'émaux lucides.

« Il s'était fait ainsi imprimer, avec les admirables lettres épiscopales de l'ancienne maison Le Clère, les œuvres de Baudelaire, dans un large format rappelant celui des missels, sur un feutre très léger du Japon, spongieux, doux comme une moelle de sureau, et imperceptiblement teinté, dans sa blancheur laiteuse, d'un peu de rose. Cette édition, tirée à un exemplaire d'un noir velouté d'encre de Chine, avait été vêtue en dehors et recouverte en dedans d'une mirifique et authentique peau de truie choisie entre mille : couleur chair, toute piquetée à la place de ses poils, et ornée de dentelles noires au fer froid, miraculeusement assorties par un grand artiste. »

M. Huysmans, dans *Au rebours,* qui est un essai d'encyclopédie, un *Cymbalum mundi* en réduction, consacre un chapitre à la littérature contemporaine. Par camaraderie sans doute, il fait figurer parmi les auteurs à sensation bien des médiocrités avérées, ce qui ôtera à cette nomenclature, où certaines appréciations portent juste, beaucoup de sa valeur pour l'avenir : il ne parle pas là d'Alphonse Daudet; il aura été gêné sans doute par la difficulté de définir, de caractériser ce talent si puissant au fond dans son charme apparent, si ondoyant, si prompt à échapper à l'analyse. Cet être de pleine vie aura déconcerté cet être de bibliothèque et de musée.

Chez l'auteur de *Sapho,* le côté littéraire pro-

prement dit, le côté *livresque*, pour employer un mot qu'affectionne Daudet, ne domine point. Il est infiniment moins troublé que les écrivains dont nous venons de parler par les idées générales. Il a un don comme les peintres, un don de voir l'homme et la femme avec une acuïté singulière et un besoin presque instinctif de peindre ce qu'il a vu, de le fixer sur le papier tel qu'il l'a vu, avec l'accent même de la réalité. En ceci même, il est tout différent de certains artistes qui se disent : « Je voudrais peindre une scène de telle époque avec tels personnages, dans tel sens », et qui cherchent tranquillement leur modèle, leurs premiers plans, leur fond. Il semble que certains spectacles exercent sur lui une attraction irrésistible et soudaine, et que ses yeux ne puissent s'en détacher.

On peut philosopher sur les livres de Daudet, mais, comme sur certains tableaux, en y mettant après coup des intentions que l'auteur, obéissant uniquement à son instinct, n'y a pas mises ou du moins y a mises sans s'en douter.

Sapho est un des meilleurs romans de Daudet, le meilleur, suivant moi, après *les Rois en exil;* c'est un vrai roman, une œuvre d'art véritable avant tout, qui émeut d'abord et ne laisse se produire qu'après la première émotion des réflexions étrangères peut-être à sa création.

Si l'auteur aimait les épigraphes, il eût pu écrire en tête de son œuvre les vers de Musset :

Ah! malheur à celui qui laisse la Débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche.

Jean Gaussin, un élève consul, a rencontré un jour Fanny Legrand dans un bal chez Dechelette. Ils se sont aimés de suite, et là liaison va finir lorsque le jeune homme apprend que celle à laquelle il n'a prêté jusque-là qu'une attention distraite a été une célébrité parisienne, que les plus grands poètes l'ont chantée, que des artistes fameux ont reproduit ses traits dans le marbre ou sur la toile, qu'un graveur fou d'amour a contrefait des billets de banque pour lui procurer un peu de luxe. Cet objet, qu'il dédaignait presque, prend brusquement, dans cette imagination juvénile, des proportions différentes. Ce visage s'illumine des rayons de tant d'hommes de génie, cette possession après tant d'autres qui devrait exciter le dégoût, fait monter, au contraire, une bouffée d'orgueil malsain. Des sens, l'amour remonte au cerveau.

C'est un sentiment dépravé, mais c'est un sentiment réel. Déjà quinquagénaire, l'actrice célèbre à laquelle pensait Daudet était follement aimée d'un éphèbe de vingt ans auquel elle lisait, dans son chalet d'Enghien, quand la passion semblait faiblir, des lettres de princes, de grands dramaturges, d'écrivains illustres qui avaient adoré la comédienne aux heures lointaines de la jeunesse.

Alors l'amourette devient le concubinage avec ses promiscuités, ses ruptures passagères, ses réconciliations rivant plus étroitement la chaîne, ses déchéances progressives. Quand Gaussin essaye de rompre définitivement, il est trop tard; on devine qu'il a perdu à jamais le ressort viril et aussi la fleur d'honnêteté qui font les hommes sains moralement. Voilà une existence gâchée, souillée, usée. La conclusion du livre est dans ces quelques lignes de la fin : « Le néant de sa vie détruite, toute de débris et de larmes, lui apparut, le champ ras, les moissons faites sans espoir de retour et pour cette femme qui lui échappait. »

Pour moi, je le répète, c'est une œuvre très remarquable, très fouillée sans être compliquée, très observée, très capiteuse et très chaude. *Sapho* ne demande son succès à aucune question à l'ordre du jour, n'emprunte rien aux documents écrits; elle est tirée simplement de l'étude de l'âme humaine, de la carrière pleine toujours de beaux marbres qu'il s'agit d'animer, de transformer en statues frémissantes et vivantes...

ÉDOUARD DRUMONT.





ÉCOSSE

Les éditeurs et le critique. — Une nouvelle édition de Sophocle. — Recensions et émendations. — L'Œdipe grec. — L'Œdipe de Sénèque, de Corneille, de Dryden et de Voltaire. — Le Créon écossais et le Créon prussien. — Don Juan d'Autriche. — Pourquoi les livres de sir Stirling-Maxwell relèvent de la critique écossaise. — Avis aux bibliophiles. — L'Université d'Édimbourg. — Les universités avant et après la Réformation. — Une étymologie. — L'histoire, la littérature et les arts en tableaux synchroniques et synoptiques. — Triste sort d'Élie Berthet, d'Émile Souvestre et de deux Allemands. — La Scottish Review *et la question universitaire. — M. Renan jugé par un Sulpicien. — L'opportunisme dans l'église presbytérienne. — Arithmétique religieuse ou les miracles mis en fractions. — Histoire d'un château d'Écosse. — Un roman simple et intéressant. —* Les sept sagas de l'homme préhistorique, *par un journaliste qui ne fatrasse pas.*

Paisley, 25 mai 1884.

La fin de l'année dernière a vu paraître plusieurs ouvrages dont je n'avais pas encore eu occasion de prendre connaissance, lorsque j'expédiai ma correspondance précédente, et qu'il serait injuste, cependant, de passer sous silence, parce qu'il leur est arrivé de devancer de quelques semaines l'an de grâce que nous venons d'inaugurer. S'il ne tenait qu'à moi, je prie le lecteur de vouloir bien le croire, mon bulletin ne contiendrait que les dernières nouveautés, et je me garderais de revenir sur mes brisées comme je me vois obligé de le faire aujourd'hui. Mais il faut compter avec les éditeurs. Or, jusqu'ici, je n'ai pas eu à me féliciter de l'accueil que m'ont fait certains de ces messieurs. C'est un fait que je constate plutôt qu'un grief dont je veuille me plaindre. Cela pourra bien rendre ma tâche un peu plus difficile qu'elle ne devrait l'être, mais cela ne m'empêchera pas, toutefois, de la remplir et de tenir les lecteurs du *Livre* au courant de ce qui se passe dans ce pays-ci.

L'ouvrage auquel la place d'honneur revient de droit, c'est le premier volume d'une nouvelle édition de Sophocle, qu'a entreprise M. Jebb et qui fait honneur à l'érudition du professeur de langue grecque à l'Université de Glasgow : *Sophocles : the Plays and Fragments, with Critical Notes, Commentary and Translations, in English Prose.* By R.-C. Jebb, M.-A., LL.-D., Edinburgh, Professor of Greek in the University of Glasgow. Part I. — *The Œdipus Tyrannus.* Cambridge : At the University Press. Qu'il possède les qualités éminentes d'un habile philologue, qu'il ait une connaissance approfondie de la langue et de la littérature qu'il est chargé d'enseigner, on le savait de longue date. Mais si les sept volumes, qui doivent suivre sont à la hauteur de celui qui contient l'*Œdipe Roi*, le professeur Jebb aura produit une œuvre du plus grand mérite, un modèle de goût et d'érudition, qui lui vaudra la première place parmi les interprètes du poète grec. Le savant éditeur a cru devoir commencer par un examen minutieux du texte original. Pour cela, il a non seulement tiré parti de tout ce que lui offraient les travaux de la critique moderne, mais il a aussi compulsé, la plume à la main, les manuscrits les plus importants, entre autres, les quatre qui se trouvent à la Bibliothèque nationale. Il en résulte que cette nouvelle recension d'une seule des sept tragédies contient une dizaine d'émendations dont la plupart ne peuvent manquer d'être acceptées, et dont deux surtout, celle du vers 1218 et celle du vers 1405, me semblent devoir être définitives. Dans une longue et intéressante dissertation le professeur Jebb trace l'évolution de la légende d'Œdipe, légende que l'on trouve indiquée dans l'*Iliade* et à l'état d'ébauche dans l'*Odyssée*, mais qui semble devoir au tragique génie de Sophocle toute sa grandeur imposante. Il y traite ensuite la structure de la tragédie. Il examine notamment certaines disparates qu'ont signalées les commentateurs. Tout en admettant quelques légères fautes de détail, voire des improbabilités — je n'ai qu'à rappeler l'ignorance d'Œdipe au sujet de Laïus, — il trouve que c'est être trop méticuleux que d'y insister, et il n'est pas de ceux qui prennent Sophocle à partie de ce qu'il n'est pas parfait jusque dans les moindres accessoires, ou, pour citer Aristote, jusque dans ce qui est en dehors de la pièce. Il rappelle fort à propos une lettre de Voltaire à M. de Genonville : « Il est vrai qu'il y a des sujets de tragédie où l'on est tellement

gêné par la bizarrerie des événements, qu'il est presque impossible de réduire l'exposition de sa pièce à ce point de sagesse et de vraisemblance. Je crois que le sujet d'Œdipe est de ce genre. » Parmi les études supplémentaires qui enrichissent ce volume, je dois aussi indiquer l'examen critique que fait le professeur Jebb des tragédies des quatre poètes qui se sont inspirés de la légende d'Œdipe, c'est-à-dire, de Sénèque, de Corneille, de Dryden et de Voltaire. S'il s'agissait d'un critique moins autorisé que le professeur Jebb, je serais tenté de l'accuser de partialité pour Sénèque. Ce n'est pas qu'il veuille ériger en chef-d'œuvre l'*Œdipe* du poète, ou plutôt du rhéteur latin. Il lui reproche même le défaut capital de ressembler moins à une tragédie classique qu'à un drame à effet. Au sujet de la pièce de Dryden, pour en indiquer la valeur il aurait peut-être suffi de dire que sur dix personnes qui se flattent de ne pas être des ignorants en fait de littérature anglaise, il y en a bien neuf qui ne se doutent même pas de l'existence d'un Œdipe. Ce n'est pas comme cela que M. Jebb envisage son devoir de critique. S'il blâme Dryden de ce qu'il éveille en nous des sentiments de répugnance et d'horreur plutôt que de compassion, ce n'est qu'après s'être évertué à faire ressortir les quelques passages de bon aloi où l'on reconnaît la main du maître. Quant à Corneille, M. Jebb lui fait le même reproche que lui ont déjà fait maints critiques anglais, celui d'avoir mis sur la scène, non pas un tyran grec, mais un prince français du XVII[e] siècle, un de ces monarques dont Dircé a dit :

Le peuple est trop heureux quand il meurt pour ses rois.

Quoique ce jugement me semble loin d'être décisif, je dois me borner à l'indiquer, ne voulant pas rentamer ici une polémique oiseuse. Des quatre imitateurs, c'est Voltaire, selon M. Jebb, qui approche le plus de la perfection du modèle grec. Il censure, il est vrai, l'épisode de Philoctète, mais il reconnaît, d'ailleurs, que le poète ne l'a admis qu'à son corps défendant, et que lui-même, tout le premier, il a relevé ce hors-d'œuvre.

Pour ne rien omettre de tout ce qui pouvait faire comprendre et apprécier le chef-d'œuvre de la scène grecque, le savant éditeur a soumis chacun des personnages à une analyse qui en fait ressortir les traits caractéristiques et qui, saisissant les vagues émotions, les sentiments à peine conscients qu'éveillent certains détails, les fixe, les rapproche, les compare, pour présenter au lecteur un portrait achevé et frappant. Je cite, en passant, un mot qui me semble valoir toute une dissertation : le Créon de l'*Œdipe*, c'est le type écossais; le Créon de l'Antigone, c'est le type prussien.

La métrique, et notamment celle des chœurs, fait le sujet d'une excursion où l'éditeur se montre maître consommé pour l'application des principes que nous devons aux patientes recherches des érudits allemands. Pour compléter son travail, M. Jebb y a ajouté une traduction en prose anglaise de la tragédie tout entière. Écrite dans un style élégant et clair, elle ne ressemble en rien à ces versions sèches et mesquines que Rollin a justement comparées à un revers de tapisserie, qui tout au plus retient les linéaments grossiers des figures finies que le beau côté représente. La traduction du professeur écossais est du petit nombre de celles qui ne sont pas des trahisons. En somme, tant par la pureté du texte que par la profonde érudition de l'introduction et la critique serrée des commentaires, tant par la justesse des notes et des émendations que par la parfaite fidélité et le style élégant et correct de la traduction, cet ouvrage du professeur Jebb mérite une des premières places, sinon la première place, parmi les meilleures éditions du chef-d'œuvre de Sophocle.

Don John of Austria. By sir William Stirling-Maxwell. London : Longmans, Green and C°.

Voici deux beaux volumes que la maison Longmans m'a fait parvenir, et qui, par conséquent, ne sortent pas des presses écossaises. Ce n'est pas non plus un sujet écossais qu'ils traitent. J'allais cependant me les approprier, et même sans craindre que l'on m'accusât d'entreprendre sur les droits et attributions d'autrui; car, selon moi, ni le hasard de la publication ni même le choix du sujet ne peuvent empêcher que l'œuvre d'un Écossais ne nous appartienne et ne se rattache, par le plus fort de tous les liens, au mouvement littéraire que ma correspondance se propose pour but d'indiquer et de faire suivre au lecteur. C'est de sir William Stirling-Maxwell et de son histoire de don Juan d'Autriche que je parle. Or, on le sait, mon honoré collaborateur m'a devancé. Il ne me reste donc plus qu'à souscrire aux éloges qu'il a faits de l'œuvre admirable de l'historien écossais. Si j'osais ajouter quelque chose à l'article de M. Knight, ce serait pour indiquer le chapitre, palpitant d'intérêt, où l'auteur démêle les événements qui se rattachent à l'histoire de don Carlos, de ce pauvre fou dont Schiller et Alfieri ont fait un héros, où il reconstitue ce drame mystérieux qui ressemble plutôt à un épisode de l'enfer de Dante qu'à un fait historique, et où il convainc Philippe II sinon d'avoir fait assassiner son fils, au moins d'avoir connivé à son suicide. Encore deux mots, à l'adresse des bibliophiles : un exemplaire du tirage spécial de cet ouvrage, publié au prix de 24 livres sterling, s'est payé 40 livres à une vente qui a eu lieu à Londres vers la fin du mois de janvier.

The Story of the University of Edinburgh during its first three hundred years, by sir Alexander Grant, Bart., Principal and Vice-Chancellor in the University of Edinburgh. London : Longmans and C°. 1884.

C'est encore la maison Longmans qui vient de publier l'histoire de l'Université d'Édimbourg, gracieuse offrande que présente le principal, sir Alexander Grant, à l'institution dont il est le chef, à l'occasion de son troisième centenaire. Bien que la cadette, l'Université d'Édimbourg possède, sous certains rapports, un intérêt que n'ont pas ses aînées de Saint-Andrews, de Glasgow et d'Aberdeen. Dans les consti-

tutions de celles-ci on retrouve des traces du vieux système monastique, et, dans leur plan d'éducation et d'études, l'influence de Paris, de Louvain ou de Bologne se fait souvent sentir. C'est ainsi que l'Université de Glasgow, pour n'en citer qu'un exemple, perpétue la division par nations. L'Université d'Édimbourg, fondée après la réformation, rompt avec les traditions du moyen âge et représente les nouvelles idées de ceux qui, rejetant l'autorité de Rome en matière de religion, n'entendaient nullement que l'instruction lui restât sujette. C'est pour faire comprendre cette différence essentielle que sir Alexander consacre les deux premiers chapitres de son histoire aux origines des trois universités qui précédèrent celle d'Édimbourg. Comme le fait observer l'auteur, au moyen âge le consentement du roi et du parlement ne suffisait pas pour constituer une université. Il fallait en outre la sanction du pape. C'est ainsi que la première des universités de l'Écosse, celle de Saint-Andrews, fondée en 1411 par l'évêque Wardlaw, ne fut définitivement constituée qu'après avoir reçu six bulles de Benoît XIII. Une quarantaine d'années plus tard, ce fut une bulle de Nicolas V qui permit à l'évêque Turnbull de fonder une seconde université à Glasgow, ville qui se recommandait, paraît-il, par l'abondance des vivres et la salubrité de l'air « aeries viget temperies ». Enfin, ce fut encore comme fondé de pouvoir du pape Alexandre VI qu'en 1494 l'évêque Elphinstone établit l'Université d'Aberdeen. L'auteur cite la bulle d'Alexandre pour relever une erreur qu'il croit assez générale de nos jours. Il démontre que le mot *université* ne se rattache pas à l'*universalité* de l'enseignement, c'est-à-dire, qu'il n'indique nullement une institution dont les cours embrassent « omnia scibilia ». Il rappelle que *universitas* exprime une association de maîtres considérée comme corporation légale et jouissant, comme telle, de certains droits et privilèges. Il aurait pu ajouter que dans tous les actes relatifs aux universités avant le XIVe siècle, ce mot *universitas* est toujours employé avec le génitif *magistrorum*, ou *scholarium*, et non pas *studiorum* et que pour désigner l'université comme corps enseignant les papes emploient toujours l'expression *studium*. Pour revenir à l'Université d'Édimbourg, ce qui la distingue tout particulièrement, c'est qu'elle n'a jamais relevé ni des évêques ni des papes. Fondée par le Conseil municipal et gouvernée par lui jusqu'en 1858, elle n'a jamais cessé d'être purement et simplement laïque. Un autre trait distinctif que l'auteur croit devoir faire ressortir, c'est que l'institution d'Édimbourg n'était à l'origine qu'un collège et non pas une université. C'était un collège, dit-il, non seulement parce que les fondateurs lui en donnèrent le nom, mais aussi parce qu'ils lui donnèrent une organisation toute domestique. Cependant, comme ce collège avait pour objet l'enseignement des hautes connaissances, et qu'en outre il s'arrogeait le droit d'admettre au grade de maîtres ès arts, il me semble que malgré son nom, il tenait tout autant de l'Université que du simple collège. Je crois en avoir dit assez pour indiquer la haute importance de cet intéressant ouvrage de sir Alexander Grant. Il s'adresse surtout à ceux qui voudraient suivre la marche de l'enseignement universitaire à travers les siècles, depuis son origine tout ecclésiastique au moyen âge jusqu'à sa sécularisation au XIXe siècle.

Tables of European History, Literature and Art, A. D. 200 to 1882, and of American History, Literature and Art, by John Nichol, Professor of English Language and Literature, University of Glasgow. Glasgow : James Maclehose and Sons. 1884.

C'est une idée excellente qu'a eue le professeur Nichol de dresser cette série de tables dont la maison Maclehose, de Glasgow, vient de publier une troisième édition. S'il ne s'agissait que de simples tables chronologiques, il en existe déjà tant que j'aurais bien pu m'abstenir de les signaler au lecteur. J'en connais pas mal, tant françaises qu'anglaises et allemandes, mais de toutes celles dont je me suis servi jusqu'à présent il n'y en a pas qui puisse se comparer à celles-ci. Ce qui en fait la grande utilité, c'est qu'elles sont synchroniques et synoptiques. Elles permettent d'embrasser d'un seul coup d'œil tous les événements qui ont eu lieu en Europe à une époque donnée. Chacune des 16 tables se divise en 5 colonnes. Celle du milieu est consacrée à la littérature anglaise, qui sert pour ainsi de point de départ, et à laquelle tout le reste se rapporte. Des deux colonnes à gauche, l'une renferme les faits principaux de l'histoire des pays continentaux, l'autre ceux de l'histoire de l'Angleterre et de l'Écosse. A droite, on trouve d'abord, à la quatrième colonne, les noms et les dates qui se rattachent aux littératures étrangères; plus loin, à la dernière, tout ce qui a fait époque dans les arts est noté et enregistré. Les premiers siècles se subdivisent en décades; pour les temps modernes, les divisions sont par lustres. En outre, un système fort simple de majuscules et d'italiques permet de reconnaître au premier coup d'œil l'importance relative des noms et des faits portés aux cinq colonnes, tandis que, pour l'histoire et la littérature des pays étrangers, des lignes et des points colorés indiquent la nationalité. Je le répète, ce vademecum est des plus utiles; et je puis, certes, dire que c'est en connaissance de cause que je parle, car depuis que je l'ai, il ne se passe guère de jour que je n'aie occasion de le consulter, et jusqu'ici il ne m'a jamais fait défaut. Soyons exact : il y a deux noms que j'y ai cherchés sans pouvoir les trouver, ceux d'Élie Berthet et d'Émile Souvestre; je dois y ajouter ceux des littérateurs allemands Ebers et Victor von Scheffel. Voilà de bien petites lacunes ! MM. Maclehose annoncent comme devant paraître sous peu un volume d'*Essays* où le professeur Nichol traite des célébrités littéraires de notre siècle. J'espère en rendre compte dans ma prochaine correspondance.

The Scottish Review. Paisley : Alexander Gardner.

Le dernier numéro de la *Scottish Review* est parmi les plus intéressants qui aient paru jusqu'ici. J'y ai lu, d'abord, un article sur les universités écossaises, dans lequel l'auteur — on sait que c'est le professeur Donaldson d'Aberdeen — traite une question des plus

importantes, et qu'on se pose depuis bien longtemps sans pouvoir la résoudre autrement qu'en théorie. Cette question, c'est de savoir s'il ne serait pas possible de mettre nos universités au niveau de celles de l'Angleterre et de l'Allemagne. Je m'arrêterais volontiers à ce travail d'un écrivain aussi compétent et aussi autorisé en matière d'éducation que l'est le professeur Donaldson, si je ne tenais à indiquer un article qui me semble mériter encore plus l'attention du lecteur français; c'est celui qui a pour sujet les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, de M. Renan, et qui est d'autant plus intéressant qu'il sort, paraît-il, de la plume d'un ancien élève de Saint-Sulpice. Je dois d'abord dire que, par le mérite littéraire, cette étude du sulpicien se range parmi les meilleures qu'ait publiées la revue. Le style en est sobre et clair, et l'on sent, chez l'auteur, la confiance d'un homme qui est maître de son sujet. Si l'on y remarque un peu trop de parti pris, je l'ai dit, c'est le travail d'un sulpicien, c'est-à-dire d'un catholique, à coup sûr, et probablement d'un prêtre. Mais, ce qui étonnera peut-être, c'est que ce prêtre qui s'attaque à M. Renan ait été accueilli avec une bienveillance qui touche à l'enthousiasme par ceux-là même qui diffèrent tout autant de lui, quant au dogme, que lui-même il diffère du librepenseur. Voilà ce que je voudrais expliquer. Il me semble qu'en religion le génie écossais est, de nos jours, essentiellement « opportuniste »; il s'inquiète moins des conséquences logiques que des résultats pratiques; il ne croit pas devoir abandonner la tradition et l'expérience pour s'acharner à la poursuite d'une conséquence absolue et infaillible; il se contente du juste milieu, du *golden mean*, et se montre peu soucieux de concilier les apparentes contradictions qui effaroucheraient un bon sens moins pratique ou des convictions religieuses moins solides et moins robustes. Ainsi que je l'indiquais dernièrement, il y a au sein du presbytérianisme toute une école de théologiens qui s'évertue à faire des compromis ingénieux entre le dogme et la raison, qui atténuent les exigences de la religion de peur que, trop sévère et trop inflexible, celle-ci ne se voie abandonnée. M. Renan, on le sait, est sans indulgence pour ce libéralisme religieux. « On m'avait enseigné la logique, dit-il, je l'ai appliquée avec une scrupuleuse conscience. » Il lui faut une religion logique et conséquente; il veut que l'on accepte ou que l'on repousse en bloc; il n'admet pas de position intermédiaire: ou Pie IX ou Voltaire. Voilà pourquoi ce géant intellectuel, cet érudit consommé, tout ennemi acharné qu'il est de Rome, n'éveille que peu de sympathie dans la protestante Écosse, et voilà pourquoi, selon moi, on y a si chaudement accueilli cet article, ou, si l'on veut, cet acte d'accusation qui m'a mené si loin.

Studies in the Christian Evidences, by Alexander Mair, D. D.; Morningside, Edinburgh. Edinburgh; T. and T. Clark.

Voici, justement, un volume d'études théologiques d'où je pourrais tirer la preuve de ce que je viens d'avancer, si je n'avais peur que l'on m'accusât de faire un cours de théologie au lieu d'une correspondance. La thèse que le docteur Mair se propose de soutenir, c'est que la religion s'associe intimement au développement normal des facultés des individus et des peuples, et que, partant, il ne saurait y avoir de contradiction réelle entre la science et le dogme. C'est d'après ce principe qu'il considère le christianisme dans ses rapports aux sciences physiques, qu'il traite la révélation et l'inspiration et qu'il aborde la question des miracles, notamment de celui de la résurrection. Selon le docte auteur, ce dernier miracle se réduit à un calcul des probabilités; c'est tout bonnement une affaire de a + b. Il a été attesté, à ce qu'il paraît, par 512 témoins oculaires, d'où il résulte mathématiquement que, croire que ces 512 témoins se sont trompés ou qu'ils ont voulu nous tromper, ce serait accepter un fait dont la probabilité se mesure par une fraction dont le numérateur est 1 et dont le dénominateur se compose du chiffre 1 suivi de 3072 zéros!

Norham Castle, by Hubert E.-H. Jerningham, M. P. Edinburgh : W^m^. Paterson.

L'histoire du château de Norham, de M. Jerningham, témoigne plutôt de la patience de l'auteur que de son originalité ou de son talent littéraire. A tout prendre, cependant, c'est un ouvrage qui ne laisse pas d'être fort respectable et même fort utile. Il contient sur les familles de la Marche écossaise des renseignements qui ne sont pas sans valeur et dont pourra tirer parti le futur historien de ce qui s'appelait autrefois le Hallamshire. Quant à l'histoire proprement dite, c'est un peu celle de la lutte séculaire entre l'Angleterre et l'Écosse. On y retrouve naturellement Wallace, Bruce et Jacques IV; ce qui est moins naturel, c'est qu'on y rencontre aussi la comtesse de Salisbury et sa jarretière. Après avoir lu ce récit de sièges, de batailles, et de razzias, ce qui étonne, c'est l'union intime qui existe aujourd'hui entre ces deux nations qui, pendant des siècles entiers, se sont traitées de Turc à More.

Inchbracken, a novel, by Robert Cleland. Glasgow : Wilson and Mc Cormick.

Un jeune pasteur presbytérien soupçonné d'abord, hautement accusé ensuite d'être le père de l'enfant qu'il a recueilli sur le rivage, près du corps de la mère et de l'*ayah*, qui viennent de périr victimes d'un naufrage; voilà en deux mots le roman d'Inchbracken de M. Cleland. Évidemment, ce n'est pas un de ces drames à effet où les détails imprévus se succèdent coup sur coup, où tout est mouvement et fracas. Ce n'est pas non plus une œuvre qui tienne des productions de l'école naturaliste contemporaine. C'est une simple histoire faite avec presque rien, qui doit tout ce qu'elle contient d'intérêt à sa simplicité même. Mais, à y regarder de plus près, c'est une œuvre consciencieusement et longuement étudiée. Il y a, au premier plan, une admirable et attrayante figure, celle du pasteur Brown, dont la droiture et la sincérité font pardonner et presque aimer l'enthousiasme un peu exalté, et qui semble avoir emprunté aux falaises et aux bruyères de sa patrie quelque chose de leur âpreté et de

leur fraîcheur. C'est aussi une noble et sympathique physionomie que celle de la sœur de ce pasteur, laquelle, sans partager ses idées de réforme, se dévoue pour lui, simplement, naturellement, sans regrets et sans phrase. Quant aux autres personnages du roman, pour être moins en relief ils n'en sont pas moins intéressants ni surtout moins naturels. Quiconque connaît l'Écosse y reconnaîtra des portraits peints au vif. En somme, livre charmant, qui mérite d'être lu et relu.

Parmi les ouvrages annoncés et dont j'aurai à rendre compte sous peu, je dois nommer en première ligne un poème en sept chants et qui a pour titre : *Les sept sagas de l'homme pré-historique*. Est-ce une épopée, est-ce un poème philosophique ? je n'en sais rien encore. Mais ce que je sais parfaitement, c'est que l'auteur M. Stoddart, rédacteur en chef du *Glasgow Herald*, n'est pas de ceux qui ont coutume de fatrasser.

LOUIS BARBÉ.





SOMMAIRE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES : *Les Amours cruelles. — Blonde aux yeux noirs. — Plébéienne. — Le Mariage de Jules Lavernat. — Miss Harriet. — La femme d'Henry Vanneau. — Belle-Maman. — Pour lire au bain. — Contes héroïques. — Les coudes sur la table.* — Dernières publications. — MÉLANGES LITTÉRAIRES : *Causeries sur les origines et le moyen âge de la France. — Les annales du théâtre et de la musique.* — Ouvrages signalés. — POÉSIES : *L'Hiver mondain. — Poèmes tragiques.* — HISTOIRE : *Journal inédit de J.-B. Colbert. — Monsieur Thiers. — La Vie antique.* — BIBLIOGRAPHIE : *Les Portraits aux crayons des XVIe et XVIIe siècles. — Auguste Poulet-Malassis. — Historical Essay on the art of bookbinding. — Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Chalon et Mâcon.* — BEAUX-ARTS : *Alexandre Calame. — Le Livre d'or du Salon. — Douarnenez.* — GÉOGRAPHIE : *En Allemagne. — Itinéraire général de France. — Publications annoncées.*

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Les amours cruelles, par ALBERT DELPIT, Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, Albert Delpit a réuni six nouvelles d'un grand charme littéraire et du plus vif intérêt. La note dramatique et la note émue y vibrent tour à tour avec une passionnante séduction qui assure le succès de ce nouveau volume. Le livre s'ouvre par la plus courte, *le Duel du commandant,* quelques pages seulement qui nous racontent avec une empoignante brièveté un duel affreux entre un jeune soldat réserviste et un officier, insulteur léger et inconscient de la mère du jeune homme. Il se termine par la plus longue, *Roberte de Bramafam,* histoire assez étrange d'une jeune femme qui, mal conseillée par une parente un peu romanesque, simule, durant le premier mois de son mariage, une extrême froideur pour un mari qu'elle adore, espérant ainsi mieux le retenir auprès d'elle ; le conseil, donné dans une bonne intention, amène fatalement le résultat que l'on voudrait justement éviter. Loïc de Bramafam, croyant que sa femme ne l'aime pas et ne l'aimera jamais, se laisse séduire par une enchanteresse habile et se sépare de sa femme après deux mois de mariage. L'expérience a tout à fait mal tourné; aussi la fâcheuse conseillère emploie-t-elle tous ses soins à réparer le terrible malheur qu'elle a causé. Elle y parvient, et Loïc apprend enfin combien sa femme l'aime, combien elle l'a toujours aimé. Très ingénieusement composée, cette nouvelle a toutes les qualités d'un petit roman et se déroule rapidement sans que l'intérêt cesse de croître de page en page jusqu'au dénouement.

Ronald et Nisette, peut-être trop au-dessus de l'humanité et se rapprochant plus de la rêverie éthérée du poète que de la simple réalité; *la Lettre,* un petit drame saisissant et court, comme on en retrouve dans tous les dessous du grand monde parisien; *le Crime de Bernardin,* reflet d'une cause célèbre qui a fait tressaillir et trembler tout Paris; enfin, *Nissa,* une tragédie moitié persane, moitié française, d'une chaude et brillante couleur, sont les autres nouvelles qui complètent cet intéressant volume. Elles justifient sous des formes différentes, mais avec le même talent, le titre donné par Albert Delpit à sa dernière œuvre, *les Amours cruelles.* G. T.

Blonde aux yeux noirs, par H. ESCOFFIER. Paris, Dentu, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

M. H. Escoffier poursuit avec un réel bonheur la très curieuse série d'études physiologiques qu'il a

entreprise sous l'appellation générale de *les Femmes fatales;* après *la Vierge de Mabille* et *Chloris la goule,* qui forment les deux premiers volumes, il arrive aujourd'hui à former une véritable trilogie avec *Blonde aux yeux noirs.*

Très touffu, enchevêtré avec une grande habileté, ce roman, où la séduction d'une action très mouvementée se joint à la conscience rigoureuse de l'observation d'après nature, est de ceux qui auront un vif attrait pour le lecteur. Sans s'abandonner à de trop fortes crudités dans les expressions, l'auteur y parle de vices malheureusement fort communs dans les sociétés gangrenées et nous montre ses héros succombant aux tentations les plus contraires. C'est l'émouvante histoire d'un médecin accoucheur, qui se console des déceptions trouvées au foyer conjugal dans les bras d'une maîtresse fidèle et aimante, auprès de laquelle il ne trouve que bonheur et tranquillité; mais ce médecin a une fille, dont le mariage tourne très mal et qui s'enfuit avec un amant. Un hasard tragique replace face à face le père et la fille, à propos de l'accouchement clandestin de celle-ci, et tous deux succombent, frappés à mort par cette horrible épreuve.

Ce n'est là que la donnée très succincte de ce drame, dont les détails sont des plus intéressants à suivre et dont tous les personnages, honnêtes ou malhonnêtes, présentent un intérêt continu. Nous croyons que, lectrices et lecteurs, tous liront avec plaisir ce livre plein de révélations bizarres.

Plébéienne, par G. Maisonneuve, Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré les complications voulues et les situations forcées qui, en plus d'un endroit, transforment son roman en banal mélodrame, l'auteur de *Plébéienne* a écrit là une œuvre intéressante, curieuse et amusante à lire. Sa jolie création de jeune fille se soutient sans faiblese d'un bout à l'autre du volume et tranche vivement sur le fond de cette histoire d'une grève aux environs d'Autun. Plusieurs scènes sont fort touchantes, bien qu'on ne sente pas assez chez l'écrivain la préoccupation du côté littéraire et qu'il s'abandonne trop au courant de la plume. Après tant d'autres, il était difficile de raconter d'une manière un peu neuve l'existence terrible des mineurs et le drame d'une grève; M. G. Maisonneuve s'en est tiré à son honneur.

Le mariage de Jules Lavernat, par Paul Gaulot, Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui nous a le plus frappé dans le roman de M. Paul Gaulot, c'est l'originalité de son sujet. Un jeune homme, clérical et légitimiste, sur le point d'entrer dans les ordres par désespoir d'amour, se voit amené par dévouement à épouser une jeune veuve noble qui a fait une faute. Ce mariage sauvera l'honneur d'une grande famille, l'honneur du parti légitimiste, à la tête duquel se trouve cette famille. Mais il s'agit précisément de la femme qu'il aime. Après une lutte horrible en lui-même, il épouse la coupable et souffre toutes les tortures de cette union, jusqu'au moment où un dénouement tragique et inattendu le délivre par la mort dramatique de sa femme. Le livre est rapidement écrit, sans viser aux recherches du style, et se lit avec facilité.

Miss Harriet, par Guy de Maupassant, Paris, Victor Havard, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Courtes ou longues, les nouvelles écrites par Guy de Maupassant possèdent à un égal degré la même intensité d'observation, la même science de composition et de mise en scène, sans que jamais l'écrivain éprouve le besoin de torturer sa phrase ou d'avoir recours aux mots bizarres, pour attacher à lui le lecteur et le soumettre. La langue qu'il parle est la vraie langue française, toujours claire, toujours compréhensible; il n'arrive à ses effets que par la justesse du mot employé, par la vigueur et l'implacable réalité des images, qu'il trace hardiment, sans autre souci que de faire vrai et de dire nettement ce qu'il éprouve.

Son nouveau volume, intitulé *Miss Harriet,* d'après la première des nouvelles du recueil, prouve une fois de plus quel extraordinaire résultat un écrivain de la valeur de Guy de Maupassant peut obtenir, en restant constamment simple et limpide. Tout l'avenir du roman moderne est là, et c'est là seulement qu'il importe de le chercher

Des douze nouvelles contenues dans le livre, deux ont une importance toute particulière, autant par leur étendue que par leur mérite, au double point de vue de la littérature et de l'observation : ce sont celles appelées *Miss Harriet* et *l'Héritage.* La première est l'histoire émouvante et naïve d'une pauvre vieille Anglaise, morte tragiquement pour avoir trop tard connu l'amour : cette idylle touchante et neuve se passe dans un de ces paysages normands des bords de la mer, que l'auteur décrit avec tant de succès. *L'Héritage* a près de 150 pages; c'est certainement une des études les plus curieuses que l'on ait faites jusqu'à présent sur la vie presque végétative des employés.

Tout cela est absolument pris sur le vif; il suffit d'avoir subi quelques années d'administration pour s'en pénétrer jusqu'aux moelles et reconnaître des types archiconnus; les péripéties qui se déroulent autour de *l'Héritage* laissé par la vieille Mlle Charlotte Cachelin sont une trouvaille et appartiennent à ce qu'il y a de plus réussi dans la comédie bourgeoise. Cette existence de petits bourgeois, de petits employés, avec leurs travers, leurs plats égoïsmes et toute la kyrielle de leurs vices laids et mesquins comme eux, est peinte de main de maître. On sent que l'écrivain a dû éprouver une jouissance de lettré et de chercheur en clouant au pilori du ridicule ces odieux fantoches, qu'il a pu observer de tout près, durant de longues heures, de lourdes heures, et dont il a sans doute souffert plus d'une fois.

Le succès est acquis à cette amusante et sincère nouvelle, qui suffirait à faire la fortune du livre, si celles qui suivent n'achevaient la conquête absolue du lecteur. Il nous suffira de citer *l'Ane, Idylle, la Ficelle, En voyage, la Mère Sauvage,* donnant chacune une note différente, faisant vibrer ce qu'il y a de plus sensible dans le cœur, dans l'âme, et de prédire à ce volume un chaleureux accueil auprès de tous ceux qui aiment la bonne littérature, l'observation et l'émotion. Pour nous, *Miss Harriet,* s'ajoutant à la collection si riche des œuvres du jeune romancier, est un livre qui achèvera d'affirmer sa haute valeur et son incontestable talent. G. T.

La femme d'Henri Vanneau, par ÉDOUARD ROD, Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Certes, ce n'est pas le talent qui manque à M. Édouard Rod, son dernier roman, *la femme d'Henri Vanneau,* le prouve en plus d'une page. Cependant il se dégage de ce livre une impression difficile à définir, quelque chose qui empêche ses personnages d'entrer en communication immédiate et complète avec le lecteur. Est-ce lourdeur de touche dans la peinture des caractères, est-ce teinte trop grise et trop monotone dans la tonalité générale de l'œuvre ?... On ne sait trop à quoi cela tient, mais on le sent, on le subit et on en souffre.

L'étude est faite avec une véritable conscience d'artiste, une grande préoccupation littéraire, mais elle reste terne, sans élan, ne laissant dans l'esprit que l'arrière-pensée d'un grand effort qui n'aboutit pas, que le souvenir d'une tentative avortée. Henri Vanneau, trompé par sa femme, cette petite amie d'enfance épousée par amour, ne nous attendrit pas suffisamment sur son sort réellement lamentable; le pauvre garçon, effacé sous une brume glaciale, n'émeut pas du tout, et sa situtïon est des plus émouvantes. Peut-être un peu plus de vigueur dans le dessin donnerait à sa figure le relief qui lui manque : tout reste au même plan dans une pénombre également répandue partout, et on ferme le livre avec un sentiment de froideur que ne suffisent pas à faire oublier les détails heureux et les passages bien rendus. Il nous semble que M. Édouard Rod peut donner mieux que cela et créer des personnages plus vivants. C'est le souffle qui leur fait défaut.

Belle-maman ! par LUCIEN SOLVAY, Bruxelles, Kistemaeckers, 1884. Une grande plaquette illustrée par Fernand Knopff. — Prix : 4 francs.

M. Lucien Solvay a écrit sous ce titre significatif une amusante fantaisie, sans prétentions. Oscar Noël aime une jeune fille, Eudoxie Larmuseau, dont la mère est une fort jeune et plantureuse veuve, des plus appétissantes. Dans la maison de sa future, Oscar rencontre à chaque moment certain cousin Paul, qu'il prend pour un amoureux d'Eudoxie, un rival dangereux et contre lequel il se sent une haine farouche. Cependant plus le moment du mariage approche et plus Oscar trouve de qualités à sa belle-maman, de telle sorte qu'il finit par croire qu'il l'aime et qu'il en est aimé. Néanmoins le mariage d'Oscar et d'Eudoxie a lieu, et l'on découvre que le cousin Paul, amoureux de la belle-maman, doit l'épouser aussitôt après le mariage de sa fille. Tous les quiproquos viennent de ce que la veuve désirait se marier le même jour que sa fille et de ce que le cousin Paul résistait sagement à cette fantaisie déraisonnable. M. Fernand Knopff a illustré de dessins intentionnistes et symboliques ce joyeux drame de famille, édité avec le plus grand soin par Kistemaeckers.

Pour lire au bain, par CATULLE MENDÈS, illustrations de FERNAND BESNIER, Paris, Dentu, 1884. 1 gr. vol. — Prix : 10 francs.

Ce qui nous frappe le plus dans le joli volume que Catulle Mendès intitule *Pour lire au bain,* c'est le grand mérite littéraire de ces courtes fantaisies, un peu précieuses comme allure, mais d'une grande pureté de forme. Le styliste délicat et le poète raffiné se révèlent à chaque page, dans ces amoureuses histoires, toutes chaudes de passion et palpitantes de baisers. Mais, à côté du régal de lettré, il y a le régal de jolie femme; chacun de ces contes musqués, où l'amour papillonne entre les feuillets avec une ardeur toujours nouvelle, est écrit dans le but de faire tour à tour rougir tendrement, soupirer avec délices ou rire gaiement les lectrices auxquelles il s'adresse. Quelques-uns sont même risqués, mais cela est dit d'une manière si mignarde, si adroite et si irrésistible, qu'on ne saurait garder rancune à l'écrivain osé, au poète audacieux.

Contes héroïques, par THÉODORE DE BANVILLE, Paris, Charpentier et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avouerons franchement goûter fort peu le nouveau volume que Théodore de Banville vient d'ajouter à la collection de ses œuvres. On y sent trop l'article plié aux nécessités étroites du journal, et nous ne connaissons rien de moins réel, de moins vécu, de plus faux que ces soi-disant *Scènes de la vie.* Que l'auteur reconnaisse que ce sont là de pures fantaisies taillées à facettes multicolores, pleines d'éblouissements qui aveuglent et de fulgurants scintillements, mais qu'il renonce à faire accepter pour véritables ces invraisemblables, ces fantastiques productions de son cerveau. Certes, on y retrouve la plume exercée, le style un peu maniéré et précieux, la forme ciselée du poète des *Cariatides,* des *Exilés* et des *Odes funambulesques,* mais, en prose, il se traîne terre à terre et le lecteur sent plus d'une fois la fatigue l'envahir, la lassitude pesante le gagner, à la lecture de ces *Contes héroïques,* absolument en dehors de la vérité.

Les coudes sur la table, par O'Bennt, Bruxelles, Kistemaeckers, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les vingt-quatre contes savoureux que M. O'Bennt nous donne sous le titre de *les Coudes sur la table* et que Armand Silvestre nous présente dans une très intéressante préface, sont tout à fait dignes de leur parrain. Les unes gaies, les autres mélancoliques, ces nouvelles ont pour fondamentale essence la véritable gaieté gauloise. Ce sont bien là les histoires désopilantes que l'on se raconte, à la fin d'un bon repas, les coudes sur la table, lorsque toutes les figures s'épanouissent dans la jouissance de l'estomac satisfait, et que les joyeux propos voltigent d'un convive à l'autre. Nous ne saurions détailler les contes de M. O'Bennt, mais nous engageons vivement nos lecteurs à les savourer à l'aise; ils s'en trouveront bien. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

A la *Bibliothèque des Deux Mondes*, récemment installée 1, rue Bonaparte, les éditeurs Frinzine, Klein et Cie font paraître 1 volume in-18 : **les Fantaisies réelles, le 108e Uhlans**.

Dans ce recueil, écrit en prose harmonieuse, M. Alphonse Labitte nous semble avoir atteint le but qu'il se proposait. Sans se départir de la grâce et de l'humour que comportent ses récits fantaisistes, il a su rester dans la réalité en y joignant l'expression des sentiments élevés et vrais.

Bien des pages de ce livre, émues et sincères, seront évidemment appréciées, et appelleront d'autant mieux l'attention des esprits délicats, qu'elles s'éloignent davantage, par leur facture originale, de tout ce qu'on écrit sous la forme de Contes ou Nouvelles.

M. Jules Mary, le romancier populaire, l'auteur de *la Fiancée de Jean Claude*, de *la Faute du docteur Madelor*, de l'*Aventure d'une Fille*, des *Nuits rouges*, du *Boucher de Meudon*, etc., vient d'ajouter une nouvelle œuvre à cette série de récits dramatiques et vivement menés qui ont fait sa réputation. — **La Nuit maudite,** qui vient de paraître chez Dentu, est une étude de caractères et de situations empreinte d'une saveur de réalité pénétrante, une œuvre fraîche et vigoureuse tout ensemble, où l'auteur a voulu peindre ce qu'il y a de plus intime et de plus vibrant dans l'affection passionnée d'une mère pour son fils.

On a reproché à M. Jules Mary ses caractères de mères âpres et rudes; cette fois, le romancier a montré jusqu'à quel sacrifice idéal, presque surhumain, peut aller le cœur d'une femme.

Vient de paraître chez Paul Ollendorff :

Canifs et Contrats, par Daniel Darc. Ce volume, illustré d'un spirituel dessin de Henriot, trouvera place cet été dans toutes les valises de voyage.

Dans ce nouveau recueil, l'auteur de *Voilà l'plaisir, Mesdames* et du *Petit Bréviaire du Parisien*, a rassemblé, tout par faisceau, de petites aventures et mésaventures conjugales, gaiement et sciemment contées

Ça et là, entre deux rires, apparaît une pointe délicate de sentiment, qui contribue à donner à ces amusants récits une allure très personnelle et très littéraire.

Chez le même éditeur, **le Mariage de Jules Lavernat,** par Paul Gaulot.

Dans ce nouveau roman, l'auteur s'attaque à une situation originale et hardie, et conduit le lecteur à un dénouement aussi heureux qu'inattendu, par une suite d'événements dramatiques. Le récit des faits n'empêche point l'analyse psychologique des caractères divers mis en jeu, et ce côté de l'œuvre est traité avec la finesse et le tact qui ont fait le succès du premier ouvrage de Paul Gaulot, *Mademoiselle de Poncin.*

Les Bas de Monseigneur. Sous ce titre, M. Robert Caze publie, chez les éditeurs Marpon et Flammarion, un curieux volume. Ce livre contient des études prises sur le vif. Rien d'outré ou de faux dans une œuvre comme celle-ci, où le moindre détail est le résultat d'une observation. La seconde partie du livre de M. Robert Caze est intitulée : *D'après les Maîtres.* Elle offrira un attrait de nouveauté aux dilettanti littéraires. Ils trouveront là un essai absolument moderne.

En somme, *les Bas de Monseigneur* sont dignes du succès obtenu par la série intitulée *les Filles*, et due également à M. Robert Caze. On retrouvera dans le nouvel ouvrage de M. Robert Caze toutes les qualités du *Martyre d'Annil* et de *Femme à soldats.*

La Fille des Camelots, par Pierre Zaccone. Sous ce titre, l'éditeur Jules Rouff met en vente un roman vraiment original. L'action se développe en plein Paris moderne, et on y voit passer, à travers des péripéties profondément dramatiques, ces bizarres industriels du pavé que l'on désigne vulgairement sous le nom de *camelots :* types pris sur le vif, que l'on rencontre à chaque pas sur la voie publique, et qui constituent une tribu à part, dont les contingents se recrutent, pour la plupart, dans les bas-fonds les plus redoutables.

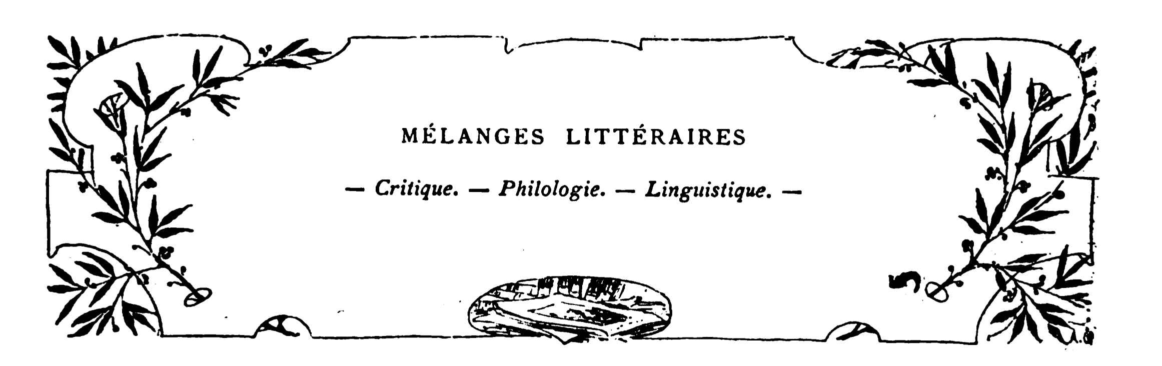
Saisissant récit, où l'intérêt se montre à chaque page, et nous ne craignons pas de prédire le plus vif succès à ce roman de Pierre Zaccone.

Une œuvre robuste, faite de péripéties poignantes, que traversent d'exquises bouffées de tendresse; un livre plein d'idées exprimées d'une plume incisive : tel est le roman de A.-J. Dalsème, **la Folie de Claude,** qui paraît aujourd'hui chez les éditeurs Marpon et Flammarion. Ces pages sont de celles devant lesquelles on ne saurait demeurer indifférent. L'action qu'elles développent entraîne l'âme autant que la raison, le cœur autant que l'esprit.

Les Amours défendues, par René Maizeroy, sont un succès. L'auteur de *Celles qui osent!* n'a jamais écrit, en effet, rien de plus passionnant et de plus hardi que ces mémoires secrets du grand monde parisien, et les eaux-fortes de Janniot sont de petits chefs-d'œuvre. Le troisième volume, qui vient de paraître, renferme *la Consolatrice* et *Mariages riches*, deux histoires d'amour passionnantes.

Chez Charpentier, dans *la Petite bibliothèque* in-16, bien connue des bibliophiles, vient de paraître : **Pour une épingle,** par J.-T. de Saint-Germain. Voici un ouvrage renommé consacré dans une coquette édition.





MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Causeries sur les origines et sur le moyen âge littéraires de la France, par L. Garreaud, ancien professeur à Vienne, etc. Paris, F. Vieweg, 1884. 2 vol. in-12 de II-296 et 388 pages.

Cet intéressant ouvrage n'est, à proprement parler, ni une histoire littéraire ni un simple manuel; il tient le milieu entre les deux, et, comme l'auteur le dit lui-même, c'est avant tout une œuvre de *vulgarisation. Les origines et le moyen âge littéraires de la France*, écrit M. Garreaud, ont des parties très obscures et très arides, peu abordables et peu abordées. Le sujet est bien vaste, en effet, et exigerait bien des volumes pour être traité à fond. Ce n'est point ce qu'a voulu faire l'auteur, qui a seulement eu la pensée de rendre plus accessible l'étude de la période d'histoire littéraire que son livre embrasse : placé entre un double écueil, ou la prolixité nécessaire d'un travail complet, ou la sécheresse inévitable d'un ouvrage purement didactique, il a sagement adopté une forme moyenne, celle de la *causerie*, qui lui a permis de placer son travail dans un cadre moins sévère, de donner à son style plus de couleur et à ses idées un cours plus libre que ne le comporterait une autre méthode.

Pour déterminer le plan de son ouvrage, M. Garreaud a considéré que l'esprit humain a ses heures comme le jour, qu'il a ses saisons comme l'année et ses âges comme l'homme; et voilà comment, dans le développement de la littérature française, il a distingué, outre une période de formation, une enfance, une adolescence, une jeunesse et un âge mûr.

Ainsi, voulant raconter la vie intellectuelle de notre pays, il l'a prise à ses commencements et a divisé son travail en trois parties, lesquelles correspondent aux trois phases par lesquelles l'esprit français a passé jusqu'au XVIe siècle.

« La première partie, nous dit-il, a pour objet la culture littéraire de la Gaule, depuis les âges les plus reculés jusqu'aux temps de Charlemagne; c'est l'histoire de nos origines intellectuelles, l'époque de formation. — La seconde partie comprend l'intervalle qui sépare Charlemagne du XIIe siècle; c'est la période de la croissance, les jours printaniers de l'enfant. — La troisième partie, qui s'étend du XIIe au XVIe siècle, raconte les essais, les aspirations, les travaux de l'adolescent, dernière phase de développement, qui aboutit à toute la jeunesse de la grande Renaissance. »

Vouloir analyser le contenu de ces trois parties serait s'exposer à tomber forcément dans la sécheresse et l'aridité dont on parle plus haut. Les tables, fort bien faites, que M. Garreaud a jointes à son livre suffisent à faire connaître avec quelle méthode et quelle solide érudition il a exécuté le plan qu'il s'était tracé. Qu'il étudie, dans nos origines, les éléments celtiques, druidiques, gallois, germains, grecs, romains, gallo-romains, ou qu'il passe en revue le cycle breton, l'époque carlovingienne, le moyen âge avec sa théologie scolastique et mystique, ses docteurs, ses orateurs, ses historiens, son théâtre, ses poètes guerriers, amoureux ou satiriques, tout ce que dit M. Garreaud est clair, net, bien mis en sa place et surtout bien authentique, car, tout en restant original pour le plan et pour l'ensemble de son travail, il s'est fait un devoir de ne puiser qu'aux sources les plus autorisées et de ne rien avancer qui ne fût sûr et prouvé. C'est ainsi que, dans sa première partie, il s'est fait surtout l'abréviateur de J.-J. Ampère et que, dans les deux autres, il s'est largement inspiré des travaux de Nisard, Littré, Géruzez, Loiseau, Michelet, Henri Martin et autres écrivains dont les noms seuls sont pour un ouvrage la plus sérieuse des garanties. Il n'est pas besoin de dire qu'il a toujours eu soin d'indiquer, dans les renvois, la source de ses emprunts, et que le travail de *condensation* qu'il a si bien exécuté ne saurait en aucune manière être taxé d'œuvre de *compilation*.

Ce qui est bien à lui et ce qui fait la véritable valeur de son livre, c'est la méthode avec laquelle il a traité son sujet, c'est la sûreté de ses indications, c'est l'ingéniosité de ses rapprochements, des faits historiques, ethnologiques et littéraires, s'expliquant ainsi les uns par les autres; c'est aussi la netteté et la précison de son style, qui font de ses *causeries* un livre des plus attrayants.

M. Garreaud, qui a été longtemps professeur en Autriche, attaché à l'Institut Royal et à l'Académie orientale de Vienne, a destiné, en principe, son ouvrage aux familles et aux instituts de l'Allemagne. Il n'est pas douteux que ce livre soit bien accueilli par

ces destinataires et, à notre avis, il n'est pas moins certain qu'il obtienne en France le meilleur succès; une œuvre excellente de vulgarisation mérite de figurer dans toutes les bibliothèques universitaires. C'est un travail sagement conçu, facilement écrit, sans parti pris, politique ou religieux, estimable à tous les points de vue.

L'auteur, toutefois, doit se faire illusion en le destinant aux familles allemandes. Ce livre, dit-il, qui découvre la marche du génie français, contribuera sans doute à donner à la nation la mieux faite pour apprécier les choses de l'esprit une connaissance toujours plus exacte et plus complète des ressources et des qualités intellectuelles de la France. *On commence par se connaître, on en vient à se comprendre, on finit par s'aimer.*

Ces intentions sont assurément fort louables; leur réalisation, par malheur, paraît devoir, longtemps encore peut-être, demeurer dans le domaine de l'utopie. P. M.

Les Annales du théâtre et de la musique, par Édouard Noel et Edmond Stoullig, avec une préface par M. Charles Garnier, de l'Institut. Neuvième année, 1883. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Ces répertoires annuels sont à la mode et — circonstance rare pour les choses qui sont à la mode — méritent de l'être. Leur utilité est incontestable, et si évidente, qu'il serait puéril de chercher à la faire ressortir. Leur agrément n'est pas moindre. C'est toute une année vue en raccourci et d'ensemble sous un de ses aspects particuliers. On y retrouve les impressions disparues, l'écho des jours évanouis, et souvent la révélation de ce qui s'est passé sous nos yeux sans que, cependant, nous l'ayons vu.

MM. E. Noël et Edmond Stoullig ont fait du théâtre leur domaine. Nul mieux qu'eux ne pouvait en tirer parti; ils ont la connaissance du métier, l'autorité et le talent. Ce sont peut-être même là des qualités excessives pour la besogne à faire, et qui parfois se tournent en défauts. Je veux dire que, dans ce livre qui devrait être un simple enregistrement, pittoresque et intéressant autant que possible, sans doute, mais surtout et avant tout impersonnel, MM. E. Noël et E. Stoullig se souviennent un peu trop de la tâche de critique qu'ils remplissent en différents journaux, et que, là où il suffirait d'exposer, ils jugent. Mais c'est se plaindre que la mariée soit trop belle; j'espère que tout le monde prendra mon reproche pour un compliment.

Ce volume, le neuvième de la série, a été rédigé entièrement par M. Edmond Stoullig, comme nous l'apprend une note modestement rejetée tout à la fin, au bas de la table des matières. Il vaut ses aînés, et le prochain, qui sera probablement l'œuvre de M. Noël, vaudra celui-ci, nous n'en doutons pas. B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

La librairie Dentu vient de mettre en vente un livre nouveau de M. Paul Eudel, le **Truquage,** dans lequel cet amateur érudit s'est proposé de mettre en garde les collectionneurs contre les pièges de toutes sortes que leur tend sans cesse la contrefaçon. L'auteur passe en revue dans plusieurs chapitres très curieux les diverses branches de la curiosité, porcelaines, faïences, tableaux, gravures et estampes, meubles, orfèvrerie, armes, livres, autographes; il indique partou comment on doit distinguer le vrai du faux, et à quels caractères absolus on reconnaît la fraude. De spirituelles et piquantes anecdotes distrayent agréablement le lecteur tout en l'instruisant des ruses de tout genre qu'enfante l'imagination fertile des faussaires. Un grand succès est réservé au *Truquage* par les intéressantes révélations qu'il renferme.

Le baron R. de Boyer de Sainte-Suzanne, vient de publier chez Ollendorff un ouvrage intitulé **la Principauté de Monaco.** Ce volume est le second d'une série qui doit paraître sous ce titre général : **les Petits États de l'Europe.** Le baron de Sainte-Suzanne a écrit un livre plein de détails curieux, de piquantes anecdotes, et tous ceux qui ont passé par Monaco voudront lire ce charmant volume.

Vient de paraître chez Ollendorff, **la Lande en fleurs,** de André Alexandre, poésies bretonnes, charmantes de grâce attendrie, précédées d'une préface d'André Theuriet.



L'Hiver mondain, par Georges Rodenbach, illustré de deux croquis de Jan Van Beers. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1884, 1 vol. in-18.

C'est un joli livre, sur la couverture duquel l'hiver mondain est représenté par une femme emmitouflée de fourrures et se retroussant, avec un bizarre tortillement des hanches, pour traverser la boue sans se salir. — Oui; mais les vers? — Que vous importe? Le livre est joli, vous dis-je. Et si les vers vous intéressent, lisez-les. Pour vous y engager davantage, je peux vous dire qu'on y trouve un « air brouillardeux », des « parcs dégarnis qui font des taches noires sur le gazon qui reste un peu vert », des âmes qui ont « des douceurs de veilleuse », « des trous de nuit où se meut une étoile », des goûts mondains que le poète descend sur ses rancœurs, sur les oublis et les dédains, « comme on abaisse des persiennes », et un tas d'autres choses non moins plaisantes et extraordinaires.

Je ne puis mieux terminer ces renseignements qu'en citant une strophe où l'auteur caractérise sa poésie :

La flore de mes vers n'a pas la couleur mâle,
Mais le morbide éclat qu'ont les fleurs des salons;
Et, mieux qu'un soleil jaune aux rayons chauds et blonds,
J'évoque un clair de lune alanguissamment pâle!

Qui ne s'empresserait de donner 5 francs pour posséder un joli livre tout rempli de ces « exquisités? »

B.-H. G.

Poèmes tragiques, par LECONTE DE LISLE. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur. In-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume s'ajoute aux *Poèmes antiques* et aux *Poèmes barbares*, réédités dans le même format. Je ne dis pas qu'il les complète, car M. Leconte de Lisle nous donnera encore d'autres poésies avant que son œuvre soit complète; c'est, espérons-le, plus d'un volume qu'éditera Lemerre.

Celui-ci contient, avec des pièces inédites en grand nombre, le drame des *Érynnies* et plusieurs poèmes qui, autrefois, terminaient les *Poèmes barbares;* ce sont les restaurations espagnoles que M. Leconte de Lisle, dans ses excursions à travers les épopées anciennes, avait choisies dans le poème du *Cid*.

Disons en passant que la distribution des matières, dans les trois volumes de la nouvelle édition in-8°, différant notablement de celle des volumes in-32, causera un peu d'ennui aux acheteurs anciens de celle-ci.

Parmi les pièces nouvelles que présentent les *Poèmes tragiques*, les plus longues sont le *Lévrier de Magnus* et *Hiéronymus*.

La première est une sorte de conte romantique, surtout la légende rhénane, avec couvent forcé, viol de vierges, et châtiment final et providentiel. Il faut bien l'avouer, malgré la grande plastique des vers et l'étonnante habileté de versification, ce long conte est froid, peu intéressant, et toutes les prodigalités descriptives du maître ne suffisent pas à retenir le lecteur. *Hiéronymus* est un épisode ecclésiastique, où M. Leconte de Lisle a vu un sujet à descriptions de bahuts, de stalles d'ébène, de salles monastiques, de séances d'un chapitre monacal; bref, toute une mise en scène moyen âge, et de discours véhéments sur la chute de l'ordre religieux et son relèvement par l'autorité d'un nouvel abbé. Il oppose à un moine vieilli, engourdi dans la routine, un autre moine jeune et ardent, qui semble se révolter et irrite ainsi son supérieur qui, tout à l'heure, va s'humilier à ses pieds quand il reconnaîtra, dans l'audacieux, un envoyé du saint-père. Beaux vers à profusion, antihèses superbes, mais mortelle froideur, ennui profond! Pour si peu de choses tant de discours! Ils prononcent chacun deux cents vers bien inutilement, puisque l'envoyé n'a qu'à montrer la bulle. Le drame tient en une ligne : le poète l'énerve et le dissout en le tirant en quatre cents vers.

Si nous osons exprimer ces réserves sévères, c'est que l'admiration nous prend, sincère et profonde, pour les pages vigoureuses ou charmantes où M. Leconte de Lisle répand plus de vie et plus d'agrément, en visant moins au solennel.

La *Chasse de l'aigle* est un chef-d'œuvre. C'est qu'ici la description est bien vraiment le cadre d'un tableau animé; il y a une scène. On voit l'oiseau terrible planer, tournoyer, s'abattre sur l'étalon surpris et épouvanté, et l'on suit de l'œil la fuite vertigineuse du quadrupède aveuglé jusqu'au moment où il s'abat expirant.

L'aigle tombe sur lui comme un sinistre rêve,
S'attache au col troué par ses ongles de fer,
Et plonge son bec courbe au fond des yeux qu'il crève.

Cabré, de ses deux pieds convulsifs battant l'air,
Et comme empanaché de la bête vorace,
L'étalon fuit dans l'ombre ardente de l'enfer

Qu'un peintre lise cette pièce, la relise, l'apprenne par cœur, et ce sera bien extraordinaire s'il ne la traduit pas sur la toile pour sa plus grande gloire. Tout est indiqué : l'attitude, l'allure, la physionomie, la passion animale et la cruelle souffrance.

Et que de vers délicieux dans les courts poèmes où le maître veut bien ne pas mettre en rimes l'Apocalypse, ainsi qu'il fait dans la *Bête écarlate !*

Est-il rien de plus gracieux que la fin de la résurrection d'Adonis:

Les vierges de Byblos t'enlacent de leurs tresses!
Éveille-toi, souris à la clarté des cieux,
Bois le miel de leur bouche et l'amour de leurs yeux!

Et ces étonnants *Pantoums malais*, qui sont ce qu'il y a de plus réussi dans ce genre de poésie compliquée, où de médiocres rimeurs obtiennent des résultats passables, mais où, pour remporter un triomphe qu'approuve le bon sens, il faut un talent hors ligne.

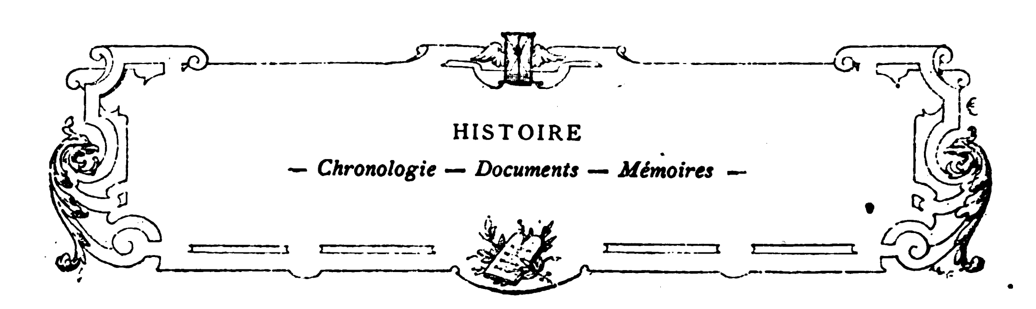
L'homme qui a composé ces vers de facture magistrale se tient dans la sereine région de l'orgueil légitime qui vient de l'œuvre accomplie, mais qu'a surexcité l'injustice d'une société dédaigneuse des poètes. A cette hauteur, on devient indifférent aux agitations et aux bruits vulgaires, mais il se produit des sursauts de l'âme mal guérie de ses honnêtes ambitions, et le pessimisme qui perce dans plusieurs poèmes où le vice de l'humanité et les horreurs de la férocité humaine sont étalés et notés d'infamie, ce pessimisme éclate dans un sonnet à un poète russe, que M. Leconte de Lisle ferme par cette conclusion :

Moi, je t'envie, au fond du tombeau calme et noir,
D'être affranchi de vivre et de ne plus savoir
La honte de penser et l'horreur d'être un homme!

Hélas! plus d'un, de nos jours, accepte la proposition comme vraie. Mais enfin le jour — il est tout proche — où l'Académie française décernera à M. Leconte de Lisle le grand prix Raynaud, et l'autre jour, — plus lointain, car il suppose une disparition que

notre cœur est bien loin de souhaiter, — le jour où elle l'appellera, lui, le plus fidèle et le plus exact disciple de Victor Hugo, à représenter et pour ainsi dire à continuer dans sa compagnie l'illustre octogénaire, M. Leconte de Lisle voudra peut-être bien reconnaître que penser n'est pas absolument une honte, et qu'il n'y a pas seulement de l'horreur mais de l'honneur à être *un homme!*

PZ.



Journal inédit de J.-B. Colbert, *marquis de Torcy, ministre et secrétaire d'État des affaires étrangères pendant les années 1709, 1710 et 1711,* par Frédéric Masson; publié d'après les manuscrits autographes par Frédéric Masson. Paris, Plon, Nourrit et Cie. 1 vol. in-8°.

M. Frédéric Masson, à qui l'on doit déjà plusieurs remarquables publications d'histoire diplomatique, vient de faire paraître à la librairie Plon et Nourrit un nouveau volume du plus haut intérêt: c'est, sinon tout le *Journal* où le marquis de Torcy notait chaque soir les incidents auxquels il avait été mêlé et ses impressions personnelles, du moins toute la partie qu'il a eu la bonne fortune de retrouver à Londres dans la collection de M. Morisson, et qui comprend les deux derniers mois de l'année 1709, l'année 1710 tout entière et les quatre premiers mois de 1711. Peut-être cette publication, en donnant l'éveil aux curieux et aux érudits, contribuera-t-elle à faire retrouver les volumes consacrés aux années antérieures, à partir de l'époque où le marquis de Torcy entra aux affaires.

Nous ne saurions donner en meilleurs termes que M. Frédéric Masson une idée de l'importance de ce précieux *Journal;* laissons-le donc parler : — « J'avais dû, dit-il, renoncer à m'occuper de ce grand et honnête homme, J.-B. Colbert, marquis de Torcy, parce que je ne rencontrais presque que de l'officiel, et j'ai appris à me défier des pièces diplomatiques dont on ne peut contrôler la véracité par des documents plus intimes...

« Dans le volume appartenant à M. Morisson, ce n'étaient point des dépêches que je rencontrais, c'était un bulletin au jour le jour, un journal de ce qu'avait dit, pensé, écrit Torcy; de ce qu'on avait dit autour de lui au Conseil; de ce qu'on avait dit, résolu et tenté sous les ordres du roi Louis XIV pour le salut de la France pendant la fin de l'année 1709, l'année 1710 et les quatre premiers mois de 1711. Au point de vue historique, ce document avait une valeur hors ligne. Nul, parmi les mémorialistes de la fin du règne de Louis XIV, n'avait accès dans le Conseil d'État. On ne connaît de journal ni des Pontchartrain, ni de Voysin, ni de Beauvilliers, ni de Desmaretz... Publier ce journal, c'était apporter dans le grand débat toujours ouvert sur la guerre de la succession d'Espagne le témoignage de l'homme le mieux instruit, le plus sincère, le plus droit, le plus éclairé et le plus généreusement patriote qui fût peut-être en France à cette époque. »

M. Frédéric Masson a fait précéder l'important document qu'il publie d'une longue introduction, pleine de faits admirablement exposés et d'appréciations indépendantes et justes; on remarquera surtout ses jugements sur Louis XIV, le grand souverain, si laborieux, si appliqué à son « métier », si vraiment roi, sur Fénelon et ses amis politiques, etc. — Le texte de Torcy est accompagné de notes recueillies avec autant de conscience que de savoir; enfin le volume est terminé par deux tables, l'une analytique, l'autre alphabétique, qui facilitent les recherches.

CH.-L. L.

Monsieur Thiers. — *Cinquante années d'histoire contemporaine,* par M. Charles de Mazade, de l'Académie française. 1 vol. in-8° de 480 pages. Librairie Plon, Nourrit, etc. Paris, 1884.

Par une rencontre saisissante, le jour même ou M. Thiers, grâce au livre que nous annonçons, semblait revenir sur la terre et nous être restitué dans tous les épisodes de sa longue et agissante carrière, le compagnon désormais historique de cette même vie, né douze mois avant M. Thiers, et qui lui survécut près de huit ans, s'en allait lui-même de ce monde. Il s'en allait, le pacifique auteur d'éloges académiques, le sédentaire fureteur d'archives, le discret habitué des belles tables et des beaux salons, en un mot, celui dont on a dit avec une fine ironie qu'il avait fait le *choix du sage;* il s'en allait, au fracas des armes, au son des tambours et des trompettes, au roulement des canons, et suivi par un corps d'armée, avec musique et général. Sur l'heure, on parut un peu surpris; le lendemain, on n'en parlait déjà plus... et peut-être bien ne restera-t-il, un jour qui n'est pas loin, de tant de papier noirci, de paroles contradictoires et de pompe militaire, que la légende d'une

amitié constante entre deux hommes de lettres et deux Français au XIXe siècle. Eh bien! une légende, n'est-ce pas toute la gloire, comme un regard c'est tout l'amour ?

La dernière fois précisément qu'il nous a été donné de voir M. Mignet, ce fut, ces temps derniers, sous la coupole de l'Institut, un jour de réception à l'Académie française, et servant de parrain à M. de Mazade, l'auteur de ce livre : *Monsieur Thiers, cinquante années d'histoire parlementaire.* Il nous parut alors beaucoup plus fatigué et ployant sous son grand âge que ne le disaient les chroniqueurs, les familiers et les confrères; mais il était encore fort intéressant à voir, et recueilli dans une attention qui était sans doute quelquefois distraite et somnolente; en effet, jaloux de s'associer à toutes les marques d'approbation octroyées au récipiendaire, il lui arriva d'applaudir, entraîné par l'exemple, un passage du discours où l'on chantait ses louanges, à lui Mignet. L'historien de la Révolution et des affaires d'Espagne devait bien ce public témoignage à M. de Mazade, en dehors même de la question d'amitié personnelle, de lui servir de parrain dans cette cérémonie, ne fût-ce que par gratitude d'*alter ego* de M. Thiers, envers l'homme qui venait de consacrer à une chère mémoire cet important ouvrage. Que cet ouvrage soit écrit, du commencement à la fin, sur le ton du panégyrique, il n'y a point à s'en défendre, et nous n'en sommes ni scandalisé ni surpris. Que l'on ait aimé ou haï M. Thiers, son don de séduire, ses talents, son activité, sa puissance de travail, sa pathétique tendresse pour la France et pour ses gloires, en font un de ces hommes établis à ce point dans la pensée de tout le monde, qu'un écrivain qui a chéri leur personne les peut louer ou excuser quand même, sans paraître manquer à la sincérité, ni à l'intelligence, ni même au goût. Au fait, dans cette ruche de mouches du coche, dans ce monde d'intrigues, d'enfantillages, de niaiseries, de défections, de phraséologie abracadabrante et de grammaire invraisemblable, qui grouille et bourdonne à « la tribune française », la figure de M. Thiers prend, relativement aux autres, des proportions colossales. Ce n'est point qu'il fût beaucoup plus correct dans son style. On a relevé des choses qui paraissent inventées par un railleur facétieux, dans ses livres composés à loisir. Dans le courant de ses dires politiques, il était coutumier de trouvailles en ce genre : « *Le ministère du 1er mars ne sera, après tout, que le 11 octobre à cheval sur la Manche.* » N'importe, il savait faire couler la vie à travers les écritures les plus différentes : explications d'un nouveau mécanisme financier, récit d'une bataille, état commercial du pays, plaidoiries *pro domo*, et son nom restera parmi les rares noms que notre siècle déclinant va léguer à ses successeurs. L'intéressant et consciencieux ouvrage de M. de Mazade est divisé en sept chapitres dont le premier aborde successivement l'enfance et la jeunesse de M. Thiers, ses études et ses succès à Aix, son arrivée à Paris avec Mignet, ses débuts politiques et littéraires sous la Restauration, la curiosité et l'intérêt qu'il inspire à tous les grands esprits d'alors, Laffitte, le baron Louis, Talleyrand, sans oublier Lamartine, qui a tracé un remarquable portrait de M. Thiers en 1830. Les chapitres suivants nous disent comment se fonde un gouvernement; M. Thiers et la monarchie en 1830; comment périt un gouvernement; M. Thiers et l'opposition sous la monarchie de 1830; la révolution de février 1848; M. Thiers et la seconde république en France; la dictature du 2 Décembre; M. Thiers et le second empire, les désastres du pouvoir absolu; M. Thiers et la crise nationale en France, la paix de 1871 et la réorganisation, la libération du territoire; la crise politique de la France après la guerre; M. Thiers, l'Assemblée de Versailles et la République, le 24 mai 1873 et le 16 mai 1877; M. Thiers dans la retraite, ses dernières luttes et sa mort.

L. D.

La vie antique : Manuel d'archéologie grecque et romaine, d'après les textes et les monuments figurés. — Première partie : La Grèce; traduction faite sur la quatrième édition de E. Guhl et W. Koner, par F. Trawinski, sous-chef au ministère de l'instruction publique, revue et annotée par O. Riemann, maître de conférences à l'École normale supérieure; précédée d'une introduction par Albert Dumont, membre de l'Institut, etc. — Paris, J. Rothschild, éditeur, 1884 (imprimé à Strasbourg, chez G. Fisbach). 1 vol. in-8° de XXIV-435 pages, orné de 559 vignettes.

En dehors des archéologues de profession et d'un petit nombre d'érudits, bien peu de personnes, en France, connaissent, même par son titre, le bel ouvrage des deux savants allemands E. Guhl et W. Koner. Leur œuvre cependant a obtenu partout à l'étranger un très grand succès : quatre éditions publiées dans la langue originale, de 1861 à 1876, en font foi, ainsi que les traductions anglaise et italienne données peu de temps après l'apparition de la seconde édition allemande. — Bien que les travaux relatifs à l'archéologie grecque et latine ne manquent point dans notre littérature, il faut convenir qu'aucun ouvrage français ne réunit au même degré et aussi complètement le mérite et les avantages du livre de MM. Guhl et Koner. Nous possédons, en effet, d'excellentes études, de bons dictionnaires relatifs à la vie antique et à l'archéologie gréco-latine; mais ces productions, ou trop étendues ou trop restreintes, ne sont à la portée ni de toutes les bourses ni de tous les esprits; il faut être déjà très fort pour pouvoir se servir utilement des unes; les autres, destinées surtout aux étudiants, ne leur offrent parfois que des secours inefficaces ou insuffisants. Ce qui nous manque, en un mot, c'est un *manuel* proprement dit, et c'est pour combler cette lacune de notre bibliographie classique que M. J. Rothschild a eu l'heureuse idée de faire traduire en notre langue l'ouvrage excellent dont nous nous occupons.

Répondant à son appel, MM. Trawinski et Riemann ont réussi à faire du livre de MM. Guhl et Koner

une œuvre plus pratique et plus attrayante peut-être que l'original même : le premier a apporté à la traduction française un soin tout particulier, en s'efforçant de reproduire fidèlement la pensée des auteurs avec toute la clarté et la précision qui caractérisent notre langue; — le second a revu cette traduction au point de vue scientifique et l'a augmentée de notes explicatives; enfin, et ce n'est pas le moindre avantage que présente l'édition française sur les précédentes, ces messieurs, tout en respectant le plan et l'économie générale de l'ouvrage, en ont modifié la physionomie extérieure, afin de le rendre plus clair et d'une lecture plus facile. C'est ainsi qu'ils ont cru devoir abandonner le classement primitif en nombreux paragraphes, pour le remplacer par une division en chapitres qui, résumés dans des sommaires, traitent chacun une partie bien déterminée de l'ensemble.

Dans sa remarquable introduction, M. Albert Dumont fait ressortir à merveille la valeur et le but de l'ouvrage si heureusement traduit et remanié par MM. Riemann et Trawinski. Il serait bien difficile et bien long de l'analyser en détail; les quelques lignes qui suivent, empruntées à M. A. Dumont, suffiront pour en bien faire connaître l'esprit et le but : « Les temples, les fortifications, les ports, les théâtres, les édifices qui servaient aux jeux et aux réunions, les demeures privées, les tombeaux, les funérailles, le mobilier, le costume, les armes, la marine, la musique, l'éducation, les occupations des femmes, le mariage, les cérémonies du culte : tels sont les principaux chapitres de ce livre, où sont réunis et condensés tous les faits et tous les actes de la vie publique et privée des Grecs. — L'ouvrage s'adresse à quiconque lit les écrivains de la Grèce et veut comprendre les détails de la vie même que peignent ces écrivains, sans faire une étude spéciale de l'archéologie; il explique les termes dont ils se servent et les éclaire par des images empruntées le plus souvent à la plus belle époque de la civilisation hellénique. S'il est de toute nécessité, en lisant un livre grec, de savoir la valeur des mots et les règles de la grammaire, il est bon aussi, quand il est parlé de ces constructions de natures diverses ou de ces objets usuels qui reviennent sans cesse dans les textes, de s'en faire une idée exacte. Faute d'être instruit à cet égard, on voit mal ce que l'auteur a voulu dire; ce n'est pas seulement le sens matériel qui échappe; on suit moins bien les idées et souvent on ne les comprend pas du tout. Connaître seulement le vocabulaire, c'est, à vrai dire, ne savoir qu'à moitié le sens d'un grand nombre de mots. — Quelques dictionnaires ont le même objet que ce livre, — nous parlons seulement de ceux qui s'adressent aux élèves; — mais ils donnent l'explication des termes pris séparément, sans présenter d'ensemble la série qui constitue une même famille; pour s'en servir utilement, il faut déjà avoir des connaissances étendues, savoir choisir et comparer. — Un article, par exemple, traite d'une forme de vase, d'une arme particulière, tandis qu'ici, dans un court chapitre, on trouve un exposé élémentaire, il est vrai, mais complet dans la mesure où il veut l'être, de ce que nous savons sur toutes les formes de vases ou sur les genres d'armes les plus variés. Cette différence de méthode est importante, surtout pour les débutants, auxquels il est nécessaire de ne donner que des idées justes. » — Nous irons un peu plus loin que M. A. Dumont et nous ne craindrons pas de dire que le *Manuel* que nous avons sous les yeux ne s'adresse pas seulement aux *débutants.* Nous mettons en fait qu'il n'est pas un érudit (les savants spécialistes sont naturellement exceptés), pas un homme du monde qui n'ait besoin, quand il étudie dans les textes la vie antique, de recourir à un dictionnaire ou à une monographie : on comprend dès lors de quelle véritable utilité devient le livre que MM. Trawinski et Riemann ont mis à notre portée. Ce manuel, à notre avis, doit être une espèce de *vade-mecum* de tous les lettrés, dont le nombre est heureusement plus grand de jour en jour, et, s'il fallait y apposer une épigraphe, nous n'hésiterions pas à choisir ce vers célèbre :

Indocti discant et ament meminisse periti.

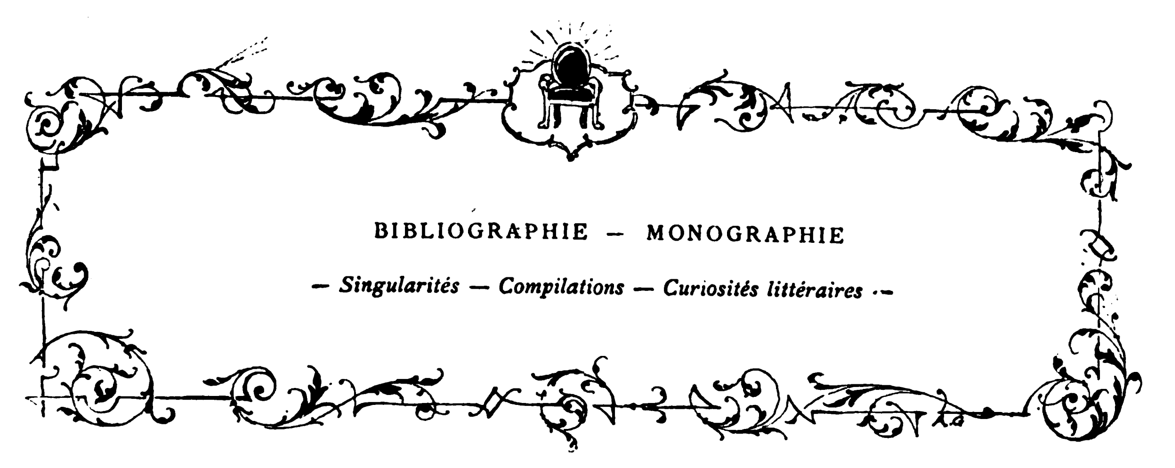
Au point de vue de la forme matérielle, le nouveau volume publié par M. J. Rothschild ne laisse rien à désirer : le nom seul de l'éditeur indique assez avec quel soin il a été fait pour que rien ne manque à sa perfection.

Les 559 vignettes dont il est accompagné ont été dessinées et gravées avec beaucoup d'exactitude d'après les monuments authentiques; on comprend, en les examinant, qu'elles ont été prodiguées dans l'ouvrage, bien moins pour l'ornement ou pour satisfaire une puérile curiosité, que pour éclairer pleinement et rapidement le lecteur sur la nature et le véritable aspect des objets décrits. — Enfin une table alphabétique de plus de 900 mots français, grecs et latins termine admirablement le volume et met le chercheur à même de trouver instantanément la définition ou l'image de l'article qui l'occupe.

Sous tous les rapports, le « Manuel d'archéologie grecque et latine » est un travail excellent; nous ne doutons pas qu'avec le temps un Français ne nous en donne un meilleur encore et, comme M. A. Dumont, « nous sommes sûrs que notre pays, après avoir traduit les manuels de ses voisins, tiendra à honneur d'en posséder qui soient son œuvre ». — D'ici là, toutefois, nous ne pouvons que désirer vivement que M. F. Trawinski ne nous fasse pas trop longtemps attendre la seconde partie de sa belle et intéressante traduction.

PHIL. MIN.





Les Portraits aux crayons des XVIe et XVIIe siècles, conservés à la Bibliothèque nationale (1525-1646), notice, catalogue et appendice, par HENRI BOUCHOT, ancien élève de l'École des chartes, attaché au Cabinet des estampes. Ouvrage honoré d'une souscription du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, avec deux portraits en fac-similé. Paris, Oudin et Ce, 1884; 1 vol. gr in-8°. — Prix : 25 francs.

C'est là un des plus importants volumes publiés sur les beaux-arts pendant l'année qui vient de s'écouler. L'art français du XVIe siècle, si personnel, si délicat, qui embrassa à la fois la peinture et le dessin du portrait et poussa jusqu'à la perfection extrême la science de la portraiture, n'avait encore rencontré que des enthousiastes de détails, des amoureux discrets, (comme M. Niel, par exemple), qui, tout en effleurant la question, évitaient de débrouiller le chaos immense dans lequel toutes ces études se trouvaient plongées. Certains d'entre ces critiques d'art éclairés, et parmi ceux-là nous citerons M. le comte de Laborde, avaient passé si rapidement sur la partie technique du portrait aux crayons du XVIe siècle, qu'ils s'étaient souvent égarés, faute de recherches d'ensemble.

M. Bouchot, attaché au Cabinet des estampes de la Bibliothèque, par sa situation au milieu du dépôt le plus riche du monde en portraits crayonnés, entreprit cette dure besogne et vient de la mener à bien en deux années, durant lesquelles il visita nombre de collections françaises ou étrangères, compara, classa, reconnut les anonymes, restitua les méconnus, et, tout en poursuivant ce travail d'iconographie pure, en arriva à grouper, à classer les artistes inconnus qui avaient portraituré la plupart de ces seigneurs ou de ces dames du vieux temps.

Nous donnerons une idée approximative du travail lorsque nous dirons que pas un seul écrivain d'art n'avait jamais rapproché un nom de peintre d'une œuvre quelconque. Les plus osés attribuaient tout à Clouet et à Dumonstier en bloc, sans se douter que ces deux hommes, vivant à cinquante années l'un de l'autre, ne pouvaient travailler au même temps. Il s'en était suivi les plus bizarres et les plus imprévues attributions dans nos musées même, faute de renseignements spéciaux sur la question.

Les *crayons* étaient, au XVIe siècle, d'une mode constante et universelle. Les plus grands artistes ne dédaignaient point d'en faire, soit pour les conserver à titre de renseignements, soit même pour les vendre. Les *crayons* allaient de pair avec la peinture, plus chère et partant moins à la portée de tout le monde La mode devint de l'engouement; chaque famille avait son recueil de crayons, comme on a aujourd'hui des albums de photographies, et les faisait composer suivant ses goûts ou ses relations de famille. Malheureusement, la mode des crayons prit fin vers le commencement du XVIIe siècle; et, comme il arrive toujours en pareil cas, on détruisit un grand nombre de recueils et on laissa se perdre le reste. On peut voir par le livre de M. Bouchot ce qui demeure aujourd'hui de tout cela.

Le catalogue dressé par lui contient cependant plus de 2,500 pièces, ce qui est encore un chiffre, surtout si l'on considère que la plupart de ces portraits sont inconnus et inédits, et que pour un très grand nombre d'entre eux l'auteur a fait des restitutions de noms que l'on n'avait point tentées jusque-là. M. Bouchot a pris son bien partout : à la Bibliothèque nationale, où se trouvent près de 800 pièces, et des plus remarquables; au Louvre, à la bibliothèque des Arts et Métiers, dans la bibliothèque particulière de M. Courajod; à Arras, aux châteaux d'Azay-le-Rideau, de Beauregard; à Castle-Howard en Angleterre, à Breslau, à Saint-Pétersbourg même. Il s'ensuit que voilà toute l'histoire iconographique du XVIe siècle réunie dans une sorte de manuel, dont la table devient un précieux guide pour l'érudit.

Dans une longue préface de 120 pages, M. Bouchot explique ses procédés de critique et tente des classifications. Il limite les travaux possibles de notre admirable Clouet et met au jour un quasi inconnu, Foulon, pressenti par M. de Laborde, mais que M. Bouchot seul a désigné et auquel il a pu restituer ses principales œuvres. Les collectionneurs Du Bouchet, gens éclairés du XVIIe siècle à qui l'on doit la conservation de la majeure partie des bons crayons de la Bibliothèque, ont été exhumés de toutes pièces. On ne connaissait sur eux auparavant qu'un quatrain

macaronique de l'abbé de Marolles. Les Dumonstier, les plus populaires d'entre les artistes en crayons, ont été étudiés à fond, et M. Bouchot donne même le catalogue des portraits gravés d'après Daniel, le plus connu de cette dynastie. Certes, il peut y avoir là bien des erreurs de détail; mais qui n'en ferait pas en débrouillant un pareil écheveau? Le Ministère a montré qu'il approuvait cette œuvre en prenant 150 exemplaires du catalogue des crayons français. Deux reproductions par les procédés Dujardin ont été jointes au volume; ce sont les portraits de Marie Touchet, la maîtresse de Charles IX, un des plus délicieux crayons de notre Bibliothèque nationale, et le très curieux Henri IV jeune, la plus sérieuse découverte que M. Bouchot ait faite pendant ses recherches; car si l'on a d'innombrables portraitures du roi vieilli, on ne connaît aucun portrait de lui à la vingtième année. Le célèbre portrait de Genève représente le monarque à quinze ans environ. Celui de M. Bouchot, qui a été retrouvé parmi les anonymes de la Bibliothèque, grâce à des comparaisons qu'il explique et qui sont péremptoires, montre le roi de Navarre à l'époque de son mariage avec la reine Margot.

La librairie Oudin et Cᵉ a fait de grands frais d'impression, ce qui explique le prix de 25 francs, prix ordinaire d'ailleurs pour des ouvrages de cette importance et de cette utilité. Il faut espérer que, grâce à ce manuel, nos collectionneurs et nos experts ne pourront plus nous donner de ces attributions extraordinaires qui faisaient de toutes les dames du xvIᵉ siècle des Diane de Poitiers, des reine Margot ou des Gabrielle d'Estrées. H. M.

Auguste Poulet-Malassis. — *Bibliographie descriptive et anecdotique des ouvrages écrits ou publiés par lui,* par un bibliophile ornais. Paris, Rouquette, 1883. (Imprimé à Mamers, chez G. Fleury et A. Dangin.) In-8° de v-46 pages; tiré à cent exemplaires numérotés à la presse.

Le regretté Auguste Poulet-Malassis, né à Alençon en 1825, mort à Paris le 11 février 1878, est, pour bien des gens, plus connu comme éditeur et libraire que comme littérateur. Ce fut cependant un véritable lettré et un érudit dans toute la force du terme. Il n'a point, il est vrai, laissé d'ouvrages entièrement de son cru, de ces livres qui établissent la réputation d'un auteur, qui le classent et lui marquent sa place dans la littérature; mais ses intéressantes préfaces, ses savantes notices, ses curieuses annotations, et surtout la part très large qu'il a prise à de grands travaux archéologiques et bibliographiques, lui composent un bagage assez important pour le préserver de l'oubli. Bien des écrivains voudraient pouvoir en présenter autant, qui, par des productions moins nombreuses et peut-être de moindre valeur, ont réussi à conquérir une sorte de demi-célébrité, aujourd'hui plus bruyante, mais probablement peu durable.

Ce qui a nui le plus à la réputation littéraire de Poulet-Malassis, c'est l'éparpillement de ses écrits, dispersés dans des revues et dans des recueils, et, souvent aussi, noyés sous la célébrité ou de l'auteur ou de l'ouvrage qu'ils devaient présenter ou expliquer au public. Dans de telles conditions, peu de bibliophiles, voire des plus érudits, seraient à même d'apprécier exactement la valeur de l'œuvre écrite de Poulet-Malassis; ses amis, car il en avait d'excellents, en exagéraient peut-être l'importance; ses détracteurs, et l'on sait qu'il en eut plus d'un, ne manqueraient pas d'en ravaler le mérite. Un sincère admirateur de Malassis, son compatriote et son ami, a pensé que le meilleur moyen de faire rendre bonne justice à notre auteur était de dresser la liste complète de ses productions; c'est à cette heureuse inspiration que nous devons d'avoir la bibliographie ci-dessus décrite, modestement signée d'un pseudonyme que nous ne nous croyons pas encore autorisé à dévoiler.

Si mince que soit la charmante plaquette rédigée par le *bibliophile ornais,* elle représente pourtant un grand travail. Ce n'était point une petite affaire de rechercher et de réunir tous les écrits, dont plusieurs n'ont que quelques pages, mis au jour par Malassis pendant les trente-neuf années de sa vie littéraire. C'est non seulement à l'aide de ses propres recherches, mais aussi grâce aux obligeantes communications de MM. Maurice Tourneux, Philippe Burty et de la Sicotière, tous trois amis ou collaborateurs de notre auteur, que le bibliophile ornais a pu recueillir les éléments de l'excellent travail qu'il nous offre.

Ce travail, aussi intéressant que consciencieux, ne présente rien qui rappelle la sécheresse ordinaire des monographies bibliographiques; ce n'est point une simple énumération de titres et de dates; bien au contraire, rien de moins aride ni de plus attrayant pour un bibliophile que la lecture des soixante et un articles dont il se compose. Disposés suivant l'ordre chronologique, le meilleur assurément pour une étude de ce genre, ces articles sont, il n'est pas besoin de le dire, décrits avec la plus minutieuse exactitude; ils sont, pour la plupart, suivis de notes fort bien faites, claires et sobres, quoique remplies d'anecdotes curieuses qui seront bien utiles au futur biographe de Poulet-Malassis.

Ne pouvant citer ici tout ce qui nous a le plus frappé, nous nous bornerons à signaler, au courant de la plume, à l'attention des lecteurs les notices accompagnant les articles que voici :

Le Département de l'Orne archéologique et pittoresque (1845-1851). — On sait combien, pendant toute sa vie, Malassis s'intéressa à l'histoire de son pays natal; aussi ne fut-ce pas seulement comme imprimeur, mais encore comme collaborateur très actif qu'il contribua à la publication de cet important ouvrage;

L'Aimable faubourien, journal de la canaille (juin 1848). Il fournit sept articles à cette feuille dont les cinq numéros sont devenus rarissimes;

Revue anecdotique (1855-1862);

La Petite Revue (1863-1867). — Ces deux recueils, si piquants et si recherchés aujourd'hui, durent en grande partie leur succès à l'intelligente initiative et à l'activité de notre auteur.

Note sur Corneille Blessebois (1866). — Cette note est fort intéressante et démontre clairement que Malassis fut le meilleur et le plus sûr bibliographe de cet étrange auteur.

Un été à la campagne (1867). — La note nous apprend que ce roman licencieux, plusieurs fois réimprimé depuis, si souvent attribué à M. *G. D.*, fut récrit et refait entièrement par Malassis, sur le manuscrit primitif abandonné chez un relieur de Bruxelles.

Les ex-libris français (1874). — C'est un des opuscules les plus curieux et les plus recherchés de l'auteur;

Correspondance de Mme de Pompadour (1878), dernier ouvrage auquel Malassis a coopéré et qu'il n'eut point la satisfaction de voir paraître.

Ces quelques articles, mentionnés ici en raison surtout de l'importance de leurs notes, ne sauraient donner une juste idée du labeur que représentent les écrits de Poulet-Malassis; ils sont, répétons-le, au nombre de soixante, et tous sont également appréciés par les connaisseurs.

Assurément, c'est déjà quelque chose que d'avoir aujourd'hui une bonne bibliographie de Malassis, mais cela ne saurait suffire aux bibliophiles. La plupart de ses écrits ont été imprimés à très petit nombre; beaucoup ont paru à l'étranger, et, par des causes diverses, sont devenus introuvables. Il est donc fort à désirer qu'on les réunisse en un volume que tous les amateurs seraient heureux de posséder. Il y faudrait joindre une biographie complète de l'auteur, biographie dont les éléments sont encore faciles à réunir; enfin on pourrait y ajouter la bibliographie dont nous venons de nous occuper et, ce qui ne serait pas d'un moindre intérêt, le catalogue des ouvrages imprimés ou édités par notre auteur, tant à Alençon qu'à Paris et à Bruxelles. Que de bons livres, que de réimpressions utiles ont vu le jour sous cette marque et avec cette devise (*concordiæ fructus*) jadis si connue !

Il y a là, on le voit, la matière d'une étude bien intéressante et d'une importante publication. Ce serait, à notre avis, le plus beau monument à élever à la mémoire de l'imprimeur-éditeur-auteur qui eut nom Poulet-Malassis, de ce lettré délicat, de ce véritable érudit qui eut le tort de gaspiller ses talents en de petits écrits et le malheur de gâter sa carrière ; de cet homme enfin assurément honnête, mais, hélas ! imprudent, qui n'était peut-être pas fait pour vivre à notre époque, et que M. Ph. Burty a si judicieusement appelé *un attardé du* XVIIIe *siècle*. Voilà une tâche qu'il nous tarde de voir entreprendre, et, à en juger par l'essai que nous venons d'examiner, elle nous paraît tout naturellement incomber au *bibliophile ornais*.

PHIL. MIN.

Historical Essay on the art of bookbinding, by H.-P. Du Bois. New-York, Bradstreet press, 1883 (Essai historique sur l'art de la reliure, par H. P. Du Bois).

Il est certain que (cela n'est pas à craindre) si jamais le XIXe siècle voyait des lois somptuaires, la bibliophilie, ou, pour ne pas froisser les gens sérieux, la bibliomanie, serait rudement, mais sévèrement atteinte !... Le prix des livres anciens ou modernes et le luxe des reliures dépassent l'imagination, au grand esbattement des commissaires-priseurs, pour qui les bibliothèques sont devenues des réserves d'avenir. Et voici que M. H.-P. Du Bois renchérit et pousse à la roue par son *Historical Essay on the art of bookbinding*. Il trouve sans doute qu'il n'y avait pas assez d'engouement, et pour y aider il apporte les lettres patentes de la bibliophilie. D'après M. H.-P. Du Bois, — qui s'arc-boute de Morhof et de Angelus Roccha, — un passage de la *Biblioteca apostolica Vaticana* (Rome, 1591) fait remonter, en s'appuyant sur le chapitre XXXI du Deutéronome, la bibliomanie au delà du déluge. Cela rassurera les derniers scrupules, et, après une telle réplique, les arguments de Cicéron, Sénèque, saint Jérôme, Charlemagne (rien n'y manque) semblent presque de petite importance. Cet *Essai* est une plaquette d'une cinquantaine de pages, écrites avec une simplicité élégante et une grande mesure d'érudition.

Les *Cadenati* sont l'objet d'une étude spéciale, ainsi que la reliure arabe, dont quelques bibliothèques d'Espagne conservent encore d'admirables spécimens. Nos reliures françaises jouent un grand rôle dans cet *Essai*, et les avis de nos bibliophiles, Charles Nodier, Paul Lacroix, Édouard Fournier et Octave Uzanne y semblent décisifs en matière de goût. M. H.-P. Du Bois nous fait également l'éloge de Bradstreet, dont les reliures américaines semblent rivaliser avec les nôtres, et qui peuvent, dit l'auteur, être lancées du sommet du Snowdon ou Cades Idus sans crainte aucune. Je n'en doute point; je doute seulement que les possesseurs de ces fameuses reliures s'avisent d'essayer ce genre d'épreuve.

A. A.

Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Chalon et Mâcon, avec un choix de leçons, d'hymnes et de proses composées en l'honneur de quelques saints spécialement honorés dans ces diocèses, par M. PELLECHET. Paris, H. Champion, et Autun, Dejussieu père et fils, 1883 ; 1 vol. gr. in-8° de XII-538 pages. Titre rouge et noir, avec un fac-similé héliographique du colophon du bréviaire éduen de 1480; tirage à 220 exemplaires, dont 20 sur papier de Hollande.

En examinant l'ouvrage ci-dessus décrit, on ne sait ce qu'on doit admirer davantage, de l'incroyable patience de l'auteur ou de sa rare érudition. Ce livre, dont le titre si modeste ne peut laisser deviner la valeur, est un véritable chef-d'œuvre bibliographique,

qui n'intéresse pas moins les savants et les lettrés que les hommes d'église. Ce qu'on se demande d'abord, c'est comment M. Pellechet a été amené à se consacrer à une tâche si spéciale et, en apparence du moins, si ingrate; il a pris lui-même le soin de nous renseigner sur ce point, et voici comment il s'exprime dans sa préface : « En parcourant le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Marseille, je trouvai cette indication : *Bréviaire d'Autun,* suivie de la note, *renvoyé aux imprimés.* Je demande ce volume, pris autrefois pour un manuscrit; j'en lis quelques pages, et je trouve à l'une des fêtes de saint Lazare, patron de la cathédrale d'Autun, une sorte d'imitation d'un passage de l'*Enfer* du Dante. Cette découverte me conduisit à chercher si une légende semblable n'aurait pas été insérée dans d'autres bréviaires. Je fouillai d'abord les catalogues des bibliothèques publiques et privées, puis ces bibliothèques elles-mêmes, en France et à l'étranger. Chemin faisant, je rencontrai d'autres livres liturgiques : missels, psautiers, rituels, etc., raretés manuscrites ou imprimées, éparses et souvent négligées. Quelques amis me conseillèrent ensuite de publier les notes que j'avais réunies; et voilà comment saint Lazare, répétant le poème du grand Florentin, m'a conduit à donner une liste des livres liturgiques des diocèses d'Autun, Chalon et Mâcon, réunis depuis le Concordat de 1801, et à reproduire les anciens offices des principaux saints et patrons de ces diocèses. J'y ai ajouté quelques hymnes et proses composées en leur honneur, rencontrées çà et là. »

M. Pellechet nous ayant ainsi renseignés sur les circonstances qui ont présidé à la composition de son ouvrage, il nous reste à faire connaître sommairement aux lecteurs le plan qu'il a suivi et les principales matières étudiées dans ce beau travail.

L'ouvrage se divise en deux parties : *les livres liturgiques* et *les Analecta liturgica.*

Dans la première partie sont décrits, *de visu,* avec la plus scrupuleuse exactitude, 226 livres de liturgie des trois diocèses susindiqués, rangés dans l'ordre et sous les titres suivants :

1° *Antiphonaires* (nos 1 à 13). Ce nom est donné, on le sait, aux livres où étaient conservées les antiennes des différents offices de l'Église;

2° *Bréviaires* (14 à 47). On nomme ainsi les livres contenant l'office canonial, ce qui les différencie du *Missel;*

3° *Cérémoniaux* (48 à 52). Livres contenant spécialement les offices dont la célébration est réservée aux évêques, ou des cérémonies dont ils sont l'objet;

4° *Collectaires* (53 à 57). Livres contenant les collectes ou oraisons de la messe;

5° *Constitutions synodales* (58 à 61);

6° *Diurnaux* (61 à 62);

7° *Épistolaires et évangéliaires* (64 à 71);

8° *Graduels* (71 à 81). Recueils de différentes antiennes de la messe que l'on chante debout, après l'épître;

9° *Heures* (82 à 96). Parties du bréviaire contenant les heures canoniales récitées par les clercs pendant le jour;

10° *Hymnaires, institutions, lectionaires, légendaires, manuels* (97 à 104);

11° *Martyrologes* (105 à 108);

12° *Missels* (109 à 160);

13 *Offices propres, ordo, pontificaux* (161 à 185):

14o *Processionaux, proses, psautiers* (186 à 204);

15° *Rituels* (204 à 216), ou collection des instructions pour célébrer les divers offices selon le rite romain);

16° *Statuts et vespéraux* (217 à 326).

On voit, par cette simple énumération, que, bien que relatifs au culte seulement, ces ouvrages présentent encore une certaine variété. Ce qu'il est malheureusement impossible de faire comprendre par des exemples et des citations, c'est la consciencieuse fidélité avec laquelle ces ouvrages imprimés ou manuscrits, dont plusieurs remontent aux xve, xive et même xiiie siècles, sont décrits par M. Pellechet, qui a en outre accompagné chacun de ses articles de notes aussi nombreuses qu'intéressantes, tant au point de vue bibliographique qu'au double point de vue historique ou littéraire.

Cette première partie de son travail est une merveille de clarté, de patience et d'érudition. Nous ne connaissons guère actuellement que M. Gustave Paulowski, le savant bibliothécaire de la maison Didot, qui sache faire ainsi, d'un simple catalogue, une œuvre importante, pleine de faits et de renseignements, offrant dans leur ensemble la valeur d'un véritable document bibliographique.

La seconde partie du livre, intitulée *Analecta liturgica,* n'est pas moins soignée que la première.

Elle commence par une analyse du bréviaire d'Autun de 1480, dont le colophon est reproduit en facsimilé au commencement du volume. M. Pellechet a transcrit en entier le *Calendarium* de l'église d'Autun, fort intéressant sous le rapport purement liturgique, et très curieux par les préceptes hygiéniques formulés, à la fin de chaque mois, en vers analogues à ceux de l'École de Salerne. Rien de plus singulier que ces conseils médicaux indiquant, pour chaque époque de l'année, s'il faut manger et boire peu ou beaucoup, se saigner, se baigner, se purger, se couper les ongles ou les cheveux, combien de temps il faut dormir, et d'autres choses encore passablement étranges, surtout dans un livre exclusivement destiné aux gens d'Église; qu'on en juge par les spécimens suivants :

Augustus habet dies XXXI. *Luna XXX.*

Quisquis sub Augusto viuat medicamine iusto,
Raro dormitet estum, coïtum quoque vitet,
Balnea non curet, nec multum commestio duret,
Nemo laxari debet, vel fleubomitate.

Virgo frigidum et siccum, *indifferens.*

Lunam virgo tenens, vxorem ducere noli;

Viscera cum costis caneas tractare cruorem;
Semen detur agro, dubites intrare carinam.

September habet dies XXX. *Luna XXIX.*

Fructus maturi septembris sunt valituri,
Et pira cum vino, panis cum lacte caprino,
Aqua de vrtica tibi potio fertur amica;
Tunc venam pandas, species cum semine mandas.

Libra calidum et humidum, *bonum*.

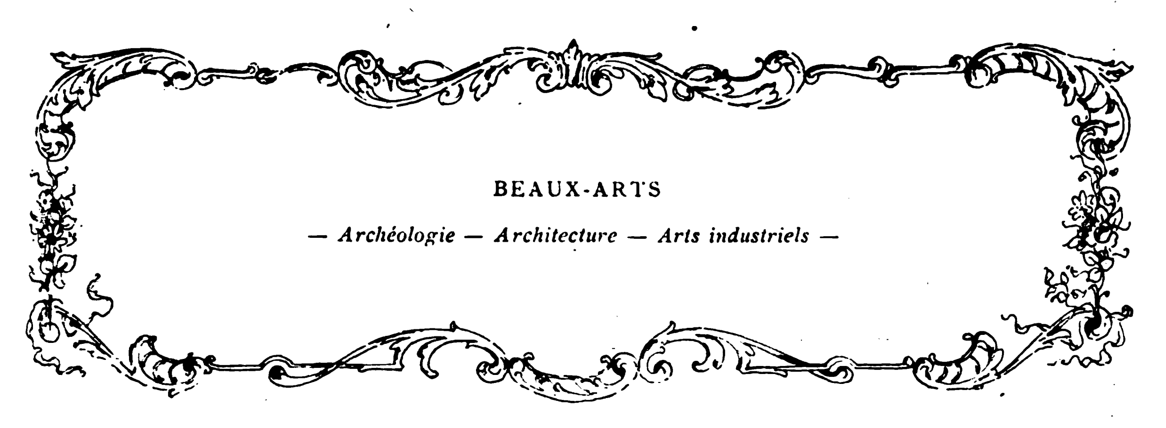
Libra lunam tenens, nemo genitalia tangat,
Aut renes nates, nec iter carpere debes,
Extremam partem libre cum luna tenebit.

A la suite du *Calendrier,* M. Pellechet consacre neuf chapitres à l'étude des offices propres de divers saints spécialement fêtés dans les trois diocèses d'Autun, de Chalon et de Mâcon : ce sont saint Andoche, saint Lazare (appelé aussi jadis *saint Ladre*), saint Léger, sainte Madeleine, sainte Marthe, saint Nazaire et saint Celse; les évêques canonisés d'Autun, saint Symphorien et saint Vincent.

Au point de vue du latin d'Église, cette étude offre un véritable intérêt; non seulement l'auteur a réuni dans ces chapitres les *leçons, antiennes et oraisons* propres à chaque saint, ce qui ne présente aujourd'hui qu'une utilité secondaire même pour les liturgistes, mais encore il a transcrit, d'après des manuscrits inédits pour la plupart, un grand nombre d'hymnes et de proses, presque toutes en vers rimés et généralement fort curieuses, malgré leur médiocrité poétique. Plusieurs de ces pièces datent de la fin du moyen âge et, soit pour leur forme, soit pour leur naïveté même, méritaient d'être tirées de l'oubli.

Enfin, grâce aux tables et index qui terminent le livre, il est facile de se guider au milieu de la multitude des faits et des renseignements de toute sorte qui y sont accumulés. L'auteur n'a donc rien épargné pour faire un ouvrage excellent; mais que de peines et de recherches pour y parvenir, sans parler des frais nécessités par cette luxueuse publication!

Aussi M. Pellechet n'a-t-il travaillé que pour l'amour de la bibliographie; son livre, très spécial et destiné à un cercle très restreint de lecteurs, n'a été tiré qu'à bien petit nombre et ne viendra qu'en bien peu de mains. On ne peut qu'en éprouver plus de reconnaissance et d'estime pour M. Pellechet, qui, en s'imposant une si rude tâche avec tant de désintéressement, a réussi à faire une monographie si parfaite qui le place dès maintenant parmi les bibliographes de premier ordre. PHIL. MIN.



BEAUX-ARTS

— Archéologie — Architecture — Arts industriels —

Alexandre Calame, sa vie et son œuvre, *d'après les sources originales*, par E. Rambert. Un volume in-8° de 568 pages, avec un portrait gravé à l'eau-forte, par L. Boisson. Paris, 1884; librairie Fischbacher.

Après avoir longuement goûté aux orgueilleuses douceurs d'une célébrité européenne, le prince du paysage alpestre, le « Raphaël des Alpes », — comme l'appelait un de ses courtisans portant lui-même couronne princière, — Alexandre Calame assista vivant encore au déclin de sa propre renommée. La vie lui fut triste et difficile au début, amère et triste à son terme. Ces retours de la fortune se rencontrent fréquemment dans la biographie des artistes très adulés par leurs contemporains. Souvent leurs derniers jours sont assombris par les témoignages précurseurs des jugements d'une postérité plus sévère, parce qu'elle ne tient nul compte des circonstances dans lesquelles la vogue s'est faite autour d'un artiste, et juge ses œuvres en soi. Aux jours heureux de Calame les chemins de fer n'existaient pas, la Suisse était l'objet de prédilection du voyage de vacances, alors lointain parmi la bourgeoisie riche. A. Calame, dessinateur consciencieux, peintre propret, reproduisant avec une suffisante exactitude linéaire la montagne, le torrent, le sapin, et, à l'horizon, le sommet des glaciers, fut alors pour beaucoup, en effet, comme pour le grand-duc de Mecklembourg-Strélitz, le « Raphaël des paysagistes ». Depuis, il en a fallu rabattre, il a bien fallu s'avouer que ce peintre laborieux n'avait qu'un très vague soupçon de ce que c'est que l'art de peindre et n'était resté toute sa vie qu'un patient et sage enlumineur. C'est par l'enluminure qu'il avait commencé; il est resté fidèle à ses origines sans avoir jamais songé que la peinture pût être autre chose.

Le volume compact que M. E. Rambert vient de consacrer à cette gloire de clocher a le mérite rare d'être écrit sur le ton modéré qui convenait au sujet,

bien que tout à l'éloge de l'artiste, comme il est naturel de la part d'un Suisse parlant d'un peintre suisse. Nous ajoutons, mais de surcroît, que le livre ayant été écrit à la demande de la famille de Calame, l'auteur a disposé de tous les documents nécessaires pour tracer l'histoire de cette vie honnête et de cet honnête talent. E. C.

Le Livre d'or du Salon de peinture et de soulptune; *catalogue descriptif des œuvres récompensées et des principales œuvres hors concours*, rédigé par GEORGES LAFENESTRE, et orné de seize planches à l'eau-forte gravées par Abot, de Billy, Duvivier, Géry-Bichard, de Los Rios, Manesse, Massard, Milius, Mongin, Ruet, Salmon, Toussaint, Vion, Waltner, Yon, sous la direction de M. Edmond Hédouin. Un volume in-8° de VIII-168 pages. Paris, 1883, Librairie des bibliophiles. — Prix : 25 francs.

Donner tout au long, comme nous venons de le faire, le titre de l'ouvrage, c'est-à-dire le nom de l'auteur, des graveurs et de l'imprimeur, nous dispense de tout éloge banal. Le mérite des divers collaborateurs est depuis trop longtemps connu pour qu'il y ait lieu d'y insister au sujet d'une publication qui a déjà cinq ans de durée. La seule information complémentaire qu'il soit utile de fournir est la liste des œuvres reproduites. La voici : *Andromaque* de G. Rochegrosse, *Paolo di Malatesta et Francesca di Rimini* de H.-G. Martin, *les Deux Sœurs* de Ch. Giron, *les Infortunés* de J. Geoffroy, *la Nuit* de W. Bouguereau, *Vision de saint François d'Assise* de Chartran, *Silène et les Bacchantes* de Commerre, *Bureau de bienfaisance* de Gervex, *la Femme qui lit* de J. Henner, *l'Arrivée des bergers* de H. Lerolle, *Sans asile* de Pelez, *les Politiciens* de J. Worms, *Dans les prés* de Vuillefroy, *les Premières funérailles* de E.-L. Barrias, *Castalie* de E. Guillaume. Aurions-nous, pour leur accorder l'honneur du « Livre d'or », choisi absolument les mêmes tableaux ? Il en est au moins un, *les Deux sœurs*, pour lequel l'honneur est vraiment grand, et l'on s'étonne un peu qu'un homme d'un goût délicat comme M. Lafenestre ait fait si bon accueil à cette imagerie de roman-feuilleton. E. C.

Épigraphie de la Gaule soeltane, par GEORGES TOUFLET. Un volume in-8° de 168 pages. Rouen, 1883, impr. L. Deshays. — Prix : 10 francs.

Dix francs : le livre n'est pas donné; mais il est tiré à petit nombre et spécial; et puis, en cette matière ardue, il est de si franche allure, ce livre, d'humeur si gaie, si peu pédant, si bon garçon; il accuse tant de bon sens qu'en dépit de ses barbarismes, de ses obscurités, de ses ellipses, il vous prend, vous tient et vous garde. Voici la question. On a retrouvé des textes gaulois; les savants, de leur propre aveu, y ont perdu leur latin, et ces textes attendent encore une interprétation satisfaisante : ni le latin ni le grec, ni le sanscrit ni l'hébreu, non plus que l'irlandais n'ont rien fourni, « tandis qu'avec un dictionnaire deutsch ou suédois, en y employant un peu de bonne volonté, tous les textes gaulois de l'univers se peuvent aisément comprendre ». Et M. Georges Touflet bravement se met à l'œuvre et apporte ici la traduction motivée d'une quinzaine d'inscriptions et d'un grand nombre de phrases, de mots, de noms, de fragments divers, de formules et de textes gaulois recueillis chez divers auteurs. Le livre se ferme sur un vaillant chapitre intitulé *Gallicanisme*, où l'auteur proteste avec autant d'esprit que de logique en faveur de la Gaule calomniée par Rome. Il annonce, pour paraître prochainement, une théorie des noms propres (onomastique) de la Gaule sceltane, un commentaire, croyons-nous, des *Commentaires de César*. Si M. Touflet du Mesnil peut mettre un peu plus d'ordre et moins d'ellipses dans son second travail que dans son œuvre de début, tant mieux; sinon, si cet effort le gêne par trop, qu'il passe outre, et nous lui serons encore reconnaissants de nous servir ce nouvel os à moelle. E. C.

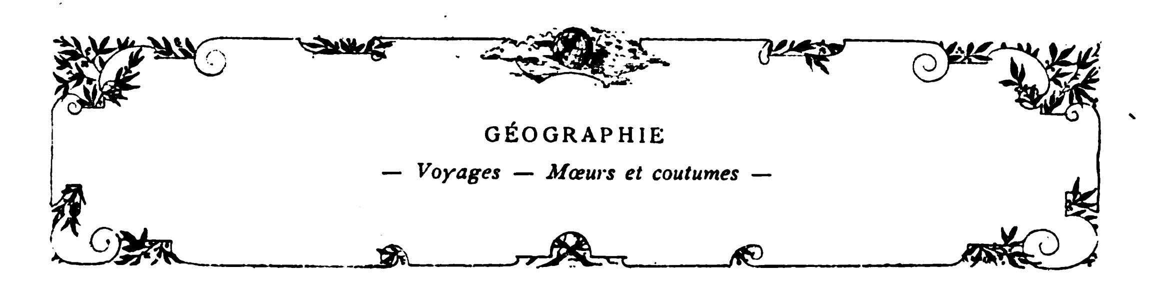
Édouard Manet. *Conférence faite à la salle des Capucines le mardi 22 janvier 1884*, par JACQUES DE BIEZ. In-8° de 75 pages, avec un portrait d'après Fantin-Latour. Paris, 1884, L. Baschet, éditeur.

La mort, en notre pays de braves gens au fond, a ceci de bon qu'elle éteint sur la tombe de l'artiste ou du lettré, dont le talent fut, vivant, « livré aux disputes », les passions contraires et les haines d'école. Celui dont l'existence fut le plus cruellement empoisonnée par l'injustice et l'ignorance des sots, — et le nombre en est grand, — par l'hostilité résolue, infatigable, persécutrice d'adversaires socialement les plus forts, celui-là devient après sa mort l'objet de panégyriques triomphaux. Les mêmes qui la veille mâchaient la balle dans le combat font cortège au convoi funèbre et multiplient le feu des salves d'honneur (seuls ne désarment pas les immortels, ceux de fraîche date surtout, et moins encore les candidats à l'immortalité mazarine). Cela s'est vu à la mort de Delacroix, de Th. Rousseau, de Corot, de Millet, même à la mort de Courbet — où se mêlait pourtant au bruit posthume quelque écho de l'affreuse politique. — Cela se renouvelle pour le peintre Édouard Manet. Après un tel exemple, on ne peut vraiment plus dire que le ridicule, en France, tue désormais personne. Il n'est plus qu'un des chemins de traverse qui mènent à la gloire.

Un des témoignages les plus intéressants, et qui restera de cette volte-face de l'opinion publique à propos de Manet, est la curieuse étude, sous forme de conférence, récemment faite sur ce peintre par M. Jacques de Biez, dont l'originale et voltigeante parole a été fixée par l'éditeur Baschet. Si cette étude témoigne, en effet, d'une évolution de goût, ce n'est pas cependant que M. Jacques de Biez ait eu à l'accomplir sur lui-même. Il a cette bonne fortune d'être trop jeune pour avoir rien adoré ni brûlé publiquement et pour, en conséquence, avoir encore à se rétracter. Il entre dans la critique avec les fougues gé-

néreuses de la jeunesse, très préparé par de belles fréquentations italiennes, très Français, très moderne pourtant, voyant vite et bien, d'humeur indépendante, d'un tour d'esprit vif, aimable, poli, quelque peu narquois, parlant net et bref avec le mot imagé qui s'empreint dans la phrase comme le coup de pouce du statuaire dans l'argile. Ni pédant ni futile, ni rongeur d'archives ni reporter, artiste qui s'émeut, lettré qui parle avec une grâce aisée une bonne langue, M. Jacques de Biez est, pour la libre critique, une précieuse recrue, dont je salue l'avènement avec joie. Est-ce à dire que nous souscririons les yeux fermés à toutes ses opinions? Nenni! au moins quant à présent. Qu'importe! Sa maturité ne mettra que trop tôt du plomb aux ailes de ses talonnières. Ses erreurs, s'il lui arrive de se tromper — comme en quelque trait de la physionomie de Manet — sont des erreurs suggestives, et, je le répète, généreuses. Voilà l'essentiel. Et la preuve, c'est que ce portrait de Manet traité de verve, enlevé dans la lumière d'une vibrante fantaisie, est, tout considéré, le plus ressemblant qu'on ait fait en ces derniers temps, celui qui donne la plus juste et la meilleure idée de l'homme et de l'artiste.

E. C.



GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et coutumes —

En Allemagne : *la Prusse et ses annexes, le pays, les habitants, la vie intérieure*, par M. Félix Narjoux. Ouvrage illustré de seize dessins par l'auteur. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol in-18.

Les livres sur l'Allemagne pullulent depuis quelque temps. Si nous ne connaissons pas nos voisins, après les avoir endurés chez nous et être allés les voir pacifiquement chez eux, c'est que nous n'y mettons point de bonne volonté. Du reste, depuis M. Tissot jusqu'au père Didon, l'unanimité, quant aux mœurs patriarcales et aux vertus privées d'outre-Rhin, est véritablement touchante. M. Félix Narjoux n'apporte pas de note dissonante dans ce concert symphonique. Avarice, corruption, hypocrisie, sensualité, luxure, les péchés capitaux et leurs petits véniels ont élu domicile et prospèrent en ce pays béni du ciel. On va chercher dans des régions élevées les causes de la force de l'empire allemand : on parle de sentiment national, de culture intellectuelle, de mission supérieure, d'œuvre morale et civilisatrice. Je n'y crois guère, et je ne vois, dans le développement du colosse, que le triomphe d'une discipline brutale fondée sur le mépris que le supérieur a pour l'inférieur et sur le mépris que l'inférieur a de lui-même. Cette manière de voir est une espérance et une consolation.

Quoi qu'il en soit, les récits de M. Félix Narjoux sont excessivement intéressants, instructifs et toujours amusants. Il a étudié en philosophe et surtout en profond observateur non seulement l'aspect extérieur, mais aussi les moindres dessous de la société en Allemagne; et ce qu'il n'a pu voir par lui-même il a pu, avec une ingénieuse habileté, se le faire raconter par les témoins ou les acteurs mêmes de la société où il a vécu.

Le chapitre sur Berlin, par exemple, est rempli d'anecdotes typiques qui feraient la joie d'un chroniqueur. C'est un remarquable ouvrage à lire, conçu par un esprit supérieur, et qui, écrit sans passion, mais avec une superbe franchise de petit-fils de Voltaire, a l'avantage de nous présenter tel qu'il est un peuple assez laid au moral et au physique pour que nous nous efforcions de lui jamais ressembler.

En Allemagne, de M. Félix Narjoux, mieux encore que les ouvrages de Tissot et du Père Didon, est un livre qu'il sera bon et patriotique de vulgariser; il fait le plus grand honneur, par l'élévation de ses vues et de ses idées, à l'auteur, et nous regrettons que le manque de place nous prive du plaisir d'analyser ici, comme il serait profitable de le faire, cet ouvrage de grande portée, qui pourrait prendre pour épigraphe le *sursum corda* adressé à tous les Français, trop portés, hélas! à s'abaisser en ces temps de décadence virile.

Lecteurs du *Livre*, allez *en Allemagne* avec M. F. Narjoux; cet excellent guide vous rendra plus fiers et plus vaillants; il ranimera la flamme verte de l'espérance, qui ne semble que trop vaciller lamentablement en nos âmes.

G. U.

Rome sous Léon XIII (*Notes et souvenirs d'un voyage à Rome en 1883*), par Mgr Ant. Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté, professeur de théologie dogmatique aux facultés d'Aix et de Marseille. Paris, E. Plon et Cie, 1884; 1 vol. in-8°.

Ces souvenirs sont écrits d'un style alerte et dégagé qui étonne un peu, mais qui plaît d'autant plus de la part d'un grave prélat, professeur de théologie. Comme l'auteur l'indique dès le titre et comme il le déclare dans la préface, on ne trouvera là « ni une description détaillée des lieux saints ou profanes de Rome, ni surtout une suite d'itinéraires à travers les

mœurs de la Ville éternelle ». « Ces pages, dit-il encore, écrites au courant des impressions du voyageur, n'ont pas d'autre prétention que de consigner, jour par jour, des souvenirs et des pensées » éveillés par les rencontres et les surprises que Rome ménage à celui qui la visite. Elles sont d'une lecture agréable, assaisonnées de remarques piquantes et de traits humoristiques. L'entrevue avec Léon XIII et l'éloge du pontife sont, comme il est naturel, un chapitre important. Nulle part, d'ailleurs, M. Ant. Ricard n'oublie qu'il est prêtre et prêtre militant; il n'est jamais violent ni hors du bon ton; mais il est souvent mordant et agressif. C'est son droit, sinon son devoir; et son livre n'en est pas moins amusant à parcourir, au contraire.

Des illustrations sans grande prétention, et cependant suffisamment bonnes, ajouteront pour certains lecteurs un attrait de plus à ce volume. Il se termine par une dissertation de quelques pages où l'on compare Léon XIII et saint Thomas d'Aquin, et dans les mérites de laquelle je ne me sens pas qualité pour entrer.

B.-H. G.

Itinéraire général de la France. — Provence, par Paul Joanne. 6 cartes et 5 plans. 1 vol. in-16. Paris, librairie Hachette et Cie, 1884.

« L'itinéraire de la *Provence,* dit M. P. Joanne, embrasse toute la région de la France comprise : à l'ouest, entre le cours du Rhône, de Montélimar à son embouchure, la Camargue inclusivement; au nord, une ligne brisée allant de Montélimar au col de Tende par Dieulefit, Serres, Sisteron, Digne, Colmars, Barcelonnette, et les cols des Alpes-Maritimes qui font communiquer le versant français avec la vallée italienne de la Stura; à l'est, la route de Coni à Menton, par Tende; au sud, la Méditerranée. »

Ainsi l'auteur de ce volume nous guide à travers le territoire de l'ancienne Provence et du département actuel des Alpes-Maritimes. Rien de plus varié, rien de plus pittoresque que la nature dans ces régions : tantôt ce sont des paysages à l'aspect doux et poétique; tantôt, au contraire, c'est l'imposante majesté des montagnes. Descend-on vers la Méditerranée? Tout est enchantement pour les regards : sur le rivage, des forêts d'oliviers, d'orangers, de citronniers et de grenadiers. A l'horizon, des flots bleus se confondant avec un ciel pur comme celui de l'Italie. Enfin, les souvenirs historiques abondent en Provence : « Que de souvenirs la mémoire ne peut-elle évoquer sur cette vaste contrée où la légende fait mourir sainte Marie-Madeleine, où Marius défit les Cimbres, où la papauté vécut presque un siècle, où Charles-Quint, l'adversaire heureux de François Ier, se fit sacrer roi d'Arles, où les passions religieuses et politiques commirent pendant tant d'années de si sanglants et si déplorables excès! » On pourrait encore citer des souvenirs plus modernes : par exemple, la prise de Toulon par Napoléon Ier et les opérations de l'armée d'Italie sous les ordres de Kellermann. Mais rendons-lui la parole : « Quel musée plus complet peut-on visiter, en d'autres pays, de monuments de tous les âges et de tous les styles, arènes, théâtres, temples, tombeaux, arcs de triomphe, aqueducs, usines, manufactures, arsenaux, ports, docks, casinos, villas princières?... Le géologue n'a-t-il pas enfin autant de découvertes à faire que le minéralogiste, le naturaliste, l'herboriseur, dans les belles plaines du Rhône et de la Durance, aussi bien que sur les versants sauvages du Ventoux et des Alpes, ou sur les rives riantes de la Méditerranée! »

Telle est la contrée que M. P. Joanne décrit. Nous la connaissions déjà par l'ouvrage intitulé : *Provence, Alpes-Maritimes, Corse.* Mais, ayant modifié le plan général de son *Itinéraire,* l'auteur, au lieu de rééditer purement et simplement ce *Guide,* en a réparti les matières entre les quatre volumes suivants : 1° *Provence;* 2° *Dauphiné;* 3° *Cévennes;* 4° *Corse.* Les trois derniers sont sous presse. Quant au volume *Provence,* il a été rédigé, complété et corrigé d'après des notes recueillies dans plusieurs voyages récents. On sait d'ailleurs quel soin et quelle persévérance M. Joanne apportait au perfectionnement de ses *Guides.*

P. C.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Un Français en Birmanie, par le comte Mahé de la Bourdonnais et G. Marcel, paraît chez P. Ollendorff.

Ce volume offre au lecteur, sur cette contrée peu connue, des révélations curieuses et intéressantes, surtout à cause de la situation de la Birmanie, entre l'Inde et la Chine, et de son voisinage avec Siam, la Cochinchine et le Tonkin. Il démontre aussi l'importance qu'il y a pour la France à lier des relations intimes avec ce pays.





Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie française. — Académie des inscriptions et belles-lettres. — Académie des sciences morales et politiques. — Académie des sciences. — Société de l'Histoire de France. — Société de l'Histoire de Paris. — Concours institué par le roi des Belges. — L'Institut historique d'Italie.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

— Après un vif débat sur les conclusions du rapport de la commission, le premier prix Gobert a été décerné à M. Léon Gauthier, professeur à l'École des chartes, déjà plusieurs fois lauréat de l'Institut, pour son bel ouvrage intitulé : *Histoire de la Chevalerie.*

Le second prix a été décerné à M. Méaule.

— Dans sa séance du 20 mai, l'Académie française a choisi le sujet du prix d'éloquence à décerner l'année prochaine. Deux sujets étaient proposés : l'éloge de Joseph de Maistre, qui a été vivement soutenu par M. Legouvé et l'éloge de Beaumarchais. Après une brillante discussion on a voté. M. de Maistre a eu 10 voix et Beaumarchais 11. C'est donc l'éloge de ce dernier qui est mis au concours.

On sait que le prix consiste en une médaille d'or de trois mille francs.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 25 avril.

Ouvrages présentés. — *Introduction harmonique,* de Cléonide; *Division du canon,* d'Euclide, trad. Ch. Émile Ruelle. — *Antiquités grecques* de Schœmann, trad. Galuski. — Lacombe : *Essai d'une bibliographie des ouvrages relatifs à l'histoire religieuse de Paris pendant la Révolution.*

Lectures. — Oppert : La vraie assimilation de la divinité de Tello. — Des Michels : *La nature et les origines de la langue annamite.*

Séance du 2 mai.

Ouvrages présentés. — Cardinal Pitra : *Analecta sacra spicilegio solesmensi parata.* T. II, III et IV. — Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique.*

Lectures. — Marmier : La route de Samosate au Zenyma. — Casati : Influence de la civilisation étrusque sur Rome et les peuples modernes.

Séance du 9 mai.

Ouvrages présentés. — Engel : *Recherches sur la numismatique et la sigillographie des Normands de Sicile et d'Italie.* — Schrader : *De l'origine de la civilisation de l'ancienne Babylonie.* — De White et de Lasteyrie : *Gazette archéologique.*

Lecture. — Bréal : Communication sur des mots latins tirés du grec.

Séance du 16 mai.

Ouvrages présentés. — Harrisse : *Gasper Corte Real et la date exacte de sa dernière expédition au nouveau monde.* — Wright : *The book of Kalilah and Dimnah.* — Benoist : *Le Plaute de François Ginet.* Cet exemplaire de Plaute a passé de la bibliothèque de M. Naudet à la bibliothèque de l'Institut national. M. Benoist en donne une description minutieuse, qui en fait ressortir l'utilité à peu près méconnue par Marolles, le seul éditeur moderne qui paraisse l'avoir eue entre les mains, jusqu'à M. Naudet. Pour en faire

mieux apprécier l'importance, il publie toutes les variantes qu'on y relève, pour la *eistellaria*. — Jusserand : *La vie nomade* et les routes d'Angleterre au XVIe siècle.

Lectures. — Heuzey : La stèle des vautours. — Casati : Étude sur les antiquités étrusques.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 17 mars.

Lectures. — Boutmy : Précautions à prendre dans l'étude des constitutions étrangères. — De Boutarel : L'extension du commerce extérieur de la France.

Séance du 26 avril.

Cette séance a été consacrée à la discussion du mémoire de M. Liégeois sur la suggestion hypnotique considérée au point de vue du droit.

Séance du 5 mai.

Ouvrages présentés. — *Annuaire de législation étrangère pour l'année 1883*. — *Annuaire de législation française*. — Saint-Girons : *Manuel de droit constitutionnel*. — Unger : *La solidarité dans le droit romain et dans le droit moderne*. — Bernheim : *La suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille*.

L'Académie a continué de discuter le mémoire de M. Liégeois.

Séance du 10 mai.

Ouvrages présentés. — Lorimer : *Institutes du droit des gens*. — Cette séance a été en partie occupée par la suite de la discussion sur le mémoire de M. Liégeois.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

— La séance annuelle a eu lieu le 5 mai dernier avec le cérémonial accoutumé. Après le discours du président, M. Blanchard, consacré au souvenir des membres décédés dans l'année, M. Bertrand lit l'éloge historique de Puiseux et M. Bouley celui de Henri et Charles Sainte-Claire Deville, aux lieu et place de Dumas, qui avait terminé ce panégyrique quelques jours avant sa mort.

Il a été ensuite procédé à la proclamation des récompenses :

Géométrie. — Prix Francœur. — M. Émile Barbier.

Mécanique. — Prix extraordinaire (6,000 fr.). — M. Taurines, 3,000 fr.; M. Germain, 2,000 fr.; M. A. de Magnac, capitaine de frégate, 1,000 fr.

Prix Poncelet. — M. G.-H. Halphen.

Prix Montyon. — MM. Léon Francq et L. Renouf.

Prix Plumey. — M. Jacquemin, lieutenant de vaisseau.

Prix Fourneyron. — M. Marcel Deprez.

Astronomie. — Prix Lalande. — MM. Bouquet de la Grye, de Bernardières, Courcelle-Seneuil, Fleuriais, Hatt, Perrotin, Bassot, Bigourdan, Callendreau.

Prix Valz. — M. Stephan.

Physique. — Prix Lacaze. — M. Henri Becquerel.

Statistique. — Prix Montyon. — M. Charles Nicolas (décédé).

Mention honorable. — M. Arsène Thévenot.

Chimie. — Prix Jecker. — M. Etard.

Prix Lacaze. — M. Cailletet.

Géologie. — Grand prix des sciences physiques. — M. Fontannes.

Deuxième prix (2,000 fr.). — M. Péron.

Botanique. — Prix Barbier. — M. Joannès-Chatin.

Prix Desmazières. — MM. G. Bonnier et L. Mangin.

Encouragement de 500 fr. à M. Klein.

Prix de la Fons-Mélicocq. — Encouragement de 500 fr. — M. Ch. Magnier.

Prix Bordin. — M. Costantin.

Encouragement de 1,000 fr. à l'auteur anonyme de l'ouvrage portant pour devise : *Hoc opus, hic labor est*.

Agriculture. — Prix Bigot de Morgues. — M. Duclaux.

Anatomie et zoologie. — Grand prix des sciences physiques. — Docteur Viallanes.

Prix Bordin. — M. Grand'Eury.

Médecine et chirurgie. — Prix Montyon. — Docteur Constantin Paul, 2,500 fr.; docteur H. Roger, 2,500 francs; docteur E. Vallin, 2,500 fr.

Mentions honorables. — Docteurs Napias, A.-J. Martin, L. Dubar, Ch. Rémy et P. Denucé, chacun 1,500 fr.

Citations. — Docteurs Berne, Certes, Huchard, Polaillon, Réal, Rossignol.

Prix Bréant (5,000 fr.). — Dr Fauvel, MM. Strauss, Roux, Nocart, Thuillier, chacun 2,500 fr.

Prix Godard. — Docteur Guelliot.

Mention honorable. — Docteur Desnos.

Prix Chaussier. — Docteur Legrand du Saulle.

Mentions honorables. — Docteurs A. Luton et Layet.

Prix Lallemand (la moitié seulement). — Docteurs B. Ball et Auguste Voisin.

Physiologie. — Prix Montyon. — Docteur V. Regnard.

Prix Lacaze. — M. Balbiani.

Locomotion aérienne. — Prix Penaud. — MM. Gaston Tissandier, Deusy de Brignac et V. Tatin.

Prix généraux. — Prix Trément. — M. J. Morin.

Prix Gegner. — MM. Edmond Lescarbault et Charles Brame.

Prix Petit d'Ormoy (sciences mathématiques). — M. Gaston Darboux.

Prix Petit d'Ormoy (sciences naturelles). — M. Henri Filhol.

Médailles d'honneur. — MM. Parfait, Antoine, Jacquet, Bourget, Gibory, Vincent, Huas, Robinet de Plas, H. Filhol, P. Fischer, de Folin, Marion, E. Perrier, L. Vaillant, Ch. Brongniart, G. Poirault, Martial, Courcelle-Seneuil, Payen, Lephay, Le Cannelier, Hyades, Doze, de Lajarte, de Carfort, de la Monneraye, Hohn, Féart, Lebrun, Hariot, Sauvinet.

Prix de Laplace. — M. Rateau.

Société de l'Histoire de France. — La *Société de l'Histoire de France* a tenu le 20 mai son assemblée

générale annuelle à la Bibliothèque nationale dans la salle des cours d'archéologie.

Le président, M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, a prononcé un discours sur l'ensemble des travaux de la Société pendant le dernier exercice. Il a rendu hommage aux membres que la Société a perdus depuis un an. MM. Baguenault de Puchesse, Moranvillée, de Boislisle, Boulatignier, Chéruel, Lair, Maury, de Puymaigre, de Rubble, Vuitry, de Watteville, de Witte, Duruy et de Marsy ont été proclamés membres de ce conseil pour 1884-1887.

MM. de la Ville-Leroux et Letellier-Delafosse ont été nommés censeurs.

Le soir, on a célébré dans un grand banquet à l'hôtel Continental le cinquantième anniversaire de la Société, qui, en ce demi-siècle écoulé, a rendu de si grands services à notre histoire nationale.

Société de l'Histoire de Paris. — Le mois dernier, à la Bibliothèque nationale, a eu lieu l'assemblée générale de la *Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, sous la présidence de M. Jourdain, de l'Institut.

Après le très intéressant résumé des travaux de l'année, fait par le président, il a été procédé au renouvellement triennal des membres du conseil.

Ont été élus : MM. le marquis de Laborde, Viollet, Omont, de Boislisle, baron Pichon, de Liesville, Mareuse, Dufour, Lacombe, Valois, François Bonnardot, Picot, Germain Bapst et Franklin.

M. Auguste Vitu a fait une très intéressante lecture sur la maison des Poquelin, aux piliers des Halles. Cette étude jette un jour tout nouveau sur les véritables demeures de la famille de Molière et de celle de Regnard.

ÉTRANGER

Belgique. — *Prix du roi des Belges. — Concours de 1885.* — Le prix annuel de 25,000 francs institué par S. M. le roi des Belges sera décerné en 1885 « au « meilleur ouvrage exposant les moyens à employer « et les mesures à prendre pour populariser l'étude « de la géographie et pour en développer l'enseigne- « ment dans les établissements d'instruction des di- « vers degrés. »

Les étrangers pourront participer à ce concours concurremment avec les auteurs belges. Les ouvrages destinés au concours devront être adressés au ministère de l'intérieur, avant le 1er janvier 1885.

Italie. — *Instituto storico italiano.* — Nous avons annoncé la récente création d'un comité d'histoire italienne qui aura son siège à Rome. Les quinze membres qui doivent composer cette commission des archives historiques ne sont pas encore tous nommés. Voici cependant la désignation de six d'entre eux faites par les sociétés d'histoire nationales suivantes. La commission vénitienne a élu M. Fedele Lampertico, sénateur. La commission pour la Toscane, les Marches et l'Ombrie a choisi M. Tabarrini, sénateur. M. Giulio Porro est délégué par la société lombarde; M. Ruggero Bonghi par la société napolitaine; M. Tommasini, par celle de Rome; M. Giosue Carducci, par la société de Romagne. Les quatre membres dont le gouvernement s'est réservé la nomination seront, à ce que l'on croit, M. Francesco Crispi, député, M. Cesare Correnti, M. B. Capasso, directeur des archives de Naples, et M. G. de Leva, professeur à l'Université de Padoue.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *Bibliothèque nationale. — Société Franklin.* — **Étranger :** BELGIQUE : *La Bibliothèque royale.* — ALLEMAGNE : *Bibliothèque de la ville de Strasbourg. — Bibliothèque de l'Université de Halle. — Bibliothèque royale de Stuttgart. — Bibliothécaires.* — AUTRICHE : *Bibliothèque de l'Université de Lemberg. — Le budget des bibliothèques autrichiennes.* — ITALIE : *Bibliothèques universitaires.* — ÉTATS-UNIS : *Une bibliothèque à Washington.*

FRANCE

Bibliothèque nationale. — La Bibliothèque nationale vient de clore son inventaire.

Le nombre des volumes s'élève actuellement à 2,500,000. Le cabinet des manuscrits renferme 92,000 volumes reliés, brochés ou contenus dans des cartons, ainsi que 144,000 médailles de toutes les époques, françaises et étrangères. Les collections des estampes comprennent plus de deux millions de pièces conservées dans 14,500 volumes et dans 4,000 portefeuilles. La galerie de la réserve renferme les volumes les plus précieux, lesquels sont au nombre de 80,000.

En somme, notre Bibliothèque nationale est la plus riche et la plus ancienne de toutes les bibliothèques de l'Europe.

On peut juger de la progression du mouvement intellectuel de ces dernières années par les chiffres suivants : en 1868, la salle de travail recevait 24,000 lecteurs; en 1883, elle en a reçu 70,000.

Société Franklin. — La Société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires a tenu le mois dernier son assemblée générale dans la salle des séances publiques de l'hôtel de la Société de géographie.

Dans le rapport sur l'exercice 1883, lu par M. An-



dré Michel, communication a été donnée d'une lettre du ministre de la guerre remerciant la Société Franklin du concours qu'elle a offert, et qui a été acccepté avec empressement, pour la fondation de bibliothèques dans les hôpitaux militaires.

La Société Franklin, qui a déjà, en 1876, recueilli plus de cent mille francs pour les bibliothèques de casernes, adresse aujourd'hui un nouvel appel à ses amis en faveur des bibliothèques d'hôpitaux. Dons en argent, livres à images, collections dépareillées de revues illustrées, bons romans, livres de fond, elle recevra avec reconnaissance tout ce qu'on voudra bien lui adresser, dans ses bureaux, 1, rue Christine.

Nous rappelons que le bureau de la Société Franklin est composé de MM. Ad. d'Eichthal, président honoraire; général Favé, membre de l'Institut, président; Édouard Charton, sénateur, membre de l'Institut, et Ducrey, conseiller maître à la Cour des comptes, vice-présidents; H. Mirabaud, trésorier; Charles Robert, secrétaire général.

Belgique. — *La Bibliothèque royale.* — Exposé de la situation de la bibliothèque royale durant l'année 1882. Rapport adressé à M. le ministre de l'intérieur par M. L. Alvin, conservateur en chef. Les six premiers chapitres sont consacrés aux rapports de chacun des conservateurs des six sections qui composent le service. La dernière partie donne un résumé des dépenses d'entretien et d'acquisition de livres et d'objets constituant les collections et formule les desiderata actuels.

Les acquisitions n'ont pas été nombreuses pendant l'année 1882; mais parmi les 165 volumes que la bibliothèque a pu acquérir, il y en a plusieurs d'une grande valeur.

L'accroissement de la collection d'estampes a été de 584 pièces, celui du cabinet de numismatique de 467. Le rapport donne une statistique détaillée de la fréquentation de la salle de lecture, du nombre d'imprimés et de manuscrits communiqués, des prêts au dehors, etc.

Le département des manuscrits a fourni, comme d'habitude, un assez grand nombre de reproductions photographiques, de miniatures, de plans et de fragments de texte. Plusieurs de ces reproductions ont été publiées; la bibliothèque en conserve les clichés et deux exemplaires. Le travail du catalogue historique des manuscrits est presque terminé.

Le bureau de traduction, créé par arrêté royal de 1879, avait pour objet « de réunir les publications destinées à faire connaître l'état et les progrès les plus récents des sciences, des beaux-arts et de la législation dans les pays étrangers et d'organiser un cabinet de lecture où les personnes admises sur la décision du ministre de l'intérieur pourraient prendre connaissance de ces publications ». Un comité consultatif était chargé de proposer les traducteurs à l'agrément du ministre et de donner son avis sur le choix des livres, des abonnements et des publications à traduire. La salle de travail annexée au bureau de traduction a été ouverte en décembre 1880. Pendant l'année 1882, 109 brochures ou documents ont été analysés ou traduits.

Des essais entrepris au mois de mai pour éclairer la salle au moyen de la lumière électrique se sont poursuivis jusqu'au mois de décembre, mais sans donner de résultat satisfaisant. A plusieurs reprises, des accidents ont occasionné la suspension des séances et ont déterminé l'administration à recourir à l'emploi du gaz, ce qui a permis de reprendre les séances du soir.

La somme votée au budget de 1882 pour le service du matériel et des acquisitions était de 60,000 francs. Une somme de 36,600 francs a été consacrée aux nouvelles acquisitions; le matériel (entretien, chauffage, etc.) a absorbé 23,000 francs.

Dans le chapitre intitulé « Desiderata de la bibliothèque royale », M. L. Alvin, conservateur en chef, fait remarquer que les dépenses du personnel, qui se compose de 28 personnes, absorbent la plus grande partie de la somme dont le budget de la bibliothèque s'est accru depuis 1840. Les souscriptions aux ouvrages périodiques et aux revues des arts graphiques et plastiques emportent une part notable du crédit affecté aux acquisitions.

Dans l'état actuel de ses ressources ordinaires, il est impossible à la bibliothèque de prendre part aux grandes ventes. M. Alvin met en regard qu'en France la dotation de la Bibliothèque nationale est de 608,000 francs, plus 50,000 francs pour le catalogue; le fonds destiné aux acquisitions est de 238,000 francs; il a été augmenté de 50,000 francs en 1878.

Le dernier budget du British Museum s'élève à 2,797,000 francs, dont 633,875 francs pour les acquisitions, 1,523,450 francs pour l'administration, 384,500 francs pour les reliures et catalogues, sans compter les donations particulières qui lui constituent un revenu à part, et les libéralités privées.

Le dépôt obligatoire n'existant pas en Belgique, la bibliothèque doit tout acheter, ce qui constitue encore un désavantage considérable.

M. Alvin se plaint que l'aménagement actuel de la bibliothèque suffit à peine aux besoins du moment et craint qu'avec l'accroissement de ses collections, la bibliothèque royale ne soit bientôt à l'étroit.

(*Moniteur belge.*)

Allemagne. — *Bibliothèque de la ville de Strasbourg.* — Le *Centralblatt für Bibliothekwesen* résume dans un tableau fort curieux à consulter l'histoire de la bibliothèque de Strasbourg de 1872 à 1883. Non seulement ce tableau nous fournit des données intéressantes sur la fréquentation de la bibliothèque, mais encore sur la nature des livres et manuscrits qui ont été consultés par le public.

En 1872, 344 personnes seulement ont fréquenté la bibliothèque; en 1883, ce chiffre s'est élevé à 21,360. Le nombre de livres et de manuscrits demandés, qui n'était que de 4,920 en 1872, a atteint le chiffre de 63,461 en 1883.

Pendant la période 1872-1883, 567,172 livres et manuscrits ont été prêtés à 150,726 personnes.

Bibliothèque de l'Université de Halle. — La bibliothèque de l'Université de Halle, qui comptait 40,000 volumes au commencement de 1884, est une de celles qui possèdent la collection la plus complète de périodiques allemands et étrangers. Elle a pu compléter, par voie d'échange ou par voie d'achat, 32 séries de publications périodiques. La bibliothèque est en relations d'échange avec 282 sociétés et institutions savantes.

Bibliothèque royale de Stuttgart. — Le Dr Schott, bibliothécaire de la bibliothèque royale de Stuttgart, a publié, dans le *Schwäbischer Merkur* des 4 août et 30 septembre 1883, deux articles intéressants, l'un sur le nouveau bâtiment destiné à remplacer l'ancienne bibliothèque, l'autre sur la bibliothèque publique de Stuttgart en 1783.

Bibliothécaires. — Le Dr Steffenhagen, bibliothécaire de la bibliothèque de l'Université de Kiel, vient d'être nommé bibliothécaire en chef.

— Le Dr F. Ebrard, bibliothécaire de la bibliothèque de l'Université de Strasbourg, a été nommé directeur de la bibliothèque municipale de Francfort.

Autriche. — *Bibliothèque de l'Université de Lemberg.* — La bibliothèque de l'Université de Lemberg compte aujourd'hui près de 85,000 numéros, dont 390 manuscrits, 239 atlas et cartes, 10,500 monnaies et médailles.

Le budget des bibliothèques autrichiennes. — Les bibliothèques des différentes universités de la Cisleithanie sont inscrites au budget autrichien de 1884 pour les sommes suivantes :

Vienne.......	37,500 fl.	Lemberg.....	15,200 fl.
Prague.......	26,400 fl.	Krakau.......	15,100 fl.
Gratz...	16,100 fl.	Innsbruck....	14,700 fl.
Czernowitz..	14,400 fl.		

Italie. — *Bibliothèques universitaires.* — Le 28 février dernier la Chambre des députés d'Italie a approuvé la nouvelle loi sur l'instruction publique, dont quelques articles se rapportent spécialement aux bibliothèques universitaires.

Pour donner plus d'autonomie aux universités, le gouvernement met sous leur direction les musées, cabinets et bibliothèques universitaires. Le conseil d'administration de chaque université sera chargé du soin de la conservation des documents; ce conseil aura le droit de fixer le règlement et l'usage de la bibliothèque et d'en nommer les employés.

États-Unis. — *Une bibliothèque à Washington.* — Le Sénat a voté un bill accordant 500,000 dollars pour la construction d'une bibliothèque à Washington. Le total des dépenses est estimé à 15 millions de francs, y compris l'achat des livres.



PUBLICATIONS NOUVELLES

des ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— M. de Mas-Latrie a fait tirer à part un travail paru dans le *Cabinet historique* sous ce titre : *le Glossaire des dates.* M. de Mas-Latrie fournit l'explication, par ordre alphabétique, des noms peu connus des jours de la semaine, des mois et autres époques de l'année, employés dans les dates des documents du moyen âge.

— M. l'abbé Ulysse Chevalier vient de faire paraître le quatrième fascicule (P-Z.) du *Répertoire des sources historiques du moyen âge. Bio-bibliographie* (Paris, bureaux de la Société bibliographique).

— L'*Annuaire de la Société des amis des livres pour 1884* vient de paraître à la librairie Rouquette.

Cet annuaire contient, outre la liste des membres de la Société et le rapport lu par le secrétaire de la Société à la dernière assemblée générale, les études suivantes : *Essai sur les notes marginales,* par notre directeur, M. Octave Uzanne; *le Songe de Poliphile,* par M. Henry Houssaye; *Victor Hugo et Alexandre Dumas,* par M. Parran; enfin une *Notice sur Homère et sur une traduction de l'Iliade en vers français,* par M. Eugène Paillet.

Livres nouveaux.

Théologie, morale. — F. Bouilhet : *Lettres de psychologie et de morale* (Hachette, 1 vol. in-16). — *Œuvres choisies de S. E. le cardinal Lavigerie* (Poussielgue, 2 vol. in-8°). — Lagrange : *Vie de monseigneur Dupanloup*, t. II (Poussielgue, 1 vol. in-8°). — R. P. Lacordaire : *Sermons, instructions et allocutions* (Poussielgue, 1 vol. in-8°). — Renan : *Nouvelles études d'histoire religieuse* ((Calmann Lévy, 1 vol. in-8°). — James de Rothschild : *Mystère du vieil Testament*, t. IV (Didot, 1 vol. in-8°).

Jurisprudence. — Barclay et Dainville : *les Effets de commerce dans le droit anglais* (Durand et Pedone Lauriel, 1 vol. in-12). — Worms : *Discours, plaidoyers et œuvres diverses d'Edm. Rousse* (Larose et Forcel, 2 vol. in-8°). — Lévi-Lion : *De la liquidation des sociétés commerciales* (Larose et Forcel, 1 vol. in-8°).

Philologie, linguistique. — Costero et Lefèvre : *Dictionnaire français-italien et italien-français* (Boyveau, 1 vol. petit in-8°). — Coutanseau : *Dictionnaire anglais-français et français-anglais* (Boyveau, 1 vol. in-8°). — Bergaigne : *Manuel pour étudier la langue sanscrite* (Vieweg, 1 vol. grand in-8°).

Littérature. — H. Malot : *Marichette* (Dentu, 2 vol. in-18). — Gyp : *le Monde à côté* (Calmann Lévy, 1 vol. in-18). — G. Sand : *Correspondance*, t. V (Calmann Lévy). — Mme Guizot : *Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis* (Hachette, 1 vol. in-16). — Yves Guyot : *Un fou* (Marpon, 1 vol. in-18). — Leroy : *l'Amour sans phrases* (Marpon, 1 vol. in-18). — Gérard : *Solange* (Plon, 1 vol. in-18). — Daniel Darc : *Canifs et contrats* (Ollendorff, 1 vol. in-18). — Huysmans : *A rebours* (Charpentier, 1 vol. in-18). — A. Daudet : *Sapho* (Charpentier, 1 vol. in-18). — Richepin : *les Blasphèmes* (Dreyfous, 1 vol. in-18). — Guy de Maupassant : *Clair de lune* (Monnier, 1 vol. in-8°). — A. Gérard : *Solange* (Plon, 1 vol. in-18). — Maizeroy : *la Maîtresse de miss Éva* (Rouveyre, 1 vol. in-18). — G. Ohnet : *Lisa Fleuron* (Ollendorff, 1 vol. in-18). — Th. de Banville : *Nous tous* (Charpentier, 1 vol. in-18). — A. Lepage : *les Dîners artistiques et littéraires de Paris* (Frinzina, 1 vol. in-18). — G. Duruy : *Andrée* (Hachette, 1 vol. in-16). — Montégut : *Nos morts contemporains*, 2e série (Hachette, 1 vol. in-16). — Belot : *le Pigeon* (Dentu, 1 vol. in-18). — Bloy : *Propos d'un entrepreneur de démolitions* (Tresse, 1 vol. in-18).

Théatre. — A. Parodi : *la Jeunesse de François Ier* (Dentu, 1 vol. in-18). — H. Meilhac : *la Duchesse Martin* (Calmann, 1 vol. grand in-18). — E. Pailleron : *la Poupée* (Calmann, 1 vol. grand in-18). — Redelsparger : *le Noyau* (Jouaust, 1 vol. in-16).

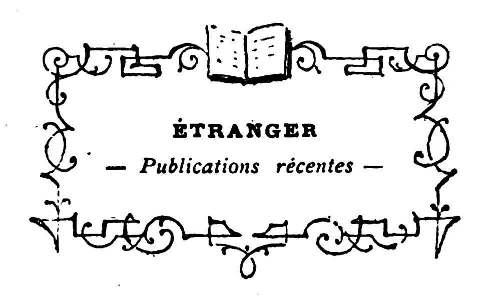
Histoire. — Raunié : *Recueil Clairambault-Maurepas*, t. IX (Quantin). — *Histoire générale des pays du Gastinois, Senonois et Hurpois*, 1 vol. grand in-4°, t. II (Pithiviers, Imprimerie nouvelle). — E. de Broglie : *Fénelon à Cambrai, d'après sa correspondance* (Plon, 1 vol. in-8°). — *Mémoires du prince de Metternich*, t. VIII (Plon, 1 vol. in-8°). — Rothan : *l'Allemagne et l'Italie* (Calmann Lévy, 1 vol. in-8°). — Bosq : *Voyage autour de la République* (Chevalier-Marescq, 1 vol. in-18). — Jusserand : *la Vie nomade et les routes d'Angleterre au* XIVe *siècle* (Hachette, 1 vol. in-16). — Bréard : *Jean Doublet, lieutenant de frégate sous Louis XIV* (Charavay, 1 vol. in-8°). — E. Biré : *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur* (Gervais, 1 vol. in-12). — Nolte : *l'Europe militaire et diplomatique au* XIXe *siècle* (Plon, 4 vol. in-8°).

Géographie. — Archibald Colquhoun : *la Chine méridionale de Canton à Mandalay* (Oudin, 2 vol. in-12). — De Saint-Pol Lias : *De France à Sumatra* (Oudin, 1 vol. in-12). — De Contenson : *Chine et extrême Orient* (Plon, 1 vol. in-18).

Pédagogie. — Harmand : *Instruction morale et civique* (Pigoreau, 1 vol. in-12). — C. Sée : *Lycées et collèges de jeunes filles* (1 vol. in-8°). — *L'École normale 1810-1883* (Cerf, 1 vol. grand in-8°). — Hippeau : *la Révolution française et l'éducation nationale* (Charavay, 1 vol. in-8°).

Économie politique et sociale. — Le P. Félix : *le Charlatanisme social* (librairie Roger et Chernovitz, 1 vol. in-8°). — Desgrand : *De l'influence des religions sur le développement économique des peuples* (Plon, 1 vol. in-18). — Le Trésor de la Roque : *les Finances de la République* (Calmann Lévy, 1 vol. in-18. — Thierry Mieg : *la France et la concurrence étrangère* (Calmann Lévy, 1 vol. in-18). — Reynaud : *l'Année financière* (Chevalier-Marescq, 1 vol. in-18).

Mélanges. — *Mélanges Graux, recueil de travaux d'érudition classique dédié à la mémoire de Charles Graux* (Thorin, 1 vol. grand in-18). — *Annuaire de la Société des amis des livres pour 1884* (Rouquette. 1 vol. in-12). — *Liber sadicus* (*Justine*, par de Sade) (Liseux, 1 vol. grand in-8°). — A. Franklin : *les Corporations ouvrières de Paris du* XIIe *au* XVIIIe *siècle* (Didot).



ÉTRANGER

— Publications récentes —

Allemagne. — La librairie Cotta, de Stuttgart, publie la première partie d'une *Histoire de l'éducation, depuis les commencements jusqu'à notre époque*. Cet ouvrage est dû à une société de savants et de pédagogues, dirigée par M. K. A. Schmid. Il comptera quatre volumes. Le deuxième ira de Charlemagne à la Réforme; le troisième, rédigé par MM. Schmid, Vagenmann et Hauber, sera consacré à la Réforme; le quatrième, relatif aux temps modernes, de Rousseau à Pestalozzi, aura pour auteurs MM. Hauber et Baur.

— M. Kirschner, professeur à Stuttgart, publie un nouveau volume de son annuaire de la littérature allemande (*Deutscher Litteratur Kalender*), contenant 4,150 adresses d'auteurs, les noms véritables des pseudonymes, etc.

Une traduction allemande de *Sapho* de Daudet paraît chez H. Minden, Dresde.

Vient de paraître : *Histoire de la bibliothèque de la ville de Hambourg*, Hambourg, 1884, chez M. Isler.

— Le *Catalogue de la bibliothèque de M. Salomon Hirzel* comprenant exclusivement des ouvrages rela-

tifs à Gœthe vient de paraître chez Ludwig Hirzel à Leipzig.

— Schulz. *Allgemeines Adressbuch für den deutschen Buchhandel, den Antiquar-Colportage. Kunst-Landkarten und Musikalienhandel,* etc. Leipzig, Schulz, 406 pages.
(Livre d'adresses pour la librairie allemande très complet).

— *Geoffrey Chaucer. Œuvres poétiques traduites* par Adolphe Düring. Ier volume. Strasbourg, Ch.-J. Trübner, 1883.

— *Lessing. Histoire de sa vie et de ses écrits,* par le Dr Erich Schmidt, professeur à l'Université de Vienne. Ier volume. Berlin, chez Weidmann, 1884.

— *Die letzten Tage Heinrich Heine's.* Erinnerungen von Camille Selden. Les derniers jours de Heine, souvenirs de Camille Selden (pseudonyme Mouche). Iena, chez Costenoble (seule traduction autorisée).

— *La genèse et le développement du globe terrestre et des êtres organiques qui l'habitent,* par Julien Weinberg, avec 21 gravures sur bois. Leipzig, chez M. Friedrich.
L'auteur développe sur l'origine du globe terrestre une série d'hypothèses nouvelles en contradiction avec celles acceptées jusqu'à ce jour et qui probablement soulèveront de nombreuses critiques.

— L. Neubaur. *Die Sage vom ewigen Juden,* Leipzig, 1884. (La légende du Juif errant avec une bibliographie complète de la littérature se rapportant à cette légende.)

— *Quellenforschungen zur Geschichte der Erfindung der Typographie,* par A. von der Linde. 1er fascicule. *Breviarium Moguntinum,* 84 pages in-8°. Wiesbade, Feller et Gecks. (Recherches historiques sur l'origine de la typographie.)

— *Verzeichniss der im 1883 erschienenen Musikalien, musikalischen Schriften und Abbildungen.* Leipzig, 1884. (Liste de tout ce qui a paru en 1883 relativement à la musique.)

— *Gesammt. Verlags Catalog des deutschen Buchhandels vollständig bis Ende 1880.* Catalogue général de la librairie allemande. Cette publication va jusqu'à fin 1880.

— Franke H. *Carl Christian Horvath, fondateur de la Buchhändlerborse.* (Notice bibliographique.)

— G. Korting. *Encyclopédie et méthodologie de la philologie romane et en particulier de la philologie française.* Heilbronn, chez Henniger frères, 1884. Cet ouvrage important sur la philologie moderne résume le cours universitaire de philologie moderne professé par l'auteur.

— Les mémoires de Henri Heine, réunis en un volume, viennent de paraître à Leipzig chez Hoffmann et Campe.

Angleterre. — L'éditeur John Murray, d'Albermarle street, a publié une biographie, accompagnée de lettres, de feu la princesse Alice, fille de la reine Victoria, traduite de l'allemand par la princesse Christian et dédiée au grand-duc de Hesse, veuf de la princesse Alice, et aux quatre princesses de Hesse.

— Les éditeurs Chapman and Hall viennent de publier une nouvelle édition du remarquable ouvrage du major Griffith, inspecteur des prisons de Sa Majesté, intitulé *The Chronicles of Newgate,* les chroniques de Newgate.

— On annonce, chez Elliot Stock, un nouveau volume de vers, intitulé *Earth's Voices (les Voix de terre).*

— Le grand libraire de Londres, Bernard Quaritch, a récemment publié un important catalogue à prix marqué d'ouvrages se rapportant aux religions et aux superstitions. Il comprend les divisions suivantes : Bibles; histoire de l'Église; théologie et droit canonique; liturgie et rite; judaïsme; mythologie comparée et cultes païens; mystères, magies, sorcellerie. Parmi les deux mille trois cents et quelques numéros de ce catalogue, et dont beaucoup sont très précieux, on remarque un manuscrit sur vélin de la version anglaise du Nouveau Testament, par Wycliffe, datant de la fin du XIVe siècle. Le libraire en demande mille livres sterling (25,000 francs).

— M. Charles Hervey a écrit, pour *London Society,* quelques pages alertes et érudites sur Baculard d'Arnaud, qu'il intitule *A protégé of Voltaire.*

— Chez Kegan, Trench et Cie, *Scenes in the House of commons (Scènes à la Chambre des communes),* par M. David Anderson.

— Chez MM. W.-H. Allen, une histoire de l'Hindoustan que prépare M. H.-G. Keene, auteur de *The Fall of the Mughal empire (Chute de l'empire mogol).*

— Chez Cassell et Cie : *Life and labours in the Far Far West (Vie et travaux dans l'extrême ouest),* par W.-H. Barneby.



— Chez MM. Remington : *The New Dance of death* (*la Nouvelle Danse des morts*), par MM. Egmont Hake et J.-G. Lefebre.

— MM. Harper publient un ouvrage historique de M. Paul Baron Watson, intitulé *Marcus Aurelius Antoninus*.

— De M. Percy Fitzgerald : la Vie de Guillaume IV et son époque (*The Life and Times of William IV*).

— Chez MM. Griffith et Farran, un récit de voyage à pied en Auvergne (*Trough Auvergne on foot*), par M. Edw. Barker.

— Chez MM. Dodd, Meard et Cie, une édition de luxe des poésies complètes d'Elisabeth Barrett Browning.

— Les dévots de Shakespeare envieront tous la possession d'un catalogue que M. J.-O. Halliwell-Philipps a distribué à quelques amis et qui contient la liste des dessins et gravures de son cabinet illustrant la vie du grand poète. C'est un document précieux pour l'établissement d'une iconographie shakespearienne.

— Un fervent de la bibliophilie, M. Daniel, a une presse particulière avec laquelle il imprime en amateur et pour quelques amis. Il vient d'exécuter, à cent exemplaires, une édition de *Odes and Eclogues*, par le chanoine Dixan. C'est un très joli volume, petit in-4°, imprimé en italiques, et orné de lettres initiales dessinées à la main.

— Le troisième et dernier volume de *History of China*, par D.-C. Boulger, vient de paraître chez MM. W.-H. Allen.

— MM. Sampson Low, Marston et Cie viennent de publier le catalogue général de la librairie anglaise pour 1883, sous son titre ordinaire : *The English Catalogue*.

— *Le Socialisme contemporain* (*Contemporary Socialism*), par M. John Rae, vient de paraître chez MM. Isbister. Les doctrines de Lassalle, de Karl Marse, de Henry George, etc., y sont exposées et critiquées.

— MM. Field et Tuer publient un volume destiné à faire pendant à *John Bull and his island*. Il a pour titre *Holy Blue* et aurait été d'abord écrit en français, puis traduit en anglais par M. A. de Florian. Son mérite est d'être un récit absurde plein de locutions françaises rendues littéralement.

— M. Charles F. Blackburn est l'auteur d'un nouvel ouvrage de bibliographie, dont voici le titre tout au long : *Hints on Catalogue titles and on index Entriers, with a rough vocabulary of terms and abbreviations, chiefly from catalogues, and some passages from journeying among books.* Ce sont des conseils sur la rédaction des catalogues, des tables analytiques, avec des listes, des abréviations et termes techniques les plus usités, MM. Sampson Low et Cie sont les éditeurs.

Italie. — *Relazione sugli archivi di stato italiani*[1] (1874-1882). Ce travail, qui émane de la première division du ministère de l'intérieur, fait l'historique des archives d'État depuis 1874 et il examine dans un rapport spécial quelle est la situation des dépôts publics. Cette publication entre dans les détails les plus complets sur le fonctionnement du service intérieur dans chaque dépôt de 1874-1882 ; il indique les locaux, les documents, le personnel des travaux de classement et l'état des inventaires. Les archives dont on présente ainsi la statistique officielle sont celles de Turin, Gênes, Milan, Brescia, Mantoue, Venise, Parme, Bologne, Modène, Florence, Lucques, Pise, Sienne, Rome, Naples, Palerme et Cagliari.

Une bibliographie de toutes les publications faites depuis 1874 sous les auspices ou par l'initiative des archives complète ce travail.

— La seconde partie des *Studi storici nel contado di Savoia Marchesato in Italia*[2] vient de paraître. Dans ce volume l'auteur, M. le comte Alberto de Gerbaix-Sonnaz, a produit des documents nouveaux et nombreux sur les premiers comtes de Maurienne, et les luttes qu'ils eurent à soutenir, sur les premiers rapports de la Maison de Savoie avec la France et enfin sur les campagnes de Barberousse en Italie. Cet ouvrage qui traite, comme on voit, des origines premières de la maison de Savoie se recommande par le soin avec lequel sont classées et expliquées les pièces historiques découvertes par M. de Gerbaix-Sonnaz.

— Plusieurs publications relatives à Garibaldi ont paru dernièrement en Italie. Il semble que les auteurs de ces biographies, généralement enthousiastes, ont saisi l'occasion d'actualité que leur a offerte la récente inauguration à Pavie du monument de Garibaldi.

Nous avons déjà noté quelques-uns de ces ouvrages, nous citerons encore *Garibaldi e i suoi tempi*[3] de Jessie W. Mario. C'est un beau volume in-4° de 842 pages illustré par Ed. Matania et contenant des autographes de Garibaldi, des cartes et des plans.

— Parmi les dernières publications nous signalerons *Ferdinando II e il suo regno*[4] de M. Nisco, le tome Ier

1. Tipogr. di L. Cecchini, Rome.
2. Roux et Favale, éditeurs, Turin.
3. Fratelli Trèves, éditeur, Milan.
4. Detker, éditeur, Naples.



de la *Storia romana*[1] de M. Bonghi, *Gli Eretici nel medio evo*[2] de M. Tocco, *Dei camerieri segreti e d'onore del summo pontifice*[3] de M. Frezza di San Felice, et *la Paura*[4] ouvrage dans lequel M. Angelo Mosso étudie les divers phénomènes que peut amener la peur et les maladies qui peuvent en provenir.

Il nous faut noter, en outre, les nouvelles éditions de nombreux *guides*, notamment celui de Turin[5] publié à l'occasion de l'exposition de Turin dont il contient une description détaillée.

— M. Comparetti vient de faire paraître à Florence (Lœcher, éditeur) le premier numéro du *Museo italiano di antichita classica*.

— Un autre recueil périodique nouvellement paru est la *Rivista storica italiana* (trimestrielle), dirigée par M. C. Rinaudo.

Le premier numéro contenait *Une nouvelle question sur Savonarole* de M. Pasq. Villari, *les Communes de l'État romain au moyen âge* de M. Vito la Mantia, *les Franciscains au* XIIIe *siècle* de M. G. Rosa, *l'Élection du pape Jules II* de M. Gius. de Leva. Ce dernier article est un chapitre de l'*Histoire de Charles-Quint* à laquelle travaille M. de Leva et dont le quatrième volume a valu à son auteur le prix royal de 10,000 fr. que lui a décerné l'Académie de Lincei.

Au sujet de cet important ouvrage nous trouvons dans la *Revue internationale* du 10 mai le récit d'une importante découverte historique faite à la bibliothèque Madotti dans la ville de Guastalla. Plus de deux cents lettres signées par Charles-Quint et contre-signées par ses secrétaires intimes, notamment par le fameux comte de Vargas, ont été trouvées par M. le professeur Arbois. Elles sont toutes adressées à don Ferrante Gonzague, capitaine général des armées de Charles-Quint, gouverneur de l'État de Milan, vice-roi de Sicile, dont la statue colossale occupe la grande place de Guastalla. Ces lettres sont écrites en espagnol, sauf quelques-unes qui sont en français ou en chiffres.

M. le professeur Arbois a découvert en même temps un nombre considérable de lettres de don Ferrante Gonzague, écrites la plupart en italien et adressées à des princes, à des cardinaux, à des ambassadeurs et à d'autres personnages éminents. Parmi ces lettres il y a la très longue minute des négociations entre le prince et les conjurés de Plaisance qui préparèrent l'assassinat de Pierre-Louis Farnèse.

L'importance de ces documents est extrême et elle parut telle à M. de Leva, avisé aussitôt de cette découverte, qu'il arrêta la publication toute prochaine du cinquième volume de son histoire de Charles-Quint.

1. Hœpli, éditeur, Milan.
2. id. id.
3. Spithœver, éditeur, Rome.
4. Fratelli Trèves, éditeur, Milan.
5. id. id.

Les recherches qu'il avait faites au château de Cimancas, près de Valladolid, où sont conservés les documents les plus importants de la couronne d'Espagne, ne lui avaient en effet procuré que des copies d'une faible partie de ces documents entièrement inédits.

— Le directeur du musée des antiques de Cagliari, M. Ettore Pais, a repris la publication, interrompue en 1865, du *Bullettino archeologico sardo* qui avait paru pendant dix ans sous la direction du savant archéologue, le chanoine Giov. Spano.

— Le premier fascicule de la *Collezione fiorentina di fac-simili paleografici greci, latini e italiani*, publiée sous les auspices de l'Institut royal des études supérieures de Florence, vient d'être mis en vente. Ce premier fascicule contient 24 fac-similés, dont le plus ancien remonte à l'année 943 de notre ère et le plus récent au XIVe siècle. Nous citons parmi les plus célèbres l'Eschilo Laurenziano, le Clementi d'Alessandria, un Evangeliario en lettres onciales, un Boezio en caractères anglo-saxons ainsi qu'une page d'une lettre originale de Pétrarque. La collection entière comprendra à peu près 300 fac-similés d'un haut intérêt pour ceux qui s'occupent de l'étude des antiquités classiques et de celles du moyen âge.

— *Il primo secolo della R. academia delle scienze di Torino. — Notizie storiche e bibliografiche* (1783-1883). Torino, in-4° (Imprimerie royale), publié à l'occasion du centenaire de l'Académie de Turin. — La première partie comprend l'histoire de l'Académie; les diverses transformations qu'a subies cette institution sont retracées par l'orientaliste Gaspare Gorresio, préfet de la bibliothèque de Turin. — La seconde partie contient un répertoire bibliographique des publications parues sous les auspices de l'Académie.

— La librairie M. Hœpli, à Milan, vient de faire l'acquisition de la bibliothèque du docteur Scartazzini, composée exclusivement d'ouvrages relatifs au Dante. Le catalogue paraîtra prochainement.

— Viennent de paraître :

L. Perosa : *I codici manoscritti della bibliotheca Querini*. Stamp. di Venezia recentementi ordinati e registrati : relazione, ecc. Venezia, tip. del Commercio di M. Visentini. 23 pages.

Capponi (Gino) : *Epistolario*, comprese le lettere di altri al Capponi, per cura di Alessandro Carraresi, t. III.

Cavalcaselle et J.-A. Crowe : *Raffaello, la sua vita e le sue opere*, t. I, con 10 tavole e incisioni.

Collezione fiorentina di fac-simili paleografici greci e latini, illustrati da Cesare Paoli e Girolamo Vitelli.

Bernoni : *D. Antonio Blado e la sua stamperia in*

Roma nel secolo XVI con notizie sulla edizione principe delle opere di Nicolo Machiavelli.

G.-A. Scartazzini : *Dante in Germania, — parta seconda, — Bibliografia Dantesca.* (Ulrico Hœpli.)

Antonio Favoro, professeur à l'Université de Padoue : *Galileo e lo studio di Padora. — Alcuni scritti inediti di Galileo Galilei tratti dai manoscritti della bibliotheca nazionale di Firenze.*

Autriche. — Joh. Meissner : *les Comédiens anglais en Autriche à l'époque de Shakespeare.* Vienne, chez Ch. Konegen.

Belgique. — Catalogue général de la librairie belge existante ou collection alphabétique des catalogues des libraires et éditeurs belges. Précédée d'une table alphabétique détaillée des noms d'auteurs. — Bruxelles, secrétariat du Cercle.

— *Inventaires des archives de la Belgique,* publiées par ordre du gouvernement sous la direction de M. Gachard; *Inventaire des archives de la Cour féodale de Brabant,* par L. Galesloat, t. II. Bruxelles, C. Muquardt. Le premier volume a paru en 1871.

Hollande. — Brinkman : *Alphabetische lyst van boeken, landkaarten enz. die in het jaar 1883 in het Koningryk der Nederlanden nitgegeven zyn.* — Amsterdam, 1884.

Catalogue alphabétique des livres et cartes parus en Hollande pendant l'année 1883.

— Chez MM. Hoitsema, à Groningue, vient de paraître : Allings : *Catalogus bibliothecæ Guyotianæ Instituti surdo-mutorum Groningani. Pars specialis : De surdo-mutis, balbis, cæcis, mente imbecillis.* — Groningæ, typis fratrum Hoitsema. (N'est pas dans le commerce.)

— Rietstap : *Armorial général,* 2e édition, 7e livraison. Utrecht, Beyers.

Espagne. — Saura : *Diccionario manual completo catalano castellano y cast-catal.* — Barcelone, 1,144 pages.

— *Annuario del cuerpo facultativo de archiveros, bibliothecarios y anticuarios* (t. II). Madrid. (N'est pas dans le commerce.)

Russie. — Une très belle édition des *Œuvres complètes de Tourguéneff* vient de paraître en Russie. Cette édition, qu'ont dirigée MM. Glasunom et Hassulevitch, comprend dix forts volumes. La volumineuse correspondance du romancier russe paraîtra prochainement sous les auspices de la Société d'assistance mutuelle des savants et des gens de lettres.

— Lamansky : *Secrets d'Etat de Venise,* documents servant à éclaircir les rapports de la Seigneurie à la fin du XVe au XVIe siècle. — Saint-Pétersbourg et Leipzig (Brockhaus).

Suisse. — Comte Ch. Osw. Szymanowski : *Essai sur l'histoire de la noblesse en Pologne,* gr. in-8°. — Zurich, chez Schulthes.

— Le prince Youssoupoff : *Ivan Tourguéneff et l'esprit de son temps,* 56 pages. — Lausanne, 1884.

Suède. — Kes : *Forsock till svenska tidningspressens historia,* t. Ier (1634-1719). — *Essai sur l'histoire des publications périodiques de la Suède,* avec photolithographies et reproductions des plus anciens journaux de Suède. — Stockholm, Bonnier.

Norvège. — Müller : *Katalog over Christiania Kathedralskoles Bibliothek.* Christiania, 1884. — 550 pages. (Catalogue de la bibliothèque de l'école de la cathédrale.)

Danemark. — *Aarsberetning og Meddelelser fra det store kongelige Bibliothek.* Udgvine af. C. Bruun, t. III, 9e partie. — Copenhague, 1884, Gyldendal. (Rapport annuel sur la bibliothèque royale de Copenhague.)

Turquie. — Un lettré turc, Si-Ahmed-Velytz pacha, a traduit en langue turque *l'Avare,* le *Misanthrope* et le *Médecin malgré lui,* et les a fait jouer à Constantinople par une troupe turque.

États-Unis. — Cassell et Cie, de New-York, mettent en vente *The United States art Directory and Year Book* (*Guide et annuaire artistique des États-Unis*), par S. R. Koekler. C'est la seconde année de cette publication. Elle est ornée de 76 illustrations, dont la plupart hors texte.

— MM. Scribner (New-York) publient un nouvel ouvrage de M. Andrew Carnegie, intitulé : *Round the world* (*Autour du monde*).

— Le général Lorin a publié chez Dodd et Mend, à New-York, un volume intitulé : *El Mahdi and the Soudan* (*le Mahdi et le Soudan*).

— Chez MM. Harper, de New-York : *Manners and social customs in America,* par MM. John Sherwood.

— Une brochure qui intéressera les universitaires de tout pays : *The American University. When shall it be, Where shall it be, What shall it be?* par le professeur Burgness, de Colombia College, chez



MM. Ginn, Heath et Ce, de New-York (*l'Université américaine. Quand, où et que doit-elle être?*)

— Horn J. W. : *History of the literature of the Scandinavian North*, translated by R. B. Anderson.— Chicago, Griggs, 1884. (Contient une bibliographie des principaux ouvrages anglais traitant de la littérature scandinave.)

— Les excellentes réimpressions des ouvrages français, de M. William R. Jenkins, continuent; le dernier volume publié est le *Mariage de Gérard*, d'André Theuriet.



FRANCE

— M. Rothan, l'ancien ministre plénipotentiaire qui a publié, il y a plusieurs années, de curieux livres sur l'affaire du Luxembourg et les préliminaires de la guerre de 1870, vient d'achever un nouvel ouvrage intitulé : l'*Allemagne*, qui répand les plus vives lumières sur les événements de l'année terrible.

— La *Société de l'Histoire de France* a décidé la publication du *Liber querulus de excidio Britanniæ*, composé par saint Gildas, au VIe siècle. M. de la Borderie, chargé de ce travail, se propose de donner une édition critique de ce texte si important pour l'histoire des origines armoricaines, avec une traduction; en appendice, il publiera un texte remanié au XIIe siècle, sans doute par Robert de Torigny et contenant d'utiles leçons.

— La librairie Alcan doit publier très prochainement une traduction, par M. I. Soury, des *Éléments de physiologie*, de M. Preyer; un ouvrage de M. Fouillée : *la Liberté et le déterminisme*, et les *Problèmes de l'esthétique contemporaine*, par M. Guyau.

— M. E. Boutroux, maître de conférences à l'École normale supérieure, prépare une *Histoire de la philosophie en Allemagne, depuis les origines jusqu'à nos jours*. L'ouvrage comprendra cinq volumes : I. *Les origines et Leibniz*. — II. *Kant*. — III. *Fichte et Schelling*. — IV. *Hegel, Schleiermacher, Herbart, Schopenhauer*. — V. *La philosophie contemporaine*.

— M. Sommervogel, de la Compagnie de Jésus, va faire paraître prochainement un *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus, depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

L'ouvrage formera deux volumes in-8 à 2 colonnes et sera publié par les soins de la librairie Palmé.

— M. Parodi doit faire prochainement paraître, chez l'éditeur Hennuyer : *le Théâtre en France*, XVIIe, XVIIIe *et* XIXe *siècles*.

— M. Quentin-Bauchart, fils de l'ancien conseiller d'État, prépare en ce moment une notice sur trente-cinq souverains et grandes dames du XVIIIe siècle, qui ont beaucoup aimé les livres.

ÉTRANGER

Angleterre. — On fait espérer prochainement un nouveau volume d'*Essays*, par M. Swinburne.

— On annonce une traduction des *Mémoires du maréchal Bugeaud*, rédigés par M. d'Ideville, chez MM. Hurst et Blackett, sous la direction de miss Charlotte M. Yonge.

— Le mari de George Eliot, M. Cross, prépare une biographie de sa femme, dont un des éléments principaux sera la correspondance présentée récemment au public français dans les *Débats*, par M. Darmesteter.

— L'éditeur William Brown, d'Édimbourg, va entreprendre la publication d'une série d'études sur les travaux de l'enseignement des grands écrivains contemporains. Le titre général sera : *The Round Table Series*. Emerson et George Eliot doivent être parmi les premiers auteurs étudiés. Le tirage se fera sur papier à la forme, à cent exemplaires numérotés et signés.

— D'après l'*Academy*, le docteur Oliver Windell Holmes se propose de publier une étude aussi complète, mais aussi condensée que possible, sur Emerson.

— W. Paterson, d'Édimbourg, annonce une édition de bibliophile, à 104 exemplaires numérotés, du recueil de vieilles poésies populaires écossaises, fait par David Laing (*Select remains of the ancient popular*



poetry of Scotland). L'ouvrage, publié il y a plus de soixante ans, à 108 exemplaires seulement, est devenu très rare et atteint des prix considérables lorsqu'il paraît dans les ventes.

— Une Société s'est formée il y a quelque temps, en Grande-Bretagne, pour la conservation de la langue irlandaise. Les publications sont l'objet d'une vive curiosité. Elle va faire paraître un nouveau volume intitulé : *Oidhe Cloinne Tuirend*, ou *la Destinée des enfants de Tuireann*. Elle prépare un dictionnaire irlandais à l'usage des écoles. Enfin, elle fait campagne pour obtenir la création d'une chaire d'irlandais à Drumcondra College.

— Le prochain volume des *Philobiblon Miscellanies* contiendra quelques lettres inédites de Coleridge. Dans l'une d'elles se trouve une poésie de circonstance, à propos de l'élection d'un ami, laquelle était restée inconnue jusqu'ici.

— Bernard Quaritch annonce la reproduction facsimilé du seul exemple connu de xylographie anglaise. L'ouvrage représente les sept vertus : la Foi, l'Espérance, la Charité, la Tempérance, la Justice, la Prudence et la Force, avec une légende de huit vers pour chacune.

— M. J.-A. Symonds, connu déjà par ses travaux sur la Renaissance et particulièrement sur la Renaissance en Italie, prépare une étude sur les chansons d'écoliers du moyen âge, qu'on appelle d'ordinaire *Carmina Burana*, ou *Carmina vagorum*.

— On annonce *Essays and Notes on Shakespeare* par le prof. Hales.

— M. F.-W. Newman a sous presse un ouvrage sur l'*Origine du Christianisme*.

— Le titre du nouveau volume annoncé de M. Browning sera *Serivra*, parce qu'il contiendra l'œuvre du poète pendant ses dernières années, les poèmes du soir de sa vie.

— M. Louis Stevenson, un des plus spirituels et des plus charmants écrivains de l'Angleterre contemporaine, vient de terminer une nouvelle série de ses *New Arabiam nights* (nouvelles Mille et une nuits), dont les deux premiers volumes ont eu naguère tant de succès. Celui-ci a pour titre : *l'Homme à l'habit de peau de phoque* (*The man with the sealskin coat*).

— M. J. Whitaker promet, pour le mois d'août, une nouvelle édition de son *Reference Catalogue of current literature*.

— Une nouvelle édition des *Œuvres de lord Tennyson* va être publiée par la maison Macmillan et Cie. Elle sera complète en sept volumes qui paraîtront de mois en mois à partir du 1er juin.

— La *Biographie de Lincoln*, par le colonel John Hay, annoncée depuis si longtemps, est enfin prête à être mise sous presse.

Autriche. — On annonce comme devant paraître prochainement : *Un voyage en Orient*, par le prince héritier Rodolphe d'Autriche, illustré par Franz V. Pauschinger.

Italie. — La *Nuova Antologia* du 15 février 1884 annonce que les catalogues des manuscrits grecs et latins de la bibliothèque du Vatican, si impatiemment attendus par les érudits, seront terminés sous peu. Le travail est dirigé par MM. Stevenson père et fils. Les catalogues porteront la désignation : *Typis vaticanis*.

L'*Antologia* nous promet prochainement la publication de deux volumes dont le premier comprendra les manuscrits grecs et le second une partie des manuscrits latins du *fondo palatino*.

— MM. Milziade Santoni, Giuseppe Mazzattini et Michele Faloci Pulignani vont entreprendre la publication d'un *Archivio storico per le Marche e l'Umbria*. Ce recueil, qui s'imprimera à Foligno, renfermera de nombreux documents inédits sur ces deux provinces.

— On annonce comme devant paraître prochainement la *Rivista storica mantovana*.

Russie. — On annonce un nouveau roman de Ouida, intitulé : *Princess Napraxine*.

Hollande. — Brinkman : *Bibliographie néerlandaise* (1850-1882); *Catalogue des livres, gravures et cartes ayant paru pendant cette période*.

La librairie Harrassowitz annonce que les quatre premiers fascicules de cette bibliographie sont en vente. L'ouvrage complet comprendra quinze fascicules à 6 francs.

États-Unis. — Voici, d'après le *Publisher's Weekly*, les principales publications annoncées par les éditeurs américains :

Chez J.-R. Anderson et Cie : une nouvelle édition des *Œuvres de Washington Irving*, en 10 volumes in-12;

Chez D. Appleton et Cie : la traduction de la récente biographie de Pasteur; *Mental Evolution in animals*, par George John Romanes, etc.;

Chez A.-C. Armstrong et Cie : *The Principles of written discourse* (*les Principes de l'éloquence écrite*),

par le prof. T.-W. Hunt, et une seconde édition de l'ouvrage du prof. J.-J. Rein, sur le Japon;

Chez Henry Carey Baird et Cie (Philadelphie) : *Traité pratique de la fabrication des briques, tuiles, terres cuites, etc.*, au double point de vue industriel et artistique, par Ch.-Th. Davis, et *la Fabrication du cuir* (*The Manufacture of leather*), par le même;

Chez Robert Clarke et Cie : *Camping and cruising in Florida* (*Vie de campement et de croisière en Floride*), par le docteur James A. Henshall;

Chez Crawford et Cie (Philadelphie) : *Heroes and Hunters of the West* (*Héros et chasseurs de l'Ouest*), les *Voyageurs célèbres*, et des volumes sur la basse-cour et les poulets;

Chez Dodd, Mead et Cie : outre le livre du général Loring sur l'Égypte, un roman nouveau, intitulé *Carola*, par Hesba Stretton;

Chez Estes et Lauriat, une édition des *Œuvres complètes de Th. Carlyle*, en 20 vol. in-8, avec des illustrations, des cartes et des plans. Le tirage en sera limité à 375 exemplaires;

Chez Fords, Howard et Hulbert : un roman de M. Orpheus C. Kerr, intitulé : *There was once a man* (*Il y avait une fois un homme*), qui a déjà paru dans *The Continent;*

Chez Funk et Wagnalls : une tragédie gréco-américaine, par un anonyme qui, paraît-il, est un des plus brillants écrivains de langue anglaise. C'est un poème satirique racontant, sous les formes grecques, les efforts d'une famille américaine pour forcer les portes de la *bonne société* de New-York; la traduction du roman de Daudet, *Sapho*, qui paraîtra aussi à Londres en même temps que l'original, doit être mise en vente en Amérique; un roman de Julian Hawthorne : *Archibald Malmaison;* les *Récits d'un vieux marin* (*An old Sailor's yarns*), par le capitaine Roland F. Coffin, etc., etc.;

Chez Harper frères : *Marcus Aurelius Antoninus*, par Paul Barron Watson; *The Entailed Hat; or Patty Cannon's Times*, roman retraçant la formation de la société moderne dans les colonies américaines, par George Alfred Townsend; *Manners and social customs in America* (*Mœurs et coutumes de la vie sociale en Amérique*), par Mrs. John Sherwood, etc.

Chez Henry Holt et Cie : *la Chanson de Roland*, traduite en anglais par Léon Rabillon, professeur à Johns Hopkins University;

Chez Houghton, Mifflin et Cie : un nouveau volume de nouvelles par Bret Harte;

Chez MM. Putnam : *Montezuma*, poème par Augustin L. Taveau; les poésies de Mary Hunt Mac Caleb; *Woman Question in Europe* (*la Question de la femme en Europe*), sous la direction de Théodore Stanton, etc.

Chez J.-A. et R.-A. Reid (Providence) : *Picturesque Washington* (*Washington pittoresque*);

Chez Robert frères : un volume de vers par Mary A.-F. Robinson, intitulé : *The New Arcadia (la Nouvelle Arcadie)*; *Tales, Poems and Essays*, par Anna Letitia Barbauld; un recueil du même genre par Ann et Jane Taylor; une traduction d'une nouvelle de Mme Judith Gautier, sous ce titre : *The Usurper* (*l'Usurpateur*), etc.

On annonce en outre plusieurs romans nouveaux : *A Fair Device* (*Un honnête stratagème*), par C.-W. Balestier (John W. Lowel et Cie); *Thorns in your Sides* (*l'Épine dans le pied*), par miss Keyser (G.-P. Putnam's sons), à propos de la question irlandaise.

— MM. Funk et Wagnalls annoncent : *Archibald Malmaison*, roman de Julian Hawthorne; *The Fortunes of Rachel*, par Edward Everett Hale, et *Rutherford*, étude de la vie élégante à New-York, par Edgar Fawcett. Les mêmes éditeurs renoncent à publier la *Sapho* de Daudet, trouvant cet ouvrage trop en dehors de leur genre ordinaire.

— MM. Janentzki et Weber, de Philadelphie, entreprennent la publication d'un recueil mensuel, *The Etcher's portfolio* (*le Portefeuille de l'aquafortiste*). Chaque livraison contiendra 3 eaux-fortes par des artistes américains.

— M. J.-W. Bouton, de New-York, annonce un ouvrage intéressant pour les bibliographes, par le général Rush C. Hawkins. Il est intitulé : *Titre des premiers livres des plus anciennes imprimeries établies dans les cités, villes et monastères de l'Europe, avant la fin du XVe siècle, avec de courtes notices sur les imprimeurs* (*Titles of the first books...*). Des fac-similés orneront ce travail.

— M. Robert M. Lindsay, de Philadelphie, annonce une édition de luxe en deux volumes, avec eaux-fortes, de *Jane Eyre*, le chef-d'œuvre de Charlotte Brontë.

— Le second volume de l'*Histoire du peuple américain* (*History of the American people*), du professeur Mac Master, paraîtra probablement en octobre.

— MM. Cupples, Upham et Cie ont sous presse un ouvrage sur les bibliothèques publiques et particulières de Boston. On ne tirera que le nombre d'exemplaires souscrit d'avance.

— M. J. E. Haynes, de New-York, prépare une troisième et dernière édition de son ouvrage : *les Pseudonymes des auteurs*. La première édition ne comprenait que 112 pages; la troisième en aura plus de 600 et contiendra plus de 23,000 pseudonymes.

— Le conservateur de la bibliothèque de Chicago, M. W.-F. Poole, est bien connu des bibliographes anglais et américains par son *Index to periodical litterature* (1882). Il se propose de continuer l'ouvrage jusqu'à la fin de 1883, et de lui donner régulièrement un supplément annuel, s'il réunit un nombre de souscripteurs suffisant pour couvrir les frais de publication.

— MM. Harper annoncent une édition des *Œuvres complètes de Coleridge* en 7 volumes, due aux soins du prof. Shedd.



France : *Lettres inédites de Montesquieu. — Le* Dictionnaire de médecine *Littré et Robin. — Les* Mémoires *de Mme Cornu. — Le prochain roman de M. Zola. — Société des bibliophiles français. — Mme de Bassanville à Sainte-Périne. — La* Gambettéïde. — *M. Richepin. — Le papier; sa production, sa consommation.* — **Étranger**. ANGLETERRE : *La maison Chapmann et Hall. — Une galerie de bibliophiles. — L'odyssée d'un livre.* — ITALIE : *Les manuscrits de lord Ashburnham.* — AUTRICHE : *La Presse autrichienne.* — POLOGNE : *Journaux polonais.* — HOLLANDE : *Traductions de Molière. — Société de Gens de lettres.* — GRÈCE : *La Presse périodique.* — ÉTATS-UNIS : *Une académie à l'élection. — Ouvrages sur l'électricité. — La Presse.*

FRANCE

Lettres inédites de Montesquieu. — Le conseil municipal de Bordeaux vient de voter l'achat de 6,000 plaquettes, brochures, registres, etc., intéressant l'histoire de la ville de Bordeaux, trouvés dans les papiers de M. de Lamontaigne, dernier secrétaire perpétuel de l'Académie de Bordeaux (ancien régime).

Dans ces papiers, se trouvent trente-deux lettres autographes inédites de Montesquieu, relatives aux affaires de l'Académie, à la guerre de Bohême, à la composition de l'*Esprit des Lois*. Dans l'une d'elles, Montesquieu raconte qu'il passe huit heures par jour à préparer son livre. Toutes les autres heures, dit-il, sont des heures perdues. Il est heureux de voir l'œuvre s'avancer : « J'en suis enthousiasmé; je suis mon premier admirateur. Je ne sais si je serai le dernier. »

Les autographes de Montesquieu vont être publiés à Bordeaux, par les soins de M. Céleste, sous-bibliothécaire de la ville.

Le Dictionnaire de médecine de Littré et Robin. — Nos lecteurs connaissent certainement le *Dictionnaire de Nysten*, plus communément appelé aujourd'hui, du nom de ses auteurs, « Dictionnaire de Littré et Robin », un remarquable ouvrage de médecine et de chirurgie.

Dans cette œuvre considérable, les deux grands savants n'ont point mis seulement leur science et leur érudition ; ils y ont également exposé quelques-unes de leurs idées sur la philosophie positive.

Récemment, on publiait une nouvelle édition, la quinzième de ce beau travail; or on s'est aperçu que, sous une influence facile à deviner, les textes avaient été odieusement mutilés; que notamment les articles : *Ame, Conscience, Homme, Instinct, Intelligence*, avaient été non seulement dénaturés, mais remplacés par d'autres empreints de la plus pure orthodoxie catholique.

M. Charles Robin, qui naturellement n'a pas été consulté, et dont le nom même a été volontairement omis sur l'ouvrage, vient de protester contre cette profanation.

Les Mémoires de Mme Cornu. — Il court toutes sortes de bruits sur des mémoires de Mme Cornu, sœur de lait de Napoléon III, qui seraient publiés en 1885, date avant laquelle Mme Cornu n'a pas permis qu'eût lieu cette publication. Il en faut rabattre. Voici, en effet, ce que l'un des éditeurs, M. Renan, vient de dire à un rédacteur du *Voltaire* :

« Que d'exagérations ! La défunte n'a d'abord pas laissé de mémoires. Un jour, il est vrai, avant d'être frappée par la maladie de cœur qui l'a emportée, elle a manifesté devant moi l'idée de rédiger des souvenirs. Mais c'était là une intention si peu, si peu arrêtée !

« Quant aux lettres dont on a parlé, elles existent.



M. Duruy et moi avons été chargés de les faire paraître en 1885, comme on l'a dit. Nous les avons déposées à la Bibliothèque nationale, où personne n'est admis à en prendre connaissance. Nous sommes persuadés qu'elles s'y trouvent en sûreté. Mme Cornu les avait fait relier, et elles forment ainsi deux petits volumes manuscrits. Leur nombre a été singulièrement grossi. C'est tout au plus si les deux volumes de la Bibliothèque contiennent cent cinquante lettres. Toutes, il est vrai, sont de la main de Napoléon III.

« Mme Cornu n'a pas fait relier le plus petit billet d'elle. Il est incontestable qu'elle a opéré un triage avant de donner cette correspondance au relieur. Mais, j'en suis persuadé, elle n'a pas éliminé un très grand nombre de pièces. C'est en vain que les amateurs de scandale chercheront une aventure quelconque dans ces épîtres. La plupart, en effet, sont relativement anciennes. Elles datent de la captivité de Louis-Napoléon au château de Ham. Le prisonnier s'adresse à sa sœur de lait, lui demande des livres, lui renvoie les ouvrages qu'il vient d'achever, commente ses lectures. Pas ou presque pas de politique dans cette correspondance, mais une espèce de va-et-vient de volumes.

« Plus tard, Mme Cornu, qui désapprouva hautement le coup d'État, battit froid pendant quelques années à son compagnon d'enfance. Puis, dans la suite, un rapprochement fut opéré, les relations entre l'empereur et sa sœur de lait reprirent. Elle et lui se voyaient environ deux ou trois fois par semaine. Des entrevues aussi fréquentes les dispensaient de se communiquer par lettres des questions importantes. Ils n'échangeaient plus alors que de courts billets sans valeur historique. Mme Cornu a inséré quelques-uns de ces papiers dans les manuscrits qui reposent à la Bibliothèque nationale. Ils serviront tout au plus à grossir le volume que nous publierons l'an prochain. »

De ces explications il résulterait que l'intérêt du livre ne sera pas bien vif. Attendons patiemment qu'il ait vu le jour.

Le prochain roman de M. Émile Zola. — Interrogé par un reporter anglais au sujet du livre qu'il écrit en ce moment sur les grèves d'Anzin, M. Émile Zola aurait répondu :

« Ces grèves ont été la semence d'une révolution future, dont la récolte n'est pas éloignée. C'est pourquoi je donnerai pour titre à mon livre le nom *révolutionnaire* du mois de juin, lors de la première République. »

M. Zola a montré à son interlocuteur 500 pages de notes. Que sera-ce avec les développements et la table en plus ? — « Bref, dit l'auteur, le roman prouvera toujours une chose, c'est que je travaille sincèrement. »

Le public ne tiendra compte de cette sincérité à l'auteur de *Pot-Bouille* que par ce que vaudra l'œuvre nouvelle. La petite *cuisine* préparatoire lui importe peu.

La Gambettéide. — On lit dans le *Midi*, journal de Nîmes :

« M. Théodore Véron vient d'écrire et de faire imprimer un poème épique en plusieurs chants : la *Gambettéide*, en l'honneur de feu Léon Gambetta. »

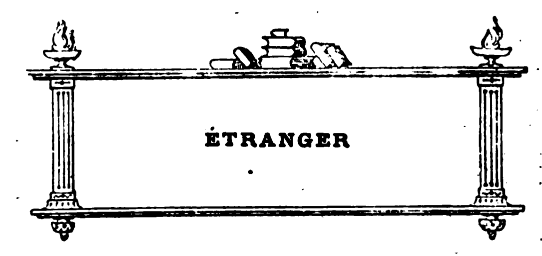
M. Richepin. — Réclamation de Jean Richepin, réclame en même temps ; voici :

« Il a paru chez M. Henry Kistemaeckers, de Bruxelles, une plaquette intitulée : *Complet, monocoquelogue dit par Coquelin cadet.* Cette plaquette porte mon nom comme nom d'auteur. Or il s'agit là d'un brouillon inachevé, datant de dix ou douze ans, et qu'on a imprimé sans mon autorisation, sans même que je sache comment il est sorti des mains de celui à qui je l'avais confié.

« J'ai requis la justice française et la justice belge de saisir tous les exemplaires de cette publication indélicate, illicite et clandestine, et je déclare que je poursuivrai en police correctionnelle quiconque en vendra. »

Le papier, sa production et sa consommation dans le monde entier. — On vient de faire sur la production et la consommation du papier dans le monde entier une enquête qui a donné d'assez curieux résultats. Cette enquête a constaté qu'il existe 3,985 manufactures et que la production annuelle est de 952 millions de kilogrammes de papier. La moitié de ces 952 millions est utilisée par l'imprimerie ; 300 millions de kilogrammes sont employés par les journaux. La consommation du papier par les journaux a augmenté d'un tiers depuis dix ans. Les États-Unis ont 900 fabriques ; l'Angleterre, 800 ; la France. 300.

D'après le même travail statistique, un Anglais consommerait annuellement onze livres et demie de papier, un Américain, dix livres un quart ; un Allemand, huit livres ; un Français, sept livres et demi ; un Italien, un Autrichien, trois livres et demi ; un Espagnol, une livre et demie ; un Russe, une livre ; un Mexicain, deux livres.



Angleterre. — *La maison Chapmann et Hall.* — La maison d'édition Chapmann et Hall a, d'après le *Publisher's Weekly*, fait, pendant l'année 1883, 76,500 dollars de profit net, et un dividende de 7 o/o sera distribué. La vente des ouvrages de Dickens est pour une bonne part dans ce gros bénéfice.

Une galerie de bibliophiles. — Le conservateur de la Bibliothèque Bodléienne, Oxford, invite les au-

teurs à envoyer à la bibliothèque leur photographie ou leur portrait gravé, portant au dos leurs noms et les autres renseignements biographiques indispensables. Il se propose de former ainsi une sorte de galerie des littérateurs, géographes et musiciens. La bibliothèque Bodléienne renferme déjà la collection de portraits gravés connue sous le nom de *Hope Collection*, et qui se compose d'environ 210,000 pièces.

Mésaventures d'un auteur. — M. R.-B. Mansfield envoie au *Morning-Post* un lamentable récit. En 1853, il publia, chez l'éditeur Parker, la relation d'un voyage en bateau à travers l'Allemagne, sous le titre de *The Log the „Water Lily„ (Livre de loch du „Nénuphar„)*. En 1855, il convint avec l'éditeur Cook de republier le livre à meilleur marché, laissant à l'éditeur la vente des 3,000 premiers exemplaires pour les frais à risquer; à partir de ce nombre, l'auteur devait partager les profits avec l'éditeur. Avant d'avoir jamais pu obtenir un règlement des comptes, M. R.-B. Mansfield remarqua qu'une autre édition de son livre était mise en vente par les éditeurs Ward et Lock. Ceux-ci expliquèrent que M. Cook avait quitté les affaires, s'était retiré en Amérique, et leur avait vendu les clichés du livre. C'était en 1860. En 1873, l'éditeur Hotten proposa à l'auteur de racheter les clichés et de refaire le livre en le renouvelant par la relation d'une excursion sur les fleuves de France. Ils devaient partager les bénéfices. La publication réussit; mais M. Hotten est mort, l'auteur ne peut obtenir de réglement de comptes de la part de la succession, et il s'aperçoit maintenant que son livre est republié une cinquième fois par M. Routledge, qui a, à son tour, acheté les clichés à la succession Hotten sans qu'il ait été fait réserve des droits de l'auteur. Voilà donc un livre qui se vend depuis trente ans, qui a été exploité par cinq éditeurs successifs et pour lequel l'auteur n'a reçu de droits que du premier de ces cinq éditeurs, M. Parker. Il a été plus heureux sur le continent, l'éditeur, M. Tauchnitz, l'ayant honnêtement rémunéré pour avoir le droit de comprendre l'ouvrage dans sa collection.

Italie. — *Les Manuscrits de lord Ashburnham.* — Les journaux de Rome annoncent que le professeur Pasquale Villari a acheté, pour le compte du ministère de l'instruction publique italien, la fameuse collection des manuscrits italiens de la bibliothèque de lord Ashburnham, à Londres. Cette collection se compose de plus de deux mille manuscrits d'une haute importance pour l'histoire et la littérature de l'Italie. On y remarque, entre autres, plusieurs manuscrits de la *Divine Comédie*, de Dante. Le contrat d'achat sera soumis à l'approbation du parlement.

Autriche. — *La Presse en Autriche.* — Il se publie aujourd'hui, en langue magyare, 482 périodiques, dont 222 à Budapest. Le nombre de journaux en langue étrangère qui se publient en Hongrie est de 237, dont 151 sont allemands, 53 slaves, 23 roumains, 5 italiens, 3 français et 2 hébreux.

Pologne. — *Les Journaux en Pologne.* — Il se publie 230 périodiques et journaux en polonais, dont 71 à Varsovie, 58 à Lemberg, 23 à Krakau et 18 à Posen. 106 de ces publications paraissent en Autriche, 81 en Russie et en Pologne, 35 en Prusse, 5 en Amérique, 2 en Suisse et 1 à Paris.

Hollande. — *Traductions de Molière.* — La Hollande est le pays qui possède le plus grand nombre de traductions du théâtre de Molière.

De 1670 à 1869, les Hollandais ont publié 122 traductions de Molière. La publication *Het Toneel* en énumère la liste complète.

En outre, il existe deux traductions de Molière en langue frisonne.

— *Société de Gens de lettres.* — Une société de gens de lettres vient d'être fondée en Hollande par un de ses meilleurs écrivains, M. J. ten Brink. Les statuts ont été copiés sur ceux de notre société.

Grèce. — *Quelques renseignements sur la presse périodique en Grèce.* — En 1883, 52 journaux politiques paraissaient à Athènes, dont 2 en français. Quant aux autres journaux de la Grèce, ils se répartissaient comme ci-après : Cyclades : 14 (dont 10 à Syra); Péloponèse : 22; Continent grec et Euboa : 6; Iles ioniennes : 13; Thessalie et Épire : 12. Une vingtaine de journaux en langue grecque se publiaient hors de la Grèce. Le nombre des revues et périodiques s'élevait à 30, dont 20 s'éditaient à Athènes.

États-Unis. — *Une académie à l'élection.* — Le journal américain *The Critic and Good Literature* publie, dans son numéro du 12 avril, le résultat des votes qu'il avait provoqués sur l'élection de 40 immortels, à l'instar de notre Académie française. Voici les élus, avec le nombre des votes qu'ils ont obtenus. Il est à craindre que beaucoup de ces noms d'Américains célèbres ne soient que bien peu connus du public français :

1	Oliver Wendell Holmes	130
2	James Russell Lowell	128
3	John Greenleaf Whittier	125
4	George Bancroft	121
5	William Dean Howells	119
6	George William Curtis	118
7	Thomas Bailey Aldrich	111
8	Francis Bret Harte	105
9	Edmund Clarence Stedman	104
10	Richard Grant White	102
11	Edward Everett Hale	100
12	George W. Cable	87
13	Henry James	86
14	S. L. Clemens (Mark Twain)	84
15	Charles Dudley Warner	84

16	Henry Ward Breecher	83
17	James Freeman Clarke	82
18	Richard Henry Stoddard	82
19	William Dwight Whitney	77
20	Walt Whitman	76
21	Asa Gray	69
22	Noah Porter	66
23	John Fiske	62
24	Theodore D. Woolsey	57
25	A. Bronson Alcott	55
26	Julian Hawthorne	55
27	John Burroughs	52
28	Mark Hopkins	52
29	Thomas Wentworth Higginson	49
30	John G. Saxe	49
31	Octavius Brooks Frothingham	48
32	George P. Fisher	47
33	Moses Coit Tyler	45
34	Charles A. Dana	44
35	Donald G. Mitchell	41
36	Alexandre Winchell	38
37	Edwin P. Whipple	37
38	George Parson Lathrop	36
39	W. W. Story	36
40	Francis Parkman	34

Ouvrages sur l'électricité. — Le *Franklin Institute* de l'État de Pensylvanie pour l'encouragement des arts mécaniques, ouvrira, en septembre, à Philadelphie, une exposition électrique internationale. A cette occasion, il sollicite le don du plus grand nombre d'ouvrages possible ayant trait à l'électricité. Les ouvrages reçus seront classés dans un catalogue spécial avec le nom des donateurs. Après l'exposition, les livres seront déposés dans la bibliothèque du *Franklin Institute*, où ils formeront un fonds à part sous le nom de *The Memorial Library of the International Electrical Exhibition*. Toutes les communications qu'on pourrait avoir à faire à ce sujet doivent être adressées à *The Committee on Bibliography, Franklin Institute, Philadelphia, U. S.*

— Il se publie aujourd'hui, aux États-Unis et dans le Canada, 13,402 journaux et revues périodiques. C'est 1,600 de plus que l'année dernière, et 5,618 de plus qu'il y a dix ans.

— MM. Brentano frères, de New-York, agents de M. Terquem de Paris, annoncent aux éditeurs des États-Unis qu'ils achètent pour le compte de la Bibliothèque nationale de Paris tous les livres qui ont paru depuis trois ans, et tous les livres nouveaux à mesure qu'ils paraissent, à l'exception des réimpressions et des ouvrages de fiction, de poésie, de droit, de religion, d'éducation, d'agriculture, d'horticulture et de sport, à moins que ces ouvrages ne présentent un intérêt particulier. La Bibliothèque se réserve toutefois de refuser les livres qui, pour une cause ou pour une autre, ne lui conviendraient pas, et MM. Brentano n'achètent que sous cette réserve.

A travers les revues étrangères.

Angleterre. — L'*Athenæum* du 19 avril consacre un article élogieux à l'ouvrage de Mme Mark Pattison, *Claude Lorrain : Sa vie et ses œuvres.*

— Dans son numéro du 26 se trouve un bon compte rendu, sympathique, étudié et, par conséquent, très élogieux, du nouveau livre de M. E. Müntz, *La Tapisserie* (Paris, A. Quantin).

— La *Saturday Review* du 12 avril a un article spirituellement écrit et tout nourri de l'esprit littéraire français, sur la collection d'eaux-fortes de Lalauze d'après E. Lami, qu'a publiée M. Damascène Morgand pour illustrer Alfred de Musset.

— Dans l'*Atlantic Monthly* (nº de mai), nous avons remarqué, outre la suite du pittoresque voyage en France de M. Henry James, le commencement d'une curieuse étude sur Shakespeare, par M. Richard Grant White, où le critique américain se rencontre en plusieurs points avec M. Taine, et le piquant récit d'une entrevue d'un homme de lettres des États-Unis avec M. Alphonse Daudet.

— *The Century Magazine* abonde en articles et en illustrations dignes d'être remarqués. Nous citerons une étude pittoresque sur Nathaniel Hawthorne, par Julian Hawthorne, un *paper*, comme on dit en anglais, sur le mormonisme et son avenir, intitulé *The Women of the Bee-Hive* (*les Femmes de la Ruche*), etc., etc.

— Le *Continent Weekly Magazine*, publication merveilleusement jolie et à bon marché, commence, dans son numéro d'avril, une série d'articles intitulée : *The Arts of Decoration*, par Hester M. Poole. Les illustrations, dues la plupart à Walter Shirlaw, ont du brio et sont enlevées avec une fougue spirituelle.

— *Leisure Hour* (mai) a plusieurs articles qui méritent d'être cités : *Flûtes anciennes et modernes*, par Harry N. Fitzgibbon; *Collections de curiosités*; et la suite de l'intéressante étude sur *les Intérieurs anglais du vieux temps.*

— Le *Graphic* du 12 avril donne un article amusant et assez bien observé sur la vente des journaux dans les kiosques de Paris.

— A citer, dans la *Fornightly Review* du 1er avril : un article du professeur Jebb sur la *Troja* du Dr Schliemann, et quelques pages alertes et de bonne

humeur sur *Le Réalisme derrière la Rampe* (*Realism behind the Footlights*), signées Lewis Wingfield.

— La magnifique publication de MM. J.-S. Virtue et Cie, *The Art Journal,* contient, entre autres articles d'intérêt, une étude sur François Rude, par R. Hath. Les illustrations sont heureusement choisies et parfaitement exécutées.

— Signalons à l'attention des hommes du métier deux articles militaires dans le numéro de mai du *Blackwood's Edinburgh Magazine*; l'un a pour sujet: *Les dernières batailles dans le Soudan et la tactique moderne,* et l'autre : *l'Armée chinoise.*

— Deux articles, dans le *Gentleman's Magazine*, intéresseront particulièrement nos lecteurs : le premier raconte les particularités bizarres qui ont accompagné la suppression de certains livres, et est écrit par W.-H. Olding, qui l'intitule : *Romance on the suppression of Books*. L'autre, de M. Ch. Mackay, est sur les serments, imprécations et anathèmes, et est inspiré par le livre récent de M. Julian Sharman : *A cursory History of Swearing* (*Histoire anecdotique du Juron*).

— *The Library Chronicle*, la nouvelle publication de la *Library Association*, a un grand succès en Angleterre. Il a fallu faire un second tirage du premier numéro, où l'on a surtout remarqué l'article de M. Garnett sur la profession de bibliothécaire au XVIIe siècle.

— A lire dans la *Quarterly Review* d'avril : une longue étude sur Bossuet, écrite surtout au point de vue protestant; — une étude historique sur l'administration de l'Écosse après la Restauration des Stuarts, à propos des 26 volumes manuscrits de la correspondance de Lauderdale, conservés au British Museum, et un article sur le récent livre autobiographique de la reine Victoria.

— La revue fashionable *la Saison*, qui se publie en français et en anglais, passe aux mains de MM. Asher et Cie, de Bedford street, Londres.

— La *Scottish Review* prend une place de plus en plus importante parmi les publications périodiques de la Grande-Bretagne. Un des traits particuliers de cette revue trimestrielle, c'est qu'elle donne une analyse exacte, sympathique et claire des principales Revues du continent. Le numéro d'avril contient, dans l'ordre où nous l'indiquons, le compte rendu des Revues suivantes : *le Livre* (décembre, janvier, février); *la Revue lyonnaise* (janvier, février); *la Revue philosophique* (janvier, février, mars); *la Bibliothèque universelle et Revue suisse* (janvier, février, mars); *la Revue de l'Histoire des religions* (nos 4, 5 et 6, 1883); *la Revue des Deux Mondes* (janvier, février, mars); *le Polybiblion* (janvier, février, mars); *les Preussische Jahrbücher* (janvier, février, mars); *la Deutsche Rundschau* (janvier, février, mars); *la Theologisch Tydschrift; le Gids; la Nuova antologia; la Rassegna Nazionale*, et *la Civilta Cattolica*. Nous remarquons, en outre, le commencement d'une étude importante sur l'Écosse au XVIIIe siècle; un article non exempt peut-être de puritanisme écossais, mais après tout et du point de vue de l'auteur, impartial et intelligent, sur M. Swinburne, intitulé : *Ce que M. Swinburne doit à la Bible* (*M. Swinburne's Debt to the Bible*), et un travail sur les poèmes de l'Edda à propos du *Corpus Poeticum Boreale* publié par MM. Gudbrand Vigfusson et F. York Powell (Oxford, 1883, 2 vol.)

— Une nouvelle Revue mensuelle vient de paraître à Glascow, sous la direction du Révérend W.-W. Tulloch. Elle a pour titre *Sunday Talk* (*Causerie du dimanche*).

— *Temple-Bar* a ce mois-ci (mai) un intérêt exceptionnel. Une étude sur Paul Ier, le Czar fou, *The Mad Czar*, une critique peu bienveillante de Louis-Philippe à propos du journal de Henry Gréville, et enfin un article piquant, bien informé et, en somme, sympathique sur les trois présidents : Thiers, Mac-Mahon et Grévy, prouvant combien on s'intéresse en Angleterre aux questions continentales, et quelle place la France continue à tenir dans ces préoccupations.

— Le *Tinsleys' Magazine* est une des Revues étrangères les mieux faites pour intéresser le lecteur français. Le numéro de mai, outre la continuation des *Feuilles détachées de la vie d'un correspondant spécial*, et des récits militaires intitulés : *Sous les trois couleurs* (*Under three Colours*), contient une étude sur Charles Reade, le romancier populaire qui vient de mourir, par Tighe Hopkins; la suite des articles de M. Percy Fitzgerald, intitulés : *Sentimental Journeys in London* (*Voyages sentimentaux dans Londres*), où il parle de Dickens, de Trollope, etc., et quelques pages signées M. E. Smith, sur les acteurs amateurs à Londres dans l'ancien temps : *Amateur Actors in England in Olden Days.*

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekwesen* (Sommaire de Mars) : Goethe et les bibliothèques de Weimar et de Iéna. Atlas de cartes géographiques du VIe au XVIIe siècle de Santarem. Notice sur l'histoire de l'invention de l'imprimerie.

Avril. Un Codex Corvinianus de la bibliothèque de l'Université de Gœttingue.

Mai. Débats du 8 février de la Chambre sur l'état actuel des bibliothèques de la Prusse. La bibliothèque de l'Université de Copenhague avant 1728.

— *Deutsche Revue* (avril 1884). F. Toula : Des profondeurs de l'Océan.

L.-V.-Bar : La Justice et l'idéal de justice dans l'État et en économie politique.

K. Gaedertz : Le Théâtre bas-allemand.

L.-V. Herbeck : Lettre de Rich. Wagner sur la représentation des maîtres-chanteurs.

— *Deutsche Rundschau* (avril). V. Ehrenberg : l'honneur au point de vue juridique.

Otto Brahm : Henri de Kleist et son drame Robert Guiscard (fragment).

J. Jolly : Un voyage aux Indes orientales.

A. Brennecke : Émile Littré.

H. Brugsch : Le Maahdi.

— *Die Grenzboten* (20 mars). H. Heltner: La légende du *Juif-Errant.*

A. Rosenberg : le paysage et la peinture de genre aux Pays-Bas.

— *Die Grenzboten* (27 mars). Tourgueneff.

3 avril. La prorogation de la loi contre les socialistes. La Chine actuelle et les forces de la Chine dans l'éventualité d'une guerre, par un Allemand habitant la Chine. Tourgueneff (fin). Notice sur la bibliothèque de Hirzel, d'ouvrages relatifs à Gœthe.

— Dans le *Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes*, M. Max Nordau publie une analyse du livre du père Didon, sous le titre : *les Allemands jugés par un Français.* La même Revue publie une critique de l'ouvrage de M. Tissot, *l'Allemagne amoureuse*; une autre fort sévère sur les *Causes célèbres de l'Angleterre* de M. Lewis, ainsi qu'un article de M. Robert Trœlss sur le centenaire du *Mariage de Figaro.*

Nord und Süd (avril 1884). Ed. de Lamezan : La Criminalité à Vienne.

R. Lowenfeld : Les Nihilistes.

E. Meyer : Les anciennes corporations d'étudiants en Allemagne.

— (Mai 1884). — P. Bœrner : F. Théodore de Frerichs.

K. Biedermann : Une page d'histoire contemporaine (1840-1848).

W. Hertz : Beowulf, le plus ancien poème épique germanique.

— Depuis le commencement de l'année, une *Nouvelle Revue d'histoire générale, littéraire et artistique* paraît à Stuttgart, chez Cotta. Voici le sommaire du premier numéro :

A. Holm : L'ancienne Syracuse.

A. Horawitz : Scènes de la vie monacale en Autriche.

M. Brosch : L'assassinat d'un ambassadeur au XVII[e] siècle.

A. Brückner : La peste de *1634* en Russie.

E. Schonbach : Les hommes d'État de l'Amérique.

— *Revue internationale de linguistique*, publiée par F. Techmer, premier volume, premier fascicule, avec 80 gravures sur bois et 7 planches lithographiées. Leipzig, J.-A. Barth.

Cette revue compte comme collaborateurs des savants tels que MM. Max Müller, de Rosny, Vinson, Adam, Ascoli (Milan), Cœlho (Lisbonne), Lepsius (Berlin), Donner (Helsingfors), Mallery (Washington), etc.; elle promet d'être des plus intéressantes. Le second fascicule contiendra un manuscrit inédit de Guillaume de Humboldt.

— Le *Roman des familles*, qui paraît en Allemagne en langue française, entre dans la quatrième année de son existence. Cette publication compte beaucoup de lecteurs en Allemagne et publie des romans et écrits d'Alphonse Daudet, de Victor Hugo, Coppée, J. Claretie, Aug. Coupey, P. Féval, etc. Elle paraît toutes les semaines chez Julius Engelmann, à Berlin.

Unsere Zeit mars 1884). — Livres à sensation Sarah Barnum; les Mensonges de convention (ouvrage défendu et confisqué à Vienne pour outrages envers la famille impériale); Lettres de l'enfer (traduites du danois).

M. Ohnefalsch : L'île de Chypre en 1883, première partie, les églises, couvents et coutumes religieuses et profanes.

L. Katscher : Les sauveurs modernes, étude de la vie anglaise; l'armée du salut.

— (Avril 84). — F.-C. Petersen : Les romanciers français contemporains. I. Émile Gaboriau.

Gregor Samarow : Souvenirs du second empire. — I. L'empereur Napoléon et son entourage.

F.-V. Hellwald : Anam et Tonkin, première partie.

W. Rogge : Les Mémoires de Metternich, t. V et VI (1835-1848).

— *Von Fels zum Meer* (avril 84). — F. Loher : L'Allemagne jugée par un Américain.

J.-V. Bebber : Fondation d'une société allemande de météorologie.

O.-V. Schorn : La peinture et l'illustration au Japon.

W. Waldmann : Les *lieder* de Robert Franz.

W. Vogel : L'Amérique à vol d'oiseau.

Italie.—*La Rassegna italiana* (avril 84). — Beccari : La chronique della Novalesa et ses légendes.

Baroni : Quelques lettres inédites de Luigi Muzzi et de M. Leopardi au comte R. Servanzi.

Antinori : Les peuples les plus célèbres de l'ancienne Italie.

Amérique. — La *Brooklyn Library* a publié son catalogue rédigé par M. S.-B. Noyes. Le *Book Buyer* (Ch. Scribner, New-York) le cite comme un chef-d'œuvre bibliographique.

— *Lippincott's Magazine* est une des publications les plus jolies et les mieux rédigées en langue anglaise. Le numéro de mai contient, entre autres, une relation de voyage de Berber à Souakim, et le commencement d'une étude sur les différents interprètes de Shakespeare à la scène depuis cinquante ans.

— Le *Macmillan's Magazine* donne la conférence faite à Boston sur Emerson, par M. Mathew Arnold, et qui a excité contre lui tant d'animosité américaine. — Citons aussi *A Chapter on French Geography* (*Un chapitre de géographie française*), où on relève spirituellement une foule d'erreurs familières aux étrangers lorsqu'ils parlent de la France.

— La *Nation* de New-York (3 avril) contient une correspondance française non signée sur le roman contemporain et sur Gustave Flaubert, qui intéresserait les lecteurs de tout journal français. Nous félicitons le journal de New-York de s'être attaché un tel correspondant. Le numéro du 17 avril donne une autre lettre sur Mme Dupin et la Société du XVIIIe siècle, qui est bien faite pour nous confirmer dans notre opinion.

— Dans la *North American Review* (mai), lire une étude, aussi impartiale qu'on peut l'attendre d'un Américain, et, d'ailleurs, fine et profonde, sur Mathew Arnold, par M. Edwin P. Whipple, et un *essay* curieux du prof. Henry F. Osborn sur les « Illusions de la mémoire ».

— Le numéro du 5 avril du *Publisher's Weekly* (New-York) est tout entier consacré à la mémoire de son fondateur, *Frederick Leypoldt*. Il sera dirigé désormais par *M. R.-R. Bowker*.



France : *Wurtz*. — *Altaroche*. — *Chamerot*. — *Léonce Dupont*. — *Picart*. — *Roussel*. — *Scott de Plagnolle*. *Sémerie*. **Étranger** : *Abbot*. — *Blunt*. — *Estcourt*. — *Forster*. — *Russell*. — *Taylor*. — *Wheatley*. — *Lübben*. — *Catenacci*. — *Fabris*. — *Mercuri*. — *Prati*. — *Tari*. — *Hymans*. — *Appleton*. — *Leypoldt*. — *Swift*. — *Spangler*. — *Sophocles*. — *Stone*. — *Van Ackere-Doolaeghe*. — *Romanz*. — *Chenaux*. — *Röttger*. — *Badham*.

FRANCE

— M. Charles Adolphe Wurtz est mort subitement, le 12 mai dernier.

M. Ad. Wurtz était né à Strasbourg; il fit dans cette ville ses études médicales; mais il sentait venir la vocation et il s'adonna à la chimie, tout en se faisant recevoir docteur. Ses premiers travaux lui valurent la place de préparateur du cours de chimie organique de la Faculté de médecine de Paris : il devint chef des travaux chimiques de l'École centrale. Après la retraite de M. Dumas et la retraite d'Orfila, il devint titulaire de leurs deux chaires réunies et professa la chimie à l'École de médecine avec un succès que n'ont pas oublié les étudiants de notre génération. Ses découvertes en chimie organique sont innombrables. Son habileté d'expérimentateur était proverbiale à l'École de médecine. Il a été le chef en France de l'École atomiste; après avoir été le promoteur dans notre pays des idées nouvelles en chimie, il a montré toute leur fécondité, tout le secours que pouvaient en attendre les expérimentateurs. On peut dire que, sans son enseignement, la nouvelle théorie, très combattue à Paris, fût restée mal connue; elle aurait sans doute été délaissée. Et cependant on doit à cette théorie des travaux considérables, des découvertes de premier ordre. M. Wurtz a laissé deux ouvrages importants qui rendent bien sa pensée intime à cet égard : l'*Histoire des doctrines chimiques*, la *Théorie atomique*. Ces deux livres devront être consultés par tous ceux qui veulent être au courant des idées du maître.

M. Wurtz avait été élu membre de l'Académie de médecine en 1856; en 1866, il était nommé doyen de la Faculté de médecine; en 1865, il obtenait le grand prix biennal de l'Académie des sciences; en 1878, la grande médaille Faraday, de la Société royale de Londres. L'Académie des sciences l'avait choisi, en 1866, pour remplacer Pelouze. Avec sa renommée

grandissante, vinrent tous les honneurs qu'il accepta sans les solliciter. Il avait été élu sénateur inamovible dans ces dernières années.

Il laisse des Mémoires extrêmement nombreux et publiés un peu partout, des livres très appréciés :

Outre des articles et des Mémoires publiés dans les *Annales de chimie et de physique* et dans le *Répertoire de chimie pure* qu'il a longtemps dirigé, on lui doit : *Mémoires sur les ammoniaques composées* (1850, in-8°); — *Sur l'insalubrité des résidus provenant des distilleries et sur les moyens proposés pour y remédier* (1859, in-8°); — *Leçons de philosophie chimique* (1864, in-8°); — *Traité élémentaire de chimie médicale* (1864-1865, 2 vol. in-8°); — *Leçons élémentaires de chimie moderne* (1866-1867, in-18); — *Histoire des doctrines chimiques* (1868, in-8°); — *Dictionnaire de chimie pure et appliquée* (1868 et suiv., in-8°); — *les hautes Études pratiques dans les universités allemandes* (1870, in-4°); — *Théorie des atomes dans la conception générale du monde* (1874, in-18).

— Notre confrère Altaroche (Michel-Agénor), gérant du *Charivari*, vient de mourir. Il était âgé de soixante-treize ans.

Né en 1811, à Issoire, il entra en 1830 dans la presse républicaine et collabora tour à tour à *la Tribune*, à *la Caricature* et au *National*.

Quatre ans après, il entrait au *Charivari*, qu'il avait contribué à fonder, qu'il dirigea longtemps et auquel il n'a guère cessé de collaborer jusqu'à sa mort.

En 1848, il fut élu député à la Constituante et siégea parmi les membres de la gauche modérée.

Altaroche eut quelques succès au théâtre, surtout avec *Lestocq*, représenté en 1836, et avec une opérette intitulée *Cassandre*.

En 1850, il fut nommé directeur de l'Odéon, et, en 1852, il quitta l'administration de ce théâtre pour aller exploiter les Folies-Nouvelles avec Louis Huart.

— On annonce la mort de M. Chamerot, l'ancien éditeur de Louis Blanc. M. Chamerot, père de l'imprimeur-éditeur bien connu, était âgé de quatre-vingts ans.

— Un de nos confrères politiques, M. Léonce Dupont, ancien rédacteur du *Constitutionnel* et du *Pays*, vient de mourir. Il était âgé de cinquante-six ans.

M. Léonce Dupont, indépendamment de sa collaboration aux journaux bonapartistes, a publié plusieurs brochures politiques.

— M. Alphonse Picart, ancien député de la Marne, vient de mourir à Vitry-le-François; il était né le 8 novembre 1829. Élève de l'École normale supérieure, il devint agrégé en 1856 et docteur ès sciences mathématiques en 1863. M. Picart fut d'abord professeur au lycée Charlemagne et ensuite à la Faculté des sciences de Poitiers. Il s'était fait connaître par de savants mémoires, notamment sur le *Calcul des variations* et sur les *Équations de l'élasticité d'un corps solide*.

M. Alphonse Picart avait renoncé à la vie parlementaire en 1881.

— Nous apprenons la mort de M. Ernest Roussel, qui a été pendant de longues années rédacteur en chef du *Courrier du Gard*. C'était un écrivain de talent et un érudit.

Il était membre de l'Académie de Nîmes, et laisse quelques ouvrages de critique littéraire fort appréciés. M. Ernest Roussel vivait depuis quelques années dans la retraite la plus profonde.

— Nous avons la douleur d'apprendre la mort d'un peintre et dessinateur de talent, Henri-Louis Scott de Plagnolle, décédé à Paris le 4 mai dernier.

Scott n'avait que trente-huit ans. Il collaborait depuis plus de quinze ans à tous les journaux illustrés et à toutes les belles publications de ce temps. Les ouvrages auxquels il prêta le concours de son talent sont innombrables. Chez Didot, Hachette, Palmé, etc.

La mort de Scott est une perte réelle pour les éditeurs et les directeurs de la presse illustrée.

— On annonce la mort de M. le docteur Sémerie, dont la thèse sur la folie, il y a une vingtaine d'années, avait été très remarquée. Il appartenait à l'école et même au culte positiviste, dont M. Pierre Laffite est aujourd'hui le directeur et dont M. Littré fut le dissident; lui-même s'en est séparé avec M. le docteur Audiffrend, pour former une secte qui publiait de loin en loin des manifestes dont le papier seul, de couleur verte, était orthodoxe.

M. Sémerie avait été directeur général des ambulances de la Commune de Paris en 1871.



Angleterre. — Le 21 mars, est mort le docteur Ezra Abbot, professeur de critique appliquée au Nouveau Testament, à Haward College. Sa science et son autorité étaient sans rivales; mais il a peu écrit, et on ne connaît de lui que *The Authorship of the Fourth Gospel* (*De l'auteur du quatrième évangile*), qu'il attribue énergiquement à saint Jean (1880).

— Un théologien anglais, le révérend J.-H. Blunt, auteur du *Directorium Pastorale*, d'une Histoire de la Réformation, etc., est mort le jour du vendredi-saint.

— A la date du 18 avril, nous enregistrons le décès du révérend Edgar-Edmond Estcourt, de Bir-

mingham. C'était un des membres les plus distingués de l'Église romaine en Angleterre. Un de ses ouvrages, où il discute la valeur des ordinations dans l'Église anglicane, avait été particulièrement remarqué. M. Estcourt avait soixante-huit ans.

— A signaler également, la mort de Henry Rumsey Forster, journaliste, depuis longtemps attaché au *Morning-Post*.

— Le 8 avril, mort du révérend J.-F. Russell, vice-président de l'*Archæological Institute*, auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur l'archéologie et sur les questions ecclésiastiques, et collaborateur des *Notes and Queries*. Il avait soixante-dix ans.

— Le révérend Alexandre Taylor, éditeur de *Ductor Dubitantium*, par Jeremy Taylor, des œuvres de l'évêque Patrick et de l'*Accented Bible*, est mort le 11 avril; il collabora longtemps à la *Saturday Review*.

— B.-R. Wheatley, résident librarian de la Société médicale et chirurgicale de Londres, auteur du *Catalogue de la Société médicale de Londres*, est mort dans cette ville, le 9 janvier dernier.

Allemagne. — Le docteur Auguste Lübben, bibliothécaire de la ville d'Oldenbourg, est mort le 15 mars.

Italie. — Un artiste très estimé, M. Hercule Catenacci, vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans.

Né à Ferrare en 1816, il fit ses classes au collège de cette ville, puis il étudia la peinture et alla se perfectionner à Bologne et à Rome.

A la suite du soulèvement de 1831, il se réfugia à Corfou, d'où il visita la Grèce et l'Orient, professa quelque temps l'architecture et la topographie dans un des collèges de Constantinople, et vint ensuite se fixer à Paris.

Paysagiste et dessinateur habile, il a illustré, avec MM. Français et Girardet, le livre *la Touraine*, publié par la librairie Mame (1855), et depuis, les *Trésors de l'Art* et les *Galeries publiques de l'Europe* (1858-1859), édités par M. Armengaud; le *Virgile* et l'*Horace*, chez Firmin-Didot, etc., etc.

Miniaturiste, il avait fait les pages principales de la bulle *Ineffabilis*, pour l'ouvrage du *Concile œcuménique;* il avait été nommé, pour ce travail, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le Grand.

— M. A.-M. Fabris, bibliothécaire de la bibliothèque de l'Université de Padoue, est décédé le 19 janvier, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

— On annonce la mort d'un célèbre graveur italien, M. Paul Mercuri. M. Mercuri était bien connu à Paris, où il avait débuté, en 1834, comme peintre et comme graveur. Ses portraits à l'huile passèrent inaperçus, mais sa planche des *Moissonneurs* fut très remarquée. Il résida à Paris jusqu'en 1847 et y produisit ses meilleures œuvres : *Sainte Amélie*, d'après Delaroche; la *Vierge*, d'après Raphaël; le *Tasse* et *Christophe Colomb*, pour les *Galeries historiques de Versailles*, etc. Il exécuta aussi une série de planches pour un ouvrage intitulé : *Costumes des onzième, douzième, treizième, quatorzième siècles* en France. Rentré à Rome, M. Mercuri devint professeur à l'Académie des beaux-arts de Saint-Luc.

Correspondant de l'Institut depuis 1869, il fut élu associé étranger à l'Académie des beaux-arts, à la fin de l'année dernière, en remplacement de M. Felsing.

Il était chevalier de la Légion d'honneur et avait obtenu une deuxième médaille au Salon de 1834, et une première au Salon de 1838.

M. Mercuri était né à Rome le 20 avril 1804.

— Le célèbre poète italien Giovanni Prati, dont nous annoncions ces jours derniers la grave indisposition, est mort à Rome le 10 mai.

Prati était né en 1815 à Davindo, dans le pays de Trente. Après la publication de plusieurs œuvres de genre, il devint le poète national de la Sardaigne. Il composa, vers 1848, les principaux chants nationaux des Piémontais.

C'est en 1841 qu'il publia son premier poème *Edmenegarda*, accueilli avec enthousiasme. Ses *Chants pour le peuple*, ses *Ballades, Souvenirs et Larmes*, obtinrent un égal succès. Le roi Charles-Albert l'avait nommé *Poeta cesareo* de la maison de Savoie et, depuis 1862, il avait fait partie de la Chambre italienne. M. Prati était né le 27 janvier 1815.

L'œuvre de Prati est considérable. On le regarde en Italie comme le plus grand poète du pays après Manzoni.

— Nous trouvons dans la *Bibliothèque universelle* la nouvelle de la mort de l'esthéticien italien Antonio Tari. Il était né en 1809 aux environs de Naples. Il a beaucoup écrit. On lui doit une *Esthétique idéale*, des *Confessions philosophiques*, des biographies d'artistes, un *Essai sur Kant*, un autre sur le style gothique, un autre sur l'histoire et le drame, etc.

Belgique. — La Belgique vient de perdre un de ses littérateurs les plus distingués : Salomon-Louis Hymans est mort le 22 mai.

S.-L. Hymans était né à Rotterdam, le 3 mai 1829, et, dès l'âge de seize ans, il publiait une traduction des *Mémoires sur Van Dyck et Rubens*, par William Hookhan Carpenter.

Élu député de la ville de Bruxelles, en 1859, il représenta cette ville jusqu'en 1868, et siégea dans les rangs de la majorité libérale. C'est lui qui, le premier, proposa de supprimer les subsides accordés par le gouvernement aux bollandistes.

S.-L. Hymans a collaboré à plusieurs journaux et publié un grand nombre d'ouvrages remarquables.

Il a abordé avec succès le roman et l'histoire, et son *Histoire politique et parlementaire de la Belgique, de 1814 à 1830*, restera comme un des livres les plus complets de notre temps.

États-Unis. — Des États-Unis, nous parvient la nouvelle de la mort de M. T.-G. Appleton, de Boston, auteur de plusieurs ouvrages en prose et en vers, et beau-frère de Longfellow.

— Le 31 mars est mort, à New-York, le célèbre éditeur Frederick Leypoldt, fondateur de plusieurs journaux bibliographiques comme *The Literary News*, *The Library Journal*, *The Index Medicus*, *The Publishers' Trade List Annual*, et l'*American Catalogue*. Il était né à Sttugart, en 1835.

— Un auteur américain, connu surtout par une jolie nouvelle intitulée *Cupid, M. D.* (*L'Amour médecin*, ou *Cupidon docteur en médecine*), M. Augustus M. Swift, est mort à Rome, le 27 avril.

— Mrs. Helen King Spangler, auteur de *A Physician's Wife* (*La femme d'un médecin*) et de plusieurs autres romans bien accueillis du public américain, est morte à Coshocton, Ohio, le 11 mars.

— Au mois de décembre dernier, est mort, à Harward, Hapostolidès Sophocles, professeur de grec, dont il a déjà été fait mention. Né en 1807 dans un village de Thessalie, il était venu aux États-Unis en 1829 et professait le grec à Harward depuis 1842. Il avait composé une *Grammaire grecque* (1838), *Grammaire du romaïque* (1842) et un *Lexique grec des périodes romaine et byzantine* (1870.)

— On annonce la mort du Rév. Edwin M. Stone, à Providence, dans les États-Unis, le 15 janvier, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il laisse plusieurs ouvrages historiques.

Hollande. — Une des célébrités des lettres flamandes, Mme Van Ackere-Doolaeghe, est décédée à Dixmude, après avoir collaboré, pendant plus de soixante ans à la restauration de la littérature nationale flamande.

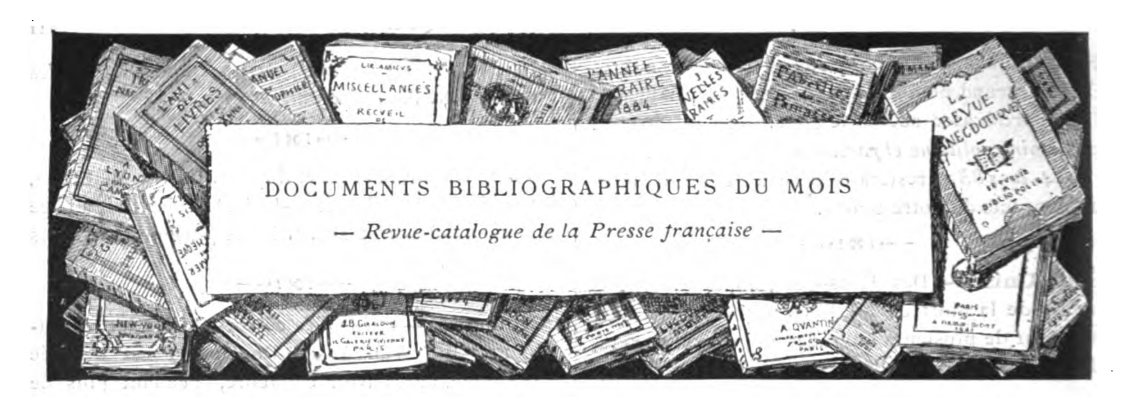
Suisse. — M. Johann-Jacob Romanz, poète et romancier très populaire en Suisse, vient de mourir à Genève.

— Nous lisons dans la *Romania* : M. le doyen Chenaux, curé de Vuadens (canton de Fribourg), est mort le 15 décembre 1883. Nous devons à M. Chenaux la belle collection de proverbes de la Gruyère. Il a laissé quelques travaux inédits relatifs à nos études, dont M. Cornu, son collaborateur pour l'édition des proverbes, se propose de parler publiquement quelque jour.

Russie. — M. Carl Rottger, libraire de la cour de Pétersbourg, est décédé à Wiesbade, le 4 avril, après une longue maladie.

Australie. — On annonce d'Australie la mort du docteur Badham, l'un des hellénistes les plus érudits et les plus ingénieux de notre époque. Il avait fait ses études à Oxford, et avait été appelé à la tête de l'Université de la Nouvelle-Galles du Sud (New South Wales).





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (oct.-nov.-déc. 1883). Barbier de Meynard : Notice sur le congrès orientaliste de Leyde. — Deloche : Cachet en or à double inscription de l'époque mérovingienne. — Barbier de Meynard : Rapport sur des inscriptions arabes provenant de Mehdya, régence de Tunis. — Romanet du Caillaud : De la date de la loi *Julia Norbana.* — Nicaise : Le tumulus d'Attancourt (Haute-Marne). — Desjardins : Diplôme militaire inédit. — A. Sorel : Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. — ART (15 avril). Oct. Fouque : Mme Viardot. — P. Leroi : La statue d'Adrien Dubouché. — La mosaïque de Nîmes. — Piat : Une suite aux éléments d'orfèvrerie de Pierre Germain. — Un mémoire de Gouthière. — (1er mai). A. Michel : Le Salon de 1884.— Gehuzac : Le musée de Salzbourg. — Gros et Henri : Hisoire de la peinture à l'encaustique. — ARTISTE (mars). C. Leymarie : Études sur le paysage moderne. — Peladan : Quattrocentisti; *l'Angelico.* — Tailhade : *Poètes populaires de la Gascogne,* par J. Bladé. — Mariétou : Joséphin Soulary.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ECOLE DES CHARTES (1884, 1re liv.). Hauréau : *Disputatio mundi et religionis;* poème de Gui de la Marche. — Molinier : Inventaire du trésor du saint-siège sous Boniface VIII. — J. Gauthier : Notice sur les manuscrits de la bibliothèque publique de Pontarlier. — Pinchart : Lettres missives tirées des archives de Belgique et concernant l'histoire de France (1317-1324).— BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (mai). Marc Monnier : Le Tasse et ses critiques récentes. — E. Naville : Qu'est-ce que la philosophie? — De Montet et Ritter : Mme de Warens à son mari. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (décembre). V. Develay : Pétrarque et Silius Italicus. — Tamizey de Larroque : Une lettre inédite de Graverol. — Vente de la bibliothèque de Beckford à Londres. — Baron Ernouf : Causeries d'un bibliophile. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (19 avril). Le fusil électrique. — (26 avril). L'Allemagne, d'après des livres récents. — (10 mai). Moyen d'apprendre facilement le nom des quartiers généraux de corps d'armée.

CONTEMPORAIN (avril). Vigouroux : Le darwinisme et es sciences naturelles. — Barbin : Essai sur la question sociale. — P. Allard : La polémique contre le paganisme au VIe siècle, d'après les poèmes de Prudence. — Loliée : La littératures et les mœurs au moyen âge. — Lavollée : Les conclusions d'une enquête sur les conditions des classes ouvrières en Europe. — CORRESPONDANT (25 avril). Les cahiers de doléances de l'Université. — Lavollée : La législation ouvrière sur le continent. — Léon Roches : La Mecque. — Waliszewski : Une Française reine de Pologne; Marie d'Arquien-Sobieska. — De Longueval : *Histoire de la monarchie de Juillet,* par Paul Thureau-Dangin. — Sicard : *Exposé de la doctrine chrétienne,* par M. Girodon. — Joubert : *Les richesses du palais Mazarin,* par le comte de Cosnac. — (10 mai). Viéville : Le protestantisme de France. — E. Biré: Victor de Laprade. — L. Roches : La Mecque. — De Mandat-Grancey : Dans les montagnes Rocheuses. — De Lescure : Mallet Du Pan. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (19 avril). Pillon : Mignet. — Les vingt communes de Paris. — (26 avril). Renouvier : Les labyrinthes de la métaphysique. — Grindelle : Lucien Bonaparte et ses mémoires. — (3 mai). Pillon : J.-B. Dumas. — Grindelle : Les études de critique littéraire de M. Brunetière.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (8 mars). La colonisation française dans l'Afrique du nord. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — (15 mars). La grève d'Anzin et les pouvoirs publics. — La fortune des États-Unis. — Les finances de l'Angleterre. — (22 mars). Ouvriers et patrons. — La crise commerciale. — L'Algérie et les terres vacantes. — (29 mars). La question monétaire et le renouvellement de l'union latine. — (5 avril). Les lois militaires et les intérêts nationaux. — Le logement du pauvre et la charité privée à Londres. — (12 avril). La baisse des prix des marchandises communes. — Le mouvement économique aux États-Unis. — De la liberté des professions médicales. — (19 avril). De la réduction des dépenses publiques. — (26 avril). L'industrie maritime en Angleterre et en France. — La situation des vignobles français. — (3 mai). L'éventualité de la conversion des consolidés britanniques et le crédit public des peuples civilisés.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 avril). Le vendredi saint des libres penseurs. — Lettres inédites de Th. Rousseau. — Un menu exotique. — Comment se fait une pièce de théâtre. — (15 mai). M. Parodi et la *Jeunesse de François Ier.* — M. Leconte de Lisle. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (Mai). De Fourcaud : Le Salon de 1884. — L. Delisle : Les livres d'heures du duc de Berry. — L. Palustre : Michel Colombe. — A. de Lostalot : M. F. Bracquemond. — De Nolhac : Les collections de Fulvio Orsini.



L'HOMME, journal des sciences anthropologiques. G. de Rialle : Mythologie ou histoire des religions. — A. Hovelacque : Les mandingues. — G. de Mortillet : Mélange des populations.

INSTRUCTION PUBLIQUE (19 avril). Martha : Les historiens à Rome. — De Grandvilliers : M. Taine. — Delmont : En quoi la sensibilité diffère de l'intelligence. — (26 avril). Penant : Un nouveau poème de Mistral. — Péan de la Touc : Sur l'enthousiasme. — (3 mai) De Rossi : La politique française au XIVe siècle. — De Grandvilliers : M. Cherbuliez. — Delmont : Les principales inclinations de la nature humaine. (10 mai). J. Levallois : Les préfaces des tragédies de Racine. — Penant : Correspondance de M. Guizot. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 avril). Un vers de V. Hugo. — Mme Tallien. — Le duc et la duchesse de Berry. — André Theuriet. — Ernestine Drouet. — La bibliothèque Hankey. — Caricatures parues en 1871. — Anonymes. — Dédicaces excentriques. Pseudonymes. — Dictionnaire de l'ancien régime. — (10 mai). Benjamin Constant. — *Contes drôlatiques* de Balzac. — Sonnet de Cervantes à Lope de Vega. — Gravures supprimées par la censure dans l'*Année terrible*. — La *Comédie humaine* au théâtre. — La marquise de Crécy. L'âne d'or d'Apulée.

JEUNE FRANCE (avril). Em. des Essarts : Arsène Houssaye. — Marius Dillard : La vie sociale au moyen âge.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mai). Mathieu Bodet : Observations sur le projet de loi relatif à la réforme de la législation sur les sociétés. — E. Chevallier : De la suppression du droit d'initiative parlementaire en matière budgétaire. — Amé : Le comte His de Butenval. — De Fontpertuis : La Chine contemporaine, sa civilisation et son état économique. — E. Brelay : L'administration et les finances parisiennes. — JOURNAL DES SAVANTS (avril). Franck : Philosophie d'Origène. — Egger : Publications récentes de Plutarque. — A. Maury : Œuvres de Longpérier. — Muller : Calendrier de l'Orient. — B. H. : Les filles du Diable. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (avril). — Le sous-officier et les cadres subalternes. — De l'organisation des places fortes et de leur défense. — Le bataillon français et le bataillon allemand. — Armement. — Instruction, organisation et emploi de la cavalerie.

MAGASIN PITTORESQUE (30 avril). A. Rhoné : Le musée de Boulogne. — Lafaye : Le palais des comtes de Provence. — (15 mai). Petit, le pont de Valentré à Cahors. — Regnier : Sedaine. — Lafaye : Le palais des comtes de Provence à Aix. — Castan : Un fer à gaufrer du XVe siècle. — Docteur Marchant : Un rhinocéros en France au XVIIIe siècle. — MOLIÉRISTE (mai). Bibliophile Jacob : *Le livre abominable*. — D'Estrée : Molière et les deux Jocondes. — Cottinet : La tabatière de Sganarelle. — De la Pijardière : *Clysterium donare*. Baluffe : Sganarelle.

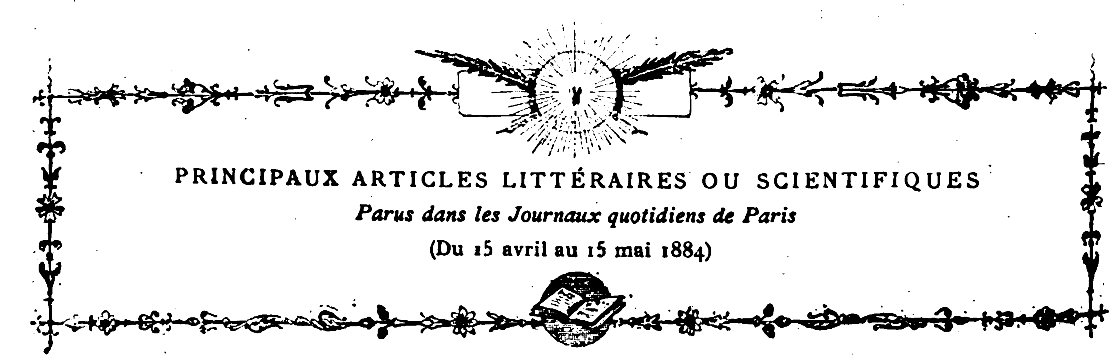
NATURE (19 avril). Vila : Machine à trancher les roches. — Hennebert : Ports militaires de H. Marcille. — De Nadaillac : L'art préhistorique en Amérique. — (26 avril). Schweinfurt : Restes de végétaux de l'ancienne Égypte. — La marine moderne; les cuirassés. — Capus : Sables mouvants et colonnes de brèche du Turkestan. — (3 mai). Tissandier : Appareils de M. Colletet pour la liquéfaction des gaz. — Machine pneumatique industrielle; ses applications à la fabrication de la glace. — Vidal : Photographies lumineuses. — (10 mai). Henry : Aspect de la planète Saturne. — Dannequin : Découverte de tombeaux gallo-romains à Trun. — La conférence internationale des unités électriques. — NOUVELLE REVUE (15 avril). E. Havet : Morale rationaliste. Simon : Le gouvernement chinois, son rôle dans l'État. — Lavalley : Étude sur la diffamation. — Ph. Audebrand : Ph. Chasles, souvenirs de la vie littéraire. — (1er mai). Roudaire : La mer intérieure africaine et l'ancienne baie de Triton. — G. Renard : Le naturalisme contemporain. — F. Lenormant : Notes d'un voyage en Calabre. — M. Vachon : Une résurrection de la vie pompéienne.

POLYBIBLION (avril). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Bibliographie des fouilles de Sanxay. — Chronique : Poésies françaises de Marie Stuart. — Questions et réponses.

REVUE D'ADMINISTRATION (avril). De Crisenoy : Les chemins communaux en Italie. — H. M. Le projet de loi électoral anglais. — REVUE ALSACIENNE (avril). Auguste Stœber. — Mismer : Histoire de Strasbourg et de l'Alsace (1830-1852). — Poésie inédite de Henri de Rochefort à Béranger et réponse du poète. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (15 avril). Ph. Rey : le poids du cervelet, du bulbe, de la protubérance et des hémisphères, d'après les registres de Broca. — Élie Reclus : Les Cafres et plus spécialement les Zoulous. — Charpy : De l'angle zyphoïdien. — Deniker : Étude sur les Kalmoucks. — *L'Angleterre préhistorique*, par le marquis de Nadaillac. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (février). Révillout : L'étalon d'argent en Égypte. — Diehl : Découverte à Rome de la maison des Vestales. — Lebègue : L'inopus. — G. Bapst : L'orfèvrerie d'étain dans l'antiquité. — Bertrand : L'amentum et la cateia sur une plaque de ceinture en bronze. — Heuzey : Un nouveau roi de Tello. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (avril.) A. Darcel : Orfèvres parisiens et blésois du XVIe siècle. — Guiffrey : Quittances d'artistes, tirées de diverses collections. — Buste de Mme Récamier, par Chinard. — Actes : de baptême de Claude Vignon; de naissance de Taillasson. — J. Guiffrey : Jean Cousin. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (avril). Paul Mantz : Les meubles du XVIIIe siècle. — A. Valabrègue : les ornements de la femme; la table à ouvrage et les outils de travail. — John Grand-Carteret : Allégories et emblèmes. — REVUE BRITANNIQUE (avril). L'expédition japonaise à Formose en 1875. — Les origines de la franc-maçonnerie; les ménestrels de Morvan et de Murcie. — La guerre de sécession. — Les funérailles de l'esprit. — Le mouton mérinos en Amérique. — La gestion financière en France depuis 1871. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (10 mai). Huet : Diane de Castro. — Brécourt : L'ombre de Molière. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Winckelmann : De la beauté dans l'art. — Mme d'Épinay : Mémoires et correspondance. — Lope de Vega : Sonnets. — Vauvenargues : Conseils à un jeune homme. — Colbert : Correspondance inédite. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (14 avril). Almanach de l'Orient. — Mispoulet : Les institutions politiques des Romains. — Prost : Corneille Agrippa, sa vie et ses œuvres. — De Beaucourt : Histoire de Charles VII. — Deux lettres intimes de M. et Mme Roland. — (21 avril). Schiller : Histoire de l'empire romain, de la mort de César à l'avènement de Vespasien. — Pélicier : Essai sur le gouvernement de la dame de Beaujeu. — Molinier et Thomas : Documents historiques sur la Marche et le Limousin. — Hatin : Théophraste Renaudot. — Gilles de la Tourette : Théophraste Renaudot. — (28 avril). Boissière : L'Algérie romaine. — Chuquet : Gœthe, campagne de France. — (5 mai). Enmann : Une histoire perdue des empereurs romains et le *De viris illustribus*. — Hertz : La jeunesse d'Ottfried Müller. — Catalogue de la

bibliothèque des Pandolfini. — Gay : Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance. — Gaullieur : Histoire de la réformation à Bordeaux. — D'Ideville : Le maréchal Bugeaud. — (12 mai). Histoire du christianisme. — Gachard : Lettres de Philippe II à ses filles. — REVUE DES DEUX MONDES (15 avril). Bertrand : Les lois du hasard. — E. Schuré : Beethoven, Berlioz, Wagner. — Vuitry : Les excès de la spéculation au début du règne de Louis XV. — Bentzon : Les nouveaux romanciers américains : Marion Crawford. — Desjardins : La politique de Henri IV. — E. Rod : Edmundo de Amicis. — (1er mai). Duc de Broglie : La première lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — M. du Camp : L'hospitalité de nuit ; la société philanthropique. — De Vogüé : La Chronique de Bernal Diaz. — Carrau : La zoologie d'Aristote, d'après de récents travaux. — REVUE GÉNÉRALE (1er mai). R. Postel : La vie européenne en Cochinchine. — De Bovet : L'ingénue de théâtre moderne. — H. Carnoy : Le Mahdi et les associations religieuses musulmanes. — REVUE DE GEOGRAPHIE (avril). Drapeyron : Essai de psychologie géographique. Le caractère byzantin au VIIe siècle. — Venukoff : L'état actuel de la Turcménie. — Labarthe : Le Tongking. — Delavaud : le mouvement géographique. — Girard : Topographie comparée des côtes de l'Océan et de la Manche. — Le Long : L'émigration et la colonisation française aux rives de la Plata, de 1840 à 1884. — REVUE HISTORIQUE (mai-juin). Relations de la France et de la Franche-Comté pendant la Fronde. — Hammond : Le rétablissement des relations diplomatiques entre la France et la Prusse après la guerre de Sept ans. — Stern : Documents inédits relatifs au premier empire. — Flammermont : les papiers de Soulavie. — REVUE INDEPENDANTE. (mai). De Goncourt : Une passionnette. — E. Monteil : Le manuel d'instruction laïque et la critique. — Huysmans : La genèse du peintre. — Hennequin : Les romans d'Edmond de Goncourt. — Ad. Remacle : Le mouvement wagnérien en France. — REVUE LITTERAIRE (avril). A. Roussel : Mémoires du baron de Vitrolles. — Rascoul : Correspondance de Mallet du Pan. — Nemours-Godré : Histoire de Madagascar. — Les écrivains de la Savoie au XIXe siècle; Mgr Fornaz. — REVUE LYONNAISE (15 mars). M. Caze : La correspondance de Voltaire. — Rondot : Les sculpteurs de Lyon du XIVe au XVIIIe siècle. — Niepce : Le catalogue des œuvres imprimées de Claude-François Ménestrier. — Du Puitpelu : Essai de phonétique lyonnaise. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (mai). Malapert : Note sur l'application de l'électricité à l'étude des résistances des carènes. — Sautter : Notice sur les phares électriques et les signaux sonores. — Wallut : Observations sur le magnétisme terrestre en Irlande. — Girard : Souvenirs d'une campagne dans le Levant. — REVUE PHILOSOPHIQUE (avril). Perez : La logique de l'enfant de trois à sept ans. — Binet : L'hallucination. — Andrade : De l'abus du principe de la conservation de la force. — Tannery : Théorie de la connaissance mathématique ; Cohen, du Bois-Reymond, Kroman. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (12 avril). De Pressensé : Les cultes nouveaux. — C. Lenient : Le second cénacle (1831-37); les Bousingots. — *Le Neveu de Rameau*, d'après l'édition de M. Isambert. — (19 avril). Quesnel : Contrées mystérieuses et peuples inconnus, d'après MM. Tissot et Amérot. — De Nouvion : Publications historiques; *Lettres de Chapelain*; *Lettres de Mazarin*; *Louis XIV et le quiétisme*. — (26 avril). L. Quesnel : Les explorations de M. Savorgnan de Brazza. — De Nouvion : Le congrès des sociétés savantes. — L. Ulbach : De Cordoue à Lisbonne. — Arvède Barine : Mallet du Pan. — (3 mai). G. Charmes : Les torpilleurs autonomes et l'avenir de la marine. — Villamus : Les Slaves du Danube. — Les nouveaux prix de vertu. — REVUE SCIENTIFIQUE (12 avril). Ball : La morphinomanie. — Féris : La Nouvelle-Guinée. — Les hommes fossiles et les hommes sauvages, d'après M. de Quatrefages. — (19 avril). De Saporta : L'eau et la glace dans les mers polaires. — Rouire : L'ancienne mer intérieure africaine. — (26 avril). Berthelot : L'échelle des températures et les poids moléculaires. — Menzbier : Rôle du croisement dans l'extinction des espèces. — Thoulet : Les inclusions des minéraux. — Crié : Les plantes exotiques à l'exposition d'Amsterdam. — (3 mai). Friedel : Méthode générale de synthèse des combinaisons aromatiques. — Ochorowitz : Essai sur le sens du toucher et le sens du magnétisme. — Beauregard : Le musée d'histoire naturelle de Londres. — De la Roche : Un livre d'arithmétique au XVIe siècle. — (10 mai). Dumas : Charles et Henri Sainte-Claire Deville. — Preyer : Les forces des êtres vivants. — Dallet : Le temps universel. — Henry : Les thermomètres de salon en 1628.

SCIENCE ET NATURE (19 avril). Haviot : La végétation de l'archipel magellanique. — Edm. Perrier : Les fonds des mers et leurs habitants. — Sauzier : Louis XIV et Madagascar. — (26 avril). Halm : Les Fuégiens de l'archipel. — Nivoit : Le fonçage des puits de mine par la congélation. — De Garmant : La mosaïque de Nîmes. — (3 mai). Hamy : Le Soudan égyptien. — Perrier : Les fonds des mers. — Cl. Bernard : Maximes de la vie. — De Silva : Les torpilles de terre. — (10 mai). De Renouvins : La barbotine. — D'Herculais : La grande pêche. — Dupont : L'électricité appliquée à la ferrure. — Gos : La sériciculture en Grèce. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 avril). La politique et l'armée coloniale. — Le service intérieur de la cavalerie. — Souvenirs militaires du général baron Hulot. — L'expédition anglaise en Égypte. — (1er mai). La mitrailleuse Gatling. — Une course de cavalerie de Varsovie à Janow. — Le monument du général Chanzy.



PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 avril au 15 mai 1884)

CLAIRON. Avril : 19. *Les Almanachs de la Révolution*, par Welschinger.

DÉBATS. Avril : 18. G. Charmes : les Salons de Nice. 22-26. H. Houssaye : Le roman contemporain. — Mai : 6. Saint-René Taillandier : *Ma jeunesse*, par Michelet. 10. G. Charmes : *Egypt and the Egyptian question*. 13. Mme de

Warens et son mari. 14. A. Maury : *Hommes fossiles et hommes sauvages*, par de Quatrefages.

DÉFENSE. Avril : 16. Les découvertes de M. Pasteur. 18. Michelet, Quinet et Miçkiewicz. 24. Mouvements du cerveau dans la cavité qui le contient. — Mai : 14. De Pontmartin : *Vie de monseigneur Dupanloup*, t. III.

XIX[e] SIÈCLE. Avril : 19. De la religion de l'humanité, à propos des manuels d'instruction morale et civique. 22. Sarcey : *Les patenôtres d'un surnuméraire*, par Delaroa. 24. Sarcey : *L'Annuaire de la presse française*. 29. Sarcey : *Œuvres de Malfilâtre*. — Mai : 6. Sarcey : *Raphaël et la Farnésine*, par Ch. Bigot. 7. Ch. Bigot : L'immoralité française. 13. Sarcey : *Les Maximes de M*[me] *de Sablé*. 14. Bigot : *Le Dictionnaire* de Littré et Robin. 15. Bertillon : M. Würtz.

ECHO DE PARIS. Avril : 20. Marc de Valleyres : *Chérie*, par M. de Goncourt. 26. A. Scholl : Les Goncourt.

ÉVÉNEMENT. Avril : 22. G. Duval : *Chérie*. — Mai : 5. Scholl : Léon Chapron. 10. Champsaur : Ludovic Halévy.

FIGARO. Avril : 16. Ignotus : J.-B. Dumas. 17. Ed. de Goncourt : Une préface. 25. Les de Goncourt. — Mai : 11. Quidam : L'instrument nécessaire. 13. De Grandlieu : Lettres de M. Guizot.

FRANÇAIS. Avril : 18. *Les Allemands*, par le P. Didon. 19. Cosquin : *La vérité catholique et la paix religieuse*, par M[gr] Maret. 25. *Richelieu et la monarchie absolue*, par d'Avenel. 29. *Annales du théâtre et de la musique* pour l'année 1883. — Mai : 2. Desjardins : *Histoire d'une vieille maison de province*, par Colmet-Daage. 5. *Fénelon à Cambrai*, par E. de Broglie. 8. Bernadille : Le chat noir. 9. La préface de *Chérie*.

GAULOIS. Avril : 27. Guy de Maupassant : La jeune fille ; MM. Zola et de Goncourt.

GAZETTE DE FRANCE. Avril : 19. De Pontmartin : *Mémoires du baron de Vitrolles*. 21. Œuvres du P. Lacordaire, t. I[er], *Sermons*. 29. Théophraste Renaudot. — Mai : 3. De Pontmartin : Les poètes : Mistral, le prince de Valori. 4. Racot : Œuvres posthumes d'Aug. Barbier.

GIL BLAS. Mai, 7. H. Fouquier : *les Blasphèmes*, par Richepin.

INTRANSIGEANT. Mai : 15. D[r] Legué : Urbain Grandier et les possédées de Loudun.

JUSTICE. Mai : 2. Geoffroy : M. Zola.

LIBERTÉ. Avril : 18. Drumont : *Les patenôtres d'un surnuméraire*, par Delaroa. 21. Drumont : Edm. de Goncourt et *Chérie*. 22. Kuntz : Les ancêtres des singes. — Mai : 5. Drumont : *Les poèmes tragiques*, par Leconte de Lisle. 12. Drumont : La littérature en Belgique.

MONITEUR UNIVERSEL. Avril : 17. Voltaire diplomate. 23. Bernadille : Du lieu commun et de l'invention littéraire. — Mai : 4. O. de Vallée : *Correspondance inédite de Mallet du Pan*. 12. Stourm : L'émigration pendant la Révolution française.

PAIX. Mai : 1, 2, 10. R. Lafayette : Vacquerie. Avril : 24, 26, 27, 30. Mai : 1, 3, 5. Strauss : Les partis socialistes. 10. Ch. Yriarte : Œuvres posthumes de Fernand Desormeaux. 11. Sabatier : L'école des langues orientales vivantes. 13. La propriété littéraire et l'exploitation du nom des grands hommes. 15. Mézières : Poésies d'Ad. Rolland.

UNIVERS. Mai : 4. Saint Thomas et le thomisme. 11. Urbain Grandier. 15. De la Tour : L'amiral de Coligny.

VILLE DE PARIS. Avril : 22, 23, 24. Baluffe : Un portrait de Molière.

VOLTAIRE. Mai : 12. Robin : *les Blasphèmes*, par Richepin.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Avril : 24. *Le portefeuille de M*[me] *Dupin*. 26. *Les poèmes tragiques* de M. Leconte de Lisle. 29. Le centenaire du *Mariage de Figaro*. — Mai : 1. Un nouveau livre sur Jeanne d'Arc. 2. Sylvanecte : *La cour impériale à Compiègne*. 5. Guillemot : L'anglomanie. 6-13. G. Escande : Olavidès. 10. Mémoires de Henri Heine.

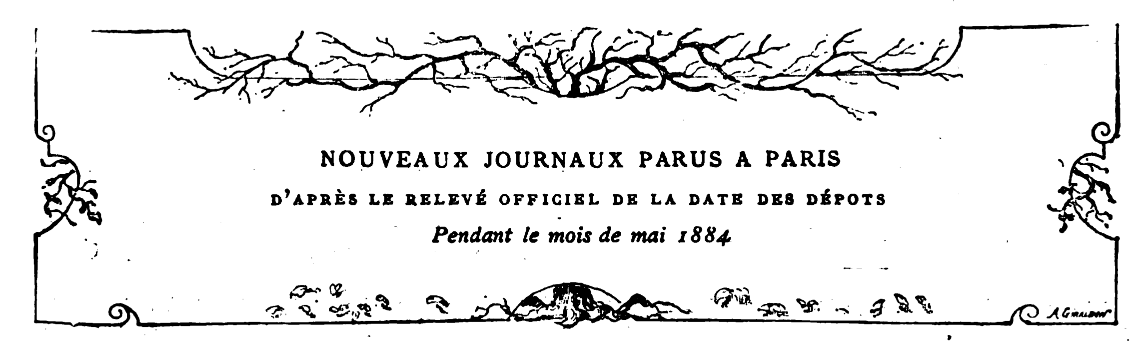
RÉVEIL. Avril : 20. P. Alexis : *Chérie*. — Mai : 10. L. Despret : Sur *Chérie*.

SIÈCLE. Avril : 20. J.-B. Dumas. 28. De la Berge : *Trente-deux ans à travers l'Islam*, par M. Roches. — Mai : 1. A. de la Forge : Aug. Comte. 12. *La Jeunesse de François I*[er], par M. Parodi. 14. Sylvin : *Mélanges politiques et historiques*, par F. Guizot.

SOLEIL. Avril : 21. Canivet : *La vie antique en Grèce*, d'après Kuhl et Koner, trad. Trawinski et Riemann. 28. *Le Prince*, par Machiavel.

TÉLÉGRAPHE. Avril : 21. Le mouvement littéraire à l'étranger. 28. *Chérie*, par E. de Goncourt. — Mai : 12. *Jeanne d'Arc*, par M. Fabre.

TEMPS. Avril 16-20. Boutet de Monvel : Etude sur la déclamation dramatique. 23. Marnéjouls : La semaine sainte à Séville.



NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de mai 1884

1. *Revue universelle internationale*, paraissant le 1[er] et le 15 de chaque mois. In-8, 32 p. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 20 fr.

Le Croquis. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Clément. Bureaux, 20, rue Taylor. Mensuel. Abonnements : un an, 7 fr. Le numéro, 50 centimes.

2. *L'Union républicaine de Seine-et-Oise*, journal politique, paraissant le mercredi et le samedi. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Bernard. Bureaux, 120, boulevard Magenta.

5. *L'Avant-Garde* des employés de chemins de fer, journal hebdomadaire paraissant le samedi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Belliet. Bureaux, 57, faub. Montmartre. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le Prolétariat, organe officiel de la fédération des travailleurs socialistes de France. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Perreau. Bureaux, 5, rue Montmorency. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Paraît le samedi.

La Gazette de Passy, hebdom. illustrée. Petit in-4°, fig., 4 p. à 3 col. Paris, imp. Moeglin. Bureaux, 65, rue de Passy.

6. *Le Nouvelliste parisien*, organe français, belge et hollandais, paraissant tous les dimanches. In-4°, 4 p. à 4 col. Bureaux, 48, rue Julien-Lacroix. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

La Butte-aux-Cailles, organe révolutionnaire paraissant tous les dimanches. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Mornas. Bureaux, 16, rue Primatice. Le numéro, 10 centimes.

7. *El Folletito de la emigracion*. In-32. Paris, imp. Vᵉ Goupy. Bureaux, 16, rue Stanislas. Abonnements : un an, 32 fr.; six mois, 18 fr. Le numéro, 50 centimes. Paraît le samedi.

10. *L'Hôtel-de-Ville*, politique, quotidien. In-f° 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 10, faub. Montmartre. abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 5 centimes.

12. *Le Proudhon*. In-f°, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 49, rue Richer. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 c. Spécimen.

15. *Le libre-échange*, journal hebdom. paraissant le mardi. Petit in-f°, 4 p. à 4 col. Bois-Colombes, imp. Boyer. Bureaux, 13, rue de Penthièvre. Le numéro, 10 centimes.

17. *Journal des étrangers*, gazette internationale paraissant le jeudi. In-f°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 85, rue Richelieu. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 25 centimes.

19. *L'Éclaireur républicain*, Paris-Banlieue, paraissant tous les samedis. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 5 *bis*, rue Lamartine. Le numéro, 15 centimes.

20. *L'Éclaireur des campagnes*. In-4, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Cusset. Bureaux, 16, rue du Croissant. Le numéro, 5 centimes.

21. *Le Railway illustré*, organe de la famille des employés de chemin de fer et des voyageurs. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 48, rue de la Tour-d'Auvergne. Paraît le samedi. Numéro spécimen.

22. *Moniteur des examens de l'École de médecine*. Publication quotidienne. In-18, 4 p. Paris, imp. Mosant. Bureaux, 7, rue Sainte-Beuve. Abonnements : 1 mois, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

24. *La clameur publique*, journal hebd. paraissant le jeudi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Rigolot. Bureaux, 9, rue de Cléry. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 10 centimes.

L'Éclaireur, journal quotidien. In-4°, une feuille à 4 col. Paris, imp. Cusset. Bureaux, 16, rue du Croissant. Le numéro, 5 centimes.

25. *Indicateur des ventes amiables de matériel et d'usine*. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Princhette. Bureaux, 143, boul. Montparnasse. Le numéro, 10 c. Hebdomadaire.

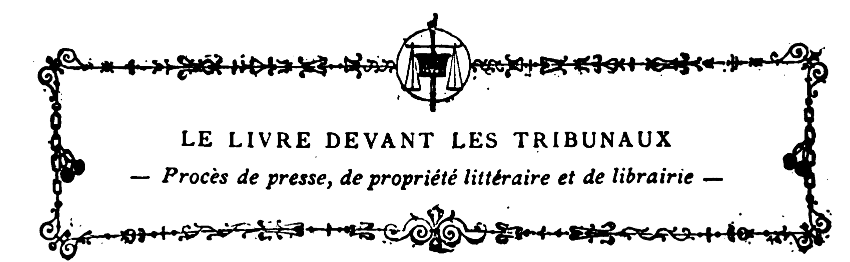
L'Annonce drôlatique, journal bi-mensuel. In-4°, 4 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Vᵉ Zabieha. Bureaux, 61, quai de la Tournelle. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

Sans date. *L'Excursion parisienne*, journal des excursions champêtres. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Boyer. Bureaux, 29, rue Claude-Bernard. Le numéro, 25 centimes.

Le travail national, organe de l'association de l'industrie française. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Blot. Bureaux, 26, boul. des Italiens. Numéro spécimen.

Moniteur des annonces internationales, journal bi-mensuel de publicité. In-4°, 4 p. à 4 col. Alfortville, imp. Villiers. Bureaux, 91, rue de Provence. Abonnements : 2 fr. par an. Le numéro, 5 centimes.

Bulletin de l'agence générale d'électricité. Mensuel. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Boyer. Bureaux, 7, galerie des Variétés.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Outrages aux bonnes mœurs

Sarah Barnum; Marie Pigeonnier.

L'instruction à laquelle a donné lieu la publication de *Sarah Barnum* est terminée.

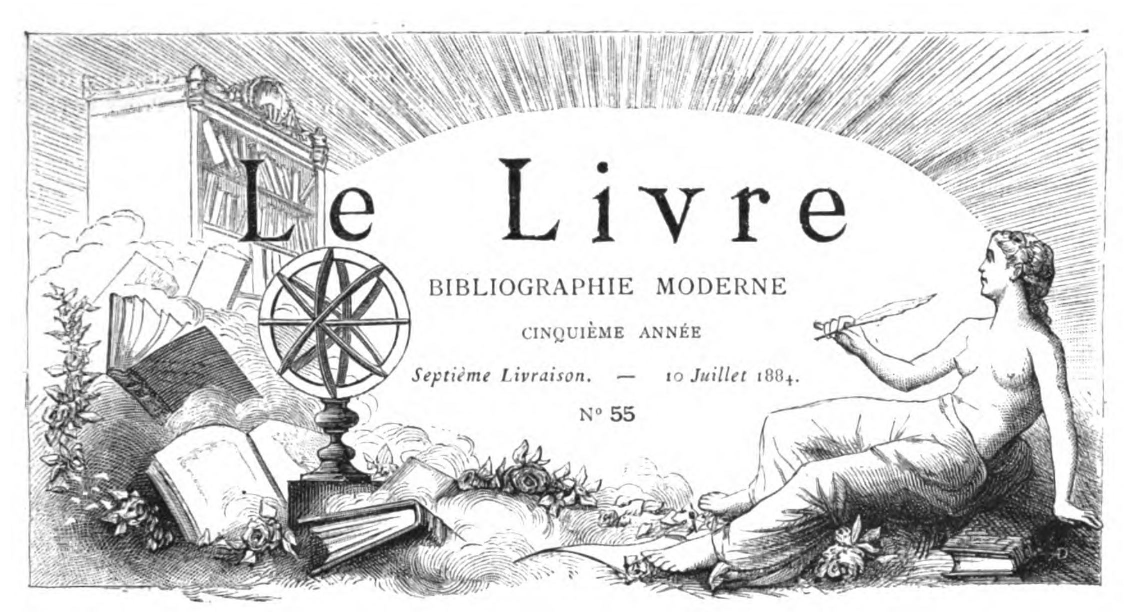
L'auteur, Mˡˡᵉ Marie Colombier, a passé, pour outrage aux bonnes mœurs, devant la cour d'assises. A cet effet, le dossier a été transmis à la chambre des mises en accusation.

Pareille solution est intervenue dans l'affaire du livre intitulé *Marie Pigeonnier*, écrit, comme on sait, en réponse au premier.

Mˡˡᵉ Marie Colombier a été condamnée à trois mois de prison. Même peine a été prononcée pour les auteurs-éditeurs de *Marie Pigeonnier*.



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.



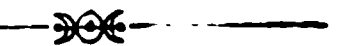
L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans, Contes et Nouvelles. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Bibliographie. — Mélanges. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences politiques. — Sciences médicales. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

CRITIQUE LITTÉRAIRE DU MOIS[1]

ROMANS ET NOUVELLES : Marichette. — Vierge. — *L'Amour sans phrases.* — *Assunta.* — *Une lune de miel.* — *Autour d'un clocher.* — *Le Pigeon.* — *Le Pensativo.* — *L'Amirale.* — *Le Faiseur d'hommes.* — *Lise Fleuron.* — *Andrée.* — *Just Lhermenier.* — Dernières Publications. — MÉLANGES LITTÉRAIRES : *Le Jargon du* XVe *siècle.* — *Molière :* l'Escole des Maris. — *Les Contes d'à présent.* — *Les Mélancolies animales.* — *Nouvelles lettres d'Italie.* — *Urbain Grandier.* — *Réflexions de la Fare.* — *L'abbé Bautain.* — *Machiavel.* — *L'Art de dire le monologue.* — *Les Almanachs de la Révolution.* — *Ouvrages annoncés.* — POÉSIES : *Feuilles au vent.* — *Fabulettes.* — *Le poème des amoureux.* — *L'Atlantide.* — HISTOIRE : *Histoire de l'escrime.* — *Souvenirs de l'émigration.* — *Recherches sur l'industrie cartière en Lorraine.* — *Lettres de Philippe II à ses filles* — *La Bienheureuse Delphine de Sabran.* — *Correspondance de Mallet du Pan.* — *La Ville sous l'ancien régime, etc.* — GÉOGRAPHIE : *Histoire et géographie de Madagascar.* — *Lettres sur l'Adriatique et le Montenegro.* — *Le Mexique d'aujourd'hui.* — *Souvenirs d'Alger.* — *Notre future route de l'Inde, etc., etc.*



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Marichette, par HECTOR MALOT. Paris, Dentu, 1884. 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 6 francs.

Avec un vif sentiment de la vie de province et des détails fort intéressants, Hector Malot nous conte aujourd'hui tout au long, en deux gros volumes, l'existence d'une pauvre orpheline parisienne que la mauvaise fortune envoie échouer dans un petit village normand, à Saint-Maclou-la-Mer, chez un de ses cousins, riche entrepreneur du pays. Celui-ci

1. L'abondance des Comptes rendus nous oblige, ce mois-ci, à supprimer la Causerie et la Chronique, que nos lecteurs avaient coutume de trouver au début de chaque livraison du *Livre*.

abuse épouvantablement de la malheureuse ; après en avoir fait un des commis de sa maison, l'avoir courbée sur ses écritures de commerce, il se jette sur elle, par une nuit d'orage, sans qu'elle comprenne même ce qui lui arrive, car elle perd connaissance. Revenue à elle, déshonorée, Marichette s'enfuit de l'odieuse maison et se réfugie dans un village voisin chez un autre cousin, puis finit par aller, plus loin encore, mettre au monde un garçon qui deviendra sa joie et sa consolation. L'amour de l'un des commis de son cousin Simon Bellocq, amour qu'elle partageait, est brutalement rompu par cet affreux malheur.

Tel est le sujet du nouveau roman d'Hector Malot. Nous ne saurions en donner plus au long le détail et raconter, soit la lutte gigantesque des deux cousins pour accaparer toute la clientèle du pays, soit le procès fait à Simon Bellocq, afin de le faire condamner pour viol, soit les différents épisodes, gais ou tristes, qui font de ce livre un des plus intéressants de tous ceux écrits jusqu'à ce jour par le fécond romancier.

On le lira avec émotion et on verra la douce figure de l'infortunée Marichette s'élever au-dessus de ces passions grossières, de ces avidités terre à terre qui rampent autour d'elle sans parvenir à l'écraser.

Vierge, par Vast-Ricouard. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On sentait dans la première œuvre de MM. Vast-Ricouard une certaine préoccupation littéraire, qui est allée peu à peu s'affaiblissant, à mesure que leurs volumes s'entassaient les uns sur les autres ; aujourd'hui ils ont achevé de se débarrasser de ce souci et écrivent au courant de la plume, aussi vite que possible, afin d'arriver à la dernière page. Nous croyons que cette nouvelle manière de procéder, qui confine de plus en plus au roman-feuilleton des petits journaux, n'est pas celle qui établira sérieusement leur réputation d'écrivains. *Vierge*, écrit à la vapeur, se lira de même et il n'en restera rien, pas même le souvenir.

L'amour sans phrases, par A. Leroy. Paris, Marpon et Flammarion, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les nouvelles réunies par M. Albert Leroy, sous ce titre plein de promesses *l'Amour sans phrases*, n'ont rien de ce qui peut faire sortir un auteur de la moyenne ordinaire ; certes, on ne saurait refuser à ce volume certaines qualités de gaieté, d'humour et d'entrain, mais nous aimerions sentir chez un écrivain, même dans les fantaisies plus ou moins sérieuses écrites par lui, un souci plus grand de la forme, une préoccupation plus visible de l'art. Ces nouvelles paraissent trop faites pour les besoins du journal et ne nous semblent pas avoir de mérite assez littéraire pour aspirer aux honneurs du livre.

Assunta, par Louis d'Ambaloges. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. d'Ambaloges, un début, si nous ne nous trompons, est une fort intéressante étude des mœurs corses, que l'on peut lire avec plaisir, même après *Columba* et *Matteo Falcone*. Le style en est courant et l'intrigue amusante ; c'est plus qu'il n'en faut pour assurer des lectrices et des lecteurs à *Assunta*, à un moment surtout où la Corse est à la mode.

Une lune de miel, par Aimé Giron. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est l'histoire d'un jeune mari qui fait peu à peu la conquête de sa femme, arrivant à la détacher de sa mère, qui voulait prendre un pied trop important dans leur ménage. Il est aidé en cela par un oncle fort amusant. Cette lune de miel se déroule presque entièrement en Italie, à travers Gênes, Naples, Rome et Venise, au milieu de péripéties romanesques, suscitées par la poursuite d'une ancienne maîtresse du mari. — M. Aimé Giron a traité avec talent et d'une plume aimable cette fantaisie. Les 346 pages qu'il lui a consacrées ne paraissent pas trop longues.

Autour d'un clocher, par Fèvre-Desprez. Bruxelles, Kistemaeckers, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les mœurs rurales décrites sous ce titre par Fèvre-Desprez sont d'une vérité photographique et souvent bien amusantes. Par exemple, l'auteur n'écrit pas pour les pudibonds et, à notre avis, il pousse un peu loin le sans-gêne dans certaines descriptions de luttes amoureuses entre un curé paillard et une institutrice laïque, à laquelle pèse sa sagesse. C'est du naturalisme dans l'acception la plus crue et la plus brutale du mot ; est-il vraiment besoin de mettre aussi violemment les points sur les *i* pour écrire une œuvre vécue ? — Du reste un réel talent, même dans ces endroits-là.

Le Pigeon, par Adolphe Belot. Paris, Dentu, 1884 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce titre assez étrange cache une suite de jolies nouvelles que l'auteur raconte aux herbes, aux fleurs et aux arbres. L'idée est ingénieuse et traitée avec habileté. La nouvelle principale, *le Pigeon*, est très dramatique, ainsi que certain souvenir de l'invasion de 1815, un massacre de cosaques accompli dans des circonstances terribles par un paysan français. G. T.

Le Pensativo, par Lucien Biart. Paris, A. Hennuyer, 1884. 1 vol. in-18.

Scènes de mœurs mexicaines. M. Lucien Biart exploite son filon, tout comme le font certains de ses héros ; et, quelles que soient les sommes qu'il en

retire, la mine est assez riche pour constituer une fortune littéraire.

Comme ses prédécesseurs, ce nouveau récit, qui présente le Mexique au moment où il va échapper au joug espagnol, est plein de chaleur et d'intérêt. Les livres de M. Lucien Biart sont de ceux que tout le monde lit, et auxquels les grandes personnes se plaisent non moins que les enfants. Il suffit donc de signaler *le Pensativo.*

Ce n'est pas que ce soit un chef-d'œuvre. M. Biart, j'imagine, ne le pense pas plus que moi. Mais c'est un livre honnête, intéressant, décrivant des mœurs et des paysages à peu près inconnus, et dans lequel la sympathie va naturellement aux grands caractères et aux nobles actions. B.-H. G.

L'Amirale, par CHARLES LOMON. Paris, E. Plon, Nourrit et C[ie], 1884. 1 vol. in-18.

Une mère aime son fils à la passion. Elle rêve pour lui un avenir de fortune et de gloire. Bonne et d'une intelligence supérieure pour le bien, elle devient froidement cruelle et subtilement fausse dans l'intérêt de sa passion maternelle. Elle réussit à souhait, et il en résulte que la vie de son fils est brisée; que la femme que voulait son fils est misérable à jamais, et que la femme qu'elle a donnée à son fils est soumise à des épreuves que ne devraient jamais connaître l'innocence et la bonne foi. Elle a voulu élever un temple à son idole, et elle a amoncelé des ruines; elle a voulu forcer au bonheur un être cher, et de toutes les blessures qu'elle a faites, la plus profonde est au cœur de son fils.

M. Lomon nous mène à travers ces situations violentes, profondément humaines et, pour qui en sait voir le sens, d'une moralité si haute, avec son talent sympathique et ému. Son livre sera lu de tous avec plaisir; plus d'un y reconnaîtra ce qu'il a souffert ou ce qu'il a fait souffrir. Puisse une telle lecture profiter à ces derniers! B.-H. G.

Le Faiseur d'Hommes, par YVELING RAMBAUD et DUBUT DE LAFOREST, avec une préface de M. Georges Barral. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1884. 1 vol. grand in-8°.

Quel est le mérite de ce gros volume? Je ne lui en vois pas d'autre que celui d'avoir fait faire une préface à M. Georges Barral. Cette préface est intéressante; elle mêle en proportions convenables l'anecdote à la science; elle dit ce qu'il faut dire, comme il faut le dire, et n'a que le tort de nous annoncer que le roman le dit mieux qu'elle. C'est préparer aux lecteurs un désappointement. En vérité, la découverte de la fécondation artificielle de la femme n'avait nul besoin, pour entrer dans la pratique en la mesure où elle est utile, d'être présentée au public dans ce roman sentimental et maladroit, de conception invraisemblable et de style médiocre, et dont les auteurs ne trouvent rien de mieux, pour populariser l'idée nouvelle, que d'obliger l'apôtre à se suicider comme conclusion et couronnement de ses efforts.

On nous promet une suite, deux suites, l'exploitation du filon jusqu'à complet épuisement. La curiosité, qui a valu à ce livre ce qu'il a eu de succès, se soutiendra-t-elle pour accueillir d'autres volumes? Toute robuste et naïve qu'elle est, ce premier essai me paraît fait pour la lasser.

Science à part, *le Faiseur d'Hommes* ne remplacera pas, pour les bibliophiles et les lettrés, le *Lucina sine concubitu* que nous a légué le XVIII[e] siècle.

B.-H. G.

Lise Fleuron, par GEORGES OHNET. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus.— Prix: 3 fr. 50.

Dans la poussière âcre et vainement abattue par quelques maigres arrosages parcimonieusement distribués du bout de l'entonnoir, dans l'atmosphère asphyxiante, dans la vapeur de gaz en combustion de l'envers du théâtre, une foule étrange s'agite, se pousse, se démène avec toutes les apparences et toutes les exagérations de cette vie factice : c'est le monde du théâtre, un monde artificiel et passager, que l'auteur a voulu dépeindre.

Dans ce milieu, qui étoufferait les plus solides poumons, en contraste avec ces masques de la figure humaine, avec ces imitations forcées et grossies des joies, des douleurs et des passions, il a jeté une fille simple, pure, innocente, *Lise Fleuron*, une ingénue de théâtre, qui est aussi une ingénue de l'existence, une ingénue du monde véritable. — Il la heurte à toutes les ivresses, à toutes les souffrances, jusqu'au moment où le cœur de la pauvre petite se brise contre les angles implacables de cet entourage, au centre duquel elle tente de vivre avec toute l'innocence et toute la naïveté de son âme. De cette multitude bigarrée, fausse et cruelle, la douce image se dégage, comme enveloppée d'une auréole, qui la rend intéressante jusque dans la faute. On sent si bien que tout contribuait à la perdre, qu'on ne lui en veut pas d'avoir cédé à un amant. Une résistance eût été en désaccord avec sa nature même; du reste, n'expie-t-elle pas cruellement ce bonheur, fugitif comme toutes les choses du théâtre, en mourant loin de celui qu'elle a tant aimé?

L'œuvre de Georges Ohnet s'est accrue d'une étude qu'il devait immanquablement faire, l'étude de ce monde du théâtre, où il a obtenu ses plus brillants, ses plus incontestables succès. Une preuve de ce complet triomphe, c'est que la calomnie, le ver rongeur des bonnes choses, commence bassement son travail sourd contre l'auteur applaudi et remue autour de lui les fanges dont les jaloux voudraient le salir. Qu'importe! C'est là l'éternelle nature humaine: on ne jalouse, on ne tente de salir, on ne calomnie que ceux qui s'élèvent au-dessus des autres; les médiocres n'ont pas d'ennemis. Georges Ohnet n'a pas à s'inquiéter des bruits honteux dont tous les gens sincères et vraiment honnêtes ont depuis longtemps fait justice. G. T.

Andrée, par George Duruy. Paris, Hachette et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré certaine scène qui se passe au fil de l'eau, comme dans l'œuvre fameuse des frères de Goncourt, l'*Andrée* de M. George Duruy n'a qu'une pâle et lointaine ressemblance avec *Rénée Mauperin*, sans compter l'analogie du prénom voulu et cherché, ce prénom masculin féminisé, *Andrée-Rénée*. — Il y a dans ce volume quantité de charmants détails, de pages finement brossées, mais on sent partout, et toujours, que le convenable, le convenu, écrasent l'écrivain et l'arrêtent dans son essor ; tous ses effets sont escomptés d'avance, savamment maintenus. Rien de carré, d'original ni de nouveau dans cette étude de femme, qui arrive presque à être banale, malgré la jolie élégance du style et le choix soigné des expressions. Nous aimerions mieux moins de correction et plus de tempérament. La préoccupation, trop visible, de frapper sur certains ridicules, empêche le romancier d'être juste ; il ferme les yeux pour frapper plus fort, à tour d ebras, et son fouet s'égare assez souvent. On ne peut nier cependant que cette œuvre, à laquelle manque le grand souffle de la conviction littéraire et qui ressemble trop à un volume d'amateur, soit d'une fort agréable lecture. On ne se passionne pas, parce que l'on sent que l'auteur a trop d'esprit et de science pour se passionner lui-même, mais on s'intéresse quand même à la jolie poupée dont il a esquissé l'histoire : malheureusement il n'arrivera jamais à nous persuader que son héroïne a du sang dans les veines; c'est tout bonnement du son.

G. T.

Just Lhermenier, par Paria Korigan. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus.— Prix : 3 fr. 50.

Nous avons rarement trouvé plus de délicatesse et plus de sincérité locale que dans les œuvres de Paria Korigan. A la finesse de la touche féminine se joint toujours un accent de vérité, de réalité champêtre, incontestable. Déjà dans une remarquable étude, intitulée *l'Idiot*, l'auteur nous avait montré des qualités d'observation d'un ordre très relevé, mais avec une désunion trop accentuée entre les différentes parties de son récit, un manque d'équilibre et de continuité. Dans *Just Lhermenier* cette tache a presque disparu ; le roman se lit plus facilement d'une seule traite et semble moins composé de pièces et de morceaux détachés, sans que pourtant l'écrivain soit parvenu à se débarrasser complètement de ce défaut. Nous ne croyons pas qu'on puisse peindre avec un plus vif sentiment de la nature ces mœurs paysannes, si curieuses, si bibliques dans leur simplicité et dans leur rudesse native, et nous pensons que cette dramatique histoire, avec ses caractères si soigneusement peints, avec ses paysages à la fois délicats et solides, est appelée à un grand succès mérité. Nous aurons à revenir sur les œuvres si originales de Paria Korigan.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Librairie Dentu.

Sous ce titre : **Comment on devient Belle,** M. Henri de Bornier vient de publier un nouveau volume, — réponse à certaines critiques dirigées l'an dernier contre l'une de ses œuvres, *la Lizardière*, roman qui obtint du succès. — On avait dit, à ce propos : « C'est le vieux jeu ». M. de Bornier a joué, cette fois-ci, plus que jamais, « le vieux jeu », et il en est résulté cette démonstration, qu'au point de vue de l'intérêt de l'œuvre et de ce qui fait le charme pour le lecteur, ce jeu-là est peut-être le meilleur.— Qu'on lise donc cette série de petits romans, qui se déroulent sous le titre générique de *Comment on devient Belle*, et où l'esprit et l'humour se mêlent si heureusement à l'action dramatique et à l'émotion.

Le Pêcheur de l'île de la Borde, tel est le titre du roman que publie M. A. Poitevin. — C'est une œuvre mouvementée, et où la recherche d'une femme passionnément aimée, subitement et mystérieusement disparue, amène une série de péripéties dramatiques et émouvantes. Le public ne peut manquer d'éprouver pour l'héroïne de ce roman le même intérêt que lui porte celui qui brave tout pour la retrouver.

La même librairie met encore en vente : **Le ménage Hubert,** un roman honnête et charmant, dont l'auteur, bien connu dans le monde du théâtre et du roman, s'abrite sous le pseudonyme de Jules Tibyl. Une curieuse préface mise en tête de ce roman, signée Jules Claretie, nous donne le secret du pseudonyme. *Le ménage Hubert* plaira par un mélange entraînant de drame et de fine littérature.

Mimie, nouveau roman de Charles Deslys, est une originale et touchante histoire, où le sourire alterne avec les larmes, et qui intéresse en amusant. C'est une œuvre d'apaisement de concorde, d'espoir.

Un second roman de Mme Noirot, l'auteur de *Marguerite Launay*, porte ce titre : **Jeanne Dubourg ;** il rappelle toutes les qualités du premier. C'est hardi, original et sympathique, avec cette forme personnelle qui a fait remarquer par les amateurs de style le début de l'auteur.

Voici un nouveau volume du charmant auteur auquel on doit *Mademoiselle Mignon, Culottes rouges, Père inconnu, les Demoiselles Jovellet*, etc., etc., et qui, dernièrement, faisait applaudir au Vaudeville une très émouvante comédie, *le 15e Hussards*. Dans **Bonne nuit...** nous trouvons, dans une série de nouvelles variées, dramatiques ou humoristiques, les qualités d'émotion, d'esprit, d'observation et de belle humeur qui ont placé M. Alphonse de Launay parmi nos bons romanciers.

Librairie Ollendorff.

La Colonelle Durantin : Tel est le titre d'un nouveau volume à sensation de Théo-Critt, qui a déjà plusieurs succès à son actif : *La Vie en Culotte, Le 13e Cuirassiers, Nos Farces à Saumur.*

Dans certains chapitres de *la Colonelle Durantin : le Serment d'un enfant* et *les Cheveux du Commandant,* on retrouve à chaque ligne un patriotisme qui empoigne et remue. Dans d'autres, c'est le rire joyeux ou les larmes émues. Dans tous, enfin, il y a une pointe d'ironie qui donne une saveur toute particulière à ce volume.

La préface est écrite par le colonel Ramollot. — Monsieur présente Madame au public, mais les deux caractères ne se ressemblent guère, et tous ceux qui connaissent Ramollot voudront certainement lire *la Colonelle Durantin.*

Contes courants, par Paul Labarrière. — Un livre de bon ton, qui ne ment pas à son titre. Ils courent en effet, gracieux, joyeux ou mélancoliques, toujours humains, ces contes que l'auteur de *Maître Sauvat* a vêtus de son style souple. Nous recommandons spécialement à nos lecteurs : *le Rêve du Singe, l'Article 315, le Cas de G. Pégolan, Tintin, l'Embuscade,* etc.

Pour lire le soir. — Tel est le titre d'un charmant volume que M. A. de Sauvenière fait paraître chez le libraire de la rue Richelieu ; ces petits romans, tantôt émus, tantôt gais, tantôt dramatiques, mais vivement menés et écrits, sont d'un intérêt soutenu ; on peut *lire le soir* l'œuvre de M. Sauvenière, on est certain de ne s'endormir que lorsqu'on l'aura achevée.

L'Amour tragique, par Joseph Montet, est une œuvre originale, où l'éclair du drame jaillit à chaque page du choc ardent des passions ; ce livre, par la hardiesse des situations et la rapidité du récit, sera certainement remarqué.

Après le grand succès de *l'Inassouvie* et de *Un Adultère,* l'éloge de M. Antoine Albalat n'est plus à faire. Aussi on voudra lire la **Maîtresse de Jean Guérin,** le nouveau roman qu'il vient de publier. M. Albalat s'attaque aujourd'hui à une situation originale : il envisage avec talent les effets de la passion chez un aveugle.

L'argent de la Femme, par Albert Leroy. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

A la *Bibliothèque des Deux Mondes,* 1, rue Bonaparte, les éditeurs Frinzine, Klein et Cie font paraître un livre d'actualité, intitulé **Sur le boulevard.**

Ce livre, signé Marc de Valleyre, est une œuvre de critique spirituelle et fine. C'est comme une galerie, non de caricatures, mais de portraits pris sur le vif. Chaque chapitre est écrit avec la verve du Parisien qui, sur le boulevard, examine froidement la foule qui défile.

Il y a de tout et de tous, dans *Sur le boulevard :* Académiciens et danseuses, moines et militaires, peintres et poètes, romanciers, journalistes et explorateurs... Et l'auteur a ajouté à ces types d'autres types, plus génériques encore et plus parisiens peut-être, tels que : Femmes de Lettres et de Finance...

C'est là une idée prime-sautière, et qui ne peut manquer d'attirer l'attention des gens d'esprit.

Les éditeurs Marpon et Flammarion continuent la réédition des œuvres de Delvau, qu'ils ont commencée avec succès par les *Heures parisiennes* et le *Dictionnaire de la Langue verte.*

Aujourd'hui paraît dans leur bibliothèque illustrée :

Les Cocottes de mon grand-père, réimpression du *Fumier d'Ennius ;* et ce sont certainement les plus intéressantes pages de Delvau que ces Nouvelles parisiennes. Il a mis dans ces récits tout son talent descriptif et certaines nouvelles, telles que Miss Fauvette, la Première Maîtresse, sont d'une touchante réalité.

De nombreux dessins de Marais et une belle eau-forte donnent au livre l'aspect artistique recherché par les bibliophiles et les amateurs d'Alfred Delvau.

Ratée, tel est le titre du nouveau roman de Henry de Kock, que la même librairie met en vente. L'auteur affirme que c'est une histoire d'hier. C'est bien possible. Il se passe tant d'histoires étranges de nos jours ! En tout cas, celle-c est curieuse. La mère ne permettra probablement pas la lecture de ce roman à sa fille, mais, à coup sûr, il amusera tout homme et toute femme aussi, qui, ayant lu l'*Amour* de Stendhal, se rappellera, en souriant, le fameux chapitre des *Fiasco.*

Claudia Vernon (Marpon, éditeur) est un roman dont les péripéties se déroulent et s'enchaînent d'une façon rapide, émouvante et curieuse.

MM. Gaston d'Hailly et Paul Tenissey sont des écrivains dont le procédé ne rappelle en rien le genre battu. L'intrigue se noue dès le début et va toujours en augmentant d'intérêt, jusqu'au dénouement, qui ne se laisse jamais entrevoir dans le cours du récit.

Ce n'est pas à plaisir que les auteurs sont entrés dans le détail des turpitudes de notre civilisation débauchée, et qu'ils se sont aventurés sur le terrain fangeux sur lequel *Claudia Vernon* a mis le pied au début de la vie ; ils s'y sont avancés en observateurs circonspects.

Des croquis enlevés, des scènes vives et d'une vigueur étrange, animées, émues, et des tableaux de Paris d'une vérité frappante, assurent à cet ouvrage un succès légitime.

Le **Guide du duelliste indélicat,** fantaisie ultra-comique de Charles Leroy, — l'auteur du célèbre *Colonel Ramollot,* vient de paraître à la librairie Tresse.

On ne peut rien imaginer de plus bizarre, de plus fou que cette série de bottes secrètes — et indélicates, — et rien de plus imprévu que les motifs de ces rencontres charentonnesques

Tout y est follement gai : la tenue, le choix des armes, etc., jusqu'à la plaidoirie.

Illustré de plus de 100 dessins d'Uzès, ce nouveau volume sera évidemment un grand succès de rire.

Loin du bonheur, un nouveau roman de Monnier de la Motte, l'auteur de *Femmes et Maîtresses* et des *Maris entretenus,* vient de paraître chez l'éditeur Ghio.

C'est un récit rempli d'intérêt, de passion, dont le héros, après les hésitations les plus douloureuses, refuse, par un prodige de probité et de délicatesse, — bien rare à notre époque, — le bonheur qui, sous les formes les plus séduisantes, était venu s'offrir à lui.

Sous le titre de : **Grandeur et décadence d'une Société financière,** par un Gogo, l'éditeur Ghio met en vente un ouvrage intéressant et vrai d'un bout à l'autre. L'auteur retrace avec une grande fidélité et une verve mordante, mais sans passion comme sans faiblesse l'histoire d'une de



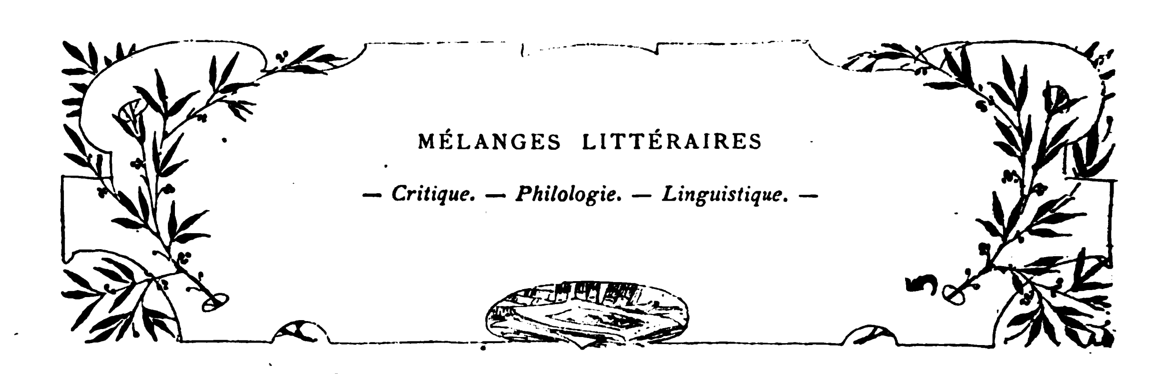
ces Sociétés financières écloses grâce à la fièvre de spéculation effrénée et irréfléchie qui nous avait envahis peu avant le krach.

L'écrivain Gogo n'avait que l'embarras du choix pour trouver son sujet, et il a eu la main heureuse, car la société le Crédit de France, dont il dévoile et met à nu les agissement, est sans contredit une de celles qui ont fait le plus de victimes et causé le plus grand nombre de ruines.

C'est une œuvre saine et une bonne action, qui montre au public un des côtés du drame et lui fait toucher du doigt la plaie. Il est du devoir de tout le monde, à l'heure présente, de s'instruire et, en apprenant à connaître le passé et à profiter de ses leçons, de savoir conserver sa fortune dans l'avenir.

Après *Pommes d'Ève* et les *Histoires débraillées*, qui ont obtenu un si vif succès, l'éditeur Ed. Monnier vient de mettre en vente un charmant volume avec ce titre original : *Les Saynètes que nous venons d'avoir l'honneur d'imprimer pour vous sont de* M. Charles Foley, *décors* de Joseph Roy, *mise en scène* par Ed. Monnier. C'est un joli recueil de petites pièces spirituelles, finement écrites, par Ch. Foley et illustrées par Roy avec talent. Tirage en rouge et noir sur beau papier teinté.

Signalons aussi chez le même éditeur une édition à bon marché du joli livre de Guy de Maupassant : *Clair de lune*, dont nous avons parlé avec enthousiasme lors de son apparition, il y a six mois, a été vite enlevé. Le texte de Maupassant est accompagné de douze belles têtes de pages par les artistes les plus connus et les plus aimés.



MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Le jargon du xve siècle; *étude philologique*, par Auguste Vitu. — *Onze ballades en jargon attribuées à François Villon, suivies d'un vocabulaire analytique du jargon;* 1 vol. in-8°. Paris, G. Charpentier, 1884.

M. Auguste Vitu, qui a toutes les compétences, et dont nous avons récemment apprécié ici même le beau travail sur le jeu de paume de Mestayers, se présente aujourd'hui au public avec un ouvrage qui le pose en philologue de premier ordre. Le discours préliminaire qui précède les onze ballades dont il donne le texte, la traduction et les commentaires joints à ces vers en jargon, le vocabulaire qui termine le volume font le plus grand honneur à l'étendue et à la rare sagacité de sa science philologique.

Le discours préliminaire de M. Vitu ne comprend pas moins de cent trois pages en petit texte, divisées en quatorze chapitres.

Après une vue générale sur la naissance des classes dangereuses en France, M. Vitu établit que le xve siècle voit apparaître en même temps les corporations au royaume des gueux et le jargon qui est leur idiome propre. Quels sont, se demande ensuite l'auteur, les éléments originaires de ces bandes organisées en vue de la mendicité, du pillage, du vol et du meurtre? On y distingue : 1° les criminels échappés à la justice des villes; 2° les laboureurs ruinés et expropriés; 3° les ouvriers paresseux ou sans ouvrage; 4° les soldats maraudeurs ou déserteurs; 5° les marchands ruinés ou fripons; 6° les gens de métiers aventureux, charlatans, baladins, crieurs d'indulgences et marchands de brimborions; 7° les déclassés, fils de famille prodigues ou déshérités, clercs rejetés de l'Université ou de l'Église, etc.

Ces mêmes bandes, quant à leur fonctionnement et à leur mode d'existence en dehors de la société, comprennent cinq divisions : 1° les soldats (bezoards, gaudins, narquois, francs taupins); 2° les merciers, mercerots, marchands ambulants; 3° les mendiants (gens du grand Coesre, du royaume des Thunes, gueux de l'hostière, argotiers, etc.); 4° les Bohémiens ou Égyptiens; 5° les voleurs proprement dits.

Le nombre de tous ces coquins étant devenu considérable, ils songèrent à s'organiser avec un chef, une hiérarchie, des lois et des finances : c'est à la corporation des merciers ambulants qu'ils empruntèrent leur forme de gouvernement, constitué dans les quarante premières années du xve siècle.

Cette organisation de la grande mercerie, qui engendra les mercelots et celle de la gueuserie, M. Vitu les étudie successivement, en y adjoignant des détails particuliers sur les Égyptiens, les voleurs et la canaille soldatesque, aussi rebelle aux lois de la gueuserie qu'à la discipline militaire.

On lira avec un grand intérêt les renseignements si précis et si clairs donnés par M. Vitu sur la hiérarchie de la dangereuse confrérie des gueux, et les degrés à parcourir par le *pechon* ou apprenti pour arriver à la dignité suprême du *grand Coesre* ou *roi de Thunes*, en passant par les grades inférieurs de *blesche*, *coesme*, *cagou* et *archi-suppot*. Le chapitre sur l'orga-

nisation de la mercerie nomade n'est pas moins complet; il est suivi de l'histoire générale des gueux, en tant que corps organisé au milieu de la société française, qui en toléra trop longtemps l'existence.

Les gueux, leur organisation, leur histoire étant connus, M. Vitu aborde l'histoire de leur langage, qui fut d'abord le *Jargon* du xve au xvie siècle, puis le *Blesquien* et le *Narquois*, du xvie au xviie siècle, enfin l'*Argot*, dont l'apparition date de 1617 à 1626 et qui se continue jusqu'à nos jours. Pechon de Ruby a donné en 1596 un répertoire assez étendu du *blesquien*; le *narquois*, dont le nom ne figure ni dans le Nicot de de 1573 ni dans celui de 1606, mais se trouve déjà dans le Cotgrave de 1611 et de 1634 avec une définition peu exacte, était-il ignoré de Monet en 1620? le mot ne figure dans son *Parallèle* qu'à partir de l'édition de 1636; l'*argot*, qui lui succède avec son histoire, sa nomenclature, ses transformations, forme l'objet d'un substantiel résumé : c'est après avoir traité toutes ces questions accessoires qui pouvaient embarrasser sa marche, que M. Vitu arrive enfin à l'objet principal de sa belle et savante étude, au *Jargon*

Nous avons pu donner, en glissant rapidement, un léger aperçu des points accessoires traités par M. Vitu. Arrivé aux chapitres consacrés au *Jargon*, nous trouvons une telle abondance de faits, de preuves, d'inductions, une étude si serrée et si compacte, que, pour la résumer utilement, il faudrait la reproduire presque tout entière; il est impossible d'accumuler, en moins de mots, plus de données exactes, précises, lumineuses, avec une érudition plus consciencieuse et plus sûre. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur qui restera, comme nous, émerveillé de recherches si habilement conduites et des ressources nouvelles acquises à la philologie.

Cependant, dit M. Vitu lui-même, « la valeur philologique de la présente étude n'est pas dans l'éclaircissement plus ou moins précis de la littérature des gueux, mais dans la production d'un supplément, peut-être inattendu, aux glossaires de la vieille langue. » Ce supplément dont il est ici question est un vocabulaire comprenant environ 360 mots, dont l'explication était indispensable pour l'intelligence du texte de Villon; et parmi ces 360 mots, 95 mots d'exemple unique, c'est-à-dire qu'on ne rencontre nulle part ailleurs que dans les onze ballades de Jargon attribuées à François Villon, et dont M. Vitu publie le texte d'après l'édition gothique de Pierre Levet, 1489, pour les six premières, d'après un manuscrit de Stockholm pour les cinq dernières.

Pour l'explication de ces mots, aussi difficile que des hiéroglyphes, M. Vitu a mis à contribution un grand nombre de lexiques et a consulté un nombre infini d'ouvrages plus ou moins connus. Nous ne voyons pas, cependant, qu'il ait cité le Nicot de 1573, le Cotgrave de 1611, le Monet de 1620. Il semble aussi que le *Vocabulario del dialecto jitano*, Valencia, 1847, in-18, lui ait échappé. Dans ce dernier ouvrage, il aurait trouvé la confirmation de sa traduction du mot *can*, soleil : c'est en effet par *orcan* ou *ocan* que le *Vocabulario* traduit l'espagnol *Sol*. Là encore, il aurait vu que *coys*, prononcez *quays*, signifie bien *cabane*, maison, comme il l'a avancé; car c'est par *qué* que le *Vocabulario* traduit l'espagnol *casa*. Ce même *Vocabulario* nous fournit un rapprochement curieux : *Clichy*, on se le rappelle, désignait la prison pour dettes; c'est par ce mot *clichi* que le *Vocabulario* traduit l'espagnol *Clave*, clé.

Nous ne poursuivrons pas plus loin l'examen de l'ouvrage de M. Vitu; nous nous bornerons à dire qu'il s'impose à l'étude des philologues qui, tous, même les plus érudits, trouveront à y faire une riche moisson.

CH.-L.-L.

Molière. *Œuvres*, avec illustrations de JACQUES LEMAN; *notices* par ANATOLE DE MONTAIGLON. — *L'Escole des Maris*, 1 vol. in-4°. Paris, Le Monnyer.

Nous avons parlé, à plusieurs reprises, de la nouvelle édition de Molière, publiée par la librairie Le Monnyer, avec les illustrations de Jacques Leman et les notices préliminaires de M. Anatole de Montaiglon.

La livraison qui vient de paraître, contenant *l'Escole des Maris*, nous offre une nouvelle occasion, que nous saisissons avec empressement, de dire tout le bien que nous pensons de cette magnifique édition. Nous avons fait nos réserves sur l'orthographe du texte : nous n'y reviendrons pas. Nous nous bornerons à signaler, avec la notice de M. de Montaiglon, les principales illustrations de M. Leman.

Le sujet de la grande composition était indiqué à M. Leman par les gravures des éditions anciennes, qui toutes ont reproduit la 9e scène du IIe acte; pendant que Sganarelle presse Isabelle sur son cœur, celle-ci donne sa main à Valère, qui la baise amoureusement derrière Sganarelle. Les estampes des éditions de 1661-1682... jusques et y compris l'édition avec gravures de Boucher, ont toutes représenté la même situation. Le Valère de M. Leman ne diffère des autres que par la richesse de son costume.

Nous rappelons que chacun des actes est précédé d'une tête de page en rapport avec une des scènes principales de la pièce; la première lettre offre également un sujet intéressant; l'acte se termine par un cul-de-lampe ou un fleuron, où se révèle tout l'art ingénieux et délicat de l'habile dessinateur.

Sept livraisons ont donc déjà paru de cette édition, appelée à devenir si rare, et par conséquent si recherchée. Ce n'est pas encore une lourde dépense que l'acquisition des livraisons parues; mais, que l'ouvrage soit terminé, il sera tout à la fois fort dispendieux et fort difficile de se procurer les quelques exemplaires dont les souscripteurs ne se seront pas assurés d'avance. Nous nous faisons un devoir de donner cet avis à nos confrères en bibliophilie.

Les Contes d'à présent, par PAUL DELAIR, avec une lettre de C. Coquelin aîné. Nouvelle édition, revue et augmentée. Paris, Paul Ollendorff; 1884, 1 vol. in-18.

Ce recueil est une réédition. Il est, comme le dit le titre, revu et augmenté; mais ses qualités et ses dé-

fauts sont les mêmes que la première fois, et cela me dispense d'y revenir. D'ailleurs, M. Paul Delair est un des plus aimés parmi les auteurs de *vers à dire*, et cela ne vient pas seulement de ce que ses vers sont dits par les meilleurs diseurs. *La Vision de Claude, l'Épave, l'Œil des morts, Vengeance de reine*, et d'autres, sont des récits dramatiques artistement composés qui, sans être des chefs-d'œuvre de poésie, ont une valeur par eux-mêmes indépendamment de la diction et qu'on peut lire pour soi, tout bas.

M. C. Coquelin aîné a écrit, pour cette édition, une lettre-préface « sur la poésie dite en public et l'art de la dire ». C'est un attrait de plus, et non des moindres. Il est toujours précieux d'avoir l'opinion des maîtres sur leur art, et d'apprendre d'eux leurs formules et leurs procédés. M. Coquelin écrit bien, avec aisance, esprit et bonhomie. On dirait d'un causeur élégant qui pense tout haut et s'exprime avec animation, mais sans effort. B.-H.-G.

Les Mélancolies animales, par Ch. Lexpert, illustrations de Ch. Clérice. Paris, Auguste Ghio, 1884. 1 vol. in-18.

Le titre est piquant; l'idée générale, qui est de venger les animaux de la tyrannie de l'homme, a un air paradoxal, excitant pour la curiosité; les illustrations sont amusantes, et il y a tant de vers dans ce seul volume qu'on se prend d'un vague espoir que l'auteur a vidé son sac et qu'il n'en fera plus.

Ceci pour l'éloge; de blâme, je n'en ai pas à formuler. Ce sont choses ternes, grises, sans saveur et sans relief, qui n'ont d'autre défaut que celui de n'avoir pas de qualités. Il serait facile d'y relever des vers d'une prosodie fantaisiste, comme celui-ci, que l'auteur met dans la bouche de la grenouille :

Oui!... mais j'exècre l'homme... il mange mes cuisses.

Mais à quoi bon? La critique, encore une fois, n'a rien à faire ici, qu'à signaler un livre nouveau et à passer. Elle peut le faire avec d'autant moins de scrupule que l'écrivain sait à quoi s'en tenir, si l'on en croit ce quatrain qui rappelle le : Ils sont trop verts :

Gloire, que me veux-tu? Ma porte est bien fermée
Aux rêves orgueilleux : leur réveil est cruel.
— Ami, je viens t'offrir mon éclat immortel.
— O gloire! dans sa main retient-on la fumée?

B.-H.-G.

Nouvelles Lettres d'Italie, par Émile de Laveleye, Paris, Germer Baillière et Cie; Bruxelles, C. Muquardt, 1884. 1 vol. in-8°.

On se rappelle les *Lettres d'Italie* (1878-79) du fameux économiste belge. Celles-ci ne sont pas moins intéressantes. On y voit l'Italie, à peine constituée, souffrant profondément des maux des sociétés vieillies et décadentes, les campagnes ruinées par le fisc, la misère la plus atroce chez les travailleurs des champs, la dépopulation activée par l'émigration. Le gouvernement italien fait construire des navires de 26 millions de francs, et le gouvernement italien est impuissant à faire rentrer des impôts depuis dix-huit ans en retard, parce que ceux qui les doivent n'ont pas un sou vaillant et que personne ne voudrait acheter la terre sur laquelle ils meurent de faim.

Ce n'est là, du reste, qu'un des aspects du livre de M. de Laveleye, comme ce n'est, heureusement, qu'un des aspects de l'Italie. Le lecteur y trouvera des pages pittoresques, des détails de mœurs et de vie intime, des renseignements statistiques, des vues économiques et politiques qui tiendront en éveil sa curiosité du commencement à la fin. B.-H. G.

Urbain Grandier et les Possédées de Loudun, par le Dr Gabriel Legué. Nouvelle édition revue et augmentée. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884; 1 vol. in-18.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les esprits sensés savent qu'il s'est commis à Loudun une monstruosité juridique digne du Laubardemont qui y présida. Il y a longtemps que la sorcellerie et le pouvoir démocratique d'Urbain Grandier sont, comme vérité, mis au-dessous de la légende de Barbe-Bleue, et que l'on s'accorde à reconnaître que les ursulines de Loudun étaient possédées, non du diable, mais d'une névrose hystérique. Il n'en faut pas moins savoir gré au docteur Gabriel Legué d'avoir, avec une compétence et un travail que nul ne saurait contester, refait, sur des documents inédits et authentiques, l'histoire d'un des épisodes les plus curieux de la première partie du XVIIe siècle, qui n'avait jamais été raconté d'une façon impartiale ni même complète, les catholiques dissimulant ou faussant les pièces, et les protestants étant, malgré leur désir aiguisé de haine, incapables de s'en servir puisqu'ils ne les connaissaient pas.

Cette nouvelle édition est à la portée de toutes les bourses, et il y a désormais de quoi contenter tout le monde. Les bibliophiles et les délicats se disputeront les exemplaires de luxe des deux premières; mais chacun achètera la troisième, car les livres de la bibliothèque Charpentier ont également droit de cité sur les rayons les plus aristocratiques et les plus humbles, et cette nouvelle édition a été véritablement revue et notablement augmentée par un auteur que hante l'idéal de la perfection.

Je ne connais rien de plus émouvant que le récit fait par le docteur Legué des supplices et de la mort de l'héroïque curé de Saint-Pierre-de-Loudun.

Mémoires et Réflexions du marquis de La Fare sur les principaux événements du règne de Louis XIV et sur le caractère de ceux qui y ont eu la principale part; publiés avec une annotation historique, biographique et littéraire et un index analytique, par M. Émile Raunié. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884; 1 vol. in-18.

La Fare et Chaulieu ! A ces deux noms s'élèvent, comme d'une cassolette un léger encens, madrigaux, bouquets à Chloris, tendres élégies, épîtres badines et tout l'essaim vaporeux des vers légers et érotiques,

d'entre les plats de veau marbré à triple filets d'or des petits *cazins* illustrés délicatement. Mais celui qui aime pour eux le XVIIe et le XVIIIe siècles connaît aussi La Fare autrement. Avant d'être un vide-bouteilles intrépide, il fut un brillant et audacieux soldat, et, tout en étant le poète quasi libertin et le paresseux convaincu que l'on sait, il était un des littérateurs les plus fins de ce siècle qui en a tant produit. Il a laissé des Mémoires, publiés pour la première fois à Rotterdam, par Gaspard Fritsch, en 1716, dont Sainte-Beuve a dit qu'ils sont « sérieux, intéressants, d'un jugement ferme, élevé, indépendant, et qu'ils « le classent au premier rang des esprits éclairés d'alors ».

Ces mémoires, fragment d'une œuvre ambitieuse qui, si elle était à la taille de l'intelligence de La Fare dépassait de beaucoup son activité, malgré leur défaut de proportions et l'état incomplet où les a abandonnés leur auteur, sont, pour employer les expressions de l'éditeur actuel, « dignes à tous égards de captiver l'attention des érudits et de servir à l'instruction et au délassement des lettrés ».

Ils ont été jusqu'à présent peu répandus. En dehors des trois éditions anciennes (Rotterdam, 1716; Amsterdam, 1745 et 1749), on ne les trouve que dans les collections de Petitot et de Michaud. C'est donc une heureuse idée que de les avoir réimprimés dans le format commode et populaire de la bibliothèque Charpentier. M. Émile Raunié les a fait précéder d'une notice rapide où les principaux traits de la vie et du caractère de La Fare sont retracés avec exactitude. Le volume se termine par un index analytique bien fait, sans doute, — je n'ai pas eu le temps de l'examiner, — mais dont l'exemple, en tout cas, est grandement à louer et à suivre, car toute œuvre d'érudition mériterait de posséder un index. B.-H. G.

La Composition française du baccalauréat. Conseils et plans synoptiques pour traiter les pricipaux sujets proposés depuis 1881 dans toutes les facultés; par JAMES CONDAMIN, docteur ès lettres. Lyon, Vite et Perussel; Paris, Croville-Morant, 1884, 1 vol. in-8°.

Cet ouvrage rendra des services sérieux aux candidats de rhétorique. Il pourrait être utile aussi à bien des gens du monde, auxquels il rappellerait ou apprendrait ce dont ils parlent souvent en l'ayant oublié ou sans l'avoir jamais su. Je crains toutefois que la forme passablement pédantesque des « conseils et plans synoptiques » n'effarouche le plus grand nombre, et mon impression est qu'il faut y être obligé pour lire et étudier ces accolades, ces paragraphes et ces tableaux. Le tout est, d'ailleurs, presque toujours bien fait, dans un esprit clérical un peu trop ardent, à mon goût, mais qui n'ôte que peu de chose à la valeur de l'ensemble. Ce sont des squelettes bien montés, avec des os de choix. Il s'agit d'y mettre la chair, les nerfs, le sang et la vie. Messieurs les futurs bacheliers, la part qui vous reste est belle.

Des fautes d'impression trop nombreuses déparent fâcheusement ce travail estimable. B.-H. G.

L'abbé Bautain, sa vie et ses œuvres, par l'abbé de Régny; 1 vol. in-12. Paris, Bray et Retaux, éditeurs.

On oublie si vite, que déjà le nom de l'abbé Bautain, malgré le retentissement qu'il eut, s'efface de la mémoire et demeure ignoré des générations nouvelles. Louis Bautain, d'abord élève de l'École normale supérieure, de là professeur au Collège royal, et à la Faculté des lettres de Strasbourg, occupa vivement l'opinion par les difficultés que lui suscita son cours de philosophie : c'était alors l'autorité épiscopale qui le dénonçait à l'autorité universitaire. Par un revirement de sentiment, il se convertit, se voue à la prêtrise, fonde une école religieuse, d'abord à Strasbourg, puis à Juilly; sa maison ne réussit pas jusqu'au bout; il s'en retire, devient vicaire général de Mgr Sibour, à Paris, rentre dans l'enseignement théologique à la Sorbonne, et conserve jusqu'à la fin de sa vie le prestige d'une belle intelligence, d'une âme ardente, enthousiaste et d'un cœur très bon et très simple. Telle est à grands traits cette existence digne de respect qu'a retracée avec force details l'abbé de Régny, qui fut disciple et compagnon de l'abbé Bautain. Le célèbre professeur était né à Paris en 1796, il y mourut le 15 octobre 1868. Le biographe a usé d'une modération exemplaire, dans les appréciations des actes et des intentions des personnages avec qui l'abbé Bautain eut à lutter ou à discuter. C'était une tâche délicate, épineuse. Il s'en est tiré à son honneur et par là même a honoré vraiment la mémoire de celui à qui il consacre ce volume.

Il ne s'y trouve point d'ailleurs que l'intérêt restreint attaché à la personne d'un homme qui, pour estimable et célèbre qu'il fut pendant sa vie, n'est pas cependant un grand homme. On y relève aussi plus d'un point curieux qui met en lumière, par des faits précis, les idées de l'état des esprits relativement aux choses religieuses et ecclésiastiques de 1825 à 1860. P. Z.

Procès-verbal fait pour délivrer une fille possédée par le malin esprit à Louviers. Publié d'après le manuscrit original et inédit de la Bibliothèque nationale par ARMAND BÉNET, archiviste paléographe, ancien élève de l'École des chartes et de l'École des hautes études. Précédé d'une introduction, par B. de Moray. Paris, aux bureaux du *Progrès médical*; A. Delahaye et Lecrosnier, 1883, 1 vol. in-8°.

Ce procès-verbal, très curieux comme cas particulier et méritant à tous égards l'impression fort soignée dont l'a honoré le journal médical le plus jeune et non le moins savant de ce temps-ci, ne nous apprend rien de nouveau. *La Sorcière* de Michelet a mis le grand public au courant de ces affaires de possessions qui sont des attaques d'hystérie. Les érudits et les bibliophiles ont lu Bodin, de Lancre, Le Loger, Sinistrari, etc. Les médecins connaissent en outre des traités spéciaux et des travaux admirables comme ceux du docteur Charcot et du docteur Bourneville. Il n'y a

donc ici qu'à signaler cette publication, qui paraît être la première d'une série sous le titre général de *Bibliothèque diabolique*. Outre l'intérêt historique et philologique qui s'attache toujours à ces exhumations de vieux documents, elle a, dans la grande enquête à laquelle la science se livre sur les diverses manifestations du mysticisme et de la névrose, la valeur d'une observation exacte, et faite par un magistrat, naïf peut-être, mais extraordinairement impartial pour le temps.

La pièce elle-même est précédée d'une assez longue introduction, qui est une étude remarquable des symptômes de l'hystérie chez les prétendues possédées, dont je saurais infiniment plus de gré à l'auteur s'il avait condescendu à nous exposer la vérité, qu'il connaît si bien, dans le costume même où elle apparaît à ses yeux initiés, c'est-à-dire toute nue, et non déguisée sous les ornements de goût contestable dont il se plaît à la charger.

B.-H. G.

Machiavel. — *Le Prince*. — Traduction Guiraudet, avec quelques maximes extraites des œuvres de Machiavel, une introduction, des notes et la bibliographie du *Prince*, par L. Derome. Paris, Garnier frères, 1884, 1 vol. in-18.

Cette édition nouvelle du livre fameux de Machiavel passerait inaperçue de la critique, si elle n'était précédée d'une étude à la fois ingénieuse, spirituelle et solide, de M. Derome. Il n'est pas aisé de dire sur Machaviel des choses neuves; car on a dit de lui à fort peu près tout ce qui peut se dire en bien ou en mal. Aussi n'oserais-je féliciter M. Derome d'avoir fait des découvertes ou même des trouvailles en cette terre trop explorée; mais je puis bien constater qu'il ne se fait traîner à la remorque de personne, et qu'il sait, en étant simplement lui, rester original. Il analyse avec une grande finesse les éléments du caractère et du talent de l'auteur du *Prince* et montre que son livre n'est que la modification, un peu amère peut-être mais en somme impartiale et froide, des pratiques de l'homme d'État. Que l'homme d'État ait raison ou tort, qu'une telle conduite, de telles maximes soient glorieuses ou infâmes, ce sont là des questions à part, inconnues à Machiavel, et que M. Derome ne touche pas, car il fait œuvre de démonstrateur, non de juge. Il met bien Machiavel parmi les moralistes, au même rang que La Rochefoucauld; mais il reconnaît chez le Florentin l'absence du sens moral. La contradiction n'est qu'apparente. Les événements, les choses, les forces de la nature n'ont point de sens moral, et cependant nous savons en tirer une moralité. De même pour Machiavel. Chacun y peut, à son gré, trouver une inépuisable mine de textes de leçons morales; mais c'est à l'insu de l'auteur, car la morale est une chose qu'il ne professe point, qu'il ignore même absolument.

M. Derome, — et c'est là le côté véritablement curieux et instructif de son remarquable travail, — nous fait aussi l'historique des destinées de la renommée du *Prince* : il explique, par des raisons à la fois nettes et subtiles, comment il a été admiré, conspué, discuté, étudié par un petit nombre, haï et maudi de presque tous, et comment il est resté le livre de chevet de tous les politiques, depuis Charles-Quint jusqu'à Napoléon. Il ajoute bien, non sans une malice ironique, qu'aujourd'hui les procédés de Machiavel ne sont plus à la portée de l'ambition. Il est agréable de le croire, jusqu'à preuve du contraire. Il est aussi bien intéressant de le suivre quand il pénètre les dessous de l'esprit du « Corse impétueux », admirateur de Tacite, de Machiavel et d'Ossian.

Cette notice est nécessairement resserrée entre des bornes trop étroites pour que je puisse mettre en relief toutes les choses ingénieuses imprévues et vraies dont M. Derome a su remplir, après Macaulay et tant d'autres, son étude sur Machiavel. Je ne résisterai pas cependant au plaisir d'en citer une page qui est d'un historien profond et d'un écrivain éloquent. « La Renaissance italienne, dit M. Derome, indépendamment du désordre matériel, à la distance qui nous sépare d'elle, ressemble à un brillant météore. On n'en découvre plus que les chefs-d'œuvre, on n'en aperçoit plus que les écrivains et les artistes. De près, ce fut un enfer. Il est vrai que la Grèce d'Alexandre fut aussi un enfer, le siècle d'Auguste un enfer, le siècle de Louis XIV un enfer. Il n'importe; ce sont les quatre grands siècles de l'histoire, déclarent les professeurs dans leur chaire. La ciguë de Socrate, le poison de Démosthène ne déparent point à leurs yeux le siècle de Périclès et d'Alexandre, ni la mort tragique de Cicéron le siècle d'Auguste; ils ne connaissent de la Renaissance et du règne de Louis XIV que les grandes renommées de l'Arioste, de Raphaël, de Michel-Ange, de Descartes, de Molière, de Bossuet. Au-dessus, il y avait le désespoir et la mort, un orage social qui déracinait la vie intellectuelle et ne laissait aux échappés du naufrage que des souvenirs. La mémoire de ces maux a disparu avec ceux qu'ils ont affligés. Les étoiles restent, mais elles éclairent un champ de carnage. »

Il y a là, si je ne me trompe, une sagacité de vues et une chaleur d'expression qui ne se rencontrent pas tous les jours.

En somme, l'introduction nouvelle est digne du vieil ouvrage. Le portique, tout en étant d'un autre style, ne dépare pas le temple, et c'est un tel plaisir que de s'y attarder que beaucoup, j'imagine, n'iront pas plus loin.

B.-H. G.

L'Art de dire le monologue, par Coquelin aîné et Coquelin cadet, Paris, Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50

Tout le secret de ces deux habiles monologuistes, les frères Coquelin, est là, dans ce volume fait en collaboration, sans cependant que l'un ait empiété sur le terrain exclusivement réservé à l'autre. Des pièces graves ou humoristiques savamment interprétées par Coquelin aîné, nous passons aux pièces cocasses, non moins savamment dites par Coquelin cadet; l'art de conter, l'art de dire et de faire sentir les moindres dé-

tails, est habilement expliqué, avec preuves à l'appui, dans cet intéressant livre, qui peut servir à plus d'un d'excellent enseignement et qui est en même temps une fort éloquente défense de ce genre tour à tour prôné ou vilipendé, le monologue G. T.

Les Almanachs de la Révolution, par Henri Welschinger. Paris, librairie des Bibliophiles (Jouaust). — MDCCCLXXXIV. — Grand in-18 de VIII-239 pages. — Prix : 4 francs. Tirage à petit nombre, sur beau papier fort, plus 140 exemplaires numérotés sur papiers de luxe.

La « Librairie des Bibliophiles », dont les productions sont si généralement et si justement appréciées, commence actuellement une collection de *curiosités littéraires et historiques* se rattachant surtout aux trois derniers siècles et au commencement du siècle présent. Si tous les ouvrages devant figurer dans cette série sont aussi bien faits et aussi intéressants que le premier volume ci-dessus décrit, on peut dès maintenant prédire un grand succès à cette entreprise, car elle rendra de réels services aux bibliophiles et aux curieux.

L'étude sur les *Almanachs de la Révolution* est un travail excellent à tous égards : le nom seul de l'auteur est un gage assuré de ce que vaut ce nouveau livre, qui ne le cède en rien à ceux déjà publiés par M. Henri Welschinger sur *le Théâtre de la Révolution* et sur *la Censure sous le premier Empire*. Il convient cependant de donner quelques détails sur cette production nouvelle et de la signaler à l'attention des lettrés et des travailleurs.

. Les almanachs publiés sous la Révolution sont fort nombreux, et la période de douze années (1788-1800) qu'embrasse le travail de M. Welschinger, a vu paraître ces petits écrits dans une proportion sensiblement plus forte que celle des dernières années de la monarchie. Ce fut une des conséquences immédiates de la liberté de la presse, qui fit éclore les livres, les journaux, les brochures, les pamphlets de quelques pages et jusqu'aux simples *canards*, avec une profusion jusqu'alors inconnue. Il était bien difficile de faire un travail d'ensemble sur ces livrets en suivant l'ordre purement chronologique ; aussi, pour mettre un peu d'ordre et de clarté dans son sujet, M. Welschinger a-t-il groupé ses almanachs par espèces et divisé son étude en trois parties, sous les dénominations suivantes : *Almanachs politiques, Almanachs littéraires, Almanachs techniques*. Cette classification simple et commode est excellente ; elle a permis à l'auteur d'éviter bien des redites et de suivre pas à pas les fluctuations de l'opinion et les divers mouvements de l'esprit public.

Dans la première partie, qui comprend le plus grand nombre d'almanachs, M. Welschinger passe en revue tous ceux de ces écrits reflétant les divers sentiments de la masse en matière politique, depuis le fameux *Almanach des honnêtes gens*, de Sylvain Maréchal (Paris, 1788, in-8°), qui contient ce premier titre du calendrier républicain, jusqu'à l'*Almanach du* XIX*e siècle* (Paris, an IX, in-18), qui clôt la série des almanachs révolutionnaires. Cette première partie, la plus intéressante au point de vue historique, retrace fidèlement, à l'aide des seuls almanachs, les diverses phases de la Révolution et les sentiments du peuple qu'on voit successivement aspirer à une liberté légitime, résister à la réaction, s'affaisser sous le terrorisme, réagir à son tour sous le Directoire pour aboutir enfin au despotisme.

Au point de vue littéraire, la seconde partie n'est pas moins curieuse : c'est dans les almanachs surtout qu'on retrouve le plus les derniers échos de la gaieté française, de cet esprit qui veut rire et plaisanter quand même (et Dieu sait si ces plaisanteries coûtaient cher alors à leurs auteurs !) ; en outre, on y constate une fois de plus ce qu'on a déjà signalé pour d'autres genres littéraires de cette époque : c'est que précisément aux jours les plus sanglants de cette époque, prosateurs et poètes (?) rivalisaient d'efforts pour étaler dans leurs fades productions la plus niaise sensibilité, ou, pour mieux dire, la plus insupportable sensiblerie.

Sous le titre d'*Almanachs techniques*, la troisième partie traite de divers écrits qui ne pouvaient à juste titre se rattacher aux divisions politique et littéraire, tels que les almanachs nationaux, géographique, de la santé, du cultivateur, chronologique, agricole, des rues de Paris, des campagnes, du juré françois, etc., etc.

Le travail de M. Welschinger se termine, outre une série de pièces annexes fort utiles à connaitre sur le calendrier républicain, par une *Bibliographie des principaux almanachs de la Révolution*. Cette liste, assurément incomplète, ne contient pas moins de 300 almanachs calendriers, étrennes, guides, etc. etc., décrits *de visu* par l'auteur. Cette partie, purement bibliographique, n'est pas la moins importante du livre ; elle pourra être un jour d'une grande utilité pour la rédaction d'une *Bibliographie générale révolutionnaire*, s'il se trouve jamais des chercheurs assez courageux pour entreprendre cette tâche colossale dont nous aurons occasion de reparler plus tard.

Quelque sommaire que soit cet aperçu du nouveau livre de Welschinger, il peut suffire cependant à faire comprendre l'intérêt, l'utilité et surtout l'habileté d'exécution de cette belle étude, où il était si facile de s'égarer et de tomber dans des détails oiseux.

On peut regretter toutefois que l'auteur n'ait pas cru devoir joindre à son livre un *index complet* de tous les noms propres qui y sont cités, comme il l'a fait pour son *Théâtre de la Révolution*. Ces sortes de tables, qui ne grossissent pas beaucoup un volume, rendent de grands services aux travailleurs en leur épargnant des recherches, et, plus que jamais maintenant, forment le complément indispensable des ouvrages d'histoire, d'histoire littéraire ou de bibliographie. Phil. Min.

Édition définitive *ne varietur*, d'après les manuscrits originaux, des **Œuvres complètes de Victor Hugo**. — Hetzel et Quantin, éditeurs, Paris. Prix du volume : 7 fr. 50.

Le tome Ier du *Rhin* vient de paraître. C'est le quarante-unième volume de cette belle publication, qui touche à sa fin. Les cinq derniers volumes vont se suivre avec rapidité.

Dans les deux tomes de *Victor Hugo raconté*, les éditeurs doivent faire paraître les *Œuvres de jeunesse*, formant presque un volume de pièces curieuses et inédites.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Vient de paraître chez Paul Ollendorff : **Khi-Hoà**. C'est une étude absolument dramatique et d'une valeur locale intense sur les mœurs à la fois raffinées et violentes de l'Annam, où notre drapeau national vient de se relever si énergiquement. Un des plus jeunes officiers de notre armée coloniale, M. Maubryan, a rapporté d'un long séjour en extrême Orient des documents d'un très vif intérêt, qu'il a publiés sous forme de récits. Il s'est adjoint pour collaborateur M. Henri Le Verdier. Nous pouvons prédire à ce livre un succès rapide dans la foule des lecteurs en quête de documents nouveaux et sincères.

Les Voyages et Aventures du capitaine Marius Cougourdan, par Eugène Mouton (*Mérinos*), viennent de paraître à la librairie Paul Ollendorff. Ce livre, tantôt comique à faire éclater de rire, tantôt tragique à donner la chair de poule, est un des plus originaux et des plus saisissants de la littérature contemporaine.

Les Grandes Amoureuses, publiées chez Marpon et Flammarion, nous offrent, après la *Sapphô* magistrale de Jean Richepin, le drame du cœur humain féminin, aux premiers jours du monde, avec *Ève*, par Albert Lacroix. C'est tout le poème vivant et passionné des premiers éveils de la vie, des fièvres de l'âme, jusqu'à la chute suprême consommée aux bras du Satan séducteur. A *Ève* succède la *Fornarine*, par Charles Joliet, la maîtresse inspiratrice du génie de Raphaël. — Les illustrations répondent au texte et au luxe de l'édition. Cette galerie de femmes sera une des grandes curiosités littéraires de ce temps, grâce à la collaboration promise de nos plus grands écrivains et de nos premiers artistes.

La littérature française ne comptait pas d'*Histoire universelle*, au grand sens de ce mot : **l'Histoire naturelle et sociale de l'humanité**, par l'écrivain bien connu, Louis Jacolliot, vient combler cette lacune. Le premier volume : *la Genèse de la Terre*, donne l'histoire de la création de l'Univers, d'après la dernière science positive, sans aridité, grâce à l'éclat du style et à la variété des tableaux présentés ; on y suit les évolutions et les gradations de la vie, depuis la première molécule gazeuse jusqu'au minéral, jusqu'au végétal, jusqu'à l'animal, jusqu'à l'homme. On lira avec émotion les chapitres : *la Bête humaine*, *le secret et les origines de la vie*, exposés d'après la prodigieuse découverte du microzyma, cet artisan et ce tisseur immortel, indestructible de la cellule et de l'être, dont tous les savants d'Europe constatent en ce moment la réalité. C'est une révolution dans l'histoire et un honneur pour les lettres françaises, que cette œuvre publiée par MM. Marpon et Flammarion. Elle est accessible par sa forme claire et élégante à tout le grand public. Le programme seul du livre en dit l'immensité et la portée et l'impose à tous ceux qui ont souci du globe où ils vivent ? Ajoutons que l'édition est admirablement soignée et digne du texte.



Feuilles au vent, par Louis de Courmont, poésies. Illustrations par A. Beauvais, A. Berchon, E. Boisseau, M. Bourgeois, A. Duvivier, J. Gautherin, H. Hanoteau, A. Jullien, L. Martin, M. Merlin, Millot, J. Monteignier, A. Muri, E. Pail, C. Perrandeau, M. Mignot-Dubaux, A. Thomas, M. Thomas ; 1 vol. grand in-8°, sur papier vélin. Paris, Tresse, 1884. — Prix : 20 francs.

Sous ce titre bien banal *Feuilles au vent*, M. Louis de Courmont vient de faire paraître un volume de poésies qui n'est point ordinaire. M. de Courmont est Morvandiau. Pourquoi n'a-t-il pas mis en tête de son livre une étiquette rappelant la source principale de ses inspirations ? J'eusse préféré voir sur la couverture de ce beau livre quelque chose comme *En Morvan* ou *les Morvandelles*. Je sais que bon vin n'a pas besoin d'enseigne, mais il est encore un autre proverbe qui dit qu'on ne doit pas mettre la chandelle sous le boisseau. Or *Feuilles au vent* est un boisseau qui suffirait à éteindre un candélabre Jablochkoff. Et le lecteur non prévenu a tout le droit de considérer un recueil de vers paru sous ce titre, comme une de ces mille productions des petits jeunes gens qui, à dix-huit ans, font en vers d'incandescentes déclarations de principe, qui, dans leur esprit doivent les porter directement à l'Académie. C'est contre quoi il est bon de mettre en garde le lecteur. Le titre choisi par M. Louis de Courmont est d'une modestie imposante.

Ces *Feuilles au vent* ne sont pas une œuvre de débutant, mais les œuvres complètes d'un amateur très distingué. Il y a de tout dans ce volume, même un monologue morvandiau qui n'est pas la pièce la moins réussie de l'ouvrage. De ce monologue je prendrai l'explication du Morvandiau concernant les chemins de fer : Aimenez-moi une sarrotte aitou ses roulottes Deux sarrottes ! Trois sarrottes ! Quat' sarrottes ! Cinq, dix, vingt sarrottes ! Trente, quarante, cinquante, cent sarrottes ! Tant pu ié de sarrottes, tant pu çai court vite, feu de Dieu ! Ié das sarrottes qu'ont das semenées tout comme das mayons. — Vous bricolez tout çai au bout l'in de l'aut'. — D'in coup, çai commencé ai vionner, ai grougner, çai souffle, çai poine, çai taine, çai fûne, çai chile, çai chûle, çai soune, çai toune, çai bouffe de lai fumée, çai craiche

de l'équeume, çai piche de l'iau bouillante, çai sie du feu et çai fout le camp, comme chi le diable l'emporto! — V'lai c'que ço qu'in s'min de for! » Ce n'est pas de la poésie, cela, mais du monologue. Qu'allons-nous devenir, si ce tyran (c'est du monologue que je parle) envahit même le Morvan, et parvient à se faufiler jusque dans le plus honnête des recueils de vers! Mais laissons cette spirituelle coquelinade; et arrivons aux vers eux-mêmes.

Avant l'éloge, le blâme. Il me semble que M. Louis de Courmont a été malinspiré en choisissant pour un trop grand nombre de ses poésies un mètre incertain, irrégulier, qui rompt l'harmonie et déroute absolument le lecteur. Il est telles pièces qui doivent être bien difficiles à dire. Celle-ci par exemple :

Le gazon fleurit, mai recommence,
L'hirondelle est de retour:
Ami, chantez-moi la romance,
La romance de l'amour.

Peut-être M. de Courmont a-t-il fait ces vers en fredonnant un air à lui connu? Ce serait son excuse. Mais cette juxtaposition d'un vers de huit pieds et d'un de sept, quoi qu'on fasse, sera toujours boiteuse; et je ne pense pas qu'il y ait nécessité de l'employer, sauf le cas où on adopte des vers sur un air déjà composé.

Maintenant que j'ai fait cette petite chicane, à laquelle je crois qu'on peut attacher une certaine importance, je n'hésite pas à dire que le volume est vraiment très remarquable. De toutes les pièces qui le composent, les meilleures, à mon sens, sont celles que le poète a rimées dans la langue de son pays, et qui en ont gardé un goût de terroir très vif. Il en est une, entre autres, que je voudrais pouvoir citer *in extenso*, c'est celle que le poète a intitulée *Fili du Ri*, et qui est justement dédiée à Coquelin aîné. Cela vous a une allure, une naïveté, une grâce agreste et en même temps une force et une ampleur peu communes :

Lai hi lai lô! L'aimour o trâtre!
Lai hi lai lô! L'aimour o mâtre!
Lai hi lai lô! Lai hi lai lô!
Ah! que le cœur me fio don mau!

— Fili du Ri o ben mailaide,
Fili du Ri o chu son lit.
Ol envoi qu'ri son caimaraide,
Son boun aimi Jean du Charly.

Ce pauvre Fili du Ri est malade d'amour. Pendant qu'il était à la guerre, on lui a marié sa Nannette. Aussi ne voit-il d'autre remède que de l'envoyer chercher par Jean du Charly. La réponse de Nannette au messager est typique :

Nannette répond : « Çai m'fé d'lai poine!
Mais las! i ne sauros sorti
Ai caus' de mai bouli' d'aivoine
Que breul'ro chi iéto parti! »

Nannette ne vient pas, ou du moins vient trop tard, quand Fili du Ri n'a plus besoin de remède,

Fili du Ri n'o pu mailade...
Fili du Ri éto muri!

C'est une simple histoire, comme on le voit, mais poignante et qui vaut mieux que des volumes de vers tout entiers de ma connaissance.

Je n'insisterai pas sur les vers écrits en français et ayant pour objet des sujets généraux. Parmi ces vers, il s'en trouve qui sont d'un amateur habile; d'autres sont d'un vrai poète. M. Louis de Courmont me paraît exceller surtout dans la phrase vive et alerte, dans le refrain qui se grave et s'incruste :

C'est sous le pont de Montreuillon
Que je bus mon premier bouillon.

Salut, Jean de Niveau!
Jean de Nivelle!
Quoi de nouveau?
Quelle nouvelle?

Le poète n'a pas toujours rencontré aussi heureusement quand il a voulu quitter cette note originale et très personnelle. Ses *Boutades de Musculus*, qui servent à finir le volume, ne me font pas l'effet d'être toutes frappées au coin de l'originalité, qui peut seule sauver ce genre d'esprit. Ces boutades-là ont beau être dédiées à Pierre Véron, elles ne seront jamais inscrites en lettres d'or sur les monuments comme les paroles des sages. J'en prends deux au hasard sur l'amour.

Les combats que l'amour livre
Ont ça de particulier,
Qu'au lieu de tuer
Ils font vivre.

Aimez, mes amis, c'est la loi commune!
L'amour, voyez-vous, ressemble à la lune:
Au premier quartier ça vient, ça grandit,
Puis ça s'arrondit, puis ça resplendit;
— On fait là-dessus des rêves sans bornes! —
Puis ça décroît, puis : bonsoir! ça vous dit;
Puis ça finit par vous faire des cornes!

Tout cela n'est pas bien neuf. Il y a beau temps que ces traits-là courent les recueils d'anas.

La forme dont l'auteur a revêtu ces vieilles formules ne suffira pas à leur rendre une jeunesse. Il est regrettable que M. de Courmont n'ait pas laissé dans son tiroir Musculus et ses boutades. Son volume n'en eût assurément pas souffert.

En somme, et malgré ces taches, le recueil de vers de M. Louis de Courmont restera comme un des meilleurs volumes, des plus originaux surtout, qu'aient vus paraître ces cinq ou six dernières années. Je le répète, les pièces pour lesquelles l'auteur s'est uniquement inspiré de ses souvenirs du pays natal, — et ces pièces sont nombreuses, heureusement, — resteront comme des modèles de poésie paysanne. Ce sont des poésies de plein air. Les chansons du poète mor-

vandiau sont faites pour être chantées à pleins poumons sous les bois de hêtre, dans les sentiers qui suivent en courant les rivières sombres du Morvan. M. Louis de Courmont est, dans toute la force du terme, un poète populaire. C'est une gloire qui en vaut bien une autre.

Une foule d'artistes distingués, dont j'ai reproduit les noms en tête de cet article, ont tenu à apporter leur concours à cette œuvre. Ils ont rendu visibles aux yeux les rêves du poète. Ce beau volume n'avait pas besoin de cet appoint pour être remarqué. Mais, tel qu'il est maintenant, il nous paraît doublement intéressant : l'œil et l'esprit y trouvront leur compte.

H.-M. D.

Fabulettes, par Aimé Vingtrinier, petit-in-12. Librairie des Bibliophiles, 1 fr. 50.

L'auteur s'est donné le plaisir innocent de détraquer quelques fables de La Fontaine, « de manière à ce que l'on puisse les mettre en musique. » Ah! voilà ce qui est excellent. Je sais bien qu'on s'avise de mettre les *Deux Pigeons* en ballet à l'Opéra; je ne sentais pas la nécessité de faire chanter *le Loup et l'Agneau, la Cigale et la Fourmi, les Deux chiens,* etc.

M. Vingtrinier n'a pas même eu là une inspiration neuve. Il y a beau temps que, dans les pensionnats, le jour de la distribution des prix, petites filles et petits garçons chantonnent une fable de La Fontaine. Le musicien s'est soumis à l'allure du fabuliste. C'est probablement parce qu'il doute de l'habileté des musiciens que M. Vingtrinier, sans respect pour de petits bijoux littéraires, les a « arrangés » comme il dit. Ne se chargera-t-il pas aussi « d'arranger » quelques tableaux de Véronèse, ou du Titien, ou de tel autre pour qu'ils puissent servir d'enseigne ? Les *Noces de Cana* arrangées pour servir d'enseigne au restaurant Bignon! ce serait d'une ingéniosité délicieuse.

Dans une préface, M. Vingtrinier nous explique comme quoi La Fontaine n'a pas voulu dans la *Cigale et la Fourmi* louer la dureté de cœur. Il paraît qu'il a lui-même essuyé les refus d'un fermier général, un jour de détresse.

« — Que faisiez-vous au temps chaud? dit-il à l'immortel poète.

« — Je, chantais ne vous déplaise, comme Ossian, Milton ou Camoëns, comme Homère, le Tasse ou Lamartine. »

Ah ! La Fontaine a répondu cela! M. Vingtrinier s'en porte garant :

C'est trop drôle qu'on se mette en colère contre l'irrévérence de l' « arrangement ». P. Z.

Le Poème des amoureux, par le prince Henri de Valori. Bel in-8°, Ollendorff, éditeur. Paris, 1884. — 20 francs.

Il n'est pas très facile de découvrir l'unité de ce livre ni la raison suffisante du titre. On trouve là, en effet, des pages bien diverses, des sujets bien opposés : même sans doute l'auteur y a recueilli des vers d'amour, et quelques-uns fort jolis, d'un sentiment naïf et d'une expression simple; on y rencontre aussi des pièces d'un caractère religieux, par exemple une *Ode à la Vierge,* qui a dû être couronnée aux jeux Floraux; puis des vers de la toute première jeunesse du prince auteur, et de tout petits riens, quatrains sans prétention, vers d'album, qui mangent chacun leurs deux belles pages in-8°, ce qui est un peu beaucoup.

Mais, au demeurant, le *Poème des amoureux,* que le luxe même de sa publication dénote bien pour ce qu'il est et pour ce que l'auteur le donne, livre d'amateur et non de poète, le *Poème des amoureux* est une œuvre distinguée; M. le prince de Valori ne croirait pas celui qui déclarerait ses vers dignes de Coppée, encore moins de Sully Prudhomme. Mais, parmi les beaux esprits qui se distrayent à rimer, il a certainement une des premières places. Avec ces vers-là, au milieu du XVIIIe siècle, on lui eût fait une réputation. Bernis ne fit ni mieux ni davantage.

Ne pouvant citer longuement, je retiens ce quatrain :

Au tombeau de mon père.

Après les grands combats combattus pour son roi,
Sous le marbre sacré repose mon vieux père:
Dans un siècle où tout plie, il a vécu tout droit;
Gentilhomme, un salut! Chrétien, une prière!

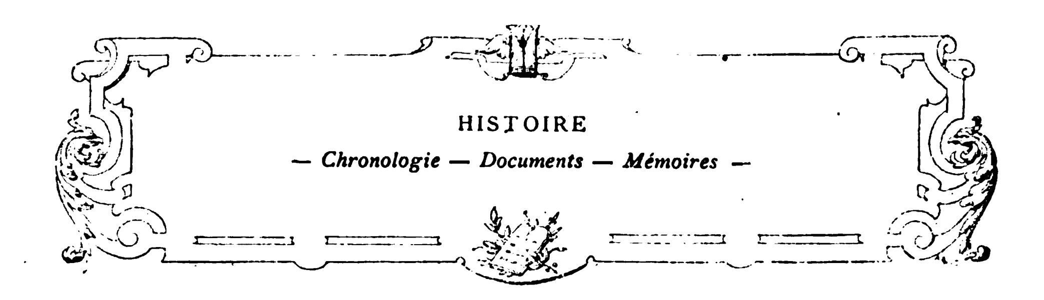
Comme épitaphe, c'est aussi réussi que bien des *Épigrammata* colligés dans les anthologies P. Z.

L'Atlantide, poème catalan de don Jacinto Verdaguer, traduit en vers français par Justin Pepratx. 1 vol. in-12; prix: 3 fr. 50. Paris, Ch. Bayle et Cie, 1884.

Du poème catalan qu'il nous avait été donné de pouvoir lire, grâce à la traduction qu'en avait faite M. Savine, nous disions, il y a quelques mois : il intéresse l'esprit et non le cœur; le sujet a été pris pour permettre des descriptions magnifiques, et M. Verdaguer n'a pas failli à la tâche qu'il s'est choisie : il a dit merveilleusement la beauté de la mer, celle des montagnes; il a prouvé autant de talent peut-être que M. Leconte de Lisle, mais, non plus que le poète des *Poèmes barbares,* il ne sait émouvoir. M. Pépratx nous offre aujourd'hui une traduction en vers de ce poème; ce poème, nous l'avons relu, et notre nouvelle lecture n'est pas pour modifier le jugement que nous avions exprimé.

La traduction n'est pas *une belle infidèle;* nous regrettons même que le poète français ne se soit pas résigné souvent à commettre quelque traîtrise; suivre le mouvement de la phrase et rendre un mot par un mot, cela ne se peut bien faire qu'en prose. Le vers doit avant tout chanter et les alexandrins du traducteur brisés au mépris des règles de la césure, — monsieur de Banville, soyez content, — tout pleins de rejets, d'inversions, ne sont rien moins qu'harmonieux. Les quelques ballades du poème catalan, traduites en vers plus courts, gardent un certain charme.

Mais que l'on tienne compte des difficultés à vaincre, on trouvera alors que le travail de M. Pepratx n'est pas sans mérite. F. G.



Histoire de l'Escrime, par ÉMILE MÉRIGNAC. Eaux-fortes de Malval. Dessins de Dupuy. Paris, Rouquette, éditeur. Tome Ier. 1 vol. in-8°. — Prix : 20 francs.

C'est l'histoire de l'escrime dans tous les temps et tous les pays dont M. Émile Mérignac nous offre aujourd'hui la première partie, consacrée à l'antiquité.

Le but de l'ouvrage est admirablement résumé dans la *Préface*, espèce de panorama cosmopolite qui embrasse toute l'antiquité :

« Histoire de l'escrime! Quels souvenirs héroïques et glorieux ! Quelles épopées !

« Voici d'abord Brahma qui, d'après les légendes hindoues, en créant l'homme, révèle à ses prêtres, pour qu'ils les inscrivent dans les Védas, toutes les sciences, y compris celle des armes...

« Voici les *Fils du Ciel* qui, plus de deux mille ans avant notre ère, s'exerçaient à l'escrime dans leurs « pi-yong. »

. . . .

Mais quels sont ces tourbillons de cavaliers et de chars de guerre ornés de panaches, d'or et de pierreries ? Ce sont les Assyriens qui, l'arc et la lance au poing, l'épée à la ceinture, vont à la conquête d'une nouvelle contrée.....

« Ici des Égyptiens, un bâton, presque un fleuret à la main, le bras gauche protégé par une plaquette de bois, s'escriment l'un contre l'autre dans toutes les règles de l'art...

« Là, le peuple d'Israël, dont tous les enfants, même les prêtres, sont des guerriers, s'avance, guidé par la nuée miraculeuse, d'un camp dans un autre, jusqu'à la Terre promise; sans cesse ils ont l'épée, « leur arme de prédilection », à la main; sans cesse ils s'exercent, sans cesse ils guerroyent, car les ennemis renaissent à chaque pas...

« Plus loin, Cyrus fait abandonner aux Perses l'arc et les javelots, leur donne des épées, des lances et des haches, leur en prouve la supériorité sur les traits, et leur en montre parfois lui-même le maniement...

« Quel cliquetis de fer frappe notre oreille? Les jeunes Grecs, dans les nombreux gymnases, étudient avec ardeur l'escrime de toutes les armes blanches ..

« Enfin, voici les arènes romaines : les gladiateurs, l'épée, la lance ou le trident à la main, vont tuer ou mourir les uns pour la liberté, les autres pour la gloire, d'autres pour la fortune... »

. . . .

C'est donc bien l'*escrime*, envisagée chez chaque peuple sous le double aspect d'exercice physique bienfaisant et d'arme de combat meurtrière, que l'auteur a eu en vue, avec tous ses attributs et ses manifestations les plus curieuses.

Il y a pleinement réussi et cet ouvrage, qui dénote des recherches extrêmement patientes, jointes à beaucoup de sagacité, sera certainement accueilli avec faveur dans le monde des lettrés et des escrimeurs.

Il porte pour épigraphe cette opinion de Grisier : « Pour moi, je considère toute arme qui reste fixée dans la main comme appartenant à l'escrime. Il est impossible, en effet, qu'en tenant cette arme on n'ait pas l'idée en même temps de chercher à s'en servir plus adroitement que son adversaire. »

Cet ouvrage est fort bien imprimé, en beaux caractères neufs, par Motteroz, mais les gravures, vignettes et l'ornementation en général manquent tout à fait de goût, et c'est regrettable. Nous reviendrons sur ce livre qui fait grand honneur à l'érudition et à l'esprit de M. Émile Mérignac, lorsque paraîtra le tome second.

Souvenirs sur l'Émigration, l'Empire et la Restauration, par le comte ALEXANDRE DE PUYMAIGRE, publiés par le fils de l'auteur. 1 vol. in-8° de 448 pages. Paris, librairie Plon, Nourrit et Cie; 1884.

On ne se lasse pas d'interroger avec une curiosité passionnée tous les témoignages que l'on peut supposer sincères et véridiques — la question de littérature et de talent réservée, cette fois — d'où l'on espère obtenir comme une *vue* de ces événements prodigieux qui nous semblent avoir détourné le cours de la société humaine, tel qu'il coulait autrefois. Qui de nous ne se revoit, dans sa prime jeunesse, questionnant de près, et les yeux dans ces yeux qui avaient vu Napoléon, quelque soldat des grandes guerres de la République et de l'Empire ? Notre ardent désir n'allait-il qu'à ouïr l'écho d'un grondement de la plus sonore tempête qui ait bouleversé le monde ? Ne voulions-nous pas encore, héritiers presque directs de ces hommes, affirmer envers eux notre solidarité filiale ? Bien certainement du moins, rassasiés des légendes dont nous berce chaque page des livres de l'histoire

imprimée, il nous tente de rechercher la vérité naïve dans les papiers écrits hier sur les événements de l'avant-veille, et sans aucune prétention ni visée d'auteur. Cela ne serait pas toujours cependant une raison, ni une garantie.

N'oublions pas, je vous prie, l'aventure de sir Walter Raleigh, enfermé dans la Tour de Londres, et rêvant de distraire sa captivité au moyen d'une histoire universelle dont il avait déjà écrit plusieurs chapitres. Un jour, dérangé dans son travail par une violente querelle entre prisonniers dans le préau, il pressa de questions la galerie et les acteurs eux-mêmes de la rixe sur son origine et ses phases, et n'obtint que des réponses contradictoires. — Eh quoi, se dit-il, j'aspire à raconter fidèlement ce qu'ont accompli, il y a mille ans, des hommes dont je ne devine même pas le caractère et le visage, et je ne puis atteindre à la vérité sur des faits opérés il y a un quart d'heure, derrière ma porte, par des gens que voici !

Sous la réserve d'une salutaire indépendance de jugement, il est toujours bon de lire des mémoires, j'entends ceux, quels qu'ils soient, dont la marque de fabrique est loyale, parce qu'ils nous révèlent un état d'âme et l'aspect des événements, tels qu'ils sont apparus à une intelligence. A ce titre, nous avons lu, avec un réel plaisir les souvenirs du comte de Puymaigre sur l'Émigration, l'Empire et la Restauration. Les faits de la vie d'un émigré, les aventures de cet émigré, jeune homme, les sentiments d'un ancien noble vis-à-vis de l'empereur à la fois exécré et tutélaire (rencontre toujours plaisante), sont exposés ici avec une franchise qui confine à la naïveté, sans aller jamais jusqu'à l'aveuglement. En effet, on ne saurait être moins aveugle que ne l'est M. de Puymaigre envers son parti... toutefois, on trouve chez lui l'infatuation de caste et beaucoup d'estime pour ses propres talents. M. de Puymaigre, né en 1778, à Metz, est mort en 1843, à Inglange, près Thionville, dans la Moselle, type de la noblesse galante, frivole, sceptique et philosophique d'avant 1789, après son retour de l'émigration, il remplit des emplois sous Napoléon I[er], en France et à Hambourg ; sous la Restauration fut nommé préfet de l'Oise et de la Saône-et-Loire, et, démissionnaire après la révolution de Juillet, occupa sa retraite à écrire ces souvenirs dont nous le remercions. Ils sont dignes d'être lus sans trop de partialité, malgré le nom et le passé de l'auteur, qui rend avec bonne grâce pleine justice à ses adversaires. Ils nous donnent de curieux détails sur les personnages et sur les événements, sans prétendre faire des portraits à la Saint-Simon, ni culbuter toutes les notions acquises. La valeur littéraire n'est pas grande; les jugements politiques sont quelquefois risibles ; mais une franchise parfaite répare bien quelques faiblesses et n'est pas sans un mérite propre. Le livre n'est pas non plus sans nous offrir quelques-uns de ces documents dont on raffole aujourd'hui. Un exemple, choisi entre vingt autres que l'on apprécierait. Dans un récent ouvrage, monument édifié par la piété filiale, une noble dame a voulu laver le grand soldat Davout du reproche légendaire d'orgueil et de dureté. Puymaigre, qui a vu de près le glorieux général d'Auerstaedt, souverain maître à Hambourg, parle de « sa fastueuse domination », de « ses lois absolues », de « ses façons dures et hautaines de satrape et de pacha ».

Puymaigre n'est-il pas trop sévère à l'endroit de Davout ? on le soupçonnerait presque à son *excessive* bienveillance pour Bernadotte. Dans le même chapitre sur Hambourg, on lira des pages curieuses sur « les émigrés souvent peu estimables » et sur « leurs sots métiers ». L. D.

Recherches sur l'industrie cartière en Lorraine, par Lucien Wiener, conservateur du Musée lorrain. Nancy, René Wiener, 1884. 1 vol. in-8°.

L'industrie cartière a toujours été florissante en Lorraine. M. Lucien Wiener nous en donne une monographie, intéressante, à cause des faits et des indications qu'il a réunis, plutôt qu'à cause de l'art de la composition ou de l'agrément du style. Il s'étend assez longuement sur Jean Volay, de Rouen, et sur Jean Papin, de Nancy, et, si l'on s'étonne qu'il ait parlé d'un Rouennais dans une étude consacrée aux Lorrains, il l'explique en montrant que le cartier de Rouen a emprunté ses types au cartier de Nancy. Des documents et pièces justificatives complètent cette plaquette, bien imprimée, à Nancy même. D'assez nombreuses reproductions de cartes ou de marques de cartiers, tirées, en moyenne partie, de la collection particulière de l'auteur, donnent à son travail, d'ailleurs un peu lourd, un attrait que les curieux apprécieront.

M. Lucien Wiener signale pour la première fois à l'attention, dans le cours de son étude, la ville de Chalon-sur-Saône comme ayant été, au XVII[e] siècle, un centre important de fabrication de cartes et d'impression d'images populaires.

En somme, les bibliophiles et les collectionneurs qui ne reçoivent pas les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, où M. Lucien Wiener a d'abord inséré le résultat de ses recherches, seront heureux d'acquérir cette brochure qui, tout en étant digne de figurer sur les rayons de l'amateur le plus difficile, contient des renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs. B.-H. G.

Lettres de Philippe II à ses filles les infantes Isabelle et Catherine, écrites pendant son voyage en Portugal (1581-1583). Publiées d'après les originaux autographes conservés dans les archives royales de Turin, par M. Gachard. Paris, E. Plon, Nourrit et C[ie], imprimeurs-éditeurs, 1884.

Il est dans l'histoire de l'Espagne une figure royale qui se dresse comme une énigme : entourée d'ombres et d'intrigues, elle attire éternellement la curiosité et éternellement elle la défie ; cette figure, c'est celle de Philippe II. Comme la tradition, les historiens l'ont toujours habillé de noir, et l'on ne rehausse cette lugubre silhouette que par le reflet des

auto-da-fé; aujourd'hui, grâce toutefois à M. Gachard, on peut atténuer ces hideurs par quelques tons plus doux et plus clairs.

M. M. Gachard, dont le nom est une autorité quand il s'agit du règne de Philippe II, a découvert à Turin une série de correspondances échangées entre Philippe et ses filles, lors d'un voyage qu'il fit en Portugal, à l'occasion de la guerre de succession en 1581-1583 (depuis, l'une des infantes ayant épousé le duc Charles-Emmanuel de Savoie, c'est ainsi que ces documents se trouvent dans les archives du Piémont). La publication de cette correspondance (qui, soit dit en passant, a été très habilement traduite) est précédée d'une notice historique de grande érudition; on y remarque le précis des instructions données par le roi à son ambassadeur auprès des états généraux (tenus à Paris en 1593), le duc de Feria, pour faire valoir les prétentions de l'infante Isabelle au trône de France, en qualité de nièce de Henri III.

Ces lettres tout intimes et familières n'ajouteront pas un iota à l'histoire d'Espagne; mais non seulement elles fourmillent de détails précieux pour l'étude des mœurs de l'époque, mais encore elles octroient à Philippe des sentiments de tendresse qu'on ne pouvait vraiment lui accorder d'après son inexplicable conduite dans cette ténébreuse légende de son fils aîné, l'infortuné don Carlos.

Cette correspondance nous montre Philippe tel qu'on ne l'aurait guère soupçonné; cet homme austère, taciturne, terrifiant, devient, vis-à-vis de ses filles, câlin, enjoué et expansif. Au milieu du brouhaha d'une guerre, presque d'une conquête et des fastes d'un voyage triomphal suivi d'un couronnement, il répond soigneusement à leur enfantine épître, car l'une avait quinze ans et l'autre n'en comptait pas encore quatorze. Il s'informe des plus petits incidents de leur santé, de la dentition de leurs petits frères; il mande des conseils sur leur orthographe et des remarques sur leur écriture; il a soin de leur envoyer des fruits, des fleurs, des cachets, des *Agnus Dei* et des programmes de procession (!). Il leur donne des détails sur son voyage, ses distractions, l'habillement à la mode, les courses de taureaux, et comme toutes les anciennes correspondances, on y parle sans cesse de gens purgés et saignés. Il est naïf, exigeant qu'on lui envoie la mesure de la taille des infantes avec un ruban de fil; il plaisante et assure que les canines qui poussent à la plus jeune infante sont sans doute en remplacement de celles qu'il est à la veille de perdre. Qui le croirait? Philippe est tout bourgeoisement à la merci d'une vieille servante sourde, ivrogne et chicanière qui le menace de s'en aller; et de son fou qui le querelle sans rime ni raison.

A. A.

Les Anglais au moyen âge. — *La vie nomade et les routes d'Angleterre au* XIVe *siècle*, par J.-J. Jusserand. Paris, Hachette et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

M. Jusserand connaît l'Angleterre et sa littérature comme les Knight, les Furniwall et les Skeat. On le sait bien de l'autre côté de la Manche où ses avis et ses travaux ont la même autorité que ceux des savants critiques et philologues dont je viens de rappeler les noms. Le livre qu'il donne aujourd'hui au public français est un tableau animé des mœurs de l'Angleterre au XIVe siècle, étudiées dans ce qu'elles peuvent avoir de plus populaire et de plus caractéristique, au milieu des nomades et des irréguliers de toute sorte, dont le domicile est le fossé de la route ou la broussaille de la forêt. Tous d'ailleurs passent sur le grand chemin, au XIVe siècle comme de nos jours; aussi voit-on défiler dans l'étude de M. Jusserand non seulement ceux qui y vivent à demeure, si l'on peut appeler ainsi les vagabonds qui ne demeurent point, mais les représentants de toutes les classes de la société, depuis le roi jusqu'au marchand, depuis le haut dignitaire de l'Église jusqu'au serf de l'abbaye ou du manoir.

Livre intéressant, amusant même; mais aussi œuvre d'historien et d'érudit, où les vues nouvelles et originales se présentent sans prétention, où la science se cache sous la grâce et la vivacité de style d'un véritable écrivain.

B.-H. G.

La bienheureuse Delphine de Sabran et les saints de Provence au XIVe siècle, par la marquise de Gorbin d'Oppède, ouvrage précédé d'une lettre de Mgr l'archevêque de Rennes. 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1883.

La vie des saints n'est pas beaucoup à la mode par ces temps laïques. La science veille et pourfend les préjugés dès qu'il y en a un qui ose montrer le nez. Mme la marquise de Gorbin d'Oppède n'a cure des colères de la science. Son récit est l'histoire d'une grande dame qui vend ses biens, en distribue le prix aux pauvres, embrasse l'état de mendiante. Elle était folle, dira un adepte du trois pour cent. Eh! ce serait à voir. « Nombre de lecteurs, prétend l'archevêque de Rennes dans une lettre qui sert de frontispice au livre, sont dans l'usage de sauter par-dessus l'introduction; il suffira aux vôtres de parcourir les premières phrases de celle que vous avez placée en tête de votre ouvrage, pour aller, avec autant de charme que de fruit, jusqu'au bout de ces belles pages. » C'est qu'en effet cette introduction n'est pas ordinaire. On y définit le caractère des saints. Il y en a qui sont des hommes de génie, écrivains, généraux, hommes d'État, grands seigneurs, mendiants. Ce n'est pas pour cela qu'ils sont des saints. Aucune condition n'est hostile à la sainteté, mais aucune condition ne la donne. Les saints sont les héros de la bonté. On naît bon; peut-on le devenir? C'est un problème que le christianisme a eu jadis à résoudre contre le monde romain où la concurrence vitale avait tellement fait de la haine un instrument social que le monde allait en mourir. Le monde romain a été vaincu par la parole de l'Évangile : Aimez-vous les uns les autres. Néron et Domitien n'y ont pu tenir.

Mme la marquise d'Oppède ne le prend pas de si haut. Elle se borne à constater que la haine, c'est le



mal, que le bien c'est l'amour, que les saints sont ceux qui aiment, les élus parmi ceux qui aiment. « Une grande âme, sainte Thérèse, dit-elle au début de son introduction, appelle l'esprit du mal celui qui n'aime pas. Il semble que nous pouvons, au contraire, appeler un saint celui qui aime. Les saints diffèrent autant les uns des autres que diffèrent entre eux les hommes du monde. » Il y en a qui portent une épée, d'autres une plume, d'autres un froc. Ils s'accommodent avec cela de l'esprit du temps; « mais ils ont tous un trait commun qui les caractérise, savoir : une puissance d'affection et de dévouement » qui est la note de leur vie.

Ce livre, écrit par une femme, a l'attrait d'un roman. Il ne vise point à l'effet littéraire, mais il y atteint par des qualités qui ne sont point un acquit du savoir : *Pectus est quod disertos facit*. La critique y trouverait plus d'une chose à reprendre. L'exposition des faits n'est pas toujours claire; le discernement historique laisse à désirer; il y a dans l'avant-propos une érudition un peu contournée; l'éditeur célèbre de la Renaissance dont il est plusieurs fois question ne s'appelle pas *Frepperel*, mais *Trepperel*. Ces quelques scories n'empêchent pas l'œuvre d'avoir un parfum dont seraient fort surpris les lettrés. Les historiens y trouveraient à glaner aussi. Cela doit être fort indifférent à l'auteur, qui poursuit un autre but que des satisfactions littéraires ou historiques. L. D.

Dell Governo della corte d'un signore in Roma, — Francesco Pricianese, 1534. Réimprimé par S. Lapi, editore, citta di Castello (Umbria) (Bibliotheca dei Bibliofili).

S'il est des livres qui sentent le musc et la poudre à la maréchale, il en est d'autres, comme *Dell Governo della corte d'un signore in Roma*, qui trahissent les mains blanches et le jabot de dentelle de leur auteur.

Après trois cent cinquante années, l'éditeur S. Lapi a eu l'ingénieuse idée de réimprimer le petit volume écrit à coup sûr dans ses heures de *farniente*, par Francesco Pricianese, lui aussi un éditeur, moitié grammairien, moitié bibliophile, mais surtout courtisan. Il s'agit, ainsi que l'indique le titre, du soin, des charges et de l'administration de la cour d'un grand seigneur romain au XVI[e] siècle, car Lorenzo Bartolucci le fait très justement remarquer dans la préface : « A cette époque, chacun avait une cour, du pape aux cardinaux, des cardinaux aux prélats, des prélats aux ducs, des ducs aux comtes, des comtes aux gros bourgeois; chaque cour était un guêpier de savants et de docteurs occupant leur heureuse oisiveté à louer leur bienfaiteur sur tous les tons. » Il est à présumer que Pricianese participait au « guêpier » de Messer Cola da Benevento auquel ce petit opuscule est dédié avec force révérences et salamalecs.

Ces lettrés, on peut le croire, ne produisaient rien de bien profond; souvent ils chantaient ou ils pensaient par ordre, ou, souvent aussi, c'étaient des louanges flatteuses; une littérature de courtisan basse et servile, dans laquelle on peut ranger presque toutes les œuvres de Pricianese.

Cependant, si à son apparition ce livre a dû être plat et fade, il n'en est plus de même aujourd'hui, et l'éditeur S. Lapi offre au public une étude de la vie romaine, curieuse dans ses moindres détails. On s'initie à la suite de Pricianese, depuis la quantité de vin, viande, fromage et chandelle que coûtait un « gentilhomme » à son « seigneur » jusqu'à la meilleure recette pour accommoder la salade ou guérir la colique d'une jument; sans oublier l'intéressant chapitre des « salaires » où l'auditeur, chargé de recevoir les clients, le médecin et les quatre *literalti* tiennent la corde, le tout en vue de la bonne grâce, de l'harmonie et du décorum! A. A.

Correspondance inédite de Mallet du Pan avec la cour de Vienne (1794-1798), publiée d'après les manuscrits conservés aux Archives de Vienne, par André Michel, avec une préface de M. Taine, de l'Académie française. Paris, E. Plon, Nourrit et C[ie], 1884, 2 vol. in-8°.

M. André Michel nous dit en bons termes ce qu'est la *Correspondance inédite de Mallet du Pan* publiée par ses soins : « C'est une description, reprise après chaque crise importante, de l'état respectif des partis dans la Convention, les comités ou les conseils, de leurs desseins, de leurs menées, de leur composition; un tableau des mouvements de l'opinion publique; une « anatomie morale de Paris et de la France » faite par un observateur passionné et hostile, mais d'une honnêteté incontestable, par un écrivain inégal, quelquefois diffus et prolixe, calviniste et Genevois, mais s'élevant à une entraînante éloquence, par la force de ses convictions réfléchies et profondes, sous la poussée de ses indignations.

Observateur passionné et hostile à Paris et à la France. Tel fut, en effet, Mallet du Pan, et tel il se montre, avec une âpreté singulière, dans cette correspondance adressée à l'empereur d'Autriche, « la colonne de l'ordre social, l'appui le plus solide de la religion, de l'autorité publique, du bonheur public ébranlés ». Il recevait à ce métier des subsides mensuels, non seulement de l'Autriche, mais aussi de la Prusse, à laquelle il rendait le même service. « Il n'était pas Français, dit M. André Michel; il était antirévolutionnaire et hostile aux idées jacobines. » Ce jugement est celui de la science impartiale; il n'est, après tout, que l'expression d'un fait. En même temps, il marque bien l'intérêt qui s'attache à cette correspondance et la valeur qu'on lui doit attribuer. Elle note, avec sincérité, sans doute, mais dans un but militant, avec un esprit prévenu et la préoccupation du gagne-pain, les impressions d'un étranger, ami des monarchies et aux gages des monarques, en présence du mouvement qui a révolutionné le monde et l'a violemment engagé en une évolution qui, pour ne s'être pas arrêtée depuis, est loin encore d'avoir atteint son terme. La publication de ces deux volumes sera donc accueillie avec reconnaissance par tous ceux qui étu-

dient l'histoire contemporaine dans son enfantement laborieux et sanglant. Ils lui seront d'autant plus précieux qu'il serait difficile de trouver un ennemi plus décidé et plus intelligent de la Révolution et des hommes de la Révolution; et l'on sait que nul ne connaîtrait le triomphateur, si, ébloui par la pompe du triomphe et l'éclat des victoires, il ne prêtait pas l'oreille aux chants satiriques et aux cris, pareils à des huées, qui s'élèvent au passage de son char.

Mais de là à l'enthousiasme de M. Taine pour l'*unique* Mallet du Pan, il y a loin. Pourquoi M. Taine a-t-il écrit cette préface? N'avait-il pas assez de son *Histoire de la Révolution* pour exhaler sa haine contre les instruments de la rénovation sociale, et était-il nécessaire à son lyrisme pseudo-historique dé s'emporter en un dithyrambe à propos d'un homme qui, quels que soient ses talents et ses qualités, a joué, après tout, vis-à-vis de la France, le rôle d'espion diplomatique? Ici, je me hâte d'ouvrir une parenthèse pour expliquer aux bien intentionnés que je ne vois en la conduite de Mallet du Pan rien de déshonorant ou de déshonnête. Mais enfin pour celui qui est épié, celui qui épie est l'espion; et Mallet du Pan n'aurait pas gagné l'argent qu'il recevait de la Prusse et de l'Autriche s'il n'avait épié la France. Il en avait certes le droit, je dirai même le devoir, étant son ennemi déclaré. On s'étonne seulement de l'admiration de M. Taine pour le personnage qui, lorsque le pays de M. Taine avait à tenir tête à toute l'Europe, « ne perdit pas une occasion de raffermir les alliés chancelants, de leur montrer la nécessité d'une action militaire énergique et combinée, soutenue à l'intérieur de moyens politiques », etc.

Mallet du Pan écrit, dans une de ses dernières lettres: « En désignant Buonaparte comme l'un des dictateurs à venir, dans l'espoir que sa célébrité rendrait l'opinion plus accessible à cette nouveauté, ils n'ont fait que le décrier et le discréditer. Ce général décline rapidement; Merlin et Rewbell vont achever de l'enterrer dans l'expédition d'Angleterre. »

Est-ce un passage de ce genre qui a autorisé M. Taine à dire, en parlant de Mallet : « Si l'on suit le cours des événements, on constate que ses prédictions sont presque toujours vraies? »

Décidément, M. Taine me paraît s'être, cette fois-ci, fourvoyé. Mais qu'a-t-il besoin d'écrire des préfaces?

B.-H.-G.

La Ville sous l'ancien régime, par ALBERT BABEAU. Ouvrage couronné par l'Académie française; 2e édition revue et augmentée. 2 vol. in-12, prix : 8 francs. Paris, Didier et Cie, 1884.

A propos d'un autre ouvrage de M. Babeau, M. Ferdinand Brunetière a écrit dans la *Revue des Deux Mondes*, qu'il en est des textes comme des chiffres, qu'ils n'ont rien de brutal, quoi qu'on ait dit et quoi qu'on répète, qu'ils sont chose, au contraire, des plus maniables et des plus souples : « J'ose avancer, et notamment en ce qui touche les trois derniers siècles de notre histoire antérieurs à 89, que je ne connais pas d'opinion que l'on ne puisse autoriser par des textes. » Le critique a raison, comme il a raison de blâmer aussi bien l'esprit de parti des écrivains qui prétendent établir que, « sous l'ancien régime, la situation de l'habitant des campagnes était au dernier degré du dénuement matériel et de la misère morale », que celui des partisans de la vieille monarchie appliqués à prouver qu'avant la Révolution, tout était pour le mieux sous le meilleur des régimes politiques. Et il a raison encore quand il loue l'impartialité de l'auteur de *la Vie rurale dans l'ancienne France.*

« Sauf aux heures des grandes crises, il en est de la vie des peuples comme de la vie des hommes. A moins qu'elle ne soit frappée d'un mal original ou d'une décadence irrémédiable, ce n'est pas la maladie qui en est la règle, c'est la santé. Or la santé se décrit mal parce qu'elle ne se sent pas comme la maladie, parce qu'elle est l'état normal et qu'il semble superflu d'en exposer les symptômes. De là tant d'histoires qui n'ont présenté que les crimes, les guerres, les pestes et les disettes, et qui, en ne parlant que des maux, ont fait croire que les maux seuls existaient. Ils ont existé sans doute, mais ils n'ont pas été incessants... » C'est M. Babeau qui s'exprime ainsi, et, parlant des habitants des villes, des magistrats, du clergé, puis des milices, puis des écoles, il a montré que, si, au lieu du droit imprescriptible, on ne connaissait que des droits acquis, que des privilèges, les bourgeois et les artisans qui vivaient dans les villes aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles pouvaient néanmoins ne s'estimer pas malheureux; leur condition n'était pas insupportable, malgré les conflits continuels qui venaient de l'opposition des privilèges. Il y a trois siècles et encore plus récemment on ne devinait pas les lois de l'économie politique : le travail était réglé, l'échange limité, mais de cela on ne souffrait pas. Nul n'était libre au sein de l'association, mais cent associations défendaient leurs intérêts collectifs envers et contre mayeurs et échevins. L'individu était attaché par mille liens; la ville, par contre, à la condition, toutefois, d'avoir acheté et racheté son indépendance, — était relativement plus libre qu'aujourd'hui. Les édits de 1692, de 1764 et de 1765 qui commencèrent l'unité nationale, amoindrirent en même temps la liberté des cités.

La comparaison entre le régime municipal uniforme du XIXe siècle et les différentes organisations communales des siècles antérieurs ne serait pas faite pour inspirer le regret des anciennes institutions. La centralisation est trop grande, mais la liberté que le code civil et les lois constitutionnelles reconnaissent à l'individu n'est pas d'un prix médiocre. M. Babeau n'a point voulu établir le contraire; il n'a rien voulu établir du tout, il s'est borné à exposer, et de son exposition il ressort, ce dont se sont toujours douté nombre de ceux qui se peuvent avec quelque raison qualifier de fils de 89, il ressort, disons-nous, qu'il y avait une France ardente, généreuse, active, avant que les Constituants eussent déclaré les Droits de l'homme.

La différence des rangs se faisait peu sentir dans les villes; elles avaient leur hôtel; le luxe dont s'entouraient les grands corps relevait le tiers état au

niveau des deux autres ordres. La police était inquisitoriale, dirions-nous; mais il était admis que toute association fut une sorte de providence : ici, l'on limitait à vingt le nombre des convives des banquets de mariage; ailleurs on défendait de servir des confitures dans les repas de fiançailles ou d'accouchements; on fixait la valeur des présents que les parrains et les marraines avaient coutume d'échanger; aux servantes, on défendait de porter « cottes empesées et souliers légers à peine de fouet ». En regard de ce qui est à blâmer, disons le bien : on était de la milice, on s'instruisait aux choses de la guerre pour être prêt à défendre sa ville; on était jaloux non seulement de l'embellir, mais de la rendre plus saine; on assistait les pauvres et l'on montrait un grand zèle pour l'instruction. Et plaidant, réclamant telle ou telle concession du pouvoir royal, protestant contre le passage des troupes, on est heureux pourtant.

« Qui n'a pas vécu avant 89 n'a pas connu le bonheur », disait Talleyrand; il parlait pour ceux de son rang, de son ordre; mais la misère, mais l'ignorance n'était pas le lot du tiers état.

Le pouvoir royal et les pouvoirs locaux ont travaillé à réaliser les améliorations matérielles qui sont d'importance; ils ont aussi poursuivi la réalisation d'un certain idéal de grandeur morale; voilà l'histoire.

M. Babeau termine son livre par cette phrase qui traduit bien le sentiment avec lequel il l'a écrit : « C'est en sachant respecter le passé qu'on mérite soi-même le respect de l'avenir. » Nous recommandons son livre qui est celui d'un érudit et d'un homme de cœur. F. G.

La Conquête de l'Inde et le voyage de Néarque. — *Le démembrement de l'Empire*, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884, 2 vol. in-18.

Ces deux nouveaux volumes complètent *les Campagnes d'Alexandre*, dont ils forment les tomes IV et V. J'ai rendu compte des trois premiers il n'y a pas très longtemps. Le jugement porté alors n'a pas lieu d'être réformé, maintenant qu'on voit l'œuvre dans son ensemble. C'est toujours la même érudition mise au service de la même vivacité d'esprit; le même patriotisme, tirant de l'histoire du temps passé des leçons pour le temps présent; la même faculté, originale et puissante, de mêler les préoccupations et les événements contemporains à la politique et aux exploits d'Alexandre; la même foi en la France et en nos destinées. Là est surtout le caractère de ce beau livre, celui qu'il faut se plaire à mettre en relief. Cette pensée maîtresse dicte à l'auteur de fortes et justes paroles, qu'il est sain de relire et de méditer.

« Nous sommes prompts à douter de nous-mêmes, dit M. Jurien de la Gravière, et nous avons toujours montré un fatal penchant à nous calomnier... » Et encore : « Il faut avoir voyagé dans ces pays où passa notre épée et où la mémoire de nos bienfaits, quoi qu'on puisse dire, subsiste, pour savoir ce que le monde attend encore de nous; on dirait que l'inquiétude inspirée par nos revers n'a fait que raffermir le sentiment de notre nécessité. Le monde sans la France, ce serait l'univers sans flambeau. »

Rien n'est vivant comme l'étude des civilisations disparues et des nations mortes, lorsqu'on sait en faire surgir de tels enseignements. B.-H. G.

Vingt années de république parlementaire au XVIIe siècle. — *Jean de Witt*, grand pensionnaire de Hollande, par M. Antonin Lefèvre-Pontalis, avec un portrait d'après Netscher. 2 vol. in-8° de chacun 560 pages. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884.

L'ouvrage que nous annonçons mérite et obtiendra une place honorable sur la liste nombreuse des travaux historiques exécutés de nos jours, et qui représenteront peut-être l'aspect le plus riche et le plus intéressant de la production intellectuelle en France, au dernier quart de ce siècle. On emporte, de la lecture des deux gros volumes de M. Lefèvre-Pontalis, l'impression que Jean de Witt est de la race et de la famille des chefs d'État et des grands hommes de gouvernement, et qu'il n'y a rien d'exagéré dans l'importance que son plus récent historien a cru devoir donner au récit détaillé de toutes les phases de cette existence. Cela suffit pour établir la qualité d'un travail de ce genre. Un autre motif encore que l'intérêt du livre et le caractère du héros semble recommander pour nous la nouvelle publication. Il y a de mystérieuses affinités entre les gens de notre pays et le petit peuple dont les efforts admirables illustrent, presque à chacune de ses pages, l'histoire même de l'énergie humaine.

Nous avons eu dans le passé les mêmes haines contre le même ennemi, et nos fibres tressaillent encore à l'écho des artilleries de Ruyter, faisant frissonner d'épouvante tout le peuple de Londres et imposant la paix à cet orgueil anglais si déplaisant, à travers les siècles, dans le simple commerce d'égalité, si intraitable et si cruel envers les vaincus et les faibles.

Il se trouve, en outre, que le nom de la Hollande est lié aux aventures de notre esprit et de nos lettres, et que l'on ne parle point de Voltaire et de Mirabeau sans revoir les bois de la Haye et ce palais sombre où fut assassiné, entre de hideuses violences, l'homme justement illustre, dont la carrière, remplie d'actes mémorables, occupe les deux volumes de M. Antonin Lefèvre-Pontalis. Le fauve humain est le même sous toutes les latitudes, lorsqu'il est déchaîné contre quelque supérieur trahi par la fortune et séparé de la force. Il n'y a rien de moins semblable qu'Avignon et la Haye, que notre populace méridionale et une foule batave. Lisez cependant, l'un après l'autre, le récit des morts atroces des frères de Witt et du maréchal Brune... et vous verrez que le soleil luit, comme on dit, pour tout le monde... lorsqu'il s'agit de tuer.

La grande étude de M. Antonin Lefèvre-Pontalis comprend quatorze chapitres qui abordent successivement le tableau de la république des Provinces-Unies affranchie et constituée; la naissance des frères de

Witt, leur famille et leur éducation; la rivalité de l'Angleterre et des Provinces-Unies; le parti orangiste; la restauration de Charles II; la rupture de l'Angleterre avec les Provinces-Unies; les projets d'agrandissements territoriaux de Louis XIV; le parti orangiste privé de chef; la prospérité des Provinces-Unies; leur situation intérieure; la sécurité trompeuse des États-Généraux et les préparatifs militaires de Louis XIV; la restauration de la maison d'Orange et l'effroyable mise à mort de Jean et de Corneille de Witt. L. D.

Histoire du gouvernement de la Défense nationale en province, par M. F.-F. Steenackers, ancien député, ancien directeur général des télégraphes et des postes et M. F. Le Goff, docteur ès lettres, ancien secrétaire général des télégraphes et des postes. Tome premier, in-18. Paris, G. Charpentier, éditeur, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

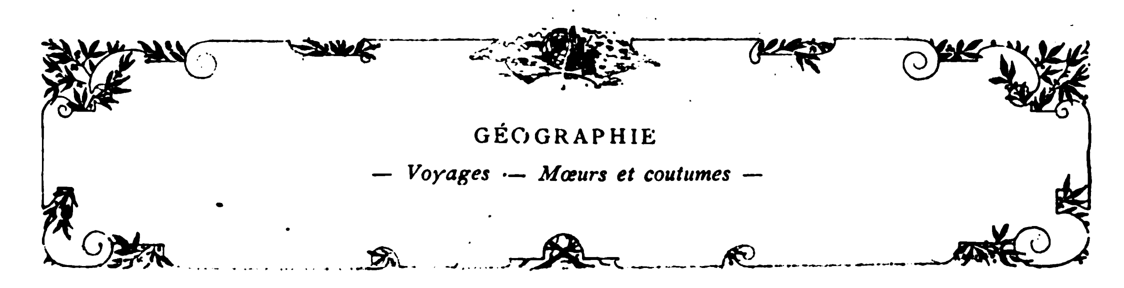
Il est assez difficile de porter un jugement décisif sur un ouvrage dont ce premier volume semble n'être que l'entrée en matière; ce serait juger de l'édifice d'après le vestibule. A voir le développement allongé que les auteurs ont donné à cette première partie, on doit s'attendre à quatre ou cinq volumes. Celui-ci ne contient en effet que les premières conséquences de la proclamation de la république ou de la désastreuse capitulation de Sedan; les embarras immédiats du nouveau gouvernement, la lutte dans l'est jusqu'à la reddition de Strasbourg, et les agitations stériles de cette nuée d'incapables, munis sans doute de bonne intention, mais plus bruyants et brouillons qu'utiles, qui se disputent l'influence, soulèvent des conflits d'autorité, incriminent l'un après l'autre tous les généraux, etc., etc.

Le défaut grave de ce livre, c'est la confusion. Il est possible que tous les faits relatés soient exacts, les documents cités authentiques; mais le soin de ne rien laisser échapper a amené ces messieurs à encombrer leur histoire d'une foule de détails futiles, qui seraient mieux dans un recueil de petits faits patriotiques. Ce n'est pas qu'ils soient vides d'intérêt; ils ne viennent pas à propos, du moins, étant en si grand nombre. Dans ce récit touffu on ne saisit plus les grandes lignes; les incidents sont tous également mis en valeur. On ne sait auquel s'attacher, soit comme à une cause, soit comme à un effet grave.

Et puis le ton n'est guère celui de l'histoire. Les auteurs ont été trop directement mêlés aux actes du gouvernement, ils ont trop vivement senti, non seulement comme patriotes, mais aussi comme fonctionnaires, les contre-temps des événements : ils en ont été ébranlés et ont gardé de cet ébranlement une certaine trépidation morale qui leur ôte l'impartialité nécessaire à l'historien. Que leurs indignations soient justes et même généreuses, nous y consentons; mais encore provoquent-elles chez nous une réserve un peu méfiante.

L'on ne peut en outre s'empêcher de soulever une question de scrupules. Le directeur général des postes et des télégraphes et son secrétaire général ont eu, par leurs fonctions, connaissance de beaucoup de pièces secrètes, dont ils ont juré de respecter et faire respecter le secret. N'est-il point choquant de les voir puiser dans leurs souvenirs, dans leurs notes, dans leurs archives? On répondra que les pièces dont ils se servent sont déposées aux Archives nationales, qu'elles sont patentes à tous, qu'elles sont pièces historiques, etc., etc. Soit. Pour tout autres, oui, elles ne sont que pièces historiques, peut-être. Au directeur général et au secrétaire général des postes et des télégraphes, une réserve spéciale devait s'imposer, ce nous semble. Qu'on ne pense réfuter cette opinion en disant qu'il faut bien que la vérité soit révélée par ceux qui la connaissent, ou bien les documents de MM. Steenackers et Le Goff sont du domaine public, et alors la vérité est connue sans eux, ou bien ils sont encore tenus secrets, et ces messieurs se servent de ce que leur a permis de savoir leur position qui les obligeait au secret.

Laissons toutefois cette querelle. Tenons-nous-en au livre. Il est instructif, moins par les faits consignés et qui étaient connus en majeure partie, que par le jour dont il les éclaire. Il en ressort nettement que le gouvernement de la Défense nationale, malgré les plus belles intentions, n'a réussi qu'à aggraver le gâchis, et qu'on n'improvise ni des généraux ni des armées. P. Z.



GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et coutumes —

Histoire et géographie de Madagascar, par Henry d'Escamps. Paris, Firmin Didot et Cie, 1884. 1 vol. petit in-8°. — Prix : 6 francs.

Bien que ce livre soit une réédition de celui paru en 1847, c'est encore le plus complet et le plus important de tous les ouvrages consacrés jusqu'à ce jour à Madagascar, grâce aux travaux considérables à l'aide desquels M. Henry d'Escamps l'a complété.

Pour la partie historique, comprenant les 344 premières pages du volume, l'auteur n'a eu qu'à ajouter à la suite le récit des événements qui se sont succédé

dans la grande île africaine depuis 1847 jusqu'à 1884, sans toucher à tout ce qui était antérieur et dont pas une ligne n'avait besoin d'être modifiée.

Tout le travail nouveau, d'une importance capitale et considérable, se trouve dans la seconde partie, intitulée « géographie de l'île de Madagascar », et qui va de la page 344 à la page 636. C'est une refonte complète, un entier remaniement pour lequel l'auteur, mettant de côté beaucoup de renseignements erronés, s'est servi des documents les plus récents et les plus exacts, comme, par exemple, le curieux travail publié dans la *Revue maritime et coloniale* par M. Laurent Crémazy. Des régions entières ont été transformées, d'après les précieuses notes du grand explorateur français, M. Alfred Grandidier, et M. d'Escamps reproduit à la fin de son volume la carte donnée par ce dernier, la plus sérieuse et la plus exacte qui ait été faite sur Madagascar. Mœurs, coutumes, flore, faune, tout est contenu dans ce livre si intéressant à tous les points de vue. Le dernier chapitre traite de la question de Madagascar devant l'opinion publique avec une grande éloquence; après l'avoir lu, le lecteur ne peut pas nier l'importance énorme qu'il y aurait pour la France à s'adjoindre la grande île africaine et à la mettre au nombre de ses colonies les plus sérieuses. G. T.

Les Contrées mystérieuses et les peuples inconnus, par Victor Tissot et Constant Améro, ouvrage illustré de 6 grandes cartes et de 277 gravures dans le texte, dont 54 grandes planches. 1 vol. in-8°. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1884.

On a prétendu que la France était, de toutes les nations, la plus indifférente en matière de géographie. Ce reproche, peut-être fondé autrefois, ne l'est plus aujourd'hui. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les catalogues de nos libraires, par exemple sur la liste des volumes d'étrennes dont le *Livre* a rendu compte récemment. Au nombre de ces derniers, nous voudrions avoir déjà signalé, comme un des plus remarquables, l'ouvrage de MM. Victor Tissot et Constant Améro, intitulé : *les Contrées mystérieuses et les peuples inconnus;* mais ce bel in-8° nous a été envoyé trop tard. Il n'y a pourtant pas péril en la demeure; il ne s'agit pas en effet, ici, d'une œuvre à succès éphémère, mais d'un travail sérieux, instructif, aussi intéressant pour de simples curieux que pour des géographes émérites. Les premiers seront heureux de n'y rencontrer ni l'aridité ni la diffusion de beaucoup d'ouvrages techniques; les seconds y trouveront tous les avantages d'un précis de géographie composé par des hommes de savoir et de goût.

Envisageant le côté pratique des voyages, les auteurs n'examinent que les contrées du globe terrestre où la science est destinée à pénétrer. Ils rappellent sommairement les expéditions dont ces contrées ont été les objets et passent en revue les conditions de succès offertes aux promoteurs d'entreprises nouvelles. Tel est leur plan général. Partis du nord de l'Amérique, ils nous conduisent à leur suite dans le Labrador et la région des Lacs. Une longue excursion chez les Indiens leur sert de prétexte à observations anthropologiques et leur permet de comparer l'Amérique d'il y a deux siècles à l'Amérique d'aujourd'hui. Après un coup d'œil sur la faune, les richesses naturelles du pays et les moyens de transport créés par l'industrie moderne, ils descendent par la Colombie anglaise, la Californie, le Yucatan, le Honduras, l'isthme de Panama, dans l'Amérique du Sud; explorent le Venezuela, le Pérou, le Chili, etc., doublent le cap Horn et arrivent en Océanie. Là, plus de terres nouvelles à découvrir. La Micronésie elle-même, avec ses six cents îles, n'offre à l'investigation que des pays déjà connus.

En Asie, nous parcourons, à la suite de MM. Tissot et Améro, le versant de l'océan Indien à l'ouest, et le versant de la mer de Chine à l'est; puis, suivant la ligne de séparation des deux versants, nous dépassons l'Himalaya. Enfin, après une station sur les hauts plateaux du Thibet, nous abordons le Turkestan, franchissons la Perse et séjournons quelque temps en Arabie.

Le volume se continue par une rapide description des lacs, grands fleuves, montagnes et déserts de l'Afrique. Deux chapitres sont exclusivement consacrés aux mœurs des habitants. Un troisième s'occupe des hardis explorateurs : *Burton, Speke, Grant, Livingstone, Nachtigal, de Brazza*, etc., auxquels un juste hommage est rendu.

Faute de contrées mystérieuses ou inconnues, l'Europe a été éliminée de ce voyage autour du globe terrestre. Clorons-nous notre résumé en insistant sur l'heureux choix des documents, l'intérêt du récit, le charme du style, et, au point de vue matériel, sur les beautés typographiques du texte et des gravures? Cela nous paraît au moins superflu; il suffit d'avoir nommé les auteurs. Quant à l'éditeur, le nom de Firmin-Didot nous dispense également de tout éloge.

P. C.

Voyage à Madagascar, par J.-L. Macquarie. Illustrations par L. Houssot, d'après les croquis originaux de M. J.-B. Richard, secrétaire de la mission française du couronnement de Radama II. 1 vol. in-18 de 432 pages. Paris, 1883, E. Dentu, éditeur. — Prix : 4 francs.

Les récents événements dont l'île de Madagascar a été le théâtre et où se trouve engagée la politique extérieure de la France ajoutent un intérêt d'à propos au livre de M. J.-L. Macquarie; mais ce livre est fait pour leur survivre. Il n'a point le caractère de ces publications exécutées, bâclées sur commande par des voyageurs en chambre, très misérables spéculations de librairie auxquelles donne lieu tout incident diplomatique de quelque importance. L'auteur a certainement vécu parmi les populations malgaches, il a dû y passer de longues années pour y recueillir une telle moisson de détails sur leurs mœurs qui paraissent si étranges à notre civilisation occidentale.

En même temps qu'il nous apporte à ce sujet de curieuses révélations, M. J.-L. Macquarie ne se fait point faute de redresser les récits de ses prédécesseurs, notamment les singulières fantaisies de certains voyageurs du XVIII[e] siècle; il rétablit ainsi l'histoire au lieu et place de la légende. Mais ce n'est là que le côté anecdotique du volume; les préoccupations du moment nous forcent à attacher plus d'importance aux parties descriptives où l'auteur nous initie, avec une évidente recherche de précision, à la géographie physique et politique du pays, énumère ses productions et ses richesses naturelles, expose l'étendue du trafic général, montre enfin la valeur réelle de la grande île africaine et l'avenir d'une telle possession coloniale. Une demi-douzaine de clichés accompagnent le texte de M. Macquarie. Ces très médiocres dessins n'ont aucun mérite d'art, et quelques-uns seulement ont un mérite de figuration ethnographique; ces derniers seulement présentent quelque intérêt, telles les vues de Tamatave, des monuments mégalithiques de l'Ankove, de Tananarive, avec son joli aspect de village de l'Oise disposé sur la pente d'une colline. Ce *Voyage à Madagascar* sera lu. E. CH.

Lettres sur l'Adriatique et le Montenegro, par XAVIER MARMIER, de l'Académie française. Paris, Victor Havard, 1884. 1 vol. in-18.

Les récits de voyage de M. Xavier Marmier sont toujours intéressants. Ce ne sont pas de simples notes, ni le reflet plus ou moins fidèle d'impressions plus ou moins exactes, ni des anecdotes mi-vérité, mi-fiction, cousues bout à bout dans une narration de romancier ou dans des digressions de causeur. M. X. Marmier est un cosmopolite de l'esprit. Comme Ulysse, il a vu beaucoup de terres et beaucoup d'hommes, et il les a étudiés. Il les a vus, non seulement en un point du temps, mais à travers la longue succession des âges, approfondissant les civilisations mortes, creusant les couches de légendes auxquelles s'est superposée l'histoire, et se servant de sa science et de sa compréhension du passé pour interroger le présent et en saisir le sens.

De la Suisse à la Serbie en longeant l'Adriatique, il y avait, pour un penseur érudit, ample moisson à faire, et M. Marmier n'y a pas manqué. Les six premiers chapitres de son livre nous mènent à travers des lieux bien connus, Saint-Galles, Schwytz, les Quatre-Cantons, le Saint-Gothard, Milan, Venise, Trieste. Ce que nous en dit M. Marmier n'est pas sans agrément, mais — et la faute en est au sujet — c'est à peu près sans nouveauté. Pourquoi suppose-t-il qu'un jour les fils des Français se désoleront qu'il n'y ait plus de France, de même que les fils des Vénitiens se désolent que la république de Venise ait disparu? Possible ou non, l'hypothèse est peu digne d'un patriote, et elle sonne d'autant plus mal à une heure où toutes les énergies doivent se tendre et tous les espoirs se hausser jusqu'à la réalisation, non pas heureusement pour sauver la patrie, mais pour réparer ses pertes et guérir ses plaies.

Le reste est plus neuf, étant moins exploré. Les légendes, les superstitions locales sont recueillies avec soin par l'auteur et ne forment pas le moindre attrait d'un livre qui, sans être une œuvre bien remarquable, n'en a pas moins une valeur réelle pour tous ceux qui sont curieux des détails et des différences de races et qui croient que la science ethnographique est illusoire, c'est-à-dire incomplète, tant qu'elle ne s'occupe que des formes en négligeant les manifestations de la pensée et les phénomènes intellectuels. B.-H. G.

Le Mexique aujourd'hui. Impressions et souvenirs de voyage, par A. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, chargé de mission. Paris, E. Plon, Nourrit et C[ie], 1881. 1 vol. in-18.

La bibliothèque de voyages de la maison Plon s'accroît chaque jour. Comme ses aînés, ce volume est d'une lecture agréable et donne des notions pittoresques et exactes en même temps sur un pays encore peu connu. Mais, quand on a lu le livre de M. A. Dupin de Saint-André, le connaît-on beaucoup mieux? J'en doute. Il est toujours piquant, à moins que ce ne soit endormant, de retrouver dans les nouveaux récits de voyage ce qu'on a si souvent rencontré dans les anciennes relations : le débarquement au milieu d'une nuée de coquins qui se disputent votre personne et vos bagages, les excursions à dos de cheval ou de mulet à travers des passages peu praticables, au tournant desquels vous attendent des brigands de grande allure qui vous dépouillent avec tous les égards que des caballeros qui se respectent doivent à des seigneurs étrangers, les auberges où l'on dort par terre et où l'on mange par cœur, et autres agréments dont l'énumération serait comme la table analytique commune de tous les volumes où messieurs les voyageurs ont consigné leurs impressions. Quant à l'utilité de ces sortes de journaux de route, elle ne m'apparaît pas très évidente. Les renseignements techniques y sont d'ordinaire trop succincts et trop littérairement arrangés pour avoir une valeur pratique; l'auteur a vu des mœurs ce qu'on voit d'un paysage accidenté par la fenêtre d'un wagon roulant à toute vapeur; et la conclusion qui s'impose au lecteur après avoir parcouru une douzaine de livres de ce genre, c'est que tous les pays du monde se ressemblent et qu'aucun ne vaut le coin de son feu.

On peut déplorer le résultat plus facilement que le contester. B.-H. G.

Un Touriste dans l'extrême Orient. Japon, Chine, Indo-Chine et Tonkin (1881-1882), par EDMOND COTTEAU. Contenant 38 gravures et 3 cartes. Paris, Hachette et C[ie], 1884. 1 vol. in-18.

Cette relation de voyage n'apprend et n'a pas la prétention d'apprendre rien de bien neuf. C'est un récit agréable, un peu long, de ce qu'a vu et senti M. E. Cotteau dans le cours de la mission scientifique dont le ministre de l'instruction publique l'avait chargé. Il fait suite à un autre volume précédemment

publié sous ce titre : *De Paris au Japon à travers la Sibérie*. Du reste, la mission reste une affaire entre le ministère et M. Cotteau : il n'en est point question ici.

Les descriptions de temples, d'édifices et d'œuvres d'art tiennent, à mon sens, trop de place dans ce livre. Pour faire des descriptions de ce genre supportables, il faut les traiter ou en géomètre ou en écrivain de génie. En géomètre, M. E. Cotteau l'aurait pu faire, sans doute; mais son livre s'adresse au public et non pas à des géomètres. Quant à les traiter en écrivain de génie, ni lui ni moi n'y songeons. C'est pourquoi je suis d'avis que moins eût été mieux.

M. Cotteau croit à la durée de l'élan japonais vers la civilisation. J'y crois également, et je suis bien aise que mon sentiment soit confirmé et justifié par un homme intelligent, instruit et impartial qui a vu les choses de ses yeux.

Il ne s'étend pas autant que notre curiosité et notre intérêt du moment le désireraient sur le Tonkin. Mais il dit nettement qu'à l'époque de son passage (novembre 1881), « la conquête du pays eût été très facile et n'aurait demandé qu'un petit nombre d'hommes ».

Je cite une des dernières phrases du volume, qui me semble caractériser l'impression pittoresque que M. E. Cotteau a rapportée de ses voyages : « Ce qui me frappe le plus en débarquant à Marseille, c'est de voir de grands chevaux et de grosses voitures, et de rencontrer par les rues tant d'hommes bien vêtus, habillés de drap noir et qui me paraissent des colosses si je les compare à tous ces petits Asiatiques, Japonais, Chinois, Annamites et Malais, au milieu desquels je viens de passer la moitié d'une année. »

B.-H. G.

Souvenirs d'Alger, par Joseph Maire. 1 vol. in-8° de 132 pages, illustré de croquis à la plume par F. Lapra. Paris, 1884, à la librairie algérienne et coloniale Challamel aîné.

Je ne voudrais pas dire qu'il n'a jamais été publié sur l'Algérie de livre sincère, mais de plus sincère que celui de M. Joseph Maire, cela non : ni de plus spirituel avec quelque pointe de mordante humeur, ni de plus vibrant, coloré et vivant. Il est douteux que les hôteliers d'Alger, les paquebots méditerranéens, la compagnie P.-L.-M., les agences excursionnistes contribuent à la fortune assurée de ce charmant volume. Mais qui veut savoir le vrai, le fond du fond sur Alger, sur sa population cosmopolite, sur ses mœurs plus que faciles, sur son climat exaspérant, sur son paysage, sur les services — à vrai dire le seul service que peut nous rendre cette « fâcheuse conquête » (maréchal Bugeaud), cette « loge à l'Opéra » (duc de Broglie), celui-là, au plus vite, doit se hâter de lire les *Souvenirs d'Alger*. — « Eh quoi! me direz-vous, — s'écrie M. Joseph Maire aux dernières pages de ce livre, — renoncer à l'Algérie! *Ce serait peut-être la solution la plus sage*, mais je ne vais pas jusque-là... Gardons-la, faisons cette sentimentale dépense... De cette Algérie, il serait possible encore, il serait facile de tirer un parti immense. » Je recommande très spécialement les lignes suivantes à la méditation de chacun. « Les indigènes sont sales, paresseux, faux, menteurs, voleurs, sans mœurs, prompts à l'assassinat; mais on ne peut leur refuser trois qualités : la sobriété, le respect de la discipline, le mépris de la mort, les trois qualités maîtresses du soldat. La conclusion s'impose. Ouvrons-leur largement les rangs de notre armée. Nous en avons douze mille, ayons-en quarante mille. Ils ne demandent pas mieux, les bureaux de recrutement ne reçoivent pas chaque année le quart de ceux qui se présentent. En temps de guerre, leur bravoure aveugle nous fournira un appoint formidable, comme on l'a vu en Crimée, en Italie et pendant la débâcle de 1870... En temps de paix ils iront surveiller les colonies lointaines et trouveront surtout leur emploi en France comme gardiens de l'ordre public... Avec ces gens disciplinés, aveuglément obéissants, pour qui la consigne est sacrée, *qui ne lèvent jamais la crosse en l'air*... toute révolution, tout désordre de rue devient impossible, messieurs les internationalistes, communistes, anarchistes, collectivistes et autres fumistes, tenus en respect par ces baïonnettes inintelligentes, se résignent à chercher leurs moyens d'existence ailleurs que dans l'agitation des repris de justice et des imbéciles. » J'arrête ici, trop tôt à mon gré et faute de place, cette citation déjà tronquée; et il est bien d'autres pages des *Souvenirs d'Alger* que j'aimerais de mettre sous les yeux du lecteur; je n'aurais que l'embarras du choix parmi tant d'observations humoristiques, d'allure si libre et si franche, souvent profondes sous le trait plaisant, formulées dans une langue vive, souple et chaude, relevées aussi de jolis croquis de M. F. Lapra.

E. C.

La Sardaigne à vol d'oiseau en 1882. *Son histoire, ses mœurs, sa géologie, ses richesses métallifères et ses productions de toute sorte*, par le baron Roissard de Bellet, ancien député. Carte, gravures hors texte et dessins coloriés. 1 vol. in-4° de 342 pages. Paris, 1884, librairie Plon.

C'est pour un homme d'étude une véritable bonne fortune que de rencontrer un terrain limité, défini, dont il lui est permis d'espérer qu'avec de la conscience il lui sera possible de faire le tour entièrement et de ne rien laisser échapper. De telles fortunes, il est vrai, n'arrivent qu'à ceux qui les cherchent; mais il ne suffit pas toujours de les chercher pour les rencontrer. En matière d'histoire, il n'est pas de sujet plus nettement circonscrit que l'histoire d'une île, eût-elle l'étendue de la Sardaigne à laquelle M. Roissard de Bellet, ancien député, vient de consacrer l'ouvrage important que nous annonçons ici. Important, ce livre ne l'est pas seulement par la façon très complète dont il est traité, mais aussi par ce fait que, si voisine de nous, la Sardaigne, en somme, nous était peu connue. On pouvait craindre que l'auteur, économiste distingué, ne sacrifiât à l'analyse

industrielle, agricole et commerciale de son sujet tout le côté pittoresque et artistique, et ne donnât de la sorte à son œuvre un caractère exclusivement spécial et quelque peu rébarbatif aux yeux du plus grand nombre. Il n'en est rien. Sans doute, M. Roissard de Bellet n'a pas épargné sa peine à dresser des tableaux statistiques minutieusement détaillés et classés de toutes les productions du sol; assurément il étudie à fond l'exploitation minière de la plus remarquable de toutes les provinces italiennes par le nombre et la variété de ses gisements métallifères. Mais il fait la part très large aussi à l'histoire politique du pays où tant de races tour à tour — Ibères, Phéniciens, Égyptiens, Carthaginois, Romains, Goths, Sarrasins, Pisans et Génois — ont laissé tant de traces de leur passage. Les mœurs, les coutumes locales, les costumes, les habitations, les caractères, la langue, l'hospitalité, la vendetta, les danses, les mariages, les funérailles, les usages y sont également étudiés avec soin, ainsi que les antiquités. Ce dernier chapitre fournit même à M. Roissard de Bellet l'occasion d'écrire un appendice sur les deux villes très anciennes de Sulcis et de Tharros disparues depuis si longtemps. Une grande carte, à l'échelle de 1,375,000 et dix planches dont quatre en couleur, représentant des vues de villes, de sites, de paysan et paysanne, villageois et villageoise, d'animaux, de tombeaux antiques, de sculptures sépulcrales, de céramiques et verreries anciennes complètent d'une façon très intéressante cet excellent travail. E. C.

Ile de Sumatra. — Chez les Atchés-Lohong, par BRAU DE SAINT-POL LIAS, avec notes et illustrations d'après des photographies prises par l'auteur. 1 vol. in-18. Paris, 1884, librairie Plon.

« Les colonies nous ont pris jusqu'ici des hommes et de l'argent, il faut que les colonies nous rendent de l'argent et, au besoin, des hommes! » Cette phrase résume d'une façon claire tout l'esprit de la préface importante à laquelle nous l'empruntons. M. Brau de Saint-Pol Lias n'est pas un voyageur qui se désintéresse des avantages matériels qu'une bonne colonisation doit rapporter à la mère patrie, et il plaide avec chaleur et conviction pour le mouvement colonial, notre expansion au dehors, nos intérêts économiques et politiques à l'extérieur. Ses principes à ce sujet se formulent ainsi : 1° il est utile à « un peuple de vieille civilisation comme le nôtre d'avoir des colonies à gouverner, leurs richesses fussent-elles exploitées exclusivement par des capitaux et des commerçants étrangers »; 2° il est utile à « un grand pays de voir ses nationaux fonder des établissements coloniaux, agricoles, industriels, commerciaux, fût-ce seulement dans des colonies étrangères ». Dans un précédent volume, *Pérak*, l'auteur avait étudié en vertu du premier principe le système colonial de l'Angleterre. En ce nouveau livre, *Chez les Atchés*, il montre les applications du second principe en possession hollandaise, sur les bords de la rivière Lohong, à Sumatra, « une des contrées les plus riches du monde ». Quoiqu'il manifeste l'intention contraire, M. Brau écrit seulement pour un public très informé déjà, très au courant des questions géographiques. E. C.

Notre future route de l'Inde, par VERNEY HOVETT CAMERON, ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur et orné de 29 gravures sur bois. 1 vol. in-12. Paris, 1883, librairie Hachette.

Il y a de longues années que les Anglais désirent avoir un chemin de fer venant de l'Inde à la Méditerranée. Ils ont conçu le projet avant qu'on songeât à percer l'isthme de Suez. La construction du canal de M. de Lesseps n'a fait qu'ajourner leurs efforts. Ils ont recommencé à agiter la question depuis sept ou huit ans, depuis la guerre turque de 1877, si l'on veut préciser. M. Wilfrid Blunt, dans un mémorandum très répandu en Angleterre, a démontré que ce chemin de fer était impraticable par la vallée de l'Euphrate : 1° parce que la vallée de l'Euphrate est dépeuplée, peu sûre, sans vivres, trop chaude à traverser en été; 2° parce que le chemin de fer, qui coûterait fort cher, ne ferait pas ses frais, n'ayant pas de trafic local, réduit au commerce de transit. M. Wilfrid Blunt ajoute à cela d'autres considérations et ne cache pas que, personnellement, il aimerait mieux voir la vallée de l'Euphrate demeurer ce qu'elle est. Il ne croit d'ailleurs pas qu'on puisse revivifier l'ancienne Babylonie.

Mais les Anglais veulent un chemin de fer qui aille de la Méditerranée dans l'Inde, ou tout au moins jusqu'au golfe Persique. Ils convoquent des meetings; le duc de Sutherland a fondé une association destinée à populariser en Angleterre l'idée du chemin de fer. M. Cameron est allé voir sur les lieux ce qu'il y aurait de mieux à faire. Son livre n'est qu'accidentellement un récit de voyage. C'est un inventaire des ressources de chaque localité sur le parcours, quel qu'il puisse être, du chemin de fer projeté. Il n'y en a pas moins de dix. Celui que préconise M. Cameron partirait de Tripoli de Syrie et aboutirait provisoirement à Bushire, sur le golfe Persique. Plus tard on le continuerait à travers le Béloutchistan jusque dans la vallée de l'Indus. Il contournerait la Mésopotamie des nomades, passerait à Morsoul et suivrait la vallée du Tigre par Bagdad, c'est-à-dire que depuis Alep il suivrait approximativement la route des caravanes qui vont d'Alep et de Damas à Bagdad par Orfa. Il serait téméraire de prévoir la date où ce chemin de fer sera construit. « Pourtant pendant notre voyage, dit M. Cameron, nous avons trouvé les populations altérées de routes et de chemins de fer. A Tripoli, à Orfa, à Diarbekr et ailleurs, nous avons vu les riches disposés à apporter, non seulement leur concours moral, mais à placer de l'argent dans l'affaire. Mais comme toute puissance d'initiative a été étouffée chez ce peuple, l'appui de l'Europe occidentale est indispensable pour la mise en train des travaux publics. » Que M. Cameron dise plutôt l'appui de l'Angleterre. La France n'a pas grand'chose à

y voir; il s'agit d'une entreprise qui n'intéresse que la Grande-Bretagne, mais celle-ci verrait avec plaisir les États du continent aider John Bull à améliorer ses petites affaires. H. D.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

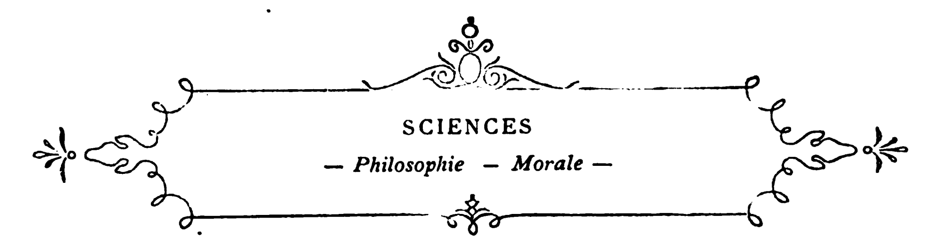
OUVRAGES SIGNALÉS

Un livre qui emprunte un grand intérêt d'actualité au récent traité de paix de Tien-Tsin et aux événements du Tonkin vient de paraître à la librairie Oudin. C'est le récit du voyage qu'a fait en 1882 M. A. Colquhoun, ingénieur attaché au département des travaux publics du gouvernement indien dans les trois provinces de la Chine méridionale qui viennent d'être ouvertes au commerce français : **le Yunnan, le Kwang-Tung et le Kwang-Si.**

Cet ouvrage a été accueilli en Angleterre et en Allemagne avec une grande faveur. Nous lui souhaitons le même succès en France.

L'ouvrage de M. Colquhoun ne se recommande pas seulement au public comme une de ces actualités que l'on ne peut pas se dispenser de consulter. Par ses qualités scientifiques, par l'exactitude de ses indications topographiques, par ses vues sur l'état présent de la Chine et principalement du Yunnan, par ses considérations sur le Tonkin, par tout ce qu'il suggère pour la prospérité future de notre récente conquête, ce livre constitue une œuvre de premier ordre, dont la valeur a reçu la sanction du monde savant.

M. Oudin ne pouvait inaugurer d'une façon plus heureuse la nouvelle et charmante collection d'ouvrages de géographie et de voyage qu'il vient de publier.



Cours élémentaire de morale. Morale pratique. Principes généraux de la morale. Théorie des méthodes scientifiques, par P.-D. Pontsevrez, lauréat de l'Institut, professeur de philosophie au collège et à l'école préparatoire Sainte-Barbe et aux écoles supérieures municipales de Paris. Ouvrage conforme au programme de 1882. Troisième et cinquième années. Paris, Hachette et Cie, 1883. 1 vol. in-16 cart.

Le défaut de cet ouvrage est le défaut de tous les livres pédagogiques faits sur des matières de recherche et de spéculation, et non sur des matières d'enseignement. Il affirme là où il faudrait prouver ; et il professe *ex cathedra*, là où, pour toute science, il n'y a plus que la probabilité et l'hypothèse. L'auteur, homme d'esprit et de goût, fait ce qu'il peut pour échapper à la fatalité de son sujet; mais la loi est inéluctable, et il la subit, à son dam. Que voulez-vous ? Ce cours élémentaire de morale suit les programmes de 1882, et ces programmes indiquent — largement et à grands traits, je l'accorde, mais indiquent — la direction à suivre pour rester dans l'orthodoxie de l'enseignement de l'État. C'est toujours une morale officielle, et j'avoue que je ne suis pas assez kantien ou kantiste pour m'apercevoir qu'elle ait très sensiblement changé depuis que feu Cousin en était le grand prêtre. Je n'ai pas encore vu qu'on ait prouvé nulle part que la force des motifs qui nous déterminent vienne de notre volonté libre et dégagée de l'influence décisive de notre intérêt et de nos passions. Lorsque l'école enseigne que tous les hommes ont une somme égale de volonté, mais que tous les hommes ne savent ou ne veulent pas s'en servir de la même manière, je ne puis m'empêcher de penser que ne pas savoir ou ne pas vouloir équivaut à manquer de volonté, et je ne me sens pas touché par cette logomachie. Les autres grandes questions, existence et immortalité de l'âme, existence et attributs de Dieu, ne me paraissent pas avoir fait un pas : quel que soit le bel appareil dans lequel s'ordonnent et s'avancent les différentes séries de preuves, la meilleure ne démontre rien, sinon l'impuissance à démontrer quoi que ce soit. Ce sont choses métaphysiques, hors de la nature et de notre compréhension, mystères et articles de foi, mais où la science n'a rien à voir et ne voit rien.

Ceci dit sur le fond, je me hâte de dire que le livre de M. Pontsevrez sera trouvé par tous excellent dans la forme. Il a toutes les qualités d'un livre de classe. D'une précision qui n'exclut ni l'intérêt ni les développements nécessaires, d'une clarté peu commune, bien écrit, bien composé, il rendra les plus grands services au genre d'enseignement pour lequel il est fait. Une innovation tout à fait heureuse donnera à cet ouvrage une valeur particulière aux yeux des maîtres et des élèves. Chaque chapitre est suivi d'un résumé, en plus gros caractères, où toutes les idées, tous les faits, toutes les opinions qu'on a passés en revue dans les pages précédentes sont rappelés avec une netteté et une concision admirables, formant ainsi un *memento* qui sera du plus grand secours au professeur pour interroger, à l'élève pour répondre, et à tous ceux qui étudieront ce remarquable travail pour se guider et se souvenir. B.-H. G.

Les espérances chrétiennes, par Augustin Cochin, publié avec une préface et des notes par Henry Cochin. Paris, librairie Plon, 10, rue Garancière, 1883.

Les *Espérances chrétiennes* sont les fragments d'un important ouvrage que l'auteur, enlevé subite-

ment par la mort dans toute la force de son âge, n'a pu mener à bonne fin.

Ces précieuses notes ne devaient point périr.

M. Henry Cochin, publiciste distingué, recueillit ces fragments avec un soin tout filial; et ce n'est qu'après les avoir religieusement compulsés, scrupuleusement étudiés et colligés pendant deux ans environ, qu'il a pris la louable résolution de faire connaître au public l'œuvre inachevée de son père.

Pour saisir le point de vue où l'auteur se plaçait lorsqu'il jetait sur le papier les pensées qui se présentaient à son esprit et qu'il croyait lui pouvoir servir un jour dans la composition d'un ouvrage longtemps et toujours médité, il faut se rappeler la part qu'il a prise, vers le milieu de ce siècle, dans la lutte politique et religieuse, à côté d'hommes des plus célèbres, ses amis, tels qu'un Lacordaire, un Montalembert, un Ozanam, un Mgr Dupanloup...

Dans son introduction du livre des *Espérances chrétiennes,* M. Augustin Cochin s'est chargé d'expliquer lui-même comment il a essayé de faire son œuvre.

« Un de mes amis, brillant officier de cavalerie, envoyé en reconnaissance sous les murs de Sébastopol, se porta trop avant, et, dès le premier jour du siège, il fut fait prisonnier. Enfermé dans une tour au cœur de la place et cherchant à calmer le violent ennui d'assister au combat sans y prendre part, il se mit à réfléchir, à philosopher et à écrire sur les motifs de la guerre et sur les conditions de la victoire.

« Il m'est arrivé semblable aventure. Entré fort jeune dans les luttes de la vie publique, à la fois amoureux de l'évangile et de la liberté parce que j'appartiens par le sang à la vieille bourgeoisie parisienne, raisonneuse, laborieuse et indépendante, je me suis porté en avant, au moment où commençait, en 1859, la grande bataille d'idées engagées dans toute l'Europe à l'occasion de la question romaine, et dès les premiers jours, je me suis trouvé pris. Banni depuis ce moment de la carrière politique, libéral trop décidé pour y rentrer par les fonctions officielles, catholique trop connu pour y revenir par les élections parisiennes, rejeté, tantôt pour l'une de mes convictions et tantôt pour l'autre, spectateur ardent, soldat désarmé, je n'ai rien de mieux à faire que de réfléchir, de philosopher et d'écrire sur les causes et les caractères de la guerre déclarée depuis 1800 ans sous toutes les formes, et depuis vingt ans avec un acharnement qui redouble, à la religion de Jésus-Christ.

« Ainsi s'est composé ce livre, poursuivi jour par jour pendant dix ans, dans des conditions particulières d'excitation et de recueillement, pour répondre avec une sincérité aux doutes de mon esprit et aux questions de mon époque. »

Augustin Cochin rêvait donc de composer un livre qui fût une défense nouvelle de la religion catholique. Disciple de l'école de Lacordaire, il voulait être de son siècle. Autre temps, autres mœurs! Ce n'est plus sur une métaphysique vague et sans réalité qu'il basera ses démonstrations de l'existence de Dieu; non, il va chercher à la faire résulter du spectacle des hommes et de la vie humaine.

On sent que l'écrivain des *Espérances chrétiennes* est un homme d'action ayant vécu en plein XIX[e] siècle, à Paris : M. H. Cochin s'écrie avec raison : « la philosophie de mon père découle de sa vie même. »

Cette apologétique d'un homme du monde se divise en six chefs principaux : *Dieu. — La Vie humaine. — Le Rédempteur. — Le temps présent. — Par delà les frontières. — La Religion de l'avenir.*

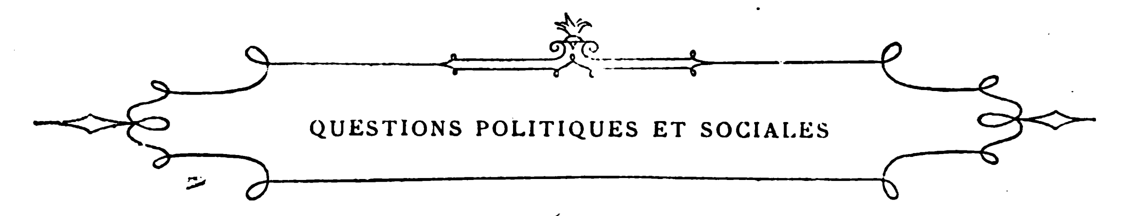
Laissons de côté la première partie et les trois dernières; car, pour les analyser, il nous faudrait entrer dans l'éternelle querelle que se font entre eux le matérialisme — ou positivisme — et le spiritualisme d'une part, puis la philosophie catholique et le rationalisme d'autre part. Finissons-en du même coup avec la critique qu'on peut adresser au plan général de l'ouvrage. Quelque érudition, quelque patience que M. Henry Cochin ait déployées afin de lier, de coordonner entre elles les pensées que l'écrivain détachait au courant de la plume sur des feuilles volantes, ce livre ne restera homogène qu'en apparence. Il était fort difficile — pour ne pas dire impossible — au fils de suppléer au plan que le père possédait imparfaitement dans son esprit.

L'éditeur nous avertit dans la préface qu'on a supprimé beaucoup de passages manuscrits. Nous l'engageons à supprimer un certain nombre de pensées qui sont imprimées : la seconde édition du livre ainsi allégé se lira avec plus d'agrément. Ce genre d'ouvrages demande qu'on observe une gradation ascendante dans le choix des pensées relatives à un même objet; il faut aller de plus en plus fort. Hélas, il y a trop de queues de rat dans cette première édition !

Après les défauts, place aux qualités : nous voulons parler de la deuxième et troisième partie : *la Vie humaine* et *le Rédempteur*. C'est là qu'on retrouve les qualités de ce charmant esprit, plus porté — je me sers de sa propre expression — à faire du bien qu'à faire de l'effet. Rien de paradoxal; on oublie qu'il est allé jusqu'à dire : *Supprimer le miracle, c'est supprimer le pardon. Si tout acte a sa conséquence inévitable, le crime n'est jamais pardonné. Le pardon suppose un changement dans la loi, une intervention du maître de la loi.* — Maintenant le cœur déborde, c'est le cœur qui conseille, qui console, ou plutôt qui essaye de montrer la voie de la consolation. Puis, de temps en temps, on est arrêté en chemin par de délicieux tableaux où le coup de plume est des plus délicats. Que de finesse et que de simplicité à la fois dans cette pensée : « Les femmes qui laissent fouler aux pieds devant elles les petites convenances, les petites délicatesses, le langage et les manières nobles ne savent pas à quel point elles exposent les grandes vertus; on viole, on chiffonne les petites vertus douces qui ne se défendent pas, et l'on s'habitue aux petits défauts faciles dont la tentation n'est pas grande; et peu à peu éclate la grande tentation, et le voile est levé, les nœuds sont défaits, l'ennemi porte sur votre honneur une main hardie que vous n'avez pas su te-

nir à distance par les mille bienséances qui forment autour de vous autant de remparts invisibles et ténus. Ne laissez rien prendre; que le langage, les manières, le ton, les mots, les regards, les plis de vos étoffes soient des redoutes, abri de l'honnêteté, gardiennes de la pudeur. — « Qu'est-ce que cela fait ? » et : « Pourquoi pas? » Avec ces deux « mots on va loin ».

L. B.



L'organisation consulaire française, au point de vue de nos intérêts commerciaux, par Z. Marcas. Paris, Ollendorff, 1883, in-8°.

Cette brochure est un résumé succinct du fonctionnement des consulats à l'étranger. Le sujet est assez superficiellement traité, et les réformes demandées par M. Z. Marcas ne suffiraient pas à nourrir le moindre règlement d'administration publique. L'auteur appartient évidemment à la carrière dont il parle, vu la sollicitude avec laquelle il réclame l'augmentation des appointements destinés à nos agents consulaires. Il y a là l'indice d'un bon naturel. Malheureusement, vu l'état où sont nos finances, M. Z. Marcas réussira peut-être à convaincre, mais nous doutons qu'il parvienne à toucher.

Le socialisme contemporain, par E. de Laveleye. Paris, librairie Germer Baillière et Cie, 108, boulevard Saint-Germain, 1883. Paris.— Prix : 3 fr. 50.

Qu'est-ce que le socialisme? M. E. Laveleye a répondu avec autant d'esprit que de justesse : « On est toujours socialiste de quelqu'un. » C'est d'ailleurs ce que Proudhon semblait vouloir dire lorsque, comparaissant devant ses juges, il définissait le socialisme : « Toute aspiration vers l'amélioration de la société. » Mais on est en droit de répliquer, comme le fit le président du tribunal : « A ce compte-là, nous sommes tous socialistes. » Voilà pourquoi un grand nombre de gens font du socialisme, comme M. Jourdain parlait en prose, sans s'en douter. Nos ministres, qui récemment voulaient faire reprendre et exploiter tous les chemins de fer par l'État, se sont montrés, à coup sûr, de vulgaires socialistes. Pour M. E. Laveleye, le véritable socialisme présente un double caractère scientifique : il faut y voir une doctrine qui « premièrement, vise à introduire plus d'égalité dans les conditions sociales, et secondement, à réaliser ces réformes par l'action de la loi ou de l'État ».

Le principe posé, M. E. Laveleye étudie les causes qui ont fait naître et développer le socialisme contemporain. Spiritualiste dans *la République* de Platon, plus particulièrement religieux dans l'évangile de Jésus, plus tard empreint des idées communistes millénaires durant le moyen âge, le socialisme a fini par devenir le socialisme politique de notre temps. Vers le milieu du XIXe siècle, il s'est érigé en protestation effective et énergique contre l'ordre actuel basé sur l'iniquité. Les esprits sérieux ne s'étonnent point de la conséquence forcée à laquelle devait aboutir la revendication de l'égalité des classes; l'antagonisme radical du capitaliste et du travailleur en était le corollaire naturel et nécessaire. Plus on va et plus cet antagonisme grandit et enfièvre les cerveaux. C'est qu'en effet le perfectionnement de l'outillage industriel « ne cesse d'augmenter, écrit M. E. Laveleye, la distance qui sépare le capitaliste du travailleur. L'artisan, le petit entrepreneur, le petit industriel sont écrasés par les grandes fabriques. Ceux qu'on a appelés les hauts barons de la finance et de l'industrie restent les maîtres du monde économique. » A ce mal vient s'en ajouter un autre : l'instabilité des conditions, les inquiétudes, les aspirations démesurées qui en résultent.

Aujourd'hui on serait mal venu d'affirmer qu'il n'y a point de question sociale. Il suffit de jeter les yeux sur ce qui se passe en Allemagne, en Italie, en Anglerre pour se convaincre du contraire. Pas un seul pays du vieux monde qui n'ait à la résoudre. Cette contagion s'explique. « Les agitations sociales, nous dit M. de Laveleye, ne sont pas locales comme les révolutions politiques. Elles sont universelles comme les fermentations religieuses, parce qu'elles s'adressent à des besoins généralement sentis et à des convoitises qui dorment partout au fond de l'âme humaine. Non moins que la religion, le socialisme inspire le prosélytisme, trouve des théoriciens et des apôtres et remplit le cœur de ces adeptes d'un fanatisme tantôt mystique, tantôt farouche. »

L'auteur a consacré les douze chapitres de son ouvrage à mettre en lumière les idées et les sentiments de ces théoriciens ou apôtres qui, tour à tour, ont agi d'abord sur l'Allemagne, l'Angleterre, la France, pour finir, la plupart d'entre eux, sous le nom d'*internationalistes*, d'*irrédentistes*, d'affiliés à la *Mano nera*, par fomenter des troubles en Espagne et en Italie.

Le socialisme qui, en définitive, n'est que de la mauvaise économie politique mise en pratique, demandait une vaste science économique pour démêler dans toutes ses sectes à ramifications infinies ce qu'il contient d'erreur et de vérité. Faisant marcher de pair la science économique et l'histoire, M. E. Laveleye vient de nous donner sur le socialisme contemporain le livre le plus complet qui ait paru jusqu'à

ce jour. Il serait oiseux de soulever ici quelques critiques de détail, fort rares d'ailleurs. Mais pourquoi diable un écrivain comme M. de Laveleye, aussi impartial en général, tient-il à laisser apercevoir son bout d'oreille de protestant ? L. B.

Les bâtiments scolaires. — *Location, construction et appropriation, matériel, logement et mobilier personnel, jardins.* Ouvrage pratique à l'usage des bureaux de préfectures et des sous-préfectures, des inspections académiques et des inspections primaires, des mairies, des architectes, etc., par S.-A. Nonus, inspecteur de l'instruction primaire. 1 vol. in-8° de 168 pages. Paris, 1883, librairie Ducher et Cie.

« Ouvrage pratique », dit le titre. Rien de plus pratique, en effet, que la réunion en un seul volume de toute la législation relative aux constructions, aux locations et aux créations d'écoles qui se multiplient sur tout le territoire depuis la loi du 1er juin 1878. Jusqu'à présent, les municipalités et la plupart des personnes qui se chargeaient des plans et devis étaient forcés d'aller rechercher cette législation spéciale dans les recueils de la législation générale où elle était comme noyée. Beaucoup ne se donnaient même pas cette peine. De là, des dossiers incomplets, des dispositions omises et, par suite, renvoi de la part de l'administration, ajournement, travail et temps perdus. Désormais, tous ceux qui à un titre quelconque sont appelés à s'occuper des constructions et créations d'écoles trouveront dans ce volume tous les documents qui leur sont nécessaires. Il comprend : 1° obligations des communes pour entretien des écoles, classes et logement personnel; 2° la législation pour les locations; 3° la législation pour la construction et l'appropriation; 4° la législation pour les créations; 5° le mobilier scolaire; 6° le mobilier personnel; 7° le jardin ; 8° le matériel et les agrès pour la gymnastique et les fusils scolaires; 9° construction des écoles maternelles; et dans une troisième partie, la nomenclature des pièces à fournir ainsi qu'un grand nombre de formules. Des tables méthodiques rendent la pratique de ce volume très facile. E. C.

Danger et nécessité du socialisme, par Isid. Masseron. 1 vol. in-12. Paris, Félix Alcan, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Tout n'est pas à condamner dans le programme des communistes — collectivistes — anarchistes : le principe d'association s'y trouve égaré, défiguré; or l'application de ce principe, bien loin d'inaugurer une ère de désordre, peut servir au rétablissement de la concorde; il peut aider à la civilisation. L'application en est malaisée; d'accord; mais un problème est posé, qu'il faut résoudre. « Combien de personnes, dit M. Masseron, qui supposent que, sans les socialistes, la génération actuelle n'aurait pas à s'en préoccuper ! » C'est confondre, ajoute-t-il, l'effet avec la cause, en oubliant l'histoire. « La démocratie est venue. Elle a proclamé l'égalité des hommes entre eux, et, les élevant à la conscience du droit, leur a fourni le moyen de le faire prévaloir dans la sphère politique d'où il tend à émerger dans la sphère des intérêts matériels... L'avènement des machines a changé radicalement les conditions de la production. L'industrie a pris un essor gigantesque qui ne la rend accessible qu'aux grands capitaux. L'opposition des intérêts en est devenue plus sensible, plus douloureuse... De là, ces mouvements convulsifs qui agitent le corps social, de là, de si extravagantes revendications. »

Avant de prescrire le remède le meilleur, suivant lui, — et suivant nous, — au malaise que les moins clairvoyants n'ont pas laissé que de constater (en l'attribuant, d'ailleurs, à des causes plus ou moins vraies), l'auteur a consacré nombre de pages à l'exposition succincte, mais encore très complète, des diverses doctrines émises depuis le commencement de ce siècle. Quant aux rapports de l'individu avec l'État, quant aux relations du capital et du travail, à d'autres pages, il a présenté, de ces doctrines, une critique toute sensée, bien faite pour nous forcer à approuver la nomination d'une commission extra-parlementaire chargée d'étudier les questions se rattachant aux associations ouvrières. Le livre était presque achevé déjà, quand M. Waldeck-Rousseau, le 16 avril dernier, prononça le discours dont on se souvient, devant les membres de cette commission récemment créée, et M. Masseron rapporte quelques-unes des fermes déclarations que fit alors le ministre de l'intérieur; les déclarations ministérielles et les conclusions, à lui, sont entièrement conformes.

Il dit le projet d'organisation de Saint-Simon et, en regard, il expose les ingénieuses théories de Fourier : Saint-Simon est un autoritaire, Fourier en appelle à la seule initiative individuelle. M. Masseron condamne ensuite l'organisation rêvée par Robert Owen; il critique la révolution que pensèrent accomplir Bazard et Enfantin; il analyse le système qu'Auguste Comte donna comme enfanté par lui seul, comme si le chef de l'école positiviste n'eût rien dû à Saint-Simon ; il montre quelles aspirations nourrissaient les fondateurs de *la Réforme industrielle*, Victor Considérant, Hippolyte Renaud, Tamisier, Alyre Bureau, Toussenel, et quelles espérances concevaient ceux de *la Démocratie pacifique;* Cabet publie son *Voyage en Icarie*, Flocon dirige *la Réforme*, L. Blanc fonde la *Revue du progrès social;* les bucheziens ou néo-catholiques ont pour organe *l'Atelier*, dont la rédaction est confiée à des ouvriers, sous la direction de Corbon. Proudhon dogmatise, il a le criterium infaillible ; d'autres ont cherché ce criterium dans le témoignage des sens, dans la conscience, dans la raison universelle, dans la morale ; pour lui, il le trouve dans la « loi sérielle » combinée avec la méthode antinomique procédant par thèse, antithèse et synthèse; usant de cette méthode, il fait voir les contradictions inhérentes à chaque sujet d'études, afin d'en dégager les éléments d'une formule synthétique. Mais ses synthèses mêmes se contredisent elles-mêmes; il repousse la propriété et il la reconnaît légitime, il rejette toute religion et il la re-

compose; il recommande l'anarchie et il revient à la notion de l'État, en exprimant le souhait de voir s'établir une hiérarchie des fonctions.

Toutes les doctrines et théories socialistes sont jugées avec une grande impartialité, et l'auteur, soucieux de conserver à l'individu, dans leur intégrité, les droits de l'homme qu'ont déclarés les Constituants de 89, se refuse à sacrifier le bon sens à une certaine générosité. Qu'il résume les idées de Pierre Leroux, qu'il parle de l'œuvre tentée par la commission du Luxembourg et des récriminations des affiliés à l'Internationale, qu'il dise les efforts des Lasalle et des Karl Max, il se montre toujours un fils de la Révolution. Mais faut-il rester inactif quand tant de justes doléances se font entendre? L'idéal social doit-il avoir pour premier fondement le principe du *laissez faire*? M. Masseron répond : « Le déterminisme, dans ce qu'il y a de fatal, expire sur le seuil de l'humanité, dont le rôle supérieur est précisément d'exercer sa libre action sur les éléments et les êtres au mieux des fins de l'ordre universel. Le problème, en ce qui la concerne, ne saurait donc être l'écrasement des faibles par les forts, des petits par les gros. Il consiste à combiner leur action afin de tirer de leurs aptitudes différentes un avantage commun. » A l'État, l'auteur reconnaît un rôle qui n'est pas celui d'une providence, sans doute; mais il entend que la législation doive faciliter l'association, et le gouvernement travailler, dans une certaine mesure, à le rendre efficace. Chalmers, Buret, le prisonnier de Ham, Émile de Girardin, Le Play ont proposé différents moyens de remédier au mal social. Le remède, Fourier l'a indiqué. « On peut lui reprocher, dit M. Masseron, des aperçus hasardés, des hypothèses téméraires et, si l'on veut, des arrangements artificiels. Les générations futures feront le choix dans sa riche moisson. La nôtre doit y recueillir précieusement un principe souverain : *celui de l'association libre et volontaire.* » L'association augmentera la richesse et les hommes seront délivrés de la misère et de la corruption qui en est l'effet presque inévitable.

Au moyen âge, M. Bonnemère l'a montré, on usait de l'association; il convient de revenir à la tradition. M. Leroy-Beaulieu voit dans le salariat le régime le mieux approprié aux nécessités de l'industrie et de l'agriculture; aux dires du savant économiste, M. Masseron oppose les conclusions du travail de M. Charles Robert, *la Question sociale*. Il recommande, avec l'ancien secrétaire général du ministère de l'instruction publique, le système de la participation des ouvriers aux bénéfices des patrons; mais il veut plus et mieux. Edme Leclaire et M. Godin ont prouvé ce qu'il était possible d'obtenir, grâce à ce système; l'association en vue du crédit, de la production, voilà ce qu'il faut tâcher à établir. La tâche n'est pas facile; l'égalité, pour la plupart des ouvriers, se confond avec l'idée du nivellement; ce qui les entraîne à nier toute supériorité sociale, à vouloir faire disparaître la bourgeoisie représentée comme une caste fermée; l'éducation de l'ouvrier est encore à faire; on y travaille. MM. Ferry et Waldeck-Rousseau commencent la transformation de la société; ils connaissent du droit et de la liberté, et en même temps des intérêts qu'il importe de sauvegarder; il s'agit de rendre définitif le régime démocratique.

Le travail de M. Masseron manque peut-être d'aperçus originaux, mais il est, pour la défense d'une cause juste, un excellent plaidoyer. F. G.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique. Année 1883. Guillaumin et Cie, éditeurs. Paris. Gros vol. in-32. — Prix : 9 francs.

C'est la quarantième année que paraît ce recueil recommandé par les noms de M. Maurice Block et de ses collaborateurs, MM. Lava, de Boisjoslin, Paul Boiteau, Alph. Courtois, Joseph Lefort et Venelovsky.

Il n'y a pas lieu de vanter l'exactitude des documents et l'excellence de la méthode et du classement des matières : personne sur ce point n'élève doute ou contestation. Et les quarante ans d'existence de cette publication en démontrent l'utilité. PZ.

Négations politiques, sociales et religieuses, par l'abbé ***. In-18. — Paris, Baillière et Menager, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont des lettres adressées à une prétendue nièce de cardinal par un prétendu abbé! Étrange rapsodie de diatribes, de lieux communs, de scènes et incidents romanesques sans lien réel, sans intérêt vivant. Deux ou trois pages même, mettant en scène, dans le confessional, un curé de Lyon et une pénitente hystérique, sentent la pornographie infime. Livre de négations, en effet : il n'y a rien, pas même une bonne intention à défaut de talent. L'auteur, dans les rares passages où il semble toucher sérieusement une question sérieuse, généralise arbitrairement les observations superficielles : un seul point vrai, c'est que la foi s'en va, ou plutôt que la superstition se transforme. Ce n'est pas la peine d'écrire et d'imprimer ce méli-mélo pour établir cette assertion que personne ne conteste, à moins d'y être intéressé.

PZ.

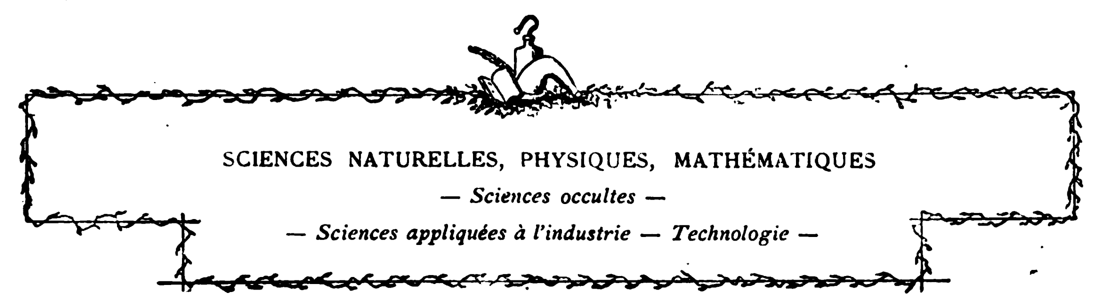
DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Signalons l'apparition du dixième volume de l'indispensable collection de **l'Année politique**, par André Daniel (1883), que publie Charpentier. Les hommes politiques, les publicistes et tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin au mouvement journalier de la vie publique ne peuvent se passer de cet exposé complet, précis, sobre et d'une grande clarté La table évite les longues recherches, l'indication des négociations diplomatiques et des faits principaux les plus importants étant donnée en gros caractères. On peut acheter les années séparées ou la collection entière.

La librairie Quantin met en vente la deuxième édition d'un ouvrage approuvé par la commission des bibliothèques populaires et scolaires : *le Mécanisme du budget de l'État*, par M. Gaston Bergeret. Un autre volume du même auteur, *les Ressources fiscales de la France*, complète l'exposé des questions qui préoccupent actuellement l'opinion publique

Le tome IX des **Discours et plaidoyers politiques de M. Gambetta,** publiés par M. Joseph Reinach à la librairie Charpentier, vient de paraître. Ce volume comprend la septième partie des œuvres du grand patriote et la réunion de ses discours du 6 février 1879 au 28 octobre 1881. 1 vol. in-8°, 7 fr. 50.



SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

Les connaissances mathématiques de Jacques Casanova de Seingalt, par M. Charles Henry. Rome, Imprimerie des sciences mathématiques et physiques, 1883. Broch. in-4°.

Tout ce qui a trait à Jacques Casanova de Seingalt a le don d'exciter la curiosité. On se souvient de la piquante étude que lui a consacrée M. Baschet dans la première partie de ce recueil. Les questions restées obscures quant à l'authenticité de ses Mémoires et au lieu où il passa les dernières années de sa vie sont définitivement élucidées désormais. Mais Casanova est un être multiple et quasi insaisissable en son entier. Mystique, libertin, joueur, diplomate, un peu filou d'ordinaire, aventurier toujours, gentilhomme, politicien, policier, polyglotte et polygraphe, docteur en droit problématique, bibliothécaire aux gages d'un grand seigneur, on peut le suivre sous tous ces aspects à travers le kaléidoscope de ses Mémoires; mais c'est à peine si, malgré les tendances philosophiques qu'il manifeste en dissertant longuement, et pas toujours plaisamment, à propos de ses galanteries et de ses prouesses, on soupçonnerait en lui un calculateur et un savant.

M. Charles Henry, dans une étude insérée d'abord au *bullettino di Bibliografia e di storia delle scienze matematiche e fisiche* de Rome, et publiée aujourd'hui à part, nous révèle Casanova géomètre. Il y aurait peut-être des recherches du même genre à faire pour éclaircir les rapports que Casanova eut avec Cagliostro, et jusqu'à quel point il doit être un adepte du grand art; mais, dans les limites où M. Charles Henry a voulu se tenir, son mémoire n'en est pas moins intéressant.

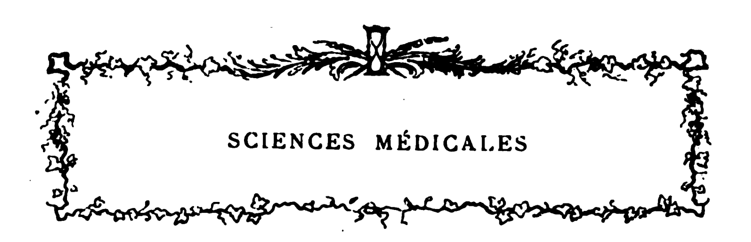
Je ferai bon marché de toute la première partie, qui, quoi que l'auteur en dise, n'était nullement nécessaire, les grands traits de la vie du personnage étant assez connus de tout le public lettré. Mais il est très curieux d'avoir des renseignements même succincts sur les trois écrits mathématiques publiés par Casanova, et sur ses travaux manuscrits. Ses trois publications sont toutes relatives à la duplication du cube. Les exemplaires en sont fort rares, et M. Charles Henry, en véritable bibliophile, nous dit où se trouvent ceux que l'on connaît. Bien entendu, Casanova n'avait pas résolu le problème; mais il crut un moment l'avoir fait, et il fallut la politesse de Formey et d'un autre membre de l'Académie de Berlin pour lui enlever son illusion. Il était aussi l'auteur d'une logarithmique nouvelle dont il parle dans un de ces petits livres sur la duplication de l'hexaèdre; mais cet ouvrage n'a jamais été imprimé et le manuscrit n'en a pas encore été retrouvé. Au contraire, on conserve encore à Dux, où il était bibliothécaire du comte de Waldstein, une suite au second corollaire ou à la duplication de l'hexaèdre; la maison Brockhaus, de Leipzig, possède en outre un « Essai sur les mœurs, sur les sciences et sur les arts », et des « Rêveries sur la mesure moyenne de notre année selon la réformation grégorienne », dont elle a acquis les manuscrits en même temps que les Mémoires, et qui n'ont pas encore été publiés. Il faut enfin citer un ouvrage rarissime, publié à Prague en 1787, en cinq volumes petit in-8°, sous le titre suivant : « Icosameron ou Histoire d'Édouard et d'Élisabeth, qui passèrent quatre-vingt-un ans chez les Mégamicres, habitants aborigènes du Protocosme dans l'intérieur de notre globe, etc. » M. Verne n'a pas, comme on voit, inventé les voyages au centre de la terre.

L'auteur du savant et curieux mémoire dont je viens de donner une trop rapide analyse nous promet de parler plus longuement de ces productions ignorées du grand aventurier libertin du siècle dernier dans une « Étude sur Jacques Casanova de Seingalt ». Nous attendons cette étude avec une impatience que tous ceux qui s'intéressent aux livres et aux lettres comprendront et partageront. B.-H. G.

Traité élémentaire du microscope, par Eugène Trutat, conservateur du musée d'histoire naturelle de Toulouse. Un volume petit in-8° de 309 pages, avec 171 figures dans le texte. Paris, Gauthier-Villars, 1882. — Prix : 8 francs.

De toutes les méthodes de recherches employées par la science moderne, la plus féconde en résultats est la micrographie. Le microscope occupe une place de plus en plus importante dans les laboratoires, et

le nombre des industries qui en tirent de grands secours croît de jour en jour. Malheureusement l'emploi du microscope présente, aux commençants, de telles difficultés qu'un grand nombre d'eux, privés de conseils et d'appui, renoncent à poursuivre une étude qui leur aurait procuré les plus vives jouissances intellectuelles. Le but de M. Trutat, en écrivant le présent ouvrage, a été surtout de venir en aide à cette nombreuse catégorie des isolés; aucun traité analogue n'avait encore été fait en langue française. La théorie des divers microscopes y est réduite aux notions strictement indispensables; mais les détails abondent sur les avantages et inconvénients des différents systèmes adoptés par les principaux constructeurs, sur les prix de ces instruments, sur la manière de choisir ceux qui s'adaptent le mieux à chaque but particulier, etc. Cette publication, qui se recommande par une extrême clarté, est une bonne fortune pour les étudiants et les amateurs. L'auteur annonce une seconde partie, qui paraîtra prochainement et sera consacrée aux méthodes de préparation et de conservation des objets microscopiques.



SCIENCES MÉDICALES

Traité d'hygiène, par les docteurs Duchesne et Édouard Michel. 1 vol. in-18. Paris, librairie des halles et marchés. — Prix : 2 fr. 50.

Depuis que l'hygiène est inscrite dans les programmes de l'enseignement primaire et secondaire, on réclame des ouvrages qui mettent cette science à la portée des écoliers. Le mérite précisément du *Traité* de MM. Duchesne et Édouard Michel, c'est de vulgariser l'hygiène, d'en rendre l'étude abordable et commode. Sous leur plume les questions s'éclaircissent, deviennent intelligibles aux plus rebelles. Peut-être même exagèrent-ils cette qualité : en évitant de devenir obscurs ou compliqués, ils risquent de ci de là de paraître superficiels. Mais leur livre, classique par son objet et son format, d'une exécution typographique très soignée et surtout d'une doctrine scientifique très sûre, ira bien à son but. La lecture en est facile; les anecdotes y sont ingénieusement choisies, les exemples nombreux et probants. Aussi, non seulement dans l'école, mais dans la famille, on lira avec profit ce *vade-mecum* de la santé. Un vœu toutefois aux auteurs. Qu'ils complètent par un ouvrage savant ce *Traité* élémentaire; qu'après avoir fait le nécessaire pour l'école primaire, ils songent à un enseignement plus relevé.

Pour ce livre de longue haleine l'érudition ne leur manque pas, et je crois qu'ils y seront plus à l'aise que dans les bornes étroites d'un précis. A. L. R.

L'examen de l'œil et de la vision, par le Dr Chauvel, médecin principal de l'armée, professeur au Val-de-Grâce. Un vol. de la bibliothèque Diamant, avec 150 figures dans le texte. Paris, G. Masson; 1883.

Cet examen, qui trouve sa place dans les grands traités d'ophtalmologie, mérite d'en être séparé, parce que les médecins qui ne se consacrent pas à l'oculistique doivent savoir examiner l'état de la vision de leurs clients, attendu que cet examen leur donne de précieux éléments de diagnostic dans les maladies générales. L'auteur étudie successivement l'examen de l'œil et ses annexes à la lumière naturelle, les diverses formes de strabisme, l'acuité visuelle, le champ visuel, le daltonisme, l'astigmatisme, les vices de réfraction, les ophtalmoscopes, etc.; puis il consacre un long chapitre à l'examen de la vision au point de vue du service militaire. Ce dernier chapitre, d'un intérêt général, sera souvent d'une grande utilité pour les médecins civils consultés sur l'opportunité de laisser poursuivre à un enfant une carrière dont l'état de sa vue doit lui interdire l'accès.

Dr L.





Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT : *Fondation Lambert.* — *Commission mixte du concours de linguistique.* — *Académie française.* — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — *Académie des sciences morales et politiques.* — *Académie des sciences.* — *Académie des beaux-arts.* — *Journal des savants.* — *Missions scientifiques.* — *Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France.*

INSTITUT

L'Institut vient encore de recevoir une nouvelle fondation. M. Charles-Étienne Lambert, décédé à Cannes, a légué une somme de 20,000 francs, dont les revenus serviront à décerner, chaque année, un prix à la meilleure étude sur l'*Avenir du spiritualisme.*

La commission mixte du concours de linguistique fondé à l'Institut par M. de Volney vient de rendre son jugement sur les ouvrages soumis à son examen.

Un prix de 1,500 francs a été décerné à M. Loth, pour ses *Glosses bretonnes.*

Un autre prix de 1,500 francs à M. Victor Hervit pour son travail sur l'*Analogie dans la langue grecque.*

Une mention honorable et une médaille de 500 fr. ont été accordées à M. Dutens pour son livre sur les *Origines des exposants casuels en sanscrit.*

Ces prix seront proclamés dans la séance publique annuelle des cinq Académies.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Voici la liste des prix décernés cette année par l'Académie :

1° Prix Jean Raynaud, de la somme de 10,000 fr., M. Leconte de Lisle, pour ses dernières poésies;

2° Prix Vitet, de la valeur de 6,250 fr., à M. Mistral et à M. Gustave Droz, chacun par moitié.

Sur le rapport de M. Caro, l'Académie décerne le prix Halphen à M. Antonin Lefèvre-Pontalis, pour son *Histoire de Jean de Witt,* grand pensionnaire de Hollande.

Elle partage le prix Guizot entre les deux ouvrages suivants :

Rivarol et la société française pendant la Révolution et l'émigration, par M. de Lescure;

Le *Maréchal Bugeaud* (3 vol.), par M. d'Ideville.

— Prix Archon-Despeyrouses. Ce prix a été partagé entre quatre ouvrages de grande importance :

1° Le *Jargon du quinzième siècle,* par M. Aug. Vitu ;

2° Le *Seizième siècle en France,* par MM. A. Darmesteter et Ad. Hatzfeld ;

3° *Lettres de Jean Chapelain,* par M. Tamizey de Larroque ;

4° Le *Chansonnier historique du dix-huitième siècle,* par M. Em. Raunié.

Enfin, dans l'une de ses dernières réunions, l'Académie, présidée par M. Pailleron, a terminé la répartition des fonds du prix Montyon (16,500 fr.) entre les

douze ouvrages réservés par elle sur les cent quarante-six qui avaient été présentés à ce concours.

On cite, parmi les principaux ouvrages couronnés, les quatre suivants, qui ont obtenu chacun un prix de 2,000 fr. :

Les *Classes ouvrières*, par M. René Lavollée ;

Histoire de la littérature anglaise, par M. A. Filon ; *l'Europe centrale* (1876) ;

L'Éducation morale, par M. l'abbé Sicard ;

Journal d'un solitaire, par M. Xavier Thiriat, de Gérardmer.

Le prix Lambert a été décerné à M. Médéric Charot, pour un volume de vers intitulé : *Croquis et Rêveries.*

Le prix Maillé La Tour-Landry est décerné à M. Ernest d'Hervilly, poète et auteur dramatique.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 23 mai.

Ouvrages présentés. — Abameleck-Lazarev : *Palmyre* (ouvrage en langue russe). — Müller : Plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire et à l'épigraphie du Yémen. — Lenormant : *La Grande Grèce* (3e vol.). — Ruelle : *Bibliographie générale des Gaules* (3e liv.). — Hauvette-Besnaut : *Bhagavata Purâna.* — Bergaigne : *Manuel pour étudier la langue sanscrite.*

Lecture. — Heuzey : La stèle des Vautours.

Séance du 30 mai.

Ouvrage présenté. — Fabre : *Jeanne d'Arc, libératrice de la France.*

Lectures et communications. — Tissot : Rapport sur les monuments envoyés à la commission des antiquités d'Afrique. — Egger : Conjectures sur le nom et les attributions d'une magistrature romaine, à propos de la biographie du philosophe Musonius Rufus. — Halévy : Note sur une tablette cunéiforme publiée récemment par M. Delitzsch.

Séance du 13 juin.

Ouvrages présentés. — Cél. Port : *Questions angevines.* — Héron de Villefosse : *Notice sur une feuille de dyptique consulaire conservée au musée du Louvre.* — Martha : *Manuel d'archéologie étrusque et romaine.*

Lectures et communications. — Renan : Rapport sur les documents épigraphiques recueillis par M. Doughty dans le nord de l'Arabie. — De Vogué : Remarques sur des briques trouvées en Chaldée. — Desjardins : Communication d'une inscription latine. — Reinach : Communication de deux inscriptions grecques.

— Dans sa séance du 23 mai l'Académie des inscriptions et belles-lettres a partagé le prix Duchalais qui, cette année, s'applique à la numismatique du moyen âge, entre MM. Caron, auteur d'un livre sur les *Monnaies féodales françaises* et de Ponton d'Amécourt qui a publié des *Recherches sur les monnaies mérovingiennes du Cenomanicum* (province de Maine.)

Elle a également décerné le prix Lagrange, fondé pour l'encouragement des études relatives au moyen âge, à MM. Gaston Raynaud et H. Lavoix fils pour leur ouvrage intitulé : *Recueil de motets français, suivis d'une étude sur la musique au siècle de saint Louis.* Dans ce recueil une place importante a été donnée à l'étude de la musique profane au XIIIe siècle.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 16 mai.

Lectures. — Boutmy : Des précautions à prendre dans l'étude des constitutions étrangères. — De Boutarel : L'extension du commerce extérieur de la France.

Séance du 24 mai.

Ouvrages présentés. — Baudry-Lacantinie : *Précis de droit civil.* — Durand : *Traité de droit international privé.* — Ferrand : *Les pays libres.* — D'Ussel : *La démocratie et ses conditions morales.*

Lectures. — De Boutarel : Le tunnel du Saint-Gothard. — Boutmy : La Constitution américaine.

Séance du 31 mai.

Ouvrages présentés. — C. Jullien : *Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains.* — Ed. Cuq : *Le Conseil des empereurs d'Auguste à Dioclétien.* — Chailly : *L'impôt sur le revenu.* — F. Daguin : *Code de procédure allemand.* — Cardon : *Svolgimento storico della Constituzione inglise.*

Lecture. — Boutmy : La Constitution américaine.

Séance du 7 juin.

Ouvrages présentés. — Gossot : *Les salles d'asile en France et leur fondateur Denys Cochin.* — Jusserand : *Les routes et la vie nomade en Angleterre au XIVe siècle.* — Perrens : *Histoire de Florence*, 6e vol. — Guyou : *Les problèmes de l'esthétique contemporaine.*

Séance du 14 juin.

Ouvrages présentés. — Gorges : *La dette publique ; Histoire de la dette française.* — Séailles : *Essai sur le génie dans l'art.*

Lecture. — Lagneau : L'émigration en France.

— Dans une de ses dernières séances, l'Académie a procédé à l'election d'un membre libre dans la section d'histoire, en remplacement de M. Mignet.

Rappelons que la section présentait, en première ligne, M. Himly, doyen de la Faculté des lettres de Paris, titulaire de la chaire de géographie, et en seconde ligne, *ex æquo*, MM. Perrens, Rambaud, Alb. Sorel, Thureau-Dangin.

Il y avait 33 votants.

Au premier tour, les suffrages se sont répartis de la manière suivante :

MM. Himly, 14 voix; Perrens, 9; Thureau-Dangin, 5; A. Sorel, 3; Rambaud, 1; A. Baschet, 1.

M. Armand Baschet, n'ayant pas fait acte de candidature, n'était pas éligible.

La majorité de 17 voix, nécessaire pour qu'il y eût élection, n'ayant pas été réalisée, il a été procédé à un second tour de scrutin, dont voici le résultat :

MM. Himly, 22 voix; Perrens, 5; Thureau-Dangin, 3; A. Baschet, 4.

Il y a un bulletin blanc. Le nombre des votants, par suite du départ de M. Vacherot, était réduit à 32.

M. Himly est élu. Son principal titre lui est constitué par un long enseignement et surtout par les deux volumes dans lesquels il a magistralement exposé l'*Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale* (*1876*).

ACADÉMIE DES SCIENCES.

L'Académie des sciences a élu le successeur de M. J.-B. Dumas aux fonctions de secrétaire perpétuel.

Le scrutin a donné les résultats suivants :

Votants, 52; majorité, 27. — MM. Jamin, 38 voix; Vulpian, 12; Blanchard, 1; Daubrée, 1.

En conséquence, M. Jamin a été proclamé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

L'Académie des beaux-arts a partagé le prix Bodin entre MM. Olivier Rayet, pour sa belle publication intitulée *Monuments de l'art antique* et M. Armand, auteur des Médaillons italiens des XVIe et XVIe siècles.

Journal des savants. — M. Gaston Pâris, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et M. Berthelot, membre de l'Académie des sciences, tous deux professeurs au Collège de France, viennent d'être appelés à remplacer MM. Mignet et J.-B. Dumas à la rédaction du *Journal des savants.*

M. Joseph Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, est nommé *membre assistant* du même journal.

Missions scientifiques. — M. Fallières, ministre de l'instruction publique, vient de donner les missions scientifiques suivantes :

M. le docteur Poussié, médecin de la compagnie des Messageries maritimes, membre de la Société d'anthropologie, est chargé d'une mission dans l'Australie et dans l'Inde, à l'effet d'y entreprendre diverses études d'ethnographie et d'histoire naturelle, et d'y recueillir des spécimens scientifiques destinés à l'Etat.

M. le docteur Gustave Le Bon est chargé d'une mission dans l'Inde, pour y relever, étudier et décrire les principaux monuments architectoniques, depuis les écoles primitives jusques et y compris la période mongole.

M. François Bonnardot, ancien élève de l'École des chartes, est chargé d'une mission à Trèves et à Luxembourg, en vue de rechercher dans les archives de ces deux villes des documents destinés au « Recueil des chartes françaises de Metz ».

Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France. — Le conseil d'administration de la Société de l'histoire de la ville de Paris et de l'Ile-de-France s'est réuni dernièrement pour le renouvellement de son bureau. Ont été élus :

Président, M. Anatole de Montaiglon ;

Vice-président, M. Auguste Vitu.

Ont été réélus : M. Paul Violet, secrétaire ; M. Edgar Mareuse, secrétaire adjoint; M. le comte de Laborde, trésorier.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *Bibliothèques universitaires.* — *Société Franklin.* — **Étranger** : ANGLETERRE : *British Museum.* — *Bibliothèque de Worcester.* — *Bibliothèque Bodléienne.* — ALLEMAGNE : *Bibliothèque royale de Berlin.* — *Bibliothèque de Mayence.* — ITALIE : *Bibliothèque nationale de Florence.* — *Les bibliothèques publiques en Italie.*

FRANCE

France. — *Bibliothèques universitaires.* — Par arrêté du ministre de l'instruction publique ont obtenu le certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires :

MM. Dumont, licencié ès lettres, docteur en droit; Paoli, licencié en droit, chargé des fonctions de sous-bibliothécaire à la bibliothèque universitaire de Montpellier; Platon, bachelier ès lettres, élève de l'école des hautes études; Chaudey, licencié ès lettres, boursier d'agrégation; Dubuisson, bachelier ès lettres et ès sciences, surnuméraire à la bibliothèque universitaire de Besançon; Ducos, bachelier ès lettres, surnuméraire à la bibliothèque universitaire de Toulouse.

Société Franklin. — La société Franklin, fondée dans le but de propager les bibliothèques populaires, décerne tous les ans des récompenses à titre d'encouragement et de témoignage de satisfaction aux personnes qui se sont le plus distinguées.



Cette année, le conseil d'administration a décerné les récompenses suivantes :

Prix des livres choisis : M. Alexis Bidal, instituteur à Miguavilliers (Haute-Saône);

M. Carteret, directeur de l'école communale de Châtillon-sur-Seine;

M. Vuillemin, instituteur à Courtelain (Doubs);

M. Baucons, instituteur à Andignon (Landes);

M. Deguerry, instituteur à Ermont (Seine-et-Oise);

M. Chotard, à Mignères (Loiret);

M. Le Comte, conducteur des ponts et chaussées, Lorrain, chassé de Metz (fondation de bibliothèques dans l'arrondissement du Vigan);

M. Faucheux, receveur de l'enregistrement à Évron (Mayenne);

La société Franklin, qui a son siège rue Christine, n° 1, a été reconnue d'utilité publique par décret du 3 mars 1879.

ÉTRANGER

Angleterre. — *British Museum.* — Le *British Museum* s'est rendu acquéreur, à la vente du comte de Gobineau, de plusieurs manuscrits orientaux, persans pour la plupart. Le joyau de la collection est un volume admirablement enluminé, de 1398, contenant quatre poèmes très peu connus, imités du *Shahnameh* de Ferdousi. Le *British Museum* vient aussi d'acheter, mais d'une autre source, une Bible qui a appartenu à Milton.

— Nous empruntons à *The Library Chronicle* (mai) la statistique suivante relative au *British Museum :*

En 1838, le nombre des livres de la bibliothèque du *British Museum* montait à 235,000, et en 1849 à 435,000. En 1877, M. Bullen, conservateur des imprimés, estimait approximativement le nombre des volumes à 1,250,000. Un fonctionnaire de la bibliothèque, M. J.-P. Anderson, s'est livré à un travail de recensement, approximatif aussi, mais aussi exact qu'il est possible de le faire sans compter les volumes un par un, d'où il résulte que le *British Museum* possède actuellement 1,356,000 volumes. Dans ce nombre sont compris des volumes de brochures formant recueils, pour 2 pour 100 environ du total général.

Il y a en outre 131 portefeuilles où l'on conserve une grande quantité de feuilles imprimées, et près de 800 ouvrages imprimés sur vélin.

Les armoires où ces livres sont disposés sont au nombre de 6,000 environ, et la longueur des rayons mis bout à bout dépasserait probablement 30 milles, soit plus de 98 kilomètres.

Bibliothèque de Worcester. — L'administration de la bibliothèque publique de Worcester vient de décider qu'elle serait ouverte le dimanche. C'est la sixième bibliothèque publique d'Angleterre qui ait adopté cette mesure.

Bibliothèque bodléienne. — Le prince Léopold a légué sa collection d'autographes à la bibliothèque bodléienne, à Oxford.

Allemagne. — *Bibliothèque royale de Berlin.* — La bibliothèque royale de Berlin comprend actuellement 900,000 volumes. Une somme de 43,000 francs est affectée chaque année à l'acquisition de nouveaux livres et de manuscrits. L'accroissement annuel de la bibliothèque est de 20,000 volumes en moyenne.

Bibliothèque de la ville de Mayence. — La bibliothèque de la ville de Mayence s'est formée par la fusion de l'ancienne bibliothèque de l'Université avec celle du collège des jésuites. Plus tard, les bibliothèques de plusieurs couvents supprimés y furent rattachées et en 1804 Napoléon fit don du tout à la ville de Mayence. Aujourd'hui, elle compte 150,000 volumes, 1,200 manuscrits et un grand nombre d'incunables. M. Volke, bibliothécaire de la ville, s'occupe activement du catalogue des manuscrits et incunables.

Italie. — *Bibliothèque nationale de Florence.* — La précieuse collection faite par le comte Carlo Capponi de tous les écrits édités ou inédits relatifs à *Fra Girolamo Savonarola* a été acquise de ses héritiers par la bibliothèque nationale de Florence.

Les bibliothèques publiques en Italie. — Les éditeurs de tout ouvrage paraissant en Italie sont tenus de déposer un exemplaire dans les trois bibliothèques suivantes : la bibliothèque nationale de Florence, celle de Victor-Emmanuel à Rome, et la bibliothèque du chef-lieu de la province où est située l'imprimerie.

Il s'ensuit que les deux bibliothèques de Florence et de Rome ont une collection complète des ouvrages parus pendant les dernières années.

Au budget de 1883, les principales bibliothèques étaient inscrites pour les sommes suivantes :

Bibliothèque Vitt. Emanuele, à Rome, 100,000 francs pour acquisitions d'ouvrages, 60,000 francs pour le personnel et 40,000 francs pour le catalogue;

Bibliothèque nationale de Florence : 22,214 francs pour acquisitions, 38,000 francs pour le personnel;

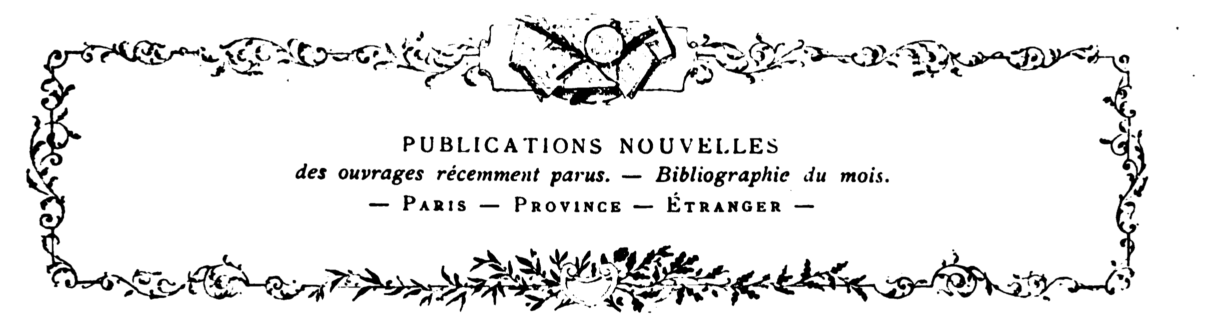
Bibliothèque Casanatense : 12,000 francs;

Bibliothèque de l'Université de Rome : 11,000 francs pour acquisition, 16,400 francs pour le personnel;

Bibliothèque Angelica : 12,600 francs;

Bibliothèque Medico-Laurenziana : 11,700 francs;

Bibliothèque Marucelliana : 19,000 francs.



PUBLICATIONS NOUVELLES

des ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. Musset, bibliothécaire de la ville de Niort, fait paraître en cette ville, à la librairie Clouzot, un intéressant volume : *la Rochelle historique et monumentale.* M. Musset a eu à sa disposition les notes inédites d'un savant rochelais, M. Jourdan, qui, par ses patientes recherches, avait reconstitué tout le passé de la vieille cité.

Ce volume, grand in-4°, imprimé sur papier de Hollande, est illustré de 30 gravures à l'eau-forte sur des dessins originaux de M. Varin.

— Sous ce titre : *On va commencer*, la librairie Tresse publie un volume nouveau de récits, saynètes et monologues, de M. Pontsevrez.

Livres nouveaux.

Jurisprudence. — Asse : *Éléments de droit international privé*, trad. Rivier (Rousseau, 1 vol. in-8°).

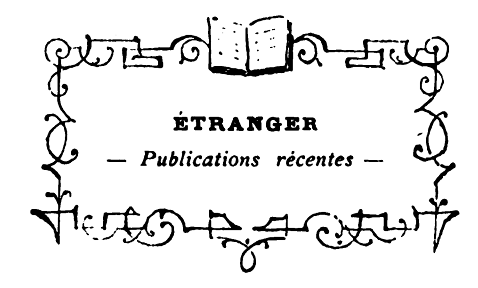
Sciences et arts. — O. Tche-K : *Essai de sociologie* (Ghio, 1 vol. grand in-18). — J. Le Petit : *l'Art d'aimer les livres* (Le Petit, 1 vol. in-8°). — Vigeant : *Duels de maîtres d'armes* (Conquet et Fontaine, 1 vol. petit in-8°). — Dutuit : *Manuel de l'amateur d'estampes*, t. Ier, 1re partie (Lévy, 1 vol. in-8°). — Martha : *Manuel d'archéologie étrusque et romaine* (Quantin, 1 vol. in-4°). — E. David : *Haëndel, sa vie, ses travaux et son temps* (Calmann, 1 vol. grand in-18). — G.-L. M. : *le Soldat, incorporation, instruction, vie militaire* (Baudoin, 1 vol. in 8°). — Ernst : *l'Œuvre dramatique de Berlioz* (Calmann Lévy, 1 vol. grand in-18).

Littérature. — E. Bergerat : *Enguerrande,* poème dramatique (Frinzine et Klein, 1 vol. grand in-4°). — A. Lepage : *les Dîners artistiques et littéraires de Paris* (Frinzine, 1 vol. in-18). — Marc de Valleyres : *Sur le boulevard* (Frinzine, 1 vol. in-18). — E. Rod : *l'Autopsie du docteur Z.* . (Frinzine, 1 vol. in-18). — A. Silvestre : *En pleine fantaisie* (Marpon, 1 vol. in-18). — A. Bouvier : *la Petite Cayenne* (Marpon, 1 vol. in-18). — J. Vallès : *l'Enfant* (Quantin, 1 vol. in-8°). — Alex. Boutique : *Mal mariée* (Ollendorff, 1 vol. in-18). — Ch. Méronvel : *la Veuve aux cent millions* (Dentu, 2 vol. in-18). — Claretie : *le Prince Lilah* (Dentu, 1 vol. in-18). — Guy de Maupassant : *les Sœurs Rondoli* (Ollendorff, 1 vol. in-18). — Stendhal : *le Rouge et le Noir* (Conquet, 3 vol. in-8°). — L. Pichon : *l'Amant de la morte* (Marpon, 1 vol. in-18).

Histoire. — Van Driesten : *la Marche de Lille* (Lille, Quarré 1 vol. in-4°). — J. de Marthold : *Memorandum du siège de Paris* (Charavay, 1 vol. in-16). — Cheslay : *la Convention nationale, son œuvre* (Charavay, 1 vol. grand in-8°). — Imbert de Saint-Amand : *la Cour de l'impératrice Joséphine* (Dentu, 1 vol. in-18). — Saint-Yves d'Alveydre : *Mission des Juifs* (Calmann, 1 vol. grand in-8°). — P. Vasseur : *Mélanges illustrés sur la Chine* (Palmé, 1 vol. in-4°). — Darinson : *A travers une révolution, 1847-1855* (Dentu, 1 vol.). — Robion et Delaunay : *les Institutions de l'ancienne Rome* (Perrin, 1 vol. in-18). — Baluffe : *Molière et les Allemands* (Perrin, brochure in-8°). — Tcheng-Ki-Tong : *les Chinois peints par eux-mêmes* (Calmann Lévy, 1 vol. grand in-18).

Géographie. — De Rivoyre : *Obock* (Plon, 1 vol. in-8°). — Russel : *une Mission en Abyssinie* (Plon, 1 vol. in-18). — Zannini : *De l'Atlantique au Mississipi* (Renoult, 1 vol. in-18). — *Documents relatifs à la mission dirigée au sud de l'Algérie par le lieutenant-colonel Flatters.* Journal de route. Rapports des membres. Correspondance (Challamel, 1 vol. in-folio). — Brau de Saint-Pol Lias : *De France à Sumatra par Java, Singapour et Pinang* (Oudin, 1 vol. in-12). — Massip : *la France commerciale et industrielle comparée aux puissances étrangères* (le Génie civil, 1 vol. in-8°).

Mélanges. — *Miscellanées.* P.-L. Jacob : *les Courtisanes de l'ancienne Rome* (Bruxelles, Brancart, 1 vol. in-12). — Moinaux : *les Tribunaux comiques*, 3e série (Marpon, 1 vol. in-18). — Witkowski : *le Mal qu'on a dit des médecins* (Marpon, 1 vol. in-12). — A. Wolff : *Voyages à travers le monde* (Havard, 1 vol. in-18).



ÉTRANGER

— Publications récentes —

Belgique. — Le tome VII des *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique* (Anvers) vient de paraître. Il forme un volume grand in-8° de 430 pages et se compose d'un seul mémoire sous le titre : *Topographie des voies romaines de la Gaule Belgique*, par Victor Gauchez. Ce travail d'érudit est divisé en deux parties : la première se rapporte aux grandes voies romaines, d'après l'itinéraire d'Antonin et la célèbre

carte de Peutinger; cette topographie est la description des grandes chaussées, les seules qu'elle mentionne. Dans la deuxième partie, l'auteur cherche à déterminer la situation et l'état des lignes secondaires. Des cartes accompagnent cette importante publication.

Viennent de paraître :

— Chez C. Muquardt, E. Nysse : *les Origines de la diplomatie et le droit d'ambassade jusqu'à Grotius.* — E. de Laveleye : *Nouvelles lettres d'Italie.*

— Chez Vuylsteke, à Gand : *Vlaamsche bibliographie. Lyst van Ned. boeken, tydschriften en muziekwerken verschenen, in Belgie in 1883.*

(Bibliographie flamande, livres périodiques parus en 1883.)

Allemagne. — M. Théod. Heigel publie à Munich le journal de l'empereur Charles VII de Bavière, d'après le manuscrit qui se trouve à la bibliothèque royale de cette ville.

Le journal est intitulé : *Mémoire sur la conduite que j'ai tenue depuis la mort de l'empereur Charles VI et tout ce qui s'est passé à cet égard.*

Il retrace les événements de la guerre de la succession auxquels fut mêlé Charles de Bavière pendant les années 1740-1743.

Comme complément du journal l'éditeur publie des notices autobiographiques en langue allemande de Charles VII et tirées des archives de la maison de Bavière.

— *Lessing im Urtheile seiner Zeitgenossen* (Lessing jugé par ses contemporains), Ier volume.

L'auteur, M. J. Braun, qui a publié il y a quelques années un travail analogue sur Schiller et Gœthe, s'est efforcé de recueillir dans cet ouvrage les critiques et les notices relatifs à Lessing et à son œuvre. Le premier volume comprend la période de 1747 à 1772. Berlin, chez Stahn.

— Le cinquième volume (moyen âge) de l'histoire universelle de G. Weber paraît chez Engelmann à Leipzig. L'historien recherche surtout à mettre en lumière deux moments primordiaux de l'histoire du moyen âge : les origines et le développement de l'Islam et la fondation de l'empire d'Allemagne.

La *Kulturgeschichte in ihrer natürlichen Entwickelung* (l'Histoire de la civilisation et son évolution naturelle) paraît en 3e édition chez Lampart, Augsbourg.

— MM. Tempsky Freitag, à Leipzig, publient sous le titre de *Unser Wissen von der Erde* (ce que nous savons de la terre) un grand ouvrage destiné à vulgariser les notions scientifiques de géographie physique et astronomique, géologie, biologie, etc. La publication paraît sous la direction du savant professeur de Halle, M. Alfred Kirchhoff, en livraisons grand in-8e avec planches et gravures.

— Chez Kressner à Wurtzbourg paraît *Catherine II de Russie et ses favoris,* mémoires secrets par Alexis, prince de G.

— Le caricaturiste W. Busch fera paraître sous peu une de ses désopilantes fantaisies illustrées sous le titre de *Maler Kleeksel.*

Viennent de paraître :

La vie de Franz Grillparzer, par Henri Laube (avec portrait). Stuttgart, chez Cotta, grand in-8°.

O. Gilbert : *Histoire et topographie de la ville de Rome dans l'antiquité,* Leipzig, chez Teubner.

— F. Dahn : *Walhall, germanische Götter und Heldensagen.*

(Légendes de divinités et de héros germaniques.) 1re livraison.

Kreuznach, chez R. Voigtlander.

Serbe's Leipsiger. Messadressbuch. — Leipzig, chez Serbe.

(Catalogue d'adresses de la foire de Leipzig.)

— Hefner-Alteneck : *Trachten, Kunstwerke und Geräthschaften von frühen Mittelalter bis Ende 18 ten Jahrhunderts* (Costumes, objets d'art et ustensiles du moyen âge au XVIIIe siècle). 4e livraison. Francfort, chez H. Keller.

— La 100e édition des poésies d'Emmanuel Geibel, avec portrait de l'auteur, paraît chez Cotta à Stuttgart.

— *Die Weltliteratur der Technik,* un des derniers volumes parus de la *Bibliothèque électro-technique,* donne une bibliographie complète des ouvrages originaux sur l'électricité ainsi que la liste des articles de revues et de journaux relatifs à cette branche scientifique.

— Les fascicules 92 et 93 de la biographie générale allemande ont paru chez Duncker et Humblot à Leipzig.

— Signalons aussi *R¨misches Mosaïk,* par M. Rumbauer. Guide intéressant pour la vie artistique à Rome. Berlin, chez Geestman.

— L'ouvrage de M. P. Haffner : *Frankfurter zeitgem¨sse Broschuren* (actualités), contient des études sur Voltaire et sur la Révolution française.

Angleterre. — Bernard Quaritch, de Piccadilly,

publie un catalogue important consacré surtout aux littératures classiques, aux écrivains macaroniques, à la philologie et à l'archéologie grecque et latine. Il contient une bonne partie de ses acquisitions aux ventes Hamilton et Gosford. On y remarque un Tite-Live de 1470 (Venise, Vindelin de Spira), sur vélin, dont il demande 800 livres (20,000 fr.), et l'édition princeps de Virgile (même date, même imprimeur), également sur vélin, cotée mille livres (25,000 fr.).

— Scribner et Welford ont publié un catalogue des livres de la bibliothèque de S.-T. Coleridge.

Viennent d'être publiés :

— Chez MM. W. Swan Sonnenschein et Cie, nouveau roman de M. Ulick J. Burke, avec ce titre français : *Couleur de rose.*

— Chez MM. Macmillan : *les Œuvres de Thomas Gray*, en 4 volumes, éditées par M. Edmund W. Gosse.

— Chez M. T. Fisher Unwin : *Henry Irving en Angleterre et en Amérique, 1838-84*, avec portrait à l'eau-forte par Ad. Lalauze.

— Chez MM. Chapman et Hall, *The World we live in* (le Monde où nous vivons), étude de la vie contemporaine, par Oswald Crawfurd.

— MM. Houghton, Mifflin et Cie publient : *At Home in Italy* (Séjour en Italie), par E.-D.-R. Bianciardi; *Summer* (été), volume extrait du journal de Thoreau, et *The Fate of Mansfield Humphrey* (le Sort de Mansfield Humphrey, par Richard Grant White.)

— Les conférences traitant de l'influence des époques sur l'art et des artistes d'autrefois, faites par M. J.-E. Hodgson à l'Académie royale de Londres, viennent d'être réunies en un volume publié chez MM. Trübner.

— La librairie Dante dont nous avons signalé déjà les intéressantes publications fait paraître chaque année un certain nombre de volumes qui formeront peu à peu une collection d'un type spécial et remarquable pour son exécution. Neuf volumes de petit format, illustré chacun d'une vignette ancienne, ont paru. Ce sont, pour suivre la date de leur publication et leur numéro d'ordre : la *Commedia di Dieci Vergine, Index bibliotheca mediceæ, Libro de' sette savi di Roma, Carmina medii ævi, sepulcrum Dantis, Lamenti de' secoli XIV e XV, Catalogo della libreria Pandolfini, Miscellanæ dantesca* et *Lettere di cortigiane del secolo XVI.*

Nous n'avons pas à faire connaître la parabole des *Dix Vierges*. Nous la retrouvons dans tous les pays servant de thème à des « mystères » du moyen âge soit avec le titre de mystère des dix vierges », soit avec celui-ci : « les Vierges sages et les vierges folles ». M. Raynouard a notamment relevé cette dernière dénomination dans son ouvrage sur les *Poésies originales des troubadours*. Mais si la donnée même de cette parabole est identique dans toutes les anciennes littératures, chacune d'elles ne l'en a pas moins mise en action avec certaines variantes qu'il est intéressant de rapprocher. Nous rappellerons le manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris avec le titre de *Sponsus* et le manuscrit allemand de la bibliothèque de Mulhouse intitulé *Ludus de decem virginibus*. Celui que publie la *libreria Dante* fait partie de la bibliothèque Riccardiana, de Florence. On lui assigne comme date le commencement du XVIe siècle.

Le catalogue de la *bibliothèque des Médicis* est une copie de celui qui fut dressé par les prêtres de San Lorenzo à qui avait été confiée par le pape Clément VII la garde des ouvrages réunis par les Médicis. Ce n'est que par miracle qu'ils avaient échappé, lors de la chute des Médicis, à une dispersion complète.

Le *livre des sept sages de Rome* était déjà connu, mais le texte publié en 1832 par M. Giovanni Della Lucia renfermait de nombreuses erreurs que M. Rœdiger a eu la bonne fortune de pouvoir rectifier grâce au manuscrit qu'il a découvert. Ce conte des *sept sages* est célèbre en Italie et il a été maintes fois cité dans les études sur la littérature ancienne.

Les diverses *poésies du moyen âge* que M. Francesco Novati a réunies et pour lesquelles il a écrit une préface et des commentaires sont également intéressantes à étudier pour les érudits. Il n'en a été publié qu'un petit nombre encore, et celles-ci, écrites en latin, témoignent, comme le dit M. Novati, combien était répandue vers les XIIe et XIIIe siècles la connaissance de cette langue. La pièce principale, d'une étendue considérable, est un poème satirique contre les femmes qu'il gratifie dans son horreur profonde de

Res odio digna, levior est frondis maligna,
Res execranda, rex a cunctis reprobanda :
Res mala, res vilis, res perfida, res puerilis,
Res non credenda, nec consiliis admonenda.
Femina cum plorat lacrymis ad iniqua laborat;
Femina damnavit quidquid Deus ipse creavit.

Ce poète si sévère eût pu tout au moins établir des catégories parmi cette *res execranda*. Que n'eût-il dit à propos des *Courtisanes du XVIe siècle* dont M. Ferrai a publié les *Lettres*; de ces courtisanes qui, elles aussi, pouvaient écrire en un latin plus ou moins correct du reste, comme en témoigne ce commencement d'une lettre de Camilla da Pisa à Filipo Strozzi : *Advenisti dilectus et desiratus meus*, lui disait-elle, *advenisti protector et defensor meus, advenisti salus et vita mea, advenisti ut me ab omnibus insidiis inimici liberaret (sic) et ideo per mille e poi mille et milioni di volte tua signoria sia la ben venuta*. Le XIXe siècle qui a inventé tant de choses se contente

encore des formules de Camilla da Pisa. Seulement il se garde du latin et pour cause, et réduit à quelques lignes les trois pages ardentes de l'amie de Filipo Strozzi non moins passionnée dans d'autres lettres pour Francesco del Nero. C'est une curieuse étude de mœurs que nous offrent les lettres de Camilla da Pisa.

Les *Poésies funèbres* (*Laurenti*), publiées dans le sixième volume de la collection, nous ramènent aux XIVe et XVe siècles. Ces compositions poétiques forment un genre important et très spécial de la poésie populaire historique en Italie. Elles peuvent être classées en deux groupes : celles relatives aux personnes, celles qui traitent de faits intéressant les villes et les provinces. Les premières sont le plus souvent écrites en forme de narration faite par le personnage même dont on pleure la perte, et se terminent par une prière adressée aux hommes et au ciel. C'est la note caractéristique de ces poésies populaires M. Medin a joint une très intéressante préface aux *Laurenti* qui viennent d'être publiés.

La *Miscellanea dantesca*, précédée d'une préface de M. Lodovico Frati sur un certain nombre d'ouvrages relatifs au Dante, comprend des sonnets de Mino di Vanni sur la première partie de la Divine Comédie, des poésies dédiées à Minghino de Mezzano sur les deux premiers chants de la Divine Comédie, des vers de Benvenuti de Imola à la louange du Dante et une épitaphe pour son tombeau.

Nous retrouvons d'autres épitaphes dans le *Sepulcrum Dantis;* qui contient, en outre de « l'oraison funèbre de Francesco Filelfo à la louange et à la glorification du très illustre poète Dante », des renseignements précieux sur les réclamations incessantes par Florence pour obtenir que les cendres du Dante lui fussent rendues. Les trois lettres inédites, tirées du registre de l'académie et adressées en 1515 au cardinal Pietro Bembo, secrétaire d'État de Léon X, au cardinal Giulo de Médicis et en 1516 au saint-père lui-même, le sonnet au pape Clément VII « pour recouvrer les ossements du grand théologien Dante, poète florentin, l'an 1522 », sont des documents d'une réelle valeur. On sait que lorsque les délégués de l'Académie de France, ayant enfin obtenu ce qu'ils demandaient avec tant d'instance, se rendirent à Ravenne et firent ouvrir le tombeau de Dante (en 1519, selon toute probabilité), ils le trouvèrent vide. Les ossements en avaient été enlevés secrètement. C'est à cette occasion que fut composé le sonnet dont nous parlons, sonnet qui est seul à donner un renseignement certain sur ce fait.

Le dernier des neuf volumes de la *libreria Dante* que nous avons énumérées est le *Catalogue de la bibliothèque Pandolfini*, bibliothèque d'ouvrages latins d'un haut intérêt. Cette publication toute récente a une véritable actualité par suite de la vente de la collection Ashburnam, un nombre considérable de manuscrits des Pandolfini ayant été vendus par le trop fameux Libri au grand seigneur anglais en 1846 et à d'autres époques. Le commentaire joint au catalogue publié aujourd'hui établit d'une façon certaine la provenance de ces manuscrits. Il fait en outre d'autres remarques curieuses, notamment sur la grande quantité de classifications des volumes indiqués comme *minusculum, parvulum, parvum, mediocre, medium, magnum, valde magnum, reale o magnum reale*, puis *sciolto* (en feuillets), *coperto, o legato senza coperta*. Les couvertures sont d'une infinité de couleurs, rouges, vertes, azur, bleu foncé, jaunes, grises, blanches et noires, en peau, en basin ou en taffetas moiré.

Pour compléter cette courte notice sur les publications de la *libreria Dante*, ajoutons que la plupart d'entre elles ont été tirées au nombre limité de 200 exemplaires numérotés à la presse.

La *Deputazione veneta di storia patria* termine la publication commencée en 1879, du douzième volume des *Diarii di Marino Sanuto*. Le succès qui a accueilli cette entreprise si considérable, on pourrait dire si hardie, a engagé les éditeurs à préparer les douze volumes suivants de ces curieux mémoires. Ils paraîtront comme les premiers, en fascicules mensuels.

Marino Sanuto, qui vécut à Venise de 1466 à 1536, a écrit, avant de commencer la rédaction de son volumineux journal, les *Vite dei Dogi* et la *Spedizione di Carlo VIII*, à Naples, qui a été éditée en volume en 1883 après avoir paru dans l'*Archivio veneto*. En janvier 1496, il commença — sans peut-être se rendre compte lui-même de l'importance du travail qu'il entreprenait et qu'il continua jusqu'au mois de septembre 1533 — à noter jour par jour tous les événements remarquables qui se succédèrent non seulement à Venise et dans les diverses provinces de la République, mais encore en Italie et dans le monde entier. En situation par lui-même — puisqu'il fut élu huit fois membre du grand collège, cinq fois sénateur — de connaître et d'apprécier les principaux événements, il lui eût été impossible cependant de ne pas omettre un grand nombre de faits importants si le Sénat ne l'eût autorisé par décret à recevoir communication des papiers secrets et des lettres des hauts fonctionnaires de l'État. On avait compris en effet la valeur du « journal » de Marino Sanuto, on lui donna de la sorte un caractère presque officiel, on assura en tout cas sa véracité, puisque toutes les nouvelles du monde étaient ainsi transmises à Marino Sanuto par les ambassadeurs de la République et les gouverneurs de provinces.

On comprend, à ce seul exposé, la grande importance des *Diarii*, et de quelle ressources précieuse ils doivent être pour ceux qui étudient l'histoire de cette époque. Les *Diarii* ne forment pas moins de cinquante-huit volumes in-folio dont l'original est à Venise. Une copie se trouve à Vienne. Il faut féliciter le *deputazione veneta* d'avoir su mener à bien cette publication.

Ce n'est pas, du reste, la seule édition qui soit poursuivie en ce moment sous les auspices de cette société historique. Par ses soins les *Libri commemoriali*, qui renferment en trente-trois registres tous les documents relatifs à la préparation des actes de l'autorité souve-

raine, de la fin du XIII[e] siècle à la fin du XV[e] siècle, sont imprimés. Trois volumes ont déjà paru[1].

— Un grand nombre de publications récentes sont encore à signaler.

Sulla teorica dei governi e sul governo parlementare[2], de M. Gaetano Mosca. Ce sont des études historiques et sociales sur les différents systèmes du gouvernement et surtout sur la forme parlementaire telle qu'elle est pratiquée en Italie. M. Mosca témoigne d'un bien médiocre enthousiasme pour le régime parlementaire dont il s'est attaché à démontrer tous les inconvénients.

Critica e religione, appendice agli scritti di polemica religiosa di A. Buscaino Campo[3].

Il palazzo di Venezia a Roma[4] traduction par M. G. Gatti de l'ouvrage de notre érudit compatriote M. Eugène Muntz. M. Gatti ne s'est pas contenté d'écrire une simple traduction; il y a joint de nombreuses notes relatant les recherches auxquelles il s'est livré lui-même dans les archives.

Della filosofia del dritto de M. Diodato Lioy[5].

Scritti editi e inediti seria politica de Mazzini.

Discorso su Ferdinando Galiani ed il suo tempo, par M. Carlo Giuseppe Albonico (Chieti Ricci, édit. 1884).

Relazione sulla secola professionale delle arti decorative industriali in Firenze, par M. Antonio Canestrelli, 1884.

Cavour e la questione sociale de M. Filipo Mezzi (Bernadoni, Milan, 1884).

Maria Adelaïde di Savoia duchessa di Borgogna, delfina di Francia, par M. Florido Zamponi (Galletti e Cocci, édit. Florence, 1884).

Il commercio all'estero aei prodotti agrari italiani e le tariffe ferroviarie, par M. Emilio Landi (Ricci, édit. Florence, 1884).

Nous relevons encore un ouvrage spécial de M. Bambi Giovanni, *Della stampa e degli stampatori nel principato di Trento fino al 1564*. Cette étude a été primitivement publiée par *Il Bibliofilo* qui, dans sa dernière livraison (mai-juin), contient un article très bien fait de M. Lozzi sur « l'inventeur de l'imprimerie ». L'auteur s'est aidé des renseignements si complets que M. A. Claudin a produits dans le *Livre*, sous le titre : *un nouveau document sur Gutenberg*.

L'imprimerie royale vient de publier un catalogue des journaux parus à Turin de 1645 à 1883.

— M. de Rossi a écrit une monographie intéressante des monnaies anglo-saxonnes découvertes à Rome dans la maison des Vestales au pied du Palatin.

— La société romaine d'histoire de la patrie a publié un second volume du *Registre de Tarfa*, ou cartulaire du monastère de Tarfa. On y trouve trois cents documents fort importants pour l'histoire de Rome et qui se rattachent à une période du IX[e] au XI[e] siècle.

— Le premier volume des *Studi della Divina Comedia* de M. Giordano paraît chez Furcheim à Naples.

— Chez les frères Trèves à Milan, paraît une belle publication illustrée par les meilleurs artistes italiens: *Napoli e i Napoletani*, de Carlo del Balzo. L'ouvrage complet aura huit fascicules de 40 pages; 3 ont déjà paru.

— *Dante in Germania, storia litteraria e bibliografia dantesca alemanna*, par G.-A. Scartazinni, Naples, chez Hœpli, 2 vol. grand in-8°.

Le premier volume donne par ordre chronologique une liste de tous les littérateurs allemands ayant traduit ou commenté le Dante. Dans le second volume ces mêmes auteurs sont classés par ordre alphabétique; chaque nom est accompagné de notes bibliographiques détaillées.

M. Scartazzani a publié il y a quelques années une *Vita e opera di Dante*.

— M. Molmenti vient de publier *la Dogarezza di Venezia*, Turin, Roux et Favali.

Étude historique sur les femmes de doges dans la République de Venise.

— Signalons également : Cavoure, Lettere inedite raccolte ed illustrate da Luigi Chiala, in-8°. Turin, Roux et Favali.

Ce 3[e] volume des lettres de Cavour contient 416 pages de texte et 344 d'introduction. La première lettre est du 1[er] janvier 1859, la dernière du 10 septembre 1860. Le volume traite donc de la guerre avec l'Autriche, de Villafranca, des annexions, de l'expédition de Garibaldi en Sicile et de son entrée à Naples.

— Nous recommandons aux bibliographes l'ouvrage de M. Manno : *Repertorio bibliografico delle publicazioni della R. academia delle scienze di Torino. Stamperia Reale.*

Autriche. — Le dernier tome des mémoires de Metternich, publiés par le fils de cet éminent homme politique, paraît chez W. Braumüller, à Vienne.

— M. Laube, directeur du Stadt-theater de Vienne et l'un des amis les plus dévoués de l'auteur drama-

1. *I libri commemoriali della republica venezia Regesti di Riccardo Predelli.* Venezia, Visentini, édit. 1876-1884. 3 vol. in-4°.
2. Loescher, édit. Rome. 1884.
3. Trapani. 1884.
4. Tip. Befani. Roma, 1884.
5. Jovence. édit. Naples, 1884.



tique Grillparzer, lui a consacré une étude biographique qui contient des détails fort intéressants. Les entrevues de Grillparzer avec Gœthe, son voyage en Grèce et ses souvenirs de 1848 sont les chapitres les plus remarquables de cette biographie.

— M. Gerold, à Vienne, publie le catalogue de la bibliothèque du musée autrichien.

— MM. Urbain et Schwarzenberg, à Vienne, publient un lexique biographique des médecins célèbres depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Cette intéressante publication compte au nombre de ses collaborateurs les sommités scientifiques de tous les pays. Le premier volume vient de paraître.

— MM. Janèck, à Vukovar (Slavonie), publient un recueil de chants populaires sagas et contes en langue croate sous le titre : *Hrvatske marodne piesme i pripoviedke iz Bosne*. M. Rordinac est l'auteur du recueil.

Hollande. — Le célèbre orientaliste H. Kern fait paraître chez Tjeen Willinck, à Harlem, une histoire du bouddhisme dans l'Inde.

— Il vient de paraître à Amsterdam un *Catalogue de livres relatifs à l'Église catholique romaine et spécialement à l'ordre des jésuites et légués à la ville d'Amsterdam par M. G. Schimmelpenninck* (ancien vice-président de la cour provinciale de la Hollande septentrionale).

Espagne. — La princesse Louis Ferdinand de Bavière, qui est d'origine espagnole, a fait imprimer chez M. Rivadeneyra, à Madrid, un recueil de poésies sous le titre de *Poesias de Paz de Borbon*. Ce petit livre n'a été tiré qu'à cent cinquante exemplaires et n'est pas destiné au public.

— Les éditeurs Ballesca, Espasa et Cie viennent de publier en langue castillane un livre très intéressant : *le Mexique à travers les siècles*. Ce livre, dont la direction a été confiée au général Vicente Riva Palacio, contient l'histoire sociale, politique, religieuse, scientifique et littéraire du Mexique depuis les temps précolombiens jusqu'à nos jours. Il a été composé à l'aide de documents la plupart inédits. De nombreux fac-similés, des portraits, cartes et plans ornent cette publication.

— Il vient de paraître à Barcelone une traduction espagnole de l'ouvrage de M. Pompayo-Gener : *la Mort et le Diable*. Cette traduction a été faite par l'auteur lui-même qui a mis à profit les dernières découvertes scientifiques pour modifier certains passages du texte primitif.

Le *Livre* a rendu compte de cet ouvrage quand il en parut, en 1880, chez l'éditeur parisien Reinwald une édition française.

Suisse. — Il vient de se publier à Genève un *Catalogue raisonné ou guide pour servir à l'achat de bons livres, publié par la Société genevoise pour l'encouragement des bibliothèques populaires.*

Amérique. — *A Palace-Prison, or the Past and the Present* (*Une prison-palais, ou le passé et le présent*), vient d'être publié par MM. Fords, Howard et Hulbert, et fait sensation en Amérique.

— Le premier volume de l'histoire de M. Blaine intitulée *Twenty years of congress* (*Vingt années de congrès*) vient d'être publié à Norwich, Connecticut, par la *Henry Bill publishing Company*. Le succès en est énorme.

— MM. Cupples, Upham et Cie annoncent une seconde édition du volume de Frances L. Mace intitulé *Legends, Lyrics and Sonnets,* et un nouveau roman par E. A. Robinson et G. A. Wall : *The Disk, a tale of two passions* (*le Disque, histoire de deux passions*). Le prospectus de ce dernier livre renferme ce passage étonnant : « L'intrigue est entièrement originale, ne ressemblant à rien de ce qui a été publié. L'œuvre se rapproche des romans de Gaboriau pour la complication de l'intrigue, et des saisissantes révélations de Jules Verne pour la richesse des détails scientifiques et la vivacité de l'imagination, plus qu'aucun autre livre offert jusqu'ici au public. Les scènes et les incidents sont purement imaginaires, les caractères n'ont jamais eu leurs semblables dans la vie, et le tout ne peut et ne doit avoir, et, effectivement, n'a jamais eu aucune réalité. » Recommandé comme antidote aux enragés de naturalisme.

— MM. Sheldon et Cie ont publié une nouvelle édition de l'histoire de la littérature anglaise et américaine de Shaw. La partie qui traite de l'Amérique a été refaite d'un bout à l'autre, et la partie anglaise revue et continuée jusqu'à nos jours par M. Truman J. Backus.

— Les bibliophiles accueilleront avec plaisir le nouveau livre de M. Charles Blackburn (Londres ; Sampson Low, Marston, Searle et Rivington) : *Hints on Catalogue titles...* (*Remarques sur les titres des catalogues et sur la rédaction des tables analytiques, avec un essai de vocabulaire de termes et d'abréviations empruntés surtout aux catalogues.*

— Le Earl de Crawford et Balcarres a fait imprimer pour ses amis cinquante exemplaires d'un catalogue descriptif des bibles de sa collection, intitulé : *Bibliorum sacrorum exemplaria, tam manuscripta*

quam impressa, quæ in Bibliotheca Lindesiana asservantur, Roma, 1884, in-8°. — Il fait bon d'être des cinquante amis du Earl de Crawford et Balcarres.

Samoa in the last century (*Samoa au siècle dernier, avec des notes sur les cultes et les coutumes de vingt-trois autres îles de l'océan Pacifique*) est le titre d'un ouvrage où M. George Turner a consigné le résultat de près de quarante ans d'observations et d'études au milieu des naturels. MM. Macmillan et Cie en sont les éditeurs.

— MM. Little, Brown et Cie ont commencé la publication de *Water birds of America* (*Oiseaux aquatiques d'Amérique*), ouvrage qui complètera l'*Histoire des oiseaux de l'Amérique du Nord*, par MM. S. F. Baird, T. M. Brewer et R. Ridgway, dont trois volumes (les oiseaux terrestres) ont paru en 1874. Dans un certain nombre d'exemplaires les figures sont coloriées à la main. Le second et dernier volume de cet important ouvrage paraîtra en septembre.

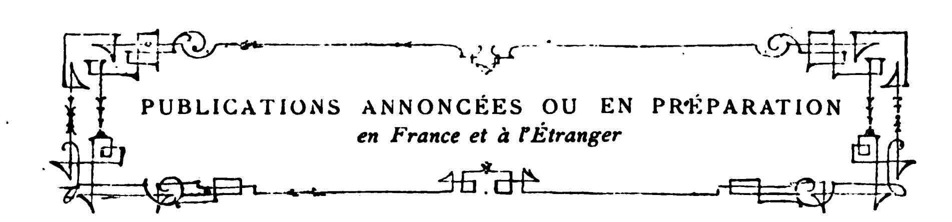
— M. Grenville Murray a publié en volume sous le titre de *High life in France under the republic* (Londres, Vizetelly et Cie), les études et fantaisies sur la société française qu'il avait données avec tant de succès à la *Pall Mall Gazette*.

— *D. Lothrop et Cie* font paraître un livre aussi intéressant qu'un roman et vrai comme une histoire : *Old caravan days* (*les Caravanes du vieux temps*), par Mary Hartwell Catherwod. C'est le récit de l'émigration d'une famille dans l'Ouest américain, il y a quarante ans.

— *Poole W. F. Remarks on library construction to which is appended an examination of M. J. L. Smithmeyer's pamphlet entitled : Suggestions on library architecture, american and foreign. Chicago. Jansen MacClurg, 1884.* (Remarques sur la construction de bibliothèques). — M. Poole, directeur de la *Public library* de Chicago, auteur d'un remarquable *index to periodical literature*, s'élève dans cette brochure contre le système de construction de bibliothèques en usage en Amérique. La chaleur qui règne dans les galeries supérieures des édifices en style gothique de quatre à six étages est insupportable. M. Poole préconise le système français et attaque non sans raison l'ancien système peu pratique qui cependant semble devoir triompher pour la construction des nouvelles bibliothèques de Washington et de Boston.

— Un catalogue d'adresses de libraires éditeurs des États-Unis paraît chez Farley et Ce sous le titre : *Trade reference dictionary*.

— M. C. Tyler fait paraître : *The historic evolution of the free public library in America and its true function in the community*. (L'évolution historique des bibliothèques publiques de prêt en Amérique.)



PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Mme la baronne James de Rothschild vient de faire imprimer le *Mistère du Viel Testament*, avec introduction, notes et glossaire, pour être — en mémoire de son mari qui l'avait préparé, offert aux membres de la Société des anciens textes français — publié à la librairie Didot.



— La publication des *Procédures politiques du règne de Louis XII*, par M. de Maulde, pour la collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France, est, nous dit la *Revue critique d'histoire et de littérature*, en voie d'achèvement. Ce volume doit paraître dans le courant de l'année ; il contiendra le procès criminel du maréchal de Gié, le procès de divorce de Louis XII et le règlement des domaines reversibles à Anne de Beaujeu. C'est un chapitre de l'*Histoire de Louis XII* à laquelle travaille M. de Maulde.

— La librairie Lemerre publie une nouvelle édition des œuvres complètes d'Alfred de Musset en onze volumes in-4°. Il paraîtra un volume tous les deux mois. Un grand nombre de lettres, de pièces de vers inédites et de fragments seront ajoutés au volume d'œuvres posthumes.

M. Lemerre se propose de faire paraître ensuite dans le même format les œuvres de V. Hugo, de Lamartine et de François Coppée.

— Ce mois-ci, la librairie des Bibliophiles publiera en *souscription* un poème nouveau de M. Pontsevrez : *Beauvais délivré*, qui fait partie de la série de poèmes nationaux intitulée *Chansons de France*, qui comprend déjà le *Dragon, Premier sergent de France, Lille assiégée, Ringois.*



ÉTRANGER

Angleterre. — La *Cambden Society* promet pour cette année un recueil de documents ayant trait à la publication du second *Prayer-Book* (livre de prières) d'Édouard VI, édité par le Rév. N. Pocock; les *Political Memoranda* du cinquième duc de Leeds, 1774, édités par M. Oscar Browning; le second volume des extraits des manuscrits de Lauderdale (*Lauderdale papers*), édité par M. Osmund Airy; enfin, un récit de la guerre d'Irlande après la rébellion de 1642, par le colonel Plunket, officier catholique servant sous les ordres du marquis d'Ormond, édité par miss Mary Hickson.

— MM. Trübner et Cie ont sous presse un recueil d'histoires et de contes populaires de l'Inde, par MM. H. W. Stell et le capitaine R. C. Temple. Le livre aura pour titre *Wide-Awake Stories* (*Histoires pour les gens éveillés*), collection de légendes racontées par des petits enfants entre le lever et le coucher du soleil, dans le Pundjab et le Cachemire.

— MM. Bickers et fils annonçaient, il y a quelque temps, une nouvelle et complète édition des œuvres de Daniel De Foe. Aujourd'hui, ils expliquent que l'édition ne sera pas complète en ce sens que les publications périodiques de Foe n'y seront pas comprises; cette partie, fort considérable, de ses écrits excéderait de beaucoup le nombre de vingt-deux volumes auquel les éditeurs se sont limités. Telle quelle, cette nouvelle édition ne peut qu'être bien accueillie, car la réimpression de la « Bohn's Library » est tout à fait insuffisante et rien n'est à négliger dans les œuvres de ce puissant écrivain. En France, on ne le connaît encore que comme l'auteur de *Robinson Crusoé*; aussi est-ce avec plaisir que nous apprenons qu'une jeune revue, la *Revue des chefs-d'œuvre*, se propose de publier une traduction inédite d'un de ses meilleurs romans: *la Vie et les vicissitudes de lady Roxana.*

— M. A.-C. Bradley fait imprimer à la Clarendon Press la conférence qu'il a faite comme professeur de littérature moderne à Liverpool, sur l'étude de la poésie (*The Study of poetry*).

— Le Dr Neubauer prépare un catalogue des manuscrits hébreux conservés à Oxford, enrichi de nombreux fac-similés. Ces fac-similés seront publiés à part, comme spécimens des différentes écritures rabbiniques, à l'usage des personnes qui étudient la calligraphie hébraïque et arabe.

— Le Révérend H. S. Patterson a sous presse un dictionnaire du Coran.

— La maison Bentley, qui publia jadis le premier roman de Charles Reade: *Peg Woffington*, annonce sa dernière production : *A perilous secret* (*Un secret périlleux*.

— M. J. J. Aubertin prépare une seconde édition de ses *Lusiades* qui sera suivie d'une seconde édition de ses *Sonnets*.

— Le Dr Edersheim prépare une nouvelle édition de son livre: *The Life and times of Jesus the Messiah* (*la Vie de Jésus le Messie et son temps*).

— Sous le titre de *East by West* (*En orient par l'occident*), M. Henry Lucy va publier son voyage dans les États-Unis, le Japon et l'Inde, dont la moitié environ a paru dans le *Daily News*.

— M. Quaritch fera prochainement paraître le cinquième volume de la série des œuvres de Camoens, entreprise par le capitaine R.-F. Burton.

— Chez M. Fisher Unvin, le correspondant du *Livre* en Angleterre, on annonce une nouvelle édition à bon marché de l'autobiographie du professeur Vambéry. C'est la quatrième en quelques mois.

— MM. Maclehose et fils, de Glascow, annoncent *Kildrostan, a dramatic poem*, par l'auteur d'*Olrig Grange*, le révérend Dr Walter C. Smith.

— M. Edward Walford prépare un dictionnaire de toutes les personnes remarquables à un titre quelconque qui ont vécu ou vivent encore sous le règne de Victoria. L'ouvrage sera publié par livraisons chez W. H. Allen et Cie, sous le titre de *The Victorian Era*.

— MM. David Bryce et fils, de Glascow, publieront par souscription cet automne une nouvelle édition de *Relics of ancient architecture and other picturesque scenes in Glascow* (*Restes d'architecture ancienne et autres vues pittoresques a Glascow*). L'ouvrage, dont le texte est dû à M. James Pagan, contient 30 planches d'après les dessins de M. Thomas Fairbairn. Il était épuisé et devenu très rare. Il y aura 50 exemplaires tirés sur grand papier, avec épreuves sur Chine.

— L'éditeur W. Paterson, d'Édimbourg, va donner une nouvelle édition des œuvres du Dr Laing, le poète écossais bien connu.

— MM. Hurst et Blackett annoncent deux nouveaux romans: *Gaythorne Hall*, par M. John M. Fothergill et *Venus's Doves* (*les Colombes de Vénus*), par miss Ida Ashworth Taylor.

— M. Justin Mac-Carthy a sous presse le premier volume de son *Histoire des quatre George*.

— Les éditeurs Goldsmid, d'Édimbourg, entreprennent la réimpression de la précieuse collection des voyages de Hakluyt, qu'il est si rare de trouver complète. L'ouvrage se publie par souscription.

— Lady Claud Hamilton traduit en ce moment, sous la direction de M. Tyndall, la vie de M. Pasteur, qui a été récemment publiée à Paris.

— On espère que la traduction *littérale et complète* des *Mille et une nuits*, entreprise depuis trente ans par le capitaine R. F. Burton, sera entièrement prête pour l'impression dans une douzaine de mois. Le tirage en sera strictement limité au nombre des souscripteurs.

— M. Elliot Stock annonce un volume contenant beaucoup de renseignements jusqu'alors inédits sur la campanologie, par M. J. C. L. Stahlschmidt, ancien maître de la compagnie des fondeurs. Il sera intitulé: *Surrey bells and London bell-founders* (*les Cloches du Surrey et les fondeurs de cloches de Londres*).

— M. Frederick A. Hoffman prépare un ouvrage qui aura pour titre: *Poetry, its origin, nature and history* (*la Poésie, son origine, sa nature et son histoire*).

— MM. Bentley annoncent pour l'automne la publication d'environ deux cents lettres de Jane Austin, récemment trouvées par lord Brabourne, dans une boîte pleine de paperasses que lui avait léguée sa mère.

— MM. Estes et Lauriat ont sous presse un ouvrage de M. F. H. Allen, intitulé: *Masterpieces of modern German art* (*Chefs-d'œuvre de l'art allemand contemporain*). Le livre sera illustré de 100 grandes photographies, dont quelques-unes en couleur, de 13 eaux-fortes et du portrait de chacun des artistes qui y sont étudiés. La publication sera complète en 25 parties in-folio et le tirage en est limité au nombre des souscripteurs.

— M. John L. Stephens, nommé récemment ministre des États-Unis à Stockholm, a composé, sur des documents officiels et inédits, une histoire de la vie et du temps de Gustave-Adolphe, qui va paraître chez MM. Putnam.

— MM. Chapman et Hall préparent la publication d'une partie de la correspondance du général Gordon, celle qui se rapporte à ses débuts dans la carrière militaire. Le titre sera: *General Gordon's letters from the Crimea, the Danube and Armenia*. Le volume sera annoté par M. Démétrius Boulger.

— *Le Maître de forges* est traduit en anglais et va être publié par MM. Vizetelly et Cie (Londres).

— M. Bullen ne pourra pas faire paraître son édition des Œuvres de Marlowe avant septembre prochain.

— Romans sous presse chez MM. F. White et Cie: *The Red Cardinal* (*le cardinal Rouge*), par Francis Elliot; *Eva Cameron*, par l'auteur de *Recommended to Mercy*; *Behind the scenes* (*Dans les coulisses*), par Annie Thomas; *A Woman's bondage* (*la Servitude d'une femme*), par lady Constance Howard; *By fair means* (*Honnêtement*), par J. Middlemass; *A North country maid* (*Une paysanne du Nord*), par Lovett Cameron et *Love's Rainbow* (*l'Arc-en-ciel de l'amour*) par Philippa Jephson.

— MM. Remington et Cie annoncent *Holiday haunts by cliffside and riverside* (*Vacances, séjours favoris dans les falaises et près des fleuves*), par M. Bernard Becker.

— M. Alexander B. Bell, rédacteur du *Fifeshire Journal*, va publier un volume intitulé: *Tales of the month s* (*Légendes des mois*).

— La maison Scribner va publier un roman nouveau de J. S., de Dale, l'auteur de *Guerndale*; il aura pour titre *Henry Vane*.

Allemagne. — M. Paul Heyse, l'auteur de charmantes nouvelles qui ne sont pas inconnues au public français, publiera sous peu un nouveau volume de nouvelles sous le titre: *Neues Buch der Freundschaft* (Nouveau livre de l'amitié).

— Dans le courant de juillet, MM. Beck, éditeurs à Nordlingen, publieront les souvenirs de J. C. Bluntschli: *Denkwürdigkeiten aus meinem Leben* (3 volumes).

Autriche. — Le prince impérial d'Autriche a pris l'initiative de la publication d'un ouvrage ethnographique, qui sera un véritable ouvrage de luxe, dans le genre de la *Germania*, de Scherr, et de *Notre Patrie*, de Kroner. Cet ouvrage ethnographique comprendra l'histoire de tous les peuples de l'Autriche-Hongrie.

Les écrivains les plus éminents de la monarchie autrichienne prendront part à sa rédaction. Conformément à ce qu'exige la situation particulière de l'empire, ce livre sera imprimé dans quatre ou cinq langues différentes. Ce n'est pas seulement sous le point



de vue littéraire, mais encore comme œuvre d'art que ce livre sera une publication extraordinaire. Les libraires de l'Autriche n'étant pas en position d'entreprendre un ouvrage aussi important, qui, dans d'autres pays, permettrait de réaliser de beaux bénéfices, on ne peut que féliciter le prince impérial d'avoir bien voulu mettre son influence toute-puissante au service d'une publication aussi remarquable, permettant de constater le savoir-faire de ceux qui s'adonnent en Autriche aux arts graphiques.

Danemark. — Un littérateur danois de talent, M. Paludan-Müller, fera paraître sous peu une étude sur les drames de Gœthe, sous le titre de *Studier over Gœthes Dramaer*.

États-Unis. — Les auteurs de *Poole's Index to periodical literature* annoncent qu'ils sont prêts à publier un supplément pour 1882 et 1883 dès qu'ils seront assurés d'un minimum de 300 souscripteurs. La circulaire, qui a paru dans le *Library Journal* de New-York, est signée: William F. Poole, bibliothécaire de la bibliothèque publique de Chicago, et William J. Fletcher, bibliothécaire d'Amherst College.

— MM. Harper (New-York) annoncent une nouvelle édition des œuvres de Coleridge.

— Le Dr Richard T. Ely, nous dit *The Nation* de New-York, travaille à une histoire de l'économie politique aux États-Unis, avec la collaboration de deux de ses élèves. Il fait appel à tous ceux qui pourraient lui communiquer ou lui indiquer des livres, brochures, articles de journaux ou de revues, discours et documents quelconques relatifs à son sujet. Son adresse est: John Hopkins, Seminary of historical and political science, Baltimore.

— On annonce une relation de voyage richement et abondamment illustrée, par lady Brassey, sous ce titre: *Fourteen thousand miles in the yacht Sunbeam in 1883* (*Quatorze mille milles dans le yacht Sunbeam in 1883*).

— On annonce un ouvrage d'Edward S. Roberts, décrivant une grande partie de l'ancien Mexique; l'ouvrage sera illustré et publié chez R. R. Donnelly et fils, Chicago.

— Le colonel John Hay a enfin mis la dernière main à la biographie d'Abraham Lincoln, annoncée depuis si longtemps.

— M. Pidgeon a sous presse un ouvrage intitulé: *Questions du vieux monde et réponses du nouveau* (*Old world questions and new world answers*). Il y traite de l'émigration européenne aux États-Unis et y cherche la solution du problème social. Éditeurs: MM. Kegan Paul, Trench et Ce.

— MM. N. E. Dibble et Cie, de Cincinnati (Ohio), annoncent une *Bibliothèque de la littérature américaine* (*A Library of American literature*), compilée par M. E. C. Stedman et miss Ellen M. Hutchinson. Elle se composera de 10 volumes in-8° et contiendra des extraits choisis des écrivains américains depuis les premiers temps jusqu'à nos jours.

— MM. Proctor Knott et Spofford préparent une histoire de l'*Humour* en Amérique (*History of American humor*).

On annonce encore en Amérique:

Chez MM. Houghton, Mifflin et Cie: *The American horsewoman* (*la Femme de cheval américaine*), par Mme Elizabeth Kerr, fort versée dans son sujet, et une traduction de l'*Odyssée* préparée de longue main par le professeur George H. Palmer, de Harvard University;

Chez MM. Cupples, Upham et Cie (Boston): un ouvrage sur les bibliothèques de Boston, publié par souscription;

Chez MM. Smythe et Foss (Lynn): un roman de M. James Berry Bensel, intitulé: *King Kophetua's wife* (*la Femme du roi Kophetua*);

Chez MM. Funk et Wagnals (New-York): *Rutherford*, roman par Edward Fawcett; *The Fortunes of Rachel*, par le révérend E. E. Hale. Rappelons que ces éditeurs, après avoir annoncé la traduction du nouveau livre de Daudet, *Sapho*, déclarent qu'ils ne publieront pas l'ouvrage parce qu'ils s'écartent trop du ton de leurs publications ordinaires. Je le crois bien!





France : *Le* Dictionnaire de médecine *de MM. Littré et Robin. — Acquisition des manuscrits Libri par l'Italie. — Exposition des documents concernant l'histoire de l'Université de lois d'Orléans. — Statue de G. Sand.* — **Étranger**. Allemagne : *La production littéraire en Allemagne. — Lettres inédites de Gustave-Adolphe. — Les frères Grimm. — La librairie allemande. — Le* Journal de la Librairie allemande *et la bibliothèque du château de Saint-Cloud.* — Angleterre : *Un éditeur pensionné par son gouvernement. — Société pour la protection des auteurs. — Anonyme découvert. — La* London library. — *La Bible d'Hexham. — Fête de Shakespeare — La Presse.* — Italie : *Les archives du Vatican. — Une école spéciale de paléographie et d'histoire comparée. — Société de librairie italienne. — Une statue à Capponi.* — Hollande : *Le centenaire d'une société scientifique.* — Russie : *Le monument de Tourguéneff.* — Suède : *Un livre composé dans un hospice d'aliénés.* — Indes : *Supercherie littéraire.* — Japon : *La Presse.* — Amérique : *Un passage d'Homère expliqué. — La* Marseillaise. — *Curieuse coquille. — Traduction d'ouvrages français.*

FRANCE

Le Dictionnaire de médecine *de MM. Littré et Robin.* — Nous avons reçu de M. le docteur Decaye la lettre suivante en réponse à l'entrefilet, paru dans notre livraison précédente et relatif à la nouvelle édition du *Dictionnaire de médecine* de MM. Littré et Robin, parue chez M. Baillière :

Monsieur,

« J'ai pris connaissance aujourd'hui seulement de l'article que vous avez publié au sujet de la nouvelle édition du *Dictionnaire de médecine* jusqu'ici connu sous le nom de *Dictionnaire* de *Littré* et *Robin*, et maintenant désigné sous le nom de *Dictionnaire de Littré.*

« Je n'ai pas à m'occuper des motifs qui ont suscité cette mauvaise querelle ; il y a peut-être là un dépit mal dissimulé ou une rivalité commerciale.

« En ce qui concerne M. Robin, la situation est bien simple... En acceptant de reviser la quatorzième édition, il avait reconnu expressément aux éditeurs le droit de confier à un autre que lui le soin de reviser les éditions ultérieures; de plus, il avait demandé lui-même, par une lettre du 18 mars 1882, que son nom fût maintenu *dans le cours des articles qui par leur sujet pourraient scientifiquement en exiger la mention.*

« Le seul point qui mérite d'arrêter les esprits sérieux et impartiaux, c'est le reproche qui m'est fait d'avoir dénaturé l'œuvre de Littré, ce qui serait en effet scandaleux, odieux, si c'était vrai.

« Sur quoi donc est basé ce reproche ? Sur les changements apportés, dit-on, dans la rédaction des mots *Ame, Animisme, Conscience, Homme, Instinct, Intelligence.*

« Il est exact que le nom de Littré a été conservé sur le titre, d'après le *désir* de sa veuve et à la condition que les six dernières lignes de l'article *Ame* seraient supprimées. Pourquoi celles-ci plutôt que d'autres? Je l'ignore absolument.

« Dans un dictionnaire, les articles se complètent les uns les autres sous peine de répétitions fastidieuses. Et l'article *Ame*, pas plus qu'un autre, ne peut seul faire juger la doctrine.

« Si j'étais le clérical, « l'homme bien pensant » qu'on a dit, ne me serais-je pas empressé de faire une addition spiritualiste au mot *Ame*, dont la définition trouve ailleurs son complément, mais qui n'a pas gagné du moins en religiosité ?

« Le maintien du nom de Littré sur le titre du *Dictionnaire* est donc l'expression d'un fait vrai; c'est de plus un acte de justice que de lui laisser continuer, après sa mort, l'œuvre de vulgarisation philosophique qui a fait l'honneur de sa vie et qui est restée semblable à elle-même, toujours quant au fond, le plus souvent quant à la forme. Sans doute il aurait mieux valu que ce débat ne fût pas ouvert; mais puisqu'on n'a pas craint d'abuser l'opinion publique en lui présentant, par la voie de votre journal, des citations perfidement tronquées au lieu de considérer l'ensemble de l'œuvre et d'y chercher la doctrine positiviste qui en relie les différentes parties, je me vois forcé d'avoir recours à votre impartialité, et de solliciter de votre obligeance l'insertion de cette lettre.

« Veuillez agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« Dr Paul Decaye, 65, rue Monge. »





— De son côté, M. Wyrouboff qui fut, avec Littré, le directeur de la *Philosophie positive*, qui resta jusqu'au dernier jour le collaborateur et l'ami de l'illustre savant, a adressé au *Temps* la lettre suivante que notre impartialité nous force à insérer en partie :

« Monsieur,

« On a beaucoup parlé ces jours derniers de la nouvelle édition du *Dictionnaire de médecine et de chirurgie* auquel Littré et Robin ont attaché leur nom, et le fait est que cette étrange entreprise industrielle valait la peine d'attirer l'attention du public éclairé. On a discuté le pour et le contre, on a examiné les responsabilités, on a *interviewé* bien du monde sans arriver à une solution précise. Permettez-moi de vous donner quelques renseignements exacts qui pourront, je crois, clore l'incident.

« Trois accusations ont été formulées : l'une contre la famille, l'autre contre l'éditeur, la troisième contre le malencontreux auteur qui a accepté la difficile besogne de « revoir » le travail dû à la collaboration de deux hommes illustres. Voici la vérité vraie sur ces trois points :

« La famille de Littré n'a joué aucun rôle dans cette affaire. Mme Littré s'est bornée à demander à MM. Baillière quels étaient ses droits sur le *Dictionnaire;* il lui fut répondu, avec raison d'ailleurs, qu'elle n'en avait aucun. Elle n'a exprimé aucun désir de voir des doctrines modifiées ou des articles supprimés; elle n'a imposé aucune condition et n'a eu à donner aucune autorisation ; elle a même ignoré, jusqu'à ces derniers temps, l'existence de cette nouvelle édition. Tout ce qu'elle peut faire dans l'état actuel des choses, — et elle le fera, je l'espère, — c'est d'exiger que le nom de son mari disparaisse, comme Robin a exigé que disparaisse le sien.

« La lourde responsabilité de cette spéculation de librairie retombe donc de tout son poids sur les éditeurs; mais j'imagine qu'ils s'en préoccupent peu, trouvant la spéculation avantageuse. Elle l'est en effet. Ils payaient à Littré et Robin 10,000 francs par édition, ils payent maintenant une somme insignifiante (2,000 francs, je crois); bénéfice net : un nombre respectable de billets de banque restant en caisse et le nom de Littré sur la couverture pour allécher le public.

« Il reste donc à apprécier la responsabilité qui incombe à celui qui a été chargé de remanier le volume. M. Decaye affirme qu'il n'a dénaturé en aucune façon l'œuvre de Littré, et il cite à l'appui quelques articles dont l'esprit a été scrupuleusement conservé. Il est fort possible, il est même fort probable que M. Decaye ne se soit pas senti une compétence philosophique suffisante pour remplacer les doctrines positives par des doctrines à lui ; il a gardé le fond des idées de Littré en supprimant par-ci par-là quelques lignes et en y ajoutant de temps à autre quelques fioritures. Mais la question n'est nullement là. Les très rares articles doctrinaires qui appartiennent à Littré ne constituent que la partie la moins importante de sa collaboration au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie;* ces articles sont d'ailleurs la reproduction fidèle des idées de M. Comte.

« M. Decaye a raison de dire qu'il n'a pas « dénaturé » l'œuvre de Littré; il l'a simplement détruite. Je tenais à le dire.

« Je ne crois pas m'avancer beaucoup en affirmant que Littré, qui ne protestait jamais lorsqu'il s'agissait d'affaires qui lui étaient personnelles, se serait certainement élevé avec énergie contre cette singulière façon de lui témoigner du respect.

« Recevez, monsieur, l'expression de ma haute considération.

« G. Wyrouboff. »

— Le gouvernement italien qui avait envoyé à la vente de lord Ashburnam M. Pasquale Villari pour traiter de l'achat des manuscrits italiens vendus jadis au grand seigneur anglais par Libri a pu recouvrer, pour la somme de 575,000 francs tout le fonds Libri, à l'exception des cent manuscrits réclamés par la France, et en plus dix manuscrits d'un grand prix relatifs au Dante.

Les manuscrits qui font ainsi retour à l'Italie sont au nombre de mille huit cent trente-trois, dont une trentaine des xive et xve siècles concernant le Dante. Le plus ancien de tous porte la date de 1335; il provient de la collection Pucci. Il y a, en outre, divers commentaires de la *Divine Comédie, Benedetto da Imola* et du fils du Dante Piero Allighieri, des poésies de Pétrarque, le manuscrit célèbre de la *Cronaca* de Dino Compagni, sous la date de 1465, quatre manuscrits de Villani, divers ouvrages ornés de miniatures ayant appartenu à Laurent le Magnifique, à Léon X et aux Sforza, une comédie autographe de Lope de Vega, de nombreuses lettres autographes et des manuscrits d'auteurs classiques latins, en autres un Pline très rare ayant fait partie de la bibliothèque Ricciardana de Florence.

Un riche amateur avait offert, dit-on, 120,000 francs pour le Livre d'heures de Laurent le Magnifique dont les miniatures sont attribuées à Lorenzo di Credi.

Exposition des documents concernant l'histoire de l'Université de lois d'Orléans, dans l'ancienne salle des Thèses. — On sait quelle fut, du xive au xviiie siècle, l'importance de l'Université de lois institué à Orléans en 1305 par une bulle de Clément V et dotée de privilèges considérables par les anciens rois, Philippe le Bel notamment. A l'occasion du concours régional qui a eu lieu à Orléans dans le courant du mois de mai, l'archiviste du département du Loiret, M. Jules Doinel, a eu l'heureuse idée de réunir dans l'ancienne salle des Thèses les documents qu'il a pu se procurer sur l'histoire de cette université de lois.

M. Doinel avait subdivisé en deux sections les objets exposés.

1° *Histoire de l'Université.* — 2° *Productions typographiques.* Chaque section était subdivisée en séries allant de A à F et de A à C.



La série A de la première section se trouvait formée par les documents des archives départementales. M. Doinel les avait distribuées comme il suit :

1° *Charte de fondation de l'Université*, donnée par le roi Philippe IV (1312);

2° *Statuts dressés par le pape Clément V* (1307);

3° Arrêt du Parlement de Paris, condamnant à des peines infamantes plusieurs bourgeois d'Orléans qui avaient excité une émeute contre l'institution naissante, dont les exemptions et les privilèges blessaient la fierté municipale (1311);

4° Lettres patentes de Louis le Hutin déclarant que les ecclésiastiques criminels de lèse-majesté ne seraient pas couverts par l'immunité royale (1314);

5° Lettres du même roi défendant de bannir de la ville les suppôts de l'*Alma Mater* (1314);

6° Institution de la Messagerie. Elle donna l'idée première du transfert des dépêches.

7° Statuts de la réformation du pape Jean XXII (1320);

8° Patentes de Philippe VI confiant au bailli et au prévôt d'Orléans la conservation des privilèges (1346);

9° Une très curieuse charte d'Édouard III, donnée à Tournésy-en-Beaux (Tournoisis-en-Beauce), le 21 avril 1360, par laquelle ce roi d'Angleterre, en pleine conquête du pays orléanais, accorde à l'Université une sauvegarde scellée de son grand sceau royal;

10° Le curieux acte du 20 avril 1411, premier titre de la salle des Thèses;

11°-12° Et pour l'édification des ultramontains, d'une part, et des gallicans de l'autre — *arcades ambo* — une bulle du concile de Bâle excommuniant Eugène IV, et une bulle d'Eugène IV excommuniant le concile de Bâle. Un prêté pour un rendu (1439-1441);

13° Une bulle de Calixte III priant l'Université de secourir Constantinople (1455);

14° Le livre du recteur ou Cartulaire de l'Université : manuscrit du xvie siècle;

15° Le livre des statuts de la nation allemande; manuscrit enluminé du xive siècle.

16° Le livre des statuts de la nation de Champagne; manuscrit enluminé du xive siècle ;

17° Le livre des statuts de la nation de France, manuscrit du xve siècle;

18° Le premier registre des procurateurs allemands (1444-1506) : miniatures;

19° Le troisième registre des mêmes. On y remarque une aquarelle sur parchemin, représentant une dame de « haulte graisse » du xvie siècle.

20° L'Index général des étudiants allemands. Chaque feuillet est orné de belles aquarelles, rehaussées d'or, figurant des armoiries, des emblèmes de petites scènes de genre d'une grâce et d'un goût exquis (xviie et xviiie siècles);

21° Le livre des procurateurs de la nation picarde. Dans ce manuscrit, on peut voir une gouache délicieuse représentant Apollon et Vénus;

21° à 33° Une série d'actes des plus intéressants: lettres missives, sauvegardes, quittance du duc Charles d'Orléans, dont j'ai parlé précédemment, autographes. Le document qui excite le plus d'émotion est une lettre écrite des prisons de l'Inquisition de Paris par un jeune Allemand nommé Agyleus, enfermé comme luthérien.

La série B (livres ou documents imprimés, orléanais) était enrichie d'objets exposés par M. Herluison, érudit éditeur orléanais, M. Louis Jarry et M. de Molandon.

M. Herluison avait exposé la *Prophétie des Petits-Enfants*, livre protestant rarissime provenant du cabinet de Ch. Nodier (1562);

La *Sauvegarde des Roys*, etc., sermon de David Home, prêché à Gergeau (Jargeau) 1616 : exemplaire unique. *Le duel de Tithamante* (1603);

Des livres rares à chiffres d'amateurs;

Une série d'anciens bois de typographie orléanaise;

Un *Manipulus curatorum* imprimé par Vivian (1490);

Une suite des Constitutions françaises de 1791 à l'an VIII.

M. Louis Jarry avait confié :

Tarif des Aydes, aux armes du duché d'Orléans reliure en maroquin vert;

De la Procédure criminelle, manuscrit autographe de Pothier, avec une lettre et portrait;

Œuvres de Ruzé, docteur Rigeur, Gallio-Dupré (1534);

Coutumes d'Orléans, Saturnin Hotot (1583), exemplaire de dédicace sur vélin, aux armes d'Entragues, reliure xvie siècle, aux armes de la ville d'Orléans; le *Roman de la Rose*, manuscrit du xve siècle, sur papier de fabrique orléanaise, in-folio.

M. de Molandon : un Pyrrhus d'Anglebernies, édité chez Hoys en 1517.

La série D était consacrée aux portraits : Pothier, Jousse, Vallet de Chevigny, Guyot de Grandmaison, Jacques Delalande, Le Normant du Coudray, dessin original de Gauthier.

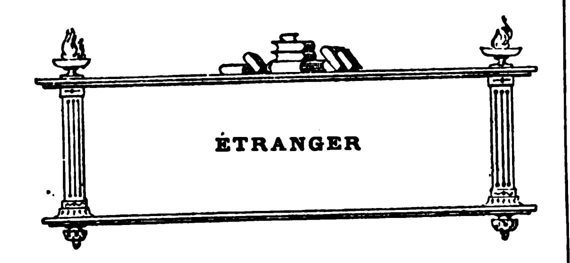
A citer, dans la série E, un sceau original du recteur (xvie siècle), une médaille d'or, prix universitaire fondé par Pothier; épreuve magnifique, très rare, portant d'un côté la tête de Louis XV, de l'autre les armes de l'Université.

Parmi les autographes de la collection de M. de Molandon, on distinguait une lettre de Van Gifen, fondateur de la bibliothèque de la nation germanique, des lettres de Delalande, Pajon, Proust de Chambourg, Prévost de La Jannès, Le Barche.

Enfin, M. Guyot avait prêté une série d'autographes de Pothier.

La statue de George Sand. — La cérémonie de l'inauguration de la statue de George Sand, à la Châtre, aura lieu au mois d'août prochain.





Allemagne. — *La production littéraire en Allemagne.* — Nous empruntons au *British and colonial Printer and Stationer,* de Londres, la statistique suivante sur l'activité de la presse en Allemagne :

La Prusse compte 1,635 journaux avec environ 5,000,000 d'abonnés; Bade, la Bavière et le Wurtemberg en ont ensemble 552 avec un million et demi d'abonnés environ; les petits États allemands en ont 360, lus par 680,000 abonnés; l'Alsace-Lorraine en a 52 avec 120,770 abonnés. C'est donc un total de 2,599 journaux. Sur ce nombre, 18 paraissent trois fois par jour, 46 deux fois, 71 sept fois par semaine, 613 six fois, 18 cinq fois, 60 quatre fois, 564 trois fois, 757 deux fois et 413 une fois seulement.

L'empire austro-hongrois compte 518 journaux politiques, dont 297 en allemand et 221 en différents langages. La Suisse en publie 308, dont 233 en allemand et 75 en italien ou en français.

En 1882, il s'est publié, en fait de livres, dans les mêmes pays :

Encyclopédies, bibliographies, dictionnaires, etc.	311
Théologie	1,307
Jurisprudence, politique	1,570
Médecine	839
Sciences naturelles	799
Philosophie	155
Pédagogie, livres de classe	1,851
Littérature enfantine	401
Langues classiques et orientales	577
Langues modernes	439
Langues slave et hongroise	48
Histoire, biographie, mémoires	808
Géographie	364
Mathématiques et astronomie	199
Art militaire, art du vétérinaire	344
Commerce	679
Architecture, science de l'ingénieur, etc.	372
Forêts, chasse, mines, etc.	116
Agriculture, horticulture, etc.	398
Fiction, poésies, théâtre, etc.	1291
Beaux-arts, musique, sténographie, etc.	558
Romans et nouvelles	599
Franc-maçonnerie	28
Ouvrages divers	404
Atlas et cartes	346
Total	14,803

En 1862, le total général n'était que 9,779.

— Pendant l'année 1883, ont paru en Allemagne 14,800 livres de toute nature; suivant les sujets, ces ouvrages se répartissent comme suit :

Pédagogie	1,691
Théologie	1,504
Droit	1,301
Belles-lettres	1,207
Médecine	922
Sciences naturelles	832
Histoire et ouvrages populaires	795
Commerce et industrie	671
Beaux-arts	625
Philologie ancienne	609
— moderne	501
Sciences de l'ingénieur	482
Ouvrages pour la jeunesse	386
Art de la guerre, etc.	366
Économie rurale	337
Cartographie	329
Géographie	290
Astronomie et mathématiques	221
Philosophie	142
Chasse et forêts	98
Franc-maçonnerie	28
Divers	750

(soit, en moyenne, 40 publications nouvelles par jour!)

Lettres inédites de Gustave-Adolphe. — On vient de retrouver dans les archives de Marbourg une collection de 150 lettres de Gustave-Adolphe et dont on ignorait l'existence. Ces lettres seront publiées par M. S. Hirzel de Leipzig.

Les frères Grimm. — Un comité s'est formé pour élever à Hanau, ville natale des frères Grimm, un monument en l'honneur de ces deux germanistes. On désirerait inaugurer ce monument le 4 janvier prochain, ce qui permettrait de célébrer en même temps le premier centenaire de Jacob Grimm.

La librairie allemande. — Le *Livre des adresses* de Schulze, pour 1884, contient les noms de 6,142 maisons de librairie. Avec les succursales, ce chiffre s'élève à 6,312. Des 6,142 librairies, 1,706 sont des maisons d'éditeurs (1,340 pour les livres, 218 pour des ouvrages d'art, 148 pour la musique). Les autres 4,436 font la commission, l'expédition, etc.

Les 6,312 librairies allemandes ou en relations d'affaires avec les maisons allemandes se trouvent dans 1,440 villes. L'empire d'Allemagne seul en comprend 4,819, dans 1,032 villes (20 villes et 134 maisons de plus qu'en 1883). L'Autriche-Hongrie compte 686 libraires, dans 210 localités.

Le reste de l'Europe comprend 706 maisons, dans 157 villes. En dehors de l'Europe, il figure dans le *Livre des adresses* 101 maisons, dans 41 villes.

Le *Journal de la librairie allemande* et la *Bibliothèque du château de Saint-Cloud.* — Un fait à ajouter au dossier de l'invasion allemande :



Le dernier numéro du *Journal de la librairie allemande* contient, à la septième page, l'avis suivant :

(32562)

« Paul Meubner (à Cologne) met en vente :

« *Magler*, Dictionnaire artistique : 22 volumes. Exemplaire magnifique, relié en fin demi-chagrin de Paris. En parfait état de conservation, à 350 marks (437 fr. 50).

« N. B. — *Provient de la bibliothèque du château de Saint-Cloud.* »

On voit que les incendies ne ruinent pas tout le monde.

Angleterre. — *Un éditeur anglais pensionné par son gouvernement.* — Le Dr J.-A. H. Murray, l'éditeur du *Grand Dictionnaire historique et étymologique de la langue anglaise* en cours de publication, vient de recevoir de la liste civile une pension de 250 livres (6,250 francs).

Une Société pour la protection des auteurs. — Nous empruntons au journal *The Bookseller* du 5 juin ce paragraphe humoristique :

Société pour la protection des auteurs. — Il vient de se former une nouvelle société littéraire, entièrement composée d'auteurs, et dont un correspondant nous expose l'objet dans le résumé suivant :

Obliger les éditeurs à accepter et à publier tous les manuscrits qui leur sont envoyés;

Établir la perpétuité des droits d'auteur;

Obliger les éditeurs à imprimer les noms des auteurs en gros caractères dans leurs catalogues et dans leurs annonces;

Donner à l'auteur le droit absolu de décider quant au format, au style, au prix et au nombre des volumes dont se composera son ouvrage, ainsi que du nombre et de la nature des illustrations qu'il contiendra;

Établir l'usage de payer quotidiennement des primes aux auteurs, et de leur fournir quotidiennement des états de vente;

Annuler toutes les ventes et tous les transferts de propriété littéraire dans les cas où les auteurs croient que les éditeurs font trop de bénéfice sur les livres en question, la propriété devant faire retour aux auteurs;

Doubler tous les honoraires payables aux auteurs en vertu des arrangements actuels;

Amender la loi sur les contrats en ce qui regarde les auteurs, de façon que toute convention entre auteur et éditeur ne soit obligatoire que pour l'éditeur seulement;

Encourager les bonnes relations entre les auteurs et les éditeurs en établissant le droit des auteurs à tous les bénéfices provenant de la vente de leurs œuvres.

Un anonyme découvert. — On ne connaissait pas jusqu'ici l'auteur d'un ouvrage écrit en faveur de la doctrine évolutionniste, et qui, depuis sa première apparition, laquelle date déjà de plusieurs années, s'est vendu à des milliers d'exemplaires. Nous voulons parler de *Vestiges of the natural History of Creation* (*Vestiges de l'histoire naturelle de la création*). Dans une préface à la dernière édition, M. Alexander Ireland, une des quatre seules personnes dépositaires de ce secret, révèle que ce livre est l'ouvrage de feu le Dr Robert Chambers.

La *London Library*. — Les membres de la *London Library* ont tenu, le 29 mai, leur 43e réunion annuelle. Ils sont aujourd'hui au nombre de 1778. Leur revenu de l'année 1883 a atteint 4,675 livres sterling, dont ils ont dépensé 4,278 livres. Pendant la même période, ils ont ajouté 3,574 volumes à leur collection.

La *Bible d'Hexham*. — Un des livres les plus précieux du nord de l'Angleterre a été exposé par M. A. J. Robinson à la dernière réunion de la Société des antiquaires.

Ce livre ancien, connu sous le nom de *Bible d'Hexham*, fait partie de ce qu'il était convenu d'appeler : la vieille Librairie, collection de livres conservés dans l'église Saint-Nicholas de Newcastle. On croit qu'il a appartenu au maire et à la corporation de Newcastle, mais il est maintenant réclamé par le vicaire et les gardiens de l'église Saint-Nicholas comme étant la propriété de l'église. — Un vieux catalogue de la collection, publié par Emerson Charnley en 1829, contient les lignes suivantes :

« Bible sacrée sur velum, S. André de Hexham, fut donnée par Thomas Matheus, fol. »

L'ouvrage, dans son histoire de Newcastle, en fait mention et décrit que c'est un curieux manuscrit comme bible, avec beaucoup de belles illustrations, qui paraissent avoir appartenu à l'église d'Hexham.

En écrivant ces lignes en 1789, l'auteur pensait que l'ouvrage ne devait pas avoir moins de 600 ans d'existence.

M. Robinson expliqua à la réunion susmentionnée que le livre avait été complètement mutilé et que beaucoup des plus belles lettres illustrées avaient été coupées.

La bible a été entourée d'une planche de chêne prise d'un des panneaux d'un vieil orgue de l'église Saint-Nicholas, lequel orgue a été construit par le célèbre constructeur Renatus Harris, plus de deux cents ans avant l'ouvrage.

Une des vieilles chaînes, ayant la forme usitée pour mettre les livres dans l'église, a aussi été attachée au volume.

Fête de Shakespeare. — Une fête de Shakespeare a eu lieu le mois dernier en, Angleterre, au Royal-Albert Hall.

Cette foire dramatique avait été organisée pour éteindre une dette de 125,000 francs, qui pèse sur l'hôpital de Chelsea.



Cent artistes, écrivains et gens du monde, ont contribué à faire revivre l'œuvre de l'immortel poète.

Le *clou* de la fête était une rangée de onze petits théâtres dont les toitures se réjoignaient au moyen d'un dôme de satin blanc que couronnait le buste de Shakespeare. Devant chaque théâtre, une affiche *authentique* du XVIIIe siècle annonçait le spectacle, et au moment où vous veniez de lire un vieil imprimé constatant, par exemple, que « *Roméo et Juliette*, par maître William Shakespeare, sera représenté ce soir 16 mars 1720 », un rideau se levait et découvrait un superbe tableau vivant représentant une des scènes capitales de *Roméo et Juliette*, reproduite par des dames et *gentlemen* de la meilleure société.

Les figurants étaient lady Alfred Churchill, le baron et la baronne de Bissing, M. Armitage, lady Auckland, la princesse Randhir-Singh, sir Duncan Campbell, etc.

Sir Leighton, président de la Royal Academy, avait dirigé avec une pléiade de peintres et de savants le côté archéologique de ces restitutions shakespeariennes.

La presse anglaise et les imprimeurs. — D'après le *Livre des adresses des journaux*, pour 1884, de Mitchell, il a paru l'année dernière, en Grande-Bretagne, 2,015 journaux se répartissant ainsi : Angleterre, 1,578 (Londres, 401); Pays de Galles, 80; Écosse, 181; Irlande, 156; petite îles britanniques, 20. De tous ces journaux, 179 étaient quotidiens. Aux États-Unis, il a paru, en 1883 : 11,966 journaux, c'est-à-dire 783 de plus qu'en 1882. Des 11,966 journaux, 1,119 étaient quotidiens, 9,136 hebdomadaires. En langue allemande, il a été publié 600 journaux, dont 79 quotidiens. Le Canada compte 639 journaux (il n'y en avait que 622 l'année 1882). De ces journaux, 79 sont quotidiens et 473 hebdomadaires.

Ajoutons qu'il y a, à Londres, 26,226 imprimeurs (dont 631 femmes), 2,379 lithographes, 269 graveurs, 487 fondeurs de caractères, 1,722 hommes de lettres et 1,015 reporters et sténographes.

Une société de librairie italienne. — *Il Bibliofilo* émet l'idée de la fondation d'une *Société de librairie italienne*, et il soumet un projet de statuts à l'adhésion de ses lecteurs et de tous les intéressés à cette utile création. La société porterait le titre d'*Associazione bibliofila*. Elle s'attacherait à faire respecter les droits de la propriété littéraire, à répandre dans les bibliothèques publiques et privées les bons livres et à combattre la publication des livres notoirement immoraux et obscènes, à encourager la formation de bibliothèques dans toutes les communes, dans les hôpitaux, les casernes..., etc. Elle créerait une caisse spéciale (credito-librario) pour aider les auteurs dans la publication d'ouvrages considérables et pour faire des prêts aux sociétaires. Elle s'efforcerait, en outre, d'établir des relations suivies avec les associations de même genre soit italiennes, soit étrangères. Le siège de la société serait à Rome.

Une statue à Capponi. — La ville de Florence vien d'élever au marquis Gino Capponi, mort en 1876 à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, un monument digne de sa grande intelligence et de ses vertus. Ce monument, qui doit consacrer la mémoire du savant historien de la République florentine est placé dans l'église de Santa-Croce, le panthéon des gloires italiennes. L'inauguration en a eu lieu le 29 mai dernier, avec toute la solennité d'une imposante cérémonie. Plusieurs discours ont été prononcés, notamment par M. Ubaldino Perrizzi, par le marquis Alfieri et par M. Eugène Rendu, qui a pris la parole au nom des lettrés français.

Hollande. — *Le centenaire d'une société scientifique.* — La *Maatschappy tot nut van het algemeen*, la plus importante des sociétés de vulgarisation des sciences des Pays-Bas, célébrera le 12 août prochain le centenaire de sa fondation.

Russie. — *Le monument de Tourguéneff.* — Le 16 juin, a eu lieu à Saint-Pétersbourg l'inauguration du monument élevé sur la tombe de Tourguéneff.

Il se compose d'une grande dalle en granit foncé, et porte pour toute inscription ces mots gravés sur la pierre : *Ivan Serguièvitch Tourgueneff, 1818-1883.*

Suède. — *Un livre composé, imprimé et relié dans un hospice d'aliénés.* — Une chose bien rare, c'est un livre rédigé par un médecin aliéniste, composé, imprimé et relié par des fous. Un livre de ce genre vient d'être publié dans l'asile d'aliénés de Kouradsdorf, de Stockholm. Pour distraire un auteur aliéné, on avait imaginé de l'occuper en installant dans l'asile précité une petite imprimerie. Les aliénés de la maison trouvaient tant d'agrément à ce genre d'occupation que l'auteur malade consentit à les instruire dans l'art typographique. Le directeur de l'asile, M. le docteur Bjornstrom, ayant constaté l'heureuse influence qu'exerçait sur ses malades ce genre d'occupation, s'empressa de donner de l'extension à l'imprimerie de l'écrivain aliéné, et les fous qui montraient des dispositions pour ce travail furent mis au courant de la composition, de l'impression et de la reliure. C'est ainsi que l'ouvrage de M. le docteur Bjornstrom, sur les maladies mentales et sur l'état psychique des aliénés, vit le jour.

Indes. — *Supercherie littéraire.* — Un journal de Calcutta, le *Bangabashi*, a découpé le livre *John Bull et son île*, et l'a servi par tranches à ses lecteurs sous la rubrique : « Lettres de notre correspondant de Londres. » C'est de la copie à bon marché, et, pour un Hindou, le procédé est leste.

Japon. — *La Presse.* — Il vient d'arriver à Paris un journaliste japonais, M. F. Yano, directeur du *Hotchishimboun*, principal organe du parti libéral.

M. Yano, qui vient se mettre au courant de nos mœurs et de nos idées, a donné à l'un de nos confrères d'intéressants détails sur la presse japonaise.

En 1875, il n'existait au Japon que 53 publications périodiques; le chiffre était en 1876 de 70, de 156 en 1877, de 225 en 1878. Il atteint actuellement (journaux de toutes sortes, quotidiens, hebdomadaires, etc.) 2,000 environ.

Les principaux organes de cette presse sont au nombre de cinq : le *Hotchishimboun*, organe du parti libéral; le *Nitchinitchishimboun* (*shimboun* veut dire journal), journal officieux qui suit la politique du gouvernement dans toutes ses variations; le *Tchoyashimboun* et le *Maïnitchishimboun*, organe du parti radical, enfin le *Kwampo*, journal officiel. Ce dernier est exactement rédigé sur le modèle du *Journal officiel* français, avec le même format et le nombre de pages variables.

Le *Nitchinitchishimboun* compte huit pages sur le format du *Petit Journal* et se vend 20 centimes, ainsi que le journal de M. F. Yano, qui ne comporte que quatre pages, mais du format d'un journal ordinaire. Les autres ne se vendent que 15 centimes. Tous, au point de vue de la rédaction, sont établis sur le modèle des nôtres, sauf qu'ils se lisent de bas en haut.

Le journal de M. F. Yano, seul, publie des articles littéraires. Son tirage quotidien atteint le chiffre de 20,000 exemplaires.

Amérique. — *Un passage d'Homère expliqué.* — D'après le docteur James, de Boston, les sourds-muets ne sont point sujets ni au mal de mer ni au vertige. — En conséquence, le savant docteur conseille à ceux qui s'aventurent sur mer de se boucher les oreilles avec de la ouate.

L'histoire d'Ulysse forçant ses compagnons de voyage à se boucher les oreilles avec de la cire nous apparaît sous un jour tout nouveau, grâce à l'étonnante découverte du docteur James.

La Marseillaise. — *The domestic Monthly*, magazine illustré de la Fashion, de la Littérature et des Beaux-Arts, qui se publie à New-York, informe un de ses correspondants, qui s'en était enquis, que : « L'hymne de la *Marseillaise*, paroles et musique », est attribué à « Roquet de Lille ou l'Isle ». C'est un renseignement dont nous ne voudrions pas priver nos lecteurs.

Curieuse coquille. — *The Caterer*, le journal gastronomique de New-York, emporté sans doute par la vocation, annonce ainsi notre publication :

Le Lièvre. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

A travers les Revues.

— Le *British and colonial Printer and Stationer* (22 mai) met en garde les papetiers du Royaume-Uni contre l'invasion des détestables produits allemands, et principalement des cartes de Noël. Il nous apprend que, dans les quatre premiers mois de l'année, l'Angleterre a exporté pour 343,543 livres sterling (8,588,575 francs) de livres imprimés, et pour 524,308 liv. sterl. (13,107,700 francs) de papier.

— Lord Lytton donne à *The Fortnightly Review* de juin une brillante causerie dont le titre est la phrase célèbre : *Le style, c'est l'homme;* M. A.-J. Wilson, dans *A World in pawn* (*Un monde en gage*), prédit à la France la banqueroute comme inévitable conclusion de ses emprunts successifs; enfin à propos de la grande édition de Sophocle du prof. Jebb, le prof. S.-H. Butcher écrit quelques pages savantes sur le grand poète dramatique grec.

— *The Gentleman Magazine* publie une étude sur Tabourot, le seigneur des Accords, qui prouve chez son auteur, M. James Mew, une connaissance parfaite de notre vieille littérature. La canne de Balzac fait le sujet d'un article amusant de M. J.-W. Sherer, qui a emprunté à M. Paul Lacroix et au *Livre*, comme il se plaît, du reste, à le reconnaître, une grande partie des renseignements qu'il communique à ses lecteurs.

— Nous avons reçu le numéro de mai du nouveau journal de bibliographie publié à Londres : *The Library Chronicle*. A signaler surtout, une étude de M. Edward Edwards sur les recherches faites dans le Levant et particulièrement dans les monastères du mont Athos, pour trouver d'anciens manuscrits.

— La très belle publication de MM. Cassell et Cie, intitulée *The Magazine of arts*, contient, pour mai, un article illustré sur les elzévirs rares et surtout sur le *Pastissier françois;* une très curieuse description des cartes de visite vénitiennes, par M. H.-F. Brown; l'annonce détaillée et flatteuse de la nouvelle édition illustrée de Musset et des dessins de M. Lalauze, enfin un article intéressant et spirituel de M. Robert L. Stevenson à propos de Fontainebleau et des colonies de peintres qui se sont établies auprès, et notamment à Barbizon.

— Dans la *National Review* de mai, deux articles littéraires sont à citer : « Un auteur allemand populaire », *A popular German Author*, par Helen Zimmern. Il s'agit de Scheffel, qui, sans être un génie ni même un grand écrivain, représente la moyenne de l'esprit allemand. Un détail curieux, c'est que l'auteur de l'article, dont le nom est allemand, et qui étudie un écrivain jaloux de n'employer que des mots d'origine bien allemande, ne saurait exprimer sa pensée sans faire de fréquents emprunts au français. — L'autre article est de M. E.-M. Clerke et a pour titre : « Circé dans la poésie du moyen âge » (*Circe in mediæval song*). Il n'est pas sans intérêt de voir Circé se transformer en sirène et en fée Morgane.

— Nous remarquons dans *The Nineteenth Century* quelques pages aimables inspirées par les ouvrages de M. Legouvé sur l'art de parler en public, et signées Hamilton Aïdé; un curieux article de sir J. Pope Hennessy sur ce que les Irlandais aiment à lire : *What do the Irish read?* et une étude comparée, superficielle, mais étendue, de la manière de passer le dimanche chez les différents peuples civilisés : *The Continental Sunday*, par William Rossiter, un des promoteurs du mouvement d'opinion qui a déjà fait obtenir en Angleterre l'ouverture, le dimanche, de plusieurs musées et bibliothèques auxquels le peuple ne pouvait auparavant avoir aucun accès.

Allemagne. — *Blätter für literarische Unterhaltung.* (1er avril.)

V. Gottschall : Le prince de Bismarck et son évangéliste.

(10 avril). R. Ortmann : Recueils de poésie.

(17 avril). W. Rogge : Le dernier tome des mémoires de Metternich.

W. Meyer : Livres astronomiques.

(24 avril). R. v. Gottschall : Les poètes allemands à l'étranger.

R. Dœhn : ouvrages philosophiques et relatifs à l'histoire de la civilisation.

(1er mai). La littérature des voyages en Espagne et en Portugal.

(8 mai). R. v. Gottschall : E. Geibel.

Centralblatt für Bibliothekswesen. (Juin.)

C. Wendeler : Pour servir à l'histoire de l'acquisition de la bibliothèque de Meusebach.

M. Ilgenstein : Recherches sur l'histoire de l'imprimerie.

V. Falk : Jean Fust de Mayence s'est-il rendu coupable de contrefaçon ?

Deustche Revue (juin).

R. Eitner : La musique d'autrefois et celle d'aujourd'hui.

F. v. Holtzendorff : L'université d'Édimbourg dans le passé aujourd'hui.

Le roi Léopold Ier comme critique.

Deutche Rundschau (mai).

F. v. Sarburg : Alessandro Manzoni.

N. Scherer : Études sur Gœthe.

Faut-il peindre nos statues ?

Le roman naturaliste, par Ferdinand Brunetière.

Ernest Renan : L'islam et la science.

H. Boland : La guerre prochaine entre la France et l'Allemagne.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes (10 mai).

Frankl : Les salons de Vienne et la littérature.

K. Grün : Sur l'histoire littéraire comparée.

M. Laudau : Origine des Ariens.

(17 mai). E. Wichert : Le centenaire de Raupach.

Frankl : Les salons de Vienne et la littérature.

Die Grenzboten (10 avril).

J. Minor : Les poésies de Gœthe.

(24 avril). Un ouvrage retrouvé d'Emmanuel Kant. L'élément catholique dans la littérature allemande.

(1 mai). R. Waldmüller : Emmanuel Geibel, pro memoriam.

(15 mai). G. Weber : Une période douloureuse de l'histoire d'Allemagne.

(22 mai). Gladstone et l'éloquence parlementaire.

A. Lier : La biographie de Grillparzer par Laube.

La fête commémorative de Luther à Iéna.

Unsere Zeit. (Mai.)

N. Lauser : Emilio Castelar.

G. Porter : Gottfried Semper et l'architecture contemporaine.

R. Doehn : L'inhumation des morts chez les Indiens de l'Amérique du Nord.

(Juin). R. v. Gottschall : Emmanuel Geibel et le nouveau lyrisme.

Italie. — *Il Bibliofilo.* (Avril.)

Z. Volta : Sur les titres des livres.

C. Lozzi : A propos de l'édition originale de « la Ninfa Tiberina » de Fr. M. Molza.

C. Arlia : Curiosités bibliographiques.

Nuovo Antologia (15 mai).

G. Chiarini : Les mémoires de H. Heine.

L. Saredo : La princesse Charlotte d'Angleterre.

Les explorations du haut Ogoué. Lettres de S. de Brazza et de Pecile.

Giovanni Prati (nécrologie).

Rassegna nazionale (1er juin).

C. Fontanelli : Il Potere regio e la dinastia di Savoia.

A. Tononi : Il Marchese Cesare d'Azeglio.

Rassegna italiane. (Mai.) Il Monoteismo primitivo.

Le journal illustré l'*Illustrazione italiana* a consacré son numéro entier, texte et dessins, du 8 juin, au 25e anniversaire de l'indépendance. Deux des gravures représentent l'entrée de Napoléon III et de Victor-Emmanuel à Milan, les 7 et 8 juin 1859. D'autres dessins rappellent les batailles de Montebello et de Magenta.

— Une nouvelle revue mensuelle, l'*Italia unitaria*, dont le titre suffit à indiquer les tendances, paraît depuis le mois d'avril.

Belgique. — *Revue générale.* (Mai.)

La civilisation dans l'Amazonie.

L. de Monge : Pour Cervantes.

Amérique. — Nous remarquons dans une revue américaine spécialement consacrée aux questions religieuses, *The Andover Review* (Boston ; mai), un compte rendu très sympathique du récent livre de M. Edgar Evertson Saltus sur Balzac (Boston ; Houghton, Mifflin et Cie, 1884).

— *The Atlantic Monthly* de Boston est, à coup sûr, un des plus intéressants *magazines* qui se publient en langue anglaise. Le numéro de juin contient, au milieu de beaucoup d'autres articles de valeur, quelques pages sur les concerts de musique classique à Paris. Citons aussi une curieuse étude sur le légendaire serpent de mer, avec figures à l'appui, et deux comptes rendus, l'un du remarquable livre d'Edgar Evertson Saltus sur Balzac, l'autre des *Essais de psychologie contemporaine* de M. Paul Bourget.

— *The Decorator and Furnisher* est une fort belle publication illustrée, consacrée aux arts décoratifs dans leurs rapports avec la maison et le mobilier, et qui paraît mensuellement à New-York. Le numéro de mai contient un article de M. Théodore Childe sur le mobilier français et plus particulièrement sur l'ameublement qui convient aux bibliothèques.

— Courte, mais excellente notice sur le poëte américain Bryant dans *The Literary World* du 3 mai (Boston).



— Nous remarquons dans *The North American Review* de juin (New-York) une critique sévère, mais assez juste, il nous semble, du douteux grand poète qui a illustré le nom de Walt Whitman. L'article est signé : Walker Kennedy.

— *The Princeton Review* (New-York, mai) contient une étude remarquable dans laquelle le prof. Joseph Le Conte compare les facultés psychiques des animaux à celles de l'homme (*The psychical relations of man to animals*), et un article où M. Brandes Matthews fait justice des biographes de Sheridan, tout en annonçant une nouvelle édition des comédies de cet auteur, laquelle sera précédée d'une notice biographique digne enfin de celui qui en sera l'objet.

— *Shakespeariana* (Philadelphie) est une revue exclusivement consacrée à Shakespeare et dont nous avons déjà parlé. Le numéro d'avril contient un article de M. T.-W. Hunt, intitulé *la Critique shakespearienne sur le continent*, où il est dit que la France en est encore, à peu de chose près, à l'opinion de Voltaire sur le grand poète dramatique anglais, qu'à part Guizot, M. Villemain, Hugo et Taine, personne qui vaille la peine d'être cité ne s'est occupé parmi nous de Shakespeare, et qu'il ne faut pas s'attendre à le voir apprécié dans notre pays tant que nous ne croirons pas en Dieu.

— Nouveau magazine publié à New-York par MM. G.-A. Adams et fils, sous le titre de *Descriptive America*.



France : *Aniel.* — *Bouisson.* — *Chantrel.* — *Chapron.* — *Derriey.* — *Dunod.* — *Jaime.* — *Fournier.* — *Maret.* — *Tourneux.* — *Valade.* — **Étranger :** *Bright.* — *Byrne.* — *Pae.* — *Pritchard.* — *Smith.* — *Droysen.* — *Kobb.* — *Ulm.* — *Bernstein.* — *Bruning.* — *Berghaus.* — *Notter.* — *Gorner.* — *Thöl.* — *Gurckhaus.* — *Gazino.* — *Dogget.* — *Gross.*

FRANCE

— Un professeur de Lyon, M. Aniel, vient de mourir, en léguant à la Comédie-Française une précieuse collection.

Molièriste passionné, pendant sa longue carrière, il a réuni les diverses éditions des œuvres de Molière et tous les documents, études, critiques, etc., concernant l'auteur du *Misanthrope*.

— M. Bouisson, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, doyen honoraire, ancien député à l'Assemblée nationale, a succombé dans cette ville à une maladie de foie, à l'âge de soixante et onze ans.

M. Bouisson était l'auteur de nombreux ouvrages de médecine fort estimés.

— M. Chantrel, directeur des *Annales catholiques*, vient de mourir à l'âge de soixante-six ans.

M. Chantrel était entré à l'*Univers*, il y a de longues années, pour y faire le feuilleton des sciences. Son activité était prodigieuse, et le travail absorbant de la rédaction lui laissait le temps de composer des livres. La liste de ses ouvrages est considérable. Elle comprend des cours complets d'histoire, des cours de littérature, des grammaires grecque, latine et française, diverses biographies, une *Histoire des Papes*, qui est une véritable histoire universelle.

— M. Léon Chapron, le chroniqueur bien connu, est mort le mois dernier, à Bois-Colombes : il a succombé aux suites d'une bronchite qui dégénéra rapidement en phtisie galopante.

Avocat, il avait été secrétaire de Clément Laurier et avait plaidé plusieurs fois pour son ami M. Aurélien Scholl. Il débuta comme journaliste au *Gaulois;* de ce journal il passa au *Figaro;* en dernier lieu, il écrivait à l'*Événement* et au *Gil-Blas*.

Ses articles les plus goûtés ont été réunis en un volume intitulé *Le long des rues*.

— On annonce la mort de M. Jules Derriey, un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de la typographie par l'invention des machines cylindriques destinées aux journaux à grand tirage. M. Derriey était un véritable inventeur, dans l'acception la plus haute du mot, se consacrant tout entier à ses recherches mécaniques, et poursuivant avec plus de zèle le succès de ses idées qu'il n'était habile à en tirer profit.

C'est dans les ateliers typographiques du *Moniteur universel* qu'il appliqua d'abord ses découvertes, et l'on peut dire que c'est bien à lui, encore une fois, que

les presses pour le tirage à grand nombre des journaux sont redevables des premiers et des plus considérables progrès. En dépit de ses mérites, M. Jules Derriey, qui était aussi modeste que savant, n'avait pas même obtenu les récompenses auxquelles il était un des premiers à avoir droit.

— Nous apprenons le décès de M. Dunod, libraire, qui a publié une grande partie des ouvrages parus dans ces vingt dernières années à Paris, sur l'art de l'ingénieur des ponts et chaussées, sur les mines et sur toutes les sciences appliquées en général.

— On annonce la mort de M. Ernest Jaime, décédé à l'âge de soixante-dix-huit ans, à Versailles.

Il avait collaboré à un grand nombre de pièces qui ont eu un certain succès.

Parmi les auteurs dramatiques avec lesquels il avait collaboré, citons Dumanoir, Bayard, Lambert Thiboust, d'Ennery, Duvert, Lauzanne, etc.

— On annonce la mort du docteur Fournier, décédé à l'âge de cinquante ans.

Après avoir remporté dans l'internat des hôpitaux de Paris la grande médaille d'or de l'École de médecine, M. Fournier, reçu docteur en médecine en 1861 et docteur ès sciences naturelles en 1865, se livra peu à la pratique médicale; il consacra presque toute son activité à la botanique, où il prit bientôt un rang élevé par de nombreuses et importantes publications, dont l'une fut couronnée, en 1875, par l'Académie des sciences. L'un des fondateurs de la Société de botanique, il en fut longtemps le secrétaire. Il avait été chargé par le gouvernement français de rédiger la flore du Mexique, et il commençait, pour la flore du Brésil, sous les auspices de l'empereur dom Pedro d'Alcantara, la publication de deux monographies, lorsque la mort est venue le surprendre.

— M. Maret, primicier de Saint-Denis, archevêque de Lépante, doyen de la Faculté de théologie de Paris, est mort le mois dernier, à l'âge de quatre-vingts ans.

Né à Alais en 1804, M. Maret fit ses études au lycée de Saint-Sulpice et fut d'abord vicaire à Saint-Philippe-du-Roule, puis, en 1840, professeur à la Faculté de théologie de Paris.

Vicaire général de l'archevêché de Paris, il fut nommé évêque de Vannes ; mais devant l'opposition de la cour de Rome, qui lui reprochait ses tendances libérales, il donna sa démission et fut nommé évêque *in partibus* de Sura.

En 1869, M. Maret se prononça nettement sur l'infaillibilité du pape; il publia à ce sujet un livre curieux qui fut anathématisé par l'*Univers*.

Il a publié en mars dernier, sous ce titre : la *Vérité catholique et la Paix religieuse*, un ouvrage qui semblait être son testament politique et religieux, et dans lequel il cherchait une dernière fois à réconcilier l'Église avec les idées modernes.

— M. Prosper Tourneux, inspecteur général des chemins de fer, officier de la Légion d'honneur, vient de mourir à l'âge de soixante-douze ans. Élève de l'École polytechnique, M. Tourneux servit d'abord dans l'artillerie; il quitta l'armée lors de l'organisation du service des chemins de fer au ministère des travaux publics et devint inspecteur général des chemins de fer. On lui doit la traduction de la *Législation des chemins de fer en Allemagne*, du baron Reden, accompagnée de notes et commentaires.

— Un poète et un écrivain distingué, M. Léon Valade, est mort des suites d'une méningite, le 18 juin.

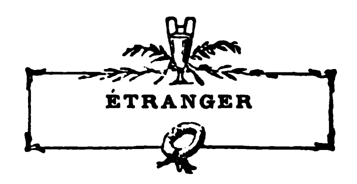
Il fut un des membres les plus assidus du cénacle connu sous le nom de Parnasse contemporain.

L'Académie avait, il y a une dizaine d'années, couronné son premier volume de poésies, *A mi-côte*. Il avait en outre fait paraître, en collaboration avec Albert Mérat, *Intermezzo*, traduit de Henri Heine, ainsi que les *Nocturnes*.

Le théâtre de l'Odéon a représenté de lui divers à-propos dont le dernier, *les Papillotes*, joué le 15 janvier 1883, fut un réel succès.

Il préparait un nouveau recueil de vers : *Tableaux vénitiens*.

Il a collaboré assidument à la *Jeune France*.



ÉTRANGER

Angleterre. — L'*Athenæum* consacre une notice émue à un de ses principaux collaborateurs, M. H.-A. Bright, qui est mort le 5 mai dernier. Il était né en 1830. Il avait collaboré à l'*Examiner*, à la *Gardeners' Chronicle*, à la *Quarterly Review* et était un membre actif de la société connue sous le nom de « Philobiblion ». On lui doit une édition de poèmes inédits de Burns, et une autre également, de poésies inédites de sir Kenelm Digby, dont sa famille possédait les manuscrits depuis longtemps. Les articles de la *Gardeners' Chronicle* et de la *Quarterly* ont été publiés en deux volumes par MM. Macmillan, sous ces titres : *Une année dans un jardin du Lancashire* (*A Year in a Lancashire Garden*), et *le Parterre anglais* (*The English Flower Garden*). Il avait été très lié avec Nathaniel Hawthorne: il conservait de lui une correspondance dont la publication serait d'un grand intérêt.

— On annonce la mort d'un des plus vieux *reporters* de la presse européenne, M. John Byme, qui, depuis cinquante-quatre ans, faisait les comptes

rendus des Chambres anglaises. Il avait quatre-vingt-quatre ans et il faisait encore, trois semaines avant de mourir des suites d'un accident, son service régulier au *Morning Advertiser*.

— Le 9 mai, est mort à Dundee, en Écosse, M. David Pae, rédacteur en chef du *People's Friend* (*l'Ami du Peuple*), journal hebdomadaire publié à Dundee. Il est l'auteur d'un assez grand nombre de romans et nouvelles.

— Le 11 mai, est mort M. Henry Baden Pritchard, ancien collaborateur du *Morning Advertiser* et du *Daily News*, auteur de romans remarqués et d'un ouvrage pittoresque intitulé : *Photographic studies of Europe*. Il occupait une fonction scientifique importante au laboratoire de l'Arsenal de Woolwich et consacrait presque tout le temps que lui laissaient ses devoirs officiels à la rédaction du journal spécial *The Photographic News*, dont il était propriétaire.

— Le savant docteur Robert Angus Smith est mort le 12 mai dernier. Il était né en 1817. Les analyses de l'air impur des villes comparé à celui des campagnes ont rendu son nom célèbre. Parmi ses travaux, citons : *Memoirs of John Dalton, and History of the atomic theory up to his time* (*Mémoire de John Dalton et histoire de la théorie atomistique jusqu'à son temps*), etc., etc.

Allemagne. — On annonce la mort, à Berlin, de l'historien, M. Gustave Droysen, qui fut professeur à Kiel et à Iéna et qui fit partie, en 1848, du parlement de Francfort. Dans cette assemblée, M. Droysen fut secrétaire de la commission de la Constitution.

On a de lui : *Histoire de la politique danoise d'après les documents officiels* (1850); — *Histoire d'Alexandre le Grand* (1833); — *Histoire de l'Hellénisme* (1836-1843); — *Cours sur l'histoire de la guerre d'indépendance en Allemagne* (1846); — *Vie du feld-maréchal de Wartembourg* (1851); — *Histoire de la politique prussienne* (1855-1863); — *Sources et documents pour l'histoire du Grand-Électeur*.

Il faut aussi citer ses traductions d'Eschyle, d'Aristophane, du *De finibus* de Cicéron, et une dissertation : *Phrynicus, Eschyle et la tragédie* (1841).

— G.-F. Kolb, l'auteur de plusieurs ouvrages de statistique et d'opuscules politiques, est mort le 16 mai à Munich. Kolb était membre du parlement de 1848 (gauche). De 1863 à 1866, il a rédigé la *Frankfurter Zeitung*; de 1863 à 1872, il était membre de la chambre des députés de Bavière.

— Adolf Ulm, libraire-antiquaire à Leipzig, très apprécié à cause de ses connaissances bibliographiques, est mort à Leipzig, le 22 avril, à l'âge de soixante et un ans.

— Le Dr A. Bernstein, auteur d'un grand nombre de petites nouvelles fort populaires en Allemagne, est mort à Berlin, le 12 février, à l'âge de soixante-douze ans. M. Bernstein s'occupait, en dehors de ses travaux littéraires, de sciences naturelles.

— Au mois d'avril est décédé à Francfort le Dr Adolf von Brüning, ancien membre du Reichstag et propriétaire du *Frankfurter Journal*. Il a dépensé de fortes sommes pour mettre en pratique ses théories humanitaires.

— Le célèbre géographe et cartographe Prof. Heinrich-Karl Berghaus est mort à Stettin, le 17 février. Berghaus (né en 1797) a été un des amis d'Alexandre de Humboldt.

— Le Dr F. Notter, ancien député, qui a traduit l'œuvre du Dante en allemand, et auteur d'une biographie d'Uhland, est mort à Stuttgart, le 15 février. Il était né en 1801.

— Le 12 avril, est mort à Hambourg le doyen des comédiens de cette ville, Ch. Aug. Gorner, auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre, dont quelques-unes font encore partie du répertoire allemand.

— Un des meilleurs connaisseurs du droit maritime et commercial, le docteur H. Thöl, professeur à l'université de Gœttingue, est décédé le 16 mai.

— Ludwig Gurckhaus, un des libraires éditeurs de musique les plus connus de Leipzig, est mort le jour de la Pentecôte.

Italie. — Le professeur Giuseppe Gazzino, traducteur du *Faust* de Gœthe en italien, vient de mourir.

États-Unis. — M. Kate N. Dogget, de Chicago, connu surtout pour avoir traduit la *Grammaire des arts du dessin* de Ch. Blanc, est mort dernièrement à Cuba.

— Nous avons à enregistrer, à la date du 6 mai, la mort, à Philadelphie, du professeur Samuel D. Gross, docteur en médecine, né en 1805. Il a publié un grand nombre d'ouvrages médicaux qui sont classiques aux États-Unis, entre autres des éléments de pathologie, un traité des maladies des voies urinaires, un manuel de chirurgie militaire, etc.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 mai). A. Michel : Le Salon de 1884. — Hymans : Paul Vitzthumb. — Arty : La collection de médailles artistiques de la Renaissance de M. Robinson. — Cros et Henry : Les monuments de l'Eucaustique. — Mémoires de Gouthière. — (1er juin). Pawlowski : Théorie de la figure humaine avec dessins originaux de Rubens. — ARTISTE (avril). Feuillet de Conches : Ch. R. Leslie. — Nébo : Maurice Rollinat. — De Chennevières : Souvenirs d'un directeur des beaux-arts; au Luxembourg.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (2e liv.). Kohler : Note sur un manuscrit de la bibliothèque d'Arezzo. — Vaesen : Catalogue du fonds Bourré à la Bibliothèque nationale. — Welvert : Philippe le Bel et la maison de Luxembourg. — Bisson de Sainte-Marie : Testament de Jacques de Tarente, dernier empereur de Constantinople, en faveur de Louis d'Anjou (1383). — BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (juin). Glardon : Ch. Gordon. — De Verdilhac : Les origines des grandes familles nobiliaires. — Marc-Monnier : Le Tasse et ses critiques récents. — Rey : De Bordeaux à l'île Maurice. — De Amicis : La Genève italienne. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (février). Bibliographie du XVIe siècle. — Moulin : *L'Iliade*, trad. Barrier. — Note sur un manuscrit janséniste. — Ernouf : Causeries d'un bibliophile. — (Janvier). H. Moulin : La marquise de Simiane et le marquis de Caumont (lettres inédites). — De la Borderie : Notice sur l'imprimerie à Nantes au XVIe siècle. — L. T. : Notice sur un manuscrit singulier : *Les convulsionnaires jansénistes.* — BULLETIN MONUMENTAL (1884, n° 5). De Marsy et Travers : Excursion de la Société française de géographie à l'île de Jersey. — H. Jadart : Le bourdon de Notre-Dame de Reims. — A. Saint-Paul : La Renaissance en France, à propos du récent ouvrage publié sous ce titre. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (17 mai). Une reconnaissance par un officier de cavalerie en bourgeois. — (31 mai). Le catéchisme de Souvarow. — (7 juin). Conversations sur le service en campagne. — A propos du réseau stratégique. — (14 juin). Conférence sur le Tonkin. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (mars-avril). Delaborde : La légation du cardinal Balue en 1484 et le Parlement de Paris. — Vitu : Le jeu de paume des mestayers et l'Illustre théâtre. — État des livres et manuscrits de Jean Racine remis à la bibliothèque du Roi en 1756. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET DU CERCLE SAINT-SIMON (1884, n° 2). Gebhart : Conférence sur Fra Salimbene. — Foncin : L'Alliance française et l'enseignement de la langue nationale en Algérie et en Tunisie.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (15 mai). Mgr de Harlez : La religion primitive des Chinois. — P. Allard : Les persécutions au IIIe siècle. — Vigouroux : Lœckel et le momisme. — Lavollée : Les conclusions d'une enquête sur la condition des classes ouvrières en Europe. — Doncieux : Le comique de Molière et le comique de Marivaux. — CORRESPONDANT (25 mai). De Gaillard : Les partis et la monarchie en 1884. — Dronsart : Littérature princière; la reine Victoria et la princesse Alice. — De Contenson : L'armée chinoise. — Douhaire : *Fénelon à Cambrai*, par E. de Broglie; *Jean de Witt*, par Lefèvre-Pontalis; *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, par Daremberg et Saglio. — (10 juin). Mme Craven : Un opuscule religieux du général Gordon. — De Brémond d'Ars : Les dernières années de Jean de Vivonne et l'enfance de Mme de Rambouillet. — Montalembert et Cornudet. — Lacointa : *Les pays libres, leur organisation et leur éducation*, par M. Ferrand; *Le Play*, par de Ribbe. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (17 mai). Renouvier : Les labyrinthes de la métaphysique. — Pillon : *Les apôtres, essai d'histoire religieuse d'après la méthode des sciences naturelles*, par E. Ferrière. — (24 mai). Pillon : *L'Utilitarisme.* — Grindelle : *La loi morale*, par Barbier. — (31 mai). Pillon : Lettres inédites de Spinoza. — (7 juin). Renouvier : Les labyrinthes de la métaphysique. — Grindelle : *La Russie dévoilée au moyen de sa littérature populaire*, par Hins.

ECONOMISTE FRANÇAIS (17 mai). Nos entreprises coloniales : le Tonkin, Madagascar. — Le commerce extérieur de la France pendant les quatre premiers mois de 1884. — La terre au XIXe siècle : la division de la propriété en Angleterre. — (24 mai). L'agriculture européenne et la concurrence exotique. — Le commerce extérieur de la France pendant les quatre premiers mois de 1884. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les quatre premiers mois de 1884. — Le socialisme légal : ses théoriciens, ses apologistes, ses hommes d'État. — (31 mai). Le projet de loi allemand sur les sociétés anonymes. — Le socialisme légal : ses théoriciens, ses apologistes, ses hommes d'Etat. — La question des consulats au point de vue des informations. — (7 juin). La question égyptienne : de l'inutilité et de l'inopportunité de modifier la loi de liquidation. — Les associations agricoles. — Des obligations légales : Instruction primaire et service militaire; de la prématuration. — (14 juin). Les successions et donations et la richesse de la France. — Le projet de loi allemand sur les sociétés anonymes. — La proposition Bérenger et la question pénitentiaire. — Le ministère des affaires étrangères et le *Foreign Office.* — Les discussions de la So-

ciété d'économie politique : Où la femme, au point de vue économique, est-elle mieux placée : au foyer de la famille ou à l'atelier?

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 mai). Lettres de MM. Parodi et Leconte de Lisle. — Comment se fait une pièce de théâtre. — (31 mai). Les *Blasphèmes*. — Le *Dictionnaire de Nysten*. — M. Cumberland et ses expériences. — A travers les autographes. — A propos du *Maître de Forges*. — Billets inédits de Ponsard. — (15 juin). *Le Député de Bombignac*. — *Sapho*. — *Les Patenôtres d'un surnuméraire*. — Le général Margueritte. — Lettre inédite de Lamartine. — Lettres inédites d'Aimée Desclée.—GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juin). De Fourcaud : Le Salon de 1884. — L. Courajod : La part de l'art italien dans quelques monuments de sculpture de la première Renaissance française. — Guizot : Les expositions de MM. Munkacsy et Baudry. — A. de Lostalot : M. Bracquemond. — L. Palustre : Les sculpteurs français de la Renaissance. — Th. Duret : Expositions de la Royal Academy et de la Grosvenor Gallery.

L'HOMME (25 avril). G. Hervé : L'anthropologie anatomique. — Ph. Rey : Les Botocudos et les Purys. — Deniker : Les moulins à prières des bouddhistes.

INSTRUCTION PUBLIQUE (17 mai). Darvault : Unité de la pensée.—De Rossi : La politique française au XVIe siècle. — Croiset : L'éloquence attique au Ve siècle. — Penant : Les Anglais au moyen âge. — (24 mai). Caro : Théorie de la philosophie contemporaine sur la nature.— Delmont : L'imagination et la mémoire intellectuelle. — (31 mai). Darvault : Schopenhauer. — (7 juin). Ch. Huit : Philosophie de Marc-Aurèle. — Mahaffy : De l'unité de l'*Iliade*. — (14 juin). Le Bidois : Une nouvelle carte de France. — INTERMÉDIAIRE (25 mai). Modes des Athéniennes. — Millevoye chansonnier. — Mois littéraire. — Clément Marot retouché par Conrart. Revue rétrospective. — André Theuriet. — Caricatures parues en 1871. — Dédicaces excentriques. — Anonymes. — Pseudonymes. — Benjamin Constant. — *L'Ane d'or* d'Apulée. — Testament inédit et documents sur Ch. Racot Grandval, acteur de la Comédie française. — (10 juin). Mémoires inédits sur le XIXe siècle. — Le blason dans V. Hugo. — Mme Tallien. — Mlle Arnould. — Histoire de la guerre de 1870.— Pétrarque et Laure. — Louis Bouilhet.— Shakespeare et les roses de Provins. — Th. Gautier et la strophe LXV d'*Albertus*. — Hommage rendu à Littré par Veuillot. — L'Alsace supérieure et le catalogue Didot.

JEUNE FRANCE (mai). Alleuet : Bazaine à Metz. — An. France : Un soldat chroniqueur : Bernal Diaz. — Boutarel : Les opéras français à l'étranger. — JOURNAL DES SAVANTS (mai). Ch. Levêque : Psychologie des grands hommes. — Egger : Publications récentes sur Plutarque. — Wallon : Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration. — B. H. : Sur les auteurs du Sexte.—JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (mai). Le sous-officier et les cadres subalternes. — Armement, instruction, organisation et emploi de la cavalerie. — Plessix : Le fusil de l'avenir. — Kirn : L'alimentation du soldat.

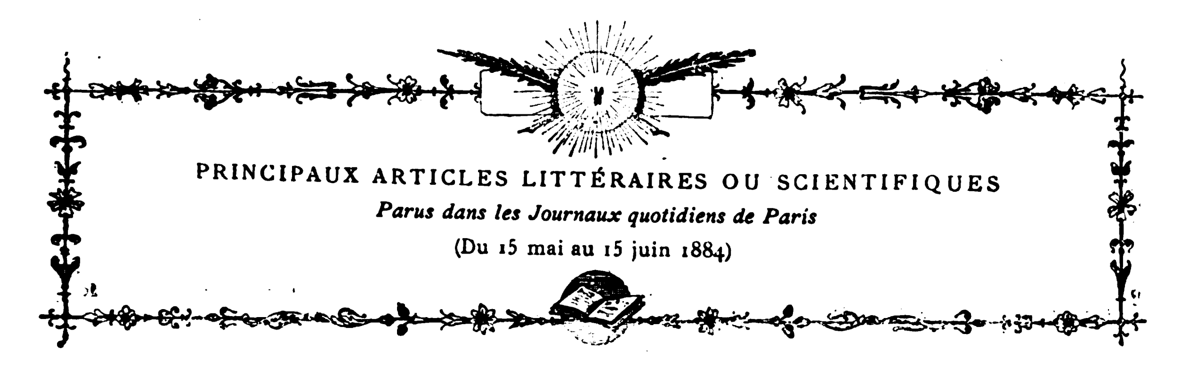
MAGASIN PITTORESQUE (31 mai). La trompette marine. — F. Denis : Le syllabaire illustré de Jean de Barros. — La croix de Couchet (Côte-d'Or). — Capus : L'ombre ou ombre-Chevalier. — Les Tornabuoni. — (15 juin). P. Mantz : Jean Bologne. — E. Molinier : Le château de Wartburg. — Une circulaire de Topffer illustrée. — Ed. Garnier : Chandelier en fer forgé. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 avril). Histoire de l'origine et de l'établissement de l'inquisition en Portugal. — (1er et 8 mai). Jean Fusco : Les poètes lyriques de l'Autriche. — A. Houssaye : Glose à ma maison. — (1er et 7 juin). Em. Castelar : Un dialogue romain. — MOLIÉRISTE (juin). L. Moland : La sépulture ecclésiastique donnée à Molière.

NATURE (24 mai). Tissandier : Ad. Wurtz. — Le grand ascenseur de Stockholm. — Brown-Séquard : Attitudes après la mort. — Vidal : Photographies colorées. — (31 mai). Les nouvelles canonnières à roues de la marine française. — Éclairages électriques privés. — Curiosités physiologiques : Les coureurs. — (7 juin). Kerlus : La double vue; expériences de M. Cumberland. — Laplaiche : *L'Orient-Express*. — Le tunnel de la Manche. — (14 juin). Bouchot : Le jeu des lutteurs. — Pasteur : Sur la rage. — Vila : Le grand canon du rio Colorado aux Etats-Unis. — NOUVELLE REVUE (15 mai). P. Bourget : Ivan Tourguéneff. — Astruc : Les associations libérales belges. — St. Meunier : Le ciel géologique. — Gagnière : Un madhi au XVIIIe siècle. — (1er juin). Alex. Dumas : Aimée Desclée; notes d'une *Visite de noces*. — Ramus : Le péril financier et la République. — Louis Pauliat : Madagascar.

POLYBIBLION (mai). V. de la Croix : Ouvrages pour la jeunesse. — V. Vaillant : Théâtre. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Variétés : Publications relatives à l'Afrique. — Chronique : Les manuscrits du mont Athos, du château de Stowe. — Bibliographie bretonne. — Bibliographie de l'histoire religieuse de Paris.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (14 juin). Colfavru : Les Bonaparte et la Révolution française. — É. Charavay : Une lettre de Mme de Staël. — J. Penaud : Le conventionnel Noël Pointe. — Les paysans sous l'ancien régime. — Autographes et documents révolutionnaires annotés par Ét. Charavay. — REVUE D'ADMINISTRATION (mai). Martinet : De l'affouage communal. — Guignard : Statistique des établissements de bienfaisance en Algérie. — REVUE ALSACIENNE (mai). Grucker : Les Schweighœuser. — A. Michel : Le Salon alsacien-lorrain. — Kuhff : La littérature populaire en Alsace. — Vieux noms et rues nouvelles de Strasbourg. — *Curiosa; Hymne à la liberté*. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (avril). Ph. Berger : Lettres à M. Alex. Bertrand sur une nouvelle forme de la triade carthaginoise. — Aubé : Un supplément aux *Acta sincera* de Ruinart; actes inédits de l'évêque de Pamphylie Nestor. — Bapst : L'orfèvrerie d'étain dans l'antiquité. — Société nationale des antiquaires de France.—REVUE DE L'ART FRANÇAIS (mai). De Montaiglon : Bertinet. — Vaillant : Joseph Roettiers. — Marionneau : Acte de naissance de Germain Boffrand. — H. Jouin : Les portraits d'artistes français à la villa Médicis.—J.-C. : La statue d'Eugène Delacroix. — REVUE BRITANNIQUE (mai). Les sectes de l'Église russe. — Origine des Indiens de l'Amérique. — Le chevalier de Pougens. — Statistique maçonnique. — La gestion financière en France depuis 1871. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (juin). Mme de Duras : Édouard. — Cyrano de Bergerac : Le *Pédant joué*. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Winckelmann : De la beauté dans l'art. — Mme d'Epinay : Mémoires et correspondance. — Carducci : Ça ira (1792), sonnets; trad. inéd. — Correspondance inédite de Colbert. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (19 mai). Du Sommerard : Catalogue du musée de Cluny. — Vatel : Histoire de Mme du Barry. — (28 mai). Dieulafoy : L'art antique de

la Perse. — Mme Dieulafoy : La Perse, la Chaldée et la Susiane. — O. Müller : Les dimes. — Szanto : Recherches sur le droit de bourgeoisie en Attique. — (2 juin). Brunot : Un fragment des histoires de Tacite. — Tamizey de Larroque : Lettres de Chapelain. — Forneron : Histoire générale des émigrés. — (9 juin). Cognat : Explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie. — Harrisse : Les Corte Real et leurs voyages au nouveau monde. — Haller : Proverbes espagnols. — De Hellwald : Histoire de la civilisation dans son développement naturel. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mai). E. Montégut : H. Heine; années de jeunesse, poésies lyriques. — Tcheng-Ki-Tong : La Chine et les Chinois. — V. Duruy : Une dernière page de l'histoire romaine. — Amagat : M. Gambetta. — Brunetière : Une récente *Histoire de l'émigration*. — (1er juin). Duc de Broglie : La première lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — Tcheng-Ki-Tong : La Chine et les Chinois. — Lavisse : Universités allemandes et universités françaises à propos de livres récents. — Blanchard : La Nouvelle-Zélande. — Brunetière : *Les Blasphèmes* de M. Richepin. — REVUE GÉNÉRALE (15 mai). Kanner : Catherine II et Grimm. — (1er juin). E. Meyer : Les colonies et l'émigration. — P. Morel : Le *Tartuffe* de M. Coquelin. — Hugounet : La poste des califes et la poste du shah, d'après des documents inédits. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mai). Ch. Labarthe : La frontière nord du Tong-King. — A. Muteau : Les Anglais en Guinée. — Thouars : Communication topographique sur la Bolivie et le grand Chaco. — Drapeyron : Plan d'une école nationale de géographie. — Dupuis : Mon retour au Tong-King (1883-1884). — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (mars). Renaud : La France à l'extérieur (Tonkin, Madagascar). — Le prince Roland Bonaparte aux Açores et en Laponie. — Flammarion et Millot : Éruption du Krakatoa en 1883 et en 1680. — (Avril). Veth : L'éruption du Krakatoa en 1680. — X. : Documents relatifs à l'éruption de 1883. — Africus : Nouvelles de la mission Brazza. — (Mai). Americus : Les fouilles des îles Santa-Barbara. — Le Japon; théâtres, acteurs et actrices. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (janv.-fév.). Woodville-Kockhill : Le traité de l'émancipation. — Psighari : La ballade de Lénore. — Massebiau : Les sacrifices ordonnés à Carthage au commencement de la persécution de Décius. — Mélanges et documents. — REVUE INDEPENDANTE (juin). Zola : Théâtre de campagne. — Lemonnier : Une tentation de saint Antoine de F. Rops. — Caraguel : M. Mistral et le félibrige. — Remacle : La *Sapho* de M. Daudet. — REVUE LITTÉRAIRE (mai). L. Aubineau : Méditations par le duc du Maine. — A. Roussel : *Le Prince Albert*, trad. Craven. — La mystique divine. — A. Loth : Note sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Châlon et Mâcon. — REVUE LITTERAIRE INTERNATIONALE (1er mai). — Blasco : Littérature espagnole; Echegaray. — (15 mai). Blasco : Garcia Guttierez. — Lœwenthal : Les jeunes dans la littérature allemande. — Janvier : La littérature en Haïti. — (1er juin). De Quental : Le Portugal contemporain; Oliveira Martins. — La liberté de la presse en Russie. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (juin). Salaun : Le budget de la marine anglaise. — Bobet : Administration de la marine. — Ardouin : Aperçu sur l'histoire de la médecine au Japon. — Donneaud du Plan : L'expédition Bompard en Irlande et les cinq combats de la *Loire*, 1798. — REVUE MILITAIRE DE L'ÉTRANGER (30 avril). Le jeu de la guerre en Angleterre. — (15 mai). La réorganisation de la justice militaire en Espagne. — Questions d'artillerie en Allemagne. — (30 mai). Un projet de loi sur l'avancement des officiers en Italie. — L'artillerie allemande aux manœuvres d'automne. — Essai du fusil Hebler en Espagne. — REVUE PHILOSOPHIQUE (mai). Binet : L'hallucination. — Manouvrier : La fonction psycho-motrice. — Paulhan : La morale idéale. — Fouillée : Critique des systèmes de morale contemporains. — Baudrillart : Philosophie de l'économie politique. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (10 mai). Coquelin : Le *Tartuffe* de Molière. — De Ronchaud : Schelley, les *Cenci*, trad. de Mme Tola Dorian. — Reinach : Les perceptions de la pensée à propos de M. Cumberland. — Brunetière : *Histoire et littérature;* Fabre : *Jeanne d'Arc;* Richepin : *Les Blasphèmes*. — (17 mai). Flach : Vie et œuvres de M. Laboulaye. — Louis Ulbach : Lisbonne. — (24 mai). De Caix de Saint-Aymour : Le littoral de la mer Rouge et le golfe d'Aden. — Lévy-Bruhl : La sociologie de M. H. Spencer. — De Tréverret : Deux petits poèmes sur Sapho. — (31 mai). Ch. Bigot : Les expositions d'art particulières. — Coignet : Mme Grazia Pierantoni. — Mancini. — D. Ordinaire : Béranger. — P. Albert : Notes posthumes sur Béranger. — (7 juin). Boutmy : Des précautions à prendre dans l'étude des constitutions étrangères. — De Caix de Saint-Aymour : Obock. — De Pressensé : M. d'Haussonville. — (14 juin). De Caix de Saint-Aymour : Les pays Adels et Danakils; les Italiens à Assab. — Renan : *Nouvelles études d'histoire religieuse*. — REVUE SCIENTIFIQUE (17 mai). Ad. Wurtz. Hoffmann : Liebig. — Fischer : Notes sur l'intelligence des singes. — Hellwald : *Histoire de la civilisation générale*. — (24 mai). Fredericq : Th. Schwann. — Pasteur : L'atténuation de la rage. — G. Sée : L'inoculation de la phtisie. — (31 mai). Letourneau : L'évolution de la morale. — Bouchardat : Introduction à l'étude de l'hygiène individuelle. — Crié : Pierre Belon et l'histoire naturelle du dauphin. — Parise. — La forêt sous-marine de Morlaix. — (7 juin). Ball : La morphinomanie. — Duponchel : L'aérostat élastique automoteur. — Lester-Curtis : Le sang dans un jeûne de quarante-cinq jours. — (14 juin). Arloing : L'enseignement et les progrès de la physiologie. — Fournier de Flaix : La port de Bordeaux. — Lemoine : Le phylloxera du chêne. — François : La Guyane et son avenir. — SCIENCE ET NATURE (17 mai). Henninger : Ad. Wurtz. — Lavallée : Les collections d'arbres en France. — (24 mai). Hariot : La végétation de l'archipel magellanique. — Bouant : Les applications de la photographie à la gravure. — (31 mai). De Silva : Nouveaux fusils. — Pasteur : La rage. — Mangin : Les microbes. — (7 juin). Remy : Intérieurs japonais. — Nivoit : La houille au Tonkin. — Dupont : Verre trempé par compression. — Schnetzer : Les voitures à vapeur. — (14 juin). Zabouret : M. de Brazza chez les Batékés. — Angrand : L'éclairage électrique dans les lycées et écoles. — SPECTATEUR (15 mai). L.-S. : Le commandement des corps d'armée. — Loi sur le recrutement de l'armée et sur la création d'une armée coloniale. (1er juin). Le livre de poche de l'officier allemand. — Lehautcourt : Campagne de l'armée du Nord (1870-1871); Péronne et Bapaume.



PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mai au 15 juin 1884)

CONSTITUTIONNEL. Mai : 18. M. Liégeard : *Discours académiques et universitaires*, par M. D. Nisard. 27. J. Barbey d'Aurevilly : *Histoire générale des émigrés*, par M. Porneson. — Juin : 4. *Les Blasphèmes*. 7, 9, 15. Mémoires du prince de Metternich. 10. Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis.

DÉBATS. Mai : 16. Histoire d'un dictionnaire. 17. A. Maury : *Hommes fossiles et hommes sauvages*, par de Quatrefages. 18. G. Charmes : Egypt and the Egyptian question. 20. Marc-Monnier. Rambert : A. Calame. 23. Darmesteter : *Histoire de l'art dans l'antiquité*. 25. Bourget : M. Guy de Maupassant. 30. De Molinari : *La France et la concurrence étrangère*, par Th. Mieg. —Juin : 5. Charmes : *L'Allemagne et l'Italie*, par Rothan. 10. Chantavoine : Correspondance inédite de Lamennais. 11. *L'Édit perpétuel*, restitué et commenté, par M. Jousserandot. 12. H. Houssaye : *Sapho*, par A. Daudet. 13. *La vie nomade en Angleterre au XIVe siècle*, par Jusserand. 14. Documents épigraphiques recueillis par M. Doughty dans le nord de l'Arabie. 15. Bourget : Un volume de lettres de G. Sand.

DÉFENSE. Mai : 19, 20. Les Archives du Vatican. 25. Les théâtres de Paris en 1790, d'après les mémoires d'un voyageur russe. 31. Le Dictionnaire de médecine de M. Littré. — Juin : 4 La préface de *Chérie*. 15. *Les sauvages Bachnars*, par l'abbé Dourisboure.

XIXe SIÈCLE. Mai : 24. Sarcey : Privat d'Anglemont. 24. Sarcey : La statue de Béranger. 25. Ch. Bigot : La propriété littéraire. — Juin : 6. Ch. Bigot : Encore le *dictionnaire* Littré. 8. Ch. Bigot : Libri. 10. *La vie antique* par Guhl et Kœner, trad. Trawinski.

ÉCHO DE PARIS. Juin : 3. Gondeau : *Mon journal en Écosse*, par la reine Victoria.

ÉVÉNEMENT. Mai : 28. J. Gayda : *Sapho*. — Juin : 3. Gayda : Au pays du Mistral. 10-11. Weill : Les petitesses des grands hommes à propos des mémoires de H. Heine.

FIGARO. Mai : 18. Quidam : *Les Blasphèmes*, par Richepin. 24. Quidam : Les plagiaires. — Juin : 1. Marx : Richepin. 11. Les duels pour *Tolla*.

FRANÇAIS. Mai : 16. M. Thiers. Cinquante années d'histoire contemporaine, par Ch. de Mazade. 26. Le *Dictionnaire de médecine* de M. Littré. 26. *Les finances de la république*, par M. Le Trésor de la Rocque. 27. *La jeunesse de François Ier*, par Parodi. 30. *Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre*, par le comte de Baillon. — Juin : 6. *Nos enfants*, par A. Theuriet. — *Andrée*, par G. Duvuy. 9. *Vie de Mgr Dupanloup*, par l'abbé Lagrange. 10. *Paris dillettante au commencement du siècle*, par A. Jullien. 13. *Les Blasphèmes*, par J. Richepin.

GAULOIS. Mai : 22. Elénier Bourges : Bataille de livres 29. A. France : Le vol légitime (Plagiat).

GAZETTE DE FRANCE. Mai : 17. De Pontmartin : *Plébéienne*, par Maisonneuve. 31. De Pontmartin : *Les Blasphèmes*. — Juin : 10. M. Caro et son cours de philosophie. 14. De Pontmartin : *Sapho*.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Juin : 5. *La conférence des fauconniers* de Ch. d'Arcussia, notes par E. Jullien.

GIL-BLAS. Mai : 19. L. Ulbach : La question de Tartuffe. 23. Le cas de M. Ohnet (plagiat). 25. P. Arène : Pierre Dupont. 28. Fouquier : M. Léon Bloy. — Juin : 4. Jean Richepin.

HOTEL-DE-VILLE. Mai : 19. Buffenoir : M. Taine et la Révolution. — Juin : 9. Buffenoir : Louisa Siefert; souvenirs et lettres inédites.

JUSTICE. Juin : 15. *Les poèmes tragiques*, par Leconte de Lisle.

LIBERTÉ. Mai : 19. Drumont : Les lettres de M. Guizot. 26. Drumont : *Sapho*.

MONITEUR UNIVERSEL. Mai : 18. *Le Rire, essai littéraire et moral*, par M. Philbert. *Les erreurs sociales du temps présent*, par M. Méric. 20. O. de Vallée : *Correspondance inédite de Mallet du Pan*. 27. *Le philosophe et la muse*, par le comte de Chambrun. — Juin : 7. O. de Vallée : Œuvres de M. Rousse. 9. A propos d'une étude dans le personnage de Tartuffe. 13-14. *L'Allemagne et l'Italie*, par Rothan.

MOT D'ORDRE. Juin : Mario Proth : *Le supplice d'une mère*, par Edm. Lepelletier.

NATION. Mai : 19. Mistral. — Juin : 3. Alphonse Daudet.

PARIS. Mai : 26. Ch. Laurent : Le Plagiat.

PAYS. Mai : 18. M. Liégeard : Discours académiques et universitaires, par M. D. Nisard. 8-15. Mémoires du prince de Metternich.

PRESSE. Mai : 17. *Les patenôtres d'un surnuméraire*, par M. Delaroa. 27. Cl. Hugues : Mistral. — Juin : 13. Deschaumes : Maupassant.

RADICAL. Mai : 19. *Les Blasphèmes*.

RAPPEL. Juin : 14. Vacquerie : Vente de manuscrits.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mai : 20. M. Wurtz. 21. La prétendue veuve d'Armand Carrel. 24. La statue de Béranger. 26. Guillaumot : le mois de Jeanne d'Arc et de Voltaire. — Juin : 4. Quelques couplets apocryphes de la *Marseillaise*. 5. A propos de la dédicace de *Sapho*. 6. *Nouvelles études d'histoire religieuse*, par M. Renan. 13. L'Allemagne et l'Italie, par M. Rothan.

RÉVEIL. Mai : 19-20. E. Lepelletier: La fortune des Rougon. 24. E. Lepelletier: A propos du *Maître de forges*. — Juin: 1. P. Alexis: *Sapho* ou le collage. 8. Ignotus et Saint-Genest. 12-13. *Sapho*.

SIÈCLE. Mai: 16. *Trente-deux ans à travers l'Islam*, par Roches. 20. A. Michel : Une réparation littéraire. Les *Cenci*, drame de Shelley. 26. *Fénelon à Cambrai*, par M. de Broglie. — Juin: 4. *Études philosophiques*, par Durand-Désormeaux.

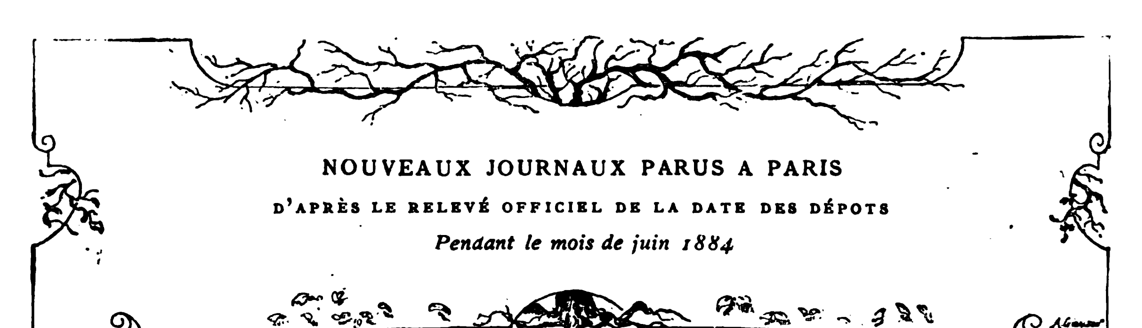
SOLEIL. Mai: 28. Les Plagiaires.

TÉLÉGRAPHE. Mai: 23. Un poète italien: Giovanni Prati. 26. Leconte de Lisle. — Juin: 9. Le naturalisme dans la poésie.

TEMPS. Mai: 17-18. Scherer: L'histoire politique; les ouvrages de MM. Van Praët et Sorel. 19. *Les Blasphèmes*. J. Claretie : Œuvres de M. Rousse. 21. H. Heine et ses *Mémoires*. 22. Les *Mémoires* de Mallet du Pan. Mézières: *Souvenirs sur l'Empire et la Restauration*, par de Puymaigre. 23-24-27. Rothan : la France et l'Allemagne aux mois de juillet et d'août 1870. — Juin: 5. Une nouvelle édition des *Amours du chevalier de Faublas*. 14. *Les origines du mariage et de la famille*, par Giraud-Teulon. 15. Rambaud: L'empire colonial de l'Angleterre.

UNIVERS. Mai: 19. Daniel: Histoire des Israélites, par M. L. Ménard.

VOLTAIRE. Mai: 20. M. J.-J. Weiss: Comment il devint écrivain politique. 28. R. Caze: M. Daudet en Amérique.



NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de juin 1884

1. *L'Anti-Miracle*. Journal bi-mensuel. Rédacteur en chef : le zouave Jacob. In-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. polyglotte. Bureaux, 55, avenue de Saint-Ouen. Le numéro, 25 centimes.

L'Écho de Nanterre. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 11, faubourg Montmartre. Gratuit.

2. *La ligue chrétienne*. Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Vincent. Bureaux, 26, rue Feydeau. Abonnements : un an, 8 francs. Le numéro, 15 centimes.

3. *L'Ami de l'Épargne*. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Goupy. Bureaux, 76 *bis*, rue des Saints-Pères. Abonnements : un an, 1 franc. Le numéro, 5 centimes. Paraît le samedi.

Moniteur de la bijouterie. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dejey. Bureaux, rue de Sartines. Abonnements : un an: fabricants, 12 francs; détaillants, 8 francs. Paraît le lundi.

5. *Les Échos judiciaires*. Revue de législation des débats judiciaires, paraissant les 5, 15 et 25 de chaque mois. Pet. in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Bizot. Bureaux, rue de Jouy, 9. Abonnements: un an, 25 francs.

8. *Le Mouvement théâtral*, artistique, musical et littéraire, paraissant tous les jeudis. Grand in-8°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Goupy. Bureaux, 30, faubourg Montmartre. Le numéro, 50 centimes.

10. *Gazette du Turf*. Paraissant le mercredi et le samedi. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. du passage de l'Opéra, Bureaux, 6, rue de l'Atlas. Abonnements: un an, 15 fr. Le numéro, 15 centimes.

Le Gogo. Satirique, politique et financier, paraissant tous les samedis. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller, Bureaux, 18, rue Grange-Batelière. Abonnements: un an. Paris, 20 francs; départements, 24 francs. Le numéro, 15 centimes.

11. *Le Boudoir*. Gazette galante. Pet. in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. P. Dupont.

11. *L'Avant-Garde républicaine*. Journal politique paraissant le jeudi et le dimanche, défenseur des droits des communes suburbaines de la Seine. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 20 *ter*, passage des Petites-Écuries. Abonnements: un an, 6 francs. Le numéro, 5 centimes.

13. *Le Patriote de France*. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Cardon. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements: un an, 12 francs. Le numéro, 5 centimes.

Le Conseiller municipal, organe des intérêts communaux, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Quantin. Bureaux, 7, rue Saint-Benoît. Abonnements: un an, 5 francs. Le numéro, 25 centimes.

L'Écho industriel. Bulletin mensuel illustré. In-8°, 12 p. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 16, rue Taitbout. Abonnements: France: un an, 10 francs; 6 mois, 6 francs.

L'Enseignement libre. Revue littéraire, scientifique et pédagogique. Petit in-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Balitout. Bureaux, 4, carrefour de l'Odéon. Abonnements: un an, 8 francs. Paraît le 15 de chaque mois.

Le Caoutchouc. Journal mensuel et élastique. Petit in-4°. 4 p. fig. Paris, imp. André. Bureaux, 100, boulevard de Sébastopol. Le numéro, 20 centimes.

La liberté de l'art. Hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 4 col. fig. Paris, imp. Renou. Bureaux, 9, rue d'Aboukir. Abonnements: un an, 12 francs, le numéro, 15 centimes.

La France touriste. Guide géographique et descriptif des stations de chemins de fer. Paraissant tous les quinze jours. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Clavel. Bureaux, 9, cité d'Hauteville. Abonnements: un an, 6 fr. Le numéro, 20 centimes.

18. *Bulletin officiel de la corporation des blanchisseurs, buandiers et lavoirs publics*. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Dubreuil. Bureaux, 18 *bis*, rue des Martyrs.

Abonnements: un an, 12 francs; six mois, 8 francs. Paraît tous les dimanches. Numéro spécimen.

Le Peuple. Journal politique quotidien. In-4°, 4 p. à 4 col., Paris, imp. Schiller. Bureaux, 11, faubourg Montmartre. Abonnements: un an, 20 francs. Le numéro, 5 centimes.

22. *Le Palais-Royal.* Organe des intérêts du Ier arrondissement. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Aubineau. Le numéro, 10 centimes.

La Piste. Une feuille grand in-folio, autog. Paris, autog. Bugniot. Bureaux, 270, rue Saint-Honoré. Le numéro, 15 centimes.

25. *La Lutte industrielle et commerciale.* In-f°, 4 p. à 5 col. fig. Paris, imp. Lanier. Bureaux, 76, rue de Rennes. Abonnements: un an, 10 francs; six mois, 6 francs. Le numéro, 15 centimes.

29. *Guide-programme des courses.* Petit in-4°. Paris, imp. Monnanteuil. Bureaux, 23, rue Louis-le-Grand. Le numéro, 10 centimes.

Sans date. *La Revue indépendante*, politique, littéraire, artistique. In-18 jésus, 84 p. Paris, imp. Derenne. Bureaux, 7, rue Médicis. Abonnements: un an, 10 francs; six mois, 6 francs. Le numéro, 1 fr. Mensuel.

Les Annales de la finance. Recueil de publications officielles financières, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 10, rue Joubert. Abonnements: un an, 4 francs. Le numéro, 10 centimes. Numéro spécimen.

Le Pays des Arts. Supplément du *High-life.* Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Tolmer. Bureaux, boulevard de Strasbourg, 24.

Expansion-Journal. Revue générale périodique. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 38, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Le Grand Illustré. Journal hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Tolmer. Bureaux, 14, rue Montmartre.

La Petite Lanterne chinoise. In-32, 16 p., papier jaune. Paris, imp. Pinaud. Bureaux, 52, rue Laffitte. Le numéro, 15 centimes.

Le Glaneur illustré. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Clavel. Bureaux, 5, rue de Châteaudun. Abonnements: un an, 20 francs; six mois, 12 francs. Le numéro, 15 centimes. Paraît le dimanche.

Le Youyou. Organe de tous et pour tous. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Alcan-Lévy. Bureaux, 18 *bis*, rue Bellefond. Abonnements: un an, 12 francs. Le numéro, 5 centimes. Paraît tous les deux jours.

Les Victimes du devoir. In-4°, 24 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Mouillot. Le numéro, 1 franc.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Les partitions de « Lucia di Lammermoor » et de « Lucrezia Borgia ». — Le Catalogue officiel de l'Exposition internationale d'électricité et le Guide de l'Exposition internationale d'électricité. — Correspondance de Manzoni. — M. Nightingale contre Miss Sally Pratt Mc Lean. — Publication de cours et conférences; reproduction inexacte.

FRANCE

Les partitions de Lucia di Lammermoor *et de* Lucrezia Borgia. *— Propriété littéraire. Saisie. — Contrefaçon. — Cession. — Commencement de preuve par écrit. — Présomption. Publication à l'étranger. — Convention franco-italienne. — Dommages-intérêts. — Lien de droit.*

« Le décret-loi du 28 mars 1852, qui accorde aux auteurs d'œuvres étrangères la faculté de poursuivre, par la voie de contrefaçon, les atteintes portées à leurs droits, a pour effet de déroger à un état de choses préexistant, et comporte, au profit des étrangers, une concession et l'abandon d'un droit.

« En conséquence, il doit être renfermé dans ses termes les plus étroits et, supposant des droits préexistants, ne donne aux auteurs que le moyen de faire respecter ceux qu'ils peuvent avoir acquis au pays d'origine.

« C'est donc à la loi étrangère qu'il faut se reporter pour déterminer les droits protégés par la loi française de 1852.

« Aux termes de la loi italienne du 25 juin 1866, après l'expiration des cinquante années pendant lesquelles le droit de publication appartient exclusivement à l'auteur, commence une période de quarante ans pendant lesquels l'œuvre peut être reproduite et publiée sans consentement, spécial de celui auquel le droit d'auteur appartient, sous la seule condition de payer une redevance de 5 o/o sur le prix fort indiqué sur chaque exemplaire. »

Tribunal civil de la Seine. 1re chambre. Audience du 26 mars 1884.

Le Catalogue officiel de l'Exposition internationale d'électricité *et le* Guide de l'Exposition internationale d'électricité. *— Propriété littéraire. — Contrefaçon. — Dommages-intérêts.*

(Le catalogue d'une exposition, dressé d'après une classification méthodique et complète, est le résultat d'un travail préliminaire sérieux, de combinaisons réfléchies et doit être, par suite, considéré comme formant une œuvre de l'esprit et de l'intelligence susceptible d'être protégée par les lois sur la propriété.)

En 1881, on se le rappelle, a eu lieu à Paris, au palais de l'Industrie, une exposition internationale d'électricité.



Un catalogue général officiel de cette exposition a été dressé par les soins du commissariat général, d'après une classification méthodique, et M. Lahure, imprimeur, s'était rendu adjudicataire du droit exclusif de l'éditer et de le publier.

D'un autre côté, M. Delattre, libraire, a édité un *Guide de l'Exposition internationale d'électricité,* reproduisant, paraît-il, les énonciations essentielles et l'ordre des matières suivi dans le catalogue officiel.

M. Lahure a vu dans ce fait une atteinte à ses droits et propriété et a, en conséquence, assigné M. Delattre devant e tribunal civil, après avoir fait pratiquer des saisies de l'ouvrage incriminé, pour voir déclarer que le *Guide de l'Exposition* n'était qu'une contrefaçon du catalogue officiel, et il demandait 7,000 francs à titre de dommages-intérêts pour le préjudice causé.

Sur les plaidoiries de Me Lyon-Caen, avocat de M. Lahure, et de Me Renault, avocat de M. Delattre, le tribunal, conformément aux conclusions de M. le substitut Bard, a rendu le jugement suivant:

« Le tribunal,

« Attendu que Lahure s'est rendu adjudicataire du droit exclusif d'éditer le catalogue général officiel de l'Exposition internationale d'électricité ouverte à Paris le 1er août 1881;

« Attendu que ce catalogue, dressé par les soins du commissariat général d'après une classification méthodique et complète dont il était l'auteur, comprenait pour tous les pays représentés à l'exposition une mention individuelle placée après le nom de chaque exposant, ainsi que la désignation et la nomenclature des objets exposés indiquant la partie de l'exposition, l'étage et la salle où ils se trouvaient;

« Qu'il était le résultat d'un travail préliminaire sérieux, de combinaisons réfléchies, et qu'il doit être, par suite, considéré comme formant une œuvre de l'esprit et de l'intelligence susceptible d'être protégée par les lois sur la propriété littéraire;

« Attendu que Bertrand et Reverchon, en imprimant, et Delattre en publiant une brochure intitulée *Guide de l'Exposition internationale d'électricité,* et un journal dit le *Guide de l'Exposition d'électricité,* qui reproduisaient les énonciations essentielles et l'ordre des matières suivi dans le catalogue officiel, ont porté atteinte aux droits de Lahure et commis une véritable contrefaçon;

« Qu'il y a donc lieu de valider les saisies opérées à la requête de ce dernier, suivant procès-verbal du ministère de Lédillon, huissier a Paris, du 30 septembre, enregistré, de trois cent quarante-sept brochures du *Guide de l'Exposition* et de cinquante-deux paquets contenant chacun cent exemplaires du journal le *Guide de l'Exposition;*

« Attendu, en outre, qu'un certain nombre de ces brochures et de ces journaux ayant été offerts et vendus aux portes de l'Exposition, il en est résulté pour le demandeur un préjudice dont il lui est dû réparation et que le tribunal a les éléments nécessaires pour fixer à la somme de 1,500 francs;

« Par ces motifs, et sans s'arrêter ni avoir égard aux conclusions et à la demande reconventionnelle de Delattre, que le tribunal déclare non recevable et mal fondée:

« Valide purement et simplement les saisies pratiquées suivant exploit de Lédillon, en date à Paris du 30 septembre;

« Ordonne la confiscation des objets saisis;

« Condamne Delattre, Bertrand et Reverchon conjointement et solidairement à payer à Lahure, à titre de dommages-intérêts pour le préjudice causé, la somme de 1,500 francs;

« Et les condamne, en outre, aux dépens. »

Même jugement dans une affaire identique, à la requête de M. Lahure, contre MM. Collombon et Brûlé, imprimeurs, qui avaient publié un catalogue intitulé : *Exposition internationale d'électricité, guide, plan par groupes, numéros, salles, etc.*

(Tribunal civil de la Seine) 1re chambre. Audience du 9 mai. Compte rendu de la *Gazette des Tribunaux.*

ÉTRANGER

Correspondance de Manzoni. — La publication par le professeur Sforza de la *Correspondance de Manzoni* a donné lieu à un procès devant le tribunal de Milan, dont la décision a été diversement interprétée. La revue *Il Bibliofilo,* notamment, la considère comme contraire aux coutumes reçues et à l'esprit de la loi sur la propriété littéraire. Ce jugement établit que la possession d'un manuscrit, d'une lettre, ne donne pas le droit de les publier, quand même l'auteur serait mort. Les exigences de l'histoire ne peuvent autoriser la publication d'écrits confidentiels ou intimes.

Quant au différend qui s'était élevé à propos des droits d'auteur réclamés par les héritiers, la réclamation avait été admise par le tribunal.

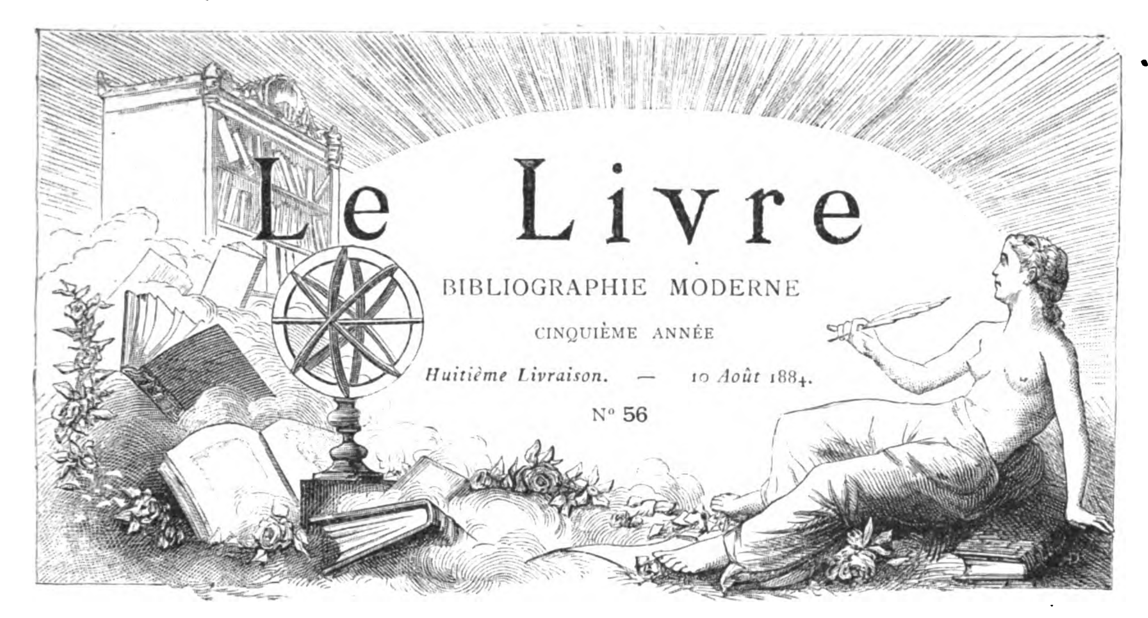
Mr Nightingale contre Miss Sally Pratt Mc Lean. — Miss Sally Pratt Mc Lean, auteur d'un petit ouvrage intitulé *Cape Cod Folks* (*Les Gens de Cape Cod*), ayant froissé, dans son livre, les susceptibilités d'un M. Nightingale, celui-ci vient de gagner contre elle un procès en diffamation et a obtenu 5,475 francs de dommages-intérêts.

Mlle Mc Lean et ses éditeurs se proposent d'interjeter appel.

Publication de cours et conférences. — *Reproduction inexacte.* — Un éditeur de Glasgow avait publié un ou plusieurs volumes de notes prises aux conférences du professeur Caird, sur la morale. Il vient d'être condamné à en détruire tous les exemplaires par un des magistrats de cette ville, le sheriff Lees. Ce n'était pas précisément une question de propriété littéraire; mais le professeur se plaignait que son cours fût défiguré dans les livres ainsi publiés.



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Correspondances étrangères : Angleterre, par Westland Marston. — **États-Unis, par** Henri Pène Du Bois. — **Critique littéraire du mois. — Romans, Contes et Nouvelles. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Géographie. — Sciences naturelles. — Sciences militaires. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES[1]

ANGLETERRE

Mémoires de la princesse Alice d'Angleterre, grande-duchesse de Hesse. — Ses lettres à la reine d'Angleterre. — Détails sur sa vie. — Sa mort. — Son caractère. — Guillaume IV d'Angleterre. — Sa vie et son caractère. — Quelques-uns des principaux personnages de sa cour. — Aspect de la société à cette époque. — Le gouverneur Hutchinson. — Les États-Unis et l'Angleterre avant la guerre d'indépendance. — Un héros de roman contemporain dans la vie réelle. — Croquis de lieux et de personnes sur le continent américain. — Anecdote de salon. — Un nouveau romancier. — Un nouveau poète. — La nouvelle édition de Sophocle par le prof. Jebb.

Londres, 20 juillet 1884.



Une traduction anglaise d'une publication depuis longtemps attendue, l'essai biographique et les lettres de feu la princesse Alice, grande-duchesse de Hesse et seconde fille de Sa Majesté la reine Victoria, a enfin paru[1]. La princesse Christian a écrit une courte préface où elle déclare que les pages consacrées à la mémoire de sa sœur, œuvre du Dr Sell, pasteur à Darmstadt, ne présentent en aucune façon l'histoire complète du caractère et des opinions de sa celle-ci, mais « simplement le récit des incidents de sa vie nécessaires pour illustrer et expliquer ses lettres ». Il ne paraît pas que la princesse Alice, qui naquit à Buckingham Palace dans le printemps de 1843, ait donné de très bonne heure des signes des qualités intellectuelles qu'elle manifesta plus tard. « La *beauté* de la famille », comme son père l'appelait, était cependant une enfant brillante et aimable, qui aimait les jeux bruyants et les aventures presque autant qu'un garçon. Bientôt, aux intérêts et aux amuse-

1. *Alice, grand duchess of Hesse, princess of Great Britain and Ireland. Biographical sketches and letters.* With portraits. Lond., John Murray.

1. La *Chronique* et la *Causerie du « Livre »* ne sauraient trouver place dans cette Livraison et ne paraîtront qu'en septembre.

N. D. L. R.

ments de l'enfance vint se mêler une occupation plus grave, bien caractéristique de la reine Victoria et de ses enfants : elle apprit à connaître les pauvres aux alentours de sa résidence des Highlands. Les habitations des humbles paysans étaient l'objet de ses fréquentes visites, et leurs soucis et leurs plaisirs prirent une place parmi les événements de sa journée. C'est ainsi que, dès le début, fut nourri chez la jeune princesse ce sentiment de sympathie pour autrui qui même, lorsqu'il est donné par la nature, a souvent besoin d'occasions favorables pour se développer et produire un résultat pratique. Enfin, à l'âge de 17 ans, elle fut fiancée au prince Louis de Hesse. La famille royale se livrait déjà par anticipation à la joie et se préparait gaiement au mariage, lorsqu'une ombre terrible — la mort soudaine du prince consort, son père — s'abattit sur les pas des fiancés et changea en vêtements de deuil le voile déjà prêt de la mariée. Le prince consort avait été tendrement aimé par sa fille. Pendant sa maladie, elle fut sa compagne et sa garde fidèle. Sa mort révéla toute la force de caractère qui se puise dans les affections profondes:

« Pleine de la plus vive douleur à la mort de son père bien-aimé — et quel père! quel chef de famille! quel ami et quel conseiller pour sa femme et pour ses enfants! — elle prit immédiatement en main tout ce qui était nécessaire dans ces premiers et sombres jours de destruction pour cet heureux foyer. Toutes les communications venant des ministres ou relatives à la maison n'arrivaient que par l'entremise de la princesse à la reine alors abattue sous le chagrin. Elle s'efforçait par tous les moyens possibles, soit verbalement, soit en écrivant, d'épargner à sa mère la moindre peine. La décision de quitter Windsor pour Osborne aussitôt après la mort du prince, conformément au désir pressant du roi des Belges, décision si difficile et si pénible à prendre pour la reine, fut due à l'influence de la princesse. »

Cependant un des vifs désirs du prince consort avait été que le mariage du prince de Hesse ne fût pas longtemps différé. En conséquence, l'union se célébra le 1er juillet 1862. Quelques jours après, le prince et la princesse firent leur entrée à Darmstadt, sous des arcs de triomphe, par des rues décorées, au milieu du retentissement des cloches et de tous les signes ordinaires de réjouissance par lesquels un peuple exprime son attachement à la maison régnante. L'heureux augure de cette réception parut en majeure partie se réaliser, car la princesse eut toujours la plus absolue confiance dans l'affection dévouée de son mari. Sa vie s'écoula dans l'accomplissement des devoirs de bienfaisance où la poussaient ses dispositions propres et l'exemple de ses parents. Tantôt on nous parle de l'ardeur avec laquelle elle contribue à fonder un asile pour les fous; tantôt on nous la montre visitant incognito une pauvre femme qui venait de donner le jour à un dernier enfant, et qui, entourée de quatre autres misérables créatures, n'avait qu'une seule chambre pour loger la détresse commune. La royale bienfaitrice ne se contentait pas de faire le bien par procuration. « Si l'on ne voit jamais la pauvreté, écrit-elle, et si l'on vit toujours dans cette froide atmosphère de la cour, les bons sentiments se dessèchent. »

La guerre de 1866 entre la Prusse et l'Autriche, les conflits qui s'ensuivirent et agitèrent l'Europe, sont les principaux événements publics qui se passèrent pendant la vie de la princesse depuis son mariage. Il ne nous appartient pas de discuter la *morale* d'affaires de cette importance et de cette complexité. Là-dessus, il peut y avoir autant d'opinions que de personnes; mais, même ceux qui s'écartent des conclusions auxquelles la princesse arriva et qui les regardent comme entachées de partialité et de préjugés admettront qu'elles ont une origine bien naturelle. Dans la guerre entre la Prusse et l'Autriche la Hesse se trouva naturellement entraînée. Cette circonstance éveilla nécessairement chez la princesse de Hesse l'anxiété la plus vive, tant pour son mari qui avait dû sur-le-champ prendre un commandement dans l'armée en campagne, que pour l'État. Mais ses mains bienfaisantes furent assez occupées à recueillir du linge, à faire provision de charpie, de coussins, de literie, et à subvenir de toute manière aux besoins des blessés. Pendant cette même période, ses ennuis particuliers furent loin d'être insignifiants. Elle avait échangé la vie luxueuse d'une princesse anglaise pour une existence relativement difficile et pleine de privations. Il fallait qu'elle vécût avec la plus grande économie, n'allant nulle part et ne voyant pas beaucoup de gens. « Elle consentait avec joie à la vente de quelques-uns de ses chevaux de carrosse, était heureuse dès l'abord d'employer un cadeau d'argent de la reine à un payement de meubles, et écrivait avec une délicieuse satisfaction qu'elle « avait fait tous les costumes de ville pour l'été, au nombre de sept, avec des *paletots* pour les filles — pas brodés, mais entièrement finis depuis le commencement jusqu'à la fin. » Cette charmante grande dame, en somme, était éminemment une femme d'intérieur. Celles de ses lettres, publiées dans ce volume, qui sont adressées à la reine révèlent la profondeur et la pureté de ses sentiments dans toutes ses relations de famille. Souvent elle écrit à sa mère en deuil, sur le ton de la plus tendre sympathie, au sujet de la mort du prince consort qu'elle regardait avec raison comme l'idéal du prince et du père. Souvent elle y répand son tribut d'ardent amour et de gratitude pour la reine elle-même. Ces lettres sont vraiment précieuses, non seulement pour la preuve qu'elles fournissent de la douceur et de la noblesse de l'auteur, mais pour celle qu'elles nous donnent (sans qu'il y eût de sa part la moindre pensée qu'elles dussent être publiées) des rares vertus de ses parents. Dans d'autres lettres, la princesse exprime toute la joie naïve de la femme ou de la mère aimante. Elle parle de l'admiration que bébé a excitée dans sa nouvelle robe, et comment plusieurs messieurs âgés se sont précipités hors de chez eux pour le regarder quand on le mène au jardin, s'efforçant vainement de témoigner leur ravissement à la nourrice anglaise qui ne les comprend pas. Puis elle rappelle le bonheur dont

elle est redevable à son mari, et insiste en termes chaleureux sur ses mérites et ses distinctions. L'expression des plaisirs que lui donna le spectacle de la nature pendant quelques courtes excursions de vacances est tout à fait sincère et dénote en elle des facultés d'artiste. De pair avec les désirs et les jouissances de la vie de famille, marchaient les devoirs de bienfaisance dont elle ne se fatigua jamais et par lesquels elle cherchait à remplacer autant que possible les joies du foyer pour les malades et les indigents. C'est ainsi qu'en 1864, nous la voyons patronne de la Heindereich Institution pour les femmes en couches; en 1866, une des fondatrices d'un asile spécial pour les fous au bénéfice duquel elle établit dans le palais un bazar qui fut un succès; en 1867, présidente de la *Frauen-Verein* ou Union des Femmes, dont l'objet était d'aider le service d'ambulance pour les troupes en temps de guerre, et, en temps de paix, de former des infirmières, de venir en aide aux hôpitaux, etc. La même année, elle était à la tête d'un comité pour l'encouragement des industries de femme, en faveur desquelles fut établi un bazar permanent, appelé *Alice Bazar*. En 1872, l'assemblée générale des différentes sociétés charitables d'Allemagne se réunit à Darmstadt sous ses auspices. A la liste de ses œuvres de charité elle avait encore ajouté l'asile pour les orphelins. En 1878, lorsqu'elle était grande-duchesse, elle fit une visite particulière à l'un des « refuges et pénitenciers pour ces pauvres femmes et filles qui ont le plus besoin de notre aide », — l'*Albion Home*, à Brighton. Elle devint bientôt dame patronnesse de cette institution. En acceptant cette charge, elle écrivit à M[me] Murray Vicars, la fondatrice et la directrice, dans un tel esprit de large compassion et de généreuse foi en la possibilité du relèvement des créatures humaines, que l'on ne peut lire ses paroles sous une profonde et respectueuse émotion : « L'esprit de véritable et affectueuse sympathie chrétienne avec lequel vous avez commencé l'œuvre et avec lequel vous la continuez, la gaieté que vous communiquez, la sollicitude maternelle que vous offrez à celles qui luttent pour revenir à une vie meilleure, ne peuvent manquer de faire renaître, en grande partie, ce sentiment de respect de soi-même si nécessaire aux personnes qui cherchent volontairement à mener de nouveau une vie vertueuse, et *par là à regagner le respect de leurs semblables*. « Parce que vous avez fait cela à un des plus humbles entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait! » — En 1877, la grande-duchesse avait visité dans le plus strict incognito les pires maisons de Mayence au point de vue hygiénique et avait résolu de faire un plan de construction de nouvelles demeures pour les classes laborieuses. La même année, étant en Angleterre, elle avait fait la connaissance de miss Octavia Hill, l'ardente amie des pauvres, et avait visité avec elle beaucoup des plus misérables quartiers de Londres. Elle éprouvait la plus sincère admiration pour miss Hill et partageait entièrement son opinion qu'il faut que nous soyons les amis des pauvres pour en devenir les bienfaiteurs.

Dans tout ce qui touchait aux questions religieuses, la princesse Alice était à la fois singulièrement ardente et singulièrement libérale. Elle était énergiquement opposée à ce que la portée des institutions charitables fût amoindrie par un exclusivisme de croyance quelconque, pensant que la religion était plus honorée par un déploiement de bonne volonté envers tous que par des réserves vis-à-vis d'opinions particulières. Il semblerait qu'à une époque elle ressentit les doutes, les inquiétudes dont les mystères de la vie assiègent souvent les penseurs sincères. Il est intéressant de lire que son esprit recouvra la foi et la sérénité après la mort, due à un triste accident, de son enfant bien-aimé, le petit prince Frederick, en 1873. On dirait que la douleur et les regrets de la mère éveillèrent en elle la conviction qu'un amour humain si profond et si impérissable était en soi une preuve de l'amour plus haut d'où tout ce qu'il y a de meilleur en nous est dérivé. Ses relations avec Strauss, la discussion qu'elle soutint avec lui de ses vues sur Voltaire et le commandement de lui dédier ces vues en des termes qui exprimassent l'intérêt qu'elle apportait à cette discussion, montrent une sincérité et un courage singuliers. Dans la suite, les vues de la princesse sur la religion s'éloignèrent de plus en plus de celles de Strauss, dont elle ne cessa jamais, cependant, d'estimer le caractère sérieux et séduisant.

Vers la fin de 1878, dans l'été de la vie, au milieu du bonheur domestique et des soins de la bienfaisance, la fin s'approcha avec une soudaineté menaçante. Sauf un, tous les enfants de la grande-duchesse et son mari lui-même furent atteints de diphthérie. Les alternatives d'espoir et de crainte étaient déchirantes. La princesse Marie succomba. Pendant ces terribles inquiétudes, la mère écrivait : « Pour le cœur d'une mère qui voudrait épargner à ses enfants la moindre peine, avoir à être témoin de ce que j'ai sous les yeux et savoir que toutes ces précieuses existences ne tiennent qu'à un fil, c'est une angoisse qui ne peut être conçue que par celles qui l'ont éprouvée.... Dans les angoisses de chacun, il y a une merci et une paix venant de Dieu, qu'il m'accorde de sentir même maintenant. »

C'était le décret de la destinée que le mari et les enfants malades, si tendrement soignés, revinssent à la santé, et que la mère, comme si sa tâche était finie, fût emportée. Atteinte à son tour par la diphthérie, docile, résignée et patiente, elle montra dans ses propres souffrances un courage égal à la douleur qu'elle avait montrée pour les souffrances des autres. Épuisée par la maladie, à la fin, elle se recueillit et dit : « Maintenant je vais dormir. » C'est dans ce sommeil que bientôt après elle mourut, avec les noms de l'enfant qu'elle avait perdu et de son père chéri sur ses lèvres hantées du rêve. C'était le dix-septième anniversaire de la mort de son père. Morte si jeune !

Le temps nous semble bien court depuis le jour où nous lisions cette description d'un jour de fête de son enfance, où, « dans sa petite robe décolletée avec un collier de perles, elle marchait en chancelant, rougissant et souriant des honneurs qu'on lui rendait », ou

caressant un cadeau de fête, « un agneau vivant tout couvert de rubans roses et de clochettes », cause de bien des larmes, d'ailleurs, car il s'enfuit en bondissant, bien qu'elle l'eût comblé de tendresses, lui disant de sa voix la plus douce : « Milly, cher Milly, m'aimez-vous ? » — Et cependant, dans cette existence si brève, combien ne trouve-t-on pas de ce qui fait la douceur et la dignité de la vie ! Garde-malade filiale et dévouée auprès d'un lit de mort, filiale et dévouée consolatrice d'une illustre affligée, modèle des épouses et des mères, providence des pauvres, la grande-duchesse aurait, dans ses seules relations domestiques, laissé derrière elle un noble souvenir. Mais lorsqu'on se rappelle que, dans sa carrière publique, elle consacra sa haute influence à l'avancement de toutes les œuvres de charité, au progrès de l'industrie et de l'art, à l'élargissement de la tolérance religieuse, aux besoins de la sympathie humaine et au relèvement, chaque fois qu'il était possible, des déchus et des souffrants, il semble que le destin, connaissant le peu de durée de son existence, l'ait rapidement enrichie de toutes les vertus qui commandent la reconnaissance publique. Et si c'est chez nous un mouvement instinctif de déplorer qu'une vie si brillante et si pure ait été si brève, on peut répondre peut-être que lorsque la bonté s'évanouit ainsi prématurément, elle se revêt d'un pathétique qui lui prête une nouvelle tendresse et de nouveaux attraits, et qui donne une énergie toute spéciale à cette injonction qui est son adieu : « Allez et faites de même ! »

Une vive et sympathique description de la princesse étendue sur son lit de parade, en même temps qu'un touchant et juste tribut de sir Théodore Martin, vient, après la biographie et les lettres, pour clore le volume.

Un signalé service a été rendu à ceux qui étudient l'histoire et la biographie par la publication de M. Percy Fitzgerald : *Life and Times of William IV (Guillaume IV et son temps)*[1]. Bien que ce livre soit, en grande partie, tiré des travaux d'écrivains antérieurs, tels que Gréville *(Mémoires)*, lord Brougham, Campbell, Broughton, Raikes et autres, M. Fitzgerald a certainement le mérite d'avoir concentré comme en un foyer, pas toujours avec assez d'impartialité, il est vrai, les différents matériaux relatifs à Guillaume IV et à la plupart des principaux hommes d'État de son temps. Du roi même nous avons là une peinture pittoresque depuis son entrée dans la marine. Dans sa jeunesse, il apparaît comme un galant marin, étourdi, au parler franc, chez lequel la vieille tendance à la vantardise anglaise (*British brag*) n'a nullement disparu. Malgré cela, il avait un réel courage; il était solidement dévoué à ses amis, mais sujet à se laisser prévenir dans ses jugements, franc, souvent généreux et bienveillant, mais téméraire et insubordonné. Le livre raconte, entre un grand nombre d'autres particularités intéressantes de l'époque, comment il revint en Angleterre sans congé, et fut rudement renvoyé à son poste; il décrit aussi la manière folle dont il passa le temps à terre, dans les bals et les réjouissances donnés en son honneur, et auxquels le prince de Galles assistait comme pour approuver le mépris qu'il faisait des volontés du bien intentionné, mais un peu trop autoritaire George III, leur père. Un des endroits les plus curieux de l'ouvrage est le passage relatif à la dernière maladie et à la mort de George IV, à qui Guillaume succéda. Que Guillaume, alors duc de Clarence, eût une vive affection pour son père, il n'y a pas à en douter. Néanmoins l'excitation causée par la perspective d'une succession prochaine l'entraîna à manifester, touchant l'état du royal malade, une curiosité à peine décente. Dans une occasion, il fit allusion, devant le duc de Wellington, à la règle de conduite qu'il adopterait au cas où il deviendrait roi, — ouverture que le duc accueillit par un silence qui fut alors cruellement ressenti par son futur maître. Immédiatement après la mort de son frère, la façon dont Guillaume IV passa de la manifestation, probablement sincère, du chagrin voulu par le décorum à des légèretés de conversation et à de familiers apartés, ne provoqua pas peu de commentaires. Comme politique, le roi était l'inconséquence même. Il était whig, et cependant il avait soutenu la traite des nègres; il était libéral déclaré, et cependant pas un tory de l'opposition n'avait peut-être moins de confiance que lui dans le bill de réforme du comte Grey. Doué d'une perception vive des points particuliers d'un projet, il n'avait guère la capacité de mettre en balance les points opposés pour en déterminer l'ensemble. Il avait donc de la pénétration sans avoir, dans la même proportion, de sagacité. Dans la galerie des hommes de l'époque que nous présente ce livre, le duc de Wellington, le comte Grey, les lords Brougham, Lyndhurst, Campbell, et le comte de Durham (jeune homme d'État de grands talents, mais d'une opiniâtreté un peu trop intraitable, qui mourut prématurément) sont les figures les plus en vue. On y trouve aussi un grand nombre de traits caractéristiques de la société d'alors.

Le Journal et les lettres de Thomas Hutchinson[1] est un spécimen plus qu'ordinairement intéressant d'ouvrage presque entièrement autobiographique. Appelé, comme le montre le titre transcrit en note, à exercer d'importantes fonctions dans une colonie de l'Amérique du Nord, il ne tint pas une ligne de conduite de nature à échapper au soupçon d'avoir indûment servi les intérêts du gouverneur anglais contre ses compatriotes, avant que ces derniers se fussent engagés dans la guerre d'Indépendance. Le livre a de

1. *The Life and Times of William IV*; including a view of social life and manners during his reign, by Percy Fitzgerald, M. A. — F. S. A., Lond. Tinsley frères.

1. *The Diary and letters of his Excellency, Thomas Hutchinson*, Esq. B. A. (Harvard) LL. D. (Oxon.), captain general and governor in chief of his late Majesty's province in Massachusetts Bay; with an account of his administration when he was member and speaker of the house of representatives and his government of that colony. By Peter Orlando Hutchinson, one of his great grandsons. Lond. Sampson Low and C°.

la valeur à plusieurs égards, spécialement parce qu'il nous invite à l'état des sentiments de l'Amérique avant que la guerre éclatât. Quant à la conduite de Hutchinson pendant cette période, quoique ce fût un Américain opposé aux Américains, il ne semble pas qu'il y ait grande raison de la flétrir comme antipatriotique. En qualité de représentant de la métropole, il croyait — ce qui n'était probablement pas révoqué en doute alors — qu'elle avait pleinement le droit de faire des lois régissant ses colonies. Dans la pensée qu'un principe une fois admis doit être suivi dans toutes ses conséquences, Hutchinson crut que ce n'était pas son affaire d'examiner avec quelle sagesse le parlement anglais exerçait son droit. Toutefois il semble avoir sincèrement désiré être un pacificateur entre les deux pays et amener de mutuelles concessions. Honnête et consciencieux, ce n'était pas un homme de génie. Il ne se faisait pas une idée exacte de l'intense irritation qui prévalait en Amérique, des grosses injustices qui peuvent se commettre dans la pratique sous le couvert de ce qu'on appelle la loi, ni de ces crises nationales sous l'effort desquelles les théories de convention, quelque utiles et soutenables qu'elles soient jusqu'à un certain point, se brisent comme un fil.

Il est probable qu'aucun avertissement capable de faire impression ne parvint de sa part à la cour britannique et que ses efforts vers une réconciliation furent aussi faibles que bien intentionnés. Cependant son impopularité en Amérique était extrême. Sur un bruit — pure « invention de l'ennemi » — qu'il avait écrit en faveur de l'acte du timbre, la foule en furie (qui a si souvent discrédité de justes causes en exécutant des arrêts sans forme de procès) mit sa maison au pillage. De ses meubles elle fit un feu de joie dans lequel fut détruite une précieuse collection de manuscrits, surtout historiques. Hutchinson a toujours depuis sa mort été traité comme un traître aux intérêts américains par quelques-uns de ses compatriotes les plus importants, y compris Bancroft. Son journal réfutera du moins l'imputation de trahison. Outre la lumière qu'il répand sur la lutte entre la Grande-Bretagne et l'Amérique, il donne d'amusants aperçus de caractères et de mœurs. On y trouve, par exemple, des vues nouvelles sur le philosophique Franklin, que son intérêt pour le bien-être du genre humain en général n'empêchait pas d'avoir une intelligence vive et même peu scrupuleuse de ce qui était avantageux à son parti. L'affairé, le bon, le consciencieux George III, avec ses excellentes intentions et son intelligence bornée, avec ses questions interminables, ses monceaux de détail et son impuissance à les utiliser, ressort également ici en traits vifs et frappants. Pour ce qui est de la façon dont cet ouvrage est présenté au public, on peut trouver que M. Peter Orlando Hutchinson est un peu enclin à parler de lui-même et à se laisser aller à des commentaires qui sont de simples naïvetés. On ne peut cependant avoir aucune œuvre parfaite de ce genre, et il est peut-être plus pardonnable à un éditeur de se mettre souvent en avant que de prétendre à cette froide impartialité et à cet effacement où l'on ne sent point la vie personnelle.

Les mémoires du lieutenant général Colin Mackenzie ont presque l'air d'un roman [1]. Mais un auteur de roman aurait accordé au héros de tant d'aventures et de brillants exploits des récompenses plus hautes que celles qu'il reçut d'un gouvernement ingrat. Du côté maternel, Mackenzie était du même sang que le fameux Grizzel Cochrane, qui florissait il y a deux siècles et qui par son dévouement intrépide conserva la vie de son père. Entré comme cadet dans l'armée de Madras, il s'éleva lentement dans le service et bientôt prouva ses capacités. A un courage que rien ne pouvait dompter, il joignait ces sentiments de bonne camaraderie, si inappréciables chez un chef militaire qui excite ses hommes à l'œuvre en partageant jusqu'à leurs travaux manuels. Pendant près de quarante années exposé à tous les périls de la guerre dans l'Inde, tantôt aux mains avec les pirates malais, tantôt étouffant une mutinerie par sa décision et au prix de son sang, tantôt conduisant l'avant-garde à l'assaut d'un défilé, tantôt suivi d'un petit nombre d'hommes, se taillant un passage à travers l'armée des assiégeants; deux fois prisonnier, et, dès sa délivrance, reprenant ses pénibles travaux avec la même indomptable énergie, — il fut le type du soldat également brave et sagace, dont le zèle ne connaît de limites que celles de sa propre vie; tandis que le gouvernement et ses autres chefs furent de leur côté des types de ce fonctionnarisme dont l'indolente incapacité ou l'égoïsme enlève au mérite la reconnaissance qui lui est due.

Nous n'avons pas la place nécessaire pour rapporter plus que ces quelques traits saillants d'une très remarquable carrière, qui se distingue autant par la prévoyance et la puissance de se plier aux besoins présents que par la valeur. En dehors de la guerre, voici cependant un frappant exemple de cette dernière qualité. Remarquant un rassemblement à l'entrée d'une caverne près d'un village hindou, il apprit qu'il y avait un tigre à l'intérieur. Il se fit apporter des pistolets, les chargea et rampa, avec une insouciante audace, dans l'étroite entrée de la caverne. Il y avait juste assez de lumière pour lui faire voir deux étincelants yeux jaunes. C'est là qu'il visa, puis il rebroussa chemin comme il put. S'apercevant que la bête n'était pas morte, il rentra et lui donna le coup de grâce. Lorsque les naturels épouvantés se furent enfin laissé persuader, pour de l'argent, d'aller retirer le cadavre, il se trouva que c'était, non pas un tigre, mais une hyène. Il y a des portions entières du livre où l'on perd de vue Mackenzie pendant trop longtemps : cela tient à ce que le récit comprend assez inutilement des événements publics dont la plupart des lecteurs ont déjà une connaissance suffisante. En somme, cependant ce livre est la biographie singulièrement intéressante d'un héros moderne.

1. *Storms and runshine of a soldier's life.* Lieut. general Colin Mackenzie, 1825-1881. 2 vol. Édimbourg, Douglas.

Le Canada, les États-Unis (nord et sud) et la Californie sont des contrées si souvent explorées qu'il est presque impossible de présenter quelque chose d'absolument nouveau en en parlant. Néanmoins, dans ses esquisses intitulées *Entre deux océans*[1], miss Iza Duffus Hardy a su mettre tant d'individualité qu'elle donne à son sujet toute la fraîcheur dont il est susceptible. Douée d'une observation pénétrante, d'une sympathie géniale, tantôt grave, tantôt folâtre, et de la puissance artistique de saisir les points saillants d'un tableau, l'auteur a écrit un livre plein de vie et de charme pittoresque. Son ouvrage abonde en statistiques sociales et en anecdotes; d'un autre côté, certains passages — la visite au quartier chinois à San-Francisco, par exemple — sont peints avec une vivacité de lumières et d'ombres et une réalité dans les détails qui semblent faire du lecteur un véritable spectateur. Miss Duffus Hardy et sa mère, lady Duffus Hardy, n'ont pas peu fait par leurs ouvrages sur l'Amérique pour créer le ton d'amitié qui règne entre ce pays et l'Angleterre. L'état des esprits est maintenant bien différent de ce qu'il était il y a environ quarante ans, lorsque M. Trollope écrivait sur les États-Unis. Aujourd'hui l'Angleterre offre une courtoisie et une estime que l'Amérique retourne aussi généreusement. Si, parfois, il y a, de l'un et de l'autre côté, quelque petite prétention à la supériorité, c'est l'exception, et nul n'y entend malice. En voici un amusant exemple qui ne date que de quelques mois. Une dame anglaise aimable et accomplie avait été présentée dans une société de New-York. Lorsqu'elle partit, on demanda à une des dames qui donnent le ton à la société américaine son opinion sur l'Anglaise. « Ah! répondit-elle avec indulgence (elle s'était, il se peut, persuadée que l'Amérique, et non l'Angleterre, était la mère patrie), elle est charmante, tout à fait charmante; mais n'avez-vous pas été frappé de son accent londonien? »

Un roman qui, tout indigeste qu'il soit à certains égards, possède le rare mérite de l'originalité, a été publié récemment sous le titre de *The Dailys of Sodden fen (les Daily du marais de Sodden)*[2]. Il a de la nouveauté dans le plan, de la nouveauté dans les caractères, de la nouveauté dans les situations. Les mobiles humains y sont exactement et habilement mis en relief, non seulement dans leur influence générale, mais encore au milieu de conditions particulières de lieux et de mœurs. Dans le portrait de Diggory Daily, le paysan du Lincolnshire qui, il y a deux siècles, dessécha une partie des *fen-lands*, ou marais, pour le bénéfice de ses voisins, lesquels le tuèrent, un peu parce que l'opération les gênait pour la chasse des oiseaux sauvages, et un peu parce qu'il leur plaisait de le soupçonner d'être aux gages de certains défricheurs hollandais, — nous avons, pour ainsi dire, l'histoire naturelle des pionniers et des premiers bienfaiteurs de la société. Leurs bienfaits mêmes sont changés en fautes, et leurs vertus sont représentées, par ceux qui en sont incapables, comme des outrages et de l'hypocrisie. Ainsi Diggory Daily fut à son tour martyr de son propre mérite; mais, comme il arrive d'ordinaire, le préjugé stupide et brutal finit par s'effacer et l'homme assassiné fut canonisé par les enfants des assassins. Les descendants de Diggory Daily, au moment où commence cette histoire, ont été avertis que les terres drainées par leur ancêtre sont réclamées pour l'usage commun, et qu'on est disposé à leur en allouer, à eux, une part considérable. Comme ces terres étaient depuis longtemps considérées comme propriétés particulières, il n'est pas surprenant que les descendants de Diggory Daily aient regardé avec le plus amer et même le plus vindicatif sentiment les usurpateurs de leurs droits. Ce sentiment d'hostilité est admirablement dépeint dans James Daily, le couvreur en chaume et en tuile. En nourrissant son ressentiment, James Daily montre toute la sombre taciturnité et toute la tenace ressource d'un esprit où a pénétré le sens d'une injustice sans aucune notion des circonstances atténuantes, sans même la vague idée qu'il peut y avoir deux faces à une même question. Le paysan, honnête et fidèle à ses devoirs, mais absorbé dans la pensée des torts subis, que n'égayent pas les amusements et que n'instruisent pas ces chocs d'idées qui ne se produisent que dans les villes, est représenté d'un trait incisif, sans aucune touche d'exagération. Certains hôtes du *workhouse* et de l'hôpital, qui ne savent raisonner que d'après la coutume et ce qui a été, sont peints avec une grande puissance. Audessus d'eux s'élève la vigoureuse figure de la grand'-mère Daily, que ni les années ni les malheurs n'ont eu le pouvoir d'abattre. M. Apers Smith, qui devient un idéal pour le jeune gars Adam Daily, fils de James, est noblement conçu; mais il est réalisé d'une façon un peu moins individuelle que quelques-uns des personnages plus vulgaires. On peut en dire autant d'Adam Daily lui-même, qui, en obéissant aux inspirations charitables de M. Apers Smith, contrecarre la manie égoïste de son père, lequel, dans sa rage, le tue d'un coup de fusil. Le caractère de la patiente et longtemps respectueuse femme de Daily est dessiné aussi avec vérité. Le portrait d'Aurea Chapel ne l'est pas moins; égoïste, volontaire, capricieuse, mais aussi franche et séduisante, elle constitue le principal attrait de l'histoire. Le grand défaut du livre est un certain imprévu dans les incidents. Plus d'explications et de préparation aurait donné de la vraisemblance à des événements qui semblent parfois quelque peu surprenants. L'auteur a aussi une trop grande tendance à disserter et à jouer le rôle du chœur vis-à-vis des personnages de son drame, ce qu'il fait, du reste, fort habilement. Bref, le livre est un peu faible au point de vue artistique. D'un autre côté, il déploie une telle abondance de qualités naturelles et une telle noblesse dans le but, que cela justifie, surtout à un moment où les romans originaux sont rares en Angleterre, la longue notice que nous lui avons consacrée.

1. *Between two Oceans*, or sketches of American travel, by Iza Duffus Hardy. Lond., Hurst et Blackett.

2. Lond., Bentley et fils, 3 vol.

Il y a sans doute peu d'écrivains aussi féconds que M. Oliphant, qui aient montré une puissance aussi soutenue. Son dernier roman, *le Fils du sorcier* (*The Wizard's son*) [1] n'a pas toute la vraisemblance qui lui est ordinaire, surtout en ce qui concerne un personnage important. Le livre a cependant la richesse de caractères heureusement dessinés et la vivacité de récit qui sont les traits particuliers de ce populaire et délicieux romancier.

Parmi les jeunes poètes anglais qui s'imposent aujourd'hui à l'attention, on peut citer M. William Sharp, auteur de *The human Inheritance* (*l'Héritage humain*), qui vient de publier un nouveau volume de poésies intitulé : *Earth's Voice*; *Transcripts from Nature, Sospitra*, etc. (*les Voix de la terre, Transcriptions de la nature*, *Sospitra*, etc.) [2]. Beaucoup de ces poèmes sont des discours dramatiques attribués à divers êtres de la nature, aux bois, aux vents, aux fleuves, aux déserts, aux saisons, aux différents types de la vie animale, domestiques ou sauvages. La plupart des aspects de la nature ont été si souvent décrits que M. Sharp est exposé au danger de paraître imiter lorsqu'il marche à la suite de poètes antérieurs, et de paraître forcé lorsqu'il les évite, en quête d'une nouveauté bien difficile à trouver. Somme toute, il a lutté avec grand succès contre tous ces désavantages; et, bien qu'il soit inévitable que nous rencontrions chez lui parfois des échos et des répétitions, il nous donne souvent des chants également originaux et vrais. Il a un sentiment très fin de la couleur et le don des descriptions vivantes et caractéristiques. Son *Cri du tigre* et son *Chant du lion* sont l'histoire naturelle des seigneurs de la jungle et du désert, condensée et ornée d'une touche d'imagination. Le tigre, à travers « les tiges du riz d'un vert pâle », guettant furtivement le *paysan maigre et décharné* le long du fleuve, est une peinture pleine d'observation subtile, et d'un grand effet. Bien des aperçus également heureux de la vie animale ou élémentaire se révèlent dans ce volume. Dans *Sospitra*, le poète traite une fois de plus le thème des créatures douées d'une grande capacité de jouissance et d'une grande puissance de sagesse et de discernement, tant qu'elles se gardent libres du piège de l'amour humain. C'est dans ce piège que Sospitra tombe; mais elle n'en a pas regret. Elle croit que le sentiment de la vie intense et passionnée dans ses élans vers un objet aimé vaut bien les chagrins qui l'accompagnent et la mort qui le suit. Ce sujet, M. Sharp l'a traité avec une grande noblesse de conception et une largeur de forme parfaitement en harmonie avec l'idée. « Gaspara Stampa » raconte mélodieusement et avec une vivacité pittoresque l'histoire tragique de la Vénitienne poète. Cependant, lorsque M. Sharp aborde les émotions de véritables créatures humaines il ne produit pas tout à fait autant d'impression que lorsqu'il attribue les sentiments humains aux formes de la nature ou aux personnages mythologiques. Toutes ces poésies ne sont pas à la même hauteur que celles que nous avons signalées, mais les beautés sont assez nombreuses pour recommander son livre à tous les lecteurs d'imagination.

1. Lond., Macmillan and C°.
2. Lond., Elliot Stock.

Dans la littérature classique, nul événement ne s'est produit depuis quelque temps plus intéressant que la publication par le professeur Jebb de la première partie de son édition complète de Sophocle. Comme premier fruit de ses labeurs, nous avons l'*Œdipe roi*. Par la peine prise à assurer ou à corriger le texte, par la fraîcheur et la force d'une traduction qui n'a rien de convenu, par les lumières abondantes que fournit le commentaire, aussi bien que par l'intéressante introduction qui, entre autres questions, traite des drames que des écrivains relativement récents ont tirés de cette grande œuvre de Sophocle, — on peut dire qu'il a rempli l'attente que le nom d'un savant aussi accompli et d'un écrivain aussi heureux que le Dr Jebb n'avait pas manqué de faire concevoir. Dans un ouvrage de ce genre, surtout dans les questions de texte, des différences d'opinion peuvent exister entre le professeur Jebb et d'autres érudits travaillant dans le même champ, le professeur Campbell, par exemple; mais la grande valeur et l'intérêt que possède, grâce au concours de bien des raisons diverses, l'édition dont le professeur Jebb offre aujourd'hui la première partie, sont tout à fait hors de question.

Dans quelques notes sur la vie et l'œuvre de John Payne Collier [2], M. Henry B. Wheatley exprime l'opinion que l'œuvre de Collier, laquelle consiste en réimpressions et en critiques de notre vieille littérature, principalement de celle qui a rapport au théâtre, — doit être soigneusement examinée et qu'un départ attentif doit être fait entre beaucoup de choses douteuses et apocryphes. Les émendations du *Shakespeare* in-folio de 1632, souvent appelé *Perkins folio*, que Collier regardait comme faisant autorité, sont généralement en discrédit; mais l'erreur du bibliographe est fort probablement due à une trop grande crédulité, — car l'on croit facilement ce que l'on désire (*The wish is father to te thought*), — dans une question touchant à ses études favorites, et à une hâte imprudente de sauter à la conclusion. Son *Histoire de la poésie dramatique*, précieuse sous bien des rapporte, a eu malheureusement à souffrir des mêmes causes. Mais, à beaucoup d'égards, il a rendu les plus importants services à ceux qui étudient notre vieille littérature; et il y mettait tant d'ardeur que le simple catalogue de ses travaux formerait à lui seul une brochure.

WESTLAND MARSTON.

1. *Sophocle : the plays and fragments*, with critical notes, commentary and translation in English prose, by R. C. Jebb, part 1. The Œdipus tyrannus. — Cambridge, University Press.
2. Lond., Elliot Stock.



ÉTATS-UNIS

M. de Peyster et les Tories. *— M. Lowell et les Hessois. — Les princes allemands marchands de chair à canon. — Moyen d'élever une nombreuse famille; recette à l'usage des princes. — Schiller, l'Allemagne et l'Amérique. — Hessois et Américains. — Les bras de l'honneur. — Thomas Hutchinson et la postérité. — L'Histoire des États-Unis de M. Bancroft. — Les mémoires d'un démagogue candidat à la présidence. — Un grand juriste américain. — Thurlow, Weed, ou le journalisme militant en Amérique. — Accusation stupide portée contre les sécessionistes. — Les Souvenirs de M. George W. Julian. — Chicago et Aladin. — Les industries américaines. — L'Égypte jugée par un pacha d'Amérique. — Traduction du dernier livre de M. de Laveleye. — La musique et son historien. — L'Histoire de la Prusse. — M. E. Schnyler, Pierre le Grand et M. Taine. — M. Adair, Jéhovah et miss Emerson. — Les Indiens des Antilles; leurs langages. — Les prédictions du savantissime M. John Read. — Les Canadiens aux États-Unis. — La littérature scandinave. — Un manuscrit grec. — L'Histoire de l'église chrétienne du docteur Shaff. —* Puck *et* Punch. *— Les poésies de M. Burner. — D'autres vers. —* Bothwell, *drame par le général de Peyster. — Le romantisme dans le drame américain. — Un livre américain sur Balzac. — Ce que devient M. Curmer aux États-Unis. — M. Barnwell Roosevelt, le plus grand des pêcheurs. — Quelques romans. — Mort d'un libraire bibliographe.*

New-York, 14 mai 1884.



M. de Peyster a fait une histoire élogieuse des *Tories*, que nous nous étions fait un cas de conscience d'exécrer pour leur fidélité à l'Angleterre de nos haines, au temps de la Révolution. M. Edward J. Lowell a fait celle des Hessois [1], que le landgrave Frédéric II louait à Sa Majesté George III d'Angleterre, afin de ramener bien vite au droit chemin ses sujets d'outre-mer.

Comme l'ancienne colère contre les *Tories* est toujours vivace, je vous laisse à juger des sentiments qu'inspirent les Hessois, qui cependant n'en pouvaient mais. C'était un triste sire que leur landgrave de Hesse-Cassel, qui était landgrave et qui contentait ses amours des restes du duc de Bouillon; mais on parlait français à sa cour, et, lorsqu'il envoya douze mille hommes en Amérique, il diminua les impôts sur les sujets qui restèrent; — il avait donc des qualités.

M. Lowell dit qu'il était l'un des moins mauvais des princes allemands qui fournirent de la chair à canon aux Anglais.

Son fils du Hanau dotait chacun de ses enfants naturels d'une augmentation d'un sou d'impôt par sac de sel; on dit qu'il en eut soixante-quatorze.

Le duc Charles Ier, qui régnait sur Brunswick-Luneburg, faisait de l'alchimie et payait trente mille thalers le directeur italien de son théâtre, tandis que Lessing, illustre, mourait de faim ou à peu près.

Les soldats étaient aguerris; ils partirent environ trente mille pour l'Amérique et n'y laissèrent que douze mille déserteurs. Le peuple n'approuvait point, et Schiller protestait avec une tragédie : *Cabale und Liebe;* mais les princes n'en avaient cure, sauf à exterminer les volontaires.... comment dirai-je?.... involontaires?

Ils coûtèrent 1,770,000 livres sterling, la paye des soldats en plus; ils les valaient, et davantage, mais les officiers anglais les méprisaient; il y avait de la jalousie entre le général Heister et sir William Howe, entre le général Riedesel et Burgoyne; les soldats allemands et anglais s'engageaient souvent dans des rixes sérieuses. Les Américains avaient les Hessois en horreur; ceux-ci regardaient les Américains dédaigneusement, du haut de leur grandeur de vieux soldats. Lorsqu'à l'assaut du fort Mercer le colonel von Donop, l'un des plus distingués des officiers hessois, jadis aide de camp favori du landgrave, tomba mortellement blessé dans les bras du capitaine du Plessis de Mauduit, on lui dit qu'il était dans les bras d'un officier français : « Heureux de mourir dans les bras de l'Honneur! » dit-il avec son dernier soupir.

L'ouvrage de M. Lowell est bien intéressant par ses extraits des mémoires de la baronne von Riedesel qui suivit son mari durant toute la campagne, terminée à Saratoga, et par les lettres où les officiers allemands relatent à leurs amis d'Europe leurs impressions sur les colons et leurs us et coutumes.

C'est une réhabilitation aussi; qu'elle soit effective ou non, si quelque *folk-loriste* avait à enregistrer un jour, dans un village oublié d'Amérique, comme synonyme de vandale, voire même de quelque chose de pire, le mot *Hessian*, l'histoire n'en est pas responsable. Mais l'histoire, lorsqu'elle ne s'accorde pas avec la légende, n'a pas toujours pour elle la raison du plus fort, qui est toujours la meilleure; et vous verrez qu'elle ne rétablira point la mémoire de Thomas Hutchinson [1], Esq., mal famé pour traitrise non

1. « The Hessians and the other German auxiliaries of Great Britain in the revolutionary war, » by Edward J. Lowell. With maps and plans. New-York : Harper frères, 1884.

1. « The Diary and letters of his Excellency Thomas Hutchinson, Esq., » etc. compiled from the original documents still remaining in the possession of his descendants, by Peter Orlando Hutchinson, one of his great-grandsons. Boston, Houghton, Mifflin and Co. 1884.



prouvée par ses détracteurs les plus acharnés, et désavouée par son journal et sa correspondance que son petit-fils vient de donner au monde. C'est que les peuples en révolte, lorsqu'ils ne donnent pas de grands coups d'épée dans l'eau, tuent tout.

Né en 1711, Thomas Hutchinson était à vingt-cinq ans l'idole du Massachusetts; en 1760, il cumulait les fonctions de juge, de conseiller et de lieutenant-gouverneur; en 1765, sa résidence princière à Boston était livrée au pillage, soit qu'il approuvât, soit qu'il ne désapprouvât pas avec assez d'énergie l'odieux *Stamp-Act* de la mère patrie; en 1769, il était gouverneur; en 1774, il se retirait en Angleterre, six mois après que les patriotes de Boston avaient jeté aux poissons de la mer, qui s'en souciaient « comme un poisson d'une pomme », l'historique cargaison de thé tarifé, consignée aux deux fils du gouverneur maudit.

En mai 1776, les habitants de la petite ville de Hutchinson suppliaient le congrès provincial du Massachusetts de donner un autre nom à leur ville, « afin qu'elle ne soit plus déshonorée par celui d'un traître et d'un parricide ». On y substitua le nom de Barre, le champion des colonies à la Chambre des communes. A Boston, on changeait le nom d'une rue Hutchinson en Pearl.

En novembre 1776, Hutchinson écrivait, indigné, dans son journal : « On dit que Washington se promène à Cambridge dans mon carrosse. » Il mourut en Angleterre en 1780. Son petit-fils a fait une belle œuvre; elle prouve que les accusations portées contre son grand-père n'étaient pas fondées; mais la morale de tout ceci est vieille comme le monde.

Le quatrième volume de la nouvelle histoire des États-Unis [1], de M. Bancroft, traite de la grande période révolutionnaire de mai 1774 à juillet 1776.

M. James G. Blaine publie ses mémoires [2], annoncés depuis longtemps déjà. Comme il est candidat possible à la présidence, ses admirateurs zélés portent son livre aux nues, et ses détracteurs l'abandonnent à l'immensité du silence.

En politique, M. Blaine, ex-sénateur, ex-secrétaire d'État, est démagogue de la pire espèce; aussi n'est-ce pas un guide sûr; son livre est un de ceux dont on peut dire, avec M. Drumont, qu'ils ne valent pas un vieux bout de cigare carbonisé.

Le juge Neilson a publié une savante étude biographique du grand juriste de la Nouvelle-Angleterre, M. Rufus Choate [3].

1. « History of the United states of America, » from the Discovery of the Continent. By George Bancroft. The author's last Revision. Vol. IV. 8vo., pp. 452. New York : D. Appleton and Co. 1884.

2. « Twenty years in Congress. » From Lincoln to Garfield. With a Review of the events which led to the Political Revolution of 1860. By James G. Blaine. Vol. I. 8vo. pp. 646. The Henry Bill Publishing Company, Norwich. 1884.

3. « Memories of Rufus Choate; » with some consideration of His Studies, Methods, and Opinions, and of his style as a speaker and writer. By Joseph Neilson. Houghton, Mifflin and C°, Boston. 1884.

M. Thurlow Weed Barnes a donné une intéressante biographie de son grand-père, M. Thurlow Weed [1], qui fut la personnification du journalisme militant aux États-Unis, un grand homme et un sage. Son influence politique, toujours marquante, s'imposa entre temps dans une croisade antifranc-maçonnique inoubliable.

M. Barnes aura à éliminer de son livre une accusation très stupide, à savoir que le gouvernement des États sécessionnistes était prêt à renouer l'ancienne allégeance coloniale à l'Angleterre. Cette accusation, dont on a fait des gorges chaudes pendant un jour ou deux, est basée sur une lettre faussement attribuée à l'ex-secrétaire d'État confedéré, M. Judah P. Benjamin, qui vient de mourir à Paris des suites d'une chute de tramway.

M. George W. Julian a publié un volume de souvenirs politiques [2] intéressants, car ceux qui ne partageront point ses convictions ne manqueront point d'admirer en lui deux qualités plus rares en politique qu'un Elzevier non rogné : franchise et droiture.

Chicago est le palais enchanté qu'élevèrent en une nuit les magiciens d'Aladin; il faut lire leur intéressante biographie dans les collections des Sociétés historiques de l'Illinois; l'histoire du pionnier Enoch Long, les manuscrits de Ninian Edwards [3], le panégyrique des Dearborns [4].

Le peuple arabe est un peuple conteur,
J'aime les nuits dont il fut l'inventeur.

N'aimons-nous pas aussi ceux qui font des réalités de la féerie et du rêve?

M. Guernsey s'est chargé de décrire toutes les industries existantes, ou qui peuvent être exploitées

1. « Memoir of Thurlow Weed. By his grandson, Thurlow Weed Barnes. Vol. II. 8vo, pp. 617. New York, 1884. Houghton, Mifflin and C°.

2. « Political Recollections, 1840 to 1872. » By George W. Julian. 12mo, pp. 384. Chicago : Jansen, Mac Clurg and C°, 1884.

3. « Chicago Historical Society Collections. » Vol. II. Biographical Sketch of Enoch Long. An « Illinois Pioneer. By Harvey Reid. 8vo, pp. 134. Vol. III. — The Edwards Papers. » Being a portion of the Collection of the Letters, Papers, and Manuscripts of Ninian Edwards, presented to the Chicago Historical Society by his son, Ninian Wirt Edwards. Edited by E. B. Washburne. 8vo, p. 633. Chicago, 1884. Fergus Printing C°.

4. « The Dearborns. » A Commemorative Discourse of the Eightieth Anniversary of the Occupation of Fort Dearborn, and the First Settlement at Chicago : Read before the Chicago Historical Society, December 18, 1883. By Daniel Goodwin, Jr. With remarks by Hon. John Wentworth, J. Young Scammon, E. B. Washburne, and Isaac N. Arnold. Pamphlet, pp 56. Chicago, 1884. Fergus Printing C°.

aux États-Unis; l'agriculture, les mines, la pisciculture, les professions, les métiers. Le résultat est une œuvre de grande valeur, basée sur des statistiques, des études sérieuses, des faits patents, que devraient connaître les étrangers que séduisent encore, par une perspective de Cocagne, Chateaubriand et Cooper[1].

Le général Loring, de l'armée des États sécessionnistes en Amérique, dix ans après la guerre, s'engagea dans l'armée du khédive en Égypte, devint Loring pacha, servit dix ans, donna sa démission et revint au pays natal avec cette main pleine de vérités que Fontenelle se serait bien gardé d'ouvrir. Il l'a ouverte toute grande. L'Egypte n'a pas à se louer de la domination anglaise; le Soudan n'a pas à s'agenouiller devant la gloire de Gordon; et tous les sophismes du monde ne changeront point les faits vrais du jour où M. Loring les a placés. C'est écrit[2].

Une très bonne traduction vient de paraître chez Putnam de l'excellent ouvrage de M. de Laveleye, avec une préface et un chapitre supplémentaire par M. Taussig[3].

M. Frédéric-Louis Ritter, dont l'histoire de la musique, publiée en deux volumes, sous forme de conférences, est l'histoire de la musique la plus populaire de la langue anglaise, vient de publier une histoire de la musique depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours[4].

Les lecteurs d'anglais, ignorants du tudesque, soucieux de l'histoire de la Prusse avant l'époque traitée par Carlyle, Ranke, Seeley et Müller, sauront gré à M. Herbert Tuttle, professeur à Cornell University, de son bel ouvrage[5], car ceux de Eberty, Stenzel, Droysen et von Cosel n'ont pas été traduits.

L'histoire de M. Tuttle comprend six siècles, de 1134 à 1740, du Brandebourg primitif à Frédéric le Grand. Les quatre premiers siècles et demi de la domination des margraves de Bavière et de Luxembourg et des Hohenzollern sont traversés à tire-d'aile, toute l'histoire du Brandebourg primitif, une période de trois cents ans, n'occupant que soixante pages du volume; mais au XVIIe siècle et à la première moitié du XVIIIe siècle, l'œuvre cesse d'être sommaire, et dans un style toujours froid, sans emphase, intéresse, instruit et émeut.

L'Histoire de Pierre le Grand[1], que le ministre des États-Unis en Grèce, M. Eugène Schuyler, avait écrite pour le *Scribners' Magazine* (aujourd'hui *Century*), pendant qu'il était attaché à la légation des États-Unis en Russie, vient de paraître revue et augmentée, en deux beaux volumes illustrés par des artistes américains de renom, en sorte que l'ouvrage fera honneur à l'art aussi bien qu'à la littérature d'Amérique. Comme je ne dirai jamais mieux que M. H. Taine ce qui fait le grand mérite de l'œuvre, je traduis l'extrait donné par *The Book-Buyer* d'une lettre du critique à l'historien :

« Je vois que votre méthode est toute de narration, positive, libre de considérations générales et de théories spéculatives. Les descriptions de la vie de la cour sous Alexis et les détails de la révolte des Strelitz nous instruisent plus sur le fond des âmes que plusieurs pages d'histoire philosophique. Mérimée nous a donné déjà plusieurs modèles de ce genre. Vous savez qu'il connaissait bien l'histoire russe et qu'il en a écrit diverses parties puisées aux sources originales. Autant que je puis juger, vous êtes comme lui, scrupuleux de la vérité, et n'avancez rien que vous n'appuyiez de preuves. Je vous félicite de cette contribution à l'histoire de l'Europe, qui est, je crois, la troisième grande œuvre que nous devons aux Américains. J'ai lu, entre autres, le livre de Lothrop Motley sur la guerre de l'indépendance des Provinces-Unies; quoiqu'un peu emphatique, il est excellent, et le vôtre, si je ne me trompe, vous fera encore plus d'honneur. »

Que l'on se souvienne que ceci n'est que la traduction d'une traduction; mais l'éloge précieux méritait d'être conservé, même au risque d'estropier le style de l'écrivain.

M. Schuyler travaille maintenant à une histoire du langage de la cour de la Chine.

S'il y a un axiome incontestable en logique, c'est celui-ci : *Nemo dat quod non habet*. Personne n'est forcé à donner ce qu'il n'a pas. Mais en philologie!... Adair, en 1775, faisait dériver des juifs les aborigènes d'Amérique, en reliant *yowah*, refrain de leurs chansons guerrières, à ce mot sacré des Hébreux qu'il était défendu, et probablement fort difficile de prononcer.

Ce n'était qu'un refrain sans raison; Adair en a fait Jéhovah; miss Emerson[2] en fait un dieu, « Yowah.

1. « The World's Opportunities, and How to Use Them. » A View of the Industrial Progress of our Country, a Consideration of its Future Development, a Study of the Sphere of Woman's Work, and Estimates of the Rewards which Art and Science, Invention and Discovery, have in Store for Human Endeavor. With an Analysis of the Conditions of Present and Prospective Prosperity. By Alfred H. Guernsey, Ph. D. With Comprehensive Tables of Statistics. Richly Illustrated. Royal 8vo, pp. 600, New York : Harper and Brothers.

2. « A Confederate Soldier in Egypt. » By W. W. Loring. Illustrated. Dodd, Mead and C°, New York, 1884, pp. 450, in-8.

3. « The Elements of Political Economy. » By Emile de Laveleye. Translated by E. W. Pollard, B. A. With an Introduction and Supplementary Chapter by F. W. Taussig. pp. 288. G. P. Putnam's sons. 1884.

4. « The History of Music, from the Christian era to the present time » By Frederic Louis Ritter. 8 vo. 524 pp. Boston: Oliver Ditson and C°, 1884.

5. « The History of Prussia to the Accession of Frederick the Great. » 1134-1740. By Herbert Tuttle. 12mo, pp. 490. Boston : Houghton, Mifflin and C°, 1884.

1. « Peter the Great, emperor of Russia. » A Study of Historical Biography. By Eugene Schuyler, Ph. D., LL. D. In two volumes, pp. 445-560. Charles Scribner's sons. 1884.

2. « Indian Myths; » or, Legends, Traditions and Symbols of the Aborigines of America. By Ellen Russell Emerson. Illustrated. Boston : James R. Osgood and C°, 1884.

le Grand Esprit », qui n'exista jamais dans la mythologie des Indiens d'Amérique.

Ce n'est pas la seule erreur de sa laborieuse et intéressante compilation de tous les auteurs connus; mais son œuvre peut être utile, débarrassée de tout le fatras de profondeurs pédantesques dont elle est surchargée.

Senor Bachiller y Morales a publié la savante étude sur les origines des Indiens des Antilles qu'il avait envoyée à Madrid, en 1881, au congrès international des américanistes[1].

Il s'est appliqué surtout à l'étude du langage des Indiens de Cuba (Tainos), dont il a fait un vocabulaire précieux, comprenant 170 pages du volume. Les Espagnols firent de nombreuses études des langues américaines à l'époque des colonisations, mais aucun des vocabulaires américains connus de nos jours n'est antérieur à celui que Jacques Cartier compulsa parmi les tribus du littoral du Saint-Laurent, possédé, je crois, par la Société historique du Canada qui a collectionné tous les ouvrages relatifs aux voyages et aux découvertes de Jacques Cartier.

Parmi les comptes rendus de la Société royale du Canada est un pamphlet de 33 pages publié à Montréal, œuvre du savantissime M. John Read, qui prédit ceci : « A la fin de deux cents ans, l'italien sera parlé par 53,370,000 personnes; le français par 72,571,000; l'allemand par 157,480,000; l'espagnol par 505,286,242; et l'anglais[2] par 1,837,286,153. »

C'est compter, quant au français, sans deux provinces, sans le Tonkin, sans M. de Brazza, sans le dogme darwinien sur la préséance des plus dignes, et sans les Canadiens français, s'il vous plaît. Ils viennent de fonder à New-York un journal hebdomadaire intitulé *le Canadien des États-Unis*, avec cette brave devise : « Conserver sa religion et sa langue dans les pays où Dieu nous envoie »; et leur rédacteur en chef s'écrie : « Aujourd'hui à New-York, bientôt, en vertu de notre force d'expansion, sur toute l'étendue de l'Amérique du Nord..... Dans cinquante ans, le recensement étonnera le monde. » Bravo, Canadiens!

Une excellente traduction a été publiée à Chicago de l'ouvrage de Winkel Horn sur la littérature scandinave[3], qui intéresse beaucoup les admirateurs de ce charmant conteur, M. Hjalmar H. Boyesen, professeur à Columbia College, New-York.

Les États-Unis auront l'honneur de la première traduction en anglais de l'*Enseignement des douze Apôtres*[1], la grande découverte à la bibliothèque du Saint-Sépulcre au Fanar de Constantinople, de Philoteos Bryennios : c'est un manuscrit écrit en lettres cursives sur parchemin, de cent vingt feuilles, datant de 1506 av. J.-C., et contenant le Synopsis des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, de Chrysostome; l'Épître de Barnabas; les deux Épîtres de Clément; l'Enseignement des douze Apôtres; l'Épître de Marie de Cassobelæ à Ignace; et huit Épîtres d'Ignace.

En 1875, Bryennios, alors métropolitain de Serræ, publiait les deux épîtres de Clément de Rome, tirées de sa découverte. Les six derniers chapitres (60-65) de la première épître, et les huit dernières sections (13-20) de la seconde épître n'avaient pas été publiés jusqu'alors.

La nouvelle publication comprend les pages 76-80 du manuscrit. Les éditeurs offrent des preuves de son authenticité, tirées du langage et d'anciens ouvrages qui y réfèrent ou qui s'y rattachent. La traduction est bien imprimée, le texte grec en regard, en un joli volume in-octavo.

Elle va soulever des discussions et des commentaires à bouche que veux-tu? C'est du grec; et le dessinateur de la traduction en vers de dix syllabes, de *la Métamorphose d'Ovide* (*sic*) par Marot, ayant à représenter le chaos, n'avait trouvé rien de mieux, si vous vous en souvenez, que le mot grec ΧΑΟΣ au beau milieu d'un entre-croisement de lignes bizarres.

L'histoire de l'Église chrétienne du Dr Schaff[2], considérablement augmentée et soigneusement revue et corrigée, par suite des nombreuses études de l'auteur, depuis la première publication de l'ouvrage, en 1858, vient de paraître chez Scribner, en trois volumes in-octavo.

Le journal *Puck*, dont M. H.-C. Bunner est rédacteur, est le *Punch* d'Amérique, hormis le brouillard

1. « Cuba Primitiva. Origen, Lenguas, Tradiciones e historia de los Indios de las Antillas Mayora y las Lucayas. » Por Don Antonio Bachiller y Morales. Segunda edicion, corregida y aumentada. 8vo, pp. 300. Habana, 1883.

2. « Language and Conquest. » — A Retrospect and a Forecast. By John Reade. From the Transactions of the Royal Society of Canada, vol. I, sec. II. Quarto pamphlet, pp. 33. Montreal, 1883. Dawson frères.

3. « History of the Literature of the Scandinavian North, from the most Ancient Times to the Present. » By Frederick Winkel Horn, Ph.D. Revised by the author, and translated by Rasmus B. Anderson, author of « Norse Mythology », « Viking Tales of the North », « America Not Discovered by Columbus », and other works. With a Bibliography of the Important Books in the English Language Relating to the Scandinavian Countries, prepared for the translator by Thorvald Soldberg of the Library of Congress. 12mo, pp. 507. Chicago S. C. Griggs and C°, 1884.

1. « ΔΙΔΑΧΗ ΤΩΝ ΔΩΔΕΚΑ ΑΠΟΣΤΟΛΩΝ. Teaching of the Twelve Apostles », recently discovered and published by Philotheos Bryennios, Metropolitan of Nicomedia. Edited with a Translation, Introduction and Notes by Roswell D. Hitchcock and Francis Brown, Professors in Union Theological Seminary, New York. Charles Scribner's sons. 8vo, 37 pp. 1884.

2. « History of the Christian Church. » By Philip Schaff. A New Edition, thoroughly Revised and Enlarged. Vol. I.: « Apostolic Christianity », A.D. 1-100. 8vo, pp. 871. Vol. II.: « Ante-Nicene Christianity, » A.D. 100-325. 8vo, pp. 877. Vol. III. : « Nicene and Post-Nicene Christianity », A.D 311-600. 8vo, pp. 1049. New York : Scribner's sons. 1884.



de la Tamise, mais assaisonné de gros sel, et sacrifiant au faux goût et au scandale.

Le livre de poésies de M. H.-C. Bunner[1] est un écrin de perles fines, et je ne m'en dédirai point par la crainte que le lecteur, suivant l'antique usage, hésite, doute, et puis se retire en sa tour d'ivoire.

Ce ne sont, le livre n'a pas de prétention plus haute, que vers de société, de ceux qui firent en Angleterre la célébrité de Locker et de Dobson; gracieux, élégants, primesautiers, d'un grand charme de style et d'esprit; rondeaux, rondels, ballades, triolets; mais M. Bunner y apporte le sentiment exquis de poésie qui est la nostalgie du beau exprimée dans Homère par le « désire de voir la fumée d'Athènes », passé en proverbe.

M. Bunner a dédié son œuvre à M. Brander Matthews, son ami et son collaborateur en maintes petites nouvelles charmantes, publiés dans les revues. Le livre, imprimé sur beau papier par Théodore L. de Vinne et Cie, est recouvert de toile bleu foncé, agrémentée d'un croquis doré, de M. J.-A. Mitchell, représentant Cupidon en voyageur à pied, un paquet au bout d'un bâton sur l'épaule, le chapeau sur l'oreille, le poing sur la hanche, contemplant une borne milliaire qui porte cette inscription : Arcady.

M. Thomas Bailey Aldrich a donné, à l'instar de *Émaux et Camées*, à vingt poésies lyriques de son recueil : *Mercedes and later Lyrics*, le titre de *Intaglios*, qu'elles méritent[2]. M. Aldrich est passé maître, et son vers harmonieux est toujours en rapport parfait avec l'idée, toujours fraîche, élevée et pleine de poésie.

Il y a de jolis morceaux dans le recueil des poésies de M. S.-H.-M. Byers[3], notamment l'ode populaire, *Sherman's March to the Sea; The white Rose and Red;* le fantaisiste *Marriage of the Flowers,* et la *Ballade de Quentin Matsys.*

M. le général de Peyster, aimant à donquichotter contre les préjugés, les légendes, les bonnets phrygiens et autres *molinos a viento*, a fait de Bothwell, dont le nom rappelle Marie Stuart, le héros d'un grand drame[4], admirable à lire, impossible à la scène, romantique jusqu'à l'anachronisme inclusivement.

Le romantisme est le modèle de nos auteurs dramatiques.

Yorick's Love de M. Howells est une traduction de l'espagnol; *Arthur Pendragon* de M. Young est romantique; *Francesca di Rimini*, de M. Boker est romantique; et le *Cromwell* encore inédit de M. Townsend est romantique aussi. Au fait, cela n'implique rien; à Londres, Irving joue *Louis XI* de Casimir Delavigne, et *le Juif Polonais* d'Erckmann Chatrian; à New-York, le théâtre de Madison Square joue Dumas, Feuillet et Delpit.

M. Oliver Bell Bunce est auteur d'un petit livre charmant : *Ma Maison : un Idéal*[1], l'idéal d'un *home* qui est l'idéal de tout le monde, un château en Espagne, mais décrit ici au compas et à la règle, avec autant que possible l'art qu'il faut pour rentrer dans la nature.

Cela fait penser à ce que Gozlan nous a dit des projets de Balzac pour les Jardies de ses rêves, et amène au livre que vient d'écrire sur le grand romancier M. Edgar Evertson Saltus[2]. Ce n'est pas un grand ouvrage prétentieux, mais une simple étude attrayante, biographique, critique et bibliographique, dans un style agréable, auquel certains critiques reprochent, avec raison peut-être, l'influence française. Je dis peut-être, parce que s'il fallait biffer du volume tous les défauts d'idiome, je demanderais grâce pour l'euphémisme « coiffer Sainte-Catherine » qui n'a pas d'équivalent en anglais, et qu'il a traduit par : *to braid Sainte Catherine's tresses* (p. 19). Il pouvait traduire plus littéralement, mais non mieux; et il ne pouvait enrichir la langue d'une expression plus digne du droit de cité.

Peu d'erreurs typographiques, sauf à corriger deux ou trois fois dans le texte le titre agaçant : *la Peau du Chagrin*, imprimé correctement dans la bibliographie; et, dans la bibliographie, Curiner pour Curmer. J'ai souvent corrigé dans les imprimés anglais Curnier et Curiner, pour Curmer. Ce que c'est que la gloire!

L'épigraphe du chapitre bibliographique est « Habent sua *fati* libellia. — Martial ». C'est *fata;* et puis, comme le disait M. Raynouard à M. Dureau de la Malle, ce vers n'est pas de Martial, ni d'Horace, ni d'Ausone, ni de Pétrone, ni d'Aulu-Gelle, mais d'un certain grammairien, Terentianus Maurus, que le cardinal de Richelieu appelait Térence le Maure!

M. Saltus est admirateur enthousiaste de Balzac; mais lorsqu'il lui fait honneur (page 36) de son indifférence pour les critiques et pour les journaux, il est évident qu'il ne connaît point le Balzac des Mémoires inédits du bibliophile Jacob publiés dans *le Livre*.

Une troisième édition, revue, corrigée et augmentée, du livre de M. Barnwell Roosevelt sur la pêche[3] aux États du Nord des États-Unis, dans le New-Bruns-

1. « Airs from Arcady and Elsewhere. » H. C. Bunner. 12mo, pp. 109. New York : Charles Scribner's sons, 1884.

2. « Mercedes, and Later Lyrics. » By Thomas Bailey Aldrich. 12mo, pp. 111. Boston : Houghton, Mifflin and C°. 1884.

3. « The Happy Isles, and Other Poems. » By S. H. M. Byers. 18mo, pp. 121. Boston : Cupples, Upham, and C°, 1884.

4. « Bothwell; » James Hepburn, Fourth Earl of Bothwell, Third Husband of Mary, Queen of Scots. An Historical Drama. By John Watts de Peyster. 1884.

1. « My House : An Ideal. » By Oliver B. Bunce. 16mo, pp. 108. New York : Charles Scribner's sons. 1884.

2. « Balzac. » By Edgar Evertson Saltus, pp. 199. Boston : Houghton, Mifflin and C°.

3. « The Game Fish of the Northern States and British Provinces », with an Account of the Salmon and Sea Trout Fishing of Canada and New Brunswick, together with simple directions for tying artificial flies, etc., etc. By Robert Barnwell Roosevelt. Orange Judd C°.

wick et au Canada, vient de paraître, publiée par l'Orange Judd Cie.

Commis à la responsabilité des amateurs, chercheurs et curieux, avec les plus graves recommandations : — M. Roosevelt connaît si bien le sujet de son livre, que son autorité pourrait être opposée, s'il le fallait, à toute l'Amérique, comme l'autorité de Caton à celle des die .

Les romans remarquables : *An ambitious Woman*[1], par Edgar Fawcett, dont Th. Bentzon a dit aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* tout le bien qu'il mérite; *Newport*[2], par George Parsons Lothrop, aimable étude de mœurs et de caractères dans une ville d'été, tenant tout ce que promettent le titre et le nom de l'auteur, et davantage; *Vestigia*[3], par George Fleming (miss Fletcher), scènes d'Italie avec l'inévitable complot nihiliste qui remplace dans le roman tragique contemporain la cape et l'épée du temps jadis ; *Beatrix Randolph*[1], de M. Julian Hawthorne, qui marche sur les traces de son père; *The Entailed Hat*[2], de M. George Alfred Townsend, qui est le journalisme fait homme, pratique, mais poète aussi, et qui a su faire un roman nouveau sur un sujet ancien.

M. Frédérick Leyfoldt, mort le 31 mars, le même jour que Trübner dont il était l'émule et l'ami, a rendu des services inappréciables à la bibliographie. Il y avait dévoué toute sa vie; il est mort à la tâche, tué par elle, au moment où il pouvait entrevoir dans l'avenir la place d'honneur qu'il avait tant méritée.

Henri Pène Du Bois.

1. « An Ambitious Woman. » A Novel. By Edgar Fawcett. Boston : Houghton, Mifflin and C°, 1884.

2. « Newport. » By George Parsons Lathrop. New York : Charles Scribner's sons. 1884.

3. « Vestigia. » By George Fleming. 16mo, pp. 288. Boston : Roberts frères, 1884.

1. « Beatrix Randolph. » A Story. By Julian Hawthorne. Illustrated by Alfred Fredericks. 12mo, pp. 280. Boston : James R. Osgood and C°, 1884.

2. « The Entailed Hat; » Or, Patty Cannon's Times. A Romance. By George Alfred Townsend (« Gath »). Pages x-566. 16mo, cloth. New York : Harper frères, 1884.





SOMMAIRE

Romans et Contes : *Le prince Zilah. — Mal mariée. — Jeunes filles. — L'Irréparable. — Kira. — Couloirs et Coulisses. — La petite Zette. — Hilaire Gervais. — Kermesses. — La comtesse Natalia. — Un Fou. — Urbains et Ruraux. — Récits créoles. — En pleine fantaisie. — Scènes de la vie fantaisiste. — Les Liaisons dangereuses d'aujourd'hui. — Bébé et Cie.* — Dernières Publications signalées. — Mélanges littéraires : *Discours et Plaidoyers de Ed. Rousse. — Correspondance de Christophe Plantin. — La Police secrète prussienne. — On va commencer ! — Voyages à travers le monde. — Lettres de M. Guizot à sa famille. — Essai sur l'influence française. — Le Romantisme des classiques.* — Ouvrages signalés. — Poésies : *Des vers. — Vieux airs et jeunes chansons. — Les Lambrusques. — Paris rose.* — Histoire : *Histoire de la monarchie de Juillet. — Danton. — Journal du corsaire Jean Doublet. — Les suites d'une capitulation. — L'Europe militaire et diplomatique. — Lettres de M. Kageneck. — Louis XIV et Strasbourg.* — Livres d'amateurs : *Société des bibliophiles bretons. — Gallet et le Caveau. — Le Mariage de Figaro, édition Quantin. — Histoire de ma fuite des Plombs de Casanova. — Chansonnier historique du* xviiie *siècle. — Les Idylles de Théocrite.* — Géographie : *Nouvel atlas de géographie. — Souvenirs de Venezuela. — Chine et extrême Orient.* — Sciences naturelles : *Cours de biologie. — Traité pratique d'électricité.* — Sciences militaires : *Écuyers et Cavaliers.*

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Le prince Zilah, par Jules Claretie. Paris, Dentu, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce nouveau et curieux roman parisien, dont le titre, *le Prince Zilah*, a une sonorité bizarre qui charme et attire, Jules Claretie a tracé en lignes brûlantes et passionnées l'histoire d'un drame intime, dont les douloureuses péripéties vont faire le succès du livre.

C'est au milieu de Paris, mais dans le Paris cosmopolite que se déroule l'action, bien empoignante ; les héros appartiennent à cette Hongrie, où les veines roulent un sang dévorant, où les cœurs battent avec la même ardeur pour la patrie et pour l'amour. — La fière et énergique figure du prince Andras Zilah, le descendant des légendaires Magyars, est admirablement plantée dans toute sa valeur au centre du monde parisien et elle reste remarquable jusqu'au bout, sans faiblesse, sans tache, ayant comme pendant la malheureuse Tzigane Marsa Laszlo, qui fait pardonner sa faute passée, à force d'amour et de souffrance. Le volume entier palpite et s'anime d'une vie fiévreuse, qui se communique au lecteur, lui soufflant tour à tour la douleur, la joie et les ivresses de l'amour. — Tous les personnages du drame sont étudiés avec un soin consciencieux et délicat, Michel Menko, le traîtreux amant ; Yanski Varély, le rude lutteur des guerres hongroises, le vieux fidèle du prince Zilah ; le général Vogotzine, un type russe des plus amusants, et enfin, après cette jolie figurine de la baronne Dinalti, le journaliste reporter Paul Jacquemin et sa pauvre petite femme, si délicate et si charmante avec ses bébés. La visite du prince à la femme du journaliste est une trouvaille, une des scènes les plus exquises de ce livre plein de détails attirants.

Dans une courte préface, l'auteur nous prévient que ce drame terrible est presque de l'histoire, et

il termine en disant : — « Ce qu'il y a de plus romanesque au monde, c'est la vie ! » — Certes, *le Prince Zilah* justifie de tous points cette opinion, par son action si mouvementée et la succession rapide de ses événements. G. T.

Mal mariée, par ALEXANDRE BOUTIQUE. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Comme dans son précédent roman, *Xavier Testelin*, M. Alexandre Boutique en écrivant *Mal mariée* fait preuve de sérieuses qualités littéraires et d'une vive préoccupation artistique ; cependant cette nouvelle œuvre, malgré d'excellentes pages, nous parait inférieure, dans son ensemble, à la première. La minutie exagérée du détail, et du détail inutile, fait constamment perdre à l'auteur son principal objectif ; il s'égare dans des digressions descriptives d'une longueur fastidieuse, en dépit des qualités de style, et qui, symptôme grave, pourraient être enlevées du livre sans que le lecteur s'en doutât. — Ensuite nous avons trouvé le caractère du jeune Aimé bien forcé dans sa niaiserie ; si naïf que soit un jeune homme, il nous semble difficile de rencontrer un type aussi complet, aussi entier, de simplicité. — Certains coins de la vie monotone du petit commerce sont étudiés avec beaucoup de bonheur et rendus d'une manière parfaite : cela est vu. Pourquoi gâter ces preuves d'observation par le gros mélodrame tout à fait voulu et arrangé du bois de Meudon ?... Certes, si les pages consacrées aux faits et gestes de l'horloger Radigot sont prises sur nature, le coup de couteau est inventé et médiocrement amené, comme tout ce qui n'est pas senti et vécu.

Nous croyons fermement que M. Alexandre Boutique peut mieux que cela et nous l'attendons avec confiance à son prochain volume, persuadé qu'il prendra une brillante revanche de ce roman de *Mal mariée*, où les qualités ne l'emportent pas suffisamment sur les défauts. G. T.

Jeunes filles, par CATULLE MENDÈS. Paris, Victor Havard, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bien qu'écrit en prose, le dernier volume de Catulle Mendès est un véritable livre de poète et jamais les *Jeunes filles* n'auront été chantées avec une musique plus mélodieuse, un rythme plus savant. Les idylles se suivent, s'enchaînent dans cette œuvre au capiteux parfum, aux pénétrantes griseries ; mais la note brutale, tragique même, n'y est pas oubliée, et, dans ces portraits, nous avons lu avec un véritable frisson de saisissement cette âpre et poignante étude intitulée *Anastasie*. Cela est vigoureux et douloureusement humain ; il s'en dégage une odeur d'humanité qui trouble, un parfum bestial d'une terrible réalité.

D'autres portraits aussi empêcheront ce livre d'aller entre les mains de celles dont il porte le nom ; mais les gourmets de lettres trouveront là, à côté d'un fin régal, une série d'observations curieusement recueillies du bout de la plume et faisant honneur à l'écrivain élégant et nerveux, malgré certains côtés d'un maladif indiscutable. G. T.

L'Irréparable, par PAUL BOURGET. Paris, Alphonse Lemerre, 1884, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Tout composé de nuances délicates, de transitions presque insaisissables, le volume de M. Paul Bourget est d'un étrange et capiteux intérêt, surtout à une époque où le roman se complaît dans le matériel à outrance, dans les manifestations brutales et tangibles de la vie. — On reconnaît immédiatement dans l'auteur de l'*Irréparable* un penseur à la fois exquis et profond, un psychologue d'une extraordinaire étendue de vues, et en même temps un admirateur passionné de ces différentes manifestations de la littérature contemporaine, de ces lumineux foyers, Baudelaire, Ernest Renan, Gustave Flaubert, Taine, Stendhal, sur lesquels il a écrit un maître livre. — M. Paul Bourget se rattache aussi par des liens étroits à ces autres écrivains, dont il pourrait parler avec une égale science et une égale entente de leurs qualités, Barbey d'Aurevilly, Edgar Poë. — Nous avouons préférer de beaucoup, à l'*Irréparable*, qui ouvre ce volume du plus puissant intérêt et d'une incontestable valeur littéraire et psychologique, la nouvelle intitulée *Deuxième amour*, ainsi que ces délicats et délicieux *Profils perdus* qui terminent le livre. — Certes, ce n'est pas là le roman amusant et entraînant que rêvent certains lecteurs frivoles ; l'étude est aride, parfois sèche et ne saurait plaire qu'à des esprits chercheurs, habitués aux subtilités de la métaphysique. G. L.

Kira, par V. ROUSLANE. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884 ; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est l'histoire assez curieuse d'une jeune Russe élevée à la sauvage par ses parents, et à laquelle on donne tout à coup une gouvernante française, qui n'arrive pas à lui enlever ses habitudes de Tartare indomptée. Il y a un peu de l'illuminée dans la pauvre enfant, qui finit par mourir, usée par sa propre exaltation.

Le livre est intéressant par les détails nombreux qu'il donne sur les mœurs intimes de la Russie et la fable est suffisamment touchante pour émouvoir les lectrices. G. T.

Couloirs et Coulisses, par ADOLPHE BADIN. Paris, Calmann Lévy, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Toutes les nouvelles contenues dans le dernier volume d'Adolphe Badin ont trait aux acteurs, surtout aux actrices, soit dans leurs relations avec le monde, soit dans leur intimité, soit dans ce monde particulier qui s'agite aux lueurs du gaz derrière les

décors et les portants. — Il y en a tour à tour de touchantes et de gaies, on en trouve même de tristes; mais elles vivent toutes d'une vie réelle et intéressent par une note de vérité très communicative. Nous ne saurions les analyser en détail ou les citer sans les déplorer, et nous laissons à ceux qui les liront cet agréable soin. — Sous une forme légère et facile ce sont de fort sérieuses études du cœur humain, du cœur féminin principalement. G. T.

La petite Zette, par Jules Case. Paris, Victor Havard, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Nul ne croirait lire l'œuvre d'un nouveau, ou tout au moins d'un débutant, en étudiant le roman intitulé *la Petite Zette*, par M. Jules Case, tellement le style en est solide dans sa simplicité et harmonieux dans sa forme. Cet inconnu d'hier, qui se place sous l'invocation de Guy de Maupassant, rappelle en plus d'un endroit le puissant auteur d'*Une Vie*, et du reste il ne pouvait trouver de meilleur modèle pour devenir prochainement quelqu'un. Non seulement les paysages, brossés en quelques lignes, sont d'une réalité vivante, mais ils se gravent sûrement dans l'esprit par les images heureuses qu'ils évoquent sous les yeux du lecteur. — Mais ce qui domine dans cette histoire d'un jeune homme et de ses premières crises, c'est une émotion communicative tirée des faits les plus ordinaires, jaillissant des situations même sans aucun artifice, avec une simplicité qui va droit au cœur. — La rencontre de la *Petite Zette* et du petit Marcel est un bijou d'exposition, et l'idylle, d'abord aimable, puis douloureuse des enfants devenus grands, a une saveur qui fera goûter de tous ce livre charmant. — En essayant d'obtenir par la simplicité tous ces effets, M. Jules Case nous prouve qu'il comprend mieux que bien d'autres le véritable chemin ouvert aux romanciers de l'avenir ; c'est plus difficile sans doute et plus ingrat, mais tout véritable succès est là, et les triomphes que l'on remporte ainsi sont plus durables que tous ceux qui sont un sacrifice aux modes et aux dépravations du goût. G. T.

Hilaire Gervais, par Léon Barracand. Paris, Charavay, 1884, 1 vol. petit in-8°. — Prix : 1 fr. 75.

M. Léon Barracand, dont l'œuvre comprend déjà une importante série de livres intéressants à plus d'un titre, publie aujourd'hui chez Charavay *Hilaire Gervais*, la touchante histoire d'un pauvre petit paysan, martyr d'une marâtre. Simplement écrite avec un profond sentiment d'émotion, la courte existence du malheureux être est racontée, tout au long, d'une manière charmante. On voit la lutte de l'infortuné contre le paysan et la paysanne féroces qui n'ont d'autre espoir que sa mort et qui, eux-mêmes, sont terriblement punis de cette inhumaine espérance, la femme mourant enragée, l'homme se voyant brûler vif. — Quant à leur victime, recueillie par une brave femme, elle meurt phtisique, succombant aux mauvais traitements et ne pouvant être sauvée par des soins tardifs. G. T.

Kermesses, par Georges Eekhoud. Henry Kistemaeckers. Bruxelles, 1884, 1 vol. in-18 jésus illustré. — Prix : 5 fr.

Les *Kermesses* sont une série de nouvelles flamandes d'une très vive couleur locale et d'un grand intérêt. On lira avec plaisir ce curieux échantillon des mœurs belges, illustré avec soin par M. Frans Van Kuyk.

La Parigote, par Georges Maldagne. Paris, Dentu. 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un Martyre, par Henri Demesse. Paris, Frinzine, Klein et Cie, 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Souvenirs d'un magnétiseur, par R. Comte de Maricourt. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une étude sur les différentes manifestations du magnétisme, du somnambulisme et du spiritisme avec une foule d'anecdotes intéressantes à l'appui, et de considérations philosophiques et philanthropiques, un livre de documents curieux à consulter.

La Comtesse Natalia, par l'auteur de la *Comtesse Mourénine*, in-18. Plon, éditeur. Paris, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

La série des comtesses ! une vocation héraldique. Je ne connais pas la *Comtesse Mourénine ;* je ne le regrette pas, ayant lu la *Comtesse Natalia*, une fable insignifiante noyée dans un verbiage de femme. L'auteur croit qu'on peut lire patiemment l'inutile papotage que la bienséance vous oblige à ne pas finir brusquement dans un salon. Ce roman a des prétentions d'être russe : je n'en puis rien savoir. Ça ne donne pas du tout la sensation de la vie et des mœurs russes.

Une jeune fille trahie par celui qu'elle aime, se laissant épouser par un honnête homme qu'elle n'aime pas, et qui n'est pas jaloux; puis la voilà amoureuse d'un bel et jeune officier; dans son âme elle est adultère; mais son corps est plus vertueux que son âme. L'aimé est blessé à la guerre, elle va le soigner ; le mari, excellent jusqu'au bout, choisit cet instant pour mourir d'apoplexie à son cercle. Donc elle épouse l'amant avant d'avoir été sa maîtresse. Et c'est tout.

Mais il a fallu à l'auteur plus de trois cents pages où tout se passe en conversations ! Et quelles conversations ! Si l'auteur n'écrit pas pour gagner du pain, elle a tort (elle, car assurément ce doit être une femme); si c'est pour gagner du pain, elle a tort encore; elle n'en gagnera pas. PZ.

Un Fou, par Yves Guyot. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1 vol. in-18.

Ce plaidoyer contre la loi de 1832, qui met tout homme à la merci d'un certificat de médecin le dé-

clarant fou et requérant son internement dans un asile, est véritablement puissant. Les traitements auxquels sont soumis les malheureux dans les maisons de santé, les horreurs de la douche, la brutalité sans contrôle des gardiens, les détails dégoûtants de la cuisine de ces établissements, tout cela n'offre rien de bien nouveau. Mais il n'est pas indifférent que ces choses soient présentées au public sous une forme populaire, la pression de l'opinion, même lente et insensible, étant l'irrésistible pic sous lequel s'écroulent les murs les mieux assis.

D'autres problèmes sont soulevés par ce livre. Qu'est-ce que la folie, et en quoi diffère-t-elle de l'état de raison ? Il y a longtemps que Pascal a posé la question et l'a résolue en un sens qui ne fait pas du doute un mol oreiller. Aujourd'hui, à travers toutes les théories, après toutes les découvertes de la science, on n'est guère plus avancé. On en est cependant arrivé à ce point que les médecins aliénistes ne semblent pas moins fous d'ordinaire que les malades dont ils ont le sort entre les mains.

Du roman, c'est-à-dire de l'intrigue, je ne dirai rien; il en vaut d'autres, comme œuvre d'imagination, et il a en outre une valeur d'observation et d'exposition scientifiques qui lui donne une incontestable autorité.

Je doute, toutefois, que cette autorité soit augmentée par l'abus des termes techniques, tels que « l'orbiculaire orbitaire supérieur », le « pli naso-labial », les « peauciers », le « pyramidal » du nez, et autres enfantillages myologiques. B.-H. G.

Urbains et Ruraux, par Léon Cladel. Avec une notice de Maurice Talmeyr. Paris, Paul Ollendorff, 1884, 1 vol. in-18.

Léon Cladel ne saurait en vouloir à la franchise. Franchement donc, je dirai, comme je le pense, que cette deuxième série des *Va-nu-pieds* ne vaut pas l'autre, et tant s'en faut. M. Maurice Talmeyr a beau, dans sa préface, renouveler à propos de la politique le raisonnement d'Ésope à propos de la langue, et nous prouver que c'est à la fois la pire et la meilleure des choses. La politique, qui est, je le crois sincèrement, l'âme et le ressort du tempérament de Cladel, — par ce temps de matérialisme, on peut employer le mot *âme* en ce sens, — ne l'a pas toujours heureusement inspiré dans le détail de ses récits. Tous ces anciens qui vont racontant les grandeurs de la première république et les charmes de Marianne ne laissent pas que d'être peu récréatifs. L'ampleur de la période, la chaleur du style, le ciselement de l'image, la sonorité des grands noms de l'histoire battant de l'aile dans la retentissante envolée d'une phrase héroïque, tels sont les mets merveilleux dont nous repaît Léon Cladel jusqu'à la satiété, j'ai même dit jusqu'à l'ennui.

Nous nous trouvons en face d'un phénomène que j'appellerai l'impuissance de la force, et qui consiste à manquer le but en le dépassant, comme si on se gonflait les biceps jusqu'à se donner une crampe pour écraser un misérable insecte entre le pouce et l'index.

Ce n'est pas volontiers que je parle ainsi de M. Léon Cladel dont j'ai, à toute gorge, chanté les louanges ici même, et qui, comme penseur, comme ami farouche des petits et des opprimés, comme magicien du style, fait vibrer en moi toutes les fibres de la sympathie. Mais la sincérité s'impose; et plus elle est pénible, plus elle est un devoir.

N'exagérons rien cependant. L'exagération, l'effort sans proportion avec le but à atteindre et l'effet produit, voilà justement ce que je blâme en ce recueil. Cela ne doit pas empêcher d'admirer des pages étincelantes qui resteront comme l'honneur de la littérature de ce temps, des morceaux achevés, tels que *Treize, Griffe de fer,* et *Yxglu, le Canonnier d'Issy*. B.-H. G.

Récits créoles, par Charles Baissac. 1 vol. in-12. Paris, H. Oudin, 1884.

Notre vieille île de France, aujourd'hui dissimulée sous le nom d'*île Maurice* et pourtant restée française par son esprit, par ses mœurs, par sa littérature, possède dans Charles Baissac un observateur original, un de ces observateurs de race, qu'on ne lit jamais sans profit. Prenez son recueil de *Récits créoles*, vous ne l'abandonnerez qu'à la dernière ligne, convaincu et charmé.

Il ne vous parle que d'une petite île, rien que d'elle : de ses tempêtes, de ses fièvres et de ses naufrages, de ses champs de cannes et de ses forêts, de ses bons nègres et de ses planteurs, de ses types féminins si renommés et si dignes de l'être, soit à l'état de petites filles, soit à l'état d'ingénues. Ce monde ignoré, Charles Baissac le possède, le décrit et l'analyse en maître. Dédaignant de relier ses épisodes pour en faire un roman de longue haleine, il les donne tels qu'il les a connus, sans longueurs inutiles. Sa manière d'écrire est concise, fine, pleine de délicats sous-entendus. Aussi va-t-on jusqu'à la fin de ces petites nouvelles. Les deux douzaines y sont dépassées, mais la qualité y est comme la quantité.

Le rôle d'observateur n'empêche point l'auteur d'avoir ses heures de poésie; son talent descriptif se révèle avec ampleur à l'occasion, et il possède cette bonne humeur discrète qui amène d'autant mieux le sourire qu'elle semble n'avoir rien fait pour le provoquer. Elle égaye ses croquis originaux où vous ne rencontrerez ni un voleur, ni un policier, ni une fille perdue. Cas bien rare en notre temps où la littérature courante semble si passionnément éprise du mal.

Par exemple, vous trouverez ici un coquin d'espèce particulière, un fabricant de faux quinquina, puni par la mort de son propre enfant qu'il fait tuer sans le savoir avec des potions trop frelatées pour obtenir l'effet attendu. Elle est poignante, l'histoire de ce misérable, plus lâche et plus détestable que les empoisonneurs ordinaires. On se rassérène bien vite à la lecture de *Maguitte*, de *Mademoiselle Aurore*, de *Ma Cousine Emma*, autant d'idylles terminées par

autant de bons mariages. On apprend aussi à connaître les excentricités, les flibusteries et les mélancolies du vieux monde créole dans *Une farce de banannée, Espèce disparue, Autour d'un alambic, Notre Père qui êtes aux cieux,* etc. Il faut noter deux légendes trop drôles pour ne pas être vraies : *Par le plus court* et *Tué par le bon Rollin.* Gardez-vous d'oublier ces trois contes d'enfants : *Voyage de Montagnette au pays des Coqs, Minet rouge*, la *Poupée de Marie.* L'auteur a fait là trois choses exquises de sentiment et de grâce naïve. Dieu sait pourtant si le genre est difficile! En France nous ne savons plus conter comme cela. On trouvera que je fais bien du bruit pour trois contes, mais que voulez-vous! Il faut bien qu'ils n'intéressent pas seulement les enfants, puisque *Minet rouge* m'a touché jusqu'aux larmes, moi qui ai cinquante-deux ans bien sonnés.

En pleine fantaisie, par Armand Silvestre. Paris, Marpon et Flammarion, 1884. Un vol. in-18 jésus illustré. — Prix : 5 fr.

Tout en conservant la note gauloise et l'allure gaie qui sont la caractéristique de ses joyeux contes et de ses amusantes nouvelles, Armand Silvestre nous semble, dans son dernier livre *En pleine fantaisie,* avoir pris son vol vers les questions sérieuses et avoir davantage laissé voir le poète exquis et original qui double en lui le rabelaisien deviseur.

Il y a là dedans des chapitres absolument délicieux, des pages où les paysages, animés et vivants, vous enveloppent de leur frémissement, des aperçus philosophiques, des cantilènes amoureuses, d'un charme inexprimable. Qu'il défende éloquemment les dieux, pleure Jean Raisin, loue les mouches ou vante les plaisirs de la rivière, l'auteur le fait avec une humour, un entrain, une poésie, trahissant le fin rimeur et le passionné d'idéal.

Certes, c'est là un des meilleurs livres d'Armand Silvestre, un recueil à consulter souvent, à relire constamment; ce voyage en pleine fantaisie sera goûté de tous les lecteurs, lettrés, amoureux, philosophes ou autres. G. T.

Scènes de la vie fantaisiste, par Arthur Heulhard. Paris, Charpentier et Cie, 1884. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les nouvelles qui composent le volume publié par M. Arthur Heulhard, la première, *Monsieur Tranquillin,* est un véritable petit roman de près de 150 pages, des plus amusants sous sa forme humoristique et qui rappelle en plus d'un endroit nos bons conteurs de l'époque des Charles de Bernard. Les autres récits, également traités sur le mode gai, assureront le succès de cet intéressant recueil.

Les Liaisons dangereuses d'aujourd'hui, par Valery Vernier. Paris, Dentu, 1884. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Présentées sous une forme légère et facile, les nouvelles de M. Valery Vernier ont un fond sérieux qui les fait goûter encore plus... Nous ne saurions citer les plus curieuses de ces historiettes, qui ont chacune leur saveur particulière, leur charme et leur idée philosophique. Il faut les lire toutes pour n'en rien perdre.

Bébé et Cie, par Émile Bergerat. Paris, Frinzine, Klein et Cie, 1884. Un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Émile Bergerat a rassemblé sous le titre de sa première nouvelle, *Bébé,* observation prise sur le vif, toute une série d'études fines et profondes, paysages, marines, souvenirs, fantaisies, qui révèlent un côté moins connu de l'auteur. Le style est plus calme, moins échevelé; l'écrivain a évité dans ce volume ses sauts de carpe habituels; moins blagueur et plus humain, il a été plus vrai et plus incisif. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Histoire d'amour, par Louis Esnault. Paris, Hachette et Cie, 1884. 1 vol. in-16. — Prix : 2 francs.

Fleur d'alfa, par Marcel Frescaly. Paris, Charpentier et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman **la Parigote,** qui vient de paraître chez Dentu, est l'œuvre d'un jeune écrivain, George Maldague, qui nous initie aux aventures d'une petite Parisienne, prise par une misérable villageoise aux Enfants trouvés, et qui, abandonnée aux mauvais instincts, devient, par sa beauté, une de ces puissances fatales et terribles, semant partout sur son passage la ruine, la honte, le deuil et le désespoir, jusqu'au moment où d'autres forces aveugles, la jalousie et la vengeance, terrassent le fléau.

Clotilde, tel est le titre d'un roman que M. Nathanael Minot vient de publier chez Dentu. — C'est le récit d'une de ces passions qui, quelquefois, dans le monde le plus élevé et le plus correct, envahissent tout à coup les âmes et les roulent vers les abîmes, sans que ceux qui sont le mieux placés pour les deviner et les combattre puissent même soupçonner leurs ravages, parce qu'elles se meuvent dans l'ombre impénétrable des sentiments et que l'héroïsme des victimes étouffe leur fracas. — Ce récit dramatique, auquel quelques tableaux charmants font çà et là diversion, porte un grand cachet de sincérité.

La Veuve aux cent millions, titre sonore, est celui du nouveau roman que Charles Mérouvel vient de publier à la librairie Dentu. — L'auteur a appliqué son observation à un monde qu'il a pénétré intimement, celui du nouveau commerce, où se sont réalisées de si étonnantes et de si scandaleuses fortunes. Charles Mérouvel a traité ce sujet avec la verve et la passion qui sont les qualités de son talent, et *la Veuve aux cent millions,* histoire réelle, dans laquelle les éléments les plus dramatiques sont reliés entre eux par des tableaux pittoresques, est, à notre avis, un excellent ouvrage.

L'Amant de la morte, par Ludovic Pichon, nouveau roman mis en vente à la librairie Marpon et Flammarion.



Ce livre donne l'histoire d'un amour conduisant à la plus horrible des folies. L'étrange procès du sergent Bertrand dramatise encore ce récit. Nul, en effet, n'a oublié ce malheureux sous-officier qui fut surpris déterrant des cadavres et assouvissant sur eux son épouvantable lubricité. L'auteur s'est inspiré de cette curieuse et rare passion pour en faire un roman intéressant et vrai, paraît-il.

L'adoption du divorce dans les mœurs de notre pays et la discussion qui se continue actuellement sur ce sujet donnent une actualité au nouveau roman d'Alexis Bouvier, **la Petite Cayenne,** publié chez Marpon et Flammarion.

Avec sa fertile imagination le célèbre romancier a mis en scène deux victimes du mariage dont la séparation ne fait qu'augmenter la haine.

Ce livre est rempli de situations dramatiques.

Un nouvel ouvrage de M. Édouard Cavailhon, **la Créole Parisienne,** vient de paraître chez les mêmes éditeurs. Le célèbre sportmann connaît la haute vie parisienne et son roman est rempli de détails piquants sur cette société.

A travers une intrigue passionnée, où son héroïne justifie par son caractère indomptable le titre de « Créole parisienne », l'auteur présente une succession de tableaux parmi lesquels il faut citer la course en canot de la duchesse d'Orange et une scène de jeu dans un grand cercle.

La Petite Belette, par Henri Chabrillat, publié à la librairie Dentu, est un livre où, dans le cadre d'une action rapide, l'auteur a su mêler l'analyse psychologique et l'étude des mœurs parisiennes aux émotions, aux terribles aventures et aux pittoresques tableaux. L'originalité des personnages égale celle des situations.

L'amour et l'argent, par Jules de Gastyne, vient de paraître chez Dentu ; il touche à une des plaies vives de notre époque, nous voulons dire la déplorable facilité avec laquelle les plus honnêtes gens se mêlent aux plus fieffés coquins dans la direction de prétendus établissements de banque et de crédit. — Cette malheureuse promiscuité engendre, dans le livre que nous signalons, un drame dans lequel il n'est pas difficile de reconnaître des types que de récents débats ont mis en lumière.

Vient de paraître chez Frinzine, Klein et Cie, **l'Enfer à deux.** Henri Le Verdier, l'un des auteurs de la *Fille de Nana,* du *Jésuite rouge* et d'autres romans, étudie l'un des cas les plus dramatiques, des fatalités de la vie conjugale en le présentant au milieu de péripéties étranges.

La nuit du mardi gras, par Léopold Stapleaux, chez Dentu, est un roman qui fait revivre *de visu* des mœurs parisiennes des plus curieuses dont Gavarni notamment s'est beaucoup occupé, mais dont personne jusqu'ici n'avait photographié le pittoresque aspect.

Paris qui grouille : titre d'un nouveau volume de Pierre Véron, paru à la librairie Dentu. Dans ces chapitres, la fantaisie amusante apparaît dans un Paris qui s'agite et défile, Paris pris sur le fait au jour le jour, en plein mouvement.

Chez E. Dentu signalons encore **la Fille de Caïn,** *scènes de la vie réelle,* par Philibert Audebrand ; c'est un roman moderne qui repose tout à la fois sur une observation physiologique et sur une idée morale, l'hérédité du châtiment. Le drame bien charpenté offre une lecture attachante.

L'amour platonique est un petit volume que Louis Beysson publie chez Dentu. — C'est une étude curieuse qui peint un véritable et pur amour conçu par un jeune homme pour un adolescent.

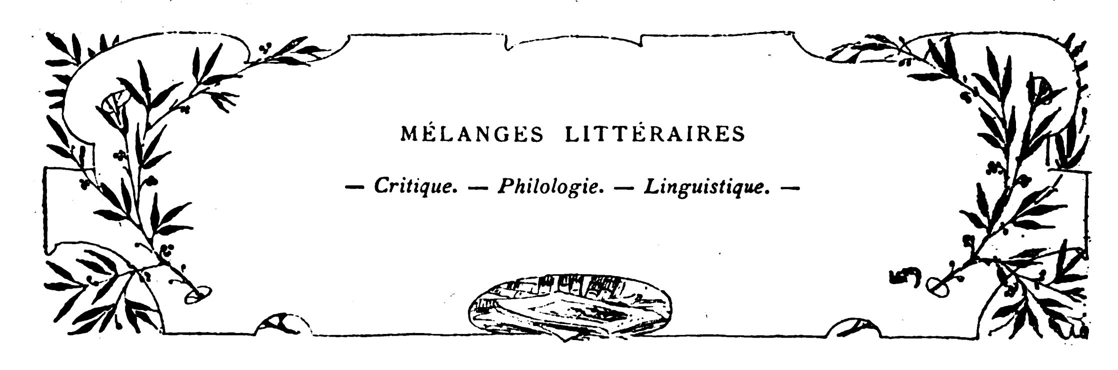
Belle-Maman, de Dubut de Laforest, est une étude de mœurs où le romancier peint les dangers de la famille au point de vue de la sensualité.

Pauvre aveugle !... s'il vous plaît ! nouveau roman que Job vient de publier chez Dentu. — L'auteur de *Au voleur!* et de l'*Homme à Toinon* s'est donné la mission d'explorer certains milieux, perdus dans les profondeurs de nos dernières couches sociales. Cette étude lui a réussi ; chacun de ses romans a été un succès ; nous ne doutons pas que *Pauvre aveugle ! s'il vous plaît !* dramatique et passionnant, n'ait auprès du public une réussite méritée.

Le tome troisième et dernier de la **Petite Mionne,** *Madame Joramie,* par Émile Richebourg, vient de paraître chez Dentu. Ce volume termine ce grand roman qui fit sensation dans les loges et les mansardes.

Maurice Montégut publie chez Ollendorff un livre de nouvelles sous ce titre : **Entre les lignes.** A part quelques articles de journaux, Maurice Montégut n'avait encore donné aucun ouvrage en prose au public. Le prosateur est digne du poète. *Entre les lignes* a la puissance et la couleur de *la Bohème sentimentale,* des *Romans tragiques* et des *Drames.*





Discours, plaidoyers et œuvres diverses de M. Edmond Rousse, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, membre de l'Académie française, recueillis et publiés par Fernand Worms, avocat à la cour de Paris. 2 vol. grand in-8°; prix : 15 francs. Paris, L. Larose et Forcel, 1884.

Ne faisons pas difficulté de l'avouer: nous avions quelque peu de méfiance, nous avions peur, ouvrant ces deux gros volumes, de les trouver — quel mot employer? — de les trouver un peu vides. Les journaux nous avaient bien donné, quand le recueil n'était encore qu'à l'état de feuilles, quelques extraits d'une sorte de journal du siége, et ces extraits, parce qu'ils nous ramenaient à ces heures du combat, de la défense contre l'étranger, parce que surtout ils nous révélaient dans qui prenait ces notes au jour le jour, un homme de cœur, un caractère — et les caractères sont toujours rares — ces extraits, disons-nous, nous avaient communiqué le désir de lire la suite des *Notes*. Nous nous rappelions aussi le discours prononcé à l'Académie, et nous promettions de le relire. Mais les plaidoyers avaient-ils, quoi qu'on en eût dit, assez de valeur pour mériter d'être lus dans le silence du cabinet? Nous avons été très agréablement surpris. Ce n'est pas seulement aux confrères du barreau, aux collègues de l'Académie, qu'il convient d'accueillir avec empressement les deux volumes des *Œuvres diverses* de M. Rousse; il importe à tous les lettrés, avides des plaisirs délicats, d'ouvrir le recueil que vous offre M. Worms.

Dans le premier volume après une traduction que fit, il y a bien longtemps, l'illustre avocat, — celle d'un travail de Heeren sur la réforme et l'influence qu'elle exerce sur l'organisation politique des différents États de l'Europe, sur la politique internationale, — nous trouvons trois articles, trois études pour mieux dire, dont l'une, surtout la deuxième, était à conserver. Le livre de M. de Vallée, *les Manieurs d'argent*, un ouvrage de M. Bastard d'Estang, *les Parlements de France, le Droit nobiliaire au* XIX*e siècle*, travail de M. A. Levesque, ont été, pour l'auteur des articles, l'occasion de remarques, de réflexions toutes ingénieuses. Dans ce même volume, les plaidoyers, de véritables modèles de l'art oratoire. La phrase carrée satisfait toujours l'oreille. Peut-être serait-on tenté de trouver que le mouvement, la vie fait un peu défaut; que le style, pour tout dire, est *trop* académique; mais l'on s'habitue à ces formes de langage qui reposent l'esprit, tandis que les formes plus modernes lui causent souvent de la fatigue; mais l'on s'aperçoit sans peine que cette phrase, que ce style, convenait bien à cette dialectique merveilleusement conduite. Notons que de ces plaidoyers, plusieurs intéressent particulièrement le littérateur; que, pour lui, ce sera un double plaisir de retrouver les plaidoiries prononcées par Me Rousse lors du procès intenté à propos des œuvres posthumes d'André Chénier, des réclamations de Mme Scribe, de M. Duverdy, de M. d'Estournelles.

Dans le second volume, cette consultation sur les décrets du 29 mars 1880, consultation que nous ne jugeons pas et qui appartient à l'histoire, puis ces souvenirs du siège et de la Commune de Paris. Dans ces pages écrites aux mois terribles des années 1870 et 1871, plus de cette éloquence qui se connaît, qui mesure ses effets, et les notes sont autrement éloquentes. Nous voulons détacher cette page que l'on pourra rapprocher du *Discours de réception à l'Académie*. « *Vendredi 23 septembre*. — Au *Journal officiel*, rapport de J. Favre sur son voyage à Ferrière. C'est une admirable page d'histoire, l'une des plus poignantes que j'aie jamais lues. C'est déjà la réhabilitation, la revanche morale de la France. Entre les deux pays, entre les mœurs et les génies des deux nations, le contraste est frappant. Le bon sens, le droit, ce sentiment profond de l'humanité qui est le sentiment par excellence, tout ce qui fait la civilisation, se trouve dans ce simple et merveilleux écrit. L'émotion qui perce à chaque ligne vous envahit peu à peu et ajoute à l'effet saisissant. La démarche de J. Favre a été un de ces rares actes politiques où l'âme d'un honnête homme l'emporte sur la ruse et la violence. Du même coup, il force le comte de Bismark à reconnaître le gouvernement français et à démasquer brutalement le but de cette guerre. Si l'Europe reste sourde à ces révélations, à ce cri de justice, du droit, de l'humanité outragée, tant pis pour elle... Sous le coup de cette émotion, j'écris à J. Favre une lettre pour le remercier, au nom du barreau, de ce qu'il a fait pour le pays. Craignant cependant de trop engager mes confrères, je vais prendre conseil de M. Dufaure qui m'approuve complètement et témoigne un vif enthousiasme pour le rapport dont il vient d'achever la

lecture. Je vais chez Paillard de Villeneuve, que je trouve dans les mêmes sentiments. » Ces pages font aimer l'écrivain, elles font aimer la France. Comme nous les préférons à tous ces livres de nos jeunes pessimistes! F. G.

Correspondance de Christophe Plantin, publiée par M. Max Rooses, conservateur du musée Plantin-Moretus, in-8°. Anvers, Buschmann, édit., 1884.

Le célèbre imprimeur anversois, Christophe Plantin, naquit en 1514 à Saint-Avertin, près de Tours, en France. Il fit son apprentissage chez l'imprimeur Robert Macé, à Caen. Il s'y maria, vint à Paris, et là se rendit habile dans l'art de la reliure et de la maroquinerie. En 1549, il alla à Anvers où il exerça d'abord le métier de relieur et de fabricant de coffrets. Il s'y acquit une grande réputation d'ouvrier, son commerce florissait. Un accident tragique changea sa situation et le força de changer de métier. Il reçut un coup d'épée destiné à un autre. Devenu incapable de se livrer à un travail manuel exigeant quelque effort, il reprit le métier d'imprimeur, y réussit très bien, et sa maison fût bientôt célèbre et ses éditions recherchées.

En 1876, la ville d'Anvers devint propriétaire de l'antique et célèbre officine plantinienne et de tous les trésors artistiques et historiques qu'elle renfermait. M. Max Rooses, en classant les archives, retrouva les minutes des lettres de Plantin et de ses successeurs, de 1555 à 1876.

La partie la plus curieuse de ces documents est celle qui émane de Plantin lui-même : elle apprend à connaître, dans tous les détails de sa vie domestique et professionnelle, le plus grand des typographes des Pays-Bas ; un homme qui, aux temps les plus troublés de l'histoire de ce pays, fut en relation avec quelques-uns des principaux personnages et avec un très grand nombre des littérateurs et des savants les plus illustres de son époque.

Elle fournit nombre de détails sur les ouvrages imprimés par Plantin, sur leurs auteurs, sur la typographie et le commerce des livres, sur les événements politiques de la vie privée au XVIe siècle.

C'est pourquoi la Société des bibliophiles anversois a décidé la publication de la *Correspondance de Christophe Plantin,* collationnée par M. Max Rooses avec le concours de MM. Philippe Rombourt et Louis Theumissens.

Cette publication sera accueillie avec plaisir par tous les vrais bibliophiles. P. Z.

La Police secrète prussienne, par Victor Tissot. Paris, E. Dentu, 1884, 1 vol. in-18.

M. Tissot poursuit son enquête aux pays prussiens. C'est, comme il est facile de le comprendre, l'homme le plus discrédité de Prusse et de Silésie, et l'on ne parle, dans les journaux qui, comme des feuilles mortes, jonchent le sol *Sous les tilleuls,* que de l'immoralité, des mensonges et des turpitudes dont pullulent les livres de M. Victor Tissot. Je n'y contredirai pas, puisque ces livres décrivent la Prusse et les Prussiens. Immoralité, mensonge et turpitude, voilà, en effet, je crois, ce qui doit en faire le fond et la surface, la substance et la forme, le corps et l'ornement.

Ce qu'il y a d'étrange et de piquant, c'est que ce soit juste entre les mains de M. Tissot que tombent les documents les plus compromettants pour nos austères et purs vainqueurs. Les souvenirs et mémoires du policier Stieber, traître de tous les partis et âme damnée de tous les gouvernements qui le payent, ont fourni à l'auteur la plupart des révélations qu'il fait au public français. Les aventures et péripéties du *reptile* Wollheim da Fonseca, employé à l'agence Havas, fondateur de journaux tour à tour autrichiens et prussiens, suivant l'importance des bons de caisse, rédacteur en chef du *Moniteur de Reims* pendant l'invasion, valent aussi la peine d'être notées.

Le volume se termine par la relation de faits peu connus relatifs à la querelle entre le comte d'Arnim et M. de Bismarck, et sur quelques réflexions nullement intempestives, à mon humble avis, sur l'espionnage féminin, à propos de Mme de Kaulla, que l'insouciance parisienne a oubliée sans doute, mais qui n'a jamais manqué ni d'émules, ni de successeurs de son sexe.

En somme, il est curieux de constater que tous les observateurs de l'Allemagne nous racontent des faits analogues à ceux que M. Tissot rapporte d'après des pièces authentiques, et qu'il y a à Paris un certain nombre de feuilles publiques qui parlent de livres de M. Tissot dans les mêmes termes que les feuilles patriotiques de Berlin. B.-H. G.

On va commencer, par Pontsevrez. Récits, saynètes et monologues, interprétés par Mmes Jeanne Samary et Reichemberg, de la Comédie française, Marie Samary, du théâtre de l'Odéon, Alice Lody, Bl. Lincelle, A. Weyler du théâtre du Vaudeville, et MM. G. Baillet de la Comédie française, et Félix Galipaux, du théâtre du Palais-Royal. Paris, Tresse, 1884. 1 vol. in-18.

Quel titre! Et cependant, il rafraîchit. En ce temps de monologues, de monocoquelogues et de soliloques, il n'est pas sans intérêt de voir un recueil composé de vingt et une pièces — tables des matières en main, — dont aucune, comme le prouve le libellé compendieusement transcrit plus haut, n'a été dite par aucun des Coquelin.

A côté de ce mérite, négatif après tout, et entièrement extrinsèque, si je puis dire, ce volume en a d'autres très réels. Il est plein d'une gaieté de bon aloi, d'un esprit, un peu voilé peut-être, mais d'autant plus délicat et agréable aux raffinés. Les morceaux y sont écrits dans une langue saine et forte qui puise son suc au plus profond de nos traditions littéraires, et n'en a pas moins, comme l'on dit aujourd'hui, une jolie saveur de modernité.

Je signalerai particulièrement : *Tout vient à point,*



Demoiselle à marier, *Crise conjugale*, qui est une bien drôle de façon de raconter l'extraction d'une dent de la mâchoire de sa femme, *Un monsieur qui va se marier*, *l'Homme décoré*, etc.

Le succès de ces jolies pièces est assuré, et cet hiver leur donnera, dans les salons, une vogue dont j'ai grand plaisir à me faire le prophète. B.-H. G.

Voyages à travers le monde, par Albert Wolff. Paris, Victor Havard, 1884, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Voilà vingt-cinq à trente ans qu'Albert Wolff écrit et, pour retrouver quelques morceaux de son œuvre gigantesque, il faudrait feuilleter plus de soixante mille pages de journaux. Aussi est-ce aujourd'hui un régal pour les lecteurs et une véritable nouveauté que de voir paraître un livre du fameux chroniqueur. Il est arrivé à l'époque de sa vie où l'homme qui a tant vu a enfin acquis le droit d'écrire ses mémoires, des mémoires qui sont un peu l'histoire du quart du siècle qui vient de s'écouler. Il lui a semblé intéressant de débuter par une sorte de coup d'œil rétrospectif sur les différents pays, où il a pu voir de près les grands personnages mêlés aux événement les plus graves de notre époque, et de nous raconter le secret poignant ou terrible de quelques-uns des faits historiques qui ont eu le plus de retentissement.

Des bas-fonds de Londres, il court aux champs de bataille de la Bohême et nous promène de la ligne du Mein à Sadowa, à travers une terrible succession de charniers humains. Ensuite on voit dans l'intimité, Bismarck et son chien, les empereurs et les impératrices, Richard Wagner, les toréadors fameux, etc., etc. Les récits humoristiques, les anecdotes plaisantes se mêlent constamment aux histoires les plus touchantes, donnant une image fidèle et mouvementée de la vie, avec ses joies et ses tristesses, des années qui se suivent avec leurs ombres funèbres et leurs radieuses clartés. Il vous fait causer avec le roi d'Espagne à Madrid, avec le czar à Moscou, avec les assassins et les grands seigneurs, en homme devant lequel toutes les portes s'ouvrent, depuis celles des palais jusqu'à celles des logis les plus humbles, et on trouve dans ce premier volume des mémoires qui seront l'un des monuments les plus curieux du XIXe siècle, plus de révélations que dans toute une série de romans. Les collectionneurs et les bibliophiles placeront le tome Ier des mémoires d'un Parisien sur le rayon précieux consacré aux documents historiques et littéraires.

G. T.

Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis, recueillies par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Hachette, édit., 1884, in-16. Prix : 3 fr. 50.

Nous comprenons l'émotion qu'éprouve Mme de Witt née Guizot en relisant les lettres intimes de son père : nous ne la partageons pas. Cette correspondance est toute familiale en effet; il n'y est guère question que d'arrangements d'intérieur, de préoccupations personnelles, respectables sans doute, mais pour nous bien peu intéressantes. M. Guizot n'est pas de ces personnages compliqués dont il soit curieux de décomposer les ressorts psychologiques. Son propre est précisément d'avoir été tout d'une pièce, raide et puritain, dogmatique et hautain. C'est une figure du siècle, à cause même de ce caractère. Sa correspondance intime ne donne rien qui se contredise; et c'est encore fort heureux pour lui. Dans ce gros volume de plus de quatre cents pages, à peine trois ou quatre lettres parlent d'une façon précise d'événements publics, plus ou moins importants, c'est trop peu pour justifier la publication : rien d'historique, rien de psychologique ; on ne peut même dire que ce soit une richesse litteraire; ces lettres sont abandonnées et sans prétention au style, Dieu merci ! Alors quoi ? C'est bien inutile.

Mme de Witt avait déjà rendu un pieux hommage à son père en publiant *M. Guizot dans sa famille et avec ses amis*. Cet ex-voto suffisait. Le public n'en demande pas tant. P. Z.

Essai sur l'influence française, par Lefebvre Saint-Ogan. Paris, Léopold Cerf, édit., 1884, in-18 : 3 fr. 50.

Voici un excellent livre, sage et consciencieux, d'une érudition sans pédanterie, d'un patriotisme éclairé et communicatif. L'auteur passe en revue les moyens légitimes par lesquels l'influence de la France s'est étendue sur le monde. Il montre que c'est surtout par l'esprit, par les idées de progrès et la générosité, par l'art, par la langue, admirable instrument d'expression. L'écueil était de tomber dans la forme apologétique. M. Lefebvre Saint-Ogan l'a évité. Nous désirons qu'on place son livre dans les bibliothèques populaires, car il est en effet digne d'être lu par le peuple. P. Z.

Le Romantisme des classiques : 2e série : Racine, par Émile Deschanel. 2 vol. in-18. Paris, Calmann Lévy, 1884.

Stendhal, qui s'y connaissait, a écrit : « Je n'hésite pas à dire que Racine a été romantique »; Eugène Delacroix, qui ne s'y connaissait pas moins, présente Racine comme « le romantique de son époque ».

Paradoxe ou vérité, c'est cette pensée qu'a voulu développer M. Émile Deschanel dans ses ingénieuses études sur le théâtre de Racine. Si cette thèse se présente aujourd'hui pour nous avec un attrait piquant de nouveauté, même après ce qu'ont dit Stendhall et Delacroix, n'est-il pas à craindre que cette nouveauté même soit son principal ou son seul mérite ? Ne pouvait-on pour mesurer Racine prendre une autre toise : Est-il juste de subordonner toutes les conceptions de son génie à ce seul point de vue ? Ni M. Deschanel ni nous-mêmes ne le pensons.

M. Deschanel, en effet, est le premier à sourire de son système; il n'y croit guère, et, s'il le présente, il s'excuse de l'avoir ainsi risqué : « Je veux forcer votre

attention par l'imprévu, semble-t-il dire; mais ce n'est qu'un moyen pour vous apprendre quelque chose: apprenez, et mon but sera atteint. — De nos jours, dit-il en effet, si l'on s'intéresse à des sujets antiques, c'est à l'aide d'un certain effort d'esprit. On a besoin, pour y prendre goût, d'une sorte d'assaisonnement. Et peut-être que ma petite théorie, en ce qui regarde nos classiques eux-mêmes, n'est pas autre chose » (t. II, p. 4, cf. I, 46).

Voilà donc qui est entendu. M. Deschanel ne veut pas que nous soyons dupes : l'idée du romantisme dont il entoure ses études sur nos classiques n'est qu'un cadre : « Puisque je vous dis que ce n'est qu'un cadre, eh bien, chacun sera parfaitement libre de jeter le cadre, et il restera toujours le tableau, c'est-à-dire des études sur les plus grands et les plus beaux écrivains de la littérature française. »

Toutefois, s'il tient à prévenir les objections, et s'il nous prémunit contre l'excès de confiance qu'on pourrait accorder à son système, M. Deschanel ne serait pas fâché de trouver des gens qui, le prenant au sérieux plus qu'il ne fait lui-même, le ressaisiraient au moment même où il se jette à la mer. C'est pour ceux-là qu'il donne des définitions du romantisme, définitions suspectes, car s'il les admettait du fond du cœur, sa thèse serait justifiée et il aurait grand tort de la sacrifier, au lieu de la soutenir *unguibus et rostro*.

Qu'est-ce donc, en effet, pour lui que le romantisme? C'est « le mélange du tragique et du comique, ou de l'héroïque et du familier; le retour aux sujets modernes, tels que *le Cid*, *D. Sanche d'Aragon*, *Bajazet;* ou mixtes, à la fois païens et chrétiens, tels que *Polyeucte*, *Saint-Genest;* le joug des trois unités secoué; le vers assoupli, se mouvant avec la pensée et se pliant à tous ses gestes; la langue, non seulement oratoire, mais parfois lyrique; un style qui sait mêler, lorsqu'il le faut, aux élégances les plus nobles la rudesse et la crudité. »

Si c'est en vertu de cette définition que M. Deschanel place Racine parmi les romantiques, je crains qu'il ne s'expose à de nombreuses objections. Quoi! Racine aura mêlé le comique au tragique dans ses tragédies parce qu'on trouve dans *Mithridate*, par exemple, une scène dont l'idée avait déjà été exploitée par Molière? Mais ici, ce n'est pas l'idée qui comporte l'élément comique, c'est la manière de la traiter, c'est la forme; elle n'est pas tragique dans Molière, elle est comique; elle n'est pas comique dans Racine, elle est tragique.

Nous ne nous arrêterons pas, pour Racine, au choix d'un sujet moderne, comme *Bajazet;* le poète, voulant le placer dans le lointain, a demandé cet éloignement à la distance, comme dans ses autres tragédies il l'obtenait de l'antiquité; nous ne parlerons pas davantage des sujets mixtes, à la fois païens et chrétiens, qu'il n'a pas traités. Mais si nous voulons un peu creuser l'opinion de M. Deschanel sur la versification de Racine et sur son style, nous n'admettrons jamais qu'il ait trouvé dans ses vers la souplesse des romantiques, ni dans son style leur recherche du mot propre, fût-il familier ou trivial. Racine est la parfaite image de son temps, ou plutôt de la cour de son temps; M. Deschanel le proclame à chaque page : or la cour du Roi-Soleil n'aurait jamais admis dans les pièces à panache les crudités de langages qu'elle tolérait dans la comédie; ce n'est pas en citant cinq ou six mots, isolés du milieu qui les enveloppait et les faisait passer, que M. Deschanel parviendra à nous faire croire que Racine fuyait les périphrases, préférait *cheval* à *coursier*, et dédaignait les épithètes.

M. Deschanel a voulu complaire à son auditoire :

Il lui faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde!

il a été neuf, mais nous nierions qu'il ait été juste, s'il avait la prétention, qu'il désavoue, d'avoir voulu autre chose que de piquer l'attention de ses auditeurs.

Où il nous paraît plus juste et plus heureux, c'est quand, à l'appui de sa thèse, son vaste savoir lui permet de faire des rapprochements souvent inattendus entre Racine et d'autres écrivains comme Shakespeare ou Musset, et des incursions piquantes dans les critiques contemporaines du poète : nous l'aimons moins quand, dans un esprit malencontreux de camaraderie et de flatterie, il s'avise de citer un long passage de M. Léon Say sur les chiens, leur nombre en France, leurs catégories et le reste. Il part de là pour présenter M. Léon Say comme un homme d'esprit : qui en doute, et à qui croit-il l'apprendre? Mais en vérité, ce n'est pas là qu'il fallait le dire.

Nous avons un reproche plus grave à faire à M. Deschanel; si nous admettons que, dans l'improvisation de son cours au Collège de France, sa mémoire lui fournisse à l'improviste quelques faits qu'il n'a pas le temps de contrôler, nous voudrions du moins qu'il les vérifiât avant de faire imprimer ses leçons : nous y trouvons trop souvent des à peu près tout à fait inadmissibles : c'est ainsi qu'il parle de l'hôtel de Rambouillet en 1667, qu'il n'accorde à la veuve de Scarron le marquisat de Maintenon qu'après 1677, qu'il présente, dès l'époque d'*Andromaque*, La Bruyère (en 1667!) à côté des nouveaux venus, Racine, Boileau, Molière; qu'il fait mourir en Espagne Marie Mancini, enterrée à Pise, etc.

D'où viennent ces erreurs? De ce que M. Deschanel, esprit plus superficiel que profond, ainsi qu'il convient à l'auteur du *Bien qu'on dit des femmes*, du *Mal qu'on dit des femmes*, ne sait pas toujours apporter une critique assez sévère dans le choix de ses autorités : s'il cite souvent — et alors il a raison — le Racine de M. Bernardin, il s'appuie aussi parfois aussi sur des ouvrages de seconde ou de troisième main, comme le *Dictionnaire de Larousse*, excellent pour l'usage courant des gens du monde, mais insuffisant pour les vrais érudits.

Malgré nos critiques, nous engageons vivement nos lecteurs à parcourir les études de M. Deschanel sur Racine; à côté d'aperçus dont on peut contester la justesse, ils y trouveront des passages excellents. Nous citerons, entre autres, son appréciation du style de Racine, sa vigoureuse sortie contre le naturalisme, et les ingénieux rapprochements que nous avons déjà signalés.

CH. L L

DERNIERES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Sous ce titre : **Paroles sans musique,** notre confrère Georges Boyer vient de réunir les poésies que Gounod, Massenet, Théodore Ritter, Faure, Cœdès, Georges Piter, etc., ont mises en musique. Il y a joint plusieurs pièces à dire, et *Hérode,* le poème auquel l'Institut a décerné le prix Rossini. Ce volume est précédé d'une charmante et très intéressante lettre à l'auteur, par Auguste Vitu.

Si toutes les personnes qui ont chanté ou dit *Polichinelle et Bébé, la Passerelle, le Mariage d'Oiseaux, le Bal des Pâquerettes, Elle sait, Si tu veux, Mignonne, les Projets de Georgette, les Enfants,* etc., achètent **Paroles sans musique,** l'éditeur Paul Ollendorff peut préparer de nombreuses éditions.

Frinzine Klein et Cie viennent de publier un nouveau volume : **les Dîners artistiques et littéraires de Paris,** par Auguste Lepage.

Tout ce que Paris compte de célébrités défile dans ces récits vivants et animés qui font voir un des côtés intimes de la vie artistique et littéraire.

On aime à savoir où peintres, sculpteurs, poètes, littérateurs, se réunissent, quel est le motif de ces réunions, ce qui s'y dit et surtout ce qui ne s'y dit pas.

La curiosité du lecteur sera satisfaite et **les Dîners artistiques et littéraires** auront le succès des ouvrages de ce genre, qui les ont précédés : les *Boutiques d'esprit* et les *Cafés artistiques et littéraires* du même auteur. Cependant nous devons dire que *les Dîners artistiques* sont fort incomplets et demandent à être revus et largement augmentés — beaucoup d'erreurs et d'omissions.

Les mêmes éditeurs font paraître un ouvrage patriotique méritant l'attention de tous. L'auteur, M. Victor Thiéry, qui a été officier d'état-major, a intitulé son livre : **Après la Défaite.** *Souvenirs et impressions d'un prisonnier de guerre en Allemagne.*

Il y raconte l'épisode de *Frœschwiller* et la mort glorieuse du *général Raoult;* il y dépeint la vie des officiers français en Allemagne et donne sur son retour en France, sur ses relations avec le *général de Cissey* en 1871 et 1872, etc., des détails extrêmement curieux.

Ce livre sera certainement lu avec plaisir par tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'armée; il a sa place marquée dans toutes les bibliothèques militaires et patriotiques.

L'éditeur Tresse met en vente une nouvelle série — la quatrième — des **Jolies Actrices de Paris** de notre confrère Paul Mahalin.

Comme les précédents volumes, celui-ci est bourré d'anecdotes, de révélations sur nos demi-mondaines de théâtre, indiscrétions qui feront jeter des cris de paon à quelques-unes; mais comme le répondait l'auteur : « celles-là se consoleront du mal que je dis d'elles en lisant celui que je dis des autres. »

Notre confrère de Marthold vient de publier un nouveau volume chez l'éditeur Tresse, **le Théâtre des Dames,** dont l'originalité est de ne contenir absolument que des rôles féminins.

Nul doute que ces fantaisies amusantes, variées et toujours du meilleur ton, ne soient accueillies avec faveur dans tous les salons. Tout le monde lira avec plaisir *la Veille du mariage, Liserons d'Alsace, l'Alliance, C'est le Chat, le Statu quo, le Divorce, Jouons la Comédie.* Gaies ou sentimentales, ces légères esquisses d'un homme de théâtre rapporteront de sûrs bravos à celles-là qui voudront bien mettre le charme de leur grâce à les interpréter.



Des vers, par Guy de Maupassant. Paris, Victor Havard. 1 vol. — Prix : 6 francs.

Parmi les nombreux lecteurs qui connaissent les œuvres en prose de Guy de Maupassant, il en est qui ignorent que l'auteur de *la Maison Tellier,* d'*Une vie,* etc., etc., est un poète d'une personnalité exceptionnelle et que le début du prosateur dans la vie littéraire fut un volume de poésie, devenu une véritable rareté. On y retrouve toutes les qualités qui ont si rapidement répandu le nom de Maupassant, en même temps qu'une note très curieuse dans la manière de comprendre la poésie moderne. Certainement le poète, qui a simplement intitulé son volume *Des Vers,* n'appartient à aucune école et ne peut être classé ni parmi les parnassiens, ni parmi les romantiques, ni parmi les classiques. Avant tout sa muse est humaine, toute vibrante de désirs inassouvis et de passions assouvies. Ce qui s'en dégage, c'est l'odeur de la vie chaude, c'est l'odeur forte et passionnante de la femme, c'est la palpitation terrible de l'amour renaissant. Œuvre de jeunesse féconde, d'ardeurs renaissantes; il faut relire ces pages enflammées, ces vers pénétrants : la soif d'aimer gonfle éperdument le sein des amoureuses et les flancs robustes des amoureux; c'est l'hymne de la passion charnelle avec des envolements superbes vers la nature et des appels continus au bonheur par la possession. Il faudrait citer les unes après les autres ces pièces écrites avec un soin jaloux de la phrase et du mot; les amoureux des lettres comme les amoureux du livre s'empresseront de donner dans leur bibliothèque une place de choix à ce charmant volume, que décore un saisissant portrait de l'auteur, gravé par Le Rat, et dont chaque pièce de vers est ornée de fleurons et de culs-de-lampe dus à M. Frédéric Régamey, qui s'est inspiré de l'ornementation raffinée de l'art japonais.

G. T.

Émaux bressans, par Gabriel Vicaire. Paris, G. Charpentier, 1884. 1 vol. in-18.

Qui se souvient aujourd'hui de Thalis Bernard? Qui parle même d'Achille Millien, lequel fut, je crois, couronné naguère par l'Académie française pour cer-

tains poèmes idylliques et campagnards? Ces poètes avaient à leur tour trouvé la nature et prétendaient l'interpréter et la rendre dans sa naïveté rustique. En fait de chefs d'école, ils reconnaissaient l'Écossais Burns, le Hongrois Petoefi et deux ou trois autres génies particularistes d'outre-frontières. Ce n'est pas qu'ils ne fussent vraiment nationaux et pleins de l'amour de la France; ils travaillaient à la décentralisation poétique et avaient, plus laborieusement que Pierre Dupont, inventé les bœufs. S'ils avaient travaillé simplement et uniquement à faire de beaux vers, ils auraient accompli une besogne plus difficile et moins oiseuse que celle d'enfoncer des portes ouvertes.

Quoi qu'il en soit, le volume de M. Gabriel Vicaire évoque en moi ces souvenirs, parce que j'y vois les mêmes tendances et le même instinct que chez les poètes oubliés dont je viens de révéler à beaucoup les noms; et M. Gabriel Vicaire n'est pas le seul à faire de la poésie décentralisatrice, pour employer un mot provincial bien à sa place en traitant d'un tel sujet. Sans parler des *Félibres* et *Mistralisants*, je relève, rien que chez l'éditeur Charpentier, un poème de l'Artois, de M. Jules Breton; des poèmes d'Auvergne, de M. Gabriel Marc; un poème d'Alsace, de M. Edmond Schuré, et des poèmes du Berry, du farouche épouvanté Rollinat. On regrette que l'éditeur n'ait pas songé à illustrer ces volumes d'une collection des costumes des différentes provinces de France; les costumes se perdent et le souvenir n'en saurait être mieux conservé qu'encadré dans ces vers destinés, comme toute poésie qui se respecte, à l'immortalité.

Les *Émaux bressans* sont, du reste, d'une facture vive et facile et d'une lecture agréable. Plus encore que dans les primitifs bijoux dont les vers de M. Gabriel Vicaire portent le nom, l'art y surpasse la matière, art un peu précieux dans sa simplicité voulue, mais alerte, gai, vivant et lumineux. Écoutez plutôt ceci et vous voudrez lire le reste :

« Qu'ont-ils fait de votre bourrée?
Dit Claude avec sa grosse voix.
Sous les coutumes d'autrefois,
La vieille Bresse est enterrée. »

Et doucement, sans se presser,
D'un ton de savant, il explique
Comment, grâce à la République,
Les porcs refusent d'engraisser.

Ah! petit vin d'humeur gaillarde,
Qui sens la fraise et le muscat,
Tu nous fais, comme un avocat,
Bavarder, si l'on y prend garde.

Mais tandis qu'ils jasent ainsi,
Devisant du pour et du contre,
Derrière un nuage se montre
Le soleil, un gaillard aussi.

La bonne mine réjouie!
Comme un buveur après dîner,
On voit au loin s'enluminer
Sa large face épanouie.

. . . .

Puis tout à coup, paf! il éclate,
Et, réjoui de leurs façons,
Sur le nez de nos bons garçons
Met un doigt de plus d'écarlate!

Vieux airs et jeunes chansons, par Charles Frémine. Paris, Alph. Lemerre, 1884. 1 vol. in-18.

Les jeunes chansons sont d'hier, quelques-unes même d'avant-hier ou de plus loin. L'auteur, du reste, prend soin de nous en informer dans un petit avertissement modeste qui dispose en sa faveur. Qu'elles aient été déjà publiées en partie dans un recueil « de jeunesse » moins oublié peut-être que M. Charles Frémine ne le veut croire, les pièces qui composent ce volume n'en ont pas moins de grâce et de fraîcheur. Sans être d'une originalité frappante, la note en est bien personnelle, et si l'inspiration n'a pas d'ardentes fougues ni de sublimes envolées, elle est presque toujours délicate et pure. Je citerai, comme donnant assez exactement le ton de tout le recueil, la pièce de début, où le poète explique ce qu'il a fait, a voulu faire :

Me taisant aux heures d'ennui,
De deuil et de mélancolie,
Je n'ai chanté que lorsqu'a lui
Dans un ciel noir une embellie.

Aussi, pareilles aux beaux jours,
Mes rimes sont rares et brèves,
Faciles comme mes amours
Et légères comme mes rêves.

Des femmes, des bois, des saisons,
Des flots, je n'ai dit que les charmes :
Je donne au public mes chansons;
Pour moi seul je garde mes larmes.

Les fanatiques du *Chat noir* et de la névrose trouveront parmi les vers de M. Ch. Frémine un sonnet de M. Maurice Rollinat. Le repoussoir n'est pas désagréable, et M. Frémine ne se trouve pas mal du voisinage. On lui sait gré de ne pas, à l'exemple de son ami, « enfoncer en son cœur un *morbide* scalpel ».

B.-H. G.

Les lambrusques, par Camille Delthil. Paris, Alph. Lemerre, édit.; 1884. In-12 couronne. — Prix : 2 francs.

Lambrusques, vignes sauvages, ceps spontanés; pour être sincère, il faut avouer que M. Delthil eût bien fait de cultiver un peu les vignes; le fruit en aurait eu peut-être plus de substance et de suc. Le fruit sauvage se distingue d'ordinaire par son apreté, sa verdeur. Les petites poésies de M. Delthil sont bien plutôt doucereuses; on en arrive à penser qu'il a mis des lambrusques en confitures.

Sous cette espèce, on le peut trouver aimable.

Je retiens, comme plus particulièrement originales et réussies, les fantaisies en forme de sonnets, *le Pied, la Main, les Yeux, les Cheveux, la Bouche*. Je n'en cite qu'une, faute d'espace.

Le Pied.

Sous ce masque de satin noir
Aux fines barbes de dentelle,
Je vous reconnus l'autre soir.
Ce petit pied me dit : « C'est elle. »

Il est si mignon qu'à le voir
Cendrillon ou la fée Angèle,
Certes, auraient perdu l'espoir
De chausser sa mule rebelle.

Aussi, très fier d'être admiré,
Cambrait-il le chevreau doré
Avec des allures mutines,

Et je songeais aux jours heureux
Où, doux privilège amoureux,
C'est moi qui payais les bottines.

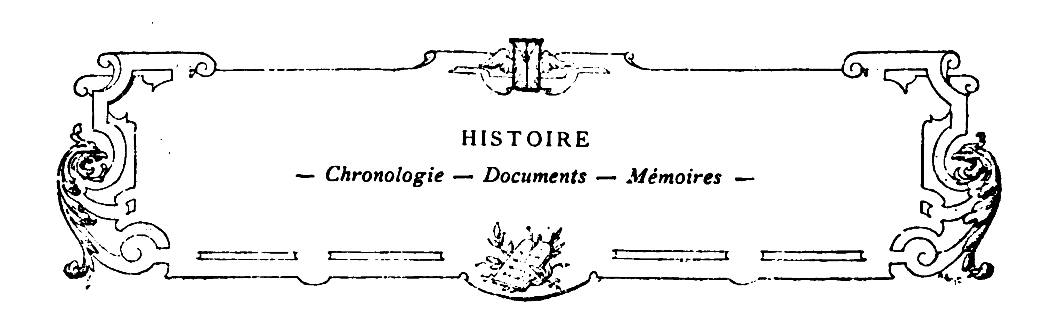
C'est gentil, c'est passe-temps de jeune homme; il semble que l'auteur improvise sur des tablettes de cire le madrigal de la vingtième année; mais ça n'a pas d'importance. PZ.

Paris Rose, par Georges Lorin. In-18 illustré. Paul Ollendorff, édit. Paris, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Ma foi, j'en suis bien fâché pour les guindés et les grincheux, bien fâché pour les poètereaux qui ressassent des solennités bêtes ou des romances banales, bien fâché pour les ossianesques et bien fâché aussi pour les dantesques et les démoniaques ; ce livre est gai, spirituel, tout de jet, railleur, badin sans indecence, gaulois sans grossièreté et parisien sans afféterie.

Poésie? eh! mon Dieu, non, si vous voulez que la poésie soit une épopée de héros surhumains ou bien une cantilène sentimentale ou une satire virulente. Oui, c'est de l'esprit en vers : le vers prête son rythme, le retour sonore de la rime a des observations pleines de malice, a des intentions imprégnées d'humour. C'est quelquefois de la charge; mais la charge a son mérite et, réussie, dénote un tempérament.

Le livre est admirablement complété par les nombreux dessins de Luigi Loir et de Cabirol; sans vouloir être désagréable à celui-ci, qui possède un joli crayon, j'avoue ma préférence pour l'autre, qui a donné à M. Georges Lorin de vraies compositions, traduisant avec une intelligente exactitude les imaginations de l'écrivain. Trois francs cinquante, c'est pour rien! C'est un livre qui amuse celui qui le reprend autant que celui qui le prend. PZ.



HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Histoire de la monarchie de Juillet, par Paul Thureau-Dangin. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. Tomes I et II. 2 vol. in-8°.

L'auteur du très remarquable travail dont nous n'avons sous les yeux que les deux premiers volumes estime que le temps est venu de faire pour la monarchie de Juillet ce qui a été fait pour la Restauration, c'est-à-dire de la juger froidement, sans esprit de parti, et par la simple constatation des faits et des résultats. J'avoue que, dès l'abord, cette aspiration à la froideur et à l'indifférence politique me surprend et provoque en mon esprit quelque protestation. Mon étonnement diminue cependant lorsque je vois M. Paul Thureau-Dangin citer au premier rang des historiens impartiaux qu'il se propose pour modèles, M. Nettement, pour n'en nommer qu'un. Je sais dès lors ce qu'il entend par impartialité et par sérénité de jugement. Un autre peut venir et invoquer l'exemple de M. de Vaulabelle : il dira la même chose; mais, quoique aussi impartial et serein, il montrera les événements sous un jour tout autre et en tirera des enseignements tout opposés.

Il n'y a pas en cela de quoi se plaindre, ni matière à blâmer. Connaissez-vous beaucoup de listes chronologiques absolument impartiales, sans omission, sans atténuation? Pour mon compte, je n'en vois pas que je puisse indiquer. A plus forte raison n'y a-t-il pas de récit historique impartial. L'historien — et c'est là son honneur — apporte à sa tâche son énergie, sa vaillance, son tempérament, sa conception de la société, sa notion de l'honnête, son idéal en un mot. L'historien des villes grecques prend infailliblement parti pour Sparte ou pour Athènes; l'historien de Rome est patricien ou plébéien, ami de César ou de Pompée. Et l'on veut que, lorsqu'il touche à l'époque contemporaine, il se transforme en je ne sais quelle inaltérable surface métallique où se refléteront les

événements ? Il n'en va pas ainsi; et ces protestations d'impartialité, de calme, de justice égale rendue à tous du haut du tribunal de l'histoire, ne veulent dire rien, sinon que l'écrivain a porté ses jugements dans l'intégrité de sa conscience d'homme et qu'il a droit au respect pour sa sincère honnêtete. Mais l'aspect des choses change avec les lieux d'où on les considère : du haut de l'idée monarchique on voit autrement que du haut du principe républicain.

C'est pourquoi le livre de M. Thureau-Dangin, tout en étant une œuvre éminemment historique, n'en est pas moins une œuvre de parti. Encore une fois, ceci est de ma part, non pas un blâme, mais un éloge. L'auteur, par son éducation, par ses études, par les affinités de son esprit, est un monarchiste constitutionnel convaincu. Comment ne verrait-il pas les avantages, plutôt que les défauts, d'un régime qui a voulu être une application des doctrines de la monarchie constitutionnelle; et comment, les voyant avec cette netteté, ne les mettrait-il pas en relief quand il entreprend de faire de ce régime une fidèle représentation ? Ce n'est pas ici le lieu de discuter s'il voit juste ou faux. Je n'ai pas envie d'opposer à son opinion, appuyée sur de longues et spéciales études, une opinion qui, pour être aussi sincère et aussi solidement assise, ne saurait avoir devant le public la même autorité. Une telle discussion, du reste, entraînerait trop loin, et les colonnes du *Livre* ne sont pas un champ de bataille, même parlementaire. Ma tâche est plus modeste, plus facile et surtout plus agréable. Je n'ai qu'à donner mon sentiment sur la valeur de l'œuvre de M. Paul Thureau-Dangin, abstraction faite du point de vue auquel il se place et auquel il a tout droit de se placer. Dans ces limites, je crois que ce que j'ai déjà dit fait assez prévoir mon appréciation. Les deux volumes publiés — ils ne nous mènent que jusqu'en 1836 — promettent une histoire complète, singulièrement nourrie et vivante, la monarchie de Juillet. Ce livre comblera réellement une lacune, et, en étant un titre glorieux pour l'auteur, il ne contribuera pas peu à maintenir à son niveau l'école historique française que les étrangers s'appliquent d'autant plus à ravaler que c'est à elle qu'ils doivent tout. B.-H. G.

Danton. Mémoire sur sa vie privée, par le docteur Robinet, troisième édition. Paris, Charavay frères, 1884. 1 vol. in-8°.

Le travail du Dr Robinet est connu depuis longtemps. La première édition en a paru en 1865. Il nous donne en ces termes les motifs qui l'ont déterminé à le faire reparaître, quelque peu modifié et remarquablement augmenté, chez MM. Charavay frères, lesquels sont en train de créer une excellente et belle collection d'études sur l'époque révolutionnaire. « Nous avons dû apporter quelques modifications à cette nouvelle édition, pour la rendre plus accessible que la première. D'abord, nous en avons réduit le format et le prix. Pour cela, il a fallu supprimer les citations d'auteurs qui, ayant d'abord méconnu et calomnié Danton, se sont rétractés après un examen plus attentif. Il en a été de même de pièces justificatives qui ne nous ont plus paru indispensables, et que l'on pourra, d'ailleurs, retrouver dans notre première édition. Nous avons aussi opéré quelques suppressions dans le texte, mais elles ont été compensées par des additions assez nombreuses, de sorte que l'on peut dire que le livre a été entièrement repris. »

Il résulte de ces quelques lignes que nul ne pourra, de ceux qui étudient l'histoire contemporaine, se dispenser d'avoir l'édition des frères Charavay, mais que la première devra toujours être recherchée; non seulement pour les différences de texte, mais aussi pour les pièces qu'elle seule contient. Voilà les bibliophiles avertis.

Quant à la thèse soutenue par le Dr Robinet, c'est, on le sait, la glorification de Danton et la réfutation de toutes les accusations dont on a chargé sa mémoire. Mon opinion n'ajouterait aucun poids aux preuves accumulées par le docteur. Je n'ai donc qu'à indiquer ce livre, consciencieusement et ardemment fait, à ceux qui, avant de juger un procès pendant, en veulent connaître les pièces. B.-H. G.

Journal du corsaire Jean Doublet, de Honfleur, lieutenant de frégate sous Louis XIV, publié d'après le manuscrit autographe, avec introduction, notes et additions, par Charles Bréard. Paris, Charavay frères, 1883. 1 vol. grand in-8°.

Pour donner une idée de l'intérêt de cette publication, qui n'est déjà plus une nouveauté, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à M. Charles Bréard le passage où il caractérise et apprécie le journal de Jean Doublet. « Quoique très peu clerc, il voulut satisfaire sa famille et ses intimes amis, nous dit-il, lesquels l'avaient souvent prié de leur laisser un manuscrit de ses voyages. Il travailla sur ce qui lui restait de ses journaux de bord, et d'une main moins habile à tenir la plume qu'à manier l'esponton ou le sabre d'abordage, il commença sa narration. Tour à tour volontaire, matelot, second capitaine au commerce, pilote sur les vaisseaux du roi, lieutenant, puis commandant de barques longues, enfin lieutenant de frégate, il n'est qu'à évoquer du fond de sa mémoire des souvenirs déjà lointains pour se remettre de nouveau en mouvement, pour raconter ses croisières et ses stratagèmes, énumérer ses prises, expliquer ses entrevues avec le duc d'York, Engil de Ruyter, Jean Bart, Tourville, Seignelay, le roi du Danemark et tant d'autres personnages dont il s'honorait d'avoir conquis l'estime.

« Doublet raconte avec simplicité, avec bonhomie, sans prétention d'aucune sorte. Mais il faut quelque habitude pour le suivre dans ses longues explications. Il est sincère, crédule, impartial et bavard. Il abonde en digressions. Il s'embrouille en des périodes interminables... D'ailleurs, il fait dès les premières pages l'aveu de son inexpérience. On aurait donc mauvaise grâce à lui reprocher son ignorance des procédés de composition les plus simples. Il y a plus d'intérêt à

considérer le *journal* de Doublet comme un tableau d'histoire. Il fournit en effet plus d'un détail expressif et, parmi les faits qu'il renferme, il en est de nouveaux. »

On voit, du premier coup, dans ces quelques lignes jusqu'où va la valeur du document que M. Bréard donne au public. Valeur littéraire nulle; valeur historique incontestable, et intérêt de curiosité très piquant. M. Charles Bréard s'est tiré à son honneur de sa tâche d'éditeur et d'annotateur. Une introduction lumineuse, des pièces justificatives bien choisies et une table des noms propres qui est un pas vers la table analytique que je réclamerai toujours dans ces sortes d'ouvrages, font de cette publication un volume qu'on aime à garder et à consulter au besoin. Il a d'ailleurs tout à fait bon air dans le grand format et avec la belle impression dont MM. Charavay l'ont doté.

B.-H. G.

Les suites d'une Capitulation. Relations des captifs de Baylen et de la glorieuse retraite du 116e régiment. Extraits choisis, par Lorédan Larchey. Paris, 1884. 1 vol. petit in-8°.

Que dire de ces neuf récits recueillis et réédités par M. Lorédan Larchey? Ils montrent l'âme intrépide de nos soldats, mais aussi ce que peut un peuple fanatique d'indépendance pour conserver son autonomie et détruire l'envahisseur. Les cruautés sont horribles; mais, avec cette mère qui s'empoisonne en même temps que ses quatre enfants, pour faire mourir quelques soldats français, elles montent jusqu'à l'héroïsme le plus farouche et le plus haut. — Ah! si nous avions eu un peu moins de civilisation et un peu plus de férocité espagnole en ces jours où le Shylock allemand nous a enlevé la livre de chair dont nous saignons encore!

M. Lorédan Larchey est véritablement un maître dans ces exhumations historiques qui sont des découvertes, et qui mettent sous les yeux du public indifférent ou oublieux la vérité, que les intérêts et l'influence de personnages puissants lui dérobent d'ordinaire. Rien n'est plus poignant que ces relations naïves des souffrances endurées par les captifs de Baylen, et il eût été à jamais injuste que la mémoire du général Dupont eût pu se dégager à jamais de ces témoignages, que l'on ne connaissait plus, mais qui sont accablants.

B.-H. G.

L'Europe militaire et diplomatique au xixe siècle, 1815-1884, par Frédéric Nolte. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. 4 vol. in-8°.

Ce grand ouvrage est conçu sur un plan qui fait de chacun des deux premiers volumes et des deux derniers pris ensemble un tout complet : le premier expose la politique de la Sainte-Alliance, les mouvements constitutionnels et les guerres pour l'indépendance qui se produisirent de 1820 à 1864; le second raconte les guerres d'agrandissement de 1820 à 1878, c'est-à-dire les luttes auxquelles donna naissance la question d'Orient, y compris l'insurrection grecque, que nous avions été surpris de ne pas trouver parmi les guerres d'indépendance; la question des duchés de Shleswig et de Holstein avec ses si graves conséquences; la guerre de la Prusse contre l'Autriche et enfin la guerre franco-allemande, sans oublier l'insurrection communaliste de Paris; le troisième s'occupe des guerres coloniales et des expéditions d'outre-mer, de 1830 à 1884 : Algérie, Sénégal, Madagascar, Tunisie, Taïti, pour la France; la Plata, le Mexique, la Chine, pour la France et l'Angleterre; le quatrième continue le précédent et raconte les affaires du Japon, de l'Annam, de la Cochinchine et du Tonkin, la lutte entre la Russie et l'Angleterre dans l'Asie centrale, les expéditions anglaises en Afrique, et à la Nouvelle-Zélande, les querelles de l'Espagne avec le Maroc, le Pérou, le Chili, et ses difficultés à Saint-Domingue et à Cuba, enfin l'expédition hollandaise contre Atchin.

On le voit, si cette division a l'avantage de ramener sous un chef et de réunir comme en un faisceau tout ce qui se rapporte à une des trois catégories de phénomènes politiques établies par l'auteur, l'unité générale de l'ouvrage ne saurait manquer d'en souffrir. Un tel système, qui rappelle un peu celui de Voltaire dans *le Siècle de Louis XIV*, ne tend pas, d'un autre côté, à diminuer le volume d'un travail en lui-même si considérable. En effet, quels que soient les soins que l'auteur prenne de ne pas se répéter, il lui est impossible de raconter trois fois les mêmes époques à un point de vue différent, sans avoir à rappeler tout au moins ce qu'il a déjà développé, et sans marquer les points d'attache par lesquels toutes ces questions constitutionnelles, militaires, diplomatiques, sociales, coloniales, etc., se tiennent entre elles et constituent l'histoire vivante des États européens. Or on a beau être concis, il est toujours plus long de dire les choses deux et trois fois que de les dire une; et quand on a devant soi quatre énormes volumes in-8°, il est bien permis de regretter que l'auteur ait pris un chemin qui, comme la Seine dans nos environs, revient si souvent sur lui-même.

J'ai une autre critique bien plus grave à faire, et j'ai hâte de m'en débarrasser. M. Fréderic Nolte prend pour sujet de son premier volume, comme je l'ai déjà dit, les mouvements constitutionnels et les guerres d'indépendance de 1820 à 1864. La révolution en Espagne et les guerres carlistes qu'il suit plus loin que ne l'accuse le titre, jusqu'en 1876, la révolution du Portugal, l'insurrection de la Belgique, les mouvements en Suisse, l'insurrection de la Hongrie, celles de la Pologne, les révolutions d'Italie jusqu'en 1870, tout cela se déroule en un tableau exact et précis; mais il semble que la France n'ait, dans le même temps, subi aucune de ces révolutions dont elle fut au contraire, le plus souvent, l'inspiratrice et le foyer. On chercherait en vain le récit des changements constitutionnels et des luttes civiles de 1830, de 1848, de 1850, et vraiment je ne vois pas ce qui, dans une histoire de l'Europe au xixe siècle, devrait tenir une plus grande place. L'Angleterre avec sa plaie honteuse de

l'Irlande, ses réformes électorales, son mouvement chartiste, etc., est également laissée de côté. Quand on a, non sans surprise et sans regret, constaté de telles omissions volontaires sans aucun doute, mais dont la raison ne frappe pas le lecteur, on est d'autant plus étonné de voir que M. Frédéric Nolte a cru devoir consacrer à la tentative communaliste de 1871 des pages où, d'ailleurs, le préjugé et l'ignorance s'étalent avec candeur. Ce n'est pas en montrant, « sur la rive gauche, Eudes avec les pétroleuses », et en déclarant aussitôt après que « pour bien juger la Commune et les hommes qui y prirent part il faut se placer en dehors des colères et des rancunes, qui durent encore », qu'on fait tâche de penseur et d'historien.

Il ne me reste plus qu'à admirer l'immense travail que s'est imposé M. Frédéric Nolte, et dont, avec les réserves que je viens de faire, il s'est acquitté à son très grand honneur. Il a poussé ses recherches aussi loin qu'on peut raisonnablement s'y attendre; il a apporté, dans le traitement des matériaux accumulés, toute l'impartialité dont un honnête homme est capable, et s'il s'est trompé parfois dans ses jugements, c'est parce que la vérité absolue n'est point, à mon avis, à la portée de notre esprit, si tant est que cette notion abstraite corresponde à quelque chose de réel, parce que les aspects diffèrent avec les points de vue, et enfin et surtout, parce que, puisqu'il faut le répéter toujours, errer est humain. Il a fait ce tour de force de raconter en un style clair et en un récit animé et intéressant les complications, les équivoques, les menées, les luttes diplomatiques et les combats à force ouverte des intérêts et des ambitions que personnifie chacun des États de l'Europe. Son livre est précieux. C'est une source presque toujours sûre de renseignements élaborés et prêts à servir. Les cinq années qu'il lui a fallu pour mener à bien son entreprise sont cinq années fructueuses et dont il offre à tous, généreusement et simplement, la belle moisson. Il faut lui en savoir grand gré et souhaiter qu'il complète son œuvre en reprenant les côtés qu'il a cru devoir négliger cette fois. Sachons-lui gré aussi de son esprit ouvert, libéral et sympathique à l'humanité, et citons, pour terminer cette trop rapide revue, les nobles paroles que ce Français par raison et par choix donne pour conclusion à son dernier volume :

« Avant de terminer, qu'on nous permette d'exprimer une dernière conviction, conviction plus ferme encore dans notre esprit que celle de l'extinction future de la guerre : le mouvement régénérateur qui chassera de l'Europe l'horrible fléau partira de la France. Le peuple qui a porté partout avec lui les idées de liberté politique et sociale, qui, depuis le moyen âge, a été le grand propagateur des sentiments de solidarité et de charité, sera encore le principal ouvrier de cette œuvre de désintéressement et d'amour. »

B.-H. G.

Lettres de M. de Kageneck, brigadier des gardes du corps, au baron Alstromer, sur la période du règne de Louis XVI de 1779 à 1784; publiées avec une préface, par L. Léouzon le Duc. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. 1 vol. in-f°.

Le XVIIIe siècle est comme un grand logis dont on croit avoir fait l'inventaire et le déménagement, et dans lequel on rencontre toujours des coins non fouillés, pleins d'un fatras poussiéreux qui, mis à la lumière et légèrement épousseté, se trouve être composé de fort jolies choses. Telles sont les lettres, parfaitement ignorées jusqu'à ce jour, que publie M. L. Léouzon le Duc, grâce à M. Henri Fournier, qui les a découvertes en Suède. Elles fourmillent de détails piquants, d'anecdotes gaies et scabreuses, de nouvelles politiques et littéraires qui ont leur valeur historique, et sont écrites par un observateur évidemment placé pour bien voir, dont le style a ce montant spirituel, cette allure leste, ce ton dégagé et gentilhomme d'autant plus charmant qu'il est plus rare aujourd'hui.

Dans une préface, de laquelle il n'y a trop rien à dire, M. Léouzon le Duc recherche quel a pu être l'auteur de cette correspondance non signée. Comme chaque lettre porte le cachet de la famille alsacienne des Kageneck, il n'a pas de peine à conclure qu'elles doivent être d'un des membres de cette famille. Diverses indications, qu'il serait trop long d'examiner, mais qui paraissent produire une somme de probabilités valant presque la certitude, l'amènent à les attribuer à Jacques Bruno de Kageneck, entré à la cour en qualité de page dès l'âge de quinze ans, et qui ne la quitta qu'avec sa retraite de brigadier, en 1783.

Quant au destinataire, c'est le baron Clas Alstromer, fils du Jonas Alstromer, « dont le nom a marqué si glorieusement dans l'histoire industrielle, commerciale et scientifique de la Suède ». Le fils était digne du père. On a de lui un ouvrage agricole devenu classique et traduit dans toutes les langues. Il contribua à fonder une compagnie des Indes dont il fut directeur. Il séjourna en France et s'y lia, paraît-il, avec la famille Kageneck. La France était, à cette époque, un pays cruellement éprouvé, mal gouverné, jouissant dans le monde d'un renom de légèreté et de corruption peu recommandable, et sur lequel toute l'Europe avait les yeux. C'était à peu près le centre de la vie intellectuelle, artistique et mondaine, et les nouvelles qui en venaient étaient comme un sang poussé par le cœur jusque dans les parties les plus lointaines de l'organisme. De là cette avidité pour les lettres de France, ce besoin d'avoir un correspondant à Paris, que l'on remarque chez tous ceux qui s'intéressent alors à un titre quelconque au mouvement général de l'esprit humain. Le baron Clas Alstromer s'était assuré le garde du corps Kageneck comme chroniqueur particulier. Il aurait pu avoir la main plus malheureuse.

B.-H. G.

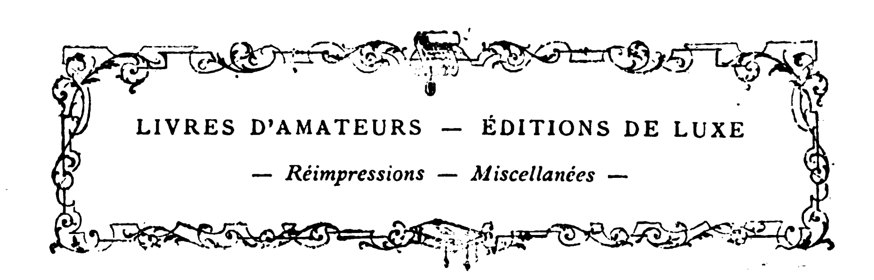


Louis XIV et Strasbourg. Essai sur la politique de la France en Alsace, d'après des documents inédits et officiels, par A. Legrelle, docteur ès lettres. Quatrième édition, corrigée et augmentée, avec un appendice et une carte. Paris, L. Hachette, 1884. 1 vol. in-8°.

Un livre d'histoire qui arrive à sa quatrième édition et qui n'est ni un livre de classe ni une compilation vulgarisatrice porte sur sa couverture son propre éloge et la marque de son mérite. Mérite proclamé, du reste, depuis longtemps par la critique; ce qui simplifie singulièrement ma tâche en ne me laissant plus rien à dire, ou peu s'en faut.

Il n'en est pas moins agréable d'avoir à constater le succès d'une étude faite d'après les méthodes les plus sévères de la science, et dont l'impartialité, trop appuyée de preuves, ne saurait être mise en doute par personne, pas même par ceux que les résultats auxquels arrive le patriotisme éclairé de l'auteur peuvent le plus contrarier et irriter. M. A. Legrelle, avec la conscience de véritable historien et la patience de l'érudit fouilleur d'archives, détruit la légende, créée par les écrivains allemands et acceptée sans contrôle même chez nous, du vol de Strasbourg par Louis XIV grâce à d'innombrables procédés de corruption et d'intimidation. Toutes les pièces du procès sont réunies et discutées dans ce volume, et l'on ne peut que se ranger à l'avis de l'auteur lorsqu'il conclut en ces termes : « Qu'on lui accorde ou qu'on lui refuse les circonstances très atténuantes qui, selon nous, lui semblent dues, la politique de Louis XIV envers Strasbourg peut en tout cas soutenir le front haut les pires rapprochements que les publicistes allemands voudraient imaginer avec les faits historiques de la même époque, voire d'une époque postérieure, analogue à celle-ci... Nous estimons donc que la France n'a nullement à rougir de la manière dont elle aurait acquis Strasbourg, et qu'on peut, sans lâche complaisance, l'excuser d'avoir un peu compté sur sa dextérité pour épargner de son mieux le sang humain en cette grave occurrence. A ses détracteurs quand même, c'est assez après tout, pour la venger, de rappeler la façon dont sa conquête de 1681 lui a été ravie en 1870. Armés de ce dernier souvenir, nous n'avons plus qu'à attendre en toute sécurité d'esprit les temps plus fortunés de délicatesse et de justice où la Providence finira sans doute par acheminer l'humanité, mais où la diplomatie, il faut bien qu'on l'avoue, même à Berlin, ne nous a certainement point transportés depuis vingt ans. »

La Providence y met le temps, et depuis le commencement du monde, il semble qu'elle aurait pu faire plus de chemin. Des hommes comme M. A. Legrelle l'y aideraient en recherchant la vérité et en la disant quand ils l'ont trouvée. Me sera-t-il permis de regretter qu'un si bon livre, si plein de faits et d'une doctrine si saine, ne soit écrit en aucune de ses pages d'un style plus attrayant que celui dont j'offre plus haut un assez long échantillon ? B.-H.-G.



LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Société des bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne. — *Ses publications.* — Nantes, in-4° et in-8°.

La Normandie a depuis longtemps une Société de bibliophiles, qui s'attache à mettre en lumière les œuvres plus ou moins ignorées, mais toujours judicieusement choisies, des enfants du pays ; nous lui devons notamment la publication des œuvres poétiques d'Antoine Corneille, ce frère obscur de Thomas Corneille et de l'auteur du *Cid*.

A l'exemple de cette Société célèbre, les bibliophiles bretons ont fondé, dans le même but, une association qui s'est fait connaître déjà dans le monde érudit où elle a pris un très bon rang. Elle doit cette faveur qui l'a accueillie beaucoup à l'active autorité de son savant président, M. Arthur de la Borderie, et au concours zélé de ses nombreux et distingués collaborateurs, beaucoup aussi à la beauté, au luxe de bon goût de ses publications.

Parmi les ouvrages qui lui font le plus d'honneur nous citerons les *Œuvres françaises*, sermons et poésies d'Olivier Maillard, le prédicateur moins connu que cité; le volume a été publié en 1877, avec introduction, notes et notices par M. Arthur de la Borderie; *la Chronique de Bretagne*, par Jean de Saint-Paul, chambellan du roi François II, également accompagnée d'une introduction et de notes par le président de la Société; le *Roman d'Aquin ou la Conqueste de la Bretagne par le Roy Charlemaigne*, chanson de gestes du XIIe siècle, publiée avec introductions sommaires, notes et glossaire, par M. Joüon des Longrais; *l'Imprimerie en Bretagne au XVe siècle*, œuvre collective de la Société des bibliophiles bretons, cette étude sur les incunables bretons est accompagnée de plusieurs fac-similés et, entre autres, de la reproduction intégrale de la plus

ancienne impression bretonne, savoir *le Trespassement Nostre-Dame*, imprimé à Brehant-Loudéac en l'an M-IIIIe. IIII^{xx}. IIII (1484), douze pages de vers, en caractères gothiques.

Citons encore le recueil qui, sous le titre d'*Archives de Bretagne*, réunira les actes, chroniques, documents historiques rares ou inédits relatifs à l'histoire de la Bretagne. Le tome Ier publié par l'archiviste départemental de la Loire-Inférieure, M. S. de la Nicollière-Seijeiro, contient *les Privilèges de la ville de Nantes*, précédés d'une savante introduction de l'éditeur.

Toute la collection dont nous venons de rappeler les principaux ouvrages est imprimée dans le format in-4°, à 350 exemplaires, exclusivement réservés aux sociétaires et à 150 exemplaires dans le format in-8°; ces derniers sont seuls mis dans le commerce.

Le format in-8° raisin, ou grand in-8° est adopté aussi pour les *Mélanges historiques, littéraires et bibliographes* dus à la collaboration des membres de la Société; mais dans ce format ils sont destinés aux sociétaires, dont chacun reçoit un exemplaire portant son nom et le numéro du tirage; le commerce ne peut disposer que d'exemplaires tirés, à la suite d'une « imposition » nouvelle, sur petit in-8° carré.

Ces deux volumes de mélanges, traitant un grand nombre de sujets, sont d'un haut intérêt, et nous regrettons vivement de ne pouvoir même en indiquer ici les principaux.

On peut considérer aussi comme un volume de mélanges l'*Anthologie des poètes bretons du XVIIe siècle*, publiée par MM. Stéphane Halgan, comte de Saint-Jean, Olivier de Gourauff et René Kerviler. C'est une analyse exacte, relevée par des extraits bien choisis, des œuvres des principaux poètes bretons du XVIIe siècle. Je dois avouer ici que j'ai une répugnance invincible pour les extraits; chacun les fait à son point de vue, qui n'est ni celui du voisin ni le mien peut-être; c'est précisément ce qu'on ne me donne pas qui me fait envie, et c'est là, j'en suis sûr, que j'aurai à cœur de chercher le « document « qui m'est nécessaire. Est-ce un travers de mon esprit ? je ne m'en défends pas, et je passe condamnation, en reconnaissant volontiers que les gens pressés apprendront là tout ce qui peut les intéresser de l'histoire des poètes bretons au XVIIe siècle, et que les autres y trouveront des notices fort bien faites, des bibliographies complètes, des notes instructives, en un mot des renseignements utiles qui leur permettront des études plus approfondies dans les éditions originales et complètes des poètes cités.

Une seule des publications de la Société ne me paraît mériter ni les frais ni le travail qu'elle a coûtés : c'est la publication — en deux volumes, s'il vous plaît, en deux volumes! — des *Œuvres nouvelles* de Desforges Maillard. La joie d'une trouvaille a égaré les éditeurs. Ce n'est pas pour faire sortir d'une obscurité méritée ce fatras qui n'aurait d'intérêt qu'à la condition d'être signé d'un nom illustre, de Voltaire ou de Montesquieu par exemple, qu'un si grand nombre de souscripteurs a répondu à l'appel des fondateurs de la société. Avant d'exhumer ces paperasses, il fallait avoir épuisé tout ce que le moyen âge d'abord, la Renaissance et tout au plus le XVIIe siècle avaient laissé d'inédit concernant la Bretagne. A nos yeux, c'est là une erreur, une erreur dispendieuse, qui dépare les autres publications de la Société, toutes faites avec un sentiment bien plus juste du but qu'elle doit poursuivre. En terminant, rendons un juste hommage aux habiles imprimeurs de la Société, MM. Vincent, Forest et Émile Grimaud : leurs impressions sont dignes des maîtres en renom.

CH.-L. L.

Gallet et le Caveau, 1698-1757, par JACQUES BOUCHÉ. Tome Ier. Épernay, Bonnedame et fils, 1883.

Gallet, auteur présumé de la ronde populaire : *la Boulangère a des écus*, est le fondateur de la société du *Caveau*. Ami intime de Collé, Panard et Piron, il réunissait fréquemment ces joyeux compères dans son arrière-boutique d'épicier droguiste de la rue de la Truanderie, et c'est ainsi qu'en 1729 la célèbre société prit naissance. Les pièces les plus connues de son œuvre poétique sont la chanson de *Saint-Roch* et trois couplets adressés à Collé à l'occasion d'un jour de l'an; elles sont remarquables par une note à la fois mélancolique et railleuse qui fait songer à certaines poésies d'Henry Mürger. Sa prose peut se diviser en pièces de théâtre : *la Précaution inutile;* le *Double tour ou le Prêté rendu;* les *Coffres; Prologue pour l'Opéra-Comique; les Troqueurs;* — en folies : la *Pétarade ou Polichinel auteur;* — en parodies : *La Ramée et Dondon*, à propos de la *Didon* de Lefranc de Pompignan; *Marotte*, à l'occasion de la *Mérope* de Voltaire. Si beaucoup de ces opuscules ne présentent plus qu'un intérêt historique, il n'en est pas moins probable que les membres du *Caveau* actuel, et en général tous les amis de la *chanson*, cette partie éminemment française de notre littérature, accueilleront avec empressement l'étude de M. Jacques Bouché. Ils y trouveront de curieux détails sur Panard, Collé, Piron et sur l'ancien *Caveau*. Enfin, s'ils ont du goût pour les éditions de luxe, ils seront servis à souhait, car l'impression de l'ouvrage est fort soignée; chacun des chapitres est précédé d'une vignette et chaque page ornée d'un délicat encadrement en couleur.

P. C.

Le Mariage de Figaro, de Beaumarchais. Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. 1 vol. in-12, avec 5 gravures à l'eau-forte. — Prix : 6 francs.

La collection artistique, dite *Bibliothèque de poche*, inaugurée à la librairie Quantin par le *Voyage autour de ma chambre*, de Xavier de Maistre, vient de s'enrichir d'un nouveau volume-bijou, *le Mariage de Figaro*. Ces gracieux petits livres ont pleinement réussi. Leur succès est dû à la perfection du tirage, fait sur un papier de Hollande fabriqué spécialement, et aussi à leur format élégant et commode.

Des éditions sans nombre du chef-d'œuvre de Beaumarchais ont entretenu et développé chez nous le goût de ce génie qui est resté si moderne. La réimpression charmante que nous sommes heureux de signaler aujourd'hui ajoute encore à l'attrait de la lecture.

Cinq délicieuses eaux-fortes dessinées par Valton, gravées par l'habile aquafortiste Abot et imprimées en taille-douce sur le papier même du texte, reproduisent en tête de chacun des actes une des principales scènes de la comédie.

La *Bibliothèque de poche*, comme toutes les jolies collections éditées par la maison Quantin, tient ses promesses et, dès aujourd'hui, cette nouvelle série a sa place à part dans la bibliothèque des amis des beaux livres.

Histoire de ma fuite des prisons de la république de Venise qu'on appelle les Plombs, écrite à Dux, en Bohême, l'année 1787, par Jacques Casanova de Seingalt. — Réimpression textuelle de la rarissime édition originale de Leipzig, 1788. Accompagnée d'une notice et d'un essai de bibliographie casanovienne, par L.-B. de F. — Bordeaux, — Ve Moquet, libraire-éditeur, 45, rue Porte-Dijeaux, 1884. Un beau volume in-8° de XXXII-270 et 3 pages, plus les tables. — Tiré à 330 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, plus 20 exemplaires de luxe sur Whatman. — Orné de 2 gravures fac.-sim. et de 2 portraits de Casanova. — (Imprimé, à Bordeaux, chez Reday-Hachette.)

Parmi les aventuriers du XVIIIe siècle, il n'en est pas, sauf peut-être Cagliostro, dont le nom excite autant de curiosité et d'intérêt que celui de Jean-Jacques Casanova de Seingalt; cela ne peut tenir qu'à deux causes : la première consiste dans le merveilleux et le romanesque qui abondent dans la vie de cet homme étrange, qu'on a fort justement appelé le *Gil Blas* du XVIIIe siècle; la seconde vient précisément de ce que l'invraisemblance apparente des événements de cette existence agitée s'efface chaque jour, devant les découvertes d'une critique éclairée démontrant avec évidence l'authenticité de ces fameux *Mémoires* que tout le monde connaît. — Ainsi Casanova nous séduit par l'attrait de ses *Confessions*, souvent si peu voilées; en même temps, il nous intéresse bien davantage quand nous considérons que ses récits trop sincères ont toute la valeur d'un document historique, nous révélant des faits ignorés du temps passé et nous donnant la clef de maintes particularités contestées ou incomprises.

De tous les événements singuliers ou surprenants qui remplirent le cours de sa longue carrière, un des plus étonnants est à coup sûr son évasion prodigieuse des célèbres *Plombs* de Venise. C'est la relation, faite par Casanova lui-même, de cette fuite fameuse que l'éditeur bordelais vient de réimprimer. Comme nous l'apprend l'auteur dans son avant-propos, c'est uniquement pour s'épargner la fatigue de raconter son évasion, dont tout le monde lui demandait le récit, qu'il se décida, trente-deux ans après l'événement, à en faire imprimer la relation. Il surveilla lui-même, en 1787, l'impression de cet ouvrage auquel il ne donna qu'une publicité restreinte; aussi cette édition originale, non mise dans le commerce, distribuée par l'auteur à quelques amis, est-elle devenue si rare que divers biographes en ont contesté l'existence.

« On sait, dit M. L.-B. de F., auteur de l'excellente notice qui accompagne la belle réimpression donnée par Mme Ve Moquet, que le texte des *Mémoires* de Casanova a été soumis à une revision jugée doublement nécessaire au point de vue de la langue et des convenances, à une époque où le style était encore tenu pour quelque chose et moins éprise que la nôtre de *naturalisme* et de *documents humains*. Mais dans quelle mesure le texte original fut-il respecté par lui? — Nous venons aujourd'hui, dans le but de donner satisfaction à cette question, et aussi pour apporter une dernière et décisive preuve de l'authenticité des Mémoires, si besoin était, réimprimer le récit original de cette fuite des Plombs qui rendit au siècle dernier le nom de Casanova célèbre dans le monde entier. Il prouvera au lecteur que cet homme extraordinaire était fort capable d'écrire en français de manière à se faire entendre, puisque c'est cette langue qu'il avait dès 1787 adoptée pour ses écrits, et, par un point curieux de comparaison, il lui permettra de juger dans quelle mesure M. Jean Laforgue, chargé par la maison Brokhaus de reviser le manuscrit de Casanova, en a modifié le texte. »

« Nous avons, continue le préfacier, suivi l'édition originale avec la plus scrupuleuse exactitude; nous reproduisons son titre et les deux gravures qui accompagnent le volume; nous avons respecté les locutions vicieuses de l'auteur; style, orthographe, ponctuation, tout en un mot retrace fidèlement l'original. Le lecteur pourra dès lors comparer au récit que nous réimprimons celui des Mémoires. Dans l'histoire de sa vie, l'auteur, parvenu à cet épisode mémorable, n'a pas dû modifier beaucoup sa première rédaction. »

Ajoutons que Mme Moquet s'est très exactement conformée à ce programme et n'a rien négligé, n'a reculé devant aucune dépense pour reproduire fidèlement, page pour page, avec les mêmes caractères et les mêmes fleurons et gravures l'édition originale de cette relation. Ainsi, dans ce beau volume, la partie matérielle ne laisse rien à désirer et les pièces annexes en augmentent encore la valeur et l'intérêt. Citons notamment les notes, qui contiennent une clef fort utile des noms indiqués seulement par des initiales dans le texte de Casanova; citons surtout l'essai de bibliographie casanovienne, dans lequel M. L.-B. de F. décrit, avec de précieux commentaires, tous les ouvrages imprimés de Casanova et tous ses manuscrits dont quelques-uns sont encore inédits.

Un bon travail d'ensemble est encore à faire sur le célèbre aventurier; son futur auteur trouvera dans les notes de M. L.-B. de F. des indications qui lui épargneront bien des recherches. Toutefois le savant préfacier n'a guère mentionné que les écrits provenant *de* Casanova lui-même; veut-il bien nous per-

mettre de joindre à son essai une courte liste d'écrits relatifs *à* Casanova et qui pourront utilement compléter son intéressant travail ?

Citons d'abord, pour mémoire, les articles publiés dans les grandes biographies :

1° Article de M. de Beauchamp dans la *Biographie Michaud* (t. LX, p. 256-262);

2° Article de M. G. Desnoiresterres dans la *Biographie générale;*

3° Article de M. Jules Sandeau, dans le *Dictionnaire de la Conversation* (t. IV, p. 567-570).

Indiquons ensuite quelques productions des presses allemandes :

1° Barthold (Friedrick-Wilhelm). *Die geschichtlichen personlichkeiten in J. Casanova's Memoiren.* Berlin, 1846, 2 vol. in-8°;

2° *Casanoviana, oder Auswahl aus J. Casanova's Memoiren.* Berlin, 2 vol. in-8°, 1846 (en grande partie extrait des Mémoires);

3° Casanova von Seingalt. *Denkwürdigkeiten und Abenteuer deutsch bearbeitet v. L. v. Alvensleben,* etc. Dessau, Neuburger, 1864-1866, 17 part. in-8°, avec gravures.

Mentionnons encore :

Bartolomeo Gamba. *Biografia di G. G. Casanova.* Venezia, 1835, in-8°.

Ettore Mola. *Récentes études publiées en Italie sur Jacques Casanova* (article publié dans *le Livre*, février 1884); M. E. Mola a publié d'autres articles sur le même sujet dans un recueil italien, *la Fanfulla della Domenica.*

Enfin, pour ne rien omettre autant que possible de ce qui se rattache au nom de Casanova, rappelons qu'il parut un ouvrage, assez insignifiant d'ailleurs, sous ce titre : *Casanova des zweiten*, etc. (Le second Casanova, appelé le comte Alphonse, ses amours, ses aventures en France et en Italie), Leipzig, Wigand, 1883, 2 vol. in-12, et que, sur notre ancien théâtre du Vaudeville, fut représenté jadis un *Casanova au fort Saint-André,* vaudeville en 3 actes, par Varin, Et. Arago et Desverger. (Paris, 1836, in-8°.)

La belle et intéressante publication de Mme Ve Moquet mérite de figurer dans toutes les bibliothèques sérieuses; elle a de plus l'avantage, peu commun pour les écrits de Casanova, de pouvoir passer dans toutes les mains; espérons que les amateurs encourageront comme il convient l'intelligente initiative à laquelle nous devons cette remarquable réimpression.

PHIL. MIN.

Chansonnier historique du XVIIIe siècle, par ÉMILE RAUNIÉ, tome IX. *Règne de Louis XVI.* 1 vol. in-8°. A. Quantin, imprimeur-éditeur. — Prix : 10 francs.

Le tome IX du *Chansonnier historique du* XVIIIe *siècle*, qui vient de paraître à la librairie Quantin, commence la dernière partie de cet important ouvrage, partie consacrée au règne de Louis XVI, et qui doit comprendre deux volumes.

Comme pour les parties antérieures, le volume débute par une *Introduction historique,* qui s'étend de l'année 1774 à 1789, et dans laquelle M. Raunié a résumé, avec autant de précision que de clarté, les événements auxquels les chansons doivent servir de commentaire.

Le volume qui nous occupe comprend les pièces historiques relatives aux années 1774 à 1780. On peut suivre sans peine, à l'aide des nombreuses pièces dont il se compose, les impressions produites sur le public par les événements, et les transformations de l'opinion durant ces années si mouvementées. Ce qui domine tout d'abord, c'est l'enthousiasme inspiré par l'avènement du nouveau roi et de la reine, enthousiasme bien vite dissipé, surtout à l'égard de Marie-Antoinette, *la petite Reine de vingt ans,* pour laquelle l'injure et la raillerie remplacent promptement les éloges. Puis la disgrâce des derniers ministres de Louis XV, le renvoi du parlement Maupeou, le rappel des anciens magistrats, fournissent une ample matière aux couplets des chansonniers. Turgot et ses réformes, Necker, les encyclopédistes, les insurgents, la guerre d'Amérique, les triomphes de la marine française, les exploits du duc de Chartres ne sont pas oubliés. Enfin, les querelles littéraires, l'ardente rivalité des gluckistes et des piccinistes, le turbulent Beaumarchais et le singulier chevalier d'Eon, les dames de la comédie et les filles de l'opéra excitent tour à tour la verve des railleurs. Les pièces satiriques publiées dans ce volume présentent donc un tableau complet et animé des événements du temps, tableau véritablement peint d'après nature. Le commentaire historique dont M. Raunié a accompagné la plupart des pièces ajoute encore à leur intérêt.

Le neuvième volume est orné de cinq portraits à l'eau-forte, joliment gravés par E. Rivoalen : ce sont ceux de Louis XVI, de Marie-Antoinette, du garde des sceaux Miroménil, du chevalier d'Eon et de la trop fameuse comédienne Raucourt.

Encore quelques semaines et la publication du *Chansonnier historique* sera complètement achevée. Le dixième volume est actuellement sous presse et paraîtra dans le courant du mois prochain.

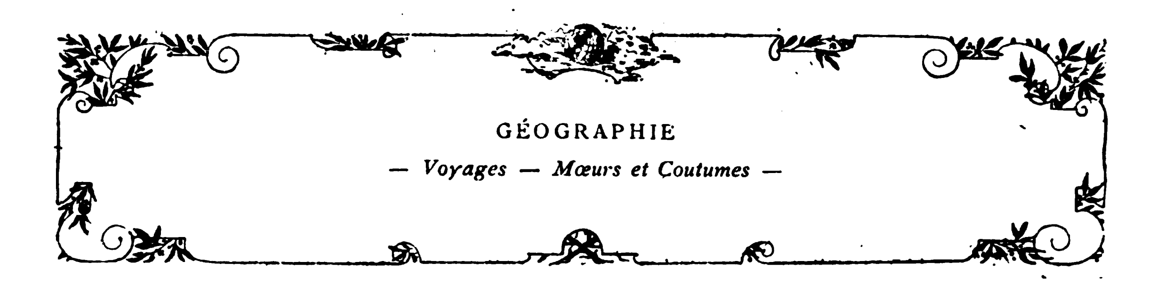
Les Idylles de Théocrite. Traduction de J.-A. GUILLET; notice de A.-J. Pons. 1 vol. in-32 de la *Petite collection antique,* illustré de 28 gravures de Méaulle, en noir, couleur et or. Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 10 francs.

Sans sortir du genre bucolique et en laissant à chaque sujet le ton de grandeur et de simplicité qui lui convient, Théocrite a réussi à faire de chacune de ces idylles une pièce à part, ayant son style à elle et sa couleur. Il anime tout par la variété du détail, par de menues particularités qui, jetées en passant, donnent à ses inventions un air parfait de naturel. C'est un des maîtres qui ont excellé à peindre la vie.

Ainsi qu'Homère, il met d'un seul trait la nature toute nue devant les yeux, en images vivantes et dans des tableaux immortels.

L'exquise poésie de Théocrite vient de trouver un cadre digne d'elle, dans l'édition de la maison Quantin. Les caractères, du genre elzévirien, sont d'une netteté remarquable : le texte ressort agréablement encadré d'une bordure lilas charmante de légèreté. De jolies vignettes en noir et en chromotypographie, vraies merveilles d'impression, précèdent chacune des vingt-huit idylles.

C'est encore un bijou typographique qui s'ajoute à la *Petite collection antique*, déjà si recherchée des amateurs.



GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Nouvel Atlas de géographie élémentaire à l'usage des écoles et des lycées, par Victor Turquan, de la Société de géographie. — Paris, Charles Bryle et Cie, 1884. 1 vol. in-4°.

Cet atlas, fort bien édité et joliment gravé, a été fait pour répondre aux vœux des derniers congrès géographiques internationaux de Lyon et de Venise, et est couronné par la Société de typographie de France. Il est l'application d'un nouveau système de projection par fuseaux et de représentation du sol à l'aide de courbes de niveau et de teintes superposées, que l'auteur expose avec beaucoup de simplicité et de clarté dans une notice explicative.

Voici, d'ailleurs, l'opinion d'un maître incontesté, de M. E. Levasseur. Il a adressé à M. V. Turquan une lettre d'où j'extrais ce qui suit : « Je suis convaincu que les maîtres et les élèves apprécieront la clarté de l'exécution et les qualités de composition qui distinguent votre atlas. Quant à moi, qui ai depuis longtemps recommandé l'emploi des teintes hypsométriques pour figurer le relief du sol et les profondeurs de la mer, celui d'échelles simples qui soient aisément comparables et de petites cartes de France placées à côté des parties du monde pour faire comprendre d'un coup d'œil la relation de grandeur des contrées, j'approuve complètement l'usage que vous avez fait de ces procédés. Vous y avez ajouté un mode de projection qui a l'avantage de conserver aux parties du monde leurs formes et leurs dimensions exactes : je crois que l'idée que vous avez eue est juste, et j'espère que ceux qui se serviront de votre atlas comprendront que vous avez introduit ainsi une innovation utile dans la cartographie scolaire. »

La librairie Ch. Bayle et Cie est en passe de prendre un rang distingué par ses publications géographiques. Elle édite en ce moment une grande carte de la France en relief, soit en plâtre blanc, soit en couleurs, qui est une merveille d'exactitude et de netteté.

B. H. G.

Souvenirs de Venezuela: Notes de voyage par Jenny de Tallenay. Ouvrage illustré par Saint-Elme Gautier. — Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol. in-18°.

Les voyages sont toujours intéressants. Les paresseux comme moi aiment mieux les lire que les faire. Le plaisir augmente en proportion de l'éloignement, de l'inconnu, du pays décrit, et, est-il besoin de le dire, en proportion du talent du descripteur. Ici tout est réuni pour charmer. Le Venezuela n'est pas près de Paris; il n'est guère connu, même des membres de l'*Alpine Club*, et il nous est raconté par une femme qui met dans son récit quelque chose de sa jeunesse et de sa grâce.

Il ne faudrait pas conclure que ce livre féminin est frivole. Les renseignements les plus précis et les plus précieux y abondent. Il récrée en instruisant. Ici je citerais bien Horace, mais j'ai tant de fois, et après tant d'autres, cédé à cette démangeaison, que je me fais un devoir d'y résister aujourd'hui. Le lecteur bénévole citera pour moi.

M. Saint-Elme Gautier a *illustré*, dit le titre, le texte de cette excellente relation de voyage. Soit; je regrette qu'il ne se soit pas illustré en même temps. Mais il faut être juste, et je reconnais que ses illustrations ne sont pas assez mauvaises pour qu'on doive y insister.

B. H. G.

Chine et extrême Orient, par le baron G. de Contenson, ancien attaché militaire en Chine. — Paris, Plon et Nourrit, 1884. 1 vol. in-18.

« Ce sont, dit l'auteur de ce voyage en Chine, au bas de la page 84, ce sont des chameaux à deux bosses!... » Naturellement; si ces chameaux-là n'avaient qu'une bosse, ils seraient exposés à être désignés sous le nom de dromadaires. Il ne faudrait pas que ce court extrait fît regarder l'ouvrage de M. le baron de Contenson comme empreint de naïveté. L'auteur tourne, au contraire, joliment le trait malin

et assaisonne ses récits d'une pointe d'esprit très parisien. J'ai pourtant noté au passage quelques petites négligences dans le genre de celle que j'ai notée plus haut. Cela n'empêche pas le livre de M. de Contenson d'être intéressant et instructif, mais cela fait regretter que l'auteur n'ait pas relu son œuvre une fois de plus.

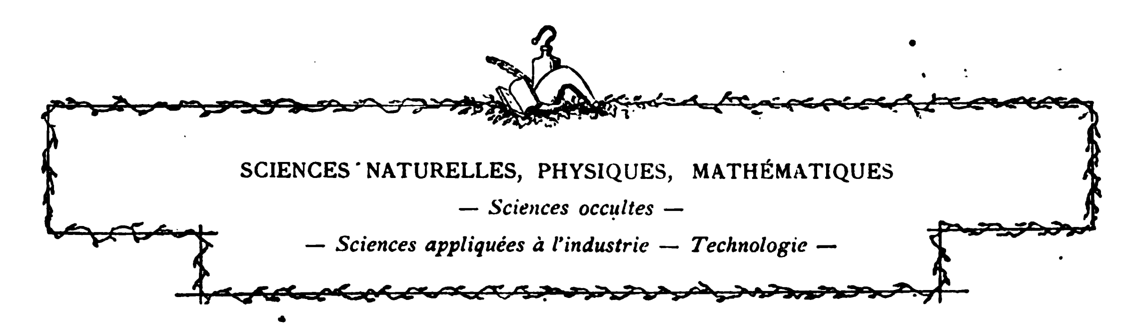
M. de Contenson a vu la Chine d'une façon peut-être un peu superficielle. Il ne semble point avoir vécu de la vie des Chinois pour s'initier à leurs mœurs intimes. Assez d'autres l'ont fait ou le feront. L'auteur de ce nouveau voyage a tout spécialement étudié quelques points assez inconus, et c'est en cela que son livre trouve son intérêt. C'est ainsi que je recommanderai tout particulièrement aux amateurs le chapitre intitulé : *les Émaux cloisonnés.* Ils trouveront là des renseignements d'une grande vérité, qu'ils chercheraient vainement ailleurs : c'est le chapitre VIII du volume. Le chapitre III, *Séjour dans un temple aux environs de Pékin,* offre quelques détails curieux sûr la vie religieuse dans le Céleste Empire.

En somme, le plus grand reproche à faire à ce volume, c'est d'être un peu trop impersonnel. Le lecteur est quelque peu dérouté par ce mélange d'un journal de voyageur et d'études de savant. Pourquoi, après avoir raconté dans un chapitre *une chasse au bord du fleuve Bleu,* l'auteur entame-t-il une étude sur *le luxe en Chine?* Le lecteur a laissé son voyageur arrivant à Shang-Haï, il a hâte de savoir ce qu'il est devenu, dans quelles complications l'a lancé la continuation de son voyage ; et l'auteur, coupant court à ces justes exigences, s'assoit tranquillement au coin du feu et disserte — très savamment, je ne le conteste pas — sur le luxe, les émaux, l'armée, etc.

Une pièce de théâtre ainsi construite sombrerait infailliblement. Le livre a cela pour lui, qu'il n'est presque jamais d'une haleine et que le défaut de suite, par conséquent, s'y fait peu sentir.

Chez M. de Contenson, les hors-d'œuvre sont très bons, meilleurs, à mon goût, que le repas lui-même ; mais ils auraient gagné à être servis à part.

H. M.



Cours élémentaire et pratique de biologie, par Huxley, secrétaire de la Société royale de Londres, et Martin, agrégé de Christ's-College, traduit par F. Prieur. Paris, Octave Doin, 1884 ; 1 vol. in-18 de 379 pages. — Prix : 4 francs.

Le mot *biologie* n'a pas reçu la même signification en Angleterre qu'en France ; chez nous il désigne une science vaste et profonde comprenant toute la physiologie de l'homme et des animaux avec toutes les sciences accessoires ; plus exactement il désigne tout ce dont s'occupe notre Société de biologie, le mot n'ayant été introduit dans la langue que pour servir à la désignation de ladite Société, et celle-ci a laissé indéfini le champ de ses investigations. En Angleterre, on entend par biologie l'histoire naturelle des êtres vivants, c'est-à-dire toute l'histoire naturelle, moins la minéralogie.

Ce livre est destiné à servir de manuel de laboratoire à ceux qui débutent dans l'étude de l'histoire naturelle. Les étudiants sont supposés en possession d'un microscope. Les auteurs étudient successivement la levure, les protococcus, les amibes, y compris les globules blancs du sang, les bactéries, les moisissures, la fougère, la fève, l'hydre d'eau douce, l'anodonte, le homard et la grenouille, dans autant de chapitres isolés et sans lien. Le style en est fort clair, mais l'ouvrage n'est accompagné d'aucune figure, et cela nous paraît très regrettable.

Traité pratique d'électricité comprenant les applications aux sciences et à l'industrie, par C.-M. Gariel, membre de l'Académie de médecine et ingénieur en chef des ponts et chaussées. Tome premier, 1 vol. in-8° de 408 pages, avec 253 figures dans le texte. Paris, Octave Doin, 1884. — Prix : 12 francs.

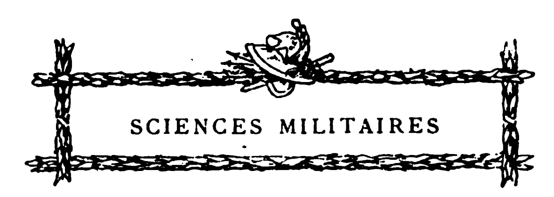
Nous sommes en présence d'un bon et loyal traité, qui répond à un besoin. Depuis l'Exposition internationale de 1881, l'électricité est en vogue ; chacun s'y intéresse, chacun lui entrevoit de grandes destinées ; mais les études qu'ont faites dans leur jeunesse toutes les personnes qui ont reçu une bonne éducation scientifique ne suffisent pas pour comprendre les dernières grandes inventions, ni surtout pour comprendre le langage des industriels électriciens. De bons ouvrages de vulgarisation ont été faits, mais ils sont nécessairement superficiels et glissent sur les difficultés au lieu de les scruter. Frappé de cette lacune, M. Gariel a entrepris de nous donner un traité d'électricité complet, partant des premiers principes et contenant toutes les applications industrielles, scientifiques et médicales. Le premier volume, que nous avons en main, traite des aimants de l'électricité statique et dynamique, des mesures élec-

triques, des piles et des machines d'induction. Il est à la hauteur de la science la plus récente et n'est pas bourré de calculs, mais on y sent la précision du géomètre.

M. Gariel a renoncé absolument à la théorie des deux fluides : la théorie de Franklin, légèrement modifiée, suffit à tous les besoins ; on considère les corps électrisés positivement comme plus riches en électricité que le milieu ambiant, et les corps électrisés négativement comme plus pourvus en électricité que ce milieu.

Le difficile chapitre des mesures électriques est traité dans ce livre avec une grande lucidité, et la notion du *potentiel* (que l'on eût bien fait peut-être de ne pas introduire dans les applications) y est mise à la portée de tout le monde. Dans ce qui concerne les piles et les machines d'induction, on peut se figurer l'électricité comme un liquide qui s'écoule à travers les conducteurs, en vertu d'une certaine différence de niveau qui existe entre le point de départ et le point d'arrivée, et si l'on dit que cette différence de niveau est ce qu'on appelle le potentiel, on aura une notion imagée qui suffit pour l'intelligence de la plupart des phénomènes.

Dr L.



Écuyers et cavaliers. Autrefois et aujourd'hui, par M. le baron d'Étreillis. 1 vol. in-8° de 168 pages. Paris, L. Baudoin et Cie, 1883.

« L'équitation est un art ; à ce titre, elle faisait *autrefois* partie indispensable de l'éducation de tout homme de naissance. » Aujourd'hui, dit M. d'Étreillis, on monte à cheval plus que jamais; on a la prétention de connaître le cheval mieux que jadis et de s'en servir aussi bien, mais qu'est devenu l'art de l'équitation ! Il suffit de se promener au Bois par une belle matinée de printemps pour constater que dans cette foule de promeneurs qui arpentent l'allée des Poteaux, s'il en est qui savent se tenir à cheval, il y en a bien peu qui soient vraiment cavaliers.

Il est difficile de parler plus finement, plus artistement des *choses du cheval* que ne le fait M. le baron d'Étreillis. Comme l'indique le titre de son livre, il passe en revue les célébrités hippiques d'autrefois et d'aujourd'hui. Il ne se borne pas à tracer des chefs d'école, les d'Abzac, les de la Bigne, les d'Aure, les Baucher et de leurs élèves, des portraits vivants, pour ainsi dire, rehaussés d'anecdotes et de menus faits des plus attachants ; il expose, en outre, les méthodes qu'ils ont inspirées et les résultats qu'ils ont obtenus. Ses préférences ne sont pas déguisées. Très sévère pour l'équitation contemporaine qui a perdu, selon lui, toute élégance et toute finesse, il réserve son enthousiasme et son admiration pour l'équitation rationnelle et acaémique dont les traditions ont presque disparu avec l'ancienne école de Versailles. Il est juste de le dire cependant : sans l'école de Saumur, vivante protestation de ce que fut le passé, il ne resterait plus rien d'une école qui fut la première du monde. En aucun pays, on ne saurait trouver l'équivalent de cette académie d'équitation militaire qui, tout en maintenant les vieilles traditions, se tient au courant de tout ce que l'expérience apporte de progrès dans l'instruction hippique. C'est là qu'on a démontré par la pratique et de la manière la plus péremptoire que le cheval de pur sang est le meilleur cheval de manège, comme il est le meilleur cheval de course, de chasse, en un mot, le meilleur cheval de selle toujours et partout. Disons en passant que les écuries de l'école ne comptent pas moins de cent dix chevaux et de soixante juments de pur sang. Qui ne se rappelle ce carrousel brillant de 1879 au concours hippique de Paris, où l'école tout entière a montré au public étonné qu'il existait encore en un coin de la France un endroit ou l'équitation rationnelle fut en honneur ! Partout ailleurs, la fantaisie, l'improvisation, la pratique inconsciente ont remplacé les principes, le raisonnement et l'étude.

De l'autre côté du Rhin, à l'exception de la petite école hanovrienne, restée fidèle aux principes de l'Académie de Versailles, toute science disparaît. L'équitation prussienne, au dire de l'auteur, n'est plus que de l'*automatie équestre*. « Raide, le cou pris comme dans un carcan de fer, l'homme semble avoir avalé un manche à balai; il est fixe et inflexible sur sa selle comme une statue; aucune souplesse dans les reins, dans les épaules et dans les hanches. » Et cependant, disons-le, malgré ces méthodes imparfaites, le cavalier allemand s'est montré dans la guerre de 1870 d'une solidité à toute épreuve.

En Angleterre, tout, même la direction, est subordonné à l'*impulsion ;* l'équitation anglaise est pourtant supérieure à l'équitation allemande, non seulement par ses méthodes, mais surtout par l'entraînement raisonné que l'on fait subir à l'homme et au cheval.

Un chapitre fort curieux est consacré à l'équitation du cirque ; à part quelques sujets hors ligne, tout ce qui amuse le public le soir, dans cette arène au bruit d'un orchestre endiablé, n'est plus pour l'auteur que de l'acrobatie à cheval, et l'art n'a rien à y voir.

Là se termine ce livre humoristique qui dénote chez M. le baron d'Étreillis une érudition très profonde, une parfaite connaissance du cheval et un talent de conteur très remarquable.

C. M.





Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*



INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie française. — Académie des inscriptions et belles-lettres. — Académie des sciences morales et politiques.

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

— Dans une de ses dernières séances, présidée par M. Édouard Pailleron, l'Académie française s'est occupée de plusieurs pièces autographes intéressant son histoire, et qu'elle vient d'acquérir à la vente de M. Alfred Bovet.

Malheureusement, la plus importante pour elle des pièces de cette collection a échappé à la compagnie. C'est un acte portant donation à l'Académie française d'une somme destinée à fonder un prix d'éloquence de 2,000 livres.

La donation, passée devant notaire, est signée de divers membres de l'Académie, entre autres de Pierre Corneille.

Le donateur est M. de Balzac.

Telle est l'origine du prix d'éloquence.

Il paraît certain que l'acte a été enlevé des archives de l'ancienne Académie à une époque qu'on ne saurait préciser et par une main restée inconnue.

La pièce a été adjugée pour une somme qui dépasse 17,000 fr. à M. Charavay.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 20 juin.

Ouvrages présentés. — Tamizey de Larroque : *La Messaline de Bordeaux.* — Lefèvre-Pontalis : *Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande.* — *Explorations et missions de Doudart de Lagrée.*

Lecture. — Léopold de Lisle : Mémoire sur l'école calligraphique de Tours au IXe siècle.

Séance du 27 juin.

Ouvrages présentés. — Cardinal Pitra : Ouvrages de liturgie grecque, publiés à Rome en 1881 et 1883, l'*Apostolos* et le *Pentecostarion.* Ces volumes ne sont pas de simples réimpressions des livres en usage dans l'Église grecque ; le texte en a été revu et rectifié sur les meilleures éditions critiques des livres saints. — Tamizey de Larroque : *Note sur le poète lectourois Lacarry.* — Bonnard : *Les traductions de la Bible en vers français au moyen âge.* — Robert : *Note sur un doyen du chapitre de Metz, Henry de Haraucourt-Chambley.* — Le R. P. Martinow: Réimpression d'un ouvrage du Père Stanislas Rostowski, publié à Vilna en 1768, sous ce titre : *Lituanicarum societatis Jesu historiarum libri decem.*

Dans cette séance le secrétaire perpétuel a fait connaître les décisions de la commission chargée de juger, cette année, le concours des antiquités de la France.

Les trois médailles de 500 fr. et les six mentions honorables dont la commission avait à disposer sont décernées aux auteurs des travaux suivants :

1re médaille. — M. le lieutenant-colonel Pothier : *les Tumulus du plateau de Gers (Hautes-Pyrénées).*

2e médaille. — M. J. Loth : *l'Émigration bretonne en Armorique, du Ve au VIIIe siècle.*

3e médaille. — M. Ch. Mortet : *le Livre des Constitucions demenées el Chastelet de Paris.*

1re mention. — M. Armand Gasté : *les Noëls virois de Jean le Houx ; Ollivier Basselin et ses chansons normandes du* XVe *siècle.*

2e mention. — M. Paul du Chastelier : *Recherches sur les sépultures de l'époque du bronze en Bretagne, explorations et études comparatives.*

3e mention. — M. Léon Flourac : *Jean Ier, comte de Foix, vicomte souverain de Béarn.*

4e mention. — M. Paul Guérin : *Recueil de documents concernant le Poitou, contenus dans les registres de la chancellerie de France.*

5e mention. — M. F. Bouquet : *la Parthénie ou Banquet des Palinods de Rouen en 1546, poème latin du* XVIe *siècle.*

6e mention. — M. le comte Amédée de Bourmont : *la Fondation de l'Université de Caen et son organisation au* XVe *siècle.*

Séance du 4 juillet.

Cette séance a été remplie par l'éloge de M. Ch. Tissot, prononcé par M. Georges Perrot.

Séance du 11 juillet.

Ouvrages présentés. — Aubé : *Un supplément aux Acta Sincera de Ruinart.* — Hamburger : *Encyclopédie du judaïsme* (2e partie). — Drapeyron : *Plan d'une école nationale de géographie.* — De Rozière : *Rapport au ministre de la marine et des colonies sur les archives de ce ministère.*

Lecture. — Hamy : Mémoire sur les peintures d'un tombeau thébain de la XVIIIe dynastie égyptienne (XVIIe siècle avant notre ère). Dans cette séance, l'Académie a pris les résolutions suivantes :

Le prix de 20,000 fr., fondé par M. Louis Fould, pour l'*Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès*, n'est pas décerné. L'accessit de la même fondation est accordé à la publication intitulée *Bulletin de correspondance hellénique* qui paraît depuis sept ans à Athènes.

Le prix triennal fondé par M. de La Fons-Mélicoq en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris) est décerné à M. l'abbé Haigneré, pour son *Dictionnaire historique et archéologique du Pas-de-Calais, arrondissement de Boulogne.* Deux mentions honorables, *ex æquo*, sont accordées à M. P. Bonnassieux, pour son volume intitulé : *le Château de Clagny et Madame de Montespan*, et à M. le baron de Calonne, pour son ouvrage sur *la Vie agricole sous l'ancien régime en Picardie et en Artois.*

Séance du 18 juillet.

Ouvrages présentés. — Fabre : *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc d'après les textes authentiques des procès-verbaux officiels.* — M. Faucon : *Les Arts à la cour d'Avignon sous Clément V et Jean XXII.* — Girard : *Essai sur Thucydide.* — Le même : *Études sur la poésie grecque.*

Lecture. — Des Michels : Étude sur un poème tonkinois.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 21 juin.

Ouvrages présentés. — Lussy : *Le Rythme musical, son origine et son accentuation.* — Ingold : *La mort, le testament et l'héritage de Malebranche.*

Lectures. — Lagneau : L'Émigration de France. — Leroy-Beaulieu : Le Collectivisme.

Séance du 28 juin.

Ouvrage présenté. — Roussel : *Rapport sur la proposition ayant pour objet la protection des enfants abandonnés.*

Lectures : Leroy-Beaulieu : Le Collectivisme. — Humbert : Les Finances et la comptabilité publique de l'empire romain.

Séance du 5 juillet.

Ouvrages présentés. — De Torréavar : *Les Conseils du Roi pendant le moyen âge ; leur formation, leur autorité, leurs principales dispositions en Europe, et particulièrement en Castille.* — Pedro Montt : *La Constitution et les lois politiques de la République du Chili.* — Ch. Gide : *Manuel d'économie politique.* — Fabre : *Jeanne d'Arc, libératrice de la France.*

Lectures. — Beaussire : L'indépendance de la morale. — Levasseur : Rapport de la commission de statistique de l'enseignement primaire.

Séance du 12 juillet.

Ouvrages présentés. — Gresham-Sumner : *Les devoirs respectifs des classes de la société.* — Costes : *Notes et tableaux pour servir à l'étude de la question monétaire.* — De Molinari : *L'Évolution politique et la Révolution.*

Lectures. — Humbert : Les Finances et la comptabilité publique chez les Romains. — Worms : L'État, au regard des erreurs judiciaires.

— L'Académie vient de rendre son jugement sur le concours du prix triennal fondé par M. Wolowski, dont la valeur est de 3,000 fr.

Le sujet était : *Des rapports entre le droit et l'économie politique.*

Une récompense de 2,000 fr. a été accordée au mémoire n° 3, dont l'auteur est M. Alfred Jourdan, doyen de la Faculté de droit d'Aix, correspondant de l'Institut.

Une autre récompense de 1,000 fr. a été accordée au mémoire n° 5, de M. Béchaut, à Lille.



BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *Société Franklin.* — *Bibliothèque Forney.* — **Étranger** : ANGLETERRE : *Bibliothèque Astor.*

FRANCE

Société Franklin. — La Société Franklin, fondée pour la propagation des bibliothèques populaires, vient de renouveler son conseil d'administration.

Ont été élus au premier tour : MM. Ed. Charton, Comberousse, Deltour, d'Eichthal, Charles Robert, Jules Simon, Toulmouche, Tresca, C. de Varigny, Yung.

MM. Olléris, ancien recteur, Gaston Tissandier, ont été nommés administrateurs en remplacement de MM. Laboulaye et Ch. Sauvestre, décédés.

Bibliothèque Forney. — *Constitution de la commission de surveillance.* — On sait qu'il va être crée dans l'école communale de la rue Titon (11e arrondissement) une Bibliothèque professionnelle d'art et d'industrie, fondée et entretenue au moyen d'une somme de 200,000 francs, léguée à la ville de Paris par M. Aimé-Samuel Forney. La commission chargée de l'organisation et de la surveillance de cette bibliothèque vient d'être constituée.

Cette commission spéciale, dont l'attribution la plus importante sera de choisir et de désigner les ouvrages à acquérir, est composée de telle sorte que les principales industries parisiennes y soient représentées. A côté de MM. Desmoulins, vice-président, Levraud et Depasse, membres du conseil municipal, des principaux chefs de service de l'administration préfectorale et de l'exécuteur testamentaire de M. Forney, nous y voyons donc figurer des hommes techniques, des ingénieurs, des chefs d'industrie, des artistes.

MM. le colonel Sébert, de Bauge, directeur général de la Société Cail; Baille, examinateur à l'École polytechnique; Husquin de Rhéville, secrétaire de la Société des ingénieurs civils; Gaudineau, constructeur d'appareils à gaz; Geneste, ingénieur; Félix Régamey, artiste peintre, inspecteur de l'enseignement du dessin; Fourdinois, fabricant de meubles; Duval, Deville, tapissiers; Follot, fabricant de papiers peints; Poterlet, dessinateur de papiers peints; Simon, dit Robert, artiste sculpteur; Parfonry, marbrier; Barbizet, fabricant de faïences; Martial Bernard, joaillier; Héliard, fabricant de plumes, Siegfried, banquier; Narjoux, Lainé, architectes; Thierry-Mieg, publiciste.

La commission de surveillance de la bibliothè qu Forney se réunira très prochainement; mais, les livres choisis et achetés, il restera au bibliothécaire à les cataloguer et à les classer, ce qui nécessitera encore un assez long travail. Cependant il y a lieu d'espérer que la bibliothèque pourra être ouverte au public à la rentrée des vacances scolaires.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Bibliothèque Astor.* — M. John Astor vient de donner à la bibliothèque qui porte le nom de sa famille, à New-York, dix ouvrages rares, qui lui ont coûté environ 30,000 dollars : 1° un *Evangelistarium,* en latin, manuscrit sur vélin de l'an 870 environ; 5,000 dollars; 2° un des huit exemplaires complets du *Nouveau Testament,* de Wycliffe, manuscrit sur vélin, de 1390 environ, avec l'autographe de Richard III, 5,000 dollars; 3° un Missel à l'usage de Sarum, enluminé, de 1440 environ; 4° *Durandi rationale divinorum officiorum,* Faust et Schæffer, 1459; 5° un exemplaire de la *Vulgate,* de Faust et Schæffer, 1462; 9,000 dollars; 6° *Biblia sacra polyglotta,* 6 vol., 1514; 7° un exemplaire incomplet du *Pentateuque,* de Tyndale, 1530; 8° un exemplaire de la *Bible,* de Miles Covendale, 1535, incomplet aussi; 9° une *Bible* en latin, Paris, 1558, ayant appartenu à Grolier, 900 dollars; 10° un exemplaire de la *Bible* d'Eliot, 1661-1663.



FRANCE

TRADUCTIONS D'OUVRAGES FRANÇAIS

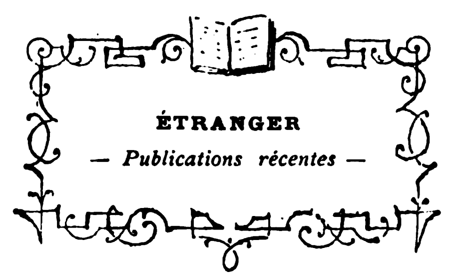
— M. Max Schonau vient de donner une traduction allemande de *la Veuve* de M. Octave Feuillet.

— *Lise Fleuron* paraît en traduction allemande chez P. Ollendorff.

— MM. Kirchheim à Mayence publient une traduction du livre de M. Dupanloup, *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

— Une traduction en langue tchèque des *Misérables* de Victor Hugo paraît chez L. Kober, à Prague.

— *Trente et Quarante* d'Edmond About paraît en traduction italienne chez Civelli, à Milan.



ÉTRANGER

— Publications récentes —

Allemagne. — L'ouvrage de MM. Georges Perrot et Charles Chipiez, *l'Histoire de l'art dans l'antiquité,* paraît en traduction allemande chez M. Brockhaus à Leipzig, en 24 livraisons. La première partie, l'art égyptien, contient une préface du célèbre égyptologue et romancier Georges Ebers.

— Une traduction de l'ouvrage de M. Leroy-Beaulieu, *l'Empire des tsars et les Russes*, par M. Pezold, paraît chez A. Deubner, à Berlin.

— Une traduction allemande autorisée du *Bigame* d'Alfred Sirven a paru à Grossenhain chez Baumert et Ronge.

— M. le docteur van der Linden, le célèbre auteur de la *Légende du couvent* et de *Gutenberg,* vient de publier un nouvel ouvrage sous le titre de *Breviarium Moguntinum.* Ce livre ne compte que 84 pages, mais n'en contient pas moins un immense travail, car c'est le résultat de la comparaison minutieuse de tous les exemplaires existants du *Bréviaire,* mieux connu des imprimeurs sous le nom de *Psautier de Mayence de 1557,* et des éditions subséquentes, y compris le *Psautier des Bénédictins de Mayence*, que la plupart des bibliographes considèrent comme une nouvelle édition du psautier de Fust et Schæffer. L'auteur signale surtout à l'attention de ses lecteurs l'exemplaire de Vienne du psautier et dit à ce sujet : « Ce livre magnifique, dont on ne s'est jamais servi et qui est encore complet (il compte 175 pages), s'est trouvé pendant quelque temps dans la possession du roi de Hongrie, Matthias Corvinus. »

Ce qu'il y a de plus intéressant dans le nouvel ouvrage de M. van der Linden, c'est incontestablement la *critique technique* du psautier, dont les types sont dus à Gutenberg même ou à un ouvrier ayant travaillé sous sa direction et formé par lui. Quant à la manière dont il a été procédé pour l'exécution typographique du psautier, voici comment s'exprime l'auteur :

« On a d'abord imprimé les ornements des initiales, puis le texte, ensuite les rubriques et les lettres majuscules rouges, et ce n'est qu'en tout dernier lieu qu'on a passé à l'impression des initiales. »

— M. A. Duncker a fait paraître dans la *Gazette d'Augsbourg* une étude sur les frères Grimm, auteurs du grand dictionnaire allemand et d'une célèbre grammaire allemande. L'aîné des frères Grimm, Jacob, avait publié en outre *Reinhardt Fuchs,* un recueil de poésies latines du moyen âge et de vieil allemand ainsi qu'une mythologie allemande, justement célèbre. En 1837, les frères Grimm, ayant été compromis dans des troubles politiques, furent destitués de leurs fonctions de professeurs à l'université de Gœttingue et vinrent se réfugier à Cassel. — C'est là que Wilhelm Grimm a publié la *Chanson de Roland* et plusieurs autres poèmes du moyen âge ; tandis que son frère Jacob faisait paraître ses travaux sur les anciennes formes des noms et sur les sagas des Xe et XIIe siècles.

Nous signalons à nos lecteurs le dernier ouvrage de M. Schweiger-Lerchenfeld, intitulé *Von Ozean zu Ozean.* L'auteur s'est attaché à résumer les résultats obtenus par les dernières expéditions scientifiques qui avaient pour but d'explorer les profondeurs de l'Océan. Quoique destinée à l'homme du monde plutôt qu'au savant, cette publication, qui dénote chez l'auteur une connaissance approfondie de son sujet, est un ouvrage d'une réelle valeur. Les illustrations, les nombreuses cartes et les planches coloriées qui accompagnent le texte sont généralement bien exécutées.

— Le premier volume de la bibliothèque de sociologie moderne de M. Duncker contient une étude intéressante sur les États-Unis d'Amérique, par M. Neelmeyer-Nukassowitch.

— Le premier fascicule de l'ouvrage de M. Maurice Brasch, *les Classiques de la philosophie depuis l'antiquité grecque jusqu'à nos jours,* vient de paraître chez MM. Gressner et Schramm, à Leipzig. Cette publication se propose de retracer l'histoire de la philosophie et de donner une anthologie classée par ordre chronologique. Elle sera complète en 16 fascicules de 3 feuilles in-8° chacun.

— Une traduction du roman du prince Vladimir Mechtchersky, *les Réalistes du grand monde,* paraît en langue allemande chez Schottlænder, à Breslau.

— Signalons l'apparition des ouvrages suivants : *Aus der Hauptstadt* (petites histoires de la capitale), par Paul Lindau. Dresde, chez Steffens.

— H. Treitschke, *la Bibliothèque royale de Berlin,* chez Georges Reimer, à Berlin.

— *Nouveau recueil général de traités et autres actes relatifs aux rapports de droit international.* Continuation du grand recueil de G.-F. de Martens, par J. Hopf, 2e série, tome IX. Gœttingue, chez Dietrich.

Angleterre. — M. Quaritch, à Londres, fait paraître : *A Bibliography of printing by M. Bigmore and Wyman* (une biographie de l'art de l'imprimerie). 2e volume, in-4°.

— La collection de chartes se rapportant à l'histoire d'Angleterre, dont M. W. de Gray-Birch a entrepris la publication, sous le nom de *Cartularium Saxmicum,* en est arrivée à sa 6e livraison.

— *La Vie publique en Angleterre* de M. Daryb, a été traduite sous la direction de l'auteur, par M. Henry Frith (G. Routledge et fils).

Italie. — M. R. Bonghi, qui a entrepris depuis longtemps une *Histoire de Rome* [1], a publié tout récemment le premier volume de cet important ouvrage. Cette publication a lieu grâce à une souscription publique provoquée en 1877, lorsque M. Bonghi quitta sa chaire à l'université de Rome, par MM. Brioschi, Giorgini et Marco Minghetti. Les premiers souscripteurs furent le roi Humbert et la reine Marguerite. La première édition ayant été enlevée avant même de paraître, il a dû en être fait aussitôt un second tirage qui peut être considéré comme une seconde édition. Le succès de cette œuvre qui présente de grandes qualités de science, d'observation et de style, paraît considérable.

1. *Storia di Roma.* Milan, Trèves frères, édit., 1884.

— Une seconde édition de la *biographie* [1] *de la comtesse Maria-Teresa di Serego-Allighieri Gozzadini* vient de paraître augmentée d'une importante préface de M. Giosuè Carducci. Elle se complète en outre de la volumineuse correspondance de cette femme d'un réel mérite, correspondance qui est, pour prendre l'expression de M. Ernesto Masi, « l'autobiographie morale d'une grande dame italienne remarquable par son grand cœur durant la période historique de la révolution d'Italie. En cela consistent son prix et son importance très considérable. »

— *Annuario della tipografia, libreria ed arti affini in Italia* [2]. Cet annuaire, qui paraît pour la première fois cette année, est divisé en deux parties dont la première contient le texte des lois qui régissent la presse, des conventions internationales sur la propriété littéraire, les statuts des associations italiennes de la librairie, des auteurs, de la presse et des ouvriers typographes.

La deuxième partie renferme les adresses de tous les éditeurs, libraires, imprimeurs, et des bibliothèques publiques en Italie.

— *Catalogo colletivo della libreria italiana* [3]. Cette publication, très utile pour les libraires, les bibliothèques et les bibliophiles, date de 1881. L'édition de 1884 a été considérablement augmentée. Elle comprend les catalogues de deux cents éditeurs contenant la nomenclature de près de 4,000 ouvrages qui forment la librairie courante en Italie.

Deux tables alphabétique et méthodique facilitent les recherches.

Dernières publications.

A signaler : *la Patria, la famiglia e la giovinezza di Nicolo V,* par M. Giovanni Sforza. 1 vol. Lucques, Giusti, édit., 1884.

— *Costumes de Naples, croquis et profils,* par Aguglia Desmoceaux. 1 vol. in-32 avec 64 illustrations. Naples, Chiurazzi, édit., 1884.

— *India,* par Paolo Mantegazza. Milan, Trèves frères, édit., 1884.

— *La vera storia dei sepolcri di Ugo Foscolo, con lettere e documenti inediti,* t. Ier. Livourne, S. Vigo, édit., 1884.

— G. Boito : *Gite di un artista,* chez M. Hœpli, à Milan.

1. *Maria-Teresa di Serego-Allighieri Gozzadini,* seconda edizione. Bologne, Nicola Zanichelli, ed., 1884.
2. Anno 1, 1 vol. de 418 p., 1884.
3. 2 vol. in-8°, 1884.



— Russi : *Paleografia e diplomatica de documenti delle provincie napolitana.* Naples, 1884, avec 20 planches.

— F. Colagrosso : *Studii sul Tasso e sul Leopardi.* Forli.

— Mira : *Bibliografia siciliana ovvero gran Dizionario bibliografico delle opere edite e inedite, antiche e moderne di autori siciliani,* t. Ier et II, fasc. 1-7. Palermo (1875-1884).

— Chez Lœscher, à Rome : *Studi di filologia romanza publicati da Ernesto Monaci,* 1er fascicule.

Autriche. — Une commission de savants et de hauts ecclésiastiques hongrois se propose de publier tous les documents relatifs à la Hongrie qui se trouvent dans les archives du Vatican. Deux volumes de cette collection viennent de paraître sous le titre : *Monumenta vaticana regni Hungariæ historiam illustrantia;* leur publication aura coûté 200,000 fr. C'est M. Fraknoi, secrétaire général de l'Académie de Hongrie, qui dirige cette publication.

— *Wiener Neudrucke.* Cette publication, intitulée *Réimpressions,* se propose d'initier le public aux productions littéraires les plus importantes de l'Autriche à partir du XVIe siècle.

Les volumes VII et VIII contiennent quatre anciens drames relatifs au siège de Vienne par les Turcs et datés de 1683 et 1685. Les lettres de J. Sonnenfels sur le théâtre de Vienne (1768) retracent le développement de la « farce » en Autriche et ont un réel intérêt historique, quoiqu'on ne puisse les comparer sérieusement à la *Dramaturgie d'Hambourg,* de Lessing.

— V. Langegg : *Japanesische Thee-Geschichten. Légendes et contes japonais,* 1re partie. Paraît chez Carl Gerold fils, à Vienne.

— R. Hamerling : *Hesperische Früchte* (les fruits des Hespérides). Prose et poésie de l'Italie moderne (traduit de l'italien). Vienne, chez K. Prokachka.

Hollande. — J.-L. Wertheim : *Proza en Poësie* (prose et poésie), 2 volumes. Amsterdam.

Russie. — Chez M. A. Dewient, à Pétersbourg, paraissent *les Arts décoratifs de l'Asie centrale.* Recueil de 50 planches chromolithographiques grand in-folio avec texte explicatif par N. Simakoff. *L'Ornement russe dans les anciens produits de l'art industriel national,* 24 planches in-folio en chromolithographie, texte français et russe.

Suède. — Vient de paraître : *Modern realism, en psykologisk literaturstudie,* par N. Erdmann (le réalisme moderne). Stockholm.

Danemark. — *Notice sur les ouvrages en or et en argent dans le Nord et sur la Solvkammer des rois de Danemark,* suivie d'un tableau des types de poinçons et marques de vieille argenterie européenne, par F. Sick, avec 9 planches. Copenhague, chez Lehmann et Stage.

Amérique. — MM. D. Appleton et Cie annoncent : *Outlines of psychologie (éléments de psychologie et étude spéciale de la théorie de l'éducation),* par James Sully; et *Reforms, their difficulties and possibilities,* par l'auteur de *Conflit entre la nature et la vie (Conflic in nature and life).*

M. S. E. Cassino : *Manual of the mosses of North America (Manuel des mousses de l'Amérique du Nord),* avec figures.

La *Maccabean publishing Company : The Widow's son (le Fils de la veuve),* roman où M. J.-L. Lichtenberg étudie la vie des Juifs au temps passé.

MM. Estes et Lauriat : une édition de grand luxe de *Lalla Rookh,* de Thomas Moore, avec près de 200 photogravures intercalées dans le texte. Elles seront imprimées en couleurs à la manière des illustrations de l'*Éventail* et de l'*Ombrelle.*

MM. Fords, Havard et Hulbert : *Stage struck, or she would be an opera singer (la Vocation théâtrale, ou elle voulait être cantatrice),* par Blanche Roosevelt.

MM. Lee et Shepard : *The Cooperative commonwealth and its outlines (Esquisse de la République coopérative),* par Laurence Gronlund.

Charles Scribner's son : *Agnosticism of Hume and Huxley, with a notice of the Scottish school (Incrédulité de Hume et de Huxley, avec une notice sur l'École écossaise),* dans la *Philosophical series,* dirigée par le Dr Mac Cosh.

— Chez MM. Putnam : *The discoveries of America to the year 1525 (les Découvertes de l'Amérique depuis 1525),* par Arthur James Weise, beau volume rempli de curieuses et savantes recherches, et orné de belles cartes.

— L'*Enchiridion de l'ami des livres (the book-lover's enchiridion),* par M. Alexander Ireland, en est à sa 4e édition.

— La maison Scribner a publié dernièrement : *The*

Lady or tiger? And other stories (la femme ou le tigre? Et autres nouvelles), par M. Frank R. Stockton.

Ont paru chez D. Appleton et Cie : *The giant's robe* (*la robe du géant*), par F. Austey, roman qui avait déjà paru dans *The Cornhil Magazine*.

— Chez MM. Jansen, M. Clurg et Cie : *The labor value fallacy (erreurs de la théorie de la valeur du travail)*, par M. M.-L. Scudder junior, en réponse aux doctrines socialistes en général et à celles de M. Henri George en particulier; et *The times of alchemy* (*les temps de l'alchimie*), sixième et dernier volume de la série intitulée : *Surgeon's stories* (*les légendes du chirurgien*).

— Chez S.-W. Green's son : *The evolution of a life l'évolution d'une vie*), où le major Leth Eyland raconte les péripéties variées de son existence, avec force anecdotes piquantes et peu connues sur les personnages les plus importants des États-Unis depuis cinquante ans.

— Chez A.-D.-F. Randolph et Cie : *Resurection in nature and in revelation* (*la Résurrection dans la nature et dans la religion révélée*), par le Dr D.-W. Faunce.

— Chez Funk et Wagnalls : deux ouvrages du savant hindou Ram Chandra Bose : *Brahmism*, et *Hindu philosophy popularly expounded* (*exposition populaire de la philosophie hindoue*).

— Chez Dood, Mead et Cie : les deux premiers volumes de l'édition de luxe de *The Diary and Correspondence of Samuel Pepys* (*Journal et Correspondance de Samuel Pepys*). On sait que cette édition n'est tirée qu'à 165 exemplaires, dont 15 sur japon et le reste sur papier de Hollande.

— Chez D. Appleton et Cie : *Lal*, roman à tendances, par le Dr W.-A. Hammond.

— Chez Cassell et Cie : *Greater London*, par Edward Walford, description de Londres agrandi, illustré de gravures dont plusieurs ont déjà de nombreux services dans d'autres publications; et *Illustrated Guide to Paris*.

— Chez Putnam : une nouvelle édition du *Frederick the Great* du colonel Binckenburg, avec 22 cartes et plans qui ne se trouvent pas dans la première.

— M. G. Hinstorff de Chicago annonce *A polyglot index of all the principal articles in the materia medica*, en six langues, latin, français, anglais, allemand, suédois et danois. M. H.-T. Hedges est l'auteur de cette intéressante publication.

— *The historical monuments of France* par James Hunnewel. Cet ouvrage, richement illustré, paraît chez Osgood, à Boston.



PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— M. Robert Mitchell, ancien député de la Réole, travaille en ce moment à des *Souvenirs politiques et littéraires* qui auront certainement un grand retentissement. La situation que l'auteur a occupée sous l'empire et ses relations parlementaires depuis 1870 lui ont permis de voir de près bien des choses, de connaître beaucoup de secrets et de suivre, dans les coulisses, la comédie politique du temps.

— M. Émile Picot prépare, nous dit-on, le *Catalogue de la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild*. L'impression du premier volume sera prochainement terminée.

Les collections de M. de Rothschild ne doivent pas être dispersées, mais c'est pour faire connaître au public lettré les richesses de cette collection que Mme la baronne de Rothschild a bien voulu consentir à la publication de ce catalogue.

— La librairie Firmin Didot fera paraître à la fin de cette année les ouvrages suivants : *la Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII*, ouvrage publié sous la direction et avec le concours de MM. de Luynes et de Chaulnes, par M. Muntz; *Modes et usages au temps de Marie-Antoinette*, livre-journal de Mme Eloffe, marchande de modes, couturière, lingère ordinaire de la reine et des dames de la cour (1786-1796), par M. le comte de Reiset; un *Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent*, par M. Arthur Pougin.

— M. Favre, l'éditeur de Niort, s'occupe activement de réimprimer le *Glossaire* de Du Cange. On en est



en ce moment à la lettre D (tome III). L'ouvrage sera terminé d'ici à trois ans ou trois ans et demi.

L'édition de M. Favre, qui ne devait être d'abord que la réimpression exacte de l'édition Didot, comprendra environ trois mille mots nouveaux, les uns fournis par M. Pajot, ancien élève de l'École des chartes, et par M. Frati, bibliothécaire de Bologne (Italie), les autres empruntés aux lexiques de la basse latinité de Diefenbach, Louis Quicherat, etc.

Tenant compte des critiques formulées en Allemagne, M. Favre imprimera la liste des améliorations apportées à l'édition Didot.

— La librairie Mame prépare pour la fin de cette année une nouvelle édition revue, augmentée et accompagnée d'une illustration artistique de la *Jeanne d'Arc* de M. Marius Sepet.

— M. Fagniez s'occupe depuis plusieurs années d'un travail sur le Père Joseph, le célèbre auxiliaire de Richelieu, pour lequel il a déjà réuni de nombreux matériaux et dont la rédaction, nous dit la *Revue des questions historiques*, est fort avancée.

— M. Édouard Detaille entreprend une publication de grand luxe qui sera terminée dans trois ans : *l'Histoire du costume militaire en France de 1789 à nos jours*. L'ouvrage se composera de quinze fascicules à 50 francs et comprendra quarante planches hors texte et 400 dessins.

— Nous nous faisons un plaisir d'annoncer une nouvelle publication, la *Revue rétrospective*, recueil de pièces intéressantes et de citations curieuses qui paraît depuis le 1er juillet dernier à la librairie Lepin, au Palais-Royal. Cette revue bi-mensuelle est uniquement consacrée à la reproduction de pièces rares et intéressantes pour l'histoire des XVIIIe et XIXe siècles.

Sa première livraison contient notamment une *Relation inédite de la défense de la Bastille, par l'invalide Guiot de Fléville*, et cinq pièces curieuses concernant la Bastille. Cette *Relation* a fait l'objet d'un tirage à part.

— La Société de statistique des Deux-Sèvres fait imprimer la *Table* des quarante premiers volumes de ses *Mémoires* et des cinq premiers volumes de ses *Bulletins*.

— Un poète justement estimé, M. Joséphin Peladan, a l'intention de faire paraître à partir du mois d'octobre prochain un recueil mensuel, *la Revue des livres et des estampes*.

ÉTRANGER

Belgique. — On annonce comme devant paraître dans le courant de juillet : *Archives de biologie*, publiées par Édouard Van Beneden, professeur à l'université de Liège, et Charles Van Bambeke, professeur à l'université de Gand. Tome V, 1er fascicule. Gand, chez F. Clemm.

Angleterre. — MM. A.-C. Armstrong et fils annoncent une nouvelle édition de bibliothèque d'Edgar Allain Poë. Elle sera complète et comprendra 6 beaux volumes in-8°, avec eaux-fortes et un portrait inédit du poète. La collection sera précédée du récent morceau de M. Stoddard sur le poète avec une nouvelle étude du même, intitulée *The Genius of Poe*. La collection coûtera 9 dollars, et chaque volume séparément 1 dollar et demi.

— Le capitaine R.-C. Temple a sous presse un *Dictionnaire de proverbes hindoustans*, recueillis par feu le Dr S.-W. Fallon. Le livre, édité à Bénarès, se trouvera à Londres chez MM. Trübner.

— M. Murray annonce : *Passages de la vie militaire du général Sir George T. Napier, racontés par lui-même pour ses enfants*. C'est son fils, le général W. C. E. Napier, qui veille aux détails de l'impression.

— M. Gardner, l'éditeur de Paisley (Écosse), doit faire paraître successivement une série d'ouvrages sous le titre d'*Antiquarian Library* (*Bibliothèque archéologique*). Les quatre premiers volumes sont écrits par M. William Andrews et sont intitulés : *Gibbet lore* (*la Légende du gibet*); *Obsolete Punishments* (*les Châtiments d'autrefois*); *History of bells* (*Histoire de cloches*), *Wells, their history*... (*les Puits, leur histoire, leurs légendes*).

— M. R. L. Stevenson publiera dans quelque temps un volume de poésies sous le titre de *Child's garden* (*le Jardin de l'enfant*), et dont une partie des pièces qui le composent paraîtra ou a déjà paru dans différents journaux.

— Le manuscrit de M. Swainson sur les légendes et les noms locaux des oiseaux d'Angleterre (*Folk-lore and provincial names of birds*) est prêt à être remis à la *Folk-Lore Society*.

— L'éditeur Walter Scott prépare une édition des poètes anglais et américains, dont il paraîtra mensuellement un volume, sous la direction de M. Joseph Skipsey.

— Chez MM. Trübner et Cie : *Archælogy in India*, par M. James Fergusson.

— Le Dr W. Clarke Robinson, maître de conférences à l'Université de Durham, a sous presse un



ouvrage qui contiendra des extraits et des analyses de tous les poèmes anglo-saxons antérieurs à la conquête normande. Il aura pour titre : *Introduction to our early English literature* (*Introduction à notre vieille littérature anglaise*).

— Le livre de M. Mackenzie Bell sur Charles Whitchard, intitulé *A forgotten Genius* (*un Génie oublié*), ne paraîtra qu'en septembre.

— MM. Chapman et Hall vont publier un roman psychologique et, dit-on, étudié sur le vif, par M. Manville Fenn, sous le titre de *The Rosery Folk* (*les Gens de Rosery*).

— L'éditeur Elliot Stock prépare les réimpressions fac-similé des éditions originales de *The Vicar of Wakefield* et de *Rasselas*. Quelques exemplaires du premier ouvrage seront reliés dans des ais pris aux panneaux de la salle à manger de la taverne de Dolly, où fréquentaient Goldsmith, Garrick et Johnson, et qui a été démolie récemment.

— On annonce une nouvelle édition, revue et augmentée d'une préface et d'un appendice, de l'ouvrage intitulé *The Real lord Byron*, par M. Jeaffreson (Hurst et Blackett).

— MM. Sampson Low et Cie annoncent *The King Country, or explorations in New-Zealand* (*le Pays du roi, ou explorations en Nouvelle-Zélande*), par M. J. H. Kerry-Nichols. L'apparition du livre coïncide avec l'arrivée à Londres du roi des Maoris.

— M. Dion Boucicault prépare un ouvrage sur les acteurs qu'il a connus durant sa longue carrière.

Allemagne. — Max Müller est très occupé à écrire un livre d'études biographiques.

— La publication à outrance des souvenirs de Henri Heine ne semble pas devoir s'épuiser de si tôt. On annonce, en effet, de nouvelles lettres de Heine provenant de la succession de Frédéric Kolb de Munich. Les deux dernières lettres donnent, à ce qu'il paraît, de curieux détails sur les rapports de Kolb et Heine. On ajoute que Mlle Kolb a l'intention de publier ces lettres.

— On a découvert à la bibliothèque de Breslau plusieurs lettres de Kant. L'une de ces lettres, du 7 août 1783 et ayant près de huit pages, contient des détails intéressants sur l'origine de la *Critique de la raison pure*. Dans une autre lettre du 21 septembre 1798, il est question du dernier ouvrage de Kant, resté inachevé et qui va être publié prochainement à Hambourg, par le docteur Krause.

— A partir du 1er octobre, M. Wilhelm Hoffmann de Dresde publiera une nouvelle revue illustrée, artistique et littéraire, sous le titre de *Illustrirtes Universum*. Le journal paraîtra chaque mois sous la direction de MM. V. Puttkammer et Seemann.

Italie. — Il faut signaler aux bibliophiles la magnifique et probablement unique collection des *Œuvres de Pétrarque* et de tous les écrits qui s'y rapportent, formée à Florence par un Américain, le professeur Willard Fiske. Le catalogue qu'il en avait fait imprimer naguère est rapidement devenu tout à fait insuffisant, et il en prépare un autre qui contiendra l'énumération des nouvelles raretés qu'il s'est procurées, parmi lesquelles on peut citer les *Trionfi*, Florence, 1507, dont on ne connaissait qu'un exemplaire décrit dans le catalogue de la collection Rossetti (1874).

— Il est question d'imprimer une collection de trente-six lettres inédites de Silvio Pellico, écrites de sa prison de Spielberg.

Russie. — La correspondance très volumineuse de Tourguéneff doit paraître prochainement en Russie.

Amérique. — MM. Roberts frères annoncent pour cette fin de saison : *Human intercourse* (*Relations humaines*), par Philip Gilbert Hamerton, complément de son livre sur la vie intellectuelle; *Franklin in France*, par Edward Everett Hale, d'après les papiers inédits de Franklin récemment acquis par le gouvernement des États-Unis; *Almost a duchess* (*Presque duchesse*), roman posthume de Sherwood Bonner; *On history and the study of history* (*Sur l'histoire et l'étude de l'histoire*), par le professeur W. P. Atkinson; *Ramma*, nouvelle par Helen Jackson; *Euphorion*, études de l'antique et du moyen âge dans la Renaissance, par Vernon Lee; *Days and hours in a garden* (*Journées et heures dans un jardin*), par E. V. B. (Mme Boyle), joliment illustré par l'auteur; *Spinning - Wheel stories* (*les Légendes du rouet*), par Louisa M. Alcott; *Jack Archer*, récit de la guerre de Crimée, par G. A. Henty ; *Our great benefactors* (*Nos grands bienfaiteurs*), biographies d'hommes utiles, par Samuel Adams Drake, et *Paris, historical, social and artistic*, grand volume de luxe, magnifiquement illustré, par Philip Gilbert Hamerton.

— On annonce parmi les ouvrages qui doivent entrer dans l'*Universal Library* de M. Henry Morley pendant la seconde année de cette publication : *Hespérides* de Herrick, *le Décaméron*, *Tristram Shandy*, *l'Iliade* de Chapman, *Mediæval tales* (*Légendes du moyen âge*), *l'Alchimiste*, et d'autres pièces de Ben

Johnson : *Léviathan* de Hobbes, *Hudibras* de Butler, *l'Utopie* de Thomas Morus, *Mademoiselle Atlantide* de Bacon, etc.

— A l'occasion du 500e anniversaire de la mort de Wycliffe, le 31 décembre 1884, la maison Funk et Wagnolls se propose de publier une vie populaire de Wycliffe par John Laird Wilson, du *New-York Herald*.

— C'est en Amérique, chez l'éditeur R. Worthington, que se publie un livre intitulé *l'Abolition de la présidence*, par H. C. Lockwood, éminent avocat de New-York, et c'est de la présidence des États-Unis qu'il s'agit.

— MM. Cupples, Upham et Cie annoncent un ouvrage important au double point de vue de l'histoire et de l'art. Il a pour titre : *Rambles in old Boston, New-England* (*Promenades dans le vieux Boston, Nouvelle-Angleterre*), texte par le Rév. E. G. Porter, illustrations par M. G. R. Tolman. L'ouvrage sera complet en dix livraisons

— Chez Samuel Carson et Cie, de San-Francisco, paraît une relation de voyage à Alaska (*A Trip to Alaska*), intéressante, non seulement par le tableau des mœurs et des coutumes de la population de ces îles, mais aussi par les détails qui s'y trouvent sur les pêcheries de phoques et autres otaries.

— Le *Publisher's Weekly*, de New-York, annonce qu'il va publier un piquant petit volume sous ce titre : *le Moderne Protée, ou liste des livres publiés sous plus d'un titre*. L'auteur est M. James Lyman Whitney de la Bibliothèque publique de Boston. C'est une bonne fortune pour les bibliophiles et les bibliographes.

— Chez James R. Osgood et Cie : *Mingo, and other sketches in black and white (Mingo, et autres croquis de noirs et de blancs)*, par Joel Chandler Harris, plus connu sous son pseudonyme d'Oncle Rémus; *Tinkling Cymbals* (*Cymbales sonnantes*), roman newyorkais, par Edgar Fawcet; *Over the border* (*De l'autre côté de la frontière*), voyage dans la Nouvelle-Écosse, par miss E. B. Chase.



France : *Nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur. — L'école calligraphique de Tours. — Une nouvelle statue à Voltaire. — Dons de M. de Salvy. — Société des félibres parisiens. — Une lettre du docteur Decaye.* — **Étranger**. ANGLETERRE : *Les droits d'auteur de miss Braddon. — Société swendenborgienne. — Bible de Coverdale. — Catalogue Quaritch. — Demande de renseignements.* — ALLEMAGNE : *La première presse à imprimer. — Littérature au kilo. — La* Gartenlaube. — *Le* Journal de Francfort. — ITALIE : *Manuscrits italiens faisant partie de la collection Ashburnham. — Congrès pour la propriété littéraire et artistique. — Une publication en 340 langues. — Les archives du Vatican.* — AUTRICHE : *La presse périodique.* — ESPAGNE : *Congrès littéraire et artistique à Madrid.* — RUSSIE : *Autographes de Pouchkine.* — HOLLANDE : *Traductions de Molière.* — INDES : *La presse hindoue.* — CHINE : *Traduction d'un livre de M. Spencer.* — AMÉRIQUE : *A propos de* John Bull et son île. — *Bibliographie des écrits relatifs à la Californie. — Statue de Luther. — Association littéraire. — Nouvelle découverte.*

FRANCE

France. — *Promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur.* — Parmi les nominations faites à l'occasion de la fête du 14 juillet, nous avons relevé les suivantes :

M. Renan a été promu au grade de commandeur; M. Aurélien Scholl, au grade d'officier.

Ont été nommés chevaliers : MM. Jules Cousin, conservateur de la bibliothèque et du musée Carnavalet; Théodore Aubanel, le poète provençal; Louis Ratisbonne, bibliothécaire du Sénat; Paul Bourde, publiciste; Bernard Derosne, publiciste; A. Lemerre, éditeur; Barrère, administrateur du *Petit Journal*.

— Parmi les décorations, celle qui sera le plus complètement approuvée par l'opinion publique est celle de M. Jules Cousin, le savant et aimable bibliothécaire de Carnavalet.

Auteur de travaux historiques de premier ordre sur le prince de Clermont et l'hôtel de Beauvais, M. Jules

Cousin est le véritable fondateur de cette bibliothèque de la Ville si accueillante à tous, si hospitalière aux lettrés, si merveilleusement disposée pour le travail. Quand M. Cousin prit possession de son poste, après l'incendie de l'Hôtel de Ville par la Commune, la bibliothèque possédait juste six volumes. M. Cousin commença par offrir à la Ville ses collections personnelles, composées de livres et d'estampes sur Paris d'une valeur considérable, puis il organisa patiemment, presque à lui seul, cette bibliothèque dont le catalogue est un chef-d'œuvre de méthode et de clarté, et qui contient aujourd'hui 45,000 volumes et 20,000 estampes.

L'école calligraphique de Tours. — Dans sa séance du 20 juin dernier, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a entendu la lecture d'un *Mémoire* de M. Delisle *sur l'école calligraphique de Tours au* IX*e siècle.*

« Les calligraphes italiens du XVe siècle, dit M. Delisle, ont fourni aux imprimeurs le modèle du caractère rond qui a été successivement adopté dans la plupart des ateliers typographiques et qui est connu sous le nom de caractère romain; ces calligraphes n'avaient fait eux-mêmes qu'imiter l'écriture des beaux manuscrits carlovingiens. Ainsi l'alphabet minuscule dont se servent nos imprimeurs se trouve être calqué sur l'alphabet qui fut adopté dans les églises de France au temps et sous l'influence de Charlemagne. Un alphabet dont les destinées ont été si brillantes mérite d'être minutieusement étudié. Il y a donc intérêt à bien fixer la date des écritures carlovingiennes et à distinguer les variétés qui ont eu cours dans les différentes provinces. Le Mémoire de M. Delisle est consacré à l'étude d'une de ces variétés régionales, l'écriture propre aux manuscrits exécutés à Tours au temps de Charlemagne. Il examine un certain nombre de manuscrits carlovingiens, dont la provenance tourangelle est assurée par diverses circonstances; il signale, dans la forme des lettres de ces manuscrits, plusieurs particularités de détail dont l'observation devra permettre, à l'avenir, de reconnaître à première vue les autres livres de même provenance et de même date. »

Une nouvelle statue à Voltaire. — Le conseil municipal a décidé que la statue de Voltaire, offerte à la Ville de Paris par le comité du centenaire, serait érigée sur le quai Malaquais, à proximité du palais de l'Institut.

Cette statue, dernière œuvre du sculpteur Caille, vient d'être coulée en bronze dans la fonderie de MM. Thiébaut frères. M. Delhomme, conseiller municipal et ami intime du défunt, avait été chargé de surveiller cette opération qui a parfaitement réussi.

M. Alphand, invité à examiner la question de mise en place de cette œuvre d'art, a chargé M. l'architecte Formigé d'étudier un projet de piédestal qui serait construit à côté du pavillon ouest de l'Institut, au coude formé par la rue de Seine et le quai Malaquais.

Ce projet, qui est d'une grande simplicité de lignes, comprend un soubassement quadrangulaire sur lequel s'élève un socle mouluré d'un style très sobre, portant sur la face principale l'inscription suivante :

FRANÇOIS-MARIE AROUET
dit
VOLTAIRE
Poète-Philosophe-Historien
1624-1778

Dons de M. de Salvy. — M. de Salvy, ancien capitaine au long cours, vient de faire don, au département de la marine, des papiers laissés par Dumont d'Urville, comprenant : relation de la campagne de la *Chevrette* (1818-1820), manuscrits relatifs au voyage de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, journaux, carnets particuliers, et enfin un poème composé par l'illustre navigateur : *les Nouveaux Zélandais*, poème divisé en six chants : 1° Sensibilité; 2° Civilisation; 3° Ambition; 4° Fausseté; 5° Fortune; 6° Religion.

Société des félibres parisiens. — Une nombreuse et importante réunion des félibres de Paris a eu lieu le mois dernier.

Il s'agissait de procéder au renouvellement du bureau.

M. Paul Arène, président sortant, a rendu compte des travaux du félibrige parisien pendant l'année 1883-84.

Le nouveau bureau est ainsi composé :

Président : M. Paul Arène;

Vice-présidents : MM. Maurice Faure, le sculpteur Amy et le docteur Dominique Calvo.

Secrétaires : MM. Frédéric Amouretti et de Barruel.

Une, deux; le midi bouge!

— Nous recevons la lettre suivante à laquelle nous ne saurions refuser l'insertion :

A MONSIEUR O. UZANNE,
Rédacteur en chef du *Livre*.

« Monsieur,

« Le numéro du *Livre* du 10 juillet 1884 ayant publié une lettre que M. Wyrouboff a adressée, le 3 juin dernier, au journal *le Temps*, et qui prétend faire connaître la « vérité vraie » sur l'affaire du *Dictionnaire de médecine et de chirurgie* actuellement désigné sous le nom de *Dictionnaire de Littré*, je vous demande la permission de rectifier les assertions absolument erronées que renferme cette lettre.

« D'après M. Wyrouboff, Mme Littré « n'a exprimé « aucun désir de voir des doctrines modifiées ou « des articles supprimés; elle n'a imposé aucune « condition et n'a eu à donner aucune autorisation; « elle a même ignoré, jusqu'à ces derniers temps,



« l'existence de cette nouvelle édition. » Sur quoi, sur quelle équivoque repose cette assertion ? C'est ce que M. Wyrouboff néglige de dire. La meilleure preuve que je puisse donner de l'inexactitude de ce qu'il avance, c'est que *j'ai lu, dès le mois d'avril 1882*, une lettre que la veuve de Littré écrivait à MM. J. B. Baillière, et dans laquelle elle exprimait le désir que le nom de son mari fût conservé sur le titre du *Dictionnaire*, à la condition que les six dernières lignes de l'article *Ame* fussent supprimées. Cette lettre, dont l'existence n'est pas contestable, dont j'ai aujourd'hui encore l'original sous les yeux, paraîtra sans doute plus probante qu'une allégation aussi vague que celle de M. Wyrouboff, et suffira à montrer quelle précision il a apportée dans la recherche de la « vérité vraie ».

« Quant à la spéculation avantageuse qu'auraient faite les éditeurs en payant à l'auteur une somme insignifiante, c'est une question trop peu intéressante pour mériter qu'on s'y arrête : qu'il me suffise de dire que la vérité est aussi peu respectée sur ce deuxième point que sur le premier.

« Passons donc à un grief plus sérieux. M. Wyrouboff veut bien reconnaître que je n'ai pas dénaturé l'œuvre positive de Littré, que j'ai gardé le fond des idées et scrupuleusement conservé les articles doctrinaires : je prends acte de cette constatation de l'ancien directeur de la *Philosophie positive*, plus compétent que quiconque en cette matière. Mais il ajoute que « si je n'ai pas dénaturé l'œuvre, je l'ai détruite ». Vous vous arrêtez, en tronquant la lettre de M. Wyrouboff, à cette affirmation, et vous oubliez de dire en quoi, d'après M. Wyrouboff, consiste cette destruction. Or M. Wyrouboff ajoutait : « Passe encore pour « un Littré spiritualiste, mais un Littré oubliant son « orthographe et écrivant les mots scientifiques « comme un vulgaire *reporter*, c'est ce qu'on peut « appeler un comble. » Quoi ! les membres de l'Académie française qui, présidant à la rédaction de la 7e édition du Dictionnaire de la docte compagnie, ont écrit *phtisie*, *hémorragie*, etc., sont de vulgaires *reporters ! Reporters* aussi, les très nombreux médecins qui dans leurs écrits ont adopté cette orthographe nouvelle ! *Reporter*, le rédacteur du *Livre* qui dans ce même numéro, du 10 juillet 1884, page 448, colonne 2, ligne 30, écrit *ophtalmoscope !* C'est là, je crois, qu'il faut chercher un comble, et non ailleurs.

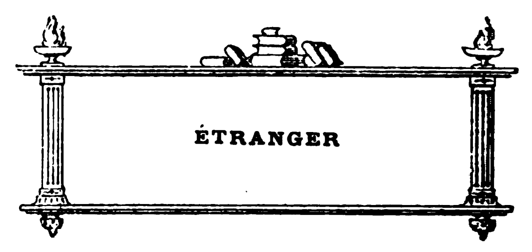
« J'ignore si Littré, en présence de cette 7e édition du Dictionnaire officiel de la langue française, postérieure à la *14e édition du Dictionnaire de médecine de Littré et Robin*, aurait conservé l'orthographe ancienne, fondée sur l'étymologie, ou adopté la façon d'écrire actuellement en usage. Ce que je sais, c'est que le grand linguiste lui-même écrivait *rachis* et non *rhachis* qu'exigerait le respect de l'étymologie, ce qui était évidemment une concession à un usage un peu plus ancien seulement que celui qui a consacré depuis six ans l'orthographe d'*ophtalmoscope*, etc. Son nom, d'ailleurs, n'est nullement compromis dans cette querelle qu'on a fort justement qualifiée de « byzantine », car la préface de la 15e édition du *Dictionnaire de médecine* déclare expressément que l'orthographe suivie dans la rédaction de l'ouvrage est celle du Dictionnaire de l'Académie française, lequel, quoi qu'en dise M. Wyrouboff, sert de guide dans certaines « bonnes imprimeries » que je pourrais citer.

« Pourquoi, dans la circonstance actuelle, M. Wyrouboff n'est-il pas resté fidèle à la doctrine positive qui exige des faits et ne saurait se contenter de suppositions et d'hypothèses hasardées ? C'est la question que vos lecteurs se poseront avec moi, si vous voulez bien, monsieur, donner à ma lettre, dans les colonnes du *Livre*, l'asile que je sollicite de votre obligeance et de votre impartialité.

« Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Paris, 19 juillet 1884.

Dr P. DECAYE, 65, rue Monge. »



Angleterre. — *Les droits d'auteur de miss Braddon.* — Tout récemment, à propos du succès du *Maître de Forges*, drame et roman, on a parlé grandement, à Paris, de miss E. Braddon, l'authoress anglaise.

Donnons ici quelques détails touchant les droits d'auteur de cet écrivain.

Deux des premiers romans de miss Braddon, *Aurora Floyd* et le *Secret de lady Audley*, ont été chacun tirés à deux cent mille exemplaires. Total : 500,000 de droits pour le romancier.

Trois autres : le *Capitaine du Vautour*, *Madame Lisle* et la *Trace du Serpent* ont eu plus de vogue encore. Chacun de ces livres étant en trois volumes et ces trois volumes se vendant 38 fr. 75 à 232,000 exemplaires, en *trois mois*, après avoir paru dans un recueil qui se publie lui-même à 115,000 exemplaires, le tout fournissant comme honoraires 1,253,000 francs sans compter les pièces de théâtre tirées de ces divers sujets.

Qu'on suppute, et l'on verra qu'en trois années et demie miss E. Braddon a gagné 1,500,000 francs, au bas mot.

Et Le Sage n'a touché de *Gil Blas* qu'une somme de cent écus !

Société swedenborgienne. — La société swedenborgienne vient de tenir à Londres sa 74e réunion annuelle. Près de 2,400 volumes des ouvrages de Swedenborg ont été vendus par elle dans le courant de l'année dernière ; environ 1,200 ont été distribués gratuitement. Quatre pays entrent dans ces chiffres pour une proportion considérable. Ce sont la Suède,

patrie de Swedenborg, le Canada, la Nouvelle-Zélande et le Transvaal. Le Bengale commence aussi à prendre un vif intérêt à la doctrine swedenborgienne.

La Bible de Coverdale. — Il ressort d'une pièce authentique, récemment mise au jour, que la Bible de Coverdale fut imprimée par Jacob van Meteren et Edward Whytchurch, à la fois à Paris et à Londres.

Catalogue du libraire Quaritch. — Le libraire Quaritch, de Londres, nous envoie deux nouveaux catalogues. Dans le premier, qui contient surtout des livres provenant de la vente Hamilton nous remarquons entre autres : *Collectiones Peregrinationum in Indian...* des de Bry et de Merian, 25 parties en 11 vol., maroquin de Derome, 670 livres sterling; un *Dante* de 1481, Firenze, per Nicholo di Lorenzo della Magna, avec 19 figures, dont quelques-unes légèrement endommagées; la première édition de *History and Croniklis of Scotland*, de Hector Boece, Edimbourg, T. Davison (1536), dont M. Quaritch demande mille livres sterling, et la *Consolation* de Boece en latin, avec la traduction de Chaucer, sortie des presses de Caxton, cotée 400 livres. L'autre, consacré à la philologie européenne, est certainement plus intéressant dans son ensemble pour les bibliographes, sans contenir de livres de grande valeur ou de haute curiosité.

Demandes de renseignements. — La famille de sir Bartle Frere demande communication de tous documents, lettres et écrits quelconques pouvant être utilisés dans la biographie du célèbre mort. On aura le plus grand soin des pièces communiquées. Adresse : Sir Herbert Sandford, 11, Henrietta street, Covent Garden, Londres.

Une demande analogue est faite par l'agent du *Livre* à Londres, M. T. Fisher Umvin, 26, Paternoster square, pour la biographie de l'explorateur africain, Robert Moffat.

Allemagne. — *La première presse à imprimer.* — Nous trouvons dans un journal allemand quelques détails fort intéressants et très bien présentés concernant la première presse de Gutenberg; voici quelques extraits de cette curieuse étude :

« Cette presse, datant de 1441, a été retrouvée dans une ancienne maison de Mayence où Gutenberg avait établi son imprimerie et qui était connue sous le nom de la Cour du Jeune.

« Elle porte son monogramme J. G. et le millésime MCDXLI. Elle a été soigneusement restaurée et complétée d'après d'anciens dessins des presses du xve siècle, qui existent encore. Toutes les pièces ont été rejointes au point qu'on reconnaît parfaitement les anciennes parties en bois, telles qu'on les a retrouvées dans les décombres de l'ancienne maison de Mayence le 22 mars 1856. On aperçoit encore très bien la traverse supérieure avec l'inscription et les parties supérieures des deux poutres latérales qui descendent jusqu'à trois pieds sous le sol, où la presse était fixée dans les planches.

« La traverse seule est en bois de chêne; toutes les autres parties sont en bois moins dur; aussi a-t-il fallu les casser, ou sont-elles tombées en morceaux lorsqu'on les a retirées de dessous les décombres. Il va sans dire que les ouvriers, en commençant le déblayement, ignoraient complètement l'existence de cette presse et en ont, sans le vouloir, détérioré certaines parties. Le déblayement achevé, on appela les ouvriers à la mairie, où le témoignage de chacun fut consigné dans un procès-verbal. On apposa à chaque partie de la presse le sceau de la ville de Mayence. Tous ces sceaux existent encore, et le procès-verbal de cette remarquable trouvaille est conservé aux archives de Mayence.

« En contemplant ces reliques, la pensée ne se reporte-t-elle pas tout naturellement à la grande époque du xve siècle où Gutenberg fit sa mémorable invention et inaugura une ère nouvelle de civilisation et de progrès?

« On sait le développement extraordinaire que prirent les imprimés. A la Bible succédèrent rapidement de nombreuses publications de tout genre, des livres d'histoire, de dévotion, de sciences et de littérature. Les progrès furent lents d'abord, mais la voie était tracée, l'impulsion était donnée. Aussi, quels que soient les progrès qu'ait faits cet art, quelles que soient les modifications qu'il ait subies, ne doit-on jamais oublier l'auteur de cette admirable invention qui a, par ses lumières, préparé et facilité les merveilles de la civilisation moderne. »

La littérature au kilo. — Depuis qu'est appliquée en Allemagne la loi réglant le colportage des livres, des industriels d'un nouveau genre font annoncer la vente au poids de vieux romans démodés... On peut se rendre acquéreur de *la Vengeance d'une belle-mère* ou d'*Elvire, la fiancée du bourreau,* etc., au prix de 10 francs les 50 kilogrammes; c'est pour rien.

La *Gartenlaube.* — Le tirage de la feuille illustrée *Gartenlaube* atteint 260,000 exemplaires depuis que les frères Kroner de Stuttgart s'en sont rendus propriétaires. Nos lecteurs se rappellent que c'est dans la *Gartenlaube* qu'ont paru les mémoires de Heine.

Le *Journal de Francfort.* — On annonce que le *Journal de Francfort* deviendra à partir du 1er juillet la propriété d'une société en actions, dont les principaux actionnaires appartiennent au parti national libéral.

Italie. — *Manuscrits italiens faisant partie de la collection Ashburnham.* — Nous sommes amené à parler de nouveau de la vente Ashburham pour noter divers détails intéressants donnés par la *Revue*

internationale, de Florence sur les manuscrits italiens rachetés par le gouvernement italien. « En 1840, à la mort du marquis Pucci, nous apprend M. Pasquale Papa, la splendide collection de manuscrits appartenant à ce patricien florentin et dont le célèbre fabuliste Clasio (Luigi Fiacchi) avait rédigé le catalogue, fut mise en vente par les héritiers: comtesse Guicciardini et marquise Bourbon del Monte.

« Elle fut d'abord offerte au gouvernement de la Toscane, mais celui-ci refusa d'en faire l'acquisition. Alors le professeur Libri, bibliophile de premier ordre, traita pour l'achat de la collection, qui lui fut livrée au prix de 180,000 francs, 30,000 *scudi*, et qu'il se disposa à transporter à Paris où il était professeur à la Faculté des sciences et membre de l'Institut. Heureusement il retarda le transport de ce trésor qui devait voyager avec lui; et nous disons heureusement, car le navire sur lequel il s'était embarqué pour Marseille fit naufrage pendant la traversée, tous les colis furent perdus, et ce fut un miracle si Libri lui-même put échapper à la mort. Les manuscrits, reçus en dépôt par le marquis Gino Capponi, furent expédiés en France seulement vers le commencement de l'année 1843; et c'est à ce délai accidentel que nous devons leur conservation. A ce fonds provenant de la bibliothèque Pucci vinrent s'ajouter les manuscrits du marquis Gianfilippi de Vérone, vendus aux enchères à Paris, et dont une partie venait de la célèbre bibliothèque Saibante de Vérone. En outre, la collection de G. Libri s'enrichit de presque tous les manuscrits appartenant à la maison Boutourlin, de ceux du comte Tomitano, de ceux de Pieri et de ceux de Reboul de Pézenas qui provenaient en grande partie de la bibliothèque Albani de Rome et de la bibliothèque des Lincei, ainsi que de beaucoup d'autres manuscrits achetés en France et en Italie.

« Cette collection formée avec tant de soins fut vendue, ainsi que nous l'avons dit, en 1847 à lord Ashburnham, au prix de 8,000 livres sterling. »

La pièce la plus ancienne du fonds Libri est un manuscrit sur parchemin datant du v[e] siècle, puis un manuscrit du vii[e] ou viii[e] siècle en caractères visigoths. Du viii[e] siècle il y a 3 manuscrits, 13 du ix[e] siècle, 8 du x[e], 15 du xi[e], 13 du xii[e], 27 du xiii[e], 214 du xiv[e] siècle. 581 manuscrits sont notés du xv[e] siècle, 245 du xvi[e], 329 du xvii[e], 286 du xviii[e] et 10 du xix[e] siècle.

Congrès pour la propriété artistique et littéraire. — Du 24 au 27 août aura lieu, à Turin, le troisième congrès pour la propriété artistique et littéraire dont l'initiative a été prise par la Société des auteurs, l'Association des éditeurs et libraires et l'Association de la presse, présidées par MM. Tullo Massarani, Emilio Trevos et R. Bonghi.

Le congrès se propose principalement de chercher les mesures les plus propres à combattre la contrefaçon. Il a eu cette idée assez originale de faire une exposition des ouvrages illicitement publiés ces dernières années, « afin de bien montrer aux autorités et à tout le monde l'étendue du mal et la nécessité de le combattre avec la plus grande énergie ». On ne peut que souhaiter bon succès à cette entreprise.

Une publication en 340 langues. — La célèbre revue italienne des Jésuites, la *Civilta Cattolica,* annonce qu'il vient de paraître à Shang-Haï un volume in-8° de 340 pages, qui contient la salutation angélique : *Ave Maria* ... en trois cent quarante langues différentes. Elle ajoute que cette publication peut soutenir la comparaison avec les *Pater* polyglottes du P. Hervaz, d'Adelung et d'Auer, publiés en 1781, 1806 et 1847.

Les archives du Vatican. — On écrit de Rome au journal français *la Défense :*

« Monsieur le Directeur,

« La *Défense* a déjà parlé à diverses reprises de la nouvelle organisation des archives du Vatican. Je m'associe volontiers aux éloges enthousiastes que M. d'Etain décerne à l'éminentissime cardinal Hergenrœther et à la jeune école qui poursuit ses recherches sous la haute direction du célèbre historien. La publication du premier fascicule des *Registres* de Léon X témoigne de l'activité et du talent qui se déploient au milieu des diplômes poudreux du palais apostolique. A peine le souverain pontife avait-il écrit son admirable lettre aux cardinaux de Luca, Hergenrœther et Pitra, que l'on s'est mis à l'œuvre avec une noble ardeur.

« Pour se rendre compte du chemin parcouru depuis le mois d'août dernier, il faut se souvenir de la condition où se trouvaient les archives à cette époque. Tout était à créer; il y avait là d'innombrables documents qu'on ignorait et qui méritent à tous égards d'être livrés à la connaissance du public. C'était une entreprise bien ardue que de débrouiller ce chaos et de faire pénétrer l'ordre et la lumière au sein d'un fouillis de parchemins entassés pendant de longs siècles. Le cardinal Hergenrœther n'a point reculé devant ce travail gigantesque et il s'est engagé hardiment dans ce dédale d'un monde presque inconnu. Grâce au concours de ses collaborateurs, il a eu la satisfaction d'offrir dès maintenant au saint-père les prémisses de la moisson qu'il va recueillir dans l'immense champ de l'histoire de la papauté.

« La grande conception de Léon XIII est donc en voie de se réaliser : *fervet opus,* l'élan est imprimé, les ouvriers sont pleins de zèle. Toutefois, il a semblé à bien des personnes que ces pionniers de la science étaient trop peu nombreux. En ouvrant l'archivium du Vatican, le pape poursuivait un but scientifique et apologétique à la fois. Il désirait que l'histoire de l'Église fût pour ainsi dire corrigée et rectifiée par l'étude des documents anciens. Visée digne de l'immortel pontife ! Seulement le petit nombre d'hommes groupés autour du cardinal Hergenrœther ne suffisaient point à une tâche si grandiose.

« Il leur eût fallu des quarts de siècle pour publier même une faible partie des registres officiels du Va-

tican. Dès lors les choses traînaient en longueur, l'intérêt qui s'y rattache devenait moins vif et le résultat final moins pratique.

« On a compris cet inconvénient, et je crois que le saint-siége est disposé à attirer de nouveaux ouvriers aux archives du Vatican. Cette mesure produira les meilleurs effets, d'autant plus qu'elle remédie à une lacune dont je crois devoir dire quelques mots.

« Le cardinal Hergenrœther n'avait appelé auprès de lui que des compatriotes. MM. Denifle, Wenzel, Herzen, Schwarz, Hergenrœther, Elizer, Gottlob appartiennent tous à la nationalité allemande.

« On ne saurait faire un reproche à l'illustre prince de l'Église de s'être entouré de savants de sa connaissance; cette démarche était aussi légitime que naturelle. Cependant il n'en est pas moins vrai que cet exclusivisme était déplorable à plus d'un point de vue. Léon XIII a voulu que les documents du saint-siége fussent accessibles même aux profanes. Or un étranger n'est en état de profiter de cette libéralité que s'il trouve au sacré palais des archivistes parlant sa langue et disposés à venir à son aide.

« J'ai eu l'occasion d'aller plusieurs fois aux archives, et je dois avouer à mon regret que j'ai éprouvé un peu de désenchantement.

« La langue et les sympathies françaises y étaient réduites à leur plus simple expression. Un Anglais que j'ai rencontré il y a quelques semaines m'a manifesté la même plainte. « Tout est presque allemand, m'a-t-il dit, dans l'entourage du cardinal Hergenrœther. » C'était une situation anormale, car, dans la pensée de son auteur, l'institution nouvelle devait avoir un caractère cosmopolite comme l'Église elle-même.

« Le souverain pontife l'avait insinué suffisamment dans sa lettre adressée aux trois cardinaux, puisque l'un d'entre eux était italien, l'autre allemand, le troisième français. Créer une école historique où toutes les nations eussent leurs représentants, tel était le dessein de Léon XIII. Au début de la réorganisation on n'avait pas tenu assez compte de cette grande idée. Heureusement cet oubli va être, dit-on, réparé, et désormais la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique, etc., fourniront leur contingent aux collaborateurs du cardinal Hergenrœther.

« Je ne sais encore par qui notre pays sera représenté, mais je suis persuadé qu'à Rome on trouvera sans peine l'un ou l'autre ecclésiastique français capable d'y figurer avec honneur. La communauté de Saint-Louis, les séminaires, les couvents, renferment des sujets de talent qui pourraient rivaliser de zèle avec MM. Denifle, Schwarz, etc. Pour n'en citer qu'un, notre clerc national, Mgr Chevalier, est très versé dans les sciences historiques. Il a publié un nombre considérable d'ouvrages qui dénotent un esprit fort distingué et un travailleur hors ligne. Ne serait-ce point là un auxiliaire admirable pour le préfet des archives? Peut-être Mgr Chevalier accepterait-il un poste où il pourrait mettre son érudition au service de l'Église. Bref, les hommes de bonne volonté ne manqueront point, et sous peu nous verrons le petit noyau du cardinal historien grossir à vue d'œil et atteindre les proportions d'une phalange imposante.

« Ceux qui s'occupent d'études historiques saluent avec bonheur cette transformation, qui sera comme l'épanouissement radieux de l'idée même du souverain pontife. L'augmentation du personnel des archivistes, l'élargissement du cadre primitif, l'ouverture d'une école de paléographie fondée il y a quelques jours, cela fournira le couronnement de l'édifice que Léon XIII a daigné consacrer à l'histoire ecclésiastique. Me sera-t-il permis d'ajouter quelques mots à cette lettre? Dans un article sur les « archives du Vatican », votre correspondant romain a négligé de vous entretenir d'une classe de savants qui ont devancé l'œuvre du cardinal Hergenrœther : je veux parler de l'École française de Rome.

« Deux disciples de M. Leblant, MM. Elie Berger et Ch. Grandjean, ont publié les *Registres* d'Innocent IV, de Boniface VIII, de Benoît XI et mis au jour un travail magnifique qui fait le plus grand honneur à la science française. Les Allemands se targuent de nous être supérieurs en fait d'érudition. Que l'on parcoure les publications des élèves de l'École française et l'on se convaincra que, sous ce rapport, nous n'avons rien à envier à l'Allemagne. Recherches, critique, ordonnance des matériaux, rien ne manque à ces compositions, qui ont l'avantage d'être en outre moins massives et plus claires que les élucubrations des savants d'outre-Rhin.

« Un grand philosophe du pays de Kant avouait à ses auditeurs que lui-même ne se comprenait pas très bien. N'est-ce pas un peu le défaut de la plupart de ses compatriotes? Ils ont de la peine à démêler leurs propres idées et à sortir... de leur subjectivité.

« Le Français, qui a l'esprit lucide, est tout à fait apte à percer ces nuages et à donner une forme précise aux créations quelquefois trop vagues du génie allemand.

« Et voilà pourquoi (cette réflexion me ramène au point de départ) il est heureux qu'aux archives du Vatican l'élément français ne soit pas exclu au profit de l'élément germanique. »

Autriche. — *La presse périodique en Autriche.* — Dans l'espace de dix années, de 1873 à 1882, le nombre de périodiques qui se publient en Autriche a augmenté de 866 à 1,378. Ces publications se classaient comme ci-après :

	Nombre.
Sciences politiques	436
Economie sociale	139
Économie rurale	91
Industrie	90
Sciences militaires	8
Médecine et sciences naturelles	39
Droit	20
Religion et morale	40
Pédagogie	85
Histoire du mouvement géographique, statistique et littéraire	49
Théâtres, musiques, modes	65
Belles-lettres et feuilles satiriques	118
Feuilles locales	91
Feuilles d'annonces administratives et commerciales	104

Dans ce nombre, 912 périodiques paraissent en allemand, 85 en italien, 176 en langue tchèque, 27 en langue slovène, 24 en langue ruthène et 19 en hébreu.

Les journaux quotidiens étaient au nombre de 100 et les revues hebdomadaires au nombre de 358. — Quant aux revues mensuelles, leur nombre a doublé en dix années; elles atteignaient fin 1882 le chiffre de 312.

Espagne. — *Congrès littéraire et artistique à Madrid.* — Le 29 septembre prochain aura lieu, à Madrid, la septième session du congrès littéraire et artistique international, organisé par l'Association, avec le concours des artistes et écrivains espagnols.

Le congrès s'ouvrira par une séance solennelle d'inauguration, où l'on entendra les différents rapports sur les travaux de l'année, sur la législation relative à la propriété littéraire et artistique dans tous les pays, sur l'utilité des conventions internationales entre nations parlant la même langue, sur la propriété artistique, sur le droit de reproduction des œuvres d'art, sur son attribution légale à l'auteur et sur les droits de l'État acquéreur des œuvres d'art.

L'Association a désigné comme sujet du deuxième concours international la question suivante :

Du sentiment de l'honneur; son expression dans la littérature espagnole et dans la littérature des autres pays.

Les écrivains de tous les pays sont invités à participer à ce concours.

Il sera décerné une médaille de vermeil comme premier prix; une de bronze comme mention honorable.

Le programme des fêtes est des plus séduisants.

Il comprend une excursion à Tolède et à l'Escurial; des visites aux musées, des fêtes populaires et des courses de taureaux, sans compter d'innombrables banquets.

Russie. — *Autographes de Pouchkine.* — On a trouvé parmi les papiers d'un écrivain russe, mort aujourd'hui, beaucoup de manuscrits autographes de Pouchkine, dont une grande partie est entièrement inédite.

Hollande. — *Traductions de Molière.* — La Hollande est le pays qui possède le plus grand nombre de traductions de Molière. De 1670 à 1869, les Hollandais en ont publié 122 traductions, sans compter deux traductions en langue frisonne.

Indes. — *La presse hindoue.* — Dans une publication périodique anglaise nous trouvons les détails qui suivent sur la presse hindoue :

« Les compositeurs indigènes sont assis sur le plancher devant leurs casses. D'ailleurs, la plupart des ouvriers des autres professions travaillent assis par terre.

« Peu de compositeurs indigènes occupés dans les journaux anglais comprennent l'anglais, ils n'en savent souvent pas un mot. Ils n'en composent pas moins bien, grâce à leur adresse qu'ils acquièrent par une longue pratique.

« Les annonces concernent presque toujours des marchandises importées par des étrangers. Les indigènes font rarement insérer des annonces.

« Les journaux rédigés dans les différents dialectes du pays sont généralement lithographiés, quoiqu'on ait aussi des types dans tous ces idiomes et que ces types soient bien plus lisibles que les caractères lithographiés.

« L'impression se fait à bras, les moteurs à vapeur ou à gaz et les presses mécaniques étant beaucoup plus coûteux que le travail manuel des indigènes.

« Les journaux illustrés sont rares.

« Les ornements sont souvent très beaux. Quant aux dessins représentant certaines localités ou des personnes, ce sont de simples esquisses. On n'y tient aucun compte des proportions ni de la perspective.

« Les titres des journaux indigènes sont plus ou moins d'une nature poétique. En voici quelques-uns : *l'Ami, le Bienfaiteur, le Protecteur, la Lumière, le Réflecteur de la lumière, les Montagnes lumineuses, le Soleil brillant, le Lever de la pleine lune, l'Éclaireur des femmes, le Propagateur des bonnes et agréables nouvelles, le Triomphe de l'Islamisme, la Lumière de la Moralité, l'Arbre merveilleux, l'Océan de la Sagesse, la Mer des sciences médicales*, etc., etc. L'organe du gouvernement de Bangkok porte le titre harmonieux de *Rahtschaketsch-tschahombekseh.*

« Le plus petit journal du monde paraît, une fois par mois, à Népal (ou Népaul). »

Chine. — *Traduction d'un livre de M. Spencer.* — L'ouvrage de M. Hubert Spencer sur l'*Éducation*, qui avait déjà été traduit en japonais, vient d'être traduit en chinois. Il est précédé, dans l'édition chinoise, d'une préface où le traducteur déclare avoir eu pour objet de contribuer à améliorer les conditions de l'instruction publique dans son pays.

Amérique. — *A propos de John Bull et son île.* — *The Critic and good Literature* du 14 juin rappelle que notre correspondant américain, M. Pène du Bois, a, dans sa dernière lettre au *Livre*, appelé l'attention sur la révélation faite par *The Critic*, que *John Bull et son île* aurait d'abord été écrit en anglais par un Anglais, puis traduit et publié en français. Cette nouvelle, empruntée au *Livre* par le *Graphic* de Londres, a donné lieu à la lettre suivante, que M. Max O'Rell a adressée à *The Pall Mall Gazette*, et que nous traduisons littéralement :

« Monsieur,

« Le *Graphic* du 17 mars cite l'étonnante nouvelle suivante, d'après une revue des plus sérieuses appelée *le Livre*, à savoir : « que *John Bull et son île* a été primitivement écrit en anglais par un Anglais, puis



traduit, afin de pouvoir être publié d'abord en français ». C'est là une révélation surprenante, car l'on est difficile à contenter. Comme j'aimerais à calmer quelques cerveaux fiévreux, voulez-vous me permettre de déclarer dans votre journal si répandu que : 1° il n'est pas vrai que je sois l'auteur de la traduction de mon livre en bengali qui doit bientôt paraître à Calcutta, ni que le gentleman bengali, auteur de la traduction, soit l'auteur de l'original français ; 2° il n'est pas vrai que M. Gladstone m'ait offert 20,000 livres pour ne plus écrire de livres sur l'Angleterre ; 3° il n'est pas vrai que j'aie donné 5 livres à un membre influent du parti conservateur pour avoir fait une allusion bienveillante à mon livre dans le parlement le 22 avril dernier ; 4° il n'est pas vrai que j'ai été renvoyé d'une importante école publique pour avoir pris ma revanche de Waterloo sur le dos de petits garçons au-dessous de dix ans ; 3° il n'est pas vrai que j'aie signé un engagement avec M. Augustin Harris pour paraître dans la prochaine pantomime à Drury-Lane ; 6° il n'est pas vrai que Mme Tussaud ait demandé ma photographie, ni que le lord maire m'ait notifié l'intention de la municipalité de me conférer les droits de citoyen de Londres ; 7° il n'est pas vrai que j'aie reçu six pence d'aucune des trois bandes d'éditeurs de New-York qui ont volé mon livre ; 8° il n'est pas vrai que mon nom irlandais donne de l'ombrage aux autorités de Scotland-Yard (la préfecture de police à Londres), ni que ma maison soit surveillée de près par la police ; 9° mais il est vrai que, depuis le temps d'Horace jusqu'au nôtre, les auteurs de livres qui se vendent n'ont jamais été appréciés par les auteurs de livres qui ne se vendent pas.

« Je suis, monsieur, votre obéissant serviteur. »

Cette longue lettre, comme on le voit, répond à tout, excepté à ce qu'avait avancé le journal *The Critic* reproduit par *le Livre* et *The Graphic*.

MM. Scribner, une des trois bandes de New-York dont il est question dans la lettre, déclarent avoir payé à MM. Field et Tner une certaine somme pour pouvoir reproduire l'édition anglaise. Ce serait alors affaire entre M. Max O'Rell et ses éditeurs anglais, MM. Field et Tner.

Bibliographie des écrits relatifs à la Californie. — La bibliographie la plus complète que l'on puisse consulter des écrits relatifs à la Californie se trouve dans l'*Histoire de la Californie* (*History of California*) de Bancroft, publiée par A. L. Bancroft et Cie. Un des chapitres de cette histoire est consacré à une liste raisonnée de plus de 4,000 titres de livres, brochures, documents, articles et manuscrits sur ce sujet.

Statue de Luther. — On a récemment inauguré une statue de Martin Luther à Washington.

Association littéraire. — Il se forme à New-York une société dans l'intérêt de l'art et de la littérature. Dans l'assemblée préparatoire, M. Roudel a été élu président provisoire, et M. Henri Pène du Bois, le correspondant américain du *Livre,* secrétaire.

Une nouvelle découverte. — Un journal de Toronto, *The Week*, annonce qu'on a trouvé le moyen de reproduire, à l'aide d'une composition qui ne gâte en rien le papier ni l'impression, le fac-similé exact de n'importe quel imprimé, ancien ou moderne, sans qu'il soit besoin d'avoir des caractères semblables et de faire à nouveau la composition.

A travers les Revues.

Angleterre. — M. Jules Claretie donne à l'*Athenæum* du 14 juin des « Notes de Paris », où il parle surtout des expositions de peinture, et des érections de statues faites ou à faire en l'honneur de nos grands hommes.

Le numéro du 21 juin publie un article sur les manuscrits persans du *British Museum* qui intéressera les bibliophiles et les philologues orientaux.

— A citer dans le *Gentleman Magazine* de juillet un article sur les chansons populaires d'Italie, par E. M. Clerke, et une étude sur Mme de Krüdener, par Margaret Mary Maikand. M. W. H. Hudson y donne aussi, dans un style humoristique et amusant, le résultat de ses observations sur les araignées (*spiders*).

— *London Society* a, dans son numéro de juillet un article bien curieux, intitulé *les Femmes qui ont aimé Victor Hugo (The Women who loved Victor Hugo),* spécialement consacré à Mme Hugo et à Mme Drouet. On remarque aussi une étude sur Charles Méryon, le graveur, mort fou il y a déjà seize ans. Elle est signée J. Fitzgerald Molloy. — La même revue publie un numéro spécial pour les vacances, sous le titre de *Summer Number* (numéro d'été), qui est tout plein d'histoires, d'articles et de pièces de vers capables de faire passer des instants agréables au lecteur de loisir.

— *The Nineteenth Century* (juillet) s'ouvre par une pièce de M. Algernon Charles Swinburne, intitulée *: On a Country road (Sur une route, dans la campagne),* en l'honneur de Chaucer. MM. Edmond Gurney et Frédéric W. H. Myers continuent leurs curieuses études sur les apparitions, et M. Walter S. Sichel donne un article remarquable sur les lettres de Henri Heine.

— A signaler dans les derniers numéros de *Notes and Queries* une intéressante bibliographie de Chaucer, par M. J. Maskell.

— A noter dans *The Saturday Review* du 7 juin, une colonne intitulée *le Missel de M. Renan (M. Renan's Missal),* où l'écrivain anglais se moque agréablement du désir manifesté par l'auteur de la *Vie de Jésus,* de se voir, sous forme de petit livre édifiant relié en maroquin et composé de pensées choisies dans ses œuvres, entre les doigts effilés des jolies femmes. Le railleur oublie que c'est une mode anglaise que de découper en pensées exquises les ouvrages des littérateurs célèbres et d'en former de petits livres moraux ou amoureux



sous le nom de *Birthday books,* ou tout autre titre approprié. MM. Browning et Tennyson, pour ne parler que des vivants, ont, si je ne me trompe, donné lieu à la fabrication de livres d'heures de ce genre.

Le numéro du 14 juin contient une violente critique de Mme Sarah Bernhardt sur la *Macbeth* de Richepin, et le traducteur n'y est guère mieux traité que l'actrice. — Dans une revue de la littérature française, le *Reviewer,* parlant de M Bourget et de *l'Irréparable,* veut bien nous apprendre que les mots *âcre, buée* et *usure* sont des expressions à la mode du jour, bonnes à attirer l'attention des badauds *(catch-words).*

Allemagne. — *Blätter für literarische Unterhaltung.* — (Numéros 25, 26 et 27). R. Weitbrecht : La Critique payée. — G. Petzet : La Fête commémorative de Geibel. — E. Mausbach : Adolphe Frédéric, comte de Schack et ses œuvres.

— *Deutsche Revue* (juillet). H. Julia : Souvenirs de Henri Heine. — Marco Minghetti : La dernière période de Raphaël.

— *Deutsche Rundschau* (juillet). W. Scherer : Discours sur Geibel. — F. V. Wegele : La littérature des mémoires en Allemagne. — Un Souvenir de Garibaldi. — Souvenirs de la vie de Tourguéneff.

— Dans le *Magazin für die Litt. des In und Auslandes,* M. Schmidt-Weissenfils consacre un article à la correspondance de George Sand et au portefeuille de Mme Dupin, publié par le comte Gaston de Villeneuve-Guibert.

Italie. — Dans son numéro du 25 juin la *Revue internationale* de Florence donne une étude très soignée et très sympathique de M. G. Saint-René Taillandier sur *un poète français contemporain : Paul Bourget.*

La livraison du 10 juillet publie quelques *feuillets détachés d'un journal de Crimée,* écrit par le général de Saint-Pierre, qui faisait partie du corps expéditionnaire piémontais, comme lieutenant-colonel, commandant supérieur des *bersaglieri.* Par ces courts extraits on peut juger de l'intérêt tout particulier que doit présenter ce journal. Une note datée de Constantinople, 8 mai 1855, a eu malheureusement une sorte d'actualité. Le général de Saint-Pierre écrit : « Constantinople est, dans ce moment, une Babylone, tant pour la variété des costumes que par le nombre des troupes. On nous dit que le choléra sévit; mais comme il n'y a pas de bulletin et qu'on ne prend aucune précaution, on y pense moins; mais malheur à qui il échoit en partage..... »

La même livraison donne plusieurs passages importants d'une monographie ancienne, déjà du docteur Pacini, sur le choléra asiatique. Le docteur Pacini soutenait cette doctrine, que la mort était amenée par les pertes d'eau continue dans le sang. Ces pertes seraient dues aux lésions causées dans le tube digestif par le microbe cholérique. Pour ridiculiser cette thèse on l'avait appelée la doctrine hydraulique du choléra. Le docteur Pacini avait cherché à démontrer dans sa monographie que cette dénomination plaisante devait être regardée au contraire comme très sérieuse.

— La seconde livraison (avril-juin) de la *Rivista storica italiana,* dont nous avons déjà parlé lors de sa fondation, contient divers articles d'un réel intérêt, notamment *I primi normanni d'Italia in Oriente* de M. Braudileone, et l'*Insurrezione di Pavia en 1796* de M. C. Magenta. Cette dernière étude a emprunté ses documents à des écrivains qui ont été les témoins oculaires des faits, à Fenini qui les a notés dans son *Diario,* à Rosa qui a écrit *la Insurrezione ed il sacco di Pavia nel 1796,* et à Carpanelli, auteur de *Il tumulto di Pavia contro i Francesi nel 1796.*

Le récit de ces événements se complète de pièces curieuses, dont le texte n'est peut-être pas inédit, mais dont la reproduction n'avait pas du moins respecté la formule exacte. C'est ce qu'avance l'auteur de l'article, pour la capitulation du château de Pavie faite entre le commandant français de la place et la municipalité « le 6 prairial an IV de la République française ». Le texte original de la capitulation a été communiqué par son possesseur, M. Camille Brambilla. Nous relevons encore un décret, dont l'original se trouve aux archives de la municipalité de Pavie, et par lequel Bonaparte traduisait le 24 prairial devant la commission militaire établie à Milan, les anciens officiers municipaux de la ville.

Nous notons aussi, dans cette même livraison, pour ceux qu'intéresse l'histoire de l'imprimerie en Italie, divers documents nouveaux, tirés des archives de Milan, et relatifs aux imprimeurs Pamfilo Gastaldi, Antonio Planella, Pietro Ugleimer et à l'évêque d'Aleria (xve siècle).

États-Unis. — Dans un article de *The Atlantic Monthly* (juillet), intitulé *The Gospel of the Defeat (l'Évangile de la Défaite),* et signé Harriet Waters Preston, en étudiant le *Journal intime* de Henri-Frédéric Amiel, l'auteur trouve l'occasion de casser le nez de M. Edmond Scherer en l'appelant « le premier critique français vivant, et, somme toute, le plus grand depuis Sainte-Beuve ». — Un article sur les localités auxquelles se rattache le souvenir de Galilée, par E.-D.-R. Bianciardi, et une comparaison entre les Enfers d'Homère, de Virgile et de Dante, par William C. Lawton, valent la peine d'être cités.

— A lire dans *The Andover Review* (juin) un article de MM. Helen Bigelow Merriman sur l'école de peinture préraphaélitique et poétique en Angleterre.

— *Lippincott's Magazine* (juillet) commence une série d'intéressantes études descriptives, gentiment illustrées, sur les localités suburbaines de New-York *(The Suburbs of New-York).* Il contient aussi des souvenirs sur Emerson, par Frank Bellew, qui justifient l'intérêt éveillé par le nom de l'homme dont ils parlent.





France : *A.-J. Pons. — Tissot. — Moigno. — Mary-Lafon. — Moreau. — Baudrier. — De la Guéronnière.* — **Etranger :** *Bragge. — Cullinam. — Hadfield. — David Jones. — Hoffman. — Ridgway Lloyd. — Watts. — Lepsius. — Schmaler. — De Hochstetter. — Zanichelli. — Le Monnier. — Sola. — Campello. — Carla Serena. — Guyot. — Munch. — Tourrezek. — Venner.*

FRANCE

Nous avons le regret d'apprendre la mort d'un de nos plus fidèles collaborateurs-critiques du *Livre*, M. Antoine-Joseph Pons, décédé à Paris le 30 juillet dernier à l'âge de cinquante-sept ans.

A.-J. Pons était un érudit, très laborieux, d'esprit indépendant et juste. Il publia divers volumes, dont le plus célèbre est : *Sainte-Beuve et ses inconnues.* Nous devons citer également : *Coups de plume indépendants. — Ernest Renan et les origines du Christianisme;* une étude bibliographique sur les *Éditions illustrées de Racine,* de nombreuses études et préfaces signées de ses initiales dans la *Petite collection antique* de Quantin et diverses études de philologie que le temps ne nous permet pas de rechercher et de citer ici.

M. Pons avait été longtemps secrétaire de Sainte-Beuve et rédacteur à divers journaux, entre autres le *Nain Jaune*. Il préparait pour la maison Quantin un long travail d'encyclopédie littéraire déjà très avancé.

Tous ceux qui ont connu Pons regretteront en lui un de ces écrivains « à la Gustave Planche », d'un esprit critique très sincère et d'une humeur un peu assombrie par la retraite et la misanthropie.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a, le 2 juillet, perdu l'un de ses membres.

M. Tissot, ancien ambassadeur de France à Constantinople et à Londres, a succombé aux suites d'hémorragies vésicales dont il souffrait depuis longtemps.

M. Charles-Joseph Tissot était né à Paris le 29 août 1828 : il était le fils de Charles Tissot, littérateur estimé. Il acheva ses études au lycée Charlemagne, eut des succès au concours général, alla étudier le droit à Dijon, puis fut en 1848, élève de l'École d'administration.

Attaché au ministère des affaires étrangères, il fut nommé successivement vice-consul à Tunis et consul à la Corogne (Espagne), à Salonique, où il eut à protéger les chrétiens contre les massacres excités alors sur plusieurs points de l'Orient par le fanatisme musulman, à Andrinople et à Jassy.

Diverses missions lui furent confiées dans l'intervalle. Il fut, en 1866, nommé sous-directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères. Secrétaire d'ambassade à Londres en 1869, il devint ministre plénipotentiaire à Tanger le 8 avril 1871, passa en la même qualité, à Athènes, le 20 octobre 1876 et fut envoyé comme ambassadeur de la République française à Constantinople le 15 juin 1880.

Il fut ensuite appelé à l'ambassade de France à Londres; il résigna ses fonctions, lorsqu'il se sentit atteint par le mal qui devait l'emporter.

M. Tissot était membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 1880.

Décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1861, il avait été promu officier le 10 mars 1866 et commandeur le 7 février 1878.

Outre les différentes études d'histoire, d'archéologie ou de géographie comparées, publiées dans des recueils de périodiques, on cite ses thèses pour le doctorat ès lettres : *les Proxénées grecques et leur rapport avec les institutions consulaires modernes.*

Parmi ses autres publications il convient de mentionner : *Recherches sur la géographie comparée de la Mauritanie Tingitane; la Libye d'Hérodote; le Chot-el-Djerid,* communication faite à la Société de géographie; *Lettre sur la découverte d'un texte épigraphique de la table de Souk-el-Khmis; Études sur le bassin du Badragas et sur la route de Carthage à Hippone par Bulla Regia; Fastes de la province d'Afrique; la Campagne de Jules César en Afrique,* etc. Il avait entrepris une *Géographie de l'Afrique proconsulaire,* dont un volume est imprimé, un autre très avancé : ce travail sera complété et publié par les soins de M. Salomon Reinach.

— L'abbé Moigno, savant distingué et chanoine du chapitre de Saint-Denis, a succombé le mois dernier dans cette ville, des suites d'une carie de l'os du pied

qui le tenait alité depuis longtemps. Il était âgé de quatre-vingts ans.

Né à Guéménée (Morbihan), il était fils d'un receveur de l'enregistrement, M. Moigno de Villebeau, qui supprima son titre nobiliaire au temps de la Révolution. Il fit de bonnes études littéraires et entra en 1822 dans la maison des jésuites de Montrouge pour y faire son noviciat.

En 1830, l'abbé Moigno quitta Paris et se rendit en Suisse où il perfectionna son étude des langues vivantes; en 1835, il subissait son grand examen de théologie, et l'année suivante,laCompagnie de Jésus, à laquelle l'abbé Moigno était lié par ses vœux, lui confiait une chaire de mathématiques dans sa maison de la rue des Postes.

C'est à cette époque que le savant commença à écrire dans les journaux, d'abord à l'*Univers*, où il soutint des polémiques religieuses. C'est alors que le père Boulanger, supérieur des jésuites en France, nomma le père Moigno professeur d'histoire et d'hébreu au séminaire de Laval, qu'il quitta au bout de quatre ans pour reprendre ses études scientifiques avec les grands savants de l'époque, tels que Ampère, Dumas, Arago, Beudant, Thénard, etc.

En 1845, l'abbé Moigno entrait au journal l'*Époque* comme rédacteur scientifique et, en 1850, il collaborait au même titre à la *Presse*, puis il passa au *Pays* qu'il quittait en 1852 pour devenir rédacteur en chef du *Cosmos* qu'il abandonnait en 1863, à la suite de difficultés avec la direction, pour fonder le journal les *Mondes*, qui paraît encore actuellement.

Après avoir été aumônier au lycée Louis-le-Grand, de 1848 à 1851, il fut attaché au clergé de Saint-Germain-des-Prés en 1859; enfin le 25 septembre 1873, il était nommé chanoine de second ordre du chapitre de Saint-Denis.

Parmi ses publications importantes, nous citerons: Un *Traité de télégraphie électrique, Répertoire d'optique moderne, Cours de science vulgarisée, Mélanges de physique et de chimie, les Éclairages modernes,* et surtout son grand ouvrage sur les *Splendeurs de la foi.*

L'abbé Moigno était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1864.

Les scellés ont été apposés sur la bibliothèque et les papiers particuliers du défunt

On sait que l'État a le droit de mettre sous scellés les papiers privés des hommes politiques qui ont touché aux choses publiques. Or il faut rappeler que l'abbé Moigno a été l'ami d'Arago et d'Ampère, et, qu'en 1848, il était question de lui confier un ministère.

On assure, de plus, que l'abbé Moigno a écrit, dans ces derniers temps, des mémoires très intéressants dans lesquels sont pourtraicturés en robe de chambre plusieurs de nos hommes politiques très en vue.

— M. Mary Lafon, l'écrivain bien connu, vient de mourir subitement, près de Montauban, en sa propriété du Ramier, où il s'était retiré depuis longtemps.

M. Jean-Bernard Lafon, dit Mary Lafon, était né à Lafrançaise en 1812. Dès son jeune âge il montra de grandes dispositions littéraires : en 1828, à la distribution des prix du collège, élève de seconde, il lisait une pièce de vers pleine d'enthousiasme sur la guerre de Grèce. Au début de sa carrière, il semblait vouloir s'adonner exclusivement aux recherches et aux travaux historiques. C'est ce que montrent ses publications sur les troubadours, sur la langue romane, son *Histoire du midi de la France,* sa collaboration à l'*Histoire des villes de France,* ses trois ouvrages *Rome,* la *France,* l'*Espagne,* et bien d'autres publications historiques dont la liste est longue.

Mais bientôt il publia des livres moins spéciaux, tels que *Sylvio et le Boudoir* et *Mes Primevères;* puis écrivit des comédies : l'*Oncle de Normandie,* la *Course au mariage,* enfin le *Chevalier de Pomponne,* joué à l'Odéon.

Mary Lafon réussit aussi dans le roman : on a de lui la *Bande mystérieuse,* récit d'un procès célèbre; la *Peste de Marseille,* etc.

L'œuvre de Mary Lafon comprend plus de 50 volumes d'histoire, de poésie ou de littérature.

Depuis les dernières années de l'empire il s'était fixé à Montauban; il dirigeait la bibliothèque de la ville. Il y a un an, il publia des souvenirs intitulés : *Cinquante ans de la vie littéraire,* qui ont obtenu un légitime succès.

Il faisait partie de la Société des gens de lettres, de nombreuses sociétés savantes; il était chevalier de la Légion d'honneur et décoré de plusieurs ordres étrangers.

— On annonce la mort du docteur Moreau de Tours, médecin de la Salpêtrière, décédé à Paris à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Né à Montrésor (Indre-et-Loire), en 1804, il commença la médecine à Tours, vint à Paris en 1826 où il fut reçu docteur en juin 1830, et fut jusqu'en 1832 interne à Charenton sous Esquirol. Il fit ensuite, avec plusieurs riches malades du célèbre aliéniste, un long voyage en Europe et dans l'Orient, et en rapporta une foule d'observations relatives à l'aliénation mentale. Il fut à son retour, en 1840, nommé par concours médecin adjoint au service des aliénés de Bicêtre.

Peu après, il fut appelé par M. Mitivié à diriger l'établissement d'Ivry, fondé par Esquirol, et dont il devint plus tard propriétaire et directeur. Il a été depuis chargé du service des aliénés à la Salpêtrière.

M. Moreau de Tours a été décoré de la Légion d'honneur.

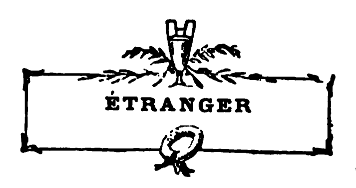
Il laisse de nombreux ouvrages fort estimés, parmi lesquels nous citerons : *De l'influence du physique relativement au désordre des facultés intellectuelles; Études physiologiques sur la folie; Du haschisch et de l'aliénation mentale; Traité pratique de la folie névropathique,* etc.



— Nous apprenons avec regret la mort d'un érudit bibliophile lyonnais, M. le président Baudrier. On lui doit : *la Fondation David Comby*, Lyon, 1867, in-8°. *Hommage rendu à la charité de Lyon en 1536*, livre des plus rares de Jean de Vauzelles, réimpression avec introduction, notes et glossaire, Lyon, Perrin, 1875, in-8°; — *Notice sur A. de Terrebasse* insérée dans le *Bulletin du bibliophile* (1872); — *Visite à la bibliothèque de l'Université de Bâle;* Lyon, Perrin, 1880; — *De l'orthographe du nom de Guillaume Rouville*, Lyon, Perrin, 1883. M. Baudrier laisse de nombreux et savants manuscrits que sa famille ne voudra pas laisser inédits.

— On annonce la mort à l'âge de soixante-quatorze ans, à Thonon (Dordogne), du comte Alfred de la Guéronnière, frère de l'éminent publiciste qui occupa sous l'empire une large place dans la politique.

On doit à M. Alfred de la Guéronnière un certain nombre d'œuvres littéraires très appréciées, entre autres un ouvrage sur les *Hommes d'État anglais*.



Angleterre. — Le 6 juin est mort un collectionneur bien connu en Angleterre, M. William Bragge, de Birmingham. Il avait réuni un choix très remarquable de manuscrits, dispersés récemment; une collection ethnologique de pipes, dont beaucoup appartiennent au *British Museum*, et toutes les éditions des œuvres de Cervantes et des commentaires auxquels ils ont donné lieu. Cette dernière collection avait été offerte par lui à une des bibliothèques publiques de Birmingham.

— M. M. C. Cullinam, de Christ's College, Cambridge, connu par des traductions classiques et d'autres publications savantes, vient de mourir à Rome.

— On annonce la mort à l'âge de soixante-deux ans d'un journaliste anglais, M. Charles Hadfield, rédacteur en chef du *Salford Weekly News*. Il avait rédigé en chef le *Manchester City News* et avait fait partie de la rédaction du *Manchester examiner and Times*, du *Warrington examiner*, et d'un grand journal écossais, le *Glascow Herald*.

— L'éditeur de *The Saturday Review*, M. David Jones, est mort récemment dans sa soixante-dix-septième année. Il avait commencé sa carrière de journaliste à la *Morning Chronicle*, qu'il quitta avec M. Douglas Cook et les autres, pour fonder *The Saturday Review*.

— Le poète et romancier Charles Fenno Hoffman est mort à Harrisburg, le 7 juin, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il avait écrit dans le *Knickerbocker*, l'*American Monthly* et le *Literary world*. Le roman qui fonda sa réputation parut en 1840 et est intitulé *Greyslaer*. Deux ans après il donna un recueil de vers intitulé *The Vigil of Faith and other poems* (la Veillée de la Foi et autres poèmes). Depuis 1849, il était fou.

— Un archéologue spécialement adonné aux antiquités ecclésiastiques, M. Ridgway Lloyd, de Saint-Albans, est mort dans sa quarante-deuxième année, Son principal ouvrage est une description des autels, ornements et tombes de l'abbaye de Saint-Albans antérieurs à 1428.

— M. Henry Watts, né en janvier 1815, est mort soudainement le 30 juin. Il fut, de 1846 à 1857, démonstrateur de chimie à University College, Londres. Traducteur du *Handbuch der Chemie* de Gmelin, il dirigea la publication d'un grand dictionnaire de chimie (*Dictionary of chemistry and the allied branches of other sciences*), qui a fait et fait encore sa réputation.

Allemagne. — Le célèbre orientaliste Charles Richard Lepsius vient de mourir à Berlin.

Né le 23 décembre 1813, M. Lepsius se livra de bonne heure aux études de philologie comparée et publia dès l'âge de vingt-trois ans un travail considérable sur les rapports des alphabets sémitique, indien, persan, éthiopien et égyptien, qui fut remarqué. Depuis 1835, il se consacra exclusivement à l'étude des hiéroglyphes égyptiens en Italie, en Angleterre et enfin en Égypte, où il passa quatre ans. De retour à Berlin, il devint successivement professeur à l'Université, membre de l'Académie des sciences de cette ville et correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de France, en 1878.

Les travaux de M. Lepsius traitent spécialement de l'Égypte : son histoire, sa mythologie, ses monuments, sa géographie, etc. M. Lepsius s'est occupé également, mais avec moins de succès, d'un alphabet de linguistique universelle, destiné à réduire les diverses langues à une orthographe uniforme en caractères européens. Ce travail a eu plusieurs éditions en Angleterre.

— Le 13 juin est mort à Bautzen M. E. Schmaler, l'éditeur d'un journal publié en langue wende et intitulé *Serbske Norving*. C'était un des rares auteurs contemporains qui ont publié des travaux littéraires dans cette langue.

Autriche. — Le professeur Ferdinand de Hochstetter, président de la Société de géographie et membre de l'Académie des sciences d'Autriche, vient de mourir à l'âge de cinquante-cinq ans, à Dœbling près Vienne.

En 1857, le gouvernement autrichien lui confia la direction de cette expédition scientifique autour du



monde, qui est restée célèbre dans les annales de la science sous le nom du *Voyage de la frégate Novara.*

Dans cette expédition, qui dura trois ans, M. de Hochstetter explora les archipels de l'océan Pacifique, et notamment la Nouvelle-Zélande, qu'il a étudiée et décrite aux points de vue de la géologie, de la paléontologie, de la topographie, de l'ethnologie, de la flore et de la faune.

Plus tard, M. de Hochstetter s'est appliqué à vulgariser, par une autre série de livres superbement illustrés, la connaissance des pays montagneux du sud-est de l'Europe : les Balkans, la Roumélie, les Ourals, les Alpes et l'Orient.

Italie. — Deux éditeurs connus en Italie par leurs publications importantes, par l'influence qu'ils ont eue sur le mouvement littéraire moderne, viennent de mourir à quelques jours de distance.

M. Nicolas Zanichelli, mort à Bologne le 7 juin dernier, était né à Modène le 7 novembre 1819. Il avait fondé à Bologne en 1867 la maison qu'il a dirigée jusqu'à sa mort et qui avait pris un grand développement à partir de 1877. Il avait dernièrement entrepris, dans le but de combattre la contrefaçon, la publication d'nne *Biblioteca elzeviriana economica* à un franc le volume, dont le succès s'était rapidement affirmé.

M. Le Monnier, l'éditeur de Florence qui a succombé le 27 juin à une longue maladie, était d'origine française. Il était né le 1er décembre 1806 à Verdun, et avait été destiné par son père à la carrière militaire qu'il dut abandonner par suite d'un coup de tête de jeunesse. Il était alors à Saint-Cyr. Il entra à ce moment dans un atelier d'imprimerie et vint à Florence vers 1830 ; il s'y établit bientôt comme imprimeur. Sa première publication importante fut celle des *Poètes et prosateurs grecs,* pour le compte de la *Societa editrice fiorentina.* En 1865 il céda son imprimerie et sa librairie à une société qui prit pour dénomination commerciale celle de : Les successeurs de Le Monnier, mais à laquelle il conserva son concours comme directeur.

— Un lettré et un bibliophile de mérite, le comte Cristoforo Sola, est mort le 2 juillet à Milan. Ses divers écrits ont été réunis en un volume publié par la maison Dumolard.

— De Rome, on annonce la mort de M. le comte Pompea Campello, sénateur, l'un des derniers survivants de la phalange des patriotes qui ont passé leur existence à lutter pour l'unité de leur patrie. Dès 1831, à Bologne, il s'était prononcé contre le pouvoir temporel du pape, ce qui lui valut des années de disgrâce. En 1848, il fut député au parlement romain et l'un des membres du gouvernement provisoire après la fuite du pape à Gaëte. A la chute de la révolution, il émigra en France et y acheva deux drames, *Beatrice Cenci* et *Guicciardini,* qui furent représentés avec succès. En 1860, il devint sénateur du royaume d'Italie.

Il était né à Spolette le 15 février 1803.

— Un télégramme d'Athènes, 20 juillet, annonce la mort de Mme Carla Serena, bien connue par ses voyages en Asie. Mme Carla Serena a publié diverses relations intéressantes, entre autres *De la Baltique à la mer Caspienne* et *Une Européenne en Perse.*

Elle a collaboré à diverses revues, notamment au *Tour du Monde.*

Suisse. — Un géographe éminent, M. Arnold Guyot, est mort à Princetown (New-Jersey), le 8 février, à l'âge de 67 ans. Il était d'origine suisse. — Il était un des collaborateurs de la *Revue géographique internationale.*

Norvège. — On annonce la mort à Christiania de M. André Munch, poète norvégien, ancien bibliothécaire de l'Université de cette ville et pensionné par le Storthing depuis 1860.

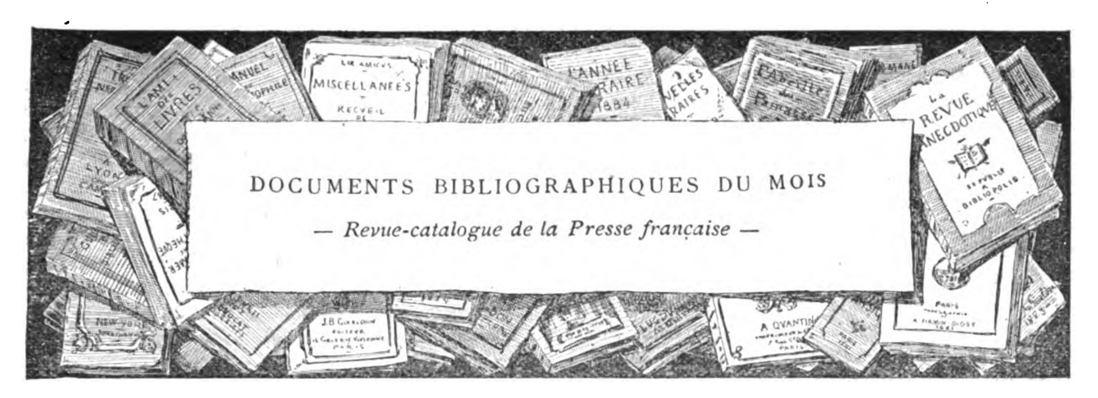
M. Munch a publié plusieurs volumes de poésies gracieuses et de drames dont le succès a été très vif en Norvège. Il était âgé de soixante-quatorze ans.

Pologne. — Suivant une dépêche reçue à Varsovie de Santa-Isabella de Fernando-Po, M. Tourrezek, l'un des plus importants personnages de l'expédition scientifique polonaise en Afrique, est mort récemment dans l'île de Houdolch.

Le defunt s'était illustré par la découverte des sources du Rio del Rey, que plusieurs expéditions scientifiques avaient tenté vainement de retrouver jusqu'ici. Il laisse de très curieux travaux sur les contrées de l'Afrique centrale.

Amérique. — Le Mathieu de la Drôme canadien, Henry G. Venner, dont les almanachs et les prédictions atmosphériques sont populaires en Amérique, est mort le 8 juin. Naturaliste distingué, il laisse un livre important sur les oiseaux de proie (*Birds of prey*).





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.[1]

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX (n° 1). Luchaire : Chartes du prieuré de Saint-Barthélemy de Lemoy. — Gasquet : Charlemagne à l'impératrice Irène. — Jullian : Notes sur l'armée romaine au IVe siècle. — ANNUAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON (fasc 1). Lefébure : Sur l'ancienneté du cheval en Égypte. — Bayet : La fausse donation de Constantin; examen de quelques théories récentes. — Clédat : Lyon au commencement du XVe siècle. — Breyton : La bataille de Cannes. — Fontaine : Note sur un opuscule soi-disant inédit de J.-J. Rousseau. — ART (15 juin). Tourneux : Conseils inédits de Diderot à Catherine II sur l'enseignement des beaux-arts. — Muiden-Mancino : Les collections de Narford Hall et la galerie de Leigh Court. — (1er juillet). Genevay : Charles le Brun. — E. Michel : Les tableaux de Murillo au musée de Munich. — Mémoire de Gouthière. — ARTISTE (mai). Ledrain : Les monuments puniques du Louvre et leurs symboles. — Chennevières : Souvenirs d'un directeur des beaux-arts. — E. Blémont : Alfred Lauson. — De Chennevières : Fêtes publiques et feux d'artifices. — De Barthélemy : Le cardinal Mazarin et ses collections. — A. Piedagnel : Histoire de *Paul et Virginie*.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (juillet). Léo Quesnel : Herbert Spencer et sa philosophie. — Marc-Monnier : Le Tasse et ses critiques récents. — De Amicis : La Genève italienne.

BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (21 juin). Aide-mémoire du sous-officier d'infanterie en campagne et aux manœuvres. — (12 juillet). La voiture de vivres et de cuisine de campagne. — Expériences de tir avec le fusil Hebler. — Explication de quelques abréviations allemandes et de plusieurs termes militaires.

CORRESPONDANT (25 juillet). Forneron : Chronique de la chute d'une république (1658-1660). — Babau : Les voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution. — D'Hugues : Piron et l'Académie française d'après de nouveaux documents. — E. Biré : Victor de Laprade. — De Parieu : L'enseignement agricole en France. — (10 juillet). A. d'Avril : L'Allemagne en Orient. — Hennebert : Le recrutement des armées. — Bellaigne : La prose de Henri Heine. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (14 juin). Bonnet-Maury : Étude critique sur la *Didaché* des douze apôtres. — Pillon : Les origines du socialisme contemporain. — (21 juin). Renouvier : Les labyrinthes de la métaphysique. — (28 juin). Dauriac : De l'idée de nécessité. — Grindelle : A propos de la dédicace d'un roman de mœurs parisiennes. — Senèque et la mort d'Agrippine. — (5 juillet). P. Vigne : Valentin Conrart. — (12 juillet). Renouvier : République du Christ et monarchie du pape.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (21 juin). Les successions et les donations et la richesse de la France. — Le mouvement économique aux États-Unis. — Le commerce et les ressources du Tonkin. — (28 juin). Le commerce extérieur de la France et de l'Angleterre pendant les cinq premiers mois de 1884. — Le rôle économique de la femme, le socialisme d'État et les doctrines sentimentales. — Le Japon : son industrie et sa situation commerciale. — (5 juillet). La répartition de la population par professions en Allemagne et en France. — La terre au XIXe siècle; la division de la propriété dans l'ancienne France. — (12 juillet). Les cités américaines : Saint-Louis, Missouri.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 juin). Le colonel Tcheng-Ki-Tong. — Lettres autographes. — Wagner jugé par Gounod. — Lord et lady Byron à table. — Vers inédits d'Arnal. — Curieux billet d'Edmond About. — Une cour d'amour. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juillet). A. Michel : Exposition des œuvres de M. Meissonier. — Bonnaffé : Sabba da Castiglione; notes sur la curiosité italienne à la Renaissance. — P. Mantz : Rubens. — Lecoy de la Marche : La miniature en France du XIIIe au XVIe siècle.

L'HOMME (10 mai). Hovelacque : Le vêtement et la parure chez les noirs africains sus-équatoriaux. — Gisement de rennes au haut Montreuil. — Dr Verrier : Obstétrique comparée. — De Mortillet : Muselières pour femmes.

INSTRUCTION PUBLIQUE (21 juin). Douhaire : Richelieu et la monarchie absolue. — Cours de M. Crouslé sur les prosateurs au XVIIIe siècle. — Cours de M. Croiset sur l'éloquence attique. — (28 juin). Huit : *Études familières de littérature et de morale*, par M. Bouiller. — Delmont : Leibniz et la table rase. — (5 juillet). Penaut : Les philosophes et l'Académie française au XVIIIe siècle. — Le Roy : Le mystère de la Passion. — De Grandvilliers : M. Cherbuliez. — Le goût, d'après Voltaire, Vauvenargues, le P. André, Andocide. — INTERMÉDIAIRE (25 juin). Frontispice imaginé par Voltaire. — Dictons et proverbes météorologiques. — Buste de Mme Récamier. — Fils naturels du duc de Penthièvre. — L'Alphonse des deux Dumas. — Bibliographie anglaise. — Documents inédits sur le peintre Nattier. — (10 juillet). Un collaborateur de Quérard. — Documents inédits sur la Guimard. — Dédicaces excentriques. — La duchesse de Lauzun,

— Portrait de Mme Dorval. — Portrait de Rubens, par Rubens ou Van Dyck. — Lettre inédite d'Helvétius à Voltaire. — Fêtes nationales. — Les baisers de Dorat.

JEUNE FRANCE (juin). P. Bourget : Souvenirs d'Irlande. — G. Bérardi : Une visite aux Mormons. — E. Michelet : *L'Irréparable,* par P. Bourget. — E. Fontaine : A propos de Jules Sandeau. — Léon Valade. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (juin). Le sous-officier et les cadres subalternes. — Cavalerie; service d'exploration et de sûreté. — Kirn : L'alimentation du soldat. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juin). Lamé-Fleury : La question du gaz à Paris. — Neymarck : De l'organisation des marchés financiers en France et à l'étranger. — Chailley : Le socialisme en France et en Allemagne. — JOURNAL DES SAVANTS (juin). Ad. Franck : De la philosophie d'Origène. — Dareste : Code rabbinique. — Miller : Analecta sacra. — E. Renan : Le livre de Sibarwihi. — A. Dumont : Catalogue des figurines de terre cuite du musée du Louvre. — E. E. : Conjectures sur le nom et les attributions d'une magistrature romaine.

MAGASIN PITTORESQUE (30 juin). De Curzon : La cathédrale d'Albi. — Lefebvre : Lakanal. — Saglio : Tombeaux romains. — Berger : Les fontaines de Berne. — (15 juillet). E. Deseille : Frédéric Sauvage. — Petit : Un édifice du XIIe siècle à Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne). — Pelet : La Tasmanie. — MOLIÉRISTE (juillet). E. Cottinet : Gaveau et les La Feuillade. — De Filippi : *Tartuffe* en Italie. — A. Baluffe : Molière et les Allemands.

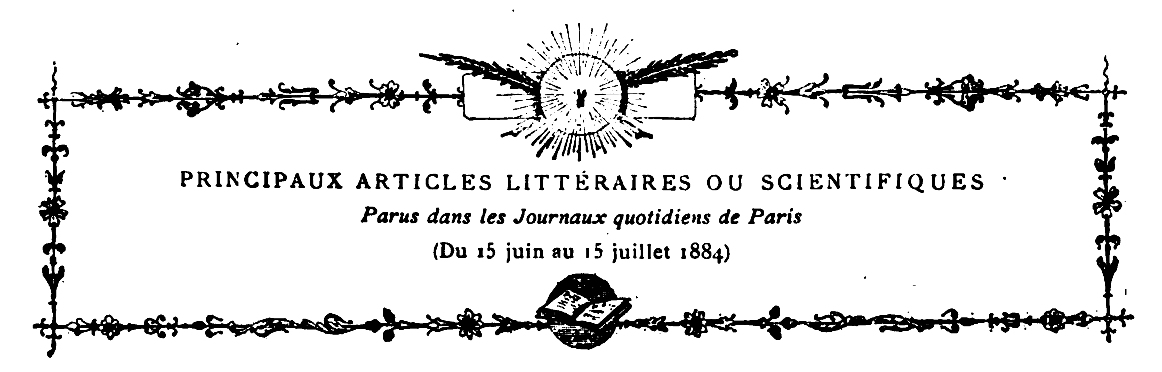
NATURE (21 Juin). Hennebert : Machines infernales et torpilles sèches. — Manchester, port de mer. — Le ballon captif de Turin. — Bergeret : L'ocarina. — (28 juin). L'équatorial de l'Observatoire de Paris. — Rouyer : Attitudes après la mort par la foudre. — Sauvage : Le crapaud cornu. — (5 juillet). Cartaz : Les bains publics à bon marché. — Pitsch : Le canal du Danube à l'Elbe. — Laplaiche : Les grands vins de Champagne. — (12 juillet). Duchamp : Chemin de fer monorail aérien. — L'hygromètre enregistreur de MM. Richard. — De Rochas : Les savants de la Renaissance. — Hennebert : Le nouveau camp retranché de Paris. — NOUVELLE REVUE (15 juin). Mme Adam : La patrie hongroise. — L. Pauliat : Madagascar. — Tiersot : Les chansons de la Révolution. — (1er juillet). De Brotonne : La politique extérieure de l'Empire (1852-1870). — Grandmougin : La théosophie. — Meren : Gennaro.

POLYBIBLION (juin). L. Couture : Philosophie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Archives nationales et départementales de France. — L'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ.* — Les bibliothèques de feu le baron de Rothschild. — Questions et réponses.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (juin). Colfavru : Les Bonaparte et la Révolution française. — Charavay : Une lettre de Mme de Staël. — Penaud : Le conventionnel Pointe. — Fournier : Les paysans sous l'ancien régime. — Autographes et documents révolutionnaires. — REVUE ALSACIENNE (juin). A. Michel : Gustave Jundt. — Kuhff : Les chansons populaires de l'Alsace. — L. Nicot : Les fêtes révolutionnaires à Metz. — REVUE BRITANNIQUE (juin). Trois cours républicaines : Thiers, Mac-Mahon, Grévy. — L'armée chinoise. — Un romancier australien, Marcus Clarke. — L'archipel malais. — Gottfried Mind, le peintre des chats. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (juillet). Mme de Duras : *Edouard.* — Cyrano de Bergerac : *Le Pédant joué.* — De Brosses : *Lettres sur l'Italie.* — Delacroix : *Du réalisme.* — Mme d'Epinay : *Mémoires et correspondance.* — Coleridge : *Les trois tombes* (trad. de Saint-Heraye). — Correspondance inédite de Colbert. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (16 juin). Delitzch : La langue des Cosséens. — Margolionth : Les *Trachiniennes* de Sophocle et l'*Agamemnon* d'Eschyle. — Meiser : Tacite, *Histoires.* — Masson : Journal inédit de Colbert. — (23 juin). Evers : L'avènement de la puissance perse sous Cyrus. — La aye : Les luttes poétiques et oratoires chez les anciens. — Bloch : Les origines du Sénat romain. — (30 juin). De la Chauvelaye : L'art militaire chez les Romains. — Kinch : Sur le texte de Quinte-Curce. — Klette : Wycherly, sa vie et ses œuvres dramatiques. — (7 juillet). Andræ : La voie Appienne, son histoire et ses souvenirs. — De Letnenhove : Les Huguenots et les Gueux. — REVUE DES DEUX MONDES (15 juin). Blaze de Bury : Bianca Capello, grande-duchesse de Toscane. — A. Fouillée : Les études récentes sur la propriété. — Tcheng-Ki-Tong : La Chine et les Chinois. — E. Michel : Le paysage dans les arts de l'antiquité. — A. Duruy : Une page de la vie de Hoche. — (1er juillet). De Broglie : La première lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — Cucheval-Clarigny : Les chemins de fer italiens. — Gruyer : Les monuments de la renaissance française dans la chapelle du château de Chantilly. — De Saporta : Oswald Heer et son œuvre; la Suisse primitive. — Valbert : L'Abyssinie et son negus. — Brunetière : La légende et le culte de Krichna. — REVUE DE L'EXTRÊME ORIENT (n° 8). Marcel : L'expédition de Siam en 1687. — Imbault Huart : Inscription bouddhique de la passe de Kin-young-Kouan, près la Grande Muraille. — Bons d'Anty : Les grands voyageurs au Japon. — Mémoires sur le Pégou. — Manuscrits relatifs à la Chine. — REVUE GÉNÉRALE (15 juin). A. Silvestre : Souvenirs de Théophile Gautier. — De Saint-Heraye : Alphonse Daudet raconté par un Américain. — (1er juillet). Rhein : La réorganisation des consulats. — Lailler : M. Ath. Coquerel. — REVUE DE GEOGRAPHIE (juin). De Rochas : Vauban géographe. — Muteau : Les Anglais en Guinée. — Dupuis : Mon retour au Tonkin. — Prince Bonaparte : Les premiers voyages des Néerlandais dans l'Insulinde (1595-1602). — Girard : Topographie comparée des côtes de l'Océan et de la Manche. — Cherbonneau : Légende territoriale de l'Algérie. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (juin). Lecrieux : Les Slaves d'Autriche. — Africus : Le voyageur Barth, précurseur des explorateurs de l'Afrique moderne. — X. : Le percement de l'isthme de Corinthe. — REVUE HISTORIQUE (juillet-août). Molinier : Bernard de Gaillac et l'enseignement des Dominicains à la fin du XIIIe siècle. — Havet : Mémoire adressé à la dame de Beaujeu sur les moyens d'unir le duché de Bretagne au domaine du roi de France. — Babeau : L'armement des nobles et des bourgeois au XVIIe siècle dans la Champagne méridionale. — Tourneux : Diderot; Essai historique sur la police. — Wertheimer : Documents inédits relatifs à Marie-Antoinette. — REVUE INDEPENDANTE (juillet). A. Lefèvre : L'univers et la vie. — E. de Goncourt : Joies et sensations d'un vieux civilisé. — Hennequin : Huysmans. — Louis Desprez : Les derniers romantiques, Paul Verlaine. — Le mouvement littéraire en Belgique. — REVUE LITTÉRAIRE (juin). Cas de conscience sur le libéralisme. — Nemours Godré : *Fénelon à Cambrai* par M. de Broglie. — A. Rastoul : *Les Almanachs de la Révolution* par Welschinger. — Faure : *L'idée du Beau d'après saint Thomas* par le P. Vallet. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juin). Ch. Feré : Des troubles de l'usage des signes. — Tarde : Darwinisme naturel et darwinisme social. — Manouvrier : La fonction psycho-motrice. — Richet : *L'homme et l'intelligence.* — Ducros : *Schopenhauer et les origines de sa métaphysique.* — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (21 juin). A. Barine : Gordon. — Boutmy :

Des précautions à prendre dans l'étude des constitutions étrangères. — L. Ulbach : Lisbonne. — Léo Quesnel : Meyerbeer. — (28 juin). De Tinseau : Le Cambodge. — (5 juillet). De Caix de Saint-Aymour : L'Abyssinie. — De Broglie : *Fénelon à Cambrai.* — Baluffe : *Molière et les Allemands.* — Welschinger : *Les Almanachs de la Révolution.* REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (juillet). P. Allard : Rome au IVe siècle, d'après les poèmes de Prudence. — Abbé Martin : Les plus anciens manuscrits grecs du Nouveau Testament. — Martinow : La légende italique des saints Cyrille et Méthode. — Lecoy de la Marche : L'art d'écrire et les calligraphes. — R. P. Forbes Leith : Marie Stuart, d'après le récit laissé par un de ses secrétaires. — Dufourny : Le tiers état d'après la Charte de Beaumont. — De Neuville : Les origines de la civilisation chinoise — V. Pierre : Une histoire de l'émigration. — REVUE RETROSPECTIVE (nos 1 et 2). Relation inédite de la reddition de la Bastille. — Documents inédits sur les fêtes nationales. — La Prusse jugée par M. d'Haussonville. — Statistique des divorces du 1er janvier 1793 au 17 juin 1795. — REVUE SCIENTIFIQUE (21 juin). Carrey : La France dans la mer Rouge. — Laborde : Recherches expérimentales sur la tête et le corps d'un supplicié. — De Saporta : Etudes chimiques sur l'océan boréal. — Verrier : L'avortement criminel chez les anciens et les modernes. — (28 juin). Ville : Les conditions de la production agricole. — Héricourt : Le magnétisme animal et l'hystérie. — (5 juillet). Ball : La morphinomanie. — Darembert : La salubrité publique à Tunis. — Girard : Les projets scientifiques de l'expédition française en Egypte. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (15 juin). Blasco : Tamayo y Bans. — L. Ratisbonne : Garibaldi. — Janvier : La littérature en Haïti. — (1er juillet). Mickiewicz : Sienkiewicz et son œuvre. — Delbos : Littérature orientale; Les Védas.

SCIENCE ET NATURE (21 juin). Chesnel : Les halles centrales et l'alimentation parisienne. — De Renouvins : Le village moyen âge à l'exposition de Turin. — Napoli : Eclairage au gaz des voitures de chemins de fer. — Lépine : Le cas de M. Cumberland. — (28 juin). Jannetaz : Les diamants de la couronne. — P. Arène : Voyage à Kairouan. — Nivoit : *Le Neptune*, appareil explorateur sous-marin. — (5 juillet). Lamouroux : Le carreau des Halles. — De Chateaubrun : Tremblement de terre en Angleterre. — (12 juillet). Ferrand : La récolte des quinquinas à Java. — Bac : Les omnibus express. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 juin). Le livre de poche de l'officier allemand. — Lehautcourt : Campagne de l'armée du Nord; Péronne et Bapaume. — L'expédition anglaise en Egypte. — Le général Dufour. — (1er juillet). L'avancement dans l'armée territoriale. — La question du Maroc.



PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juin au 15 juillet 1884)

CONSTITUTIONNEL. Juin : 17. J. Barbey d'Aurevilly : *Les Blasphèmes.* — Juillet : 2. *Fénelon à Cambrai*, par M. de Broglie. 3. *Vie de Mgr Dupanloup*, par l'abbé Lagrange. 9. *Jean de Witt*, par M. Lefèvre-Pontalis.

DÉBATS. Juin : 18. Un roman de M. Kraszeweski. 20. Baudrillart : *Histoire de Florence*, par Perrens. 23. Chantavoine : *Les Blasphèmes*, par M. Richepin. 25. De Pressensé : Un livre de M. Pelletan : *Dieu est-il mort ?* 27. Marc-Monnier : l'École romantique en France, par M. G. Brandes. 28. G. Charmes : Un romancier russe; Chtchedrine. — Juillet : 2. Saint-René Taillandier : Mistral et son nouveau poème. 3. Dietz : *l'Évolution politique et la Révolution*, par M. de Molinari. 8. Charmes : *l'Expression dans les beaux-arts*, par M. Sully Prudhomme. 11. Bourdeau : *Histoire et littérature*, par Brunetière. 12. Ch. Clément : *The literary works of Leonardo da Vinci*, par Paul Richter.

DÉFENSE. Juin : 18. Les missions du Laos. 26. Les missions du Cambodge. 27-3. Les six premières années de la monarchie de Juillet. 29. *Fénelon à Cambrai*, par M. de Broglie. — Juillet : 5. La capitulation de Quiberon. 6. *Paris dilettante*, par Ad. Jullien. 10. L'église de l'Oratoire, à propos de la découverte du corps du P. de Coudren.

XIXe SIÈCLE. Juillet : 6. Edm. About : Ch. Tissot.

ECHO DE PARIS. Juin : 24. Deschaumes : *les Mémoires d'un Parisien*, par A. Wolff.

ÉVÉNEMENT. Juin : 26. Montrevêche : M. Renan. — Juillet : 1. Léon Chapron : Stendhal; *le Rouge et le Noir.*

FIGARO. Juin : 20. A. Wolff : *Sapho*, par A. Daudet. — Juillet : 3. Guy de Maupassant : La femme de lettres.

FRANÇAIS. Juin : 16. *Fénelon à Cambrai*, par M. de Broglie. 20-27. Les six premières années de la monarchie de Juillet. 21. Un commentaire familier des premiers livres de la Bible. 23. V. de Laprade et le Forez. 24. *Les Almanachs de la Révolution*, par M. Welschinger. 30. De Rorthays : La capitulation de Quiberon. — Juillet : 4. *Sapho*, par M. A. Daudet. 7. Lettres de M. Guizot. 8. *Sakountala.* 12. L'instruction primaire en Allemagne au moyen âge. 12. L'Académie de musique au XVIIIe siècle et le Neveu de Rameau.

GAZETTE DE FRANCE. 16. La collection d'autographes de M. Bovet. 18. *Un Maître d'armes sous la Restauration*, par Vigeant. 25. Dancourt : *les Mémoires d'un Parisien*, par A. Wolff. 23. De Pontmartin : *Lise Fleuron*, par G. Ohnet. 30. De Cosnac : *Vie de Mgr Faure*, par l'abbé Castaing. — Juillet : 4. Dancourt : les Dîners artistiques et littéraires. 12. De Pontmartin : *Henri de France*, par H. de Pène.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Juin : 26. *Études sur l'ancien droit et les coutumes primitives*, par Maine.

GIL BLAS. Juin : 18. Fouquier : Les nouvelles études d'histoire religieuse de M. Renan. — Juillet : 9. Fouquier : A propos de *Sapho*.

JUSTICE. Juin : 23-6. *Un fou*, par M. Yves Guyot.

LIBERTÉ. Juin : 23. M. Charles d'Héricault et l'histoire de la Révolution.

MATIN. Juin : 29. A. Silvestre : *l'Enfant*, par Vallès.

MONITEUR UNIVERSEL. Juin : 17-18. M. Guizot. 20. Le voyage d'une femme en Orient vers le ve siècle de notre ère. 22. La vérité sur le général Hoche. — Juillet : 7. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par P. Thureau-Dangin. 10. *Sakountala*, trad. Bergaigne et Lehugueur. 12. Marnix de Sainte-Aldegonde. 14. L'ancienne Comédie française; Moligny, Armand.

PAIX. Juin : 24. Prévost-Paradol; histoire de sa candidature à Nantes en 1869.

PAYS. Juillet : 2. *Fénelon à Cambrai*, par M. de Broglie. 3. *Vie de Mgr Dupanloup*, par l'abbé Lagrange. 9. *Jean de Witt*, par M. Lefèvre-Pontalis.

PRESSE. Juin : 27. Deschaumes : M. Paul Arène. — Juillet : 1. *L'Irréparable*, par M. Bourget.

RADICAL. Juillet : 1. Henri Heine expurgé.

RÉVEIL. Juin : 19. H. France : Le Journal d'Henry Gréville.

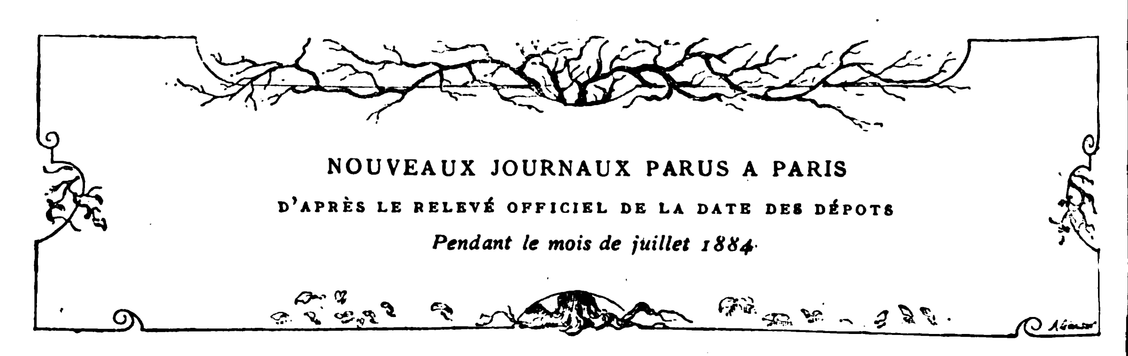
SIÈCLE. Juin : 16. *Le Portefeuille de Mme Dupin*. 18. *Nouvelles lettres sur l'Italie*, par de Laveleye. *La Francia amica*, par Freida. 21. *Souvenirs contemporains*, par Sylvanecte. 30. A. Michel : les Mémoires de Henri Heine. — Juillet : 9. Les coiffeurs au bon vieux temps. 14. *Jean de Witt*, par M. Lefèvre-Pontalis.

SOLEIL. Juin : 16. *Vie de M. Duguay-Trouin*. 19. *L'éducation morale et civique avant et après la Révolution*, par l'abbé Sicard. 20. *Sapho*, par A. Daudet. 23. De Lavalée : A propos de *Tartuffe*. — Juillet : 15. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin.

TÉLÉGRAPHE. Juin : 16. Correspondance de George Sand (t. V). 24. De Peyrebrune : *Nerto*. 28. An. France : Léon Valade. 30. Lettres de M. Guizot. — Juillet : 7. André Theuriet. 14. *Le Christianisme et ses origines*. Havet : *le Nouveau Testament* (t. IV).

TEMPS. Juin : 15. Rambaud : L'empire colonial de l'Angleterre. 16. Blaze de Bury : La dernière partition de Meyerbeer. 18. De Cosnac : les richesses du palais Mazarin. 21. La première colonie de l'Allemagne. 22-24. Rouaix : Notes sur l'organisation de *South Kensington Museum*. — Juillet : 13. Scherer : le journal intime d'Amiel.

UNIVERS. Juin : 29. Un récit authentique de la Saint-Barthélemy.



NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de juillet 1884

1. *Paris-Bébé*. Journal hebdomadaire pour les enfants. In-18, 8 p. Paris, imp. Brissy. Bureaux, 9, rue de la Fidélité. Abonnements : un an, 10 francs. Le numéro, 25 centimes.

7. *L'Anti-Berlin*. Paraissant le mardi et le vendredi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Lind. Bureaux, 41, boulevard Barbès. Abonnements : un an, 7 francs. Le numéro, 5 centimes.

Le Boulevard. Journal politique, littéraire et financier. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Vincent. Bureaux, 26, rue Feydeau. Abonnements : un an, 10 francs. Le numéro, 10 centimes.

8. *La Chronique judiciaire*. Journal hebdomadaire illustré, littéraire, politique et financier. In-4°, 4 p. à 4 col., fig. Paris, imp. Warion. Bureaux, 10, rue Jean-Lantier. Abonnements: un an, 7 francs. Le numéro, 10 centimes.

Le Champ de courses. Organe quotidien du betting et du sport. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Monnanteuil. Bureaux, 29 *bis*, passage de l'Opéra. Abonnements: un an, 30 francs. Le numéro, 10 centimes.

10. *Nos ateliers*. Journal bi-mensuel, illustré. Grand in-4°, 12 p. fig., Paris, imp. Maury. Bureaux, 52, rue de Provence. Abonnements : un an, 60 francs. Le numéro, 2 fr. 50.

Le Monde poétique. Revue de poésie universelle. Petit in-4°, 48 p. Paris, imp. Lanier. Bureaux, 14, rue Séguier. Mensuel. Paraît le 10 du mois. Abonnements : un an, 15 francs. Le numéro, 1 fr. 50.

11. *Paris-Canada*. Organe international des intérêts canadiens et français. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Mouillot. Bureaux, 19, rue de Grammont. Abonnements : un an, 12 fr. 50. Le numéro, 25 centimes.

12. *Le Moustique*. Journal hebdomadaire illustré, satirique, politique, littéraire et financier. In-4°, 4 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Thorel. Bureaux, 7, galerie des Variétés. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes.

Le Succès. Journal quotidien. Grand in-f°, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Le numéro, 15 centimes.

La Providence du premier âge. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Capitaine. Bureaux, 50, avenue de la Grande-Armée. Le numéro, 50 centimes. Abonnements : 6 francs. Paraît le 15 de chaque mois.

15. *L'Agent d'assurances*. Revue mensuelle de toutes les questions d'assurances financières et agricoles. In-4°, 12 p. à 3 col. Paris, imp. Mersch. Bureaux, 185, avenue du Maine. Abonnements : un an, 5 francs. Le numéro, 20 centimes.

L'Algérie financière. Organe des intérêts économiques et financiers de l'Algérie et de la Tunisie. Paraît le dimanche. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson.

Bureaux, 20, rue de Bruxelles. Abonnements : un an, 12 francs. Le numéro, 30 centimes.

19. *La France libre.* Journal politique quotidien. Grand in-f°, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 12, rue du Croissant. Abonnements : trois mois, 12 francs. Le numéro, 10 centimes.

22. *La Brasserie et la Malterie.* Journal hebdomadaire. Grand in-f°, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 24, boulevard Voltaire. Abonnements : un an, 15 francs.

24. *Typo-Tam-Tam.* In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Nouvelle. Bureaux, 11, rue Boulard. Le numéro, 10 centimes. Journal-charge.

Le Journal. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Cusset. Bureaux, 142, rue Montmartre. Abonnements : un an, 18 francs. Le numéro, 5 centimes.

28. *La Nouvelle Presse.* Journal républicain du soir. Grand in-f°, 4 p. à 6 col. Bureaux, 5, rue Coq-Héron. Abonnements : trois mois, 10 francs. Le numéro, 10 centimes.

29. *Le Glaneur illustré.* Revue des sciences, arts, sport, finance. In-4°, 8 p. à 3 col., papier teinté, fig. Paris, imp. Dumont. Bureaux, 5, rue de Châteaudun. Abonnements : un an, 18 francs; six mois, 10 francs. Le numéro, 30 centimes. Paraît le dimanche.

30. *Bulletin commercial de l'importateur.* Revue mensuelle des principaux marchés européens. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. P. Dupont. Bureaux, 44, rue des Marais.

Sans date. *La Scène française.* Journal spécial des théâtres. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 33, faubourg Montmartre. Le numéro, 20 centimes.

Programme-analyse des théâtres. In-4°, 4 p. Paris, imp. Guilhem. Bureaux, 9, rue d'Aboukir.

Le Guide de l'Imprimerie. Vente, échange, achat de matériel d'imprimerie, de lithographie, de papeterie et de reliure. Paraît tous les quinze jours. Bureaux, 42, rue Jacob.

Le Tartarin. Organe des enfants du Midi. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 8, rue Saint-Joseph. Le numéro, 15 centimes.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

France : *Autour d'un clocher. — Concurrence déloyale; similitude de titres. — Les mémoires d'une demoiselle de bonne famille. — Concurrence déloyale; le « Galignani's Messenger » contre le « Morning News ». —* **Étranger** : *« l'Ami du Peuple »; offenses au prince impérial.*

FRANCE

Autour d'un clocher.

Des poursuites sont dirigées en ce moment par le parquet de Paris contre un roman intitulé : *Autour d'un clocher*, par Fèvre-Desprez. Cet ouvrage a été édité par le libraire belge Kistemaeckers. Ceux des libraires parisiens qui avaient ce livre en dépôt se l'ont vu saisir et ont été entendus par le juge d'instruction.

Concurrence déloyale. — Similitude de titres.

Derrière l'omnibus.

Chaque année, vers l'époque où fleurissent les marronniers, on voit éclore la chanson nouvelle, dont le refrain populaire vous assourdira tout l'été. A peine fredonnée jusque-là par les habitués de certains cafés-concerts, serres chaudes de ces sortes de production, la chansonnette nouvelle envahit bientôt la voie publique, s'impose à la mémoire, domine tous les autres bruits, revient sans cesse et vous poursuit quelquefois même jusqu'à l'étranger.

Cette fleur de poésie annuelle est digne de ses devancières; mais il est à craindre qu'elle n'ajoute rien à notre réputation d'esprit. Qu'on en juge.

Cela s'appelle *Derrière l'omnibus*, paroles de M. Jules Jouy, musique de M. Louis Raynal. Il s'agit d'un jeune homme qui rencontre une femme à la Bastille et la suit « derrière l'omnibus », au complet, jusqu'à Vincennes, où un artilleur l'éconduit avec un coup de pied... au tournant du fort.

Voici le second couplet de cette œuvre lyrique :

Elle prit le faubourg Antoine,
Pressant de plus en plus le pas,
« Je serais un mangeur d'avoine,
Pensai-je, en ne la suivant pas...
Irai-je jusqu'en Macédoine,
Je séduirai cette Venus! »
Rapide comme un obus,
Elle prit un omnibus,
Au conducteur, homme fort laid,
Tra, la, la, la, la,
Je dis : « Arrêtez, s'il vous plaît! »
Tra, la, la, la, la!
Mais il me répond : « C'est complet! »
Tra, la, la, la, la!

Il paraît que ces choses, chantées par l'amusant comique Paulus, prennent une signification que rien ne révèle à la lecture, mais qui fait la joie du public spécial qui va les entendre. Aussi, *Derrière l'omnibus* n'a-t-il pas eu moins de succès que l'*Amant d'Amanda, Je me nomme Popol*, et autres chefs-d'œuvre du même genre.

Est-ce la vogue de cette chanson nouvelle ou la rencontre de deux beaux esprits qui a donné naissance à une élucubration qui a eu également son heure de succès et qui était intitulée : *En chantant derrière l'omnibus?*

Ce serait difficile à dire, tant il y a d'inexplicables similitudes. Mais l'éditeur de la première chanson a poursuivi l'éditeur de la seconde en concurrence déloyale.

Il prétend que *En chantant derrière l'omnibus* n'est qu'un plagiat et la contrefaçon de *Derrière l'omnibus*. Il est vrai que si, dans l'une, c'est un jeune homme qui suit une femme; dans l'autre il cherche à la fuir, et que l'air, qui, dans ces

sortes de choses, fait surtout la chanson, n'est pas le même dans les deux productions.

Toutefois M. Le Bailly, éditeur de *Derrière l'omnibus*, fait remarquer que la seconde chanson semble copiée typographiquement sur celle qui est sa propriété, ayant le même nombre de couplets et de vers, lesquels ont presque les mêmes rimes, de sorte qu'une confusion est possible de la part du public entre les deux ouvrages, d'autant plus que les gens qui vendent *En chantant derrière l'omnibus*, dans la rue, font tout ce qu'il faut pour augmenter cette confusion pour débiter leur marchandise.

Il demande donc que défense soit faite à M. Poyaud, éditeur de la chanson poursuivie, de la vendre à l'avenir, et il réclame 5,000 francs de dommages-intérêts pour le préjudice qui lui a été causé jusqu'à ce jour.

Me Le Senne, avocat, a plaidé pour M. Le Bailly.

M. Poyaud ne s'était pas fait représenter.

Le tribunal a remis à huitaine pour rendre son jugement.

(Tribunal civil de la Seine, 1re chambre, présidence de M. Poultier, audience du 24 avril.)

(Compte rendu de la *Gazette des Tribunaux*.)

Les Mémoires d'une demoiselle de bonne famille. — La Belle sans chemise. — La Puttana errante.

La Cour d'assises de la Seine a eu à juger le 10 juin dernier trois affaires d'outrage aux mœurs.

Dans la première affaire, le livre poursuivi avait pour titre: « Mémoires d'une demoiselle de bonne famille, rédigées par elle-même, par Ernest Feydeau », imprimé à Londres en 1877. Les prévenus étaient MM. Brasseur, libraire, et Hurtau. Ils ont été acquittés.

Dans la seconde affaire, le livre s'appelle: « La Belle sans chemise ou Ève ressuscitée », réimpression supposée du XVIIIe siècle. Les prévenus étaient MM. Hurtau, libraire, et Mlle Doucé, libraire. Ils ont été également acquittés.

Dans la troisième affaire, le livre porte le titre suivant: « la Puttana errante, de l'Arétin, doutes amoureux et points de droit sur leur solution, à l'usage des confesseurs et magistrats. — Le Zoppino, dialogue de la vie et généalogie de toutes les courtisanes de Rome. »

Le prévenu était M. Liseux, éditeur.

Déclaré coupable, avec admission de circonstances atténuantes, il a été condamné à 1,000 francs d'amende.

Concurrence déloyale : le « Galignani's Messenger » contre le « Morning News ».

Le tribunal de commerce de la Seine vient de juger un procès engagé entre deux journaux qui se publient à Paris en langue anglaise et qui avait été motivé par les faits suivants. L'un de ces journaux, le *Morning News*, non content de publier le chiffre de son tirage quotidien, avait en outre inséré en regard un tableau du tirage de son concurrent, le *Galignani's Messenger*, tableau duquel il résultait que la vente du *Galignani's Messenger* était de beaucoup inférieure à la sienne propre.

MM. Baudry, Jeancourt et Cie, propriétaires du *Galignani's Messenger*, ont vu dans la publication de ces tableaux comparatifs un acte qui leur était d'autant plus préjudiciable que suivant eux, les chiffres indiqués par le *Morning News* étaient absolument erronés, et ils ont, en conséquence, assigné M. Chamberlain, directeur de ce dernier journal, en cessation de concurrence déloyale et en payement de dommages-intérêts.

Le Tribunal a fait droit à cette demande, il a fait défense à M. Chamberlain de se servir à l'avenir du nom du *Galignani's Messenger* dans un but de dénigrement et il l'a condamné en outre au payement de 1,000 francs de dommages et intérêts et au coût de l'insertion du jugement dans deux journaux de Paris ou de Londres et dans deux journaux américains. (Présidence de M. Deshayes; plaidants: Me Lignereux, agréé, pour les sieurs Baudry, Jeancourt et Ce, Me Desouches, agréé pour M. Chamberlain.)

ÉTRANGER

Allemagne.

« L'Ami du peuple »; offenses au prince impérial.

La cour suprême de Leipzig a rendu un arrêt qui est intéressant au point de vue du droit constitutionnel allemand. Le rédacteur d'un journal hebdomadaire catholique, l'*Ami du peuple*, qui est publié en Alsace-Lorraine, avait été poursuivi et condamné à six mois de prison par le tribunal de Strasbourg pour offenses au prince impérial allemand. Le tribunal avait considéré le prince comme un membre de la famille souveraine du pays, attribuant cette qualité à la dynastie prussienne, dont le chef est empereur d'Allemagne et, à ce titre, exerce par droit héréditaire les attributions souveraines dans les pays annexés.

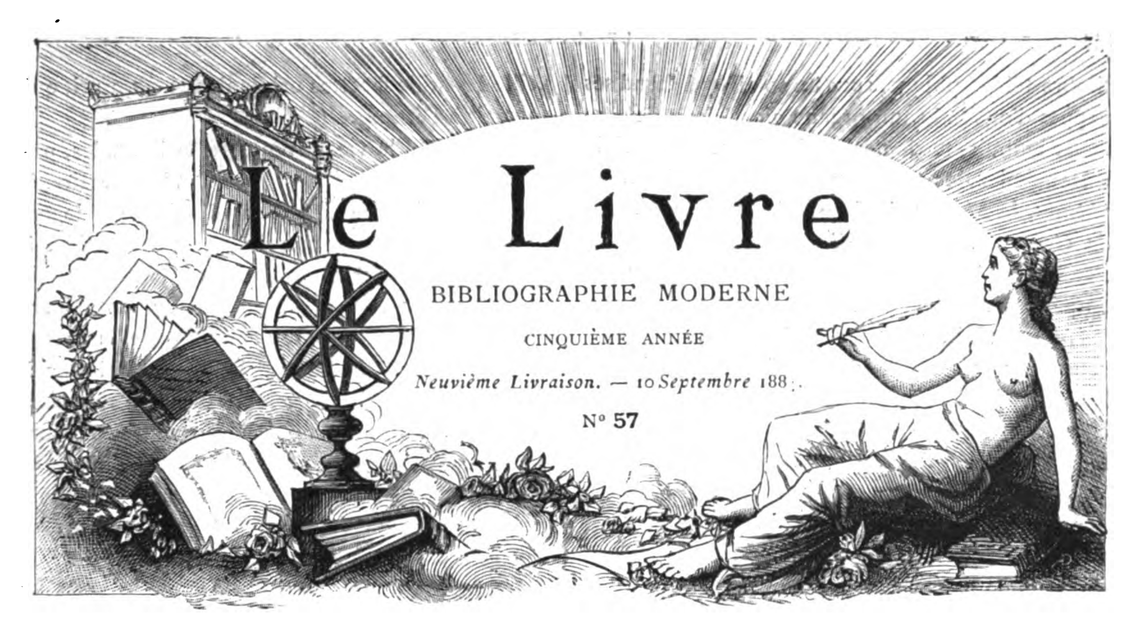
La cour de Leipzig, devant qui l'affaire est venue en appel, n'a point admis cette manière de voir: elle a cassé le jugement rendu par le tribunal de Strasbourg, a renvoyé le prévenu des fins de la poursuite, en l'absence d'instance introduite par le ministère public, et a condamné le trésor d'Alsace-Lorraine aux dépens.

Les considérants de cet arrêt renferment les passages suivants:

« Non la puissance publique ou la souveraineté, mais l'exercice de ces attributs a été conféré à l'empereur. Le pouvoir que l'empire lui a remis de ce chef ne lui a pas été donné, comme son autorité royale en Prusse, en sa qualité de prince souverain ou de monarque d'un des États confédérés, mais au titre de représentant de l'empire, comme président du conseil fédéral. Il n'est donc pas, comme en Prusse, le souverain territorial de l'Alsace-Lorraine, au sens admis par le Code pénal. Le Reichsland n'aura pas un souverain personnel tant qu'il ne sera pas organisé en État fédéral, car il n'est pas gouverné par un souverain, la souveraineté appartenant à l'empire. Aussi, bien que l'Alsace-Lorraine doive être considérée comme un *État*, elle ne possède point de famille souveraine... »



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Vieux airs, jeunes paroles, par Octave Uzanne. — **Le Mouvement littéraire, par** Édouard Drumont. — **Critique littéraire du mois. — Romans, Contes et Nouvelles. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Géographie. — Sciences philosophiques — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**



VIEUX AIRS — JEUNES PAROLES

VARIATIONS SUR LES CHOSES QUI PASSENT

(Notes familières d'un curieux.)

L'Actualité en vacances. — La grève estivale des libraires. — A la recherche des curiosités rétrospectives. — Anniversaire de la mort de Charles Baudelaire. — Écrits inédits du traducteur d'Edgar Poë à la vente Poulet-Malassis. — Amœnitates Belgicæ. — Mon cœur mis à nu. — Fusées, Suggestions. — *Les Sottisiers. — Pensées inédites de Baudelaire sur la société, la théologie et la politique. — Baudelaire commenté par lui-même, écrits intimes. — L'Amour, le Beau, le Mal. — Réflexions d'un poète désabusé. — Projet inédit du journal* le Hibou philosophe, *son format, son programme, ses opinions littéraires. — Conclusion.*

Paris, 31 août 1884.



Toc! toc! Personne ne répond; Paris est sorti. Il faut se morfondre à la porte de l'Actualité qui, elle aussi, a pris ses vacances; *Nada de nada!* disent les Espagnols, et c'est l'exclamation qui me vient devant cette Puerta del Sol du terrible mois d'août, près de laquelle je me démène et pourmène désespérément, car là-bas, au loin, un chacun repose à l'ombre. Les libraires n'éditent plus qu'en rêve, ils nourrissent leurs espérances hivernales sur quelque plage normande et ils n'impriment plus que la forme humaine de leur corps sur le sable fin et brûlant, gravure essentiellement de luxe et avant le flot, que la marée montante se chargera de détruire. — Le sommeil plane sur le monde des livres; les librairies semblent des nécropoles et la voix de la littérature n'est plus guère écoutée qu'aux stations des gares, aux heures d'arrêt, où, entre les soupirs de la machine qui halète, au roulement d'un

timbre télégraphique, sous un soleil qui étend ses nappes d'or fondu, un organe aigre-doux de vendeuse ambulante clame dans le silence provincial : « Demandez, les succès du jour, *Sapho, les Blasphèmes, le Maître de forges,* la *Correspondance de George Sand, le Gil Blas,....* » échos qui s'éteignent lamentablement à la queue du train en partance.

L'encre sèche au bout de la plume, il faut se retremper et secouer la vase de son encrier où les mots s'embourbent, où la pensée risque d'échouer. Époque fatale, qui fit écrire autrefois de bien vives et spirituelles chroniques à Auguste Villemot ; mais celui-ci eut l'art de discourir à merveille sur la pointe d'une aiguille; là où il n'y avait rien, il apportait la fantaisie et faisait ses tours de passe-passe le plus gaiement possible devant le public. Le causeur bibliographe est tenu à plus de réserve; si l'heure présente ne lui offre aucun aliment de critique, il doit fureter dans le passé, exhumer l'inédit, chasser sans relâche le *curieux* et revenir chargé de butin comme un zouave en pays conquis. — Ores, cette fin du mois d'août me remet en mémoire le poète Charles Baudelaire, qui, il y a aujourd'hui déjà dix-sept ans, mourut à Chaillot à moitié paralysé, après dix-huit mois d'effroyables souffrances.

Il ne m'appartient pas de retracer ici la physionomie de ce rare poète, hanté plutôt qu'inspiré par le génie le plus inquiétant, le plus sarcastique et le plus virilement quintessencié de ce siècle. Les portraits ou les études de psychologie ne sont pas ici de mon domaine, et je resterai fidèle à mes habitudes de bavardages à tort et à travers sur le vieux neuf, me plaisant à tenir boutique de curiosités et à déballer sous les yeux d'un public ami et familier les pièces rares et introuvables de mon bric-à-brac littéraire. — Déjà j'ai publié au *Figaro,* il y a quelques années, *Un Baudelaire inédit*, d'après une moisson de notes que je venais de mettre en gerbes; ce sont ces notules que je vais donner ici revues et augmentées, les mettant ainsi à l'abri des injures du temps, dans un recueil aisé à consulter, car dans les feuilles éphémères du journalisme ce qui a vu le jour le matin est déjà oublié le soir même.

Des amis qui ont beaucoup fréquenté Baudelaire, cet habitant de la pointe extrême du Kamtchatka romantique — ainsi que le désignait Sainte-Beuve, — des fidèles compagnons tels qu'Asselineau, Banville, Auguste Vitu, Champfleury et Léon Cladel ont pieusement honoré sa mémoire en consacrant à l'homme et à l'œuvre des pages vibrantes d'émotion ou des études chargées de souvenirs et d'anecdotes, qui font ressortir à merveille les mille facettes originales de cet esprit qui se ruait à l'étrange.

On a sondé la vie, inventorié les boutades, paraphrasé les excentricités de ce dandy littéraire, à la fois sceptique et chercheur d'idéal ; sa biographie est donc faite, sinon écrite, et c'est affaire à quelque historiographe des lettres contemporaines de réunir et de classer les documents épars un peu partout dans les colonnes de la presse quotidienne et périodique. Je n'ajouterai rien à sa gloire encore éclatante et brûlante d'actualité, en refaisant un de ces portraits que ce railleur, amant de l'impossible, nommait « *des Rapinades* » ; mais à cette place, surtout à cette date, je tiens à présenter un Baudelaire inédit, plus intime et moins banal ou extérieur.

***

Je suis redevable à Auguste Poulet-Malassis des quelques notes qui vont suivre. C'est en pénétrant dans le cabinet de cet ex-libraire bibliophile qui a touché en observateur, en roué, mais aussi en fin lettré à tous les hommes de son temps, qu'il me fut permis d'examiner, de lire, de classer dans ma mémoire et même de transcrire subrepticement une grande partie de ces pièces inédites dont les manuscrits autographes furent livrés aux enchères et adjugés, à moins de 600 francs, du 1er au 4 juillet 1878, lors de la vente après décès de l'illustre éditeur du passage Mirès.

Malassis, qui fut tour à tour le libraire et l'hôte de Baudelaire, son compagnon dévoué et son constant confident, aussi bien à Paris qu'à Bruxelles, où le hasard les réunit, Malassis avait, je ne saurais dire comment, hérité de ces précieux documents, et, à l'exemple des avares de Quintin Metzys ou des Bartholos bibliomanes, il les conservait jalousement dans cet appartement de la rue de Grenelle, n° 59, jouxte la belle fontaine de Bouchardon, où il était venu se loger aussitôt son retour de Bruxelles.

De fait, ces manuscrits ne constituaient pas une œuvre d'ensemble; on n'aurait su y trouver une seule pièce de large envergure. Il n'y avait là qu'une manière de lave refroidie, issue de ce volcan intellectuel qui produisit *les Fleurs du Mal.*

En dehors de divers projets relatifs à des pièces de théâtre et à côté d'ébauches de préfaces, ces papiers renfermaient un recueil d'épigrammes amères sur la Belgique, *Amœnitates Belgicæ*, et deux dossiers des plus curieux : le premier, formé de quatre-vingt-quatorze pièces autographes, dont quelques- unes au crayon, intitulées : *Mon cœur mis à nu;* l'autre, composé de vingt-trois pièces

in-folio colligées sous ce titre : *Fusées, Suggestions.*

***

Tout en me réservant de relater quelques citations que j'ai pu cueillir au hasard dans ces divers opuscules, c'est du dernier principalement que je vais m'occuper. — Ce n'est, à proprement parler, qu'un calepin de notes piquantes, de boutades graves ou légères, de traits ou aphorismes fixés au courant de la pensée, de fusées allumées à toutes les étincelles de la conversation, le tout grouillant dans une hétérogénéité impossible à décrire. Au siècle dernier, on nommait ces sortes de block-notes : un *Sottisier ;* tel celui de Voltaire, qu'on a publié il y a cinq ans déjà. Balzac, plus réaliste, appelait ce vide-poches de l'esprit : un *garde-manger*, tandis que l'auteur de la *Vieille maîtresse*, que son ami Baudelaire tenait en si haute admiration, désigne encore aujourd'hui l'in-folio de même usage qu'il possède sous une magistrale reliure de maroquin rouge, par ce terme d'un superbe dédain : *Mon Crachoir.*

Dans ces *Fusées et Suggestions*, le traducteur d'Edgar Poë se révèle sous un jour très bizarre et peu connu. C'est bien toujours le même esprit satanique, surmené par de fantômesques visions, la même personnalité concentrée dans la force de son mépris des foules, le même évocateur des sensations macabres ; mais à côté de ce sombre héros, qu'on croirait voir sortir d'un conte de Nathaniel Hawthorne, on aperçoit l'écrivain mis à nu jusqu'au derme. Dans ses *Mélanges*, Baudelaire se cherche, s'écoute penser et se regarde vivre. On dirait qu'il se déchiffre, s'analyse pour mieux annoter lui-même ses fréquentes contradictions ; je n'oserais pas dire que c'est le poète en robe de chambre, car je craindrais d'énerver l'ombre de son dandysme raffiné, mais à coup sûr c'est le penseur qui se contemple au miroir de son âme ; c'est le pécheur qui s'humilie devant un Dieu qu'il reconnaît et qu'il appelle ; c'est l'amoureux des paradis artificiels qui se prend à songer au paradis réel, et qui, faisant un retour sur sa conscience, s'écrie, à l'exemple de Voltaire, dans ce *sottisier* dont je parlais à l'instant : « Plus de scepticisme ; le scepticisme détruit tout et se détruit lui-même, comme Samson accablé sous les ruines du temple.

***

Ce n'est pas que Baudelaire fût entièrement sceptique, sa grande aristocratie d'intelligence n'aurait pu s'accommoder de ce nihilisme du cœur. Il avait juste la pointe de scepticisme nécessaire pour féconder son humour et saupoudrer ses paradoxes. Au fond de lui-même sommeillait un grand croyant nourri de Chateaubriand et de Joseph De Maistre. Il ne se montre donc point, dans ses notes, humanitaire à larges vues, démocrate utopiste ou apôtre de progrès, car selon lui la croyance au progrès serait une doctrine de paresseux. Mais ne nous attardons pas à considérer le caractère de cet étrange écrivain ; je m'en vais citer tout aussitôt, dans le désordre où elles se trouvent, quelques-unes de ses *fusées* sociales, théologiques et politiques qui feront sauter, j'en suis assuré, plus d'un fervent admirateur de son talent dans le clan des républicains où il compta tant d'amis.

— Je n'ai pas de conviction, comme l'entendent les gens de mon siècle, parce que je n'ai pas d'ambition. Il n'y a pas en moi de base pour une conviction.

— Cependant, j'ai quelque conviction *dans un sens plus élevé,* et qui ne peut pas être compris par les hommes de mon temps.

— Les brigands seuls sont convaincus. — De quoi ? — Qu'il leur faut réussir ; aussi ils réussissent. Pourquoi réussirais-je, puisque que je n'ai même pas envie d'essayer ?

— Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles. Donc le grand homme est vainqueur de toute sa nation.

— Il ne peut y avoir de progrès (vrai, c'est-à-dire moral) que dans l'individu et par l'individu lui-même. Mais le monde est fait de gens qui ne peuvent penser qu'en commun ou ne peuvent s'amuser qu'en troupe. — Le vrai héros s'amuse tout seul.

— Un dandy ne fait rien. Vous figurez-vous un dandy parlant au peuple, si ce n'est pour le bafouer ?

— Il n'y a de gouvernement raisonnable et assuré que l'aristocratique — Monarchie et République basées sur la démocratie également absurdes et faibles.

— Il n'existe que trois êtres respectables : le prêtre, le guerrier, le poète — l'homme qui chante, l'homme qui bénit, l'homme qui sacrifie et se sacrifie. — Savoir tuer et créer. — Les autres hommes sont taillables et corvéables, faits pour l'écurie, c'est-à-dire pour exercer ce qu'on appelle des professions.

— Les matérialistes abolisseurs d'âme sont nécessairement des abolisseurs d'enfer ; ils y sont à coup sûr intéressés ; tont au moins ce sont des gens qui ont peur de revivre : les paresseux !

— Immense goût de tout le peuple français pour la *pionnerie* et pour la dictature, c'est le : *Si j'étais Roi.*

— Je m'ennuie en France, surtout parce que tout le monde y ressemble à Voltaire : Emerson a oublié Voltaire dans ses *Représentants de l'humanité.* Il aurait pu faire un joli chapitre intitulé : « *Voltaire* ou l'*Antipoète ;* le roi des badauds, le prince du superficiel, l'anti-artiste, le prédicateur des concierges ; le père Gigogne des rédacteurs du *Siècle.* »

— Défions nous du peuple, du bon sens, du cœur, de l'inspiration et de l'évidence.

— Il y a dans tout changement quelque chose d'infâme et d'agréable, à la fois quelque chose qui tient de l'infidélité et du déménagement. — Cela suffit à expliquer la Révolution française.

— 1848 ne fut charmant que par l'excès du ridicule.

— La révolution par le sacrifice confirme la superstition.

— Le peuple est adorateur-né du feu : feux d'artifices, incendies, incendiaires.

— Trois éternelles obsessions populaires sur les murs, une..., le priape antique, le mot de Cambronne et *Vive la République !*

— En somme, devant l'histoire et devant le peuple français, la grande gloire de Napoléon III aura été de prouver que le premier venu peut, en s'emparant du télégraphe et de l'Imprimerie nationale, gouverner une grande nation. Imbéciles sont ceux qui croient que de pareilles choses peuvent s'accomplir sans la permission du peuple; — et ceux qui croient que la gloire ne peut être appuyée que sur la vertu ! — ses dictateurs sont les domestiques du peuple — un f... rôle d'ailleurs — et la gloire est le résultat de l'adaptation d'un esprit avec la sottise nationale.

***

Selon le cliché connu, j'en passe et des meilleures; mais n'en voilà-t-il pas suffisamment pour poser l'auteur des *Petits Poèmes en prose* comme le plus logique des autoritaires? Baudelaire, qui ne niait pas l'ivresse des foules, ivresse capiteuse et malsaine à son tempérament d'écrivain, ne cesse, dans ces boutades inédites, de revendiquer l'autocratie comme indispensable au bonheur de ses compatriotes. Si la place ne m'était point chrétiennement mesurée par le désir que j'ai de laisser du terrain à mes collaborateurs, il me serait agréable de présenter des théories plus largement développées, et de faire saillir des paradoxes de la plus étrange audace. Je ne dois point cependant oublier le littérateur, le penseur que je signalais plus haut, le propre commentateur de ses conceptions, le croyant, le dévot, le philosophe, enfin, et je vais, en abrégeant, choisir les notes qui me paraîtront le mieux refléter les sensations intimes de cette puissante individualité.

Voici d'abord une confession précieuse :

« Au moral comme au physique, j'ai toujours eu la sensation du gouffre, non seulement du gouffre du sommeil, mais du gouffre de l'action, du rêve, du souvenir, du désir, du regret, du remords, du beau, du nombre. — J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance et terreur. Maintenant j'ai toujours le vertige, et aujourd'hui (23 janvier 1862) j'ai subi un singulier avertissement, j'ai senti passer sur moi *le vent de l'aile de l'imbécillité.* »

— De Maistre et Edgard Poë m'ont appris à raisonner.

Le goût du plaisir nous attache au présent. Le jour de notre salut nous attache à l'avenir.

— *Mes opinions sur le théâtre :* Ce que j'ai toujours trouvé de plus beau dans un théâtre, dans mon enfance et encore maintenant, c'est *le lustre,* un bel objet lumineux, cristallin, compliqué, circulaire et symétrique. Cependant je ne nie pas absolument la valeur de la littérature dramatique, seulement je voudrais que les comédiens fussent montés sur des patins très hauts, portassent des masques plus expressifs que le visage humain et parlassent à travers des porte-voix; enfin, que les rôles de femmes fussent joués par des hommes. Après tout, le lustre m'a toujours paru l'acteur principal, vu à travers le gros bout ou le petit bout de la lorgnette.

— Sentiment de solitude dès mon enfance, malgré la famille et au milieu des camarades, surtout sentiment de destinée éternellement solitaire. Cependant goût très vif de la vie et du plaisir.

Relativement à la Légion d'honneur, Baudelaire, qui pouvait dire n'avoir qu'une seule chose de vierge : sa boutonnière, laisse, en passant, tomber ces grains de bon sens malicieux qui sont à la fois une mordante satire en quelques lignes.

— Celui qui demande la croix à l'air de dire : « Si on ne me décore pas pour avoir fait mon devoir, je ne recommencerai plus ».

Si un homme a du mérite, à quoi bon le décorer ? S'il n'en a pas, on peut le décorer, parce que cela lui donnera un lustre.

Consentir à être décoré, c'est reconnaître à l'État ou au prince le droit de vous juger, de vous illustrer, etc. D'ailleurs, si ce n'est l'orgueil, l'humilité chrétienne défend la croix.

***

Sur la religion, sur la morale, sur la dignité et le culte du soi-même, le poète des *Limbes* professe des opinions de l'ordre le plus élevé. Pour lui, les deux qualités littéraires fondamentales sont le *surnaturalisme* et l'*ironie;* le coup d'œil et la tournure d'esprit satanique, mais ce *surnaturel* doit comprendre la couleur générale et l'accent, c'est-à-dire l'intensité, la sonorité, la limpidité, la vibrativité, la profondeur et le retentissement dans l'espace et dans le temps.

Le diabolisme flotte sans cesse devant ses yeux, c'est en vain qu'il semble vouloir s'en détourner. Il y revient fatalement : c'est l'obsession de son être. La femme, ce jouet charmant, qu'il aime dans le beau réel et surtout dans l'étrange, lui apparaît bestialement satanique et le fait se souvenir du *Diable amoureux;* le chameau de Cazotte; Chameau, Diable et Femme.

Dans l'amour, Baudelaire s'ingénie à trouver un point de ressemblance avec la torture ou l'opération chirurgicale, — lors même, songe-t-il,

que deux amants seraient très épris et très pleins de désirs réciproques, un des deux sera toujours plus calme et moins possédé que l'autre : celui-ci ou celle-là est donc l'opérateur ou le bourreau, tandis que l'autre devient le *sujet*, la victime.

Un jour que, devant lui, on agitait cette question, à savoir quel était le plus grand plaisir de l'amour, il laissa chacun analyser son sentiment, et lorsque son tour fut venu de formuler une opinion, il s'écria de sa voix stridente et métallique : « Moi, je dis : la volupté suprême et unique de l'amour gît dans la certitude de faire le mal — et l'homme et la femme savent de naissance que dans le mal se trouve toute volupté. »

Parfois, dans ces notes, dont je ne puis citer pour mille raisons qu'une très faible partie, Baudelaire s'exprime avec une crudité de langage qui, sous une autre plume que la sienne, eût été monstrueusement grossière; mais la grossièreté n'était point le fait de cet extrême délicat, et, dans ces passages audacieux, le cynisme est tellement crâne qu'il cesse aussitôt d'être obscène.

Au point de vue de l'esthétique, ce grand artiste a concentré la définition du Beau, de son Beau *à lui*, dans ces quelques lignes remarquables que je ne puis me dispenser de reproduire :

« Mon Beau, c'est quelque chose d'ardent et de triste, quelque chose d'un peu vague, laissant carrière à la conjecture. Je vais appliquer mes idées à un objet sensible, à l'objet le plus intéressant dans la société : à un visage de femme.

« Une tête séduisante et belle; une tête de femme, veux-je dire, c'est une tête qui a fait rêver à la fois d'une manière confuse, de volupté et de tristesse, qui comporte une idée de mélancolie, de lassitude, même de satiété, soit une idée contraire, c'est-à-dire une ardeur, un désir de vivre, associé avec une amertume réflectante comme venant de privation ou de désespérance. Le mystère, le regret sont aussi du caractère du Beau. »

« Une belle tête d'homme n'a pas besoin de comporter (excepté peut-être aux yeux d'une femme) cette idée de volupté qui, dans un visage de femme, est une provocation d'autant plus attirante que le visage est généralement plus mélancolique. Mais cette tête contiendra aussi quelque chose d'ardent et de triste, — des besoins spirituels, des ambitions ténébreusement refoulées, — l'idée d'une puissance grondante et sans emploi, — quelquefois l'idée d'une insensibilité vengeresse (car l'idée du Dandy n'est pas à négliger dans ce projet). — Quelquefois aussi, — et c'est l'un des caractères de beauté les plus intéressants, — le mystère, et enfin (pour que j'aie le courage d'avouer jusqu'à quel point je me sens moderne en esthétique), le *Malheur*. — Je ne prétends pas que la Joie ne puisse s'associer avec la beauté; mais je dis que la joie en est un des ornements les plus vulgaires, tandis que la Mélancolie en est pour ainsi dire l'illustre compagne, à ce point que je ne conçois guère — mon cerveau serait-il un miroir ensorcelé? — un type de Beauté où il n'y ait du Malheur. Appuyé sur — d'autres diraient obédé par — ces idées, on conçoit qu'il me serait difficile de ne pas conclure, que le plus parfait type de Beauté virile est *Satan* à la manière de Milton. »

D'après ces quelques extraits que ma mémoire ou des copies hâtives me fournissent, ne devons-nous pas former le vœu de voir publier ces mélanges inédits? Je me souviens d'y avoir rencontré des petits portraits à la plume sur Victor Hugo, George Sand, Veuillot, Buloz, de Pontmartin, qui, bien que mordus comme une eau-forte et cruels comme une goutte de vitriol, n'en demeurent pas moins des chefs-d'œuvre de concision et d'esprit satirique. Ce pauvre cher poète, qui a touché à toutes les branches des belles-lettres et qui eut tant d'amis qu'il pouvait dire avec un dédain de coquette : « Beaucoup d'amis, beaucoup de gants, » — était au fond un grand désabusé plutôt qu'un mystificateur, et il sentait parfois en lui l'immense ridicule d'un prophète.

Il a passé dans notre génération banale en conservant, malgré ses nausées, dans toute leur intégrité, les dons innés qu'il cultiva toujours selon sa conscience d'écrivain, et, quoique ses amis n'aient jamais vu sur son masque ironique briller « que l'éclair de sa gaieté sonore et sarcastique, » il conservait au fond de lui-même un désabusement et une amertume invétérés, une tristesse d'exilé, un frisson continu, loin de ce rouge soleil de l'idéal qu'il rechercha en vain jusqu'à l'heure suprême.

***

Parmi les projets curieux de Baudelaire, je dois encore signaler la fondation d'un journal extravagant, intitulé *le Hibou philosophe*, qui fut à la veille de paraître il y a environ vingt-cinq ans et dont mon confrère et ami Champfleury m'a confié tous les plans typographiques et littéraires tracés et signés de la main du poète. Rien, en vérité, n'est plus curieux.

Le Hibou philosophe, rédigé par Charles Monselet, Champfleury, Charles Baudelaire, André Thomas et Armand Baschet, devait être imprimé hebdomadairement sur trois colonnes dans le format du *Tintamarre*, avec 70 lignes à la colonne, au prix de 20 francs par an; 12 francs le trimestre. Les bureaux eussent été établis 7, rue Vivienne, à la librairie Giraud, *au Coq d'or*.

Cette feuille périodique, il n'est point besoin de le dire, était conçue dans une idée exclusivement littéraire et violente. Parmi les notes qu'il griffonna en hâte pour la rédaction et la composition de son journal, Baudelaire écrivait :

« Que le titre soit placé haut, que le papier ait l'air bien rempli.

— Que tous les caractères employés soient de la même famille, — unité typographique, — que les annonces soient bien serrées, bien alignées, d'un caractère uniforme.

— Je ne suis pas très partisan de l'habitude d'imprimer certains articles avec un caractère plus fin que les autres.

— Je n'ai pas d'idée sur la convenance de diviser la page en trois colonnes au lieu de la diviser en deux.

— ARTICLES A FAIRE : Appréciation générale des ouvrages de Th. Gautier, de Sainte-Beuve. Appréciation de la direction et des tendances de la *Revue des Deux Mondes, Balzac, auteur dramatique, la Vie des coulisses, l'Esprit d'atelier, — Gustave Planche* : Éreintage radical, nullité et cruauté de l'impuissauce, style d'imbécile et de magistrat. — *Jules Janin*, éreintage absolu : ni savoir, ni style, ni bons sentiments. *Alexandre Dumas*, à confier à Monselet ; nature de farceur : relever tous les démentis donnés par lui à l'histoire et à la nature, style de boniment. *Eugène Sue :* talent bête et contrefait. *Paul Féval :* idiot.

— *Ouvrages desquels on peut faire une appréciation :* Le dernier volume des *Causeries du Lundi*. Poésies d'Houssaye et de Brizeux. *Lettres et Mélanges* de Joseph de Maistre. *La religieuse de Toulouse :* A TUER, la traduction d'Emerson. Faire des comptes rendus des faits artistiques. Examiner si l'absence de cautionnement et la tyrannie actuelle nous permet de discuter, à propos de *l'art et de la librairie*, les actes de l'administration.

— Examiner si l'absence de cautionnement ne nous interdit pas de rendre compte des ouvrages d'Histoire et de Religion. Éviter toutes tendances, allusions, visiblement socialistiques, et visiblement courtisanesques.

— Nous surveiller et nous conseiller les uns les autres avec une entière franchise. Dresser à nous cinq la liste des personnes importantes, hommes de lettres, directeurs de revues et de journeaux, amis à propagande, cabinets de lecture, cercles, restaurants et cafés, libraires auxquels il faudra envoyer *le Hibou philosophe;* faire les articles sur quelques auteurs anciens, ceux qui, ayant devancé leur siècle, peuvent donner des leçons pour la régénération de la littérature actuelle. Exemple : Mercier, Bernardin de Saint-Pierre, etc.

Faire un article sur *Florian* (Monselet) ;
— sur *Sedaine* (Monselet ou Champfleury) ;
— sur *Ourliac* (Champfleury) ;

faire à nous cinq un grand article : *La vente des vieux mots aux enchères*, de l'*École classique*, de l'*École classique galante*, de l'*École romantique naissante*, de l'*École lunatique*, de l'*École lame de Tolède*, de l'École olympienne (V. Hugo), de l'*École plastique* (T. Gautier), de l'*École paienne* (Banville), de l'*École poitrinaire*, de l'*École du bon sens*, de l'École mélancolico-farceuse (Alfred de Musset).

— Quant aux nouvelles que nous donnerons, qu'elles appartiennent à la littérature dite *fantastique*, ou qu'elles soient des études de mœurs, des scènes de la vie réelle, autant que possible en style dégagé, vrai et plein de sincérité. »

Suivent une foule de détails que je ne veux pas transcrire, estimant avoir donné ici un aperçu assez net et très intimes des idées littéraires de l'auteur des *Fleurs du mal*.

Il me semble que pour avoir un peu abdiqué la causerie critique et bibliophilesque, je n'en ai que plus largement offert à mes lecteurs un plat de haut « ragoust » saupoudré de toutes les épices de la Saint-Jean.

Qui donc oserait se plaindre de cette mirifique chronique d'août ?

OCTAVE UZANNE.





LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

Les journalistes qui s'en vont. — Camille Farcy. — La Liberté *du temps de Girardin. —* Malgré tout. *— Mes souvenirs de journalisme. — La commission de Décentralisation. — La stérilité de ces dernières années. — Les solennels. — Les mystifications de savants. — Les* Erreurs de la Science sans Dieu. *— La Lemurie. — Descendons-nous du singe ? — M. Wirchow et le transformisme. — Homère a-t-il vu le vert? — Mario Proth et son dernier livre.*



ENCORE un journaliste, Camille Farcy, qui vient de mourir à la peine. Comme dit Tupinier, je le connaissais sans le connaître. Après l'avoir vu jadis tous les jours, je l'apercevais tous les six mois, rue Montmartre, passant enfiévré, assombri comme ces hommes qui sont dans le mouvement sans être dans le succès et qui courent après une Destinée qui les fuit. Sa mort m'a fait de la peine cependant. Vous comprenez, n'est-ce pas, ce sentiment qui rattache à vous une figure parisienne par des liens lointains?

Quand je rencontrais Farcy, je pensais à la *Liberté* de Girardin, dont le mort d'hier fut le collaborateur avant d'être nommé sous-préfet d'Apt; à cette fin d'empire; à l'agitation qui régnait alors autour de ce 123 de la rue Montmartre.

A cette époque, un journal était une puissance. Girardin, si vite oublié, avait l'importance d'un véritable personnage. Comme il arrive d'ordinaire, nul ne fut plus autoritaire que ce partisan de toutes les libertés; il exerçait une sorte de terreur sur tous ses collaborateurs, terreur non point servile, mais explicable par le mérite même de cet homme si admirablement doué, si vaillant intellectuellement. Toujours à sa table de travail à six heures du matin, il lisait son journal depuis le titre jusqu'à la signature du gérant, signalait une faute d'impression dans un article et en même temps ne laissait pas passer un effort inaperçu, félicitait, blâmait, perfectionnait, suggérait, avertissait sans cesse. Si le joug d'un illettré riche sur des êtres qui lui sont supérieurs est le plus révoltant des spectacles qu'on puisse concevoir; si le prolétariat intellectuel est le plus pénible esclavage qu'il soit possible d'imaginer, la maîtrise d'un vétéran du journalisme comme Girardin n'avait rien qui choquât ou qui révoltât.

Chaque matin, le portier de l'hôtel de la rue Pauquet, André, arrivait avec le portefeuille qu'on appelait le *stock* : un article du maître souvent, le programme pour le journal du jour, des observations, des éloges, des critiques, tout cela de cette écriture bien connue, écriture égratignée, nerveuse, où le graphologue aurait lu avec un caractère décidé en apparence le côté féminin, énigmatique, habile à ne pas se livrer complètement, qu'il y eut toujours dans Girardin. Beaucoup de ces pattes de mouche ont été conservées et seraient intéressantes à publier, pour montrer comment on dirige un journal.

Parfois Girardin venait lui-même et la présence devant la porte du fameux coupé à rechampis jaunes signifiait d'habitude qu'un orage s'était abattu sur la maison.

Je n'ai jamais contemplé une colère plus terrible que la colère blanche de cet homme à propos d'un article de Bachaumont, qui signait alors Panoptés, sur *Malgré tout* de George Sand. L'impératrice s'était crue désignée dans ce roman, et, dans une lettre à Flaubert, la correspondance de l'auteur

d'*Indiana* nous montre l'émotion que ce livre avait produit aux Tuileries.

Assuré d'être nommé sénateur à la prochaine promotion, habitué des *lundis*, Girardin fut littéralement transporté de fureur en voyant les très inoffensives allusions que la *Liberté* s'était permises sur le livre.

Au moment où je franchissais le seuil pour aller déjeuner avec la conscience du devoir accompli, je sentis passer sur moi une trombe humaine qui se précipitait dans la rédaction et qui me refoula à l'extérieur. C'était Girardin en jaquette claire, en cravate à pois bleus, Girardin à vingt ans, jetant en entrant ses gants sur la glace, bondissant littéralement à travers les tables, poussant des cris aigus.

L'infortuné qui remplaçait le secrétaire de la rédaction le jour où avait été publié le malencontreux article, et à qui sa situation tenait à cœur, fut congédié, et, après tant d'années, je le vois encore distinctement dans la posture où il subit l'assaut. Il avait à la hâte quitté son vêtement de travail pour prendre le vêtement ordinaire, afin de faire honneur à son rédacteur en chef, mais il fut interpellé avant d'avoir pu entrer dans son veston, et il reçut l'avalanche dans la position navrante et comique à la fois d'un malheureux qui voit disparaître la place sur laquelle il compte pour nourrir ses enfants et qui ne peut arriver à passer sa manche.

Toutes les catastrophes, du reste, étaient arrivées dans le numéro de la veille. On avait osé attaquer Pinard! Mais le rédacteur chargé des comptes rendus de la Chambre fut sauvé par sa présence d'esprit. Comprenant que c'était le premier choc qui était à craindre, il s'enferma dans son cabinet et ne se montra point. J'aperçois encore Girardin secouant frénétiquement le bouton de la porte que l'autre tirait à lui énergiquement du dedans. C'était d'une gaieté énorme. Inutile de vous dire que le rédacteur en question était un sémite. Il n'y a que les fils de cette race intelligente et fine pour avoir ce sens pratique de la vie. Il renonça aux lettres, qui n'enrichissent point, et nous avons tous pu voir Ebstein, le petit reporter parlementaire d'antan, possédant un hôtel, trois ou quatre millions et paradant au Bois avec les plus jolis chevaux de Paris.

J'ai gardé le souvenir de quelques scènes analogues auxquelles j'ai assisté dans ma vie, parce qu'elles éclairent bien le mensonge de tout ce qu'on écrit, qu'elles fournissent bien la mesure de la dureté réelle de ces hommes qui parlent toujours de la solidarité humaine, des droits du travailleur, de l'égalité naturelle.

Visiblement, ceux qui conquièrent le premier rang dans la mêlée parisienne sont d'une autre nature que les autres; ils sont étrangers à ces sentiments tendres, bons, indulgents que nous éprouvons; ils n'ont ni la mansuétude des grandes âmes ni le scepticisme indulgent des artistes; leur *moi* chatouillé s'exaspère de suite; et c'est précisément l'importance implacable qu'ils donnent à ce *moi* qui fait leur force.

Je me hâte d'ajouter que Girardin était bien supérieur à la plupart des hommes d'aujourd'hui: il avait le respect du talent et savait le reconnaître partout; mais il ne fallait pas le gêner dans ses combinaisons politiques.

La *Liberté* d'alors était ouverte à tous, malgré les objurgations de Girardin qui recommandait chaque matin d'éviter les causeries inutiles, de s'occuper uniquement de faire un *bon journal* et de proscrire impitoyablement ceux qui pénétraient dans les rédactions pour y dérober le plus précieux des biens: le temps. Vers trois heures on entendait crier, c'était Mario Proth, toujours mécontent, qui venait chercher pour la correspondance Asseline ce qu'on appelait *la dernière heure*, les nouvelles de la Chambre, du Sénat. Presque en même temps arrivait Paul Foucher, toujours poli, toujours souriant, s'embarrassant toujours dans le balai que manœuvraient les garçons qui déjà nettoyaient les salles, et disant toujours avec la même intonation de voix: « Quoi de nouveau? » Tout lui était bon, les plus invraisemblables nouvelles ne l'étonnaient pas, et de son geste paisible il saisissait son crayon pour les coucher sur son carnet.

Un autre Foucher, qui était de Careil celui-là, un homme trop bien mis, long de taille, long à parler, venait avec une régularité désespérante nous apporter de petits bouts de papier; c'étaient des réclames pour ses conférences au boulevard des Capucines. Comme personne ne se souciait d'aller recevoir ce fâcheux, c'était à moi, en ma qualité de nouveau, qu'était dévolue la corvée: si j'avais prédit alors que celui-là deviendrait ambassadeur de France en Autriche on m'aurait certainement assassiné.

Nous avions même parmi nos visiteurs ce qu'on appelait des *finisseurs d'heures de voiture*. Très parcimonieux pour le traitement de ses rédacteurs, Girardin était d'une prodigalité étonnante pour les frais de voitures; il ne les trouvait jamais assez nombreux, et leur chiffre élevé était à ses yeux le signe de l'activité déployée. On prenait une voiture pour aller chercher un cigare; des camarades savaient cela et profitaient de ce qui restait de l'heure à courir pour retourner au quartier Latin ou vaquer à leurs affaires.

Parfois le bruit cessait un peu. On entendait dans une pièce isolée quelqu'un qui lisait ses épreuves à haute voix, qui scandait ses phrases pour s'assurer si elles avaient le nombre, la belle eurythmie chère aux Grecs. C'était Paul de Saint-Victor qui corrigeait son feuilleton.

Le maître prosateur, du moins, se survit dans des livres éloquents : *Barbares et bandits, les Deux masques*. Des autres disparus que subsiste-t-il? La mort a fait là son œuvre comme partout. Jules de Précy est mort très jeune, tristement; Ebstein, mort également sans avoir pu jouir de ses millions. Farcy vient de s'éteindre, découragé, après avoir vainement essayé de saisir cette députation qui est pour les politiciens ce qu'est la bague pour les coureurs de chevaux de bois.

Bic aussi a quitté cette terre. Quel type que ce Bic! Administrateur du journal, il avait une façon qui n'était qu'à lui de prononcer « Môsieu de Girardin. » Dès qu'on s'approchait de sa caisse avec des airs qui révélaient à son œil expérimenté qu'on allait réclamer une avance, il levait au ciel des bras énormes et poussait, avant même qu'on eût dit un mot, de véritables rugissements, des rugissements qui ressemblaient aux efforts d'un tigre qui se gargariserait. Il n'était point imprenable cependant et on le savait : il possédait dans son bureau même une collection de tableaux et il avait commis autrefois une satire contre Victor Hugo et le romantisme. Il s'attendrissait dès qu'on témoignait le désir de voir les tableaux, et il était vaincu dès qu'on l'avait décidé à lire la légendaire satire, qu'il récitait d'une manière absolument effrayante, avec des intonations rauques et des stridences sauvages qui faisaient tressaillir les abonnés devant le guichet.

Aimé Dollfus, le secrétaire de la rédaction d'alors, que Girardin aimait autant qu'il pouvait aimer, s'est retiré à Senlis découragé, névropathe. Albert Duruy écrit à *la Revue des Deux Mondes* et publie de graves ouvrages que l'Académie couronne. Liévin, un républicain de la veille, esprit calme, très droit, a été comme tant d'autres, il n'a point profité de cette révolution qu'il avait désirée, du moins je ne le trouve pas en quelque poste important où il serait mieux que la plupart des médiocrités parvenues d'aujourd'hui.

La maison du 123 elle-même est à moitié démolie; avec ses fenêtres sans rideaux, ses appartements déserts, ses écriteaux *à louer*, elle a l'air d'une ruine à côté des palais somptueux de *la France* et du *Paris*. *La Liberté* est maintenant au 146, toujours à la première place dans la presse, mais avec un personnel différent de celui qui était là du temps de Girardin.

Ce qui fut l'œuvre de Girardin s'est évanoui presque complètement. Chez nul contemporain peut-être n'apparaît d'une manière plus saisissante le caractère de ces existences modernes où tout est un décor, une improvisation passagère et factice. Cet infatigable remueur d'idées, ce roi de l'opinion, ce brillant acteur du théâtre parisien, toujours en scène, toujours en vedette, était à peine enseveli que Paris avait désappris jusqu'à son nom.

On nous pardonnera cependant d'évoquer ces souvenirs. Un peu de notre jeunesse demeure dans ces vieux bureaux de journaux. Dans ces escaliers noirs que l'histoire a montés si souvent, annoncée par quelque nouvelliste hors d'haleine, il semble encore entendre parfois l'écho de la voix d'un camarade emporté par la mort, le rire de quelque plaisanterie amicale.

Pour combien d'entre nous certains coins de Paris sont-ils indissolublement liés à certaines besognes de journaliste! Je ne passe jamais, pour ma part, devant ces bâtiments du Conseil d'État, d'un si mélancolique aspect, sans penser à la commission de Décentralisation. Elle a été mon cauchemar, cette commission. Jamais Girardin ne manquait de me dire : « Suivez-vous ce qu'on fait à la commission de Décentralisation? »

Qui se souvient de cette commission que Granier de Cassagnac appelait un *Parlement forain?* elle fut pourtant un joujou à la mode à la fin de l'Empire.

En ce palais superbe du Conseil d'État on voyait, le long des escaliers magnifiques, sous ces plafonds éclatants, dans ces galeries majestueuses, s'agiter, courir et discourir, avec de lourds portefeuilles sous le bras, des hommes qu'on sentait investis d'une mission; ils décentralisaient. On leur avait préparé, pour qu'ils décentralisassent à l'aise, une salle des séances digne d'une aussi lourde tâche, des pupitres élégants et nobles, de l'encre, de la poudre et des plumes ; quand le regard pénétrait jusqu'à cette enceinte on était étonné d'apercevoir une telle quantité d'hommes entre deux âges en train de décentraliser. Les gros bonnets, les corpulents, décentralisaient le département; les moyens se consacraient à l'arrondissement et à la commune; on en distinguait de tout fluets qui décentralisaient les hameaux et qui s'ingéniaient à soustraire le garde champêtre à l'influence délétère du pouvoir central.

Ils sont heureux puisqu'ils sont homogènes,

chantait-on à propos des maires d'alors. Ils sont heureux puisqu'ils décentralisent, pouvait-

on dire à propos des membres de la commission de décentralisation. Ces hommes, en effet, étaient heureux. Ils avaient vécu toute leur vie pour la politique et voici qu'ils allaient pouvoir s'y mêler. Semblables à ces enfants qui comptent avec des jetons des trésors imaginaires, ils ne maniaient encore que l'illusion, ils n'étreignaient que la chimère, ils ne découpaient encore que des poulets de carton; mais leur rôle allait commencer et déjà les huissiers, respectueux envers des hommes aussi peu joyeux, s'empressaient de porter de groupe en groupe des projets-fantômes et des résolutions de papier.

La plupart des hommes qui figuraient dans cette commission ont fini par faire leur chemin dans cette politique qu'ils aimaient tant. Qu'ont-ils réalisé d'utile et de pratique dans le sens même de leurs idées?

Jamais en aucun siècle n'a été mieux justifié le mot de Girardin : « La politique est une meule dont on entend toujours le bruit et dont on ne voit jamais la farine. »

Les quatorze dernières années, en dépit de tant de bouleversements, donnent l'impression d'un grand espace vide et chacun semble intellectuellement dans la situation qu'il occupait jadis. Quoi de plus naturel? Proudhon l'a dit : « On ne vit que de ce qu'on est et de ce que l'on crée. » La Restauration, le gouvernement de Juillet, l'Empire, ont été quelque chose par eux-mêmes et ont créé quelque chose : la vie libérale par le journal et la tribune, le mouvement littéraire et artistique de 1830, la transformation industrielle. Les dernières années ont été purement destructives et négatives et n'ont créé que la pornographie, les brasseries de femmes et les manuels civiques.

En attendant qu'on nous débarrasse des bonzes de la politique, M. Eugène Loudun, dans son très intéressant ouvrage *les Erreurs de la science sans Dieu*, entreprend une amusante et courageuse campagne contre les bonzes de la fausse science.

Quoique ceci semble paradoxal, je serai presque tenté de rattacher le livre de M. Eugène Loudun à l'œuvre émouvante et remuante des Richepin et des Huysmans. Les tendances, les conclusions, le point de départ sont ici complètement dissemblables; en réalité, il y a la même interrogation adressée aux savants : « Après tant d'affirmations, tant de promesses, tant de solennelles déclarations, où en êtes-vous? »

L'action malfaisante d'une certaine science qui a démoralisé et tué à moitié ce malheureux pays a été extraordinairement facilitée en France par l'esprit de vénération, de fétichisme qui fait le fond du caractère français. Ce pays, si révolutionnaire en apparence, est absolument routinier; ce pays si folâtre et si prompt à plaisanter éprouve un involontaire respect devant tous les gens d'attitude sévère, devant les gens qui « pompent », selon une expression de Saint-Simon, qui débitent des niaiseries avec un sérieux imperturbable.

Grâce à leur menton glabre et à leur allure pédante, de précoces vieillards sortis de la conférence Molé ou des parlottes d'avocats ont été pendant des années les maîtres de la France, ils ont accumulé les plus invraisemblables inepties sans que personne ait osé leur rien dire.

Le même phénomène se reproduit partout. J'ai raconté jadis mon étonnement en pénétrant dans les Archives du ministère des Affaires étrangères. Depuis quatre-vingts ans se succédaient là des hommes dignes et austères d'allure qui marchaient entourés de la considération publique : commandeurs de la Légion d'honneur, logés princièrement, rétribués à 20 ou 25,000 francs par an, ils apparaissaient dans un lointain plein de majesté; en réalité, aucun de ces hommes n'avait rendu au pays le service qu'un petit commis comptable de la rue du Sentier rend à son patron; aucun, dans un espace de temps si considérable, n'avait songé à dresser un inventaire des richesses qui lui étaient confiées et tous avaient laissé, par incurie ou par paresse, disparaître les plus belles pièces de leurs collections. A la Marine, les choses allaient de même, et M. de Flammermont a constaté que l'on voyait chaque jour passer dans les ventes d'autographes des documents qui provenaient des dépôts de l'État. A quoi servaient ces conservateurs, s'ils ne conservaient pas?

Les savants en France participent de ce caractère en quelque sorte sacré des fonctionnaires; ils se félicitent mutuellement des progrès qu'ils ont fait faire à l'humanité, et la foule entendant ces félicitations se dit qu'il doit y avoir à tant de compliments une raison qu'elle ne comprend pas. L'esprit de secte s'en mêle, et beaucoup qui n'ont jamais lu ni M. Buchner ni Darwin s'écrient volontiers : « Voyez, depuis que la science est entrée en scène, que reste-t-il donc de la religion? Comme on s'explique bien que le moyen âge ait eu peur de la science? »

M. Eugène Loudun, moins prompt à se payer de cette gesticulation congratulante, qui est propre aux savants et surtout aux savants français, a eu l'idée d'inspecter le bagage de cette fameuse science moderne et il n'y a pas trouvé grand'chose.

En fait, pour la question des origines, les

Hæckel, les Mortillet, les Topinard vous demandent le même acte d'adhésion que l'Église pour ses mystères; ils exigent autant qu'elle; seulement, en échange de la foi aveugle à leurs assertions, ils ne vous donnent que des hypothèses contradictoires dans le présent et pour l'avenir la perspective du néant. Ils vous racontent une histoire de chasseur quelconque, l'histoire d'un continent nommé la Lemurie et situé dans le voisinage des îles de la Sonde et qui aurait disparu dans un cataclysme. C'est là où auraient vécu des singes appelés Lemuriens dont l'organisation se serait rapprochée de celle de l'homme.

De tout ceci pas une preuve, encore une fois. A l'heure actuelle, tous les faits scientifiques contredisent absolument cette supposition que l'homme descende du singe.

Les déclarations de M. Virchow au congrès d'anthropologistes tenu à Munich en 1878 sont très significatives et très précises sur ce point :

« Si je ne peux pas admettre, dit-il, la théorie de la création, si je ne peux pas croire qu'il y ait eu un créateur qui ait inspiré un souffle de vie; si je veux me faire à ma façon un verset de l'Écriture, je suis obligé de le faire dans le sens de la génération spontanée, mais quant à des *preuves de fait* en faveur de cette théorie, nous n'en possédons *aucune, aucune*. Personne n'a *jamais* vu s'opérer réellement une *génération spontanée,* et s'il est des gens qui ont prétendu en avoir vu, ce ne sont pas les théologiens qui les ont réfutés, ce sont les naturalistes. »

Passant ensuite au fait précis de la prétendue parenté entre l'homme et le singe, M. Virchow insiste sur le fait suivant : « Somme toute, nous sommes obligés de reconnaître *qu'il manque le moindre type fossile d'un état inférieur* du développement humain. Il y a mieux : quand nous faisons le total des hommes fossiles connus jusqu'à présent, et que nous les mettons en parallèle avec ce que nous offre l'*époque actuelle*, nous pouvons affirmer hardiment que, parmi les hommes vivants, il se rencontre des individus *marqués du caractère d'infériorité relative* en bien plus grand nombre que parmi les hommes fossiles jusqu'à présent découverts.

« Il peut se faire que l'homme tertiaire ait existé au Groënland ou ailleurs, et qu'un jour on le rende à la lumière du jour. Mais, en fait, positivement, nous devons reconnaître *qu'il existe toujours une ligne bien nette de démarcation entre l'homme et le singe*. Nous ne pouvons enseigner, nous ne pouvons présenter comme une conquête de la science cette thèse que l'homme descendrait d'un singe ou de quelque autre animal. »

Cette affirmation si positive gêne beaucoup les positivistes. *La Revue indépendante* s'occupait encore dernièrement de cette question. *La Revue indépendante* est une revue nouvelle sur laquelle nous reviendrons quelque jour; elle est rédigée par de jeunes écrivains et le talent n'y manque pas; malheureusement, tout le monde là semble s'enfermer avec obstination dans ce que Dumas a appelé : « La petite boîte noire de l'athéisme. »

En tout cas, les extraits d'un livre de M. Hæckel reproduit par *la Revue indépendante* contiennent bien quelques injures contre Virchow, qu'on accuse de sénilité, mais pas un seul argument scientifique, pas un fait observé, contrôlé, concluant.

Certains breuvages qu'on nomme du vin à Paris contiennent de tout, excepté du vin. Il en est ainsi de la science moderne : on y trouve des éléments divers, des imaginations ingénieuses qui feraient le succès d'œuvres romanesques, des aplombs qui assureraient la fortune d'un Mangin, des arguties de procureurs, des finesses de casuistes, mais pas l'ombre d'une démonstration scientifique.

Le livre de M. Eugène Loudun fait passer devant nous des types de l'espèce scientifique qui sont bien amusants. Il y a M. Hugo Magnus qui vous affirme qu'Homère voyait les nuances pâles, jaunâtres, mais ne voyait pas le vert; que l'antiquité n'a jamais vu les trois couleurs; que Mahomet lui-même n'a pas vu le bleu. Il y a M. Grant Allen qui vous apprend comment les hommes ont perdu leur poil. Il y a M. Boisjolin qui vous enseigne que nos ancêtres sont nés dans la petite Boukarie.

Remarquez, car c'est toujours là-dessus qu'il faut insister, que tous ces braves gens ne vous apportent point le plus mince témoignage de ce qu'ils avancent. Ce sont des mystificateurs à froid, des farceurs; mais, retenu par une incompréhensible timidité, personne n'ose leur rire franchement au nez, et il faut féliciter M. Loudun d'avoir eu ce courage.

La vérité est que jamais prêtres de Cybèle exhibant dans les carrefours antiques leurs grossières jongleries, jamais magiciens promenant leurs philtres et leurs amulettes à travers la Rome de la décadence, jamais conteurs de fables milésiennes dupant de superstitieux Asiatiques ne se sont joués de la crédulité humaine comme les savants d'aujourd'hui. Ce n'est pas dans l'Olympe que Richepin aurait dû monter avec un fouet, c'est dans les académies, où tant d'imposteurs étalent leur charlatanisme éhonté.

C'est vers le passé encore que m'a reporté le livre de Mario Proth : *Depuis 89*. Mario Proth a représenté un âge, il a crié le premier : « Place

aux jeunes! », et vraiment on l'excusait de crier si haut, car il avait en lui ce qu'il faut pour être un véritable écrivain. Je ne dirai pas que c'était un original; ce mot, il me semble, implique toujours une affectation, une attitude préméditée, une pose; mais, à coup sûr, c'était une originalité. Il ressent vivement, il exprime de même. *Le Voyage au pays de l'Astrée* restera; c'est un livre de fougueuse et enthousiaste jeunesse. *Les Vagabonds* aussi, presque introuvables aujourd'hui; traduisent bien cette ardeur de voir, de savoir, de parcourir du pays, d'aller de l'avant.

J'ai donc ouvert avec curiosité le nouveau volume dans lequel l'auteur a rassemblé les études importantes qu'il a semées ici et là. J'avoue que j'ai été quelque peu désillusionné. Que cela est vieux! que cela est poncif! C'est la Révolution comprise à la façon romantique, la déclamation de 1869 produisant l'effet d'une revenante à travers notre société toute différente. Après les ouvrages de M. Albert Duruy, de l'abbé Sicard, de M. Babeau, Mario Proth en est-il encore à croire, comme on l'imaginerait d'après son travail sur Lakanal, que la Révolution a pris la France dans les ténèbres, en pleine dégradation intellectuelle et morale pour l'initier aux bienfaits de la lumière? Les chiffres sont là pour démontrer qu'il y avait sous l'ancien régime des écoles dans les moindres villages, et Mario Proth avouera bien que la France, en 1784, faisait une autre figure dans le monde qu'en 1884.

Quel titre excellent et prometteur que celui-ci : *Histoire d'une génération!* Comme on eût aimé voir Proth décrire d'une plume sincère, mordante, implacable, les phases successives par lesquelles a passé la génération dont il était, l'écœurement que doivent éprouver des consciences probes et croyantes en constatant que les hontes de l'empire n'ont fait qu'augmenter sous cette république que les jeunes gens rêvaient pure, intègre, libérale! Est-ce que le Tonkin et la Tunisie ne valent pas le Mexique? Proth oserait-il nous soutenir, en causant en face avec nous, que les hommes politiques ne tripotent pas? Prétendrait-il qu'il y ait moins de scandales qu'autrefois? Qu'est donc la littérature qu'on appelait corruptive il y a vingt ans, c'est-à-dire la littérature de *la Dame aux camélias*, de *Fanny*, de *Madame Bovary*, à côté des publications immondes, des pornographies sans nombre qui s'étalent partout?

Ce ne sont point là des questions d'appréciation, ce sont des chiffres, des faits, des évidences. Quand un écrivain de la valeur de Proth, qui a proclamé si souvent l'indépendance de l'intelligence, est assez esclave de l'esprit de parti pour ne pas tenir compte de ce qui se passe sous ses yeux, il abdique; en se mettant en dehors de la vérité, il se met en dehors de l'art; il entre dans une convention bien autrement cruelle et fausse que ces classiques sur lesquels l'auteur de *Depuis 89* daube à tout propos.

Le devoir de l'amitié, dans ce cas, est de parler et de dire à un homme de talent : « Vous avez dormi comme Épiménide, réveillez-vous et donnez-nous sur le temps présent un livre qui soit digne de vous! »

ÉDOUARD DRUMONT.





SOMMAIRE

Romans, Contes et Nouvelles : *Humiliés et offensés. — Le Roman du curé. — Les Sœurs Rondoli.* — Mélanges littéraires : *Les Roses de Noël. — Au caprice de la plume. — Essai de sociologie. — Sakountala. Nos morts contemporains. — L'Épiscopat de Massillon. — Ernest Gilon.* — Poésies : *Hellas. — Les roses fauchées. — Les océans. — Çà et là. — Souvenance. — Contes d'aujourd'hui, Poésies de tous les temps. — Sonnets déchaînés.* — Histoire : *Depuis 89. — Histoire de la civilisation. — Un homme d'État russe. — Souvenirs de l'Empereur Napoléon Ier. — La Convention nationale et son œuvre. — Les philosophes de l'Académie française au* XVIIIe *siècle.* — Bibliographie : *Les livres à gravures du* XVIe *siècle.* — Livres d'amateurs : *Lettres de la marquise de Coigny. — Le Neveu de Rameau. — L'Épousée. — L'Écumoire. — L'Art d'aimer les livres et de les connaître.* — Beaux-Arts : *Commission d'Enquête sur les industries d'art. — Les châteaux historiques de France. — Théophile Thoré. — Manuel d'archéologie étrusque. — Dictionnaire des amateurs français au* XVIIe *siècle.* — Géographie : *Voyage de J. Bonnat chez les Achantis.* — Sciences : Le Capital, *de Karl Marx.*

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Humiliés et offensés, par Th. Dostoievsky, traduit du russe par Ed. Humbert. 1 vol. in-12, prix 3 fr. 50; Paris, librairie Plon, 1884.

Le roman est des plus attachants. Il est composé avec art et il s'y trouve une analyse très fine de certains caractères, de certaines passions.

Dire l'intrigue en quelques lignes, cela serait malaisé. Essayons toutefois. Un prince russe ne convoite rien que la fortune; pour s'assurer la richesse, il a épousé, à l'étranger, une première femme qu'il a abandonnée, puis en Russie, une seconde, qu'il a martyrisée; de la première, il a une fille, et il ne s'inquiète guère de ce qu'elle est devenue; de la seconde, il a un fils; ce fils, il voudrait l'éloigner; il le place chez son majordome, Nicolas Serguetch, qui a une fille, Natacha. Le prince poursuit son rêve : s'enrichir ; il dépouille de ses biens propres l'honnête majordome, et prétend marier son fils, amoureux de Natacha, à une très riche héritière dont lui-même courtise la mère. Il parvient à ses fins, car les princes sont tout-puissants; leurs vices, leur hypocrisie, comme leur cynisme parfois les servent encore aujourd'hui. Car, dans tout le cours du roman, opposition est faite des mœurs des grands, qui justifieraient le nihilisme, aux mœurs des *humiliés*, des *offensés*.

Ne jugeons pas les préoccupations sociales de l'auteur, et vantons son roman que l'on ne saurait s'empêcher de lire tout d'une traite. Il vous prend, il vous émeut.

F. G.

Le Roman du curé, par Hector France, Paris, Henry Oriol et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Ce roman, par lequel s'est révélé M. Hector France, n'avait pas encore été publié chez nous. Toutes les éditions, et elles sont au nombre de sept, au moins, je crois, sont des éditions belges. Je souhaite à M. Oriol, en France, le même succès qu'à M. Kistemaeckers en Belgique.

Il est inutile d'analyser le *Roman du curé*. La besogne est faite en maints lieux, et tous ceux qui s'intéressent au mouvement intellectuel de notre temps ont lu l'œuvre. Elle reste pour moi le plus complet et le plus bel épanouissement du talent de l'auteur. J'ai eu occasion de rendre compte ici même d'un de ses derniers romans, *Marie Queue-de-vache*, où les mêmes passions tourmentent et avilissent des personnages de

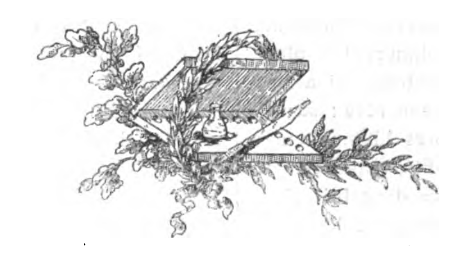
même robe, je veux dire des femmes et des prêtres. Certes, ce n'est pas un livre ordinaire, et j'ai dit ce que j'en pensais. Mais combien *le Roman du curé* lui est supérieur, non seulement par la conception, par le choix des caractères qui restent dans la moyenne humaine et mettent, vis-à-vis des autres et vis-à-vis d'eux-mêmes, une certaine décence jusque dans l'ignoble! C'est là un trait de nature, — dans l'état social, bien entendu, — que M. Hector France avait finement senti et reproduit au vif, et dont il a fait, depuis, trop bon marché. Le *Roman du curé* est supérieur encore et surtout, à mon avis, par le traitement artistique, par le style, si rarement incorrect, toujours frais, vivant, imagé, par l'ironie émue, par la colère attendrie, par ce souffle de jeunesse qui circule partout, qui jette comme un reflet d'or sur les choses les plus abjectes, et, sans rien enlever à la puissance d'analyse et à l'exposition implacable des plus misérables détours du cœur humain, baigne et enveloppe tout dans une atmosphère lumineuse et saine, comme fait la nature, dont le soleil caresse également la charogne et la rose.

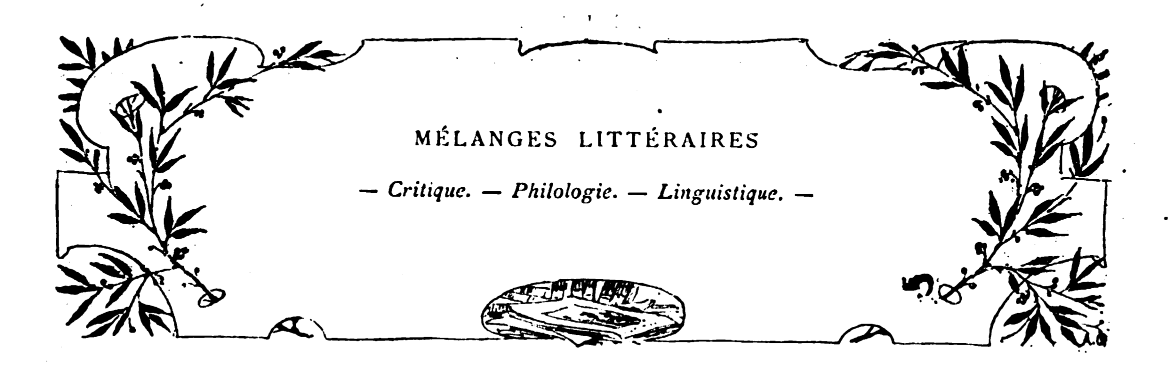
J'ai peur que M. Hector France n'ait, depuis, écrit quelques-uns de ses romans, non pas parce qu'il avait à dire quelque chose de neuf ou à montrer un coin de l'humanité, un aspect de la nature, d'un point de vue par lui découvert, mais simplement pour faire des livres. C'est un malheur presque inévitable de notre temps; et de la nécessité subie je ne saurais faire un reproche. Mais le métier n'est pas l'art, et à faire trop longtemps du métier la main se gâte. Il y a lieu de croire que tel n'est pas le cas. Cependant il serait bien à souhaiter qu'un talent de cette envergure ne pliât pas ses ailes comme fait le vautour quand il fouille une proie corrompue, mais qu'il se tînt plutôt au vol élevé qui lui est naturel et d'où il aperçoit, pour nous les montrer, les hauteurs et les profondeurs, les sublimités et les bassesses, les gloires et les ignominies de cet être qui est nous. D.-H. G.

Les Sœurs Rondoli, par Guy de Maupassant, Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bien amusante et bien originale, la curieuse étude que Guy de Maupassant vient de publier sous le titre de *les Sœurs Rondoli;* par exemple, on a rarement poussé plus loin la cruauté dans l'observation implacable du cœur et du corps humain. L'humour du jeune écrivain s'imprègne d'une certaine férocité qui rappelle le bistouri du chirurgien; il est impitoyable dans son analyse des sentiments et des sensations et prend un âpre plaisir à faire crier l'os du patient sous la morsure de l'instrument. Ce n'est du reste pas la note la moins attirante de son talent; on sent l'observateur consciencieux, que nulle faiblesse ne saurait faire transiger, et qui peint la bête humaine dans son animalité, souvent malfaisante, bestiale et basse. L'hypocrisie et toutes les petites lâchetés de notre civilisation ont trouvé en lui un ennemi sans pitié; il sonde les reins et les cœurs avec un entrain et une justesse admirables pour en tirer les causes de tout: rien n'échappe aux lanières cinglantes et vengeresses de son fouet. Il faut lire soigneusement ce récit d'une aventure qu'un autre eût rendue banale, pour savoir ce que de Maupassant a su en tirer et comment il l'a traitée. Tout le début, plein d'une gouaillerie amère, est saisissant de vérité et semé de réflexions présentées avec un art qui leur donne un remarquable relief; tous ceux qui ont voyagé, tous ceux qui ont souffert du voyage, de la vie d'hôtel et de la solitude, subiront irrésistiblement le nouveau livre du romancier et retrouveront avec une poignante exactitude les souffrances intimes subies en ces circonstances. La manière dont, presque naturellement, avec un cynisme calme, Pierre Jouvenet remplace auprès de Francesca Rondoli son ami Paul Pavilly, qui espérait faire la conquête de l'Italienne, est d'une humanité criante de réalité : voilà bien l'homme tout entier, l'homme dans sa chair et dans sa luxure, l'homme dans son égoïsme. Mais nous devons laisser au lecteur le plaisir de déguster l'œuvre jusqu'au bout et de faire connaissance avec ce coin bien typique des mœurs italiennes. Le volume contient différentes nouvelles, où l'auteur semble s'être complu à montrer son talent sous ses différentes faces et à en faire chatoyer les côtés les plus éclatants pour le plaisir des yeux et de l'esprit. *Le petit fût* est une de ces peintures paysannes dans lesquelles Guy de Maupassant excelle; rarement on a mieux tracé en quelques pages la sournoiserie, l'astuce et la criminelle férocité du paysan. *Les sœurs Rondoli* apportent donc un succès de plus à l'acquit de l'auteur de tant d'œuvres remarquables, qui ne compte que par succès et par succès mérités, depuis qu'il a fait son entrée dans la vie littéraire.

G. T.





MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Roses de Noel, pensées d'hiver, par Mme la marquise de BLOCQUEVILLE. Paris, Ollendorff, 1884, in-4°.

La mode est aux pensées. Les femmes du monde, les grandes dames se décident à écrire les leurs et à les publier, soit avec un nom, soit sous le voile de l'anonyme. C'est une charmante audace dont nous avons tout le bénéfice. Autrefois, sans doute, les femmes, qui sont toutes plus ou moins des penseuses, ou plutôt des rêveuses et même des rêvasseuses, ne craignaient pas de penser tout haut dans l'intimité, et elles recueillaient, pour des amis, celles de leurs pensées qui avaient été le plus goûtées et le mieux appréciées. Mais ces petits recueils de pensées n'arrivaient presque jamais au public; ainsi les pensées de Mme de la Sablière, l'amie de La Fontaine, ne furent publiées qu'après sa mort, par suite d'une indiscrétion de son ami, mais elles eurent l'honneur d'être imprimées à la suite des *Maximes* du duc de la Rochefoucauld.

Aujourd'hui les belles dames, qui font des bouquets de pensées dans les jardins du cœur et de l'esprit, n'ont aucune répugnance à laisser imprimer leurs pensées et à nous offrir ainsi, en quelque sorte, leur portrait moral, qui ne peut qu'être à leur avantage. Buffon a dit que le style est tout l'homme. Je n'hésite pas à dire que la pensée est toute la femme. Nous aurons bientôt une charmante collection de petits livres de pensées, qui seront autant de portraits intellectuels et spirituels des plus grandes dames de la France contemporaine, portraits peints d'après nature par elles-mêmes, les uns à l'aquarelle, les autres en pastel, beaucoup à l'huile, et par conséquent plus durables. Il est impossible, en effet, qu'une femme, si discrète et si prudente qu'elle puisse être, ne soit pas forcée de se révéler et même de se trahir, malgré elle, en donnant sur toutes choses, ou du moins sur beaucoup de choses, son sentiment et son opinion. C'est nous qui gagnons à ces révélations intimes, parfois si ingénieuses, si piquantes et si instructives.

Le petit volume que Mme de Blocqueville vient de mettre au jour est un des plus intéressants et des plus curieux en ce genre de littérature féminine. Mme la marquise de Blocqueville s'était déjà fait connaître par des ouvrages bien remarquables, dans lesquels, pour ainsi dire, la pensée avait fait ses preuves; son grand livre de philosophie morale, la *Villa des Jasmins* (1874, 4 volumes in-8°), est un immense répertoire de pensées sur tous les sujets, sur les plus délicats comme sur les plus sérieux. Son beau roman de *Perdita* étincelle de pensées exquises, qui attardent et prolongent agréablement le lecteur, en l'attachant à la gracieuse personnalité de l'auteur. N'est-ce pas un délicieux plaisir que de pouvoir lire à livre ouvert dans une belle âme, dans un grand cœur, dans un noble esprit? C'est ce plaisir-là qu'on éprouve en lisant les *Roses de Noel*, en les relisant sans cesse.

Ce joli titre de *Roses de Noël* suffisait pour caractériser un si joli recueil. Pourquoi l'auteur a-t-il essayé, d'une manière ingénieuse sans doute, mais souvent arbitraire et indécise, « de trouver quelques-uns des rapports qui peuvent et doivent exister entre le parfum ou la forme de l'esprit et le parfum ou la forme de la fleur ? » Nous ne voyons pas d'utilité à ramener ainsi, de gré ou de force, certaines pensées dans la classification de certaines fleurs. L'analogie entre ces fleurs et ces pensées nous échappe ou ne nous frappe pas complètement. Nous aimons mieux nous en tenir simplement aux *Roses de Noël, pensées d'hiver*.

Nous nous permettrons de faire pour tout le recueil une seule critique, qui témoignera cependant que l'auteur, trop riche de son propre fonds, est quelquefois trop abondant et trop prolixe dans le développement de ses pensées. Quand une pensée est une, saisissante, impressionnante, lumineuse et vraie, à quoi bon y ajouter une sorte d'explication ou de commentaire qui l'affaiblit? Que peut-on dire de plus, par exemple, quand on a trouvé cette admirable pensée : « Tout au fond de la faute, Dieu cache le châtiment? » Que pourait-on dire de mieux, après avoir dit : « Ce n'est pas le bienfait qui engendre la reconnaissance, mais bien le cœur en lequel on l'a semée. » Il faut laisser au lecteur le soin de commenter, d'interpréter lui-même une pensée, un peu vague ou obscure à première vue, qui l'a captivé ou préoccupé. »

Il y aurait à puiser à pleines mains dans ce recueil, si l'on cherchait à y choisir les pensées les plus neuves, les mieux frappées, les plus originales. En voici seulement quelques-unes, comme spécimens de différents genres, de main de maître : « L'amant est, en général, le premier châtiment de l'amour. » — Tout ce qui dissipe l'âme l'attriste. » — « La pensée mine, l'action repose » — Le travail est un habile sorcier qui escamote le temps. » — « Peut-être l'unique moyen de moins souffrir est-il de vivre hors de soi.

— « Craindre l'inconstance, c'est déjà en souffrir. » — Il ne faut quitter ni les gens ni les lieux que l'on aime, si on veut les aimer toujours ».

Les *Roses de Noël* de Mme de Blocqueville sont de la famille des roses de Jéricho, qui, selon la légende, ne meurent jamais ».

P.-L. J.

Au caprice de la plume, par Stéphen Liégeard, 1 vol. in-12, Paris, Hachette et Cie, 1884.

Si quelque reproche devait ou pouvait être adressé à M. Stéphen Liégeard, c'est de trop conduire sa plume. Mais il faut entendre le titre, nous dira-t-on; il signifie que l'auteur n'a pas voulu faire œuvre d'érudition ou de polémique, qu'il n'a voulu que suivre ses caprices à lui, et aller de ci de là, à sa fantaisie, à son humeur, c'est évidemment le sens de ce joli titre : M. Liégeard est un poète charmant qui, ayant écrit en prose, a soigné sa prose comme il soigne ses vers. Et on sait qu'il les cisèle à ravir.

Il est poète, avons-nous dit; il l'est pour nous conter ses différentes *visites à Cambden-place*, pour faire parler *les Esprits de la cuve* et célébrer *la Fête du raisin;* il le demeure encore quand il fait de la critique littéraire, et, parlant des ouvrages de MM. Caro, Nisard, Marmier, Mistral, Mézières, Pilon, il exprime plutôt les sentiments que ces ouvrages lui ont communiqués, que de véritables jugements esthétiques ou philosophiques. Les sentiments qu'il traduit toutefois sont distingués, délicats; ils font aimer celui qui sut les éprouver. Ils sont dits quelquefois précieusement peut-être, mais faut-il regretter cette préciosité, — le mot pris, d'ailleurs, dans son sens favorable? — n'est-elle pas le signe du respect de l'émotion ressentie en même temps que du respect de la phrase?

Trop d'écrivains raillent leurs propres sentiments et font métier de scepticisme. Entre autres pages de critique, qu'on lise celles qu'il a écrites sur l'œuvre de M. Marmier et celles qu'il a consacrées à *Mireille;* elles sont charmantes : il veut parler des romans de l'académicien, il vante son extrême bonté, il vante son besoin de compatir aux souffrances discrètes, il nous montre l'homme affable, obligeant, l'homme qui, dans ses voyages, n'a pas vu que des sites ou des effets de lumière, qui a vu son semblable parce qu'il était toujours prêt à se pencher vers lui. Puis, il parle d'une nouvelle édition de *Mireille,* il veut dire la beauté du volume, le mérite des planches qui illustrent le texte, et il ne peut se défendre de plaindre Vincent; de célébrer la Provence avec son ciel, son Rhône, son Ventoux, ses plaines brûlées du soleil. M. Liégeard se trahit dans ces deux études : il se découvre jaloux de posséder toutes les qualités de l'homme de cœur, jaloux encore de goûter toutes les ivresses de l'artiste.

Les qualités de l'homme de cœur, il les a. Il l'a prouvé en maintes circonstances et dans son volume, par le récit émouvant de visites faites à la famille impériale exilée. Nous sommes assez éloignés de partager les opinions politiques de M. Liégeard, mais nous devons rendre hommage à sa fidélité.

Il est artiste. Comment ne pas goûter cette page détachée du poème en prose qui porte pour titre : *les Esprits de la cuve?* « C'est le soir d'une tiède journée d'automne. Du fond des combes le silence et la nuit descendent. Les deux rues du village sont muettes. Sous l'édredon aux lourdes plumes, à poings fermés, le vigneron dort. Car il se doit, dès l'aube, à sa cuve... Dans la cour déserte, vers la haute fenêtre où l'araignée tend sa toile, une vigne folle grimpe. Sa guirlande a rougi sous le baiser du vent de montagne. Telle une joue duvetée de Bourguignonne, quand la lèvre de quelque gars en belle humeur la veut marquer à sa rude empreinte. Par une vitre brisée un reflet de lune pénètre au dedans... Et elle grimpe, la folle vigne, plus curieuse qu'une vierge au soir des noces, et de ses grappes, comme autant d'yeux ouverts, de ses grappes aux baies noires qui escaladent le mur, elle essaye de glisser, sur le rayon bleuâtre, dans les mystères de l'antique pressoir... » Cela est gracieux, d'une grâce un peu apprêtée mais encore très distinguée.

La recherche n'empêche pas la sincérité. M. Liégeard est constamment sincère, sincère comme homme et sincère comme artiste.

On aime à se laisser aller au caprice de sa plume.

F. G.

Essai de sociologie. *Science de l'organisation de la société humanitairement heureuse,* par O. Tchek (traduit du russe). 1 vol. in-12. — Prix: 3 fr. 50. Paris, A. Ghio, 1884.

La remarque a été faite depuis longtemps: les programmes des collectivistes, des anarchistes, révèlent plus de passions qu'ils n'enferment d'idées.

Dans ce livre dont nous venons de transcrire le titre et le sous-titre, rien que d'injurieuses récriminations, rien que de violentes objurgations. Comme seules idées, celles-ci : 1° les hommes ont des besoins à satisfaire; 2° le capital, le travail, le crédit peuvent aider à la satisfaction de leurs besoins; 3° la fin normale de l'existence, c'est la satisfaction même des besoins; puis celles-ci encore, qui pourraient être rapportées en manière de conclusions: 1° chaque homme est un tout qui peut être considéré à part; il est un individu; 2° pour la conservation de l'individu, conservation intégrale et qui comporte satisfaction aussi complète que possible de ses besoins, le concours actif de la collectivité. Voilà le résumé de la *Science de l'organisation de la société humanitairement heureuse.* Point de discussions quant aux principes de notre droit, quant aux lois de l'économie politique; point d'analyse; rien, absolument rien. Si, des considérations physiologiques. Et l'auteur de ce livre mal composé, plus mal écrit, est peut-être très sincère! Peut-être se dévoue-t-il vraiment à l'œuvre de l'organisation humanitairement heureuse!

Les programmes des socialistes accusent un immense désir de jouissances. Le bien-être, — nous ne dirons pas : le bonheur, le mot est trop relevé, ils ne l'entendent pas, — le bien-être matériel, c'est l'objet de

toutes leurs convoitises. Or nous avons pour devoir d'écouter leurs doléances sous quelque forme qu'ils les expriment, nous devons prêter l'oreille à leurs réclamations et travailler à rendre le bien-être aussi général que possible. Mais nous avons un devoir plus grand, qui est de tâcher de montrer que les besoins matériels ne sont pas les seuls besoins de l'homme; qu'il est pour lui des besoins moraux et qu'il doit les développer; et que ces besoins, ne seraient-ils pas satisfaits extérieurement, procurent encore, à qui les éprouve, le vrai bonheur: les sentir et les sentant, se reconnaître soi-même dans ses conditions, dans sa fin. S'appliquer à réaliser la personne idéale, c'est déjà être heureux. Respecter cette personne idéale en autrui comme en soi, et puis faire quelque bien, c'est la source de ces joies intimes, de ces joies profondes, qui n'ont rien de comparable avec les plaisirs que peut donner la possession du bien-être, qui n'ont rien de comparable parce qu'elles n'ont rien de commun.

F. G.

Sakountala, drame en sept actes, de CALIDASA, traduction nouvelle par MM. Abel Bergaigne et Paul Lehugeur. — Paris, Jouaust, éditeur, in-18. — 3 francs.

Avec cet ouvrage, la Librairie des bibliophiles aborde, dans sa *bibliothèque classique*, la littérature étrangère.

Ce n'est pas une maladroite inspiration que d'avoir commencé cette série étrangère par le drame du poète hindou. Je n'ai pas à raconter la pièce. L'épisode du Mahabharata, qui en est le fond, est connu de tous ceux qui savent lire la littérature. *Sakountala* a d'ailleurs été traduite plusieurs fois. Quel besoin de la traduire à nouveau ? C'est que, malgré l'éloignement des siècles et des lieux, ce drame se trouve le plus près de notre théâtre, et par la coupe des scènes et par la machination, et qu'il ressemble dans sa forme à un opéra-comique d'un genre très élevé. La prose et la poésie alternent. Quand les personnages n'ont à exprimer que des idées ordinaires ou des faits vulgaires, comme de simples mortels ils se servent de la prose; dès que le sentiment s'élève ou se raffine, le langage suit le mouvement, la poésie qui palpite dans l'âme provoque la forme poétique. Cette forme de drame est mi-partie prose et poésie, M. Sarcey la préconisait naguère pour notre propre scène. Il n'en est pas d'exemple plus curieux ni plus charmant que le drame de Calidasa.

Il est superflu d'affirmer l'exactitude de la traduction, quand on sait ce que vaut M. Abel Bergaigne, maître de conférences à la Sorbonne; c'est un indianisant de première marque et de marque sérieuse. Son collaborateur M. Lehugeur a surtout pris pour lui la tâche de transférer en forme française les vers hindous.

Il fallait être poète pour cette opération délicate, difficile entre toutes, qui exige la souplesse, la possession parfaite de toutes les ressources de la langue, le ton d'imagination qui reflète l'image même vue par le créateur. M. Paul Lehugeur est poète; il l'est si bien que c'est un régal des plus savoureux que de lire ses strophes, scrupuleusement conformes à celles de Calidasa.

Je ne résiste pas au désir d'allécher le lecteur par quelques échantillons.

Le roi entrevoit Sakountala, simplement vêtue d'une tunique d'écorce.

Ce vêtement grossier, qu'un nœud solide fronce,
Me cache deux beaux seins, prisonniers dans ses plis.
Ainsi les jeunes fleurs éclosent sous la ronce,
Trésors ensevelis.
. . . .

La splendeur du lotus, près du Saivala sombre,
Est plus éblouissante encor.
La tache de la lune est comme un noyau d'ombre
Qui rehausse son cercle d'or;
Ainsi ce vêtement tissé d'écorce d'arbre
N'enlaidit pas son corps charmant.
L'habit le plus grossier, s'il couvre un sein de marbre,
Devient un magique ornement.

Et ce touchant couplet de Canura, l'ermite, père spirituel de Sakountala; à l'heure où elle part pour rejoindre son époux, il la recommande à la nature, aux arbres habités par les divinités des bois:

Jamais Sakountala n'a goûté d'une eau pure,
Sans que sa main d'enfant vous ait désaltérés;
Que de fois sa beauté se priva de parure
Pour épargner vos fronts sacrés!

La saison de vos fleurs était sa seule joie :
Élevez dans les airs un adieu triste et doux,
Et bénissez ma fille à l'heure où je l'envoie
Au palais du roi, son époux !

A regret je me borne à ces courtes citations : le lecteur sera charmé par la fraîcheur, la grâce et la nouveauté imprévue de cette restitution poétique.

P. Z.

Nos morts contemporains, par M. ÉMILE MONTÉGUT, 2e série. Paris, Hachette, éditeur, in-16. — 3 fr. 50.

Ce volume contient des articles étendus sur Théophile Gautier, Eugène Fromentin, Charles Gleyre, Saint-René Taillandier, Maurice et Eugénie de Guérin. Il n'est pas sans intérêt pour les curieux de littérature, mais il est douteux que le public se reprenne à lire ces travaux de revues, qui même en leur fraîcheur première ne l'émeuvent guère.

M. Môntégut a rassemblé ces feuillets épars en vue de son élection à l'Académie : leur pire défaut est précisément d'être lourdement académiques. Ce sont presque des éloges funèbres. Sans doute plus d'une page se distingue par une finesse d'analyse et une clarté d'expression peu vulgaire : là M. Montégut se dévoile écrivain, mais ce sont d'heureuses trouvailles et il ne paraît nullement que la nature les ait souvent offertes à l'auteur. Trop fréquemment la phrase traîne,

la période s'embarrasse et s'écroule péniblement par une idée incomplètement exprimée.

Toutefois si le respectable critique n'est pas doué de la pénetration de Sainte-Beuve, s'il ne s'est pas forgé un style vivant et rapide, il prouve une sincérité de jugement dont il faut lui faire un mérite; c'est un travail consciencieux, mais il paraît trop, en définitive, que c'est un travail. Quant au fond même des appréciations, on comprend que nous n'entreprenions pas de les analyser : il ne s'agit pour nous d'adopter ni de repousser les tendances et les conclusions de M. Montégut.

Mais je veux cependant signaler un côté qui lui fait honneur : aujourd'hui nous voyons plus d'une fois la critique acerbe, hargneuse, perfide, atteindre l'homme à travers ses œuvres; des écrivains font profession de *déshabilleurs* plus ou moins impudents.

Toujours, au contraire, M. Montégut conserve une attitude correcte, une parole courtoise, une discrétion de bon goût. Ce qui ne l'empêche pas de se passionner pour ses auteurs, écrivains ou artistes.

P. Z.

L'épiscopat de Massillon, *d'après des documents inédits, suivis de sa correspondance,* par l'abbé Blampignon. 1 vol. in-18 de 375 pages. Paris, 1884, librairie Plon. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est une suite et une fin. La première partie des recherches qu'il a pour objet, contenant l'histoire de la jeunesse et de la prédication de Massillon, a paru il y a cinq ans dans une autre librairie (V. Palmé). La seconde partie est consacrée aux années d'épiscopat de l'évêque de Clermont. Elle se termine par un certain nombre de lettres inédites, plus de quarante. M. l'abbé Blampignon réalise ainsi un vœu de d'Alembert qui souhaitait qu'on publiât les lettres de Massillon. « Ceux — dit-il dans son *Histoire des membres de l'Académie française morts depuis 1700 jusqu'en 1771,* — ceux entre les mains de qui elles sont tombées ne devraient pas priver le public, l'État et l'Église de ce monument précieux d'éloquence et de charité. » Et que l'on ne voie pas là une banale formule d'*éloge académique.*

Cette correspondance, en effet, montre une âme vraiment belle, tendrement religieuse, animée par l'esprit de douceur et de paix, respirant la modération échauffée par l'esprit de charité, une aimable humeur, un caractère charmant, une intelligence finement cultivée et un académicien qui, jusqu'à la dernière heure, prit fort au sérieux et son titre et ses devoirs de membre de l'Académie française. Ce n'est pas sans quelque effort méritoire que M. l'abbé Blampignon a réuni ces lettres, car elles sont aujourd'hui dispersées en de nombreux dépôts publics et chez des particuliers. A ces documents inédits l'auteur a eu la bonne pensée d'ajouter ceux qu'il a pu découvrir dans les imprimés tant anciens que modernes; il nous fournit ainsi un ensemble plus imposant et d'autant plus complet. Des tables bien faites rendent très facile la pratique de ce bon livre.

E. C.

Ernest Gilon, par Paul Combes. Édition elzévirienne ornée d'un portrait sur acier. Publication faite par le comité de la manifestation Gilon au profit d'œuvres d'enseignement. 1884, 1 vol. in-18.

Ernest Gilon est un philanthrope de Verviers qui a donné, dans le milieu où rayonne son influence, une impulsion extraordinaire à l'instruction populaire et pratique. Son nom, en maints lieux de la Belgique, inspire la vénération et excite l'enthousiasme. Il n'est pas mal que son exemple soit connu et, s'il se peut, suivi ailleurs. La biographie écrite par M. Paul Combes est donc la bienvenue. Elle est accompagnée du récit de la manifestation qui eut lieu le 29 juillet 1883 en l'honneur de M. Gilon, à l'occasion de la publication du centième volume de la collection qui porte son nom. On y trouve tous les discours et poésies de circonstance qui fleurirent en ce jour; et le bouquet est gros, beaucoup plus gros même que la partie biographique proprement dite. Tout cela est du reste fort intéressant pour la plupart des souscripteurs, dont la liste en belles capitales occupe les trente dernières pages du volume.

B.-H. G.



Hellas, *drame lyrique de Shelley,* traduction de Tola Dorían. 1 vol. in-4°. Alphonse Lemerre, 1884. — Prix : 6 francs.

La traduction des *Cenci* avait été accueillie avec le plus vif plaisir; celle d'*Hellas* ne sera pas moins bien reçue. Elle a tous les mérites. Ce n'est pas seulement, en effet, la suite des mots qui se trouve translatée dans notre langue; le mouvement, le rythme, tout est rendu; les sentiments sont exprimés du même style dans le texte anglais que dans le texte français: les images sont mises en la lumière même que le poète avait voulue.

La lecture d'*Hellas* fera-t-elle aimer Shelley ? Elle n'a pas modifié notre jugement. Nous faisons cas assurément du talent du poète, mais le poète lui-même reste pour nous une véritable énigme.

F. G.

Les roses fauchées, *poésies posthumes,* de Camille Macaigne. 1 vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre, 1884.

Dans la préface qu'il a écrite pour ce recueil, M. Emmanuel des Essarts parle de deux autres publications de poésies posthumes faites en ces dernières années, de la publication des poésies d'Eugène Mordret, qui, comme Camille Macaigne, fut professeur,

de celle des quelques vers laissés par Charles Read. M. des Essarts a eu grand tort, ce nous semble, de rappeler à notre mémoire le recueil de Read; il nous invite, sans y prendre garde peut-être, à faire comparaison du talent de Camille Macaigne avec celui du poète mort si jeune, et, certes, la comparaison n'est pas favorable à l'auteur des *Roses fauchées*.

Ce n'est pas à dire pour cela que le livre soit inutile. Si les lettrés peuvent goûter vraiment quelques-unes des pièces telles que l'*Hiver, le Berceau improvisé, le Triomphe de la poésie*, les amis du poète défunt pourront se plaire à relire les pages de son recueil qui laisse bien paraître une grande honnêteté littéraire, un profond respect de l'art et du beau.

F. G.

Poésies de FRÉDÉRIC MARTH. 1 vol. in-12. Paris, Librairie des bibliophiles, 1884. — Prix : 3 francs.

Le poète fait parler le *feu follet :*

Si j'aime à caresser les fleurs,
Mon baiser est faible et timide
Et je dépose dans les cœurs
Un amour vague, mais limpide.

La Muse qui inspire le poète pourrait tenir même langage; elle est douce et simple; elle est compatissante; comme elle ne prend pas de masque pour enfler sa voix, comme elle ne se couvre pas d'une robe faite pour attirer les regards, — quand, pour les attirer encore, elle ne se découvre pas tout à fait, — comme elle ne monte pas sur la voiture de Mangin, elle a, au lieu de cet orgueil, de cette suffisance, de cette jalousie, que montrent tant d'autres muses, elle a cette fierté sereine, qui vient du respect de soi et des hommes, du respect de l'art et de la poésie.

Certains diront du recueil de M. Marth, qu'il n'a pas de « saveur », pas de « piquant »; c'est pour de pareils défauts que nous le vantons, nous, et que nous le recommandons aux vrais lettrés.

F. G.

Les Océans, poésies d'ÉMILE CHEVÉ. 1 vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre, 1884. — Prix : 3 francs.

Ce sont encore des « blasphèmes », que profère M. Chevé; des blasphèmes et des imprécations.

Pour exprimer ses haines à l'égard de Dieu, — s'il existe, — et, — s'il est puissant, — l'auteur de tout le mal que nous souffrons; pour dire son mépris des universitaires, — le grand philosophe est M. Lefèvre, chacun sait cela, — pour consoler cette pauvre humanité qui serait demeurée morale, si ne s'étaient jetés étourdiment, au travers des jeux et des ruts des hommes, les moralistes à systèmes; pour en appeler à la vérité belle à contempler, au bien dont l'idée enchante les esprits, — car le poète pessimiste n'est pas un grand logicien, — il use d'une langue qui a sa grandeur. Rien de prime-sautier et comme d'involontaire; les mots sont cherchés, le vers construit avec patience; mais le poète, qui est un laborieux, en est arrivé à posséder un véritable talent.

Transcrivons les premières strophes seulement de la pièce intitulée : *les Cultes fauves :*

Où sont-ils donc, les jours des cultes orgiaques,
Où l'homme, s'enivrant de sa virilité,
Sculptait sur les phallus l'orbe des zodiaques,
Et pour axe au Cosmos donnait la volupté ?

Où sont-ils donc, ces jours où, folle, débordée,
Hurlant à pleins poumons l'hymne fauve des sens,
L'humanité, de vie et de force inondée,
Du Bapte répétait les lubriques accents ?

La pudeur n'avait pas empoisonné les âmes;
Le plaisir marchait libre et nu sous le ciel bleu;
Cottyto haletait sous les soleils de flammes :
La Bacchante était sainte, et Priape était dieu.

On n'avait pas encore inventé la morale;
La vertu n'avait pas encor châtié l'amour;
Le Mythe, rayonnant en sa splendeur astrale,
Des baisers de la nuit faisait naître le jour.

Qu'on regarde la forme, on ne pourra certainement contester à M. Chevé de grands, de très grands mérites.

F. G.

Çà et là, par FRÉDÉRIC TURRIÈRE. Poésies. Paris, Alphonse Lemerre, 1884. 1 vol. in-18.

Jeunes vers d'un jeune homme qui a lu Baudelaire et Shakespeare, mais qui se souvient mieux de Rollinat et autres prêtres de la névrose contemporaine. Il ne manque pas d'une certaine puissance d'image et d'une certaine intensité de passion. Mais il prend souvent la brutalité pour la force, et le gros mot pour le mot vrai. Ce sont là défauts dont on peut se corriger quand on est poète, et dont on n'a pas à se soucier outre mesure si, comme il arrive, le premier volume de vers qu'on publie doit être aussi le dernier. Mais la phrase poétique de M. Frédéric Turrière manque d'harmonie. Écoutez plutôt :

La sensation animale
De la chair rugueuse du mâle
Manque à sa lèvre virginale;
Il la lui faut, il la lui faut.

Et pourtant ceci est tiré d'une des meilleures pièces du recueil, *la Faneuse*, où l'animal féminin est peint avec une grande puissance.

Il y a peut-être en M. Frédéric Turrière l'étoffe d'un poète. Le présent volume nous donne *çà et là* de l'étoffe du poète, et c'est déjà quelque chose. Nous attendons qu'on nous offre davantage.

B.-H. G.

Souvenance, par PAUL MARIÉTON, in-18 jésus. Alphonse Lemerre, éditeur, 1884. — Prix : 3 fr.

Petit volume et petits vers : souffle court : des piécettes de quatre, six, dix vers. Les plus longues en atteignent une trentaine. — Ce pourrait être des bijoux, et alors, la dimension ne ferait rien à l'affaire. Ce n'en sont pas. De l'amour, de l'amour, comme

tous les amours. Je t'aime; je crois que tu m'aimes; tu ne m'aimes plus; m'as-tu aimé? tu ne m'aimais plus; je t'aime encore!

On appelle cela des *intimités;* et parce que c'est intime, on le publie dans l'espoir que tout le monde le lira! Eh! monsieur, nous ne pouvons nous intéresser à si chétive aventure.

Après cela, le vers n'est pas mal tourné. Mais, que diable! tous les bons rhétoriciens de ce temps-ci tournent bien le vers; mais il faut être autre chose qu'un bon rhétoricien pour emplir le vers. Celui de M. Mariéton a de jolis contours; soit, mais il est vide.

C'est un début : ne décourageons personne; mais ne prenons à aucune dose la responsabilité de l'erreur où se jettent de bons et braves jeunes gens qui se croient poètes pour un quatrain admiré par leur famille et se croient destinés à la gloire pour un éloge indifférent d'un célèbre qui les aime. PZ.

Contes d'aujourd'hui et Poésies de tous les temps, par Mardoche. Librairie des bibliophiles. Paris, in-18. — Prix : 3 francs.

En ouvrant le volume à la pièce intitulée *Lune de miel,* l'idée me vint que Mardoche pourrait bien être une femme. Ce pastiche de la première manière de Coppée vaut ce que vaut un pastiche. Puis malgré une tournure généralement molle, des sujets un peu vides ou banals, qui sont bien du domaine de la femme qui écrit en vers, il a fallu faire virer le diagnostic. Mardoche a une façon de parler d'amour aux femmes, qui doit être d'un homme. Pourquoi donc si grand nombre de ses vers sont-ils affligés d'un affreux torticolis, j'entends d'inversions surprenantes et désagréables?

A cela près, banalité du sujet, vulgarité de l'expression et désarticulation de la phrase, il se trouve quelques fragments qui s'élèvent au-dessus du médiocre : particulièrement le *sonnet païen,* à la fin du recueil; cependant il se termine lourd et vague; et au milieu le *Logis vide,* — les vers *A une Religieuse.* Dans ces morceaux-là l'allure est plus vive, le vers mieux venu, l'ensemble plus complet. Ce que Mardoche appelle *Contes* n'est guère intéressant : sa forme est trop épaisse et traînante. Le récit clopine, mais ne marche pas. Mardoche n'a pas encore le trait qui dessine et met en relief les choses, ou les gens ou les sentiments.

Ainsi dans *Catastrophe du Rhône,* sur le lac Léman, le tragique de la situation est noyé, non pas dans le lac, mais dans des vers mous et des détails sans portée. L'auteur avait pourtant la matière. La méprise de ce malheureux qui, plongeant deux fois pour repêcher sa jeune femme, ramène un pauvre marchand de châtaignes, la folie de l'infortuné et l'obstination stupide de ce marchand à réclamer ses châtaignes, tout cela pouvait former un tableau saisissant. Mardoche y met presque de l'ironie, ce qui le gâte, l'obscurcit, l'empâte, car l'ironie n'est pas même assez franche pour revêtir un caractère philosophique. — Vous trouverez là de plus quantité de piécettes joliettes dont l'amour paye les frais : mais n'ayez peur; ça ne lui coûte pas cher. Au demeurant, c'est un début : c'est un des moins plats de l'année. PZ.

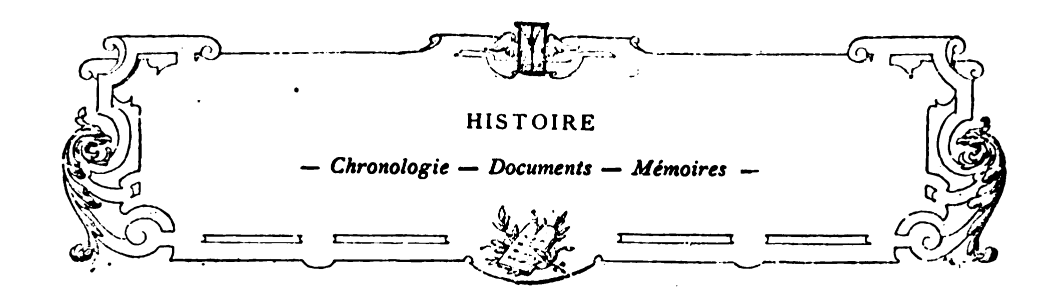
Mes accès, par J. Rousseau, in-18 jésus. Jouaust, éditeur. — Prix : 2 fr. 50.

Sonnets déchaînés, par L.-G. Gauny, in-18 jésus. Ghio et Pafay, éditeurs. Paris. — Prix : 3 francs.

Si je réunis ces deux recueils dans un même article, ce n'est pas qu'ils se ressemblent; mais ils se valent en somme. M. J. Rousseau est tout jeune ou du moins, sinon lui, ses vers : ce n'est donc pas la banalité ou même la puérilité des sujets qu'il est juste de lui reprocher. Mais à tout âge le vers d'un poète se marque d'un cachet personnel, et pour être de la poésie il doit nécessairement avoir quelque fraîcheur, quelque charme. M. Rousseau écrit ses lignes avec une inspiration trop facile et se satisfait d'une platitude que la prose simplement honnête ne se permet pas. Il nous indique bien par son titre que ce sont des *accès,* mais ce ne sont même que des accès de fièvre froide. Ce volume ne peut compter pour un début. Si M. Rousseau est poète, c'est à une autre épreuve que nous en jugerons.

M. Gauny a des prétentions moins modestes : l'auteur des *Accès* y va bon jeu, en toute sincérité. M. Gauny enfle le ton. Ses *Sonnets déchaînés* prennent des allures apocalyptiques. Il y remue de gros problèmes dont il ne pose ni les données ni les conclusions. On ne peut lui refuser, par ci par là, le mérite d'un vers bien frappé; mais il le faut prendre isolément; l'incohérence et la boursouflure sont les moindres défauts de l'auteur. Et puis il y a une préface tellement bizarre, qu'il convient de se demander si M. Gauny ne s'amuse pas à tenir une gageure ou à nous préparer une mystification. Est-ce que par hasard les lauriers de l'archi-poète Gagne balanceraient leurs feuilles sous son crâne en l'empêchant de dormir? Ah! ma foi, M. Rousseau ne dit pas grand'chose et son style n'existe pas littérairement; mais quand il dit qu'il y a des arbres dans les bois, et que Mme B... a beaucoup d'appas, et qu'il a vu sa jarretière, on sait au moins ce qu'il veut dire. M. Gauny a la méchanceté noire de nous proposer des sonnets-rébus! Ce qu'on y croit voir de plus clair, c'est que l'auteur se fond dans le grand tout dont les existences ne sont que des transformations; il sent en lui les âmes des siècles passés : métempsycose et obscurité! PZ.





HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Depuis 89, par Mario Proth. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Ce recueil d'articles et d'études, dont la plupart ont encore aujourd'hui la saveur de l'inédit, est précédé d'une dédicace à Léon Gambetta, et la dédicace est suivie d'une explication. Je crois qu'elle n'en avait pas besoin. Nul ne songera à blâmer l'admiration, l'affection, le dévouement qui se prolongent par delà la mort; et si Gambetta, ce grand ambitieux qui fut à son heure le grand patriote, jouit d'une gloire durable, ce sera bien à ces sentiments profonds, mais isolés, qu'il la devra.

M. Mario Proth nous apporte ici sa chaleur d'âme, son style vibrant, sa pensée ardente et spirituelle, ses vues généreuses, son talent et son cœur. Le volume contient onze études dont voici les titres : *Silhouette de la Révolution*, écrite pour la *Presse* de Girardin, à propos de l'Histoire de la Révolution de Louis Blanc; *Saint-Just; Fouquier-Tinville; Lakanal*, ou l'instruction publique en 93; *Théroigne de Méricourt; Olympe de Gouges*, la courtisane de lettres qui s'attaqua à Robespierre et mourut guillotinée « pour avoir voulu être quelque chose »; *Jean Raynaud*, le mystique inventeur du druidisme; puis, plus près de nous encore, des pages enflammées : *Comment on lutte; les Temps difficiles; le Boulevard du Crime; Histoire d'une génération*. Cette série de tableaux mouvementés et colorés chaudement, où les luttes politiques et littéraires, les mœurs, les appétits, les passions sont représentés d'une main à la fois émue et ferme, par un homme dont la poitrine reste gonflée d'espérance, forme un livre beau et sain, plein d'enseignements pour les jeunes, et, pour les autres, de rajeunissants souvenirs. B.-H. G.

Histoire de la civilisation, par Ch. Seignobos, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté de Dijon. Tome Ier. Paris, G. Masson, 1884. 1 vol. in-18.

Ce premier volume commence avec les âges préhistoriques et finit avec Charlemagne. L'auteur n'y a cherché, dit-il, « ni l'apparence de l'élégance ni l'apparence de l'érudition. Tout son désir a été de composer un livre exact et instructif que l'élève puisse lire sans dégoût et comprendre sans fatigue. » Je ne fais aucune difficulté de dire qu'il y a réussi. C'est un livre fait pour cadrer avec un programme d'enseignement dans les écoles secondaires. A ce titre et dans ces limites, il a son utilité. M. Seignobos a eu l'idée d'indiquer, en tête de chaque chapitre, les grands ouvrages des maîtres qui ont traité les questions dont il va faire un exposé succinct. Ces indications susciteront peut-être, dans quelque esprit juvénile et avide de savoir, le désir d'étudier les travaux dont il à là les titres; et ce serait bien le plus grand service qu'auraient pu rendre M. Seignobos et son livre. B.-H. G.

Un homme d'État russe (Nicolas Milutine), d'après sa correspondance inédite. Étude sur la Russie et la Pologne pendant le règne d'Alexandre II (1855-1872), par Anatole Leroy-Beaulieu. Paris, Hachette et Cie. 1 vol. in-18.

Cette publication, née d'un hasard que M. A. Leroy-Beaulieu explique en sa préface, vient d'ajouter utilement aux études du même auteur sur l'empire des czars et les Russes. Il a tiré, des documents dont on lui avait remis ou les originaux ou des copies authentiques, tout ce que sa froide et honnête impartialité lui permettait d'en tirer. Je ne sais si quelque passion ne serait pas la bienvenue, qui ferait circuler dans ces pages un souffle de chaleur, voire de tempête. Mais depuis que M. Leroy-Beaulieu a cessé de faire des vers et de chanter, « en vrai jeune homme et en vrai Français », tous les peuples opprimés, il ne faut point lui demander un enthousiasme dont il a volontairement fait le sacrifice sur l'autel de la raison politique.

Tel qu'il est, cet ouvrage nous montre au vif le principal instigateur de ce qu'on appelle l'œuvre d'émancipation russe, qui fut en même temps l'agent le plus actif et le plus habile de la russification de la Pologne. A côté de Nicolas Milutine gravitent ses amis, Tcherkarsky et Samarine, et d'autres figures, dont les noms ont, à une époque, eu un retentissement étrange dans notre occident, mais qui sont restées bien peu connues en dehors du monde slave; tels sont la grande-duchesse Hélène, Nicolas Alexéiévitch, Lanskoï, le marquis Wiélopolski.

M. Anatole Leroy-Beaulieu porte, il me semble, le jugement que tout lecteur impartial portera sur son ouvrage, lorsqu'il dit en parlant des lettres dont il s'est servi pour le rédiger : « A part la lumière inattendue qu'elle projetait sur deux questions, encore environnées de tant d'ombres (l'émancipation des serfs et les affaires de Pologne depuis l'insurrection de 1863) et sur les grandes lois agraires de Russie et

de Pologne, la correspondance de Milutine et de ses amis avait pour moi l'avantage d'éclairer d'un jour soudain les recoins les plus obscurs de l'administration impériale et, pour ainsi dire, le fond même du gouvernement autocratique. » Je ne lui reprocherai que d'avoir un peu trop tamisé cette lumière.

Souvenirs de l'empereur Napoléon Ier. Extraits du mémorial de Sainte-Hélène de M. le comte DE LAS CASES. Quatrième édition. Paris, Hachette et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Tout le monde connaît le *Mémorial de Sainte-Hélène,* et s'il en est qui ne le connaissent pas, ils connaissent du moins les extraits publiés par la maison Hachette sous le titre transcrit plus haut. Cet abrégé est précédé d'une intéressante notice sur MM. de Las Cases père et fils. On ne s'étonne pas du fanatisme qui, dans toutes ces pages, éclate pour Napoléon. C'est la raison d'être du livre, comme leur fidélité et leur amour ont l'honneur de ces serviteurs dévoués jusqu'au delà de la mort. — Il n'y a pas à insister. Il suffit de signaler l'ouvrage, puisqu'on n'a rien à en dire au lecteur qu'il ne sache depuis longtemps.

B.-H. G.

Un grand Français du XVIIe siècle : Riquet et le canal du Midi, par JACQUES FERNAY, in-8°. Paris, Charavay. — Prix : 2 fr. 50.

La Convention nationale et son œuvre, par G.-R. CHESLAY. Paris, Charavay, grand in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Ces deux ouvrages font partie de la *Bibliothèque d'éducation nationale,* entreprise sous une patriotique inspiration et poursuivie avec un succès mérité par MM. Charavay frères. M. Fernay expose à la fois l'importance et les difficultés physiques de l'exécution du canal du Midi, et, d'autre part, le génie scientifique et la puissance de caractère de son créateur, l'illustre Riquet. Le livre est deux fois recommandable: il est suffisamment pourvu de données précises qui instruisent le lecteur, et il met grandement en relief la figure de l'ingénieur, exemple admirable de beauté intellectuelle et morale. La géographie et le patriotisme sont là très heureusement alliés.

L'ouvrage de M. Cheslay sur la Convention nationale n'a pour but que de condenser ce qui a été dit maintes fois sur les créations utiles de l'Assemblée de 1792. Dans les trois années qu'elle dura, elle dépensa une prodigieuse activité, mais effective au moins, et les institutions qu'elle créa ou qu'elle ébaucha se sont développées et vivent encore, toujours agrandies.

M. Cheslay n'a pas la prétention de nous apporter du nouveau, son livre est de vulgarisation. Il a groupé clairement les divers ordres de faits : le jeune homme à qui ce livre sera donné en lecture y reconnaîtra les directions multiples de l'esprit de la grande Assemblée : elle ne voulait rien laisser où sa marque ne parût. Les institutions politiques, l'œuvre civile, la gloire militaire, telles sont les divisions de l'ouvrage, qui se termine, je ne sais trop pourquoi, par les ïambes de Barbier sur Bonaparte.

O Corse aux cheveux plats, etc.

Ces deux volumes sont illustrés de nombreux dessins.

PZ.

Les Philosophes de l'Académie française au XVIIIe siècle, par LUCIEN BRUNEL. In-8°. Paris, Hachette, 1884.

Le jeune docteur — car ce livre fut une thèse en Sorbonne — n'a pas voulu écrire un livre de controverse philosophique.

Il a conté l'histoire intérieure de l'Académie française pendant une période de près d'un siècle. Son but était de mettre en lumière les luttes de l'esprit nouveau contre l'esprit de cour, le souffle nouveau émanant de Duclos, de Voltaire, de d'Alembert et de Didèrot contre les idées arriérées et les résistances des académiciens ecclésiastiques et nobles.

L'inconvénient inévitable d'une étude de ce genre, si bien menée soit-elle, est de grossir de menus détails, de hausser de petits hommes, et de fausser de la sorte, sans qu'on y prenne garde, la perspective et les relations.

M. Brunel s'est soucié de paraître érudit plus qu'écrivain. Non qu'il écrive mal; ce qu'il dit est net et l'on ne s'y méprend pas. Mais il ne possède pas la vivacité de style qui eût été bien utile et bien à propos dans un tel sujet. Manquant de ce charme, il paraît terne et parfois monotone. Mais, quant au fond, il semble que l'auteur a épuisé les sources de renseignements, ou tout au moins qu'il a puisé aux plus sûres et aux plus abondantes. Il suit avec un coup d'œil rapide et juste les évolutions de la petite guerre qui s'appelle une élection à l'Académie et dont l'objectif est le siège et l'occupation d'un fauteuil.

L'occasion lui était donnée — que dis-je, c'est tout son sujet — de faire revivre la société littéraire et la société mondaine du XVIIIe siècle. Il ne s'en est pas fait faute.

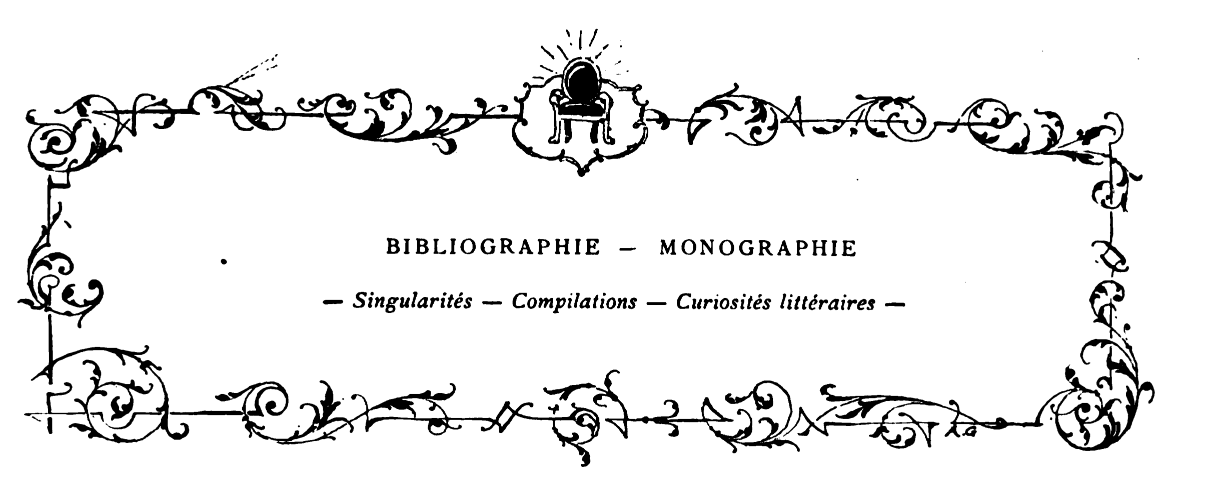
M. Brunel a essayé de marquer à l'Académie une part dans le mouvement progressif de la fin du siècle dernier. Lui-même reconnaît que c'est plutôt individuellement que certains académiciens y ont contribué, et en dehors de l'Académie.

La compagnie elle-même s'en abstint, et son abstention alors comme depuis a été plus d'une fois interprétée dans un sens d'opposition à ce mouvement.

En résumé, ce livre est intéressant; il renferme beaucoup de révélations piquantes, et il prouve de la part de son auteur un esprit sage, patient à la recherche, très soucieux de la vérité : les qualités enfin universitaires par excellence.

PZ.





Les livres à gravures du XVIe siècle. — *Les Emblèmes d'Alciat*, par GEORGES DUPLESSIS, conservateur du département des estampes à la Bibliothèque nationale. Paris, librairie de *l'Art*, J. Rouam, imprimeur-éditeur, 1884. Grand in-8° de 64 pages, illustré de onze gravures. Tirage à petit nombre, sur beau papier satiné, prix : 5 francs. — Quelques exemplaires sur papier de Hollande, prix : 10 francs.

On sait quel succès obtinrent les livres d'emblèmes pendant toute la durée du XVIe siècle et pendant une bonne partie du XVIIe. A cette époque, en effet, comme le remarque très justement M. G. Duplessis, l'allégorie était partout en si grande faveur que l'on s'efforçait de symboliser toute chose; aussi les poètes et les artistes rivalisaient-ils de zèle et d'ingéniosité pour composer et illustrer ces curieux volumes aujourd'hui si recherchés. Parmi les ouvrages de ce genre, il en est un qui, plus que tous les autres, excita la verve des graveurs, c'est le recueil des emblèmes d'André Alciat, dont tout vrai bibliophile ne peut se dispenser de posséder au moins un spécimen. C'est sur cet ouvrage et sur ses nombreuses éditions et réimpressions que porte l'étude si intéressante que vient de nous offrir M. Duplessis.

Disons de suite que le savant conservateur du Cabinet des estampes n'est pas le premier qui ait abordé ce sujet : lui-même a grand soin de nous avertir qu'il s'est aidé dans ses recherches d'un ouvrage peu connu en France : *Andrea Alciati and his books of emblems.* A biographical and bibliographical study, by Henry Green, M. A (London, Trübner and C°, 1872, in-8°). Mais remarquons en même temps que le but des deux auteurs porte sur deux points différents, l'un, M. Henry Green, ayant surtout eu en vue la biographie d'Alciat et la bibliographie de ses emblèmes; l'autre, M. G. Duplessis, s'étant presque uniquement attaché à traiter la question iconographique.

Bien que réduite à cette étude toute spéciale, l'œuvre nouvelle de M. Duplessis n'est pas moins intéressante pour les bibliographes que pour les amateurs d'estampes; il n'a pas pu, en effet, s'empêcher de décrire avec la plus scrupuleuse exactitude les nombreuses éditions des emblèmes d'Alciat, en même temps qu'il les étudiait au point de vue purement artistique. C'est ainsi que son travail remplace et complète à la fois, pour les lecteurs français, l'ouvrage du bibliographe anglais.

Les éditions et réimpressions des emblèmes étudiés par notre auteur sont au nombre de 126; la première, datée du 28 février 1531, est un mince volume, fort incorrect du reste, de quarante-quatre feuillets; la dernière, publiée à Madrid en 1781, forme, grâce aux additions et commentaires qui n'ont pas manqué au célèbre ouvrage du jurisconsulte milanais, un gros volume in-8° de plus de 400 pages.

Avec beaucoup de raison, et bien que son étude ne comportât que 126 articles, M. Duplessis a pensé que l'ordre chronologique pur et simple ne suffisait pas en cette occasion; il a donc groupé ses éditions en onze chapitres qui correspondent aux divers imprimeurs et éditeurs qui ont publié le livre d'Alciat; en voici les noms : Henri Steyner, Chrétien Wechel, Jacques Moderne, les fils d'Alde, Jean de Tournes, Jérôme de Marnef, Guillaume Rouille et Mathieu Bonhomme, Christophe Plantin, G. Corvin, J. Richer, enfin Pierre-Paul Tozzi; un douzième chapitre est consacré aux éditions diverses.

De nombreuses notes, mises à la suite de presque tous les articles, nous font connaître la valeur de chaque édition, le nom des artistes qui ont composé les emblèmes ou qui les ont gravés, leurs monogrammes, les signes auxquels on reconnaît les différents tirages d'une même édition, le nombre des gravures, avec spécimens, etc.

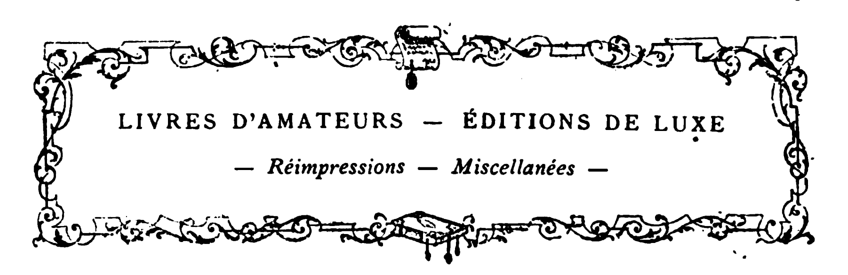
A tous égards, pour le fond et pour la forme, l'étude de M. Duplessis nous paraît excellente; nous regrettons cependant que l'auteur n'ait pas joint à sa préface une courte et substantielle notice bibliographique sur André Alciat, ce qui, à notre avis, eût très utilement complété son travail; les iconophiles, et c'est surtout à eux que s'adresse cette intéressante étude, n'ayant pas toujours une biographie générale sous la main.

A part cette observation de détail, il n'y a que du bien à dire de la bibliographie des emblèmes d'Alciat, dont l'exécution matérielle fait honneur à M. J. Rouam, l'habile éditeur de la librairie de *l'Art*, qui nous a déjà donné de si bons volumes.

Exprimons, en terminant, un souhait : c'est que M. G. Duplessis ne s'en tienne pas à ce premier essai et veuille bien nous offrir un jour une bibliographie complète des livres à figures allégoriques, symboli-

ques, emblématiques, composés pendant le cours des trois derniers siècles. Certes, le champ est vaste et il y a là matière à un travail bien utile, qu'ont à peine ébauché l'auteur du manuel et quelques catalogographes. Le succès de cette curieuse bibliographie spéciale ne serait pas moins assuré que celui du guide Cohen que l'on va réimprimer encore, et, d'après ce que nous venons de voir, personne ne semble plus compétent et mieux placé pour entreprendre cette tâche attrayante que le savant M. Georges Duplessis.

PHIL. MIN.



LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— *Réimpressions* — *Miscellanées* —

Lettres de la marquise de Coigny et de quelques autres personnes appartenant à la société française de la fin du XVIIIe siècle. Publié sur les autographes avec notes et notices explicatives. Paris, imprimerie de Jouaust et Sigaux. M DCCC LXXXIV. Un beau volume in-8° de IV-320 pages, illustré d'un portrait de la marquise gravé à l'eau-forte par Lalauze et de quatre fac-similés d'autographes. Tirage à très petit nombre, sur beau papier vergé. (Non mis dans le commerce.)

Voici assurément un des livres les plus curieux que l'on ait publiés depuis quelques années. Sous le titre trop modeste que l'on vient de lire, il renferme une étude de premier ordre sur la brillante société française de la fin du siècle dernier, étude qui témoigne, chez son auteur, d'un goût exquis et d'une prodigieuse érudition. La belle et spirituelle marquise de Coigny, dont les lettres inédites, heureusement découvertes par un coup du hasard, ont donné lieu à cet ouvrage, joua un rôle considérable dans le grand monde, sous le règne de Louis XVI. Et cependant qui peut se vanter aujourd'hui de bien savoir ce qu'elle fit et ce qu'elle fut ? C'est presque une inconnue pour la plupart des lecteurs, même les plus versés dans tout ce qui concerne une époque, et, sans l'heureuse restitution qui vient d'être accomplie, combien de lettrés l'ignoreraient encore ! — Le savant écrivain, préfacier de ce beau livre, a tenu à conserver l'anonyme; mais il fait comprendre à merveille comment les contemporains organisèrent une véritable conspiration de silence contre cette femme charmante et terrible, non moins recherchée pour sa beauté que redoutée par son esprit. « Elle n'a, dit le préfacier, laissé dans l'histoire de son temps qu'un reflet, un écho, un souvenir, qui reparaît çà et là, avec un éloge vague et insuffisant, dans les mémoires écrits par ses contemporainss. C'est toujours et partout la belle et spirituelle marquise de Coigny, mais rien de plus ; elle n'a pas un article spécial dans les plus volumineuses biographies. »

Louise-Marthe de Conflans, née en 1759 ou 1760, mariée, en 1775, au fils du duc de Coigny, morte à Paris, le 13 septembre 1832, ne méritait pas cet oubli ; elle tint une place si considérable dans le grand monde et fut mêlée à tant d'événements graves, qu'il convenait de lui consacrer, à plus juste titre qu'à tant d'autres personnages insignifiants, au moins une notice de quelques lignes.

Cette omission est plus que réparée maintenant, grâce à la magnifique publication que nous avons sous les yeux. Le seul regret que nous éprouvions, c'est de ne pouvoir la faire connaître aux lecteurs avec assez de détails ; mais c'est une tâche impossible à remplir ici ; dix colonnes de cette Revue n'y pourraient suffire. Essayons du moins de donner une faible idée de ce délicieux volume. Il se compose de trois parties : la notice sur la marquise de Coigny ; — les lettres de la marquise à Lauzun, duc de Biron ; — enfin diverses lettres d'autres femmes qui furent également amies de Lauzun.

La notice sur la marquise de Coigny, qui occupe les soixante-trois premières pages du livre, est une admirable biographie en même temps qu'un précieux chapitre d'histoire. Tout s'y tient, tout s'y enchaîne, tout y gravite autour de deux personnages : la marquise et Lauzun. Il est bien difficile d'analyser une pareille étude sans lui ôter tout son charme; aussi ne chercherons-nous point à retracer toutes les particularités de la vie de l'illustre marquise. Qu'il suffise de rappeler que sa longue carrière fut passablement agitée. Après une heureuse jeunesse passée à Versailles et surtout à Paris, elle dut émigrer et se rendre à Londres, où elle sut vite régner par sa beauté et par son esprit, comme elle l'avait fait en France. Rentrée dans sa patrie, sous le Consulat, elle devint l'une des plus ferventes admiratrices de l'empire. La Restauration la laissa plus qu'indifférente, et, après avoir contemplé une nouvelle révolution, elle mourut, à soixante-treize ans, après bien des chagrins et des douleurs profondes, mais demeurant encore, comme autrefois, par sa haute intelligence et son admirable esprit, la reine de la grande société de Paris. — Ce qu'il importe de dire, c'est que, descendant à la fois de la plus illustre noblesse d'épée et des plus grandes familles de robe, la marquise tenait, de sa double origine, des sentiments qui peuvent expliquer certaines contradictions de sa conduite et de

son caractère. Grande dame parmi les plus grandes, elle eut presque toujours contre la cour, contre les mœurs courtisanesques, contre ce qu'elle appelait la *racaille aristocratique*, une sorte de prévention dans laquelle devait entrer un peu de ce vieux levain des anciens parlementaires. A la cour, où elle alla très peu en dehors des nécessités de sa condition, elle fut, comme on dirait aujourd'hui, de l'opposition. Ses mots fins et piquants, parfois mordants et cruels, l'y firent plus craindre que rechercher; mais elle savait fièrement se dédommager dans les salons de Paris, dont elle était vraiment la reine

Deux sentiments, à cette époque, semblent dominer toute sa vie : son affection pour Lauzun, sa haine pour Marie-Antoinette. L'une engendra l'autre : Lauzun, le seul homme, parmi ses innombrables adorateurs, qu'elle avait distingué et cru digne d'être aimé, fut disgracié à la suite d'une intrigue de cour tramée dans l'entourage de la reine; dès lors son antipathie, déjà fort marquée contre l'infortunée souveraine, devint une hostilité déclarée qui jeta la marquise dans toutes les cabales dirigées contre Marie-Antoinette et lui fit plus tard, au grand chagrin de ses plus sincères amis, embrasser ardemment la cause, sinon les principes de la Révolution. Et pourtant, disons-le vite, rien ne fut plus platonique que l'amour de Mme de Coigny pour le beau Lauzun. Elle ne fut que son *amie*, mais une amie tendre, dévouée et jusqu'à la fin fidèle. Par vertu, autant peut-être que par orgueil, elle ne voulut rien de plus que l'amitié ; sûre à n'en pas douter d'être aimée de son amant honoraire, cette certitude lui suffit; elle eût cru déchoir en allant plus loin, elle qui avait formulé cette règle, plus admirée que suivie sans doute, par ses contemporaines : *Ne point prendre d'amants, parce que ce serait abdiquer*. Toute la fière et spirituelle marquise est là. — Quant aux preuves d'affection, elle ne les ménagea point à Lauzun; paroles, lettres, aveux même, et, dans les temps malheureux, bons offices, elle ne lui refusa rien, sûre de lui comme d'elle-même et certaine de ne jamais faillir.

Quand Lauzun, condamné et exécuté le 31 décembre 1793, eut cessé de vivre, « Mme de Coigny ne mourut pas de douleur, mais elle ne se consola point et continua d'aimer cette ombre si chérie qui errait toujours autour d'elle ».

De tout ce roman d'amitié, sinon d'amour, il ne reste plus que les vingt et une lettres que l'on publie aujourd'hui. Elles sont adressées par la marquise à Lauzun, dans l'intervalle de quatorze mois, alors qu'elle était déjà à Londres, depuis le mois de juillet 1791 jusqu'à la fin d'août 1792. Le commentaire joint par le savant éditeur à ces lettres si heureusement retrouvées a pour but d'épargner bien des enquêtes minutieuses et de faire ressortir tout ce que cette correspondance secrète renferme de détails nouveaux et imprévus. C'est pour ainsi dire le roman dans l'histoire. « A ces lettres de la marquise, une bonne fortune de collectionneur est venue ajouter des lettres de la même époque, écrites aussi à Lauzun par des personnes de leur famille ou de leur société : — Aimée de Coigny, qui devint duchesse de Fleury et qui n'est autre que *la jeune captive* immortalisée par une élégie d'André Chénier ; — Mme de Buffon, l'impérieuse favorite de Philippe-Égalité ; — et cette pauvre duchesse de Biron, Amélie de Boufflers, qui dut tant souffrir de l'inconstance de Lauzun, son mari. — Quelques recherches dans les collections d'autographes de Paris ont permis de compléter ces lettres de femmes qu'on peut appeler *les belles et aimables amies de Lauzun*, avec d'autres lettres écrites dans d'autres circonstances et à des époques plus récentes. »

Quelque intéressante que soit par elle-même cette correspondance, elle perdrait beaucoup de sa valeur historique, sinon de son mérite littéraire, sans les notes abondantes et les amples notices qui les accompagnent. Ces notes, qui suivent ou qui, pour mieux dire, encadrent le texte, phrase par phrase, ont dû coûter d'énormes recherches à leur érudit auteur ; ce sont, non pas de simples commentaires, mais de véritables *stromates*, qui ne laissent passer, sans les expliquer clairement, ni un mot obscur, ni une date douteuse, ni un nom, ni un fait.

Il a fallu que l'amateur éclairé, le savant distingué à qui l'on doit cette belle publication, fût singulièrement épris de son sujet pour ne pas reculer devant une tâche si épineuse; on ne doit que lui avoir plus d'obligation de l'avoir entreprise et surtout menée à si heureuse conclusion, en mettant en lumière tant de choses ignorées et en nous offrant tant de curieuses révélations. Il est à regretter seulement qu'un index bien détaillé ne termine point ce bel ouvrage.

Il resterait beaucoup à dire sur cette aimable marquise de Coigny, que l'on n'a pu faire connaître ici, ni comme femme d'esprit (et Dieu sait si elle en avait !) ni comme mère, et pourtant sa profonde tendresse pour sa fille Fanny (Mme Sebastiani), qu'elle eut la douleur de perdre jeune, est un des aspects les plus touchants du caractère de cette remarquable femme. Malheureusement, on ne peut tout dire, et, d'ailleurs, il faut laisser quelque chose à découvrir et à goûter aux heureux bibliophiles qui pourront se procurer un des trop rares exemplaires de cette admirable publication qui n'a pas été mise en vente, mais offerte aux amis du publicateur.

PHIL. MIN.

Le Neveu de Rameau, satire, par DENIS DIDEROT. Revue sur les textes originaux et annotée par M. M. Tourneux. — Portrait et illustrations par F.-A. Milius. — Paris, P. Rouquette, 1884. Un beau volume in-8° de XXIX-204 pages, imprimé par Motteroz, illustré de 7 figures inédites et d'un portrait de Diderot, le tout gravé et dessiné par Milius. — Tirage à 500 exemplaires tous numérotés, savoir : 350 sur beau papier de Hollande, à 40 francs; et 150 sur papier impérial du Japon, à 60 francs. — Il a été tiré en outre 100 exemplaires des eaux-fortes pures et avant toute lettre, dans le format in-4°.

Bien que *le Neveu de Rameau* soit aujourd'hui dans toutes les mains, puisque huit éditions parues

depuis 1821 et notamment celle donnée, en 1863, dans la petite Bibliothèque nationale, ont puissamment contribué à la vulgarisation de ce petit chef-d'œuvre, la magnifique édition que nous offre aujourd'hui la librairie Rouquette ne peut manquer d'être hautement appréciée et vivement recherchée par les amis des beaux livres. Au charme artistique de ce superbe volume se joint un intérêt littéraire de premier ordre. En effet, on n'avait point encore le texte véritable de cette œuvre et c'est aux investigations de M. Tourneux, aidé par M. Isambert, que nous devons de le posséder enfin, d'après une copie authentique, revue par Diderot lui-même.

Rien n'est plus instructif à cet égard que l'introduction de M. Tourneux. Reprenant pour les modifier et les compléter les travaux de ses prédécesseurs, MM. Jules Janin, Ch. Asselineau, H. Motheau, J. Assézat, A. Storck, qui ont avant lui donné des notices sur *le Neveu de Rameau,* il nous retrace fidèlement les vicissitudes subies par ce précieux dialogue ou pour dire mieux, avec Diderot, par cette piquante *satire* d'une époque et de personnages que les travaux de la critique moderne nous font chaque jour mieux connaître, mais sur lesquels il nous reste encore tant à apprendre. Ce qui n'est pas moins curieux, c'est la biographie du héros du livre, ce *Jean-François Rameau,* neveu du célèbre Rameau, que certains éditeurs ont confondu avec Claude Rameau et que d'autres même ont cru n'être qu'un personnage imaginaire. Rien de plus certain cependant que l'existence de ce bizarre bohème fameux par ses excentricités et ses misères. L'introduction de M. Tourneux ne se prête guère à l'analyse ; elle est condensée, remplie de faits et concise ; il faudrait presque la transcrire intégralement, sous peine de la défigurer en ne la citant que par extraits. En outre des notes excellentes (pages 181-204) viennent ajouter un intérêt à cette belle édition. Les obscurités du texte y sont éclaircies, les allusions mordantes à des faits ou à des personnes y sont dévoilées, des inconnus dont le nom passe sous l'œil du lecteur sans éveiller son attention, y deviennent l'objet d'une notice qui nous renseigne sur leur rôle et sur leur vie. En un mot, ces notes forment une véritable *clef.*

L'exécution matérielle du volume ne le cède en rien au reste ; il sort des presses de M. Motteroz et c'est tout dire, car on sait à quels soins minutieux s'astreint ce consciencieux imprimeur pour assurer la beauté et la correction des ouvrages qui s'impriment chez lui. — La partie artistique n'est pas moins remarquable ; ce n'est point la première fois que l'on fait un essai d'illustration du *Neveu de Rameau :* la belle édition donnée dernièrement par M. A. Quantin en est la preuve. Mais c'est la première fois que l'on tente une illustration inspirée par la lecture même du livre. Les sept figures de M. *F. Milius,* qui se trouvent en double état dans tous les exemplaires, sont ravissantes ; comme le dit justement le préfacier, M. Milius « s'est souvenu qu'il n'y a pas de plus fidèles interprètes d'une époque que ses contemporains. De là le charme de ses eaux-fortes, où d'heureuses réminiscences de Gravelot et de Moreau le jeune s'allient, sous la pointe de l'élève de M. Hédouin et Gaucherel, à l'inspiration personnelle du dessinateur. » Le portrait de Diderot dessiné d'après le buste de Houdon, qui se trouve au musée du Louvre, est réussi et c'est sans conteste un des plus jolis portraits qui aient été publiés de ce célèbre auteur.

En résumé, M. Rouquette n'a, comme on le voit, rien négligé pour faire là un volume hors ligne. Aussi ce livre ne peut-il manquer d'être promptement acquis par les bibliophiles et les lettrés, car on pourrait presque dire que c'est n'avoir point *le Neveu de Rameau* que de ne point posséder l'exemplaire de cette magnifique édition. PHIL. MIN.

L'Épousée, par MAURICE MAGNIER, avec onze illustrations dans le texte par A. Guillaumot fils. Paris, J. Lemonnyer, 1884, plaquette in-4°.

C'est un libretto dont les illustrations sont la musique. Le libretto n'est rien et la musique pas grand'-chose ; mais, au moins, a-t-elle de la grâce et de l'esprit. En somme, la plaquette est jolie, faite avec le grand soin et le goût qui distinguent les publications de M. Lemonnyer. Les illustrations à l'eau-forte et en différentes teintes, de M. A. Guillaumot fils, sont amusantes et habilement enlevées, d'une touche légère — trop légère et trop maigre à mon avis, — mais plaisamment fantaisiste. Elles ont leur place marquée sur la table du fumoir des garçonnières, comme dans l'armoire des bibliophiles délicats. B.-H. G.

L'Éoumoire, *Histoire japonaise* par CRÉBILLON le fils. — Avec les curieuses figures de l'édition : « A Pékin (1733) ». — Bruxelles, — Henry Kistemaeckers, — 1733-1884. — Un beau volume in-8° de 261 pages, orné de quatre figures fac-similé en rouge. — Tirage à 777 exemplaires sur papier teinté vergé (plus 15 exemplaires sur papier du Japon). — Prix : 10 francs.

Après *le Sopha,* le fameux roman libertin *l'Écumoire* est certainement celui de tous les ouvrages de Crébillon fils qui compte le plus d'éditions ; de 1730 à 1785, en effet, on n'en cite pas moins d'une quinzaine publiées, tantôt sous ce titre, tantôt sous celui de *Tanzaï et Néadarné,* les deux héros du roman. Malgré tant de réimpressions, les exemplaires de cet écrit, du moins ceux en bon état et en belle condition, sont devenus peu communs ; la nouvelle réédition, fort soignée, que nous offre l'éditeur bruxellois fera cesser cette rareté relative en mettant à la portée de toutes les bourses un ouvrage, plus connu maintenant par les catalogues que par la lecture, et qui jouit pourtant en son temps d'une réelle célébrité. Il faut avouer qu'en relisant aujourd'hui *l'Écumoire,* on a quelque peine à s'expliquer sa vogue d'autrefois. C'est un roman du genre féerique, genre dont on a fort abusé au dernier siècle et qui, dans ce temps de naturalisme, ne semble pas devoir redevenir beaucoup en faveur. Les aventures de *Tanzaï* et de *Néa-*

darné sont peu faites pour *empoigner* le lecteur; il s'y trouve maintes digressions dont la longueur fatigue et qui servent de traits d'union entre des scènes plus ou moins libres, qui constituent, pour les esprits libertins, le charme principal de l'ouvrage.

Malgré tous ces défauts, ce roman mérite à certains égards d'être tiré de l'oubli : d'abord parce qu'il représente un spécimen assez complet du *papillotage* qui plaisait tant à la société légère du XVIII[e] siècle; puis, et c'est là son plus grand intérêt, parce que, sous le voile d'une fiction, d'une allégorie d'ailleurs fort peu intelligible, l'auteur a voulu satiriser plusieurs personnages de l'époque.

L'Écumoire, en un mot, est un livre à clef, et, comme toutes les productions de ce genre, est propre à fournir quelques éclaircissements sur le passé. Malheureusement, toutes les allégations des commentateurs sur la clef de *Tanzaï et Néadarné* manquent de certitude. Sans vouloir les exposer et les discuter toutes ici, qu'il nous soit permis de donner, au moins à titre de renseignement, les conjectures les plus vraisemblables. D'abord, *l'Écumoire* d'or, qui joue un rôle important dans tout ce badinage, et que le grand prêtre *Saugrenutio*, se voit forcer de lécher après maintes résistances, ne serait autre chose que cette bulle fameuse connue sous le nom de « Constitution Unigenitus » que le clergé eut tant de peine à accepter; — *Saugrenutio*, pontife arrogant, vicieux, fourbe, libertin, brouillon et perturbateur, ne serait pas, comme on l'a dit partout, l'image du cardinal Dubois ou du cardinal de Rohan; mais, suivant l'abbé Sépher, il est bien plus vraisemblable que le caractère de cet intrigant personnage a plutôt été tracé d'après l'évêque de Rennes, M. de Vauxréal, le plus bel homme de son temps, audacieux, plein d'esprit, aimable au possible, qui n'était parvenu à l'épiscopat que porté par les femmes, homme enfin sans principes, sans mœurs et sans ombre de décence. — On s'est plu à penser que *Néadarné*, affligée, par la volonté d'une méchante fée, d'une infirmité aussi singulière que déplaisante, ne pouvait représenter que la duchesse du Maine, cette spirituelle princesse qui passait pour n'être pas propre au mariage. Enfin, l'interminable bavardage de la fée *Moustache* serait une parodie fort heureuse du style précieux de Marivaux, que Crébillon fils n'aimait guère. Toutes ces interprétations, nous le répétons, manquent plus ou moins de certitude; mais nous n'insisterons pas davantage sur la clef de *l'Écumoire*, laissant à d'autres, plus érudits ou plus patients, le soin de la découvrir en entier. Après tout, comme dit Quérard, il faut bien laisser quelque chose à faire aux désœuvrés.

Ce qui est plus sûr que toutes ces hypothèses, c'est la disgrâce que ce livre attira à l'auteur qui fut enfermé à la Bastille peu de temps après sa publication. Le châtiment fut heureusement pour lui de courte durée, et de nombreuses éditions, clandestines ou publiées à l'étranger, vinrent promptement remplacer les exemplaires saisis et détruits. — Il est bien certain que *l'Écumoire* n'est point un livre à laisser dans toutes les mains, en raison des situations très libres qu'il renferme. C'est à ce titre que la police le fit, en 1825, mettre à l'index dans tous les cabinets de lecture. — La nouvelle édition qui vient de paraître en Belgique est digne par sa bonne exécution de la librairie Kistemaeckers, et elle est tirée à un nombre assez restreint d'exemplaires pour ne tomber qu'entre les mains des bibliophiles et des curieux.

PHIL. MIN.

L'Art d'aimer les livres et de les connaître. — Lettres à un jeune bibliophile, — par JULES LE PETIT. — Eaux-fortes de M. Alfred Gérardin. — Paris. Se vend chez l'auteur, 22, rue de Châteaudun. — 1884. — Imprimé chez Georges Chamerot. — Un volume in-12 de IV-196. — Prix : 10 francs, sur papier de Hollande. — Il a été fait un tirage sur papier de luxe à 100 exemplaires numérotés, avec double épreuve des eaux-fortes.

L'auteur de ce charmant volume n'est point un inconnu pour nos lecteurs qui ne peuvent manquer de se rappeler les excellentes études bibliographiques qu'il a publiées tant dans *le Livre* que dans *la Gazette des beaux-arts*. M. Jules Le Petit nous offre aujourd'hui un travail d'ensemble sur un sujet souvent exploré déjà, mais sur lequel il y aura toujours quelque chose de neuf à dire, suivant les points de vue divers où l'on voudra se placer. Les *Lettres* qu'il vient de réunir, pour la plus grande satisfaction des bibliophiles, ont paru isolément sous le nom de *J. de Beauchamps*, dans le « Journal des libraires, organe des bibliothèques publiques des amateurs de livres et de la librairie française et étrangère » (Paris, bi-mensuel gr. in-8°, 1879-1880). Cette intéressante petite feuille, trop peu connue et déjà oubliée, n'eut qu'une existence précaire et de courte durée, comme tant d'autres publications analogues. C'est en effet une chose assez remarquable que les écrits périodiques publiés exclusivement pour les amateurs de livres n'ont le plus souvent qu'une vie éphémère et ne sont pas soutenus et encouragés par ceux-là même qui devraient s'y intéresser davantage. Ainsi nous voyons lutter péniblement pour subsister une petite publication mensuelle, déjà plusieurs fois délaissée et reprise, et qui rend cependant de réels services. On pourrait en citer bien d'autres encore, mais il ne faut risquer d'affliger personne et laisser la paix aux morts et aux agonisants.

Pour en revenir au livre de M. J. Le Petit (*alias* de Beauchamps), on doit constater tout d'abord que c'est un excellent ouvrage, très apte à récréer et à servir les bibliophiles. Sous forme de lettres rapides et spirituellement écrites, l'auteur donne à son jeune correspondant les notions et les conseils les plus propres à lui inspirer l'amour des livres et à former son goût pour le choix et la composition de sa bibliothèque. M. J. Le Petit n'est pas le premier qui ait abordé ce sujet : Jules Janin (*le Livre*), Mouravit (*le Livre et la Petite Bibliothèque d'amateur*), Jules Richard (*l'Art de former une bibliothèque*), E. Rouveyre (*Connaissances nécessaires à un bibliophile*), Derôme (*le Luxe des livres*), Octave Uzanne (*Caprices d'un bibliophile*),

P. Lacroix, G. Brunet et d'autres encore, ont, d'une manière technique ou avec plus ou moins d'humour, traité les diverses matières que notre auteur a condensées dans son livre; aussi s'est-il fait une règle « d'éviter les redites qu'on rencontre souvent dans la plupart des ouvrages de bibliographies. Il n'a voulu, dans ses lettres, rien copier de ce qui a été écrit avant lui: son volume peut être mis à côté des ouvrages du même genre sans craindre la confrontation; en somme. il le considère comme un appendice aux livres qui ont déjà paru sur le même sujet. » — Cette *déclaration*, comme l'appelle M. J. Le Petit, est nette et met le critique à l'aise pour apprécier son ouvrage. Assurément, notre auteur n'a copié personne; mais ce serait aller trop loin que prétendre qu'il ne s'est aucunement inspiré de ce qu'ont dit ses devanciers. Et à Dieu ne plaise que nous lui en fassions un reproche! Il faut bien plutôt le féliciter d'avoir su reproduire, sous une forme nouvelle et vraiment personnelle, les jugements, les principes et les faits allégués déjà par tous ceux qui se sont sérieusement occupés de l'amour et de la connaissance des livres.

Dans les dix-sept lettres qui composent son charmant volume, il instruit son lecteur sans le fatiguer, lui rappelle ou lui apprend maints petits faits qu'il a notés et recueillis au jour le jour et qui, dans leur ensemble, forment comme les « mémoires » de la bibliophilie contemporaine.

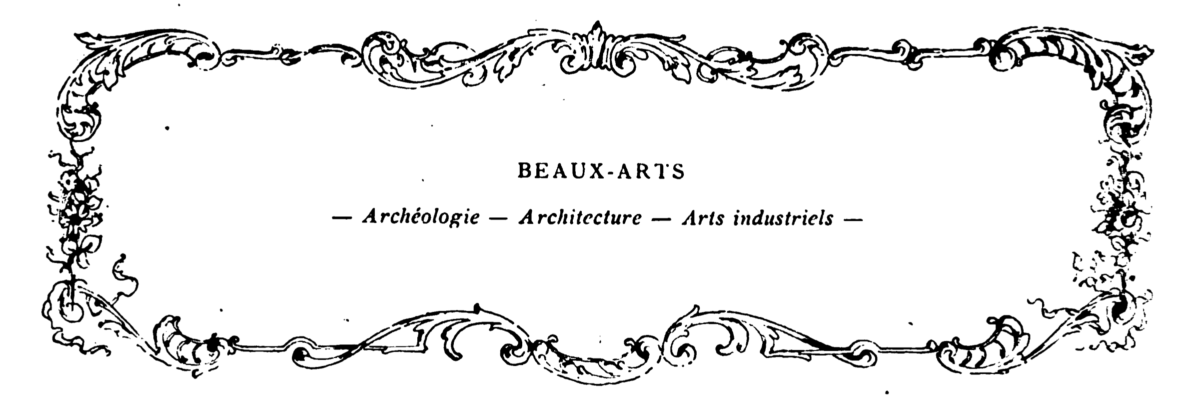
Nous n'oserions affirmer qu'une profane, un *ignare* en matière de livres deviendrait du coup un parfait bibliophile, à la lecture des lettres de M. J. Le Petit; comme toute passion *collectionneuse*, la bibliophilie exige un fonds de notions techniques, précises, indispensables; ces notions, on les puise dans des traités spéciaux bien moins récréatifs que ces lettres, puis surtout dans la pratique, que rien ne remplace. Mais pour former et affiner son goût, un bibliophile déjà dégrossi trouvera dans cet ouvrage des principes excellents et le meilleur guide du monde.

Ce qui plaît surtout dans « l'Art d'aimer les livres », indépendamment de la forme qui est claire, facile et nullement pédantesque, c'est la variété que l'auteur y a su mettre: les lettres ou pour mieux dire les chapitres ne s'enchaînent point rigoureusement les uns aux autres; leur ordre, pour quelques-uns du moins, pourrait au besoin être interverti, et cependant, à la pensée générale qui les relie, on sent qu'ils viennent bien à leur place et ne peuvent, quelque sujet qu'ils traitent, être regardés comme des hors-d'œuvre. Quelques-uns sont vraiment fort piquants et nous signalerons particulièrement à l'attention des collectionneurs mariés le chapitre XIII, qui a pour objet la bibliophilie dans ses rapports avec les femmes et son influence prétendue sur les relations matrimoniales.

Nous n'analyserons pas davantage le livre de M. J. Le Petit; pour en dire plus et être complet, il faudrait transcrire ici la table des matières de ce volume rempli de faits curieux et souvent inédits. Bornons-nous à répéter que l'auteur y a fait constamment preuve de savoir, de bon goût et, ce qui est plus rare qu'on ne pense, de bon sens. Nous eussions aimé voir figurer à la fin, comme dans le livre si justement apprécié de M. G. Mouravit, un index alphabétique, documentaire, permettant de retrouver instantanément un mot, un fait, un jugement. C'est, à notre avis, une lacune pour un ouvrage de cette nature. Elle sera d'ailleurs facile à combler si, comme l'auteur le donne à entendre et comme nous l'espérons bien, il se décide à livrer bientôt au public les *Nouvelles lettres* qu'il continue d'écrire.

En résumé, bien qu'il paraisse plutôt écrit en faveur des bibliophiles *amateurs* que pour les bibliophiles *travailleurs*, l'ouvrage de M. J. Le Petit ne peut manquer d'être bien accueilli par les uns comme par les autres, ainsi que par tous ceux qui consacrent leurs loisirs à cette noble passion du livre, dont on peut dire, plus justement que pour toute autre, qu'elle fait vraiment l'honneur et le charme de la vie.

PHIL. MIN.



BEAUX-ARTS

— *Archéologie* — *Architecture* — *Arts industriels* —

Commission d'enquête sur la situation des ouvriers et des industries d'art. Un volume in-4° de XL-518 pages. Paris, 1884, A. Quantin.

Sur la proposition de M. Antonin Proust, alors ministre des arts, le Président de la République instituait, le 24 décembre 1881, une commission d'enquête sur la situation de nos ouvriers et de nos industries d'art, notoirement menacées par la concurrence extérieure. Cette commission devait « recueillir fidèlement les dépositions de tous ceux qui sont *intéressés* à voir élucider une question qui *intéresse* à un si haut degré

la prospérité de la France ». En dépit des négligences de cette rédaction — elles sont monnaie courante dans le langage politique, — le rapport ouvrait la seule voie sûre à une information exacte et devenue nécessaire sur le déclin de notre autorité artistique à l'étranger. Composée de sénateurs, députés, conseillers municipaux de Paris, directeurs de grandes écoles et des manufactures de l'État, de chefs de service au ministère des beaux-arts et de « publicistes », la commission entra aussitôt en fonctions, et, du 11 janvier 1882 au 9 juin 1883, ne tint pas moins de trente-trois séances au cours desquelles cent quarante-sept chefs d'industrie déposèrent devant elle. La suite de ces dépositions forme l'objet capital de la publication que nous avons sous les yeux. Elles portent en général l'empreinte de la bonne foi. Le sentiment qu'elles suggèrent est d'autant plus douloureux. C'est celui d'une décadence déclarée dans les industries d'art, et, sur ce terrain, de notre défaite irrémédiable, à courte échéance, au point de vue économique.

Si le péril tenait uniquement à l'affaiblissement du goût français, dans les applications industrielles de l'art, correspondant à un progrès parallèlement accompli par certains peuples, on pourrait espérer de le combattre avec succès par la réalisation des vœux formulés par la commission, c'est-à-dire : 1° impulsion à donner à l'enseignement du dessin dans les écoles normales d'instituteurs et d'institutrices et, par suite, dans les écoles primaires; 2° participation plus grande des écoles manuelles d'apprentissage aux subventions de la caisse des écoles; 3° création d'écoles et de musées d'art industriel et encouragements à donner aux écoles et aux musées d'art industriels créés par l'initiative privée, au moyen d'une dotation spéciale de cinq millions; 4° nécessité d'unifier les programmes qui se rapportent à l'enseignement des arts, à tous les degrés et dans toutes leurs applications, et d'unifier la direction à donner à cet enseignement, par la constitution d'un conseil choisi par les administrations intéressées et l'organisation d'une seule inspection pour tous les établissements qui donnent l'enseignement des arts.

Certes, il y a là un ensemble de mesures défensives intéressantes, bien que le paragraphe 4, tendant à l'unification des programmes de l'enseignement, mérite examen; mais ces vœux ne répondent pas, tant s'en faut, à toutes les questions fort grosses que l'enquête a soulevées. Ils visent uniquement le relèvement esthétique de nos arts décoratifs, tandis que la cause de notre infériorité, telle qu'elle nous est signalée par la plupart des déposants, est bien plus vaste. Elle se complique, en effet, de difficultés sociales, industrielles, commerciales, politiques, économiques, telles que l'élévation sans cesse croissante du prix de la main-d'œuvre et l'abaissement chaque jour plus grand du prix de vente, — la fraude ou tout au moins la tolérance excessive dont nos tarifs douaniers sont l'objet spécialement sur notre frontière allemande, — la protection insuffisante de la propriété des modèles originaux; — l'infatuation des industriels français, ignorants des progrès de l'étranger, — leur résistance à modifier leur outillage en vue de certaines fabrications vainement sollicitées, — la suppression du contrat d'apprentissage, d'une part, et, par contre, l'abus de l'apprenti par le patron dans les cas où l'apprentissage est maintenu, etc., etc. Tous ces faits très graves, et bien d'autres encore, signalés, jusqu'à la plus cruelle évidence, par l'enquête, agitent de redoutables problèmes que le rapport laisse dans l'ombre. Nous le regrettons vivement tout en nous félicitant d'être ainsi avertis.

E. C.

Les châteaux historiques de la France, par M. Paul Perret. Accompagné d'eaux-fortes tirées à part et dans le texte et gravées par nos principaux aquafortistes, sous la direction de M. Eugène Sadoux, 2e série, t. Ier, 3e fascicule : *les châteaux d'Ussé et de la Chapelle-Faucher*. Paris, 1884, H. Oudin, éditeur.

A diverses reprises, nous avons signalé à l'attention du lecteur cette intéressante publication dont la deuxième série se poursuit avec la ponctuelle régularité annoncée par l'éditeur. On se rappelle sans doute que l'attrait essentiel du livre, indépendamment du sujet, est le très heureux mariage des libertés pittoresques en même temps que de la chaude précision de l'eau-forte avec la belle et sage ordonnance de la typographie. L'effet de contraste et d'harmonie est d'autant plus sûr ici, que les motifs d'illustration, pour la plupart, sont des paysages d'architecture, avec les jolis conflits d'ombre et de lumière qu'ils comportent, mais qui échappent à la grande unité d'ombre des vues d'intérieurs. Quant au texte, sous la plume érudite à la fois et lettrée de M. Paul Perret, il s'anime des plus vivants souvenirs de la vieille France, ceux de la grande histoire, sans doute, mais ceux aussi des chroniques, des archives familiales. A les voir évoqués de la sorte, dans le milieu même qui en fut le témoin, ils prennent un relief de réalité que bien peu de livres sauraient leur rendre.

E. C.

Un critique d'art au XIXe siècle : Théophile Thoré (W. Bürger), par Pierre Petroz. Un vol. in-18 de 84 pages. Paris, 1884, Félix Alcan, éditeur. — Prix : 1 fr. 50.

M. Pierre Petroz est l'auteur d'un volume intéressant, *l'Art et la Critique en France depuis 1822*, aujourd'hui épuisé (je le sais pertinemment pour avoir acheté le dernier exemplaire, quoiqu'il continue à figurer au catalogue de l'ancienne librairie Germer Baillière, maintenant Félix Alcan). L'auteur appartient à l'école philosophique dite *positiviste*, il a donc une esthétique personnelle. Avec autant d'impartialité que de modestie, cependant il s'efface volontiers et s'applique de préférence à présenter les opinions des critiques qui furent les contemporains de sa jeunesse. L'opuscule qu'il vient de publier aurait pu entrer sans inconvénient dans le volume dont nous avons rappelé le titre tout à l'heure et qui, pour avoir été

édité en 1875, s'arrête néanmoins à 1855; au delà de cette date — solennelle, en effet, dans l'histoire de l'art français, — il semble que M. Petroz ait cessé de s'intéresser au mouvement de l'art et de la critique. Mais s'il ignore ou veut ignorer tout ce qui s'est fait depuis, il connaît bien ce dont il parle et en parle également bien, quoique un peu sommairement.

Le critique d'art auquel M. P. Petroz a consacré les quatre-vingts pages de son nouveau livre est Théophile Thoré, qui prit en exil, après le coup d'État du 2 décembre, le pseudonyme de W. Bürger. Il est bon d'informer le lecteur sur l'objet de ce petit volume, c'est à cette intention que, en tête de ces lignes, dans l'énoncé du titre, nous avons introduit le double nom du critique, qui, en réalité, ne figure ni sur la couverture ni au titre de l'ouvrage; omission regrettable et que rien n'explique. Ce nom eût suffi à lui amener ce second lecteur et bien d'autres encore que l'auteur craint, bien à tort sans doute, de n'avoir point. Thoré, en effet, fut un des esprits les plus largement ouverts sur toutes les manifestations du sens de la beauté chez l'homme. Il eut une grande et rare vertu, la passion de l'art vivant qui engendre la salutaire haine du pédantisme. Le travail de M. Petroz fait connaître et aimer cet écrivain original. E. C.

Manuel d'archéologie étrusque et romaine, par Jules Martha, ancien membre des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon (*Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, Paris, A. Quantin, éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 3 fr. 50, broché; 4 fr. 50, cartonné).

M. Quantin vient d'ajouter à sa *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* un nouveau volume, digne de ses devanciers et appelé à un égal succès. C'est un *Manuel d'archéologie étrusque et romaine*, par M. Jules Martha. L'auteur, qui a longtemps séjourné en Grèce et en Italie, était naturellement désigné pour un tel ouvrage. A la science de l'antiquité, science puisée aux meilleures sources et fortifiée par des observations personnelles faites au milieu même des ruines étrusques et romaines, il joint une qualité précieuse, qui semble parfois incompatible avec la science même, l'art de présenter les choses dans un langage clair et choisi.

L'éveil de l'industrie et de l'art en Italie, l'influence de l'Orient apportée sur les côtes par le commerce, l'influence de la Grèce se substituant peu à peu à celle de l'Orient, la naissance de l'art brutal et réaliste des Étrusques, art copiste dans ses procédés, mais original dans son esprit, enfin le développement de l'art romain considéré sous toutes ses formes (architecture, peinture, sculpture, bronzes, céramiques, etc.), telles sont les questions traitées par M. Martha.

Nous avons ainsi l'exposé des progrès de la civilisation et de l'art en Italie depuis les temps préhistoriques jusqu'à la fin du monde antique, et ce tableau d'ensemble a d'autant plus de prix qu'on ne le trouverait nulle part, dans aucun ouvrage français ou étranger.

Artistes, amateurs, gens du monde auront plaisir à lire cet élégant petit volume. Mais il s'impose tout particulièrement aux personnes qui voyagent en Italie ainsi qu'aux professeurs et aux élèves des lycées et collèges. Il a ce grand avantage de parler autant aux yeux qu'à l'esprit, grâce au choix heureux, à la variété, à la fidélité des illustrations, qui sont parmi les plus soignées et les plus fines de la *Bibliothèque* — et ce n'est pas peu dire.

Dictionnaire des amateurs français au XVIIe siècle, par Edmond Bonnaffé. A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 20 francs.

L'histoire des anciens amateurs est une entreprise nouvelle. On connaissait l'histoire des artistes et celle de leurs œuvres; mais personne n'avait encore songé, sauf peut-être pour quelques exceptions brillantes, à faire l'histoire des amateurs qui ont possédé ces œuvres, qui les ont sauvées et transmises à la postérité. M. Edmond Bonnaffé, un des premiers, a commencé ce grand travail. Nous n'avons pas besoin de rappeler ici ses publications rapidement épuisées : *les Collectionneurs de l'ancienne Rome, de l'ancienne France,* les *Inventaires de Catherine de Médicis,* de la *Duchesse de Valentinois,* de *Brienne,* de *Fouquet,* des *Richelieu,* etc.; ce sont autant de chapitres du grand livre, qui se fera un jour : l'histoire de la curiosité.

Aujourd'hui M. Edmond Bonnaffé publie chez M. Quantin un nouveau travail beaucoup plus vaste et plus développé que les précédents. Le *Dictionnaire des amateurs français au* XVIIe *siècle* est le recueil de mille à douze cents biographies de collectionneurs qui, depuis Henri IV jusqu'à la mort de Louis XIV, se sont occupés de rechercher les tableaux, les sculptures, les médailles, les estampes, les livres, les armes, la grande et la petite curiosité.

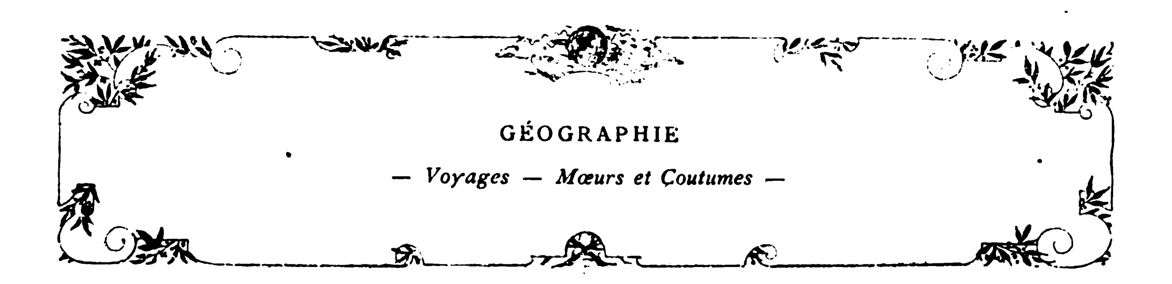
Dans ce mouvement remarquable, Paris se réserve les noms illustres de Mazarin, de Jabach, de Colbert, de Richelieu, de Molé, de Gaston d'Orléans, de La Vrillière, de Fouquet, de Créqui, etc., les collections des grands seigneurs et les galeries fameuses; mais Lyon, Toulouse, Montpellier, Aix, Beauvais, Bordeaux, Avignon, Tours, Nîmes, Angers, Troyes, la province tout entière, fournit un autre contingent non moins considérable. Ce sont des petits bourgeois, des médecins, des chanoines, des magistrats, des apothicaires, pour qui un échantillon d'orfèvrerie, une faïence, un petit bronze, une terre cuite, le moindre fragment de l'art ancien, sont encore des reliques significatives du passé. Rendons hommage à ces précurseurs des Sauvageot et des Du Sommerard; comme le dit l'auteur du *Dictionnaire :* « C'est leur cueillette patiente, au jour le jour, qui a fait la récolte de nos musées; c'est leur épargne qui assure à nos écoles le pain quotidien, la tradition, des modèles, un enseignement. »

Le *Dictionnaire* permet de suivre, de main en main, une foule d'objets d'art, de reconstituer leur généalogie, de les accompagner depuis l'atelier du maître jusqu'aux musées modernes, au Louvre, à Cluny, et chez les amateurs contemporains. La table placée à la fin du volume indique les peintures, statues, dessins, tapisseries, armes, etc., avec la mention de leurs possesseurs successifs.

Le *Dictionnaire* de M. Edmond Bonnaffé est un livre de science et de documents. Point de phrases; des faits, des dates, des textes sûrs, précis, avec l'indication de toutes les sources originales. Cette exactitude scientifique, qui dédaigne la légende et n'avance rien que sur des preuves authentiques, n'exclut pas d'ailleurs les anecdotes piquantes, les historiettes et les aventures, car l'amateur est toujours le même; jadis comme aujourd'hui, il a ses manies, ses singularités, ses façons bizarres, sa physionomie originale.

Ce nouveau livre, imprimé avec le soin et le luxe habituels de la maison Quantin, fera désormais autorité.

Il sera le *vade-mecum* obligé de l'amateur, de l'érudit, de l'artiste; sa place est marquée parmi les classiques de la curiosité.



GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

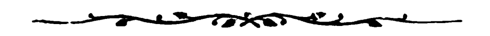
Voyages, aventures et captivité de J. Bonnat, chez les Achantis, par Jules Gros, officier d'académie. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie; 1884, 1 vol. in-18.

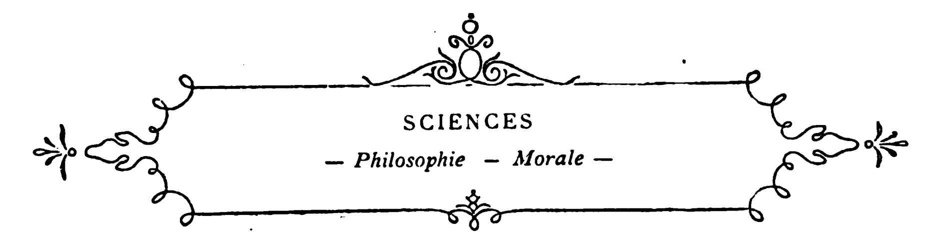
Voilà un titre qui évoque à l'esprit je ne sais combien de livres d'aventures plus ou moins authentiques, qui firent les délices de nos grands-pères, et qu'on trouve, toujours aventureux et captifs, dans les boîtes à quarante centimes des bouquinistes des quais.

J'avoue que ce titre seul m'avait bien disposé. Raconter pourquoi et comment serait trop long; et ce n'est pas ici le lieu de décrire les pérégrinations de ce microbe que les philosophes appellent *association d'idées*. Il suffit de dire que je n'ai pas eu de déception, et que la rédaction tient les promesses du titre. M. Jules Gros n'a fait que mettre en œuvre la correspondance et les notes de voyage d'un bon et héroïque garçon que le hasard fit débuter comme employé dans un hôtel et qui, poussé par sa nature, explora le pays de la côte d'Or, souffrit cinq années d'une épouvantable captivité chez les Achantis, fonda des établissements français prospères, et finalement mourut d'une fluxion de poitrine au moment où il allait jouir du fruit de ses extraordinaires travaux. M. de Lesseps a fait, à propos de Bonnat, à la Société de géographie, un discours qui peut tenir lieu d'oraison funèbre. Il y montre l'énergie, la flamme, le dévouement, la haute probité et l'indomptable courage de cet explorateur français, que M. Jules Gros compare justement à notre René Caillié. B.-H. G.

En Asie centrale, de Moscou en Bactriane, par Gabriel Bonvalot. Ouvrage enrichi d'une carte et de gravures. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie; 1884, 1 vol in-18.

C'est un des plus agréables parmi les nombreux récits de voyages que publie la maison Plon. Les provinces parcourues sont encore très peu connues des Occidentaux; ce que le voyageur en raconte est, par conséquent, moins banal et moins prévu. En outre, M. Gabriel Bonvalot écrit d'un style animé, souvent spirituel, quelquefois pittoresque, et il a eu à cœur, dans tout le cours de son voyage, de voir d'aussi près que possible les détails de la vie ordinaire, et de pénétrer les mœurs intimes des populations au milieu desquelles il passait. Le tableau de l'existence des femmes (sartes), la science des *mollah*, la bonne foi des Turcomans, le hammam, les danseurs et les passions qu'ils excitent, le déjeuner chez un prince ousbeg et bien d'autres épisodes sont véritablement amusants à lire. L'auteur abuse un peu, à mon goût, des termes techniques empruntés aux idiomes des différents pays qu'il décrit. C'est de la couleur locale à bon marché; et l'on devrait bien s'arranger de manière à écrire en français, sans obliger le lecteur à apprendre ce qu'on sait soi-même des langues étrangères. B.-H. G.





SCIENCES

— *Philosophie* — *Morale* —

Le Capital de Karl Marx, résumé et accompagné d'un aperçu sur le socialisme scientifique, par Gabriel Deville. In-12; Oriol, éditeur, Paris. — Prix : 3 francs.

Niveler, absolument niveler: M. Deville se propose ce but; il l'expose très clairement; il voit deux catégories d'hommes, des exploiteurs et des exploités, il ne voit que cela; il voit l'utilité matérielle, il ne voit rien autre chose. D'un côté, il ne croit pas à des inégalités naturelles d'intelligence, à des inégalités acquises d'habileté et de moralité, il ne veut pas voir davantage la justice ni la fraternité. Du moment qu'un homme existe, il a le droit d'exister avec les mêmes avantages et les mêmes joies que les autres. Parbleu! nous appelons les hommes nos *semblables;* donc, ressemblons-nous. L'égalité doit être absolue, adéquate. Le socialisme combat pour la disparition du salariat : tous propriétaires! tous patrons! et supprimons l'État!

Si les conclusions finales sont condamnées à l'inanité par leur exagération, les analyses qui les préparent renferment une grande somme de vérité. M. Deville signale utilement les effets de la concentration, le progrès des initiatives privées, mais collectives. De sorte qu'il a pour lui des faits : le collectivisme existe dans la finance, dans l'industrie, dans le commerce. Ainsi s'accomplit la transformation sociale. Mais elle ne s'accomplit pas au profit des ouvriers, du moins à leur profit exclusif, elle ne détruit pas les classes : c'est ce qui contrarie M. G. Deville, fidèle disciple de Karl Marx.

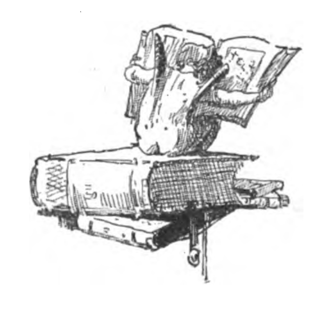
Alors quels moyens adopter? La guerre, la guerre sociale. L'impuissance des méthodes pacifiques ne laisse pas d'autres recours. L'association ouvrière est chimérique pour tout ce qui est grande industrie. Le capital en est la base, et il est dans la main de ceux qu'on nomme capitalistes, naturellement. L'instruction ne signifie rien. Instruire le peuple, M. Deville ne le veut pas. L'instruction en effet donnerait une plus-value à l'intelligence et ramènerait les inégalités anciennes et en créerait de nouvelles.

M. G. Deville veut bien nous donner le plan de sa révolution. Il ne laisse aucun doute sur les goûts des socialistes : supprimer ceux qui possèdent et posséder la propriété, rien de plus. Et il annonce tranquillement que toute concession, toute réforme accordée par les bourgeois sera accueillie comme une arme à tourner contre eux, comme une ressource, comme un moyen d'activer la propagande révolutionnaire. Le défi est catégorique. Et une fois le prolétariat au pouvoir, rien de plus simple : il supprime tout, jusqu'aux dettes, la dette publique et la dette privée.

Il serait long de résumer toutes les idées particulières du volume : celles de Karl Marx et celles de M. Deville.

Assurément, il est très intéressant d'étudier, ne fût-ce qu'à titre de phénomènes, les conceptions et les déductions relatives à la marchandise et à la monnaie, à l'échange et à la coopération; à la production de la plus-value absolue et de la plus-value relative. La conclusion identique de toutes ces analyses poursuivies avec rigueur, c'est la nécessité d'empêcher la production du capital, la proclamation du droit à la paresse, comme disait Paul Lafargue qui voulait que le travail fût seulement le condiment de la paresse.

Les socialistes de cette école proclament bien haut qu'ils repoussent les utopies de la charité, de l'association : ils s'accrochent à l'utopie de l'égalité absolue. Jamais on ne leur fera admettre que le travail même n'est possible que si le capital peut l'employer; et que le capital n'est pas seulement produit par le bénéfice réalisé sur le travail de l'ouvrier par le capitaliste qui l'emploie, mais aussi par l'économie, — qui est bien un droit, je suppose, — par l'effort intellectuel qui vaut bien l'effort musculaire. La nécessité toujours croissante de s'instruire et de se moraliser, la nécessité de régler ses désirs, ils la nient : l'*Envie*, l'envie haineuse, est au fond. Les revendications ont beau prendre la forme de système, affecter des airs scientifiques, c'est un masque. Et la preuve, c'est que Karl Marx et M. Deville parlant en chefs, en prophètes et en apôtres, refusent les réformes graduelles. Il s'agit moins de fonder que de détruire, de donner satisfaction aux aspirations légitimes des uns que d'exercer des représailles contre les autres. PZ.





Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Académie des Sciences morales et politiques. — Congrès archéologique de France. — Académie royale de Belgique. — Société américaine historique.

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 18 juillet.

Ouvrages présentés. — Fabre : *Le procès de condamnation de Jeanne d'Arc.* — Faucon : *Les arts à la cour d'Avignon sous Clément V et Jean XXII.* — Girard : *Essai sur Thucydide.* — Girard : *Études sur la poésie grecque.*

Lectures. — Des Michels : Étude sur un poème tonkinois.

Séance du 25 juillet.

Lecture. — Alb. Dumont : Mémoire sur deux lames de poignard découvertes dans les sépultures de Micènes.

Séance du 1er août.

Ouvrage présenté. — Tanon : *Les justices des anciennes églises et communautés monastiques de Paris.* — Cet ouvrage prendra part au concours sur les antiquités nationales.

Séance du 8 août.

Ouvrages présentés. — Edom : *Nouvelle étude sur le chant lémural; les frères Arval et l'écriture cursive des Latins.* — Doughty : *Documents épigraphiques du nord de l'Arabie.* — Clermont-Ganneau : *Mission en Palestine et en Phénicie.* — Cros et Henry : *L'encaustique et les autres procédés de peinture chez les anciens.*

Séance du 13 août.

Après la lecture du procès-verbal, M. le président a fait part à l'Académie du décès de M. Albert Dumont.

La séance a été ensuite levée en signe de deuil.

Rapport du secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur les travaux des commissions de publication de cette académie pendant le premier semestre de 1884, lu le 25 juillet 1884.

Messieurs,

C'est toujours avec satisfaction que l'Académie voit s'accroître quelqu'un des grands recueils dont elle est chargée. Je suis heureux de consigner dans ce rapport la publication du tome III des *Historiens arabes*, due au zèle infatigable de M. Barbier de Meynard. Avec ce volume ont aussi paru le tome XXXI, 1re partie, des *Notices et extraits des manuscrits* et le tome IX, 2e partie, des *Mémoires des savants étrangers*. Il commence par un mémoire de M. Tissot, étranger encore à l'Académie quand il le lut à nos séances, et la place qu'il était venu prendre parmi nous est déjà vide.

Historiens des croisades. — Je viens de signaler la publication du tome III des *Historiens arabes*. M. Barbier de Meynard peut désormais se consacrer entièrement à l'achèvement de la 1re partie du tome II, qu'il a reprise après la mort de notre regretté confrère M. Defrémery, et nous pouvons espérer que son activité comblera bientôt cette lacune.

M. Schefer et M. Riant continuent l'œuvre que leur a léguée M. Dulaurier, en travaillant au tome III des *Historiens arméniens ;* mais une feuille seulement est

à tirer, trois sont en épreuves et le reste en placards, ou même simplement en copie.

Quant aux *Historiens occidentaux*, dont M. Riant a seul la charge, toute la 1re partie du tome V, comprenant les historiens en prose, est prête ; elle compte déjà six feuilles à tirer, une en dernière épreuve et 98 placards.

Historiens de France. — Dix feuilles du tome XXIV sont à tirer, et la copie de tout ce qui doit entrer dans le volume a été relue et annotée. Les éditeurs, MM. L. Delisle et Jourdain, ont poursuivi la collection des manuscrits originaux de Bernard Gui, relatifs à l'*Histoire de l'ordre des Dominicains*, si intéressante pour l'histoire du midi de la France au XIIIe siècle. Ils ont commencé l'extrait et la copie des notes historiques contenues dans plusieurs anciens obituaires des églises de l'Ile-de-France. Ce sont des pages d'histoire qui eussent été perdues si on ne les eût exhumées de là pour les faire entrer dans notre recueil.

Chartes et diplômes. — Toujours en préparation.

Mémoires de l'Académie. — L'*Histoire de l'Académie* doit commencer chaque livraison de quatre volumes de mémoire. Il en résulte que, pour qu'un nouveau volume en paraisse, il faut que la livraison précédente soit terminée. Le dernier volume tome XXIX, 1re partie, comprenant l'*Histoire de l'Académie de 1869 à 1873*, a paru en 1877. Les trois volumes de mémoires complétant la livraison ne se sont achevés que l'an dernier ; j'ai donc dû attendre cette année pour reprendre la suite de ce travail, et je me suis vu contraint à me borner à six années, de 1874 à 1879, pour ne pas atteindre aux dimensions d'un tome entier. Le tome entier va paraître : car la 1re partie (l'histoire dont je viens de parler) n'attend plus que son titre, et comme elle comprend quatre-vingt-deux feuilles, j'arrêterai, par compensation, la seconde partie aux limites de vingt-cinq ou vingt-six feuilles, la terminant avec un mémoire de M. Riant, qui ajoutera six ou sept feuilles aux dix-neuf déjà tirées. Mais je ne saurais trop engager l'Académie à ne pas négliger, pour ses autres publications, le travail séculaire de ses mémoires ; j'espère qu'elle me donnera le moyen d'en composer bientôt un tome XXXII, afin que je puisse réunir, sans plus de retard, dans la 1re partie du tome XXXIII, l'histoire des années qui se sont écoulées depuis 1880.

Notices et extraits de manuscrits. — La commission des travaux littéraires a admis, pour être publié dans la partie orientale de ce recueil, tome XXVIII, 1re partie, un mémoire de M. Barth sur les *Inscriptions du Cambodge* ; cinq feuilles sont à tirer et le reste est en placards. Dans la nouvelle série qui commence, sans distinction d'Orient ou d'Occident, avec le tome XXXI, dont la 1re partie vient de paraître, la seconde partie de ce tome contient déjà quatre mémoires ; dix-neuf feuilles sont tirées, et l'on peut compter sur l'activité de MM. Delisle et Hauréau pour n'en pas rester là.

Histoire littéraire de la France. — Le tome XXIX de cet important ouvrage, confié aux soins de MM. Renan, Hauréau, G. Paris et L. Delisle, touche à sa fin ; soixante et une feuilles sont tirées, cinq bonnes à tirer, trois en correction. La copie des notices qui doivent le terminer est entre les mains des typographes ; et déjà la commission a entendu la lecture d'une partie des notices qui doivent composer le tome XXX.

Corpus inscriptionum semiticarum. — Les deux tiers environ de la 3e livraison de la partie du *Corpus* relative aux inscriptions phéniciennes sont imprimés en placards. La rédaction de l'autre tiers est fort avancée. Cette 3e livraison paraîtra certainement avant la fin de l'année 1884. Elle contiendra l'inscription phénicienne trouvée à Marseille et les plus importantes inscriptions de Carthage.

La partie du *Corpus* comprenant les inscriptions araméennes et celle qui sera consacrée aux inscriptions himyarites seront mises sous presse dans deux ou trois mois.

Œuvres de Borghesi. — La seconde partie du tome IX de Borghesi, dont l'impression se poursuit par les soins de MM. L. Renier et Waddington, est près d'être achevée. J'ai dit dans mon dernier rapport quelle en était l'importance. Trente-cinq feuilles sont tirées, quatre bonnes à tirer, trois en épreuves et le reste en placards. Ce ne sera pas encore la fin, et M. Ernest Desjardins, adjoint à la commission, va s'entendre avec ses deux collègues pour hâter l'achèvement de cette grande et belle publication, à laquelle le monde savant attache un si légitime intérêt.

H. Wallon,
Secrétaire perpétuel.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 19 juillet.

Ouvrages présentés. — A. Leroy-Beaulieu : *Un homme d'État russe ; Nicolas Milutine, d'après sa correspondance inédite.* — P. Leroy-Beaulieu : *Le Collectivisme.*

Lectures. — F. Passy : Le vrai et le faux amour. — Barth. Saint-Hilaire : Traité des parties des animaux. — Worms : L'État, au regard des erreurs judiciaires.

Séance du 26 juillet.

Ouvrages présentés. — Livy : *De la philosophie du Droit.* — Demasure : *Traité du régime fiscal des sociétés et des établissements publics.* — Périer : *Traité des Conseils de préfecture.* — O. Noël : *La question monétaire et l'Union latine.* — Nicolaïdès : *Topographie et plan stratégique de l'Iliade.*

Lecture. — Barth. Saint-Hilaire : Traité des parties des animaux.

Séance du 2 août.

Ouvrages présentés. — Ducrocq : *Du cours international des monnaies de l'Union monétaire.* — Fouillée :

Critique des systèmes de morale contemporaine. — Barral : *Enquête sur le crédit agricole.* — O. Noël : *Étude sur la question financière de la France.* — Chauffon : *L'Assurance, son passé et son avenir.*

Séance du 16 août.

Ouvrages présentés. — M. Block : *Annuaire de l'Économie politique et de la statistique pour 1884.* — Pouillet : *Traité des brevets d'invention.* — *Traité des marques de fabrique.* — *La Propriété littéraire et artistique.*

Lectures. — Chéruel : La Ligue du Rhin (1664). — Rambosson : Le problème des alliances consanguines.

Congrès archéologique de France. — Le congrès archéologique de France, présidé par M. Léon Palustre, vient de tenir son 51[e] congrès annuel dans le département de l'Ariège. Les délégués de l'Angleterre et de la Belgique s'étaient joints aux nombreux membres venus de tous les coins de la France.

En terminant ses travaux, le Congrès a décerné les récompenses suivantes :

1° Quatre médailles de vermeil, grand module, à MM. de Lahoudès, pour ses recherches sur les monuments de l'Ariège et son histoire de Pamiers; Louis Noguier, fondateur du musée lapidaire de Béziers, pour son catalogue épigraphique du musée; Pasquier, pour ses travaux d'archéologie et de paléontologie, et Garrigou, pour l'ensemble de ses travaux scientifiques.

2° Quatre médailles d'argent : à MM. l'abbé Can-Durand, Léon Giron (du Puy), Germain (de Nancy), et aux frères des écoles de Rodez, pour avoir relevé les dessins des anciens monuments de leur pays.

ÉTRANGER

Académie royale de Belgique. — *Programme de concours pour 1886.* — La classe arrête ce programme dans les termes suivants :

Première question. — « Faire l'histoire du cartésianisme en Belgique. »

Deuxième question. — « Apprécier l'influence de Walter Scott sur le roman historique. »

Troisième question. — « Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice, dans les anciens Pays-Bas, depuis le XV[e] siècle jusqu'à la fin du XVIII[e]. »

Quatrième question. — « Faire, d'après les auteurs et les inscriptions, une étude historique sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains. »

Cinquième question. — « Faire un exposé comparatif, au point de vue économique, du système des anciens corps de métiers et des systèmes d'associations coopératives de production formulés dans les temps modernes. »

Sixième question. — « Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des XIII[e] et XIV[e] siècles. »

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de *huit cents francs* pour chacune des cinq premières questions; elle sera de *six cents francs* pour la sixième.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1[er] février 1886, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations, et demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citeront.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Faute par eux de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

Les ouvrages remis après le temps prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois les auteurs peuvent en faire prendre des copies à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel.

PRIX PERPÉTUELS.

Prix de Stassart pour une notice sur un Belge célèbre.
(Cinquième période : 1875-1880.)

Conformément à la volonté du donateur et à ses généreuses dispositions, la classe des lettres offre, pour la 5[e] *période prorogée* (1875-1880) de ce concours, un prix de *mille* francs à l'auteur de la meilleure notice, écrite en français, en flamand ou en latin, consacrée à la vie et aux travaux de David Teniers (né en 1610, mort vers 1690).

Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 1[er] février 1886.

États-Unis. — *Société américaine historique.* — Plusieurs savants et érudits américains ont conçu le projet de fonder une société américaine historique (*American Historical Society*).

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *M. Weckerlin. — Nomination à la Bibliothèque nationale. — Bibliothèque Forney. — Bibliothèques scolaires.* — **Étranger :** *Catalogue de la bibliothèque du collège de New-Jersey. — La* Library Association. *— Une bibliothèque pédagogique.*

FRANCE

M. Weckerlin. — M. Weckerlin, compositeur de musique, bibliothécaire du Conservatoire national de musique et de déclamation, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Nomination à la Bibliothèque nationale, M. H. Lavoix. — M. Henri Lavoix fils, bibliothécaire au département des imprimés de la Bibliothèque nationale, est nommé, par arrêt ministériel, conservateur adjoint, sous-directeur au même département, en remplacement de M. de Courson, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Bibliothèque Forney. — La commission de surveillance de la Bibliothèque professionnelle d'art et d'industrie, créée au moyen du legs de 200,000 francs fait à la ville de Paris par M. Forney, vient de terminer la partie la plus importante de sa tâche.

Elle a décidé l'acquisition d'environ cinq cents ouvrages dont le prix total représente une somme de 25,000 francs. Elle a de plus réglé les questions relatives au fonctionnement de la Bibliothèque, qui, par une heureuse innovation, comprendra, outre les ouvrages destinés soit à la lecture sur place, soit au prêt à domicile, un fonds important de dessins et d'estampes mis à la disposition du public pour être prêtés à domicile.

Les derniers travaux d'aménagement de la salle, peu considérables d'ailleurs, vont être entrepris immédiatement; et l'administration prend toutes les mesures nécessaires pour arriver à inaugurer la Bibliothèque dans les premiers jours de novembre.

Les bibliothèques scolaires. — Le nombre des bibliothèques scolaires, au 1er janvier 1884, est de 28,845; elles renferment 3,161,000 volumes.

L'année dernière, on ne comptait que 28,251 bibliothèques scolaires contenant 2,894,000 livres.

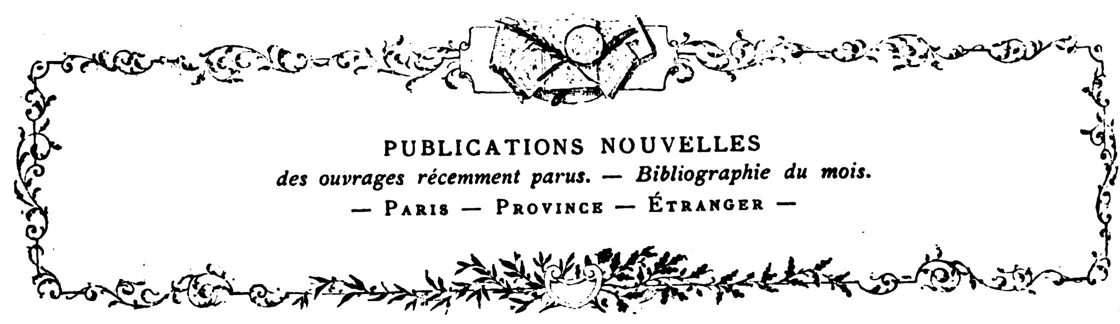
Trente bibliothèques pédagogiques ont été créées, ce qui en porte le total à 2,450; ces bibliothèques possèdent ensemble 663,878 volumes, au lieu de 585,651 l'année dernière.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Catalogue de la bibliothèque du collège de New-Jersey.* — Le collège de New-Jersey vient de publier le catalogue de sa bibliothèque. Il ne contient que 60,000 volumes, mais en général bien choisis. Le rédacteur du catalogue, qui est le bibliothécaire, M. Frederick Vinton, range ensemble les livres de toutes les langues, pourvu qu'ils se placent naturellement dans la même grande division quant au sujet traité.

La « *Library association.* » — La septième réunion annuelle de la *Library association* (*Association des bibliothécaires*) se tiendra à Trinity college, Dublin, le 30 septembre et les trois jours suivants, sous la présidence du Dr Ingram, bibliothécaire du collège.

Une bibliothèque pédagogique. — A l'occasion de l'*International Health Exhibition,* on a fondé une bibliothèque spécialement consacrée : 1° aux ouvrages de tous les pays traitant de la santé et de l'hygiène; 2° aux ouvrages d'éducation. On y voit, dit *The Bookseller*, en parcourant les ouvrages publiés en anglais sur les langues étrangères, que chacun peut s'enseigner à lui-même, et sans autres secours que les livres, une langue étrangère quelconque. S'enseigner, peut-être; mais apprendre, non pas.



PUBLICATIONS NOUVELLES

des ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

Angleterre. — *Les lettres de Crimée, du Danube et d'Arménie,* du général Gordon, en sont déjà à leur seconde édition.

— MM. Macmillan publient un nouveau volume de M. Hamerton, contenant, sous le titre de *Human Intercourse,* vingt-six études sur les relations sociales. Une édition américaine paraît en même temps chez MM. Roberts frères, de Boston.



— Chez MM. Hurst et Blackett, deux romans : *Incognita*, par M. Henry Cresswell, et *On the spur of the moment* (*Sous l'impulsion du moment*), par M. John Mills.

— A signaler également : *Caleb Cathew*, par M. Lilas K. Hocking, chez MM. Warne et Cᵒ.

— La *Literary Gazette*, un des plus vieux journaux de Londres qui avait disparu depuis plus de vingt-deux ans, vient de faire sa réapparition sous une forme nouvelle. Tout en donnant brièvement les nouvelles politiques et en s'occupant de questions littéraires, il se compose surtout de romans, d'actualités et d'extraits des autres journaux et publications périodiques.

Allemagne. — M. Landau fait paraître chez M. Scheible, à Stuttgart, une seconde édition de son livre : *les Sources du Décaméron*. L'auteur soumet à une critique rigoureuse les origines des nouvelles de Boccace et fait preuve de beaucoup d'érudition. L'ouvrage, d'ailleurs, a été traduit en italien.

— Une autobiographie de R. Wagner vient de paraître chez A. Schlœmp, à Leipzig, sous le titre : *Meine Kunst und mein Leben* (Mon art et ma vie). Cette autobiographie, prétend-on, n'est qu'un résumé d'un grand travail autobiographique en quatre volumes, qui ne sera livré à la publicité qu'après la mort de la veuve du célèbre musicien. La *North American Review* avait d'ailleurs déjà publié en 1880 bon nombre de détails biographiques de Wagner que nous retrouvons dans l'ouvrage indiqué ci-dessus.

— *Studien zur Geschichte der französischen Musik*, par M. Schletterer (Histoire de la musique française). Dans ce travail peu original, l'auteur a fait de fréquents emprunts aux ouvrages de MM. Thoinan, d'Auriac et Bernard.

— Vient de paraître : H. Heine : *Erinnerungen aus den letzten zwanzig Jahren seines Lebens* (1835-1855). *Souvenirs*, par Mᵐᵉ C. Jaubert, traduction allemande de Louise Welter, petit in-8°.

— *Baireuther Festblätter in Wort und Bild* (Souvenirs des fêtes de Baireuth) ont paru à Munich. C'est une série d'articles sur Wagner et sa musique, écrits par des auteurs plus ou moins compétents et appartenant aux nationalités les plus diverses. Le produit de cette publication est destiné à subventionner la cause financière quelque peu compromise des représentations wagnériennes de Baireuth.

— Le second volume de la *Vie d'Alfred Meissner* a paru à Teschen chez M. Prochaska. Ce volume relate les événements littéraires et politiques auxquels l'auteur s'est trouvé mêlé jusqu'en 1856. Ce sont surtout les rapports qu'a eus Meissner avec Heine qui forment un chapitre intéressant de ce livre.

— Le dixième volume du *Neue Plutarch*, que publie à Leipzig M. Rudolphe v. Gottschall, contient quelques essais remarquables sur Wallenstein, le Tasse et Napoléon III.

— *Lessing, Geschichte seiner Lebens und seiner Werke.* M. Erich Schmidt, professeur à l'Université de Vienne, publie sous ce titre une nouvelle biographie de Lessing, qui est en même temps une étude approfondie de l'esprit littéraire et scientifique du XVIIIᵉ siècle.

— M. Alfred Klaar a fait paraître trois volumes sur l'*Histoire du drame moderne*. Ce livre s'occupe en particulier des poètes dramatiques allemands contemporains, ainsi que des auteurs étrangers dont on représente les pièces sur le théâtre allemand. (Leipzig, Freitag.)

— Dans la collection de livres destinés à la jeunesse et publiée par M. Abel à Leipzig, nous signalons les *Schwedische Volksmärchen* (Contes populaires suédois), par B. Turley.

— *A travers l'Afrique*, par M. V. Treutlin, décrit les principales missions et explorations qui ont eu lieu pendant les trente dernières années, ainsi que les résultats obtenus et l'état actuel de nos connaissances sur l'Afrique.

— Signalons dans la *Biographie générale allemande*, publiée par le comité historique de l'Académie des sciences de Munich, une étude de l'archiviste M. Paul Bailleu, consacrée à la mémoire de Louise, reine de Prusse. L'auteur a pu consulter pour son étude des documents inédits provenant des archives secrètes de l'État.

— Les œuvres complètes de Schopenhauer paraissent en seconde édition, sous la direction de M. Jules Frauenstadt, chez Brockhaus, Leipzig.

— Tourguéneff. Cinq nouvelles en traduction allemande paraissent chez Behre, Hambourg : *les Deux amis, Une singulière histoire, Jakof Passinkoff, Hamlet* et *Don Quichotte*.

— Wilhelm Mohr : *Mit einem Retourbillet nach dem stillen Ozean*. Stuttgart, Spemann. M. Mohr a fait partie du petit nombre d'élus qui avaient été invités à assister à l'inauguration du chemin de fer du Northern Pacific et il a profité de son séjour aux États-Unis pour nous rapporter d'Amérique une foule de



notes intéressantes sur la vie et la société de l'autre côté de l'océan.

— Collection Sabouroff : *Monuments de l'art grec*, publiés par A. Furtwängler, liv. 7e. Berlin, chez A. Asher.

— Ouvrages nouvellement parus et relatifs à la bibliographie. P. Cowell : *Electric lightning in public libraries*. London, Chiswick Press. — De Hoop Scheffer : *Inventaris der archiefstukken berustende by de Vereenigde doopsgezinde gemeente te Amsterdam*. Archives de la communauté des mennonites d'Amsterdam, tome II. Amsterdam. — E. Kelchner : *Die Luther-Drucke der Stadt Bibliothek. In Frankfurt am Main* (1518-1546). Bibliographie des ouvrages relatifs à Luther et faisant partie de la bibliothèque de Francfort. Francfort-sur-le-Mein ; — Krones : *Die Geschichte, der Bestand und die Bibliothek des Franciscaner-Conventes in Ragusa*. Histoire et bibliothèque du couvent des Franciscains à Raguse. (Voir *Allgemeine Zeitung*, n° 188, année 1884) ; — Linnström : *Svenskt boklexikon* (1830-1865). Lexique bibliographique de la Suède. Complet en deux volumes. Stockholm, chez Linnström.

— Ont récemment paru les ouvrages suivants : H. Rohlfs : *Geschichte der deutschen Medicin*. Histoire de la médecine en Allemagne. 1re partie : les classiques de la chirurgie. Leipzig, Hirschfeld.

— H. Ploss : *Das Weib in der Natur und Völkerkunde* Leipzig, Grieben. L'auteur, connu dans le monde savant par des ouvrages d'anthropologie, s'est attaché à donner cette fois une étude complète de la femme au point de vue physique et anthropologique.

— *Pypin et Spasovič*. Histoire des littératures slaves, traduction allemande par Fr. Pech. 2e partie : Histoire de la littérature polonaise. Leipzig, Brockhaus.

— L. Krehl : *Das Leben und die Lehre des Muhammed*. La vie et la doctrine de Mahomet. Leipzig, Schulze.

— *Die Bedentung des Wagner'schen Parsifal fur unsre Zeit*. Le Parcifal de Wagner et son importance pour notre époque, par E. Schläger.

— A. Mahn : *Die epische Poesie der Provenzalen*, la poésie épique des provençaux. Tome Ier : *Girartz de Rossilho*. Berlin, Dummler.

— Jacques et W. Grimm : *Deutsches Wörterruch*. Dictionnaire de la langue allemande, continué par MM. Heyne, Hildebrand, Lexer et Weigand, t. VII, 5e fascicule. Leipzig, Hirzel.

— Muther : *Die deutsche Bücherillustration der Gothik und Frühreranaissance*. Les illustrations de livres à l'époque gothique et pendant la première période de la Renaissance. Leipzig, Hirth. In-fol. avec illustrations.

— Ewerbeck et Neumeister : *La Renaissance en Belgique et en Hollande. Collection de motifs d'architecture et d'arts décoratifs*. Leipzig, Seeman. In-folio, 40 planches autographiées, texte français et allemand.

— Dohme : *Barock und Rococo-Architektur*. 1re livraison. Berlin, Wasmuth. In-folio avec 20 pl. Complet en 8 livraisons.

— *Neuer deutscher Novellenschatz* (Recueil des meilleures nouvelles allemandes), publié par Paul Heyse et L. Laistner. Tomes I-III. Munich, chez Oldenburg.

— Weddigens : *Histoire de la poésie populaire en Allemagne*. Paraît chez Callwey, à Munich.

— J.-A. Roorda Smidt : *les Origines de la République du Transwaal*, documents historiques. Cologne, Meyer.

— *Die Leibeigenschaft in Russland*. Le servage en Russie. Leipzig, Dunker et Humblot.

— *Monumenta Germaniæ historica inde ab. a. Chr. D. usque ad a. MD, ed. Societas aperiendis fontibus rerum germanicarum medii ævi*. Libri confraternitatum Sancti-Galli, Augiensis, Fabariensis, éd. P. Piper. Berlin, Weidmann.

— L'*Encyclopédie des Arts graphiques*, par Alexandre Waldow, est terminée. C'est un beau volume de 58 feuilles d'impression contenant 4,000 articles et 600 illustrations.

— Voesterman van Oyen : *Het vorstenhuis Oranje-Nassau, van de vroegste tyden tot heden*. Histoire des princes d'Orange-Nassau, in-4°. Leide, avec 163 planches.

— Les étudiants des universités d'Allemagne ont fondé sous le titre de *Akademische Monatshefte*, une revue mensuelle destinée à être l'organe des corporations universitaires.

Italie. — Les publications relatives à Ugo Foscolo, ce grand poète dont l'Italie est fière à juste titre, augmentent chaque jour en nombre, sinon en importance. Les passionnés du talent de Foscolo se sont donné pour tâche de faire connaître du public les

moindres écrits de l'auteur des *Sepolcri*; leurs efforts sont des plus louables, mais peut-être gagneraient-ils à s'affirmer avec plus de mesure.

— *La politica di Massimo d'Azeglio dal 1848 al 1859*, par Nicomède Bianchi. Turin, Roux et Farali. M. Bianchi est un collectionneur très actif de documents relatifs à la résurrection italienne et il a joué lui-même un rôle politique d'une certaine importance en Italie.

Nous doutons notamment que la grande figure de Foscolo profite de la publication de ses *Lettere amorose ad Antonietta Fagnani*[1]. Certes, M. Mestica, qui s'est fait l'éditeur de cette correspondance, a fait un choix parmi les lettres que Foscolo, affolé par la passion, par la jalousie, adressa à la comtesse Fagnani de juillet 1801 aux derniers mois de 1802. Mais, malgré la prudence avec laquelle on a écarté certaines lettres, il est trop certain que le succès de cette publication — s'il se produit — sera uniquement dû à la curiosité malsaine du public, toujours amateur de révélations scandaleuses.

Par contre, il faut applaudir aux soins apportés à l'édition complète des tragédies, des traductions, des poésies lyriques et satiriques de Foscolo. M. Mestica a écrit pour les *Poesies*[2] une préface très remarquable dans laquelle il a su, tout en reconnaissant les défauts de Foscolo, montrer quels sont les droits du poète à la place d'honneur qui lui a été donnée.

D'un autre côté, M. Camillo Antona-Traversi a publié la *Vera storia dei sepolcri*[3], ce poème qui assura la renommée de Foscolo. Le travail de M. Traversi est intéressant, malgré la confusion des notes et des citations qu'il renferme. Il pèche non par le défaut, mais par l'excès de renseignements mal classés. C'est là une critique dont M. Traversi devra tenir compte dans le deuxième volume de son étude.

— L'éditeur S. Lapi de Citta di Castello, dont nous avons plusieurs fois signalé les publications, vient de faire paraître, entre autres ouvrages dignes de remarque, une traduction de M. Santarelli, des *Croyances religieuses du monde*[4] de E. Clodd, puis *I tarli dell'arte drammatica*[5] qu'il faut traduire par les destructeurs de l'art dramatique. Le sens véritable de *tarli* est les *Vers rongeurs*. Cette brochure est due à un artiste dramatique, M. Alessandro Marchetti. Nous noterons surtout, en nous proposant d'y revenir, un nouvel ouvrage de M. Luigi Morandi : *Voltaire contre Shakespeare et Baretti contre Voltaire*[1].

— La princesse Della Rocca, la nièce du grand poète Henri Heine, sur qui elle a publié d'intéressantes études, vient de se constituer la Plutarque de Cesare Cantù, l'historien patriote de la Lombardie, le romancier inspiré de *Margherita Pusterlla*. L'étude de la princesse, toute de généreuse grandeur et de lumineuse appréciation, obtient en ce moment un succès retentissant dans toute l'Italie.

— A signaler : *la Biblioteche nell' Antichita*, dai tempi piu remoti alla fine dell' impero romano d'Occidente, ricerche storiche di C. Cartellani. 1 vol. Monti, édit. Bologne, 1884.

— *Le guerre dell' independenza italiana dal 1848 al 1874*. Storia politica e militare di Carlo Mariani. 1 vol. Roux et Favale, édit. Turin, 1884.

— Catalogue de l'*Unione tipografico-editrice torinese*.

— *Annali, Bollettino et Monumenti dell' instituto archeologico german. di Roma*. Année 1883. Vérone, Münster.

Belgique. — C. Muquardt, éditeurs, Bruxelles, font paraître : *Twis, sir Travers*, la libre navigation du Congo. — Ch. Morisseaux : *la Crise économique*. — E. de Laveleye : *le Vice moralisé et la morale, la Crise du libéralisme*. — Alb. Michel : *Historique de la main morte illégale en Belgique*. — A. Gobert : *De l'utilité des canaux maritimes dans la Belgique cismosane*, avec 25 planches.

— Kervyn de Lettenhove : *les Huguenots et les gueux. Étude historique sur vingt-cinq années du* XVIe *siècle* (1560-1585). Tome II. In-8°. Bruges.

Espagne. — *Galeria biografica de artistas españoles del siglo XIX*. Madrid, M. Murillo. In-4°.

— Larra : *Figaro : Colección de articulos filosoficos, satiricos, literarios y politicos publicados bajo el expresado pseudonimo*. Barcelona, Ramirez.

— A. Herrera : *Medallas de proclamaciones y juras de los reyes de España*. Cuad. 16. Madrid, G. Hernandez.

1. *Lettere amorose ad Antonietta Fagnani*, per cura di Giovanni Mestrica, 1 vol. Barbera. Edit. Florence, 1884.

2. *Le Poesie* con discorso e note di Giovanni Mestica. 2 vol. Barbera, edit. Florence, 1884.

3. *La Vera storia dei sepolcri*, di Ugo Foscolo, scritta da Camillo Antona-Traversi, con lettere e documenti inediti. Tome Ier, Vigo, édit. Livourne, 1884.

4. *Le credenze religiose dell'umanita*, par E. Clodd. Traduit par Santarelli. 1 vol. S. Lapi. Edit. Cita di Castello, 1884.

5. *I tarli dell'arte drammatica* dell' artista Alessandro Marchetti. 1 vol.

1. *Voltaire contre Shakespeare, Baretti contre Voltaire*, par Luigi Morandi. 1 vol.



— Diaz y Perez : *Diccionnario historico, biografico, critico y bibliografico de autores artistas y extremeños ilustres.* Cuad. 1. Madrid, Pérez et Boix.

Suisse — Bovet-Bolens : *L'avenir économique de la Suisse.* 2 vol. Genève.

Russie. — *Catalogue illustré de la section des Beaux-Arts à l'exposition nationale de Moscou en 1882.* Rédigé par N. Jobko, édité par M. Botkine, 2e édition. Saint-Pétersbourg, 1882.

Suède. — Nordenskiold, A. E. : *Studier och forskningar föranledda af mina resor i höga Norden.* 5e partie, Stockholm. Avec une planche. Études et explorations se rattachant à mes voyages dans l'extrême Nord.

Hollande. — J. ter Gouw : *Geschiedenis van Amsterdam.* Histoire de la ville d'Amsterdam, 4e tome ; époque de Charles-Quint. Amsterdam.

— Nuyens : *Geschiedenis van het nederlandsche Volk van 1815 tot op onze dagen.* Histoire de la naton néerlandaise depuis 1815 jusqu'à nos jours. Tome IIe. Amsterdam.

— Jonckblœt : *Nit eigen en vreemden gaarde, Poésies lyriques.*

— Ant. de Rop : *Immortellen en Rozen.* Amsterdam, Langenhuysen.

Amérique. — *Men of the time : a dictionary of contemporaries, containing bibliografical sketches of eminent living characters of both sexes.* Rev. and brought down to 1884, by Th Cooper. 11th edition.
New-York, Routledge et fils.

—E Pilcher : *Index to the Methodist Quarterly review in cluding the Methodist-magazine and Quarterly review* (1818-1881). New-York.

— *Dictionary of miracles,* by Brewer. Philadelphia, Lippincott et Co.

— La maison d'édition connue sous le nom d'Orange Judd et Cie publie : *Practical Forestry (le Forestier pratique),* par Andrew J. Fuller ; *Ornamental Gardening for Americans (le jardinage d'ornement, à l'usage des Américains),* par Elias A. Long, et des éditions nouvelles et revues de *American Cattle (le Bétail américain),* par Allen et de *New Bee-Keeping (Nouveau traité d'apiculture),* par Quinby.

— Nouveau roman dans l'*American Novel Series* de MM. Henry Holt et Cie : *Among the Chosen (Parmi les élus).*

— Miss Virginia W. Johnson publie dans la maison Charles Scribner un nouveau roman intitulé : *The Fainfalls of Tipton.*

— *Love and Money (l'Amour et l'Argent),* par Charles Read, que vient de publier M. Charles Munro, de New-York, n'est autre que *A perilous Secret (Un Secret dangereux)* publié par Harper et frères.

— *Wonders and Curiosities of the Railway (Merveilles et curiosités des chemins de fer),* par M. W.-S. Kennedy, chez S.-C. Griggs et Cie.

— Un avocat de New-York, Mr. Henry C. Lockwood, a récemment publié, chez R. Worthington, un livre intitulé *The Abolition of the Presidence (l'Abolition de la Présidence).*

— Chez H.-C. Baird et Co : *Bricks, Tiles, Terra-Cotta, etc.,* par Charles T. Davis. Ce livre, qui n'a rien d'une compilation, traite de tout ce qui a rapport à la fabrication des briques, tuiles, ouvrages en terre cuite, etc., et est illustré de 6 grandes planches et de 228 figures.

— Chez MM. Cupples, Upham et Co, une traduction de la nouvelle écrite en français par Tourgueneff et intitulée *Announcka.*

— Chez les mêmes libraires : *Rambles in old Boston (Promenades dans le vieux Boston),* par le Rév. E.-G. Porter, avec illustrations par G.-R. Tolman.

— Chez D. Lothrop et Cie : *American Wild Flowers and Ferns (Fleurs et fougères sauvages d'Amérique),* volume de grand luxe, avec 42 planches en couleurs ; une édition illustrée de *Our National Hymn and other patriotic Poems (Notre Hymne national et autres poèmes patriotiques),* par le Rév. S.-F. Smith.

Japon. — *Nippon Shokubutsumeii,* ou nomenclature de plantes du Japon en latin, japonais et chinois, par J. Matsumura ; revue par R. Yatabe.-Tokio.





PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

France. — Notre savant confrère M. Auguste Vitu, prépare un important travail critique sur Crébillon, qui servira d'introductlon à une nouvelle publication des œuvres de Crébillon aîné. Le nom de Crébillon n'a pas paru sur l'affiche de la Comédie-Française depuis 1864, époque à laquelle M. Édouard Thierry reprit *Atrée et Thyeste*.

— L'auteur de *John Bull et son île* va faire paraître un recueil d'esquisses humoristiques sur la vie sociale anglaise. Le nouveau livre paraîtra simultanément à Paris, à Londres et à New-York. MM. Field et Tuer se sont engagés à payer à l'auteur 1,500 liv. sterling, soit 37,500 francs, le droit de publier la version anglaise rédigée par lui.

— Les *Mémoires du comte de Beust* paraîtront simultanément en français chez Plon, et en allemand chez Cotta (Stuttgart).

ÉTRANGER

Allemagne. — Le Dr Schliemann, qui était dernièrement à Londres, va publier un livre sur ses découvertes à Tiryns.

— Les *Fables de Lessing* paraîtront sous peu en traduction russe chez M. Haessel, à Leipzig.

— Les fils du professeur Droysen, dont *le Livre* a mentionné la mort dernièrement, se proposent de réunir dans une publication posthume les notices littéraires et biographiques laissées par leur père.

— Une histoire des sciences pédagogiques en Allemagne paraîtra sous le titre : *Monumenta germaniæ pædagogica*, sous la rédaction de M. Karl Kehrbach et de plusieurs spécialistes distingués.

— Sur l'ordre du gouvernement allemand, il va être procédé à la publication des privilèges et annales de la nation allemande à l'université de Bologne du XIIIe au XVIe siècle. Ces pièces seront précédées d'une histoire de la nation allemande à l'Université, par M. Malagola.

— *Un Voyage à travers l'Inde* (*1881*), du professeur F. Reuleaux, paraîtra sous peu à Berlin. Une vingtaine de gravures et de dessins originaux seront intercalés dans le texte.

— On annonce une publication de luxe sur la France, intitulée : *Frankreich in Wort und Bild*, par F. v. Hellwald.

Leipzig, Schmidt et Günther.

Angleterre. — M. J. Nimmo annonce pour ce mois-ci une traduction de La Bruyère par M. Henri van Lann, avec eaux-fortes de C. Bamman et vignettes de V. Foulquier.

— On annonce pour la fin de l'année *la Vie et Correspondance de George Elliot*, publiées par son mari, M. John Cross, chez MM. Blackwood.

— Une nouvelle traduction des *Pensées* de Pascal sera incessamment publiée chez MM. Kegan Paul, Trench et Cie.

— Le colonel Fergusson se propose de publier, chez David Douglas, d'Édimbourg, les *Letters and Journals of Mrs. Calderwood, of Polton...* (*Lettres et Journal de MM. Calderwood, de Polton, écrits en Angleterre et dans les Pays-Bas en 1756*). Cette correspondance d'une tante des Erskine est une véritable curiosité littéraire.

— MM. Bickers et fils vont publier une nouvelle édition des *Mémoires de la cour de George II et de la reine Caroline*, publiés d'après des archives de la famille, par John Wilson Croker. La première édition date de 1848, chez M. Murray.

— M. Alfred Austin donnera cet automne, chez MM. Macmillan, un nouveau volume de vers qui formera la seconde série de ses *Soliloquies in Song*.

— En octobre, MM. Chapman et Hall publieront un livre d'un grand intérêt pour le moment. Il est intitulé : *Our Afghan Wars and Politics* (*Nos guerres et notre politique dans l'Afghanistan*), par M. Demetrius Boulger.

— M. Vernon Lee prépare, pour la collection inti-



tulée *Eminent Women* (*Les Femmes éminentes*), une *Vie de la comtesse d'Albany* qui contiendra plusieurs de ses lettres inédites à Alfieri.

— M. G.-A. Swinburne a écrit une étude sur le romancier Charles Read, mort récemment. On ne sait encore dans quel périodique elle paraîtra.

— M. Cotter Morison écrit un ouvrage qui sera publié l'hiver prochain sous ce titre : *The Service of Man as distinguished from the Service of God...* (*Le service de l'homme distingué du service de Dieu; Étude sur la religion de l'avenir*).

— M. H.-T. Wharton nous promet une nouvelle édition des fragments de *Sapho* avec une traduction en prose.

— MM. Longman annoncent, sous le titre de *Memoirs of an Ex-Minister,* l'autobiographie du comte de Malmesbury.

— MM. Leeley et Cie vont publier un volume de luxe, illustré de 40 grandes planches, intitulé *Landscape* (*Le Paysage*), par M. Hamerton

— M. F. Anstey, auteur d'une nouvelle remarquée naguère dans le *Cornhill Magazine* et intitulée : *The Black Poodle* (*Le Barbet noir*), va réunir sous ce titre général une collection de courtes histoires en un volume.

— Sous presse, chez MM. Sampson, Low et Ce : *The Woman question in Europe,* recueil d'articles sur la question des droits de la femme, édité par M. Théodore Stanton, avec introduction de Miss Frances Power Cobbe. Chez MM. Macmillan, un roman en deux volumes par E.-A. Dillwyn, intitulé *Jill.*

— MM. Sampson Low ont l'intention de publier en octobre une biographie de Sydney Smith, par le révérend Stuart J. Reid (*The Life and Times of Sydney Smith*). Le volume contiendra plus de cinquante lettres, ainsi que d'autres morceaux inédits, prose et vers, de Sydney Smith.

— M. Fisher Unwin annonce, comme le prochain volume de sa collection elzévirienne de livres reliés en parchemin, *Doctor Johnson : His Life, Works, and Table-Talk* (*Le Dr Johnson : sa vie, ses œuvres, sa conversation familière*), par Dr Macaulay.

— La collection connue sous le nom de *English Citizen Series,* chez MM. Macmillan et Ce et publiée sous la direction de M. Henry Craik, sera complétée par les trois ouvrages suivants : *The Penal System,* par Sir Edmund F. Du Cane; *The National Defences,* par le lieutenant-colonel F. Maurice et *Justice and Police,* par M. F.-W. Maitland.

— MM. Longmann annoncent les deux derniers volume de la *Vie de Carlyle,* par M. Froude.

— On dit que M. Gosse, qui prépare une nouvelle édition des œuvres du poète Gray, a découvert un poème inédit d'une certaine longueur, dont il enrichira cette édition.

— M. Vernon Lee, l'auteur d'*Euphorion,* va publier chez MM. Blackwood un roman en trois volumes, intitulé : *Miss Brown : a Story of Æsthetic Life* (*Miss Brown; Étude de la vie esthétique*).

— M. Lovett Dameron a sous presse un nouveau roman en trois volumes intitulé : *A North Country Maid* (*Une fille de campagne du Nord*).

— MM. Swan Sonnenschein et Ce annoncent qu'ils entreprennent la publication d'une nouvelle revue trimestrielle sous ce titre : *The Utopian.*

Autriche. — Une édition de luxe, illlustrée des œuvres complètes de Heine, paraîtra sous peu chez M. Siegmund Bensinger, à Vienne. — M. Henri Laube, dont nous avons annoncé le décès, avait accepté la direction de cette importante publication.

— On lance en ce moment le prospectus d'un grand ouvrage ethnographique sur la monarchie austro-hongroise : *Die Oest. Ung. Monarchie in Wort und Bild.* Cette entreprise, qui sera complète en quatorze volumes, comprendra la description des pays représentés au Reichsrath, ceux faisant partie de la couronne de Hongrie, et enfin les provinces occupées militairement.

Chaque volume aura trente feuilles grand in-8°; on se propose de publier tout d'abord une édition populaire de l'ouvrage et de la faire suivre par une édition de luxe avec eaux-fortes.

— L'Académie des sciences et la Société historique de Buda-Pest se proposent de réunir dans une série de volumes les biographies de tous les Hongrois et Hongroises célèbres qui ont joué un rôle dans l'histoire de leur pays. La publication de ce grand travail commencera l'année prochaine; chaque volume contiendra un grand nombre d'illustrations, portraits et vues absolument authentiques. M. Alex. Szilagyi dirigera cette importante publication historique.

Italie. — L'importante correspondance entretenue de 1588 à 1617 avec les plus grands astronomes de



son temps par Magini, professeur d'astrologie, d'astronomie et de mathématiques à Bologne, paraîtra prochainement à la librairie Zanidielli (Bologne).

Amérique. — MM. Porter et Coates ont reçu du comte de Paris, que *The Literary World* s'obstine à appeler un « compte », une lettre démentant le bruit qu'il ne continuerait pas son *Histoire de la guerre civile en Amérique.* Il corrige maintenant les épreuves du septième volume et a écrit un peu moins du tiers du huitième. Ces deux volumes formeront le quatrième volume de l'édition américaine. Le comte déclare en même temps qu'il n'a pas l'intention qu'on lui prête d'écrire l'*Histoire de son grand-père.* « Ce serait une tâche trop au-dessus de mes moyens. »

— William Carleton, le poète favori du peuple américain, voyage en ce moment à travers l'Europe, où il rassemble des matériaux pour un volume de ballades. Reste à savoir si les traditions du vieux monde seront aussi favorables à sa muse que la vie des champs du nouveau monde.

— M. Rolfe prépare pour MM. Harper frères une nouvelle édition de Shakespeare qui prendra le nom de *Friendly Edition,* l'édition des amis.

— Les derniers contes sortis de la plume de Laboulaye vont être publiés par MM. Harper frères; traduction de miss Mary L. Booth.

— En préparation chez MM. J.-R. Osgood et Cie : *Where the Battle was fought* (*Où la bataille se livra*), roman par Ch. Egbert Craddock; *The Golden Spike* (*La pointe d'or*), par Edward King; *Nathaniel Hawthorne and his Wife* (*N. H. et sa femme*), biographie par leur fils, Julian Hawthorne; *Leisure Hours among the Gems* (*Heures de loisir au milieu des gemmes*), par A.-C. Hamelin; *The adventures of a widow* (*Les Aventures d'une veuve*).

— MM. Dodd, Mead et Cie ont sous presse une histoire d'aventures maritimes, intitulée *The Merchant Vessel* (*Le Vaisseau marchand*), par M. Charles Nordhoff.

Indes. — M. Dosabhai Framji Karaka, président de la cour de justice de Sa Majesté, à Bombay, a écrit en parsi, sa langue nationale, une *Histoire des Parsis,* qui est le développement d'un petit livre sur le même sujet, paru il y a environ vingt-six ans. L'ouvrage sera illustré et publié, probablement en octobre, chez MM. Macmillan.



NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

France : *Les bibliophiles et les livres rares de l'extrême Orient. — Inauguration de la statue de George Sand. — Le centenaire de Diderot. — L'Association littéraire et artistique. — Le bi-centenaire de Pierre Corneille. — Nominations au grade d'officier de l'Instruction publique. — La* Sapho *de M. Daudet. — Encore* John Bull et son Ile. *— George Sand et M. Alexandre Dumas. — Le Cabinet de travail de M. Alexandre Dumas. — Statistique de la presse. — Nouvelle acquisition du Louvre. — La littérature annamite.* — **Étranger** : ANGLETERRE : *Une polémique à propos de Balzac. — Particularités de la presse anglaise, Le* Standard, *Le* Times. — ALLEMAGNE : *Les* Mémoires *d'Henri Heine. — La correspondance de Henri Heine. — La foire de Leipzig. — Le Musée bibliographique de M. Klemme. — Iconographie de Gœthe. — La* Dresdener Presse. — *Presse.* — AUTRICHE : *La presse hongroise. — Le théâtre à Vienne.* — ITALIE : *La propriété littéraire.* — BELGIQUE : *Le Congrès de l'Association littéraire.* — ESPAGNE : *Un catalogue d'éventails.* — RUSSIE : *Les* Mémoires *de Tourgueneff.* — ÉTATS-UNIS : *L'imprimerie de l'État à Washington. — Le* New-York-Herald. — INDES : *La presse aux Indes.*

FRANCE

Inauguration de la statue de George Sand. — La statue de George Sand a été inaugurée, le 10 août, à La Châtre.

Le monument est en marbre de Carrare. Le statuaire, M. Aimé Millet, a représenté l'auteur d'*Indiana* dans l'attitude de la rêverie, une jambe croisée sur l'autre. Elle est vêtue de la gandourah arabe qu'elle portait journellement à Nohant.

George Sand est assise sur un tertre d'où émergent des touffes de fleurs et des plantes. De la main droite,

elle tient une plume; de la main gauche un livre entr'ouvert. La tête, pensive sans être triste, est d'une grande ressemblance.

Le marbre a été donné par l'État. Les frais ont été couverts par une souscription publique dont le département de l'Indre a pris l'initiative.

L'architecte du piédestal est M. Génuys.

Sur la première face de ce piédestal on lira :

GEORGE SAND
Amantine — Lucile — Aurore — Dupin
BARONNE DUDEVANT
Paris, 1804
Nohant, 1876.

Sur la face de droite une liste de ses ouvrages : *Valentine, André, Simon, Mauprat, François le Champi, le Meunier d'Angibaut, la Mare au Diable, le Péché de M. Antoine, la Petite Fadette,* etc., liste qui se continue sur les autres faces du piédestal.

Derrière la statue sont gravés ces simples mots :

Souscription nationale.

Parmi les discours qui ont été prononcés à l'occasion de cette cérémonie, nous devons citer celui de M. Arsène Houssaye qui a vivement impressionné l'auditoire. En voici le texte : « Quand mourut George Sand, Victor Hugo a dit : « Je pleure une morte et je salue une immortelle. » Il a tout dit par ces deux mots, puisqu'il a peint ainsi la bonté et le génie de cette femme illustre.

« Tout homme, toute femme se doit à la vie universelle; on ne peut s'abstraire de son siècle, on lui donne ses bras, son sang, ses larmes; ce n'est pas tout, on est obligé envers les siècles futurs : le lendemain est à Dieu, mais par nos œuvres nous appartenons au lendemain.

« Toute intelligence a charge d'âmes dans l'avenir comme dans le présent. Le trésor de l'humanité s'enrichit de siècle en siècle, parce que la vertu par excellence, l'intelligence, mère de la Bonté, sera de plus en plus saluée comme le don suprême de Dieu. Les modernes ont aussi leurs muses : George Sand, tout en créant la muse du roman, a représenté elle-même la muse de la Bonté.

« C'est mon premier salut à ce beau marbre.

« Quand George Sand entra dans la vie par le chemin des iniquités sociales, elle leva un front superbe et jeta un défi à Dieu en déifiant l'humanité. Elle prit le rôle de Manfred, celui de l'histoire plutôt que celui de Byron. Elle reprocha à Dieu d'être trop loin, puisqu'il n'entendait pas le grand cri de nos misères, puisqu'il ne pardonnait pas à Satan, et qu'il lui imposait toujours l'empire du mal.

« Elle voulut rejeter Satan de l'humanité, ou lui donner droit de cité de par le sang et les larmes de Jésus. Qu'est-ce donc que le Sauveur, si son royaume n'est pas de ce monde!

« Ainsi George Sand tailla sa plume comme une épée. Elle avait cherché la vérité dans l'histoire. Elle avait salué les martyrs de la révolte comme les martyrs de la foi, les interrogeant de son grand œil dantesque, dans sa descente aux enfers des vivants. Elle aurait voulu parler haut contre la force perpétuelle de la bêtise humaine; elle se contenta des paraboles du roman. Et elle y fut sublime. Ceux qui ne voient que des contes dans ses romans ne savent pas lire ses livres...

« ...George Sand fut de cet Olympe improvisé qui jeta feu et flamme pendant toute une génération. Quoique déjà les dieux fussent salués, quoique déjà toutes les places fussent prises, dès qu'elle parut, les rangs s'écartèrent devant ce front rayonnant où éclataient tout les sentiments et toutes les pensées du siècle.

« George Sand eût été bien embarrassée d'expliquer son génie : les femmes n'apprennent rien, elles devinent tout. Chaque nuit elle reprenait cette plume éloquente qui n'avait jamais manqué d'encre, et quelle encre!

« Quand on est doué comme Lamartine, comme Victor Hugo, comme George Sand, on trouve tout en soi, sans chercher : la nature a mis dans l'esprit des maîtres une bibliothèque merveilleuse qui donne comme par magie les idées et les sentiments. Aussi, en art et en poésie, il n'y a que les inspirés. Eugène Delacroix, qui ne peignait jamais que dans la fièvre du génie, répondait un jour à George Sand qui lui demandait pourquoi il peignait des roses :

« Je me fais la main en attendant l'inspiration. » George Sand n'attendait pas : dès qu'elle prenait la plume, elle était possédée. En montant à son cabinet de travail, elle montait sur le trépied. Et quelle bonne fortune pour les lecteurs de France et de tous les pays! Ces heures nocturnes du romancier étaient des heures toutes rayonnantes, prodiguées à ceux qui adoraient ses livres. Que ne lui doit-on pas pour nous avoir fait oublier les mauvais jours de la vie par le charme irrésistible de ces récits tour à tour tendres et passionnés, de ces images toujours vivantes qui nous ont fait une autre famille humaine, de ces pages émues et brûlantes qui ont ramené tant d'esprits égarés au sentiment du beau, qui est toujours le sentiment du bien.

« Elle fut grande, elle fut bonne. » C'est là son épitaphe. On pourrait dire aussi pour son éloge qu'elle fut une simple femme. Elle aimerait mieux ce mot « simple femme » que femme de génie; tant elle croyait que chez elle le génie était une aventure dont elle ne devait pas se glorifier.

« L'impératrice Catherine disait à Diderot, après avoir perdu deux ou trois heures en causeries : « Et maintenant, allons tous les deux à notre gagne-pain. » Et tandis que Diderot allait écrire un conte philosophique, Catherine allait présider le conseil des ministres.

« Pour George Sand, il y avait de cela dans son métier de romancière. Elle allait à son gagne-pain avec l'humilité d'un brave ouvrier qui n'a pas le droit de perdre sa journée. C'est donc la bonté de George Sand qui expliquera un jour tant d'illusions et tant de chimères. Elle voulait que le monde fût meilleur; elle disait comme Voltaire : « C'est déjà bien, ce sera

mieux. » Toutes ses œuvres renferment le mieux espéré. On peut traverser ses adorables paysages en toute confiance, on y respirera toujours l'air le plus vif et le plus pur.

« Dante a choisi Virgile pour se promener dans son enfer; il semble que George Sand ait pris aussi le bras du poète latin pour se promener dans les paysages du Berry. C'est la même poésie. Ce ne sont plus les mêmes personnages, mais George Sand a beau s'égarer dans la forêt romantique, on y entend autour d'elle chanter les airs virgiliens. C'est qu'il y avait en elle de la muse sacrée, c'est que les abeilles d'or de l'Hymète avaient parfumé ses lèvres.

« Cette femme qui ne s'est jamais attardée aux jeux des rimes, fut un poète sans le savoir. Les beaux vers de Lamartine et de Victor Hugo ne nous ont pas emportés plus haut que sa prose passionnée, nuage de pourpre et d'or qui se perd dans l'infini.

« Elle conte avec la simplicité d'une femme sans rhétorique, mais tout à coup la muse éclate dans la femme et marque l'accent divin. C'est ce contraste du grand et du familier qui fait son génie. Quand on se retrempe dans un livre de George Sand, on est effrayé de voir comme le roman est tombé de haut depuis qu'elle ne conte plus.

« Mais pourquoi parler devant ce marbre éloquent? Une statue n'est-elle pas la plus éloquente des oraisons funèbres? Et d'ailleurs George Sand, qui ne fut jamais glorieuse, serait la première à nous fermer la bouche. Elle qui ne s'est pas un seul jour drapée dans sa gloire, elle qui aimait l'ombre des grands arbres de Nohant, ne dirait-elle pas : « Pourquoi du marbre, puisque ce qu'il y a eu de meilleur en moi, ç'a été la mère de famille? « Elle a eu deux familles, celle de Nohant et celle qui s'appelle l'humanité. »

Victor Hugo, empêché par son grand âge d'assister à la cérémonie, s'était fait représenter par M. Meurice, qui a lu une lettre de l'illustre poète. Voici cette lettre :

« Il y a vingt-cinq ou trente ans, la grande et illustre femme que nous célébrons aujourd'hui fut, un moment, l'objet des attaques les plus vives et les plus imméritées. J'eus alors l'occasion d'écrire à notre ami commun Jules Hetzel une lettre qu'il fit reproduire dans un journal du temps, et où je lui disais :

..... « Je vous applaudis de toutes mes forces et je vous remercie d'avoir glorifié George Sand, particulièrement en ce moment-ci. Il y a à cet instant où nous sommes une sorte de mauvais entraînement à réagir contre cette belle renommée et contre cet éminent esprit.

« Certes, personne ne comprend et n'admet plus que moi la critique haute et sérieuse, à laquelle Eschyle, Isaïe, Dante et Shakespeare eux-mêmes appartiennent et qui a les mêmes droits sur les taches d'Homère que l'astronome sur les taches du soleil : mais la sauvagerie des haines littéraires, mais des acharnements d'hommes contre une femme, mais jusqu'à de la rhétorique de cours d'assises dépensée contre un noble et illustre écrivain, voilà ce qui m'étonne et me froisse profondément.

« George Sand est un cœur lumineux, une belle âme, un généreux combattant du progrès, une flamme dans notre temps. C'est un bien plus vrai et bien plus puissant philosophe que certains bonshommes plus ou moins fameux du quart-d'heure que nous traversons. Et voilà ce penseur, ce poète, cette femme, en proie à je ne sais quelle réaction aveugle et injuste. Quant à moi, je n'ai jamais plus senti le besoin d'honorer George Sand qu'à cette heure où on l'insulte..... »

« J'écrivais cela en 1859, il y a vingt-cinq ans. Ce que je disais à l'heure où on insultait George Sand, il m'a semblé que je n'avais qu'à le répéter à l'heure où on la glorifie. »

Le Centenaire de Diderot. — De son côté la ville de Langres a célébré le centenaire de Diderot.

M. Fallières, ministre de l'instruction publique, assistait à l'inauguration.

L'auteur de l'œuvre est M. Bartholdi, l'auteur de la *Liberté éclairant le monde.*

Diderot est représenté debout dans sa robe de chambre. Dans sa main gauche il tient un livre. La tête, très expressive, s'incline légèrement vers la droite. On a pu et on peut encore voir le plâtre aux Champs-Élysées, devant le palais de l'Industrie.

Sur le piédestal, on lit cette dédicace :

A
DIDEROT
Hommage de ses concitoyens
MDCCCLXXXIV

Le soubassement est composé d'un motif de décoration qui représente, aux angles, des faisceaux lumineux et des guirlandes de chêne encadrant un cartouche qui porte l'inscription : *Encyclopédie.* Puis dans la corniche, ceints de couronnes de lauriers, les noms des principaux collaborateurs de l'*Encyclopédie.*

— *L'Association littéraire et artistique internationale.— Une Union générale pour la protection du droit des auteurs. — Conférence diplomatique à Berne.* — M. Lermina, secrétaire général de l'association, nous fait connaître qu'une conférence diplomatique se réunira à Berne, le 8 septembre prochain, dans le but de jeter les bases d'une union générale pour la protection du droit des auteurs sur leurs œuvres littéraires et artistiques, et nous adresse copie de la circulaire adressée à cet effet, par le conseil fédéral suisse, aux représentants des divers gouvernements.

En voici le texte :

« Berne, le 23 juin 1884.

« Excellence,

« En date du 3 décembre 1883, le Conseil fédéral suisse a eu l'honneur de communiquer à Votre Excellence le projet de convention élaboré par l'*Association littéraire internationale,* en vue de constituer une « *Union générale pour la protection des droits des auteurs sur leurs œuvres littéraires et artistiques.* » A cette occasion, il a été émis l'idée qu'il y aurait un

gain réel à établir, entre les gouvernements de tous les pays civilisés, une entente genérale sur le grand principe qui est la base de l'*Association*, et qui consiste à assurer une protection aussi efficace que possible, par delà les frontières politiques, aux produits de l'esprit humain dans le domaine supérieur de la littérature et de l'art; de plus, il a cru devoir indiquer qu'une conférence diplomatique lui paraissait le meilleur moyen pour rechercher si, et de quelle manière, on pourrait arriver à un accord commun sur la protection internationale à accorder aux auteurs d'œuvres littéraires et artistiques, et il a ajouté que, si sa proposition trouvait de l'écho auprès des hauts gouvernements, il se ferait un honneur de les inviter à se faire représenter à une conférence qui pourrait se réunir dans le courant de l'année 1884.

« Le Conseil fédéral suisse peut maintenant constater que son initiative a été couronnée de succès. Il se fait un devoir d'exprimer aux hauts gouvernements toute sa reconnaissance pour l'accueil favorable qu'ils ont bien voulu faire à sa proposition, et il ne désespère pas d'atteindre avec leur précieux concours le but élevé qu'il se propose.

« Il ressort des notes reçues que, en principe, on admet généralement l'idée fondamentale du projet de l'*Association littéraire internationale,* d'après laquelle tous les États civilisés devraient étendre aux créations littéraires et artistiques qui voient le jour dans un autre État la protection qu'ils accordent eux-mêmes au produit du travail indigène; cet accord général crée ainsi une large base sur laquelle il faut chercher à construire de nouvelles assises. Il s'agira d'abord d'étudier de quelle manière cela peut se faire, sans porter une atteinte trop sensible à la législation interne des États particuliers, ni aux conventions internationales existantes. Le Conseil fédéral estime que la conférence en perspective ne devra pas prendre de résolutions de nature à lier les divers États; mais qu'elle doit avoir un caractère préliminaire et ne se donner d'autre tâche que de déterminer les principes généraux qui ont le plus de chance de se réaliser dans les circonstances actuelles. Les résultats provisoires ainsi obtenus seraient ensuite soumis à l'examen des hauts gouvernements, et l'on verrait alors s'il y a moyen de constituer l'Union générale projetée.

« Encouragé par l'accueil empressé qu'il a reçu de la part des hauts gouvernements, le conseil fédéral suisse a résolu de convoquer une conférence diplomatique pour le *8 septembre à Berne,* où elle se réunira à dix heures du matin dans la salle du conseil des États, et il a l'honneur d'inviter Votre Excellence à vouloir bien s'y faire représenter. Le Conseil fédéral suisse a espéré que le travail commun des délégués éminents qui se réuniront à Berne réussira à faire progresser la grande œuvre commencée.

« Le Conseil fédéral se réserve de faire parvenir ultérieurement aux hauts gouvernements un projet et des documents qui pourraient servir de base aux délibérations de la conférence.

« Le Conseil fédéral suisse prie Votre Excellence de vouloir bien lui faire savoir s'il peut compter sur la participation du gouvernement à la conférence internationale, dont la date est fixée plus haut, et il saisit cette occasion pour renouveler à Votre Excellence les assurances de sa haute considération.

« Au nom du Conseil fédéral suisse,

« Le Président de la Confédération,

« WELTI. »

Le bi-centenaire de Pierre Corneille. — Victor Hugo a reçu le télégramme suivant :

« Rouen, 24 juillet 1884.

« Illustre maître,

« Le comité d'organisation de la fête du bi-centenaire de Pierre Corneille vous prie de vouloir bien accepter la présidence d'honneur de cette solennité, dont la date est fixée aux 11 et 12 octobre prochain.

Pour le comité :

« Le Préfet de la Seine-Inférieure,

« ERNEST HENDLÉ. »

Le maire de Rouen,

« RICARD. »

Victor Hugo a accepté.

Nominations au grade d'officier de l'Instruction publique. — Dans les récentes nominations au grade d'officier de l'instruction publique, nous relevons les noms de deux poètes : MM. Grandmougin et Ernest d'Hervilly.

La « Sapho » de M. Daudet. — The Evening-Post du 10 juillet publie la lettre suivante :

Monsieur : notre attention a été appelée sur une lettre de votre correspondant de Paris publiée dernièrement dans l'*Evening-Post.* Nous y notons ce qui suit :

« M. Daudet, entendons-nous dire, s'est plu à déverser une quantité non médiocre de satire et d'ironie sur les États-Unis parce qu'un libraire éditeur de cet arriéré pays a appelé son roman de *Sapho* « répréhensible » (*objectionable*), et a refusé de le publier. M. Daudet a une idée singulière des convenances s'il croit que *Sapho* n'est pas répréhensible. Qu'il coure en hâte vers d'autres forêts et de nouveaux pâturages, s'il désire maintenir sa réputation. »

Nous regrettons profondément d'avoir attiré sur les « États-Unis » le courroux de M. Daudet, mais il ne peut y avoir deux opinions dans ce pays ou en Angleterre sur le caractère du livre ici mentionné. Nous avons rarement vu un livre plus « répréhensible ». En présence de la critique de M. Daudet, il n'est que juste pour nous et pour les États-Unis (car il semble que la réputation du pays tout entier soit en jeu) de dire qu'après avoir vu que le livre était tel que nous ne pouvions y mettre la marque de notre maison, nous le notifiâmes à M. Daudet, et *lui payâmes sans retard et en entier* ce qu'il réclamait comme « indem-

nité » de notre refus de publier, bien que nous ne nous considérassions, eu égard au caractère du livre, ni légalement ni moralement tenus de lui payer quoi que ce fût. FUNK ET WAGNALLS.

New-York, 9 juillet.

Nous ne commenterons pas la lettre des champions de la moralité des États-Unis. Ils se donnent là une tâche facile, du reste; ce qu'ils prétendent défendre n'est pas attaqué, et ce qu'ils défendent réellement n'est rien.

Encore « John Bull et son Ile. » — Max O'Rell a écrit au *Critic* de New-York pour affirmer en qualité de Français, et pour déclarer que son livre « John Bull et son Ile » a été d'abord écrit en français, puis traduit en anglais par lui-même.

George Sand et M. Alexandre Dumas fils. — Les circonstances dans lesquelles George Sand entra en relations d'amitié avec M. Alexandre Dumas fils sont tout à fait singulières, dit *le Gaulois.*

On pourrait s'étonner que le hasard seul joua un rôle dans cette affaire, quand on songe au nombre incalculable de gens de lettres, d'artistes et d'hommes de tous les mondes avec lesquels le grand Dumas était en commerce journalier, et se demander comment il se fit que George Sand ne connût pas le futur académicien chez son père.

M. Alexandre Dumas fils voyageait en Allemagne, il était tout jeune alors et venait d'écrire une de ses premières œuvres, le *Régent Mustel.* Un jour il s'arrêta dans une petite ville, je ne sais plus laquelle, où on lui apprit qu'un individu avait à sa disposition et voulait vendre la correspondance de George Sand avec Chopin.

Comment se personnage détenait-il ces curieux documents ? Lui venaient-ils de Chopin lui-même ou de sa famille ? Toujours est-il qu'ils étaient parfaitement authentiques.

M. Alexandre Dumas n'hésita pas et, ne voulant à aucun prix que ces lettres, où la vie du grand écrivain pouvait devenir la proie de l'indiscrétion malsaine des étrangers, tombassent en des mains profanes, il les acheta.

A son retour en France il écrivit à George Sand et lui remit sa correspondance.

George Sand, à dater de ce moment, voua une affection toute maternelle au jeune écrivain, à qui, plus tard, elle devait laisser toute sa correspondance avec Alfred de Musset.

Les lettres du poète de la *Nuit d'octobre* sont enfermées dans le tiroir-caisse de M. Dumas, qui a souvent dit à ses amis que jamais il ne se servirait de ce précieux héritage.

Le cabinet de travail de M. Alexandre Dumas. — Un journal du matin réédite quelques passages d'une lettre fort intéressante écrite par Dumas fils, en juin 1874, et dans laquelle, avant de déménager, il décrivait à un ami son cabinet de travail :

« Figure-toi une chambre carrée de dix mètres de long, de cinq mètres de large et de trois mètres quatre-vingts centimètres de hauteur, dont les murs sont peints en gris, sans le moindre filet d'or. Au milieu, le bureau Louis XVI, recevant le jour de la gauche par les deux fenêtres qui donnent sur la rue. Les casiers de ce bureau sont remplis de papiers de toutes les formes, papiers blancs et bleus que je répands à profusion autour de moi pour me donner l'envie de travailler, car je ne trouve rien de plus appétissant pour un écrivain que le beau papier; c'est la soucoupe pleine de lait des petits chats; c'est irrésistible. Les tiroirs sont remplis de lettres. Je garde toutes les lettres que l'on m'écrit, je t'en préviens. J'en ai qui ont trente ans d'existence.

« Que de morts déjà! Elles sont là dans un immense tiroir à coulisses que j'appelle la fosse commune. Ne sois pas étonné si tu vois un jour un livre de moi avec ce titre-là. Il n'y aura dans ce livre que des lettres et ce sera intéressant. Autour de moi, par terre, sous mon bureau, les dictionnaires de Littré, de Trévoux, de Lafaye, de Bouillet, de Vapereau, de Robin, le petit dictionnaire des termes techniques de Souviron que je te recommande et qui contient à peu près quinze mille mots que personne ne connaît et que Théophile Gautier savait.

« En entrant, tu trouveras à ta gauche, sur une table de chêne, une terre cuite, deux tiers nature, épreuve unique de Cambos, représentant la femme adultère à genoux et parant, autant que possible, de ses deux mains croisées sur son front, les pierres qu'on va lui jeter.

« Immédiatement après, vient la bibliothèque dont le bas est rempli de manuscrits que l'on m'envoie et à la lecture desquels ma vie entière, en y comprenant les quarante-neuf années que j'ai déjà vécues, ne suffirait pas. Le haut est mieux occupé : Virgile, Pascal, la Bible, Saint-Simon, Montaigne, Voltaire, Michelet, Shakespeare et un grand nombre de livres de physiologie avec lesquels les journalistes qui me font l'honneur de parler de moi déclarent que je me fausse l'esprit ! »

Le *post-scriptum* est particulièrement amusant :

« Maintenant que te voilà bien renseigné sur mon installation, je te préviens que je déménage dans trois mois et que c'est là qu'il y aura des changements. »

Statistique de la presse périodique. — Nous empruntons au *Cassell's Family Magazine* (août) la statistique suivante sur l'importance de la presse périodique dans les différentes parties du monde :

	Population.	Nombre de publications périodiques.	Proportion par tête d'habitant.
Europe.........	301.356.369	19.557	24.38
Amérique du N.	76.033.776	12.400	36.66
Asie...........	1.007.128.657	775	0.01
Amérique du S...	29.988.509	699	3.92
Australie........	3.670.850	661	30.63
Afrique.........	205.000.000	182	0.00

En Grande-Bretagne, la proportion est de 64,01, en Belgique, de 59,20, aux États-Unis, de 51,06. — L'Amérique imprime annuellement 2,800,000,000 d'exemplaires de ses différentes publications; l'Australie, 112,000,000; l'Europe, 7,300,000,000. Les publications mensuelles ou trimestrielles n'entrent que pour 5 o/o dans le total général.

Une nouvelle acquisition du Louvre. — Le Louvre vient d'avoir la bonne fortune d'acquérir un recueil de dessins originaux de Jacopo Bellini, père des deux célèbres peintres Giovanni et Gentile, et fondateur de la grande école vénitienne du xv[e] siècle.

Élève de Gentile da Fabriano, Jacopo suivit son maître à Florence, en 1422. Il est probable que les quatre-vingt-deux dessins dont se compose le volume du Louvre appartiennent à la jeunesse du peintre. En effet, on voit sur plusieurs feuilles des monuments d'architecture toscane, tandis que plus tard Jacopo, suivant la remarque de MM. Crowe et Cavalcaselle, n'introduisit dans ses œuvres que des édifices empruntés au nord de l'Italie. Indépendamment des sujets de l'histoire sainte et de ceux inspirés des légendes de saint Jean, de saint Georges, de saint François d'Assise, etc., on rencontre avec surprise un grand nombre d'études très précieusement exécutées d'après les monuments et les statues antiques. Un fait héroïque de l'histoire vénitienne est même retracé dans une vaste composition où le peintre a inscrit sur le bord d'une tombe entr'ouverte l'illustre nom de Lorédan.

Les travaux considérables de Jacopo Bellini jouirent d'une grande notoriété; malheureusement, il n'est guère connu aujourd'hui que par une ancienne copie de la crucifixion de Vérone et par deux ou trois madones exécutées dans le style archaïque du commencement du xv[e] siècle et de plus très détériorées par de maladroites restaurations. Après son séjour à Florence, il habita tour à tour Vérone, Venise et Padoue ; c'est dans cette dernière ville, où il se fixa pendant plusieurs années, qu'il peignit un retable d'autel signé de lui et de ses deux fils et daté de 1459. C'est également à Padoue qu'Andrea Mantegna devint son gendre; tous deux, également épris de l'antique, s'inspiraient aussi de Donatello alors dans toute sa gloire.

De quel amateur du siècle dernier provient ce précieux recueil égaré, depuis la Révolution française, dans le grenier d'un château de la Guienne? Peut-être appartenait-il à l'un de ces collectionneurs passionnés de la Provence ou du Languedoc, dont les chroniques locales nous ont transmis les noms.

Parmi les dessins de la collection His de la Salle, exposée au Louvre, on admire deux chefs-d'œuvre de Jacopo Bellini, la *Flagellation* et le *Monument funéraire de Borso d'Este* (n[os] 21 et 22 de la notice). L'attribution de ces deux dessins est confirmée par leur comparaison avec deux du British Museum.

L'Angleterre a pu acquérir en 1855 un volume d'études de Jacopo Bellini portant sa signature et daté de 1430. Ce livre était déjà connu au xvi[e] siècle. L'anonyme de Morelli le signalait alors dans le palais Vendramin à Venise. La plupart des dessins du volume du British sont exécutés à la pierre noire, quelques-uns à la plume sur papier épais (*carta bombasina*). Le volume du Louvre, de format petit in-folio, est au contraire tout entier à la plume, sur feuilles de vélin. Plusieurs sujets, dont le maître était particulièrement épris, se voient dans les deux volumes. Le Louvre, qui possédait déjà depuis 1856 le recueil dit de Vallardi, formé d'études de Léonard de Vinci, de Pisanello, etc., recueil connu de tous les amateurs de l'Europe, peut montrer aujourd'hui un second volume tout à fait digne du premier.

La littérature annamite devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Abel des Michels, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, a lu, aux dernières séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, deux mémoires qui ont paru vivement intéresser la docte assemblée.

Après avoir étudié la langue annamite dans ses origines et dans sa littérature, le savant professeur a examiné l'influence que la civilisation chinoise a exercée sur les productions de l'esprit au Tonkin et en Cochinchine. Il commence par prouver que la langue annamite n'est nullement, comme on l'a si souvent répété, un dialecte du chinois, mais bien un idiome original dont le génie et la grammaire se montrent, presque en toutes choses, diamétralement opposés à ceux de cette dernière langue. Après avoir donné de ce fait une démonstration philologique absolument péremptoire, il y ajoute une preuve historique non moins frappante. Il fait voir, en effet, dans un passage des Annales chinoises, dont il donne la traduction, que, plus de onze cents ans avant l'ère chrétienne, des ambassadeurs, envoyés à la cour de Chine par le peuple annamite, avaient déjà besoin, pour se faire comprendre, d'avoir recours à de nombreux interprètes !

Passant, dans un second Mémoire, à l'étude plus spéciale de la littérature propre à l'idiome purement cochinchinois, M. des Michels dit que cette littérature consiste principalement en œuvres poétiques. Il énumère successivement les divers genres de poésies annamites : tantôt on y trouve des études de mœurs et des récits d'aventures entremêlés d'épisodes héroïques ; tantôt ce sont des poèmes de moralité, ou des œuvres d'un genre purement plaisant ou satirique; des poèmes descriptifs, lyriques et comico-philosophiques; tantôt, enfin, des oraisons funèbres.

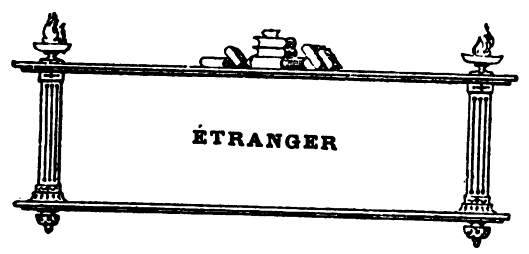
Le genre descriptif est celui dans lequel les poètes annamites excellent. Nous regrettons vraiment que le défaut d'espace nous empêche de reproduire ici quelques citations des poèmes de ce genre, si bien traduits par l'habile professeur.

Les Annamites ont aussi des poésies satiriques fort remarquables. Ce genre convient au caractère essentiellement moqueur d'un peuple qui, parmi ses habitudes les plus chères, a celle de rire derrière le dos

du mandarin devant lequel il vient de se prosterner avec la plus servile humilité, dès qu'il se croit à l'abri des coups de rotin, conséquence inéluctable du moindre manque de respect. M. des Michels cite à ce sujet un passage d'un poème dans lequel est exposée la situation nouvelle amenée par notre conquête dans l'état des esprits en Cochinchine, et dont M. Chaigneau, l'estimable auteur des *Souvenirs de Hué*, avait déjà donné une bonne traduction.

M. des Michels examine ensuite dans quelle mesure la civilisation chinoise a exercé son influence sur la littérature annamite. Sans dissimuler les ressemblances qui existent entre les poésies de ces deux peuples, il montre que la forme poétique la plus employée dans les pièces en annamite vulgaire est étrangère à celle qu'admet la prosodie chinoise. Les poèmes annamites sont le plus souvent très développés, tandis que ceux des Chinois sont presque toujours extrêmement courts.

Le peuple annamite, dit en terminant M. des Michels, est intelligent, ami des lettres; et certainement l'originalité incontestable de son esprit national se dessinera de plus en plus dans ses œuvres littéraires, à mesure que disparaîtra l'influence de la domination chinoise qui pesa sur lui pendant tant de siècles.



Angleterre. — *Une polémique à propos de Balzac*, — Nos voisins, Anglais, Allemands, Italiens et autres, s'occupent en général beaucoup plus de notre littérature que nous ne le faisons de la leur. Ils connaissent nos auteurs, les étudient, les critiquent, les admirent, les traduisent et les comprennent quelquefois mieux que nous. Ils rompent en visière à quiconque porte un jugement outré ou inégal sur un chef-d'œuvre de nos maîtres classiques ou romantiques. Leurs journaux ont des colonnes ouvertes à ces discussions. C'est ainsi que nous trouvons dans la *Pall mall* une défense de Balzac que l'auteur anonyme de la lettre appelle le Shakespeare de la prose.

Cette lettre est motivée par un article dû au critique anglais Arnold, lequel, fort enthousiaste de George Sand, a publié, à propos de la récente inauguration de la Châtre, un panégyrique de l'auteur d'*Indiana* accompagné d'une diatribe contre l'auteur de la *Comédie humaine.* M. Arnold est pris vivement à partie par ses contradicteurs.

Particularités de la presse anglaise : « le Standard » ; « le Times. » — Le bénéfice net du *Standard*, journal qui paraît à Londres, s'est élevé en 1883 à 100,000 livres sterling, et cependant ce n'est pas encore un des plus grands journaux de cette ville. Le *Daily Telegraph* rapporte plus de six millions de francs par an et le *Times* encore davantage.

— Le 14 juin dernier, le *Times* de Londres a eu un si grand nombre d'annonces qu'il lui a fallu y consacrer vingt-quatre pages du même numéro. Ce cas ne s'était plus présenté depuis le 21 juin 1861.

Allemagne. — *Les Mémoires d'Henri Heine.* — — Le texte des *Mémoires d'Henri Heine*, tel qu'il a été publié en volume par les soins du docteur Engel, diffère de celui qui avait d'abord paru dans la *Gartenlaube.*

Dans ce journal des familles de la bourgeoisie allemande, les retranchements, les coupures et les raccords n'avaient pas toujours été indiqués. On avait supprimé plusieurs pages où l'auteur raconte une histoire de sorcellerie, qu'il aurait mieux fait d'écrire en latin et qui, d'ailleurs, ajoute peu à l'intérêt des Mémoires.

On cite souvent Henri Heine, et on le lit avec peu d'attention. On n'a point remarqué l'analogie entre les premières pages des Mémoires de M. von Schnabelewopski, que Heine publia en 1831, et ses propres Mémoires. Il y trace un portrait de son père dans des termes presque identiques.

Le manuscrit des Mémoires était si court, qu'il a bien fallu compléter le volume. L'éditeur allemand, à défaut de matière plus intéressante, a réimprimé des variantes et des brouillons de prose et de vers qui n'offrent que peu d'intérêt, et quelques lettres inédites, du moins en Allemagne, à Mme Camille Solden, à Mme Jaubert, enfin des billets d'Henri Heine à son médecin le docteur Wertheim, un entre autres où il lui rend compte de l'effet « d'un lavement froid ». Il faut plaindre les poètes exposés à ce genre de publications posthumes.

La Correspondance de Henri Heine. — Toujours à propos de Henri Heine, le *Magazin für die Litteratur* publie, sous la signature Paul d'Abrest, une invitation aux éditeurs allemands à ne pas publier les lettres trouvées par M. Henri Julia dans les papiers de Henri Heine. On se rappelle que M. Henri Julia était également possesseur des *Mémoires* qui viennent d'être imprimés. Il cherche, en ce moment, paraît-il, un éditeur pour la *Correspondance.*

« J'ai eu l'occasion, écrit M. Paul d'Abrest, de prendre connaissance de ces lettres, et je puis affirmer, en connaissance de cause, qu'elles traitent, pour la plus grande partie, d'affaires de famille de la nature la plus délicate; que leur publication compromettrait inutilement et injustement des personnes vivantes; en un mot que, les vues intéressées mises à part, ces lettres ne sont pas faites pour la publicité. Elles émanent, pour la plupart, de membres de la nombreuse famille de Henri Heine..., n'avaient évidemment pas été écrites en vue de l'impression et ne devaient pas être imprimées sans l'autorisation de leurs auteurs ou de leurs héritiers. »

D'après M. d'Abrest, cette autorisation s'obtiendrait difficilement et l'éditeur qui passera outre s'exposera à un procès.

— L'appel suivant, dû à l'initiative de M. le professeur Noiré de Mayence pour l'érection d'un monument commémoratif d'Arthur Schopenhauer, à Francfort-sur-le-Mein, a été publié en Allemagne.

« Dans peu d'années un siècle sera accompli depuis que Arthur Schopenhauer vit la lumière du monde, d'un monde qui devait être, pour lui, l'objet de l'observation la plus profonde, et qu'il devait éclairer puissamment avec les rayons de son génie.

« Il a vécu parmi nous dans sa grandeur solitaire, compris seulement d'un petit nombre. La raillerie et le mépris que la foule inintelligente tient toujours prêts pour les esprits nobles et pour ceux qui précèdent de beaucoup leur temps ne lui ont pas été épargnés.

« La clameur est apaisée, le temps de l'action est venu. Schopenhauer est déjà aujourd'hui ce qui était le but de l'effort et de ses espérances de jeune homme, le philosophe du XIXe siècle.

« Il est digne de se rattacher à cette suite élevée de royaux esprits qui, de Platon et Aristote, par Descartes, Spinoza, Locke et Leibniz, conduit jusqu'à Kant. Il n'y a dans l'histoire, parmi les hommes d'action, que les noms les plus éclatants qui puissent lui être comparés pour l'influence profonde qu'ils ont eue sur l'humanité. Car les premiers sont les rois de la pensée, et c'est la pensée qui gouverne et conduit toute activité humaine.

« En élevant un monument à un tel homme, on ne songe point à glorifier un genre d'action spéciale, à protéger un grand nom contre l'oubli, à le conserver au souvenir reconnaissant de la postérité. Cela n'a point de sens pour Schopenhauer, car c'est à peine si son action a commencé, elle ne s'exercera pleinement que dans les siècles à venir. Mais la postérité a bien le droit et le devoir de payer et d'expier la faute des contemporains, et de prouver d'une manière parlante qu'elle est mûre pour l'intelligence des grandes pensées du philosophe mort, et pour apporter à son génie sublime l'hommage de sa vénération et de sa reconnaissance.

« Schopenhauer est le trait d'union entre deux mondes, la philosophie occidentale et la philosophie orientale. Cela seul suffit à sa gloire et le met au rang des plus grands hommes. La voie par laquelle il a pénétré jusqu'à l'esprit des upanischades est une preuve étonnante d'une puissance de divination incomparable. Rénovateur de Kant, il a rendu accessible à l'intelligence ordinaire la doctrine obscure, presque impénétrable, du plus grand penseur de l'Occident : avec Kant et après Kant, il a réfuté le matérialisme par la seule preuve contraire qu'on puisse opposer à cette étroite conception du monde, dont les conséquences pernicieuses sont de plus en plus visibles; il l'a pour toujours dépouillé de toute valeur métaphysique; il a fait de la morale l'objet le plus élevé de la philosophie, approfondi le problème infiniment difficile du libre arbitre, — il a jeté de vives lueurs sur l'art et la nature, il en a éclairé l'essence à des profondeurs qu'on ne soupçonnait pas avant lui, — ce sont là des mérites dont la haute valeur et les immenses conséquences ne seront exactement appréciées que des siècles à venir.

« Les soussignés se sont réunis pour élever au grand maître de l'humanité, à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance, un monument digne de lui, dans la ville où il a passé les meilleures années de sa vie. Dans ce but, ils demandent des souscriptions aux personnes cultivées de toutes les nations. Comme écrivain, Schopenhauer appartient d'abord à l'Allemagne; comme philosophe, il appartient à l'humanité entière[1] ».

Parmi les signataires de ce manifeste, légèrement emphatique, nous relevons, entre autres noms de personnages éminents de tous les pays, ceux de MM. Ernest Renan, de Bennigsen, George Brandes, Karl Hillebrand, Émile de Laveleye, Max Muller, le rajah Rampal Sing, le comte de Schack, etc., etc.

Mais cet appel a reçu en Allemagne un accueil très froid. Dans un article de la *Gegenwart* (n° 18), M. Karl Hillebrand cherche à expliquer cette indifférence du public lettré d'Allemagne envers la mémoire de Schopenhauer, par une conjuration des professeurs d'université, des libéraux et des juifs que le misanthrope de Francfort avait en égale aversion. Il voyait dans les professeurs qui vivent de philosophie et accommodent leurs doctrines aux idées régnantes les pires ennemis de toute haute spéculation. Les libéraux lui semblaient des fauteurs de révolutions qui ne font que retarder la marche de l'esprit humain. Enfin, il reprochait aux juifs d'avoir introduit le monothéisme en Europe: — l'optimisme et les visées pratiques de ce peuple avide des jouissances de la terre lui inspiraient une insurmontable aversion.

Mais est-ce bien là la vraie cause du peu d'écho qu'éveille maintenant en Allemagne le nom de Schopenhauer. On a répondu à M. K. Hillebrand, non sans quelque vraisemblance, que les professeurs de philosophie, loin d'étouffer dans l'oubli l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation*, le commentent dans leurs chaires d'université. Des libéraux comme M. de Bennigsen ont signé le manifeste que nous venons de traduire; enfin, un juif, M. Frauenstædt, s'est montré le plus ardent vulgarisateur de la doctrine du maître.

Ne serait-il pas plus simple de reconnaître que la vogue du pessimisme commence à s'atténuer chez nos voisins. C'est surtout de 1866 à 1870 que la mode s'est attachée au nom et à l'œuvre de Schopenhauer. Lors de la guerre de 1870, les officiers emportaient ses *Pensées* dans leurs cantines. Le continuateur de Schopenhauer, M. Hartmann, est un officier d'artillerie. Des disciples, comme M. Bahnsen, ont fini par dégoûter du pessimisme en le poussant à des conclusions extravagantes. D'autre part, la vie allemande a repris son calme habituel. Le Teuton a remis son épée au

1. Les souscriptions doivent être adressées à la *Deutsche Vereinsbank*. à Francfort-sur-le-Mein.

fourreau; il jouit des fruits de sa conquête, et il songe avec satisfaction, en vidant son broc de bière à couvercle d'étain, que les peuples se querellent là-bas, vers l'Orient, sans qu'il ait rien à perdre. Or les temps de paix semblent peu favorables au pessimisme.

Mais, à côté du métaphysicien, du pessimisme, il y a chez Schopenhauer un humoriste original, un des meilleurs prosateurs de la littérature allemande, qui peut braver toutes les révolutions du monde. Et s'il venait à être méconnu en Allemagne, ce sera là un signe de la décadence du goût.

La foire de Leipzig. — Cette année, la grande exposition des libraires, qui a lieu chaque année à Leipzig à l'occasion de la grande fête de Pâques, n'a pas été organisée dans l'emplacement habituel, mais bien dans le jardin d'hiver du Palais de Cristal qui est huit fois plus grand que le local ordinaire. La première section était formée par les livres et les publications de musique, le tout classé par pays. Puis venaient les autres sections comprenant : les imprimeries, les cartes géographiques, les moyens d'instruction, les globes, les gravures, les eaux-fortes, la lithographie, la chromolithographie, la photographie, la photogravure, la phototypie, la zincographie, l'autographie, etc. Après ces produits des divers arts graphiques venaient les fabriques de papiers, les reliures, les établissements de gravures, les fonderies de caractères et les fabriques d'encres d'imprimerie.

Le musée bibliographique de M. Klemm. — Déjà il a été question à plusieurs reprises de la vente du remarquable *Musée bibliographique* que M. Klemm possède à Leipzig. On disait d'abord que le gouvernement de Berlin avait l'intention d'en faire l'acquisition. Ce bruit ne s'est pas confirmé. On parle maintenant du gouvernement saxon qui, en effet, est entré à ce sujet en négociations avec le propriétaire de cette intéressante collection. Il s'agirait de créer à Leipzig une *académie polygraphique.* M. Klemm s'intéresse beaucoup à cette création. La collection de M. Klemm est destinée à faire partie des propriétés de cette académie, à l'exception toutefois des incunables qui deviendraient la propriété de l'Université de Leipzig. L'acquisition de tout le musée serait faite au prix de 375,000 francs.

Iconographie de Gœthe. — Une exposition rétrospective de gravures et de portraits se rapportant directement ou indirectement à Gœthe et à son œuvre a été installée dans le Gœthehaus à Francfort. Les portraits de la famille Textor-Gœthe sont une des curiosités de cette exposition.

La Dresdener Presse. — Une société des gens de lettres s'est constituée à Dresde sous le nom de *Dresdener Presse.* La première assemblée générale de la société a eu lieu le 12 juillet dernier. M. Bierey a été élu rédacteur en chef.

Nouvelle de Presse. — La *Correspondance provinciale* de Berlin a cessé de paraître.

— *Le Petit journal* de Berlin a changé sa périodicité : de quotidien il est devenu hebdomadaire.

— Un autre journal allemand, qui ne se publiait que le samedi, est devenu quodidien. C'est le *Londoner Journal,* le seul journal allemand de Londres paraissant chaque jour.

Autriche-Hongrie. — *La presse hongroise.* — Un livre d'Antoine Szalady, qui vient de paraître, nous donne une idée des développements qu'a pris la presse hongroise dans le courant d'un siècle, c'est-à-dire de 1780 à 1880. En 1780, il n'y avait encore qu'un seul journal hongrois. En 1790, il en parut 8. Ce chiffre descendit en 1800 à 5 et en 1810 à 3, mais se releva plus tard. En 1820, on en comptait 6; en 1830, 11; en 1840, 27; en 1850, après la défaite de la révolution hongroise, il n'en parut plus que 15; mais ce chiffre augmenta de nouveau dans la suite. Ainsi en 1860, on publia en Hongrie 56 journaux; en 1870, 158, et en 1879, 321. Avant 1780, il n'y avait en Hongrie que des gazettes latines ou allemandes. Le premier de ces journaux était sans doute *Mercurius Hungaricus,* qui prit plus tard le titre de *Mercurius Veridicus ex Hungaria* (1705-1711), qui était principalement l'organe du parti de Rakoczi. Ce journal cessa de paraître lors de la paix de Szatmar (1711); Mathias Bel créa alors en 1721 une nouvelle publication périodique, intitulée *Nova Ponsoniensia,* qui ne parut que jusqu'en 1822. Une plus longue durée était assurée au premier journal allemand de la Hongrie, le *Mercure d'Ofen,* qui se publia deux fois par semaine de 1730 à 1740, et puis à la *Gazette de Presbourg,* qui parut pour la première fois le 14 juillet 1764 et existe encore aujourd'hui. Le premier journal magyare était le *Magyar Hirmondo,* qui fut fondé en 1780 et ne cessa de paraître que huit années plus tard.

Le théâtre à Vienne. — Dans le cours de la saison théâtrale qui vient de s'écouler, le Burgthéâtre de Vienne a représenté 110 œuvres dramatiques qui ont donné lieu à 311 représentations. De ce nombre, 71 pièces ont été écrites par 33 auteurs allemands, 21 par 20 auteurs français; 14 ont été empruntées au théâtre de Shakespeare, 3 à celui de Calderon et 1 au Norvégien Björnson. Du côté des Français, 4 ouvrages de Sardou ont eu 25 représentations, dont 18 pour *Fœdora. Le Monde où l'on s'ennuie* a eu 9 représentations.

Italie. — *La propriété littéraire.* — La nouvelle convention conclue à Paris, le 9 juillet dernier, entre la France et l'Italie pour la garantie réciproque de la

propriété des œuvres de littérature et d'art met fin à celle du 29 juin 1862. Elle reproduit, pour la plupart, les clauses correspondantes de la convention franco-espagnole du 16 juin 1880 ou de celle du 10 avril 1883 entre la France et l'Allemagne.

La garantie stipulée s'appliquera désormais à un nombre d'œuvres beaucoup plus considérables comprises sous la qualification d'œuvres littéraires, scientifiques ou artistiques. Toute représentation ou exécution publique non autorisée d'œuvres dramatiques, musicales, dramatico-musicales ou chorégraphiques est interdite. De même pourront être poursuivies les appropriations indirectes non autorisées, adaptations ou imitations, ou plus généralement tout emprunt fait sans le consentement de l'auteur aux œuvres littéraires, dramatiques, scientifiques ou artistiques.

Si, pour les traductions, on n'a pu obtenir l'assimilation pure et simple de la traduction à la reproduction, comme dans la convention espagnole, du moins a-t-il été arrêté que « les auteurs de chacun des deux pays jouiraient dans l'autre pays du droit exclusif de faire ou de permettre la traduction de leurs ouvrages pendant dix années après la publication de la traduction autorisée par eux ».

Le bénéfice de la convention a été, en outre, étendu, sous certaines conditions, aux œuvres antérieures à sa mise en vigueur.

Tels sont les principaux avantages résultant de la nouvelle convention franco-italienne.

Belgique. — *Le Congrès de l'Association littéraire.* — En raison de l'aggravation des quarantaines sur la frontière espagnole, le congrès de l'Association littéraire et artistique internationale qui devait avoir lieu à Madrid en septembre ne se tiendra pas en Espagne, mais à Bruxelles.

L'Union littéraire belge a accueilli avec empressement les ouvertures qui lui ont été faites à ce sujet, et le septième congrès littéraire international s'ouvrira dans la capitale de la Belgique le 25 septembre prochain. Les intéressés doivent s'adresser à M. Jules Lermina, secrétaire général de l'Association, à Bry-sur-Marne (Seine).

Espagne. — *Un catalogue d'éventails.* — On vient de vendre en Espagne une collection très précieuse d'éventails.

Le catalogue, qui était illustré par d'habiles artistes, coûtait 125 francs.

Parmi les éventails qui ont atteint les prix les plus élevés, citons : celui de la princesse Adélaïde de Savoie, peint par Watteau sur ivoire et représentant : *Une fête à Cythère,* 3,675 francs.

Un éventail ayant appartenu au duc de Medina-Cœli, représentant *Phryné devant ses juges,* peint par Lebrun, 2,250 francs ; et un éventail avec une peinture de Boucher, représentant la *Foire aux baisers,* 4,728 francs.

Russie. — *Les mémoires de Tourguéneff.* — Les nombreux amis du défunt Ivan Tourguéneff apprendront avec déplaisir que les parents de l'illustre romancier se proposent de publier les mémoires secrets dont il a cependant réclamé la suppression par une disposition formelle de son testament.

Les héritiers sont déjà entrés en pourparlers avec le directeur d'une grande revue russe et ils offrent de livrer à la publicité, non seulement le journal dans lequel Tourguéneff pendant de longues années a noté, au jour le jour, ses observations et impressions personnelles, mais encore toute la correspondance qu'il entretenait avec ses amis.

Dans le nombre de ces derniers se trouvent des écrivains russes qui seraient gravement compromis au point de vue politique, si cet acte d'impiété venait à s'accomplir.

États-Unis. — *L'imprimerie de l'État à Washington.* — L'imprimerie de l'État à Washington est certainement le plus grand établissement de cette nature qui existe au monde. Les bâtiments de cette imprimerie monstre couvrent 8 acres (3 hectares) de superficie. Pendant les séances du Congrès, 400 compositeurs, etc., travaillent à imprimer les discours, rapports et projets. L'établissement possède 75 presses dont la plupart de construction récente. Un ouvrage de 1,000 pages peut y être composé, corrigé, imprimé et relié en quarante-huit heures.

Le *New-York Herald.* — Les propriétaires du *New-York Herald* se proposent, une fois la pose du nouveau câble Bennet-Mackay terminée, d'introduire une innovation dans la rédaction de leur journal. Les nouvelles du monde entier recueillies par les agents du *Herald* seront envoyées à Londres et de là télégraphiées à New-York. Les leading-articles seront également rédigés à Londres et transmis par câble télégraphique, de sorte que le journal américain sera en réalité rédigé tout entier à Londres.

Indes. — *La presse aux Indes.* — Les Indes orientales possèdent actuellement 230 journaux rédigés dans la langue du pays et se tirant en tout à cent cinquante mille exemplaires. Le premier journal de ce genre parut en 1808. Il avait été fondé par des missionnaires et ne s'occupa que d'objets religieux. Ce n'est que depuis 1850 que ces journaux publient des articles politiques. Leur texte est rempli d'hyperboles. Ils appellent souvent un palais le ciel de Vichnou ; une forte pluie, un déluge ; une grande foule, des myriades ; le tonnerre, le tumulte gigantesque des démons qui boivent l'eau des nuages. Leurs titres sont aussi généralement fort drôles. La presse jouit aux Indes d'une liberté à peu près illimitée, ce dont on sait gré aux Anglais.

A travers les Revues.

Angleterre. — A lire dans l'*Academy* du 2 août un remarquable article de MM. Edmond Chester Waters,

intitulé *le professeur Hales et les autres critiques de Shakespeare.*

— L'*Athenæum* du 2 août consacre une longue notice au Rév. Mark Pattison, recteur de Lincoln college, Oxford, mort le 30 juillet. Il était né en 1813. Les articles sur les questions d'enseignement remplissent la *Quarterly*, le *Saturday*, la *Westminster Review*. On a de lui une Vie de Milton, dans la collection publiée par M. John Merley sous le titre collectif de *English men of letters*, des recueils d'essais, un ouvrage sur la pensée religieuse en Angleterre de 1688 à 1750, et surtout une étude fort remarquable sur Isaac Casaubon (1875). Il se proposait de faire un travail analogue sur les Scaliger.

— Le n° 18 des *Bibliographical Contributions* de la bibliothèque de Haward University contient une bibliographie de la Géographie de Ptolémée, par Justin Winsor.

— Le numéro d'août du journal *The Bookseller* est spécialement consacré aux annonces des maisons de librairie qui éditent surtout les livres d'éducation.

— Les articles les plus intéressants de *la Fortnightly Review* (août) sont : *Measurement of Character (la Mesure du Caractère)*, par M. Francis Galton ; *Morocco* (*le Maroc*), par le capitaine F. Warren ; une étude sur le judaïsme (*What is Judaism*), par Lucien Wolf et une autre étude sur Thomas Hobbes, par H. W. Hoare.

— Dans *The English illustrated Magazine* pour le mois d'août, nous remarquons surtout une étude amusante et instructive de M. Henry J. Palmer, sur la Coutellerie et les Couteliers de Sheffield, avec illustrations par M. A. Morrow.

— A citer dans *The National Review* (août) une intéressante étude critico-religieuse sur l'attitude de Carlyle et d'Emerson devant le christianisme.

— Le *Printing Times and Lithographer* publie, depuis le mois de juillet, une série d'articles de M. A. Arthur Reade, sous le titre général de *Guide du journalisme pratique (A Guide to practical journalism)*.

— Le remarquable article sur la littérature espagnole publié par la *Quarterly Review* est, dit-on, l'œuvre de M. Humphry Ward.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen* (août).

— E. Forstemann : Les classifications systématique, alphabétique et chronologique. — M. Harrwitz : Ex libris. — E. Kelchner : Une bibliothèque du moyen âge (année 1259.) — M. Ilgenstein : Nouvelles recherches sur l'histoire de mprimerie à Ulm. — Ouvrages orientaux de la bibliothèque royale de Berlin.

— *Deutsche Revue* (août).

— Henri Julia : Souvenirs de H. Heine. — Marco Minghetti : La dernière période de Raphaël.

— *Deutsche Rundschau* (août). S. Samosch : Salvatore Farina, un romancier italien contemporain. — Julius Rodenberg : Berlin et les Berlinois. — J. Jolly : Un séjour dans l'Inde anglaise.

— *Die Grenzboten* (numéro 25). Le cardinal-archevêque Albrecht de Brandenbourg protecteur des arts. — Les éléments catholiques dans la littérature allemande.

— *Das Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes* (numéro 31). A. V. Reinholdt : La critique littéraire en Russie. — J. Lauterbacher : L'autobiographie d'un poète. — Paul d'Abrest : La police secrète prussienne, par Victor Tissot.

— A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Bessel, la *Illustrirte Zeitung* publie, dans son numéro du 26 juillet, une notice biographique intéressante sur la vie et les travaux du célèbre astronome.

— *Nord und Süd* (août). Klaus Groth : Mes rapports avec Emmanuel Geibel. — E. Pasqué : Richard Wagner, Heinrich Heine et le *Vaisseau fantôme*. — R. Leonhard : L'université de Bologne au moyen âge. — A. Lindner : Le centenaire du poète Ludwig Holberg à Copenhague. — F. Bernhöft : Le rôle social et politique des femmes dans l'antiquité. — Paul Lindau : Les derniers romans de Daudet et de Zola.

— *Nordische Rundschau* (juillet). A. Blanc : L'histoire de l'Opéra depuis ses origines.

— *Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge* publié par Virchow et V. Holtzendorff à Berlin. — Le fascicule 429 contient une étude de J. Sarrazin sur le drame français contemporain.

Critique littéraire du mois, d'auteurs et d'ouvrages français :

— *Magazin für die Litteratur*, etc. La police secrète prussienne, par Victor Tissot.

— *Nord und Sud* (juillet). Béranger et Courier.

— *Centralblatt für Bibliothekswesen* (août). Eugène Dutuit : Manuel de l'amateur d'estampes. — 1re partie, p. 323-328.

États-Unis. — *The Literary World* de Boston contient, dans son numéro du 12 juillet, un important essai bibliographique sur les œuvres de Schiller.





France : *Albert Dumont. — Thénard. — De Gasparin. — Léonce Petit. — De Vallat. — Abbé Caneto. — Mariotte.* — **Étranger** : *Lewis. — Rogers bey. — How. — Pardon. — Reed. — Sewell. — Carael. — De Braumüller. — Zenker. — Laube. — Bilimek. — Pinchart. — Branicki. — Dameth. — Werk.*

FRANCE

— M. Dumont, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, conseiller d'État, directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'instruction publique, ancien directeur de l'École de Rome et d'Athènes, est mort le mois dernier à l'âge de quarante-deux ans.

Né à Scey-sur-Saône le 21 janvier 1842, il entra à l'École normale supérieure en 1861 et en sortit agrégé des lettres en 1865. Élève de l'École française d Athènes, il prit le grade de docteur ès lettres en 1870, avec une thèse latine, et publia la même année un *Essai sur la chronologie des Archontes athéniens postérieurs à la CXXII° olympiade.*

Nommé sous-directeur de la succursale de l'école d'Athènes à Rome, en 1874, il y ouvrit un cours d'archéologie générale et d'histoire de l'art qui fut très remarqué, et donna une grande impulsion aux travaux de cette école.

Présenté par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour le poste de directeur de l'École d'Athènes *ex æquo* avec M. Foucart, il fut nommé à ce poste par décret du 19 août 1875.

La même Académie l'élut comme correspondant en remplacement de Deville, 24 décembre de la même année.

Le 11 août 1878, il fut nommé recteur de l'Académie de Grenoble, d'où il passa trois mois après à celle de Montpellier (décembre 1878).

Il reçut à la même époque le titre de directeur honoraire des écoles françaises d'Athènes et de Rome.

Peu de temps après, le 24 juillet 1879, il fut appelé par M. Jules Ferry au ministère de l'instruction publique comme directeur de l'enseignement supérieur.

Il était officier de la Légion d'honneur.

On doit encore à M. Albert Dumont divers mémoires couronnés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; et il a publié : les *Inscriptions céramiques de la Grèce; Peintures céramiques de la Grèce propre;* la *Population de l'Attique, d'après les inscriptions récemment découvertes; Vases peints de la Grèce propre.*

Nous citerons, entre autres, parmi ses mémoires : *Miroirs grecs ornés de figures au trait; Sarcophages chrétiens trouvés à Salone; Fastes éponymiques d'Athènes; l'Administration et la propagande prussienne en Alsace; le Balkan et l'Adriatique* : les Bulgares et les Albanais, l'administration en Turquie, la vie des campagnes, le panslavisme et l'hellénisme, étude sur les mœurs, l'organisation politique de cette contrée, un *Essai sur l'Éphébie attique,* et divers articles remarquables publiés dans la *Revue des Deux Mondes.*

Pour couronner tant de travaux, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'élut membre titulaire en remplacement de M. de Longpérier, le 17 mars 1882.

— M. le baron Thénard (Arnould-Paul-Edmond), né à Paris le 6 octobre 1819, est mort subitement le 8 août au château de Talmay (Côte-d'Or). Fils de l'illustre savant de ce nom, il s'occupait de chimie et d'agriculture et acquit dans ces questions une grande notoriété.

Il était membre de l'Institut.

— Nous avons également à enregistrer le décès de M. de Gasparin, membre de l'Académie des sciences.

Les *Annales de chimie et de physique,* le *Journal de l'agriculture pratique,* les comptes rendus ainsi que les mémoires de l'Académie des sciences, contiennent de lui grand nombre d'articles. Il a publié, à part, une notice sur le vinage des vins et a fait de nombreux efforts pour combattre les ravages du phylloxera par divers moyens chimiques.

— Un dessinateur qui possédait un talent très original, M. Léonce Petit, vient de mourir d'un accès de goutte, à l'âge de quarante-cinq ans.

Cet artiste s'était fait, après Topffer, une spécialité des croquis au trait. Il excellait, comme lui, à préciser d'un coup de plume la physionomie, les allures et le caractère de ses personnages. Les extravagantes *Aventures de M. Tringle,* par Champfleury, qui se publièrent vers 1866, sont un véritable chef-d'œuvre du genre.

Léonce Petit a surtout collaboré au *Journal amusant* et au *Journal pour rire.* Il a donné des dessins également à tous les journaux à images qui se sont

publiés à Paris pendant ces derniers temps. Il a illustré aussi plusieurs ouvrages, et dans le nombre, l'amusante série des *Contes de Sébillot*, qui parurent l'an passé, chez l'éditeur Charpentier.

— M. le vicomte de Vallat, ancien ministre plénipotentiaire, commandeur de la Légion d'honneur, vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans, à Montpellier, sa ville natale. M. de Vallat laisse à la ville de Montpellier toute sa bibliothèque, composée d'environ 20,000 volumes, et qui contient de nombreux ouvrages traitant les questions locales. Une grande partie constitue une très belle collection en dialecte patois.

— Le vicaire général du diocèse d'Auch, l'abbé Caneto, vient de mourir. C'était un homme très érudit et un archéologue de grand savoir. Il collaborait à la *Revue de Gascogne et d'Aquitaine*. C'est le seul ayant donné sur ce pays des notions reposant sur des recherches sérieuses. Il faisait partie d'un grand nombre de sociétés savantes.

— La presse catholique annonce le décès de M. Aurélien Mariotte qui se livrait aux travaux les plus sérieux de la défense religieuse et de la polémique contemporaine. En 1869, il écrivit, avec la collaboration d'un vénérable ecclésiastique, M. l'abbé Jamey, ancien vicaire général, une réfutation de Renan où il pulvérise une à une, le texte de l'Évangile en mains, les assertions hasardées et les blasphèmes de la fameuse *Vie de Jésus*.

En 1873, il a publié une petite brochure, *le Bilan de la République*.



Angleterre. — Il vient de mourir, en Angleterre, un ancien membre de la Chambre des communes, M. John Lewis, auteur des *Causes célèbres en Angleterre*, qui obtinrent un assez vif succès à Paris l'hiver dernier.

— L'institut égyptien et le comité de conservation des monuments historiques du Caire viennent de faire une grande perte en la personne de M. Rogers bey, mort au Caire le 10 juin, à l'âge de cinquante-trois ans.

Rogers bey, Anglais d'origine, fit d'abord partie du service consulaire de son pays en Syrie, et devint ensuite consul au Caire. Proposé pour le poste important de Buenos-Ayres, il y renonça pour entrer au service du gouvernement égyptien et rester en Orient, où le retenaient sa passion d'archéologue et ses talents de philologue et de numismate. On sait malheureusement que, dans ces régions de la plus ancienne civilisation, les sciences ne sont point une carrière, et Rogers bey fut obligé d'accepter dans différentes administrations de l'Égypte des fonctions où il déploya une intelligence et un savoir qui eussent été bien mieux appliqués dans la culture exclusive de l'histoire, de l'archéologie et de la littérature des Arabes.

Néanmoins, il trouvait encore le temps de former des collections de poids, de monnaies et d'objets du moyen âge arabe qui figurèrent avec honneur à l'exposition du Trocadéro, dont il fut un des commissaires en 1878, et qui lui valurent la décoration de la Légion d'honneur. En outre, Rogers bey ne cessait de faire les recherches les plus intéressantes sur la numismatique et l'épigraphie des Arabes du Caire. Il avait commencé de traduire l'historien Makrisy. Un des avant-derniers numéros du *Bulletin de l'institut égyptien* contenait un travail remarquable et neuf de lui sur les blasons des princes musulmans du moyen âge, travail qui fut accueilli avec faveur au Congrès des orientalistes de Berlin. Rogers bey exerçait les fonctions de vice-président de l'Institut égyptien, qui se changeaient souvent en celles de président en l'absence de Mariette pacha, puis de son successeur, M. Maspéro.

Le plus beau titre de Rogers bey est peut-être d'avoir été, avec MM. Franz bey, architecte du ministère des Wakfs, Ambroise Baudry et Yacoub Artim pacha, le défenseur et le plus ferme soutien du comité de conservation des monuments historiques du Caire, fondé en 1881 pour arrêter le vandalisme officiel ou privé qui semblait avoir pris à tâche d'anéantir ou de défigurer les merveilles artistiques de la plus belle et de la plus riche des capitales de l'Orient.

Pendant l'hiver de 1883, MM. Rogers, Franz bey, A. Baudry, Artim pacha, Jules Bourgoin (de la mission française) visitèrent en détail beaucoup de monuments anciens du Caire, en dressèrent un catalogue qui, bien qu'incomplet, ne renferme pas moins de 800 numéros, et publièrent à part ou dans le *Moniteur égyptien* une suite de rapports sur les restaurations faites ou à faire aux édifices les plus menacés de ruine.

— M. Jeremiah How est mort dernièrement à l'asile de prévoyance des libraires (*The Booksellers' Provident Retreat*), à King's Langley. Il était âgé de quatre-vingt-six ans. Outre ses opérations commerciales, qui eurent des succès divers pour aboutir au désastre final, il s'occupait activement du *Freemasons Magazine* (le Magasin du franc-maçon), et il écrivit un livre qui eut son heure de popularité : *How's Freemason's Manual* (*Manuel du franc-maçon*, par How).

— M. G.-F. Pardon, plus connu sous son pseudonyme de capitaine Grawley, vient de mourir dans sa soixante-troisième année. Il laisse un grand nombre de traités sur les jeux et sur les exercices de sport, notamment *le Livre du billard* (*The Billiard Book*).



— Le Rév. Charles Edward Baines Reed est mort le 29 juillet, dans un précipice où il est tombé en allant visiter le glacier de Morteratsch, près de Pontresina. Il laisse une biographie de son père, sir Charles Reed, et *les Vies des compagnons du Seigneur.*

— M. Mary Sewell, auteur de *Mother's last Words* (*les Derniers mots d'une mère*) et d'autres ouvrages en prose et en vers, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Son œuvre la plus importante, celle dont nous avons donné le titre, a été publiée en 1865 par MM. Jarrold et fils, et il s'en est vendu 1,008,000 exemplaires.

Allemagne. — Le 29 juin est mort à Leipzig M. C. Carael, chef de la maison de librairie R. Friese.

— Le Nestor des libraires-éditeurs d'Autriche, M. Guillaume de Braumüller, docteur honoraire de l'Université de Wurtzbourg, est mort à Vienne le 25 juillet.

— M. Théodore Zenker, orientaliste distingué, auteur d'un grand dictionnaire arabe-turc-persan et rédacteur de la *Bibliotheca orientalis,* est décédé le 28 juin.

Autriche. — M. Henri Laube est mort à Vienne le 1er août. C'était le dernier survivant de ce groupe de jeunes écrivains qui surgirent, après les journées de juillet, de l'autre côté du Rhin et qui s'appelait la Jeune Allemagne.

Henri Laube a publié un grand nombre d'écrits littéraires : la collection complète de ses ouvrages (Vienne, 1878-1881) forme 29 volumes; ses drames seuls remplissent 13 volumes.

Parmi ses tragédies les plus célèbres, *Struensee* (1847), *les Karlsschüler* (1847) et *Essex* (1856) se jouent encore sur tous les théâtres d'Allemagne.

Ce n'est pas seulement comme auteur dramatique, mais encore comme directeur du Burgthéâtre, poste qu'il a occupé pendant vingt ans, et comme directeur des stadtthéâtres de Vienne et de Leipzig que Laube s'est acquis une grande notoriété.

Henri Heine et Laube se sont beaucoup connus et étaient amis intimes. Vers 1836, Laube a habité quelque temps Paris; puis il a fait son tour de France d'où il a rapporté un de ses meilleurs livres, *les Châteaux français,* contenant la description des châteaux royaux de Saint-Germain, de Chambord, de Fontainebleau, etc. Il a beaucoup connu Balzac et écrit un livre sur George Sand.

C'est lui qui a fondé à Vienne le stadtthéâtre récemment incendié et auquel il n'a survécu que quelques mois. Ses monographies sur divers théâtres d'Allemagne et d'Autriche sont des ouvrages de mérite fort appréciés par les gens de lettres.

— On annonce la mort du Père Dominique Bilimek, le confesseur de l'empereur Maximilien. Il avait suivi l'empereur à Mexico. En dernier lieu, il exerçait les fonctions de bibliothécaire au château de Miramar, près de Trieste, propriété de feu l'empereur Maximilien. Le défunt était un naturaliste distingué.

Belgique. — M. Alexandre Pinchart, chef de section aux archives générales du royaume et membre de l'Académie, est décédé à Bruxelles le 23 juillet.

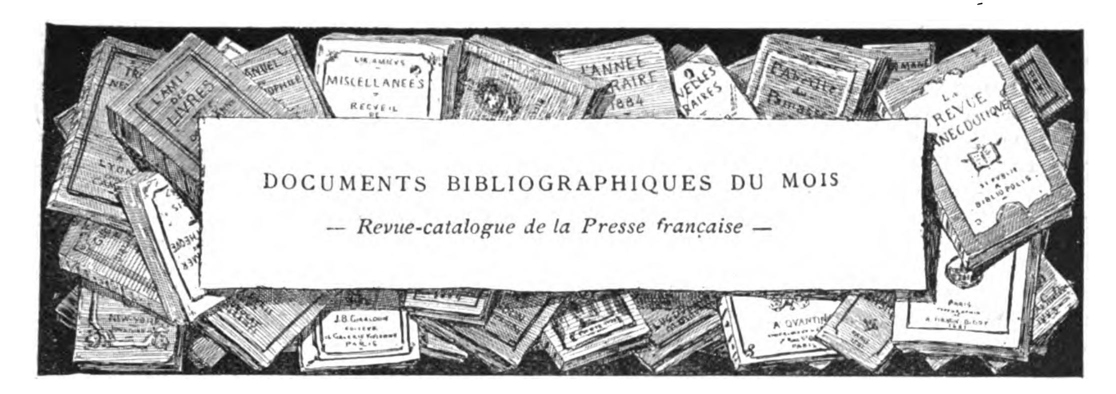
Auteur de nombreux et importants travaux d'érudition sur l'histoire du pays, M. Pinchart laisse, dans les lettres belges, un vide qu'il sera difficile de combler.

Pologne. — Le comte Constantin Branicki, qui vient de mourir, était établi en France depuis 1848. Il fut un des principaux fondateurs du Crédit foncier, prit part dans l'armée française à la guerre de Crimée, reçut la grande naturalisation et fut décoré de la Légion d'honneur.

Il a laissé plusieurs brochures financières où il propose l'impôt sur le capital comme moyen de se libérer de la dette imposée par l'Allemagne. En même temps, il avait commencé un ouvrage de longue haleine sur *les Nationalités slaves,* dont le premier volume seul a paru.

Suisse. — On annonce la mort de M. Henri Dameth, professeur d'économie politique à l'Académie de Genève et membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Henri Dameth était né à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), le 26 septembre 1812. Il se livra d'abord à l'enseignement, qu'il abandonna bientôt pour se consacrer tout entier aux études économiques et sociales. En 1850, il rédigeait à Nice *l'Avenir de Nice.* Expulsé des États sardes après le coup d'État, il fut appelé à Genève sur la recommandation de Karl Vogt, et depuis lors il ne quitta plus la Suisse que pour faire, sans d'ailleurs cesser de résider à Genève, des cours d'économie politique à Lyon, sous le patronage de la Chambre de commerce de cette ville. Henri Dameth était le collaborateur du *Journal de Genève,* qui récemment insérait son dernier article sur *la Question sociale,* du *Journal des économistes,* de *l'Économiste français* et d'un grand nombre d'autres publications.

— Un chansonnier et compositeur assez connu en Amérique, Henry C. Werk, est mort à Hartford, Connecticut, le 9 juin.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 juillet). De Baudot : L'architecture au Salon. — E. Michel : Les maîtres italiens au musée de Munich. — A. Michel : Le Salon de 1884. — Mémoire de Gouthière. — (1er août). Genevay : Ch. Le Brun. — E. Michel : Les Holbein au musée de Munich. — Democède : Un pavage en vieille faïence de Rouen. — Hymans : Rubens et la gravure sur bois. — ARTISTE (juin). Marmontel : Ch. Gounod et son œuvre. — Peladan, Blémont, du Seigneur : Le Salon de 1884.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (août). Numa Droz : L'Exposition de Turin. — Léo Quesnel : Herbert Spencer et sa philosophie. — Maystre : Excursion en Algérie et en Tunisie. — A. Rivier : Le troisième centenaire de l'Université d'Édimbourg. — Godet : A propos d'une collection d'autographes. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (mars). Moulin : Le palais de l'Académie au XVIIe siècle. — Les Mémoires dits de Rocca sur la guerre d'Espagne et leur véritable auteur. — Ernouf : Causeries d'un bibliophile. — BULLETIN DU CERCLE DE SAINT-SIMON (n° 3). G. Hanotaux : Études sur Henri Martin. — Ch. Normand : Un bohème de lettres au XVIIe siècle ; Benjamin Priolo. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (19 juillet). Observations sur le maniement du fusil d'infanterie. — Artillerie de côte. — (26 juillet, 2 et 9 août). Chemins de fer pour assurer les communications d'une armée en campagne. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (1er trimestre). Ch. Maunoir : Rapport sur les travaux de la Société de géographie et sur les progrès des sciences géographiques en 1883. — E. Duboc : Notes sur un croquis hydrographique levé en 1874 dans l'Ogôoué. — Guyot : Le Muaraze, affluent du Zambèze. — Le R. P. Jean : Étude comparative des langues malgache et malaise.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (juillet). Abbé Lehir : François Lenormant. — De Gourmont : La littérature contemporaine en Italie ; Salvatore Farina. — Amélineau : Le nom des Hébreux et les monuments égyptiens. — Dupont : La spiritualité de l'âme. — Henry : Correspondance inédite de J. de Maistre. — Hamard : Communications relatives à l'antiquité de l'homme. — CORRESPONDANT (25 juillet). A. Villamus : Le général Skobeleff. — De la Brière : Marie-Christine de Savoie. — Dr Bernard : De Toulon au Tonkin. — Chantelauze : Le cardinal Mazarin, d'après les derniers travaux historiques et critiques d'avril ; l'Allemagne en Orient. — Ardant : L'industrie de la porcelaine à Limoges. — (10 août). De Falloux : *La Vie de Mgr Dupanloup,* par l'abbé Lagrange. — Bridou : Les fonctions du cerveau et les facultés de l'âme. — De Lescure : La duchesse de Lauzun (1750-1794). — Vellot : De Jouffroy et la navigation à vapeur. — De Toulouse. Lautrec : Un poème épique catalan : *l'Atlantide*. — Joubert : *Paris dilettante au commencement du siècle*, par Jullien. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (19 juillet). Renouvier : Henri-Frédéric Amiel. — Vigne : Valentin Conrart. — (26 juillet). Bonnet-Maury Étude critique sur la *Didachè* des douze apôtres. — (2 août). Pillon : Les origines du socialisme moderne. — (9 août). Grindelle : Deux nouveaux manuels d'éducation morale et civique.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (19 juillet). La division de la propriété en France après 1789. — La vie à bon marché ; les institutions suédoises. — (27 juillet). Le commerce extérieur de la France et de l'Angleterre pendant les six premiers mois de 1884. — (2 août). Les projets des chemins de fer à travers les Pyrénées. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — (9 août). Le gaz à Paris. — L'indemnité due aux victimes d'erreurs judiciaires.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 juillet). V. Massé. — La Grisi et Jenny Lind. — Dîners artistiques et littéraires de Paris. — Le crâne de Richelieu. — Alexandre Dumas candidat. — Lettres inédites de Scribe. — (31 juillet). Le prince Zilah et sa clef. — Berlioz écrivain. — Une curiosité historique et littéraire ; les lettres de Mme de Coigny. — (15 août). Diderot chimiste et écrivain public. — Mémoires de Viel-Castel. — Béranger à l'Académie. — Mariage de Lamartine. — Lettre inédite de Boileau. — Sainte-Beuve et Flaubert. — Lettres inédites de Voltaire. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (août). De Fourcand : Le Salon de 1884. — P. Sédille : L'architecture moderne à Vienne. — Bonnaffé : Sabba di Castiglione ; Notes sur la curiosité italienne à la Renaissance. — De Lostalot : M. Bracquemond. — Spire Blondel : La dinanderie. — Müntz : La tapisserie en Angletere. — E. Garnier : La nouvelle porcelaine de Sèvres.

HOMME (L') (10 juillet). Dally : La sélection intellectuelle et les examens du baccalauréat ès lettres. — Sébillot : L'eau de mer dans les superstitions et les croyances populaires. — De Mortillet : Colonisation de l'Algérie. — Issel : Hache polie en hématite.

INSTRUCTION PUBLIQUE (12 juillet). Les divinités d'Alexandrie hors d'Égypte. — J. Levallois : Préfaces de *Britannicus*. — (19 juillet). De Bury : Un plan d'éducation française à la fin du XVIIIe siècle. — Delmont : L'idée et le

jugement. — (26 juillet). Huit : *Les Grenouilles* d'Aristophane. — L. C. : L'éloquence dans la tragédie. — (2 août). Caro et Martha : Les historiens à Rome. — Commentaire d'un passage de Pascal. — (9 août). Croiset : L'éloquence attique au ve siècle. — Levallois : Préfaces de *Bérénice* et de *Bajazet*. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juillet). Lettres de la duchesse de Longueville. — La Rochefoucauld plagiaire. — Shakespeare-Doré. — Desiderata bibliographiques. — Pièces tirées de *Cendrillon* et de *Robinson Crusoë*. — Iconographie lamartinienne. — Mémoires inédits sur le XIXe siècle. — Gravures supprimées par la censure dans l'*Année terrible*. — Dictionnaire des incrédules. — Le peintre Nattier. — Correspondance inédite de Rouget de Lisle. — (10 août). Shakespeare en France. — Un collaborateur de Quérard. — Hommes de lettres qui se sont perdus. — Lettres et documents inédits sur la Clairon. — L'Intermédiaire anglais. — Un crime littéraire de M. Buffet ou de M. Ferry.

JOURNAL DES ECONOMISTES (juillet). O. Noël : La question monétaire et l'union latine. — P. Lafargue : Le blé en Amérique. — Muller : Les sociétés anonymes en Allemagne et en Autriche. — Société de statistique de Paris. — Courcelle-Seneuil : *Principes de la science banquière*, par M. Rota. — Baudrillart : *La Brie d'autrefois*, par M. J. Grenier. — JOURNAL DES SAVANTS (juillet). Ad. Frank : De la philosophie d'Origène. — A. Maury : Œuvres d'Adrien de Longpérier. — Dareste : Code rabbinique. — Wallon : Correspondance de M. de Rémusat. — Hauréau : *Carmina medii ævi*. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (juillet). — Les soldats de première classe. — Service d'exploration et de sûreté dans la cavalerie. — Note sur la composition des garnisons de quelques-unes de nos places fortes de l'Est. — Méthode pour l'exécution du tir de l'infanterie sur des buts invisibles. — L'alimentation du soldat.

MAGASIN PITTORESQUE (31 juillet). Ed. Garnier : Poupées et maquettes de modes. — Tissandier : La direction des aérostats et la navigation aérienne. — De Vaulabelle : Les montres-bijoux. — (15 août). Le peintre Taunay. — La porte Saint-Georges à Nancy. — Projet d'un éléphant colossal. — Manzoni. — Ed. Garnier : Les Nicolaïs en pruneaux. — MOLIÉRISTE (août). Bibliophile Jacob : Quelques notes sur le tombeau et le cercueil de Molière. — Fritsche : H. Schweitzer. — Fritsche : Vade-mecum pour M. Baluffe. — Tivice : *Les Précieuses* et la tradition. — Ch. Livet : Encore *les Précieuses* et Mlle de Scudéry. — Humbert : Le cabinet du *Misanthrope*.

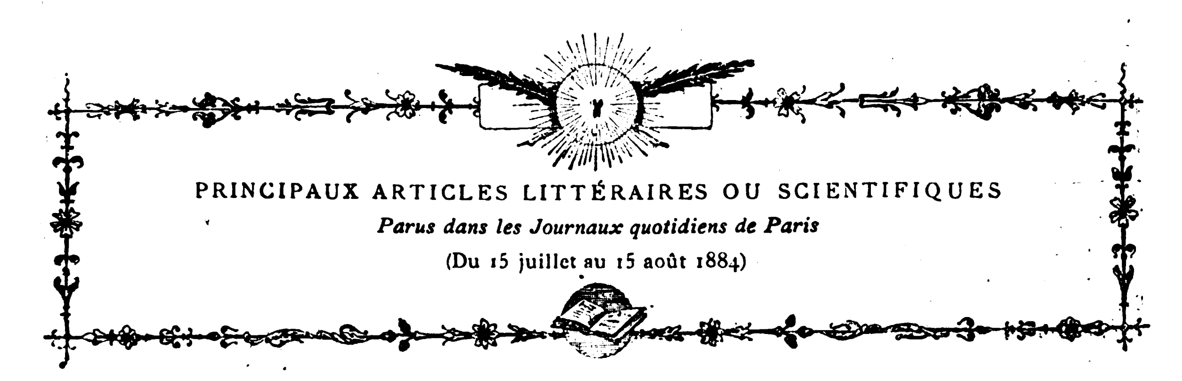
NATURE (19 juillet). — La lumière électrique dans la ville de Colchester. — Oustalet : Les oiseaux des grandes villes. — (26 juillet). Garial : Exposition internationale d'hygiène à Londres. — Hennebert : Le nouveau camp retranché de Paris et les forteresses modernes. — (2 août). Les loteries et le calcul des probabilités. — L'électricité domestique. — Un projet de rade pour le Havre. — L'Exposition générale italienne. — Appareil Deacon, pour découvrir les pertes d'eau dans l'alimentation continue. — (9 août). Nouvelle voiture à vapeur. — La noix de kola. — L'Exposition universelle d'Anvers en 1885. — Le grand ascenseur de Bahia. — Les inondations à Murcie. — Les illusions d'optique et la prestidigitation. — Construction des chemins de fer aux Etats-Unis. — (16 août). L'art industriel à Blois. — L'exploitation du diamant au Brésil, par De Bovet. — L'Exposition internationale de Londres ; section d'éducation. — Ascension aérostatique du 7 août 1884. — Les éclairs ; observations météorologiques. — NOUVELLE REVUE (15 juillet). De Lesseps : Origine et fonction des consuls. — Mme Adam : La patrie hongroise. — Miss Lord : La loi des pauvres en Angleterre. — Nicot : Metz et le pays messin en 1884. — Lecoy de la Marche : La vie au XIIIe siècle. — (1er août). Joly : M. Pasteur ; essai de philosophie médicale. — D'Orcet : Les anciennes corporations de Paris. — Tiersot : La musique dans les fêtes de la Révolution.

POLYBIBLION (juillet). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Nécrologie ; Institut ; la prise de la Bastille ; les *ex-libris* de Schœpflin. — Deux Parnassiens bretons au XVIIe siècle. — Débuts de l'imprimerie à Orléans.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (juin). Sanlaville : Du rôle des ministres comme administrateurs et comme chefs hiérarchiques ; spécialement de leurs pouvoirs à l'égard des gouverneurs des colonies et du gouverneur général de l'Algérie. — (juillet). Bonnassieux : Examen des cahiers de 1789 au point de vue commercial et industriel. — REVUE ALSACIENNE (juillet). Kulff : Les chansons populaires de l'Alsace. — Wolowski : Le corps franc des Vosges. — Lettres inédites de Pfeffel aîné à Conrad Pfeffel. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (juillet). P. Broca : La préparation des hémisphères cérébraux. — Sabatier : L'ethnologie de l'Afrique du Nord. — Goldstein : Des circonférences du thorax et de leurs rapports à la taille — Ten-Kate : Sur quelques crânes de l'Arizona et du Nouveua-Mexique. — Denicker : Les Kalmoucks. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (mai-juin). E. Renan : La mosaïque de Hamman. — Lif : Nouvelles observations. — G. Bapst : L'orfèvrerie d'étain dans l'antiquité. — Haussoulier : Notes sur la formation des caractères complémentaires de l'alphabet grec. — Muntz : Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — Bapst : La bossette d'Anvers et le casque d'Anfreville. — Bayet : Notes sur le peintre byzantin Pausélinos et sur le guide de la peinture du moine Denys. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (juillet). — De Castelnau : Jehan Langlois sculpteur, du duc d'Epernon. — Guiffrey : Maîtres sculpteurs parisiens en 1641. — De Montaiglon : Eustache Lesueur. — Actes d'état civil d'artistes français : Naissance de Carle Vernet ; décès d'Antoine Laveau et de J.-B. Claude Robin. — REVUE BRITANNIQUE (juillet). X. Marmier : En Finlande. — Choiseul, Kalb et La Fayette. — L'Italie en 1882. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (août). Defoë : Lady Roxana. — Saint-Foix : L'oracle. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Diderot : Mes pensées bizarres sur le dessin. — Mme d'Epinay : Mémoires et correspondance. — Poésies de troubadours. — Correspondance inédite de Colbert. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (14 juillet). Schrader : La question et l'origine de la civilisation babylonienne. — Gaidoz et Sébillot : Le blason populaire de la France. — (21 juillet). C. Port : Questions angevines. — Gœlzer : Sulpice-Sévère. — (28 juillet). De Bourmont : La fondation de l'Université de Caen et son organisation au XVe siècle ; la bibliothèque de l'Université de Caen au XVe siècle. — Séailles : La morale de Descartes. — Séailles : Essai sur le génie dans l'art. — (11 août). Preiswerk : Grammaire hébraïque. — Wœlfflin : Archives de lexicographie et de grammaire latines. — Forgues : Mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles. — REVUE DES DEUX MONDES (15 juillet). G. Boissier : Les épopées françaises du moyen âge. — De Vogüé : Les écrivains russes contemporains ; le comte Tolstoï. — A. Sorel : Dumouriez aux affaires étrangères. — Brethous-Lafargue : Les maîtres de l'opéra français. — Ganderax : A propos du centenaire de Diderot. — REVUE GÉNÉRALE (15 juillet). Martineau : La conquête du Yunnan. — Grandmougin : Le monument de Berlioz. — Laillez : M. Atha-

nase Coquerel fils. — Zari : Souvenirs sur Gustave Doré. — (1er août). — Feer : Un conférencier anglo-hindou. — M. Guillemot : A propos d'une statue (Gustave Doré). — REVUE DE GEOGRAPHIE (juillet). — Drapeyron : La crise géographique. — Niox : Les éléments de la géographie physique de l'Algérie. — Dupuis : Mon retour au Tonkin. — Paquier : Le projet d'Ecole nationale de géographie. — Le prince Bonaparte : Les premiers voyages des Néerlandais dans l'Insulinde (1595-1602). — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (juillet). La colonisation algérienne. — Le percement de l'isthme de Corinthe. — Rogozinski : Expédition aux cataractes du Moungo. — Pinabel : Fuite des missionnaires du Laos (Tonkin). — Moynier et Faure : Explorations au midi du Zambèze. — REVUE LITTÉRAIRE (juillet). — L'œuvre oratoire de M. Rousse. — A. Rastoul : *Jean de Witt,* par M. Lefèvre-Pontalis. — Morel : Légende de saint Joseph. — Regourd : *L'astronomie populaire,* par M. C. Flammarion. — Veuillot : *Nerto,* par Mistral. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juillet). V. Brochard : De la croyance. — Delbœuf : L'origine de la vie et de la mort. — Ch. Secretan : La restauration du thomisme. — Herbert Spencer : *Principes de sociologie.* — Perrier : *La philosophie zoologique avant Darwin.* — Lettre de M. de Pressensé sur les origines. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (12 juillet). Boutmy : Des précautions à prendre dans l'étude des constitutions étrangères. — Barine : George Eliot, d'après des publications récentes. — (19 juillet). — E. Mouton : Essai d'ostéologie morale. — Michel Bréal : Quatre ans de réformes. — Alice d'Angleterre, grande-duchesse de Hesse ; son journal. — (26 juillet). Paul Janet : Les suggestions dans l'état hypnotique. — Brunetière : Le manifeste de Brunswick. — (2 août). P. Janet : Les suggestions dans l'état hypnotique. — Lemaître : Racine, d'après M. Deschanel. — (9 août). Jalliffier : Les provinces françaises et l'unité nationale. — G. Bergeret : Le roman social. — P. Janet : Les sensations. — Ledrain : Tréguier et M. Renan. — REVUE SCIENTIFIQUE (12 juillet). Dastre et Morat : Les vaso-moteurs. — Binet et Feri : Les paralysies par suggestion. — L'attaque et la défense de Paris. — (19 juillet). Hayem : Le traitement du choléra. — Ville : L'engrais et la production agricole. — Simonin : Le port de New-York et le commerce des États-Unis. — Forestié : Pharmaciens et médecins à Montauban au XIVe siècle. — (26 août). Introduction à la chimie, manuscrit inédit de Diderot. — Ch. Henry : Notes sur le *Cours de chymie* de Rouelle, rédigé par Diderot. — Obreen : La colonisation de l'Afrique australe. — Trouessart : Les moas ou oiseaux géants de la Nouvelle-Zélande. — (2 août). Paris port de mer. — De Varigny : Les révélations de sainte Thérèse. — Richet : Lavoisier et la chaleur animale. — Violle : L'étalon absolu de la lumière. — (9 août). Fournier de Flaix : Le port du Havre. — Heckel : L'évolution comparée dans le règne animal et le règne végétal. — La Martinique et les erreurs des géographes. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (15 juillet et 1er août). Mickiewicz : Henri Sienkiewicz et son œuvre. — Louis Ratisbonne : Rouget de Lisle. — Janvier : La littérature en Haïti.

SCIENCE ET NATURE (19 juillet). Kingelmann : Machines primitives employées à l'élévation des eaux. — (26 juillet). Gahéry : Les piscines de natation. — P. Arène : Une mosquée à Kairouan. — Riche : Les eaux potables et les matières inorganiques. — (2 août). Férus : Où vivent les reptiles. — Portier : Pyrites et la fabrication de l'acide sulfurique. — Balland. — Le pain de munition du soldat français. — (9 août). — De Sylva : Les signaux de guerre. — Cl. Bernard : Maximes de la vie. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 juillet). Samion : Réforme de l'administration. Les convocations de l'infanterie territoriale. — Campagne de l'armée du Nord. — Souvenirs militaires du général baron Hulot. — Madagascar. — (1er août). Général Wolff : Souvenirs d'un lieutenant du génie ; huit mois en Algérie, en 1836. — Poullet : Au Tonkin ; le combat de Bac-Lé. — Ecrits inédits de Vauban.



PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juillet au 15 août 1884)

CONSTITUTIONNEL. Juillet : 19. *Vie de Mgr Faurie,* par Castaing. 20. Cucheval-Clarigny : *La liberté d'enseignement et l'université,* par E. Beaussire. 28. J. Barbey d'Aurevilly : *A rebours,* par Huysmans. 30. *Histoire de la discipline parlementaire,* par Reynaerts.

DÉBATS. Juillet : 15-16. G. Charmes : *Les îles des princes,* par Schlumberger. 17-24 et août 9. De Molinari : En Corse. 23. G. Charmes : Le socialisme d'État, par M. Léon Say. 29 et août 8. Mori : Romanciers. 31. Darmesteter : La littérature irlandaise et Ossian. — Août : 11. Egger : L'œuvre de M. de Longpérier. 12. Chantavoine : *Andrée,* par G. Duruy. 14. E. Bertin : *Roses de Noël,* par Mme de Blocqueville.

DÉFENSE. Juillet : 17. *Vie de Mgr Dupanloup,* par l'abbé Lagrange. 19. Œuvres choisies de Mgr Lavigerie.

XIXe SIÈCLE. Juillet : 16. Rats de bibliothèque. 22. F. Sarcey : Joséphin Soulary et la pléiade lyonnaise. 22. Sarcey : le comédien Geoffroy. — Août : 5. Sarcey : Gustave Mathieu.

ÉVÉNEMENT. Juillet : 24. Gayda : Aubanel. 25. Champsaur : Mme de Villars. 26. Diderot. 28. Deschaumes : Apothéose au rabais ; Diderot. 29. Le peintre Chintreuil. — G. Duval : L'Académie et G. Sand. — Août : 15. Edm. Morin.

FIGARO. Juillet : 24. M. de la Guéronnière. 30. Darimon : Les détrousseurs d'autographes. — Août : 1. G. Sand. 4. A. Houssaye : La statue de Béranger.

FRANÇAIS. Juillet : 18. Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur. 22. Les antécédents de Pierre Cauchon, juge de Jeanne d'Arc. 25. Correspondance de G. Sand. 28. Ch. de Montalembert et Léon Cornudet. 29. Victor Massé.

— Août: 4. *Souvenirs sur l'émigration, l'Empire et la Restauration*, par de Puymaigre. 5. Diderot, auteur comique. 8. La poésie provençale; *Nerto*. 11. Le P. de Coudren.

FRANCE LIBRE. Juillet: 24-25. Lacour: De *Bernerette à Sapho*. — Août: 11. Lacour: Diderot et G. Sand au théâtre.

GAZETTE DE FRANCE. Juillet: 26. De Pontmartin: *Le Prince Zilah*, par J. Claretie; *l'Irréparable*, par Bourget. — Août: 9. Les lettres de M. Guizot. — Les lettres de la marquise de Coigny. 11. *Les corporations ouvrières de Paris*, par A. Francklin.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Août: 7. *Jean de Witt*, par Lefèvre-Pontalis.

GIL BLAS. Juillet: 18. Th. de Banville: *L'Enfant*, par J. Vallès. — Août: 10. P. Arène: G. Sand.

LIBERTÉ. Juillet: 21. Drumont: la statue de G. Sand. 28. Drumont: Diderot.

MATIN. Août: 10. G. Sand.

MATIN FRANÇAIS. Août: 1. Hepp: L'Académie et la statue de G. Sand.

MONITEUR UNIVERSEL. Juillet: 18. V. Fournel: Deux chroniqueurs; MM. Claretie et Wolff. 19. Bernadille: l'abbé Moigno. 27 et 10 août. A. Karr. Proposition d'un nouveau calendrier. — Août: 2. *Études familières de psychologie et de morale*, par F. Bouiller. 15. Fournel: *Sapho*.

NATIONAL. Juillet: 27. *La liberté d'enseignement et l'Université*, par E. Beaussire.

PAIX. Août: 5. L. Seché: M. Renan.

PAYS. Juillet: 20. *La liberté d'enseignement et l'Université*, par Beaussire. 29. J. Barbey d'Aurevilly: *A rebours*, par Huysmans. — Août: 1. Lettre d'un abonné de l'Opéra sur Shakespeare.

PRESSE. Juillet: 19. Le professeur Jæger.

RAPPEL. Août: 12. Vacquerie: La statue de G. Sand.

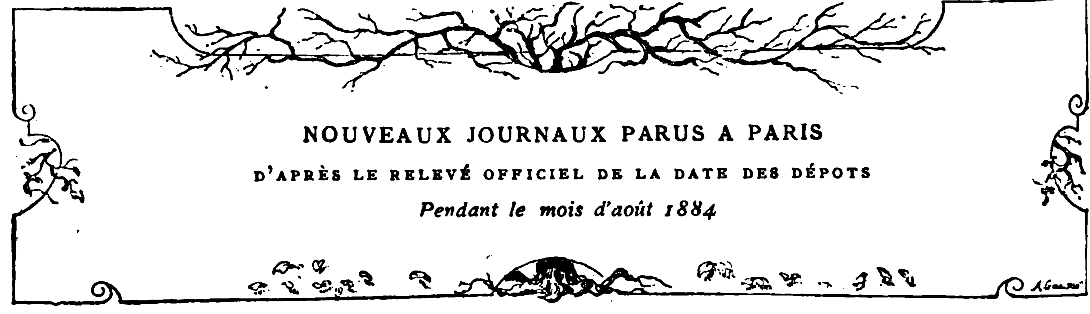
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Juillet: 22 et août 10. P. Laffitte: le centenaire de Diderot. — Août: 2. Les lettres de M. Guizot. 3. La bibliothèque populaire. 5. Hanotaux: Étude sur Henri Martin. 11. La Vénus de Milo et la Victoire de Samothrace. 14. Les manuscrits de Léonard de Vinci.

SIÈCLE. Juillet: 19. Une république parlementaire au XVIIIe siècle; Jean de Witt. 21. *L'Allemagne et l'Italie en 1870*, par Rothan. — Août: 15. De Laforge: Rivarol.

TÉLÉGRAPHE. Août: 8. L. Léger: un poète allemand: Geibel.

TEMPS. Juillet: 18. Claretie: La canne de M. Michelet. 26. Marchand: *Les patenôtres d'un surnuméraire; Les Pensées* de la marquise de Blocqueville. 28. Lettres de M. de Kageneck au baron Alstrœmer. 31 et août 2. Lettres inédites de Voltaire à d'Alembert. — Août: 4. F. Sarcey: *Les Précieuses ridicules*. 5. Heim: La patrie hongroise, par Mme Adam. 9. Legouvé: Un barbarisme; le mot *féminiser*.

UNIVERS. Juillet: 22. La carte de France du ministère de l'intérieur. 24. H. de Pène: *Henri de France*. — Août: 2. Explorations récentes à l'est du Jourdain. 4. La grande pyramide de Giseh.



NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'août 1884

1. *Le Caoutchouc*. In-4°, 4 p. à 3 col., fig., papier de couleur. Bureaux, 100, boul. de Sébastopol. Le numéro, 10 centimes.

3. *Revue internationale*, politique, littéraire, économique, industrielle, paraissant les 1er et 15 de chaque mois. In-4°, 16 p. à 2 col. Levallois, imp. Minart. Bureaux, passage de l'Opéra, galerie du Baromètre, 14. Abonnements: un an, 12 francs. Le numéro, 50 centimes.

Revue rétrospective, recueil de pièces intéressantes, paraissant le 1er et le 15 du mois. In-18, 48 p. Paris, imp. Wattier. Bureaux, 12, galerie d'Orléans. Abonnements: six mois, 4 francs; un an, 8 francs. Ne se vend pas au numéro.

6. *Revue des journaux et des livres*. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Derenne. Bureaux, 52, boulevard Saint-Michel. Abonnements: un an, 6 francs; trois mois, 3 fr. 50. Le numéro, 10 centimes. Paraît le dimanche.

Courrier de l'épargne, conseiller des petits capitalistes. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 225, faubourg Saint-Honoré. Abonnements: un an, 3 francs. Le numéro, 25 c. Bi-mensuel.

Moniteur des assemblées départementales et communales, paraissant tous les dimanches. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Chaix. Bureaux, 17, rue de la Banque. Abonnements: un an, 20 francs; six mois, 12 francs. Le numéro, 50 centimes.

Le Conseiller du commerce, paraissant le dimanche. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 52, boulevard Saint-Marcel. Abonnements: un an, 15 francs; six mois, 8 francs. Le numéro, 35 centimes.

12. *L'Annonce drôlatique*. Journal bi-mensuel. Petit in-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Zabieha. Bureaux, 8, rue Milton. Abonnements: un an, 4 francs. Le numéro, 10 centimes.

17. *Les Étrivières*. Petit in-4° carré, 8 p. à 2 col., fig. Saint-Quentin, imp. du *Glaneur*. Bureaux, Paris, 9, rue du Croissant. Abonnements: un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes.

L'Anti-pourboire, organe universel des intérêts de la société, journal hebdomadaire paraissant le jeudi. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schlæber. Bureaux, 257, rue



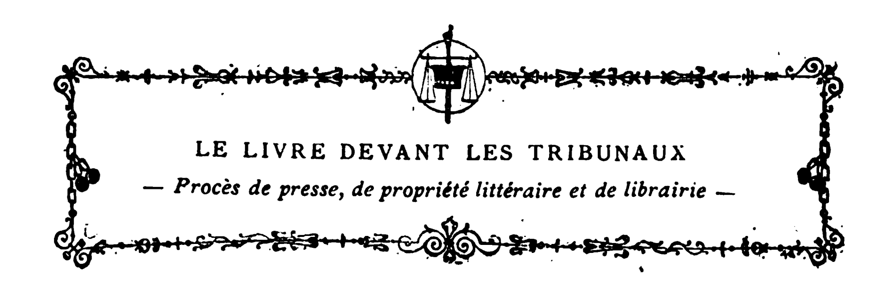
Saint-Honoré. Abonnements: un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes.

19. *La France républicaine*, journal hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 17, rue de la Monnaie. Abonnements: un an, 7 francs; six mois, 4 francs.

La Dépêche populaire, journal politique et littéraire. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 49, rue Richer. Abonnements: un an, 5 francs; six mois, 3 francs. Hebdomadaire.

Sans date. *L'Écho parisien illustré*. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Chapoulaud. Bureaux, 33, boulevard du Temple. Un numéro, 5 centimes.

La Mode du jour, paraissant les 1er et 16 du mois. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Chapoulaud. Bureaux, 33, boulevard du Temple. Abonnements: un an, 10 francs.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

France : *La Bibliothèque des chemins de fer.* — **Étranger** : *M. Pietsch contre l'éditeur du* Schalk. — *Nana en Autriche.* — *Restif de la Bretonne en Russie, interdiction de* Monsieur Nicolas. — *Congrégation de l'Index.*

FRANCE

La Bibliothèque des chemins de fer. — M. Chirac contre MM. Hachette et compagnie, et contre les compagnies du Nord, Orléans, Lyon, Est, Midi et Ouest. — Jugement.

(Les gares de chemins de fer ne peuvent être assimilées à une voie publique, et il appartient aux Compagnies de faire les traités qui leur conviennent pour le service et dans l'intérêt des voyageurs.)

M. Auguste Chirac est auteur d'un ouvrage intitulé : *la haute banque et les révolutions.* Il a demandé à MM. Hachette et Cie, concessionnaires de la Bibliothèque des chemins de fer, de comprendre cet ouvrage dans l'étalage des gares ; il a éprouvé un refus.

Il a composé un second ouvrage intitulé : *les Rois de la République*, il a renouvelé près de MM. Hachette et Cie la même demande, et, le 26 septembre 1883, il a éprouvé un second refus, et à la date du 23 octobre 1883, il a fait assigner MM. Hachette et Cie et les six Compagnies des chemins de fer du Nord, Orléans, Lyon, Est, Midi et Ouest, devant le Tribunal de commerce de la Seine, pour les faire condamner solidairement à comprendre un exemplaire des *Rois de la République*, dans l'étalage des gares, et à le remplacer successivement suivant l'usage, sous une contrainte de 500 fr. par jour de retard pendant une quinzaine, après laquelle il sera fait droit.

Voici l'analyse de ses moyens qu'il a développés en personne.

Les six grandes Compagnies de chemins de fer ont concédé à MM. Hachette et Cie le droit exclusif d'établir dans toutes les gares de France des bibliothèques pour étaler et vendre des ouvrages de librairie.

Elles n'ont ni demandé ni obtenu l'homologation ministérielle pour cette concession, bien que leurs cahiers des charges leur fassent une obligation d'obtenir cette homologation, pour toute concession donnant lieu à une perception quelconque.

MM. Hachette et Cie, en vertu de cette concession irrégulière, s'attribuent le droit de ne vendre que les ouvrages édités par eux, et d'exclure, selon leur bon plaisir, les ouvrages qui ne sortent pas de leur maison.

Ce prétendu droit est contraire à l'ordre public ; il constitue une véritable censure à l'encontre de tout ouvrage pouvant faire ombrage aux Compagnies ou à leurs amis. Il porte atteinte à la liberté des transactions commerciales et à la liberté de propager la pensée proclamée par la loi de 1881.

Il fait échec à l'article 6 du Code civil qui défend de déroger, par des conventions particulières, aux lois qui intéressent l'ordre public et les bonnes mœurs, et à l'article 1172 du même Code, qui prononce la nullité de toute condition d'une chose impossible, contraire aux bonnes mœurs ou prohibée par la loi.

Les Compagnies ne peuvent pas invoquer le droit de faire chez elles ce qui leur plaît ; elles ne sont pas propriétaires, elles sont seulement usufruitières de leurs lignes et de leurs gares, et, en cette qualité, elles ne peuvent pas concéder une exploitation exclusive, qui est une véritable servitude.

Quand même elles seraient considérées comme propriétaires de leurs gares, leur droit d'établir une servitude serait limité par l'article 686 du Code civil ainsi conçu : « Il est permis aux propriétaires d'établir sur leurs propriétés, ou en faveur de leurs propriétés, telles servitudes que bon leur semble, pourvu que les services établis ne soient imposés ni à la personne ni en faveur de la personne, mais seulement à un fonds, et pour un fonds, et pourvu que ces services n'aient d'ailleurs rien de contraire à l'ordre public. »

M. Chirac conclut en demandant au tribunal de prononcer la nullité de la concession accordée à MM. Hachette et Cie, de dire que tout concessionnaire de librairie dans les gares est un intermédiaire de l'intérêt public qui ne peut exclure des bibliothèques tel ou tel ouvrage d'un format portatif, en dehors des cas prévus par la loi.

Et, en conséquence, de condamner MM. Hachette et Cie à étaler et remplacer, suivant l'usage, un exemplaire de son ouvrage, et à lui payer des dommages-intérêts à fixer par état pour la réparation du préjudice résultant du refus qu'il a subi.

Voici maintenant l'analyse des arguments de la défense, qui a été présentée par Me Houyvet, agréé, au nom des

Compagnies des chemins de fer, et par Me Bordeaux, agréé, au nom de MM. Hachette et Cie. Les Compagnies de chemins de fer, chargées de faire un service public, ont pour devoir de prendre toutes les mesures nécessaires pour la sûreté, la commodité et même l'agrément des voyageurs. C'est dans ce but qu'elles installent dans leurs gares des buffets, des restaurants, etc.

C'est dans ce but qu'elles ont songé à installer des bibliothèques pour la vente des ouvrages destinés à charmer les ennuis de la route. Elles ont traité avec une maison choisie parmi les plus honorables, la maison Hachette.

La convention qu'elles ont passée avec cette maison a déjà eu les honneurs d'une discussion devant la Chambre des députés, et cette discussion a été tranchée contre ceux qui l'avaient provoquée.

Aujourd'hui, M. Chirac reprend cette même discussion devant le tribunal de commerce, et il demande la nullité de la convention, sous le double prétexte qu'elle n'a pas reçu l'homologation ministérielle, et qu'elle constitue une servitude établie sans droit.

Sur le premier point, le tribunal sait que l'homologation ministérielle est nécessaire, uniquement pour la question de transport, mais que cette homologation n'a aucune raison d'être pour les conventions que les Compagnies passent avec leurs fournisseurs et leurs auxiliaires, ces conventions commerciales doivent seulement être communiquées aux ingénieurs du contrôle, afin de leur permettre d'apprécier si les droits des tiers ne sont pas compromis.

Dans l'espèce, la convention avec MM. Hachette et Cie a été soumise à l'autorité préfectorale, qui lui a donné son approbation, et à ce point de vue, elle est inattaquable.

Sur le second point, il est difficile de comprendre comment M. Chirac a pu trouver l'établissement d'une servitude dans la concession accordée à MM. Hachette et Cie.

C'est un traité de service intérieur dans l'intérêt des voyageurs, rien de plus. Il est facile de comprendre que les Compagnies ne peuvent pas admettre dans leurs gares tous les industriels qui voudraient y installer des cafés et des restaurants, des ventes de fleurs, etc.

On se demande ce que deviendraient la sûreté et la régularité des services, avec la liberté sollicitée par M. Chirac. Cette liberté rendrait toute administration impossible, et le procès serait vraiment incompréhensible, si l'on ne savait qu'il est fait dans un but de réclame ; la solution n'en saurait être douteuse, elle a déjà été donnée dans une affaire qui n'est pas sans analogie avec celle de M. Chirac.

Les hôteliers de Marseille ont fait un procès à la Compagnie de Lyon, qui avait installé un hôtel auquel elle avait donné le nom d'hôtel du Terminus.

Leur demande a été repoussée, et le même sort est réservé à celle de M. Chirac.

Le tribunal a décidé que les Compagnies avaient le droit de prendre toutes les mesures utiles à la bonne exploitation de leur service.

En conséquence, il a déclaré M. Chirac mal fondé en sa demande et l'a condamné aux dépens.

Voici le texte du jugement prononcé par le tribunal :

« Le tribunal,

« Attendu que Chirac prétend qu'une gare de chemin de fer serait une voie publique ; que la concession accordée à une personne, à l'exclusion de toutes autres, de vendre des objets de librairie dans ces gares serait illicite en ce qu'elle porterait atteinte à la liberté du commerce ; qu'elle constituerait un monopole que les lois concernant les concessions et exploitations de chemins de fer n'ont pas autorisé ; enfin, parce que les conventions intervenues entre Hachette et Cie et les six Compagnies en cause n'auraient pas été revêtues de l'homologation administrative ; qu'il soutient, en conséquence, que ce serait à tort que Hachette et Cie auraient refusé de mettre en vente dans les gares desdites Compagnies le livre intitulé : « les Rois de la République » dont il se dit l'auteur ;

« Mais attendu, d'une part, que l'accès et la circulation dans les gares, loin d'être absolument libres, font l'objet d'un règlement spécial ; que le public ne peut y pénétrer qu'à certaines conditions ; qu'elles ne sauraient donc être assimilées à une voie publique ; que, d'autre part et contrairement aux prétentions de Chirac, aucune disposition légale et administrative ne s'oppose à ce que les Compagnies de chemins de fer passent avec qui leur convient des traités pour les besoins de leur exploitation ; qu'elles ne sont pas tenues de faire homologuer ces traités, et qu'il est incontestable qu'elles ont le droit, surtout lorsqu'il s'agit d'un service intérieur, d'imposer à leurs contractants les conditions qu'elles jugent utile d'exiger dans l'intérêt des voyageurs et d'une bonne administration ; que, dès lors, le traité intervenu entre elles et Hachette et Cie et approuvé par l'autorité préfectorale, n'a rien d'illicite ;

« D'où il suit que Hachette et Cie n'ont fait qu'user d'un droit qu'ils tiennent dudit traité en refusant de mettre en vente le livre de Chirac, et que les Compagnies défenderesses ne pourraient être contraintes, dans un intérêt privé, à subir des conditions ne résultant ni des lois ni des règlements en vigueur.

« Par ces motifs,

« Déclare Chirac mal fondé en toutes ses demandes, fins et conclusions, l'en déboute ;

« Et le condamne aux dépens. »

(Tribunal de commerce de la Seine, audience du 28 juillet 1884.)

(Comptes rendus du *Droit ;* numéros des 28-29 juillet et 13 août 1884.)

Propriété littéraire. — Changements apportés par l'éditeur à un manuscrit. — « La Fille de Nana. » — MM. Sirven et Leverdier contre M. Roy.

Le grand succès obtenu par M. Emile Zola avec *Nana* a fait naître une quantité d'imitations. De ce nombre est la *Fille de Nana*, due à la collaboration de MM. Alfred Sirven et Henri Leverdier.

Le roman terminé, il fut vendu à l'éditeur Roy, qui devait le faire paraître en éditions illustrées, dites populaires.

M. Sirven ne fut pas peu surpris en lisant, il y a quelques jours, un exemplaire de l'édition parue chez l'éditeur Roy, de trouver son roman complètement transformé. Une série de chapitres dont il n'est pas l'auteur avaient été intercalés dans son texte.

Il se fâcha et envoya du papier timbré à son collaborateur et à l'éditeur.

M. Sirven prétend que le contrat intervenu entre les auteurs et l'éditeur a été violé.

Le roman ne comportait, d'après lui, aucune addition ni suppression.

Les règles et les principes qui régissent la propriété littéraire sont formels sur ce point. Il est certain qu'il n'est pas permis à un éditeur de transformer à sa volonté, en y ajoutant ou en retranchant, un ouvrage quelconque. L'ouvrage doit être édité tel qu'il a été vendu. Les auteurs, d'accord sur ce point, peuvent seuls, nous semble-t-il, donner à leur

œuvre tel agrandissement ou telle réduction qu'ils jugent convenables.

La question sera résolue, à bref délai sans doute, par le tribunal civil de la Seine.

Diffamation. — « La Police secrète prussienne. » — M. Nordau contre M. Victor Tissot.

On sait que M. Victor Tissot s'est déjà attiré la haine des Allemands pour la publication de différents ouvrages patriotiques.

Nous apprenons aujourd'hui qu'un Allemand, M. Max Nordau, vient d'adresser au président du tribunal civil de la Seine une requête assez bizarre à propos d'un passage le concernant dans la *Police secrète prussienne.*

Voici ce document :

« A Monsieur le président du tribunal civil de la Seine.

« M. Max Nordau, docteur, 37, rue Mosnier, ayant Mᵉ Cortot pour avoué, demande qu'il vous plaise l'autoriser à assigner à bref délai par-devant le Tribunal civil de la Seine, M. Victor Tissot, pour, attendu que M. Victor Tissot a fait publier chez M. E. Dentu, éditeur, un ouvrage intitulé : la *Police secrète prussienne;* que ce livre contient le passage suivant : « Un sous-Beckmann, un certain Nordau, qu'un mi« nistre français a décoré du ruban violet d'officier d'académie, « a bien fait un ouvrage en deux tomes pour prouver que les « habitants des bords de la Seine ont plus besoin d'être civilisés « que ceux des bords du Congo. »

« Attendu que M. Victor Tissot avait précédemment, dans des termes flétrissants, dépeint M. Beckmann comme un espion payé par un gouvernement étranger ; que la qualification de *sous-Beckmann* est outrageante pour le caractère de l'exposant en même temps qu'elle est de nature à porter atteinte à son honneur et à sa considération ; que M. Nordau est fondé à exiger la suppression des mots *sous-Beckmann,* que les démarches amiables faites par lui dans ce but sont restées infructueuses ; qu'il est fondé également à poursuivre la réparation du préjudice qui lui a été causé, qu'il y a urgence.

« Par ces motifs, voir dire M. Tissot que dans la huitaine du jugement à intervenir, il sera tenu de faire supprimer de son ouvrage les mots *sous-Beckmann;* sinon et faute par lu de ce faire s'entendre condamner à payer la somme de mille francs de dommages-intérêts par jour de retard pendant un mois, passé lequel temps il sera fait droit.

« Et pour le préjudice causé, voir autoriser le requérant à faire insérer le jugement à intervenir dans vingt journaux de France et de l'étranger à son choix et aux frais de M. Tissot, s'entendre en outre condamner aux dépens. Sous toutes réserves.

« Mᵉ CORTOT. »

Voilà un procès qui sera curieux, et des juges qui seront bien embarrassés.

Comment décider si le nom de M. Beckmann, attaché à l'ambassade d'Allemagne à Paris, correspondant de la *Gazette nationale,* directeur de la *Correspondance française,* est un nom qui constitue à lui seul une injure et une diffamation ?

Outrages aux bonnes mœurs. — « Charlot s'amuse. » « Autour d'un clocher. » — « Les Blasphèmes. »

Le Parquet poursuit, dit-on, pour outrages aux bonnes mœurs, M. Paul Bonnétain, auteur de *Charlot s'amuse;* MM. Fèvre et Desprez, auteurs de *Autour d'un clocher,* et M. Jean Richepin, le poète des *Blasphèmes.*

Mise en vente d'ouvrages obscènes. — M. Delahays.

Dans son audience du 23 juillet dernier, la 9ᵉ chambre du tribunal correctionnel de la Seine avait condamné par défaut M. Adolphe Delahays, libraire, à quatre mois de prison et 500 francs d'amende pour mise en vente de livres obscènes.

M. Delahays fit opposition à ce jugement. Le tribunal, statuant sur jugement nouveau et faisant application à M. Delahays des art. 59, 60 du Code pénal, 1 et 2 de la loi du 2 août 1882 et 463 du Code pénal (circonstances atténuantes), l'a condamné le 20 août dernier à dix jours de prison, 50 francs d'amende et a ordonné la destruction des livres saisis.

Nous croyons savoir que M. Delahays doit comparaître prochainement devant la cour d'assises, sous l'inculpation d'offre et de mise en vente de livres obscènes.

ÉTRANGER

Angleterre.

Propriété littéraire. Droit de reproduction. Ouvrage tombé dans le domaine public. — MM. Houghton, Mifflin et Cⁱᵉ contre la « Lovell's Library ».

MM. Houghton, Mifflin et Cⁱᵉ, éditeurs des œuvres de Longfellow, intentent une action en dommages-intérêts contre la *Lovell's Library* qui a publié *Hyperim* et *Outre-mer,* de ce poète, en prétendant que ces ouvrages sont tombés dans le domaine public. MM. Houghton, Mifflin et Cⁱᵉ réclament 25,000 dollars.

Allemagne.

La « Nana » de M. Zola.

La traduction allemande de *Nana* (Budapest, Grimm) a été défendue en Allemagne. Chose singulière, la défense ne s'étend pas à l'original français.

Le livre intitulé : « la Société de Berlin. »

On se rappelle les colères suscitées par la publication à Paris de la *Société de Berlin,* dont l'auteur s'est caché derrière le pseudonyme du comte Wasili. Ne pouvant s'en prendre à ce « comte Wasili » inconnu, le parquet de Berlin a envoyé devant les tribunaux un libraire du nom de Twietmeyer, qui a vendu le livre proscrit.

Au cours des débats qui remontent à mercredi dernier, le procureur royal a soutenu que l'accusé s'était fait le complice d'un crime de lèse-majesté, en vendant un livre qui, dans plus d'un passage, péchait par un manque de respect à l'égard de l'empereur et de la famille impériale.

L'accusé a répondu que le livre n'avait été frappé d'interdit que huit jours après la saisie des exemplaires dans son magasin ; qu'en outre, il n'était que la reproduction d'une série d'articles publiés dans la *Nouvelle Revue,* laquelle avait été et est encore librement distribuée par tous les bureaux de postes allemands.

La cour, acceptant les arguments de l'accusé, l'a acquitté.



Presse. Diffamation. — M. Pietsch contre l'éditeur du « Schalk. »

Le tribunal des échevins de Berlin vient de juger une cause qui a eu un certain retentissement dans le monde littéraire de Allemagne.

M. Louis Pietsch, un des journalistes les plus en vue à Berlin, avait intenté un procès en diffamation contre M. Frédéric Thiel, éditeur du *Schalk*, parce que ce journal soi-disant satirique lui avait adressé le reproche d'être un critique vendu.

Le défendeur a été condamné à 500 marks d'amende.

En outre, le tribunal a reconnu à M. Pietsch le droit de publier le jugement aux frais de M. Thiel.

Autriche.

« Nana », par Émile Zola.

Le tribunal de première instance a interdit la mise en vente de la traduction allemande du roman: *Nana*, par M. Emile Zola. Cet arrêté est motivé par le fait que certains passages du livre, ainsi que plusieurs gravures qui illustrent le texte, constituent un outrage aux bonnes mœurs.

Autriche. — Les tribunaux de Vienne ont condamné « les Mensonges conventionnels » de M. Max Nordau, vu les attaques qu'il contient contre les institutions consacrées, particulièrement contre le mariage. — Malgré ou peut-être à cause du jugement, cinq éditions successives de l'ouvrage ont été épuisées.

Russie.

Restif de la Bretonne: « Monsieur Nicolas. » Interdiction de cet ouvrage.

La censure russe vient d'interdire l'entrée en Russie de « Monsieur Nicolas », de Restif de la Bretonne, sous prétexte que l'on y critique S. M. l'Empereur.

Interdiction de la « Neue freie Presse » de Vienne.

La vente de la *Neue freie Presse* de Vienne a été interdite en Russie pour la seconde moitié de l'année 1884.

Italie.

Congrégation de l'Index.

La Congrégation de l'Index vient de condamner le nouvel ouvrage du P. Curci intitulé *Vaticano Regio*.

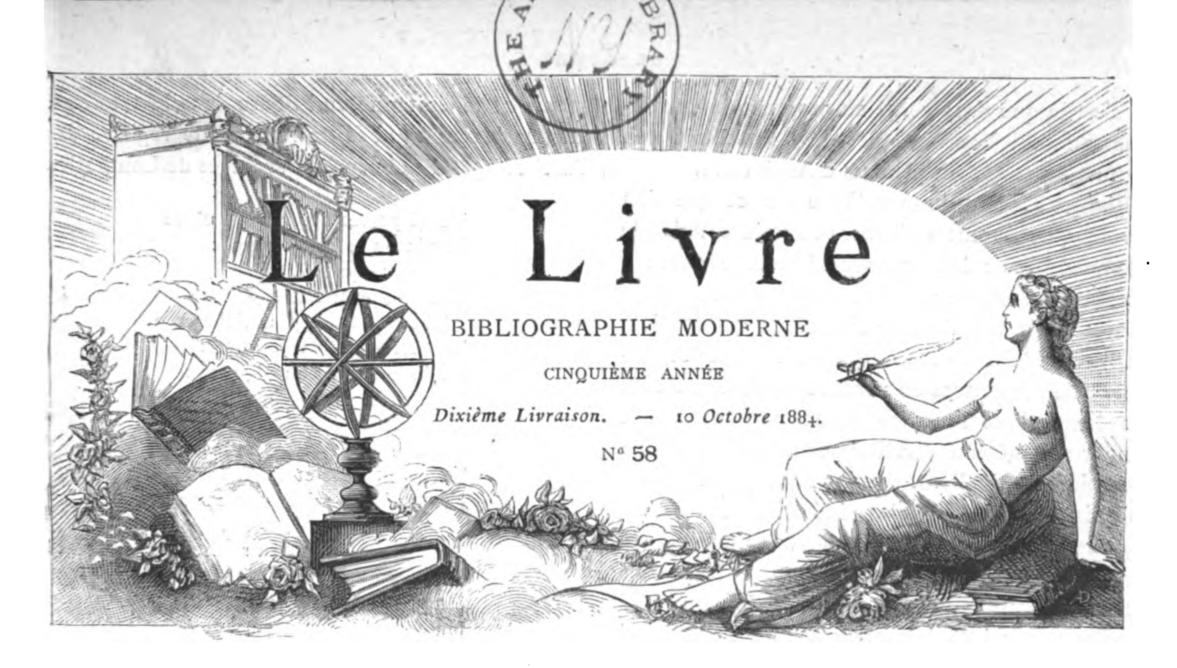
Turquie.

Curieuse suspension d'un journal.

La vente du *Ferdjumani Kahikat*, journal turc qui paraît à Constantinople, a été interdite pendant quinze jours, sous prétexte que le rédacteur, qui est chrétien, avait cité dans un article quelques versets du Coran, chose défendue à tout autre qu'un musulman.



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Le Mouvement littéraire, par ÉDOUARD DRUMONT. — **Correspondances étrangères : Italie, par** G. DE LÉRIS. — **Critique littéraire du mois. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Livres d'amateurs. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

*La chronique en voyage. — La cathédrale de Canterbury. — La tombe du prince Noir. — Ce que disent les morts. — Un bibliothécaire d'autrefois. — La bibliothèque de Canterbury. — Chartes et diplômes. — La signature de saint Dunstan. — Sainte-Mary's College. — Une bibliothèque de jésuites. — La neutralité du livre. — Les Français en Angleterre. — Les leçons de l'exil. — Une colonie protestante. — Augustin Filon et l'*Histoire de la littérature anglaise.



E livre que je lis depuis une semaine a été écrit, il y a bien des siècles, et il est émouvant encore comme au premier jour; il est instructif comme un livre d'histoire, poétique comme une vieille chronique et plus humain que tous nos volumes contemporains. Ce livre s'appelle la cathédrale de Canterbury, et je vous assure que lorsqu'on parcourt ce poème de pierre, l'âme est plus remuée et l'esprit plus impressionné qu'en parcourant nos actualités.

Cette Angleterre, si active aux affaires, si mêlée au mouvement du monde entier, n'en reste pas moins le pays traditionnel par excellence. On n'y brise rien, on n'y détruit rien, et l'on montre encore avec vénération la dalle qui, en 1170, fut teinte du sang de saint Thomas Becket. Le trône de pierre d'Éthelbert, que le roi saxon donna pour siège épiscopal à saint Augustin, l'apôtre de la Grande-Bretagne, est à la même place au fond de l'abside,

et c'est là que s'asseyent, au moment de leur intronisation, les archevêques de Canterbury qui, comme on sait, sont primats d'Angleterre.

Rien ne peut donner l'idée de ce que l'on éprouve, non point seulement dans la cathédrale elle-même, mais dans ces cours immenses qui l'entourent, le long de ses cloîtres en ogive, sous les voûtes de ces bâtiments silencieux que tapisse un lierre épais. De ces murailles humides et glaciales, de ces masses de verdure sombre, de tous ces lieux dont le romantisme particulier fait songer au château d'Édimbourg se dégage une sensation particulière. On n'évoque point par un effort intellectuel l'âme des générations évanouies, c'est cette âme elle-même qui vous possède, qui vous étreint, s'empare de vous avec je ne sais quelle irrésistible puissance. Dès qu'on est entré dans cette enceinte épiscopale et monastique, qui n'a point changé depuis le moyen âge, il semble qu'on sente s'appesantir sur soi la main robuste de ces morts athlétiques qui sont là étendus sur leurs tombeaux.

Guerriers, évêques, princes et rois semblent seulement endormis, tant leurs physionomies graves ont gardé un relief éloquent. Voici notre vainqueur de Poitiers, le prince Noir, couché dans sa sombre armure de combat avec son chien à ses pieds. Au-dessus de lui sont suspendus les gantelets, le heaume, le bouclier qu'il portait dans les batailles. Considérez ces trois plumes d'autruche qui figurent dans ses armes: ce sont celles qui ornaient le casque du vieux roi Jean de Bohême qui, aveugle, se fit attacher à ses écuyers et se rua dans la mêlée. Au champion de la France, le prince Noir prit les plumes et la devise *Ich Dien: Je sers.* Tous les princes de Galles ont porté ces armes depuis, et vous les retrouverez sur la manche des officiers et des soldats du régiment du prince de Galles actuel.

A la tête du tombeau on lit l'inscription suivante :

Cy gist le noble prince mons. Edouard aisnez, fils du très noble roy Edouard tiers, jadis prince d'Aquitaine et de Gales, duc de Cornewailles et counte de Cestre, qui mourut en la fete de la Trinité questait le VIII[e] *jour de june l'an de grâce mil trois cent septante, l'aime de qui Dieu a mercy.*

De chaque côté du mausolée se continue une mélancolique ballade semblable à celle que tant de trépassés d'alors murmurent du fond d'un cercueil aux oreilles des vivants frivoles pour proclamer le néant de la gloire humaine devant cette mort qui, dans les danses macabres, confond les superbes et les humbles. C'est le prince Noir qui a composé lui-même cette épitaphe, qui figure dans le très curieux testament qui se trouve dans le registre de l'archevêque Sudbury aux archives de Lambeth.

Tu qi passez orė bouche close
Par la ou ce corps repose
Entens ce qe te dirai :
Si come te dire le say
Tiel come tu es je autiel fux
Tu serras tiel come je su :
De la mort ne pensai-je mye
Tant come j'avois la vie :
En terre avoie gr'de richesse
Dont je y fis grd' noblesse
Terre, mesons et grd' trésor
Draps, chevaux, argent et or.

Mes ore su je pauvre et chetif;
Perfond en la terre gis :
Ma grd' beauté est tout alee
Ma cher est tout gastée.

Moult est estroite ma meson
En moy n'a si vérité non
Et si ore me veissez
Je ne quide pas qe vous deissez
Que je eusse onques home esté
Sy su je ore de tant changé.

Pour Dieu priez au célestien roy
Que mercy aie de l'aime de moy.
Tous ceux qi pur moy prieront
Ou à Dieu m'acorderont :
Dieu les mette en son Paray
Où nul ne poet être chestiff.

Cet enseignement que vous donne le brillant chevalier, le héros intrépide et magnanime qui, après Poitiers, servit lui-même à table Jean le Bon, prisonnier, un évêque vous le répète sous une autre forme. Chicheley, qui fonda à Oxford le collège des *Ames du Purgatoire,* vous apparaît sur son tombeau mitre en tête, en costume d'évêque, tel qu'il officiait aux grandes solennités devant tout un peuple assemblé; au-dessous de cette statue peinte de couleurs éclatantes, il a voulu qu'on représentât son squelette décharné; et cette image double, cet hier et aujourd'hui matérialisé est profondément saisissant.

Ainsi l'on pense devant ces tombes qui nous montrent tour à tour l'Étienne Langton qui s'unit aux barons pour imposer à Jean sans Terre la Grande Charte qui contenait en germe toutes les libertés de l'Angleterre, l'Henry IV de Shakespeare et ces deux Nevil, l'un soldat, l'autre prêtre, dont la devise est vraiment belle : Nevil: *ne vile velis.*

Je ne connais rien qui parle davantage à la pensée que ces existences qui se racontent sur un tombeau. En toute ville où je passe, j'aime, après avoir visité la cité des vivants, à voir la cité des

morts. Quand j'ai bien regardé ces êtres pareils à nous qui s'agitent, se remuent, se trémoussent, il me plaît d'aller demander le secret d'une existence écoulée à quelque figure sculptée dans un *campo santo*, à quelque pierre tombale parfois à demi couverte de mousse qu'on aperçoit au fond d'un cimetière. Ce que je cherche, ce n'est point seulement le puissant de la terre ou le grand homme, c'est l'homme, le fils de notre mère Ève, *Eva matre natus,* comme le dit une épitaphe du cimetière de Salzbourg, le défunt, *defunctus,* celui qui s'est acquitté avant moi de la fonction de la vie. Je m'efforce de reconstituer la vie de quelques-uns de ces inconnus paisibles : bourgmestres, doyens, chanoines, homme de robe, qui n'ont point joué les premiers rôles sur la scène du monde et qui ont passé doucement sur la terre, faisant leurs petites promenades sous les mêmes arbres chaque après-midi, n'ayant d'autres joies que les joies domestiques, réglant leurs jours sur le cours monotone des saisons.

Sans doute on ne peut épeler sans respect le nom de ces vaillants qui, à toutes les extrémités du monde, aux Indes, au Zululand, sont morts pour la gloire de l'Angleterre. La dépouille mortelle est restée là-bas, mais la stèle funéraire où le souvenir est fixé est abritée ici par des drapeaux déchirés devant lesquels chacun s'incline. J'avoue cependant m'être arrêté plus longtemps devant le bas-relief qui représente le doyen Boys, et les lecteurs du *Livre* me comprendront.

Boys, en effet, était le bibliothécaire de Canterbury. Il expira en 1638, au champ d'honneur lui aussi, dans sa librairie même, et le bas-relief nous le montre tel qu'il était lorsque la mort vint le surprendre, assis dans une attitude méditative devant un livre entr'ouvert. Autour de lui sont rangés d'innombrables *in-folio* et cet expressif morceau de sculpture a comme l'accent d'un tableau de genre qui nous permet de nous rendre compte exactement de la disposition d'une bibliothèque d'alors.

Voici, au surplus, l'épitaphe de ce bon Boys qui, après avoir vécu pour le livre, être mort devant un livre, revivra dans le *Livre* après deux cent cinquante ans d'oubli :

Bonorum lachrymis
Joannes Boys sacræ
Theologiæ Doctor hujus
Ecclesiæ Cantuariensis decanus
Nuper diligentiæ christianæ, mox
Mortalitatis humanæ, nunc gratiæ divinæ exemplum
Ecclesiam Dei vita, scriptis docuit,
Ædificavit, illustravit et opus quo non exstat clero
Anglicano gratius et utilius
Liturgiæ universæ præclaram elucidationem
Sui perpetuum monumentum reliquit.

Après avoir salué le bibliothécaire de jadis, nous n'avons eu garde de ne pas visiter la bibliothèque actuelle. Installée dans les bâtiments mêmes de l'église, elle a gardé l'aspect austère d'une librairie de couvent.

Aux murs on aperçoit des reproductions des fresques naïves de la cathédrale et quelques vieux portraits d'hommes illustres, de doyens, de bienfaiteurs, parmi lesquels le portrait du chanoine Robertson. Érudit consciencieux et modeste, M. Robertson a publié un certain nombre de volumes d'un réel mérite : une *Histoire de l'Église,* la *Vie de saint Thomas Becket* et la *Vie de Catherine d'Aragon;* en mourant, il a légué à l'église de Canterbury sa propre bibliothèque, qui porte le nom de *Bibliotheca Robertsoniana*.

Signalons aussi un très original tableau sur bois qui représente la reine Edgiwe, femme d'Édouard l'ancien, « la bonne reine et noble mère d'Edmond (940-946) et d'Alfred (946-955), qui régnèrent l'un après l'autre. »

Au moment où nous entrâmes, le suffragant de l'archevêque de Canterbury, l'évêque de Douvres, prélat fort instruit et fort ami des lettres qui a ces collections sous sa haute direction, se trouvait justement là. Le jeune Père de la Compagnie de Jésus qui nous servait de guide voulut bien nous présenter à lui et il nous reçut avec une courtoisie dont nous sommes heureux de le remercier aujourd'hui. Il nous donna avec empressement un mot pour M. Scheppard, l'infatigable et habile déchiffreur de textes qui a mis en ordre les précieux manuscrits de la vieille métropole.

Les Archives de Canterbury possèdent quelques documents d'une inestimable valeur, qui remontent aux temps crépusculaires où l'histoire d'Angleterre commence à peine à balbutier. Voici, à la date de 742, quand l'heptarchie existe encore, une charte d'Ethelbald, roi de Mercie, relative à la sécurité des églises, signée du roi et de vingt-sept évêques. comtes, ducs et abbés ; des chartes d'Offa (788 à 790), un privilège de Coennulf, roi de Mercie.

De 827 à 1016, Egbert et ses descendants, puis de 1016 à 1042, le roi danois Canut et ses deux successeurs sont souverains de toute l'Angleterre. La pièce la plus intéressante de cette époque est la charte célèbre dont un duplicata existe à la bibliothèque Cottonienne; elle concerne le don d'un monastère appelé *monasterium Raculfense*. A côté de la signature d'Edred, roi, et d'Odon, archevêque, on voit la signature de saint Dunstan, *ego Dunstanus indignus abbas*.

Ces pièces ont été reproduites en *fac-simile* dans le magnifique ouvrage intitulé : *Diplomata vetustissima chartarum ecclesiœ Christi Cantuariensis.*

La vue des originaux, néanmoins, émeut autrement que la reproduction. Il semble que les vieux âges ont laissé une partie d'eux-mêmes dans ces témoignages d'une date si lointaine. On se reporte par l'imagination vers les sociétés en formation que ces parchemins jaunis vous racontent. L'époque est brutale et féroce, mais ces cœurs violents de barbares ont des ingénuités d'enfants; ils apportent au bien l'ardeur qu'ils mettent au mal; si les vices sont affreux, les vertus ont aussi une grandeur surhumaine. Touchés par la parole d'un apôtre, ces rudes guerriers s'attendrissent tout à coup et multiplient les bonnes œuvres. C'est le siècle plein de foi où des saints auréolés parcourent la terre en accomplissant des miracles. Comme notre saint Éloi, saint Dunstan est tour à tour évêque, ministre et orfèvre; il personnifie le Beau sous toutes ses formes, et de ses mains qui viennent de bénir il fabrique des tables d'argent curieusement ouvragées, il donne des modèles pour les ornements d'église, il fond des cloches, il fournit même le dessin des robes de cérémonie pour les femmes.

Nous voici arrivés à l'invasion normande. Une charte existe, d'une écriture de clerc habile, sur fin parchemin et datée de l'an 1072 (6e depuis la conquête); elle termine un long débat sur la primauté engagée entre l'archevêque de Canterbury et l'archevêque d'York. Toutes les signatures sont authentiques; même la rude croix de Guillaume le Conquérant et la croix plus délicate de la reine sont tracées de main royale, et c'est la plume de Lanfranc qui l'atteste par ces mots : *signum Guillelmi regis* et *signum Mathildis reginæ*. En face de la signature de Lanfranc, l'archevêque d'York a mis d'assez mauvaise grâce, on le dirait : Thomas *Eboracensis archieps. concedo*. Aux caractères droits, fermes et résolus du *suscripsi*, de ce Wulstan de Worcester, un graphologue reconnaîtrait peut-être l'âme énergique du signataire, le seul évêque saxon qui, en dépit de tout, maintint son droit et garda son siège après la conquête normande.

Les chartes postérieures à la conquête portent pour la plupart des sceaux qui sont fort beaux. Nous avons reconnu là plus d'un sceau français. Le pèlerinage au tombeau de saint Thomas Becket était effectivement aussi populaire chez nous qu'en Angleterre. Lous VII vint demander et obtint au tombeau du martyr la guérison de son fils, qui fut plus tard Philippe-Auguste, et en reconnaissance il assura au couvent de la cathédrale une allocation annuelle de cent muids de vin de Poissy; le vin de Poissy, comme l'Argenteuil plus tard et jusqu'au temps d'Henri IV, était alors un cru renommé. Nous voyons Philippe-Auguste et saint Louis confirmer à nouveau cette donation. Les vignes de Poissy ayant été détruites, Louis XI décida que le vin qu'on enverrait en Angleterre serait désormais soit du vin de Gascogne soit du vin du Bordelais.

M. Scheppard, qui a déjà publié six volumes de documents relatifs à saint Thomas Becket, est à l'aise au milieu de ces trésors qu'il connaît merveilleusement. Il a analysé et décrit la plupart de ces pièces dans les 5e, 8e et 9e fascicules des *Reports of the royal commissionners of historical manuscrits*, publiés aux frais du gouvernement, qui se montre fort généreux dès qu'il s'agit d'encourager tous les travaux qui ont pour but de faire connaître à tous ce qui intéresse l'histoire d'Angleterre.

Tout dernièrement, le savant archiviste a découvert un monceau de registres, de comptes, d'*acta curiæ* contenant le récit des visites et tournées pastorales des archevêques dans le diocèse. Beaucoup de ces documents sont reliés dans d'anciens manuscrits et parmi eux se trouvent quelques feuillets d'antiphonaires ornés d'enluminures, entre autres d'images de saint Symphorien et de saint Ouen (xe siècle).

Il y a là, ce me semble, des éléments pour une histoire de ce grand siège épiscopal et primatial qui, depuis saint Augustin jusqu'à la Réforme, a compté 90 archevêques, dont 18 saints canonisés, 9 cardinaux, 12 chanceliers, 4 lords trésoriers, 1 lord chef de justice, 9 chanceliers d'Oxford.

La bibliothèque proprement dite n'est pas très considérable et ne renferme guère plus de dix mille volumes. Elle contient une reproduction du fameux *Domesday book* pour le comté de Kent. Ce *Domesday book*, dont l'original est au *British Museum*, est, nul ne l'ignore, le plus étonnant monument du génie organisateur de Guillaume le Conquérant. En quelques années, le royaume conquis fut cadastré, dénombré, recensé, divisé en 66,000 fiefs, comme un gigantesque gâteau découpé d'une main sûre d'elle-même.

Le chroniqueur saxon qui assistait à ce dépouillement administratif d'une race vaincue a dépeint en quelques lignes plus attristées que railleuses la façon dont s'opéra cette spoliation qui n'a point d'analogue dans l'histoire.

« Après cela, écrit-il, à la date de 1085, le roi tint un grand conseil et très profond discours avec tous ses *witans* (sages), au sujet de cette terre, comment elle était peuplée et par qui; puis il envoya ses hommes par toute l'Angleterre dans chaque comté et les fit s'enquérir du nombre d'arpents dans chaque comté, des terres que le roi lui-même possédait, des troupeaux qui s'y trou-

vaient et des revenus qu'il pouvait tirer en douze mois de chaque comté. Il fit écrire aussi la quantité que possédaient ses archevêques, ses évêques suffragants, ses comtes, et bien que mon récit puisse être prolixe (*though I may narrate some what prolixly*), combien avait chaque possesseur de terre en Angleterre, soit en biens fonds soit en bétail, et combien d'argent tout cela pouvait valoir. Et le tout fit-il régler et déterminer si étroitement qu'il n'y avait pas un seul arpent, pas un yard de terrain, pas même (c'est grande honte de le dire, *it is shame to tell*, bien qu'il ne lui semblât pas honteux de le faire), pas même un bœuf, ni une vache, ni un cochon qu'il laissât sans le faire placer dans son écrit. Et tous ces écrits lui furent apportés ensuite. »

C'est en ouvrages philosophiques et théologiques que la bibliothèque de Canterbury est particulièrement riche. On rencontre là, vivant en parfaite harmonie, les princes de la théologie catholique : saint Thomas, Suarès, Denys Petau, les Conciles, la collection des Bollandistes et les écrits des plus célèbres réformateurs, Luther, Mélanchton, Calvin, Latimer, etc.

Parmi les volumes rares se trouve une édition de la *Catena aurea divi Thomæ Aquinantis,* qui est la première imprimée à Rome en 1470 par deux Allemands; à la fin de l'ouvrage, ils nous font connaître leurs noms en vers latins, en s'excusant de leur désinence barbare :

Aspera ridebis cognomina Teutona, forsan :
Conradus Schweynheim, Arnoldus Panarzque magistri.

A quelques pas de la ville de Canterbury, on aperçoit, cachés à demi derrière les frondaisons du parc, les bâtiments de *Sainte-Mary's College*. C'est là que nos religieux proscrits ont cherché un asile, c'est là qu'ils ont trouvé, près d'une population protestante qui s'est honorée vraiment par la noblesse de son hospitalité, le respect d'abord, l'affection ensuite.

Je décrirai quelque jour ce collège modèle où les jésuites, ces maîtres incomparables en fait d'enseignement, ont pu appliquer librement leurs méthodes. C'est un enchantement pour l'intelligence que de voir ce que peut faire l'association, l'effort commun d'hommes tous unis dans une même pensée, obéissant à un idéal supérieur, étranger à toute préoccupation personnelle. Quand on sort de nos agitations vaines, de nos querelles sottes, du tumulte inutile et fatigant que mènent continuellement quelques personnes toujours les mêmes, on est stupéfait de voir dans ce calme profond tout ce petit monde qui vit heureux, ces enfants si vite acclimatés sur la terre étrangère, si contents d'être là. Comme la vertu fait peu de bruit! se dit-on, et en revanche qu'elle fait de besogne!

Que de merveilles d'intelligence pédagogique, que de délicatesses touchantes dans cette organisation si virile à la fois et si paternelle, si maternelle, écrirais-je volontiers! La supériorité de cette éducation, dont le succès a excité tant de haines, tient-elle à quelque sortilège? Apulée, accusé de magie par des voisins qui voyaient son champ prospérer tandis que le leur dépérissait, se contenta de présenter au préteur sa charrue et ses bœufs admirablement entretenus. Les jésuites pourraient faire une réponse analogue : s'ils récoltent plus, c'est qu'ils labourent mieux que les autres.

C'est ici qu'on apprécie seulement ce qu'il peut tenir de travail dans une journée, la somme d'efforts que l'être humain peut fournir, sans s'énerver, sans se surmener, lorsque tout chez lui tend à un but unique. Rien ne paraît au-dessous de ces hommes de dévouement. Le même Père qui vient de s'entretenir avec vous de quelque haute question, de traiter quelque point littéraire dans une causerie pleine de verve et d'entrain, vous abandonne pour veiller à ce que les enfants qui reviennent de la promenade n'aient point froid aux pieds à l'étude du soir; il vous montre un système destiné à faire changer de chaussures tout une classe à la fois, quand on rentre du dehors; il vous explique ce que sont ces *réfectoires de langues* où les élèves conversent avec leurs professeurs en anglais et en allemand, de façon à se familiariser avec la prononciation usuelle. Là encore, il s'ingénie à trouver un thème instructif et amusant, à commenter le *Graphic* ou quelque autre de ces publications illustrées si nombreuses en Angleterre, de façon à faire pénétrer une notion utile dans ces jeunes cervelles sans que les enfants se doutent qu'on leur apprend quelque chose de plus que ce qui figure sur les programmes.

Où il y a des jésuites il y a des livres. Quand le héros du siège de Pampelune vint s'asseoir sur les bancs de l'université de Paris, il savait ce qu'il faisait et que les temps allaient venir où la lutte des idées remplacerait le choc des bataillons, où l'on combattrait par la plume comme on combattait jadis par l'épée. Si les jésuites en toute occasion ont été prêts à verser leur sang pour la foi, ils n'ont pas épargné l'encre. Dans leur *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus* les Pères Auguste et Aloys de Baecker ont compté plus de dix mille jésuites qui ont été en même temps hommes de lettres. La *Bibliographie historique de la compagnie de Jésus,* publiée en 1864

par le P. Auguste Carayon a relevé 5,093 ouvrages relatifs à l'histoire des jésuites. Cette bibliographie, je le répète, remonte à 1864, et l'article 7 a dû augmenter cette liste dans des proportions considérables.

La bibliothèque de *Sainte Mary's College* cependant n'a rien de bien remarquable et ne contient guère que cinq ou six mille volumes. Les jésuites n'ont pas de chance avec leurs livres. Les parlementaires, zélés bibliophiles pour la plupart, comme on sait, se partagèrent au XVIIIe siècle les plus rares volumes de ceux qu'ils avaient proscrits. Au moment où fut proposé l'amendement qui concluait à confisquer purement et simplement tout ce qui appartenait aux congrégations, les Pères dispersèrent à droite et à gauche, dans des conditions hâtives et désastreuses, leur superbe bibliothèque de la rue des Postes, riche de plus de 80,000 volumes. Qui n'a été visiter un jour ces magnifiques collections réunies et classées dans un ordre lumineux par le P. Cahier, l'éminent auteur de *la Caractéristique des saints?* Tous ceux qui se sont occupés de questions religieuses ont été travailler dans cette bibliothèque, qui servait à tous les ecclésiastiques de Paris.

La proscription, l'intolérance, l'exil, voilà les souvenirs que l'Angleterre rappelle à chaque pas aux Français. Combien des nôtres sont venus là tour à tour demander le droit de penser librement! Quel va-et-vient à travers le détroit entre vainqueurs et vaincus! Que de fois les lettrés des deux pays ont échangé entre eux, comme des rois de la terre,

Cette hospitalité mélancolique et sombre
Qu'on donne et qu'on reçoit de Stuart à Bourbon.

Un raffiné de style sans grand souffle, Babou, avait commencé jadis dans le *Journal Officiel* une étude sur les écrivains français qui ont vécu en Angleterre. Je m'étonne qu'on n'ait pas repris cette série. Le défilé ne manque pas de piquant. Pour ne partir que du XVIIe siècle, Grammont et Saint-Évremond ouvrent la marche, promenant de Versailles à Londres leur médisance et leur esprit; Voltaire plus tard cherche là un abri; puis la Révolution jette une partie de la France de l'autre côté de la Manche.

Chateaubriand a rappelé l'époque où, pour ne pas mourir de froid, il mettait sa table de travail sur son lit, en guise de couverture. Un jour, tombant d'inanition, il s'évanouit; il était perdu quand un ami vient frapper à sa porte par hasard, le ranime et l'emmène à la taverne se bourrer de roastbeef. Quelques années après, Chateaubriand occupait, en face même de la chambre meublée où il avait eu faim, le palais de l'ambassadeur de France...

Louis Blanc, banni par la révolution qu'il avait contribué à faire, s'acclimata vite à Londres, devint presque Anglais. Victor Hugo, au contraire, d'après ce qu'il nous racontait lui-même, eut comme un sentiment de malaise et d'effroi en entrant dans la ville des brouillards. « Par où s'en va-t-on d'ici? » dit-il en arrivant. Les proscrits de décembre rentrant en France croisèrent les bonapartistes qui fuyaient le 4 septembre, et les bonapartistes revenant rencontrèrent Jules Vallès et les autres membres de la Commune qui s'en allaient.

Ces grandes leçons de la destinée, cette perpétuelle ironie des faits, cette succession de vicissitudes incroyables, qui font du vaincu de la veille le triomphant du lendemain, demeurent sans enseignement pour les Français, qui semblent incapables de s'accoutumer à l'idée de supporter la liberté des autres.

Canterbury même nous offre un exemple éclatant de cet état d'esprit. Dans ses impressions de voyage en Allemagne, M. Weiss racontait dernièrement qu'il avait découvert une colonie de huguenots français chassés par la révocation de l'édit de Nantes et qui avait conservé le langage même et la prononciation du XVIIe siècle. Une colonie à peu près semblable existe à Canterbury. En 1550, quelques protestants français fuyant la persécution s'installèrent en Angleterre: la reine Élisabeth leur donna pour temple les deux chapelles de la crypte de la cathédrale que, par un contraste singulier, le prince Noir avait fondées le 4 août 1363 et dédiées à la sainte-Trinité et à la sainte Vierge en compensation de la dispense que le pape Innocent IV lui avait accordée pour épouser sa cousine, la comtesse de Kent. Ces réfugiés, rejoints par d'autres sous Louis XIV, sont devenus tout à fait Anglais, mais ils continuent à chanter des psaumes dans notre langue et à se servir de livres de prières français qu'ils ne comprennent plus. Les inscriptions en vers tracées sur la muraille rappellent les épreuves que les fugitifs ont subies avant de trouver un asile. J'ai même copié l'une d'elles, qui ne manque pas d'une certaine éloquence simple.

Refuge des huguenots en ce pays.

Seigneur, c'est ton amour tendre et compatissant,
Qui sut ravir notre âme à l'ennemi puissant;
Ces pays fortunés sont la terre promise
Où tu vins recueillir ces débris d'une église.

Tu bénis leur refuge et le remplis d'appas,
Tu bénis leurs desseins à chacun de leurs pas;

Après mille périls dans leur rude passage
Tu les mis en repos dans un saint héritage;

Les ayant retirés d'une affreuse prison,
Tu vins les consoler ici dans ta maison;
Si tu leur fis sentir ta verge salutaire,
Tu les dédommageas dans ce doux sanctuaire.

Chose incompréhensible : quand l'élite de la population s'est montrée sympathique à nos religieux persécutés, les seuls habitants qui leur aient témoigné quelque hostilité sont précisément les descendants d'anciens Français.

La vie est bizarre et l'homme est singulier. C'est ce que nous disions en déjeunant avec Filon dans le réfectoire de Canterbury.

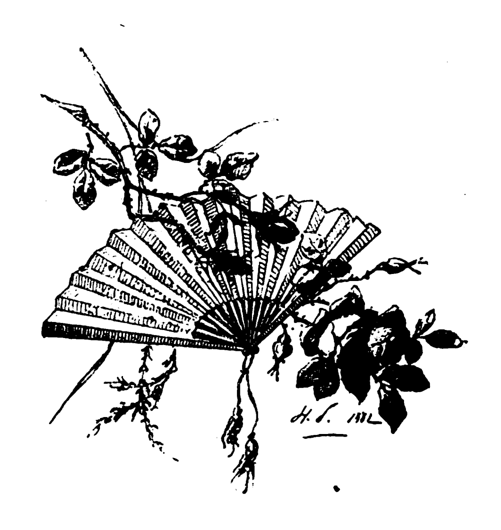
Encore un écrivain français devenu Anglais d'habitudes et de goûts. L'ancien précepteur du prince impérial a adopté ce pays où le hasard des événements l'avait jeté, où l'affection qu'il portait au jeune prince l'avait retenu; il vit à la mode anglaise dans son modeste cottage de Margate, et c'est là qu'il a écrit cette *Histoire de la littérature anglaise* que l'Académie couronnait il y a quelques mois. C'est là que j'ai retrouvé mon ancien collaborateur de *la Liberté* et de *la Nation*, en compagnie de son beau-frère, M. Foucaux, le professeur au Collège de France, et de sa sœur qui, sous le pseudonyme de Mary Summer, a publié ces romans à succès qui sont de véritables restitutions d'époques disparues : *le Dernier amour de Mirabeau, les Belles amies de M. de Talleyrand.*

Que de sujets on effleure dans ces rencontres avec un ancien camarade que le hasard a mêlé comme malgré lui aux catastrophes les plus tragiques du siècle! Que de contrastes! Que de coups inattendus! Il y a quinze ans, c'étaient les Tuileries où grandissait l'héritier du plus beau trône du monde, puis l'éducation à Woolwich, les funérailles impériales auxquelles la France entière envoie des députations, les espérances enthousiastes, les projets qui semblent à la veille de se réaliser, les allées et venues des fidèles, des ardents, des affairés, enfin le départ pour l'Afrique et la mort que l'on connaît. Aujourd'hui Chislehurst est désert. Un Allemand a refusé de céder à prix d'or les quelques arpents nécessaires pour la tombe de ce prince qui semblait destiné à commander à 38 millions de sujets. L'impératrice est allée chercher à Farnborough une place pour ses tombes, un coin isolé pour prier et pleurer en paix, une retraite silencieuse pour une douleur qui ne veut pas être consolée.

Eschyle et Shakespeare qui, avec une si saisissante énergie, nous ont montré la Fatalité errant sous les portiques du palais d'Agamemnon ou hantant le château farouche du thane de Glandor, ont-ils dans leurs drames une page plus terrible?

Voilà à quoi nous pensions en cheminant sur ces routes du Kent qui ont l'air d'allées de parc, en regardant ces petites maisons de briques si pittoresques, avec leurs fenêtres à guillotine et leurs carreaux minuscules derrière lesquels on aperçoit l'invariable pot de géranium. Voilà sur quoi nous devisions tandis qu'à l'horizon se dressait cette majestueuse cathédrale qui semblait, devant cette évocation de tant de choses qui ont passé, nous parler dans le langage de Bossuet de ce Dieu « qui ne passe jamais... »

ÉDOUARD DRUMONT.





ITALIE

Venise, septembre 1884.

Mon cher directeur,

'AI profité de mon séjour dans le nord de l'Italie pour prendre quelques notes; je vous les envoie sans plus tarder. Il ne s'agit pas ici d'une étude faite à tête reposée sur le mouvement littéraire actuel, j'ai tout simplement regardé aux étalages des libraires, dans les kiosques de journaux, mieux encore, j'ai suivi et écouté les crieurs qui, soit dans les gares, soit dans les rues, offrent au public les derniers numéros parus.

Ce genre de vendeurs nous est presque inconnu en France. Nous avons, principalement pour les journaux du soir, des crieurs qui parcourent les rues, stationnent aux carrefours, annonçant tel ou tel journal. Ici, ces ambulants se gardent bien d'une telle spécialité. Ils vont, viennent et pénètrent dans tous les endroits publics ayant en mains un paquet de différents journaux, et, au lieu de vous offrir *la France* ou *la Liberté*, ils énumèrent au passant les titres de tous les journaux publiés depuis le matin. En France, nous ne voyons le plus souvent de marchands de cette sorte qu'à l'intérieur des gares, au départ des trains. Le porteur de journaux italiens agit partout de même. Au café, à l'hôtel, au théâtre, il entre librement, comme bien d'autres industriels, et on n'a qu'à choisir dans sa collection. S'il vous reconnaît pour étranger, il aura toujours, dans les grandes villes, quelque journal français à vous présenter. Le prix en est élevé, cependant on ne lui refuse jamais les quelques sous qu'il vous demande.

Ce mode particulier de vendre les journaux tient à des usages locaux, mais beaucoup aussi aux conditions générales de la presse quotidienne. Celle-ci est encore presque exclusivement provinciale. Je veux dire qu'un très petit nombre de journaux de Milan, de Florence ou de Rome se répandent seuls dans le pays entier, le *Secolo*, de Milan, par exemple, la *Gazzetta d'Italia*, de Florence, la *Fanfulla*, de Rome. Par contre, chaque ville a son journal ou ses journaux qui se lisent dans la province même et fort peu au dehors, même les plus importants. Cela existait ainsi avant l'unification de l'Italie et les événements politiques n'ont, pour ainsi dire, modifié en rien la situation première; il semble même que la rapidité des communications télégraphiques a donné une nouvelle force à ce régime auquel on eût préféré peut-être une centralisation puissante dans la capitale. Je ne parle en ce moment que des journaux politiques qui s'intitulent souvent aussi littéraires, mais qui, en réalité, ne renferment, en outre des articles et des dépêches politiques, que des renseignements locaux s'étendant à toute la province pour les faits divers et pour les prix-courants des marchés. Les annonces ont un caractère plus général.

Je n'ai pas eu malheureusement à ma disposition des notes statistiques assez récentes pour formuler exactement le nombre des journaux en Italie. Les chiffres qui m'ont été fournis datent de 1881, mais je ne crois pas que depuis cette époque, peu éloignée en somme, il se soit produit de grandes modifications dans le total général, et moins encore dans celui des journaux politiques. S'il y en a eu beaucoup de fondés depuis trois ans, quelques-uns seulement ont réussi à vivre.

A cette date de 1881, on comptait 140 journaux politiques quotidiens et 250 non quotidiens, soit un ensmble de 390. On peut évaluer le nombre actuel de 420 à 450. Le plus ancien de tous est la *Gazzetta di Venezia,* journal quotidien fondé en 1740 sous le titre de *Gazzetta Veneta*, qu'il garda jusqu'en 1765 où il devint le *Diario Veneto*. De 1787 à 1798, il s'appela *Gazzetta urbana Veneta,* de 1807 à 1812, *Giornale del dipartimento Adriatico*. Enfin, le 18 avril 1814, il prit la dénomination de *Gazzetta di Venezia* qu'il porte encore aujourd'hui.

Parmi les journaux quotidiens qui ont eu l'existence la plus longue, je relève : *Il Pensiero,* politique, religieux, qui date de 1850, et *Il Movimento,* politique, commercial, fondé en 1852; ils sont tous les deux publiés à Gênes. *La Perseveranza*, de Milan, la *Gazzetta di Torino* et *Il Tempo,* de Venise, politique, commercial, littéraire, sont de 1860. *Il Giornale di Padova,* devenu *Il Euganeo* (Padoue), *Il Secolo,* de Milan, la *Gazzetta d'Italia,* de Florence, paraissent depuis 1866; la *Gazzetta piemontese,* de Turin, depuis 1867, et *Il Fanfulla,* de Rome, depuis 1869. Tous les autres ont été fondés après 1870. *L'Opinione*, créée

d'abord à Turin, puis transportée à Florence et ensuite à Rome, a perdu un peu de son influence après la mort de son fondateur Dina. Elle reste encore un des organes principaux de la presse italienne.

Quoique la statistique sur laquelle je m'appuie date de trois années, elle suffit à indiquer dans quelle proportion paraissent les journaux dans chaque province. Je n'énumérerai pas les chiffres de chacune d'elles, je note seulement les suivants : 153 journaux dans la province de Milan, 121 dans celle de Turin, 92 dans celle de Florence, 43 dans celle de Gênes, 34 dans celle de Bologne, 38 dans la Vénétie. Les autres chiffres flottent entre 22, province d'Alexandrie, et 6, province de Ferrare.

Il ne s'agit plus, en ce moment, des journaux politiques quotidiens seuls, mais des publications de tous genres réparties en diverses classifications, telles que : économie, finances et industrie, 91 ; pédagogie et didactique, 79; journaux de sciences, lettres et beaux-arts, 77; journaux d'art, de théâtre et de musique, 56; publications relatives à l'agriculture, 50; journaux religieux, 46; journaux illustrés, 25; etc., etc. Le total des journaux, revues, publications périodiques spéciales était, en 1881, de 1282. En 1837, il était seulement de 180, puis en 1864, de 480, et en 1868, de 800. La progression est restée à peu près la même.

Le tirage des journaux politiques, par suite des conditions mêmes dans lesquelles ils sont publiés, n'est pas très considérable; ceux-ci restent tous bien loin du *Secolo*, qui « annonce » 100,000 exemplaires quotidiens. *Il Fanfulla*, la *Gazzetta d'Italia, la Perseveranza* ont ensuite les tirages les plus importants. Le prix de vente est cependant minime, presque toujours 5 centimes. *Il Secolo* se vend 5 centimes dans toute l'Italie, *Il Fanfulla*, 5 centimes à Rome et 10 centimes dans les provinces. Aucun d'eux, d'ailleurs, n'est ce que nous appelons de grand format, aucun d'eux également n'est de la taille de nos petits journaux; ils comportent quatre à cinq colonnes d'une largeur de lignes égale à celle de nos journaux, et cela selon l'importance de leur publication. Leur disposition typographique est celle-là même que nous connaissons en France, et s'il est une particularité, nous la trouvons dans le *Secolo*, auquel sa prétention de journal politique n'interdit pas l'intercalation dans le texte de dessins d'un assez pauvre effet. Le mot pour rire, la *nota satirica*, qui se trouve dans tous les journaux, est toujours illustrée, point n'est besoin de le dire.

Chaque journal publie des romans, le plus souvent des romans français traduits.

Mais si, comme je viens de le dire, la vente de ces journaux se fait surtout par les crieurs, on doit se demander à quoi servent les kiosques spéciaux, assez peu nombreux d'ailleurs. Ils détiennent tous les journaux que j'ai cités et ils en vendent, mais on y trouve surtout les publications illustrées de tous les journaux non quotidiens.

Le plus considérable des illustrés italiens est *l'Illustrazione italiana*, publiée à Milan par l'éditeur Trèves, sur le type de notre *Monde illustré*. Elle date de 1873. Je citerai encore : *l'Illustrazione popolare* fondée en 1869, la *Gazzetta illustrata, l'Emporio pittoresco, l'Epoca*, journal à cinq centimes, qui n'a qu'un seul dessin exposant le fait du jour, les trois autres feuilles étant remplies par le texte. La *Gazzetta del Popolo* du dimanche a huit pages de texte et des dessins, ainsi que *Il Pungolo della Domenica*. Ces deux derniers journaux se classent dans les publications *di amena lettura*. Ils sont exclusivement littéraires et artistiques et publient de courtes nouvelles, des chroniques, des pièces de vers, des revues bibliographiques. La *Domenica letteraria* de Rome, le mieux fait certainement des journaux de ce genre, la *Gazzetta letteraria*, qui donne souvent de longs extraits de livres récemment parus, ne sont pas illustrées. Les journaux de théâtre ou d'art renferment, au contraire, de nombreux croquis.

Je dois enfin, pour compléter cette rapide nomenclature de la presse italienne, noter tout au moins les principales revues : la *Nuova antologia*, la *Rivista Europea*, la *Rivista storica*, la *Revue internationale de Florence*, *Il Bibliofilo* de Bologne, qui sont toutes des publications très bien faites et d'un réel intérêt.

Mais laissons les journaux et parlons un peu des livres. Là encore, nous retrouvons la même diffusion. Il n'y a pas un centre unique de publications, on en compte une dizaine au moins présentant de l'importance, tels que Milan, Turin, Florence, Rome, Venise, Gênes, Bologne, Padoue, Vérone. Dans d'autres villes encore paraissent souvent des ouvrages historiques et philosophiques édités avec soin, et généralement livrés au public à des prix peu élevés. Les études historiques ont pris en Italie un développement toujours croissant, et *le Livre* a eu maintes fois l'occasion de signaler les grands travaux entrepris soit par de patients chercheurs, soit par les sociétés d'histoire de chaque province. Les archives si riches en documents des grands villes, de ces anciennes capitales qui ont joué un rôle dans l'histoire, sont de véritables mines de renseignements, mines très exploitées. La formation récente d'un comité central des études historiques, d'où relèveront toutes les archives, facilitera certainement des travaux qui intéressent le monde entier; on en a eu la preuve en lisant les premiers volumes des *Diarii* de Sanuto, publiés par la société d'histoire de Venise.

Mais ce que j'appellerai le principal mouvement de librairie se produit à Milan, à Turin, à Florence et à Rome, où des éditeurs laborieux ont formé, en dehors même de leurs travaux de longue haleine, des bibliothèques spéciales qui s'augmentent chaque année d'un grand nombre de volumes s'adressant à des publics de genres divers. Je relève les titres de la *Biblioteca scientifica popolare*, celle des écrivains italiens, celle de la jeunesse, la *Biblioteca ricreativa, nazionale, moderna*, la Bibliothèque de philosophie moderne, la *Biblioteca tecnica* à laquelle collaborent MM. Boito, Cremona, Beltrami, Ferrini et autres. Cette dernière est publiée par l'excellent éditeur Hœpli, de Milan, qui fait également paraître la *Biblioteca scientifico-letteraria*, où figurent parmi les auteurs MM. Dall'Ongaro

de Gubernatis, Broglio, Magenta, Malfatti. Je vois encore les noms de MM. Ferrari, Brunialti, Minghetti, Luzzatti, Piola, Sogliani, parmi les collaborateurs de la *Biblioteca di studi giuridici, politici e sociali* également publiée par Hœpli.

L'éditeur Sonzogno, de Milan, augmente peu à peu sa *Biblioteca universale, antica e moderna,* qui comprend un grand nombre d'ouvrages français traduits. Je vois dans la dernière série parue *Manon Lescaut, les Réfractaires* de Jules Vallès, *l'Infâme* d'Edmond About, puis encore les noms de Baudelaire, de Frédéric Soulié, d'Émile Richebourg. Il y en a un peu pour tous les goûts. La *Biblioteca amena* de l'éditeur Trèves, de Milan, offre à ses lecteurs des ouvrages de genres tout aussi divers, et là encore les ouvrages français tiennent une large place.

On peut dire d'ailleurs que toutes nos publications sont traduites aussitôt que parues. Et non seulement nos romans, ce qui s'explique d'autant mieux qu'il y a peu de romanciers italiens, mais encore, quoique en plus petit nombre, des ouvrages d'un ordre plus sérieux.

Comme je l'ai dit, j'ai beaucoup regardé aux étalages des libraires et, partout, j'ai retrouvé les noms d'Alphonse Daudet, d'Émile Zola, de Georges Ohnet, dont les romans paraissent, en outre, en feuilletons dans les journaux. Xavier de Montépin, du Boisgobey, Jules Claretie, Belot, Henry Gréville, Octave Feuillet sont ensuite le plus souvent traduits. Presque tous figurent dans la *Biblioteca amena,* à 1 franc le volume, que j'ai citée.

Mais on ne se contente pas de les vendre traduites, les œuvres françaises sont achetées dans leur texte primitif et, en dehors des romans, j'ai vu dans bien des librairies la bibliothèque elzévirienne de Lemerre, la bibliothèque des beaux-arts de Quantin, la bibliothèque rouge des enfants de Hachette, la collection Garnier de publications enfantines.

Je viens de citer quelques noms, j'en oublie un bien plus grand nombre. Cela suffit cependant pour montrer en quel honneur notre littérature est tenue en Italie.

Mais il me faut terminer cette lettre. Je le ferai en relevant quelques ouvrages italiens parmi les derniers publiés, notamment :

La politica di Massimo d'Azeglio del 1848 al 1859, par M. Nicomede Bianchi (Turin, Roux et Favale, édit.).

Diario di Nicola Roncalli dall anno 1849 al 1870 (3 vol. Turin, Bocca frères, édit.).

Gite d'un artista, di Camillo Boito (2 vol. Hœpli, édit.).

Scritti di Alberto Merrio, scelti e curati per Giosué Carducci (1 vol. Bologne, Zanichelli, édit.).

L'Abbozzo bibliografico di Cesare Cantu, scritto della principessa Della Roca (Milan, Trèves, édit.).

Il dolce far niente, scènes de la vie vénitienne au siècle passé, sorte de roman historique qui, je crois, est déjà traduit en francais, par M. Antonio Caccianiga (Milan, Trèves, édit.).

Je peux annoncer aussi comme devant paraître prochainement *le Memorie scritte dal doge Lodovico Manin,* avec une préface et des notes de M. Attilio Sarfatti. Cet ouvrage paraîtra chez Ongania, l'intelligent éditeur de Venise qui complète en ce moment sa publication si remarquable de la basilique de Saint-Marc. On aura pu se rendre compte, à Paris, par la série de chromolithographies exposées en ce moment au palais de l'Industrie, de l'importance et de la beauté de cet ouvrage.

Voici, mon cher directeur, les quelques notes que j'avais réunies à votre intention. J'en garde par devers moi quelques autres sur diverses bibliothèques publiques et privées, je vous les enverrai au premier jour.

G. de Léris.





SOMMAIRE

Mélanges littéraires : *Gare à vos yeux!* — *Le choléra.* — *La légende de l'Alsace.* — *Montalembert.* — *A New English Dictionary.* — *Descartes : Discours sur la méthode.* — *Fénelon à Cambrai.* — *Récits militaires.* — Poésies : *Fleurs d'amitié.* — *L'Intermezzo.* — *Les chants du cœur.* — *Le roman de l'Islande.* — *Voix éparses.* — Livres d'amateurs : *Conférence des Fauconniers de C. d'Arcussia.* — *Bibliothèque cynégétique d'un amateur.* — *La satyre des satyres.* — Beaux-Arts : *The art in England.* — *The Grosvenor Gallery.* — *L'évolution de la musique.* — *Dictionnaire des sculpteurs.* — *L'étain.* — *L'école industrielle.* — Géographie : *Vingt jours en Tunisie.* — *Une mission en Abyssinie.* — Sciences : *La nature et la morale.* — *Les erreurs sociales du temps présent.* — *L'âme et la fonction du cerveau.* — *Essai sur la psychologie d'Aristote.* — *Le problème de l'esthétique contemporaine.* — *La philosophie zoologique avant Darwin.* — *Les découvertes de la science sans Dieu.* — *Études familières de psychologie et de morale.* — *Exposé de la doctrine catholique.*

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philosophie. — Linguistique. —

Gare à vos yeux!!! *Sages conseils donnés par un myope à ses confrères,* par Francisque Sarcey. 1 vol. petit in-16 de 100 pages. Paris, 1884, Paul Ollendorff, éditeur. — Prix : 2 francs.

Est-il vraiment aussi difficile qu'on le dit de se connaître soi-même ? C'est possible; en tout cas, M. Francisque Sarcey est venu à bout de cette difficulté; il a parfaitement raison, en effet, lorsqu'il dit que la meilleure partie de la sympathie générale qu'il inspire, il la doit à son allégresse d'esprit, à sa bonne humeur et à sa gaieté. C'est par où cet opuscule *Gare à vos yeux!!!* est vraiment charmant et touchant. On ne peut se défendre d'une sincère et affectueuse émotion à lire cet exposé de l'un des plus affreux dangers qui puissent menacer un homme de travail intellectuel, l'épouvantable cécité. Adversaire ou partisan de ses opinions politiques et philosophiques bien connues, on se prend également à aimer celui qui ayant couru un péril nous crie aujourd'hui : Casse-cou! et nous invite à parcourir avec lui les étapes tragi-comiques — mais plutôt tragiques — de la vie douloureuse où il a failli laisser la vue. Le comique, en un tel récit, on ne le voit guère au premier abord, et l'on se demande comment l'auteur a pu l'y introduire. Assurément il n'est pas dans les faits; il appartient tout entier à la tournure très particulière de cet aimable esprit ennemi de toute emphase déclamatoire, naturellement joyeux et rieur, dût-il rire à ses dépens. Il faut bien sourire en effet des ahurissements étonnés de l'enfant découvrant le monde par hasard, à travers les lunettes d'argent de son père, et du jeune homme découvrant les divers plans d'un tableau, au Louvre, dans le champ d'une forte jumelle. Mais tout n'est pas risible dans ce petit livre, où rien pourtant n'est solennel. Nous ne saurions trop recommander aux parents soucieux de la santé, de l'avenir de leurs enfants les chapitres II et III : *Comment on devient myope. L'école est pour beaucoup dans la myopie.* Il n'y a pas un chapitre d'ailleurs, en ce volume, qui ne soit marqué par quelque sage conseil, par quelque observation de bon sens, d'expérience cruellement acquise, par quelque détail d'analyse psychologique exercée sur soi-même aux heures décisives et confessé avec une rare candeur. On sait que M. Francisque Sarcey, condamné à subir l'opération

de la cataracte, se confia aux soins des frères Saint-Jean de Dieu. Quand le bruit se répandit dans Paris que le « farouche ennemi des congrégations religieuses, » le « *tombeur* assermenté du parti clérical » allait se remettre aux mains d'hommes qui portaient une soutane, ce fut, dit M. Sarcey dont je cite les paroles presque textuellement, un grand étonnement parmi ses amis, presque un grand scandale. Le chapitre VI, où il raconte son séjour dans l'établissement hospitalier de la rue Oudinot, est une belle page de tolérance écrite par un honnête homme et un homme de cœur, parmi tant d'autres écrites avec la familière simplicité, la sereine bonhomie, la bonne grâce, la philosophie pratique et la rondeur d'un homme d'esprit et dirais-je, n'était le jeu de mots — d'esprit sain.

Le Choléra, par M. Paul Bert, député, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut. 1 vol. petit in-16 de 72 pages. Paris, 1884, Paul Ollendorff, éditeur. — Prix : 2 francs.

Avec une énergie et une vaillance auxquelles nous nous plaisons à rendre hommage, M. Paul Bert, au double titre de savant et de député, ayant en conséquence doublement qualité pour agir, a mené récemment contre l'abominable ennemi qui menaçait alors tout le pays et n'a pas encore abandonné le midi de la France envahi, une campagne plus brillante et retentissante que réellement efficace. Après avoir, d'une plume vainement véhémente, écrit quatre lettres rendues publiques, où il adjurait le gouvernement de prendre contre le fléau les seules mesures qu'il jugeât suffisantes et nécessaires pour empêcher la propagation du choléra, il porta la question devant la Chambre des députés sous la forme d'une proposition de loi. Cette proposition, presque aussitôt retirée sur une déclaration du ministre, fut transformée en une interpellation concluant à un ordre du jour que finalement M. Paul Bert ne crut pas devoir maintenir. Malgré tout le talent de l'écrivain et de l'orateur, en dépit de son autorité en cette matière, nous sommes médiocrement surpris du résultat négatif auquel son généreux effort a abouti. On sait à quels actes de sauvagerie contre les médecins s'est portée la population dans certaines parties de l'Italie où l'on avait essayé d'appliquer précisément les mesures proposées par M. Paul Bert : injonction au médecin de déclarer les cholériques; isolement du malade enlevé à sa famille sur le simple rapport d'un commissaire délégué; internement de tout convalescent « dans une petite maison isolée. » — Voilà qui suffirait et au delà pour expliquer, sinon justifier, toutes les violences des mères. — M. Paul Bert, plein de foi cependant, porte de nouveau le débat devant l'opinion sous la forme du petit volume dont nous donnons l'indication bibliographique en tête de ces lignes. E. C.

La Légende de l'Alsace, par Edmond Schuré. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884, 1 vol. in-18.

Le livre se partage en époques : époque celtique, Gaulois et Teutons; époque mérovingienne, avec la légende de sainte Odile; époque carlovingienne et légende de la reine Richardis, moyen âge, Strasbourg et sa cathédrale; la Réforme; la Révolution et la Défense nationale. Comme le dit la réclame de l'éditeur, c'est l'épopée de l'Alsace et, en véritable épopée, elle est — *horresco referens!* — écrite en vers. C'est le mérite de l'auteur; mais, je veux être franc, c'est le défaut du livre. Les longs poèmes nous ennuient et la raison en est qu'ils sont ennuyeux. *Jocelyn,* cet admirable chef-d'œuvre, n'a plus guère de lecteurs, et Victor Hugo, poète épique, s'est gardé de couler sa pensée dans le moule d'Homère ou de Virgile; il s'en est tenu au *Romancero.*

Dans une œuvre d'aussi longue haleine que celle de M. Edmond Schuré, on ne peut guère échapper à des vers de ce genre :

Et les chasseurs qui crient, et les dogues qui jappent;
Et sa chair croit sentir mille crocs qui l'attrapent.

En voilà assez pour décourager les meilleures volontés et pour faire douter de la poésie. On se « tue à rimer », et le public constate le suicide sans en savoir gré.

Pour mon compte, je préfère aux quelques milliers de vers qui gonflent ce volume cette phrase fière et généreuse de la préface, où l'on sent, sous l'expression peu châtiée et presque incorrecte, vibrer le patriote et l'homme de cœur : « Quelque imparfait que soit ce livre, puisse-t-il rappeler quelquefois à nos frères d'Alsace et de France que si la patrie réside dans le sol, un seul refuge inexpugnable est dans les âmes fortes, où vit le culte du passé et la foi en l'avenir ». B.-H. G.

Montalembert, par Mgr Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté, professeur de théologie dogmatique à la Faculté d'Aix et de Marseille. Paris, 1884, Plon, Nourrit et Cie; in-18, 3 fr. 50.

L'œuvre de Mgr Ricard est terminée : ce volume est le dernier des quatre qu'il a consacrés à l'école menaisienne: Gerbet de Salinis, Lamennais et Montalembert représentent les quatre piliers de cet édifice disparu qui s'appelait le catholicisme libéral. C'est bien de l'histoire qu'écrit Mgr Ricard, c'est le souvenir d'un état de choses évanoui et emporté aussi loin aujourd'hui, à vingt ou trente ans d'intervalle, que les commencements de Rome.

Le caractère de ces quatre volumes est tout biographique, et, mérite remarquable pour un professeur de dogme, Mgr Ricard nous y épargne les discussions dogmatiques. Il remet en scène des lutteurs, des combattants, et comme ferait un historien militaire racontant les campagnes d'un général, il relève simplement les positions, les décrit, évalue les forces, suit les opérations, et quand la bataille se livre il note les phases, ne quitte pas de l'œil le héros, qui, surtout quand c'est Montalembert, n'est pas seulement un guide mais un militant donnant vigoureusement de sa personne.

C'est, je pense, indiquer tout de suite au lecteur l'intérêt très vif qu'offre ce volume. Quelque opinion qu'on professe, on ne peut refuser un salut à cette vaillance, à cette conviction, à ce désintéressement que personnifia pendant toute sa vie le comte de Montalembert. Dieu et liberté, voilà à coup sûr une belle devise, et la bannière qui la portait inscrite aurait pu rallier bien des cœurs généreux qui de nos jours se découragent manquant de but, se sentant impuissants, également dégoûtés de l'un et l'autre extrême qui marquent le devoir de l'Église et de la Liberté.

Il était fort délicat à Mgr Ricard de faire la part du libéralisme sans choquer l'ultramontanisme. Il a déployé beaucoup d'art et y a réussi. Ce qu'il dit de Montalembert orateur, qu'ayant une fois pour toutes mis son humilité aux pieds du saint-père, il se passait toutes les hardiesses et toutes les fiertés, Mgr Ricard se l'entendra appliquer à lui-même : il déclare une bonne fois soumettre tout soigneusement à la parole du pape, il fait acte d'obéissance et d'humilité ecclésiastique, puis il est à l'aise pour parler des libéraux et ne pas anathématiser la liberté.

Là-dessus allez-vous conclure que Mgr Ricard est libéral ? Prenez-y garde : la liberté dont il est question, c'est cette chimère qu'avaient rêvée Lamennais et Montalembert, la liberté soumise à la décision du pape, la liberté octroyée par l'Église. Lamennais a été obligé de renoncer à l'Église le jour où il a essayé d'être libre, et Montalembert n'a suivi jusqu'au bout son idéal que pour cette raison : il était lutteur de nature et il eut à combattre des gouvernements au nom de la liberté : les libertés qu'il voulait, ce sont celles qui profitent à l'église catholique.

Et voilà comme son biographe peut à son goût glorifier le libéralisme sans s'écarter de la religion romaine.

Mgr Ricard s'attendait, peut-être plus qu'il n'est nécessaire, au spectacle de certaines situations et de certains actes dont il ne faut pas grossir la portée. Il s'abîme dans l'admiration devant le pacte d'amitié rédigé et signé par Montalembert et son jeune ami, quand ils avaient dix-sept ans, et défendaient leur foi juvénile contre la *corruption de l'iniquité* de leurs camarades de Sainte-Barbe. Mon Dieu, c'est gentil en famille, ces choses-là ; mais prendre cela pour une marque première du génie de Montalembert, c'est trop vouloir honorer l'œuf avant de savoir s'il en sort un aigle ou un oison. Tous les petits pensionnaires des maisons ecclésiastiques qui se signent des promesses d'amitié sous l'invocation du bon Dieu et de tous les saints ne deviennent pas des orateurs ni des héros.

Il est ainsi dans la première partie du livre, celle qui raconte la jeunesse de Montalembert, plusieurs traits qui ne sont pas dans la mesure. Ce sont peut-être ceux-là que d'autres trouvent excellents. Comme aussi se réjouiront-ils d'entendre Mgr Ricard mettre en parallèle Voltaire et Montalembert et déclarer qu'au congrès de Malines celui-ci prouva qu'il avait définitivement éclipsé celui-là.

Je relève des détails pour louer plus sincèrement la mesure prudente et le ton réservé qui règnent dans tout l'ensemble ; si le but de l'auteur est surtout de ranimer les sympathies pour cette grande figure de chrétien militant et d'honnête homme, il a réussi.

P. Z.

A New English Dictionary on Historical Principles : *founded mainly on the Materials collected by the Philological Society*. Edited by James A.-H. Murray, L L. D. — Part I. *A-Ant*, in-4° de xvi-352 pp. Clarendon Press. London, 1884. — Prix : 12 sh. 6 d.

Il y aurait vraiment de la présomption à prétendre formuler un jugement approfondi, si peu de temps après sa publication, sur la première partie d'un ouvrage aussi considérable que ce *Nouveau dictionnaire anglais*. En ce premier article, nous nous bornerons à exposer le plan auquel s'est arrêté « l'éditeur » c'est-à-dire — pour lui donner en français sa véritable qualité — le directeur ou rédacteur principal, M. James A.-H. Murray, l'éminent président de la Société philologique de Londres. L'objet du livre est de présenter, d'une façon aussi concise que possible, l'histoire et les divers sens de chaque mot de la langue écrite, sans omettre ceux qui sont aujourd'hui tombés en désuétude. Au lieu de reproduire purement et simplement les exemples traditionnels et souvent erronés cités par les dictionnaires antérieurs, et afin de ne donner que des citations d'une exactitude et d'une propriété parfaites, il fut décidé, au début de l'entreprise, que ces dernières seraient fournies par une lecture nouvelle, et faite à cette intention, des œuvres originales. La réunion de ces nouveaux textes et leur choix, qui devait servir de base certaine au lexique de la langue anglaise, a duré vingt-cinq ans et occupé plus de 1,300 liseurs, sous la haute direction de la Société philologique. Environ 5,000 écrivains anglais de toute époque et au moins quatre fois autant d'ouvrages ont été mis de la sorte à contribution ; et l'on se fera quelque idée de la quantité de matériaux que l'éditeur a pu réunir ainsi, par ce fait qu'il dispose aujourd'hui d'un nombre de citations distinctes et complètes dépassant 3,000,000 et dont le tiers à peu près prendra place dans le dictionnaire. En parcourant ce premier fascicule, nous constatons que chaque extrait est accompagné d'une date précise et d'indications qui permettent de les contrôler facilement.

L'excellent principe de la collaboration n'a pas été limité au seul choix des documents arides et pour ainsi dire de matières premières toutes brutes. Quoique les moindres détails de l'œuvre commune fussent soigneusement revisés par M. Murray, celui-ci cependant a sollicité de toutes parts le concours des lettrés de langue anglaise de bonne volonté, dans chacune des parties du monde. A ce titre, on peut dire que le « Nouveau dictionnaire » représente, à la date où il paraît, l'état exact de la science philologique. L'éditeur cependant ne s'est astreint qu'à présenter

sur ce terrain des résultats hors de conteste, évitant avec soin toute oiseuse discussion de points douteux. Il prend chaque mot à son origine littéraire aussi reculée que possible, le suit dans ses transformations d'âge en âge au moyen d'exemples caractéristiques et classe dans un ordre logique de subdivisions les significations diverses, expliquées d'une façon aussi concise que le permet la clarté de la définition.

L'œuvre s'adresse donc à ceux qui font de la très riche littérature anglaise l'objet d'études spéciales, car ils y trouveront un glossaire des mots *morts* en même temps qu'un dictionnaire étymologique des mots *vivants;* l'homme occupé des sciences y verra à quelle date les termes techniques ont été introduits dans la langue et quelles modifications de forme ou de sens ils ont subies depuis cette date. Mais, en outre, la majorité des lecteurs y rencontrera la dérivation, la prononciation usuelle, l'histoire passée, l'usage présent de toute expression que l'on peut rencontrer dans ses lectures et sur laquelle il arrive qu'on désire une information étendue. Même dans leur forme détachée, les extraits d'auteurs, si brefs que l'aient exigé les considérations d'espace, offrent en soi, le plus souvent, un intérêt indépendant de leur application; on en composerait aisément une suite de *birthday Cooks* tout à fait précieux. Enfin bien des problèmes littéraires ou simplement bibliographiques qui ont occupé des générations de curieux y sont éclairés d'une lumière nouvelle et résolus.

Un dictionnaire qui fait la part si large (vingt-neuf pour cent) aux mots dont l'usage a disparu ne pouvait se refuser à l'admission de certains néologismes. Le plus grand nombre des mots nouveaux a été naturellement fourni par la technologie scientifique, mais le Dr Murray a également fait bon accueil à certains mots de formation toute littéraire et récents; par exemple, en ce premier fascicule : *accoladed*, celui qui a reçu l'accolade, équivalent de *knighted, dubbed,* — *clonial*, dans le sens ironique d'*eternel, sempiternel,* — *acrobatically*, à la façon d'un acrobate, — *anecdotive* qui ne fait pas double emploi avec *anecdotic;* un conte sera *anecdotic*, mais le conteur *anecdotive*, la finale *ive* répondant à notre finale *iste,* — *anamorphose* (modifier par anamorphose), verbe très heureusement venu; nous disons bien, en français, *métamorphoser*, pourquoi pas *anamorphoser?* — *acceptor*, substantif qui présente une différence sensible avec *accepter; accepter* désigne celui qui reçoit *acceptor*, celui qui consent à recevoir; un tiers quelconque peut recevoir une lettre de change, dans ce cas il en est *accepter*, mais celui qui a signé l'acceptation en est *acceptor;* — *absorbingly* équivalent singulièrement énergique et imagé de *entirely*, exemple : un homme entièrement (*absorbingly*) possédé par une idée fixe, c'est-à-dire d'une façon qui *absorbe* toutes ses facultés.

C'est notre dictionnaire Littré qui a servi de type au *New English Dictionary;* on ne pouvait mieux choisir. Venant ensuite, M. James A.-H. Murray a pu y introduire certaines améliorations, telles une disposition typographique encore plus claire et l'extrême précision apportée à dater toutes les citations.

Comme dans tous les ouvrages de cette sorte, il a fallu, pour économiser la place, employer une grande quantité d'abréviations. Dans le Murray — nous croyons pouvoir dès maintenant dire « le Murray » comme on dit « le Littré » par une glorieuse abréviation, — eh bien, dans le Murray on n'en compte pas moins de deux cent trente-quatre auxquelles il faut ajouter une dizaine de signes conventionnels. C'est beaucoup pour la mémoire, et d'autant plus qu'elles ne se distinguent souvent que par des différences inappréciables à première vue, telles : a. = (en étymologie) adopté de : *a* = *ante*, avant : *a.* = adjectif. Dans ces conditions, il importe que la table des abréviations soit réimprimée en tête de chaque partie ou tout ou moins de chaque volume.

Nous suivrons avec l'attention due à cette admirable publication les progrès du « Nouveau dictionnaire anglais, car nous avons à peine effleuré quelques-unes des questions qu'il soulève. Mais les occasions de le faire ne nous manqueront pas. En effet, on nous annonce que les parties se succéderont rapidement; il y en aura quatre par volumee t six volumes en tout, formant un total d'environ dix mille pages. E. C.

Descartes. Discours de la méthode et choix de lettres françaises, avec une introduction, par B. Aubé. 1 vol. in-18. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1884.

Parmi les chefs-d'œuvre de l'école spiritualiste, le *Discours de la méthode* peut passer, à bon droit, pour un de ceux où les esprits sérieux trouvent leurs plus fins régals. Non que l'élégance du style en soit l'ornement remarquable. Descartes, pour employer sa propre expression, ne se soucie guère des *gentillesses* du langage. Ses seules préoccupations sont la justesse et la profondeur de la pensée et la précision des termes dont il se sert pour l'exprimer. Et il atteint ces deux buts de manière à se placer au premier rang de nos écrivains.

Quant à son style, il est, comme le dit fort bien M. Aubé : « austère, mais sans rudesse » ; « et si ses phrases, pour être d'une savante architecture, peuvent paraître lourdes, embarrassées, sans fin, s'il faut « acheter l'intelligence des idées et de leur enchaînement par une attention très assidue et très tenace », en revanche, « sa langue est solide, saine et parfaitement appropriée aux pensées qu'elle exprime, d'une sévérité souvent égayée de brèves images ou d'expressions d'une grâce toute naïve ».

Le *Discours de la méthode* est suivi d'un choix de lettres dont l'éditeur a retranché les parties purement scientifiques; mesure excellente, puisque ce livre ne s'adresse ni aux géomètres ni aux physiciens. Dégagées ainsi de toute espèce d'aridité, ses lettres serviront à faire connaître et aimer en Descartes un homme de bien, et continueront à faire admirer ce grand philosophe.

P.-C.



Fénelon à Cambrai, *d'après sa Correspondance* (1699-1715), par M. Emmanuel de Broglie, 1 vol. in-8° de 450 pages. Librairie Plon, Nourrit et Cie, Paris, 1884.

Dans les fastes de la fraternité humaine et de l'abnégation évangélique brille aux plus belles pages l'histoire des bienfaits de Fénelon dans la Flandre française, où s'accumulaient alors les effroyables misères de la *guerre de Succession.* Le rival accablé de Bossuet, bien qu'il eût accepté d'un cœur soumis sa condamnation, n'en demeura pas moins l'objet de la plus dure disgrâce de la part du roi. Autant que l'on peut se croire en droit de juger, aux simples lumières fournies par l'observation de la nature humaine, de débats et d'animosités sur lesquels il a été écrit tant de savants ouvrages, l'antipathie de Louis XIV contre l'admirable précepteur du duc de Bourgogne avait son fonds dans l'opposition radicale des caractères et des vues. L'absolutisme de tempérament et d'expérience inhérent au fils d'Anne d'Autriche, qui n'a jamais oublié la Fronde, ne pouvait rien goûter des pensées confiantes, généreuses, libérales, parfois chimériques, et parfois d'un prophète, naturelles au beau génie que Ducis appelait *saint Fénelon.*

Nous n'avons point à nous occuper ici du prêtre illustre, ni de sa doctrine, ni même du prestigieux écrivain, dont nous aurons toujours présente l'entrée délicieuse dans les rêves confus d'une lointaine vocation... (Vous en souvenez-vous, sombres salles du vieux collège de la Place-aux-Bleuets !...) mais seulement du sublime apôtre et de l'admirable patriote dont la gloire immortelle est inséparable du nom d'une des principales villes du département du Nord.

On tenait à Versailles pour une terrible et définitive disgrâce l'envoi de Fénelon à Cambrai... Cambrai, cependant, l'un des premiers diocèses de la monarchie, et qui conférait à son chef le titre d'archevêque-duc. L'éducation du duc de Bourgogne, le petit-fils de Louis XIV, avait déjà valu à Fénelon le renom d'un incomparable maître de la jeunesse. On ne saurait lire sans un intérêt passionné, comme un des plus précieux documents fournis par l'histoire sur le cœur humain, le récit des perfectionnements graduels de l'espèce de bête féroce qu'était d'abord le jeune prince, et la correspondance échangée jusqu'aux derniers jours entre l'élève et le précepteur, qui eut le chagrin suprême de survivre à cette dernière espérance d'une vie toute pleine de chagrins et de travers.

C'est à Cambrai, toutefois, dans l'intervalle des seize années si douloureuses et critiques pour la France, qui vont de 1699 à 1715, que Fénelon mérita surtout d'entrer dans les impérissables respects de la postérité, par la sagesse de son administration si intelligente du caractère, des habitudes et des manies de nos Flamands d'alors, et par la tendre générosité de son dévouement sans réserve aux souffrances des populations et à la misère des blessés, dans ces pays dévastés par une horrible guerre. Tant d'héroïsme et de bonté s'est fixé, pour la mémoire du peuple, dans la légende de Fénelon, ramenant lui-même, à travers la nuit, à une paysanne désolée, la vache qu'elle croyait perdue.

Ces images séculaires, mais non effacées, — les sincères effusions du cœur humain ne perdent rien de leur écho à travers le temps, — revivent sous nos yeux, grâce à l'ouvrage de mérite exceptionnel que vient de publier la librairie Plon, sous ce titre : *Fénelon à Cambrai, d'après sa Correspondance* (1699-1715), par M. Emmanuel de Broglie. C'est une œuvre d'érudition, de littérature et de patriotisme, dont on peut recommander la lecture aux braves gens de toute opinion raisonnable. Les huit chapitres de cette remarquable étude abordent successivement : l'installation de Fénelon à Cambrai, après la condamnation du livre des *Maximes des Saints* (sa vie, sa maison, ses amis : pages très intéressantes sur l'aménagement du palais archiépiscopal); — les correspondants de Fénelon à Versailles; — les œuvres et l'administration de Fénelon; — la guerre en Flandre, campagne de 1708; — les correspondances sur l'état de la France; — les espérances de Fénelon dans le duc de Bourgogne devenu dauphin, et la mort foudroyante de ce prince; — la ténacité et la persévérance de Fénelon et la fin de ses relations avec la cour; — les derniers jours, la maladie et la mort de Fénelon (1714-1715).

L'excellent récit de M. Emmanuel de Broglie est enrichi de nombreux extraits empruntés à la *Correspondance* du grand évêque (extraits relatifs à la religion, à l'état de la France, aux conditions politiques de son relèvement), où éclate une âme passionnée pour le bonheur du pays, hostile au despotisme d'un seul, inattaquable dans sa foi, quelque peu utopique dans ses constitutions, délicieusement sensible à l'amitié, et douée, comme tous les tendres blessés par les violents, d'une pénétration ironique, attestée par maints portraits, dont la sincérité agressive n'épargne ni les favoris du maître ni le maître lui-même. On peut le redire, en outre de grandes divergences dans les *vues* sur l'intérêt national, il y avait antipathie naturelle et instinctive entre Louis XIV et l'éducateur du duc de Bourgogne, entre l'intransigeant du pouvoir absolu et l'évêque légendaire qui écrivit *Télémaque.*

L. D.

Récits militaires par le général Ambert, après Sedan. 1 vol. in-8° de 450 pages. Paris, Blond et Barral, 1884. — Prix : 5 francs.

Le général Ambert a entrepris, dans une série qu'il intitule *Récits militaires,* de tirer de la campagne de 1870, sommairement racontée, tous les exemples de dévouement, de courage, d'héroïsme, qui ont marqué cette cruelle épreuve de notre pays. Dans un premier volume qui a pour sous-titre *l'Invasion,* il a conduit le lecteur jusqu'au cataclysme de Sedan. Dans celui qui vient de paraître aujourd'hui, l'auteur accuse encore plus sa tendance à se renfermer dans le rôle de chroniqueur. Ce nouveau livre nous présente, pêle-mêle avec les événements militaires qui suivirent la catastrophe, une suite de monographies,

d'études qui n'ont souvent d'autre lien que celui d'un désastre commun. C'est ainsi que nous suivons successivement nos armées en Beauce, en Normandie, dans le Nord; que nous recueillons, avec lui, des traits de bravoure ignorés accomplis par nos braves soldats ou de modestes citoyens; que nous assistons à l'extension lente mais incessante de la tache d'huile sur notre beau pays de France. Puis l'auteur nous transporte à Tours au milieu des délibérations de la délégation, à Versailles, la ville de Louis XIV, souillée par la lèpre prussienne qui la tient sous ses mains de fer; puis, nous combattons avec nos jeunes mobiles, nos mobilisés, nos zouaves pontificaux, et nous assistons à la défense légendaire de Châteaudun. Quittant pour un instant le sol national, l'auteur nous transporte ensuite en Allemagne et nous fait passer en revue l'installation, ici convenable, là bien précaire, de nos trois cent mille prisonniers de guerre. C'est ensuite le récit de l'odyssée du général Vinoy, ramenant sous Paris le 13e corps, qui forme le noyau de la défense de la capitale. L'ouvrage enfin se termine par des appréciations sur Napoléon III et sur notre armée.

L'auteur, en rappelant dans ces annales émues tous les faits généraux ou individuels qui sont à l'honneur de la France, a fait là œuvre sérieuse de patriotisme. Son livre est à mettre entre les mains de tous, car il veut le relèvement de notre pays. Nous passerons donc condamnation sur quelques tendances un peu trop cléricales qui percent de temps en temps, et nous excuserons volontiers ses appréciations injustes sur un autre grand patriote, Gambetta. On ne pouvait vraiment pas demander au général baron Ambert de dire du bien de celui qui s'était écrié du haut de la tribune : *Le cléricalisme, voilà l'ennemi!* Ce mot, l'auteur n'a pu le lui pardonner. C. M.



Fleurs d'amitié. — *Livre des souvenirs.* — Poésies intimes, par J. Gardet. Petit in-18 de VIII-80 pages, imprimé sur beau papier vergé et tiré à 60 exemplaires seulement. Paris, typographie de Delalain frères, 1884. — (Ne se vend pas.)

Voici un charmant livret que ne verra sans doute aucun lecteur du *Livre;* aussi croit-on à propos de faire connaître en quelques lignes ce petit bijou typographique, dont les pages renferment des vers pleins de grâce et de sentiment. Inspirées par l'amitié, les trente pièces environ qui y sont contenues ont été recueillies par l'auteur, pour lui-même et pour ses seuls amis. Contrairement à l'usage général des poètes qui ne croient jamais trop pouvoir répandre leurs productions, M. J. Gardet a voulu garder pour le cercle étroit de son intimité ces jolis petits vers qu'il eût cru profaner en les exposant aux regards indifférents; enfin, ainsi qu'il le dit lui-même, il a voulu « se former comme un bouquet d'amitiés vivaces, dont le parfum viendra rappeler à sa mémoire les plus délicieux souvenirs ».

On comprend qu'on ne peut rien citer de ces pièces intimes, dont l'étranger ne peut d'ailleurs goûter tout le charme; mais ce qui peut et doit se faire, c'est de dire qu'elles ne sont pas moins appréciables par la correction de la forme que par la grâce ou l'élévation des pensées.

A ces pièces exclusivement personnelles, M. J. Gardet, qui est de Sarlat, a joint des sonnets en patois gascon qui prouvent que la langue des félibres ne lui est pas moins familière que le français le plus pur. Enfin, il y a joint encore quelques fables et poésies diverses, parmi lesquelles on distingue l'histoire *authentique* d'une pauvre chatte, *Bichonnette,* qui est une petite merveille d'élégance et de légèreté.

Déjà, il y a peu d'années, M. J. Gardet a publié, dans la même forme et pour ses seuls intimes, un premier recueil de vers choisis, également relatifs à l'amitié. Espérons qu'il ne s'en tiendra point à ce deuxième essai et donnera encore un nouveau volume sur un sujet qu'il comprend si bien. F. D. T.

L'Intermezzo, poème d'après Henri Heine, par E. Vaughan et Ch. Tabaraud. In-32. Baillière et Messager, éditeurs. Paris, 1884.

Le sujet de ce poème est très simple et tout intime : un jeune homme aime une jeune fille et peut s'en croire aimé. Il rassemble en cet amour, par toute la force de sa vie, toutes les aspirations de son âme délicate. Un jour, il est trahi; la jeune fille se marie ou se laisse marier. Il la revoit dans le monde, il se contraint et force à s'apaiser son cœur en révolte. Sa souffrance s'approfondit encore dans le secret et il s'abandonne au charme de souffrir d'amour.

L'intérêt de ce chant d'amour, tour à tour passionné et attristé, réside tout entier dans son essence intime, dans les états de conscience qui s'y révèlent. Ce n'est pas un poème narratif, mais de petites pièces reliées par le seul trait de la passion. C'est la prière, ou l'acte de l'amour, ou la plainte, que l'amoureux profère ou soupire aux différents moments de ses désirs ou de ses désespoirs. L'œuvre est curieuse. Dans la forme que lui ont donnée MM. Vaughan et Tabaraud, elle est très remarquable; elle est œuvre de poètes. Les deux amis ont conservé le caractère à la fois rêveur et précis d'Henri Heine. Leurs vers sont le plus souvent bien frappés, la strophe aisée, la langue vive et nette.

Pour mieux louer, je n'ai qu'à citer un peu partout :

Depuis bien des milliers d'années,
Immobiles au fond des cieux,
Les étoiles passionnées
S'aiment d'un amour anxieux.

Leur langue est fort riche et fort belle :
Aucun philosophe pourtant
— La science est parfois rebelle ! —
Ne la parle ni ne l'entend.

Je sais cette langue innommée
Qui parle au cœur plus qu'à l'esprit :
Ton visage fut, — bien aimée ! —
La grammaire qui me l'apprit.

Et plus loin, ce cri sincère et vrai :

Un baiser seulement ! — Pas de serments infâmes !
Je ne crois pas, ma chère, aux vains serments des femmes.
Si ta parole est douce, ineffable et sans prix,
Plus doux est le baiser qu'à ta bouche j'ai pris.

. . . .

. . . . mais non : jure, jure toujours,

. . . .

Je te crois sur un mot, sur un seul. Etc., etc.

Bien qu'une *parole ineffable* ne me satisfasse guère, la pièce me plaît par son mouvement. Il faut me borner, et je le regrette : le lecteur, pour couper court aux regrets, n'a qu'à se procurer le volume. Il m'arrive rarement la bonne fortune de pouvoir recommander chaudement un livre de vers. Celui-ci en est tout à fait digne. P. Z.

Dents de lait. — *Premières poésies*, par JOSEPH ROY. 1 vol. petit in-4° avec dessins de Johannès Drevet. Paris, 1884. Librairie des Bibliophiles. — Prix : 15 francs.

Inutile d'insister, n'est-ce pas ? Premières poésies. *Dents de lait.* Le titre dit tout. L'auteur se juge lui-même avec une impartialité méritoire. Dans une honnête dédicace à sa mère, il parle de ses « méchants vers ». « Ils sont incorrects, dit-il, mais sincères ». Incorrects, assurément.

Tu voulus sur la terre
Faire
Incliner les esprits
Éblouis
Devant ta gloire altière;
Væ superbis!

Sincères? lisons : « Au fil de l'eau, le poète (!) s'éloigne avec son gouvernail du « récif de corail », sur le Rhône, me semble-t-il, et du « gouffre qui brame ».

Nous doutons que M. Joseph Roy publie jamais de secondes poésies. Quand il sera en possession de ses dents de sagesse, s'il écrit, il écrira certainement en prose, et fera bien. Les petits paysages de M. Johannès Drevet sont aimables, mais le jeune artiste a fort à faire encore au point de vue de la composition et de la figure. E. C.

Les chants du cœur, par MAURICE TRUBERT. In-18. H. Oudin et Cie, éditeurs. Paris, 1884. — Prix : 1 fr. 50.

Ce léger et coquet recueil vaut d'être lu : je ne puis dire : *vaut la peine*. En vérité, c'est un plaisir. Beaucoup de simplicité et de sincérité, des sentiments honnêtes et doux, point d'effort à se guinder sur le grand style; un vers bien tourné, rythmique, voilà assurément bien des mérites. Tous réunis, cependant, ils ne feront pas classer M. Trubert parmi les poètes de première volée, mais parmi les aimables et les gracieux. Il ne se trouve, dans ses petites pièces, ni grandes pensées ni idées nouvelles; il n'a pas sa façon à lui de voir les choses ni de les sentir. Il demeure dans notre région, à notre portée, et nous dit gentiment les choses que nous connaissons. Pour appuyer ce jugement, je me plais à reproduire quelques passages.

Par exemple, dans la première pièce, *le Cœur humain :*

Si l'on pouvait, ouvrant les cavernes de l'onde,
Arriver jusqu'au cœur de l'océan qui gronde,
Et jeter un regard sur ses gouffres sans fond,
Que de vaisseaux broyés, de sinistres épaves,
Que de morts étendus, immobiles et graves,
On verrait se dresser dans l'abîme profond.

. . . .

Hélas! le cœur de l'homme a bien d'autres abîmes !

Une assez jolie pièce aussi, *les Nids et les Berceaux*, dédiée à M. François Coppée. L'auteur a bien pensé de ne pas la dédier à M. Jean Aicard. Le poète de la *Chanson de l'enfant* aurait pu croire qu'il retracerait une de ses poésies égarées.

Par leur nature, leur usage,
Et comme eux, par le ciel bénis,
Près du foyer, dans un ménage,
Les berceaux ressemblent aux nids;
Ils en ont la frêle apparence
Et la douce tranquillité,
Ils abritent une espérance
Dans leur sein calme et respecté.

Je signalerai encore, comme témoignant des sentiments généreux du jeune poète, — je l'appelle jeune, il faut qu'il le soit, — la pièce *Aux sceptiques*. M. Trubert y répond par une question jeunette et gentillette à de graves et cruelles questions dont il n'a pas encore fait le tour. Comme philosophie, c'est tout à fait adolescent. Les choses de sentiment lui réussissent; il fera sagement de ne pas souffler trop fort dans sa musette : elle en craquerait. P. Z.

Le roman de l'Islande. Poème, par O.-J. RICHARD. In-8°. Clauzot, éditeur, Niort, 1883.

Il a fallu un grand courage et une égale persévérance à l'auteur pour mener jusqu'au bout ce poème qui ne compte pas moins de six mille vers. Sans le désobliger, il me laissera lui dire qu'il n'en faut pas moins pour en achever la lecture. L'œuvre est conçue dans une forme démodée. A ce poème épique il ne manque même pas l'invocation à la muse. Ce n'est pas à dire qu'il ne s'y rencontre quelques bonnes pages; mais franchement l'intérêt est mince. C'est bien loin, l'Islande, et c'est bien froid.

L'*Ormstrunga* et le *Burstadir* poursuivent leurs destinées sans nous émouvoir profondément.

Et puis l'abondance de noms septentrionaux, durs au gosier, ne contribue pas à nous attacher à cette légende. L'excuse de M. Richard est dans les recherches qu'il semble avoir faites pour donner à son *roman de l'Islande* une apparence d'authenticité.

Nous avons remarqué deux ou trois épisodes d'une bonne facture; faute d'espace, je me prive d'en transcrire aucun.

P. Z.

Voix éparses. Poésies, par Gabriel Mourey. Grand in-16. Jouaust, éditeur, Paris. — Prix : 5 francs.

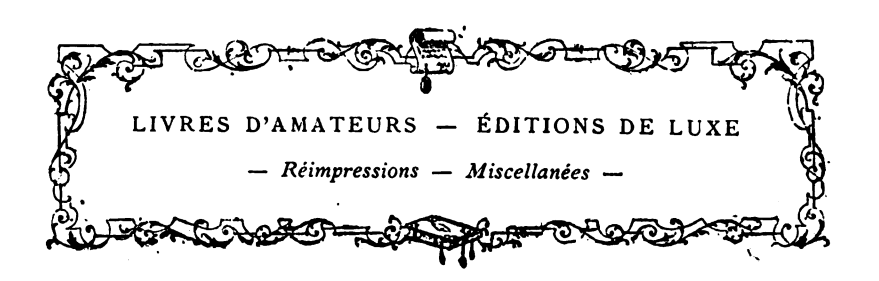
On ne peut exiger de l'oiseau nouvel-éclos les coups d'aile de l'aigle ni les coups de gosier du rossignol. Il voltige et gazouille, et pourvu qu'il n'y mette ni prétention ni lourdeur, il charmera déjà par sa jeunesse même et son incertitude.

Tel est le cas de M. Gabriel Mourey, qui nous présente un volume frais, coquet, exclusivement composé de petites pièces de douze vers. Assurément, il a le souffle court; mais c'est sagesse à lui de ne point s'être égosillé à vouloir enfler la voix ou prolonger la chanson.

Ce qu'il exprime n'est pas bien neuf : ce sont les espoirs, les rêves, les déceptions, les souffrances naïves de la puberté. Il les traduit sobrement, sans trop d'épithètes, dans un vers généralement bien tourné, au bout duquel toutefois la rime arrive souvent très pauvrette. Ses aspirations sont délicates, élevées, et ce petit volume ne peut lui être reproché comme un empêchement à sa gloire future. Il ne prouve pas que M. Gabriel Mourey ne soit pas un poète : il ne prouve pas le contraire non plus. En tout cas, il y a mis assez de lui-même et révélé un assez noble souci de bien faire pour qu'on prenne note de son début et qu'on l'avertisse confraternellement de petites négligences impardonnables, surtout dans de si courts morceaux, où la perfection est presque de rigueur. Ainsi, ayant besoin d'une rime à *arbres*, au pluriel, il osera écrire, malgré la logique de la grammaire, une *voûte de marbres;* il ne rougira pas devant *cheminée haute*, qui rend le vers faux, l'*e* muet ne s'élidant pas devant *h* aspirée; et autres peccadilles, insignifiantes pour le vulgaire, graves pour les poètes.

Le volume est somptueusement édité : nos compliments pour l'exécution à l'éditeur, et à l'auteur pour le bon choix du placement de ses économies.

P. Z.



LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

La Conférence des fauconniers de Charles d'Arcussia, réimprimée sur l'édition de 1644, avec une notice et des notes par Ernest Jullien (*Cabinet de vénerie*). Paris, librairie des Bibliophiles, 1884, 1 vol. in-16. — Prix : 11 francs.

Ne plus ne moins que l'art de la peinture a Raphaël pour coryphée, tout ainsi l'art de la fauconnerie a Charles d'Arcussia; mais — et c'est en cela que Charles d'Arcussia, seigneur d'Esparron, possède une supériorité sur Raphaël — d'Arcussia ne s'est pas borné à être le premier fauconnier de son temps, il a voulu encore formuler les vrais principes de son art.

D'Arcussia a beaucoup écrit; il a fait des vers tout aussi bien que qui ce soit de son époque, si l'on en excepte Mathurin Régnier. Sa plume fut une plume sage, et les sages préceptes de morale émaillent les vers et la prose du bon gentilhomme provençal :

Chacun doit respecter sa femme
Sans jamais luy fausser sa foy;
Il faut l'aimer comme nostre ame,
Dieu le commande par sa loy.

Que ton humeur ne l'importune,
Ny ne la fraude de ses droits.
Le Soleil honore la lune
Et la visite tous les mois.

On peut dire de d'Arcussia qu'il fut bon époux, bon père, bon citoyen, bon courtisan et bon fauconnier. J'ajouterai qu'il fut bon écrivain. A tous ces titres, le grand régulateur de l'art de la chasse au vol ne pouvait manquer de trouver sa place dans ce curieux et élégant *Cabinet de vénerie* que publie avec le soin que l'on sait la librairie des Bibliophiles.

Le dernier ouvrage qui parut dans cette collection a été, si j'ai bonne mémoire, le *Livre du roi Dancus*, publié par M. H. Martin-Dairvault, et dont *le Livre* a signalé l'apparition. C'était le plus ancien traité de fauconnerie connu écrit en langue française : aujourd'hui, M. Ernest Jullien, l'un des directeurs de cette intéressante collection, a eu la bonne pensée de nous donner un extrait de l'œuvre considérable du plus sérieux et du plus grand écrivain qui ait traité de la fauconnerie.

La Conférence des fauconniers est un ouvrage en

forme de dialogue : c'est, croyons-nous, le dernier écrit du seigneur d'Esparron. Il le composa à la requête du roi Louis XIII, qui avait su apprécier *de visu* l'art profond du gentilhomme de Provence en matière de faucons.

Sur l'appuy de mon roy j'ay tracé cet ouvrage,
Duquel Sa Majesté m'a fourny le project.

Et tout le monde sait que Louis XIII fut le roi-fauconnier, comme un de ses prédécesseurs avait été le roi-gentilhomme. Un courtisan ingénieux n'avait-il pas trouvé pour ce monarque un anagramme aussi innocent que flatteur? Dans *Louis treiziesme, roy de France et de Navarre,* il avait découvert, par un subtil arrangement des lettres, *roy très rare, estimé dieu de la fauconnerie.* Louis XIII était donc un fin connaisseur, très digne d'apprécier l'habileté du sieur d'Esparron, gentilhomme de sa chambre.

Charles d'Arcussia a composé plusieurs ouvrages sur des matières de chasse. Pourquoi a-t-on choisi *la Conférence des fauconniers*? M. Ernest Jullien va nous l'apprendre : « Malgré le désir de l'éditeur du *Cabinet de vénerie,* dit-il, de ne pas oublier Charles d'Arcussia, l'étendue de la *Fauconnerie* proprement dite permettait difficilement sa reproduction. Celle *du Roy* était trop spéciale. Quelques-unes des *Lettres de Philoiérax* respirent un mysticisme hors de saison. Les *Discours de chasse,* quoique renfermant des matières fort intéressantes, notamment une nomenclature très étudiée des oiseaux alors connus, trahissent en de certains passages le même défaut.

Les thèses tirées de saint Augustin et d'Origène, sur les anges chargés de veiller à la conservation des diverses espèces d'animaux et de plantes, rentrent plus dans le domaine de la théologie que dans celui de la fauconnerie.

Restait donc *la Conférence des fauconniers.* Là, les récits, les anecdotes multiples reposent davantage de la lecture de la partie didactique. On croit feuilleter tour à tour le livre de chasse du maître provençal et les mémoires d'un homme de cour. Ce dernier ouvrage fut donc choisi. »

Je n'ai ni le désir ni la place de faire ici un abrégé de ce curieux ouvrage, qui intéressera tous les amateurs de sport et en particulier les fervents de la chasse au vol, — il y en a encore, même sur cette terre de France où la propriété, morcelée à l'infini, ne permet plus ce genre d'exercices qu'à des privilégiés de plus en plus rares.

Tout ce que je puis faire, et ce que je fais avec le plus grand plaisir, c'est de rendre justice au soin avec lequel a été préparée cette édition et à l'érudition vraie et attrayante dont a fait preuve M. Ernest Jullien, dans la préface et les notes qui accompagnent ce joli volume, bien digne, comme ses aînés, de prendre la place qui lui appartient sur les rayons de la bibliothèque de tout chasseur bibliophile.

H. M. D.

Bibliothèque cynégétique d'un amateur, avec *Notes bibliographiques,* suivie d'un supplément. Armes, animaux, fauconnerie, histoires, pièces de théâtre, romans, lois et jurisprudence, le tout relatif à la chasse. — En vente à Paris, librairie de Firmin-Didot, 1884. Petit in-8° carré de 228 pages, orné de vignettes, lettres illustrées, etc. Imprimé en bleu et noir par D. Père, typographe à Beauvais. Tiré en tout à 300 exemplaires numérotés à la presse, dont 278 sur papier vergé (prix, 7 francs), et 22 sur papiers de luxe. Ces derniers exemplaires étant réservés par l'*Amateur* n'ont pas été mis dans le commerce.

Voici une charmante petite bibliographie spéciale, rédigée avec beaucoup de soin, éditée avec un certain luxe, et qui, à tous égards, ne peut manquer de faire les délices de tout bon disciple de saint Hubert. L'*Amateur,* dont le nom nous est inconnu, qui a pris la peine de composer cet intéressant travail, s'est proposé de « former un catalogue presque complet de tous les livres français ou traduits en français sur la chasse. » — On voit, par cette indication, que l'auteur s'est strictement limité aux ouvrages, originaux ou traduits, publiés dans notre langue, ce qui n'empêche pas son travail d'être déjà assez étendu. Que serait-ce, s'il avait voulu faire une bibliographie générale de la chasse et décrire toutes les productions imprimées, partout et dans toutes les langues, depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours? Un bon volume grand in-8° à deux colonnes suffirait à peine, et combien de répétitions et de choses inutiles ou sans intérêt n'y trouverait-on pas?

L'*Amateur,* qui vient de publier le catalogue de *sa* bibliothèque cynégétique, a dû passer bien des années à rassembler tant d'ouvrages sur ce sujet : encore ne possède-t-il pas tout ce qui a été publié en français, car, pour rendre son essai aussi complet que possible, il a dû faire figurer dans un supplément (p. 219 à 228) près de deux cents ouvrages non compris dans sa bibliothèque. On ne saurait affirmer que, même avec ces additions, cette étude bibliographique soit absolument sans lacunes, mais on doit reconnaître que c'est assurément ce qui a été fait de mieux jusqu'à présent sur la matière. Disons, en passant, que l'on voit figurer dans cet essai un certain nombre de romans, d'histoires, de pièces de théâtre se rattachant plus ou moins directement à l'objet de cette étude; or c'est peut-être aller bien loin que de comprendre ces sortes de productions dans une bibliographie cynégétique; elles encombrent le volume et eussent été mieux placées dans un chapitre à part : « Littérature de la chasse », ou même eussent pu être reléguées, dans une note additionnelle, à la fin de l'ouvrage.

La classification adoptée est l'ordre alphabétique; il ne paraît pas très heureusement choisi; il oblige, en effet, à une multitude de renvois de titres et de noms propres, et ne relie pas les uns aux autres les ouvrages traitant du même objet. La division méthodique nous eût semblé préférable; outre qu'elle eût

évité maintes répétitions fatigantes, elle eût permis de grouper, sous des rubriques spéciales, dans l'ordre chronologique, les écrits relatifs à un même sujet : animaux, armement, engins, législation, etc., etc. Un index final des noms propres et des titres eût mis le lecteur à même de se retrouver rapidement dans ses recherches sur un point déterminé.

Ces remarques faites, nous n'hésitons point à dire que la *Bibliothèque cynégétique* nous paraît appelée à avoir un grand succés, non seulement chez les chasseurs, mais même chez les bibliophiles et bibliographes, qui y trouveront d'utiles et curieuses indications. La forme matérielle du livre est très soignée; le papier est bon et beau; les vignettes, lettres ornées, portraits, etc. qui illustrent le volume produisent un bon effet et reposent le regard en l'égayant.

Nous ne serions donc pas surpris si le rapide débit des 300 exemplaires de cette jolie bibliographie obligeait bientôt son auteur à en donner au public une nouvelle et plus ample édition. PHIL. MIN.

La Satyre des satyres et **la Critique désintéressée sur les satyres du temps,** par l'abbé Cotin. Avec une notice par le bibliophile Jacob. Paris, Jouaust, librairie des Bibliophiles. Petit in-12 de XIV-77 pages. M DCCC LXXXIII. Tirage à 340 exemplaires numérotés, dont 40 sur papiers de luxe (douzième volume de la nouvelle collection moliéresque). — Prix : 5 fr. 50.

M. Jouaust, à qui l'on doit déjà la réimpression si intéressante des *Éditions originales de Molière,* a entrepris, avec le concours de littérateurs et de bibliophiles distingués, une série de petites publications intitulée « Nouvelle collection moliéresque », et dans laquelle ont paru, jusqu'à ce jour, onze productions fort curieuses. Le douzième livret qu'il nous offre aujourd'hui n'est pas moins intéressant que les autres; mais, à notre avis, il figurerait à plus juste titre dans une collection *Bolœanesque* que dans une série destinée aux Moliéristes. C'est en effet Boileau, le grand satirique, qui est continuellement visé dans *la Satyre des satyres;* Molière n'y est égratigné qu'en passant, assez profondément, il est vrai, pour justifier l'insertion de ce document dans une collection consacrée à l'immortel comique. Sous réserve de ces observations, il n'y a que du bien à dire de la nouvelle publication de M. Jouaust.

M. Paul Lacroix a bien voulu se charger de présenter au public *la Satyre des satyres* et *la Critique désintéressée,* dans une préface un peu courte, mais attrayante et instructive comme tout ce qui sort de la plume de l'excellent bibliophile Jacob. Cette préface, à vrai dire, est moins une introduction qu'une sorte de petite dissertation tendant à établir quel est le véritable auteur de la première de ces deux pièces. Nous ne suivrons pas le préfacier dans tous les points de sa discussion; qu'il nous suffise de dire qu'il paraît avoir péremptoirement démontré que *la Satyre des satyres* est bien réellement l'œuvre de ce fameux abbé Charles Cotin, qui ne dut qu'aux malices de Molière et de Boileau d'échapper à un inévitable oubli. Cette pièce est si rare qu'aucun bibliographe n'en a fait mention et que M. P. Lacroix considère comme unique l'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal d'après lequel a été faite la présente réimpression. Or cette satire n'est autre chose que le célèbre factum versifié pour la publication duquel Cotin s'associa avec le pâtissier Mignot. L'anecdote est bien connue et a été reproduite par tous les commentateurs de Boileau; elle est assez curieuse du reste pour être redite encore; la voici telle que l'a rapportée dans ses précieux *Mémoires* le consciencieux et véridique Niceron : « L'abbé Cotin, dit-il (tome XXIV, p. 225), fut le premier à l'attaquer (Boileau). Irrité de ce que Despréaux l'avoit raillé dans sa satire troisième sur le petit nombre d'auditeurs qu'il avoit à ses sermons, il fit une mauvaise satire contre lui, dans laquelle il lui reprochoit, comme un grand crime, d'avoir imité Horace et Juvénal. — *Jacques Mignot,* pâtissier-traiteur, que Despréaux avait traité d'*empoisonneur* dans la même satire, se joignant à lui pour se venger, fit imprimer cette pièce à ses dépens; et comme il avoit la réputation de faire d'excellents biscuits, quand on en envoyoit acheter, il les enveloppoit dans la feuille qui contenoit la satire de Cotin, afin de la répandre dans le public. Cependant la colère de Mignot s'apaisa quand il vit que la satire de Despréaux, bien loin de le décrier comme il le craignoit, l'avait rendu extrêmement célèbre. En effet, depuis ce temps-là, tout le monde vouloit aller chez lui. Mignot a gagné du bien dans sa profession, et il a fait depuis gloire d'avouer qu'il devoit sa fortune à Despréaux. Il mourut le 12 février 1731, dans un âge fort avancé. »

Ce qui n'est pas moins curieux que cette anecdote même, c'est qu'une pièce répandue avec tant de profusion soit devenue à peu près introuvable aujourd'hui. C'est du reste le sort d'une multitude de petits écrits, dont le titre à peine est venu jusqu'à nous et qui cependant ont joui, au moment de leur apparition, d'une réelle popularité. Il suffit de parcourir les mémoires-journaux des L'Estoile, des Barbier, des Bachaumont et de bien d'autres encore pour reconnaître le bien-fondé de cette observation. Aussi, en tirant de son obscurité *la Satyre des Satyres,* M. P. Lacroix rend-il à la fois service aux bibliophiles et aux lettrés. Aux uns, il permet d'acquérir un rarissime opuscule, dont l'unique exemplaire n'a peut-être pas été *vu* par vingt amateurs de notre siècle; il met les autres à même d'apprécier à sa juste valeur le talent satirique de l'ennemi de Boileau. Certes, nous ne prétendons nullement tenter ici la réhabilitation de l'infortuné Cotin; ce serait une entreprise aussi inutile que téméraire; mais on ne peut disconvenir qu'il n'est pas sans intérêt d'avoir sous les yeux toutes les pièces du procès pendant depuis deux siècles entre le satirique et l'abbé, et finalement jugé au grand dommage de ce dernier. Le nouveau document produit par les soins du savant bibliophile Jacob n'est assurément pas de nature à faire infirmer la sentence; mais on ne saurait nier que le pauvre Cotin n'était point absolument dépourvu de tout mérite. Sa *Satyre* contre Despréaux

n'est pas plus mauvaise que bien des écrits analogues parus à la même époque. Son tort, son plus grand et très grand tort, est d'y avoir pris à partie deux des plus grands auteurs du Parnasse français, alors qu'il ne manquait pas d'écrivains ridicules contre lesquels il eût pu lancer avec bien plus de raison ses traits parfois assez piquants. Boileau sans doute n'a jamais dû pardonner à son adversaire les vers suivants, dans lesquels sont nettement exposés et critiqués ses procédés d'adaptation :

Je dis mon sentiment, je ne suis point menteur;
J'appelle Horace Horace, et Boisleau traducteur.
Si vous voulez sçavoir la manière de l'homme,
Il applique à Paris ce qu'il a leu de Rome;
Ce qu'il dit en françois, il le doit au latin;
Il ne fait pas un vers qu'il ne fasse un larcin :
Si le bon Juvénal estoit mort sans écrire,
Le malin Despreaux n'eust point fait de satyre,
Et, s'il ne disoit rien que ce qui vient de luy,
Il ne pourroit jamais rien dire contre autruy.

Voilà qui est un peu outré, sans doute; il faut bien reconnaître cependant que le grand satirique dut beaucoup aux anciens; il est vrai qu'imiter ou traduire comme Boileau c'est souvent créer.

Cotin est violent et parfois injuste dans ses attaques contre Boileau, notamment quand il l'accuse de ne pas « respecter son roi » et de n'avoir « ni Dieu, ni foi, ni loi ». Sur le premier point, au moins, Cotin tombait bien mal, car on connaît toutes les adulations de Boileau pour Louis XIV.

Mais il est plus injuste encore quand il s'en prend à Molière (*Turlupin* et *Frantaupin*) qui, à ce moment, n'avait eu d'autre tort à l'égard de Cotin que d'être l'ami de Boileau. Molière lui fit chèrement expier ces attaques imméritées en le ridiculisant pour toujours, dans ses *Femmes savanies*, sous les traits ineffaçables du pédant *Trissotin.*

La Critique désintéressée sur les satyres du temps, quoiqu'un peu moins rare que *la Satyre des satyres,* est cependant fort peu commune; elle méritait dès lors d'être réimprimée avec cette dernière, dont elle est en quelque sorte le commentaire et l'indispensable complément. Elle est écrite en prose, moins piquante mais plus perfide et plus méchante que la satire en vers : Molière n'y est pas plus épargné que Boileau, et l'on sent que l'auteur y a condensé, en un style pénible et pédantesque, toute son acrimonie et tout son fiel.

En somme, ni l'une ni l'autre de ces productions de Cotin ne font honneur ni à son talent ni à son caractère; il eût bien mieux fait, pour sa réputation et pour son repos, de se borner à composer et à débiter ses sermons, assez bons d'ailleurs et fort courus, quoi qu'en ait dit Boileau. Et s'il lui fallait absolument rimer, pourquoi, au lieu de versifier des libelles comme *la Ménagerie* et *la Satyre des satyres*, pourquoi ne s'en est-il pas tenu à ces odes, stances, énigmes, madrigaux, épigrammes, sonnets et autres poésies profanes et chrétiennes, qui remplissent les cinq ou six volumes qu'il a mis au jour? De toutes les œuvres poétiques de Cotin, il ne reste pas grand'-chose aujourd'hui. Trois petites pièces cependant seront sauvées de l'oubli. La première est cet incomparable sonnet « à la princesse Uranie, sur sa fièvre », que Molière a si malicieusement intercalé dans *les Femmes savantes;* la seconde est une épitaphe grotesque insérée dans ses *Œuvres galantes :* ces vers, adressés à la marquise de Rambouillet, suffisent pour donner une idée du bon goût de Cotin, homme du monde, homme d'Église et bel esprit; les voici :

Cy dessous gist un vert galant,
Dont l'amour fut si violent
Pour Artenice (*Catherine*), sa maistresse,
Qu'il la vouloit baiser sans cesse.
Certes, avec elle il logeoit,
Couchoit souvent, buvoit, mangeoit,
Et, par ses adresses gentilles,
Avoit gagné toutes ses filles.
Il étoit doux et gracieux,
Il chantoit bien et parloit mieux;
Sa queue étoit et belle et grande,
Comme nature la demande;
Et, s'il n'eust tant aimé le vin,
Il pouvoit passer pour divin.
Mais, pour réprimer la licence
Que se donne la mesdisance
Avec son insolent caquet,
Ce galant fut... un perroquet.

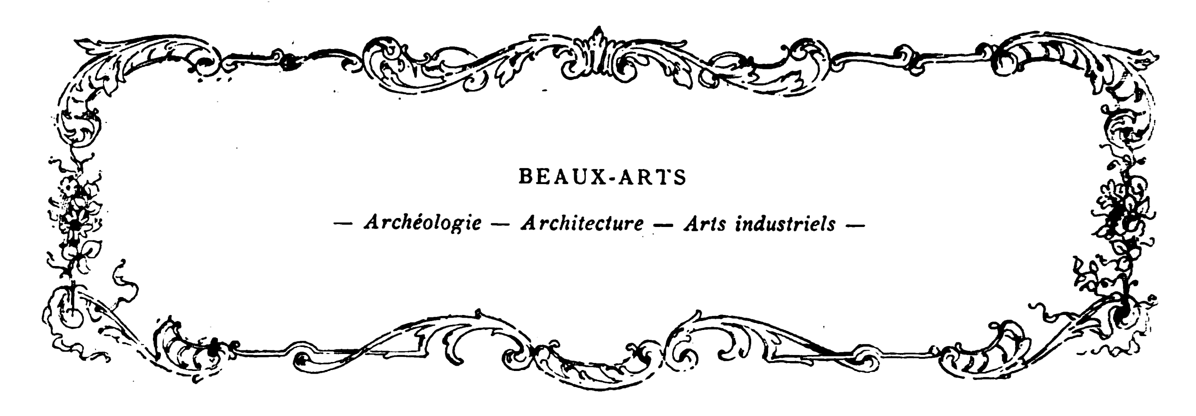
Comme poésie et comme décence, c'est exquis! Voici la dernière pièce sur laquelle est surtout fondée la réputation poétique de notre auteur; elle n'a que ces quatre vers, bien connus d'ailleurs :

Philis s'est rendue à ma foy :
Qu'eust-elle fait pour sa deffence?

Nous n'étions que nous trois : elle, l'Amour et moy;
Et l'amour fut d'intelligence.

Malheureusement, M. Viollet-le-Duc donne à entendre que ce joli quatrain n'est qu'une imitation d'une charmante ballade de Charles d'Orléans. — *Alas! poor Cotin!* PHIL. MIN.





The Art of England. — *Lectures given in Oxford*, by JOHN RUSKIN. Sunnyside, Orpington, Kent, 1884. George Allen. Sept fascicules in-4°. — Prix du fascicule : 1 sh.

Si l'illustre professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'université d'Oxford a parfois porté quelques jugements sur l'art contemporain en Angleterre, jusqu'à présent il l'avait fait en de courtes brochures, à propos de certaines expositions de la *Royal Academy*, mais jamais encore du haut de sa chaire. Il s'est décidé, en 1883, à le prendre pour objet de ses cours du printemps et de l'été. Après avoir pendant six ans analysé avec la merveilleuse pénétration de sa belle intelligence, présenté avec une incomparable hauteur de vues, avec l'originalité particulière de sa vivante éloquence, avec un affranchissement absolu de toutes les banalités laudatives qui ont cours en pareille matière, l'art de la Grèce, celui de la Renaissance italienne et, en particulier, des précurseurs de la Renaissance, qui l'ont tant passionné, M. John Ruskin a cru avec juste raison qu'il y aurait profit pour ses disciples à lui voir appliquer à l'art moderne les principes en vertu desquels il avait jugé l'art du passé. Il concourait ainsi, d'une façon vraiment pratique, à former le goût de son jeune et intelligent auditoire. Tel est, en effet, l'objectif constant de ce grand philosophe moraliste, si épris de l'art auquel il attribue un rôle si élevé qu'il a pu dire : « Aucun peuple ne formera une jeunesse foncièrement affinée et pure tant qu'elle ne sera pas instruite de l'usage de tous les arts, tant qu'elle ne saura pas quel abîme sépare le monde dorique du monde lydien et ne percevra pas la magnifique ordonnance de la nature » (*Arrows of the Chace*, vol. II.)

Sauf la réserve de quelques regrets exprimés à propos de certaines tendances, M. John Ruskin se félicite des progrès accomplis, depuis 1850, par les peintres anglais, dans les différents genres : l'art religieux, représenté par D.-G. Rossetti et W. Holman Hunt; l'art romantique, en prenant le mot dans le sens le plus noble, avec E. Burne-Jones et G.-F. Watts; l'art historique avec sir F. Leighton et Alma Tadema. Il ne croit pas qu'il soit au-dessous de la dignité de l'enseignement académique d'entretenir ensuite ses auditeurs de deux formes différentes de l'art qui pénètre au foyer domestique par la caricature que représentent John Leech, John Tenniel et du Maurier, et par l'album et le *Birthday book* où se produisent les délicates fantaisies de Mrs Allingham et la grâce exquise des enfants de miss Kate Greenaway. La sixième leçon enfin est consacrée à un art essentiellement moderne, le paysage et, en particulier, aux montagnes, à propos de deux aquarelles, l'une de George Robson, l'autre de Copley Fielding. Cette dernière leçon est entre toutes remarquable et suggestive par le nombre et la variété des idées neuves qu'elle met en circulation et des idées fausses ou des principes mauvais qu'elle combat avec la vaillance coutumière au généreux esprit de l'auteur. E. C.

English Children as painted by sir Joshua Reynolds. — *An Anecdotic and Critical Essay on some of the Characteristics of Reynolds as a Designer, with especial reference to his Portraiture of Children*, by FREDERIC G. STEPHENS. London, 1884, Remington and C°.

The Grosvenor Gallery. Exhibition of the Works of sir Joshua Reynolds, 1883-1884, *with Historical Notes*, by F.-G. STEPHENS. London, 1883, Printed at the Chiswick Press.

Nous réunissons, pour les recommander simultanément aux lecteurs, dont le nombre augmente chaque jour, qu'intéresse l'histoire de l'art en Angleterre, deux ouvrages très différents par l'aspect et par le prix. En effet, tandis que l'un est un simple catalogue d'exposition à *one shilling*, l'autre est un charmant volume imprimé sans luxe superflu, mais avec soin, agrémenté de têtes de chapitres, d'initiales et de fleurons, tiré sur papier fort, sonore, d'une belle pâte légèrement teintée et recouvert d'un cartonnage que décorent des fers d'un joli goût. Je signale au passage ce dernier volume comme un spécimen — nullement exceptionnel et pourtant excellent — de la bonne librairie courante chez nos voisins. Heureuses gens, nos confrères de langue anglaise, qui ont le plaisir de voir leur prose si élégamment habillée et d'avoir un public qui ne s'arrête pas seulement à l'habit !

L'un et l'autre livre sortent du même esprit, sont écrits de la même main, traitent du même artiste, mais en des vues diverses. L'artiste est sir Joshua Reynolds, l'auteur M. Frederic George Stephens, qui eut l'honneur d'être l'un des sept fondateurs du Préraphaélisme, auquel il appartenait comme peintre

alors (1849-50-51) et non comme écrivain. Mais depuis, trouvant sans doute que la voie s'ouvrait plus large devant ses énergies intellectuelles dans la carrière littéraire que dans celle de l'art, M. F.-G. Stephens est devenu l'un des critiques les plus écoutés du public anglais et l'un des plus éloquents historiens de l'art. Son *Descriptive Catalogue of satirical Prints and Drawings in the British Museum*, quoique non encore achevé, est un remarquable témoignage de talent, d'érudition et de persévérance. On attend aussi de M. Stephens un livre annoncé déjà depuis près de deux ans, et que nul mieux que lui n'est en état d'écrire: nous voulons parler de son « étude sur la vie d'art et les œuvres de Dante Gabriel Rossetti », qui fut le chef le plus brillant du mouvement préraphaélite.

Pour occuper notre impatience, M. Stephens vient de publier coup sur coup deux opuscules d'un bien réel intérêt, qui lui ont été suggérés par la récente exposition, à la Grosvenor Gallery, de deux cent trente et un ouvrages de Reynolds. La place et le rang que Reynolds occupe dans l'histoire de la peinture anglaise sont également considérables. Son œuvre et sa biographie ont naturellement été l'objet de nombreuses et importantes publications. Mais la fécondité du premier président de l'Académie royale fut telle qu'elle alimentera longtemps encore le zèle des commentateurs. Dans la rédaction du catalogue de la Grosvenor Gallery, M. Stephens a tenté un essai sans précédent jusqu'ici dans la littérature d'art en Angleterre. Chaque œuvre y est mesurée, datée, décrite, suivie de main en main depuis l'atelier du maître jusqu'aux salons de la Grosvenor Gallery. S'il s'agit d'un portrait, l'écrivain nous donne la biographie du personnage. Le plus souvent, il cite le prix du tableau à l'origine et les différents prix qu'il a atteints depuis. A ces indications essentielles il ajoute le nom du ou des graveurs et complète ces nombreuses informations par le récit de tous les incidents qui ont trait à cette peinture. Le catalogue ainsi animé survivra à la circonstance qui l'a engendré et restera comme un type parfait de ce que nos pères appelaient un « catalogue raisonné ».

C'est dans un tout autre esprit que M. Stephens a conçu l'autre volume, *English Children*. Le premier est essentiellement historique, biographique, technique; le second est plus spécialement anecdotique et surtout critique. Bien qu'à très juste titre il soit un admirateur déclaré de Reynolds, l'écrivain cependant n'est point un apologiste aveugle; en dépit de l'illustration du maître, il conserve l'indépendance honnête et la ferme lucidité de son jugement. C'est ainsi qu'il fait bonne justice des méprises si complètes de sir Joshua, dans l'ordre des compositions héroïques, mythologiques, religieuses et dramatiques, pour mettre en lumière ses vrais titres de gloire, ceux qui ne seront jamais contestés, c'est-à-dire le portrait et plus particulièrement les portraits de femme, et plus encore les portraits d'enfants. C'est comme portraitiste de l'enfant, de « l'enfant anglais » qu'il l'étudie, et, en réalité, on peut répéter l'assertion de l'illustre John Ruskin, en l'une de ses dernières leçons à Oxford, à savoir que Reynolds fut dans l'école anglaise, depuis son origine jusqu'à l'actuelle et rayonnante réaction de Mrs Allingham et de miss Kate Greenaway, le seul peintre de l'adorable divinité de l'enfance. Incontestablement, sur ce terrain, l'artiste anglais est sans rival dans l'art d'aucune époque, quand on songe qu'à la qualité presque toujours admirable de ses œuvres en ce genre il a joint une fécondité sans précédent, car M. Stephens, qui a catalogué à la fin de son livre les tableaux gravés où figure l'enfant, n'en compte pas moins de *deux cent quatre-vingt-dix-huit*, je dis *gravés*. Le point de vue auquel s'est placé l'auteur de *English Children* était vraiment nouveau, très digne d'une telle étude qui, traitée de la sorte, avec cette compétence et cette conscience, n'est plus désormais à refaire.

E. C.

L'évolution de la musique. — *La musique en 1884; les bases de l'évolution*, par Élie Poirée. Un vol. in-12. Paris, Fischbacher, 1884. — Prix: 3 fr. 50.

Dans le volume, deux études, l'une critique, l'autre didactique; la première touchant les tendances de nos compositeurs modernes, la seconde, quant aux lois générales de l'harmonie; une sorte de grammaire musicale après quelques pages de rhétorique, si l'on veut.

Les lois naturelles relatives aux sons simultanés, les caractères de l'accord tiré de la série harmonique, les modifications de l'accord, le principe de la tonalité, les cadences, les modulations, ce sont les principales questions traitées par M. Poirée dans la seconde partie de son travail. Nos compositeurs sont des savants qui n'écrivent pas à l'aventure; s'ils veulent vraiment tenter une révolution, comme ils en marquent la prétention, qu'ils s'en prennent à l'harmonie et ne s'en aillent pas confondre deux genres, le genre symphonique et le genre dramatique.

M. Poirée, en sa première étude, signale précisément cette fâcheuse confusion que font aujourd'hui les imitateurs de Berlioz et de Wagner. Il leur reproche leur parti-pris de supprimer duos, trios et quators, sous ce prétexte qu'on n'a pas l'habitude dans la vie de chaque jour, si l'on veut se faire entendre et s'entendre soi-même, de parler plusieurs ensemble : l'art devrait reproduire la vie réelle! que ne suppriment-ils pareillement les chœurs ? Il leur reproche la faute qu'ils commettent délibérément en donnant à l'orchestre un aussi grand rôle; ils divisent l'intérêt, ils font qu'on n'écoute plus le récitatif ou la mélopée que chante le personnage en scène, l'orchestration étant trop riche. Et il leur reproche encore de faire plutôt de la musique descriptive que de la musique expressive. Le public, ajoute M. Poirée, est complice; il veut qu'on lui joue des morceaux symphoniques, il veut pouvoir suivre sur le texte d'un livret la traduction que lui en fait l'orchestre.

Très justes sont ces critiques. Le livre est d'un esthéticien judicieux, d'un homme qui sait et qui a du goût.

F. G.

Dictionnaire des sculpteurs de l'antiquité *jusqu'au* VIe *siècle de notre ère*, par Stanislas Lami, statuaire. 1 vol. in-12. Paris, 1884. Librairie académique Didier. — Prix : 4 francs.

Le « jeune statuaire d'avenir » qui — dit la *prière d'insérer* communiquée par l'éditeur — vient de composer, à force de patientes recherches, le premier *dictionnaire des sculpteurs de l'antiquité* qui ait encore été fait, se demande naïvement et ne saurait dire pourquoi « les écrivains qui se sont occupés des questions d'art ont toujours montré une préférence marquée pour les peintres ». Avec une candeur qui témoigne en effet de son jeune âge, il dicte leur devoir à ces écrivains, il les invite à « s'isoler entièrement du goût souvent mesquin du public, à regarder comme leur tâche de guider les esprits vers le beau, sans tenir compte du côté mercantile de l'art, qui fera toujours pencher la balance du côté de la peinture ».

M. Stanislas Lami étant de la famille de M. Josse, les bons conseils qu'il veut bien donner à la critique n'ont pas lieu de nous surprendre. Mais il nous sera bien permis de suspecter le désintéressement de ce jeune orfèvre. Est-il réellement bien certain que les peintres ne soient influencés que par les tendances du jour et par l'espoir de la vente ? Aux désillusions « coûteuses » dont ce statuaire paraît avoir été abreuvé, il nous coûte, à nous, d'ajouter une désillusion nouvelle; mais sincèrement nous croyons qu'il s'illusionne singulièrement sur le rang que la statuaire occupe dans la classification des arts du dessin. Nous regrettons vivement pour M. Stanislas Lami que cet art ne profite pas de « l'agiotage des enchères »; mais, en dépit de nos regrets sympathiques à cet égard, nous ne saurions lui concéder que les préférences du public pour la peinture soient la preuve d'un goût mesquin. Que la peinture, qui dispose à la fois de la forme, du clair-obscur, de la couleur, du mouvement, de l'expression et de l'espace — pour ne m'arrêter qu'à ses privilèges essentiels, — que la peinture soit un art très supérieur à la statuaire, art réaliste et limité, cela ne fait l'ombre d'un doute que pour M. S. Lami et pour la famille Josse. Cela dit, nous trouvons excellent que le jeune statuaire ait occupé ses loisirs et distrait ses désillusions en compilant dans Clarac, Raoul-Rochette, Émeric David, Winckelmann, Visconti, Letronne, Quatremère de Quincy, W. Froehner et dans quelques auteurs anciens tous les noms des ancêtres de la famille Josse qu'il y a pu rencontrer. Le répertoire est intéressant; il le serait davantage si l'auteur n'avait pas latinisé la plupart des noms grecs. En cela, M. Stanislas Lami eût peut-être bien fait de se laisser influencer par les « tendances du jour ». E. C.

L'Étain, par Germain Bapst. Bibliothèque de la nature : Les métaux dans l'antiquité et au moyen âge. 1 volume in-8° avec 11 planches hors texte. Paris, Masson, 1884. — Prix : 10 francs.

S'il est un côté de l'histoire bien inexploré encore et bien obscur, c'est assurément celui qui comprend les métaux. L'étude de cette branche de la science historique est la plus moderne, et je pourrais dire la plus actuelle aux deux sens du mot.

L'*Union centrale des arts décoratifs* a donné à ces études, jusqu'ici ignorées, une impulsion féconde. Son exposition de 1880 a produit, on le sait, des résultats excellents. Parmi ces résultats, ne faut-il pas classer en première ligne celui d'avoir fait naître ce beau volume que j'ai sous les yeux, et qui a pour titre *l'Étain* et pour auteur M. Germain Bapst ?

M. Bapst nous a lui-même expliqué comment il a été amené à écrire ce remarquable ouvrage. « En 1880, dit-il, l'Union centrale des arts décoratifs faisait une exposition dont le but se retrouvait exactement dans son titre : *Histoire des industries du métal*. J'eus l'honneur de faire partie de la commission d'organisation. Je me trouvai là avec des hommes éminents qui m'accueillirent avec la plus grande bienveillance, et qui, depuis, ne cessèrent de m'aider de leurs conseils et de leurs encouragements. C'étaient : M. le marquis de Chennevières, de l'Institut, ancien directeur général des beaux-arts; M. Paul Mantz, depuis également directeur général des beaux-arts; M. Darcel, administrateur des Gobelins; puis MM. Saglio, de Villefosse, Schlum-berger, Le Breton, Müntz, le comte de Liesville, Courajod, Paul Gasnault, Molinier, et enfin l'infatigable Louvrier de Lajolais.

« Parmi les nombreuses choses qui arrivaient au palais de l'Industrie, se trouvaient un certain nombre d'objets en étain. Un jour, M. Darcel me chargea particulièrement de les ranger dans les vitrines et surtout de leur donner un classement. Mon embarras fut grand. Je savais fort peu de choses sur l'étain. Aussi dus-je avoir recours à mes collègues, ou plutôt à mes maîtres, leur demander de m'aider dans un travail auquel je n'étais point préparé. Mais ils m'avouèrent en toute franchise qu'ils étaient presque aussi embarrassés que moi. »

C'était le cas de tout le monde, même des plus habiles, personne jusqu'à M. Germain Bapst n'ayant osé aborder cette aride et inextricable question. L'auteur fut d'abord conduit à rechercher ce qu'étaient les signatures qu'on voyait derrière les grands plats d'étain; puis les détails de fabrication l'attirèrent; mais que trouve-t-on là-dessus dans les ouvrages de MM. Labarthe, le comte de Lasteyrie, Lacroix et Séré, Jacquemard, etc. ? Pas grand'chose. Pas assez, en tout cas, pour satisfaire un curieux et un habile comme M. Germain Bapst. Aussi se mit-il au travail avec la même ardeur qu'un pionnier qui part à la découverte d'un monde nouveau. Ce monde nouveau, il l'a découvert et étudié de main de maître, sans négliger, chemin faisant, de nous donner, à nous autres profanes, des détails inconnus sur la vie au moyen âge. « A côté de l'histoire de l'art, dit l'auteur dans sa préface, notre étude nous amènera quelquefois à entrer dans l'intérieur de la vie des rois, des grands seigneurs, des bourgeois, des paysans et ouvriers, et nous fera constater, selon les époques, l'accroissement ou le décroissement du bien-être dans notre pays. Elle nous initiera aussi bien au détail de l'ameublement et de

la cuisine qu'à celui de l'industrie et des corporations; elle nous fera entrer dans quantité de petits détails longtemps méprisés et ignorés. »

L'ouvrage de M. Germain Bapst est divisé en sept livres, qui contiennent chacun plusieurs chapitres. Le Ier livre, tout entier consacré à l'histoire de *l'étain dans l'antiquité,* étudie successivement son identité, son exploitation, l'orfèvrerie d'étain chez les Barbares, à l'époque préhistorique, l'orfèvrerie d'étain en Grèce et à Rome, la poterie d'étain à Rome et chez les Barbares. Dans le IIe livre, l'auteur examine les procédés d'étamage chez les Gaulois et les Mérovingiens. L'orfèvrerie religieuse en étain avant les croisades fait l'objet du IIIe livre. Le livre IV est consacré à l'étain chez les moines et dans la vie privée avant les croisades. Avec le livre V, nous nous rapprochons des temps modernes et nous arrivons jusqu'à la Renaissance. Ce livre est, en effet, consacré à l'histoire de l'étain au XIVe et au XVe siècles. L'étain dans l'église, l'étain dans les couvents, l'étain dans la bourgeoisie, l'étain dans la cuisine, les applications diverses de l'étain, les méreaux, les enseignes de pèlerinage, les objets divers en étain, tels sont les sujets des chapitres de ce livre V. Le livre VI contient une bien intéressante étude sur les corporations, que nous recommanderons tout particulièrement aux érudits, et ils sont nombreux aujourd'hui, qui s'occupent de cette question toute d'actualité. Le livre VII est consacré aux pièces d'art d'étain au XVIe siècle et spécialement à François Briot et à ses imitateurs.

A ce travail si complet M. Germain Bapst a ajouté des notes et des documents très curieux sur François Briot. Disons, pour être complet, qu'une table alphabétique fort bien faite permet de retrouver en peu d'instants le document ou le détail qui intéresse le lecteur. Les onze planches qui ornent ce beau volume sont tout à fait remarquables. Plusieurs sont extraites de la *Revue des arts décoratifs*; d'autres proviennent de l'ouvrage de M. Corroyer sur le mont Saint-Michel. D'autres, enfin, ont été faites d'après des objets appartenant soit à nos musées, soit à des particuliers.

Tout concourt à faire de cet ouvrage un livre indispensable à la bibliothèque des collectionneurs : car on peut dire que les renseignements qu'on y trouve on ne les trouve que là.

L'éditeur a habillé avec tout le soin qui convenait une œuvre de cette importance. M. G. Masson ne pouvait faire autrement sans déroger à ses habitudes de bon goût. H. M.-D.

The Ruskin Birthday Book. *A Selection of Thoughts, Mottoes and Aphorisms for every day in the year, from the works of John Ruskin.* Collected and arranged by M. A. B. and G. A. With portrait of the Author, specially engraved for the work. 1 volume petit in-4°. Sunnyside, Orpington, Kent, 1884. George Allen, éditeur. — Prix : 10 sh.

A mesure qu'un généreux esprit avance dans la vie, pour peu que le noble désir de communiquer aux autres hommes sa fortifiante parole stimule la fécondité de sa plume, son œuvre atteint à la longue un grand développement. Avec les années, les livres se succèdent, s'accumulent et, même à ceux-là qui l'admirent le plus, qui le plus volontiers rechercheraient le secours intellectuel et moral de l'auteur aimé, il devient difficile de se retremper aussi souvent qu'ils le souhaiteraient aux sources vives de sa pensée bienfaisante.

Remuer des in-octavo, y feuilleter de nombreuses pages purement circonstantielles afin d'y retrouver l'idée maîtresse, la dégager du milieu où elle ne s'est produite que par occasion, — chapitre d'histoire, fiction dramatique, roman, traité d'esthétique ou de morale, — cela prend du temps, et le temps manque. On renonce. L'action salutaire qu'eussent pu exercer certains mots décisifs, chauds, profonds, venant au moment opportun, vous échappe, et l'on y a regret.

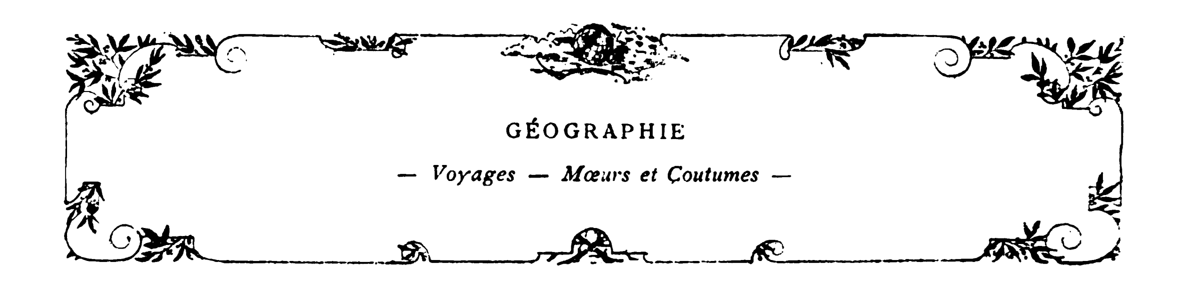
Quelques-uns, il est vrai, sans être ni Bouvard ni Pécuchet, font pour leur propre usage des cahiers d'extraits des ouvrages qui leur sont chers. Mais ce loisir n'est pas donné à chacun; il faut donc se féliciter quand l'un de ceux qui l'ont eu nous évite cette tâche en recueillant pour nous, dans les œuvres d'un grand écrivain, la moelle même de son génie. C'est ce que viennent de faire, masqués de discrètes initiales, deux admirateurs de l'illustre moraliste anglais John Ruskin. Ils ont ingénieusement donné à ce « recueil de pensées, maximes et sentences » empruntées à tous les livres de l'auteur, la forme d'un *Birthday book.* Nous n'avons pas dans notre librairie française l'équivalent des *Birthday books,* — mot à mot « livre des jours de naissance. » — Cela correspond à ce que serait un agenda portant une épigraphe ou une devise pour chaque jour de l'année, avec la réserve d'un espace blanc en regard destiné à recevoir les réflexions ou les mémoranda du lecteur. Le *Ruskin Birthday Book* est composé avec une connaissance parfaite de l'œuvre entier de Ruskin, fait pour enchanter tous ceux à qui cet œuvre est familier, en évoquant en leur mémoire le souvenir de tant de pages d'une éloquence si puissante, si chaleureuse, si extraordinairement poétique, et dont toute l'inspiration procède du plus tendre amour de l'humanité, de la compassion la plus profonde aux misères sociales et morales, du respect le plus ému pour le créateur et la création, de l'expérience la plus achevée en matière d'art. On sait, en effet, que Ruskin est le générateur du mouvement d'esthétique d'où sont sortis les plus grands artistes anglais contemporains. Cette sélection de ses livres suffit à le faire connaître à ceux qui l'ignorent et à l'en faire aimer. Pourquoi ne tenterait-on pas de publications analogues où se résumerait le génie de Michelet, de Victor Hugo, de George Sand, de Balzac ? On peut être assuré qu'un succès immense attend de tels *Legenda* ou *Diaria* — quelque nom qu'on leur donne — où serait condensé, distillé goutte à goutte le parfum de ces grands cœurs.

E. C.



L'École industrielle. *Nouvelle méthode simple et facile pour l'enseignement pratique du dessin appliqué* à donner aux ouvriers mécaniciens, serruriers, menuisiers, charpentiers, tailleurs de pierre, etc., par L. Hugel. Album grand in-folio de 24 planches en autographie, dont une avec les teintes conventionnelles généralement employées dans les dessins industriels. Texte explicatif de 24 pages in-8°. Librairie générale de l'architecture et des travaux publics. — Prix, en carton : 10 francs.

La suppression du modèle-plan (gravure ou lithographie), remplacé dès le début des études par le modèle-relief, est devenue le *delenda Carthago* de la pédagogie officielle en matière de dessin. Sans même examiner ce qu'il peut y avoir de contestable dans le principe en soi, il suffit de constater que l'application en est pour longtemps impossible, à raison du prix comparativement plus élevé des modèles-relief pour féliciter le modeste auteur de l'Album que vient de publier la librairie Ducher. Dans sa longue carrière de professeur, M. L. Hugel a pu se rendre compte de l'embarras qu'éprouvent les commençants à se faire une représentation nette et précise d'un objet au moyen de coupes horizontales, transversales et longitudinales. Dans cette collection de vingt-quatre modèles de dessin linéaire industriel, il a pris soin de joindre un dessin géométrique, une vue perspective de l'objet remplaçant l'objet en nature. Ce complément rendra de grands services non seulement à l'élève, mais au maître lui-même, dans la plupart des écoles industrielles, qui n'ont pas toujours de professeur spécial pour les différentes branches de dessin. Le choix des objets reproduits a été fait dans un but pratique, parmi ceux dont l'usage journalier rend l'exécution très fréquente, et comprend huit planches de mécanique, une de construction, quatre de menuiserie, trois de charpente, sept de serrurerie et une de couverture. La place de cet excellent album est tout indiquée dans les écoles professionnelles et dans les écoles d'apprentis patronnées par les chambres syndicales de nos diverses corporations ouvrières. E. C.



Vingt jours en Tunisie, par Paul Arène. 1 vol. in-18 jésus de 300 pages. Paris, 1884, A. Lemerre, éditeur. — 3 fr. 50.

L'indication bibliographique une fois donnée, quelle est la meilleure façon de procéder pour rendre compte d'un livre de voyage dont chaque page est comme une page d'album de peintre chargée de croquis pittoresques : paysages de mer, scènes de bord, silhouettes de marins, de passagers et de passagères, paysages d'Orient : plages et ports, villes et villages avec leur architecture primitive et leur curieux mélange de races, Européens, Maltais, Arabes, Juifs, Noirs, foules et solitudes, marchés et intérieurs, cafés, mosquées, théâtricule, effets de lumière, d'ombre, de clair-obscur selon l'heure du jour, évocations de cités antiques, ruines imposantes, banalités à l'instar de Paris contrastant avec le mystère de la vie mauresque scènes de mœurs, entrevues, funérailles, fêtes nuptiales, costumes diversifiés sans cesse, attitudes de femmes, coins de physionomie fixés au passage, types surpris et aussitôt saisis, figures voilées, nus cyniques, bric-à-brac bariolés, animaux de toute sorte, chevaux, ânes, chameaux, poules, chèvres, cochons, tentures et étoffes de toute façon, curiosités, orfèvreries, amulettes, arbres, arbustes, herbes, fruits et fleurs, cultures fécondes, grèves stériles, et dans tout ce mouvement de formes qui séduit l'œil du peintre et qu'il caresse, un prodigieux déploiement de nuances, de tons, de colorations éblouissantes et variées à l'infini comme dans un remuement de kaléidoscope ? Ayant assimilé l'œuvre de M. Paul Arène à une suite d'œuvres d'art, l'assimilation nous fournit une réponse à la question que nous posions tout à l'heure. On sait quelle est la vogue des publications illustrées sur le Salon annuel. D'où vient cette vogue ? De ce qu'elles replacent sous les yeux du public, sinon les œuvres elles-mêmes de nos artistes, l'exacte image au moins de leurs compositions. Donc, à tout ce que nous pourrions dire ici du talent que M. Paul Arène a jeté à pleines mains dans *Vingt jours en Tunisie*, le lecteur, à coup sûr, préférera quelque témoignage de ce talent même. L'embarras est de choisir parmi tant de pages d'allures si diverses, toutes également remarquables. Cependant l'art du paysage a été poussé si loin dans la littérature contemporaine que je préfère détacher de ce très précieux album quelque motif de genre, une vivante étude d'animaux d'abord :

« Il faudrait écrire un poème sur ces bourriquets à museau blanc tatoué d'une fleur, plus petits et plus nerveux que les nôtres, et si naturellement chanteurs

qu'on a coutume de leur fendre les naseaux afin que leur voix soit moins sonore.

« Voici l'âne d'un marchand d'eau promenant tout le long du jour, des citernes de Sidi-Giafr à la ville, ses quatre amphores de terre blanche bouchées d'un tampon d'alfa. En voici un autre que trique un apprenti boucher : des caillots de sang sur son poil, ployant sous une charge de têtes de moutons qui pendent les yeux grands ouverts, et de viande tremblante et rose. Mais la plupart arrivent des champs; ils trottent gaiement sans bridon et portent dans leur double sac en sparterie des bananes, des pastèques, des courges et toutes sortes de produits paysans.

« Les chameaux, avec un lent roulis, balancent pardessus les turbans et les chechias leur tête triste et leur long cou orné de pendeloques de bois. Les chameliers, vêtus du sarrau brun qui est l'unique costume des pauvres gens, tiennent leur bête par la queue et se laissent remorquer tout en braillant. Il y a aussi des chamelles à la mamelle maigre et noire suivies de leurs chamelots déjà compassés, déjà graves, portant dans leur œil rond l'ennui du fardeau et du désert.

« Derrière viennent ces moutons de race indigène dont la grosse queue, vraie poche de graisse, étonne d'abord quand on arrive en Tunisie; puis, dans un bruit argentin de sonnailles, des chèvres jaunes au poil soyeux et long, couleur de cocon non filé, qui font songer à la chèvre d'or des légendes arabo-provençales. »

Puis un amusant croquis de la rue :

« Quel est ce vacarme? Des nègres en vestes rayées, en caleçon blanc touchant sur leurs mollets d'ébène, donnent des aubades par la ville. Cinq en tout, mais qui font du bruit comme quarante : un joueur de musette, deux joueurs de tambour de basque et deux autres qui sont armés de bizarres castagnettes doubles en fer battu, pareilles à une énorme cosse de caroube. Ils m'aperçoivent, accourent, me bloquent dans un coin en m'appelant « Kébir ». Les nègres à castagnettes viennent sur moi, puis se roulent, esquissant des pas gracieux avec d'effroyables sourires. Ils s'animent de plus en plus, m'assourdissant d'un bruit de casseroles entre-choquées. Les trois autres restent impassibles. A la fin seulement, le joueur de musette, patriarche à barbe frisée qui ressemble aux juifs de Rembrandt, se met à marquer la mesure, dodelinant de la tête et dansant des genoux. »

Toutes les scènes qui font tableau sous la plume de M. Paul Arène ne se laisseraient pas isoler de leur cadre aussi facilement que les précédentes. Leur grandeur les attache au rivage, leur importance nous force à les laisser dans le livre où le lecteur ira certainement les chercher. Tels sont, entre autres, ces épisodes charmants, comiques ou touchants : *le Puits des Sarrasines*, qui ouvre si gaiement le volume, *Noces maugrabines*, *Karagouz*, *La Mouniga*, *le Lys des dunes*, qui le ferme et d'où je détache encore ces quelques lignes :

« En même temps, je sentis une odeur de fleur! Et tout de suite j'aperçus la fleur, sorte de lis à double corolle sans feuillage dont la neige se confondait avec la blancheur éblouissante du sol. En même temps aussi, dans le mur de la Kouba, haut et carré comme la tour des chansons de chevalerie, derrière une fenêtre mystérieuse, si petite qu'on ne l'avait pas grillée, j'aperçus, brune et pâle sous son bonnet d'or, une jeune femme, le visage nu, qui regardait l'infidèle. Elle se retira précipitamment, se voyant vue; mais sa curiosité avait duré deux secondes de plus que sa crainte. Je feignis de m'éloigner, elle revint; et — ce fut sans doute une illusion — je crus deviner un geste léger de sa main, un sourire, puis une moue enfantine à l'arrivée de la duègne irritée et ridée qui, elle aussi, me regarda.

« Je compris que c'était fini et qu'elle ne se montrerait plus.

« Alors, rêvant de croisades et de filles de khalife prisonnières, enviant presque, le dirai-je, le sort du mitron de Sardaigne, j'allai cueillir le lis des dunes, et ce fut une sensation triste délicieusement quand, de mes doigts plongés dans le sable brûlant, je cassai sa tige glacée... »

Cette apparition fugitive nous poursuit de sa rêveuse mélancolie longtemps encore après que nous avons fermé le livre, d'où nos yeux n'ont pu se détacher depuis le moment où nous l'avons ouvert.

Une Mission en Abyssinie et dans la mer Rouge, par le comte Stanislas Russel, capitaine de frégate. Préface de M. Gabriel Charmes. 1 vol. in-18. Paris, 1884, librairie Plon.

La mer Rouge a le privilège de fixer l'attention inquiète de tous ceux que préoccupent à si juste titre les événements dont l'Égypte aussi bien que les mers de Chine sont aujourd'hui le théâtre. Dès lors, la question de l'Abyssinie a repris dans l'opinion publique une importance nouvelle. Les côtes de l'Abyssinie commandent, en effet, la libre navigation de la mer Rouge, cette grande route du commerce de l'extrême Orient, où nous possédons d'hier à peine l'insuffisante position stratégique et commerciale d'Obock, pendant que nous commettions l'insigne négligence de laisser l'Angleterre prendre possession d'Aden et de Périm. Ce n'est pas d'aujourd'hui pourtant que l'urgente nécessité d'établir l'influence française en Abyssinie est dénoncée à nos hommes d'État. Un jour même on put croire que leur conviction à cet égard était faite. Dès 1859, prévoyant l'heureux achèvement du canal de Suez, le ministre de la marine, M. de Chasseloup-Laubat, songeait à acquérir sur la côte éthiopienne un certain nombre de positions décisives. Dans cette pensée, il confiait à un marin éprouvé, au commandant Russel, la mission d'explorer la mer Rouge et de nouer des relations avec l'Abyssinie. C'est le journal du commandant Russel que publie aujourd'hui la librairie Plon, « journal si vivant, si plein de vivacité et d'entrain, où les descriptions imagées alternent

avec les réflexions sérieuses et les anecdotes piquantes », dit M. Gabriel Charmes dans la préface où il nous présente en de si bons termes et le livre et l'auteur. Comment cette mission demeura improductive, comment avorta cette grande entreprise est un spectacle des plus tristes. Mais les faits nouveaux dont nous sommes témoins imposent le retour sur le passé. « A lire aujourd'hui le récit de la mission de 1860, il semble qu'il prenne un intérêt plus actuel, plus pressant encore qu'à l'époque où il a été écrit. Rien n'y a vieilli, ni les peintures de l'Abyssinie, ni la description des mœurs des populations, ni surtout l'exposé de la conduite que des nécessités géographiques inéluctables imposent à la France. C'est pourquoi il vient à son heure, après plus de vingt années écoulées, non comme un simple document d'histoire, mais comme le programme d'une politique d'avenir auquel toutes les personnes soucieuses de la grandeur de notre pays ne sauraient prêter trop d'attention. M. G. Charmes nous apprend que le commandant Russel dessinait d'une façon remarquable. Nous regrettons que l'éditeur, qui accompagne volontiers cette sorte de livres de dessins en général très médiocres, n'ait pas profité de la circonstance pour nous en montrer d'excellents sur un pays neuf, en puisant dans les portefeuilles du commandant.

E. C.

SCIENCES

— *Philosophie* — *Morale* —

La Nature et la Morale, par Paul Guilly. Charavay frères, éditeurs. Paris. — Prix : 3 fr.

Rien de surnaturel, rien d'absolu : telle est la devise de M. Guilly. Il part en guerre contre le spiritualisme, s'en prend à M. Caro, soutient qu'on peut être plus ou moins matérialiste, naturaliste et pessimiste, sans cesser d'être honnête dans l'acception la plus étendue et la plus délicate de ce mot. A cela nous ne contredirons pas, c'est affaire d'individu et non de système. Mais ce qui importe, c'est de prouver que la source de l'honnête se trouve dans le matérialisme, le naturalisme ou le pessimisme. L'auteur n'établit pas solidement cette preuve.

M. Guilly, fort épris de Schopenhauer, préconise avec lui, comme fondement de la morale, la *pitié* « qui ajoute la philanthropie à la solidarité et l'idéal à la doctrine des intérêts bien entendus ».

Parfait; mais, en plus d'une page, M. Guilly, qui reproche à ses adversaires les termes vagues et les idées creuses, des rêves à la place de faits, tombe dans le même défaut; son argumentation bien affirmative est bien peu probante.

Ce n'est pas à dire que ce livre soit dépourvu d'intérêt.

PZ.

Logique, par M. Louis Liard, recteur de l'Académie de Caen; 1 vol. in-18 cartonné. Paris, Masson, éditeur, 1884.

On sait que depuis une vingtaine d'années l'enseignement philosophique s'est profondément renouvelé en France : les nouveaux maîtres ont substitué l'esprit critique à l'esprit rhétorique. Ils se sont plu à perfectionner l'éclectisme, en ce sens qu'ils ont enseigné la philosophie comparée, en opposant les systèmes, sans cependant se croire toujours obligés à prendre parti. C'est un cours complet de philosophie élémentaire qu'entreprend M. Liard, en collaboration avec M. Egger, fils du célèbre helléniste. Mieux que personne, M. Liard était préparé pour composer ce précis de logique : toutes ses études et ses ouvrages philosophiques se rattachent à la logique.

Son traité possède une grande qualité : la clarté scientifique. Il a fait, aussi restreinte que possible, la place des vieux procédés, du mécanisme des propositions, et tendu avec une louable énergie à poser les bases scientifiques de la logique sur les lois nécessaires de l'esprit, et à manifester l'utilité des règles logiques par leur application immédiate aux diverses sciences.

Parle-t-il de la méthode des sciences mathématiques, il ne s'en tient pas à des prescriptions générales; il choisit un théorème de géométrie ou une question algébrique, les désarticule, met au jour tout le jeu de la démonstration. De même pour chaque ordre de science. On retrouve là l'influence directe de Stuart-Mill et de Bain, que M. Liard cite d'ailleurs volontiers, le premier du moins. Cette rigueur satisfait pleinement les intelligences déjà exercées aux spéculations scientifiques; elle rend évidente la science et la compétence de l'auteur. Mais ne fait-elle pas courir un risque grave à l'ouvrage, celui de n'être pas suffisamment à la portée de ceux à qui il s'adresse. Excellent pour les enseignants, ce traité, par son appareil géométrique, n'effrayera-t-il pas un peu les jeunes enseignés ?

M. Liard a cru bien faire d'ajouter un appendice d'exercices de logique formelle, traduits ou imités de M. Stanley Jevons. C'est un peu bien scolastique, et bizarre est le contraste avec la partie théorique, dont la forme répond à la rénovation introduite par l'école anglaise.

PZ.

Les Erreurs sociales du temps présent, par M. l'abbé Élie Méric, docteur en théologie, professeur de théologie morale à la Sorbonne. Société générale de librairie catholique. Paris, V. Palmé, directeur. In-12, 1884.

L'auteur déclare, dans sa préface, ne pas écrire un livre de combat, mais essaye de discuter sans passion, sans amertume. M. l'abbé Méric est animé, comme bon nombre d'esprits généreux, tant parmi ses adversaires que parmi ses coreligionnaires et ses disciples, du désir de pacifier la société, de rétablir l'harmonie entre les différentes classes, et de concilier les libertés nécessaires avec l'autorité qui ne l'est pas moins. Il tente de définir les libertés légitimes et les pouvoirs légitimes : ce qui est légitime devant nécessairement revêtir un caractère d'unité, cette légitimation, tant de la liberté que du pouvoir, ne peut, selon M. Méric, venir que de Dieu.

Il passe en revue les principales questions remuées de nos jours, aussi bien dans les réunions publiques où pérorent les ignorants et les fanatiques, que dans les écrits des penseurs, des jurisconsultes, voire des dramaturges.

Le divorce, l'éducation, la propriété et la misère, l'idée [illegible]oderne du droit, le travail et la corporation, [illegible]nes dont M. l'abbé Méric recherche [illegible] il lutte corps à corps avec Proudhon. C'est lui dont il voit partout l'influence, c'est lui qu'il retrouve dans M. Clémenceau et dans M. Joffrin; il ne le quitte un moment, à la fin, que pour s'en prendre à M. Fouillée; et encore découvre-t-il en M. Fouillée quelque chose de proudhonien.

Il est permis de dire que les arguments de M. l'abbé Méric ne surprennent pas par leur nouveauté; mais il est juste aussi de reconnaître que l'argumentation est facile, sans exclusion de la sincérité ni de la courtoisie. Ce ne sont point ici de vaines objurgations ni des déclamations de prédicant. M. Méric fait à ses adversaires l'honneur de les prendre au sérieux. Ils ont avancé qu'ils usaient de méthodes scientifiques et ne tiraient leurs affirmations que de la certitude de la science. M. Méric prend la peine d'étudier et de scruter les sciences et d'en discuter, non pas la valeur spéculative, mais les conséquences pratiques, au point de vue spécial du bonheur et de la société. Et il se renforce dans sa conviction que l'idée de l'immortalité et des récompenses et punitions futures peut seule donner, en ce monde, la patience et la résignation; que la solution des difficultés sociales est dans le retour à la morale chrétienne et à la direction apostolique.

M. l'abbé Méric a voulu écrire une œuvre non pas de combat, mais de persuasion. Il faut lui savoir gré de l'exemple qu'il donne à beaucoup de ses confrères, à quelques-uns de ses supérieurs. Il y gagnera du reste des lecteurs, que la forme claire et parfois attrayante de son style encouragera dans l'examen de ces capitales questions; et dans le nombre, certainement, il s'opérera des conversions. Ce qui est le but de l'auteur. PZ.

L'âme est la fonction du cerveau, par Émile Ferrière. 2 vol. in-12. Paris, Germer-Baillière, 1883. — Prix : 7 francs.

Cet ouvrage mérite attention parce qu'il est le fruit d'un travail consciencieux. Il expose avec un incontestable talent la doctrine matérialiste. Cela ne veut pas dire qu'il contienne grand'chose de nouveau, mais il en a l'apparence. Le matérialisme, de même que le spiritualisme, son opposé, est l'une des conceptions de l'univers qui se sont offertes à l'esprit humain depuis la plus haute antiquité, et tout a été dit du premier coup, ou peu s'en faut. Les progrès des études physiologiques, de la physique et de la chimie ont fourni de nouveaux arguments, d'importance secondaire, au matérialisme. Mais ils en ont fourni aussi au spiritualisme, et aucun de ces arguments n'est capital ni même absolument neuf.

L'auteur, M. Ferrière, n'est pas un savant; cela se voit au respect qu'il montre pour certaines autorités de second ordre, qui n'ont aucun prestige aux yeux des gens du métier; mais c'est un homme instruit qui a bien étudié, et ses deux volumes reproduisent très exactement ce que l'on sait aujourd'hui concernant la physiologie du système nerveux. Il est en outre grand partisan de Spinoza, dont il a cru devoir imiter l'allure géométrique. C'est là un procédé littéraire absolument indifférent et dont l'usage prouve une certaine naïveté chez celui qui y a recours. La forme géométrique (principes, théorêmes, corollaires, etc.) est nécessaire dans les mathématiques pures et leurs applications, parce que les conséquences y sont si éloignées des principes que l'on se perdrait dans la série des raisonnements si ceux-ci n'étaient enregistrés avec beaucoup d'ordre; mais dans les choses de la philosophie les conséquences sont toujours si près des principes que la liaison se saisit sans effort et que l'outillage logique est plus encombrant qu'utile.

Malgré son appareil géométrique, M. Ferrière pêche contre la logique dès le titre de son livre. S'il avait dit : J'appelle âme la fonction du cerveau, on ne pourrait que lui dire : C'est votre droit, mais vous vous écartez du langage reçu. La fonction ou les fonctions du cerveau qu'il décrit ne composent pas du tout ce que l'on entend par âme dans le langage ordinaire. Que l'on n'objecte pas que ce langage de tout le monde est vague et que le mot âme ne recouvre rien de précis. Le vague d'une notion n'empêche pas la réalité de la chose désignée. Le mot « matière », par exemple, recouvre l'idée la plus vague qui soit au monde. Cette idée s'est tellement épurée, tellement raffinée que les savants les plus subtils ne voient plus dans la matière que des points géométriques dont émanent des forces. Pour les professeurs de physique la matière est quelque chose que les auditeurs sont censés connaître déjà et dont on va étudier les propriétés, mais on ne dit rien du propriétaire. Faut-il induire de là que la matière est quelque chose de purement illusoire, sans réalité? De même pour l'âme ; on a toujours voulu désigner par ce mot quelque chose dont le cerveau est l'instrument ordinaire,

mais non l'instrument nécessaire, car on a toujours compris que l'âme peut utiliser d'autres instruments; et si l'instrument ordinaire, le cerveau, est lésé ou empêché, l'âme ne pourra pas se manifester, tant que l'instrument ne sera pas réparé ou qu'elle n'en aura pas retrouvé un autre. Il y a bien longtemps que ces choses ont été dites. Chez l'homme, les fonctions intellectuelles sont en rapport avec un certain système nerveux, mais chez les insectes nous trouvons les mêmes fonctions en rapport avec des appareils tout différents. Bien plus, dans l'embryon humain, avant que la première cellule nerveuse ait pris naissance, il s'effectue déjà des opérations fort complexes qui ne peuvent se concevoir sans une profonde intelligence. Le matérialiste sans parti pris est obligé d'avouer que le surnaturel le déborde. Et cela est tellement notoire que, parmi les matérialistes, un groupe qui ne veut pas être débordé s'est réuni à part sous le nom de positivistes. A cette fin ils suppriment purement et simplement de leurs études tout ce qui approche des principes, sous prétexte que ces choses ne les intéressent pas, qu'ils ne veulent pas y prendre d'intérêt.

Il y a dans le livre de M. Ferrière un chapitre dans lequel il essaye de réfuter la notion du vrai. Cette réfutation est en effet indispensable à son point de vue. Elle est fort peu réussie et l'auteur se voit obligé d'y faire usage d'arguments singulièrement paradoxaux, d'admettre, par exemple, que le moi est effacé chez les vieillards, tandis qu'au contraire le moi est tellement intense chez les vieillards que chacun en est journellement choqué. Les phénomènes observés chez les hystériques lui servent à établir que le moi peut être double, et d'une duplication intermittente. En supposant que ce fût réel, les spiritualistes n'en seraient guère embarrassés, car ils ont toujours admis la possibilité des possessions, mais les médecins savent que l'on ne peut pas fonder grand'-chose sur les hystériques, classe de malades qui mentent par amour de l'art et simulent des états impossibles pour le seul plaisir de tromper les savants.

D[r] L.

Essai sur la psychologie d'Aristote, contenant l'histoire de sa vie et de ses écrits; ouvrage couronné par l'Institut, Académie des sciences morales et politiques, par A. Ed. Chaignet, recteur de l'Académie de Poitiers, correspondant de l'Institut. 1 vol. in-8°. Paris, 1883, Hachette.

Aristote n'est pas tout neuf. Il a usé la langue et la plume de plusieurs millions d'hommes; mais on le revoit toujours avec plaisir. Les écrivains dont le nom est consacré continuent d'être une belle enseigne. Aristote a un avantage singulier, par ce temps de systèmes et de fantaisies bizarres : il représente le sens commun avec une ampleur admirable. Quand on se défie de soi-même ou plutôt de son crédit, on peut citer avec confiance à son tribunal ceux dont on craindrait de juger la doctrine. On les fait juger par lui et il juge sans passion, avec l'autorité qui s'attache aux morts illustres. Les réputations passent comme des nuages à l'horizon; la sienne demeure. Il y aura longtemps qu'on aura oublié le nom et l'existence des grands hommes qui le toisent aujourd'hui du haut de leur génie, que la gloire d'Aristote sera encore debout. Elle est donc bonne à invoquer; où les raisons ne suffiraient pas, l'autorité d'Aristote aura du poids. M. Chaignet semble y avoir songé, outre qu'Aristote lui est de quelque utilité. Le philosophe grec permet à M. Chaignet de montrer qu'il ne manque ni de grec ni d'érudition spéciale. A quoi serviraient le grec et l'érudition spéciale si on les gardait pour soi ?

On pourrait adresser un reproche à M. Chaignet. Il a un défaut. Ce défaut lui paraîtra sans doute de la modération. C'est un défaut. Il admet les hautes doctrines platoniciennes et aristotéliciennes qui se touchent par leur sommet. Devant les Purgons, les naturalistes, les ingénieurs de l'école moderne de philosophie qui sévit en Angleterre, qui n'ont aucune valeur ni au point de vue intellectuel, ni au point de vue moral, ni au point de vue théologique, qui néanmoins ont entrepris de détruire la tradition dans l'argot propre à la zoologie, à la botanique et à l'histoire naturelle, M. Chaignet a trop de sang-froid. Il les cite, compare et ne conclut pas. Il n'y a pas à les discuter; il n'y a qu'à les faire condamner par Molière. On dirait vraiment que l'autorité de Darwin, d'Hubert Spencer, de Hyell, de sir John Lubbock et de quelques autres personnages britanniques dignes du *Malade imaginaire* en impose à M. Chaignet. Les gens de la génération prochaine ne sauront pas leur nom, comme ceux de la génération actuelle ne savent pas le nom de leurs prédécesseurs du XVIII[e] siècle. Ces derniers étaient de leur temps aussi célèbres et moins impertinents de forme que les Hubert Spencer, les Tyndall et consorts. Il n'est pas resté une miette de leur souvenir. Est-il au moins resté un atome de leurs découvertes ? Non. Leurs doctrines comme leurs noms n'ont pas survécu, sauf le nom de Locke, qui n'en vaut pas mieux. L'esprit positiviste et médical, prétentieux, méticuleux, enfoncé dans les infiniment petits, s'en va avec les phénomènes partiels qu'il étudie et qui ne sont que des modes particuliers de l'être.

Aristote est considéré volontiers comme le fondateur de la logique, de la métaphysique, de l'esthétique, de quelques autres sciences parmi lesquelles la psychologie. Mettons qu'on exagère un peu. Il a formulé le savoir de son temps avec une supériorité étonnante. Cette tâche est déjà grande.

Il n'est pas très sûr de ce qu'il avance en psychologie. Il ne dit pas comme Auguste Comte que « la contemplation de l'esprit par lui-même est une pure illusion »; mais il y trouve des difficultés et des incertitudes sans nombre : l'individu n'est ni universel ni immuable. Au fait, la psychologie, c'est l'étude de la vie qu'on trouve non seulement par l'observation de soi-même, mais par la connaissance des langues, de la poésie, des lettres, des arts, des sciences, de l'histoire surtout. Un romancier et un musicien peu-

vent en avoir cette idée-là, et c'est la bonne. La psychologie n'est point une chose abstruse qu'on obtient par d'immenses travaux et qu'on ne saurait formuler que dans un langage inaccessible. Cette manière de l'envisager appartient à ceux qui désirent en avoir le privilège et font comme le médecin qui écrit une ordonnance dans cet argot du Codex qui empêche son client de voir ce qu'on lui ordonne. Voilà ce que pense Aristote, ce que M. Chaignet ne dit pas assez clairement.

Il est juste d'observer d'ailleurs que le livre de M. Chaignet n'est pas destiné à tout le monde. Il est plein de savoir, d'érudition. Une grande publicité n'est pas le but de l'auteur. Il y cherche un titre académique et universitaire; à cet égard il a réussi. L'ouvrage répond d'autre part à un programme tracé d'avance. M. Chaignet n'a pas épuisé le programme cependant. Il promet d'achever son œuvre dans un second volume « qui paraîtra prochainement ». L. D.

Les problèmes de l'esthétique contemporaine, par M. GUYAU; 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* — Prix : 5 francs. Paris, Félix Alcan, 1884.

Les problèmes posés sont au nombre de trois.

« L'humanité avait jusqu'ici vécu de ces trois choses : la religion, la morale et l'art. Or l'esprit scientifique a presque entièrement détruit les bases de ces diverses religions » et de l'art, nombre de penseurs ne veulent rien faire autre chose qu'un *jeu* de nos facultés. L'art est-il seulement un exercice ? C'est le premier problème.

L'art est un jeu ? mais le jeu ne convient guère qu'aux enfants; l'homme fait ne joue pas et l'humanité, de plus en plus instruite en vieillissant, de plus en plus occupée du vrai et de l'utile, dédaignera l'art. Deuxième problème : Les hommes en arriveront-ils vraiment à éprouver ce dédain et cessera-t-on de produire des œuvres d'art ?

Les artistes attachés à la *forme*, ne voulant connaître que du moyen d'exécution, oublient ce que l'art a été pour les anciens, et, comme ils l'oublient, ils le font oublier. L'art, pour les modernes, ne doit-il être qu'un ensemble d'artifices ? Est-on artiste parce qu'on est un habile virtuose, poète, parce qu'on rime richement ? Voilà le troisième problème.

Trois problèmes à résoudre, d'où la division de l'ouvrage en trois parties.

La première a un caractère philosophique; elle est celle que nous aimons le moins. Il n'admet pas les théories de MM. Spencer, Grant Allen, James Sully, nous ne les admettons pas davantage. Il déclare que Kant et les néo-kantistes s'accordent avec M. Spencer sur l'analogie qui existerait entre le plaisir du beau et celui du jeu; il eût dû tâcher à motiver cette déclaration, pour nous erronée. « Suivant M. Renouvier et l'école criticiste, dit-il, l'imagination poétique est de nos jours dans un état d'infériorité parce qu'elle se prend et qu'on la prend *trop au sérieux ;* elle n'ose s'étendre librement, de peur de la raison; il faut, au contraire, qu'elle se joue en pleine liberté et *abandonne toute prétention directe sur le vrai et sur l'utile.* Alors seulement la poésie et l'art en général arriveront à leur plein affranchissement. La première condition de toute œuvre d'art, c'est le *désintéressement* du vrai et de l'utile, parce que ni l'utilité ni la vérité ne doivent être les objets propres et directs, mais seulement l'émotion et la beauté. » L'école criticiste ne pense pas que l'art soit pour permettre d'atteindre quelque fin conçue par l'intelligence; l'art doit se suffire à lui-même, il doit trouver sa fin en soi. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait aucun rapport entre le vrai ou le bien, d'une part, et le beau de l'autre; l'émotion n'est pas sans rapport, en effet, avec les corruptions de l'intelligence, avec la connaissance consciente de l'obligation. Les rapports sont étroits, mais les conditions du sentiment esthétique ne sont pas à confondre avec l'origine ni la fin de ce sentiment. Parlant de cette origine, M. Guyau présente des considérations qui relèvent de l'associationisme; ces considérations ne sont pas pour nous satisfaire : la vue, l'ouïe fournissent des sensations, sources d'émotions, mais ni le tact, ni le goût, ni l'odorat ne sont sens dont puissent dériver immédiatement de véritables émotions.

Dans la deuxième partie, l'auteur recherche s'il y a antagonisme entre l'art et l'industrie humaine, entre l'imagination, le sentiment et l'esprit scientifique. L'art ne doit pas disparaître, dit-il; de cela, nous n'en doutons pas. L'art, ajoute-t-il, a tout le sérieux de la vie; cette assertion est plus que contestable.

M. Guyau, dans les dernières pages de son livre, parle du vers en général, du vers français, du vers de nos poètes contemporains. Ces pages sont excellentes. M. Guyau, qui est poète, et poète de grand talent, — nous n'avons pas trop vanté autrefois le volume de vers qu'il a publié, — traite en maître de la poétique. Il montre combien fausses sont les théories de M. Théodore de Banville, combien dangereuses sont les complaisances de M. Legouvé. Le soin de la rime riche est parfaitement superflu; ce qui est important, c'est ce que l'on entend négliger de parti pris, c'est le rythme, c'est le nombre : le maintien de la césure est absolument nécessaire. Nos ciseleurs et nos mosaïstes ne prétendent pas exprimer des sentiments; ils veulent être artistes, rien qu'artistes. Le sont-ils, au sens donné par eux à la qualification par eux prise, — sens qui est faux ? — nullement. Ils sont de mauvais ouvriers.

Le livre de M. Guyau peut bien préparer la révolution littéraire que nous appelons. F. G.

La Philosophie zoologique avant Darwin, par EDMOND PERRIER, 1 vol. in-8° de la Bibliothèque scientifique internationale. — Prix : 6 francs. Paris, Félix Alcan, 1884.

L'auteur du bel ouvrage qui a pour titre : *les Colonies animales et la formation des organismes* s'est proposé d'exposer les conceptions des zoologistes, de discuter les méthodes dont ils ont usé.

« Avec la complicité de quelques Français mal ins-

pirés, on a beaucoup trop médit de la science française, beaucoup trop rabaissé le rôle qu'elle a joué dans l'épanonissemeut de cette splendide science biologique qui rayonne aujourd'hui, même sur les conceptions des hommes politiques. La France n'est pas, Dieu merci ! demeurée aussi étrangère qu'on a bien voulu le dire à la constitution de la philosophie zoologique. Peu de pays ont fourni autant de savants ayant eu au même degré le souci des idées générales, ayant exposé leurs idées avec plus de clarté et de mesure. Nous avons eu l'agréable devoir de le constater, et nous osons espérer l'avoir fait avec la plus grande impartialité, autant vis-à-vis des savants étrangers que vis-à-vis de ceux de nos contemporains dont nous avons eu à discuter les doctrines. »

Il est plusieurs sortes d'impartialité : il y a celle du vulgarisateur à qui tout est indifférent, tout excepté le succès de ses livres ; il y a celle, déjà plus distinguée, du sceptique par découragement, non par métier ; il y a celle enfin, et c'est la plus rare, du savant véritable, qui, fort de ses inductions, convaincu de l'excellence de son explication synthétique de toute une série de phénomènes, ne pense pas devoir taxer d'ignorants ou de dupeurs ceux qui ont émis d'autres explications. Cette dernière sorte d'impartialité est celle qu'a prouvée M. Edmond Perrier.

Une remarque en passant : l'auteur dit que la science biologique rayonne aujourd'hui sur les conceptions des hommes politiques; mais constate-t-il simplement un fait ? ou veut-il laisser entendre qu'un tel fait se produit fort heureusement ? Son approbation, si approbation il y a, porte-t-elle sur les méthodes de gouvernement qu'un certain positivisme a préconisées ? ou bien porte-t-elle sur les principes mêmes que certains voudraient faire prévaloir ? Nous ne sommes pas antiopportuniste et nous ne croyons pas que tout peuple, à n'importe quel moment de son histoire, peut tenter les réformes les plus rationnellement désirables; mais nous croyons que la légitimité des réformes ne s'établit pas par le seul avantage que l'on peut croire devoir en retirer; comme nous n'acceptons pas la morale évolutionniste, nous ne tenons pas non plus le droit comme n'étant rien qu'un compromis entre la force et l'intérêt; pour nous, disciple de Kant, il est un droit imprescriptible d'où les droits dérivent; on les déduit, on ne les induit pas. Peu nous importe qu'on nous qualifie d'aprioriste; la qualification n'est pas pour nous froisser; nous rejetons la *Déclaration* de 89.

N'insistons pas. Au surplus, M. Perrier ne traite pas de l'évolution, doctrine purement métaphysique, mais du transformisme, théorie zoologique.

Et il montre toute la réserve qu'il faut. L'adhésion au transformisme n'implique pas nécessairement, pense-t-il, — et il le pense avec raison, — l'acceptation de doctrines matérialistes ou panthéistes. « L'ancienne théorie, en faisant de la nature l'œuvre immédiate d'un créateur tout-puissant, semblait en quelque sorte mettre l'homme en contact incessant avec Dieu. On a redouté que, en montrant les êtres vivants livrés comme les corps inanimés à l'action aveugle des forces physiques, le transformisme ne fît oublier le Créateur. Mais c'est encore là de l'anthropomorphisme. A ceux que tourmenteraient de tels scrupules il convient de rappeler que la chimie, la physique, l'astronomie, en expliquant les faits qui appartiennent à leurs domaines respectifs, n'ont nullement atteint la cause première. La biologie moderne n'atteint pas davantage cette cause; elle ne supprime pas Dieu ; elle le voit plus loin et surtout plus haut. »

Le libre arbitre humain est-il compatible avec le déterminisme physique ? Et la personne morale de l'homme peut-elle coexister avec l'individu tel que le définit le zoologiste transformiste ? Ce sont là des problèmes que M. Edmond Perrier n'avait pas à poser, encore moins à résoudre.

Un exposé des conceptions des zoologistes, une discussion des méthodes par eux employées, voilà, avons-nous indiqué, l'objet du dernier travail de l'éminent professeur du Muséum. L'indication n'est pas suffisante. L'auteur fait plus qu'exposer la suite des doctrines professées en zoologie; il en offre, et en seize chapitres très substantiels, une critique toute savante, dégageant à chaque siècle, ceux des enseignements qui, fondés sur l'observation, ont précisément, les justifiant pour ainsi dire d'avance, permis les conceptions modernes.

Il parle des considérations qu'ont présentées Aristote et Lucrèce, et Pline, et Galien, puis les Arabes, puis Albert le Grand, puis François Bacon; il en vient aux philosophes et aux savants du XVIIIe siècle; il analyse les travaux des Buffon, des Lamarck, des Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, des Cuvier, des Gœthe, des Dugès, de MM. Quatrefages, Blanchard, Lacaze-Duthiers, de Louis Agassiz, comme il a analysé les idées générales jetées dans le public par les sensualistes et les philosophes de la nature.

Que de découvertes précieuses après de patientes investigations depuis un siècle ! Que d'explications particulières à retenir ! Mais il ne faut pas chercher en dehors de la nature l'explication générale des choses de la nature.

Le *Principe des causes finales*, d'Aristote, repris par Cuvier, le *Principe de continuité*, de Leibnitz, accepté par Linné et Bonnet, l'*Unité de plan de composition*, de Geoffroy Saint-Hilaire, la théorie des *archétypes*, de Richard Owen, celle de la *Fixité des espèces*, de Louis Agassiz, autant de vues métaphysiques. C'est comme le physicien que doit procéder celui qui prétend à découvrir les lois de la formation des organismes.

Toute fausse est la méthode consistant à partir des organismes compliqués pour expliquer les phénomènes biologiques. Il convient d'aller du simple au composé. Dans les quatre derniers chapitres de son livre, M. Perrier, réunissant les matériaux déjà éprouvés, édifie la théorie transformiste, seule acceptable, encore qu'elle ne rende pas compte d'ores et déjà de tous les phénomènes, et il regarde en effet au développement de la vie chez les animaux inférieurs avant de traiter de l'œuf et de la cellule, de l'individu et de l'espèce. Les espèces ne sont pas fixes :

Isidore Geoffroy Saint-Hilaire l'avait établi avant Darwin. M. Edmond Perrier l'établit à son tour.

Il l'établit en termes très clairs; son livre, ouvrage de haute science, est de lecture très facile. F. G.

Les Découvertes de la science sans Dieu, par Eugène Loudun. 1 vol. petit in-8°. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1884.

A vouloir trop prouver, on ne prouve rien; et souvent l'on manque d'esprit à s'efforcer d'en montrer.

Chercher à établir la vanité des prétentions de nombre de nos *savants* contemporains, c'était une entreprise généreuse; il était assurément permis de railler ceux qui n'hésitent pas à parler de la condition des premiers hommes comme s'ils en avaient été les contemporains. Mais l'auteur s'est attaqué moins aux théories de l'évolution, du monisme matérialiste, qu'aux théoriciens eux-mêmes, et il ne s'est pas servi, pour les combattre, de ces pointes fines, acérées, qui sont armes de bonne guerre; il les a seulement persiflés, quand il ne les a pas injuriés. Est-il bien spirituel d'appeler M. Edmond Perrier un sous-maître, de traiter M. Delbœuf de tout petit esprit?

M. Loudun a accusé MM. de Hartmann, Herbert Spencer, Hæckel, Hugo Magnus, de Boisjolin, Letourneau, Paul Bert, Topinard, Soury, Draper, Mlle Clémence Royer, d'avoir pris parti, et le mauvais parti, avant toutes recherches et inductions. L'accusation peut fort bien porter à faux; admettons, pourtant, qu'elle soit fondée; est-ce que M. Loudun ne fait pas preuve, lui aussi, de parti pris? Mais le sien est le bon; aucune doctrine ne doit prévaloir contre son spiritualisme. C'est lui qui le dit.

Les *sous-maîtres* déjà nommés et M. Renan, et M. de Lanessan, et M. Hovelacque, sont intolérants, — intolérant, M. Renan! — mais soit, tous le sont, nous voulons l'accorder; est-ce que M. Loudun ne montre pas une excessive intolérance?

N'insistons pas davantage. Son livre n'enferme rien que des objections puériles présentées d'une façon toute vulgaire. Son livre est inutile. F. G.

Études familières de psychologie et de morale, par Francisque Bouillier, membre de l'Institut. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Le mot *études* a été pris par l'auteur pour indiquer son souci de résoudre certaines questions; celui de *familières* pour marquer sa volonté de présenter sous forme de simples causeries les résultats de ses investigations psychologiques, de ses réflexions morales.

Les cinq études, ou causeries, qu'enferme le volume ont toutes leur intérêt. C'est la quatrième pourtant que nous préférons.

Mais parlons de chacune d'elles.

Y a-t-il une responsabilité dans le rêve? Que de fois la question a été posée! Elle l'a été par l'antiquité; elle l'a été par les Pères de l'Église; elle l'est encore aujourd'hui. « Nulle liberté pour qui rêve », a-t-il été souvent répondu; et, aujourd'hui, on va jusqu'à méconnaître la responsabilité dans la veille. M. Bouillier tient pour acquis que nous sommes responsables de notre activité, que nous nous conduisons librement, que librement nous exerçons nos facultés, que, par ce libre exercice, nous sommes maîtres de nous composer telle personnalité qui nous semble digne d'être possédée. Puisque les idées et les préoccupations de la veille sont les éléments du rêve, — nul ne le conteste parmi les déterministes, — la personnalité que nous nous sommes faite s'accuse dans nos rêves.

Il n'arrivera jamais qu'un homme foncièrement honnête puisse, en rêve, se voir commettre de certains crimes; en rêve, il pourra peut-être tuer par vengeance, il ne tuera pas pour voler, parce que, s'il a lu, avant de s'endormir, quelque récit de brigandage, sa conscience droite a sûrement réprouvé les actes relatés. Responsabilité toute personnelle, mais responsabilité. L'intelligence de l'homme, pendant le rêve, ne conduit pas les sensations qui se revivifient spontanément, mais son intelligence n'est pas neuve, elle est celle qui, pendant la veille, était attentive, comparait, jugeait; mais c'est la même personne qui rêve et qui veille, et elle peut légitimement rougir de certaines résolutions prises, de certains actes perpétrés pendant le sommeil.

Sur les *sentiments des vivants à l'égard des morts*, l'auteur fait des remarques assez justes; certaines même sont fines, spirituelles; mais nous ne saurions donner notre approbation à cette sorte d'apologie que l'auteur fait du suicide.

Et dans la causerie qui suit, — elle est intitulée *les effets de la distance sur la sympathie*, — nous ne saurions approuver davantage la proposition relative aux loteries de bienfaisance. Sur les murs on a pu lire : Fête des inondés, fête d'Ischia, et, en effet, pour soulager de grandes misères, on a dansé, on s'est amusé; il y avait là, assurément, quelque chose de choquant, mais nous *pouvons* blâmer ces fêtes et ces jeux hors de situation, et nous *devons* condamner ces loteries que l'État autorise trop volontiers. Lire, dans cette même causerie, une analyse ingénieuse des effets de l'élognement.

Une autre causerie ayant pour objet : *le temps dans le langage ordinaire* est toute charmante. Mais l'étude la plus importante est celle qui a trait à la grande querelle des optimistes et des pessimistes. *Les compensations dans la vie humaine* sont-elles réelles? La somme des biens est-elle égale à celle des maux? M. Francisque Bouillier analyse, commente et discute les travaux de Robinet, d'Antoine de la Salle, d'Azaïs, et analyses, commentaires, discussions, les conclusions aussi, sont pour appeler la méditation. « Tout compensé, le bien l'emporte sur le mal, sinon dans chaque individu, au moins dans l'ensemble de l'humanité », dit l'auteur de l'ouvrage : *Du plaisir et de la douleur*. Nous ajoutons qu'il ne tient qu'à nous,

êtres libres, de diminuer le nombre des maux. Nous ne sommes optimistes ni à la façon de Leibnitz ni à la façon de Robinet, mais nous repoussons le pessimisme, parce que, — toute considération métaphysique négligée, — il est une doctrine qui, ou bien nous paralyse, ou bien nous dispense d'agir; et il nous faut agir, il nous faut nous appliquer à réaliser la paix, l'harmonie, l'idéal que nous concevons. F. G.

Exposé de la doctrine catholique, par P. Girodon, prêtre, précédé d'une *Introduction* par Mgr d'Hulst, vicaire général de Paris, recteur de l'Institut catholique. 2 vol. in-8°. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884.

Le titre de l'ouvrage rappelle celui que Bossuet a donné aux pages qu'il écrivit avec le dessein d'aider au rétablissement de l'unité religieuse en France; mais tandis que dans son *Exposition de la doctrine de l'Église catholique* l'illustre évêque de Meaux s'était appliqué à prouver que les enseignements de l'Église n'enfermaient rien qui pût choquer un esprit raisonnable, M. Girodon, lui, s'abstenant de toute controverse, a limité sa tâche à l'exposition pure et simple de la doctrine.

« La foi n'est pas la conclusion d'un théorème, ni le terme d'une induction, lisons-nous dans l'*introduction;* la foi est une adhésion de l'âme à une vérité vivante qui agit sur elle et la meut tout entière. Les raisons de croire ne sont pas la croyance; elles la rendent raisonnable, elles la font possible, elles ne la créent pas. » Voilà qui est admis par tous les chrétiens. Mgr d'Hulst ajoute : « La foi est une vie surnaturelle de la pensée. » Pour certains qui opposent le sentiment à la pensée, le *moralisme* à l'*intellectualisme*, la foi est amour, elle est désir, elle est la vie du cœur, et une vie naturelle. Mais nous n'avons pas à discuter ce que, raisonnablement, il convient d'entendre par la révélation, si le mot doit être pris pour lui faire signifier un ensemble de vérités incontestables qui, communiquées à un corps enseignant, sont enseignées par lui, ou si l'expression emporte seulement l'idée de ces aspirations qui sont, de par la volonté divine, le propre de tout individu, et qui ont pour objet les *postulats* formulés par les philosophies kantienne et néo-kantienne. Nous n'avons qu'à rendre compte de l'ouvrage de M. Girodon.

L'ouvrage est bien composé. L'exposé est clair et il est complet.

Ayant divisé son travail en trois parties, l'auteur a traité, dans la première, de la foi, de sa nature, de ses conditions, de la Révélation, des Écritures et de l'Église; dans la deuxième, de Dieu et de son œuvre, de l'homme et du péché, de l'incarnation et de la personnalité de Jésus, de la grâce, des sacrements et de la vie éternelle; dans la dernière enfin, il a déterminé les fondements de la morale, ces fondements étant les vérités mêmes de la religion.

L'unité religieuse serait-elle un bien? On le peut affirmer, on le peut contester. Ce qui devrait, à notre avis, être hors de conteste, c'est la nécessité de combattre en soi et en autrui ce qu'on appelle l'indifférentisme. La religion n'est pas d'invention humaine, l'homme est naturellement religieux, mais il arrive qu'à de certains moments de l'histoire il s'applique lui-même, consciemment ou non, à fausser sa nature; il se choisit des objets d'activité, il recherche le bien-être, il s'adonne à la science, il se fait tout *sens,* ou tout *intelligence;* l'art n'est plus qu'artifice, dépense de talent ou application ingénieuse à la satisfaction raffinée de certains de ses besoins; rien pour sa sensibilité, rien pour sauvegarder le plus faible sentiment de sa dignité d'homme : à la place, l'orgueil, la vanité, le besoin de paraître ou le « point d'honneur ». Toujours nous applaudirons aux efforts des esprits sincères pour relever l'homme; à quelque église qu'ils appartiennent, ceux qui tâchent à ramener la religion au cœur de leurs semblables méritent bien de l'humanite.

Le travail de M. Girodon est fait pour exciter la curiosité des plus indifférents. Ils ne seront pas, tous avec lui, ils seront contre lui, peu importe; l'important, c'est de n'être pas contre soi-même, c'est si l'on ne pense pouvoir être de telle ou telle religion, d'être religieux encore.

F. G.





Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Institut. — Académie française. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Académie des Sciences morales et politiques. — Académie des Beaux-Arts. — Académie de Besançon. — **Étranger** : *Académie royale des sciences de Munich.*

INSTITUT

— Les travaux des cinq classes de l'Institut reprendront à partir du 18 octobre prochain, date de la séance publique annuelle de l'Académie des beaux-arts. Le 25 octobre aura lieu la séance publique annuelle des cinq académies, sous la présidence de M. Eugène Rolland, président de l'Académie des sciences. Toutes les académies seront représentées à cette séance par un lecteur : l'Académie française, par M. le duc d'Aumale; l'Académie des inscriptions et belles-lettres, par M. Michel Bréal; l'Académie des beaux-arts, par M. Saint-Saëns, et l'Académie des sciences morales et politiques, par M. Frédéric Passy.

Les séances publiques annuelles de l'Académie française, de l'Académie des sciences morales et politiques et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres auront lieu dans le courant du mois de novembre.

Au mois de décembre auront lieu à l'Académie française les réceptions de M. Edmond About par M. Rousse, de MM. François Coppée et de Lesseps par M. Cherbuliez.

L'élection des successeurs de MM. Mignet, J.-B. Dumas et d'Haussonville n'aura lieu qu'au commencement de l'année prochaine. Parmi les candidats en présence, on cite : MM. Victor Duruy, Joseph Bertrand, Bocher, Challemel-Lacour et Joséphin Soulary, le poète lyonnais.

— L'Académie française vient de renouveler son bureau pour le quatrième trimestre de 1884 :

M. Gaston Boissier a été élu directeur, et M. Sully-Prudhomme, chancelier.

Séance du 22 août.

Lectures. — Egger : L'Encyclopédie, origines du mot et de la chose. — Schlumberger : Note sur le sceau d'un capitaine byzantin du IXe siècle.

Séance du 29 août.

Ouvrages présentés. — A. Babeau : *Les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution.* — Ducrocq : *Le Mémoire de Boulainvilliers sur le droit d'amortissement des gabelles et la conversion du receveur des Aides, antérieur au Détail de Boisguilbert et à la Dime royale de Vauban.* — Derembourg : Opuscule renfermant un commentaire de la *Mischnah.*

Lectures. — Rouire : Mémoire sur la situation géographique comparée des Syrtes et du lac Triton. — Halévy : Mémoire sur les inscriptions nabatéennes et sur l'introduction de la langue araméenne en Palestine. — Berger : Résultats du déchiffrement d'inscriptions arabes. — De Villefosse : Rapport sur les fouilles de M. Boyé en Tunisie. — Delisle : Origines d'un manuscrit ayant appartenu à Libri.

Séance du 5 septembre.

Lectures. — Delisle : Mémoire sur d'anciens sacramentaires. — Oppert : Communication sur l'inscription babylonienne d'Antiochus Soter.

Séance du 12 septembre.

Lectures. — Delisle : Les sacramentaires de l'époque carlovingienne. — Oppert : Mémoire sur une tablette babylonienne.

Séance du 19 septembre.

Lecture. — Oppert : Mémoire sur les rois Phul et Teglat Phalassar.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 23 août.

Ouvrages présentés. — Code forestier. — Orano : *La récidive dans les crimes.* — Orano : *La Criminalité dans ses rapports avec le climat.* — Robert : *De Harancourt-Chambley, doyen du chapitre de Metz. Monnaie de compte dont il se servait. Son jeton et sa devise.*

Lectures. — Chéruel : La ligue du Rhin. — Passy : L'enseignement de l'histoire et de la morale civique aux États-Unis. — Depping : Notice sur Laffemas.

Séance du 30 août.

Lectures. — Barthélemy Saint-Hilaire : Mémoire sur le traité des *Parties des animaux*, d'Aristote. — Passy : L'éducation et l'instruction des races de couleur aux États-Unis.

Séance du 6 septembre.

Lectures. — Barthélemy Saint-Hilaire : Le traité des *Parties des animaux.* — Depping : Notice sur Laffemas.

Séance du 13 septembre.

Lectures. — Naville : L'idée de la liberté. — Barthélemy Saint-Hilaire : Le traité des *Parties des animaux.* — Ch. Lucas : De l'état anormal en France de la répression en matière de crimes capitaux.

Séance du 20 septembre.

Lecture. — Lavollée : La situation des ouvriers en Suisse.

— L'Académie doit décerner un de ses prix à l'auteur du meilleur travail sur le *Père Joseph.* Nous croyons savoir que M. Fagniez s'occupe depuis plusieurs années de ce sujet et qu'il met la dernière main à son ouvrage, pour lequel il a réuni de nombreux matériaux tirés tant des archives privées que des dépôts publics de la France et de l'étranger.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

— L'Académie des beaux-arts vient de proposer pour 1885 le sujet suivant :

« Des mélodies populaires et de la chanson en France, depuis le commencement du XVI[e] siècle jusqu'à la fin du XVIII[e]. En résumer l'histoire, en définir les caractères et les différentes formes au point de vue musical et déterminer le rôle qu'elles ont joué dans la musique religieuse et dans la musique profane. »

Ce prix est de la valeur de 3,000 francs.

Les manuscrits devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1884.

ACADÉMIE DE BESANÇON.

— L'Académie de Besançon a mis au concours pour 1885 une étude, soit sur un sujet d'histoire franc-comtois, soit sur un sujet important ou un groupe de monuments archéologiques appartenant à la province.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE MUNICH.

— Le directeur de la *Revue historique*, M. Gabriel Monod, vient d'être élu membre correspondant de la section historique de l'Académie royale des sciences de Munich. Cette élection porte à vingt et un le nombre des Français qui font partie de l'Académie de Munich, soit à titre de membres associés, soit à titre de correspondants. Les membres associés français de la section historique sont : MM. de Rozière (1864), L. Delisle (1877) et H. Taine (1881). Dans la section philologique, nous trouvons comme membres associés MM. Renan (1860), L. Renier (1868), de Witte (1871), G. Paris (1874), et comme membre correspondant, M. Foucart (1880).

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *Une bibliothèque au ministère de la justice. — Bibliothèque nationale. — Bibliothèques municipales. — Le bibliothécaire de Fort-de-France.* — **Étranger** : British Museum. — *La bibliothèque royale de Berlin. — Les bibliothèques populaires de Berlin. — Prohibition d'ouvrages dans les bibliothèques et cabinets de lecture russes.*

FRANCE

— Le garde des sceaux vient de décider la création d'une bibliothèque au ministère de la justice et de charger de ce soin notre confrère M. Alès, membre du comité de la Société des gens de lettres.

Bibliothèque nationale. — La Bibliothèque nationale, qui reste ouverte, comme on sait, toute l'année, vient de recevoir du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts un buste en marbre de Mabillon, œuvre de M. Guilloux.

Bibliothèques municipales. — Nous extrayons du *Journal officiel* les renseignements suivants sur les bibliothèques municipales de Paris :

« Le nombre des volumes lus en 1883 a été de 550,340, se répartissant ainsi :

Livres prêtés à domicile	440,670
Livres lus sur place	109,670
En 1882, le chiffre des livres lus n'avait été que de	401,410
dont, pour le prêt à domicile	313,635
et pour la lecture sur place	87,775

L'augmentation d'une année à l'autre, qui est très sensible, peut donc s'évaluer ainsi :

Sur le prêt à domicile	40 %
Sur la lecture sur place	24 —
Sur l'ensemble	37 —



Si l'on entre dans le détail des résultats obtenus en 1883, on voit que le chiffre de 550,340 livres lus se décompose ainsi par trimestre :

1er trimestre	136,092
2e trimestre	127,963
3e trimestre	132,153
4e trimestre	154,132

Il y a donc un léger abaissement pendant le deuxième trimestre, suivi d'un relèvement progressif pendant les troisième et quatrième trimestres, ce qui s'explique par ce fait que les salles de lecture n'étant ouvertes que le soir, sont naturellement plus fréquentées pendant l'hiver que pendant l'été.

La moyenne des livres lus par mois dans les bibliothèques municipales, en 1883, a été de 45,861, avec une différence de 10,429 volumes entre le mois de janvier (44,485) et le mois de décembre (54,914). L'augmentation est donc permanente et constante, et non accidentelle.

Il y a, comme on l'a vu, une grande différence entre la lecture sur place (109,670 volumes lus) et le prêt à domicile (440,670), ce qui témoigne de la préférence donnée par le public à ce mode d'emprunt des livres.

La répartition des livres lus entre les diverses bibliothèques est très inégale : cette inégalité va de 1 à 4. Ainsi la bibliothèque de la mairie du XIe arrondissement a fourni en lecture, en 1883, 41,496 volumes et celle de la mairie du XXe arrondissement 10,217 seulement; soit moins du quart de la première; ce qui s'explique non par l'infériorité de la deuxième bibliothèque, mais par la situation de la mairie du XXe arrondissement, qui est assez éloignée des principaux centres habités de l'arrondissement.

Pour apprécier le goût de la lecture dans chaque arrondissement, il faut, du reste, tenir compte du chiffre de la population, qui varie beaucoup. En prenant pour base le nombre de livres lus par 1,000 habitants, on voit que c'est le IIe arrondissement qui occupe le premier rang, avec 493 livres lus, par 1,000 habitants, et le XVIIe arrondissement le deuxième rang, avec 447 livres lus par 1,000 habitants, tandis que le XIe arrondissement, qui occupait le premier rang de fait par le nombre brut de ses livres lus, n'a plus, dans le classement proportionnel, que le huitième rang à cause de sa nombreuse population.

Cette statistique matérielle des bibliothèques municipales a besoin d'être complétée par ce qu'on peut appeler la statistique morale des institutions, c'est-à-dire par le relevé du genre des livres donnés en lecture. A ce point de vue, les livres lus en 1883 se répartissent ainsi :

Sciences, art, enseignement	55,997
Histoire	46,893
Géographie et voyages	49,870
Littérature, poésie, théâtre	72,702
Romans	305,740
Langues étrangères	2,691
Musique	17,775

Comme les années précédentes, les romans sont toujours les plus lus, résultat commun à toutes les bibliothèques populaires de France et de l'étranger; on peut se demander si la lecture des ouvrages de ce genre augmente plus ou moins que la lecture des autres ouvrages. Or on remarque que, comparativement à l'année précédente, l'augmentation qui concerne les romans est de 38 %.

D'autres catégories d'ouvrages présentent une augmentation proportionnelle bien plus forte : le prêt des ouvrages de musique a passé de 10,559 à 17,775, soit une augmentation de 68 %; le prêt des ouvrages en langues étrangères a passé de 1,662 à 2,691, soit une augmentation de 61 %; le prêt des ouvrages d'histoire a passé de 32,663 à 46,893, soit une augmentation de 43 % sur les ouvrages lus en 1883; on en relève 241,600 exclusivement utiles et instructifs.

Le grand mouvement de prêts de livres, constaté plus haut, s'est opéré, en 1883, au moyen de 100,247 volumes, dont 59,039 affectés au prêt à domicile et 41,188 réservés à la lecture sur place. Chaque volume a donc été lu en moyenne cinq fois et demie pendant l'année. En 1882, il n'y avait dans les bibliothèques municipales que 86,513 volumes, dont chacun n'avait été lu, en moyenne, que quatre fois et demie dans l'année.

Enfin, à la fin de 1883, le nombre des bibliothèques municipales de Paris était de 26, dont 20 installées dans les mairies d'arrondissement et 6 dans les écoles communales. Ce mode d'utilisation des locaux scolaires, qui présente de nombreux avantages, doit être généralisé et permettra de doter chaque quartier d'une bibliothèque municipale, d'ici à un temps qui n'est peut-être pas très éloigné.

L'année 1883 a vu également la création d'une nouvelle bibliothèque municipale toute distincte des précédentes, fondée au moyen du legs Forney, et destinée spécialement à l'instruction professionnelle des ouvriers. »

Le bibliothécaire de Fort-de-France. — Notre ancien confrère Victor Cochinat, retiré en ce moment à Fort-de-France (Martinique), a été nommé conservateur à la bibliothèque Schœlcher, aux appointements de 6,000 francs par an, fixés par un vote de la délégation coloniale.

La bibliothèque Schœlcher compte déjà près de dix mille volumes envoyés par M. Schœlcher et installés dans un local provisoire.

ÉTRANGER

Angleterre. — *British Museum.* — Dans le rapport que le *British Museum* vient de soumettre au parlement, on constate, tant à la bibliothèque que dans les autres départements du musée, 859,836 visites faites dans un but d'étude pendant l'année 1883.

Allemagne. — *La bibliothèque royale.* — La mort de M. Lepsius, directeur de la bibliothèque royale de Berlin, a causé une grande émotion dans le camp des bibliophiles. On reprochait à M. Lepsius de sacrifier

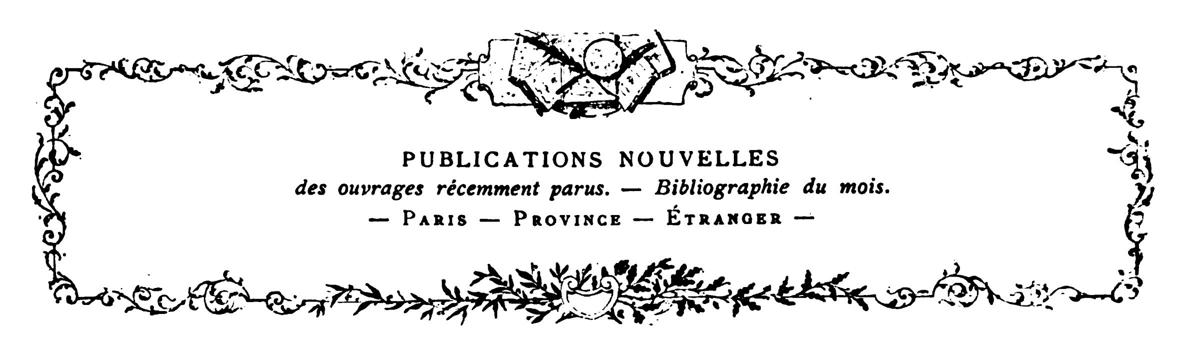


ses devoirs administratifs à ses travaux littéraires et scientifiques. Cette fois on voudrait que la direction d'une des plus riches bibliothèques du monde fût confiée à un spécialiste.

La somme allouée chaque année à la bibliothèque royale pour acquisitions nouvelles se monte à 125,000 francs; en outre, tout éditeur d'un ouvrage paraissant en Prusse est tenu d'en déposer un exemplaire à la bibliothèque royale.

Bibliothèques populaires de Berlin. — Au 1er janvier 1883, les vingt-trois bibliothèques populaires de Berlin comptaient ensemble 96,000 volumes. Près de 18,000 lecteurs avaient fréquenté les salles de lecture pendant les quinze derniers mois.

Russie. — *Prohibition d'ouvrages dans les bibliothèques et cabinets de lecture.* — Un décret impérial russe prohibe dans les bibliothèques publiques et cabinets de lecture de la Russie cent vingt-cinq ouvrages, parmi lesquels on remarque des livres de Agassiz, Arnould, Büchner, Huxley, Michelet, Bagehot, Zola, Lassalle, Lubbock, Louis Blanc, Lyell, Karl Marx, Stuart Mill, Moleschott, Proudhon, Henri Rochefort, Élisée Reclus, Adam Smith et Herbert Spencer.



PUBLICATIONS NOUVELLES

des ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— Le tome III des *Historiens arabes des Croisades,* publié par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a paru. Il contient la vie de Saladin, par Boha-ed-Din, et de nombreux extraits d'autres auteurs arabes, parmi lesquels il convient de signaler ceux de Kemal-ed-Din.

— M. Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, vient de faire paraître l'introduction de l'*Inventaire sommaire des archives hospitalières antérieures à 1790,* pour Limoges, Bellac, Le Dorat, Magnac-Laval et Saint-Yrieix. M. Leroux étudie successivement l'état des dépôts hospitaliers, la misère au moyen âge et sous l'ancien régime dans la Marche et le Limousin, les établissements hospitaliers dont il retrace sommairement l'histoire.

— Le recueil de textes intitulé *Archives historiques de la Gascogne,* fondé en 1882, vient de s'enrichir d'un quatrième volume : *Les Huguenots en Bigorre,* documents recueillis par M. Durier et annotés par M. de Carsalade du Pont.

— M. Paul Lacombe vient de faire paraître un *Essai de Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Histoire religieuse de Paris pendant la Révolution.*

— M. Charles Fichot vient de terminer la publication du premier volume de la *Statistique monumentale du département de l'Aube.*

L'ouvrage est accompagné de nombreuses gravures sur bois et de dix-neuf planches hors texte exécutées à l'eau-forte.

— Sous le titre de : *La contre-révolution religieuse au XVIe siècle,* M. Philipson, ancien professeur d'histoire à l'université de Bonn, actuellement à l'université libre de Bruxelles, raconte l'histoire de la résistance victorieuse dans toute une moitié de l'Europe, que l'Eglise catholique opposa, au XVIe siècle, au mouvement de la Révolution.

— La librairie Chamerot publie, par livraisons, depuis le 2 octobre, un *Dictionnaire français illustré des mots et des choses,* par MM. Larive et Fleury.

Cet ouvrage aura deux éditions : une grand in-4° à trois colonnes et une édition in-12 extraite de la précédente.

ÉTRANGER

Allemagne. — La librairie Kohlhammer, de Stuttgard a commencé la publication d'un grand ouvrage de fac-similés paléographiques : *Chartarum pontificum romanorum specimina selecta.* Cet ouvrage, placé sous la direction de M. Von Pflugk-Harttung, contiendra cent planches.

— Le troisième volume des mémoires d'Oscar Meding vient de paraître sous le titre : *En exil.* L'auteur a publié, sous le pseudonyme de Gregor Samarov, une série de romans sur l'histoire contemporaine : *Um Szepter und Kronen* (Sceptres et couronnes), et *Höhen und Tiefen* (Hauteurs et profondeurs). Ce dernier ouvrage a 20 volumes.

— La maison Staegmeyer, à Munich, publie une série de monographies illustrées des principaux artistes de cette ville. Chaque monographie est



accompagnée d'un portrait de l'artiste et de reproductions de ses créations les plus remarquables.

— La *Bibliothek für Ost und West* publie un volume de Mlle Clara Schreiber, sous le titre : *Une Viennoise à Paris*. Vienne, H. Engel.

— Un nouveau recueil de romans et nouvelles paraît chez M. J. Engelhorn, à Stuttgard. *Le Maître de forges*, en traduction allemande, ouvre la série.

Publications nouvelles :

— R. Prolss : *Histoire de l'art dramatique en Allemagne, depuis la réformation jusqu'à nos jours*. — Leipzig, Bernhard Schlicke.

— *Geschichte der deutschen Volkspoesie seit dem Ausgange des Mittelalters bis zur Gegenwart*. (Histoire de la poésie populaire allemande), par M. Otto Wedigen, grand in-8°. — Munich, chez D. W. Callwey.

— V. Danckelmann. — *Mémoire sur les observations météorologiques faites à Vivi* (Congo inférieur) *et sur la climatologie de la côte sud-ouest d'Afrique en général*. Grand in-4°. Berlin, chez Asher.

— *Le droit public de la Belgique*, par A. Géron; in-8°. Leipzig, Max Rübe.

— Un nouveau dictionnaire anglo-français-allemand des sciences naturelles et de la technologie paraît en livraisons chez L. Simion, à Berlin.

— Publications du musée royal ethnographique de Dresde. Antiquités de l'archipel Indien et des pays limitrophes, et provenant en particulier de l'époque hindoue, par le Dr A.-B. Meyer, directeur du musée Zool. anthr. ethnographique de Dresde. Leipzig, Naumann et Schroder.

Angleterre. — La *Société des anciens textes anglais (Early english text Society)* publie un poème datant de 1565, et intitulé : *La vie et la mort de Marie-Madeleine* (The life and death of Mary Madelene), par Thomas Robinson ou Robertson, doyen de Durham.

— La nouvelle édition de Poë, sous la direction de M. John Ingram, publiée chez MM. Scribner et Welford, contient des morceaux inédits importants et est illustrée de 14 eaux-fortes, 3 photogravures et d'un portrait.

— Un nouveau roman de miss Braddon, intitulé *Ishmael*, vient de paraître.

— M. James A. Whitney a publié chez N. Tibbals et fils deux volumes de vers, l'un de sonnets et poésies lyriques *Sonnets and lyrics*, l'autre intitulé *Shobab, a tale of Bethesda*.

— M. Cochran Patrick publie un ouvrage important sur la numismatique écossaise, illustré de 36 planches contenant 250 médailles.

— MM. Chatto et Windus publient *Thomas Beurick et ses élèves*, par M. Austin Dobson; le même ouvrage est édité en Amérique par MM. J.-R. Osgood et Cie. Il avait déjà paru, pour la plus grande partie, en articles dans le *Century Magazine*.

— Mme Gladstone, la femme du premier ministre d'Angleterre, vient d'écrire, pour le comité de l'exposition internationale d'hygiène de Londres, un petit traité sur la façon d'assainir les chambres à coucher et les chambres d'enfants. Cet opuscule, qui se distribue par milliers d'exemplaires et auquel le nom seul de l'auteur assure un succès considérable, est rempli d'excellents conseils. Mme Gladstone y prêche surtout la nécessité de réagir contre la tendance actuelle de coucher les enfants trop tard, et fait une charge à fond contre les abus des petites voitures de promenade.

Viennent de paraître :

— Chez MM. Putnam, *the History of Democracy* (*l'Histoire de la Démocratie*), par M. Jonathan Norcross.

— Chez M. Whittaker : *Wanderings on Parnassus* (*Promenades sur le Parnasse*), volume de vers par le Dr J.-H. Hartzell.

— M. Miklosich vient de publier : *les Éléments turcs, des langues et idiomes du sud-ouest de l'Europe*, 1re partie, gr. in-4°. — Vienne, C. Gérold.

Italie. — Le tome II des *Œuvres complètes de saint Thomas d'Aquin*, publiées par les soins et aux frais de Léon XIII, vient de paraître. Il contient les commentaires sur les huit livres de la physique d'Aristote.

— M. Castellani, bibliothécaire de l'université de Bologne, vient de publier une intéressante plaquette consacrée aux *Biblioteche dell'antichità dai tempi piu remoti alla fine del impero romano d'Occidente*.

M. Hermann Lœscher à Turin, publie :

— *Gli editti di Teodorico e di Atalarico e il diritto romano nel regno degli Ostrogoti*, per Augusto Gaudenzy, — gr. in-8°.

La Commedia, dell'arte in Italia. — Studj e Profili del Dott. M. Scherillo, — gr. in-8°.

— *Annuario bibliografico universale*, compilate sotto la direzione del prof. A Brunialti, da distinti scrittori italiani et straniere.



Ce recueil de biographies des plus illustres contemporains de tous pays se publie en fascicules mensuels de 48 pages.

Le premier fascicule contient les biographies de Sella, Capponi, Gordon, Massari, Prati, Dumas, etc. Unione tipografica editrice — Turin.

— MM. Drucker et Redeschi (Vérone et Padoue) font paraître: *Fisionomia ed espressione studiate nelle loro deviazione, con un appendice sulla espressione del delirio nell'arte,* par le prof. Augusto Rebaldi. — 1 vol. in-8°, ed. 8 atlante di 38 eliotipie.

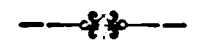
— Porto Avv. Vito: *La scuola criminale positiva e il progetto di nuove codice appunti.* 1 vol. in-8°.

— Vient de paraître:

M. Occioni-Bonnafons: *Bibliografia storica italiana da 1861 al 1882.* — Udine.



Russie. — Mémoires de M. A.-J. Kocheleff, diplomate et auteur d'ouvrages politiques, — gr. in-8°.



— *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg,* 7e série. Tome XXXII, N° 3-5. Saint-Pétersbourg, 1884.

Nouveautés littéraires:

— *Collección de escritores castellanos.* Tomo XV. *Estudios de critica litteraria* por M. Menéndez y Pelayo — in-8° — Madrid, Perez Dubrull.

A. Hernandez y Fajarnes: *Estudios criticos sobre la filosofia-positivista,* in-4°. — Zaragosa, G. Gasca.

C. de las Almenas: *Los grandes caracteres politicos contemporaneos.* Tome II, — in-4°. — Madrid, M. G. Hernandez.

Fr. Codera, Aben-Pascualis Assila: *Dictionarium biographicum.* Vol. II, pars III, — in-4° — Madrid, Murillo.

Amérique. — MM. Funk et Wagnalls viennent de publier dans leur *Standard Library,* le nouveau roman de M. Edgar Fawcett, intitulé *Rutherfort,* étude de mœurs new-yorkaises, dont les sujets sont pris aux deux extrémités de l'échelle sociale.

— Chez MM. D. Appleton et Ce: *Life on a Ranch* (La vie dans un rancho) par Reginald Aldridge: *Reforms, their difficulties and possibilities* (Réformes, difficultés et possibilités), par l'auteur des *Conflict in Nature and Life,* et *Handbook for Horsewomen* (Manuel de l'amazone), par H. L. de Bussigny.

— M. Harry H. Sprogne a récemment publié chez MM. W. B. Clarke et Carruth un ouvrage sur la condition légale de la femme dans l'État de Massachusetts (*Women under the Laws of Massachusetts*).

— De miss Kate Sanborn: *Wit and Humour of American women* (Esprit et humour des femmes d'Amérique).

— Chez MM. Lee et Shepard: *The cooperative Commonwealth* (La République coopérative), par Laurence Groulund; *the Development theory* (La théorie du Développement) par le prof. J.-Y. Berger et Fanny Berger; enfin un roman sur la vie du *Far West* intitulé *John Thorn's Folkes* (Les gens de John Thorn), par Angeline Teal.

— *The Confession of Hermes and other poems* (La Confession de Hermes et autres poèmes), par Paul Hermes, paraît chez l'éditeur David Mac Kay, de Philadelphie.



FRANCE

— M. Salomon Reinach a adressé à la *Revue critique d'histoire et de littérature* la note suivante:

« Plusieurs personnes m'ayant interrogé au sujet des manuscrits laissés par M. Ch. Tissot, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, je prie la *Revue critique* de bien vouloir accorder sa publicité aux renseignements suivants:

« Par son testament, M. Tissot m'a légué tous ses papiers, manuscrits, dessins, aquarelles, cartes, etc. Dans le nombre, se trouve le deuxième volume de son grand ouvrage: *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique;* l'auteur l'a tenu au courant des découvertes modernes et je pourrai le mettre sous presse immédiatement. Il comprend l'analyse complète du réseau routier de la province et l'étude des villes antiques situées en dehors des itinéraires. Vous savez sans doute que M. Tissot a pu corriger presque entièrement les épreuves du premier volume (géographie physique, ethnographie, topographie de Carthage), qui doit paraître très prochainement.

« Le manuscrit des *Fastes proconsulaires* de la province, dont une partie a déjà paru dans le *Bulletin trimestriel des Antiquités africaines,* a été livré à l'im-



pression; j'espère pouvoir faire distribuer cet ouvrage avant la fin de l'année courante.

« Les cartes et les dessins, dont l'importance est considérable, seront, autant que possible, insérés dans le second volume de la *Géographie comparée;* d'autres seront reproduites par la gravure et réunis en un album qui formera le troisième volume du grand ouvrage.

« Le reste des manuscrits, notamment un dictionnaire berbère-français, des notes de voyage et des correspondances scientifiques, sera l'objet d'un inventaire détaillé que je porterai à la connaissance du public. »

— M. Jules Simon a lu à l'Académie des sciences morales et politiques le premier chapitre d'un volume sous presse dont il est l'auteur, et qui a pour titre: *Une Académie sous le Directoire.*

Il s'agit de l'Académie des sciences morales et politiques, créée en 1795, supprimée en 1803 et rétablie sous Louis-Philippe. Dans le cours de cette étude, M. Jules Simon est amené incidemment à parler de la fondation de l'Académie française, de l'Académie des sciences physiques et mathématiques, et des crises traversées par ces institutions sous la Révolution et le Consulat.

— La maison Hachette entreprend une publication qui va être accueillie avec empressement par les professeurs, les étudiants et les lettrés.

Sous le titre général de *Paléographie des classiques latins*, elle va donner, par livraisons, une collection de fac-similés des principaux manuscrits de Plaute, Térence, Cicéron, César, Cornélius Nepos, Lucrèce, Catulle, Virgile, Horace, Ovide, Tite-Live, Phèdre, Quinte-Curce, Tacite, Juvénal, etc.

Cette publication a été confiée à M. Émile Châtelain, maître de conférences à l'École pratique des hautes études.

L'ouvrage sera complet en dix livraisons. La première renfermera des fac-similés de Plaute, Térence, Varron et Catulle.

— Le *Polybiblion* annonce qu'un de ses collaborateurs, M. Stein, met la dernière main à une *Bibliographie générale et raisonnée de Jeanne d'Arc*, à laquelle il travaille depuis plusieurs années. L'auteur a entre les mains les principales collections lorraines et orléanaises; il a eu recours à tous les bibliographes étrangers les plus en renom; enfin, les papiers inédits de Jules Quicherat lui ont été obligeamment prêtés. M. Stein fait un dernier appel aux amateurs et collectionneurs qui posséderaient quelque rareté concernant l'héroïne, car la bibliographie comprendra les ouvrages artistiques (peintures, sculptures, gravures, émaux), tout aussi bien que les ouvrages de l'esprit.

La bibliographie doit être mise sous presse l'année prochaine.

— L'*Athenæum* annonce que M. Paul Bourget a fait un séjour en Angleterre pour y amasser les matériaux d'une série d'études qu'il prépare sur les poètes anglais.

— Dans le courant de ce mois, M. Schlumberger fera paraître à la librairie Leroux une *Sigillographie de l'Orient latin.* L'ouvrage, de format in-4°, sera illustré de onze cents dessins inédits.

— Publications annoncées par la librairie Alcan comme devant prochainement paraître: Marcellin Pellet: *Variétés révolutionnaires;* de Meyer: *Les organes de la parole;* de Lanessan: *Introduction à la botanique: le sapin;* Mantegazza: *La physionomie et l'expression des sentiments;* Bain: *Les émotions et la volonté.*

— M. Macé, ancien chef du service de la sûreté, va, dit-on, entreprendre une série de curieuses publications sur la police. Son premier volume sera consacré au *Service de la sûreté*, étude approfondie et critique très vive, dit-on.

LIVRES D'ÉTRENNES

Voici quelques indications sur les livres d'étrennes à paraître en décembre prochain:

Librairie Didot. — La Renaissance en Italie et en France, par M. Eugène Müntz, ouvrage publié sous la direction et avec le concours du regretté duc de Chaulnes.

Modes et usages au temps de Marie-Antoinette, par le comte de Reiset, livre-journal de Mme Éloffe, marchande de modes, couturière, lingère ordinaire de la reine et des dames de la cour.

Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre, par A. Pougin. C'est en quelque sorte le répertoire illustré du théâtre et de ses accessoires.

Librairie Plon. — Saint François d'Assise. Magnifique ouvrage orné des gravures les plus intéressantes; eaux-fortes de Flameng, Gaillard et Le Rat.

Ensuite viendront: *le Japon et les Japonais*, par le comte de Dalmas; *les vrais Arabes et leur pays*, par M. Denis de Rivoire; *les Montagnes Rocheuses*, par le baron de Grancey.

Librairie Hachette. — La librairie Hachette nous donnera, vers la fin de l'année, le troisième volume du très bel ouvrage illustré que M. Perrot a écrit sur l'*Histoire de l'Art.* Après l'Égypte et la Chaldée, nous aurons, cette année-ci, la *Phénicie* et *Cypre.*

En même temps paraîtra le sixième et dernier volume de cette belle et admirable *Histoire des Romains* que M. Duruy a écrite avec tant de goût et d'érudition, et que l'Académie récompensera probablement bientôt... par un fauteuil.

Je ne parle que pour mémoire de la suite de la *Géographie* de M. Élisée Reclus et des *Chroniqueurs de l'histoire de France*, que Mme de Witt, née Guizot, continue à publier avec un talent auquel on a souvent rendu hommage.

Les livres nouveaux seront: *Histoire* (illustrée) *de la Musique*, par M. F. Clément, un ouvrage très curieux et très nouveau; *l'Homme à l'oreille cassée*, de M. Edmond About, illustré par Courboin, et *les Anciennes villes du nouveau monde*, par Charavay.

Librairie Palmé. — *Le littoral de la France*, par C. Aubert. 2e volume, Saint-Malo et la Bretagne. La moitié des gravures est de Scott, que la mort est venue surprendre au milieu de ce travail.

La *Vie des Saints*, par Mgr Guérin, illustrations de Yan' Dargent; très beau volume comprenant les douze fascicules en voie de publication.

Librairie Rothschild. — *Chefs-d'œuvre de l'art en Italie*, par MM. Mantz, Yriarte et Lafenestre.

L'Art Japonais, par MM. Andsley et Yriarte.

Le Paysage ou l'Art des Jardins, par M. Alphand, le célèbre directeur des travaux de Paris, et le baron Ernouf.

Librairie Quantin. — En dehors du livre de notre directeur, *Son Altesse la Femme*, la librairie Quantin prépare pour la fin de l'année trois ouvrages qui obtiendront un grand succès auprès des bibliophiles et des amateurs d'art: 1° *Madame Bovary*, en format grand in-octavo, avec illustrations de Fournier, gravées par Mordaut et Abot; 2° *Les Voyages de Gulliver*, traduction nouvelle de Gausseron avec innombrables gravures en couleur dans le texte, d'après les aquarelles de V.-A. Poirson; 3° une superbe édition sur le statuaire Clodion et sur son œuvre, dont nous reparlerons en temps opportun.

ÉTRANGER

Angleterre. — MM. Dodd, Mead et Cie publieront, cet automne, une histoire de l'émigration des huguenots en Amérique et des colonies qu'ils y fondèrent, par le rév. Dr Baird.

— Il va paraître chez l'éditeur Nimmo une traduction anglaise des *Caractères* de La Bruyère. Elle sera accompagnée d'une introduction, d'une étude bibliographique par M. van Laun, de notes nombreuses, de six portraits par Damman et de dix-huit vignettes par Foulquier.

— En souscription chez l'éditeur George Redway, de Londres, un important et curieux ouvrage sur le culte du Phallus et ses rapports avec la doctrine des Rose croix et des Gnostiques, par M. Hargrave Jennings. En voici le titre complet: *Phallicism: celestial and terrestrial, heathen and christian, Its connection with the Rosicrucians and the Gnostics and its foundation in Buddhism. With an Essay on Mystic Anatomy.*

— MM. Bickers et fils se proposent de publier, en trois volumes, une nouvelle édition des *Mémoires du règne de George II*, par lord Hervey, qui depuis longtemps sont épuisés en librairie.

— On annonce pour paraître tous les trois mois, à partir de janvier prochain, un journal consacré à l'histoire, aux antiquités et aux légendes de l'île de Man. Il aura pour titre *The Manx Note-Book* et sera rédigé par M. A. W. Moore.

— Une intéressante compilation intitulée *Chants du nord* (*Songs of the North*) va bientôt paraître, grâce aux recherches et aux soins de MM. Harold Boulton et Malcolm Lawson et de miss Annie Macleod. Le recueil sera illustré par les meilleurs artistes d'Écosse.

— MM. Roberts préparent une belle édition de *The loving Ballad of lord Bateman* (*La chanson d'amour de lord Bateman*), avec les dessins de Cruikshank.

— Les Pulmann annoncent une édition de luxe du livre de E. de Amicis sur la Hollande.

— M. Thomas Laurie annonce des traductions anglaises des deux ouvrages de Frobel, sous ces titres: *Mother's Songs, Games and Stories* (*Chants, Jeux et Contes de la mère*), *The Education of Man* (*L'Éducation de l'homme*).

— Le nouveau volume de vers que M. Browning publiera cet automne et dont, pendant sa villégiature dans l'Engadine il corrige les épreuves, s'appellera *Ferishta's Fancies, les Fantaisies de Ferishta.*

— MM. Routledge et fils publieront cet automne un *Langage des Fleurs*, une nouvelle édition de l'alphabet (*Spelling*) de Mavor et un almanach, le tout illustré par Kate Greenaway.

— L'histoire du Clan Cameron, de M. Alex. Mackenzie, dont la publication a été récemment terminée dans le *Celtic Magazine*, paraît maintenant en volume.

— MM. Routledge et fils annoncent une édition des romans de Smollett en six volumes, pareille à leur édition des romans de Fielding.

— MM. Bickers et fils annoncent une nouvelle édition des mémoires du comte de Grammont annotés par Walter Scott avec soixante-quatre portraits; une édition illustrée de Sterne en deux volumes et une édition aussi en deux volumes des œuvres de Sheridan précédées de la vie de l'auteur, par le Dr J.-P. Browne.

— M. E.-M. Jessop prépare une édition de *The Lay of Saint-Alois* qui paraîtra chez MM. Eyre et Spottiswoode.



— Miss Braddon travaille à la rédaction du volume annuel qu'elle publie sous le titre de *The Mistletoe Bough* (*La branche de gui*) et qui paraîtra en novembre.

— MM. Hurst et Blackett annoncent deux romans nouveaux: *Joy* (*La joie*), par Mary Crommelin, et *The Double Dutchman* (*Le Hollandais double*), par Catharine Childar.

— Un nouveau volume de sonnets, intitulé *Vagabunduli Libellus*, sera bientôt publié par M. J. Addington Symonds, chez MM. Kegan Paul, Trench et Cie.

— MM. Abel Heywood et Cie vont publier par souscription l'histoire de l'église de Manchester, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par le rév. E.-F. Letts.

— L'*Athenæum* nous informe que M. Louis Robert Stevenson vient de terminer un roman qui paraîtra cet hiver.

— Chez MM. Bentley un roman: *In the Dewy Morn* (*Dans la rosée matinale*), par M. Richard Jefferies;

Autre roman chez MM. Macmillan: *Mitchelhurst Place*, par l'auteur de *For Percival.*

Allemagne. — M. Otto Janke, de Berlin, publiera sous peu un roman social politique, dont le manuscrit se trouvait parmi les papiers laissés par l'économiste Schulze-Delitsch.

Italie. — Dans sa séance du 16 mai dernier, la *Deputazione* a approuvé le projet présenté par MM. Hermann Ferrero, Manno et Vayra de publier les documents diplomatiques de la maison de Savoie depuis les traités de Cateau-Cambrésis (1559) jusqu'à la paix de Paris (1795), (instructions de la cour et relations des agents diplomatiques), et elle leur a donné toute liberté pour disposer à leur gré des papiers qui y seront compris. Ces érudits se sont proposé de partager l'ouvrage très considérable, comme on peut le penser, en plusieurs séries, chacune d'elles correspondant à un État européen. Ils ont commencé par la série *France*, la plus importante et la plus riche. Il n'est point douteux qu'en parcourant cette masse importante de documents pour choisir ceux qu'ils jugeront dignes d'être publiés, il ne s'y trouve nombre de renseignements intéressants aussi pour l'histoire de France.

Le premier tome doit paraître au printemps prochain.

— M. Ongania, libraire-éditeur à Venise, prépare un ouvrage de grand luxe: *La basilique de Saint-Marc, à Venise, étudiée au point de vue de l'art et de l'histoire.*

Ce livre, tiré à 500 exemplaires numérotés, sera terminé l'année prochaine. Son prix sera de 1,838 francs.

— On annonce la publication prochaine d'une biographie complète d'Ugo Foscolo, homme de lettres, citoyen et soldat. L'auteur est M. de Winckels; l'éditeur sera M. Goldschagg, de Vérone.

Belgique. — Le libraire Kistemaeckers va faire paraître ce mois-ci un roman de MM. de Goncourt intitulé: *En 18...* Ce roman a été le premier livre des deux frères. Il fut une première fois imprimé à Paris chez Gerdès et devait paraître le 2 décembre, jour du coup d'État. Le ministère de la police l'accusa de vouloir rappeler le 18 brumaire, et l'éditeur, affolé par la peur, brûla tout le tirage. A peine soixante exemplaires échappèrent à la destruction.

— Le même libraire annonce pour le commencement de ce mois toute une série d'ouvrages qui, comme leurs aînés, ne manqueront pas de faire tapage dans le monde littéraire.

Outre le roman semi-posthume des frères de Goncourt: *En 18..*, qui sera mis en vente le 15 octobre, on aura la primeur à Bruxelles de différents livres à succès.

L'éditeur imprime en ce moment un roman inédit de Henry Fouquier, le *Nestor* brillant de *Gil-Blas;* il a sous presse *les Béotiens*, de M. Henry Nizet; *la Teigne*, par Lucien Descaves; une amusante fantaisie de Théo Hannon; *les Quatorze stations de l'amour*, et il prépare un roman de M. George Eekhoud.

Dans la collection de réimpressions galantes du XVIIIe siècle, nous aurons *Paris, le Paradis des femmes*, par la comtesse de Choiseul-Meuse, l'auteur de *Entre chien et loup*, etc., etc.

Amérique. — M. James Hyman Whitney, de la bibliothèque publique de Boston, annonce qu'il va publier un piquant petit volume intitulé *le Moderne Protée, ou liste des livres publiés sous plus d'un titre.*

— M. Benson J. Lessing va publier par souscription une histoire de New-York (*History of New-York City*).

— M. Philip Gilbert Hamerton prépare un volume richement illustré intitulé *Paysage* (*Landscape*).

— Miss Mary L. Booth traduit les derniers contes de Laboulaye, qui forment un beau volume illustré chez Haper et frères.

— M. George Alfred Townsend travaille à un nouveau roman qu'il se propose d'appeler *Katy of Catocton.*

— MM. Funk et Wagnalls annoncent un ouvrage écrit par un juge américain qui prend le pseudonyme de Judge Wiglittle et intitulé *Ten Years in a Police-Court Judge* (*Dix années de magistrature dans un tribunal de police.* Il fera partie de leur *Standard Library.*



— M. Albert R. Frey, de l'*Astor Library*, New-York, travaille à la rédaction d'un dictionnaire de pseudonymes littéraires américains, anglais, français, allemands, hollandais et espagnols. L'ouvrage aura pour titre: *Masques: A dictionary of literary disguises.*

— M. Douglas annonce *Three Visits to America* (*Trois visites en Amérique*), par Miss Faithfull, où l'auteur donne quelques renseignements sur les occupations accessibles aux femmes aux États-Unis.

— Les *Feuillets d'un journal de prison (Leaves from a Prison Diary)* doit paraître en même temps en Amérique et en Angleterre. L'édition américaine sera précédée d'une préface par M. Henry George, le socialiste bien connu.

— Sont annoncés par MM. J.-B. Lippincott et Cie: *Great Truths by great authors* (*Grandes vérités extraites de grands auteurs*), dictionnaire de citations utiles; *The Enchiridion of wit* (*L'Enchiridion de l'esprit*);

Par MM. Porter et Coates, Philadelphie: *From Greenland's icy mountains* (*Des Montagnes glacées du Groënland*), hymne de l'évêque Heber avec 22 dessins originaux de F.-B. Schell; *Lady Clure*, de Tennyson, avec dessins de Frédéricks, Church et autres artistes; le dernier volume de l'histoire de la guerre civile en Amérique.

— Par MM. Estes et Lauriat, Boston, des rééditions de certains ouvrages de Dickens; Poèmes pour Noël, Pâques et le nouvel an (*Poems for Christmas*, etc.), par Hezekiah Butterworth; *les Grands événements du monde* (*Great Events of the World*), par R. Warren Brown; *le Pays des Incas et la cité du soleil* (*The Land of the Incas*, etc.), par W.-H. Davenport; *Histoire abrégée des Pays-Bas* (*A concise History of the Netherlands*), avec nombreuses illustrations par Alex. Young, etc.;

Par MM. Haper frères: *Histoire des quatre George* (*A History of the four George*), par Justin Mac-Carthy; *Love and Mirage* (*Amour et Mirage*), roman anonyme; *The voyage of the « Vivian » to the North Pole and beyond* (*Voyage du « Vivian » au pôle nord et au delà*), par T.-W. Knox; *The Ice Queen* (*La Reine de glace*), par Ernest Ingersoll, et un volume de contes-nouvelles par Mrs Craik.

Chine. — Un grand nombre de savants chinois travaillent actuellement à la rédaction d'un dictionnaire chinois de la conversation, sorte d'encyclopédie qui comprendra plus de mille volumes et aura pour titre: *Des temps les plus anciens jusqu'à nos jours.*



France: *Une lettre inédite de Boileau. — Une supplique de Chénier. — Lettre de Mme Fould. — Encore Libri. — La vallée dite d'Eckmuhl à la bibliothèque d'Auxerre. — Mistral. — Les papiers de Dumont d'Urville. — Le poème de* Vert-Vert. — *Une nouvelle statue à Alexandre Dumas. — Michelet. — Les Archives de l'Assistance publique. — La date exacte de la mort de Diderot. — La société des Félibres. — La statue de J.-B. Dumas. — Les hommes de lettres hommes d'épée. — Réclame singulière. — Mission scientifique. — La Société des Gens de lettres.* — **Étranger**: ALLEMAGNE: *La bibliographie et la librairie en Allemagne. — Le poète de Chamisso. — Discours de M. Schérer sur la tombe de Geibel. — Congrès des anthropologistes à Breslau. — Gutenberg à Eltville.* — ANGLETERRE: *Statistique de la Presse en Angleterre. — La société des auteurs. — Livres pour les aveugles. — Un banquet de libraires.* — BELGIQUE: *Convention littéraire entre la Belgique et l'Allemagne. — Le Congrès néerlandais. — Congrès international de littérature. — Ce que coûtait un missel au* XVe *siècle.*

FRANCE

Une lettre inédite de Boileau. — La *Gazette anecdotique* emprunte à la collection *Badin* la lettre suivante de Boileau qui est inédite:

A Monsieur Brossette, avocat, à Lyon,

A Paris, 29e juillet 1700.

« Vous permettrés, Monsieur, qu'à mon ordinaire jabuse de vostre bonté et que je me contente de re-

pondre en Lacedemonien à vos longues mais pourtant très courtes et très agréables letres. Je suis bien aise que vous m'ayés associé à vostre charitable et pecuniaire lotterie, mais vous me ferés plaisir d'envoier quérir au plutost les cinq pistoles que vous y avés mises en mon nom, parce qu'au moment que je les aurai payées joublîrai mesme que je les aye eûes dans ma bourse et je me dirai avec Catulle : *Et quod vides perisse perditum ducas*. Si l'on peut appeler perdu ce qu'on a donné à Dieu. Je suis charmé du récit que vous me faictes de vostre assemblée académique et jattens avec grande impatience le poème sur la musique qui ne sçaurait estre merveilleux s'il est de la force des deux qne jay déjà leûs. Faictes bien mes compliments à tous vos illustres confrères et dictes leur bien que c'est à des lecteurs comme Eux que j'offre mes escrits, *doliturus si placeant spe deterius nostrâ*. On travaille actuellement à une nouvelle édition de mes ouvrages. Je ne manquerai pas de vous l'envoïer sitost qu'elle sera faicte. Adieu, mon cher Monsieur, pardonnés mon laconisme à la multitude d'affaires dont je suis surchargé, et croiés que c'est du meilleur de mon cœur que je suis

« Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« DESPREAUX. »

Une supplique de Chénier. — Un rédacteur de l'*Événement* a eu dernièrement la bonne fortune de compulser des papiers ayant appartenu à Chénier.

Le document le plus intéressant est une supplique adressée, le 4 août 1810, au ministre de la police, au sujet de travaux qui lui avaient été confiés.

En voici le texte :

« Monseigneur,

« J'ai des réclamations à faire auprès de Votre Excellence, et comme collaborateur de *Mercure*, et comme chargé d'un travail sur l'histoire de France, travail pour lequel j'ai rassemblé de nombreux matériaux, et dont j'ai déjà disposé le plan. Il faut, toutefois, que j'achève le tableau général de la littérature, depuis 1789 jusqu'en 1808, ouvrage demandé par Sa Majesté, et dont la classe de l'Institut, dont je suis membre, m'a fait l'honneur de me confier la pénible rédaction. Seul, sans secours d'aucun genre, il m'a fallu lire plus de six cents volumes, tracer des analyses exactes et raisonnées, les écrire avec le soin, j'oserai dire la hauteur qu'exigeait cet important travail. Il est presque terminé; ma santé en a beaucoup souffert. Depuis longtemps je suis sans fonction, sans aucune place, et mon existence est difficile. Je ne crois pas, Monseigneur, qu'il puisse être dans l'intention de Sa Majesté, ni dans celle de Votre Excellence, de la rendre impossible par la suppression d'un traitement qui m'est devenu nécessaire. Je prie instamment Votre Excellence de vouloir bien me désigner le jour et l'heure où elle pourra m'entendre.

« J'ai l'honneur, etc.

« M.-J. DE CHÉNIER,

« De l'Institut de France et de la Légion d'honneur.
Rue des Fossés-du-Temple, 77. »

Lettre de Mme Fould. — Mme Gustave Fould, connue dans les lettres sous le nom de Gustave Haller, et qui fut autrefois Mlle Valérie, du Théâtre Français, adresse au *Rappel* la lettre suivante :

Asnières, 3 septembre 1884.

« Monsieur,

« Dans l'article que vous avez bien voulu consacrer à mon mari, dans le *Rappel* du 29 août dernier, il est dit :

« Gustave Fould était allé ouvrir à Londres une maison de vins et liqueurs, à la tête de laquelle il s'était placé, en indiquant sur ses têtes de lettre sa qualité de fils du ministre français.

« Ce commerce n'ayant pas réussi, il s'occupa de reliures artistiques, avec le concours de Mme Fould. »

« C'est absolument inexact.

« Lorsque M. Achille Fould apprit que son fils voulait m'épouser, il entama contre M. Gustave Fould une lutte à laquelle ma mère ne voulut point assister. Elle partit avec moi pour Londres, où nous continuâmes à nous occuper, comme à Paris, de la restauration des palimpsestes et des livres anciens. Dans cet art peu connu, si ce n'est des amateurs de livres, mon père, M. Simonin, avait acquis une notorité que n'ont pas oubliée les bibliophiles.

« M. Gustave Fould, privé de ressources par son père, gagna honorablement sa vie pendant deux ans, grâce à ce travail. Il ne fut jamais *marchand de vins*.

« J'espère, monsieur, que vous aurez à cœur de rétablir la vérité; ce dont je vous remercie par avance pour moi et mes enfants. »

Encore Libri. — M. Léopold Delisle, directeur de la Bibliothèque nationale, a communiqué dernièrement à l'Académie des inscriptions — séance du 29 août — des observations sur l'origine d'un manuscrit introduit par Libri dans la collection de lord Ashburnham (2e article du no 16 de la collection). Ce manuscrit est du VIIIe siècle, et M. Hort, professeur à l'université de Cambridge, y a reconnu des fragments étendus du *Miroir* de saint Augustin.

A l'aide d'un catalogue du VIIIe siècle, récemment trouvé à Orléans par M. Tronchau, M. Delisle établit que les treize feuillets du *Miroir*, aujourd'hui reliés dans le manuscrit 16 de Libri, faisaient partie, au XVIIIe siècle, du manuscrit 10 de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. Ces feuillets ont été employés par dom Sabatier pour son édition des anciennes versions de la Bible. Dom Rivet les a analysés dans le tome III de l'*Histoire littéraire de la France*, et, faute d'y avoir reconnu un ouvrage de saint Augustin, il a supposé

que c'était un débris d'une compilation faite en Gaule au commencement du VIe siècle.

Le manuscrit 10 de Saint-Benoît est arrivé à la bibliothèque d'Orléans, où il porte aujourd'hui le nº 16. Les feuillets du *Miroir* de saint Augustin en ont été enlevés depuis la publication du catalogue de Septier. Libri se les est appropriés et les a vendus, en 1847, au comte d'Ashburnham.

La salle dite d'Eckmühl à la bibliothèque de la ville d'Auxerre. — M. Henri Seignelais a, dernièrement, visité le musée-bibliothèque de la ville d'Auxerre. Sa visite lui a inspiré un curieux article, inséré dans le *Figaro*, sur les dons faits à cet établissement par Mme la marquise de Blocqueville, fille du maréchal Davout, originaire du département de l'Yonne et dont la statue se dresse sur une des places du chef-lieu du département.

Indépendamment d'une collection de tableaux, de bronzes, d'objets ayant appartenu à son père, et qui se trouve placée dans une salle spéciale, dite salle d'Eckmühl, Mme de Blocqueville a fait également don d'une importante collection de livres. Elle-même a rédigé le catalogue de toutes ces curiosités.

Elle y donne la description minutieuse de tous les objets, leur origine. A propos des livres, elle donne des appréciations, elle raconte des anecdotes littéraires, des mots inconnus de Victor Cousin; elle reproduit toutes les dédicaces qui lui ont été adressées, en prose et en vers. Il y a des vers inédits de Gustave Nadaud, de Victor de Laprade, de M. de Pontmartin; il y a des lettres de M. Caro.

Après avoir brièvement parlé des souvenirs qui se rattachent directement au maréchal Davout, M. Seignelais nous fait visiter la bibliothèque.

La seule table des matières, dit-il, en est poétique :

Armoire Louis XIV, armoire Louis XV, armoire à la fleur d'oranger, armoire des femmes et des fleurs!

Jugez de ce que doit être, dans le catalogue lui-même, l'explication de ces divers titres :

« Page 102. — Des deux armoires, style Louis XIV, la première, dite nº 1, renferme, sous le nom de Femmes et Fleurs, les livres écrits par une femme ou les livres de botanique. Quelle bizarre ou même quelle absurde dénomination, ne manqueront pas de dire ceux qui ont l'habitude de ne penser jamais. Les livres ne sont-ils pas le parfum de l'esprit répandu au dehors, à la façon dont les fleurs emplissent l'air de leurs senteurs âpres et douces? Cette similitude n'est pas la plus frappante encore: il y a nombre d'autres étranges rapports entre les femmes et les fleurs; les unes comme les autres ont des puissances malsaines ou bienfaisantes d'enivrement, de séduction, de mortels dangers ou de consolation et d'amour... Nous n'insisterons pas. »

Je regrette que la séduction de la marquise et le parfum de ses fleurs poétiques m'entraîne malgré moi. Si j'avais su résister, j'aurais dépouillé tout à loisir les armoires vraiment historiques qui sont cataloguées un peu brièvement par la plume de corail ou d'argent doré. J'aurais signalé à Claretie, au colonel Yung, aux amateurs des temps de la Révolution et de l'Empire, des manuscrits qui ne peuvent faire autrement que d'être précieux; des correspondances authentiques du maréchal Davout, du général Leclerc, des pièces inédites concernant Joseph et Lucien Bonaparte, Davout, Soult, Masséna, Murat!

Mais Mme de Blocqueville a beau avoir la passion de la gloire paternelle, — que voulez-vous? elle est de son siècle, — elle connaît le prix de sa propre vie, de ses ouvrages, de ses amitiés, de l'action qu'elle a exercée sur la littérature de son époque... Si bien que dans la salle d'Eckmühl les armes le cèdent un peu bien souvent, non pas à la toge, mais à la robe et au bonnet.

Les lettres manuscrites adressées à la marquise forment déjà ici une première série de quatre volumes (richement reliés à *sa reliure*, je n'ai pas besoin de le dire), là, une autre série de 11 volumes. Et quels noms! généraux et philosophes, journalistes et ministres, historiens, prédicateurs, acteurs, Victor Cousin, Thiers, Lacordaire, Mounet-Sully, nul n'y manque. Ces lettres, malheureusement, ne sont point communiquées au public; les temps ne sont pas encore venus. Seulement, quelques extraits des auteurs préférés et des dédicaces les plus flatteuses nous sont donnés dans le catalogue avec un mélange gracieux de complaisance et de mystère dont je puis assurer à Mme la marquise que le charme ne risque point d'être perdu.

Il y a dans la salle d'Eckmühl une armoire qui est l'armoire favorite de la donatrice. Ce n'est point l'armoire Louis XIV à portes pleines; ce n'est point l'armoire à la fleur d'oranger; ce n'est même pas l'armoire des Femmes et des fleurs. Non! C'est simplement l'armoire nº 8.

Elle a « une clef particulière qui ne doit jamais sortir des mains du conservateur... Aucun des livres de cette bibliothèque personnelle ne doit être communiqué avant ma mort... Les reliures sont trop belles... Les livres à dédicaces, enrichis de vers manuscrits et d'autographes, sont trop précieux... Une planche sera consacrée à mes propres livres et aux livres qui parlent de mes livres ». C'est, dit-elle ailleurs, « par respect pour leur beauté » qu'elle s'est séparée de ces trésors, afin de les soustraire « au caprice ou à l'inintelligence d'un héritier ».

Vous jugez si l'on est au regret de voir une telle bibliothèque fermée pour longtemps encore. Mais on se console à peu près en lisant la partie du catalogue qui lui est consacrée, de la page 207 à la page 269.

J'ai dit qu'il y avait là du mystère... je ne le retire pas. M'explique en effet qui voudra comment l'armoire privilégiée de la salle d'Eckmühl renferme un *Traité des affections vaporeuses du sexe* (page 189), un ouvrage sur les *Varechs du Morbihan* et un autre sur les *Fucus du Morbihan*, à côté des *Amours d'un interne*, de Claretie. Il est vrai que de varech en fucus, nous arrivons (page 263) à un livre sur « l'*Utilité des*

algues marines, par Alexandre Wynes, l'époux de la belle comtesse Keller, dédicace plus que flatteuse. Ma reliure, 1 vol. » Je comprends qu'elle soit enfermée sous clef dorée. Mais enfin, je voudrais saisir le rapport entre le sujet du livre et la dédicace. Le mari de la belle comtesse Keller comparait-il Mme de Blocqueville à la Vénus anadyomène? C'est bien possible!

A peu de distance est inscrit l'ouvrage du savant M. Alfred Maury sur le *Sommeil et les Rêves*, demi-reliure maroquin brun, avec quantité de notes marginales. Pourquoi cette quantité de notes est-elle donc enfouie dans l'armoire n° 8? Un jeune philosophe de talent, m'a-t-on raconté, avait travaillé plusieurs années à une thèse sur le sommeil qu'il destinait à la Faculté des lettres de Paris. Tout à coup, il s'arrêta et changea de sujet : il avait réfléchi qu'il était trop jeune encore pour soumettre aux philosophes de la Sorbonne le récit de ses propres rêves et argumenter sur les épisodes divers qu'il en avait conservés. Est-ce pour des motifs analogues que Mme de Blocqueville a enfermé ses notes marginales? Nous n'insisterons pas, comme disait tout à l'heure le catalogue. C'est là un secret qui sera révélé à la postérité... auxerroise. Espérons que cette postérité saura le recueillir avec le sérieux désirable.

C'est encore cette heureuse postérité qui lira les manuscrits inédits de la marquise : *Petits agendas, Grands agendas, Mes barbouillages*, cahiers reliés, 5 volumes. — *Soupirs, rumeurs, vibrations* et *souvenirs*, cahiers américains en maroquin rouge, 2 vol. — *Mes coquetteries d'autrefois*, cahier rouge à fleurettes, 1 vol. — 1 volume de *Recettes de cuisine*, à côté de *Huit ballades et fantaisies*, des *Épaves des soirées de la villa des Jasmins*, et ainsi de suite pendant dix pages.

Si pareil honneur est fait aux œuvres manuscrites, que doit-il être des ouvrages qui ont affronté la publicité? Les voici dans tous les formats, sous toutes les reliures, avec portraits ou sans portraits, illustrés ou non et, je ne dirai pas dans toutes les langues, mais enfin dans quelques-unes.

« Voici *Perdita*, l'enfant gâtée, à tort ou à raison, de sa mère. Voici *Chrétienne et Musulman*, deux fois traduits en italien sous le titre de Stella et Mohamed; 1re édition avec dédicace et photographie; 2e édition, revue, corrigée, enrichie de notes : trois jolis volumes imprimés à Bologne, à la demande des dames de la ville qui, s'étant éprises de ce roman, voulaient pouvoir en emporter un volume à la campagne, m'a écrit l'aimable traducteur, 1874. Reliure en maroquin du Levant, avec marguerites dorées, etc., etc. »

Que pouvait-on ranger à côté de pareils trésors? Les livres des auteurs préférés, ceux qu'enrichissent des dédicaces inspirées; les traités des pères de l'Église, comme saint Clément d'Alexandrie, où se trouve le germe (qui s'en douterait?) d'un des romans de Mme de Blocqueville; puis un poème contemporain sur Rome ou sur la chevalerie, où l'on a développé un épisode, une idée, un rêve des *Soirées de la villa des Jasmins*, comme nous trouvons ailleurs, dans les armoires à bibelots, les personnages de ce même roman, sculptés par Guillaume. C'est ici surtout que les lettres d'envoi gravement reproduites par le catalogue forment un steeple-chase des plus curieux, où les formules laudatives se pourchassent les unes les autres et se dépassent tour à tour par des élans inattendus de sympathie, d'admiration, de vénération, de reconnaissance et de dévouement.

« C'est en tremblant, dit le comte Lafour, que j'ose déposer ce poème à vos pieds. Celui-là est un de ceux qui soutiennent dignement la lutte contre les efforts redoublés de Louis Énault, qui me supplia de croire, dit la marquise, qu'il pense cent fois plus de bien de moi qu'il n'ose m'en dire; mais elle ajoute : chose difficile à croire, après avoir lu la charmante dédicace, etc. »

A ceux qui achèteront comme moi ce catalogue, je recommande encore une histoire de M. de Pontmartin. Le malheureux avait boudé « pendant deux ans » son illustre amie « pour une place à table, je crois, qui ne lui avait pas plu ». C'est le cas de répéter le mot de Sainte-Beuve : « Monsieur de Pontmartin, je vous croyais plus Parisien que cela! » Mais la marquise, elle, trouve des excuses. Elle observe délicatement que « l'esprit a le droit des caprices, comme l'amitié celui des susceptibilités ». Et puis, comment ne pas être indulgente pour une heureuse faute qui a amené, en signe de réconciliation, l'envoi que voici :

Malheureux par ma faute, en mon triste destin,
En attendant le soir, je disais le matin :
A celle qui console!
Hélas! sans vous revoir si j'avais dû partir,
Marquise au front charmant digne d'une couronne,
J'aurais dit, en mêlant tristesse et repentir :
A celle qui pardonne!

Ce n'est point déchoir que d'aller des vers de M. de Pontmartin à la prose de M. Caro. Terminons donc avec ce fragment précieux de la page 225.

La fin du XVIIIe siècle. Études et portraits, par E. Caro. Hachette, 1880. Ma reliure. Dédicaces, puis la coquette lettre d'envoi que voici, reliée en tête du premier volume :

« Madame et chère Marquise,

« Je ne vous ai pas envoyé une lecture à l'Académie sur la marquise du Deffand, parce que vous retrouverez la *spirituelle ennuyée* dans l'ouvrage que je vous envoie, et dont je vous prie d'agréer, avec votre chère bienveillance accoutumée, l'hommage très respectueux.

« E. CARO. »

Peut-être me demanderez-vous si un autre habitant du quai Malaquais, M. Pailleron, ne figure pas dans l'une des armoires de la salle d'Eckmühl. La salle n'était pas fondée quand fut joué *le Monde où l'on s'ennuie*. Mais, patience! Le catalogue nous promet de nouveaux envois; et peut-être il est possible que

la marquise saisisse une occasion favorable pour exprimer son opinion sur cet ennemi des femmes de génie. Comme tous les Gaulois, dit Voltaire, tiennent absolument à avoir été battus par César, ainsi toutes les femmes de Paris, qui tiennent ou qui croient tenir un salon, veulent passer, paraît-il, pour les victimes toutes spéciales de M. Pailleron. Mme de Blocqueville est-elle dans ce cas? Rendons-lui cette justice qu'elle est une âme sensible, un cœur généreux, sans fiel et sans rancune, qu'elle serait heureuse de pardonner à Barbey d'Aurevilly, s'il venait se jeter à ses pieds, — comme il y est invité dans le catalogue, et comme l'a fait bravement M. de Pontmartin.

Mistral. — Les admirateurs de Mistral, désireux de lui offrir un souvenir artistique et littéraire, ont réuni depuis trois mois dans un album les témoignages les plus flatteurs pour l'auteur de *Mireille*.

Littérateurs et artistes, peintres et poètes ont donné soit un sonnet, soit un croquis, soit une simple pensée. On y trouve les noms de MM Victor Hugo, de Lesseps, Jules Simon, Renan, F. Fabre, Alphonse Daudet, Sully-Prudhomme, etc.

Le peintre Cabanel offre au poète provençal un dessin représentant le portrait d'Ingres, fait durant une séance de l'Institut, et M. Legouvé recopie pour lui le rapport à la suite duquel l'Académie française a partagé le prix Vitet entre Mistral et M. Gustave Droz.

Le chroniqueur du *Temps* a feuilleté l'album que les admirateurs du poète provençal Mistral viennent de lui offrir et il cite le sonnet suivant, envoyé par Sully-Prudhomme à l'auteur de *Nerto*:

Dans la Provence, où l'air est moins troublé qu'ici,
En paix, au grand soleil, Mistral, tu peux encore
Chanter les cœurs qu'allume et les fronts que décore
Un ciel chaud dont l'azur n'est jamais obscurci.

A nos subtils pensers dont tu n'as point souci,
A nos vagues tourments que ta verdeur ignore,
Tu n'as jamais prêté leur langage sonore,
Trop ingénu pour eux, trop éclatant aussi.

Nous, nous voulons toucher tout ce qui nous dépasse.
Nous posons, curieux, dans l'âme et dans l'espace,
Sur tous les infinis la loupe et le compas;

Toi, dont la muse, au lieu d'explorer, se rappelle,
Fidèle, en haut, à Dieu, fidèle au peuple en bas,
Tu puises les beaux vers à leur source éternelle.

SULLY-PRUDHOMME.

Les papiers de Dumont d'Urville. — M. de Salvy vient de faire don au Département de la marine des papiers de Dumont d'Urville. Ces papiers contiennent: la relation de la campagne de la *Chevrette* (1818-1820); des manuscrits relatifs au voyage de l'*Astrolabe* et de la *Zélée;* des journaux et carnets particuliers et enfin un poème en six chants sur *les Nouveaux-Zélandais*.

Le poème de « Vert-Vert ». — Lorsque Gresset publia son poème de *Vert-Vert* en 1733, il avait vingt-quatre ans et appartenait encore à la compagnie de Jésus, dont il ne se retira que plus tard pour rentrer décidément dans le monde.

Comme poète, il s'essaya dans tous les genres, mais jamais il ne retrouva la verve gauloise que lui avait soufflée l'aventure du perroquet; car l'histoire était vraie : elle s'était passée sous les yeux de l'auteur, non à Nevers, mais à Rouen, où Gresset était alors professeur au collège des Jésuites.

Il avait, paraît-il, une parente à la Visitation, et il y allait souvent causer au parloir. C'est là qu'il vit l'oiseau célèbre. La scène fut placée à Nevers pour détourner l'attention, mais c'est à Rouen que toute l'histoire s'était passée et c'est sur la Seine et non sur la Loire qu'avait voyagé Vert-Vert.

A *Rouen*, donc, chez les visitandines,
Vivait alors un perroquet fameux...

L'épopée du perroquet est donc son premier succès à Rouen, où elle fut imprimée d'abord.

Des copies en circulèrent partout, même avant l'impression, et firent la joie et la récréation d'une soixantaine de couvents que Rouen possédait alors. Le poème était d'ailleurs dédié à la supérieure d'un de ces monastères.

Ce qui prouve surabondamment que Vert-Vert était un perroquet normand.

Une nouvelle statue à Alexandre Dumas. — Une seconde statue va être élevée à Alexandre Dumas.

Un comité qui s'était formé sous la présidence de Henri Martin a déjà réuni une somme de 20,000 francs. La statue est due au ciseau de M. Carrier-Belleuse, qui a exécuté gratuitement le modèle qui a 3 mètres 12 de haut. Le comité n'a donc qu'une quinzaine de mille francs à payer pour les frais de fonte.

Cette statue sera érigée à Villers-Cotterets, où Alexandre Dumas est né. Le célèbre écrivain est représenté debout, tête nue. La main gauche est appuyée sur une colonne. Elle semble retenir des feuilles manuscrites qui s'échappent. De sa main droite il tient une plume. Il est vêtu d'une longue et large houppelande qui le couvre presque en entier. Ses jambes sont serrées dans le pantalon à pied qu'il avait l'habitude de porter. Le col de chemise, déboutonné comme il l'était toujours quand le maître travaillait, laisse voir son cou puissant

Michelet. — On vient de poser sur la façade de la maison qui porte le n° 76, rue d'Assas, une plaque en marbre blanc revêtue de cette inscription :

Ici demeura
JULES MICHELET
historien
Né à Paris, le 22 août 1798
mort à Hyères (Var)
le 18 mai 1876

Les Archives de l'Assistance publique. — L'Assistance publique fait procéder en ce moment à l'inventaire de toutes les œuvres d'art, tableaux, sculptures, livres, souvenirs, qui lui appartiennent et qui se trouvent dispersés dans les divers établissements hospitaliers.

En même temps, elle a prescrit, dans chaque établissement, de tenir un registre *historique* où figureront les noms du personnel médical, administratif, et les principaux faits.

Les archives de l'Assistance publique, déjà réunies par M. Brield, son savant bibliothécaire, comprennent près de 33,000 pièces (papiers ou parchemins), 600 plans, 58 rotules. La plus ancienne des pièces est, dit *la France*, un règlement manuscrit de l'hôpital de Sainte-Pélagie, qui remonte à 1157.

Toutes ces pièces étaient gardées avec un soin jaloux. En 1872, l'Académie des sciences se voyait refuser communication des archives de l'Assistance publique, et pas plus tard qu'en 1855, M. Léopold Delisle n'était pas plus heureux, lorsque, préparant son ouvrage des *Actes de Philippe-Auguste*, il demandait l'autorisation de copier quelque charte dans les cartulaires de l'Hôtel-Dieu.

Aujourd'hui, ces archives sont accessibles à tous et l'administration a publié depuis 1880 trois fascicules de ses « documents à l'histoire des hôpitaux de Paris ».

La date exacte de la mort de Diderot. — M. du Bois-Reymond, recteur de l'université de Berlin, dans une lettre adressée à la *Revue scientifique*, démontre que Diderot, que l'on croyait mort le 30 juillet, est décédé le 31 juillet 1784; il a été enterré le lendemain 1er août.

La Société des Félibres de Paris. — Les Félibres de Paris viennent de fonder un dîner mensuel qui aura lieu le premier mercredi de chaque mois, au café Voltaire, dans le salon affecté à leurs séances hebdomadaires.

La statue de J.-B. Dumas. — M. Pasteur a fait connaître à l'Académie des sciences que S. M. l'empereur du Brésil avait remis une somme de 1,000 francs au comité de souscription nommé dans le but d'élever une statue à J.-B. Dumas.

La Société hollandaise des sciences a souscrit 100 francs.

Les hommes de lettres, hommes d'épée. — Le Passant, du *Rappel*, dédie les observations suivantes aux adversaires du service obligatoire pour tous :

« Descartes était un homme d'épée.

« Engagé volontaire dans l'armée française en Hollande, il prit part plus tard à la bataille de Prague en 1620 et au siège de la Rochelle en 1629.

« La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, fut blessé au siège de Bordeaux et à la porte Saint-Antoine.

« Vauvenargues sortit du service avec le grade de capitaine.

« Florian avait commandé une compagnie de dragons dans le régiment du duc de Penthièvre.

« Bernardin de Saint-Pierre servit comme officier ingénieur dans la campagne de Hesse, en 1760.

« Saint-Lambert, l'auteur des *Saisons*, avait fait la campagne de Hanovre en 1756.

« Lamarck, le célèbre naturaliste, avait servi comme volontaire dans les guerres d'Allemagne.

« Droz, l'auteur de l'*Essai sur l'art d'être heureux*, avait fait les premières campagnes de la Révolution avant d'être professeur au Collège de France.

« La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République, écrivait, tout en servant, les *Origines gauloises*.

« Paul-Louis Courier, helléniste et littérateur, servit dans l'armée républicaine sur le Rhin et en Italie. Il était chef d'escadron lorsqu'il quitta le service en 1809.

« Niepce, avant de découvrir la photographie, était lieutenant.

« En Italie, il suffirait de rappeler que Dante a combattu vaillamment au premier rang de la cavalerie guelfe à la bataille de Campaldino, en 1289, et à Caprona, en 1290.

« Luis de Camoëns se battit et même perdit un œil devant Ceuta. Il servit ensuite dans les Indes.

« Miguel Cervantès a été soldat toute sa vie, sur terre et sur mer.

« Etc., etc. »

Parmi les contemporains, laissés de côté par le Passant, citons le poète Alfred de Vigny, l'auteur de *Grandeur et servitude militaire*.

Réclame singulière. — Les journaux de province ont des procédés de réclame bien singuliers; voici en quels termes l'*Indépendant de Lot-et-Garonne* annonce un nouveau feuilleton :

Société des Gens de Lettres.

PROCHAINEMENT

L'Indépendant de Lot-et-Garonne

PUBLIERA UN NOUVEAU FEUILLETON

Ayant pour titre

LE ROMAN D'UN BRAVE HOMME

PAR

EDMOND ABOUT

Membre de l'Académie française

Le plus grand succès du jour

Mission scientifique. — M. Molinier, professeur à la Faculté des lettres de Besançon, est chargé d'une mission à Rome pour recueillir, à la bibliothèque du Vatican, des documents relatifs à l'histoire de l'Inquisition.

La Société des Gens de lettres. — L'*Écho de Paris* a publié sous ce titre une fort intéressante chronique, due à Aurélien Scholl.

La voici dans son entier :

Il y a nombre d'années que je fais partie de la Société des Gens de lettres, et je commence à reconnaître que son utilité est incontestable. La caisse de secours a rendu de véritables services à des membres gênés et quelquefois chargés de famille. Le comité a souvent compté dans ses rangs des hommes dévoués et convaincus; si la Société des Gens de lettres n'existait pas, il faudrait l'inventer. C'est donc avec regret que je me vois obligé de critiquer le système que le comité tente de mettre en vigueur et qui présente de véritables dangers pour les producteurs et pour les jeunes écrivains.

Si le comité a pour devoir de faire respecter la propriété littéraire en frappant la reproduction d'un droit légitime, il tombe sous le sens qu'il doit aussi, et avant tout, éviter de paralyser la production.

Eh bien! veuillez lire le traité proposé en ce moment à l'*Écho de Paris*.

Traité pour la reproduction.

« Entre M. Emmanuel Gonzalès, demeurant à Paris, 5, rue Geoffroy-Marie, agissant en qualité de délégué du comité de la Société des Gens de lettres, et spécialement autorisé par le comité pour le présent acte, d'une part;

« Et M. Valentin Simond, directeur du journal l'*Écho de Paris,* publié à Paris, sept fois par semaine, et demeurant à Paris, 8, rue Drouot, d'autre part;

« A été dit et convenu ce qui suit:

« Article premier. — M. Valentin Simond est autorisé à réimprimer dans le journal susdésigné les œuvres littéraires et scientifiques des membres titulaires ou adhérents de la Société dès Gens de lettres, dont la première publication aura été effectuée soit dans un journal, soit dans un volume ne portant pas *avis d'interdiction,* et celles dont la reproduction est permise par un avis dans le *Bulletin* ou la *Chronique* mentionnés à l'art. 6 ci-dessous, ou dans le catalogue spécial.

« Cette autorisation est consentie, moyennant l'engagement que prend M. Valentin Simond d'observer les clauses ci-dessous détaillées et les dispositions des statuts de la Société, transcrites dans l'art. 8 cité plus loin.

« M. Valentin Simond ne pourra traiter pour la reproduction des œuvres de sociétaires qu'avec le délégué de la Société, à l'exclusion de toutes autres personnes et même de l'auteur.

« Art. 2. — L'autorisation donnée par l'article premier n'est pas applicable aux œuvres dont les auteurs ont interdit la reproduction.

« Art. 3. — M. Valentin Simond: 1° Ne pourra user du droit de reproduction que dans le journal ci-dessus désigné, à l'exclusion de toute feuille qui s'y rattacherait sous forme d'édition accessoire, de prime ou de supplément. En ce cas, une convention nouvelle serait nécessaire.

« Il pourra seulement livrer à chaque nouvel abonné le commencement du feuilleton en cours de publication, sans toutefois dépasser le *quart* de l'œuvre totale.

« 2° M. Valentin Simond ne pourra clicher la partie de la composition de son journal consacrée à la reproduction.

« Art. 4. — Pour prix de l'autorisation donnée par l'art. 1er, M. Valentin Simond:

1° Payera à la Société une somme annuelle de cinq centimes par ligne reproduite de romans, nouvelles ou extraits, d'après relevé mensuel de ces reproductions et avec un minimum de cent cinquante francs par mois.

« Ce payement sera effectué par mois, sans avis, sur quittances ou mandats du délégué. En cas de non payement, les frais de retour seront à la charge du débiteur.

« Il est entendu que tout changement dans la périodicité ou le format, ou toute adjonction de feuille contenant de la reproduction donnera lieu à une modification *proportionnelle* dans les conditions de prix du présent article.

« 2° Servira régulièrement au siège de la Société un exemplaire de chaque numéro de son journal, pour assurer le contrôle, conformément à l'art. 45 des statuts.

« Faute de quoi, le délégué aura le droit, huit jours après une mise en demeure restée sans effet, de prendre, aux frais de M...., un abonnement de trois mois au journal.

« Le prix payé pour cet abonnement sera recouvré par mandat spécial.

« Art. 5. — Toute reproduction devra être absolument conforme au texte, sans addition, changement ni suppression. Les titres et la disposition des alinéas, sauf pour les extraits, devront être exactement conservés.

« Toute reproduction portera la *signature de l'auteur*. Si l'œuvre n'est pas signée, la reproduction devra répéter toutes les indications dont l'auteur aura accompagné sa première publication.

« Art. 6. — Le comité enverra gratuitement au journal susdésigné la *Chronique* et le *Bulletin de la Société des Gens de lettres.*

« Art. 7. — Tout texte demandé par le journal devra, s'il n'en fait pas usage, être retourné *franco et d'office* à l'auteur.

« Art. 8. — Les stipulations suivantes des statuts de la Société régiront les présentes conventions:

(*Suit un extrait des statuts.*)

« *Conventions additionnelles.* — Obligation pour le journal de demander l'autorisation des auteurs par l'entremise de la Société, pour chaque roman ou

chaque nouvelle au-dessus de 1,500 lignes à reproduire.

« Il est entendu que le minimum mensuel, ci-dessus déterminé, ne pourra, à défaut de reproduction dans le mois, être reporté sur les reproductions des mois suivants. Il sera toujours exigible si la reproduction dans le mois est inférieure à trois mille lignes.

« Une somme de cinq cents francs à verser par le journal à titre de dépôt de garantie et préalablement à la signature du contrat, ne pourra dans aucun cas être appliquée aux reproductions ou minimums mensuels, qui seront toujours exigibles intégralement.

« Ce dépôt de garantie ne sera remboursé qu'à la fin du traité, ou viendra en déduction du montant des reproductions du dernier mois d'abonnement.

« Art. 9. — La présente convention est faite pour les six mois restant à courir de l'année 1884 et une année qui commencera le 1er janvier 1885.

« Elle continuera *d'année en année*, à moins d'avis contraire donné par lettre chargée, par l'une ou l'autre des parties, *d'un mois, au moins*, avant son expiration, et ainsi de suite, d'année en année.

« Art. 10. — En cas de changement de gérant ou de propriétaire du journal, le signataire du présent acte sera tenu d'imposer à son successeur l'exécution de la présente convention.

« Si le journal cesse de paraître, le présent traité cessera d'avoir son effet à compter de la fin du mois payé d'avance conformément à l'art. 4.

« Art. 11. — Toutes les clauses du présent acte sont de rigueur, et l'inexécution d'une seule, par l'une des parties, emporterait, au profit de l'autre, le droit de demander la résiliation du contrat avec dommages-intérêts.

« Art. 12. — Toutes les difficultés relatives au présent contrat seront jugées par les tribunaux de Paris, quel que soit celui des contractants qui soit demandeur.

« *Fait double à Paris, ce...* »

N'est-ce pas que c'est un rêve ?

Minimum mensuel : cent cinquante francs, de façon que le journal devra, pour rentrer dans ses déboursés, publier *trois mille lignes* de reproduction par mois, au *détriment de l'inédit.* C'est une façon d'affamer les jeunes écrivains et d'entraver la production.

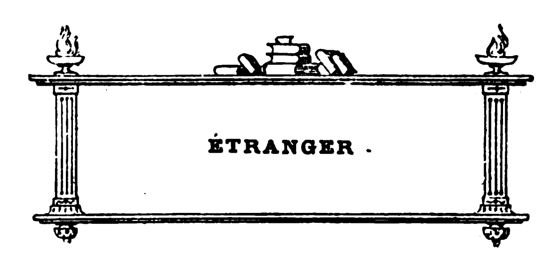
Si, au contraire, le journal, et c'est le cas de l'*Écho de Paris*, n'a besoin que de cent ou cent cinquante lignes par mois, la reproduction lui reviendra à un franc vingt-cinq centimes la ligne. Il aurait donc tout intérêt à user du bénéfice de son contrat et à remplir ses colonnes de prose déjà publiée.

Je comprendrais que le comité exigeât, par exemple, un droit fixe de 200 francs par an pour chaque journal, plus cinq centimes par ligne reproduite. Mais la prétention d'imposer trois mille lignes de reproduction par mois est monstrueuse et abominable. Cette mesure a été évidemment inspirée par un certain nombre de marmiteux, désireux d'être reproduits *quand même*, et de se faire des revenus perpétuels par d'incessants rabâchages, tandis que les jeunes gens attendraient à la porte.

Je repousse le traité proposé au directeur de l'*Écho de Paris*, et je fais appel aux membres de la Société des Gens de lettres.

La majorité ne saurait approuver une oppression odieuse, dont le but est de fermer des débouchés aux producteurs et qui, arrêtant l'essor des jeunes talents, paralyserait le mouvement littéraire et nous conduirait à une décadence rapide, peut-être mortelle.

AURÉLIEN SCHOLL.



La bibliographie et la librairie en Allemagne. — Voici quelques détails relatifs aux publications bibliographiques en Allemagne et que nous extrayons d'un article de M. E. Berger. (*Journal de la librairie allemande*, n° 186.)

Le premier *lexique bibliographique allemand* est celui de Georgi en cinq volumes et trois suppléments (Leipzig, folio 1742-58). Une série de colonnes indique sommairement le titre de l'ouvrage, le nom de l'éditeur, l'année, le nombre de feuilles et le prix. Quoique forcément incomplet, l'ouvrage n'est pas sans mérite et devait avoir une grande utilité pour les libraires, il y a un siècle.

Le *lexique général bibliographique* de Heinsius en quatre volumes (1793, in-4°) a déjà plus d'importance. Une deuxième édition parut en 1812 chez Gleditsch, à Leipzig; elle embrasse la période 1700-1810.

Des suppléments de cette bibliographie parurent successivement de 1817 à 1830. En 1831, l'ouvrage devint la propriété de M. F.-A. Brockhaus, qui confia à M. Schulz, bibliographe de mérite, la rédaction du huitième volume supplémentaire. Cette fois on peut constater une notable amélioration ; les sous-titres, le nombre de feuilles et de pages sont exactement indiqués et de nombreuses notes et notices bibliographiques complètent les indications sommaires des volumes précédents. Les volumes suivants, publiés sous les auspices de MM. Schiller, Heumann et Kistner, ne sont en rien inférieurs au huitième.

En 1825, le libraire Kayser fit paraître chez MM. Gleditsch un nouveau lexique bibliographique en deux volumes intitulé : *Deutsche Bücherkunde.* C'est la liste par ordre alphabétique des livres parus de 1750 à 1823. Nous ne le citons que pour mémoire, car il est infiniment inférieur à un autre ouvrage plus complet que le même Kayser fit paraître postérieurement chez M. L. Schumann, à Leipzig, sous le titre: *Index locupletissimus librorum qui inde ab anno MDCCL*

usque ad annum MDCCCXXXII in Germania et in terris confinibus prodierant.

Il fallait un certain courage pour entreprendre concurremment à l'ouvrage de Heinsius un travail de même nature. Cependant les éditeurs n'eurent pas à s'en repentir; l'ouvrage eut du succès et fut complété par plusieurs volumes supplémentaires qui parurent successivement chez les éditeurs Schumann et Weigel.

Un troisième catalogue raisonné vint se joindre, en 1851, aux deux qui existaient déjà. C'est une *Liste des ouvrages et cartes géographiques parus en Allemagne dans la seconde moitié du* XIX*e siècle.* Le premier volume s'étend de 1851 à 1855, le second de 1855 à 1860. Les éditeurs réussirent à le rendre accessible à toutes les bourses en condensant les matières par un choix judicieux des types. Le troisième volume fut édité par M. Hinrichs qui, depuis, publie tous les cinq ans un volume supplémentaire.

A côté de ces trois grands lexiques bibliographiques, l'Allemagne possède une foule de répertoires et de catalogues spéciaux de moindre importance. Nous en énumérons les principaux:

Répertoire des ouvrages parus en 1802 en Allemagne. — In-4°, 172 pages, chez Junius, Leipzig, 1803. Un supplément donne la nécrologie des savants et libraires allemands, ainsi que bon nombre de notices intéressant le public littéraire.

Les catalogues de la foire de Leipzig. — De 1759 à 1850, la maison Weidman de Leipzig publia régulièrement deux fois l'an une liste des livres parus pendant le semestre écoulé. De 1853 à 1856, ces catalogues ont été publiés par la maison Avenarius et Mendelssohn.

Concurremment à cette publication, MM. Hinrichs de Leipzig éditèrent à partir de 1798 un autre catalogue qui paraissait également deux fois l'an, en juin et en décembre, et qui indiquait scrupuleusement les titres des ouvrages, les planches, les annexes, les années d'édition, etc.

A partir de 1823, nous voyons apparaître pour la première fois des catalogues mensuels classés par ordre systématique. C'est M. Kümmel, de Halle, qui prit l'initiative de ces publications mensuelles, dont le goût se répandit rapidement. En 1836, MM. Brockhaus de Leipzig faisaient paraître leur *Bibliographie générale,* qui se continue encore aujourd'hui. Elle donne la liste des principales publications du mois de l'Allemagne et de l'étranger.

M. Hinrichs, gagné par l'exemple, édita également une liste mensuelle et à partir de 1842 une liste hebdomadaire des publications nouvelles. M. Hinrichs compléta ses travaux bibliographiques par la publication d'un répertoire quinquennal, dont le premier volume est daté de 1857.

En 1812, nous voyons paraître chez Brockhaus à Amsterdam le *Répertoire systématique de la littérature allemande à partir du* XVIII*e siècle.* Le premier volume est divisé en quatre parties: théologie, philologie, droit et sciences médicales. Le second (1814) comprend les mathématiques, la technologie, l'art de la guerre, l'histoire, la géographie et les beaux-arts. L'initiative de cet ouvrage, véritable monument d'érudition et d'exactitude bibliographiques, est due à J.-S. Ersch, qui sut grouper autour de lui des collaborateurs de mérite tels que MM. Bœckel, Koppe, Puchelt, Schweiger-Seidel, etc. Une seconde édition parut en 1822, mais ce ne fut qu'en 1840 que la dernière partie, celle relative aux beaux-arts, fut éditée sous la direction de MM. Rese et Geissler.

Catalogues spéciaux. — Le premier catalogue spécial d'ouvrages littéraires parut en 1815; peu d'années après, nous voyons apparaître des bibliotheca pedagogica, bibl. theologica, juridica, philosophica, etc., etc., toutes éditées par M. Enslin, de Berlin. A partir de 1836, ces catalogues spéciaux paraissent en nouvelle édition chez G. Engelmann, à Leipzig. La plupart de ces publications sont fort détaillées; ainsi la « Bibliotheca scriptorum classicorum » de 1858 ne compte pas moins de 1,573 pages. Citons encore du même éditeur: « Bibl. zoologica, 1846; Bibl. geographica, 1858; Bibl. entomologica, par H.-A. Hagen; Bibl. judaïca, par J. Fürst; Bibl. orientalis, par J. Zenker; Bibl. bibliographica », par J. Petzholdt. Cette dernière mérite une mention spéciale par les excellentes notices bibliographiques et critiques de son auteur. Plusieurs de ces catalogues spéciaux ont été continués depuis par MM. Vandenhoek et Ruprecht, éditeurs à Göttingue. Pour clore cette longue énumération d'ouvrages relatifs à la bibliographie, nous mentionnerons l'excellent ouvrage de M. J. Schmidt: *Handbuch der Bibliotheks wissenschaft, der literatur und Bücherkunde.* Weimar, 1840. Voigt.

Le poète de Chamisso. — Une table commémorative a été posée à Nideck près Strasbourg, en l'honneur du poète Adalbert de Chamisso. Né au château de Boncourt (Marne), en 1780, de Chamisso entra dans l'armée prussienne, devint directeur du jardin des plantes à Berlin et acquit une réputation de savant et de poète dans sa patrie d'adoption. Dans la correspondance de Béranger (II, 180), on trouve une lettre du poète à Chamisso pour le remercier de quelques traductions en vers. Elle est datée du 1er août 1834.

Voici un passage de cette lettre:

« Nos soldats ont saccagé l'Allemagne et nos philo-
« sophes ont pillé les vôtres; pour effacer tout cela
« du souvenir de la postérité, il faut que les poètes
« français et allemands travaillent de concert à la
« sainte alliance des peuples. » Chamisso est mort en 1838.

Gutenberg à Eltville. — Le *Correspondant,* dans son numéro du 3 août, annonce que l'on va poser une plaque commémorative sur la maison où Gutenberg avait établi sa première imprimerie à Eltville, localité qui était alors la résidence de l'Électeur et que Gutenberg habita après avoir quitté Mayence. Le premier ouvrage imprimé à Eltville est celui que les bibliographes nomment: *Vocabularium ex quo,* parce qu'il commence par ces mots. L'impression fut com-

mencée par Henri Bechtermünze, proche parent de Gutenberg, et après sa mort elle fut continuée par Nicolas Bechtermünze et Wigand Spiess, d'Ortenberg. L'ouvrage entier, formant 165 feuilles in-4°, fut terminé le 4 novembre 1467. Une seconde édition parut le 5 juin 1469. Les deux éditions ont été imprimées avec les mêmes types qui avaient servi à Gutenberg pour imprimer à Mayence, en 1460, son remarquable ouvrage *Catholicon*. Les Bechtermünze imprimèrent avec le matériel de Gutenberg. Les imprimeurs d'Eltville étaient à la fois parents et élèves de Gutenberg. Voici ce que dit à ce sujet F. Reuleaux, dans son *Introduction à l'histoire des inventions* : « En 1465, la position de Gutenberg fut changée du tout au tout et il cessa d'être imprimeur. Ayant rendu des services personnels à l'electeur Adolphe de Nassau, il fut attaché à la cour de ce dernier et reçut de lui une pension viagère. Il resta jusqu'à la fin de ses jours à Eltville, dans le Rhingau. Ayant emporté avec lui son imprimerie de Mayence, il la loua à ses parents Bechtermünze, qu'il initia en même temps à l'art typographique. C'est à cette époque-là que fut imprimé à Eltville le *Vocabularium latino-teutonicum*. Après la mort de Henri Bechtermünze, son frère Nicolas continua l'imprimerie jusqu'en 1477. » Ajoutons à cela que, dans la chapelle de la place de l'église d'Eltville, on a découvert une pierre funéraire placée dans le mur même avec les armoiries des Gensfleisch et des Bechtermünze. Le casque qui surmonte l'armoirie est entouré du texte suivant : « Anno domini MCCCCLXXVIII, lundi, après saint Albans mourut le digne Jacques de Sorgenloch, auquel Dieu veuille être miséricordieux. » Or on sait que Gutenberg s'appelait Jean de Sorgenloch, dit Gänsefleisch de Gutenberg.

Discours de M. Schérer sur la tombe de Geibel.—Citons un passage du discours prononcé par le professeur Schérer à l'occasion de la mort du poète Geibel : « En Allemagne, la politique a détourné les esprits de la poésie. Les jeunes gens eux-mêmes lui tournent le dos, les femmes seules demeurent encore fidèles au culte de nos grands poètes. Bien que nous ayons des académies qui travaillent aux progrès de la science, il nous manque une académie nationale qui veille sur la poésie et la prose de nos grands écrivains. Pourtant l'exemple de Geibel prouve que le génie perce quand même.

« Au rebours des peuples latins, en littérature, nous attachons plus de prix au fond qu'à la forme. La vie intérieure nous préoccupe à ce point que souvent nous négligeons la forme de sa manifestation littéraire. Or, depuis Gœthe, c'est surtout Geibel qui nous a rappelé au sentiment de la beauté dans la forme. Il y a plus : comme Uhland, il s'est donné une mission élevée sans devenir jamais ni politique ni érudit. Geibel ne voulait être que poète.

« Geibel est presque aussi universel que Herder, car il va de Byron et de Chénier à Victor Hugo et à Coppée, de la poésie populaire de la Grèce moderne à celle de l'Espagne et de l'Italie. »

Congrès des anthropologistes à Breslau. — Le 4 août, M. le professeur Virchow a ouvert à Breslau le congrès des anthropologistes, dans lequel il a esquissé à grands traits le but des recherches anthropologiques et du congrès actuel en particulier. On a fort remarqué un discours de M. le Dr Schliemann sur les fouilles et les découvertes qu'il vient de faire à Tiryns, non loin de l'emplacement de l'ancienne Troie. Le prochain congrès se tiendra en 1885 à Carlsruhe.

Angleterre. — *Statistique de la presse en Angleterre.* — Voici, d'après le livre de Hubbard, *les Principaux journaux*, le tirage actuel de quelques feuilles anglaises :

Le *Times*, 100,000 exemplaires; le *Standard* (deux éditions), 242,000; le *Telegraph*, 250,000; le *Daily News*, 160,000.

Parmi les journaux hebdomadaires :

Illustrated London News, 100,000; *Graphic*, 100,000; *Police News*, 300,000; *Family Herald*, 200,000; *World*, 200,000; *Christian Herald*, 230,000; *Referee*, 120,000; *Reanolds*, 350,000; *Lloyds Weekly*, 612,000. — Des 2,015 journaux qui se publiaient en 1883 dans le royaume-uni, 1,578 paraissaient en Angleterre (401 à Londres), 80 dans le pays de Galles, 181 en Écosse, 156 en Irlande et 20 dans les petites îles environnantes. 179 de ces périodiques étaient quotidiens.

Dans la même année, les États-Unis d'Amérique comptaient 11,966 périodiques, dont 1,119 quotidiens et 9,136 hebdomadaires; 600 de ces périodiques paraissaient en langue allemande.

La Société des auteurs. — La *Société des auteurs* (*Society of Authors*), récemment fondée en Angleterre, est maintenant en pleine activité avec lord Tennyson pour président et M. Walter Besant pour président du comité d'administration. Elle compte 186 membres, dont 69 vice-présidents. Elle s'occupe tout spécialement des droits d'auteur en matière dramatique, de la propriété littéraire internationale, et de l'enregistrement des titres des ouvrages nouveaux.

Livres pour les aveugles. — La Société de M. le Dr Moons pour la publication de livres destinés aux aveugles, avec caractères en relief, a été réunie au salon de Mansion-House, de Londres, pour tenir une séance à l'occasion du 36e anniversaire de sa fondation. Cette Société exécute et propage les livres avec caractères en relief que les aveugles peuvent lire à l'aide du toucher. L'alphabet du Dr Moons se compose de neuf caractères très simples et faciles à déchiffrer. On l'a appliqué à 250 langues et dialectes, c'est-à-dire à presque toutes les langues et idiomes de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Plus de 150,000 volumes de ce genre ont déjà été exécutés et propagés. La Société s'occupe actuellement de la publication de toute une Bible anglaise, de 55 ouvrages religieux, de 68 ouvrages biographiques, de 55 volumes de contes

et d'anecdotes, de 48 ouvrages de poésie et de 17 volumes d'ouvrages scientifiques. Plusieurs de ces ouvrages sont rédigés en langues étrangères.



Un banquet de libraires. — Le libraire Bernard Quaritch, de Piccadilly (Londres), a invité un certain nombre de libraires (*a select number of booksellers*) à un dîner à la Taverne des Francs-maçons (*Freemason's Tavern*), vendredi 3 octobre. Au dessert, il a offert à ses confrères une quantité de livres de valeur à des conditions exceptionnelles. C'est ainsi que la *Galerie de Munich*, publiée à 60 livres sterling, a été offerte à vingt-cinq.

Belgique

Loi approuvant la convention pour la garantie réciproque des œuvres de l'esprit et de l'art, conclue le 12 décembre 1883 entre la Belgique et l'Allemagne.

Article unique.

La convention pour la garantie réciproque des œuvres de l'art et de l'esprit, conclue le 12 décembre 1883 entre la Belgique et l'Allemagne, sortira son plein et entier effet.

Donné à Ostende, le 20 août 1884.

Signé : Léopold.

En raison de leur importance, nous reproduisons ci-après les principales dispositions de cette convention :

Article 1er. — Les auteurs d'œuvres littéraires ou artistiques, que ces œuvres soient publiées ou non, jouiront, dans chacun des deux pays réciproquement, des avantages qui y sont ou y seront accordés par la loi pour la protection des ouvrages de littérature ou d'art, et ils y auront la même protection et le même recours légal contre toute atteinte portée à leurs droits que si cette atteinte avait été commise à l'égard d'auteurs nationaux.

Toutefois, ces avantages ne leur seront réciproquement assurés que pendant l'existence de leurs droits dans leur pays d'origine, et la durée de leur jouissance dans l'autre pays ne pourra excéder celle fixée par la loi pour les auteurs nationaux.

L'expression « œuvres littéraires ou artistiques » comprend les livres, brochures ou autres écrits; les œuvres dramatiques, les compositions musicales, les œuvres dramatico-musicales; les œuvres de dessin, de peinture, de sculpture, de gravure; les lithographies, les illustrations, les cartes géographiques; les plans, croquis et œuvres plastiques, relatifs à la géographie, à la topographie, à l'architecture ou aux sciences naturelles; et en général toute production quelconque du domaine littéraire, scientifique ou artistique.

Art. 2. — Les stipulations de l'art. 1er s'appliqueront également aux éditeurs d'œuvres publiées dans l'un des deux pays et dont l'auteur appartiendrait à une nationalité tierce.

Art. 5. — Les extraits de journaux ou recueils périodiques publiés dans l'un des deux pays pourront être reproduits, en original ou en traduction, dans l'autre pays.

Mais cette faculté ne s'étendra pas à la reproduction, en original ou en traduction, des romans-feuilletons ou des articles de science ou d'art.

Art. 9. — Sont expressément assimilées aux ouvrages originaux les traductions faites, dans l'un des deux pays, d'ouvrages nationaux ou étrangers. Ces traductions jouiront à ce titre de la protection stipulée par l'art. 1er, en ce qui concerne leur reproduction non autorisée dans l'autre pays.

Art. 10. — Les auteurs de chacun des deux pays jouiront, dans l'autre pays, du droit exclusif de traduction sur leurs ouvrages pendant dix années après la publication de la traduction de leur ouvrage autorisée par eux.

Art. 12. — L'introduction, l'exportation, la circulation, la vente et l'exposition, dans chacun des deux pays, d'ouvrages contrefaits ou d'objets de reproduction non autorisée sont prohibées, soit que lesdites contrefaçons ou reproductions non autorisées proviennent de l'un des deux pays, soit qu'elles proviennent d'un pays tiers quelconque.

Art. 17. — La présente convention est destinée à remplacer les conventions littéraires qui ont été antérieurement conclues entre la Belgique et divers États allemands.

Elle restera en vigueur pendant six années, à partir du jour où elle aura été mise à exécution et continuera ses effets jusqu'à ce qu'elle ait été dénoncée par l'une ou l'autre des Hautes Parties contractantes et pendant une année encore après sa dénonciation.

Le congrès néerlandais. — Le dix-neuvième congrès de la langue et de la littérature néerlandaises s'est tenu à Bruges, le mois dernier.

M. de Pauw, procureur du roi à Bruges, a prononcé le discours d'ouverture. Il a insisté sur l'unité de langage des deux peuples des Pays-Bas et de la Belgique, et s'est félicité de l'entente existant entre les souverains des deux pays, gage précieux pour l'avenir.

M. Taco de Beer, d'Amsterdam, a entretenu l'assemblée des idiotismes et des « provincialismes » de la langue néerlandaise, qui compte d'innombrables dialectes. Les habitants de la West-Flandre, particulièrement, sont partisans de l'introduction dans la langue de ces idiotismes, qui lui donnent, d'après eux, plus de pittoresque et de richesse. L'orateur n'est pas partisan de cette manière de voir.

M. Dorembos, d'Ixelles, au contraire, cite l'exemple d'Homère, qui a écrit son chef-d'œuvre de l'*Iliade* en dialecte ionien. En Grèce, cette manière de faire était commune; rien n'empêche des auteurs flamands d'être de grands écrivains sans que, pour cela, ils doivent se servir de la langue néerlandaise stricte.

L'assemblée s'est mise d'accord sur ceci : que l'em-

ploi dans la langue d'expressions locales doit être accepté, à condition que celles-ci soient conformes à l'esprit de la langue.

M. Brouwers a présidé la deuxième section, qui s'occupe de l'histoire et des antiquités néerlandaises.

La troisième section, musique, peinture et théâtre flamand, était présidée par M. Peter Benoît, d'Anvers.

La quatrième section, librairie néerlandaise et prospérité matérielle des Néerlandais, par M. Van Eck, de la Haye.

On a longuement discuté les moyens à employer pour répandre les livres flamands et la nécessité d'activer les relations littéraires entre la Hollande et la Belgique.

Une discussion des plus intéressantes y a eu lieu sur la question des moyens à employer pour répandre en Belgique les livres néerlandais imprimés en Hollande, qui ne pénètrent pas en Belgique à présent. La résolution suivante a été votée : « Plaise à l'assemblée générale d'exprimer le vœu qu'une société de gens de lettres soit formée en Belgique, qui cherche à établir dans les provinces flamandes des bibliothèques populaires, des sociétés de lecture et des cabinets de lecture, où l'on pourra trouver et consulter tous les livres imprimés dans le Nord. »



Congrès international de littérature. — L'Union littéraire organise un congrès internationnal de littérature pour l'exposition d'Anvers.

Elle vient d'arrêter le projet de concours dont voici les principaux articles :

I. — Deux concours sont ouverts, par les soins de l'Union littéraire, entre les écrivains belges : l'un pour une œuvre d'imagination en prose (roman, nouvelle ou conte) d'au moins 200 pages d'impression, l'autre pour une œuvre poétique d'au moins 400 vers.

II. — L'auteur de l'œuvre couronnée dans chacun de ces deux concours recevra un prix de 500 francs.

III. — Les œuvres couronnées pourront être publiées par les soins de l'Union littéraire.

IV. — Les pièces envoyées au concours seront appréciées par un jury composé de trois membres de l'Union que l'assemblée générale choisira parmi ceux qui auront été présentés par les concurrents.

V. — Les pièces destinées au concours doivent être envoyées franco à M. P. Weissembruch, trésorier de l'Union littéraire belge, 45, rue du Poinçon, à Bruxelles, avant le 1er octobre 1884.

Ce que coûtait un missel au xve *siècle.* — Nous relevons dans la *Revue internationale* de Florence quelques détails intéressants extraits d'une récente brochure de M. G. Ottino sur le prix d'un missel en 1402.

« Sur le prix originel d'un manuscrit, dit la *Revue*, on n'a pas de notions précises et détaillées. Tout se réduit à savoir combien on payait une ode d'Horace ou un chant de Virgile, avant qu'ils fussent devenus communs moyennant l'imprimerie, et parfois combien on payait pour l'écriture ou la reliure d'un volume.

« Dans un splendide manuscrit du xve siècle, appartenant à la *Bibliotheca Ambrosiana*, M. Ottino a trouvé, entre autres choses, le détail du prix d'un missel décrit de la sorte, en latin.

« Le missel a 225 pages écrites, il est orné d'enluminures d'un grand prix, et fut à l'origine relié en velours bleu de ciel. Il est orné de dix gros clous en argent doré et émaillé, de quatre-vingt-dix petits clous également en argent doré, ainsi que des coins et de la serrure du même métal.

« Faisant le relevé de la note des dépenses détaillées dans le manuscrit et chiffrées par écus, livres et sous, et ensuite calculant, d'après des données exactes, qu'en 1402 la livre impériale avait une valeur légale qui correspond à 4 fr. 50 de notre monnaie, M. Ottino nous offre le curieux tableau suivant :

	fr.	c.
Pour 225 pages (57 feuilles) de parchemin.	74	02
l'écriture.	194	40
les enluminures.	401	85
10 gros clous en argent doré et émaillé, et pour 4 coins. . .	180	67
90 petits clous en argent doré. .	40	50
la serrure en argent doré. . . .	3	60
le velours bleu de ciel.	18	»
la reliure.	18	»
ornementation de la reliure . .	1	80
Total	932	84

Pour ce prix, observe l'auteur de la brochure, on ne pourrait certainement pas exécuter, de nos jours, un pareil travail appelé dans le manuscrit *pulcherrimo et elegantissimo*. Les 57 feuilles de bon parchemin coûteraient plus du double et le reste davantage encore. Le velours seul, peut-être, pourrait s'acheter à peu près au même prix.

Ce missel a malheureusement disparu d'Italie, et à l'heure qu'il est, il forme probablement le plus bel ornement de quelque bibliothèque de France, d'Angleterre ou d'Allemagne. »

A travers les Revues.

Angleterre. — *The Academy* du 30 août rend le compte le plus élogieux de l'ouvrage de M. Jules Martha sur l'*Archéologie étrusque et romaine*, publié chez M. A. Quantin dans sa Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts. Le même journal a d'intéressants articles sur les conférences faites en Angleterre par M. A. Réville, à propos de l'origine et du développement des religions, et sur le livre de M. Julien Vinson intitulé *le Folk-Lore du pays basque*.

— *The Athenæum* (23 août) critique sévèrement, mais avec raison, la nouvelle édition des œuvres de Jonathan Swift, annotées par sir Walter Scott, que viennent de publier, en 19 volumes, MM. Bickers et fils. Les ouvrages y sont rangés dans un ordre arbitraire et défectueux, l'index est fort incomplet, et les notes de Scott ont été servilement reproduites, même lorsqu'elles s'écartent le plus des résultats auxquels on en est arrivé de notre temps.

— *The Athenæum* (du 30 août) publie quelques lettres anciennes de Byron et de sa mère Catherine Gordon Byron

— M. Charles E. Pascoe commence, dans l'*Atlantic Monthly* de septembre, une très intéressante histoire de la presse périodique anglaise, sous le titre de: *The Story of the English Magazines.*

— Une revue intitulée *The contemporary Pulpit (La chaire contemporaine)* publie un article sur l'histoire religieuse de George Eliot, d'après des sources inédites.

— *The Gentleman Magazine* publie de spirituelles notes de voyage par J. Théodore Bent, sous le titre de : *In Greek Waters (Dans les eaux grecques)*, et un article sur le sujet toujours intéressant de la nature des songes *(What Dreams are made of)*, par le Dr Andrew Wilson.

— *London Society* donne, entre autres articles, le commencement d'une étude sur les palais royaux de Londres, par W.-E. Milliken, et un essai anecdotique intitulé *The Horse and his Rider (Le cheval et son cavalier)*, signé Thormanby.

— Dans *The National Review*, M. W.-J. Courthope continue ses études sur le mouvement libéral dans la littérature anglaise, et considère spécialement le *conservatisme* du XVIIIe siècle. Citons encore un bel article de M. C.-F. Keary sur le second Pitt considéré comme orateur *(The Younger Pitt as an Orator)*, où la critique française reçoit un tribut d'éloges mérités, et le compte rendu d'une représentation de *As you like it (Comme il vous plaira)*, donnée le 25 juillet dans le jardin de Marlborough-House, sous les auspices du prince de Galles. L'article, écrit avec charme par M. Alfred Austin, est intitulé *In the Forest of Arden.*

— *Notes and Queries* du 23 août publient deux lettres curieuses, en français, de sir John Bowring, un des fondateurs de la *Westminster Review*, qui fut arrêté et détenu à Boulogne en 1822, comme suspect de complot contre la Restauration. Ces lettres sont adressées à son ami *Fauriel*, qui préparait alors ses *Chants populaires de la Grèce.*

— A lire, dans THE NORTH AMERICAN REVIEW, un court mais substantiel et intéressant article du professeur Alexandre Winchell intitulé *Our remote Ancestry (Nos premiers ancêtres).*

— *The Saturday Review* (16 août) contient une colonne amusante et curieuse sur la manufacture des romans à l'usage des publications illustrées à deux sous *(Penny numbers)*, plus populaires encore en Angleterre que chez nous. A lire, dans le n° du 23, un article intitulé *Le professeur allemand.*

Allemagne. — *Nord und Süd* (septembre). E.-V. Hartmann : Kant, le fondateur de l'esthétique moderne. M. Hœrne : Les origines de l'art en Grèce. Paul Lindau : La joie de vivre, par Emile Zola.

— *Deutsche Revue* (septembre). H. Julia : Souvenirs de Heine. IIIe partie. E. Heitz : Les écoles philosophiques d'Athènes.

— *Deutsche Rundschau* (septembre). Diderot; discours prononcé par M. du Bois-Reymond à la séance du 3 juillet 1884 de l'Académie des sciences. J. Schmidt : Berthold Auerbach et sa correspondance. — J.-G. Droysen : Trois lettres au public par Frédéric le Grand. — E. Stockmar : La mort de la princesse Charlotte d'Angleterre.

— *Unsere Zeit* (septembre). Eugène Zabel : Portraits de la vie littéraire russe; Dostojewsky. — H. Schliemann : Mes nouvelles fouilles à Tiryns. — L. Katscher : La population allemande de Londres.

— *Die Grenzboter* (n° 28). Listz à Weimar. — (N° 29) La Russie et les Russes jugés par un Français.

N° 31. — A. Classen : Une traduction du *Faust* de Gœthe.

N° 32. — Johannes Brahms et la musique contemporaine.

N° 34. — A. Rosenberg : David d'Angers et son œuvre.

— La « Landes-Zeitung » d'Alsace-Lorraine, qui paraîtra à Strasbourg à partir du 1er octobre, contiendra dans sa partie officielle toutes les communications émanant du « Statthalter » et du ministère. Le journal d'Alsace-Lorraine (Elsass-Lothringische Zeitung) et la Gemeinde Zeitung (journal des communes) d'A.-L. cesseront leur publication à la même date.

— Les éditeurs du journal illustré (Illustrirte Zeitung) de Leipzig ont célébré, le 15 août dernier, le cinquantenaire de l'existence de leur journal illustré, un des plus répandus d'Allemagne.

— A partir du 1er octobre, le journal de Francfort devient la propriété d'une société en actions au capital de 300.000 marks.

Belgique. — La première livraison (tome IX) des Annales de l'académie d'archéologie de Belgique contient deux intéressants articles, l'un de M. le colonel H. Wauwermans, président actuel de l'académie, sur l'*Origine d'Anvers*, l'autre de M. H. Schuermans, premier président de la cour d'appel de Liège, sur *Mille inscriptions de vases de grès*, dits flamands.

A l'article sur l'origine d'Anvers M. Wauwermans a joint une carte coloriée sur le site primitif d'Anvers.

— La première livraison du tome 1er du Bulletin de la Société belge d'électriciens vient de paraître; elle se compose de vingt-deux pages grand in-8° et comprend les noms des membres du conseil général, les statuts de la société, la liste de ses membres fondateurs, les comptes rendus des séances, des rapports de MM. E. Rousseau et Evrard sur les résolutions de la conférence internationale des unités électriques, etc.

Italie. — *Areturio Veneto* (fascuolo 54). Un épisode de la vie de Charles-Quint, par Bernardo Morsolin. — La vie des Vénitiens en 1300, la cité, la lagune, par M. B. Cecchetti. — Recherches sur les traditions relatives aux anciennes immigrations, par Carlo Cepolla.

— *Nuova Antologia* (15 août). Pétrarque voyageur, par Bartoli.





France : *Mgr Allou. — Barral. — Cauvet. — de Comberousse. — Combier. — Fould. — Guyard. — Le Charpentier. — Loones. — Magon. — Mironneau. — Ravaisson-Mollien. — Thénard. — Thomas. — Vaïsse-Cibiel.* — **Étranger** : *Binus. — Bohn. — Dobson. — Wilson. — Dietzel. — Dorner. — Bratanek. — Thausing. — Colombo. — Gutierrez. — Alberdi. — Webb.*

FRANCE

— Le doyen de l'épiscopat français, Mgr Allou, évêque de Meaux, est mort à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Mgr Allou, originaire de Provins, était juge-auditeur au tribunal de cette ville, lorsque, en 1820, il donna sa démission et entra à Saint-Sulpice. Supérieur du petit séminaire d'Avon, près Fontainebleau, puis vicaire général à Meaux, il avait succédé à Mgr Gallard en 1839. Ce fut lui qui, en qualité de plus ancien suffragant de l'archevêché de Paris, officia le 7 juillet 1848 aux obsèques de Mgr Affre, et le 10 janvier 1857 à celles de Mgr Sibour. Mgr Allou, comme on vient de le voir, a passé toute sa carrière dans le diocèse où il était né. La cécité dont il fut frappé presque au lendemain de sa préconisation ne l'avait pas empêché de se livrer à des travaux historiques, et il a publié notamment une intéressante *Chronique des évêques de Meaux*. C'était un prélat d'un caractère élevé, qui s'était toujours fait remarquer par son grand esprit de conciliation et de modération.

— M. J.-A. Barral, chimiste, physicien, agronome, secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture, mort le mois dernier, était né à Metz en 1819. Il fut reçu en 1838 à l'École polytechnique. Deux ans après, il entrait dans l'administration des tabacs. Il a été un moment répétiteur à l'École polytechnique.

En 1850, il entreprit avec M. Bixio un voyage aérostatique dont le but était avant tout d'observer les variations de la température, le degré d'humidité de l'atmosphère et de recueillir de l'air à différentes hauteurs.

On lui doit de nombreux mémoires d'agriculture et de chimie, et d'importants travaux météorologiques.

M. Barral a été désigné par F. Arago pour être éditeur de ses œuvres complètes.

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-cinq ans, de M. Cauvet, chevalier de la Légion d'honneur, professeur de droit à la Faculté de Caen. M. Cauvet avait publié des livres de droit et d'histoire fort estimés.

Nous citons notamment : *l'Empereur Justinien et son œuvre législative. — Histoire du collège des droits à l'Université de Caen. — Le droit pontifical chez les anciens Romains dans ses rapports avec le droit civil. — L'ancienne Université de Caen. — Les origines du droit civil de l'ancienne Normandie.*

— Nous apprenons la mort de Mme Ch. de Comberousse, à laquelle on doit, sous le pseudonyme d'Emma d'Erwin, un volume de poésies, *Pluie et soleil*; un roman, *la Fiancée de Gilbert*, et plusieurs ouvrages d'éducation.

— On annonce la mort de M. Combier, ancien représentant du peuple en 1848.

Né à Alissas, près Privas, il exerça d'abord les fonctions d'avocat. En 1847, il fut élu représentant du peuple, puis nommé procureur général près la cour de Nîmes.

Exilé en 1851, il collabora, à Londres, à l'*Histoire de la Révolution* de son ami Louis Blanc.

— M. Gustave Fould, ex-député des Basses-Pyrénées et fils de M. Achille Fould, ancien ministre de l'Empire, a succombé le mois dernier aux suites d'une paralysie progressive.

Il y a quelques années, M. Gustave Fould avait fait représenter au Gymnase, et non sans succès, sous le nom de Gustave de Jalin, une pièce en trois actes intitulée *la Comtesse Romani*.

— Le Collège de France vient de faire une perte des plus sensibles en la personne de M. Stanislas Guyard, mort à la suite d'une maladie contractée par l'excès du travail. M. Guyard avait succédé, il y a quelques mois seulement, à M. Defrémery, dans la chaire d'arabe. Il n'avait que trente-huit ans. Sa mort

laisse un grand vide dans les études orientales en France.

M. Guyard était secrétaire adjoint de la Société asiatique, correcteur à l'Imprimerie nationale et membre de la commission d'orientalistes instituée récemment près cet établissement.

On lui doit des travaux sur les sectes secrètes de l'islamisme, notamment les *Ismaëliens*; deux mémoires sur « les Pluriels brisés », particularité bizarre de la langue arabe, qu'il avait expliquée fort heureusement; une étude sur la métrique arabe. Enfin, il avait collaboré à la publication des *Annales de Tabari*, base de l'historiographie arabe, publication éditée par tous les arabisants d'Europe.

—— Un des fondateurs de la *Société historique et archéologique du Vexin*, M. Le Charpentier, est mort à Neuilly-sur-Seine à l'âge de quarante-cinq ans. Il a publié un assez grand nombre de mémoires et d'ouvrages estimés relatifs à l'histoire de Pontoise et du Vexin.

—— On annonce la mort de M. Henri Loones, libraire-éditeur à Paris, décédé accidentellement sur la plage de Mardyck (près Dunkerque) dans sa cinquante-huitième année.

—— Nous apprenons la mort d'un gentilhomme breton, M. Magon, marquis de la Gervaisais, qui vient de décéder en son château de Vaugaillard (Ille-et-Vilaine).

M. de la Gervaisais, qui avait juste l'âge du siècle, était entré à Saint-Cyr l'année même de la fondation de notre école militaire. Il servit pandant plusieurs années dans les gardes du corps de Monsieur et, plus tard, prit place dans l'administration.

M. Damas-Hinard a publié, en 1850, un volume intitulé : *Un Prophète inconnu, prédictions, jugements et conseils*, par le marquis de la Gervaisais, dans lequel il avait réuni les pages les plus saisissantes de cet écrivain injustement oublié aujourd'hui, qui fit alors une assez profonde sensation.

—— M. Mironneau, commissaire de police du quartier Saint-Germain-l'Auxerrois, a succombé le mois dernier à une fluxion de poitrine. Il n'était âgé que de trente et un ans. M. Mironneau avait publié un *Manuel de police*.

—— M. Ravaisson-Mollien, conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, est mort le mois dernier. Il était né à Namur en 1811. Parmi les ouvrages qu'il laisse, il convient de citer les *Archives de la Bastille*, (1866-67, 3 vol. in-8°), recueil de documents inédits.

—— M. le baron Thénard, membre de l'Académie des sciences, est mort dans son château de Talmay, d'une attaque d'apoplexie.

M. Thénard, fils de l'illustre savant de ce nom, était né en 1820. Riche propriétaire de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, il s'occupa d'agriculture et de chimie agricole, questions où il acquit une grande autorité. Il fut, en matière de chimie agricole, l'adversaire autorisé de son confrère M. de Chevreul, dont l'opposition l'empêcha pendant plusieurs années de prendre rang dans la Société d'agriculture.

M. Thénard passait pour le chimiste de notre époque le plus expert dans les délicates questions d'analyses des vins.

On doit à M. Thénard la découverte du premier composé alcalin organique renfermant du phosphore. Cette découverte ouvrit la voie à toute une série de découvertes d'un grand intérêt.

Praticien avant tout, peu partisan des généralisations purement hypothétiques, M. Thénard s'abstint de prendre parti dans les controverses philosophiques de la chimie dite moderne. Il ne fut ni dualiste ni atomiste, et souriait volontiers de la chaleur de zèle déployée parfois par les partisans de l'une ou de l'autre école. Il tenait en grande considération les travaux faits, de part et d'autre, dans l'école M. Würtz ou dans l'école du Jardin des plantes, qui a pour chef M. Frémy. Il tenait en grande estime la monumentale encyclopédie des sciences chimiques entreprise sous la direction de M. Frémy, selon l'esprit philosophique de Lavoisier.

Hors les questions de science, M. Thénard était artiste et fut plus d'une fois un Mécène bienveillant. On cite de lui des traits de la plus délicate et de la plus généreuse bienfaisance.

Pendant la guerre de 1870, M. Thénard fut emmené à Brême par les Allemands, comme otage, avec plusieurs autres notables de la Côte-d'Or. Cet acte fut l'objet d'une protestation solennelle des cinq académies, dans la séance générale du 4 janvier 1871.

—— On annonce la mort de M. Thomas, auteur d'une *Bibliographie de la ville et du canton de Pontoise*. Il laisse inachevé un ouvrage intitulé *Numismatique et sigillographie pontoisiennes*.

—— Le *Progrès libéral* de Toulouse annonce la mort de son collaborateur, M. Émile Vaïsse-Cibiel, président du conseil d'administration du journal, membre de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse et de l'Académie des Jeux floraux, décédé à l'âge de cinquante-cinq ans.

Par une disposition spéciale de son testament, M. Vaïsse-Cibiel a légué une somme de 4,000 francs, nette de toutes charges, à l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, et une somme égale à l'Académie des Jeux floraux.

ÉTRANGER

Angleterre. —— On annonce la mort de M. Isaac Binus, auteur de l'*Histoire de Batley*, et connu pour son habileté à écrire dans le dialecte du Yorkskire. Il dirigeait, il y a quelques années, une revue intitulée



Country Words (*Paroles de la campagne*). Il est mort dans sa trente-huitième année.

— Le doyen des libraires anglais, M. Henry George Bohn, est mort le 22 août dans sa quatre-vingt-neuvième année. La collection intulée *Bohn's Standard Library*, dont il fut le créateur, a mis à la portée de tous les lecteurs anglais une quantité d'ouvrages nationaux et étrangers qu'on ne pouvait se procurer sans grands frais ou dont les traductions n'existaient pas. Il faisait partie de la Société des archéologues (*Society of Antiquaries*) et laisse la réputation d'un écrivain érudit et actif. Il a été jusqu'à la fin un des meilleurs et des plus constants collaborateurs de *Notes and Queries*.

— M. William Dobson, connu parmi les archéologues anglais par des travaux sur les antiquités de la petite ville de Preston, où il habitait, vient de mourir à l'âge de soixante-quatre ans.

— Sir Erasmus Wilson, président du *College of Surgeons* de Londres, est mort à l'âge de soixante-quinze ans. C'était un égyptologue distingué. On cite parmi ses écrits les plus importants : *l'Égypte du passé* *Egypt of the Past*) et *Notes sur l'Égypte et ses obélisques* (*Notes on Egypt and his obelisks*). L'obélisque connu sous le nom d'aiguille de Cléopâtre (*Cleopatre Needle*) si gauchement placé aujourd'hui sur le quai de la Tamise, a été apporté d'Égypte en Angleterre à ses frais. Ce transport lui coûta, dit-on, plus de 10,000 livres sterling (250,000 francs.)

Allemagne. — M. Charles Dietzel, professeur à l'université de Marbourg, membre de la chambre des représentants, est mort le 3 août.

— M. Dorner, professeur de théologie à l'université de Berlin, est mort à Wiesbaden au mois de juillet dernier, à l'âge de soixante-quinze ans. Il était l'auteur d'une *Geschichte der protestantischen Theologie, besonders in Deutschland* (Munich, 1867).

Autriche. — M. P. Th. Bratanek, professeur à l'université de Cracovie et éditeur de la correspondance de Gœthe, est mort à Brünn, le 2 août.

— M. Moritz Thausing, le célèbre iconographe, conservateur de l'Albertine à Vienne, et auteur d'un livre remarquable sur Alber Dürer, s'est noyé dans l'Elbe, près de Leitmeritz, en Bohême. M. Thausing souffrait depuis quelque temps d'une maladie nerveuse, et l'on croit qu'il s'est suicidé dans un accès de fièvre.

Italie. — Le P. Giuseppe Colombo, décédé au mois de mai dernier à l'âge de quarante-six ans, avait publié des *Notizie storiche intorno la citta di Moncalieri* (1876); des *Cenni biografici e lettere dei Monsignori G. Guérin, Asinavi, Fr. et Gio. Mercurino Arborio di Gattanara vescovi Barnabiti* (1877); *la Vita di Claretta* (1881); des *Documenti e notizie intorno gli artisti vercellesi* (1885). Le pape Léon XIII, appréciant les mérites du savant barnabiste, l'avait chargé d'écrire la vie d'Alexandre III. La mort est venue le prendre au début de son travail.

Espagne. — Garcia Gutierrez, le célèbre auteur dramatique espagnol, est mort.

Né en 1812 à Chilana, Gutierrez se destina, dans sa jeunesse, à la médecine; mais, pris de passion pour les belles-lettres, il abandonna bientôt cette carrière et se mit à écrire. Les débuts furent pénibles; mais enfin il triompha de la mauvaise fortune et parvint à faire représenter une tragédie : *El Trovador* sur le théâtre de Madrid.

Le succès de cette pièce fut immense. Gutierrez était célèbre.

Après un assez long séjour en Amérique, il revint en Espagne et fut nommé membre de la junte supérieure des théâtres. Il fit, dès lors, représenter successivement plusieurs pièces, parmi lesquelles il faut citer en première ligne *Simon Bocanegra* et *Venganza catalana*.

Gutierrez déploya, dans ces deux tragédies, un grand talent lyrique et une telle habileté à manier le vers, qu'on peut, sans contredit, lui donner la première place parmi les auteurs espagnols de notre époque.

États-Unis. — M. Alberdi, membre de la Société d'économie politique de Paris, ancien ministre plénipotentiaire de la république Argentine en France, en Angleterre et dans plusieurs autres pays, vient de mourir à Paris après une longue maladie.

Il était né à Tucuman, capitale de la province du même nom dans les États de la Plata, en 1810.

Parmi ses ouvrages les plus estimés nous citerons : *Causes et points de départ de l'organisation politique de la république Argentine. — Le Droit public provincial. — Le Système économique et financier de la constitution. — L'Intégrité nationale.*

— Le général américain J.-W. Webb est mort le 7 juin à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il fut depuis 1827 rédacteur en chef et propriétaire du *Courier and Enquirer* de New-York, jusqu'à sa fusion avec le *World*. En 1861, il fut envoyé comme ministre des États-Unis au Brésil, où il resta quatre ans. On a de lui : *Altowan, or Adventures in the Rocky Mountains* (*Altowan, ou Aventures dans les montagnes Rocheuses*, 1846, 2 vol.), et *Slavery and its Tendencies* (*L'esclavage et ses tendances*, 1856).





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 août). Hymans : Joachim Bueckelaër. — E. Michel : Les paysagistes au musée de Munich. — De Ronchaud : Statues peintes et habillées chez les Grecs. — (1er septembre). Ph. Audebrand : Les soirées d'Albert Grisar. — Bauzon : L'art flamand en Bourgogne au XIVe siècle; Claux Sluter et le puits de Moïse. — Rousseau : Holbein. — ARTISTE (juillet). De Chennevières : Les décorations du Panthéon. — Feuillet de Conches : Paolo Mercuri. — J. Peladan : Le musée Gower, de Nîmes. — Marmontel : Jules Cohen.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (septembre). Ed. Sayous : Les idées dramatiques en France avant la grande éclosion romantique (1816-1826). — De Verdilhac : De l'origine des noms de famille. — L. Léger : La littérature bulgare d'après une récente publication. — BULLETIN DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. Robert : Examen d'un trésor de monnaies gauloises. — Dr Rouire : Emplacement de la mer intérieure d'Afrique. — Bertrand : Antiquités provenant de la station de la Tène (lac de Neufchâtel). — Hervieux : Notice historique et critique sur les fables latines de Phèdre et de ses imitateurs directs ou indirects. — Ch. Tissot : Rapport sur les missions archéologiques en Afrique. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (avril-mai). Moulin : Le palais de l'Académie au XVIIe siècle. — Notes sur les bibliothèques de province. — Souchières : La collection Dutuit. — Vente de la bibliothèque du Dr Couste. — BULLETIN MONUMENTAL (n° 5). Maxe-Werly : De la transformation des types monétaires et des résultats auxquels elle conduit. — Dumuys : Moule à patène de l'époque mérovingienne. — De Rivières : Inscriptions et devises horaires. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (16 et 23 août). Les rivalités européennes au Congo. — A travers la langue anglaise. — Le fusil de l'avenir. — Le tube à tir Morris. — (30 août et 6 septembre). Le Japon historique et militaire. — (13 septembre). Le réseau stratégique. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (2e trimestre). Duveyrier : La confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben Ali es-Senoûsi et son domaine géographique en l'an 1300 de l'hégire. — Expédition hydrographique sur les côtes du Maroc. — Desgodins : La région limitrophe du Thibet, de la Birmanie, de l'Assam et de la Chine. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (mai-juin). Compte rendu de l'assemblée générale annuelle. — Mesures prises contre le choléra à Paris en 1596. — Un monument ancien du rosaire au grand couvent des Jacobins.

CONTEMPORAIN (août). Henry : Correspondance inédite de J. de Maistre. — Le Hir : François Lenormant; les études orientales. — De Harlez : La morale dans la Chine antique. — De Taffanel : La réorganisation militaire; la frontière. — CORRESPONDANT (25 août). Comte de Ludre : A propos de Joseph de Maistre. — M. Renan. — Gibon : La dernière statistique de l'enseignement primaire. — Régis : Fenelon à Cambrai. — Bridou : Les fonctions du cerveau et les facultés de l'âme. — (10 septembre). De Meaux : Le protestantisme, la papauté et la politique française en Italie au XVIe siècle. — Ch. Alexandre : Les dernières années de Lamartine, Mme de Lamartine. — Bakounine : La miséricorde à Florence. — De Couronnel : La république d'Andorre et ses co-souverains. — De Lescure : Les historiens miniaturistes : *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la terreur*. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (16 août). Renouvier : Henri-Frédéric Amiel. — (23 août). Dauriac : Psychologie et pédagogie. — (30 août). Dauriac : *Les théories de l'inconnaissable et les degrés de la connaissance*, par Derepas. — Pillon : J.-B. Dumas et la fin d'une grande théorie chimique. — (6 septembre). La petite bibliothèque du chercheur. — (13 septembre). Renouvier : Une idée juste dans le livre *les Blasphèmes*. — Grindelle : *Danger et nécessité du socialisme*, par Masseron.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (16 août). La propriété immobilière à Paris. — Le conseil d'Etat en Prusse. — (25 août). La Terreur de 1884 et les mesures de salut public. — Les travaux de la Société de statistique. — (30 août). De quelques règles de conduite pour la colonisation française. — La division de la propriété après la Révolution. — (6 septembre). La Chine, ses ressources, son commerce. — Etudes sur le commerce extérieur des États-Unis; Chicago, Pittsburg, Cincinnati. — Les intérêts de la France dans l'Afrique orientale. — (13 septembre). Les résultats éventuels d'une réduction légale des heures de travail. — Le mouvement économique en Allemagne.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 août). Deux statues : G. Sand et Pinel. — Notes d'Eusèbe Lefèvre-Deumier. — Lettre inédite de Salvandy. — Centenaire de Corneille. — Complainte de G. Sand. — Victor Hugo et les ballons. — Lettres inédites de Voltaire. — (15 septembre). Fanny Kemble et Déjazet. — Lettres inédites de Crébillon et de Ducis. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (septembre). P. Mantz : Exposition rétrospective de Rouen. — Ch. Yriarte : Les portraits de Lucrèce Borgia. — Lecoy de la Marche : La miniature en France du XIIIe au XVIe siècle. — Courajod : La part de l'art italien dans quelques monuments de sculpture

de la première Renaissance française. — Blondel : La damasquinerie.

HOMME (L') (août). Martinet : Superstitions populaires. — De Morgan : Le prétendu trésor de Curium. — Dr Fauvelle : L'intelligence et les instincts. — La paléo-ethnographie à l'exposition de Rouen.

INSTRUCTION PUBLIQUE (16 août). Comte Pajol : La bataille de Fontenoy. — Ch. Huit : Les *Grenouilles* d'Aristophane. — J. Levallois : Préfaces de *Mithridate* et d'*Iphigénie*. — (23 août). Levallois : Préface de *Phèdre*. — Martha : Des historiens à Rome. — (30 août). Levallois : Préfaces d'*Esther* et d'*Athalie*. — Croiset : L'éloquence attique au ve siècle. — Huit : Les *Grenouilles ;* commentaire grammatical et littéraire. — (6 septembre). M. Bréal : L'enseignement secondaire. — Levallois : Oraison funèbre de la princesse Palatine. — (13 septembre). Reinach : Préface du *Manuel de la philologie classique*. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 août). Trésor littéraire à retrouver. — Cinq cents lettres de Racine. — Bossuet et la mort de Mme Guizot. — Voltaire et Shakespeare. — Œuvres de Saint-Evremont. — Tite Haran, imprimeur. — Mémoires de la vie du comte de Grammont. — Les goûts artistiques de M. Thiers. — (10 septembre). Citation à retrouver dans Shakespeare. — Drame inédit de Baudelaire. — Eugène Hugo, frère de M. Victor Hugo. — Douceur, relieur du roi. — Almanachs hollandais. — Livres de médecine. — Mémoires de la marquise de Créquy. — Projet inédit de Mlle Clairon pour l'embellissement de Paris.

JEUNE FRANCE (juillet). Des Essarts : Mme Daudet. — Boulmier : Un précurseur de la Renaissance poétique au xvie siècle; Salmon Malcrin. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (août). Maurice Tourneux : L'économie politique de Diderot. — Lafargue : Le blé en Amérique. — Rouxel : Revue critique des publications économiques en langue française. — De Fontpertuis : Le banquet et la réunion annuels du Cobden-Club. — JOURNAL DES SAVANTS (août). Barthélémy Saint-Hilaire : Le Bhagavata-Purana. — G. Boissier : Étude lexicographique. — E. Miller : Analecta sacra. — Wallon : Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration. — Dareste : Histoire des institutions monarchiques de la France. — Lettre inédite de Descartes. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (août) Le sous-officier et les cadres subalternes. — Simond : De la tactique des feux et des armes à répétition. — L'artillerie en campagne. — Malaval : L'armée territoriale.

MAGASIN PITTORESQUE (31 août). C. Flammarion : Les astres obscurs. — La pierre percée de Courgenay. — Oustalet : Les oiseaux des terres australes. — Souvenirs de Palaprat. — A. Rhoné : Barque funéraire égyptienne. — (15 septembre). Un petit homme d'ivoire. — Les eaux-fortes de Claude Lorrain. — MOLIERISTE (septembre). Larroumet : Molière à Béziers et la première représentation du *Dépit amoureux*. — Baluffe : Molière à Carcassonne en décembre 1651 et janvier 1652. — De Semallé : Comme quoi la lecture de la *Vie des saints* et la connaissance du cérémonial romain sont utiles à l'intelligence de quelques comédies de Molière.

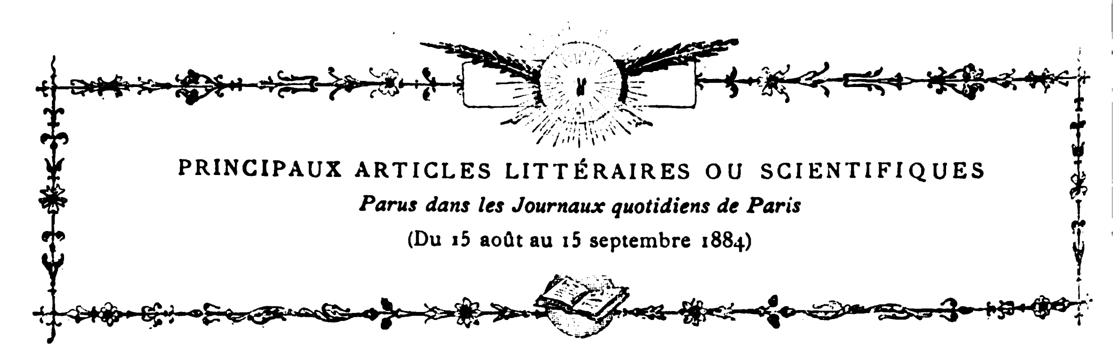
NATURE (23 août). L'électricité atmosphérique. — La direction des ballons. — Un aérostat électrique à hélice. — (30 août). Planté : La foudre globulaire. — De Rochas : Les horloges hydrauliques dans l'antiquité. — Histoire de la civilisation. — (6 septembre). La statue de Claude Jouffroy. — Etudes sur les marines de l'antiquité; la bataille de Chio. — Curieux documents météorologiques. — (13 septembre). Le réseau télégraphique pneumatique à Paris. — Les unités de longueur astronomiques. — Les transports militaires par chemins de fer. — L'École Monge. — NOUVELLE REVUE (15 août). Renard : L'influence de l'Allemagne sur la France depuis 1870. — Ary Renan : L'art japonais. — Giraudeau : Les colonies et la colonisation. — Mme A. Daudet : Fragment d'un livre inédit. — (1er septembre). Mme Adam : La patrie hongroise. — Ph. Audebrand : Armand Marrast. — Arvède Barine : Un couvent de femmes en Italie au xvie siècle.

POLYBIBLION (août). Davranche : Poésie. — Mgr Postel : Ouvrages d'instruction religieuse et de piété. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

REVUE ALSACIENNE (août). Scheurer-Kestner : Ch. Gerhardt, Laurent et la chimie moderne. — Jung : L'université de Strasbourg sous la Convention. — Mismer : Les suites d'une capitulation. — REVUE ARCHEOLOGIQUE (juillet-août). Deloche : Étude sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Gaidoz : Le Dieu gaulois du soleil et le symbole de la roue. — Müntz : Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — Chodzkiewicz : Archéologie scandinave ; fers de lance avec inscriptions runiques. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (août). Guiffrey : Le testament et les enfants de François Clouet. — H. Jouin : Les portraits d'artistes français à la villa Médicis. — REVUE BRITANNIQUE (août). Histoire générale des grèves. — Deux contes d'Anthony Trollope. — Chez les Teutons. — Les rivalités au théâtre ; Dugazon et Dazincourt. — Le tir à l'arc en Angleterre et en Amérique. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE. Defoë : Lady Roxana. — De Lafont : Le naufrage ou la pompe funèbre de Crispin. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Delacroix : Réflexions sur le beau. — D'Épinay : Mémoires et correspondance. — Sonnets de Cervantès. — Correspondance inédite de Colbert. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (18 août). Lefort : Histoire de Rouen. — Thomson : L'Exposition des œuvres de Wyclif à la Bibliothèque royale. — Meier : Etudes albanaises. — Hubert : Etude sur la condition des protestants en Belgique. — (1er septembre). D'Arbois de Jubainville : Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique. — De Cosnac et Pontal : Mémoires du marquis de Sourches. — (8 septembre). Bornemann : Boileau Despréaux jugé par Desmarets de Saint-Sorlin. — REVUE DES DEUX MONDES (1er août). De Villenoisy : La nation armée. — Beaussire : La crise actuelle de la morale. — A. Sorel : Dumouriez et la retraite des Prussiens. — Simonin : Le mont Cenis, le Saint-Gothard, l'Arlberg. — Dastre : La circulation du sang. — Brunetière : Les petits naturalistes. — (15 août). A. Leroy-Beaulieu : Les catholiques libéraux et l'Eglise de France de 1830 à nos jours. — A. Sorel : La défection de Dumouriez. — Mme Lee Childe : En Tunisie. — De Saporta : Le passé des régions arctiques. — Bourdeau : Schopenhauer d'après sa correspondance. — (1er septembre). P. Janet : Les lettres de Mme de Grignan ; de 1671 à 1677. — Fouillée : La philosophie du suffrage universel. — Jurien de la Gravière : La marine des Byzantins. — Ch. Lavollée : La ville de Paris et l'Administration municipale. — Guéroult : Un commentaire pittoresque de la *Divine comédie*. — Brunetière : Fénelon à Cambrai, d'après un livre récent. — REVUE GÉNÉRALE (15 août). A. Silvestre : Souvenirs de Th. Gautier. — Rhein : La réorganisation des consulats. — Battesti : De l'acclimatement en temps de choléra. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (août). De Fontpertuis : Un tour dans l'ouest et le farwest des États-Unis. — Jametel : La

Corée avant les traités. — Dupuis : Mon retour au Tong-King (1883-1884). — Delavaud : Le mouvement géographique. — Labarthe : L'œuvre de l'alliance française au Tonkin. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (août-septembre). Siegmeth : Les Karpathes du nord-est. — Duloup : Saïgon en 1884. — Le voyageur Barth, précurseur des explorateurs de l'Afrique moderne. — Le P. Le Roy. — Dans l'Oukami. — Dr Cauvin : Excursion au Taï-Chanu et au tombeau de Confucius.—REVUE HISTORIQUE (septembre, octobre). De Grammont : L'esclavage à Alger. — Reuss : Marie Stuart, Bothwell et Darnley, d'après quelques publications allemandes récentes. — Ch. Henry : Frédéric le Grand d'après des lettres inédites de d'Alembert à Mlle de Lespinasse. — REVUE LITTÉRAIRE (août). De Lansade : Les romans de M. Zola. — Imbert-Goubeyre : Une page de flore catholique. — *Maret, duc de Bassano*, par le baron Ernouf. — *La vie politique en Angleterre*, par Daryl. — REVUE LYONNAISE (15 juin). De Cazenove : Le centenaire de Montgolfier. — X. Marmier: Un Lyonnais; Frémont. — De Soultrait : Notice sur un manuscrit de la légende dorée, de la bibliothèque de Mâcon. — Vachez : Vital de Valous, sa vie et ses œuvres. — REVUE PHILOSOPHIQUE (août). Beaussire : L'indépendance de la morale. — Ribot : Les bases affectives de la personnalité. — Tarde : Travaux récents sur le socialisme contemporain. — Séailles : Essai sur le génie dans l'art. — Stuart Mill : *L'utilitarisme*. — Bigou : *Le problème de l'infaillibilité rationnelle*. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (16 août). E. Heim : L'avenir de l'Autriche. — P. Janet : De la suggestion dans l'état d'hypnotisme. — G. Bergeret : Le roman social. — J. D. : Le Littré anglais. — L. Ulbach : Lisbonne. — (23 août). Ch. Bigot : M. Meissonier. — G. Bergeret : Le roman social. — E. Heim : Le rôle de l'Autriche en Europe. — Brunal : *Les philosophes et l'Académie française au* XVIIIe *siècle*. — (30 août). Darmesteter : Les études orientales en 1883-1884. — Ch. Bigot : M. Meissonier. — (6 septembre). G. Charmes : La marine de guerre et la guerre maritime d'après M. Gougeard. — Mercier : L'enquête parlementaire sur la situation économique. — (13 septembre). F. Sarcey : Comment je suis devenu journaliste. — L. Ulbach : Lisbonne. — Barine : Un roman américain; M. Edward Bellamy. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 août). Perrier : Les progrès récents de la géographie. — Mocquart : L'estomac des crustacés. — Croisiers de Lacviviers : Les terrains crétacés de l'Ariège. — (23 août). La vraie date de la mort de Diderot. — Ville : Emploi des engrais. — Du Claux : Le congrès d'hygiène industrielle de Rouen. — Renard et Krebs : Un aérostat dirigeable. — (30 août). Verneuil : La diathèse néoplasique. — De Varigny : Les microbes et leur rôle pathogénique. — (6 septembre). Les progrès de l'hydrographie en France. — Richet : La température des mammifères et des oiseaux. — Laussedat : Historique de la direction des ballons. — (13 septembre). Rochard : La valeur économique de la vie humaine. — Rosenthal : La transmission des actions réflexes. — Lacaze : Bouddha et sa doctrine religieuse. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (15 août). Louis Ratisbonne : Saint Louis. — G. Becker : Louis Meyer de Knonau et ses mémoires.

SCIENCE ET NATURE (16 août). La photographie en voyage. — L'insecticide du phylloxera. — Autographes de savants commentés par M. Desbarolles. — (23 août). Claude de Jouffroy. — Les eaux potables; les matières organiques. — Utilisation de la sciure de bois pour l'éclairage des usines. — (30 août). Algues et Bactéries. — Les fumeurs d'opium. — La paniconographie. — (6 septembre). L'électricité à domicile. — Le budget d'un voyage à pied. — La végétation à Madagascar. — (13 septembre). La navigation aérienne par l'électricité. — Cl. Bernard : Physiologie générale, fragments inédits. — La vérité sur la direction des ballons. — La vitesse des trains express. — Les quinquinas des Cordilières. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 août). Samion : Le recrutement et le budget. — De la Barre Duparcy : Un mot sur l'esprit militaire. — Général Wolff : Souvenirs d'un lieutenant du génie; l'Algérie en 1836. — Lehautcout : La campagne de l'armée du Nord en 1870. — (1er septembre). W. de Fonvielle : L'aérostat dirigeable de Meudon. — Souvenirs militaires du général baron Hulot.



PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 août au 15 septembre 1884)

DÉBATS. Août : *16*. De Pressensé : Deux pionniers de la civilisation chrétienne en Afrique : Livingstone et Casalis. 17. Essai sur la flore du pavé de Paris. 19, 26 et septembre : 2 et 9. Bourget : Notes sur l'Angleterre. 22. E. Bertin : *La femme française dans les temps modernes*, par Clarisse Bader. 23. H. Houssaye : *Le fils de Pierre le Grand*, par Melchior de Vogué. 27 et septembre : 10. G. Charmes, Franck : *Critique des systèmes de morale contemporaine*, par Fouillée. 28. De Parville : *De la phtisie bacillaire des poumons*, par Sée. 31. Mori : *La cour de l'impératrice Joséphine*, par Imbert de Saint-Amand. — Septembre : 5. G. Charmes : *Mme de Maintenon*, par Gréard. 14. G. Charmes : *A terre et à bord*, par le contre-amiral Aube.

XIXe SIÈCLE Août: 19. H. Fouquier : Correspondance de G. Sand. 25. Ch. Bigot : De Nittis. 26. Sarcey : Les *Maximes* de La Rochefoucauld. — Septembre : 9. Sarcey : *Correspondance inédite de Victor Jacquemont.*

ÉCHO DE PARIS. Août : 29. Hepp : *Chien-Caillou*. — Septembre : 8. E. Lepelletier : Les Balzaciens.

ÉVÉNEMENT. Septembre : 12. *La Patrie hongroise*, par Mme Adam.

FIGARO. Août : 21. Sarcey. 27 et septembre 10. G. Ferry : Souvenirs sur Th. Barrière. — Septembre : *6*. Seignelais : Les cadeaux d'une marquise. (Bibliothèque de la ville d'Auxerre).

FRANÇAIS. Août : 19. Le *Roman comique* de Scarron et Molière. 22. Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande. 23. *L'Épiscopat de Massillon,* par Blampignon. 29. Le ministère de Jean de Witt. — Septembre : 2. Les comédiens de Son Altesse d'Épernon. 5. Une nouvelle histoire de sainte Thérèse. 15. Les Français à Munich.

FRANCE LIBRE. Août : 18. G. Sand au théâtre. 22. Jules Verne. — Septembre : 5. L. Lacourt : M. Pailleron.

GAULOIS. Août : 17. Guy de Maupassant : La lune et les poètes, M. Mallarmé.

GAZETTE DE FRANCE. Août : 23. De Pontmartin : De Montalembert et Cornudet. 23. La misère et le vice à Londres. — Septembre : 6. De Pontmartin : Correspondance de G. Sand.

GIL BLAS. Septembre : 3. Nestor : La morale et les littérateurs.

LIBERTÉ. Août : 18. G. Sand d'après sa correspondance. 18. Le vieux théâtre ; Scarron auteur dramatique.

MATIN. Août : 25. Talmeyr : La littérature de demain.

MONDE. Septembre : 10. Lettres à un ami de collège publiées par Cornudet.

MONITEUR UNIVERSEL. Septembre : 1. Karr : A propos de statues. 3, 4. Madagascar. 8. Un romancier anglais : Ch. Reade. 9. Ch. de Montalembert et Léon Cornudet. 11. V. Fournel : M. P. Bourget et M. E. Montégut.

MOT D'ORDRE. Septembre : 11. A. Scholl : La société des gens de lettres.

NATIONAL. Août : 25. La misère à Londres.

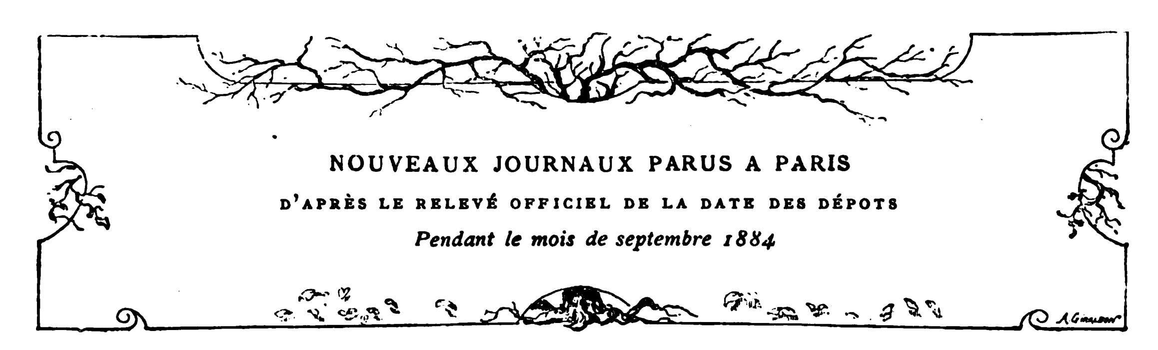
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Août : 16. Les livres de prix. 19, 21, 26. Doinel : Le pacte de famine. — Septembre : 4 Psychologie familière. 13. Les philosophes et l'Académie française au XVIII[e] siècle.

SIÈCLE. Août : 16. *Les grandes chasses au XVI[e] siècle,* par de la Ferrière. — Septembre : 1. *Œuvres* de Molière illustrées par Leman. 4. *Les finances de la France au XIX[e] siècle,* par Sudre.

TÉLÉGRAPHE. Août : 22. G. Sand, homme politique. 29. *Essai sur le génie dans l'art,* par Séailles.

TEMPS. Août : 17. Deux portraits de Corneille. 19. Duguay-Trouin. 19. Les bibliothèques municipales de Paris. 19. Vernier : La scismographie et les mouvements du sol. 20. Rambaud : Un ministre de la guerre sous Louis XVI ; le comte de Saint-Germain. 21. Bossert : Un romancier autrichien : *Honneur*, par Ossip Schubin. 23, 24, 26, 27, 28, 29, 30 et septembre : 10, 11, 13, 15 : Marc-Monnier : Un aventurier italien : Gorani. — Septembre : 2. Recherches sur l'ozone.

UNIVERS. Août : 18. Une traduction française rationaliste de la bible. 19. Campian, tragédie. 30. La question de l'inspiration des Livres saints.



NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de septembre 1884

1. *Revue vinicole et agricole des viticulteurs de France et d'Algérie.* In-8°, 24 p. à 2 col. Paris, imp. Wattier. Bureaux, 54, rue des Martyrs. Abonnements : un an, 20 francs. Le numéro, 5 francs. Mensuel.

L'Est-Journal, organe des intérêts locaux des X[e], XI[e], XII[e], XIV[e] et XIX[e] arrondissements de Paris. In-18, 12 p. à 2 col. Paris, imp. Oziou. Bureaux, 395, rue des Pyrénées. Abonnements : un an, 4 francs. Le numéro, 10 centimes. Bi-mensuel.

2. *L'Anti-Bavarde,* paraissant le jeudi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Duvau. Bureaux, 19, faubourg Saint-Denis. Abonnements : un an, 12 francs. Le numéro, 15 centimes.

Le Matin français, journal politique quotidien. In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Lucotte. Bureaux, 143, rue Montmartre. Le numéro, 10 centimes.

3. *Le Divorce,* journal hebdomadaire paraissant le dimanche. In-4°. 4 p. à 4 col. Paris, imp. Chemin. Bureaux, 74, rue de la Folie-Méricourt. Abonnements : un an, 6 francs, 3 mois, 4 francs. Le numéro, 10 centimes.

10. *Le Métropolitain de Paris.* In-folio, 4 p., fig. Paris, imp. Balitout. Bureaux, 15, rue Michel-Ange. Abonnements : un an, 30 francs. Le numéro, 30 centimes. Paraît le dimanche.

Le Petit patriote, journal quotidien. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Cusset, 16, rue du Croissant. Abonnements : un an, 18 francs. Le numéro, 5 centimes.

17. *Le Pipelet.* In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Chérie. Bureaux, 40, rue Hallé. Abonnements : un an, 3 francs. Le numéro, 10 centimes. Bi-mensuel.

18. *L'Assurance commerciale.* In-4°, 4 p. à 4 col. Le numéro, 10 centimes.

La République argentine, organe international pour le développement des intérêts commerciaux, agricoles, industriels et financiers. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 23, rue de Bruxelles. Abonnements : un an, 25 francs. Le numéro, 15 centimes.

21. *Le Franco-Algérien*, paraissant le jeudi. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Perreau. Bureaux, 48, boulevard Magenta. Abonnements : un an, 10 francs ; 6 mois, 6 francs.

23. *La Sorbonne électorale*, organe du groupe électoral socialiste du quartier de la Sorbonne. In-18, 14 p. Paris, imp. Adam. Le nnméro, 5 centimes.

La France laborieuse, écho du commerce national paraissant tous les samedis. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, Imp. Nouvelle. Bureaux, 22, rue de Fleurus. Abonnements : un an, 10 francs ; 6 mois, 6 francs. Le numéro, 20 centimes.

Les Menaces de Jean Gueule. In-16, 16 p. Paris, imp. Guillemin. Bureaux, 14, rue de l'Essai. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes. Paraît le samedi.

30. *La Verge*, organe des agents et employés des diverses administrations. Paraissant le samedi. Petit-in-4°, 4 p. à 3 col. Bureaux, 27, rue Monge. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes.

Sans date. *La Tribune des concerts*. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Derenne. Bureaux, 22, rue Soufflot. Le numéro, 15 centimes. Spécimen.

L'Échange, organe spécial des organes et des ventes. Paraît le 1er et le 15. In-4°, 4 p. Paris, imp. Denolly. Bureaux, 5, rue de Provence. Abonnements : un an, 12 francs. Le numéro, 20 centimes.

Le Novateur. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 13, rue Monsigny. Abonnements : un an, 80 francs. Le numéro, 10 centimes.

Journal des Cocus, organe des hommes mariés. In-4°, 4 p. à 3 col. Papier jaune. Paris, imp. Aubineau.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

France : *Outrages aux bonnes mœurs, M. Tumin. — Presse, Co-gérants.*

FRANCE

Outrages aux bonnes mœurs. — M. Tumin.

M. Tumin, libraire, passage de l'Opéra, 18, galerie de l'Horloge, a comparu le 30 août dernier devant la 9e chambre correctionnelle, présidée par M. Saffers, sous prévention d'outrages aux bonnes mœurs, comme ayant vendu, exposé et mis en vente un nombre considérable de lithographies et gravures obscènes.

Il est Alsacien, n'a pas opté pour la nationalité française, a été traduit en 1871 devant le Conseil de guerre pour participation à l'insurrection et acquitté.

Voici ce que porte le rapport du commissaire de police :

A plusieurs reprises, il a été signalé comme se livrant à la vente d'ouvrages obscènes et condamnés, et plusieurs fois, le gardien du passage a dû lui faire des observations, parce qu'il exposait dans sa vitrine des ouvrages avec gravures par trop libres, entre autres les *Amours de Bacchus*.

Le sieur Tumin a une clientèle toute spéciale de bibliophiles et d'amateurs de curiosités littéraires et d'ouvrages obscènes. Il reçoit peu de clients dans son magasin et traite presque toutes les affaires par correspondance. Sa clientèle, plus nombreuse en province qu'à Paris, est tenue au courant des ouvrages mis à sa disposition au moyen d'un catalogue mensuel, véritable journal, lequel contient l'indication souvent trop peu gazée des titres des livres ou gravures mis en vente.

Voici ses explications :

Je ne suis pas dans la catégorie de ces libraires qui mettent à la disposition du public, à des prix peu élevés, des dessins érotiques dont ils font un véritable déballage. Je vends à des prix, tous relativement élevés, de véritables objets d'art, cotés 500, 1,000, 1,500 francs même, ainsi qu'en fait foi le catalogue que je publie depuis des années.

Dans ces conditions, les œuvres que je vends doivent être considérées, je le répète, comme des œuvres d'art plutôt que comme des objets appartenant au commerce.

Mon catalogue n'est adressé qu'aux bibliophiles et collectionneurs sérieux, dont quelques-uns, que je pourrais citer, sont des députés.

C'est tout à fait par hasard que quelques catalogues se sont trouvés dans la boîte, à l'extérieur de la boutique ; mais en admettant qu'un passant, après avoir pris lecture de ce catalogue, m'eût demandé un ouvrage ou des dessins érotiques, je lui eusse certainement répondu, ne le connaissant pas, que l'ouvrage ou le dessin demandé était déjà vendu, mon habitude étant de ne livrer des œuvres de ce genre qu'à des personnes connues de moi pour être des collectionneurs.

M. le substitut *Damiron* a soutenu la prévention.

Me Corne, avocat, a présenté la défense du prévenu.

Le tribunal a condamné M. Tumin à un mois de prison, 500 francs d'amende, et a ordonné la confiscation de toutes les pièces saisies.

Presse. — Co-Gérants. — Responsabilité du non-signataire du Journal.

La loi sur la presse du 29 juillet 1881 n'a pas interdit à un journal d'avoir plusieurs co-gérants ; mais celui seul qui a signé un numéro du journal est responsable des délits que contient ce numéro.

D'où il suit qu'une Cour d'appel a eu tort de déclarer valable la citation donnée à celui des gérants qui n'a pas signé ; cette citation n'est valablement donnée qu'au co-gérant signataire.

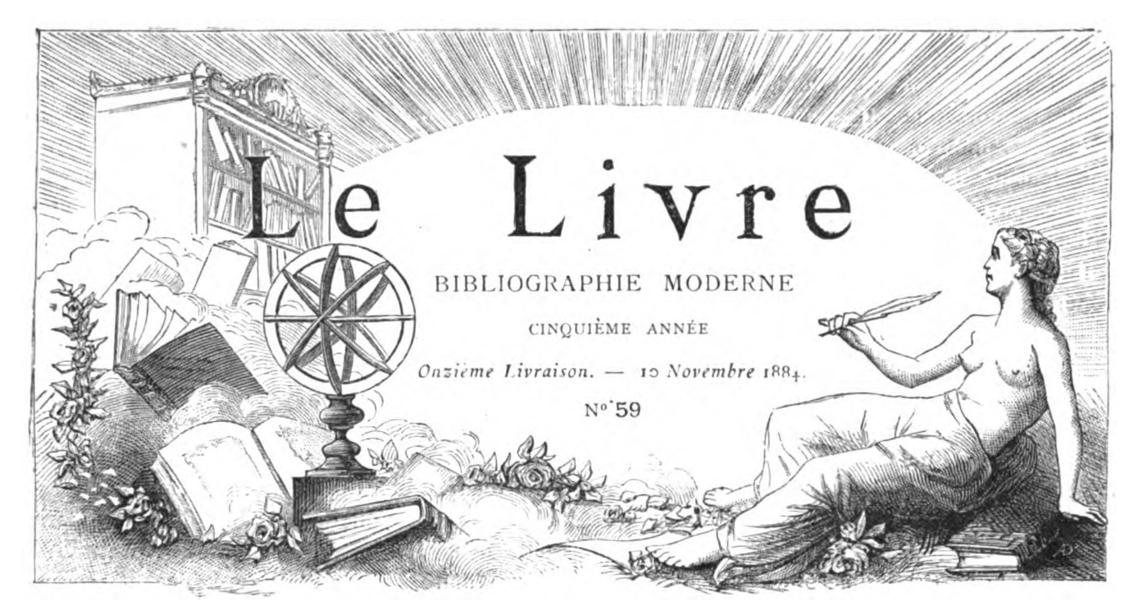
Cassation, sur le pourvoi du sieur Schwob, gérant des journaux le *Phare de la Loire* et le *Petit Phare*, de l'arrêt de la Cour d'appel de Rennes, chambre correctionnelle, du 18 juin 1884, dans l'affaire des époux David père et mère, et renvoi devant la Cour d'appel d'Angers.

M. le conseiller Poulet, rapporteur, *M. Ronjat*, avocat général, conclusions conformes. Plaidant : *Me Bouchié de Belle*.

Cour de cassation, Ch. criminelle ; Bulletin du 16 août 1884.



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Paul Lacroix, par Octave Uzanne. — **Le Mouvement littéraire, par** Édouard Drumont. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Livres d'amateurs. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Sciences politiques et sociales. — Sciences naturelles. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

PAUL LACROIX

(BIBLIOPHILE JACOB)

Paul Lacroix et son secret de la vie. — La salle des manuscrits à la Bibliothèque de l'Arsenal. — Les pressentiments d'un homme de lettres vaincu. — Son origine et ses débuts littéraires. — Ses œuvres théâtrales. — Les Soirées de Walter Scott à Paris. *— Un adolescent octogénaire. — L'amour des dédicaces. — Un rondeau de* Quand j'étais jeune. *— Le concours de l'*Histoire de Soissons. *— Essai bibliographique de 1840 à 1850. Une* Histoire de la Prostitution. *— Les dernières œuvres. — Discours d'Édouard Thierry. — L'Homme-livre. — Un quatrain de Colletet. — Paul Lacroix collaborateur d'Alexandre Dumas père. — Le publicateur et le philologue. — Le Bibliophile chez lui. — Son cabinet de travail. — Les dîners à l'Arsenal. — Quelques souvenirs. — Livres en préparation et projets littéraires du Bibliophile Jacob. — Que deviendront ses manuscrits?*



IEN que ce soit pour moi une pieuse mission que de rendre ici publiquement hommage au grand bibliophile qui vient de disparaître, et alors même que la philosophie de Sénèque m'invite à donner plus d'éloges à la vie de ce glorieux travailleur que de larmes à sa mort, j'avouerai que rien ne me paraît plus pénible que le devoir que je vais remplir dans l'angoisse des regrets superflus, au milieu d'un accablement de tristesse qui voile de deuil les affections du cœur et les souvenirs de l'esprit.

« O Dieu! s'écrie justement Byron, c'est chose terrible de voir s'envoler une âme d'ici-bas! » — Le pauvre cher bibliophile Jacob, qui vient de quitter le néant de la gloire humaine, était mieux que le collaborateur de cette revue; depuis plus de dix ans, je le considérais, à bon droit, comme un ami à toute épreuve, comme un guide sûr et dévoué, comme le plus fin et le plus indulgent

conseiller, et aussi, me semblait-il, comme un apôtre immortel de cette science bibliographique qu'il avait, sinon fondée, du moins largement vulgarisée dans l'Europe savante, et principalement dans ce pays, qui doit à son initiative la restauration de nos plus curieux monuments littéraires.

Immortel n'était-il pas, aux yeux de toute notre génération? — Il s'était donné des cheveux blancs et prêté des allures séniles de si bonne heure, à cet âge où tant d'autres eussent fait parade de leur adolescence, qu'on pourrait dire, au rebours de la loi commune, que la jeunesse lui venait avec les années, et que l'enjouement de son esprit, l'exquise bonté de son cœur décorrugeaient chaque jour davantage les rides de son front. — « Le grand secret de la vie, répétait-il souvent, est de tirer tout le parti possible des âges par lesquels nous passons; il faut avoir les fleurs et les fruits. » Il paraîtrait qu'il eût commencé par les fruits, tant sa jeunesse était fleurie de gaieté, parfumée de bonté, sans cesse rafraîchie sous la rosée du travail, radieusement épanouie dans l'amour des lettres et des lettrés. Que d'abeilles vivaient de la floraison de sa science! que de petits papillons même butinaient le suc de son érudition souple, accorte, profonde et variée à l'infini!

Aucun de ses amis n'aurait pu penser que la mort oserait frapper si vite ce robuste forgeron de la pensée, dont le doux visage reposé rayonnait de sourires et de grâce serviable. Dans la grande salle des manuscrits, à l'Arsenal, où il donnait audience les mardi et vendredi de chaque semaine, il montrait l'adorable politesse galante d'un Boufflers jointe aux bienveillances délicates, à la courtoisie vénérable d'un Bernardin de Saint-Pierre. Penché sur son pupitre, en pleine lumière, il compilait, compilait, compilait quelques tomes de ces vieux manuscrits de Conrart dont il dressa le catalogue. Sa chevelure idéalement blanche, frisée avec soin, et l'affabilité de son expression souriante frappaient d'abord le visiteur; car à peine la grande porte vitrée tournait-elle sur ses gonds que le bibliophile, levant la tête, interrogeant déjà avec joie l'ami qui le venait surprendre. Tout aussitôt, il avançait un siège près de l'immense cheminée Louis XV; les deux mains tendues, il installait son hôte, et, sans montrer la moindre humeur pour son travail interrompu, il le questionnait à voix basse; rose, heureux, pimpant, pétillant de gaieté, presque caressant dans sa bonté parfaite. Au milieu de cette vaste salle blanche, toute lambrissée de superbes boiseries en rocailles et ornée de dessus de porte, camaïeux allégoriques dans la manière de Boucher, le vieux conservateur à perruque à marteau semblait un jeune patriarche du livre, peint par La Tour ou plutôt par Longhi. Dans le silence du travail, sa voix bruissait doucement, comme en un confessionnal; on sentait aussi qu'il confessait, qu'il conseillait, qu'il encourageait, qu'il guidait les esprits et même aussi les cœurs. Sur toute question de littérature, il était expert et passé maître... S'agissait-il d'un livre à consulter, il se levait aussitôt, courait à travers les salles, saisissait une échelle, la dressait sans faire d'erreur contre le casier visé, grimpait avec une ardeur toute juvénile, soufflait sur la tranche poussiéreuse du bouquin convoité, et revenait, alerte, dans son bonheur d'obliger et d'être utile. Tous ceux quil'ont approché, aimé, apprécié, songeaient qu'avec une telle vitalité de science, une telle fringance de dévouement, il devait vivre nonogénaire, sinon centenaire, et bien qu'il coquetât avec sa vieille ennemie, la goutte, plutôt qu'il ne la combattit, ses aveux de maladie laissaient assez sceptiques ses plus affectueux confidents.

Il y a sept semaines, il m'écrivait cette dernière lettre, s'excusant de ne pouvoir envoyer au *Livre* divers chapitres de ses *Souvenirs littéraires :*

« J'ai été atteint par une crise pulmonaire, lorsque je m'étais remis pour vous au travail, en écrivant *les Révélations sur les voleurs et destructeurs de livres;* mon Lassailly était aussi en bon train... Mais voilà bien les projets de ce monde!... Je suis malade et, si je m'en crois, très malade; je suis tombé dans l'anéantissement et ne serais pas capable d'écrire deux pages. Le médecin *Tant mieux* dit que tout ira bien et que je serai bientôt ce que j'étais... *n'en croyez pas un mot.* Un homme de lettres détraqué a bien de la peine à se remettre sur pied. »

Au reçu de ce mot, je ne fus point pessimiste; je pensai que la vaillance de son esprit peuplé de projets littéraires, que l'ardeur de son cœur heureux de battre mettraient de nouveau en déroute le mal qui le terrassait et dont il se jouait de coutume avec la verdeur et la gaieté de Fontenelle. — Hélas! sa clairvoyance ne s'était point trompée. En quittant son cabinet de travail, le bibliophile Jacob disait un éternel adieu à la vie; en laissant tomber sa plume, il sentit qu'il n'aurait plus d'arme de combat contre la mort. Du jour où ce formidable producteur ne se vit plus revivre dans le mirage de sa pensée écrite, dès l'heure où les épreuves d'imprimerie lui firent défaut, il perdit pied et lâcha la rampe, selon son mot. Il fut vaincu... La goutte, qu'il avait narguée si longtemps, lui remonta au cœur et l'étouffa.

***

Louis-Paul-Benoît-Philippe Lacroix naquit à Paris, le 27 février 1806. Il sortait d'une famille où la littérature était tenue en honneur; son aïeule

avait publié un roman dans le goût du Directoire, intitulé : *Constance ou le Danger des préventions maternelles,* et son père avait produit deux poèmes bonapartistes et un roman d'aventure sous le titre : *Ladouski* et *Floriska,* dont Guilbert de Pixerécourt tira plus tard son mélodrame des *Mines de Pologne*. Dès le plus jeune âge, Paul Lacroix sentit cette vocation littéraire exclusive et dominatrice qui fait braver les pensums et le séquestre; en sixième, il griffonnait déjà une manière de roman, dans la tonalité sombre d'Anne Radcliffe, dont le meurtre et le brigandage alimentaient tous les chapitres; en rhétorique, il se donna carrière dans le drame historique, dans le vaudeville et le mélo; le titre d'une des œuvres de cette adolescence féconde a seul survécu; c'est celui d'une pièce bouffe qui devançait *la Belle Hélène* et *Orphée aux enfers* : cela se nommait *les Dieux remis à neuf* et ne vit pas plus les feux de la rampe que le *Richard Cœur d'Éponge* de Balzac. A dix-huit ans, à peine échappé du collège, le futur bibliophile, très épris de notre vieille poésie, dont il s'était passionnément nourri de préférence aux anthologies classiques, publia une édition des *Œuvres complètes de Clément Marot*, en trois volumes in-8°, chez le libraire Rapilly; entre temps, il écrivit pour une petite feuille obscure, *la Lorgnette*, une série d'articles satiriques et de poésies qui révélaient des aptitudes littéraires très profondes et variées, sinon très originales. En 1825, après avoir édité son premier roman historique, *l'Assassinat d'un Roi* (2 vol. in-12), où il met en présence Louis XV et Damiens, il présente sans aucun succès un livret d'opéra relatant un épisode de la lutte de Charlemagne contre les Saxons, sous le titre de *Witikind*, à un concours proposé par le ministre Sosthène de la Rochefoucauld, puis il entra avec Le Poitevin Saint-Alme pour faire vaillamment ses premières armes dans *le Figaro,* que Maurice Alhoy et Étienne Arago avaient récemment fondé. — Vers cette époque, il fit ses dernières tentatives théâtrales, à savoir : une comédie en trois actes, intitulée *Nuit et matin*, présentée à Frédéric du Petit-Mère, alors directeur de l'Odéon, qui la refusa et qui demeura inédite, et *la Charade,* comédie en un acte et en vers, à cinq personnages dont le sujet était tiré de *Faublas,* qui faillit entrer en répétition, et que le bibliophile recueillit par la suite dans ses mélanges de littérature. Son ultime grand effort vers la scène fut *la Maréchale d'Ancre*, dont les rôles furent distribués à l'Odéon, en 1828, un peu avant la représentation de l'éclatant *Henri III* de Dumas, et que la censure fit retirer. Paul Lacroix, dans un avertissement qu'il mit en tête de ce remarquable drame historique en cinq actes et en vers, publié en 1836, s'écrie philosophiquement :

« Je donne mon drame, qui n'a pas été joué et qui aurait peut-être produit quelque effet, et je dis avec joie un éternel adieu au théâtre... Au reste, ajoute-t-il, j'en ai vu assez de cette vie de coulisses, de censure, de dégoûts, de noirceurs et de misères pour faire là-dessus quelque chose de mieux qu'une préface. A propos de censure, on saura seulement que *la Maréchale d'Ancre* a failli être mise à l'index au moment de la représentation, parce que ce scélérat de Luynes avait le malheur de figurer dans l'histoire et dans le drame, et qu'un des censeurs avait le bonheur de dîner chez l'honnête M. de Luynes, duc et pair de France. »

Si un jour on publie, ce que j'espère bien, un volume entier sur *Paul Lacroix et son œuvre,* il sera curieux d'étudier ce singulier drame et d'en montrer les qualités prime-sautières et la belle allure romantique. Tout le début de la scène première rappelle la manière de Hugo et donne la sensation capiteuse des vers du maître.

***

Dans les quelques lignes qui précédent, je me suis efforcé de coordonner avec concision les essais de Paul Lacroix et de montrer ses tâtonnements littéraires, ses arlequinades turbulentes, qui sont comme le prologue de sa prodigieuse activité. Ce n'est guère qu'en 1829 qu'apparaît le bibliophile Jacob, membre de toutes les Académies, qui allait tenir une place si prépondérante dans ce grand mouvement de renaissance romantique dont, durant vingt années, le public fut idolâtre. Ce fut dans *le Mercure* du XIXe siècle que le jeune dramaturge vaincu fit paraître ses premières chroniques de lettré, qu'il devait compléter par la publication, chez Eugène Renduel, des *Soirées de Sir Walter Scott à Paris,* deux volumes en 1829. De ce moment, cet adolescent de vingt-trois ans se grima en octogénaire; il emprunta au père Louis Jacob, illustre bibliographe du XVIIe siècle et créateur en quelque sorte de la science bibliographique française, le pseudonyme qu'il ne devait plus quitter, et, joignant à ses initiales le nom patronymique de son célèbre prédécesseur, il sut en conserver la configuration traditionnelle de *P. L. Jacob, bibliophile.*

Reproduisons quelques parties de la notice amusante qu'il écrivit sur lui-même au début de ce premier roman de valeur qui lui acquit une réputation, consacrée par plus de quinze éditions du même ouvrage; c'est un chef-d'œuvre de supercherie dans le genre de l'autobiographie :

Je suis bien vieux, y écrit-il, et si je ne fais pas aujourd'hui mon article nécrologique, personne ne

s'en chargera demain; car moi qui connais tout le monde, je ne suis connu de personne...

Je naquis en 1750, et serais fort en peine de dire le mois, le jour et l'heure, vu que le maudit registre où un sacristain, lunettes sur le nez, avait pris acte de ma naissance, servit pendant la Révolution à faire des cartouches et causa la mort de plus d'un pauvre diable. C'est au moins fort désagréable de ne pas savoir au juste son âge, et j'ai donc raison d'en vouloir à l'Église. Elle avait bien affaire des actes de l'acte civil! passe pour les baptêmes et les confirmations.

Mon père, gros marchand de drap de la rue des Juifs, me laissa, au lieu d'éducation, une belle fortune, la fille de sa nièce et une vieille maison qui m'a donné goût aux antiquités.

Je me fis une éducation à ma manière; j'augmentai ma fortune, je pris pour gouvernante la fille de la nièce de mon père, et j'habitai la maison; partant, pas de maîtres, pas d'amis, pas de domestiques, pas de locataires. Je me trouve bien depuis soixante ans de ce régime d'égoïsme.

Et pourtant, j'ai vu la Pompadour, j'ai vu la Dubarry, j'ai vu Louis XVI, j'ai vu Robespierre, j'ai vu Bonaparte! A peine me suis-je ressenti de tous ces changements politiques, et le temps présent ne m'est pas meilleur que le temps passé, puisque tout se paie plus cher qu'autrefois. Du reste, je ne sais quel est le ministre actuel des finances ou le confesseur du roi; je n'ai pas besoin de le savoir.

Je suis comme le rat retiré du monde; j'ai bon feu, bonne table, bon lit; on serait content à moins. J'ai passé ma vie à m'instruire. Certes, la mort venue, ces belles connaissances ne me sauveront pas de la pourriture et des vers; mais, en attendant, je m'en trouve bien et je n'en veux pas pour moi davantage; à soixante-dix-neuf ans, on n'a pas de temps à perdre.

Après avoir parlé de sa bibliothèque choisie de trente mille volumes, reliés en maroquin et dorés sur tranche, et ayant avoué son ignorance des choses grecques, latines et arabes, le faux octogénaire fait sur lui-même l'étude psychologique la plus sincère et la plus curieuse :

Mon esprit, poursuit-il, s'est rencontré apte à une étude qui fut longtemps abandonnée aux Bénédictins. Je veux parler de la langue du moyen âge, dont je fais mes délices; je m'y suis acclimaté au point que souvent je croirais volontiers être né avec elle. Est-ce caprice? je ne le pense pas, car avant de se plaire à cette langue morte et comme enfouie dans de gothiques manuscrits, il faut apprendre à lire une écriture qui ne ressemble pas mal à des caractères sanscrits. Mais on aime à se distinguer du vulgaire, et M. Lacurne de Sainte-Palaye me répétait souvent : « Notre moyen âge aurait pour nous la moitié moins d'attraits s'il était plus connu; mais, Dieu merci, c'est une mine qui ne sera pas épuisée de longtemps. »

Je l'avouerai à ma honte, je préfère Rabelais à Homère et tous les vieux romans de *Lancelot* et du *Renard* me semblent de l'Arioste, ou mieux encore. Les tensons des troubadours se rapprochent souvent de la fadeur fleurie et galante de MM. les chevaliers Dorat, Bertin, Parny, qui n'étaient rien moins que de l'ancienne chevalerie; mais, en revanche, les trouvères de la langue d'*oil*, trop dédaignés qu'ils sont, me semblent de vrais poètes dans leurs *lais*, où la naïveté s'unit à l'imagination. Rutebeuf m'agrée autant qu'un classique du grand siècle.

Mais, je le dirai à qui voudra l'entendre, Rabelais pour moi est tout, et je chéris jusqu'à ses défauts. L'habitude rend aveugle, et voilà bien des années que je le relis, quoiqu'il soit tout entier dans ma mémoire; c'est de la passion si vous voulez, mais, à l'exemple du cardinal Du Bellay, j'ai un singulier mépris pour quiconque n'a pas lu *le Livre*.

Il est impossible que cet amour des anciens n'empiète pas sur celui des modernes; j'estime, j'admire même un auteur récent, mais avec telles restrictions qui me conviennent; j'oppose toujours ceux-ci à ceux-là, Rabelais à tous; Froissart et Monstrelet à MM. Vertot et Anquetil; Pierre Blanchet, auteur de *la Farce de Pathelin*, à Regnard; Robert Wace à M. le comte de Tressan; Clément Marot à La Fontaine; ainsi des autres. A dire vrai, les points de comparaison me manquent souvent, et, pour ne pas donner tort à mes vieux écrivains, je suis forcé d'oublier quelques-uns des nouveaux. Molière et M. de Voltaire sont difficiles à détrôner; mais je me console en faisant entrer, bon gré, mal gré, dans mon parti Montaigne et le grand Corneille.

Le cher bibliophile n'est-il pas tout entier dans ces dernières lignes et ne doit-on pas s'étonner de lui avoir vu conserver la même ardeur juvénile et les mêmes sentiments de 1829 jusqu'à l'extrême limite de sa vie ?

Les Soirées de Walter Scott eurent un succès retentissant. Le public y trouva un genre de composition historique aisé, spirituel et entièrement nouveau. La même année, Paul Lacroix publia en outre, sans les signer, les *Mémoires du cardinal Dubois* (4 vol. in-8°) et les *Mémoires de Gabrielle d'Estrées* (4 vol. in-8°), dans cette collection de *Mémoires sur les cours de France*, que Mame et Delaunay firent paraître sous sa direction et celle d'Amédée Pichot, il faut encore citer un roman oublié des bibliographes, *le Couvent de Baïano*, qui vit le jour en 1829.

Au cours de la fameuse année 1830, P. L. Jacob composa *les deux Fous*, histoire du temps de François Ier (2 vol. in-8°), dont Delloye et Lecou furent les éditeurs. En 1831 parurent : *le Roi des ribauds* (2 vol. in-8°), *Un Divorce*, histoire du temps de l'empire (1 vol. chez Renduel), les *Contes du bibliophile Jacob à ses petits-enfants* (2 vol. chez Louis Janet). De ce moment, il semble que la production de cet hercule du travail ne doive plus s'arrêter. Les romans-histoires, les romans de mœurs, les contes et nouvelles se succèdent sans interruption, d'après un plan bien tracé, mûri à loisir, et qu'il est intéressant d'étudier, car il romantise l'histoire de France à travers tous les règnes, de 1437 à 1825. Bien que ce fécond écrivain alimentât plusieurs éditeurs tels que Renduel, Janet, Mame, Lecou et Dumont,

tous ses ouvrages avaient le même format et affectaient le même type. Sur le titre de chacun d'eux se lisait cette épigraphe d'Étienne Dolet : *Livres nouveaulx, livres vielz et antiques*, et en tête de chaque volume, fidèle à l'ancienne tradition, le bibliophile écrivait une longue dédicace à l'un de ses plus proches amis, pour y consigner ses affections et y noter ses observations sur la vie et les mœurs du jour. A l'aide de ces dédicaces on reconstituerait une véritable autobiographie de ce grand amoureux du livre; car tout s'y trouve, aussi bien les sentiments intimes que les opinions sur les hommes et les choses du jour, les paradoxes et les vérités, les observations vivantes et les portraits esquissés en quelques traits. La dédicace semblait à Paul Lacroix un des derniers reflets de la royauté des gens de lettres, et il y était à l'aise pour dispenser l'éloge ou le blâme, y encadrer ses sentiments d'amour ou de dédain, et s'y reposer de la pénible comédie où l'on porte le masque littéraire pour le divertissement du public. Dans la plupart de ses épitres dédicatoires à Jehan Duseigneur, à Listz, à Sainte-Beuve, au baron Taylor et à son frère Jules Lacroix, l'historien-romancier montre son cœur à nu et ne craint point de soulever le voile de sa pensée. Nous retrouverons plus tard l'esprit de ces dédicaces, lorsque, l'œuvre envisagée, je pourrai faire apparaître l'homme excellent que les lettres viennent de perdre. Je reprends donc la nomenclature bibliographique de ses publications successives.

En 1834, le bibliophile Jacob termina un grand nombre d'ouvrages : *La Danse macabre*, histoire fantastique du xve siècle (1 vol. in-8°, Renduel); *Vertu et tempérament*, histoire du temps de la Restauration (2 vol., Renduel); *Convalescence du vieux conteur* (1 vol. in-8°, Louis Janet), et *la Perle* ou les femmes littéraires, choix de vers et de prose féminine, depuis le xve siècle jusqu'à nos jours. L'année suivante, apparurent *les Francs Taupins*, histoire du temps de Charles VII (Renduel, 3 vol. in-8°) et *Quand j'étais jeune*, souvenirs d'un vieux, recueil charmant d'excellentes nouvelles qui débute par ce joli rondeau du vieil auteur de vingt-sept ans :

Quand j'étais jeune (il me semble souvent
Que je le suis encor comme devant),
Le moyen âge échauffait peu mon zèle,
Moi qu'une femme emportait après elle
D'un seul regard, comme une feuille au vent
Or, en plaisir, je passais pour savant
Et mes amours s'en allaient se suivant
Avec Emma, Rose, Louise, Adèle,
Quand j'étais jeune!

Mais l'amitié, que d'un culte fervent
Trésor à toi, j'amasse en la couvant
Sainte amitié, dont tu m'es le modèle
Plus que l'amour jouissante et fidèle,
Jamais au cœur ne m'entra plus avant
Quand j'étais jeune!

Dans le courant de 1834, Paul Lacroix fit imprimer sa grande *Histoire du XVIe siècle en France*, en 4 vol. in-8°, dont la totalité de l'édition fut si malheureusement détruite par l'incendie de la rue du Pot-de-Fer, laissant l'infatigable écrivain dans un état voisin de la détresse.

En 1835, il redouble d'activité et publie coup sur coup *le Bon vieux temps*, suite des *Soirées de Walter Scott* (Dumont, 2 vol. in-8°); *la Folle d'Orléans*, histoire du temps de Louis XIV (Renduel, 2 vol. in-8°): *Médianoche* (2 vol., Dumont).

L'année 1836 fut plus fertile encore et se chiffra par neuf ouvrages divers : *l'Origine des cartes à jouer*, chez Techener; *Pignerol*, histoire du temps de Louis XIV (2 vol., Renduel); *Mon grand fauteuil*, 2 vol.; *l'Homme au masque de fer* (1 vol., Magen); *Une femme malheureuse* (fille-femme) (2 vol., Dumont); *les Aventures du grand Balzac*, histoire du temps de Louis XIII (2 vol.); *les Adieux des Fées* (1 vol. in-12, Desforges); *Promenades dans le vieux Paris* et *Suite de la convalescence du vieux conteur*.

Un roman conjugal, *De près et de loin*, écrit en collaboration avec Mme Paul Lacroix, sous forme épistolaire, parut en 1837 (en 2 vol. in-8°, chez Magen). Ce n'était pas là un recueil sentimental entièrement consacré aux peintures de l'amour légitime, mais plutôt un exposé métaphysique des relations de deux époux aux lendemains d'une lune de miel; une étrange étude des incompatibilités d'humeur d'un ménage qui s'observe, une sorte de *cave* crié aux intrépides fiancés qui pensent que l'amour sera éternel et suppléera à tout dans les rapports intimes de la vie à deux. — En cette même année, le Bibliophile entreprit, avec le jeune historien Henri Martin, *l'Histoire de Soissons, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, qui avait été mise au concours conformément au legs de 12,000 francs d'une vieille dame soissonnaise. Cet ouvrage considérable, en deux gros volumes in-8° (à Soissons, chez Arnould et à Paris, chez Silvestre et Techener), fut soumis au jury littéraire, obtint le prix, mais ce ne fut qu'après un procès plaidé le 27 août 1838 que les deux collaborateurs furent mis en possession de la somme intégrale, c'est-à-dire des quatre mille écus fixés par le testament de la donatrice.

Dans l'hiver de 1838, Paul Lacroix, épuisé par le travail, la poitrine atteinte, dut faire un voyage en Italie pour améliorer sa santé et prendre un repos nécessaire ; cependant divers volumes

firent leur apparition dans la librairie, sous cette date : *la Sœur du Maugrabin*, histoire du temps de Henri IV (2 vol. in-8°, Dumont), qui avait précédemment été publié en feuilleton dans *le Siècle;* secondement, *le Marchand du Havre*, histoire contemporaine (1 vol., Dupont), — *les Romans relatifs à l'histoire de France*, qui comprenaient la réimpression de quatre romans historiques, furent mis en vente également cette année par Lecou et Delloye, en 1 vol. grand in-8°, imprimé sur deux colonnes.

A son retour à Paris l'étonnant écrivain trouva moyen de livrer au public trois nouveaux ouvrages en 1839 : *la Chambre des poisons*, histoire du temps de Louis XIV (2 vol. in-8°, Magen); *Amante et mère* (Dumont, 2 vol.); *la Marquise de Chatillard* (Ambroise Dupont, 2 vol.). — On sentait qu'il avait fait un pacte avec la vie et le travail, car, à dater de cette époque, chaque année apporte son contingent d'ouvrages, et je ne saurais mieux faire que d'en dresser le tableau chronologique, sans m'attarder aux réimpressions et aux menues brochures.

1840

1° *Les Vieux Conteurs français* (12 vol., chez Martinon).

2° *Petites histoires pour la jeunesse*, racontées par le bibliophile Jacob.

3° *Les Papillons noirs*, recueil mensuel, in-32, 4 numéros de janvier à avril; à l'administration, rue Louis-le-Grand, 18; ce fut la première apparition du genre des *Guêpes*, de *la Veilleuse* et de *la Lanterne*. Ces quatre numéros parus sont très rares et encore très intéressants à lire.

1841

1° *La comtesse de Choiseul-Praslin*, histoire du temps de Louis XV (Dumont, 2 vol. in-8°).

2° *Le chevalier de Chaville*, histoire du temps de la Terreur (1 vol. in-8°, Dumont).

3° *Le petit Buffon illustré*, Paris. Didier, 4 vol. in-32.

1842

Le Singe, histoire du temps de Louis XIV (2 vol. in-8°. Dumont).

1843

1° *Un duel sans témoins*, histoire contemporaine (1 vol. in-8°, Dumont).

2° *La Nuit de noces* (2 vol. in-8°, Dumont).

3° *Les Va-nu-pieds*, histoire du temps de Louis XIII (2 vol. in-8°, Dumont).

4° *Le Siège de Gênes*, histoire du temps de Louis XII (2 vol. in-8°, Dumont).

5° *Histoire de la Régence de Philippe d'Orléans* (2 vol. in-8°, Dumont).

1844

1° *Une bonne fortune de Racine*, histoire du temps de Louis XIV (Dumont, 1 vol. in-8°).

2° *Récits historiques à la jeunesse*, illustrés par Gavarni, Tony Johannot et Gigoux. Paris, Martinon 40 livraisons.

3° *Le Fils du notaire* (1 vol. in-8°, Dumont).

1845

1° *Le Ghetto, quartier des juifs* (1 vol. in-8°).

2° *Réforme de la bibliothèque du roi*, réunion d'articles très vifs contre l'administration de la bibliothèque royale, qui firent sensation lorsqu'ils parurent dans *la Patrie* (1 vol. in-8°, chez Techener).

3° Cette même année, le bibliophile Jacob fonda avec E. Thoré *le Bulletin de l'Alliance des arts*, guide des amateurs de dessins, tableaux, estampes, livres, manuscrits, rédigé par les principaux bibliographes, artistes, archéologues, etc. et qui se continua jusqu'en 1847.

1846

L'Élite, livre des salons (chez L. Janet).

1847

Une nuit dans les bois (2 vol., Dumont).

1848

1° *Le Diadème*, album des salons (Janet).

2° *La Pervenche*, livre des salons (Janet).

1849

1° *La Dette de jeu* (1572) (Baudry, 2 vol. in-8°).

2° *Histoire de la Restauration* (Dufour et Malet, 1 vol. in-8°).

3° Réimpression à part de *le 24 Février*, drame en un acte de Werner, traduit en vers par Paul Lacroix.

1850

Histoire de l'orfèvrerie, joaillerie et des anciennes communautés et confréries de France et de Belgique (1 vol. in-8°, librairie archéologique). En collaboration avec Ferdinand Séré.

1851

1° *Les femmes d'Honoré de Balzac*, types, caractères, portraits, keepsake enrichi de gravures sur acier (1 vol. in-8°).

2° *Histoire de l'imprimerie et des arts et professions qui se rattachent à la typographie ;* en collaboration avec Édouard Fournier et Ferdinand Séré (1 vol. grand in-8°), second volume du *Livre d'or des métiers*.

3° *Histoire de la Prostitution chez tous les peuples du monde*, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, sous le pseudonyme de Pierre Dufour, membre de plusieurs académies et sociétés françaises et étrangères (6 vol. in-8°, le dernier tome parut en 1854); Séré, éditeur, et Martinon.

Le bibliophile Jacob ne reconnaissait pas volontiers la paternité de cet ouvrage, qui fit grand bruit; lorsque je lui en parlais, au début de nos relations, il souriait d'un air fin, semblant m'interroger... « Est-ce curieux, dites-moi ? l'avez-vous lu ?... il faudra que je lise cela. » Depuis, il mit moins de pudeur à m'avouer la part qu'il avait eue à cette remarquable compilation, qui est

plutôt dans la note de Parent du Châtelet que dans la donnée purement érotique et malsaine.

1852

Costumes historiques de la France (10 vol. in-8°, avec 640 gravures). Cette publication se termina en plusieurs années.

1853

Histoire politique, anecdotique et populaire de Napoléon III (4 vol. grand in-8° avec portraits, chez Dufour et Boulanger).

Paul Lacroix avait dû faire vers 1840, une *Histoire de Napoléon Ier et de la dynastie napoléonienne.* Il entretint longuement une correspondance à ce sujet avec Louis-Bonaparte, mais les événements de Boulogne mirent un obstacle à ce projet primitif, dont cet ouvrage est la conséquence.

1855

1° *Revue universelle des Arts,* publiée par Paul Lacroix, Bibliophile Jacob, revue faite avec la collaboration de Thoré et de nombreux critiques et archéologues. Elle forme 22 volumes in-8°, et parut pendant douze années consécutives.

2° *Crimes étranges du maréchal de Rays.* Cet ouvrage reparut par la suite dans la *Bibliothèque des curiosités,* chez Ad. Delahays.

1856-57

Mystificateurs et mystifiés (3 vol. in-32. Bruxelles, chez Schnée).

1858

1° *Les Secrets de nos pères, recueillis par le bibliophile Jacob,* 12 vol. in-16, chez Delahays, comprenant : l'Art de prolonger la vie, l'Art de conserver la beauté, l'Art d'expliquer les songes, l'Art d'écrire en chiffres, l'Art d'avoir de beaux enfants, l'Art de faire fortune, l'Art de gouverner les femmes, l'Art de trouver des sources, des mines, des trésors, l'Art d'être heureux en songe, l'Art de se guérir de l'amour, l'Art de se désopiler la rate, l'Art d'expliquer l'avenir. (3 vol. ont paru.)

2° *Histoire de la charpenterie* et des anciennes communautés et confréries de charpentiers, en collaboration avec Émile Bégin et Ferdinand Séré (Delahays, 1 vol. in-8°).

3° *Histoire de la coiffure, de la barbe et des cheveux postiches,* en collaboration avec Dulaure, Nicolaï, Alph. Duchesne, Ferdinand Séré, etc. (Delahays, 1 vol. in-8°).

4° *Histoire de la chaussure,* suivie de l'histoire drôlatique des cordonniers, en collaboration avec Alphonse Duchesne (Delahays, édition nouvelle en 1862).

5° *Curiosités de l'histoire du vieux Paris* (Delahays, 1 vol. in-12).

6° *Curiosités de l'histoire des arts* (Delahays, 1 vol. in-12).

1859

Curiosités de l'histoire des croyances populaires au moyen âge (Delahays, 1 vol. in-12).

Impressions de voyage en Italie, 1 vol. in-32, Bruxelles, Schnée, et Paris, 1 vol. in-18, Alliance des Arts.

Curiosités de l'histoire des mœurs (1 vol., Delahays).



A dater de 1860, l'œuvre purement originale du bibliophile Jacob, œuvre d'historien et de romancier, se fait moins abondante. L'érudit bibliothécaire se consacra, vers cette époque, presque exclusivement aux compilations, aux préfaces, aux catalogues, aux savantes éditions annotées, dont le nombre et la variété paraissent porter un défi aux bibliographes. Je citerai cependant encore : en 1860, *Croix et couronnes,* mélanges littéraires, Janet, et *La plus romanesque aventure de ma vie;* en 1861, *Ma République,* chez Delahays; en 1862, *Bons et braves cœurs, ou plus de peur que de mal,* chez Marcelin, et *Curiosités des sciences occultes,* chez Delahays; en 1863, la *Bibliothèque de Marie-Antoinette,* chez Gay; en 1864, l'*Histoire de la vie et du règne de Nicolas Ier,* empereur de Russie, ouvrage considérable en 8 vol., chez Hachette, dont le dernier tome parut en 1875, et qui devait former environ douze volumes. Enfin, de 1865 à ces dernières années, je mentionnerai les ouvrages suivants : *la Jeunesse de Molière,* 1 vol.; *Rabelais, sa vie, son œuvre,* 1 vol.; *Marion Delorme et Ninon de Lenclos,* 1 vol.; *l'Italie moderne,* 1 vol.; *les Secrets de beauté de Diane de Poitiers,* 1 vol.; *le Dieu Pépétius,* 1 vol.; *le Médecin de l'Opéra,* 1 vol.; *le Comte de Vermandois,* 1 vol.: *les Courtisanes de la Grèce,* d'après les auteurs grecs et latins, 1 vol.; *les Amours d'Horace,* 1 vol.; *les Émeraudes,* œuvres de littérature mêlées, 1 vol.; *les Turquoises,* contes et nouvelles, 1 vol.; *les Œuvres de Pierre Arétin,* traduites de l'italien, dont le tome Ier seul a paru; *les Lettres d'Héloïse et d'Abeilard,* traduites du latin, 1 vol.; *les Ballets et mascarades de la cour* sous Louis XIII et Louis XIV; *les Arts au moyen âge et à la Renaissance,* et toute la série d'ouvrages grand in-8° du XVIe au XIXe siècle, qui parurent régulièrement avec tant de succès chez Didot, à la fin de presque chaque année, de 1868 à nos jours, et dont le dernier fut *le Directoire et l'Empire.* J'ajouterai *Louis XII et Anne de Bretagne,* grand in-8° magistral publié par Hurtrel; *la Bibliographie moliéresque;* l'*Iconographie moliéresque* et la *Bibliographie analytique des œuvres de Restif de la Bretonne,* ces trois derniers gros ouvrages chez l'ancien libraire Fontaine, mort, lui aussi, il y a deux ans, et dont le fonds de livres rares s'écoule peu à peu à l'hôtel Drouot.

* * *

Dans cette nomenclature bibliographique hâ-



tive et cependant fort difficile à dresser, dans son état forcément incomplet, j'ai volontairement oublié les innombrables productions du bibliographe-annotateur, non moins que le journaliste intermittent et le catalographe de quelques-unes des plus belles bibliothèques du siècle. Paul Lacroix a touché à tout en littérature : il est peu de revues purement lettrées où il n'ait assidument collaboré; le *Bulletin du Bibliophile* de Techener, fondé en 1834, est rempli d'excellentes études critiques signées de son nom et qui n'ont pas été réimprimées ailleurs. De même, dans le *Bibliophile français* de Bachelin, dans l'ancien *Athenœum* de Didot, dans le *Bulletin du Bouquiniste* d'Aubry, dans tous les essais de magazines et de publications périodiques spéciales de ce temps, il a laissé de longues dissertations savantes que la postérité saura bien découvrir et remettre de nouveau en lumière.

Aucun homme n'aura remué plus de documents et ne se sera montré plus encyclopédiste dans l'universalité des connaissances littéraires. Il n'a rien dédaigné. Écoutons ce que disait de lui si éloquemment M. Édouard Thierry, dans un éternel adieu.

« Ce que le bibliophile Jacob a pu remuer de livres est incalculable, et jamais ses doigts frémissants n'ont cessé de les toucher avec une dilection respectueuse et caressante, fût-ce dans les plus humbles boîtes du bouquiniste indigent.

« Si le bibliothécaire est le serviteur des serviteurs du livre, il était à ce titre bibliothécaire par excellence. Avec la longue habitude et le commerce continuel qu'il avait parmi les livres, au milieu des magasins de toute librairie et des bibliothèques dispersées sous le marteau des commissaires-priseurs, il était plus que personne en état de diriger ou d'éclairer les recherches du lecteur studieux.

« Ajoutez une mémoire merveilleuse et trop remplie peut-être, pour qu'il ne s'y fît pas parfois un peu de confusion, une obligeance toujours prête, prodigue d'elle-même et pleine de grâce, une complaisance infatigable, heureuse de s'offrir, incapable de se refuser.

« On pouvait le consulter sur tout sujet et à toute heure. Il y avait toujours un renseignement, toujours un conseil, une lumière à tirer de sa lecture qui était si prodigieuse, de ses études, et, à défaut de ses études, de ses inductions hardies. Il a beaucoup travaillé, beaucoup produit, publié sans relâche, édité et réédité, plus composé de volumes que l'exagération même ne saurait l'imaginer en se jouant.

« Il n'a jamais pu faire un dénombrement exact ou seulement approximatif de ses productions en tout genre; il n'a peut-être pas moins fait produire autour de lui, il n'a pas moins indiqué de sujets d'études à entreprendre ou à reprendre, d'ouvrages à refaire ou à rééditer. Toute une clientèle attendait ses mardis et ses samedis, les jours où il était de service à la bibliothèque, pour venir auprès de son bureau et l'entretenir de projets, d'élucubrations, d'affaires de librairie dont il était le confident et le guide. Il faisait son bonheur de tous les services qu'il rendait, et cette clientèle d'obligés était sûre de le retrouver fidèlement à son poste.

. . . .

« Il a gardé jusqu'au bout, avec la jeunesse de l'esprit et de l'imagination, celle de la parole et de la voix, de la démarche et de toute la personne. Tel il avait commencé, tel il a fini : toujours le même feu, la même ardeur, la même facilité dans le travail, la même activité infatigable.

« Il était de cette vaillante génération qui s'éveilla, un jour, avec le douloureux sentiment du déclin de tout l'art français, à commencer par les lettres françaises, et refusa de se traîner plus loin dans la décadence. Ce fut un soulèvement généreux qui éclata comme une révolte et devint une révolution, disons mieux, une rénovation, une seconde Renaissance. Au grand étonnement d'une fière nation qui s'était accoutumée à régner sur l'Europe littéraire, par le génie au XVIIe siècle, par l'esprit au XVIIIe, on venait lui annoncer que sa suprématie n'était plus qu'une illusion de l'orgueil national, que le siècle vieilli avait perdu la règle du vrai et du beau, que tout était à recommencer, que tout était à refaire, et la jeune France se sentait capable de tout refaire, de tout recommencer.

« On recommença à la hâte. On courut à la découverte et à l'aventure. Il se fit deux mouvements à la fois; les uns se jetaient vers l'avenir, les autres se rejetaient vers le passé, tous d'accord pour rompre avec le présent et pour rattacher les nouveautés les plus audacieuses à la tradition la plus reculée.

« Le bibliophile Jacob fut de ceux qui, condamnant à son tour l'école académique, comme celle-ci avait condamné tout ce qui était antérieur au siècle de Louis XIV, osèrent rouvrir cette nécropole pleine d'ombre qui était toute la France des aïeux et y retrouvèrent la vie qu'on y avait murée. »

Paul Lacroix devint l'homme-livre par excellence, bien que rien en lui ne trahît le rat de bibliothèque grincheux et étriqué d'idées. Il avait l'esprit aussi large que son cœur était ouvert à toutes les miséricordes, mais il avait tant écrit, tant manié de feuilles typographiques, tant corrigé d'épreuves en première, en seconde, en bon à tirer et *en tierce*, qu'il s'était en quelque sorte identifié à la chose imprimée et que rien ne pouvait mieux le remettre en sensation vitale que la vue d'un livre fraîchement sorti des presses. Il comprenait si bien ce bizarre transformisme de ses facultés qu'un jour, voulant peindre ses délires et ses cauchemars, au cours d'une légère maladie, il écrivit :

Tantôt je m'imaginais découvrir des caractères d'imprimerie sur quelque partie de mon corps; tantôt je me dressais sur mon séant pour atteindre un volume qui n'était que de ma fantaisie; je déclamais mon catalogue en récitatif d'opéra, ou bien je jouais le rôle du commissaire-priseur dans une vente de livres. Une fois, je poussais l'extravagance jusqu'à me persuader que j'étais métamorphosé en manuscrit sur vélin, avec de belles lettres peintes et

des miniatures rehaussées d'or; en ce prétendu équipage, je ne laissais approcher aucune tisane qui pût endommager les merveilles de mes feuillets enluminés.

Ne devrait-on pas graver sous le portrait du regretté bibliophile le quatrain épigrammatique suivant, composé jadis par Colletet pour orner le cartouche mis au bas de la figure du fameux père Louis Jacob :

Dans les nobles traits de ce cuivre,
Voy Jacob, cet homme sçavant,
Si sa main n'y tient point de Livre
C'est que c'est un Livre vivant.

***

Celui qui entreprendra de donner une bibliographie méthodique et analytique de l'œuvre de Paul Lacroix assumera la tâche la plus lourde et la plus difficultueuse qu'on puisse imaginer. Peut-être aucun écrivain de ce siècle n'a autant produit, et le catalogue détaillé des écrits de ce gigantesque travailleur réclamera les honneurs d'un formidable in-8° de plus de quatre cents pages. Ni Balzac ni Dumas père ne présentent une production aussi touffue, une Babel de livres aussi colossale. Dans l'œuvre de Dumas père, dont je parle, il faut encore chercher le bibliophile Jacob. Il a fourni au roi du feuilleton le canevas d'un grand nombre de ses romans et a en partie composé, de 1848 à 1850, *les Mariages du père Oliufs, la Femme au collier de velours, Olympe de Clèves, la Tulipe noire, Ingénue,* et divers autres ouvrages de l'auteur des *Trois Mousquetaires.*

« Je suis un excellent *carcassier,* me disait-il parfois, me parlant de cette mystérieuse collaboration; il semble que je sois né pour faire des scénarios et bâtir des charpentes romantiques. Lors de mes rapports avec Dumas, non seulement je lui établissais le sujet de la plupart de ses romans d'aventure, mais encore j'habillais ses personnages, je les promenais à travers le vieux Paris ou dans les provinces françaises, à différentes époques. Dumas, ajoutait-il, était à chaque instant gêné pour donner un semblant d'exactitude à ses descriptions archéologiques; aussi m'envoyait-il ses secrétaires en toute hâte, tantôt me demandant l'aspect minutieusement détaillé du Louvre et de ses approches en 1600 ou 1630, tantôt m'implorant pour une esquisse du Palais-Royal en l'an VIII. J'ajoutais des *béquets* à ses manuscrits, je revisais ses épreuves, j'apportais partout un peu de lumière historique, j'écrivais à nouveau des chapitres entiers. »

L'imagination débordante du cher bibliophile était sans cesse en mouvement sur mille points différents, et Dumas ne fut pas seul son tributaire. Il y a quelques années, à propos de Rabelais, cet Homère bouffon qu'il adorait, il me parlait de faire jouer à l'Hippodrome, pour l'œuvre de la statue de Chinon, une pantomime féerique, écrite par lui, où il eût mis en scène Rabelais, Panurge, Pantagruel et tous les joyeux drilles de ce livre immortel. Il insista même quelque temps auprès de M. Wilson pour obtenir qu'il fût donné à Paris plusieurs représentations de cette féerie projetée au bénéfice du bronze de Chinon.

Quel auteur de notre littérature n'a-t-il pas abordé comme publicateur, annotateur, philologue et préfacier! Chez Delahays, chez Jannet, chez Daffis, chez Jouaust, Lemerre, Liseux, Quantin et chez vingt autres éditeurs de Paris et de la province, il apporta ses idées de réimpression de nos vieux auteurs, s'efforçant même de faire revivre les oubliés d'hier : Rabelais, Villon, Bonaventure Despériers, Marguerite de Navarre, Tabarin, Olivier Basselin, D'Assoucy, Merlin Coccaïe, Claude Le Petit, Cyrano de Bergerac, Brantôme, Desportes, Clément Marot et la plupart des poètes de la Renaissance, Maistre Pathelin, La Fontaine, Grimm, Diderot, Voltaire, Montesquieu et tous les auteurs de petits chefs-d'œuvre inconnus du XVIIIe siècle et quelques-uns du XIXe ont été, sous différentes formes, édités par ses soins. Molière surtout l'a occupé sans relâche durant ces vingt dernières années, et il laisse une *Collection moliéresque* composée de pièces rares et curieuses, que sa ferveur chercheuse a su exhumer à propos, pour la plus grande joie des fanatiques du maître réunis dans la chapelle ardente du *Moliériste.* Plus de deux cents notices signées de son nom enrichissent de nombreuses réimpressions d'œuvres littéraires publiées depuis 1860 jusqu'à nos jours.

***

On ne saurait donc embrasser en une étude de quelques pages le vaste ensemble de productions, d'idées, d'efforts, de génie spécial dont se compose la vie si remplie du bibliophile Jacob. On peut dire qu'il a épuisé les différents genres des connaissances humaines, et qu'il a dépassé, par le travail, les bornes que la nature a fixées à l'activité intellectuelle. Paul Lacroix joignait à une extrême facilité de conception et d'exécution une infatigable persévérance dans ses entreprises. Levé vers cinq heures, il se mettait à l'œuvre jusqu'à huit heures du matin. Il consacrait une heure à son coiffeur qui, régulièrement, venait le friser, le raser, l'éveiller pour ainsi dire à la vie extérieure; puis, jusqu'à l'heure du déjeuner, il reprenait son labeur. L'après-midi, lorsqu'il n'était pas de service aux manuscrits de l'Arsenal, il tra-

vaillait encore, il travaillait toujours, et souvent le soir il quittait le salon hospitalier de l'Arsenal, où tant d'anciens amis venaient égrener leurs souvenirs, pour aller s'enfermer jusqu'à minuit dans ce petit cabinet encombré et impraticable où il avait enmuré sa vie dans les livres depuis de si longues années.

Dans le logis qui lui était réservé à la bibliothèque de l'Arsenal, le cabinet était situé derrière la porte d'entrée. Lorsqu'on y pénétrait pour la première fois, on ne distinguait qu'une agglomération de livres, de journaux et de brochures, une sorte d'arrière-boutique de bouquiniste, où il semblait impossible à un écrivain, ami du confort moderne, qu'un homme pût vivre, penser et travailler à loisir. On cherchait avec peine un siège pour s'asseoir, et tout à coup d'un amas de paperasses la tête souriante du vieux bibliophile surgissait. Assis devant une petite table d'acajou recouverte de papier goudron, l'historien du moyen âge et de la Renaissance, penché comme un myope sur sa copie, écrivait fébrilement, d'une écriture menue, microscopique, presque indéchiffrable pour les compositeurs. La croisée, sans autres rideaux qu'un store pour les heures de soleil, s'ouvrait sur l'Entrepôt; dans le lointain brumeux, au-dessus du Jardin des Plantes, le Panthéon et le Val-de-Grâce s'étageaient sur les hauteurs de la Montagne-Sainte-Geneviève. Sur la cheminée, le buste du Paul Lacroix romantique de 1830 par Jehan Duseigneur; dans l'âtre, à terre sur les sièges, des cartons, des papiers, des livres dans le plus incroyable désordre; — appendus au mur, des tableaux de maîtres, un Greuze : une emme vue de dos tressant sa chevelure, un Jordaens, un Ribeira, quelques portraits de famille et une grande toile anonyme du XVIIe siècle représentant le Temps coupant les ailes de l'Amour. Au milieu de ce capharnaüm dont il avait fait sa thébaïde, l'érudit conservateur vivait à l'aise, accueillant pour tous, conteur et causeur inépuisable et exquis pour ses amis, conseiller précieux, guide empressé, vous mettant sur la piste de toutes les recherches. Dans ce fouillis, il ne s'égarait jamais, et s'il s'agissait d'obtenir des renseignements sur un poète du XVIIe siècle, tout en causant, sa main ramassait à terre un tome in-folio de la bibliothèque du roi, qu'il ouvrait juste à point donné, ou bien le volume voulu du père Niceron ou de l'abbé Gouget, qu'il feuilletait vivement pour y lire à haute voix les références littéraires qu'il y trouvait.

Les heures s'écoulaient vite en compagnie de ce charmeur, qui pensait que c'est rester jeune que de savoir vieillir. « Quand la vieillesse n'est ni morose ni chagrine, disait-il, elle a des avantages immenses sur la jeunesse... Cependant, reprenait-il finement, si je pouvais avoir encore vingt ans, je donnerais je ne sais quoi de bon cœur. « Si l'on n'eût craint de lui manger son temps, on ne l'eût pas quitté, tant il était attachant, aimable, humoristique, rempli d'anecdotes; mais pour lui les secondes avaient leur prix; il sortait rarement, ne faisait point de visites et n'entendait recevoir que des travailleurs. Aussi restait-il des années sans voir certains amis très chers, et quand on s'en étonnait :

« Bah! soupirait-il, j'ai l'autre monde devant moi... c'est bien là-dessus que je compte pour y retrouver à loisir toutes les affections que j'ai négligées ici-bas... Le temps!... Je ne le trouve pas... où se vend-il, et combien cher cela doit coûter!

Chaque vendredi soir, c'était fête à l'Arsenal; le bibliophile groupait quelques amis autour de la table; c'était toute une Renaissance délicieuse à étudier pour les jeunes admis au cénacle. Là, venaient le vieux baron Taylor, Paul de Saint-Victor, Henri Martin, Maquet, Monselet, Jules Lacroix, Faber, l'auteur de l'*Histoire du théâtre en Belgique,* Mme de Montmerqué, autrefois la belle Mme de Saint-Surin, et nombre d'aimables survivants de la génération de 1830. Paul Lacroix, à ces réunions, se montrait un causeur intarissable, spirituel, délicat, un narrateur exquis, qui savait faire revivre ses souvenirs avec une précision et un charme de jeunesse inoubliables. C'est peut-être le dernier salon de conversation qu'il m'aura été donné d'entrevoir, la dernière maison qui eût conservé, dans l'urbanité de la causerie, comme un malicieux reflet des bureaux d'esprit du XVIIIe siècle; on n'y fumait point, on y causait doucement, en savourant un café spécial dont Balzac avait fourni la recette; on y lisait, on inventoriait les pièces curieuses, les bibelots des étagères, et, en particulier, cette fameuse canne de l'auteur de la *Comédie humaine,* dont la pomme en argent représentait trois singes ciselés que le charmant bibliophile affirmait n'être autres que Lautour-Mézeray, Émile de Girardin et... *nescio quem.* — On n'y parlait que littérature ancienne et moderne, beaux-arts et bibliographie; on y projetait des volumes, on y échangeait des idées sur les morts et sur les vivants, on renversait des bibliothèques sur le tapis, on admirait la superbe galerie de tableaux de l'aimable et accueillante hôtesse, on y vivait double par l'esprit... enfin à dix heures on se retirait.

Que de fois j'ai accompagné, au sortir de ces adorables réunions, le baron Taylor, bras dessus bras dessous, jusqu'à son omnibus de la Bastille, écoutant les souvenirs du vieux lion encore vail-

lant, droit et ingambe à quatre-vingt-neuf ans, qui, au milieu des rues désertes, de sa voix à la Frédérick-Lemaître, me détaillait les merveilles du vieux Paris, les Célestins, le vieux faubourg Saint-Antoine et l'aspect des jardins du roi. Il évoquait magistralement ses voyages et sa jeunesse, me parlait de la sœur de Robespierre, qui tenait, proche de la demeure des siens, un cabinet de lecture où il allait épeler son premier livre ; puis, remontant dans sa mémoire : *Jeune homme, j'ai vu fusiller Charette... ce tableau m'est toujours présent à la pensée...* — Ce grand bienfaiteur marchait gaillardement, me criant avec prévenance : *Prenez garde*, lorsqu'une flaque d'eau nous barrait le passage, comme si j'eusse été le vieillard chancelant et lui mon jeune soutien... Je le vois encore, s'arrêtant sous un réverbère et me contant les luttes romantiques qu'il eut à soutenir en faveur d'Hugo, soulignant d'un geste fier ce début de phrase où il mettait un entrain de soldat à l'assaut : *Je fus trouver Charles X et je lui dis : Sire...*

Pourrai-je oublier ces soirées de l'Arsenal où pour moi défilait la tradition orale de tout un passé, où le regretté bibliophile m'apprenait paternellement à distinguer les souvenirs écrits des souvenirs parlés, où l'on retrouvait comme un écho direct des bavardages de salon de la duchesse d'Abrantès, ou enfin, lorsque j'offrais le bras à quelque gracieuse octogénaire voûtée, avant de passer à table, j'écoutais avec stupéfaction une voix chevrottante qui me murmurait cette suite de conversation : ..... *Ainsi, un soir, à l'Abbaye-aux-bois, dans tout l'éclat de ce qu'on voulut bien appeler ma beauté, monsieur de Chateaubriand me fit galamment le madrigal suivant...*

*
* *

Je m'étais promis, au début de cet article, écrit à la hâte, en plein deuil de la pensée, de me montrer plutôt anecdotique que biographe et catalographe, mais le courage m'a manqué avec l'indépendance d'esprit nécessaire à cette besogne. Je suis allé tout droit devant moi à travers l'œuvre, pour ne pas trop retrouver sur mon chemin l'ami généreux qui revit encore sur ma table en un dossier de lettres que je n'ai point osé ouvrir. Plus tard sans doute il me plaira d'écrire une longue notice sur ce cher défunt, qui avait oublié l'âge dans le travail et qui laisse inachevée une série considérable d'ouvrages.

Il préparait pour la maison Didot un gros volume sur *la Restauration;* il laisse également, à ma connaissance, un livre considérable sur l'*Histoire de la cuisine ancienne et moderne* et douze tomes de ses *Mémoires,* qui s'arrêtent à la date de 1850.

Paul Lacroix fut un collaborateur assidu du *Livre;* il rêvait d'y publier une longue série de notices bibliographiques sur des écrivains inconnus du grand siècle, pour en former en quelque sorte un *Quérard des livres français imprimés au XVIIe siècle;* il projetait de nombreuses études sur *les Romantiques avortés;* il avait également ébauché pour cette revue une intéressante *Histoire des livres doubles dans les bibliothèques publiques,* ainsi qu'une collection physiologique des *Voleurs et destructeurs de livres.*

Personne, hélas ! ne saurait reprendre ces projets ni les traiter avec la science, l'humour, l'élégante concision, la conscience littéraire et surtout la prodigieuse mémoire qu'il y eût apportés.

. . . .

La bibliothèque particulière du bibliophile Jacob restera probablement la propriété de l'Arsenal, selon les vœux du défunt. — Je ne saurais dire ce que deviendront ses manuscrits.

OCTAVE UZANNE.





LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

Les livres de classe. — Une récitation de Victor Hugo. — Comme on change! — Les spécialités. — M. Ferdinand Fabre et les ecclésiastiques. — Lucifer. *— Un abbé bien désagréable. — M. Poictevin et les* Songes. *La maladie des mots. — La crise de la langue française. — Mercier et la* Néologie. *— Quelques mots à recueillir. — M. Kervyn de Lettenhove et sa méthode. — Les* Huguenots *et les* Gueux.



Sans être aussi stérile que les mois d'été, le mois d'octobre n'est pas un mois de grande production littéraire. On se prépare pour les publications d'étrennes, et les volumes qu'on vend le plus sont les livres de classe, les classiques expurgés, commentés, « avec éclaircissements et notes par M. X..., professeur au lycée de Z. » Quand les universitaires n'écrivaient pas encore dans les journaux, c'était la ressource des professeurs pauvres que ces éditions, qui contiennent souvent des notes philologiques excellentes. Il y avait là un petit supplément pour les ménages, et, pour s'acheter une robe de soie, madame espérait dans les veilles du mari qui préparait un Cornelius Nepos ou un Quinte-Curce; pour aller jusqu'au manteau de fourrure on attendait un petit glossaire.

Qui ne se rappelle encore l'impression qu'on éprouvait devant ces Horace, ces Virgile, ces La Fontaine ? Une sorte de poussière aride vous montait aux lèvres, lorsqu'on ouvrait ces volumes illustrés de bonshommes et d'inscriptions malséantes, sillonnés de croix qui indiquaient la tâche de chaque jour. Parfois on les coupait pour coller le morceau dans sa main. On se levait bravement à l'appel de son nom et le professeur, un vieux routier, vous disait bonnement : « Ne mettez pas vos doigts devant vos yeux, je vous entendrai mieux. »

A partir de ce moment, il n'entendait plus rien qu'un ânonnement confus auquel se mêlaient les amis qui soufflaient à droite et à gauche, jusqu'au moment où il fallait se rasseoir. C'était le tour du plus déterminé souffleur : « Puisque vous savez si bien, allez. »

Être immortel, être classique, être consacré par l'admiration des siècles, être cité comme un modèle, voilà cependant ce que c'est. Un débris de vers, un lambeau de phrase qu'écorche un malheureux enfant qui sue sang et eau, — voilà la gloire définitive...

Au collège, nous savions par cœur les vers de Victor Hugo, nous nous les répétions entre nous, et dans dix ans peut-être le discours de Saint-Vallier sera devenu un instrument de torture.

... Vous, sire, écoutez-moi.

Ici l'élève s'arrête, puis reprend courageusement :

... Vous, sire, écoutez-moi.

— Passez au second vers.

Généralement l'élève fait un suprême effort et parvient à accoucher triomphalement du second.

Comme vous le devez, puisque vous êtes roi.

Le professeur use de mansuétude afin de reconnaître cet effort et tend la perche.

Vous m'avez fait un jour mener pieds nus...

La classe souffle vigoureusement « en Grève, en

Grève », mais l'élève reste bouche bée et fait comprendre qu'il renonce à la lutte.

— Enfin, vous ne savez pas, n'est-ce pas? C'est toujours le même système. Pourquoi ne faites-vous pas des sciences?

L'élève, qui souvent a été le dernier la veille en géométrie, indique par sa pantomime qu'il ne se croit pas la vocation d'un Newton ou d'un Leverrier.

— Ces chefs-d'œuvre ne vous disent donc rien? Je ne puis pas cependant vous donner quelque chose de plus beau.

Si le professeur a quelques aspirations à être conférencier, il s'entraîne en déclamant :

Vous m'avez fait un jour mener pieds nus en Grève,
Là vous m'avez fait grâce ainsi que dans un rêve.

La conclusion, vous la devinez? « Vous copierez dix fois le monologue entier! »

Tout chef-d'œuvre copié ainsi, avec des plumes à becs superposés pour aller plus vite, prend des proportions affreuses; on en rêve la nuit et on appelle l'auteur « vieille perruque ».

En revenant de passer son baccalauréat, on jette au feu les livres de classe qui vous ont fait tant souffrir.

Dix ans après, on a lu tout ce que les contemporains ont écrit, les romanciers, les poètes, les psychologues, les coloristes, les naturalistes, les fantaisistes, les essayistes; et tout cela vous a laissé une sensation de fatigue et d'ennui. On s'est constitué petit à petit un coin préféré dans sa bibliothèque. C'est là qu'on va prendre un volume de temps en temps, pour se reposer, pour goûter les pures et saines joies du Vrai et du Beau; c'est là qu'on va demander un conseil, quand on veut écrire une page soignée. Quels sont les dieux de cet oratoire domestique? Les maîtres, objets ainsi d'un culte pieux? Ce sont les classiques honnis jadis, ces écrivains qui n'avaient jamais aucun sens pour nous.

Il a fallu l'expérience de la vie pour faire comprendre combien ces peintres du cœur humain étaient puissants et véridiques. L'expérience de la littérature a été nécessaire pour nous révéler à quel point ces privilégiés de génie étaient supérieurs à leurs rivaux, pour nous faire admirer comme il convient des beautés simples, des bonheurs d'expression, des trouvailles de style qui vous laissaient parfaitement indifférents autrefois.

A propos des romans de M. Ferdinand Fabre, Flaubert s'égayait un jour devant nous sur les spécialistes. « Bientôt, nous disait-il, le travail littéraire sera subdivisé à l'infini : les uns feront les menuisiers, les autres les ébénistes. »

M. Ferdinand Fabre, pour ce qui est de lui, ne s'occupe que des ecclésiastiques; c'est le mot exact qu'il faut employer, car il ne soupçonne même pas le prêtre. Seuls, d'ailleurs, Balzac et d'Aurevilly ont osé, de notre temps, se mesurer avec le prêtre, nous dire l'énergie de volonté de ces solitaires, la violence contenue de ces chastes; seuls, ils ont eu les yeux assez hardis pour sonder l'immensité de dévouement qui pouvait tenir dans ces âmes détachées de tout ce qui passe, la profondeur aussi de passions qui pouvait emplir ces êtres marqués d'un sceau indélébile. Le *Curé de Tours*, le *Curé de campagne*, le *Prêtre marié*, quelles émotions magnifiques et touchantes, ces titres de chefs-d'œuvre nous rappellent, et que *Lucifer* semble piteux à côté de ces créations puissantes et fortes!

On ne peut rien imaginer de plus misérablement médiocre et morne que ce *Lucifer*. Guizot a dit, il est vrai, que le Diable, tout en restant coquin, était devenu bête. Ce serait diffamer le Malin, cependant, que de prétendre qu'il est pour quelque chose dans cette élucubration.

L'abbé Jourfier est bien le plus désagréable sujet qui puisse affliger un diocèse. Petit-fils d'un régicide, fils d'un ennemi du trône et de l'autel sous la Restauration, il entre dans les Ordres, on ne sait pourquoi, peut-être pour y amener les désordres, et dès qu'il a prononcé ses vœux d'obéissance, il commence à désobéir à tout le monde. Il montre le poing à son évêque, qui lui offre sa bénédiction après l'avoir comblé de politesses; il écrit un ouvrage en cinq volumes pour accabler le pauvre Pape, qui vient d'être dépouillé de ses États; il trouve bon qu'on vienne hurler *la Marseillaise* sous les fenêtres du palais épiscopal. Après avoir été préfet intérimaire sous le gouvernement de la Défense, il devient évêque par la protection de Crémieux, va à Rome pour faire des incivilités à Pie IX, et finit par se jeter la tête en bas du haut de sa terrasse, plutôt que d'aller célébrer l'office de Noël.

Quand on a assisté pendant 400 pages aux ébats de ce personnage, on est véritablement stupéfait de constater une telle absence de tout talent chez un homme comme M. Ferdinand Fabre, autour duquel on avait fait, il y a dix ans, un certain bruit.

Certes, il y avait une étude très fouillée et très piquante à faire du prêtre des nouvelles couches, du prêtre courtisan de la République, s'accrochant aux députés influents, flattant les hommes au pouvoir, tout en protestant de son dévouement à Rome, et en s'excusant sur le malheur des temps.

Quelques prélats dans le genre de M. Bellot des Minières auraient pu servir de modèle, mais M. Fabre a passé à côté du sujet. Les prélats de ce genre gardent encore une certaine tenue, une diplomatie sacerdotale; pour les peindre il faudrait une finesse d'observation, une souplesse de talent qui manquent totalement à l'auteur de *Lucifer*.

On aurait pu comprendre encore une saisissante analyse des phénomènes de l'atavisme, un descendant de conventionnel, repris soudain au pied de l'autel de la haine sacrilège de son grand'père pour le Christ et se révoltant contre cette Église qui l'a accueilli comme un de ses enfants.

M. Ferdinand Fabre n'a point traité non plus la question sous cet aspect. Son Jourfier est une sorte de Loyson sans résolution, chez lequel l'aversion pour les congrégations est devenue une véritable monomanie.

Cette aversion eût été susceptible d'être intéressante encore, si l'auteur avait pris la peine de lui assigner un motif quelconque. Balzac a excellé à mettre en relief ce que peuvent avoir d'intensité certains sentiments obstinément couvés dans des cerveaux repliés sur eux-mêmes, toujours tendus vers la même pensée; déployant, pour arriver à un but chétif en apparence, plus de politique qu'il n'en faudrait pour gouverner un empire. Eugène Sue lui-même, dans ses calomnieuses fictions, fait jouer un ressort dramatique, quand il nous montre Rodin s'efforçant de s'emparer de l'héritage des Rennepont.

Ici, rien de pareil. Le P. de Cussol complimente Jourfier de son talent d'orateur, lui promet les plus hautes destinées, et, pour le faire connaître, le prie de venir prêcher dans sa chapelle. Il n'y a vraiment pas là de quoi se fâcher tout rouge.

On a peine même à s'expliquer qu'un écrivain qui a été élevé au séminaire ait pu produire une œuvre aussi fausse, aussi invraisemblable dans les détails, malgré ses intentions venimeuses. Où M. Ferdinand Fabre a-t-il rencontré un prêtre qui refuse de paraître à l'église le 15 août, sous prétexte que c'est la fête de l'Empereur, lorsque la présence a l'église, le jour de l'Assomption, est d'obligation stricte pour les fidèles ? A qui le romancier fera-t-il croire que Napoléon III dise à un capitaine de vénerie : « Amenez aujourd'hui un beau dix-cors sous mon coutelas, et votre frère sera évêque ? » Je pensé que les cerfs que ce pauvre débonnaire de Napoléon III a achevés au coutelas ne sont pas bien nombreux.

Tout est de ce ton, et l'ennui que distille cette œuvre insipide empêche même d'apercevoir ce qu'il y a de peu généreux, de peu digne d'un écrivain, dans ces attaques contre des persécutés et des proscrits. Cette mauvaise action est avant tout un méchant livre.

Vous ne sauriez croire le chagrin que j'éprouve toutes les fois que M. Francis Poictevin publie un nouveau volume. Cette impression démontre une fois de plus avec quel soin il faut éviter de connaître personnellement les écrivains dont on lit les livres. Voilà un jeune romancier qui a la foi dans l'Art, qui a conservé les belles illusions d'autrefois, qui est animé de cette flamme généreuse qui n'existe plus guère nulle part; et l'on souffre réellement de le voir, par amour de la forme, en arriver à parler un langage de plus en plus inintelligible.

Ouvrez *les Songes*, qui viennent de paraître chez Kistemaeckers, et vous y trouverez ce vocabulaire étrange qui produisait déjà un si singulier effet dans *Ludine*. Lisez-moi ces fragments, pris au hasard :

« Retraversant le Rhin, ils voient la tourelle casquée d'ardoise, opprimante à l'œil, dans le Rhin se faire fine, sans plus finir. Et des maisons bêtement blanches, aux fenêtres bêtes dans le Rhin, ont des minceurs mal cloisonnantes, percées, des attitudes extasiées qui s'enfoncent dans l'impénétrable même diurne du fleuve. »

— Que me dites-vous ? Comment? Je n'y suis pas; vous plairait-il de recommencer? J'y suis de moins en moins; je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid. Que ne me disiez-vous : « Il fait froid ? « Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites : « Il pleut, il neige. » Vous me trouvez bon visage, et vous désirez m'en féliciter; dites : « Je vous trouve bon visage. » Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs, qui ne pourrait pas en dire autant. Qu'importe, Acis ? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle et de parler comme tout le monde ?

Ainsi parle La Bruyère. J'ai essayé, en causant avec M. Poictevin, de mettre la conversation sur La Bruyère, mais il m'a paru ne l'avoir qu'en médiocre estime: il croit à la puissance des mots par eux-mêmes, ce qui est souverainement faux.

Le cas de M. Poictevin n'est pas isolé. La langue française n'échappe point à la crise générale que traverse la société. Tandis que le journalisme et la tribune sont livrés au plus vulgaire, au plus abominable jargon, que l'*aurore capitale* de M. Spuller remplace les images familières à nos orateurs du passé, les lettrés en arrivent à des raffinements morbides, à des recherches puériles et vaines.

A côté du *reporter* qui écrit en savates et en

robe de chambre, qui raconte les choses telles que les lui a rapportées sa concierge, on aperçoit l'artiste de phrases qui s'efforce de marcher dans des chaussures trop étroites, se livre à des contorsions douloureuses qui font souffrir pour lui et ôtent tout plaisir à le lire. Un même numéro de journal vous offre ce contraste. Un monde sépare deux rédacteurs qui écrivent à la même table dans une langue absolument différente, et qui semblent plus étrangers l'un à l'autre qu'un Français et un Anglais. Quand je dis « écrivent », c'est une façon de parler. En réalité, la division est nettement accusée : il y a des écrivains qui écrivent et des écrivains qui n'écrivent pas. Ceci est accepté universellement et n'implique aucune infériorité, au contraire. L'homme influent, l'homme qui fréquente les ministres, l'homme mêlé au mouvement général est l'homme qui n'écrit pas. Il existe force journalistes, dont vous ignorez complètement le nom, qui ont en certains lieux une autorité que vous ne soupçonnez pas; telle note, libellée en style de cordonnier, est lue, commentée, pesée.

L'indifférence générale qui est dans l'air contribue-t-elle pour quelque chose à ce découragement? Je ne sais; mais les lettrés eux-mêmes ne sont qu'à demi satisfaits de ce qu'ils créent. Sans aller jusqu'aux exagérations, aux rébus de l'auteur de *Ludine*, ils rêvent d'avoir un instrument perfectionné qui saurait traduire les complexités, les névorsités, les mille nuances de la vie actuelle. On se prépare un vocabulaire comme on se prépare une palette. Un débutant qui a des mots nouveaux attire tout de suite l'attention; on se dit : « Diable ! diable ! » On forme cercle autour de lui, comme des nègres autour d'un déballage de verroteries, et généralement on s'en va assez désillusionné; car, somme toute, ce qu'on a appelé *la belle épithète* est rare.

La belle épithète ! tout est là, ou du moins presque tout. Si l'artiste, comme on l'a défini, est celui dont les idées se font image, c'est à l'épithète que se reconnaît l'artiste caractérisant ce qu'il a vu d'un trait essentiel, pittoresque et profond. « L'heureuse apposition d'une épithète illustre un substantif », a dit de Maistre. *Épi-thèmi*, je pose dessus; l'épithète est le panache qu'on met sur le mot, qui le distingue, le signale, fait soudain d'un simple fantassin un officier et même un général. Il suffit d'une touche posée juste pour reconnaître un peintre; il suffit d'une épithète qui vibre juste, qui résonne comme un mélange de cristal et d'or, pour qu'on salue un écrivain qui sait son affaire.

Mais c'est là le comble de l'art, l'effet dans la simplicité, avec des moyens ordinaires. Beaucoup, je le répète, sont semblables à ce Grec qui croyait surpasser Apollon en se servant d'une lyre d'or; ils voudraient posséder un clavier plus riche, avoir un répertoire de mots plus variés, faire l'aumône malgré elle à cette langue française que Voltaire nommait « une gueuse fière ».

D'autres, au contraire, gémissent sur les changements déjà accomplis; et l'un d'eux déclarait, l'autre jour, que, si les hommes du XVII[e] siècle revenaient au monde, ils ne reconnaîtraient plus leur langue. Cela équivaut un peu, comme profondeur, à prétendre que si Napoléon I[er] était resté officier d'artillerie, il serait mort sur le trône. Fatalement, des besoins nouveaux, des idées, des découvertes ont fait créer des mots dont le XVII[e] siècle n'avait nul besoin.

Victor Hugo a admirablement formulé cette loi dans la préface de *Cromwell :*

« La langue française, écrit-il, n'est point *fixée* et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. Les choses sont ainsi. Quand le corps change, comment l'habit ne changerait-il pas? Le Français du XIX[e] siècle ne peut pas plus être le Français du XVIII[e] que celui-ci n'est le Français du XVII[e], que le Français du XVII[e] n'est le Français du XVI[e]. La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, la langue de Pascal n'est plus celle de Montaigne, la langue de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. Chacune de ces quatre langues, prise en soi, est admirable, parce qu'elle est originale. Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées. Les langues sont comme la mer, elles oscillent sans cesse. A certains temps, elles quittent un rivage du monde de la pensée et en envahissent un autre. Tout ce que leur flot déserte ainsi sèche et s'efface du sol. C'est de cette façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. Chaque siècle y apporte ou en emporte quelque chose. Qu'y faire? Cela est fatal. C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sur une forme donnée. C'est en vain que nos Josués littéraires crient à la langue de s'arrêter; les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se *fixent*, c'est qu'elles meurent. »

Sous ce rapport, Victor Hugo a donné lui-même l'exemple. En dehors de son œuvre de poète, de dramaturge, de romancier, son nom restera attaché à la transformation de notre langue; il a battu monnaie comme un roi, il a pris les vieux mots usés, il les a jetés au creuset et les en a retirés tout neufs, tout brillants, sonnant avec un éclat métallique qu'on ne leur soupçonnait pas. Toute une génération a vécu, on

peut l'affirmer, sur la langue forgée par lui, et, ce qui est véritablement prodigieux, c'est qu'il n'a pas créé dix termes nouveaux, qu'il y a en réalité très peu de néologismes dans toute son œuvre. « Tous les mots nécessaires sont dans le dictionnaire, disait Théophile Gautier, qu'on a accusé, bien à tort également, d'être un néologue forcené; le tout est de les y trouver. » La lecture du dictionnaire, on le sait, était une des occupations favorites de Gautier.

Malheureusement, la langue de Victor Hugo, la langue des romantiques qui, à part Sylvestre de Sacy, Nisard, deux ou trois encore, devint la langue littéraire de tous, de 1835 à 1870, commence à être usée à son tour. Elle correspond à un ensemble de sentiments, de préoccupations, de passions qui ne sont plus les nôtres. On réclame autre chose et on ne sait guère où le trouver.

Aux curieux de mots, je recommande un livre de Mercier, que j'ai trouvé sur les quais et que j'ai lu, estimant qu'il faut s'en rapporter un peu au hasard du soin de diriger nos lectures. La *Néologie ou Vocabulaire des mots nouveaux à renouveler ou pris dans des acceptions nouvelles*. Tel est le titre. Mercier, en effet, se défend du néologisme. « Quand j'intitule cet ouvrage *Néologie*, s'écrie-t-il, qu'on ne l'appelle donc pas *Dictionnaire néologique*. *Néologie* se prend toujours en bonne part, et *néologisme* en mauvaise; il y a entre ces deux mots la même différence qu'entre religion et fanatisme, philosophie et philosophisme. Tous les mots que j'ai ressuscités appartiennent au génie de la langue française, ou par étymologie ou par analogie; ces mots viennent de *boutures* et sont sortis de l'arbre ou de la forêt pour former autour d'elle des tiges nouvelles, mais ressemblantes : ainsi je me fais gloire d'être *néologue* et non *néologiste*. C'est ici qu'on a besoin de nuances assez fortes si l'on ne veut pas être injuste. Au reste, les ennemis injustes font du bien, disait Montesquieu. » L'auteur a soin de rappeler, d'ailleurs, que Cicéron lui-même créait des mots, qu'il disait *Syllaturit* quand il voulait dire de quelqu'un qu'il jouait les Sylla.

Mercier est là ce qu'il est partout, un moderne, un remueur d'idées, un paradoxiste qui parfois touche juste; il proteste contre « les étouffeurs », il déclare hardiment « qu'il fait sa langue ». On serait presque tenté de lui répondre : « Il n'y a pas de quoi vous vanter ». Le style du *Tableau de Paris* est médiocre, en effet. A part Victor Hugo, il en est des auteurs qui ont voulu réformer la langue comme des peintres et des sculpteurs qui raisonnent à fond de l'esthétique; ils ne font rien qui vaille et ils sont bien inférieurs dans l'exécution à l'être naïf et inconscient qui, sans quintessencier, sans raisonner à perte de vue, se sert de l'outil qu'il a sous la main et s'efforce de rendre bonnement le spectacle qui l'a frappé.

Si la forme est inférieure chez Mercier, les aperçus, les suggestions, comme diraient les Anglais, ne manquent pas d'originalité.

Parmi les vocables qu'il propose, quelques-uns mériteraient d'être adoptés. Citons tout d'abord deux mots qu'on n'imaginerait pas si anciens : *naturaliser*, dans le sens de peindre la nature, et *nihilisme*. A l'appui de l'expression *naturaliser*, Mercier cite quelques lignes de Montaigne : « Si j'étais du métier, je *naturaliserais* l'art autant qu'ils *artialisent* la nature. » On voit que Zola, qui a voulu *naturaliser* l'art, aurait pu mettre l'école naturaliste sous le patronage de Montaigne, s'il avait jamais songé à lire les *Essais*.

On est plus étonné encore de rencontrer l'autre mot dans Mercier. *Nihiliste!* Qui ne serait convaincu que cette désignation remonte à quelques années à peine? Mercier la cite cependant avec le sens qu'elle a aujourd'hui. « *Nihiliste* ou *rienniste*. qui ne croit à rien, qui ne s'intéresse à rien. Beau résultat de la mauvaise philosophie qui se pavane dans le gros *Dictionnaire encyclopédique!* Que veut-on faire de nous? Des nihilistes. »

On rencontre plus d'un mot, encore une fois, qui serait digne d'entrer dans la langue courante. *Abonnataires*, futurs abonnés : *académifier*, *académiser*, déjà employé par Diderot; *librairiste*. *amatrice*, *autrice*, qui vaut bien *authoress*, *amusoir*. qui correspond à assommoir, *angoisser* qui est dans Montaigne; *bibliopole*, libraire qui vend des livres sans en faire imprimer. *Comédisme* est une variété d'*histrionisme*. *Désaimer* a son équivalent dans le *disamare* des Italiens, dans le *dislike* des Anglais. Il est des moments où la France désaime ce qu'elle a passionnément aimé.

Mercier dit : le *cathédrant* La Harpe. Que de *cathédrants* à notre époque, que d'*élogistes* aussi! *Excrémenteux* conviendrait bien à certains livres. *Espérable*, *évitable*, qui sont l'un dans Montaigne, l'autre dans Corneille, sont bons encore. *Francs penseurs*, qui est dans Voltaire, pourrait servir à désigner ceux qui ont le courage de leurs opinions, puisque le beau mot libre penseur est devenu synonyme de persécuteur et d'oppresseur. *Horloger*. *horloger* sa vie n'est pas mauvais. L'*impécuniosité* peint exactement un état qui n'est pas tout à fait la misère.

Impressionner, *impressionnant*, en faveur de qui Mercier sollicitait l'indulgence, sont maintenant dans le domaine public; *improbité* également est devenu d'un usage courant, surtout depuis ces

dernières années. *Irrespectueux* est dans le même cas, ainsi que *scintiller, sensiblerie, mystifier, morbidesse, munificence. Musiquer, nouvelliser, romancer* pourraient être admis.

On voit que le système de Mercier diffère essentiellement des procédés de certains néologistes contemporains. Il s'efforce d'enrichir la langue sans la déformer, il procède par des dérivés de mots existant déjà, ayant déjà droit d'entrée dans le dictionnaire, tandis que la tendance aujourd'hui est de faire pénétrer partout l'argot et de créer des locutions qui n'ont aucun sens, comme l'imbécile *Pschutt* et l'inepte *V'lan*. Pour employer la méthode de l'auteur du *Tableau de Paris* il faut déjà savoir écrire et parler en français, tandis que le premier *rastaquouère* venu, le dernier boursier tudesque peut lancer un mot d'après la mode actuelle et espérer le faire admettre par le peuple qui se prétend le plus spirituel de l'univers.

N'importe! même avec Mercier pour chaperon, je crois qu'il faut être circonspect pour une œuvre sérieuse, et méditer ce que dit encore La Bruyère de « ces mots aventuriers qui paraissent subitement, durent un temps et que bientôt on ne revoit plus ».

On parlera sans doute au long dans *le Livre* du magnifique travail de M. Kervyn de Lettenhove, *les Huguenots et les Gueux,* dont le tome troisième vient de paraître. Ce que je voudrais louer, c'est le plan, l'ordonnance de l'ouvrage. Il me semble qu'il y aurait là un modèle pour une histoire de la Révolution, qui, malgré tant d'efforts considérables, reste encore à entreprendre.

L'œuvre de l'illustre historien belge, en effet, n'est point seulement un monument d'érudition, c'est le très intéressant essai d'une méthode historique, nouvelle, du moins par la forme et la disposition des matières.

L'espace de temps embrassé par l'écrivain est relativement restreint; il comprend vingt-cinq années seulement de l'histoire du XVI[e] siècle (1560-1585), mais ces vingt-cinq années, remplies d'événements, d'incessants complots, sont peut-être les plus incroyablement tourmentées de l'histoire humaine, en dehors de celles qui s'écoulèrent de 1789 à 1815. L'Europe entière, la France, l'Espagne, l'Angleterre ont vécu pendant cette période dans une perpétuelle agitation. S'occuper d'un pays exclusivement en laissant les autres de côté, c'était être forcément incomplet et presque incompréhensible, puisque tous les peuples avaient leur part dans le mouvement protestant. Essayer de tracer cette vaste synthèse d'après les procédés anciens, c'était risquer d'être embrouillé et confus.

M. Kervyn de Lettenhove est parvenu à dégager de cet imbroglio universel, de cet écheveau où tous les intérêts, toutes les passions, toutes les rivalités s'entre-croisent un chef-d'œuvre de lucidité, de clarté, de netteté. Il a divisé son livre en petits chapitres très courts, deux ou trois pages, dont la réunion constitue la plus complète et la plus intéressante des mosaïques, le plus lumineux et le plus saisissant des ensembles.

Au premier abord, cette disposition choque un peu nos habitudes littéraires, notre amour des descriptions, des portraits, des réflexions. Peu à peu, l'esprit se fait à cette classification et en comprend les avantages. M. Forneron, qui a employé un procédé analogue dans son *Histoire de Philippe II* et dans son livre sur l'Émigration, a obtenu un résultat excellent, tandis qu'au contraire M. Sybel, avec des matériaux précieux, n'a abouti qu'à la confusion. M. Taine lui-même, avec ses notes innombrables et son fourmillement de petits faits qui s'étouffent souvent entre eux, laisse une impression un peu lourde et pénible.

Grâce à ce moyen, qui cache en quelque sorte l'appareil du travail préparatoire, M. Kervyn de Lettenhove a pu faire lire sans fatigue un livre qui a nécessité un travail véritablement prodigieux. Toutes les archives européennes ont été mises à contribution par l'éminent historien, et quelques-unes sont incroyablement riches. L'Angleterre, toujours admirablement informée par ses agents, n'a pas moins de trois cent mille pièces sur cette époque. Quant à l'Espagne, on sait déjà ce que fut le document diplomatique sous Philippe II, ce prince paperassier qui, mêlé à tout, semant l'or à pleines mains, avait partout des agents secrets. Les papiers confidentiels du prince de Bismarck, si jamais quelque chercheur de l'avenir est admis à les consulter, pourront seuls donner l'idée de la multiplicité des fils que faisait mouvoir du fond de l'Escurial le terrible politique qui eut un moment le monde dans sa main.

Ces pièces innombrables, M. Kervyn de Lettenhove les a toutes dépouillées, étudiées, contrôlées les unes par les autres, en apportant à ses recherches l'impartialité la plus louable, je dirai presque l'impersonnalité absolue. S'il a affirmé ses croyances et formulé une appréciation générale dans quelques pages d'introduction, l'historien s'est effacé ensuite derrière les témoins et les acteurs de ces drames, il n'a eu qu'une préoccupation et une passion : la vérité. On peut dire que jamais époque plus violente n'aura été jugée avec une sérénité plus profonde, avec une plus complète absence de tout esprit de parti.

ÉDOUARD DRUMONT.



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Sans cœur, par J. Girardin. In-12. Paris, Hachette, éditeur. — Prix : 2 francs.

M. Girardin est un des conteurs les plus aimés de la jeunesse. Le récit qu'il publie aujourd'hui s'adresse à un public délicat; je me figure ce joli petit roman de *Sans cœur* dans les mains d'une jeune fille de seize à vingt ans. Il y est très bien à sa place, et je voudrais que des mains de la fille il passât dans celles de la mère. Elle y trouverait aussi quelque chose de bon et d'utile.

Sans cœur est le surnom donné par sa propre mère à une jeune fille qui mérite plutôt celui de *Grand cœur*. Mais, comme son affection sérieuse ne s'évapore pas en sentimentales expansions, comme ses chagrins sont renfermés dans son âme et qu'elle n'éprouve pas le besoin d'en accabler les autres, la mère, cœur frivole, esprit superficiel, vaniteuse et mondaine, trouve sa fille froide, sèche et lui fait la vie dure. Au contraire, elle réserve toute sa sotte admiration, ses embrassades à grand orchestre pour ses autres filles, façonnées à son image. Mais vient un désastre. Le père est mort. Qui sauvera la famille et la fera vivre? Cette *Sans cœur,* aussi intelligente que bonne, — car on n'est bonne de cette égale et sereine bonté qu'avec une intelligence supérieure. Elle possède un talent remarquable d'aquarelliste. Sa bonne étoile la fait se rencontrer avec un éditeur honnête, qui lui achète cher ses œuvres et, par un traité avantageux à tous deux, lui assure la vente de ce qu'elle produira par la suite.

M. Girardin a répandu dans ce récit tout simple le charme touchant dont il a le secret. C'est d'une saine et agréable lecture. On est seulement un peu gêné par le morcellement exagéré des chapitres. PZ.

La Victoire du mari, par Gaston de Varennes. Calmann Lévy, 1 vol. in-18.

C'est trahir un roman que d'en donner l'analyse dans un compte rendu; d'abord, parce qu'on affaibli par là l'intérêt de curiosité qu'il offre au lecteur, puis, parce que l'intrigue, résumée sommairement en quelques lignes, sans tenir compte de tout ce qui l'explique et en amène les divers incidents, peut paraître invraisemblable et même extravagante. Le roman de M. Gaston de Varennes aurait à souffrir plus que bien d'autres de cette trahison, car il en est peu où chaque détail soit aussi essentiel, se rattache aussi directement à l'action, et la conception de l'auteur est à la fois très hardie et très logiquement déduite.

Dans un cadre d'ailleurs peu compliqué, *la Victoire du mari* est à la fois un roman de mœurs et un roman d'aventures, où l'observation vive et piquante du milieu, la peinture des physionomies, l'étude des caractères, préparent et ne cessent d'accompagner les péripéties tragi-comiques d'une action qui, même en ses alternatives les plus extrêmes, — lorsque la jeune épousée, prise de vertige, s'enfuit à pied et encore vêtue de sa robe blanche, après avoir prononcé le *oui* fatal, malgré elle et sans savoir ce qu'elle faisait, ou lorsque, prise pour une aventurière, elle est insultée par un don Juan de la famille Gaudissart, dans l'auberge où elle s'est réfugiée, — paraît, par là même, toujours claire, simple, logique et naturelle.

La Victoire du mari est le premier roman que nous ayons lu de M. Gaston de Varennes; nous ne savons s'il est réellement son premier, mais le développement de l'action, la verve du récit, et surtout le style, dénotent un écrivain fort exercé. Pourvu que le lecteur ne s'attende ni à un roman parisien ni à un roman conçu et écrit suivant la mode naturaliste du jour, nous croyons qu'il serait difficile, s'il n'était pas satisfait. Dans cette multitude de romans éphémères, dont la critique la plus indulgente n'a même pas toujours le temps d'enregistrer les titres, et qui sont déjà morts avant d'avoir vécu, il nous semble que celui-là mérite une exception sérieuse, et qu'à défaut de cette originalité créatrice qui seule assure le premier rang, il mérite une des meilleures places au second. A. F.

Les Fresques, par Ouida. Nouvelles traduites de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par Hephell. 1 vol. in-18 de 301 pages. Paris, librairie Hachette. — Prix : 3 francs.

Le nom de l'auteur est un avertissement suffisant pour qu'on ne s'y trompe point; ce livre n'est pas un traité, ni davantage une histoire de la peinture à fresque. Non que l'aimable *blue stocking* soit incapable d'écrire au moins cette histoire : elle a, pour le faire, le goût des arts du dessin bien assez développé, elle a bien assez voyagé en Italie, terre classique de la fresque. Mais la grâce de son humeur la porte de préférence vers le créateur de l'œuvre d'art, plutôt que vers l'œuvre d'art elle-même. Ce titre, *les Fresques*, est celui de la première et de la plus importante des quatre nouvelles dont se compose le volume; or le héros de trois d'entre elles est un ou une artiste. Ouida n'a point de prétention à réformer la rhétorique du roman, à résoudre la question sociale, à convertir le lecteur à quelque thèse philosophique ou politique; elle se borne à le charmer par la délicate peinture des mouvements du cœur humain dans un milieu élégant, lettré, cultivé. En ces nouvelles, qui prennent volontiers la forme de conversations à deux ou plusieurs personnages. le drame n'est jamais bien noir; l'émotion est mesurée aux limites du sentiment et se tient à distance respectueuse des passions tragiques. Un sourire, un attendrissement de l'esprit dans le dialogue de l'invention romanesque, un dénouement heureux, — et celui-là même que souhaitent les cœurs sensibles; — ni fièvre ni larme, rien de grossier dans les situations non plus que dans les discours; nulle fadeur cependant : voilà, certes, plus de raisons qu'il n'en faut pour expliquer et justifier le succès très grand qui attend toute œuvre nouvelle de Ouida et l'accompagne dans toutes les langues où la font pénétrer les traductions, pour peu qu'elles aient l'exactitude et l'aisance de celle qui nous est aujourd'hui présentée sous les initiales grammatisées de F. L. Les jolies scènes parlées qui suivent *les Fresques* sont intitulées : *Au palais Pitti. — Après midi. — A Camaldoli*, un cadre italien, des personnages anglais et de l'aristocratie pour la plupart. E. C.

Madame. Mœurs parisiennes, par Gustave Toudouze. Paris, Victor Havard, 1884. 1 vol. in-18.

Voici une étude sérieuse, bien fouillée, faite, on peut le dire, avec conscience et amour. J'insiste sur le mot amour. Dans ce livre, où *Madame* est l'héroïne, il semble que l'auteur ait, délibérément et d'un stylet cruel, immolé le sexe mâle sur l'autel de la divinité féminine. Ce *self-sacrifice*, comme disent nos voisins, est-il bien du désintéressement? Qu'il soit sincère, je n'en ai pas le moindre doute. Mais pour sentir et pour affirmer cette supériorité de la femme sur la gent forte et barbue, ne faut-il pas être soi-même féru et sous le joug quelque peu?

Ce qu'il y a de particulier ici, c'est que, à part le délicieux épisode des amours d'Angèle Ventéjol et de Pierre Favier, l'éternel féminin évolue et domine dans toutes les sphères, excepté celle du sentiment. En politique, en affaires, en littérature, dans tous les domaines que l'homme considère comme siens propres, la femme dirige et règne. Il y a deux hommes, dans ce roman de mœurs parisiennes, qui ne sont pas des imbéciles : c'est un ambassadeur étranger, un rastaquouère de première marque, venu en droite ligne du lit de la reine des Baléares pour représenter, comme ambassadeur, sa souveraine à Paris; et ce Pierre Favier, que je nommais tout à l'heure, et qui, dans sa naïveté et sa fleur d'amour, a, du moins, le bon sens d'admirer la femme qu'il aime et d'être heureux de se perdre dans son rayonnement. Excepté lui, tous sont de hauts misérables ou de vulgaires coquins. Je ne mentionne pas un certain sénateur que sa femme fait mouvoir et parler, solennel bonhomme en carton, non plus qu'un Majorquin, marchand de cochons devenu millionnaire et marié à une perle qui gardait sa marchandise, lequel a pour toute morale d'augmenter ses millions et de porter la mantille de la splendide créature dont il est le mari, quand elle marche au bras de quelque adorateur.

Mais, avec les femmes, c'est une autre affaire. Toutes sont intelligentes, actives, douées de qualités et de vertus, et planent à quelques milliers de lieues audessus de leurs maris figés dans leur sottise, confits au vinaigre dans le dépit de leur nullité, ou délicieusement vautrés dans la boue de leurs vices. Il n'est pas jusqu'à celle qui personnifie les forces et les appétits sensuels, la Catalina, qui n'ait le droit de mépriser les hommes qui l'entourent, qui jouissent d'elle et dont elle jouit : son mari, Rozès, son amant, Justin Vidot, dit Plantamour, ignoble fumier au travers duquel pousse et éclate la floraison de sa beauté.

Il ne m'appartient pas de juger le point de vue choisi par l'auteur. Il suffit que je l'aie indiqué de mon mieux. Je ne rechercherai pas davantage quels personnages vivants se cachent derrière ces types littéraires, et si l'on ne pourrait traduire en noms connus ceux, par exemple, de la grande couturière Alexandrine et de la romancière Marcel du Porion.

On lira ce livre écrit par un penseur, par un sensible, par un lettré, et où est résolu le problème singulièrement ardu de remuer proprement les choses immondes et de faire se dégager la pudeur et l'honnêteté d'un amoncellement de corruption. Si ces lignes inspirent à quelques-uns le désir de le connaître, je me serai fait, cette fois, du moins, des lecteurs reconnaissants. B. G.

Le Vice suprême, par Joséphin Péladan. Paris, librairie des Auteurs modernes, 1884. 1 vol. in-18 jésus, illustrations de Félicien Rops. — Prix : 3 fr. 50.

Grisé d'eau bénite, saturé d'essence de chevalerie, le cerveau battu par la lecture de certains livres de théologie secrète, heurté par les coins métalliques des vieux in-folios consacrés au grimoire magique, M. Joséphin Péladan a écrit un livre extraordinaire, livre plein de lumières éclatantes et d'impénétrables ténèbres, qu'il intitule *le Vice suprême*. Les pages d'in-

compréhensible aberration, les chapitres inextricables s'y unissent étroitement à d'excellents chapitres, à des pages tout à fait magistrales, d'une écriture à la fois saisissante et passionnante. Nul n'a peint la luxure comme ce châtieur de la chair en révolte, comme ce flagelleur de la *bête* qui est en nous.

En pénétrant dans ce volume étrange, on croirait entrer dans quelqu'une de ces vieilles cathédrales gothiques, pleines de merveilles et d'ordures; les bas-reliefs ignobles ou obscènes avec leurs accouplements de moines et de monstres, de boucs et de nonnes y alternent avec les dentelles de pierre les plus exquises, avec les figurations de saints et de saintes les plus idéales. A travers les colonnades audacieuses, qui jaillissent des dalles mortuaires pavant le sol pour aller se perdre dans de merveilleuses ogives, passent de lourds vols de chauves-souris, de hiboux, d'oiseaux ténébreux; les poussiéreuses toiles d'araignées géantes masquent à demi quelque chef-d'œuvre du ciseau, poème de pierre qui palpite comme une chose vivante. Tel est ce livre, heurté, bizarre, affolant, mais d'une incontestable puissance.

Le style passe par toutes les gammes colorées et violentes, parfois énergique, imagé et virile, trop souvent apocalyptique et absolument inexplicable. On y retrouve constamment l'influence des lectures spéciales et grisantes qui doivent être l'obsession tenace de l'auteur. A côté de l'influence de poètes comme Baudelaire, on sent l'influence mystique des outrances du vieux catholicisme, des antiques religions de la Perse, de l'Inde, de la Chaldée, de l'Assyrie, l'influence du magisme, de la sorcellerie moyen âge, longuement étudiées. C'est à cette préoccupation extra-humaine que l'on doit la création du personnage fantastique de Mérodack, sorte de spirite qui prédit l'avenir à l'aide du magnétisme, châtie à l'aide du fluide magnétique, envoûte comme sous Charles IX ceux qu'il veut supprimer, et sert de *Deus ex machinâ* un peu trop grossier pour ne pas compromettre le succès du livre. Du reste, c'est là un défaut spécial à l'auteur, qui a choisi ses personnages un peu trop loin de la sphère terrestre pour faire illusion; ils ont tous une continuité de vice excessif ou de vertu excessive, absolument incompatible avec les faiblesses et les constantes variations de la nature humaine.

Pour nous résumer, nous dirons que M. Joséphin Péladan nous paraît être, en littérature, ce que M. Gustave Moreau est en peinture, avec moins d'homogénéité dans la composition de ses œuvres, n'osant pas assez être tout l'un ou tout l'autre, mais faisant preuve d'un irréfutable talent et d'une superbe vigueur d'images. C'est là une œuvre tout à fait sérieuse et qui mérite d'appeler la sérieuse attention des lettrés.

G. T.

En 18..., par EDMOND et JULES DE GONCOURT. Bruxelles, Kistemaeckers, 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Généralement, il n'y a pas de plus mauvais critique d'un livre que celui qui en est l'auteur, la faculté de se dédoubler assez pour pouvoir se juger étant une faculté des plus rares. Ce phénomène de dédoublement semble cependant s'être produit pour le survivant de cette œuvre curieuse, originale, éminemment personnelle, que réédite aujourd'hui, après trente-trois ans, l'éditeur Kistemaeckers. Dans une préface intéressante à tous les points de vue, Edmond de Goncourt, placé en face du volume de jeunesse, l'analyse et le détaille avec un sentiment fin, délicat et une rectitude de jugement extraordinaire. Il en saisit immédiatement les qualités et les défauts et les explique comme nul ne saurait le faire. Nous sommes de ceux qui estiment qu'il est bon de connaître les débuts d'un écrivain arrivé, pour juger du progrès accompli, pour mesurer le pas immense fait en avant; à ce titre, nous lisons non seulement avec intérêt, mais avec respect ce volume, qui contient le germe de ces œuvres remarquables qui ont illustré le nom des de Goncourt.

L'Archipel en feu, par JULES VERNE. Paris, Hetzel et Cie, 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sortant un peu de sa manière habituelle par la donnée générale du sujet, l'auteur de toutes ces œuvres à la fois instructives et amusantes qui ont créé un genre en littérature, a écrit sous le titre de *l'Archipel en feu*, une sorte de pendant au fameux *Roi des montagnes* d'Edmond About. Hadgi-Stavros s'appelle Nicolas Starkos et les bandits sont des pirates. Il s'agit à la fois, dans ce nouveau volume, de la terrible guerre qui eut lieu, de 1821 à 1829, entre les Grecs et les Turcs, et de la guerre d'extermination faite à tous les pirates qui écumaient à la même époque l'Archipel. Ce livre de Jules Verne tient plus du roman que ses précédentes productions, mais il conserve son côté instructif et intéressant, sans que la science qui s'y trouve développée nuise en rien à l'attirance d'une action mouvementée et dramatique. Le pirate Sacratif, de son vrai nom Nicolas Starkos, est une sombre figure à la Byron, qui séduit, en dépit de toutes les infamies et de tous les crimes dont il se rend coupable; on suit avec un intérêt palpitant l'histoire de sa lutte odieuse contre les gens de son pays, le récit de ses aventures de toute sorte, jusqu'au moment où il reçoit le châtiment de ses crimes. Les personnages d'Henri d'Albaret, d'Hadgine Elizundo et d'Andronika Starkos, la mère héroïque du pirate Nicolas Starkos rayonnent d'une manière lumineuse sur ce fond sombre et donnent au livre un attrait émouvant.

G. T.

Lady Fauvette, par MARGUERITE VAN DE VIELE. Paris, Charpentier et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On ne saurait rien imaginer de plus frais, de plus délicat ni de plus charmant que les deux nouvelles intitulées *Lady Fauvette* et *l'Histoire d'un ménage*. C'est un mélange assez heureux des deux manières d'Alphonse Daudet et de Gustave Droz, assaisonnées d'un peu de Dickens, combinées par une plume légère, papillonnante et facile, qui se pose de

phrase en phrase, comme un papillon sur des fleurs. Le peu de continuité dans les idées, l'illogisme et le style haché de presque tous les chapitres sont des défauts chez les autres écrivains; Mme Marguerite Van de Viele a su en faire des qualités. Elle en tire un parti extraordinaire et arrive à une certaine intensité d'émotion, malgré un abus sensible du procédé et ce manque d'originalité qui, en plus d'un endroit, met immédiatement au cerveau du lecteur le nom des écrivains connus dont l'auteur subit l'influence. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Gennara, par J. Monti, Paris, Aug. Ghio, 1884; 1 vol. in-18 jésus; 3 francs.

Les Aventures de Michel Antonius, par Alexandre Berlié. Paris, librairie des Auteurs modernes, 1884; 1 vol. in-18 jésus; 3 francs.

CHEZ MARPON ET FLAMMARION.

Les Nouvelles Amoureuses, 1 vol. par Ch. Aubert. Illustrations de Hanriot; 5 francs.

Le Fils de l'Amant, par Alexis Bouvier. Roman dramatique en 2 parties; 3 fr. 50.

Monsieur le Baron, par Alfred de Sauvinière et Hamm ;3 fr. 50.

Un Notaire assassin, par Paul D'Orcière. 1 vol; 3 fr. 50

Mariée, par Jean Gozal et Paul Verdun. 1 vol.; 3 fr. 50.

La Petite Lazare, par Marie Robert Hats. 1 vol.; 3 fr. 50.

La Débâcle, par Camille Etrévaut. 1 vol.; 3 fr. 50.

Mille Nouvelles à la main, par Ch. Joliet.

A LA LIBRAIRIE DENTU.

Le Dernier des Fontbriand, par Louis Davyl. 1 vol. in-18; 3 fr. 50

La Femme de Monsieur le Duc, par Constant Guéroult; 3 fr. 50.

Après la Ruine, par M. A. Levinck.

La comtesse Meroadet, par Jules Lermina.

La Princesse, roman parisien, par Armand Lapointe.

La femme du Fou, par Élie Berthet.

Francis et Mariette, par Marius Roux.

CHEZ PAUL OLLENDORFF.

Le passé de Claudie, par Philippe Gerfaut, 1 vol. in-8°; 3 fr. 50.

Nos Charmeuses, par Ange Bénigne.

Les Incertitudes de Livia, par Forsan.

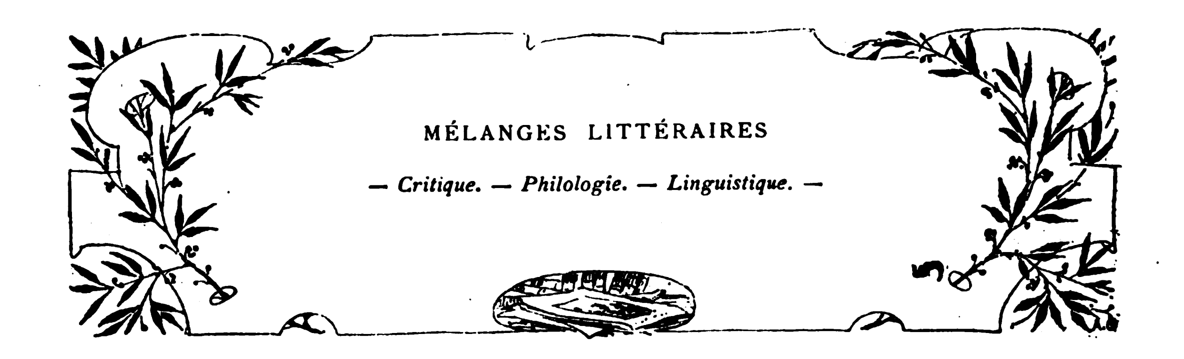
Le Chien mouton, par Eugène Fourrier.

Irréconciliables, par Mme A. Jaubert.

CHEZ FRANZINE KLEIN.

Cabotine, par Jules Demolliens, 1 vol.; 3 fr. 50, chez H. Kistemaeckers, Bruxelles.

Songes, par Francis Poitevin, 1 vol.; 3 fr. 50.



Les Chinois peints par eux-mêmes, par le colonel Tcheng-ki-Tong, attaché militaire de Chine à Paris. 1 vol. grand in-18 de x-292 pages. Paris, 1884, Calmann Lévy. — Prix : 3 fr. 50.

Apprend-on qu'un homme est né quelque part, on est tout de suite disposé à croire qu'il a qualité suffisante pour parler avec autorité des mœurs de son pays natal. C'est un tort. Supposez un jeune homme sorti à vingt ans de l'École centrale avec son brevet d'ingénieur, trouvant aussitôt une position en Chine, y demeurant pendant dix années, apprenant la langue non seulement assez pour la parler, mais aussi pour l'écrire aisément : il n'y a là rien d'invraisemblable, n'est-ce pas ? Au bout de dix ans, impatienté de voir les préjugés innombrables dont la France est couramment l'objet parmi la société chinoise qu'il fréquente, il entreprend de faire connaître la vérité sur la Famille, les religions et la philosophie, le mariage et les lois et coutumes qui le régissent, la femme, la langue, les classes sociales, la littérature, les journaux et l'opinion publique, l'histoire et les découvertes préhistoriques, les proverbes et maximes, l'éducation, le culte des morts, les œuvres charitables, l'ouvrier, la poésie, les plaisirs, et de terminer son œuvre par une étude d'ensemble sur la société chinoise, suivie d'une étude comparée sur l'Occident et l'Orient. Une si vaste entreprise exigeant la possession acquise de connaissances immenses, une mémoire encyclopédique, des facultés d'observation d'une puissance rare, vous vous demanderiez où, quand et comment cet honnête ingénieur, en dix ou douze ans de vie scolaire, suivies de dix autres années de séjour en Chine, a pu meubler son esprit et son intelligence

d'une telle somme d'érudition générale et spéciale. Tel est le cas du colonel Tcheng-ki-Tong.

Avec la désinvolture d'un colonel de Scribe et l'aplomb d'un Pic de la Mirandole, M. Tcheng-ki-Tong s'est réveillé un beau matin avec la louable intention de révéler la Chine et les Chinois à l'Europe ignorante et, d'une élégante cursive, il a écrit sans documents, sans livres et sans ratures les trois cents pages format Charpentier de *les Chinois peints par eux-mêmes.* Le programme dont j'attribuais l'initiative à l'ingénieur français est calqué sur celui du colonel chinois. Véritablement, ce jeune présomptueux ne redoute rien. Malheureusement pour lui, il y a en Europe des sinologues qui ont pris le brillant Tcheng-ki-Tong en flagrant délit d'ignorance littéraire, d'ignorance historique et même d'ignorance orthographique. A part quoi le volume est charmant, spirituel, écrit d'une plume facile, par un homme qui connaît beaucoup mieux le français que le chinois et Paris à la surface que la Chine à fond. Le lecteur est averti. S'il espère — comme il en avait bien le droit — trouver dans ce livre des révélations sur les questions qui, en Chine, ont jusqu à présent échappé aux investigations des Européens, il doit s'attendre à une déception complète. Par contre, il s'amusera des réflexions humoristiques que nos mœurs inspirent à cet aimable jeune homme, dont le plus grand tort, en cette affaire, est de n'avoir pas poussé davantage en ce sens et intitulé son œuvre : *les Français peints par un Chinois.*

E. C.

Hommages à Louis Veuillot, avec une préface par Eugène Veuillot. Paris, Société générale de librairie catholique. 1 fort vol. in-8°.

Ce livre n'est autre chose qu'une sorte de monument consacré au polémiste catholique par l'amitié fraternelle. Il renferme les lettres de regret, les articles élogieux auxquels donna lieu la mort du rédacteur en chef de *l'Univers.* M. Eugène Veuillot les a fait précéder d'une préface apologétique. Il n'y a rien à dire d'un pareil volume, qui ne peut toucher que les amis personnels et la parenté du défunt. Ce sont des témoignages très honorables, mais dont la valeur n'est pas le moins du monde historique. PZ.

Le grand procès de l'Union latine, par Henri Cernuschi; brochure in-12. Paris, Guillaumin, 1884. — Prix : 3 francs.

M. Cernuschi a ajouté quelques pièces encore au volumineux dossier qu'il s'est donné la tâche de composer. Il a publié dans *le Siècle,* il y a quelques mois, une suite d'articles sur la politique financière de l'Italie, et ces articles, il les a réunis en brochure pour la plus grande commodité du lecteur.

L'Italie, dit-il, a contrevenu sciemment aux clauses de la convention monétaire : elle n'a pas émis à Paris, et pour cause, son emprunt de 644 millions; elle appelle et elle prépare la dissolution de l'Union latine. L'avocat défenseur du bi-métallisme argue de ces faits pour établir qu'il est de l'intérêt de la France de dénoncer la convention.

Pour lui, — et c'est sa conclusion, — on ne doit compter que quatre puissances métalliques : la France, les États-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne; à elles quatre, et à elles seules, de dicter la constitution bi-métallique du monde; entre elles, aucun compte de doit et avoir, point de cours réciproque, point de liquidation, ni périodiques, ni finales; alors, dans l'Union nouvelle, comme en dehors d'elle, l'once d'or vaudra partout et pour toujours le même nombre d'onces d'argent : 15 1/2. L'économiste du *Siècle* veut bien reconnaître que ce quadruple traité n'est pas près d'être conclu.

Nous tenons pour mauvaise la cause qu'il soutient. Nous croyons à l'utilité du maintien de l'Union latine, et nous souhaiterions que, de latine, elle devînt à peu près universelle. Qu'on règle mieux la limitation de la frappe des pièces de cinq francs argent, soit; aujourd'hui, elle est nécessaire. Nous disons aujourd'hui, car la mesure, suivant nous qui sommes monométalliste, doit être provisoire, non définitive.

Mais la politique italienne en matière de finances est à étudier par ceux-là mêmes qui poursuivent uniquement une modification des clauses de la convention, et les articles de M. Cernuschi méritent de fixer l'attention. F. G.

Les Fabulistes latins, depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du moyen âge, par Léopold Hervieux, ancien avocat à la cour d'Appel de Paris, ancien agréé au Tribunal de commerce de la Seine. — Première série : *Phèdre et ses anciens imitateurs directs et indirects.* Paris, librairie de Firmin-Didot et Cie, 1884. 2 vol. grand in-8° de VIII-730 et 852 pages. — Prix : 30 francs.

Ce n'est pas une courte notice de quelques lignes, mais bien une étude de plusieurs feuilles qu'il faudrait pouvoir consacrer au magnifique ouvrage que nous avons sous les yeux. On vante souvent, et à juste titre dans bien des cas, les travaux allemands de philologie classique : voici un ouvrage d'un de nos compatriotes qui ne le cède en rien à tous les travaux d'érudition publiés en Allemagne, et qui, par son importance et sa valeur, paraît l'emporter de beaucoup sur tout ce qui a été fait, dans le même genre, en cette terre natale de la critique philologique. M. Léopold Hervieux, que ses occupations professionnelles ont dû longtemps empêcher d'aborder ces longues et difficiles études, a toujours eu et a conservé le goût des travaux littéraires; connu, dès 1853, par un volume de poésies, il préludait, il y a trois ans, à la publication de l'œuvre qu'il nous offre aujourd'hui, en faisant paraître les « *Fables de Phèdre, anciennes et modernes,* éditées d'après les manuscrits et accompagnées d'une traduction littérale en vers libres » (Paris, Dentu. 1881, in-18 de L-258 pages). Cette traduction fort appréciée dénotait déjà combien l'auteur possédait à fond son sujet, mais ne laissait pas pressentir encore toute l'importance du merveil-

leux monument qu'il vient de donner au monde savant. Ne pouvant, comme il conviendrait, analyser ici ces deux volumes d'une manière complète, on se bornera à indiquer rapidement le but et le plan de l'auteur et à faire sommairement connaître leur contenu.

« De tous les auteurs anciens qui guident les premiers pas de l'enfant dans l'étude de la langue latine, dit M. L. Hervieux, *Phèdre* est celui qui lui laisse les plus agréables souvenirs. Lorsque, sorti de l'enfance, l'homme lettré, au milieu des luttes de la vie, cherche à se rappeler son premier âge, il est rare qu'il ne trouve pas Phèdre agréablement mêlé aux travaux qui l'ont rempli. C'est là ce qui m'est arrivé. Instinctivement, sans m'en rendre compte, me dérobant par moments aux agitations de l'existence positive, j'ai voulu du passé me procurer au moins l'image, et pour cela, à mes heures de loisir, j'ai recommencé à m'exercer sur les fables qui avaient servi de première gymnastique à mon intelligence. » En les traduisant, M. Hervieux s'aperçut que les divers textes placés sous ses yeux différaient beaucoup les uns des autres; il eut alors recours aux *manuscrits* contenant les premiers textes de son auteur favori; il découvrit qu'on n'en connaissait que cinq, les fit copier et constata, en les comparant, qu'aucun d'eux ne nous avait conservé dans son intégrité l'œuvre du fabuliste romain. Dès lors, M. Hervieux se proposa de rétablir le texte perdu, et l'étude, qu'il avait d'abord entreprise par délassement, devint l'objet de son travail passionné. « J'ai essayé, continue-t-il, de reconstituer Phèdre, à l'aide des fables de ses imitateurs et, pour me les procurer toutes, j'ai visité la plupart des bibliothèques publiques de l'Europe. Copiant moi-même, ou faisant copier tous les manuscrits où je rencontrais des collections de fables latines, je me suis ainsi muni de tout ce que dans cette matière le moyen âge nous avait laissé, et je me suis trouvé finalement en possession, non seulement des matériaux qui se rapportaient à Phèdre, mais encore de ceux qui lui étaient étrangers. Bref, ayant étudié et réuni tous les fabulistes latins connus et inconnus, j'ai pris le parti de faire profiter le public de mes travaux par une publication qui les comprendrait tous. »

Telle a été la genèse de la vaste étude de M. L. Hervieux. Quand il la commença, il se proposait seulement d'en faire la préface d'une publication projetée des cinq manuscrits de Phèdre; mais il ne put se maintenir dans les étroites limites qu'il s'était d'abord tracées. Amené à porter successivement son attention, non seulement sur l'œuvre de Phèdre, mais encore sur toutes les œuvres latines qui en ont été l'imitation, il a cru devoir diviser son ouvrage en trois livres, consacrés :

Le premier, à l'œuvre de l'auteur primitif;

Le deuxième, à celles qui, l'ayant suivie pas à pas, peuvent fournir, pour l'amélioration du texte conservé, des leçons utiles, et permettre même dans une certaine mesure la reconstitution du texte égaré;

Le troisième, à celles qui, indirectement dérivées de la source originaire, s'en écartent trop pour servir à sa restitution, et n'offrent d'intérêt que pour l'histoire de la littérature latine au moyen âge.

Son plan étant ainsi arrêté, il s'agissait pour l'auteur de passer à l'exécution; et, certes, ce n'était pas une petite besogne de mettre clairement et méthodiquement en œuvre la masse énorme de documents qu'il avait recueillis avec tant de peines et à grands frais.

Au premier abord, il semblait que, partant du siècle d'Auguste et ne devant s'arrêter qu'au commencement de la Renaissance, il eût dû publier dans l'ordre de leurs apparitions successives les œuvres des divers fabulistes latins. Mais, bien que ce procédé semblât, à première vue, le plus simple et le plus commode, il s'est abstenu d'y recourir : d'une part, il était impraticable, beaucoup de fables étant dues à des auteurs anonymes ayant vécu à des dates impossibles à fixer même approximativement, de telle sorte qu'on ne saurait dire si telle œuvre est antérieure ou postérieure à telle autre; d'autre part, ce procédé, même s'il eût été praticable, était incompatible avec une étude véritablement scientifique : il obligeait, en effet, à ne pas se préoccuper de la filiation des textes, à ne pas les suivre dans leurs transformations successives, en un mot, à les examiner isolément. Dès lors, dit M. Hervieux, « sans dédaigner le rang d'ancienneté, je me suis surtout attaché à marcher dans la voie philologique. J'ai bien commencé par m'occuper de Phèdre, qui est le premier des fabulistes latins; mais, après l'avoir étudié, je ne suis pas immédiatement passé à celui qui était le plus ancien après lui (*Avianus*); j'ai préalablement abordé l'étude des fabulistes qui ont été les imitateurs directs ou indirects de son œuvre. C'est là, quant à présent, que s'arrête mon ouvrage. »

On comprend maintenant quel est le plan général de M. Hervieux : il veut former et publier une sorte de « *Corpus omnium fabularum* », dont les deux volumes qui sont sous nos yeux forment la première partie; au lieu d'étudier les fabulistes latins et leurs imitateurs suivant l'ordre chronologique, M. Hervieux a préféré les classer par écoles, ou, comme on dirait en physiologie, par *familles*. Il nous présente aujourd'hui les fabulistes *Phédriens*, en attendant qu'il nous offre les *Avaniens;* cette méthode est beaucoup plus scientifique et rationnelle et rend son ouvrage infiniment plus utile et plus pratique au point de vue littéraire.

Le premier des deux volumes qui viennent de paraître contient l'étude proprement dite sur Phèdre et est divisé en trois livres, comme suit :

I. Étude sur les fables de Phèdre et sur les manuscrits qui les renferment;

II. Étude sur les manuscrits des imitateurs directs de Phèdre;

III. Étude sur les fables des imitateurs indirects de Phèdre et sur les manuscrits qui les renferment.

Il faudrait pouvoir reproduire ici la table de douze pages qui termine ce volume, pour donner une idée exacte des matières qui y sont contenues; ne pouvant

le faire, nous nous bornerons à répéter que ce travail est un chef-d'œuvre de clarté, d'érudition, de critique et de goût, bien supérieur à ces productions assurément très savantes, mais si indigestes et si pénibles à lire, de la plupart des philologues allemands.

Le second volume de M. Hervieux est entièrement rempli par les textes mêmes de Phèdre et de ses imitateurs. Les collections de fables qu'il contient sont au nombre de vingt-six. Sur ces vingt-six collections, il y en a quinze qui n'avaient jamais été publiées ni intégralement ni partiellement, et qui, au total, comprennent 595 fables. Parmi les collections déjà publiées, il y en a cinq qui n'avaient été éditées que partiellement, et dont l'auteur a complété la publication, en ajoutant au total 325 fables à celles déjà parues. Ce sont donc 920 fables latines qui sont offertes pour la première fois au public. Il convient d'ajouter que, parmi les autres collections, il en est certaines dont les éditions sont depuis longtemps disparues et oubliées et que l'édition actuelle fait revivre, et certaines autres dans la publication desquelles les éditeurs n'ayant eu le plus souvent à leur disposition qu'un manuscrit défectueux ou n'ayant pas possédé les connaissances paléographiques nécessaires, avaient commis des omissions ou des erreurs, que l'édition actuelle a complètement réparées ou rectifiées.

En somme, la belle étude de M. Léopold Hervieux est un travail de premier ordre, un ouvrage de fonds, dont la place est marquée non seulement dans les bibliothèques publiques, dans les bibliothèques des villes, des facultés, des lycées, mais aussi dans celles de tous les philologues et bibliophiles qui font de la littérature latine une étude spéciale.

Il n'est point besoin de parler de la condition matérielle de ces deux beaux livres; ils sortent des presses de la maison Didot, c'est assez dire qu'ils ne laissent rien à reprendre au double point de vue du luxe et de la correction. Ajoutons qu'il n'en a été fait qu'un tirage assez restreint.

« La première étape à laquelle je suis arrivé, dit M. Hervieux en terminant sa préface, fait voir combien la route est longue, et, quoique je me sois mis en état de la continuer, j'attendrai, avant de la reprendre, que le public m'ait montré dans quelle mesure il s'intéresse à mon voyage. » Notre auteur est vraiment trop modeste; pour nous, il nous paraît si certain que son ouvrage sera accueilli avec la plus grande faveur dans le monde lettré que nous n'éprouvons qu'une crainte, c'est que M. Hervieux soit pris au dépourvu et ne nous fasse un peu attendre la seconde partie de son admirable travail. PHIL. MIN.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Édition définitive *ne varietur*, d'après les manuscrits originaux, des **Œuvres complètes de Victor Hugo**. — Hetzel et Quantin, éditeurs, Paris. — Prix du volume : 7 fr. 50.

Les derniers volumes de cette importante publication se succèdent rapidement. Aujourd'hui paraît *Depuis l'Exil*, tome III des *Actes et Paroles*. C'est le quarante-troisième volume de la collection.

Prochainement, le tome II et dernier du *Rhin* sera mis en vente. Viendront ensuite les « Œuvres de jeunesse » du Maître, dont nous avons annoncé la préparation.

La Vérité sur le Christ, par Clémence Badère. Dentu, éditeur.

Panoplie, mélanges par Jules Legoux, Ollendorff.



L'Ame inquiète, par Gaston de Raimes. Paris, Alph. Lemerre, éditeur, in-16. — 3 francs.

Le volume nouveau de M. de Raimes ne se distingue guère de son premier-né, *les Croyances perdues*. L'ordre des idées, la nature des sentiments sont à peu près les mêmes. On n'oserait avancer qu'il est en progrès : la forme de son vers est restée ce qu'elle était, le plus souvent harmonieuse et relevée par une rime sonore et riche. Mais, trop souvent aussi, le vers s'embarrasse dans des mots impropres, des inversions ou des ellipses excessives; et les retours fréquents d'un même état d'esprit ne sont pas rajeunis par un style varié, abondant. M. de Raimes se tient, sauf de rares exceptions, dans la zone des intimités, et se permet, à ce titre, bon nombre d'imitations de l'inimitable maître Coppée.

Son livre a cependant une allure distinguée, qui le met à part de la tourbe encombrante et toujours grossissante des volumes de vers inutiles, sans couleur et sans accent. Qu'on me permette une citation, qui donne l'idée de la façon de l'artiste :

Bouquetière.

Dans la neige, nu-pieds, les yeux
Tout rougis de larmes muettes,
Elle allait, aux flâneurs joyeux
Offrant ses pâles violettes;

Toussant parfois de cette toux
Sèche et nerveuse du phtisique;
Son regard suppliant, mais doux,
Était plein d'un charme physique.

Quand je passai, l'enfant m'offrit,
Avec un effort pour sourire
Si résigné qu'il m'attendrit,
Ses fleurs chétives sans mot dire.

Ma main dans la sienne glissa
Quelque monnaie, et la mignonne,

Rougit, disant : — C'est trop pour ça,
C'est de l'or que monsieur me donne ;

Mon bouquet ne vaut que trois sous. —
— Oui, mais je veux que tu le prennes ;
Ta bonne fée est là-dessous,
Pour ton Noël et tes étrennes.

Très bien, monsieur le poète, nous sommes heureux que vous puissiez ainsi payer un louis ce qui vaut trois sous, la charité est belle vertu ; — mais surtout quand elle est secrète. PZ.

Œuvres poétiques d'André Chénier, publiées avec une introduction et des notes par Eugène Manuel, inspecteur général de l'Université. Paris, Jouaust, 1884. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Si la Terreur eût pris fin le 7 thermidor au lieu du 9, c'est-à-dire quarante-huit heures plus tôt, un grand citoyen, un vrai poète eussent été conservés à la France dans la personne d'André Chénier. Orateur et patriote convaincu, il était évidemment destiné à jouer un rôle politique aussi noble qu'important ; poète exquis, il eût occupé le premier rang parmi les écrivains français. Ses iambes énergiques le montrent supérieur dans la satire ; ses idylles et ses élégies sont des modèles de grâce poétique. Mais on sait que la plupart des morceaux qu'il a laissés sont incomplets ; aucun n'a été publié de son vivant, à l'exception du *Jeu de paume* et de *l'Hymne sur les Suisses*. La première édition des œuvres de Chénier parut seulement en 1819, avec une notice d'Henri de la Touche.

Depuis, les réimpressions ont été assez nombreuses. Les plus récentes ont été faites sous les auspices de M. Becq de Fouquières (1872) ; de M. Gabriel Chénier (1874) ; et de M. Louis Moland (1879). Celle que vient de publier la librairie des Bibliophiles est précédée d'un avant-propos et suivie de notes par M. Eugène Manuel, le savant professeur de l'Université, qui est aussi un poète délicat et, par conséquent, très bien placé pour apprécier et mettre en lumière l'œuvre d'André Chénier. Ajoutons que le volume, édité par Jouaust, fait partie de sa nouvelle bibliothèque classique, dont nous avons plus d'une fois, à cette même place, vanté le luxe et l'élégance. P. C.

Joséphin Soulary et la Pléiade lyonnaise, par Paul Mariéton. Paris, 1884. C. Marpon et E. Flammarion. 1 vol. in-18.

M. Mariéton a fait œuvre pie. Il a sacrifié aux autels de Joséphin Soulary, qui le mérite bien, et aussi de Victor de Laprade, de Pierre Dupont, de Jean Tisseur, de Louisa Siefert et de Paul Chenavard, dont tous ne le méritent pas autant. C'est cette collection d'astres qu'il appelle la Pléiade lyonnaise. On sera peut-être étonné de rencontrer Victor de Laprade et Pierre Dupont dans la même constellation ; mais il n'est pas nécessaire d'être astronome pour savoir que des étoiles peuvent être voisines et n'avoir ni le même éclat ni la même grandeur.

Quant au livre même de M. Paul Mariéton, il est dédié « à ses chers parents », et de nature à faire plaisir à ceux-ci. On y trouve, outre une admiration très digne d'éloges pour Soulary, des passages tels que le suivant [il s'agit d'un vers de Jean Tisseur, où il est question du mûrier qui croît sur la tombe de Jacquard, dans le cimetière d'Oullins] : « Qu'enseigne ce mûrier ? Le poème va nous l'apprendre. Car il est didactique et surtout descriptif, plutôt qu'abandonné au lyrisme emphatique des *éloges* vulgaires. » Hélas ! si le mûrier nous enseignait seulement ce que veut dire ici... et ailleurs, M. Paul Mariéton ! — Plus loin, à propos de V. de Laprade, je lis ces lignes que je recommande aux gourmets : « Un jour, cependant, la colère envahit cette âme chrétienne ; une colère qui lui semblait sainte, puisqu'elle ne devait pas l'abdiquer au dernier jour de l'agonie. » Serait-ce la langue française qui agonise ? On le craindrait, si la langue française était entre les mains de ce jeune écrivain.

B.-H. G.

L'Étoile sainte, poèmes, par Albert Jounet. Paris, Librairie des Bibliophiles, in-4° couronne. 1884.

Je m'avoue impuissant à analyser cette œuvre. Sans doute elle est trop géniale, et je suis indigne de pénétrer dans le sanctuaire où s'élabore la pensée de l'auteur. Il me paraît que *l'Étoile sainte* c'est celle du salut, vers laquelle l'humanité affligée et criminelle doit lever les yeux. Notez que je suppose, je n'affirme pas.

Le poème débute ainsi :

Mon Dieu s'est armé de mon âme :
Pour anéantir les pervers,
Son bras l'élève dans les airs
Comme une invincible oriflamme !

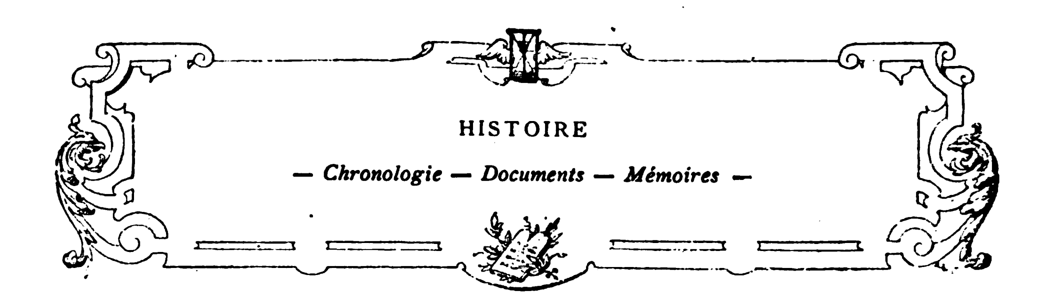
Plus loin, l'auteur nous avertit de tous les châtiments réservés aux insensés qui n'aiment pas les vers.

Lorsque vous insultez les hymnes d'un poète,
Rien dans vos cœurs de morts ne pressent la beauté,
Et dédaigneusement vous secouez la tête.
. . . .
Vous, qui serez plus tard les hôtes de l'enfer,
Vous sentirez l'ardeur de ce verbe de flamme
Qui meut l'esprit des cieux et féconde la mer.
. . . .
Et vous serez damnés par son regard sublime.

Oh ! non, grâce, monsieur Jounet, grâce, pour eux ; ils liront vos vers, je vous le promets ! Je les ai bien lus, moi. P. Z.







La ohute de l'ancien régime (1787-1789), par Aimé Chérest. Paris, Hachette et Cie, 1884; 2 vol. in-8°.

Avec une modestie singulière, M. Aimé Chérest écrit ceci dans l'introduction de son important ouvrage : « Ce livre est moins un récit historique qu'un choix de documents, dans lequel l'auteur s'empresse de laisser la parole aux contemporains qu'il juge les mieux informés et les plus dignes de foi. Sous cette forme, l'œuvre ne saurait prétendre au mérite de la composition littéraire, et j'en fais volontiers le sacrifice, en songeant que peut-être elle sera plus instructive et plus concluante. »

Quand un livre est fortement conçu et logiquement exécuté, quand toutes les parties s'y tiennent et sont nécessaires à l'ensemble, quand les proportions et la perspective y sont observées et que l'auteur, à travers les événements et les doctrines, vous mène, sans vous égarer un instant, du point de départ au point d'arrivée, je me demande en quoi la composition littéraire peut bien y être sacrifiée, et c'est, en tout cas, un sacrifice dont je ne saurais me plaindre. Sans doute on ne trouve pas, dans l'ouvrage que je viens de lire et dont je rends compte, le pittoresque du style, l'audace de vues, le lyrisme d'expressions auxquels nous ont habitués depuis trois quarts de siècle quelques-uns des plus brillants représentants de notre école historique. Mais quoi! il est des architectures sobres où le talent n'est pas moindre que dans les fouillis gothiques et les exubérances à la mode; si l'élégance y perd, la solidité s'en accroît.

M. Aimé Chérest tout d'abord limite fort sagement son sujet, et, pour arriver à le limiter, le définit. Il montre que par « Ancien régime » il ne faut pas entendre toute la période monarchique de notre histoire, mais seulement ce moment de confusion où, les anciennes institutions ayant perdu leur force et leur sens, les abus remplacent la règle et, devenus par là même intolérables, rendent une réforme nécessaire. C'est pourquoi il fait dater le mouvement qu'on appelle « la chute de l'ancien régime » de l'assemblée des notables, et non, comme on a l'habitude de le faire en prenant l'effet pour la cause, des états généraux de 1789.

Une question qu'on eût aimé voir traitée par un historien de sa compétence et de sa conscience, c'est celle des causes profondes et lointaines de la Révolution. Il se l'est interdite, et je ne saurais l'en blâmer, puisque son plan ne la comportait pas. Peut-être y reviendra-t-il, et, comme un explorateur qui, après avoir reconnu l'embouchure d'un fleuve, est attiré vers sa source, sera-t-il amené, par une naturelle et louable curiosité historique, à remonter le filon révolutionnaire jusqu'à sa plus lointaine origine.

Quoi qu'il en soit, et je souhaite de tout mon cœur qu'il en soit ainsi, l'ouvrage de M. Aimé Chérest restera comme une des plus nobles et des plus utiles productions de ce temps. Conservateur plus que convaincu, passionné, M. Chérest est sans indulgence pour ce qu'on nomme volontiers les excès de la Révolution. Nul plus que lui n'est prêt à stigmatiser les violences et à témoigner de sa pitié pour les victimes. Mais aussi nul plus que lui ne se croit obligé à poursuivre la vérité et à la déclarer lorsqu'il l'a atteinte. C'est ce qui donne à certaines de ses paroles un poids que, dans d'autres bouches, elles n'auraient pas. Je ne veux citer que celles où il adjure les conservateurs de ne « contester ni la nécessité ni la légitimité de la Révolution », et ce passage où, tout en exprimant son horreur pour le supplice de Louis XVI et de Marie-Antoinette, il déplore et condamne les fautes commises par eux.

Théorie à part, d'ailleurs, le livre est impartial et vrai d'un bout à l'autre. D'un bout à l'autre aussi il est bourré de faits authentiques, de documents qui ont conservé toute palpitante la vie de l'époque, de traits et d'anecdotes qui en font une des plus intéressantes études historiques qui aient paru depuis longtemps. En dehors de son intérêt, j'ai déjà dit son importance. L'auteur y ajoute encore, au point de vue pratique, en suggérant l'idée d'un grand travail à faire dans le but d'exhumer et de publier les documents et pièces relatifs à cette période à la fois chaotique et genésiaque, qui de 1715 va à 1800. Il cite à ce propos, avec les éloges qu'elle mérite, la précieuse publication de MM. Maréchal et Laurent, de la bibliothèque de la Chambre des députés, connue sous le nom d'*Archives parlementaires*. A défaut de l'initiative ministérielle ou académique qu'il provoque, M. Aimé Chérest serait digne d'entrer résolument dans cette voie, où son courageux exemple attirerait promptement une légion de chercheurs.

Ces deux volumes ne sont, d'ailleurs, que le commencement du travail entrepris par cet historien.

« Quand l'assemblée, dit-il, se vit contrainte de renoncer à l'espoir d'une transaction acceptable, ce jour-là fut un jour de deuil, bientôt suivi d'une explosion de colère. Le dernier lien qui rattachât le passé au présent et à l'avenir se rompit tout à coup. Nous verrons, dans la suite de ce livre, comment s'opéra ce déchirement imprévu, et quelle influence décisive il exerça sur la chute de l'ancien régime. »

Voilà une promesse que chacun enregistrera avec

joie, et dont on n'attendra pas la réalisation sans impatience. B.-H. G.

Le ministère Gambetta, par JOSEPH REINACH. In-8°. Charpentier, éditeur. Paris, 1884. — Prix : 7 fr.

« Histoire et doctrine », écrit en sous-titre M. Reinach. Ce qu'il s'attache en effet à démontrer, c'est la suite d'idées, la théorie politique qui s'était formée dans le cerveau de M. Gambetta et dont ses actes furent l'application méthodique et nécessaire. Au lieu de l'esprit aventureux et quelque peu brouillon que ses adversaires lui attribuent, Gambetta aurait possédé, à en croire M. Reinach, une logique politique rigoureuse. Et cela dès longtemps. « Rien au hasard », telle aurait pu être sa devise. Et la doctrine se résumerait en ces termes : Autorité gouvernementale, mais gouvernement créé par l'expression complète du pays; liberté individuelle et liberté publique, mais pour tous sous l'égide de la loi et sous condition de la République; enfin forme républicaine de l'État, mais république ouverte: une république capable d'utiliser au profit de la patrie toutes les forces vives et les dévouements des citoyens.

Proclamer l'*édit de Nantes* des partis, c'était le but généreux de celui qu'on insultait en l'appelant le dictateur.

M. Reinach oppose à la peinture de cette haute et libérale politique, de cette féconde initiative de son patron, le tableau des appétits inférieurs, des rivalités mesquines, des compromis honteux de ses adversaires, la politique de passion en lutte avec la politique de raison.

C'est assurément un beau panégyrique du tribun que ce livre de M. Reinach. Il y reprend en détail tous les faits et toutes les accusations, et les discute, preuves en mains, scrute les intentions, dégage les résultats et fait preuve d'une réelle habileté de dialecticien. On voit qu'il a la foi, la foi qui fait les apôtres et qui fait les convertis. Nous ne demandons pas mieux que d'accepter le Gambetta de M. Reinach, plus noble, plus digne de l'admiration que le Gambetta vulgaire que de moins enthousiastes ont vu et montré. M. Amagat, dans un récent article à sensation, a malheureusement infligé une dure réponse à l'apologie écrite par M. Reinach. Probablement, ni l'un ni l'autre n'a complètement raison ni tout à fait tort. M. Reinach était trop près, M. Amagat trop loin; le premier devait trop à l'affection de Gambetta, l'autre trop à son indifférence, sinon même à son antipathie.

Pour nous, lecteur impartial et désintéressé de la politique active, tenant ce livre en tant que livre, nous l'avons lu avec intérêt. Il ne sera pas possible de parler de la période importante qui clôt l'année 1881 et inaugure l'année 1882 sans consulter ce livre; si M. Reinach ne s'y montre pas écrivain de première marque, au moins a-t-il le mérite de la clarté, de la consciencieuse enquête parmi les documents authentiques; et de plus il y manifeste une capacité de jugement dans les choses politiques dont on doit lui tenir compte. PZ.

Mémorandum du siège de Paris, 1870-1871, par JULES DE MARTHOLD. Paris, Charavay, 1884. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

Les *mémorandums*, les *mémoriaux*, les *souvenirs*, les *journaux* du siège de Paris ne manquent point. L'année 1871 en voyait déjà une quantité respectable s'étaler aux vitrines des libraires. Depuis, leur nombre n'a fait que croître, et le livre de M. Jules de Marthold ne sera évidemment pas le dernier du genre. Faut-il se plaindre d'une pareille abondance? Non, à notre avis. L'année 1870-71 présente trop de points obscurs pour que les amis de l'histoire contemporaine n'accueillent pas avec empressement les ouvrages relatifs à cette époque. C'est grâce aux efforts partiels qu'on arrivera tôt ou tard à réunir les éléments d'une relation véridique de la campagne de France. En attendant la publication des archives du ministère de la guerre, interdites pour longtemps encore peut-être aux investigations des historiens, les dépêches, rapports officiels et les récits des témoins oculaires sont à peu près les seuls documents à consulter. M. Jules de Marthold a-t-il été témoin oculaire du siège de Paris? Son *Mémorandum*, composé de notes au jour le jour, donnerait lieu de le croire. Quoi qu'il en soit, l'auteur paraît avoir puisé ses renseignements aux bonnes sources. Nous lui reprocherons certaines phrases dans le goût de celle-ci : « 2 décembre! Anniversaire d'Austerlitz et du coup d'État! Résultat : Champigny! » Nous ne voyons pas très bien comment la victoire d'Austerlitz a pu amener la bataille de Champigny. Mais nous aurions mauvaise grâce à lui chercher chicane pour de légères taches. Ce *Mémorandum* est, somme toute, intéressant, et la table alphabétique des noms, placée à la fin du volume, contribue à en faire un ouvrage utile. P. C.

Henri de France, par H. DE PÈNE, 1 vol. in-4° de 582 pages. Paris, 1884. H. Oudin, éditeur.

Quelles que soient les sympathies politiques du lecteur, si ce livre passe sous ses yeux, elles n'en seront pas sensiblement froissées, fussent-elles même radicalement opposées à celles qui animent le panégyrique de M. le comte de Chambord. M. de Pène, en effet, n'est point par nature un esprit excessif; en outre, il est évident qu'il n'a pas voulu faire de cette œuvre un instrument de combat, qu'il s'est attaché à conserver, de la première à la dernière page, le ton modéré de l'histoire, en quoi il a été sagement inspiré. Autour de la mémoire du prince qu'il vénère, la tradition du respect unanime que, déjà de son vivant, imposaient à tous les partis sa dignité dans l'infortune et cette infortune même, sera prolongée bien plus sûrement par ce tact et cette mesure dans le récit des faits qu'elle ne l'eût été par les violences d'une œuvre de polémique. En ce sens, M. de Pène s'est montré homme politique habile.

La partie biographique de l'ouvrage se divise en seize chapitres dont les titres indiqueront suffisamment ici l'enchaînement et l'intention : 1. Un enfant

nous est né. — 2. La France et l'Europe en 1820. — 3. Le baptême de Mgr le duc de Bordeaux. — 4. Histoire de dix ans (1820-1830). — 5. L'enfant exilé. — 6. Majorité du petit-fils et mort de l'aïeul. — 7. La robe prétexte. — 8. La robe virile. — 9. Londres, Goritz, Frohsdorf. — 10. Le mariage de Monseigneur. — 11. De la République à l'Empire. — 12. Pendant l'Empire. — 13. Le roi vient. — 14. Le roi est mort, vive le roi! — 15. Un règne par correspondance. — 16. L'homme du miracle chez lui. Un épilogue clôt ce livre intéressant, honnête, sans passion, à l'exacte mesure du sujet.

On ne s'attend pas sans doute à ce que nous reprenions à la suite de l'auteur la biographie du comte de Chambord. De cet in-4° de 600 pages, la partie la plus vivante est celle où nous est retracée l'aimable enfance du prince avec ses traits nombreux de charité, de bonne grâce et d'enjouement. J'en retiens les marques d'une aptitude pour les arts du dessin que chez tout autre enfant on désignerait sous le nom de vocation. Parmi bien d'autres illustrations, le volume contient, en effet, une dizaine de fac-similés de dessins et d'aquarelles vraiment remarquables, étant donné l'âge de l'enfant. Je ne parle pas d'une sanguine représentant dans un encadrement festonné un cavalier précédé par un grenadier et suivi de même. Cependant le rapport des proportions entre les bonshommes et le dada est déjà respecté, quoique l'auteur n'eût pas plus de cinq ou six ans. L'approximation de la date nous est fournie par un dessin bien supérieur, daté celui-là du 19 novembre 1827 : une enceinte fortifiée au bord d'une mer où navigue un petit brick pavoisé. Henri de France avait sept ans alors. Certes, la main est encore celle d'un enfant, mais l'œil voit juste et l'esprit réfléchit. Il n'y a pas de faute grave de perspective, non plus que de faute de logique; les pavillons qui flottent un peu raides au sommet des mâts obéissent bien au même vent qui gonfle les voiles. Mais à cinq mois de date (11 avril 1828), un nouveau dessin témoigne de progrès considérables. C'est un paysage composé, une vue de Suisse : à gauche, un chalet très correct avec sa toiture avancée et chargée de grosses pierres est adossé à la montagne. Dans le voisinage, un sapin planté sur un tertre cache en partie le tuyau de conduite en planches d'une source qui se déverse en décrivant un quart de rond. L'horizon est occupé par des montagnes tracées d'un trait de silhouette naïf et baignées à leur pied par les eaux d'un lac vu de haut. A la limite de l'étroit plateau où est assis le chalet se dresse un poteau d'itinéraire au pied duquel un soldat se sépare d'un paysan qui lui montre son chemin, le bras tendu dans la direction de la France. Des études de barques (1835) et un autre paysage composé, une marine, témoignent d'un talent dès lors formé. D'autres dessins encore, rehaussés d'aquarelle et d'une époque antérieure, montrent aussi le goût de l'enfant royal pour les scènes militaires. Ici, un profil de carabinier simple et franc comme un Manet; là, un buste de grenadier avec ces mots : « Mes amours, toujours. Henri. » Ailleurs, la même main, plus jeune, reproduit un épisode grotesque, un fantassin en faction, tombant et entraînant dans sa chute la guérite qui va l'engloutir. Les causes de l'accident sont indiquées par la présence d'un autre soldat titubant, un verre et une bouteille aux mains, tandis qu'un officier qui hâte le pas va lui mettre la main sur l'épaule. Je signale enfin un dernier et charmant croquis aquarelle représentant un mendiant dans une attitude très finement observée et signé d'une grande écriture enfantine : « Henri, peintre. »

Huit portraits de M. le comte de Chambord et quatre autographes de différentes époques ajoutent leur trait particulier à la physionomie du prince que M. de Pène définit d'un mot : « Un grand roi par correspondance », un prince « dont la plume fut un sceptre ». E. C.

Éducation morale et civique : Henri Martin, par Louis Mainard et Paul Buquet, préface de H. Carnot. 1 vol. in-18 de 334 pages. Paris, 1884. — **Les Guerres de la Vendée**, par E. Bonnemère. — **Les Marins de la République et de l'Empire (1793-1815)**, par Paul Legène. — **Les Généraux de la République**, par E. Guillon. Trois « magnifiques volumes grand in-8° raisin de 320 pages, illustrés de nombreuses gravures ». Paris, sans date. Librairie centrale des Publications populaires. — Prix, broché : 3 fr. 50.

Ces trois derniers ouvrages font partie d'une même série de la *Bibliothèque* dite *de la Jeunesse française*, fondée dans un but d' « éducation morale et civique », paraît-il. Il paraît aussi que la morale et le civisme n'ont aucun rapport avec le goût, l'éthique avec l'esthétique, car ces « magnifiques » volumes sont « illustrés » — ainsi s'exprime l'éditeur — de gravures dont ce n'est pas le moindre tort que d'être « nombreuses ». Moins nombreuses, en effet, la corruption du goût plastique et pittoresque de la pauvre jeunesse française serait moins active. Platon, il est vrai, chassait les poètes, c'est-à-dire les artistes, de sa république idéale; au moins ne les calomniait-il pas. Sparte promenait par les rues de la ville les ilotes ivres; Sparte voulait, par un spectacle honteux, prévenir les honnêtes citoyens contre l'avilissement de l'ivresse; il est douteux pourtant que les honnêtes gens de Sparte dussent s'interdire l'usage tempéré du bon vin. Mais quelle idée prendrait-elle de l'art, notre jeunesse française, si le sentiment du beau devait lui être suggéré uniquement par les clichés abominables achetés au poids chez quelque ferrailleur de la rue de Lappe, qui servent à « illustrer » les ouvrages de la présente bibliothèque? Nous avons eu déjà l'occasion de parler sévèrement du premier volume de la série : *les Chants nationaux de la France*. Or les portraits, dans ceux que nous annonçons aujourd'hui, passent véritablement la mesure concédée à la laideur dans les publications populaires. Évidemment, nous sommes ici en présence d'une entreprise de librairie parfaitement honorable et légitime, créée en vue de l'extension officiellement favorisée des bibliothèques à l'usage du peuple et des enfants. Mais s'il y a quel-

que part une commission chargée d'accorder le laissez-passer aux livres qui prétendent à cette destination, nous comprendrions difficilement qu'elle ne montrât pas quelque exigence sur la qualité de l'image et tolérât, sous apparence de portrait, la diffamation, même inconsciente, des héros qu'on prétend célébrer. Le texte, qui vise au civisme, ne laisserait pas non plus que de nous inspirer bien des réserves, si nous entrions dans le détail de ces compilations. Quelque effort de raisonnement que nous fassions, nous ne réussissons pas à découvrir ce que doit gagner notre amour-propre national à ravaler autant que faire se peut la plus grande gloire militaire du XIXe siècle. Nous faisons ici allusion au volume intitulé *les Généraux de la République.* Le volume consacré aux *Marins* est écrit dans un esprit moins partial; mais celui de M. Eugène Bonnemère, *les Guerres de la Vendée,* est de beaucoup le plus original.

Henri Martin, sa vie, ses œuvres, son rôle, est un volume de la même bibliothèque, mais non de la même série, et nous en félicitons sincèrement les auteurs, quoique l'éditeur — qui décidément témoigne d'une propension funeste pour les mauvaises gravures — ait trouvé moyen d'introduire dans cette biographie un bien médiocre portrait et un placard informe où le dessinateur a peut-être cru représenter les obsèques d'Henri Martin. Une préface insignifiante de quelques lignes a été demandée à M. H. Carnot, afin que l'on pût mettre en vedette sur la couverture le nom républicain de ce sénateur, membre de l'Institut. Cette réclame nous paraît superflue. Le nom d'Henri Martin, en effet, n'est pas si vite tombé dans l'honorable indifférence à laquelle il est voué d'ailleurs à court délai, il est attaché à trop d'œuvres de sociétés, de groupes, de petites églises pour ne pas suffire à l'écoulement d'une édition de cette biographie, écrite avec beaucoup de conscience, de soin et de la façon la plus complète par MM. Louis Mainard et Paul Buquet. E. C.

Paganisme des Hébreux jusqu'à la captivité de Babylone, par Émile Ferrière. 1 vol. in-18 de 428 pages. Paris, 1884. Félix Alcan, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre est hardi, car la croyance au monothéisme original du peuple hébreu, depuis si longtemps établie dans le monde à l'état de certitude historique, en reçoit un premier coup brutal. Mais qu'Israël ait fait exception et se soit élevé sans tâtonnement ni transition à la notion d'un Dieu unique, cela contrarie les partisans de la théorie de l'évolution, parce que cela contredit cette nouvelle loi biologique. « Si le monothéisme prétendu primordial des Hébreux était historiquement démontré, écrit M. Ferrière, la loi d'évolution en éprouverait une telle atteinte qu'elle en perdrait son caractère auguste. » L'auteur du *Paganisme des Hébreux* entreprend donc de prouver, en ce livre, par des faits, conformément à la méthode expérimentale, que jusqu'à présent l'histoire, à ce sujet, s'est abusée, a cru à une fiction, que le peuple d'Israël a été païen et a partagé toutes les pratiques du paganisme chananéen jusqu'à la captivité de Babylone. Dans cette intention, il s'est efforcé de recueillir partout où ils sont disséminés, soit dans la Bible, soit dans les découvertes modernes de l'épigraphie orientale, puis de concentrer, de ranger méthodiquement les faits qui attestent le paganisme hébraïque, et de « les pousser comme autant de soldats à l'assaut de l'erreur monothéiste. » — Le travail de M. Em. Ferrière, œuvre de patience et d'érudition, n'aurait rien perdu de son autorité, au contraire, à être écrit d'une plume un peu plus impassible, moins empressée à témoigner de sentiments haineux contre l'Église catholique; car, en présence d'une telle attitude, le lecteur impartial s'inquiète et se demande si le livre qui lui semblait sérieux est, en réalité, une œuvre de philosophe ou seulement celle d'un sectaire. E. C.

Mémoires de S. M. la reine Victoria. — *Feuillets détachés de mon Journal en Écosse, 1862-1882.* — Traduction de Mme Marie Dronsart, avec autorisation spéciale de Sa Majesté. — Édition illustrée de portraits et gravures. Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond; 1884. In-8° de IV-310 pages, imprimé sur beau papier. Prix : 12 fr. — Il a été tiré en outre 20 exemplaires sur papier du Japon et 1 seul sur parchemin.

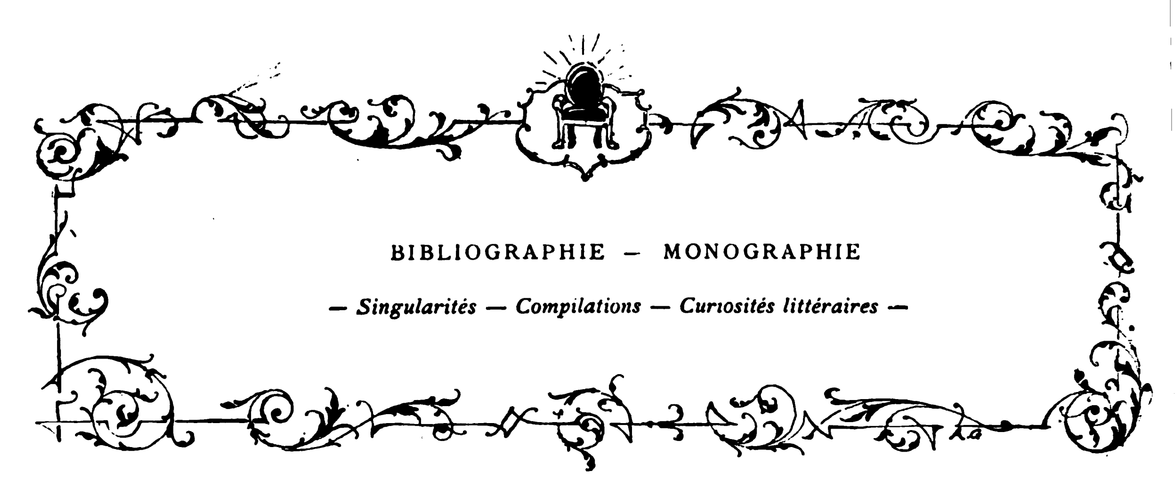
Ce livre a, comme on sait, obtenu un succès colossal en Angleterre; il s'est vendu et se vend par milliers, et les heureux éditeurs de cette production royale pourront multiplier longtemps encore leurs tirages. Ce succès énorme s'explique aisément, les Anglais professant, en général, un enthousiasme quasi religieux pour tout ce qui vient de leurs souverains, et, dans le cas présent, la vénération qu'ils témoignent pour l'œuvre de la reine Victoria n'a rien que de légitime et de merité. L'élégante et fidèle traduction que nous offrent aujourd'hui les aimables éditeurs de la rue Richelieu nous met à même d'apprécier la valeur de ces fragments de mémoires. Apres les avoir lus attentivement, nous devons avouer qu'ils ne semblent pas appelés, de ce côté-ci de la Manche, à produire autant de sensation que chez nos voisins.

Le respect qu'il convient de professer pour leur illustre auteur ne saurait empêcher de dire ce qu'on pense; aussi n'hésiterons-nous point à déclarer que ces fragments ne répondent guère à l'idée que nous nous faisons ici, tout démocratisés que nous sommes, de ce que doit être un livre « écrit de main de maître », comme on disait au siècle dernier.

Le journal de la Reine embrasse vingt années de sa vie (1862-1882). Il se compose de morceaux et de notes, écrits rapidement sans doute, pendant les divers voyages que Sa Majesté a faits, chaque année, en Écosse, depuis la mort du Prince-Époux. En général, tout y est froid et terne; l'auteur y retrace les faits les plus insignifiants, voire même les plus vulgaires, avec autant de minutie et de détails que les épisodes intéressants. Il faut reconnaître cependant qu'il s'y trouve de belles pages, où l'écrivain montre

vraiment de la sensibilité et une grande bonté. Mais combien de feuillets froids et incolores il faut lire avant de rencontrer un de ces passages attrayants! Tout y contraste avec nos goûts, nos mœurs, nos idées et nos jugements, et ce n'est point ainsi que nous nous représentons la vie privée, *l'intimité* même de la souveraine d'un grand empire. On a dit que ce chapitre de la vie anglaise ne pouvait être écrit que par la reine d'Angleterre et qu'il constituait un précieux document historique. Cette dernière appréciation nous parait tant soit peu exagérée, car nous ne voyons pas que la reine y ait rien laissé percer de ses sentiments politiques. Ce dont nous conviendrons bien plus volontiers, c'est qu'il y a là, pour le lecteur français, un curieux sujet d'étude sur un état de choses que nous connaissons en général fort peu, et qu'à ce titre le livre de la reine Victoria mérite et ne peut manquer d'être recherché par les lecteurs sérieux.

A. Z.



BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Catalogue des Œuvres imprimées de Claude-François Menestrier, de la Compagnie de Jésus, par M. Joseph Renard, bibliophile lyonnais. — Ouvrage posthume publié par le P. Carlos Sommervogel, S. J., Strasbourgeois. — Lyon, imprimerie de Pitrat aîné, 1883. 1 vol. grand in-8° de vi-150 pages, tiré à petit nombre sur beau papier vergé; titre rouge et noir.

Il est bien peu de bibliophiles et de lettrés qui n'aient eu à recourir plus ou moins aux ouvrages du savant polygraphe Claude-François Menestrier, une des gloires de l'histoire littéraire de Lyon. Comme il arrive pour tous les auteurs qui ont publié de nombreux écrits, brochures ou volumes, sur des sujets très divers, un réel désordre, une grande incertitude régneraient encore relativement aux œuvres du célèbre jésuite, si, il y a presque trente ans déjà, un chercheur et un écrivain de mérite, M. Paul Allut, n'avait entrepris, Dieu sait au prix de quels efforts! d'écrire la vie et de décrire les ouvrages du P. Menestrier. Tout le monde connaît ce beau volume, dont il convient de rappeler au moins le titre ici : « *Recherches sur la vie et sur les œuvres du P. Claude-François Menestrier*, de la Compagnie de Jésus; suivies d'un recueil de lettres inédites de ce Père à Guichenon, et de quelques autres lettres de divers savans de son temps, inédites aussi », par M. Paul Allut. A Lyon, chez Nicolas Scheuring, M.DCCC.LVI. Gr. in-8° de xxx-375 pages. Portrait et figures. On sait quel succès obtint cette excellente étude, dont les exemplaires sont devenus si rares et si chers. Il semblait qu'après ce remarquable travail il ne dût rien rester à dire, ni sur Menestrier ni sur ses œuvres. Les nouvelles recherches que nous présente le P. Sommervogel prouvent le contraire.

Un compatriote du P. Menestrier, M. Joseph Renard, « possesseur d'une admirable collection d'ouvrages imprimés du savant jésuite, ouvrages qu'il avait acquis, sous le feu des enchères, dans les ventes des plus célèbres bibliothèques lyonnaises ou autres », eut la pensée de contrôler, pièces en mains, les descriptions qu'en avait données M. Allut. Il ne tarda pas à y reconnaître des erreurs nombreuses et des lacunes considérables. M. Allut ayant traité la question bien plus au point de vue littéraire et historique qu'au point de vue bibliographique, la description matérielle des volumes a quelque peu souffert de sa préoccupation principale, qui était de faire connaître le célèbre jésuite, de l'étudier sous les divers aspects de sa prodigieuse érudition et de son esprit si ingénieusement inventif, et de marquer la place qu'il a le droit d'occuper parmi les savants de son temps. La partie historique et littéraire lui paraissant suffisamment traitée, M. Renard concentra tous ses soins sur celle qui l'était moins. Grâce à sa collection, qui l'emporte de beaucoup sur toutes celles qui ont figuré jusqu'ici dans aucun dépôt public ou privé, grâce aussi à ses patientes recherches dans la riche bibliothèque de la ville de Lyon, il est parvenu, sinon à dire le dernier mot sur la question, — ce qui est impossible en bibliographie, — du moins, à avancer assez la solution pour ne laisser que peu d'espoir de nouvelles découvertes. »

C'est ainsi que, dans son intéressante introduction, le P. Sommervogel nous fait connaître l'origine et le

but du travail de M. Renard, qui, il y a trois ans à peine, avait publié lui-même un premier essai sur son sujet de prédilection : *Notice bibliographique sur les ouvrages imprimés du P. Cl.-Fr. Menestrier,* complément aux *Recherches,* de M. P. Allut, sur les œuvres de cet auteur. — Lyon, imprimerie Mougin-Rusand, 1881. In-8° de 14 pages. — Malheureusement, l'érudit bibliophile n'eut pas la consolation de faire paraître son travail, auquel il n'avait plus qu'à mettre la dernière main. La mort vint le surprendre quand il allait jouir des résultats de son labeur : c'est souvent le sort des écrivains et aussi des bibliographes de partir en laissant imparfaits ou inachevés des travaux auxquels ils ont consacré toute leur activité et les meilleures heures de leur vie.

O curas hominum ! O quantum est in rebus inane !

Moins disgracié cependant que tant d'autres, M. Renard laissait après lui un savant et un ami qui recueillit pieusement ses notes, fruit de si patientes investigations, les mit en ordre en y ajoutant quelques éclaircissements et quelques détails nécessaires, tout en respectant scrupuleusement la rédaction définitive que M. Renard avait eu le temps d'achever.

Comme son titre l'indique, le volume que nous devons à la sollicitude de M. Sommervogel n'est qu'un *catalogue* des œuvres *imprimées* de Menestrier; mais cette dénomination est par trop modeste, c'est bel et bien une *bibliographie* qu'il convient de l'appeler. Il se compose de cent soixante-quatre articles (l'ouvrage de M. Allut n'en compte que cent quarante-quatre) rangés par ordre alphabétique, seul classement qui pouvait être adopté en l'espèce. Rien n'égale la minutieuse et scrupuleuse exactitude avec laquelle chacun de ces articles est décrit; M. Renard n'a rien transcrit que *de visu;* aussi rien ne lui échappe, et, comme le dit fort bien son ami, volume ou plaquette, il *dissèque* littéralement tout : frontispice, titres, faux-titres, table, errata, pagination, marques d'imprimeur, erreurs typographiques, privilèges, approbations, planches, fleurons, etc., tout est minutieusement contrôlé et décrit. Enfin, ce qui l'emporte encore sur ces descriptions si fidèles, ce sont les notes substantielles, pleines de faits et inspirées par la plus sûre critique, qui complètent chaque article et font de l'ensemble du travail un ouvrage sans prix.

Dans un appendice, le P. Sommervogel a réimprimé un opuscule du P. Menestrier, perdu jusqu'ici dans un recueil bien oublié, *la Clef du Cabinet* (juillet, 1704, p. 1200-1214); c'est une « lettre du P. Menestrier à M. de La Valette, président des trésoriers de France en la généralité de Lyon, sur quelques découvertes faites à Fourvières ».

L'ouvrage se termine par une table des matières dans l'ordre chronologique; peut-être doit-on regretter que, pour la plus grande commodité des bibliophiles qui ne pourraient se procurer le livre de M. Allut, on n'ait pas cru devoir y joindre, comme a fait ce dernier, une table par ordre de matières, qui rendrait les recherches plus rapides et permettrait de mieux se rendre compte de l'ensemble de l'œuvre du P. Menestrier.

En résumé, la belle monographie que nous venons d'étudier ne peut manquer d'être hautement appréciée par les bibliophiles et les vrais érudits; ils devront partager leur gratitude entre le regretté M. Joseph Renard et son éditeur et excellent ami, le P. Carlos Sommervogel, le savant auteur de divers ouvrages estimés, et le courageux et consciencieux rédacteur de cette précieuse *Table méthodique des Mémoires de Trévoux,* qui rend chaque jour de si grands services aux travailleurs et aux lettrés. PHIL. MIN.

Catalogue de l'Exposition de Pâques (*Association des libraires allemands*). 1 vol. in-4° d'environ 600 pages. Dépôt chez Hinrichsen, 40, rue des Saints-Pères, Paris.

La foire de Leipzig, à l'époque des fêtes de Pâques, ouvre chaque année un vaste débouché aux productions des arts de l'imprimerie, où les plus illustres tiennent à honneur d'exposer les résultats de leurs incessantes recherches. L'espace nous manque pour signaler toutes les œuvres qui méritent, à un titre quelconque, de fixer l'attention; il y a là des merveilles de tout genre et des tentatives d'une audace qui déconcerte l'analyse. Nous nous contenterons de faire ressortir ce qui nous a particulièrement séduit.

Ce que les Allemands désignent d'un nom générique « Lichtdrückerei » (reproduction par la lumière) et que nous appelons phototypie, héliogravure ou photographie, se trouve brillamment représenté par l'œuvre de Wilhelm Hoffmann de Dresde, *Jésus pardonnant à la femme adultère,* du musée de Dresde, saisissante de relief et de vie, par la fine nature morte photographique de MM. Rommler et Jonas de Dresde, d'un velouté exquis, où les détails et les nuances se fondent dans un ensemble des plus harmonieux. Une place à part est due à « l'héliotypie », d'après un dessin sur papier à ton, de MM. Angerer et Goschl de Vienne; l'habile fusion des effets, la profonde douceur des lignes, la savante gradation des clairs et des ombres font de cette page un tableau plein de grâce, à la fois poétique et réaliste.

La maison W. Drugulin de Leipzig a résolu un problème délicat, en exposant une gravure sur bois à deux tons, extraite d'un ouvrage édité par H. Schorer de Berlin; gracieuse figure de femme aux contours harmonieux, dont l'heureuse expression évoque à l'esprit le souvenir des camées antiques.

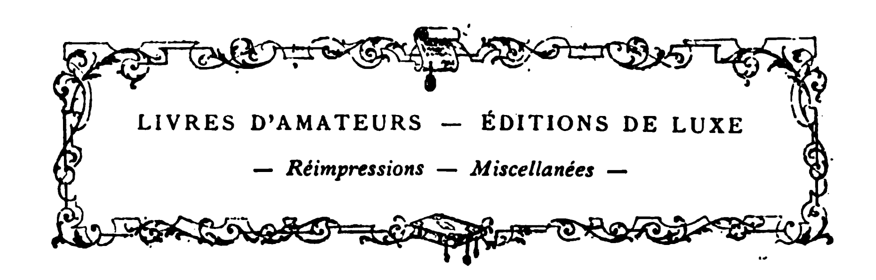
Parmi les reproductions d'après des photographies de dessins sur papier à ton, il faut citer, avec une mention toute particulière, les gravures sur zinc de M. Rudolf Loës, de Leipzig, telles que le *château d'Heidelberg,* d'après une gravure en taille-douce : une merveille d'exécution, d'un rendu exquis dans la finesse des détails, où les difficultés d'un tirage hérissé d'obstacles ont été surmontées avec une adresse magistrale.

Signalons encore l'épreuve *autotypique* de Meisenbach (de Munich), d'après une photographie, reproduction d'un éclat et d'une netteté bien remarquables.

Mais ce qui nous a paru d'une indiscutable perfec-

tion, ce sont les gravures sur bois, entr'autres celles de Kaseberg et Oertel de Leipzig, de Theodor Knesing de Munich, etc. Les lithographies leur sont de beaucoup inférieures, bien que l'Allemagne passe pour lė berceau de l'art lithographique.

En résumé, ce Catalogue, varié et intéressant, est aussi soigné de forme que riche de fond. Il serait facile d'en critiquer l'élégance un peu opaque dans son ensemble; nous aimons mieux rendre justice à la somme d'études solides et de savantes recherches qu'il représente, en déclarant que cet album est comme un véritable monument élevé en l'honneur d'une des branches les plus florissantes de l'art industriel contemporain.



LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Œuvres de Molière, avec illustrations par Jacques Leman. — *Les Fascheux,* in-4°. Paris, Lemonnyer.

Un nouveau fascicule vient de paraître de la nouvelle et splendide édition de Molière donnée par l'éditeur J. Lemonnyer, avec illustrations de J. Leman, notices et notes d'Anatole de Montaiglon : *les Fascheux.*

Dans sa Notice, M. de Montaiglon recherche les modèles sur lesquels Molière avait pu se régler pour écrire une de ces pièces à tiroir qui doivent plaire indépendamment de l'action; il rappelle les circonstances au milieu desquelles l'œuvre s'est produite, cite les sources où Molière a pu puiser, passe en revue le défilé des *Fascheux* qui viennent harceler Éraste, et fait enfin ressortir les divers mérites d'une comédie dont le titre, formé d'un mot alors nouveau, indiquait bien le piquant sujet.

De son côté, M. Leman a multiplié ses charmantes illustrations. Comme toujours, le titre, les lettres ornées, les fleurons, le cadre des personnages, l'en-tête de chaque acte ont été dessinés spécialement pour la pièce; on ne les a vus dans aucune autre, on ne les reverra plus. Il y a là une richesse d'imagination merveilleuse, secondée par un goût exquis, un sentiment profond et une complète connaissance du XVIIe siècle.

La grande composition placée en tête du volume met en présence le maître et le valet, Éraste et La Montagne, au moment où celui-ci, joignant le geste à la parole, se jette à la perruque d'Éraste et lui dit :

Souffrez qu'on peigne un peu...

Pourquoi M. Leman a-t-il choisi cette situation? Nous ne saurions le dire; mais il était difficile, le sujet étant donné, d'en tirer un meilleur parti. Du reste, excepté Moreau dans l'édition de Bret, tous les autres dessinateurs ont reproduit un incident analogue de la pièce.

Ainsi la plus ancienne estampe placée en tête des *Fascheux,* celle de Brissart, gravée par J. Sauvé, dans l'édition de Vivot et La Grange (1682), nous montre La Montagne laissant tomber le chapeau d'Éraste (acte Ier, sc. I.). Elle est très intéressante parce que, comme nous l'avons signalé sans que personne en eût fait la remarque avant nous (Voir *les Intrigues de Molière et celles de sa femme,* Paris, Liseux, in-8°), elle nous donne un portrait de Molière conforme au fameux portrait de Simonin, représentant le comédien-poète dans le rôle de Scaramouche. Dans cette même édition, le dessinateur a laissé le portrait de Molière dans tous ses rôles, excepté peut-être dans celui de *l'École des femmes,* où il est impossible de le reconnaître.

Pour revenir à cette estampe des *Fascheux,* la taille ramassée, le cou dans les épaules, tel que nous le dépeint Le Boulanger de Chalussay dans *Elomire hypocondre,* que nous sommes loin du portrait de Mignard, qui exagère la longueur du cou! Molière tient de la main droite la brosse dont il se servait pour brosser le chapeau d'Éraste. Le chapeau est tombé; Éraste gronde son valet, qui prend un air épouvanté, comme s'il était

En grand danger d'être battu.

L'édition de 1710 reproduit à peu près celle de 1682 : Dans l'une et dans l'autre, nous avons le même La Montagne, c'est-à-dire Molière; les seules différences sont les suivantes : 1682, Molière est à gauche, Éraste à droite; celui-ci a une épée suspendue à un large baudrier, qu'on ne retrouve plus en 1710; dans cette dernière, le chapeau a une plus grande plume qu'en 1682. Même décor dans les deux éditions : une table recouverte d'un tapis, un petit guéridon, une glace ornant un panneau entre deux fenêtres.

Par extraordinaire, l'édition de 1718 qui, le plus souvent, se borne à reproduire, en les retouchant, les gravures de 1682 et 1710, donne une estampe différente. Ici, le dessinateur a représenté la scène VIe et dernière du 3e acte, celle où Orphise paraît, avec un flambleau à la main, entre Éraste et Damis. Le décor indique un vestibule lambrissé, sans tables ni sièges.

Boucher a pris pour sujet la cinquième scène du premier acte :

LISANDRE.

Sous ces arbres, de loin, mes yeux t'ont reconnu,
Cher marquis, et d'abord je suis à toi venu...

(Il chante, parle et danse tout ensemble.)

La composition est aussi jolie que le sujet bien choisi. Mais quelle différence entre les diverses reproductions de ces dessins selon les graveurs qui les ont reproduits !

La jolie édition elzévirienne d'Amsterdam, 1713, en quatre volumes, est ornée de gravures de A. de Blois, d'après G. Schouten (Voy. la *Bibliographie moliéresque*, nº 302, p. 91). Le dessinateur représente, lui aussi, la scène du chapeau : La Montagne, effrayé, se baisse en criant et avance la main droite pour se préserver des coups d'Éraste, qui tient sur lui le bâton levé. Aucun trait, dans la figure de La Montagne, ne rappelle Molière; son costume se compose d'un béret, d'une large collerette, d'une casaque collante à basques rondes découpées, d'un pantalon collant, tout déchiqueté au bord et tombant à peine au bas du mollet; souliers. Éraste porte un costume sévère, sans rubans ni dentelles; longue perruque, pourpoint presque aussi long que le justaucorps, qui descend aux genoux, avec des manches étroites à revers très larges. La chambre a deux fenêtres garnies de rideaux, et, sur un des côtés, une toilette surmontée d'une glace penchée, à cadre sculpté.

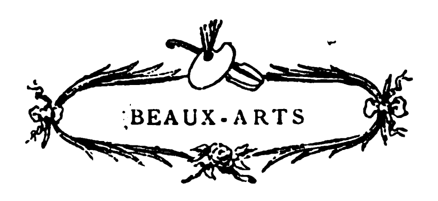
La gravure d'Harrewyn, pour l'édition de Bruxelles de 1694, — cette édition où l'estampe du *Misanthrope* interprète d'une si étrange façon la première scène, entre Alceste et Philinte, — a peut-être inspiré G. Schouten : même scène du chapeau, même effroi du valet, sur lequel Éraste s'avance en levant sa canne; même idée du décor, représentant une toilette surmontée d'une glace, et cependant traduction différente : dans celle de G. Schouten, La Montagne tourne le dos et courbe l'échine pour recevoir les coups; il est sous la main de son maître; il tient sa brosse au-dessus du chapeau rond jeté à terre ; dans celle d'Harrewyn, il est à une certaine distance d'Éraste et lui fait face; il lève vers lui la main gauche, et de sa main droite s'échappe sa brosse, qui va rejoindre le chapeau à trois cornes; il est tête nue, comme son maître. Malgré l'exécution différente, on le voit, l'inspiration est la même.

Nous arrivons à la gravure de Moreau, dans l'édition donnée par Bret; elle s'applique au prologue. Le théâtre représente un jardin orné d'un immense jet d'eau retombant à trois étages, et d'où se détache une naïade.

De toutes les compositions que nous venons de passer en revue, celle-ci nous paraît, avec celle de Boucher, la mieux choisie. Si M. Leman n'en a pas pris le sujet pour sa grande planche en tête du volume, il a compris cependant qu'il était intéressant de le représenter; nous le trouvons, en effet, et beaucoup plus heureusement traité que dans la scène de Moreau, en tête du prologue. Rappelons aussi que M. Arsène Houssaye, dans son magnifique ouvrage : *Molière, sa femme et sa fille*, a dessiné lui-même une magnifique naïade sortant d'une coquille, qui n'est autre que Madeleine Béjart.

Signalons encore, comme admirablement réussies, les gravures du faux-titre, du titre, de l'Épitre au Roi, de l'Avertissement, et de chacun des trois actes. Avec cette profusion d'illustrations, la pièce des *Fascheux* restera comme une des plus brillantes de l'œuvre si vaillamment entreprise par M. J. Leman, pour l'édition Lemonnyer.

CH. L. L.



Les Salons bordelais, ou Expositions des Beaux-Arts à Bordeaux au XVIIIe siècle (1771-1787), avec des *Notes biographiques sur les artistes qui figurèrent à ces expositions*, par Charles Marionneau, correspondant de l'Institut (Académie des Beaux-Arts). 1 vol. in-8° de XIII-211 pages, tiré à 125 exemplaires sur papier vergé. Extrait des publications de la Société des bibliophiles de Guyenne. Bordeaux, 1884. Vve Moquet.

Quelle éloquence parfois dans le simple énoncé de certains faits ! Voici, par exemple, ce volume, *les Salons bordelais de 1771 à 1787*, qui n'est qu'une réimpression des catalogues — devenus rarissimes, il est vrai — de quatre expositions des beaux-arts qui eurent lieu à Bordeaux à la fin du XVIIIe siècle. Cela suffit pour évoquer le souvenir précieux de l'activité de l'art provincial dans l'ancienne France. Avec ces deux leviers, la centralisation administrative d'une part, et, d'autre part, la facilité des communications, Paris, machine pneumatique effroyable, a, pour tout le pays, fait le vide des moindres veilléités d'art local. Depuis vingt-cinq ans, la critique prévoyante proteste contre cette absorption formidable et mauvaise, contre ce grossissement funeste de la tête aux dépens du corps, mais en vain. Le Gouvernement lui-même, au moins dans les discours officiels, tente à son tour de réagir contre cet état de choses; mais en vain. Les municipalités, elles aussi, secondées par quelques groupes d'hommes intelligents, font effort dans le même sens; mais en vain. Pour ne citer qu'un fait : il y a cent huit ans, en 1776, l'École académique de Bordeaux avait un

personnel enseignant de beaucoup plus nombreux que celui de notre École nationale des Beaux-Arts actuelle; il se composait de six peintres, au lieu de trois; cinq sculpteurs, au lieu de deux; un graveur, trois architectes; deux professeurs de perspective et deux professeurs d'anatomie, au lieu d'un dans chacune de ces dernières classes. De cette école académique, si importante alors, il ne reste pas trace aujourd'hui à Bordeaux. Nous relevons ce document dans l'introduction, très sobre, mais pleine de considérations intéressantes, placée par M. Ch. Marionneau en tête de cette réimpression, à la suite de laquelle il réimprime également quelques lettres critiques publiées à l'époque. L'une d'elles, « par l'auteur de *l'élève de la nature* », est un type admirable de compte rendu de Salon par Joseph Prudhomme. Bouvard et Pécuchet n'en perdraient pas une ligne. Qu'on en juge.

« Dirigeons les arts agréables vers leur vrai but; ne les employons qu'à exciter une volupté délicate, compagne de la vertu et mère des belles actions. Récompensons-les, moins par un vil métal, trop ennobli de nos jours, que par la seule gloire réelle, l'estime et l'admiration publiques. Exigeons sévèrement qu'un artiste soit digne de peindre la vertu pour nous la faire aimer; exigeons qu'il soit honnête homme; jugeons ses mœurs avant ses tableaux : il ne peut d'ailleurs échapper longtemps au coup d'œil terrible de la critique... Que son âme, que sa conduite, que son vêtement, que ses meubles soient de la plus grande simplicité; c'est le caractère propre du génie. Qu'il ne travaille pas pour s'enrichir, etc., etc. »

C'est complet, n'est-ce pas? A ces lettres, M. Ch. Marionneau ajoute des *Notes biographiques* sur les artistes qui figurèrent à ces expositions. Elles forment la partie originale et historiquement précieuse du volume. Nous regrettons d'autant plus que l'auteur n'ait pas été plus heureux que les biographes antérieurs dans ses recherches sur la vie du grand artiste décorateur Charles de Lafosse. Je me demande si l'auteur a conscience de l'importance de cette figure. E. C.

Diotionnaire des Amateurs français au XVIIe siècle, par Edmond Bonnaffé. 1 vol. in-8°. A. Quantin. — Prix : 20 francs.

Jamais on n'a tant écrit sur les artistes, sur les œuvres d'art, sur le bibelot qu'en ce temps-ci. On ne fait plus de chefs-d'œuvre, mais on en disserte. Il n'est tesson dont on ne sache l'histoire. Il n'est artisan ayant enluminé d'un pinceau grotesque une assiette de quatre sous, dont la biographie ne sollicite les recherches d'hommes graves. M. Edmond Bonnaffé, lui-même amateur érudit, a pensé qu'il était bien dû quelque reconnaissance aussi à ces amateurs d'autrefois dont la passion pour les belles choses a sauvé de la destruction, à travers les siècles, tant d'objets précieux : peintures, statues, dessins, médailles, estampes, livres, tapisseries, armes, etc., qui font aujourd'hui la fortune de nos musées et de certaines collections modernes, et perpétuent dans nos écoles une tradition des modèles et un enseignement.

Déjà M. Bonnaffé a, dans cet ordre d'idées, publié *les Collectionneurs de l'ancienne Rome, de l'ancienne France, les Inventaires de Catherine de Médicis*, de la *duchesse de Valentinois*, de *Brienne*, de *Fouquet*, des *Richelieu*. A ces chapitres épars de l'histoire de la curiosité il ajoute aujourd'hui un travail beaucoup plus important à tous égards. En effet, il ne réunit pas moins de douze cents biographies d'amateurs qui, depuis Henri IV jusqu'à la mort de Louis XIV, ont concouru à former le trésor des richesses d'art de la France. Certes, il y a de grands noms parmi tous ces curieux, des noms illustres comme ceux de Mazarin, de Jabach, de Colbert, de Richelieu, de Molé, de Gaston d'Orléans, de la Vrillière, de Fouquet, de Créqui; mais que de petits bourgeois aussi, de médecins, de magistrats, de dignes chanoines, voire d'apothicaires, que l'amour du bibelot aura rendus coupables de maintes distractions professionnelles; et, dans le nombre, que d'originaux aussi, dont M. Bonnaffé révèle les façons bizarres, les singulières manies d'une plume alerte, en homme qui connaît les menus travers de la race et leur est indulgent! Mais si l'auteur ne s'interdit pas l'anecdote, il n'y faut voir cependant que le grain de sel qui relève un texte savant plein de dates, de documents, de faits précis sur lesquels se fonde l'autorité durable du *Dictionnaire des amateurs français au* XVIIe *siècle*.

Antiquités grecques, par G.-F. Schœmann, traduites de l'allemand par C. Galuski. Tome Ier. 1 vol. in-8° de 650 pages. Paris, Alphonse Picard, éditeur, 1884. — Prix : 9 francs.

En français, le titre du savant ouvrage de M. G.-F. Schœmann prête à la méprise. Pour nous, le mot *antiquité* n'a point du tout le même sens au pluriel qu'au singulier. Au singulier, il désigne une époque antérieure fort éloignée et, collectivement, les hommes qui vivaient à cette époque. Au pluriel, il s'entend dans le sens restreint et bien déterminé de « monuments, d'œuvres d'art de l'antiquité ». La langue allemande, qui est celle de l'auteur, n'admettant point cette distinction, M. Schœmann a pu adopter la forme du pluriel et il avait une raison de le faire. C'est que non seulement il étudie deux périodes très différentes de l'antiquité grecque : la Grèce homérique et la Grèce historique; mais, en outre, qu'après avoir analysé le caractère général de la cité grecque, il examine une à une les diverses constitutions des États particuliers de la Grèce : le gouvernement de Sparte, celui de la Crète et celui d'Athènes, présentant ainsi trois antiquités distinctes dans l'antiquité grecque.

Bien que l'ouvrage, très compact, affecte les apparences de l'érudition la plus ardue, grâce à la profusion des notes de bas de page, qui renvoient avec une minutieuse précision aux textes invoqués; quoique bourré de grec, le travail de M. Schœmann ne s'adresse pas uniquement aux savants de profession. La disposition parfaitement claire des matières surprend et fixe l'intérêt qu'elles présentent en elles-mêmes, toujours soutenu par l'authenticité des menus faits qui

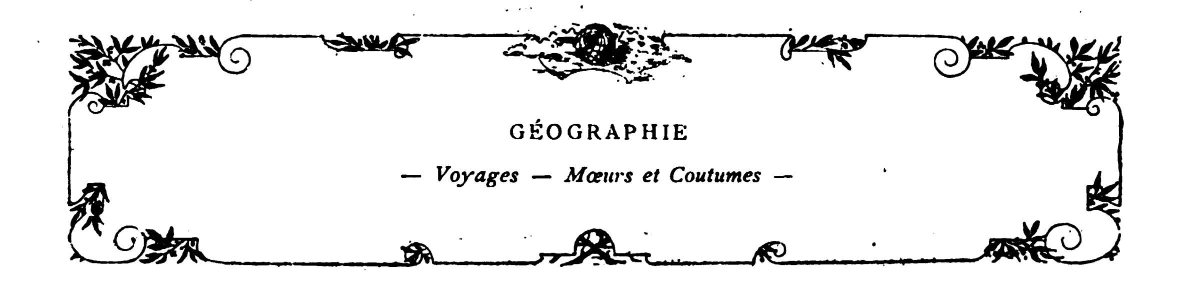
ont pénétrer le lecteur dans l'intimité absolue de la vie antique, publique et privée, démontrent à ses yeux tout le mécanisme social et le montrent en action, mettent en mouvement tous les rouages de l'organisation civique, militaire, politique, les différences entre les diverses classes, les sexes, les âges, offrant ainsi un tableau très animé, vivant, réel d'un monde qu'à notre jeunesse rebelle on montrait immobile, mort, embaumé dans les bandelettes où l'ensevelissaient les admirations de commande et bornées des cuistres universitaires.

Sous le nom d'Index, une table analytique très développée, dressée avec le plus grand soin, rend toutes les recherches et les rapprochements faciles en ce précieux tome premier des *Antiquités grecques*, ouvrage complet en soi, indépendant des tomes qui pourront suivre, et arrivé, en Allemagne, à sa troisième édition. Nous regrettons pour le succès de la traduction française que l'éditeur ait maintenu cette inutile tomaison qui fait paraître le livre inachevé.

Théodore Chassériau : *Souvenirs et Indiscrétions*, par AGLAUS BOUVENNE. Grand in-8° de 24 pages, tiré à 115 exemplaires. Sans date. A. Detaille.

M. Aglaüs Bouvenne ne se prodigue pas. De loin en loin, il écrit, fait imprimer et tirer à petit nombre de précieuses plaquettes où il traite avec soin de quelque sujet de second plan se rattachant à l'histoire de l'art, et de préférence au romantisme et à sa filiation. C'est ainsi qu'il a déjà donné les catalogues de l'*œuvre gravé et lithographié de R.-P. Bonington* et de *M. A. de Lemud*, les *Portraits et charges de Victor Hugo*, des *Notes et Souvenirs sur Charles Méryon*, et, en outre, une étude sur les *Monogrammes historiques*. Aujourd'hui, M. Aglaüs Bouvenne esquisse en quelques traits fort justes, mais un peu sommaires, l'intéressante figure d'un artiste qui, sans les hâtives surprises de la mort, serait devenu un maître, Théodore Chassériau, dont le dernier tableau, aujourd'hui au Louvre, le *Tepidarium*, sauvera le nom de l'oubli, sans parler des peintures décoratives qu'il a laissées dans quelques églises de Paris. Malheureusement, son œuvre la plus importante en ce genre, la décoration du grand escalier de l'ancienne Cour des Comptes, que le feu des incendies de la Commune avait en grande partie épargnée, a été abandonnée à une destruction sans doute définitive, exposée à toutes les intempéries des saisons dans les ruines du palais d'Orsay. A ses souvenirs sur Chassériau M. Bouvenne ajoute un double catalogue de son œuvre peint et gravé, et cinq planches ainsi que divers croquis inédits qui donnent une idée suffisante de la variété des directions où Chassériau se plaisait à engager son talent.

E. C.



GÉOGRAPHIE

— *Voyages* — *Mœurs et Coutumes* —

Le Fleuve bleu. Voyage dans la Chine occidentale, par GASTON DE BEZAURE, interprète-chancelier en Chine. Ouvrage enrichi de gravures et d'une carte. 1 vol. in-18 de 312 pages. Paris, 1884. Librairie Plon.

Les regards sont en ce moment, et pour cause, tournés vers la Chine. Tout livre qui nous apporte quelque renseignement nouveau sur ce pays est donc le bien venu. Celui de M. Gaston de Bezaure nous conduit dans des contrées à peine explorées, au milieu de populations qui ignorent jusqu'à l'existence de l'Europe. Il nous fait parcourir, en remontant la rivière Min, affluent Yang-Tze-Kiang, la province du Se-Tchuen et visiter, en partant de Shang-Haï, tour à tour Ou-Hou, Ngan-Kin-Fou, Han-Keou, Kin-Keou, Kin-Tcheou, I-Tchang-Fou, Tchong-Kin et Tchen-Tou. Nous n'avons pas l'espoir que cette énumération de noms chinois, où l'éternuement joue un rôle si encombrant, offre un grand intérêt à la majorité des lecteurs, mais nous devions les signaler à l'attention de ceux qui ont la curiosité de la géographie de la Chine. Toutefois, que ces derniers ne s'attendent pas à trouver en ce volume, à l'exception d'une carte, des informations scientifiques d'aucune sorte. M. Gaston de Bezaure paraît avoir voyagé en touriste amateur, sans aucun but d'observation déterminé. Son récit est agréable à lire, mais simplement anecdotique et pittoresque. Les quelques gravures qui accompagnent ce volume sont plus soignées que celles dont l'éditeur « enrichit », en général, cette sorte d'ouvrages.

Lettres de Gordon à sa sœur, écrites du Soudan, précédées d'une *Étude historique et biographique*, par PHILIPPE DARYL. 1 vol. in-18 de 332 pages. Paris, 1884. J. Hetzel, éditeur.

Le nom de Gordon a fait le tour du monde. Ses aventures héroïques ont passionné non seulement toute l'Angleterre, mais encore toute la civilisation. Gordon est incontestablement, de nos jours, un ana-

chronisme vivant, comme la féodalité anglaise peut seule en produire. «Il semble plutôt taillé sur le modèle du Loyal Serviteur que sur celui d'un officier général du génie au millésime de 1884. Peut-être n'en est-il que plus curieux à suivre pour le spectateur, comme le serait un compagnon de saint Louis ou de Richard Cœur de Lion égaré dans le siècle de Darwin et de Schopenhauer. » Tel est le jugement final que M. Philippe Daryl porte sur le héros de Khartoum, dans son Introduction à la traduction française des *Lettres de Gordon à sa sœur*. Ces lettres furent écrites pendant la première mission de Gordon au Soudan, de 1874 à 1879. Elles sont intéressantes par la sincérité absolue de l'esprit qui les a dictées, et qui serévèle naïvement mystique et infatué de lui-même en même temps que soldat illustre. Elles montrent le caractère aventureux, désintéressé, religieux et chevaleresque de l'officier anglais qui, décoré de la Légion d'honneur à vingt ans, devant Sébastopol, a couru depuis tant de fortunes diverses en Turquie, en Chine, ou il réprimait la révolte des Taïpings en 1864, en Abyssinie, à Maurice, au Cap, en Palestine, et finalement à Khartoum, où il attend tranquillement, dans une position inexpugnable, les secours que l'Angleterre lui envoie. Ces curieuses lettres, complétées par des extraits du journal de Gordon jusqu'au terme de son premier séjour en Abyssinie, sont précédées d'une importante étude historique sur sa mission actuelle et sa situation à Khartoum, par M. Philippe Daryl.

E. C.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

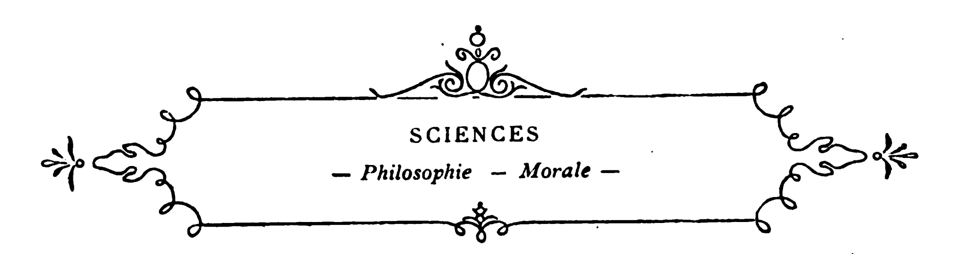
OUVRAGES SIGNALÉS

Les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution, par M. Albert Babeau (1 volume in-12, Firmin-Didot). C'est en quelque sorte la France de nos pères vue et jugée par des témoins contemporains. L'auteur, dans le cours de ses études sur l'ancien régime, a recueilli et analysé les impressions diverses de nombreux voyageurs sur l'état de notre pays avant 1789. Ce travail, qui n'avait pas encore été tenté, n'offre-t-il pas un véritable intérêt? Français et étrangers, parmi lesquels plusieurs, comme Smollet et Rigby, qui n'ont pas été traduits dans notre langue, nous font connaître la manière de voyager de leur temps, l'aspect général des villes et des campagnes, les mœurs, les coutumes, le caractère des habitants de la France d'autrefois. Tous ces voyageurs, depuis le Tasse jusqu'à Gœthe, depuis Montaigne jusqu'à Buffon, défilent devant nous, tantôt bienveillants, tantôt hostiles, plaisants ou sérieux, observant les hommes et les choses, et jetant en passant quelques lumières sur une époque de notre histoire que l'esprit de parti s'efforce de défigurer et qu'il importe d'autant plus de montrer sous sa physionomie véritable.

Voyage humoristique au pays des Kangourous, par Louis Jacolliot, 1 vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion.

Voyage dans le buisson australien, par Louis Jacolliot, 1 vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion.

A Travers l'Atlantique, journal de bord de la *Nubienne* dans son voyage au Canada et aux Etats-Unis, par Paul Saunière. 1 vol. in-18. Paris, Dentu.



La vérité catholique et la paix religieuse, par H.-L.-C. Maret, archevêque de Lépante, primicier du chapitre épiscopal et national de Saint-Denis, doyen de la Faculté de théologie de Paris. 1 vol. in-8°. Paris, E. Dentu, 1884. — Prix : 7 francs.

Appel à la raison de la France. C'est le sous-titre que l'auteur, un des membres les plus distingués du clergé catholique français, a donné à son ouvrage.

Mgr Maret veut convaincre; il enseigne la vérité catholique. *Pacem diligite,* dit-il après Zacharie, et il prêche d'exemple.

Les deux premières parties de son travail regardent aux enseignements de l'Église; il donne d'abord une critique des systèmes philosophiques professés à notre époque; il offre ensuite, en quelques chapitres, une apologétique assez complète. La critique est toute superficielle, elle ne touche pas au fond même des doctrines; il y a plus, toutes les doctrines contemporaines n'ont pas été discutées, et c'est une faute de la part de l'auteur que de n'avoir pas parlé du criticisme de M. Renouvier; mais, fondées ou non, les objections présentées par Mgr Maret sont toujours formulées avec une bienveillance qui ne laisse pas que de prouver, mieux que toutes les objurgations, la profonde sincérité de l'écrivain. Nous avons grande envie de protester quand il dit, s'adressant aux protestants : « Proclamer le principe individualiste et rester Église ou société chrétienne, c'est chose logiquement impossible; dès qu'on admet le fait d'une révélation divine, d'une religion divine, destinée à la société humaine pour être sa lumière, sa loi, sa force, dès ce moment, la raison cesse d'être souveraine en matière théologique » ; mais nous ne pouvons pas ne pas applaudir avec force quand il écrit des pages telles que celles-ci : « En dévoilant toute l'impuissance des Églises séparées, pour fonder et conserver la religion divine, nécessaire au monde; en

dévoilant l'impuissance, plus manifeste encore, des meilleures écoles de la philosophie séparée, nous ne voudrions pas laisser penser au lecteur qu'un autre sentiment que celui de l'amour de la vérité a pu guider notre plume. Non; nous professons pour nos frères séparés, pour tout philosophe honorable, les sentiments d'une vraie sympathie. Quand, dans un livre de théologie, dans un sermon, dans un écrit quelconque émanant de la plume d'un frère séparé, nous trouvons un acte d'adoration et d'amour pour le divin sauveur des hommes; quand une parole indignée contre l'antichristianisme nous révèle une foi vivant en un cœur, nous nous sentons profondément ému, et nous sommes heureux de nous trouver unis dans un sentiment chrétien! Les faiblesses de la philosophie séparée ne nous empêchent pas d'admirer, de louer tant de belles et de grandes pages, écrites à la gloire de Dieu, pleines de la dignité et des espérances de l'âme humaine. »

Dans la troisième partie, Mgr Maret parle des conditions de la paix, si souhaitable et si ardemment souhaitée par lui. « L'Église, dit-il, ne peut laisser contester son origine, son autorité, mais elle doit respecter l'autorité naturelle que Dieu a mise dans la famille, dans la cité, dans la nation. L'autorité de l'État doit être sacrée pour elle. *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Par ces paroles, le divin Maître a clairement enseigné que ce monde était régi par deux puissances. Leur bon accord est la loi de l'ordre et de la paix. »

L'auteur qualifie d'erronnées aussi bien les doctrines politiques qui veulent subordonner l'Église à l'État que celles qui attribuent à l'Église la domination sur l'État. Mais, se demande-t-il, l'État doit-il rester neutre, indifférent, en matière religieuse et philosophique? « S'il n'y a que l'homme, l'individu et son égoïsme, il ne peut exister au-dessus de l'homme un ordre rationnel, nécessaire, absolu, immuable de droits et de devoirs. Les droits, d'où émaneraient-ils? Qui les établirait? Qui les sanctionnerait? Les devoirs, qui les imposerait? qui les rendrait obligatoires? Or il est plus clair que le jour que la famille, la cité, la nation, reposent entièrement sur des droits et des devoirs. Les droits et les devoirs constituent un ordre intelligible, un monde intelligible, qui renferme les idées, les types, les rapports, les lois de tous les êtres, conçus et voulus par une intelligence et une volonté souveraines, infinies; par l'infinie Raison et l'infinie Sagesse de Dieu. Dieu est ainsi le principe et la sanction de toute justice, qui n'est que le règne de l'ordre. » La conclusion est que l'État doit reconnaître l'existence de Dieu, qu'il doit emprunter ses principes à l'Église catholique. « L'État déclarant sa neutralité dogmatique et morale et voulant présider à l'éducation de la jeunesse, la former aux nobles sentiments, aux vertus humaines! C'est un non-sens. » Non, la *Déclaration des droits de l'homme* peut impliquer l'existence de Dieu, sans que l'État ait à affirmer cette existence même. Et l'État n'est ni neutre ni indifférent : comme il est une morale spéculative qui ne se fonde pas sur la religion, sur laquelle, au contraire, se fondent la métaphysique et la théodicée, l'État peut connaître de cette morale kantienne, qui lui a fourni les principes d'organisation sociale, les principes du droit public et privé; l'État peut l'enseigner, et il l'enseigne.

Aux dernières pages de son livre, Mgr Maret, dont on sait les fières résistances contre certaines prétentions de l'Église romaine, écrit cette *défense :* « Nos adversaires irréconciliables veulent que les condamnations pontificales rejettent et flétrissent, en tous les sens possibles, les libertés modernes, et ils se font de cette affirmation le plus redoutable argument contre l'Église... Les Papes, au XIXe siècle, n'ont jamais voulu trancher des questions purement politiques, des questions de formes de gouvernement, d'améliorations sociales, de progrès légitimes, de législation humaine... Mais, en reconnaissant aux peuples le droit de se donner des institutions et des lois conformes à leur degré de civilisation, conformes à leurs mœurs et à leurs besoins, jamais les Papes n'ont pu, ne pourront contracter des alliances intimes avec des nations et des gouvernements dont les constitutions politiques reposeraient sur une base anti-théiste, antichrétienne. » Mieux vaut le régime du Concordat que celui de la séparation de l'Église et de l'État. A l'Église de respecter *César;* à l'État de permettre aux fidèles de rendre à Dieu ce qui est à lui.

Ce n'est pas à ceux-là seulement qui détiennent le gouvernement de la chose publique en notre pays que Mgr Maret adresse des conseils, c'est au clergé catholique aussi. Il faut la volonté de tous pour assurer la paix religieuse.

L'ouvrage est d'importance, et la grande modération avec laquelle il est écrit ne fait pas son seul mérite.

F. G.

La liberté et le déterminisme, par ALFRED FOUILLÉE. Deuxième édition. 1 vol. in-8° de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, Félix Alcan, 1884. — Prix : 7 fr. 50.

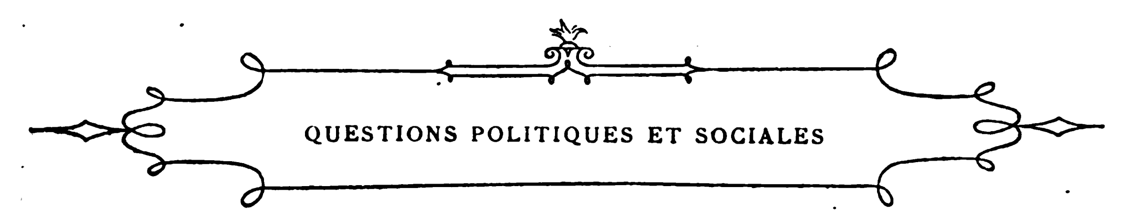
Doctor subtilis, c'est l'appellation que l'on pourrait donner à M. Alfred Fouillée. Subtil il était quand, il y a douze ans, il soutenait sa thèse; plus subtil encore il est aujourd'hui, remaniant le travail même qu'il avait présenté autrefois en Sorbonne.

M. Fouillée, qui, au service de la subtilité, met un talent d'exposition excessivement rare, est un adversaire redoutable, moins redoutable pourtant que certains ne le veulent croire, moins redoutable surtout qu'il ne le pense. La fameuse méthode de conciliation avait quelque chose de spécieux qui pouvait illusionner; il l'a exagérée, elle l'a conduit au scepticisme; or le scepticisme n'est pas pour satisfaire de certaines intelligences. Il peut contenter l'esprit des rêveurs comme M. Renan, il contente sûrement l'esprit des indifférents qui sont toujours nombreux, qui le sont à notre époque plus qu'à toute autre. Mais les penseurs, déjà défiants, se sont appliqués d'autant plus à réfuter les arguments du philosophe, ils l'ont surpris en faute, donnant un sens tantôt plus étendu, tantôt

moins étendu au défini de telle ou telle définition. Sa méthode avait pu ne pas déplaire tout à fait; on l'a condamnée : on a dit que vouloir concilier, c'est se refuser à réfuter; que se refuser à réfuter, c'est renoncer à démontrer; en condamnant la méthode, on a condamné tout le reste.

Les études de M. Fouillée sur la morale, nous ne les avons pas jugées inutiles; nous avons dit qu'elles forcent aux recherches patientes, aux discussions serrées : nous en pouvons dire autant de tous ses travaux. La question de la liberté et du déterminisme, c'est toute la philosophie, dit-il; soit : il oblige les philosophes à revoir sa solution et la leur.

F. G.



QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La Liberté d'enseignement et l'Université sous la troisième République, par Émile Beaussire, ancien député, membre de l'Institut. Paris, Hachette et Cie, 1884. 1 vol. in-8°.

Ce livre est le résumé des travaux que M. E. Beaussire comme député, ancien professeur, membre de l'Institut et philosophe, a été amené à faire sur les questions si graves et si actuelles qui touchent à la réorganisation de l'enseignement dans notre pays. Esprit libéral et élevé, intelligence cultivée et ouverte, l'auteur n'a pas eu de peine à composer un volume intéressant. Il n'a eu qu'à exposer, avec l'appareil d'observations et de preuves qu'elles comportent, les doctrines qu'il a toujours soutenues, et à en déduire les projets de réforme qu'il a déjà proposés en différentes occasions. La seconde moitié de son livre est consacrée, sous forme d'appendices, à la reproduction pure et simple de ses « travaux et discours parlementaires ». C'est comme la matière première, à côté du produit élaboré.

M. Beaussire n'est point optimiste, il s'en faut. Il se garde de pessimisme tant qu'il peut; et nous devons lui en savoir gré, car, dans les changements nombreux et fréquents de nos institutions pédagogiques, il ne trouve guère à louer que l'intention. Ce n'est pas ici le lieu de discuter pour savoir s'il a tort ou raison; mais on ne s'étonnera pas que je convienne sans difficulté que le monde de l'enseignement est encore loin d'être le monde de Pangloss. Il faudrait être plus orfèvre que M. Josse, ou avoir un idéal bien modeste, pour y trouver tout pour le mieux.

Les questions sont ici abordées franchement, par un homme qui sait et qui pense. La liberté, qui devrait être la possibilité de vivre côte à côte sans s'absorber ni se détruire, la morale laïque, l'instruction civique, l'internat, les programmes de l'enseignement secondaire, les baccalauréats, l'enseignement pour les femmes et les lycées de jeunes filles, le développement de l'enseignement primaire, les institutions où s'instruisent les sourds-muets et les aveugles, tout cela est traité avec lucidité et compétence, sans autre parti pris qu'une honorable résolution de libéralisme quand même. Il y aurait à voir si cela ne conduit pas à des déceptions. Mais il me paraît que les déceptions ne manquent d'aucun côté. M. Beaussire est le premier à le comprendre et à le déclarer, lorsqu'il dit : « Les répugnances des modérés n'ont réussi qu'à faire prévaloir des demi-mesures, et, trop souvent, leur résistance incomplète et timide n'a fait que marquer des étapes après chacune desquelles des concessions plus larges leur ont été arrachées. Voilà le vice qui a gâté et qui menace de gâter de plus en plus tant de généreuses intentions et de louables efforts pour le développement de l'instruction. » — Il reste à savoir si ce n'est pas cette résistance même, pour timide et incomplète qu'elle ait été, qui a entravé le développement, c'est-à-dire le progrès, désiré de tous.

Quoi qu'il en soit, sur bien des points, comme, par exemple, sur la question des baccalauréats, M. Beaussire présente la solution qui, tôt ou tard, s'imposera.

B.-H. G.

Essai sur l'influence française, par Lefebvre Saint-Ogan. Paris, Léopold Cerf, 1884. 1 vol. in-18.

Ce livre est le résultat honnête et louable d'une noble idée. Nous excellons à nous déprécier et à nous tourner en ridicule, et je suis certain que nous n'avons jamais été si cruellement vilipendés, même par nos plus ardents ennemis, que par nos propres écrivains. En sorte que, lorsqu'un Teuton teutonant nous accuse de toutes les sottises et de tous les vices, c'est à nous qu'il emprunte les verges par lesquelles il prétend nous faire passer. Il n'est donc pas superflu d'avoir conscience de ce que nous valons, de le montrer sans en faire parade, et de connaître le rôle que nous avons joué dans le monde.

M. Lefebvre Saint-Ogan prend son sujet *ab ovo*, son premier chapitre étant intitulé : Origines. Puis il passe successivement en revue la chevalerie, la poésie romantique, la théologie, les conteurs, les arts et la langue, les rois, la diplomatie, la renaissance, le caractère national, l'Europe avant Louis XIV, la galanterie héroïque, les réfugiés, le XVIIIe siècle, l'Europe française et la démocratie. Partout il suit les traces, presque toujours éclatantes ou profondes, de l'influence française aux époques et dans les ordres d'idées les plus différents. Finalement, il insiste sur ce fait que c'est à la France que l'Europe actuelle doit sa forme

et son assiette, car c'est la France qui a posé le principe des nationalités. Le prix qu'elle en a reçu, l'application violente et fausse qu'on en a faite contre elle ne sauraient lui enlever l'honneur d'avoir lancé monde dans des voies nouvelles.

M. Lefebvre Saint-Ogan résume son livre, plein de faits curieusement recherchés, en ces quelques lignes que tout Français sera fier et heureux de lire : « La France aura cette troisième gloire, après avoir été au moyen âge l'éducatrice de la chrétienté par la théologie et la chevalerie, après avoir fait régner en Europe, au XVIIe et au XVIIIe siècle, les lettres, les arts, la politesse et la philosophie, d'avoir amené enfin sur la terre la liberté, la justice et la paix. » B.-H. G.

Manuel du Démagogue, par Raoul Frary, in-18. Paris, Léopold Cerf, éditeur. — 3 fr. 50.

Depuis que Prévost-Paradol, au lendemain de la publication de la *France nouvelle,* s'en était allé sombrer désespérément en Amérique, une place était à prendre dans la littérature : celle de l'écrivain politique à la fois attaché à la forme élégante du verbe, à la sincérité de l'histoire impartiale et à la dialectique serrée d'un argumentateur exercé. La polémique quotidienne, l'irritation qui naît des incidents particuliers ne permettent pas d'exiger ces qualités des journalistes rivés au journal; c'est dans le livre, écrit en silence, quand le brouhaha de la journée s'est apaisé, que l'on peut trouver cette satisfaction de lire des pensées sages dans une bonne langue. M. Raoul Frary nous l'a procurée, il a pris possession de la place qu'il y avait à prendre. Qu'il jouisse de ce succès de littérateur, j'ose dire, de cette œuvre de bon citoyen : il a désormais assez d'ennemis qui lui feront expier la joie qu'il sentit à l'écrire et l'honneur qui lui revient de l'avoir publiée.

L'ironie mordante montre sa dent à chaque page du livre. Les préceptes que M. Frary prodigue au jeune homme avide d'arriver par la politique sont une amère peinture des conditions intérieures de notre France démocratique. L'auteur fonde son livre sur cette observation psychologique du caractère national : le Français aime la louange : il l'aime à l'actif et au passif; la donner et la recevoir lui sont également une joie. Il a le besoin de flatter et d'être flatté : de là, pour lui, nécessité d'un souverain; il s'honorera en honorant le souverain qui lui rendra ses honneurs.

Monarchie ou République, il nous faut un souverain. Celui d'aujourd'hui, c'est le peuple; donc c'est le peuple qu'on louange : lui parler de ses droits et de ses vertus toujours, jamais de ses devoirs ni de son ignorance, à moins que pour lui prouver qu'il excelle à remplir les uns et que l'autre n'est pas un vice. Ceux d'en bas étant fort amoureux de l'égalité, on leur démontrera qu'il n'est pas vrai qu'il y ait des supériorités de génie, ou de science, ou de talent. La foule est nécessairement d'intelligence médiocre; elle ne donne sa faveur qu'aux médiocres. Elle est pleine d'instincts qui grondent, il faut lui promettre tous les bonheurs. La haine et l'envie sont aussi familières à ces masses aveugles emportées par les désirs de jouissance : que le candidat ne craigne pas de les caresser en les démuselant. Qu'il soit convaincu qu'un démagogue perd son temps, son crédit, son avenir à vouloir guider le peuple, à l'éclairer, à lui dire la vérité; son programme est indiqué : il doit suivre le peuple et exécuter ses volontés; il faut qu'il respecte le souverain. Il n'a plus à penser, mais à traduire la pensée du peuple qui dicte sa volonté. De même qu'il y a une tradition monarchique, il y a une tradition révolutionnaire à laquelle il n'est pas bon de déroger.

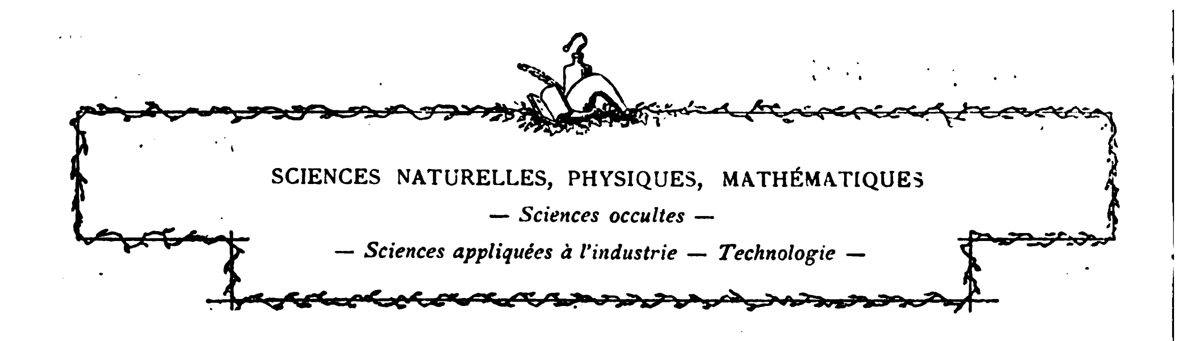
Aussi la conclusion désolée éveille un écho douloureux dans les cœurs sincères : les meilleurs républicains — et M. Frary en est — sentent bien que ce tableau satirique n'est pas fantaisiste. Les vrais libéraux s'aperçoivent que la démagogie égorge la liberté. La démagogie a le beuglement sonore et retentissant; elle est le triomphe de la médiocrité par l'élimination fatale des talents. Le parallèle de la vie du courtisan et de celle du serviteur véridique et fier de la liberté et de la patrie républicaine ne tourne guère à l'avantage de celui-ci; l'on ne comprend que trop ces dernières lignes du *Manuel du démagogue :*

« Un ancien favori de Louis XIV disait que la disgrâce ne rend pas seulement les hommes malheureux, mais qu'elle les rend ridicules : on estimait que le dernier effort de la philosophie était de déplaire au maître et de s'en consoler. Héritier de nos rois, le peuple souverain n'inflige pas un sort moins rigoureux à ceux qui prétendent le servir en n'écoutant que leur conscience et lui parler avec une franchise sans limite.

« L'ambitieux n'est pas obligé d'être un malhonnête homme; ce ne serait même pas habile. Mais s'il s'obstine à rester toujours sincère, à dire tout ce qu'il croit vrai, à conseiller tout ce qu'il croit utile, il doit se résigner à tous les déboires et notamment au pire de tous : presque personne ne lui rendra justice et c'est quand il fera le plus de sacrifices à sa conscience qu'il sera le plus calomnié. Il n'y a pas là de quoi vous tenter. »

Ne reste-t-il donc plus qu'à s'isoler et à vivre dans une stérile contemplation, se bornant à former des vœux platoniques pour le bonheur de la patrie? Le découragement qui transparaît dans ce livre remarquable n'est pas la dernière étape, espérons-le, des âmes généreuses et sensées. Il sera beau quand même de lutter pour la liberté, sans calcul de succès, de lutter pour la liberté, sans espoir de justice. PZ.





Annuaire du Bureau des longitudes pour 1884, 1 vol. in-18 de 909 pages. Paris, Gauthier-Villars. — Prix : 1 fr. 50.

Outre les tableaux numériques qui constituent le fond de cet annuaire et que *le Livre* a mentionnés les années précédentes, cet annuaire contient habituellement une ou plusieurs notices dues à la plume de savants éminents. L'une des notices de cette année est de M. Faye; elle traite des grands fléaux de la nature : famines, inondations, tremblements de terre, tempêtes, trombes et tornados. Les famines, grâce à la facilité des communications, appartiennent à l'histoire ancienne; on entrevoit les moyens de prévoir les tremblements de terre, et, comme on sait d'avance quelles sont les localités qui y sont exposées, on en atténue les désastres en n'y construisant que des maisons basses et en observant les précautions que la science indique. On a moins d'action sur les *tornados,* qui causent chaque année de grands dégâts aux États-Unis.

Une seconde notice, relative à l'éclipse totale du 6 mai 1883, est de M. Janssen; elle est accompagnée d'une photographie de la couronne du soleil et elle contient des documents intéressants sur la structure de la surface solaire.

Le Diamant, par Henri Jacobs et Nicolas Chatrian. 1 vol. in-4° de 354 pages avec 20 planches hors texte et 34 gravures sur bois. Paris, G. Masson, 1884. — Prix : 26 francs.

Les deux auteurs ont voulu ériger en l'honneur du diamant un monument qui fût digne du sujet; c'est un sentiment facile à concevoir chez des admirateurs passionnés de ce minéral incomparable. Leur ouvrage intéressera vivement tous ceux qui se sentent attirés par ce qui est rare, difficile et caché. Il contient tout ce que l'on sait aujourd'hui sur le diamant, ses propriétés physiques et chimiques, sa taille, ses gisements, ses destinées commerciales.

Le diamant est le paradoxe de la nature et la seule pierre précieuse qui mérite encore ce nom : les autres ne sont précieuses qu'historiquement, depuis qu'on est parvenu à les fabriquer, avec leur véritable composition chimique, par des procédés analogues à ceux que la nature a mis en œuvre pour les produire. La composition du diamant est connue depuis longtemps déjà, mais sa reproduction a déjoué jusqu'ici tous les efforts des chimistes; toutes les réactions que l'on a essayées dans le but d'obtenir du carbone cristallisé n'ont donné que des carbones bruts, et la nature nous a soigneusement caché, non seulement les moyens, mais même le milieu dans lequel elle l'a engendré. Ce que l'on appelle mines de diamant ne sont, en effet, que des terrains d'alluvion, déposés par des eaux qui paraissent avoir surgi de grandes profondeurs, et qui ont entraîné des sables provenant de roches que nous n'avons jamais vues en place.

L'examen des cendres laissées par la combustion des diamants, qui ne sont pas, comme on le croyait, du carbone absolument pur, n'a rien révélé, mais celui des liquides inclus dans les cavités de plusieurs diamants semble montrer que ces cristaux se sont formés à des températures relativement basses et dans des milieux hydrocarburés exempts d'eau.

La valeur vénale du diamant varie suivant l'importance des demandes et les difficultés de l'extraction. Les brillants sont chaque jour de plus en plus demandés, parce que de nouvelles couches sociales arrivent constamment à la fortune, et leur cours s'élèverait graduellement si l'on ne découvrait de temps en temps des gisements nouveaux qui amènent des dépréciations brusques; mais, au bout de peu d'années, ces gisements deviennent moins productifs et l'extraction de la matière précieuse demande des frais de main-d'œuvre énormes, ce qui ramène les cours à des taux élevés. C'est ce qui arrive précisément aux diamants du Cap : les gisements du Cap sont presque les seuls exploités en ce moment dans le monde, bien que ceux de l'Inde et du Brésil ne soient nullement épuisés; mais c'est au Cap que l'extraction coûte le moins cher, et cependant elle y rencontre de telles difficultés que le travail en est déjà fort ralenti. Les gros diamants sont moins recherchés aujourd'hui qu'autrefois, parce qu'on a compris qu'à dépenses égales on obtient des parures de plus de *feux* en employant des petits diamants que des gros.

Enfin, si quelque lecteur me reprochait de faire trop long ce résumé bien succinct, en alléguant qu'en somme le diamant n'est qu'un joujou, un article sans valeur industrielle, je répondrais que cette opinion est une erreur : le jour où l'on saura fabriquer des diamants, leur dureté leur fera trouver de nombreuses applications. Déjà les diamants *carbonado,* dont la joaillerie ne peut rien faire, attendu qu'ils ressemblent à du coke, sont utilisés à cause de leur dureté et se vendent plus cher que leur poids d'argent.

Dr L.

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par Maximilien Marie, répétiteur et examinateur d'admission à l'École polytechnique. 4 vol. petit in-8° d'environ 300 pages, caractères elzéviriens, titre en deux couleurs, avec nombreuses figures dans le texte. Paris, Gauthier-Villars, 1883-1884. — Prix de chaque volume : 6 francs.

Cette histoire va de Thalès jusqu'à Huygens; elle comprendra encore probablement trois volumes. On possédait déjà quelques histoires des sciences et de nombreux mémoires sur des points particuliers, mais les ouvrages qui traitent de l'histoire des sciences en général sont très défectueux, ils ont la plupart vieilli et leurs auteurs n'étaient pas de taille. L'œuvre entreprise par M. Marie et à laquelle il songe, dit-il, depuis quarante ans est encore un sujet neuf.

Malgré le titre, je ne veux y voir qu'une histoire des sciences mathématiques pures et appliquées, comprenant l'astronomie et la physique mathématique. M. Marie s'est efforcé honnêtement de donner une idée des progrès des sciences qui ne lui sont pas familières, voire même de la botanique et de la médecine. Cette tentative n'a pas été heureuse; il eût mieux fait de supprimer complètement la partie des sciences naturelles, déjà si écourtée. Mais dans le champ mathématique sa compétence est grande : l'ouvrage est consciencieusement élaboré et le mérite en est considérable. Les professeurs y trouveront maints chapitres qui leur seront de la plus haute utilité, et les gourmets de science auront du plaisir à l'étudier, la plume à la main, dans leurs heures de loisir. Il y a de grandes différences entre le profit intellectuel que l'on peut retirer d'une bonne histoire des mathématiques et celui que peut donner l'histoire d'un peuple, l'histoire d'une philosophie ou d'une religion. Dans celles-ci, nous voyons les passions, les sentiments et les préjugés humains reproduire presque invariablement des idées et des actes qui roulent dans les mêmes cycles et sont entachés des mêmes maux et des mêmes erreurs. Dans l'histoire des mathématiques, au contraire, nous ne trouvons que des pas décisifs dans la route du vrai ; tous les faux pas, toutes les erreurs toutes les tentatives vaines ont disparu sans laisser de traces : on n'en a pas pris note. Nous y voyons assez souvent les mêmes découvertes faites en des temps et des lieux différents, par des procédés intellectuels dissemblables, mais tous également bons. Et le plus grand enseignement que l'on retire de cette étude est de voir combien les vérités qui nous paraissent aujourd'hui simples, générales, immédiates, faciles à comprendre et à découvrir, situées pour ainsi dire à la surface des choses, étaient au contraire cachées et difficiles à deviner; c'est presque toujours par des sentiers détournés que l'on est arrivé aux découvertes, tandis que la grande route échappait aux regards. Il en est encore ainsi journellement de presque toutes nos inventions. D[r] L.

Histoire et applications de l'électricité, par Mme J. Le Breton. Un beau vol. in-8°. H. Oudin, libraire-éditeur. Paris et Poitiers.

Après avoir révélé son indiscutable talent de vulgarisatrice dans son beau livre : *A travers champs,* Mme Le Breton a entrepris d'expliquer aux gens du monde les merveilles de l'électricité. Son œuvre est admirable de science, de simplicité et de netteté dans l'exposition. Elle a tout l'intérêt du roman le plus attachant.

Le commandant de Braine reçoit dans son salon une lettre du préfet maritime qui lui ordonne de partir pour les Antilles avec l'*Inflexible.* Son fils Jacques part avec lui. Le père fait à l'enfant les honneurs du vaisseau, qui est de première ligne et pourvu des machines électriques les plus perfectionnées; à mesure qu'il les lui montre, il décrit les machines anciennes et les usages auxquels servent les unes et les autres. Au port, à propos du phare, il résume les généralités sur l'électricité, les projections, le magnétisme, la boussole, l'aimantation; puis, à l'occasion d'un orage, il décrit tous les phénomènes célesto-terrestres. Le sujet devient devient plein d'intérêt. Jacques veut tout savoir. Alors le commandant aborde l'histoire de l'électricité et apprend à son fils comment s'est constituée cette science nouvelle, comment elle s'est développée, quelles sont ses applications, quel rôle elle joue de nos jours. Aucun point curieux n'est laissé dans l'ombre.

Le livre se termine par trois chapitres qui fixent les résultats acquis : l'un est l'explication de l'Exposition internationale d'électricité à Paris, en 1881; l'autre rend compte du Congrès des électriciens ouvert dans cette ville la même année; le troisième est un tableau grandiose, je dirais presque féerique, de l'état actuel des forces électriques mises au service de l'homme.





Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Séance annuelle des cinq Académies. — Académie française. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Académie des Sciences morales et politiques.

INSTITUT

Séance annuelle des cinq Académies. — Comme chaque année, les cinq Académies se sont réunies, le 25 octobre, pour fêter la création de l'Institut national de France, qui eut lieu le 25 octobre 1794.

La séance était présidée par M. Rolland, président de l'Académie des sciences, assisté de MM. Camille Doucet, Perrot, Guillaume et Martha, délégués des Académies française, des inscriptions et belles-lettres, des beaux-arts et des sciences morales et politiques, et de MM. J. Bertrand et Jamin, secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences et secrétaires actuels du bureau de l'Institut.

Elle s'est ouverte par la lecture du rapport sur le concours pour le prix de linguistique fondé par Volney. Six ouvrages de philologie avaient été envoyés; les reliquats de l'année dernière le permettant, la commission a décidé de donner deux prix cette année, l'un à M. J. Loth, pour son *Vocabulaire vieux breton, avec commentaire, contenant toutes les gloses en vieux breton gallois, cornique, armoricain, connues;* l'autre à M. V. Henry, pour son *Étude sur l'analogie en général et sur les formations analogiques de la langue grecque.* Elle accorde, en outre, une mention honorable, accompagnée d'une médaille de 500 francs, à M. Dutens, pour son *Essai sur l'origine des exposants casuels en sanscrit.*

M. Michel Bréal, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a fait ensuite une lecture ayant pour titre : *Comment les mots sont classés dans notre esprit.*

M. Frédéric Passy, de l'Académie des sciences morales et politiques, a lu un remarquable travail sur *les Fêtes foraines et les administrations municipales,* et réclame une réforme urgente sur ce point.

Le duc d'Aumale, membre de l'Académie française, a lu un extrait encore inédit de la suite de son *Histoire des Condé.* Ce sont des épisodes de la campagne de 1644, où le grand Condé, déjà célèbre par la victoire de Rocroy, conquit la rive gauche du Rhin, de Huningue à Coblentz.

La séance s'est terminée par une lecture de M. C. Saint-Saëns, de l'Académie des beaux-arts : *Causerie sur le passé, le présent et l'avenir de la musique.*

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie a fixé la réception de M. Coppée au jeudi 18 décembre.

M. Coppée sera reçu par M. Cherbuliez.

Ultérieurement, à une date qui n'est pas encore tout à fait déterminée, auront lieu les réceptions de M. About par M. Rousse, et de M. Ferdinand de Lesseps par M. Cherbuliez.

On sait qu'il y a actuellement trois fauteuils d'immortels vacants : celui de MM. J.-B. Dumas, Mignet et d'Haussonville, décédés tous à un mois d'intervalle.

Il a été décidé que les trois élections auraient lieu le même jour.

La date fixée pour la triple élection est le jeudi 4 décembre.

Les candidats connus jusqu'à ce jour, c'est-à-dire ceux qui ont écrit à l'Académie pour poser leur candidature, sont, pour le fauteuil de M. Dumas, M. Jo-

seph Bertrand, l'un des secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences; pour le fauteuil de M. Mignet, M. Victor Duruy, ancien ministre de l'instruction publique, membre ordinaire de l'Académie des sciences morales et politiques, membre libre de l'Académie des inscriptions; pour le fauteuil de M. d'Haussonville, MM. Joséphin Soulary, Édouard Grenier, Ludovic Halévy, Eug. Manuel.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 26 septembre.

Lecture. — S. Reinach : Les arétalogues (bouffons) dans l'antiquité.

Séance du 3o octobre.

Ouvrages présentés. — Mémoires présentés par les membres de la mission archéologique française au Caire. — Barbier de Meynard : *Voyage en Espagne d'un ambassadeur marocain.*

Lectures. — Delisle : Mémoire sur l'école calligraphique de Tours au IXe siècle. — S. Reinach : Mémoire sur les fouilles exécutées à Carthage par MM. Reinach et Babelon.

Séance du 10 octobre.

Ouvrages présentés. — Delisle : *Deux lettres de Bertrand du Guesclin et de Jean le Bon, duc d'Angoulême.* — Havet : *Compte du trésor du Louvre sous Philippe le Bel.* — Osmont : *Notes sur les manuscrits grecs du British Museum.*

Dans cette séance, l'Académie a procédé à la nomination de trois commissions : l'une, composée de MM. Egger, J. Girard, Heuzé, Weil, est chargée de proposer un sujet de concours relatif à l'antiquité classique; l'autre, comprenant MM. Delisle, Hauréau, Gaston Pâris, Siméon Luce, devra indiquer un sujet concernant le moyen âge; la troisième, où nous voyons MM. Ad. Régnier, Renan, Barbier de Meynard, Schefer, présentera un sujet d'orientalisme.

Séance du 17 octobre.

Ouvrages présentés. — Oppert et Legrain : *Revue d'assyriologie.* — De Sainte-Marie : *Une mission à Carthage.* — Schlumberger : *Sigillographie de l'empire byzantin.* — Drapeyron : *Les Carlovingiens en Limousin.* — Rinn : *Marabouts et Khouans, étude sur l'Islam en Algérie.*

Dans cette séance, l'Académie a proclamé en séance publique les décisions prises relativement aux sujets de prix. Nous ne les indiquons ici que sommairement; mais, après le 14 novembre, on pourra se procurer, au secrétariat de l'Institut, les programmes complets, qui seront imprimés à cet effet.

Antiquités classiques. — On maintient deux sujets de prix : 1° langue des inscriptions latines; 2° la bibliothèque de Photius. On ouvre un nouveau concours (prix Bordin) : Étude sur la géographie de Strabon. Le programme de ce concours est très développé.

Moyen âge. — L'Académie retire du concours (prix Bordin) l'œuvre de Christine de Pisan et remplace ce sujet par une étude philologique comparée sur les noms des saints dans les pays de langue d'oc et de langue d'oïl. Elle ouvre un concours (prix du budget) sur les contributions que payaient les gens d'Église depuis Philippe-Auguste jusqu'à François Ier.

Études orientales. — L'Académie maintient, en en modifiant légèrement le programme, le concours sur les causes de la chute des Omniades et l'avènement des Abassides. Elle proroge aussi le concours sur la langue berbère.

Prix Lalande-Guérineau. — Deux concours sont ouverts : l'un sur le moyen âge, l'autre sur les études orientales; l'Académie récompensera le meilleur ouvrage publié sur une de ces deux matières.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 27 septembre.

Lecture. — Jules Simon : Une Académie sous le Directoire.

Séance du 4 octobre.

Ouvrages présentés. — Babeau : *Les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution. — Répertoire méthodique de la législation des chemins de fer. — Répertoire méthodique de la législation de la navigation et des routes.*

Lectures. — Zeller : La grande Diète de Mayence de 1235 sous l'empereur Frédéric II. — J. Simon : Une Académie sous le Directoire.

Séance du 11 octobre.

Lecture. — Gréard : La question des programmes dans l'enseignement secondaire.

Séance du 17 octobre.

Ouvrages présentés. — Drapeyron : *Les Carlovingiens. — Recensement de la circulation sur les routes nationales en 1882.* — V. Cousin : *Histoire générale de la philosophie.*

Lectures. — Ch. Lucas : État de la répression en France. — Ch. Secrétan : La liberté et l'évolution.

L'Académie a choisi pour sujet des prix du budget, en 1887, la question suivante : « Richelieu et le P. Joseph : distinguer, par l'examen attentif des documents originaux, quel a été le rôle du célèbre religieux auprès du cardinal-ministre; à quelles grandes affaires il a été employé et de quelle manière; quelle part d'initiative, ou de résolution, ou d'influence personnelle peut lui être reconnu dans l'œuvre politique et diplomatique de Richelieu. »

L'Académie a choisi pour sujet d'un autre prix du budget, à décerner également en 1887, la question

suivante : « Exposer les origines, la formation et le développement, jusqu'en 1789, de la Dette publique en France. »

Elle a choisi pour prix du budget à décerner en 1888 la question suivante : « L'administration royale, et particulièrement les rapports de la couronne avec les parlements et les autres grands corps de l'État pendant le règne de François Ier. »

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *Bibliothèque nationale. — Nominations à la Bibliothèque de l'Arsenal.* — **Étranger** : ALLEMAGNE : *Bibliothèques populaires de Berlin. — Bibliothèque de Cologne.* — ITALIE : *Les Archives du Vatican. — Une circulaire aux bibliothécaires italiens.* — AUTRICHE : *Bibliothèque de Harlsbourg.*

FRANCE

La Bibliothèque nationale. — On se demande, non sans raison, ce qui doit advenir du projet d'agrandissement de la Bibliothèque nationale, par la construction d'un nouveau corps de bâtiment sur l'emplacement des maisons démolies, et situé à l'angle de la rue Vivienne et de la rue Colbert.

La Ville avait offert d'entrer pour une part dans les frais de cette construction, à la condition qu'on lui abandonnerait un local suffisant pour y installer une école. Cette proposition a été rejetée. Le voisinage d'une école, avec logement pour les maîtres, aurait eu presque le même inconvénient que celui que présentait l'existence des maisons que l'on a démolies, surtout en vue d'isoler le grand établissement scientifique auquel elles étaient attenantes. Il est donc aujourd'hui décidé que l'agrandissement de la Bibliothèque nationale se fera exclusivement aux frais de l'État.

On espère pouvoir commencer les travaux vers le mois de décembre prochain.

Nominations à la bibliothèque de l'Arsenal. — La succession du regretté Paul Lacroix à la bibliothèque de l'Arsenal n'aura pas été longtemps vacante.

Par un décret daté du 20 octobre et rendu sur la proposition du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, M. Eugène Muller, conservateur adjoint, est nommé conservateur en titre, en remplacement de M. Paul Lacroix.

M. Louis Ulbach, bibliothécaire, est nommé conservateur adjoint en remplacement de M. Muller.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Bibliothèques populaires de Berlin.* — D'un relevé fait au 1er janvier 1883, il résulte que les vingt-trois bibliothèques populaires de Berlin contiennent ensemble 96,000 volumes; 18,000 lecteurs ont fréquenté les salles de lecture pendant ces quinze derniers mois

La bibliothèque de Cologne. — La fusion de la bibliothèque des jésuites avec la bibliothèque municipale de Cologne vient d'être sanctionnée par le ministère de l'instruction publique. Par le fait, la bibliothèque de la ville se trouve augmentée de 35,000 volumes et les archives municipales de près de 6,000 documents.

Le directeur actuel, M. Düntzer, qui s'est illustré par plusieurs beaux travaux sur Gœthe et son époque, prend sa retraite. L'administration des bibliothèques réunies nécessitera l'extension des bâtiments et entraînera une dépense notable pour la ville.

M. Keyser, directeur de la bibliothèque municipale, vient de publier son rapport d'administration pour la période 1879-1883.

Italie. — *Les Archives du Vatican.* — Voici la composition du personnel des archives :

Cardinal-archiviste : S. E. Joseph Hergenrother, ancien professeur à Wurtzbourg.

Vice-archiviste : l'abbé Tosti, du Mont-Cassin.

Sous-archivistes : Mgr Delicati, le P. Denifle.

Custodes : les PP. Weuzel et Palmieri, de l'ordre de Saint-Benoît.

Scriptor : le chanoine Poggioli.

Adjoints : MM. Armellini, Asproni, Herzen, Carini, Dr Franz Hergenrother.

Ce personnel a entrepris, entre autres travaux, la publication des *Regesta* des papes depuis Léon X, et il a donné récemment le premier fascicule du pontificat de ce pape, sous le titre suivant : *Leonis X. Pont. Max. Regesta gloriosis auspiciis Leonis PP. XIII. feliciter regnantis e tabularii Vaticani manuscriptis voluminibus aliisque monumentis adjuvantibus tum eidem archivio addictis tum aliis eruditis viris.* Collegit et edidit Jos. S. R. E. card. *Hergenroether, S. Apost. Sedis Archivista.* Frib. Herder, 1884. Fasc. I, grand in-4°, x-136 p. Cette publication est dans la forme des *Regesta* de Jaffé. Le premier fascicule va du 19 mars au 30 avril 1513 et il comprend déjà 2,348 numéros. A la seule date du jour du couronnement, 19 mars 1513, on compte 1,889 actes. Le pontificat de Léon X réclamera une douzaine de fascicules : la commission de publication compte le terminer en quatre années.

— Les archives du Vatican, fermées pour les vacances, ont été rouvertes le 3 octobre, sur l'ordre de Léon XIII, un mois plus tôt qu'il n'avait été arrêté.



On s'est plaint d'un article du règlement imposant à tous ceux qui travaillent au Vatican l'obligation de soumettre leurs notes à un des archivistes. Le règlement est cependant maintenu, et il n'y a pas lieu de critiquer si haut sa sévérité, car il a été ainsi établi pour permettre de tenir un registre de toutes les matières qui sortent des archives. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'il est défendu de consulter et surtout de copier les documents postérieurs à 1815. Pour les copies de pièces que l'on veut confier à des subalternes, un tarif spécial a été fixé; il est basé sur l'ancienneté des documents à transcrire.

Une circulaire aux bibliothécaires italiens. — M. Coppino, directeur du département de l'instruction publique en Italie, auquel on doit l'acquisition d'une partie de la bibliothèque de lord Ashburnham, a invité, par circulaire du 11 juillet, les bibliothécaires de l'État à lui envoyer la liste de tous les périodiques qu'ils auront reçus depuis le 1er juillet 1883. A cet effet, il leur a adressé des questionnaires très détaillés, où les revues et périodiques sont groupés en vingt-six classes, dont quelques-unes ont jusqu'à vingt subdivisions, avec l'indication de la provenance de chaque ouvrage. Les résultats de cette enquête ne laisseront pas d'être instructifs.

Autriche. — *Bibliothèque de Harlsbourg.* — La bibliothèque diocésaine de Harlsbourg (Transylvanie compte actuellement 30,000 volumes, dont 500 incunables fort rares, 300 bibles en différentes langues et de nombreux manuscrits et miniatures ainsi qu'une collection d'impressions en langue polonaise.



NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

France : *Les fêtes du bi-centenaire de Corneille. — Service à l'église Saint-Roch, à la mémoire de Pierre Corneille. — Exposition cornélienne à la bibliothèque Mazarine. — Le monument de J.-J. Rousseau.* — **Étranger** : ANGLETERRE : *Un sonnet de Swinburne, à l'occasion du bi-centenaire de Corneille. Centenaire de Wycliff.* — ALLEMAGNE : *La Société des gens de lettres allemands.* — ITALIE : *Le roman français en Italie. — Musée préhistorique de Rome.* — SUISSE : *Le congrès de Berne.* — RUSSIE : *La presse en Russie. — Les bouquinistes de Saint-Pétersbourg.* — DANEMARK : *Le Congrès de Copenhague.* — AMÉRIQUE : *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Exposition internationale d'électricité à Philadelphie. — Les romans de M. Zola en Amérique.* — CHINE ET JAPON : *Les bibliophiles et les livres de l'extrême Orient.* — A travers les revues.

FRANCE

Les fêtes du bi-centenaire de Corneille. — La ville de Rouen a célébré, les 11 et 12 octobre dernier, le deuxième centenaire de Pierre Corneille.

Un comité d'organisation, présidé par le préfet de la Seine-Inférieure, avait invité à prendre part à cette manifestation l'Institut, les sociétés littéraires, les représentants de la presse, etc.

Le samedi 11 octobre, les artistes de la Comédie-Française, qui s'étaient empressés de répondre à l'appel du comité, ont donné au théâtre des Arts une première représentation, composée d'*Horace* et du *Menteur.* Entre ces deux pièces, M. Mounet-Sully a dit les *Stances à Corneille* de M. Sully-Prudhomme.

Le lendemain, dans la matinée, les invités ont visité la maison que Corneille habitait dans les environs de Rouen, au Petit-Couronne, où sont recueillis pieusement les souvenirs qui se rattachent à la vie du poète. A deux heures, dans la grande cour du lycée, s'est tenue une grande réunion. Le préfet, M. Gaston Boissier, au nom de l'Institut, M. Liard, au nom du ministre de l'instruction publique, M. A. Houssaye, au nom de la Société des gens de lettres, M. Magimel, au nom du Cercle de la librairie, et M. le maire de Rouen ont prononcé des discours dans lesquels tous ont rendu un éclatant hommage à la mémoire de l'auteur du *Cid.* M. Remy Corneille, au nom des descendants de Corneille, a remercié la ville de Rouen. Les discours terminés, un nombreux cortège s'est dirigé vers le Pont-de-Pierre, au milieu duquel s'élève la statue de Corneille; des couronnes ont été déposées au pied du monument, et M. Mounet-Sully a redit les stances de M. Sully-Prudhomme.

La journée s'est achevée par une représentation du *Cid,* joué par les artistes du Théâtre-Français.

Service à l'église Saint-Roch, à la mémoire de

Pierre Corneille. — M. le curé de Saint-Roch a fait célébrer, le 1er octobre, à l'occasion du deuxième centenaire de la mort de Pierre Corneille, un service solennel dans son église. La cérémonie a été des plus brillantes. Des députations de l'Institut, des sociétés, littéraires, du Cercle de la librairie y ont assisté ainsi que tous les artistes de la Comédie-Française. Ce qui a motivé l'initiative prise par M. le curé de Saint-Roch, c'est que la dernière demeure de Pierre Corneille, à Paris, fut dans la rue d'Argenteuil, paroisse Saint-Roch. C'est là qu'il s'éteignit, la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1684, comme on le voit par le registre des sépultures faites en l'église paroissiale de Saint-Roch, à Paris, pendant l'année 1684. Au folio 61 recto, on lit l'acte de son décès : « *Octobre dud. jour second.* M. Pierre Corneille, escuyer cydeuant avocat gnal à la table de marbre à Rouen, âgé denuiron soixante et dix-huit ans, décédé hier rue d'Argenteuil en cette paroisse, a este inhumé en l'église en présence de Me Thomas Corneille escuyer sr de l'Isle et demeurant rue Clos-Gorgeau en cette paroisse et de Me Michel Bichel, prestre de cette église et y demeurant proche. Bichel, Corneille. » Le rédacteur de l'acte mortuaire avait d'abord écrit « au cimetière », mots qui ont été effacés et remplacés par ceux de « en l'église ». Le mot « environ » prouve aussi que son frère même ignorait la date de sa naissance, puisque, dans sa déclaration, il n'indiquait pas l'âge exact de Pierre Corneille, qui avait alors soixante-dix-huit ans et quatre mois, à cinq ou six jours près. Il fut enterré à Saint-Roch, sans mausolée et sans épitaphe, sans qu'on sache dans quelle partie de l'église son corps fut déposé. La probabilité est qu'on le plaça dans la chapelle de la Vierge, située derrière le grand autel, parce que c'était l'usage pour les personnes qu'on voulait honorer et qui n'avaient pas de mausolée. Les ossements du grand Corneille ont dû être pieusement recueillis et déposés avec ceux qui provenaient déjà du monastère des Feuillants, démoli en 1804 pour le percement des rues de Rivoli et de Castiglione. Ils seraient renfermés sous une large dalle en marbre noir, placée en face de l'autel de cette chapelle de la Vierge. Telle est, du moins, la tradition.

Exposition cornélienne à la bibliothèque Mazarine. — Une exposition de manuscrits et de volumes curieux dus à Corneille est ouverte en ce moment à la bibliothèque Mazarine, dans la chambre où couchait le cardinal Mazarin.

Parmi les volumes les plus intéressants, citons :

1° Un deuxième prix de poésie latine décerné par les jésuites de Rouen à Corneille, âgé alors de douze ans (1618); 2° les éditions de toutes ses œuvres, sans oublier celle de 1664, la première de toutes; 3° le dossier du *Cid*, qui comprend les attaques de Scudéry et différentes pièces de critique, ainsi que le jugement écrit de la main de Chapelain au nom de l'Académie française, et que Richelieu a annoté; 4° l'éloge de Corneille, fait par son neveu Fontenelle, et qui parut dans le journal de ce dernier.

La bibliothèque Sainte-Geneviève a envoyé quatre lettres de l'auteur du *Cid;* les trois premières datent de 1652 et la quatrième de 1656; elles sont adressées au père Boular, qui fut abbé de Sainte-Geneviève. Ces quatre lettres roulent sur la question du véritable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ,* qui se débattait alors jusqu'à l'emportement entre les Augustiniens et les Bénédictins, les premiers se déclarant pour Thomas à Kempis, les autres pour un Gerson absolument problématique.

Corneille, en vrai Normand, se garde bien de prendre parti; il ne voulait se faire d'ennemis dans aucun des deux camps. Du reste, l'avenir lui a donné raison : le véritable auteur de l'*Imitation* est resté inconnu.

La bibliothèque Sainte-Geneviève a envoyé, en outre, une traduction en vers français des hymnes de Sainte-Geneviève.

Le texte signalé et publié pour la première fois par M. Faugère est, en effet, de Pierre Corneille, mais M. Faugère s'est trompé en donnant la pièce pour un autographe. Ce n'est qu'une copie du temps.

Parmi les autres envois de la bibliothèque Sainte-Geneviève, citons les éditions princeps de *Mélite*, la première pièce de Corneille, 1633, in-4°, et de *la Suivante*, 1637, in-12.

Citons encore un très bel exemplaire, grand papier, des sentiments de l'Académie française sur la tragi-comédie du *Cid* (1638).

Citons enfin la dernière édition des quatre livres de l'*Imitation de Jésus-Christ,* traduite en vers français et imprimée à Rouen en 1656.

Les portraits, au nombre de trente, sont fort curieux; naturellement, ils ne se ressemblent pas du tout entre eux. Celui de Fiquet est considéré comme le plus exact et en même temps comme un chef-d'œuvre de gravure.

Cette exposition contient, en outre, cinq médailles.

C'est M. Thierry, le savant conservateur, qui a rédigé la notice, qui comprend deux cents numéros.

Le monument de Jean-Jacques Rousseau. — Un comité s'est définitivement constitué dans le but d'ériger à Paris le monument décrété à la gloire de Jean-Jacques Rousseau par l'Assemblée nationale de 89, et plus tard par la Convention.

Ce comité, composé d'un grand nombre de sénateurs, de députés, de conseillers municipaux de Paris, de représentants de la presse, de la littérature, de la science et des arts, fait les démarches nécessaires auprès du Conseil municipal pour faire attribuer le nom de Jean-Jacques Rousseau à la nouvelle place créée à proximité de la rue Jean-Jacques Rousseau, et obtenir l'autorisation d'y ériger le monument.

Plusieurs de nos statuaires les plus éminents ont

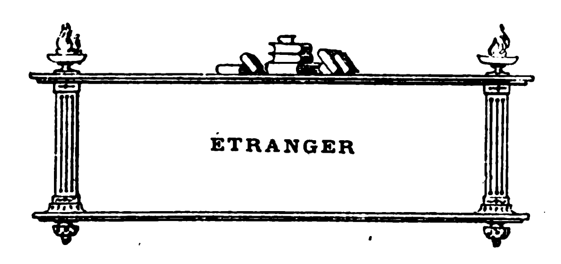
déjà offert leur concours pour la statue et les bas-reliefs.

La ville de Paris a souscrit pour 7,000 francs; l'État donne le bronze et le marbre. Un assez grand nombre de conseils généraux et de communes ont voté des allocations. La liste en sera publiée prochainement.

Une grande matinée aura lieu, dans le courant de novembre, au profit de l'œuvre. L'élite de nos artistes y figurera. M. Sully-Prudhomme, de l'Académie française, a composé une grande pièce de vers qui y sera récitée.

Le comité Jean-Jacques Rousseau de Paris invite la presse libérale du monde entier à annoncer et à préconiser la souscription en faveur de l'œuvre de justice et de gratitude universelle qu'il a entreprise.

Le siège du comité est boulevard Haussmann, 153.



Angleterre. — *Sonnet de Swinburne à l'occasion du bi-centenaire de Corneille.* — Le journal *Academy* vient de publier un sonnet composé par le grand poète anglais Swinburne, à propos du bi-centenaire de Corneille. Voici la traduction française de cette pièce :

A peine deux cents ans ont passé et le monde est évanoui — comme un bruit de vent qui murmure, un jet d'écume qui se brise — le monde qui vit naître le poète qui fit relever les morts de Rome; et voici qu'un plus puissant que lui dit à son tour : Relève-toi!

« Tout le grand siècle effacé est poussière, et son roi une argile sans tombe; mais son laurier le plus haut verdit tel que les yeux vivants le virent monter; la mémoire qu'il couronnait vit toujours au cœur de son peuple, et sur lui tombe l'ombre d'un laurier de floraison plus royale encore.

« De grandes formes marchent autour de la tombe de leur puissant créateur, têtes d'Espagnols au fier panache, âmes qui revivent de la race romaine.

« Un bruit d'armes et des mots d'angoisse se lèvent dans la nuit brûlante : des paroles de cœurs héroïques éclatent sur des lèvres sans souffle, et la lumière de pensées augustes emplit d'orgueil des yeux pleins de feu, d'où jadis le charme du chant chassa les ombres de la nuit et de la mort. »

Centenaire de Wycliff. — A l'occasion du cinquième centenaire de la mort de Wycliff, M. E.-M. Thompson a organisé, dans le King's library du British Museum, une exposition de manuscrits, livres et dessins se rapportant à l'histoire du célèbre réformateur anglais. — M. Thompson vient de publier le catalogue de cette exposition avec un répertoire des documents les plus importants qui se trouvent dans les bibliothèques d'Angleterre et qui touchent de près ou de loin à l'histoire de Wycliff.

Allemagne. — *La Société des gens de lettres allemands.* — Le « deutsch Schriftstellertag » (réunion de la Société des gens de lettres allemands) s'est tenu cette année à Schandau, du 6 au 8 septembre. La discussion, comme on pouvait le prévoir, s'est portée principalement sur la question des cabinets de lecture, qui donne tant à réfléchir aux littérateurs allemands.

Nos confrères d'outre Rhin se plaignent avec amertume que le public allemand réprime trop prudemment son envie d'acquérir les nouveautés littéraires, et qu'il préfère lire trois ou quatre mois plus tard dans son cabinet de lecture les actualités d'antan plutôt que de se monter une bibliothèque patriotique.

Italie. — *Les romans français en Italie.* — M. de Lévis, dans la correspondance italienne qu'il nous adressait le mois dernier, disait que les journaux d'Italie publient le plus souvent des romans français traduits. A l'appui de ses dires, citons le *Capitan Fracassa,* de Rome, qui donne actuellement une traduction de *la Maison vide,* de Jules Claretie (*la Casa vuota*); la *Rassegna,* qui publie *les Amours d'un interne,* du même romancier, et enfin la *Gazzetta piemontese* qui, sous ce titre : *Laura la saltatrice,* reproduit *le Train 17,* toujours de Jules Claretie!

Musée préhistorique et ethnographique de Rome. — Luigi Pigorini, fondateur du musée, vient de publier son second rapport, intitulé : *Il museo nazionale preistorico et etnografico de Roma* (Rome, 1884, 22 p. et un plan, in-4°). — Ce musée, situé dans les bâtiments de l'ancien collège romain, s'est rapidement accru.

Le collège romain est l'ancien établissement des Jésuites. — Aux deux collections bases du musée, l'ethnographie et la paléo-ethnographie, s'en joint une troisième : le musée Kircher, qui existait déjà dans l'ancien collège des Jésuites, mais qui est disposé d'après les données modernes de la science.

Belgique. — *Le Congrès de Bruxelles.* — L'intérêt que présente le Congrès de la propriété littéraire et artistique qui vient de se tenir à Bruxelles, pour la septième session de l'*Association littéraire internationale,* ne doit échapper à personne. Dans un pays comme la France, où les lettres et les arts sont en si grand honneur, le public qui lit les livres et admire les tableaux comprend l'importance qui s'attache, pour leurs auteurs, à la protection des uns et des autres.

Voici, résumés, les principes émis, au nom du Congrès, par la commission spéciale nommée le

27 septembre pour la préparation de l'ordre du jour de chaque séance, composée de MM. Baetzman, Bayard (Émile), Cahen (Albert), Cattreux, Laroze, Lebailly, Liouville (Albert), Lyon-Caen, O'Campo, Pouillet (Eug.), Ratisbonne, Robert-Fleury (Tony), Rombert et Victor Souchon, agent général de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

1° *Séance du lundi 29 septembre :*

« La propriété artistique, comme la propriété littéraire, a pour fondement la création de l'œuvre. »

2° *Séance du mercredi 1er octobre :*

Le droit de reproduction d'une œuvre artistique appartient à l'artiste, indépendamment de la propriété matérielle de cette œuvre. En conséquence, la cession de l'œuvre d'art n'entraîne pas, de la part de l'artiste, à moins de convention expresse, l'aliénation de son droit de reproduction.

3° *Même séance :*

Toute reproduction non autorisée par l'artiste, quel que soit le mode de reproduction, et la reproduction même par un art différent, constituent une atteinte au droit de l'artiste.

4° L'Association littéraire internationale, conformément au vote unanime du Congrès de Bruxelles, aura désormais pour titre : *Association littéraire et artistique internationale.*

5° Une agence générale sera constituée et organisée à Paris pour la perception — à titre de droits d'auteur — des droits pour la reproduction — sous toutes les formes — des œuvres d'art.

6° *Séance du 1er octobre :*

Les droits garantis par la loi aux auteurs d'ouvrages de littérature ou d'art sont communs aux auteurs nationaux et étrangers. Ceux-ci ne devront être astreints à aucune formalité particulière pour revendiquer ces droits; il suffit que ces droits soient régulièrement établis dans le pays d'origine.

La séance du mercredi a été particulièrement intéressante à tous égards. La question du *Droit de l'État acquéreur d'œuvres d'art* a été l'objet d'une brillante discussion à laquelle ont pris part MM. Eug. Pouillet, Lyon-Caen, Ratisbonne, Romberg, Pagès, Laroze, Dogné.

Finalement, tous les amendements ainsi que la proposition de la commission ont été repoussés, et l'ordre du jour pur et simple proposé par MM. Ratisbonne et Pagès a été voté à l'unanimité.

A titre de documents, nous croyons intéressant de faire connaître les textes rejetés.

Texte de la commission : L'artiste qui vend son œuvre à l'État se dessaisit, à moins de réserve contraire, de son droit d'en faire ou d'en autoriser seul la reproduction.

Amendement Lyon-Caen : L'artiste ne doit être dessaisi du droit de reproduction de son œuvre au profit de l'acquéreur, quel qu'il soit, qu'en vertu d'une convention formelle.

Amendement Eug. Pouillet : La vente d'une œuvre d'art à l'État emporte, à son profit, à moins de convention contraire, aliénation du droit de reproduction.

Amendement Laroze : Les œuvres acquises par l'État tombent, à partir de leur acquisition, dans le domaine public, sauf stipulation contraire.

Tous les membres du Congrès ont assisté régulièrement aux séances. Parmi les assistants dont les noms sont connus du grand public, citons MM. Louis Ulbach, Lermina, Ratisbonne, Pagès, Pouillet, O'Campo, Lyon-Caen, Ebeling, Bætzman, Mario Proth, Alb. Liouville, Alb.-Cahen, Laroze, Kraszewski, Chodzkiewicz, Louis Cattreux, Victor Souchon, Émile de Laveleye, Jules Carlier, Georges Labbé (du *Gaulois*), Le Bailly, Ch. Morisseau, Paul Weissenbruch, Kugelmann, Fernand Leborne, Tony Robert-Fleury, Émile Bayard, Romberg, et un nombre respectable d'artistes belges peintres et musiciens.

Le Congrès a terminé ses travaux, sans épuiser cependant tout à fait son ordre du jour; il a été pressé par le temps et a dû laisser au prochain Congrès le soin de discuter la question suivante : « La propriété des lettres appartient au destinataire. » Ce n'est point là, du reste, l'unique legs que le Congrès de Bruxelles ait laissé à son successeur; M. Romberg, ancien directeur des beaux-arts en Belgique, avait présenté, dans une séance précédente, toute une série de propositions dont il a consenti à ajourner l'examen et dont voici le texte :

« L'artiste qui a créé une œuvre d'art a seul le droit d'en faire ou d'en autoriser la reproduction, soit par un art semblable, soit par un art ou des procédés différents. A moins de stipulation contraire, l'artiste conserve ce droit, même après la vente de son œuvre.

« Toutefois, le droit de reproduction ne restera pas à l'artiste lorsqu'il s'agira du portrait, de la statue ou du buste de l'acquéreur ou d'un membre de sa famille.

« Le propriétaire de l'œuvre d'art ne sera jamais tenu, à moins de stipulation contraire, de la livrer à l'auteur ou à ses héritiers pour qu'il en soit exécuté des reproductions.

« La copie faite dans un simple but d'étude n'est point une contrefaçon.

« L'artiste qui vend son œuvre à l'État se dessaisit, à moins de réserve contraire, de son droit d'en faire ou d'en autoriser seul la reproduction.

« L'usurpation du nom de l'artiste sur une œuvre d'art, l'imitation de sa signature ou de tout autre signe distinctif adopté par lui, sont assimilés à l'usurpation du nom commercial et soumises aux mêmes peines.

« L'auteur d'une œuvre d'art ne doit être astreint à aucune formalité pour assurer son droit. »



Enfin, il a été entendu que le prochain Congrès examinerait la question de savoir quelle est l'étendue ou la nature des droits de l'artiste sur l'exposition des œuvres aliénées par lui.



— Nous venons de recevoir un curieux opuscule de MM. Minkman et Cie, imprimeurs-éditeurs à Arnhem (Hollande), intitulé *l'Harmonie dans l'imprimerie* (*De Harmonie in de Boekdrukkusnt*). Cet ouvrage de format in-4°, qui contient environ vingt-cinq pages de texte, est imprimé avec de l'encre bleue sur du papier vert; le ton est d'une grande douceur et communique aux yeux une sensation tout à fait agréable. Les procédés employés pour arriver à cet heureux résultat sont exposés dans le corps du fascicule; la théorie se trouve ainsi réunie à la pratique. Nous ne pouvons que joindre nos félicitations aux nombreux témoignages d'approbation que les auteurs ont déjà reçus pour cette tentative originale.



Suisse. — *Le Congrès de Berne.* — Voici les principales dispositions qui ont été adoptées par le Congrès international réuni à Berne :

« Les auteurs ressortissant à l'un des pays contractants jouiront dans tous les autres pays de l'Union, par leurs œuvres manuscrites ou inédites, ou publiées dans l'un des pays de l'Union, des avantages que les lois respectives accordent actuellement ou accorderont dans la suite aux nationaux.

« Cette jouissance est subordonnée à l'accomplissement des conditions et formalités prescrites par la législation du pays d'origine, ou, lorsqu'il s'agit d'une œuvre manuscrite ou inédite, par la législation du pays auquel appartient l'auteur.

« Ces stipulations s'appliquent aux éditeurs d'œuvres littéraires ou artistiques publiées dans un pays de l'Union et dont l'auteur appartient à un pays qui n'en fait pas partie.

« Les auteurs ressortissant à l'un des pays de l'Union jouiront, dans tous les pays de l'Union, du droit exclusif de traduction sur leurs ouvrages pendant dix années après la publication, dans l'un des pays de l'Union, de la traduction de leur ouvrage autorisée par eux.

« Sera autorisée la publication d'extraits ou de morceaux entiers d'un ouvrage ayant paru dans un autre pays de l'Union, pourvu que cette publication soit appropriée ou adaptée à l'enseignement, et qu'elle ait un caractère scientifique; la publication réciproque de chrestomathies composées de fragments d'ouvrages de divers auteurs.

« Il devra néanmoins toujours être fait mention du nom de l'auteur ou de la source à laquelle sont empruntés les extraits. Sera considérée comme illicite l'insertion de compositions musicales dans les recueils destinés à des écoles de musique.

« Le droit de protection des œuvres musicales entraîne l'interdiction des morceaux dits arrangements de musique, ainsi que d'autres morceaux qui, sans le consentement de l'auteur, sont composés sur des motifs extraits de cesdites œuvres.

« Un bureau international siégeant à Berne et entretenu aux frais des États de l'Union sera chargé de tout ce qui concerne la surveillance et la protection de la propriété littéraire et artistique. »



Russie. — *La presse en Russie.* — Le journal de la librairie allemande du 27 août contient des appréciations sur l'état actuel de la Russie, qui ne manquent pas de saveur et qui intéressent plus d'un de nos lecteurs.

L'opinion publique, en Russie, s'est profondément émue du dernier arrêté du comte de Tolstoï, accusant la presse russe d'être de connivence avec les révolutionnaires et interdisant les *Annales patriotiques* (*Otétchestvennia Sapiski*), sans avertissement préalable, sans même indiquer les passages incriminés.

Le comte de Tolstoï se plaint qu'un grand nombre de journalistes professent les idées radicales et même révolutionnaires; que dans les journaux on prêche des théories dangereuses, qui exercent une influence pernicieuse sur la jeunesse, et, à l'appui de ses assertions, il prend acte des aveux d'un révolutionnaire qui aurait dit : « La littérature de notre époque a contribué, dans une large mesure, à propager l'esprit révolutionnaire; les articles des journaux étaient à l'unisson avec les théories professées par notre parti ».

Autrefois, au moins, c'était une personnalité spécialement désignée, qui était rendue responsable d'un délit de presse également clairement désigné. Aujourd'hui, on se contente d'accuser en bloc les tendances de la presse, et en particulier celles des *Annales patriotiques*. Il y a beau temps, d'ailleurs, que cette revue est la bête noire du parti soi-disant patriotique, — réactionnaire serait plus juste, — inspiré par M. Katkof, et l'on peut hardiment attribuer à ce « spiritus rector » du prince de Tolstoï la prohibition des *Annales*.

Les *Otétchestvennia Sapiski*, dont l'existence remonte à plus de quarante années, sont dirigées depuis un quart de siècle par M. Krajewsky, un des vétérans de la presse russe. Le poète Nekrassof et, après lui, M. Ssaltykof, poète satirique très connu en Russie, ont eté les rédacteurs en chef de cette revue. M. Ssaltykof est celui qui, il y a vingt ans, sous le pseudonyme de Schtschedrin, débuta brillamment par les « Scènes de la vie de province » et qui, depuis, a publié un nombre considérable de volumes dans lesquels il flagelle sans pitié les ridicules et la corruption des classes supérieures de la société russe. M. Ssaltykof est de vieille noblesse; il a soixante ans aujourd'hui; ancien vice-gouverneur de Twer, il a le rang de conseiller d'État.

M. Krajewsky, également conseiller d'État, est un septuagénaire qui, pendant quarante ans, sous les règnes de Nicolas Ier et d'Alexandre III, a dirigé divers journaux et revues. Voilà des hommes dont le patrio-

tisme ne saurait être suspecté un instant et qu'on accuse de favoriser dans leur revue une propagande ennemie des institutions de l'empire! Autant dire que les *Annales* sont une feuille révolutionnaire, quoique cette revue ait toujours professé des opinions libérales modérées.

Si MM. Ssaltykof et Krajewsky sont responsables des tendances de leur journal, on ne voit pas pourquoi le comte Tolstoï, ses prédécesseurs et tous ceux qui ont été à la tête de l'administration de la presse, qui pendant quelques années ne semblent pas s'être doutés des tendances révolutionnaires des *Annales* et n'y ont jamais trouvé matière à avertissement, ne le seraient point également et même à plus juste titre.

La Russie actuelle semble procéder des mesures disciplinaires de l'ère des Metternich en Autriche, lorsque tous les rouages de l'administration travaillaient dans le seul but de tuer dans l'œuf « les menées démagogiques. »

Ce qu'il y a de navrant dans tout ceci, c'est le manque absolu de direction et d'unité dans les mesures administratives de l'empire des tsars.

Ce qui était permis, ou au moins toléré hier, est sévèrement défendu aujourd'hui, et ces fluctuations incessantes des maximes gouvernementales ne semblent pas bien près de cesser.

Certes, un système franchement réactionnaire et agissant avec esprit de suite aurait été moins préjudiciable au développement progressif de la nation que ces changements continuels et cette insécurité de tous les instants; le despotisme nettement accusé de Nicolas Ier a fait moins de mal à la Russie que l'incohérence et le gâchis administratif qui existent de nos jours, et qui, avec la corruption toujours croissante, enrayent tout progrès en Russie.

C'est surtout en matière de presse que cette absence de toute règle se fait sentir: le bon ou le mauvais vouloir de l'administration fait tout, autorise ou défend, comme à plaisir et sans règle aucune.

Il y a eu un temps où Katkof était en désaccord avec le ministère; malgré des ordres formels, il tint bon et aujourd'hui le même Katkof est le porte-clairon de la politique intérieure.

La loi de 1865 octroyait à la presse une liberté relative; celle de 1872 l'a modifiée sensiblement. D'abord ce furent les jurés, plus tard l'administration de la police qui statuaient sur les délits de presse. Les censeurs ne savaient jamais exactement ce qui était permis, ce qui ne l'était pas, car les instructions les plus contradictoires se succédaient sans fin. Lorsque la discussion d'une question brûlante commençait à embarrasser le ministère, ordre était donné à la presse d'avoir à ne plus en parler; et, comme cet « avertissement » ne parvenait pas toujours en temps utile, il arrivait qu'on notifiait simultanément et l'avertissement et l'arrêté prescrivant sa suspension pendant trois ou six mois! Quoique ces arrêtés fussent essentiellement temporaires et que, dans la plupart des cas, ils ne visassent qu'un délit spécial, ils n'en étaient pas moins dûment enregistrés, et tôt ou tard l'administration les exhumait pour les besoins de sa cause.

Les censeurs eux-mêmes frappaient un peu au hasard; tout dépendait du vent qui soufflait d'en haut. Aussi bien, à côté de la censure générale, il y avait une foule de sous-censures, car chaque branche d'administration prétendait censurer les articles qui ressortissaient à ses attributions. Un exemple : pendant quelque temps, les critiques théâtrales étaient soumises à la censure du ministre de la maison impériale; si un journaliste s'avisait de formuler ses réserves sur le mérite d'un « artiste de la Cour », immédiatement son article était supprimé, ces dames et ces messieurs étant inviolables en leur qualité de fonctionnaires de l'État. Longtemps, un bureau de censure ressortissant au ministère de la police a fonctionné à côté de l'administration supérieure de la presse, à laquelle elle imposait sa manière de voir.

Aussi un gâchis sans exemple existe-t-il depuis une vingtaine d'années dans la presse russe. A côté des campagnes réactionnaires les plus franchement accusées, celles, par exemple, contre l'abolition du servage, un parti prêchait le communisme et le radicalisme le plus pur. Simultanément ou alternativement c'est l'anarchisme ou le despotisme qui inspirent la presse russe.

Les journaux de l'Esthonie et de la Livonie, qui cependant sont aussi bien sous la censure impériale que ceux de Pétersbourg ou de Moscou, prêchent ouvertement l'insurrection contre les propriétaires et le clergé; suivant le mot d'ordre venu d'en haut, c'est sur les Polonais ou sur les Allemands que toute la presse se rue à l'envi. Aussi bien le nombre des journaux libéraux diminue-t-il tous les jours, et ceux qui ont échappé aux mesures draconiennes de la censure sont de plus en plus réservés dans leurs appréciations.

Un rescrit impérial du 5 juillet défend l'entrée des bibliothèques publiques et des cercles de lecture aux ouvrages de 125 auteurs russes et étrangers ainsi qu'aux journaux suivants : *Sovremennik, Rouskoe Slovo, Snanije, Sloyo, Rouskaïa, Missl, Otetchestvennia Sapisky, Djelo et Oustoï.*

Les propriétaires des salles de lecture ont dû s'engager par écrit à ne communiquer à leurs lecteurs aucun des journaux ou ouvrages mentionnés. La mesure a été appliquée aux ouvrages de Dobroljubof, Pissaref, Michaïloff et Slatovratzky.

Pour bien saisir la portée de cette mesure, on peut se convaincre que c'est la majeure et la meilleure partie de la production littéraire russe pendant les dernières années qui se trouve ainsi mise à l'index.

Les bouquinistes de Saint-Pétersbourg. — Une industrie qui se rattache, quoique dans une minime proportion, à la diffusion littéraire, vient, nous dit la *Bibliothèque universelle*, de disparaître de Pétersbourg, et cela par ordre, et sans qu'on ait daigné nous en dire la raison.

De par le conseil municipal, il n'y a plus de bou-

quinistes dans les rues. Autrefois, les bouquinistes de Pétersbourg étalaient, comme ceux de Paris, leurs livres sur les murs à hauteur d'appui, sur des bancs, des tréteaux, des charrettes à bras, etc. On rencontrait parfois à ces étalages primitifs de véritables trésors, une quantité de livres introuvables, français surtout. Au XVIIIe siècle et même auparavant, tous les grands seigneurs tenaient à avoir une bibliothèque, et le fonds de cette bibliothèque se composait de livres français, livres légers, livres sérieux, romans, contes, poésies du XVIe, du XVIIe, du XVIIIe siècle, tout un monde charmant et oublié. Les héritiers ont rarement respecté ces collections. On n'en trouve guère d'intactes qu'au fond de quelques provinces, et rarement encore. Quelques-unes ont passé dans les bibliothèques officielles de Pétersbourg et de Moscou, la plupart ont été dispersées. Les bouquinistes qui les avaient achetées à vil prix les revendaient de même.

Un beau jour, on leur refusa l'autorisation d'étaler librement. On leur imposa des boutiques en bois, assez élégantes, toutes construites sur le même modèle, et la ville leur demanda une redevance pour l'emplacement fixe qu'elle leur abandonnait. Le prix des livres augmenta nécessairement dans une proportion considérable; mais ce n'est pas tout: l'espace étant restreint, les marchands durent s'en tenir aux livres dont le débit est le plus assuré, à la marchandise courante; adieu la curiosité! les bouquinistes ne furent plus que des étalagistes. Ils offraient cependant un avantage aux acheteurs, qui se procuraient chez eux les livres nouveaux pour le tiers ou la moitié du prix fort, et pouvaient, pour la même somme, se donner deux ou trois fois plus de pâture intellectuelle. Cette modeste industrie vient d'être supprimée. Autant vaut. Les bouquinistes ne pourront plus vendre qu'en boutique. Il est évident que la vente se réduira dans une très forte proportion. En passant, on se laissait séduire par le livre en montre, qu'on pouvait regarder, manier, feuilleter. On n'ira pas le chercher en chambre. Les marchands de journaux sont seuls tolérés dans les rues. On lira plus de journaux et moins de livres. Est-ce là un résultat dont il y ait lieu de s'applaudir?

Danemark. — *Le congrès de Copenhague.* — Le congrès des sciences médicales, qui vient de se tenir à Copenhague, a fourni, indépendamment des questions scientifiques qui y ont été traitées, des renseignements statistiques curieux et intéressants. C'est ainsi que, d'après les notes fournies par un médecin étranger à notre pays, nous apprenons que le nombre des médecins actuellement répartis sur tous les points du globe s'élève à 189,650, dont voici l'énumération pour chaque pays :

Les États-Unis d'Amérique en ont 65,200; la France, 26,300; l'Allemagne et l'Autriche, 32,150; la Grande-Bretagne et ses colonies, 35,000; l'Italie, 10,000; l'Espagne, 5,000, etc.

Nous avons déjà dit que 1,200 médecins ont pris part au congrès international de Copenhague.

A ce même congrès ont été présentés 375 mémoires, brochures ou travaux divers ayant trait exclusivement aux sciences médicales.

Les documents de ce genre publiés jusqu'à ce jour sont tellement nombreux que, en les réunissant tous, on formerait une bibliothèque qui contiendrait plus de 125,000 volumes, non compris les simples brochures, les thèses et autres opuscules, qui sont au nombre de plus d'un demi-million.

Comme nombre d'auteurs connus par leurs ouvrages sur les sciences médicales, viennent en première ligne :

Les États-Unis, qui en comptent 2,830; la France, 2,650; l'Allemagne et l'Autriche, 2,400; la Grande-Bretagne, 1,995, etc.

Amérique. — *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Exposition internationale d'électricité à Philadelphie, en 1884.* — Le *Franklin Institute* de l'État de de Pensylvanie a nommé un comité de *bibliographie* chargé de former, pour être exposée, une collection aussi complète que possible de toutes les publications ayant trait, sous quelque rapport que ce soit, à la science électrique, et qui auront paru avant l'inauguration de l'Exposition internationale d'électricité organisée sous les auspiees de l'Institut. Cette exposition a dû s'ouvrir le 2 septembre 1884.

Ladite collection sera soigneusement cataloguée et exposée; après l'exposition, elle sera placée dans la bibliothèque ds l'Institut et désignée sous le nom de : *Bibliothèque commémorative de l'Exposition internationale d'électricité.*

Une classification aussi complète que possible sera faite de cette bibliothèque et un catalogue en sera publié.

Les communications ou envois doivent être adressés au comité de bibliographie de l'Exposition d'électricité,

Franklin Institute,
Philadelphie U. S. A.

Les romans de M. Zola en Amérique. — Rien d'amusant comme les transformations que fait subir à l'œuvre de Zola la rage américaine de battre monnaie à l'aide de productions de l'esprit français. Dans toutes les gares de chemins de fer élevés de New-York, des piles de livres empruntés au grand découvreur de documents humains étalent des sous-titres ahurissants, analogues à ceux des romans de Victor Ducange et de Pigault-Lebrun.

Ainsi nous y remarquons: ***Albine ou la Tentation de l'abbé***, qui doit être la ***Faute de l'abbé Mouret***; ***la Belle Liza ou les Filles du marché de Paris***, qui est sans doute ***le Ventre de Paris; la Fille en rouge ou les Amours de Silvère***; ***Hélène, histoire de passion et d'amour***; ***Un amour désesperé ou l'abbé et sa cour, les Mystères de Marseille***, et plusieurs autres qu'il n'est pas même possible de reconnaître sous le faux nez dont on les a affublés. Et il faut lire ces traductions, ou plutôt ces destructions, sans tact et sans valeur littéraire! Pauvre Zola!



Le général Grant journaliste. — Le général Grant va, dit-on, publier vingt articles militaires dans le *Century Magazine.* Chaque article lui serait payé cent livres sterling, soit en tout cinquante mille francs.

Italie. *Léopardi.* — Il est question de transporter au Panthéon de Santa-Croce, à Florence, les cendres de Léopardi, qui avaient été ensevelies aux environs de Naples, près la sortie du tunnel de Piedigrotta.

Nous empruntons à *l'Annuario della libreria e typografia e delle arti affini in Italia, Milano, 1884,* la statistique suivante, qui donne, en regard des vingt principales villes, la statistique des professions se rattachant à l'industrie du *Livre.*

VILLES.	Milliers d'habitants.	Libraires-éditeurs.	Éditeurs de musique.	Marchands de journaux.	Bibliothèques.	Imprimeurs.	Graveurs sur pierre.	Fondeurs de caractères.	Graveurs au burin et sur bois.	Relieurs.	Fabriques de papier.
Naples	494	75	15	—	7	81	61	6	4	59	1
Milan	321	69	5	49	6	69	53	13	14	25	3
Rome	300	48	6	—	24	65	30	5	21	55	11
Turin	252	41	3	—	8	40	30	3	4	43	23
Palerme	244	18	2	2	4	47	8	4	4	9	—
Gênes	179	18	6	6	5	27	19	4	—	13	40
Florence	169	58	7	—	8	38	23	3	11	29	1
Venise	132	11	4	3	15	28	16	2	5	13	—
Messine	126	13	—	—	2	17	5	—	1	3	—
Bologne	123	18	4	16	3	16	12	2	8	15	8
Catania	100	7	2	—	4	11	2	1	7	15	—
Livourne	97	6	3	2	3	19	8	1	—	8	—
Padoue	72	9	1	2	5	10	5	1	2	4	—
Vérone	68	12	3	—	7	15	7	—	1	1	—
Lucques	68	6	1	1	2	15	—	—	—	1	6
Brescia	60	10	3	—	2	11	5	—	—	11	37
Modène	58	8	2	—	3	11	5	—	—	4	4
Bergame	39	7	1	—	2	8	3	—	—	3	7
Crémone	31	17	2	—	2	13	5	—	—	3	—
Côme	25	10	2	—	1	9	2	—	—	1	10

Puisque nous en sommes à la statistique, voici quelques chiffres empruntés au tome IV[e] de la Statistique de l'empire allemand, qui donne les résultats de recensement du 5 juin 1882.

Pas moins de 22,257 personnes, dont 2,763 femmes, sont employées aux diverses industries se rattachant de près ou de loin à l'imprimerie, telles que librairies, cabinets de lecture, marchands de vieux livres, expéditions et publications de journaux, musique, etc.

ÉTATS.	Nombre de libraires et éditeurs	Personnel (bureaux, service)	Ouvriers et aides.
Prusse	4,706	992	5,437
(Berlin en particulier.)	1,000	363	1,523
Saxe	1,217	1,265	1,827
Bavière	941	377	952
Hambourg	339	124	382
Wurtemberg	332	223	365
Alsace-Lorraine	211	84	158
Pour tout l'empire	8,695	3,387	10,175

Les Bibliophiles et les Livres rares de l'extrême Orient. — Sous ce titre, M. Léon de Rosny a publié dernièrement, dans le *Journal officiel,* un très intéressant article que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire.

« On a dit que la valeur vénale attribuée à certaines classes de livres était, au fond, une pure affaire de mode. Tels ouvrages, en effet, longtemps dédaignés des bibliophiles, sont devenus tout à coup l'objet de leurs recherches les plus ardentes et les plus passionnées, tandis qu'il en est d'autres qui, après avoir joui pendant un temps d'une fortune plus ou moins légitime, se sont vus abandonnés ensuite avec indifférence par la foule des amateurs.

« Cette manière de voir, qui justifie le dicton : *habent quoque sua fata libelli,* ne serait cependant plus vraie, si on voulait trop la généraliser. Et l'on peut dire sans hésitation que, si la mode joue un grand rôle dans l'évaluation commerciale du prix des livres, les progrès des sciences historiques, eux aussi, contribuent considérablement à modifier cette évaluation.

« Il y a cinquante ans, les livres chinois, les livres japonais surtout, atteignaient presque toujours un chiffre élevé dans les ventes publiques, et cela quand même ces livres auraient été des plus communs et de la plus médiocre valeur littéraire. On les achetait en raison de leur provenance, comme l'année dernière encore on a acheté des manuscrits Battas pour la Bibliothèque nationale de Paris, sans connaître leur contenu, et, qui plus est, sans même s'en préoccuper.

Des livres indiens gravés sur feuilles de palmier rencontrent, de temps à autre, des enchérisseurs à l'hôtel Drouot, parmi des gens qui ne savent pas en quelle langue ils sont écrits et qui n'ont jamais eu la pensée de se demander de quoi ils traitent et s'ils sont complets ou incomplets.

« Les premiers livres japonais à images qui ont été introduits en Europe y ont obtenu un accueil des plus enthousiastes; et tel d'entre eux, dont on donnait volontiers plusieurs pièces d'or, il y a une dizaine d'années, traîne aujourd'hui inaperçu chez les marchands de thé, où on les offre au prix de quelques sous par cahier. Mais, en même temps qu'un certain nombre de ces ouvrages sont tombés complètement dans l'estime de ceux-là mêmes qui les recherchaient naguère, il en est d'autres qu'on ne peut se procurer aujourd'hui qu'en les payant beaucoup plus cher que dans ces derniers temps.

« C'est que l'érudition est venue apporter son poids dans la balance des marchands et des acheteurs, et que, grâce à ses progrès, on commence à savoir à quoi s'en tenir sur le mérite réel, l'utilité et la rareté comparative des uns et des autres.

« Pendant la première moitié de notre siècle, les rapports de l'Europe avec les pays occupés par les peuples dits de race jaune ont été rares et difficiles, et nul n'a tenté sans danger de pénétrer dans les régions quelque peu éloignées des côtes, en Chine ou au Japon. Les missionnaires étaient à peu près les seuls qui eussent visité l'intérieur de l'Indo-Chine, et la Corée pouvait être considérée comme un pays absolument fermé aux voyageurs occidentaux. Grâce au développement des relations commerciales d'abord, des relations politiques ensuite, on peut dire que le vieux monde a ouvert désormais toutes ses portes, et il n'est, en réalité, plus de contrée asiatique dont l'accès demeure absolument inaccessible aux pionniers de la science.

« Il en résulte que la recherche, à peu près impossible il y a une vingtaine d'années, des documents conservés au cœur de ces contrées si longtemps énigmatiques et mystérieuses peut être aujourd'hui couronnée de succès, pourvu que cette recherche soit dirigée avec savoir, avec zèle et avec persévérance.

« Dans l'état actuel des études orientales, il est peu de documents qui puissent rivaliser en intérêt avec ceux qui se rattachent aux origines religieuses. Il est curieux, sans doute, de connaître tous les genres de productions de l'esprit humain; et, en traduisant les poèmes et les romans des Orientaux, nous arrivons à toucher du doigt les particularités relatives à leurs coutumes et à leurs institutions. Mais, déjà, nous possédons bon nombre de traductions d'écrits de ce genre, et les plus importants, parmi ceux qui n'ont pas encore été traduits, sont, dans toutes les bibliothèques publiques, à la disposition des travailleurs.

« Les écrits sur les sciences de l'Asie ont un intérêt historique hors de conteste ; mais ce serait à tort qu'on espérerait y découvrir des théories ou des observations de nature à motiver un progrès notable parmi nous. Les anciens livres orientaux sur les sciences naturelles ne provoquent que le sourire et demeurent des œuvres enfantines et dignes tout au plus des peuples primitifs. Malgré la prétention de quelques savants de la Chine et du Japon, qui affirment qu'on est arrivé dans leur pays à des résultats considérables dans les mathématiques, notamment en algèbre, les études faites jusqu'à ce jour ne semblent point justifier de telles prétentions. Les Japonais, d'ailleurs, n'hésitent pas à abandonner leurs méthodes scientifiques pour adopter complètement les nôtres; et, malgré leur valeur intellectuelle peu contestable, il ne paraît pas qu'ils se soient encore sentis de force à y rien ajouter. Les Chinois, qui montrent beaucoup plus de répugnance à renoncer à tout ce qui tient essentiellement à leur pays et à son passé, commencent eux-mêmes à ne plus douter de la supériorité de nos procédés sur les leurs. Bref, les uns et les autres ont beaucoup à apprendre de nous dans cette direction, et ils n'ont rien ou bien peu de choses à nous apprendre.

« L'Orient vit surtout dans son passé, et c'est par son passé qu'il possède des droits à la sollicitude du monde savant. C'est la recherche de ce passé qui nous intéresse le plus.

« Dans quelle mesure ce passé est-il connu? On peut affirmer, sans hésitation, que c'est dans une assez faible mesure. L'orientalisme a beaucoup fait pour nous éclairer, mais ce qu'il a fait n'est rien comparativement à ce qui lui reste à faire. Jusqu'à présent, l'orientalisme a été presque exclusivement une science philologique, un métier de traducteurs. On a pris, avec plus ou moins de connaissance de cause des textes et on les a traduits, sans être en état de les critiquer, je dirais même sans avoir, le plus souvent, le sentiment de les critiquer. On nous a enseigné l'histoire de l'Asie juste comme l'enseignaient les Asiatiques; et on a généralement admis pour authentique un fait, pourvu qu'il se trouvât mentionné dans un ouvrage indigène et qu'on ait prouvé qu'on était en état de comprendre cet ouvrage indigène. Je parle, en ce moment, de la littérature des peuples de race jaune; mais cette observation pourrait peut-être s'étendre fort au delà du vaste domaine occupé par ces peuples.

« Il en résulte que, si l'on pose à un orientaliste des questions de ce genre : « A quelle époque remonte « l'histoire en Chine ? A quelle époque remonte l'his- « toire au Japon ? » la réponse sera presque invariablement celle-ci : « L'histoire authentique de la Chine « date de l'an 2637 avant notre ère, et celle du Japon « de l'an 660 avant cette même période. » Il est cependant hors de doute qu'on pourrait faire bien des observations graves contre une telle doctrine; et cependant cette doctrine est communément répandue, parce qu'elle est celle qu'on rencontre dans les livres les plus populaires, les plus généralement acceptés à la Chine et au Japon.

« Dans ces dernières années, il a paru, à Tôkyau et dans quelques autres villes, des écrits qui semblent tous inspirés par une pensée unique : celle de restituer aux Japonais une antiquité qu'ils ne possèdent

pas suffisamment. On peut même dire qu'il s'est formé une véritable école archéologique qui poursuit un but tout à la fois scientifique et patriotique avec un zèle digne d'éloges. Cette école n'est pas précisément nouvelle, et, en tout cas, elle est fort antérieure à la révolution qui s'est opérée dans les esprits depuis l'établissement définitif des Européens dans le pays (1853). Son origine remonte au moins aux premières années du XVIIe siècle, et voici dans quelles circonstances elle a été amenée à se constituer.

« Avant l'introduction des lettres chinoises au Japon (IIIe siècle de notre ère), les Japonais, qui n'avaient pas encore entretenu de relations suivies avec le continent asiatique (telle est, du moins, la donnée que nous fournit l'histoire écrite), possédaient une religion nationale appelée *sintauïsme,* et c'était sur le principe même de cette doctrine que reposait l'institution de leur dynastie impériale. Les dieux du sintauïsme, créateurs du monde et représentants de toutes les forces de la nature, étaient les ancêtres directs des mikados, lesquels n'avaient jamais formé qu'une seule lignée depuis le commencement des temps jusqu'à nos jours. Le sintauïsme était donc non seulement une religion essentiellement locale, mais, en outre, la base de l'édifice politique dans l'archipel longtemps isolé de l'extrême Orient.

« Les Japonais, curieux par nature, accueillent aisément et avec un enthousiasme peu dissimulé les idées qui leur arrivent de l'extérieur. L'introduction des lettres et des doctrines morales et philosophiques de la Chine causa parmi eux une véritable transformation intellectuelle. On fit à peu près table rase du passé, comme, de nos jours, on a renoncé en un clin d'œil à toutes les exigences de plus de vingt siècles d'une civilisation autonome pour embrasser, avant même de la connaître, la civilisation européenne.

« Puis bientôt ce fut le bouddhisme, qui, apporté de Corée, où il avait été introduit vers la fin du IVe siècle de notre ère, vint à son tour ébranler jusque dans ses fondements la vieille croyance religieuse du pays du Soleil Levant (VIe siècle de notre ère). Cette étonnante religion, malgré ses fins désolantes et ses sobres promesses, s'enracina profondément au Japon, comme elle s'était implantée, six siècles auparavant, dans l'empire chinois ; et son influence fut telle sur l'esprit des populations qu'elles n'en connurent bientôt plus d'autre. Le sintauïsme ne fut cependant pas précisément extirpé : les missionnaires de la foi de Çâkya jugèrent préférable de lui faire subir une sorte de fusion avec leur doctrine, plutôt que de l'anéantir. Il devint de la sorte une espèce de culte des héros primitifs de la nation, une annexe du panthéon où la dévotion des moines avait accumulé des myriades de saints bouddhistes.

« Le bouddhisme, définitivement adopté par les mikados, qui lui empruntèrent jusqu'au titre même de leur souveraineté, reconnu par suite comme religion officielle de l'État, pratiqué à peu près exclusivement par les masses, devait nécessairement faire oublier peu à peu les traditions du sintauïsme et supplanter partout la pratique de ses cérémonies et de sa liturgie. La littérature purement japonaise allait de jour en jour s'affaiblissant; et, à sa place, venait grandir et se propager une littérature indienne d'esprit, chinoise de forme.

« Il était cependant évident qu'à un moment donné le sentiment national des Japonais viendrait opérer une réaction contre cette invasion étrangère, qui blessait la fierté du peuple et le rendait tributaire du continent asiatique. Cette réaction s'était manifestée plus d'une fois à la cour même des mikados; et, dès le VIIIe siècle de notre ère, on avait vu ces princes faire quelques efforts pour restaurer les vieilles doctrines du pays et l'histoire de leurs aïeux, intimement associée à ces doctrines.

« Ces efforts ne furent point inutiles, puisque, en somme, c'est à eux que nous devons la conservation, jusqu'à nos jours, des *livres sacrés de l'antiquité japonaise.* Mais ils avaient à lutter contre la puissance monacale, déjà trop bien établie dans l'archipel ; et le sintauïsme, tout en ne disparaissant pas précisément de l'empire, y fut tellement altéré, dénaturé, qu'il ne conserva presque plus rien de sa forme et de son caractère primitif.

« Tel était l'état de la religion essentiellement nationale du Japon, lorsque se constitua l'école dont j'ai parlé tout à l'heure et qui, dès sa fondation, se proposa de rechercher et de rétablir sur ses véritables bases la croyance des anciens Japonais et l'histoire cosmogonique et théogénique sur laquelle était fondée cette croyance.

« Le programme de cette école était tout tracé : il consistait à rechercher les manuscrits des anciens livres sacrés du Japon qui pouvaient avoir échappé à la destruction, et tous les documents historiques et littéraires des temps anciens, de nature à faciliter l'intelligence de ces anciens livres. Les efforts des savants japonais furent bientôt couronnés de succès, et ils ne tardèrent pas à découvrir, soit dans des bonzeries, soit dans des bibliothèques particulières, les textes à l'aide desquels il était possible de reconstituer au moins deux des livres sacrés ou canoniques : le *Furu-koto-bumi,* ou Livre des Choses antiques, et le *Yamato bumi,* ou Bible du Japon.

« Le Livre des Choses antiques fut imprimé pour la première fois en 1644. Bien que cette date ne soit pas très reculée, il était déjà si rare à la fin du XVIIIe siècle qu'on en fit paraître, en 1798, un fac-similé, lui-même fort rare de nos jours. L'édition princeps serait considérée, au Japon, comme un véritable bijou dans la collection d'un bibliophile.

« En dehors de la question de rareté, cette édition princeps, ou tout au moins son fac-similé, est de la plus sérieuse importance pour la science; car il n'est plus possible aujourd'hui de discerner, dans les éditions modernes, ce qui est ancien de ce qui a été ajouté ou modifié par le travail des savants et des exégètes du pays, et nous savons que ces modifications ont été des plus fréquentes. Il est donc urgent de rechercher cette rareté avant qu'elle soit absolument introuvable.

« L'édition princeps du second des livres sacrés des



Japonais, imprimée en types mobiles à la fin du XVIe siècle, est, jusqu'à présent, tout à fait inconnue; et il paraît en être de même de la première impression du *Ku-zi-ki*, ouvrage d'une authenticité douteuse, mais qui a été composé à l'aide d'anciens documents aujourd'hui perdus. Malgré la date de rédaction relativement récente de ce dernier livre, les Japonais, en raison des faits intéressants qu'il renferme et qu'on chercherait vainement ailleurs, l'ont placé immédiatement à la suite des deux livres canoniques d'une antiquité reconnue, et ont formé de la sorte un ensemble de trois textes sacrés sintauïstes, ensemble auquel on a donné le titre de *Sam-bu-hon-ki*.

« Voilà ce que nous savons des anciens livres de la doctrine nationale de la *Sin-tau;* mais ces livres, malgré leur énorme valeur, sont loin de compter parmi les plus vieilles productions de l'imprimerie japonaise.

« L'Asie orientale, on le sait, connut l'art de l'imprimerie bien avant son invention en Europe, à la fin du XVe siècle. Les bibliophiles, qui se disputent à un prix énorme quelques fragments de la fameuse *Bible de 42 lignes*[1], ne tarderont pas à apprécier la valeur d'imprimés chinois qui pourraient remonter à la fin du VIe siècle, c'est-à-dire mille ans plus tôt que les productions de Gutenberg, ou d'imprimés japonais antérieurs au IXe siècle.

« La recherche de ces premières impressions asiatiques n'est pas seulement de nature à donner une satisfaction de curiosité aux bibliophiles; poursuivie avec ardeur et intelligence, comme elle le sera bientôt (l'administration du Musée britannique de Londres s'en est déjà préoccupée), elle amènera certainement aux plus intéressantes découvertes dans le domaine des sciences historiques.

« En ce qui concerne la Chine, par exemple, on nous rapporte que les anciens livres sacrés et les ouvrages de Confucius furent, pour la plupart, détruits à l'époque du terrible Tsin-chi-Hoang-ti, constructeur de la Grande-Muraille (IIIe siècle avant notre ère); que parmi ces livres, le plus important, connu sous le titre de *Chou-king*, put être reconstitué en l'an 179 également avant notre ère, sous la dictée d'un vieillard appelé *Fou-cheng*, qui l'avait appris par cœur durant sa jeunesse, et que la rédaction due aux souvenirs de ce vieillard put être plus tard revue et contrôlée, grâce à un exemplaire très endommagé de ce livre qu'on rencontra par hasard en démolissant une muraille d'une maison où avait habité la famille du grand moraliste chinois.

« Cet historique nous apprend bien comment, au commencement de notre ère, on possédait de nouveau le précieux *King*, qui avait disparu sous la courte mais terrible dynastie des Tsin, mais il ne nous apprend pas comment la Bible des Han s'est conservée depuis cette époque reculée jusqu'à nos jours. Où peut-on trouver la plus ancienne rédaction du *Chou-king* et les plus anciennes impressions qui en ont été faites? Nous ne manquons pas de moyens pour élucider cette question si importante et si intéressante de la bibliographie asiatique, mais il est moins facile de se procurer les vieux imprimés dont on nous fait mention, et c'est aux bibliophiles qu'il appartient de remettre en lumière ces inappréciables trésors de l'imprimerie orientale.

« Les plus anciennes impressions japonaises sont des impressions d'ouvrages bouddhiques, en caractères chinois. Quelques-unes remontent au VIIIe ou au IXe siècle; mais on ne cite aucune bibliothèque où il en existe des spécimens; de sorte que, pour l'instant du moins, on doit considérer les imprimés japonais du XIIIe siècle comme les plus rares documents qu'on puisse se procurer au Japon.

« La plupart des nations européennes possèdent aujourd'hui dans leur capitale des collections de livres chinois et japonais; mais il s'en faut que toutes aient une importance à peu près égale. La collection chinoise de la Bibliothèque nationale de Paris est à peu pres sans rivale en Europe; sa collection japonaise, au contraire, est aussi insignifiante que possible, et inférieure en nombre et en mérite, non seulement aux collections publiques de l'Angleterre, de la Hollande, de la Prusse, de l'Italie, de la Russie, etc., mais elle n'est pas même comparable à plusieurs collections particulières de japonistes et bibliophiles européens.

« La série la plus complète de documents japonais est actuellement celle du British Museum; elle s'enrichit de jour en jour de véritables trésors. A Paris, il n'y a guère que l'École nationale des langues orientales qui possède sur ses rayons les principaux monuments de la littérature du Nippon. Au point de vue de l'art, plusieurs collections particulières, notamment celles de MM. Philippe Burty, Lesouëf, etc., méritent d'être mentionnées dans notre capitale.

« Mais il n'y a guère qu'en Angleterre que l'on se préoccupe d'enrichir la section des livres de l'extrême Orient de ce qui peut être considéré, à juste titre, comme les véritables bijoux de la bibliographie orientale. Les recherches entreprises par les Anglais dans cette direction sont dignes des plus grands éloges; il faut espérer qu'ils ne tarderont pas à rencontrer des rivaux et surtout des imitateurs.

« Afin de fixer les idées des bibliophiles, qui doivent être les pionniers de l'œuvre, il serait peut-être opportun de proposer, pour les anciennes impressions asiatiques, comme on l'a fait pour les anciennes impressions européennes, la détermination des dates au delà desquelles les livres peuvent être réputés *incunables*. Il est bien évident que de telles dates seront absolument conventionnelles et discutables; mais il n'est pas impossible que leur première mention n'aboutisse à un résultat avantageux: celui d'encourager les bibliophiles à les rechercher.

« En tenant compte de toutes les difficultés qu'on rencontre lorsqu'on veut obtenir de vieilles impres-

1. La lettre de Vespuce (16 feuillets), publiée à Florence vers 1512, vient d'être adjugée à la vente Court pour le prix de 13,000 francs; la lettre de Colomb, en date de 1493, au prix de 7,500 francs (4 feuillets); les *Paesi* de Vespuce, première édition, au prix de 3,800 francs.

sions chinoises et japonaises, en prenant également en considération ce que renferment déjà nos principales bibliothèques européennes, je propose d'adopter le titre d'*incunables* pour les imprimés chinois du siècle des Cinq Livres Sacrés imprimés par *Foung Ing-wang* (xe siècle), et pour les imprimés japonais antérieurs à la fin du xive siècle. Les premières éditions de tous les livres anciens, d'une importance reconnue, seraient désignées sous le titre d'*archétypes*.

« Les bibliophiles orientalistes auront également à se préoccuper désormais de la distinction des manuscrits qui, dans l'Asie orientale, sont très souvent de simples copies d'imprimés assez communs, de ceux qui peuvent être considérés comme de véritables documents originaux. Jusqu'à présent, on ne s'est pas attaché à cette distinction, dont il est facile de comprendre l'opportunité. »

LÉON DE ROSNY.

L'antiquité américaine. — Le mouvement est donné, et les travaux relatifs aux temps précolombiens de l'histoire et de la littérature du nouveau monde deviennent sans cesse, depuis six à huit ans, plus nombreux et plus précis. Les manuscrits de l'antiquité yucatèque sont aujourd'hui tous publiés; et, en fait de manuscrits mexicains, il n'y a plus guère que ceux de la collection Aubin qui ne soient pas encore livrés aux investigations des travailleurs. Le célèbre *Tonalamatl,* du Corps législatif, était certainement, parmi les documents encore inédits de la civilisation aztèque, l'un de ceux qui méritaient le plus de voir le jour.

Nous apprenons avec plaisir que M. le docteur Hamy se propose de nous en donner prochainement une édition en fac-similé.

En attendant, les inscriptions de l'Amérique centrale nous sont révélées de tous côtés, et la Société américaine de France vient de recevoir le moulage d'un vase, non encore signalé, sur lequel figure un texte en caractères dits « calculiformes ».

Enfin, des travaux d'ensemble viennent appeler l'attention du grand public sur une branche de l'archéologie trop longtemps négligée, et qui mérite cependant, à un haut degré, la sollicitude de l'érudition contemporaine.

Un consul de France, auquel on doit déjà de nombreuses publications relatives à la Chine, M. Dabry de Thiersant, a fait paraître un livre[1] dans lequel il aborde les grands problèmes des origines de la civilisation américaine en général et de la civilisation yucatèque en particulier. L'auteur s'est livré à de nombreuses recherches, et il a réuni sur son sujet une foule de notions éparses qui rendent son œuvre substantielle et intéressante. Il est regrettable cependant qu'il se soit laissé aller à la tendance si commune d'assimilation entre l'ancien et le nouveau continent, tendance qui a eu pour résultat de discréditer pendant longtemps les études américaines dans les académies et les sociétés savantes de l'Europe. Les rapprochements de mots sont surtout périlleux, lorsqu'on s'occupe de langues dont on ne possède qu'une teinture superficielle; et ce défaut de connaissances linguistiques se trahit tout de suite, dans un ouvrage, par l'inexactitude avec laquelle sont écrits les noms étrangers. Le livre de M. Dabry n'est malheureusement pas à l'abri de ce reproche.

En ce qui concerne la paléographie américaine, il est également fâcheux que le savant consul n'ait probablement pas eu à sa disposition les travaux récents qui, tant en Europe qu'en Amérique, ont placé cette étude sur un terrain absolument neuf et solide. Il est probable que, s'il avait connu ces travaux, il n'aurait pas mis en avant ses idées sur les caractères hiératiques yucatèques, et qu'il espérerait moins facilement arriver à déchiffrer « les quelques livres que l'on a pu sauver du naufrage de la civilisation indienne ». Il eût également évité de prendre au sérieux des théories fantaisistes qui lui font dire, par exemple, que « les langues otomite et totonaque ont de grandes affinités avec le chinois ». Nous pouvons lui affirmer que les affinités qu'on a signalées entre ces idiomes sont de véritables plaisanteries philologiques.

A part les critiques de ce genre qu'il serait facile de multiplier, il est juste de féliciter M. Dabry de mettre à profit les instants de loisir que lui laissent ses fonctions publiques, dans les pays lointains où il est appelé à servir son pays, pour se livrer à l'étude des populations au milieu desquelles il vit et dont il lui est possible d'observer les coutumes et de discuter les traditions. La grande quantité de faits accumulés dans ses écrits les feront certainement rechercher du public et des bibliophiles.

A travers les Revues.

Turquie. — Une revue illustrée, publiée en Turquie sous le titre de *Mirati Alem*, ce qui signifie *le Miroir du monde*, compte parmi ses rédacteurs une jeune fille de quinze ans, du nom de Jemalieh Hanoum.

États-Unis. — *Lippincott's Magazine* (pour septembre) contient un curieux article intitulé: *l'Américain de l'Avenir (The American of the Future)*, par Edward C. Bruce, et une notice sur les œuvres de Delacroix illustrant Shakespeare *(Delacroix and Shakespeare)*, par Théodore Child.

1. *De l'origine des Indiens du nouveau monde et de leur civilisation.* Paris, 1883; 1 volume gr. in-8° avec figures Ernest Leroux, éditeur).



France : *Paul Lacroix. — Faustin Hélie. — Régnier. — Vian. — Mme Allain-Targé. — Deschamps. — Andriveau. — Van den Berg. — De la Gervaisais.* — **Étranger** : *Alexander. — Lidderdale. — Herrmann. — Lemcke. — Maillinger. — Fitzinger. — Zeissi. — Carano. — Gutierez. — Arntz. — Galeshoot. — Vincent. — Helwald. — Oxey-Delafontaine. — Jenks.*

— M. Paul Lacroix, plus connu sous le nom de *Bibliophile Jacob*, est mort à Paris, à la bibliothèque de l'Arsenal dont il était conservateur, le 16 octobre, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

La chronique de notre rédacteur en chef est entièrement consacrée au regretté bibliophile; l'une des prochaines livraisons du *Livre* contiendra une bibliographie aussi complète que possible de ses œuvres.

— M. Faustin Hélie, vice-président du Conseil d'État, est mort à Passy, le 21 octobre. Il était né à Nantes, le 31 mai 1799. Il suivit, à Rennes, les cours de droit de Toullier, et après avoir plaidé à Nantes, il entra, en 1828, dans les bureaux du ministère de la justice. En 1837, il était nommé chef de bureau à la direction des affaires criminelles, et directeur en 1848. En 1849, il fut appelé à la Cour de cassation, et nommé président de chambre en 1872. En 1879, il devint vice-président du Conseil d'État. M. Faustin Hélie était membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis le 23 juin 1855. Il était grand-croix de la Légion d'honneur.

Les principaux ouvrages de M. Faustin Hélie sont : *Théorie du code pénal* (6 vol. 1834-1843); *Traité de l'instruction criminelle* (9 vol. 1845-1860). Il a également traduit l'ouvrage de Beccaria : *Des délits et des peines* (1870), et donné un grand nombre d'articles à l'*Encyclopédie du Droit*, à la *Gazette des tribunaux* et à la *Revue de législation*.

— M. Adolphe Régnier, l'éminent philologue, vient de mourir à l'âge de quatre-vingts ans.

Avec lui disparaît un des derniers représentants de cette race d'érudits continuateurs directs des Estienne.

Sa vie a été studieuse et retirée; mais, en revanche, ses nombreux ouvrages lui méritent la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent aux belles-lettres.

Jusqu'en 1838, M. Régnier se consacra à l'enseignement universitaire. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1841. Deux ans plus tard, le roi Louis-Philippe le choisissait pour précepteur du comte de Paris, et il garda ces fonctions pendant dix ans.

Il a été nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1855, et promu officier de la Légion d'honneur en 1875. En dernier lieu, M. Régnier était bibliothécaire du château de Fontainebleau.

Il serait difficile de dresser ici une liste complète des ouvrages de M. Régnier; citons seulement parmi les principaux :

Mémoires sur l'histoire des langues germaniques (1848);

Études sur les origines de la langue sanscrite (1855);

Des éditions de *Lucrèce* (1834); de l'*Hécube*, d'Euripide; du *Guillaume Tell*, de Schiller; des œuvres de Schiller, et surtout la collection des *Grands écrivains de la France*, dirigée par lui, et à laquelle il a contribué largement, en donnant de fort belles notices et des éclaircissements judicieux.

On doit enfin à M. Régnier une grammaire et un dictionnaire allemands qui resteront classiques.

— M. Louis Richard Vian est mort à Paris, le 23 octobre, à l'âge de cinquante et un ans.

Ancien référendaire au sceau, M. Vian est connu pour ses monographies remarquables. Son étude sur Montesquieu a été notamment couronnée par l'Académie française.

Au moment où la mort l'a surpris, il mettait la dernière main à un grand ouvrage sur les Lamoignon.

— Nous avons aussi à signaler la mort de Mme Allain-Targé, femme de M. Henri Allain-Targé, député de la Seine.

Elle était fille de M. Villemain. Femme d'un esprit très élevé et d'une instruction solide, elle avait édité elle-même les œuvres posthumes de son père, notamment l'*Histoire de Grégoire VII*.

— M. Deschamps, administrateur de la *Revue des Deux-Mondes*, est mort à Paris, à l'âge de quarante-cinq ans.

— Un ancien éditeur de Paris, des plus honorablement connus, M. Gilbert-Gabriel-Benjamin Andri-

veau, vient de mourir, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

La science géographique lui doit de nombreuses et excellentes publications, éditées avec un soin tout particulier.

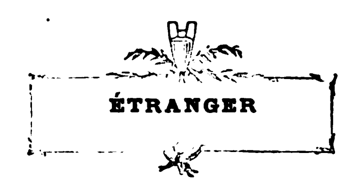
— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Van den Berg, ancien collaborateur au *Soleil*, et qui rédigeait, il n'y a pas longtemps encore, au *Messager de Paris*, la partie politique étrangère.

Ancien élève de l'École normale supérieure, M. Van den Berg, qui se livrait particulièrement à l'étude de l'histoire, dirigeait l'enseignement dans l'ancien cours Feillet et Réaume, et ces fonctions délicates et constantes, jointes à ses travaux particuliers, avaient fini par produire un état de fatigue physique qui s'est dénoué d'une façon presque foudroyante.

— Le marquis de la Gervaisais, dont la mort est annoncée dans le n° du 10 octobre dernier, n'a jamais eu que la réputation d'un homme fort honorable. Né le 1er juillet 1790, Jean-Louis-Léonce Mugon, marquis de la Gervaisais, est décédé à son château du Vaugaillard, le 26 septembre 1884, ne laissant d'un double mariage qu'une fille, la comtesse de Châteauvieux.

Son oncle, le héros de M. Damas-Hinard, avait déjà conquis la très chaste affection de la princesse de Bourbon, quand le marquis Léonce de la Gervaisais vint au monde. Né à Saint-Servan, le 17 juin 1765, Nicolas-Louis-Marie Magon, marquis de la Gervaisais, est mort à Paris, le 29 décembre 1838, chez sa fille la vicomtesse de Saint-Pern. — Ce fut en 1786 qu'il rencontra aux eaux de Bourbon-l'Archambault, la princesse de Bourbon, et qu'il noua cette touchante et honorable liaison qui nous a valu les charmantes lettres rééditées récemment par M. Paul Violet.

(Voyez Généalogie Magon. Imp. Desclus, Lille, 1883, in-8°. Biographie bretonne, art. *la Gervaisais; Journal de Rennes*. Numéro du 31 décembre 1838, article d'Ed. Turquety).



ÉTRANGER

Angleterre. — On annonce la mort de M. Charles Alexander, depuis quarante ans rédacteur en chef du *Courrier* de Dundee (*Dundee Courrier*).

— Un érudit, employé à la bibliothèque du *British Museum*, M. Lidderdale, est mort le 5 septembre dernier. Il laisse un remarquable catalogue de tous les ouvrages irlandais qui se trouvent au Muséum, et il finissait d'en surveiller l'impression lorsqu'il est mort.

Allemagne. — M. Ernst Adolf Herrmann, professeur d'histoire à l'université de Marbourg, auteur d'une histoire de l'empire russe depuis ses origines jusqu'à la Révolution française, est décédé à Marbourg, le 23 septembre.

— M. Ludwig Lemcke, ancien professeur à la Faculté de philosophie de l'université de Giessen, est mort le 21 septembre.

— Joseph Maillinger, un des libraires d'art les plus connus de Munich, chef de la maison Montmorillon, est mort le 18 septembre. — C'était M. Maillinger qui avait réuni et décrit, dans un ouvrage en 3 volumes, une riche collection destinée à servir à l'histoire des arts. Cette collection appartient aujourd'hui à la ville de Munich.

Autriche. — M. Léopold Fitzinger, ancien conservateur du cabinet zoologique de Vienne, membre de l'Académie des sciences, est mort le 22 septembre. — M. Fitzinger était connu dans le monde des savants par un grand ouvrage sur les races canines. — Le même jour, la Faculté de médecine de l'université de Vienne a eu à déplorer la perte d'un de ses membres les plus éminents, le docteur Hermann von Zeissi.

— On annonce la mort à Vienne (Autriche) du célèbre docteur Zeissi, une des illustrations de la capitale autrichienne.

Les principaux ouvrages du savant docteur ont été traduits en français.

Italie. — La littérature italienne vient de perdre encore un de ses vétérans : Giulio Carano est mort, le 30 août, dans sa villa de Lesa sur le lac Majeur. Il n'avait encore que soixante-douze ans. Voici sa biographie en deux mots : né le 7 août 1812, à Milan, de bonne et vieille famille; élevé au collège Lougone; caressé de bonne heure par Manzoni, qui lui donna en 1827 (Carano avait quinze ans) un exemplaire des *Fiancés;* étudiant en droit dès 1831 à l'université de Pavie ; homme de lettres dès 1834 (son œuvre de début fut une nouvelle en vers qui lui valut les tracasseries de l'Autriche et l'affection de Grossi) ; licencié en 1835, et depuis lors écrivain laborieux, patriote religieux, gentilhomme parfaitement aimable. Celui de ses livres qui obtint le plus de succès est intitulé *Angiola Maria*. Depuis lors, il a donné quantité de nouvelles et de romans (le dernier, *Gabrio e Camilla* est de 1873), une tragédie de *Spartacus*, des volumes de vers, enfin cette traduction de Shakespeare qui lui valut d'être nommé vice-président de la société shakespearienne de Londres.

(*Bibliothèque universelle*.)

Espagne. — Le 28 août, est mort, à Madrid, le poète dramatique Garcia Gutierez, auteur du drame

« Il Trovatore », auquel le texte du Troubadour de Verdi a été emprunté en majeure partie.

Belgique. — On nous annonce de Bruxelles le décès de M. E. Arntz, avocat à la cour d'appel de Bruxelles, membre de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique, membre de l'Institut de droit international, professeur à l'université de Bruxelles.

— On nous annonce le décès de M. Galeshoot, archiviste d'Ypres.

— M. Vincent vient de mourir à Auderghem, près Bruxelles, à l'âge de quatre-vingts ans.

J.-B. Vincent, né à Bruxelles le 24 août 1803, fit son apprentissage dans l'imprimerie Hayez, où il resta comme compositeur d'abord, comme correcteur ensuite.

J.-B. Vincent avait voué à l'art typographique un véritable culte. Les heures qu'il aurait pu donner au repos, après son labeur quotidien, il les consacrait à des recherches historiques sur l'imprimerie et les imprimeurs belges.

Sans parler des articles insérés dans diverses publications périodiques, voici la liste, par ordre chronologique, des ouvrages qu'a laissés Vincent :

Manuel grammatical à l'usage des compositeurs typographes et des gens de lettres. 1854, in-12. — *Notice sur F.-J. Hublou, imprimeur à Bruxelles,* avec planches, 1854, in-8°. — *Notice sur Jean Boucherie, imprimeur à Bruxelles,* 1854, in-8°. — *Notice sur une préface historique écrite par un ancien imprimeur de Bruxelles,* 1856, in-8°. — *Curiosité calligraphique imitant l'impression en caractères mobiles, ou livre d'heures écrit par Mme de Lénoncourt, Dame et Secrette de Remiremont, celèbre abbaye de Lorraine,* 1856, in-8°. — *Notice historique et légendaire sur la vallée de Josaphat près Bruxelles,* 1858, in-12. — *Règles sur l'emploi des lettres capitales et majuscules, à l'usage des compositeurs typographes,* 1859, in-8°. — *Notice biographique et botanique sur le baron Vander Stegen de Putte, ancien professeur au gymnase de Bruxelles et l'un des fondateurs du Jardin botanique de cette ville,* 1864. — *Essai sur l'histoire de l'imprimerie en Belgique, depuis le* XVe *jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle,* 1867, in-8°.

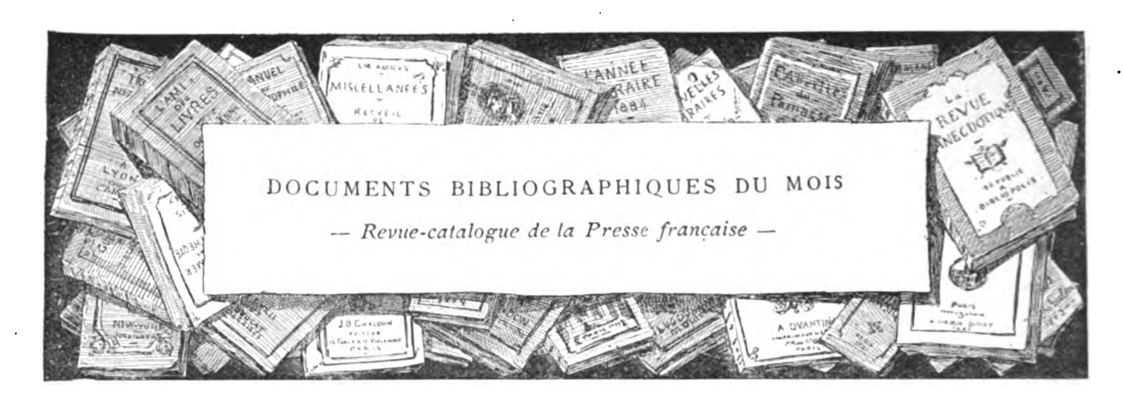
Suisse. — Au mois de juin dernier est mort à Clarens, sur le lac de Genève, M. von Hellwald. Né le 22 septembre 1843 à Vienne, il fut nommé, en 1872, premier amannensis de la bibliothèque de la cour et, en 1874 secrétaire de l'ordre souverain de Malte, à Rome. Il connaissait profondément l'histoire des Pays-Bas, où il avait fait des recherches et des découvertes importantes. En 1874, il publia à Rotterdam une *Geschichte des hollandischen Theaters.*

— La Suisse vient de perdre un de ses poètes, M. Oyex-Delafontaine, décédé au mois de juillet dernier, à Vevey.

M. Oyex avait débuté, en 1841, par *la Villageoise,* puis avait publié *les Petites fleurs des bois* et, en 1853, *les Aubépines.* Son meilleur volume de vers a paru en 1872 sous ce titre : *les Nouvelles Aubépines.*

Amérique. — Le professeur Joseph William Jenks, né en 1808, est mort dernièrement à Newtonville, dans le Massachusetts. C'était un linguiste éminent, et un des éditeurs de *Comprehensive Commentary of the Bible.*





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 septembre). J. Rousseau : Holbein. — Hymans : Pierre Aertsen. — De Ronchaud. — De l'emploi de l'étoffe dans la division et la décoration des édifices de l'antiquité. — (1er octobre). Ph. Audebrand : Comment se font et se défont les tableaux. — P. Leroi : Italia fara da se. — Hymans : Lettres d'artistes et d'amateurs. — ARTISTE (août). Ledrain : Une petite ville historique ; Tréguier. — A. Houssaye : George Sand. — De Chennevières : Les décorations du Panthéon. — J. Peladan : L'œuvre des frères de Goncourt. — De Barthélemy : La Grange.

BIBLIOTHEQUE DE L'ECOLE DES CHARTES. 3e et 4e liv. J. Havet : Comptes du trésor du Louvre (Toussaint, 1296). — L. Delisle : Deux lettres de Bertrand du Guesclin et de Jean le Bon, 1368 et 1444. — Berger : La formule *Rex Francorum et dux Aquitanorum* dans les actes de Louis VII. — Omont : Notes sur les manuscrits grecs du British Museum. — BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (octobre). Naville : La méthode et le programme de la philosophie. — Maystre : Excursion en Algérie et en Tunisie. — Rios : Le mouvement littéraire en Espagne ; les romans nouveaux. — BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (avril-mai-juin). Lettre de M. Le Blant relative aux fouilles exécutées actuellement à Rome. — Une lettre historique de la première croisade. — Halévy : Résumé d'un mémoire sur l'origine des écritures indiennes. — Oppert : La vraie assimilation de la divinité de Tello. — Casati : La civilisation étrusque d'après les monuments. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (20 septembre). Essai de détermination rationnelle de la garnison d'une forteresse. — La colonie allemande d'Angra-Pequena. — Extraits des annales de Lobell. (27 septembre). Recherches historiques sur la tactique de l'infanterie française depuis 1832 jusqu'en 1870. — Fabrication des cartouches-modèles, 1879-1883. — Torpilles de terre. — (4 octobre). L'armée serbe. — De l'utilité des répertoires alphabétiques dans les ouvrages d'histoire militaire (11 octobre). Les bibliothèques d'officiers. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (juillet-août). Les grands relieurs parisiens du XVIIIe siècle ; Boyet, Padeloup, Derôme. — Le bénédictin Jacques du Breul. — Fragment d'un manuscrit du Journal d'un bourgeois de Paris.

CORRESPONDANT (25 septembre). De Meaux : Le protestantisme, la papauté et la politique française en Italie au XVIe siècle. — E. Biré : Victor de Laprade. — Lecoy de la Marche : Les classes populaires au XIIIe siècle. (10 octobre) De Gaillard : L'avènement et l'histoire de la monarchie de Juillet pendant les six premières années. — Lacointa. La Convention de Genève et les Sociétés de la Croix-Rouge. — Sicard : *Études familières de psychologie et de morale*, par F. Bouiller. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (20 septembre). Renouvier : Henri-Frédéric Amiel. — (27 septembre). Renouvier : Le double sens du terme de *phénoménisme*. — (4 octobre). F. Pillon : Les difficultés de la revision et la revision de l'article 8 de la loi constitutionnelle du 25 février 1875. — Lionel Dauriac : Les problèmes de l'esthétique contemporaine, par Guyan. — (11 octobre). Renouvier : Le sens de la morale phénoméniste ; les réalités et les postulats. — Lionel Dauriac : Vie future et humanité future ; évolutionisme et spiritualisme.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (20 septembre). La statistique de la division de la propriété. — Démocratie et socialisme. — (27 septembre). L'ouverture de la ligne de l'Arlberg et des chemins de fer serbes. — Le dix-septième congrès des *Trade's Unions*. — L'Émigration au XIXe siècle. — (4 octobre). Le budget de la ville de Paris et l'état des finances municipales. — Le mouvement économique aux Etats-Unis. — (11 octobre). La crise industrielle et les remèdes proposés. — La production agricole de l'Egypte. — Les néo-Malthusiens.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 septembre). M. Capper : L'aventurier Gorani. — Centenaire de Corneille. — Marat, Danton, Robespierre. — La chambre de M. Renan. — Le *Sacrifice d'Abraham*, de Jules Claretie. — (15 octobre). Le bi-centenaire de Corneille. — Deux strophes de Corneille. — Le centenaire du Palais-Royal. — Loyson. — Richepin. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (octobre). P. Mantz : Exposition rétrospective de Rouen. — Ephrussi : A propos d'Andriaen Brouwer. — Bonnaffé : Le mausolée de Claude de Lorraine. — Ch. Yriarte : Les portraits de Lucrèce Borgia. — Müntz : Jacopo Bellini. — Ephrussi : La mosaïque de l'abside du Panthéon. — Lecoy de la Marche : La miniature en France du XIIIe au XVIe siècle.

HOMME (L') (10 septembre). Verrier : Parties molles de la génération. — De Mortillet : L'antisémitisme. — L'anthropologie à l'Exposition de géographie de Toulouse. — (25 septembre). De Mortillet : Le précurseur de l'homme à l'Association française. — Fauvelle : La philosophie dans l'enseignement classique et ses conséquences sur l'avenir de la science française. — Mondière : Étude sur la population de Paris.

INSTRUCTION PUBLIQUE (20 septembre). J. Levallois : Oraison funèbre de la princesse Palatine. — Les

épiques latins, d'après Quintilien. — (27 septembre). Michelet : Discours français couronné au concours général de 1816. — Les antécédents des *Lettres persanes*. — (4 octobre). Ch. Huit : L'*Alceste* d'Euripide. — V. Cousin : Discours français couronné au concours général en 1810. — (11 octobre). Thomas : Le principe de la vie ; l'anémisme. — J.-V. Leclerc, lauréat du concours (vers latins) en 1806. — INTERMEDIAIRE (25 septembre). Annales du bibliophile belge. — Les papiers de Henri Heine. — Th. Gautier et la strophe XLV d'*Albertus*. — Shakespeare en France. — Desiderata biographiques. — Drame inédit de Baudelaire. — Eugène Hugo. — Douceur relieur. — Lettre inédite de Brunet à Ch. Nodier. — Poésie inédite d'Emile Deschamps. — (10 octobre). Episode de la vie de Rousseau. — Mémoires inédits sur le XIXe siècle. — Papiers de l'abbé Morellet. — Théophile Gautier. — Cinq cents lettres de Racine. — Les *Blasphèmes*. — Les papiers de Lamartine. — L'encyclopédie du bibliothécaire. — Mort de Baudelaire.

JEUNE FRANCE (août). A. Regnard : Etudes sur Shakespeare. — E. Fontaine : Urbain Grandier. — P. Arène : George Sand. — Galabert : La troisième manière de Wagner. — JOURNAL DES ECONOMISTES (septembre). Houdard : Théorie générale de la valeur. — Hubert Valleroux : Les associations ouvrières et les faveurs officielles. — Liesse : L'enquête parisienne de la Commission des 44. — JOURNAL DES SAVANTS (septembre). Barthélemy-Saint-Hilaire : Le Bhagavata-Purana. — Ch. Levêque : L'expression dans les beaux-arts. — Maury : Œuvres de Longpérier. — Egger : Mélanges Graux. — Berthelot : Des origines de l'alchimie et des œuvres attribuées à Démocrite d'Abdère. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (septembre). Le sous-officier et les cadres subalternes. — Simond : De la tactique des feux et des armes à répétiton. — Le Raid et les sapeurs à cheval. — La cavalerie des armées alliées pendant la campagne de 1813. — Les manœuvres à pied dans l'artillerie de campagne.

MAGASIN PITTORESQUE (30 septembre). E. Noël : La maison de Corneille. — Capus : Études sur la taupe. — Lafaye : Les Latomies de Syracuse. — (15 octobre). Lesbazeilles : Morlaix. — Milne-Edwards : La mer des Sargasses; ses animaux. — Dieterlen : Habitations de troglodytes. — Tissandier : La navigation aérienne. — MATINEES ESPAGNOLES (15 et 23 septembre). Alvarez : Folk-Lore. — Mme de Rute : Histoire de l'inquisition. — MOLIERISTE (octobre). De Lapommeraye : Molière au village. — Baluffe : Simples notes à propos du *Dépit amoureux*. — Ch. Livet : Les *Précieuses* et la tradition.

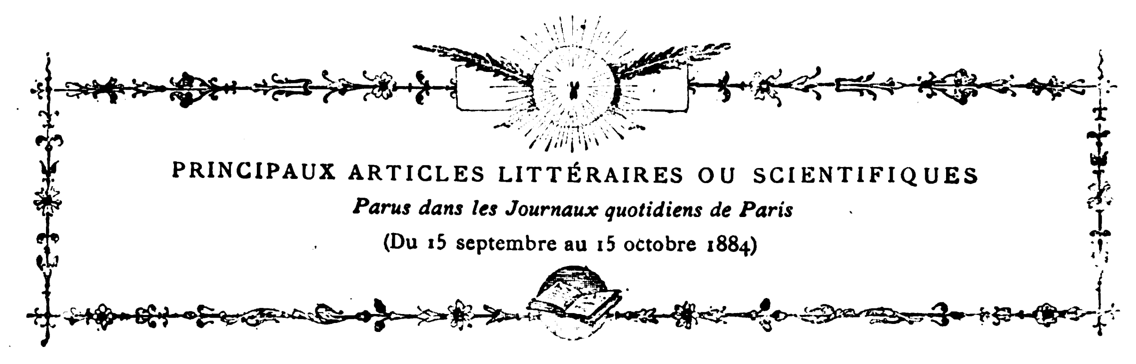
NATURE (20 septembre.) Tissandier : Observations des nuages. — Renou : Le départ des hirondelles ; observations du centre de la France. — Serre : Etude sur les marines de l'antiquité. (27 septembre). Laplaiche : L'intercommunication électrique. — Le venin de la vive. — Hervé-Mangon : L'industrie chevaline en France. — Guiraud : Les jardins du littoral méditerranéen. — (4 octobre). L'aérostat électrique à hélice de MM. Tissandier. — Oustalet : Les pélicans. — (11 octobre). Tissandier : Eug. Bourdon. — De Nadaillac : Les découvertes du docteur Le Plongeon dans le Yucatan. — La filtration des huiles. — L'horaire des chemins de fer et la minute des omnibus. — NOUVELLE REVUE (15 septembre). D'Orcet : Les collaborateurs de Jeanne d'Arc. — Gendre : L'Allemagne ouvrière et socialiste. — Laroque : Les poètes devant le pouvoir ; Jean Racine, homme de cour. — Princesse Troubetzkoï : Betzky. — (1er octobre). Les causes générales de la guerre de 1870. — Estienne : Les grandes épidémies et la doctrine microbienne. — Guillaumet : Tableaux algériens.

POLYBIBLION (septembre). Publications récentes sur l'Écriture sainte et sur l'Orient. — De Bizemont : Géographie et voyages. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Les écrivains de l'ordre de Prémontré. — Bibliographies cantonales. — Bulletin des écoles d'Orient.

REVUE ALSACIENNE (septembre). Singuerlet : Un rescrit du statthalter d'Alsace-Lorraine. — Delabrousse : Les députés de l'Alsace sous la monarchie de Juillet. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (septembre). De Montaiglon : Philibert Delorme. — Guiffrey : Le testament et les enfants de François Clouet. — Philippe de Champaigne. — Le sculpteur Foucou. — Advielle : Monteil et David d'Angers. — Le miniaturiste Augustin. — REVUE BRITANNIQUE (septembre). Un grand fonctionnaire de l'Inde anglaise ; Mountsuart Elphinstone. — La Cité de Londres. — La coutellerie et les couteliers de Sheffield. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (octobre). Defoë : Lady Roxana. — Otway : Venise sauvée ou une conspiration découverte. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Montesquieu : Essai sur le goût dans les choses de la nature et de l'art. — D'Épinay : Mémoires et Correspondance. — Locke : Des idées en général et de leur origine. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (15 septembre). Jullian : Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains. — Veyriès : Les figures criophores. — Lettres de la marquise de Coigny. — (22 septembre). Catalogue des collections de manuscrits du British Museum. — Legouez : Les fables de La Fontaine. — (29 septembre). Stanislas Guyard. — Wellausen : Prolégomènes de l'histoire d'Israël. — Jullian : Les *protectores* et les *domestici* des Auguste. — Diez : La poésie des troubadours. — (6 octobre). Bloch : Les origines du Sénat romain. — Willems : le Sénat de la République romaine. — Luard : Chroniques de Matthieu Paris. — Recueil de textes de l'ancien français. — (13 octobre). Lipsius : Les histoires apocryphes et les légendes apostoliques. — Merry : Les *Grenouilles* d'Aristophane. — Brinton : La littérature des indigènes du nouveau monde. — Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française. — Breymann : De la physiologie des sons. — REVUE DES DEUX MONDES (15 septembre). Janet : Les lettres de Mme de Grignan. — Taine : Marat, Danton, Robespierre. — Cucheval-Clarigny : Le déclin de la puissance chinoise. — Blanchard : La Nouvelle-Zélande et les petites îles adjacentes. — (1er octobre). De la Ferrière : Marguerite de Valois ; sa jeunesse et son mariage. — M. Bloch : La politique économique de l'Allemagne. — Blaze de Bury : Une nouvelle philosophie de l'Opéra. — Valbert : Berthold Auerbach. — Brunetière : *Les voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*. — REVUE GENERALE (15 septembre). Histoire de l'Académie française, étude inédite de Villemain. — Postel : L'Indo-Chine française et son administration. — Ch. Leser : Deux poètes populaires : Edouard Schuré et Gabriel Vicaire. — (1er octobre). Ph. Audebrand : La dernière séance de la Chambre des pairs (1848). — Patrys : Les champs de bataille de 1870 ; Orléans. — P. Giat : Albert Glatigny. — REVUE DE GEOGRAPHIE (septembre). De Gérando : Kolojvar (Transylvanie). — Niox : Eléments de la géographie physique de l'Algérie. — Autichan : Les indigènes de l'archipel des Bissagos. — Services rendus par la géodésie à la géographie et à la géologie. — REVUE LITTERAIRE (septembre). Vuillemin : *Études hébraïques* par Schilling. — Trichard : *Essais d'exégèse*, par Fillion. — Le

Guillou : *Manuel de philosophie chrétienne*, par Sansévérino. — Messire : La légende du vaisseau *le Vengeur*. — REVUE DES LIVRES ET DES ESTAMPES (octobre). *Ce qui ne meurt pas*, par Barbey d'Aurevilly. — *Chéric*, par E. de Goncourt. — *Sapho*, par A. Daudet. — *La Joie de vivre*, par Zola. — *A rebours*, par Huysmans. — *Le Vice suprême*, par J. Peladan. — *Les Blasphèmes*, par Richepin. — REVUE LYONNAISE (15 juillet). Beaune : Lettres de Bernard de la Monnoye. — Niepce : Les trésors des églises de Lyon. — Puispelu : Essai de phonétique lyonnaise. — Mariéton : Les fêtes provençales de Paris. — REVUE PHILOSOPHIQUE (septembre). Delbœuf : La matière brute et la matière vivante. — Tannery : La physique de Parménide. — Lechalas : L'œuvre scientifique de Malebranche. — Tiele : *Histoire comparée des anciennes religions de l'Égypte et des peuples sémitiques*. — Beaussire : *La liberté d'enseignement*. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (20 septembre). Ch. Levêque : L'origine du rythme. — F. Sarcey : Comment je suis devenu journaliste. — De Tannenberg : Poètes espagnols contemporains ; Garcia Guitterez. — Darmesteter : *L'Art japonais*, par Louis Gonse. — (27 septembre). F. Sarcey : Comment je suis devenu journaliste. — Palefroi : L'hérédité. — De Pressensé : *La France et l'Allemagne en 1870-71*, d'après M. Rothan. — Forsan : L'Italie contemporaine, d'après M. de Laveleye. — Mantegazza : Les réserves et les mensonges de l'expression. — (4 octobre). Montferrier : *La patrie hongroise*, d'après Mme Adam. — Ch. Bigot : L'enseignement du latin et du grec. — Bérard-Varagnac : *La religion de l'avenir*, d'après M. E. Pelletan. — Quesnel : Le Canada, d'après M. Réveillaud. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (octobre). Duchesne : Vigile et Pélage; étude sur l'histoire de l'Église romaine au milieu du VIe siècle. — Gérin : La légation dn cardinal Chigi en France (1664). — Guy de Brémond d'Ars : Les conférences de Saint-Brice entre Henri de Navarre et Catherine de Médicis. — Pierre : Les émigrés et les commissions militaires après fructidor. Tardif : Le livre blanc de Toulouse. — De Barthélemy : L'émigration bretonne en Armorique. — Lecestre : Le chevalier au XIIe siècle. — De la Ferrière : Les huguenots et les gueux. — De Puimaigre : La correspondance de Mallet du Pan. — Gaudy : Les mémoires du prince de Metternich. — REVUE RÉTROSPECTIVE (15 octobre). Journal inédit de M. Boyer, régisseur du palais de Fontainebleau, pendant l'invasion de 1870. — Rapport de Sydney Smith à l'amiral Hood, sur les préparatifs incendiaires des Anglais dans l'arsenal de Toulon, en 1793. — La germanisation de l'armée française critiquée par Frédéric le Grand et le prince de Ligne. — REVUE SCIENTIFIQUE (20 septembre). Bouley. La nature vivante de la contagion et l'inoculation de la rage. — Verrier : L'infanticide et les mutilations ethniques chez les divers peuples. (27 septembre). Romanes : L'imagination des animaux. — La résistance des bouches à feu. — Dallet : Le spectroscope et la météorologie. — (4 octobre). Rayleigh : Les progrès de la physique moderne. — Romanes : La simulation de la mort chez les animaux. — Le commerce de la Chine. — (11 octobre). Young : Les problèmes actuels de l'astronomie. — Le libre-échange. — De Sède : La ligne latérale des poissons osseux. — Dallet : L'Institut géographique d'Espagne. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (15 septembre). E. Blasco : Manuel del Palacio. — L. Ratisbonne : Le chant des Normands. — (30 septembre). E. Blasco : Romero Robledo. — L. Delbos : Les Parsis et les Guèbres. — ROMANIA (avril-juillet). Étude sur la date, le caractère et l'origine de la chanson du *Pèlerinage de Charlemagne*. — Schwan : *La vie des anciens Pères*. — Meyer : Nouvelles catalanes inédites. — J. Cornu : Mélanges espagnols. — Pitré : Le Tradizioni cavalleresche popolari in Sicilia.

SCIENCE ET NATURE. (27 septembre). Cauvet : Les corps bruts. — Réguis : La couleuvre de Montpellier. — Chapuis : Les pétroles. — (4 octobre). Hervé de Beaulieu : Les polders de l'Ouest. — Bourru : Voies de pénétration dans la Chine occidentale. — Jungfleisch : Les brûleurs de Bunsen. — (11 octobre). La fête des lutteurs à Interlaken. Mangin : Les ifs séculaires. — Renard : Les traverses du chemin de fer en verre. — Blanchard : Les tremblements de terre au Nicaragua. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 septembre). Samion : Le recrutement et le budget. — L'administration militaire en Russie. — Poullet : *La vérité sur la campagne de l'Est et sur le 18 mars*, par Mme Jules Favre. (1er octobre). Les manœuvres du IVe corps d'armée en 1884. — Samion : Le recrutement en France et en Allemagne.



PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 septembre au 15 octobre 1884)

DÉBATS. Septembre : 16, 23. P. Bourget : Notes sur l'Angleterre. 25. F. Charmes : *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. 30. 7. Renan : H.-F. Amiel; son journal. — Octobre : 5. Le prince de Talleyrand (Mémoires du baron de Vitrolles). 10. Darmesteter : Annales de Formose. 11. H. Houssaye : *Au caprice de la plume*, par St. Liégeard.

XIXe SIÈCLE. Septembre : 16. F. Sarcey : Les lettres inédites de Diane de Poitiers. 23. F. Sarcey : *Les Émaux et Camées* de Th. Gautier. 25. Un maître d'armes philosophe. — Octobre : 4. Les descendants de Pierre Corneille. 7. F. Sarcey : *Psaphion*. 14. Ch. Bigot : La philosophie sous le second Empire.

DROIT. Septembre : 18, 25. H. Moulin : Le Palais à l'Académie au XVIIIe siècle. — Octobre : 2. H. Moulin : Colletet.

ÉCHO DE PARIS. Septembre : 17. E. Deschaumes : Joséphin Soulary. 23. Le poète Gyulaï. 24. Leconte de Lisle à

l'Académie. 29. *La Patrie hongroise*.— Octobre : 6. M. Adrien Maquet.

ÉVÉNEMENT. Septembre : 18. Leconte de Lisle. 19, 23, 25, 26, 30 et octobre : 1, 3, 8, 10, 14 et 15. La Régence et le cardinal Dubois; relations anecdotiques. 22. Mme de Grignan. — Octobre : 4. Deschaumes : Excuses à Molière. 11. Le roman à clef.

FIGARO. Septembre : 17. Mme de Staël intime. 29. M. Leconte de Lisle. — Octobre : 1. A. Vitu : Corneille et Crébillon. 1. G. Ferry : Souvenirs sur Th. Barrière. 3. L'amour dans les romans.

FRANÇAIS. Septembre : 19. La littérature française de 1800 à 1815. 30. Dernières pérégrinations de Molière d'après les documents nouveaux. — Octobre : 3. *Le Succès par la persévérance*, par X. Marmier. 3. *Le Rire, essai littéraire*, par Philbert. 8. *Étude sur le nouveau socialisme*, par P. Leroy-Beaulieu.

FRANCE LIBRE. Octobre : 10. Edmond et Jules de Goncourt; leur premier livre.

GAZETTE DE FRANCE. Septembre : 20. Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis. 21. Les dernières années de Lamartine. 30, et octobre : 4. Le Directoire. 11. Écrits inédits de Saint-Simon.

INTRANSIGEANT. Septembre : 30. H. Rochefort : La Patrie hongroise. — Octobre : 2, 3. G. Trudon, philosophe et historien.

JUSTICE. Septembre : 23. A propos de l'*Abélard* de M. Ch. de Rémusat. 30. *Les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*. — Octobre : 7. Lettres de Gordon à sa sœur. 13, 14. Un révolutionnaire de la veille : Settembrini.

LIBERTÉ. Octobre : 9. *Jeanne de France*, par de Maulde.

MATIN. Septembre : 26. A. Hepp : M. Jules Lacroix.

MONITEUR UNIVERSEL. Septembre : 20. Le fils de Pierre le Grand. 26. V. Fournel : Les romans de M. G. Ohnet. 29. A propos du grand Corneille.

PAIX. Septembre : 27. Frédéric Mistral. 30. M. Hyacinthe Loyson.

PAYS. Septembre : 17. J. Barbey d'Aurevilly : *Le Vice suprême*, par Jos. Peladan. 19. *Andrée*, par G. Duruy.

RADICAL. Octobre : 8. F. Enne : Le premier livre des frères de Goncourt.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Septembre : 18. Les philosophes et l'Académie française au XVIIIe siècle. 25. Sur l'éducation; extraits des lettres de Mme de Maintenon, par Gréard. — Octobre. 2. Correspondance de G. Sand. 6. Deux livres sur la morale. 14. Un nouveau livre sur Sedan.

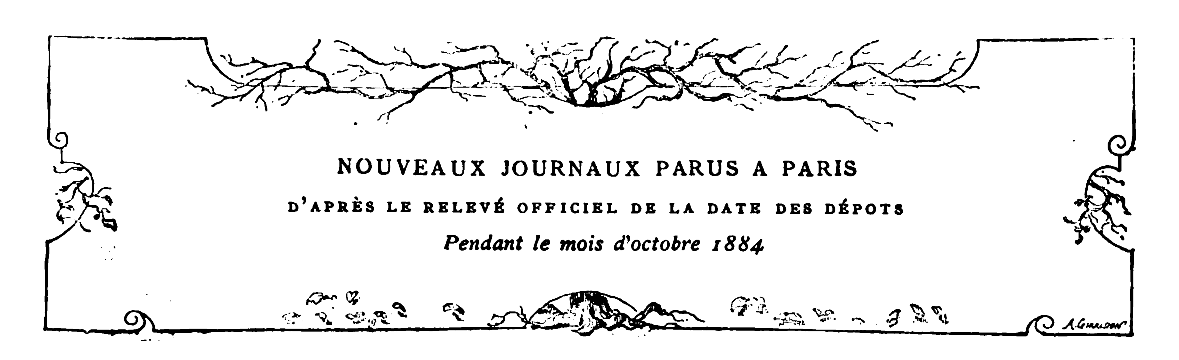
SIÈCLE. Septembre : 23. *Histoire générale de la littérature moderne*, par Marc Monnier.

SOLEIL. Octobre : 14. *Le matériel de guerre moderne*, par Hennebort.

TELÉGRAPHE. Septembre. 24. Mme de Grignan. — Octobre : 3. Corneille chez Molière. 10. Pascal, directeur de conscience. 13. *Lucifer*, par F. Fabre.

TEMPS. Septembre : 16. 17, 18, 20, 22, 24, 25. Marc Monnier : Un aventurier italien; Gorani. 23. L'album de F. Mistral. 27, 28, 29. Legouvé : Casimir Delavigne. 28. G. Sand critique. 30, 4. E. Scherer : La crise actuelle de la morale. — Octobre : 1. Joséphin Soulary. 2. Ch. Livet : Le centenaire de Pierre Corneille. 2. Alglave : Les châteaux historiques de la Loire. 5. Mézières : Jean de Witt, par M. Lefèvre-Pontalis. 6. A. Marchand : Deux nouvelles de M. Bourget. 8, 9. Delombre : La comptabilité occulte, d'après des ouvrages récents. 9. Les autographes d'un amateur. 14. J. Loiseleur : Louis XIV et Strasbourg, d'après le livre de M. Legrelle.

UNIVERS. Septembre : 25, 28. Étude sur le libéralisme d'après les principes de saint Thomas. — Octobre : 2. *Histoire de saint Charles Borromée*. 11. Les établissements religieux français en Égypte.



NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'octobre 1884

1. *Bulletin de la guerre* quotidien. 1 f. Petit in-4°. Paris, imp. Moderne. Bureaux, 12, rue Sainte-Anne. Abonnements : un mois, 2 fr. Le numéro, 5 centimes.

6. *L'Anti-Anglais*, journal hebdomadaire paraissant tous les samedis. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Maury. Bureaux, 11, faubourg Montmartre. Abonnements : un an, 6 fr.; départements, 8 fr. Le numéro, 10 centimes.

La Petite bavarde, moniteur de la bohême mondaine, paraissant le samedi. In-4° 4 p. à 4 col. fig. Paris, imp. Maury. Bureaux, 9, rue du Croissant. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes.

7. *La Vraie république*, organe de la ligue anti-orléaniste, paraissant tous les dimanches. In-4°. 4 p. à 4 col. Paris, imp. Zabicha. Bureaux, 48, rue Monsieur-le-Prince. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 cent.

13. *L'Anti-Bismarck*, journal politique, économique et financier, paraissant le mardi et le vendredi. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Faravel. Bureaux, 9, rue Nicolas-Flamel. Abonnements : un an, 7 fr. 6 mois, 4 fr. Le numéro, 10 centimes.

15. *Bulletin mensuel de la brasserie*. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, Imp. Lapirot et Boullay. Bureaux, 11, faubourg Saint-Martin. Abonnements : 6 fr. par an.

Journal des restaurateurs, *Journal des hôteliers*, *Jour-*

nal des limonadiers, Journal des marchands de vins. In-4°, 4 p. à 5 col., Asnières, imp. Boyer. Bureaux, 24, cité Trévise. Abonnements : un an, 10 fr.

Le Chemin de fer illustré. In-4°, 16 p. fig. Paris, imp. Plet. Bureaux, 18, rue Cadet. Le numéro, 30 centimes.

17. *L'Index*, organe de sécurité générale. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Mignot. Bureaux, 9, rue de Cléry. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 10 centimes.

21. *La Libre-Pensée socialiste.* In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Blanpain. Bureaux, 7, rue Jeanne. Abonnements : un an, 4 fr. Le numéro, 5 centimes.

21. *La Matinée, La Journée, La Soirée.* In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 257, rue Saint-Honoré. Abonnements : un an, 8 fr.

22. *Le Pilori des cléricaux*, tribune libre de tous les groupes libres penseurs. Paraissant le samedi. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Blanpain. Bureaux, 7, rue Jeanne. Le numéro, 10 centimes. Abonnements : un an, 6 fr.; 6 mois, 3 francs.

23. *La Politique.* 1 f. grand in-folio, à 6 col. Paris, imp. Schiller. Le numéro, 10 centimes.

25. *Le Journal des ménagères*, organe de la famille. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Lapirot et Boullaye. Bureaux, 21, rue Saint-Paul. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

27. *La Babillarde*, paraissant tous les samedis. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Hérogues. Bureaux, 137, boulevard Magenta. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 15 centimes.

28. *Le Mâtin, Le Mâtin français.* 1 f. avec fig. Paris, imp. Lanery. Bureaux, 18, rue du Croissant. Le numéro, 15 centimes.

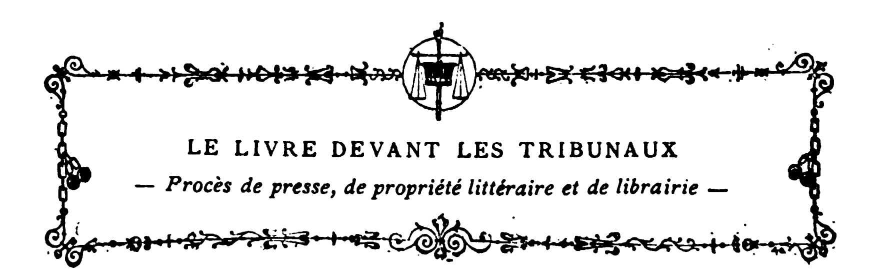
Paris-École, organe des instituteurs et institutrices de Paris et de la banlieue. In-8°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Ve Vert. Bureaux, 1, rue Bénard. Abonnements : un an, Paris, 5 fr.; départements, 6 fr. Le numéro, 15 centimes. Paraît le dimanche.

Sans date. *Grand journal officiel des locations*, Petit in-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 10, rue Castiglione. Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Bi-mensuel.

L'Exposition de 1889, journal mensuel. Petit in-4° à 2 col. Paris, imp. Chaix. Bureaux, 116, avenue de Villiers. Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.

Le Balzac, journal politique, littéraire et artistique, paraissant le 1er de chaque mois. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Oziou. Bureaux, 255, faubourg Saint-Honoré. Abonnements : un an, Paris, 3 fr.; départements, 5 fr. Le numéro 15 centimes.

L'Ami des paysans, journal de combat. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Bellemand. Bureaux, 26, rue des Martyrs. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

FRANCE

La Cour d'assises de la Seine a jugé, le 10 septembre dernier, une affaire d'outrage aux bonnes mœurs par la voie de la presse. Il s'agit d'un libraire, bien connu des bibliophiles, le sieur Delahays, qui était poursuivi ainsi qu'un sieur Welter, qu'il avait mis à la tête d'une succursale de sa librairie. C'est même dans cette succursale qu'ont été saisies les publications incriminées. Elles sont assez nombreuses ; nous cueillons au hasard les titres de quelques-unes d'entre elles : *Gamiani ou deux nuits d'excès; Joyeusetés galantes; Examen subi par Mlle Flora ; le Portier des Chartreux*, etc.

Le jury ayant rapporté un verdict affirmatif sur toutes les questions, mais mitigé par l'admission de circonstances atténuantes en faveur des deux accusés, la Cour condamne Welter à un mois de prison et 50 francs et Delahays à deux mois de prison et 50 francs d'amende.

Cour d'assises de la Seine. Audience du 10 septembre; présidence de M. de Thévenard. Ministère public, *M. Potier*, avocat général. Plaidant, *Me Jumin*, avocat.

ÉTRANGER

Allemagne.

Interdiction du journal « Le Voleur ».

La police de Strasbourg a interdit la vente de l'avant-dernier numéro du journal *Le Voleur*. Cette feuille hebdomadaire, qui paraît à Metz et dont la première page est ordinairement consacrée à l'illustration d'un personnage marquant, avait reproduit, à l'occasion de l'entrevue de Skierniewice, les traits de S. M. l'empereur d'Allemagne. Les autorités ont cru, d'après ce que dit *le Lorrain*, voir une allusion criminelle dans le rapprochement du titre et du portrait.

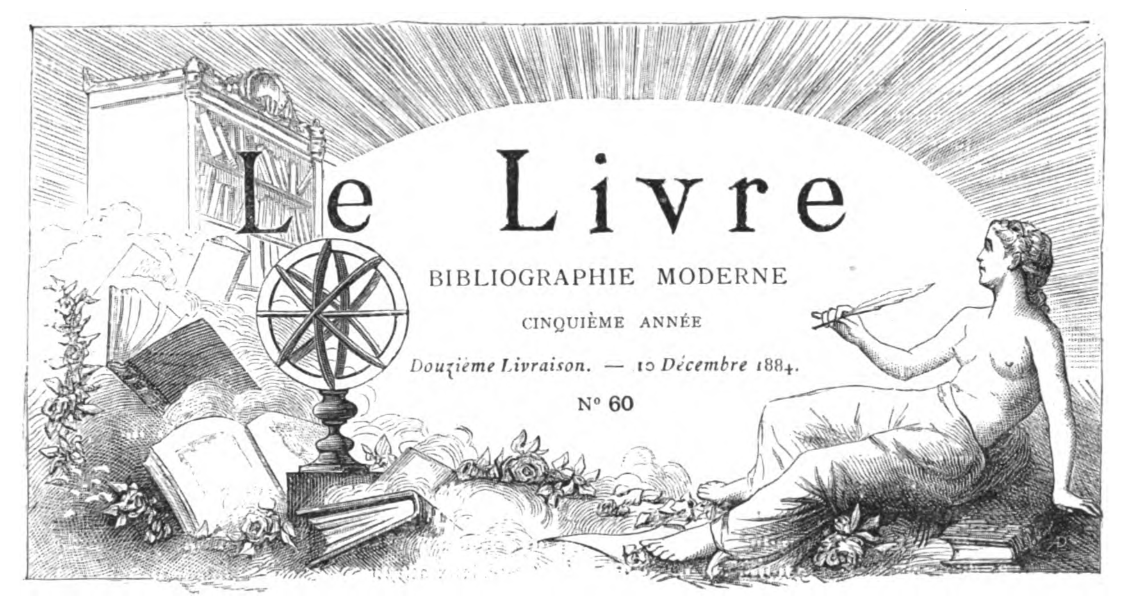
Russie.

Interdiction de « Monsieur Nicolas ».

La censure russe a enterdit l'entrée en Russie de *Monsieur Nicolas* de Restif de la Bretonne, parce que l'auteur « y critique S. M. l'Empereur ».



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Livres d'étrennes pour 1885, par Octave Uzanne. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Sciences naturelles. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

LES LIVRES D'ÉTRENNES POUR 1885



A chaque renouveau du calendrier, lors de l'apparition des livres d'étrennes, on entend, dans le monde spécial des libraires et des amateurs, ces mots qui semblent stéréotypés et qui reviennent avec l'expression incolore des phrases toutes faites : « Il n'y a rien d'empoignant cette année ! » — De fait, à regarder négligemment le catalogue particulier des nouveautés de décembre, on ne voit rien qui échauffe outre mesure l'imagination ; on retrouve beaucoup d'anciennes connaissances, et il semble que la production se traîne dans le poncif sans rien créer d'entièrement nouveau. Il faut se défier cependant de ce premier mouvement de critique, car lorsqu'on a examiné, lu ou parcouru attentivement, un à un, chacun des ouvrages originaux qui sortent des presses parisiennes, on ne tarde pas à se convaincre que l'art du livre progresse lentement, mais sûrement. Chaque éditeur fait des efforts considérables et les idées ne manquent point ; il suffira, pour s'en assurer, de vouloir bien nous suivre dans la Revue que nous allons passer, librairie par librairie, de tous les volumes grands et petits imprimés à l'aurore de l'année nouvelle, en l'honneur des amis des livres. — Commençons :

Librairie Hachette et Cie. — Chaque année vient ajouter à la richesse, accumulée déjà depuis si longtemps, des livres de luxe et plus spécialement des livres d'étrennes publiés par la maison Hachette. Cette librairie a conquis sa place et la garde. Il y a, à côté d'elle et derrière elle, un champ assez vaste pour satisfaire toutes les activités et toutes les ambitions ; mais, quoiqu'il soit possible, comme on l'a prouvé, de faire autant et aussi bien, il est difficile de faire plus et mieux. Comme l'an dernier, cependant, nous remarquons peu d'entreprises nouvelles. A peine quelques volumes d'un intérêt relativement secondaire, et rien qui recommence une série de haute valeur scientifique ou artistique comparable à celle dont l'achèvement se poursuit avec tant d'éclat et d'autorité. On comprend, il est vrai, que la librairie Hachette veuille, avant tout, mener à bien les grandes publications qui font sa gloire, et dont les volumes

se succèdent à des intervalles qu'expliquent les recherches qu'ils nécessitent et le soin matériel avec lequel ils sont fabriqués. C'est ainsi, — sans parler de la collection des Grands écrivains de la France et de quelques autres séries dont nous avons de temps en temps à nous occuper ici, mais qui ne rentrent pas précisément dans le cadre des livres d'étrennes proprement dits, — que ce mois de décembre voit mettre en vente la troisième série des *Chroniques de l'histoire de France,* abrégées, coordonnées et traduites par Mme de Witt, née Guizot. Ce volume, qui comprend les Chroniqueurs depuis Froissart jusqu'à Monstrelet, contient 8 planches en chromolithographie, d'après les aquarelles de Ronjat, 48 grandes compositions tirées en noir et 344 gravures d'après les monuments et les manuscrits de l'époque (broché, 32 fr.). Les deux premiers volumes étaient sans doute d'un vif intérêt, initiant le lecteur, comme ils le faisaient, aux origines mêmes de notre histoire, en un récit où la naïveté et la vie des originaux éclataient sous la traduction ou l'arrangement. Ici, l'intérêt s'accroît encore. C'est à peine s'il est nécessaire de changer quelques termes et d'élaguer quelques périodes, pour présenter les chroniques de cette époque au public de nos jours. Le lecteur comprend sans peine, et trouve, en ce vieux et savoureux style, un attrait et un piquant que les ragoûts littéraires les plus épicés ne lui offrent plus. Mme de Witt a su, avec un talent qui ne se dément pas, fondre les matériaux de son œuvre tout en conservant le ton des différents styles et les caractères des différents chroniqueurs.

L'*Histoire des Romains* de M. Victor Duruy en est à son septième volume, qui va de l'avènement de Constantin à la mort de Théodose. Il est orné de 276 gravures, de 4 cartes et de 7 chromolithographies (broché 25 fr.). Ces illustrations, est-il besoin de le dire ? illustrent véritablement le texte, c'est-à-dire qu'elles l'éclairent de toute la lumière que la représentation de l'objet peut donner à une description. Je ne sais quelle revue étrangère reprochait injustement naguère à l'ouvrage de M. Duruy cette abondance de renseignements plastiques et pittoresques, et semblait en inférer à une valeur scientifique inférieure, étrange préoccupation de séchisme et de pédantisme. Parce qu'au lieu d'être surchargé de textes, de notes philologiques, de discussions, de pièces justificatives, d'appendices, d'annexes et de parasites de toute sorte qui, tout en mangeant le volume, sont les plus précieuses collaborations de l'auteur, un ouvrage offre, dans un récit artistement composé et écrit avec goût toujours, avec éloquence et élévation souvent, le résultat des travaux de la science moderne dont l'auteur est un des plus autorisés représentants, sous une forme à la fois noble et agréable, sans fatras et sans appareil d'érudition hérissée, en ces pays où se succèdent des dessins représentant les chefs-d'œuvre de l'antiquité, des paysages historiques et des monuments de tous les arts, si bien qu'en lisant l'histoire on parcourt un musée, il faudra reprocher à l'auteur d'être superficiel, de ne pas comprendre l'histoire à la façon des docteurs d'Allemagne, et d'intéresser en instruisant, tandis que tant d'autres ennuient solennellement en professant *ex cathedra!* Il est, d'ailleurs, inutile d'insister, et l'Académie française a récemment répondu de la bonne façon à ces critiques, en donnant à M. Victor Duruy l'un de ses fauteuils vacants.

L'*Histoire de l'Art dans l'antiquité,* cette œuvre monumentale de l'érudition française, entreprise avec tant d'ardeur et de succès par MM. Georges Perrot et Charles Chipiez, donne, dans son tome III, une étude approfondie sur la Phénicie et l'île de Chypre. 644 gravures, dessinées d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques, illustrent ce beau volume (30 fr.). Il traite d'une partie de l'histoire de l'art dont la connaissance n'est guère encore parvenue jusqu'au gros public, et qui, même pour les savants, continue à offrir bien des doutes et des problèmes. Il a donc, on peut le dire, comme un mystérieux attrait. On sait aujourd'hui que la Phénicie et les colonies qui en rayonnèrent furent d'intenses foyers de civilisation et exercèrent une influence décisive sur les commencements du monde hellénique. MM. Perrot et Chipiez ont réuni tous les documents, toutes les données que les recherches de la science, auxquelles ils ont eux-mêmes si largement contribué, mettaient à leur portée, et en ont fait la trame d'un travail méthodique, abondant en aperçus ingénieux, d'un style sobre et pittoresque à la fois, également éloigné des opinions toutes faites et des témérités fantaisistes, orné et expliqué par de nombreuses reproductions dont le choix et l'exactitude, aussi bien que la beauté du dessin et la netteté du rendu, initient l'œil de l'illettré lui-même à des merveilles ou à des monstruosités artistiques pour lesquelles nous ne saurions ne pas avoir de la sympathie, parce que, après tout, nous en sommes les héritiers et les portons, pour ainsi dire, dans les plus vieilles gouttes de notre sang.

Nous signalons, sans commentaires, les deux volumes du *Journal de la Jeunesse* pour 1884. Tous les enfants connaissent et aiment cette publication charmante, si bien appropriée à leur intelligence, à leurs goûts, et, dans l'ordre intellectuel et moral, à leurs besoins. Or ce que les enfants connaissent, comment les mères et les pères ne le connaîtraient-ils pas ? Aussi est-ce un de ces journaux de famille que l'on trouve sur toutes les tables, dont l'éloge n'est pas à faire, et qu'il suffit de nommer pour que les oublieux réparent au plus vite leur oubli. Parmi les récits vraiment attachants et instructifs que contient le volume du premier semestre, citons : *l'Aventure de M. Colin-Tampon ; Un jardin suspendu,* par Mme de Witt; *Mœurs et costumes des Chinois*; *Mon ami et moi; le Petit Comte,* traduit, ou plutôt arrangé de l'anglais de Ouida ; *la Famille Gaudry,* par J. Girardin, etc. Dans le second semestre, on remarque la suite d'un voyage *A travers la France,* par Anthyme Saint-Paul, plusieurs articles et études sur la Chine, qui nous intéresse si chèrement aujourd'hui ; *Feu et Flamme,* par Mlle Zénaïde Fleuriot ; *Pour la Patrie,* par Mme J. Colomb, *le Tapis des quatre Facardins,*

par Mme Guizot, outre des centaines d'articles amusants, où l'enfant et le jeune homme puisent avec charme, aux heures de loisir, des notions qui, parfois, leur semblent si amères aux heures d'étude. Et combien je connais de gens, qui ont depuis longtemps oublié leur enfance et leur jeunesse, et qui, trouvant sur la table de leur petit garçon ou de leur petite fille, un de ces volumes ouvert, se sont pris à le lire et y ont trouvé, sans se l'avouer peut-être, plaisir et profit!

L'Homme à l'oreille cassée est toujours un des livres les plus populaires de M. Edmond About. C'est un livre de lecture amusante et saine, où l'ironie n'a point de venin, où la gaieté, même se jouant de choses au fond assez lugubres, ne ricane jamais et sait se garder de tout excès. La maison Hachette en donne une édition grand in-8°, illustrée de 61 compositions de M. Eug. Courboin (10 fr.). Il était difficile de faire un meilleur choix pour l'illustration artistique d'un livre de ce genre. M. Eug. Courboin est assurément un des plus remarquables dessinateurs de ce temps. Il sait faire, en un espace restreint, de vastes compositions, où il y a de l'air et du mouvement, et où les personnages ne sont pas de petites taches microscopiques. Il est spirituel sans cesser d'interpréter son texte et ne substitue pas sa pensée à celle de son auteur, — ce qui est bien, chez un artiste qui illustre des livres, la pire des qualités. — Dans *L'Homme à l'oreille cassée*, il a fait des dessins larges, traités sommairement, mais pourtant très frappants et très nets. Il semble qu'il ait voulu faire une illustration populaire, et il y a réussi en la faisant très artistique. On regrette que le tirage ne soit pas toujours très égal, soit par suite de la nature du papier, soit par toute autre cause. Le texte et les illustrations valaient mieux que ce qu'on leur a donné typographiquement. C'est un livre certainement très présentable et de bonne fabrication, mais de fabrication un peu courante, et plus de luxe n'aurait pas été trop.

Nous parlions tout à l'heure du *Journal de la Jeunesse*. La maison Hachette publie à part quelques-unes des nouvelles les plus importantes de ce délicieux recueil, et, qu'on les ait lues ou non dans le journal, on aimera à les lire ou à les faire lire en volumes. En voici les titres : *Pour la Patrie*, par Mme Colomb, avec 102 gravures de E. Zier (5 fr.); *la Mère aux chats*, par Charles Deslys, avec 50 gravures de J. David, etc. (5 fr.), joli volume qui contient trois autres récits du populaire écrivain; *Feu et flamme*, par Mme Zénaïde Fleuriot, illustré de 70 gravures par Tofani (5 fr.); *la Famille Gaudry*, par J. Girardin, que le même Tofani a ornée de 112 gravures (5 fr.); *la Hotte du chiffonnier*, par J. Paulian, avec 60 gravures de J. Férat, P. Renouard (5 fr.); *Un Jardin suspendu*, par Mme de Witt, née Guizot, volume illustré de 39 gravures par G. Gilbert et Semenechi, et contenant, en outre, *le Tapis des quatre Facardins* et *Un Village primitif* (5 fr.).

La Bibliothèque des Merveilles (2 fr. 25) s'est augmentée de quatre volumes de ton et d'intérêt divers : *les Fourmis*, par J. André; *les Torpilles*, par le lieutenant-colonel Hennebert; *le Courage civique*, par M. Petit, et *l'An mille*, par J. Roy.

La Bibliothèque rose illustrée (2 fr. 25 le vol.), la Bibliothèque des petits enfants (2 fr. 25 le vol.) se sont également enrichies d'ouvrages nouveaux, que tous les libraires sont empressés d'offrir à leur clientèle, sachant bien que les grands qui les donnent et les petits qui les reçoivent en seront également satisfaits.

J'allais oublier un curieux et amusant récit de Quatrelles, *Colin-Tampon*, écrit pour le *Journal de la Jeunesse*, et publié maintenant à part en 1 vol. in-4°, avec 8 planches en couleur et 16 gravures d'après Courboin, au prix de 10 francs. Ce sont là des étrennes qui valent plus que ce qu'elles coûtent.

Le Langage des fleurs et l'*Almanach pour 1885*, de Kate Greenaway, continuent la collection des esquisses et, comme disent les Anglais, *quaint* compositions enfantines si délicatement coloriées dans leur naïveté étrange, qui ont fait et maintiennent le succès de Kate Greenaway des deux côtés du *channel* et des deux côtés du *pond*.

La maison Hachette a déjà toute une collection de voyages bien connue. Elle y a récemment ajouté : *Voyage au Soudan français, Haut-Niger, pays de Ségon*, par le commandant Gallieni, avec 150 gravures sur bois et 1 carte (15 fr.); un abrégé, par L. Garnier, de la relation, écrite par Francis Garnier, du *Voyage d'exploration en Indo-Chine, sous la présidence du capitaine de frégate Doudart de Lagrée*, avec 200 gravures sur bois, d'après des croquis originaux (15 fr.); une traduction, par Frédéric Bernard, du *Voyage de « la Jeannette », journal de l'expédition*, par le capitaine C.-W. de Long, 15 cartes et 80 gravures (10 fr.); et enfin le second volume du *Voyage de « la Véga » autour de l'Asie et de l'Europe*, accompagné d'un résumé des voyages précédemment effectués le long des côtes septentrionales de l'ancien continent, par A.-E. Nordenskiold. L'illustre voyageur suédois a autorisé MM. Charles Robot et Carles Lallemand à traduire du suédois la relation de ce voyage fameux, et il en est résulté deux fort beaux volumes, pleins d'intérêt pour la géographie et pour le public, illustrés d'un grand nombre de cartes et de gravures sur bois (30 fr. les deux volumes).

On peut mentionner, à la suite des voyages, le tome X de la *Nouvelle Géographie universelle*, de M. Élisée Reclus. Ce volume est intitulé : *l'Afrique septentrionale. Première partie : Bassin du Nil; Soudan égyptien, Éthiopie, Nubie, Égypte*. Le hasard, on le voit, a voulu lui donner un intérêt spécial d'actualité, et il ne sera guère possible de se faire une opinion sur les événements politiques en train de s'accomplir dans la vallée du Nil, et sur leurs résultats politiques au point de vue des divers États européens, sans étudier la masse de renseignements de toute nature que M. Reclus a accumulés ici, en les présentant avec cette clarté méthodique, cette sincérité scientifique et cette chaleur d'esprit qui donnent à son immense travail une si grande et si incontestable valeur. Ce volume contient 3 cartes tirées à

part et en couleurs, 100 cartes dans le texte et 50 gravures sur bois (20 fr.).

Notons, en passant, l'*Histoire de la musique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par Félix Clément, ouvrage qui a déjà marqué son rang et qui forme un beau volume in-8° (15 fr.).

Nous avons gardé pour la fin un vrai livre d'étrennes, nous voulons dire d'étrennes récréatives, de jeux, d'exercices et de sport, à l'usage de la jeunesse de tous les âges, puisqu'il y a des privilégiés qui sont jeunes toujours. Ce livre s'appelle : *les Jeux de la jeunesse, leur origine, leur histoire et l'indication des règles qui les régissent*, par Frédéric Dillaye (10 fr.). Il est illustré de 203 gravures sur bois, et passe en revue tous les jeux dont l'humanité ait gardé le souvenir ou perpétué la pratique, depuis le *tropa* et l'*orca* des Grecs et des Romains jusqu'à la *fossette* de Molière et aux billes modernes, depuis la course des flambeaux, *lampades vitaï*, jusqu'aux *rally-papers*, depuis le jeu de balle des Mésopotamiens, qu'ils appelaient *tapi*, jusqu'au jeu de balles des Anglais, qu'ils appellent *foot-ball*. Indiens, Arabes, Basques, Chinois, Grecs, Romains, Taïtiens, Espagnols, Anglais, Écossais, Allemands, Persans, Patagons, Flamands, Indous, Égyptiens, Samoyèdes se sont amusés ou s'amusent de mille façons diverses, mais qui se retrouvent partout les mêmes ; et ce n'est pas un petit encouragement aux exercices du corps, si nécessaires de notre temps, que cette unanimité de tous les peuples à s'adonner, depuis l'enfance jusqu'aux limites de l'âge mûr, à des jeux qui, en développant le corps, activent et facilitent les facultés de l'esprit. Nous ne connaissons point de publications analogues au livre de M. Frédéric Dillaye, et, en le félicitant de la manière dont il a accompli une tâche plus ardue qu'il ne semble, nous lui prédisons, sans crainte de nous tromper, un grand et long succès.

Librairie A. Quantin. — Quelque confiance que l'on puisse avoir dans l'activité de cette importante librairie, nous n'avons pu nous défendre d'un étonnement admiratif à l'aspect des ouvrages si nombreux et si divers qu'elle offre, cette année à tous les goûts du public.

Avant d'entrer dans l'examen de leurs détails, il convient de dire que tout est exécuté dans les nombreux ateliers de la maison. Depuis un an, l'imprimerie Quantin, déjà si considérable, s'est transformée par des agrandissements successifs qui en font aujourd'hui une maison à peu près unique comme outillage, réunissant sous le même toit tous les procédés, si multiples et si compliqués, des reproductions graphiques.

Les Voyages de Gulliver, édition complète et traduction nouvelle par B.-H. GAUSSERON; illustrations en couleur par Poirson, — (prix : broché (couverture tirée en couleur sur papier du Japon replié), 20 francs; relié en peau de crocodile, avec mosaïque, 25 francs) — le premier livre dont nous parlerons, constituent une véritable INNOVATION EN LIBRAIRIE. Il avait été fait jusqu'ici quelques essais d'application de la couleur à l'illustration courante des livres; mais le procédé était encore à ses débuts, les frais excessifs entraînaient une élévation trop grande dans le prix du volume.

Ce sera la première fois que la chromotypographie sera mise à la portée de tous. 250 dessins, véritables aquarelles aussi variées que nombreuses, sont répandus dans cet ouvrage. Mariés avec les caractères ou formant pages entières, ils modifient à l'infini l'élégance de leur coloration et l'imprévu de leurs contours. Le lecteur ne peut pas tourner deux feuillets sans que son regard soit égayé par une charmante interprétation du texte. Il faut dire que le sujet, par le merveilleux et le pittoresque de ses descriptions, se prêtait exceptionnellement à une illustration de ce genre; mais l'artiste a su montrer une imagination égale à celle de l'auteur, et les nains de Lilliput, les géants de Brobdingnag, les habitants de Laputa, les Houyhnhnms et les Yahoos présentent successivement une multiplicité de formes et de couleurs qui ravira le lecteur. C'est un véritable kaléidoscope qui se déroule sous ses yeux.

Ce volume est appelé à un succès d'autant plus certain que *les Voyages de Gulliver* sont justement classés parmi les chefs-d'œuvre les plus populaires. Ils conviennent à la fois aux enfants par le caractère humoristique et pittoresque des aventures et aux personnes d'un âge mûr par la haute moralité qui s'en dégage. Jamais la sagesse humaine n'a revêtu une forme plus satirique, et le philosophe anglais a su rendre amusantes les plus cruelles vérités.

Enfin, l'éditeur a voulu que ce volume pût entrer dans toutes les bibliothèques et être offert en étrennes à tout le monde et par tout le monde. Le prix auquel il s'est arrêté paraîtra d'une réduction excessive, si l'on tient compte des frais énormes que nécessitent des fabrications aussi multiples et de l'aspect général de l'ouvrage. M. Quantin a fait un appel au goût du public : on peut lui prédire que le suffrage du public le récompensera.

M. Octave Uzanne, l'auteur ami de la maison, n'a point manqué d'apporter aux suprêmes délicats le régal qu'ils ont maintenant l'habitude d'attendre de lui. On ne nous accusera point de faire une réclame en parlant de *Son Altesse la Femme* (in-8° jésus; prix : 45 fr.), car, de même que pour *l'Éventail* et *l'Ombrelle*, l'édition unique a été souscrite longtemps avant sa mise en vente. Et les bibliophiles ne sont pas seuls à se disputer ces délicieux ouvrages; tous les gens de goût montrent le même empressement à les posséder.

L'érudition aimable de l'auteur, moins emprisonnée dans le cadre des vignettes, a pris cette fois beaucoup plus librement ses ébats littéraires que dans les monographies précédentes qui lui ont conquis déjà de si nombreux suffrages. L'impression de ce livre est remarquable ; les caractères ont été fondus spécialement d'après les anciens types Didot. L'illustration en est des plus ingénieuses; tous les procédés de reproduction ont été mis en œuvre : la gravure

sur bois, à l'eau-forte, à l'aquatinte, en chromotypographie, en chromo-taille-douce, et toujours dans une manière appropriée à chaque époque et au sujet traité par l'auteur.

Ce sera certainement le livre à sensation des étrennes bibliographiques 1884-1885.

La maison Quantin ne pouvait manquer de consacrer aux Beaux-Arts la place qu'elle leur a toujours largement attribuée dans ses publications. Les amateurs de sévère typographie et les chercheurs curieux des illustrations précises et des documents exacts trouveront d'autant plus largement leur compte dans *les Adam et Clodion*, par H. Thirion. 1 vol. in-4° illustré de 100 grands dessins et de 15 planches hors texte (50 francs), que, cette fois, le sujet lui-même y apporte une note de grâce incomparable.

L'art du XVIIIe siècle est d'autant mieux représenté par Clodion et la famille des Adam qu'il se montre ici, en dehors du charme constant de l'époque, vraiment fort et presque classique. Dans le texte et hors texte, en noir et en couleur, les gravures de ce beau volume ne représentent que des chefs-d'œuvre. L'auteur, rompu aux longs voyages et aux patientes recherches, qualités rarement réunies, a concentré dans son œuvre les richesses éparses aujourd'hui en Angleterre, en Russie et surtout en Allemagne, peut-être plus encore qu'en France, patrie des sculpteurs.

La série des **Grands Maîtres de l'art,** qui constitue le panthéon artistique classé aujourd'hui dans toutes les bibliothèques d'art, ne pouvait être continuée avec plus d'éclat.

Mais il nous faut parler en particulier du véritable chef-d'œuvre de typographie qui inaugure, dans *Madame Bovary* (1 vol. in-8°; prix : 25 fr.), la **Bibliothèque des chefs-d'œuvre du roman contemporain.**

Depuis une quinzaine d'années, la librairie de luxe, encouragée par le suffrage des amateurs, a produit une grande quantité de beaux ouvrages. Tous les grands auteurs des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles ont été publiés sous une forme digne de leurs œuvres. Beaucoup de ces beaux ouvrages sont aujourd'hui classés dans les bibliothèques, et cette sorte de Renaissance du livre a même eu l'immense avantage de raviver et de faire naître le goût de la bibliophilie. Mais, sans prétendre fermer le champ toujours fertile de l'édition rétrospective, on peut dire que presque tous les sujets ont été traités et que tous les chefs-d'œuvre du passé ont aujourd'hui une expression typographique suffisante.

Il est loin d'en être de même pour les auteurs contemporains, c'est-à-dire pour les auteurs dont les œuvres ne sont pas encore tombées dans le domaine public. La postérité dira cependant quelle est l'importance littéraire du XIXe siècle! Mais de grandes difficultés se présentaient, et les droits si légitimes de la propriété littéraire demandaient à être respectés.

M. Quantin a donc dû mener à bonne fin de longues négociations avant de pouvoir offrir au public une encyclopédie du roman contemporain, telle qu'il l'annonce aujourd'hui, avec les grands noms de Balzac, George Sand, Dumas père et fils, Victor Hugo, Lamartine, Musset, Gautier, Mürger, Mérimée, Flaubert, de Goncourt, Sandeau, Feuillet, Zola, Daudet, etc... Cette encyclopédie est complète, en ce sens qu'elle ne comprend que des chefs-d'œuvre et qu'elle comprend tous ceux que le suffrage public a consacrés.

Madame Bovary commence magnifiquement cette série. Il est inutile de parler ici du roman de Flaubert, chef-d'œuvre précurseur du naturalisme. Encore éprouve-t-on un plaisir particulier à le relire une nouvelle fois dans les caractères admirables de l'édition Quantin. Ils ont été gravés spécialement et, jusqu'à présent du moins, on ne pourrait en citer nulle part de semblables. Jamais l'élégance, la lisibilité, la solidité, n'ont été à ce point réunis dans un même type. Quant au papier, d'une nuance charmante, il peut donner toute garantie aux bibliophiles. Jamais les vers ni la moisissure ne l'entameront. De format in-8° un peu large, ni trop haut ni trop carré, ni trop mince ni trop épais, c'est le volume de bibliothèque et de lecture par excellence. Quant à la couverture, que les passants la regardent aux vitrines des libraires : la marque de la maison n'y est point, mais on la devine.

L'illustration ne comporte pas moins de 12 grandes compositions.

M. Albert Fourié avait déjà exposé au Salon de 1883 une « Mort de Madame Bovary » très remarquée et qui fut récompensée d'une mention honorable. Elle vient d'obtenir à Rouen, où le public est bien placé pour la juger, une grande médaille d'or. Le peintre en avait déjà obtenu une au Salon de cette année. L'œuvre est donc une véritable chose d'art et non une illustration commune, faite à la commande pour les besoins de la cause. Ce sont douze petits tableaux, parfaitement interprétés par deux graveurs de premier ordre, dont les amateurs apprécieront la conscience et la vérité. Nous avons entendu regretter, pour faire droit à la critique, que quelques planches soient disposées en largeur. L'éditeur prétend, et nous sommes assez de son avis, que c'est un petit mal que de retourner quelque peu le volume et que c'en serait un grand de supprimer ou d'étrangler certaines scènes capitales qui ne peuvent se développer qu'en travers de la page.

Madame Bovary aura le don de rajeunir la bibliophilie française. Cet ouvrage, dont l'exécution matérielle est à la hauteur de l'idée de librairie qui l'a suscité, obligera tous les vrais amateurs à installer dans leur bibliothèque un nouveau rayon qui sera vite rempli.

Enfin, la maison Quantin, qui travaille aussi pour le grand public, a encore produit trois nouveaux volumes de sa **Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts** (chaque volume, 3 fr. 50), qui a obtenu un si retentissant succès, que, pour la première fois depuis bien longtemps, l'Académie lui a décerné cette année un des prix Montyon. Rien, en effet, n'élève plus les mœurs d'un peuple que la diffusion sous une forme parfaite, bien qu'à un prix presque nul, des doctrines et des modèles de l'art.

Les Manuscrits et la Miniature, de M. Lecoy de la Marche, sont, en somme, l'histoire du livre manuscrit depuis ses débuts jusqu'à l'avènement du livre imprimé : l'auteur, après avoir résumé avec une remarquable clarté les transformations successives de l'écriture et de ses instruments, entre dans des détails aussi curieux qu'inédits à propos des conditions dans lesquelles s'exerçait la profession si complexe de l'écrivain. Passant ensuite du motif de l'ornementation aux ornements eux-mêmes, il étudie leur développement graduel, depuis l'initiale grossière des premiers siècles jusqu'aux tableaux de maîtres qui ont fait de la peinture sur vélin, vers la fin du moyen âge, la rivale souvent heureuse de la peinture sur bois ou sur toile, et qui ont eu sur l'éclosion ou le perfectionnement de celle-ci une influence considérable. Enfin, en fermant le manuscrit, il a laissé ses regards s'arrêter un moment sur ses ornements extérieurs, c'est-à-dire sur ces admirables reliures dont le luxe et le cachet artistique dépassent tous les raffinements inventés depuis lors par la passion ingénieuse des bibliophiles.

Le *Lexique des termes d'art*, de M. Jules Adeline, comble, lui aussi, une réelle lacune : qu'il s'agisse, en effet, des œuvres de la peinture, de l'architecture, de la sculpture, ou des manifestations plus familières, plus intimes, en quelque sorte, de l'art décoratif, il n'est personne, artistes, amateurs ou ignorants, qui n'éprouve un embarras en présence d'une expression technique dont on sait plus ou moins le sens, mais dont on hésite à préciser exactement la portée.

Présenter une définition concise du plus grand nombre possible de termes d'art, tel est le but du nouveau *Lexique*, qui, n'omettant rien de ce qui se rapporte aux différents arts, pourra suffire à peu près complètement aux exigences d'une bonne éducation générale, et même rendra souvent aux gens les plus instruits le service de venir au secours des incertitudes de leur mémoire. Treize cents figures, exécutées par l'auteur lui-même, ajoutent l'image des choses à la clarté du texte et achèvent de faire de ce volume un ouvrage aussi utile qu'absolument nouveau.

Quant à l'*Histoire de la musique*, de M. Henri Lavoix fils, dont on connaît la compétence toute spéciale, elle constitue dans l'ensemble de la collection une sorte d'ouvrage à part; il était juste pourtant qu'un art aussi ancien et aussi répandu ne fût pas laissé de côté. L'auteur a merveilleusement réussi à en retracer les multiples transformations: depuis les Égyptiens, les Assyriens et les Grecs jusqu'aux œuvres de nos contemporains, musique profane et musique sacrée, musique vocale et musique instrumentale, drame et symphonie, compositeurs et virtuoses, il a tout vu, tout étudié, tout groupé, tout résumé. Ne fût-ce qu'au point de vue de l'histoire des instruments, il y a là toute une série de gravures qui sont à elles seules un véritable musée technique. Et les portraits d'artistes, et les autographes musicaux! C'est merveille qu'une telle illustration; elle fait honneur à la fois et à l'écrivain qui l'a imaginée et à l'éditeur qui ne s'est laissé arrêter par aucune dépense et a su triompher des mille difficultés inhérentes à une telle entreprise.

Librairie Plon, Nourrit et Cie. — Les imprimeurs-éditeurs de la rue Garancière nous ont habitués depuis plusieurs années aux ouvrages de grand format et de haut luxe, avec une illustration supérieure et un tirage typographique qu'on ne saurait trop louer et admirer. On se souvient de *la Terre Sainte*, de *Benvenuto Cellini* et autres volumes d'aspect saisissant et magistral;... cette année, MM. Plon, Nourrit et Cie n'ont pas abdiqué cette royauté du livre; ils nous donnent dans le format petit in-folio un superbe *Saint François d'Assise* qui comporte toutes les merveilles de l'illustration et qui est divisé en deux grands chapitres généraux : 1° la Vie de saint François; 2° Saint François après sa mort (1 vol., prix 50 fr.).

Saint François a été, sans comparaison, *la figure la plus populaire de tout le moyen âge* et il a exercé, dans le monde chrétien, l'influence la plus profonde dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Grand poète, grand artiste, grand ami de la nature, il a composé de sublimes cantiques, où il convie toutes les créatures à louer Dieu. On connaît son amour pour les oiseaux et ses prédications aux poissons.

Grand ami des pauvres et des petits, il les a aimés plus que personne au monde, et les a fait aimer par tous ses disciples et imitateurs.

Son ordre, dont on trouvera dans ce livre l'histoire si dramatique et si variée, a produit en abondance des génies de toute nature, depuis saint Bonaventure, qui fut l'émule de saint Thomas d'Aquin, jusqu'à saint Bernardin de Sienne, cet orateur puissant qui entraînait les peuples; depuis ce hardi chercheur qui s'appelle Royer Bacon jusqu'à ce moine-chevalier qui se nomme Jean de Capistran.

Ce n'est pas assez de gloire, et saint François a été, en outre *le Père de l'art moderne*. C'est ce qu'atteste cet ouvrage, où deux cent cinquante gravures reproduisent fidèlement tous les lieux ennoblis par la présence du saint, tous les monuments consacrés à sa mémoire.

Ce *Saint François d'Assise*, qui comprend environ 500 pages de texte, a été publié par les soins du T. R. P. Arsène de Chatel, provincial des frères mineurs capucins de Paris, par le T. R. P. Louis-Antoine de Porrentruy, supérieur des frères mineurs capucins de Marseille, ainsi que l'abbé Brin, prêtre de Saint-Sulpice. La première partie du texte : *Vie de saint François*, est due au R. P. Léopold de Chérancé. La deuxième partie, *Saint François après sa mort*, a été écrite à la fois par les Révérends Henri de Grèzes, Hubald de Chanday et par un anonyme M···. L'illustration a été confiée aux artistes suivants : Flameng, Gaillard, Lerat et T. de Mare pour la gravure à l'eau-forte; Deschamps, Farlet, Gusman, Huyot, Peulot pour la gravure sur bois; les principaux illustrateurs ont nom, dans l'ordre des frères mineurs, Ladislas de

Paris, Paulin de Parin, Juste de Fleury, et dans les rangs laïques : Maurice Girard, Auguste Deville, Poterlet, Saint-Elme Gautier, etc. Dessins, reproductions en héliogravure, en typographie et en chromolithographie sont absolument parfaits d'exécution.

Une lettre encyclique de notre très saint-père le pape Léon XIII sert de préface à cet ouvrage extraordinaire. La première partie bibliographique ne contient pas moins de dix-neuf chapitres, qui débutent par l'année 1182 pour se terminer en 1230. C'est la plus minutieuse et la plus pieuse étude historique que l'on puisse concevoir. La seconde partie est subdivisée en trois grands chapitres généraux : 1° *l'Ordre de Saint-François*, 2° *les Fils de saint François*, 3° *Saint François dans l'art*. Cette dernière section est particulièrement intéressante : outre une notice excellente et très érudite sur l'art au commencement du XIII[e] siècle, l'auteur anonyme nous présente tour à tour le témoignage de l'art en faveur de saint François. Dans la peinture, la sculpture, l'architecture et la musique, il analyse également les morceaux de poésie et d'éloquence qui furent mis au service du grand saint.

Il faudrait une brochure entière pour passer en revue comme il conviendrait les mérites divers d'un tel ouvrage; il ne nous est loisible ici que de l'admirer sans réticences, de l'exalter, et de féliciter tous les érudits auteurs qui ont collaboré à cette grande œuvre. MM. Plon, Nourrit et C[ie] méritent tous les éloges, non seulement en tant qu'éditeurs de ce volume sans précédent dans le genre, mais surtout comme des imprimeurs de premier ordre et qui font honneur à l'industrie française.

Du sacré passons au profane, avec les *Contes flamands* relatant les haults faicts de guerre, d'amour, de beuverie et aultres advences des pays des Flandres, depuis le bon roi Dagobert, par H. Verly (1 vol. grand in-8°: prix 12 fr.).

Le titre de ce curieux livre suffit à donner une idée du fond, où la fantaisie, l'invention fantastique, l'histoire, l'anecdote exhilarante, triste ou émue, se coudoient de toute part comme les personnages divers d'un bal masqué; mais ce qu'on ne peut apprécier qu'en ouvrant et en lisant le volume, c'est l'entrain, la bonne humeur, la bonhomie inaltérable, la naïveté narquoise avec lesquels ces contes sont écrits par un auteur tout pénétré lui-même de l'humour traditionnel de son pays. L'esprit sarcastique que le vieux Jacquemart Giélée répandait à pleine plume, au XV[e] siècle, dans son fameux *Roman du Renard*, vit toujours dans notre forte race du Nord; on le voit pétiller à chaque page des *Contes flamands* d'Hippolyte Verly.

L'illustration comprend 170 compositions à la plume par Just. Cet artiste témoigne d'une très grande originalité; ses dessins ont la naïveté spirituelle et le sentiment d'archaïsme qui convenaient à un tel livre. Croquis dans le texte ou hors texte, tout est charmant, vif, enjoué, et surtout très personnel. Nos compliments sincères à M. Just.

Enfin, pour terminer la revue des publications absolument nouvelles de la librairie Plon et C[ie], nous ne saurions passer sous silence un délicieux album pour les enfants, intitulé *Chansons de France pour les petits Français*, avec accompagnement de M. J.-B. Weckerlin. Tous les refrains populaires, les chansons naïves et exquises que les artistes et les lettrés se plaisent à exhumer, les rondes pleines de saveur défilent dans ce ravissant album : non seulement on y retrouve de vieilles connaissances comme *le Roi Dagobert, Dumollet, la Palisse, Cadet Rousselle, Margoton va-t-à l'iau, le Compère Guilleri*, etc., mais encore une foule de charmantes chansonnettes moins connues et plus idéales, comme le *31 du mois d'août*, ou *Sur le bord de l'île*.

On se souvient du succès obtenu, l'an passé, par les *Vieilles chansons et rondes*, illustrées par M. Boutet de Monvel; nous en avons parlé ici avec tous les éloges que méritait une œuvre aussi réussie. Le nouvel album de M. Plon est, disons-le, peut-être supérieur à celui de l'année dernière. C'est, à notre sentiment, la perfection du genre. Les chromotypographies s'y trouvent combinées, par une ingéniosité adorable, avec la musique gravée. C'est mieux qu'un livre pour les enfants, c'est un livre d'art que beaucoup de curieux et de délicats voudront posséder pour l'esprit et la forme. Nous applaudissons de tout cœur à l'heureuse entreprise des imprimeurs-éditeurs.

Librairie Mame et fils. — Le grand succès de la librairie Mame sera, cette année, la *Jeanne d'Arc*, par Marius Sepet, avec 30 compositions hors texte par Andriolli, Joseph Blanc, Barrias, de Curson, Leblant, Frémiet, Maignan, Luminais, Rochegrosse, etc. — Gravures de Méaulle (1 vol. in-8°; prix : 15 fr.). C'est une des seules monographies qui verront le jour au début de 1885, et ce livre est admirable d'impression typographique et d'illustration hors ligne. Je ne parle point du texte de M. Marius Sepet, car la première édition de cet ouvrage fut publiée il y a bientôt quinze ans et s'est répandue dans le public à un très grand nombre d'exemplaires.

Cette nouvelle édition se distingue des précédentes, non seulement par la parure artistique qui l'accompagne, mais encore par les modifications qu'a reçues le texte lui-même. Outre les corrections faites, de l'aveu de M. Sepet, à la partie conservée de l'ancien texte, l'introduction et la fin de l'ouvrage ont été entièrement renouvelées.

Les tableaux que l'auteur s'est efforcé de traiter, dans l'introduction, d'après les récits les plus récents et les plus autorisés des *Origines françaises* et de *la France au temps de Jeanne d'Arc*, serviront peut-être à donner au lecteur une idée plus nette, dans ses splendeurs et dans ses ombres, du glorieux passé de la France au moyen âge et de Jeanne elle-même, qui, pour ainsi dire, le résume et le sanctifie.

Le livre de M. Sepet est à la fois élégant de style et consciencieux à l'extrême. Il se termine par une notice détaillée du procès de réhabilitation et par une revue très intéressante des diverses manifestations de la gloire de Jeanne à travers les siècles. Ce qu'il faut

louer sans réserve dans ce beau livre, ce sont les admirables gravures sur bois de Méaulle, d'après les compositions des plus grands artistes parisiens.

La librairie Mame, en publiant cet ouvrage de luxe sévère et magistral, est restée dans la tradition des légendaires publications à gravures qui honorent l'imprimerie française.

Puisse cette histoire de Jeanne d'Arc contribuer à répandre dans le public étendu auquel elle s'adresse, et en particulier parmi les générations qui viennent, non seulement l'amour de l'héroïque vierge de France, mais encore l'amour de l'histoire et l'amour des grandes choses que l'histoire raconte.

Librairie Ch. Delagrave, rue Soufflot. — Cette librairie importante conserve toujours un rang original et bien personnel parmi toutes les maisons d'éditions parisiennes. Elle a son caractère, son enseigne, pour ainsi dire, bien nettement accusée. Sans prétendre entrer en concurrence avec les Hetzel, les Hachette, les Mame, elle a su créer pour la jeunesse un centre de livres d'éducation qu'on ne saurait trouver ailleurs. Le directeur de cette grande librairie, empruntant à l'Angleterre et à l'Amérique la conception ingénieuse de livres modernes pour l'enfance, en adaptant à la France, à la forme et aux idées françaises ces essais d'éducation pratique vulgarisés chez nos voisins, en perfectionnant même dans l'ensemble et dans les détails ces livres curieux où la science enfantine est mise en relief avec attrait, M. Delagrave, dis-je, a formé un entrepôt d'ouvrages uniques et est entré dans une voie où le public se plaira longtemps à le suivre.

Passons en revue ses nouveautés de l'année :

La Mythologie dans l'art, de René Ménard, et le *Cambodge* de Delaporte, déjà connus, sont toujours de belles étrennes permanentes; la grosse publication illustrée de cette librairie, c'est la nouvellé édition des *Mille et un Jours* (1 vol.; prix, 25 fr.). Il convenait de mettre, par des suppressions habiles, en état d'être lue par la jeunesse cette amusante et curieuse suite des *Mille et une Nuits.* Eudoxie Dupuis, l'auteur d'excellents livres enfantins tels que *les Disciples d'Eusèbe,* s'en est chargée. Les six cents dessins que A. Gaillard a mis dans cette édition sont vraiment éblouissants : profusion de personnages, fantaisies et caprices de l'imagination orientale, tout s'y trouve de ce qu'on rêve de voir à la lecture de ces vieux contes persans.

Sans sortir de l'Orient, voici la *Nouvelle Scheherazade,* par Léila Hanoum, l'auteur des *Contes cosmopolites* (1 vol.; prix, 7 fr.) (vous pouvez traduire Adriana Piazzi, auteur de *Sans-Souci,* car ces deux écrivains ne font qu'un). Cela se rattache aussi aux *Mille et une Nuits,* mais c'est dans la note moderne. Dans un genre éminemment moral, ce sont des esquisses exactes et des satires fort drôles des mœurs orientales et slaves. C'est du reste au public enfantin que s'adressent *l'Hospitalité du Fénah, A quoi servent les Drogmans* et les autres scènes qu'a représentées avec tant de grâce et de fantaisie le crayon de Ferdinandus.

L'Espion des écoles, de Louis Ulbach (1 vol.; prix, 10 fr.), est un des modèles du roman chaste, qui n'est pas si démodé, puisqu'un auteur dramatique fêté du public a renoncé à ses triomphes pour en écrire un qui paraît lui ouvrir les portes de l'Académie. Le sujet de *l'Espion* est original : c'est une de ces aventures vraies qu'on n'inventerait pas. Un mouchard, un dénonciateur anonyme, numéroté à la préfecture de police, se trouve être un fort honnête et délicat jeune homme, qui a cru devoir se faire espion pour des motifs d'amour et d'amitié les plus louables du monde. Il n'échappe pas au remords, car il sent que la police qui le paye est trahie par lui encore plus que les conspirateurs dont il évente les complots. Mais tout s'arrange, et l'idylle qui précède son mariage est ce qu'il y a de plus pur et de plus touchant.

Cette histoire se passe sous la Restauration, et la peinture exacte et pittoresque des costumes et du mobilier de 1822 forme un des vifs attraits du livre; de plus, elle a offert au talent de l'illustrateur Carl Larsonn une matière digne de lui. Le bon M. Fortin, le vieux policier roué et bienfaisant, sans importance sociale et qui mène tout, restera dans la mémoire de tous ceux qu'aura amusés cette figure attendrissante et comique.

Le Mont Salvage, par S. Blandy, illustré de magistrales compositions par A. Sandoz (prix, 10 fr.), est une trouvaille comme en font rarement ceux qui écrivent pour la jeunesse. C'est un conte de fées sans fées, que l'auteur a pu placer, par delà les temps de Charlemagne, à une époque dont le lointain prête à la poésie et permet de parler à l'imagination, sans sortir de ce qui est historiquement vraisemblable. Merveilleusement héroïques, mais seulement surnaturelles, les aventures qui arrivent aux personnages imaginaires de *Mont Salvage* ont le charme de la légende, le mérite de la vérité : elles passionneront les jeunes lecteurs.

Charles Ségard est un poète de grand talent, dont le nom ne peut attendre longtemps la grande notoriété qui lui est due. Les trente petits poèmes réunis sous le titre *Bébés et papas* sont illuminés par ce rayonnement de joie intime qui brille si doucement dans une famille où l'on s'aime. La plupart sont de nature à être goûtés et appris par cœur par les jeunes enfants; quelques pièces un peu plus graves ont une profondeur de sentiment qui pénètre l'âme. Les scènes de famille auxquelles chaque pièce a trait sont représentées par une importante composition du spirituel Ferdinandus.

Le regretté Paul Lacroix a laissé aux enfants, pour lesquels il était non pas le Bibliophile, mais le grand-papa Jacob, deux volumes. L'un, intitulé *Chroniques du vieux Paris,* ne peut paraître à temps pour les étrennes; le second, qui est le quatrième de sa *Bibliothèque d'éducation et de récréation,* a pour titre *les Enfants dans la famille.* Pourquoi faut-il qu'il ne voie pas le succès de ce recueil choyé par lui, pour

lequel il a écrit une si curieuse et si dramatique introduction, et dont il a exécuté le plan de concert avec l'auteur des touchantes *Aventures d'un petit orphelin?*

Laissant de côté les albums pour les tout jeunes enfants, nous parlerons du *Musée des familles*.

Le *Musée des familles*, depuis que la librairie Delagrave se l'est annexé, renouvelle à merveille les aimables et instructives distractions qu'il apporte depuis plus de cinquante ans au foyer domestique. Voyez l'année qui vient de s'écouler (prix, 14 fr.) : à ne considérer que l'illustration, quels beaux bois Girardet a dessinés pour accompagner *la Fille de Lowrie!* quels piquants croquis de Grévin! quels truculents lansquenets vont avec l'épisode conté d'Ernest d'Hervilly! Et puis des animaux par Specht, des gravures d'Adrien Marie, de Régamey, de Ginos; d'autres, d'après Madrazzo, Mme de Rothschild, Leloir, etc... Quoi de plus artistique? Mais cela n'est rien ; le texte est l'important. Le soin le plus judicieux est apporté au choix des nouvelles et des causeries. La direction ne souffre rien de médiocre : elle varie autant que possible les articles, les demande à des noms aimés du public, Louis Ulbach, André Theuriet, Édouard Thierry, Eug. Muller, Eug. Manuel, H. de Bornier, etc., etc., et, par-dessus tout, fait du côté moral sa constante préoccupation.

Ce qui fait la fortune et le succès croissant, depuis cinq années, du *Saint-Nicolas* (année, 18 fr.), c'est qu'il est un précieux auxiliaire pour la bonne éducation des enfants, en donnant directement à ceux-ci, quand il le faut et quand les mères le veulent, des conseils qui s'imposent à leurs jeunes esprits dominés par cette haute et paternelle autorité ; c'est aussi cette personnalité mystérieuse mais souriante, où tour à tour savent entrer les meilleurs rédacteurs du journal et qui groupe en une grande famille où l'on se connaît, où l'on s'aime, où l'on échange de bonnes tendresses, de bons avis, de bons exemples, tous les garçonnets et les fillettes réunis sous le manteau de leur indulgent patron ; c'est enfin la variété et le mérite réel du texte et le goût artistique qui toujours président à l'illustration. (*Voir aux annonces*.)

Librairie Firmin-Didot et Cie. — Commençons par mentionner la principale publication de cette maison d'édition.

La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII : ouvrage publié sous la direction et avec le concours de M. Paul d'Albert de Luynes et de Chevreuse, duc de Chaulnes, par M. Eugène Muntz. Un vol. grand in-8° de 558 pages, illustré de 300 gravures dans le texte et de 38 planches tirées à part. — Prix, 50 fr.

La Renaissance! cette formule toute française est devenue le synonyme de la période glorieuse qui a accompli la grande rénovation scientifique, littéraire et artistique des temps modernes. Limitée d'abord au XVIe siècle, elle n'a pas tardé à s'étendre au XVe siècle. C'est à cette dernière époque que l'étudie M. Eugène Muntz dans un remarquable travail qui est la suite naturelle des *Précurseurs de la Renaissance*, parus il y a deux ans. Comme il le dit avec une grande justesse, « chaque pays s'est fait une Renaissance à son image », la France plus que tout autre peut-être, et l'influence indéniable que la Renaissance italienne a eue sur la Renaissance française n'a pas été prédominante. L'opinion contraire a néanmoins prévalu pendant longtemps; mais une critique plus approfondie, s'appuyant sur des documents journellement découverts, a rectifié l'erreur commise : la France ne peut être, en aucune façon, regardée comme tributaire de l'Italie. Cependant, il est non moins certain que le merveilleux essor donné aux arts dans la Péninsule a contribué tout au moins à développer en notre pays la rénovation qui s'est produite. C'est pourquoi il est d'un haut intérêt d'étudier concurremment, dans les deux pays, cette admirable évolution. A quelle époque l'influence italienne a-t-elle commencé à se faire sentir sur l'art français? L'expédition de Charles VIII en Italie, en 1494, a été, selon M. Muntz, le point de départ pour notre pays d'une ère nouvelle, et pour l'Italie d'un affaissement dont les suites se sont fait sentir jusqu'à nos jours. C'est autour de cette mémorable année 1494 que « gravitent nos recherches », a écrit M. Muntz. Il veut parler de celles qu'il a faites lui-même, de celles aussi auxquelles s'était livré M. le duc de Chaulnes, qui lui avait demandé sa collaboration pour le travail dont il avait eu l'idée première, et qu'il désirait poursuivre en commun. M. de Chaulnes donnait, dès ce moment, le plan qu'il avait conçu dans une lettre qu'il écrivait à M. Muntz : « Un événement capital, disait-il, marque la fin de ce siècle (le XVe). Les Français, sous les ordres de Charles VIII, traversent triomphalement l'Italie. Dans la Péninsule, l'art était alors dans un complet développement, et l'on peut arrêter à ces dernières années du XVe siècle cette grande et puissante époque qui finit à Michel-Ange et à Raphaël. Pouvoir réunir en un même cadre l'état des arts en France, leur magnifique épanouissement en Italie, les exploits de la nation française, les résultats, sinon matériels du moins moraux et artistiques, d'une semblable expédition, me semble devoir assurer le succès de l'œuvre à entreprendre. » L'abondance des documents découverts imposa la nécessité de scinder l'ouvrage, de distinguer de l'histoire diplomatique et militaire de l'expédition, que M. de Chaulnes se chargea d'écrire, l'histoire littéraire et artistique dont M. Muntz se réserva la relation. La mort a brusquement interrompu cette collaboration : M. Muntz a pu seul continuer l'œuvre entreprise, et il a voulu que les premières pages de son livre fussent un suprême hommage « à l'esprit si noble, si elevé qui en a conçu le plan, qui en a rendu possible la publication ». C'est avec une communicative émotion qu'il a tracé « la figure du vaillant soldat de Coulmiers, de l'organisateur qui a présidé à la fondation du Musée des arts décoratifs, de l'amateur, de l'érudit qui s'est passionné pour tant de pensées généreuses, pour tant de hautes conceptions ».

Le plan primitivement arrêté a été fidèlement suivi. Après avoir montré à quel merveilleux dévelop-

pement était alors parvenue la Renaissance en Italie, M. Muntz a établi la part exacte d'influence qui lui appartient dans l'évolution artistique et littéraire en France. Son travail comprend trois parties : « l'esprit de la première Renaissance, la Renaissance dans les différentes capitales de l'Italie, et enfin la Renaissance en France». Il a écrit sur ces différents points des pages d'une remarquable clarté, ménageant les citations, tout en ne négligeant aucune date, aucune pièce probante, aucun des documents rassemblés dont il a fallu cependant éliminer un grand nombre. Dans ce nouvel ouvrage, qui lui fait grand honneur, M. Muntz a prouvé une fois de plus sa sérieuse érudition, sa compétence raisonnée.

L'exécution typographique est très belle et digne des autres grandes publications de la maison Firmin-Didot, malgré un certain nombre de fautes d'impression oubliées dans le texte, notamment « ce n'set (est) pas (p. 440) », « disséminées (p. 494) », « les fameuses portes *du* bronze *de* Castelnuovo ». Nous les signalons pour qu'à la seconde édition rien ne vienne déparer un ouvrage de cette importance, auquel 300 gravures et 38 planches — certaines sont trop tirées au noir — donnent un véritable cachet artistique.

A la même librairie nous trouvons encore, en dehors du beau livre-journal de Mme Élofe, marchande de modes, un admirable volume de M. Arthur Pougin, *le Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent*, comprenant la poétique, la musique, la danse, la pantomime, le décor, le costume, la machinerie et l'acrobatisme; ouvrage illustré de 350 gravures et de 8 chromolithographies (1 vol. grand in-8°, prix : 40 fr.)

M. Pougin, qui est un maître incontesté dans les questions théâtrales et particulièrement dans les choses de la musique, ne prétend pas avoir fait ici un livre, au sens strict du mot, mais il présente un ouvrage curieux, d'un caractère absolument neuf, et qui n'a jusqu'à ce jour son pareil en aucune langue. On a, dit-il judicieusement, publié depuis un quart de siècle, dans des conditions d'exécution matérielle superbes, d'excellents dictionnaires de tout genre, consacrés soit à la langue proprement dite, soit aux arts, soit aux sciences, soit à telle ou telle profession; dans le nombre pourtant, le théâtre avait été négligé, et cela peut surprendre dans un pays comme le nôtre, où l'amour de cet art merveilleux est porté à son extrême puissance et s'étend à toutes les classes de la société.

Le dictionnaire entrepris par M. Pougin est réussi au possible; il en a fait un livre à lire aussi bien qu'à consulter, et ce n'est pas là un mince éloge pour un volume aussi considérable. On y trouve plaisir et profit, amusement et distraction, car, à côté des documents historiques les plus curieux, il contient un énorme élément de pittoresque et d'anecdotique. Il peut aller dans toutes les mains et être lu par tous les yeux. Chacun y trouvera son intérêt et y apprendra mille détails jusqu'alors ignorés.

L'exécution matérielle de ce livre, imprimé sur deux colonnes et qui ne contient pas moins de 775 pages, est parfaite en tous points, et digne de la grande maison qui l'a signé. Gravures nouvelles et reproductions sont choisies avec goût et discernement, et le tirage en est superbe.

Le *Dictionnaire du théâtre* tient cette année la place, dans la maison Didot, de ces grands et beaux ouvrages du cher Bibliophile Jacob, trop tôt enlevé à l'affection de tous ceux qui l'ont approché. Il ne manquera pas d'obtenir le même succès et parmi le même public.

Librairie J. Hetzel et Cie. — Cette maison de librairie, si chère à la jeunesse, offre cette année dix-neuf publications nouvelles à la curiosité de ses fidèles lecteurs. Ce sont d'abord deux romans de Jules Verne, qui n'en est plus à compter ses succès, et qui poursuit avec une rare activité une voie qu'il a ouverte et où il a trouvé célébrité et fortune. Le premier, *l'Étoile du Sud* (gr. in-8° ill. de 63 dessins, 5 fr.), nous conduit au cap de Bonne-Espérance et au Pays des Diamants. L'autre, *l'Archipel en feu* (51 dessins, 5 fr.), nous mène au milieu de ces îles grecques qui, depuis un demi-siècle sont le théâtre de si singulières convulsions géologiques et politiques. Il est à peine besoin de dire que ces deux nouveaux récits sont aussi dramatiques, aussi entraînants, aussi riches en faits et en notions scientifiques, originalement mêlés aux fantaisies les plus imprévues, que les trente ouvrages que M. Verne a déjà publiés. Les illustrations sont de M. Benett et tout à fait dignes du texte.

Une idée ingénieuse, à laquelle il faut applaudir bien fort, a été de choisir parmi les charmants écrits d'Alphonse Daudet une vingtaine de contes, de récits et d'épisodes où tout convient à la jeunesse, grâce à la prudente sagacité de l'éditeur. Ce que la Bibliothèque d'éducation et de récréation avait fait pour l'*Histoire d'un Enfant*, ou *le Petit Chose*, elle l'a refait pour ce volume des *Contes choisis à l'usage de la jeunesse* (7 fr.), et elle trouvera dans cette nouvelle entreprise le même succès. Le volume est très joliment illustré par Bayard et A. Marie.

Le pseudonyme P.-J. Stahl est depuis longtemps célèbre. Le nouveau livre que publie M. Hetzel sous cette signature a pour titre : *les Quatre Peurs de notre général*. C'est un livre plein de bonne humeur, d'émotion sincère, de grâce et d'aimable bon sens, illustré par M. E. Bayard, un ami de la maison. *Les Quatre Peurs* forment naturellement le sujet de quatre récits faits tantôt sous la tente, tantôt autour d'un feu de bivouac, par un conteur en képi étoilé, et se rapportant aux quatre âges de sa vie. Tout y est à la fois doux et ferme, sain et gai. Ce sera assurément un des livres favoris de la famille, qui le placera à côté des *Contes et Récits de morale familière*, de *Maroussia*, de *Jack et Jane*, et de tant d'autres ouvrages qui lui ont rendu cher le nom de P.-J. Stahl.

Depuis quelques années, un auteur est devenu populaire dans les collèges, grâce à la sympathie avec laquelle il observe et raconte la vie des collégiens. M. André Laurie a eu l'excellente idée d'étudier le collège sous tous ses aspects, en France et à l'étranger, de le décrire, de le rendre amusant et aimable,

et de nous en donner la physiologie. L'intérêt s'élève encore; car, grâce à ces récits pris sur le vif, nous pouvons, sans pédantisme et familièrement, comparer les systèmes d'éducation dans les différentes contrées de l'Europe. L'*Histoire d'un collégien hanovrien* (7 fr.) succède, cette année, à *la Vie de collège en Amérique*, à *Une Année de collège à Paris* et aux *Mémoires d'un collégien de province*. On sait quel vif succès a accueilli les trois premiers ouvrages de cette série. Le quatrième ne le cède pas en intérêt aux autres, au contraire; et cela n'étonnera personne, quand on saura qu'il s'agit cette fois d'un enfant des pays annexés par la Prusse, que les malheurs de l'ancienne patrie oblige à faire ses études d'abord dans un collège de Berlin, puis dans une université allemande. Le récit est à la fois d'une exactitude rigoureuse et d'un intérêt poignant. On ne met pas plus de bonne humeur et de patriotisme, d'émotion contenue et de bon style au service de souvenirs plus piquants, de conseils plus sages et moins rébarbatifs.

M. André Laurie ne s'enferme pas, d'ailleurs, dans l'étude de la vie de collège. *L'Héritier de Robinson*, son début dans le roman d'aventures, a été un des récits les plus goûtés qu'ait publiés cette année *le Magasin d'éducation et de récréation*. Il n'aura pas un moindre succès sous la forme d'un beau volume illustré par M. Bennett.

La librairie Hetzel ne se contente pas de publier de charmantes choses de nos conteurs nationaux. Elle va chercher à l'étranger ce qui convient le mieux aux goûts et aux besoins intellectuels de nos enfants. C'est à ce titre qu'elle a déjà donné quinze volumes d'un des plus émouvants narrateurs anglais, le capitaine Mayne-Reid, dans des traductions élégantes et habilement adaptées à l'usage de la jeunesse française. Le dernier volume de cette collection, *les Émigrants du Transvaal*, illustré par Riou (7 fr.), est digne des autres *Aventures de terre et de mer*. Fraîcheur d'imagination, esprit d'invention, art de mêler des notions d'histoire naturelle et pratique aux récits de voyage, de chasse et de guerre les plus palpitants; telles sont les qualités brillantes qui font que Mayne-Reid s'est créé de longue date une clientèle assidue dans nos familles.

L'aimable femme du monde qui signe A. Gennevraye nous avait donné, l'an dernier, toute une série de charmants petits drames destinés à être joués par des enfants, sous le titre de *Théâtre de famille*. Elle nous donne, pour les étrennes qui viennent, un roman plein de cette émotion délicate et de ce spirituel bon sens qui sont sa marque spéciale. *La petite Louisette* (dessins de A. Marie; 7 fr.) est un récit des plus attachants, que toutes les fillettes liront avec délices, et où les jeunes garçons trouveront aussi un vif plaisir. C'est la vie de campagne, au point de vue enfantin ou juvénile, pris sur le fait et d'après nature par un peintre habile et fidèle.

Un des écrivains qui contribuent à donner à la grave *Revue des Deux Mondes* le degré de mondanité et d'intérêt romanesque sans lequel bien des lecteurs ne l'ouvriraient jamais, M. Th. Bentzon, a écrit pour la Bibliothèque Hetzel un récit qui, sous le titre de *Pierre Casse-cou*, est l'épopée, tantôt comique et tantôt presque tragique, d'un jeune gymnaste trop ardent. Les exercices de corps ont du bon, nul ne le conteste; mais encore faut-il qu'ils soient réglés avec sagesse. Il faut donc savoir gré à M. Th. Bentzon d'avoir signalé les dangers et les abus possibles d'une chose d'ailleurs excellente en elle-même. M. Philippoteaux a enrichi *Pierre Casse-cou* de toute une série de charmants dessins (5 fr.).

Grâce aux merveilleux travaux de M. Pasteur, les microbes et les bacilles sont devenus populaires; mais, à côté de ces infiniment petits de la mort, il y a les infiniment petits de la vie universelle, qui ont bien quelques droits aussi à ne pas rester à jamais dans l'ombre. Ce sont ces *Travailleurs et malfaiteurs microscopiques* que I.-Aristide Rey étudie et décrit dans un volume fort intéressant, que Matthis a enrichi de dessins exacts et artistiques à la fois (5 fr.).

La science ne perd rien à être présentée sous cette forme aimable et familière, tant s'en faut. Les jeunes esprits prennent dans ces lectures le goût de l'information précise et minutieuse. Ils s'assimilent sans effort des notions qui seront toujours utiles, même si elles restent à l'état élémentaire, et s'habituent peu à peu à lire couramment le grand livre de la nature.

Nous citons pour mémoire les charmants albums Stahl, si connus des petits enfants et qui, autant par l'étonnante et si vraie naïveté des dessins que par la merveilleuse finesse enfantine du texte, font le charme de tous les âges.

De même, il est inutile de recommander à nouveau la *Petite Bibliothèque blanche*, la *Bibliothèque des jeunes Français*, et surtout le *Magasin d'education et de récréation*, ce journal qui a des rivaux, mais point de supérieurs, et où ont paru la plupart des petits chefs-d'œuvre dont nous venons de signaler les plus nouveaux.

Librairie Victor Palmé. — La maison Palmé, dont nous admirions, l'année dernière, le magnifique ouvrage sur *la Chevalerie*, par M. Léon Gautier, nous donne, cette année, une édition artistique de *la Vie des Saints*. Ce livre, dont la première partie seule a paru, est dû à Mgr Paul Guérin, l'auteur des *Petits Bollandistes*. Le savant prélat a apporté à son nouveau travail l'érudition, la clarté, la sincérité, la logique qui font l'attrait de son style et lui valent son succès.

A une histoire aussi sublime que celle de *la Vie des Saints* il fallait aussi une parure artistique à la hauteur de sa beauté; notre excellent peintre Yan D'Argent a interrompu les fresques d'une cathédrale pour se consacrer à l'illustration de l'ouvrage. Sept cents pages sont encadrées par les mille sujets éclos sous ce crayon magique; en outre, douze aquarelles à la manière de Flandrin groupent par caractères la troupe des combattants de l'Église du Christ : ici, les docteurs au front chargé de pensées; là, les fondateurs d'ordres; ici, les martyrs encore tout rayonnants d'enthousiasme; là, les pénitents superbes sous les larmes qui les transfigurent; ici, les saints ouvriers, forts des tra-

vaux accomplis et du sillon creusé sous l'œil de Dieu. La direction artistique de *la Vie des Saints* a été confiée à M. Eugène Mathieu, auquel la maison Palmé est tredevable de ses ouvrages de grand luxe, tels que *Notre-Dame de Lourdes* et *Christophe Colomb;* c'est dire que l'ouvrage est d'une exécution remarquable et digne de contenter les amateurs les plus exigeants.

La Vie des Saints, de format grand in-4° (Prix : broché, 30 fr.; cartonné, 35 fr.), est illustrée de douze aquarelles, de vingt-quatre lettres ornées, de douze titres symboliques et de trois cent soixante-cinq encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque saint. Ces chromolithographies, sobrement conçues dans les gammes douces, sont rendues avec finesse et expriment un sentiment d'art qui est bien en harmonie avec ce beau volume.

L'année dernière, deux voyageurs, tous deux amoureux du littoral français, MM. Auber et Henri Scott, parcouraient les bords de la Manche; partis de Dunkerque, ils avaient le Mont-Saint-Michel comme objectif de leur voyage; l'un prenant des notes, l'autre des croquis, ils firent ainsi une excursion des plus agréables et consignèrent leurs relations dans un livre qui, sous ce titre : *le Littoral de la France,* eut le plus grand et le plus légitime succès.

Cette année, poursuivant leur itinéraire, MM. Auber et Scott ont visité les côtes depuis le Mont-Saint-Michel jusqu'à Lorient. Ils ont tour à tour visité Saint-Malo, Saint-Servan et Dinan, traversé la Rance, se sont arrêtés à Saint-Brieuc, puis ont longé le bord de la mer jusqu'à Tréguier dont ils ont admiré la cathédrale.

Le pauvre Henri Scott, hélas! n'a pu voir son œuvre terminée, celle à laquelle il avait le plus particulièrement donné tous ses soins et qui restera comme le type véritable de son originalité. Henri Scott a succombé, à Paris, au mois de mai dernier; ce paysagiste exquis, ce grand amoureux de la mer, des marins et de nos villes maritimes a été enlevé en pleine maturité de son talent. Il faut regarder page à page ce second tome du *Littoral de la France* pour comprendre la variété et l'expression du crayon de cet artiste; le texte de M. Ch.-F. Auber possède le descriptif et l'humour, la clarté heureuse et le primesaut; il semblerait qu'on voyage avec lui.

M. Victor Palmé n'a rien négligé, du reste, pour faire de cette publication un ouvrage presque impeccable. Les gravures sur bois sont d'un grand fini et le tirage, confié à Lahure, est d'une pureté extrême. Si le temps que dévore notre fièvre d'activité ne nous faisait pas défaut, nous aimerions à nous étendre sur ce livre, qui est digne d'une plus complète analyse. Mais, le temps! on compte sans lui aujourd'hui, on ne lui laisse point faire son œuvre ; le *Go ahead* est notre devise à tous. Abandonnons donc, à notre regret, *le Littoral de la France* et la librairie Palmé jusqu'au rendez-vous des prochaines étrennes.

Imprimerie-librairie D. Jouaust et J. Sigaux. — Jamais on n'a fait autant de livres pour les bibliophiles; de tous côtés on en met en vente ou l'on en annonce de nouveaux, et il est même à craindre que la production ne dépasse les besoins des amateurs, bien que leurs rangs s'augmentent sans cesse de nouvelles recrues. Dans ce mouvement général, la Librairie des Bibliophiles, qui, l'une des premières, a ouvert la voie à ce genre de publications, ne pouvait rester inactive; mais les soins tout exceptionnels qu'elle apporte à chacune de ses éditions font qu'elle ne peut guère en donner à la fois un plus grand nombre, et de cela nous n'avons qu'à la féliciter : elle a d'ailleurs un fonds déjà considérable, longuement et judicieusement composé, et assez varié pour donner satisfaction aux différents goûts des amateurs de beaux livres.

Parmi ses nombreuses collections, nous aimons à citer tout d'abord la plus nouvelle, qui nous paraît aussi la plus intéressante, celle de la *Bibliothèque artistique moderne,* qui comprendra, dans la limite du possible, les principaux chefs-d'œuvre littéraires du XIXe siècle. Inaugurée l'année dernière par *les Contes choisis d'Alphonse Daudet* et *le Roi des montagnes,* d'Edmond About, cette collection nous offre, cette année, *une Page d'amour,* d'Émile Zola, avec de remarquables dessins d'Édouard Dantan gravés par Duvivier (2 vol., 45 fr.), et *le Capitaine Fracasse,* de Théophile Gautier, pour lequel le peintre Charles Delort avait préparé de longue main une suite de compositions dans lesquelles on retrouve l'esprit et la couleur si pittoresque du roman. Ces compositions ont été gravées par Mongin avec une finesse qui défie la critique des plus exigeants. *Le Capitaine Fracasse,* précédé d'un avant-propos de Mme Judith Gautier, est publié en trois volumes (75 fr.).

Nous parlerons, dans une de nos prochaines livraisons, de ces deux publications artistiques très modernes et qui méritent une description complète. Nous attendrons que tous les volumes aient vu le jour.

Les amateurs, qui ne savent pas toujours payer leur plaisir le prix qu'il vaut, ont trouvé trop chers les volumes de la collection nouvelle. Ils ont oublié sans doute qu'il s'agit là d'ouvrages contemporains, pour lesquels il y a à payer des droits d'auteur souvent considérables. Ils doivent connaître aussi, du moins par ouï-dire, le prix actuel de la peinture, et ils peuvent comprendre que lorsqu'on s'adresse, pour des éditions, aux peintres les plus en renom et qu'on les fait interpréter par les premiers graveurs, il est impossible d'établir des livres à bon marché.

Dans la *Petite Bibliothèque artistique,* déjà si riche en ouvrages de toute sorte, et qui fait pour les auteurs anciens ce que la *Bibliothèque artistique moderne* veut faire pour les contemporains, nous trouvons, cette année, une édition en six volumes de l'*Histoire de Don Quichotte* (75 fr.), avec une préface de M. Émile Gebhart, professeur à la Faculté des lettres de Paris, et des dessins de Jules Worms gravés à l'eau-forte par de Los Rios. C'est en effet Jules Worms, le peintre par excellence des scènes espagnoles, qui était désigné le premier pour les dessins de cette édition : aussi s'en est-il tiré à merveille, et ses ingénieuses compositions ont été rendues d'une façon brillante par le graveur de Los Rios, qui lui-même est Espa-

gnol, et qui a mis dans les traits de sa pointe un reflet du ciel de son pays. — Au courant de l'année avait paru, dans la même collection, une édition en cinq volumes des *Aventures de Faublas* (60 fr.), avec des dessins de Paul Avril gravés par Monziès; la réunion de ces deux artistes a produit des gravures intéressantes et dont nous avons entretenu nos lecteurs lors de la publication.

Dans le format de la *Petite bibliothèque artistique*, l'élégant et commode in-16 elzévirien, la Librairie des Bibliophiles publie depuis quelques années cette jolie *Bibliothèque des dames*, si bien accueillie par les lectrices auxquelles elle est destinée, et que les amateurs de l'autre sexe sont aussi fort empressés à placer dans leurs bibliothèques. Cette collection, très heureusement composée, offre cette année à ses lectrices : *Valérie* (8 fr.), le joli roman de Mme de Krudener, et les curieux et palpitants *Mémoires de Madame Roland* (18 fr.), l'une des œuvres les plus remarquables qui soient sorties d'une plume féminine, et pour lesquels M. Jules Claretie a fait une très intéressante préface. Il n'est pas possible de trouver, parmi tout ce qui s'est écrit sous la Révolution, un document plus précieux que ces mémoires, qui respirent la franchise et l'mpartialité et où l'on trouve une énergie vraiment virile, unie aux grâces et aux délicatesses de la femme.

Les amateurs de livres d'art retrouveront avec plaisir le *Livre d'Or du Salon de peinture et de sculpture* (prix : 25 fr.), rédigé par M. Georges Lafenestre, et contenant la reproduction à l'eau-forte des principales œuvres du Salon annuel. On comprend l'importance et l'intérêt toujours plus grand que prend chaque année une publication de ce genre, dont la collection formera l'histoire en même temps la plus exacte et la plus pittoresque de l'art à notre époque. Le volume de 1884, fait avec le même soin que ses aînés, comprend quinze planches gravées par quinze artistes différents.

Cet ouvrage, qui donne la description de toutes les œuvres récompensées et celle des principales œuvres hors concours, est précédé d'une intéressante préface de M. Lafenestre. Il forme un très beau volume grand in-8° colombier, orné de quinze planches gravées par quinze de nos aquafortistes les plus distingués, parmi lesquels on trouve, cette année, des noms comme ceux de MM. Champollion, Lalauze, Le Rat, Rajon. Ce n'est donc pas seulement le livre d'or de la peinture, mais aussi celui de la sculpture. Cette magnifique publication étant tirée à petit nombre, les amateurs qui n'ont pas encore les cinq premières années feront bien de ne pas tarder à se les procurer, car elles seront bientôt épuisés.

Librairie Charavay. — Il serait superflu de faire ici l'éloge de cette maison, dont le succès n'a fait que grandir depuis sa récente fondation. Les bibliophiles n'ont pas oublié les intéressants volumes consacrés à Baudelaire, à Alfred de Vigny, à Mérimée, etc., et on se souvient du succès avec lequel furent accueillis les ouvrages historiques publiés par MM. Nauroy et Welschinger, succès que ratifia d'ailleurs en partie l'Académie française.

Non contents de satisfaire les hommes d'étude et les lettrés, MM. Charavay ont également voulu séduire leur clientèle féminine, et ils lui offrent, cette année, un nouvel ouvrage de Mme Alphonse Daudet. Nouvel ouvrage n'est pas exact, car il s'agit là d'une sorte de *selectæ*, d'un recueil de pensées choisies. L'opuscule, intitulé *Fragments d'un livre inédit*, contient sur les hommes et les choses des jugements, des aperçus dont on reconnaîtra la parfaite justesse. Il y a dans ce petit livre de chevet des mots charmants, comme celui qui a trait au rire des enfants, et des appréciations délicates sur la femme, sur ses amitiés, sur son esprit d'observation. Le livre, de format in-32, coquettement imprimé, n'a été tiré qu'à 500 exemplaires (prix, 5 fr.); il ira rejoindre dans les bibliothèques des délicats et des féministes cet autre ouvrage gracieux du même auteur dont nous parlions l'année dernière : *l'Enfance d'un Parisien*. Nous reviendrons sans doute quelque jour sur ce coquet volume, qui mérite mieux que les lignes hâtives que nous lui consacrons aujourd'hui dans ce compte rendu général des livres de la nouvelle année.

La grosse publication de MM. Charavay frères est évidemment, cette année, *les Parisiens célèbres*, par René Gysaur (1 fort vol. grand in-8°, prix 5 fr.). Ce volume est un hommage rendu aux illustrations parisiennes. Paris a produit un grand nombre d'hommes éminents dans toutes les branches des connaissances humaines. M. Gysaur a eu l'heureuse pensée de grouper par spécialités ces Parisiens célèbres et, dans chaque spécialité, de citer par ordre chronologique les noms les plus imposants. Tous les Parisiens dont les statues décorent le nouvel Hôtel de Ville ont leur place marquée dans cette galerie. Poètes, auteurs dramatiques ou comiques, philosophes, historiens, savants, artistes, hommes politiques et hommes de guerre, tous ont leur biographie. Ils sont là plus de trois cents dont la vie est présentée comme modèle aux jeunes gens. De nombreuses illustrations, reproduisant pour la plupart les traits des personnages et des fac-similés d'autographes, enrichissent l'ouvrage et en rendent la lecture plus attrayante. Un dernier chapitre, consacré aux Parisiens vivants, n'est pas le moins intéressant du volume.

M. Gysaur a dédié son livre aux héros inconnus que Paris a produits. On ne peut que le féliciter d'une telle pensée et applaudir à l'œuvre de l'écrivain et du patriote.

— Avec le nouvel an reviennent les *Étrennes aux Dames*, ce délicieux petit volume qui paraît régulièrement depuis 1881. Celui de 1885 ne le cède en rien à ses aînés; comme eux, il est soigneusement imprimé sur papier de Hollande et ses marges sont entourées d'un gracieux encadrement imprimé en or. Mme Georges de Peyrebrune a les honneurs de l'illustration; son portrait, placé en tête du livre, a été gravé à l'eau-forte par M. Boulard. Nos écrivains les plus aimés ont collaboré à la rédaction du nouveau recueil : citons notamment Victor Hugo, Alexandre

Dumas, Theuriet, Sully Prudhomme, Soulary, Ludovic Halévy, Alphonse Daudet, Claretie, etc. — Tous ceux qui possèdent les années précédentes de ce livre mignard déjà rare voudront acquérir le nouveau venu, qui n'est tiré qu'à 500 exemplaires et qui sera épuisé quelques mois après son apparition.

Librairie Marpon, Flammarion et Cie. — Cette importante librairie, qui occupe aujourd'hui une si vaste place sur le marché parisien et qui publie de si nombreux livres de littérature et de science à la portée des gens du monde, ne nous a pas fortement gâtés cette année. Comme livres d'étrennes proprement dits, en dehors des *Étoiles*, de *l'Astronomie populaire* et des *Terres du ciel*, édités précédemment et dont *le Livre* s'est occupé en temps opportun, nous ne voyons guère à signaler, cette année, que *la Petite sœur*, par Hector Malot, édition illustrée spéciale pour la jeunesse, en format in-8° jésus (broché, 10 fr.), avec illustrations de Chapuis, Doscher, Guyot, H. Martin, Rochegrosse, Vogel, etc. Ce charmant ouvrage, qui mérite de figurer parmi les célèbres romans honnêtes destinés à la jeunesse, est très convenablement illustré ; ce sera un des cadeaux les plus offerts dans les familles aux étrennes de cette année, et aussi un des plus profitables.

A côté de ce volume, nous remarquons un délicieux album patriotique, tiré en chromotypographie avec un soin extrême, c'est *Monsieur le Hulan*, petit poème enflammé de Paul Deroulède. Kauffmann a fait pour ce petit bijou littéraire seize aquarelles très délicates, qui ont été reproduites par des clichés repérés selon le goût du jour. Cette forte plaquette est de format in-4°, richement reliée avec plaque en couleur, et à prix très modéré (1 vol., 6 fr.).

Espérons que la maison Marpon et Flammarion nous permettra de parler plus longuement de ses publications, lors des prochaines étrennes.

Librairie Rouveyre, rue Jacob. — A cette librairie un seul ouvrage : *l'Art intime et le goût en France (Grammaire de la curiosité)*, par Spire Blondel; magnifique volume in-8° jésus, illustré de 200 vignettes et de 25 planches hors texte (prix : 25 fr.).

Aujourd'hui que chacun, à quelque rang qu'il appartienne, cherche, dans le calme du foyer, à se reposer des fatigues du travail et des efforts consacrés aux nécessités de l'existence, le *chez-soi* a cessé d'être l'habitation monotone et bourgeoise du temps jadis. Dans cette vie assise au coin du feu, renfermée, comme l'a si bien exprimé un de nos brillants écrivains contemporains, la créature humaine a été poussée à vouloir les quatre murs de son *home* agréables, plaisants, amusants aux yeux ; et cet entour et ce décor de son intérieur, elle les a cherchés et trouvés naturellement dans l'objet d'art pur ou dans l'objet d'art industriel, plus accessible à tous.

Grâce au développement général du goût, grâce surtout « à l'éducation de l'œil des gens du XIXe siècle », cette manifestation de luxe intérieur a donné naissance à ce que M. Spire Blondel appelle *l'Art intime*, c'est-à-dire la réunion de ces mille et un objets d'art et de curiosité qui complètent l'ameublement, lui servent de parure, l'éclairent et l'égayent d'une faàon charmante.

Tandis que l'art se multiplie sous toutes les formes, qu'il entre partout, qu'il attire, intéresse et convertit tout le monde, lorsque tant de gens intelligents s'entourent de curiosités de toute sorte, M. Édouard Rouveyre a jugé utile de publier *l'Art intime et le goût en France*, ouvrage destiné à servir de guide à ceux qui, pour se délasser des exigences matérielles de la vie, veulent en jouir par son côté paisible et agréable.

L'auteur, M. Spire Blondel, a complété son travail par une « Grammaire de la curiosité », qui sera un guide sûr et une source de connaissances indispensables aux amateurs et aux gens du monde.

Ce livre est coquettement édité, illustré de planches hors texte et de gravures intéressantes. — Il est à souhaiter qu'il obtienne le même succès que *l'Art dans la maison*, précedemment paru pour les étrennes de 1884.

Librairie P. Ducrocq, Paris. — Un seul volume à signaler à cette librairie : *les Projets de Mlle Marcelle et les Étonnements de M. Robert*. 1 volume in-8° illustré de 110 gravures. Prix : 8 francs. Instruire en amusant n'est pas si facile qu'on le pense, surtout lorsqu'on s'adresse à des enfants. Il faut un art tout particulier pour retenir attentives ces jeunes intelligences et pour graduer l'enseignement, qu'une fable ingénieuse fixe dans leurs mémoires mieux que ne saurait le faire une leçon sérieuse. Ces premières notions, apprises sans qu'on s'en aperçoive, se gravent plus que tout autres dans l'esprit; aussi les faut-il exactes, précises dans leur résumé, préparant en quelque sorte l'initiation plus complète qui se fera dans la suite des études. M. Émile Desbeaux a ce talent très rare de présenter aux enfants, sous une forme charmante, les connaissances scientifiques les plus utiles. Depuis le *Jardin de Mlle Jeanne*, qui a été couronné par l'Académie française, il a publié plusieurs volumes du même genre, une véritable collection dans laquelle *les Projets de Mlle Marcelle et les Étonnements de M. Robert* tiendront une des meilleures places. Dans ce nouveau volume, il est question du microscope, des différents modes d'éclairage, des chronomètres, du baromètre, etc. Cette année encore, le rapporteur de l'Académie a cité l'étude de M. Desbeaux pour sa moralité et son utilité. L'éloge est mérité, et il ne saurait en être fait un meilleur.

Librairies diverses. — L'abondance des publications nous force à réunir sous une même rubrique divers éditeurs qui, pour avoir produit des œuvres intéressantes et utiles, n'ont fait que des ouvrages de moindre importance. — Tout d'abord, parlons de la maison Garnier frères, qui met en vente, après sa belle édition de l'*Histoire de Bayard*, la *Vie du vaillant Bertrand du Guesclin* (1 vol. in-8°; prix, 10 fr.)

La *Vie de du Guesclin* est un pendant presque nécessaire de la vie du Chevalier sans peur et sans reproche. Elle a été composée d'après la grande chronique rimée du trouvère Cuvelier, contemporain du fameux connétable. Cette chronique est ici mise en prose, et le langage rapproché du langage actuel, de manière à n'offrir aucune difficulté au lecteur. Mais le caractère, le mouvement, l'esprit de cette curieuse chronique ont été fidèlement conservés. Elle est l'expression naïve des sentiments populaires. Elle nous montre l'homme tel qu'il était vu, compris, aimé par la foule. La physionomie du célèbre guerrier y ressort dans toute sa vérité un peu rude. Le XIVe siècle y apparaît aussi distinctement que les premières années du XVIe siècle se reflètent sincèrement dans le récit du Loyal Serviteur. M. Louis Moland a, du reste, parfaitement mis en lumière, dans son introduction du nouveau volume, l'intérêt singulier que présente ce monument historique et littéraire.

Mlle Dufaux de la Jonchère, qui s'était chargée de rajeunir la Chronique du Loyal Serviteur, a exécuté le même travail pour la *Vie de Bertrand du Guesclin*, et s'en est tirée avec le plus grand bonheur. Tout en rendant facile la lecture de cet ouvrage, elle a su lui conserver toute la saveur des récits du moyen âge.

Le volume de la *Vie de du Guesclin* est, comme l'*Histoire de Bayard*, orné de gravures hors texte et de nombreuses vignettes dues au crayon de M. Tofani, qui s'est fait une réputation dans l'illustration des ouvrages historiques. M. Tofani a composé pour ce volume toute une série de dessins d'un grand caractère. Nous croyons devoir recommander tout particulièrement cette publication à nos lecteurs. La *Vie de Bertrand du Guesclin*, sous cette forme, est certainement un des plus beaux volumes que l'on puisse offrir à la jeunesse.

Le succès obtenu par la première *Galerie d'Histoire naturelle*, publiée par MM. Garnier frères, a engagé ces éditeurs à nous donner une *Nouvelle Galerie d'Histoire naturelle*, tirée des œuvres de Buffon et de Lacépède. Cette belle publication vient de paraître en un fort volume grand in-8° jésus de plus de 500 pages. La mine inépuisable des œuvres de Buffon a fourni pour la plus grande partie la matière dont est composée cette galerie; les éditeurs ont emprunté à l'illustre naturaliste ses chapitres les plus remarquables et les descriptions des animaux les plus curieux. L'*Histoire des Reptiles*, de Lacépède, a donné les articles sur les Tortues, les Crapauds, les Crocodiles, le Basilic, le Caméléon, le Scinque, le Boa devin, le Naja ou Serpent à lunettes des Indes orientales; on a emprunté à l'*Histoire des Poissons* du même naturaliste les articles sur les Squales, la Murène anguille, le Murénophis hélène, le Pétromyzon lamproie, le Gymnote électrique, l'Ammodyte appât; enfin son *Histoire des Cétacés* a fourni les descriptions de la Baleine franche et du Cachalot macrocéphale.

De nombreuses gravures intercalées dans le texte et 30 planches gravées sur acier et coloriées avec le plus grand soin forment l'illustration de ce beau volume, que nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs.

Un volume d'étrennes, publié par la même maison, qui va faire sensation dans le monde des enfants, est celui qui porte le titre de *Chansons et Rondes enfantines* (prix, 10 fr.). Ce joli recueil contient, en effet, toutes les naïves et réjouissantes bluettes que les générations d'enfants se lèguent l'une à l'autre depuis de longues années, sans se soucier du nom du poète ou du musicien auxquels elles les doivent. — La musique, avec accompagnement de piano, se trouve en regard du texte de chaque chanson ou de chaque ronde. — De nombreuses gravures, d'après les dessins d'artistes distingués : J. Blass, Le Natur, L. Néhlig, etc., ornent la plupart des pages de ce volume. Plusieurs chromolithographies d'après les dessins de Pille, l'artiste au crayon si spirituel et si original, viennent encore l'enrichir.

L'accompagnement de ces attrayantes piécettes a été écrit par Weckerlin; c'est dire que les jeunes musiciens qui voudront s'essayer à accompagner les chants de leurs petits amis feront en même temps de la musique amusante et de bonne musique.

Une élégante reliure de fantaisie achève de faire de ce volume un délicieux spécimen de librairie. Nous le signalons tout particulièrement à l'attention des parents.

Nous ne quitterons pas la librairie Garnier frères sans mentionner les deux beaux volumes qui viennent d'enrichir leur collection déjà si nombreuse des *Chefs-d'œuvre de la littérature française*. Ce sont les *Œuvres poétiques d'André Chénier*, précédées de la vie d'André Chénier, mises en ordre et annotées par M. Louis Moland (2 vol., 15 fr.). Cette édition définitive comprend les études de Sainte-Beuve sur André Chénier, les mélanges littéraires, la correspondance, et une excellente notice bibliographique. Ces deux volumes sont enrichis de remarquables gravures sur acier d'après les dessins de Staal. Ce sont là des étrennes utiles et sérieuses aussi bien pour les vieux bibliophiles que pour les jeunes érudits.

M. Georges Masson ne nous a pas donné, cette année, de volumes aussi considérables que ce volume in-folio de toute beauté qu'il publiait l'an dernier sous le titre *les Mammifères*, et dont nous avons parlé avec tous les éloges dus à sa rare perfection, fond et forme; en revanche, il édite, lui aussi, un délicieux album grand-in-8° où la chromolithographie joue le principal rôle. Ce livre est une innovation absolue en France, il est le premier qui fasse de la vulgarisation scientifique pour les tout jeunes enfants. Le titre est: *Jeux et Jouets du jeune âge*, par Gaston et Albert Tissandier (1 vol., prix: 10 fr.). Les deux auteurs de ce livre, l'écrivain et le dessinateur, ont collaboré étroitement avec une égale ardeur, en songeant aux délicieux petits êtres pour lesquels ils travaillaient. Ils se sont dit que les machines encombrantes et les systèmes spéciaux ne servaient à rien pour donner les premières notions de la science et que les objets valent les appareils pour mettre en évidence les élé-

ments de la physique. Ils ont donc pris les premiers accessoires venus pour faire de la science amusante, et tous les babys roses ouvriront de grands yeux étonnés à chaque page de leur livre, comme à une séance d'escamoteur; ils ont fait dans cet album des démonstrations primitives, charmantes, amusantes, de celles qu'un père fait à son fils; on pourrait presque dire que tout cela est tangible, tant cette petite école prend de relief dans la collaboration souriante de MM. Tissandier.

L'exécution matérielle ne laisse rien à désirer; les gravures sur zinc, répérées en quatre ou cinq tons, sont tirées sur un admirable vélin glacé; les encadrements de page diffèrent tous et forment la paraphrase du texte, qui souvent est imprimé sur des fonds gris ou azurés d'un très heureux effet.

Félicitations à l'éditeur qui, il faut l'espérer, ne s'arrêtera pas à cette première épreuve qui sera goûtée du public.

A signaler encore, chez le même éditeur, dans la *Bibliothèque de la Nature*, un curieux ouvrage très moderne : *l'Électricité dans la maison*, par E. Hospitalier, rédacteur en chef de *l'Électricien*, avec 158 gravures dans le texte. Tout ce qui peut contribuer au confort intérieur, grâce à l'électricité, est mentionné dans cet ouvrage, depuis les sonneries, les téléphones, les moteurs et avertisseurs, l'horlogerie, jusqu'à l'éclairage domestique et aux applications les plus diverses dans le *home*.

La **Librairie Chamerot**, qui a débuté il y a deux ans par une édition très soignée de *Paris sous les obus* (19 septembre 1870-3 mars 1871), par A.-J. Dalsème, illustrée par Ad. Beaune, et par la *Physique du globe* et *Météorologie populaire*, par Alfred de Vaulabelle, publie cette année une nouvelle édition à 20 francs de *la Chanson de l'Enfant*, de Jean Aycard, somptueusement illustrée de gravures sur bois et qui mérite d'être acquise par toutes les mamans de France.

La maison **Furne, Jouvet et Cie** n'a mis au jour qu'un seul volume important pour 1885, c'est *Paris avant l'histoire*, par Elie Berthet, volume éminemment curieux et qui a même son intérêt à côté du *Paris à travers les âges* (1 vol. in-8°; prix : 10 fr.).

Ce travail, absolument neuf, présentait quelques difficultés. M. Élie Berthet a su l'encadrer dans une fable ingénieuse. Il a cherché à reconstituer et à faire revivre un monde inconnu, tout en s'appuyant sur des documents authentiques et des autorités connues. C'est encore ici une œuvre de vulgarisation de la science préhistorique aimable, qui nous montre des Parisiens à l'âge de pierre, la cité lacustre et la fondation de Paris. Ce livre est illustré de gravures sur bois de Bellenger, Chevalier, Léveillé, d'Argent et Puyplat.

La collection des albums de la **Maison Jouvet** s'est augmentée de trois nouveaux titres. Ce sont: *Blanche Rose, le Valeureux Tailleur, la Belle au Bois dormant*. Chacun de ces albums est orné de six chromolithographies tirées hors texte.

Chez **A. Hennuyer**, nous trouvons le *Fleuve d'or*, voyage et aventures par Lucien Biart (1 vol. in-8°; prix: 10 fr.) Le *Fleuve d'or* est un roman à la fois instructif et plein d'intérêt. C'est à travers les vastes territoires, presque déserts, situés entre la sierra Nevada et la Vieille-Californie que Lucien Biart fait mouvoir les intrépides explorateurs qui, après avoir couru mille dangers, finissent par découvrir le Sacramento, ou le fleuve d'or. Sans interrompre les émouvantes péripéties du récit, l'auteur décrit les types variés des tribus indiennes avec lesquelles ses voyageurs se trouvent en contact. Les scènes de mœurs, les paysages sont reproduits avec une magie de style qui en fait de véritables tableaux. Comme dans tous les ouvrages de Lucien Biart, les personnages intéressent parce qu'ils sont bien vivants. Quant à l'action elle-même, l'espace nous manque pour l'analyser, et d'ailleurs nous craindrions, en la racontant, de gâter le plaisir que le talent dramatique de Lucien Biart assure à ses lecteurs.

Ce volume est illustré par F. Lix avec ce pathétique du crayon qui n'appartient qu'à lui.

Chez le même éditeur, *les Aventures de Tom Sawyer* de Marx Twain, traduites avec l'autorisation de l'auteur par W.-L. Hughes, illustrations par Achille Sirouy (1 vol. petit in-4°; prix, 7 fr.) On ne connaît pas suffisamment Twain en France, cet humoriste d'une originalité si puissante, et il est à souhaiter que ce joli volume, qui s'adresse aux grands collégiens, obtienne le succès qu'il mérite.

Il nous reste à parler de la maison **Henrichsen et Ce**, qui semble s'être fait une spécialité de traductions d'ouvrages allemands et d'importation d'art munichois. Nous signalerons deux albums sans texte : *l'Age d'Or*, par Alexandre Zick, composé de douze planches mythologiques très audacieusement nues et cependant très chastes, reproduites dans la manière de la mine de plomb par des procédés spéciaux; l'autre, *les Métamorphoses*, de Henri Lossow, également composé de douze planches superbement montées et reproduites d'après les mêmes procédés. On ne saurait nier que ces manifestations artistiques d'outre-Rhin ne soient très intéressantes et dignes d'être remarquées. M. Lossow en particulier, à qui nous devons déjà le *Triomphe de Cupidon*, possède une science du nu, un moelleux de crayon, une grâce d'exécution très rares. Ces deux albums n'ont rien de provocant et peuvent être mis, à notre avis, sur toutes les tables; ils sont revêtus de cartonnages en forme de boite qui sont, ma foi, fort ingénieux et surtout fort originalement relevés de sujets en camaïeu.

Chez le même éditeur, cataloguons encore :

Contes de Fées pour les Tout Petits. 1 album in-4° orné de douze gravures en couleur et imprimé sur fort carton. Prix: 5 francs.

A B C de l'Art (dessin et coloris). Cet album renferme plus de 300 dessins en noir et en couleur gradués d'après une méthode ingénieuse.

Des planches détachées, prêtes à recevoir le coloris, sont jointes en grand nombre à cet album, qui est en outre garni d'une palette avec toutes ses couleurs, le tout enfermé dans un élégant cartonnage.

Un texte en vers et en prose explique la méthode. Il est d'Ernest d'Hervilly, le poète des *Nichées d'Enfants.*

Les Aventures de Flic et de Floc, conte en vers par **C. de Tarnaiva**. Cet album se compose de huit gravures en couleur; en face de chacune se trouve une reproduction de l'image en relief et en blanc, afin que les enfants puissent la colorier d'après le modèle qu'ils ont sous les yeux.

Chez **Bernardin Béchet et fils**, mentionnons divers petits livres pour la jeunesse : *les Mémoires d'un perroquet,* par L. Hameau ; 1 vol. in-18; *le Gulliver de la jeunesse; le Petit Buffon illustré; un Ménage de poupée;* tous volumes très bien confectionnés et intéressants que nous ne pouvons analyser.

Les éditeurs **Roger et Chernoviz** doivent faire paraître à la fin de l'année un ouvrage considérable sur le *Temple de Salomon,* avec de nombreuses gravures dans le texte et hors texte, dont nous entretiendrons nos lecteurs dans une des prochaines livraisons.

Et maintenant, lecteur, qui nous as suivi patiemment dans le dédale de ces colonnes, ne crains pas d'avouer qu'une telle profusion de livres d'étrennes confond l'imagination, et qu'il était nécessaire d'avoir un guide consciencieux pour franchir ces montagnes de papier imprimé. Choisis si tu l'oses!... Ton cicerone est fourbu, il te tire révérence et te corne sa carte avec les meilleurs souhaits de saison.

Octave Uzanne





— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

L'Affaire du Malpel, par Charles Lomon. Paris. Plon et Cie, 1884, 1 vol. in-18 jésus.—Prix : 3 fr. 50

Le nouveau roman de M. Charles Lomon, bien que très littéraire dans la forme et fort soigné comme style, tient plus du roman d'aventures, surtout du roman judiciaire, que ses précédentes œuvres, *l'Amirale* et *la Régina*. Le drame, assez simple, est bien exposé et amené avec une réelle science de l'effet; l'intérêt ne languit pas un instant. Seule, la manière dont l'infortuné Jacques Morel frappe en aveugle et croit avoir assassiné M. de Challanges nous paraît un peu forcée; le malheureux y met vraiment de la bonne volonté et ferme trop obstinément les yeux, même en admettant son égarement et sa colère. A part ce point obscur, l'histoire est saisissante et pleine d'émotion. M. Charles Lomon nous semble s'être inspiré des procédés de la manière anglaise et des romans judiciaires anglais plutôt que de ceux d'Émile Gaboriau ou des écrivains qui en dérivent.

P'tit chéri, par Paul Lheureux. Histoire parisienne. Paris, Frinzine, Klein et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Sur la couverture du volume je lis cet avis, preuve de succès : « troisième édition ». Évidemment, il est superflu d'analyser un roman qui fait un si rapide chemin dans le monde. A l'heure où cette notice paraîtra, tous les liseurs de romans l'auront lu. Quant à ceux qui n'en lisent pas, ils n'ont pas besoin d'être confirmés dans leur abstention par les quelques lignes sèches dans lesquelles je pourrais condenser cette « histoire parisienne ». Il y a là dedans des agonies de malades, des amours légitimes et autres, de l'argent prêté et rendu, des frères de lait honnêtes, un *p'tit chéri* sympathique, passionné, faible et malheureux, une maîtresse vitriolée, et, pour conclusion, un suicide. Le récit est fait simplement, et a quelque chose de douloureux dont l'intensité s'accroît par degrés et devient navrante. Les romans qui émeuvent se font, soit par la faute des auteurs, soit par celle des lecteurs, de plus en plus rares. *P'tit chéri* est émouvant et mérite ainsi son succès. B.-H. G.

Deux amies, par René Maizeroy. Paris, Victor Havard, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

De toutes les œuvres publiées jusqu'à ce jour par René Maizeroy, celle-ci est assurément la plus complète, la mieux venue, celle qui forme vraiment un tout homogène et compact. L'idée part, vole, suit les capricieux méandres de l'action, mais sans s'égarer jamais, restant jusqu'au bout nette et précise; en même temps le style a énormément gagné en pureté, se débarrassant du procédé trop souvent visible dans les ouvrages précédents, d'une tendance à l'afféterie, à la mignardise exagérée. Ici rien de semblable. Une langue claire, traitant à grands coups de cravache, comme il le mérite, le sujet le plus terriblement scabreux qu'il soit possible à un écrivain d'affronter. La plaie s'étale tout au long, sans pitié, sans faiblesse, sans atténuation mensongère dans ce livre d'une désolante sincérité, et pourtant on le dévore d'un bout à l'autre, sans fatigue, car il attache, il amuse et il intéresse, en dépit de ses tristes héroïnes. Des pages exquises se glissent çà et là, comme si l'auteur lui-même avait eu besoin de temps en temps de se retremper dans quelque chose de pur et de frais, afin de reprendre courage avant de continuer; tantôt il se rafraîchit en pleine nature, noyant dans la rosée du matin ses doigts brûlés de fièvre, tantôt il laisse sa plume décrire délicieusement les joies maternelles et les ivresses permises des époux.

Deux amies, ce titre seul suffit à nous signaler dans quelle maladie honteuse René Maizeroy plonge le fer rouge; la chair des coupables fume et grésille sous sa plume vengeresse. Mais il n'a pas craint d'entrer dans les détails les plus exacts, ayant surtout le souci de faire vrai, de faire vivant. Il s'enfonce, torche en main, au plus épais, au plus sombre des bosquets infâmes de Lesbos, et la lueur inattendue éclaire soudain des groupes coupables, des couples de femmes sans pudeur, qui n'ont pas eu le temps de fuir: c'est le vice dépravé saisi sur le fait et peint avec une réalité parfois troublante. Nous n'en conseillerons certes pas la lecture à tout le monde, car ce livre, bien étudié, bien construit et bien écrit, a

des séductions auxquelles il est difficile de s'arracher, pour ne songer qu'à la philosophie et à la portée morale du roman.

L'Écume de Paris, par ALBERT WOLFF. Paris, Victor Havard, 1885. 1 vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50.

L'étude des crimes, de la misère et de la police à Paris a tenté bien des écrivains, elle en tentera beaucoup encore; mais nous doutons qu'elle trouve jamais un philosophe, un romancier, un penseur capable de faire une œuvre plus complète, plus intéressante, plus émouvante et plus vraie que celle publiée par Albert Wolff sous le titre de *l'Écume de Paris*.

Eugène Sue a écrit *les Mystères de Paris,* mais c'est un roman où la vérité est à chaque instant dénaturée par la fantaisie, où l'invraisemblance domine à chaque page et qui a peut-être, dans la suite, plutôt servi de modèle aux malfaiteurs, que donné une peinture exacte de leurs mœurs. En outre, cela a bien vieilli et les temps ont furieusement changé. Le livre de Maxime du Camp est curieux, mais le parti pris y occupe trop de place, et il a toute la sécheresse, toute l'aridité d'une statistique.

Dans cet ouvrage, qui forme le second volume des *Mémoires d'un Parisien,* rien n'est donné au hasard; tous les faits sont pris sur le vif, à l'instant même où ils se sont passés, avec leur atmosphère spéciale, leur milieu particulier, de telle façon qu'ils en acquièrent une intensité exceptionnelle, une vigueur qui saisit et qui persuade davantage. Une pensée des plus élevées et des plus nobles a guidé l'écrivain dans la composition de ce livre qui, tout entier, comme dans sa préface, est un appel à la justice, une supplique au législateur, une prière de laisser un moment de côté les inutilités du jeu politique pour s'occuper enfin des malheureux. Pour mieux plaider sa cause, Albert Wolff procède par exemples, par tableaux, par drames; non seulement il raconte l'histoire des misérables, l'aventure des bandits, mais il les fait revivre, voyous sinistres, empoisonneurs infâmes, adultères sanglants, monstres épouvantables, gibiers de cour d'assises, de maison centrale ou d'échafaud; il les jette tout sanglants aux pieds du législateur comme autant de pièces à conviction, et réclame pour eux, soit la pitié, soit le châtiment rigoureux, toujours la justice. Ce livre devrait être entre toutes les mains; pas un sénateur, pas un magistrat, pas un député ne devrait l'ignorer. Nous voudrions voir à la Chambre quelque jeune et ardent orateur prendre courageusement la défense de tous ces déshérités, malheureux ou misérables, et, preuves en mains, *l'Écume de Paris* ouverte aux bonnes pages, étouffer un instant les turbulences des mille partis politiques sous le tonnerre grondant de la question sociale. Qu'il lise seulement à la tribune l'admirable préface mise par l'auteur en tête de son livre et nous défions les députés de rester insensibles à la douloureuse éloquence de cette voix que font vibrer l'émotion, le bon sens et la sincérité. Le député qui prendrait une pareille initiative se taillerait là une popularité plus méritée et plus durable que celle que pourrait lui procurer la plus grave question politique: il aurait pour lui les centaines de milliers de voix des malheureux reconnaissants.

En dehors de cette idée dominante qui suffirait à elle seule pour faire la fortune de *l'Écume de Paris,* ce livre est une précieuse mine de documents rares et nouveaux. On y voit les détails ignorés jusqu'à ce jour de l'exécution du fameux docteur La Pommeraye, des révélations bien étranges sur Troppmann et ses derniers moments, puis, sous le titre du *Crime et la Misère,* un terrible voyage dans les bas-fonds de Paris, bien autrement saisissants et exacts que les bouges dont parle Eugène Sue. Là-bas, c'est le roman; ici, c'est la réalité plus sinistre encore que la fiction. *L'Écume de Paris* est un livre d'actualité et un livre de bibliothèque; dans vingt ans, comme aujourd'hui, on le lira avec une curiosité aussi vive et un plaisir aussi grand, car tout vieillit, tout change en ce monde, excepté le crime, le vice et la misère.

G. T.

Nos Séduisantes: celles qui nous mènent, par ANGE BÉNIGNE, 1 vol. in-18 jésus. Paris, 1884. Frinzine, Klein et Cie, éditeurs.

Les journaux dits « boulevardiers » ont pris pour la plupart, à l'imitation du *Gil Blas,* la coutume de servir chaque matin à leur clientèle de lecteurs affairés un récit, une anecdote, un conte en deux cents lignes, une fantaisie qu'ils pussent lire aisément d'un regard de côté, en trempant une mouillette dans l'œuf à la coque de leur déjeuner. Cette classe de lecteurs qui gravite autour de la Bourse est essentiellement ignorante, sceptique et frivole en matière de littérature. Il faut l'amuser et on ne l'amuse qu'en lui parlant de la femme. De là est né dans les lettres un genre peut-être pas tout à fait nouveau, mais renouvelé, issu de l'ancienne chronique dont Mme de Girardin, à la *Presse,* Eugène Guinot, au *Siècle,* Villemot, au *Figaro,* firent la fortune. Beaucoup s'y sont essayés, tous n'y ont pas réussi. De ces fantaisies, bien peu survivent au numéro du journal où elles ont été publiées, quelques-unes retrouvent un regain de curiosité sous la forme du livre. Cette bonne fortune est-elle réservée à *Nos Séduisantes?* Je le souhaite.

E. C.

Le Livre des Joyeusetés, par ARMAND SILVESTRE. 1 vol. in-18 jésus. Paris, 1884, Frinzine, Klein et Cie, éditeurs.

Les formules de l'étonnement doivent être épuisées au sujet du singulier phénomène que présente le double génie de M. Armand Silvestre. Cet écrivain *homo duplex,* poète — vraiment poète et non pas un rimeur — a chanté en ses vers passionnés toute la noblesse, toute la délicatesse et aussi toutes les

ardeurs de l'amour, et, prosateur, il s'est fait parmi les nouvellistes une spécialité de la grivoiserie scatologique.

Tout d'abord on put croire que sa muse, lasse de planer dans les hautes régions de l'idéal, éprouvait de temps à autre le besoin de redescendre sur la terre et le faisait sans trop regarder où elle posait son pied d'ivoire. Le conte gaulois, dans l'œuvre de M. Armand Silvestre, n'était que l'accident. Mais depuis, il semble au contraire que l'accident, c'est le vers, que la petite déesse ne quitte plus la terre, si ce n'est, de loin en loin, pour échapper aux parfums persistants des sentiers suspects où elle promène gaiement les plis de sa tunique: sentiers de banlieue parisienne le lundi, semés de plus de feuilles blanches que de feuilles vertes, de feuilles de papier que de feuilles d'arbres. Les fidèles lecteurs de M. Silvestre retrouveront dans ce volume la même verve comique, la même fantaisie, le même esprit d'invention fécond en situations plaisantes qui ont fait la fortune de ses aînés et dans les trente nouvelles joyeuses dont il se compose des fantoches qui sont pour eux de vieilles connaissances en compagnie de fantoches nouvellement recrutés; les Thomas, les Vents des Roussins, les Le Kelpudubec, les La Roche Pétière, les Legras de Moncé, les Legentil-Fessier, les Beaudéduit, les Pécornard, les Karkan de Kussec, les Levant de la Pétardière, les Pécourtois, les Montcul, les Culdesac, les Rotenfluth, les Laripète, les Venteclair, les Venteloup, les Humevessière, les Boutteselle, les Engrumelles, les Baudrille, les Sainte-Bonde, les P. Luc Cornard, les Sacapet, etc., etc., etc.

E. C.

Micheline, par Hector Malot. 1 vol. in 18. Paris, 1884, G. Charpentier, éditeur.

M. Hector Malot est passé maître dans l'art de découvrir les situations douloureuses que la loi inflexible impose aux amours illicites. « Il y a dix ans, une jeune femme mariée a commis une faute; l'homme qu'elle aimait était marié aussi. De leur amour est née une fille — Micheline — dont la naissance a été cachée et qui a été déclarée à l'état civil comme n'ayant ni père ni mère. Trois mois après la naissance de cette enfant la mère a été rappelée auprès de son mari à l'étranger; et l'enfant a été placée dans des conditions telles que l'amant put la trouver, la recueillir et l'introduire dans sa famille. Un an après, il est mort dans un accident, et sa femme a continué d'élever l'enfant, à laquelle elle s'est si bien attachée qu'elle s'est fait attribuer sa tutelle officieuse de façon à pouvoir l'adopter. Après dix années passées à l'étranger, la mère, devenue veuve, est rentrée en France, et elle veut reprendre sa fille. » Quel est son droit au point de vue légal? Elle n'en a aucun. Notre loi n'admet pas qu'une femme mariée ait des enfants dont son mari ne soit pas le père; si cela arrive, la loi ne connaît pas ces enfants, qui n'existent pas pour elle; ces enfants ne peuvent pas rechercher leur mère; cette mère ne peut pas reconnaître ces enfants. L'article du Code est formel à ce sujet: « Cette reconnaissance ne pourra avoir lieu au profit des enfants nés d'un commerce incestueux ou adultérin. Telle est la situation que M. Hector Malot expose dans la première partie du roman. La seconde en développe les conséquences. La mère impuissante est réduite, pour se rapprocher de sa fille et veiller sur son éducation, qui est conduite en dépit du sens commun, par la mère adoptive, à se faire admettre auprès d'elle comme institutrice. La lutte intime qui s'établit entre les deux mères, l'une désarmée, l'une armée de toutes pièces, autour du cœur de l'enfant qu'elles adorent également, est pleine de péripéties émouvantes, de scènes poignantes, que M. Malot conduit avec une habileté consommée. Les derniers mots du roman sont: « Maman! — Ma fille! » Je ne sais plus quel vieux magistrat occupait les loisirs de sa retraite à traduire le Code en vers français déplorables, M. Malot fait mieux, il le met en romans excellents.

E. C.

Reine Soleil. — Une fille de la glèbe, par Harry Alis, 1 vol. in-18. Paris, 1884, P. Ollendorff, éditeur.

Nier le talent de M. Harry Alis serait parfaitement injuste, son talent de détail, au moins, et son talent d'écrivain. Il aspire visiblement à faire œuvre littéraire et y réussit; mais œuvre d'art, non pas. Reine, la Bâlette, est une fille de la glèbe, en effet, venue de la montagne à Paris pour y être servante, amoureuse de son maître, qui ne s'arrête à la regarder que pour sourire de ses ridicules. Cette créature mal fagotée, taillée à coups de serpe, sachant tout juste lire et écrire, honnête fille, devient, par suite de cet amour méconnu, Reine Soleil, la courtisane impassible, merveilleusement belle, lettrée jusqu'à teinter ses bas d'un soupçon d'azur, fabuleusement riche; et finalement, au terme de sa rencontre avec l'homme qu'elle n'a cessé d'aimer, elle « se prend à regretter vaguement cette nuit perdue qui ne rapporte rien ». Ce roman, sans viser au naturalisme, n'a point non plus l'allure du roman d'imagination; il veut être vrai et cependant ne se défend pas suffisamment des invraisemblances; il est court et pourtant semé d'épisodes absolument indifférents à l'action. Ces hors-d'œuvre ne sont pas d'ailleurs les parties du livre les moins bien traitées; telle est notamment l'histoire tragique de Terrier Catherin, le père de la Bâlette, L'auteur y fait preuve d'une force d'observation et d'exécution également remarquables. Que manque-t-il à ce roman pour être une œuvre d'art? Une qualité essentielle: l'équilibre des parties, l'ordonnance d'une composition pondérée. *Reine Soleil*, malgré ce défaut, mérite d'être mis en bonne place dans une bibliothèque de romans, sur le rayon où *Germinie Lacerteux*, de Goncourt, occupe le premier rang et que nous appellerons le rayon des romans ancillaires.

E. C.

Le Saucisson à pattes : *I. Fil-à-Beurre. II. Le plan de Cardeuc*, par Eugène Chavette. Roman en 2 vol. in-8° de 414 pages chacun. Paris. 1884, Marpon et Flammarion.

Raccrocher le passant par une toilette tapageuse, solliciter son attention par le tire-l'œil d'une couverture enluminée de vives couleurs qui l'amènent à la devanture du libraire, intriguer sa curiosité pour en faire un lecteur au moyen d'un titre à sensation, tantôt plein de promesses trop claires, tantôt habilement énigmatique, est un procédé imité de mœurs qui ne sont pas essentiellement austères ni littéraires. Il faut qu'il soit bon au point de vue commercial, car, inventé ou tout au moins très perfectionné jadis par le gros Dentu qui lui dut sa fortune, il est toujours exploité par les fournisseurs de roman-feuilleton. Parfois cependant il semble qu'ils passent la mesure et véritablement abusent de la licence qu'ils se sont donnée d'être obscurs; nous craignons que ce ne soit le cas pour le dernier roman de M. Eugène Chavette, et que ce titre : *le Saucisson à pattes* ne soit fait dans sa basse vulgarité pour éloigner plus de lecteurs qu'il n'en attirera. Nous avouons, quant à nous, que nous l'avons vu longtemps sur notre table sans avoir le courage de l'ouvrir. Cette répugnance vaincue, il se trouve que ce terrible *Saucisson à pattes* ne justifie en quoi que ce soit nos appréhensions. Saucisson à pattes n'est que le sobriquet d'un des innombrables personnages qui se meuvent dans ce récit très vivant, mouvementé, spirituel, pas du tout terrible au fond, très gai, très bon enfant; d'une ou deux de ces bandes de chauffeurs qui épouvantèrent la France aux environs de l'année 1800. Nous laissons au lecteur, qui a charge de loisirs, le soin de compter les coups de feu, les escalades, les poursuites et les fuites à travers les souterrains, les blessés et les morts, les amours et les exploits du Beau-François et de Fil-à-Beurre. Il s'y amusera.

Le Roi des Braves, roman parisien, par J. de Gastyne, 1 vol. in-18 de 354 pages. Paris, 1884, Frinzine, Klein et Cie, éditeurs.

Je ne sais pas s'il reste aux enfants que l'on soumet sévèrement aujourd'hui au régime littéraire de la science amusante ou des récréations scientifiques assez d'imagination pour s'intéresser encore aux aventures du bon Fridolin et du méchant Thierri, qui firent jadis palpiter d'une terreur délicieuse tant de jeunes cœurs; mais si ce genre de littérature ne se fabrique plus à l'usage des jeunes Français, il se perpétue à destination des loges de concierges et des alcôves de filles aux heures inoccupées. Ce volume a 354 pages. A la première, un « homme du meilleur monde » jette son neveu dans la Seine par la portière d'un wagon, en passant à minuit sur le pont d'Asnières; à la seconde il étrangle son frère ; il l'empoisonne à la troisième; commet quelques faux à la quatrième; un vol à la cinquième; on apprend, à la sixième, qu'il a déjà tué un homme quelque part. — Il est d'ailleurs de vieille noblesse bretonne — C'est le méchant Thierri déguisé en comte de Kermor. — Puis il passe la main à Mme la comtesse qui tire un coup de revolver sur un jeune étudiant, le bon Fridolin, dont elle fréquente la chambre d'étudiant, sans être sa maîtresse. Le coup n'ayant pas réussi, le gentilomme reprendra la partie, assommera ledit étudiant d'un coup de casse-tête et le gratifiera d'un coup de poignard. La seconde moitié du volume conduit le méchant Thierri jusqu'à la cellule des condamnés à mort à la Roquette où il s'empoisonne avec Mme la comtesse dans la nuit même qui doit précéder l'exécution. Elle a donné, à cet effet, 20,000 francs au geolier : « Laissez-nous seuls un instant », dit-elle. Le digne geôlier l'introduit et s'éloigne en murmurant *avec un gros rire :* « Si c'est pour ce que je suppose, m'est avis que l'entrain manquera. » Le crime est enfin puni. Pour récompenser la vertu, l'auteur marie le bon Fridolin, amoureux fou de la comtesse qui a voulu l'assassiner et devenu à son tour comte de Kermor, à une petite fille avec qui il a été élevé et qu'il croyait sa sœur la veille encore. — Il y a dans ce roman assez d'horreurs, d'invraisemblances et d'absurdités volontairement accumulées pour qu'il obtienne un grand succès auprès du public illettré, mais avide d'émotions basses. E. C.

Guillemette, par Zari. 1 vol. In-18. Paris, Dentu, éditeur. — Prix : 3 francs.

Par ce temps de livres à clefs et de romans pimentés, qui ont la prétention — souvent discutable — d'être des études de nos mœurs actuelles, on éprouve un grand charme à se reposer dans la lecture d'un ouvrage simple, attachant, d'une vérité naïve et à la fois bien observée. On respire, en effet, comme une atmosphère purifiée, qui rafraîchit le sang et les idées, dans l'œuvre que vient de publier la maison Dentu sous le titre de *Guillemette* et la signature de Zari — pseudonyme sous lequel on devine une femme de cœur et d'esprit. Après avoir lu ce vrai « livre de bonne foi », comme dit Montaigne, on ne saurait être surpris qu'il se présente au public, dès la première page, sous le haut parrainage de MM. Egger et Henri de Bornier. Il mérite d'être recommandé à ceux qui persistent encore à chercher dans le roman une distraction honnête, un plaisir exempt d'excitations malsaines.

L'action — adroitement conduite — se déroule en un coin de la basse Bourgogne, dans un milieu de braves gens, entre une jeune fille prête à tous les sacrifices, un châtelain farouche et un amoureux dont la passion et l'héroïsme finissent par triompher en dépit d'une cruelle infirmité physique.

Pour donner une idée des nobles sentiments que l'auteur a su répandre dans sa première œuvre, nous nous contenterons de citer le passage suivant :

« Ceux qui veulent nous faire croire que le mot Patrie n'a plus d'écho dans les cœurs, que c'est une idée vieillie qui a fait son temps, où étaient-ils donc pendant notre guerre ? S'ils avaient été là, ils auraient

vu ces mères qui, depuis vingt ans, berçaient, caressaient, soignaient, élevaient leurs enfants adorés; ils les auraient vues préparant tout pour le départ, pour ce départ qui les envoyait au-devant de la mort. Ils auraient vu ces jeunes gens, abandonnant leurs travaux, leurs foyers, quittant parents, amis, laissant la vie douce et les rêves d'avenir pour la vie dure dans le froid, dans la neige, sous le feu de l'ennemi. Ils les auraient vus frappés à mort, s'éteignant sans une plainte. Pour qui tous ces sacrifices, toutes ces souffrances inouïes, acceptées de part et d'autre avec tant d'énergie?

« Pour la patrie! »

Plusieurs pages, pleines de mouvement et de pittoresque, forment de vrais tableaux et il nous semble qu'il y a là des situations tout indiquées pour la scène et qu'il suffirait d'une mise au point faite par un habile dramaturge pour les transporter avec succès au théâtre.

C. R.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Les romans deviennent si envahissants, la production est si considérable, que notre alambic littéraire n'y saurait suffire; nous signalerons donc simplement les œuvres suivantes dans le format in-18 à 3 fr. 50.

Les deux Amours de Thérèse, par Jules Mary. 1 vol. Dentu.

Louisette, par A. Noirot. 1 vol. Dentu.

Les 50,000 francs de Rosalie, par Jean Destrem. 1 vol. Dentu.

Fleur de Corse, par Charles Mérouvel. 1 vol. Dentu.

Les Amours d'une Horizontale, par Léopold Stappleaux; chez Dentu.

Le Galop général, par Pierre Véron; chez Dentu.

Le Mari de la Diva, par F. du Boisgobey; chez Dentu.

Le Roman d'un coulissier, par Alfred de Sauvinière; chez Ollendorff.

Le Baron Vampire, par Guy de Charnacé; chez Dentu.

La Ceinture de Clotilde, par Chincholle; chez Marpon et Flammarion.

Service de nuit, par Albert Cein; chez Ollendorff.

Les Ormes, par Henry Gréville; chez Plon.

Le Talion, par Eugène Giraud; chez Ollendorff.

Le Falot, par Armand Sylvestre; chez L. Boulanger.

Mes Moulins, par Émile Bergerat; chez L. Boulanger.

Les Lendemains du bonheur, par Albert Le Roy; chez Frinzine et Klein.

Coupables, par Emile Jouau; chez Ollendorff.

Mésalliance, par Fernand Parabère; chez Ollendorff.

Fleur de pommier, par Gaston d'Hailly; chez Marpon et Flammarion.

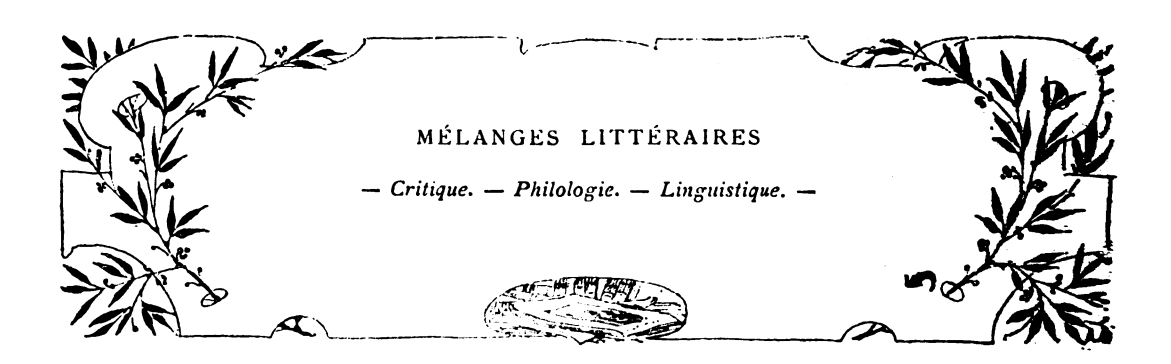
Péchés capitaux, par Jeanne Thilda; chez Marpon.

Une Séparation, par Georges de Puybrune; chez Charpentier.

Populot, par J. Gresland. Paris, Aug. Ghio, 1884; une brochure in-18 jésus. Prix : 1 franc. — Une brochure socialiste historique.

Les mauvais Jours, par François Vilars. Paris, Plon et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Milord et Milady, par Brada. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.



MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Un philosophe amateur. Essai biographique sur Léon Dumont (1837-1877) avec des *Extraits de la correspondance*, par Alexandre Buchner. 1 vol. in-18 de 183 pages. Paris, 1884. Félix Alcan. — Prix: 2 francs.

Le lecteur que l'aspect d'un mot sévère fait reculer volontiers aurait tort de s'arrêter à l'étiquette de ce livre, car il a tout l'attrait d'une « Scène de la vie de province » à la façon de Balzac. Ce n'est pas cependant que Léon Dumont ne fût un homme parfaitement sérieux, de grande valeur intellectuelle, voire même un véritable philosophe. Je reprocherais plutôt à son biographe d'avoir attaché définitivement au nom de Léon Dumont l'épithète de « philosophe amateur » que la morgue universitaire attribue volontiers à tout penseur qui n'a point traversé la rue d'Ulm. Dans sa trop courte vie — car il est mort à quarante ans, — Dumont fut poursuivi par une fatalité mauvaise que beaucoup seraient tentés d'envier. Esprit naturellement indépendant, il trouva dans son berceau cette autre indépendance que

donne une honnête fortune et qui favorise singulièrement celle de l'esprit. Ces dons si précieux en apparence, et dont en effet il tira grand parti pour sa propre culture, firent socialement le vide autour de lui ; la bourgeoisie de sa ville natale n'était pas fort éloignée de considérer comme aliéné ce jeune homme riche qui préférait la société d'Aristote et de Descartes, de Bacon et de Kant au plaisir de conduire le cotillon dans les salons de Valenciennes. On songea à le faire exorciser quand il fit sa profession de foi de « philosophe réaliste ». Cependant cela même, qui le faisait mettre à l'index parmi ses compatriotes de la vieille cité industrielle, le recommandait, ici, à Paris, à l'attention de quelques esprits d'élite. Sa correspondance avec son ami et collaborateur, aujourd'hui son biographe, M. A. Büchner, un frère de l'auteur de *Force et Matière*, contient le récit piquant de ses étapes littéraires à travers la publicité parisienne. L'histoire de ses essais de collaboration à la *Revue germanique* et à la *Revue des Deux Mondes* est un des chapitres les plus vifs, les plus amusants (pour la galerie) de la gazette anecdotique des lettres de ce temps. Néanmoins sa grande connaissance de la littérature et des arts de l'Allemagne finit par lui ouvrir cette dernière revue et par suite la « Bibliothèque scientifique internationale » où il a publié une œuvre philosophique vraiment originale : « la Théorie scientifique de la sensibilité » succédant à des travaux moins personnels. « Des causes du rire. — Le sentiment du gracieux ; Hæckel et la théorie de l'évolution. » Bien qu'il ait dirigé ses premiers efforts dans l'ordre des questions d'esthétique, ce n'est pas dans cette direction que nous le trouvons très affranchi des routines antérieures. Mais si une mort prématurée n'avait enlevé Léon Dumont trop tôt, nous sommes convaincu que son livre sur l'*Esthétique*, resté à l'état de projet, eût témoigné des mêmes progrès qu'il avait accomplis sur lui-même dans les autres voies de l'intelligence. — Nous devons féliciter M. A. Büchner d'avoir conservé très exactement la mesure convenable dans l'éloge qu'il fait de son ami, mais il a feint une discrétion bien superflue en désignant seulement par des initiales quelques noms qui se rencontrent dans les lettres de Léon Dumont, comme ceux de MM. Buloz, Nefftzer et Edmond About. F. C.

Les Étapes d'un naturaliste. Impressions et critiques, par ALBERT SAVINE. 1 vol. in-18 jésus de 304 pages. Paris, 1884. E. Giraud, éditeur.

Pour une œuvre de début, — car nous négligeons de compter une traduction de poème espagnol — le livre est vraiment de vive allure et nous promet une critique, sinon mieux encore. Ce n'est pourtant qu'un recueil d'articles publiés je ne sais où, dans les revues de « jeunes » sans doute, ou dans quelque périodique du pays de l'olive, et les félibres y comptent bien des pages en leur honneur, ainsi que le felibrige, qui depuis quelque temps mène vraiment grand bruit de son tambourin dans la république littéraire. Mais M. Albert Savine, après avoir, en bon fils, payé sa dette à la Provence, a eu le bon esprit d'en franchir les limites, de battre l'estrade à travers les lettres espagnoles et d'en rapporter de curieuses révélations sur un monde que notre ignorance nous tient obstinément fermé. Là est en réalité le meilleur du livre, et ce meilleur est excellent. Par où ce volume se rattache-t-il à l'école naturaliste ? En vérité, le lien est bien peu apparent. Çà et là, on trouve bien quelques traces d'admiration pour M. Zola; mais l'auteur n'a pas de moindres sympathies pour MM. de Goncourt, Daudet, Theuriet; il fait même à ces derniers la place plus large qu'au premier dans son œuvre. Il importe peu. Prenons ce titre pour ce qu'il veut être, pour une déclaration de principes. En un point au moins, M. Albert Savine se sépare-t-il de l'esthétique positiviste, car il est très nettement catholique et loin de s'en cacher — comme sans davantage s'en vanter — il le laisse voir en ses jugements avec une probité morale qui ajoute encore à l'originalité de son talent.

F. C.

Discours du souverain pontife Léon XIII *aux fidèles de Rome et du monde catholique depuis son élection dans le Vatican,* recueillis et publiés pour la première fois par le R. P. DON PASQUALE DE FRANCISCIS. Traduction française authentique. Années 1878-1883 avec table des matières- 1 vol. in-8° de XXVII-426 pages. Paris, 1884. Librairie Plon.

Le Livre n'étant pas un lieu de controverse religieuse, nous n'avons pas l'impertinente prétention de porter un jugement sur les cent et un discours prononcés par le Saint-Père, depuis le jour de son couronnement, le 3 mars 1878, jusqu'au terme de l'année 1883. C'est aux réunions du Sacré Collège et dans les nombreuses audiences accordées soit à des pèlerins venus de tous les points du globe, soit à des députations de villes, de sociétés pieuses, de sociétés littéraires et savantes, ou à des religieux, à des officiers ou bien encore à l'occasion de quelques préconisations d'évêques, de conversions, de canonisations de bienheureux, que le R. P. Don Pasquale de Franciscis a recueilli par la sténographie les paroles du souverain pontife. Chacun de ces discours, qui sont classés chronologiquement, est précédé d'un argument résumant l'adresse, objet de la réponse papale, et les documents historiques nécessaires ; cependant les adresses qui ont une importance supérieure et celles qui regardent la France sont insérées textuellement. On comprend que dans les circonstances où elles se sont produites ces allocutions n'aient que très rarement le caractère militant ; elles sont, à peu d'exceptions près, traversées, de la première à la cent unième, par un grand souffle de dignité, de noblesse, mais aussi de tendresse paternelle et de conciliation. Le pape Léon XIII cependant ne capitule pas avec l'incrédulité et a de rudes paroles pour la mémoire de Voltaire à la date du centenaire. Une table analytique très détaillée per-

met de connaître et de consulter rapidement les matières traitées et la pensée du souverain pontife telle que nous l'apporte cette très élégante traduction. F. C.

Petites comédies rares et curieuses du XVIIe siècle avec notes et notices, par VICTOR FOURNEL; 2 vol. pet. in-8°. Paris, Quantin.

A M. Victor Fournel nous devons déjà un recueil excellent des *Contemporains de Molière*, — excellent à cause des notices et des notes qui l'accompagnent, et qui, souvent, présentent autant et plus d'intérêt que les textes publiés; il met le comble à ses bienfaits en nous offrant aujourd'hui une collection très curieusement formée, de *Petites comédies rares et curieuses, en prose ou en vers, du* XVIIe *siècle*. — « Le présent recueil, nous dit-il, s'adresse aux amateurs, aux bibliophiles, aux érudits; il leur donnera des pièces que, pour la plupart, il n'est pas facile de trouver, intéressant l'histoire des mœurs et l'histoire des lettres, scrupuleusement reproduites dans leur texte original, avec l'orthographe du temps. »

Par ce simple exposé, qui touchera les érudits s'il n'atteint pas les bibliophiles amateurs d'éditions originales, M. V. Fournel dit assez, et nous ne saurions assez le redire, que tous ceux qui, parmi les érudits, s'occupent du XVIIe siècle au point de vue du théâtre ou des mœurs, ne peuvent se passer de ces deux curieux volumes, si élégamment publiés par la librairie Quantin.

Les comédies réunies par M. V. Fournel sont au nombre de douze; en voici les titres, que nous croyons utile de relever avec le nom des auteurs, pour bien convaincre le public lettré auquel est destiné ce recueil, qu'il serait presque impossible, à moins de frais excessifs, de s'en procurer les éditions originales: *le Jugement de Job et d'Uranie*, par Bertaut; — *la Comédie de la Comédie*, par Dorimon; — *la Critique du Tartuffe*, anonyme; — *le Comédien poète*, par Antoine Montfleury; — *Crispin Bel-Esprit*, par La Tuilerie; — *Les Bouts-rimez*, par de Saint-Glas; — *les Mots à la mode*, par Boursault (1er vol.); — *l'Avocat sans pratique*, par Rosimond; — *les Plaintes du Palais*, par Jacques Denis; — *la Rue Saint-Denis*, par Champmeslé; — *les Fontanges*, par Charles Perrault; — *le Bateau de Bouille*, par Jobé.

Les *Notices* de M. V. Fournel, sans être aussi étendues que celles des *Contemporains de Molière*, et ses *notes*, sans être aussi fréquentes que dans le même recueil, se recommandent par une érudition toujours aussi sûre que variée. Elles ajoutent un grand prix à des textes qui, dans les éditions originales, ne seraient que difficilement compris, soit parce que le sujet, alors d'actualité, n'est plus bien connu aujourd'hui, soit parce que certains détails plus ou moins piquants échapperaient à quiconque n'a pas fait d'études spéciales sur le XVIIe siècle, époque si familière à M. V. Fournel.

Les grands Écrivains de la France, *nouvelles éditions* sous la direction de M. AD. REGNIER. — *Mémoires de* SAINT-SIMON, t. IV, publiés par M. de BOISLISLE; *Œuvres de* LA FONTAINE, t. II, publiées par M. HENRI REGNIER. — Paris, Hachette.

L'honnête et savant homme qui dirigeait l'admirable publication des Grands Écrivains de la France n'est plus; la mort est venue le surprendre, alors que, malgré son âge avancé, sa robuste santé permettait d'espérer qu'il continuerait quelques années encore à diriger cette œuvre immense: c'est avec un sentiment profond d'admiration et de regret que nous lui rendons ici un dernier hommage.

Espérons que son fils, formé à son école, héritier de sa pensée et de son savoir, saura mener à bien, et dans le même esprit, une entreprise qui fait tant d'honneur à celui qui la dirige, au libraire qui la publie, et qui rend aux lettres françaises d'inappréciables services.

Que dirons-nous des deux volumes qui viennent de paraître, qui ne soit connu de nos lecteurs? Ce que nous avons dit du premier volume de La Fontaine, nous aurions à le répéter pour le second.

Quant au Saint-Simon, M. de Boislisle ne s'est pas borné à joindre au texte les notes d'une érudition si sûre qui ajoutent tant à l'intérêt des *mémoires*; dans un *appendice* qui contient près de deux cents pages en petit texte, il nous offre, sur *les Conseils sous Louis XIV*, une étude historique qui sera continuée au tome V, et un grand nombre d'autres pièces ou document trop étendus pour trouver place dans les notes. — Quand on lit le savant commentaire de M. de Boislisle, on est effrayé de tant de travail et de tant d'érudition, — plus encore de sa propre ignorance; mais on craint surtout que la lenteur nécessaire de la publication ne permette guère à notre génération de voir l'achèvement d'une œuvre de si longue haleine. Évidemment la publication de M. de Boislisle n'a pas été commencée avant que son manuscrit fût à peu près complet; ne pourrait-on faire, comme on dit, les morceaux doubles? CH.-L- L.

De Malherbe à Bossuet, études littéraires et morales sur le XVIIe siècle, par VICTOR FOURNEL, 1 vol. in-18. Paris, F. Didot.

M. Victor Fournel a eu l'heureuse idée de réunir en un volume des études isolément publiées dans divers recueils, et, notamment dans *le Livre*, dont les lecteurs se rappelleront certainement le chapitre consacré à *Molière et l'érudition contemporaine*. — Dans un autre chapitre, d'une certaine étendue aussi, l'auteur revient à Molière, à son culte, à ses reliques.

Les autres chapitres nous entretiennent des « deux régents du Parnasse, Malherbe et Boileau »; de Voiture et de Balzac; du cardinal de Retz; de Port-Royal et de son historien: de La Bruyère et autres moralistes français; de Mme Deshoulières et de sa bergerie. Puis, nous passons aux orateurs sacrés à la cour de Louis XIV, et, particulièrement à Bossuet,

que l'auteur nous présente d'abord à la cour avant de l'étudier comme prédicateur.

M. Victor Fournel, dans ces études, doit être considéré comme un consciencieux érudit ; il a certes autant, mais il montre moins de savoir qu'Édouard Fournier ; il ne fait pas ce qu'on pourrait appeler l'érudition de détail ; il est moins abondant, mais plus nourri, et ce qu'il sait, il le sait bien, il le sait de première main et par lui-même; il le dit, comme Fournier, d'une manière vive, animée, souvent spirituelle. S'il n'accepte pas une opinion, il ne reprendra pas toujours, pour les combattre tour à tour, toutes les raisons de son adversaire; il niera peut-être en bloc sa conclusion; mais il ne risquera pas de substituer à des faits, qu'il les juge vrais ou faux, des hypothèses que la nature de son esprit exact et précis ne saurait admettre chez les autres. On peut donc lire, avec la pleine confiance de n'y trouver que de très sérieux documents, les études de M. Victor Fournel, dont la forme est toujours intéressante, toujours littéraire, toujours soutenue par un fonds d'excellente et heureuse erudition.

Paris Patraque, par ALEXANDRE HEPP. 1 vol. in-18. Paris. Dentu, 3 fr. 50.

Parmi les jeunes écrivains qui ont su se faire un nom brillant dans la presse militante, M. Alexandre Hepp vient au premier rang. Ses premiers Paris du *Gaulois*, ses critiques du *Voltaire*, ses *Causeries* du *Matin* montrent une personnalité bien caractérisée, dont la crânerie, la droiture, l'entrain et l'élégance forment les principales facettes. Le style de M. Alexandre Hepp est adorablement français; on dirait d'un jeune mousquetaire de lettres qui se lance intrépidement en avant au milieu de l'effroyable déroute moderne, criant noblement les mots d'honneur, de patrie, invoquant le bon sens et la fierté gauloise et ne désespérant jamais dans l'énonciation de ses *Sursum corda*.

Paris Patraque est un des premiers livres de ce brave esprit, que nous retrouverons, il faut l'espérer, dorénavant bien souvent sur notre route. Dans cet ouvrage, Alexandre Hepp passe en revue toutes les névroses sociales, tous les sujets du docteur Charcot, tous ces pantins de la vie parisienne mus par des paquets de nerfs et dont la dislocation est si curieuse à étudier. A lire quelques-uns de ces titres de chapitre on devine aussitôt la nature du volume. Nous voyons défiler les hystériques, les bas-bleus, les divans de bois, les dieux du trottoir, le bréviaire Guyot, la folie A. G. D. G., les frissons de boudinés, les morphinomanes, les nerfs de la sociale, que sais-je encore ?

Dans l'inspection de ces divers névrosés le docteur Hepp apporte un soin minutieux et une belle humeur extrême. Il sait délicieusement ausculter, et ses ordonnances ne sentent pas la drogue, je vous en réponds. Je voudrais m'étendre davantage sur ce livre très original. Je préfère donner rendez-vous à l'auteur à son prochain volume. U.



Le Clavier d'or (1875-1884), par FRÉDÉRIC BATAILLE. Avec une lettre-préface et une pièce de vers de Joséphin Soulary et une lettre de Victor Hugo. Paris, A. Lemerre, 1884. 1 vol. in-18.

Ce sonneur de sonnets sait son métier. Il nous est présenté par le maître-ouvrier Joséphin Soulary, qui lui prédit toutes les épreuves et toutes les amertumes qui sont le partage des vrais poètes, y compris, quand il sera vieux, une place à l'Académie. En attendant, M. Frédéric Bataille fait de beaux vers et de bons sonnets, et il a ainsi de quoi se consoler et de quoi attendre. On aura plaisir à lire :

Les Chênes

Les chênes vigoureux plantés au haut des cimes,
Étendent leurs bras forts au-dessus des chemins,
Où passent les espoirs et les regrets humains,
Entre les cieux profonds et les profonds abîmes.

Redressés sous l'effort des aquilons divins,
Leurs fronts majestueux ont des gestes sublimes,
Et leurs pieds, qu'ont rongés mille ans les vers infimes,
Vont aspirer la sève éternelle aux ravins.

Leur frondaison abrite un monde d'harmonies,
Et, pareille à la lyre énorme des génies,
Vibre en puissants accords dans les airs radieux.

O chênes, vieux géants des forêts vénérables,
La foudre et le temps seuls vous savent vulnérables,
Et votre mort ressemble à la chute des dieux !

Ce morceau me semble donner une idée assez juste du talent incontestable de ce poète, qui ne nous apporte rien de bien neuf comme inspiration ni comme expression, mais dont l'idéal est noble, la forme pleine et correcte, et dont l'instrument, pour être quelque peu monotone, n'en est pas moins sonore et a l'émission des vibrations de l'être intime par qui et pour qui travaille le poète.

Le volume est joli et coquettement imprimé, avec filets rouges et ornements à fond noir, tout à fait dignes de ce qui sort le plus souvent de cette succursale du Parnasse dont le gérant est Alphonse Lemerre.

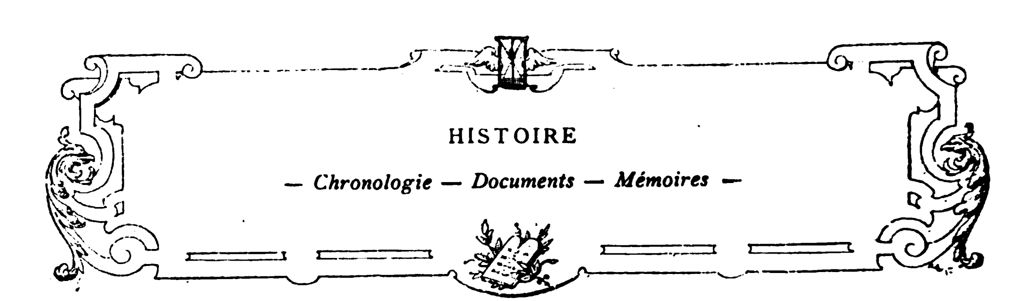
B.-H. G.



La Légende du Parnasse contemporain, par Catulle Mendès. Bruxelles, Auguste Brancart, 1884, 1 vol. in-18.

Ce volume contient les quatre conférences prononcées naguère par M. Catulle Mendès sur les origines et le développement de ce groupe de poètes qu'on a appelés les *Parnassiens*. Dans un court avant-propos, l'auteur explique que ces conférences, lues par lui devant le public, n'en ont pas moins été improvisées. Il les dictait dans la journée avant de les lire le soir, et il s'est fait scrupule d'y rien changer. Il en résulte un livre intéressant, spirituel, comme tout ce qu'écrit M. Mendès, et qui a, en outre, la valeur d'une pièce historique, d'un document, comme on dit. On le consultera pour l'histoire littéraire de notre époque, et, en attendant, on prend plaisir à le lire pour les anecdotes aimables et piquantes qu'il contient, pour les noms sympathiques et vénérés des poètes qu'il passe en revue, pour les beaux et jolis vers qu'il cite d'eux, diamants sertis dans un riche métal de prose, et aussi pour la finesse, l'urbanité, la grâce et le talent que l'auteur déploie en parlant de lui-même, de ses maîtres et de ses amis.

B.-H. G.



Histoire du gouvernement de la Défense nationale en province (*4 septembre 1870-8 février 1871*), par F.-F. Steenackers, ancien député, ancien directeur général des télégraphes et des postes, et F. Le Goff, ancien secrétaire général des télégraphes et des postes. Tome deuxième. Un volume in-18 de 342 pages. Paris, 1884. Bibliothèque Charpentier.

Ce deuxième volume de l'histoire du gouvernement de la Défense nationale reprend le récit des faits à la date du 7 octobre et le conduit jusqu'au 3 novembre 1870, c'est-à-dire du départ de Gambetta pour la province au plébiscite de Paris. En douze chapitres, nous parcourons à la suite des auteurs autant d'étapes de la voie douloureuse; nous assistons au grand mouvement d'opinion que créa l'arrivée du dictateur à Tours; aux efforts de l'administration de la guerre du 10 au 31 octobre; aux conflits de la politique intérieure dans les départements, à Marseille notamment, à l'action des partis; aux combats sous Orléans, à l'héroïsme de Châteaudun, à la trahison de Bazaine et à la capitulation de Metz qui n'occupe pas moins de cinq chapitres, les plus poignants de ce volume qui se termine enfin par le spectacle de l'insurrection révolutionnaire dans le Midi et de l'attitude prise par Gambetta dans les deux questions de l'armistice et du plébiscite. Les mérites essentiels du travail de MM. Steenackers et Le Goff sont la clarté de leur exposition, l'abondance des documents cités, une application méritoire à se montrer impartiaux, mais qui ne suffit pas encore cependant à les défendre de s'emporter en de puériles injures contre l'Empire. Le succès du premier volume s'étendra au second en préparant celui du troisième.

F. C.

Guerre de 1870. — Bazeilles, Sedan, par le général Lebrun, avec deux cartes, 1 vol. in-8° de 300 pages. Paris, Dentu ; 1884. — Prix : 6 francs.

Il s'est fait beaucoup de bruit autour de cet ouvrage qui marche rapidement vers sa quatrième édition. Si certains écrivains militaires lui ont décerné les éloges les plus pompeux, d'autres, au contraire, ne lui ont pas ménagé les critiques les plus acerbes ; d'aucuns même l'ont traité de pamphlet. Il semble qu'on ne puisse pas parler de cette douloureuse catastrophe sans que des opinions extrêmes se fassent jour. Nous croyons, nous, que ce livre ne mérite

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

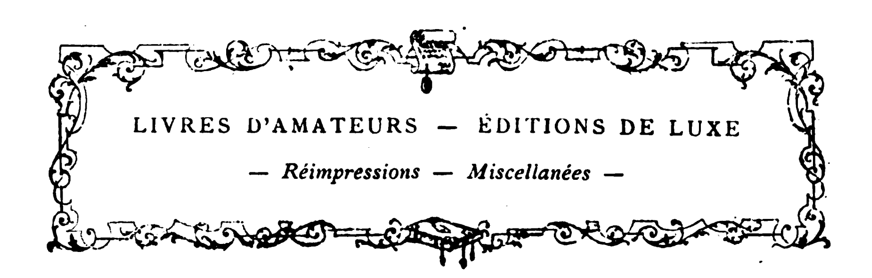
Le général Lebrun est un des vétérans de notre armée; il a surtout cherché à raconter, dans ce fragment de ses *souvenirs*, la part que son corps d'armée a prise dans la campagne et le rôle que lui-même a joué au dénouement. Il faut bien le reconnaître. Ses jugements sont sévères et atteignent également le maréchal commandant en chef, les généraux Ducrot et Wimpfen, tour à tour chargés de la direction de la bataille, et certaines fractions de notre armée. Les populations elles-mêmes n'ont pas trouvé grâce devant lui et il revient, à plusieurs reprises, sur l'absence de patriotisme qu'il a remarquée maintes fois chez les habitants des villages que nos troupes traversaient.

On lui a reproché bien des inexactitudes. Certes, quand il a parlé de ce qui se passait en dehors de son corps d'armée, il a commis de graves erreurs, témoin les nombreuses lettres rectificatives qui lui ont été adressées au sujet de la fameuse charge menée par le général de Gallifet et dont l'auteur attribuait le périlleux honneur au colonel de Beauffremont. Mais

il faut se rappeler que le général Lebrun ne possédait pas le don d'ubiquité et que, par conséquent, son livre ne fait absolument foi que pour tout ce qui touche aux événements auxquels il a participé personnellement.

Ces réserves faites, nous ne pouvons refuser une certaine valeur à son ouvrage, et nous devons considérer comme acquis à l'histoire tout ce qui est relatif à la défense de Bazeilles, aux vicissitudes du commandement en chef et aux pourparlers qui ont amené la capitulation. Ces dernières pages sont des plus précieuses. Quoi qu'aient pu espérer un instant les généraux Ducrot et Wimpfen, le sort de l'armée paraissait fixé dès les premières heures du 1er septembre et une retraite sur Mézières ou sur Carignan n'aurait amené que de nouvelles hécatombes, sans pouvoir tirer nos troupes du guêpier où l'indécision du maréchal les avait fourrées.

Ce livre peut donc prendre place au milieu des tristes annales de cette guerre; il se termine par des réflexions sur notre situation militaire actuelle que nos législateurs feront bien de méditer lorsque surgira de nouveau la question si grave de nos lois de recrutement. Mieux vaut, dit le général en terminant, des troupes moins nombreuses, mais bien instruites, que ces amas d'hommes sans cadres sérieux, que certains utopistes voudraient nous donner pour constituer notre armée nationale. C. M.



LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— *Réimpressions* — *Miscellanées* —

Art Year-Book, 1 vol. in-4° raisin. Boston, 1884.

Nous recevons de Boston un volume qui nous est gracieusement adressé par *M. John Mason Little*, vice-président du *New England Manufacturer's and mechanics' Institute*. Cette société, fondée à Boston en 1879, a pour but de favoriser les progrès de l'industrie manufacturière de la Nouvelle-Angleterre par plusieurs moyens, et, entre autres, par l'organisation d'expositions régulières annuelles. Les beaux-arts et les arts industriels tiennent une large place dans ces expositions. En 1883, un catalogue illustré, reproduisant les œuvres d'art les plus intéressantes, fut très bien accueilli par le public américain: ce qui engagea *M. J. M. Little* à publier dorénavant chaque année un volume analogue, quoique conçu dans un esprit plus large, et pouvant donner une idée des progrès réalisés par les différentes branches de l'art américain.

Le volume dont nous parlons aujourd'hui, *Art Year-Book*, livre d'art annuel 1884, est donc le premier d'une série à laquelle il doit servir de type.

Son côté le plus intéressant pour nous est la reproduction, par différents procédés des arts graphiques, d'œuvres d'art et d'objets d'art industriel.

Viennent d'abord quatre illustrations exécutées par le procédé dit *Artotypie*. Ce procédé n'est autre chose que l'héliogravure en creux, d'après un dessin au lavis, telle que nous la pratiquons nous-mêmes. Ces quatre spécimens (figure, paysage, marine, nature morte) sont imprimés en couleurs et ne le cèdent en rien aux meilleures planches françaises du même genre.

Une eau-forte, une chromolithographie, deux gravures sur bois (qui ne donnent pas, d'ailleurs, une idée juste des résultats étonnants qu'obtiennent en ce genre les Américains) ne méritent pas de mention particulière.

Une gravure mécanique sur acier de *Lowel et C°*, de Boston, représente aujourd'hui un genre populaire en Amérique. Figures, paysages, marines, compositions humoristiques ou décoratives, dans lesquelles perce bien souvent l'influence japonaise, forment les sujets de ces gravures, qui se vendent par milliers, surtout à l'époque de la *Christmas*.

Sous les noms différents d'*Albertypie*, de *Prototypie*, d'*Héliotypie*, voici trois spécimens d'impression phototypique aux encres grasses: le premier, une femme assise devant un piano, est un peu mou et indécis: la figure cependant, et surtout les yeux, sont d'une grande finesse de modelé. Les deux autres sont aussi intéressants: les plans sont bien conservés, les modelés sont fins, les teintes fort transparentes.

Le volume se termine par quelques reproductions d'art industriel, dessins à la plume ou photogravures directes d'après photographies prises sur nature: fer forgé, bijoux, céramique, bronzes, etc. Ces photogravures directes sont bien exécutées, et surtout bien imprimées, car il est juste de dire que cet ouvrage sort des presses de *Turnure*, de New-York.

En résumé, un volume très intéressant qui montre que les Américains nous sont au moins égaux dans les arts graphiques, au point de vue du *métier*, et qu'ils sont, ce que nous savions déjà, des imprimeurs de premier ordre.

Le Livre de demain, par A. de Rochas. Blois, imprimerie Raoul Marchand.

Mettre en harmonie la sensation physique produite par la vue d'une page d'un livre t la sensation

intellectuelle qu'éveille sa lecture, telle a été l'idée ingénieuse de M. de Rochas, un bibliophile délicat et un savant distingué; de cette idée est né le *Livre de demain*, offert aujourd'hui non au public, mais à un petit nombre de privilégiés qui, informés à temps, ont bien vite clos la feuille de souscription.

Ce n'est pas le premier essai qui soit tenté d'impressions en couleurs; mais, sauf de rares exceptions, le jaune seul a prévalu jusqu'ici, et l'on sait quelle idée il traduit. La tentative de M. de Rochas est moins exclusive, et nous espérons fermement que le *Livre de demain* va justifier son titre pour un bon nombre d'ouvrages de luxe ou simplement de fantaisie. L'auteur se fût-il borné à exposer sa théorie sur l'appropriation de la couleur au sujet traité, il nous eût déjà présenté une œuvre fort intéressante, digne d'attirer toute l'attention de ceux qui s'occupent des livres, depuis le fabricant de papier et d'encre jusqu'à l'amateur qui enferme le joyau dans l'écrin de sa bibliothèque. Il a fait mieux : en joignant l'exemple au précepte, il a donné à son livre un intérêt inappréciable de curiosité, de fantaisie et de luxe typographique.

Le livre s'ouvre par une charmante eau-forte d'Ulysse, le céramiste bien connu, dont le burin nous retrace une porte Henri II avec cette devise au double sens plein de finesse : VSV VETERA NOVA; c'est en même temps l'épigraphe de l'ouvrage; puis viennent deux chapitres, *le Papier* et *l'Encre*, où l'auteur fait rapidement l'historique des substances destinées à recevoir et à figurer l'écriture.

Vient ensuite le chapitre de la couleur; c'est le fond même, le point de départ de l'ouvrage, et M. de Rochas y a développé sa théorie de l'adaptation avec toute la rigueur du mathématicien et le goût de l'artiste. On y trouvera la célèbre équation du beau, formulée par un de ses camarades de l'École polytechnique, M. Lagout.

$$\text{Beau} = 2^{\pm m}(1 \times 3^{\pm n} \times 5^{\pm p})$$

Le sujet est trop subtil, trop quintessencié pour que nous puissions l'exposer ici en quelques lignes; ce n'est pas trop des vingt-quatre pages qu'il occupe dans le livre, ni de l'attention la plus soutenue du lecteur, et il n'est pas de ceux qui se résument aisément.

L'auteur s'est défendu d'avoir voulu en faire une anthologie, un recueil de morceaux choisis, et il a eu bien raison, car ce n'est pas là ce qui nous manque. Il n'a songé qu'à imprimer des pièces dont le sujet bien caractérisé pût servir sa thèse et se prêter à l'harmonie des tons pour le papier, l'encre et les encadrements; mais, en fait, par la variété et l'heureux choix des fragments réunis, dont un grand nombre sont tout à fait inédits, il a considérablement accru l'intérêt de son livre. Peut-être lui reprochera-t-on d'avoir laissé trop de place aux poésies provençales: tous les lecteurs ne sauront pas les traduire.

La *Chanson de la Brise*, de Monnavon, le *Chant de la Zéphyride*, de Mme Adam sont en texte azur sur papier azur pelure d'oignon, si frêle qu'on n'a pu imprimer qu'au recto. Une vieille légende des paysans blésois, l'Histoire du père Croutechou, qui avait autant d'enfants qu'il y a de pierres dans les champs, est en rouge antique sur papier de Hollande qui rappelle le papier à chandelles des placards populaires; la *Dissertation sur le sens du mot C...* imprimée tout naturellement sur jaune, avec des fleurons contenant le signe du Capricorne et autres attributs appropriés.

Puis viennent les couleurs spéciales à chaque saison : le printemps est représenté par toute une série de papiers vert tendre.

Voici le *Chevalier Printemps* de Plouvier, et le *Sous-Préfet aux champs*, la délicieuse ballade en prose d'A. Daudet, dont l'encadrement est une guirlande de violettes et de verdure, avec la bande d'argent qui appartient à l'uniforme administratif. Rien de plus expressif et de plus délicat. Pour l'été, nous avons, sur jaune paille, un charmant pastiche d'une relation des fêtes pastorales célébrées à Roussillon en l'honneur de Charles IX. A l'automne correspondent les différents tons de feuilles mortes, et comme pièces à l'appui, la *Valse des Feuilles*; *A ma Robe de chambre*, de Fortuné Pin. L'hiver nous apparaît avec ses papiers gris brume du Nord : la *Ballade du roi de Thulé*, traduite par Gérard de Nerval.

Sur papier rose, nous trouvons la curieuse boutade de Caraccioli sur l'Éventail, avec un cadre d'or à reflets nacrés et un charmant rondeau inédit de M. A. Nancey.

Citons encore la *Symphonie en blanc majeur* de Th. Gautier, une de celles qui mettent le mieux en lumière la thèse de l'auteur; papier blanc, texte argent rosé, encadrement de lis, de vols de cygnes et d'hermines empruntés aux ornements du château de Blois et imprimés en argent bleuâtre. Nous mentionnerons en dernier lieu, pour ne pas blesser la modestie de l'auteur, un morceau sur les persécutions des Vaudois de M. de Rochas lui-même, où la vigueur de l'idée est bien traduite aux yeux par un large filet couleur sang tranchant sur les tons crus d'un papier chamois.

Si l'on ajoute à tant de qualités l'assemblage de plus de quarante espèces de papiers différents, depuis le papyrus jusqu'aux plus beaux échantillons de l'industrie moderne, on jugera que le *Livre de demain* marque une date dans l'histoire de la typographie, et que son auteur mérite toute l'attention des bibliophiles.

F. B.

The Kama Sutra of Vatsyayana. — Translated from the sanscrit. — In seven parts, with preface, introduction and concluding remarks. — Benares: — Printed for the Hindoo Kama Shastra Society; — 1883. — For private circulation only. — Sept fascicules (dont le premier publié sous la rubrique London), formant ensemble un volume in-8 de 198 pages.

Ce livre, dont le titre signifie: *Aphorismes sur l'Amour*, par Vatsyayana, est une des productions les

plus curieuses et les plus étonnantes de la littérature sanscrite. Dans toutes les langues, dans tous les pays, il existe des écrits spéciaux sur l'amour, et, naturellement, suivant les contrées et les peuples, ce sujet y est traité sous des formes et à des points de vue bien différents. Toutefois, nulle part plus que dans l'Inde ancienne, l'amour n'a été envisagé sous des aspects plus surprenants pour nous autres Occidentaux. C'est ce que démontre à merveille l'étude de la littérature indoue, assez riche d'ailleurs en ouvrages de cette espèce. Indépendamment du Kama Sutra, bien des livres sur l'amour ont été composés, par des *pandits* ou docteurs, à diverses époques. Voici les titres de plusieurs de ces poèmes qui ont été traduits et publiés de nos jours, à Bénarès. 1° Le *Ratirahasya*, ou *les Secrets de l'Amour*, poème de huit cents vers, composé par Kukkoka ou Koka; auteur qui jouit d'une grande célébrité dans l'Inde; — 2° le *Panchasakya*, ou *les cinq flèches*, ouvrage de six cents vers, par Jyotirisha, auteur non moins estimé que le précédent; — 3° le *Smara-Pradipa*, ou *la Lumière d'Amour*, en quatre cents vers par Gunakara; — 4° le *Ratimanjari*, ou *la Guirlande d'Amour*, opuscule de cent vingt-cinq vers seulement, du fameux Jayadeva; — 5° le *Rasmanjari* ou *les Bourgeons d'Amour*, œuvre du poète Bhanudatta; — 6° enfin, l'*Anunga Runga* ou *le Théâtre d'Amour*, appelé encore le *Kamaledhiplava* ou l'*Esquif voguant sur l'océan d'amour*, composé par le poète Kullianmull, qui vivait au XVe ou au XVIe siècle de notre ère. — Ces divers ouvrages, antérieurs ou postérieurs à celui de Vatsyayana, constituent tous de véritables curiosités littéraires, mais aucun d'eux ne forme un traité d'ensemble sur l'amour, comparable au *Kama Sutra*, dont un savant orientaliste anglais nous offre aujourd'hui la traduction.

On sait peu de choses sur l'auteur de ce traité ou plutôt de ce poème érotique. On pense que son nom personnel était Mallinaga ou Mrillana; Vatsyayana n'était, croit-on, que son nom de famille; c'est celui qui lui est resté et le seul que connaissent les pandits. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort; on suppose toutefois qu'il vivait du Ier au VIe siècle de notre ère, et voici comment on motive cette opinion. Il cite, dans son poème, une aventure arrivée à un certain roi de Kuntal, nommé Satkarni Satvahau, lequel vivait au Ier siècle de l'ère chrétienne; d'autre part, un auteur érotique, Varahamihira, qui écrivit, au VIe siècle après J.-C., le *Brihatsanhita* ou *Science de l'Amour*, invoque à maintes reprises l'autorité de Vatsyayana. Ce sont les seuls points de repère que l'on possède pour fixer approximativement l'époque où vivait l'auteur du *Kama Sutra*. On ne sait pas davantage à quel moment de sa vie il écrivit ce singulier ouvrage; à la fin de la septième partie, il dit qu'il l'a composé dans le temps où il se consacrait aux études religieuses (probablement à Benarès); tout porte à penser qu'il était déjà parvenu à l'âge mûr, car il présente son traité comme le fruit de ses recherches, de ses méditations et surtout de sa longue expérience. Du reste, tout y porte la marque de la maturité plutôt que celle de la jeunesse, et il est bien difficile d'admettre qu'une pareille œuvre ait pu être écrite par un homme jeune encore.

Nous ne prétendons pas analyser rigoureusement ici le *Kama Sutra*; c'est impossible pour divers motifs, principalement parce qu'on ne saurait rendre et publier en français certaines expressions techniques, naïvement et crûment employées dans le texte original, non plus que reproduire certains détails, certaines définitions étonnantes qu'on rencontre, presqu'à chaque page, dans ces *Aphorismes érotiques*.

Essayons cependant de donner une idée de ce livre. Tout d'abord qu'on ne s'imagine point qu'il ait été composé dans un but de libertinage; c'est au contraire une œuvre exécutée le plus sérieusement du monde. Vatsyayana, homme savant et pieux, eut uniquement en vue de codifier, pour ainsi dire, les préceptes relatifs à l'amour d'après les principes, les idées et les mœurs de sa religion, de son temps et de son pays. — Il a grand soin de rappeler, dans son introduction, que Dieu, le Seigneur des êtres, en créant les hommes et les femmes, leur a donné ses commandements, en cent mille chapitres, pour leur apprendre à gouverner leur vie au triple point de vue du *Darma* (la vertu), de l'*Artha* (les biens terrestres), du *Kama* (l'amour, la volupté des sens); — Mahadeva, Naudi, Shvetaketu, Babhravya, ont successivement reproduit, en les abrégeant de plus en plus, les préceptes divins relatifs au *Kama*, et, lui, le dernier de tous ces sages, Vatsyayana, les a abrégés encore et condensés en sept parties. Ainsi le *Kama Sutra* de Vatsyayana procède directement de l'inspiration divine et son but est de conduire l'homme à la perfection et au bonheur suprême, s'il se conforme aux règles qui y sont tracées. — Voici maintenant un court aperçu de ce qu'il contient.

1° La première partie, intitulée *Sadharana*, traite des matières générales, de la vertu, du bien-être, de l'amour; de l'étude des soixante-quatre arts et sciences que l'homme doit acquérir et posséder; de la vie domestique, de la vie publique, de la conduite à tenir dans le monde; enfin des femmes, des différentes castes et conditions, de celles qu'on doit rechercher, de celles qu'on doit repousser, des amis, etc., etc. — Tout cela est fort convenable.

2° Le *Samprayogika* a pour objet d'étudier l'union des sexes. A partir d'ici, tout devient scabreux: les détails et descriptions de l'ordre physiologique abondent; il est parlé des convenances des époux, des embrassements, des caresses (et quelles caresses!); — n'insistons pas.

3° Le *Kanya Samprayukta* s'occupe du mariage, de la recherche d'une femme, des différentes formes matrimoniales.

4° Le *Bharyadhikarika* traite des devoirs de la femme mariée, de sa conduite à l'égard de son mari et envers les femmes de ce dernier, des femmes du roi, etc., etc.

5° Le *Paradarika* **indique** les divers moyens de gagner l'amour des femmes **mariées** à autrui; c'est un véritable cours de séduction.

6° Le *Vaisika* est consacré aux courtisanes; c'est un des chapitres les plus curieux; on y voit que sous le rapport des ruses de toutes sortes, les hétaïres de l'Inde ne le cédaient en rien aux demoiselles de Paris.

7° Enfin, l'*Aupamishadika* traite longuement des moyens de plaire et de séduire. Il contient des préceptes d'hygiène et des conseils pour la toilette ainsi que maintes recettes aphrodisiaques, naturelles ou magiques, bien curieuses à parcourir; c'est peut-être le chapitre le plus intraduisible du livre.

Tel est sommairement le contenu du *Kama Sutra*, ce livre surprenant, nous le répétons, dont nous n'avons l'équivalent complet, ni dans notre littérature médicale, ni même dans nos livres érotiques proprement dits. Le savant traducteur de cette étrange production estime, dans ses remarques finales, qu'il serait à désirer que cet ouvrage fût lu par tout le monde, aussi bien par les jeunes gens que par les vieillards. Ces derniers, dit-il, y retrouveraient des vérités absolues, souvent confirmées par leurs souvenirs et leur expérience personnelle; les autres y apprendraient maintes choses, qu'ils n'auraient peut-être jamais occasion de connaître autrement, ou qu'ils y apprendront trop tard pour en profiter utilement. — Nous ne partageons aucunement cette opinion. A notre avis, un livre de cette nature n'est fait que pour les esprits mûrs et rassis et ne peut que troubler les jeunes imaginations. Ces *Aphorismes sur l'Amour*, quoique composés originairement dans un but louable, au point de vue de l'auteur, ressemblent beaucoup plus en somme à un *Art de jouir* qu'à un manuel de morale. Il n'est curieux que pour l'étude des mœurs de l'Inde et n'a nullement besoin d'être vulgarisé *in extenso* chez les Occidentaux. C'est ce qu'a bien compris l'*Hindoo Kama Shastra Society* de Benarès, qui ne l'a fait imprimer qu'à très petit nombre et *for private circulation only*.

Les quelques bibliophiles français, qui auront la bonne fortune de recevoir ces précieux fascicules qui ne se vendent pas, feront bien de garder soigneusement, dans leur *enfer*, le *Kama Sutra* de Vatsyayana. C'est un ouvrage aussi instructif que possible au point de vue des mœurs et de la civilisation indoues et, sans désirer le voir dans toutes les mains, nous pensons qu'il serait utile qu'on en fît, avec l'autorisation du savant traducteur anglais, une édition française rigoureusement expurgée, par conséquent très réduite, mais bien intéressante encore et digne de figurer dans toutes les collections ethnographiques.

PHIL. MIN.

Paris ou le Paradis des femmes, par l'auteur de *Entre Chien et Loup*. Sur l'imprimé de 1821. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1 vol. in-18.

Ce joli volume vient augmenter la collection de raretés galantes et littéraires entreprise par l'éditeur parisien de Bruxelles, M. Henry Kistemaeckers. Les bibliophiles et les amoureux du XVIIIe siècle connaissent ce roman qu'on attribue à la comtesse de Choiseul-Meuse. Ils seront heureux de le revoir habillé de neuf dans un élégant vêtement de coupe artistique et moderne. En passant, qu'il me soit permis de dire que les caractères d'impression y sont bien menus, et que plus d'un amateur de livres ne pourra jouir de celui-ci qu'à la loupe, ce qui est un inconvénient.

Le commencement du récit est un peu languissant et ne promet guère les savoureux et croustillants morceaux qui se succèdent presque sans interruption, dès que le faux philosophe Aristide a su trouver chez la jeune Caroline la route du cœur et des pays voisins. Qu'on ne se laisse donc pas rebuter par les premières pages. Les bons chevaux sont lents au départ, mais ils font merveille aussitôt qu'échauffés. La comtesse de Choiseul-Meuse — son ombre ne m'en voudra pas de la comparaison en ce temps d'hippiques performances — ne procédait pas autrement.

B.-H. G.

Illustrated Poems of Oliver Wendell Holmes. Boston; Houghton, Mifflin and C°, 1885. 1 vol. gr. in-8°.

S'il est une noble lutte, c'est celle des nations qui s'efforcent de se dépasser les unes les autres dans le champ des lettres, des sciences, de l'industrie ou des arts. Quel que soit le vainqueur, l'humanité en profite. Cette vérité, banale peut-être, — quelle est la vérité qui ne l'est pas? — est toujours bonne à rappeler en face des violences et des appels à la force par lesquels, trop souvent, on croit servir le progrès. Elle me frappe tout particulièrement, pendant que je feuillette — en l'admirant — une des plus belles et des plus récentes productions de la typographie. C'est l'Amérique qui nous l'envoie. MM. Houghton, Mifflin et C°, de Boston, viennent de publier une *selection* des poésies de M. Oliver Wendell Holmes qui restera comme un des plus remarquables spécimens de l'art du livre. Nous sommes à l'aise ici pour le proclamer sans envie.

Les poèmes de M. Holmes méritaient sans doute d'être enchâssés dans un tel écrin. Chants patriotiques, légendes nationales, récits familiers et héroïques à la fois de la guerre, de l'indépendance, fantaisies où la satire aimable le dispute à l'*humour*, morceaux trop rares à mon sens, dont la note attendrie nous révèle l'âme intime du poète, tel est le régal offert, dans ce volume, au gourmet littéraire. Mais comme ces mets, délicats ou exquis, sont relevés et rendus plus précieux par l'orfèvrerie dans laquelle ils sont servis! Pour vingt-neuf poèmes, vingt des premiers artistes américains ont dessiné plus de soixante-dix illustrations, dont la plupart sont de petits tableaux pleins de vie, ou des ornements gracieux et originaux. Reproduites par le procédé de l'électrotypie, ces compositions ont un fini et un charme qui permettent à peine de regretter l'interprétation si personnelle et si spirituelle de nos anciens graveurs sur

bois. Une eau-forte de Schoff représente le poète et atteint une intensité de vie extraordinaire avec une grande sobriété de moyens. Malgré leur nombre, leur variété de tons, et leur mélange intime au texte, ces illustrations sont venues au tirage avec une netteté et un éclat qui ne laissent presque aucune prise à la critique; et si quelques-unes, comme la figure de la Vierge dans *le Secret d'une mère* (*A Mother's secret*), le portrait de famille, et la tête de page de la *Ballade du thé de Boston* (*A Ballad of the Boston tea-party*), ne me satisfont que médiocrement, cela tient plutôt à mon idéal esthétique particulier qu'à un défaut matériel d'exécution. En revanche, la plupart, paysages, intérieurs, scènes de guerre ou d'amour, sont de petits chefs-d'œuvre qu'on ne se lasse pas de regarder.

L'impression du texte, d'un beau noir, bien égal, d'une irréprochable justification entre des marges qui l'encadrent et le rehaussent sans le noyer, ressort à merveille sur un papier vraiment magnifique. Épais et souple, doux et sonore au doigt, d'un blanc atténué, si je puis dire, et qui résout le problème d'être éclatant et de reposer l'œil, ce papier convient admirablement à une publication de luxe de cette nature, où le livre est en même temps un album.

Un élégant cartonnage, dont le plat est couvert d'ornements délicats et de bon goût, recouvre ce superbe volume qu'on appréciera et aimera, même en ne sachant pas l'anglais, pour peu qu'on soit bibliophile. B.-H. G.

Ars bene moriendi. Reproduction photographique de l'édition xylographique du XVe siècle. Notice par BENJAMIN PIFTEAU. Paris, Delarue, 1884. In-4° de 11 pages et 24 feuillets.

Exercitium super Pater noster. Suite de gravures avec légendes. Reproduction photographique d'une publication xylographique du XVe siècle. Notice par BENJAMIN PIFTEAU. Paris, Delarue, 1884 In-4° de 10 pages et 10 feuillets.

Les premières productions xylographiques sont, on le sait, d'une extrême rareté; un petit nombre seulement d'entre elles est venu jusqu'à nous, et les quelques exemplaires plus ou moins défectueux qui nous restent sont en général d'un prix si élevé, que beaucoup de bibliophiles ne peuvent se les procurer et ne les connaissent presque que par ouï-dire. M. Delarue vient d'avoir une idée excellente en mettant à la portée de tous une copie on ne peut plus fidèle des deux ouvrages ci-dessus décrits. Ces opuscules, que l'on peut considérer comme les plus beaux spécimens de l'art xylographique à ses débuts, ont joui d'une vogue immense à la fin du moyen âge, et, chose bien peu commune alors, ont été plusieurs fois réédités.

Les deux reproductions que nous offre M. Delarue présentent donc, à tous égards, un grand intérêt pour tous les bibliophiles; mais ce qui contribue à les rendre encore plus attrayantes et plus utiles, ce sont les notices excellentes qu'y a jointes M. Benjamin Pifteau.

Il a soin de rappeler que l'impression xylographique consiste à graver en relief, sur une planche de bois, les traits qu'on veut reproduire, à appliquer sur la planche, préalablement chargée d'encre, une feuille de papier et à frotter avec un objet manuel. Ensuite, il décrit minutieusement la composition et le sujet de chacun des deux opuscules.

Le premier, l'*Ars bene moriendi*, connu encore sous les titres de : *Ars moriendi*, *De tentationibus morientum*, *Tentationes dœmonis*, imprimé typographiquement par la suite et traduit en plusieurs langues, se compose de vingt-quatre feuilles imprimées d'un seul côté, en caractères gothiques (et en langue latine), et encadrées d'un triple filet : deux feuilles de texte pour la préface; onze feuilles de gravures et onze de texte explicatif, ainsi disposées : la gravure à gauche et le texte à droite par rapport au lecteur, de sorte que le texte faisant face à la gravure et le verso de la page de texte non imprimée étant suivi du recto de la page de la gravure également sans impression, l'ouvrage présente l'apparence d'un livre.

Voici le sujet de ce drame illustré dont la rédaction est généralement attribuée à Mathieu de Cracovie, évêque de Worms : Des parents, des amis assistent un chrétien à son lit de mort. L'esprit du mal, Satan, arrive pour tenter le moribond et s'emparer de son âme; mais survient un ange qui aide le chrétien de ses conseils sur la foi, la patience, l'espérance, l'orgueil, la cupidité, etc., etc. Après un dialogue appuyé d'arguments tirés des livres saints, le démon, vaincu, abandonne le mourant, et l'ange emporte une âme de plus dans le ciel. « Tel est le sort de celui qui n'écoute pas ses mauvais penchants », dit une légende en latin.

Rien de plus curieux que ces tableaux où l'on voit alternativement la lutte du bon et du mauvais ange, combat qui se termine par le triomphe du premier. L'archéologue et l'artiste ne prendront pas moins d'intérêt que le lettré à l'étude de ces diverses scènes qui retracent naïvement, mais avec fidélité, les mœurs, les usages et les costumes de l'époque.

Quel est l'habile artisan qui les a dessinées et gravées ? On l'ignorera sans doute toujours; on n'est même pas fixé sur la date certaine de la première édition de cet ouvrage, qu'on prétend avoir été publiée à Harlem, de 1430 à 1435. M. Benjamin Pifteau, qui se garde bien de faire un vain étalage de science bibliographique, mais qui n'ignore point ce qu'ont dit à ce sujet Heineken, Sotheby et J.-C. Brunet, se borne à donner son opinion motivée sur le rang de cette édition si bien reproduite; il pense que c'est la quatrième édition et qu'elle est d'origine allemande.

Le *Pater noster* serait aussi ancien, sinon plus, que l'*Ars moriendi*, et, bien qu'il ait dû être plus répandu que ce dernier ouvrage, ce n'est qu'en 1806 qu'un exemplaire en fut découvert et décrit par la Serna Santander dans sa curieuse collection de livres du XVe siècle. Il se compose de dix feuilles anopestographes (non imprimées au verso), écrites en carac-

tères gothiques et en langue latine. Ici, le texte occupe une place moins importante que dans l'ouvrage précédent. Chaque page, encadrée d'un filet, contient à la partie supérieure une phrase de la prière, suivie de quatre longues lignes de texte; en dessous, un dessin non colorié, à l'encre grasse, représente une scène appropriée au texte; des *rouleaux* désignent par leurs inscriptions les principaux personnages et servent de légende à la gravure.

Un moine (*Frater*) apprend d'un ange (*Oratio*) le meilleur usage du *Pater;* tel est le sujet de l'opuscule; comme dans l'*Ars bene moriendi,* le bon moine, après avoir, sous la conduite de l'ange, traversé diverses épreuves, se voit emporté au ciel, en compagnie d'Obéissance et de Bonne Conscience, au milieu d'une espèce d'apothéose formant le sujet de la dernière planche, *Amen.*

Moins achevés que ceux de l'*Ars moriendi,* les dessins, naïvement exécutés et parfois un peu confus, par suite de l'ignorance des lois de la perspective, ne sont point cependant sans imagination et offrent des détails intéressants sur les mœurs.

L'*Exercitium super Pater noster* a été reproduit d'après l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, exemplaire que l'on croit unique, ou du moins le seul complet que l'on connaisse jusqu'à présent. Aucune opinion certaine n'a pu encore être émise sur le nom de son auteur, non plus que sur la date et le lieu de sa publication.

En somme, ces deux belles reproductions semblent être appelées à un grand succès; elles intéressent les curieux et les érudits de tout genre; leur exécution est parfaite et ne fait pas moins honneur à leur éditeur qu'à l'auteur des deux notices, M. Benjamin Pifteau, à qui l'on est déjà redevable de travaux très appréciés. PHIL. MIN.

Œuvres de Molière; illustrations par JACQUES LEMAN; L'*Escole des Femmes.* 1 vol. in-4°. Paris, Lemonnyer.

M. J. Lemonnyer continue, avec sa régularité accoutumée, la publication de son édition de Molière, avec les illustrations de Jacques Leman, et des notices préliminaires en tête de chaque pièce, par Anatole de Montaiglon. Le nouveau fascicule, ou plutôt le nouveau volume, contient l'*Escole des Femmes.* La pièce étant en cinq actes, les illustrations, vignettes, culs-de-lampe, lettres ornées, y sont, par suite, plus nombreux que dans les comédies en un ou en trois actes.

Dans son introduction, M. de Montaiglon s'applique à traiter les trois points suivants: rapports et différences entre l'*Escole des Femmes* et l'*Escole des Maris;* campagne contre son succès; origines de la pièce.

C'est par ce dernier point que débute l'étude de M. de Montaiglon; il le traite avec sa compétence habituelle, ainsi que le premier; quant au second, il le réserve pour la notice qu'il prépare, et qui précédera la *Critique de l'Escole des Femmes.*

Nous ne pouvons, dans l'espace restreint qui nous est attribué, consacrer un examen détaillé à chacune des études de M. de Montaiglon; nous tenons du moins à signaler son entière compétence et sa connaissance approfondie des vieux conteurs, qui lui permet d'intéressants rapprochements. Pour montrer l'impartialité de nos éloges, nous ne craindrons pas de lui soumettre une critique; nous avouons ne pas le comprendre dans le passage où il dit : « Mlle de Brie, qui créa le rôle d'Agnès, — car, au grand désespoir de ceux qui voient dans Agnès le portrait d'Armande Béjart et de Mlle Molière, qui ne le joua jamais et qui n'était d'ailleurs pas encore montée sur les planches, — M^ll de Brie y fut si remarquable que, jusqu'à sa vieillesse, le public ne voulut pas qu'on l'y remplaçât. » Comme Armande Béjart et Mlle Molière sont la même personne, nous ne comprenons pas la distinction que fait entre elles deux la conjonction *et.* Sans doute il faut lire: Armande Béjart (Mlle Molière).

Le travail personnel de M. Jacques Leman ne comprend pas moins de vingt-huit illustrations, titres, vignettes, culs-de-lampe et lettres ornées. La grande composition représente Arnolphe et Agnès devant la porte de leur maison. Arnolphe se lève de la chaise où il était assis et remet à Agnès le livret des *Maximes du mariage :*

> Vous acheverez seule, et, pas à pas, tantost,
> Je vous expliqueray ces choses comme il faut.

M. Leman a donné à Agnès et à Arnolphe le costume qu'ils portent dans la gravure de la première édition: Agnès, avec un fichu sur la tête; Arnolphe, vêtu de noir, comme il convient à un bourgeois.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des vingt-huit dessins dont nous avons parlé : nous nous bornerons à dire qu'ils ont tous le mérite des précédents et qu'ils sont dignes de leur auteur.

CH.-L .L.

La Messe de Gnide. Poème par GRIFFET DE LA BAUME. Paris. Isidore Liseux, 1884. Petit in-16 de 64 pages. Tiré à 200 exemplaires numérotés à la presse. — Prix: 5 franc.

Quelque bizarre que semble tout d'abord le titre de cet opuscule, il est cependant fort bien choisi et l'on n'aurait pu en trouver un meilleur pour définir exactement ce que contient ce mince volume. C'est une imitation, ou plutôt une adaptation des rites de la messe des catholiques au culte de Vénus. De l'*Introïbo* à l'*Ite, missa est,* toutes les leçons et prières du sacrifice chrétien sont fidèlement suivies et souvent rigoureusement traduites par le poète qui, toutefois, a substitué partout le nom de l'Amour à celui de la Divinité. C'est une espèce de tour de force littéraire et, quoi qu'en dise l'éditeur, une véritable parodie. L'exécution en est habile et la versification élégante, mais on y trouve plus de facilité que de véritable sentiment poétique.

L'auteur de ce petit poème, que nous nous borne-

rons à considérer comme un badinage érotique, dut le composer vers les dernières années du règne de Louis XVI; sans doute il crut prudent de le conserver en portefeuille, car, malgré le libertinage qui régnait dans les esprits, il n'eût pu, sans risques pour sa liberté, produire au grand jour un opuscule que tous les honnêtes gens eussent regardé comme une horrible impiété. Il attendit donc et ne se décida à le faire paraître que lorsque l'explosion des passions antireligieuses eut rendu cette publication sans danger. Même alors, cependant, il usa de précautions : la première et la seconde édition (1793 et 1797) parurent sous la rubrique de Genève (Paris), et sous le pseudonyme anglais de Nobody (personne), que bien des catalogographes ont considéré comme un être réel. « Ce Nobody, disait la préface, était un jeune poète heureusement né, originaire de Beauvais, à qui l'abus de l'opium avait rendu la vie intolérable et qui se serait tué d'un coup de pistolet, en 1787, à Paris, où il demeurait depuis 1775. » Ces fallacieuses indications, destinées à dérouter les soupçons, n'empêchèrent pas de reconnaître l'auteur de *la Messe de Gnide*, dans Antoine-Gilbert Griffet de la Baume, né à Moulins le 21 novembre 1756, mort à Paris le 18 mars 1805.

Il est permis de supposer que de la Baume, en prenant toutes ces précautions pour cacher sa paternité, eut moins en vue le désir de mystifier le public littéraire, qu'un reste de respect pour la mémoire de ses deux oncles, les pères Henri et Claude Griffet, jésuites laborieux et savants, à qui l'on doit divers ouvrages estimables. Quel qu'ait été son mobile, d'ailleurs, il faut convenir que le petit poème qui nous occupe formait un singulier contraste avec les autres productions de son auteur. Griffet de la Baume, en effet, ne fut rien moins que ce qu'on pourrait s'imaginer après la lecture de sa *Messe de Gnide*. C'était un homme possédant bien, outre les langues anciennes, l'allemand et l'anglais, et qui se fit connaître par quelques ouvrages sérieux et surtout par de nombreuses traductions. Sa bibliographie ne comprendrait pas moins d'une quarantaine d'articles, et il a laissé dans divers recueils périodiques de son temps maints bons écrits dénotant chez leur auteur du bon sens et de l'érudition. Malgré ses talents, il ne fut jamais riche; les malheurs du temps ajoutèrent à ses revers, et, quand il mourut, luttant toujours avec courage contre la mauvaise fortune, sa situation était, assure-t-on, voisine de l'indigence.

Ses nombreux écrits sont aujourd'hui bien oubliés; le seul qui fasse encore penser à son nom est justement celui qu'il n'a pas voulu avouer; c'ést également celui qui aura eu les honneurs de plusieurs réimpressions. En effet, outre les deux éditions citées plus haut, *la Messe de Gnide* a encore été publiée à la suite de la deuxième édition des « Fragments des Vêpres de Gnide » et des « Veillées de Vénus »; Chaussard l'a insérée dans le premier volume de ses « Fêtes et courtisanes de la Grèce » (Paris, 1801. 4 vol. in-8); enfin, il y a trois ou quatre ans, le bon J.-J. Gay en donnait, à Bruxelles, une nouvelle édition, imprimée en violet et en rouge, dans sa collection des « Originalités bibliographiques ».

La réimpression qui nous est actuellement offerte est donc la sixième édition de l'opuscule de Griffet de la Baume; elle est tirée à fort petit nombre et, pour l'exécution, c'est un bijou qui deviendra une rareté, comme la plupart des livres édités par l'érudit et consciencieux M. Liseux.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer toutefois que l'éditeur, dans son Avertissement, témoigne une tendresse et une admiration bien particulières pour *la Messe de Gnide;* aussi ne résistons-nous pas au désir de citer ce qu'il dit de l'auteur, en lui laissant, bien entendu, toute la responsabilité de ses appréciations.

« Griffet de la Baume, dit l'éditeur, a-t-il entendu « faire une parodie, dans le sens qu'on donne ordi-« nairement à ce mot? On reconnaîtra le contraire. « Il règne dans ce petit poème un souffle lyrique, un « accent religieux, fort éloigné de la moquerie et « de la dérision... C'est l'œuvre d'un croyant, d'un « homme pieux, dont la piété s'adresse à d'autres « autels, et qui remplace le Dieu des chrétiens, le « supplicié du Calvaire, par l'*Alma Vénus*, inspira-« trice de Lucrèce. Les chrétiens ont emprunté pres-« que toute la liturgie de la messe aux mystères du « paganisme; elle fait retour à ceux-ci dans ce « poème d'un païen du XVIIIe siècle; c'est donc « moins une parodie qu'une restitution. D'ailleurs, « le culte de la femme est le seul qui soit réellement « catholique, c'est-à-dire universel. »

Allons, il ne reste plus qu'à procéder à la canonisation de saint Griffet de la Baume..., à Cythère.

PHIL. MIN.

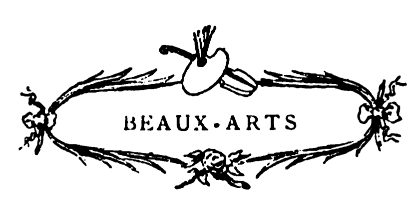
Petits Poètes du XVIIIe siècle. — Poésies du chevalier de Bonnard, avec une notice bio-bibliographique par MARTIN DAIRVAULT. 1 vol. in-8°. Paris, A. Quantin. — Prix : 10 francs.

La collection des *Petits Poètes du* XVIIIe *siècle*, dirigée à la librairie Quantin par M. Octave Uzanne, compte déjà onze volumes et sera bientôt au complet avec les poésies de Boufflers. On n'a pas oublié les charmantes éditions poétiques de Piron, Bertin, Vadé, Gilbert, De Bernis, Gresset, Lattaignant, Malfilâtre, Desforges-Maillard, etc.

Le chevalier de Bonnard, qui vient de paraître, pour ne pas être très connu du public, n'en est pas moins un des *Poetæ minores* les plus charmants de ce siècle XVIIIe qui vit éclore tant de jolis bouquets à Chloris. Sa petite muse légère et gracieuse est proche parente de celle de Voltaire, dont elle montre tout l'esprit et l'allure prime-sautière.

M. Martin Dairvault, bibliothécaire à l'Arsenal, a écrit en tête de ces poésies une excellente notice pleine de documents nouveaux; il a su reconstituer entièrement la physionomie fugitive de ce gentil poète et donner la bio-bibliographie complète de Bonnard. Son étude critique mérite d'être appréciée par tous les érudits et les amoureux du XVIIIe siècle.

Cette édition nouvelle, collationnée sur les différentes éditions de Bonnard, est la seule qui renferme ses poésies diverses intégralement. Son exécution est, on peut le dire, parfaite. — Un remarquable portrait à l'eau-forte, des vignettes et culs-de-lampe gravés sur cuivre et sur bois enrichissent cette belle publication qui, comme ses aînées, est toute à l'honneur de l'imprimerie-librairie Quantin.



BEAUX-ARTS

Les Grandes Manœuvres, illustrations par Édouard Detaille. Un album in-folio.

Noblesse oblige! et une maison comme la maison Goupil (aujourd'hui Boussod, Valadon et Cie) n'a pas le droit de se tromper comme elle vient de le faire : Au moins, est-ce le devoir de la critique de le lui dire.

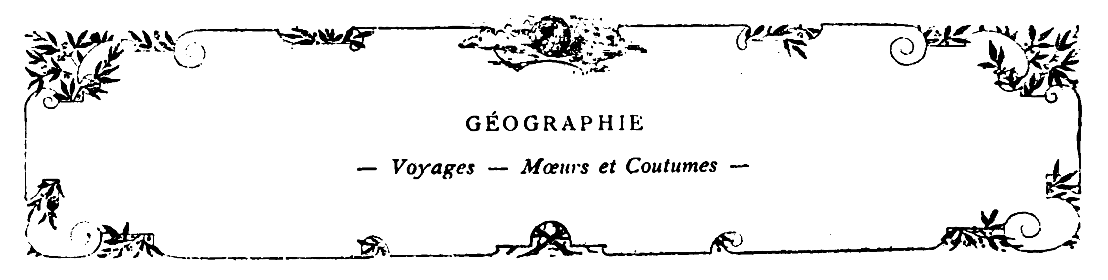
Un album est un album; un livre est un livre: *les Grandes Manœuvres* ne sont ni l'un ni l'autre. Des réclames assez bruyantes ont annoncé cet ouvrage sous la rubrique: *Révolution dans l'art d'illustrer les livres.* Une prétention aussi absolue autorise, si elle n'est pas justifiée, une critique un peu vive. Nos lecteurs, qui nous estiment surtout pour notre franchise, nous en sauront gré. La première condition pour un livre, comme le lièvre pour le civet, est qu'il y ait un texte ; or, quoique bien imprimé, il vaut mieux ne pas parler du texte des *Grandes Manœuvres.* On s'imagine difficilement M. Meissonier illustrant des histoires de colportage et, le cas étant renversé, il convient que les tableaux d'un artiste comme M. Detaille soient « habillés » par un texte de valeur. Sinon, pourquoi mettre un texte et ne pas s'en tenir à un simple album ?

Inutile de parler des compositions mêmes de M. Detaille. La plupart de celles ici reproduites sont connues, célèbres même. La grande réputation, si méritée, de l'artiste n'est plus à faire. Elle ne gagnera rien à cette édition. Ce ne saurait être une vulgarisation à grand nombre, car le prix de 30 francs — proportionnellement très élevé — s'y oppose; et la moindre gravure d'un journal populaire y réussirait bien mieux. — Ce ne saurait être non plus une concentration pour les délicats, car ils préfèrent choisir dans les estampes publiées par la même maison Goupil, qui en a publié de parfaites, des épreuves brillantes et fidèles.

Le procédé employé pour la reproduction, nouveau sans doute dans ses moyens, ne présente rien de bien nouveau dans ses résultats. Il est d'une uniformité grise et terne que ne rompent pas les diverses teintes employées, on ne sait trop pourquoi, par un tour de force de tirage assez simple, puisqu'il consiste à changer l'encre de l'encrier. Ces gravures ont même un quadrillage persistant qui enlève les effets de lumière et qui arrive — là est le tour de force ! — à rendre triste l'examen des œuvres habituellement si gaies et si lumineuses de M. Detaille.

La maison Goupil a acquis par ses estampes une renommée si universelle et si juste qu'elle en est glorieuse. Elle peut, sans se sentir atteinte, être convaincue d'une erreur. Tous les arts sont difficiles et ne s'acquièrent que par une longue expérience. Un éditeur de livres qui voudrait publier des estampes ferait sans doute de nombreuses *écoles.* Si, persistant dans leur voie nouvelle, les nouveaux éditeurs s'en tiennent à celle-ci, comme leur recherche du progrès peut le faire espérer, nous serons les premiers à leur rendre hommage.

Ceci dit, il est de notre devoir de constater une chose. Le gros public nous donne tort, car on dit que *les Grandes Manœuvres* sont un réel succès de vente.



GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Dans les Montagnes rocheuses, par le baron E. de Mandat-Grancey, dessins de Crafty et carte spéciale. Un vol. in-18 de 314 pages. Paris, 1884; librairie Plon.

Bornée au nord par les collines du Canada, à l'ouest par les montagnes Rocheuses, à l'est par les Alleghany, s'étend une plaine immense ; elle couvre près de deux cent mille lieues carrées, que parcoururent, les premiers, les trappeurs et nos missionnaires du Canada. Ils lui donnèrent le nom français de Prairie, que les Américains lui ont conservé. Perdu au milieu de la Prairie, éloigné de tout, se trouvait un pays défendu par des tribus indiennes

nombreuses et guerrières, et dont celles-ci n'ont été chassées violemment et dépossédées par l'Amérique que depuis cinq ou six ans. C'est une sorte d'îlot montagneux circulaire, d'une centaine de mille mètres de diamètre, composé géologiquement d'une série de zones concentriques contenant chacune des richesses spéciales. En suivant un rayon on traverse en quelques heures des gisements de houille, des dépôts de pétrole, des mines d'or, de cuivre & d'argent. Au contraire, s'attache-t-on à l'un des filons, on rencontre presque sans interruption les mêmes minerais se prolongeant selon une circonférence qui ramènera au point de départ. Ce sont les Black-hills (montagnes noires) du Dakota. C'est le récit du voyage qu'il a fait de Chicago à Deadwood-Dakota, de son séjour en ce pays et de son retour à Chicago que publie aujourd'hui M. le baron de Mandat-Grancey. L'auteur sait voyager, il observe, il interroge, cause, fait parler les gens, prend des notes, relève des chiffres, mais tout cela avec esprit et bonne humeur, ce qui ajoute un vif attrait à sa narration sans lui rien enlever de son intérêt pratique. Quelques dessins humoristiques de Crafty ajoutent encore leur note de gaieté à ce volume. E. C.

Les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution, par Albert Babeau. Un vol. in-12 de 433 pages. Paris, 1884 ; Firmin-Didot.

M. Albert Babeau est l'auteur d'ouvrages historiques d'un grand intérêt, tels que *la Ville et le village sous l'ancien régime* ainsi que *la Vie rurale dans l'ancienne France.* La préparation d'ouvrages de cette nature exige des lectures sans nombre, et l'on comprend que les récits des voyageurs en France aient été pour l'auteur une source de renseignements fréquemment et utilement consultés. Après y avoir puisé pour son propre usage, l'auteur a eu l'heureuse pensée d'en faire profiter le public à son tour et de réunir en un seul volume les traits essentiels épars dans cent livres divers, dispersés eux-mêmes pour la plupart. Ce qu'il s'est appliqué à faire ressortir de préférence en ces extraits, c'est la manière de voyager si différente de la nôtre, et qui jette de réelles lumières sur l'état social et même politique de l'époque ; c'est l'aspect général des villes et des campagnes; ce sont les symptômes de richesse et de misère, les mœurs, les usages, le caractère des habitants et les traits anecdotiques qui témoignent de l'état des esprits et de la civilisation. La réunion de ces documents est donc plutôt une série de notes et d'esquisses qu'un tableau d'ensemble ; la lecture n'en est que plus vive, plus facile et variée.

E. C.

A terre et à bord. — Notes d'un marin (2e série), par le contre-amiral Th. Aube, avec une *Préface* de M. Gabriel Charmes. Un vol. in-12 de 337 pages. Paris, 1884 ; Berger-Levrault et Cie.

Lorsque les deux principales études dont ce livre est composé : *Italie et Levant* et *la Guerre maritime et les ports militaires de France* parurent dans la *Revue des Deux Mondes,* elles donnèrent lieu à des commentaires et à des polémiques qui se prolongent encore aujourd'hui, et peut-être plus vivement encore à l'étranger que chez nous-mêmes. M. l'amiral Aube, en effet, est un narrateur ; d'aucuns disent même un révolutionnaire ; il ne partage pas l'engouement général aujourd'hui pour les bâtiments cuirassés.

Distinguant, d'autre part, entre la guerre continentale et la guerre maritime, l'auteur établit que celle-ci a pour objet de détruire le commerce de l'adversaire, c'est-à-dire la fortune des particuliers. Dès lors, c'est contre les villes mêmes qu'il faut agir, ce sont elles qu'il faut écraser sous les bombes et brûler sous les obus : guerre de course sans merci, incendie des côtes et pillage sans pitié. Dans les ouvrages des écrivains spéciaux anglais et italiens, cette théorie de la guerre à outrance est désignée par l'expression de « Guerre à la Aube ». Dans ce même volume on trouvera d'autres études moins cruelles, Dieu merci ! telles que *la Pénétration dans l'Afrique centrale, le Sénégal et le Niger, le centre Amérique, Vancouver et la Colombie anglaise.* Quelque jugement que l'on porte sur les idées de M. l'amiral Aube, on ne saurait nier que ces pages sont écrites dans le sentiment du patriotisme le plus ardent. E. C.

Le Nord de la France jusqu'à la Loire, excepté Paris. Manuel du voyageur, par M. Bædeker. Avec 5 cartes et 23 plans de villes. Leipzig, Kael, Bædeker ; Paris, Paul Ollendorff, 1884, 1 vol. in-8°.

On connaît ces petits guides à couverture de toile rouge, à impression compacte et pourtant lisible en chemin de fer, et même, s'il le fallait bien, à la lueur douteuse d'une lampe de wagon. Celui-ci complète la collection pour la France. L'auteur est M. A. Delafontaine, et il a accompli là une tâche longue et ardue, dont il faut le féliciter. Un des traits particuliers de ces guides, et ce qui en fait la grande utilité, c'est le soin et l'exactitude des renseignements topographiques. En arrivant dans une ville, le voyageur n'a qu'à voir un manuel Bædeker, et il sait s'orienter. On lui dit s'il faut tourner à droite ou à gauche, et quels détours faire pour arriver du premier coup à ce qui mérite d'être vu et épargner la fatigue et le temps. Les plans sont bien faits, très clairs et suffisamment nombreux. Les renseignements, si importants en voyage, qui ont trait aux hôtels et aux différents détails de la vie matérielle font un peu défaut. Le rédacteur en a senti l'absolue nécessité, et il a partout tracé le cadre, mais sans arriver à le bien remplir. C'est un progrès qui se fera tout seul avec le temps et les éditions. Tels qu'ils sont, ces guides ne remplacent pas les guides Conty, mais ils les compléteront en maintes circonstances, et ils méritent de partager avec eux la faveur du public.

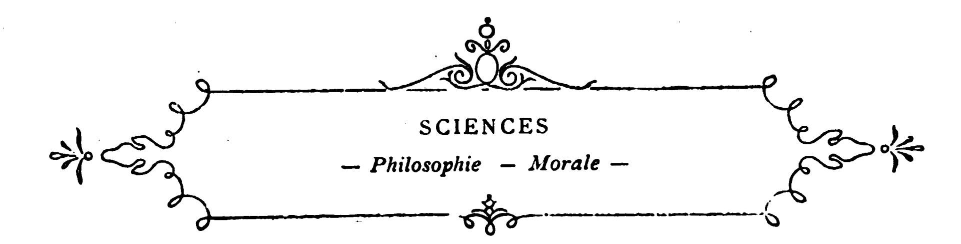
B.-H.-G.



Collection des Guides-Joanne (Itinéraire général de la France. De la Loire à la Gironde. Poitou et Saintonge, par Paul Joanne). Un vol. cartonné souple, in-16 de xxvi-259 pages sur deux colonnes, accompagné de 3 cartes et 5 plans. Paris, 1884; librairie Hachette.

Ce nouveau volume de l'*Itinéraire général de la France* complète la description de toute la région qui s'étend depuis la Bretagne jusqu'aux Pyrénées. Les anciennes provinces auxquelles il est consacré comprennent la région occidentale proprement dite de la France. Ce sont : les parties occidentales du Berry et du Limousin, le Poitou, le Périgord du nord-ouest, l'Angoumois, la Saintonge avec l'Aunis, ou pour parler le langage actuel, les départements de la Vienne, des Deux-Sèvres, de la Vendée de la Charente et de la Charente-Inférieure en entier, des portions considérables de ceux d'Indre-et-Loire, de l'Indre, de la Haute-Vienne, de la Dordogne et quelques parcelles de territoire appartenant à Maine-et-Loire, Loir-et-Cher, Creuse, Corrèze et Gironde. La disposition des *Guides Joanne* est connue de tout le monde et chacun est reconnaissant des services sans nombre qu'ils lui ont rendus. Nous n'avons pas à y insister. A l'exception du littoral relativement peu intéressant et quoique riche en souvenirs historiques, la région décrite dans cet itinéraire mérite, au moins au point de vue de l'architecture, d'être parcourue dans presque tous les sens, et ce serait un injuste dédain que de lui accorder simplement quelques regards distraits à l'occasion d'un voyage aux Pyrénées ou aux bains de mer. C'est ce qui ressort clairement de l'examen du *Guide de la Loire à la Gironde*.

E. C.



Éléments de physiologie générale, par V. Preyer professeur de physiologie à l'université d'Iéna; traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par Jules Soury, maître de conférences à l'École pratique des hautes études. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1884. — Prix, 5 fr.

Le traducteur des ouvrages d'Ernest Haeckel, d'Oscar Schmidt, de Hugo Magnus nous donne aujourd'hui la traduction d'une œuvre de grande importance.

M. Preyer est moniste ainsi que M. Soury, et, tout comme lui, il pense que l'hylozoïsme est doctrine à laquelle, dans un temps peu éloigné, nul ne pourra raisonnablement se refuser d'adhérer. Mais, d'un esprit assez ouvert, et sachant fort bien distinguer entre les considérations générales déjà fondées sur l'observation et les préconceptions peut-être utiles pour diriger les recherches de l'observateur, il appelle hypothèses — *hypothèses nécessaires,* il est vrai, — ce que certains veulent d'ores et déjà présenter comme des vérités inéluctables. Dans la deuxième partie de son ouvrage, — elle est de beaucoup la plus intéressante, — après avoir parlé de la nature de la vie, de la matière des corps vivants, des différents degrés d'individualisation, il en vient traiter des forces, et il dit : « Pour faire disparaître la contradiction, tenue pour insoluble par beaucoup d'esprits, qui existe encore entre les faits de la biologie et les principes certains de la physique et de la chimie, et cela sans créer de nouvelles contradictions, le mieux, c'est que la physique et la chimie entreprennent d'*étendre le concert de l'énergie potentielle, de manière que la faculté de sentir, pour la matière, rentre aussi dans ce concept,* faculté qui, dans des conditions tout à fait spéciales, — telles qu'elles se trouvent uniquement réalisées dans les corps vivants, — peut se manifester, quoique d'une façon trop rudimentaire pour affecter le cours des phénomènes de la nature inorganique. En outre, pour mettre d'accord avec les faits de la physique et de la chimie les phénomènes de l'*hérédité*, il est nécessaire d'*attribuer à toute matière une sorte de mémoire,* comme quelques-uns l'ont déjà fait. Une persistance des plus petites particules dans l'ordre et la disposition où elles ont le plus souvent été mises par les forces extérieures, et une tendance, qui croît avec la répétition, à reprendre toujours la même situation, même lsrsque les forces extérieures n'agissent plus avec l'intensité originelle, tel est le premier degré de cette mémoire. » M. Preyer ajoute : « Ces considérations mènent cependant trop loin dans le domaine de la spéculation. Relevons seulement, relativement au dernier point, que les meilleurs observateurs n'hésitent pas à attribuer des fonctions psychiques au protoplasma des êtres vivants les plus inférieurs. Mais si les conditions fondamentales de ces fonctions n'appartiennent point déjà aux mélanges vivants des diverses substances d'où sort le protoplasma actuel, on ne voit pas quelle serait l'origine de cette faculté de sentir et de discerner. »

Parce qu'on ne voit pas quelle serait l'origine de

la faculté de sentir, de discerner, ce n'est pas à prétendre que cette faculté appartienne aux corps inorganiques comme aux corps organiques. La métaphysique et la métabiologie que l'on nous propose ne nous semblent pas édifiées avec une bien grande logique; mais ne chicanons pas un savant qui semble désireux de mettre en garde les partisans de la doctrine qu'il professe lui-même; qui les invite à être prudents, qui leur conseille de ne pas induire précipitamment, qui ne leur dissimule en rien la difficulté des problèmes.

Le travail de M. Preyer est moins un traité qu'un programme d'études : l'auteur s'est efforcé de diviser, d'ordonner les questions. Que la division et que l'ordre qu'il propose doivent être, ou non, acceptés de tous les physiologistes, peu importe; il témoigne d'un grand souci de la méthode, la méthode qu'il applique bien ou mal est la seule à préconiser. Nous souhaitons que son exemple ne soit pas perdu.

Il faut observer et savoir observer ; les philosophes pèseront les inductions, et peut-être resteront vaines les prétentions des nouveaux monistes, panthéistes inconscients qui portent l'étiquette de matérialistes. Le phénoménisme, l'idéalisme sont conceptions que les *savants* ne se refuseront pas toujours à reconnaître. F. G.

L'Homme et l'Intelligence ; *fragments de physiologie et de psychologie,* par Charles Richet, agrégé à la Faculté de médecine de Paris. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan ; 1884. — Prix : 10 fr.

Le sous-titre : *Fragments de physiologie et de psychologie* explique et justifie le défaut de composition. Prenons l'ouvrage tel qu'il nous est donné, comme un recueil d'études sur des sujets relevant, en effet, mais plus ou moins directement, de la physiologie et de la psychologie.

De ces études, — nous les connaissions ; elles ont été publiées déjà dans diverses revues, — les unes ont un caractère éminemment scientifique, les autres peuvent sembler de simples monographies. Et toutes, la dernière pourtant exceptée, sont des plus intéressantes.

Si nous exceptons de l'éloge celle qui est intitulée *le Roi des animaux,* ce n'est pas parce qu'elle est celle qui laisse voir le plus nettement à quelle doctrine appartient l'auteur. Il est matérialiste, et nous ne le sommes pas. La différence d'opinions philosophiques qui existe entre lui et nous ne nous empêcherait pas de recommander, autant que les autres pages de son livre, celles où il tente d'établir que l'homme n'est rien qu'un animal heureux, qu'un parvenu, s'il y présentait, en faveur de sa thèse, quelques arguments nouveaux. Or il ne fait rien que répéter ce qui a été dit souvent, et aussi souvent réfuté. La lutte entre espèces, entre individus, et l'adaptation au milieu, avec l'hérédité, ne sauraient rendre compte des dissemblances de nature constatées entre l'homme et l'animal : point de Phidias et point de Praxitèle, que nous sachions, dans les sociétés animales trop vantées; nulle idée de perfection à réaliser pour les castors, pour les abeilles, pour les fourmis. L'animal est intelligent, soit ; mais, s'il lui est donné de pouvoir être attentif, de pouvoir comparer, peut-être juger, et induire dans une certaine mesure, il ne peut ni abstraire, ni généraliser, ni déduire. Il a le langage émotionnel, il n'a pas la parole ; et ce n'est pas tant l'instrument qui lui manque que ce à quoi l'instrument pourrait servir; pour lui, pas d'idées, seulement des images entre lesquelles s'accomplissent les associations ; il a la mémoire, l'imagination reproductrice ; il n'a pas l'imagination créatrice, il ne conçoit pas. Et nous ne parlons pas du libre arbitre, non plus de l'obligation morale, non plus de la responsabilité. Les fonctions physiologiques se peuvent produire d'une façon identique chez nous et chez l'animal ; les phénomènes physiologiques, — et encore il n'est fait nulle mention des modes, conditions et caractères de la volonté, — sont *essentiellement* différents.

Nous louons, sans doute, les deux avant-dernières études : *les démoniaques d'aujourd'hui, les démoniaques d'autrefois :* Celle-là est un essai d'analyses et de critiques assez incomplet ; celle-ci est un chapitre d'histoire, ou presque rien de plus. Mais les travaux qui prouvent un véritable mérite sont ceux que l'auteur a consacrés *à la douleur,* aux *causes du dégoût,* aux *poisons de l'intelligence,* au *somnambulisme provoqué.* Le premier et le troisième surtout sont dignes de la plus grande attention.

Parlant du dégoût physique, répulsion instinctive ou mouvement précédé d'une connaissance acquise par expérience, M. Richet émet certaines assertions qui sont, à notre avis, des plus contestables ; mais quant aux répugnances par associations d'idées, il a consigné des observations qui sont à retenir. Pourquoi parle-t-il si souvent de la nature prévoyante ? Croirait-il donc, en la nommant d'un autre nom, à la providence des catholiques ?

Sur le somnambulisme des animaux, sur les moyens de provoquer le somnambulisme, sur l'automatisme physique et intellectuel, sur la mémoire consciente et inconsciente, M. Richet a écrit des pages très curieuses. Au reste, quand il traite de la douleur, des poisons de l'intelligence, ce sont encore les questions qui se rapportent à l'activité voulue ou non, à l'association des idées et à la mémoire qu'il a le mieux élucidées. La douleur, dit-il, est un fait intellectuel ; nous ne discutons pas cette affirmation. La douleur provoque des mouvements instinctifs, coordonnés, quelque chose comme des actions reflexes qui seraient volontaires; la douleur coïncide avec l'arrêt du cœur, l'abaissement de la pression artérielle, ce qui ne veut pas dire qu'elle provoque cet arrêt et cet abaissement. Et l'auteur ajoute, d'une part, que la douleur est constituée par un ébranlement du système nerveux sensitif et de la conscience persistant plus longtemps que la cause qui l'a produite ; d'autre part, que les anesthésiques en général

et en particulier le chloroforme, supprimant cette persistance de l'ébranlement, le souvenir autrement dit, suppriment du même coup la douleur. M. Richet définit, en l'autre étude, ce qu'il entend par les poisons de l'intelligence : l'oxyde de carbone, qui n'agit sur le cerveau que parce qu'il a tout d'abord agi sur le sang, ne saurait être compté parmi ces poisons ; ces poisons, avant de produire des troubles fonctionnels, atteignent l'intelligence, l'intelligence de la sensibilité, car c'est tout un pour l'auteur. Les effets de l'alcool, du chloroforme, de l'éther, du hachicsh, de l'opium, du café, sont étudiés à tous les moments de l'intoxication, et le travail, très savant, de M. Richet ne servira pas peu à résoudre certaines questions de psychologie comparée.

Des tables de présence, d'absence, de variations, dressées selon les règles de la logique, des observations patiemment répétées, des analyses bien conduites, en voilà assez pour faire la fortune d'un livre, pour faire celle de l'ouvrage de M. Richet. F. G.

Critique des systèmes de morale contemporains, par ALFRED FOUILLÉE. Un vol. in-8°, de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1883. — Prix : 7 fr. 50.

Quant aux fondements de la morale, dit M. Fouillée, tout est remis en question; « aucun principe ne paraît encore solidement établi, ou du moins à lui seul suffisant : ni celui de l'intérêt personnel, ni celui de l'utilité générale, ni celui de l'évolution universelle, ni l'altruisme des positivistes, ni la pitié et le nouveau nirvâna des pessimistes, ni le devoir des kantiens, ni le bien en soi et transcendant des spiritualistes ; la morale du libre arbitre et de l'obligation semble près de disparaître pour faire place à la physique des mœurs, soit individuelle, soit sociale ». Si la « physique des mœurs » commence, en effet, de prendre la place de la *métaphysique des mœurs*, on en peut douter, si l'on regarde aux tendances intellectuelles non des seuls savants, des seuls ingénieurs, mais de ceux qui ont quelque qualité pour discuter des problèmes de la philosophie; l'auteur de *la Liberté et le déterminisme* prend ses désirs pour des réalités: comme il a l'ambition de continuer, en la corrigeant, en la complétant surtout, la doctrine de l'évolution, il la voit déjà acceptée universellement.

Usant du doute méthodique, il se livre à l'analyse des divers systèmes; on lui peut reprocher une grande partialité.

Il critique successivement la morale évolutionniste et la morale positiviste, la morale indépendante, les morales criticiste et kantienne, la morale pessimiste, la morale spiritualiste, la morale esthétique et mystique, la morale théologique.

La morale positiviste est assez naïve, M. Fouillée n'est pas sans le reconnaître à part lui, mais il ne veut pas le dire, et il présente les théories de M. Littré comme dignes d'attention. Il montre — avec raison — que, pour le positivisme français, comme pour le positivisme anglais, la morale n'est autre chose que la science des moyens propres à transformer fatalement l'égoïsme en altruisme, en vue du plus grand bonheur de la société et de l'individu même; il montre que tandis que l'école positiviste anglaise ne tient nullement la psychologie en défiance, l'école positiviste française, elle, s'attache uniquement à la physiologie; et il ajoute: elle a démêlé avec une précision *supérieure* les origines de l'altruisme dans notre organisme physique. *Supérieure*, voilà un mot bien gros. La théorie que M. Littré a exposée dans *la Science au point de vue philosophique* est ici rappelée, et M. Fouillée ne trouve rien à relever dans cette déclaration du disciple indépendant d'Auguste Comte: « que lorsque nous obéissons à la justice, nous obéissons à des convictions très semblables à celles que nous impose la vue d'une vérité; que, des deux côtés, l'assentiment est commandé; qu'ici il s'appelle démonstration, que là il s'appelle devoir ». Le devoir, pour M. Littré, dit seulement le critique des systèmes de morale, est une inclination intellectuelle; ainsi s'achève la morale positiviste : partie de la physiologie, elle aboutit à la logique ; la nécessité physique de la nutrition et de la génération est au commencement, la nécessité rationnelle de la démonstration est à la fin. »

De la théorie à la fois naturaliste et intellectualiste du positivisme M. Fouillée rapproche celle de M. Taine; il rapporte sa définition du bien, sa définition de la conscience. La morale de qui a écrit *l'Intelligence* est une morale purement intellectualiste; les sentiments moraux sont produits par des jugements, et le jugement universel surpassant en *grandeur* le jugement particulier, le sentiment et le motif vertueux fondés sur le jugement universel surpassent en grandeur également le sentiment et le motif intéressés ou affectueux fondés sur des jugements particuliers. « Le principal mérite de M. Littré et de M. Taine nous semble être d'avoir entrevu que la moralité est, après tout, une *certaine idée qui s'actualise*... Le positivisme prétend bien que la morale est indépendante de toute métaphysique comme de toute théologie, mais son analyse des notions morales est trop insuffisante pour démontrer réellement cette indépendance. »

Pour MM. Spencer et Darwin, instinct et science sont les deux grands facteurs de l'évolution morale. « Reste à savoir, ajoute M. Fouillée, si les inclinations et les idées scientifiques « données » de la psychologie et de la cosmologie épuisent tout le contenu de la morale. » Il conclut : l'école anglaise a étudié les *mœurs* et laissé la *moralité* proprement dite dans l'indétermination. Il ne s'est pas appliqué à combler les lacunes et les imperfections des écoles positivistes, il n'a fait que les signaler ; mais on sait sa philosophie : comme la liberté est un devenir, la conscience un devenir, la moralité est-elle aussi un devenir ? Ces différents *devenir* constituent la fin de l'évolution : au lieu d'un droit, limitation d'intérêts, au lieu d'un droit-force, il comprend un droit-respect, à la façon des kantistes; par là, il reste rationaliste. Nous som-

mes d'accord avec lui quand il réprouve ce qu'il appelle ingénieusement les empiétements de la charité; mais, ce que nous n'admettons pas, c'est qu'il puisse donner à considérer comme un empiétement le dogmatisme de certaines écoles; c'est encore et surtout qu'il puisse présenter comme entachée de dogmatisme l'école qu'a fondée M. Renouvier.

Avant d'analyser la doctrine criticiste, M. Fouillée estime assez vaine la prétention des écrivains de la *Morale indépendante*, de M.M. Frédéric Morin, Massol, de M. C. Coignet. Ils s'accordent, dit-il, avec les positivistes pour chercher une science des mœurs en dehors de toute opinion métaphysique sur la nature de l'homme et sur le principe ou la fin de l'univers; mais ils prétendent en même temps conserver les idées de devoir et de liberté, que les positivistes rejettent. Mais dans la théorie comme dans l'application, — et l'auteur, faisant cette remarque, s'adresse à M. Vacherot, en même temps qu'aux philosophes de la morale indépendante, — tout moraliste qui admet le *devoir* proprement dit et la *liberté* comme réelle, pose des principes métaphysiques et des conséquences métaphysiques. « Nous ne pouvons savoir de science positive ce qui concerne l'absolu de notre être, de notre destinée et de notre principe. La science n'est pas tout dans la morale du devoir : il y a un problème que l'expérience positive et le raisonnement pur ne peuvent entièrement résoudre; et ce problème, qui n'est pas seulement intellectuel, c'est le problème du devoir même. » Les moralistes indépendants sont ou des positivistes inconséquents ou des kantiens inconséquents.

Le criticisme taxé de philosophie paresseuse pose l'impératif catégorique ; M. Fouillée n'entend pas que M. Renouvier ait quelque raison d'attribuer à l'obligation les deux caractères d'*à priori* et de jugement synthétique. Bien faibles sont les objections qu'il formule. Et le kantisme pur n'est pas jugé avec moins de partialité. Il lui reproche de conserver avec l'idée de *loi* morale, de loi *formelle, d'impératif catégorique*, de *devoir*, la morale transcendante et hétéronome de l'ancienne métaphysique spiritualiste; il lui reproche le maintien de l'esprit *théologique* en morale; le kantisme est une philosophie mystique et dogmatique tout à la fois, une philosophie qui n'a su fournir de *lien* moral déterminable entre le monde inconnaissable et le monde sensible.

Sont ensuite étudiées, et la morale de Schopenhauer, qui fait la volonté à la fois consciente et intelligente, la morale de M. Hartmann, qui fait diriger la volonté par une raison inconsciente, la morale de M. Paul Janet, celle de M. Ravaisson, celle de M. Secretan.

Nous n'adhérons pas à la doctrine que professe M. Fouillée, mais son étude, encore très intéressante, des systèmes de morale, — elle a déjà soulevé de courtoises discussions, alors que les diverses parties en furent publiées dans une savante revue, — ne manquera pas d'exciter une légitime curiosité chez tous ceux que les questions de morale ne laissent pas indifférents.

F. G.

Essai sur l'inégalité des races humaines, par le comte de Gobineau, ancien ministre de Perse, en Grèce, au Brésil et en Suède, membre de la Société asiatique de Paris. Deuxième édition, précédée d'un avant-propos et d'une biographie de l'auteur. 2 vol. in-18 jésus; Paris, Firmin-Didot et Cie, 1884.

Un seul des ouvrages de M. de Gobineau mérite de rester; c'est celui-là même dont nous venons de transcrire le titre, et qui, publié pour la première fois il y bientôt trente ans, vient d'être réédité.

L'Essai sur l'inégalité des races humaines est un livre qui a une date: il témoigne excellemment d'une tendance très généralement accusée, il y a un peu plus d'un quart de siècle; de là, l'intérêt très vif qu'il présente pour les historiens de notre pensée. Mais ce livre n'est pas seulement intéressant parce qu'il appartient à l'histoire de la littérature philosophique, il est intéressant encore par lui-même; la thèse qui s'y trouve soutenue est toute condamnable, suivant nous, et nous ne croyons pas qu'un seul penseur, qu'un seul philosophe se puisse défendre de goûter l'ingéniosité des considérations de M. de Gobineau; beaucoup de paradoxes et beaucoup de sophismes; n'importe, l'ouvrage est éminemment suggestif; pas une page qui ne fasse penser.

Montesquieu avait parlé avec quelque insistance des climats, qui ne laissent pas d'exercer une très grande influence sur la vie des nations; avec Montesquieu, pendant longtemps on a pensé pouvoir reconnaître un déterminisme climatologique ; mais les siècles passent, les modes changent, on cesse de croire à ce déterminisme et l'on commence de croire à un autre, au déterminisme ethnologique.

Il est différentes races, douées d'aptitudes différentes. L'individu a les qualités, bonnes ou mauvaises, de la race à laquelle il appartient; et, comme la croyance au libre arbitre est illusion pure, force est d'admettre qu'il ne contribue jamais, si faiblement que ce soit, à modifier la race ; son énergie, sa volonté, son idéal, rien de tout cela n'est à lui ; il reçoit tout et il ne donne rien.

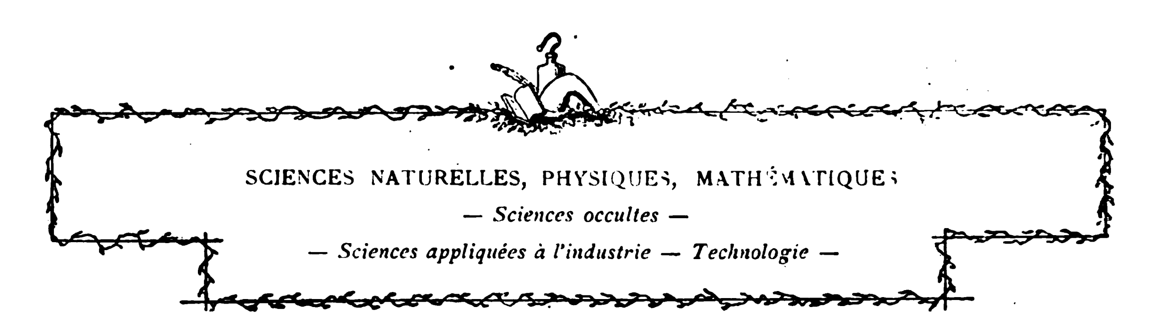
La fusion des races, qui se produit de plus en plus rapidement, voilà le grand fait historique. Le jour où elle sera consommée, l'humanité pourra continuer d'être, mais l'ère de l'unité, de l'uniformité sera ouverte. Le principe blanc, tenu en échec dans chaque homme en particulier, y sera vis-à-vis des deux autres dans le rapport de 1 à 2; cet état de fusion, bien loin d'être le résultat du mariage direct des trois grands types pris à l'état pur, ne sera que le *caput mortuum* d'une série infinie de mélanges, et par conséquent de flétrissures; le dernier terme de la médiocrité dans tous les genres, médiocrité de force physique, médiocrité de beauté, médiocrité d'aptitudes intellectuelles... Les troupeaux humains, accablés sous une morne somnolence, vivront dès lors engourdis dans leur nullité, comme les buffles ruminants dans les flaques stagnantes des marais Pontins. »

Fataliste, M. de Gobineau a présenté une thèse

d'évolution nécessaire; pessimiste en même temps que fataliste, il se refuse à voir dans l'histoire, comme font les adeptes du positivisme, les incidents, successivement ordonnés, d'une marche en avant, les premiers efforts, conscients ou non, pour la réalisation, toujours involontaire, du Progrès qui *se fait lui-même*.

Qu'est-il advenu de la thèse du déterminisme ethnologique, pour laquelle on s'engoua si fort? Quelles modifications légères ou profondes lui ont fait subir les Darwin, les Buckle, et M. Spencer, et M. Fouillée? Mais ce n'est point notre affaire de soulever ces questions, encore moins d'y répondre. Nous avons goûté un plaisir véritable à relire l'*Essai*, nous l'avons dit; et nous ne saurions être soupçonné de complaisance: bien loin de communier avec l'auteur, nous sommes avec Emerson, le penseur américain qui pensait donner à l'homme sa pleine valeur de personne libre et responsable.

F. G.



SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES
— *Sciences occultes* —
— *Sciences appliquées à l'industrie — Technologie* —

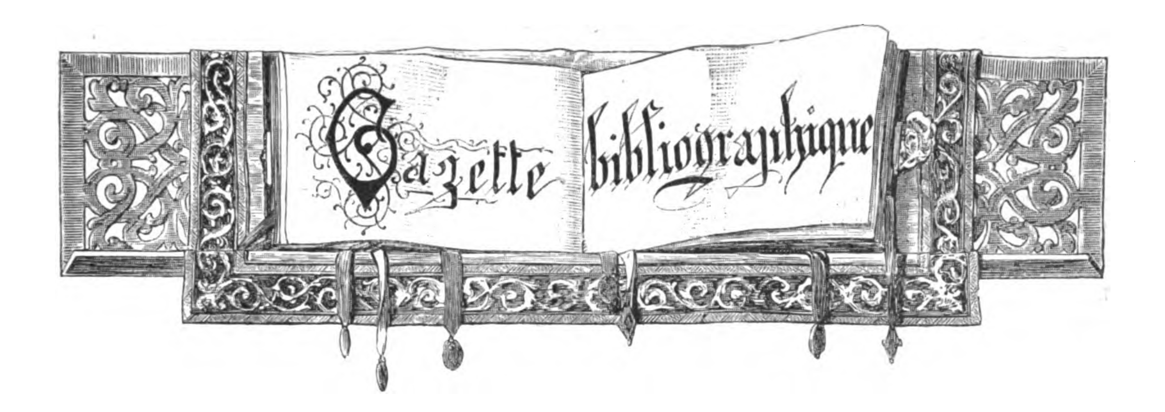
Nouveaux éléments de botanique, par Louis Crié, professeur à la Faculté des sciences de Rennes. Un volume in-18 de 1,118 pages, avec 1,332 figures dans le texte. Paris, Octave Doin, 1884. — Prix : 10 francs.

Ces éléments, destinés aux candidats au baccalauréat et aux étudiants en médecine et en pharmacie, sont, en réalité, un traité fort complet et le meilleur, selon toute apparence, qui existe au moment où nous écrivons. Dès l'instant de son apparition il a eu un grand succès. L'auteur appartient au groupe des botanistes qui ont entrepris de rendre leur science attrayante; il y parvient par la clarté de son exposition et par le grand nombre de figures bien choisies dont il a rempli son livre. Nous remarquons que les cryptogames, si intéressants à tant de titres, et spécialement les cryptogames microscopiques, y occupent une place digne de leur importance. La géographie botanique et la botanique fossile n'y ont pas été négligées, et le tout est écrit dans un esprit très philosophique.

Annuaire de l'observatoire météorologique de Montsouris pour 1884, 1 vol. de 600 pages in-18. Chez le même éditeur. — Prix : 2 francs.

Cet annuaire contient, comme partie invariable, des renseignements météorologiques et des tableaux utiles aux agriculteurs. La partie variable est ordinairement consacrée à l'hygiène. Nous y trouvons, cette fois, une étude de M. Marié Davy sur la mortalité par affections épidémiques dans les divers quartiers de Paris; il ne ressort de cette étude aucun renseignement bien neuf, mais l'influence funeste de la pauvreté sur l'allure de toutes ces affections y éclate d'une manière saisissante. Nous y remarquons aussi la suite des recherches de M. Miquel sur les microbes de l'air et des eaux, et le fameux tableau de la valeur comparative des antiseptiques qui a déjà paru dans un ouvrage de M. Miquel dont nous avons rendu compte il y a quelques mois. Ce tableau a été complété et l'acide salicylique y figure maintenant au premier rang parmi les antiseptiques non métalliques, c'est-à dire bien avant le thymol et le phénol. Dr L.





Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie française. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Académie des Sciences morales et politiques. — Société de géographie. — Académie royale de Belgique. — Institut royal de Venise.

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

La séance publique annuelle de l'Académie française a eu lieu, le 20 novembre, sous la présidence de M. Pailleron, qui a prononcé le discours sur les prix de vertu.

M. Camille Doucet a lu le rapport sur les concours de 1884. En voici les résultats :

Prix d'éloquence. — *Discours sur la vie et les œuvres d'Agrippa d'Aubigné.*

Le prix, de la valeur de 4,000 fr., a été décerné à M. Paul Morillot, professeur de rhétorique au lycée de Dijon.

Une mention honorable est accordée à M. le pasteur Gustave Fabre, de Nîmes.

Prix Montyon destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs.

L'Académie française a décerné quatre prix de 2,000 fr. chacun :

A M. René Lavollée, auteur d'un ouvrage intitulé : *les Classes ouvrières en Europe. Étude sur leur situation matérielle et morale;*

A M. Augustin Filon, auteur d'un ouvrage intitulé : *Histoire de la littérature anglaise, depuis ses origines jusqu'à nos jours;*

A M. l'abbé Sicard, auteur d'un ouvrage intitulé : *Éducation morale et civique avant et pendant la Révolution* (1700-1808);

A M. Xavier Thiriat, auteur d'un ouvrage intitulé : *Journal d'un Solitaire et voyage à la Schlucht, par Gérardmer, Longemer et Retournemer.*

Un prix de 1,500 fr. à M. Louis Philbert, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Rire. Essai littéraire, moral et psychologique.*

Sept prix de 1,000 fr. chacun :

A M. Arthur Chuquet, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Général Chanzy.*

A M. Edmond Cotteau, auteur de deux ouvrages intitulés : *Un Touriste dans l'extrême Orient, De Paris au Japon.*

A M. Paul Droz, auteur d'un ouvrage intitulé : *Lettres d'un dragon.*

A M. Victor Guérin, auteur d'un ouvrage intitulé : *la Terre Sainte,* tome II.

A M. Paul de Raynal, auteur d'un ouvrage intitulé : *les Correspondants de J. Joubert* (1785-1822).

A Maryan (Mme Deschard), auteur d'un ouvrage intitulé : *l'Erreur d'Isabelle.*

A M. Georges Leygues, auteur d'un recueil de poésies intitulé : *la Lyre d'airain.*

Prix Gobert. — Le grand prix de la fondation Gobert est décerné à M. Léon Gautier pour son ouvrage intitulé : *la Chevalerie.*

Le second prix de la même fondation est décerné à M. de Maulde, pour son *Histoire de Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry.*

Prix Thérouanne, de la valeur de 4,000 fr., réparti ainsi :

1° Un prix de 2,500 fr. à M. Flammermont, auteur

d'un ouvrage intitulé : *le Chancelier Maupeou et les Parlements;*

2° Un prix de 1,500 fr. à un ouvrage de feu M. Reynald, intitulé : *Succession d'Espagne : Louis XIV et Guillaume III; Histoire des deux traités de partage et du testament de Charles II.*

Prix Halphen, de la valeur de 1,500 fr., décerné à M. Antonin Lefèvre-Pontalis, auteur d'un ouvrage intitulé : *Jean de Witt, pensionnaire de Hollande.*

Prix Guizot, de la valeur de 3,000 fr., partagé par moitiés égales entre M. de Lescure, auteur d'un ouvrage intitulé : *Rivarol et la société française pendant la Révolution et l'émigration;* et M. le comte d'Ideville, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Maréchal Bugeaud, d'après sa correspondance intime et des documents inédits.*

Prix Bordin, de la valeur de 3,000 fr., partagé par moitiés égales entre M. Georges Duruy, pour son ouvrage intitulé : *le Cardinal Carlo Carafa,* et M. James Darmesteter, pour son ouvrage intitulé : *Essais orientaux.*

Prix Marcelin Guérin, ainsi réparti :

1° Un prix de 3,000 fr. à M. Gustave Merlet, auteur d'un ouvrage intitulé : *Tableau de la littérature française sous le premier empire;*

2° Un prix de 2,000 fr. à MM. Lucien Perey et Gaston Maugras, auteurs de deux ouvrages intitulés : *la Jeunesse de madame d'Épinay, les Dernières années de madame d'Épinay.*

Prix Langlois, de la valeur de 1,500 fr., décerné à M. Claudius Popelin, pour sa traduction du *Songe de Poliphile de frère Francesco Colonna.*

Prix Jules Janin. — Le prix n'est pas décerné.

L'Académie accorde, à titre d'encouragement, le montant de ce prix par portions égales de 1,000 fr. :

A M. le docteur Grille, pour sa traduction en vers français des *Comédies de Plaute;*

A M. Hervieux, pour sa traduction en vers des *Fables de Phèdre;*

A M. l'abbé Théodore, pour sa traduction en prose des *Œuvres de Cornélius Nepos.*

Prix Archon-Despérouses, de la valeur de 4,000 fr., décerné par portions égales de 1,000 fr. :

A M. Auguste Vitu, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Jargon du* XVe *siècle;*

A MM. A. Darmesteter et Ad. Hatzfeld, auteurs d'un ouvrage intitulé : *le* XVIe *siècle en France;*

A M. Tamizey de Larroque, pour son édition des *Lettres de Jean Chapelain.*

A M. E. Raunié, pour son édition du *Chansonnier historiqne du* XVIIIe *siècle.*

Prix de M. Jean Reynaud, de la valeur de 10,000 fr., décerné aux *Poèmes tragiques,* par M. Leconte de Lisle.

Prix Vitet, dont le montant est, cette année, de 6,250 fr., partagé par moitiés égales entre MM. Frédéric Mistral et Gustave Droz, pour l'ensemble de leurs œuvres.

Prix Maillé-Latour-Landry, de la valeur de 1,200 fr., à M. Ernest d'Hervilly, auteur dramatique et poète.

Prix Lambert, de la valeur de 1,600 fr., à M. Médéric Charot, auteur d'un volume de vers intitulé : *Croquis et Rêveries.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance publique annuelle.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a tenu, le 14 novembre, sa séance publique annuelle. Après avoir rendu un dernier hommage aux membres que l'Académie a perdus pendant l'année qui vient de s'écouler, MM. François Lenormant, Thomas-Henri Martin, Charles Tissot, Albert Dumont et Adolphe Regnier, M. G. Perrot, qui présidait la séance, a annoncé les prix décernés en 1884 et les sujets de prix proposés pour l'année prochaine.

M. Henri Wallon, secrétaire perpétuel, a lu une substantielle notice sur la vie et les travaux de M. Thomas-Henri Martin, ancien doyen de la Faculté de Rennes, membre libre de l'Académie, connu surtout par ses travaux sur les connaissances physiques et astronomiques chez les anciens. M. Gaston Pàris a lu ensuite une curieuse étude sur les anciennes versions françaises de l'*Art d'aimer* et des *Remèdes d'amour* d'Ovide.

Voici la liste des prix décernés :

Prix ordinaire. — Classer et identifier autant qu'il est possible les noms géographiques de l'Occident de l'Europe qu'on trouve dans les ouvrages rabbiniques, depuis le Xe siècle jusqu'à la fin du XVe. Dresser une carte de l'Europe occidentale où tous ces noms soient placés, avec signes de doute s'il y a lieu. L'Académie décerne le prix à M. Neubauer, attaché à la Bibliothèque bodléienne, à Oxford.

Antiquités de la France. — L'Académie décerne trois médailles :

La première à M. Pothier, pour son mémoire : *les Tumulus du plateau de Ger;* la deuxième à M. Loth, pour son ouvrage : *l'Émigration bretonne en Armorique, du* V^e^ *au* VIIIe *siècle de notre ère;* la troisième à M. Ch. Mortet, pour son travail intitulé : *le Livre des Constitucions demenées el Chastelet de Paris.*

L'Académie accorde, en outre, six mentions honorables à MM. Armand Gasté, P. du Chatellier, Léon Flourac, Paul Guérin, Bouquet, Amédée de Bourmont.

Prix de numismatique. — Le prix biennal est partagé, cette année, entre M. Caron, pour ses *Monnaies féodales françaises,* et M. de Ponton d'Amécourt, pour ses *Recherches des monnaies mérovingiennes du Cenomannicum.*

Prix fondé par le baron Gobert pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent. — Le premier prix est décerné à M. Paul Viollet, pour son premier fascicule du *Précis de l'histoire du Droit français*.

Le second prix est décerné à M. Tuetey, pour son livre sur *les Allemands en France et l'invasion du comté de Montbéliard*.

Prix fondé par M. Bordin. — Étudier le Ramayana au point de vue religieux. Quelles sont la philosophie religieuse et la morale religieuse qui y sont professées ou qui s'en déduisent? — Le prix n'est pas décerné. Une récompense de la valeur de 2,000 fr. est accordée à M. Schœbel.

Prix Louis Fould. — *Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès.* — L'Académie accorde un accessit, de la valeur de 3,000 fr., au *Bulletin de correspondance hellénique*.

Prix La Fons-Mélicocq. — L'Académie décerne le prix à M. l'abbé Haigneré, pour son *Dictionnaire historique et archéologique du département du Pas-de-Calais*.

Elle accorde, en outre, deux mentions honorables : l'une, à M. Bonassieux, pour son ouvrage : *le Château de Clagny et Mme de Montespan, Histoire d'un quartier de Versailles;* l'autre, à M. de Calonne, pour son livre intitulé : *la Vie agricole sous l'ancien régime en Picardie et en Artois*.

Prix Stanislas Julien (legs d'une rente de 15,000 fr. pour fonder un prix annuel en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine). — L'Académie décerne le prix au père Zottoli, pour son *Cursus litteraturæ sinicæ*.

Prix de La Grange (legs d'une rente annuelle de 1,000 fr. destinée à fonder un prix en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France). — L'Académie décerne le prix à M. Gaston Reynaud, pour son *Recueil des motets français des* XIIe *et* XIIIe *siècles*.

Séance du 24 octobre.

L'Académie ayant perdu l'un de ses membres, M. Adolphe Régnier, dont les obsèques ont eu lieu le jour même, la séance a été levée en signe de deuil.

Séance du 31 octobre.

Ouvrages présentés. Max Muller : *Biographical Essays.* — Mussafia : *Ein altneapolitanisches Regimen sanitatis.* — Joret : *Mélanges de phonétique normande.* — Joret : *Des rapports intellectuels et littéraires de la France avec l'Allemagne avant 1789*.

Lectures. Gaidoz : De l'usage d'employer les chiens au traitement de diverses maladies. — Reinach : Notice sur des fouilles faites à Carthage.

Séance du 7 novembre.

Ouvrages présentés. De Boislile : *Notice biographique et historique sur Étienne de Vesc, pour servir à l'histoire des expéditions d'Italie.* — De Boislile : *les Conseils du roi sous Louis XIV.* — Tamizey de Larroque : *Quinze lettres et billets en partie inédits de Mascaron.* — Tamizey de Larroque : *Une lettre inédite du roi Henri IV et une mazarinade inconnue.* — Lougnon : *Atlas historique de la France*, 1re liv. — De Boislile : *Mémoires du duc de Saint-Simon*, III.

Lectures. Hauréau : Mémoire sur la vie d'Alain, de Lille. — Perrot : Le rôle historique des Phéniciens.

Concours de 1887. — L'Académie vient de mettre au concours le sujet suivant, pour le prix Bordin à décerner en 1887 :

« Étude sur la langue berbère, au point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue. »

Ce prix est de 3,000 francs.

Elle propose, pour les prix du budget de 1887, les sujets suivants :

1° Études grammaticales et historiques de la langue des inscriptions latines, comparées à celle des écrivains romains, depuis le temps des guerres puniques jusqu'au temps des Antonins;

2° Examen historique et critique de la bibliothèque de Photius.

La valeur de chacun de ces prix est de 2,000 francs.

Enfin, elle vient de mettre au concours le sujet suivant pour 1887 :

« Étudier les contributions demandées en France aux gens d'église, depuis Philippe-Auguste jusqu'à l'avènement de François Ier. »

Le fauteuil resté vacant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par suite de la mort de M. Tissot est convoité par MM. Arthur de Boislile et de Mas-Latrie.

M. de Boislile a eu le grand prix Gobert pour les *Comptes des fermiers généraux ;* il a publié en outre l'*Histoire de la famille de Nicolaï*, et il est l'éditeur des œuvres de Saint-Simon.

Le comte de Mas-Latrie a publié une *Histoire de Chypre;* il est chef de section aux Archives nationales et professeur de diplomatique à l'École des chartes.

Les parrains de M. de Boislile sont : le marquis de Vogüé, ancien ambassadeur, et M. Charles Jourdain. Ceux de M. de Mas-Latrie : M. de Rozières et M. Léopold Delisle.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance annuelle.

Le 8 novembre a eu lieu, au palais de l'Institut, la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques.

Le bureau était composé de MM. Nourrisson, président, Martha et Jules Simon secrétaire perpétuel.

M. Nourrisson a pris le premier la parole et, après



un court historique de l'Académie, a proclamé les prix suivants :

Prix Victor Cousin (section de philosophie). — Premier sujet : « De la philosophie stoïcienne. » Le prix n'est pas décerné. Une récompense de 1,000 francs est accordée à M. Ogereau.

Deuxième sujet : « Le scepticisme dans l'antiquité grecque. Le prix, 6,000 francs, est obtenu par M. Brochard ; une récompense de 4,000 francs est accordée à M. Picavet.

Prix Wolowski. — Il n'y a pas lieu de donner le prix. Une mention de 2,000 francs est remportée par M. Alfred Jourdan et une de 1,000 francs par M. Béchaux.

Prix du comte Rossi. — L'Académie accorde seulement une récompense de 2,000 francs au mémoire n° 4, dont l'auteur ne s'est pas fait connaître.

Prix Kœnigswarter (valeur 1,500 francs). — M. Mispoulet.

Prix Joseph Audiffred (valeur 6,000 francs). — M. Rocquain, 3,000 francs ; MM. Darmestetter et Paul Bourde, chacun 1,500 francs.

M. Jules Simon a lu ensuite une notice historique sur la vie et les travaux de M. Thiers, ancien membre de l'Académie.

Séance du 15 novembre.

Ouvrages présentés. Bonnassieux : *Examen des cahiers de 1789 au point de vue commercial et industriel.* — Ortolan : *La législation romaine.* — Lair : *Éléments de droit civil anglais.* — Glasson, Boitard et Colmet-Daage : *Leçons de procédure civile.* — Desjardins : *Traité de droit commercial maritime.* 4e vol. — Raffalovich : *Travail et salaire.* — Reinach : *Manuel de philologie classique.* — Philibert : *Le rire.* — Hennet : *Les milices et les troupes provinciales.*

Lecture. Tessier : Étude sur la quatrième croisade.

Concours. — L'Académie vient de proposer le sujet suivant pour 1887 : « Les Dialogues de Platon ».

Ce prix, fondé par M. Victor Cousin, est de la valeur de 6,000 francs.

— L'Académie met au concours, pour l'année 1887, le sujet suivant :

« La Philosophie du langage. »

Ce prix, de la fondation Bordin, est de la valeur de 2,500 francs.

Société de géographie. — La Société de géographie qui avait déjà reçu, il y a quelque temps, un legs de 146,000 francs, legs que lui fit M. Poirier, vient de recevoir un nouveau legs de M. Félix Fournier, membre de la Société, décédé en juillet dernier. Dans son testament, M. Fournier dit :

« Je lègue à la Société de géographie de Paris la somme de *cinquante mille francs* pour fonder un prix annuel destiné à récompenser le meilleur ouvrage de géographie paru dans l'année, carte ou livre. »

ÉTRANGER

Académie royale de Belgique. — Voici le programme des concours établis par la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique pour l'année 1886 :

1° Faire l'histoire du cartésianisme en Belgique ; 2° Apprécier l'influence de Walter Scott sur le roman historique ; 3° Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les Conseils de justice dans les anciens Pays-Bas, depuis le xve siècle jusqu'à la fin du xviiie ; 4° Faire, d'après les auteurs et les inscriptions, une étude historique sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains ; 5° Faire un exposé comparatif, au point de vue économique, du système des anciens corps de métiers et des systèmes d'associations corporatives de productions formulés dans les temps modernes ; 6° Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des xiiie et xive siècles.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de 800 francs pour chacune des cinq premières questions ; elle sera de 600 francs pour la sixième. Les mémoires pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, avant le 1er février, à M. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies. L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations et demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citeront.

Le prix Stassart, de 1,000 francs, pour une notice sur un Belge célèbre, sera donné à l'auteur de la meilleure notice en français, en flamand ou en latin, consacrée à la vie et aux travaux de David Téniers.

Le grand prix Stassart, de 3,000 francs, pour une question d'histoire nationale, sera décerné à l'auteur du meilleur travail, rédigé en français, en flamand ou en latin, sur la question suivante :

Tracer, sur la carte de la Belgique et des départements français limitrophes, une ligne de démarcation indiquant la séparation actuelle des pays de langue romane et des pays de langue germanique ; consulter les anciens documents contenant les noms de localités, de lieux-dits, etc., et constater si cette ligne idéale est restée la même depuis des siècles, ou si, par exemple, telle commune wallonne est devenue flamande, ou *vice versa* ; dresser des cartes historiques indiquant ces fluctuations pour des périodes dont on laisse aux concurrents le soin de déterminer l'étendue ; enfin, rechercher les causes de l'instabilité ou de l'immobilité signalées.

Le prix Saint-Genois, de 700 francs, sera donné à l'auteur du meilleur travail rédigé en flamand sur la question suivante : Étude littéraire et philosophique des œuvres de Coovnhert.

Enfin, le prix de 1,000 francs, fondé par feu Teirliuck, sera décerné à l'auteur du meilleur travail sur l'*Histoire de la poésie néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde.*

Tous les mémoires présentés à ces divers concours devront être remis avant le 1er février 1886.

Institut royal de Venise. — Le *Reale instituto venetas* a récemment publié la liste des concours et prix pour

1885. Les sujets mis au concours sont les suivants : 1° étude sur les biens communaux en Italie : prix, 1,500 francs; 2° travaux hydrauliques dans la région de Venise, et influence de l'école de Padoue : prix, 3,000 francs; 3° la charité publique à Venise : prix, 3,000 francs; 4° les études historiques à Venise au XVIIIe siècle : prix, 3,000 francs; 5° histoire de la méthode expérimentale en Italie : prix, 5,000 francs; 6° histoire du comte Francesco di Carmagnola avec preuves et documents : prix, 3,000 fr.; 7° Vie de saint Antoine de Padoue et recherches sur son époque : prix, 5,000 francs; 8° un prix de 3,000 francs à l'Italien qui, dans l'année 1884-1885, aura fait progresser la science médicale par ses écrits ou ses inventions.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *Nomination du bibliothécaire du château de Fontainebleau.* — **Étranger** : ALLEMAGNE : *Bibliothèque royale de Berlin.* — ANGLETERRE : *Réunion de la* Library-Association. — HONGRIE : *Bibliothèque de la ville de Kesmark.* —AMÉRIQUE : *Réunion générale de l'*American Library-Association.— *Bibliothèques de Chicago et de Boston.* — INDES : Une bibliothèque à l'usage des femmes hindoues.

FRANCE

Nomination du bibliothécaire du château de Fontainebleau. — M. A. Molinier, attaché à la bibliothèque Mazarine, vient d'être nommé bibliothécaire du château de Fontainebleau, en remplacement de M. Regnier, décédé.

ÉTRANGER

Allemagne. *Bibliothèque royale de Berlin.* — Le gouvernement prussien a fait don à la bibliothèque royale de Berlin d'une importante collection de manuscrits arabes. M. Brill de Leide, par l'entremise du savant orientaliste suédois, M. Landberg, s'était rendu acquéreur de cette curieuse collection et en avait informé le gouvernement prussien, qui n'eut garde de laisser échapper cette occasion d'enrichir la bibliothèque de Berlin. Parmi les 16,000 volumes de toute dimension, il s'y trouve un certain nombre de manuscrits d'une grande rareté et relatifs à toutes les branches de la science que connaissaient les Arabes : théologie, jurisprudence, philosophie, poésie, astronomie, etc.

Angleterre. *Réunion de la Library-Association.* — M. Henry R. Tedder, bibliothécaire de *l'Athenæum*, de Londres, vient de publier à la « Chiswick Press » un travail lu à la réunion de la *Library-Association* tenue à Cambridge au mois de septembre 1882. Il traite de la profession de bibliothécaire et mérite d'être consulté par les spécialistes. Il sera lu avec intérêt par tout le monde.

Hongrie. *Bibliothèque de la ville de Kesmark.* — La ville de Kesmark possède une des bibliothèques les plus considérables de la Hongrie. La bibliothèque du lycée de Kesmark a été cataloguée par des bibliothécaires de la bibliothèque de l'université de Budapest. Elle contient 11,350 ouvrages dont 1,343 en langue allemande et 545 appartiennent à la littérature hongroise. La bibliothèque date de 1722.

Amérique. — Réunion générale de *l'American Library-Association.* La sixième réunion générale de l'« American Library-Association » s'est tenue à Buffalo, au mois d'août dernier, sous la présidence de Justin Winsor, bibliothécaire de la Harvard University (Cambridge, Massachusetts.)

Après avoir exposé les progrès réalisés par l'association pendant l'année 1883, M. Winsor rend hommage au grand travail bibliographique paru il y a quelque temps, *Index of periodical literature,* de M. Poole, bibliothécaire de la ville de Chicago. Cet index, aujourd'hui terminé, sera continué par des suppléments qui paraîtront à intervalles réguliers. Le président fait l'éloge des municipalités, des villes et communes, qui, presque sans exception, favorisent la création de bibliothèques municipales auxquelles elles accordent de larges subventions. M. Winsor déplore que le congrès, tout au contraire, hésite à voter les subsides nécessaires pour la construction d'une grande bibliothèque nationale, tandis que les villes de Baltimore, où la Pratt-Library sera bientôt terminée, de Boston, de Chicago, Columbia, Vermout, etc., rivalisent d'efforts pour installer luxueusement leurs bibliothèques.

M. Dervey, chef de la bibliothèque de Columbia-College (New-York), constate avec satisfaction que les dons faits en 1883 aux bibliothèques universitaires et publiques par des particuliers ont dépassé toute attente; un grand nombre de villes de second ordre, sous l'influence de l'« Association », ont installé des bibliothèques publiques.

Un des membres de l'assemblée a rappelé aux sociétaires qu'en 1879 déjà, au congrès de Boston, la proposition avait été émise de publier un catalogue des meilleurs ouvrages scientifiques relatifs à toutes les branches de la science, et destinés à guider les directeurs de nouvelles bibliothèques dans la composition d'un noyau de bibliothèque.

Ce catalogue devait donner une liste de 5,000 ouvrages à peu près, divisés en vingt catégories.

L'assemblée, après s'être consultée, nomme une commission de huit membres, chargés de se mettre à ce sujet en rapport avec le *Bureau of Education* de Washington.

La commission, chargée de comparer les dispositions adoptées par l'association américaine pour l'élaboration de catalogues avec celles prescrites par la *Library-Association* anglaise, rend compte de son mandat.— Sur la plupart des points, il y a accord complet entre les deux programmes. Il n'y a que sur la question de classification des pseudonymes et anonymes et quelques autres de moindre importance qu'il y a divergence de vues.

La commission propose de cataloguer sous le nom véritable de l'auteur les ouvrages écrits sous pseudonyme; elle ne fait exception que si le pseudonyme est mieux connu du public que le nom de l'auteur lui-même, comme dans le cas de George Elliot, George Sand, etc.

M. James L. Whitney désire fixer l'attention de l'assemblée sur un procédé qui semble entré dans les mœurs des éditeurs américains, et qui consiste à démarquer les productions littéraires de l'étranger, en substituant au titre original un titre de fantaisie.

L'homme qui rit s'édite sous le titre de *By order of the King*, le *Landhaus am Rhein* d'Averbach devient *Villa Eden*, et ainsi de suite.

M. Whitney donne communication d'une liste qui ne comprend pas moins de 28 pages, d'ouvrages ayant paru sous deux titres différents, ou même plus.

L'assemblée prend acte de la communication de M. Whitney et prend la résolution de faire compléter et publier la liste qu'il a faite, avec indication des éditeurs. (Cette liste a paru depuis sous le titre: *A modern Proteus, or a list of books published under more than one title*, by James J. Whitney: *Library-Journal* (New-York).

M. Billings, bibliothécaire du Surgeon-General's Office, donne des renseignements circonstanciés sur les bibliothèques de Washington. — Ces bibliothèques appartiennent à trois catégories: la bibliothèque du Congrès, communément appelée la Bibliothèque nationale, celles des différents départements de l'administration supérieure, qui sont exclusivement réservéés aux fonctionnaires du département, et enfin les bibliothèques spéciales des bureaux scientifiques.

Le *Department of State* est particulièrement riche en ouvrages de droit international; le War-department, en ouvrages militaires; le Patent-Office possède une belle collection de travaux scientifiques et ayant principalement pour objet les sciences naturelles; la bibliothèque de l'Observatoire national renferme de nombreux ouvrages de mathématiques et d'astronomie.

La collection du Geological Survey tend à s'accroitre rapidement; quant à celle du Surgeon-General's Office, elle s'est développée au delà de toute prévision: en 1883, elle comptait 60,000 volumes et 70,000 pamphlets presque exclusivement relatifs aux sciences médicales. Cette rapide augmentation, selon M. Billings, est due surtout au fait que la bibliothèque du Surgeon-General's Office n'a point été fusionnée dans la grande bibliothèque nationale.

En gardant sa situation indépendante, elle est devenue la bibliothèque par excellence de tous ceux qui s'occupent des sciences médicales; aussi bien les dons y affluent-ils, et aujourd'hui l'effectif de la bibliothèque n'est nullement inférieur aux grandes et anciennes collections d'ouvrages médicaux des deux bibliothèques les plus riches du monde: celle du *British museum* et la Bibliothèque nationale de Paris.

Citons encore, au cours de la séance, une discussion sur le meilleur mode de construction et d'installation des grandes bibliothèques, et un rapport sur les disposition adoptées dans la New-York States'-Library par M. H. A. Homes.

États-Unis. — *Conférence internationale des bibliothécaires.* — La conférence internationale des bibliothécaires, qui devait se tenir à Toronto vers le commencement de septembre, est remise à l'automne de 1885. Le lieu de réunion sera New-York ou Boston.

Bibliothèques de Chicago et de Boston.— Voici quelques renseignements complémentaires au sujet des bibliothèques de Chicago et de Boston:

Au 1er juin 1884, la bibliothèque publique de Chicago comptait 106,300 volumes, soit 13,000 de plus qu'en 1883.— Le chiffre de la fréquentation moyenne été fort élevé: près de 4,000 personnes par jour. — Il a été prêté au dehors 430,000 volumes, du 1er juin 1883 au 1er juin 1884; soit, en moyenne, 1,400 livres par jour. — Les prêts ne sont délivrés que sur le vu d'une carte visée par l'administration.

A Boston, pour ne point favoriser un quartier au détriment des autres, on a établi une douzaine de bibliothèques, qui comptent ensemble le nombre fort respectable de 438,600 volumes. — Les bibliothèques sont ouvertes au public pendant 306 jours, sur 365.

Un réseau téléphonique reliant entre elles les bibliothèques des différents quartiers de la ville sera établi cette année. — Le nombre des acquisitions a été de 16,480.

Indes. — *Une bibliothèque à l'usage des femmes hindoues.* — Une bibliothèque à l'usage des femmes hindoues (*zenana library*) a été dernièrement ouverte à Calcutta et a déjà un grand nombre de lectrices.





FRANCE

— M. Omont a fait tirer à part sa *Notice sur les manuscrits grecs du British Museum*, parue dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*. M. Omont donne la liste de tous les manuscrits grecs disséminés dans les différents fonds du British Museum; il réunit dans un même ordre alphabétique les noms des établissements religieux, des grands seigneurs, des prélats, des savants auxquels ces manuscrits ont appartenu; enfin, il dresse une liste alphabétique des copistes des manuscrits grecs du British Museum avec le texte des suscriptions qu'ils ont pris soin de mettre à la fin des volumes par eux transcrits.

ÉTRANGER

Allemagne. — Mlle Hélène Druskowitz, docteur en philosophie, déjà connue par une biographie critique du poète Shelley, vient de publier, à Berlin, un volume intitulé: *Trois poétesses anglaises*. Il s'agit de Jeanne Baillie, contemporaine et compatriote de Walter Scott, de Mme Elisabeth Barrett Browning et de la célèbre George Eliot. L'auteur réserve à cette dernière ses plus grands éloges. « Ce n'est pas George Sand, c'est George Eliot qui occupe aujourd'hui le premier rang parmi les femmes auteurs de la littérature contemporaine. George Eliot est plus profonde, plus vraie, plus naturelle, plus morale que George Sand. Elle a créé davantage, elle a mieux creusé les caractères, elle est noblement réaliste. L'autre est une visionnaire et une prêcheuse. »

— Dr Joannes Müller: *Die wissenschsaftlichen Vereine und Gesellesshaften Deutschlands im 19 ten Jahrhundert*; Berlin, Asher; in-4°. — Depuis 1883, M. Müller publie un catalogue bibliographique de tous les périodiques et autres publications émanant des sociétés scientifiques d'Allemagne. Cet ouvrage est d'autant plus utile que nombre de ces périodiques ne figurent dans aucun des grands catalogues mensuels ou hebdomadaires que publient les principaux libraires allemands, et qu'ils ne peuvent guère être obtenus que par voie d'échange.

M. Müller donne une liste, par ordre géographique-alphabétique, de toutes les sociétés existantes, littéraires, philosophiques, archéologiques, héraldiques, militaires, théologiques, physiques, etc., etc. Rien n'y manque.

En regard de chaque société, on trouve l'énumération des publications qui en émanent. Des registres alphabétiques et systématiques permettent au lecteur de s'orienter sans une trop grande perte de temps.

— M. Von Henck, vice-amiral, avec le concours de plusieurs collaborateurs plus ou moins maritimes, publie chez M. A. Hofmann (Berlin) les premiers fascicules d'un grand ouvrage illustré, *Zur See* (En mer).

Chaque livraison comporte une trentaine de gravures, dont quelques-unes sont exécutées par E. Niethe, un des peintres de marines les plus connus d'Allemagne.

Angleterre. — MM. Simpkin, Marshall et C° publient une réimpression de *Romeo and Juliet*, faite sous la direction de M. Wm Ludlow, d'après le premier in-folio de Shakespeare.

Belgique. — M. Kervyn de Lettenhove publie à la librairie Beyaert, de Bruges, les trois premiers volumes de son important ouvrage: *les Huguenots et les Gueux*. Le quatrième volume paraîtra prochainement.

Italie. — *Storia della legislazione italiana*. Tome Ier. Roma e stato romano, par M. Vito La Mantia. Turin, Fratelli Bocca, édit.; 1884. Ce premier volume de l'histoire de la législation italienne est consacré à l'étude des lois anciennement en vigueur à Rome depuis l'année 1143, et dans les États-Romains depuis la fin du XVIIIe siècle. L'ouvrage entier comprendra deux autres volumes traitant des législations des autres parties de l'Italie, Naples, la Sicile, la Toscane, le Piémont, la Lombardie, la Vénétie. C'est là un travail d'une réelle valeur, nécessaire pour étudier les diverses transformations législatives dans la Péninsule.

— C. di Cavour, *Lettere edite e inedite*, raccolte da Luigi Chiala, deputato al Parlamento. Vol. 3. Turin; Roux et Favale, édit.; 1884. Il est superflu de faire remarquer l'importance que doivent avoir les lettres du comte de Cavour au point de vue de l'histoire contemporaine, et les deux premiers volumes parus ont déjà fourni à la critique de nombreux renseignements fort précieux. Cette troisième partie est la plus importante de la collection. Le premier volume embrassait la période de 1810 à 1852, le second celle

de 1852 à 1859 ; on y assistait, en quelque sorte, à la préparation de l'œuvre que Cavour rêvait d'entreprendre, œuvre qui s'affirme et s'achève dans ce nouveau volume. Celui-ci se ferme sur l'entrée de Garibaldi à Naples. La fin de la correspondance de Cavour paraîtra prochainement en un quatrième volume.

— *Carlo Goldoni e il teatro di San-Luca, a Venezia*; correspondance inédite (1755-1576), avec préface et notes par M. Dino Mantovani. Milan. Trèves frères, éditeurs, 1885. Cette partie de la correspondance de Goldoni était restée jusqu'ici à peu près inédite, et il faut s'applaudir de sa publication, car elle contient des indications intéressantes sur les relations qui existèrent entre Goldoni et le propriétaire du théâtre San-Luca, Francesco Vendramin, à qui ces lettres sont adressées. Elles ont été trouvées dans les archives du théâtre San-Luca, qui porte maintenant le nom de théâtre Goldoni. La préface, écrite par M. Mantovani, est une excellente étude, quoique un peu réduite, sur Goldoni à cette époque de sa vie.

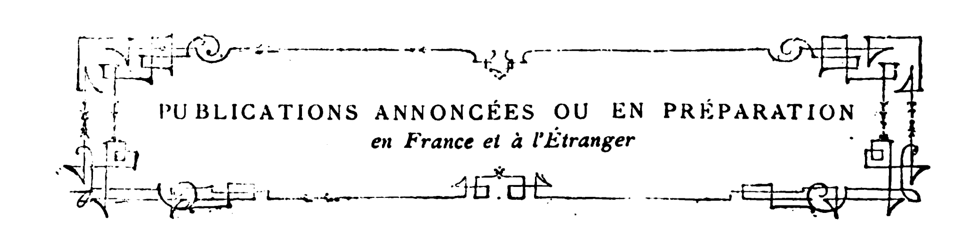
— *Il ventre di Napoli*, par Matilde Serao; Milan, Trèves frères, édit., 1885. En quelques chapitres vraiment émouvants, sans recherche de style, l'auteur a voulu montrer la misère qui sévit à Naples, pour que, selon la prière qu'il adresse à la fin de son volume, on ne « laisse plus cette belle et bonne ville pauvre, sale, ignorante, sans travail, sans secours. » La dernière épidémie de choléra sera-t-elle une leçon suffisante ? Les titres des différents chapitres sont : « Ce qu'on gagne. Ce qui se mange. Le lotto. L'usure. La dévotion. » Ils indiquent mieux que toute description la portée de l'ouvrage.

— Parmi les excellentes publications de l'éditeur Hœpli, de Milan, nous relevons le septième volume de *l'Histoire universelle de la littérature* de M. de Gubernatis, consacré aux contes populaires, et *les Chroniques italiennes au moyen âge*, décrites par M. Ugo Balzani (cet ouvrage a paru d'abord en anglais), et les *Promenades d'un artiste* de M. Camille Boito. Ce sont des études détachées sur Tiepolo, sur le palais Ducal à Venise, sur le château de Cracovie, sur diverses villes de la Bavière, etc. Nous citerons aussi un petit volume de vers, *Helvétie*, de M. G. Carcano, délicatement édité.

— En ce moment, où il est question du relèvement des droits de douane sur les produits étrangers, il n'est pas sans intérêt de suivre les publications spéciales relatives à ces produits. C'est à ce titre que nous notons une forte brochure du professeur Enrico Vannuccini, l'*Avenir du vin italien et du vin de Toscane*, parue chez l'éditeur Pellas, de Florence. La question est digne d'être étudiée aussi par nos viticulteurs.

— *Leone XIII*, par M. Ruggero Boughi. Citta di Castello. S. Lapi, édit., 1884. Cet opuscule a soulevé d'assez vives polémiques. Nous le signalons sans vouloir nous prononcer en rien sur les opinions énoncées par M. Boughi.

Du même éditeur, nous relevons une jolie plaquette ayant pour titre *Casentino*, impressions et souvenirs, par MM. Magherini Graziani et Gitteschi. Ce sont de courts récits en vers et en prose sur le val Casentino et les sites des environs de Florence, Romena, Verna, Poppi, etc.



PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— On prête à M. Blaze de Bury l'intention de publier un volume intitulé : *Mes souvenirs de la Revue des Deux Mondes*.

— M. Henri Béraldi, qui a déjà publié une notice sur l'*Œuvre de Moreau le jeune* et les *Graveurs du* XVIIIe *siècle*, en collaboration avec M. le baron Portalis, prépare un nouvel ouvrage tout aussi important : *les Graveurs du* XIXe *siècle*.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Jacob Feis va faire paraître, à la librairie Kegan Paul, Trench et Cie, un ouvrage intitulé : *Shakespeare et Montaigne*.

— Stanley doit publier, au commencement de l'année prochaine, un livre nouveau sur le Congo.

— Le secrétaire d'État du gouvernement anglais pour l'Inde a chargé M. J. S. Cottin de la rédaction du rapport décennal sur le *Progrès et la condition*

morale et matérielle de l'Inde pendant la période finissant en 1883.

— M. Furnivall fait imprimer pour la Société des anciens textes anglais la *Complainte* de Hoccleve.

— M. Eugène-Lee Hamilton a en préparation un nouveau volume de poésies sous le titre de *Apollo and Marsyas.*

— L'éditeur Elliot Stock annonce plusieurs volumes de vers: *Songs after sunset* (Chants après le soleil couchant), par W. Stainland; *A Child's fantasy* (Fantaisie d'enfant), par N. R. Tyerman; *Echoes,* par Edward-Henry Noel; *Bramwell Cloister* (Le cloître de Bramwell), par le révérend J. W. Pitchford, etc.

— M. Robert Buchanan a écrit ses mémoires sous le titre de *Reminiscences of a literary career.* Ils seront publiés en 2 volumes par MM. Bentley. Les mêmes éditeurs annoncent une traduction des Mémoires de Bourrienne, ainsi que *The court of France in the sixteenth century* (La cour de France au XVIe siècle), par lady Jackson.

— Deux nouveaux ouvrages de M. Augustin J. C. Hare: *Studies in Russia* (Études russes) et *Sketches in Holland and Scandinavia* (Esquisses prises en Hollande et en Scandinavie).

— Le prochain volume à paraître dans la série des *Eminent Women* (Femmes éminentes) sera consacré à Harriet Martineau, et écrit par M. Fenwick Miller.

— M. Dowden poursuit activement son livre sur le grand poète Shelley.

— M. P. L. Simmonds est l'auteur d'un nouvel ouvrage qu'il publiera prochainement et qui traite des ressources des différentes nations, au point de vue de la nourriture animale: *The animal Food resources of different Nations.*

— La grande biographie de George Eliot, à laquelle travaille M. Cross, le second mari de la célèbre romancière, va paraître très prochainement et formera trois volumes. M. Cross a pu disposer de documents abondants et intimes, de la main même de sa femme. George Elliot avait des correspondants auxquels elle écrivait à cœur ouvert; elle tenait un journal. M. Cross a donné à son travail la forme autobiographique.

— La librairie Elliot Stock annonce la publication d'un ouvrage sur Bayard Taylor, édité par la veuve du poète et littérateur, *Bayard Taylor's life and letters.*

— M. Leslie Stéphen prépare un grand *Dictionary of National Biography*, dont le premier volume est sous presse. — Cette biographie sera du plus haut intérêt pour nos grandes bibliothèques.

— Le *Library-Journal* de juin consacre un article au dictionnaire des pseudonymes, par M. N. Cushing. — L'auteur a étendu ses recherches sur le nombre fort respectable de 8,000 pseudonymes d'auteurs, pour la plupart anglais et américains. — L'ouvrage sera publié en un fort volume de 400 à 500 pages.

Allemagne. — Les libraires de Leipzig ont pris l'initiative de la fondation d'un Buchgewerbe-museum, (Musée des industries se rattachant au livre) et d'une Académie des arts graphiques. — Ce projet, auquel ont adhéré les professeurs de l'Université et de l'Académie des beaux-arts, semble en bonne voie de réussite.

Belgique.— M. Rooses, auteur d'un grand ouvrage sur Christophe Plantin, entreprend la publication de la *Correspondance* du célèbre imprimeur anversois. Le tome Ier, paru récemment dans la collection des Bibliophiles anversois, contient les lettres de Plantin jusqu'au 5 août 1568. M. Rooses annonce que l'ouvrage complet comprendra une dizaine de volumes et qu'il en paraîtra un tous les ans.





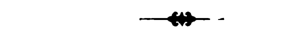
France : *Un monument à La Fontaine. — Société française des amis de Rabelais. — Exposition des œuvres de Gustave Doré. — Cercle de la Librairie. — Une maison de retraite pour les écrivains. — Une profession nouvelle. — Un prix de huit millions. — Statistique des périodiques du monde entier.* — **Étranger :** ALLEMAGNE : *La commission historique de Munich. — Documents inédits sur Schiller.* — ANGLETERRE : *Le catalogue Quaritch.* — AUTRICHE : *Un auto-da-fé.* — ITALIE : *Correspondance inédite du connétable de Bourbon et du duc de Milan.* — AMÉRIQUE : *La librairie aux États-Unis.*

FRANCE

Un monument à La Fontaine.— Un comité vient de se former dans le but de recueillir des souscriptions pour l'érection d'un monument à La Fontaine.

Président d'honneur : Victor Hugo.

Membres du comité : MM. Auguste Vacquerie, Sully-Prudhomme, Mounet-Sully, Édouard Lockroy, Aurélien Scholl, Marmottan, Carrier-Belleuse, Cernesson, Deligny, Isabey, Naudet, etc.



Société française des amis de Rabelais.

La Société française des amis de Rabelais nous adresse la circulaire suivante:

Monsieur,

Le moment nous a semblé favorable pour mettre à exécution un projet que nous avons formé depuis longtemps déjà : nous voulons parler de la constitution d'une *Société française des amis de Rabelais*, dont le siège sera à Chinon ou à Tours.

Cette Société, qui rayonnera dans toute la France et qui a des correspondants étrangers, aura pour mission :

1° D'entretenir une admiration saine et forte pour notre grand satirique, d'exciter à l'étude de son œuvre, d'en faciliter l'accès au plus grand nombre et de propager les douces et salutaires doctrines de la philosophie pantagruélique;

2° De s'occuper d'une édition complète, définitive et populaire, des œuvres de *Maistre Alcofribas Nasier*; de collectionner, de classer et de discuter tous les documents qui seront communiqués à ce sujet;

Et 3° d'encourager les recherches sur le séjour de Rabelais dans le Poitou, dans le Berry, dans le Perche, dans le Languedoc, etc., etc., et d'aider à publier tous les éclaircissements qui se produiront sur les phases encore inconnues de sa vie tourmentée.

Ladite Société provoquera, tous les ans, dans une des villes que le joyeux curé de Meudon honora de sa présence, un congrès dans lequel mémoires, éloges, biographies, commentaires, etc., etc., ayant rapport au but que nous nous proposons, seront lus, appréciés, récompensés selon leur mérite et leur importance. Un banquet pantagruélique terminera chaque session.

Nous estimons que le premier congrès pourra se réunir à Chinon.

Telles sont, à l'état embryonnaire, les idées que nous avons tenu à vous faire connaitre. Si elles vous agréent, veuillez nous adresser le plus vite possible votre adhésion.

Croyez-nous, Monsieur, bien cordialement à vous.

Audiger (François), place Saint-Venant, 3, à Tours; Duboz, bibliothécaire, à Tours; Fourès (Auguste), publiciste, félibre majoral, à Castelnaudary.

Exposition des œuvres de Gustave Doré. — Une exposition des œuvres de Gustave Doré s'organise en ce moment, d'accord avec la famille du maître, pour être ouverte, le 1er mars prochain, dans les salons du Cercle de la Librairie.

La librairie française, ayant surtout l'intention de rendre hommage au grand illustrateur, les dessins gravés, bois et eaux-fortes et les lithographies entreront pour une large part dans cette exposition. Les maisons Hachette, Mame, Jouvet, Hetzel, Calmann Lévy seront mises à contribution et elles ont déjà promis leur concours. Elles se proposent de prêter, dans cette intention, des épreuves rares sur papier extra, des avant la lettre, des fumés dont quelques-uns portent des corrections de la main de Doré, et, ce qui sera plus intéressant encore, un certain nombre de dessins originaux. Des pièces analogues sont attendues de plusieurs recueils périodiques, notamment du *Journal pour rire*, du *Monde illustré* et de l'*Illustration*. Appel est fait dans le même sens à tous les éditeurs français, anglais et américains qui ont publié des œuvres de Doré.

Mais tout cela est bien loin de former l'unique élément de l'exposition projetée, qui n'a jamais dû avoir le caractère exclusif d'une exposition de librairie. Le comité d'organisation fait appel aux amateurs des deux mondes possédant des dessins inédits et des aquarelles du fécond artiste; déjà un nombre

considérable d'œuvres du plus vif intérêt sont mises à sa disposition par le colonel Doré et le docteur Michel, frère et neveu de Gustave Doré. D'autres lui sont signalées de divers côtés.

Ajoutons que le Cercle fera imprimer un élégant catalogue dans lequel on trouvera, outre la description des œuvres exposées, une bibliographie de tous les livres illustrés par Doré, tant en France qu'à l'étranger, ainsi que la liste des compositions exécutées par lui pour les recueils périodiques.

Le Cercle de la Librairie fait appel à tous les éditeurs français et étrangers pour les prier d'adresser, le plus tôt possible, à son président, M. Eugène Plon. une notice exacte et complète de tout ce qu'ils ont publié de livres, albums ou recueils illustrés par Gustave Doré, ou d'estampes du grand artiste.

Destruction des archives du château de Breteuil. — Un incendie a détruit en partie, le mois dernier, le château de Breteuil. On a malheureusement à déplorer la perte totale des archives.

Ce désastre et des plus sérieux.

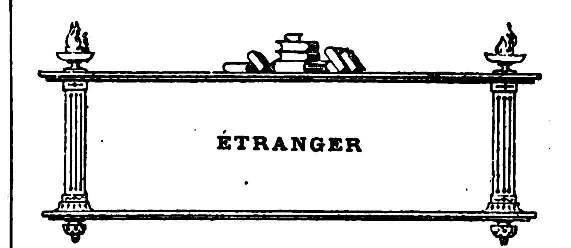
Ces documents étaient certainement des plus riches en renseignements historiques, politiques, littéraires et militaires pouvant aider aux recherches des historiens s'occupant des deux derniers siècles. Citons: les correspondances du marquis de Breteuil, ministre de la guerre en 1730, avec le maréchal de Saxe, Maillebois, Broglie, Soubise; celles de la marquise du Châtelet, née Breteuil, avec le roi de Prusse, avec Voltaire, d'Alembert, Diderot, Richelieu; celle de Berwick avec le baron de Breteuil pendant la guerre d'Espagne, et celle du baron de Breteuil avec Marie-Thérèse, Kaunitz, Mercy, Louis XVI, etc., ainsi qu'un grand nombre de lettres de Louis XIII, Louis XIV et Louis XVI.

Cercle de la Librairie. — Le Cercle de la Librairie vient de faire remettre à l'Institut de France, pour chacun des membres des cinq Académies, un magnifique recueil contenant les discours prononcés au deuxième centenaire de Pierre Corneille, célébré à Rouen, le 12 octobre 1884. Un très beau portrait gravé de l'auteur du *Cid* illustre ce petit chef-d'œuvre de typographie.

Une maison de retraite pour les hommes de lettres.— Mlle Dosne, la sœur de Mme Thiers, a l'intention de faire construire, sur les terrains qu'elle possède à Auteuil, une maison de retraite pour les hommes de lettres, les artistes et les savants. Cette maison offrira cette particularité qu'elle ne recevra que des hommes jeunes; cinquante y trouveront place et seront ainsi, à leurs débuts, à l'abri des luttes pour la vie.

La réalisation de ce projet sera certainement la plus belle donation faite au monde savant de notre époque.

Une profession nouvelle. — Une nouvelle profession, qui paraît convenir spécialement aux femmes, s'est créée récemment à Londres et à New-York. C'est celle de copiste en caractère d'imprimerie. Les types sont en fonte, assez gros pour qu'un très rapide apprentissage en permette bientôt l'usage à une ouvrière quelque peu intelligente, et ressemblent aux caractères xylographiques des imprimeurs primitifs. Ce procédé mécanique, appliqué aux manuscrits d'auteurs, aux rôles de théâtre, aux pièces de procédure, etc., est à la fois simple et expéditif. Il permet d'obtenir rapidement le nombre de copies jugé nécessaire. Enfin il fournit des copies infiniment plus lisibles et plus régulières que la « ronde » du meilleur expéditionnaire. Le prix, un peu élevé quand il s'agit d'un seul exemplaire, devient, au contraire, des plus minimes quand il en faut cinq ou six. Bref, il est évident que cette industrie nouvelle répond à un besoin, car elle est promptement devenue florissante en Angleterre et aux États-Unis. Le capital nécessaire n'est pas considérable. Il se compose, en général, d'un millier de francs de matériel et du petit fonds de roulement nécessaire pour louer un atelier et y établir cinq ou six copistes. La *Society for the employment of women* de Londres (Société pour l'emploi des femmes) vient d'ouvrir un atelier de ce genre, en le réservant naturellement au sexe qu'elle protège. Les gens de loi peuvent y faire copier leurs documents juridiques à trois sous la feuille in-folio; les auteurs, leurs manuscrits à trente et un sous les mille mots; les acteurs leurs rôles à cinq shillings (six francs vingt-cinq centimes) l'acte. A New-York, un assez grand nombre de jeunes filles pratiquent déjà l'art nouveau du *type-writing*, et quelques-unes l'associent à l'art de la sténographie. Quant aux imprimeurs et aux directeurs de journaux, on peut croire qu'ils s'abonneraient volontiers à ne plus recevoir de copie que sous cette forme éminemment facile à lire.



Allemagne. — *La commission historique de Munich.* — La commission historiqne qui s'est réunie à Munich au commencement d'octobre a rendu compte des ouvrages qui ont été publiés pendant l'année sous le patronage de la société. — Ce sont:

Lettres du comte palatin Jean Casimir, par Fr. Bezold, tome II. — Années 1582-1586.

Annales de l'histoire d'Allemagne. — L'époque de Conrad II, par H. Breslau.

Forschungen zur deutschen Geschichte (Recherches historiques), tome XXIV.

Biographie générale allemande, livraisons 96 à 99.



Documents inédits sur Schiller.— On a découvert en Allemagne et l'on va publier des documents inédits sur Schiller et sa famille.

Angleterre. — *Le catalogue Quaritch.* — M. Bernard Quaritch, le libraire anglais bien connu des bibliophiles, vient de publier un nouveau catalogue de ses livres de littérature anglaise, parmi lesquels on remarque plusieurs ouvrages très rares et précieux, sous le rapport typographique et bibliographique, entre autres: *Godefrey of Bologne*, de Caxton, coté 25,000 francs; un ouvrage incomplet, *Book of Saint-Albans*, 18,375 francs; un exemplaire de la première édition in-folio de Shakespeare, 22,000 francs; enfin, un exemplaire non coupé de la *Scala Perfectionis de Wynkin de Wordes*, dont M. Quaritch se réserve de faire connaître le prix verbalement.

Autriche. — *Un auto-da-fé.* — Maurice de J'okai, le romancier bien connu, avait publié, il y a quelque temps, un manuel d'histoire de la Hongrie. Ce livre eut le malheur de déplaire à un certain nombre d'étudiants de Pesth, qui croyaient y voir trop peu de chauvinisme national. Ils décidèrent donc d'en faire une exécution publique...

Le jour même de la fête de J'okai, ils se réunirent devant ses fenêtres, allumèrent un grand feu et y brûlèrent avec solennité le livre honni. La police est arrivée trop tard pour empêcher cet auto-da-fé.

Italie. — *Correspondance inédite du connétable de Bourbon et du duc de Milan.*— On vient de découvrir à Rome, dans de vieux papiers de la bibliothèque du ministère de l'instruction publique, des lettres faisant partie d'une correspondance secrète entre le connétable de Bourbon et Ludovic le Maure, duc de Milan.

— On aurait, paraît-il, découvert à Rome un manuscrit contenant de nombreuses poésies des premiers troubadours.

Espagne. — *Plagiat.* — Il paraît que le docteur Eucinas, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Madrid, a traduit et publié, comme son œuvre personnelle, un livre dû au professeur Schutzenberger, de Strasbourg.

Suisse. — *Congrès de la propriété littéraire.* — Voici les principales dispositions adoptées par le Congrès international réuni à Berne, pour chercher les moyens de protéger la propriété artistique et littéraire.

Les auteurs appartenant à chaque pays contractant seront assimilés dans tous les autres pays de l'Union aux auteurs nationaux.

L'expression « œuvres littéraires et artistiques » comprend : les œuvres dramatiques ou dramatico-musicales, les compositions musicales avec ou sans paroles, les œuvres de dessin, peinture, sculpture, gravure, lithographie, illustrations, cartes, plans, croquis, enfin, toute production littéraire, scientifique ou artistique qui pourrait être publiée par n'importe quel mode d'impression ou de reproduction.

Les auteurs ressortissant à l'un des pays de l'Union jouiront, dans tous les pays de l'Union, du droit exclusif de traduction sur leurs ouvrages pendant dix années, après la publication, dans l'un des pays de l'Union, de la traduction de leur ouvrage autorisée par eux.

Sera autorisée la publication d'extraits, de fragments ou de morceaux entiers d'un ouvrage littéraire ou artistique ayant paru pour la première fois dans un autre pays de l'Union, pourvu que cette publication soit appropriée ou adaptée à l'enseignement et qu'elle ait un caractère scientifique; la publication réciproque de chrestomathies composées de fragments d'ouvrages de divers auteurs. Il devra néanmoins toujours être fait mention du nom de l'auteur ou de la source à laquelle sont empruntés les extraits. Sera considérée comme illicite l'insertion de compositions musicales dans les recueils destinés à des écoles de musique.

Les articles de journaux ou recueils périodiques pourront être reproduits en original ou en traduction. Cette faculté ne s'étend pas aux romans-feuilletons ou aux articles de science et d'art.

Le droit de protection des œuvres musicales entraîne l'interdiction des morceaux dits arrangements de musique, ainsi que d'autres morceaux qui, sans le consentement de l'auteur, sont composés sur des motifs extraits desdites œuvres, ou reproduisent l'œuvre originale avec des modifications, des réductions ou des additions.

Les contestations que soulèverait cette clause seront réservées à l'appréciation des tribunaux.

Les stipulations protectrices s'appliquent à la représentation publique des œuvres dramatiques ou dramatico-musicales, que ces œuvres soient publiées ou non. Les auteurs d'œuvres dramatiques ou dramatico-musicales seront protégés pendant la durée de leur droit, contre la représentation non autorisée de la traduction de leurs ouvrages. Sont réservés, les droits de l'auteur qui déclare au titre ou en tête de l'ouvrage que l'exécution publique de l'œuvre est interdite.

Pour justifier l'exercice de poursuites contre les contrefaçons, il suffira que le nom de l'auteur soit indiqué sur le titre ou au bas de la dédicace, préface ou à la fin de l'ouvrage.

Toute œuvre contrefaite pourra être saisie à l'importation dans ceux des pays de l'Union où l'œuvre a droit à la protection légale.

Un bureau international siégeant à Berne et entretenu aux frais des États de l'Union sera chargé de tout ce qui concerne la surveillance et la protection de la propriété littéraire et artistique.



A travers les Revues.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Septembre-Octobre. — K. Müller : Nouvelles communications sur Janos Laskaris et la bibliothèque Medici. — A. Graesel : Sixième assemblée générale de la *American Library-Association.*

Novembre. — Les bibliothèques aux Indes, par A. Führer. — Boele v. Hensbrock : Le legs Frédéric Müller. — V. Isler : Un codex corvianus à la bibliothèque de Hambourg.

Deutsche Revue. — Octobre. — L'esprit des Berlinois. — Causeries faites dans les ateliers des peintres célèbres de Vienne. — L. v. Herbeck : Berlioz en Allemagne. — F. Pecht : Le darwinisme et l'originalité dans les arts plastiques.

Novembre. — L'esprit des Berlinois. — J. Ludewig : L'homme et le feu.

Die Grenzboten. — N° 40 : H. Pröhle : Schiller et Bürger. — N° 41 : Le romantisme français. — N° 43 : Scènes de la vie nationale actuelle. — N° 44 : M. Necker : Une tragédie du Dante.

Nord und Süd. — Octobre. — R. Gneist : Les nouvelles réformes introduites dans les universités d'Angleterre.

Unsere Zeit. — Octobre. — R. v. Gottschall : Henri Laube, Essai littéraire. — M. W. Meyer : Shakespeare ou Bacon.

Novembre. — G. de Gabelentz : La langue et l'écriture idéographique des Chinois. — F. C. Petersen : Les romanciers français d'aujourd'hui, II[e] partie, Albert Delpit.

— A partir du 1[er] janvier 1885, la maison Koch, de Leipzig, éditera une nouvelle revue néo-grecque, qui portera le titre de *Clio.*

— M. Frédéric Spielhagen, le romancier allemand bien connu qui, jusqu'à ce jour, dirigeait les *Westermann'sche Monatshefte,* a résilié ses fonctions et sera remplacé par M. Adolf Glaser.

Angleterre. — Nous citerons, dans *The Atlantic Monthly* pour octobre, un article de M. George Houghton sur Washington et ses compagnons, et une nouvelle signée Margaret Bertha Wright, intitulée : *Une Famille bourgeoise* (A Bourgeois Family), où la vie de la classe moyenne en France est décrite à un point de vue américain assez piquant.

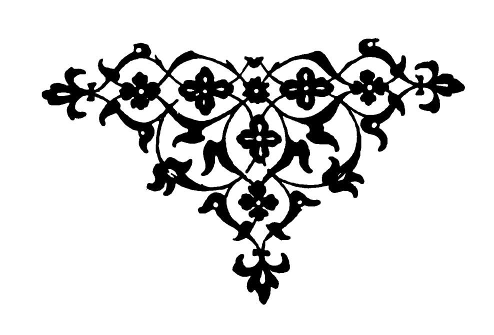
— La *Scottish Review,* pour octobre, a un article qui vaut la peine d'être lu, sur la question de savoir quel est l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ.* L'article conclut en faveur de Gerson. Les revues des revues étrangères, dans lesquelles *Le Livre* a sa bonne part, sont, comme d'ordinaire, bien faites et pleines de renseignements.

The Gentleman's Magazine de novembre contient un article fait pour intéresser les bibliographes et les bibliophiles. Il a pour titre : *Authors as suppressors of their Books* (auteurs qui ont détruit leurs livres), et pour auteur, M. W.-H. Olding.

— Dans *The National Review* de novembre, M. Francis Hitchmann trouve utile de réveiller la vieille histoire des plagiats d'Alexandre Dumas père, et n'est pas toujours heureux dans le choix de ses exemples.

Italie. — *Archivio storico per Trieste, le Istria e il Trentino.* — Antiche pergamene dell'abazia di S. Lorenzo in Trento. Inventario del Tesoro della chiesa patriarcale d'Aquileia, fatto fra il 1358 e il 1378. La Comunità di Rovereto e le pretere d'Innsbruck (1564). Varietà trentive, etc., etc.

États-Unis. — Le *Magazine of American History,* fort belle publication mensuelle qui paraît à New-York, donne, dans son numéro de novembre, un article sur William Brach Lawrence, qui intéressera les lecteurs français en leur rappelant avec quelle faveur les œuvres de ce publiciste ont été accueillies dans notre pays dès leur apparition. L'article contient, entre autres, une lettre de Mignet.





France : *Quicherat. — Daguin. — Fauvel. — Favin. — Fonssagrives. — Guichard. — Henninger. — Jonain. — Laidet. — Lebrun, dite de Bassanville. — Lemaitre. — Philippoteaux. — Poisnel. — Poitevin. — Soldi. — Ubicini. — Walsh.* — **Étranger** : *Kirchmann. — Hillebrand. — Dulk. — Fawcet. — Fromme. — Von Gerold. — Geibel. — Pompery. — Horvath. — Walace. — Couch. — Platt-Burham.*

FRANCE

— L'Institut de France vient d'éprouver une nouvelle perte.

M. Louis-Marie Quicherat, né à Paris le 12 octobre 1799, y est mort le mois dernier.

Après avoir fait de brillantes études à Sainte-Barbe, il fut admis à l'École normale et en sortit en 1822. Agrégé des classes de lettres en 1826, il professa d'abord la rhétorique et, en 1843, devint conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 4 décembre 1844, puis promu officier le 11 janvier 1876. Il fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de M. Hase, le 13 mai 1864.

M. Quicherat était depuis longtemps connu par l'important *Thesaurus poeticus linguæ latinæ* (1836), le premier des ouvrages destinés à nos classes qui ait été mis au niveau des travaux modernes. Il lui a donné pour suite et complément, avec M. Daveluy, le *Dictionnaire français-latin* (1858), fruit d'un travail de vingt années.

On a encore de lui un grand nombre de *Traités, d'Exercices* à l'usage des classes. Nous citerons: *Traité de versification latine* (1826), qui a atteint sa quinzième édition en 1858; *Traité élémentaire de musique* (1833), réédité avec des tableaux de musique ou exercices gradués, en 1835 et 1837; *Traité de versification française* (1838), 2e édition (1850); *Petit traité de versification française* (1838); *Polymnie* (1839), recueil classique de morceaux de chant, avec M. H. Sonnet; *Nouvelle prosodie latine* (1839, 21e édit.); *Premiers exercices de traduction grecque* (1848); *Addenda lexicis latinis* (1862); un grand nombre d'éditions annotées, dont les plus estimées sont celles d'*Horace*, de *Virgile*, de *Quinte-Curce*, d'*Homère*, etc.; *Quelques notices et discours* et des articles dans la *Revue de l'instruction publique* ou d'autres recueils littéraires. Il faut citer à part une grande monographie biographique: *Adolphe Nourrit*, sa vie, son talent, son caractère (1767, 3 volumes), et un recueil d'études sous le titre de *Mélanges de philosophie.*

— M. Daguin, professeur honoraire de physique à la Faculté des sciences, et membre de l'Académie des sciences de Toulouse, ancien directeur de l'Observatoire, est mort le mois dernier.

M. Daguin était âgé de soixante-dix ans; savant des plus distingués, on lui doit plusieurs ouvrages, notamment un *Traité de physique* en quatre volumes, qui fait autorité dans le monde scientifique.

— Le docteur Fauvel, vice-président de l'Académie de médecine, est mort à Paris le mois dernier; il était né en 1813.

Il s'adonna spécialement à l'étude de la phtisie et des maladies contagieuses.

Ses recherches sur la nature et la marche du choléra avaient fait de lui un spécialiste très autorisé. En 1867, il fut désigné pour représenter la France à la conférence sanitaire internationale de Constantinople. Quelque temps après, il fut nommé membre du comité consultatif d'hygiène, dont il devint plus tard vice-président. Chacun se rappelle les opinions qu'il avait émises au sujet du dernier choléra du Midi de la France et avec quelle ardeur il défendit ses idées et soutint que le mal n'avait pas été importé d'Asie, qu'il ne créerait que des foyers sans importance et sans gravité.

Parmi les ouvrages du docteur Fauvel, il faut citer en première ligne celui qui a pour titre: le *Choléra; étiologie et prophylaxie* (1868). Pour le reste, l'œuvre de cet éminent hygiéniste est éparse dans de nombreux mémoires communiqués aux corps savants, dans des rapports au comité d'hygiène publique, dans des règlements de police sanitaire.

— Un jeune poète, M. Émile Favin, qui avait à peine trente ans, vient de mourir à Lorient.

Il avait publié deux volumes de vers, les *Illusions* et la *Comédie de l'Amour*. En collaboration avec M. Charles Grandmougin, il avait fait la *Résurrection de Lazare*, oratorio de M. Raoul Pugno, joué chez Pasdeloup, et le scénario du ballet des *Korrigans*, dont M. Godard devait composer la musique. Ce ballet suscita même une vive polémique avec M. Coppée, l'auteur de *la Korrigane*.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort du docteur Fonssagrives, qui vient de succomber à une attaque foudroyante de choléra, au château de Kergurione, près d'Auray, dans le Morbihan.

M. Fonssagrives était un médecin des plus distingués. Il fut longtemps professeur à l'Ecole de médecine de Brest et à la Faculté de Montpellier. Outre un grand nombre d'articles et de mémoires publiés dans la *Gazette hebdomadaire de médecine*, les *Annales d'hygiène publique*, le *Bulletin de thérapeutique*, le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, le *Français*, le *Magasin pittoresque*, la *Nature*, on lui doit des ouvrages estimés dont quelques-uns ont été traduits en plusieurs langues. — Nous citerons de lui: *Traité d'hygiène navale; Hygiène alimentaire des malades; Thérapeutique de la phtisie pulmonaire; De la régénération physique de l'espèce humaine; Entretiens familiers sur l'hygiène; le Rôle des mères dans les maladies des enfants; l'Éducation physique des garçons; la Vaccine devant la Famille; Dictionnaire de la Santé; Principes de thérapeutique générale*, etc.

M. Fonssagrives était né à Limoges en 1823.

— M. Guichard, député de l'Yonne et doyen d'âge de la Chambre, est mort subitement au palais Bourbon, d'une hémorragie cérébrale, au moment où il prenait possession du fauteuil présidentiel du 4e bureau.

M. Guichard avait publié plusieurs ouvrages de politique: *la Propriété sous la monarchie; Manuel de politique; la Liberté de penser.*

— Un des plus jeunes agrégés de la Faculté de médecine, M. Henninger, qui, tout récemment encore, avait été appelé à présider la section de chimie au conseil scientifique de Blois, vient de mourir à Paris.

Nommé à la suite d'un brillant concours où il soutint une thèse très remarquée sur *l'Action des ferments solubles sur les matières albuminoïdes*, M. Henninger suppléait M. Würtz, dont il était un des brillants élèves, dans la chaire de chimie médicale depuis 1878. M. Henninger était aussi professeur à l'École municipale de chimie. On lui doit de nombreux travaux de chimie biologique et de chimie pure, parmi lesquels on peut citer la synthèse de l'orcine et un travail très étendu sur l'hérythrite; collaborateur du grand dictionnaire de Würtz, il y a écrit un nombre considérable d'articles très remarquables parmi lesquels on doit citer les articles sur la série aromatique et sur les fermentations.

— On annonce la mort, à Royan, dans sa quatre-vingt-cinquième année, d'un littérateur estimé, M. Pierre Jonain.

Il a légué sa bibliothèque et ses manuscrits à la ville de Royan. Parmi ses œuvres, on cite la *Grammaire générale, ou parallèle entre celles du latin et du français; Fables de Babrius*, traduites en vers; *Essai de Grammaire universelle*; la *Chanson de Roland*, traduite de Théroulde, en vers; *Prométhée enchaîné*, d'Eschyle, traduit en vers; *Dictionnaire du patois saintongeais*, etc. Il a longtemps collaboré aux journaux politiques du Sud-Ouest. Lorsqu'il cessa, vers 1878, d'instruire la jeunesse, il comptait plus de cinquante années d'enseignement libre.

— Le doyen des poètes provençaux, M. H. Laidet vient de mourir dans sa quatre-vingt-dixième année. Jusqu'à ses derniers jours, M. Laidet a travaillé et produit. Bien que lié personnellement avec Mistral et Roumanille, M. H. Laidet n'a jamais voulu souscrire aux doctrines grammaticales du félibrige. La principale de ses œuvres est une traduction des fables de La Fontaine en vers provençaux.

— Une aimable nonagénaire, Mme veuve Lebrun, connue dans le monde des lettres sous le nom de comtesse de Bassanville, vient de mourir dans la maison de retraite de Sainte-Périne.

Parmi ses plus gracieux écrits, nous signalerons particulièrement : les *Aventures d'une épingle*, les *Contes du bonhomme Jadis; la Corbeille de fleurs; les Mémoires d'une jeune fille; le Monde tel qu'il est; les Primeurs de la vie; Délassements de l'enfance; les Épis d'une glaneuse; les Deux familles; les Salons d'autrefois; l'Éducation des femmes*; *l'Entrée dans le monde; les Ouvrières illustres*, etc. Son livre le plus connu est le *Code du cérémonial.*

Elle avait fondé le *Journal des jeunes filles*, dirigé le *Moniteur des Dames et des Demoiselles*, et collaborait assidûment, il y a quelques années encore, à divers recueils et journaux de modes.

Mme de Bassanville était née en 1805.

— Nous apprenons la mort de M. Lemaître, sous-bibliothécaire au ministère des affaires étrangères.

— Un artiste d'un très réel talent, le peintre Philippoteaux, vient de mourir à la suite d'une longue maladie qui, depuis bien des mois, ne laissait aucun espoir.

Son œuvre très varié se compose de beaucoup de tableaux dont les principaux sont à Versailles, et d'une quantité infinie de dessins faits pour des journaux ou pour des livres. Son illustration de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* est des plus remarquables

pour la fécondité de l'invention et l'intérêt de composition; en outre, à cause de l'exactitude des uniformes et des moindres détails, elle sera toujours consultée avec fruit.

— M. Poisnel, agrégé de la Faculté de droit de Douai, membre de l'École française de Rome, vient de mourir.

Il s'était fait connaître par de remarquables travaux sur le *Droit canonique*, etc., etc.

— M. Prosper Poitevin, l'auteur d'une *Grammaire* très répandue et d'un *Dictionnaire universel de la langue française*, vient de mourir à l'âge de quatre-vingts ans. Malgré son grand âge, M. Prosper Poitevin complétait encore tous les jours son œuvre en faisant paraître de nouvelles éditions corrigées et augmentées. M. Poitevin avait aussi fait quelques essais heureux au théâtre, et les épîtres en vers qu'il adressa, en pleine période romantique, à Victor Hugo, à Casimir Delavigne et à Viennet furent remarquées.

— On annonce la mort de M. David Soldi, le traducteur bien connu des contes du Danois Andersen. La première édition de cette traduction remonte à vingt ans environ et parut dans la Bibliothèque rose de la maison Hachette.

La littérature française doit à M. David Soldi de nombreuses traductions, entre autres le roman d'Auch, *Robert Fulton* (1852), et *le Théâtre commenté* d'Œlenschleger, publié en collaboration avec M. Xavier Marmier, de l'Académie française.

Pendant la série des matinées internationales de la direction Gustave Bertrand, M. Soldi fit jouer avec succès la traduction des *Faux Dieux*.

— Nous apprenons la mort de M. Ubicini, un écrivain et un publiciste qui avait une haute compétence dans les questions si compliquées de l'Orient. M. Ubicini était né en 1818, à Issoudun, et avait fait, vers 1846, un long séjour en Orient, où il s'était lié d'amitié avec les chefs du parti national roumain. Lorsque les événements de 1848 amenèrent ce parti au pouvoir, M. Ubicini fut choisi comme secrétaire du gouvernement provisoire et prit une part active aux travaux de ce gouvernement.

Rentré ensuite dans la vie privée, il reprit ses études sur l'Orient et publia plusieurs ouvrages sur la Turquie et les principautés danubiennes.

Parmi ses écrits, nous citerons : *Mémoire justificatif de la Révolution romaine* (1849); *Lettres sur la Turquie*, 2 vol. (1851-54); *la Question d'Orient devant l'Europe* (1854); *Ballades et chants populaires de la Roumanie* (1855); *la Turquie actuelle* (1855); *Provinces roumaines* (1856); *la Question des Principautés devant l'Europe* (1858); *la Serbie après le bombardement de Belgrade* (1862); *la Serbie devant la Conférence* (1863); *les Serbes de Turquie* (1865); *Chronique du règne de Mahomet II* (1871).

M. Ubicini avait fondé la *Revue de l'Orient* et collaboré au *Siècle*, à *la Presse* et au *Courrier de Paris*.

Il laisse inachevée une *Histoire de la Roumanie* que la maison Hachette devait éditer.

— L'un des plus vaillants vétérans de la presse royaliste, le vicomte Édouard Walsh, est mort à Paris, à l'âge de quatre-vingt deux ans.

Rédacteur du journal *la Mode*, avec Armand de Pontmartin; Alfred Nettement et Dufougerais, le vicomte Walsh fit, dans ce journal, une guerre acharnée à la monarchie de juillet.



— **Allemagne.** — Le 20 octobre, est mort, à Berlin, M. Julius v. Kirchmann, ancien membre du Reichstag allemand et auteur d'un grand nombre d'écrits philosophiques de valeur.

M. Kirchmann publiait la *Bibliothèque philosophique.*

— Un homme de lettres allemand, d'une valeur réelle, M. Charles Hillebrand, est décédé à Florence, après une longue et douloureuse maladie de poitrine.

Il était né à Giessen en 1829. Son père était aussi un lettré, un philosophe très estimé.

Le jeune Charles étudia le droit dans sa ville natale et à Heidelberg. Il participa, en 1849, à l'insurrection badoise, fut emprisonné à Rastadt, réussit à s'échapper et vécut ensuite comme un proscrit à Strasbourg, à Paris, à Bordeaux, où il obtint les diplômes académiques de l'Université de France, après avoir été secrétaire du poète Henri Heine.

Lauréat de la Sorbonne, nommé professeur à l'École militaire de Saint-Cyr et à la Faculté de philosophie de Douai, Hillebrand quitta la France en 1870, lors de la guerre franco-prussienne, et, en qualité de correspondant du *Times*, assista à l'entrée des troupes italiennes à Rome.

Depuis cette époque, il habita toujours Florence, où il écrivit des œuvres d'une grande importance, telles que : *Italie* (Leipzig, 2 vol.); *Histoire de France de 1830 à 1870;* une *Histoire de la littérature grecque; Études italiennes; la Prusse contemporaine; la France et les Français*, etc., etc.

A tout cela il faut ajouter quantité de publications imprimées dans les journaux français, anglais, italiens et allemands, et qui avaient fini par donner au nom de Charles Hillebrand une popularité européenne.

M. Hillebrand avait collaboré à la *Revue des Deux Mondes*.

— Les journaux allemands annoncent la mort du docteur Dulke, auteur dramatique, qui était né en 1819 à Kœnigsberg et avait pris une part active au mouvement révolutionnaire de 1848.

Le docteur Dulk a écrit plusieurs drames, dont le plus important est intitulé *Jésus-Christ*.

Angleterre. — On annonce de Cambridge la mort de M. Henry Fawcett, ministre des postes de l'Angleterre. M. Fawcett était âgé de cinquante-et-un ans. Élève de l'université de Cambridge, il devint professeur d'économie politique en 1863. Il était déjà député depuis 1857 et se montra toujours l'adversaire de M. Disraeli et de sa politique en Orient.

Lié avec M. Gladstone, il fut appelé par ce dernier, en 1880, au ministère des postes.

M. Fawcett, privé de la vue par suite d'un accident de chasse arrivé en 1858, n'en continua pas moins à écrire: il dicta ses travaux à sa femme, économiste distinguée elle-même et l'un des promoteurs de l'agitation tendant à obtenir pour la femme le droit de suffrage.

Le *Manuel d'économie politique* de M. Fawcett eut de nombreuses éditions. Le paupérisme, ses causes et ses remèdes et les essais sur des sujets d'économie politique et sociale l'avaient fait nommer, au commencement de 1884, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques de France.

— Un collaborateur assidu des *Notes and Queries*, M. Thomas Quiller Couch, est mort le 23 octobre. Il étudiait surtout les patois, les coutumes et les légendes des Cornouailles, son pays natal.

Notes and Queries enregistre aussi la perte d'un autre de ses collaborateurs, M. W. Platt, orientaliste distingué, mort dans sa quatre-vingt-deuxième année.

— Un archéologue distingué des Cornouailles, M. Charles Foster Barham, est mort à Truro, le 20 octobre. Il était né en 1804.

— *The Academy* annonce la mort d'un de ses collaborateurs, le Rév. Edwin Wallace, survenue le 6 octobre. Pendant longtemps il fut chargé des notices philosophiques dans la *Westminster Review*. On a de lui : *Outlines of the Philosophy of Aristotle* (Esquisse de la philosophie d'Aristote) et une édition du *De anima* du même philosophe, avec notes et introduction.

Autriche. — La ville de Vienne vient de perdre, dans la même semaine, deux de ses principaux libraires-éditeurs : MM. Karl Fromme, libraire de la Cour, et Moriz von Gerold, chef d'une des plus grandes maisons de Vienne.

Moriz von Gerold, né à Vienne en 1815, fit de bonnes études à l'Institut polytechnique de cette ville, mais abandonna la carrière d'ingénieur pour se vouer entièrement à la librairie. Après avoir passé quelques années à Paris, chez MM. Treuttel et Würtz, et à Londres, dans la maison Armstrong et Black, il prit en 1848, de concert avec son frère Friedrich, la direction de l'ancienne maison Gerold, jusqu'alors dirigée par son père.

Pour se rendre compte de l'impulsion que M. Gerold sut donner aux affaires, on n'a qu'à consulter la liste des journaux et périodiques que publiait en 1850 la maison Gerold : *la Presse*, *la Ost-deutsche Post*, *le Lloyd*, *le Journal des étrangers*, des périodiques tels que *le Journal militaire*, *la Revue de la Société de médecine* et tant d'autres, sortaient de ses presses.

Pendant plusieurs années, M. Gerold fut même le rédacteur responsable du journal *Ost-deustche Post*.

M. Gerold a déployé une activité commerciale peu commune; il était président de la Société d'assurances d'Autriche, *le Danube*, vice-président de la banque des dépôts, etc. En 1875, la maison Gerold célébra le centenaire de son existence; à cette occasion, l'empereur d'Autriche décerna la croix de fer à l'éminent éditeur. En 1878, lors de l'exposition de Paris, M. Gerold reçut les palmes d'officier de l'instruction publique.

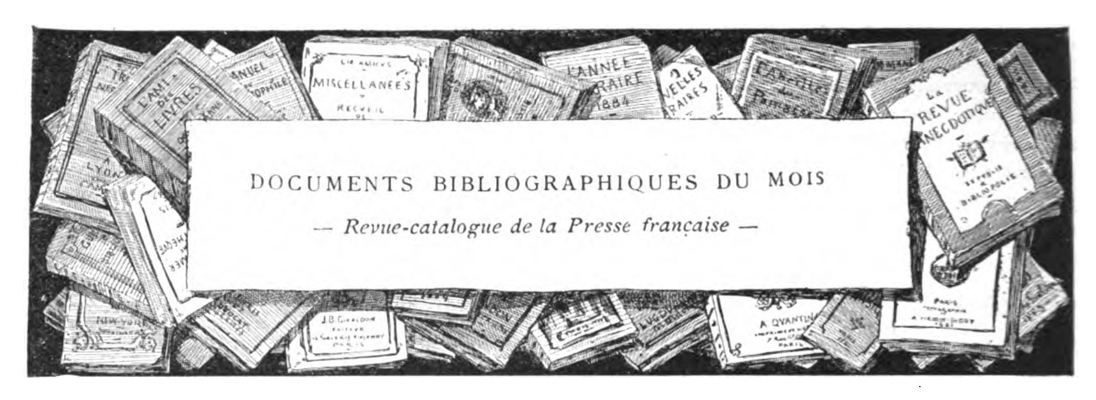
— Le 6 octobre, est mort à Vienne, à l'âge de soixante-dix-huit ans, M. Geibel, ancien chef de la maison Duncker et Humblot.

M. Geibel a dirigé successivement d'importantes librairies à Pesth (1841), Leipzig (1850), et en dernier lieu à Vienne, où il dirigea pendant dix années la célèbre maison Duncker et Humblot.

Hongrie. — M. Jean Pompery, auteur d'écrits historiques et littéraires, est mort à Budapest.

— On annonce la mort de M. Cyrille Horvath, savant d'un grand renom, professeur de philosophie à l'université de Budapest et membre de l'Académie depuis un demi-siècle.





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 octobre). Jean Rousseau : Holbein. — P. Leroi : Italia fara da se. Heulhard : Pierre Corneille. — ARTISTE (septembre). De Ronchaud : L'art en Chaldée et en Assyrie. — Barbey d'Aurevilly : J. Peladan. — De Chennevières : Les Décorations du Panthéon. — De Valognes : La seconde Renaissance française et son Savonarole. — Prat : De quelques coiffures antiques.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (novembre). Marc-Monnier : Giordano Bruno et ses derniers biographes. — De Florient : Les grands pionniers de l'Australie. — Frossard : Mme de Krudener. — Godet : Un chroniqueur neuchâtelois ; Hugues de Pierre. — Veuglaire : Les types successifs du soldat en France. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (juin-juillet). Moulin : Le Palais et l'Académie au XVIIe siècle ; Pellisson-Fontanier. — L. T. : Note sur les bibliothèques de province. — Ernouf : Causerie d'un bibliophile. — Les Manuscrits de la bibliothèque du Vatican.— BULLETIN MONUMENTAL (n° 6). Barbier de Montault : le Trésor de Monza. — A. Saint-Paul : La Renaissance en France. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (18 octobre). Recherches historiques sur la tactique de l'infanterie française depuis 1832 jusqu'en 1870. — La marine espagnole. (25) Étude sur les principales cavaleries étrangères. — (15 novembre). Note sur l'artillerie de montagne de la Russie. — Note sur Madagascar. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (3e trimestre.) Ch. Hubert : Inscriptions recueillies dans l'Arabie centrale. — Voyage dans l'Arabie centrale. — Petiton : Voyage dans l'Indo-Chine. — La Meslée : Excursions aux provinces orientales de l'Australie. — Simonin : Les ports de la Grande-Bretagne. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (septembre-octobre). Traité de commerce entre le czar et des marchands parisiens (1587). — Notes pour servir à la biographie de Pierre de Cugnières. — Nouveaux textes concernant Guillaume de Breuil. — L'essai historique sur la bibliot&èque du Roi, de Le Prince. — L'Abbaye de Saint-Antoine-des-Champs. — Deux Milanais à la Bastille. —

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (15 octobre). De l'Epinois : Le Saint-Siège et la Ligue. — Ducrost : De l'évolution. — Le Danois : Le roi d'Yvetot, esquisse historique à propos d'un livre récent. — Dupont : L'intelligence des animaux. — La doctrine des douze apôtres. — Observations critiques sur le travail intitulé *la Religion primitive des Chinois*. — CORRESPONDANT (25 octobre). Abbé de Broglie : La morale indépendante jugée par l'histoire et par la raison. — De Bernhardt : Napoléon III et lord Malmesbury. — De Meaux : L'Algérie depuis 1871. — Bordes : Les cités lacustres de la Suisse. — Lecoy de la Marche : Les classes populaires au XIIIe siècle ; les serfs. — (10 novembre). Duc de Broglie : Richelieu et la monarchie absolue. — A. Langlois : Le journal d'Henry Greville. — Ch. de Meaux : L'Algérie depuis 1871. — Bordes : les cités lacustres de la Suisse. — De Montfort : Laroche Saint-Jude — De Broglie : La morale indépendante. — Lecoy de la Marche : Les classes populaires au XIIIe siècle ; l'agriculture. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (18 octobre). Dauriac : La morale d'Herbert Spencer selon M. Malcolm Guthrie. — Grindelle : *le Christianisme et la méthode expérimentale*, par Ch. Lagrange. — (25 octobre). Renouvier : Les idées politiques de Rousseau. — (1er novembre). Dauriac : La psychologie générale et la psychologie morbide à propos d'un livre récent. — (8 novembre). Grindelle : La morale, par Eugène Véron. — Essai sur la poésie philosophique en Grèce, par G. Bréton. — CURIEUX (novembre). La duchesse de Berry et Deutz. — L'*Intermédiaire* et Deutz. — La première tentative de fusion. — La pétition des enfants naturels à la Chambre des députés. — Victor Hugo. — La question Louis XVII. — Les pairs de France.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 octobre). Le bi-centenaire de Corneille. — Le Bibliophile Jacob. — Les Dumas et Corneille. — Un artiste inconnu : Berson. — (15 novembre). Une lettre du Bibliophile Jacob. — L'Exposition incohérente. — L'Album de Fréderic Mistral. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (novembre). De Montaiglon : Jean Goujon et la vérité sur la date et le lieu de sa mort. — Ary Renan : De Nittis. — L. Gonse : La collection Thiers au Louvre. — Maindron : Les affiches illustrées. — Müntz : Joseph Bellini et la Renaissance dans l'Italie septentrionale. — Garnier : L'ancienne porcelaine de Vincennes et de Sèvres. — Girard : *Les Céramiques de la Grèce propre*, par Alb. Dumont.

L'HOMME (10 octobre). Lefèvre : La Philosophie devant l'Anthropologie. — Sébillot : Le crachat et la salive dans les superstitions et les croyances populaires. — (25 octobre). M. E. Duval : Évolution des espèces, évolution des mots. — Stillmann : Les découvertes de Schliemann. — De Closmadeuc : Monument de Gaor'inis ; fouilles et découvertes nouvelles.

INSTRUCTION PUBLIQUE (18 octobre). Ch. Huit : Étude sur le *Ménon* de Platon. — Hubault : Un roi de France et un abbé de Saint-Denis. — (25 octobre). Levallois : *Lettres persanes*. — Edm. About : Composition française. *Lettre de Gerson à Pierre d'Ailly*. — (1er novembre). F. Tho-

mas : Le Pessimisme. — Le Bidois : La France sous les Guises. — Gillet : Camille Le Tellier. — Guénard : *La vie municipale en Attique*, thèse de M. Paussoullier. — (8 novembre). Duvilla : Critique du matérialisme. — (15 novembre). F. Thomas : La logique de Stuart Mill. — Un nouvel essai de cosmogonie. — Hardoin : *Socrate et les Socratiques*, d'après M. Zeller. — Delmont : La psychologie de Platon. — INTERMÉDIAIRE (25 octobre). Paul Lacroix. — Comédiens de Mlle d'Orléans. — Pièces tirées de Cendrillon et de Robinson Crusoé. — Descendance de Jean de la Fontaine. — Eugène Hugo. — Premières œuvres de Ch. Nodier. Les deux journaux officiels de 1815 ; le *Moniteur universel* de Napoléon Ier et le *Moniteur universel* du duc d'Angoulême et du baron de Vitrolles. — Documents sur les Cent-Jours. — (10 novembre). Documents inédits sur la Clairon. — Th. Hamon. — L'Encyclopédie du Bibliothécaire. — L'origine des petits formats. — Les illustres proverbes historiques. — Nouveaux mélanges tirés d'une petite bibliothèque. — L'ancienne revue rétrospective. — Documents inédits sur Choderlos de Laclos. — Pièce satirique du XVIIIe siècle.

JEUNE FRANCE (septembre). Em. Michelet : Catulle Mendès. — H. Souquet : La psychologie dramatique de Corneille. — E. Galabert : La troisième manière de Wagner. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (octobre). De Molinari : Malthus. — Lainé Fleury : Un premier pas dans la voie de la révision des tarifs de chemins de fer. — Raffalovich : La nouvelle loi sur les sociétés anonymes en Allemagne. — M. Block : Le *capital* de Karl Marx. — Loria : La théorie de la valeur de Karl Marx. — Martineau : La véritable doctrine de Bastiat sur la valeur. — JOURNAL DES SAVANTS (octobre). Caro : Essai sur le génie dans l'art. — Bertrand : Nicolas Blanc. — Paris : La Légende de Rome au moyen âge. — Wallon : Correspondance de M. de Rémusat. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (octobre). Les sous-officiers et les cadres subalternes. — L'armée de Châlons ; son mouvement vers Metz (1870). — Le Raid et les sapeurs à cheval. — Hemet : Les compagnies de Cadets-Gentilshommes et les Ecoles militaires (1682-1793).

MAGASIN PITTORESQUE (31 octobre). Ed. Charton : Ce que l'on peut penser du progrès. — Cherbonneau : La Mosquée neuve à Alger. — Paris : Histoire de la navigation ; navires à diverses époques. — (15 novembre). Lefebvre : Les orties textiles. — Le café Frascati. — Ch. Robert : Leclaire. — L'abbaye de Saint-Victor, à Marseille. — MATINÉES ESPAGNOLES (23 octobre et 1er novembre). Mme de Rute : Histoire de l'Inquisition. — Le Bibliophile Jacob. — (15 novembre). I. Sigaux : Voyage autour d'un fauteuil. — MOLIÉRISTE (novembre). Paul Lacroix. — D'Estrée : Deux sonnets inédits sur *Tartuffe* et le P. Desmares. — Larroumet : Le comte de Bieule et le *Dépit amoureux*.

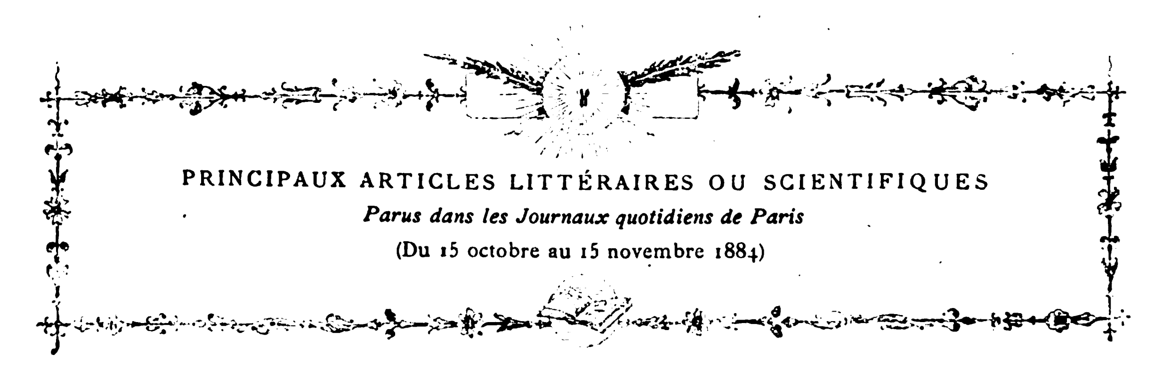
NATURE (18 octobre). Zucher : Les Typhons. — Nouveau régulateur de température. — Chemin de fer métropolitain sans rails, ni wagons, ni ponts, ni tunnels. — (25 octobre). Hélène : Assab et les Assabais. — Poillon : Trempe de l'acier par compression. — Tatin : Navigation aérienne. — (1er novembre). Brillouin : L'industrie des cuirots de mouton. — Tissandier : Documents inédits. — Oustallet : Le tétraogalle de l'Himalaya. — Vidal : Les photographies magiques. — (8 novembre). Préparation de la pâte à papier par l'acide sulfureux. — Les nouveaux produits de la manufacture de Sèvres. — Pitsh : Les Portes de fer. — (15 novembre). Roule : Le phylloxera et le traitement par le sulfure de carbone. — Tissandier : L'aérostat dirigeable. — Hélène : Le chemin de fer funiculaire de la Superga, près Turin. — NOUVELLE REVUE (15 octobre). Miramont : La femme, d'après Schopenhauer. — Guillaumet : Tableaux algériens. — Holyuski : Kraszewski. — De Sainte Marie : Mœurs et chants de Bosnie et d'Herzégovine. — (1er novembre). Daryl : M. Gladstone et la Chambre des lords. — L. Ulbach : La conférence de Berne et le congrès de Bruxelles. — Dubufe : Meissonier. — Rambaud : Lettres d'un proscrit, par Quinet.

POLYBIBLION (octobre). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Lettres et billets inédits de Mascaron. — Bibliographie vosgienne de 1883. — Molière et les Limousins. — Notice sur la bibliothèque de la Chambre de commerce de Bordeaux. — D'une faute d'impression souvent reproduite.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (juillet). Bonnassieux : Examen des cahiers de 1789 au point de vue industriel et commercial. (août). De la Chaudelaye : Origine des armées permanentes en Europe. — REVUE ALSACIENNE (octobre). A. Weiss : Une touriste anglaise en Alsace. — Pétrokephal : La neutralisation de l'Alsace-Lorraine. — Les députés de l'Alsace sous la monarchie de Juillet. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (15 octobre). Duval : Le transformisme. — Chudzinski : Anatomie comparée des races humaines. — Amat : Anthropologie de l'Algérie. — Deniker : Etude sur les Kalmoucks. — Goldsrein : Du plan horizontal du crâne. — REVUE ARCHEOLOGIQUE (septembre). Reinach : Les chiens dans le culte d'Esculape et les *Kélabins* des stèles peintes de Citium. — Gaidoz : Le dieu gaulois du Soleil. — Drouin : Observations sur les monnaies à légendes en pehloi et pehloi-arabe. — Melon : La nécropole phénicienne de H. Mahdia. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (octobre). Jouin : Que sont devenus les *Mémoires* du duc d'Antin. — P. Mantz : Guillaume Veniat. — Guiffrey : le peintre Ferd. Elle et le mariage de sa fille Catherine. — De Montaiglon : Le graveur Massard. — Parrocel : Cochin et l'Académie de Saint-Luc. — Actes d'état civil concernant Houdon. — Épitaphes de peintres français relevées dans les cimetières de Paris. — REVUE DES LIVRES ET DES ESTAMPES. Analyse et critique de l'Amour impossible et la bague d'Annibal par J. Barbey d'Aurevilly en 18.. par de Goncourt. — Nos morts contemporains de Montaigut. — L'Atlantide de Verdagner. — Christophe Colomb de Léon Bloy, etc. etc. — REVUE BRITANNIQUE (octobre). Souvenirs de Ch. Reade. — X. Marmier : A travers le Canada. — La géographie de l'*Odyssée*. — La lèpre et les hôpitaux de lépreux dans la Grande-Bretagne — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (novembre). Defoë : Lady Roxana. — Otway : Venise sauvée. — De Brosses Lettres sur l'Italie. — Montesquieu : Essai sur le goût dans les choses de la nature et de l'art. — D'Epinay : Mémoires et correspondance. — Shelley : Le *Prométhée*. — Malesherbes : Lettres inédites. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (20 octobre). Funck : L'authenticité des lettres d'Ignace. — Gemoll : Les Géoponiques. — Kühnert : Du soin des statues chez les Grecs. — Vitu : Le *Jargon* du XVe siècle. — Correspondanee de Mallet du Pan. Cuervo : Dictionnaire de la langue castillane. — (27 octobre). Meyer : Tibur, étude romaine. — Bracton : Des lois et coutumes de l'Angleterre. — De Lettenhove : les Huguenots et les Gueux. — Mémoires de la duchesse de Tourzel. — (3 novembre). Girard : Etudes sur la poésie grecque. — Constans : Chrestomathie de l'ancien français. — Gazier : Les Comédiens et le clergé au XVIIe siècle. — (10 novembre). Scerbo : Chrestomathie hébraïque et chaldéenne. — Tissot : Géographie comparée de la province romaine d'Afrique. — Favre : Diction-

naire historique de l'ancien langage français par Lacurne de Sainte-Palagye. — REVUE DES DEUX MONDES (15 octobre). A. Barine : Mme Carlyle. — Baudrillart : Les populations rurales de la Bretagne. — Dairaux : La colonie française de Buenos-Ayres. — Blanchard : La Nouvelle-Zélande et les petites îles adjacentes. — (1er novembre). Jurien de la Gravière : La fin d'une grande marine. — De Laferrière : Marguerite de Valois. — Planchut : La loi des récidivistes et nos colonies. — De Montaignac : L'Ogooué. — Brunetière : Le Parnasse contemporain. — REVUE GÉNÉRALE (15 octobre). Ch. Grandmougin : Corneille ressuscité. — Cetto : L'état des esprits en Alsace-Lorraine. — (1er novembre). Nicot : L'élection présidentielle aux États-Unis et la Presse américaine. — REVUE HISTORIQUE (novembre-décembre). Lavisse : Étude sur le pouvoir royal au temps de Charles V. — Gusquet : De l'emploi du mot *basileus* dans les actes de la chancellerie byzantine. — Stern : Une lettre de Davout (1811). — Documents inédits sur la bataille de Sedan. — REVUE INDÉPENDANTE (août). Sur Diderot. — Ed. Rod : Le Vérisme et les conteurs italiens. — A. Remacle : Le mouvement wagnérien en France. — (septembre). A. Lefèvre : L'homme avant l'histoire. — Christophe : Notes physiologiques sur Balzac. — G. Geffroy : La liberté du livre. — (octobre). Hennequin : Le pessimisme des écrivains. — P. Verlaine : Les Amies. — X. Christophe : Notes physiologiques sur Balzac. — REVUE LIBÉRALE (novembre). De Boisjolin : Histoire et philosophie des costumes. — Des Essarts : La poésie provençale contemporaine ; Mistral. — Garin : L'anarchie et les anarchistes. — Brisbarre : Études sur les utopies sociales antérieures au XIXe siècle. — REVUE LITTÉRAIRE (octobre). Mgr Bataillon et les missions de l'Océanie centrale. — A. Roussel : Mémoires du baron de Vitrolles. — Rastoul : le général Chanzy. — P. Veuillot : Le *Prince*. — Bois : Les récentes manifestations spirites. — De l'année qui vit la naissance de Jésus-Christ. — REVUE LYONNAISE (septembre). Riotor : Les Lyonnais et leur influence. — Terrel : Le roman naturaliste. — Guinand : Découverte d'un Christ en buis de Jean Guillermin. — Roux : Sapho. — V. Bernard : *La cansoun de la Jouvenço*, terzines provençales. — REVUE PHILOSOPHIQUE (novembre). Tarde : Qu'est-ce qu'une société? — Arréat : Un athée idéaliste. — Pouchet : Le biologie aristotélique. — Perez : Les théories de l'éducation. — Kussmaül : Les troubles de la parole. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (11 octobre). F. Bouiller : L'abbé de Prades. — F. Sarcey : Comment je suis devenu journaliste. — (18 octobre). J. Lemaistre : Questions d'esthétique, par MM. Séailles et Guyau. — *Histoire de la pédagogie*, par G. Compayré. — (25 octobre). A. Barine : Le colonel Tcheng-Ki-Tong. — Le général Skobeleff. — (1er novembre). John Lemoinne : L'Égypte. — L. Ulbach : Lisbonne. — Michel Bréal : Comment les mots sont classés dans notre esprit. (8 novembre). De Tinseau : Le Cambodge. — De Pressensé : Mgr Dupanloup ; son historien et ses adversaires. — Léo Quesnel : Poètes anglais contemporains ; Buchanan. — (15 novembre). Spuller : M. Thiers et M. Jules Simon. — A. Laurent : Pierre Loti. — Th. Reinach : L'émancipation des Juifs au XIXe siècle. — REVUE SCIENTIFIQUE (18 octobre). Lucas : Le calcul mental et les machines à calculer. L'artillerie de montagne. — Romanes. La domestication des animaux. — (25 octobre). Marey : Les forces utiles dans la locomotion. — De Tromelin : Les trombes, la grêle et l'électricité atmosphérique. — L'internat des femmes. — (1er novembre). Tylor : Les problèmes de l'anthropologie moderne. — Combes : L'aéronautique, la topographie et l'art militaire. — Javal : La valeur économique de la vie humaine. — (8 novembre). Bonniers : La respiration des tissus vivants. — Duguet : La résistance des canons. — Badoureau : La constitution des couches supérieures de l'atmosphère. — Manouvrier : L'internat des femmes. — (15 novembre). Faidherbe : Tombouctou et les grandes voies commerciales de l'Afrique. — Héricourt : L'action des microbes dans les maladies. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (15 octobre). Louis Ratisbonne : Corneille. — (1er novembre). Louis Ratisbonne : La statue d'Étienne Dolet.

SCIENCE ET NATURE (18 octobre). De l'individualité des êtres vivants. — Manceaux : Le port d'Anvers, nouvelles installations maritimes. — (25 octobre). Corre : La monnaie dans l'extrême Orient. — De Mosles : Les tramways funiculaires. — Dallet : Le système métrique et l'unification des mesures. — (1er novembre). Berrionnet : La suggestion mentale. — Michelet : la Typographie en couleur. — Fisher : Le poisson-chat. — (8 novembre). Renault : Du thermomètre électrique en médecine. — Une nouvelle teigne de la farine. — Mangin : Les Eucalyptus. — (15 novembre). Deniker : L'expédition polaire de Greely. — Cauvet : Les corps organisés. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 octobre). Lehautcourt : Les grandes manœuvres en 1884. — Samion : Le recrutement en France et en Allemagne. — Souvenirs militaires du général baron Hulot. — Desmaysons : Les grandes manœuvres de 1884 en Allemagne. — (1er novembre). Samion : La taxe militaire. — Poullet : La défense de l'Italie. — Kiva : La mer intérieure et le commandant Roudaire.



PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 octobre au 15 novembre 1884)

CONSTITUTIONNEL. Octobre : 27. *Andrée*, par M. G. Duruy.

DÉBATS. Octobre : 30. Bérard-Varagnac : *Autour du monde*, par Kohn. Novembre : 1. Marc-Monnier : Le cultisme. 4. Block : *Principes de sociologie*, par Herbert Spencer. 11. Bérard-Varagnac : *la Grande-Grèce*, par F. Lenormant. — *A travers l'Apulie et la Lucanie*, par F. Lenormant.

XIXe SIÈCLE. Octobre : 21. F. Sarcey : *Nouvelles études d'histoire religieuse*, par Renan. 23. F. Sarcey : Les que-

relles littéraires : Boursault et Boileau. — Novembre : 3. Ch. Bigot : *Une Académie sous le Directoire*, par J. Simon. 4. Sarcey : Correspondance de M. de Rémusat. 7. Buisson : Lettres d'Edgar Quinet. 11. F. Sarcey : *Kerkadec*, par L. Cladel. 13. Ch. Bigot : La reine Margot.

DROIT. Octobre : 24. H. Moulin : Le Palais à l'Académie; Gilles Boileau. — Novembre : 1. G. Moulin : François Charpentier. 13. H. Moulin : Pellisson-Fontanier.

ÉCHO DE PARIS. Octobre : 20. E. Lepelletier : Le Parnasse et son histoire.

ÉVÉNEMENT. Octobre : 18. Le Bibliophile Jacob. 19. Léon Riotor : Chez Joséphin Soulary. Octobre 21 et novembre : 1, 2, 3, 5, 7, 12. La régence et le cardinal Dubois. 30. Gérard : Victorien Sardou. — Novembre : 2. L. Desprez : Les Goncourt.

FIGARO. Octobre : 17. Le bibliophile Jacob. 19. La littérature brutale. 20. *L'Impératrice Wanda*. 29. G. Ferry : Souvenirs sur Th. Barrière. — Novembre : 1. Wolff : Henri Meilhac et Ludovic Halévy. 8. Louis Ulbach : Jules Simon.

FRANÇAIS. Octobre : 18. *L'abbé Bautain, sa vie et ses œuvres*, par l'abbé de Régny. 21. *Les classes ouvrières en France*, par Lavollée. 31 et 7. Correspondance inédite de Mallet du Pan. — Novembre : 4. Manuel de droit constitutionnel, par Saint-Girons. 5. Un nouveau traducteur de l'*Imitation*. 11, M. de Pontmartin.

FRANCE LIBRE. Octobre : 17. M. de Pontmartin. 28. M. J. Peladan. 31. Ferdinand Fabre.

GAZETTE DE FRANCE. Octobre : 18. M. de Pontmartin : Le roman contemporain. 25. Une victime de Beaumarchais; Marin. — Novembre : 2. L'impératrice Wanda. 8. *Tartuffe*, par Coquelin. 11. *Le dernier des Fonbriand*, par Davyl. 15. *Une Académie sous le Directoire*, par M. J. Simon.

GIL-BLAS. Novembre : 3. Le *Macbeth* de M. Jules Lacroix. 5. Fouquier : A l'Académie française. 7. Th. de Banville : Henri Monnier. 10. *Deux Amies*, par Maizeroy. 11. G. de Maupassant : Les chroniqueurs. 12. Fouquier : Romanciers et naturalistes. 14. De Banville : Émile Deschamps.

JUSTICE. Novembre : 3. Marc Monnier : Un aventurier italien du siècle dernier; Gorani. 4. *Richelieu et la Monarchie absolue*, par d'Avenel.

LIBERTÉ. Octobre : 27. Le baron de Vitrolles. — Novembre : 2. Drumont : *L'Europe militaire et diplomatique au XIXe siècle*, par F. Nolte. 8. Une victime de Beaumarchais; Marin. 10. Drumont : Une édition définitive de Saint-Simon.

MONITEUR UNIVERSEL. Octobre : 17. *Les Parques*, par Dupuy. 18. Le commerce de la Chine. 30. La correspondance de Flaubert avec G. Sand. — Novembre 4 : Charles Blanc et son œuvre, par Massarani. 15. V. Fournel : *Une Académie sous le Directoire*, par J. Simon.

PAIX. Octobre : 31. P.-J. Stahl et son œuvre.

RADICAL. Novembre : 2. Émile Bergerat. 9. F. Enne : La complicité de l'écrivain.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Octobre : 21. Chansons populaires sur les aérostats. — Novembre : 1. Un défenseur de l'Académie. 4. L'aéronaute Garnerin. 5. *Quatre années au Congo*, par Jeannest. 15. *La Comédie satirique au XVIIIe siècle*, par Desnoiresterres.

SIÈCLE. Octobre : 22. Les *Mémoires* du baron de Vitrolles. 28. *La politique française en Océanie*, par P. Deschanel. — Novembre : 3. *Micheline*, par H. Malot. 6. *Une Académie sous le Directoire*, par J. Simon. 10. *Dubois-Crancé*, par Jung. 15. De la Forge : Mallet du Pan.

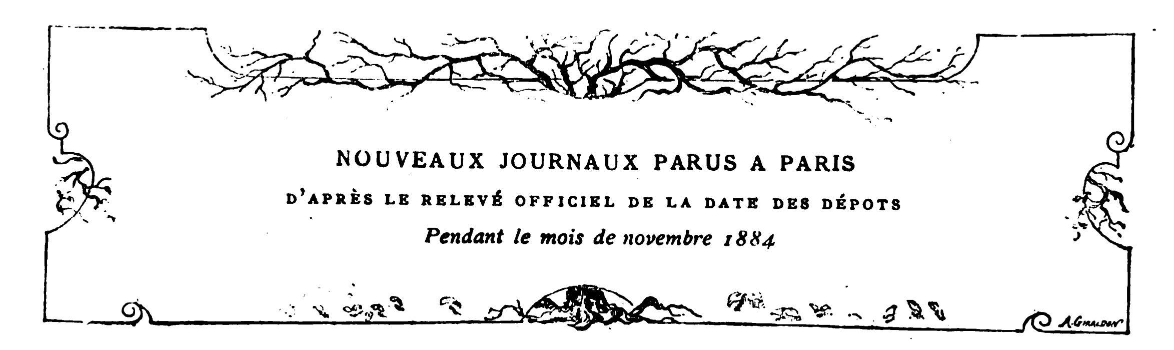
SOLEIL. Octobre : 24. *Les Voyageurs en France*, par Babeau. 26. *Les Filles de John Bull*. — *L'impératrice Wanda*. — Novembre : 15. Une étude de M. de la Ferrière; Marguerite de Valois.

TÉLÉGRAPHE. Octobre : 27. *Micheline*, par H. Malot.

TEMPS. Octobre : 16-18. J. Loiseleur : *Louis XIV et Strasbourg*, d'après le livre de M. Legrelle. 28. 29. 3. Davyl : Les *Mémoires* de lord Malmesbury. — Novembre : 2. A. Mézières : *Fénelon à Cambrai*, par M. de Broglie. 3. *Une Académie sous le Directoire*, par J. Simon. 4. Un mathématicien poète; Barrême. 5. V. Cousin à Évian. 6. Lettres d'exil d'Edgar Quinet. 9. J. Simon : Éloge de M. Thiers. 11. Les Mémoires de Mme de Bassanville. 13. Les mœurs du théâtre en Allemagne. — Un dîner chez l'abbé Deguerry. 15. Les poètes et leur éditeur M. Lemerre.

UNIVERS. Octobre : 16. Les établissements religieux français en Egypte.

VILLE DE PARIS. Novembre : 11. *L'élève Gendrevin*, par Robert Caze.



NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de novembre 1884

1. *Le Ralliement des instituteurs et des institutrices*, organe indépendant, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Derenne. Bureaux, 101, faubourg Saint-Antoine. Abonnements : un an, [illegible] fr. Le numéro, 10 centimes.

5. *La Renommée*, journal hebdomadaire. Organe des grandes industries et du haut commerce. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Hugonis. Bureaux, faubourg Poissonnière. Le numéro, 15 centimes.

L'Ouvrier chapelier, bi-mensuel. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Guilbert. Bureaux, 25, rue des Rosiers. Abonnements : un an, 3 fr.; 6 mois, 1 fr. 75. Le numéro, 10 centimes.

6. *Le Monte-Carlo*. Écho de Monaco. In-4°, 4 p. à 3 col.

Paris, imp. Schiller. Bureaux, 9, place de la Bourse. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

9. *Le Pavillon français*, organe des intérêts français à l'étranger. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. du *Pavillon*. Bureaux, 10, rue de l'Abbaye. Abonnements : un an, 15 fr.; 6 mois, 8 fr. Le numéro, 25 centimes. Hebdomadaire.

10. *Revue du monde lyrique et théâtral*. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Séruzier. Bureaux, 67, quai Valmy. Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

Gazette hippique, journal hebdomadaire paraissant le samedi. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 3, rue Cambacérès. Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

12. *Le Réveille-Matin*, journal républicain-libéral. In-4° 4 p. à 4 col. Paris, imp. Noizette. Bureaux, 18, rue de Belzunce. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Paraît le dimanche.

15. *Union internationale des artistes*. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Capitaine. Bureaux, 21, avenue Victor-Hugo. Abonnements : un an, 16 fr. Bi-mensuel.

18. *Le Pour et le Contre*, journal financier paraissant le samedi. Petit in-4° 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 11, faubourg Montmartre. Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 20 centimes.

25. *Terre et Liberté*, organe communiste-anarchiste, paraissant le samedi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Rietfel. Bureaux, 3, rue Ruelle-Pelé. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

Journal-Almanach. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Beillet. Bureaux, 76 *bis*, rue des Saints-Pères. Abonnements : un an, 20 fr.

26. *Revue des journaux et des livres*. In-4°, 24 p. Paris, imp. Derenne. Bureaux, 52, boulevard Saint-Michel. Abonnements : un an, 18 fr.; 6 mois, 10 fr. Le numéro, 30 centimes. Paraît le dimanche.

29. *L'Annonce mobilière*, journal hebdomadaire. Petit in-4°, 16 p. Paris, imp. Blot. Bureaux, 8, rue Vivienne. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 50 centimes.

Sans date. *Le Compte rendu théâtral*. Petit in-folio, 4 p. à 3 col. Autun, imp. Coqueugniot. Bureaux, 22, rue Soufflot. Abonnements : un an, 2 fr. 6 mois, 1 fr. 50. Le numéro, 10 centimes.

L'illustration des chemins de fer, journal hebdomadaire illustré. In-4°, 8 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Oziou. Bureaux, 50, rue Fabert. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 30 centimes.

L'Exposition universelle de 1889, journal mensuel. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Chaix. Bureaux, 116, avenue de Villiers. Abonnements : un an, 12 fr.; six mois, 8 fr.

Revue de clinique médico-chirurgicale. In-8°, 28 p Paris, imp. Lasnier. Bureaux, 5, rue Lamartine. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 50 centimes. Mensuel.

Le Gutenberg amusant, recueil périodique. In-16, 16 p. Paris, imp. Blot. Bureaux, 7, rue Bleue.

Le Populaire. Petit in-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Wattier. Le numéro, 5 centimes. Spécimen.

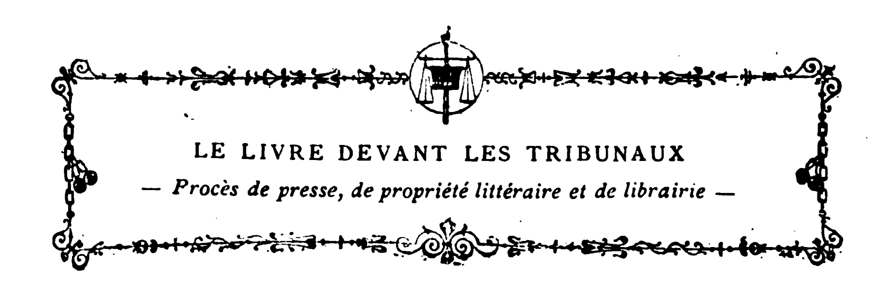
La Lanterne des blagueurs. In-16, 16 p. Paris, imp. Lanéry. Bureaux, 58, boulevard de Strasbourg. Le numéro, 10 centimes.

La Revue antipatriote révolutionnaire. In-8°, 8 p. Paris, imp. Le Bolloch. Bureaux, 207, boulevard Voltaire. Abonnements : un an, 2 fr., six mois, 1 fr. 25. Le numéro, 15 centimes.

Journal des Imprimeurs, indicateur général du matériel lithographique et typographique. Mensuel. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, faubourg Saint-Honoré.

La Vie joyeuse. In-4°, 8 p. à 5 col., fig. Paris, imp. P. Dupont. Bureaux, rue Jean-Jacques-Rousseau. Abonnements : un an, 15 fr.; six mois, 8 fr. Paraît le samedi.

Revue des estampes et des livres.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

ÉTRANGER

Allemagne.

Saisie de la « Vie populaire ».

Un des derniers numéros de *la Vie populaire* a été saisi par la police allemande.

Cette saisie est motivée par la publication du livre du comte Paul Vasili : *la Société de Berlin*.

Cet ouvrage, qui contient un tableau fidèle des mœurs et des caractères des personnages de la cour d'Allemagne, a le don d'irriter tout particulièrement les Prussiens, qui, d'ailleurs, avaient déjà saisi le volume.

Interdiction d'un ouvrage français.

Le livre de miss Catherine Lee, *Dans les montagnes d'Alsace (In the alsatian mountains)*, a été interdit par le gouverneur allemand. De là le grand succès qu'il obtient sur nos frontières d'Alsace.



Angleterre.

La « Comtesse Sarah » traduite en anglais
Contestations entre les traducteurs.

Lady William Godolphine Osborne a obtenu de M. G. Ohnet le droit exclusif de traduire en anglais son roman *la Comtesse Sarah*. Elle avait déjà fait enregistrer le titre du roman, lorsque MM. Vizetelly, éditeurs, annoncèrent la publication d'une autre traduction du même roman. Elle les a assignés devant la chancellerie, qui lui a donné gain de cause.

La « Correspondance de Bulwer Lytton ».

Un procès assez curieux vient d'être jugé par la cour de justice de Londres.

Vers la fin de l'année passée, lord Robert Lytton publiait une biographie de son père, le célèbre écrivain anglais Bulwer Lytton. Cet ouvrage ne contenait que peu de choses relativement à la vie privée de Bulwer Lytton, sauf quelques allusions discrètes qui semblaient imputer à sa femme séparée de corps et de biens, lady Rosine, tous les torts dans ce qui avait provoqué la séparation des deux époux.

C'est là-dessus qu'intervint une miss Devey, amie et parenté, et légataire universelle de feu lady Rosine. Miss Devey crut devoir venger la mémoire de milady et montrer que Bulwer Lytton avait rendu la vie impossible à sa femme par sa brutalité et sa cruauté. Cette dame avait précisément entre les mains toute la correspondance adressée par lord Lytton à lady Rosine avant que celle-ci fût devenue sa femme. Elle se résolut à la publier sous ce titre : *Lettres amoureuses de Bulwer Lytton. Une réhabilitation.*

Lord Lytton, l'auteur de la biographie de son père, s'adressa alors aux tribunaux ; il demanda un jugement interdisant à miss Devey la publication de cette correspondance ; il en revendiqua la propriété, parce que ces lettres ne sont pas mentionnées dans le testament par lequel sa mère, lady Rosine, a institué miss Devey sa légataire universelle.

Miss Devey soutient, de son côté, que, en vertu du titre de légataire universelle, elle a le droit de disposer librement de tout ce qui est resté après la mort de lady Rosine, et, par conséquent, de sa correspondanee.

La Cour a donné raison au demandeur et a interdit à miss Devey de publier les lettres amoureuses, en se basant sur ce que, d'après la loi anglaise, si le destinataire d'une lettre en est propriétaire, il n'est propriétaire que du papier, mais non du contenu, qu'il ne peut publier que s'il en a reçu la permission de l'écrivain ou pour sa justification.

Belgique.

A propos des « Mémoires du comte Horace de Viel-Castel ».

M. Haller, de Berne, éditeur des *Mémoires* du comte Horace de Viel-Castel, dont l'apparition fit tant de bruit, vient d'introduire une plainte en contrefaçon contre l'éditeur Brancart, de Bruxelles.

D'autre part, M. Léouzon Leduc, auteur de la préface de l'œuvre publiée par M. Haller, revendique contre l'abus fait de son nom par le contrefacteur sur un catalogue où les *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel* figurent dans une série des plus obscènes.

Me Paul Janson soutiendra la plainte de MM. Haller et Leduc.

Russie.

Prohibitions d'ouvrages.

Un décret impérial a mis à l'index, en Russie, mais seulement pour les bibliothèques publiques et les cabinets de lecture, cent vingt-cinq ouvrages de divers auteurs. Dans la liste des œuvres proscrites figurent les noms d'écrivains suivants Agassiz, Michelet, Huxley, Lubbock, Bagehot, Zola, Louis Blanc, Lassalle, Marx, Moleschott, Proudhon, Rochefort, Reclus, Büchner et Spencer.

FIN DE LA BIBLIOGRAPHIE MODERNE. — ANNÉE 1884.



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.


A. Quantin imprimeur
r. S. Benoit 7 à Paris

Le Livre

CINQUIÈME ANNÉE

ANNUAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DU LIVRE

SUPPLÉMENT A L'ANNÉE 1884

BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRAPHIQUE

§ I. — BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS PARUES EN FRANCE, EN 1884, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Almanachs de la Révolution (Les), par Henri Welschinger. In-18, VIII-238 p. Paris, librairie des Bibliophiles. Tirage à petit nombre. Il a été tiré en plus 140 exemplaires numérotés : 100 sur papier de Hollande; 20 sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman.

Annuaire de la papeterie latine, 1884 (5e année). In-8°, XXXVII-400 p. Rouen, imp. Lapierre. Paris, librairie Larousse.

Annuaire de la Presse française (1884), cinquième année, par Émile Mermet. In-18 jésus, LXVII-1156 p. Paris, imp. Chaix; l'auteur, 10, rue Montholon.

Annuaire de la Société des Amis des Livres (1884). In-8°, 103 p. Paris, imp. Baudouin et Cie.

Aperçu de l'état actuel des législations écrites de l'Europe, de l'Amérique, etc., avec indications des sources bibliographiques, par Albert Amiaud, secrétaire adjoint et bibliothécaire du comité de législation étrangère au ministère de la justice. Paris, Pichon. In-8°, 244 p.

Archives du château d'Augé; généalogies des maisons de Fabri et d'Ayreux, par Bourrousse de Laffore. Bordeaux, imp. Gounouilhou. In-8°, 195 p., figures.

Archives (Les) de la Corrèze en 1882 et 1883, d'après les rapports annuels de l'archiviste départemental, M. Vayssière. Tulle, imp. Crauffon. In-8°, 27 p.

Archives (Les) du Sénat de Savoie; discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée de la Cour d'appel de Chambéry, le 3 novembre 1883, par Lasserre. Chambéry, imp. Carron. In-8°, 60 p.

Art (L') d'aimer les livres et de les connaître; lettres à un jeune bibliophile, par Jules Le Petit. Petit in-8°, IV-199 p. et deux eaux-fortes. Paris, imp. Chamerot; l'auteur, 22, rue de Châteaudun. — Papier vergé. Titre rouge et noir. Il a été tiré 100 exemplaires de luxe numérotés avec double épreuve tirée en bistre de chaque eau-forte, dont 40 exemplaires sur papier du Japon et 60 sur papier Whatman.

Art (L') intime et le goût en France; grammaire de la curiosité, par Spire Blondel. In-8° jésus, X-400 p., illustré de 25 planches et de 200 vignettes. — Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires sur papier du Japon et 100 exemplaires sur papier de Hollande. — Le chapitre VII traite des estampes, eaux-fortes, gravures en taille-douce, sur bois et des lithographies. Le chapitre XXVI est consacré aux reliures.

Asselin (Pierre-Michel), libraire-éditeur. Notices nécrologiques. In-8°, 17 p. Corbeil, imp. Crété.

Auteur et éditeur; histoire d'un arrêt de Cour d'appel, par A. Germond de Lavigne. (Appendice aux œuvres choisies de don Francisco de Quevedo, édition Bonhoure.) In-8°, 47 p. Paris, imp. Gauthier-Villars; lib. Larose et Forcel.

Balzac (H. de). Étude bibliographique de ses éditions originales et de ses ouvrages les plus recherchés, par Ant. Laporte, bibliographe. In-8°, 15 p. — (Tiré à 100 exemplaires. Extrait de la *Bibliographie contemporaine.*)

Banville (Th. de). Étude bibliographique de ses éditions originales, précédée d'une notice littéraire sur ses œuvres, par Ant. Laporte, bibliographe. In-8°, 15 p. — (Tiré à 100 exemplaires. Extrait de la *Bibliographie contemporaine.*)

Barbey d'Aurevilly et ses œuvres. Étude bibliographique et critique, par Ant. Laporte, bibliographe. In-8°, 15 p. — (Tiré à 100 exemplaires. Extrait de la *Bibliographie contemporaine.)*

Baudelaire et Roger de Beauvoir. Bibliographie. In-8°, 15 p. — (Tiré à 100 exemplaires. Extrait de la *Bibliographie contemporaine.*)

Bibliographie des bibliographies. Compte rendu d'un ouvrage récent, par Henri Stein. In-8°, 7 p. Tours, imp. Rouillé-Ladevèze.

Bibliographie et bibliothéconomie. De la classification des bibliothèques, par J. Cousin, bibliothécaire de la bibliothèque universitaire de Douai.

Bibliographie des chansonniers français des XIIIe et XIVe siècles, comprenant la description de tous les manuscrits, la table des chansons classées par ordre alphabétique de

rimes et la liste des trouvères, par G. Raynaud. 2 vol. in-8°. T. Ier (Description des manuscrits), XIII-252 p. T. II (Table des chansons; liste des trouvères), XXVIII-249 p. Le Puy, imp. Marchesson. Paris, lib. Vieweg.

Bibliographie des corporations ouvrières, par Hippolyte Blanc. In-8°. Paris, librairie de la Société bibliographique.

Bibliographie descriptive et anecdotique des ouvrages écrits ou publiés par Auguste Poulet-Malassis, par un bibliophile ornais. In-8°, v-50 p. Paris, lib. Rouquette. — (Tiré à 100 exemplaires numérotés. Titre rouge et noir.)

Bibliographie générale des Gaules, par Emile Ruelle; 3e livraison.

Bibliographie (De la) géographique, par Horoy. In-8°, 23 p. Douai, imp. Duthilhœul. (Extrait du *Bulletin de l'Union géographique du nord de la France*, avril 1884.)

Bibliographie Haute-Marnaise. Catalogue d'ouvrages et de pièces concernant le département de la Haute-Marne, offerts à la bibliothèque départementale Barotte, par Arthur Daguin, de plusieurs académies et sociétés savantes. In-8°, 137 p. Arcis-sur-Aube, imp. Frémont. Paris, lib. Champion.

Bibliographie picarde, par le comte de Marsy. In-8°, 38 p. Amiens, imp. Delattre-Lenoël. (Extrait de *la Picardie,* revue historique, archéologique et littéraire (juillet-août 1883). — Tiré à 60 exemplaires dont 25 sur papier teinté et 35 sur papier vélin.)

Bibliographie de toutes les éditions de Mathurin Regnier, depuis l'édition originale de 1608 jusqu'aux dernières parues de nos jours. Jouaust, Lemerre, Janet, etc., avec une liste complète des différents portraits qui ont été publiés de ce poète, par Henri Cherrier. In-18; lib. Rouquette. — (Tiré à 200 exemplaires.)

Bibliographie de la ville et du canton de Pontoise, par Léon Thomas. Pontoise, imp. de A. Paris. In-8°, VIII-206 p. et 4 pl. — (Papier vergé. Forme le tome V des *Mémoires de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin.*)

Bibliographie vosgienne de l'année 1883, ou catalogue méthodique et raisonné des publications (imprimés, gravures, etc.) sur les Vosges. In-8°; 88 p.

Bibliomanie (La) en 1883, par Philomneste Junior (G. Brunet). In-12. Bordeaux, lib. Moquet. — (Papier vergé. Tiré à 350 exemplaires numérotés.)

Bibliophile (Un) contemporain (le baron James de Rothschild), par B.-E. Susan. In-8°, 16 p. Paris, imp. Quantin.

Bibliophiles (Les), les Collectionneurs et les Bibliothèques des Trois-Evêchés (1552-1790), par A. Benoit. Nancy et Bruxelles. In-8°, 500 p. — (Tiré à 100 exemplaires.)

Bibliotheca philologica classica, ou Bibliographie trimestrielle et méthodique des livres parus pendant l'année 1883 en Allemagne, Angleterre, Belgique, France, Grèce, Hollande, Italie, Suisse, États-Unis, etc., dans le domaine de la science et de l'antiquité classiques. Paris, imp. et lib. Delalain.

Bibliothèque cynégétique d'un amateur avec notes bibliographiques, suivie d'un supplément. Grand in-16, 233 p. Beauvais, imp. Père. Paris, lib. Didot. — (Comprend presque tous les livres de chasse français ou traduits en français et des notes bibliographiques. Tiré à 300 exemplaires numérotés à la presse, dont 2 exemplaires sur papier du Japon; 10 sur papier de Hollande, grandes marges, nos 3 à 12; 10 sur papier de Hollande, nos 13 à 22; 278 sur papier vergé, nos 23 à 300. Les 22 premiers exemplaires étant réservés par l'amateur, n'ont pas été mis dans le commerce. Titre bleu et noir.)

Bibliothèque de Marie-Antoinette aux Tuileries; catalogue authentique, publié d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, avec une introduction par M. E. Q. B. (Quentin-Bauchart). In-12, XXX-184 p. Paris, lib. Damascène-Morgand. — (Tiré à 300 exemplaires sur papier vergé et à 25 sur Chine. Titre rouge et noir.)

Bibliothèques (Les) et les Facultés de médecine en Angleterre; rapport au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, par J.-L. Pascal, architecte. Grand in-4° jésus; planches hors texte. — (Extrait de la *Revue générale de l'Architecture et des Travaux publics*, t. 41.)

Brizeux, Mlle Rohan, Brazier, Bric-à-Brac d'Octave Uzanne. Étude bibliographique, par Ant. Laporte, bibliographe. In-8°, 15 p. — (Tiré à 100 exemplaires. Extrait de la *Bibliographie contemporaine.*)

Bulletin de la Société des Bibliophiles bretons et de l'histoire de France; 7e année, 1883. In-8°, 87 p. Nantes, imp. Forest et Grimaud; au siège de la Société. — (Tiré à 400 exemplaires sur papier vergé.)

Catalogue et analyse des thèses françaises et latines admises par les facultés des lettres, avec index et table alphabétique des docteurs, par M. Ath. Mourier, irecteur honoraire au ministère de l'instruction publique, et M. F. Deltour, docteur ès lettres, inspecteur général de l'instruction publique. Année scolaire, 1883-1884. In-8°, 44 p. Paris, imprimerie et librairie Delalain.

Catalogue annuel de la librairie française pour 1883. Paris, Nilsson.

Catalogue de la bibliothèque des bons livres, 1884. In-12, 52 p. Montargis, imprimerie Torçol. (Papier vergé).

Catalogue de la bibliothèque des familles, située au parloir des sœurs de Saint-Joseph, à Ajaccio, 72 p. Ajaccio, imprimerie Pompeani.

Catalogue de la bibliothèque de la ville de Dieppe, par Ch. Paray, bibliothécaire-archiviste. 2 vol. in-8°, t. Ier, 444 p.; t. II, 430 p. Dieppe, imprimerie Delavoye, Levasseur et Cie.

Catalogue de la bibliothèque communale et scolaire de la ville de Pons. In-8°, à 2 col., 24 p. Pons, imprimerie Texier.

Catalogue de la bibliothèque du dépôt de la guerre. T. II, in-8°, II-539 p. Paris, Imprimerie nationale.

Catalogue de la bibliothèque des femmes chrétiennes, 21, rue de Calais. In-8°, 188 p. Bar-le Duc, imprimerie Philipona. Paris, 21, rue de Calais.

Catalogue de la bibliothèque japonaise de Nordenskiold, coordonné, revu, annoté et publié par Léon de Rosny, professeur à l'École spéciale des langues orientales et précédé d'une introduction par le marquis d'Hervey de Saint-Denis, de l'Institut. Paris, Imprimerie nationale. In-8°, XXIV-360 p.

Catalogue de la bibliothèque populaire de Rue. In-8°, 16 p. Abbeville, imprimerie Peuvrel.

Catalogue de la bibliothèque populaire de Saint-Arnoult. Versailles, Aubert. In-8°, 68 p.

Catalogue de la bibliothèque populaire de Saint-Ouen (Seine). Année 1884. In-8°, 51 p. Lille, imprimerie Danel. Saint-Ouen, 23, avenue des Batignolles.

Catalogue de la bibliothèque de Saint-Philippe du Roule. In-8°, 72 p. Paris, imprimerie Roussel.

Catalogue de la bibliothèque de la section vosgienne de la Société de géographie de l'Est. In-8°, 20 p. Épinal, imprimerie Busy.

Catalogue de la bibliothèque de la Société d'horticulture de Picardie, dressé par Alph. Lefebvre. In-8°, 63 p. Amiens, imprimerie Yvert.

Catalogue des cartes, plans et autres ouvrages composant le fonds du dépôt général de la guerre. (Service géographique de l'année 1884). In-8°, 53 p. et cartes. Paris, Imprimerie nationale.

Catalogue d'une collection de thèses publiées dans les Pays-

Bas, données à la Bibliothèque nationale par le service des échanges internationaux au ministère de l'instruction publique (Direction du secrétariat, 3e bureau). I. Droit. In-8° à 2 col., 69 p. Bar-le-Duc, imprimerie Philipona. Paris, librairie Klincksieck.

Catalogue à consulter pour l'organisation et la direction d'une bibliothèque populaire destinée à des lecteurs adultes, précédé d'une notice explicative sur le catalogue et de renseignements sur l'organisation d'une bibliothèque. In-8°, 160 p. Paris, imprimerie et librairie Chaix. (Extrait du *Bulletin* n° 20 de la *Ligue française de l'Enseignement.*)

Catalogue des dissertations et écrits académiques provenant des échanges avec les universités étrangères et reçus à la Bibliothèque nationale en 1883. In-8° à 2 col. 125 p. Bar-le-Duc, imprimerie Philipona. Paris, librairie Klencksieck.

Catalogue général des livres anciens et modernes, français et étrangers, de médecine, de chirurgie, de pharmacie, de l'art vétérinaire et des sciences qui s'y rattachent. In-8°, 448 p. Paris, librairie Baillière.

Catalogue des livres imprimés et manuscrits de la bibliothèque de la ville de Clermont-Ferrand, par Vimont, bibliothécaire. Imprimés, IIe partie, vol. 2; sciences, art, linguistique. Nos 3748-7333. In-8°, xv-388 p. Clermont-Ferrand, imprimerie Mont-Louis.

Catalogue des manuscrits anglais de la Bibliothèque nationale, par G. Raynaud, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. In-8°, 30 p. Lille, imprimerie Danel. Paris, librairie Champion (Extrait du *Cabinet historique*).

Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque royale de Madrid. (Supplément au catalogue d'Iriarte), par M. Miller. In-4°, 116 p. Paris, Imprimerie nationale. (Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques).

Catalogue des œuvres imprimées de Claude-François Menestrier, de la Compagnie de Jésus, par M. Joseph Renard, bibliophile lyonnais. Ouvrage posthume publié par le P. C. Sommervogel, S. J. Grand-in-8°, vi-154 p. Lyon, imprimerie Pitrat aîné. (Titre rouge et noir.)

Catalogue des ouvrages donnés à la Bibliothèque nationale, par V. Schœlcher, sénateur. In-8°, à 2 col., 99 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur.

Catalogue d'ouvrages de lecture des bibliothèques populaires des écoles publiques (anciennes bibliothèques scolaires). Fasc. Ier. Mars 1884. In-8°, xxiii-72 p. Paris, Imprimerie nationale. (Publié par le ministère de l'instruction publique).

Catalogue d'ouvrages de lecture. Bibliothèque populaire de l'école de garçons de la ville de Chevreuse. In-8°, 32 p. Pontoise, imprimerie Paris.

Catalogue d'ouvrages relatifs à l'architecture, à la science des ingénieurs, aux beaux-arts appliqués à l'industrie et à l'électricité, publiés en langues allemande, anglaise et française pendant les années 1877 à 1882. Grand-in-8°, 320 p. Paris, librairie Vieweg.

Catalogue général des publications étrangères. Grand in-8°, 60 p. à 2 col. Paris, librairie Le Soudier.

Catalogue mensuel de la librairie française, année 1883, avec une table par ordre alphabétique des noms d'auteurs. Paris, librairie Nilsson.

Catalogue méthodique de la bibliothèque de a ville de Verdun. In-8°.

Catalogue raisonné ou guide pour servir à l'achat des bons livres et à la diffusion de la saine littérature, spécialement destiné aux pères et mères de famille, aux chefs d'institution, aux directeurs de bibliothèques populaires. Grand-in-8°. Paris, librairie Fischbacher.

Catalogue de la Société de lecture de Lyon, fondée en 1862. In-8°, 321 p. Lyon, imprimerie Pitrat aîné. (Papier teinté. Titre rouge et noir.)

Catalogue-tarif à prix forts et nets pour 1884 des journaux, revues et publications périodiques parus à Paris jusqu'en juillet 1884; contenant les titres complets par ordre alphabétique, les noms des rédacteurs, le format, la tomaison, la date d'origine, le mode de publication, le nombre de pages, planches ou feuilles de chaque numéro; son poids, le prix des numéros vendus séparément; la durée des abonnements, leurs échéances, leurs prix forts et nets pour Paris, les départements, l'Union postale et les autres pays; l'adresse des bureaux d'abonnement ainsi que d'autres renseignements pratiques; suivi d'une table systématique et du tarif postal pour la France et l'étranger. In-8°.

Censure (La) et la police des livres en France sous l'ancien régime. Une saisie de livres à Agen en 1775, par J. Andrieu, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen. In-8°, 47 p. Agen, imprimerie veuve Lamy, librairie Michel et Médon.

Curiosité bibliographique sur dom Morin, par Dupont, de la Société historique et archéologique du Gâtinais. In-8°, 4 p. Fontainebleau, imprimerie Bourges. (Extrait des *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais.*)

Curiosité (La) littéraire et bibliographique, articles littéraires, reproductions, extraits et analyses d'ouvrages curieux, notices de livres rares, anecdotes, etc., quatrième et dernière série. In-12, 288 p., vignettes. Paris, imprimerie Unsinger, librairie Liseux. (Papier vergé.)

Débuts (Les) de l'imprimerie à Orléans, par Louis Jarry, de la Société archéologique et historique de l'Orléanais. In-8°, 42 p. et planche. Orléans, imprimerie Jacob, librairie Herluison. (Papier vergé.)

Description des livres de liturgie imprimés aux xve et xvie siècles faisant partie de la bibliothèque de S. A. R. Charles-Louis de Bourbon (comte de Villafranca), par Alès, ancien bibliothécaire de S. A. R. Supplément. In-8°, viii-46 p. Paris, imprimerie Hennuyer. (Tiré à 150 exemplaires sur papier de Hollande. Titre rouge et noir. Bibliothèque liturgique.)

Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, par H. Bordier, 3e fascicule. In-4°.

Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, par Carlos Sommervogel S.J., Strabourgeois. 2 vol. in-8°, à 2 col. Rennes, imprimerie Le Roy; Paris, librairie Palmé; librairie de la Société bibliographique, t. Ier (A.-Q.), vii-1 à 396; t. II (R.-Z. Supplément; table des pseudonymes, table des auteurs), p. 397 à 702.

Dictionnaire des émailleurs, depuis la fin du moyen âge jusqu'à la fin du xve siècle, par Em. Molinier, attaché à la conservation du musée du Louvre. Paris, Rouam, in-8°, 113 p. Contient une bibliographie des ouvrages relatifs à l'émaillerie.

Dictionnaire encyclopédique des arts graphiques et de toutes les industries qui s'y rattachent, par A. Mauclère. Amiens, l'auteur.

Discours pour servir de règle ou d'avis aux bibliothécaires, par Louis Machon. Publié et augmenté d'une notice sur Louis Machon et sur la bibliothèque du premier président, messire Arnaud de Pontac, par Daspit de Saint-Amand. In-8°, 77 p. Bordeaux, imprimerie Gounouilhou. (Extrait du t. III des publications de la Société des bibliophiles de Guienne.

Essai d'une bibliographie de la Nouvelle-Calédonie et dépendances, par Léon Vallée, de la Bibliothèque nationale. In-12, 72 p. Paris, imprimerie Tolmer, librairie Klencksieck.



Essai d'une bibliographie des ouvrages relatifs à l'histoire religieuse de Paris pendant la Révolution (1799-1802), par P. Lacombe, Parisien. In-8° à 2 col. 115 p. Paris, imprimerie Levé, librairie Poussielgue. (Papier vergé. Titre rouge et noir.)

Essai d'une bibliographie des publications périodiques de la Bretagne I. Département du Morbihan. In-8° de 56 p. (Papier vergé. Tiré à 140 exemplaires.)

Essai bibliographique sur les différentes éditions des *Icones veteris Testamenti* d'Holbein, par Georges Duplessis, de la Société nationale des antiquaires de France. In-8°, 20 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, t. XLIV. (Papier vergé.)

Étude sur une collection d'ex-libris, par Francis de Chanteau, archiviste paléographe. In-8°, 37 p. Bar-le-Duc, imprimerie de l'œuvre de Saint-Paul. (Papier vergé.)

Étude sur les conventions pour la garantie réciproque de la propriété littéraire et artistique conclue le 31 octobre 1881 entre la France et la Belgique, et le 23 février 1882 entre la France et la Suisse, par T. Delalande, substitut du procureur de la République à Chalons-sur-Marne. In-8°, 35 p. Paris, librairie Marpon et Flammarion; librairie Pichon. (Extrait du *Bulletin de la Société de législation comparée.*)

Fonds (Le) grec de la bibliothèque nationale, par H. Omont. In-8, 4 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLIV, 1883.

Graphic (The) catalogue, classification méthodique des illustrations publiées dans le journal anglais *The Graphic*, à l'usage de MM. les éditeurs et les artistes peintres et dessinateurs de tous les pays du monde. In-8°, 581 p. Paris, imprimerie Brissy.

Guide du libraire-antiquaire, vade-mecum à l'usage de ceux qui achètent ou vendent des livres, par J. de Beauchamps et Ed. Rouveyre. T. Ier, fasc. 8 et 9. In-8° à 2 col. Paris, imprimerie Unsinger; librairie Rouveyre et Blond. Chaque volume sera composé de 12 fascicules ou livraisons accompagnés chacun de 2 à 4 planches (spécimens de reliures anciennes et modernes, armoiries, ex-libris, fac-similés de titres d'ouvrages rares et précieux, spécimens des fers employés par les relieurs anciens ou modernes). Chaque livraison est imprimée sur papier vergé. — (Il a été fait un tirage de luxe de 100 exemplaires numérotés, dont 50 sur papier Seychall-Mill, 20 sur papier de Chine et 20 sur papier impérial du Japon.)

Heures (Les) gothiques et la littérature pieuse aux XVe et XVIe siècles, par Félix Soleil. (Tiré à 300 exemplaires dont 248 mis dans le commerce.)

Histoire des bibliothèques publiques du département de l'Aisne existant à Soissons, Laon et Saint-Quentin, avec notices sur les plus importantes collections et cabinets particuliers, par l'abbé Pécheur. In-8°, 145 p. Soissons, imprimerie Michaux. (Publié par la Société historique, archéologique et scientifique de l'Aisne.

Histoire et description du palais des Archives nationales, par M. J.-J. Guiffrey, de la Commission de l'inventaire général des richesses d'art de la France. In-8°, 27 p. Paris, imp. et lib. Plon et Nourrit. (*Inventaire général des richesses d'art de la France.*)

Histoire et description des archives de l'Hérault, par M. L. de la Cour de la Pijardière, archiviste de l'Hérault et de la ville de Montpellier. In-8°, 6 p. Paris, imp. et lib. Plon et Nourrit. (*Inventaire général des richesses d'art de la France.*)

Histoire et description de la bibliothèque Mazarine, par M. Th. Berrier, bibliothécaire de la bibliothèque Mazarine, et H. Jouin, archiviste de la Commission de l'inventaire général des richesses d'art de la France. In-8°, 24 p. Paris, imp. et lib. Plon et Nourrit. (*Inventaire général des richesses d'art de la France.*)

Histoire et description de la bibliothèque de la ville de Versailles, par M. J. Guiffrey, de la Commission de l'inventaire général des richesses d'art de la France. In-8°, 28 p. Paris, imp. et lib. Plon et Nourrit. (*Inventaire général des richesses d'art de la France.*)

Histoire littéraire du XIXe siècle. Manuel critique et raisonné de livres rares, curieux et singuliers, d'éditions romantiques, d'ouvrages tirés à petit nombre, de réimpressions d'auteurs anciens, etc., depuis 1800 jusqu'à nos jours; avec l'indication du prix d'après les catalogues de ventes et de libraires. Supplément de Brunet, de Quérard, de Barbier, etc., par Ant. Laporte. In-8°, VII-316 p. T. Ier (A. — BOY). Saint-Amand, imp. Destenay; Paris, lib. Laporte, 43, rue des Saints-Pères. (Ce traité bibliographique, qui formera environ 8 volumes, paraît par livraisons de 16 p. et se vend: la livraison, 1 fr. sur papier vélin teinté; 2 fr. sur vergé de Hollande teinté.)

Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise, qu'on appelle les Plombs....., par Jacques Casanova de Seingalt. Réimpression textuelle de la rarissime édition originale de Leipzig, 1788. In-8°, XXXII-270 p. et 3 pl., plus les tables. Bordeaux, lib. veuve Moquet. (Tiré à 330 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, plus 20 exemplaires de luxe sur papier Whatman; orné de 2 gravures fac-similé et de 2 portraits de Casanova. Contient un essai de bibliographie casanovienne.

Historiens (Les) et les critiques de Raphaël (1483-1883); essai bibliographique pour servir d'appendice à l'ouvrage de Passavant, avec un choix de documents inédits ou peu connus, par M. E. Müntz, conservateur de l'École nationale des Beaux-Arts. In-8°, 178 p. et portraits. Paris, imp. et lib. Rouam; lib. Hachette. (*Bibliothèque internationale de l'Art.*)

Hôtel (L') Drouot et la Curiosité en 1883, par P. Eudel; préface par Ch. Monselet; 3e année. In-18 jésus, XVI-411 p. et portrait de l'auteur. Paris, imp. Capiomont et Renault; lib. Charpentier. (Contient des renseignements sur les ventes de livres.)

Imprimerie (L') à Bernay depuis son établissement jusqu'en 1883. Bernay, imp. Veuclin. In-8°, 39 p.

Imprimerie (L') à l'Exposition internationale et coloniale d'Amsterdam; rapport par F. Thibaudeau, typographe délégué de la ville d'Angers. In-8°, 42 p. et planches. Angers, imp. de la Librairie générale. (Titre rouge et noir.)

Imprimerie (L') et la photographie à l'Exposition internationale et coloniale d'Amsterdam; rapport présenté à M. le ministre du commerce et documents sur les principaux exposants, par L. Danel, président, et E.-J. Asser, rapporteur-secrétaire de la section C, classe 32. In-4°, 82 p. Lille, imp. Danel.

Imprimeurs, libraires et relieurs troyens d'autrefois (1623-1725). In-8°, 28 p. Paris, lib. Le Chevalier.

Imprimeurs (Les) et les libraires en Béarn (1552-1883), par Louis Lacaze, vice-président de la Société des sciences, lettres et arts de Pau. In-4°, 327 p. et 11 planches de fac-similés. Paris, imp. Véronet; lib. Ribaut. (Extrait du *Bulletin de la Société des sciences de Pau*, 2e série, t. XIII. Papier vergé.)

Index (L'), son origine, son but et sa valeur, par l'abbé Poulain, ancien directeur de séminaire. In-8°, 70 p. Dieppe, imp. Leprêtre et Cie.



Inepties (Les) et les monopoles de quelques livres scolaires officiels adoptés dans les écoles publiques de Paris et recommandés par M. le ministre de l'instruction publique pour les lycées et collèges, par un délégué cantonal. In-12, 96 p. Marseille, imp. Schilckler; lib. Marseillaise.

Inventaire des archives de la ville de Poitiers, partie antérieure à 1790 dressée en 1842, par M. L. Rédet, archiviste du département de la Vienne, et publiée en 1883 par la Société des antiquaires de l'Ouest, par les soins de M. Richard, archiviste de la Vienne, et de M. Ch. Barbier, conservateur adjoint de la bibliothèque publique de Poitiers. In-8°, 388 p. Poitiers, imp. Tolmer et Cie.

Inventaire des manuscrits de la Bibliothèque nationale; fonds de Cluny, par Léopold Delisle, de l'Institut, directeur de la Bibliothèque nationale. In-8°, xxv-413 p. Chartres, imp. Garnier. Paris, lib. Champion.

Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Boulogne-sur-Mer antérieures à 1790. In-4° à 2 col. xiv-538 p. Boulogne-sur-Mer, imp. Simonnaire et Cie.

Inventaire sommaire des archives de l'hôpital de Comines (Nord), par Jules Finot, archiviste du Nord. Grand in-4° à 2 col. xix-57 p. Lille, imp. Danel.

Inventaire sommaire des archives hospitalières antérieures à 1790, rédigé par Joseph Gardère, bibliothécaire de la ville de Condom. Hospice de Condom (Gers). In-4° à 2 col. 129 p. Auch, imp. Cocharaux frères.

Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Dijon antérieures à 1790, rédigé par M. de Gouvenain, archiviste. T. II, 1re partie : Archives civiles. In-4° à 2 col., 244 p. Dijon, imp. Mersch et Cie.

Inventaire sommaire des archives départementales d'Eure-et-Loir antérieures à 1790, rédigé par M. L. Merlet, archiviste. Archives civiles. Série E, t. II, 1re partie. In-4° à 2 col., 224 p. Chartres, imp. Garnier.

Inventaire sommaire des archives hospitalières de la Haute-Vienne, antérieures à 1790, rédigé par Alf. Leroux, archiviste. Villes de Limoges, Bellac, Le Dorat, Magnac-Laval et Saint-Yrieix. Fasc. I; ville de Limoges; séries A à D. In-4° à 2 col., xxxviii-168 p. Limoges, imp. Gély.

Inventaire sommaire des archives départementales de la Loire-Inférieure, antérieures à 1790, rédigé par M. Maitre, archiviste. T. IV. Archives ecclésiastiques, séries G et H. Clergé séculier et régulier. In-4° à 2 col. xxiv-253 p. Nantes, imp. Forest et Grimaud.

Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Mézières, antérieures à 1790, rédigé par M. Sénemand, archiviste des Ardennes. Grand in-4° à 2 col., 93 p. Mézières, imp. Lelaurin.

Inventaire sommaire des archives départementales du département de la Sarthe, antérieures à 1790, rédigé par M. Victor Duchemin, archiviste. Archives ecclésiastiques; suite et fin de la série H (nos 1001-1975). T. IV, 1re partie. Grand in-4° à 2 col., 249 p. Le Mans, imp. Monnoyer.

Inventaire sommaire des archives départementales de la Vienne, antérieures à 1790, rédigé par MM. Redet et Richard, archivistes. Archives ecclésiastiques; série G (nos 1 à 1343). T. Ier. In-4° à 2 col. xv-266 p. Poitiers, imp. Tolmer et Cie.

Inventaire sommaire des registres de l'état civil antérieurs à 1790, des paroisses d'Aubigné, Coulangé, Lavernat, Sarcé, Vaas et Verneil-le-Chétif, par F. Legeay. Le Mans, imp. Leguicheux-Gallienne. In-8°, 23 p.

Larcins (Les) de M. Libri à la bibliothèque publique d'Orléans, par M. Jules Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans. In-8°, 12 p. Orléans, imp. Jacob; lib. Herluison. (Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orléanais.*)

Le plus ancien manuscrit du Miroir de saint Augustin, par L. Delisle. In-8°, 12 p. Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes,* t. XLV, 1884.)

Le Tellier de Louvois (Camille), bibliothécaire du roi, chanoine de Notre-Dame de Reims, vicaire général de Charles-Maurice Letellier, archevêque de Reims (1675-1718), par l'abbé J. Gillet, supérieur du petit séminaire de Reims. In-8°, iv-381 p. et portrait. Reims, imp. Mance. Paris, lib. Hachette.

Liguiville (Philippe-Emmanuel, comte de); renseignements bibliographiques, par M. Léon Germain. In-8°, 14 p. Nancy, imp. Crépin-Leblond.

Liste des dons faits par des particuliers à la bibliothèque publique de la ville de Verdun pendant l'année 1883, précédée d'une notice sur la collection Cauyette, par M. Frizon, conservateur de la bibliothèque. In-8°, 24 p. Verdun, imp. Renvé-Lallemant.

Livres (Les) à gravures au xvie siècle, les emblèmes d'Alciat, par G. Duplessis, conservateur du département des Estampes à la Bibliothèque nationale. In-8°, 68 p. Paris, imprimerie et librairie Rouam. (Papier vélin. *Bibliothèque internationale de l'art*).

Livres (Les) en 1883 et 1884. Études critiques et analytiques par MM. Gaston d'Hailly, A. Le Clère et H. Litou, rédacteurs de la *Revue des livres nouveaux,* publiés dans ce recueil pendant les années 1883 et 1884. T. VI, VII et VIII. Paris, librairie Le Soudier.

Machiavel. *Le Prince*, traduction Guiraudet, in-18, librairie Garnier. (Contient la bibliographie du *Prince*, par Derôme).

Machines (Les) rotatives, traité-étude sur leur fonctionnement et leurs organes.

Manuscrits (Les) et la Miniature, par A. Lecoy de la Marche. In-8°, 359 p. avec 107 fig. Paris, imprimerie et librairie Quantin. (*Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*).

Manuscrits (Les) de Léonard de Vinci; les manuscrits B et D de la bibliothèque de l'Institut, publiés en fac-similés (Procédé Arosa) avec transcription littérale, traduction française, préface et table méthodique, par M. Ch. Ravaisson-Mollien. In-4°, 402 p. et planches. Paris, imprimerie et librairie Quantin.

Maximes (L'édition des) de 1664 a-t-elle été publiée par les soins de La Rochefoucauld? Simple réponse à M. Alphonse Pauly, de la Bibliothèque nationale, par le marquis de Granges de Surgères. In-18, 19 p. Nantes, imprimerie Forest et Grimaud. (Tiré à 100 exemplaires, dont 25 sur papier vergé).

Mes estampes, 1872-1884. Petit-in-8°, x-100 p. (Tiré à 150 exemplaires : 50 sur papier vergé et 100 sur papier teinté).

Monuments (Les) de la xylographie (xve siècle), reproduits en fac-similé, par A. Pilinski et fils et accompagnés de notices. (Tiré à 100 exemplaires format in-4° jésus sur papier imitant l'ancien. Paris, librairie Labitte).

Note sur l'origine de la typographie, par Louis Danel. In-8°, 16 p. avec fac-similés. Lille, imprimerie Danel.

Note sur un manuscrit de la bibliothèque d'Arezzo, par C. Kohler. In-8°, 11 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes,* t. XLV, 1884.)

Note sur la rédaction de Catalogues de manuscrits. In-8°, 20 p. Paris, imprimerie Plon et Nourrit.

Note sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Châlon et Mâcon, avec un choix de leçons, d'hymnes et de proses composées en l'honneur de quelques saints spécialement honorés en ces diocèses, par M. Pellechet. Grand-in-8°, xii-

358 p. (Titre rouge et noir avec fac-similé héliographique du colophon du bréviaire éduéen de 1480. Tirage à 220 exemplaires dont 20 sur papier de Hollande. Paris, librairie Champion; Autun, librairie Dejussieu, père et fils).

Notes sur les manuscrits grecs du British Museum, par H. Omont. In-8°, 40 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLV).

Notice bibliographique sur Madagascar, par Pascal Crémazy, avocat à la Cour d'appel de la Réunion. In-8°, 63 p. Saint-Denis (île de la Réunion), imprimerie Drouhet.

Notice biographique et bibliographique sur messire René Toustain de Billy, prêtre, docteur en théologie, historien, curé du Mesnil-Opac (Manche), par le Gorgen, docteur en droit, Virois. In-8°, 184 p. Vire, imprimerie Adam.

Notice des objets exposés à la Bibliothèque nationale, dans la salle du Parnasse français, à l'occasion du second centenaire de la mort de Pierre Corneille (octobre 1884). Petit in-8°, 59 p. Paris. imprimerie Chamerot.)

Notice sur la bibliothèque de la Chambre de commerce de Bordeaux, par M. H. Durand, conservateur de cette bibliothèque. In-8°, 31 p. Bordeaux, imprimerie Gounouilhou.

Notice sur les manuscrits de la Bibliothèque publique de Pontarlier (Doubs), par J. Gauthier. In-18, 15 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLV, 1884.)

Notice sur le numéro 17251 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par M. Hauréau. In-4°, 31 p. Paris, Imprimerie nationale. (Extrait des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXXI, 2e partie).

Notice sur les manuscrits du trésor de l'église métropolitaine de Lyon, par le comte de Soultrait, membre non résident du Comité national des travaux historiques. In-8°, 24 p. Lyon, imprimerie Pitrat aîné; librairie Brun. (Extrait de la *Revue lyonnaise*, 1883, t. V. Titre rouge et noir).

Notice sur un manuscrit de la Légende dorée de la bibliothèque de Mâcon, par le comte de Soultrait. In-8°, 24 p. Lyon, imprimerie Pitrat. (Extrait de la *Revue lyonnaise*, t. VII; juin 1884.)

Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, publiées par l'Institut national de France, faisant suite aux notices et extraits lus au Comité établi dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XXVI. In-4°, 492 p. Paris, Imprimerie nationale. (Papier vergé).

Notices bibliographiques et autres articles publiés dans les Revues critique, historique, de philologie et internationale de l'Enseignement, par Ch. Graux. Édition posthume dirigée par son père et surveillée par Ch. Émile Ruelle. In-8°, XII-361 p. Paris, librairie Vieweg.

Peintures, ornements, écritures et lettres initiales de la Bible de Charles le Chauve, conservée à Paris, publiés par le comte Aug. de Bastard (Paris, Imprimerie nationale, 1883, 1 vol. in-f°), par Léopold Delisle. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. In-8°, 13 p. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLIV, 1883.)

Poésies diverses du chevalier de Bonnard avec une notice bio-bibliographique, par H. Martin-Dairvault. Petit-in-8°, XXXII-267 p. Paris, imprimerie et librairie Quantin. (Titre rouge et noir; papier vergé. De la collection des Petits poètes du XVIIIe siècle).

Police (De la) des livres en Guienne (1713-1785), par E. Brives-Cazes, docteur en droit. In-8°, 156 p. Bordeaux, imprimerie Gounouilhou. (Extrait des *Actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 1er fasc. de 1882-1883).

Portraits (Les) au crayon des XVIe et XVIIe siècles. Conservés à la Bibliothèque nationale (1525-1646), notice, catalogue et appendice, par Henri Bouchot, attaché au Cabinet des estampes, In-8°, 416 p. avec 2 portraits en fac-similé. Poitiers, imprimerie et librairie Oudin; Paris, même maison.

Poulet-Malassis et Corneille Blessebois, notes bibliographiques. In-8°, 15 p. Mamers, imprimerie Fleury et Dangin. (Tiré à 40 exemplaires numérotés).

Question (La) des manuels d'instruction morale et civique, par l'abbé Chabot. (Débats parlementaires; prétendue orthodoxie des manuels condamnés par l'Index; nouvelles éditions de ces manuels; circulaires ministérielles de novembre 1883). In-12, IV-210 p. Fontenay-le-Comte, imprimerie Vendéenne, Paris, librairie Poussielgue.

Rapport sur le service des archives départementales, communales et hospitalières du département de la Haute-Saône (exercice 1883-1884), contenant l'indication des titres de familles (A. L.). Vesoul, typogr. Cival fils. In-8°, 16 p. (Non mis dans le commerce).

Rapport sur les archives du département de la Mayenne, présenté au Conseil général, session d'août 1883, par de Martonne. Laval, imprimerie Moreau. In-8°, 31 p.

Rapport sur l'imprimerie à l'Exposition de Boston, par A. Keüfer. In-8°, 96 p. avec 12 figures. Paris, imprimerie Masquin.

Rapport sur les travaux cartographiques publiés par les ministères français à propos de l'exposition organisée à Douai lors du concours national de Géographie en 1883, par J.-V. Barbier, secrétaire général et délégué spécial de la Société de Géographie de l'Est. In-8°, 63 p. Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.

Recherches sur l'industrie cartière en Lorraine, par L. Wiener, conservateur du Musée lorrain. In-8°. Nancy, librairie Wiener.

Renaudot (A propos de Théophraste). L'histoire, la fantaisie et la fatalité, par Hatin. In-8°, 16 p. Paris, libraire Féchoz.

Renaudot (Théophraste) et ses innocentes inventions, par E. Hatin. In-18 jésus, XVI-252 p. avec portrait et facsimilé. Poitiers, imp. et lib. Oudin. Paris, même maison.

Répertoire des sources historiques du moyen âge, par Ulysse Chevalier. Bio-bibliographie, 4e fascicule P-Z (fin du t. 1er). In-18 à 2 col. XX et pages 853 à 1185. Montbéliard, imp. Hoffmann. Paris, lib. de la Société bibliographique. (L'ouvrage formera 3 vol.)

Salle (La) des thèses de l'université d'Orléans (ancienne librairie), suivie d'une description succincte de l'Exposition rétrospective de 1884, par Edm. Michel. In-32, 16 p. Orléans, imp. Jacob; lib. Herluison.

Sir Lionel d'Arquenay, par J. Lefèvre-Deumier, avec notice bibliographique de l'auteur, par Lacroix (bibliophile Jacob), 2 vol. in-8°, lib. Didot. T. Ier, LXXVI-253 p. et portrait; t. II, 320 p.

Table alphabétique générale des matières et des noms des auteurs contenus dans les tomes 193-268 de la *Revue des Deux Mondes* et 1-21 de la *Nouvelle Revue*, par W.-M. Griswoold, sous-bibliothécaire à la bibliothèque nationale des États-Unis (Library of Congress). In-8°, Paris, lib. Durand et Pedone-Lauriel.

Table générale des bulletins de la Société industrielle d'Amiens, formant la deuxième série décennale de l'année 1873 à 1882. In-8°, 51 p. Amiens, imp. Jeunet.

Table générale des matières contenues dans les tomes I à XX de la troisième série (1864-1882) des *Mémoires de la So-*

ciété d'agriculture des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube. In-8° à 2 col., 37 p. Troyes, imp. Dufour-Bouquot.

Table par ordre alphabétique des noms de famille contenus dans le Dictionnaire du Maine (1er et 2e vol.), par Lepaige. Le Mans, imp. Monnoyer. In-8°, 58 p.

Table des bulletins et mémoires publiés par la Société des antiquaires de la Morinie, par E. Dramard, membre correspondant. In-8°, 128 p. Saint-Omer, imp. d'Homont.

Tardif (Jules). Notice biographique et bibliographique, par Eug. Lelong. In-8°, 41 p. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 5e liv., 1884.)

Trésor (Le) calligraphique, recueil de lettrines, initiales, etc., du moyen âge et de l'époque de la Renaissance, par Louis Segers, dessinateur calligraphe de S. M. le roi des Belges. Un album. Paris, lib. Ducher.

Truquage (Le). Les contrefaçons dévoilées, par P. Eudel. In-18 jésus, 438 p. Paris, imp. P. Dupont; lib. Dentu.

Turquety, bibliophile, par Fr. Saunier, conseiller à la cour de Rennes, président de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine. In-8°, 19 p. Nantes, imp. Forest et Grimaud; Paris, lib. Techener. Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, juin 1884, et tiré à 70 exemplaires numérotés.

Typographie. Grammaire de la composition, par Toureaux. In-18 jésus, 144 p. et planches. Chartres, imp. et lib. Garnier; Paris, lib. Champion.

Typographie (La) orientale à l'Imprimerie nationale et la publication de la collection orientale. In-4°, 63 p. Paris, imp. nationale.

---

§ II. — BIBLIOGRAPHIE DES ARTICLES PARUS EN 1884 DANS LES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES FRANÇAIS, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Annales du Gâtinais. Janv.-mars. Stain : Les archives de Maissé (Seine-et-Oise).

Bibliothèque de l'École des Chartes, 1re liv. Gauthier : Notice sur les manuscrits de la bibliothèque publique de Pontarlier. — 2e liv. Kohler : Note sur les manuscrits d'Arezzo. — Vaesen : Catalogue du fonds Bourée à la Bibliothèque nationale. — 3e et 4e liv. Omont : Les manuscrits grecs du British Museum.

Bulletin du Bibliophile. Février : Bibliographie du XVIe siècle. — Note sur un manuscrit janséniste. — Avril-mai : Notes sur les bibliothèques de province. Prix courant des livres anciens. — Juin-juillet : Notes sur les bibliothèques de province. — Les manuscrits de la bibliothèque du Vatican.

Bulletin de la librairie et de l'imprimerie. Janvier : Les impressions en couleur. — Janvier-mars : Les fêtes anniversaires de l'imprimerie. — Février : Le *Times;* Henri Estienne; documents pour l'histoire de l'imprimerie. — Avril : Le filigrane du papier timbré. — Mai : Le plus ancien papier de chiffons. — Juin : La bibliothèque des chemins de fer de Belgique. — Juin-juillet, 5-12 : La première presse à l'imprimerie de Jean Gutenberg. — Juillet, 12 : Les progrès de l'art typographique. — 19, la lithographie sur zinc. — 26, les typographes d'aujourd'hui et ceux de jadis. — Août 23 et septembre 6 : La typographie en Amérique. — Septembre, 13 : La première presse mécanique.— — 20, introduction de l'imprimerie en Turquie. — Novembre, 8, la maison Lorilleux. — Les anciennes lois sur les imprimeries. — Tableau chronologique de l'établissement de l'imprimerie dans les diverses parties du monde, — 22, Gutenberg et l'invention de l'imprimerie. — 29, les almanachs. — Décembre : 13, les Journaux d'étrennes illustrés en chromotypographie. — Fragments sur l'histoire de l'invention de l'imprimerie.

Bulletin de Législation comparée. Avril. Delalande : Conventions littéraires avec la Suisse et la Belgique.

Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France. Mars-avril : État des livres et manuscrits de Jean Racine remis à la Bibliothèque du roi en 1756. — Juillet-août : Les grands relieurs parisiens du XVIIIe siècle, Boyet, Padeloup, Derôme. — Sept.-oct. : Essai historique sur la Bibliothèque du Roi, de Le Prince.

Bulletin de la Société du protestantisme français. Août. Un dernier mot à la Société des livres religieux de Toulouse.

Clairon. Avril, 19. *Les Almanachs de la Révolution*, par Welschinger.

Défense. Mai, 19 20. Les archives du Vatican.

Dix-neuvième siècle. Avril, 24. F. Sarcey : *L'Annuaire de la Presse française*. — Juillet, 16. Rats de bibliothèque.

Droit. Janvier, 19. Du titre d'une œuvre littéraire.

Économiste français. Janvier, 5. Le travail des femmes dans les imprimeries.

Figaro. Septembre, 6. Les cadeaux d'une marquise (a trait à la bibliothèque de la ville d'Auxerre). — Novembre, 29. L. Barbier : Napoléon et ses bibliothèques portatives. — Décembre, 13. Ph. Burty : L'impression en couleur et ses tirages.

Français. Juin, 23. L. M. Les *Almanachs de la Révolution*. — Décembre, 5. Les calendriers.

Gazette des Beaux-Arts. Février. Duplessis : Les illustrations pour les œuvres d'Alfred de Musset. — Février, Avril, Mai. Léopold Delisle : Les livres d'heures du duc de Berry. — Juin. Décembre. Jouin : Bibliographie des ouvrages relatifs aux beaux-arts parus pendant les premier et second semestres de 1884. — Juillet, septembre, octobre. Lecoy de la Marche : La miniature en France du XIIIe au XVIe siècle.

Gazette de France. Février, 5. Avril, 29 : Théophraste Renaudot. — Décembre 11. La gravure et les procédés de la gravure.

Gazette des Tribunaux. Mars, 6. Champetier de Ribes : Propriété artistique et littéraire.

Gutenberg-Journal. Février, 20. Comment se fait un journal du soir à Paris. — 27. La papeterie. — La femme imprimeur. — Mars, 5-12. Ce qu'est la librairie anglaise. — 19. La lithographie américaine. — 26 et mars, 11. Le travail des enfants dans la librairie. — Le Cercle de la librairie. — Avril, 2. La chromotypographie. — La photoglyptie. — 16. La vente des journaux. — 23. L'impression sur zinc. — 39. La situation de l'industrie lithographique. — Mai, 7. L'impression sur gélatine. — Le papier de pâte de bois. — 14. La bibliothèque du comte Roger (du Nord). — Les journalistes anglais. — La publicité du

Figaro. — 21. Marc Twain. — Juin. Les brevets des maîtres imprimeurs. — L'impression des faux billets de banque. — Juillet, 16. Les imprimeurs suisses de 1560. — Juillet, 16, et août, 13, 23, 30. Un libraire parisien; Pick de l'Isère. — Août, 27. L'imprimeur Morris. — La bibliothèque municipale. — Septembre, 3. Les impressions en couleur. — 10. La propriété des œuvres scientifiques. — Octobre, 22. Les journaux en Amérique. — Décembre, 3. Le premier journal quotidien.

Imprimerie (L'), journal de la typographie et de la lithographie. Janvier, 31; février, 15, 29; mars, 31; avril, 30; mai, 31; juin; août 31; septembre 15. La couleur et la chromotypie appliquées à la lithographie, traduit de l'anglais. — Janvier, 31. Vidal : Applications de la photographie à la typographie. — Février, 15, 29; mars, 15, 31; avril, 15, 30; mai, 15, 31; juin, 15, 30. Ch. Verneuil : Les titres, grand titre, faux titre, titre de départ. Mars, 15. Photolithographie. — Encyclopédie de l'imprimerie. — Mars, 31; avril, 15, 30; mai, 15, 31; juin, 15, 30; juillet, 31; août, 15; novembre, 15. Ch. Verneuil : La lithographie. — Mars, 31; septembre, 10. La reliure, les papiers marbrés et les tranches-peigne. — Mai, 15; juillet, 15; octobre, 31; novembre, 15; décembre, 15. Jouy : Des difficultés de l'impression mécanique et des moyens de les surmonter. — Juin, 30. Le catalogue de l'exposition de Leipzig en 1884. — Octobre 31. Ive Nuler : Les livres et les manuscrits anciens.

Intermédiaire des chercheurs et curieux [1].

Journal des Débats. Février, 23. Egger : La société anglaise des index. — Mai, 16. Dietz : Histoire d'un dictionnaire.

Journal général de l'imprimerie. Septembre, 13. Considérations sur l'arrangement conclu entre la France et la Suède pour la propriété littéraire et artistique.

Journal de l'instruction publique. Janvier, 26. Bibliographie de la *Poétique* d'Aristote. — Mars, 15. Dubacq ; Bibliographie des auteurs classiques.

Journal de la librairie. Janvier, 5 et 12. Législation italienne sur les droits des auteurs d'œuvres de l'esprit. — 16. Exposition internationale à Leipzig des produits de la librairie et des industries qui s'y rattachent. — Les impressions en couleur. — 26. Le nouveau catalogue de la bibliothèque du dépôt de la guerre. — Avril, 19. Les archives départementales, communales et hospitalières. — M. Dentu. — Juin, 14. Le syndicat de la propriété littéraire et artistique. — Octobre, 11, 25. Un musée bibliographique. — Découverte de la presse primitive de Gutenberg. — Décembre, 27. Syndicat pour la protection de la propriété littéraire et artistique. — Convention franco-italienne.

Journal officiel. Février, 16; mars, 19; avril, 3; août, 14. Bibliothèques municipales de Paris. — Novembre 30. Rapport adressé au garde des sceaux par le directeur de l'Imprimerie nationale, relatif aux opérations de cette administration pendant l'exercice 1883. — Décembre, 17. Rectification à ce rapport.

Moniteur universel. Janvier, 16. La bibliothèque nationale.

Nouvelle Revue historique du droit. Mars, avril. Blondel : Manuscrit de la bibliothèque royale de Berlin.

Paix. Mai, 13. La propriété littéraire et l'exploitation du nom des grands hommes.

Picardie (La). Janvier, février. Allchin : Conférence sur la bibliothèque d'Abbeville.

Polybiblion. Janvier. Publications relatives à l'histoire de l'enseignement primaire. — Février. Les archives diplomatiques en 1883. — Les catalogues de la bibliothèque vaticane. — Les manuscrits de la bibliothèque d'Orléans. — Publications bibliographiques étrangères. — Reliures anciennes. — Mars. La bibliothèque de l'université de Caen. — Avril. Bibliographie des fouilles de Sanxay. — Mai. Manuscrits du château de Stowe. — Bibliographie bretonne. — Bibliographie de l'histoire religieuse de Paris. — Juin. Archives du Vatican. — Bibliothèque du baron James de Rothschild. — Juillet. Les *ex-libris* de Schœpflin. — Table de la *Revue de Géographie.* — Les débuts de l'imprimerie à Orléans. — Août. La bibliomanie en 1883. — Octobre. Bibliographie vosgienne de 1883. — Décembre. La bibliothèque vallicelliane. — Manuscrits de Bossuet. — Paléographie des classiques latins.

Réforme sociale. Août, 1er. Fougerousse : Institutions économiques de l'imprimerie Chaix.

République française. Janvier 13. A propos des livres classiques. — Août, 13. Bibliothèques municipales. — Les manuscrits de Léonard de Vinci. — 16. Les livres de prix. — Novembre, 26. Le luxe des livres. — Décembre, 9. Le catalogue de Nadaillac.

Revue de l'Agenais. Janvier, février. Andrieu : La censure et la police des livres sous l'ancien régime. — Tholini : Les archives de l'hôtel de ville d'Agen.

Revue d'Alsace. Janvier, mars. Schmidt : Imprimeurs alsaciens. — Benoît : Les *ex-libris.*

Revue de Bretagne et de Vendée. Mai. Finistère : La foire aux livres. — Juin. Saulnier : Turquety, bibliophile.

Revue de Champagne et de Brie. Avril. De Riocourt : Les archives de l'état civil de Châlons. — Mai. Hérelle : Archives du département de la Marne.

Revue critique d'histoire et de littérature. Février, 11. Ingold : Essai de bibliographie oratorienne. — 18. Omont : Inventaire sommaire des manuscrits du supplément grec de la Bibliothèque nationale. — Avril, 21. Hatin, Gilles de la Tourette : Renaudot. — Mai. Catalogue de la bibliothèque des Pandolfini. — Juillet, 28. La bibliothèque de l'université de Caen au xve siècle. — Août, 18. Exposition des œuvres de Wycliff à la Bibliothèque royale. — Septembre, 22. Catalogue des collections des manuscrits du British Museum.

Revue de l'enseignement secondaire. Février, 15. La question des dictionnaires.

Revue de Gascogne. Juin, juillet, août, Couture : L'édition princeps des *Saisons* de J. d'Astros.

Revue libérale. Avril. Raunié : Le dépôt légal.

Revue de linguistique. Janvier. Vinson : Bibliographie du folk-lore basque.

Revue littéraire. Mai. Loth : Note sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Châlon et Mâcon. — Juin. Rastoul : Les *Almanachs de la Révolution*, par Welschinger.

Revue lyonnaise. Mai. Niepce : Le Catalogue des œuvres imprimées de Claude-François Menestrier. — Juin. De Soultrait : Notice sur un manuscrit de la légende dorée de la bibliothèque de Mâcon.

Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine. Juin. Larcher : Le régime de la presse à Strasbourg au xviie siècle.

Revue politique et littéraire. Juillet, 5. Les *Almanachs de la Révolution.*

Revue des questions historiques. Juillet. Lecoy de la Marche : L'art d'écrire et les calligraphes.

Revue scientifique. Mai, 3. De la Roche : Un livre d'arithmétique au xvie siècle.

Temps. Août, 19. Les bibliothèques municipales de Paris.

Typologie Tucker. Janvier. 15; mars, 15; juin, août, dé-

1. Ce n'est que pour mémoire que nous mentionnons ici ce recueil, qui contient dans chacune de ses livraisons des renseignements intéressants pour les bibliophiles.

cembre. Dictionnaire typo lithographique. — Février, 15. Le papyrus. — Mars. *Grammaire de la composition*, par Léon Toureaux. — Avril, mai, juin, juillet, août. La correction typographique. — Avril, mai, juillet. Origine et propagation du papier. — Novembre. Les sociétés ouvrières et la typographie.

---

§ III. — BIBLIOGRAPHIE DES JOURNAUX ET REVUES TRAITANT DU LIVRE ET DE L'ART DU LIVRE.

Album lithographique. Paraissant par livraisons trimestrielles. Un an, 8 fr. La livraison, 2 fr. 50. Paris, aux bureaux du journal *l'Imprimerie.*

Amateur (L') d'autographes. Revue rétrospective et contemporaine. Mensuel. Abonnements : France, un an, 19 fr.; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 1 fr.

Ami (L') des livres. Bi-mensuel. Abonnements, 3 fr. par an. Bureaux, 76, rue des Saints-Pères.

Arts (Les) libéraux. Journal de l'imprimerie, de la lithographie, de la gravure, du dessin, de la peinture et de la littérature. Mensuel. Abonnements, 6 fr. par an. S'imprime à Dijon.

Annales de la propagation des bons journaux, livres et tableaux artistiques et chrétiens. Bureaux, rue Bonaparte, 59. Abonnements, un an, 2 fr. 50. Bi-mensuel.

Bibliographe (Le). Nouvelle revue des livres et journaux, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Bureaux, 66, rue du Rocher. Abonnements : France et Algérie, 6 fr.; Union postale, 7 fr. Le numéro, 20 cent. Les abonnements partent du 1er de chaque mois. (Paraît depuis le 1er novembre).

Bibliographie catholique. Revue critique des ouvrages de religion, de philosophie, d'histoire, de littérature, d'éducation, destinée à toutes les personnes qui aiment à bien connaître les livres qui paraissent, soit pour les lire elles-mêmes, soit pour en permettre, en conseiller ou en défendre la lecture. Paraît le 25 de chaque mois. Abonnements : France, un an, 15 fr.; Union, 18 fr.; Etats-Unis, 20 fr. Librairie Bray et Retaux.

Bibliographie de la France. Journal général de la librairie et de l'imprimerie. Paraît le samedi. Abonnements : France, un an, 20 fr. ; 6 mois, 11 fr. ; Union, un an, 24 fr.; 6 mois, 13 fr.; étranger, un an, 28 fr.; 6 mois, 15 fr. Le numéro, 50 cent. Bureaux, 27, rue Grégoire-de-Tours.

Bibliophile du Dauphiné (Le). Revue des livres anciens et modernes, rares, neufs et d'occasion sur le Dauphiné (Folklore du Dauphiné), paraissant tous les trois mois. Grenoble, librairie Drevet. Abonnements : un an, sur papier ordinaire, 1 fr. ; sur papier de Hollande, 2 fr.

Bibliophilie ancienne et moderne (La) française et étrangère. Publication bi-mensuelle distribuée gratuitement à 3,000 exemplaires par numéro. Envoi de tous les numéros, 2 fr. par an. Ad. Labitte, propriétaire-éditeur, 4, rue de Lille.

Bulletin des bibliothèques et des archives, publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique. Abonnement annuel, 18 fr. (Cette publication forme la nouvelle série du *Cabinet historique.* Elle paraît par livraisons, sans date précise, et comprend un nombre non déterminé de livraisons.)

Bulletin des fabricants de papier.

Bulletin mensuel de bibliographie, publié par la librairie Ernest Leroux.

Bulletin bibliographique des familles et des institutions catholiques. Année 1883-1884. Lille, imprimerie Desclée. Abonnement, un an, 1 fr.

Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire. Mensuel. Abonnements : Paris, un an, 12 fr. ; départements, 14 fr. ; Union, 16 fr. Bureaux, 52, rue de l'Arbre-Sec.

Bulletin de l'imprimerie. Abonnements : France, un an, 5 fr.; Union, 8 fr. Le numéro, 50 cent. Bureaux, 2, rue Mignon.

Bulletin de l'imprimerie et de la librairie. Supplément bibliographique du *Bulletin de l'imprimerie.* In-8°, 16 p. Bureaux, 14, rue du Dragon. Abonnements: France, 10 fr.; Union postale, 12 fr. Mensuel.

Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie. Bi-mensuel. Abonnements, un an, 8 fr. Bureaux, 41, rue du Bac.

Bulletin général de la papeterie et des industries qui s'y rattachent. Bureaux, 38, rue Bleue. Abonnements : 5 fr. par an.

Bulletin mensuel de la librairie française, publié par Reinwald. Un an, 2 fr. 50.

Bulletin mensuel des publications étrangères, reçues par le département des imprimés de la Bibliothèque nationale. Abonnements : France, un an, 5 fr.; Union, 6 fr. Bureaux, 11, rue de Lille.

Bulletin mensuel des récentes publications françaises, avec un appendice contenant l'indication des cartes géographiques et des livres anciens nouvellement entrés au Dépôt des Imprimés.

Bulletin de la Société Franklin. (Voy. *Journal des bibliothèques populaires.*)

Catalogue mensuel de la librairie française. Paris, lib. Nilsson.

Chronique de l'imprimerie. Gazette cosmopolite de la typographie et de la lithographie ; publication mensuelle rédigée par des praticiens. Abonnements, un an, 8 fr.; le numéro, 75 cent. Bureaux, 5, rue Perronet.

Correspondant (Le) du collectionneur de la province, publication du plus grand intérêt pour les bibliophiles et les musées. Abonnement, place Bréda, 8; un an, 8 fr.

Galignani's library (The). Bureaux, 224, rue de Rivoli. Abonnement, un an, 60 c.

Guide de l'imprimerie. Vente, échange, achat de matériel d'imprimerie, de lithographie, de papeterie et de reliure. Bi-mensuel. Bureaux, 42, rue Jacob. (Paraît depuis le mois de juillet).

Gutenberg-Amusant (Le), recueil périodique de l'imprimerie. Ch. Blot, à Paris, 7, rue Bleue. (Paraît depuis le mois d'octobre).

Gutenberg-Journal. Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois. Abonnements, un an, 12 fr. Bureaux, 9, rue de Fleurus.

Imprimerie (L') pour tous. Recueil d'instructions, procédés et modèles pour imprimer soi-même en tous genres. Abonnements, 4 fr. par an. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Imprimerie (L'). Journal de la typographie, de la lithographie et des arts qui s'y rattachent. Mensuel. Abonnements, un an, 10 fr. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Indicateur des bons livres à bon marché. Mensuel. Abonnements : France, un an. 3 fr. ; le numéro, 25 cent. Bureaux, 6, rue de Mézières.

Journal des bibliothèques populaires, publié par la Société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires. Paraissant une fois par mois. Bureaux, 1, rue Christine. Abonnements, 3 fr. par an; le numéro, 25 cent.

Journal-Guide. Sommaire général des journaux, publications, livres. Bureaux, 27, rue Esquirol.

Journal des imprimeurs. Indicateur général du matériel typographique et lithographique, et des produits et marchandises employés dans ces deux arts. Mensuel. Bureaux, 225, faubourg Saint-Honoré. (Paraît depuis le mois de novembre).

Journal de la librairie militaire. Mensuel. Abonnements, 3 fr. par an. Bureaux, 30, rue Dauphine.

Livre (Le), revue mensuelle illustrée. Abonnements : France, un an, 40 fr.; départements, 42 fr.; le numéro, 5 fr. Bureaux, 7, rue Saint-Benoît.

Moniteur (Le) de la librairie, de l'imprimerie et de la presse. Bi-mensuel. Bureaux, 8, rue Montyon. Abonnements, 5 fr. par an; le numéro, 20 cent.

Moniteur (Le) bibliographique. Revue mensuelle des livres anciens et nouveaux, paraissant le 1er de chaque mois. Abonnements : France, un an, 6 fr.; étranger, 8 fr.; le numéro, 1 fr.

Musette (La). Publication mensuelle, recueil des élucubrations versifiées des typos de l'Imprimerie nouvelle. Paraît depuis le mois d'août. Le numéro, 10 cent.

Petite chronique de l'industrie du Livre.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle. Mensuelle. Paraissant du 10 au 15. Comprend deux parties : partie littéraire; partie technique. Abonnements : partie littéraire : France, un an, 15 fr.; partie technique : 10 fr. Les deux parties réunies : 20 fr. Le numéro : 1 fr. 50. Bureaux : boulevard Saint-Germain, 174.

Progrès typolitho. Revue des inventions, améliorations et perfectionnements de l'imprimerie typographique et lithographique. Bi-mensuel. Abonnements, un an : 6 fr. S'imprime à Sedan.

Publicateur (Le) du typolitho. Intermédiaire entre le vendeur et l'acheteur du matériel d'imprimerie d'occasion; paraissant toutes les semaines. Abonnement : un an, 3 fr. 6 mois, 2 fr. Bureaux, 31, rue Denfert-Rochereau.

Réveil typographique (Le), organe du Cercle d'études sociales, paraissant les 10 et 25 de chaque mois. Abonnements : France, un an, 3 fr. ; étranger, 4 fr. Le numéro, 10 cent. Bureaux, 56, rue Polonceau. (Paraît depuis le mois de février).

Revue des autographes, des curiosités, de l'histoire et de la biographie. Mensuel. Abonnements, un an, 3 fr. Le numéro, 25 cent.

Revue bibliographique et littéraire. Cette revue paraît à la fin de chaque mois. Prix d'abonnement : 6 fr. par an. Bureaux : 5, rue du Cherche-Midi.

Revue bibliographique universelle des sciences médicales, avec tables alphabétiques annuelles des matières et des auteurs, publiée par fascicules mensuels par le Dr Meyners d'Estrey, avec la collaboration de médecins français et étrangers. Abonnements, un an, 30 fr. Le numéro, 2 fr. 50. Bureaux, 6, place Saint-Michel.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire, publié sous la direction de MM. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris. Abonnements, un an, Paris : 20 fr. ; départements, 22 fr. ; étranger, 25 fr. Bureaux : 28, rue Bonaparte.

Revue des estampes et des livres, critique mensuelle de tout ce qui s'imprime en France. Mensuelle. Abonnements, Paris, un an, 7 fr. ; départements, 8 fr. Le numéro, 1 fr. (Paraît depuis le mois d'octobre).

Revue des journaux et des livres, paraissant tous les dimanches. Hebdomadaire. Abonnements, un an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. 50 ; 3 mois, 2 fr. ; étranger, le port en sus. Le numéro, 10 cent. (Paraît depuis le 6 juillet).

Revue littéraire, bulletin de bibliographie. Supplément littéraire mensuel au journal l'*Univers.*

Revue mensuelle du bibliophile militaire. Paris, 18, rue Feydeau.

Revue des livres nouveaux. Bi-mensuel. Contenant l'analyse de tous les ouvrages importants parus dans la quinzaine, et suivie d'une nomenclature des nouveautés venant de paraître et des ouvrages sous presse, avec la désignation du nom des éditeurs et du prix des volumes. Abonnements, un an : 12 fr. ; 6 mois, 7 fr. Le numéro, 60 cent. Bureaux : 174, boulevard Saint-Germain.

Typographie (La) française. Organe officiel de la fédération des ouvriers typographes français et des industries similaires; paraissant tous les quinze jours. Abonnements : un an, 4 fr. ; 6 mois, 2 fr. Le numéro, 15 cent. Bureaux : 15, rue de Savoie.

Typologie Tucker ; recueil de l'imprimerie et de la lithographie, revue bibliographique. Paraît le 15 de chaque mois. Abonnements, un an, Paris, 6 fr. ; départements, 7 fr. 50. Le numéro, 50 cent. Bureaux : 35, rue Jacob.

GUSTAVE FUSTIER.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

1884

TOME VI

---

§ I. — COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

THÉOLOGIE

Bienheureuse (La) Delphine de Sabran, par la marquise Gorbin d'Oppède, 433.

Coran (Le), 92.

Découvertes (Les) de la science sans Dieu, par Loudun, 641.

Épiscopat (L') de Massillon, par Blampignon, 562.
Espérances chrétiennes, par Cochin, 442.
Exposé de la doctrine catholique, par Girodon, 642.

Méditations sur le Sermon de N.-S. sur la montagne, par le duc du Maine, 243.

Œuvres pastorales et oratoires de Mgr Perraud, 34.

Paganisme (Le) des Hébreux, par Ferrière, 701.

Saint François d'Assises, 742.

Vérité (La) catholique et la paix religieuse, par Mgr Maret, 708.
Vie des saints, par Guérin, 747.

SCIENCES ET ARTS

SCIENCES PHILOSOPHIQUES — SCIENCES PHYSIQUES, CHIMIQUES, NATURELLES
SCIENCES MÉDICALES — SCIENCES MATHÉMATIQUES — SCIENCES MILITAIRES — SCIENCES OCCULTES
ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE — ÉPIGRAPHIE
BEAUX-ARTS : ARCHÉOLOGIE, ARCHITECTURE, PEINTURE, MUSIQUE, ETC.

Sciences philosophiques.

Ame (L') est la fonction du cerveau, par Ferrière, 637.

Cours élémentaire de morale, par Pontsevrez, 442.

Critique des systèmes de morale contemporaine, par Fouillée, 774.

Discours sur la méthode, par Descartes, 624.

Erreurs (Les) sociales du temps présent, par Méric, 637.

Essai sur l'inégalité des races humaines, par de Gobineau, 775.
Essai sur la psychologie d'Aristote, par Chaignot, 638.
Essai sur la psychologie contemporaine, par P. Bourget, 327.
Études familières de psychologie et de morale, par F. Bouiller, 641.

Homme (L') et l'intelligence, par Richet, 773.

Lettres inédites de Spinoza, 222.
Liberté (La) et le déterminisme, par A. Fouillée, 708.
Logique (La), par Liard, 636.

Maximes de la vie, par la comtesse Diane, 31.

Nature (La) et la morale, par Guilly, 636.

Oraisons funèbres de Bossuet, éd. Gasté, 31.

Philosophe (Un) amateur, Léon Dumont, par Buchner, 758.
Philosophie (La) zoologique avant Darwin, par Perrier, 639.
Prince (Le), par Machiavel, 426.
Problèmes de l'esthétique contemporaine, par Guyau, 639.

Tristesses et sourires, par G. Droz, 29.

Sciences physiques, chimiques, naturelles.

Botanique (La) pour tous, par Mme Le Breton, 22.

Diamant (Le), par Jacobs et Chatrian, 712.

Esprit (L') des fleurs, par Mme Raymond, 22.

Histoire et applications de l'électricité, par Mme Le Breton, 713.

Nouveaux éléments de botanique, par Crié, 776.
Nouvelle galerie d'histoire naturelle, 751.

Phénomènes (Les) de l'atmosphère, par Mohn, 22.

Terres (Les) du ciel, par Flammarion, 22.
Traité élémentaire du microscope, par Trutat, 447.
Traité pratique d'électricité, par Gariel, 515.

Sciences médicales.

Choléra (Le), par P. Bert, 620.
Choléra (Le), par Proust, 256.
Cours élémentaire et pratique de biologie, par Huxley et Martin, trad. Prieur, 515.

Éléments de physiologie générale, par Preyer, trad. Soury, 772.
Examen de l'œil et de la vision, par Chauvel, 448.

Traité d'hygiène, par Duchesne et Michel, 448.

Sciences mathématiques.

Annuaire du Bureau des longitudes, 712.
Annuaire de l'Observatoire de Montsouris, 776.

Connaissances (Les) mathématiques de Casanova, par Henry, 447.

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par Marie, 713.

Sciences militaires.

De la lecture des cartes étrangères, par Mager, 253.

France (La) est-elle prête? 255.
Fusils à répétition, par Bornecque, 255.

Grandes manœuvres (Les), illust. de Detaille, 770.

Œuvres du maréchal Bugeaud, par Weill, 254.

Sciences occultes.

Procès-verbal fait pour délivrer une fille possédée par le malin esprit, par Bénet, 425.

Urbain Grandier et les possédées de Loudun, par Legué, 424.

Économie politique et sociale.

Annuaire de l'économie politique, par Block, 446.

Capital (Le) de Karl Marx, par Deville, 576.

Danger et nécessité du socialisme, par Masseron, 445.

Essai sur l'influence française, par Lefebvre Saint-Ogan, 770.
Essai de sociologie, par Tchek, 560.

Grand (Le) procès de l'Union latine, par Cernuschi, 694.

Liberté (La) d'enseignement, par Beaussire, 710.

Manuel du démagogue, par Frary, 711.

Négations politiques, sociales et religieuses, par l'abbé ***, 446.
Nouvelles lettres d'Italie, par de Laveleye, 424.

Organisation (L') consulaire française, par Z. Marcas, 444.

Socialisme contemporain (Le), par de Laveleye, 444.

Épigraphie.

Bulletin trimestriel des antiquités africaines, 247.

Épigraphie de la Gaule sceltane, par Touflet, 386.

Beaux-arts.

Académie (L') royale de musique au XVIIIe siècle, par Campardon, 245.
Adam (Les) et les Clodion, par Thirion, 741.
Album Fraipont, 246.
Allégories et emblèmes, par Gerpach, 246.
Annales du théâtre et de la musique, par Noël et Stoullig, 376.
Antiquités grecques, par Schœmann, trad. Galuski, 706.
Art (The) of England, par Ruskin, 630.
Art (L') dans la maison, par Havard, 21.
Art (L') intime et le goût en France, par Spire Blondel, 750.
Art Year-Book, 763.
Arts (Les) du bois, des tissus et du papier, 39.

Beethoven, sa vie et son œuvre, par Wilder, 103.
Bibliothèque cynégétique d'un amateur, 627.

Calame, sa vie et son œuvre, par Rambert, 385.
Chansons de France, par Weckerlin, 743.
Chansons et rondes enfantines, 751.
Chassériau, souvenirs et indiscrétions, par A. Bouvenne, 707.
Châteaux (Les) historiques de France, par Perret, 249, 573.
Claude Lorrain, par Pattison, 168.
Comment on construit une maison, par Viollet-le-Duc, 38.
Comment on devient dessinateur, par Viollet-le-Duc, 38.
Commission d'enquête sur la situation des ouvriers et des industries d'art, 572.
Conférence (La) des fauconniers de Ch. d'Arcussia, 626.
Costumes des régiments des milices d'Alsace et de la Sarre, par Garnier, 37.
Critique (Un) d'art au XIXe siècle; Thoré, par Pétroz, 573.
Cruche (La) cassée, trad. Lostalot, 103.

Della Robia (Les), par Cavaliucci et Molinier, 167
Dictionnaire des amateurs français du XVIIIe siècle, par Bonnaffé, 574, 706.
Dictionnaire des sculpteurs de l'antiquité, par Lami, 632.

École (L') industrielle, par Hugel, 634.
Écuyers et cavaliers, par d'Etreillis, 516.
English Children, par Stephens, 630.
Étain (L'), par Bapst, 632.
Évolution (L') de la musique, par Poirée, 631.

Grosvener-Gallery (The), exhibition of the works of Reynolds, 630.

Histoire de l'art dans l'antiquité, par Perrot et Chipiez, 638.
Histoire de l'escrime, par Mérignac, 431.
Histoire de la musique, par Clément, 740.
Histoire de la musique, par Lavoix, 742.
Hôtel (L') Drouot et la curiosité, par Eudel, 244.

Illustrations pour le *Roman comique*, 167.

Japonisme, par Buhot, 244.
Jeu (Le) de paume des mestayers, par Vitu, 236.

Lexique des termes d'art, par Adeline, 742.
Livre d'or du Salon de peinture, par Lafenestre, 386.

Manet, par J. du Biez, 386.
Manuel d'archéologie étrusque et romaine, par Martha, 457.
Manuscrits (Les) et la miniature, par Lecoy de la Marche, 742.
Monuments de l'art antique, par Rayet, 40.
Musée (Le) d'antiquités et le musée céramique de la ville de Rouen, par Adeline, 102.
Musique (La) en Lorraine, par Jaquot, 38.

Observations sur dix-neuf toiles attribuées à David, 244.
Ornements (Les) de la Perse, par Collinot et de Beaumont, 36.

Peinture (La) française au XIXe siècle, par Chesneau, 39.

Quinze journées au Salon de peinture, par About, 247.

Raphaël et la Farnésine, par Ch. Bigot, 248.
Renaissance (La) en Italie, par Eug. Müntz, 745.
Ruskin (The) Birthday book, 633.

Salons (Les) bordelais ou expositions des beaux-arts à Bordeaux, par Marionneau, 705.
Soixante planches d'orfèvrerie de la collection Eudel, 241.

Truquage (Le), par Eudel, 376.

Year's (The) art 1884, par Huisch et Thomson, 249.

Ouvrages annoncés : 446, 447, 752.

BELLES-LETTRES

LINGUISTIQUE — POÉSIE — THÉATRE — CONTES — ROMANS — POLYGRAPHES

Linguistique.

Jargon (Le) du XVe siècle, par Vitu, 422.

New English dictionary, par Murray, 621.

Poésie.

Ame (L') inquiète, par de Raimes, 696.
Atlantide (L'), par Verdaguer, trad. Pepratz, 317, 430.
Aurore (L'), par Boucher, 34.

Bébés et papas, par Ségard, 744.
Brindilles rabelaisiennes, 319.

Çà et là, par Turrière, 563.
Chanson (La) de l'enfant, par Aicard, 21.
Chansons à dire, par Nadaud, 228.
Chants du cœur, par Trubert, 625.
Chants gaulois, par Aulagnier, 95.
Clavier d'or (Le), par Bataille, 761.
Contes d'aujourd'hui, par Mardoche, 564.
Contes macabres, par Nollé de Noduwez, 228.
Croquis et rêveries, par Charcot, 319.

Dents de lait, par Roy, 625.
Des vers, par G. de Maupassant, 504.
Devant l'énigme, par Boissière, 95.

Emaux bressans, par G. Vicaire, 504.
Étoile (L') sainte, par Jounet, 697.

Fabulettes, par Vingtrinier, 430.
Feuilles au vent, par de Courmont, 428.
Feux follets, par Bru, 95.
Fleurs d'amitié, par Gardet, 624.

Gallet et le caveau, par Bouché, 511.
Gerbe (La), par Barbier, 228.

Herbes (Les) de la Saint-Jean, par Jaubert, 320.
Hiver mondain, par Rodenbach, 376.

Idylles de Théocrite, éd. Quantin, 513.
Illustrated poems, par Wendel Holmes, 766.
Intermezzo, par Vaughan et Tabaraud, 624.

Lamartine et la muse, par Barracand.
Lambrusques (Les), par Delthil, 505.
Légende (La) de l'Alsace, par Schuré, 620.

Mariage (Le) de Don Juan, par Ferrand, 230.
Maurice ou le poème d'un étudiant, par Bonnefoy, 35.
Mes accès, par Rousseau, 564.
Messe de Gnide (La), par Griffet de la Baume, 768.
Monsieur le Hulan, par Deroulède, 750.

Nos petits grands hommes, par Jollivet, 230.

Océans (Les), par Chevé, 563.
Œuvres inédites de Motin, 165.
Œuvres poétiques de Chénier, 697, 751.

Paradis (Le) moderne, par Marrot, 232.
Par les bois, par Adam, 231.
Paris Rose, par Lorin, 506.
Poèmes d'amour, par Grandmougin, 319.
Poème (Le) des amoureux, par de Valori, 430.
Poèmes ironiques, par Goudeau, 96.
Poèmes tragiques, par Leconte de Lisle, 377.
Poésies, par Marth, 563.
Poésies de Gentil-Bernard, éd. Quantin, 300.
Poésies du chevalier de Bonnard, éd. Quantin, 769.
Poésies de Malfilâtre, éd. Quantin, 325.
Poésies d'Ad. Rolland, 231.
Première moisson, par Bergner, 228.
Pro patria, par des Guerriers, 96.

Riquet à la Houppe, par Th. de Banville, 228.
Roman (Le) de l'Islande, par Richard, 625.
Roses fauchées (Les), par Macaigne, 562.

Sonnets déchaînés, par Gauny, 564.
Souvenance, par Mariéton, 563.

Tablettes (Les), par Lecomte, 320.

Vers l'idéal, par Ribaut, 96.

Vieux airs et jeunes chansons, par Frémine, 505.
Voix éparses, par Mourey, 626.

Ouvrages cités, 34, 35.

Théâtre.

Art (L') de dire le monologue, par Coquelin, 426.

Cenci (Les), par Shelley, trad. Tola-Dorian, 233.
Chapeaux (Les), par Vibert, 36.
Chronique des petits théâtres de Paris, par Brazier, 41.
Couloirs et coulisses, par Badin, 495.

Dictionnaire du théâtre, par Pougin, 746.

École (L') des femmes, éd. Lemonnyer, 768.

Hellas, drame lyrique de Shelley, trad. Tola-Dorian, 562.

Jérusalem, par Gradis, 36.

Mariage de Figaro (Le), par Beaumarchais, 511.

On va commencer, par Pontsevrez, 501.

Petites comédies rares du XVIIe siècle, publiées par Fournel, 760.

Sakountala, trad. Bergaigne et Lehugeur, 561.

Théâtre de P. Corneille, éd. Pauly, 166.

Ouvrages cités, 160, 233, 326, 504.

Contes.

Contes d'à présent (Les), par P. Delair, 423.
Contes fantastiques d'Hoffman, éd. Jouaust, 243.
Contes flamands, par Verly, 743.
Contes héroïques, par Th. de Banville, 373.
Contes en prose, par F. Coppée, 219.
Contes et nouvelles en vers, par La Fontaine, 625.

Ecumoire (L'), par Crébillon, éd. Kistemaeckers, 570.
Enfants dans la famille (Les), par P. Lacroix, 744.

Mille et un souvenirs (Les), par Desforges, 240.

Nouvelle Scheherazade (La), par Hanoum, 744.

Romans.

Accident de M. Hébert (L'), par Hennique, 27.
Affaire du Malpel (L'), par Lomon, 754.
Amant de cœur (L'), par Lepelletier, 218.
Amirale (L'), par Lomon, 419.
Amour sans phrases (L'), par Leroy, 418.
Amours cruelles (Les), par Delpit, 271.
Andrée, par G. Duruy, 420.
Archipel en feu (L'), par J. Verne, 692.
Assunta, par d'Ambaloges, 418.
Autour d'un clocher, par Fèvre-Desprez, 418.
Aventures d'une femme galante au XVIIIe siècle, par Mary Summer, 313.
Aventures de Tartarin de Tarascon, par A. Daudet, 220.
Aventures de trois canonniers, par Noël, 85.

Bébé et Ce, par Bergerat, 498.
Belle limonadière (La), par Mahalin, 217.
Belle-Maman, par Solvay, 373.
Besogneux (Les), par H. Malot, 88.
Bêtises de mon oncle (Les), par A. Silvestre, 88.
Blonde aux yeux noirs, par Escoffier, 371.
Boul' Mich' (Le), par Caraguel, 26.
Bruxelles rigole, par Hizet, 216.

Celles qui osent, par Maizeroy, 87.
Chrétienne, par Flor O'Squarr, 217.
Clair de lune, par Maupassant, 24.
Confessions d'un docteur de Sorbonne, par Belin de Ballu, 241.
Conquête de Lucy (La), par Bataille, 315.
Coudes sur la table (Les), par O'Bennt, 374.
Coup d'œil de M. Piédouche (Le), par du Boisgobey, 25.
Crépuscule des Dieux (Le), par E. Bourges, 314.
Crime de Stilwater (Le), par Aldrich, 25.

Dans le monde officiel, par Bergeret, 154.
Deux amies, par Maizeroy, 754.
Douze nouvelles nouvelles, par A. Houssaye, 155.
Drame au logis de la Lycorne (Un), par de la Marsonnière, 83.

Écolier américain (Un), par Bailey-Aldric, 219.
En 18.., par de Goncourt, 692.
Enfance d'une Parisienne (L'), par Mme Daudet, 22.
En pleine fantaisie, par A. Silvestre, 498.
Entre amoureux, par Théo-Critt, 86.
Espion des écoles (L'), par Louis Ulbach, 744.

Faiseur d'hommes (Le), par Yveling Rambaud, 419.
Faute de la comtesse (La), par Rouslane, 84.
Femme d'Henri Vanneau (La), par Ed. Rod, 373.
Femme à soldats, par R. Caze, 217.
Fin du vieux temps (La), par P. Bourde, 315.
Fleuve d'or (Le), par Biart, 752.
Folies amoureuses (Les), par C. Mendès, 26.
Folle-Avoine, par Henri Gréville, 314.
Fou (Un), par Y. Guyot, 496.
Fresques (Les), par Ouida, 691.

Guillemette, par Zari, 757.

Hilaire Gervais, par Barracand, 496.
Histoire d'un petit homme, par R. Halt, 22.
Histoire de Don Quichotte, éd. Jouaust, 748.
Homme au gardénia (L'), par Louis Ulbach, 88.
Homme à l'oreille cassée (L'), par E. About, 739.
Humiliés et offensés, par Dostoiewski, 557.

Idéal (L'), par de Glouvet, 86.
Idées de Mlle Marianne (Les), par Desbeaux, 23.
Impure (L'), par Benjamin, 518.
Ingénue (L'), par H. Gréville, 26.
Irréparable (L'), par Bourget, 495.

Jeunes filles, par C. Mendès, 495.
Journal de Tristan (Le), par A. Theuriet, 87.
Just Lherminier, par Paria-Korigan, 420.

Kira, par Rouslane, 495.
Kerkadec, garde-barrière, par L. Cladel, 84.

Lady Fauvette, par Van de Viele, 692.
Liaisons dangereuses d'aujourd'hui (Les), par V. Vernier, 498.
Lise Fleuron, par G Ohnet, 419.
Livre des joyeusetés (Le), par A. Silvestre, 755.
Lune de miel (Une), par Giron, 418.

Madame, par Toudouze, 691.
Madame Bovary, éd. Quantin, 741.
Maison de famille, par Allard, 27.
Mal mariée, par Boutique, 495.
Margot la Balafrée, par du Boisgobey, 217.
Mariage de Jules Lavernat (Le), par Gaulot, 372.
Marichette, par H. Malot, 417.
Martyre d'Annyl (Le), par Caze, 25.
Micheline, par H. Malot, 756.
Mille et un jours (Les), par Eud. Dupuis, 744.

Miss Harriett, par G. de Maupassant, 372.
Monsieur et Madame Bewer, par Lindau, 217.
Mont Salvage (Le), par Blandy, 744.

Naïs Micoulin, par Zola, 28.
Ni chair ni poisson, par Lemonnier, 219.
Neveu de Rameau (Le), éd. Quantin, 242, 569.
Nos séduisantes, par Ange Bénigne, 755.

Paris, ou le Paradis des femmes, par la comtesse de Choiseul-Meuse, 766.
Pensativo (Le), par Biart, 418.
Perdi, le couturier de ces dames, par Ange Bénigne, 26.
Petit Brantôme de poche, par Villemot, 87.
Petite Zette (La), par Caze, 496.
Pigeon (Le), par A. Belot, 418.
Plaies et Bosses, par Pothey et Bois, 218.
Plébéienne, par Maisonneuve, 372.
Pour de l'argent, par G. Lachaud, 87.
Pour lire au bain, par C. Mendès, 373.
Premier amant (Le), par G. Duval, 85.
Première nuit de mes noces (La), par Sewrin, 239.
Prince et le Pauvre (Le), par Mark Twain, trad. Largillière, 88.
Prince Zilah (Le), par J. Claretie, 494.
Princesse Casse-Cou (La), par Erhard, 315.
P'tit Chéri, par Lheureux, 754.

Récits créoles, par Ch. Baissac, 497.
Regina, par Ch. Lomon, 218.
Reine de beauté, par Belot, 87.
Reine Soleil, par Harry-Alis, 756.
Renée Maupérin, par de Goncourt, 21.
Roi des braves (Le), par de Gastyne, 757.
Roi Ramire (Le), par Fabre, 314.
Roman du Curé (Le), par H. France, 557.

Sans cœur, par Girardin, 690.
Saucisson à pattes (Le), par Chavette, 757
Scènes de la vie fantaisiste, par Heuhlard, 498.
Sœurs Rondoli (Les), par G. de Maupassant, 558.

Tante Aurélie, par Theuriet, 315.

Un Parisien dans les Antilles, par Quatrelles, 25.
Urbains et ruraux, par L. Cladel, 497.

Va-nu-pieds de Londres (Les), par H. France, 89.
Vice suprême (Le), par Peladan, 691.
Victoire la Rouge, par Peyrebrune, 24.
Victoire du mari (La), par de Varennes, 690.
Vierge, par Vast-Ricouard, 418.
Voyage de M. Dumollet (Le), par Robida, 24.
Voyages de Gulliver, éd. Quantin, 740.

Ouvrages cités : 29, 30, 90, 156, 220, 316, 317, 326, 327, 374, 420, 421, 422, 496, 498, 499, 693, 746, 747, 750, 752, 758.

Polygraphes.

Œuvres complètes de V. Hugo, éd. Quantin, 74.
Œuvres de Molière, éd. Lemonnyer, 99, 167, 704.

HISTOIRE

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — HISTOIRE LITTÉRAIRE

Histoire.

Anglais au moyen âge (Les), par Jusserand, 433.

Bibliothèque oratorienne, 321.
Blason de la Révolution (Le), par Jules Troubat, 161.

Campagnes d'Alexandre (Les), par Jurien de la Gravière, 322.
Chansonnier historique du XVIIIe siècle, par Raunié, 513.
Chroniques de l'Histoire de France, par Mme de Witt, 738.
Chute de l'ancien régime (La), par Chérest, 698.
Citoyenne Bonaparte (La), par Imbert de Saint-Amand, 322.
Civilisation des Arabes (La), par Lebon, 23.
Conquête de l'Inde (La) et le voyage de Néarque, par Jurien de la Gravière, 436.
Convention nationale et son œuvre (La), par Cheslay, 566.
Correspondance inédite de Mallet du Pan, publiée par Michel, 434.

Danton, par Robinet, 507.
Depuis 89, par Mario Proth, 565.

Écrits inédits de Saint-Simon, par Faugère, 159.
Empereur Alexandre II (L'), par de Cardonne, 163.
Europe militaire et diplomatique au XIXe siècle (L'), par Nolte, 508.

Fénelon à Cambrai, par de Broglie, 623.

Généraux de la République (Les), par Guillon, 700.
Guerre de 1870 (La), par le général Lebrun, 762.
Guerres du règne de Louis XIII (Les), par Tamizey de Larroque, 160.
Guerres de Vendée (Les), par Bonnemère, 700.
Henri de France, par de Pène, 699.
Histoire de la civilisation, par Seignobos, 565.
Histoire de Mme du Barry, par Ch. Vatel, 323.
Histoire générale des émigrés, par Forneron, 234.
Histoire du gouvernement de la Défense nationale, par Stenaeckers et Le Goff, 437, 762.
Histoire de ma fuite des prisons de Venise, par Casanova, 512.
Histoire de la monarchie de Juillet, par Thureau-Dangin, 506.
Histoire des Romains, par Duruy, 738.
Homme d'État russe (Un), par A. Leroy-Beaulieu, 565.

Jean de Witt, par Lefèvre-Pontalis, 436.
Jeanne d'Arc, par Marius Sepet, 743.
Johannis Burchardi, argentinensis capelle pontificie sacrorum rituum magistri diarium, 97.
Journal inédit de Colbert, par F. Masson, 378.
Journal du corsaire Jean Doublet, par Bréard, 507.

Lettres de la marquise de Coigny, 568.
Lettres à Émilie sur la mythologie.
Lettres de M. de Kageneck, publiées par Léouzon-Leduc, 509.
Lettres de Philippe II à ses filles, publiées par Gachard, 432.
Louis XIV et Strasbourg, par Legrelle, 510.
Louis XVII, par Chantelauze, 320.

Marins de la République (Les), par Lecène, 700.
Mémoires et réflexions du marquis de la Fare, éd. Raunié, 424.
Mémoires de Mme Roland, éd. Jouaust, 749.
Mémoires de Saint-Simon, éd. des Grands Écrivains, 760.

Mémoires du marquis de Sourches, 234.
Mémoires du baron de Vitrolles, 235.
Mémorandum du siège de Paris, par de Marthold, 699.
Ministère Gambetta (Le), par Reinach, 699.

Origine des Indiens du nouveau monde, par D. de Thiersant, 323.

Paris à travers les âges, par E. Berthet, 752.
Paris disparu : les Tuileries, par J. Valter, 235.
Philosophes de l'Académie française au XVIIIe siècle (Les), par Brunel, 566.
Prince Albert de Saxe-Cobourg (Le), par Th. Martin, 161.

Récits militaires, par le général Ambert, 623.
Richelieu et la monarchie absolue, par d'Avenel, 233.
Riquet et le canal du Midi, par Fernay, 566.

Souvenirs de l'empereur Napoléon Ier, 566.
Souvenirs sur l'Émigration, l'Empire et la Restauration, par de Puymaigre, 431.
Suites d'une capitulation (Les), publiées par Larchey, 508.

Thiers (M.), par de Mazade, 378.

Vie antique (La), par Gühl et Koner, trad. Trawinski, 22, 379.
Vie de Du Guesclin, 750.
Ville sous l'ancien régime (La), par Babeau, 435

Ouvrages cités : 504.

Géographie.

A terre et à bord, par Aube, 771.

Chine et extrême Orient, par de Contenson, 514.
Contrées mystérieuses et les peuples inconnus (Les), par Tissot et Améro, 438.

Dans les montagnes Rocheuses, par de Mandat-Grancey, 770.
Dix jours dans la haute Italie, par Léon Say, 253.

En Asie centrale, par Bonvalot, 575.
Egypte (L'), par Hervé, 250.
Études sur l'Autriche : le Kahlenberg, par Roy, 252.

Fleuve Bleu (Le), par de Bezaure, 707.

Histoire et Géographie de Madagascar, par d'Escamps, 437.

Ile de Sumatra (L'), par Brau de Saint-Pol Lias, 441.
Itinéraire général de la France, Provence, par Joanne, 388.

Lettres sur l'Adriatique, par X. Marmier, 439.
Lettres de Gordon à sa sœur, par Davyl, 707.
Littoral de la France (Le), par Auber, 748.
Loire à la Gironde (De la), par Joanne, 772.

Mexique d'aujourd'hui (Le), par Dupin de Saint-André, 439.
Mission en Abyssinie (Une), par Russell, 635.

Nord de la France (Le), par Bædeker, 771.
Notice sur les colonies anglaises, par Avalle, 250.
Notre future route de l'Inde, par Cameron, 441.
Nouvel atlas de géographie, par Turquan, 514.

Prusse et ses annexes (La), par Narjoux, 387.

Rome sous Léon XIII, par Mgr Ricard, 387.
Rue à Londres (La), par Vallès, 20.

Sardaigne à vol d'oiseau (La), par Roisard de Bellet, 440.
Seule dans les steppes, par Mme Carla Serena, 252.
Souvenirs d'Alger, par Maire, 440.
Souvenirs d'Italie, par Bouchet, 253.
Souvenirs de Venezuela, par de Tallenay, 514.
Syrie d'aujourd'hui (La), par Lortet, 19.

Touriste dans l'extrême Orient (Un), par Cotteau, 439.
Trente-deux ans à travers l'Islam, par de Rochas, 253.

Vingt jours en Tunisie, par Paul Arène, 634.
Voyage à Madagascar, par Macquarie, 438.
Voyage de Bonnat chez les Achantis, 575.
Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution, par Babeau, 708, 771.

Ouvrages signalés : 376, 388, 442, 708, 739.

Histoire littéraire.

Causeries sur les origines et sur le moyen âge littéraires de la France, par Garreaud, 375.

Étapes d'un naturaliste (Les), par Savine, 759.
Évolution naturaliste (L'), par Desprez, 721.

Fabulistes latins (Les), par Hervieux, 694.

Grèce poétique (La), par Beau, 318.

Histoire de la littérature française, par Gidel, 33.
Histoire de la littérature française, par de Parnajon, 164.

Joséphin Soulary et la pléiade lyonnaise, par Mariéton, 697.

Légende du Parnasse (La), par C. Mendès, 762.
Lettres de Flaubert à G. Sand, 226.

Malherbe à Bossuet (De); études littéraires, par Fournel, 760.
Martin (H.), par Mainard et Buquet, 700.
Molière et les Limousins, par Faye, 92.

Renaudot, par Gilles de la Tourette, 93.
Renaudot, par Hatin, 98.
Romantisme des classiques (Le), par Deschanel, 502.
Russie dévoilée au moyen de la littérature populaire (La), par Hins, 227.

Tableau de la littérature française, par Merlet, 223.

BIOGRAPHIE — MÉMOIRES

Abbé Bautain (L'), par de Régny, 425.

Cham, sa vie et son œuvre, par Ribeyre, 157.
Contre-amiral baron Grivel (Le), par Julien, 161.
Correspondance de L. Veuillot, 33.

Ernest Gilon, par Combes, 562.

Histoire du Père de la Chaize, 324.

Lettres de M. Guizot, 502.

Mémoires de la reine Victoria, 701.
Montalembert, par Mgr Ricard, 620.

Nos contemporains, par L. Ulbach, 31.
Nos morts contemporains, par Montégut, 224, 561.

Parisiens célèbres (Les), par Gysaur, 749.
Pasteur. Histoire d'un savant par un ignorant, par Valery-Radot, 225.
Portefeuille d'un nonagénaire (Le), par Blanquart de Bailleul, 30.
Portraits, par un diplomate, 91.

Saint-John de Crèvecœur, 91.

MÉLANGES

MÉLANGES — BIBLIOGRAPHIE — JOURNAUX

Mélanges.

Almanach national pour 1884, 93.
Anecdotes marquantes, par Floquet, 164.
Ars bene moriendi, 767.
Art d'être grand'mère (L'), par Mme Perronet, 221.
Au caprice de la plume, par Stéphen Liégeard, 560.
Au soleil, par G. de Maupassant, 157.

Bâtiments scolaires (Les), par Nonus, 415.
Bêtise parisienne (La), par Hervieu, 92.

Chinois peints par eux-mêmes (Les), par Tcheng-Ki-Tong, 693.
Composition française du baccalauréat (La), par Condamin, 425.
Croquis artistiques et littéraires, par Condamin, 222.
Culte de Priape (Le), par Payne Knight, 237.

Dame de Gai-Fredon (La), par Quatrelles, 20.
Discours de Léon XIII, 759.
Discours, plaidoyers et œuvres diverses de M. Rousse, 500.

Écume (L') de Paris, par A. Wolff, 755.
Épousée (L'), par Magnier, 570.
Essai sur l'influence française, par Lefebvre Saint-Ogan, 502.
Étrennes aux dames, 23, 746.
Exercitium super noster, 767.

Fragments d'un livre inédit, par Mme Daudet, 749.

Gare à vos yeux, par F. Sarcey, 619.
Governo (dell) della carte d'un signore in Roma, par Pricianese, 434.

Histoire anecdotique du siècle, par Marcade, 164.
Histoire des animaux d'Aristote, trad. B. Saint-Hilaire, 32.
Histoire d'un collégien hanovrien, par Laurie, 747.
Hommages à Louis Veuillot, 694.

Jeux et jouets du jeune âge, par Tissandier, 751.
Jeux de la jeunesse (Les), par Dillaye, 740.

Kama Sutra (The), 764.

Livre abominable (Le) de 1665, 101.
Livre de demain (Le), par de Rochas, 763.

Mélancolies animales (Les), par Lexpert, 424.

Œuvres polémiques de Mgr Freppel, 222.

Panégyrique de l'École des femmes, éd. Lacroix, 100.
Paris à la loupe, par P. Ginisty, 225.
Paris-Patraque, par A. Hepp, 761.
Paris vécu, par de Banville, 226.
Police secrète prussienne (La), par V. Tissot, 501.

Romancero de l'Escurial, par Astruc, 227.
Roses de Noël, pensées d'hiver, par Mme de Blocqueville, 559.

Satires de Louis Petit, éd. de Gourcuff, 101.
Satyre (La) des satyres, par l'abbé Cotin, 628.
Société (La) de Berlin, par P. Vasili, 159.
Son Altesse la Femme, par Octave Uzanne, 740.

Vie à Paris (La), par J. Claretie, 225.
Vie publique en Angleterre, par Davyl, 223.
Voyages à travers le monde, par A. Wolff, 502.

Ouvrages signalés : 94, 228, 318, 319, 425, 504, 696.

Bibliographie.

Almanachs de la Révolution (Les), par Welschinger, 427.
Art (L') d'aimer les livres, par Le Petit, 571.

Bibliographie descriptive et anecdotique des ouvrages écrits ou publiés par Poulet-Malassis, par un bibliophile ornais, 382.

Catalogue de l'Exposition de Pâques, 703.
Catalogue des œuvres imprimées de Claude François Ménestrier, par Sommervogel, 702.
Correspondance de Ch. Plantin, par Rooses, 501.

Historical essay on the art of bookbinding, par H.-P. du Bois, 383.

Livres à gravures du XVIe siècle, par Duplessis, 567.

Notice sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Châlons et Mâcon, par Pellechet, 383.

Portraits aux crayons des XVIe et XVIIe siècles, conservés à la Bibliothèque nationale, par Bouchot, 381.
Publications de la Société des bibliophiles bretons, 51.

Recherches sur l'industrie cartière en Lorraine, par Wiener, 432.

Journaux.

Journal de la jeunesse, 738.

Musée des familles (Le), 745.

Saint-Nicolas (Le), 745.

§ II. — GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

Gazette bibliographique, 43, 104, 169, 257, 329, 389, 449, 517, 577, 643, 714, 777.

Abbadie (D'), 106.
About (Edm.), 180.
Académie des beaux-arts, 451, 644.
Académie de Besançon, 644.
Académie française, 43, 169, 257, 329, 389, 448, 517, 714, 777.
Académie des inscriptions et belles-lettres, 43, 105, 169, 257, 329, 389, 450, 517, 577, 643, 715, 778.

Académie royale de Belgique, 579, 780.
Académie royale des sciences de Munich, 644.
Académie des sciences, 390, 451.
Académie des sciences morales et politiques, 43, 106, 170, 258, 330, 390, 450, 518, 578, 644, 715, 779.
American library association, 781.
Anonymes, 467.
Archives de l'assistance publique, 657.
Archives départementales et communales, 329.
Archives diplomatiques, 179.
Archives du Vatican, 530, 716.
Archives de la ville de Paris, 337.
Arène (Paul), 181.
Association littéraire, artistique, internationale, 273, 589.
Athenæum belge, 120.
Auteurs et éditeurs américains, 274.
Autographes, 120; de Pouchkine, 532.
Ave Maria, traduit en 340 langues, 530.

Balzac. Polémique à son sujet, 593; sa statue, 51; lettre de M. de Goncourt, 116.
Barbey d'Aurevilly, 336.
Bayle, 52.
Bellini (Jacopo). Dessins originaux, 592.
Béranger, 117.
Bévues des catalogographes, 273; des écrivains, 269.
Bible de Covendale, 529.
Bible d'Hexham, 467.
Bibliographie (La) en Allemagne, 659.
Bibliographie des écrits relatifs à la Californie, 533.
Bibliographie des écrits relatifs à l'électricité, 723.
Bibliophiles des États-Unis, 274; de l'extrême Orient, 724; portraits de bibliophiles, 403.
Bibliothécaires aux États-Unis, 782.
Bibliothèque administrative de la ville de Paris, 171; de la Préfecture de la Seine, 259.
Bibliothèques américaines, 260.
Bibliothèque de l'Arsenal. Nominations, 716.
Bibliothèque d'art industriel, 44.
Bibliothèque Astor, 519.
Bibliothèques autrichiennes, 393.
Bibliothèque d'Auxerre; la salle dite d'Eckmühl, 654.
Bibliothèque royale de Belgique, 392.
Bibliothèque royale de Berlin, 452, 645, 781.
Bibliothèque de Birmingham, 172.
Bibliothèque bodléienne, 452.
Bibliothèque de la Chambre de commerce, à Paris, 107, 171.
Bibliothèque de la Chambre des députés belges, 108.
Bibliothèques de Chicago et de Boston, 782.
Bibliothèque de Cologne, 716.
Bibliothèque du Dépôt de la guerre, 260.
Bibliothèques espagnoles, 260.
Bibliothèque nationale de Florence, 452.
Bibliothèque de Fontainebleau. Nominations, 781.
Bibliothèque Forney, 519, 580.
Bibliothèque de Fort-de-France, 645.
Bibliothèque de l'université de Halle, 393.
Bibliothèque de Harlsbourg, 717.
Bibliothèques hindoues, 782.
Bibliothèque de la ville de Kesmark, 781.
Bibliothèque de l'Université de Lemberg, 393.
Bibliothèque de la ville de Mayence, 452.
Bibliothèque de l'Université de Michigan, 172.
Bibliothèque du ministère de la justice, 644.
Bibliothèque du ministère des postes, 259.
Bibliothèques municipales à Paris, 106, 171, 644.
Bibliothèque nationale, 644; son agrandissement, 45; son accroissement, 716; son aménagement, 107; le fonds grec, 171; insuffisance des crédits, 330; son inventaire, 107, 391; nominations, 104, 580.
Bibliothèque du Collège de New-Jersey, 580.
Bibliothèques pédagogiques, 580.
Bibliothèques populaires à Paris, 331; à Berlin, 646, 716.
Bibliothèques publiques en Italie, 452.
Bibliothèques scolaires, 580.
Bibliothèque de la ville de Strasbourg, 392; de l'Université de Strasbourg, 260.
Bibliothèque royale de Stuttgart, 393.
Bibliothèques universitaires en France, 104, 451; en Italie, 393.
Bibliothèque Viollet-le-Duc, 172.
Bibliothèque de Washington, 393.
Bibliothèque de Wiesbaden, 260.
Bibliothèque de Worcester, 452.
Boileau. Lettre inédite, 652.
Bonaparte (Prince), 106.
Bouquinistes de Saint-Pétersbourg, 722.
British Museum, 108, 331; nombre de lecteurs en 1883, 645 de volumes, 452.

Cabinets de lecture à Londres, 273; à New-York, 275.
Cantu, 183.
Case (La) de l'oncle Tom, 119.
Cassell (Librairie anglaise), 118.
Catalogues en Angleterre et en Amérique, 118.
Catalogues Quaritch, 183, 529, 788.
Chamisso (De), 660.
Chateaubriand, 117.
Chénier (André), 269, 653.
Cochinat (V.), 645.
Collège de France, 259.
Comité des inscriptions parisiennes, 117.
Commission historique de Munich, 787.
Company of authors, 170.
Congrès des anthropologistes à Breslau, 661.
Congrès archéologique de France, 579.
Congrès de l'association littéraire, 596.
Congrès de Berne, 721; de Bruxelles, 719; de Copenhague, 723; de Madrid, 532.
Congrès international de littérature, 51, 274, 663.
Congrès néerlandais, 662.
Congrès de la propriété littéraire, 530, 788.
Congrès des Sociétés savantes, 330.
Coppée (F.), 169.
Coquilles, 53, 469.
Corneille. Son bi-centenaire, 590; fêtes du bi-centenaire, 717; exposition cornélienne, 718.
Cornu (Mme). Ses mémoires, 402.
Cottin, sous-bibliothécaire à l'Arsenal, 257.

Daudet, 181, 590.
Decaye, 463, 527.
Dickens, 120, 271.
Dictionnaire de médecine de Littré et Robin, 402, 463, 464, 527.
Diderot, 180; date exacte de sa mort, 657; son centenaire, 114, 268, 589.
Doré (G.). Exposition de ses œuvres, 786.
Droits d'auteur, 269, 404, 528.
Dumas (Alex.), 117; sa statue à Villers-Cotterets, 696.
Dumas fils. Ses relations avec G. Sand, 591; son cabinet de travail, 591.
Dumas (J.-B.). Sa statue, 657.
Dumont d'Urville. Ses papiers, 527, 656.

École (L') calligraphique de Tours, 527.
École des chartes, 170.

Ecrivains américains, 404.
Écrivains soldats, 657.
Editeurs et auteurs américains, 274; anglais, 118.
Électricité (Ouvrages sur l'), 405.
Eventails (Catalogue d'), 596.
Ex-libris, 271.
Exposition cornélienne à la Bibliothèque nationale, 718.

Faculté de droit de Paris, 144.
Faculté de médecine, 259.
Faux littéraires, 270.
Fedorof. Son centenaire, 183.
Femme à soldats, 336.
Foire de Leipzig, 595.
Fould (Mme), 653.
Fumiwall, 183.

Gaillardet, 117.
Gambetteïde (La), 403.
Geibel, 661.
Gérard de Nerval, 51.
Gœthe. Iconographie, 595.
Goldoni. Sa statue, 53.
Goncourt (De), 116.
Grant (Général), journaliste, 724.
Gresset, 656.
Grimm (Frères), 466.
Grolier-Club (Le), 339.
Guimet. Sa collection, 337.
Gutenberg à Eltville, 660.

Haller. Voy. Fould.
Heine (H.). Ses mémoires, sa correspondance, 113, 183, 593; œuvres inédites, 338.
Homère expliqué, 469.
Houssaye (A.), 52.
Hugo (V.), 269.

Impôt sur le papier, 117.
Impressions officielles en Amérique, 274.
Imprimerie nationale, 87; ses caractères orientaux, 338.
Imprimerie de l'État, à Washington, 596.
Imprimeries particulières, 120.
Industrie du livre en Italie, 724.
Institut de France, 105, 169, 449, 643, 714.
Institut royal de Venise, 780.
Instituto storico italiano, 171, 391.

Jack. Un personnage de ce roman, 337.
John Bull et son île, 271, 532, 591.
Journal des Débats, 117.
Journal des Savants, 451.
Journaux, 183, 184; allemands, 119; hindous, 183.

Kant, 273.

La Fontaine, 786.
Laprade (V. de), 268.
Lebreton (Th.), 181.
Leloir (Louis), 180.
Leopardi, 724.
Lettres inédites de Gustave-Adolphe, 466.
Lettres de mon moulin, 181.
Libraires anglais, 662; pensionnés, 467.
Librairie (La) allemande, 466.
Library Association, 580, 781.
Libri, 653.
Littérature annamite, 592.
Littré, 463.
Livres. Commerce au temps de Luther, 119; à clef, *Jack*, 337; composés par des aliénés, 468; pour les aveugles, 661; brûlés, 108, 787, 788; d'étrennes pour 1884, 19; pour 1885, 737; imaginaires, 52; interdits en Russie, 446; de l'extrême Orient, 724; vendus au poids, 529; volés, 466.
Littérateurs anglais soumis au suffrage universel, 53.
Lesseps (De), 169.
Loi sur la propriété littéraire, convention belge-allemande, 662.
London Library (La), 467.
Longfellow. Sa statue, 268.
Longman; librairie anglaise, 118.
Louis-Philippe, collaborateur de Scribe, 116.
Luther. Son influence sur le commerce des livres, 119; sa statue, 533.

Macmillan; librairie anglaise, 118.
Maison de retraite pour les hommes de lettres, 787.
Manuscrits, 53, 180, 331, 788; ce qu'ils coûtaient au xve siècle, 663; relatifs à l'histoire de l'Église, 273; égyptiens, 274; mexicains, 728; orientaux, 452; de lord Ashburnham, 404, 464, 529; de Kant, 273.
Maquet. Comment il devint écrivain, 116.
Marot (Clément). Sa maison, 269.
Marseillaise (La), 469.
Martin (H.), 52; bibliothécaire à l'Arsenal, 257; son testament, 115; propriété littéraire de ses œuvres, 180.
Mazade (De), 43.
Mélesville (Mlle), 51.
Mémoires (Publication de), 117.
Mémoires de Mme Cornu, 402; d'Henri Heine, 113, 593; de Tourgueneff, 596.
Michelet, 337, publication de sa correspondance, 265.
Mickiewicz, 337.
Missions scientifiques, 451, 657.
Mistral, 656.
Molière. Ses traductions en hollandais, 404, 532; sa maison mortuaire, 52; représenté à Constantinople, 53.
Montaigne (Autographes de), 120.
Montesquieu. Lettres inédites, 402.
Muller, 257.
Musée bibliographique de M. Klemm, 595.
Musée Korner, 273.
Musée préhistorique et ethnographique de Rome, 719.
Musset, 269; la fiancée d'Alfred, 51.

Papier (Le). Production et consommation, 403; impôt qui pèse sur lui, 117.
Parsifal (Le), 183.
Philosophie positive (La), 50.
Pindare, 120.
Plagiat, 788.
Pouchkine. Ses autographes, 532.
Presse à imprimer, 529.
Presse: en Allemagne, 529; en Amérique, 273, 596; en Angleterre, 468, 661; en Autriche, 404, 531; aux États-Unis, 274, 405; en Grèce, 404; aux Indes, 468, 532; en Hongrie, 595; au Japon, 468; périodique du globe, 591; en Pologne, 404; en Russie, 721; ce que rapportent les journaux anglais, 593.
Prix payés aux écrivains anglais, 183.
Production littéraire en Allemagne, 466; en Amérique, 184, 274; en Italie, 595.
Pseudonymes, 338.
Publications anglaises; leurs coquilles, 53.

Quaritch, 183, 529, 788.
Quinet, 337.

Rayet (O.), 104.
Real Academia de la historia, 106.
Réclame littéraire, 120; singulières, 657.
Revues américaines, anglaises, italiennes, 185, 271, 272, 275, 339, 340, 405, 406, 407, 469, 470, 471, 533, 534, 596, 597, 663, 664, 728, 789.
Richepin, 403.
Robin (Ch.), 50, 463.
Rollin, 117.
Romans de Zola, traduits en Amérique, 723.
Romans français en Italie, 719.
Rousseau (J.-J.). Sa statue, 268, 718.
Royal Institution (La), 170.

Saint-Victor (Paul de). Sa correspondance, 336.
Sand (George). Sa statue, 180, 587; ses relations avec Alex. Dumas, 591.
Sapho, par Daudet, 590.
Sayce, 106.
Schiller. Documents inédits, 788.
Shakespeare (Fête de), 467.
Schopenhauer. Projet de statue, 339.
Scribe, 116, 117.
Société de Berlin (*La*), 339.
Société américaine historique, 579; des Anciens textes anglais, 171; des auteurs en Angleterre, 661; des Bibliophiles français, 180, 268; des études historiques, 106, 259; des félibres parisiens, 527, 657; français — des amis de Rabelais, 786; Franklin, 331, 391, 451, 519; des gens de lettres français, 337, 658; allemands, 719; hollandais, 404; russes, 339; de l'Histoire de Paris, 391, 451; huguenote, en Amérique, 274; de librairie italienne, 468; pour la protection des auteurs, 467; swedenborgienne, 528.
Spencer (Herbert), 271.
Statistique des ouvrages publiés en Angleterre en 1883, 183 des publications périodiques allemandes, 119.
Supercherie littéraire, 468.
Swinburne, 719.

Tennyson, 52, 119.
Thausing, 183.
Théâtre (Le) à Vienne, 595.
Times (Le), 53, 183.
Titres étrangers des traductions anglaises et américaines des ouvrages français, 118
Topin (Marius), 50.
Tour de Nesle (*La*), 117.
Tourgueneff, 468, 596.
Traduction de l'*Ave Maria*, 530.
Troubadours, 788.

Université (L') de lois d'Orléans, 464.
Vert-Vert, 656.
Villon, 52.
Voltaire. Projet de statue, 337, 527.

Wimpffen (Général de). Ses mémoires, 268.
Wycliff. Son centenaire, 719.
Wyrouboff, 50, 465.

Zola, 723.

JOURNAUX

Nouveaux journaux parus à Paris, 60, 126, 192, 284, 348, 415, 478, 542, 604, 671, 735, 797.
Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux de Paris, 59, 125, 191, 283, 347, 414, 477, 541, 603, 670, 734, 796.

NÉCROLOGIE

INDEX

Abbot, 409.
Ackere-Doolaeghe, 411.
Alberdi, 667.
Alexander, 730.
Allain-Targé, 729.
Allenet, 55.
Allou (Mgr), 665.
Altaroche, 409.
Andrieu, 277.
Andriveau, 729.
Aniel, 471.
Appleton, 411.
Arnaud (Mme), 342.
Arntz, 731.

Badham, 411.
Balaguez y Morino, 122.
Balfond, 279.
Barral, 665.
Bassanville (De), 791.
Baudrier, 537.
Behm, 278-343.
Bellaguet, 185.
Berghaus, 188-473.
Bernstein, 473.
Bilimek, 600.
Billington, 187.
Binus, 665.
Blanchard Jerrold, 280.
Blunt, 409.
Bohn, 667.
Boucher (Nic.), 277.
Bouisson, 471.
Boyer de Sainte-Suzanne, 121.
Brage, 537.
Branicki, 600.
Bratanek, 667.
Braumüller (De), 600.
Bright, 472.
Brüning, 473.
Bruzza, 121.
Byles, 279.
Byme, 472.
Byron (H.), 344.

Calverly, 279.
Campello, 538.
Caneto (Abbé), 599.
Carael, 600.
Carano, 730.
Carrière (D^{r}), 55.
Castren, 56.
Cate, 280.
Catenacci, 410.
Cauvet, 665.
Chabrol-Crousol, 120.
Chamerot, 409.
Champion, 186.
Chantrel, 471.
Chapman, 279.
Chapron, 471.
Chenavard, 277.
Chenaux, 414.
Chenery, 187.
Collet (Mgr), 55.
Colombo, 667.
Comberousse (De), 665.
Combier, 665.
Corkran, 279.
Cortambert, 186.
Culliman, 537.

Daguin, 790.
Dameth, 600.
Davidson, 280.
Demarest, 186.
Dentu, 342.
Derriez, 471.
Deschamps, 729.
Dietzel, 667.
Dobson, 667.
Dogget, 473.
Dorner, 667.
Doyle, 121.
Droyssen, 473.
Dulke, 793.
Dumas (J.-B), 341.
Dumont (Alb.), 598.
Dunod, 472.
Dupeuty, 278.
Dupont, 343-409.

Ehlert, 188.
Ercolani, 121.
Estcourt, 409.

Fabris, 410.
Fauvel, 790.
Favin, 790.
Fawcett, 793.
Fitzinger, 730.
Fonssagrives, 791.
Foster-Barham, 793.
Fould (Gust.), 665.

Fournier (Dr), 472.
Friedlander, 343.
Friesen, 279.
Fromme, 793.

Galeshoot, 731.
Gasparin (De), 598.
Gaultier du Mottay, 56.
Gazzino, 473.
Geibel, 343-793.
Gerold, 793.
Gervaisais (De la), 666-730.
Giulani, 121.
Goldschmidt, 188.
Gorner, 473.
Grawley, 599.
Gross, 473.
Grube, 272.
Guéronnière (De la), 537.
Guichard, 791.
Gurckaus, 473.
Guttierez, 667.
Guyard (St.), 665.
Guyot (Arn.).

Hadfield, 537.
Harris, 187.
Hayward, 187.
Hélie (Faustin), 729.
Hellwall, 731.
Henninger, 791.
Herapath, 343.
Hermann, 730.
Hillebrand, 792.
Hochstetter (De), 537.
Hoffmann, 537.
Horne, 279.
Horton, 121.
Horvath, 793.
How, 599.
Howard, 121.
Hullah, 279.
Hymans, 410.

Jaime, 472.
Jenks, 731.
Jonain, 791.
Jones (David), 537.

Kirchmann, 791.
Klinkefuess, 188.
Kolb, 473.
Korf, 151.
Kuranda, 343.

Lacroix (Paul), 729.
Lafon (Mary), 536.
Laprade (De), 54.
Lahure, 55.
Laidet, 791.
Lambert, 278.
Lambrior, 122.
Laroque, 278.
Lasker, 188.
Lasteyrie (De), 55.
Laube (H.), 600.
Leathley, 280.
Lebreton, 55.
Lebrun (Ve), 791.
Le Charpentier, 666.
Leloir, 186.
Lemaître, 791.
Lemckle, 730.
Le Monnier, 538.
Lenormant (F.), 54.
Lepsius, 537.
Lesueur, 55.
Leuven (De), 342.
Lewis (John), 599.
Leyfoldt, 493.
Lidderdale, 730.
Lloyd, 537.
Loones, 666.
Lübben, 410.

Macdonald, 188.
Maclaren, 280.
Maillinger, 730.
Maret (Mgr), 472.
Mariotte, 599.
Marsillach, 56.
Martin (H.), 53.
Martin (T.-H.), 185.
Mercuri, 410.
Mermet, 187.
Merrifield, 188.
Micaut, 56.
Mignet, 276.
Mironneau, 666.
Mofras (De), 278.
Moigno (Abbé), 535.
Montcel (Du), 186.
Monteaux, 186.
Montgivet (De), 278.
Morand, 187.
Moreau (Dr), 536.
Mourkazewitch, 56.
Mullenhoff, 279.
Munch, 538.
Musgrave, 121.

North, 280.
Notter, 279.

Osborne, 280.
Oyez-Delafontaine, 731.

Paë, 473.
Pardon, 590.
Parker, 188.
Petit (Léonce), 598.
Philippoteaux, 591.
Picart (Alph.), 409.
Pinchart, 600.
Platt, 791.
Poisnel, 792.
Poitevin, 792.
Pompery, 793.
Pons, 535.
Prangins (De), 278.
Prati, 410.
Pritchard, 473.

Quicherat, 730.
Quiller-Conch, 793.

Randon, 343.
Ravaisson-Mollien, 666.
Reade (Ch.), 344.
Reed, 600.
Régnier (Ad.), 729.
Renoux, 121.
Rogers bey, 599.
Romanz, 411.
Rottger, 411.
Roussel, 409.
Rumsey-Forster, 410.
Russel, 410.

Samuel, 278.
Sanctis (De), 122.
Schmaler, 537.
Schæfer, 56-344.
Schweitzer, 345.
Scott de Plagnolle, 409.
Scribe (Mme), 343.
Scudamore, 280.
Sémerie, 409.
Serena (Carla), 538.
Sermizelles (De), 343.
Sewel, 600.
Shapira, 280.
Smith, 473.
Sola, 538.
Soldi, 792.
Sophoclès, 411.
Spangler, 411.
Stanley, 344.
Steinbuckel-Rheinwall, 279.
Stœber, 278.
Stone, 411.
Sven Nilson, 56.
Svend Grundtoig, 122.
Swift, 411.

Tari, 410.
Taylor (Al.), 410.
Taylor (Rich.), 121.
Thausing, 667.
Thenard, 656.
Thöl, 473.
Thomas, 666.
Thomas (A.), 278.
Thomas (F.), 186.
Thomson, 344.
Timon, 121.
Tissot, 535.
Todhunter, 280.
Tourneux, 472.
Tourrezek, 538.
Trubner, 344.

Ubicini, 772.
Ulm, 473.
Urbain, 187.

Vaïsse-Cibel, 665.
Valade, 472.
Vallat (De), 559.
Van den Berg, 730.
Venner, 538.
Vian, 729.
Victorow, 56.
Vignères, 278-343.
Villarceau, 120.
Vincent, 731.
Vriès (De), 230.

Wallace, 773.
Walsh (Ed.), 792.
Watts (H.), 537.
Webb, 667.
Welis, 280.
Werk, 600.
Whealley, 188.
Wilson, 667.
Wimpffen, 278.
Woodburg Craig, 188.
Wurtz, 408.

Zanichelli, 538.
Zeissi, 730.
Zeuker, 600.

PÉRIODIQUES

Sommaires des périodiques, 57, 123, 189, 281, 345, 412, 474, 539, 601, 668, 732, 794.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

SAISIES — POURSUITES — CONDAMNATIONS — INTERDICTIONS

Ami (L') du peuple, journal alsacien, 514.
Amic, 128.
Annuaire de l'antiquaire et de l'amateur, 61.
Anti-Clérical (L'), 349.
Autour d'un clocher, par Fèvre-Desprez, 543, 607.
Baudry, Jeancourt et Ce, contre Chamberlain, 544.
Belle (La) sans chemise, 544.
Bertrand, imprimeur, 479.



Bibliothèque (La) des chemins de fer, 605.
Blasphèmes (*Les*), par Richepin, 607.
Bonnetain (Paul), 288, 607.
Bouginotte (*La*), 352.
Bourelly, gérant de l'*Anti-Clérical*, 349.
Bouvier (Alexis), 352.
Boyer, 128, 287.
Brancart, éditeur, 799.
Brasseur, libraire, 544.
Brulaton, gérant de la *Revue critique*, 287.

Cabiron, imprimeur, 349.
Cameron et Ce, éditeurs, 288.
Cape Cod Folks, par Mlle Lean, 480.
Catalogue officiel de l'Exposition internationale d'électricité, 479.
Céard (H.), 288.
Ceinture (La) de chasteté, 63.
Cent curés paillards (Les), 288.
Chamberlain, 544.
Chamerot, imprimeur, 287.
Champenois, éditeur, 285.
Charlot s'amuse, par Bonnetain, 288, 607.
Chirac, contre Hachette et Ce, 605.
Clavel, imprimeur, 287.
Collière, 61.
Collombon et Brûlé, imprimeurs, 479.
Colombier (Marie), 416.
Concurrence déloyale, 543-544.
Comtesse (La) Sarah, par Ohnet, 799.
Contrefaçon, 288.
Correspondance de Bulwer-Lytton, 799.
Correspondance de Manzoni, 480.
Coutant, dessinateur, 288.
Critique (Droit de), 351.
Curci (Le P.), 128, 608.
Cusset, imprimeur, 127.

Dans les montagnes d'Alsace; interdit en Allemagne, 798.
David (Époux), contre Schwob, 672.
Delahays, libraire, 607, 736.
Delâttre, libraire, 479.
Derrière l'omnibus, 543.
Desprez, 543, 607.
Devey (Miss), 799.
Diffamation, 62, 607-608.
Doucé (Mlle), libraire, 544.
Droit de reproduction d'un portrait, 63.

En chantant derrière l'omnibus, 543.
Ernst (Mlle); ses lectures à la Sorbonne, 350.

Ferdjumani Kahikat, journal turc, 608.
Fèvre, 543, 607.
Fille (*La*) *de Nana*, par Sirven et Leverdier, 606.
Firmin, imprimeur, 349.
France (Hector), 288.

Galignani's Messenger, 544.
Guide de l'Exposition internationale d'électricité, 479.

Hachette, 605.
Haller, éditeur, contre Brancart, 799.
Histoire (L') des Papes, par l'abbé Pallard, 285.
Houghton et Ce, contre la Lovell's Library, 607.
Hurtau, libraire, 544.

Illustration (*L'*), contre l'*Illustration pour tous*, 286.
Illustration (L') pour tous, 286.

Institut des frères des écoles chrétiennes, contre Léo Taxil, 349.
Intrigues (Les) de Jules Ferry, 128.

Jeune (La) France, 287.
Jogand. Voy. Taxil.
Jouy (Jules), 543.

Lahure, imprimeur, 479.
Lean (Mlle), 480.
Le Bailly, éditeur, 543.
Lec, 798.
Leman, peintre, contre Lemonnyer, éditeur, 286.
Lemonnyer, éditeur, 63, 286.
Léouzon Leduc, 799.
Le Rat, 63.
Lerouge, 62.
Lettres amoureuses de Bulwer-Lytton, 799.
Le Verdier, 606.
Liebold, 127.
Liseux, 544.
Livre (Le) abominable, 351.
Livres interdits en Russie, 799.
Lovell's Library, 607.
Lucia di Lamermoor, 479.
Lucrezia Borgia, 479.
Lytton (Lord), 799.

Macniven et Wallace, contre Cameron et Ce, 288.
Marie Pigeonnier, 416.
Martel (Mme de), 63.
Mazeron, libraire à Nevers, 63.
Mémoires du comte de Viel-Castel, 799.
Mémoires d'une demoiselle de bonne famille, 544.
Ménard (Louis), 351.
Mensonges conventionnels, par Max-Nordau, 608.
Michot, libraire, 63.
Mille (Les) et un contes, par Sainte-Gemme, 63, 127.
Molièriste (Le), contre M. Louis Ménard, 351.
Monmerqué (de), 127.
Monsieur Nicolas, 608, 736.
Monval, 351.
Morning-News (The), 54.

Nana, traduction allemande, 607-608.
Neue frie Presse, interdite en Russie, 608.
Nièvre (La) à travers le passé, 63.
Nightingale, 480.
Nordau, 607-608.

Ollendorff, 61.
Oriol, éditeur, 288.
Osborne (Lady), contre Vizetelli, 799.
Outrages aux bonnes mœurs, 287, 288, 544, 607, 672, 736.
Outrages par la voie de la presse, 340.

Pallard (abbé), 285.
Phare (Le) de la Loire, 672.
Photographie; droit de reproduction, 63.
Pietsch, 608.
Plagiat, concurrence, similitude de titres, 543.
Police (La) secrète prussienne, par Tissot, 607.
Portrait; droit de reproduction, 63.
Poyaud, éditeur 543.
Presse, cogérant, responsabilité, 672.
Propriété littéraire, 607; contrefaçon, 479; traduction, 799; changements apportés par l'éditeur à un manuscrit, 606; publication d'ouvrages en volume ou en livraison, 352.
Publication de correspondance privée, 799.

Publication de cours et conférences; reproduction inexacte, 480.
Puttana errante (La), 544.
Radical (Le), 62.

Restif de la Bretonne, 608, 736.
Revue critique, 128, 287.
Richepin, 607.
Robichon, imprimeur, 479.
Rouff, 552.
Rouquette, 352.
Roy, libraire, 606.

Sainte-Gemme, 63, 127.
Sarah Barnum, 416.
Schwob, gérant du *Phare de la Loire*, 672.
Scottisch Churchand and University almanach, 288.
Sirven, 606.
Société des auteurs et compositeurs de musique, 350.
Société (La) de Berlin, par Vasili, 288, 607, 798.
Soldats (Les) du désespoir, par A. Bouvier, 352.
Souvenirs (Les) du cloître, par Boyer, 287.

Taxil (Léo), 349.
Temps (Le), 351.
Thiel, 608.
Tissot (V.), 607.
Titre de journaux, similitude, 286.
Tumin, libraire, 672.
Twietmeyer, 607.

Vanier, éditeur, 128.
Vasili, 607, 798.
Vatican (Le) royal, par le P. Curci, 128, 608.
Vie moderne, 63.
Vie populaire, interdite en Allemagne, 798.
Vingt-huit jours d'un réserviste (Les), 128.
Vizetelli, 799.
Voleur (Le), interdit en Allemagne, 736.

Welter, commis libraire, 736.

Zola, 607, 608.

§ III. — INDEX DES NOMS D'AUTEURS

DONT LES OUVRAGES ONT ÉTÉ ANALYSÉS DANS LA PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAISE

Abbé ***, 446.
About (Edmond), 247-739.
Adam (F.), 231.
Adeline, 102, 742.
Aicard, 21, 35, 160.
Ajac (Marie d'), 90.
Albalat, 421.
Aldrich, 25.
Alexandre (André), 376.
Allard, 27.
Ambaloges (D'), 418.
Ambert (général), 623.
Améro, 438.
André (J.), 739.
Ange Bénigne, 26, 90, 693, 755.
Arcussia (D'), 626.
Arène, 634.
Arnould. Voy. Matthey.
Astruc, 227.
Aube (Th.), 771.
Aubé, 624.
Auber, 748.
Aubert, 693.
Audebrand, 499.
Audouard (Olympe), 156.
Aulagnier, 95.
Avalle, 250.
Avenel (D'), 233.

Babeau, 435, 708, 771.
Badère, 696.
Badin, 495.
Baedeker, 771.
Bailey Aldrich, 219.
Baissac, 497.
Banville (Th. de), 226, 228, 373.
Bapst (G.), 39, 632.
Barbier (J.), 228.
Barracand, 35, 496.
Barral, 94.
Barthélemy Saint-Hilaire, 32.
Bastard, 228.
Bataille (A.), 315.
Bataille (F.), 761.
Beau, 318.
Beaumarchais, 511.
Beaumont (De), 36.
Beaurepaire (De), 164.
Beaussire, 710.
Belin de Ballu, 241.
Belot, 87, 156, 418.
Benedict, 30.
Benet, 426.
Benjamin, 218.
Bentzon, 747.
Bergaigne, 561.
Bergerat, 498, 758.
Bergeret, 154, 447.
Bergner, 228.
Berlié, 693.
Bernard (F.), 739.
Bert (Paul), 620.
Berthet, 693, 752.
Besneray (De), 29.
Beugny d'Hagerne, 90.
Bezaure, 707.
Beysson, 499.
Biart (L.), 418, 752.
Bibliophile Jacob. Voyez Lacroix.
Bibliophile Ornais, 382.
Biez (De), 386.
Bigot, 248.
Blampignon, 562.
Blandy, 744.
Blanquart de Bailleul, 30.
Block, 446.
Blocqueville (De), 559.
Bois, 218.
Bois (Du), 383.
Boisgobey, 25, 217, 316, 758.
Boislile (De), 760.
Boissière, 95.
Bonnaffé, 574, 706.
Bonnard (De), 769.
Bonnefoy, 35.
Bonnemère, 700.
Bonvalot, 575.
Bornecque, 255.
Bornier (De), 420.
Bossuet, 31.
Bouché, 511.
Boucher (M.), 34.
Bouchet, 253.
Bouchot, 381.
Bouiller (Francisque), 641.
Bourde, 315.
Bourges (Élemir), 314.
Bourget (Paul), 327, 495.
Boutique, 495.
Bouvenne, 707.
Bouvier, 29, 90, 499, 693.
Boyer (G.), 504.
Boyer de Sainte-Suzanne, 376.
Brada, 758.
Brau de Saint-Pol Lias, 441.
Brazier, 41.
Bréard, 507.
Broglie (De), 623.
Bru, 95.
Brunel, 566.
Brunet (G.), 243.
Buchner, 758.
Buhot, 244.
Buquet, 700.
Burchard, 97.

Cadol, 90.
Cameron, 441.
Campardon, 245.
Caraguel, 26.
Carcassonne, 233.
Cardonne (De), 163.
Casanova, 512.
Case, 496.
Cavailhon, 499.
Cavallucci, 167.
Caze, 25, 217, 374.
Cernuschi, 694.
Chabrillat, 499.
Chaignet, 638.
Champeaux (De), 39.
Champier, 39.
Champmeslé, 326.
Chantelauze, 320.
Chavette, 757.
Charcot, 319.
Charnacé ((G. de), 758.
Chastenet (De), 160.
Chatrian (Nic.), 712.
Chauvel, 448.
Chénier, 697, 751.
Chérest, 698.
Cheslay, 569.
Chesneau, 39.
Chevalier (Omer), 35.
Chevé, 563.
Chincholle, 558.
Chipiez, 738.
Choiseul-Meuse (De), 765.
Cim (Alb.), 758.
Cladel, 84, 497.
Claretie, 225, 494.
Clément (F.), 740.
Cochin, 442.
Collinot, 36.
Colomb (Mme), 739.
Colquhoun, 442.
Combes, 562.
Condamin, 222, 425.
Contenson (De), 514.
Coppée, 219.
Coquelin, 426.

Cordier, 156.
Corneille, 166.
Cosnac (De), 234.
Cotin (abbé), 628.
Cotteau (Edm.), 439.
Courboin, 20.
Courcy (De), 29.
Courmont (De), 428.
Coyer (abbé), 326.
Craven, 161.
Crébillon, 570.
Crèvecœur (De), 91.
Crié, 776.

Dabry de Thiersant, 323.
Dalsème, 374.
Daniel (A.), 446.
Darc, 374.
Darcel, 39.
Daryl (Ph.), 223, 693, 7 7.
Daudet (Alph.), 220.
Daudet (Mme), 23, 749.
David, 244.
Debans, 220, 316.
Decaudin-Labesse, 22.
Delair, 423.
Delaroa, 318.
Delaville, 220.
Delpit, 371.
Delthil, 505.
Delvau, 421.
Demaeght, 247.
Demesse, 160, 496.
Demolliens, 693.
Demoustier, 324.
Derôme, 325, 426.
Deroulède, 750.
Desbeaux, 23, 750.
Descartes, 624.
Deschanel, 502.
Deschaumes, 29.
Desforges, 240.
Deslys (Ch.), 420, 739.
Desormeaux, 318.
Desprez, 418.
Desprez (L.), 221.
Destrem, 758.
Desvallières, 160.
Detaille, 770.
Détré, 27.
Deville (G.), 576.
Diane (Ctesse), 31.
Diderot, 242, 569.
Dillaye, 740.
Diplomate (Un), 91.
Dorian, 233, 562.
Dostoiewsky, 557.
Dreyfus, 233.
Dronsart, 701.
Droz, 29.
Drujon, 100.
Dubut de Laforest, 156, 419, 499.
Duchesne (Dr), 448.
Dufaux de la Jonchère, 751.
Dupin de Saint-André, 439.
Duplessis, 39, 567.
Dupuis (Eudoxie), 744.
Duruy (G.), 420.
Duruy (V.), 738.
Duval (G.), 85, 156, 316.

Eekhoud, 496.
Erhard, 315.
Escamps (D'), 437.
Escoffier, 371.
Esnault (L.), 498.
Estrée (D'), 165.
Etievant, 693.
Etreillis (D'), 516.
Eudel, 244, 376.

Fabre (F.), 221, 314.
Fage, 92.
Faugère, 159.
Fernay, 566.
Ferrand, 230.
Ferrière, 637, 701.
Fèvre, 418.
Flammarion, 22.
Flaubert, 741.
Flaurant, 34.
Fleuriot (Z.), 739.
Flinch, 318.
Floquet, 164.
Flor O'squarr, 217.
Foley, 422.
Forgues (Eug.), 235.
Forneron, 234.
Forsan, 693.
Fouillée, 709, 744.
Fournel, 760.
Fourrier, 693.
France (H.), 89, 557.
Frary, 711.
Frémine, 505.
Frescaly, 498.
Freppel, 222.

G. A., 633.
Gachard, 432.
Gallieni, 739.
Galuski, 706.
Gambetta, 447.
Ganier, 37.
Gardet, 624.
Gariel, 515.
Garnier (L.), 739.
Garreaud, 375.
Gasnault, 39.
Gasté, 31.
Gastyne (De), 156, 499, 7 7
Gaulot, 372, 374.
Gauny, 564.
Gausseron, 740.
Gebhardt, 748.
Gennevraye, 747.
Gentil-Bernard, 100.
Gerfaut, 693.
Gerpach, 246.
Gidel, 33.
Gilles de la Tourette, 93.
Ginisty, 225.
Girardin (J.), 690, 739.
Giraud, 758.
Girodon, 642.
Girou (A.), 418.
Glouvet (De), 86.
Gobineau (De), 775.
Goncourt (De), 21, 692.
Gorbin d'Oppède, 433.
Goudeau, 96.
Gourcuff (De), 101.
Gourdon de Genouillac, 156, 316.
Goye-Barras, 94.
Gozal, 693.
Gradis, 36.
Grandmougin, 319.
Greenaway, 739.
Grenet-Dancourt, 160, 233.
Gresland, 758.
Gréville, 26, 314, 758.
Griffet de la Baume, 768.
Gros, 575.
Guérin, 747.
Guéroult, 693.
Guerrois (Des), 96.
Guhl, 22, 379.
Guillet, 513.
Guillon, 700.
Guilly, 636.
Guyau, 639.
Guyot (Yves), 496.
Gysaur, 749.

Haberlin, 317.
Hailly (G. d'), 421, 758.
Halt, 22.
Hameau, 753.
Hamm, 693.
Hanoum, 744.
Harry Alis, 756.
Hatin, 98.
Hats, 693.
Havard, 21.
Hennebert, 739.
Hennique, 27.
Henry (Ch.), 391, 447.
Hepp, 761.
Hervé (J.), 250.
Hervieu, 92.
Hervieux, 694.
Hervilly (D'), 753.
Heulhard, 498.
Heylli (D'), 41.
Hins, 227.
Hoffmann, 243.
Holberg, 318.
Hospitalier, 752.
Houssaye (A.), 30, 154.
Hugel 634.
Hugo (V.), 94.
Huisch, 249.
Huxley, 515.

Imbert de Saint-Amand, 322.
Isambert, 242.

Jacobs, 712.
Jacolliot, 428, 708.
Jacquot, 38.
Jaubert (Mme), 320, 693.
Job, 30, 499.
Joanne, 388, 772.
Joliet, 428, 693.
Jollivet, 230.
Jouan, 758.
Jouannin, 316.
Jounet, 697.
Julien (F.), 161.
Jullien, 626.
Jurien de la Gravière, 322, 436.
Jusserand, 433.

Kandel, 316.
Kleist (De), 103.
Kock (H. de), 421.
Koner, 22, 379.

Labarrière, 421.
Labitte, 374.
Lachaud (G.), 87.
Lacroix (A.), 428.
Lacroix (Paul), 100, 324, 628, 744.
Lafenestre, 386.
La Fontaine, 325, 326.
Laglaize, 220.
Lallemand, 739.
La Marsonnière (De), 83.
Lami, 632.
Lancelin, 220.
Lapointe, 317, 693.
Larchey, 608.
Largillière, 88.
Las Cases, 566.
Launay (De), 420.
Laurie, 746, 747.
Laveleye (De), 424, 444.
Lavoix, 742.
Lebon, 23.
Le Breton, 39.
Le Breton (Mme), 22, 713.
Lebrun (Général), 762.
Lecène, 700.
Lecomte (F.), 320.
Leconte de Lisle, 377.
Lecoy de la Marche, 742.
Lefèvre-Pontalis, 436.
Lefèvre Saint-Ogan, 502, 710.
Le Goff, 437, 762.
Legoux, 696.
Lehugeur, 561.
Legrand (E.), 327.
Legrelle, 510.
Legué, 424.
Leman, 99, 167.
Lemonnier (C.), 219.
Léouzon-Leduc, 509.
Lepage, 504.
Lepelletier (Edm.), 218.
Le Petit, 571.
Lermina, 693.
Le Roy (Alb.), 418, 421, 758.
Leroy (Ch.), 90, 421.
Leroy-Beaulieu (An.), 565.
Lesclide, 156.
Le Verdier, 428, 499.
Levinck, 693.
Lexpert, 424.

Lheureux, 754.
Liard, 636.
Liégeard, 560.
Lindau, 217.
Lobrichon, 21.
Lomon, 218, 419, 754.
Lonlay (De), 34.
Lorin, 506.
Lortet, 19.
Lostalot, 103.
Loudun, 641.
Louvet, 326.

M***, 90.
M. A. B., 633.
Macaigne, 562.
Machiavel, 426.
Macquarie, 438.
Mager, 253.
Magnier, 570.
Mahalin, 30, 217, 504.
Mahé de la Bourdonnais, 388.
Mainard (Louis), 700.
Maine (duc du), 243.
Maire, 440.
Maisonneuve, 372.
Maizeroy, 87, 156, 220, 374, 754.
Maldague, 496, 498.
Malot, 88, 417, 750, 756.
Maudat-Grancey (De), 770.
Manuel, 697.
Marcade, 164.
Marcas, 444.
Marcel, 388.
Marcel-Ballot, 35.
Mardoche, 564.
Maret (Mgr), 708.
Maricourt, 496.
Marie, 713.
Marieton, 563, 697.
Marionneau, 705.
Marmier (X.), 439.
Marrot, 232.
Marth, 563.
Martha, 574.
Marthold (De), 504, 699.
Martin, 515.
Martin (Th.), 161.
Martin-Dairvault, 769.
Mary (Jules), 29, 374, 758.
Masseron, 445.
Masson, 378.
Matthey, 90.
Maubryan, 428.
Maupassant (De), 24, 157, 372, 422, 504, 558.
Maynard (De), 94.
Mayne-Reid, 747.
Mazade (De), 378.
Mélandri, 221.
Mellier, 243.
Ménard (Louis), 101.
Mendel, 160.
Mendès (Cat.), 26, 316, 373, 495, 762.
Menzel, 103.
Méric, 637.
Mérignac, 431.
Merlet, 223.
Mérouvel, 221, 498, 758.
Michel (And.), 434.
Michel (Ed.), 448.
Minot, 498.
Mohn, 22.
Moland, 751.
Molière, 704.
Molinier, 167.
Monnier de la Motte, 421.
Monselet, 90.
Montaiglon (De), 99, 167, 325, 768.
Montégut, 224, 499, 561.
Monterel, 29.
Montet, 421.
Monti, 693.
Motin, 165.
Mourey, 626.
Muntz, 745.
Murray, 621.

Nadaud, 228.
Narjoux, 387.
Nizet, 216.
Noël, 160, 376.
Noël (P.), 85.
Noirot (Mme), 420, 758.
Nollé de Noduwez, 228.
Nolte, 509.
Nonus, 445.
Nordenskiold, 739.

O'Bennt, 374.
Ohnet, 160, 419.
Orcière (D'), 90, 693.
Ouida, 317, 690.

Paër, 156.
Parabère, 758.
Paria Korigan, 420.
Parnajon (De), 164.
Parseval-Deschênes, 30.
Pasquale de Franciscis, 759.
Pattisson (Mme), 168.
Paulian, 739.
Pauly, 166.
Payne Knight, 237.
Peladan, 691.
Pellechet, 383.
Pène (De), 699.
Pepratz, 430.
Perraud (Mgr), 34.
Perret (P.), 249, 573.
Perrier, 639.
Perrières (C. des), 29.
Perronnet (Mme), 221.
Perrot, 738.
Petit, 739.
Petit (Louis), 101.
Petroz, 573.
Peyrebune (De), 24, 758.
Piazzi, 744.
Pichon (Lud.), 498.
Pifteau, 767.
Poë, 327.
Poictevin, 693.
Poinssot, 247.
Poirée, 631.
Poitevin, 420.
Pontal, 234.
Pontsevrez, 442, 501.
Pothey, 218.
Pougin, 746.
Pradel, 156.
Preyer, 772.
Price, 29.
Pricianese, 434.
Prieur, 515.
Proth (Mario), 565.
Proust, 256.
Puymaigre (De), 431.

Quatrelles, 20, 25, 739.

Racot, 156.
Radot (V.), 225.
Raimes (De), 696.
Rambert, 385.
Raunié, 424, 513.
Rayet, 40.
Raymond (Mme), 22.
Reclus (Élisée), 739.
Régny (De), 425.
Reinach, 447, 699.
Revel, 233.
Rey, 747.
Ribaut, 96.
Ribeyre, 157.
Ricard (Mgr), 387, 620.
Richard, 625.
Richebourg, 316, 499.
Richet, 773.
Riemann, 22, 379.
Rioux de Maillou, 39.
Robida, 24.
Robinet, 507.
Robot, 739.
Rochas (De), 762.
Roches, 253.
Rod, 373.
Rodenbach, 376.
Roissard de Bellet, 440.
Rolland (Am.), 231.
Rouslane, 84, 495.
Rooses, 501.
Rousse, 500.
Rousseau (J.), 564.
Rouvie, 160.
Roux, 693.
Roy (J.), 252, 625, 739.
Rudaux, 21.
Ruskin, 630.
Russel (H.), 635.

Saint-Eman, 30.
Saint-François, 30.
Saint-Germain, 374.
Saint-Mor (De), 160.
Saint-Simon, 760.
Salavy, 317.
Sales, 317.
Salow, 317.
Samanos, 30.
Sarcey (F.), 619.
Saunière, 708.
Sauvenière (De), 421.
Sauvinière (De), 693, 758.
Savine, 317, 759.
Say (Léon), 253.
Scheler, 160.
Schœmann, 706.
Schuré, 620.
Ségard, 744.
Seignobos, 565.
Sépet, 743.
Serena (Carla), 222.
Sewrin, 239.
Shelley, 233, 562
Silvestre (A.), 29, 88, 498, 752, 755, 758.
Solvay (L.), 373.
Sommervogel, 702.
Soury (J.), 772.
Spinoza, 222.
Spire Blondel, 750.
Stapleaux, 499, 758.
Steenaeckers, 437, 762.
Stephens, 630.
Stoullig, 376.
Summer (Mary), 313.
Swift, 740.

Tabaraud, 624.
Tallenay (De), 514.
Tamizey de Larroque, 160.
Tarbé, 317.
Tarnaïva (De), 753.
Tchek, 560.
Tcheng-Ki-Tong, 693.
Tenissey, 421.
Testard, 30.
Théocrite, 513.
Théo-Critt, 86, 420.
Theuriet (A.), 87, 315.
Thierry, 504.
Thilda, 758.
Thirion, 741.
Thomson, 249.
Thuasne, 97.
Thureau-Dangin, 506.
Tibyl, 420.
Tissandier, 751.
Tissot (J.), 21.
Tissot (V.), 94, 438, 501.
Toudouze, 691.
Touflet, 386.
Tourneux, 569.
Trawinski, 22, 379.
Troubat, 161.
Trubert, 625.
Trutat, 447.
Turquan, 514.
Turrière, 563.
Twain, 88, 752.

Ulbach (L.), 31, 88, 744.
Uzanne, 740.

Vallès, 20.
Valleyre (De), 421.
Valori, 430.

Valter (Jehan), 235.
Van de Viele, 692.
Varennes (De), 690.
Vasili, 159.
Vast-Ricouard, 418.
Vatel, 323.
Vaughan, 624.
Verdaguez, 317, 430.
Verdun, 693.
Verly, 743.
Verne (J.), 692, 746.
Vernier, 498.
Véron, 30, 499.
Veuillot, 33.
Vibert, 36, 318.
Vicaire, 504.
Vilars, 758.
Villemain, 319.
Villemot, 87.
Villers, 90.
Vingtrinier, 430.
Viollet-le-Duc, 38.
Vitu, 236, 422.

Weckerlin, 743.
Weill, 254.
Welschinger, 427.
Wendel-Holmes, 766.
Wiener, 432.
Wilder, 103.
Witt (De), 317, 502, 738, 739.
Wolff, 502, 755.
Worms, 500.

Yveling-Rambaud, 419.
Zaccone, 374.
Zari, 757.
Zich, 752.
Zola, 28.

§ IV. — INDEX DOCUMENTAIRE

DES NOMS D'AUTEURS ET DES TITRES D'OUVRAGES CITÉS DANS
1° LES CAUSERIES *(Vieux airs, jeunes paroles)*; 2° LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE;
3° LES CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

Vieux airs, jeunes paroles, 65, 129, 193, 289, 353, 545.
Mouvement littéraire, 1, 74, 139, 200, 296, 361, 551, 609, 984.
Correspondances d'Allemagne, 80, 207.
— — Amérique du Sud, 18.
— — Angleterre, 6, 145, 302, 481.
— — Belgique, 11.
— — Écosse, 367.
— — Espagne, 309.
— — États-Unis, 211, 488.
— — Italie, 616.
— — Russie, 150.

Abelardo, par Ferrari, 311.
About (Edm.), 79, 135.
Airs from Arcady, par Bunner, 492.
Alice, grand duchess of Hesse, biographical sketches and letters, 481.
Allemands (*Les*), par le P. Didon, 205; jugement des Allemands sur ce livre, 208.
Amerika in Wort und Bild, par Helwall, 81.
Amiral (L'), par Picart, 11.
Amœnitates Belgicæ, œuvre inédite de Baudelaire, 546.
Among the Indians of Guiana, par Oxon, 308.
Amours du chevalier de Faublas, illust. d'Avril, 357.
Amours (*Les*) *fantasques*, par Waller, 15.
Anderson, 491.
Andover Review, 212.
Annuario bibliographico de la Republica Argentina, 18.
Archives du Maryland, 211.
Arène (Paul), 76.
Ashton, 10.
Aumale (duc d'), bibliophile, 360.
Au Rebours, par Huysmans, 363.
Autobiography and Letters of Orville Dewey, 212.
Avril, dessinateur, 70, 357.

Baffo, 137.
Bailey Aldrich, 492.
Baiser (*Le*), par Waller, 15.
Balzac. Entrevue avec Victor Hugo, 2; n'a droit à la particule, 3; démêlés avec Roger de Beauvoir; son drame *Cromwell*, 3; jugement sur Stendhal, 4; apprécié par Stendhal, 4.
Balzac, par Saltus, 492.
Bancroft, 211, 489.
Barbey d'Aurevilly, 78; son *Crachoir*, 547.
Bardoux, 201.
Barnes, 489.
Barnwell-Roosevelt, 492.
Barret-Browning, 304.
Barrows, 211.
Barry-Cornwall, 303.
Baudelaire. Documents inédits, 546.
Baumbach, 82.
Bayasitov, 153.
Beck, 9.
Besant, 150.
Bêtes (*Les*) *du docteur Métaphus*, par Cattier, 17.
Between two Oceans, par Duffus Hardy, 486.
Bibliographer (*The*), 150.
Bibliophile Jacob. Voy. Lacroix.
Bibliothèque de Canterbury, 611.
Bibliothèque Gilon, 17.
Bibliothèque de Sainte-Mary's College, 613.
Biedermann, 209.
Bien Public (*Le*), 300.
Bishop, 213, 308.
Bissuld, par Dhan, 81.
Blaine, 489.
Blasphèmes (*Les*), par Richepin, 353, 361.
Blessington (Lady), 304.
Blowitz (De), 135.
Boileau. Combien il vendit le *Lutrin*, 194.
Bonneau (Alc.), 137.
Bordighera and the Western riviera, par Hamilton, 150.
Bothwell, par de Peyster, 492.
Burke Marston, 150.
Boys, bibliothécaire, 611.
Breadwinners (*The*), 24.
Brown, 491.
Buchon (Alex.). Ses prétentions à la noblesse, 3.
Bulloch, 212.
Bunce, 492.
Bunner, 492.

Byers, 492.
Byron. Ses droits d'auteur, 195.

Cabinets de lecture américains, 215.
Cable, 214.
Campbell, 303.
Camping among Cannibals, par Saint-Johnston, 308.
Campoamor (De), 309, 311.
Canovas del Castillo, 312.
Carpenter, 215.
Cattier, 17.
Ce qui ne meurt pas, par Barbey d'Aurevilly, 78.
Chamisso, 82.
Chapelain. Combien il vendit sa *Pucelle*, 194.
Chapron. Sa préface pour le *Rouge et le Noir*, 358.
Chartreuse (La) de Parme, édit. Conquet, 69.
Chérie, par de Goncourt, 301.
Chicago historical Society collections, 487.
Chipiez, 82.
Claudin (Gust.), 135.
Cleland, 369.
Comstock, 214.
Comtesse (La) Pauline de Beaumont, par Bardoux, 201.
Confederate (A) soldier in Egypt, par Lorin, 490.
Conkling, 213.
Conquest of England, par Green, 145.
Conquet, libraire, 358.
Cook, 211.
Coppée, 136.
Cordes, 213.
Course (Une) à Constantinople, par de Blowitz, 135.
Crawfurd, 147, 214.
Critical Essay on the life and works of Tinworth, par Gosse, 149.
Critique (La) littéraire, 129.
Cruikshank, 10.
Cuba primitiva, par Moralès, 491.
Cup (The), par Tennyson, 305.
Cuvillier-Fleury, 5.

Dahn, 81.
Dailys (The) of sodden fen, 486.
Daudet (Alph.), 74, 364.
Dearborns (The), par Goodwin, 489.
Delille. Combien il vendit sa traduction des *Géorgiques*, 195.
Demblon, 15.
Dentu (Jean-Gabriel), 289; ses condamnations, 290; — (Gabriel-André), 291; ses procès, 291; — (Édouard), 291; ses brochures politiques et religieuses, 292; ses principales publications, 293; auteurs édités par lui, 293; ses livres de luxe, 294.
Depuis 89, par Mario Proth, 555.
Derrick, 148.
Dewey, 212.
Diary (The) and letters of Hutchinson, 488.
Dictionary of national Biography, par Leslie Stephen, 307.
Diderot. Ce que lui rapportèrent ses ouvrages, 195.
Didon (le P.), 205, 208, 213.
Disraëli (Lord), 303.
Dobson, 10, 147.
Don John of Austria, par Stirling-Maxwell, 7, 367.
Don Quichotte, illust. de G. Doré, 82.
Doré (G.), 82.
Dowson, 150.
Drapeau blanc (Le), 290.
Droits d'auteurs, 7, 194, 195.
Dryden. Combien il vendit ses *Fables*, 194.
Dubouchet, dessinateur, 359.
Ducros de Sixt, 299.
Dudley Warner, 213.
Duffus Hardy, 486.
Dumas père. Ses relations avec P. Lacroix, 681.
Dutton Cooke, 150, 308.

Early and Imperial Rome, par Westropp, 150.
Earth's voice, par Sharp, 487.
Ebers (G.), 80, 81.
Eckstein, 80.
Elements (The) of political economy, par de Laveleye, trad. Thaussig, 490.
Eliot (G.), 306.
El solitario y su tiempo, par Canovas del Castillo, 312.
Emerson (Miss), 490.
English comic Dramatists, par Crawfurd, 147.
English Poetesses, par Robertson, 149.
English Rambles, par Winter, 213.
English Towns and Districts, par Freeman, 8.
Erreurs (Les) de la science sans Dieu, par Loudun, 554.
Essais de G. Eliot, 306.
Éventail (L'), par Uzanne. Essai de classification bibliographique, 70.

Fables of La Fontaine, trad. Thornson, 148.
Fabre (F.), 685.
Falcon (The), par Tennyson, 305.
Farcy (C.), 551.
Feodoroff, imprimeur russe, 150.
Ferrari, 311.
Feuillet (Oct.), 77.
Figaro (Le), 76.
Filon, 615.
Fitzgerold, 484.
Flaubert, 139.
Forman, 147.
Forneron, 201.
Francillon, 308.
Francis Beaumont, par Macaulay, 149.
Freeman, 8.
Fusées et suggestions, écrits inédits de Baudelaire, 547.

Game (The) fish of the Northern States, par Barnwell, 492.
Gardiner, 7.
Gentleman's Magazine Library, 150.
Girardin (E. de), 551.
Gloves, their annals and associations, par Beck, 9.
Goncourt (E. de), 301.
Goodwin, 489.
Gosse, 149.
Grant (Alex.), 367.
Grasset, 354.
Green, 145.
Guernsey, 489.
Guthe, 81.

Hagemans, 16.
Hall, 304.
Hallowell, 213.
Hamerling, 82.
Hamilton, 150.
Handbook of Gastronomy, 148.
Happy (The) Isles, par Byers, 492.
Heine (H.). Ses mémoires, 141, 207.
Hellwald, 81.
Hemans, 303.
Hervey (J.-K.), 303.
Hessians (The) and the other German auxiliaries of Great Britain, par Lowell, 488.

Hibou (Le) philosophe, journal projeté par Baudelaire, 549.
Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques Ier jusqu'au début de la guerre civile, par Perrot et Chipiez, 82.
Histoire des Chevaliers de Malte, par Porter, 9.
History of the Christian Church, par Schaff, 491.
Histoire générale des émigrés, par Forneron, 201.
Histoire des idées esthétiques en Espagne, par Menendez-Pelayo, 311.
Histoire de Londres, par Loftie, 145.
Histoire de la Prostitution, par P. Dufour, 678.
Histoire des quatre fils Aymon, édit. Lahure, 354.
Histoire de Soissons, par H. Martin et P. Lacroix, 677.
History of the literature of the Scandinavian north, par Winkel Horn, trad. Anderson, 491.
History of Music, par Ritter, 490.
History of Prussia, par Tuttle, 490.
History of the United States, par Bancroft, 211, 489.
Hitchcock, 491.
Hook, 303.
Houghton, 303.
Howitt, 304.
Hubbard, 213.
Hugo (V.). Entrevue avec Balzac, 2; sa généalogie, 3.
Huguenots (Les) et les Gueux, par de Lettenhove, 689.
Humour wit and satire of the seventeenth century, par Ashton, 10.
Hutchinson, 484, 488.
Huysmans, 363.

Image of Ireland with a discoverie of Woodkarne, par Derrick, 148.
Impressions en couleur, 354.
Imprimerie (L') en Russie, 150.
Inchbracken, par Cleland, 369.
Indian Myths, par miss Emerson, 490.
In London Town, par Lee, 308.
Intermédiaire des chercheurs et curieux, 67.

Jebb, 366, 487.
Jerningham, 369.
Jeune (La) Revue, 18.
Joie (La) de vivre, par E. Zola, 143.
John Bull et son île, par Max O'Rell, 213.
Journal des Dames et des Modes, 290.
Julian, 489.

Kleinpaul, 81.
Kleist, sa vie et ses lettres, par Biedermann, 209.
Korf, 151.
Krilof and his fables, par Ralston, 149.
Kuntschœtze Italiens, par Lützow, 82.

Lacroix (Paul), 673; ses premières œuvres, 675; P. Lacroix, dramaturge, 675; son pseudonyme, 675; le concours de l'*Histoire de Soissons*, 677; Essai bibliographique de ses œuvres (1840-1860), 678; son *Histoire de la Prostitution*, 678; ses dernières œuvres, 679; collabore avec Alex. Dumas, 681; son cabinet de travail, 682; ses œuvres inachevées, 683.
Lalauze, dessinateur, 69, 71.
Lami, aquarelliste, 71.
Landon, 303.
Landor, 303.
Language and Conquest, par Reade, 491.
Lasserre (H.), 75.
Laveleye (de), 490.
Lee, 308.
Leloir (Maurice), 356.
Le Play d'après sa correspondance, par de Ribbes, 203.
Leslie, 307.
Lesseps (de), 136.
Lettenhove (de), 689.
Lettres de mon moulin. Préface du livre, 74; histoire du livre, 76.
Liberté (La), journal de Girardin, 551.
Libraires du Palais-Royal, 590.
Librairie (La) italienne, 617.
Life and adventures of Peter Wilkins, par Paltock, 147.
Life and misfortunes of general Johnston, par Watts, 212.
Life and times of William IV, par Fitzgerald, 484.
Life, letters and literary remains of lord Lytton, 146.
Life of lord Lyndhurst, par Th. Martin, 146.
Life on the Mississipi, par Ewain, 213.
Literary (The) Souvenir, 302.
Livres de classe, 684.
Livres d'étrennes littéraires en Angleterre, 302.
Loftie, 145.
London Cries, par Tuer, 149.
Loring, 490.
Loudun (Eug.), 554.
Lowell, 488.
Lucifer, par Fabre, 685.
Lutzow, 82.
Lytton (Lord), 146.

Macaulay (C.-G.), 149.
Macworth Praed, 303.
Mademoiselle Blaisot, par Mario Uchard, 206.
Maïkoff, 251.
Mair, 369.
Ma Jeunesse, par Michelet, 143.
Maroteau, 298.
Martin, 146.
Martin (H.), collaborateur de P. Lacroix, 677.
Matrone (La) du pays de Soung, 356.
Maudit métier, par de Puydt, 17.
Maus, 15.
Meadow-Sweet, par Whelpton, 308.
Medical guide to the mineral waters of France, par Vintras, 150.
Memoir of Thurlow Weed, par Barnes, 489.
Mémoires de Henri Heine, 141, 207, 208.
Mémoires de la Mouche, 208.
Memories of Rufus Choate, par Neilson, 489.
Mercedes and Letter lyrics, par Bailey Aldrich, 492.
Mes Souvenirs, par G. Claudin, 135.
Mexico and the Mexicans, par Conkling, 213.
Michelet, 143.
Military operations of general Beauregard in the war between the States, par Roman, 212.
Milton. Combien il vendit le *Paradis Perdu*, 194.
Mistral, 296.
Mitford (Miss), 303.
Mon cœur mis à nu, œuvre inédite de Baudelaire, 546.
Monsieur Nicolas, 68.
Moralès, 491.
Marpeth (Lord), 303.
Murray (Dr), 307.
Musset. Edition définitive de ses œuvres, 71; projet de statue, 73.
My house; and ideal, par Bunce, 492.

Neilson, 489.
Néologismes, 688.
Nerto, par Mistral, 297.
New English Dictionary, par Murray, 307.

Nichol, 368.
Norham Castle, par Sernlngham, 369.
Norris, 308.
Norton, 303.
Notas de color, par Oller, 311.
Nuevos poemas, par de Campoamor, 311.

Œuvres de Seward, 211.
Old (An) Love, par Trollope, 308.
Old Mexico and her lost provinces, par Bishop, 213.
Old world idylls and other verses, par Dobson, 10.
Oliphant, 486.
Oller, 311.
Ombrelle (L'), par Uzanne. Essai de classification bibliographique, 70.
On the stage, par Dutton Cooke, 150, 308.
Oregon (L'), par Barrows, 211.
O'Rell, 213.
Oxon, 308.

Palæstina, par Ebers et Guthe, 81.
Paltock, 147.
Perrot, 82.
Peter the Great, par Schuyler, 490.
Peyster (de), 492.
Physiologie (La) du goût, traduction anglaise, 148.
Picard (Edm.), 11.
Plagiat, 309.
Poésies complètes de Baffo, trad. Bonneau, 137.
Poésies de la comtesse von Droste-Hülshoff, 210.
Poetica, par de Campoamor, 309.
Poetical works of Keats, éd. Forman, 147.
Poictevin, 690.
Poirson, 356.
Political Recollections, par Julian, 489.
Polko (Mlle), 80.
Pontoise (De) à Stamboul, par E. About, 135.
Porter, 9.
Presse (La) en Italie, 616.
Printemps du cœur et temps des roses, par Mlle Polko, 80.
Propriété littéraire, 196.
Proth (Mario), 555.
Prusias, par Eckstein, 80.
Puydt (de), 17.

Quaker (The) invasion of Massachussetts, par Hallowell, 213.

Radcliffe, combien payée, 195.
Ralston, 149.
Read (John), 491.
Real (A) Queen, par Francillon, 308.
Readings in Rabelais, par Besant, 150.
Red letter Davy abroad, par Stoddard, 213.
Renan, 153.
Réponse au discours de M. Renan; l'Islam et la science, par Bayasitov, 153.
Restif de la Bretonne, 68, 147; combien il vendit ses ouvrages, 195.
Ribbes (de), 203.
Richepin, 353, 361.
Ritter, 490.
Robertson, 149.
Robinson Crusoë, illustrations de Cruikshank, 10.
Roger de Beauvoir, ses démêlés avec Balzac, 3.
Rom in Wort und Bild, par Kleinpaul, 82.
Roman, 212.
Roman (Le) historique en Allemagne, 80.
Romans français traduits en italien, 618.
Roskochny, 81.
Rouge (Le) et le noir, édit. Conquet, 358.
Round (A) about Journey, par Dudley-Warner, 213.
Round about Rio, par Carpenter, 213.
Rousseau (J.-J.). Combien il vendit l'*Émile*, 194.
Russell (John), 303.
Russland, par Koskochny, 81.

Saint-Johnston, 308.
Saltus, 492.
Sapho, par Daudet, 365.
Schaff, 491.
Schuyler, 490.
Science without God, par le P. Didon, trad. Rosa Cordes, 213.
Scottish (The) Review, 368.
Secret (The) service of the Confederate States in Europe, par Bulloch, 212.
Seventeenth Century studies, par Gosse, 149.
Seward, 211.
Shakespeare, édit. Bell et Daldy, 10.
Sharp, 487.
Skene, 9.
Société des amis des livres, 360.
Sængethiere in Wort und Bild, par K. Vogt, 82.
Soirées de Walter Scott, par le bibliophile Jacob, 675.
Songes (Les), par Poictevin, 686.
Sophocles; the plays and fragments, par Jebb, 366, 487.
Soulié (I.), 5.
Stauffacher, 82.
Stendhal, 69; apprécié par Balzac, 4; son jugement sur Balzac, 4.
Sterne. Combien il vendit *Tristram Shandy*, 195.
Stirling-Maxwell, 7, 367.
Stoddard, 213.
Storms and runskine of a soldier's life; Colin Mackensie, 485.
Story of the University of Edinburgh, par Grant, 367.
Studies in the Christian evidences, par Mair, 369.

Tables of European history, par Nichol, 368.
Taussig, 490.
Teaching of the twelve Apostles, par Brown et Hichcock, 491.
Tennyson, 305.
Thirlby Hall, par Norris, 308.
Thornson, 148.
Thumann, 82.
To Leeward, par Crawford, 214.
Tolstoï, 152.
Tourgueneff, 152.
Traduction de romans français, 618; — russe d'ouvrage français, 153.
Traps for the Young, par Comstock, 214.
Trench, 307.
Trollope, 6, 308; ce que lui ont rapporté ses romans, 7.
Tuer, 149.
Tuttle, 490.
Twain, 213.
Twenty years in Congress, par Blaine, 489.

Uchard (Mario), 206.

Vermesch, 298.
Veuve (La), par Oct. Feuillet, 77.
Vicar of Wakefield, édit. Dobson, 147.
Vie (La) et l'œuvre de Payne Collier, par Wheatley, 487.

Vintras, 150.
Virchow, 555.
Virginie (La), par Cooke, 211.
Vogt (Karl), 82.
Voyage (Le) sentimental, éd. Launette, 356.
Vrignault, 300.

Waller, 15.
Walter Scott, ses droits d'auteur, 195.
Wanderlieder aus den Alpen, par Baumbach, 82.
Watts, 302.
Watts de Peyster, 212.
Watts ; a narrative of his life, 302.
Wheatley, 287.
Whelpton, 308.
Westropp, 150.
Wind Woices, par Bourke Marston, 150.
Winkel Horn, 491.
Winter, 213.
With lord Stratford in the Crimean war, par Skene, 9.
Wizard's son, par Oliphant, 487.
Woods and Lakes of Maine, par Hubbard, 213.
Wordsworth, 305.
World's (The) opportunities and how to use them, par Guernsey, 488.
Wortley, 303.

Zola, 143.

FIN


A. Quantin imprimeur
7, S. Benoît, 7, à Paris



